

M. le Curé

Épreuves typographiques de M. la Chancellerie GRAVIER

CANTIQUE

DES PAROISSIENNES ET DES COMMUNAUTÉS

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT

A

L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1913)

Oeuvres musicales de M. le Chanoine GRAVIER

CANTIQUES

DES PAROISSES ET DES COMMUNAUTÉS

APPROUVÉS JUSQU'ALORS PAR QUATRE-VINGTS CARDINAUX, ARCHEVÊQUES ET EVÊQUES

300 cantiques, la plupart sur deux airs : l'un plus ancien ou plus populaire, l'autre nouveau ou plus solennel

OUVRAGE COMPLET (300 cantiques)

1. Avec accompagnement, in-4° de 600 pages. — Prix net : 20 fr. ; port, 1 fr. (Colis postal, indiquer la gare).
3. Texte et Chant. *Chœurs à une voix*. Grand in-12. — Prix net : broc., 3 f. ; cart. 3 f. 75 ; relié, 4 f. ; port, 0 f. 40.
5. — *Chœurs à trois voix égales*. Grand in-12. — Prix net : 4 fr. ; 4 fr. 75 ; 5 fr. ; port, 0 fr. 40.
4. Chœurs seuls. *Chœurs à deux voix*. — Prix net : 1 fr. ; port, 0 fr. 20.
6. — *Chœurs à quatre voix inégales*. — Prix net : 2 fr. ; port 0 fr. 20.
- Le n° 6 ajouté au n° 3. — Prix net : 5 fr. 75 ; 6 fr. ; port 0 fr. 50.
7. Texte seul. — Prix net : broché, 1 fr. 50 ; cartonné, 2 fr. ; relié, 2 fr. 25 ; port, 0 fr. 30.

ABRÉGÉ DU MÊME OUVRAGE (150 cantiques les plus populaires)

8. Texte et Chant. — Prix net : broché, 1 fr. 50 ; relié, 2 fr. ; port, 0 fr. 20.
9. Texte seul. — Prix net : cartonné, 0 fr. 75 ; port 0 fr. 15.

CANTIQUES DE MISSION

10. Texte et Chant. — Prix net : 0 fr. 25. *Par la Poste* : 0 fr. 30.
11. Texte seul. — Prix net : 0 fr. 10. *Par la Poste* : 0 fr. 15.
12. PETIT ABRÉGÉ DES CANTIQUES DE MISSION. — Texte seul. — Prix net : 0 fr. 05. *Par la Poste* : 0 fr. 10.

Bien indiquer le n° de l'édition qu'on désire

CANTIQUES DE CIRCONSTANCE

- *1. Cantique de la foi. *Credo*: Je crois.
2. Adoration.
3. Prière.
4. Actions de grâces.
- *3. Offertoire.
- *6. Mariage.
- *7. Cloches.
8. Bénédiction d'une église.
9. Erection d'un Chemin de Croix, ou Exercice du Chemin de la Croix.
10. Installation d'un Curé.
11. Jubilé sacerdotal ou épiscopal.
12. Renouvellement des promesses cléricales.
13. Arrivée d'un évêque.
14. Fête d'un Supérieur ou d'un Pasteur.
15. Sermon de Charité.
16. Mois de l'Enfant Jésus.
17. Sainte Famille.
18. Sainte Enfance ou Bénédiction des enfants.
19. Mois de Saint Joseph.
20. Saint Joseph patron de la Bonne Mort.
21. Mois du Sacré-Cœur.
22. Bienfaits du Sacré-Cœur.
23. Mois du Rosaire.
24. Scapulaire.
- *25. Cantique des paroissiens.
- *26. Cantiques des Séminaires et des Collèges.

- **27. Pensionnats et Ecoles.
- **28. Vie religieuse : vêtue, profession, rénovation des vœux.
- *28 bis. Eucharistie, bonheur de l'âme.
- *29. Noviciats.
- *30. Orphelinats.
- *31. Cercles et Patronages.
32. Ouvroirs.
33. Prisonniers.
34. Hôpitaux.
- 20 bis. Asiles des Petites Sœurs des Pauvres.
35. Refuge du Bon Pasteur et de la Miséricorde.
- *36. Réunions ouvrières.
- *37. Archiconfrérie de Notre-Dame des Armées.
- *38. Cantique militaire pour la messe du départ.
- *39. Souvenir français et Croix-Rouge.
- *40. Notre-Dame des Champs.
- *41. Fête Nationale.
- *42. Dieu et Patrie.
43. Fête patronale.
44. Cantique d'un Apôtre.
45. Cantique d'un Martyr.
46. Cantique d'un Pontife ou d'un Docteur.
47. Cantique d'un Confesseur.
48. Cantique d'une Vierge.
49. Cantique de Pèlerinage.

- *50. Pèlerins de Jérusalem.
51. Pèlerins de Rome.
52. Pèlerins de Paray-le-Monial.
- *53. Pèlerins de Montmartre.
54. Pèlerins de Lourdes.
- *55. Sainte Anne : pèlerinage, offertoire, procession.
56. Confrérie des Mères chrétiennes.
57. Sainte Marthe, patronne des Congrégations hospitalières.
58. Sainte Catherine, patronne de la jeunesse.
59. Sainte Barbe, patronne des mineurs, des marins, des artilleurs.
60. Saint François d'Assise.
- *60 bis. Cantique des Tertiaires.
61. Saint Ignace.
62. Saint Dominique.
63. Saint Alphonse de Liguori.
64. Saint Vincent de Paul.
65. Saint Benoît.
66. Saint Augustin.
67. Saint François de Sales.
68. B. Grignon de Montfort.
69. Saint Stanislas Kostka.
- *70. Saint Antoine de Padoue.

APPENDICE

- *Hymne à Jeanne d'Arc.

Partition, in-4°, texte, chant et accompagnement d'orgue. Prix net : 10 fr. ; port et expédition : 0 fr. 70 pour la France et 1 fr. 40 pour l'Etranger.

Texte et Chant. Prix net : 4 fr. ; port, 0 fr. 30.

Texte seul. Prix net : 1 fr. 25 ; port, 0 fr. 25.

Nota. — Les n°s ci-dessus marqués d'un astérisque, se vendent séparément en grand format : édition avec accompagnement prix net : 1 fr. 50. — Les n°s marqués de deux astérisques ont l'édition avec accompagnement, prix net : 1 fr. 50 ; et l'édition texte et chant : 0 fr. 25.

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

L'AMI DU CLERGÉ

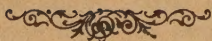
PAROISSIAL

Supplément à l'AMI DU CLERGÉ (Année 1913)

(PRÉDICATION)

TOME VINGT-CINQUIÈME

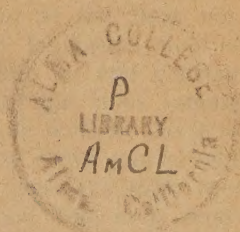
(Janvier à Décembre 1913)



LANGRES

Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ, 4, rue Claude-Gillot

MDCCCCXIII



41256

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Vingt-cinquième année)

SOMMAIRE

Instructions dominicales. — VIII. *Epiphanie* : La grâce actuelle, 1. — IX. *1^{er} Dim. après l'Epiphanie* : Les devoirs des parents, 4. — X. *2^e Dimanche* : Le mariage chrétien, 6. — XI. *Pour la fête du Saint Nom de Jésus* : Ce qu'il est en lui-même et pour nous, 8. — XII. *3^e Dimanche après l'Epiphanie* : La profession de la foi, 11. — XIII. *4^e Dimanche* : L'espérance, 13. — XIV. *5^e Dimanche* : Mélange des bons et des méchants, 15.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

VIII

Epiphanie

LA GRACE ACTUELLE

Mes frères,

L'évangile de la fête de l'Epiphanie contient un récit aussi merveilleux qu'intéressant. Il nous rapporte que des Mages, des personnages princiers, ayant vu dans leur pays une étoile miraculeuse, vinrent de l'Orient pour adorer, disent-ils, un nouveau-né qui est roi des Juifs.

Je ne sais, mes frères, si vous avez entendu la lecture de cette page sans que votre attention fût éveillée sur tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans ce fait. Il me semble que ce voyage est bien de nature à nous étonner et à exciter notre curiosité. Comment se fait-il que des hommes, riches et savants, qui habitaient des régions bien éloignées de Jérusalem et de Bethléem, et n'avaient, selon toute apparence, pas grand intérêt à cela, quittassent leur patrie, leurs familles, leurs affaires pour venir saluer un enfant encore au berceau ? La naissance de cet enfant, eût-il même été fils d'un roi, — à moins que son père ne fût un monarque jouissant d'une renommée universelle, — ne me semble pas être un motif suffisant pour expliquer ce long pèlerinage. Les princes des autres nations sont restés indifférents et ne se sont pas même doutés que Dieu était descendu sur la terre. Le départ des Mages pour Bethléem n'est donc pas un fait naturel. Il paraît si surprenant qu'on se demande comment l'expliquer.

Pour nous, mes frères, qui sommes chrétiens, la chose est facile. Nous sommes ici en présence de l'action de la grâce. En même temps qu'une étoile brillait aux yeux de ces païens, une lumière intérieure illuminait leur intelligence et une force surnaturelle déterminait leur volonté. C'est ce qu'on appelle *la grâce actuelle*. La parfaite correspondance à cette grâce amena les Mages aux pieds de Jésus et leur valut la faveur de le connaître, de l'adorer et de l'aimer.

A nous aussi, mes frères, *Dieu distribue ses grâces actuelles* : je vais vous l'expliquer. *Savons-nous y correspondre*, savons-nous en profiter comme les saints rois Mages ?

I

On appelle grâce, d'une manière générale, *toute* libéralité à laquelle nous n'avons pas un droit rigoureux. Ainsi, tout ce que nous recevons de Dieu est une grâce : vie, santé, talent, richesse, et le reste.

Dans un sens plus restreint, la grâce est un secours *surnaturel* dont Dieu nous fait cadeau uniquement par affection et à cause des mérites infinis de son Fils Jésus-Christ, afin de nous aider à accomplir notre salut, à gagner le ciel. La grâce élève donc l'homme au-dessus de sa nature. Elle est purement gratuite de la part de Dieu, qui nous la donne par bonté, en considération des souffrances et de la Passion de N.-S. J.-C. Elle communique à nos âmes une force surhumaine, mystérieuse, sortie du cœur de Dieu, qui remédie à notre faiblesse et nous infuse l'énergie de faire le bien et d'éviter le mal.

On distingue la grâce *habituelle* et la grâce *actuelle*. La première se fixe dans nos âmes et y demeure aussi longtemps que nous le voulons. Elle constitue un état constant, une sorte d'habitude. Tant que nous sommes unis à Dieu, que nous ne le mettons pas à la porte de notre cœur par le péché mortel, elle reste en nous, puisqu'elle n'est pas autre chose que Dieu habitant en nous. Elle nous rend justes ou saints, enfants de Dieu, héritiers du ciel. Par elle nos actions sont méritoires, c'est-à-dire qu'elles ont de la valeur aux yeux de

Dieu : c'est une sève surnaturelle qui nous fait porter des fruits de sainteté.

Mon but n'est pas de vous parler aujourd'hui de cette grâce, mais de l'autre, de la seconde, celle qui fut donnée aux Mages et qu'on appelle grâce actuelle.

La grâce *actuelle* est un secours passager que Dieu accorde à tout homme, même au pécheur, pour l'instant présent. Elle consiste en saintes illuminations pour l'intelligence et en pieux mouvements pour la volonté. Ainsi elle guérit les deux plaies causées dans notre âme par le péché originel : l'ignorance et la faiblesse, et nous fournit un remède et un soutien. On distingue donc deux sortes de grâces actuelles : les unes projettent la lumière dans notre esprit, lumière surnaturelle venant de Dieu ; les autres provoquent dans notre cœur des impulsions qui nous attirent vers le bien et nous éloignent du mal.

En un mot, Dieu opérant en nous, éclairant notre intelligence, aidant notre volonté, embrasant notre cœur, pour nous faire accomplir une bonne œuvre, surmonter une tentation, réprimer une passion, telle est la grâce.

Mais cette lumière, ce bon mouvement ne font que passer ; ce n'est pas, comme la grâce habituelle, quelque chose de stable et de permanent ; c'est un secours d'un moment que Dieu nous donne en telle et telle circonstance pour que nous puissions en cette circonstance faire le bien qu'il nous commande et éviter le mal qu'il nous défend. C'est pour cela qu'on l'appelle *actuelle*.

Vous dites quelquefois : « Le bon Dieu m'a fait la grâce de ne pas me laisser entraîner, d'éviter telle occasion, de surmonter telle tentation, d'accomplir cette bonne œuvre, etc. » Vous avez parfaitement raison ; c'est bien Dieu qui vous a aidés par des grâces actuelles qu'il vous a envoyées.

Le Seigneur se met, pour ainsi dire, perpétuellement à notre disposition. « Je suis debout à la porte, dit-il. Je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre, j'entrerai : *Ecce sto ad ostium et pulso ; si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum.* » (Apoc., III, 20).

Soutenu par ce secours divin et surnaturel, l'homme est capable de tout dans la pratique du bien. Rien ne lui est impossible. La grâce en effet est la vertu, la force de Dieu agissant en nous. Or rien n'étant impossible ni difficile pour Dieu, rien non plus n'est impossible à l'homme travaillant avec la grâce divine. « *Omnia possum in eo qui me confortat*, disait S. Paul. Je puis tout en celui qui me fortifie. » (Phil., IV, 13). Tout chrétien, quelque faible, fragile, imparfait qu'il soit, a le droit de répéter ces paroles après lui. Les travaux prodigieux et les fatigues inouïes des apôtres, la constance invincible des martyrs, les rigueurs et les ef-

frayantes austérités des anachorètes, la pureté des vierges, les conversions subites, et inespérées qui ont fait, de personnes entièrement égarées, des modèles de vertu et de repentir, sont autant d'effets de la grâce actuelle.

Mais n'oublions pas que si, dans l'ordre surnaturel, l'homme est tout-puissant avec la grâce de Dieu, sans elle il ne peut rien. Sans le secours divin nous sommes absolument incapables de connaître les vérités surnaturelles, de les croire, d'aimer et de pratiquer la vertu comme Dieu le veut, et par conséquent incapables de mériter le ciel. « Je suis le cep de la vigne, dit Jésus-Christ, et vous en êtes les rameaux ; sans moi vous ne pouvez rien faire. » (Jean, XV, 5). « Personne, dit-il encore, ne peut venir à moi, à moins que mon Père qui m'a envoyé ne le lui accorde. » (Jean, VI, 44). S. Paul exprimant la même pensée écrivait : « Personne ne peut prononcer ces mots : *Seigneur Jésus*, si ce n'est dans l'Esprit-Saint. » (I Cor., XII, 3). Il montrait par là que chaque bonne pensée, chaque bon désir, chaque mouvement du cœur, méritoires du salut, sont l'ouvrage et le fruit de la grâce. « Ainsi donc, concluait S. Augustin, dans toute bonne œuvre, qu'il s'agisse de la commencer ou de l'accomplir, nous ne pouvons rien que par Dieu. Tout ce que nous pouvons vient de Dieu¹. »

Il ne suffit même pas que la grâce excite notre volonté au bien surnaturel, il est encore nécessaire qu'elle l'aide et l'accompagne, pour ainsi dire, tout le temps qu'elle accomplit la bonne action, depuis le commencement jusqu'à la fin. « C'est Dieu qui opère en nous la volonté et l'exécution ; *Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere.* » (Phil., II, 13). « Quand nous voulons, dit S. Augustin, c'est Dieu qui fait que nous voulons le bien. Quand nous agissons, c'est Dieu qui fait que nous agissons, en donnant à notre volonté des forces très efficaces². »

Et quand il s'agit des dangers multiples qui nous environnent, des tentations qui nous assaillent, la faiblesse, l'impuissance de l'homme apparaissent encore mieux. Abandonnés à nos propres forces, nous ne pourrions que constater nos défaites. Sans la grâce, tous les efforts que nous ferions pour vaincre seraient d'une part inutiles, et d'autre part privés de tout mérite et de toute valeur aux yeux de Dieu. C'est cette vérité qui faisait dire à S. Augustin : « Il n'y a point de crime, si énorme qu'il soit, que je ne puisse commettre si la grâce de Dieu ne me soutient. » Notre-Seigneur nous manifesta donc son infinie sagesse en mettant dans l'Oraison dominicale cette demande : « *Et ne nos inducas in tentationem*, ne nous laissez pas succomber à la tentation. »

¹ S. Aug., *De prædest. Sanct.*, c. II.

² Id., *De gratia*.

Comme ces vérités doivent nous maintenir dans une grande et profonde humilité ! Nous ne pouvons rien faire de bien par nous-mêmes ! Tout ce qu'il y a de bon en nous vient de Dieu ! — Comme elles nous font aussi toucher du doigt la nécessité de recourir sans cesse à Dieu ! Il est notre seul appui et nous avons un continuels besoin de lui. Prions beaucoup afin qu'il répande généreusement ses grâces dans nos âmes, lui qui a dit : « Demandez et vous recevrez. » (Matt., vii, 7).

Je sais bien que le bon Dieu ne refuse ses grâces à personne ; à tous il en donne suffisamment. Il ne veut pas que nous puissions excuser nos infidélités en prétextant l'impossibilité de pratiquer les préceptes divins. Il nous fournit toujours les secours nécessaires, parce qu'il veut le salut de tous. Il n'est pas de pécheur, si endurci soit-il, qui ne reçoive le moyen de faire son salut. « Dieu ne refuse point sa grâce à celui qui fait ce qui dépend de lui, » dit S. Thomas. Mais il n'en est pas moins vrai que l'homme qui prie, qui sollicite la grâce avec ferveur et humilité, la reçoit avec une plus grande abondance.

Prions donc, et j'ajouterai : correspondons à la grâce.

II

Ce serait une erreur, mes frères, de croire que Dieu agit seul. S'il en était ainsi, tous les hommes seraient des saints. Il exige le concours de notre volonté, il demande notre coopération. En un mot, impossible à nous de faire le bien sans la *correspondance* à la grâce. Il est à supposer que Dieu n'envoya pas qu'aux Mages les lumières, la grâce qui les amenèrent aux pieds de Jésus. Pourquoi d'autres païens n'ont-ils pas eu le bonheur de voir le Messie, de le connaître et par suite d'avoir la foi et d'être sauvés ? Parce qu'ils n'ont pas suivi l'impulsion divine, ils n'ont pas correspondu à la grâce comme les Mages.

Il faut savoir, en effet, que la grâce, quelque forte, quelque puissante qu'on la suppose, nous laisse toujours le pouvoir de lui résister ; elle nous laisse la liberté de lui obéir ou non. « Heureux l'homme, dit la Sainte Ecriture, qui a été trouvé sans tache ; qui a pu transgresser et qui ne l'a pas fait ; qui a pu faire le mal et s'en être abstenu. » (Eccl., xxxi, 8-10). Quand l'homme fait le bien, il n'est contraint par aucune nécessité. Il est prévenu par la grâce, mais il agit librement, de telle sorte qu'il est toujours en son pouvoir, lors même que la grâce le presse, de ne point agir et de lui refuser son consentement : « Il n'y a pas de grâce si faible, qu'avec son concours nous ne puissions opérer le bien ; il n'y en a pas de tellement forte que malgré elle nous ne puissions faire le mal. Notre volonté, sous l'empire de la grâce, n'est pas un instrument matériel, purement passif et sans

action, qui suit nécessairement l'impulsion qui lui est donnée¹. »

La preuve de cette vérité éclate tous les jours sous nos yeux. Combien de pécheurs qui croupissent dans l'iniquité et qui ne tarderaient pas à se convertir, si, par leur résistance à la grâce, ils ne rendaient pas celle-ci inutile !

La grâce nous prévient, nous excite au bien, nous accompagne en le faisant ; cependant elle ne le fait pas sans nous. « Celui qui vous a créés sans vous, disait S. Augustin, ne peut vous sauver sans vous. » La pratique du bien, l'œuvre de notre salut ne sont donc l'ouvrage ni de Dieu seul, ni de l'homme seul ; « c'est la grâce de Dieu avec nous, » dit S. Paul. S. Jean Chrysostôme explique cette coopération : « De même que la terre ne produit rien sans la pluie, et la pluie rien sans la terre, ainsi la grâce sans notre volonté et notre volonté sans la grâce n'opère rien. »

Donc il faut correspondre à la grâce et coopérer avec elle ; c'est-à-dire agir avec son concours, se laisser conduire par elle, consentir à son impulsion, à son influence, suivre ses lumières, obéir à ses mouvements, fuir le mal dont elle cherche à nous détourner, faire le bien auquel elle nous porte. Au contraire, celui-là résiste à la grâce qui n'obéit pas aux bonnes inspirations, qui ne seconde pas les bons mouvements de la volonté. Les Mages quittant leur pays et leurs familles pour venir à Jérusalem en suivant l'étoile miraculeuse ; S. Paul terrassé sur le chemin de Damas et s'écriant : « Seigneur, que faut-il que je fasse ? » nous fournissent de magnifiques exemples de coopération à la grâce. Puisseons-nous les imiter !

Car, mes frères, il est terrible pour l'homme de résister à la grâce et de la laisser perdre. C'est le plus sûr moyen d'en tarir la source et de n'en plus recevoir quand on en aurait bien besoin. Et pourtant, mes frères, trop souvent, hélas ! nous nous rendons coupables de cet abus : par exemple, quand la voix de Dieu nous appelle, nous excite à l'accomplissement d'un devoir essentiel de la vie chrétienne et qu'on n'a pas le courage d'obéir et de se rendre. Que de fois la grâce reste sans effet par notre faute ! Sachez bien, mes frères, que si le bon usage que nous faisons des grâces de Dieu nous en attire de nouvelles, l'abus ou le mépris les éloignent. Ecoutez cette redoutable parole de S. Paul : « Quand une terre souvent abreuvée des eaux de la pluie qui y tombe ne produit que des ronces et des épines, elle est vouée à la malédiction et à la fin on y met le feu. » (Hébr., vi, 8). Que feriez-vous s'il vous arrivait de voir un mendiant jeter dans la boue une aumône con-

¹ Mgr de La Luzerne.

sidérable que vous venez de verser dans sa main? Vous cesseriez de soulager cet indigent qui se serait rendu indigne de nouveaux bienfaits. Dans l'ordre spirituel nous sommes ce mendiant dont Dieu prend soin, à qui il distribue les grâces nécessaires. A nous d'en profiter; n'arrêtons pas sa générosité par notre infidélité à correspondre à ses dons.

**

Telle est la leçon que nous donnent les Mages. Leur coopération à la grâce explique le long et étonnant voyage qu'ils ont entrepris pour venir saluer le Messie, et dont nous avons le récit dans l'évangile de ce jour; c'est elle aussi qui leur mérita d'être appelés à la foi chrétienne et de devenir des saints.

A leur exemple, mes frères, ne laissons jamais tomber à terre une grâce que le bon Dieu nous envoie. De celle-là peut-être dépend une grâce plus importante qui sera le gage de notre salut. Tous les grands saints ne sont devenus tels que par la fidélité et la correspondance à la grâce. Profitons des dons de Dieu, nous souvenant qu'un jour nous devrions en rendre compte. Puisseons-nous, mes frères, à cet instant redouté, présenter, comme le bon serviteur de l'Evangile, non seulement les talents reçus, mais aussi les intérêts que nous aurons su leur faire porter, c'est-à-dire les bonnes œuvres accomplies par notre fidélité à la grâce de Dieu. Ainsi soit-il.

IX

1^{er} Dimanche après l'Epiphanie

LES DEVOIRS DES PARENTS

Mes frères,

C'est une page bien édifiante que celle que je viens de vous lire! Elle est riche en enseignements pour les parents comme pour les enfants, et pour tout chrétien.

La Sainte Famille se soumettant aux prescriptions de l'ancienne loi, remplissant parfaitement ses devoirs religieux, fournit un beau modèle aux familles chrétiennes. — La douleur de Marie et de Joseph ayant perdu Jésus est l'image de la douleur que devrait éprouver tout homme plongé dans le péché et qui n'a plus le bonheur de posséder Dieu par la grâce; image aussi de l'âme pieuse privée de temps à autre des consolations sensibles que lui procure habituellement son union avec le divin Maître. — La réponse de Jésus à sa Mère traduit la règle qui doit diriger tous nos actes. « Ne faut-il pas que je sois aux choses qui regardent mon Père? » C'est-à-dire: avant tout le reste, on doit faire son devoir, accomplir la volonté de Dieu. — Notre Evangile nous montre aussi l'Enfant Jésus croissant en

sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. N'est-ce point un exemple placé sous les yeux de la jeunesse et de l'enfance?

Mais laissant de côté toutes ces belles leçons, — et je suis loin de les avoir toutes énumérées, — je m'arrêterai à la pensée qui semble dominer ce récit: le souci de Marie et de Joseph de retrouver l'Enfant Jésus. La préoccupation de la T. S. Vierge, la douleur immense et le désespoir qu'elle éprouve, les fatigues qu'elle s'impose, dans cette circonstance, ne prêchent-ils pas aux parents le soin et les qualités qu'ils doivent apporter dans l'éducation de leurs enfants, spécialement l'affection vraie et la vigilance?

Permettez-moi donc, mes frères, à l'occasion de l'évangile que nous venons de lire, de vous rappeler les devoirs des parents envers leurs enfants. Ce n'est pas un sermon, mais bien plutôt un catéchisme, aussi pratique et aussi bref que possible, que j'ai l'intention de vous faire.

I

Les parents ont envers leurs enfants des devoirs sacrés à remplir: « Si quelqu'un néglige de prendre soin des siens, disait S. Paul, il a renié sa foi, il est pire qu'un infidèle. » (I Tim., v, 8). Or tous ces devoirs se résument dans l'affection et l'éducation.

1. Les parents doivent aimer leurs enfants. Dieu n'a point jugé à propos d'inscrire cette obligation d'une manière formelle dans les commandements, parce que c'eût été pour ainsi dire faire injure aux parents. Il suffit à ceux-ci qu'ils écoutent la voix de la nature pour être portés à accomplir ce devoir.

Mais quelles doivent être les qualités de cet amour? Il sera d'abord *surnaturel*, c'est-à-dire que les parents aimeront leurs enfants selon l'ordre de Dieu, avec soumission à ses desseins, se souvenant que leurs enfants sont à Dieu avant d'être à eux. — Il doit être ensuite *sincère et bien compris*. Il ne consiste donc pas dans une molle complaisance pour leurs défauts, mais à distinguer et à savoir ce qui est le bien de l'enfant, et à le vouloir sans faiblesse. — Enfin il doit être *égal, sans préférence*; car les prédilections sont injustes et dangereuses; elles détruisent dans la famille la paix et l'union.

Les parents sont donc gravement coupables quand ils nourrissent dans leur cœur de l'aversion pour l'un ou l'autre de leurs enfants. Ils sont coupables aussi ceux qui maltraitent leurs enfants, ceux qui les maudissent, ceux qui les chassent de la maison paternelle, ceux qui les forcent à exercer un métier indigne de leur condition, ceux qui les déshéritent sans motif ou les réduisent à mendier.

2. Aimer ses enfants ne suffit pas; les parents sont encore obligés de faire leur édu-

cation. Celle-ci est de deux sortes : *spirituelle* et *corporelle*.

a) L'éducation corporelle se rapporte à la vie, à la nourriture et à l'établissement. — Les parents doivent prendre un soin particulier de tout ce qui touche à *la vie* de leurs enfants, avant comme après leur naissance. Ils sont tenus, sous peine de péché, d'éloigner d'eux tous les dangers et tous les accidents qui pourraient leur nuire, les rendre infirmes, difformes ou leur occasionner la mort. — Ils seraient également coupables s'ils ne fournissaient pas à leurs enfants *la nourriture*, le logement et les vêtements qui conviennent à leur condition. D'un autre côté, il ne faut pas flatter tous leurs caprices et tous leurs appétits. Ce serait en faire des hommes de plaisir, sans énergie et sans vigueur. — Enfin les parents sont obligés de pourvoir à *l'avenir* de leurs enfants, de leur procurer un métier ou une profession et un établissement selon leur condition, leurs aptitudes, leurs goûts et leurs inclinations honnêtes. Ce serait une faute grave si, par insouciance, par débauche, par de vaines dépenses, ils se mettaient dans l'impuissance de satisfaire à ce devoir.

b) L'obligation de donner aux enfants une éducation spirituelle est encore plus rigoureuse et plus importante. Autant l'âme est plus précieuse que le corps, l'innocence que la santé, le ciel que la terre : autant les soins spirituels l'emportent sur les soins corporels. Tout enfant qui vient au monde méritera soit un bonheur éternel, soit un malheur sans fin. S'il doit se damner, mieux vaudrait pour lui, comme pour Judas, qu'il ne fût jamais né. Si au contraire il doit se sauver, il bénira à jamais ses parents de l'avoir appelé à l'existence. Or, son salut dépend de la manière dont il subira l'épreuve de la vie. Mais sa victoire ou sa défaite dépendront en grande partie des soins spirituels que ses parents lui auront donnés. Si donc ceux-ci aiment véritablement leur enfant, leur principale préoccupation sera de le mettre à même de gagner le ciel.

Pour atteindre ce but, ils élèveront chrétiennement ces êtres que Dieu leur a confiés ; veilleront sur leur conduite, les corrigeront au besoin, leur donneront le bon exemple et prieront pour eux. Un philosophe païen souhaitait de monter sur le lieu le plus élevé de la ville qu'il habitait pour crier ensuite de toutes ses forces : « Citoyens, à quoi pensez-vous ? Tout votre temps se passe à amasser des richesses pour vos enfants, et vous ne prenez aucun soin de cultiver leurs âmes, comme s'il était plus important de leur laisser des biens que de la vertu. » Hélas ! à combien de parents chrétiens on devrait répéter les paroles de ce païen !

Les parents qui comprennent leur mission

commenceront par faire de leurs enfants *des chrétiens* ; pour cela ils leur procureront le sacrement de baptême le plus tôt possible. C'est une obligation très grave que celle-là ; et on se rend facilement coupable de péché mortel quand on retarde trop l'accomplissement de ce devoir, surtout si l'enfant court quelque danger. — Mais ils ne s'en tiendront pas là. Cette vie surnaturelle donnée à leurs enfants, les parents la développeront d'abord par *l'instruction*. Ils apprendront à ces chers petits, dès le plus bas âge, les principales vérités de la foi, le Symbole des apôtres, l'Oraison dominicale, les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise. — De plus, ils les formeront à *la vertu*, à la pratique et à l'amour des devoirs du chrétien. Dans ce but ils leur feront réciter leurs prières du matin et du soir, les habitueront à fréquenter les offices de l'Eglise, à s'y tenir avec respect et modestie. Ils feront en sorte que leurs enfants, quand ils en seront capables, se confessent, communient et pratiquent les lois de Dieu et de l'Eglise. En un mot, ils leur inculqueront sans cesse et de toutes manières la haine du mal et l'amour du bien.

C'est dans ce but aussi qu'ils exerceront sur eux une *vigilance* constante. Cette vigilance s'étendra à tout : aux compagnies qu'ils recherchent, aux conversations qu'ils tiennent, aux lectures qu'ils se permettent, aux maîtres qui les instruisent. Ceux-ci seront choisis avec grand soin ; il faut repousser de cette sainte fonction les éducateurs sans foi, sans mœurs, sans respect de la religion. Les maîtres doivent être chrétiens, et d'un exemple irréprochable. Si, dans une école, il y avait danger prochain de perdre la foi ou la vertu, il faudrait tout souffrir, la mort même, plutôt que d'y envoyer ses enfants. Si l'on se trouve dans la nécessité de les laisser fréquenter une école neutre, où les maîtres ne parlent ni pour ni contre la religion, les parents sont obligés de suppléer à ce silence, c'est-à-dire de donner et de faire donner l'instruction religieuse à ces chers petits.

J'ajoute que la vigilance ne saurait s'arrêter au seuil du foyer paternel. Elle n'a pas de limites. Si donc, pour une cause ou pour une autre, vous devez vous séparer de vos enfants, les éloigner de vous, ne cessez pas de veiller sur eux. Ne les placez que dans des maisons sûres, où on leur fera remplir leurs devoirs religieux, où ils ne seront exposés à aucun danger. Informez-vous de leur conduite, des lieux et des personnes qu'ils fréquentent ; et gardez-vous de jamais sacrifier leurs intérêts éternels à quelques avantages matériels.

Pour bien élever un enfant, il faut aussi savoir user de la *correction*. « Celui qui épargne la verge hait son fils, dit l'Esprit-Saint. *Qui parcit virga, odit filium suum.* » (Prov., xiii,

24). « La réprimande et la punition donnent la sagesse, » ajoute-t-il. (Prov., xxix, 15). « N'épargnez donc pas la correction à l'enfant, car en le frappant de la verge vous délivrez son âme de l'enfer, » (Prov., xxiii, 13-14). Cette doctrine de la Sainte Ecriture n'est plus guère connue et pratiquée dans bon nombre de familles ; c'est un grave défaut dans l'éducation actuelle. — Disons toutefois que pour être vraiment efficace et pour qu'elle atteigne son but, la correction doit être bien comprise et bien pratiquée. Trois conditions lui sont nécessaires : il faut reprendre avec bonté, avec fermeté et de bonne heure. Avec *bonté*, afin que l'enfant, même quand on le punit, sente qu'il est aimé ; avec *fermeté*, afin qu'il ne compte pas sur un pardon trop facile ; de *bonne heure*, afin de ne pas permettre aux mauvaises habitudes de s'enraciner.

Mais sachez bien, mes frères, que ni leçons, ni vigilance, ni corrections ne formeront un enfant à la vertu s'il n'a pas sous les yeux, dans la famille, de *bons exemples*. Ce n'est que par l'exemple que les leçons porteront des fruits. C'est donc une des principales obligations des parents d'édifier leurs enfants ; et ils sont gravement coupables quand, en présence de ces jeunes cœurs, ils blasphèment et violent les lois divines. C'est un scandale, scandale qui revêtirait une malice plus grande encore, qui serait criminelle, s'il arrivait que des malheureux parents conseillent ou commandent ce qui est mal. Souvenez-vous, mes frères, que Notre-Seigneur a maudit ceux qui scandaliseront l'un de ces petits.

Enfin, les parents ne peuvent rien sans le bon Dieu ; qu'ils ne l'oublient jamais. Ils doivent donc *prier* sans cesse pour leurs enfants ; demander leur persévérance s'ils sont dans la bonne voie, et leur conversion s'ils sont pécheurs ou pervers. Quand le laboureur a jeté la semence dans son sillon, il souhaite que Dieu fasse luire son soleil et tomber sa rosée. De même, quand les parents ont jeté dans l'âme de leurs enfants les germes d'une bonne éducation, ils doivent demander à Dieu de les féconder.

Une bonne mère de famille, Blanche de Castille, disait à son fils S. Louis : « Mon fils, je vous aime beaucoup, mais j'aimerais mieux vous voir mourir à mes pieds que de vous voir commettre un seul péché mortel. » C'est en effet cette vraie et surnaturelle affection, basée sur la foi, qui doit être le principe de toute bonne éducation. Elle vous montre dans vos enfants des âmes à sauver. Qu'elle guide les parents chrétiens sincèrement et ardemment désireux de bien élever ceux dont le bon Dieu leur a donné la charge. Et alors, mes frères, vous aurez des enfants qui, devant

le souverain Juge, seront votre mérite et qui, sur la terre et au ciel, feront votre consolation, votre bonheur et votre gloire. Ainsi soit-il.

X

2^e Dimanche après l'Epiphanie

LE MARIAGE CHRÉTIEN

Mes frères,

L'évangile de dimanche dernier plaçait sous nos yeux l'exemple d'une famille religieuse rendant à Dieu le culte qui lui est dû : modèle de toutes les familles chrétiennes qui, elles aussi, doivent pratiquer leurs devoirs envers Dieu. Malheureusement ces dernières sont rares. J'en trouve une cause dans ce fait : c'est que souvent la famille est pour ainsi dire viciée dans son principe, dans son origine : le sacrement de mariage. Celui-ci, au lieu de sanctifier, de faire descendre du ciel les grâces, ne sert quelquefois qu'à rendre plus coupables, par le sacrilège, ceux qui le reçoivent et à attirer sur eux les malédictions de Dieu. L'évangile de ce jour m'invite à vous entretenir de ce grave sujet : à vous montrer d'abord que le sacrement de mariage, qui fonde la famille, *doit être reçu chrétiennement et saintement* ; à vous dire ensuite *comment doivent se conduire ceux qui entrent dans cet état*.

I

1. Le mariage est un sacrement. Voilà une parole qui suffirait, il me semble, pour vous convaincre de la nécessité qu'il y a de le recevoir chrétiennement et saintement. On est trop souvent porté à laisser de côté et à ne pas envisager ce caractère du mariage.

Un sacrement, c'est une source de grâces, c'est un canal établi par Dieu pour les faire descendre en nous. Or qu'y a-t-il de précieux, de saint, de sacré comme la grâce, c'est-à-dire la nature divine se transmettant à nous, pauvres créatures ? La grâce, c'est le sang de Jésus-Christ, ce sont les souffrances de la Rédemption : car elle a coûté ce prix. La grâce, c'est l'amitié de Dieu, la vie surnaturelle de notre âme, le principe unique de la bienheureuse éternité. Voilà ce que produit le sacrement de mariage.

Malheur donc à l'âme qui le reçoit sans être préparée et sanctifiée ! Là où elle devait trouver le salut, la vie spirituelle, elle trouve au contraire un sujet de condamnation, un principe de mort. Elle fait servir à sa perte ce qui était établi pour son bien. Elle profane le sang et les mérites du Sauveur, et livre son Dieu au démon qui la possède. Recevoir le sacrement de mariage en état de péché, c'est un sacrilège, comme la profanation de tout autre sacrement.

2. Ne croyez pas, mes frères, que ce soit le seul malheur que la mauvaise réception du sacrement de mariage attire sur les époux et sur les familles. Rappelez-vous ce que vous avez appris sur les bancs du catéchisme. On vous a dit que chaque sacrement produit une grâce spéciale, une grâce que lui seul donne et non pas un autre, une grâce qui doit servir toute la vie. Elle est bien précieuse et bien nécessaire cette grâce. Elle consiste en effet en un droit réel aux secours du ciel dont nous aurons besoin pour rester fidèles pendant tout le cours de notre vie aux obligations que nous contractons. Quand nous recevons un sacrement, Dieu prend pour ainsi dire un engagement vis-à-vis de nous : il nous confère un droit à toutes les grâces qui nous seront nécessaires pour accomplir facilement nos devoirs et supporter les charges qui vont peser sur nos épaules.

Or, mes frères, dans quel état y a-t-il plus de charges que dans l'état du mariage ? Que de moments pénibles ! que d'instants durs ! que d'obligations et de responsabilités ! Il est certain que le fardeau est lourd ; et plus d'une fois on éprouve le besoin d'être aidé, d'être éclairé, fortifié, encouragé, de sentir une main secourable qui nous soutienne. Eh bien ! mes frères, c'est précisément ce que fera en vous la grâce propre du sacrement de mariage, si vous êtes bien préparés en le recevant. En tout temps, la grâce sera à la porte de votre âme. A mesure que les difficultés se rencontreront, elle se présentera à vous et vous donnera la force de les surmonter.

Malheur donc, je le répète, à celui qui reçoit indignement le sacrement de mariage ! Il se prive de ce grand bienfait. Je ne dis pas qu'il ne le retrouvera jamais, s'il veut sortir de son mauvais état. Une conversion est toujours possible. Mais elle devient difficile après l'abus des grâces et la profanation des sacrements. Dieu se lasse d'être le jouet de l'homme, de l'appeler à lui sans recevoir de réponse. Il est probable que le malheureux qui a reçu le sacrement de mariage sans avoir de bonnes dispositions restera ce qu'il est : pauvre esclave et victime du démon.

En tout cas, que sera cette famille ainsi viciée dans son origine ? Où ces époux trouveront-ils la force et la résignation dans les peines ? Où puiseront-ils le courage pour se pardonner leurs défauts, pour s'aider mutuellement, pour s'aimer et même simplement pour se supporter jusqu'à la fin de leur vie ? Qui leur donnera l'intelligence et les lumières pour bien élever leurs enfants ?

Ah ! mes frères, ce sera une nouvelle reproduction du tableau qui attriste trop souvent nos yeux : cette famille sera comme une succursale de l'enfer. Le désaccord y régnera perpétuellement ; les parents ne s'aimeront pas

et ne se respecteront pas ; ils seront un mauvais exemple pour leurs enfants. Les enfants, d'autre part, n'auront ni affection, ni respect pour leurs parents ; ils ne seront ni soumis, ni obéissants. Ce sera le malheur introduit dans cette famille : posséderait-elle une fortune qu'elle ne sera pas heureuse.

Que la jeunesse, tout spécialement, sache donc bien qu'il faut à tout prix recevoir avec de bonnes dispositions, en chrétien, le sacrement de mariage. Donnez sur ce point, mes frères, un enseignement vrai, des idées justes à vos enfants. Et si vous demandez comment il faut agir pour se bien préparer à cette grande action, je vous dirai : imitez les jeunes époux de l'Evangile.

II

1. D'abord ils invitent Notre-Seigneur à assister à leurs noces, c'est-à-dire qu'ils l'ont prié d'honorer leur mariage de sa présence.

Pouvez-vous aussi inviter Notre-Seigneur à vos noces ? Oui, mes frères, vous le pouvez et vous le devez. Inviter Jésus, c'est se préparer à recevoir dignement le sacrement de mariage. Or, mes frères, cette invitation ou cette préparation consiste avant tout à prier Notre-Seigneur, à le presser de venir éclairer notre intelligence et notre cœur. Dieu doit lui-même nous donner les lumières ; il doit nous inspirer ce qu'il faut que nous fassions.

Gardez-vous bien en cette matière de vous laisser diriger par la passion, l'intérêt ou d'autres mauvais motifs. Le mariage est une chose sainte qui doit être traitée saintement et non point à la légère, ou en dehors de Dieu. Agir sans Dieu c'est agir à l'aventure, sans direction, sans guide. N'est-ce point lui en effet qui a fixé notre destinée ? N'est-ce pas lui qui a fait chacun de nous pour telle ou telle vocation, lui qui sait l'état ou la situation dans laquelle nous devons nous trouver le mieux ? Adressons-nous donc à Jésus ; prions-le de nous faire connaître ses desseins sur nous, d'être lui-même notre ange conducteur.

Je dirai même que s'il est un moment où nous devons particulièrement beaucoup prier, c'est celui-là. Que de choses graves et sérieuses le cœur n'a-t-il pas à dire à Dieu ! Que de grâces à solliciter, pour que l'avenir encore inconnu soit fixé ; pour que les forces soient suffisantes et soutiennent jusqu'au terme sans défaillance ; pour que le bonheur et la joie trouvent leur place et règnent au foyer ! Quand on va fonder une famille, il faut établir une base solide. Construisez une maison sur le sable, elle croulera. Or la base ne sera pas solide si Dieu n'y a mis la main. « *Nisi Dominus edificaverit domum, in vanum laboraverunt.* » C'est pourquoi il faut, avant de s'engager dans les liens indissolubles du mariage, demander à Dieu avec instance les grâces, les

vertus, les qualités dont vous aurez besoin pour être à la hauteur de votre mission. Là-dessus seulement on peut fonder une bonne famille. C'est ainsi qu'on invite Jésus à ses noces.

2. Si vous êtes allés à lui en toute confiance et humilité, ne craignez pas : il est avec vous et il bénira la nouvelle vie que vous allez embrasser. Pour mériter que cette bénédiction soit fructueuse et abondante, il vous restera à le faire assister à votre mariage comme il assista à celui de Cana.

Il y viendra, mes frères, si vous êtes dans son amitié, si vous le possédez dans votre âme, si votre cœur n'est point souillé par le péché. Ah ! mes frères, ne vous livrez pas au vice — comme cela arrive trop souvent — dans les années ou les semaines qui précèdent la réception du sacrement de mariage. Ne chassez pas Notre-Seigneur par une mauvaise conduite, ne l'éloignez pas de vous. Aimez au contraire à attirer ses grâces par une conduite sage et chrétienne.

Jésus viendra encore à vos noces, il assistera à votre mariage si vous le recevez par les sacrements. Une bonne confession, une fervente communion sont la meilleure disposition à ce grand acte et la garantie la plus certaine de posséder la présence de Dieu. Heureux les jeunes époux qui font assister Jésus à leurs noces en le recevant dans un cœur bien préparé ! Ils sont assurés, autant qu'on peut l'être, que Dieu sera toujours avec eux, qu'il bénira leur union et les rendra heureux. Mais combien peu comprennent ainsi leur devoir de chrétien ! On voudrait être heureux et on ne prend pas les moyens pour cela ; on voudrait que la famille soit bénie et prospère, que les enfants soient dociles, et on fait tout l'opposé de ce qui peut procurer ces avantages !

Enfin, mes frères, Jésus sera à vos noces si tout s'y passe convenablement et chrétiennement. Croyez-vous que les invités de Cana se sont livrés au désordre et à tout ce qui est contre la loi de Dieu ? Non, mes frères. Jésus était là ; on ne se permit donc rien d'inconvenant, rien de déshonnête. Une joie saine et modérée dut seule animer les convives. Est-ce comme cela que les choses se passent actuellement dans les noces ? Que de fois les débuts de cette nouvelle famille sont gâtés par le désordre ! Que de fois les jours de mariage sont des jours où Dieu est offensé davantage, où se commettent un plus grand nombre de fautes !

Mes frères, ce n'est pas ainsi qu'on attire les bénédictions du ciel ; ce n'est pas ainsi qu'un sacrement doit être reçu et que des chrétiens doivent agir. S'ils sont bien chrétiens et s'ils veulent que Dieu soit avec eux, les époux banniront de leurs noces toute joie

dissolue. Ils se conduiront, ainsi que leurs parents et leurs amis, comme si Jésus était visiblement au milieu d'eux, au nombre des convives.

Voilà, mes frères, comment vous devez agir pour obtenir que Dieu ait sa place dans vos mariages et qu'il y apporte ses bénédictions.

Vous venez d'entendre la doctrine catholique touchant le sacrement de mariage. A vous, mes frères, d'y conformer votre conduite. Si quelqu'un, parmi ceux qui ont reçu ce sacrement, avait sous ce rapport des reproches à s'adresser, qu'il ne désespère pas ; mais qu'il répare le mal par une sincère pénitence. Dieu tient toujours son pardon à votre disposition : sachez en profiter.

Quant à ceux qui doivent entrer dans cet état, qu'ils retiennent les enseignements de l'Eglise et les mettent en pratique. Si ce que j'ai dit ne suffisait pas à les y engager, du moins qu'ils soient sensibles à l'attrait de la récompense. Jésus, en effet, n'assiste pas aux noces sans rien apporter. Il ne dédaigne même pas de faire un miracle en faveur de ceux qui l'ont invité : nous en avons un exemple aux noces de Cana. Eh bien ! il opère encore des miracles, sinon de l'ordre matériel, du moins de l'ordre moral, en faveur de ceux qui le font assister à leur mariage. Comme récompense à la sainte réception du sacrement, il donne le bonheur, la paix, la joie, au milieu même des plus rudes épreuves et des peines de la vie, en attendant qu'il accorde le bonheur du ciel. Ainsi soit-il.

XI

Pour la fête du Saint Nom de Jésus

CE QU'IL EST EN LUI-MÊME ET POUR NOUS

Omnis qui invocaverit nomen Domini salvus erit.

Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.

(Rom., x, 13).

Mes frères,

Tout l'office de la fête que nous célébrons aujourd'hui tend à nous faire comprendre la puissance du saint Nom de Jésus et à exciter notre piété et notre confiance en ce nom divin. L'évangile lui-même, d'ailleurs très court, ne renferme pas une autre pensée. Il se contente de nous rappeler que le nom de Jésus fut imposé à Notre-Seigneur dans la cérémonie de sa circoncision ; mais qu'il avait été apporté du ciel par l'ange au jour de l'Annonciation.

Je n'ai donc pas à choisir le sujet de mon instruction ; il m'est tout indiqué. « Mais par où commencer, vous dirais-je avec un pieux

auteur, pour parler du saint nom de Jésus? Il m'apparaît tantôt comme une immense prairie émaillée de fleurs, toutes plus belles et plus parfumées les unes que les autres, tantôt comme un magnifique concert où le ciel et la terre confondent leurs plus suaves harmonies. Il est encore, si vous voulez, comme un livre sublime et sans fin, où l'esprit et le cœur ne sont jamais rassasiés, tant la lumière en jaillit, tant l'attrait en est enchanter. Oh! c'est que le nom de Jésus est toute l'histoire des bontés et des miséricordes divines à l'égard de l'homme¹.»

Aussi mon grand désir est-il de vous faire connaître, apprécier et aimer ce nom sacré et si doux. Et c'est dans ce but que je vais essayer de vous montrer *ce qu'il est en lui-même, et ce qu'il est pour nous*.

I

Tous les mots qui servent à exprimer la sublimité d'une chose conviennent au nom de Jésus. Mais pour ne point nous perdre en toute sorte de qualificatifs, disons simplement que ce nom adorable est *grand et glorieux*.

1. GRAND, il l'est a) par son *origine*. — Il vient directement du ciel; il est sorti du cœur même de Dieu le Père. Celui-ci décidant que son Fils unique viendrait sur la terre pour nous sauver, qu'il prendrait une nature humaine semblable à la nôtre, voulut qu'il portât le nom de Jésus. C'est S. Paul lui-même qui nous l'affirme: «*Deus exaltavit illum et dedit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur*. Dieu l'exalta et lui donna un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse.» (Phil., II, 8). Et pour que sa volonté fût exécutée, le Très-Haut envoya son ange annoncer à la T. S. Vierge Marie que Dieu la choisissait pour être la mère du Rédempteur des hommes, qu'elle mettrait au monde un Fils conçu du Saint-Esprit, et que Jésus serait son nom: «*Et vocabis nomen ejus Jesum*.» (Luc, I, 31). Plus tard Dieu donna aussi mission à son ange d'instruire S. Joseph du mystère, et cette fois encore il lui apprit que cet enfant porterait le nom de Jésus. (Matt., I, 21).

Il vient donc du ciel, ce nom sacré. Il fut choisi et voulu par Dieu pour son Fils, il fut manifesté aux hommes par un ange, et il fut imposé à l'Enfant Jésus par Marie et Joseph. Je vous le demande: peut-on concevoir une plus noble origine?

b) Grand, il l'est par sa *signification*. — Il veut dire *sauveur*. Il désigne une personne infinie en charité jusqu'à se sacrifier pour le salut du genre humain. Il résume donc toute la vie du Christ. C'est l'abrégé des

mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Toutes les fois que nous prononçons le nom de Jésus, nous devrions donc nous représenter le Fils de Dieu fait homme, déposé dans la crèche, présenté au temple, emporté en exil, menant une vie cachée dans l'atelier de Nazareth, jeûnant dans le désert, prêchant le royaume des cieux, accomplissant d'innombrables miracles, flagellé, couronné d'épines, montant au Calvaire et mourant sur la croix, et tout cela pour nous mériter le ciel. Ce serait alors prononcer ce nom adorable avec réflexion et lui donner toute sa signification. Ainsi nous imiterions les saints: «*Lorsque je dis: Jésus*, écrit saint Bernard, je me figure un homme doux et humble de cœur, bon, sobre, chaste, miséricordieux, possédant au plus haut point toute gloire et toute sainteté, et en même temps je vois en lui le Dieu tout-puissant qui me guérit par son exemple et me fortifie par son secours. Oui, quand le nom de Jésus est prononcé, c'est tout cela qu'il éveille en moi¹.»

c) Grand, il l'est par sa *cause*, ou sa *raison d'être*. — Deux passages de la Sainte Ecriture nous indiquent clairement pourquoi le Verbe incarné reçut le nom de Jésus. Vous avez entendu tout à l'heure l'ange annonçant à S. Joseph que Marie enfanterait un Fils, à qui on donnerait le nom de Jésus; et il ajoutait cette explication: «*Car c'est lui qui sauvera son peuple du péché. Vocabis nomen ejus Jesum: Ipse enim saluum faciet populum suum a peccatis eorum*.» (Matt., I, 21). Nous lisons, d'autre part, dans S. Paul: «*Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis; PROPTER QUOD et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen*. Jésus s'est humilié, il s'est fait obéissant jusqu'à la mort ignominieuse de la croix; et c'est pour cela, à cause de cet abaissement, qu'il fut exalté par son Père et reçut de lui un nom au-dessus de tout nom.» (Phil., II, 8). Quiconque s'humilie sera élevé. Mais pourquoi notre divin Sauveur voulut-il ainsi s'anéantir? Pourquoi cette obéissance poussée jusqu'à l'excès, et cette mort honteuse sur un infâme gibet? Par dévouement, par générosité pour nous, par amour pour nos âmes. Jésus expiait nos péchés, il nous rachetait. C'est donc à cause de son immolation complète et de son amour immense, infini, pour nous, qu'il reçut son nom sacré.

d) Grand, il l'est enfin par sa *puissance*. — Puissance au ciel, où il apaise la justice de Dieu et change les éclairs de la colère divine en pluie de grâces. Puissance sur la terre, où il opère des miracles et sanctifie les âmes. Puissance aux enfers, où il tient enchaînée la fu-

¹ *Homélies sur l'évangile des dimanches et des principales fêtes*, par l'abbé Debeney, p. 73.

¹ Sermon XV in Cant.

reur des démons. C'est cette puissance du nom de Jésus que Notre-Seigneur proclamait et affirmait à ses apôtres, quand, les envoyant prêcher l'Evangile, il leur prédisait les merveilles qu'accompliraient ceux qui croiraient : « Par mon nom, *in nomine meo*, ils chasseront les démons ; ils parleront des langues qui leur sont inconnues ; ils prendront les serpents ; et s'ils boivent quelque breuvage mortel il ne leur fera pas de mal ; ils imposeront les mains sur les malades et ceux-ci seront guéris. » (Marc, xvi, 17).

Cette puissance du nom de Jésus est telle, qu'au dire de S. Bernard elle triomphe des plus rudes tentations : « La chair vous fait-elle sentir son aiguillon ? Que le nom de Jésus ait place en votre cœur, qu'il passe de là sur vos lèvres, et à la lumière de ce nom divin tout nuage se dissipera, la sérénité reparaitra. L'ennemi revient-il à la charge ? Ne vous découragez pas, mon frère, continuez à appeler Jésus. » — Elle triomphe aussi du monde : « Par un jugement secret de Dieu, continue le même saint, votre âme, sur cette mer orageuse, est-elle enveloppée des flots de l'envie, de la jalousie, de la calomnie, de toute sorte de persécution ? Oh ! non, ne craignez rien, tournez-vous vers Jésus, invoquez son nom, reposez-vous sur lui comme sur un roc inébranlable, et vous surmonterez la tempête. » — Elle triomphe même de la mort. Ouvrez les annales des martyrs : n'est-ce pas dans le nom de Jésus qu'ils puisaient cette force surhumaine et cette patience invincible qui lassaient les bourreaux ? C'est au nom de Jésus qu'ils marchaient courageusement aux supplices et à la mort. Quelle est donc la puissance du saint nom de Jésus !

Mais vous la comprendrez mieux encore, mes frères, quand je vous aurai dit ce qu'est le nom de Jésus pour nous.

II

L'apôtre S. Pierre nous affirme « qu'il n'y a pas d'autre nom sous le ciel qui puisse nous sauver. *Non enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri.* » (Act., iv, 12). S. Bernard s'appuyant sur cette parole de la Sainte Ecriture : « *Oleum estusum nomen tuum*, votre nom est une huile qui se répand » (Cant., i, 2), compare le nom de Jésus à l'huile. Or que fait l'huile ? Elle éclaire, dit-il, elle nourrit, elle adoucit. Elle produit et entretient la lumière et le feu, elle nourrit le corps, elle adoucit les douleurs. Le nom de Jésus produit dans l'âme des effets analogues. Il est une *lumière* pour notre intelligence, une *nourriture* pour notre cœur et un *remède* à nos épreuves et à nos maux spirituels et même corporels.

1. Le nom de Jésus est une *lumière*. — Parcourez l'histoire de l'Eglise et vous constatarez ce fait : depuis que le nom de Jésus fut

prêché aux hommes, les ténèbres qui enveloppaient le monde ont disparu, et une grande lumière, la lumière de la foi, a brillé sur lui. Voici une vérité d'expérience : tout homme qui invoque avec confiance le nom de Jésus sent aussitôt la lumière pénétrer dans son âme ; les doutes disparaissent, la foi se ravive, le cœur se réchauffe. Cessez au contraire de prononcer ce nom adorable, n'invoquez plus Jésus, vous verrez bientôt les ténèbres vous envahir et votre foi s'obscurcir. Ce fait a toujours été constaté et affirmé par les saints. Je n'en citerai qu'un exemple. Justement affligé de l'état moral de l'Italie, S. Bernardin de Sienne cherchait un moyen de ramener sa patrie à la pratique des commandements de Dieu, de réveiller sa foi et de la sauver. Pour y réussir, il ne voulut pas d'autre arme, pas d'autre étendard, que le nom sacré de Jésus. Le succès répondit bientôt aux efforts de son zèle. Au nom de Jésus, Bernardin vit les ténèbres de l'ignorance se dissiper, la lumière surnaturelle pénétrer dans les âmes, les populations sortir comme d'un profond sommeil, déposer les animosités et les haines pour revenir à la pratique de la vie chrétienne.

2. « Le nom de Jésus n'est pas seulement la lumière de l'esprit, dit S. Bernard, il est de plus la nourriture du cœur. *Pascit recogitatum*. Chaque fois que vous prononcez ce nom si doux, ne vous sentez-vous pas réjoui et fortifié ? Qu'y a-t-il au monde qui répare comme lui les forces affaiblies, donne l'énergie aux vertus et réveille les pures affections ? Toute nourriture m'est fade et insipide, si elle n'est pas comme assaisonnée du nom de Jésus. Quand vous m'écrivez, votre lettre est sans saveur si je n'y lis le nom de Jésus, vos entretiens sont glacés, si je n'y entends le nom de Jésus. Jésus est du miel à ma bouche, une mélodie à mes oreilles et un chant d'allégresse à mon cœur. » Il suffit, en effet, de méditer un instant sur le nom de Jésus, d'en comprendre tout le sens, pour qu'aussitôt notre cœur s'élève au-dessus des misères de cette vie, pour qu'il porte plus haut ses affections et ses pensées et qu'il ressente un plus grand courage dans le service de Dieu et la pratique du devoir et de la vertu. On rapporte dans la vie de S. François d'Assise qu'il tressaillait en prononçant le nom de Jésus. Il y trouvait un bonheur si chaste, que tout son être extérieur subissait une impression très vive, comme si son palais avait goûté du miel ou comme si son oreille avait été affectée par un concert harmonieux. Ah ! si nous prononcions le saint nom de Jésus avec le même amour que les saints, nous en ressentirions les mêmes précieux effets !

3. Ce nom, enfin, est un *remède*. Il guérit nos plaies et adoucit nos épreuves. Ecoutez encore S. Bernard : « L'un de vous est-il triste ? Que Jésus vienne en son cœur, qu'il monte à

ses lèvres et la lumière qui jaillira de ce nom dissipera tout nuage. Quelqu'un tombe dans une faute, il va à l'abîme, à la mort? Qu'il invoque ce nom de vie et il vivra. » Non, il n'est pas de souffrance qui résiste à l'invocation du nom de Jésus. Remède infaillible, il apporte un baume souverain à toutes les maladies spirituelles et même corporelles. Il remplit de consolations le pécheur repentant et le juste éprouvé. Il fait naître le calme dans l'âme et en chasse la crainte. Il soulage même le corps dans ses souffrances, quand on les endure en pensant à Jésus crucifié. Qui ne pourrait accepter et supporter une humiliation en songeant à Jésus humilié et en l'invoquant? Qui ne résisterait aux plus vives et aux plus longues tentations, s'il prononce affectueusement et humblement le nom de Jésus? Quelle douceur et quel soulagement dans le nom de Jésus, pour celui qui éprouve des peines de cœur et qui souffre dans son âme! Je comprends les apôtres qui « après avoir été battus de verges, s'en retournaient pleins de joie, parce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus. » (Act., v, 41).

Dans tous les besoins de la vie, c'est ce nom adorable qu'il faut invoquer parce qu'il répond à tous. « Ah! comme nous serions heureux, écrivait S. François de Sales, si nous n'avions que Jésus dans l'intelligence, Jésus dans la mémoire, Jésus dans la volonté. Alors Jésus serait tout en nous, et nous serions tout en Jésus. Essayons-nous-y en conséquence. Que si, pour le moment, nous ne pouvons que bégayer ce nom, viendra le temps où nous le prononcerons d'une manière parfaite. »

**

Ayons donc, mes frères, une très ardente dévotion au saint nom de Jésus. C'est une des dévotions les plus faciles. Le nom de Jésus est toujours à la portée de notre souvenir, de notre cœur et de nos lèvres. A tout instant nous y pouvons puiser la lumière de notre foi, l'aliment de notre amour, la force de notre volonté, la consolation dans nos épreuves, l'espérance du salut.

Prononçons souvent ce nom adorable, mais toujours avec un profond respect et un grand amour, nous souvenant de ce qu'est Jésus et de ce qu'il a fait pour nous. *Invoquons-le* plus souvent encore, mais avec une absolue confiance. Le matin, le soir, dans nos difficultés, dans le danger, que ce nom divin monte de notre cœur à nos lèvres : il sera pour nous la plus efficace protection, le remède à tous les maux et la source de tous les biens. Ainsi soit-il.

XII

3^e Dimanche après l'Epiphanie

LA PROFESSION DE LA FOI

Mes frères,

A la suite de N.-S. Jésus-Christ, il nous est permis d'admirer dans le centurion de l'Evangile l'homme d'une foi inébranlable et énergique. Mais j'aime surtout dans cette foi une qualité bien rare de nos jours : la franchise, la droiture, l'absence du respect humain. Ce n'est point en secret, seul à seul avec Jésus, mais publiquement, devant toute la foule, que ce soldat confesse sa croyance absolue en la puissance et en la divinité du Christ : « Dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. »

Trop souvent, mes frères, les chrétiens d'aujourd'hui ont peur de se montrer ; ils craignent de laisser voir en public leur foi. On dirait qu'ils ont une certaine honte d'appartenir à la religion catholique, et de professer les croyances qu'ont professées leurs pères. Ce n'est point ainsi, mes frères, qu'un chrétien confirmé doit agir. Il ne nous est pas permis d'être à la fois païens avec les païens, impies et incrédules avec les impies et les incrédules, chrétiens et pieux avec les gens qui pratiquent fidèlement leur religion. Il faut être chrétien en tout temps et en tout lieu.

Il y a pour nous sur ce point un précepte divin qui nous fait une obligation rigoureuse 1^o de *ne jamais renier* notre foi, et 2^o de la *professer* publiquement en certaines circonstances.

I

Ecoutez, mes frères, la parole du Souverain Maître ; elle est formelle : « *Qui autem negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo, qui in cœlis est.* Celui qui m'aura renié devant les hommes, à mon tour je le renierai devant mon Père qui est aux cieux. » (Matt., x, 33). Or, mes frères, renier le Christ, c'est renier sa doctrine et ses commandements, cesser d'être son disciple, ou agir comme si l'on n'avait pas foi en lui, parce qu'on rougit de cette foi. Renier le Christ, c'est parler contre sa vie, contre ses miracles, contre sa divinité. Renier le Christ, c'est attaquer son Eglise, ses ministres, en un mot tout ce que la religion catholique ordonne ou enseigne. Renier le Christ, c'est encore moins que cela : c'est simplement participer à tous les actes que je viens de nommer. Un chrétien qui rit des impiétés qu'on déblatère à sa face, qui prend part à une conversation contraire à la foi, qui encourage les blasphémateurs en leur prêtant une oreille favorable, ou en manifestant sa joie feinte ou réelle de les entendre, est un chrétien indigne de ce nom et coupable. Il

renie sa foi, ainsi que ses promesses d'être disciple et soldat du Christ.

Or, mes frères, il nous est absolument interdit de rougir de nos croyances et de notre Dieu. N'oublions pas que Notre-Seigneur a dit : « *Qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate sua.* Si quelqu'un rougit de moi, le Fils de l'homme, quand il viendra dans sa majesté, rougira de lui. » (Luc, ix, 26). De quoi donc un chrétien pourrait-il bien rougir ? Il sait qu'il est dans la vérité, qu'il fait le bien ; il doit être assez fier pour ne jamais se moquer de ses propres convictions, ni s'unir à ceux qui les insultent.

Du reste, mes frères, ce chrétien qui prend part à des impiétés contre la foi, est sincère ou il ne l'est pas. S'il est sincère et s'il donne sérieusement son assentiment à ces impiétés, il devient hérétique ou apostat. Si au contraire, ce qui est le cas le plus fréquent, il n'est pas sincère, il simule l'incrédulité, soit par respect humain, soit par lâcheté ; il cache ses croyances sous des dehors impies et ne laisse point voir ce qu'il pense. Eh bien ! même dans ce cas, il est très coupable. Il donne d'abord le scandale ; mais surtout il inflige à Dieu une grave injure.

Supposez, mes frères, que vos enfants rougissent d'appartenir à vos familles, qu'ils rougissent de leurs parents. Ce serait, certes, vous faire un sanglant outrage ; et cependant plus d'un père et plus d'une mère en fournissent quelquefois l'occasion.

Non, mes frères, jamais, serait-ce pour éviter la mort ou la honte, la perte d'une place ou d'un avenir, jamais il ne sera permis de renier sa foi et de pratiquer l'impiété.

II

Mais je vais plus loin et je dis qu'en certains cas il y a pour nous obligation de professer extérieurement et publiquement notre foi.

Si nous voulons que Jésus-Christ nous confesse devant son Père, c'est-à-dire qu'il nous reconnaisse comme ses disciples et nous place au nombre de ses élus, il faut que nous le confessions devant les hommes, c'est-à-dire que nous défendions sa cause et que nous montrions publiquement notre foi à sa parole et à sa religion : « *Omnis ergo qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo, qui in cælis est.* » (Matt., x, 32).

« La foi qui existe au fond du cœur, disait S. Paul, rend juste aux yeux de Dieu ; mais pour être sauvé il faut encore qu'elle se manifeste par nos paroles. *Corde enim creditur ad justitiam; oræ autem confessio fit ad salutem.* » (Rom., x, 10). Nous devons avoir la foi intérieure d'abord, c'est-à-dire cet assentiment, cet attachement ferme et inébranlable de notre intelligence et de notre volonté aux vérités révélées. Mais il faut encore la foi

extérieure, qui se traduit par les œuvres et surtout par notre langage.

Ce ne serait donc pas seulement de la timidité ou de la lâcheté, que de ne pas confesser sa foi, mais ce serait une faute.

Il est bien évident que si un devoir de religion s'impose, un chrétien ne peut se dispenser de l'accomplir, et cela sans rougir et sans se cacher. Il fait acte de croyant et professe ainsi extérieurement sa foi.

Il ne vous est donc pas permis de violer la loi de l'abstinence, par exemple, par respect humain, parce que des personnes étrangères sont présentes. Il ne vous est pas permis de manquer à la sainte messe sous prétexte qu'un parent ou un ami est à la maison et qu'on ne sait ce qu'il pensera. Il y a précisément dans ces cas-là une rigoureuse obligation de confesser sa foi, et d'agir en chrétien.

Mais à part ce cas d'un précepte à accomplir, c'est encore un devoir de professer publiquement nos croyances quand l'honneur de Dieu, le bien du prochain ou le nôtre l'exigent.

Vous ne pouvez pas, mes frères, quand vous entendrez injurier Dieu, l'Eglise, la religion, vous enfermer dans un lâche ou timide silence. Un incrédule, ou plutôt un mauvais sujet, tient des propos impies contre Jésus-Christ, contre la foi et ce qu'elle enseigne ; il se moque de tout ce qui est saint, profane tout ce qui est sacré, souille tout ce qui est pur : votre devoir, c'est de relever la vérité, de soutenir la religion et les croyances catholiques en professant ouvertement votre foi, en montrant que vous êtes chrétiens, réparant ainsi le tort fait à Dieu.

J'ajoute que vous le devez surtout si vous êtes en société. Sans cet acte de foi publique, les personnes présentes seront peut-être scandalisées. Leurs convictions courront le danger d'être ébranlées. Votre silence sera interprété comme une complicité aux impiétés qui sont proférées et pourra devenir cause de la perte ou de la diminution de la foi dans vos frères.

Vous le devez encore à vos propres croyances, afin de les fortifier. Car le meilleur moyen de ne pas se laisser ébranler dans sa foi, c'est de la professer et de produire des actes de cette vertu.

Si l'on se permettait, mes frères, d'attaquer votre réputation, de parler mal de votre famille, de vos biens, vous vous feriez un devoir de répondre et de vous réhabiliter. Or, on attaque votre foi, vos convictions, ce qu'il y a de plus sacré en vous : comment pourriez-vous avoir le droit de rester insensibles et de vous taire ? Ces biens spirituels et éternels ne valent-ils pas les biens matériels et périssables ? Un bon chrétien ne doit donc pas hésiter, quand il le faut, à faire profession de sa foi : c'est pour lui, vous le voyez, une obligation.

En terminant, permettez-moi de vous donner un conseil. S'il vous arrivait de ne pouvoir répondre à de faux raisonnements, si même votre foi paraissait un peu déconcertée, vous avez un moyen de connaître la vérité et de dissiper les doutes que le démon se plairait à jeter et à entretenir dans vos âmes. Le prêtre est là pour vous éclairer, pour produire la lumière dans vos intelligences et vous montrer le mensonge. Interrogez-le. Si vous êtes malades, vous consultez le médecin : si votre foi est atteinte, consultez celui que Dieu a chargé de guérir vos maladies spirituelles. Allez l'interroger, chez lui, au confessionnal, où vous voudrez ; il vous écoutera, vous expliquera la vérité, rendra la fermeté à votre foi et vous donnera la paix de l'âme.

**

Vous devez comprendre maintenant, mes frères, combien ils sont loin d'accomplir leur devoir de chrétiens et combien ils sont coupables, les parents qui laissent mal parler de la religion dans leur maison, quelquefois en présence de leurs enfants ! Ils répondent dans une certaine mesure de ces impiétés et ils trahissent leur foi. Je leur demande de s'examiner un peu sur ce point.

Pour nous, n'ayons pas une foi morte et inactive, mais bien la foi vivante du centurion ; ayons une foi qui ne craigne pas la lumière et ne redoute point l'opinion publique. C'est ainsi que nous garderons notre place marquée au ciel. Beaucoup viendront d'Orient et d'Occident ; ils remplaceront, nous dit Notre-Seigneur, ceux qui auront rougi de leur foi, et qui seront jetés dans les ténèbres de l'enfer. Au contraire, ceux qui l'auront confessée sans crainte seront couronnés dans la gloire. Soyons tous de ces chrétiens fiers et convaincus. Ainsi soit-il.

XIII

4^e Dimanche après l'Épiphanie

L'ESPÉRANCE

Qui timidi estis, modicæ fidei?

Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi? (Matt., VIII, 26).

Mes frères,

C'est leur manque de confiance que Jésus, par ces paroles, reproche à ses apôtres. Lui, le Dieu tout-puissant, est là dans leur barque, et eux se laissent aller à la crainte, au désespoir.

Combien de fois ce reproche pourrait-il nous être adressé, à nous chrétiens ! Nous n'avons pas assez de foi en la Providence et en la bonté de Dieu pour reposer en lui toute notre confiance. Y a-t-il, mes frères, au fond de notre cœur, la véritable, sincère et inébranlable espérance ? Pratiquons-nous cette seconde vertu théologale ? Savons-nous même *ce qu'elle est*

et *ce qu'elle comprend* ? Je vais vous le dire aujourd'hui en quelques mots.

I

1. L'espérance est une vertu surnaturelle qui fait que nous attendons du bon Dieu, avec une ferme assurance, le bonheur qu'il nous a promis et toutes les grâces qui doivent nous aider à le mériter et à l'obtenir.

Un acte d'espérance est donc un acte de confiance absolue, et sans aucune restriction, dans les promesses du Tout-Puissant et dans sa bonté. Par amour pour nous et à cause des mérites de N.-S. Jésus-Christ, Dieu a pris l'engagement de nous donner les biens spirituels, dont le premier est le ciel, et même les biens temporels si nous savons les faire servir à notre salut.

Pour que nous puissions dire que nous avons la véritable espérance une condition indispensable est donc requise : pas de défiance à l'égard de Dieu, aucune arrière-pensée dans les demandes que nous lui adressons. Autrement on tarirait la source de ses grâces et de ses générosités. Mais il faut une conviction profonde, — car l'espérance est basée sur la foi, — nous empêchant de douter de la réalisation des promesses divines ; une confiance sans borne, se manifestant aussi bien dans la prospérité que dans les plus fâcheux accidents de la vie, dans la gloire et les honneurs comme au milieu de l'abandon de toutes les créatures.

2. Rien n'est plus rationnel, mes frères, que la pratique de cette vertu. Pourrions-nous en d'autres qu'en Dieu placer notre espérance ? S'appuyer sur les créatures, dit le Saint-Esprit, c'est s'appuyer sur un roseau rompu qui ne servira qu'à nous briser la main.

Mais Dieu ne ment pas ; il ne trompe pas ; il ne change pas ; il ne varie pas. Or il nous a promis sa grâce et la gloire. Comme il peut tout ce qu'il veut, nous n'avons pas le droit de nous défier de sa parole. Souvent l'homme est impuissant, et, il faut bien l'avouer, quelquefois infidèle à accomplir ses promesses. En Dieu au contraire, il n'y a ni mensonge, ni incapacité. Il est la vérité, la fidélité absolue et la toute-puissance. N'avoir pas en lui une confiance entière, serait donc l'offenser, nier ses attributs, lui refuser les caractères de la divinité.

Du reste, quand même la parole de Dieu nous ferait défaut, nos espérances ne seraient pas vaines. Pourquoi et pour qui Notre-Seigneur a-t-il voulu tant souffrir, subir sa douloureuse Passion et se livrer au supplice de la croix ? Pour nous, pour notre salut, pour mériter à notre place ce paradis que nous espérons et les grâces qui doivent nous y conduire. — Pourquoi, se demande S. Augustin, le Fils de Dieu a-t-il voulu être accablé de souffrances ? N'avait-il pas d'autres moyens de nous racheter ? — Certes, les moyens ne

lui manquaient pas, répond le saint Docteur. Mais il voulait arracher toute défiance de notre cœur et nous inspirer une vive confiance. Il a donc choisi ce qui pouvait le mieux atteindre ce but. Il lui était impossible de nous donner et nous n'avions pas le droit d'exiger une assurance plus certaine, une garantie plus absolue.

Qui donc, en effet, mes frères, n'aurait pas une invincible espérance en Celui qui s'est livré volontairement à la mort afin de nous acheter le bonheur éternel ?

II

Si Dieu exige que nous mettions en lui toute notre confiance, que nous attendions tout de lui, tâchons de comprendre sa volonté, et ne nous faisons pas d'illusion. Ce Dieu infiniment bon, véritable père à notre égard, ne veut que notre bien, et ne fait rien qui soit contraire à notre avantage. Aussi n'est-il pas rare qu'il nous refuse ce que, peut-être, nous désirons et demandons avec ardeur, comme un père refuse à son enfant, malgré ses instances, un poison ou une arme dangereuse. C'est encore à cause de sa paternelle bonté qu'il assure aux hommes et leur donne avant tout les bienfaits les plus importants, les plus essentiels et les plus nécessaires.

1. Or, le premier de tous les biens, le plus indispensable, celui qu'il nous faut à tout prix obtenir, c'est la béatitude éternelle, le bonheur parfait du paradis. La vertu d'espérance tourne donc nos regards d'abord vers le ciel. Car là nous trouverons, et là seulement, ce que nous recherchons avec tant d'avidité et d'acharnement sur la terre : la possession de la félicité la plus complète, l'accomplissement de tous nos désirs de jouissance. Tel est donc le premier et principal objet de notre espérance : c'est cela, c'est le ciel, que nous attendons avec une confiance sans borne de la main et de la bonté de Dieu.

Oui, mes frères, au ciel une place nous est assurée, et c'est pour nous la plus grande satisfaction, le plus précieux des avantages. Il ne nous reste qu'à mériter ce trône de gloire. Rendons-nous-en dignes : il en vaut la peine, c'est pour jouir pendant toute l'éternité.

2. Mais combien nous nous sentons faibles et impuissants pour faire cette conquête du ciel ! Dieu n'aurait-il donc fait miroiter ce bonheur à nos yeux par ses promesses que pour nous torturer ? Serions-nous condamnés à d'irréalisables et perpétuels désirs et à de vaines aspirations ? Non, mes frères ; car Dieu ne peut manquer de sagesse, et il ne laisse pas son œuvre inachevée et, pour ainsi dire, tronquée.

Joignez donc à l'espérance du ciel la confiance absolue que Dieu dans sa bonté nous donnera les moyens d'y parvenir. La grâce nous est assurée. Jésus-Christ nous l'a méri-

tée sur la croix. Dieu le Père nous l'a promise ; et il n'ignore pas combien nous en avons besoin. Il connaît les tentations, les obstacles que nous rencontrons tout le long de la vie ; il sait les efforts qu'il faut produire, la force qu'il faut déployer pour éviter le péché et surmonter les obstacles qui s'opposent à notre salut. Il voit bien que tout cela est une tâche difficile, un fardeau trop lourd pour nos faibles épaules. Par bonté, il ajoute donc, toutes les fois que nous le voulons, sa force aux nôtres en nous donnant sa grâce. Jamais cette grâce ne nous fera défaut. Nous en avons la certitude : elle nous est aussi assurée que la possession du ciel. Sur elle faisons donc porter en second lieu notre espérance. Avec la plus absolue confiance nous devons la demander à Dieu et l'attendre de sa miséricorde.

3. Si ces bienfaits, mes frères, sont les plus indispensables, ceux que jamais la Providence ne nous refusera, — elle ne le peut pas, — il en est d'autres cependant, moins élevées et moins nécessaires, dont Dieu ne dédaigne pas de s'occuper. Sa bonté paternelle et secourable s'étend jusqu'au soin de notre vie matérielle, de notre corps. Elle nous dispense la nourriture, le vêtement, toutes les richesses de la nature et les biens temporels dont nous avons besoin.

Notre espérance doit donc s'exercer encore ici. Reposons-nous sur Dieu pour les biens matériels. Sans doute, il faut que l'homme travaille et pratique la vertu ; mais après cela, qu'il ait une entière confiance en la Providence. Le bon Dieu n'abandonne personne. Il donne aux oiseaux la nourriture, aux lis des champs leurs vêtements et une parure plus belle que celle des plus glorieux monarques ; comment pourrait-il mépriser et délaisser l'homme, sa créature bien-aimée ? Si nous savons faire bon usage des biens matériels, Dieu ne nous les refusera pas. Mais il est certain que si ces richesses devaient nous détourner de lui, nous arrêter dans la pratique de la vertu, nous faire offenser Dieu et devenir notre perte, la Providence nous les refuserait ; ou, si elle nous les accordait, ce serait par punition : elles seraient un malheur pour nous.

**

Vous comprenez maintenant ce qu'est l'espérance. Pratiquée comme je viens de vous l'enseigner, cette vertu sera le soleil qui réjouira toujours notre vie. « *Et in Domino sperans non infirmabor*. J'ai mis en Dieu mon espérance, rien ne m'abattrait. » (Ps., xxv, 1). Elle sera l'ancre de salut à laquelle, suivant l'avis de S. Paul, nous nous attacherons solidement pour ne jamais nous laisser entraîner au mal. (Hébr., vi, 19). N'est-il pas vrai, mes frères, qu'ayant sans cesse les regards fixés sur la récompense éternelle promise, il nous est plus difficile de manquer à nos devoirs de chrétiens ?

Faisons donc souvent des actes d'espérance. Fréquemment, dans les peines, les souffrances, les fatigues, remettons-nous entre les mains de Dieu ; répétons, au moins du fond du cœur, ces paroles du saint roi David : « *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* En vous, Seigneur, je place ma confiance, jamais je ne serai déçu. » (Ps., xxx, 1). Ainsi soit-il.

XIV

5^e Dimanche après l'Épiphanie

MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS

Mes frères,

Le royaume des cieux dont il est parlé dans l'évangile que vous venez d'entendre, désigne l'Eglise de la terre. Celle-ci est comparée à un champ où grandissent ensemble le bon grain et l'ivraie. Sous cette parabole se cachent des enseignements et des vérités qu'il nous sera profitable d'étudier. Le divin Maître nous apprend d'abord que dans l'Eglise *il y a* de la bonne et de la mauvaise semence, c'est-à-dire *des justes et des méchants*. Il nous avertit ensuite qu'il *ne veut pas faire cesser cet état de chose*, qu'il supportera les méchants avec patience jusqu'à la fin du monde. Mais *le jour de la moisson*, c'est-à-dire du jugement, étant venu, *il séparera les bons des méchants*, donnera pour partage aux uns le bonheur éternel du ciel, aux autres le feu éternel de l'enfer.

I

D'abord, rien n'est facile à constater comme l'existence simultanée des méchants et des bons dans l'Eglise. Il suffit de regarder autour de soi. La société chrétienne est formée de gens bien différents les uns des autres. Combien ne sont chrétiens que de nom ! Ils ont été baptisés, sont devenus enfants de Dieu et de l'Eglise ; et pourtant, si on les juge par leur conduite, on trouve qu'ils ressemblent plus à des païens qu'à des serviteurs de Dieu. Ils ont promis de vivre et de mourir pour Jésus-Christ ; et ils le renient en s'adonnant au péché, ils se font les esclaves de Satan. Ils violent, toutes les fois que l'occasion s'en présente, les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise. Plusieurs même vont jusqu'au mépris. — Puis, outre ces indifférents et ces pécheurs, il y a ceux qui se déclarent les ennemis acharnés de l'Eglise. Ouvriers du démon, ils voudraient la détruire. Et cependant ils font partie, par leur baptême au moins, de cette société contre laquelle ils travaillent : ce sont des enfants ingrats et rebelles. Ils attaquent Dieu, insultent sa doctrine, persécutent ses disciples.

Et c'est au milieu de ces méchants que nous, âmes justes, sommes obligés de vivre. Malgré leurs moqueries, malgré leurs exemples, malgré leur trompeuse doctrine, restons attachés

de tout notre cœur à Dieu et à sa loi, et servons notre souverain Maître avec la plus complète fidélité. Je dirai même que plus on attaque notre foi, plus nous devons la rendre vive ; plus on insulte la religion, plus nous devons la respecter ; plus on outrage Dieu, plus nous devons l'aimer.

Ne soyons donc pas étonnés en voyant le mal se déchaîner et se répandre autour de nous. Ne nous laissons point troubler par le nombre ou la puissance des méchants qui nous environnent. Il y a des âmes craintives qui, en regardant ce qui se passe, se mettent à trembler. Elles ont tort. Dieu nous a prévus. Il laisse le mauvais grain se développer, grandir et porter des fruits à côté du bon. C'est lui qui a voulu que telle fût la situation de son Eglise ici-bas, que les justes fussent semés au milieu de la foule des impies et des méchants. Dès lors, pourquoi craignons-nous ? Prions, faisons du bien, empêchons les progrès du mal autant que nous le pourrons ; mais pas de découragement, ni de frayeur.

Surtout, mes frères, gardons-nous d'imiter les méchants. Si nous sommes obligés de vivre au milieu d'eux, nous devons faire en sorte que leur société ne produise aucun effet pernicieux sur nos âmes. Ne nous laissons point tromper par leurs mauvais exemples, leurs mauvais discours. Il est si facile de se laisser entraîner, et le mal a des séductions si puissantes ! Vivons donc au milieu d'eux, mais ne vivons pas comme eux, dans la crainte qu'au jour du jugement nous ne soyons considérés comme du mauvais grain.

II

S'il y a des âmes timides, il y a aussi des âmes pessimistes. Elles croient que jamais les choses n'ont été aussi mal au point de vue religieux, que l'Eglise n'a jamais compté autant d'ennemis qu'à notre époque. Elles se trompent. Jésus nous dit en effet dans l'Evangile que le mélange des bons et des méchants existera toujours, qu'il durera aussi longtemps que le monde. Depuis son origine jusqu'à la fin des siècles, l'Eglise a donc vu et verra des enfants rebelles et des enfants fidèles.

Sans doute, par un seul acte de sa volonté, Dieu pourrait faire cesser cet état de chose. Il possède la toute-puissance, il lui serait facile d'en user pour confondre ses ennemis, les réduire au silence et les faire disparaître. Mais non, il ne le fera pas. Quelquefois pourtant il montre qu'il est le Maître souverain. Mais en général il laisse agir les hommes, il leur permet de l'outrager, pendant qu'ils sont sur la terre. Il arrive même que nous sommes portés à murmurer contre la patience de Dieu : secrètement nous désirerions qu'il manifestât son autorité en arrêtant le flot de l'impiété, en anéantissant les efforts audacieux et l'or-

gueil des persécuteurs. Dieu, mes frères, juge autrement et mieux que nous. Il sait que l'éternité lui appartient : à ses yeux les quelques années qu'il laisse à l'homme pour se débattre sur la terre sont bien peu de chose.

Du reste, nous ne saurions douter de la sagesse divine. La Providence a certainement de bonnes raisons d'agir de la sorte. « Dieu, dit S. Augustin, conserve la vie au méchant, ou pour qu'il se corrige, ou pour exercer le juste à la vertu. » C'est donc d'abord à cause d'eux-mêmes que Dieu supporte les méchants. Il désire ardemment le salut des âmes ; il ne veut point la perdition du pécheur, mais sa conversion. Il lui laisse souvent bien des années pour faire pénitence et se repentir. Il se montre plein de longanimité et de miséricorde envers lui.

Dieu tolère ensuite les méchants à cause de nous. Il veut nous fournir l'occasion et le moyen de pratiquer les vertus chrétiennes : la charité, la patience, la douceur, l'humilité, le zèle. Ainsi il nous est facile de mériter une plus belle récompense. — De plus, la présence des méchants parmi les justes fait briller davantage la puissance de la grâce divine. Nous admirons en nous ses effets merveilleux : car si, au milieu de tant de défections, nous demeurons fidèles à Dieu, c'est à la grâce que nous en sommes redevables ; sans elle nous serions semblables aux pécheurs et aux ennemis de la religion, peut-être pires qu'eux.

Enfin Dieu laisse agir les impies par respect pour la liberté humaine. Le Créateur nous a donné une magnifique prérogative : la liberté. A chacun de nous de s'en servir ou pour le bien ou pour le mal. Nous pouvons en faire l'usage que nous voulons pendant que nous sommes sur la terre. C'est pourquoi Dieu ne punit pas immédiatement celui qui commet le péché. Il semblerait ne plus nous laisser la liberté ; du moins celle-ci serait bien amoindrie, si nous savions que la récompense ou le châtement suit immédiatement nos actions. Mais d'autre part le pécheur sera sans excuse au jour du jugement. Quand il se présentera devant Dieu, il ne pourra rien alléguer pour obtenir miséricorde ; il sera obligé de dire : « C'est ma faute, je suis condamné parce que je l'ai voulu. »

III

Car, l'Evangile nous le dit, cette tolérance de Dieu pour les méchants ne durera que jusqu'au temps de la moisson, c'est-à-dire jusqu'au jour du Seigneur, qui est le jour de la justice et du jugement. Ce jugement sera particulier d'abord, plus tard universel ; et alors ceux qui auront été le froment du Christ seront séparés de ceux qui n'auront été qu'ivraie.

Que deviendront les méchants ? Unis par le péché ils seront aussi unis par le châtement. Les anges les rassembleront et les précipite-

ront dans les flammes éternelles. « Liez-la en gerbes pour la brûler. » Telle est, mes frères, la terrible destinée de l'ivraie, c'est-à-dire de ceux qui auront vécu dans le mal, qui mourront ennemis de Dieu. Ce sera alors la vengeance divine qui s'exercera. Le pécheur aura eu son temps ; Dieu lui donnait ses grâces, l'appelait à lui ; il est resté sourd à ces appels, insensible à ces grâces ; dès lors il n'a plus de droit au pardon, il ne peut qu'être damné et jeté dans d'éternelles souffrances.

Combien diffèrent le sort des justes ! Semblables au bon grain que le père de famille amasse en son grenier, ils seront accueillis par Dieu, notre Père à tous ; ils seront admis dans sa maison qui est le paradis. Ils y goûteront des joies indicibles et éternelles ; ce sera la récompense magnifique des maux qu'ils ont eus sur la terre et des insultes, des persécutions supportées pour leur foi. Oh ! combien ils seront heureux de n'avoir point imité les méchants ! Combien ils se féliciteront d'avoir servi fidèlement le bon Dieu, de n'avoir pas été l'ivraie, mais le bon grain, par leurs bons exemples, leurs bonnes œuvres !

**

Permettez-moi, mes frères, de vous inviter, en terminant, à prier pour les pécheurs. Il y en a dans cette paroisse comme partout ; demandons à Dieu leur conversion.

De plus, si leurs fautes, leurs désordres, leur malice excitent la colère de Dieu et appellent ses malédictions, que votre conduite bien chrétienne attire ses bénédictions. Plus le mal grandit dans une paroisse, plus il faut aussi que le bien grandisse. La vue de l'impiété doit nous exciter à la ferveur, à la sainteté ; la présence du vice doit nous porter à la vertu. C'est aux justes qu'il appartient de dédommager Dieu des outrages dont il est accablé par tant d'hommes indifférents et irréligieux. Par votre fidélité aux lois divines, par votre piété, vos bonnes œuvres, vous ferez contrepoids aux péchés sans nombre qui s'élèvent vers le ciel. Par là vous mériterez peut-être le salut de quelques âmes, vous détournerez les châtements qui peuvent nous menacer. Rappelez-vous ce fait que nous lisons dans la Sainte Ecriture. Les crimes de Sodome avaient mérité les châtements de Dieu. La ville allait périr sous une pluie de soufre enflammé. Alors Dieu dit à Abraham cette parole remarquable : « S'il se trouvait seulement dix justes dans la ville, à cause d'eux je ne la détruirais pas. » (Gen., xviii, 32). Mes frères, soyons tous des justes, et Dieu sera miséricordieux ici-bas et dans l'autre vie. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 januarii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

La gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 9 janvier 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — I. Allocution d'ouverture, 17.

Sermons de Carême sur les plaies de notre époque. — I. L'ignorance religieuse, 19.

Avs paroissiaux. — Sur l'obligation de faire baptiser les enfants le plus tôt possible, 22.

Instructions dominicales. — XV. 6° *Dimanche après l'Épiphanie* : Fécondité de l'Eglise, 22. — XVI. *Pour la fête de la Purification* : L'obéissance à la loi de Dieu, 25. — XVII. *Septuagésime* : La culture de l'âme, 28. — XVIII. *Sexagésime* : Les vérités qu'il faut savoir et croire, 30.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

I

ALLOCUTION D'OUVERTURE

Messieurs,

C'est une institution relativement récente que celle des messes d'hommes.

Jadis, le besoin ne se faisait pas sentir de vous convier à un office spécial au cours duquel vous serait adressée une parole exclusivement destinée à vous. C'était l'époque où toute la famille, son chef en tête, assistait à la grand'messe et y entendait l'exposé très clair et très simple de la doctrine catholique.

Mais les temps ont changé. Avec la singulière évolution qui s'est produite dans notre pays, alors qu'il était admis par les coutumes publiques que les femmes restaient pratiquantes et que les hommes se désintéressaient des choses de Dieu et des choses de l'âme, on vous a vus désertier la grand'messe, — et ce fut, il faut bien le dire, pour votre plus grand détriment.

A présent, les hommes commencent, à la lumière des événements, à reconnaître qu'ils ont fait fausse route. Ils reviennent à l'église, mais ils y reviennent avec tout un ensemble d'aspirations et de préjugés dont il importe de tenir compte. C'est pour ce motif que dans beaucoup d'endroits on a établi les messes d'hommes. Nous inaugurons dans cette paroisse cette utile institution, et nous espérons qu'elle y aura le même succès que partout où elle existe déjà.

En effet, le grand mal de la génération actuelle, celui qui a causé tous les bouleversements dont nous avons été les témoins attristés, c'est l'ignorance religieuse. Nous nous en convaincrons quand nous aurons dit l'im-

mensité du fléau ; nous verrons ensuite quelles sont les causes qui l'ont amené, et nous chercherons enfin et nous trouverons dans les messes et dans les conférences spéciales aux hommes, un des remèdes qu'il faut lui apporter.

I

Et d'abord, *l'ignorance religieuse est un immense malheur.*

C'est un immense malheur parce qu'il est presque universel. Ici les exemples abondent, et non pas, comme vous pourriez le croire, seulement dans la classe populaire, mais dans la plus haute aristocratie de la naissance ou de la science, là où il est de règle de ne parler que de ce qu'on connaît.

Voici d'abord le prince Napoléon. Sa femme, la pieuse princesse Clotilde, désire avoir la messe tous les matins dans sa chapelle privée. Le prince fait venir l'aumônier et lui dit rondement : « M. l'abbé, votre couvert sera toujours mis. Vous pourrez prendre votre repas avant ou après votre messe, comme vous voudrez. » Il fut tout à fait surpris quand l'aumônier lui expliqua qu'il ne pouvait rien prendre avant sa messe.

Voici un jeune académicien dont les romans ont fait fortune. Il décrit une Extrême-Onction, et il dit, sans ambages, qu'on alla à la cuisine chercher l'huile nécessaire pour la cérémonie.

Jugez après cela de ce que doit être l'ignorance dans les milieux où le souci du pain quotidien absorbe l'attention et interdit les recherches intellectuelles.

Ce qu'il y a de plus curieux ici, c'est que l'ignorance religieuse est une chose dont on ne se doute pas, et que par conséquent on n'avoue pas. On ne rougit pas d'ignorer la stratégie, la musique, l'architecture, l'agriculture, la chimie, en un mot toutes les sciences humaines. « Je n'y connais rien ! » dit-on très volontiers. Mais avez-vous jamais rencontré quelqu'un disant : « Je ne connais rien en fait de religion ? »

Sur ce sujet, chacun croit être très fort, témoin ce trait de la vie du P. Monsabré.

Un jour, l'illustre Dominicain vit entrer dans sa cellule un jeune homme qui lui dit à brûle-pourpoint :

« Mon Père, je suis incrédule.

— Ah ! vous êtes incrédule, répondit le P. Monsabré. Vous avez sans doute lu S. Thomas d'Aquin, et ses arguments ne vous ont pas convaincu ?

— Ma foi, je ne le connais même pas.

— Vous avez peut-être lu Bossuet ?

— Pas davantage.

— Ou alors Fénelon, Balmès, Frayssinous ?

— Non plus.

— Eh bien ! conclut le P. Monsabré, vous n'êtes pas incrédule ; vous êtes seulement ignorant. »

Voilà l'histoire de beaucoup d'hommes que vous avez sans doute rencontrés comme moi. Ils tranchent de haut, ils traitent nos dogmes d'absurdités, et ils n'en connaissent ni les preuves, ni même la teneur.

Observez, Messieurs, que cette inconscience est d'autant plus grave qu'elle empêche d'étudier. Quel besoin peut-on avoir de creuser une question qu'on s'imagine connaître à fond ?

D'autant plus grave aussi que la science qu'on ignore est plus importante. On peut vivre et mourir, grâce à Dieu, sans savoir la chimie, la peinture, la musique et les autres sciences humaines. Mais comment peut-on bien vivre et bien mourir si l'on ignore tout de la science sans laquelle on ne sait ni d'où l'on vient, ni qui l'on est, ni où l'on va ?... L'ignorance religieuse n'est pas seulement universelle ; elle n'est pas seulement inconsciente, elle est surtout fatale.

II

Cette ignorance a-t-elle toujours existé ? Non. Sans parler des exemples si souvent cités du grand Condé prêt à discuter de théologie avec Bossuet, et des grandes dames du temps de Louis XIV prenant parti dans les difficiles questions qui concernent la grâce, est-ce que vous n'avez pas, comme je l'ai pu faire maintes fois, constaté que nos vieillards connaissaient leur religion bien mieux que nous ?

D'où vient qu'à notre époque on ne sait plus ce que tout le monde savait autrefois ? *De bien des causes.* Voici les principales.

D'abord les conditions de la vie ont changé. Une activité à outrance a remplacé la tranquille existence de nos pères. Du moment où la vapeur a fait son apparition dans le monde, on dirait qu'elle a communiqué à toutes les carrières je ne sais quel besoin morbide d'aller plus vite, toujours plus vite. Vous en savez quelque chose, Messieurs les commerçants, qui, jadis, attendiez bien tranquillement chez vous votre clientèle, et qui, à présent, sous peine de la perdre, êtes obligés de courir après elle. Pendant un demi-siècle, les ouvriers n'ont connu ni fêtes ni dimanches. Les affaires devenues plus difficiles n'ont plus laissé de loisir pour s'occuper de son âme. Le mince bagage de connaissances religieuses qu'on avait acquis au catéchisme n'a jamais été renouvelé, et il a fini par se réduire à néant.

En même temps, faisait son entrée dans la vie un être redoutable qui allait bientôt exercer sur les intelligences contemporaines une influence prépondérante ; je veux parler du journal populaire. Oh ! il est sans prétention aucune. Ne coûtant qu'un sou, il n'a pas la fatuité de donner plus qu'il ne vaut. Il n'inspire, d'au-

tre part, aucune défiance, puisque chacun est libre de n'y lire que ce qu'il veut, et de n'en croire que ce qu'il veut. Faites bien attention pourtant ! Ce journal populaire qui est devenu votre unique lecture, ne tardera pas à devenir le maître de vos idées. Il saura si bien présenter les faits, doser les affirmations et insinuer les conclusions qu'il vous amènera peu à peu à penser et à parler comme lui. Et comme presque toute la presse à grand tirage et à rapide information procède d'un esprit nettement irréligieux, vous voyez quelle besogne de doute et de négation s'accomplira tous les matins ou tous les soirs dans les cerveaux français.

Si seulement la prédication catholique, consacrée au travail qui se faisait contre la foi, avait eu l'idée de s'adapter aux circonstances ! Mais il faut bien avouer qu'en dehors de certains grands sermons de Carême, on ne songeait pas à lutter contre le mal. C'était insuffisant. Aux torpilleurs agiles et fuyants de la libre pensée, nous n'opposions que quelques cuirassés énormes et lourds, vaincus d'avance. Tout le reste du temps, dans nos prêches, nous nous contentions de la défensive, qui est si contraire au génie français et qui nous donnait l'air fâcheux d'être de perpétuels pleurnicheurs.

III

Y a-t-il des remèdes à ce déplorable état de choses ? Oui, certes.

D'abord les hommes semblent s'intéresser davantage aux questions religieuses.

Ensuite, il y a maintenant une presse catholique, au premier rang de laquelle il faut citer l'effort immense et modeste à la fois des Bulletins paroissiaux.

Enfin, comme nous le disions au commencement, partout se répand l'institution des messes et des conférences d'hommes, merveilleux instrument qui nous permet de lutter à armes égales contre tous les sophismes de la libre pensée.

Là, en effet, vous trouvez une parole *loyale*. Nous ne sommes pas de ceux qui prêtons à nos ennemis des doctrines qu'ils n'ont jamais eues ; nous ne sommes pas davantage de ceux qui dénaturent leur pensée. Nous citons scrupuleusement les passages de leurs discours et de leurs livres ; c'est en face que nous combattons, et non par derrière. Que si quelqu'un d'entre vous n'a pas été pleinement convaincu, il peut nous faire part de ses doutes, et nous l'y invitons même, pour qu'aucune ombre ne subsiste dans son esprit.

Là, vous trouvez une parole *renseignée*. Ce que vous n'avez ni le temps ni le loisir d'étudier, nous nous efforçons de l'élucider pour vous. Quand nous ne possédons pas la réponse que vous souhaitez, nous consultons de plus experts que nous, et ainsi nous ne

venons devant vous qu'avec des données vérifiées et certaines.

Enfin, là vous trouvez une parole amie. Vous savez bien que c'est par une très vraie et très profonde affection que nous cherchons à vous être utile. Ce n'est ni l'intérêt ni l'ambition qui nous guident. De cela vous ne doutez pas, et vous avez raison.

**

Mais cette œuvre de vos messes hebdomadaires, si importante, ne peut réussir qu'avec votre collaboration. Venez-y assidûment. Usez de votre influence pour y amener d'autres hommes. Il faut que cet auditoire soit digne de notre belle paroisse, digne aussi de la cause sacrée que nous aimons tous et à laquelle nous avons voué notre vie. Ainsi soit-il.

SERMONS DE CARÊME SUR LES PLAIES DE NOTRE ÉPOQUE

I

L'IGNORANCE RELIGIEUSE

Mes frères,

Il n'est personne aujourd'hui qui, en présence de notre état social et religieux, ne s'inquiète des maux dont nous souffrons et qui peuvent, un jour ou l'autre, amener avec la ruine de l'Eglise de France la ruine aussi de notre pays.

Il y a trois ans, vous avez pu lire, dans la *Croix*, toute une série d'articles intitulés « *Les dix plaies d'Egypte*, » et dans ces articles, des hommes pris un peu partout dénonçaient avec un grand talent, avec un grand esprit d'observation, nos propres plaies.

Eh bien ! je voudrais pendant ce Carême, mais en m'enfermant strictement dans le cadre des doctrines et des pratiques religieuses, je voudrais vous signaler quelques-uns de nos maux les plus graves.

En premier lieu, tout d'abord, je place l'ignorance religieuse.

I

Mes frères, on ne saurait croire combien les vérités de la religion les plus essentielles sont ignorées, méconnues aujourd'hui. Je ne parle pas des enseignements de la théologie ; s'il est nécessaire que les prêtres soient tous plus ou moins théologiens, il n'est pas nécessaire qu'un simple fidèle le soit.

Mais il faut que tout chrétien, tout catholique connaisse du moins ce qui est enseigné dans le Symbole des apôtres ; il faut que tout chrétien, que tout catholique puisse dire d'une voix assurée et d'un cœur ferme : « *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant ; je crois en*

Jésus-Christ ; je crois au Saint-Esprit ; je crois la rémission des péchés, la vie éternelle. »

Or, mes frères, combien y a-t-il aujourd'hui de chrétiens qui sachent au juste ce qui est dans le Symbole ? Essayez de vous en rendre compte, faites une enquête autour de vous, dans votre voisinage ; vous serez effrayés de ce que vous aurez rencontré, constaté d'ignorance.

Et si l'ignorance religieuse est grande, — si on en est venu, dans notre pays, par degrés, à descendre au-dessous même du sauvage qui garde encore, dans son âme inculte, une certaine notion de la divinité, qui s'agenouille devant ses idoles et, parmi les superstitions les plus grossières, rend ainsi à Dieu quelque hommage, — cette ignorance-là est partout répandue, elle est en quelque sorte générale.

Je ne parle pas de vous, mes frères, qui vous faites gloire de connaître votre religion et qui êtes assidus aux offices de l'Eglise ; mais les autres, mais la grande majorité des Français, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent, n'ont plus même l'idée de Dieu, et ils ne l'ont plus à un point même qui passe toute imagination.

Dieu, ce bon vieux mot qui remplissait le cœur de nos pères, qui était leur joie, leur consolation, leur espérance, leur force, n'a plus de signification, je ne dis pas seulement pour les ouvriers qui peinent et suent dans les usines et les ateliers, qui creusent les mines, qui cultivent la terre, mais aussi pour les industriels, les négociants, les fonctionnaires dont le principal souci est une entreprise, une affaire, un avancement lucratif.

Et en effet, demandez-leur, posez-leur cette question, la toute première qu'on pose aux petits enfants : « Qu'est-ce que Dieu ? » ils vous répondront, comme je l'ai entendu un jour, d'un ton qui vous épouvantera : « Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ? »

Et si l'idée de Dieu a sombré, dans un effroyable naufrage, en des âmes ravagées par l'impiété, comment voulez-vous qu'elles n'en arrivent pas à être dépourvues de tout sens religieux ?

II

Mais, mes frères, cette ignorance, en un siècle qui s'appelle avec tant d'orgueil le siècle des sciences, le siècle des lumières, le siècle du progrès, cette ignorance, d'où vient-elle ?

Je voudrais, mes frères, dans un exposé rapide de cette question angoissante, mettre le doigt sur la plaie, et vous indiquer la cause du mal.

1. L'ignorance religieuse vient de ce que, dans notre pays, se sont constituées depuis quelque temps de nombreuses sociétés, sociétés de libre pensée, loges maçonniques, Ligue de l'enseignement, Ligue des droits de l'homme, et combien d'autres, dont le but avoué est de combattre et de ruiner l'Eglise. Et ces sociétés

très remuantes, très agissantes, très entreprenantes ont inauguré des conférences populaires; elles ont créé, répandu des journaux impies; elles ont recruté des adhérents partout, et dans toutes les classes sociales, si bien que beaucoup d'hommes, de femmes même, ont arraché de leur cœur tout ce qui leur rappelait leur titre de chrétiens et leur foi de catholiques, si bien que beaucoup d'enfants, d'adolescents grandissent en dehors de toute instruction religieuse. Point de baptême, point de prière, point de catéchisme, point de première communion!

2. L'ignorance religieuse vient ensuite de ce qu'un très grand nombre, la plupart des enfants, après quelques mois de catéchisme, après une première communion hâtive, faite sans ferveur et peut-être sans foi, oublient bien vite, dans les milieux où ils sont appelés à vivre, le peu de religion qu'ils avaient appris. Comment voulez-vous, en effet, que des jeunes gens, des jeunes filles retiennent quelque chose des vérités religieuses même les plus essentielles, quand ils n'entendent plus autour d'eux que des blasphèmes, des propos impies; quand par les yeux, par les oreilles, par tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils lisent, tous les amusements auxquels ils se livrent, par la contagion de l'exemple et l'entraînement des passions, ils finissent par se laisser persuader qu'il n'y a pas de Dieu et que le seul paradis qu'il y ait, c'est celui qu'on se fait, sur la terre, par toutes les jouissances d'ici-bas!

3. L'ignorance religieuse vient de ce que, même dans les familles encore chrétiennes, l'instruction religieuse n'a pas la place et l'importance qu'elle devrait y avoir.

On s'en rapporte trop au prêtre, qui fait le catéchisme, on n'ajoute rien à ses leçons, on ne s'inquiète pas de savoir si les enfants ont retenu et bien compris ce qui leur a été enseigné.

Les premiers des catéchistes, c'est le père, c'est la mère. Rien ni personne ne peuvent les suppléer, les remplacer complètement. C'a été l'erreur, la grande erreur du siècle dernier, où les parents ont cru remplir leur devoir, tout leur devoir en plaçant leurs enfants entre les mains des religieux et des religieuses qu'ils avaient choisis.

Il y a une image qui m'a toujours singulièrement frappé: c'est l'image de sainte Anne ayant près d'elle la Vierge Marie tout enfant, et lui faisant lire, lui expliquant le livre des Saintes Ecritures. Où sont, je ne dis pas les pères, mais au moins les mères faisant le catéchisme à leurs enfants, et leur marquant ainsi, de vive voix, par des exhortations, par des leçons pressantes, toute l'estime qu'ils doivent avoir pour les vérités religieuses? Où sont les mères ayant près d'elles, à l'église, leurs enfants et leur faisant suivre, leur expliquant nos cérémonies religieuses? Où sont

les mères qui, à l'occasion, savent prendre la parole et rappeler les usages, les coutumes, les pratiques qui viennent de nos pères et que leur foi nous a léguées comme un pieux héritage?

4. L'ignorance religieuse vient de ce que, dans le monde, on se désintéresse de plus en plus des questions religieuses. La mode, un événement sensationnel, et qui est souvent un scandale, un livre, une pièce de théâtre, un feuilleton nouveau, à la bonne heure! Voilà le sujet de toutes les conversations. Mais ce qui vient de la grande voix de l'Eglise, du Souverain Pontife et des Evêques, mais les pèlerinages, les discours éloquentes, les guérisons miraculeuses, les conversions éclatantes, c'est à peine si l'on y prend garde, si l'on s'en occupe.

Ah! les pays étrangers, même les pays hérétiques, comme l'Angleterre et les Etats-Unis, nous sont bien supérieurs à ce point de vue, et s'il y a quelque chose qui les intéresse, s'il y a quelque chose dont on parle, qu'on discute, ce sont avant tout les questions religieuses.

5. L'ignorance religieuse vient encore de deux causes que j'indiquerai seulement aujourd'hui, parce qu'elles feront l'objet des prochaines conférences: c'est l'enseignement sans Dieu et la désertion des églises.

Vous n'avez point oublié, mes frères, ce qui a été raconté de l'inondation qui naguère a exercé à Paris et dans les environs d'effroyables ravages. Les rivières et les fleuves avaient débordé, les maisons avaient été ensevelies sous les flots, et les habitants chassés de leurs demeures se trouvaient sans asile et sans pain. Certes, le désastre fut grand et les ruines incalculables. Mais avec les beaux jours qui sont revenus, après que les rivières eurent repris leur cours régulier, on a relevé les ruines, on a chassé de partout les impuretés, les boues fétides laissées par les eaux contaminées, et aujourd'hui le fléau, qui fut si terrible, qui causa tant d'épouvante, n'est plus qu'à l'état de souvenir; on en parle encore, mais comme d'un événement extraordinaire que les âges anciens n'avaient point connu et que ne reverront point sans doute, du moins de longtemps, les générations futures.

Mais il y a un mal, il y a un fléau qui, plus que toutes les inondations, ravage le pays tout entier: c'est l'ignorance religieuse; nous en verrons bientôt les conséquences désastreuses.

III

En terminant, ce soir, je me contenterai de vous inviter à la combattre de toutes vos forces.

Il faut la combattre en vous-mêmes et dans les autres.

1. Prenez-y garde, mes frères, la science de Dieu et de la religion s'oublie, se perd

facilement, d'autant plus qu'il y a en chacun de nous des passions, des instincts mauvais qui, de temps en temps, en des jours de crise violente, cherchent à nous persuader qu'il n'y a pas de Dieu, et que rien ne s'oppose à l'accomplissement ou plutôt à l'assouvissement de tous nos désirs.

Que faire? Mais il faut fortifier en vous-mêmes la foi; il faut vous assurer et vous convaincre plus que jamais que Dieu est le Maître de votre vie, et qu'il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ et dans l'Eglise.

Et pour cela, mais vous avez la parole de Dieu qui vous est distribuée chaque dimanche. C'est le pain qui nourrit votre corps, mais c'est la parole de Dieu qui nourrit votre âme et la fait vivre.

Pour cela, mais vous avez les bons livres, les bons journaux. Que lisez-vous? Ah! de grâce, entendez ma question et répondez-y en vous-mêmes.

Que lisez-vous? Si vous ne lisez que des romans, des nouvelles, des narrations de voyage, des journaux je ne dis pas impies, mais sans religion, vous vous créez une atmosphère spéciale où votre âme s'étiole et où elle perd, peu à peu, toute vigueur, toute force morale.

Vous connaissez le vieux proverbe: « Dis-moi qui tu hantes, qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es. » Eh bien! ce proverbe si vrai, appliqué aux relations quotidiennes de votre vie, est plus vrai encore appliqué à vos lectures.

Que lisez-vous? Si vous ne lisez pas l'Evangile et nos livres sacrés, au moins lisez les livres, les journaux qui relatent les enseignements, les décisions, les grandes fêtes, les émouvantes solennités de l'Eglise; les livres, les journaux qui parlent du Pape et qui nous le montrent tel qu'il est, qui nous le font voir comme le père dévoué de nos âmes et l'ami de notre pays; les livres, les journaux qui flagellent le vice, qui condamnent l'iniquité, fût-elle légale ou même couronnée, et qui exaltent la vertu, qui relèvent à nos yeux le vrai mérite, l'esprit de sacrifice, toutes les grandes et saintes choses qui sont nées de l'Eglise et que l'Eglise entretient dans le monde, pour le bien et pour l'honneur de l'humanité régénérée.

2. J'ai dit, mes frères, qu'il faut combattre aussi l'ignorance religieuse dans les autres.

Comment cela? Mais les pères et les mères de famille, — et c'est un devoir sacré pour eux, un devoir auquel ils ne peuvent se soustraire, — les pères et les mères de famille doivent, non seulement faire donner, mais donner eux-mêmes l'instruction religieuse à leurs enfants; ce n'est pas assez qu'ils les envoient au catéchisme, il faut qu'ils fassent pénétrer dans leur âme, pour s'y graver à jamais, les leçons du catéchisme.

Je ne saurais trop le répéter : le meilleur catéchisme, celui qui a le plus de chance de durer toujours, c'est le catéchisme de la famille. C'est la parole d'un père chrétien, d'une mère chrétienne qui, tombée dans le cœur d'un enfant, y germe comme le bon grain dans la bonne terre et qui, un jour, produit cent pour un.

Dans les autres, mes frères, cela veut dire encore que nous devons tous répandre autour de nous l'instruction religieuse.

De quelle façon? Mais de toutes les façons, par tous les moyens que suggère le zèle, un zèle éclairé et prudent. C'est une bonne parole, c'est un avis charitable, c'est une visite, c'est une invitation à une cérémonie, à une conférence religieuse.

Seulement, il faut y penser, il faut le vouloir, et au besoin savoir faire les sacrifices de temps, de démarches et même d'argent qui peuvent être nécessaires.

Ah! si Jésus-Christ condamne ceux qui ne font pas la charité, la charité d'un vêtement à ceux qui sont nus, d'un morceau de pain à ceux qui ont faim, d'un verre d'eau à ceux qui ont soif, que dira-t-il, quel jugement sévère prononcera-t-il contre ceux qui n'auront rien fait, rien essayé pour donner un vêtement, un pain, un breuvage autrement nécessaires que ceux du corps, le vêtement, le pain et le breuvage de la vie religieuse?

Songez-y donc, mes frères, pour être plus ardents au bien, pour être plus zélés, plus généreux à répandre, à propager la bonne presse, à la faire pénétrer là où la prédication ne va pas, n'entre pas, et où, à cause de cela, il y a tant de préjugés à dissiper, tant d'erreurs à vaincre, et parfois tant d'impiété à détruire.

Ah! ne croyez pas que vous pouvez demeurer indifférents à cette plaie affreuse de l'ignorance religieuse qui dévore notre pays, comme la lèpre dévore le malheureux qui en est atteint.

Qu'est-ce que vous dites donc à Dieu, chaque matin et chaque soir? Voyons, rappelez-vous. Mais vous lui dites: « Que votre nom soit sanctifié!... » Certes! c'est là un désir admirable. Mais pour que le saint nom de Dieu soit sanctifié, soit béni, il faut qu'il soit connu, qu'il soit connu comme le nom de notre Créateur et de notre Père...

Eh bien! employez-vous à cela, chez vous, autour de vous, partout où vous le pourrez; et Dieu vous en récompensera comme il sait récompenser ceux qui le servent et qui le glorifient, il vous en récompensera dès cette vie, et mieux encore dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

SUR L'OBLIGATION DE FAIRE BAPTISER LES ENFANTS LE PLUS TÔT POSSIBLE

Mes frères,

Laissez-moi vous rappeler aujourd'hui une parole de Notre-Seigneur, dans l'Evangile, qui ne manquera pas d'éclairer les parents chrétiens sur leur premier devoir à l'égard de leurs enfants. Notre-Seigneur a dit : « Celui qui n'est pas purifié par l'eau et le Saint-Esprit ne peut entrer dans le royaume de Dieu. *Nisi quis renatus fuerit...* » (Jo., III, 5). Il suit de là que les parents sont obligés de procurer la grâce du saint baptême à leurs enfants *le plus tôt possible*.

Rien de plus facile que de vous démontrer cette obligation *rigoureuse*.

Nous pouvons d'abord vous citer le témoignage des grands *théologiens*. De tout temps nous avons eu, parmi nous, des hommes d'une science supérieure pour nous apprendre à pratiquer nos devoirs d'une manière conforme à la volonté de Dieu. Ce sont ces hommes que nous appelons *théologiens*. Selon les uns, on commet un péché grave, un péché qui damne, si l'on retarde le baptême de *quinze* jours ; d'autres n'exigent que *huit* jours ; d'autres que *cinq* ou *six* jours... N'y a-t-il pas des parents coupables sur ce point ?

En second lieu, personne ne peut autoriser à différer le baptême, pas même un évêque, pas même le Pape, parce que personne ne sait si cet enfant qui vient de naître sera encore vivant demain ou même dans une heure...

Avez-vous réfléchi à la fragilité de la vie, chez les enfants surtout ? Ils ne peuvent pas se plaindre, comme les grandes personnes, quand ils souffrent. Ils sont si délicats que leur vie est comme un fil facile à rompre. On a beau surveiller, souvent le fil se brise sans qu'on s'en aperçoive. Souvent les grandes personnes meurent subitement, sans être malades ni arrêtées cinq minutes auparavant... Vous croyez que votre enfant dort, et il meurt. Cela s'est vu et se voit souvent. J'en appelle au témoignage des mères qui ont de l'expérience et qui se sont occupées des enfants.

C'est pour cela que l'Eglise a voulu que tout le monde puisse administrer le baptême. Dans un cas de nécessité, en effet, nous devons tous donner le baptême à un enfant, et il ne faut pas oublier comme il se donne. C'est la chose la plus simple du monde. Il suffit d'avoir de l'eau, et de l'eau on en trouve partout. Vous en versez n'importe comment sur la tête, ou mieux encore sur le front de l'enfant, en disant en même temps : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Et voilà un enfant purifié de la tache du péché originel, devenu enfant de Dieu et qui

va partir tout droit pour le ciel, y attendre son père et sa mère, s'il vient à mourir de suite.

Mères chrétiennes, aimez-vous vos enfants comme vous le devez ? Si une mère est vraiment chrétienne, elle doit désirer que son enfant devienne, le plus tôt possible, l'enfant de Dieu, le frère des anges. Oh ! comme les anges doivent s'empressez autour de l'enfant qui vient d'être baptisé, son ange gardien sur-tout et les anges gardiens de ses parents !

Enfin, les mères chrétiennes doivent craindre de se préparer des regrets éternels.

Un enfant mort sans baptême c'est un malheur irréparable. Si un enfant meurt baptisé, quel que soit son genre de mort, il va au ciel tout droit ; s'il n'est pas baptisé, où va-t-il ? Nous n'en savons rien. Oh ! quelle incertitude épouvantable pour une mère chrétienne !

Votre enfant est mort loin de vous, en voyage, sur mer, dans une bataille ; vous avez des motifs de consolation. Votre enfant avait fait une bonne première communion, vous l'aviez élevé chrétiennement, vous lui aviez souvent parlé du bon Dieu... Oh ! soyez-en sûre, mère chrétienne, avant de mourir votre enfant a pensé à vous, il vous a peut-être appelée. S'il a pensé à vous, il a pensé au bon Dieu. Consolerez-vous ; vous le reverrez un jour ; vous vous retrouverez au ciel... Mais si votre enfant est mort sans baptême, vous ne le reverrez jamais, vous ne vous retrouverez jamais ensemble. Quel chagrin pour une mère !... Qu'est-ce qui vous consolera, si c'est par votre faute ?... N'avez-vous pas voulu attendre trop longtemps un parrain ou une marraine ? Pourquoi ne les avoir pas fait représenter par d'autres personnes ?...

Oh ! mes chers frères et sœurs, veuillez écouter ma prière : quand vous aurez accepté l'honneur d'être parrain ou marraine, mettez-vous tout de suite à la disposition des parents pour le baptême, afin qu'on ne puisse jamais vous rendre responsables d'un malheur irréparable.

Puissiez-vous, parents chrétiens qui m'entendez, faire de tous vos enfants des anges et des saints ! C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il !

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XV

6^e Dimanche après l'Epiphanie

FÉCONDITÉ DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Le petit grain de sénévé qui prend croissances, se développe et devient un arbre, le petit morceau de pâte qu'on appelle levain et qui possède assez d'énergie pour mettre en fermentation trois mesures de farine, sont des

images de l'Eglise catholique. Elle aussi elle eut une origine bien humble ; mais rapidement elle prit croissance, devint un arbre dont les rameaux couvrent l'univers entier. Sur ses branches viennent habiter les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les âmes justes, les disciples de Jésus-Christ, de tous les pays et toutes les époques. Avec une fécondité extraordinaire, et qui n'a jamais cessé, cette société, fondée par Dieu, s'est répandue sur toute la terre, et a mérité, à juste titre, le nom de catholique ou universelle.

Admirez aujourd'hui, mes frères, cette force vitale de l'Eglise à travers les âges et les nations. Elle nous apparaîtra merveilleuse, sur-humaine. Et nous concluons qu'une société douée d'une pareille fécondité ne peut être que divine, qu'elle est la vraie Eglise.

I

Regardez-la à son début : elle ressemble alors au grain de sénévé. Douze apôtres, pauvres et ignorants, quelques disciples, et c'est tout. Mais voilà qu'au jour de la Pentecôte le Saint-Esprit descend du ciel et féconde cette semence. Huit mille convertis donnent à l'Eglise ses premières tiges. Les apôtres s'en vont à la conquête du monde ; et voilà que soixante ans à peine après la mort de Jésus, une multitude de peuples païens, et même inconnus jusqu'alors du monde civilisé, avaient entendu la parole évangélique. L'Eglise ne comptait pas seulement quelques disciples disséminés çà et là ; mais les chrétiens étaient si nombreux que, peu après l'établissement de cette société, Tertullien proclamait que l'empire deviendrait désert si les disciples de Jésus l'abandonnaient. Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, se plaignait à l'empereur de ne plus trouver d'acheteur de victimes païennes.

Depuis ce temps l'Eglise, semblable à l'arbre de la parabole, a toujours grandi sans s'arrêter jamais. Elle a continué à opérer des conversions, à multiplier le nombre de ses enfants, à étendre ses branches. Ses missionnaires, avec les seules armes de la prière et de la parole, ont fait des conquêtes bien autrement vastes et solides que les soldats des plus illustres nations. Ils ont conquis successivement la Grèce, la Gaule, l'Italie, l'Afrique, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, l'univers entier. Ils ont créé, par-dessus les frontières des sociétés humaines, la société universelle des enfants de Dieu.

Pourtant les ennemis de cette société, — car elle en eut toujours, — mirent un acharnement incroyable à l'arrêter dans son progrès ; mais ce fut en vain. Toutes les barrières qu'ils lui ont opposées n'ont servi qu'à mieux manifester sa fécondité et sa vie. En dépit de leurs obstacles, elle continua à croître et à se multiplier. Un rapide coup d'œil sur son histoire nous le montrera bien.

A son berceau elle rencontra les persécuteurs et, pendant trois siècles, elle baigna dans le sang de ses enfants. Les puissants du jour, les empereurs romains voulaient l'exterminer et la détruire ; ils avaient même la prétention d'effacer son nom. Mais plus on avançait, plus le nombre des chrétiens grandissait ; plus on en mettait à mort, plus il surgissait de convertis, en sorte que « le sang des martyrs était vraiment une semence de chrétiens. » Les empereurs disparurent et l'Eglise continua de faire des disciples et d'étendre ses rameaux.

Mais déjà voici d'autres ennemis, sortis de son sein, et plus dangereux peut-être que les persécuteurs païens. Ils tentent de la détruire, non plus en tuant ses enfants, mais en attaquant sa doctrine. Des hérétiques nient tour à tour l'un ou l'autre de ses dogmes, entraînant les fidèles avec eux dans l'erreur. Ils ravissent ainsi de nombreux sujets à l'Eglise, car tous formaient école et faisaient du prosélytisme. C'était Manès rejetant l'unité de Dieu, Arius niant la divinité de Jésus-Christ, Nestorius lui prêtant deux natures, Pélage repoussant la nécessité de la rédemption, et d'autres encore. Mais en même temps que tombent ces branches desséchées, d'autres rejetons plus jeunes et plus vigoureux se mettent à pousser. Les barbares qui viennent en flots inonder les pays chrétiens se convertissent. L'Eglise les accueille, les baptise et en fait une nouvelle phalange de croyants. Ainsi elle poursuit son développement et ne cesse point d'être féconde.

Une nouvelle épreuve, qui va sans doute l'amoindrir, fond sur elle vers le milieu du XI^e siècle : c'est un schisme qui sépara d'elle des peuples entiers. On l'appelle le schisme grec, ou le grand schisme d'Occident. Mais non ; pareille à ces arbres qu'il faut tailler pour activer leur vitalité, l'Eglise trouve une compensation dans le développement merveilleux que prend alors la vie chrétienne dans les pays catholiques. Des ordres religieux se fondent partout, lui donnant un grand nombre de saints et d'hommes illustres ; et déjà ses missionnaires vont convertir des régions éloignées. L'Eglise ne s'arrête pas dans son progrès.

Un peu plus tard survinrent d'autres défections. Trompés par des renégats, des hommes en révolte contre leur mère l'Eglise, les peuples du nord, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse devinrent la proie du protestantisme et quittèrent la société chrétienne. Ce fut une grande perte pour l'Eglise catholique. Mais, toujours vivante d'une vie divine, rien ne saurait altérer sa fécondité. Au moment même où le protestantisme faisait des adeptes, Christophe Colomb découvrait le Nouveau-Monde. A sa suite l'Eglise envoyait ses missionnaires et ses religieux qui convertissaient des tribus entières, et elle trouvait ainsi plus d'enfants dans ce nouveau continent qu'elle n'en perdait dans

l'ancien. Elle continue de croître et de s'étendre.

Enfin apparaît la libre pensée, fille du protestantisme. Depuis deux siècles elle fait une guerre acharnée à l'Eglise. Comme les premiers empereurs romains elle voudrait détruire la religion de Jésus-Christ. Elle a une armée puissamment organisée, la Franc-Maçonnerie. Ses moyens d'attaque sont le blasphème, la moquerie et le mensonge. Chaque matin elle jette sur le monde une nuée de livres et de journaux où la morale et les dogmes du christianisme sont traînés dans la boue. Eh bien ! les incrédules de notre temps seront aussi impuissants que ceux qui les ont précédés. En tout cas ils n'arrêteront pas la fécondité de l'Eglise. Laissez-moi vous dire que celle-ci est aussi vigoureuse que dans les premiers siècles ; elle ne cesse de faire des conquêtes aujourd'hui comme autrefois, et le nombre des fidèles est plus considérable qu'il n'a jamais été. Cette affirmation vous étonne, mes frères, parce que vous avez les yeux fixés sur l'attristant spectacle que nous offre la France. Mais l'Eglise est grande comme le monde, et si elle est combattue dans notre patrie, qui, en somme, est bien peu de chose en face de l'univers, sachez qu'ailleurs elle jouit de la liberté et accroît toujours le nombre de ses enfants. Ecoutez ces quelques chiffres, ils seront une preuve de ce que j'avance.

Parlons des pays infidèles d'abord. Dans les Indes, la Chine, le Japon, la Corée, nous n'avions qu'un million de catholiques au commencement du XIX^e siècle ; en 1900 on en trouve trois millions et demi. L'Afrique, à peine connue il y a seulement soixante ans, a vu nos missionnaires, et elle compte déjà deux archevêchés, douze évêchés, seize préfectures apostoliques, dix-sept vicariats et près d'un million de catholiques. On ne pénétra guère en Océanie qu'il y a un demi-siècle ; et les missionnaires nous apprennent qu'il y a actuellement 850.000 catholiques.

Dans les pays hérétiques et schismatiques nous pouvons constater le même progrès. En Angleterre il y avait 120.000 catholiques en 1800 ; aujourd'hui il y en a un million sept cent mille dirigés par trois archevêques, dix-huit évêques et trois mille prêtres. — En Hollande il y eut plus d'un million de conversions pendant le dernier siècle. — Dans les pays du nord de l'Europe, il y a soixante ans, on comptait trois cents catholiques, aujourd'hui ils sont près de sept mille. La population des Etats-Unis, à peu près complètement protestante il y a cent ans, possède aujourd'hui neuf millions de catholiques. — Dans l'Orient schismatique, l'Eglise catholique depuis 1800 a conquis plus de 600.000 fidèles.

Je m'arrête, mes frères pour ne pas rendre fastidieuse cette série de chiffres. Toutefois j'en tire cette conclusion : c'est que l'Eglise

catholique et romaine à laquelle nous appartenons, continue de prospérer, comme je l'affirmais tout à l'heure. Cet aperçu jeté sur les travaux actuels de nos missionnaires démontre qu'elle est toujours jeune, toujours vivante, toujours féconde, et partant qu'elle est véritablement divine.

II

Car Dieu seul peut produire un miracle semblable à celui dont je viens de vous parler. Si la religion catholique était l'œuvre des hommes, il y a longtemps qu'elle aurait cessé de vivre. Regardez ce qui s'est passé dans le monde. Quand l'homme a voulu fonder une œuvre sans Dieu, il n'a rien produit de durable. Tous ceux qui ont fait école, qui ont eu des disciples, ont disparu un jour ou l'autre et leur doctrine avec eux. Le temps, qui use tout, emporte et détruit les institutions humaines. Dieu seul, parce qu'il est éternel, peut établir quelque chose d'indestructible. Or, l'Eglise catholique a traversé les siècles sans rien perdre ni de sa vie, ni de son éclat. Donc elle vient de Dieu.

Il y a bien, il est vrai, en dehors de notre religion, des sociétés qui prétendent venir de Dieu. Mais il suffit de voir la différence qui existe entre elles et l'Eglise romaine pour constater quelle est celle qui est dans la vérité. Elles ressemblent à des cadavres à côté d'un homme vivant. Ces fausses religions ne portent aucun fruit. Elles n'ont pas la fécondité, parce qu'elles ne sont pas animées par l'Esprit divin. Aussi malgré les sommes énormes dont disposent leurs ministres pour faire de la propagande, elles ne s'étendent pas, elles ne sont pas l'arbre qui couvre la terre de ses rameaux. Le missionnaire catholique, au contraire, s'en va dans tous les pays indistinctement, pauvre d'argent, mais riche de dévouement, désireux de gagner des âmes et prêt à verser son sang pour le divin Crucifié. Il fait des chrétiens ; on l'écoute, on se convertit. Or il n'a rien en son pouvoir qui soit capable de donner cette fécondité à sa parole. Dieu seul peut produire cette merveille. Donc l'Eglise catholique est vraiment, et seule, divine.

**

Remercions Dieu, mes frères, qui nous a accordé la grâce de faire partie de son Eglise, c'est-à-dire de sa société, de sa famille. Mais surtout soyons de dignes enfants de cette grande famille. Aimons l'Eglise ; et par notre soumission à sa doctrine, à ses commandements et à ses conseils, nous plairons à Dieu, nous mériterons ses bénédictions et la splendide récompense qu'il nous prépare au ciel. Ainsi soit-il.

XVI

Pour la fête de la Purification

L'OBÉISSANCE A LA LOI DE DIEU

Mes frères,

L'Eglise, en la fête de ce jour, propose à notre imitation la Sainte Famille. Elle nous montre surtout sa soumission absolue aux rites prescrits, c'est-à-dire à la volonté, à la loi divine. L'Evangile de la messe souligne ce point d'une façon spéciale, j'allais dire significative. Ecoutez : Joseph et Marie, « après les quarante jours de purification, conformément à la loi de Moïse, portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter à Dieu, comme cela est prescrit dans la loi du Seigneur... et pour offrir en sacrifice, selon qu'il est ordonné dans la loi de Dieu, deux tourterelles ou deux petites colombes. » (Luc, II, 22-23). C'est un trait caractéristique de notre récit, que cette insistance qu'il met à constater la stricte observation de toutes les prescriptions divines par la Sainte Famille.

Je veux y voir pour nous tous, mes frères, une invitation à nous soumettre avec la même fidélité à la loi de Dieu, et pour moi un devoir de vous rappeler que nous sommes sur la terre pour cela. Pourquoi, en effet, Dieu nous a-t-il créés ? « Pour le connaître, l'aimer, le servir sur la terre, et le posséder éternellement dans le ciel, » répond notre Catéchisme. Voilà donc la destinée de l'homme. Eh bien ! mes frères, observer la loi de Dieu, pratiquer ses commandements et ceux de son Eglise, à qui il veut que nous obéissions comme à lui-même, c'est l'aimer et le servir, c'est mériter le ciel et éviter l'enfer. Oui, si nous nous soumettons exactement et humblement à tout ce que la loi divine nous prescrit, nous aimons Dieu et le servons comme il le demande, et lui, de son côté, à la fin de notre vie, nous donnera le ciel. Je vais vous le démontrer avec la plus grande simplicité.

I

1. Observer les commandements, c'est *aimer Dieu*. L'amour ne se prouve point par de simples paroles, ni par de belles prières ; mais il se montre par ses effets, par des actes. Aussi, Dieu veut et exige des œuvres comme preuve de notre affection pour lui. Ces œuvres consistent dans la pratique des commandements. Telle est la règle de l'amour tracée par N.-S. Jésus-Christ lui-même : « Si vous m'aimez, dit-il, gardez mes commandements... Celui qui obéit à ma loi, c'est celui-là qui montre de l'affection pour moi. *Si diligitis me, mandata mea servate...* Qui habet mandata mea, et servat ea, ille est qui diligit me. » (Jean, XIV, 15-21). Il appuie sur ce point : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre

demeure en lui. Celui qui ne m'aime pas, ne garde pas ma parole. » (*Ibid.*, 23). « Si vous observez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi-même j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour. » (Jean, XV, 10). Ainsi, c'est par une attention exacte à accomplir toutes les volontés du Seigneur, et à ne rien faire qui puisse lui déplaire, que nous lui prouverons que nous l'aimons. Nous ne pouvons avoir aucune illusion à ce sujet. La parole de Jésus est formelle : Quiconque n'accomplit pas les commandements de Dieu et ceux de son Eglise, ne peut se flatter d'aimer Dieu ; pas plus qu'un enfant ne peut dire qu'il aime son père s'il se montre envers lui indocile et rebelle.

Cette vérité est facile à comprendre, surtout en l'éclairant d'une comparaison très simple. Je suppose, mes frères, que vous ayez deux enfants. L'un ne cesse de répéter : « Mes chers parents, combien je vous aime ! » Mais c'est en cela que consiste toute son apparence d'affection. Quant à accomplir les commandements de ses parents, à leur rendre service, à leur obéir, il ne s'en soucie nullement. Au contraire il dédaigne tous les ordres qu'il reçoit, il foule aux pieds les volontés de son père et de sa mère, il ne manifeste aucune soumission. — L'autre n'a pas beaucoup de paroles flatteuses ; mais ses actes parlent pour lui. Il est empressé à exécuter les volontés de ses parents, à leur procurer de la joie, de la satisfaction. Il les réjouit par son obéissance fidèle, exacte, persévérante. — Je n'ai pas besoin de vous demander lequel des deux, à votre avis, aime davantage son père et sa mère. Déjà vous avez répondu : « C'est celui qui obéit et qui prouve son affection par sa conduite. »

Permettez-moi d'appliquer ce jugement à la manière d'agir des hommes envers Dieu. Quel est le chrétien qui aime véritablement et sincèrement le Bon Dieu ? Celui qui obéit à sa loi et dont la conduite est le parfait accomplissement de la volonté divine. Il met en pratique l'enseignement de saint Jean, car nous pouvons appliquer à l'amour de Dieu ce que cet apôtre nous dit de la charité fraternelle : « Mes chers enfants, n'aimons pas en paroles et de la langue seulement, mais aimons en action et en vérité. *Filioli mei, non diligamus verba, neque lingua, sed opere et veritate.* » (I Joan., III, 18). Concluons par cette parole de S. Jean Chrysostome : « Quand on obéit au Bien-Aimé, c'est alors qu'on l'aime. »

2. En second lieu, observer les commandements, c'est *servir Dieu*. Le mot servir vient du latin *servus* qui signifie esclave, serviteur. Or un serviteur doit avant tout obéissance et soumission à son maître. Il est tenu de faire ce qu'exige de lui, avec justice, celui à qui il s'est loué. Sa règle de conduite sera donc l'ac-

complissement de la volonté de son maître.

Et nous, chétives créatures, ne sommes-nous pas les serviteurs et les esclaves du Bon Dieu? Moins que cela, nous sommes sa propriété, son bien, sa chose; nous lui appartenons totalement. C'est lui, en effet, qui nous a donné la vie et qui nous la conserve. Il possède sur nous un droit absolu, plus grand et plus complet que celui du potier sur le vase d'argile qu'il a façonné. Or, Dieu demande à l'homme la soumission, l'obéissance, comme le maître les exige du serviteur et de l'esclave. Il veut que nous nous conduisions envers lui au moins comme de bons et fidèles serviteurs. Comment y parviendrons-nous? En accomplissant sa volonté, en faisant ce qu'il nous ordonne. Or, sa volonté, ses ordres, nous les connaissons; il nous les a dictés: ce sont les commandements et pas autre chose. C'est pourquoi j'avais raison de vous dire, qu'observer les préceptes du Décalogue, c'était servir Dieu et atteindre notre fin sur la terre.

Que penseriez-vous, mes frères, d'un serviteur ne tenant aucun compte des prescriptions de son maître, allant à l'encontre de toutes ses volontés, omettant ce qu'on lui ordonne et faisant ce qu'on lui défend? Vous diriez: « Ce serviteur ne sert pas son maître. » Imaginez que, par impossible, un vase d'argile, ou un outil qui vous appartient, qui a été fait de votre main, refuse de se laisser manier, de remplir les fonctions auxquelles vous voulez l'employer. Vous direz: « Ce vase, cet outil, ne sert pas son propriétaire, il n'est bon qu'à être brisé. » Et maintenant, pensons à nous. L'homme qui ne veut pas non plus faire la volonté de son Créateur et Maître, qui ne se soumet pas à ses commandements, en un mot qui n'observe pas sa loi, ses préceptes, ne sert pas son maître, ne sert pas Dieu. Donc il ne remplit pas sa fin et n'atteint pas le but pour lequel il a été créé.

Voilà, mes frères, résumée en quelques mots, toute la vie de l'homme ici-bas: aimer le bon Dieu et le servir en pratiquant ses commandements. « *Deum time et mandata ejus observa: hoc est enim omnis homo.* » Crains Dieu et observe ses préceptes: c'est là tout l'homme, » dit l'Esprit-Saint. (Eccl., xii, 13). Je comprends pourquoi le vieux Tobie se croyant près de mourir fit venir son fils pour lui adresser cette recommandation: « Souviens-toi de Dieu tous les jours de ta vie. Prends garde surtout de ne jamais commettre le péché et de ne point transgresser la loi du Seigneur notre Dieu: *Cave ne aliquando peccato consentias, et prætermittas præcepta Domini Dei nostri.* » (Tob., iv, 6).

Puisqu'il en est ainsi, nous ne sommes donc pas créés et placés sur la terre pour posséder les plaisirs et les honneurs, pour amasser de l'argent; mais seulement pour aimer et servir Dieu et par là gagner le ciel.

L'observation de la loi de Dieu est, en effet, le moyen infaillible et unique de *mériter le paradis et d'éviter l'enfer*.

II

1. Un jour Notre-Seigneur venait de bénir les petits enfants, et il disait à leurs mères en présence de la foule: « Laissez-les venir à moi, car le royaume des cieux est semblable à eux. » Alors, poursuit l'Evangile, un jeune homme s'approcha de Jésus et lui dit: Bon Maître, quel bien faut-il que je fasse pour entrer dans la vie éternelle? — Jésus lui répondit: « Si tu veux acquérir la vie éternelle, garde les commandements. — Et quels sont-ils? » reprit le jeune homme. Et Jésus alors lui récita la plupart des préceptes du Décalogue que vous connaissez. (Matth., xix, 14-19).

D'abord, que faut-il pour être digne du ciel? Vous le savez, il est nécessaire de n'avoir aucune faute grave sur sa conscience. Quiconque meurt avec un péché mortel non pardonné dans son âme, est à jamais exclu du bonheur des saints. Or, toute désobéissance à la loi de Dieu est un péché. C'est pourquoi l'homme qui viole *librement* les commandements *en un point important* commet une faute grave: il se révolte contre son Créateur et son Maître, et, s'il n'en fait pénitence, il est inutile qu'il compte sur la récompense des amis et des fidèles serviteurs de Dieu.

Une comparaison vous fera facilement comprendre cette doctrine. Vous avez un domestique à votre service; vous lui dites: « J'ai pour vous une très grande affection; je veux vous traiter comme un fils. Si vous voulez être un bon serviteur, un enfant soumis, fidèle, obéissant, je vous donnerai une belle récompense: vous partagerez ma fortune de mon vivant, je vous ferai mon héritier après ma mort, et ainsi vous posséderez un jour tous mes biens. » Cet homme accepte. Mais au lieu de vous obéir, il veut vous faire obéir; au lieu d'être soumis à vos ordres, il vous outrage et vous insulte. Si vous lui commandez une chose: Non, je ne la ferai pas, répond-il. Dites-moi, donnerez-vous à ce serviteur la récompense promise? Oh! certainement non. Vous le priez de quitter votre maison, de s'éloigner de vous et de ne plus espérer en vos bontés.

Mes frères, réfléchissons: le bon Dieu est notre Maître souverain, notre Créateur, notre Père. Il nous a tirés du néant afin de nous donner un jour le ciel. Le ciel, c'est-à-dire un bonheur sans fin, un bonheur parfait. Imaginez tous les biens, toutes les richesses, toutes les joies, tous les plaisirs que vous voudrez: rien n'approche du bonheur dont on jouit au paradis. Dieu veut bien partager avec nous cette félicité infinie, il nous fait héritiers de son royaume, de ses honneurs, de sa puis-

sance, de sa béatitude. Oh ! si nous comprenions bien la grandeur, l'immensité et l'éternité du bonheur des saints ! Nous nous écrierions avec S. Paul : « Toutes les peines de ce monde ne sont rien en comparaison d'une pareille récompense. » (Rom., xiii, 18). Pourtant Dieu ne demande pas de grands sacrifices, des choses extraordinaires. Il n'a posé qu'une condition, une seule : « Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, observez mes commandements. » Dieu n'en réclame pas davantage. Il ne réclame que l'obéissance à sa loi, mais cela, il l'exige formellement.

Or, nous avons accepté cette condition quand nous avons été baptisés. Nous nous sommes engagés au service de Dieu ; nous avons fait des promesses, librement renouvelées à notre première communion. Il y avait pour ainsi dire un contrat passé entre Dieu et nous : nous ferions ce qu'il nous a commandé et lui nous donnerait le ciel. — Quand nous désobéissons à la loi divine nous manquons donc à nos promesses, nous trompons Dieu, et, comme le domestique infidèle, nous nous rendons indignes de la récompense promise.

Peut-on perdre avec autant de légèreté un bien si précieux et si facile à acquérir ! Que ne fait-on pas dans le monde pour amasser un peu d'or, pour parvenir aux honneurs, à une position ? Ah ! si l'on pouvait les obtenir à aussi bon compte que les biens du ciel ! On serait heureux et on s'empresserait de le faire. On traiterait de fou le serviteur dont nous venons de parler. A plus forte raison doit-on dire insensé à l'homme qui pour un instant de plaisir perd une éternité de bonheur.

2. Si encore son infortune se bornait à cela ! Mais non, Dieu a préparé pour les contempteurs de sa loi sainte des châtements et des souffrances terribles et sans fin. Il punira ceux qui n'auront pas observé ses commandements. Bien souvent ces pécheurs seront châtiés dès ici-bas par toutes sortes d'afflictions. Mais ils le seront surtout dans l'autre vie. — Vous savez combien effrayantes et redoutables sont les peines de l'enfer ! Tous les tourments de la terre réunis n'en sont pas même l'ombre. N'oublions pas que le feu de l'enfer est éternel, comme le bonheur du paradis. Ne nous étonnons pas de cette sévérité de Dieu. Plus il est facile à l'homme de gagner le ciel, plus il mérite d'être châtié pour ne pas l'avoir voulu. Nous accordons à nos supérieurs, qui ne sont que des hommes investis d'une parcelle de l'autorité divine, le pouvoir et le droit de punir la désobéissance aux lois. Comment pourrions-nous les refuser à Dieu ? Qu'un citoyen ne veuille pas payer l'impôt réclamé avec justice par l'Etat, vous trouvez tout naturel qu'il soit puni. Pourquoi un jeune homme, malgré lui bien souvent, sacrifie-t-il la plus belle partie de sa vie au service de la patrie ? Pourquoi se soumet-il

aux ordres qu'il reçoit et qui sont pourtant pénibles pour lui ? Parce que, en plus de l'amour qu'il éprouve pour son pays, il y a la crainte du châtement. Il sait qu'il doit obéir à ses supérieurs sous peine de prison, peut-être même de mort. Dieu a aussi le droit, et plus que tous les autres supérieurs, de punir ceux qui lui désobéissent et qui se révoltent contre lui. Il a pensé que l'appât de la récompense ne suffirait pas à nous empêcher de pécher, il a donc voulu encore nous en détourner par la crainte.

Certes, je ne condamne pas infailliblement à l'enfer tout homme qui pèche. Mais celui qui ne tient aucun compte des commandements, qui vit comme s'il n'y avait aucune loi divine, qui, sciemment, désobéit perpétuellement à Dieu, n'en est pas loin. Car il se moque de Dieu, il s'endurcit dans le mal et meurt très souvent comme il a vécu. C'est un fait d'expérience. De plus, vous savez que toute personne qui a la conscience chargée, ne serait-ce que d'un seul péché mortel, qui est surprise par la mort sans en avoir fait pénitence, et qui se présente à Dieu dans cet état, va sûrement en enfer. Voilà pourquoi on ne cesse de vous dire : Ne violez pas la loi divine, dans la crainte que vous ne soyez traduits devant votre souverain Juge avant d'avoir fait pénitence ; surtout ne restez pas habituellement dans l'état de péché mortel : ce serait, de gaieté de cœur, vous exposer au plus terrible des dangers, à l'irréparable malheur.

Mes frères, je termine. Nous voulons mériter le ciel et éviter l'enfer ? Rien de plus facile, le moyen est à la portée de tous : imiter la Sainte Famille dans son obéissance aux ordres de Dieu, observer la loi divine. Ce serait une erreur de croire que grâce à certaines dévotions, à certaines prières, on sera sûrement sauvé, sans trop se soucier des commandements. Les dévotions ne sont bonnes et efficaces qu'autant qu'on n'omet pas l'essentiel ; or, l'essentiel c'est de faire ce que le bon Dieu veut. Notre divin Sauveur nous l'a affirmé : « Ce n'est pas celui qui dit : Seigneur ! Seigneur ! qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père. » (Matt., vii, 21). — De plus, ce sont tous les préceptes divins qu'il faut pratiquer. Nous n'avons pas le choix et nous ne devons pas dire : J'obéirai à la loi de Dieu, sauf sur un point. Car « pécher gravement en un seul point, c'est violer toute la loi, » affirme S. Jacques. (Jac., ii, 10). Prenez donc aujourd'hui, mes bien chers frères, pour première règle de conduite, la fidèle et intégrale observation des préceptes que le bon Dieu nous a imposés. Vous vous assurerez ainsi le bonheur éternel que je vous souhaite à tous ; Ainsi soit-il.

XVII

Septuagésime

LA CULTURE DE L'ÂME

Mes frères,

L'évangile de ce jour a un double sens. Le premier regarde surtout le peuple juif ; le second nous concerne tous.

I

Dans la parabole des ouvriers, le divin Sauveur nous annonce que les gentils ou païens précéderont les Juifs dans l'Eglise, désignée ici par le royaume des cieux. Ceux-ci formaient le peuple choisi, privilégié, et devaient être les premiers à suivre Jésus-Christ, à faire partie de ses disciples. Néanmoins ils seront les derniers à ouvrir les yeux à la lumière et à entrer dans la société des élus. Les infidèles, au contraire, étaient les derniers appelés et ils seront reçus les premiers dans l'Eglise.

Pourtant les Juifs avaient entendu la voix du père de famille bien avant nous. Dieu, en effet, a parlé et a convié les ouvriers, tous les hommes, aux différentes heures du jour, c'est-à-dire aux différentes époques du monde. Il a fait une première invitation dès le matin avec Adam ; une seconde à la troisième heure avec Noé. Puis, s'adressant spécialement aux Juifs, il leur fit une troisième invitation à la sixième heure, dans la personne d'Abraham ; une quatrième à la neuvième heure dans la personne de Moïse. Enfin arrive Jésus-Christ : c'est la onzième heure, qui doit durer jusqu'à la fin des siècles. Dieu invite cette fois l'univers entier. Tous les peuples de la terre, tous les hommes sont appelés à travailler à la vigne du Seigneur, à vivre sous la loi de l'Evangile et à faire partie de l'Eglise.

Les nations plongées jusque-là dans les ténèbres et les ombres de la mort se sont levées à la lumière. Elles ont obéi à la parole de Dieu. Les infidèles sont venus en masse travailler à la vigne du père de famille en se faisant chrétiens. Au contraire, le peuple juif qui avait été l'objet de la sollicitude divine, qui avait entendu de pressantes invitations, refusa de reconnaître le Messie. Malgré les miracles et la doctrine divine de Jésus-Christ, malgré l'accomplissement des prophéties dans sa personne, Israël ne crut point en lui ; il resta sourd et rebelle à l'appel de Dieu. Il ne se convertira qu'à la fin du monde, et ainsi les premiers appelés à faire partie du royaume des cieux n'y entreront que les derniers.

II

C'était une prophétie dont la réalisation est facile à constater. Mais en même temps que Jésus donnait ainsi une leçon aux Juifs, il pensait à nous et voulait nous instruire. Lui qui

a tant le souci de nos âmes, qui est venu sur la terre pour les sauver, nous montrait ce que nous devons faire de notre côté pour être un jour dignes du paradis.

Le père de famille c'est Dieu, le père de la grande famille humaine, dont il ne cesse de s'occuper. La journée de travail c'est la vie de chacun de nous en particulier depuis l'enfance jusqu'à la mort : comparée à l'éternité, la vie, même la plus longue, est si courte qu'elle n'est vraiment qu'un jour. La vigne c'est l'Eglise, vigne immense comme le monde et dont nous avons tous une parcelle à cultiver, notre âme. Les diverses heures du jour représentent les divers âges de l'homme, l'enfance, l'adolescence, l'âge mûr, la vieillesse. Le dernier accordé comme récompense, c'est la vie éternelle. Le soir et le paiement du salaire, c'est le jour de la mort et du jugement. Les ouvriers, ce sont tous les hommes.

Cultivez votre âme, ainsi peut se résumer la leçon de cette parabole. Expliquons-la plus amplement en répondant à ces trois questions : Pourquoi, comment et quand faut-il nous livrer à ce travail ?

1. Nous devons cultiver notre âme *pour* un double motif : d'abord parce que Dieu nous le commande, ensuite parce que c'est notre intérêt.

Nous sommes les ouvriers à qui s'adresse cet ordre du père de famille : « Travaillez à ma vigne. » Personne n'a le droit de se soustraire à ce commandement. Car Dieu est le Maître souverain, le Créateur ; nous dépendons de lui absolument, étant ses créatures, et notre principale occupation doit être de faire sa volonté. Autrement c'est s'exposer à être puni, non seulement par la privation du salaire, mais par un châtiment d'éternelles souffrances. Or la volonté divine est que nous fassions porter de bons fruits à nos âmes et les sauvions en pratiquant le bien et en évitant le mal. C'est une terre féconde en mauvaises herbes, celle dont Dieu nous a confié la charge et qu'il nous fait un devoir de bien cultiver ! Le jour viendra où il nous demandera compte de notre labeur. « Qu'ai-je dû faire de plus pour ma vigne ? » dira le Seigneur. Pourquoi, au lieu de fruits excellents, en a-t-elle produit de sauvages ? » (Is., v, 4). Malheur à celui qui aura été paresseux et aura laissé en friche le champ de son âme ! N'oublions pas que ce Maître nous a placés ici-bas, non pas pour que nous absorbions tout notre temps, toutes nos forces à l'acquisition de biens matériels, mais avant tout pour que nous le servions en nous sanctifiant. Travailler dans un autre but, avec d'autres intentions, c'est désobéir à Dieu, méconnaître sa volonté.

C'est méconnaître aussi notre propre intérêt. Dieu, qui aurait pu exiger que nous le servions uniquement pour lui, a voulu qu'une récompense éternelle fût le salaire de notre fidélité.

Le ciel avec ses joies, ses splendeurs et sa félicité infinies, tel est le prix de la journée. Dieu nous l'a promis, et nous pouvons être certains qu'il ne violera pas sa promesse. Autant la récompense des bons ouvriers sera grande et magnifique; autant la punition des mauvais sera terrible. Ne soyons donc point de ces oisifs qui ne font rien pour le salut de leurs âmes. Car alors nous deviendrions comme le sarment séparé du cep, c'est-à-dire un bois inutile qui mériterait uniquement d'être jeté au feu, au feu éternel de l'enfer. Ecoutez cette parole de l'Esprit-Saint : « Que fera-t-on du bois de la vigne si on le compare à tous les autres arbres qui sont dans les bois et les forêts? Pourrait-on en faire seulement une cheville pour pendre quelque chose à la maison?... On le jette dans le feu dont il devient la proie. » (Ezéch., xv, 2).

2. *Comment* devons-nous cultiver notre âme? — A peu près comme le vigneron cultive sa vigne.

Il lui faut d'abord défricher, enlever les mauvaises herbes. — C'est aussi le premier travail à opérer dans l'âme : extirper les vices et les péchés, corriger les défauts, réprimer les mauvaises passions, redresser notre caractère. Tout cela ce sont de mauvaises herbes.

Ensuite, le vigneron s'efforce de faire produire des fruits à sa vigne. Pour cela, il plante des ceps, il bêche et défonce la terre, il met de l'engrais. — Notre âme est un terrain dans lequel il faut aussi planter. Plantons les vertus, la foi, l'espérance, la charité, toutes les vertus chrétiennes. Remuons et défaisons cette terre, souvent dure et stérile. Or, rien ne la remue davantage et aussi efficacement que la pensée des grandes vérités du salut, de l'enfer, du ciel, de l'éternité, de l'amour de Notre-Seigneur, de sa Passion et de sa mort. Mettons enfin dans cette terre l'excellent engrais des bonnes œuvres, de la prière et de la pénitence, qui attireront sur nous les grâces de Dieu.

Quand le terrain est bien entretenu, que la vigne grandit, le vigneron a un nouveau travail : il doit alors tailler, émonder, couper les branches gourmandes qui absorberaient la sève au détriment du fruit. — Le vigneron spirituel taille aussi sa vigne. Il bannit de son esprit et de son cœur les pensées mauvaises, les désirs inconvenants, les doutes contre la foi. Il supprime tout ce qui serait pour lui une occasion de péché. Surtout il ne permet pas aux soucis des choses terrestres de se développer plus qu'il ne convient. La préoccupation des biens matériels, la recherche des richesses, des plaisirs prennent facilement dans notre esprit une croissance exagérée. Peu à peu, elles s'emparent de toutes nos pensées et de toutes nos facultés : ce sont des branches gourmandes qui détournent toute la sève à leur profit et nous empêchent de produire des

actes de vertu. Il faut, de temps en temps, émonder, réprimer ces tendances vers la terre. Celui qui néglige ce travail s'expose à être bientôt dépourvu de tout sentiment surnaturel, à vivre comme les animaux qui ne suivent que leurs instincts.

Enfin, le vigneron doit exercer sur sa vigne une vigilance continuelle ; il l'entoure quelquefois d'une haie ; il fait en sorte que rien ne puisse lui nuire et qu'on ne lui ravisse pas ses fruits. Il s'efforce surtout de préserver les ceps de la maladie et de tout ce qui pourrait être contagieux. — Ainsi se conduit le bon vigneron spirituel. Il veille sur son âme : c'est une affaire très importante. Il évite donc tout ce qui serait nuisible à son salut, tout ce qui pourrait empêcher son âme de porter de bons fruits. Il éloigne de lui et de sa maison tout ce qui serait de nature à faire un tort quelconque à sa foi et à sa vertu. Il fuit les mauvaises compagnies, les lectures dangereuses, les conversations dissolues. Surtout il préserve sa vigne contre la maladie. La maladie de notre âme, c'est le péché ; ne lui permettons jamais de pénétrer en nous, il serait notre perte. Si par malheur nous lui avons donné accès, commençons par le chasser ; car tant qu'il est là, impossible que notre vigne spirituelle, notre âme, porte des fruits et que nous la cultivions avec succès. Guérissons-la donc sans retard. Nous avons un remède facile, excellent et infaillible : le sacrement de Pénitence.

3. *Quand* faut-il travailler à notre vigne? — Dès que nous sommes appelés par Dieu et sans perdre un instant. Le Maître souverain ne cesse de convoquer les hommes à cultiver la vigne qu'il leur a confiée. Mais ceux qui obéissent sont peu nombreux. Tous, nous avons été invités dès la première heure ; c'était le jour de notre baptême. Par la bouche de nos parrains et marraines nous avons répondu à l'appel de Dieu. Mais, hélas ! depuis, n'avons-nous pas quitté son service, nous faisant esclaves du démon par le péché? Le Père de famille nous a conviés de nouveau à la troisième heure, au jour de notre première communion. Cette fois encore nous avons obéi. Heureux ceux qui sont dès lors restés fidèles ! Mais combien nous en voyons qui ne tardent pas à se retirer pour toujours du nombre des ouvriers de Dieu ! Pourtant, la Bonté infinie ne se lasse point. Dieu les invite à la sixième heure, dans la jeunesse, peut-être à l'occasion d'un nouvel état de vie. Trop souvent la jeunesse, dominée par ses passions, n'écoute pas. Peu nombreux sont ceux qui répondent à l'appel divin. Arrive une nouvelle invitation à la neuvième heure, dans l'âge mûr. C'est un malheur, une maladie, un deuil, une épreuve dans la famille, une mission dans la paroisse, une circonstance quelconque qui fait réfléchir le pécheur et le ramène. Pour quelques-uns

il en est ainsi. Mais beaucoup, ne voyant que les intérêts matériels, continuent d'oublier Dieu et la vie future pour laquelle ils ont été créés. Enfin sonne la onzième heure. Pour la dernière fois le Maître de la vigne appelle le pécheur et l'invite à faire son salut. Un certain nombre profitent de cette dernière grâce. Mais il reste des sourds qui, même dans leur vieillesse, ne songent point à préparer leur éternité. Ainsi donc « il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Quelle que soit l'heure à laquelle Dieu nous invite, répondons à son appel. Il ne nous est pas permis de choisir notre heure ; c'est Dieu qui prend la sienne. Ce serait une erreur de croire qu'on peut refuser d'obéir à son invitation sous prétexte qu'il sera toujours temps à la onzième heure. Remarquez bien que les invités des différentes heures du jour ne sont pas les mêmes hommes. Ceux donc qui auront été appelés à la sixième heure, par exemple, et auraient refusé, ne l'auraient plus été à la neuvième, ni à la onzième ; le Père de famille, dit l'Evangile, vit d'autres ouvriers. Ne retardez donc pas votre conversion, mes frères, si elle n'est pas encore opérée. Remettre à plus tard serait peut-être un malheur irréparable. Celui qui n'écoute pas la voix du Père de famille s'expose à ne plus l'entendre. Il est à craindre que, voyant ses grâces si longtemps méprisées, Dieu n'en vienne à les retirer, du moins à refuser les secours suffisamment efficaces pour entraîner la volonté et la convertir. Quand Dieu vous convie à pratiquer le bien, à songer à votre éternité, ne dites donc pas : « Plus tard ! » Ce « plus tard » ne vous sera peut-être pas accordé. — Ne dites pas : « Je n'ai pas le temps aujourd'hui. » Il faudra bien que vous ayez le temps de mourir. — Ne dites pas : « J'ai d'autres occupations. » Celle-là est la première et la plus essentielle ; vous serez bien avancés de vous être enrichis pour quelques années, si vous perdez le ciel pour l'éternité !

Je sais bien que Dieu veut toujours la conversion du pécheur, que sa miséricorde est infinie et inépuisable, qu'un instant a suffi au bon larron pour mériter le paradis, que vous espérez fermement être du nombre des ouvriers de la onzième heure tout au moins. — Mais qui donc vous assure qu'il y aura pour vous une onzième heure ? Et si, comptant sur cette onzième heure, vous étiez subitement arrêtés à la dixième, que deviendriez-vous ? Vous savez bien que la mort ne connaît aucun âge. Il n'est pas rare que des personnes soient enlevées subitement au début ou au milieu d'une carrière qu'elles espéraient plus longue.

Beaucoup sont peut-être tentés de faire ce raisonnement : « Puisqu'une pénitence d'un instant suffit, à quoi bon se gêner ? Jouissons de la vie pendant que nous le pouvons, quittez

après cela, la vieillesse venue, à rentrer dans le bon chemin. » C'est là un raisonnement criminel et insensé. *Criminel*, car on ne saurait d'une plus belle façon se moquer de Dieu. C'est parce qu'il est bon que vous voulez rester méchants ? Cette indigne conduite mériterait qu'il refuse à jamais ses grâces à celui qui abuse si effrontément de sa miséricorde. *Insensé*, parce qu'on ne réfléchit pas que l'avenir n'est point à nous et qu'on expose sottement son éternité pour un moment de plaisir.

**

Profitions donc, mes frères, de l'appel de Dieu, profitons de la grâce. Cultivons la vigne confiée à nos soins. Le soir de notre existence sera bientôt venu ; malheur à nous si nous n'avons pas été du nombre des ouvriers qui ont travaillé au salut de leur âme ! Heureux au contraire ceux qui, répondant à l'invitation du Père de famille, ont travaillé sans jamais se décourager, qui se sont adonnés à la pratique de la vertu. Le Père céleste qui les a loués compte tout le bien qu'ils font, toutes leurs peines, toutes leurs fatigues ; il leur donnera, à la fin du jour, une magnifique et éternelle récompense. Ainsi soit-il.

XVIII

Sexagésime

LES VÉRITÉS QU'IL FAUT SAVOIR ET CROIRE

Mes frères,

Une grave obligation nous est rappelée dans l'Evangile que vous venez d'entendre : celle d'écouter la parole de Dieu et d'apporter à cette audition certaines qualités qui la rendent fructueuse. Tel est tout l'enseignement renfermé dans la parabole du semeur.

Il n'est pas difficile de comprendre pour quel motif Notre-Seigneur nous impose si instamment ce précepte. Tout chrétien est tenu, sous peine de péché, de connaître et de croire les principales vérités de la foi ; il y va donc de son salut. Or comment les connaîtra-t-il, si ce n'est en venant écouter la parole de Dieu ? C'est généralement le seul moyen facile qui soit à sa disposition.

Peut-être, mes frères, êtes-vous surpris de ce que je viens de dire : *On est obligé de connaître et de croire, expressément*, et sous peine de péché, *plusieurs vérités de la religion*. Je vais vous le prouver en quelques mots ; puis je vous dirai *ce qu'il est absolument indispensable de savoir et de croire* pour ne point s'exposer à vivre en état de péché et à compromettre son éternité.

I

Quand le prêtre vous enseigne les dogmes de la foi, quel est donc celui qui vous parle

et vous instruit? C'est Dieu lui-même par la bouche de son ministre. Ne croyez pas que vos pasteurs vous débitent les productions de leur esprit. Non, mes frères, ils ne font que vous transmettre la parole de Dieu. Nous sommes les porte-voix du Christ, les porte-voix du Maître Souverain. « *Pro Christo ergo legatione fungimur*, dit S. Paul, *tanquam Deo exhortante per nos.* » (II Cor., v, 20). Nous sommes délégués par Dieu ; il se sert de nous pour vous parler et vous faire savoir ce qu'il a à vous apprendre. Jésus-Christ, confiant cette charge à ses apôtres et à leurs successeurs, leur a bien dit : « Allez dans le monde, faites connaître aux hommes les vérités que je vous ai chargés de répéter. Instruisez les nations, enseignez-leur ce que je, vous ai appris... Celui qui vous écouterait, ce sera moi-même, ma parole, qu'il entendra ; celui qui vous méprisera, vous et votre enseignement, me méprisera. » (Matt., xxviii, 19-20 ; Marc, xvi, 15 ; Luc, x, 16).

Aussi, mes frères, quelle estime et quel respect nous devons avoir pour cet enseignement divin ! Ne pas l'écouter, ne pas s'en soucier, serait certainement faire une grave injure à Dieu. Si vous détourniez la tête quand quelqu'un vous adresse la parole, ce serait une grande impolitesse, ou un signe de profond dédain. Or, mes frères, Dieu, notre Créateur, notre Maître Souverain, nous parle à nous, ses créatures ; et beaucoup détournent la tête, beaucoup par là-même se rendent coupables et commettent un péché grave. Il y a là un véritable mépris de Dieu, et mépriser l'Etre infiniment parfait, c'est toujours une grande faute.

D'autre part, il y a aussi mépris de sa volonté. Car, ne croyez pas qu'en donnant à ses apôtres et à ses ministres l'ordre d'enseigner, en leur commandant d'instruire les peuples, il ne pensait point aux simples fidèles. En même temps qu'il imposait une obligation aux premiers, il en imposait une aux seconds. Car à quoi bon charger quelqu'un d'enseigner, si l'on n'est pas tenu de venir écouter ? Dès lors que Jésus envoyait ses représentants aux nations pour faire connaître les vérités de la religion et les publier dans le monde, il commandait à tous les hommes de s'en instruire.

Ce précepte, mes frères, existe si réellement que l'Eglise, interprète infallible de la volonté divine, craignant que les fidèles ne l'oubliaient, charge les pasteurs de les en faire souvenir. Dans le célèbre et saint concile de Trente elle dit : « Que l'évêque avertisse son peuple soigneusement et lui rappelle que chacun est tenu d'aller écouter la parole de Dieu. »

Vous savez bien, du reste, que sans la foi il n'y a pas de salut. Si on ne croit pas, impossible de plaire à Dieu, impossible d'al-

ler au ciel. « Celui qui n'aura pas été baptisé ou n'aura pas cru, dit Notre-Seigneur, sera condamné. » (Marc, xvi, 16). Or à la base de la foi se trouve la connaissance. Pour croire à une vérité, il faut auparavant la connaître, et par là-même il est nécessaire de s'en instruire. Eh bien ! comment peut-on savoir et croire si on n'entend pas la parole de Dieu ? C'est la prédication qui est le principe de la foi : « *Fides ex auditu.* » (Rom., x, 17). Dès lors que Dieu nous impose sous peine de péché l'obligation de croire aux vérités chrétiennes, il nous fait un précepte semblable de les étudier et de les savoir.

Au surplus, ces vérités que tout le monde doit connaître ne sont ni très nombreuses, ni très compliquées, ni très difficiles à retenir. Vous les avez apprises sur les bancs du catéchisme. Mais au cas où quelqu'un d'entre vous les aurait oubliées, en voici l'abrégé.

II

Faisons d'abord cette remarque importante : nous sommes tous obligés de croire d'une manière générale à toutes les vérités — sans aucune exception et sans arrière-pensée — que Dieu a révélées et que l'Eglise propose à notre foi. Mais cette foi générale ne suffit pas. Il y a certains dogmes de la religion qu'il faut savoir et croire explicitement, pris chacun en particulier. C'est de ces dogmes que nous parlons ici.

Tout homme, pour être sauvé, doit savoir et croire qu'il y a un Dieu, que ce Dieu récompense les bons et punit les méchants.

Mais, pour un membre de l'Eglise catholique, cela ne suffirait pas. Il ne peut ignorer par sa faute, soit par négligence, soit par mépris, soit par mauvais vouloir, les principales vérités de la foi, celles qui sont nécessaires pour mener une vie chrétienne. Cette ignorance le mettrait en état de péché. Il vous est donc indispensable de savoir ce qui concerne les trois grands mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption ; de savoir qu'il y a un seul Dieu en trois personnes distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; que chacune de ces personnes est Dieu ; qu'ensemble elles ne font pourtant pas trois Dieux, mais un seul ; — que le Fils, la deuxième personne de la Sainte Trinité, s'est fait homme, qu'il nous a rachetés du péché en mourant pour nous.

A la connaissance de ces dogmes essentiels, vous devez ajouter celle des vérités contenues dans le Symbole des apôtres, des commandements de Dieu et de l'Eglise, de l'Oraison dominicale, de ce qui regarde les sacrements que vous recevez.

Sachez donc bien que Dieu, un et trine à la fois, est tout-puissant, qu'il a créé, ou fait de rien, le ciel et la terre, tout ce qui existe ;

que Jésus-Christ est le Fils unique du Père à qui il est égal, qu'il est Dieu et homme en même temps, qu'il a été conçu miraculeusement du Saint-Esprit, troisième personne de la Sainte Trinité, et est né de la T. S. Vierge Marie, qu'il a souffert et est mort par le crucifiement, qu'il s'est ressuscité, qu'il règne glorieux au Ciel où il est monté avec son corps, qu'un jour il fera subir aux hommes un jugement général. — Sachez également qu'il y a une Eglise catholique et romaine dont il faut faire partie pour être sauvé ; qu'entre les membres de cette société il y a une communion de biens spirituels ; que nous pouvons recevoir de Dieu, par l'intermédiaire de cette Eglise, le pardon de nos péchés qui nous est donné dans les sacrements de baptême et de pénitence. — Sachez enfin que Dieu ressuscitera nos corps à la fin du monde ; que nous aurons pour récompense un bonheur qui doit toujours durer et qui s'appelle la vie éternelle, et que les méchants auront pour châtiment des souffrances éternelles.

De plus, Dieu a révélé dix commandements, il les a publiés afin que les hommes en prennent connaissance et conformément leur conduite à ces règles divines. Nous ne pouvons donc nous dispenser de nous instruire de ce qu'ils renferment. Un autre motif encore nous fait un devoir de savoir, au moins en substance, les obligations que ces préceptes nous imposent envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. Avant tout, pour aller au ciel, il nous faut éviter le péché qui n'est rien autre chose qu'une désobéissance aux commandements. Quiconque ignore ces commandements n'est donc pas à même de fuir le péché et de se préserver de l'enfer. C'est pourquoi, s'il vous était arrivé de les oublier, je vous dirais : relisez-les, étudiez-les, et, autant que possible, fixez-les dans votre mémoire. — Ce que je viens de dire s'applique aussi aux six commandements que l'Eglise impose à tout chrétien.

Quant à l'Oraison dominicale, ne pas la savoir par cœur témoignerait d'une grande et souvent coupable ignorance. On ne peut pourtant pas méconnaître, par sa faute, sans qu'il y ait péché, l'obligation qui nous est imposée de prier Dieu, de lui demander les biens de l'âme et du corps, les grâces nécessaires pour éviter le mal, de faire des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition : la récitation du *Pater* convient très bien pour tout cela. A n'en pas douter, il serait très inconvenant de ne pas connaître une prière s'adressant à notre bonne Mère du ciel, pas même l'*Ave Maria*.

Enfin on doit être instruit sur ce qui regarde les sacrements nécessaires à tout le monde : le baptême, la pénitence et l'Eucharistie. Etant obligés de les recevoir, nous devons savoir

ce qu'ils sont et les dispositions qu'il faut y apporter. Retenez donc bien ceci : que le baptême est un sacrement absolument indispensable, que sans lui on ne peut pas être sauvé ; — que le sacrement de pénitence est l'unique moyen d'obtenir son pardon, pour tout homme qui a péché après son baptême, que pour le bien recevoir il faut confesser ses péchés et en avoir regret avec la ferme résolution de ne les plus commettre ; — que l'Eucharistie contient réellement l'humanité et la divinité de N.-S. Jésus-Christ, sous chaque espèce, qu'on doit la recevoir de temps en temps avec une âme exempte de péché mortel ; que la sainte messe est le sacrifice de Jésus-Christ s'offrant à Dieu son Père.

Il faut, aussi être instruit de ce qui touche aux quatre autres sacrements au moins quand on est pour les recevoir. Une personne, par exemple, qui se destine au mariage, est obligée de savoir que c'est un sacrement qui, seul, établit une union légitime et indissoluble entre l'homme et la femme. Il en est de même pour les sacrements de confirmation et d'extrême-onction.

Telles sont, mes frères, en abrégé, les vérités qu'il ne vous est pas permis d'ignorer et de ne pas croire expressément. Si, faute de s'instruire, on ne les connaissait pas ou on les avait oubliées, on serait incapable de recevoir les sacrements et le pardon de ses péchés.

L'instruction chrétienne vous étant distribuée chaque dimanche, mes frères, votre ignorance religieuse serait difficilement excusable. Aimez donc à venir entendre la parole de Dieu non seulement à la sainte messe, mais au catéchisme de persévérance et à la prière du soir. Beaucoup pourraient assister à ces offices secondaires du dimanche et n'y assistent pas. Je vous invite avec instance à y venir et à être plus zélés à vous instruire de votre religion. Vous avez aujourd'hui la parole de Dieu à votre disposition, je dirais presque à profusion. Combien n'en profitent pas ! Peut-être qu'un jour viendra où vous désirerez l'entendre et ne le pourrez plus. Non seulement écoutez la parole de Dieu, mes frères, mais efforcez-vous de la retenir. Apportez à son audition une âme droite et sincère, un cœur pur et ardemment désireux d'en profiter ; elle portera alors de grands fruits et surtout le fruit par excellence, le salut. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 januarii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 16 janvier 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — II. Sommes-nous indépendants ? 33.

Sermon pour les Quarante-Heures. — L'Eucharistie source de vie, 35.

Instructions dominicales. — XIX. *Quinquagésime* : La Passion, 38.

Avis paroissiaux. — Dispositions nécessaires pour profiter des prédications du Carême, 41.

Panegyrique de S. Sébastien. — Le courage de l'apôtre et du martyr, 42.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXXV. La « Grande Diane » des Ephésiens, 46.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

II

SOMMES-NOUS INDÉPENDANTS ?

Messieurs,

C'est un fait notoire que l'esprit public se préoccupe de plus en plus des questions religieuses, dont il s'était trop longtemps désintéressé.

A quoi attribuer ce retour aux anciennes traditions de notre race ?

A la Séparation, sans doute, qui a si violemment attiré l'attention sur l'Eglise catholique, et qui, par la manière injuste dont elle a été faite, a choqué les hommes droits et honnêtes de tous les partis. Sans doute aussi, à l'extraordinaire et imprévue vitalité dont l'Eglise a fait preuve en cette douloureuse occurrence. Sans doute aussi à la faillite des systèmes par lesquels on a essayé de remplacer la religion, faillite dont la recrudescence de la criminalité parmi les jeunes fournit chaque jour la preuve sanglante.

Alors quoi?... C'est donc qu'il faut revenir aux vieilles croyances qui ont si longtemps fait de notre France un peuple fort, et qui, en assurant la moralité des particuliers, assureraient en même temps la sécurité du pays.

Quelles qu'en soient les causes, réjouissons-nous du fait que nous constatons. Il est heureux pour notre patrie. Efforçons-nous de le seconder, chacun dans notre sphère d'action, et, pour cela, armons-nous d'idées précises et fortes que nous tâcherons de répandre autour de nous.

C'est pour cela que, dans ces allocutions de chaque semaine, nous nous contenterons de notions très simples, que tout le monde pourrait constater avec nous, et nous en déduirons les conséquences avec une logique que nous rendrons inattaquable.

Vous en aurez la preuve dès ce second entretien, qui roulera sur cette question capitale : *Sommes-nous des êtres indépendants ?*

I

1. Que la question soit *capitale*, cela saute aux yeux. Tant qu'elle ne sera pas résolue, nous manquerons de l'élément principal pour mener bien notre vie. Selon qu'elle sera résolue dans un sens ou dans l'autre, nous lui donnerons une direction tout à fait différente.

Il est clair, en effet, que si nous sommes des êtres indépendants, rien ne nous empêchera de vivre comme bon nous semble, au gré de notre fantaisie. Si, au contraire, nous dépendons de quelqu'un, nous devrons vivre forcément en tenant compte de ce quelqu'un.

Si nous sommes indépendants, nous n'avons aucun contrôle à craindre. Si nous sommes dépendants, la logique nous dit qu'un jour ou l'autre nous aurons affaire à celui, quel qu'il soit, de qui nous dépendons.

Nous voyons tous les jours l'application de ces principes : dans toute industrie, il y a un patron et des ouvriers ; le patron fait ce qu'il veut, parce qu'il est indépendant ; les ouvriers doivent, à chaque instant, se préoccuper du patron et exécuter ses ordres, parce qu'ils dépendent de lui.

Il est évident, dès lors, du moment qu'il s'agit de l'orientation même de notre vie, que rien n'est plus capital que la question à laquelle nous devons répondre.

2. Pareillement, rien n'est plus *opportun*.

Nous sommes à une époque où l'on prône beaucoup l'indépendance. Envers qui ? Envers tout le monde.

Trouvez-vous à Paris au moment d'une manifestation révolutionnaire. Que lirez-vous sur les drapeaux rouges arborés par des milliers de citoyens aux faces et aux âmes convulsées par la colère et par la haine ? Cette inscription significative : *Ni Dieu ni Maître !* On ne veut plus relever de personne, pas même de Celui qui a été adoré, de tout temps, par le genre humain comme étant le Maître de tout.

Symptôme encore plus grave : si vous arrêtez tel apache, en train de cambrioler un coffre-fort, tel pauvre égaré en train de gâcher sa vie, et que vous leur demandiez la raison de leur conduite, ils vous répondront, en se redressant : « Je veux vivre ma vie ! »

Ah ! cette phrase si souvent répétée par tous les dévoyés de l'existence, que signifie-t-elle, sinon qu'il est passé en principe que chacun est libre de faire ce qu'il veut et de se conduire comme il l'entend ? C'est l'indépendance affichée et élevée à la hauteur d'un droit.

Ces prétentions sont-elles fondées ? Nous allons le voir.

II

Observons d'abord qu'il ne suffit pas, pour posséder réellement un droit, de le revendiquer, même en se drapant dans sa dignité, même en arborant des drapeaux rouges et en hurlant à tue-tête l'*Internationale*. On l'a ou on ne l'a pas.

Un enfant indocile aura beau se mettre en colère, déclarer qu'il ne reconnaît pas l'autorité de son père, affirmer qu'il veut être indépendant, et refuser d'obéir; il ne détruira pas, pour cela, l'autorité paternelle. Il n'aboutira même pas à la diminuer; parce que, tant que son père sera son père, il lui devra la soumission. Le seul résultat qu'aura obtenu cet enfant rebelle aura été de se mettre dans son tort et de mériter un châtiement.

Donc, toutes les révoltes et toutes les colères n'y peuvent rien. Le suffrage universel non plus. Quand bien même tous les hommes seraient d'accord pour déclarer que 2 et 2 ne font pas 4, 2 et 2 feraient quand même 4. Il en est de même des vérités morales. Nous sommes indépendants ou nous ne le sommes pas, et il n'y a pas de puissance au monde qui puisse changer quelque chose à ce qui est.

Mais, avant d'aller plus avant dans l'étude de la question, entendons-nous bien sur le sens qu'il faut lui donner. Souvent on ne s'entend pas, dans une discussion, parce qu'on n'a pas suffisamment précisé la signification des mots qu'on y emploie.

Etre indépendant, pour moi, cela signifie ne relever de personne, et, par suite, trouver en soi-même la cause de ce qu'on est et de ce qu'on fait. Dès lors que quelqu'un me force à être ou à faire quelque chose, je ne suis plus indépendant. Cela va de soi.

Ceci posé, si nous laissons de côté toutes nos répugnances, tous nos préjugés, toutes nos fiertés même, et si j'examine mon existence telle qu'elle est, j'y trouve des signes indéniables de dépendance. Cela ne sera pas difficile à prouver.

III

Un être indépendant, avons-nous dit, est celui qui ne relève de personne et qui peut expliquer ce qu'il est et ce qu'il fait, par ces seuls mots: « C'est que je l'ai voulu de la sorte. »

Or, nous ne pouvons parler ainsi, ni à propos de notre passé, ni à propos de notre avenir, ni même à propos de notre présent.

1. En ce qui concerne notre passé, est-ce que nous avons choisi de vivre ou de ne pas vivre? Non, nous avons reçu la vie; or, recevoir quelque chose constitue bien une dépendance à l'égard de celui qui nous le donne.

De plus, avons-nous choisi notre sexe?... notre siècle?... notre famille?... notre nom?... Est-ce parce que nous l'avons voulu que nous vivons au xxe siècle et non au xe?... Est-ce parce que nous l'avons voulu que nous sommes

Français, et non Allemands ou Russes?... Non! Tout cela nous a été non seulement donné, mais plutôt imposé, et imposé de telle façon que nous n'y pouvons rien changer.

Or, des êtres auxquels on impose, sans même les consulter, tout ce qu'il y a de plus important dans leur vie et leur vie elle-même, peuvent-ils se dire indépendants?...

Il y a bien d'autres choses encore, dans notre passé, qui ont été choisies pour nous par d'autres que nous; par exemple, notre première éducation, les maîtres que nous avons eus, les idées qui nous ont été inspirées, notre instruction primaire, l'état que nous avons embrassé et vers lequel nous avons été poussés par des circonstances que nous n'avons point faites, comme, par exemple, la situation de nos parents. C'en est plus qu'il ne faut pour prouver, avec la dernière évidence, que dans notre passé tout nous prêche que nous sommes des êtres dépendants.

2. Pour l'avenir, c'est encore plus clair. Que pouvons-nous sur lui? Le préparer, peut-être; l'assurer, certainement non. Sommes-nous maîtres de notre lendemain?... Sommes-nous maîtres de la durée de notre vie?... Si nous avons besoin de dix ans pour achever nos entreprises, pouvons-nous être certains de les avoir?... Nous sommes bien obligés de confesser que cela ne dépend pas de nous... Ici, comme tout à l'heure, c'est une autre volonté que la nôtre qui intervient, et qui, sans nous, règle ce qui nous importe le plus; ce qui revient à dire encore que nous sommes des êtres dépendants.

3. Peut-être, Messieurs, espérez-vous trouver, dans le présent, un refuge dernier et assuré pour votre indépendance. Détrompez-vous.

Souvent, il est vrai, nous croyons pouvoir dire: « Je fais ce que je veux. » Mais combien de choses viennent contrecarrer nos plans les mieux conçus et les plus décidément arrêtés!... Les éléments, la santé, les autres hommes, souvent, nous empêchent de mener à bien nos projets. Combien de fois nous excusons-nous en disant: « On ne fait pas toujours tout ce qu'on veut! » C'est là un proverbe courant et aussi la preuve de notre dépendance, même dans le présent.

Assurément nous sommes libres. Mais *libre* n'est pas la même chose qu'*indépendant*. La chèvre qui est attachée à un piquet est libre de tourner de droite à gauche ou de gauche à droite. De même, dans le cercle de notre dépendance, nous sommes libres de faire le bien ou de faire le mal. Mais nous ne pouvons pas sortir de ce cercle, et par conséquent, tout en étant libres, nous ne sommes pas indépendants.

**

Voilà donc une première vérité acquise. Je l'ai dit, elle est capitale pour la direction de notre vie. Plus tard, nous chercherons

avec la même logique de qui nous dépendons. Pour l'instant, retenons seulement cette conclusion que, si nous ne sommes pas indépendants, nous n'avons pas le droit de parler et d'agir comme si nous étions nos maîtres. Tâchons de le bien comprendre. Ainsi soit-il.

SERMON POUR LES QUARANTE-HEURES

L'EUCCHARISTIE SOURCE DE VIE

Ego sum via, veritas et vita.
Je suis la voie, la vérité et la vie.

Ces paroles que N.-S. Jésus-Christ a prononcées pendant sa vie mortelle s'appliquent parfaitement à la sainte Eucharistie, qui n'est rien autre chose que le Christ continuant à vivre et à répandre ses bienfaits au milieu de nous.

En ce jour d'adoration et de réparation, je crois ne pouvoir rien faire de plus utile à vos âmes que de vous parler des bienfaits de l'Eucharistie, que de vous montrer la place immense qu'elle occupe dans votre vie, dans la vie individuelle et dans la vie sociale.

Oui, l'Eucharistie est vraiment pour nous la vie : *Ego sum vita*. « Je suis venu, j'ai institué l'Eucharistie, pourrait redire Notre-Seigneur, afin que vous ayez la vie et que vous l'ayez en abondance. *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* »

I. — Vie individuelle

1. L'Eucharistie est pour nous le principe, la source de la vie spirituelle et divine. Elle ne la donne pas, il est vrai, — si ce n'est accidentellement, puisqu'il faut avoir l'état de grâce pour communier dignement, — mais elle la conserve, elle l'entretient, elle l'augmente d'une manière admirable. Comme l'aliment naturel entretient et augmente la vie du corps, ainsi l'Eucharistie, aliment spirituel, entretient, augmente celle de l'âme, avec cette différence que la vie du corps ne peut pas toujours s'accroître par la nourriture, tandis que celle de l'âme s'accroît toujours par l'Eucharistie.

L'Eucharistie augmente tellement en nous la vie surnaturelle et divine qu'elle nous rend plus saints et plus consacrés que les églises et les autels, que les calices et les patènes d'or, qu'elle nous élève au-dessus de toutes les créatures et de toutes les grandeurs humaines, qu'elle fait de nous des fils du Très-Haut, des êtres quasi divins.

2. L'Eucharistie est pour nous un principe, une source de vie morale.

L'Eucharistie, en effet, symbolise, impose et donne l'innocence, la pureté des mœurs.

a) Tout, dans l'Eucharistie, nous symbolise, nous prêche l'innocence, la pureté des mœurs : les éléments du sacrifice qui sont le pain sans levain, le vin sans mélange ; ensuite les

vases sacrés qui sont d'un métal incorruptible, le linge à la blancheur éclatante, la cire telle que l'a donnée l'abeille, cette vierge de la nature.

Tout dans le sanctuaire lui-même qui renferme l'Eucharistie respire l'innocence et prend une voix pour nous dire que rien de souillé ne doit approcher d'ici. « L'Eucharistie est la grande école où les âmes s'affranchissent de la loi humiliante de la chair et apprennent à régner sur leurs sens. » (Mgr Pichenot).

b) L'Eucharistie impose la pureté, l'innocence des mœurs. Elle était figurée, dans l'ancienne loi, par les pains de proposition qui ne devaient être donnés qu'à ceux qui étaient exempts de souillures, surtout des souillures charnelles, *maxime a mulieribus*. « Loin de ce banquet sacré, dit S. Jean Chrysostome, toute âme flétrie par le crime, toute âme empoisonnée par le vice ! Ici point de lâche Judas, point de perfide disciple. Quelle que soit la tache dont votre âme est souillée, n'approchez point ! »

c) L'Eucharistie donne la pureté, l'innocence des mœurs. « Le propre de l'Eucharistie, dit S. Cyrille d'Alexandrie, c'est d'apaiser la loi cruelle des membres. » La relation entre l'autel et la vertu est si grande, si intime qu'il est très rare qu'on déserte l'autel, l'église, sans abandonner en même temps la vertu. Il n'y a, au dire de S. Philippe de Néri, que l'Eucharistie qui puisse garder un cœur de vingt ans. L'Eucharistie, c'est le bouchier de l'innocence et de la pureté, et il n'y a de véritablement purs, de véritablement chastes que les préservés, les sauvés du Saint-Sacrement.

3. L'Eucharistie est un principe, une source de vie intellectuelle. Que de chefs-d'œuvre l'Eucharistie n'a-t-elle pas inspirés, chefs-d'œuvre d'éloquence, de poésie, de musique, d'architecture, de peinture ! L'Eucharistie est un foyer de lumière où de grands génies, comme S. Thomas d'Aquin par exemple, allaient puiser leurs inspirations les plus sublimes, où des esprits sans culture ont souvent recueilli des connaissances plus élevées, plus étendues que celles des docteurs.

4. L'Eucharistie est un principe, une source de vie pour le cœur. En quoi consiste la vie du cœur ? Dans l'amour, dans la joie, le bonheur, la paix surtout. Eh bien ! l'Eucharistie est nommée le sacrement de la paix, *sacramentum pacis*, le sacrement de l'amour. Elle est la source des joies les plus pures, les plus vraies, les plus suaves qu'il soit possible de goûter sur la terre. Elle est la douceur des douceurs, le pain du ciel qui renferme toute suavité, *panem de caelo omnia delectamentum in se habentem*.

Y a-t-il dans la vie individuelle, familiale, paroissiale, un bonheur plus grand, une joie

¹ In Epist. ad Paulum.

plus douce, plus suave que celle que procure une première communion? La joie de ce jour accompagne et embaume la vie tout entière, et au lit de mort le prêtre n'a souvent qu'à prononcer ce mot de « première communion » pour que s'évanouissent les mauvais rêves des jours coupables et que rayonne encore quelque chose de la joie exquise, de la consolation divine de cette journée bénie.

La joie que procure l'Eucharistie est si forte qu'elle console même au milieu des plus grandes douleurs : « J'ai vu des visages de mourants s'éclairer de la lumière de l'espérance en recevant l'hostie sainte ;... j'ai vu ta mère au milieu des convulsions de la douleur soudainement apaisée par la communion, » écrivait à son fils un académicien illustre, Ernest Legouvé.

5. L'Eucharistie est pour nous une *source de vie éternelle*. Dans tout ce qui regarde ce sacrement, on ne nous parle que d'éternité. Jésus-Christ en promettant cette divine nourriture disait : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la *vie éternelle*, » et le prêtre en la donnant prononce ces paroles : « Que le corps de Jésus-Christ garde votre âme *pour la vie éternelle* ! »

Ce n'est pas seulement pour l'âme que l'Eucharistie est un principe, une source, un gage de vie éternelle ; c'est aussi pour le corps. Par l'Eucharistie le corps ressuscité de Jésus-Christ nous donne la preuve de la possibilité de la résurrection de notre corps, et il met dans notre corps mortel un gage certain, un germe fécond de notre résurrection. Comme dit excellemment Tertullien, il est impossible, si notre corps était destiné à une destruction sans fin, que le Christ lui accorde l'honneur si grand de l'unir à son corps ressuscité et immortel. La chair de Jésus-Christ qui nous est donnée dans la communion est donc un sel divin qui garde la nôtre, une semence d'immortalité jetée dans notre sein, semence qui va se développer et que nous recueillerons un jour dans la gloire.

II. — Vie sociale

La sainte Eucharistie est un *principe, une source de vie sociale*. La vie de la société consiste dans l'union des citoyens entre eux, dans la pratique de la charité fraternelle, dans la prospérité du commerce et de l'industrie, toutes choses que l'Eucharistie favorise admirablement. « Un des bienfaits sociaux de l'Eucharistie, écrivait Léon XIII, réside dans ce fait qu'elle augmente la charité, engendre une vraie égalité sociale, favorise le commerce et l'industrie. »

1. L'Eucharistie favorise l'union des citoyens, la pratique de la charité fraternelle *en la symbolisant, en l'imposant, en la procurant*.

a) Elle la *symbolise* par les éléments qui la constituent. Pourquoi le Christ s'est-il rendu

présent dans l'Eucharistie sous les apparences du pain et du vin? C'est d'abord pour ne pas nous effrayer par l'éclat de sa divinité, pour que nous n'ayons aucune répugnance à nous nourrir de sa chair et de son sang sacrés, que nous n'aurions jamais pu consentir à prendre à l'état naturel. C'est encore pour s'anéantir tellement sous des apparences étrangères qu'il paraît comme mort et pour offrir ainsi à Dieu son Père un sacrifice vrai et complet. Mais c'est aussi pour symboliser, pour indiquer l'union des citoyens entre eux.

L'apôtre S. Paul le dit : « Parce qu'il n'y a qu'un seul pain sacré, de beaucoup que nous sommes nous ne devons former qu'un seul corps, nous tous qui participons à ce pain unique. » Les Pères de l'Eglise, ces hommes grands par leurs vertus et par leur science, le disent : « De même que le pain sous les apparences duquel est caché notre Dieu est formé de beaucoup de grains de froment mêlés ensemble qui ne font qu'une seule pâte, et que le vin est formé par beaucoup de grains de raisins pressés et mêlés ensemble, sans qu'il soit possible de distinguer dans le tout le grain particulier, de même nous devons disparaître dans l'unité d'un même corps pour être consommés dans cette unité, *consummati in unum*, » ce que réalisaient admirablement les premiers chrétiens eux-mêmes au sujet desquels les païens ravis d'admiration s'écriaient : « Mais voyez donc comme ils s'aiment ! »

b) L'Eucharistie *impose* l'union des citoyens. Lorsque la foule pieuse se rassemble pour le sacrifice, le Christ veille à la porte du temple et dit à ceux qui entrent : « Si, lorsque vous venez présenter votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère et puis vous viendrez présenter votre offrande. » « Etes-vous, dit S. Jean Chrysostome, de ces gens cruels, impitoyables, toujours irrités contre le prochain? N'approchez pas ; l'Eucharistie n'est pas pour vous. *Nemo inhumanus accedat, nemo crudelis et immisericors.* »

c) L'Eucharistie enfin *procure* l'union des citoyens entre eux, la pratique de la charité fraternelle, de cette solidarité dont on parle tant aujourd'hui et qu'on pratique si peu. L'Eucharistie est charité : *Deus charitas est*. Et de même qu'il est impossible de s'approcher d'un foyer ardent sans s'y réchauffer, de même il est impossible de s'approcher de l'Eucharistie sans y puiser la charité. C'est pourquoi S. Vincent de Paul, ce héros de la charité, disait à ses filles : « Si vous voulez être charitables, mangez la charité, » c'est-à-dire allez à l'Eucharistie, communiez. Communier à Dieu c'est apprendre à communier avec nos frères, à leur donner ce que nous avons et à nous donner nous-mêmes. « Au

contact de l'amour du Christ qui lui communique sa propre extension, le cœur de l'homme se dilate, son âme s'ouvre dans toute sa largeur, et appelant à elle tout ce qui a besoin de recevoir pour soulager le besoin qu'elle éprouve de donner, elle dit : Qui a faim ? Me voici. Qui a soif ? Me voici. Qui est nu ? Me voici. Ah ! mon cœur s'est agrandi ; il s'est dilaté dans un moment d'amour de Dieu : *Dilatatum est cor meum* !... Venez, pauvres, venez, souffrants, venez, petits ; venez, vous qui êtes déshérités de tous les biens. Mon Dieu s'est posé sur mon cœur et mon cœur sent en ce moment la pression de son amour : *Charitas Christi urget nos* ! Comme lui, il a besoin de se répandre, de se communiquer, de se donner¹...

Bannir l'Eucharistie, c'est bannir la charité. Sans l'Eucharistie, l'existence de l'Eglise depuis dix-neuf cents ans, son rôle dans l'humanité, dans les mœurs, dans les œuvres, dans les sciences et dans les arts est inexplicable.

Sans elle, les Petites Sœurs des Pauvres et les Sœurs de Charité sont des énigmes.

Sans l'intervention de ce facteur divin, la magnifique et inépuisable efflorescence chrétienne de tant de dévouements que rien ne rebute, que rien d'humain n'encourage, apparaît comme un effet sans cause.

Aussi ceux qui ont juré la ruine du catholicisme ont-ils compris que c'est au tabernacle qu'il faut frapper. Tout tabernacle qui se ferme, toute manifestation eucharistique qu'on interdit, toute vocation sacerdotale qu'on étouffe dans son germe ou qu'on détourne de son cours, toute communion qu'on empêche, toute messe qu'on supprime est une source de vie catholique qu'on tarit, un rayonnement divin qu'on éteint. C'est Jésus-Christ se faisant plus rare dans le monde, c'est la Voie, la Vérité et la Vie qui s'effacent.

2. L'Eucharistie favorise d'une manière admirable le commerce et l'industrie.

Avez-vous quelquefois réfléchi, mes frères, au nombre considérable d'ouvriers et d'ouvrières à qui l'Eucharistie procure, indirectement sans doute, mais très réellement, le pain de chaque jour ?

La *Réforme économique*, qui est une revue des plus sérieuses et qui est rédigée en dehors de toute idée politique ou religieuse, publiait naguère à ce sujet un article très documenté et très probant. Permettez-moi de vous le résumer brièvement. Ce faisant, je répondrai aux vœux ardents d'un de nos plus illustres prélats qui dernièrement recommandait vivement à ses prêtres de ne jamais perdre une occasion de faire remarquer au peuple les bienfaits que la Religion procure dans l'ordre matériel.

La construction et la restauration des églises, qui sont les palais de l'Eucharistie, occupaient jusqu'ici en France, dit l'article en question,

30 à 40.000 ouvriers carriers, maçons, charpentiers, couvreurs, plâtriers et autres. Les 33 facteurs d'orgues et les fabricants ou fournisseurs de matières premières vivant de ces manufactures employaient près de 4.000 ouvriers. Le personnel nécessaire au fonctionnement de toutes les églises paroissiales de France, chantres, employés, artistes musiciens, organistes, est évalué, d'après une statistique récente, à 168.500 personnes. Ajoutez à cela des milliers et des milliers d'ouvriers en orfèvrerie, en bronze, en sculpture sur pierre et sur bois, en peinture, en dentelles, en vitraux peints, en imprimerie de piété, et vous aurez une idée de la façon étonnante et merveilleuse dont l'Eucharistie favorise le commerce et l'industrie.

Est-ce que toutes les fêtes, toutes les processions, tous les pèlerinages, toutes les solennités de Premières Communions, tous les congrès institués pour honorer l'Eucharistie, par les ornements, les toilettes, les parures, les déplacements, les réceptions qu'ils réclament ne donnent pas eux aussi un merveilleux essor au commerce et à l'industrie ?

« Chose admirable, pouvons-nous dire avec Montesquieu, la Religion, » l'Eucharistie, « qui semble n'avoir d'objet que la prospérité de l'autre vie fait encore la prospérité de celle-ci. »

Ah ! qu'ils sont donc mal inspirés ceux qui font la guerre à la Religion, à l'Eucharistie, et quels retentissements douloureux aurait pour la prospérité du pays cette guerre néfaste si elle devait se continuer, se consommer !

Ah ! si l'Eucharistie disparaissait de nos églises, si dans un avenir plus ou moins éloigné elle en était réduite, — comme il y a un siècle, — à se retirer, à se cacher dans les granges ou les forêts, quel vide immense elle laisserait dans notre pays ! Si seulement elle disparaissait de votre paroisse, de votre église, vous seriez effrayés de votre solitude !

On ne connaît véritablement le prix d'une chose que quand on en est privé, dit-on souvent, et c'est très vrai. N'est-ce pas, en effet, quand elle est privée de son enfant par la mort impitoyable que la mère comprend la place immense que cet enfant occupait dans sa vie et combien il lui manque ? C'est également si vous étiez privés de votre église et de l'hôte divin qui l'habite, si vous n'aviez plus de messe les dimanches et jours de fête, si la Toussaint, Noël, Pâques, la Fête-Dieu ressemblaient à tous les autres jours, si les cloches rouillées ne sonnaient plus les baptêmes, les premières communions, les mariages religieux de vos enfants, les glas funèbres de vos défunts, si vous n'aviez plus de viatique pour vos malades et pour vous-mêmes, plus de messes offertes pour le repos de l'âme de vos chers défunts, que vous comprendriez quelle place immense l'Eucharistie occupait au milieu de vous et combien elle vous manque !

¹ P. Félix.

« Laissez une paroisse dix ans sans prêtre, » et par conséquent sans Eucharistie, « et l'on y adorera les bêtes, » disait le B. Curé d'Ars.

O mon Dieu, ne nous abandonnez pas à cause de nos péchés, mais restez avec nous, car il ferait bien sombre sur notre pauvre France si vous n'étiez plus là ! *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit !* O mon Dieu, restez avec nous, car nos pères nous ont parlé en pleurant des tristes jours où l'on ne vous adorait qu'à la dérobée dans les granges ou au fond des forêts ! O mon Dieu, restez avec nous, car s'il y en a beaucoup en France, dans notre paroisse, qui vous renient, qui désertent votre église, nous du moins nous allons former autour de votre autel une garde d'honneur !

Oui, mes frères, voilà la conclusion qui s'impose : nous devons redoubler de reconnaissance, de fidélité et d'amour envers la Sainte Eucharistie.

Jésus-Christ a institué l'Eucharistie pour s'offrir en sacrifice à la messe. Promettons, jurons à N.-S. ; nous tous ici présents, d'assister à la messe les dimanches et les fêtes sans jamais y manquer.

Jésus-Christ a institué l'Eucharistie pour se donner à nous dans la sainte communion. Promettois, jurons à N.-S. de communier au temps pascal.

Et si déjà nous faisons cela, promettons-lui de le faire à l'avenir avec plus de foi, avec plus d'attention, plus de dévotion que par le passé. Promettons-lui de communier plus souvent qu'au temps pascal, d'assister à la messe plus souvent que le dimanche, afin de réparer tant d'abstentions criminelles qui blessent son cœur et suscitent sa colère.

L'assistance à la messe est une dette que tous les catholiques doivent payer à Dieu chaque semaine. Calculez, si vous le pouvez, le nombre de ceux qui y manquent, et vous aurez une statistique effrayante. Combien de catholiques en France ne vont jamais à la messe ? Des millions ! Combien y manquent souvent par négligence, par légèreté, pour des motifs insuffisants ? Des millions !

La France doit donc à Dieu des millions d'assistances à la messe. Dévotions-nous donc pour le salut de la patrie. Faisons pour la France au point de vue religieux ce que nos pères ont fait au point de vue patriotique.

Après la malheureuse guerre de 1870, la France vaincue dut payer à l'Allemagne cinq milliards pour obtenir la libération de son territoire. Nos vainqueurs croyaient que nous ne pourrions trouver cette somme qu'après un temps très long ; mais ils avaient compté sans le patriotisme de nos pères. En quelques mois les cinq milliards furent recueillis et le territoire délivré des ennemis stupéfaits.

Payons, nous aussi, à la justice de Dieu la dette formidable que la France a contractée envers elle, et pour cela assistons à la messe par dévotion pour ceux qui manquent au devoir d'y assister.

La messe n'est pas la prière d'un homme, c'est la prière d'un Dieu. En nous y associant, nous participerons à la toute-puissance de Dieu même, nous travaillerons à apaiser sa colère, à détourner les maux qui nous menacent ou du moins à abrégier la durée de l'épreuve. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XIX

Quinquagésime

LA PASSION¹

Mes frères,

L'Eglise veut qu'au début du Carême notre esprit soit occupé par la pensée des souffrances de notre divin Maître. C'est avec raison. Car le souvenir de la passion et de la mort de N.-S. Jésus-Christ semble planer sur tout ce temps liturgique et en inspirer toutes les prières et les cérémonies.

D'autre part, pendant cette sainte Quarantaine, l'Eglise nous invite à la pénitence, et rien ne saurait nous y porter comme la méditation de la vie douloureuse de Jésus, de ses souffrances endurées pour l'expiation de nos péchés.

C'est ce qui vous explique pourquoi cette bonne Mère a voulu, dans sa maternelle prévenance, nous faire lire l'évangile que vous venez d'entendre. Nous y voyons Notre-Seigneur montant à Jérusalem. Ses apôtres l'accompagnent et marchent à ses côtés. Jésus leur fait part, sans tristesse, sans murmure, de la cruelle mort qu'il va subir après avoir été conquis, flagellé, couvert de crachats et d'opprobres.

Il nous serait difficile, mes bien chers frères, de ne pas reconnaître que le désir de l'Eglise est qu'en ce jour nous nous occupions des souffrances de Jésus, que nous pensions à sa Passion et que nous la méditions. Supposons donc que nous sommes au nombre des compagnons du divin Maître ; interrogeons-le et demandons-lui ce qu'il a souffert et pourquoi il a souffert. Répondre à ces deux interrogations sera tout l'objet de cette instruction.

. I

Ce qu'il a souffert, ce bon Jésus, Dieu seul pourrait le dire exactement. « La vie du Christ tout entière, dit l'auteur de *l'Imitation*, fut une croix et un martyre. Car Notre-Seigneur ne passa pas une heure de sa vie sans douleur et sans souffrance². » N'attendez donc pas de

¹ En modifiant l'exorde, cette instruction peut très bien servir pour le Vendredi Saint.

² De *Imit. Christi*, lib. II, c. 12.

moi, mes frères, le récit complet de ce qu'a enduré le Christ dans sa vie mortelle; un gros livre n'y suffirait pas. Je ne veux vous donner qu'un abrégé de la Passion de notre bon Maître; abrégé qui a pour but de raviver dans votre mémoire le souvenir de ce que vous avez appris sur les bancs du catéchisme et de renouveler les émotions que vous avez plus d'une fois ressenties à la contemplation de Jésus crucifié. Et pour mettre un peu d'ordre dans nos pensées, nous envisagerons Jésus souffrant dans son corps, puis dans son âme.

Bien que notre bon Maître ait souffert depuis l'instant de sa naissance, bien que sa Passion ait commencé, on peut le dire, avec son existence terrestre, prenons-le au moment où ses ennemis s'emparent de lui.

1. Jésus sortait à peine de son agonie, le corps brisé à ce point que les gouttes de sang ruisselaient à terre comme les gouttes de sueur, quand arrive la foule des soldats qui se rue brutalement sur lui. On l'enchaîne; avec des cordes et des liens on attache et on immobilise ces mains divines qui ne s'étaient jamais levées que pour bénir; et on traîne notre Sauveur dans cet accoutrement, comme un vil malfaiteur, jusqu'au tribunal de Caïphe. En route, on le pousse, on le bouscule; et la tradition nous dit qu'en traversant le Cédron il fit une première chute; elle montre même au pieux pèlerin l'empreinte du genou meurtri du Sauveur, gravée sur un rocher de ce torrent peu profond et généralement à sec.

Chez le grand-prêtre, nouvelles souffrances corporelles: c'est un méchant valet qui se permet d'appliquer un violent soufflet sur cette face auguste. Puis quelle nuit de tortures! Jésus devient le jouet de ses ennemis, frappé par des soldats ivres et des serviteurs qui s'amusaient de lui...

Le matin, c'est le départ chez Pilate; où sont réservées à Jésus les cruels tourments de la flagellation. Des bourreaux armés de fouets, de verges, de nerfs de bœuf et d'instruments variés s'approchent de Notre-Seigneur, le dépouillent de ses vêtements; l'attachent à la colonne dressée pour cet usage à l'un des angles de la cour et, sous les yeux du peuple féroce, le criblent de coups. Ils frappent de toutes leurs forces le corps adouable de notre bon Sauveur. Ils le couvrent de sang, de blessures, de plaies béantes. La chair du divin Agneau volé en lambeaux, son sang ruisselle à terre. Aucune partie de son corps n'est épargnée. De la tête aux pieds, ce n'est qu'affrèuses déchirures: « *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas, vulnus, et livor, et plaga tumens.* » (Is., I, 6). « La flagellation est telle chez les Juifs, écrivait Ulpien, que les condamnés qui la subissent ou bien meurent de suite, ou bien sont estropiés et mutilés pour le reste de leur vie. » Croyez bien, mes frères,

que ce terrible supplice ne fut point adouci pour Jésus.

La flagellation terminée, la douce victime revêt sa robe; c'était pour subir un nouveau supplice. « Les soldats du procureur, dit l'Evangile, emmenèrent Jésus dans le prétoire et réunirent autour de lui la cohorte toute entière. » Voilà donc autour du Sauveur plusieurs centaines de soldats désireux d'exercer leur cruauté sur un homme qu'on disait être le roi des Juifs. « Ils le dépouillèrent, continue l'Evangile, et l'enveloppèrent d'un manteau écarlate. Puis tressant une couronne avec des épines, ils la placèrent sur sa tête et mirent un roseau dans sa main droite. Fléchissant ensuite le genou devant lui, ils lui adressaient cette salutation ironique: « Salut, roi des Juifs! » Ils crachaient sur lui, prenaient le roseau, l'en frappaient sur la tête et lui donnaient des soufflets. » (Matt., xxvii, 27-30).

Voilà la scène telle que l'Evangile l'a décrite! Quelle expiation pour toutes les complaisances criminelles que l'homme se permet dans son corps! Quelle sanglante rançon pour tant de satisfactions accordées à la sensualité sous toutes ses formes!

Et ce qui aggravait encore ce supplice pour Jésus, c'était l'extrême sensibilité de sa chair virginale et l'état d'épuisement où l'avaient réduit son agonie et les mauvais traitements endurés depuis son arrestation.

Et cependant Notre-Seigneur n'était pas au terme de ses souffrances corporelles. Voici la longue et douloureuse montée du Calvaire. Il aurait un cœur plus dur que le rocher celui qui, suivant Jésus du palais de Pilate au Golgotha, ne serait pas ému jusqu'aux larmes! Je vois une très lourde croix placée sur les épaules déchirées et meurtries de notre bon Maître; je vois ses chutes nombreuses qui rouvrent ses plaies et font couler les dernières gouttes de son sang; je vois les bourreaux ravivant ses blessures en lui arrachant sa tunique collée à sa chair; je les vois étendant la victime sainte sur le bois du sacrifice et enfonçant, à coups de marteau, de gros clous dans ses pieds et dans ses mains. Regardez maintenant Jésus suspendu à la croix. Pendant plusieurs heures il reste dans cet état de torture; dévoré par la soif et la fièvre qu'occasionnent ses souffrances. Ses oreilles n'entendent qu'insultes et outrages, ses yeux n'ont devant eux que la haine de ses ennemis et les péchés du monde.

Encore une fois, ô Dieu! quelle expiation!...

2. Songez, mes frères, qu'à ce martyre extérieur il faut encore ajouter les souffrances sans égales que Jésus endura dans son âme. « *Tristis est anima mea usque ad mortem*, mon âme est triste jusqu'à la mort, » disait-il au jardin des Oliviers. (Matt., xxvi, 38). Notre divin Sauveur est frappé principalement dans son honneur et dans ses affections.

De quelles humiliations il est abreuvé ! On le traîne devant quatre tribunaux. On l'accuse comme blasphémateur, comme séditeux, comme faux prophète ; on le traite de fou, d'insensé, de gourmand et d'ivrogne, « *homo vorax et potator vini*. » (Matt., xi, 19). On se moque de lui, sur ses épaules on jette des habits de dérision ; on le met au-dessous d'un voleur, d'un brigand, d'un Barabbas ; on l'expose sans vêtement aux regards de la populace et des bourreaux. Lui, le Roi du ciel et de la terre, la sainteté même, devient ainsi le jouet d'êtres dégradés, de vils mercenaires ! Quel contraste et quelle humiliation pour notre bon et divin Maître !

Mais pénétrons dans son cœur sacré, nous y découvrirons encore un océan d'amertume. Jésus souffre dans ses affections. — Grâce à sa science infinie, il connaît l'avenir comme le présent. Il voit pendant sa Passion cette multitude d'âmes qui ne profiteront pas de sa rédemption et se perdront pour l'éternité. Pourtant ces âmes lui sont infiniment chères et c'est pour elles qu'il verse son sang et va mourir. Telle est la première douleur qui tourmente son cœur si aimant. — D'un autre côté, Jésus est abandonné et trahi par ceux qui devraient être auprès de lui. La trahison de Judas, le reniement de S. Pierre, la fuite des apôtres et des disciples, l'abandon et l'ingratitude de tous ceux qu'il a guéris de quelque infirmité, qu'il a nourris au désert ou qu'il a comblés de bienfaits, sont autant d'épines qui lui percent le cœur. — Quelle douleur enfin pour le cœur de Jésus que la présence de Marie, sa divine mère, abîmée, brisée au pied de la Croix !

O Jésus, combien vous avez souffert dans votre honneur et dans vos affections, vous qui aviez un cœur si tendre, si aimant !... Comme vous avez expié les péchés que l'homme commet en faisant mauvais usage du cœur que vous lui avez donné pour vous aimer !

Je ne puis, mes frères, étendre davantage ce récit de la Passion. La religieuse attention avec laquelle vous m'avez écouté prouve que j'ai trouvé le chemin de vos cœurs. Je n'en suis point surpris, connaissant votre amour pour Jésus souffrant. Prêtez-moi encore un instant cette même attention, afin que je vous explique brièvement *pourquoi* Notre-Seigneur voulut endurer ses souffrances.

II

1. Prenez votre crucifix dans vos mains, mes frères, et dans un pieux et affectueux entretien demandez à Jésus pourquoi il a tant souffert et fut cloué à ce bois ignominieux ? A chacun de vous il répondra : « Mon enfant, c'est *parce que je t'aime*. » Son amour pour nous est en effet l'un des principaux motifs qui ont poussé ce bon Sauveur à subir les tortures de la Passion et la mort sur la croix.

« *Dilexit me*, dit l'apôtre, *et tradidit semetipsum pro me* : il m'a aimé, c'est pourquoi il s'est livré pour moi. » (Gal., ii, 20).

L'homme pécheur était devenu par le péché esclave du démon. Il avait perdu ses droits au ciel et ne pouvait attendre que les éternels châtiments de l'enfer. Jésus eut pitié de lui et résolut de le sauver par son sacrifice. Dans sa Passion il fournit une satisfaction infinie à son Père offensé, il répare nos torts, nous arrache au démon et reconquiert nos droits au bonheur du paradis.

Dieu, qui nous aime d'un amour sans limite malgré nos révoltes, accepte cette victime d'expiation. Par affection pour sa créature ingrate, il livre à la mort son Fils unique, objet de ses éternelles complaisances. « *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*. » (Jean, iii, 16). Que diriez-vous si un monarque, un prince de ce monde, pour délivrer un malfaiteur justement condamné à la peine capitale, lui substituait son propre fils innocent, l'héritier de sa couronne ? Vous vous écrieriez : « Quel dévouement, quelle générosité, quelle bonté, quel excès d'amour ! » Certes, parmi les hommes cet exemple ne se réalisera jamais et restera à l'état de rêve. Ce n'est pourtant que la faible image de ce que Dieu a fait pour nous !... Voulant nous arracher à la mort, nous pécheurs, il châtie les crimes du monde dans la personne de son Fils ; sur lui il déchargea toute sa colère afin d'exercer librement sa miséricorde envers nous. Pouvait-il nous donner une plus grande marque d'affection ?

O amour divin, c'est vous qui avez, pour ainsi dire, fait oublier à Dieu que Jésus-Christ était son Fils bien-aimé, pour ne considérer que le salut de l'homme ! C'est vous qui l'avez amené à échanger l'objet de ses tendresses contre de chétives et coupables créatures, de vils criminels comme nous !

2. En mourant sur la croix, Jésus voulut en second lieu *satisfaire la justice divine*. Dieu sans doute pouvait nous admettre au pardon sans qu'il y eût de victime. Il était libre, absolument parlant, de laisser dans l'oubli la faute de nos premiers parents et de se contenter d'un simple acte de repentir pour nos propres péchés. Mais il eût fallu que la miséricorde fît taire tous les autres attributs divins. Où donc alors eût été la place de la justice ? Nous savons bien que si le bon Dieu est infini dans sa miséricorde, il l'est aussi dans sa justice. Celle-ci ne cède point ses droits : elle avait été violée, elle réclamait une réparation. Elle l'obtint dans la Passion de Notre-Seigneur.

Voyez Jésus attaché à la croix, mourant sur cet autel du sacrifice ; voyez ses plaies, son sang répandu jusqu'à la dernière goutte. Il est l'Innocence, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, l'Infini. Son Père a voulu son immo-

lation tout entière ; la justice l'a exigée, et elle ne fut pleinement satisfaite qu'après avoir tiré complète vengeance et intégrale réparation de Celui qui portait les crimes du monde.

C'est bien au pied de la croix qu'apparaît la justice divine dans toute sa rigueur. Pour expier la malice infinie de nos fautes et de nos révoltes, vous avez voulu, ô mon Dieu, une victime d'un prix infini et vous ne l'avez point épargnée avant d'avoir reçu parfaite satisfaction ! Ainsi le péché ne reste point impuni et la réparation égale l'injure.

3. Enfin Jésus a souffert et est mort sur la croix *pour nous instruire*, nous donner une leçon et nous fournir un modèle. Aussi sublimes que touchants sont les enseignements de la Passion.

Le bon Maître pouvait-il mieux nous faire comprendre la malice du péché, la gravité de nos désobéissances à la loi divine ? Une seule, et la moindre, de ses douleurs avait une valeur infinie, nous le savons. Néanmoins il accepte toutes les humiliations des tribunaux, tous les tourments du chemin de la croix, pour nous montrer jusqu'où va la malice du péché, pour nous faire sentir que celui-ci est le plus grand de tous les maux, le mal unique à redouter, et que l'homme est gravement coupable quand il le commet. Je dis même que Jésus en souffrant de toutes manières, dans tous ses sens et toutes ses facultés, semble avoir voulu expier, une à une, nos différentes espèces de fautes. Du haut de la croix où il meurt, ce divin Maître nous crie : « Regardez ma tête couronnée d'épines, couverte de sang et de blessures : voudrez-vous encore vous rendre coupables d'orgueil ou de désirs perfides ? Voyez mes pieds et mes mains cloués sur ce bois, ma langue desséchée par la soif, mes oreilles saturées de paroles indignes, de blasphèmes et d'injures : voudrez-vous encore vous servir de ces sens pour offenser votre Dieu, violer ma loi sainte ? Contemplez mon corps déchiré et meurtri, et dites si vous ne redouterez pas de livrer votre corps purifié au prix de tant de souffrances, à la volupté ? Oseriez-vous souiller votre cœur quand vous voyez le mien broyé par la douleur et percé d'une lance par amour pour vous ? » Oh ! comme on comprend, au pied de la croix, l'horreur du péché, sa gravité et la haine qu'il mérite ! Comme il serait facile de vaincre toute tentation en jetant les regards sur son crucifix !

Ajouterai-je que Jésus a voulu nous montrer le chemin du ciel ? « Prenez, nous dit-il, prenez votre croix vous aussi, mes disciples, et venez à ma suite. Marchez, non dans la voie du plaisir, mais dans la voie de l'expiation, de la mortification, de la souffrance : celle-ci conduit au bonheur éternel. » Ni les peines de la vie, ni les douleurs ne sauraient désormais nous effrayer ou nous faire reculer,

quand on a pour guide le Fils de Dieu chargé de sa croix.

**

Au début de ce Carême, recueillons, mes frères, ces précieux enseignements. Faisons-les fructifier en les pratiquant ; ce sera la meilleure manière d'honorer la Passion de Notre-Seigneur et de tirer profit de ses mérites infinis.

Qui que vous soyez, ne dites donc plus : « Les souffrances durent trop longtemps. » Jésus a subi le martyre toute sa vie. — Ne dites plus : « Les souffrances sont trop dures et trop pénibles. » Celles de Jésus furent infiniment plus douloureuses que les vôtres. — Ne dites plus : « Je n'ai pas la force de les accepter, ni de les offrir à Dieu. » Jésus vous en a donné l'exemple. Courage ! Après avoir porté et sanctifié notre croix à la suite de notre divin Maître, nous partagerons sa gloire et nous goûterons avec lui la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

DISPOSITIONS NÉCESSAIRES POUR PROFITER DES PRÉDICATIONS DU CARÊME

Mes frères,

Entre les travaux auxquels se livrent mes paroissiens à cette époque de l'année, et ceux auxquels je dois me dévouer pendant le Carême, je remarque une frappante analogie.

Que faites-vous déjà et qu'allez-vous faire pendant plusieurs semaines ? Vous allez cultiver vos terres, semer vos champs et préparer dès aujourd'hui la récolte que vous recueillerez plus tard. Et moi, que ferai-je pendant ce Carême ? Comme vous, je sèmerai mon champ. Mon champ à moi, celui que je dois cultiver, ce sont vos âmes ; ma semence, c'est la parole de Dieu.

Demain, après-demain, le laboureur se promènera à travers ses sillons ; il aura la main pleine de semence ; il la répandra à droite, à gauche ; il la jettera dans toutes les directions ; il la versera avec profusion, et chaque fois que sa main est épuisée, il la remplit de nouveau, pour l'épuiser encore.

Ainsi fera le pasteur, au temps du Carême. Il prendra sa semence, qui est la parole de Dieu ; il la jettera dans les âmes attentives, comme dans un sillon ouvert ; il sèmera chaque jour les enseignements, les conseils, les exhortations ; il répandra à pleines lèvres, avec prodigalité, les semences du bien et de la vertu, les semences de l'éternité.

Je vous ai indiqué, en ces quelques mots, la ressemblance qui existe entre mon travail et le vôtre. Au temps où nous sommes, vous et moi, nous sommes des semeurs. Qu'advient-il de nos semences ? Quel sort leur est ré-

servé? Porteront-elles des fruits? Tout cela, pour vous comme pour moi, dépend de certaines conditions. La récolte dépend, en grande partie, de la préparation, de l'état de la terre; elle dépend du milieu dans lequel tombe la semence: voilà pour vous. Pour moi, le succès dépend de la disposition de vos cœurs, de l'attention et de la docilité de vos esprits.

Ce sont ces dispositions que je viens vous recommander, parce qu'elles vous sont indispensables pour tirer profit des instructions et des lectures du Carême.

Pour qu'une semence germe et porte des fruits, il faut qu'elle ne soit pas avariée, mais qu'elle soit de bonne qualité. Or, la parole de Dieu est toujours bonne: elle ne dit que ce qui est bien, que ce qui est juste, que ce qui est vrai; et si elle demeure improductive, ce ne sera pas de sa faute.

1. Elle ne sera féconde d'abord, que si elle est écoutée avec une attention soutenue. Et l'attention que je vous demande, ce n'est pas seulement l'attention du dehors, l'attention des oreilles, mais c'est surtout l'attention du dedans, l'attention de l'esprit et du cœur, pour la saisir, la comprendre, la goûter. Car si elle reste dans l'oreille, sans pénétrer dans la partie secrète de l'âme, là où les bonnes pensées s'éveillent, où se prennent les résolutions, elle court grand risque de n'être qu'un vain bruit.

Quand il a semé, l'agriculteur passe la herse aux dents de fer sur son champ; pour introduire le grain dans les profondeurs du sol; car il sait bien que si la semence restait à la surface du sillon, elle serait emportée par le vent, mangée par les oiseaux ou se desséchait sur place.

Voulez-vous, chrétiens, que cette semence spirituelle qui est la parole de Dieu, fructifie en vous? Ne la laissez pas flotter à la surface de vos âmes; mais faites-la pénétrer jusqu'à dans les régions les plus intimes de votre être. Et ensuite, appliquez-y votre esprit; méditez-la dans le silence; recueillez les leçons qu'elle vous donne, les inspirations qu'elle vous suggère; réfléchissez longuement à ce que vous avez entendu, à ce qui vous a frappés. C'est l'absence de réflexion, de ce travail intérieur de l'âme par lequel elle s'assimile la vérité, qui stérilise la parole sainte. Pourquoi cette parole si souvent entendue ne produit-elle pas plus d'effets? La grande raison, c'est qu'on ne la médite pas; c'est qu'on ne lui donne pas une minute de réflexion, c'est qu'elle reste à la porte du cœur, sans y entrer.

2. Une autre condition pour assurer l'efficacité de la parole divine, c'est la docilité.

Par docilité, j'entends l'application pratique et généreuse de la parole sacrée aux différents besoins de l'âme. La parole qu'on ne s'applique pas est une parole inutile. La parole qui passe par-dessus nos têtes ou qui tombe à terre,

manque son but. Vous écoutez; ce n'est pas assez, dit S. Jacques: il faut pratiquer. Ah! c'est ici que la docilité fait défaut.

On prend avidement sa part des choses flatteuses qui peuvent être dites; mais quand il s'agit de s'appliquer une vérité austère, on fait la sourde oreille. Si de la chaire descend quelque reproche, n'est-il pas vrai qu'on le renvoie à d'autres? Si la parole sainte révèle des devoirs à accomplir, des habitudes mauvaises à réformer, des exercices de piété à suivre, est-il rare qu'on se dise: «Ceci ne me regarde point; c'est pour tel et tel!» — «Ils écoutent bien, disait autrefois au Seigneur un prophète en se plaignant; ils écoutent bien, mais ils n'en font pas davantage.»

Il est donc vrai, manifestement vrai qu'on laisse trop souvent glisser la parole de Dieu sur son âme, sans aucun profit personnel. On sent qu'elle dit la vérité et qu'il faudrait y conformer ses actes; mais on préfère appliquer aux autres les leçons qu'elle donne; on refuse sa part des enseignements qu'elle distribue à tous indistinctement.

Cette stérilité de la prédication est bien faite pour attrister le pasteur. Néanmoins, il répand autour de lui les semences de la vérité; il obéit à cette parole de l'Écriture: «Versez la semence le matin, versez la semence le soir.» Une pensée l'encourage à continuer sans relâche son travail de semeur: c'est la pensée qu'un jour, ne serait-ce que dans la vieillesse, ne serait-ce qu'à l'heure de la mort, cette semence, fécondée par la prière d'une épouse, d'une mère, d'une sœur, d'un enfant, portera ses fruits.

Vous ne voudrez pas, mes frères, rendre impuissante, inutile la parole qui tombera de cette chaire pendant le Carême. Vous l'écoutez avec foi, avec respect, avec attention, avec docilité. Ainsi soit-il!

PANÉGYRIQUE DE SAINT SÉBASTIEN

(20 janvier)

LE COURAGE DE L'APÔTRE ET DU MARTYR

Mes frères,

Parmi les vertus qui honorent l'humanité, il en est une que l'on place au premier rang: c'est le courage.

Le courage est une noble énergie de l'âme qui brave le danger, qui lutte contre les obstacles, et, à force de constance, surmonte les plus rudes difficultés. Un caractère sans courage languit dans la mollesse, demeure impuissant à la pratique du bien, et finit le plus souvent dans les défaillances d'une insigne lâcheté. Mais quand un homme est animé de cette flamme de généreuse vaillance que rien ne peut refroidir, il monte, dans les actes de la vie commune, jusqu'aux exploits qui font les héros; et dans la vie religieuse, il

atteint les degrés sublimes de la sainteté, où parviennent les apôtres et les martyrs.

S. Sébastien, votre patron, fut un de ces vaillants qui agirent toujours avec une intrépidité inlassable. Cet homme, vous ne l'avez pas connu ; il vécut dans un temps très éloigné de vous, il y a plus de seize siècles ; il parlait une langue qui vous est étrangère. Mais il fut un courageux, poussé par une indomptable bravoure à tout sacrifier pour la gloire de Dieu et pour le salut de ses frères. Cela suffit. Sa mémoire, toujours pure, toujours éclatante d'une auréole de sainte valeur, resplendit encore, après tant de siècles écoulés, sur l'horizon de l'univers catholique.

Puisque vous célébrez aujourd'hui, avec une confiante allégresse, la fête de ce fidèle serviteur de Dieu, étudions, mes frères, les grandes leçons qu'il nous donne dans sa vie et dans sa mort. Dans sa vie il montra *le courage d'un apôtre* ; dans sa mort il montra *le courage d'un martyr*.

Au milieu des temps agités que nous traversons, où tant de faiblesses et de lâchetés attristent vos regards, ce vous sera une douce consolation et un puissant réconfort de contempler le spectacle d'admirable courage que nous présente votre glorieux patron.

I. — L'apôtre

J'ai dit que S. Sébastien montra dans sa vie le courage d'un apôtre.

1. Depuis près de trois cents ans l'Eglise de Jésus-Christ luttait contre le paganisme acharné à sa perte. Toutes les puissances de l'enfer, alliées à toutes les forces de la terre, lui faisaient une guerre impitoyable pour détruire cette religion nouvelle qui prétendait remplacer les vieux cultes. Partout les prétoires et les prisons, les théâtres et les cirques, les jardins des empereurs et les temples des faux dieux étaient inondés de sang chrétien. Mais malgré ce déchaînement de fureur, le nombre des adorateurs du vrai Dieu ne cessait pas de s'accroître. La religion persécutée s'étendait en tous lieux. Comme pour défier l'enfer, elle pénétrait jusque dans le palais des Césars, et gagnait des adeptes parmi les membres de leur famille et leurs plus dévoués serviteurs.

Mais voici que, vers la fin du III^e siècle, éclate une dernière et terrible persécution, effort suprême et comme désespéré du paganisme. Avec Dioclétien commence ce qu'on a appelé l'ère des martyrs, tant il y en eut d'immolés par cet empereur qui s'était juré de faire disparaître du monde le nom chrétien.

Grand Dieu, avez-vous donc abandonné votre Eglise ? Voulez-vous la laisser périr, et périr avec elle tant d'âmes rachetées par les souffrances et la mort de votre Fils ?

Non, mes frères, Dieu ne veut pas que son Eglise périsse ; et c'est au moment où elle se voit le plus dangereusement menacée

qu'il veut assurer son triomphe définitif. Dans les trésors de sa miséricorde infinie, il suscite un homme qui combattrait pour elle, qui rendra vains les efforts de l'idolâtrie aux abois, qui convertira à la religion du Christ des âmes innombrables, et les sauvera par sa parole et par son exemple.

Cet homme c'est Sébastien, c'est votre patron ; et pour qu'il puisse remplir victorieusement sa belle mission, Dieu met dans son âme le courage invincible d'un véritable apôtre.

2. Sébastien naquit à Narbonne, dans le midi de notre France, vers le milieu du III^e siècle. Comme sa famille était originaire de Milan, en Italie, il fut conduit dans cette ville tout jeune encore et y fut élevé dans la religion chrétienne par ses pieux parents.

De bonne heure il sentit grandir en son esprit un vif attrait pour ses dogmes consolateurs, et dans son cœur un amour sincère pour le Dieu-Sauveur qui les avait révélés aux hommes. Plein d'une foi éclairée, il y attacha sa croyance avec une conviction inébranlable, et sa volonté le portait à la pratique des belles vertus qui en découlent.

Mais cela ne suffit pas à l'âme ardente de Sébastien. Il veut faire partager son bonheur aux autres hommes, qu'il aime comme des frères, en amenant à la connaissance de la divine vérité ceux qu'il voit, en si grand nombre, encore plongés dans les erreurs et les vices du paganisme. Il se dit à lui-même et répète sans cesse la parole de l'apôtre S. Paul : « Malheur à moi si je n'évangélise pas ! »

Va donc, courageux disciple du Christ, va prêcher son Evangile à ceux qui l'ignorent ; puisqu'il ne te suffit pas de le servir fidèlement dans la sainteté de ta vie, va donc, et sois apôtre !

Un apôtre, mes frères, est un homme charitable qui, non content d'aimer Dieu de toutes ses forces, veut procurer le bienfait de sa connaissance et de son amour à ceux qui en sont privés. C'est un homme obéissant, qui a entendu le commandement du Maître : « Allez, enseignez les nations, » et s'efforce, par tous les moyens en son pouvoir, de lui conquérir des âmes. Que dirai-je encore ? Un apôtre, c'est un homme intrépide que n'arrêtent, dans sa sublime mission, ni les difficultés, ni les souffrances, ni le sang répandu, ni la mort ; un homme enfin qui affronte tout pour atteindre ce but, unique objet de son désir : sauver les âmes.

Tel fut Sébastien. Malgré les terreurs d'une effroyable persécution, il va de tous côtés, prêchant sans se laisser la doctrine de l'Evangile. Il n'était pas prêtre, mais soldat, enrôlé de bonne heure dans la milice prétorienne. N'importe ! Sans négliger en rien ses devoirs militaires, il profite de sa situation pour montrer à ses compagnons d'armes la fausseté du culte des idoles. Aux riches, il annonce le

Dieu de la crèche qui vécut pauvre parmi les pauvres, promettant les trésors de son paradis à l'enfant de la misère. Aux malheureux, à ses frères courbés sur un rude travail, il montre Jésus de Nazareth gagnant lui aussi son pain à la sueur de son front pour ennoblir le travail et diviniser la souffrance. A tous il rappelle la rigueur des jugements de l'au-delà, les châtiments infligés aux pécheurs et la récompense promise à la vertu persévérante.

La parole enflammée de Sébastien ébranle les volontés ; partout elle éclaire les consciences, dissipe les préjugés et opère le prodige d'innombrables conversions.

3. Ce zélé prédicateur exerçait à Milan ce fructueux apostolat, quand la confiance de ses chefs l'appela à Rome, à Rome la capitale de l'empire et le foyer du paganisme. L'empereur Dioclétien, qui avait été informé de la haute valeur de Sébastien, mais ignorait encore qu'il fût chrétien, le promut chef de la première cohorte de sa garde. C'était un poste d'honneur, accordé à un mérite éminent, et celui qui y était élevé se voyait souvent chargé de missions importantes.

Dans ce temps, la persécution sévissait plus cruelle que jamais. A Rome elle redoublait de fureur. Le sang des chrétiens coulait à flots. Les glaives, les chevalets, les ongles de fer déchiraient leurs chairs ; les bêtes féroces dévoraient leurs membres sur les arènes, tandis que le feu des bûchers les consumait. Rien n'était respecté, ni l'âge, ni la faiblesse du sexe, ni la dignité du mérite. Les prisons étaient remplies d'innocentes victimes qui préféraient la mort à l'apostasie.

Que fera Sébastien parmi de si terribles dangers ? Il demeure fidèle à son empereur ; mais son courage le porte avant tout à défendre la cause de son Dieu.

A la faveur de sa dignité militaire il va de divers côtés, dans les maisons où tremblent les chrétiens, dans les cachots où prient les martyrs de demain. Il console les uns, raffermi les autres et communique à tous son indomptable énergie. Grâce à son ardente parole, les timides ne craignent plus, les forts deviennent intrépides ; tous appellent le martyr.

Deux frères, Marc et Marcellin, encore dans la fleur de leur jeunesse, d'une noble famille romaine, avaient été arrêtés par Chromance, préfet de la ville. Eu égard à leur haute situation, on leur avait accordé un délai de trente jours, sous la garde du geôlier Nicistrate. Passé ce délai, ils devaient être impitoyablement torturés s'ils n'adoraient pas les dieux de l'empire. Parents et amis accouraient pour ébranler leur volonté et les conjurer de sauver leur vie en reniant le Crucifié.

Mais Sébastien vient à leur secours ; il prodige aux prisonniers les brûlantes exhorta-

tions de son âme d'apôtre ; il les fortifie dans la grâce de leur vocation chrétienne ; il dissipe leurs craintes ; il met dans leur âme de telles énergies qu'ils sont résolus à tout souffrir pour demeurer fidèles au vrai Dieu.

Zoé, femme du geôlier Nicistrate, était muette depuis six ans. Sébastien la convertit et lui rend la parole. Ce miracle ébranle un grand nombre de païens ; ils embrassent la religion du Christ et demandent le baptême. Chromance lui-même, l'impitoyable préfet, ne peut pas résister à l'action du courageux apôtre. Il se fait chrétien, et, avec lui, toute sa maison, parents, amis, clients, esclaves, au nombre de plus de seize cents personnes.

C'est ainsi que le zèle de Sébastien, non seulement soutenait la foi de ceux qui se sentaient faibles, mais encore amenait au Seigneur Jésus de nouveaux et nombreux adorateurs. Il est vraiment apôtre, dans toute la force et la splendeur d'un si beau titre.

Qu'elle est belle, mes frères, et digne d'un éternel éloge la sublime charité de cet homme qui, sans manquer en rien aux obligations de son service militaire, consacre toutes les puissances de son âme au salut de ses frères !

4. Admirez, louez sans réserve le courage de ce héros chrétien. Faites mieux encore : imitez-le dans la mesure de votre possibilité.

N'est-il pas vrai qu'il y a, dans le monde qui vous entoure, de nombreuses créatures humaines qui connaissent à peine Dieu et n'observent pas ses commandements, chrétiens par le baptême seulement, et presque païens par les pratiques journalières de leur vie ?

Voudrez-vous ne pas compatir à leur sort ? Pourrez-vous demeurer indifférents à leur destinée, sans rien tenter pour les sauver ? Oh non ! je veux l'espérer, pour l'honneur de votre caractère. Marchez donc sur les traces de S. Sébastien. Soyez des apôtres dans vos familles, auprès de vos parents et amis, dans ce monde restreint où se meut votre vie, partout où vous le devez et le pouvez. Comme lui, exercez un fructueux apostolat par vos paroles toujours religieuses, par vos exemples toujours bons et édifiants, par vos prières ferventes. Comme lui, vous ramènerez à Dieu des âmes qui ne s'en tiennent éloignées que par ignorance ou par faiblesse de volonté. Ah ! je vous en conjure, excitez en vous le courage de votre saint patron ; et, en procurant le salut aux autres, vous vous assurerez à vous-mêmes un bonheur éternel.

II. — *Le martyr*

S. Sébastien a donc gagné à la religion du vrai Dieu des âmes nombreuses. Il leur a communiqué son invincible courage, grâce auquel ces chrétiens ont triomphé des assauts de l'enfer. Son tour est venu d'entrer dans la sanglante carrière où l'attend le martyre.

1. Vous comprenez facilement, mes frères,

combien fut grande la fureur de Dioclétien. Il n'avait pas tardé à être informé du ministère apostolique exercé par Sébastien et du succès de sa parole.

Ainsi, tandis que la plupart de ses sujets tremblent devant lui, et s'empressent, sur son ordre, de fléchir les genoux devant les dieux de l'empire, il y a un homme que rien n'effraye, un homme qui refuse l'encens aux idoles, un homme qui, bien plus, arrache par son courage de nombreux adorateurs au culte des anciens dieux ! Et cet homme c'est Sébastien, le soldat qu'il a comblé d'honneurs et nommé chef de ses gardes !

Aussitôt il le fait amener à son tribunal. Lançant sur lui ses regards irrités, il lui reproche ce qu'il appelle son ingratitude. « Je t'ai fait du bien, lui dit-il, je t'ai élevé en dignité, et tu refuses d'obéir à mes édits ! Tu vas même jusqu'à détourner les autres de l'obéissance due à moi-même et du culte qu'ils doivent rendre aux dieux de l'empire. — Prince, lui répondit Sébastien, je vous ai toujours servi fidèlement et je suis prêt à donner ma vie pour la défense de l'empire. Mais votre pouvoir ne peut pas aller jusqu'à me contraindre à renier le vrai Dieu et à adorer de vaines statues de pierre et de bois. Je suis chrétien ! — Adore-les ; je te comblerai de richesses et d'honneurs ; je te placerai un des premiers près de mon trône. — Gardez votre argent périssable et vos dignités. J'attends des biens plus grands et plus durables des mains de Celui à qui je veux être fidèle jusqu'à mon dernier soupir. Je suis chrétien ! — Eh bien ! tremble donc, car tu vas mourir, non pas d'une mort insensible et prompte, mais d'un supplice long et douloureux qui arrivera bien à dompter ton fier courage. »

Sébastien jette alors à la face de l'empereur ces magnifiques paroles : « Fais de mon corps ce qu'il te plaira ; mais mon âme n'appartient qu'à Dieu. Plus grands seront les tourments, plus grand aussi il fera mon courage pour les supporter ; car je suis chrétien et le serai toujours. »

C'en est donc fait, mes frères, votre patron va mourir. Mais que lui importe la mort, puisqu'elle doit couronner ses travaux, et le réunir pour toujours au Dieu dont il a été sur la terre le ministre dévoué, et dont il sera au ciel l' élu bienheureux !

Aussi, mes frères, voyez-le en ce moment : l'éclat d'une joie surhumaine illumine ses regards et une radieuse sérénité rayonne sur son visage, comme une auréole de gloire céleste.

Cependant les archers l'entraînent hors de la ville ; ils l'attachent à une colonne et le percent de leurs flèches, ayant soin, selon l'ordre impérial, de ne pas le frapper de coups mortels, mais de le cribler d'innombrables blessures d'où le sang coule à flots.

Sébastien supporte longtemps ce cruel sup-

plice sans donner le moindre signe de faiblesse. Il offre à Dieu ses souffrances ; il lève ses yeux vers le ciel où il espère bientôt entrer ; une prière ininterrompue agite ses lèvres, pour la conversion de ces hommes qu'il a tant aimés. Mais quand enfin la perte de son sang l'eut épuisé, on le vit pencher la tête sur son épaule, et demeurer inanimé dans l'immobilité d'un corps sans vie. Les soldats, le croyant mort, se retirèrent.

Mais Dieu voulait soumettre le courage de son martyr à une nouvelle épreuve, et augmenter d'autant la gloire de son triomphe.

C'était le soir. Profitant des ténèbres de la nuit, une dame romaine, nommée Irène, s'approcha du corps de Sébastien, encore attaché à la colonne, pour lui rendre les honneurs de la sépulture chrétienne. Mais, ô surprise ! elle sent un tressaillement de vie sous les plaies qui le déchirent. Aussitôt elle arrache les flèches, bande les blessures, et fait transporter le martyr dans sa maison. Elle le soigne avec une sollicitude empressée, ranime ses forces, et a la joie de le rendre à la vie.

Tel fut, mes frères, le premier combat de Sébastien, combat glorieux où son courage remporta une éclatante victoire. Il brava la fureur de son juge ; il supporta sans faiblir les coups de ses bourreaux ; il vit son sang couler des cruelles blessures faites à sa chair. Mais rien ne peut amoindrir la sainte vaillance de son cœur. Il résiste toujours au mal, et résistera jusqu'à la fin.

Quel exemple, mes frères, quelles leçons vous donne là votre saint patron ! Sachez bien en profiter. Au milieu des attaques que le monde impie livre sans cesse à votre foi et à votre vertu, le courage seul, la noble fermeté d'une âme intrépide vous donnera la victoire. Aujourd'hui, tout chrétien doit être soldat du Christ. Quand de toute part on fait à sa religion une guerre acharnée, celui qui ne la défend pas devient manifestement un lâche et un traître. Il faut agir en homme de cœur, *viriliter agite* ; il faut braver les menaces des ennemis de Dieu ; il faut souffrir, quand c'est nécessaire, pour garder intactes ses croyances et ses pratiques chrétiennes ; il faut enfin, sans se laisser intimider par la multitude des adversaires, montrer toujours cette bravoure prudente, calme et persévérante, qui a fait vaincre les martyrs, et de vous fera des élus.

2. Sébastien ne voulut point se borner à cette victoire incomplète. A son courage il faut la mort pour couronner son triomphe.

Au milieu des solennités d'une fête païenne, la santé lui étant revenue, il s'échappe de sa retraite et s'élance au devant de Dioclétien en marche pour immoler une victime à ses dieux. Il lui reproche sa barbarie, et lui prédit que malgré ses cruautés le Dieu crucifié de Jérusalem règnerait bientôt sur le monde entier.

Dioclétien est saisi d'étonnement à la vue de celui qu'il croyait mort ; il est un moment frappé d'une folle terreur ; mais bientôt la rage, la fureur l'emportent. Il ordonne qu'on saisisse Sébastien et qu'on le frappe à coups redoublés, avec de lourds bâtons, jusqu'à ce que son corps broyé retombe à terre sans vie.

C'était le 20 janvier de l'an 288.

Ah ! sans doute, nous sommes émus. Qui ne le serait pas en face de ce double supplice et d'une mort si cruelle ? Sébastien vient d'expirer ; son courage paraît vaincu. Mais ne vous y trompez pas : une défaite pareille est glorieuse à l'égal des plus éclatantes victoires, et elle est de celles qui ont sauvé le monde. Sébastien apôtre a proclamé la divinité de Jésus-Christ et de sa religion ; Sébastien martyr a donné à sa prédication un témoignage d'irréfutable vérité. Autant que sa parole éloquente, son sang a été une semence de chrétiens innombrables. Voilà pourquoi Dieu lui a donné une récompense d'un prix presque infini : sur la terre une renommée impérissable, et au ciel une éternelle félicité.

**

Maintenant, mes frères, il me faut, en terminant cet éloge de S. Sébastien, tirer les conclusions pratiques qui en ressortent. Car les saints, tout en étant près de Dieu nos dévoués protecteurs, demeurent sur la terre nos parfaits modèles. Le martyr romain n'est plus, mais ses œuvres nous restent toujours ; ses pratiques lui survivent.

Regardez donc votre patron et suivez le bel exemple qu'il vous a tracé.

La grande vertu qui a rayonné sur sa vie entière, celle qui se présente encore à nous comme une indispensable nécessité, c'est la vertu de l'énergie morale, la vertu du courage chrétien. Dans les jours difficiles que nous traversons, c'est lui seul qui sauvera la société humaine, et chacun de nous en particulier : le courage des apôtres qui a converti les nations, et le courage des martyrs qui a cimenté de leur sang l'édifice du catholicisme, ce courage seul capable de dompter les passions et de vaincre l'enfer.

Ranimez donc en vos cœurs, mes frères, cette noble vertu de la vaillance chrétienne. Comme votre patron bien-aimé, soyez courageux pour prier Dieu et obéir à ses commandements. Comme lui, soyez courageux pour édifier les autres hommes, vos frères, par la perfection de vos exemples. Comme lui, soyez courageux pour supporter les peines de la vie, la souffrance, les maladies, la mort même. Seul ce courage, soutenu par la grâce surnaturelle, sanctifiera vos jours et vous assurera la possession du bonheur sans fin, dans le sein de Dieu lui-même. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XXXV

LA « GRANDE DIANE » DES ÉPHÉSIENS

I

Nous sommes au mois Artémisien, au mois de mai 57. Paul vient d'envoyer Timothée en Macédoine et Tite à Corinthe, afin de savoir quel effet a produit sur les fidèles de cette cité sa lettre terrible que nous ne possédons plus, où il les reprend en termes véhéments de leur rébellion. Il est seul à Ephèse dans la maison d'Aquila et de Priscilla, loin de ses intimes, et l'on sait combien la solitude lui est pesante. Un frère a accompagné Tite, un autre Timothée. Tous sont partis. Personne pour le soutenir, pour le consoler. Il est d'ailleurs malade, il s'ennuie profondément de la vie, *taedet vivere*. Il écoute, il n'entend que des « réponses de mort. » C'est lui qui nous décrit ainsi son état d'affliction, sans nous en dire les causes.

Alors il fait appel à toutes ses énergies, à toute sa foi et il redevient maître même de la maladie. Dieu, « en qui il espère, » l'arrache aux grands périls qu'il a courus, il reprend aussi confiance en lui-même, il sent d'ailleurs que beaucoup de fidèles l'aident et le relèvent par leurs prières. (II Cor., I, 8-11).

Après cette dure agonie, voici maintenant des réponses de vie : il mûrit de vastes desseins. Il ira en Macédoine, en Achaïe, à Jérusalem, enfin à Rome. Mais, en attendant, il restera quelque temps encore en Asie, jusqu'au retour de Tite au moins. Il prolongera même son séjour à Ephèse jusqu'à la Pentecôte ; car voici les grandes fêtes de la déesse Diane-Artémis qui approchent.

Ce sont des orgies innombrables qui se préparent, des séductions qui pourront lui ravir ses chrétiens, des jeux, des courses, des représentations scéniques et idolâtriques. Sa présence est nécessaire pour préserver ses chers Ephésiens qui seront dociles à ses avis et se presseront à ses côtés comme des brebis autour de leur pasteur.

L'année précédente, il a évangélisé les multitudes qui viennent de toutes les villes de l'Asie pour adorer la grande Artémis d'Ephèse, dont le temple est connu dans tout l'univers. Voici l'occasion de faire connaître le nom de Jésus à ces immenses foules qui n'ont pas encore entendu parler de Lui. Sûrement ses paroles seront entendues, sinon écoutées, car depuis qu'il fait la guerre aux idoles, il a converti des milliers de Grecs et d'Asiatiques, au point que le culte de la grande Artémis paraît subir une éclipse. L'Apôtre en effet a montré la vanité de cette idole de bois de vigne, repoussante, comme les infâmes cérémonies.

monies de son temple ; et impuissante, comme toutes les statues de bois ou de marbre faites par les hommes.

En fait le commerce des petites statues d'argent de la déesse, que chacun emportait dans sa maison comme une protection, diminuait beaucoup et les orfèvres s'en plaignaient fort.

« Il s'éleva, » à cette occasion, « un grand trouble pour détourner les fidèles de la voie du Seigneur, » raconte S. Luc.

Car un orfèvre nommé Démétrius qui faisait de petits temples d'argent d'Artémis, et qui procurait ainsi aux ouvriers un gain considérable, convoqua ceux qui faisaient ce genre d'ouvrages et leur dit :

« Vous savez, ô hommes, que c'est de notre industrie que vient notre fortune, et vous voyez et vous entendez dire que ce Paul, non seulement à Ephèse, mais presque dans toute l'Asie, a changé les sentiments d'une grande multitude du peuple en leur disant : « Ce ne sont pas des dieux, ces ouvrages qui se font de mains d'homme ! »

« Or non seulement nous sommes menacés de voir notre métier décrié, mais le temple même de la grande Artémis tombera dans le mépris, et elle disparaîtra, la majesté de celle que révèrent l'Asie et l'univers entier ! »

Après avoir entendu ce discours ils furent remplis de colère et ils s'écrièrent : « Elle est grande, la Diane des Ephésiens ! »

Et toute la cité fut remplie de trouble, et dans un élan unanime la foule se précipita vers le Théâtre où elle entraîna Gaius et Aristarque de Macédoine, les compagnons de Paul. Alors Paul voulut pénétrer au milieu du peuple, mais les disciples l'en empêchèrent. Quelques-uns aussi des Asiarques qui étaient ses amis lui envoyèrent des hommes pour le prier de ne pas se présenter au Théâtre.

Cependant les uns criaient une chose, les autres une autre et la réunion était pleine de confusion, car la plupart ne savaient pas pourquoi on les avait rassemblés.

On voit la foule, que les paroles enflammées de Démétrius ont rendue furieuse, se précipiter à travers les rues, cherchant « ce Paul » qui est désigné à sa vengeance. Ne pouvant mettre la main sur lui, les forcenés arrêtent deux Macédoniens, Gaius et Aristarque, et les chassent devant eux au théâtre, qui est le lieu des grandes assemblées, et qui, avec ses étages sur la pente du Coressus, pouvait tenir vingt-cinq mille spectateurs. La multitude pousse des cris confus, car « la plupart ne savent même pas pourquoi ils sont rassemblés. » On ne saurait mieux décrire le caractère d'une sédition populaire.

Paul, à la nouvelle que ses frères sont en danger, accourt pour les défendre, pour déclarer hautement que le seul coupable c'est lui ; mais les Asiarques qui président aux jeux publics et qui sont ses amis le retiennent, car ils redoutent les colères inconscientes d'un peuple en délire.

Parmi la foule se trouvent de nombreux Juifs, ayant à leur tête le grammate Alexandre, un personnage considérable de la ville. Les Juifs le dégagent de ces groupes pressés

qui l'étouffent, et le prient de parler au peuple afin de lui expliquer sa méprise :

« Alors Alexandre pria de la main qu'on fit silence, afin qu'il pût se défendre. Dès qu'il eut été reconnu comme Juif, tous d'une seule voix ne cessèrent de crier pendant deux heures environ : « Elle est grande, la Diane des Ephésiens ! »

Quand il eut enfin calmé la foule, il dit :

Hommes d'Ephèse, qui donc ignore dans le monde que la cité d'Ephèse est particulièrement vouée au culte de la grande Artémis, fille de Jupiter ? Puis donc que nul ne saurait y contredire, il faut que vous demeuriez calmes et que vous ne fassiez rien d'inconsidéré. Car ces hommes que vous avez amenés ici ne sont ni sacrilèges, ni blasphémateurs de votre déesse. Que si Démétrius et les ouvriers qui sont avec lui ont à se plaindre de quelqu'un, il y a des jours d'audience publique et des proconsuls. Qu'ils portent devant eux leurs accusations. Si vous avez quelque autre affaire à régler, qu'elle soit traitée dans une assemblée légale. Nous courrions risque en effet d'être accusés de la sédition d'aujourd'hui. Car personne ici ne peut donner un motif valable de cet attroupement.

« Après ces mots, il congédia l'assemblée. » (Act., XIX, 23-40).

II

Ce récit et ce discours portent un étonnant cachet d'authenticité. Tous les détails, on pourrait dire toutes les expressions, ont été confirmées par les fouilles intelligentes que M. Wood a fait pratiquer à Ephèse. Les inscriptions nous parlent dans les mêmes termes que S. Luc du « Sénat, » des « assemblées du peuple, » de « l'agora, » Nous y retrouvons les *grammates*, les *proconsuls*, les *Asiarques*.

Les *grammates* étaient à la tête des affaires municipales de la ville. Il y en avait au moins deux : l'un élu par le Sénat, l'autre par le peuple ; leur élection était annuelle. Le *proconsul* représentait le pouvoir impérial. Les *Asiarques*, grands-prêtres du culte de Rome et d'Auguste pour la province d'Asie, présidaient aux jeux et aux fêtes, mais ils en supportaient les dépenses, comme les édiles à Rome. On les choisissait donc parmi les plus opulents de la cité : ils étaient revêtus d'un brillant costume et portaient sur la tête une couronne d'or.

Le discours du grammate pourrait être reconstitué par les seuls textes épigraphiques découverts parmi les ruines d'Ephèse, et qui parlent de la « grande » déesse des Ephésiens, du « crime de sacrilège, » du « culte particulier » rendu à Diane dans cette ville, des « jours d'audience publique, » et de « l'assemblée légale¹. » Il est donc évident que le

¹ Le mot γραμματεὺς, désigne une magistrature spéciale à Ephèse. Les anciens commentateurs qui ne connaissent pas les inscriptions découvertes n'en ont pas compris la véritable signification. Ces inscriptions nous apprennent qu'ils étaient au nombre de deux, au moins à une certaine époque, nommés pour s'occuper des affaires municipales, l'un par le Sénat, l'autre par le peuple. Ils étaient élus annuellement et paraissent avoir donné leur nom à l'année, comme les Consuls à Rome et les Archontes à Athènes. S. Luc parle d'Ephèse νεῖον ἁγίον τῆς μεγάλης Ἀρτέμιδος, des ἱερῶν : il

récit a été fait par un témoin, qui était parfaitement au courant des usages et du langage d'Ephèse.

Ce discours où perçait la menace de Rome produisit un effet salutaire sur les multitudes qui se dispersèrent.

Paul comprit la situation que cette émeute qui pouvait se renouveler lui avait faite. Les païens étaient irrités contre lui ; les Juifs, toujours hostiles, s'appliqueraient à séparer leur cause de la sienne et continueraient à lui tendre leurs pièges habituels. Il réunit donc ses disciples aussitôt la paix rétablie, les exhorta à persévérer, leur fit ses adieux, et se dirigea vers la Macédoine. (Act., xx, 1). On était à la fin de mai 57.

Nous savons qu'il y avait donné rendez-vous à Tite et qu'il attendait anxieusement les nouvelles qu'il lui rapporterait de Corinthe. Il prend le chemin de Troade, où il espère rencontrer son disciple. Il éprouve une grande déception de ne point l'y trouver, et il nous raconte comment son angoisse de ne rien savoir ne lui laissait de repos ni nuit ni jour. (II Cor., ii, 12-13). Cependant il évangélise Troade où une « grande porte lui est ouverte, » afin qu'il y puisse faire pénétrer la vérité du Seigneur. Il loge chez un certain Carpus qui l'a accueilli, et dont la maison devient sa demeure. (I Tim., iv, 13). Ses succès dans cette ville sont éclatants, il entrait d'ailleurs dans ses plans de l'évangéliser. Il y passe quelque temps, et, comme Tite ne vient pas, il s'en va l'attendre en Macédoine, toujours la mort dans l'âme.

Tite arriva enfin qui lui apportait, ainsi que nous l'avons vu, les nouvelles les plus consolantes. Il avait rétabli la paix et les Corinthiens étaient revenus sincèrement de leurs erreurs. Dans la joie de son âme l'Apôtre leur écrit, probablement à Philippes, vers le mois d'août 57, une quatrième lettre qui est notre seconde aux Corinthiens, et que nous étudierons au prochain chapitre. Elle est admirable d'éloquence, de mouvement, de tendresse. Les menaces n'y manquent pas, à l'adresse des turbulents irréductibles, non plus que l'ironie. Tous les sentiments qui remplissent l'âme de Paul y sont vivement et ardemment exprimés. Tite, accompagné de deux frères, est chargé de la porter (II Cor., viii, 6), et de presser en même temps la collecte que les divisions corinthiennes ont retardée.

Pendant ce temps, Paul a parcouru toute la Macédoine et longuement évangélisé toutes les cités, *multo sermone*. (Act., xx, 2).

Nous sommes dans les derniers jours de

décembre 57. Cette année a été bien remplie. Que d'épreuves depuis l'affaire de la Grande Diane d'Ephèse jusqu'aux angoisses qui lui sont venues des Corinthiens ! Maintenant tout est pacifié ; et c'est à Corinthe qu'il va passer les trois mois d'hiver.

C'est de là qu'il enverra sa célèbre *Epître aux Romains*.

Aquila et Priscilla ne sont plus là pour lui offrir l'hospitalité, il accepte celle de Caius, qu'il a baptisé lui-même. Il y jouit de ses travaux, entouré des fidèles qu'il a ramenés, pacifiés, élevés dans la pure doctrine du Christ et qui s'empressent autour de lui, avec amour, avec regret, avec vénération. Ce seront les dernières journées de bonheur qu'il passera sur terre, car Dieu a voulu que sa vie fût continuellement et durement traversée. Là il se recueille, il met en forme sa doctrine ébauchée dans l'Epître aux Galates, il condense dans un monument impérissable, dans une dogmatique profonde, sa lettre immortelle qu'il adresse aux Romains, pour leur dire aussi combien il désire les voir et pour leur annoncer sa venue prochaine.

Il remet à Phœbé, diaconesse de Cenchrée, ce précieux document destiné aux frères de Rome, puis il fait ses adieux à Corinthe, en partance pour Jérusalem et puis Rome.

Mais les Juifs ont eu vent qu'il allait s'embarquer directement pour la Palestine, et aussitôt il lui ont préparé des embûches. Sans doute qu'ils ont gagné quelque capitaine de la marine marchande pour le précipiter dans la mer en cours de route. L'Apôtre en est informé à temps et, renonçant au voyage direct pour Jérusalem, il se décide à repasser par la Macédoine. Là, du moins, l'autorité romaine rend les routes sûres.

Il longe donc le littoral et revoit ses chères Eglises de Berée, de Thessalonique, de Philippes surtout, où il est accueilli comme un père très aimé. Aussi paraît-il s'y plaire mieux qu'ailleurs, précisément parce qu'il y sent plus de tendresse. Son cœur si bon et si méconnu souffre de ne pas être compris ; là du moins il est compris et il répand à flots sur ces humbles chrétiens sa doctrine la plus élevée et la plus tendre. Aussi nulle Epître n'est plus suave, plus pénétrée de charité que celle qu'il adressera plus tard aux chrétiens de Philippes. C'est comme un rayon de miel savoureux, une expansion qui vous ravit, avec des sentiments d'une délicatesse profonde qui, mieux que tout autre discours, nous fait comprendre le fonds intime de l'âme du doux et grand Apôtre.

Il passe avec eux les fêtes de Pâques de l'année 58.

δὲ ἀποστολῶν ἔχοντα. conveniunt forenses aguntur. Toutes ces expressions éphésiennes qui se trouvent dans le discours du grammate on les rencontre dans les inscriptions déchiffrées par M. Wood. « Preuve, fait observer M. Vigouroux, de la fidélité avec laquelle est reproduit ce discours. » (Le Nouveau Testament et les découvertes archéologiques modernes, p. 285).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 januarii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

Ami du Clergé du 23 janvier 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — III. De qui dépendons-nous ? 49.

Sermons de Carême sur les plaies de notre époque. — II. La désertion des églises, 51.

Instructions dominicales. — XX. 1^{re} Dim. de Carême : Les tentations, 54. — XXI. 2^e Dimanche : La résurrection des corps, 57.

Pour le Premier Vendredi. — XLVII. Le secret de la sainteté, 60.

Lectures de Carême sur le sacrement de Pénitence. — I. La Rédemption, 62.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

III

DE QUI DÉPENDONS-NOUS ?

Messieurs,

Dans notre dernière réunion, nous avons examiné cette question dont nous avons reconnu toute l'importance : *Sommes-nous indépendants ?*

Il nous a été facile, en examinant les obscurités de notre passé, les sujétions de notre présent et les incertitudes de notre avenir, de reconnaître en nous des signes certains de dépendance. Evidemment, nous ne sommes pour rien dans la plupart des événements qui ont fixé notre vie, et pour très peu de chose dans ceux où nous croyons agir en maîtres. Là-dessus, la démonstration a été faite avec la clarté la plus convaincante. Il n'y a plus à y revenir.

Mais, tout de suite, une question nouvelle se pose, question tout aussi importante que la première :

Puisque nous ne sommes pas indépendants, de qui dépendons-nous ?

C'est, sous une autre forme, l'interrogation que vous vous faites à vous-mêmes, lorsque vous découvrez dans votre porte-monnaie une pièce d'argent ou d'or qui, certainement, ne vous appartient pas. Vous vous demandez alors : « A qui appartient-elle ? A qui devrai-je la rendre ? ». Car vous êtes de trop honnêtes gens pour avoir, même un seul instant, la pensée de garder quelque chose qui n'est pas à vous.

Ici, ce n'est pas d'une pièce d'or ou d'argent qu'il s'agit, mais de notre vie. Puisqu'elle ne nous appartient pas, étant, comme nous l'avons vu, sous la dépendance d'un autre, à qui appartient-elle ?

Où, ce qui revient au même, de qui dépendons-nous ?

A cette question, trois réponses peuvent être faites :

1^o Nous dépendons du hasard.

2^o Nous dépendons des autres hommes.

3^o Nous dépendons de Dieu.

En dehors de ces trois réponses, je ne vois pas ce que l'on pourrait trouver. Mais laquelle des trois est vraie ? C'est ce que nous allons voir.

I

Vous avez sans doute lu, comme moi, Messieurs, dans quelque joyeux almanach, l'histoire de ce brave paysan qui, à la foire, reste toute la journée devant une loterie, figé dans une attente anxieuse et confiante.

— Qu'est-ce que vous faites là ? lui demande quelqu'un...

— J'attends que je gagne.

— Mais... vous n'avez pas de billet !...

— Cela ne fait rien. Le hasard est si grand !...

Il ne faut pas trop rire de cette naïveté, car, en somme, elle est partagée par tous ceux, et ils sont nombreux, qui expliquent tout par le hasard. De la part de ce brave homme, elle n'avait pas d'autre inconvénient que de lui faire perdre son temps. Chez beaucoup d'autres, elle est infiniment plus grave, puisqu'elle leur fait perdre leur vie.

Cette historiette montre, en effet, quel peut être, sur les esprits qui se contentent de peu, le pouvoir d'un mot.

Pour ne pas être obligés de reconnaître la suprématie de Dieu, quelques philosophes au rabais ont inventé Sa Majesté le Hasard, et tous ceux que cela gênait d'avoir là-haut un Maître et un Juge se sont jetés dessus comme la pauvreté sur le monde.

C'est si commode de pouvoir répondre par ces deux syllabes à toutes les embarrassantes questions qui, inexorablement, viennent se poser à nous !

Pourquoi sommes-nous sur la terre ? *Hasard !*

Qui nous a créés ? *Hasard !*

Pourquoi sommes-nous nés dans tel pays ? *Hasard !*

Dans tel temps ? *Hasard !*

Dans telle condition ? *Hasard !*

Pourquoi suis-je homme et non femme ? *Hasard !*

Pourquoi ai-je eu des parents pauvres et non riches ? *Hasard !*

Pourquoi suis-je Durand, au lieu d'être Dupont, ou Dumont, ou Duval, ou Dupuis, ou Dubois ? *Hasard !* toujours le hasard !

Le hasard, c'est « la tarte à la crème » de Molière, ou, mieux encore, le bêlement du berger Agnelet dans l'*Avocat Patelin* ; cela répond à tout.

Et, si c'est commode pour répondre, comme c'est plus commode encore pour vivre !

En effet, si nous devons tout ce que nous sommes au hasard, voyez-vous quelle liberté cela nous donne !... Il y a gros à parier que le hasard ne viendra pas nous demander compte de la manière dont nous mènerons notre vie. Nous avons mille chances sur mille de ne jamais le rencontrer face à face. Et puis, que pourrait-il nous dire ? Nous sommes nés au hasard ; nous vivons au hasard, rien de plus logique.

Et c'est bien ainsi que l'entendent ces malheureux jeunes gens dont nous parlions il y a huit jours, qui réclament le droit de « vivre leur vie. » Cela va bien pendant quelque temps. Pas de gêne. Pas de frein. Pas de contrainte. Sauf le jour où, par hasard, on se trouve nez à nez avec un gendarme. Il n'y a plus alors qu'une ressource, celle de tuer le gendarme ; et vous savez qu'on ne s'en prive pas.

II

Je sais bien que tout le monde, heureusement pour les gendarmes, ne va pas jusqu'à. Beaucoup de gens qui expliquent tout par le hasard, et qui vivent au hasard, s'ils n'ont plus, comme le Plaideur de Racine, la crainte de Dieu, ont conservé celle des sergents. Mais, s'ils sont plus prudents que les autres, cela ne veut pas dire qu'ils soient plus raisonnables.

Remarquons d'abord, en effet, qu'en attribuant au hasard la cause de notre existence, ils nous font et se font à eux-mêmes vraiment bien peu d'honneur !

Comment ! je les entends sans cesse glorifier l'humanité dont ils font partie et dont je fais partie ! « Le génie de l'homme, répètent-ils dans leurs journaux, dans leurs revues, dans leurs conférences et dans leurs académies, ne connaît pas de limites. Rien ne lui est impossible. Le voici qui, à présent, dompte les airs ; nos aviateurs, en s'élevant dans l'azur, nous emportent avec eux ; c'est nous tous qui, sur leurs appareils hardis, partons vers les étoiles, ces étoiles que, d'autre part, nous avons éteintes ; ce qui prouve bien que rien ne nous est impossible... pas même la contradiction. »

Et c'est ce génie humain, si sublime, qui devrait son origine au hasard, c'est-à-dire à une cause inconsciente d'elle-même ? Ce qui est exclusif de toute pensée aurait produit la pensée ? Ce qui est exclusif de tout raisonnement, c'est cela qui aurait produit mon raisonnement ? Et vous trouvez, vous, que cela est glorieux pour le génie humain de venir d'une chose aussi bête ? Moi, je ne trouve pas !

Et puis, je voudrais bien savoir ce que vous gagnez à rejeter aussi dédaigneusement l'explication chrétienne de notre présence sur la terre. Nous, nous disons que nous devons la vie à un Etre souverainement bon, souverai-

nement sage, souverainement puissant, qui, non seulement veut être notre Maître, mais qui, surtout, veut être notre Père. C'est là notre filiation. Etre les enfants de Dieu, il me semble que cela est assez glorieux et dépasse nos rêves les plus ambitieux. Vous, à la place de ces croyances qui me consolent et m'ennoblissent, vous me proposez de croire au hasard, et pourquoi ? Sous prétexte que ma foi m'abaisse et m'avilit !

En vérité, vous mériteriez que je hausse les épaules ! Mais je ne veux pas que vous vous en tiriez à si bon compte. Je veux aller jusqu'au bout. Votre explication par le hasard, ce n'est qu'un masque. Je veux voir s'il y a quelque chose dessous.

III

L'autre jour, Messieurs, je me suis arrêté à voir jouer des enfants. Ils avaient délayé un peu de savon dans de l'eau, trempaient dans le liquide mousseux l'extrémité d'une paille, soufflaient par l'autre bout, et cela faisait des globes aériens qui s'envolaient légèrement avec la brise. Le soleil se jouait dans ces globes et leur donnait les couleurs les plus vives : roses, vertes, bleues, opales, jaunes ; c'était charmant ; les petites boules voguaient dans l'air comme des nacelles resplendissantes et les enfants étaient heureux.

Tout d'un coup, l'un d'eux — cet âge est sans pitié ! — s'arma d'une épingle, et, de la pointe, toucha successivement tous ces globes ; aussitôt tout s'évanouit ; au lieu de la petite merveille que j'admirais tout à l'heure, il n'y avait plus qu'un peu de liquide obscur et répugnant.

C'est le sort réservé à cette Majesté en baudruche qui s'appelle le Hasard, et en qui l'on veut nous faire révéler la cause de nos origines.

Qu'est-ce que le hasard ? J'ouvre mon Littré, et je trouve : « *Hasard*, l'ensemble des événements non liés à des causes. »

Vraiment ! il y a des événements qui n'ont pas de causes ? Est-ce qu'on ne pourrait pas m'en montrer quelques-uns ? Comme on dit vulgairement : « Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien voir ça ! »

Mais, soyez tranquilles, il n'y a pas de danger qu'on m'apporte jamais un seul de ces « événements non liés à des causes » dont parle Littré ; parce que tout, sur la terre, absolument tout a une cause, et même a des multitudes de causes.

Voici, par exemple, la fameuse loterie du million. Je prends exprès cet exemple où le hasard est, non seulement subi, mais cherché. Un enfant de l'Assistance publique vient tourner la roue. Est-ce que vous croyez que le numéro qui sortira ne sera pas amené fatalement par un ensemble de causes que l'on

pourrait, jusqu'à un certain point, étudier et déterminer? La force que l'enfant déploiera sera neutralisée par le frottement de l'appareil; il viendra un moment où l'impulsion donnée par lui sera vaincue par la résistance de la roue; la roue s'arrêtera à un point que l'on pourrait, si l'on s'en donnait la peine, reconnaître pour mathématique. En tout cela, je cherche le hasard et je ne trouve pas de place pour lui.

Tout cela, me direz-vous, est assez difficile à étudier. — C'est possible. Mais, parce qu'une cause demande, pour être connue à fond, une application dont nous ne sommes pas toujours capables, cela ne prouve point qu'elle n'existe pas; et si elle existe, il n'y a plus de hasard, puisque le hasard, d'après la définition de Littré, est l'ensemble des événements qui ne sont pas liés à des causes.

En d'autres termes, *le hasard est une chose qui n'existe pas*. C'est tout simplement un mot dont nous nous servons pour dire que nous ne connaissons pas la raison des choses, ainsi que l'a dit un philosophe contemporain: « L'idée du hasard n'a rien de positif. Elle ne se rapporte pas à une force existante, à une cause véritable; elle exprime, au contraire, l'ignorance où nous sommes touchant la cause qui produit un phénomène; elle est donc purement négative¹. »

Qu'on ne nous parle donc plus d'un terme qui n'explique rien du tout, dans une question où il s'agit précisément de tout expliquer. Nous ne dépendons pas du hasard, parce qu'on ne dépend pas d'une chose qui n'existe pas. La prochaine fois, nous verrons que nous ne dépendons pas davantage des autres hommes, et ainsi nous arriverons à la troisième réponse qui est la vraie solution du problème. Ainsi soit-il.

SERMONS DE CARÈME SUR LES PLAIES DE NOTRE ÉPOQUE

II

LA DÉSERTION DES ÉGLISES

Mes frères,

Dimanche dernier, je vous ai dit qu'une des causes de l'ignorance religieuse était *la désertion des églises*. C'est ce sujet que je vais traiter ce soir, et s'il est un sujet d'une actualité poignante, c'est bien celui-là.

Le prophète, autrefois, gémissait sur la ruine de Sion, sur ses voies et ses rues désertes, sur son temple profané, jeté par terre, dévasté, devenu le repaire des bêtes sauvages. Il semble bien qu'en ces jours, je pourrais reprendre les accents de Jérémie, et avec les mêmes lar-

mes, les mêmes sanglots, me lamenter sur nos églises, encore debout, c'est vrai, mais pareilles, hélas! trop souvent à des maisons qui n'ont plus d'habitants et qui vont s'effondrer bientôt, plus encore sous le poids de l'abandon et du mépris où on les tient, que sous les coups et les injures du temps qui passe.

I

Et cependant, mes frères, veuillez bien y réfléchir un instant avec moi, qu'est-ce que c'est donc que nos églises, au point de vue de l'instruction religieuse?

Nos églises sont un enseignement, enseignement muet, si vous le voulez, mais singulièrement expressif, éloquent; car il parle aux yeux, et il n'y a qu'à voir et à regarder pour le comprendre.

Entrez dans nos églises. Que voyez-vous? Vous y voyez la croix, et sur la croix, le Christ qui meurt. Et le Christ, qu'est-ce donc sinon le Fils de Dieu venu sur la terre pour nous apprendre à adorer, à servir le vrai Dieu, pour nous montrer le ciel, où son sang répandu, ses mérites infinis nous donnent accès et nous permettent d'entrer?

Que voyez-vous ensuite? Vous y voyez l'autel, et c'est là que chaque jour le prêtre offre à Dieu, avec l'hostie sainte et le calice du salut, un sacrifice qui est l'acte d'adoration par excellence, un sacrifice qui apaise la colère divine et nous attire des bénédictions et des grâces sans nombre.

Que voyez-vous encore? Vous y voyez le confessionnal, qui est le tribunal tout à la fois de la justice et de la miséricorde divine. C'est là que le pécheur s'agenouille, et il en sort purifié, et son âme, suivant l'expression de nos Saints Livres, est plus blanche que la neige et que la laine. (Is., I, 18). — Vous y voyez les images des saints, et ces images rappellent, avec les belles actions, les vertus héroïques de leur vie, la grandeur de la foi et l'éclat, la splendeur incomparable de la charité chrétienne.

Voilà, en quelques mots, l'enseignement de nos églises; par elles-mêmes, mieux que les cieux étoilés, elles racontent la gloire de Dieu. Mais il y a plus: nos églises sont encore une école. Car une chaire y est dressée, et cette chaire, dans le langage chrétien, s'appelle la chaire de vérité.

Jésus-Christ a dit à ses apôtres: « Allez, enseignez toutes les nations. » Et c'est ce que font les prêtres. Ils parlent, non pas comme les philosophes anciens, comme Platon et Socrate, qui dans un tout petit cénacle ne s'adressaient qu'à quelques disciples choisis, capables d'entendre et de retenir leurs leçons; ils parlent à tout le peuple. Point de distinctions d'âge, de naissance, de condition, de fortune! Les portes sont ouvertes largement et il n'y a

¹ Dict. des Dictionnaires.

personne qui ne puisse entrer dans nos églises, s'y asseoir, y écouter et prendre sa part des vérités enseignées.

Et que disent les prêtres? Mais ce n'est pas leurs pensées, leur doctrine à eux qu'ils exposent. Leur parole vient de plus haut. Leur parole est dans l'Evangile, dans les Livres sacrés, dans la tradition; c'est la parole de Dieu.

Et cette parole enseigne ce qu'il faut croire, les grandes vérités qui sont l'objet de la foi, qui nous révèlent, autant qu'on peut les connaître, les mystères de l'éternité. Cette parole enseigne ce qu'il faut pratiquer, tous les devoirs qui font l'honnête homme et le bon chrétien. Cette parole enseigne la voie qu'il faut suivre, les moyens qu'il faut prendre pour conquérir, après cette vie de travail et de peines, une autre vie de repos, de joies et de bonheur éternel.

Cette parole, mes frères, je vous en prends à témoin, vous qui l'avez entendue, vous qui l'entendez si souvent, cette parole jette dans l'âme des lumières, des clartés admirables. Il peut y avoir des paroles plus éloquentes, plus savantes, plus entraînantes; il n'y en a pas qui enseignent avec autant de force, autant de précision, les vérités les plus hautes et les devoirs les plus sacrés. Et ainsi, mes frères, c'est dans nos églises que le peuple apprend, par le seul fait de sa présence, sans effort, à toute heure, en tout temps, tout ce qu'il lui importe de savoir pour son éducation morale et religieuse.

Or, mes frères, je vous le disais tout à l'heure, voilà que nos églises sont de plus en plus abandonnées. — Pauvres et chères églises qui ont cependant été bâties par nos pères, au prix de mille sacrifices, qu'ils ont meublées, ornées, où ils s'agenouillaient et priaient avec tant de foi, où ils ont goûté les meilleures et les plus douces joies de leur vie, dans les beaux offices qui les charmaient, dans les bonnes et saintes communions qui les réconfortaient, et où leur dépouille mortelle a tressailli à l'annonce du paradis que les anges leur ouvraient, pauvres et chères églises, reliques sacrées d'un glorieux passé, comment donc et pourquoi sont-elles maintenant désertées?

II

Cela tient, mes frères, à un vaste plan, à une sorte de conjuration qui a commencé il y a plus de cent ans et qui a abouti à cette loi néfaste que vous connaissez bien, puisque ses méfaits retombent lourdement sur vous, et qui s'appelle *la loi de Séparation*.

Mais sans remonter au XVIII^e siècle, à ce siècle où tant de philosophes incrédules ont accrédité ce qu'on a nommé le voltairianisme, le voltairianisme qui a infecté la bourgeoisie et une partie de la noblesse, voici, si je ne

me trompe, quelques-unes des causes qui ont amené la désertion de nos églises.

C'est d'abord la mauvaise presse qui par ses romans, ses revues, ses journaux, a jeté le ridicule, des moqueries de toute sorte sur les ministres de l'Eglise, sur les prêtres, sur les pieux catholiques, sur les sacrements, sur les cérémonies religieuses. Et combien d'hommes ont pris peur! Combien d'hommes ont été lâches! Combien d'hommes, arrêtés par le respect humain, n'ont plus osé franchir le seuil d'une église, s'y aventurer! Combien d'hommes ont cessé de ployer le genou et de balbutier devant Dieu, à qui cependant ils croyaient encore, les prières de leur enfance!

C'est ensuite l'accaparement du dimanche par de nombreuses fêtes civiles où la religion est non seulement ignorée, mais où elle est livrée au mépris de gens qui se font, de leur impiété, un titre aux faveurs officielles. C'est une exposition locale, c'est un comice agricole, c'est la visite de quelque haut fonctionnaire, c'est une représentation sensationnelle, c'est un banquet, que sais-je? Mais pendant que la foule, si aveugle et si sotte parfois, se précipite là où on l'appelle, l'église est vide, et le prêtre qui la dessert, presque seul, ne peut qu'offrir à Dieu ses prières et ses larmes pour l'injure cruelle dont il est l'objet.

C'est encore — pourquoi ne le dirai-je pas et ne m'en plaindrai-je pas ici? — c'est l'habitude prise par les instituteurs de la jeunesse de ne plus fréquenter l'église, de n'y plus conduire les enfants dont ils ont le soin et la charge. Ah! comme cet exemple, l'exemple de maîtres irrespectueux de Dieu et de l'Eglise, impressionne mal la jeunesse française, et pour ma part j'y découvre une des causes les plus graves de cette désertion que je vous signale!

C'est encore le goût immodéré des voyages et des parties de plaisir, les courses, les sports, et tant d'autres nouveautés qui prennent la famille tout entière, qui entraînent le père, la mère, les enfants sur les bords d'une rivière ou d'un lac, dans les allées ombreuses d'une forêt, parmi des attractions où les sens peuvent avoir leur part, mais où l'esprit et le cœur se gâtent et se dépravent souvent.

De là, mes frères, — et il faut bien que j'en fasse un reproche aux catholiques eux-mêmes, — cette fâcheuse tendance à mettre le plaisir, les amusements frivoles, tout ce qui flatte la vanité, avant le devoir. Et combien n'y en a-t-il pas qui ne voient plus dans l'église la maison de Dieu et leur propre maison! C'est un lieu de prières sans doute où il faut se rendre, au moins le dimanche, mais on s'en dispense si facilement, au moindre prétexte; et quand on y va, c'est comme en courant, pour assister à une messe que l'on entend avec un esprit distrait, plus occupé des

émotions et des joies mondaines que l'on espère que du grand mystère qui s'accomplit. Ajoutez à ce que je viens de dire les lois nouvelles, ces lois qui ne protègent plus nos églises et qui en font pour tant de malheureux gênés dans leur liberté de chrétiens, des lieux suspects qu'il est dangereux de fréquenter, si l'on veut garder sa place et obtenir l'avancement qu'on attend.

Déjà des églises tombent en ruines ; un décret les guette qui les désaffectera, comme on dit, en d'autres termes, qui les livrera à la pioche des démolisseurs et qui dispersera, au plus offrant, le pauvre mobilier qu'elles contiennent.

Mistral, l'illustre poète provençal, raconte que son père, aux jours de la grande Révolution, rencontra sur les chemins de Bourgogne un homme qui conduisait à Paris les cloches de son pays natal pour y être fondues. Le père du poète se découvrit et pleura devant les cloches de sa première communion qu'il ne devait plus revoir ni entendre.

Mes frères, ce sont de pareilles larmes qui nous viennent aux yeux aujourd'hui, non pas seulement parce que nos cœurs se fondent à la pensée des églises de France, les unes après les autres dépouillées, ruinées, vendues, mais parce que des maux effroyables, prélude des pires catastrophes, nous frappent déjà et vont faire de notre douce France un pays inhabitable, parce qu'il sera sans croyances et sans mœurs.

III

Et en effet, mes frères, un homme d'Etat illustre a porté à la tribune française une parole qui a été répétée bien des fois depuis et que l'histoire confirme chaque jour davantage : c'est que l'Eglise est la plus grande école de respect qui soit au monde. Vous l'entendez bien ? C'est ici dans nos chaires que le respect est prêché, enseigné à toutes les classes sociales, et si nos églises sont désertes, si le peuple s'en éloigne, s'il n'y a plus ni auditeurs ni fidèles, qu'arrivera-t-il nécessairement ?

Mais il arrivera qu'avec l'enseignement religieux, c'est le respect qui s'en va, le respect sous toutes ses formes, et dans son sens le plus étendu.

Le respect de Dieu, cela va de soi. Dieu, on n'en a plus même l'idée, ou si on le connaît encore, c'est pour l'outrager et le blasphémer.

Mais le respect de Dieu disparu, il y en a un autre d'où dépend la paix du pays, le bonheur des familles, notre propre bonheur, qui disparaît à son tour.

Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, Dieu est la clef de voûte de tout l'ordre social, et si l'on y touche, c'est tout qui s'écroule, c'est tout qui s'effondre en des ruines lamentables.

Plus de respect pour le pouvoir. Car c'est Dieu qui couvre de son autorité les hommes qui commandent et qui gouvernent, *omnis potestas a Deo*. Et si l'on étouffe la voix de l'Eglise qui proclame le souverain domaine que Dieu a sur nous, mais le pouvoir perd sa majesté et ne s'impose plus de lui-même à l'obéissance des citoyens. De là, mes frères, — faites-y bien attention, — de là toutes les révoltes, toutes les violences qui éclatent, à chaque instant, par tout le pays. De là tant de grèves sanglantes qui ne cessent un jour que pour recommencer le lendemain et faire plus de victimes et de ruines encore. De là ces espèces de révolutions que la force armée contient et réprime sans doute, mais qui, tôt ou tard, finiront par tout emporter, comme les flots grossissants, tumultueux, emportent dans leur course furieuse tout ce qui leur barre le passage. Ah ! puissent les hommes qui sont à notre tête, qui ont la charge des destinées de notre pays, revenir de leur erreur, comprendre enfin que l'Eglise est l'alliée nécessaire, indispensable du pouvoir !

Plus de respect dans la famille pour les parents. Qui est-ce donc qui prêche l'obéissance filiale, la piété filiale ? Qui est-ce donc qui en fait un commandement de Dieu ? C'est l'Eglise, qui montre dans le père, dans la mère, sur leur front auguste, un rayon de l'autorité divine.

Et si l'Eglise n'est plus écoutée, parce que ses temples sont déserts, parce qu'on en a détourné le peuple, mais les parents sont découronnés. Et vous savez assez, mes frères, ce qu'il y a depuis quelque temps de tristesses, de larmes, de douleurs au foyer domestique. Je serai amené à vous en parler bientôt, et à vous le présenter tel qu'il est, et nous verrons ensemble ce qu'en ont fait, hélas ! les doctrines, les lois et les pratiques d'aujourd'hui.

Plus de respect à l'égard du prochain. C'est l'Eglise qui défend les biens, la vie, l'honneur du prochain ; c'est elle qui, par toutes les voix de ses prêtres, ne cesse de répéter à tous : « Vous n'y toucherez pas ! »

Et si l'Eglise est gênée, combattue dans sa belle et divine mission, si elle ne peut plus prêcher la justice et la paix, eh bien ! le prochain avec tout ce qui lui appartient, avec tout ce qui lui est cher, n'est plus gardé que par les gendarmes, et ce n'est pas assez...

Et c'est pourquoi, avec nos églises vides, désertes, les mauvais lieux s'emplissent, les crimes se multiplient, et il n'y a plus pour personne, surtout pour les faibles, pour de jeunes enfants, pour de pauvres femmes, sur les routes, dans les champs, à la maison, la nuit et même en plein jour, il n'y a plus de sécurité, tant il y a de malfaiteurs qui, pour assouvir une abominable passion, pour s'em-

parer du bien d'autrui, tuent, assassinent avec la dernière cruauté.

Il y a quelque temps, mes frères, un homme parlant avec orgueil de l'école moderne, disait qu'en ouvrant une école on fermait une prison.

Les événements n'ont pas justifié, bien au contraire, cette prédiction. Mais il y a une chose qui est vraie, qui est inscrite tout au long dans l'histoire depuis dix-neuf cents ans : c'est que là où l'on a fermé les églises, il a fallu les remplacer par des prisons.

Et depuis que l'on s'en prend au christianisme, depuis qu'on lui fait la guerre et qu'on le traque jusque dans les asiles sacrés que lui avaient élevés nos pères, est-ce que les prisons ne sont pas pleines ? Est-ce que les colonies pénitenciaires ne regorgent pas de jeunes criminels ? Est-ce qu'il n'a pas fallu bâtir de nouvelles prisons qui ne suffiraient pas encore si l'on devait y enfermer tous ceux qui le méritent ? Est-ce que, parmi les maisons religieuses que l'on a confisquées, est-ce qu'il n'en est pas que l'on a dû transformer en maisons de détention ? Et là où des cœurs purs, des âmes pénitentes priaient et expiaient pour leur pays ; là, des âmes coupables et des cœurs souillés s'insurgent et blasphèment contre la peine qui les frappe. O ironie des choses ! O juste leçon ! O cruel démenti donné aux partisans du seul pouvoir civil, en dehors de toute instruction religieuse !

**

J'ai fini, mes frères. Prenez ce soir deux résolutions. La première, c'est de fréquenter davantage nos églises, où vous trouverez la vérité, la lumière et la paix. La deuxième, c'est de voir dans nos églises un patrimoine sacré qui nous vient de nos ancêtres, et de les défendre toujours avec une foi, avec un courage invincible, pour qu'elles demeurent, dans le pays, les forteresses du droit, de la justice, les citadelles de nos libertés les plus chères et de tous les biens qui, mieux que les richesses et les conquêtes, sont l'honneur et la gloire des nations. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XX

1^{er} Dimanche de Carême

LES TENTATIONS

Mes frères,

L'évangile de ce jour est facile à comprendre. Il nous montre, par l'exemple du divin Maître, que sur le chemin de la vie nous rencontrerons la tentation et il nous apprend comment nous devons la combattre.

Il nous paraît extraordinaire, tout d'abord, que Jésus, la Sainteté infinie, ait permis à

Satan, son éternel ennemi, de venir le tenter et même de porter la main sur lui. Il est vrai que le démon ignorait la divinité de Notre-Seigneur ; et il se disait : « Si ce n'est qu'un homme, si parfait soit-il, j'arriverai peut-être à le faire succomber. » Mais notre bon Sauveur a voulu passer par cette humiliante épreuve surtout pour notre instruction et notre consolation. Il est venu sur la terre pour nous racheter sans doute, mais aussi pour nous fournir un modèle à imiter spécialement dans les circonstances pénibles de la vie. C'est pourquoi il connut toutes nos misères, sauf le péché.

A son école nous allons donc étudier brièvement aujourd'hui, d'une part, la *nature* et l'*origine* des tentations, et d'autre part la *manière de leur résister et de les vaincre*.

I

1. Vous savez tous, mes frères, ce qu'on appelle tentation ; et si vous ignorez les termes de la définition théologique, vous connaissez la chose par expérience. Elle n'est pas le péché ; mais une invitation, un attrait, une impulsion au péché. C'est comme une proposition faite à notre volonté de transgresser la loi divine.

S. Grégoire distingue trois degrés dans la tentation : la suggestion, la délectation et le consentement. Les deux premiers sans le troisième ne sont généralement pas des fautes ; car bien souvent ils sont indépendants de la volonté. Or sans volonté il n'y a pas de péché. On ne commet pas de faute involontairement. Il n'y a que le consentement qui constitue le volontaire et par suite le péché.

La *suggestion* est la simple pensée du mal, la proposition de violer la loi de Dieu faite à notre cœur : c'est l'invitation à pécher. Si nous ne nous sommes pas exposés nous-mêmes à la tentation, il n'y a aucune faute de notre part. Rappelez-vous ce qui s'est passé au paradis terrestre, où Eve fut tentée par Satan. Celui-ci lui suggéra la pensée du fruit défendu et l'invita à transgresser les ordres divins. Jusque-là Eve n'était point coupable et n'avait rien à se reprocher. Si elle eût laissé de côté ou repoussé cette invitation du démon, elle n'eût pas été répréhensible et n'eût point perdu son bonheur. Que de fois nous-mêmes ne sommes-nous pas assaillis à l'improviste par des pensées, des imaginations, des représentations mauvaises ! Est-ce notre faute ? Non. La faute en est à notre nature viciée, à la malice du démon, à tel ou tel objet que nous rencontrons, à telle parole que nous entendons, à la présence d'une compagnie mauvaise. Néanmoins c'est le point de départ d'une tentation, c'est le début. Il va de soi que si nous avons cherché cette occasion, si nous l'avons fait naître volontairement, nous en

sommes responsables ; et déjà par cette recherche, par cet acte volontaire, nous nous rendons coupables. Autrement, il n'y a point de péché. C'est ainsi que Notre-Seigneur a été tenté dans le désert.

Allons plus loin. Voici le second degré de la tentation : la *délectation*, c'est-à-dire le plaisir que notre cœur éprouve et la sensation agréable qu'il ressent dans l'objet proposé. Je suppose toujours que la volonté n'entre pour rien dans cette délectation. Car si l'on a constaté ce plaisir, qu'on l'ait voulu, désiré, savouré sciemment, ce n'est plus un mouvement involontaire provenant de la tentation, mais bien un acte de libre adhésion de la volonté. Or je parle ici de la délectation produite naturellement en nous par la suggestion, en dehors du consentement. Cette délectation n'est qu'une sensation naturelle, un appétit des sens, une passion involontaire qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir d'éviter, pas plus qu'il n'est en notre pouvoir de ne pas sentir la chaleur quand une étincelle de feu nous saute à la main sans que nous nous en apercevions. Par conséquent elle n'est pas un péché.

Nous ne deviendrions coupables que si nous franchissions le troisième degré, le *consentement*. Dès lors notre volonté accepte de violer la loi de Dieu, elle consent à la proposition qui lui est faite. Ce n'est déjà plus la tentation, mais un acte libre et réfléchi de la volonté ayant connaissance qu'elle fait mal, c'est le péché.

Vous le voyez, le péché ne consiste pas dans le sentiment, mais dans le consentement, parce qu'il ne dépend pas de nous de sentir ou de ne pas sentir, tandis qu'il dépend de nous de consentir. « Que les ennemis de notre âme, disait S. François de Sales, présentent donc autant d'amorces et d'appâts qu'ils pourront ; qu'ils se tiennent toujours à la porte de notre cœur pour y entrer ; qu'ils nous fassent autant de propositions qu'ils voudront : tant que nous serons dans la disposition de ne pas nous y plaire, il est impossible que nous offensions Dieu... Quand une tentation durerait toute notre vie, elle ne peut nous rendre désagréables à la divine Majesté pourvu qu'elle ne nous plaise pas et que nous n'y consentions pas, parce que dans la tentation nous n'agissons pas, mais nous souffrons ; puisque nous n'y prenons point de plaisir, elle ne peut en aucune manière nous rendre coupables. Saint Paul souffrit longtemps des tentations, et, loin qu'elles le rendissent désagréable à Dieu, au contraire Dieu en était glorifié.¹ »

C'est aussi ce qui arrive pour nous. Si, quand nous la remarquons, nous éloignons la tentation, nous lui résistons, nous sommes victorieux, notre conscience n'a rien à se repro-

cher, et l'épreuve n'a fait que nous affermir dans le bien et dans l'amitié de Dieu.

Vous avez bien compris, je l'espère, ce qu'est la tentation. C'est une impulsion au péché indépendante de notre volonté et non coupable si nous n'y consentons pas. Mais qui donc peut ainsi nous pousser au mal malgré nous ?

2. Mes frères, nous avons trois grands ennemis qui s'ingénient à placer des embûches sur notre route et cherchent à nous faire tomber dans l'abîme du péché : notre mauvaise nature, le monde, et le démon.

Nous portons en *nous-mêmes*, dit l'apôtre S. Paul, le germe funeste de la tentation. Il se trouve dans notre nature viciée, dans nos passions dérégées, dans les mauvaises habitudes que nous avons contractées. Tout cela s'appelle la concupiscence ou le foyer du péché. Cette concupiscence tend par ses suggestions intérieures à nous détourner du bien et à nous porter au mal. L'homme est encore une source de tentations pour lui-même quand il se livre à l'oisiveté, qu'il lâche bride à ses sens, ne les surveillant et ne les réprimant en rien, qu'il s'abandonne à l'intempérance et qu'il s'expose aux occasions du péché. Voilà notre plus grand et plus dangereux tentateur, parce que nous le portons au-dedans de nous, et qu'il nous est impossible de nous en séparer. Mais il trouve deux puissants auxiliaires dans le monde et le démon.

Le *monde* nous tente de bien des manières, par ses mauvais exemples et ses maximes perverses ; par ses plaisanteries et ses moqueries ; par ses flatteries et ses offres séduisantes ; par ses menaces et ses persécutions. Tout dans le monde est occasion de péché, ou sujet de tentation : les scandales, les plaisirs, l'ambition, l'amour des richesses, le respect humain. Nous ne pouvons pas faire un pas sans rencontrer des embûches tendues à notre vertu et à notre fidélité à Dieu. Le monde est comme un vaste océan où le démon jette sans cesse son filet pour nous prendre.

Car *Satan* exploite notre mauvaise nature et les dangers du monde, contre nous. Jaloux de notre rédemption et de notre futur bonheur dans le ciel, il emploie tous les moyens pour nous perdre et nous entraîner dans sa damnation. Aussi que de tentations il suscite ! Tantôt, semblable à un lion rugissant qui rôde autour d'une proie, il nous persécute, nous fait souffrir, nous envoie calamité sur calamité, met en mouvement tous ses agents pour nous torturer, afin de nous décourager et d'ébranler notre fidélité. Tantôt, comme un serpent, il emploie la ruse ; il nous tend des pièges, il fait miroiter à nos yeux de faux avantages, un faux bonheur et met toute sa puissance à nous faire tomber dans l'orgueil, la tiédeur, la sensualité, ou à nous endormir dans une indifférence coupable.

¹ Introduction à la vie dévote, liv. iv, ch. 9.

Mais, malgré ces redoutables ennemis, ne craignez rien, mes frères, car Dieu est avec nous. « Comme le bon soldat n'a pas peur du combat, disait le saint curé d'Ars, de même le bon chrétien ne doit pas avoir peur de la tentation¹. » Sachez bien que si Dieu permet que sur terre nous soyons aux prises avec la tentation, c'est qu'il a de bonnes raisons pour cela. Il nous fournit ainsi le moyen d'acquérir des mérites, d'affermir notre vertu, de nous assurer un magnifique triomphe au ciel. Grâce à la tentation nous achetons, au prix de nos efforts, la couronne de gloire qui nous attend après cette vie. Chacune de nos victoires, chacun de nos sacrifices est un fleuron que nous y ajoutons.

II

Toutefois, la tentation ne devient avantageuse et méritoire que pour celui qui sait lui résister et la vaincre. Que devons-nous donc faire quand elle se présente? Faisons, mes frères, comme de bons soldats de Jésus-Christ qui, sachant la lutte inévitable, s'y préparent, et, le moment venu, combattent vaillamment. « *Præpara animam tuam ad tentationem*, préparez votre âme pour la tentation, » nous dit l'Esprit-Saint. (Eccli., II, 1).

Notre-Seigneur nous a donné l'exemple. Avant d'être tenté, il s'est retiré au désert, il a prié, il a jeûné. Comme lui, prévenons les tentations par la fuite du danger, la vigilance, la prière et l'esprit de sacrifice.

La vigilance, nous l'exercerons d'abord en suivant l'avis de S. Paul : « *Nolite locum dare diabolo*, ne donnez pas prise au démon. » (Eph., IV, 7). Ne vous jetez pas vous-mêmes dans le feu. Evitez donc les occasions du péché ; éloignez-vous du danger ; fuyez l'oisiveté ; veillez sur vos sens et soyez toujours en garde ; rejetez, en un mot, tout ce qui par sa nature ou en raison de votre faiblesse peut éveiller chez vous la tentation. Il va de soi que si vous laissez à vos sens toute liberté, si vous vous permettez de tout voir et de tout entendre, de tout fréquenter, vous serez bientôt assaillis par mille ennemis de votre âme dont vous ne pourrez vous débarrasser.

La vigilance sans la prière serait insuffisante. Il nous faut la grâce de Dieu pour résister, et la grâce s'obtient par la prière. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit à ses apôtres : « *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem*, veillez et priez pour ne pas entrer en tentation? » (Matt., XXVI, 41). Ne nous a-t-il pas indiqué la prière que nous devons dire tous les jours : « *Et ne nos inducas in tentationem*, » pour demander à Notre Père qui est aux cieux de ne pas permettre que nous soyons tentés, ou du moins de nous donner la force de vaincre? Le secours divin indispen-

sable pour sortir victorieux de la tentation doit être le fruit de notre prière. Sans l'aide de Dieu nous ne pouvons rien faire de bien, à plus forte raison ne pourrions-nous vaincre nos ennemis.

L'un de ces ennemis étant notre mauvaise nature, il est utile de l'assujettir, de la maîtriser. Or on y parvient par la mortification et l'esprit de sacrifice. Sachez vous priver de quelques plaisirs, refuser quelques satisfactions à votre corps. Il y a tant d'occasions de faire pénitence ! Vos travaux, vos souffrances, vos épreuves, les rigueurs des saisons et surtout la pratique fidèle du devoir embrassé généreusement et dans toute son étendue, vous fournissent largement le moyen de dompter la nature et de faire quelques sacrifices.

Prenez ces précautions indispensables, mes frères, et vous serez armés contre la tentation. Au moment où elle se présentera vous serez prêts. Que ferez-vous alors, car, malgré tout, elle parviendra à votre cœur, si bien gardées qu'en soient les portes? Vous aurez soin d'abord de la rejeter dès le début. Dès que vous la remarquez, empresses-vous de l'éloigner et de détourner votre esprit. Tout délai accroît ses forces et diminue les vôtres. Il ne faut pas plus jouer avec elle qu'avec le feu ou avec un serpent dangereux. Montrons de l'énergie. L'ennemi est facile à vaincre, n'attendons pas qu'il devienne puissant. Repoussons donc promptement la tentation, c'est le bon moyen de la surmonter. Elle n'est d'abord qu'une étincelle, mais une étincelle dangereuse ; si vous la négligez, elle allumera un grand incendie que vous aurez de la peine à éteindre. C'est un petit serpent qui ne fait que naître ; vous pouvez l'écraser facilement ; mais si vous tardez trop longtemps, il deviendra un dragon qui vous dévorera.

Puis, soutenez la lutte avec constance et avec confiance. Quelle que soit la durée de l'épreuve, Dieu ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces. Persévérez dans la fidélité à votre conscience et dans le refus du consentement. Il y a des saints qui ont été en butte à la tentation des mois, des années entières. Ne vous laissez ni abattre, ni décourager ; mais montrez de la patience, du caractère, de l'endurance et une grande humilité.

La lutte terminée, la tentation évanouie, témoignez à Dieu humblement votre reconnaissance, si vous avez été victorieux. Remerciez-le en reconnaissant que c'est à lui, à sa grâce qu'est dû le succès. Mais gardez-vous de vous endormir dans une sécurité qui serait funeste ; préparez-vous au contraire à de nouveaux combats, et soyez toujours sur vos gardes. — Avez-vous eu le malheur de succomber? Pas de tristesse, pas de découragement, pas de désespoir ; ne déposez pas les armes et ne vous

¹ *Esprit du Curé d'Ars*, p. 223.

abandonnez pas à la tentation, sans plus de résistance. Quelle folie de se rendre pour toujours à l'ennemi parce qu'on a été une fois vaincu ! Ce n'est point ainsi qu'agit un homme sensé et chrétien ; mais il se relève de suite, et, après avoir pleuré devant Dieu sa misère et sa faute, après en avoir demandé pardon, il reprend courageusement les armes. Il puise dans sa chute un accroissement de ferveur, d'humilité, de prudence, de défiance de lui-même qui le préserve de nouvelles chutes. C'est ainsi que nos fautes deviennent quelquefois pour nous une cause de plus grande vertu.

Je viens de vous rappeler, mes frères, la vraie doctrine sur les tentations. Profitez de cet enseignement et de ces conseils. Souvenez-vous que jamais les saints ne sont pas devenus saints et que jamais homme n'est entré au ciel sans combattre. Dans l'état de notre nature viciée, personne ne peut espérer être préservé totalement de la tentation. « Notre vie, dit l'Esprit-Saint, est une lutte perpétuelle, un champ de guerre, *militia est vita hominis super terram*. » (Job, vii, 1). Guerre continuelle de l'esprit contre la chair, de la raison contre les passions, de la foi contre les sens. Jésus-Christ lui-même a voulu être tenté dans le désert pour nous prouver qu'il n'y a pas ici-bas d'état si saint, de lieu si reculé et si inabordable où l'on puisse être exempt de tentation.

Mais consolons-nous, mes frères, par la pensée que ces luttes de chaque jour sont pour nous l'occasion de tant de mérites et le principe de notre gloire dans le ciel. « On peut presque dire qu'on est heureux d'avoir des tentations, dit le B. Curé d'Ars ; c'est le moment de la récolte spirituelle où nous amassons pour le ciel. C'est comme au temps de la moisson ; on se lève de grand matin, on se donne beaucoup de peine, mais on ne se plaint pas parce qu'on ramasse¹. » Amassons donc, mes frères, pendant que nous en avons le temps : la grâce de Dieu, qui ne nous sera jamais refusée si nous la demandons, et notre bonne volonté nous suffisent pour surmonter tous les obstacles et nous faire acquérir un trésor de mérites dont nous nous servirons pour payer un jour notre couronne de gloire et notre place dans le paradis. Ainsi soit-il.

XXI

2^e Dimanche de Carême

LA RÉSURRECTION DES CORPS

Mes frères,

L'évangile de ce jour renferme le récit d'un fait extraordinaire de la vie de Notre-Seigneur, le récit de sa Transfiguration. Le divin Sauveur

s'étant retiré sur la montagne du Thabor avec trois de ses apôtres, communiqua tout à coup à son corps un certain degré de gloire et de clarté dont, par amour pour nous, il avait voulu être privé pendant sa vie mortelle. La splendeur du Fils unique de Dieu était cachée dans son humble humanité, comme le serait la lumière d'une lampe dans un vase d'argile. Si ce vase devenait tout à coup transparent, il resplendirait de la lumière qu'il contient. De même le corps du Sauveur, dégagé momentanément de l'obscurité naturelle qui l'enveloppait, parut tout resplendissant d'une lumière céleste. Sa face et tout son corps devinrent rayonnants, et, selon l'expression de l'Evangile, semblables au soleil. Ses vêtements, par l'effet de cette clarté, furent brillants et blancs comme la neige.

Peut-être, mes frères, vous demandez-vous pourquoi Notre-Seigneur s'est ainsi transfiguré et a laissé un instant apercevoir un rayon de sa gloire divine ? Lui qui est la Sagesse infinie n'a certainement point agi sans raison.

Ce fut d'abord pour ses apôtres. Il venait de les entretenir de sa Passion, de ses souffrances, de sa mort prochaine ; ils étaient tristes. Jésus voulut relever leur courage et les préparer à ne pas faiblir au temps de l'épreuve. Ayant contemplé dans la Transfiguration la gloire cachée de Jésus, les apôtres seraient moins ébranlés par les humiliations de leur Maître qu'ils allaient voir au jardin des Oliviers. Puis le Sauveur voulait fortifier la croyance de ses apôtres à cette gloire future qui devait éclater à son dernier avènement et dont ils n'avaient vu briller encore aucun indice.

Ce fut aussi pour nous, disent les interprètes de la Sainte Ecriture. Jésus se transfigura pour nous donner quelque idée de la beauté spirituelle et céleste, en comparaison de laquelle toute beauté terrestre est vile et méprisable. Le divin Maître semble nous dire : « Voyez la récompense glorieuse réservée aux travaux et aux épreuves qu'on supporte en cette vie pour me rester fidèle ; voilà quelques rayons de la gloire qui attend mes disciples. » — « Lorsqu'il apparaîtra, nous serons semblables à lui, » dit l'apôtre S. Jean. (I Joan., iii, 2). — Enfin Jésus manifesta sa gloire pour exciter ses disciples à porter leur croix, dans l'espoir d'obtenir une gloire semblable en dédommagement des tribulations passagères.

C'est qu'en effet un jour viendra où notre corps, glorieusement ressuscité, participera à la beauté dont brilla le corps de Jésus en sa Transfiguration. S. Jean Chrysostome nous fait même remarquer que le moindre des bienheureux dans le ciel jouira d'une clarté plus grande que celle de Jésus sur le Thabor, parce que, dans sa Transfiguration, le Sauveur proportionna la manifestation de sa gloire à la portée de ses apôtres et à la faiblesse de

¹ Op. cit.

leur vue mortelle. Quel encouragement pour nous, mes frères, de songer que ce corps de boue sera un jour débarrassé de toutes les misères qui l'accablent ici-bas et jouira avec notre âme de la félicité et de la gloire éternelles ! La Transfiguration de Jésus me fournit donc l'occasion de vous *rappeler cet article de notre foi* et de vous l'expliquer.

I

La mort à laquelle nous sommes tous condamnés ne doit pas durer éternellement. La séparation de notre corps et de notre âme qui s'opérera en ce moment n'aura qu'un temps. A la fin du monde, tous les hommes, sans exception, bons ou méchants, qui ont vécu dans les siècles passés, qui vivent maintenant et qui vivront dans la suite, ressusciteront. Leurs âmes reprendront les mêmes corps qu'elles avaient animés, pour leur être unies à jamais. C'est ce qu'on appelle la résurrection de la chair, c'est-à-dire des os, de la chair et du sang dont le corps est composé. Nous ressusciterons donc tous un jour. Dieu réorganisera toutes les parties de notre corps. L'âme qui en avait été séparée par la mort s'unira de nouveau à lui et lui redonnera la vie.

Telle est la vérité à laquelle nous faisons un acte de foi tous les jours en récitant le Symbole des apôtres : « *Credo... carnis resurrectionem* ; je crois à la résurrection de la chair. » Nous avons la parole de l'Esprit-Saint, qui est l'Esprit de vérité ; il nous affirme ce dogme. « Ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour la confusion éternelle. » (Joan., v, 28-29). Il semble même que Dieu ait voulu que cette vérité fût toujours connue. Il l'enseigna aux hommes dès l'origine et la leur rappela souvent. Sous la loi de nature, le saint homme Job disait : « Je sais qu'au dernier jour je ressusciterai du sein de la terre, je me revêtirai de mon corps et je verrai Dieu dans ma chair. » (Job, xix, 25). Sous la loi écrite, nous lisons dans l'histoire des Machabées des actes admirables de foi en la résurrection. « Vous nous faites perdre la vie présente, disaient ces sept frères martyrs au bourreau, mais le Roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle. » (II Mach., vii, 9). Sous la loi nouvelle, on ne saurait compter les endroits du Nouveau Testament où il est fait mention expresse de cette vérité. Celle-ci était si connue que Notre-Seigneur ayant dit aux sœurs de Lazare que leur frère ressusciterait, Marthe lui répondit : « Je sais, Seigneur, qu'il ressuscitera à la fin du monde au jour de la résurrection ; *scio quia resurget in resurrectione in novissimo die*. » (Jean, xi, 24). Jésus lui-même a voulu nous instruire sur ce point : « L'heure vient,

a-t-il dit, où les morts qui dorment dans les tombeaux ressusciteront, les uns pour la vie heureuse, les autres pour un malheur éternel. » (Joan., v, 28). « Notre corps, ajoute S. Paul, est mis en terre aujourd'hui et tombe en pourriture, mais il ressuscitera incorruptible. » (I Cor., xv, 53).

Ce dogme de notre foi n'a rien qui puisse nous surprendre. Au contraire, nous serions en droit de nous étonner si la Providence n'avait point réglé ainsi les choses, car la sagesse et la justice divines exigent raisonnablement la résurrection. — Notre corps n'est-il pas l'œuvre du bon Dieu ? N'est-ce pas le Créateur qui a pétri de ses mains l'argile d'Adam ? Pourrait-il laisser périr son ouvrage, le chef-d'œuvre de sa puissance, le dépositaire de son Esprit divin ? Pourrait-il permettre que cette chair sanctifiée par les sacrements, divinisée par l'Eucharistie, devienne pour l'éternité la proie du tombeau ? Aurait-il associé notre âme à notre corps pour qu'un jour elle se séparât éternellement de son compagnon ? Tout cela paraît bien opposé à la sagesse que Dieu manifeste dans ses œuvres.

La justice divine réclame à son tour que l'homme tout entier participe à la récompense ou à la peine qu'il a méritée par ses bonnes ou ses mauvaises actions. Elle exige que les corps des justes qui auront en cette vie crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés, qui auront mortifié leurs sens et se seront assujettis aux sacrifices et aux difficultés qu'exige l'accomplissement du devoir, jouissent avec l'âme d'un bonheur éternel. Notre corps qui a pris part aux souffrances, aux épreuves, doit aussi avoir part au repos, à la joie, à la gloire, à la récompense. « Oui, ce corps, dit S. Augustin, qui a subi les peines avec l'âme, doit être appelé, comme un compagnon fidèle, à la société de la gloire. » D'autre part, n'est-il pas juste également que ces hommes dépravés, qui foulent aux pieds la loi divine et se souillent pendant leur vie de toutes sortes de crimes et de désordres, soient châtiés dans leur corps ? La justice ne veut donc pas que le corps rentre éternellement dans le néant après cette vie : s'il a été à la peine, il doit être à la gloire ; s'il a pris part à la révolte, il faut qu'il ait part à la punition.

Cette vérité si rationnelle a pourtant été attaquée et l'est encore souvent. On se plaît même à la ridiculiser. Mais, mes frères, n'écoutez pas toutes les sottises que les impies peuvent proférer contre ce dogme. Une seule parole suffit pour répondre à tout : « Celui qui nous a faits saura bien nous refaire. » Qu'est-ce qui peut s'opposer à la résurrection des corps ? Dieu n'est-il pas assez puissant pour opérer ce prodige ? La résurrection est-elle une œuvre plus difficile que la création ? Puisque la volonté divine a suffi pour tirer

du néant le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment, comment ne pourrait-elle pas suffire pour rassembler les restes de nos corps mortels, quelque épars, quelque transformés qu'on les suppose, et leur donner une vie nouvelle qui ne finira jamais? Nous avons la même pensée dans ces paroles de Tertullien : « Jette les yeux sur toi-même, ô homme, et tu n'auras plus de peine à croire. Qu'étais-tu avant d'être homme? Rien. Pourquoi Celui qui t'a appelé du néant à l'existence ne pourrait-il pas t'y ramener encore? Tu n'étais pas et tu es ; tu ne seras plus et tu recommenceras d'être. Explique-moi, si tu peux, comment tu es entré dans la vie, et puis tu me demanderas comment tu peux y revenir... »

D'ailleurs, n'avons-nous pas sous nos yeux des images sensibles de la résurrection? Chaque année les arbres se dépouillent de leurs feuilles et semblent réduits à un état de mort. Mais bientôt ils revivent et se couvrent de nouveau de feuilles, de fleurs et de fruits. Vous confiez à la terre un grain de froment : s'il ne meurt pas il reste seul. Mais parce qu'il meurt et se corrompt, il trouve, au sein même de la mort et de la corruption, une vie nouvelle ; il sort des entrailles de la terre plus beau et plus riche qu'il n'y avait été mis.

Malgré tous les sophismes de l'impiété, demeurons donc fermes dans la foi au mystère de la résurrection ; car c'est Dieu lui-même qui nous l'a révélé, et Dieu est la Vérité, il ne trompe point. « *Credo... carnis resurrectionem* ; » prononçons ces paroles avec conviction. Oui, nous ressusciterons tous : petits et grands, faibles et puissants, pauvres et riches.

Mais, comment, en quel état ressusciterons-nous? Voilà ce qui me reste à vous dire.

II

Dans une lettre aux Corinthiens, saint Paul écrit : « *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur* ; nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. » (I Cor., xv, 51). C'est qu'en effet, tandis que les corps des méchants seront hideux, horribles à voir, ceux des justes seront glorieux et resplendissants comme le soleil. Les damnés ressusciteront dans la honte, l'ignominie, et pour souffrir éternellement. Ce n'est point d'eux que je veux vous parler. Il n'est question dans cet entretien que des bons, des élus, de tous ceux qui seront trouvés justes, c'est-à-dire en état de grâce, au jour du Jugement.

Tous, je l'espère, nous serons du nombre des saints, et nous ressusciterons dans la gloire et dans le bonheur. Ce corps que nous possédons aujourd'hui sur la terre, c'est lui-même qui sera glorifié et comme transfiguré. Ce ne sera pas une création nouvelle, mais une résurrection, c'est-à-dire la reprise de ce que nous possédions. S. Paul nous le dit : « Il faut

que ce corps qui est corruptible devienne incorruptible un jour, et que cette chair mortelle devienne immortelle ; *oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem*. » (I Cor., xv, 53). Chacun de nous retrouvera la même chair qu'il aura déposée dans la tombe, les mêmes yeux, les mêmes mains, les mêmes membres. Toutefois, s'il est incontestable que chacun reprendra son corps primitif, sachez bien que ce ne sera plus avec les imperfections qui ont pu le rendre difforme et défectueux. Non, la résurrection est l'œuvre de Dieu, et comme les œuvres de Dieu sont parfaites, elle corrigera les défauts naturels et donnera au corps l'intégrité totale qui lui est due et qu'il avait reçue de Dieu, lors de la première création. Dieu redressera aussi les défauts venant de l'âge. Il nous rendra sans doute le corps florissant de la plus vigoureuse jeunesse, et non pas le corps délicat et chétif de l'enfance ni le corps épuisé de la vieillesse.

Puis ce corps ressuscité, de nouveau vivifié par l'âme, sera appelé à partager le bonheur et la gloire de la sainte humanité du Christ. N'oublions pas que si au ciel le bien essentiel consiste à voir, à posséder et à aimer Dieu, beaucoup de biens accessoires s'ajoutent à celui-là pour donner satisfaction à tout notre être. Les élus jouiront de la gloire et des plaisirs des sens. Tout notre corps sera en possession de tout ce qui peut le charmer. Nos yeux ne rencontreront partout que des spectacles auprès desquels les plus ravissantes merveilles de la terre ne sont que d'une misérable et chétive petitesse. Nos oreilles seront réjouies par des chants et des concerts admirables. S. François d'Assise entendit un moment une harpe touchée par un ange : il en fut si ravi qu'il se crut dans un autre monde. Notre odorat sera embaumé par la suavité des corps ressuscités, plus exquise que tous les parfums de la terre. Notre palais goûtera sans cesse les plus ineffables douceurs. Comme l'âme, le corps jouira d'un bonheur parfait et complet.

Mais c'est spécialement par la gloire dont ils seront environnés que nos corps se feront remarquer. Ils participeront à la splendeur divine. Après la résurrection, ils posséderont de brillantes qualités qui les rendront plus glorieux que les plus grands monarques du monde dans tout leur éclat. Ils seront plus resplendissants que le soleil, dit la sainte Ecriture : « *Fulgebunt sicut sol*. » (Matt., xiii, 43). « Jésus-Christ, nous dit S. Paul, transformera ce corps soumis à toutes sortes de conditions humilantes, en le rendant semblable à son corps glorieux : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ*. » (Philip., iii, 21). Il en conclut que les corps des saints auront quatre qualités merveilleuses ;

l'impassibilité, la clarté, l'agilité, la subtilité. Par elles seront satisfaits les plus beaux désirs que nous puissions former à l'égard de notre chair.

« *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione*, » dit S. Paul. (I Cor., xv, 42). Nous voudrions être débarrassés de la maladie, de la souffrance, de la mort. Or notre corps semé dans la corruption se lèvera dans l'impassibilité; aujourd'hui il est maladif, esclave des incommodités, des infirmités, des douleurs; alors il sera affranchi de toute épreuve. Il ne craindra plus ni la soif, ni la faim, ni le froid, ni la fatigue, ni les éléments nuisibles, ni la mort, ni la décomposition.

« *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria*: semé dans la difformité il se lèvera dans la gloire. » (*Ibid.*, 43). Nos corps si obscurs et si terrestres aujourd'hui, seront lumineux et resplendissants comme des soleils. Ils seront revêtus d'une beauté toute divine. Notre-Seigneur en donna à ses apôtres une preuve et un échantillon dans sa personne au jour de sa Transfiguration. C'est parce qu'il laissa tomber sur sa chair un rayon de sa divinité que « son visage devint beau comme le soleil et ses vêtements blancs comme la neige. »

Les corps des saints jouiront en troisième lieu de l'agilité: « *Seminatur in infirmitate, surget in virtute*; semés dans l'infirmité, ils se lèveront dans la puissance. » (*Ibid.*, 43). Nos corps aujourd'hui si pesants, si grossiers deviendront tellement célestes et légers qu'ils pourront sans peine se transporter en un instant, comme l'éclair, d'un lieu à l'autre. Ils voleront avec la rapidité de notre esprit. C'est sans doute grâce à cette qualité que Jésus, après sa résurrection, se transportait en un clin d'œil avec son humanité auprès de ses apôtres, tantôt dans le cénacle, tantôt sur le chemin d'Emmaüs, tantôt sur les bords du lac de Tibériade.

Nos corps posséderont enfin la subtilité, c'est-à-dire la faculté de pénétrer les corps. « *Seminatur corpus animale, surget corpus spirituale*; semés dans l'animalité, ils se lèveront dans la spiritualité. » (*Ibid.*, 42). Ils seront tellement épurés et spiritualisés que, sans cesser d'être corps et d'être tangibles, ils pourront traverser les substances les plus dures et les objets les plus massifs, comme la lumière traverse le cristal, comme notre esprit traverse les murs de cette enceinte. Voilà ce qui vous explique comment le corps de Jésus sortit glorieux du tombeau au jour de sa résurrection, malgré l'énorme pierre qui fermait l'entrée du sépulcre. Voilà comment il se trouvait tout à coup au milieu de ses apôtres enfermés dans le cénacle, les portes restant closes.

Mes frères, quelle vérité de notre foi est

plus consolante que celle-là? Nous tenons en effet naturellement à la vie. Songer qu'un jour notre âme se séparera de notre corps, que celui-ci deviendra un objet d'horreur, sera jeté dans la tombe, rongé des vers, réduit en décomposition, puis en poussière: quelle douloureuse pensée! Mais en regard de ce tableau qui nous fait frémir, quelle consolation de savoir que nous reprendrons cette dépouille plus belle mille fois que dans l'état présent! Est-il quelque chose qui puisse mieux satisfaire notre attachement naturel à la vie?

Mais n'oubliez pas, mes frères, que si vous voulez que votre corps soit au nombre des corps glorieux à la résurrection générale, vous devez le mortifier, le soumettre à l'esprit et à la loi de Dieu. Gardez-vous de flatter ses mauvais penchants, de seconder ses goûts et ses appétits désordonnés. Gravez profondément dans votre cœur ce conseil de Notre-Seigneur: « Celui qui aime sa vie, la perdra; » c'est-à-dire celui qui aime et caresse son corps. Mais celui qui le hait, c'est-à-dire qui le traite en ennemi, qui le tient sous le joug, le soumet à la volonté, le garde pour une félicité sans fin, le sauvera pour la vie éternelle. « *Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.* » (Joan., xii, 25). Amen.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XLVII

LE SECRET DE LA SAINTETÉ

Mes frères,

La B. Marguerite-Marie aimait à répéter ces mots, dans lesquels se peint son âme très belle: « Tout de Dieu et rien de moi; tout à Dieu et rien à moi; tout pour Dieu et rien pour moi. »

Puisque nous voulons glorifier le Sacré-Cœur non seulement par nos prières, mais encore par notre vie tout entière, méditons aujourd'hui ces paroles. Elles renferment le secret de la sainteté.

Il y a en nous, depuis que nous avons l'usage de notre liberté, une lutte implacable entre la vie naturelle et la vie surnaturelle, entre notre volonté et la grâce, entre notre amour-propre et l'amour de Dieu. Quand nous faisons triompher la vie surnaturelle, la grâce et l'amour de Dieu, nous sommes saints, et c'est pour nous y aider que le Sacré-Cœur s'est manifesté à nous. Il nous fait comprendre ainsi que, s'il nous a aimés le premier, nous devons l'aimer pareillement; que, s'il s'est, suivant l'expression d'un saint Docteur, dé-

¹ Vie par ses contemporains, t. I, p. 38.

pensé tout entier pour nous, nous devons aussi nous dépenser tout entiers pour lui ; que, s'il a voulu vivre pour nous, nous devons de même vivre pour lui. Mais comment vivre pour lui ? C'est ici que nous ne pouvons mieux faire que de prendre pour nous le programme admirable que s'était tracé la B. Marguerite-Marie dans les paroles que je vous ai citées en commençant.

I

« *Tout de Dieu et rien de nous.* » — Qu'est-ce que cela veut dire, sinon que nous devons tout accepter comme venant de Dieu ?

Nous savons que c'est l'amour de Dieu qui conduit tout ici-bas. Les choses qui nous plaisent, il les veut ; les choses qui nous coûtent, il les permet ; mais c'est toujours pour notre utilité et parce qu'il nous aime.

Entrons dans quelques détails.

Nous avons formé un projet dont la réussite dépend de l'état du ciel. Au lieu du beau temps que nous attendions, la pluie ou la neige viennent rendre impossible l'exécution du plan que nous avions conçu. Qui l'a permis ? C'est Dieu. Pourquoi n'y pensons-nous pas ? Pourquoi laissons-nous voir de la mauvaise humeur ? Pourquoi récriminer ? C'est y mettre quelque chose de nous, à savoir, notre volonté qui se montre mécontente. Ce n'est pas dire : « *Tout de Dieu et rien de moi.* »

Nous avons des supérieurs qui nous agréent ou nous déplaisent, dont les ordres sont à notre convenance ou excitent notre mécontentement. Et pourtant, qui leur a donné l'autorité ? C'est Dieu. A qui devons-nous obéir, en leur obéissant ? A Dieu. Nous soumettre à eux parce que nous les estimons ou parce que leurs commandements nous semblent sages ; à plus forte raison, les juger, les critiquer et leur résister, parce que nous ne les approuvons pas, c'est y mettre quelque chose de nous, à savoir, notre indépendance et notre jugement. Ce n'est pas dire : « *Tout de Dieu et rien de nous.* »

Nous avons affaire à des personnes malveillantes qui nous créent des ennuis et nous font de la peine. Nous savons pourtant bien que cela est permis par le bon Dieu pour que nous pratiquions la vraie charité en sachant pardonner les injures. Nous savons également que nos ennemis ne sont entre ses mains que des instruments dont il se sert pour nous accorder l'inestimable bienfait de la croix. Nous savons encore que Jésus a prédit à ses disciples qu'ils seraient combattus et haïs à cause de lui. D'où vient que nous nous irritons contre ceux qui nous affligent, et que nous cherchons parfois à nous venger d'eux ? C'est y mettre quelque chose de nous, à savoir, notre susceptibilité et notre orgueil. Ce n'est pas dire : « *Tout de Dieu et rien de nous.* »

II

« *Tout à Dieu et rien à moi.* » — Qu'est-ce que cette parole signifie, si ce n'est que nous ne devons rien garder pour nous, mais tout offrir à Dieu ?

Qu'il est bon, notre Maître, quand il pourrait exiger, — puisque nous lui appartenons et que tout ce qui vient de nous est à lui, — de vouloir bien attendre que nous lui en fassions hommage !

Nous avons pu faire quelque bien, réussir dans quelque entreprise. Gardons-nous bien d'oublier que ce que nous avons fait, nous l'avons fait par sa grâce, et faisons-en remonter toute la gloire jusqu'à lui.

Nous avons, au contraire, échoué, alors que nos vues étaient bonnes, que le but poursuivi était juste et que les moyens employés étaient droits. N'allons pas nous décourager. Ce serait montrer que nous nous cherchions nous-mêmes et que nous avions quelque confiance en notre habileté. Ne vaut-il pas mieux offrir à Dieu notre épreuve ? Il en fera un sacrifice qui sera utile pour sa gloire et pour le bien de notre âme.

Dieu n'est pas un de ces maîtres superbes à qui on n'ose présenter que de belles choses. Nous l'avons dit : il a droit à tout, et sa bonté est telle qu'il agrée les offrandes les plus humbles.

Ce ne sont donc pas seulement nos communions et nos prières que nous pouvons lui présenter, mais aussi notre travail et nos occupations les plus banales. Notre repos lui-même, nos repas et nos plaisirs, pourvu qu'ils soient en conformité avec sa sainte volonté, lui plaisent quand nous les prenons pour lui.

Que dis-je ? Nous pouvons lui offrir même notre repentir, même nos impuissances, même nos sécheresses dans la prière, même nos misères, et ce n'est pas le don qui lui agrée le moins, parce que tout cela c'est de l'humilité, cette vertu qu'il a poussée si loin et qui seule nous convient quand nous nous adressons à lui.

Ne faisons rien parce que nous y trouvons profit ou agrément. N'agissons pas en nous cherchant. Ne gardons rien pour nous de nos pensées, de nos paroles et de nos actions. « *Tout à Dieu et rien à nous !* »

III

« *Tout pour Dieu et rien pour nous.* » — Cela veut dire que, soit que nous acceptions tout de Dieu, soit que nous lui offrions tout, nous devons le faire de tout notre cœur.

Quoi de plus juste ? C'est tout notre cœur qui est à Dieu, et quoique parfois ses aspirations soient immenses, il est très au-dessous de ce que Dieu mérite d'amour ; le partager, c'est être deux fois aveugle et deux fois imprudent.

C'est être deux fois aveugle, puisque c'est méconnaître les droits de Dieu sur nous.

C'est être deux fois imprudent, puisque c'est nous exposer à le blesser par l'ingratitude que nous montrons en agissant avec lui avec cette parcimonie et ce laisser-aller, puisque c'est nous exposer ainsi à ce qu'il refuse un don qui est indigne de lui.

Lors donc que nous acceptons sa sainte volonté, que ce ne soit pas parce que nous ne pouvons pas faire autrement, et en nous réservant de juger sa Providence. Qu'il n'y ait pas des choses que nous voulons bien recevoir de lui, et d'autres à propos desquelles nous nous montrons moins empressés. Les joies et les peines doivent trouver en nous le même accueil, puisqu'elles nous viennent de la même bonté, de la même sagesse et du même amour.

Quand nous lui offrons notre vie, qu'il n'y ait pas des réserves. Quand quelque occupation nous coûte, c'est à celle-là qu'il faut nous adonner avec le plus de bonne volonté, puisque là nous n'avons pas à craindre de mêler notre propre imperfection au bon plaisir de Dieu.

C'est quand nous agissons ainsi, en toute occasion, de tout notre cœur, que nous pourrions répéter, avec la B. Marguerite-Marie : « Tout pour Dieu et rien pour nous ! »

**

Notre-Seigneur disait à ses apôtres : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis. » Il nous adresse aussi cette parole pour nous montrer qu'il ne veut pas que nous soyons à lui par force, mais par amour. Répondons à cet appel de son divin Cœur. Ce que nous avons dit aujourd'hui nous montre le chemin ; la grâce de Dieu nous y aidera ; à notre bonne volonté de faire le reste. Ainsi soit-il.

LECTURES DE CARÈME SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE

I

LA RÉDEMPTION

Le sacrifice du Calvaire et le sacrifice de la messe. Le rachat des captifs. Le pardon de la Croix et le pardon du Sacrement. Exemple de saint Cyprien.

Le voyageur qui fixe sa demeure sur le bord d'un grand fleuve ne se contente pas de considérer la vallée dans laquelle il étend sa nappe d'eau, les collines qui le dominent et dessinent la vallée ; il désire également connaître son cours, les pays qu'il traverse, la montagne d'où il sort, et il se plaît à remonter jusqu'à la source. Il est donc tout naturel, ayant à traiter du sacrement de pénitence,

que nous remontions à son principe, qui est la Rédemption.

L'histoire du monde se divise en deux grandes périodes, le temps avant J.-C. et le temps après J.-C. La venue du Rédempteur a fixé le mode de chronologie des peuples civilisés ; elle est la ligne de partage des temps. La période qui précède J.-C. s'appelle dans le langage de la religion l'Ancien Testament ; la période qui suit s'appelle le Nouveau Testament ; ce sont les deux parties d'un même ouvrage, la partie de la préparation et la partie de l'accomplissement. Toute œuvre qui ne part point de J.-C. ou n'aboutit pas à J.-C. n'est pas la grande œuvre des siècles et ne contient pas les destinées de l'humanité, pas plus que ses moyens de salut.

La Rédemption, c'est l'œuvre même de Jésus-Christ. Comme dans un tableau historique le peintre de génie place au centre, en pleine lumière, la figure de son héros pour faire converger vers lui le drame tout entier et l'attention de tous les spectateurs, en sorte qu'il n'y ait pas un épisode qui ne se rapporte à lui et ne concoure à le faire connaître ; de même la figure centrale c'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, offrant son sacrifice sur le Calvaire, à Jérusalem.

Considérons donc le Christ souffrant. Le soir du Jeudi Saint, après avoir fait la Pâque avec ses apôtres dans le Cénacle, il sortit de Jérusalem avec eux, traversa le torrent de Cédron qui passe aux abords de la ville, remonta la colline de Gethsémani et s'arrêta dans le jardin des Oliviers. Là, dans l'apaisement des bruits du soir, il leva les yeux vers le ciel et se mit en prière. Son heure était venue. La vision de la Passion qui approchait passa devant son esprit. Notre humanité qu'il avait prise allait lui servir d'instrument pour son immolation : son corps pouvait souffrir, son cœur sentir la peine, son âme éprouver la douleur. Il vit d'un côté les prophéties qui annonçaient la sainte Victime et qui se résumaient dans l'expression de son précurseur S. Jean-Baptiste : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde ; » il vit d'un autre côté le calice qu'il lui fallait boire, le jugement impitoyable des princes des prêtres, des docteurs de la Loi, des chefs de la nation juive, du grand conseil des Juifs enfin, qui avaient fait opposition à son œuvre de régénération, et qui allaient le traiter en ennemi ; il vit la flagellation, le couronnement d'épines, les crachats à sa face, les insultes des valets, les opprobres du peuple ; il vit Hérode qui allait le tourner en dérision et le traiter comme un insensé, Ponce-Pilate qui allait être lâche devant la sédition juive grondant à la porte de son palais et menaçant le gouverneur romain de la colère de César, et finalement qui allait l'abandonner, par sa sentence, au supplice du crucifiement.

Suivons la sainte Victime, l'homme de douleur, comme l'avait nommé le prophète Isaïe (LIII, 3), dans le chemin de la croix. Il porte sur ses épaules l'instrument de son supplice, selon les prescriptions de la coutume romaine ; il gravit péniblement la colline du Calvaire, il rencontre sa très sainte Mère dont le cœur est percé d'un glaive de douleur, il tombe trois fois sous le poids de sa croix, il avance sans se plaindre entre ses bourreaux et à travers le cortège de ses ennemis empressés à l'insulte. Ses amis l'ont abandonné, car la crainte a glacé tous les cœurs, à part quelques femmes de Jérusalem et quelques disciples qui gémissent en secret. Ce n'est plus un homme, c'est l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. (Ps., xxi, 7).

Enfin il arrive, épuisé par la fatigue et la souffrance. On l'étend sur la croix, après l'avoir dépouillé de ses vêtements ; des coups retentissent, on enfonce de gros clous dans ses pieds et dans ses mains ; la croix sur laquelle est fixé le patient s'élève et s'enfonce dans le sol ; il est crucifié entre deux malfaiteurs ; le sang coule, ses forces s'épuisent pendant les trois heures de l'exposition douloureuse, le voile de la mort s'étend sur son âme et des larmes de sang remplissent ses yeux. « Mon Dieu, mon Dieu, s'écrie-t-il, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (Marc, xv, 34). Il incline la tête et expire. Tout est consommé, et le drame sanglant est accompli.

Il y a deux aspects dans ce supplice de Jésus : d'une part, ce sont les Juifs déicides qui le condamnent et l'immolent ; d'autre part, ce sont les pécheurs. Dans le calice de Gethsémani étaient tous les péchés du monde dont il va être la rançon, depuis le péché originel d'Adam jusqu'aux péchés de son peuple et des peuples anciens, depuis la trahison de Judas jusqu'aux crimes des nations qui passeront sur la terre en attendant la fin du monde. Il les a vus, dans la vision douloureuse, et il a goûté toute l'amertume du calice qu'il faut boire. Mais « il s'est livré parce qu'il l'a voulu, » il a accepté le sacrifice, il s'est substitué aux coupables, il s'est fait, selon le terme de la loi mosaïque (Lévit., xvi, 8, 10), le bouc émissaire de l'humanité et il a accompli dans son immolation toute justice.

Voyez-vous d'une part tous les péchés du monde, d'autre part la croix qui s'élève entre le ciel et la terre ? Voilà le prix du péché et la valeur infinie de l'expiation. La justice divine est apaisée par une offrande d'un prix infini, et sur la croix en vérité la miséricorde et la justice se sont rencontrées et se sont réconciliées. « Non, s'écriait l'un des apôtres, ce n'est pas au prix de l'or et de l'argent que Notre-Seigneur nous a rachetés, mais au prix de son sang. » (I Petr., i, 16).

On raconte, dans l'histoire de la rédemption des captifs, qu'au temps des Maures dont les

pirates enlevaient sur les rivages de la Méditerranée les hommes, les femmes et les enfants et les emmenaient en captivité dans leur empire d'Afrique, des hommes dévoués, pris d'une sainte pitié, recueillaient des aumônes et s'en allaient avec ces offrandes trouver les maîtres barbares. Là se faisait un échange. On amenait les captifs, les hommes de la rédemption déposaient la somme qu'il fallait et payaient la rançon. Alors les chaînes et les liens tombaient, ceux qui avaient été captifs étaient délivrés et ils rentraient libres dans leur patrie et dans leurs familles. Le nom de Notre-Dame de la Merci se rattache à cette œuvre de miséricorde, qui fonctionna pendant plusieurs siècles et nous laisse des souvenirs émouvants. C'est l'image de ce que le Sauveur a fait pour le genre humain.

Mais de même qu'il ne suffit pas que la source remplisse l'immense réservoir, qu'il faut encore que les eaux se répandent par des canaux pour transporter le courant là où il en est besoin, où les hommes vivent, où les moissons lèvent, afin de les abreuver ou de les irriguer ; de même il ne suffisait pas que la Rédemption fût accomplie, il fallait encore qu'elle se répandît sur le genre humain tout entier, les cités, les familles et les individus. Le salut en effet n'est pas une question simplement générale, c'est aussi une affaire personnelle et individuelle. Le Sauveur ne devait donc pas se borner à une œuvre générale, il devait, pour la faire aboutir selon le dessein qu'il se proposait, la mettre à la portée de tous et de chacun.

C'est pourquoi il a institué le sacrement de pénitence, qui après le baptême est l'un des moyens les plus puissants et les plus efficaces par lesquels il la répand et la communique aux hommes. Si l'on peut parler ainsi, c'est le second mode qu'il a employé pour organiser l'œuvre toujours nécessaire de la Rédemption, pour en faire bénéficier les individus qui se succèdent sur la terre au cours des générations et les sauver personnellement.

Le sacrement de pénitence est ce moyen divin, moyen ordinaire et fonctionnant avec régularité, moyen surnaturel comme toute la religion et qui ne peut être apprécié comme il doit l'être que par ceux qui ont la foi. Comme le disait un apôtre, pour s'approcher de Dieu, il faut croire. (Hébr., xi, 6). Nous sommes ici absolument dans le domaine de la croyance et de la foi. Mais c'est à des croyants que nous nous adressons, à des personnes qui font profession de christianisme et qui vivent au moins radicalement selon l'Évangile.

Ici opérons un rapprochement tiré des mœurs catholiques. Comme le sacrifice de la messe est substantiellement le même que le sacrifice de la croix, puisque l'un est le renouvellement

et la continuation de l'autre ; ainsi le pardon du sacrement de pénitence est substantiellement le même que le pardon de la croix. L'un est la source, l'autre est l'écoulement. Il a devant Dieu la même valeur et la même efficacité. Il ne faut pas séparer ce que le Sauveur a uni ni disjoindre son œuvre.

Si donc on va au fond des choses, on trouvera qu'il s'agit d'une même grâce, la grâce de la Rédemption, et d'un même pardon, le pardon des péchés. C'est cette grâce, ce pardon, qui nous sont appliqués. Si vous aviez été présents au sacrifice du Calvaire, contemplant la sainte Victime s'offrant et mourant pour nous, et si le mérite infini de ce sacrifice vous avait été appliqué à cette heure même, combien vous l'auriez apprécié et combien vous auriez eu de confiance en son efficacité ! Votre sort eût été celui du bon larron et vous n'auriez pas eu de doute sur la rémission de vos péchés et votre rentrée en grâce auprès de Dieu. La foi vous donne la même assurance et votre sort n'est pas différent. Le prix et l'application ont été seulement différés en ce qui nous concerne. Vous aussi, c'est au prix du sang de Jésus-Christ que vous avez été rachetés, et telle est la valeur de votre rançon.

Remarquons qu'entre le pardon de la croix et le pardon du sacrement de pénitence, comme entre le sacrifice de la croix et le sacrifice de l'autel, il n'y a que des différences de forme : le fond est le même et a devant Dieu le même mérite et les mêmes effets. Remarquons encore que Jésus-Christ continue dans ce sacrement sa mission de Sauveur. D'une part, dans le sacrifice de l'autel comme dans le sacrifice de la croix, Notre-Seigneur est toujours victime, y continue son œuvre de Rédempteur et y mérite sans cesse la grâce de notre rédemption ; d'autre part, dans le sacrement de pénitence, Jésus-Christ applique sans cesse aux âmes pénitentes la grâce de la rédemption et le pardon du Calvaire, en sorte qu'il y continue en tous temps et en tous lieux son œuvre de Sauveur du monde. Tels sont les deux termes de l'opération surnaturelle de la rémission des péchés, telle qu'elle fonctionne sous nos yeux.

S. Cyprien nous a raconté sa conversion, au temps où le paganisme était encore puissant dans l'empire romain, et ce récit est propre à nous faire sentir la force moralisatrice du christianisme : « La bonté divine m'assurait que pour être sauvé il fallait naître uné seconde fois, prendre une nouvelle vie dans les eaux salutaires du baptême, y déposer le vieil homme, et, tout en gardant le même corps, se transformer quant à l'esprit et quant au cœur. Comment une telle conversion est-elle possible ? me disais-je. Comment dépouiller en un instant des penchants naturels qui ont vieilli avec nous, des habitudes qui se sont fortifiées par le temps ? Non, ils ont jeté dans

notre âme des racines trop profondes. L'homme accoutumé à la bonne chère et au luxe des festins apprit-il jamais la sobriété ? Celui qui aime à faire parade de ses vêtements somptueux, à briller sous l'or et la pourpre, ira-t-il déposer son faste pour prendre des habits simples et ordinaires ? Le magistrat qui se complait dans les faisceaux et dans les honneurs pourra-t-il se résigner à l'obscurité de la vie privée ? Enfin, voyez l'homme qui traîne à sa suite une armée de clients et qui se glorifie de recevoir leurs hommages empressés : la solitude est pour lui un supplice. Oui, il faut que l'esclave des passions, par un charme invincible, continue d'être séduit par l'ivresse, gonflé par l'orgueil, enflammé par la colère, troublé par la cupidité, aiguillonné par la vengeance, captivé par l'ambition, précipité par la luxure. Voilà ce que je me disais souvent en moi-même. Engagé dans les erreurs multiples de mon passé, sans espoir d'en sortir, je nourrissais complaisamment mes inclinations mauvaises, et n'osant me promettre un état meilleur, je caressais des vices qui s'étaient comme identifiés avec moi. Mais aussitôt que les souillures de ma vie précédente eurent été lavées dans le bain régénérateur, qu'une lumière sereine et pure se fut répandue d'en haut sur mon âme réconciliée avec Dieu, et que les effusions de l'Esprit céleste, en faisant de moi un homme nouveau, m'eurent procuré le bienfait réparateur d'une seconde naissance, alors, ô merveille ! mes doutes s'éclaircirent, ce qui était fermé s'ouvrit pour moi, ce qu'il y avait d'obscur devint lumineux, les difficultés qui me paraissaient insurmontables s'aplanirent, et les obstacles tombèrent d'eux-mêmes. Il était facile de le reconnaître, ce qu'il y avait en moi de charnel et d'assujéti au péché tenait de la terre ; ce que l'Esprit-Saint commençait à ranimer venait de Dieu¹. »

S. Cyprien mourut martyr. Nous voyons par son exemple quel prodige de transformation l'Eglise des premiers siècles opérait dans les âmes. Elle ne l'opérait pas moins dans la société romaine, car « le sang des martyrs était une semence de chrétiens² » et ajoutait sa rançon à celle du Sauveur, les mœurs des chrétiens étaient un exemple puissant et une démonstration évidente de la vertu du christianisme. Dans les pays de mission, le même spectacle salubre se renouvelle.

¹ *Épître à Donat.*

² *Tertull., Apol.*

IMPRIMATUR

Lingonis, die 22 januarii 1913.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 30 janvier 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — IV. La nature, 65.

Sermons de Carême sur les plaies de notre époque. — III. L'école sans Dieu ou contre Dieu, 67.

Instructions dominicales. — XXII. 3^e Dim. de Carême : Les démons, 71.

Avis paroissiaux. — Les prédications du Carême, 74.

Lectures de Carême sur le sacrement de Pénitence. — II. Le pouvoir des clefs, 75. — III. La miséricorde divine, 78.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

IV

LA NATURE

Messieurs,

Tout d'abord permettez-moi de me réjouir de l'essai que nous tentons aujourd'hui. Nos messes d'hommes et nos conférences, au lieu d'être mensuelles, vont devenir hebdomadaires. C'est chaque dimanche désormais que nous nous rencontrerons ici pour prier et pour aborder ensemble l'étude des grands problèmes qui passionnent l'âme humaine. Vous l'avez désiré, et ce désir a été pour nous la plus précieuse des récompenses.

Cet essai est-il prématuré? Je pourrais le craindre si je ne connaissais votre esprit sérieux et votre loyauté dans la recherche de la vérité. Je vous dirai avec la plus entière franchise ce que je pense. Je n'apporterai devant vous aucune affirmation sans produire les preuves sur lesquelles elle s'appuie, et puisque je désire avant tout qu'aucune ombre ne subsiste dans votre intelligence, vous ne craignez pas de me dire vos difficultés. Ce sera ainsi une collaboration cordiale de laquelle surgira la pleine lumière.

I

C'est, d'ailleurs, ce qui s'est déjà produit.

Il y a un mois, quand je vous ai démontré que si nous ne sommes pas indépendants, nous ne pouvons dépendre que du hasard, des autres hommes ou de Dieu, quelqu'un d'entre vous, à qui j'en adresse tous mes remerciements, est venu me dire: « Vous avez oublié la nature! »

C'est vrai, j'avais oublié la nature... ou plutôt le *naturalisme*.

Qu'est-ce que c'est, me direz-vous, que le

naturalisme? — Messieurs, ne vous laissez pas intimider par ce grand mot: il est beaucoup plus imposant que la chose.

Je ne vous apprendrai rien en vous disant que la science a fait, depuis un demi-siècle surtout, de considérables progrès. A force d'étudier les êtres multiples qui composent le monde, on s'est affirmé dans cette idée que rien n'y est abandonné au hasard et que tout y obéit à des lois admirables. Qu'il s'agisse de l'évolution des astres ou de la formation des cristaux, ou encore de la germination des plantes, tout s'accomplit selon un rite merveilleux, rigide et souple à la fois. Il n'y a pas jusqu'aux monstres, ces anormaux de la nature, dont la constitution n'ait donné lieu à une science nouvelle: la tératologie.

Nous autres, gens arriérés, esprits de petite envergure, quand nous sommes mis en face d'une de ces lois qui régissent le monde, nous parlons de Providence et nous tombons à genoux. Ainsi faisait Képler, l'immortel astronome qui, après avoir étudié les immensités sidérales, s'écriait: « Je viens de voir passer Dieu et j'ai été frappé de stupeur! » Ainsi faisait ce maître de la chirurgie qui, après avoir disséqué un corps humain devant ses élèves, leur disait: « Je viens de chanter un hymne sublime en l'honneur de la divinité. » Ainsi ont fait les plus grands savants de tous les temps et de tous les pays.

Mais ceux-là aussi n'étaient que des abrutis.

A présent, on parle avec bien plus de génie. On dit: « Du moment que tout ici-bas obéit aux lois de la nature, ce sont ces lois qui sont les causes de tout. » En d'autres termes, c'est la mécanique qui explique tout.

Et voilà le naturalisme!

La première fois que je l'ai rencontré, c'était sous sa forme la plus rudimentaire. Quand un des braves paysans que j'ai essayé d'évangéliser pendant quatorze ans, me disait: « Le bon Dieu, c'est le soleil! » il faisait, sans le savoir, du naturalisme. Son bon Dieu boudait terriblement pendant les mois d'hiver et ne valait pas, à ce moment-là, une bonne flambée de sarments dans lâtre... Mais mon paysan ne s'embarrassait pas pour si peu.

La seconde fois que j'ai rencontré le naturalisme, ce fut à Lucerne, en Suisse, où j'excursionnais avec deux amis. Nous venions de parcourir cette étoile tombée du ciel qui s'appelle le lac des Quatre-Cantons, et, les yeux encore remplis de toutes les merveilles que nous avions vues: lac, montagnes, glaciers, cascades; l'âme toute vibrante d'enthousiasme, nous parlions à table d'hôte des impressions que nous avions éprouvées, quand un homme qui se trouvait en face de nous, se mit à nous interroger sur l'existence de Dieu, et, finalement, nous déclara qu'il n'y avait pas besoin de

lui pour expliquer le monde ; ce qui expliquait tout, c'étaient les lois de la nature.

Remarquez, Messieurs, que cet homme était vraiment instruit. Ce n'était pas un de ces commis-voyageurs en libre pensée qui, en fait d'érudition, ne possèdent que quelques tirades de leur journal. C'était un homme versé dans les sciences, et c'était bien ce qui donnait à son argumentation une apparence de force.

II

Car c'est là la grande habileté du naturalisme, tel qu'il était en face de moi lors de cette deuxième rencontre : c'est de se parer, de s'envelopper et de se couvrir de la science. Le motif est limpide.

Jadis on se réclamait de la raison. Au XVIII^e siècle elle était prépondérante, si prépondérante même que la Révolution en fit une déesse et ne crut pas trop faire que de lui consacrer les cathédrales désaffectées et profanées. Cet excès d'honneur la perdit. A présent la raison n'a plus de prestige, à tel point que la religion catholique a été obligée, par un singulier retour des choses, de la prendre sous sa protection.

Ce qui l'emporte, à présent, c'est la science. Elle est au pinacle. C'est en son nom qu'on mène la lutte contre la religion ; il n'y a pas d'espérances folles qu'elle ne fasse concevoir. Je n'en veux pour preuve que cette lettre où un jeune homme, encore imberbe, m'écrivait : « Encore quelques Blériots, et il n'y aura plus de Dieu ! »

Cet état d'esprit a été affermi et développé encore par les efforts combinés de toutes les libres pensées. De l'orgueilleuse chaire du Collège de France, où pontifient les augures de l'incrédulité, jusqu'à l'humble pupitre où trône l'échappé impétueux de l'Ecole normale nouveau genre, on n'entend retentir que ce mot : « La science ! la science ! la science !... »

C'est de cette force souveraine que le naturalisme s'est audacieusement emparé. De même que cet Anglais qui disait, après avoir trempé son doigt dans l'eau des lagunes de Venise : « Elle est salée, donc elle est à nous ! » il prétend accaparer la science pour lui ; il s'identifie avec elle ; au point que quand on parle de science, il dit : « C'est moi ! » et que quand on parle de naturalisme, il dit : « C'est elle ! »

Vous entendez bien que cette outrecuidante attitude n'est qu'un immense mensonge, et que la science, loin de contresigner les affirmations du naturalisme, les combat par la bouche de ses plus illustres représentants. Mais qu'importe ! Comme Santerre qui, avec son tambour, couvrait la voix de Louis XVI montant à l'échafaud, il empêche par son tapage qu'on entende les voix discordantes. Il fait un tel bruit qu'on n'entend que lui. La foule qu'attire

¹ Eymieu, p. 5.

la musique assourdissante des charlatans, accourt à lui, et, dans les milieux intellectuels, il ne manque pas d'esprits, à la foi amoindrie, qui se rangent sous sa loi. Voilà ce que peut faire, en France, le prestige d'un mot.

III

Pour démasquer le naturalisme, les moyens ne manquent pas.

Vous pouvez d'abord lui signifier cette condamnation sévère du philosophe anglais Balfour : « Et qui donc accorderait la moindre attention au naturalisme, s'il ne s'était fait admettre de force dans l'escorte de la science, s'il n'avait pris sa livrée et si, comme une sorte de parent pauvre, il ne s'était arrogé le droit de parler en son nom ? Par lui-même, il n'est rien ! » Si jamais on vous parle, Messieurs, des lois de la nature, vous n'aurez qu'à citer cette parole.

Vous pourrez encore contester que les données de la science soient d'accord avec les affirmations du naturalisme. J'avoue que cette méthode est longue et n'est pas à la portée de tout le monde.

Vous pourrez ensuite faire observer à ceux qui se retranchent ainsi derrière les lois de la nature, que leur doctrine, qu'ils représentent comme un progrès, pourrait bien n'être qu'un formidable recul, puisqu'elle nous ramène, ni plus ni moins, au polythéisme ingénu des Grecs et des Romains, et même des Egyptiens. Ces peuples avaient eux aussi, et sans attendre les découvertes de la science, magnifié la nature puisqu'ils en avaient déifié les forces : Jupiter, c'était le ciel ; Neptune, c'était la mer ; Pluton, c'étaient les enfers ; Cérès, c'étaient les moissons ; Apollon, c'était le soleil ; Diane, c'était la lune. Il y avait ainsi toute une ménagerie céleste où chaque élément, jusqu'aux pierres qui bornent les champs et jusqu'aux oignons qui poussent dans nos jardins, était personnifié. Même les Grecs, les Romains, les Egyptiens étaient plus logiques que nos modernes naturalistes, puisqu'ils se prosternaient devant leurs chats et leurs bœufs pour leur rendre hommage. Ceux qui parlent avec tant de chaleur des lois de la nature, desquelles nous dépendrions, retardent donc de vingt siècles. Il est bon de le leur dire.

Mais la réfutation du naturalisme n'exige pas tant d'efforts, et ici je reviens à mon inconnu de Lucerne. Quand il eut fini son éloge pompeux des lois de la nature, je me permis de lui dire :

— Pardon, Monsieur, votre explication n'explique rien.

— Comment cela ?

— Parce que les lois de la nature ne sont pas des causes qui expliquent tout, mais des effets qui ont besoin eux-mêmes d'être expliqués.

— Par exemple !

— Parfaitement, c'est comme je vous le dis. Toute loi suppose un législateur et, par conséquent, est un effet. Ce législateur, dont vous êtes bien obligé de reconnaître l'existence, nous l'appelons Dieu. Appelez-le autrement si vous voulez, peu importe ! Ce qui est essentiel, c'est qu'il existe, et c'est ce que je voulais démontrer.

Alors mon naturaliste se mit à patanger de la plus belle façon. Il n'y avait plus qu'une ressource pour lui : c'était de nier l'existence de ces lois de la nature que, l'instant d'apparaître, il plaçait si haut. Il finit par y arriver.

— Faites attention, lui dis-je, vous vous en tirez par la tangente.

— Non, me répondit-il brusquement, c'est une sécante.

Et, en effet, il mit fin à la discussion en prenant son bougeoir pour aller se coucher.

**

C'est ainsi, Messieurs, qu'il en arrivera toujours quand, au lieu de vous laisser intimider par les grands airs des bravaches de la libre pensée, vous les mettez en demeure de prouver leurs affirmations. Je n'étais pas fâché de vous annoncer cette conclusion.

Et maintenant que la parenthèse est finie, laissez-moi vous dire que je ne perds pas de vue la suite de nos déductions. Dimanche prochain nous verrons que nous ne dépendons pas des autres hommes, et ce sera un pas de plus dans la conquête de la vérité ! Ainsi soit-il.

SERMONS DE CARÊME SUR LES PLAIES DE NOTRE ÉPOQUE

III

L'ÉCOLE SANS DIEU OU CONTRE DIEU

Afferebant ad illum infantes.
Ils amenaient à Jésus-Christ
leurs enfants. (Luc, xviii, 15).

Mes frères,

Je manquerais à la promesse que je vous ai faite, au début de ce Carême, de vous indiquer les principaux dangers auxquels la vie chrétienne est aujourd'hui exposée, si je ne vous disais rien de l'athéisme scolaire. L'école athée en effet, au point de vue religieux, est souverainement périlleuse. Et puis, elle se retrouve sur tous les points de notre territoire. Déjà, elle a couvert notre France de ruines, en faisant oublier à la jeunesse les salutaires leçons de l'Évangile. Elle nous prépare, dans une vulgarisation plus large encore de ses principes, un avenir plus triste que le présent. Enfin, elle mérite d'être signalée aux chrétiens de tous les pays ; car la coalition des partis

sectaires l'établit partout où elle triomphe, et les peuples qui ne l'ont pas aujourd'hui peuvent l'avoir demain.

J'aborde là, je le sais très bien, un sujet délicat ; mais ses délicatesses ne doivent pas empêcher un prêtre de le traiter. L'Église n'a jamais cessé et ne cessera jamais de condamner l'école oublieuse ou ennemie de Dieu. Ses ministres ont le droit et le devoir de lui servir d'écho. — Je vous prierai seulement de ne point travestir mes paroles et de ne pas me prêter ce que je n'aurai point dit.

Deux réflexions se partageront cet entretien. La première essaiera de mettre en évidence *le danger de l'athéisme scolaire* ; la seconde expliquera quel est, en face de ce danger, *le devoir des familles*.

I

Si la laïcisation de l'école n'avait eu pour effet, conformément au sens originel du mot, que de lui donner des maîtres laïques, les catholiques français auraient pu s'en accommoder. Ils auraient certainement regretté, et vivement regretté, les maîtres et maîtresses que les Congrégations religieuses avaient mis au service de leurs enfants. Ces maîtres et maîtresses jouissaient d'une compétence et d'un talent consacrés par les diplômes de l'État et souvent honorés de ses plus belles récompenses. Leur caractère religieux les rendait dignes d'une particulière confiance. Le détachement dont ils faisaient profession, vis-à-vis des intérêts matériels et des affections naturelles, leur laissait une liberté de dévouement incomparable. Enfin ils avaient, sur leurs élèves, une influence et un ascendant que leurs remplaçants n'auront jamais. — On a prétendu que leurs vœux diminuaient leur personnalité, et, en les faisant vivre d'une vie étrangère à la vie séculière, les rendait incapables d'élever une jeunesse qui doit rester dans le siècle. Sophismes grossiers ! Les vœux de religion, loin de nuire à la personnalité humaine, l'anoblissent et la développent. On n'a pas le droit de faire au religieux un crime de son vœu d'obéissance, quand on impose à toute la jeunesse française la discipline militaire. Quant aux vœux de pauvreté et de chasteté, ils rendent à la personnalité de ceux qui les ont faits les plus précieux services, en la dégagant des convoitises d'en bas, qui exercent si souvent sur les hommes une influence déraisonnable et déprimante. Aussi bien, ne mettaient-ils aucunement les maîtres congréganistes dans l'impossibilité de préparer vos enfants à leur avenir. La loi exige-t-elle que les enfants pauvres soient élevés par des maîtres pauvres, ou les enfants riches par des maîtres riches ? N'accepte-t-elle pas que des célibataires, quand ils sont laïques, élèvent une jeunesse généralement destinée à mener plus tard la vie con-

jugale? Il n'est pas nécessaire d'être engagé dans un genre de vie pour en connaître et en faire connaître l'idéal. Souvent même, on l'apprécie d'autant plus sûrement qu'on le considère de plus haut, et on l'enseigne avec d'autant plus d'autorité qu'on est étranger aux défaillances auxquelles il peut donner lieu. — Non! nos maîtres et nos maîtresses religieux ne méritaient point d'être chassés de leurs écoles et envoyés en exil. Personne ne se plaignait d'eux, si ce n'est les ennemis du christianisme, ceux au gré desquels ils faisaient trop de bien. Nous les regrettons donc du fond du cœur, et nous les regretterons toujours.

Toutefois, nous reconnaissons et nous proclamons bien haut que des maîtres laïques peuvent être de très bons maîtres et porter aussi loin que personne la dignité d'attitude, le dévouement, l'abnégation. Pour le contester, il faudrait n'avoir jamais rencontré sur sa route ce type admirable d'éducateurs qui, à certaines époques, était si commun dans nos villes et nos villages, et dont les élèves, aujourd'hui vieillards, conservent, jusque sous leurs cheveux blancs, un respectueux et reconnaissant souvenir. — Ce qui nous offense, dans la laïcisation de nos écoles, c'est donc moins la substitution d'un personnel laïque au personnel congréganiste que l'athéisme auquel on les a condamnées. On a exclu de l'école publique non seulement les maîtres religieux, mais aussi la religion elle-même. On en a fait une école *sans* Dieu, prête à devenir, si les maîtres ne résistent pas à la tentation qui peut les porter à franchir les limites de la neutralité, des écoles *contre* Dieu.

1. Or, Dieu est nécessaire à l'enfant.

Dieu s'impose, premièrement, dans son *instruction*. Car Dieu est. C'est un fait que tout démontre : l'existence du monde, le bon sens et la conscience des hommes, la foi commune de tous les peuples, les exigences des sciences philosophiques et même des sciences expérimentales. Ce fait n'est point un de ces faits dépourvus de toute portée à côté desquels on peut passer dans l'instruction de la jeunesse. C'est, au contraire, le fait le plus grave de tous, le plus important, le plus fécond. Il a marqué son empreinte sur la création tout entière. Il a laissé, dans l'histoire du passé, des vestiges considérables. Il creuse encore sa trace, et une trace profonde, dans l'histoire du présent. Toutes les branches des connaissances humaines ont besoin, pour s'expliquer et se faire comprendre, de la notion de Dieu. Dès que le maître d'une classe s'élève au-dessus des premiers éléments, il aborde des phénomènes, des théories, des événements dont la raison dernière est en Dieu ou dans l'idée que les hommes se sont faite de Dieu. S'il la donne, cette raison, son enseignement s'é-

claire des lumières de la vérité et devient intelligible à l'enfant. S'il ne la donne pas, — et le principe de l'école athée interdit de la donner, — son explication des choses est une explication insuffisante et mensongère, qui induit les élèves en erreur.

Dieu s'impose, en second lieu, au nom de l'éducation. Car on n'a pas encore trouvé et on ne trouvera jamais, en dehors de lui, de base rationnelle et solide à une morale quelconque. Toute morale, en effet, suppose : — d'une part, une autorité ayant le droit de soumettre l'homme à une loi impérative et obligatoire ; — d'autre part, un regard assez présent à tous les hommes pour voir s'ils observent ou violent cette loi ; — enfin, une puissance capable de récompenser l'obéissance ou de punir les infractions et pendant la vie et après la mort. Or, ces trois conditions nécessaires à toute morale ne se trouvent nulle part en dehors de Dieu. Lui seul peut m'imposer des préceptes ; lui seul peut constater, en tout temps et en tout lieu, si je les observe ou si je les viole ; lui seul peut me traiter, en cette vie et en l'autre, suivant mes mérites. La justice humaine ne me récompensera jamais ; elle ne punira mes fautes que si elle les connaît et j'ai bien des moyens de les soustraire à son regard ; en tout cas, elle ne peut rien sur moi après la mort... Ce que je dis de moi-même, tout homme peut le dire de son côté ; et tout homme à qui l'on prétend imposer une morale sans Dieu le dit en effet. C'est pourquoi toutes les morales imaginées pour remplacer la morale dont Dieu est à la fois l'auteur, le gardien et la sanction, n'ont jamais réussi et ne réussiront jamais à s'imposer à personne. C'est pourquoi aussi toute génération élevée en dehors de Dieu est nécessairement, si elle reste logique avec son éducation, une génération dépourvue de sens moral. Il y aura, sans doute, parmi cette masse d'hommes, des indociles qui rejeteront les principes dont on les a nourris. Il y aura aussi des inconséquents qui, tout en les acceptant, se refuseront à les pratiquer. Mais ces indociles et ces inconséquents seront probablement une minorité. Il est fort à craindre qu'une jeunesse élevée sans Dieu soit, dans son ensemble, une jeunesse sans vertu et devienne aisément la proie de tous les vices.

2. Je n'ai parlé, jusqu'ici, que d'écoles où Dieu serait simplement passé sous silence. Mais que dire d'écoles où Dieu serait, non plus oublié, mais positivement renié, tourné en dérision, *combattu* par l'enseignement des livres ou des maîtres? De telles écoles se sont déjà rencontrées dans notre pays. Elles sont même, il faut bien le dire, loin d'être une rareté. Là, évidemment, l'instruction est singulièrement faussée et l'éducation odieusement viciée. Les enfants en sortent, quand ils en subissent

l'influence, dépourvus de tout frein moral quelque peu sérieux. Ils en rapportent une mentalité tellement impie, un esprit d'indépendance si impatient d'aucun joug, une si ardente soif de jouissances, un tel mépris du droit d'autrui, qu'ils peuvent, à l'occasion, se trouver capables de tous les crimes.

Et voilà bien ce que l'école sans Dieu généralement établie, et surtout l'école contre Dieu, trop fréquente elle-même, nous ont donné. — Les vieillards ne disent-ils pas tous qu'ils ne reconnaissent point, dans les jeunes d'aujourd'hui, les jeunes d'autrefois? Ne faites-vous pas, pères et mères de famille, au sujet de vos enfants, des plaintes continuelles? N'est-ce point un fait constaté par quiconque observe d'un peu près les nouvelles générations, et peut-être par vous tous, qu'elles sont devenues indociles, colères, effrontées, irrespectueuses de l'âge ou des supériorités sociales, faciles à porter atteinte au bien d'autrui, amies de l'oisiveté, de l'ivrognerie, des plaisirs grossiers et de toutes les formes du libertinage? Et les statistiques qui, chaque année, apprennent à la France le nombre des crimes dont elle a été le théâtre et l'âge de leurs auteurs n'accusent-elles pas une augmentation effroyable des crimes commis par les jeunes? De quand date cette augmentation considérable de la criminalité juvénile, si ce n'est de l'établissement de l'école sans Dieu et du développement graduel de l'école contre Dieu? « Il ne peut échapper à aucun homme sérieux, disait un juge d'instruction¹, que cette effrayante augmentation de la criminalité a coïncidé avec les changements introduits dans l'organisation de l'enseignement public. » C'est donc là le fruit de l'école athée! Le résultat est logique, et ce qui devait arriver s'est produit...

Voilà bien, n'est-ce pas? l'une des plaies les plus graves dont puissent souffrir une nation et, avec elle, les familles dont elle se compose. Il me reste à dire quel est, en présence de cette plaie profonde, le devoir des parents qui m'écoutent.

II

Vous venez de voir, pères et mères de famille, à quel état malheureux nous a réduits l'athéisme scolaire. Il n'est personne parmi vous, j'en suis sûr, qui accepte pour ses enfants la perspective d'une déchéance morale aussi profonde et aussi honteuse; mais vous vous faites tous une obligation rigoureuse de les en préserver. — Vous avez raison, et tel est bien, en effet, votre devoir.

1. Ce devoir vous vient de Dieu. — Lorsque Dieu donne un enfant à des parents, il leur impose en même temps la mission d'en prendre soin. Et ces soins consisteront non seulement à nourrir et à vêtir l'enfant, mais, encore à

l'élever, à former sa conscience, à assurer ses destinées morales, à lui apprendre la pratique de la vertu, à l'engager sur le chemin du ciel.

Ce devoir vous vient aussi de votre amour; c'est un devoir, non seulement de conscience, mais de cœur. — Vous aimez vos enfants et vous les aimez de toute la puissance d'aimer qui est la vôtre. Sous l'inspiration de cette tendresse, vous leur souhaitez toutes les grandeurs, et spécialement, — car ce sont les seules véritables et peut-être les seules auxquelles ils puissent prétendre, — toutes les grandeurs morales. J'ai vu des parents vicieux pleurer à la pensée que leurs enfants pourraient leur ressembler, et j'ai su qu'ils faisaient pour eux des rêves de haute vertu. Mais, quand un père, quand une mère sont vraiment chrétiens; quand ils apprécient à leur juste valeur la foi, l'innocence, la sainteté de la vie, les gloires du paradis; quand ils comprennent ce qu'il y a de malheureux dans l'incrédulité, le péché, la disgrâce de Dieu, la réprobation éternelle; alors, le désir que leurs enfants soient ici-bas des justes, et là-haut des élus, se surexcite, s'embrase, remplit toute leur âme et, pour en assurer la réalisation, ils se sentent prêts à tous les efforts et à tous les sacrifices.

Vous ratifierez donc avec enthousiasme cette première leçon: que vous avez le *devoir* de soustraire vos enfants à l'influence irrégulieuse et démoralisatrice de l'école athée. — Mais j'irai au devant de certaines objections en ajoutant que l'accomplissement de ce grave devoir rentre pleinement dans *vos droits* les plus certains.

Il faut regarder comme un principe assuré que vos enfants sont à vous.

Toute chose appartient à son auteur, c'est-à-dire à l'être qui lui a donné l'existence. Suivant cette règle, l'enfant est, tout d'abord, à Dieu, son créateur; mais, après Dieu, il appartient à ses parents, puisque le créateur s'est servi d'eux pour lui donner la vie. L'héritage que vous avez reçu de vos ancêtres est à vous. L'argent que vous gagnez est à vous. Le champ ou la maison que vous achetez est à vous. Et l'enfant qui naît de votre chair et de votre sang ne serait point à vous? — On a osé dire qu'il appartient à l'Etat. Mais l'Etat est-il entré pour quelque chose dans sa génération? L'Etat possède les forêts qu'il plante, les routes qu'il construit, le tribut qu'on lui verse: je le comprends. Mais vos enfants viennent au monde sans lui. A quel titre donc lui appartiendraient-ils? Ils sont à vous par le fait même de leur naissance. Et, Dieu merci, jamais vous ne les avez donnés à l'Etat. Les Etats se sont constitués, peu après la multiplication de la race humaine, par l'agglomération des familles. Mais, quand les familles se sont réunies pour former un

¹ M. Guillot.

Etat, elles ont eu en vue de créer une puissance qui protège leurs possessions ; elles n'ont pas eu l'intention de lui en faire abandon. Aussi, sont-elles restées propriétaires de ce qu'elles avaient, de leur logis, de leurs terres, de leur fortune. Elles restaient surtout maîtresses de l'enfant, de cet enfant qui leur tenait au cœur plus que tout le reste. Comment l'auraient-elles livré, elles qui refusaient de se dépouiller, en faveur de l'Etat, d'aucun de ces biens matériels qui leur sont beaucoup moins chers et qu'elles n'hésiteraient pas à sacrifier, si il le fallait, pour conserver l'enfant ?

Je ne conteste pas que l'enfant n'ait des devoirs envers l'Etat dans lequel il vient au monde et dont la protection couvrira son berceau, puis son existence toute entière. Ces devoirs, il s'en acquittera en obéissant aux justes lois, en payant les impôts, en subissant le service militaire. Mais le principe que l'enfant appartient à ses parents, et non pas à l'Etat, est un principe de droit naturel et absolu, contre lequel cette dette de l'enfant envers l'Etat ne prouve absolument rien.

Si l'enfant est aux parents, ceux-ci ont donc le droit, comme le devoir, de l'instruire et de l'élever. Si le temps ou la capacité leur fait défaut pour accomplir convenablement ce devoir, ils peuvent se faire aider et même suppléer par des maîtres. Mais ces maîtres restent essentiellement leurs délégués. A ce titre, ils doivent enseigner sous leur surveillance et leur contrôle. L'Etat pourra préparer ces maîtres et les offrir aux familles. Il pourra encore veiller à ce que les familles ne se soustraient point au devoir qui pèse sur elles d'instruire, soit par elles-mêmes, soit par des maîtres compétents, les enfants qui sont à elles. Mais, en droit et logiquement, l'école choisie par la famille relèvera toujours beaucoup plus des parents, à qui ses élèves appartiennent, que de l'Etat, à qui les enfants n'appartiennent pas. — Cette doctrine, je le sais, soulève les protestations des impies. Mais ceux-là même peuvent être amenés un jour à lui rendre hommage. Ils se prononcent, en ce moment, pour la toute-puissance de l'Etat sur l'école parce que l'Etat s'est déclaré sans religion. Que l'Etat redevenne chrétien, ils changeront aussitôt d'opinion et revendiqueront, pour eux et leurs pareils, le droit d'élever leurs enfants suivant leur bon plaisir.

2. Venons à la pratique.

En face de l'école sans Dieu aujourd'hui présente partout et de l'école contre Dieu chaque jour plus fréquente, comment les familles chrétiennes feront-elles pour accomplir leurs devoirs et user de leurs droits, relativement à la culture intellectuelle et morale de leurs enfants ? — Je le formulerai assez exactement, ce me semble, dans les deux règles générales suivantes.

Premièrement, les parents doivent, quand ils le peuvent, confier leurs enfants aux écoles catholiques. Ils y trouveront autant de science et de compétence qu'ailleurs. Ils y trouveront, de plus, une formation religieuse et morale qu'ils ne trouveraient point ailleurs. — S'ils ont à leur portée plusieurs écoles également religieuses, ils conservent, évidemment, la liberté du choix.

Deuxièmement, les parents qui n'ont auprès d'eux aucune école chrétienne ou qui, pour des raisons de haute gravité, ne peuvent en user, considéreront si l'école à leur portée est une école *sans Dieu* ou une école *contre Dieu*.

Ils pourront user de l'école *sans Dieu*, à la condition expresse de rendre à l'enfant, hors de l'école, le Dieu qu'elle ne lui donne pas, c'est-à-dire de lui procurer, par les moyens voulus, l'instruction religieuse et l'éducation chrétienne. A cet effet, ils veilleront à ce que l'enfant suive assidûment les leçons du catéchisme ; ils le prépareront à ces leçons en lui faisant apprendre les textes prescrits ; ils l'habitueront à réciter, au foyer, les prières quotidiennes traditionnelles ; ils créeront autour de lui, au sein de la famille, une atmosphère de foi et de piété ; ils ne manqueront pas, non plus, de le prémunir contre le scandale que lui donnera, sans doute, le silence gardé en classe par ses maîtres sur Dieu et sur la religion.

Si l'école à laquelle ils sont obligés d'envoyer leur enfant est une école *contre Dieu* ; si, non content de l'oublier, elle prend parti contre lui ; si elle use de livres défendus par l'autorité ecclésiastique, comme les *Manuels* condamnés par l'Episcopat français à la date du 14 septembre 1909 ; si elle permet aux élèves sans religion de propager l'impiété ; si, par le mélange des sexes et la tolérance des abus auxquels ce mélange peut donner lieu, elle expose la moralité de l'enfant ; si les maîtres tiennent, en matière religieuse, un langage contraire à la neutralité que la loi leur impose : alors les parents sont tenus d'employer tous les moyens dont ils disposent pour prémunir leurs enfants contre l'influence irréligieuse de l'école et amener celle-ci à cesser ses attaques. S'ils n'y réussissent point, ils doivent lui refuser ou en retirer leurs enfants. — Chaque cas particulier demandera un examen spécial et approfondi. Il va de soi que je ne puis pas ici, dans un discours qui s'adresse à tous, en donner la solution.

Une remarque seulement. — Pour parer aux dangers que créent parmi nous les écoles ennemies de Dieu, les chefs de famille feront bien de s'unir ensemble dans une association qui prenne leur cause en mains. Le nombre donne de la force, et cette force s'accroît avec le nombre. Un groupement important parlera avec plus d'autorité qu'un individu ; se fera

mieux écouter des pouvoirs publics; mettra plus aisément en mouvement l'action judiciaire. Aussi bien, l'audace des maîtres sectaires, qui grandit de la faiblesse des catholiques; diminuera quand elle se saura en présence d'une opposition collective solidement organisée et conduite par des hommes influents, éclairés et résolus. Enfin, pourquoi les chefs de famille n'useraient-ils pas de leurs droits d'électeurs pour se doter des municipalités déterminées à réprimer les impiétés et les immoralités de l'école; et pour nommer des législateurs capables de comprendre qu'un père tiennne à avoir des enfants chrétiens comme lui et préparés à continuer, quand il ne sera plus là, les grandes et religieuses traditions venues des aïeux?

**

En vous donnant ces conseils, je n'ai commis aucune incursion dans le domaine de la politique; je n'ai attaqué à aucun degré la forme du gouvernement; je me suis tenu exclusivement sur le terrain des intérêts religieux; enfin, tout ce que je vous ai recommandé rentre dans votre droit légal. Mais il est grand temps, vous le comprenez, n'est-ce pas? d'arrêter la course folle qui, depuis tant d'années entraîne les jeunes générations vers une déchéance intellectuelle et morale d'où sortiront, si elle continue, des cataclysmes effroyables. Un peuple ne peut pas marcher indéfiniment dans les sentiers du vice et de l'irréligion. Un temps viendrait fatalement où, les citoyens fidèles aux principes sur lesquels reposent les nations n'étant plus assez nombreux, les éléments de désordre et de ruine réussiraient à prévaloir. Alors, c'en serait vite fait de la paix publique, de la prospérité du pays, de cet avenir brillant que nous rêvons pour lui, de cette civilisation dont nous sommes si fiers. C'est pourquoi, je puis le dire, tout combat livré contre l'école sans Dieu, et plus encore contre l'école contre Dieu, est un combat où sont engagés, non seulement les droits de Dieu, les droits des parents, les intérêts temporels et éternels des enfants, mais encore les destinées de la patrie et l'avenir de la société.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXII

3^e Dimanche de Carême

LES DÉMONS

Mes frères,

Vous avez dû remarquer comme moi que dans l'évangile de ce jour il est beaucoup parlé du démon. Jésus chasse cet esprit infernal du corps d'un homme dont il avait pris possession. Les pharisiens accusent ensuite notre divin Sauveur d'agir de connivence avec

Béelzébul, prince des démons. Notre-Seigneur établit facilement l'absurdité de cette accusation. Puis il nous décrit le triste état d'une âme dont le démon reprend possession après en avoir été expulsé.

Mes frères, en notre siècle de naturalisme et de rationalisme, on se plaît à attaquer les vérités de l'au-delà. Volontiers on nie l'existence des esprits mauvais, et il semble qu'il soit de bon ton de se moquer de ce dogme et de le ridiculiser en le mêlant à de grossières superstitions. C'est pourquoi j'ai pensé que l'évangile que vous venez d'entendre me fournissait une excellente occasion de vous montrer que *les démons existent*, et de vous dire *ce qu'ils sont et ce qu'ils peuvent*.

I

Ce n'est pas sans preuve, mes frères, croyez-le bien, que nous vous affirmons l'existence des démons. Cette affirmation est basée sur la parole infallible de Dieu. En tant endroits divers, la Sainte Écriture atteste cette vérité en nous parlant des artifices et des pièges du démon ou des précautions dont nous devons nous entourer pour lui résister victorieusement.

L'Esprit-Saint nous apprend que ce fut le démon qui tenta Ève au paradis terrestre. Ce fut lui aussi qui, avec la permission de Dieu, fit subir au saint homme Job toute sorte de vexations. Que de fois dans l'Évangile n'est-il pas question de ces esprits infernaux toujours acharnés à nuire à l'homme! On les appelle démons, esprits mauvais, esprits impurs, princes de ce monde, diables, esprits de ténèbres. Sous ces différents noms la Sainte Écriture désigne des êtres réels, actifs, vivants. Notre-Seigneur a voulu être lui-même en butte à la tentation du démon; et les évangélistes nous ont rapporté le fait pour que nous sachions bien que le tentateur existe et qu'il travaille à nous entraîner au péché. Les apôtres S. Pierre et S. Paul, éclairés par l'Esprit-Saint, nous avertissent que Satan et ses suppôts sont comme des lions rôdant sans cesse autour de nous, cherchant à nous dévorer: « *Adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens, circumquærens quem devoret.* » (1^{er} Pet., v, 8). Ils nous invitent à lutter contre ces puissants ennemis, ces esprits de ténèbres, ces êtres mal-faisants: « *Adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum habum, contra spiritualia nequicia.* » (Eph., vi, 12).

Elles sont nombreuses les preuves de l'existence des démons. Ouvrez le Nouveau Testament l'importe à quelle page. Vous y lirez le récit de possédés guéris par Notre-Seigneur: c'est un jeune homme que Satan torture et expose à tomber dans le feu ou dans l'eau et à qui il occasionne des crises terribles; ce sont des malheureux que le malin esprit rend sourds; ou aveugles; ou muets. Les apôtres

nous parlent dans leurs épîtres des anges rebelles qui ont été précipités en enfer, et ils nous pressent de ne point nous laisser tromper par ces intelligences perverses et déçues.

L'existence des démons est un dogme de foi catholique. Tout chrétien, sous peine de se séparer de l'Eglise, doit donc croire à cette vérité. Elle fut définie dans le IV^e concile de Latran qui s'exprime ainsi : « Le diable et les autres démons ont été créés par Dieu avec une bonne nature ; s'ils sont devenus mauvais, c'est par leur propre faute. » Les saints, les docteurs et les Pères de l'Eglise ne tiennent pas un autre langage. « Si Lucifer était resté dans l'état où il fut créé par Dieu, dit S. Léon, il eût été bon ; mais il mésuma de son excellence naturelle, il sortit du droit, de la vérité, et il déchut, perdant son bien souverain. »

Non seulement la doctrine, mais la pratique de l'Eglise enseignante et infaillible nous atteste la même vérité. En Afrique, quand un évêque était consacré, on lui posait cette question : « Croyez-vous que le diable est devenu mauvais par sa faute et qu'il ne l'était pas par nature ? » Au baptême, le prêtre au nom de l'Eglise ne demande-t-il pas de renoncer à Satan ? « *Abrenuntias Satanae* ? » N'y a-t-il pas dans les ordres sacrés celui des exorcistes, dont l'une des fonctions est de chasser le démon ? Que de prières et de bénédictions composées par l'Eglise contre les esprits infernaux !

Or, mes frères, toutes les plaisanteries et tous les sarcasmes que vous pourrez entendre contre cette vérité ne vaudront jamais le témoignage de l'Evangile, qui nous parle en plusieurs circonstances des possédés du démon et du pouvoir que Jésus-Christ donna à ses disciples pour chasser des corps ces esprits immondes. Ils ne vaudront pas la force probante de la pratique de l'Eglise, qui plus éclairée que ces insulteurs a composé des exorcismes, des cérémonies, des bénédictions dont elle se sert pour préserver ou délivrer des assauts de l'esprit mauvais les personnes, les habitations, les animaux ou les fruits de la terre.

Nous savons donc que les démons existent ; nous en avons l'absolue certitude, puisque Dieu nous l'a révélé et que son infaillible Eglise nous l'enseigne. Mais de plus nous savons ce qu'ils sont.

II

Ce sont des anges déçus. Les livres saints nous apprennent qu'au commencement Dieu créa des êtres spirituels, plus parfaits que nous, et qu'on appela des anges. Ces purs esprits, très intelligents, n'étaient point destinés à être unis à des corps ; ils devaient former la cour brillante du bon Dieu, devenir ses ministres et les exécuteurs de ses volontés. Ils furent créés dans l'innocence et la justice. En sortant des mains divines ils étaient tous purs, saints, ornés des plus rares vertus, enrichis des facultés les plus sublimes ; ils possé-

daient une merveilleuse intelligence, une science éminente, un esprit pénétrant, une puissance supérieure à celle de toutes les autres créatures ; enfin ils étaient destinés à posséder Dieu éternellement dans le ciel.

Mais le Créateur leur avait laissé une volonté parfaitement libre, et les anges étaient capables de bien user ou de mal user de leurs facultés ; ils pouvaient pécher et perdre la grâce. C'est précisément ce qui arriva pour un certain nombre d'entre eux.

Dieu assujettit en effet les anges à une épreuve, comme il le fit pour Adam au paradis terrestre, et leur fournit le moyen de se rendre dignes ou indignes de la suprême félicité à laquelle ils étaient appelés. Si court que fut le temps de l'épreuve, il suffit pour que Lucifer, le plus noble et le premier des anges, se révoltât contre Dieu et entraîna dans sa rébellion un grand nombre de partisans. La Sainte Ecriture semble nous dire que leur péché fut l'orgueil : « *Initium omnis peccati superbia*. » (Eccl., x, 15). Lucifer, ébloui sans doute par les brillantes qualités dont il était doué, se complut en lui-même. Il oublia que tout ce qu'il possédait, il l'avait reçu de Dieu ; il ne se contenta plus de son rang et voulut se faire l'égal de son Créateur : « Je monterai plus haut, se dit-il à lui-même dans son fol orgueil, j'établirai mon trône au-dessus des astres, et je serai semblable au Très-Haut. » (Is., xiv, 14). Aussitôt des millions d'anges prirent part à sa révolte, et, par un aveuglement monstrueux, préférèrent la domination de ce chef insensé au doux empire de Dieu..

L'orgueil, la présomption, l'arrogance, le refus d'obéir et de se soumettre furent donc à la base du péché des anges. Orgueil d'autant plus coupable qu'ils avaient plus de lumière pour s'en préserver et pour le combattre. Aussi le châtimement suivit immédiatement la faute : Dieu précipita Satan et ses partisans dans les abîmes de l'enfer et fit autant de démons de ces esprits nobles et élevés. Mémorable et terrible exemple de justice que Dieu nous a donné dès le commencement du monde pour nous apprendre combien il déteste l'orgueil, combien profonde est la malice du péché et avec quel soin nous devons nous défier de nous-mêmes. Qui ne craindrait, en songeant que Dieu n'a point pardonné leur faute à des créatures si excellentes, aux plus belles œuvres qui fussent sorties de ses mains ?

Car il n'y eut aucun pardon pour les anges rebelles. « *Deus angelis peccantibus non pepercit*, nous dit S. Pierre ; Dieu ne remit point leur faute aux anges, mais il les précipita dans les enfers pour y être torturés. » (II Pet., ii, 4). Les démons n'eurent sans doute pas le temps de se repentir : aussitôt le péché commis, aussitôt s'exerça le châtimement. « Les anges n'ont point trouvé grâce devant Dieu, dit S. Augustin, sans doute parce que leur

péché fut d'autant plus grave que leur nature était plus élevée. » L'homme coupable fut épargné en raison de sa faiblesse naturelle. « Les esprits angéliques, dit aussi S. Grégoire, n'ont pas eu la rémission de leur péché parce qu'ils avaient d'autant plus de force pour se soutenir qu'ils n'étaient pas captivés par les liens de la chair. L'homme, au contraire, après sa chute mérita le pardon, parce qu'il trouvait dans son corps charnel quelque chose qui le rendait inférieur à lui-même. »

C'est donc pour l'éternité que les mauvais anges appelés démons sont condamnés à souffrir en enfer. Mais n'oublions pas, mes frères, que si Lucifer et ses partisans ont perdu le bonheur que Dieu leur destinait, ils n'ont rien perdu de leur intelligence, ni de leur puissance, dont ils se servent contre nous.

III

Quoique les mauvais anges soient souverainement et éternellement malheureux et qu'ils aient été précipités dans l'enfer au moment même de leur révolte, ils n'y sont pas tous restés enchaînés. Il est permis à un grand nombre d'entre eux de parcourir le monde et de se répandre dans l'air. C'est pour cela que S. Paul les appelle « les puissances de l'air. » Ils portent partout leur enfer avec eux, mais ils sont continuellement occupés à nous tenter, à nous séduire.

De plus, ils ont conservé les facultés naturelles que Dieu leur avait données en les créant : une intelligence supérieure à la nôtre, une grande pénétration, une science et une prévoyance dont nous n'avons pas idée, une énergique volonté. Ajoutez à cela la haine de Dieu, le désespoir et la rage qu'excite en eux notre rédemption, et vous comprendrez avec quelle puissance et quelle fureur ils cherchent à faire offenser Dieu et à nous entraîner dans le péché. Tels sont les deux buts qu'ils poursuivent sans cesse.

Les mauvais anges éprouvent une haine implacable contre Dieu d'abord. Mais voyant qu'ils sont impuissants à l'atteindre et à lui ravir sa gloire essentielle, il tournent leur rage contre sa gloire accidentelle — celle que lui procurent ses créatures — et contre ses œuvres. Ils cherchent donc à troubler l'harmonie de l'univers, à détourner l'homme de sa fin qui est Dieu et le salut éternel. Ils attaquent la personne et la doctrine de Jésus-Christ notre Rédempteur, et surtout son Eglise qui est l'instrument de notre salut. Bien souvent les schismes, les hérésies, les persécutions sont l'œuvre de Satan et de son armée.

Non seulement les démons maudissent Dieu et le combattent autant qu'ils peuvent ; mais de plus ils attaquent l'homme. Ils nous sollicitent au mal, afin qu'après les avoir imités dans leur infidélité nous leur soyons associés dans leurs supplices éternels. Ils nous jalou-

sent dans notre bonheur, parce que Dieu nous réserve la place d'où leur révolte les a bannis. Ils remplissent envers nous le rôle tout opposé à celui de l'ange gardien. Celui-ci nous invite à servir Dieu, à pratiquer la vertu, à être fidèles à notre devoir ; il prie pour nous et nous inspire de bonnes pensées, de bons desirs, de bons sentiments. Le démon au contraire nous pousse à la révolte contre Dieu, au vice, à l'infidélité dans le devoir ; il veut notre perte, il nous souhaite tout le mal possible, ne nous suggère que des choses mauvaises, il nous tend des embûches et nous présente des tentations. Il emploie contre nous mille ruses et mille artifices. Sans cesse il s'applique à étouffer et à détruire tout ce qu'il voit naître de bon en nous. Il se sert de la finesse de sa nature angélique pour nous faire perdre la connaissance et l'amour du bon Dieu. La Sainte Ecriture, voulant nous donner une idée de sa perversité et de son habileté, le compare à un serpent rusé qui se cache sous l'herbe pour nous mordre à l'improviste et nous tuer par son venin.

Il n'y a pas que notre âme qui soit en butte aux attaques des démons. Ces esprits mauvais ont aussi de l'action sur la nature qu'ils peuvent bouleverser, sur les éléments matériels, sur les phénomènes atmosphériques, sur l'air, sur l'électricité, sur les orages et la foudre. Ils ont aussi la puissance d'agir sur le corps de l'homme par les sens, par la maladie. Ils vont jusqu'à obséder l'imagination d'importunités fatigantes, à suggérer le mal à l'esprit et même à prendre possession des corps. Le démon contrefait les sacrements ; il se manifeste comme un ange de lumière, il se recrute une armée dans les sociétés secrètes qui ont pour but la destruction de l'Eglise et l'anéantissement du règne de Dieu. Il imprime à ces sociétés son esprit de convoitise, de sensualité et de haine de Dieu.

Cependant la puissance des mauvais esprits en tout cela ne s'étend que jusqu'où Dieu le permet. Satan utilise, il est vrai, tous les moyens possibles de nous nuire et de faire du mal, mais il est limité dans son action par l'autorité et la puissance de Dieu.

Dieu en effet lui permet de nous attaquer et de nous tenter, afin que nous soyons toujours sur nos gardes, que nous recueillions le mérite de la lutte et la gloire de la victoire. Mais sachons bien que les démons ne peuvent rien contre nous sans la permission de Dieu. Plus ils nous attaqueront, plus le bon Dieu nous donnera la force, sa grâce et son assistance. S. Paul nous rappelle cette consolante pensée : « Dieu est fidèle à ses promesses, il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces, mais seulement de façon à ce que la tentation vous profite. » (I Cor., x, 13). Regardez le démon comme un chien à l'attache, nous disent les saints, il peut aboyer,

mais il ne peut vous nuire que si vous vous approchez volontairement de lui.

**

Que devons-nous conclure de cette instruction, mes frères? — D'abord que nous sommes environnés d'ennemis forts et puissants, de démons acharnés à notre perte. La crainte, la vigilance et la défiance s'imposent à nous : ne donnons pas prise dans notre conduite à notre ennemi. Redoutons sa fureur. Avec quelle précaution ne marcherions-nous pas dans un pays infesté de voleurs, dans une forêt pleine d'animaux venimeux ou féroces ! Eh bien ! ce pays, cette forêt ne sont qu'une faible image des dangers auxquels nous sommes exposés ici-bas de la part du démon. Veillons donc sur notre conduite, sur nos facultés, sur nos sens, afin d'éviter les surprises et les pièges.

D'autre part, ayons confiance. Nous pouvons toujours vaincre le démon si nous voulons. La grâce de Dieu et notre bonne volonté y suffisent. La grâce ne nous fera point défaut. Mais résistons courageusement à notre ennemi ; fortifions notre volonté par la prière et les sacrements ; fuyons le péché et l'occasion du péché ; mortifions nos sens, soumettons-les à la volonté, ne nous procurons pas tous nos plaisirs et toutes nos aises. Si nous luttons ainsi, Dieu nous soutiendra, et après que nous aurons victorieusement combattu sur cette terre, il nous donnera pour récompense le bonheur parfait et éternel du paradis. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LES PRÉDICATIONS DU CARÊME

Mes frères,

Un article du mandement épiscopal pour le saint temps de Carême nous enjoint de faire chaque jour, à la réunion du soir, une instruction ou une lecture spirituelle. Cette obligation imposée au pasteur crée à ses paroissiens une obligation corrélatrice. Si nous avons le devoir de vous parler, — et nous l'acceptons volontiers, — vous avez le devoir de venir nous entendre. A un prédicateur il faut des auditeurs ; et je fais appel à votre bonne volonté pour que l'assistance à nos pieux exercices soit aussi nombreuse que possible.

Une âme vraiment chrétienne doit sentir le besoin d'entendre souvent la parole de Dieu pour augmenter sa foi, entretenir ses bonnes dispositions, raviver ses sentiments religieux.

Dans le monde on parle et on lit beaucoup ; c'est un bruit incessant de paroles, c'est une sorte de passion pour la lecture. Mais de quoi parle-t-on habituellement ? Que lit-on avec avidité ? Quel est le thème ordinaire des conver-

sations ? Quelle est la nature, quel est le caractère des lectures auxquelles on se complait ?

On parle du prochain, et ce n'est pas toujours avec bienveillance ; on est plus ardent à relever ses imperfections qu'à reconnaître ses mérites ; la médisance et la calomnie font souvent les frais de la conversation. Il n'est pas rare non plus qu'on dise et qu'on entende des paroles grossières, malsonnantes, des paroles que la décence réprouve. On parle de la pluie, du beau temps, on s'entretient des nouvelles du jour, des chroniques locales. Les intérêts matériels, les affaires, les bénéfices, les pertes tiennent largement leur place dans les conversations. L'industriel parle de ses entreprises, le négociant de son commerce, le laboureur de ses champs, l'ouvrier de son travail, le pauvre de son indigence, le mondain de ses plaisirs. Dans un milieu plus cultivé on parlera d'histoire, de littérature, de voyages, de politique. Parmi ces conversations, d'aucunes ne sont pas irréprochables au point de vue de la conscience ; d'autres peuvent avoir une importance relative ; mais combien soit terre à terre, insignifiantes, banales, vulgaires ! Je n'y vois rien qui instruisse, qui édifie, qui élève l'âme au-dessus des préoccupations matérielles, rien qui rappelle le devoir, qui fasse aimer la vertu, rien qui se rapporte à nos intérêts spirituels.

Et ces lectures que l'on fait, ces journaux, ces feuilletons, ces romans qu'on dévore avec avidité, ne laissent-ils point dans les âmes des impressions, des souvenirs qui sont loin de porter au bien ?

Et alors un chrétien, fatigué de ces lectures frivoles, de ces conversations insipides et mal-faisantes, ne doit-il pas sentir le besoin d'entendre une lecture sérieuse, édifiante, une parole grave, instructive ; une lecture et une parole qui le soulèvent de terre, qui le débarrassent un instant à ses pensées habituelles, qui l'emportent dans une région supérieure ; une lecture et une parole qui lui rappellent le souvenir de Dieu et de N.-S. Jésus-Christ ; qui l'entrelient de son âme, de ses destinées, lui remettent sous les yeux les devoirs qui lui sont imposés, les vertus qu'il doit pratiquer, les dangers qu'il doit éviter ; une lecture et une parole qui complètent son instruction religieuse, l'affermissent dans ses croyances, l'invitent à de sérieuses réflexions ; le rendent meilleur, plus vertueux, et le disposent à la confession et à la communion pascale ?

Eh bien ! mes frères, c'est cette parole, cette lecture que je vous demande de venir entendre pendant le Carême. Pour vous, qui assistez régulièrement au prône du dimanche, la parole de Dieu ne vous est pas inconnue ; mais il y aura encore profit pour vos âmes à la recevoir pendant ce Carême. S. Jean Chrysostôme nous dit que l'on gagne toujours à entendre parler souvent des choses que l'on sait le mieux ;

l'impression s'en grave plus profondément dans le cœur. Combien d'autres, dans la paroisse, que j'ai le regret de ne pas voir fréquemment au pied de la chaire, auraient besoin d'y venir pendant cette sainte quarantaine !

J'insiste donc, et je vous conjure de faire un effort de bonne volonté pour répondre à l'appel que je vous adresse :

Je n'ignore pas qu'un grand nombre de personnes ont une vie très occupée, des travaux qui les absorbent, des devoirs de famille à remplir. Si elles le veulent, elles réserveront bien une demi-heure dans la soirée pour prendre part à nos exercices religieux.

J'en connais qui vont de maison en maison pour y apprendre et y commenter les nouvelles du jour, pour user le temps dans des conversations futiles, quand elles ne sont pas agrémentées de médisances et de calomnies ; je les engage à venir prendre ici des nouvelles de Dieu, leur Créateur et Maître, de Jésus-Christ, leur Sauveur. Ces nouvelles sont assez intéressantes à connaître pour qu'elles ne refusent pas de s'en informer.

Il en est d'autres qui s'ennuient peut-être dans leur intérieur, qui passent leurs journées dans le désœuvrement : elles éprouvent un irrésistible besoin de quitter leur demeure et d'aller faire prendre l'air à leur ennui, à leur mélancolie. En les convoquant à l'église, je leur propose une diversion à leurs pensées habituelles ; qu'elles l'acceptent de bon cœur.

Je dirai aux enfants du catéchisme et à ceux qui ont fait leur première communion de venir à la prière du Carême, et je demanderai à leurs parents de les envoyer exactement.

Laissez-moi espérer, mes frères, que cette courte exhortation ne sera pas stérile et que, sous l'inspiration de vos consciences, vous prendrez une bonne résolution. Ainsi soit-il !

LECTURES DE CARÊME SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE

II

LE POUVOIR DES CLEFS

Le paralytique de l'Evangile et Marie-Madeleine. Les clefs du Royaume des cieux. L'institution du sacrement et du sacrement de pénitence. Le besoin du cœur humain.

Nous lisons dans l'Evangile qu'un jour Notre-Seigneur s'était assis, pour enseigner le peuple qui s'était massé devant la demeure où il s'était retiré, et qu'un certain nombre de pharisiens et de docteurs de la Loi venus de toutes les localités de la Galilée et de la Judée, s'étaient assis à côté de lui. Notre-Seigneur mit à profit cette circonstance ; car des hommes arrivaient portant sur un brancard un malheureux paralytique. Comme ceux-ci ne réussaient pas à percer la foule et à présenter

l'infirme devant le divin Maître, ils montèrent sur la terrasse qui servait de toit, comme c'est la coutume dans les maisons en Orient, et par ce chemin le descendirent et le posèrent sur son grabat devant le Sauveur. Jésus, voyant leur foi, dit au malade : « Ami, vos péchés vous sont remis. » Les scribes et les pharisiens se mirent alors à raisonner en eux-mêmes : « Quel est donc celui-ci, et qui donc peut remettre les péchés si ce n'est Dieu seul ? » S'attribuer ce pouvoir était pour eux un blasphème.

Jésus ne les reprit point du sens qu'ils attribuaient à ses paroles ; mais il leur prouva de deux manières qu'il avait ce pouvoir divin. D'abord en leur découvrant qu'il avait la pleine connaissance des pensées qu'ils rôtissaient dans leurs esprits : « A quoi songez-vous ? leur dit-il, et pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs ? » Ensuite en prouvant la vérité de sa déclaration par un miracle sensible. « Lequel, reprit-il, est le plus facile de dire à ce paralytique : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez ? Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, je vous le commande, dit-il à l'infirme, levez-vous, prenez votre lit et allez dans votre maison. » A l'instant le paralytique se leva, prit le grabat sur lequel il gisait, et s'en retourna, en présence de tous, en rendant gloire à Dieu. Une véritable stupeur saisit les assistants, qui se mirent aussi à louer Dieu et à s'écrier qu'en ce jour ils avaient vu des choses merveilleuses. (Mt., ix ; Mc., ii ; Luc., v).

La puissance qui frappe le sens est plus impressionnante que la grâce invisible qui agit sur les âmes, mais elle n'est pas plus grande et plus efficace. La démonstration du double pouvoir surnaturel de Notre-Seigneur était complète, et la conclusion qui s'imposait à tous les esprits droits était qu'il avait vraiment le pouvoir divin de remettre sur la terre les péchés des hommes.

Dans une autre circonstance, Notre-Seigneur manifesta la même puissance, et il nous est doux d'entendre le Sauveur remettre les péchés. Un pharisien pria Jésus de manger chez lui. Jésus entra dans la maison et se mit à table. Et voilà qu'une femme, connue dans la ville pour une pécheresse, ayant su que Jésus était à table chez le pharisien, apporta un vase d'albâtre rempli de parfum. Se tenant en arrière du Seigneur, à ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes, à les essuyer avec ses cheveux, à les baiser et à les embaumer de parfums. Voyant cela, le pharisien qui avait invité Jésus se dit en lui-même : « Si cet homme était un prophète, il saurait sûrement quelle est cette femme qui le touche ; qu'elle est une pécheresse. »

Remarquons la posture humiliée de Madeleine, — car c'était elle (Jb., xi, 2), — et la confession publique qu'elle fait par ses larmes

de ses péchés. La première, du moins dans les récits évangéliques, elle vient chercher aux pieds du Sauveur le pardon de ses désordres. Le récit est empreint des mœurs orientales : le repas se prenait sur des lits, la tête auprès de la table et les pieds à l'opposé ; celui qui recevait lavait les pieds de son hôte, lui donnait le baiser de paix, l'oignait d'huile parfumée. Pour un pharisien, se laisser toucher par les pécheurs était une souillure. Or toutes ces pratiques établies par l'usage, Simon les avait omises ; et Madeleine les accomplit à sa place, pour honorer comme il convenait le divin Maître. C'est elle qui remplit les devoirs de l'hospitalité. Ces choses, paraît-il, se passaient à Béthanie, à une petite distance de Jérusalem.

Alors Jésus prit la parole : « Simon, j'ai quelque chose à vous dire. » Il répondit : « Maître, dites. » — « Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait deux cents deniers, l'autre cinquante. Comme ils, n'avaient pas de quoi les lui rendre, il leur remit à tous les deux leur dette. Lequel l'en aimera davantage ? » Simon répondit : « J'estime que c'est celui auquel il a remis le plus. » Jésus répartit : « Vous avez bien jugé. »

C'était une parabole. La suite fait voir que Notre-Seigneur se représentait sous la figure du créancier, et qu'il avait figuré Simon et Madeleine dans les deux débiteurs, pour établir entre eux un parallèle. La pécheresse était la plus chargée de dettes.

Se tournant vers Madeleine, Jésus dit à Simon : « Vous voyez cette femme. Je suis entré dans votre demeure et vous n'avez pas versé d'eau sur mes pieds, tandis qu'elle les a baignés de ses larmes et essuyés de ses cheveux. Vous ne m'avez pas donné le baiser de l'hospitalité, tandis qu'elle a baisé mes pieds. Vous n'avez pas versé d'huile parfumée sur ma tête, tandis qu'elle a répandu sur mes pieds son parfum. C'est pourquoi je vous le déclare : Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Celui auquel on pardonne moins, aime moins. »

Alors il dit à la femme : « Vos péchés vous sont remis. »

Donc Notre-Seigneur connaissait Madeleine dès le premier moment ; ce n'était plus une pécheresse, mais une pénitente qui l'approchait ; et pendant que le pharisien se donnait sur elle tout l'avantage, l'amour de Notre-Seigneur la transfigurait et la rendait pure. Telle fut la conclusion que relève l'Evangile : ses péchés lui furent remis, et même beaucoup de péchés, parce que l'amour divin l'avait élevée au-dessus d'elle-même et avait pénétré tous ses actes de pénitence.

Mais ceux qui étaient à table murmuraient en eux-mêmes : « Quel est donc celui-là qui remet même les péchés ? » Et ils le traitaient secrètement d'arrogance. Jésus se contenta d'a-

jouter en s'adressant à Madeleine : « Votre foi vous a sauvée ; allez en paix. » (Luc, vii, 36-50).

Nous voyons ici en exercice la rémission des péchés. En qualité de personne divine, Notre-Seigneur avait ce pouvoir et il l'exerçait dans sa nature humaine, à l'admiration et à l'étonnement de ses contemporains. Il préludait ainsi à son rôle de « juge des vivants et des morts. » Mais ce pouvoir divin, l'a-t-il confié à son Eglise ?

**

Dans la seconde partie de cette lecture pas plus que dans la première, nous ne pouvons nous éloigner de l'Evangile. L'institution divine du sacrement de pénitence y est inscrite en termes qui commandent notre attention et attestent la pensée du Sauveur.

Accompagné de ses disciples il se dirigeait vers les bourgades de Césarée, dans la principauté de Philippe. En route, sous forme d'entretien, il leur demanda ce qu'on pensait de lui dans les populations. Les disciples répondirent que les uns le prenaient pour Jean-Baptiste, les autres pour Elie ou Jérémie ou quelque prophète ressuscité. Allant droit à son but, Jésus reprit : « Mais vous, qui dites-vous que je suis ? » Pierre prit la parole au nom de tous et répondit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

Le Sauveur attendait cette profession de foi, qui lui prouvait que la formation de ses apôtres était assez avancée pour fonder un peu plus son œuvre, c'est-à-dire l'organisation du royaume de Dieu sur la terre. Il approuva et loua la confession de celui qu'il allait faire son principal disciple : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jona, parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. » C'est en effet la lumière surnaturelle de la foi qui nous donne seule la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'intelligence de son œuvre.

Aussitôt après cet éloge et cette approbation, le divin Maître confirme le nom symbolique de Pierre qu'il avait donné à Simon ; et, comparant cette pierre au roc solide qui sert de base à l'édifice et qui soutient toutes les parties qu'on élève au-dessus, c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, la hiérarchie, Notre-Seigneur reprend : « Et moi je te déclare que tu es Pierre, que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Ces paroles constituent ce qu'on appelle la primauté de S. Pierre, devenu le « fondement » de l'Eglise et de la hiérarchie de l'Eglise.

En même temps, le divin Maître lui promet des pouvoirs en proportion de cette fondamentale fonction : « Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. »

Le symbolisme des clefs est facile à saisir : tout le monde sait que les clefs servent à ouvrir et à fermer ; et, pour exprimer toute son intention, Notre-Seigneur nomme le royaume des cieux. (Mt., xvi, 13-19). Pierre, qu'on représente à cause de cela tenant les clefs en mains, aura donc le souverain pouvoir dans l'œuvre que son divin Maître est en train de constituer, et qu'on nommera dans la suite l'Eglise.

Un peu plus tard, le Sauveur étendit la promesse à ses apôtres en ces termes : « En vérité, je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » (Mt., xviii, 18). On peut, si l'on veut, rattacher ces expressions à celle des clefs ; car, en ces temps anciens, on usait aussi de cordes et de courroies, qu'on liait autour d'une attache fixée au mur, pour s'enclorre. Quoi qu'il en soit, les paroles dont se servit le divin Maître, tant envers S. Pierre qu'envers les autres apôtres, sont claires et formelles.

Les personnes qui ont du goût pour l'histoire sainte, se rappelleraient ici avantageusement que c'était aux portes de la ville, en Judée comme d'ailleurs en Orient, que se rendait la justice ; en sorte que Notre-Seigneur, en parlant des portes de l'Enfer, parlait un langage compris de tous, qui signifiait équivalement les puissances de l'Enfer. De même la remise des clefs d'une ville, au cours de toute l'histoire, signifiait que le personnage qui les recevait avait pouvoir sur la cité et le territoire qui en dépendait.

**

Laissons maintenant le Sauveur achever sa vie publique et subir sa douloureuse Passion. Notre Rédemption étant accomplie, le Sauveur ressuscité apparut à Jérusalem à ses apôtres assemblés, pour réaliser sa promesse et leur conférer son investiture. « La paix soit avec vous, leur dit-il. Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » Et en parlant ainsi il souffla sur eux, et il leur dit : « Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jo., xx, 21-22).

La condition des Apôtres n'était plus la même qu'à l'époque de la promesse. Le Jeudi Saint au soir, en instituant l'Eucharistie, N.-S. avait institué le sacerdoce et les avait faits prêtres. Le Vendredi Saint, lui-même s'était immolé sur la croix pour notre salut. Aux pouvoirs qu'il leur avait déjà conférés, il ajoute la mission générale d'être les continuateurs de son œuvre par toute la terre, il insuffle en eux son Esprit, il leur donne son pouvoir divin de remettre les péchés : bref, il les envoie comme son Père l'a envoyé lui-même.

En leurs personnes, c'est au sacerdoce que

Notre-Seigneur rattache l'institution qu'il organise de remettre les péchés, de même qu'il y a rattaché l'institution de l'Eucharistie. Et c'est pour l'administrer et l'exercer sur la terre entière qu'il souffle en eux son Esprit, l'Esprit divin, l'Esprit saint et sanctificateur. Il en a fait ses collaborateurs et les continuateurs de son œuvre entière sur la terre.

Les hommes ne peuvent évidemment rien changer à l'organisation de l'Eglise telle que Notre-Seigneur l'a constituée, sans détruire son œuvre. Dans la mesure où ils s'en écartent, ils la ramènent aux proportions d'une œuvre humaine, coupent la communication avec l'esprit de Dieu, tarissent la grâce. Que de fois, au cours des siècles, des novateurs ont ainsi tenté de modifier l'œuvre du Christ, c'est-à-dire l'Eglise et ses moyens surnaturels de salut ! Ils passent les uns après les autres, mais, selon la promesse de Jésus-Christ, les puissances de l'enfer ne parviennent pas à prévaloir contre elle ; et elle continue sa marche bienfaisante à travers les temps et les sociétés qui se succèdent.

Si maintenant nous interrogeons le principal témoin, celui qui est le témoin toujours vivant des origines et qui a reçu directement l'esprit du Maître avec ses enseignements et ses pouvoirs, c'est bien ainsi que l'Eglise l'a compris. En Orient comme en Occident, au Nord comme au Midi, c'est ainsi que les choses se sont passées. Pendant de longs siècles, à part quelques dissidents, la chrétienté a été unanime dans sa croyance. Il a fallu les temps modernes et le libre examen pour reviser ces saintes pratiques et tenter de les abattre.

Plaignons ceux qui se privent d'un si beau privilège. La rémission des péchés sera toujours l'un des plus grands besoins du pauvre cœur humain, si enclin à se détourner de ses voies et à s'engager dans le mal. Mais la source de la miséricorde est ouverte sur le monde, et elle ne cessera de répandre ses eaux bienfaisantes par les canaux que le Seigneur a ouverts. D'admirables réconciliations entre Dieu et l'homme ne cesseront de se faire et Jésus-Christ, par ses institutions plus durables que le temps, continuera dans les générations à venir et jusqu'à la fin du monde, son ministère salutaire de Sauveur du genre humain. De même qu'il se survivait dans ses apôtres, au premier siècle de notre ère, de même ils se survivent dans leurs successeurs.

Admiron le pouvoir divin, toujours transmis et toujours exercé dans son Eglise. Désirons qu'il s'étende avec le progrès de la foi et l'évangélisation de la terre entière. Rien n'est plus capable de contribuer au relèvement des hommes, à leur purification morale et à leur salut ; rien ne les fera participer plus efficacement à son admirable ministère de la miséricorde.

III

LA MISÉRICORDE DIVINE

Le serpent d'airain. Les sacrements des morts. Septante fois sept fois. Au fond de la mer. Le chef-d'œuvre de la miséricorde.

Dans l'organisation du royaume de Dieu, le baptême précède la pénitence. Le baptême est le sacrement fondamental, celui qui sert de fondement à tous les autres : c'est le moyen divinement institué pour communiquer aux hommes la vie de la grâce. Notre-Seigneur l'expliqua à Jérusalem dans un entretien avec Nicodème, l'un des principaux d'entre les Juifs : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Personne, s'il ne naît de l'eau et de l'Esprit-Saint, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne soyez donc pas surpris que je vous aie dit : Il faut que vous naissiez de nouveau. » (Jo., III, 3-7). Cette régénération ou seconde naissance de l'homme n'est pas corporelle, mais spirituelle, et la vie qu'elle communique est une vie spirituelle.

La source de cette régénération, c'est la Rédemption. Comme le Sauveur parlait à un juif versé dans la connaissance des Saintes Ecritures, il en montra la figure dans l'Ancien Testament : « De même que Moïse éleva dans le désert le serpent d'airain, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais aient la vie éternelle. » (Jo., III, 14-15).

Voici le fait. Au temps où les Hébreux traversaient le désert pour aller à la conquête de la Terre Promise, une multitude de serpents dont la morsure brûlait comme du feu, les éprouva cruellement. Dans leur douleur, ils dirent à leur chef Moïse : « Nous avons péché en murmurant contre le Seigneur et contre vous ; priez-le de nous délivrer de ces serpents. » Moïse intercédait pour le peuple, et le Seigneur répondit : « Faites un serpent d'airain et élevez-le comme un signe ; ceux qui ayant été mordus le regarderont, seront guéris. » Moïse obéit, et les Hébreux atteints étaient guéris en le regardant. (Num., XXI, 6-9).

Ce qui n'était qu'une figure est devenu une réalité. Le Sauveur élevé en croix est devenu le signe efficace de la rédemption du genre humain, et c'est en recourant à lui avec foi que les hommes atteints du mal mortel du péché obtiennent leur salut.

Le Sauveur alla plus loin ; il découvrit à Nicodème le principe de la Rédemption, et par conséquent de toute la doctrine du salut par la croix : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais aient la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour con-

damner le monde, mais pour le sauver. » (Jo., III, 16-17). La venue du Sauveur ou l'Incarnation, et la foi dans le Sauveur, telle est donc la raison supérieure de son action bienfaisante en notre faveur. Nous sommes maintenant fixés sur les sentiments intimes du cœur miséricordieux de Jésus et c'est lui-même qui les a révélés dans ce mémorable entretien.

Cependant, il est beaucoup de personnes à qui le baptême ne saurait suffire ; car, s'il efface le péché originel et tous les péchés actuels qu'on aurait commis avant de le recevoir, il faut tenir compte des péchés commis après le baptême. Aussi Notre-Seigneur a-t-il institué un second sacrement destiné à remettre les péchés commis après le baptême et à rendre la vie de la grâce aux personnes qui l'auraient perdue. C'est pourquoi ces deux sacrements sont appelés communément sacrements des morts, puisque l'un et l'autre ont la puissance de rendre aux âmes mortes à la grâce par le péché, la vie surnaturelle dont elles sont privées. Le sacrement de pénitence continue donc l'œuvre salutaire du baptême, et dans beaucoup de cas ne devient ni moins désirable, ni moins « nécessaire au salut. » (Conc. Trid., Sess. XIV, c. 2).

Supposez en effet qu'il n'existe pas : quel serait le sort des pécheurs qui ont commis un ou plusieurs péchés mortels depuis leur baptême ? Seraient-ils condamnés à achever leur vie et à mourir dans ce triste état ? Et s'ils comparaissent ainsi au jugement de Dieu, à quoi leur aurait servi la grâce du baptême, si ce n'est à les rendre plus coupables et plus malheureux ? Mais le Sauveur n'a pas fait à demi son œuvre, il a institué le sacrement de pénitence. Pour employer une expression souvent redite, la pénitence est la seconde planche de salut après le naufrage,

Mais combien de fois Jésus-Christ remet-il les péchés ? Evidemment il aurait pu sans injustice limiter le nombre de fois et faire comme les hommes, qui traitent autrement les récidifs que les simples coupables. C'est la question que lui adressèrent les apôtres. Pour la comprendre, il importe de nous rappeler la maxime évangélique : « On se servira envers vous de la même mesure dont vous serez servis envers le prochain. » (Luc, VI, 38). Telle est la règle du pardon, formulée dans le *Pater* : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » (Luc, XI, 4).

Prenant la parole, Pierre demanda : « Maître, combien de fois pardonnerai-je à mon frère lorsqu'il aura péché contre moi ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? » Les disciples pensaient sans doute être bien hardis et bien généreux en allant jusqu'à ce chiffre. Jésus répondit : « Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais septante

fois sept fois. » (Mt., xviii, 21). En se servant d'un nombre indéfini, qui veut dire *toujours*, le Sauveur donnait la mesure du pardon évangélique des offenses.

Si maintenant nous considérons la gravité, le nombre et l'espèce des péchés, une autre question surgit : Notre-Seigneur remet-il tous les péchés ? Il aurait pu, assez à juste titre, faire des distinctions ; car enfin, outre les fautes graves ordinaires, il y a des vices, des habitudes perverses, des crimes même. La multiplicité des fautes est à envisager, et la justice humaine regarde cela comme une circonstance aggravante. Jésus-Christ aurait donc pu, sans injustice, excepter une ou plusieurs catégories de fautes et remettre les autres.

Qu'a-t-il dit à ses apôtres en leur conférant leurs pouvoirs ? « En vérité, en vérité, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » Voyez combien le champ de la miséricorde est vaste ! On peut donc affirmer que Jésus-Christ remet tous les péchés et qu'il les remet toujours.

Pour avoir l'intelligence d'une aussi grande miséricorde, il est nécessaire de considérer les infinies perfections de Dieu, c'est-à-dire sa bonté, sa paternité, sa charité et sa miséricorde, qui sont d'une nature infinie ; de considérer ensuite le Fils de Dieu fait homme s'immolant comme une victime d'un prix infini pour le salut du genre humain. Voilà le poids qui pèse en notre faveur et qui l'a emporté dans les conseils divins. Comme nous ne tarderons pas à le voir, Notre-Seigneur a su ménager les droits de la justice divine et imposer aux pénitents qui bénéficient de sa miséricorde, des actes de repentir et de satisfaction, de manière à tout concilier et à rendre moral le pardon. Pour le moment, admirons la bonté divine et la charité de Notre-Seigneur ; apprenons à connaître et à apprécier l'admirable instrument de salut qu'il nous a donné dans le sacrement de pénitence ; et regardons-le comme un chef-d'œuvre de la miséricorde.

**

Nous pouvons étendre ces considérations, à l'exemple des chrétiens du moyen âge qui, dans leur foi naïve et simple, se complaisaient dans ces détails.

Vous n'ignorez pas qu'à l'époque où le Sauveur parlait à Nicodème et aux apôtres, l'Ancien Testament subsistait encore ; c'est-à-dire qu'il n'y avait qu'un seul Temple et une seule ville, où les Juifs pouvaient adorer, offrir des sacrifices au Seigneur et faire leurs grandes purifications légales. Aussi à certaines fêtes déterminées se rendaient-ils de toutes parts à Jérusalem.

Après d'eux, enclavé entre la Judée et la

Galilée, était le pays des Samaritains, qui à la vérité suivaient la loi de Moïse, mais en la mêlant à des pratiques idolâtriques, et qui adoraient sur le mont Garizim où le roi Manassès avait élevé un temple pour les détourner d'aller adorer à Jérusalem. C'est dans ce pays, au puits de Jacoù, non loin de la ville de Sichem, qu'eut lieu la rencontre de Jésus et de la Samaritaine. Celle-ci, reconnaissant en Notre-Seigneur un prophète, ne manqua pas de lui poser la question qui divisait les Juifs et les Samaritains : « Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous, vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer. »

Jésus répondit : « Femme, croyez-moi. L'heure est proche où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous adorez, vous, ce que vous ne connaissez point ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure approche, et déjà elle est venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; et ce sont de tels adorateurs que veut le Père. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. — Je sais, repartit la Samaritaine, que le Messie qu'on appelle le Christ, doit venir. Lorsqu'il viendra, il vous instruira de toutes ces choses. — Le Messie, c'est moi, dit Jésus, moi qui vous parle. » (Jo., iv, 19-26).

Le temps était venu où le royaume de Dieu allait s'étendre à toute la terre, selon les prophéties, non seulement aux Samaritains, mais encore aux Grecs et aux Romains et jusque aux îles les plus lointaines. C'est le nouveau régime qu'inaugure le Sauveur en dégageant la religion antique de son enveloppe nationale et des liens qui la fixaient en Judée. Jérusalem, après le crime judaïque du Calvaire, abandonnée de Dieu, va être détruite par les armées romaines. Le sceptre passe à Rome.

Supposez maintenant que Jésus-Christ, en donnant à S. Pierre les clefs du Royaume de Dieu et en lui confiant le pouvoir divin de remettre les péchés, ne l'eût fait qu'à lui et ne lui eût permis d'exercer ce pouvoir que dans la capitale de la chrétienté, que serait-il arrivé ? Nous eussions estimé singulièrement heureux ceux qui auraient pu en profiter. Mais tout le monde ne peut se rendre à Rome et se présenter au Pape. Dans cette condition, que seraient devenus les peuples lointains, les enfants et les vieillards, les pauvres et les malades ? Ils auraient su à la vérité que le sacrement existait, mais ils n'auraient pu le recevoir. A cet égard, Dieu n'a pas fait la réserve qu'il avait faite autrefois pour Jérusalem, et Rome n'est pas devenue la ville unique où il épanche ses faveurs. Nous vivons sous un autre régime.

Mais si, au lieu de limiter ce pouvoir au Souverain Pontife, le successeur de S. Pierre, Notre-Seigneur l'avait réservé aux apôtres et

à leurs seuls successeurs directs qui sont les évêques, notre sort eût-il été entièrement satisfaisant? Il aurait fallu se rendre auprès de l'évêque, lui confesser ses péchés et en recevoir l'absolution. Mais qui ne voit qu'il aurait fallu s'imposer des voyages dispendieux et assez fréquents; que les indigents, les malades, les mourants et beaucoup d'autres personnes en eussent été singulièrement empêchées ou gênées? Cependant c'eût été de la part de Notre-Seigneur une belle miséricorde.

Lui, qui avait pitié de la foule (Marc, II, 8), a voulu aller jusqu'au bout de la miséricorde. Il a effacé toute limite et, en rattachant le ministère de la rémission des péchés au sacerdoce, il l'a mis à la portée de tout le monde et l'a étendu à tous les temps et à tous les lieux. Partout où est le prêtre, partout le tribunal du pardon est dressé, et le divin ministère du pardon fonctionne. Vraiment la miséricorde divine est infinie!

L'enfant et le vieillard, la jeune fille et la femme, le riche et le pauvre peuvent s'approcher. Ce n'est pas en vain que le Sauveur s'est peint sous la figure du bon Pasteur, qui va à la recherche de la brebis égarée; ses ministres légitimes, qui ont son esprit et qui sont des pasteurs, vont aux malades et aux infirmes et les ramènent à Dieu, à l'exemple de leur Maître. Ici encore la parole évangélique trouve son accomplissement: « Les pauvres sont évangélisés. » (Mt., XI, 5).

Avions-nous raison de dire que le sacrement de pénitence est un chef-d'œuvre de la miséricorde divine? Voilà vingt siècles qu'il fonctionne, en Orient comme en Occident, et il continuera son opération bienfaisante jusqu'à la consommation des siècles. On ne peut chercher à évaluer les services qu'il a rendus à cette multitude de générations, sans éprouver un sentiment profond de reconnaissance et sans bénir Dieu du fond de son cœur.

Mais les péchés remis, que deviennent-ils? Une comparaison exprimée dans la Sainte Ecriture nous fait entendre qu'ils sont aussi loin de nous que s'ils avaient été jetés au fond de la mer. (Mich., VII, 19). Parfois on charge des navires de matières délétères dont on veut se débarrasser et les marins les mènent en haute mer; alors ils jettent ces matières dans les flots: la mer s'entr'ouvre un moment, les objets précipités coulent à fond et la mer se referme sur eux. On n'en entend plus parler.

Cette image est expressive et elle peint, mieux que des discours, les effets prodigieux du sacrement de pénitence. Qui aurait eu l'idée d'une pareille miséricorde? Qui oserait la prêcher, si la parole sacrée n'était là pour nous l'enseigner? Méditez-la longuement et comprenez, si vous le pouvez, le cœur du Sauveur. Elle n'a point d'autre explication satisfaisante que celle qu'exposait Notre-Seigneur à Nicodème: « Dieu a tellement aimé le monde

qu'il lui a donné son Fils unique, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais aient la vie éternelle. »

Pour la réaliser, telle que nous la voyons en exercice dans l'Eglise, il a fallu que le Christ souffrit et s'immolât sur le Calvaire, selon encore le témoignage de Notre-Seigneur à Nicodème: « De même que Moïse éleva le serpent d'airain dans le désert, ainsi il a fallu que le Fils de l'homme soit élevé » sur la croix. Ne nous laissons donc pas, lorsque nous recourons au sacrement de pénitence pour ne pas périr, pour obtenir au contraire la vie éternelle, de méditer la Passion douloureuse de Notre-Seigneur. C'est au pied de la croix, plus que partout ailleurs, que nous aurons l'intelligence et le vrai sentiment de cet adorable mystère.

POUR LE CARÊME

Voici la liste des *Carêmes* que nous avons publiés dans les années de la *Prédication* que l'on peut encore demander à nos bureaux:

En 1897, 28 instructions sur le livre de Tobie, et 6 instructions sur la foi.

En 1898, 21 instructions sur les trois premiers chapitres de la Genèse, et 7 instructions sur la grâce.

En 1899, 21 instructions sur l'histoire d'Abraham, 7 conférences sur Jésus-Christ et l'âme humaine, et 7 allocutions aux hommes.

En 1900, 21 instructions sur le patriarche Joseph, et 7 sermons sur les Sept paroles de Jésus en croix.

En 1901, 17 instructions sur le livre de Job, 6 lectures sur le péché, 9 sur le sacrement de Pénitence et 3 sur les Pâques.

En 1902, 20 instructions sur le *Miserere*, 13 sermons sur les grandes vérités, et 4 pour une Retraite pascale d'hommes.

En 1903, 18 conférences de Carême, 6 instructions sur le zèle chrétien, 6 allocutions aux hommes, et 15 lectures sur la piété chrétienne.

En 1904, 19 sermons sur l'Eglise, 6 pour les fêtes des vendredis de Carême, et 4 pour une Retraite pascale d'hommes.

En 1905, 20 instructions sur les sept Psaumes de la pénitence, 26 lectures sur les fins dernières, et une neuvaine à saint Joseph.

En 1906, 6 conférences sur l'Eglise et 18 sermons sur les bases de la croyance catholique.

En 1907, 6 conférences sur la divinité de Jésus-Christ.

En 1908, 6 sermons pour les dimanches, et 22 instructions sur les péchés capitaux.

En 1909, 7 sermons pour les dimanches, 7 conférences, 14 lectures sur ce qu'il faut croire des fins dernières, et 17 instructions achevant les péchés capitaux.

En 1910, 6 sermons pour les dimanches, et 21 instructions sur la prière.

En 1911, 16 conférences sur la foi et la pratique religieuse, 6 conférences aux hommes et une Retraite pascale.

En 1912, 6 conférences sur les périls de l'heure présente, 7 aux hommes sur les devoirs religieux, et sept Chemins de Croix.

Chaque année coûte 8 fr. prise à nos bureaux. *Le port est en sus.* Chaque année pesant environ 1200 gr., le prix du port, par la poste, est de 0 f. 60 pour la France, 1 f. 20 pour l'Etranger.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 januarii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant: J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 6 février 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — V. Les autres hommes, 81.

Sermons de Carême sur les plaies de notre époque. — IV. Le sensualisme, 83.

Avis paroissiaux. — En Carême, 87.

Lectures de Carême sur le sacrement de Pénitence. — IV. Les actes du pénitent, 88. — V. La règle des mœurs, 91. — VI. Le péché mortel, 94.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

V

LES AUTRES HOMMES

Messieurs,

Il y a quelque temps, je me trouvais avec une personne dont le propriétaire venait de mourir. Elle disait :

— Avec tout cela, je ne sais pas à qui maintenant appartient la maison.

— Restez tranquille, lui répondit quelqu'un ; vous l'apprendrez sûrement quand il faudra payer votre loyer.

Beaucoup de gens raisonnent de même quand il s'agit de la direction de leur vie. Peu leur importe qu'ils soient ou non indépendants, qu'ils aient ou non un maître auquel ils auront à rendre des comptes. « On verra bien, disent-ils, quand viendra l'échéance. »

Le malheur, c'est que toute échéance a besoin d'être préparée, si l'on ne veut pas qu'elle soit fatale. Une maison de commerce où l'on ne songerait pas aux fins de mois, ne tarderait pas à faire faillite.

Il ne faut pas que notre vie se termine par une faillite, et pour cela pensons à l'échéance inévitable et au maître qui peut nous y attendre. C'est ce maître que nous recherchons actuellement. Nous avons déjà vu que nous ne dépendons ni du hasard, ni de la nature ; voyons aujourd'hui si nous ne dépendons pas des autres hommes.

A cette question, nous répondons carrément : *Non !*

Il nous sera facile de le démontrer.

I

Ceux de qui nous dépendrions avant tous les autres, ce sont sûrement nos bons et chers parents. Nous leur devons tant que nous ne pouvons pas évoquer leur souvenir sans que notre âme tressaille jusque dans ses plus intimes profondeurs. Ils nous ont donné leur

sang et jusqu'aux traits de notre visage. Nous sommes la chair de leur chair. Tout, jusqu'au nom que nous portons, nous vient d'eux.

Leur influence, au point de vue de notre formation intellectuelle et morale, c'est-à-dire au point de vue de ce qui a fait de nous véritablement des hommes, n'a pas été moins prépondérante. Ils ont mis, pour nous apprendre à penser et à parler, la même habileté et la même patience que pour nous apprendre à marcher. Que d'essais infructueux ! Quelle surveillance attentive pour nous éviter les chutes qui nous auraient découragés encore plus que blessés ! Ils ont formé notre âme à leur image de même que nos visages. Nous leur avons pris leur langage, et jusqu'à leur manière de prononcer. Nous leur avons pris leurs idées. Tous les jours, l'empreinte qu'ils mettaient sur nous se faisait plus profonde ; elle est devenue indélébile. Nous sommes vraiment, à tous les points de vue, leur œuvre, et c'est ce que le proverbe populaire a voulu consacrer, quand il a dit : « Tel père, tel fils. »

Certes, je ne veux pas nier tout ce que nous devons à nos parents. Jamais nous ne le reconnaitrons assez haut, jamais nous ne leur rendrons un culte assez fidèle, jamais nous n'aurons pour eux assez de vénération et assez d'amour. Que leur souvenir demeure au plus intime de nos âmes, comme dans un tabernacle inviolé ! Que leur mémoire, toujours bénie, vive en nos cœurs tant que nos cœurs battront, tant qu'il y aura dans nos veines une seule goutte de ce sang qu'ils nous ont donné !

Mais eussent-ils fait pour nous cent fois davantage, il n'en demeure pas moins qu'eux-mêmes ont été des êtres dépendants comme nous ; comme nous, ils ont reçu la vie sans l'avoir demandée ; comme nous, ils ont vécu sans être jamais leurs maîtres.

Et alors se pose cette question : s'ils n'ont pas été leurs maîtres, comment seraient-ils les nôtres ? En d'autres termes, est-ce que les fruits appartiennent à l'arbre, ou au propriétaire de l'arbre ? L'arbre leur a pourtant donné leur forme, leur saveur et leur nom. Eût-il fait cent fois davantage, les fruits qu'il a produits ne sont pas à lui, ils sont à son maître. Du moment que nos parents avaient, eux aussi, un maître, nous appartenons à ce maître. C'est clair.

II

C'est d'autant plus clair que nos parents, en devenant nos parents, sont restés dans la dépendance absolue qui a caractérisé tout le reste de leur vie, et qu'ils n'ont été manifestement, en cette circonstance, que les instruments d'une autorité supérieure qui s'imposait à eux d'une façon indéniable.

La preuve que notre naissance n'a pas dépendu de nos parents, c'est que beaucoup de

foyers sont tristes parce que nul berceau ne s'y agite sous les frémissements d'un petit être adoré qu'on ne se lasse pas d'aller voir, que l'on contemple avec orgueil, et qui vous sourit divinement au milieu de ses dentelles. C'est là un chagrin dont on ne se console pas, et qui montre assez que notre naissance n'a pas dépendu de nos parents.

Et puis, est-ce qu'ils nous ont choisi, comme ils l'eussent certainement fait, s'ils eussent été les maîtres?

Écoutez le poète :

Vous vouliez une fille, et le ciel vous envoie,
Jeune mère, un petit garçon.

Je sais bien que le poète ajoute :

Mais quand l'enfant est là, fille ou garçon, la joie
Entre avec lui dans la maison.

Il n'en demeure pas moins que l'on n'a pas eu l'enfant qu'on voulait. On l'a reçu, non tel qu'on l'a souhaité, mais tel qu'il est venu, et cela n'est pas précisément un signe de suprême indépendance.

Et que dire encore quand celui qui naît est un enfant infirme, un de ces malheureux petits êtres à qui feront défaut perpétuellement la grâce, la beauté, l'intelligence? Pauvre jeune mère, je vois tes larmes, et je t'entends dire en gémissant : « Qu'est-ce que j'ai donc fait pour avoir un enfant comme celui-là? » Ce que tu as fait, je n'en sais rien, mais ce que je sais bien, c'est que sûrement tu n'as pas fait ta volonté.

Chaque jour, Messieurs, un homme vêtu d'un costume sombre à liserés rouges et porteur d'une boîte en fer blanc ou en zinc, vous apporte votre courrier, c'est le facteur. Il vous remet vos lettres; mais que ces lettres soient agréables ou pénibles, respectueuses ou insolentes, affectueuses ou haineuses, jamais vous ne songerez à en faire honneur ou reproche au facteur. C'est lui qui les distribue, ce n'est pas lui qui les a écrites. De même la vie qui vous a été donnée. Vos parents vous l'ont transmise, oui; mais transmise seulement. C'est un autre qui en est l'auteur, un autre qui, par conséquent, est votre maître; un autre, par conséquent, dont vous dépendez.

III

Une autre preuve encore, c'est que l'autorité de nos parents, autorité que je ne veux pas contester, croyez-le bien, présente elle aussi des caractères de dépendance ou, ce qui revient au même, d'insuffisance.

Jeune mère, vous apprenez à marcher à votre petit enfant; jeune père, vous regardez avec bonheur votre fils faire ses premiers pas. Imprudents que vous êtes tous les deux! Ne savez-vous pas que ces pas, à mesure qu'ils s'affirmeront, soustrairont l'enfant à votre autorité?

Voyez : le voici qui passe tout seul dans la pièce voisine, déjà il vous échappe. Ce sera

encore bien pis quand il ira dans la rue et qu'il fera l'essai de sa jeune liberté. Alors vous ne serez plus là pour lui rappeler à tout instant qu'il doit obéir à votre volonté. D'autant que la liberté est un de ces breuvages capiteux auxquels on revient toujours une fois qu'on y a goûté et auxquels on revient pour s'enivrer davantage. Le voici jeune homme, cet enfant qu'hier encore vous punissiez, et déjà vous n'osez plus lui adresser que de timides observations. Puis il quitte votre maison; que fait-il? vous vous le demandez avec inquiétude, et ce sera encore bien plus frappant quand, à son tour, il aura fondé un foyer. Alors que serez-vous? Des maîtres? Non pas! Des conseillers, tout au plus.

Car, par une coïncidence étrange, votre force diminue à mesure que vous auriez besoin de l'affermir davantage. Peu à peu c'est à votre enfant que vous demandez de vous protéger; vous vous abaissez, vous qui déclinez, devant sa virile maturité. Qui est-ce qui commande, à ce foyer, où vous venez asseoir vos dernières années? Est-ce vous? Non! C'est lui.

Et quand même ce serait encore vous; si l'ordre de la nature n'est pas troublé par un de ces malheurs qui vous laisseraient inconsolables, est-ce que vous n'êtes pas appelés à disparaître avant lui? Et alors qu'est-ce que c'est qu'une autorité qui s'efface toujours et qui, finalement, disparaît tout à fait? Est-ce le signe que vous êtes vraiment les maîtres de vos enfants?

Convenez donc plutôt que vous n'avez été pères que pour remplir dans la vie de vos enfants un rôle, auguste, je le veux bien, mais enfin un rôle qui vous a été assigné par un autre. Une fois que votre rôle a été fini, vous n'avez plus de raison d'être. C'est triste à dire, mais c'est comme cela, et tout ce que nous avons dit le prouve bien.

**

Ce que nous avons dit de nos parents s'entend, à plus forte raison, des autres hommes. Encore plus que nos parents, ils ne détiennent qu'une puissance provisoire. Comme eux, ils n'interviennent que pour exercer une action déterminée sur notre vie. Aucun d'eux n'embrasse notre existence tout entière. Comme nos parents, ce sont des mandataires qui, une fois leur tâche remplie, disparaissent. Pas plus que nos parents, ils ne sont nos maîtres supérieurs.

Je devrais, Messieurs, arrêter là cette étude qui me semble, et, je l'espère, vous semble aussi suffisamment concluante. Mais je dois dire un mot d'un système nouveau autour duquel il a été mené, il y a quelque dix ans, un certain fracas.

On a dit : « Sans doute, les hommes pris en particulier, et même nos parents, ne sont pas nos maîtres; mais cette suprématie appartient

à l'ensemble des hommes, à l'humanité, puisque c'est d'elle que nous recevons l'ensemble des biens dont nous jouissons. »

Un mot suffira pour renverser cette étrange doctrine. Une maison n'appartient ni à un homme, ni à un autre, ni aux autres ; mais elle appartient à tous. — Le bon sens populaire a fait justice de cette fiction quand il déclare que ce qui appartient à tout le monde n'appartient à personne.

Non, nous ne dépendons pas d'une façon absolue des autres hommes, quels qu'ils soient. Non, ce n'est pas pour eux que nous devons diriger notre vie. Celui de qui nous dépendons totalement, celui pour qui nous devons vivre parce que notre vie lui appartient bien, c'est Dieu, et nous le verrons clairement dimanche prochain. Ainsi soit-il.

SERMONS DE CARÊME SUR LES PLAIES DE NOTRE ÉPOQUE

IV

LE SENSUALISME

Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est.

Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair. (I Joan., II, 16).

Mes frères,

Parmi les éléments de ruine spirituelle au milieu desquels nous vivons, il en est un qui date du premier homme, car c'est lui qui l'a perdu, qui n'a jamais cessé d'exercer ses ravages parmi ses descendants ; mais qui, pourtant, s'est développé, depuis une cinquantaine d'années, dans de formidables proportions. Il a su se colorer de prétextes assez spécieux pour se faire accueillir d'un grand nombre d'entre nous, à titre de nécessité. Il s'est présenté à nous non seulement comme un moyen de rendre la vie plus agréable, mais comme la satisfaction légitime d'un véritable besoin. Nous avons cru, à l'entendre, que nos pères s'étaient traités eux-mêmes avec une dureté excessive, que leurs austérités s'harmoniseraient mal avec les progrès de la civilisation, et que nos santés diminuées nous obligeaient à un régime plus facile et plus doux. Dociles à ses suggestions, nous nous sommes relâchés de la sévérité observée par les générations précédentes. Ce relâchement s'est élargi de jour en jour. Aujourd'hui, il a vulgarisé, au sein des masses populaires, des excès qui, heureusement, étaient restés à peu près exceptionnels parmi nos aïeux.

Vous avez compris, dès mes premières paroles, que je voulais parler du *sensualisme*. C'est bien à lui, en effet, que je faisais allusion ; et c'est de lui que je me propose de vous entretenir.

Je dirai, tout d'abord, jusqu'où va, parmi

nous, le sensualisme ; — puis je ferai ressortir ses funestes conséquences.

I

Le sensualisme, comme son nom l'indique, est une manière de vivre qui flatte les sens. L'homme sensuel évite ce qui mortifie les sens et fait ce qui leur plaît.

Lorsque l'apôtre S. Jean écrivait que, « dans le monde, tout est combiné pour satisfaire les concupiscences de la chair, » il caractérisait d'un trait merveilleusement exact le monde dans lequel il vivait. Son siècle, en effet, était un siècle païen, et la religion païenne était, par excellence, la religion du plaisir. Elle avait dressé des autels à toutes les voluptés, sans en excepter les plus grossières ; et, pour encourager à les rechercher et les faire goûter sans remords, elle les avait incarnées dans ses divinités elles-mêmes. Quand on voit, dans ses livres et dans ses monuments, comment les hommes avaient mis en pratique cette leçon démoralisatrice, on est contraint de constater que le sensualisme avait atteint, sous son impulsion, les plus extrêmes limites. — Notre monde, dit-on, est en train de redevenir païen. C'est surtout par l'amour des satisfactions charnelles que s'accomplit ce retour malheureux vers les hontes du paganisme.

Le sensualisme est susceptible, aujourd'hui comme autrefois, de degrés et de formes innombrables. Nos contemporains ne le pratiquent pas tous de la même manière, ni dans une égale mesure. Mais, tel qu'il vit et règne parmi les hommes sensuels, — et ils sont innombrables, — il se révèle véritablement comme une résurrection de la religion du plaisir.

Quelle idée, dans ces milieux, se fait-on de la vie présente ? — On ne la regarde plus, suivant l'enseignement chrétien, comme une épreuve ou comme un temps donné à l'homme pour se rendre digne de Dieu par l'observation de la loi et la pratique de la vertu. La vie, pour les amis du sensualisme, est une simple partie de plaisir. A leur sens, elle a cela de bon qu'elle permet de jouir. Cette faculté de jouir est, pour eux, son unique charme et sa seule raison d'être vécue. C'est pour jouir plus longtemps qu'ils se souhaitent de longues années. C'est parce que la vieillesse diminuera leur faculté de jouir qu'ils la voient venir avec tant de peine. C'est parce que les richesses et la puissance permettent de jouir davantage qu'ils recherchent la fortune et les charges publiques. Et comme ils savent que ce temps de jouir, loin de durer toujours, finira bientôt, ils s'efforcent d'entasser, dans ce court intervalle, toutes les jouissances auxquelles ils peuvent atteindre.

Mais, suivez avec moi l'homme sensuel dans le détail de la vie !

D'abord il s'assure, dans l'organisation de son intérieur, tout le bien-être permis par ses ressources personnelles. Il le veut, cet intérieur, non seulement commode et capable de se prêter à toute exigence légitime, mais encore plaisant et agréable. Tout ce qui peut charmer les sens doit s'y rencontrer, rien ne doit y avoir place de ce qui pourrait leur déplaire. Il y fera donc entrer tout le confortable et tout le luxe possibles. Là, il s'assoira sur des sièges moelleux et faits pour les attitudes du sans-gêne et de l'indolence. Là, il dormira sur une couche assez molle pour se creuser sans résistance sous ses membres délicats, assez soyeuse pour ne lui rien laisser sentir du froid qui sévit au dehors, assez douce enfin pour le retenir chaque matin de longues heures après le lever du jour.

Mais quel soin minutieux prend-il de sa personne ! C'est avec un art consommé qu'il cultive chacun des traits de son visage, dissimule ses rides naissantes, procède à l'arrangement de sa chevelure, choisit les tissus dont seront faits ses vêtements, les bijoux qui lui serviront de parure, les senteurs qui composeront autour de lui une atmosphère enivrante et parfumée.

Vous demanderez peut-être à quoi il occupe son temps. — Comme il a horreur de tout ce qui demande un effort et que le travail en exige beaucoup, il travaille le moins possible, s'applique médiocrement à sa tâche et en allège le fardeau par des distractions fréquentes et prolongées. Le sensualisme a toujours conduit à la paresse. — Quant à ses loisirs, il les consacre à des jouissances conformes à ses goûts. Or, ses goûts les portent généralement, non point en haut, mais en bas.

Les beaux-arts ont pour mission d'exprimer l'idéal, et, en le rendant accessible aux hommes, de les élever jusqu'à lui. Le sensualisme les fait descendre de ces hauteurs et les contraint de satisfaire, non plus les nobles aspirations de l'esprit, mais les appétits de la chair, les réduisant ainsi au rang honteux d'un instrument de plaisir. Et voilà ce que leur demande l'homme sensuel. — Savez-vous ce qu'il aime à voir et à entendre ? — Les beautés grandioses et chastes, celles dont le spectacle tourne en haut les âmes, n'ont pour lui aucun attrait. Il arrêtera plus volontiers son regard sur ce qui peut flatter les instincts et les passions. Voilà, quand il sort de sa demeure, ce qu'il cherche des yeux dans les rues ou les monuments de nos cités ; et voilà aussi, quand il reste sous son toit, ce qu'il considère avec complaisance dans les images légères ou lascives dont il a peuplé son foyer. — La musique, elle aussi, ne lui plaît que si elle parle aux sens et les impressionne. Lorsqu'elle traduit une belle pensée, exprime un sentiment élevé, agite l'une des fibres les plus nobles du cœur, elle lui fait entendre une

langue inconnue. Elle doit, pour lui être agréable, chanter l'ivresse des sens surexcités ou satisfaits. — J'en dirai autant de la littérature. L'homme ami du sensualisme lit quelquefois, souvent même. Mais il ne cherche, dans ses livres ou ses journaux, que des théories tendant à légitimer les plaisirs défendus et surtout des récits qui en racontent. Ces scènes voluptueuses, il les lit et les relit. Il les savoure. Et il leur trouve d'autant plus de charmes qu'elles sont plus expressives et donnent mieux la sensation de la réalité.

Mais l'heure de son repas vient de sonner. Suivons-le à table. C'est là qu'il faut l'observer pour bien voir jusqu'où vont ses sensualités.

Les aliments ont été préparés par le Créateur pour rendre aux hommes les forces qu'ils ont dépensées dans le travail : le travail de la vie, le travail de la croissance, le travail de la profession. Qui se contente, parmi les hommes sensuels, de chercher, dans la nourriture, les forces dont il a besoin ? Qui même donne sa préférence à celle dont il recevra des forces plus grandes ? Ils demandent aux aliments beaucoup moins d'être utiles que de satisfaire aux caprices du goût et de faire éprouver aux sens des impressions nouvelles. Le pauvre y dépense souvent d'un seul coup les aumônes d'une semaine. L'ouvrier y met en entier son salaire : ce salaire que sa femme et ses enfants affamés attendent pour s'acheter un morceau de pain. Le riche y apporte des exigences auxquelles, malgré tous ses progrès, l'art culinaire ne répond qu'avec peine. Il n'est point, pour eux, de mets assez délicats, de préparation assez raffinée, d'assaisonnement assez vif, de vin assez généreux, d'alcool assez brûlant ou assez parfumé. Non content de cette recherche exagérée de la qualité, dans la nourriture ou le breuvage, l'homme de plaisir va encore, pour la quantité, au-delà des justes bornes. La bête qui boit ou mange s'arrête quand elle sent le besoin satisfait. Lui ne s'arrête pas. Il commet habituellement ce crime contre nature qui consiste à manger sans avoir faim, à boire sans avoir soif. Il continue de se repaître même quand il est repu. Il ne cessera que quand il en sera empêché par les hoquets de l'ivresse ou de l'indigestion.

Le sensualisme qui se porte à de tels excès vous semble-t-il assez honteux ? — Il le devient facilement beaucoup plus encore. Quand on suit sa pente, on descend à des excès plus dégradants que ceux de la table ; je veux dire à ces excès que l'apôtre S. Paul défend de nommer dans l'assemblée des fidèles. Car tout ce qu'on ajoute, dans les soins corporels, à ce qui est nécessaire ou utile, profite aux passions déréglées et aux convoitises charnelles. Là s'attise le feu de la luxure. Le sensualisme ne pouvait pas manquer d'allumer cet incendie parmi nous. Aussi, la dé-

moralisation a-t-elle atteint, dans notre société, des limites qu'elle a rarement dépassées. Un homme que nos contemporains ont idolâtré et qui les connaissait fort bien, a écrit d'eux cette page bien vraie, hélas ! pour qui connaît un peu les mœurs publiques : « Aujourd'hui, l'appétit débauche l'intelligence. Volupté remplace volonté... Plus rien : ni dignité, ni pudeur, ni honneur, ni vertu, ni esprit : la jouissance animale toute crue, l'impureté toute pure... Rien ne surnage de la grande créature souveraine habitée par l'âme. Qu'on nous passe le mot : le ventre mange l'homme ! » Et il ajoutait : « Cette réduction de l'homme à la bête est une grande misère¹ ! »

Oui, c'est une grande misère ; et je vais le montrer dans ma seconde réflexion.

II

Quand il a atteint le degré que je viens de décrire, le sensualisme constitue, pour les individus et pour les sociétés, la plus grande des misères. L'individu y perd sa raison, ses forces morales, sa santé elle-même. La société y contracte des tares profondes qui la conduisent fatalement à la ruine.

Dites-moi : d'où viennent à notre France ces plaies sanglantes qui se nomment l'alcoolisme, le rachitisme, l'affaiblissement des caractères, le dépérissement de la race, l'abandon des campagnes, la stérilité volontaire des familles ? D'où lui vient le scandale bruyant des classes jouisseuses, scandale contre lequel se révoltent si violemment les classes pauvres, désireuses de jouir à leur tour ? D'où lui vient cette peur excessive des conflits armés, peur qui enlève à notre diplomatie, quand elle défend nos intérêts contre les convoitises de l'étranger, l'argument qui, de tous, serait le plus décisif ? Tout cela nous vient du sensualisme. Tout cela, c'est le sensualisme mis en action, portant ses fruits, produisant parmi nous les mêmes résultats qu'il a produits dans le passé chez tous les peuples dociles à ses inspirations. Mais, remarquez-le, — et ceci me fait trembler pour mon pays, — tous ces peuples en sont morts. Les civilisations corrompues, l'histoire le raconte, ont toujours disparu dans d'effroyables cataclysmes. C'était la conséquence fatale et le juste châtiment de leurs excès... Comprenez-le, vous qui aimez la France ! Le premier devoir du patriote est aujourd'hui de réagir, — car la France n'a pas de pire ennemi, — contre l'invasion et les progrès du sensualisme.

Mais c'est surtout au point de vue religieux que l'influence du sensualisme se montre nuisible et malfaisante.

Déjà, elle a faussé le goût de bien des chrétiens, en leur faisant chercher dans la reli-

gion, comme partout ailleurs, des satisfactions sensibles. Ils veulent retrouver à l'église les splendeurs du théâtre. La prédication, pour leur plaire, doit adopter le ton et les procédés de l'éloquence profane. La musique sacrée leur semble fade, quand elle se contente de chanter les grandeurs de Dieu et de traduire la piété des fidèles. Nos livres de doctrine n'ont plus pour eux aucun attrait parce qu'ils sont engoués du feuilleton et du roman. Ils demandent des émotions même à la prière, même aux sacrements. Une oraison, une communion leur semblent mal faites quand elles ne les ont ni attendris, ni impressionnés. — Leur sens moral s'est faussé avec leur goût. N'ont-ils pas rejeté toutes les mortifications traditionnelles des aïeux, fait subir à la dévotion un alliage de mondanité qui l'énerve et la défigure, contraint l'Eglise à réduire dans une large mesure ses lois de jeûne et d'abstinence ?

Mais l'amour de ce qui flatte les sens doit causer et causera nécessairement aux âmes d'autres dommages encore, plus considérables et plus ruineux, en les détournant complètement du christianisme. C'est, en effet, que cet amour est incompatible avec la vie chrétienne, découle de principes contraires aux siens, inspire des vices condamnés par ses lois, conduit à l'abandon de ses saintes pratiques et, par là, à une véritable apostasie.

Jugez-en plutôt !

La vie chrétienne est intimement liée au règne de l'esprit sur la chair. Elle exige que l'esprit commande et que les sens obéissent. S. Paul la définit : « une vie de l'esprit : *spiritu ambulate* ! » (Gal., v, 16). — Or, le sensualisme tend à soumettre l'âme au joug du corps. Il fait vivre les hommes, non plus suivant l'esprit, mais suivant la chair.

La vie chrétienne demande que l'âme conserve intacts et développe sans cesse davantage en elle l'aptitude aux vertus surnaturelles et le goût des choses divines. L'exercice normal de ses hautes fonctions et les progrès auxquels l'Evangile l'invite ne lui sont possibles qu'à cette condition. Mais cette aptitude à la vertu et ce goût des choses célestes composent une sagesse dont l'Esprit-Saint déclare qu'« elle ne se trouve point dans le pays des hommes sensuels : *Non invenitur in terra suaviter viventium*. » (Job, xxviii, 13).

La vie chrétienne commande, non seulement de croire, mais aussi de pratiquer. La sainteté de la conduite, portée tout au moins jusqu'à l'observation de la loi, constitue la plus rigoureuse obligation du chrétien. Cette sainteté de la conduite, cette fuite du péché conduisent logiquement à une lutte continuelle et sans merci contre les influences capables de détourner du bien et d'incliner vers le mal. Or, parmi ces influences, il faut faire une place importante à celle des sens. Les sens ont des

¹ Victor Hugo, *William Shakespeare*, l. II, XII, édit. Hetzel.

aspirations, des instincts, des passions qui portent puissamment au péché. Plus on les flatte, plus ils deviennent exigeants et forts. L'Écriture le dit dès ses premières pages : « Les sens de l'homme sont inclinés au mal dès ses jeunes années : *Sensus humani cordis in malum pronusunt ab adolescentia sua.* » (Gen., viii, 21).

La vie chrétienne ne se conçoit pas sans pénitence. « *Faites pénitence !* » est un des premiers mots écrits dans l'Évangile. (Math., iii, 2). C'est que nous avons tous commis des fautes plus ou moins graves et plus ou moins nombreuses. Ces fautes méritent des châtiments rigoureux, qu'il faudra subir en ce monde ou en l'autre. Or, tout ce que nous savons des peines de l'autre vie nous persuade de faire pénitence avant la mort. Mais quelle partie de nous-mêmes subira cette punition, sinon celle dont les appétits ont donné l'idée du mal et dont les organes l'ont presque toujours accompli ? C'est dire que le chrétien, au lieu de flatter sa chair, doit, comme dit S. Paul, la punir, et pour la punir, la réduire sous une rigoureuse servitude : « *Castigo corpus meum et in servitutum redigo.* » (I Cor., ix, 27).

La vie chrétienne doit ressembler à la vie de Jésus-Christ. *Chrétien* vient de *Christ* : le chrétien doit donc être un autre Christ. Or, Notre-Seigneur a été, par excellence, un homme mortifié, et, suivant le mot des prophètes, « un homme de douleurs, *virum dolorum.* » (Is., liii, 3). Son corps, loin d'être traité avec les raffinements ou seulement les ménagements du sensualisme, a été immolé, sacrifié, crucifié. Pour se conformer à son exemple, et même quand ils n'avaient à expier aucune faute personnelle, les saints se sont crus obligés de mortifier leurs sens. Ils ont voulu graver dans leur chair le signe de Jésus-Christ, se crucifier avec lui, coopérer avec lui à la rédemption des pécheurs, expier comme lui pour ceux qui n'expient rien. De là cette tradition universellement reçue parmi les maîtres de la vie spirituelle, tradition que nous ne pouvons suivre, pour notre part, sans combattre énergiquement les tendances du sensualisme, que tout chrétien doit s'attacher à la croix avec le Christ : « *Qui sunt Christi carnem suam crucifixerunt.* » (Gal., v, 24).

(*)
**

Avez-vous compris ? L'opposition irréductible entre l'esprit sensuel et l'esprit chrétien a-t-elle été assez mise en relief ? N'est-il point évident, à vos yeux, que la vie chrétienne ne peut pas être une vie consacrée au culte de la chair ? Le culte de la chair ruine le règne de l'esprit, enlève le goût des choses divines et rend difficile la pratique de la vertu, porte au péché, éloigne de la pénitence, empêche toute ressemblance avec Jésus-Christ. C'est dire, c'est démontrer qu'il ne saurait s'harmoniser avec une vie vraiment chrétienne. Plus celui-là

grandit, plus celle-ci diminue. Elle perd tout ce qu'il gagne. L'homme de plaisir ne sera jamais qu'un pauvre chrétien. Il est même fort à craindre qu'il ne le reste à aucun degré, qu'il renonce définitivement à un idéal auquel il ne se sent plus la force d'atteindre, et qu'en conséquence il ne prenne son parti de vivre de la vie des pécheurs et de partager l'éternité des réprouvés.

Défendez-vous donc, vous qui appréciez les raisons pour lesquelles il faut mener une vie chrétienne, défendez-vous énergiquement des atteintes du sensualisme. Rejetez son joug, si vous l'avez déjà subi ; et, dans le cas contraire, ne l'acceptez jamais. Il y va de votre dignité d'hommes et de chrétiens, de vos destinées pour le temps et pour l'éternité.

Certes, je ne vous demanderai pas de renouveler dans votre chair les austérités que raconte la vie des grands saints. Dieu n'appelle point tous les hommes à donner les mêmes exemples, non plus qu'à réaliser les mêmes prodiges. Mais imposez-vous, tout au moins, la mesure de mortification qui consiste : — à se donner une règle, de manière à se conduire, non suivant le caprice du moment, mais suivant une loi préétablie ; — à remplir de bon cœur et consciencieusement les devoirs d'état, fussent-ils pénibles et coûteux ; — à refuser aux sens les satisfactions coupables, et même celles qui ne sont ni nécessaires, ni utiles, ni justifiées par quelque raison plausible ; — à obéir aux lois de l'Eglise, quand rien de sérieux ne vient en dispenser ; — à supporter et à sanctifier les privations, les malheurs, les souffrances que la Providence divine permet ou envoie ; — enfin, si Dieu vous demande quelque acte de vertu plus parfait ou quelque austérité plus grande, ne lui résistez point, mais accordez-lui ce qu'il sollicite.

Que si, après cela, vous voulez jouir quelque peu, vous trouverez dans la vie de famille, dans le commerce d'amis chrétiens, dans l'étude ou la culture des arts, des plaisirs très nobles et très purs. Mais cherchez surtout les jouissances de l'ordre surnaturel. Jouissez de vos vertus et de vos espérances ; savourez les douceurs de l'amour divin et des consolations divines ; enivrez-vous des grâces que Dieu vous accorde. Là sont des joies supérieures à toutes autres, plus dignes de vous et plus salutaires, des joies auxquelles on ne se repent jamais d'avoir goûté.

Je ne vous demande, reconnaissez-le, rien d'impraticable ni même de bien difficile. Cependant, il vous suffirait de l'accomplir pour rester de vrais chrétiens et pour donner à vos contemporains une leçon dont ils ont grand besoin et dont je leur souhaite de profiter, pour le salut des individus et celui de notre société. Ainsi soit-il !

AVIS PAROISSIAUX

EN CARÊME

Mes frères,

Nous sommes entrés dans le saint temps du Carême. Le Carême, voilà un mot qui sonne tristement à l'oreille de certains chrétiens dé-généralisés, parce qu'il signifie mortification, pénitence, jeûne, abstinence, et qu'ils ont horreur de toute gêne, de toute contrainte, de toute privation. En ce temps de sensualisme on veut la jouissance matérielle sans limite et sans frein; et l'on éprouve une répugnance instinctive pour tout ce qui prétend la modérer.

Si la mortification était une chose facultative, si nous étions libres, absolument libres de nous y assujettir ou d'y échapper, je me dispenserais de vous en parler et je vous laisserais faire au gré de vos désirs. Mais la pénitence, la pratique du jeûne et de l'abstinence, en ce temps, est une loi, une loi de Dieu et de l'Eglise, une loi générale qui s'impose à tous, et votre pasteur, chargé de veiller dans sa paroisse à l'exécution des préceptes divins et ecclésiastiques, a le devoir de vous la rappeler et de vous exhorter à l'accomplir.

D'abord, il ne s'agit pas pour vous d'austérités monastiques, de sacrifices impossibles, de privations excessives. L'Eglise n'exige pas de vous des mortifications impraticables. C'est une mère pleine de condescendance pour ses enfants; il ne lui est pas permis de raturer le précepte de la pénitence, mais, tenant compte de la débilitation des santés et des difficultés actuelles, elle en a bien diminué les rigueurs.

Que vous demande-t-elle? Vous demande-t-elle de jeûner? Oui, sans doute, si vous avez l'âge requis et la force de supporter les privations du jeûne sans dommage pour votre santé, sans obstacle pour vos travaux. J'admets que peu de personnes, surtout à la campagne, sont en état d'observer strictement le précepte du jeûne. Les travaux fatigants auxquels elles se livrent, leur en rendent l'observation trop difficile. C'est accordé; et l'Eglise, sur ce point, ne se refuse pas à des concessions, quand elles sont justifiées: tout en maintenant sa loi pour ceux qui peuvent l'observer, elle en dispense les autres.

Mais, permettez, mes frères: si vous ne pouvez pas, en raison de votre santé débile ou de vos travaux épuisants, vous soumettre au jeûne corporel, je vous en indique un autre qui est accessible à tous sans exception: le jeûne spirituel. Le jeûne spirituel est, lui aussi, un sacrifice, une privation. Imposez un sacrifice à votre volonté, en la soumettant à une obéissance parfaite; à votre imagination, en réprimant ses écarts, en la retirant des choses frivoles et dangereuses; à votre cœur, en le fermant à toute pensée, à tout désir, à toute

affection illégitime. Imposez une privation à vos yeux, en refrénant leur curiosité, en les retenant dans la modestie; à votre langue, en lui interdisant les paroles inutiles, médisantes, calomniatrices, en lui commandant le silence, la discrétion, la charité; à vos oreilles, en les fermant aux propos légers, scandaleux.

Voilà le jeûne spirituel, à la portée de tout le monde, qui ne cause aucun préjudice à la santé, qui n'exige qu'un peu de bonne volonté; voilà le jeûne que je vous recommande de substituer au jeûne corporel dont vous ne pouvez supporter les privations.

Que vous demande encore l'Eglise? Elle vous demande d'observer l'abstinence aux jours qu'elle a fixés, de mortifier votre sensualité, en vous abstenant d'aliments gras. Deux jours d'abstinence par semaine, excepté pendant les Quatre-Temps et la Semaine Sainte, il me semble que ce n'est pas exorbitant et que vous pouvez vous y soumettre sans danger pour votre santé. Et l'on trouve encore que c'est trop! Mais alors, quelle différence ferez-vous entre le Carême et les autres temps de l'année? Si un jour d'abstinence en plus par semaine vous paraît excessif, vous éludez complètement la loi de pénitence, vous êtes de pauvres chrétiens.

L'Eglise est indulgente; elle fait encore sur ce point des concessions, quand il y a lieu, et les pasteurs et les confesseurs sont autorisés à accorder des dispenses, à la condition qu'on leur en fera la demande et qu'on l'appuiera de raisons sérieuses. Dirai-je qu'à cet égard on en prend à son aise? On se soucie légèrement de mettre sa conscience à l'abri de tout reproche; on ne consulte personne, on se fait juge de son cas et on s'octroie de son chef la permission de faire gras.

Demander cette permission à son pasteur, à son confesseur, avec raisons à l'appui, pour qu'ils puissent décider s'il y a lieu de l'accorder, est-ce donc bien pénible? Eh bien! laissez-moi vous citer un exemple tombé de haut, qui sera pour vous une leçon.

Le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, voyageait pendant le Carême. Il fut pris, en cours de route, d'une indisposition assez grave. Le maréchal de Noailles qui l'accompagnait crut devoir écrire au roi pour l'informer de l'état maladif du prince et lui demander s'il ne serait pas nécessaire de lui servir des aliments gras. Le roi répondit qu'il fallait consulter le confesseur et le médecin et solliciter, en cas de besoin, la permission des évêques et des curés par où il passera. Voyez-vous, mes frères, le roi de France plein de sollicitude pour la santé de son petit-fils et en même temps plein de respect pour le précepte de l'abstinence, écrivant à un illustre maréchal pour lui dire de demander à de modestes curés de campagne la permission de faire gras!

Ne pourriez-vous faire comme Louis XIV?

Si cette démarche vous semble onéreuse, faites-la en esprit de pénitence et elle sera méritoire.

Non, mes frères, l'abstinence, dans la mesure où elle vous est imposée pendant le Carême, n'est pas impraticable ; il ne faut qu'un peu de courage pour l'observer :

On entend dire quelquefois : « Mon Carême à moi, ma pénitence, c'est de travailler. » Le travail, en effet, est une vraie pénitence, à une condition pourtant : c'est qu'il sera réglé par les lois divines, sanctifié par des intentions chrétiennes, accepté et pratiqué dans un esprit de mortification.

Voici une saison besogneuse, fatigante : du matin au soir, vous serez à la campagne, courbés sous le poids d'un labeur incessant. Quelle abondante matière de mérites ! Et que vous seriez malavisés de ne point l'exploiter ! Vos fatigues, vos sueurs, vos ennuis, vos déceptions, offrez tout à Dieu, à titre d'expiation pour vos fautes. Les malencontreux changements de température, les loisirs forcés, supportez tout, sans blasphème, sans murmure, avec résignation, disant au fond du cœur : « Accepté pour mes péchés passés, présents et futurs ! »

Où, le travail dans ces conditions est une pénitence ; mais cette pénitence ne vous dispense pas de celles que l'Eglise vous prescrit ; elle s'y ajoute pour les compléter et accroître vos mérites.

Prenons donc une ferme résolution, à l'entrée de ce Carême, et soumettons-nous avec une généreuse abnégation et quoi qu'il nous en coûte, à la loi de pénitence. Ainsi soit-il !

LECTURES DE CARÊME SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE

IV

LES ACTES DU PÉNITENT

La part de Dieu et la part de l'homme. Le champ d'opération de la pénitence. La parabole de l'Enfant prodigue.

Nous sommes restés sous l'impression de la miséricorde divine et nous sentions la confiance et la reconnaissance monter dans nos âmes. Cependant, s'il y a la part de Dieu, nous ne pouvons oublier aussi qu'il y a la part de l'homme. Le laboureur qui prépare sa moisson, sait ce qu'il lui en coûte de travaux et de sueurs pour ameublir le sol, jeter le grain en terre, sarcler les mauvaises herbes ; mais, quand il s'arrête sur son sillon pour y penser, il sait aussi que la moisson dépend pour une large part de la rosée et du soleil, de la température et finalement de la bénédiction du ciel sur son ouvrage. Le souvenir des paraboles de Notre-Seigneur nous revient ici en mémoire, car plus d'une fois il a comparé

notre âme à une terre que nous avons à cultiver et à faire produire.

Il ne faudrait donc pas s'imaginer que Jésus-Christ, en instituant le sacrement de pénitence et en en faisant un admirable instrument de la miséricorde divine, a dispensé les hommes de faire eux-mêmes pénitence. Comme l'exprime le nom même du sacrement, la vertu de pénitence en fait le fond et en est la condition ; et de fait, elle est mise en exercice au moyen des trois actes du pénitent, qui sont la confession, la contrition et la satisfaction. Telle est la part de l'homme.

Quand on ouvre l'Evangile, on est frappé de voir qu'il s'ouvre par cette invitation, que le Précurseur S. Jean-Baptiste et le Sauveur adressaient à la multitude qui se pressait autour d'eux : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu approche. » (Mt., III, 2, et Marc, I, 15). Jean le Précurseur, au moment même où le Messie va paraître et pour lui préparer la voie, fait confesser leurs péchés aux habitants de Jérusalem, de la Judée, de la Galilée et des contrées d'au-delà du Jourdain, et après cet aveu de leur conscience, il les baptise dans l'eau du fleuve. Ce n'étaient point encore le baptême et la pénitence de la nouvelle Loi ; mais c'en étaient la figure expressive et une préparation prochaine. « Moi, disait-il, je ne vous baptise que dans l'eau ; mais un autre viendra, qui est plus grand que moi et qui vous baptisera dans l'Esprit-Saint. » (Mt., III, 11). Le ministère de S. Jean-Baptiste exprime parfaitement le rôle de la pénitence ; et il prêchait la pure doctrine du salut en disant à ses contemporains : « Faites donc de dignes fruits de pénitence. » (Mt., III, 8).

Il était dans la tradition en agissant ainsi. Lorsque nos premiers parents eurent commis leur désobéissance, Dieu les chassa du paradis terrestre ; lorsque les hommes des premiers temps eurent corrompu leurs voies, le Seigneur envoya le déluge qui renouvela la face de la terre ; lorsque les Hébreux eurent manifesté leur insoumission à la Loi qu'il venait de promulguer sur le mont Sinaï, Dieu les laissa errer pendant quarante ans dans le désert ; lorsque le peuple juif, établi dans la Terre Promise, se tournait vers les faux dieux et oubliait les Commandements, le Seigneur laissait ses ennemis prévaloir et le ramenait, par l'expiation et le repentir, dans la bonne voie. On retrouve cette doctrine sur les lèvres de tous les prophètes ; et il faudrait oublier tout l'Ancien Testament pour prétendre qu'il en était autrement.

Lorsque le concile de Trente reconnaissait « que la pénitence a été à bon droit appelée par les saints Pères un baptême laborieux » (sess. XIV, ch. 2), il reprenait le langage du Précurseur et de la tradition, et il le consacrait par son autorité. C'est le baptême de la pénitence. Il suffirait de nommer les saints péni-

tents dont s'honore le christianisme, depuis les larmes de S. Pierre et de sainte Marie-Madeleine, jusqu'aux *Confessions* de S. Augustin et aux conversions qui s'opèrent sous nos yeux, en passant par les pénitents du désert et les repentis des cloîtres, pour traduire les effets salutaires de la vertu de pénitence.

Les actes du pénitent, tels que les a prescrits le divin Maître pour la digne réception du sacrement, ne sont au fond que la pratique indispensable de la vertu de pénitence. Ils ont pour effet de mettre les pécheurs qui sollicitent leur pardon dans les conditions voulues pour que la divine miséricorde puisse s'appliquer à eux ; par conséquent nous devons les regarder comme les dispositions mêmes qui font le pénitent, non comme une limitation à la miséricorde infinie de Dieu. A mesure que nous avancerons dans l'étude du sacrement de pénitence, nous saisirons mieux comment le divin Maître a associé, dans la même œuvre, la pénitence de l'homme et la miséricorde du Seigneur.

Ecoutez cette déclaration du concile de Trente : « Si quelqu'un nie que pour l'entière et parfaite rémission des péchés, les trois actes, à savoir, la contrition, la confession et la satisfaction qu'on appelle les trois parties du sacrement, ne sont pas requis dans le pénitent comme la matière du sacrement de pénitence, qu'il soit anathème. » (Can. 13). Le divin Maître a ainsi fait de la réception du sacrement une œuvre moralisatrice. Prétendre, comme l'ont fait certains hérétiques, qu'il suffit d'avoir la foi sans faire les actes, et que le Seigneur nous revêt de la grâce qui nous justifie comme d'un manteau, c'est rendre le pardon immoral, puisque le pécheur impénitent garde le mal dans son cœur et ne redresse pas ses voies perverses. Aussi l'Eglise a condamné ces novateurs et affirmé la nécessité des trois actes du pénitent. D'ailleurs nous savons par notre propre expérience quelle est l'utilité de ces actes.

On peut reprendre la question sous une autre forme et se demander quelles sont les fautes ou offenses qui sont la matière des actes du pénitent, par conséquent la matière du sacrement. Vous ne l'ignorez pas : c'est le péché, mortel ou véniel, c'est-à-dire toute désobéissance volontaire à la loi de Dieu. C'est pour la rémission des péchés que le sacrement a été institué et c'est pour cela qu'il fonctionne.

Nous n'énumérerons pas la liste des péchés. Il suffit de vous rappeler les péchés capitaux, l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse, pour en remettre sous vos yeux le tableau général. Il convient surtout de vous rappeler les dix Commandements, qui contiennent l'ensemble de nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes, pour vous rappeler la règle des bonnes mœurs. Il est à propos

encore de dire qu'on peut pécher par pensée, par parole, par action et par omission, pour montrer que la morale chrétienne ne s'arrête pas à la conduite extérieure, mais qu'elle va jusqu'au fond des cœurs.

De la sorte, vous pouvez vous faire une juste idée de l'étendue des actes du pénitent et du vaste champ d'opération du sacrement de pénitence. C'est toute la morale qui en relève, aussi bien dans notre vie privée que dans notre vie sociale, aussi bien dans nos désirs que dans nos actions, aussi bien dans nos intentions les plus secrètes que dans nos manifestations les plus bruyantes. Vous voyez que le divin Maître n'a point oublié les droits de Dieu et les devoirs de l'homme, en organisant dans son Eglise le ministère de la miséricorde, et qu'il a fait de la rémission des péchés un chef-d'œuvre de réparation morale en même temps qu'un chef-d'œuvre de miséricorde divine. Nous traitons donc, dans ces lectures, d'un sujet digne de toute notre attention.

**

Si l'on veut avoir l'impression directe de la doctrine et des sentiments du Sauveur, il faut étudier la parabole de l'Enfant prodigue, qui les montre en action dans un récit plein d'un charme divin.

A l'époque où parlait le bon Maître, le peuple juif était seul en partage de l'héritage divin. Les Gentils, c'est-à-dire les autres nations, avaient abouti à l'idolâtrie en matière de religion, et au paganisme en matière de mœurs sociales. Le temps approchait où cet état de choses allait cesser et où les Gentils allaient rentrer dans l'héritage qu'ils avaient si malheureusement perdu. L'âme de ces peuples était malade de toutes les superstitions et de tous les vices, et c'était le traitement du pécheur dont elle avait besoin. Quand le Sauveur parlait de sa grande œuvre de Rédemption et de la vocation des Gentils régénérés, les Juifs du type des Pharisiens et des Docteurs de la Loi s'en montraient scandalisés. C'est pour eux, non moins que pour nous, que le divin Maître mit en scène le Père de famille, qui est Dieu, et l'Enfant prodigue, qui est le pécheur. Pour le moment oublions les Juifs et ne pensons qu'à nous.

« Un père avait deux fils. Le plus jeune lui dit : Mon père, donnez-moi la part qui doit me revenir. Et le père leur fit le partage de son bien. Peu de jours après, le plus jeune des fils, ayant rassemblé tout son avoir, partit pour un pays lointain où il dissipa toute sa fortune en se livrant à la débauche. » Déjà vous l'avez compris : le père, c'est Dieu ; les deux fils, ce sont les justes et les pécheurs. Devant Dieu en effet il n'y a que des justes et des pécheurs. Devant Dieu également il n'y a que deux sortes de biens, les biens de

la nature et les biens de la grâce. Les deux fils les reçoivent en partage et ils ont la liberté d'en jouir. Le Créateur en effet, en donnant à l'homme l'intelligence et la volonté, en a fait un être libre, capable de discerner le vice et la vertu, par conséquent responsable de ses actes et pouvant choisir sa voie dans le sens du bien ou du mal. Tandis que les uns font fructifier les dons qu'ils ont reçus de Dieu, les autres les dissipent. Ajoutons que le pécheur agit avec l'insouciance de la jeunesse inconsidérée, qui sacrifie l'avenir au temps présent et qui se livre tout entière à la jouissance actuelle : c'est pour cela qu'il est figuré par le plus jeune.

Après qu'il eut tout dépensé, une grande famine survint, et le jeune homme sentit son indigence. Il fut réduit pour vivre à se mettre au service d'un habitant de la région, qui l'envoya à sa ferme et l'employa à garder les pourceaux. Et là même il en vint, pour assouvir sa faim, à convoiter les gousses de pois qu'on donnait à manger aux porcs ; mais personne ne lui en donnait.

Voilà bien la peinture d'une extrême misère et d'une complète déchéance. Comme l'indique la parabole, la misère avait suivi le péché, et la honte suivait la misère. Il n'y a pas de doute à avoir sur sa faute, car plus loin le récit la désigne clairement : le péché qui dégrade et qui fait vivre avec des créatures immondes, c'est la luxure. Maintenant le voilà en proie à l'indigence, et il ne peut s'empêcher de comparer son état actuel à son ancienne condition.

Rentrant alors en lui-même, il se dit : « Combien de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et moi ici je meurs de faim ! » Il revoit la condition heureuse et honorable qu'il avait autrefois et envie le sort des domestiques de son père. Aurait-il cru, alors qu'il quittait si follement cette demeure et qu'il jouissait si largement de sa fortune avec les compagnons de débauche qui l'applaudissaient, qu'il en serait arrivé jusque-là ? Que le pécheur est loin de Dieu et que son sort est triste lorsqu'il se voit dépouillé des biens de l'âme ! Car il vient un temps où ses yeux s'ouvrent et où il voit sa dégradation. L'avenir lui paraît encore plus lamentable.

La misère le pressant, l'enfant prodigue s'écria : « Je me lèverai et j'irai trouver mon père. Je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; mais, par pitié, prenez-moi parmi les serviteurs qui sont à vos gages. » Il se leva et retourna vers son père.

Le premier pas dans la voie du retour fut le souvenir de son père et de la maison paternelle : la prospérité l'en avait éloigné, le malheur l'y ramène. Le second pas fut la résolution d'aller se jeter aux pieds de son père

pour lui faire l'aveu de sa misère et implorer son assistance. Le troisième pas fut d'exécuter sans retard et sans hésitation sa bonne résolution. Le voilà sur le chemin.

Et le père, que faisait-il pendant ce temps, et comment allait-il recevoir ce fils indigne ? L'enfant prodigue était encore loin lorsque son père l'aperçut et, en le voyant, fut touché de compassion. C'est le cœur d'un père ; pourrait-il être indifférent à son fils et n'être pas sensible à sa misère ? Non. Le père court à la rencontre de son malheureux enfant, se jette à son cou et le couvre de baisers, tandis que le fils s'écrie : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ! » Quelle scène contre émouvante et quel tableau de réconciliation ! L'Evangile a des traits inimitables.

Le père dit aux serviteurs : « Apportez bien vite son ancien habit et l'en revêtez ; mettez-lui un anneau au doigt et des chaussures aux pieds ; tuez le veau gras et réjouissons-nous ; car mon fils était mort et il est vivant, il était perdu et le voilà retrouvé. » Le pardon du père de famille, c'est la réhabilitation du fils, c'est le retour de l'enfant prodigue à son ancien état et à l'heureuse condition d'un fils de famille. Celui-ci pouvait-il espérer une pareille indulgence et un pareil oubli de sa faute ? Cependant c'est sous cette image que Notre-Seigneur nous dépeint la miséricorde divine.

La Pénitence est donc bien la continuation du Baptême. Dans la régénération qu'opère le baptême, l'homme avait reçu la vie surnaturelle et il était revêtu du vêtement brillant de la grâce, il avait le caractère et le titre d'enfant de Dieu, il avait des droits à l'héritage céleste, et le plus bel avenir éternel s'ouvrait devant lui. Aucune condition humaine n'approche de celle-là. A l'état de grâce s'ajoutent souvent la possession des vertus chrétiennes, la beauté surnaturelle de l'âme, le trésor des mérites.

Ces biens, le chrétien les perd par le péché mortel. La Pénitence les lui rend, et c'est ce qu'exprime sous une forme étonnante la fin de la parabole. La Pénitence met donc un terme à l'état de misère et d'indigence auquel le pécheur, figuré par l'enfant prodigue, était en proie, et le remet en possession des biens que lui avait octroyés le baptême. Vous voyez que ce n'est pas sans raison que le concile de Trente rapprochait, en les comparant, les deux sacrements qui mettent ou rendent la vie surnaturelle de la grâce dans les âmes ; ils se rapprochent et par leurs effets, et par les dons divins dont ils nous procurent la possession.

La parabole ajoute que le fils aîné murmura de la conduite du père de famille et refusa de s'associer à la fête de réconciliation. Il est vrai que Notre-Seigneur par-

fait devant des Pharisiens et des Docteurs de la Loi (Luc, xv, 1), et que sous la figure de l'enfant prodigue il leur représentait la vocation des Gentils qui, après des siècles d'égarement, allaient enfin rentrer dans la maison de Dieu, le vrai père de famille. Cependant la nation juive n'avait reçu en dépôt la vérité religieuse et la promesse du Messie, que pour les transmettre, au temps fixé, à toutes les nations. Ne les imitons pas ; bénissons plutôt le Dieu de miséricorde qui excelle à rendre la vie, et à tout restaurer dans la justice et la vérité.

V

LA RÈGLE DES MŒURS

La loi naturelle et la loi révélée. Les deux Tables de la Loi. La règle de vie. Témoignage de trois auteurs contemporains.

Le péché n'est pas une vaine apparence, c'est un mal et une triste réalité, dont nous constatons la présence et les funestes conséquences non seulement dans les personnes qui le commettent habituellement, mais encore dans les familles et dans la société. Pour le bien comprendre, il faut remonter à la loi divine, qui est la règle des bonnes mœurs.

Le Créateur, en constituant l'homme, lui a départi des dons et des qualités ; il en a fait une créature intelligente et raisonnable, il l'a douée de la volonté et de l'amour, il l'a dotée de la liberté et de la conscience, et il veut évidemment que nous nous conduisions en personnes raisonnables. Bien plus, il nous a assigné une fin en rapport avec les dons qu'il nous a faits, et, pour nous diriger dans la voie qui conduit à cette fin, il a inscrit sa loi dans nos cœurs en caractères ineffaçables. Comme il est facile de le constater, tout homme non entraîné par la passion est capable de distinguer le bien du mal, le crime de la vertu.

L'existence sur la terre, pendant l'espace plus ou moins éloigné qui mesure notre vie, est loin de comprendre nos destinées. Sans doute, notre existence ici-bas a déjà un but, et une multitude de personnes s'assignent en ce monde des projets en rapport avec leur état, leurs capacités, leurs moyens et leur instruction. Mais, parce que nous avons en nous une âme, et une âme immortelle, nous visons plus loin et plus haut : nous voulons, par exemple, être d'honnêtes gens et avoir une condition honorable, nous avons soif de la justice et du bonheur, nous aspirons à la vertu et aux qualités qui forment la dignité de l'espèce humaine. Une quantité de choses dont ne se préoccupent ni les animaux des champs, ni les oiseaux de l'air, ni les poissons de l'eau, ni les insectes de la plaine, nous intéressent et nous attirent. Tout en vivant sur la terre

comme la plupart des créatures inférieures, nous vivons plus haut que la terre et plus loin que ce monde. Par notre pensée et nos désirs nous débordons tout ce qui tombe sous nos sens, et tout ce que nous parvenons à posséder sur la terre ne comble pas nos cœurs. Nous nous sentons plus grands que le monde visible qui nous enserme.

Nous percevons parfaitement qu'il y a une manière de vivre qui nous élève, et une autre manière qui nous rabaisse. Nous avons conscience que l'accomplissement de certains devoirs et de certains actes nous rend meilleurs, et que l'abandon des mêmes devoirs et l'accomplissement des actes contraires nous dégrade et nous rendent mauvais. Le sens moral sert à nous conduire, et c'est d'après lui que nous jugeons la conduite des autres, la valeur des gens, la bonté ou la perversité de leurs cœurs. Quand nous entendons des récits mémorables, quand nous lisons l'histoire, quand nous nous souvenons des temps passés, notre jugement s'éveille comme nos yeux s'ouvrent, et notre esprit distingue le vice et la vertu comme notre vue distingue le jour et la nuit.

La morale existe donc dans la société humaine aussi bien que dans l'individu ; c'est un fait contre lequel on ne peut prescrire. Que les passions s'élèvent et prétendent abolir la loi morale, qu'elles couvrent les personnes et les événements de leurs illusions, que des ligues se forment pour l'enseigner et semer l'erreur, rien n'y fait ; bientôt le remords torture l'âme, et les malheurs qui s'attachent aux vices comme l'ombre s'attache au corps et le suit dans sa course la plus rapide, les malheurs, dis-je, frappent nos regards, attristent nos âmes et font souffrir nos corps. L'immoralité amène fatalement, un peu plus tôt ou un peu plus tard, le désordre et la déchéance, quand ce n'est pas la honte et la misère, dans les familles coupables et les associations dépravées. Tant le Créateur a bien inscrit la loi morale dans la constitution humaine, et tant il y a une justice immanente au fond des événements humains !

Dieu ayant mis dans l'homme une autre vie que la vie de la nature, c'est-à-dire la vie de la grâce, lui a donné pour se conduire une autre lumière que celle de la raison, c'est-à-dire la lumière de la foi ; il lui a assigné une fin et des destinées plus élevées et meilleures encore que celles de la simple nature, c'est-à-dire le ciel avec sa béatitude et ses incomparables biens. Il convenait donc qu'il éclairât et perfectionnât en proportion toute notre vie morale, par conséquent qu'il nous révélât et nous donnât une loi plus parfaite, digne en un mot de notre fin surnaturelle.

Vous savez qu'il promulgua cette loi sainte, au temps de Moïse sur le mont Sinaï, et au temps de Jésus-Christ sur la montagne des Béatitudes. L'Evangile contient cet enseigne-

ment dans toute son étendue et nous prêchons cette morale avec une souveraine autorité, en même temps que la grâce se répand dans nos âmes pour nous la faire comprendre et pratiquer. Nous sommes, non pas seulement des enfants des hommes, mais encore des enfants de Dieu, c'est-à-dire des chrétiens ; et c'est à des chrétiens que nous nous adressons, pour les exhorter à mener leur double vie naturelle et surnaturelle, conformément à la loi divine exprimée dans les Commandements.

Nous qui avons étudié la religion depuis notre enfance et qui pratiquons ses observances, nous connaissons par notre propre expérience combien elle contribue à notre honnêteté et à notre dignité, à l'honneur et au bonheur de nos familles, à l'intérêt bien entendu de la société. Elle a produit sur la terre les mœurs chrétiennes et notre civilisation, le respect de la vie de l'enfant et du vieillard, la dignité de l'épouse et la sainteté du foyer, l'humanité envers les serviteurs et la compassion envers les malheureux, la beauté du sacrifice et de la mort chrétienne ; en résumé, une somme incomparable de biens de toutes sortes.

Rien n'est donc plus respectable ; et si dans le bienfait de la création de l'homme la Divinité nous a comblés de dons naturels, dans le bienfait de la rédemption du genre humain, elle nous a enrichis de dons surnaturels qui s'ajoutent aux premiers et ont rendu notre condition considérablement supérieure. Ne serait-il pas insensé de les négliger et de les mépriser, de n'en pas tenir compte et de les refuser, de vivre comme si nos destinées ne dépendaient pas pour la meilleure part de leur influence et de l'usage que nous en faisons ? Cependant, à en juger par la conduite de plusieurs, c'est ainsi qu'un certain nombre de personnes agissent. D'autres, au contraire, subordonnent toute leur manière de vivre aux prescriptions de la religion, et lui donnent, comme il convient, la première place dans leur estime et dans leur amour.

Il n'y a pas de doute que la loi morale, ou en d'autres termes la loi chrétienne, n'impose des sacrifices. Avec elle il faut pratiquer la justice, réprimer les passions, adoucir la colère, tempérer les appétits. C'est précisément cette contrainte qui rend la vie vertueuse, améliore le fond du cœur, élève le caractère, nous rend plus sociables et plus humains. Lorsqu'on met entre les mains d'un cavalier habile un cheval indompté, mais généreux, il sait le parti qu'il peut en tirer. Il le soumet à un traitement convenable, il lui fait sentir le frein et l'épéon, il l'habitue à des entraînements bien appropriés, et finalement il fait de sa monture une bête de valeur. Ce n'est qu'une comparaison, mais qui nous fait saisir combien la religion bien entendue et bien pratiquée, nous aide à dompter notre nature, à tempérer nos

saillies de caractère, à régulariser notre conduite, à donner enfin à l'homme tout son prix et toute sa capacité. En somme, c'est la culture de la vie. Souffrez donc que la religion fasse en vous son œuvre bienfaisante et travaille à votre bonheur.

**

Les Commandements de Dieu, c'est notre code, le code des chrétiens. Jésus-Christ et son Eglise les ont interprétés de manière à enlever toute obscurité et à éclairer complètement notre conscience. Instruits et formés par eux dans la pratique de la vie chrétienne, nous avons la nette intelligence de nos devoirs, et nous discernons sans difficultés la route du bien et du mal, du vice et de la vertu. Et s'il nous faut des conseils, nous savons à qui les demander.

Chaque parole du Décalogue est comme le résumé, le sommaire d'un chapitre de notre loi morale. Les développements qu'il comporte, les éclaircissements et les explications qui s'y rattachent, nous sont donnés, soit succinctement par le catéchisme, soit abondamment par la prédication ou les ouvrages théologiques ; en sorte que nous sommes toujours à même de les méditer et d'en parler en connaissance de cause. Cette science indispensable, vous l'avez acquise, au moins dans sa partie principale, dès votre jeune âge.

Nous savons que le Décalogue comprend deux parties, qu'on appelait autrefois les deux Tables de la Loi. La première partie ou la première Table comprend nos devoirs envers Dieu et contient les trois premiers Commandements ; la deuxième partie ou la deuxième Table comprend nos devoirs envers le prochain et contient les sept autres Commandements. Ils se résument dans les deux grandes obligations de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain.

Cette loi divine n'est pas un ensemble quelconque de prescriptions et de défenses que le Seigneur tout-puissant nous impose arbitrairement ; elle est au contraire fondée sur la double constitution naturelle et surnaturelle qu'il nous a donnée, et elle est le fruit de la sagesse et de la bonté divines, de l'intelligence et de la sainteté de Dieu ; en sorte qu'elle est la loi même de notre vie et que nous ne pouvons la violer gravement et persévéramment sans nuire à nos intérêts les plus intimes et à notre vie même. Non, Dieu en nous la donnant n'a tenu compte que de nos besoins, de notre bonne santé morale, de la dignité de nos âmes ; et la loi qu'il nous a imposée est absolument et nécessairement faite pour nous. L'observer c'est vivre.

C'est une loi complète. Il n'y a aucun de nos devoirs qui ne soit contenu dans l'un ou l'autre commandement ; en sorte que quiconque les observe, pratique tous et chacun de ses

devoirs, et mène une vie réglée. C'est pour-quoi on l'appelle encore la règle des mœurs, car aucune prescription et aucune défense n'y manquent, en sorte que quiconque l'observe mène une vie morale et a de bonnes mœurs. La preuve en est faite depuis vingt siècles qu'existe le christianisme ; nous en avons sous les yeux de nombreux témoignages vivants.

Quand on dit que le péché est une désobéissance à la loi de Dieu, ou une infraction à ses commandements, ou une violation de la règle morale, vous comprenez maintenant ce qu'on entend, et pourquoi le péché est un mal. Personne ne peut s'écarter sciemment et volontairement de cette règle morale, sans faire entrer le mal, et un mal déterminé, dans son âme. S'agit-il des commandements de la première Table, ce sera ou l'irrégion, ou la superstition, ou le blasphème, ou la profanation du dimanche, etc. S'agit-il des commandements de la seconde Table, ce sera l'attentat contre la vie ou la santé du prochain, l'impureté, l'injustice, le faux témoignage, etc.

Les personnes au contraire qui observent les commandements font entrer, par leur pratique même, le bien, et un bien déterminé, dans leur âme ; soit la religion et le respect dû à Dieu, soit la justice et la charité, la pureté et la vérité, etc. ; en un mot les vertus. D'un côté, de bonnes habitudes et de bonnes qualités, d'un autre côté, de mauvaises habitudes et de mauvaises qualités, se formeront. De là la profonde différence morale qu'on observe dans les hommes, la distinction évidente des bons et des méchants.

Si nous en faisons l'application aux péchés capitaux, nous constatons également que quiconque viole sciemment et volontairement la règle des mœurs, fait entrer dans son âme soit l'orgueil, soit l'avarice, soit la luxure, soit l'envie, soit la gourmandise, soit la colère, soit la paresse ; et au contraire, quiconque l'observe, fait entrer en lui les vertus chrétiennes contraires aux vices capitaux, soit l'humilité, soit le désintéressement, soit la chasteté, soit la charité fraternelle, soit la tempérance, soit la patience, soit l'amour du devoir et du travail, soit séparément, soit en totalité.

La loi divine est donc bien la loi de notre vie, en sorte que, dire que le péché est un mal et que la vertu est un bien, c'est simplement énoncer des faits et constater deux états différents de la conscience.

**

Recueillons ce témoignage de Paul Bourget : « Oui, je suis chrétien. Je suis arrivé à reconnaître que les hommes et les femmes qui suivent les préceptes de l'Eglise sont, dans une grande proportion, à l'abri des désordres moraux que j'ai décrits dans mes romans, et qui sont presque inévitables lorsque les hommes se laissent guider par leurs sens, leurs

passions et leurs faiblesses. Partout où le christianisme est vivace, les mœurs se relèvent ; partout où il languit, elles s'abaissent. C'est l'arbre où fleurissent les vertus humaines, sans la pratique desquelles les sociétés sont destinées à périr. Il n'y a point de sauvegarde sociale hors des vérités du Décalogue. Ce fut la conviction de Le Play, ce fut celle de Taine. Je m'y rallie. »

Voici ce qu'avait dit Taine : « Aujourd'hui sur les deux continents le christianisme opère comme autrefois dans les artisans de la Galilée, et de la même façon, de façon à substituer à l'amour de soi l'amour des autres ; ni sa substance ni son emploi n'ont changé ; il est encore, pour 400 millions de créatures humaines, l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés, pour le conduire, à travers la patience, la résignation et l'espérance, jusqu'à la sérénité, pour l'emporter, par delà la tempérance, la pureté et la bonté, jusqu'au dévouement et au sacrifice. Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défailaient ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent. En Italie pendant la Renaissance, en Angleterre sous la Restauration, en France sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se faire païen, comme au premier siècle ; du même coup, il se retrouvait tel qu'au temps d'Auguste et de Tibère, c'est-à-dire voluptueux et dur : il abusait des autres et de lui-même ; l'égoïsme brutal ou calculateur avait repris l'ascendant, la cruauté et la sensualité s'étaient, la société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu. Quand on s'est donné ce spectacle, et de près, on peut évaluer l'apport du christianisme, dans nos sociétés modernes, ce qu'il y a introduit de pudeur, de douceur et d'humanité, ce qu'il y maintient d'honnêteté, de bonne foi et de justice. Il n'y a que lui pour nous maintenir sur notre pente natale, pour enrayer le glissement insensible par lequel incessamment et de tout son poids originel notre race rétrograde vers ses bas-fonds ; et le vieil Evangile, quelle que soit son enveloppe actuelle, est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social. »

Le Play, au cours de ses études sociales, avait retrouvé les conditions indispensables à l'organisation et au fonctionnement normal de la société humaine. Il avait constaté et démontré que les lois morales du christianisme sont les lois mêmes du corps social et de la famille, non moins que celles des individus. Voici sa conclusion : « Plus un peuple observe le Décalogue et la religion, plus il a de chances de prospérer. Au contraire, plus il s'en éloigne, plus il a de chances d'être malheureux. »

VI

LE PÉCHÉ MORTEL

Les maladies. Le solitaire et l'ange. Le grand mal. L'homme détourné de Dieu et tourné vers les créatures. La courtisane Afra.

Lorsqu'on examine le mal qui atteint le corps, on reconnaît deux sortes de maladies : de simples malaises ou des maladies légères, qui l'alanguissent, et des maladies graves, qui tendent à devenir mortelles et à détruire la vie. Il en est de même du mal qui atteint l'âme, et qui s'appelle le péché : de là deux sortes de péché, le péché véniel et le péché mortel.

Ce qui caractérise la grave maladie de l'âme qu'on appelle le péché mortel, c'est la réunion des trois conditions suivantes dans un même acte mauvais. Il faut 1^o qu'il soit défendu par la loi divine et la viole en matière grave ; 2^o qu'il soit fait en connaissance de cause et la viole avec pleine advertance ; 3^o qu'il soit fait avec entière mauvaise volonté et la viole avec plein consentement. En faisant cet acte totalement mauvais, qui n'a d'excuse ni de légèreté d'aucun côté, le pécheur fait entrer dans son âme un mal mortel pour la vie de la grâce.

Un mal qui cause la mort spirituelle est entré dans son esprit qui en avait connaissance, dans sa volonté qui l'a voulu, dans sa conduite qui l'a accompli. Et quand même le pécheur n'aurait pas réussi à l'accomplir comme il en avait l'intention bien arrêtée, du moment qu'il l'a conçu et résolu, sa conscience n'en est pas moins chargée et son cœur n'en est pas moins pervers. Dans ces conditions totalement graves et mauvaises, l'homme se détourne directement de sa fin ; il se détourne de Dieu et se tourne vers les créatures. Voilà le péché mortel.

C'est un coup mortel pour la vie de la grâce. De même que la séparation de l'âme et du corps a pour effet la mort corporelle, de même la séparation de Dieu et de l'âme a pour effet la mort spirituelle : dans le premier cas, c'est la vie du corps qui succombe ; dans le second cas, c'est la vie de la grâce qui s'éteint. Il y a donc, dans l'ordre surnaturel, des âmes vivantes et des âmes mortes. Pendant ce temps l'existence humaine continue son cours sur la terre et peut-être personne dans le monde ne s'aperçoit du changement intérieur qui s'est accompli dans le pécheur. On raconte qu'un solitaire d'Orient quitta son désert pour se rendre à la ville, où l'appelaient des affaires, et que son ange gardien l'accompagna sous une forme visible. A la lisière d'un bois gisait le cadavre d'un homme qui avait été tué et qui était en putréfaction. Le cœur de l'ermite se souleva, tandis que l'ange passait sans donner aucun signe de dégoût. Plus loin sur le chemin on rencontra un jeune homme, dont la mine distinguée attira l'attention du

solitaire. L'ange au contraire se détourna. Comme l'ermite s'en étonnait, l'ange lui dit : « Si vous saviez quelle odeur répand cette âme morte à la grâce depuis tant d'années ! »

Le péché commis avec les trois circonstances que nous avons mentionnées, est vraiment mortel. Il détruit, autant qu'il est en lui, l'œuvre divine, non seulement dans les individus, mais encore dans les familles et les sociétés. Dans la proportion où il y introduit le mal qui est en lui, il y fait une œuvre de mort et de renversement des mœurs. Il n'y a qu'à se remémorer les hontes du paganisme et les traitements barbares des peuples païens pour s'en rendre compte. Le philosophe Justin, au commencement de l'ère chrétienne, ne craignait pas d'écrire à César, dans son *Apologie* : « Ni vos lois ni vos supplices ne retiennent les pervers ; ils savent qu'on peut se cacher de vous qui n'êtes que des hommes. S'ils étaient persuadés qu'il y a un Dieu auquel on ne peut cacher ni une action ni une pensée, vous conviendrez que la crainte les retiendrait dans le devoir. Il suffit de voir le merveilleux changement qui s'est opéré dans nos mœurs. Autrefois nous aimions la débauche, à présent la pureté fait nos délices. Nous nous haïssions jusqu'à la mort ; depuis la venue du Christ nous prions pour nos ennemis. Pour plaire à Dieu, il faut l'imiter ; il faut pratiquer la chasteté, la justice, la charité et les autres vertus qui lui sont propres. Déjà c'est par sa grâce que nous sommes arrivés à la foi. »

Ces paroles de l'apologiste martyr montrent non seulement la différence des mœurs chrétiennes et des mœurs païennes, mais aussi l'opposition fondamentale qu'il y a entre Dieu et le mal du péché mortel. Dieu, c'est le Bien essentiel, ou en d'autres termes, Dieu c'est la Bonté, la Vérité, la Justice et les autres perfections divines ; tandis que le mal du péché mortel est l'opposé de ces biens. Selon l'espèce des péchés commis, ce mal est opposé soit à la justice, soit à la bonté, soit à la vérité, soit à la charité, etc. ; par conséquent il est opposé directement à toutes les perfections divines, c'est-à-dire à Dieu lui-même. C'est l'opposition du mal et du bien, du vice et de la vertu, des ténèbres et de la lumière, du jour et de la nuit. Il y a dans le mal de l'inimitié, comme dans le bien il y a de l'amitié. On ne dit donc rien de trop en affirmant que le péché mortel est un mal qui prive l'homme de l'amitié de Dieu et qui le constitue dans l'état d'inimitié de Dieu. Le ciel ou l'enfer est le terme final de cette amitié ou de cette inimitié.

En se livrant, dans son esprit qui en a pleine connaissance, dans sa volonté qui y donne son plein consentement, dans ses actes qui s'efforcent de l'accomplir, à ce mal en matière grave, non seulement l'homme coupable se détourne de Dieu, mais il se tourne vers les

créatures pour y placer son contentement et sa fin. L'ambitieux se livre avec passion aux honneurs, quels qu'ils soient, l'avare aux richesses, le luxurieux à l'impudicité, l'envieux à la haine et à la vengeance, l'intempérant à l'ivresse, etc. C'est le renversement de l'ordre, la perversité de l'esprit, du cœur et des sens. C'est le mal avec toute sa gravité et ses fâcheuses conséquences.

Quel mal cependant est comparable à celui qui cause la perte du Souverain Bien? Au point de vue de la foi, la perte des biens temporels, des plaisirs, des honneurs, de la santé, de la vie même, n'est pas comparable. Il est vrai que ces biens, d'ordre et d'importance si différents, ne doivent point s'apprécier d'après les maximes du monde, l'illusion des passions, les fausses sensibilités du cœur humain; mais à la pure lumière de la foi, et en se défiant de l'imagination et des sens, qui trop souvent troublent la raison et le jugement.

Réfléchissons. Si nous venons à tomber et à nous casser bras ou jambe, la douleur sensible pourra être si vive qu'elle nous semblera intolérable et qu'en l'éprouvant il nous semblera que nous ne puissions être plus malheureux. Pourtant la perte de l'honneur, de la réputation et de la vertu est généralement considérée comme un mal plus à redouter, et beaucoup de gens préféreraient à ce malheur moral une souffrance physique, serait-ce la perte d'un bras ou d'une jambe. Ne voyons-nous pas les soldats valeureux s'exposer aux blessures et à la mort plutôt que de se laisser accuser de lâcheté ou de trahison? N'y a-t-il pas des peines d'esprit et de cœur plus incurables et plus cuisantes que les maladies du corps, quoiqu'on ne les ressente pas dans ses membres? L'amende, la prison, l'exil, la dégradation et l'échafaud ne sont-ils pas aussi des maux très appréciables? Il y a différentes manières d'apprécier les choses.

Quoi qu'il en soit, il faut bien se convaincre que le péché mortel, c'est le grand mal, celui qui nous enlève le plus grand des biens et qui aura pour conséquence finale la mort éternelle. Nous savons assez que le genre humain ne se compose pas rien que de héros, et que la majorité des hommes limitent volontiers leurs efforts au strict nécessaire. Cependant ils sont ici personnellement en cause, et pour eux aussi. « Une seule chose est nécessaire, c'est de sauver son âme. » C'est pour tous une question de vie ou de mort, et il y va de nos meilleurs intérêts, car « que sert à l'homme de gagner même le monde entier, s'il perd son âme? » C'est parce qu'ils n'y réfléchissent pas assez et qu'ils ne se forment pas à cet égard de solides convictions, que tant d'hommes sont si hésitants et si indifférents.

Au temps de leur croisade en Afrique, le

roi de France S. Louis demanda à son sénéchal Joinville lequel il préférerait d'être atteint de la peste ou de commettre un péché mortel. Le sénéchal, qui voyait les ravages que le fléau causait dans le camp, ne sut pas se maîtriser et s'écria qu'il choisirait tout, même de commettre dix péchés mortels, plutôt que d'avoir la peste. La mère du roi, Blanche de Castille, avait dit au contraire à son enfant: « Mon fils, vous savez combien je vous aime; mais j'aimerais mieux vous voir mourir que de vous voir commettre un seul péché mortel. » S. Louis, élevé dans ces convictions chrétiennes, ne manqua pas de reprendre vivement son sénéchal.

**

Les considérations qui précèdent sont propres à faire comprendre pourquoi toutes les passions mauvaises sont ennemies de la loi divine et, au fond, voudraient l'abolir. Pour pouvoir se satisfaire en toute liberté, sans remords et sans mesure, elles voudraient qu'il n'y eût pas de règle et pas de défense, par conséquent ni vice ni vertu, ni ciel ni enfer, ni Dieu ni maître. Ainsi raisonnent ou plutôt déraisonnent l'orgueil, la luxure, la haine, l'hy-pocrisie, la fraude, l'irréligion, etc. Et, parce que toutes ces choses excellentes se rattachent à Dieu comme à leur principe et à leur vengeur, les passions mauvaises et les pécheurs qui en deviennent les victimes lui sont hostiles et voudraient, ou que Dieu n'existât pas, ou l'anéantir. « L'insensé a dit dans son cœur: Il n'y a pas de Dieu. » (Ps., xiii, 1).

La Sainte Ecriture, au livre de la Sagesse (ch. ii, 1-21), a tracé ce tableau des impies: « Les méchants ont dit dans l'égarement de leurs pensées: Le temps de notre vie est court et fâcheux; l'homme, après la mort, n'a plus de biens à attendre. La respiration est dans nos narines comme une fumée, et l'âme est comme une étincelle de feu qui remue notre cœur. Lorsqu'elle sera éteinte, notre corps sera réduit en cendre; l'esprit se dissipera comme un air subtil; notre vie disparaîtra comme une nuée qui passe; elle s'évanouira comme un brouillard qui est poussé en bas par les rayons du soleil, et qui tombe étant appesanti par sa chaleur. Notre nom s'oubliera avec le temps sans qu'il reste aucun souvenir de nos actions parmi les hommes. Venez donc, jouissons des biens présents, hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous sommes jeunes. Enivrons-nous des vins les plus excellents, parfumons-nous d'huile de senteur, et ne laissons point passer la fleur de notre temps. Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent... Les impies se sont égarés dans ces folles pensées; mais c'est leur propre malice qui les a aveuglés. » Voilà jusqu'à quel degré d'aberration en vient l'esprit, lorsque l'homme s'abandonne à la débauche et en fait le principal emploi de son existence. Toutes les sain-

tes choses qui sont la dignité de la vie humaine sont foulées aux pieds.

**

Le péché mortel défigure en l'homme l'image de Dieu.

Nous savons tous qu'en faisant de notre âme un esprit, Dieu a donné à la nature humaine de beaux traits de ressemblance avec la nature divine : il l'a douée de la raison et de l'intelligence, de libre volonté et d'amour conscient, de mémoire et de sentiment, en sorte que l'homme est le roi de la création visible et qu'il domine la terre qui le porte. En le régénérant, Dieu a surajouté de nouveaux traits de ressemblance et fait de notre âme une image beaucoup plus parfaite de la nature divine : l'enfant des hommes est devenu l'enfant de Dieu, la vie de la grâce a été greffée sur la simple vie de la nature, la raison a été perfectionnée par la foi, l'amour par la charité.

Nous n'avons pas reçu seulement le nom et le titre d'enfant de Dieu, mais nous en avons reçu aussi la vie et le caractère. Nous avons une destinée surnaturelle en rapport avec ces nouveaux dons. A cette effusion plus abondante de vie, Dieu a joint la loi et la religion révélées, qui ont perfectionné notablement la loi et la religion naturelles. Telle est la dignité du chrétien : Dieu est son Père, il a des droits à l'héritage céleste, et le ciel est devenu sa vraie patrie ; car sa fin, c'est la béatitude éternelle.

Or le péché mortel, en détruisant en nous la vie de la grâce, atteint tous les biens surnaturels. Pour ne pas déchoir de sa condition et de sa dignité, le chrétien doit vivre de la vie de la grâce et en observer la loi, qui est les Commandements. En les violant en matière grave, avec pleine connaissance et plein consentement, il détruit en lui l'œuvre divine et n'est plus qu'un fils déchu, dégénéré et indigne. Il arrive donc nécessairement aux pécheurs ce qui arriva à Adam et Eve après leur coupable désobéissance : ils sont chassés de ce paradis, ils sont dépouillés de leurs privilèges et réduits par leur faute à la condition humaine avec ses misères et ses tristes convoitises.

Dans la parabole, Notre-Seigneur disait que l'Enfant prodigue avait dissipé toute « sa substance. » C'est sa substance en effet que le chrétien infidèle dissipe : la substance de la grâce avec toutes les propriétés qui en dépendent et tous les biens qui s'y rapportent. Toutefois le caractère reste, car le caractère ineffaçable d'enfant de Dieu a été imprimé dans l'âme régénérée, comme l'effigie sur la pièce d'or ou d'argent qui sert parmi les nations. Il subsistera à jamais dans les réprouvés pour leur honte, comme il subsistera dans les élus pour leur gloire.

Tandis que l'image de Dieu acquiert sans

cesse des traits plus frappants de ressemblance avec son divin modèle par l'acquisition des vertus chrétiennes et les opérations de la grâce, chez les pécheurs adonnés foncièrement au mal elle va au contraire en se dégradant jusqu'à devenir un objet d'horreur. Les démons peuvent s'en réjouir ; mais Dieu et ses anges s'en affligent. Oh ! si ces malheureux pouvaient se voir tels qu'ils sont !

Au temps où la persécution sévissait contre les chrétiens, l'an 304, dans la ville d'Augsbourg, une femme connue de tout le monde comme pécheresse, fut traînée devant le juge, qui lui dit : « Sacrifie aux dieux ; car pour toi il vaut mieux vivre que mourir dans les tourments. » Afra répondit : « J'ai assez des péchés que j'ai commis lorsque je ne connaissais pas Dieu ; je ne ferai jamais ce que tu m'ordonnes. » Le juge Gaius lui dit : « Rends-toi au Capitole et sacrifie. » Afra lui répondit : « Mon Capitole est le Christ que j'ai devant les yeux ; je lui confesse chaque jour mes crimes et mes péchés ; et comme je suis indigne de lui offrir un sacrifice, je désire me sacrifier moi-même pour son nom, afin que ce corps, dans lequel j'ai péché, soit purifié par les supplices. » Le juge Gaius dit : « Sacrifie, car tu n'as rien de commun avec le Dieu des chrétiens. » Afra répondit : « Mon Seigneur Jésus-Christ a dit qu'il était descendu du ciel pour les pécheurs. Ses Evangiles nous attestent qu'une courtisane ayant arrosé ses pieds de larmes, a reçu de lui le pardon ; et que, loin de mépriser jamais les pécheresses et les publicains, il a daigné manger avec eux. » Le juge Gaius dit : « Le Christ ne te trouve pas digne de lui. C'est une folie d'appeler ton Dieu celui qui ne te reconnaît pas pour sienne. Une courtisane ne peut porter le nom de chrétienne. » Afra répondit : « Je suis indigne du nom et de la qualité de chrétienne ; mais la miséricorde de Dieu, qui juge selon la bonté qui lui est propre, et non selon les mérites des hommes, a daigné me conférer ce titre. »

Liée à un poteau et condamnée à être brûlée vive, elle leva alors les yeux au ciel et pria avec larmes, disant : « Seigneur Jésus-Christ, Dieu tout-puissant, qui n'êtes pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence ; vous qui, par une parole inviolable et certaine, avez daigné nous promettre qu'à l'heure même où le pécheur se convertira de ses iniquités, vous en perdrez le souvenir ; recevez à cette heure la pénitence de mes souffrances, et par ce feu temporel préparé à mon corps, délivrez-moi de ce feu éternel qui brûle à la fois l'âme et le corps. »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 februarii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTON

Ami du Clergé du 13 février 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons de Carême sur les plaies de notre époque. — V. Les plaies de la famille, 97.

Avis paroissiaux. — Le devoir pascal, 100.

Lectures de Carême sur le sacrement de Pénitence. — VII. Le péché mortel (*suite*), 101. — VIII. Le péché véniel, 104. — IX. La tiédeur, 107. — X. La tentation, 110.

SERMONS DE CARÊME SUR LES PLAIES DE NOTRE ÉPOQUE

V

LES PLAIES DE LA FAMILLE

Mes frères,

Parmi les plaies qui rongent aujourd'hui notre pays, il en est une que je voudrais vous signaler, une plaie atroce qui s'aggrave chaque jour : c'est celle qui ravage la famille.

Mes frères, la famille joue un rôle considérable dans l'Etat et, suivant le mot d'un grand penseur, d'un économiste distingué de ce temps, on peut dire qu'elle est la *vraie cellule sociale*, ou en d'autres termes qu'elle est l'élément premier, constitutif de toute société, et par conséquent, tout ce qui atteint la famille, tout ce qui la blesse, la désorganise, atteint, blesse et désorganise du même coup l'Etat.

Nous allons donc pénétrer ensemble au foyer domestique, et nous allons voir comment et pourquoi l'œuvre si belle, si merveilleuse de l'Eglise est maintenant en péril, et comment, par le fait même, notre pays est lui-même en péril.

I

Le prophète royal entrevoyant de loin le foyer domestique restauré et en quelque sorte divinisé par Jésus-Christ, en était dans l'admiration ; il trouvait de nobles et touchants accents pour en célébrer la beauté et la gloire, et il s'écriait, en s'accompagnant de sa lyre inspirée : « C'est ainsi que l'homme sera béni ! *Ecce sic benedicetur homo.* »

Et c'est vrai, mes frères. Qu'est-ce donc que le foyer domestique tel que l'Eglise l'a fait avec ses prières, ses rites symboliques, la grâce de son sacrement ? Les anciens en avaient déjà une haute idée, ils ne le séparaient pas de leurs autels, et quand ils se levaient frémissants à l'annonce de quelque agression étrangère, de quelque invasion ennemie, ils poussaient ce cri qui enflammait tous les courages : « *Pro aris et focis !* Pour nos autels et nos foyers ! »

Mais l'Eglise a fait mieux, elle a purifié le foyer de toutes les souillures d'autrefois, et partout où sa voix a été entendue, obéie, partout il est devenu comme un sanctuaire.

Je vous disais, dernièrement, que nos églises sont un enseignement et une école : le foyer chrétien aussi.

Regardez donc. Mais vous y voyez le crucifix. C'est l'image du Fils de Dieu mort pour nous racheter. Ses bras étendus, son cœur percé nous révèlent assez la grandeur de son sacrifice et l'excès de son amour. Et avec le crucifix, vous y voyez l'image de la Vierge Marie, l'image de celle qui est un idéal de beauté, de pureté et d'amour, et sous quelques traits, de quelque façon qu'elle soit représentée, c'est la Mère de Dieu et la nôtre.

Ah ! quel enseignement pour le père qui doit se sacrifier pour les siens, pour la mère qui doit donner et répandre autour d'elle tout l'amour de son cœur, pour les enfants qui doivent vénérer et chérir ceux qui leur ont donné la vie ! Et si le père, si la mère, si les enfants étroitement unis, serrés les uns contre les autres, le soir venu, après une journée de fatigues et de labeur, tous agenouillés, se recueillent et s'inclinent dans une même prière, une prière ardente qui monte de leurs lèvres pieuses, tour à tour vers le Christ et vers la Vierge Marie qui semblent tous deux abaisser leurs regards vers la famille prosternée, y a-t-il rien, je vous le demande, qui enseigne et qui conserve mieux dans les âmes la foi et les traditions chrétiennes ?

Dès lors, comment le foyer ne serait-il pas une école ? Une école de tendresse et d'affection où les époux qui se sont donnés l'un à l'autre, se gardent une fidélité inviolable ; une école de sacrifice et de dévouement où le père et la mère s'épuisent en travaux de toutes sortes pour nourrir et élever les enfants qu'ils ont mis au monde ; une école de piété filiale où les enfants rendent à leurs parents, en obéissance et en vénération, tout ce qu'ils en ont reçu de soins, de vigilance et d'amour ; une école de foi et de religion où Dieu est adoré, Jésus-Christ servi et l'Eglise obéie, où fleurissent les plus belles vertus, où la famille tout entière, respectueuse du passé, tout imprégnée du souvenir des ancêtres, s'honore de professer et manifeste chaque fois que l'occasion s'en présente les sentiments les plus élevés et les plus fiers du patriotisme le plus pur.

Et ainsi, mes frères, n'ai-je pas raison de dire que le foyer chrétien n'est pas une demeure, une habitation vulgaire, quel qu'il soit du reste, maison rustique, pauvre chaumière, riche manoir ou palais splendide ? C'est un sanctuaire, parce que Dieu y habite, qu'il y règne et qu'il y reçoit chaque jour, à chaque

instant, le culte et les hommages qui lui sont dus.

Et ce foyer, ce sanctuaire familial, mes frères, c'est l'œuvre de l'Eglise. Ah ! que n'a-t-elle pas fait, que n'a-t-elle pas souffert pour en cimenter les assises, en sanctifier toutes les pierres, pour y établir, y perpétuer les saintes lois du mariage, pour y graver en lettres ineffaçables la défense divine : *Que personne ne sépare ce que Dieu a uni !* pour y maintenir comme une belle et sainte devise ces deux mots, les plus beaux qui soient dans la langue matrimoniale : Un seul cœur, une seule vie !

Où, l'Eglise a souffert tout le long des siècles, et parce qu'il lui a fallu jeter souvent l'anathème contre les profanateurs du foyer conjugal, on l'a frappée jusqu'au sang. Mais qu'importe ! elle a pris le ciel et la terre à témoin de la violence qui lui était faite ; elle s'est penchée vers les nouveaux martyrs, elle a recueilli leurs restes vénérés et les a placés sur ses autels.

II

Né semble-t-il pas, mes frères, que le foyer domestique ainsi béni et sanctifié par l'Eglise devrait être grandement honoré parmi nous, surtout en ces jours où nous nous piquons d'admiration et de respect pour tout ce qui est beau, noble, élevé ? Eh bien ! non. Je me plaignais devant vous des ruines de nos églises, je me plaindrai davantage encore des ruines de la famille française.

Je ne veux rien exagérer ; même avec les bénédictions de l'Eglise, le foyer n'est point exempt de larmes et de douleurs et, hélas ! il en est plus d'un où le malheur et la honte sont entrés pour les détruire.

Mais à qui la faute ? A qui incombe la responsabilité des ruines effroyables d'aujourd'hui ?

J'en accuse les doctrines, partout répandues, depuis plus de cent ans, par le roman, le journal et le théâtre. Est-ce que pour déconsidérer le mariage on n'a pas fait appel aux plus mauvaises passions, aux plus bas instincts qui s'agitent dans l'âme humaine ? Est-ce qu'on n'a pas osé écrire que la morale est une affaire de convention, autant dire qu'il n'y a point de morale ? Et personne n'a été oublié dans cette campagne abominable. Ce n'est pas seulement à la noblesse, à la bourgeoisie qu'on s'est adressé, mais c'est au peuple, aux ouvriers des villes et des champs, aux jeunes gens, aux jeunes filles, pour leur recommander... quoi ? grand Dieu ! Mais la rupture des liens du mariage, mais la violation des engagements les plus sacrés, mais l'adultère plus ou moins déguisé, mais je ne sais quelle union monstrueuse que l'on ose bien appeler libre, quand elle n'est en réalité que la plus honteuse et la plus vile des servitudes.

J'en accuse les lois d'aujourd'hui qui autorisent le divorce et qui, peu à peu, par une

pente fatale, enlevant au mariage toute sa dignité et sa grandeur, le réduisent à n'être qu'un contrat vulgaire, pareil aux autres, avec cette différence en moins qu'il est loisible à chacun de le briser au gré de ses caprices et de ses désirs.

J'en accuse surtout les pratiques et les mœurs de ce temps. Que n'a-t-on pas dit du progrès ! En quels termes lyriques ne l'a-t-on pas célébré ! Mais s'il y a un progrès incontestable dans les sciences, il y en a un autre aussi, et c'est à rebours qu'il faut le prendre, dans les mœurs.

Les mœurs d'à présent se résument dans un mot : le libertinage, c'est-à-dire l'affranchissement de tout ce qui gêne, contrarie la nature.

Vous n'avez point oublié les détails répugnants, ignominieux, d'une affaire retentissante qui, en ces dernières années, passionna Paris et la France tout entière. Est-ce que cette affaire, est-ce que cette accusation qui pesait sur une femme tristement célèbre, est-ce que tout cela ne nous rappelle pas un mot d'un illustre orateur ? C'était à Notre-Dame de Paris, et le P. Félix, soulevant un coin du voile mondain qui recouvrait les turpitudes de son temps, s'écria : « Pourriture ! pourriture ! »

C'est avec plus de dégoût encore qu'aujourd'hui il accuserait, il flagellerait du verbe puisant de son génie le siècle dépravé, ce siècle dont les flots fangeux ont couvert le foyer de plus de boue que les rivières et les fleuves débordés n'en ont répandu dans les villes et les campagnes.

Il y a quatre ans, on entendit à Paris, au pied de la statue d'Etienne Dolet, dans une manifestation de libres penseurs, on entendit retentir ce cri poussé par un jeune apâché : « A bas tout ! » Vous l'entendez bien ? N'est-ce pas là le cri et l'aspiration de notre époque ? A bas tout ! Plus d'autorité ! plus de lois ! plus de sacrifice ! plus rien sinon la volupté sans limites et sans frein, poussée jusqu'au délire et, comme le disait un ancien, « peut-être fatiguée, épuisée, mais jamais rassasiée, lassata, non satiata. »

III

Dès lors, comment s'étonner que le foyer domestique croule et s'effondre de toutes parts ?

Mes frères, vous connaissez la dixième et dernière plaie d'Egypte. Un ange exterminateur frappa de mort, la nuit, les premiers-nés des Egyptiens, et une clameur immense, un long cri de douleur s'éleva dans tout le pays. « Car, disent nos Saints Livres, il n'y avait pas une maison où il n'y eût un mort. »

Eh bien ! est-ce que cette plaie n'est pas aussi la plaie de la France ? Que de foyers où la loi de Dieu, qui commande aux époux de croître et de se multiplier, est violée ! Que de foyers sont visités, un jour ou l'autre, par l'ange de la justice divine !

Et cet ange, en passant, frappe en pleine jeunesse, en pleine fleur, l'enfant en qui des calculs égoïstes mettaient tout l'espoir et toute la fortune de la maison.

Ah ! pleurez, pères et mères, pleurez ! Je compatis à votre douleur ; mais n'est-ce pas votre faute, si le foyer assombri tout à coup par le deuil est devenu comme un tombeau, le tombeau de vos joies et de vos espérances écourtées ?

Mais, mes frères, il y a bien autre chose qui ravage le foyer domestique. Vous vous rappelez cette page de l'Evangile où Jésus-Christ parle d'un démon qui, sorti de sa demeure, s'en va en des lieux arides, déserts, chercher sept esprits plus mauvais que lui pour y revenir et y habiter ensemble.

Mes frères, prenez-y garde : depuis qu'on a chassé Dieu du foyer et qu'on a voulu se passer de lui dans la famille, il n'y a pas seulement là qu'un démon, il y en a plusieurs, et il ne serait pas difficile d'y trouver les sept ou huit démons de l'Evangile, tous plus mauvais les uns que les autres.

C'est le démon de la jalousie, qui souffle la vengeance dans le cœur d'un mari ou d'une femme jusqu'à en faire des meurtriers.

C'est le démon de la discorde, qui aigrit les caractères et les amène, peu à peu, de dispute en dispute, de colère en colère, à des éclats, à des séparations bruyantes qui finissent par un divorce.

C'est le démon de la vanité, du luxe, des dépenses frivoles, qui ruine une maison et la jette par terre sous le poids de dettes criardes, impossibles à solder.

C'est le démon de l'alcoolisme, de l'intempérance, qui, dans toutes les classes sociales, pousse non seulement les hommes mais les femmes elles-mêmes à de tels excès que, sous l'action d'un feu dévorant, tout périt et se consume en eux : intelligence, santé, fortune et jusqu'à leurs enfants, marqués à jamais de stigmates honteux.

C'est le démon des mauvaises mœurs, qui déprave des époux, les jette l'un après l'autre en des liaisons criminelles où disparaît, où sombre comme dans un gouffre profond leur fortune souvent, leur honneur toujours. Ah ! que de maisons aujourd'hui, comme si le feu y avait passé, sont la proie des mauvaises mœurs ! Que de maris, que de femmes mêmes, comme des forçats en rupture de ban, prennent la fuite, s'évadent du foyer sans souci du serment d'autrefois, sans souci même des enfants qu'ils laissent et qui, orphelins avant le temps, sont les victimes innocentes de leurs débauches !

C'est le démon de l'impicité, qui emplit la maison de livres, de discours où Dieu et l'Eglise sont bafoués et qui, après cela, affolent le père, la mère, les enfants, au point qu'à la moindre contrariété, à la moindre épreuve,

ne croyant à rien, désenchantés de la vie, ils se donnent eux-mêmes, et quelquefois tous ensemble, lâchement la mort.

C'est le démon de la cupidité et de l'ambition, qui étouffe la voix de la conscience, et après un éclat passager, livre toute une famille subitement déchuë, aux repréailles de la justice divine.

C'est le démon de l'ingratitude et de la révolte, qui fait les enfants dénaturés, qui tourne les fils contre leur père, les filles contre leur mère, qui met dans leur bouché des paroles de mépris, dans leurs gestes des manières outrageantes, dans leurs mains quelquefois une arme parricide... Oh ! quelles larmes et quels sanglots pleureront assez les désordres, l'inconduite, le libertinage de jeunes gens et de jeunes filles qui font mourir deux fois leurs parents, qui leur arrachent le cœur, qui les déshonorent et les obligent à rougir du nom qu'ils portent !

Voilà, mes frères, et certes, je suis loin d'avoir tout dit, — il y a des choses devant lesquelles la parole hésite, s'arrête, surtout quand elle occupe la chaire chrétienne ; — mais c'en est assez pour que vous reconnaissiez, dans les tristes temps où nous sommes, qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir de foyer durable, de maison solide, de famille honorable et honorée, en dehors de Dieu et de l'Eglise. Et si la famille succombe, c'est nécessairement l'Etat qui succombe à son tour. Car on ne saurait toucher aux assises, aux pierres d'un édifice, sans ébranler cet édifice et le jeter, un jour, dans la poussière.

✱

Et maintenant, mes frères, la conclusion. Mais vous l'avez déjà tirée vous-mêmes ! La conclusion, c'est qu'il faut à tout prix réagir contre les doctrines, contre les lois, contre les mœurs d'à présent.

O époux ! estimez la grâce du mariage que vous avez reçue, gardez-la comme un palladium sacré, comme le gage et l'assurance des bénédictions du ciel.

O parents ! soyez unis pour élever vos enfants dans le respect de Dieu et de toutes les saintes choses.

O enfants ! à quelque âge que vous soyez, ayez pour votre père et pour votre mère les attentions, les égards, l'affection, la piété que Dieu vous commande.

O familles chrétiennes ! tenez-vous bien, ne vous laissez point gagner, envahir par les nouveautés d'aujourd'hui ; restez fermes, inébranlables ; gardez les belles et saintes traditions qui vous ont été léguées, pour les transmettre à votre tour, et préparer ainsi à l'Eglise et à la France des générations croyantes et pures, des générations qui aient le culte du bien jusqu'au sacrifice d'elles-mêmes, des générations enfin qui, aux heures de lutte et d'é-

preuve aient sur leurs lèvres ce cri de nos pères qui présage la victoire : « *Pro Deo et patria !* Pour Dieu et pour la patrie ! » Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LE DEVOIR PASCAL

Mes frères,

Chaque année, au temps où nous sommes, je ne manque pas de vous rappeler le devoir de la confession et de la communion pascalle, non point parce que vous l'ignorez, car vous en répétez tous les jours la formule dans votre prière, mais pour vous adjurer d'y être fidèles.

Le moment est venu pour tous ceux qui ont l'âge de discrétion d'accomplir ce double devoir, qui leur est imposé par Jésus-Christ et par l'Eglise.

Je me suis demandé souvent pourquoi tant de chrétiens, dont la conduite est d'ailleurs régulière, pourquoi des mères de famille qui devraient donner le bon exemple à leurs enfants, restent sourds à nos pressants appels. Ne serai-je pas dans le vrai en affirmant que plusieurs ne font pas leurs Pâques, parce qu'ils n'ont pas une juste idée de cette grave obligation ? Ils se figurent — je suis du moins tenté de le croire — que la communion pascalle est une affaire de pure dévotion, une pratique facultative à laquelle on peut se soustraire sans grever sa conscience d'une lourde faute.

Si vous en étiez arrivés à penser cela, mes frères, il faut que je vous le dise sans détour : vous êtes dans la plus déplorable illusion ; vous êtes dans l'erreur la plus manifeste.

A en juger d'abord par les prescriptions du mandement épiscopal. Pour vous préparer aux Pâques, six semaines de prière, de prédication, de pénitence, de recueillement, de réflexion : vous devez déjà comprendre la gravité de cette obligation. Mais, il y a en outre, pour ne vous laisser aucun doute, une loi formelle, positive : « *Tous les péchés confes-
seras à tout le moins une fois l'an. Ton Créa-
teur tu recevras au moins à Pâques humble-
ment.* »

C'est, pour tout chrétien attaché à sa religion, un devoir impérieux et sacré. Mais, hélas ! de nos jours le sentiment du devoir est émoussé ; ce grand mot n'a plus qu'un écho affaibli dans la conscience. On ne parle que de ses droits, et on les revendique avec âpreté, mais on cherche par tous les moyens à éluder ses devoirs, surtout quand c'est l'Eglise qui les impose. On s'incline encore devant les prescriptions de la loi civile, parce qu'on craint le garde champêtre, le gendarme, le juge, les amendes, la prison ; mais parce que l'Eglise est désarmée, parce qu'elle n'a point de glaive pour appuyer ses ordres, point de

justicier pour punir nos résistances, parce qu'il n'y a à redouter ni les procès-verbaux, ni les enquêtes, ni les condamnations, on en prend à son aise, et on ne se fait aucun scrupule de transgresser les lois les plus graves de l'Eglise. L'Eglise, bonne et maternelle, ne s'adresse qu'à la conscience et au cœur de ses fidèles pour les décider à la confession et à la communion pascalle ; elle leur dit : « Faites vos Pâques, c'est votre devoir. » A cette invitation, le chrétien sérieux ne peut que répondre : Je les ferai.

J'en vois, parmi vous, qui ont toujours fait cette sainte démarche et qui sont disposés à la faire cette année comme les autres années. Ils appartiennent à cette génération qui a été élevée dans la crainte de Dieu, dans le respect de la religion et qui a gardé, comme un précieux patrimoine, les chrétiennes traditions des ancêtres. Mais, hélas ! la mort décime tous les ans le cher petit troupeau, *pusillus grex*, et parmi les générations nouvelles, nous ne voyons personne se lever pour succéder aux anciens et les remplacer à l'église et à la table de communion. C'est la grande amertume du pasteur, en ces temps de défection.

Il y a ceci de consolant pourtant : c'est que la désertion ne prend pas dans les rangs de ceux qui, de longue date, accomplissent le devoir pascal, et ils sont bien décidés, j'en suis sûr, à persévérer. L'indifférence, l'abstention de tant d'autres n'ébranleront pas leur fermeté. Je ne puis que les féliciter. Ceux qui sont dans ces dispositions n'ont pas besoin d'être stimulés : fidèles ils étaient, fidèles ils resteront.

Mais je voudrais bien que ma parole ait la puissance de déterminer plusieurs de ces hommes, de ces jeunes gens hésitants, de ces femmes indécises, — il y en a dans cet auditoire, — qui se tiennent à l'écart, qui luttent contre une grâce qui les presse doucement, qui veulent aujourd'hui et qui ne voudront pas demain, qui disputent avec leurs consciences pour savoir s'ils feront leurs Pâques.

Quand on est chrétien, il ne faut pas l'être à demi ou aux trois quarts ; il faut l'être complètement, il faut aller jusqu'au bout de ses devoirs. La dignité du caractère, la raison, la logique, l'honneur l'exigent.

J'entends dire, — et je m'adresse ici particulièrement aux hommes : — « C'est une démarche qui a son côté désagréable. » Je le vois, c'est la confession qui vous pèse ; mais la bonté et la charité du prêtre vous en aplanissent les difficultés. Faites-en l'expérience et vous serez convaincus.

C'est une chose qui vous paraît difficile ? Mais vous êtes habitués à faire des choses difficiles. Vous abrégiez votre sommeil, vous cultivez vos champs, les pieds dans la boue, le vent au visage, la pluie sur le dos ; vous revenez à la maison fatigués, épuisés. Voilà des choses difficiles, et pourtant vous les faites ;

vous les faites sans hésiter et presque sans vous plaindre. Vous avez de la bonne volonté, du courage ; il ne faut que cela pour surmonter la répulsion exagérée que vous inspire la confession.

« Si nous étions plus nombreux, dites-vous encore ; si tant d'autres autour de nous voulaient nous suivre ! » — Vous n'êtes pas le grand nombre ? C'est malheureusement vrai ; mais qu'importe ? Ici, la majorité ne fait pas loi. Vous n'êtes pas le grand nombre, vous êtes un petit groupe, *pusillus grex* ; mais vous êtes les meilleurs, vous êtes l'élite ; donnez toujours l'exemple, et votre exemple fera réfléchir les hésitants et les entraînera.

Non, vous n'êtes pas seuls à accomplir le devoir pascal ! Songez que dans toutes les paroisses il y a des chrétiens vaillants qui répondent à l'appel de l'Eglise ; et s'il faut un exemple pour encourager votre fidélité, écoutez.

La scène se passe à Notre-Dame de Paris, le dimanche de Pâques. Il est sept heures du matin et déjà la vaste métropole est remplie d'hommes : les rangs sont serrés, la grande nef et deux nefs latérales débordent jusqu'aux extrémités. Ils sont là quatre à cinq mille hommes qui, après avoir proclamé leur foi de chrétiens par le chant vigoureux du *Credo*, s'avancent, en bel ordre, vers la Table sainte. Plusieurs prêtres distribuent en même temps l'Eucharistie, et la cérémonie de la communion dure plus de trois heures.

Voilà, j'imagine, un spectacle émouvant, digne de fixer les regards du ciel et bien fait pour exciter votre admiration et raviver votre foi.

J'ai parlé, mes frères. Maintenant il ne me reste plus qu'à prier et je vous demande de prier avec moi, afin que Dieu touche le cœur de mes paroissiens, leur inspire la résolution de faire leur devoir, et leur donne une grâce victorieuse qui les décide à l'accomplir. Ainsi soit-il !

LECTURES DE CARÊME SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE

VII

LE PÉCHÉ MORTEL (*suite*)

La lèpre. Les âmes mortes et les œuvres mortes. Les ruines spirituelles. Avant et après l'orage.

Il y a un grand nombre de personnes qui sont peu habituées aux considérations abstraites du genre de celles qui précèdent, et qui sont beaucoup plus sensibles aux images pathétiques. Elles n'ont qu'à considérer le crucifix, qui est le livre à la portée de tout le monde et qui parle à tous les esprits. Le cœur a aussi ses intuitions : la douleur l'impressionne, la souffrance l'émeut, la beauté du sacrifice et de l'immolation lui parle. C'est au pied de la croix et en levant les yeux sur

Jésus crucifié, que de tous temps la masse des fidèles a le mieux compris les exigences de la justice de Dieu et le prix de sa miséricorde, la souveraine offense du péché mortel et l'innocence du pécheur, la nécessité de la réparation et de la pénitence. En face de la couronne d'épines, des cinq plaies du Sauveur, de son cœur percé par la lance, du Christ sanglant, de la croix enfin, les attributs de Dieu se révèlent au cœur du chrétien et le mystère de la Rédemption éclaire son esprit ; car ici il suffit d'aimer et de regarder pour comprendre. C'est pour nos péchés que Jésus-Christ souffre et meurt. « Regardez et voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur ! » (Jér., 1, 12).

Un missionnaire italien avait à préparer à la mort un scélérat, condamné par la justice des hommes. Il le trouva à genoux dans sa prison, tenant un crucifix à la main, pleurant et gémissant. « Peut-être croyez-vous, mon Père, lui dit le condamné, que je pleure à cause du supplice que je vais souffrir ; non, je pleure parce que, pendant quarante ans, j'ai été l'ennemi de Jésus-Christ, qui seul cependant ne m'a pas abandonné. Je suis renié de mes compagnons, qui ont partagé mes crimes et mes brigandages, et qui craignent de passer pour mes complices ; je suis maudit de mes parents, qui rougissent d'avoir un malfaiteur dans leur famille ; je suis condamné à mort par la société humaine, qui se venge et me punit justement ; je n'ai d'espérance que dans le Sauveur que j'ai tant offensé, et j'implore avec larmes son pardon. » Le prisonnier avait entendu la voix du crucifix.

Dans la Sainte Ecriture, la lèpre est l'image du péché. Voilà une autre considération sensible propre à montrer la laideur du péché mortel. Cette maladie contagieuse était si redoutée dans les temps anciens qu'on éloignait les lépreux des villes et des villages, et que ces malheureux étaient réduits à vivre à l'écart jusqu'à leur mort ou à leur guérison. Elle couvrait le corps de pustules, tuméfiait les chairs, rendait l'haleine fétide, défigurait le visage et la peau ; souvent ce n'était qu'ulcères.

Et voilà qu'un de ces malades, entendant venir Jésus suivi d'une grande multitude, s'approcha du chemin et se prosterna la face contre terre en disant : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. » La posture humiliée du lépreux, sa foi dans la toute-puissance du Sauveur, sa prière respectueuse, touchèrent Jésus de pitié et d'une sorte de tendresse. Il étendit la main et lui dit : « Je le veux, sois guéri. » Et comme il parlait, la lèpre disparut de cet homme et il devint pur. « Va, ajouta Jésus, montre-toi au prêtre et offre pour ta purification le sacrifice qu'a prescrit Moïse. » (Marc, 1, 40-44). La même loi, qui séparait le lépreux de la société humaine, voulait qu'avant de l'y réintégrer sa

guérison fût constatée par les prêtres d'Israël.

Plus tard, sur les confins de la Samarie et de la Galilée, au moment où il allait entrer dans une bourgade, dix lépreux dont neuf étaient Juifs et un Samaritain, se portèrent à la rencontre du Sauveur ; mais ils se tenaient à distance, et ils élevaient la voix en s'écriant : « Jésus notre Maître, ayez pitié de nous ! » Dès qu'il les vit, Jésus leur dit : « Allez vous montrer aux prêtres. » Sans hésiter, les malheureux encore couverts de leur mal se mirent en route ; et c'est alors qu'ils furent guéris. (Luc, xvii, 11-14). Les ulcères et les pustules tombèrent, la chair redevint saine et ferme, la peau blanche et lisse, l'haleine bonne, la figure naturelle. Quelle transformation dans le corps de ces pauvres gens, et quel changement dans leur condition d'existence !

Si la lèpre est dans la Sainte Ecriture l'image du péché mortel, la guérison des lépreux par Notre-Seigneur est également l'image de la guérison des pécheurs. Dans le premier cas sa puissance agissait sur les corps, dans le second cas elle agit sur les âmes malades. A cet égard, il opère comme au temps de l'Evangile : les pécheurs, comme les lépreux de jadis, qui demandant leur guérison avec foi et confiance en lui, le Sauveur les envoie se montrer aux prêtres, c'est-à-dire aux ministres légitimes du sacrement de pénitence. Alors s'effectuent dans les âmes des changements non moins merveilleux.

Il y a en effet dans le sacrement de pénitence, comme dans le sacrement de baptême, une grâce puissante de purification. Le péché dépose ses souillures dans l'âme et, lorsque la matière est grave, il la couvre de sa lèpre, il pénètre jusque dans la substance. Il faut une opération puissante de la grâce pour enlever ces taches, détacher ces souillures, purifier cette lèpre, rendre l'âme blanche et saine. Telle est la grâce sacramentelle.

Cependant nous n'avons pas vu toutes les ruines qu'accumule le péché mortel, et il nous faut poursuivre notre étude. Le concile de Trente, après avoir rappelé que la pénitence a été à bon droit appelée un baptême laborieux par les saints Pères, et que le sacrement de pénitence n'est pas moins nécessaire pour le salut à ceux qui sont tombés, que le sacrement de baptême ne l'est à ceux qui n'ont pas encore été régénérés (Sess. xiv, c. 2), le concile déclare anathème celui qui prétend que la Pénitence n'est pas appelée à bon droit la seconde planche après le naufrage. (Canon 11). Il évoque ainsi une image de ruine. Le navire avec sa cargaison s'avance vers le port. Mais le vent souffle, la tempête se déchaîne, les flots s'enflent et roulent des vagues d'écume, la mer est bouleversée. Le navire ballotté est jeté sur des écueils, où il se brise.

Tout sombre dans l'abîme, navire et cargaison. Heureusement le marin a trouvé une planche de salut ; il surnage et aborde au rivage.

Il y a un naufrage spirituel. Mais quels sont les biens que l'âme perd dans ce naufrage ? Ce sont ses bonnes œuvres.

On entend par bonnes œuvres, les œuvres de la vie chrétienne accomplies en état de grâce. En voulez-vous l'énumération ? Ce sont les actes d'observation des commandements de Dieu et de l'Eglise, les sacrements bien reçus, les devoirs de religion et les devoirs d'état accomplis ; ce sont nos actes de patience, de charité et des autres vertus ; ce sont les œuvres corporelles et spirituelles de miséricorde dans la mesure où nous en faisons ; en somme, c'est tout le bien que nous avons fait pendant tout le temps que nous avons vécu dans la grâce de Dieu. Avec le temps, le chrétien fidèle amasse un capital ; c'est ce qu'on appelle les mérites ; il se changera plus tard en une récompense éternelle, si l'on persévère jusqu'à la fin dans la grâce de Dieu.

Mais, de même que l'âme sans la grâce sanctifiante ne peut entrer au ciel, de même les bonnes œuvres qu'elle avait faites avant de perdre l'état de grâce, ne peuvent y entrer non plus. Dans le naufrage, le navire se perd corps et biens ; ainsi l'âme se perd avec ses bonnes œuvres : tout sombre dans l'abîme.

Nous ne nous rendons pas assez compte de la valeur de ce capital et, à cet égard, nous sommes plus ou moins comparables à ce fils de famille qui avait perdu une grosse somme d'argent en se livrant avec passion au jeu. Son père, qui était un homme sage, voulut lui donner une juste idée de la perte que le jeune homme avait faite. Il fit étaler les pièces d'argent sur une table, puis, appelant son fils et lui montrant la table qui en était couverte, il lui dit : « Voilà ce que vous avez perdu ! » Le jeune homme ne pouvait en croire ses yeux, mais il lui fallut bien se rendre à l'évidence. Ayant alors une pleine conscience de sa perte, il s'écria : « Non, jamais plus je ne jouerai ! »

Les œuvres faites en état de péché n'ont pas un meilleur sort. En état de grâce l'âme est vivante et, selon la comparaison de Notre-Seigneur, est unie à Dieu comme la branche est unie à la vigne ; elle a une vie surnaturelle que la grâce alimente comme la sève alimente le rameau de la vigne. En état de péché, l'âme est morte ; elle n'a plus la vie surnaturelle, la sève divine de la grâce n'alimente plus la branche séparée de la vigne ; c'est pourquoi le pécheur ne peut produire d'œuvres ayant une valeur surnaturelle.

Comprenons bien cette doctrine des bonnes œuvres. Tant que la vie naturelle subsiste, la personne qui est en état de péché peut faire des actions humaines comme tous les autres hommes, telles que travailler, parler, même

prier et faire l'aumône. Au point de vue naturel et social, ces actions peuvent être honnêtes, régulières, louables même. Cela ne suffit pas au point de vue de la fin de l'homme ; car l'homme a été élevé en Jésus-Christ à l'état surnaturel, et c'est en cette qualité qu'il a des titres et des capacités à l'éternelle béatitude. Les seules œuvres qui soient en proportion avec cette récompense, ce sont les œuvres de l'homme régénéré, c'est-à-dire du chrétien qui est en état de grâce et qui vit en enfant de Dieu et de l'Eglise. Est-ce que l'arbre sauvage peut produire des fruits excellents sans la greffe qui le perfectionne et qui lui communique ses qualités ? De même il faut absolument que l'élément divin entre dans nos œuvres pour leur donner sa bonté et sa valeur surnaturelles.

Nous ne disons pas que les œuvres naturelles, lorsqu'elles sont régulières et honnêtes, ne servent de rien à l'individu, à la famille et à la société ; souvent même Dieu en tient compte dans la conversion des pécheurs et elles peuvent contribuer au relèvement de la volonté ; mais elles n'ont que le rôle de préparation, de disposition au retour de la vie chrétienne. C'est cette vie précisément qu'il faut restaurer.

Tout à l'heure c'étaient des âmes vivantes et des âmes mortes ; maintenant ce sont des œuvres vivantes et des œuvres mortes. Au temps des Pâques, un prêtre donnait une retraite dans un établissement des Petites Sœurs des Pauvres, à Lyon. Un matin, il fut réveillé par le bruit des pas d'un homme qui allait et venait sous ses fenêtres. Il descendit et fut abordé respectueusement par un vieillard, dont la figure portait les traces d'une crise intérieure qui avait duré toute la nuit. « Monsieur le curé, dit le personnage, je veux me réconcilier avec Dieu. J'avais douze ans lorsque j'ai fini de suivre le catéchisme et de faire mes communions. On ne mit alors en apprentissage chez un coiffeur. Pendant quelques années je fis vaille que vaille mes devoirs de chrétien, mais depuis l'âge de dix-sept ans, j'ai tout abandonné. Comme beaucoup d'autres, j'ai voulu jouir un peu de ma jeunesse, et puis mon métier ne me laissait guère de liberté le dimanche ; alors je cessai de pratiquer.

« Maintenant j'ai 77 ans. J'ai beaucoup travaillé ; cependant cela ne m'a guère profité, puisque, comme vous le voyez, j'ai dû pour vivre chercher un asile dans cette maison. Pendant soixante ans j'ai vécu sans religion et en travaillant le dimanche, j'ai plus d'une fois manqué à l'abstinence, je me suis quelquefois livré au mal. » Et alors s'animant : « Oui, s'écria-t-il, pendant soixante ans j'ai vécu comme si je n'avais pas d'âme, je n'ai pas pensé à Dieu, j'ai perdu ma vie. Que j'ai été bête !

« Cependant j'avais été élevé dans la religion,

j'étais même enfant de chœur à la paroisse. Oh ! si c'était à recommencer ! »

Le prêtre avait passé son bras sous le bras du vieillard, et ensemble ils se promenaient sous le cloître de l'établissement. « Ce que vous avez dit dans les instructions de la retraite m'a tout rappelé, poursuit le vieillard, et je ne veux pas finir comme cela. — Mon ami, lui dit le prêtre, il y a de l'espoir et on peut tout régler. Venez à la chapelle, au tribunal de la miséricorde ; nous jetterons un pont sur ces soixante années et nous réunirons les années chrétiennes de votre première jeunesse aux années chrétiennes de votre dernière vieillesse. Remettez-vous sur le chemin du ciel. » Ainsi fut fait.

Combien d'années sont des années perdues dans la vie de beaucoup de gens revenus enfin à Dieu ! Tout le temps que le pécheur reste dans son état de péché est un temps perdu pour les bonnes œuvres. Nous avons donc bien raison de dire que le péché mortel est le grand mal et qu'il faut tout faire pour l'éviter. Mais y réfléchit-on dans les agitations de l'existence et dans l'entraînement des passions ? Et combien de gens, victimes de l'exemple et de leur milieu, sont plus faibles que méchants !

Revenons à la comparaison de Notre-Seigneur : « Je suis la vigne et vous êtes les branches » (Jo., xv, 5), puisque c'est sous cette image qu'il a représenté l'œuvre de vie et l'œuvre de mort. Lorsqu'on traverse les contrées couvertes de vignes, à la saison des vendanges, et que le soleil enveloppe de son éclat les grappes vermeilles et mûrissantes, on ne peut s'empêcher d'admirer le vignoble et d'estimer heureux son possesseur. Quelle force dans les ceps ! Quelle abondance et quelle grosseur dans les fruits ! Le vigneron va être récompensé de ses longs travaux et jouir de sa récolte.

Attendez ! Voici que le soleil s'obscurcit. De gros nuages se forment et courent dans le ciel, le vent souffle en tempête et soulève des flots de poussière ; bientôt l'orage éclate et le tonnerre gronde, les grêlons tombent avec fracas. Ils brisent les grappes, ils fauchent les pampres, ils écrasent les raisins. Un spectacle de désolation s'étend dans la plaine : les ceps détachés pendent lamentablement et la vendange est anéantie.

C'est l'image des orages du cœur et des passions. Parfois des âmes qui donnaient les plus belles espérances sont ainsi dévastées, et le souvenir de leur glorieux passé s'ajoute à l'impression désolée qu'on éprouve à les regarder. C'étaient un jeune homme, une jeune fille que leurs parents avaient élevés avec soin et entourés de leur sollicitude. Des amitiés frivoles, des lectures dangereuses, des fêtes et des théâtres licencieux, l'ivresse des sens ou de la boisson, la passion enfin, sous l'une ou l'autre de ses formes, les a saisis. C'est

peut-être un père, une mère de famille ; ce sont des serviteurs ou des employés ; ce sont des ouvriers ou des patrons, des commerçants ou des fabricants, des marins ou des soldats, des gens peut-être chargés de l'enseignement ou des fonctions publiques, etc. Quels que soient leur âge, leur état ou leur condition sociale, le mal a fait son œuvre et accumulé ses ruines.

N'y a-t-il plus de remède ? Attendez ! Le vigneron, après avoir pleuré son malheur, se remet à l'ouvrage : il relève les ceps qui traînaient par terre et il rattache les branches ; il laboure et engraisse le sol ; il taille les ceps et dirige la sève ; il remet tout en ordre. Au printemps suivant la sève monte des racines et remplit le tronc, elle pénètre dans les branches et pousse de nouveaux jets, elle forme des bourgeons, produit des feuilles et de jeunes grappes, qui à leur tour se couvrent de fleurs et enfin de fruits. Le vignoble a repris son aspect.

Il en est ainsi des âmes dévastées, quand le repentir entre en elles. Elles se relèvent par les actes de la pénitence et par les pratiques salutaires de la religion ; elles tranchent les liens qui les attachaient au péché et à leurs faux amis ; elles assujettissent leurs convoitises et leurs folles passions. Alors la grâce reprend son cours et, sous l'influence de leur volonté renouvelée et de la force surnaturelle qui travaille en elles, les âmes se couvrent d'une nouvelle végétation d'œuvres chrétiennes et portent des fruits pour le ciel.

VIII

LE PÉCHÉ VÉNIEL

Les imperfections et les défauts. Les péchés de fragilité et les péchés de malice. Les péchés d'habitude. La rouille du péché. Un jeune homme modèle.

Abordons le péché véniel en parlant des petites fautes, mais en nous rappelant un principe qui domine toute la question : c'est qu'on ne pèche point sans le savoir et sans le vouloir. Ici nous entrons dans le domaine de la fragilité et de la faiblesse humaine, avec ses distractions, ses oublis, ses surprises, ses négligences, ses accidents. S'agit-il d'*imperfections* ou de *péchés* ? Ou, en d'autres termes, toutes les fautes sont-elles des péchés ?

Pour qu'il y ait péché, il faut d'abord que la chose soit prescrite ou défendue par la loi de Dieu. Il faut ensuite, si la chose est prescrite, qu'elle soit omise, et si elle est défendue, qu'elle soit faite, avec une connaissance suffisante de l'obligation et une volonté suffisante d'y manquer. Donc, lorsque les manquements ne sont ni conscients ni volontaires, ils n'ont pas les conditions voulues pour être des actes de conscience dont on soit responsable ; autrement dit, ce ne sont pas des péchés.

Il y a une multitude de choses qui ne sont ni prescrites ni défendues, qui peuvent être faites ou omises sans que la conscience y soit engagée. Marcher, s'asseoir, lire, écrire, parler, se taire, travailler, dormir ne sont pas en soi des choses défendues, et il faudrait ne pas avoir le sens commun pour les interdire. Autant vaudrait interdire l'activité et le mouvement de la vie humaine et compliquer tous les devoirs d'état.

D'autre part, il y a beaucoup de choses qui sont simplement de conseil et qui sont plutôt une matière de zèle et de perfection qu'une matière de péché ; comme sont les petits actes de mortification, certains temps de silence et de recueillement, la modestie de la mise et du maintien, la visite des pauvres, certaines œuvres de miséricorde, les lectures pieuses, etc. Les personnes qui font de la vie religieuse leur profession, et les personnes dans le monde qui s'adonnent à la piété, ont un assez grand nombre de ces pratiques conseillées dans leurs règlements de vie. En les observant, il n'y a pas de doute qu'elles rendent, dans la proportion où elles les observent, leur conduite plus parfaite ; mais on a bien soin de spécifier que les points de règle ou de règlement n'obligent point par eux-mêmes sous peine de péché.

Il faut aussi tenir compte des défauts naturels. Toute personne a son caractère comme elle a sa physionomie ; il tient à son tempérament, à son humeur, à ses penchants enfin ; et si nous pouvons jusqu'à un certain point le changer et l'améliorer, le fond reste. Les caractères ne sont pas moins variés que les physionomies : il y a des tempéraments lents et des tempéraments vifs, il y a des humeurs douces et des humeurs violentes, il y a des gens mous et des gens courageux, il y a des personnes timides et des personnes hardies, il y a des individus patients et des individus peu endurants, etc. C'est évidemment à chacun de dompter sa nature, de surveiller ses penchants naturels, de les empêcher de lui nuire, de ne pas céder à son humeur, de réformer son caractère en ce qu'il a de particulièrement défectueux. L'homme dompte bien et discipline, pour en tirer parti, les animaux qui sont à son service ; pourquoi ne se dompterait-il pas lui-même ? Quoi qu'il en soit, ces premiers mouvements, indélébiles et involontaires, ne sont pas par eux-mêmes des péchés ; comme on le dit communément, ce sont plutôt des défauts, des imperfections. Tant que l'adversité et la volonté y manquent, on ne peut pas dire raisonnablement que la conscience soit coupable de désobéissance à la loi de Dieu. Cela ne signifie pas cependant que l'individu puisse toujours être exempt de remontrances, et que les personnes qui souffrent de ses saillies de nature, même indélébiles et involontaires, aient tort de lui faire des observa-

tions méritées ; ne sommes-nous pas souvent les premiers à nous les reprocher et à en souffrir ?

Il faut encore faire une large place aux accidents de l'existence. Malgré les précautions, dans le travail comme dans la prière, l'attention n'est pas toujours présente et l'on agit, en beaucoup de circonstances, par routine et habitude. C'est une infirmité de l'esprit que d'être parfois distrait, comme c'est une faiblesse du corps que d'être parfois somnolent. L'enfant n'a pas toujours la pleine possession de sa raison, et le vieillard le plein usage de sa mémoire. La fatigue, les préoccupations, la maladie, les malaises, l'intimidation agissent sur beaucoup de gens. C'est ce qui explique pourquoi des objets sont brisés, des choses oubliées, des ouvrages faits de travers, des méprises produites, etc., etc. Nous ne disons pas qu'il n'y ait pas eu de faute, mais nous disons que ce sont, en beaucoup de cas, des fautes simplement matérielles, qui ne chargent point la conscience.

Les exemples que nous avons cités suffisent pour montrer qu'il y a un grand nombre d'imperfections et de misères dans la vie humaine, et qu'il ne faut pas identifier les imperfections avec les péchés : autrement on mettrait le péché partout. Nous savons qu'il ne manque pas de gens qui s'inquiètent peu des petites fautes et ne se préoccupent que des grosses fautes et des péchés graves. Ce n'est pas une raison pour oublier les personnes qui font tous leurs efforts pour éviter le péché et s'abstenir du mal, et pour ne pas éclairer les consciences qui veulent se rendre compte de leur état. Après cet exposé des faiblesses et des fragilités de la nature humaine, nous n'en serons que plus à l'aise pour traiter du péché véniel.

Notre-Seigneur disait : « Mon joug est doux, et mon fardeau est léger. » (Mt., xi, 30). Comme nous sommes incapables de mener une vie sans imperfection et sans défaut, si nous ne faisons pas les distinctions voulues entre les fautes simplement matérielles et les fautes formelles, nous en arriverions à rendre le joug du Seigneur dur, et son fardeau lourd et pesant. Ce n'est pas le moyen de bien marcher.

**

Tout péché est donc un acte contraire à la loi de Dieu, qui est la règle des mœurs ; un acte commis avec quelque advertance et quelque consentement, soit en matière légère, soit en matière grave. Nous avons suffisamment parlé du péché mortel et des imperfections ; traitons maintenant du péché véniel.

Pour procéder avec ordre et avec clarté, il convient de distinguer plusieurs sortes de péchés véniels : il y a des péchés de fragilité et des péchés de malice ; il y a des péchés d'occasion et des péchés d'habitude. Toute per-

sonne raisonnable appréciera différemment le degré de culpabilité ou de perversité d'un individu qui tombe par faiblesse et passagèrement, et celui d'un individu qui pèche par malice et habituellement. Ce sont des états d'âme différents.

1. Commençons donc par distinguer les péchés qui tiennent davantage à la faiblesse et à la fragilité humaine, comme il arrive dans les simples péchés de curiosité et d'impatience ; et les péchés qui tiennent davantage à la malice, comme il arrive dans certains péchés de vengeance et de calomnie. L'acte défendu par la loi morale et qui a été commis, soit extérieurement, soit intérieurement, contient moins de mauvaise volonté dans le premier cas que dans le second, et la matière est moins grave.

Si donc on compare entre eux les péchés véniels, on peut dire qu'il y a des péchés véniels relativement légers, et qu'il y a des péchés véniels relativement graves. Malgré la vigilance et les bonnes résolutions, il arrive des péchés de fragilité ; même les âmes foncièrement chrétiennes et pieuses n'en sont pas complètement exemptes : petites jalousies et susceptibilités, un peu d'orgueil ou de gourmandise, quelques manquements à la justice ou à la charité, légères médisances, ou immodesties, etc. Ces péchés sont comparativement légers ; cependant ce sont des défaillances de la volonté et des actes qui manquent de conformité avec la loi morale. D'autre part, il y a des péchés véniels de malice qui sont pleins de défectuosité morale et de mauvaise volonté : tels que les torts causés au prochain dans sa légitime réputation, son honneur, ses biens ; les querelles et les disputes ; les conversations ou les familiarités trop libres ; les excès de boisson et autres gourmandises ; les sentiments de haine et de vengeance, etc. Nous voilà déjà loin des simples péchés véniels de fragilité et nous nous rapprochons des péchés mortels. Ici nous avons des fautes comparativement graves.

Cependant les péchés véniels de malice, si défectueux soient-ils, diffèrent des péchés mortels de même espèce, parce qu'ils manquent de l'une ou l'autre des trois conditions qui, en se réunissant dans un même acte, en font un mal complet et mortel. Ou bien il n'y a pas matière grave, comme il arrive dans certains vols et certains excès de boisson ; ou bien il n'y a pas eu pleine advertance, comme cela arrive aux enfants et aux vieillards qui n'ont pas le plein usage de la raison, ou comme cela peut arriver dans un demi-sommeil ; ou bien il n'y a pas eu plein consentement, comme il arrive parfois dans les pensées de haine, de vengeance, de fraude, de luxure, etc.

Après cette énumération, serait-il encore possible de prétendre que le péché véniel n'est pas un mal, ou qu'il n'est qu'un petit mal ?

Sans doute il n'éteint pas en nous la vie de la grâce, et l'on ne peut pas dire que l'âme qui l'a commis est une âme morte. Mais qui ne voit que certains péchés de malice, lorsqu'ils atteignent un certain degré, diminuent sensiblement dans l'âme coupable la vie de la grâce? Et que dire lorsque ces péchés sont habituels?

2. Après avoir distingué les péchés de fragilité et les péchés de malice, il nous faut maintenant distinguer les péchés d'occasion et les péchés d'habitude. Il y a une notable différence entre les personnes qui ont commis, en passant et sans que ce soit leur habitude, une faute soit d'envie, soit de colère, soit de fraude, soit de mensonge, etc., et celles qui commettent habituellement ces fautes. Le bon sens dit que des fautes rares ne sont pas des fautes fréquentes, que des fautes d'occasion et de circonstances passagères ne sont pas des péchés habituels. Les états de conscience ne sont pas les mêmes et la justice veut qu'on en tienne compte. Est-ce que la société traite les récidifs comme les inculpés qui en sont à leur premier délit? Est-ce que le maître traite l'élève qui n'est tombé qu'une fois comme l'élève qui est tombé à plusieurs reprises? Est-ce que le patron traite de la même façon son employé qui s'est rendu coupable d'une indécatesse, et celui qui s'est rendu coupable d'un certain nombre?

Ici ce ne sont plus seulement la fragilité et la faiblesse humaine qui sont en cause, ce ne sont plus même les occasions et les circonstances qui surprennent et entraînent un moment; mais c'est la volonté qui se livre au mal, l'intelligence qui s'y donne, la conduite qui s'y porte. Et quand ces fautes sont passées à l'état d'habitude, c'est un signe certain que la personne a du goût pour les satisfactions déréglées qu'elles lui procurent; bref, qu'elle a du goût pour tel ou tel péché. Il y a ainsi des gens qui ont un goût déréglé pour la vaine gloire et le plaisir, pour la bonne chère et la mollesse, pour les conversations médisantes et licencieuses, pour la fraude et l'injustice, pour les faux rapports, etc.

Nous en avons dit assez pour faire comprendre comment il y a des péchés véniels relativement graves, qui souillent l'âme et y font entrer le mal; comment aussi ils engagent la conscience et la responsabilité de ceux qui les commettent si librement; comment enfin Dieu est offensé par cette violation répétée de sa loi et par ces mœurs qui s'en écartent plus ou moins notablement.

Regardez le lierre qui s'attache à l'arbre et monte le long des rameaux. Bientôt cette plante parasite, dont les racines sont en terre auprès de celles de l'arbre, s'enroule autour du tronc, se noue aux branches et couvre l'arbre entier de sa végétation. Tout d'abord c'est une plante

faible, qu'un simple effort détache et brise; avec le temps elle devient ligneuse, enfonce ses radicelles dans l'écorce, fait corps avec le tronc, pompe le suc et parfois même s'élève jusqu'à la cime qu'elle couronne de ses feuilles luisantes. Pour enlever le lierre, lorsqu'il a pris cette consistance et atteint ce développement, il faut employer des moyens violents, l'arracher par morceaux et briser ses nœuds.

N'est-ce pas l'image de certaines âmes? Elles sont encore vivantes et la vie de la grâce n'est pas morte en elles; mais déjà elles sont couvertes d'une végétation mauvaise qui, comme les plantes parasites, enfonce en elles ses racines et se développe à leurs dépens. Se dégaugeront-elles de cette enveloppe? Se laisseront-elles languir sous son étreinte? Seront-elles finalement étouffées par ses replis?

Voyez la rouille qui se forme sur le métal jadis luisant. Peu à peu elle gagne et étale ses taches, jusqu'à ce qu'elle ait recouvert l'objet et lui ait donné sa teinte jaunâtre. Avec le temps et les conditions favorables à son développement, elle pénètre dans la substance du fer, s'incruste dans le métal, l'oxyde et le ronge, parcelle par parcelle. Le mal n'est pas sans remède et, si l'on traite le fer rouillé avec soin et énergie, on le sauve et le dégage.

Il y a aussi la rouille du péché. Combien d'âmes, surprises par la mort ou insouciantes jusque-là, quittent la terre et entrent en cet état dans l'éternité! Elles vont en purgatoire et subissent le traitement de la miséricordieuse justice divine, jusqu'à ce qu'elles soient délivrées de leur mal et purifiées de leurs souillures.

Tout cela mérite réflexion.

Écoutons l'avertissement de la Sainte Ecriture: «Celui qui méprise les petites fautes tombera peu à peu dans les grandes.» (Eccli., xix, 1).

Un jeune homme, Albert Dainville, éprouvait pour le péché une vive horreur; il ressentait surtout un vif éloignement pour le vice impur; il suffisait qu'un de ses camarades prît à son égard la plus légère liberté pour qu'il évitât avec lui tout rapport d'intimité. Aussi sa seule présence arrêtait ordinairement les propos indiscrets; car sa vertu reconnue, en le rendant respectable à ses égaux, lui avait donné sur eux un ascendant capable d'en imposer au moins réglé. Sans avoir rien d'affecté ni d'impérieux dans son air, et sans faire le maître, il l'était effectivement de tous, parce qu'il possédait tous les cœurs, et que s'il imposait de l'estime par sa modestie et sa réserve, il inspirait de l'amour par sa douceur et de la confiance par sa pure amitié. D'ailleurs, il ne négligeait ni efforts naturels, ni prières, pour conserver sa vertu, et en acquérir la perfection: sa délicatesse sur ce point était extrême et le rendait habile à éviter les pièges les

mieux tendus. Statues, tableaux, peintures, lectures, rien de ce qui pouvait blesser sa modestie n'était capable d'arrêter son chaste regard, dès qu'il avait reconnu le serpent caché sous les fleurs. Il avait compris et pratiquait en vérité la parole du Sage : « Fuyez le péché comme la vue d'un serpent. » (Eccli., xxi, 2). Fuyez tout ce qui peut porter atteinte à votre innocence : gravures peu décentes, objets suspects, livres légers, conduite peu mesurée, discours artificieux, mauvaises compagnies ; fuyez ce qui invite au péché, comme vous fuiriez l'approche d'une vipère, afin qu'au jour du jugement le Maître vous dise : « Courage, bon et fidèle serviteur, parce que tu as été fidèle dans les petites choses, je t'établirai dans les grandes. » (Mt., xxv, 23).

IX

LA TIÉDEUR

Le relâchement. Thérèse d'Avila. Le goût du péché. Comment on combat la tiédeur. Le fils du centurion.

Les âmes qui vivent dans le service et l'amour de Dieu ont l'ardeur de la vie et la ferveur de la charité ; les âmes qui sont dans l'état de péché mortel sont froides comme ce qui est mort ; entre les deux se rencontrent les âmes tièdes. Lorsque vous comparez l'état des liquides, vous reconnaissez sans peine ceux qui sont chauds, ceux qui sont froids et ceux qui sont tièdes. Ceux qui sont tièdes ne sont ni chauds ni froids : la tiédeur est un état intermédiaire.

Vous devez avoir compris définitivement que toute la conduite morale de l'homme se réfère à la règle des mœurs, et que si sa conduite fléchit sur l'un ou l'autre point de cette règle, le résultat, c'est le péché. La volonté d'une personne sera donc nettement caractérisée selon qu'elle évitera ou entretiendra des habitudes de péché ; ce qui veut dire que sa volonté sera bonne et fervente, si cette personne évite et combat toute affection au péché ; que sa volonté sera froide et mauvaise, si elle se livre au péché mortel ; que sa volonté sera tiède, si elle contracte et entretient des affections et des habitudes de péché véniel.

Il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui ne veulent pas se séparer complètement de Dieu, perdre le ciel et aller en enfer ; mais qui en même temps veulent satisfaire assez librement leurs passions et leurs convoitises. Elles ont un certain amour de Dieu et de la vertu, mais elles veulent aussi goûter au fruit défendu. On ne peut pas dire que ce soient des âmes froides et mortes, puisqu'elles évitent de commettre le péché mortel et qu'elles conservent encore la vie de la grâce ; mais on ne peut pas dire non plus que ce soient des âmes

ferventes et ardentes pour le bien, puisqu'elles ne craignent pas le mal véniel, qu'elles offensent Dieu et refroidissent en elles la vie de la grâce. Elles sont tièdes.

La tiédeur peut porter sur un point particulier de la vie morale, mais elle peut porter aussi sur plusieurs, et même sur un grand nombre ; en sorte qu'elle a plus ou moins d'étendue et atteint plus ou moins l'âme. La tiédeur a aussi ses degrés, comme les liquides qui sont relativement plus chauds ou relativement plus froids, tout en étant tièdes. Il faut en tenir compte.

La tiédeur étant un état d'âme, il convient de la considérer tant du côté de Dieu que du côté de la conscience. Toutefois, en traitant des âmes tièdes, n'oublions à aucun moment qu'il ne s'agit pas des âmes en état de péché, mais des âmes en état de grâce ; comme en traitant des maladies il ne s'agit pas des corps déjà morts, mais des corps qui sont encore vivants. La vie est languissante dans les uns et dans les autres, mais elle n'est pas éteinte.

C'est un état de relâchement. Parce que la volonté est tiède, tout se relâche avec elle : la vigilance est moins grande, la crainte de Dieu est moins forte, le sentiment du bien et du mal est moins vif, le combat des tentations est moins ferme, la fuite des occasions dangereuses est moins prompte, la conscience est moins délicate.

C'est un état de refroidissement : la tiédeur gagne les pensées comme les sentiments, les intentions comme la conduite, les projets comme les œuvres, les désirs comme les entreprises, et s'étend jusqu'aux associations.

Et cela se comprend : puisque l'âme est la directrice de la vie, sa tiédeur influe sur toutes ses opérations. La vie de la grâce subit dans cette âme un état de relâchement et de refroidissement.

Tels sont les effets de la tiédeur dans les âmes véritablement tièdes ; mais comme la tiédeur a des degrés, le refroidissement et le relâchement de la vie de la grâce ne sont pas également accentués dans toutes les âmes tièdes. Quoi qu'il en soit, c'est un état à éviter.

Du côté de Dieu, les effets de la tiédeur ne sont pas moins préjudiciables. L'action surnaturelle est plus ou moins contrariée et entravée, la grâce ne peut faire librement son œuvre salutaire dans cette âme : alors la piété souffre, la prière diminue, la vie spirituelle languit, les vertus se refroidissent, les bonnes œuvres cessent plus ou moins. Le Seigneur, trouvant une âme attachée à ce qui l'offense, et y rencontrant si peu de correspondance à son amour, n'éprouve plus pour elle les mêmes sentiments d'amitié.

Il y a en effet entre la grâce sanctifiante et la charité une intime correspondance, com-

parable à celle du feu et de la chaleur. L'un produit l'autre. Diminuer le feu, c'est diminuer la chaleur dans la même proportion ; de même, diminuer la grâce sanctifiante, c'est diminuer la charité dans l'âme. La tiédeur a donc pour conséquence d'amoindrir en nous l'amour divin ou la charité, et les manifestations qui en dépendent dans l'exercice de la vie chrétienne. Il y a en effet peu d'amour de Dieu et peu d'œuvres d'amour divin dans les âmes véritablement tièdes. Le mouvement de la vie sur-naturelle se ralentit, ou plutôt l'activité humaine qui s'est détournée de Dieu, s'est tournée du côté des créatures pour y chercher des satisfactions.

Thérèse d'Avila, dont on ne cessera de lire les admirables écrits, en avait fait l'expérience. Après une enfance très fervente, la vanité si naturelle à son sexe, l'amour-propre, la complaisance, le désir de plaire, et surtout la lecture des romans opérèrent un changement dans la jeune fille. Sa piété s'affaiblit, sa ferveur se ralentit, la dissipation, l'amour d'elle-même, des liaisons tendres firent de vives impressions sur son esprit et sur son cœur ; le danger alla si loin que Notre-Seigneur lui fit voir dans la suite la place qu'elle aurait occupée dans les enfers si elle avait persévéré dans cette dissipation et ces inclinations trop mondaines. Mais Dieu qui veillait sur la conservation d'un cœur qu'il avait spécialement consacré à son amour, la retira de ces premiers égarements. Ce cœur, si naturellement chrétien, était de temps en temps agité et déchiré de remords ; la grâce se faisait sentir et jetait le trouble dans ces frivoles amusements : rien ne pouvait la contenter, et toutes les douceurs du plaisir se tournaient en amertumes pour Thérèse.

Un jour que, plus combattue que jamais, elle était livrée à son agitation intérieure, elle leva les yeux sur une image du Sauveur dans le supplice de la flagellation, meurtri, déchiré, ensanglanté, tout couvert de plaies. La vue du Christ sanglant la saisit, la frappe, la pénètre, en même temps qu'une voix intérieure se fait entendre : « Thérèse, Thérèse, vois en quel état tu m'as réduit et, loin de compatir à ma douleur, tous les jours tu l'augmentes. » Cette voix fut pour elle comme un coup de foudre. Le glaive de douleur a percé son cœur. C'en est fait : elle dépouille toutes ses parures, rompt toutes ses liaisons, et déposant aux pieds de Jésus-Christ tout cet étalage de vanité, la jeune fille ne songe plus qu'à se donner à Dieu sans réserve. La vierge d'Avila devint la grande sainte Thérèse, la gloire du Carmel.

Si l'on juge cet exemple trop élevé pour le commun des mortels, on pourra faire quelques raisonnements très simples. Est-ce avec des serviteurs tièdes et négligents que le maître est bien servi, la maison bien gardée, les entre-

prises bien exécutées ? Est-ce avec des soldats relâchés et refroidis que les bons combats sont livrés, l'ennemi repoussé, le territoire de la patrie préservé ? Comment serait-ce avec des âmes tièdes et indifférentes, que le christianisme soutiendrait la lutte et remporterait des victoires ? Écoutons les paroles de l'Apocalypse (iii, 14-19) : « Voici ce que dit celui qui est la Vérité même : Je sais quelles sont vos œuvres, je sais que vous n'êtes ni froid ni chaud, que n'êtes-vous froid ou chaud ! Mais parce que vous êtes tiède, déjà je commence à vous vomir de ma bouche. » Le liquide tiède en effet prédispose au vomissement. « Animez-vous donc de zèle et faites pénitence. »

**

Vous l'avez reconnu, c'est l'état général de l'âme qui est inquiétant et auquel il faudrait remédier. L'âme en cet état a du goût pour le mal, qui s'appelle dans l'un l'ivresse, dans l'autre l'envie, dans un autre la luxure, dans un quatrième l'hypocrisie, ou la fraude, ou l'injustice, ou l'ambition, etc., selon la nature de ses convoitises et de ses habitudes malsaines. Nous ne disons pas que c'est à cause du mal lui-même que le pécheur est attaché à sa passion, car souvent sa perversion ne va pas jusque-là ; mais c'est à cause des satisfactions naturelles que lui procurent la boisson, la mollesse, la vanité, l'ambition, la vengeance, la médisance, la luxure, etc. Il y a des gens qui aiment leurs péchés et les satisfactions de leurs péchés, tant les habitudes qu'ils ont contractées font partie de leur existence et de leur manière de vivre.

Il y a donc lieu de recommander à tous la surveillance des passions, puisque les passions, pour se satisfaire, excitent violemment la convoitise naturelle et portent vers le fruit défendu. On les a souvent comparées à des fièvres, soit à cause de leur ardeur, soit à cause de leurs accès ; et, de fait, les personnes qui ont la passion des honneurs, ou la passion des richesses, ou la passion de la vanité et des plaisirs, etc., etc., sont consumées de ce désir jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur but et contenté leur convoitise.

Même quand les passions ne vont pas jusqu'à leurs excès, il y a en elles quelque chose de fiévreux et de maladif. Ne dit-on pas : la fièvre de l'ambition, la fièvre de l'or, la fièvre de l'ivresse, la fièvre de la vengeance, etc. ? Il importe donc beaucoup de modérer la convoitise, d'apaiser les sens, de régler le cœur, de redresser la volonté, de tempérer la passion. Nous allons naturellement à ce que nous aimons, et c'est notre amour qui nous entraîne.

Mais qu'il est difficile de raisonner les gens qui sont sous l'empire de leur mal et qui, dans l'aberration de leur esprit ou de leurs sens, le poursuivent comme un bien ! Allez

recommander le calme et la patience à un fiévreux en proie à un accès ! Cependant le médecin, par des prescriptions sages et des remèdes appropriés, parvient à couper les accès, à faire tomber la fièvre et à guérir le patient ; mais encore faut-il que le malade se soumette au traitement salulaire. Or, quand on explique leur mal aux pécheurs adonnés à leurs convoitises naturelles et quand ils sentent qu'on les touche au point juste où est le mal, la plupart ne peuvent le supporter et s'irritent contre vous plutôt que d'en convenir. La passion ne veut pas entendre raison.

Il n'est donc point exagéré de prétendre que le péché véniel, à un certain degré de mépris et d'habitude, conduit au péché mortel. On a remarqué que la plupart des maladies graves sont généralement précédées de maux et de symptômes alarmants, avant de se déclarer ; de même la plupart des péchés mortels sont précédés d'une assez longue suite d'infidélités. Dans l'un et l'autre cas, l'état général devient maladif. Que des occasions plus pressantes et des circonstances plus dangereuses viennent à se présenter, qu'une tentation plus vive excite la convoitise, qui pourrait affirmer que les demi-intempérances, les demi-jalousies, les demi-impudicités, les demi-injustices habituelles, ne deviendront pas des intempérances, des jalousies, des impudicités, des injustices complètes et consommées ? Il est possible qu'à ce moment la personne ouvre les yeux et recule devant le péril ; il est possible aussi qu'elle se laisse entraîner et roule au fond de l'abîme.

La tiédeur est donc un état maladif, que la personne atteinte doit reconnaître avec l'aide des médecins spirituels, et traiter chacun selon son espèce. Si l'affection déréglée est une affection de l'esprit entraîné par la concupiscence que la Sainte Ecriture appelle l'orgueil de la vie, ou une affection des sens entraînés par la concupiscence de la chair, ou une affection du cœur entraîné par la concupiscence des plaisirs du monde (I Jo., II, 16), il faut y appliquer le remède approprié et suivre le traitement particulier à chacune d'elles. Mais nous pouvons assurer que le traitement général est celui de la volonté.

Le retour de la volonté au bien et à la règle des mœurs peut être l'objet du combat spirituel de la grâce et de la nature, et la lutte pourra se prolonger avec des alternatives de victoires et de rechutes jusqu'au triomphe final. Mais déjà l'âme qui combat s'emploie pour le bien et, si elle n'est pas encore délivrée, dans sa volonté déjà elle n'est plus tiède. La grâce vient au secours de la nature et aide à se surmonter. Alors la prière reprend son rôle bienfaisant, les sacrements effectuent leurs opérations salutaires, la sève surnaturelle circule plus abondamment dans l'âme, les remèdes agissent avec toute leur vertu.

Nous ne saurions trop nous persuader que, quand la volonté et la grâce marchent d'accord, l'œuvre du salut s'accomplit. Nous sommes beaucoup trop portés à ne considérer que la faiblesse de la nature et la force des habitudes ; nous ne regardons pas assez du côté du ciel et des moyens divins qui sont à notre service ; et c'est pourquoi la crainte l'emporte parfois sur l'espérance. Notre-Seigneur a dit cependant : « Je suis la résurrection et la vie » (Jo., XI, 25), et il a passé « en guérissant toute langueur et toute infirmité. » (Mt., IV, 23). Avec les secours de la religion, que de fièvres ont été calmées, que de maux pansés, que de pécheurs sont devenus justes ! Ajoutons : que d'âmes tièdes sont redevenues ferventes !

Jésus était venu pour la seconde fois à Cana en Galilée. Or il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaüm. Cet officier ayant appris que Jésus venant de Judée était arrivé en Galilée, alla le trouver et le supplia de descendre jusqu'à la ville pour guérir son fils qui commençait à mourir. Jésus lui répondit tout d'abord : « Vous autres, si vous ne voyez pas des signes et des prodiges, vous ne croyez point. — Seigneur, insista l'officier, descendez avant que mon fils ne meure. — Allez, répondit alors Jésus, votre fils se porte bien. » Cet homme crut à la parole que Jésus avait dite et s'en alla. Comme il était encore en chemin, ses serviteurs venant au devant de lui lui annoncèrent que son fils se portait bien. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux. « Hier, répondirent-ils, à la septième heure la fièvre l'a quitté. » Et le père reconnut que c'était à cette heure même que Jésus lui avait dit : « Votre fils se porte bien. » (Jo., V, 46-53).

L'Evangile nous donne ici l'exemple à suivre : il faut aller au Sauveur. Les puissances de vie sont à son service, comme les serviteurs sont à l'ordre du maître, et tout cède devant son intervention. Dans le cas qui nous occupe il s'agit de la fièvre, d'une de ces fièvres malignes qui épuisent peu à peu les forces du corps et le mettent à l'agonie. C'est bien l'image qu'il nous fallait et qui figure les maladies semblables de l'âme.

L'officier sait le pouvoir de Jésus, et il va vers lui avec confiance pour implorer son secours dans le grave danger que court son fils. Mais il faut la foi ; là où elle manque, le pouvoir divin n'agit pas ; là où elle paraît, le pouvoir de Dieu opère. La distance n'y fait rien : à l'heure même, le fils de l'officier se porta bien. Approchons-nous donc du Sauveur avec une pareille foi et une pareille confiance : il nous délivrera des fièvres spirituelles qui nous dévorent et nous épuisent. Du pécheur ainsi délivré, il est vrai de dire aussi : « Allez, il se porte bien. »

X LA TENTATION

Le rôle, de l'épreuve. L'attrait de la convoitise. Les agents du mal. La tentation de S. Antoine. Les avantages de la lutte.

Lorsque Dieu eut créé, dans les hauteurs des cieux, le monde des purs esprits, il soumit les anges à l'épreuve, car personne n'est couronné sans avoir combattu. Les uns furent fidèles à l'ordre du Seigneur et sont maintenant les bons anges ; les autres se révoltèrent par orgueil et sont devenus les mauvais anges ou les démons. De même, lorsqu'il eut créé les hommes, il soumit nos premiers parents à l'épreuve ; Adam et Evé furent infidèles et chassés du Paradis terrestre. Telle est la condition de tous les hommes : tout être intelligent et raisonnable doit donner la mesure de sa fidélité ou de son insoumission à la loi divine. Notre existence, prise dans son ensemble, est une épreuve : selon sa manière de vivre, l'homme choisit librement le bien ou le mal, la vertu ou le vice.

Nul ne peut traverser l'existence sans livrer le combat spirituel, soit sur les défauts, soit sur les vertus : la volupté ou la pureté du cœur, la justice ou l'injustice, la patience ou la colère, le travail ou la paresse, etc., car « la vie de l'homme sur la terre est un combat. » (Job, vii, 1). Le serviteur ou l'employé n'est-il pas éprouvé par l'exercice même de son emploi, et le bon ou le mauvais accomplissement de son devoir ne révèle-t-il pas à son maître son fond d'honnêteté ou d'infidélité ? C'est ainsi que la pratique de la vie humaine révèle à Dieu le fond des cœurs, et ce qu'il y a en chacun de vertu ou de vice. Les bons n'en sont pas plus exempts que les méchants : « Parce que vous étiez agréable à Dieu, il était nécessaire que la tentation vous éprouvât, » déclare la Sainte Ecriture (Tob., xii, 13) ; mais « Dieu ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. » (I Cor., x, 13).

Il est certain que la tentation contient une invitation au péché ; mais il n'est pas moins certain que toutes les tentations n'ont pas pour but de nous porter au mal, et nous pouvons traverser la tentation, non seulement sans offenser Dieu, mais même avec mérite et en produisant des actes de vertu. Notre-Seigneur voulut l'éprouver au désert ; personne n'oserait dire qu'il a succombé et qu'il n'a pas remporté la victoire.

Quand on a compris ce qu'est la règle des mœurs, exprimée dans les commandements, on a l'idée de l'étendue du mal moral, par conséquent du péché et de la tentation. Il n'y a pas un point de la loi morale sur lequel l'homme ne puisse être tenté, puisqu'il n'y en a pas un qu'il ne puisse enfreindre. Il y a des tentations contre la foi, contre l'espérance, contre la charité ; il y a des tentations

contre la religion, le respect du Seigneur, l'observation du dimanche ; il y a des tentations contre l'autorité des supérieurs, la réputation du prochain, le bien d'autrui, etc. En somme, tout motif qui nous pousse à violer la loi de Dieu sur l'une ou l'autre de ses prescriptions ou de ses défenses, est une tentation. Cette tentation peut être légère ou forte, rapide ou prolongée, passagère ou répétée. Ainsi envisagée, la tentation est donc une chose fréquente et ordinaire, non une chose rare et extraordinaire.

Les formes de la tentation varient. Comme nous en avertit la Sainte Ecriture, « chacun est tenté par sa concupiscence, qui l'excite et qui l'entraîne. » (Jac., i, 14). L'expérience nous dit également que toute personne est sujette à éprouver la tentation du côté de ses convoitises habituelles. Sans doute il y a un fond commun d'humanité qui se retrouve dans tous les hommes et par conséquent en nous ; mais en outre il y a en chaque individu des tendances ou inclinations personnelles qui tiennent à son tempérament et à son caractère, à ses goûts et à ses habitudes, à sa conduite ordinaire et à son passé, à son éducation, à son état, à ses occupations, à son milieu. En excitant la convoitise en chaque individu, la tentation porte les uns à l'orgueil, les autres à l'avarice, les autres à la sensualité, d'autres encore à la colère ou à la jalousie, à l'injustice ou au mensonge, etc. Telle est la direction ordinaire que prend la tentation en s'appliquant à chacun : elle suit notre pente naturelle pour mieux nous entraîner.

Regardez les personnes qui vous entourent. Toutes ont la physionomie humaine, et vous ne vous aviserez pas de les confondre avec les plantes ou les animaux : elles ont le fond commun d'humanité. Mais en même temps chacune a sa physionomie humaine particulière, qui la fait reconnaître entre toutes les autres et qui se compose des traits du visage et autres signes particuliers. Nous avons de même notre physionomie morale, composée du fond commun d'humanité et des traits particuliers de notre caractère. Il est tout naturel que la tentation, en s'attaquant à nous, en tienne compte et s'adapte à notre constitution.

Au point de vue général, en tant qu'elle se rapporte au genre humain et aux sociétés humaines, la tentation s'exerce au moyen de la triple concupiscence. Les honneurs du siècle, les plaisirs du monde, les biens de la terre, voilà la triple convoitise du cœur humain. La tentation a ses agents, qui la communiquent et la transmettent, non seulement aux individus, mais encore aux familles et aux associations. Son premier agent est la nature telle que l'a faite le péché originel avec ses suites, et nous savons, par expérience aussi bien que par l'histoire, combien le vieil homme est sympathique à ces choses. Son second

agent est le monde, qui est incliné vers la triple convoitise et porte les hommes à la satisfaire. Le troisième agent est le démon, que la Sainte Ecriture appelle le tentateur (Mt., ii, 3) ; mais sous ce nom il faut comprendre tous les mauvais anges. La Bible nous montre le tentateur à l'œuvre dans deux circonstances principales : la tentation de nos premiers parents et la tentation de Notre-Seigneur. Ces trois agents font une œuvre commune, qui est d'exciter la mauvaise convoitise soit dans les individus, soit dans les familles, soit dans les sociétés, pour entraîner les hommes à leur perte. C'est ce qui a fait dire que les trois concupiscences sont pour la multitude les grands chemins de l'enfer.

Telle est la direction générale de la tentation et tels sont ses principaux agents.

La tentation de S. Antoine est légendaire, et peut-être n'y eut-il jamais d'homme à en essayer de plus pénible de la part de l'esprit malin. Le démon venait souvent l'attaquer la nuit avec une grande troupe de ses compagnons, prenant différentes figures de bêtes, comme il convient dans le désert, et faisant un bruit épouvantable pour le chasser de sa retraite. Le saint leur disait en se moquant d'eux : « Si vous aviez quelque puissance, un seul d'entre vous suffirait pour me combattre ; vous ne pouvez me donner de plus grande marque de votre faiblesse qu'en venant en si grand nombre et en étant réduits à prendre la forme d'animaux féroces. » Il n'est pas de ruse que le tentateur n'essayât pour porter au mal le solitaire, lui faisant des promesses, lui disant des flatteries pour lui inspirer de la vaine gloire, lui présentant de l'argent, du pain, des fantômes séduisants ; mais l'ermite se mettait à prier et à chanter des psaumes, et les esprits immondes s'enfuyaient comme si ses paroles eussent été des coups de fouet.

S. Antoine raconta plus tard à ses disciples qu'une fois le démon avait frappé à la porte du monastère, et qu'étant sorti pour voir qui l'appelait, il aperçut un géant, et qu'il lui demanda : « Qui es-tu ? » Le géant lui répondit : « Je suis Satan. — Que cherches-tu ici ? — Je voudrais savoir pourquoi non seulement les moines, mais aussi tous les chrétiens me maudissent ; car, à quelque malheur qui leur arrive, ils se mettent à dire : Que maudit soit le diable ! » Le saint lui répondit qu'ils le faisaient avec raison, parce qu'il les tentait, leur tendait des pièges et les portait au péché. Le diable protesta qu'il n'aurait aucune part aux péchés des hommes, si eux-mêmes ne se faisaient la guerre et ne cherchaient les occasions de pécher, parce que depuis que le Fils de Dieu s'est fait homme, il n'avait ni force ni armes ; de sorte que les hommes, dans leurs chutes, ne devaient se plaindre que d'eux-mêmes. De quoi S. Antoine rendit grâces à Jésus-Christ, qui avait vaincu l'ennemi et l'avait

forcé d'avouer cette vérité. Mais le diable, entendant le nom de Jésus-Christ, disparut aussitôt.

**

Quelle est la conduite à tenir après les tentations ?

1. S'il s'agit des tentations *volontaires et consenties*, il faut les traiter comme des actes de conscience mauvais, c'est-à-dire comme des péchés de la même espèce, soit de colère, soit d'injustice, soit de désobéissance, soit de respect humain, etc., selon les cas. La faute est faite et le mal est entré dans l'âme : ce n'est plus seulement l'invitation au mal, c'est une question de péché.

Mais parfois des doutes subsistent. Quand les doutes sont sérieux et portent sur une matière assez importante, il convient de leur appliquer les actes pénitentiels et de les soumettre au sacrement de pénitence, car il ne faut pas se conduire avec une conduite véritablement douteuse. Evitons cependant de donner comme certaine une matière douteuse. Ceci est à l'adresse des gens qui se plaisent dans le vague et l'indécision. Ces sortes de pénitents sont toujours dans le doute, ont toujours des cas douteux, ne savent rien décider. On dit familièrement qu'ils ne savent pas ce qu'ils veulent, ce qui équivaut à dire qu'ils ne sont pas raisonnables.

Nous leur dirons que pour déterminer s'il y a eu consentement ou non consentement, ils doivent procéder par oui ou par non : « Est-ce que j'ai consenti ? Est-ce oui ? Est-ce non ? » S'ils s'arrêtent à des distinctions intermédiaires, le plus souvent ils embrouilleront la question et n'arriveront à aucune solution. Retenons bien que le consentement ou le non consentement est un acte de la volonté, et que c'est la volonté qu'il faut examiner et interroger. Si c'est oui, si c'est non, la solution est claire, et il faut enregistrer une défaite ou une victoire, un péché ou un acte de vertu. En cas de besoin, il y a le contrôle du confesseur.

Il est donc très important de distinguer entre le sentiment et le consentement, entre l'impression et l'acte de volonté. Assez ordinairement la tentation est accompagnée d'un sentiment ou d'une impression conforme à son objet, comme il est facile de s'en rendre compte dans les tentations de gourmandise, d'envie, de vengeance, d'impureté, etc. ; mais cette impression sensible, comme la tentation elle-même dont elle fait partie, peut être involontaire et combattue. On peut éprouver le sentiment du mal et l'impression du péché sans le vouloir, sans y consentir, et même avec une grande peine et une grande répugnance. Or il y a des personnes qui identifient l'impression involontaire et l'impression volontaire, le sentiment non consenti et le sentiment consenti ; elles se trompent et ne prennent pas le moyen de bien faire le combat spirituel.

Si ces personnes viennent à passer auprès du feu, elles éprouvent une impression de chaleur ; si elles se trouvent auprès de la glace, elles éprouvent une impression de froid ; mais peuvent-elles s'empêcher de les ressentir ? Non, elles peuvent seulement s'en éloigner si elles en sont incommodées. C'est la même chose dans l'ordre moral. Aucune personne sensée ne dira jamais que parce qu'elle a senti la faim et la soif, elle a commis un acte de gourmandise et un acte d'ivresse.

Si l'on objecte que le sentiment causé par la tentation produit parfois une impression de plaisir ; c'est vrai, puisqu'il est conforme à la convoitise, comme on peut l'observer dans les tentations de sensualité, qu'il s'agisse de la luxure ou de la gourmandise, de la jalousie ou de la vanité, de la mollesse ou de l'oisiveté. Mais si cette impression et cette sensation ont été involontaires, surtout si elles ont été combattues, évidemment il n'y a pas là des actes de péché, mais seulement des suggestions de la tentation, tout au plus une excitation naturelle de la convoitise.

En définitive, nous ne sommes responsables que de nos actes de conscience, c'est-à-dire des désobéissances à la loi de Dieu que nous commettons avec une connaissance et une volonté suffisantes pour être moralement coupables. Il faut toujours s'en souvenir. Malgré tout, plusieurs déplacent l'examen et le contrôle pour le reporter dans la sensibilité, au lieu de le placer dans la droite raison et la volonté. Aussi n'arrivent-ils le plus souvent qu'au trouble et à l'inquiétude, puisqu'ils mettent le péché dans le sentiment au lieu de le mettre dans le consentement.

2. Reste une dernière question : quelle conduite faut-il tenir après les tentations *combattues* et *non consenties* ? Il faut apprendre à dominer vertueusement les impressions non justifiées qui accompagnent souvent la tentation, car autrement l'âme s'affaiblit, se met dans l'agitation et parfois donne prise à des retours de la tentation. C'est un fait d'expérience que l'âme éprouve souvent un malaise, une peine, un ennui, une tristesse après la tentation, alors même qu'elle a bien combattu, précisément parce qu'elle a senti la présence ou le voisinage du mal. C'est le cas de se rappeler résolument que là où il n'y a pas eu de consentement, là aussi il n'y a pas eu de péché ; et qu'il faut réagir vigoureusement contre toutes ces suites de la tentation.

Voyez dans la nature : après la tempête, tout retourne au calme, les flots agités de la mer, les branches secouées des arbres, l'herbe haute des prairies. Le firmament se dégage des nuages et retrouve son azur, le soleil reparaît et brille de nouveau. De même, le calme doit rentrer dans l'âme victorieuse et l'apaisement de la vertu se répandre dans tout son être.

Quant aux personnes scrupuleuses, dans leurs

doutes et leurs perplexités elles doivent se soumettre aux décisions du confesseur, qui tient la place de Jésus-Christ. L'obéissance vertueuse leur donnera la sagesse qui leur manque et les guérira. Assez souvent elles confondent le sentiment involontaire et même combattu avec le consentement, ou bien les sensations et les impressions qu'elles éprouvent avec les actes de volonté : elles manquent de discernement. Plus elles s'appuieront sur l'obéissance, moins elles regarderont du côté des impressions et davantage du côté de la raison et de la volonté.

**

La tentation et l'épreuve, lorsqu'elles sont bien supportées, ont de grands avantages et de bons résultats.

Elles ont pour effet d'enraciner plus profondément dans l'âme, soit la prudence, soit la justice, soit l'espérance, soit la charité, soit la patience, etc., selon la vertu ou les vertus qui sont ainsi mises à l'épreuve. Dans la lutte, l'âme se trempe, devient courageuse et prudente, acquiert des mérites, prend de l'empire sur les sens et les appétits, plaît à Dieu. Est-ce que le chêne de nos forêts acquiert sans effort sa force et sa majesté ? Combien de fois n'a-t-il pas été battu par les vents et les tempêtes ! Pendant combien d'années leur a-t-il résisté ! N'en a-t-il pas été de même des saints, qu'on appelle les héros du christianisme ? « Bienheureux l'homme qui supporte la tentation, parce qu'il recevra, après qu'il aura été éprouvé, la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment, » dit la Sainte Ecriture. (Jac., 1, 12).

Notre-Seigneur a donné ce conseil à tous ses disciples : « Veillez et priez afin de ne pas succomber à la tentation. » (Mt., xxvi, 41). La vigilance a sa place légitime dans la conduite du chrétien ; elle le garde des dangers et des occasions dangereuses, dans lesquels tant de personnes imprudentes se jettent si inconsidérément ; elle le fait se tenir sur ses gardes et dans la crainte salutaire de l'ennemi ; elle lui conserve ses forces pour le moment du combat spirituel. D'autre part, la prière élève son âme vers Dieu et lui obtient le secours surnaturel de la grâce. L'union de la vigilance et de la prière assure le succès : notre Père céleste ne nous laissera pas succomber à la tentation si nous suivons le conseil que donne l'Evangile ; il nous délivrera du mal.

Mettons-nous donc dans les meilleures conditions pour faire chrétiennement l'épreuve de la vie et ne pas donner prise sur nous à la tentation et à ses agents. Elle s'efforcera en vain de s'insinuer comme le serpent : elle ne vaincra que ceux qui veulent être vaincus.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 februarii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MATRIER.

Ami du Clergé du 20 février 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — VI. Nous dépendons de Dieu, 113.

Instructions dominicales. — XXIII. 4^e Dim. de Carême : Le devoir pascal, 115.

Deux Chemins de Croix. — I. Pour l'Eglise, 118. — II. Pour la France, 122.

Lectures de Carême sur le sacrement de Pénitence. — XI. L'examen de conscience, 126. — XII. La confession, 129. — XIII. La confession (*suite*), 132. — XIV. La contrition, 135. — XV. La contrition (*suite*), 139. — XVI. Les motifs de contrition, 142.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

VI

NOUS DÉPENDONS DE DIEU

Messieurs,

Avez-vous, quelquefois, assisté au lever du soleil?

C'est tout d'abord, du côté de l'Orient, une lueur indécise qui atténue à peine l'épaisseur opaque des ténèbres. Puis cette lueur grandit, s'étend à droite et à gauche, monte. Déjà les objets deviennent moins indistincts. Les voici qui se précisent peu à peu. On devine que l'astre, qui ne paraît pas encore et qui déjà les éclaire, n'est pas loin. La nature tout entière s'émeut à son approche. Les oiseaux chantent sa venue. Qu'attend-il?

Tout à coup le voici! A la limite extrême de l'horizon, une flèche de feu traverse l'espace; puis une autre; puis des milliers. Le ciel s'embrase; des torrents de lumière inondent la terre. C'est le soleil!

Il en a été de même depuis le commencement de nos entretiens. Dès les premiers mots, nous pressentions Dieu. A mesure que se dissipaient dans nos esprits les nuages sombres accumulés par l'erreur et l'incrédulité humaines, la clarté de son existence nécessaire illuminait nos intelligences. A présent, c'est lui qui paraît, Astre-Roi de nos âmes, — lui de qui seul nous pouvons dépendre, puisque, nous l'avons facilement et victorieusement démontré, nous ne dépendons ni du *hasard*, ni de la *nature*, ni des autres hommes.

Voulez-vous, de cela, d'autres preuves plus positives? Il sera aisé de vous les fournir. Nous n'aurons pas à nous perdre dans des considérations transcendantes; nous n'aurons, selon notre méthode, qu'à étudier les actes les

plus simples, les manifestations les plus banales de notre pensée pour y trouver, sans hésitation possible, l'empreinte de Dieu.

Chaque écrivain a son style, chaque artiste a sa touche, auxquels on les reconnaît, même si leurs œuvres ne sont pas signées. Le style de Dieu, la touche de Dieu, c'est l'éternel, c'est l'immuable, c'est l'infini.

Si, en nous qui sommes mortels, changeants et bornés, nous trouvons des traces d'éternel, d'immuable et d'infini, ce sera bien la preuve que nous dépendons de Dieu et que nous venons de lui. Cela est l'évidence même, et, après quelques instants de réflexion, nous ne tarderons pas à nous écrier: « C'est vrai! »

I

Tenez! je viens de dire: « C'est vrai! »

Est-il une parole que vous répétiez plus souvent que celle-là?

Soit qu'il s'agisse d'un fait qu'on vous conte, ou d'un raisonnement qu'on vous tient, ou même d'une pensée qui vous traverse l'esprit, à chaque instant vous vous surprenez à dire: « C'est vrai! » ou: « Ce n'est pas vrai! »

Or, quand vous prononcez ces mots, savez-vous le travail qui s'accomplit en vous sans que vous vous en rendiez compte?

Est-ce que, quand vous prononcez qu'une chose est vraie, vous agissez en vertu d'une sorte de pouvoir discrétionnaire qui vous donne le droit d'appeler vrai ce qui vous plaît et faux ce qui ne vous va pas? Mais non. Vous savez trop bien que la vérité est au-dessus de vous, qu'une chose est vraie ou ne l'est pas et que vous n'y pouvez rien.

Un jour, la reine Elisabeth d'Angleterre demanda à l'un de ses courtisans: « Quelle heure est-il? » Celui-ci lui répondit: « Il est l'heure qu'il plaira à Votre Majesté. »

Que pensez-vous de cette parole? Sans doute, comme tout le monde, qu'elle est inepte. On peut flatter les rois, et même les reines; mais quand, pour les flatter, on prétend leur sacrifier les droits inviolables de la vérité, on n'aboutit qu'à être ridicule.

Ce n'est donc pas cela que signifie cette parole: « C'est vrai. »

Cela veut-il dire que la chose dont on parle est conforme à notre manière de voir? En d'autres termes, quand nous disons: « C'est vrai! » cela signifie-t-il: « Du moment que ce qu'on me dit est d'accord avec ce que je pense, c'est réel? »

Pas davantage.

Je vous vois souvent, quand l'heure sonne au beffroi de la ville, tirer votre montre pour vérifier si elle marche bien; souvent aussi, je vous vois l'avancer ou la retarder, pour la mettre d'accord avec l'horloge du beffroi. Pour-

quoi cela? Parce que vous avez confié en cette dernière, tandis que votre montre est sujette à caution.

Nous faisons de même quand nous avons à nous prononcer sur l'exactitude d'une chose.

Nous savons très bien que notre jugement n'est pas infaillible, et par conséquent ne saurait être une règle de vérité. A chaque instant, nous tombons dans l'erreur, nous nous surprenons à nous contredire. Nul mortel n'échappe à cette loi de notre nature radicalement imparfaite, et quand le grand Corneille faisait dire à l'un de ses héros :

[sommés,

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous
Ils peuvent se tromper, comme les autres hommes,

il ne faisait qu'affirmer une vérité reconnue de tout le monde.

Que faisons-nous donc quand nous disons ces simples mots : « C'est vrai ! »

Nous faisons, sans nous en douter, comme le marchand qui mesure. Il ne se contente pas d'apprécier d'un coup d'œil la longueur de l'étoffe qu'il va remettre au client ; mais il la compare au mètre qui ne le quitte pas.

De même, nous comparons ce qui nous est dit à une règle qui est en nous, mais qui ne vient pas plus de nous que le mètre ne vient du marchand ; une règle qui ne dépend pas de notre caprice ni de notre opinion, mais qui est immuable ; une règle que nous ne pouvons pas prendre ou laisser de côté à notre guise, mais qui s'impose à nous nécessairement. Or, cette existence en nous d'une règle qui ne vient pas de nous et dont nous ne pouvons pas nous passer, prouve que nous venons et que nous dépendons d'un être dont la vérité est la vie ; plus que cela : de quelqu'un qui est la vérité même, c'est-à-dire de Dieu !

II

De même quand nous disons : « C'est juste ! » Encore une expression qui revient souvent sur nos lèvres. Qu'est-ce qu'elle signifie ?

Veut-elle dire que la chose dont nous parlons est équitable, parce qu'elle nous arrange ? Mais non. Nous nous faisons de la justice une idée plus haute que cela. Ce n'est pas une bonne à tout faire à laquelle nous n'avons qu'à signifier notre volonté, mais une souveraine devant laquelle tout le monde doit s'incliner. « La magistrature, disait d'Aguesseau, rend des arrêts et non pas des services. » Quand la justice s'abaisse jusqu'à se plier aux exigences du bon plaisir, elle n'est plus la justice.

Nous sommes tous des magistrats. Le tribunal où nous siégeons, c'est notre conscience, et pourtant, quand nous prononçons qu'une chose est juste, nous n'entendons pas nous appuyer seulement sur notre opinion, parce que nous savons trop que nous sommes des

juges faillibles. Là encore, nous avons besoin d'un mètre. Là encore, nous réglons notre montre sur l'horloge du beffroi. De même que les magistrats sont tenus, dans leurs arrêts, de viser les articles de la loi et de ne décider que d'après eux, nous sommes obligés de faire appel à une règle supérieure de justice qui est en nous.

Lors donc que nous disons : « Ceci est juste ! Ceci n'est pas juste ! » nous déclarons que la chose qui nous est soumise est conforme ou n'est pas d'accord avec cette règle.

Pretons un exemple.

Il y a quelques années, quand les Chambres françaises décidèrent que l'Eglise serait séparée de l'Etat, beaucoup de procès furent engagés par les héritiers et par les légataires universels de ceux qui, confiants dans la parole de l'Etat, avaient constitué des fondations. On fit alors une loi qui changeait les dispositions ordinaires du Code, loi nouvelle pour dépouiller la plupart de ces héritiers du droit de poursuivre leurs revendications. Les magistrats, obligés de se conformer au texte de cette loi, déboutèrent de leur action judiciaire tous ceux qui n'étaient pas héritiers directs. Vous vous rappelez qu'à ce moment-là il y eut une immense protestation et que, de tous côtés, on s'écria : « Ce n'est pas juste ! »

J'ai pris cet exemple pour vous montrer que, si les lois humaines peuvent changer, la règle de justice qui se trouve en nous leur est supérieure, puisqu'elle est immuable.

Et alors revient le raisonnement que nous faisons tout à l'heure à propos de la vérité ; s'il y a, en nous qui sommes changeants, quelque chose d'immuable et d'éternel, il faut bien que ce quelque chose y ait été mis par quelqu'un qui est immuablement juste et éternellement juste, c'est-à-dire qui est la justice même, c'est-à-dire par Dieu.

III

Appliquons encore cette façon de raisonner à une autre formule que nous prononçons souvent.

Quand nous disons : « C'est bien ! » ou « C'est mal ! » que faisons-nous ?

Voulons-nous dire que ce qui nous plaît, c'est cela qui est bien ? que ce qui nous déplaît, c'est cela qui est mal ? Assurément non, parce que nous savons bien que la qualité morale des choses ne dépend pas de nos caprices.

Mais est-ce parce qu'une action nous semble bonne qu'elle l'est réellement ? Ici encore, nous sommes bien forcés d'avouer que non.

Le comte de Maistre disait : « Je ne sais pas ce que c'est que la conscience d'un scélérat, mais je crois savoir ce que c'est que la conscience d'un honnête homme : c'est la mienne. Eh bien ! il y a des moments où c'est affreux ! »

Messieurs, est-ce que nous ne sommes pas

obligés, tous tant que nous sommes, de souscrire à cette pénible appréciation? Nous sommes d'honnêtes gens, certes; mais est-ce que, par instants, nous n'avons rien à nous reprocher? Est-ce que parfois nous n'avons pas, même quand nous paraissions faire le bien, des motifs que nous rougirions d'avouer, et que nous n'osons pas nous avouer à nous-mêmes? Est-ce que, dans nos meilleures actions, ne se glisse pas, de temps à autre, un sentiment qui diminue singulièrement la valeur morale de ces actions?

Et qu'est-ce que c'est que ces axiomes qui, maintenant, sont plus ou moins érigés en principes, et auxquels, plus ou moins, nous sacrifions tous? « La fin justifie les moyens!... La force prime le droit!... Il ne faut pas être trop honnête!... Les affaires sont les affaires!... » etc., etc.

Et c'est à notre conscience individuelle, si peu sûre d'elle-même, que nous nous rapporterions uniquement et suprêmement du soin de décider de la moralité des choses? Ah non! par exemple.

Grâce à Dieu, quand nous disons qu'une chose est bonne, nous nous référons à une règle qui est au-dessus de nous, et qui s'impose à nous: c'est toujours l'histoire du mètre, c'est toujours l'horloge du beffroi qui corrige notre montre; mais cette règle supérieure du bien ou du mal, à laquelle nous ne pouvons nous soustraire et qui ne change pas, cette règle, d'où vient-elle donc, si ce n'est du seul être qui ne change pas, du seul être qui soit le bien immuable, éternel, infini, c'est-à-dire de DIEU?

Vous le voyez, Messieurs, pour que, dans toutes les manifestations de notre intelligence, de notre volonté et de notre conscience, nous soyons obligés de nous appuyer sur des règles venues de Dieu, il faut bien que nous dépendions de lui et que nous ayons été créés par lui. Il a mis sur nous son empreinte, sa signature. Cela se voit à chaque instant. Nous ne pouvons pas nous y soustraire. Saluons donc en lui notre Maître; mais en même temps soyons fiers d'avoir pour Maître celui qui, étant la Vérité, la Justice et le Bien, n'a pu nous créer que pour la vérité, la justice et le bien. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXIII

4^e Dimanche de Carême

LE DEVOIR PASCAL

Mes frères,

Le beau miracle de la multiplication des pains, dont vous venez d'entendre le récit, est la figure d'un miracle plus admirable encore

qui s'opère chaque jour sur nos autels: celui de la multiplication du corps de Jésus-Christ. Et pourquoi ce miracle quotidien? Parce que Jésus nous aime, parce qu'il veut rester parmi nous, s'unir à nous et nous rendre meilleurs et plus heureux.

D'autre part, l'Eglise nous met sous les yeux cette page de l'Evangile, en ce dimanche qui précède le temps pascal, afin de nous rappeler l'amour de Jésus qui se fait la nourriture de nos âmes dans la Sainte Eucharistie, et l'obligation qu'il y a pour nous de le recevoir.

Je resterai donc dans le sujet proposé à nos méditations par l'Evangile, et je satisferai au désir de l'Eglise, en vous parlant *du devoir pascal* et en vous montrant *la futilité des prétextes* qu'on met en avant pour se dispenser de cette très grave obligation.

I

Vous savez que dans les premiers siècles de l'Eglise les chrétiens communiaient fréquemment, tous les jours, ou du moins toutes les fois qu'ils assistaient au saint sacrifice sans avoir la conscience souillée d'une faute grave. Mais peu à peu la ferveur diminua. Une foi moins ardente, une certaine tiédeur, la négligence en retinrent un bon nombre éloignés de la sainte Table. Tandis que les uns continuaient de participer souvent au sang et au corps de Jésus-Christ, les autres laissaient s'écouler un temps assez long sans s'approcher des sacrements.

L'Eglise crut avec raison qu'il était de son devoir, — expliquant et précisant ainsi l'obligation que Jésus nous a faite de manger sa chair et de boire son sang, — de déterminer le temps qu'on ne saurait dépasser volontairement sans se rendre coupable d'une faute mortelle. Dans sa pitié pour notre faiblesse, elle se montre très large pour le temps, puisqu'elle déclare que celui-là seulement ferait un péché grave qui resterait plus d'une année sans communier. Mais vu l'importance du précepte, elle se montre très sévère pour son exécution. Car le concile de Latran qui porta cette loi déclare que quiconque ne communie pas au moins une fois l'an s'excommunie lui-même, et qu'on doit lui refuser à la mort les honneurs et les prières de l'Eglise.

Et remarquez bien ceci, mes frères: ce n'est pas une communion quelconque, faite pour se débarrasser d'une loi ennuyeuse, ce n'est pas surtout une communion mauvaise que l'Eglise vous demande pour satisfaire au devoir pascal. Mais c'est une bonne communion. Car son intention, comme celle de Jésus-Christ, est que nous allions à la Table sainte pour nourrir nos âmes, pour y puiser la charité, l'amour de Dieu, une plus abondante vie surnaturelle. Or, un sacrilège en cette matière, loin de nous donner la vie, comme le veut le bon Dieu,

serait pour nous un principe de mort et de perdition. Communiez donc, et communiez bien ; recevez Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie avec une conscience pure et la sincère volonté d'être désormais fidèles à Dieu.

De plus, relativement à cette communion annuelle, l'Eglise a précisé deux points de discipline.

1^o Elle veut que cette communion se fasse, — à moins d'empêchement sérieux ou d'autorisation de nos supérieurs spirituels, — *dans un temps marqué* : c'est ce que nous appelons le temps de la communion pascale. Cette période, dans notre diocèse, commence dimanche prochain. Elle comprend quatre semaines, quinze jours avant Pâques et quinze jours après ; elle s'étend du dimanche de la Passion au dimanche du Bon Pasteur. Toute personne, tout enfant même, capable de communier, doit, à Pâques, recevoir son Créateur dans l'Eucharistie. Communieriez-vous même souvent dans d'autres moments de l'année, si sans raison légitime vous ne vous approchiez pas de la Table sainte dans le temps fixé par l'Eglise, vous ne rempliriez pas le précepte du devoir pascal.

Il est indispensable aussi que vous sachiez que tout chrétien qui n'a pas communie au temps de Pâques reste tenu de le faire le plus tôt possible. On est obligé de communier à Pâques, mais on est obligé aussi de communier une fois par an au moins. Si donc, volontairement ou involontairement, il vous est arrivé de laisser passer le temps pascal sans vous approcher de la Table sainte, l'obligation grave de recevoir Notre-Seigneur continue à peser sur vous, et vous devez faire la sainte communion dans le courant de l'année, sous peine de péché mortel.

2^o L'Eglise veut que le devoir pascal soit rempli *dans sa propre paroisse*. On ne saurait donc aller communier ailleurs sans autorisation. On peut, il est vrai, obtenir facilement dispense de cette obligation, à condition toutefois de la demander à son pasteur ou à son évêque, et de se soumettre à leur décision et à leur jugement. Le concile de Latran est formel sur tous ces points : « Tous les fidèles, de l'un et de l'autre sexe, qui sont en âge de pouvoir communier, *doivent* se confesser et communier *dans leur paroisse*, au *temps de Pâques*. S'ils osent y manquer, qu'ils soient excommuniés pendant leur vie, et, après la mort, qu'ils soient privés de la sépulture chrétienne. »

Telles sont, mes frères, les obligations que renferme le devoir pascal.

La communion à laquelle je vous convie avec tant d'instances chaque année à cette époque, n'est donc pas seulement une œuvre de piété. « Elle est en outre et surtout une sorte de protestation publique de foi catholique et de re-

ligion. L'Eglise donne rendez-vous à tous ses enfants au pied des autels, à la Table sainte ; elle les convie au divin banquet de l'Eucharistie, et fixe les fêtes de Pâques pour cette grande réunion de famille ; quiconque manque *par sa faute* au rendez-vous, s'exclut de la famille et s'excommunie. Il ne participe plus aux bénédictions et aux biens spirituels de l'Eglise... Ne pas faire ses Pâques est un péché des plus graves, c'est une rupture publique avec l'Eglise de Dieu¹. » Et j'ajoute que celui qui persévère dans cet état de mort spirituelle, court grand risque de perdre la foi, de tomber dans l'endurcissement, dans l'impénitence finale, et ainsi de devenir la proie des flammes de l'enfer pour l'éternité.

II

Pourrait-il en être autrement ? Ont-ils des raisons sérieuses, tous ceux qui ne remplissent pas leur devoir pascal, à présenter au Souverain Juge ? Que répondront ces malheureux à Jésus qui leur reprochera de l'avoir renié ?

1. Que vaut cette excuse que nous entendons quelquefois ? « Je n'ai pas le temps de m'occuper de cela. » — Eh quoi ! mon ami, le temps ! mais qui donc en est le propriétaire ! Est-ce à vous qu'il appartient ? Oui, autant que le bon Dieu veut bien vous le donner ; car c'est lui qui en est l'Auteur et le Maître et qui le dispense à son gré. C'est lui qui vous le laisse, non pas pour en mésuser, mais afin que vous en usiez premièrement pour le servir et pour sauver votre âme. — Vous n'avez pas le temps ? Et que faites-vous donc tous les jours ? Vous travaillez pour votre corps, pour vos intérêts matériels, pour acquérir des terres, de l'argent : et vous laissez de côté votre âme ? Vous consacrez tous les instants de votre vie à soigner ce corps qui mourra et tombera en pourriture, à vous procurer des plaisirs, des satisfactions qui passent, et à grossir une fortune que vous laisserez, bientôt peut-être ; et vous ne vous souciez point de l'âme immortelle qui est en vous et ne meurt jamais, ni de cet avenir qui vous attend dans l'autre monde, ni du bonheur parfait et éternel que le bon Dieu nous prépare, ni, enfin, de cet enfer avec ses terribles supplices qu'il faut à tout prix éviter ? — Vous n'avez pas le temps ? Cher frère, mon ami, aurez-vous le temps de mourir ? Il le faudra bien. Avez-vous le temps de vous reposer, de manger, de causer ? Il le faut bien. Et si une longue maladie vous clouait sur votre lit, auriez-vous le temps de la supporter ? Il le faudrait bien. Or il est une chose qu'il *faut* aussi et davantage : c'est faire son salut. — Vous n'avez pas le temps ? Et si un trésor ou un remède qui empêche

¹ Mgr de Ségur, *Instructions familières*, t. II, p. 7.

d'être malade et de mourir vous était offert à l'autre extrémité de la France, à la condition que vous vous dérangiez pour l'aller chercher, en auriez-vous le temps? Or vous prétendez n'avoir pas le temps de faire ce qu'il faut pour recueillir un trésor infini? ni de prendre le moyen d'acquérir une vie heureuse pour l'éternité?

Quelle peu raisonnable excuse! N'eussiez-vous qu'une minute à vivre, elle devrait être consacrée à sauver votre âme. Ah! si les damnés avaient vos instants!

2. « Tout cela est bien vrai, disent quelques-uns; aussi nous avons bien l'intention de faire notre devoir; mais *plus tard*, une autre année. »

Il faut ne point réfléchir pour tenir ce langage. Que signifie cette expression « plus tard? » Est-ce l'année prochaine? dans deux ans? dans dix ans et plus? Mais l'année prochaine, où serons-nous? Qui donc vous a promis un an, deux ans, dix ans? Est-ce vous qui décidez le jour, l'instant, où vous quitterez ce monde et serez jugés sur votre vie? Non, n'est-ce pas? Vous êtes peut-être à la veille de ce redoutable moment. Vous ne pouvez pas disposer d'un seul jour, d'une seule heure, d'une seule minute de l'avenir; et ce « plus tard » sur lequel vous comptez, dont vous parlez à votre aise, ne vous appartient pas. — Et puis, savez-vous quel genre de mort vous est réservé? Les morts subites sont-elles si rares? Aurez-vous le temps de vous repentir? En eussiez-vous même le temps, en aurez-vous la grâce, vous qui avez méprisé la grâce du bon Dieu pendant des années, peut-être toute votre vie? Car il faut la grâce de Dieu pour se convertir.

3. Vous entendez dire aussi quelquefois : « A quoi bon communier? *Ceux qui font leurs Pâques ne valent pas mieux que les autres.* »

Cela est absolument faux. Ils ont peut-être autant et plus de défauts naturels que certains autres; car la grâce ne détruit pas la nature. Mais d'abord ils travaillent à s'en corriger. Puis vous avouerez bien qu'en général ce ne sont pas de grands criminels. Ils ne forment pas la clientèle habituelle des maisons de détention, des prisons, des bagnes. Enfin, eussent-ils autant de défauts que ceux qui ne communient pas, qu'ils me paraissent avoir cependant un grand avantage : ils obéissent à l'ordre de Dieu, au commandement de notre sainte mère l'Eglise, ils font leur devoir.

4. Plusieurs iraient peut-être communier à Pâques *si ce n'était la confession* qui doit précéder.

A ceux-là je dirai : Ignorez-vous donc que le sacrement de pénitence est un effet de l'immense, de l'infinie miséricorde de Dieu envers nous? Au saint tribunal, c'est le pardon, l'amitié de Dieu que vous allez chercher.

Vous y trouvez le soulagement de votre cœur, la paix de votre âme, l'affection d'un ami. Car le prêtre qui entend votre confession est votre meilleur ami; il est pour vous le représentant de la bonté de Dieu, l'instrument de la grâce. Vous n'avez rien à craindre de son côté. Le prêtre vous accueillera toujours bien, et le secret le plus absolu ferme ses lèvres sur tout ce qui se dit et se passe en confession. Donc, tout dans le sacrement de pénitence doit vous inspirer confiance et vous procurer le bonheur le plus pur et la joie intérieure la plus douce.

5. On trouve une infinité d'autres excuses pour ne point faire ses Pâques. Elles sont toutes aussi peu sérieuses que celles dont je viens de vous parler. Je ne m'y arrêterai donc pas. Mais je terminerai en vous signalant une des grandes causes, après le manque de foi, qui retient beaucoup d'hommes surtout éloignés de la Table sainte au temps de Pâques. C'est le *respect humain*. « Que dira-t-on de moi? On se moquera de moi. » Voilà une principale raison qu'on n'ose pas toujours avouer.

D'abord, laissez-moi vous dire que cette parole est indigne d'un être libre et raisonnable, d'un homme et surtout d'un chrétien. Ce qu'on dira de vous? Les honnêtes gens, réfléchis, sensés, estimables, diront que vous faites votre devoir. Quelques drôles riront de vous? Dans ce cas ce sont des gens mal élevés et malhonnêtes. Tenez-vous tant que cela à l'estime de gens malhonnêtes? Qu'importe à un homme sensé le jugement d'un méchant et d'un fou? Répondant gentiment à cette objection, Mgr de Ségur disait dans son langage familier : « Voyez-vous, mon ami, quoi qu'on fasse, on ne peut pas plaire à tout le monde. Il faut en prendre son parti. Si vous êtes bon, vous déplairez aux mauvais; si vous êtes mauvais, vous déplairez aux bons. Croyez-vous qu'il vaille mieux plaire aux mauvais qu'aux bons? aux impies qu'aux chrétiens? aux fous qu'aux sages? au démon qu'au bon Dieu? — On se moquerait de vous? Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait? Si on se moquait de vous parce que vous êtes propre et bien tenu, parce que vous êtes frais et bien portant, parce que vous faites bien vos affaires, croiriez-vous pour cela devoir changer de manière? Ce que vous faites pour votre corps, faites-le pour votre âme; marchez droit votre chemin, faites votre devoir, soyez chrétien et servez Dieu, sauvez votre âme et laissez rire les imbéciles. Rira bien qui rira le dernier! — On se moquera de vous? Pas autant que vous le croyez. Au fond les gens du monde estiment le bien, le vrai bien. Si vous avez une vraie et solide religion, si vous êtes chrétien le front levé, à la face du soleil, hautement et fortement, si vous êtes bon pour tous, indulgent, aimable, plein de cordialité, soyez assuré qu'on ne se

moquera pas de vous, mais que bien au contraire vous serez respecté, estimé, aimé de presque tout le monde. J'ai connu un jeune militaire, musicien au 25^e de ligne, qui communiait trois fois par semaine et menait au su et vu de tous ses camarades la vie la plus chrétienne. Au commencement on avait essayé de le gouailler ; il avait tenu bon gaiement et ferme ; bientôt on l'avait laissé tranquille, et tout le régiment, depuis le colonel jusqu'au dernier des troupiers, avait fini par le vénérer. Pas de respect humain, je vous prie ; pas de lâcheté ! Le bon Dieu ne veut pas de lâches à son service¹. »

Vous comprenez maintenant, mes bien chers frères, combien sont insignifiantes et dénuées de toute valeur les raisons, souvent fausses, que l'on met en avant pour se dispenser du devoir pascal. Sachez bien que devant Dieu, au jugement, ces excuses ne seront point admises. « Vous avez rougi de moi devant les hommes, dira Jésus à ces insensés ; vous m'avez dédaigné, vous avez méprisé mon amour et mes largesses, vous avez été ingrats, mal-honnêtes même, à mon égard ; vous avez désobéi à mon ordre, aux ordres de mon Eglise, à la voix de mon ministre et à la voix de votre conscience. Je vous renie aussi devant mon Père. Retirez-vous de moi, maudits ! allez au feu éternel. » (Matt., x, 33 ; xxv, 41). Hélas ! mes frères, quel malheur ! quel malheur ! C'est l'enfer... pour l'éternité.

Il n'en sera point ainsi pour vous, mes bien chers frères. Mais répondant à l'appel et à l'ordre de Dieu et de l'Eglise, vous viendrez avec foi et piété à la Table sainte. Vous viendrez prendre part à ce repas divin. Et Jésus-Christ vous rassasiera comme il a rassasié autrefois les braves gens qui l'avaient suivi dans le désert. Mais la nourriture qu'il vous donnera ne sera plus une nourriture commune et ordinaire : il vous donnera sa chair sacrée et son sang adorable ; il se donnera lui-même tout entier à vous dans un embrassement mystérieux pour satisfaire tous les besoins de votre âme et contenter tous les désirs de votre cœur. Quand vous quitterez la sainte Table après avoir rempli votre devoir de chrétien, — vous surtout qui ne l'avez pas fait peut-être depuis bien longtemps, — vous verrez comme vous serez content, comme votre âme sera paisible ! « Oh si j'avais su plus tôt combien c'est facile et combien ça fait de bien, disait une fois un pauvre ouvrier resté vingt-neuf ans sans communier, je n'aurais pas attendu si tard ! » Je demande à Dieu que tous mes chers paroissiens qui en ont besoin en fassent l'expérience. Ainsi soit-il.

DEUX CHEMINS DE CROIX

I

POUR L'ÉGLISE

Avis préparatoire. — Dieu n'aime rien tant au monde que la liberté de son Eglise, dit S. Anselme. C'est qu'elle a besoin de la liberté pour sauver les âmes, et elle n'en use que pour faire le bien. Cette liberté, les passions humaines et les lois la lui ont toujours restreinte. Dans son histoire on rencontre surtout des attentats contre cette précieuse prérogative, et de nos jours ces attentats sont constants. Ne nous en scandalisons point, car l'Eglise ne fait que continuer ici-bas la vie de Jésus-Christ dont elle est le corps mystique et le prolongement. Or Jésus a été persécuté, condamné et mis à mort, l'Eglise doit lui ressembler et souffrir comme lui.

Nous ne serons donc pas surpris, ô mon Dieu, des persécutions de votre Eglise. Elles confirment au contraire nos convictions et fortifient notre foi. Nous souffrons avec elle, mais nous espérons avec elle. Nous savons que si, comme son divin Fondateur, elle est condamnée à mort, elle n'en a pas moins les promesses de vie, et que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

1^{re} Station. — JÉSUS EST CONDAMNÉ A MORT. — Abandonné de tous, renié, même par le chef des apôtres, Jésus comparait devant le Sanhédrin qui le condamne à mort. Et pourquoi ? Parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu. Alors tous s'écrient : « Il mérite la mort ! *Reus est mortis.* » Il n'y a qu'une grande question qui se pose ici-bas, c'est celle de la divinité de Jésus-Christ. Et c'est parce que l'Eglise enseigne et croit que Jésus est le Fils de Dieu, qu'elle est tant persécutée. Ses ennemis exercent une pression sur les gouvernements, comme le Sanhédrin sur Pilate, afin qu'on prononce son arrêt de mort. Et cependant quels sont donc ses crimes ? Les Pilates modernes les cherchent sans les trouver et ils disent aussi : « Quel mal a-t-elle donc fait ? Nous ne trouvons aucune raison de la condamner. *Nullam invenio causam.* » En effet, comme son divin Maître elle enseigne le bien, elle instruit, elle console, elle fortifie les faibles, elle nourrit les pauvres, elle soigne les malades, et tout cela elle le fait au nom de Jésus-Christ. Voilà ses crimes.

Mais elle a pour mission de continuer la vie et les œuvres du Sauveur, c'est pourquoi elle poursuit à travers les nations son glorieux chemin qu'elle sème de bienfaits. Et nous, ses enfants, nous nous attacherons à elle de plus en plus, parce qu'elle est notre guide et notre mère. Aussi chaque jour nous aimons

¹ Mgr de Ségur, *La Confession*, p. 40.

à redire : « Seigneur Jésus ! je crois que vous êtes le Fils de Dieu, je crois que votre Eglise est divine ! »

2^e Station. — JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX. — Sa croix, Jésus d'abord la considère avec amour. Elle est chargée des péchés du genre humain, et elle va les détruire en même temps qu'elle ouvrira le ciel à toutes les âmes de bonne volonté. Et quand il l'a regardée sans frémir, toute douloureuse qu'elle est, il la reçoit sur ses épaules, Hésiterons-nous donc désormais devant l'épreuve, devant les croix de chaque jour, alors que nous voyons notre Chef marcher devant nous, souffrir pour les coupables, lui qui est saint, expier pour nous, lui qui n'a rien à expier pour lui, et s'avancer vaillamment, malgré le sang qu'il a déjà répandu au prétoire, à travers les rues de Jérusalem ?

L'Eglise est là pour nous rappeler la forte parole du Maître : « Celui qui veut venir après moi doit porter sa croix tous les jours et me suivre. » Rien de grand, de durable, d'efficace ne se fait que par le sacrifice et par la croix. La mère souffre pour mettre ses enfants au monde : l'Eglise, qui est une mère, la plus tendre et la plus courageuse des mères, souffre pour faire de nous des enfants de Dieu, pour nous enseigner la vérité, la justice et la charité. Oh ! désormais nous l'aimerons davantage parce que nous la connaissons mieux, et nous embrasserons avec une foi plus énergique la croix du sacrifice, le devoir de tous les jours.

3^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS. — Le premier élan du Sauveur fut divinement généreux. Avec quel amour et quel courage il marche vers le Calvaire ! Mais ses forces trahissent sa volonté humaine, et il tombe durement sous sa croix. Ses plaies s'ouvrent, ses membres saignent par toutes leurs blessures, et son front heurte brutalement les pierres aiguës du chemin.

Pourquoi cette chute, sinon pour la consolation des pécheurs qui tombent et de l'Eglise qui a subi aussi des défaillances ?

La grande douleur de l'Eglise, c'est de voir Jésus méconnu et outragé sur la terre. Sa première forte défaillance fut à l'époque où, suivant le mot de S. Jérôme, « l'univers soudain se réveilla arien. » Que disaient donc les Ariens ? Ils prétendaient que Jésus-Christ était bien la plus magnifique et la plus honorée des créatures, mais qu'il n'était pas le Fils de Dieu ! L'erreur découronnait ainsi le Sauveur de sa divinité ! Mais l'Eglise rétablit aussitôt la vérité, elle prie, elle parle, elle agit, elle fait appel à ses docteurs, elle réunit ses conciles et le monde chrétien, surpris d'abord, se relève aussitôt et affirme sa foi.

Sachons nous relever avec la même force et la même foi de nos erreurs, de nos péchés,

de toutes nos faiblesses qui contristent la sainte Eglise de Dieu.

4^e Station. — JÉSUS RENCONTRE SA SAINTE MÈRE. — A peine Jésus est-il relevé qu'à quelques pas de là il aperçoit sa sainte Mère accompagnée de Jean et des saintes femmes. Ah ! ce qui nous fait le plus souffrir, ce n'est pas la douleur présente qui nous accable, c'est la pensée que ceux que nous aimons le plus souffrent à cause de nous. Nous voudrions souffrir davantage et qu'ils n'en sachent rien. Qu'elle fut terrible cette épreuve pour tous les deux ! Ils se regardent ; la mère voit son Fils dans un tel état qu'il n'a plus la forme humaine, lui le plus beau des enfants des hommes, *non est ei species* ; et le Fils, après avoir échangé avec elle ce regard où ils ont mis tout leur amour, tout leur dévouement mutuel, toute leur compassion, la voit s'évanouir entre les bras des saintes femmes !

L'Eglise compare l'affliction de Marie à l'immensité de la mer. C'est qu'elle connaît aussi les épreuves terribles, les persécutions, les délaissements. Elle entend le concert des blasphèmes qui montent vers le divin crucifié. Elle le regarde aussi, elle lui dit : « Que ferai-je, Seigneur ? Car ce sont mes enfants qui vous outragent. Oh ! combien grande est ma douleur ! »

Mais Jésus lui sourit et la reconforte. Oh ! le regard du Maître sur son Eglise ! Comme il la ranime et lui rend l'espérance ! Elle se remet à la prière, à l'action, au saint labeur, avec confiance : elle est sûre qu'il la bénit et qu'il lui multipliera les grâces.

5^e Station. — SIMON LE CYRÉNÉEN AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX. — Comme Jésus s'est remis en marche, chancelant sous sa croix trop lourde, outragé et maltraité par la foule, un homme passe, *prætereuntem*. Il revient de sa villa et demeure surpris de cet immense attroupement qui l'empêche de gagner sa demeure. Il ne connaît aucunement Jésus-Christ et son premier mouvement c'est de « passer outre. » Peut-être est-il ensuite touché de tant de douleur d'une part et de tant de cruauté de l'autre, et exprime-t-il d'un geste son indignation en face d'une pareille barbarie. Pour le punir de sa compassion muette, on le charge de la croix de Jésus. Il la prend par contrainte ; mais bientôt il goûte la douceur de la bonne action qu'il vient d'accomplir d'abord malgré lui, ensuite d'un libre et joyeux consentement ; son âme est éclairée par les lumières de son cœur, il deviendra l'un des plus fervents parmi la primitive famille chrétienne.

Vous qui passez, comme le Cyrénéen, ne voyez-vous pas que l'Eglise fléchit sous le faix de sa croix, qu'elle est injuriée et frappée par une multitude qui la hait et qui crie contre elle sans la connaître ! Arrêtez-vous,

laissez parler votre foi et votre bon cœur, aidez l'Eglise à porter son fardeau, à marcher, à faire le bien. Aidez-la de vos paroles, de vos sympathies, de votre bourse, et vous verrez bientôt quel bonheur on trouve à servir l'Eglise, à essuyer ses larmes, à se montrer ses enfants dévoués et à porter sa croix à la suite de Jésus, *crucem portare post Jesum*. (Luc, xxi, 26).

6^e Station. — SAINTE VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS. — Délivré pour un instant de sa croix, Jésus marche d'un pas tremblant, comme un vieillard, les épaules courbées, le visage couvert de poussière, des crachats des Juifs insulteurs et du sang qui se fige. C'est ainsi que l'a vu le prophète Isaïe et qu'il l'a dépeint; et parmi les Pharisiens qui connaissent si bien l'Ecriture, aucun ne songe qu'ils réalisent en ce moment la terrible prophétie. Aucune âme ne s'émeut, aucun esprit ne voit.

Je me trompe : il y a là un cœur de femme qui est en proie à la plus vive émotion et qui veut témoigner hautement son amour à Celui que tout le monde injurie. C'est Véronique. Elle a vu ce beau front déshonoré par mille coups, elle s'avance hardiment à travers les soldats et les scribes, elle essuie avec tendresse les traits du Sauveur, parmi les menaces et les imprécations qui l'accueillent.

Soyons non seulement des Cyrénéens, mais des Véroniques. L'un finit par se laisser entraîner, l'autre marche d'elle-même avec générosité, sans peur et sans reproche, sans souci des huées ou des moqueries. L'Eglise a besoin de ces dévouements héroïques et éclatants qui la réconfortent. Elle sent alors qu'elle n'est pas seule, abandonnée, qu'elle a des enfants qui l'aiment, qui sont animés de son esprit, qui la soutiennent, qui partagent ses angoisses et qui sont prêts à mourir pour la défendre.

Alors, comme le Sauveur, elle continue avec plus de courage sa marche à travers le monde, son chemin vers le Calvaire.

7^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA DEUXIÈME FOIS. — L'Eglise en effet s'avance toujours vers le Calvaire, comme Jésus. De même que lui, elle a subi encore une autre défaillance dans son histoire, parce que son Chef, son fondateur est méprisé, nié et outragé par ceux mêmes qui ont été le plus près de son cœur et qu'il avait choisis pour glorifier son nom.

Ce qu'on peut appeler la seconde chute de l'Eglise, c'est l'époque où le protestantisme s'est dressé contre elle, blasphémant Jésus-Christ et son vicaire, parce que le Pape maintient la discipline, les mœurs et garde dans les âmes la foi avec l'espérance. Les uns disent en effet : « La foi sauve seule, sans les œuvres. » Et suivant cette triste doctrine, ils se précipitent dans tous les excès de conduite. Les autres disent avec Calvin : « Les hommes sont prédestinés les uns à la vie, les autres à la mort

éternelle. Vous aurez beau pratiquer la vertu : si Dieu a décrété que vous mourrez dans le péché, vous serez irrévocablement damnés. » Et ils précipitent les âmes dans le désespoir. Tous enfin nient le plus doux des sacrements, la Sainte Eucharistie, afin de priver les âmes du pain de vie et de les faire mourir de faim.

Et des nations entières se sont séparées de l'Eglise, et des millions d'âmes abandonnées à leurs passions, à l'impiété, ont été perdues parce qu'elles n'ont pas voulu connaître la vérité. Oh ! prions avec toute notre foi pour que ces nations égarées reviennent à l'Eglise, à la vérité, à la joie et qu'elles se remettent sur le chemin du ciel.

8^e Station. — JÉSUS RENCONTRE LES FILLES DE JÉRUSALEM. — « Beaucoup de femmes suivaient Jésus en pleurant et en se lamentant. Et Jésus se tournant vers elles leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants. »

C'étaient des âmes tendres et sincères, cependant. Pourquoi le Sauveur leur parle-t-il un langage aussi sévère ? C'est qu'elles n'avaient pas imité sainte Véronique, elles s'étaient contentées de pleurer au lieu d'agir et de s'affirmer.

A combien de femmes chrétiennes l'Eglise peut aussi adresser aujourd'hui ces paroles : « Ne pleurez pas sur moi ! » L'Eglise en effet accomplit sa mission, elle souffre, elle est entravée, persécutée, opprimée, mais elle fait son œuvre d'autant plus glorieusement que par ses douleurs et ses épreuves elle ressemble davantage au Sauveur. Ne pleurez donc pas sur elle, « mais sur vous, » qui manquez de foi, qui avez peur, qui n'agissez pas suivant vos convictions, qui n'osez pas vous déclarer dévouées en tout à l'Eglise. Votre salut est en danger, et surtout le salut de vos enfants, parce que vous n'avez pas compris, que vous ne leur avez pas assez dit que leur âme c'est tout, et que les faveurs du monde ce n'est rien ; qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire en ce monde : garder sa foi pour mieux garder ses mœurs et pour faire son salut. O mon Dieu ! donnez-nous la pleine intelligence de ces paroles divines : « A quoi sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme ? »

9^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS. — Les défaillances du Sauveur lui viennent sans doute de l'affaiblissement de ses forces physiques, mais plutôt encore de ses peines intimes, de ses souffrances morales. Il voit devant lui les siècles comme une immense page où il lit toutes les douleurs de l'Eglise, où il regarde avec tristesse tous les peuples d'âmes qui s'éloignent d'elle. Combien pourtant il les a aimés !

Il voit en particulier notre époque contemporaine où l'Eglise semble subir sa troisième chute. Les impies la rejettent, ils chassent

Jésus-Christ de la société, ils excluent des lois l'Evangile et l'idée chrétienne, ils défendent à Dieu de pénétrer dans l'âme des enfants, et au lieu de prières ceux-ci entendent des blasphèmes ou des négations.

Du moins, parmi les enfants de l'Eglise tous lui sont-ils fidèles? Hélas! un grand nombre agissent envers elle avec une sorte de défiance: il semble qu'ils craignent qu'elle ne soit pas suffisamment éclairée, qu'elle ne les induise en erreur, n'exige de leur foi de trop grands sacrifices, qu'elle ne soit pas assez de son temps et qu'elle n'ait pas l'intelligence de ses besoins, de ses progrès. Comme si elle n'avait pas reçu grâce et autorité pour conduire et préserver les âmes!

O sainte Eglise de Jésus-Christ! Nous savons que vous êtes, comme votre divin fondateur, la voie, la vérité et la vie. Nous le croyons, nous avons foi dans vos destinées immortelles, et nous sommes convaincus que vous êtes infaillible, que ce que vous nous demandez c'est le juste, le droit, ce qui nous détourne du mal et nous engage dans le bien. Nous suivrons donc en toute simplicité vos enseignements, vos conseils, assurés que nous serons dans le bon chemin, que vous possédez toute la vérité comme toute l'autorité, et que la plus grande grâce en ce monde c'est de s'inspirer toujours de l'esprit de l'Eglise.

10^e Station. — JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS. — Jésus est arrivé au sommet du Calvaire; et sa croix, déposée sur le sol, l'attend. L'heure est terrible, mais c'est pour cette heure-là qu'il est venu. Il offre sa vie en sacrifice au Père et il accepte de bon cœur toutes les humiliations. L'une des plus pénibles c'est l'arrachement de ses vêtements. Ce n'est pas seulement la souffrance de la chair dont les blessures saignent, c'est la honte de se voir ainsi exposé à la multitude, c'est le renoncement aussi à cette robe sans couture qui est l'œuvre de sa Mère.

En Jésus dépouillé de ses vêtements je vois l'Eglise privée de tous les honneurs, de toutes les richesses, de toutes les ressources. Elle était puissante parce que les siècles à l'envi lui avaient prodigué leurs biens, qui n'étaient que la juste reconnaissance pour ses bienfaits. Tout cela lui a été ravi, elle est pauvre, livrée au dénuement et au mépris.

Je me trompe. Oui, ses ennemis espéraient qu'elle sombrerait dans la pauvreté et le mépris, que les peuples la regarderaient avec dédain comme une puissance tombée qui va disparaître à jamais. Ils sont maintenant désabusés. Les bourreaux ont enlevé à Jésus-Christ sa robe brillante, mais ils ne lui ont pas enlevé sa divinité qui va attirer tout à elle. L'Eglise de même est privée de ses ornements extérieurs, mais elle a gardé le respect de tous, avec ce je ne sais quoi d'achevé que donne

le malheur. On s'incline devant elle, on proclame son désintéressement et sa grandeur, elle demeure la puissance la plus honorée dans l'univers.

11^e Station. — JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX. — « Ils le crucifièrent là, *ibi crucifixerunt eum.* » Jésus présente ses mains, puis ses pieds. Les bourreaux y enfoncent les clous, l'Agneau de Dieu ne peut retenir une plainte, et pendant ce temps, en bas, les scribes et les Pharisiens répondent à sa plainte par des cris de joie. C'est l'enfer qui exulte, car l'homme a beau être cruel, la souffrance le touche toujours. Mais Marie est là. Elle pleure silencieusement, elle prie, elle encourage son Fils, et peut-être Dieu permet-il que leurs yeux se rencontrent et se parlent.

O souffrances indicibles et inexplicables pour le monde, mais non pour nous qui savons bien que Jésus souffre et meurt ainsi parce qu'il est le Fils de Dieu, qu'il nous aime en Dieu et qu'il fait toutes choses en Dieu, c'est-à-dire d'une manière infiniment parfaite! L'Eglise ne cesse de les méditer, afin d'aimer davantage son adorable Maître. Toutes les âmes saintes se sont arrêtées ici pour prier, pour méditer, pour remercier le Sauveur qui les a aimées jusqu'à la fin, jusqu'à mourir pour elles. O Jésus! comme vous avez souffert, mais comme vous avez été aimé!

Or, quelle est donc la preuve de l'amour, sinon l'action faite par amour! C'est pourquoi, ô Jésus! nous endurerons pour vous nos peines, nos contradictions, nos privations, les calomnies qui nous poursuivent. Ce sont des piqûres d'épingle comparées aux coups de marteau qui vous ont brisé les membres. Et dans votre bonté vous nous accorderez la joie promise à ceux qui souffrent à cause de vous.

12^e Station. — JÉSUS MEURT SUR LA CROIX. — « Quand je serai élevé de terre, a dit le Sauveur, j'attirerai tout à moi. » Le voilà élevé de terre sur sa croix. Les premières âmes qui viennent c'est sa sainte Mère avec S. Jean, sainte Madeleine, les saintes femmes. Elles se rapprochent de lui pendant que les ténèbres de la nuit tombent. Celles-là lui appartenaient d'ailleurs, mais les autres accourent, Joseph d'Arimathie et Nicodème, puis tous les Juifs sincères, tous les Gentils qui cherchent la vérité, toutes les nations, tous les siècles de l'avenir. Il en est sans doute qui se font plus rebelles; Jésus veut aussi qu'elles viennent à lui et il les appelle: « J'ai soif! » s'écrie-t-il, soif des âmes. « Il y avait là un vase rempli de vinaigre. » Ceux qui entendirent sa plainte ne comprirent pas, ils lui offrirent du vinaigre et il l'accepta.

Cette soif des âmes il l'a transmise à l'Eglise qui ne cesse de les attirer par sa parole, ses bienfaits, ses sacrements. Mais un grand nombre demeurent rebelles et elle continue à les

appeler. Que de fois on répond à ses sollicitations en lui présentant aussi du vinaigre ! Mais elle se souvient du bon Maître, elle accepte dans l'espoir que sa bonté, sa douceur, ses souffrances et ses crucifiements attendriront ces malheureux pour qui elle adresse aussi à Dieu cette prière de Jésus expirant : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » Elle n'a que des paroles de vérité et de pardon sur les lèvres, c'est pourquoi ils sont inexcusables — s'ils savent !

13^e Station. — JÉSUS EST REMIS A SA MÈRE. — Elle était debout, notre sainte Mère, au pied de la croix, *stabat*, vaillante, résignée et douloureuse. Elle a entendu tous les soupirs, tous les gémissements, toutes les paroles de son Fils, qui, avant de la quitter, l'a investie du titre de mère de tous les hommes. Elle a compati à ses souffrances. Sa bouche ne parlait pas, ne trouvait pas d'expression à tant de douleurs, mais leurs cœurs se parlaient.

Or voici que le cœur de Jésus a cessé de battre, le Sauveur a rendu l'esprit en poussant un grand cri, sa tête inclinée témoigne que la vie s'est retirée. Il est trois heures du soir, Pilate permet qu'on dispose du corps du divin crucifié, et comme le temps presse, Joseph d'Arimathie et Nicodème le détachent aussitôt avec respect de la croix ; Marie le reçoit mort, inanimé, sanglant, dans ses bras maternels. O Mère de douleurs ! *Mater dolorosa*, son sacrifice est achevé et cette pensée vous rend un peu de courage, mais le vôtre continue. Comme vous êtes généreuse, et quelles leçons, quels reproches pour nous dans votre admirable attitude !

L'Eglise a recueilli ces leçons et ces reproches pour les adresser à ses enfants qui sont les vôtres. Elle vous aime et vous fait aimer. Elle garde le corps de son divin Maître pour l'adorer sans cesse, pour le déposer sur les lèvres des fidèles comme la suprême nourriture et la suprême force ! Aussi Jésus, Marie, la sainte Eglise, voilà nos trois amours. Nous les rencontrons tous trois sur le Calvaire, c'est pourquoi nous nous plaçons à y méditer, à y demeurer.

14^e Station. — JÉSUS EST MIS DANS LE TOMBEAU. — La Passion de Jésus est le symbole de la Passion de l'Eglise. Le disciple n'est pas au-dessus du Maître et le disciple est parfait quand il suit les enseignements et les exemples du Maître. En méditant sur les douleurs du Sauveur, nous avons médité sur les douleurs de son Eglise dont nous avons vu les angoisses, les défaillances à travers les siècles.

Ses ennemis sont acharnés à sa perte, aussi acharnés que l'étaient sur Jésus les Pharisiens et tout le Sanhédrin. Ils prédisent sa mort et déjà ils ont prononcé sa condamnation. Ils la flagellent, la couronnent d'épines et la couvrent de calomnies. Ils professent pour elle

une haine qui ne s'expliquerait pas si l'on ne savait que cette haine est soufflée par l'enfer ; car il n'y a que le mal qui puisse ainsi haïr le bien.

Elle a gravi son Calvaire, elle est clouée à sa croix. Demain on la mettra dans son tombeau d'où elle ne sortira plus. On ne parlera plus d'elle enfin ! Elle est pauvre, maltraitée, opprimée, elle a comparu devant les tribunaux humains, qui lui ont signifié sa sentence de mort. « Qu'elle se sauve maintenant, et nous croirons en elle ! »

Mais regardez ! Elle continue à parler aux âmes, elle les convertit, elle se les attache. Elle multiplie ses œuvres, elle traverse le monde qui la dit morte, en répandant partout des œuvres de vie. La morte est ressuscitée. La parole divine s'accomplit toujours : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ! »

II

POUR LA FRANCE

Avis préparatoire. — Il est un peuple à qui Dieu a multiplié les faveurs. Il lui a donné une âme généreuse, enthousiaste, passionnée pour la vérité, pour toutes les grandes causes. Peuple apôtre, il a travaillé plus que tout autre à répandre l'Evangile et la civilisation dans le monde, ses missionnaires sont partout. Peuple chevalier, il a fait les Croisades et il a continué pendant des siècles à combattre pour la Croix. Ce peuple c'est la France, le peuple du Christ, le peuple aussi de Marie qui l'a réjoui de ses nombreuses apparitions, à Paris en 1830, à la Salette, à Lourdes, à Pontmain.

Or, de ce peuple privilégié et si bien doué on veut faire un peuple sans foi, perverti à l'intérieur, et au dehors missionnaire du mal. Nous allons prier pendant ce Chemin de la Croix pour qu'il ne s'écarte point de ses hautes destinées, pour qu'il y revienne s'il s'en est éloigné, pour qu'il se sanctifie, garde sa foi, épure ses mœurs et reste le peuple de la croix et du Sacré-Cœur.

1^{re} Station. — JÉSUS EST CONDAMNÉ A MORT. — Les Juifs accusent le Sauveur de se dire le roi des Juifs. Pilate l'interroge et lui demande : « Es-tu vraiment le roi des Juifs ? » Jésus répond : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Oui, je suis roi, mais du royaume de la vérité. Je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité, et celui qui aime la vérité entend ma voix. » « La vérité ? » interrompt Pilate, qu'est-ce que la vérité ? Et ce gouverneur indifférent, sans même attendre la réponse, passe à autre chose. Un instant après il condamnait à mort la vérité dans la personne de Jésus.

Ce récit évangélique n'est-il pas un récit contemporain? Les princes de la pensée et du pouvoir ont méprisé la vérité, ils ont été non seulement indifférents, mais hostiles pour elle; ils ont proclamé l'erreur reine et ils ont chassé la vérité chrétienne, Jésus-Christ, de nos lois, de nos écoles, des âmes, de la société chrétienne. Ils l'ont condamnée à mort, et nos annales sont remplies des persécutions contre la vérité.

Est-ce donc qu'ils ne connaissent pas la vérité? Saint Paul nous apprend qu'alors ils seraient inexcusables. Ils la connaissent, mais « ils la tiennent injustement captive » pour s'attacher au mensonge qui est plus commode, qui sert mieux leurs passions. Ils sont les fils du prince du mensonge, ils ne sont donc pas « de la vérité, » c'est pourquoi ils n'entendent point sa voix. Demandons à Dieu pour nous-mêmes de demeurer avec amour les enfants de la vérité, afin de l'écouter, de la comprendre et de la servir.

2^e Station. — JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX. — Pilate a hésité avant de condamner Jésus à mort: « Crucifierai-je votre roi? » demandait-il aux Juifs. « Nous n'avons pas d'autre roi que César! » s'écrient-ils. Alors il prend peur. Peut-être, en dépit de son indifférence affectée, lui qui était un esprit cultivé, qui avait étudié les philosophes de son temps, a-t-il entrevu que Jésus est le représentant de la vérité, et la vérité elle-même. Ses réponses le frappaient, il eût voulu le délivrer s'il ne lui en eût pas trop coûté. Mais quand on le menace de César il cède aussitôt. « Et il le leur livra pour être crucifié. Ils le prirent, » et le chargèrent de sa croix.

La vérité exige des sacrifices de la part de ceux qui la connaissent, qui l'aiment, qui se sont dévoués à elle. Il faut qu'ils portent aussi leur croix, comme Jésus, qui est le martyr de la vérité.

N'hésitons pas, nous, âmes chrétiennes, à prendre vaillamment notre croix, à l'exemple de Jésus. Elle est lourde, mais elle devient douce à la longue, parce que nous savons que nous sommes dans la vraie voie. La croix c'est la vérité. Elle nous montre la vie telle qu'elle est. Elle n'est pas une jouissance, mais un labeur; un lieu de plaisir, mais une terre d'épreuve. Et puis au-delà de cette vie elle nous fait regarder, après notre Calvaire, le ciel, la gloire, la possession de Dieu, le bonheur infini. N'est-ce pas que la vérité est bien belle et bien consolante qui fait resplendir à nos yeux nos certaines et immortelles destinées?

3^e Station. — JÉSUS TOMBE UNE PREMIÈRE FOIS. — Nous vous adorons, ô Divin Sauveur chargé de votre croix et vous avançant résolument sur la route du Calvaire, sur ces pierres dures que vous arrosez de votre

sang! Vous êtes le Dieu de vérité. Tous ceux qui vous aiment vous suivent. Pourquoi la France ne vous suit-elle pas? C'est que ceux qui dirigent son esprit et ses pensées l'ont voulu détourner de vous.

Alors elle a fait sa première chute, dans l'impiété. Leurs blasphèmes rappellent à s'y méprendre ceux qui retentissaient aux oreilles du Sauveur portant le faix de sa croix. Ils lui ont dit: « Tu as cru à la parole du Christ, tu t'es laissé bercer par l'espérance qui jaillit de l'Evangile; tu as adoré le Fils de Dieu! Eh bien! le Christ n'est pas Dieu, le ciel qu'il t'a promis n'existe pas. Les étoiles que tu voyais dans le firmament sont éteintes, il n'y a pas de Christ, il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'autre vie. Tu n'as rien à attendre après celle-ci! Ton Paradis est sur terre! »

Et cette doctrine pervertisseuse et décourageante a été acceptée par nombre de nos compatriotes, de nos amis même! Ils ont blasphémé à l'exemple de leurs maîtres, et dans tout le pays l'on a entendu comme un immense concert, hardi et criard, d'impiété. Et voilà deux siècles qu'il dure.

Seigneur! pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils disent; ils ferment les yeux pour ne pas voir Dieu visible dans ses créatures, ils ferment les oreilles pour ne pas entendre la voix de la grâce. L'Ecriture les a caractérisés, ce sont des *insensés*.

4^e Station. — JÉSUS RENCONTRE SA SAINTE MÈRE. — Oh! quelle douleur dans l'âme de Marie lorsqu'elle rencontre son Fils! Quelle angoisse inexprimable dans leurs deux âmes! Mais quand Marie voit son Fils qui se relève péniblement de sa chute, et qui est méconnaissable à tous les yeux autres que les yeux maternels, du moins elle se console en pensant qu'il est le Juste qui accomplit les prophéties et qui va mourir pour sauver les âmes.

Quels sont ses sentiments lorsqu'elle rencontre la France, sa fille, qui s'est faite semeuse d'impiété? Comme ses regards sont chargés de tristesse et de reproches! Car elle a voulu la voir, sa fille qu'on éloigne d'elle et qu'on pervertit. Elle lui a annoncé des malheurs d'abord et ces malheurs ont fondu sur nous. Elle lui a rappelé le devoir du repos du dimanche et de l'observation des lois de l'Eglise, à la Salette. Elle lui a prêché la pureté à Lourdes, la prière à Pontmain. « Je suis l'Immaculée-Conception... Mais priez, mes enfants! » Elle nous a montré son cœur percé d'un glaive et c'est nous qui enfoncions le glaive, parce que nous chassions de notre âme Jésus-Christ, nous y faisons mourir l'esprit chrétien!

O Marie! votre douleur nous touché et nous accable. Aussi nous voulons la soulager et vous consoler. S'il en est qui s'en vont, d'autres reviennent plus aimants et plus fidèles. Nous du moins nous ne vous avons jamais

quittée, et nous resterons avec vous, comme Jean et Madeleine.

5^e Station. — SIMON LE CYRÉNÉEN AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX. — Comment étudier cette figure doucement indifférente de Simon de Cyrène, sans penser à celle de tant de nos amis qui lui ressemblent, et peut-être à nous? Il voit cette foule furieuse, qui accable de ses injures un homme douloureux, haletant, épuisé, aux traits convulsés, mais respirant tant de bonté! Et il ne se s'en émeut point, et s'il en est touché au fond, il cherche le moyen d'échapper à ce spectacle écœurant. Il ne veut pas se commettre avec toutes ces méchantes gens, *prætereuntem*.

N'est-ce pas notre portrait? Nous voyons, nous désapprouvons et nous rentrons chez nous sans nous dire que notre devoir est de parler, de protester et d'agir! Il faut qu'on nous pousse à l'action, qu'on nous jette à la mer, qu'on nous oblige à marcher, *angariaverunt eum*. Mais une fois que nous avons regardé et reconnu Jésus-Christ, le prix du sacrifice, la beauté du devoir, aucun effort ne nous coûte plus parce que Dieu a déposé au fond de notre cœur la compassion, la bonté et que le dévouement appelle le dévouement!

O Jésus! inspirez-nous votre amour, montrez-nous combien il est beau de porter notre croix avec vous! Et nous vous suivrons avec bonheur, et nous goûterons enfin combien votre joug est léger et doux votre fardeau!

6^e Station. — SAINTE VÉRONIQUE ESSUE LA FACE DE JÉSUS. — Qu'elle fut courageuse, sainte Véronique, plus courageuse et plus vaillante que Simon de Cyrène, parce qu'elle écouta généreusement et tout de suite la voix de la grâce qui la sollicitait! Elle va hardiment essuyer la face adorable du Sauveur, sans crainte ni respect humain. Mais quelle délicate et heureuse récompense la réjouit lorsqu'elle ouvre le linge sacré et qu'elle y trouve imprimés les traits augustes du Sauveur!

Ainsi Dieu ne laisse aucun sacrifice sans le reconnaître et sans nous en féliciter dans notre cœur.

Pourquoi ne remercierions-nous pas Dieu d'avoir choisi, suivant une respectable tradition, une de nos aïeules, une Gauloise, pour nous donner ce généreux exemple? Peut-être fut-elle aussi du nombre des saintes femmes qui évangélisèrent nos ancêtres. C'est pourquoi nous aimons à méditer, à prier devant cette station où nos mères ont mérité et prié. Elles invoquaient sainte Véronique, la douce aïeule, elles l'admiraient, elles se pénétraient de l'héroïsme de sa démarche, elles reconnaissaient en elle leurs propres sentiments, leur cœur et leur sang, elles y puisaient cette énergie de foi, cette fierté de caractère qu'elles ont transmis à leurs filles et qui ont fait de celles-ci de puissantes exhortatrices, des fem-

mes de foi, comme la mère de S. Symphorien, et des femmes de saint dévouement comme les Sœurs de charité. La femme française se glorifie de trouver dans sainte Véronique le type de la foi, de la délicatesse et de la charité qui la distinguent, et peut-être doit-elle ces vertus à sa douce et illustre patronne.

7^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS. — « L'insensé a dit dans son cœur: Il n'y a pas de Dieu. Et ils se sont abandonnés à la corruption. *Corrupti sunt.* » La première chute de notre malheureuse patrie fut l'impiété, la seconde l'inconduite et la corruption. L'Écriture nous montre que celles-ci ne sont que la conséquence de celle-là. L'impie s'est adressé non pas à son propre esprit, mais à son cœur. Son esprit, son intelligence lui eût montré Dieu visible dans cet univers qu'il a fait de ses mains, Dieu la cause nécessaire de ces admirables effets. Alors il se fût écrié avec David: « Seigneur notre Dieu, que votre nom est admirable dans toute la terre! Je vois vos cieux et cette terre à laquelle vous avez donné de si solides fondements! »

Mais le cœur de l'homme est mauvais et plein de tempêtes. L'insensé a soulevé ce mauvais fond de passions qui demandent à s'assouvir, et comme Dieu est le seul frein du mal, il a dit: « Il n'y a pas de Dieu. » Alors il s'est senti plus libre, il s'est précipité dans toutes les perversions morales. *Corrupti sunt.*

Quels ravages, ô mon Dieu! l'incrédulité a causés dans le cœur de la France! C'est une triste page de notre histoire. Et malheureusement la France qui est née apôtre de la vérité est devenue aussi l'apôtre, la propagatrice de la perversion.

Seigneur, à la propagation du mal nous opposerons la propagation du bien.

8^e Station. — JÉSUS RENCONTRE LES FILLES DE JÉRUSALEM. — Nous devons penser que les filles de Jérusalem étaient coupables, puisque Jésus leur tient un langage si dur: « Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants! » Comme ces paroles s'appliquent douloureusement aujourd'hui aux mères! « Pleurez sur vous! » Car vous n'avez pas été des chrétiennes. Votre foi trop fragile n'a pas résisté à l'épreuve du feu des événements. Vous avez plus ou moins renié Dieu et vos devoirs, rougi de Jésus-Christ et de sa croix. Oh! regrettez amèrement ces défaillances ou ces fautes!

« Pleurez sur vos enfants! » Ils n'ont pas trouvé auprès de vous l'exemple, la direction, la foi qui s'affirme. Suivant un mot célèbre, vous avez été des chrétiennes « après tout, » alors que vous deviez être des chrétiennes « avant tout. » Vos enfants qui ont reçu au dehors des leçons d'irréligion ou de doute, des leçons d'égoïsme, d'intérêt et de jouissance, n'ont pas trouvé des mères qui leur disent

comme Blanche de Castille à S. Louis : « Mon enfant, je vous aime bien, mais j'aimerais mieux vous voir mort que souillé d'un péché mortel ! » Combien peu d'entre eux, hélas ! sont demeurés avec l'innocence du baptême, ont reçu et gardé une foi forte et intacte !

C'est pourquoi ils marchent dans la vie sans guide, sans convictions, sans au cœur l'amour de Jésus-Christ. Où iront-ils ? « Oui, pleurez sur vos enfants ! »

9^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS. — L'impiété mène au vice, et le vice mène au sang. C'est la troisième et plus profonde chute.

Si la perversion du cœur est l'objet d'une triste page de notre histoire, une autre page plus triste encore est celle qui est toute souillée de sang. Les instincts et les appétits déchaînés ont élevé les échafauds et armé les fusils. Puisque le Paradis est sur cette terre, ceux qui n'y ont trouvé que l'enfer ont voulu leur contingent de jouissances. Des flots de sang ont été répandus par la Révolution, par la Commune, dans les horribles journées de guerre civile.

À voir les crimes quotidiens, on est forcé de conclure que ce qui caractérise nos mœurs, c'est le mépris de la vie humaine. On tue pour se procurer un peu d'or, un peu de plaisir, un peu de jouissance. Oh ! qu'elle est terrible cette chute de tout un peuple qui n'est plus conduit par l'Evangile, mais par ses convoitises et ses instincts, à qui la jouissance est enseignée comme une doctrine !

Quand Jésus vint au monde à Bethléem, les anges chantèrent : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Il nous apportait donc la paix. L'Evangile, c'est la charité, l'oubli de soi, l'amour de la pauvreté, la douceur et la paix. N'est-il pas logique, hélas ! que le mépris, la suppression et la haine de la doctrine du Christ enfante la guerre, la guerre universelle ?

10^e Station. — JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS. — Les vêtements sont la protection et la parure du corps ; la force et la gloire extérieure sont la protection et la parure d'une nation.

Après sa triple chute notre malheureuse patrie méritait d'être punie. Elle s'est laissé gagner par l'impiété, par le désordre, souiller du sang de ses propres enfants, c'était déjà un châtement. Il lui restait la puissance, avec une gloire factice. Dieu l'en dépouilla. Nos armes jusque-là partout victorieuses subirent d'humiliantes défaites : l'ennemi nous arracha des lambeaux précieux de notre territoire, notre cœur en fut déchiré et il en saigne encore, il en saignera toujours.

Nous sommes le peuple choisi par Dieu comme le fut avant la venue du Sauveur le peuple Juif. C'est parce que celui-ci se mon-

tra d'une ingratitude souveraine que Dieu le punit d'une manière éclatante. Il fut puni par de multiples invasions, un jour même toute la nation prisonnière fut conduite en exil.

Que de ressemblances douloureuses nous avons avec le peuple élu de Dieu ! Que de révolutions, de guerres, de défaites ! Un jour aussi toute la France fut à la veille de subir le joug étranger. Alors Dieu lui envoya Jeanne d'Arc. Il ne nous abandonne pas et il nous aime toujours. S'il nous a dépouillés de notre gloire, nous savons qu'il dépend de nous de la reconquérir. Soyons saints, observons la loi divine, et notre gloire nous sera rendue avec la paix et la prospérité.

11^e Station. — JÉSUS EST CLOUÉ À LA CROIX. — Jésus étend les bras et les présente au bourreau. Il les étend pour nous adresser par ce geste divin le suprême appel, pour nous presser de venir auprès de lui sur son cœur toujours brûlant d'amour pour nous. Il nous dit comme au peuple juif : « Tout le jour j'ai étendu mes bras vers mon peuple qui ne veut pas croire et qui me contredit sans cesse. » Et de peur que ses bras ne puissent se refermer et que nous ne soyons tentés de penser que son cœur, ses sentiments pour nous ont changé, il se les laisse clouer. Ainsi il demeure dans son immuable attitude d'appel et de miséricorde.

O amour inexprimable que nous n'avons pas voulu comprendre ! Loin d'accourir à ce geste de bonté infinie, nous nous sommes éloignés de plus en plus ; nous sommes descendus jusqu'à ce fond d'impiété où l'homme, ne connaissant et ne voyant plus Dieu, méprise, *contemnit*. Alors il nous a châtiés de nouveau comme il a fait de son peuple à qui il a dit : « Je veux faire de toi un exemple pour les peuples, *exemplum populorum*. »

Et il nous a aussi cloués à notre croix. Et nous avons entendu les cris de joie et les huées des autres peuples à l'adresse de la nation chérie de Dieu mais rejetée, de la « grande nation » déchue. Seigneur ! détachez-nous enfin de notre croix et rendez-nous dignes de nos destinées, dignes de vous.

12^e Station. — JÉSUS MEURT SUR LA CROIX. — Non, Jésus ne nous abandonne pas ! Sur la croix où il est dressé entre le ciel et la terre, où il attire toutes les âmes qui réfléchissent et prient, il pense à nous. Approchons-nous de sa croix divine et disons-lui : « Seigneur, nous vous adorons, nous vous aimons. Vous nous avez punis parce que nous l'avons mérité ! »

Écoutons maintenant et méditons les paroles qui tombent de sa bouche, paroles de pardon, d'angoisse et de bonté. Il regarde sa vie, il regarde les siècles, les peuples. Sa mission est achevée, son œuvre est « consommée. » Qu'a-t-il dû faire qu'il n'ait pas fait ? *Quid debui facere et non feci ?*

Cependant avant de mourir, il veut nous laisser un appui, une force, une consolation, un cœur qui nous aime. Le père s'en va, il veut nous laisser une mère. Jean est là, au pied de la Croix avec Marie, Jean qui représente l'humanité restée fidèle, l'humanité nouvelle, engendrée sur la croix et nourrie des enseignements de l'Evangile. Jésus le regarde avec tendresse, mais avec autorité. Des yeux il le désigne à Marie à qui il dit : « Femme, voilà votre fils ! » Puis il dit à Jean avec la même tendresse et la même autorité : « Voilà votre mère ! »

O Jésus ! quel don vous nous faites en mourant ! Vous nous donnez Marie pour mère ! C'est-à-dire que nous devons vous remplacer auprès d'elle. O douce obligation que nous nous appliquerons à accomplir ! Nous l'acceptons de tout notre cœur ; accordez-nous la grâce de la bien remplir.

13^e Station. — JÉSUS EST REMIS A SA MÈRE. — Mais Marie nous a aussi acceptés pour ses enfants. Et que de fois elle nous a prouvé que nous sommes ses enfants particulièrement aimés ; au point que la voix des siècles proclame que le royaume de France est le royaume de Marie !

C'est pourquoi nous avons confiance. Nos péchés ont fait de nous la nation meurtrie, éprouvée cruellement, crucifiée. Quand nos ennemis nous ont détachés de notre croix, ils croyaient que c'était fait de notre existence, de notre avenir, et ils se sont éloignés en préférant des insultes comme les Pharisiens : « Maintenant sauve-toi toi-même ! »

Ils ne savaient pas que nous avons une Mère au ciel assez puissante pour nous ressusciter. Elle a pris entre ses bras et sur ses genoux la nation blessée à mort, elle s'est penchée sur son cœur où elle a perçu encore des battements. La France n'est donc pas morte ; elle est faite pour vivre ! Marie a pansé doucement nos plaies, elle nous a bercés de ses paroles si douces, de ses promesses de vie, de ses exhortations à la prière, à la confiance. « Mon fils se laisse toucher ! » nous a-t-elle dit. Et ces mots d'espérance certaine, elle a voulu les écrire lumineux, la nuit, sur le fond noir du firmament, parmi les étoiles joyeuses.

O Marie ! vous avez daigné nous relever, nous guérir, nous rassurer. Nous savons que la multitude de nos péchés est immense, mais que votre miséricorde est plus immense encore. Nous avons confiance en vous et dans votre parole.

14^e Station. — JÉSUS EST DÉPOSÉ DANS LE TOMBEAU. — C'était le soir, à la tombée du jour. Joseph d'Arimathie et Nicodème, Jean et les saintes femmes conduisaient Jésus dans un sépulcre neuf, tout près du Calvaire, placé dans le jardin de Joseph d'Arimathie, parce que le temps leur manquait pour le conduire

jusqu'à Gethsémani, dans la sépulture des aïeux. Marie suivait en pleurant. Elle regarde une dernière fois la figure adorable de son Fils, elle lui dépose sur le front son baiser maternel. C'est fini. On roule la pierre à l'entrée du sépulcre, et pendant ce temps les ennemis de Jésus exhalent leur bruyante allégresse.

Mais Marie sait que son Fils ressuscitera. Sa douleur a été grande, parce qu'elle le voyait calomnié, méprisé, maltraité, soumis aux souffrances les plus épouvantables. Maintenant va commencer sa vie glorieuse au ciel et sur la terre.

O Marie ! vous avez pleuré aussi sur notre tombeau. Vos larmes ont coulé à la Salette, à la pensée de votre peuple qui ne voulait pas vous écouter. Vous disiez que vous aviez la charge d'arrêter le bras de votre Fils prêt à s'appesantir sur nous, et à nous accabler. Continuez, ô très douce et très puissante Mère, à nous protéger et à prier pour nous. Retenez les fléaux que nous méritons. Empêchez la foudre des événements d'éclater sur nos têtes. S'il est des impies, il est aussi tant de cœurs qui aiment Jésus et qui vous aiment ! Prenez en mains nos intérêts et laissez-nous espérer que vous préparez à votre nation chérie une glorieuse résurrection.

LECTURES DE CARÊME SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE

XI

L'EXAMEN DE CONSCIENCE

L'espèce des péchés. Le nombre des péchés. L'examen superficiel. L'examen inquiet. L'image de la source.

On a coutume de comparer l'examen à un miroir. Lorsque nous suivons le cours d'un ruisseau ou d'une rivière à travers les champs et les prairies, par un temps clair, et que l'eau est calme, notre regard voit dans le miroir des ondes non seulement notre figure, mais jusqu'au fond du ruisseau ou de la rivière les cailloux, les herbages et les divers objets qui s'y trouvent. Tout est transparent. Il en est ainsi de l'homme qui regarde dans sa conscience avec calme et attention : à la lumière de la foi qui l'éclaire, il voit jusqu'au fond de son âme, non seulement son image en général, mais les marques, les taches et les blessures qu'y ont faites les péchés.

Comme le sacrement de pénitence a été institué par Jésus-Christ pour la remission des péchés, c'est ce résultat qu'il faut avoir en vue. Il importe donc de faire porter l'examen de conscience sur les péchés qu'on a commis, leurs espèces et leur nombre, et non indistinctement sur tout, au gré des impressions du moment. Après la distinction que nous avons faite : 1^o entre les péchés et les imperfections,

2^o entre les péchés et les simples défauts, 3^o entre les péchés et les simples tentations, il nous est possible de le faire avec ordre et précision. Tel est le résultat d'un examen de conscience bien conduit, fait avec calme et discernement.

Il faut rechercher ses péchés et l'espèce des péchés qu'on a commis, semblable en cela à l'agriculteur qui ne se borne pas à reconnaître s'il y a dans sa terre des arbres et des plantes, mais qui remarque l'espèce de chacun et qui appelle chaque arbre et chaque plante par son nom. Tous les arbres et toutes les plantes ne sont pas de la même espèce. Il en est de même des vices et des vertus : l'humilité, la douceur, la patience, la tempérance, la chasteté sont toutes des vertus, mais d'espèces distinctes ; l'orgueil, l'envie, la luxure, la colère sont tous des vices, mais d'espèces différentes. Dans l'examen il faut donc reconnaître les espèces des péchés commis, puis les accuser en les appelant par leurs noms, de même qu'on désigne les plantes et les fleurs par le nom qui les fait reconnaître.

A l'espèce il faut ajouter le nombre. Un jugement téméraire, une médisance, un mensonge, une calomnie ne sont pas la même chose que cinq ou dix fautes de la même espèce, et le compte de conscience n'est pas le même. En mentionnant le nombre et l'espèce de ses péchés, on fait des confessions claires et complètes. Cette mention est nécessaire, au moins en ce qui concerne les péchés mortels qui sont la matière obligatoire du sacrement de pénitence ; et elle est désirable en ce qui concerne le péché véniel, surtout le péché de malice, qui est aussi la matière du sacrement de pénitence.

Quand il s'agit des péchés de malice, il n'est pas bien difficile d'en reconnaître le nombre. Mais quand il s'agit des péchés de fragilité et de faiblesse, s'il est assez facile d'en reconnaître l'espèce, il n'est pas toujours aisé d'en reconnaître le nombre, parce que ce sont des péchés relativement légers et qui échappent davantage à l'attention. Dans ce cas il suffit de les mentionner de manière à en donner une idée approximative : on dira, par exemple, qu'on a médité trois ou quatre fois, qu'on s'est impatienté cinq ou six fois ; ou encore qu'on a manqué à la charité fraternelle environ quatre fois, qu'on a cédé à la vanité à peu près six fois, qu'on a eu des distractions dans la prière une dizaine de fois. Cela suffit pour le compte de conscience, et il n'y a pas lieu de se tourmenter ensuite.

Toutefois il convient d'éviter l'usage des termes vagues et indéfinis, qui ne disent rien, comme ceux-ci : « J'ai manqué de patience plusieurs fois, j'ai médité de temps en temps, j'ai dit quelquefois des paroles trop libres, j'ai commis de petites gourmandises quand l'oc-

casion s'en est présentée, etc. » Ces termes, et autres semblables, peuvent signifier aussi bien deux fois que cinquante ou cent fois ; évidemment ils sont trop larges et trop généraux pour établir un bon compte de conscience. Il est de beaucoup préférable de donner une approximation dans le genre de celle-ci : « J'ai manqué par négligence et distraction dans mes prières particulièrement cinq fois ; j'ai cédé à la curiosité surtout quatre fois ; je ne me suis pas bien tenu à l'église dans deux ou trois circonstances ; j'ai négligé mes devoirs une dizaine de fois ; j'ai manqué de respect à mes parents et à mes maîtres de douze à quinze fois. »

Le nom même d'*examen* indique parfaitement l'acte qu'il y a à faire. Un coup d'œil, un regard superficiel ne suffit pas ordinairement, surtout si l'examen comprend une certaine période. Voyez les commerçants lorsqu'ils veulent examiner leurs objets et dresser leurs comptes : ils ne se contentent pas d'une vue d'ensemble, d'un regard jeté à la hâte et en gros ; mais ils les regardent avec une attention convenable et ils les apprécient. Parfois ils font leur inventaire, évaluent leurs pertes et leurs gains, et ils mettent tout le temps nécessaire pour se rendre bien compte de l'état de leurs affaires. C'est la prudence et la sagesse même qui les font agir de la sorte.

Quant aux personnes pieuses qui, dans leur prière du soir, font chaque jour un petit examen sur les péchés commis envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même, il ne leur est ni long ni difficile de faire l'examen général de la semaine ou de la quinzaine. Mais il y a beaucoup de chrétiens qui ne s'examinent que rarement et à l'occasion de la confession ; en sorte que, s'ils n'allaient pas à confesse, ils ne s'examineraient jamais. Plusieurs ont l'habitude de la confession du mois, ou au moins des grandes fêtes ; d'autres se bornent à accomplir le devoir pascal. Ceux des dernières catégories ont besoin de s'examiner à fond et d'imiter le marchand qui fait son inventaire.

Mais si en général on doit éviter l'examen superficiel, on doit également éviter l'examen inquiet. Ce n'est pas quand l'eau de la source est troublée et agitée qu'elle rend bien l'image qu'on lui présente, et qu'on voit ce qu'il y a au fond. Or la première chose que font certaines personnes quand elles veulent s'examiner, c'est de se mettre dans le trouble au lieu de se mettre dans le calme. Ce n'est pas le moyen d'y voir clair et de bien lire dans sa conscience. Un peu de prière et un peu de recueillement sont des conditions autrement favorables.

D'un autre côté, les personnes qui écoutent trop leurs impressions et pas assez la raison, qui identifient le péché avec les imperfections

et les tentations, arrivent vite à la confusion. Elles se préoccupent de dresser une longue liste de fautes, où tout se mêle : imperfections, défauts, tentations, accidents, péchés, sans aucun discernement de ce qui est péché ou non péché. Elles craignent, disent-elles, de mal faire et de ne pas tout dire ; et elles ne font pas bien. C'est un excès. Il est certain, au moins dans la vie chrétienne, que le nombre des péchés est relativement restreint, tandis que la liste des déficiences est relativement étendue. A quoi bon se tourmenter inutilement, puisque la matière du sacrement de pénitence c'est le péché ?

Plusieurs personnes prennent le change. Au lieu de fixer leur attention sur les péchés qu'elles ont commis, elles la portent sur les défauts qui les leur ont fait commettre : ainsi, au lieu d'examiner si elles ont commis des péchés d'orgueil et combien, elles examinent si elles sont orgueilleuses ; au lieu de rechercher si elles ont commis des péchés d'impatience ou de colère et combien, elles se demandent si elles sont vives et susceptibles ; au lieu de voir si elles ont cédé à des actes d'envie et de jalousie, elles cherchent si elles sont jalouses, etc. En conséquence, elles s'accusent d'être orgueilleuses, d'être impatientes, d'être jalouses, d'être gourmandes, vaniteuses, etc., au lieu d'accuser combien de fois elles ont péché sur ces matières. Cependant la confession est l'accusation de ses péchés, et c'est en cela, proprement dit, qu'elle consiste.

Croient-elles donc que l'accusation des péchés ne révèle pas le fond de l'âme et les dispositions personnelles dont ils procèdent ? ou bien que la confession, du moins quand elle est assez fréquente, ne manifeste pas les défauts habituels et les inclinations ordinaires des pénitents ? ou bien que le confesseur, comme tout juge ou médecin, n'est pas capable de s'en rendre compte ? C'est précisément aux défaillances de la volonté, à son degré de malice, à la fréquence ou à la rareté de ses chutes, à sa tiédeur sur telle ou telle espèce de péché, que l'état réel des âmes se constate. Les actes du pénitent renferment tout, en peu de temps et en peu de mots, et Notre-Seigneur le savait en les prescrivant. Il n'est pas défendu d'ailleurs de s'en ouvrir davantage, pourvu que la simple direction ne prenne point le pas sur l'accusation. Il est même tout naturel de s'en occuper à l'occasion de l'accusation de ses fautes.

Quand l'examen porte, non sur une longue durée, mais sur une période assez peu étendue, il peut être fait en peu de temps, d'autant plus qu'il s'agit de personnes habituées à se suivre et à surveiller leur âme. Rien de tant soit peu important et de tant soit peu caractérisé, ne leur échappe. La connaissance qu'elles ont d'elles-mêmes, de leurs inclinations et de

leurs défauts, de leur caractère et de leurs habitudes, de leurs manquements accoutumés, les fait de suite se reconnaître. En ce sens, il est exact de dire que l'examen de conscience ramène souvent les mêmes fautes. Les occasions un peu extraordinaires et les circonstances nouvelles ne s'en marquent que mieux, avec les péchés plus ou moins différents dont elles ont été cause. Non, Notre-Seigneur n'a point fait du sacrement de pénitence un instrument de trouble et de torture, mais plutôt un instrument de réconciliation et de paix ; et c'est dans cet état d'esprit qu'il faut s'en servir.

Ajoutons que, si le péché seulement est la matière du sacrement de pénitence et par conséquent est la seule matière qui s'y rapporte directement, les autres fautes telles que les imperfections, les oublis, les retards et autres déficiences s'y rapportent indirectement. Sans être le péché, n'ont-elles pas quelque rapport avec le péché ? ne laissent-elles pas à désirer ? ne déplaisent-elles pas à Dieu ? ne sont-elles pas comme des poussières dans l'âme ? et ne peut-on les purifier en même temps que les péchés ?

Effectivement, c'est ce qui arrive quand on fait bien les actes du pénitent : on embrasse tout, on va jusqu'à la racine du mal et on le poursuit dans toute la conduite. Une personne un peu simple d'esprit s'aperçut à la fin de son travail qu'elle avait des taches de boue sur les mains ; elle se mit à les compter et en trouva une vingtaine d'assez visibles ; puis elle les lava une à une avec précaution. Quand ce fut fait, elle se dit : « Mais il y a aussi des petites taches et des poussières, car mes mains ne sont pas encore propres. Comment faire pour les enlever ? » Quelqu'un de sensé lui dit : « Vous n'aviez qu'à vous laver les mains, et l'eau, tout en enlevant les grosses taches, aurait enlevé en même temps les plus petites et les moindres poussières. » Elle le fit et eut la joie de trouver ses mains, non plus noires et jaunes, mais blanches.

La Religion tout entière tend constamment à relever ceux et celles qui la pratiquent journellement, de leurs fragilités et petites faiblesses. Les actes de contrition, les actes de bon propos, les actes d'amour de Dieu, les bons désirs, les bonnes demandes, y ont une grande place. La grâce actuelle vient constamment à ceux qui prient et ont bonne volonté. Il s'ensuit donc que, si nous avons chaque jour des fragilités et des imperfections, chaque jour aussi, en mettant en pratique la vie chrétienne, nous les réparons et les expions, nous nous purifions de ces poussières du chemin. Il y a beaucoup d'autres moyens que le sacrement de pénitence pour enlever les imperfections et même les fautes vénielles ; et il serait bon de s'en souvenir.

Nous avons vu qu'on ne pêche point sans le vouloir et sans le savoir. L'examen de conscience est donc un contrôle d'après la règle morale, que le pécheur s'impose pour reconnaître les infractions qu'il y a faites librement et volontairement. Il porte donc sur les commandements de Dieu et de l'Eglise et sur les devoirs de son état et, pour remonter jusqu'aux racines, sur les péchés capitaux. C'est là pour tout le monde l'essentiel et personne ne peut s'en exempter, au moins en matière mortelle. Ce sont là les points essentiels qu'il faut signaler aux gens qui ne voient que les grosses fautes et qui ne donnent malheureusement d'importance qu'aux manquements graves.

Une femme se présenta devant la supérieure d'un orphelinat. Celle-ci reconnut dans la visiteuse une de ses anciennes orphelines. Une vingtaine d'années plus tôt, on avait amené à l'asile une fillette de dix ans, qui venait de perdre coup sur coup son père et sa mère et qui, après avoir été choyée durant son enfance, se trouvait sans ressources. L'orpheline y passa deux ou trois ans; elle fut pieuse, mais elle était d'un caractère mou et léger; elle aspirait après la liberté, et quand une vieille tante qui avait besoin d'une compagne la réclama, la jeune fille quitta l'asile où du moins sa vertu avait été à l'abri et où elle avait reçu quelques bons principes. Elle garda un souvenir reconnaissant des Sœurs et de leurs bons soins.

La femme, en abordant la supérieure, se mit à pleurer amèrement, puis elle lui ouvrit son cœur comme à une mère... Après avoir quitté l'établissement, elle n'avait pas tardé à se lier avec des compagnes aussi légères qu'elle, toutes ne rêvant que toilette, amis et parties de plaisir. Comme dans les livres pleins d'imagination et d'aventures qu'elle lisait, elle voulut faire de sa vie un roman. Au bout de quelques années, elle abandonna sa vieille tante et se mit en service dans des maisons de commerce, où elle ne tarda guère, pour contenter ses goûts luxueux, à commettre une série de petits détournements. Elle erra ainsi de magasin en magasin et eut quelques démêlés avec la justice. Ne voulant ni restituer ni changer de conduite, comme l'exigeait son confesseur, elle abandonna les sacrements et n'assista plus régulièrement à la messe du dimanche. Le bal populaire, les assemblées champêtres, les liaisons familiales, les rentrées tardives et bruyantes des gens échauffés par le plaisir et la boisson, eurent une part considérable dans son existence.

Un mariage contracté dans ces circonstances n'améliora pas sa position. Après un temps d'arrêt, la marche en avant s'accrut. Elle s'adonna à la boisson et multiplia ses petits vols, qu'elle savait dissimuler. Tout cela était couvert d'hypocrisie et de fausses apparences

de régularité. Elle fut mauvaise mère comme elle était mauvaise épouse, et finalement connut la prison. C'en était trop; son mari plaida contre elle le divorce et l'obtint en sa faveur, avec son enfant.

— « Ah ! ma mère, s'écria-t-elle en achevant le récit de son histoire, que ne suis-je restée chez vous et que n'ai-je suivi ma religion ! Je n'en serais pas là et je serais une honnête femme. Que faire maintenant, et comment me relever de mon abjection ? Je le voudrais cependant, car les bons principes que vous m'avez inculqués ne me laissent pas de repos et les remords m'empêchent de dormir. »

— « Ma fille, répondit la religieuse, le mal est fait, il ne s'agit plus de vous empêcher de le faire; il s'agit de le réparer et de vous remettre dans la bonne voie. Vous connaissez assez la religion pour savoir qu'il y a encore des remèdes à votre mal et que tout espoir de relèvement n'est pas perdu. Votre examen de conscience est fait; allez confesser vos fautes au prêtre comme vous venez de me les avouer. Quand vous serez réconciliée avec Dieu et remise en état de grâce, nous vous aiderons à refaire votre vie. »

XII

LA CONFESSION

Au saint tribunal. C'est une œuvre de foi. C'est une œuvre d'humilité. C'est une œuvre de sincérité. La première confession.

Le sacrement de pénitence est une institution divine: c'est une œuvre de foi et une œuvre de grâce. C'est donc avec la foi qu'il faut s'en approcher, se présenter au saint tribunal, faire l'aveu de ses péchés et recevoir la sentence d'absolution. C'est la grâce de la Rédemption, méritée par le Sauveur dans le sacrifice du Calvaire et renouvelée sans cesse dans le sacrifice de l'autel, qu'il faut y chercher, de manière à ce qu'elle s'applique à nos âmes pénitentes et y opère la remission de nos péchés. La pénitence chrétienne n'est pas simplement une œuvre humaine, elle est essentiellement une œuvre surnaturelle, c'est-à-dire une œuvre de foi et une œuvre de grâce. Tenons-nous-en à la doctrine catholique.

Nous avons vu que Notre-Seigneur a confié le pouvoir divin d'absoudre les pécheurs à ceux qu'il constitue ses ministres légitimes par le sacrement de l'Ordre. C'est donc devant le ministre du sacrement que le pécheur doit comparaître pour faire les actes du pénitent et recevoir le bienfait de la grâce sacramentelle. En conférant à ses ministres le pouvoir de remettre et de retenir les péchés, le Sauveur les a constitués juges des consciences et

répartiteurs de la grâce du sacrement. Mais aucun juge ne peut rendre de sentence s'il n'est informé de la cause; par conséquent les péchés à remettre doivent lui être soumis.

Personne n'est exempt de cette obligation. Les ministres mêmes du sacrement y sont assujettis comme tous les autres hommes, en ce qui concerne leurs propres péchés; et le Souverain Pontife, qui détient les clefs du royaume des cieux, est le premier à s'y soumettre. La Religion est la même pour tous. Tout homme est fragile, et par là-même qu'il est pécheur et qu'il enfreint plus ou moins la loi de Dieu, il doit, en sa qualité de pécheur et de pénitent, comparaître au saint tribunal de la pénitence et y puiser la grâce médicinale de la Rédemption, selon ses besoins. Nous ne prêchons donc pas une doctrine que nous ne pratiquons point; nous n'imposons donc pas des obligations de conscience que nous n'accomplissons point; nous n'ouvrons donc pas une source de grâce à laquelle nous ne puisons point. Tel est le spectacle qu'offre l'Eglise de Dieu, depuis les pasteurs jusqu'aux simples fidèles.

D'après l'ordre du Seigneur, la rémission des péchés s'opère sous la forme d'un jugement. Or le jugement ne peut être rendu sans la connaissance des fautes, et la sentence ne peut être portée sans l'accusation des péchés, qui sont la matière soumise au sacrement. La confession sacramentelle s'impose donc au pénitent comme la condition de son absolution. Il ne suffit pas, à moins de véritable impossibilité, de reconnaître simplement ses torts dans la sincérité de sa conscience; il faut de plus les avouer, s'en accuser devant le ministre du sacrement. On voit combien ceux qui se vantent de ne se confesser qu'à Dieu et qui de fait ne vont pas à confesse, s'éloignent de l'institution de Notre-Seigneur et se mettent en dehors du sacrement. D'ailleurs, ce n'est la plupart du temps qu'un prétexte qu'ils allèguent pour se dispenser du devoir; car ces pseudos-pénitents en fait ne se confessent ni à Dieu ni aux prêtres. En tous cas, ils ne peuvent prétendre à recevoir la grâce du sacrement et ils ne se délivrent pas de leurs fautes. La première condition pour plaire au Seigneur, c'est de lui obéir.

La vue même de ce qui se fait dans l'Eglise devrait leur en imposer et les rendre plus humbles. Depuis les apôtres en effet, pasteurs et fidèles suivent la voie que Notre-Seigneur leur a ouverte. Tous se confessent à Dieu sans doute, mais en même temps, selon l'ordre du divin Maître, ils font l'aveu de leurs fautes à son légitime représentant et ils implorent, par la voie sacramentelle, la rémission de leurs péchés. Rien n'ébranlera leur foi et leur discipline, leur obéissance et leur amour. Pour

les vrais chrétiens, il n'est pas question de changer la religion, mais uniquement de la conserver et de la pratiquer. Le bienfait divin n'est possible qu'à cette condition.

Par l'examen de conscience et la confession des péchés, le pécheur entre dans la voie de la réparation et va à la miséricorde. Dans les jugements des hommes, tels qu'ils sont rendus dans les tribunaux, le prévenu refuse souvent de reconnaître et d'avouer les délits dont il s'est rendu coupable, et les juges sont obligés de citer des témoins, d'entendre leurs dépositions et de convaincre l'accusé. Ici c'est le pénitent lui-même qui fait l'aveu, qui s'accuse et se reconnaît pécheur. En effet, la confession sacramentelle est essentiellement une accusation.

Admirons ici la force de la religion, qui est capable d'amener les hommes à faire spontanément un pareil aveu, non pas seulement une fois, mais tout le long de leur vie; non pas seulement l'aveu de leurs fautes publiques, mais de leurs péchés les plus secrets; non pas seulement de leurs actions mauvaises, mais de leurs pensées les plus intimes; non pas seulement des fautes légères, mais des fautes les plus humiliantes. La victoire de la religion est complète. Elle l'obtient d'une multitude d'hommes, elle l'obtient dans tous les temps, dans tous les lieux.

**

Le juge demande au prévenu et aux témoins de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Dans beaucoup de pays il impose le serment pour mieux s'assurer de connaître la vérité et porter un jugement vrai. Telle est aussi la première qualité de la confession sacramentelle: ce n'est ni une œuvre de faux témoignage, ni une œuvre de mensonge, mais une œuvre de vérité. Tous les termes qui conviennent à la vérité s'appliquent ici: la droiture, la simplicité, la sincérité, la franchise.

Il est évident que si l'accusation n'est pas vraie, elle n'est pas juste.

On a vu des personnes prendre des déguisements pour n'être pas reconnues. Ce serait bien inutile de se déguiser ou de déguiser ses fautes à confesse; on ne parviendrait, en agissant de la sorte, qu'à être un faux pénitent et à mal user du sacrement, du moins si c'était en matière grave. Croit-on vraiment que Dieu ne voit pas le fond des cœurs?

Il est assez naturel qu'au tribunal des hommes le coupable cherche à s'exuser, à invoquer des motifs qui diminuent sa culpabilité et le fassent échapper aux conséquences de ses délits. Certaines gens sont prompts à rejeter leurs torts sur les autres, à jurer qu'ils n'avaient pas mauvaise intention et qu'ils se sont trompés ou qu'on s'est trompé sur leur compte. Les excuses ici ne sont pas de mise et ne peuvent que nuire à la bonne réception du

sacrement, à la rémission devant Dieu et devant la conscience des péchés réellement commis.

Des âmes timorées tombent quelquefois dans l'exès contraire. Dans la crainte de ne pas bien s'accuser ou de ne pas s'accuser assez, elles exagèrent et amplifient leurs fautes ou s'accusent même de péchés qu'elles n'ont pas commis. Elles se font illusion, quelque bonne que soit leur intention. Ce qu'il y a de plus parfait ici, c'est la vérité; ce qu'il y a de meilleur, c'est l'accusation juste; ce qu'il y a de prescrit, c'est l'aveu dans sa simplicité et sa réalité. L'intention de Jésus-Christ n'est pas douteuse: ce qu'il demande, c'est l'accusation exacte des péchés, c'est le témoignage de la conscience.

Il ne faudrait pas s'imaginer que c'est une chose difficile de faire une confession simple et loyale. Dans nos comptes de vente ou d'achat, nous n'éprouvons guère d'hésitation et d'embarras, car nous y sommes habitués; et la répétition fréquente de ces petites opérations de commerce nous en a rendu l'usage facile et ordinaire. Nous avisons-nous de nous en plaindre et de demander avis à tout le monde? Agissons donc aussi simplement quand il s'agit de nos comptes de conscience.

**

La deuxième qualité de la confession sacramentelle, c'est l'humilité. Il est clair que l'aveu du mal qu'on a fait, des infractions qu'on a volontairement commises à la règle des bonnes mœurs, du consentement qu'on a donné à la tentation, des dérèglements de la passion, de la tiédeur des habitudes, des maladies morales enfin, est forcément un aveu humiliant, et d'autant plus humiliant que le nombre, l'espèce et la gravité des péchés commis augmentent. Même dans la confession fréquente, lorsque l'aveu ne contient que des péchés de fragilité et de faiblesse, l'accusation qu'on fait de soi-même est cependant un exercice et un véritable acte d'humilité, non moins que de pénitence.

La foi ne donne-t-elle pas au pénitent l'appréciation de ses fautes et le sentiment de ses offenses, l'appréciation du mal du péché et le sentiment de la justice divine? Et la conscience, formée par la religion, ne porte-t-elle pas le pénitent croyant et sincère à réparer sa faute par l'aveu devant Dieu et son représentant légitime? La confession est essentiellement une œuvre d'humilité: humilité de cœur et humilité d'action.

Qu'y a-t-il dans cet acte réparateur qui puisse nourrir l'orgueil? On ne comprendrait donc pas un pénitent qui viendrait confesser ses fautes d'un air superbe et dégagé, avec une attitude fière et indifférente, comme si cela ne le regardait pas et ne le touchait pas, comme

s'il parlait de choses sans importance ou des affaires des autres, comme s'il se vantait d'avoir pratiqué la vertu. En le faisant, il montrait de l'inconscience ou de l'orgueil.

Notre-Seigneur a dépeint ces deux attitudes dans la parabole du pharisien et du publicain. « Deux hommes montèrent au Temple pour prier, un pharisien et un publicain. Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même: Mon Dieu, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères, ni comme ce publicain! Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il se frappait la poitrine et disait: Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur! Je vous le déclare, celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison; mais pas l'autre. » (Luc, xviii, 9-14).

On ne va pas à confesse pour dire ses bonnes œuvres, pour étaler le bien qu'on a fait, mais pour accuser ses fautes. L'élève qui est en défaut, l'enfant qui a offensé son père, le serviteur qui a laissé perdre le bien de son maître, s'ils ont vraiment conscience de leur situation, s'approchent la tête basse. Il en est de même de l'accusé au tribunal, et il en était de même de l'enfant prodigue. En bonne justice, on ne saurait demander pardon autrement.

Il ne faudrait cependant pas qu'une fausse honte fermât la bouche; car le même sentiment de foi qui fait avouer, donne la confiance du pardon. Tout pénitent chrétien a l'assurance du pardon et est accueilli avec miséricorde. Notons cependant, en passant, combien la pratique du sacrement de pénitence contribue à la pratique des vertus les plus difficiles au cœur humain. Il abat la vaine gloire et l'orgueil, il fait entrer dans la connaissance de soi-même, il habitue à l'humilité et à la pénitence d'esprit et de cœur. Et par là encore il fait son œuvre de vérité, car ce qu'il y a de plus difficile à l'homme, c'est de se tenir à sa vraie place.

Beaucoup de personnes n'aiment pas à se voir et à s'avouer à elles-mêmes ce qu'elles sont au fond. La pénitence déchire le voile. On s'était fait un tableau flatteur de soi-même, on avait reçu des louanges, on s'était épris de ses qualités; et voilà que le revers de la médaille se présente avec des traits fort différents. Il faut en rabattre, s'avouer ses faiblesses, reconnaître ses défauts, constater ses fautes, mesurer ses chutes. Bien plus, il faut s'en accuser, s'en repentir, les réparer. Voilà pourquoi cet exercice est si souvent pénible à la nature, pourquoi plusieurs ne lèvent qu'à moitié le voile, se reprennent aux illusions et retardent jusqu'à la dernière limite cet acte salutaire. L'examen, comme le miroir fidèle,

comme la source limpide, reproduit la figure qu'on lui présente, belle ou laide, gaie ou triste, calme ou agitée. Ce n'est ni l'examen, ni le miroir, ni la source qui ont tort ; c'est la personne, et parce qu'elle en a conscience, elle n'aime pas à se regarder ainsi.

Avec la sincérité et l'humilité, la confession prend sa troisième qualité, qui est la clarté. Avec les distinctions que nous avons faites du péché, d'un côté, des imperfections et des tentations, d'un autre côté, la confusion disparaît et la matière du sacrement seule subsiste. Avec l'énumération de l'espèce, du nombre, de la gravité ou de la légèreté des péchés, l'ordre s'établit et l'accusation se précise. La simplicité fait le reste, cette simplicité évangélique tant recommandée par Notre-Seigneur à ses disciples, qui n'use point de ruse et de détour, mais qui parle avec candeur : « En vérité, en vérité, si vous ne devenez semblables aux petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » (Mt., XVIII, 3).

Or il y a des personnes qui usent de détours et de réticences dans leur accusation ; on dirait, à les entendre, qu'elles veulent à la fois se confesser et ne pas se confesser, se faire connaître et ne pas se faire connaître, avouer leurs fautes et ne pas les avouer. Par les tournures qu'elles emploient, par les circonlocutions dont elles se servent, par la voix à peine intelligible qu'elles émettent, elles semblent préoccupées de ménager leur amour-propre et de s'éviter l'humiliation de l'aveu. C'est quelquefois l'effet de l'habitude ou un manque habituel de simplicité dans les manières, sans qu'il y ait lieu d'incriminer leur bonne intention ; mais c'est quelquefois l'effet d'un calcul et une diminution de l'acte qu'il leur faut faire et qui leur coûte. Sachons donc que plus on y va avec droiture et simplicité, tout en évitant la vulgarité et la crudité des termes, mieux cela vaut.

S'il n'y a pas lieu d'élever la voix, puisqu'il s'agit de la confession auriculaire et non d'une confession publique, il ne faut pas non plus tellement la baisser que le ministre du sacrement ne puisse qu'à demi l'entendre. Il est là, de par le mandat qu'il a reçu de Jésus-Christ et de l'Eglise, pour entendre les confessions et pour juger si les pénitents sont dignes ou indignes de recevoir l'absolution. C'est aux pénitents à se mettre dans les conditions voulues pour qu'il puisse remplir convenablement son ministère et les faire profiter du bienfait divin.

La sainte Bible nous a conservé le récit de la première confession qui ait été faite sur la terre. C'était sous les ombrages du Paradis terrestre. Le Seigneur appela Adam : « Adam, où es-tu ? » Adam répondit : « J'ai entendu votre voix, j'ai eu peur et je me suis caché. »

Le Seigneur reprit : « D'où cela est-il venu, sinon de ce que vous avez mangé le fruit dont je vous avais défendu de manger ? » Adam dit : « La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'en a présenté et j'en ai mangé. » Dieu dit à la femme : « Pourquoi avez-vous fait cela ? » Eve répondit : « Le serpent m'a trompée, et j'en ai mangé. » (Gen., III, 9-14).

Voilà bien l'humanité peinte au naturel et toujours portée à s'excuser, rejetant ses torts sur les autres au lieu de les avouer, empressée à se cacher et à fuir les responsabilités de ses fautes. Le Seigneur les avait simplement mis à l'épreuve et leur avait imposé, pour éprouver leur fidélité, une défense facile à observer ; mais la tentation était survenue et l'esprit tentateur avait insinué à Eve que le fruit défendu, beau à la vue, contenait tous les biens. La curiosité et la sensualité avaient fait le reste. La première femme avait succombé devant l'illusion qu'avait évoquée devant ses yeux et devant son esprit le démon tentateur.

Les yeux de nos parents s'étaient ouverts. Ils mesuraient maintenant l'étendue de leur faute et les conséquences du péché. Il en est ainsi d'un grand nombre de pécheurs : ils pensaient, en satisfaisant leurs passions, trouver le contentement de tous leurs désirs et goûter le bonheur. Sur le soir de la vie, ils se trouvent dépouillés des véritables biens, coupables, et ils ont peur de l'avenir éternel. Ils voudraient se cacher et échapper à la vue du Seigneur ; mais le Seigneur les appelle et apparaît comme leur juge, celui qui venge la loi morale outragée et qui remédie au mal par les sanctions nécessaires de sa justice.

XIII

LA CONFESSION (suite)

La substance des péchés. Les mobiles des péchés. Le contrôle du confesseur. La direction sacramentelle et la vie spirituelle.

La confession ne consiste pas dans des formules et des méthodes. Dans tous les pays on trouve des méthodes en usage pour se confesser, de même qu'on trouve dans les livres de piété des méthodes pour entendre la messe. Elles ont leur raison d'être, mais elles varient selon les contrées, soit dans les termes de la formule, soit dans la brièveté ou la longueur de la méthode ; et, si recommandables qu'elles puissent être, elles ne sont pas obligatoires et n'influent pas sur la réception du sacrement. De même que les méthodes pour bien entendre la messe ne sont pas le sacrifice de l'autel, de même les formules pour bien se confesser ne sont pas la confession elle-même. Il ne faut donc pas leur donner trop d'importance et ne pas s'y attacher comme à une pratique nécessaire. Ce qui est obligatoire, ce sont les trois actes du pénitent. Si donc on

vient à oublier ces formules en tout ou en partie, si le confesseur pressé par la foule des pénitents les fait abrégées ou omettre, il ne faut pas s'imaginer que la confession a été mal faite. Il suffit de confesser les péchés avec leur espèce, leur nombre, leur gravité : tout est là, et c'est en cela que consiste l'acte du pénitent qu'on appelle la confession.

D'autres personnes, au lieu d'accuser leurs péchés avec le nombre et l'espèce, entreprennent le récit de leurs fautes, entrent dans les détails et les circonstances accessoires, comme s'il s'agissait d'une conversation. Elles ne peuvent rien dire sans l'expliquer tout au long, rien exprimer sans un flux de paroles. Si elles n'exposent pas tout ce qu'elles ont sur le cœur ou dans leur idée, elles s'imaginent qu'elles se sont mal confessées, qu'elles n'ont pas tout dit, et elles sortent du confessionnal mécontentes et mal à l'aise. C'est là un défaut ordinaire à éviter au saint tribunal, puisque le vague et les longueurs inutiles n'ajoutent rien à l'intégrité de l'accusation. La contrition a souvent à souffrir de ce mode de confession, parce qu'il absorbe l'attention de la personne et lui fait oublier ou affaiblir l'acte beaucoup plus important du repentir.

Ce n'est pas ainsi que procèdent les agents d'affaires et les négociants ; ils ne se perdent pas dans les longueurs et les détails inutiles, ils vont droit à la question et la traitent avec clarté et précision ; et cependant rien ne laisse à désirer dans leurs correspondances ou leurs entretiens. Ils évitent la perte de temps et la confusion qu'engendre la multiplicité des paroles. Loin de nous pourtant la pensée d'empêcher l'ouverture de la conscience et l'effusion de l'âme ! Nous signalons seulement l'abus à éviter. Il ne convient pas de faire dégénérer l'acte sacramentel en conversation.

Suffit-il donc d'accuser la substance des péchés en confession ? Oui, puisque c'est la matière du sacrement et qu'elle contient l'espèce, le nombre et la gravité des péchés commis. La substance d'une affaire ou d'une chose, c'est ce qui en reste quand on l'a dégagée de tout ce qui n'est qu'accessoire et n'en modifie pas le fond. S'agit-il d'une injustice, en donner la substance c'est dire la valeur du tort qu'on a causé ; s'agit-il d'ivresse, c'est dire jusqu'à quel point on a perdu la raison ; s'agit-il de violence injustifiée, c'est dire jusqu'à quel degré on a maltraité le prochain, etc. — Il est à propos de concentrer son attention sur les actes sacramentels, au lieu de la disperser sur les détails inutiles ou surrogatoires. Ainsi, au lieu d'exposer le détail de tous ses exercices de prière, il suffit de mentionner combien l'on a de distractions et de négligences à se reprocher dans l'ensemble de sa vie de prière. Rappelons encore ici qu'il faut que ces négligences et distractions

aient été, au moins un peu, conscientes et volontaires pour qu'il y ait péché ; autrement, ce sont des imperfections et des fragilités simplement.

Voyez comme tout se simplifie, se fait avec sincérité, ordre et clarté, quand on est bien instruit de sa religion et qu'on la pratique avec discernement. Soyez sûrs que les actes du pénitent, régulièrement accomplis, contiennent tout ce qu'il faut pour la décharge de la conscience. En les faisant régulièrement, on garde son calme et sa présence d'esprit, et la confession n'absorbe pas la contrition. D'ailleurs, n'a-t-on pas le contrôle du confesseur ?

Ces quelques avis pratiques ont surtout leur raison d'être pour les personnes qui se confessent fréquemment.

Au lieu donc de s'occuper du récit et des détails des péchés commis, il est bien préférable de porter son attention sur les motifs qui les ont fait commettre. Ainsi, maltraiter les gens est une espèce de péché qui se rapporte à la colère ; mais si cette violence est exercée par un sentiment de vengeance, voilà un motif à déclarer, une circonstance à accuser. Dérober une chose de quelque valeur est une espèce de péché qui se rapporte à l'injustice ; mais la prendre à un pauvre nécessaire ou dans une église, est une circonstance qui influe sur l'espèce du péché et l'aggrave. Pour faire des applications à des fautes moins graves, combien de motifs d'amour-propre et de vaine gloire, de sensualité et de mollesse, de susceptibilité et de mécontentement, d'égoïsme et de jalousie, etc., peuvent entrer dans les actes délictueux !

Si donc on nous demande quelles circonstances du péché il faut accuser, nous répondons : celles qui font connaître l'espèce du péché ou qui changent l'espèce du péché. En sorte qu'une personne pourra blesser la charité sans motif spécial ; mais si elle le fait par mépris, vengeance, faux rapports, jalousie, etc., ce motif modifie la faute et fait partie de l'intégrité de la confession. Notons toutefois que l'aveu des circonstances n'est obligatoire qu'en matière grave, puisque le péché mortel seul est la matière nécessaire du sacrement de pénitence. Il est louable, utile, désirable même en matière moins grave, surtout quand il s'agit des péchés de malice, puisque le péché véniel est aussi la matière du sacrement de pénitence et bénéficie de la grâce sacramentelle.

Dans ce dernier cas, l'aveu des motifs éclaire le confesseur, précise les fautes et l'état de la conscience, découvre les mauvais penchants et les habitudes, aide à combattre la tiédeur, facilite la contrition et concourt à la parfaite réception du sacrement. En fait de circonstances, voilà celles auxquelles il est utile de s'attacher.

Il est donc bon de s'accoutumer à recon-

naître et à contrôler les mobiles de ses actes. Naturellement, les gens orgueilleux agissent souvent par des motifs d'orgueil, les personnes vaniteuses par des motifs de vanité, les personnes envieuses par des motifs d'envie, etc. Cependant il peut se faire que les péchés commis ne l'aient pas été par des motifs habituels, mais plutôt par des circonstances qui l'ont emporté dans le moment où l'on a cédé : on fera un mensonge pour éviter une humiliation ou une réprimande, on brisera un objet par impatience ou mécontentement, on désobéira par paresse ou pour ne pas se gêner, on dérobera des objets par gourmandise, on trompera le prochain pour lui faire arriver des ennuis, on fera une lecture imprudente par curiosité, on écouterait des entretiens inconvenants par respect humain, etc. Il vaut donc mieux s'occuper des motifs que des détails des fautes.

Remarquons toutefois que les fautes de faiblesse et de fragilité n'ont pas autant de motifs particuliers que les péchés de malice, et même qu'elles n'ont pas toujours de motif spécial. Alors il n'y a pas lieu de s'y arrêter et d'en rechercher là où il n'y en a pas. Ici encore il faut se garder du scrupule : ce serait le cas de dire que la recherche du mieux est l'ennemi du bien. En résumé, au lieu d'étendre leur accusation par des récits et des détails qui n'ajoutent rien à la faute, les personnes qui s'en préoccupent feraient mieux de tourner leur attention et leur examen du côté des circonstances qui influent réellement sur l'espèce du péché. L'accusation y gagne en précision et devient conforme à l'institution du sacrement. C'est le moyen le plus pratique pour aller au fond des choses et faire des confessions plus fructueuses ; c'est le moyen aussi d'entrer de plus en plus dans la connaissance de soi-même et de travailler à l'amélioration de son âme, en recevant les avis appropriés.

**

Avec ces dernières considérations nous sommes entrés en plein dans la vie spirituelle. A force d'entendre parler du péché et d'examiner les misères de l'âme péchéresse, on serait porté à oublier la vertu et à ne plus songer aux beautés de l'âme chrétienne. Il est donc à propos de nous étendre sur ce sujet, pour rétablir l'équilibre et voir les deux côtés des choses.

Déjà nous entrevoyons qu'un grand nombre de ces pénitents qui agissent avec discernement et qui font des confessions consciencieuses ou même parfaites, sont des personnes intérieures, habituées à s'examiner sous le regard de Dieu, à reconnaître les intentions secrètes de leur conduite. Ce qui révient à dire que si la purification de l'âme est une partie notable de la vie spirituelle, la vie spirituelle à son tour contribue à établir l'âme dans des dispositions

favorables à la bonne réception du sacrement.

Nous n'avons pas été sans remarquer, au fur et à mesure que nous avançons dans l'étude pratique du sacrement de pénitence, combien il contribue efficacement à la formation de la bonne conscience, combien il la rend à la fois ferme et délicate, prudente et résolu. En contrôlant notre conduite, tant extérieure qu'intérieure, avec la règle des mœurs, on apprend peu à peu à reconnaître en quoi elle s'écarte de la loi divine et de la pratique du bien, en quoi elle est défectueuse ou imparfaite, quels sont les motifs et les occasions qui nous éloignent de la voie droite. C'est une science en quelque sorte expérimentale qu'on acquiert. On fait plus : on apprend à conformer sa vie à cette règle divine des bonnes mœurs, à rectifier ses habitudes, à purifier ses intentions. C'est là un service de premier ordre que nous rend la Religion.

En outre, nous avons le contrôle que nous fournit le ministre du sacrement. Par sa vocation, ses études, son expérience des âmes, la fonction sanctifiante qu'il accomplit, il est en mesure d'imprimer la direction. Qui n'a besoin de guide ou de conseiller dans la conduite de ses affaires, dans le soin de sa santé quand elle est menacée, dans les dangers et les tentations ? La direction sacramentelle nous donne tout cela. A l'occasion même des actes du pénitent et de l'ouverture de sa conscience, le ministre du sacrement est à la fois juge et médecin. Il donne des avis appropriés pour fuir le mal, éviter le danger, rectifier les mobiles, rompre les habitudes, réchauffer la tiédeur. Bien plus, aux âmes de bonne volonté, il montre la vertu et la perfection chrétienne, il indique la voie à suivre, les erreurs à éviter, les illusions à dissiper, les bonnes œuvres à accomplir. Il fait briller devant tous les yeux la sainteté de la loi de Dieu et marcher dans le chemin du ciel.

De longs entretiens ne sont pas nécessaires. En peu de mots, appropriés à l'état d'âme du pénitent, il donne l'enseignement catholique et le goût divin de la vertu. Car, selon la comparaison de Notre-Seigneur, la grâce travaille les âmes, comme le levain travaille la masse de farine dans laquelle on l'a mis. Et le prêtre n'est que l'un des instruments de la grâce, qui agit par elle-même, avec force et douceur, dans l'administration des sacrements. C'est ainsi qu'en y correspondant, le pénitent de pécheur devient juste, de juste devient saint et ami de Dieu. Mais ce n'est pas l'œuvre d'un jour, ni ordinairement d'une ou de quelques bonnes absolutions. La grâce sacramentelle, comme la sève dans la vigne, monte peu à peu dans le tronc et dans les branches qu'elle fait croître, elle y porte la vie surnaturelle, elle y développe des feuilles, puis des fleurs et des fruits.

Ne cherchons donc pas, dans la confession, des entretiens vulgaires et oisifs, mais des entretiens spirituels ; ne les prolongeons pas au-delà du temps nécessaire pour mieux en tirer profit, mais concentrons-les sur les actes du pénitent et les besoins de l'âme. Celui qui fait le bien arrive à la lumière, disait encore Notre-Seigneur. (Jo., iii, 21). Progressivement tout s'épure et s'éclaire, tout monte à la vie chrétienne et à ses bonnes opérations.

**

Comme il était à propos de parler des péchés capitaux en traitant de la rémission de nos fautes, ainsi il est à propos de parler des vertus chrétiennes en traitant de la vie spirituelle. La fidèle observation de la loi de Dieu a pour effet de former en nous des dispositions ou des habitudes bonnes et vertueuses. Nous allons à la vertu en faisant le bien, comme nous allons au vice en faisant le mal. Ce sont deux effets contraires et deux opérations opposées.

Il y a des vertus naturelles, que nous pouvons trouver dans notre nature et acquérir par nos propres efforts. Il suffit de nommer la patience, le courage, l'honnêteté, le dévouement, etc. — Les vertus chrétiennes sont des qualités ou des habitudes surnaturelles que la grâce et les actes de la vie chrétienne forment et développent en nous, qui nous inclinent au bien et nous le font pratiquer avec facilité. Sous l'empire de la religion, les qualités ou vertus naturelles même s'élèvent, se purifient et se surnaturalisent. Il y a ainsi le courage chrétien, le dévouement religieux, l'esprit de sacrifice, l'amour du devoir, l'honnêteté chrétienne et religieuse.

La vertu opposée à l'orgueil, c'est l'humilité, qui est fondée sur la vraie connaissance de nous-même, de notre faiblesse, de notre misère.

La vertu opposée à l'avarice, c'est le désintéressement, qui nous donne une appréciation réglée, non la passion déréglée, des biens de la terre. L'une produit la dureté envers les malheureux, l'autre ouvre notre cœur à la compassion.

La vertu opposée à la luxure, c'est la chasteté, qui contient la nature et conserve la pureté du cœur et des sens. L'une détruit, l'autre garde la pudeur.

La vertu opposée à l'envie, c'est la charité fraternelle, qui traite le prochain avec égards et évite de lui nuire, selon le précepte de Notre-Seigneur : « Aimez-vous les uns les autres, » et : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fassé à vous-mêmes. »

La vertu opposée à la gourmandise, c'est la tempérance, qui évite les excès dans le boire et le manger. Dans l'usage des biens nécessaires à l'entretien de notre existence, elle nous fait nous conduire en créatures raison-

nables, non à la manière des brutes privées de raison.

La vertu opposée à la colère, c'est la douceur, qui supporte avec patience et traite avec bonté et charité. Ici encore il faut appréhender à se posséder.

La vertu opposée à la paresse, c'est le dévouement, qui renferme à la fois la dévotion dans le service de Dieu et le dévouement dans l'accomplissement des devoirs d'état.

Cette simple énumération nous donne un tableau d'ensemble des belles qualités qui ornent le vrai chrétien. Il faut nécessairement y ajouter les trois vertus théologales, qui rapportent tout à Dieu et à la fin surnaturelle de l'homme, à savoir : la foi, l'espérance et la charité. Nous ne cessons de le redire, l'âme du juste telle que la fait notre sainte religion, est agréable au Seigneur, réellement bonne, dotée de qualités précieuses, digne du ciel. Ce n'est pas l'œuvre de l'homme seul, c'est à la fois l'œuvre de la grâce qui opère en nous et l'œuvre du chrétien qui y coopère.

Ainsi les actes du pénitent qui semblaient ne devoir nous parler que du péché et de la pénitence, nous parlent des biens les plus élevés de la morale chrétienne ; ainsi le sacrement qui paraissait ne songer qu'au relèvement du pécheur et à la rémission de ses fautes, songe à la perfection même du chrétien ; ainsi la grâce sacramentelle qui ne semblait faite que pour purifier l'âme de ses souillures, lui rend l'énergie de la vie et la beauté de la vertu. Marie-Madeleine restera à jamais l'exemplaire, posé par le Sauveur, du bienfait total de la réhabilitation chrétienne des âmes pénitentes ; et la vie des Saints nous en fournira des exemples nombreux pris dans toutes les conditions spéciales.

Si nous usons bien des actes du pénitent et de la grâce sacramentelle, l'œuvre salutaire se fera aussi en nous. Jésus disait de ses disciples : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et une vie abondante. » (Jo., x, 10).

XIV

LA CONTRITION

La vertu de pénitence. Elle regarde le passé et l'avenir. Le changement du cœur. Le retour à la règle des mœurs. Le Bon Pasteur.

Avec la confession, le pécheur est entré dans la voie des aveux : il reconnaît et avoue ses torts, mais les regrette-t-il et est-il bien disposé pour l'avenir ? Au tribunal des hommes, on a vu des accusés reconnaître et avouer leurs délits, et qui n'en éprouvaient d'autre regret que celui d'avoir été pris en défaut, ou qui n'attendaient que leur grâce ou l'expiration de leur peine pour recommencer. On en a même vu qui se vantaient de leurs crimes et qui en

tiraient gloire. Etaient-ils pénitents et corrigés? Non; leurs dispositions restaient mauvaises et le mal était vivace dans leurs âmes perverses.

La confession n'est donc qu'un des actes du pénitent, elle en appelle un autre, plus important encore et sans lequel la pénitence n'existe pas: c'est le repentir ou, comme on dit communément, la contrition.

La confession, quand elle est jointe au repentir, est un véritable acte de pénitence. On pourrait dire qu'elle est un besoin du cœur coupable, lorsqu'il a reconnu ses fautes et qu'il est décidé à s'en corriger: le cœur alors éprouve un besoin de s'épancher, de dire sa peine, d'exprimer sa douleur. Aussi l'on a vu des coupables, alors même que la justice humaine ne s'emparait pas d'eux, venir déclarer leurs injustices ou leurs crimes; le remords qui torturait leur conscience leur arrachait ces aveux et, pour se décharger du poids qui les accablait, spontanément ils se déclaraient les auteurs du mal. La confession, loin d'être contraire au mouvement du cœur humain lorsqu'il obéit à la conscience, lui est bien plutôt conforme. Notre-Seigneur le savait bien.

Nous ne nions pas pour autant que l'aveu ne coûte pas. Certaines fautes coûtent parfois beaucoup à confesser, et l'âme pécheresse ne révèle pas son mal, en plusieurs cas, sans souffrir. Mais le patient qui veut guérir de son mal va quand même trouver le médecin, le lui révèle et se soumet au traitement qui le sauve. Il se réjouit ensuite. Quand on n'a pas craint de commettre la faute, pourquoi craindrait-on plus de l'avouer et pourquoi se plaindrait-on de cette nécessité?

Le vrai repentir porte à la fois sur le passé et sur l'avenir: sur le passé pour réparer les péchés commis, sur l'avenir pour les éviter. Il ne serait ni sincère ni complet s'il ne renfermait le bon propos ou la résolution de les éviter à l'avenir. Est-ce que les parents ou les maîtres pourraient se contenter de l'aveu et des regrets des enfants dont ils ont le soin, si ceux-ci, tout en demandant grâce, avaient la volonté de recommencer? Non, ils veulent aussi une dose de bonne volonté pour l'avenir et ils le font nettement entendre aux enfants en leur pardonnant. Il n'y a rien de plus naturel que de l'exiger.

Le Sauveur n'a donc pas imposé des actes arbitraires en ordonnant les actes du pénitent. Il nous demande ce que nous demandons aux autres, ce que la raison commande, ce que le cœur prescrit. Il a plutôt suivi le bon mouvement de la nature humaine pour le surnaturaliser et l'adapter au sacrement de pénitence. Il a montré ainsi un grand respect de l'œuvre du Créateur, et il l'a continuée en qualité de Sauveur, montrant évidemment qu'il ne cherchait que notre véritable bien. Ici

encore la grâce ne détruit pas la nature, mais elle la présuppose, l'élève et la perfectionne pour lui faire produire des actes surnaturels.

Au fond de la vraie contrition, il y a donc l'esprit de pénitence. Quand cet esprit anime les pécheurs et leur fait accomplir les œuvres de la pénitence, ils sont vraiment des pénitents. S'ils n'ont pas cet esprit et s'ils n'accomplissent pas les œuvres de la pénitence, ils peuvent prendre les apparences des pénitents, mais en réalité ils ne le sont pas. Il leur manque l'essentiel, quelles que soient les démonstrations et les protestations qu'ils fassent. Ou ils se trompent eux-mêmes, ou ils trompent les autres.

La contrition ne consiste pas dans la récitation des actes et l'usage des formules. Cependant on trouve des personnes qui, s'approchant rarement des sacrements, font consister tout ce qu'elles ont à faire dans la confession de leurs péchés, les avis du confesseur et la récitation de l'acte de contrition. Avec cela, elles se croient en règle. — Certainement tout cela compte, mais n'est pas suffisant sans la contrition. Pensent-elles même à se repentir de leurs péchés et à être résolues de ne plus les commettre?

La contrition ne consiste pas dans les signes sensibles de douleur et les airs de tristesse. Tout à l'heure c'était une formalité qu'accomplissaient certaines personnes, maintenant c'est une apparence qu'elles prennent. Elles soupirent et pleurent, elles ont l'émotion dans la voix, elles baissent les yeux et ont la tristesse peinte sur le visage. Tout cela est bon s'il y a au fond de leur cœur la contrition; mais ce n'est qu'une vaine simagrée si elles ne se repentent pas.

La contrition est avant tout une disposition de la volonté, non une question de formalités et une affaire d'impressions; c'est pourquoi l'on dit que la contrition doit être intérieure. Si la contrition simplement extérieure suffisait, quel est le pécheur ou la pécheresse qui ne pourrait l'avoir, même sans rien changer à ses dispositions intérieures et à sa conduite? Il lui suffirait d'en emprunter les signes et d'en prendre le rôle. Les Pharisiens le faisaient aussi, mais Notre-Seigneur les appelait hypocrites. C'est d'eux et de ceux qui leur ressemblent que Jésus disait: « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » (Mt., xv, 8).

Précisant sa pensée, Notre-Seigneur ajouta: « C'est du cœur que sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides, les vols, l'avarice, la méchanceté, la fraude, l'impudicité, l'envie, le blasphème, l'orgueil, la folie. Toutes ces choses mauvaises viennent du dedans et souillent l'homme. » (Marc, vii, 20-23). Voilà la source, voilà le

foyer du mal : c'est le cœur mauvais. Les actes extérieurs n'ont de valeur qu'autant qu'ils sont en relation avec le changement du cœur. C'est du dedans qu'ils doivent tirer leur origine.

Qui ne s'est plaint sur la terre d'avoir été trompé par des gens qui prennent à notre égard les sentiments de l'amitié, s'insinuent dans les affaires et captent la confiance pour en abuser ? ou qui prennent les apparences de la misère et de la souffrance, pour nous apitoyer sur leur sort et obtenir nos aumônes et nos bienfaits ? L'œil de Dieu perce les vaines apparences, et on ne trompe pas Dieu.

Usant d'une comparaison très populaire, Notre-Seigneur disait : « Malheur à vous, Pharisiens hypocrites ! Vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, mais au dedans vous êtes remplis de rapines et de souillures. Nettoyez d'abord le dedans de la coupe et du plat, en sorte que le dehors soit propre. » (Mt., xiii, 25-27). Le corps n'est que le dehors de l'homme, l'âme est le dedans. C'est dans l'âme comme dans l'intérieur de la coupe et du plat, que sont contenues les choses : les rapines, les injustices, les actions impures de la vie de l'homme. Et c'est précisément parce que les Pharisiens, tout en pratiquant sur leurs corps les purifications légales et en affectant une grande apparence de justice, conservaient ces choses mauvaises au dedans de leurs âmes, que Notre-Seigneur les appelait des « sépulcres blanchis. » (Mt., xiii, 27).

Selon l'expression de Notre-Seigneur, il faut nettoyer le dedans de la coupe, c'est-à-dire notre cœur coupable, et le purifier du mal qu'il contient : ce qui revient à dire que la contrition qui n'est pas intérieure n'est pas une vraie contrition. Mais si la contrition est une disposition intérieure de l'âme, cela ne l'empêche nullement de se manifester au dehors sur le visage, dans la voix, dans l'air humilié de la personne, dans les pleurs et les soupirs. Ne donnons pas une importance excessive aux signes sensibles qui accompagnent plus ou moins la contrition, mais ne les déprécions pas non plus. N'excitons pas violemment notre sensibilité pour les produire, comme si les impressions étaient tout ; excitons plutôt notre contrition intérieure et notre bon propos.

**

Pour avoir une idée juste de la conversion et savoir jusqu'où elle doit aller, il faut tâcher de comprendre en quoi elle consiste. On gagne toujours à y voir clair et à savoir où l'on va. On ne marche pas bien dans les ténèbres, on tâtonne souvent et l'on craint de tomber. Marchons donc à la lumière de la foi et dans la direction qu'elle nous montre.

D'après ce que nous avons entendu, quels que soient les pensées, les désirs, les imaginations, les tentations, les passions et les con-

voitises, tant que notre volonté tient ferme et ne leur donne pas entrée dans notre âme, notre âme n'en est pas souillée ; mais quand la volonté cède, la conscience est atteinte, le mal entre dans notre âme et la souille. Donc c'est la volonté qu'il s'agit avant tout de relever, de détourner du mal pour la retourner vers le bien et la ramener à la règle des mœurs : précisément ce bon mouvement s'appelle la conversion. Tous les soldats qui ont fait des manœuvres savent ce qu'on entend par une conversion ; les gymnastes le savent également. Au commandement de conversion à droite, ils se retournent du côté droit et changent de position dans cette direction, jusqu'à ce que leur corps ait fait un demi-cercle.

En faisant le mal, le pécheur s'est écarté à gauche de la règle des mœurs ; il s'agit pour lui d'y revenir et d'opérer un mouvement de retour à droite dans la mesure où il s'en est écarté. Ce mouvement, c'est sa conversion. La différence, c'est qu'il s'agit ici de l'âme au lieu du corps, et d'un mouvement spirituel au lieu d'un mouvement corporel. En revenant au bien et à la règle des bonnes mœurs, la volonté y ramène l'âme et la personne tout entière. Tout rentre dans l'ordre et se remet à sa place.

Voilà une notion qu'il faut avoir bien claire dans son esprit, si l'on veut faire comme il convient l'acte du pénitent qu'on appelle la contrition. C'est la volonté qu'il faut redresser, convertir, changer autant qu'il est nécessaire pour se soumettre chrétiennement aux prescriptions et aux défenses de la loi morale. Toutefois, comme nous sommes ici dans l'ordre surnaturel, la contrition n'est pas une opération de la volonté toute seule, mais de la volonté aidée de la grâce. En parlant de la volonté, nous entendons la volonté aidée de la grâce.

Il est désormais facile de faire la distinction, quant à la contrition, entre les péchés véniels de fragilité et de faiblesse, et les péchés véniels de malice et de tiédeur. Evidemment la volonté qui n'a faibli qu'occasionnellement, sur tel ou tel point particulier, se redresse plus facilement et plus promptement : c'était un léger mensonge ou une légère impatience, un accès d'humeur ou de susceptibilité, une petite gourmandise ou une petite jalousie, un mensonge, un acte de vanité, un moment de respect humain, etc. Comme l'âme n'est pas attachée à ce mal et ne le veut pas ordinairement, mais cherche plutôt à l'éviter et veille à ne pas le commettre, il arrive le plus souvent, lorsque l'occasion et la cause déterminante sont passées, que la conscience parle et l'âme se ressaisit, principalement au temps de la prière. Nombre de personnes foncièrement chrétiennes se relèvent presque aussitôt qu'elles ont succombé, regrettent leurs fautes

et se remettent dans l'état de bonne volonté, au service de Dieu et de la vertu.

Lorsqu'il s'agit des péchés de malice, surtout lorsqu'ils sont passés à l'état d'habitude et de manière de vivre, il est certain que le changement est plus difficile. Il s'agit en effet de détacher le cœur de son affection à tel ou tel objet défendu, de retirer l'âme d'une habitude à telle ou telle manière de se conduire, de ramener toute la personne à l'obéissance sur tel ou tel point de la loi morale. N'est-elle pas portée, par sa tiédeur même, à se contenter d'une demi contrition, d'un demi bon propos, d'une demi conversion ; à faire des réserves sur un point ou l'autre de sa vie morale, par exemple la vanité ou l'orgueil, l'intempérance ou l'immodestie, les lectures ou les fréquentations dangereuses, le mensonge ou l'injustice, la mauvaise humeur et la colère, la mollesse et la paresse ? C'est le combat de la tiédeur, le combat spirituel de la grâce et de la nature. Il y faut de la vigilance et de la prière.

Donc la contrition ramène la volonté à la règle. Mais l'expérience prouve que la volonté, alors même qu'elle est bien disposée au moment de la contrition, n'est pas toujours fidèle et persévérante. Plusieurs en effet retombent, pour se relever encore, et l'on constate des alternatives de rechutes et de relèvements. Le but à atteindre, c'est là vie vraiment chrétienne, et alors même que ce but est atteint, il reste à maintenir ce bon état moral, à continuer le combat spirituel, à affermir la volonté dans le bien, à poursuivre la pureté de l'âme, à cultiver la vertu de pénitence. C'est là « le cœur contrit et humilié que Dieu ne saurait mépriser » (Ps., L, 19) ; car Dieu tient compte de nos efforts, il les aide de sa grâce et, après un temps plus ou moins long de lutte, l'âme se dégage de ses mauvaises habitudes, domine ses défauts, et s'établit solidement dans le bien et la vertu.

Certaines conversions demandent des efforts courageux ; c'est la rupture entre la vie passée et la vie à venir. Car pour les pénitents qui vivaient précédemment dans l'habitude du péché mortel, c'est la lutte entre l'état de péché et l'état de grâce, c'est une question de vie ou de mort, c'est la grande affaire du salut ou de la damnation. Dieu demande le repentir des péchés passés, joint au bon propos pour l'avenir, et, s'il y a lieu, l'éloignement des occasions dangereuses : cette disposition suffit pour recevoir la grâce du sacrement de pénitence.

*
**

Reposons-nous sur une belle page de l'Evangile : « Comme les publicains et les pécheurs s'approchaient de Notre-Seigneur pour l'entendre, les pharisiens et les scribes en murmuraient : Cet homme, disaient-ils, accueille les pécheurs et mange avec eux. Jésus leur ré-

pondit par cette parabole : Quel est celui d'entre vous qui, ayant cent brebis et en ayant perdu une, ne laisse les 99 dans le désert et ne va à la recherche de celle qu'il a perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Et quand il l'a retrouvée, tout joyeux il la met sur ses épaules ; puis, rentré à la maison, il convoque ses amis et ses voisins, leur disant : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue ! Ainsi, je vous l'assure, il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

La parabole était transparente pour des Orientaux, accoutumés à ces mœurs pastorales. La conduite du bon pasteur est l'image de celle de Jésus, et, si elle est louable dans le berger, comment les Pharisiens pourraient-ils blâmer le Sauveur d'aller à la recherche de la brebis égarée, et de se réjouir de l'avoir ramenée au bercail ?

Jésus reprit : « Ou bien encore, quelle est la femme qui, ayant dix pièces d'argent valant chacune une drachme, et en ayant perdu une, n'allume sa lampe, ne balaie sa maison et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée ? Et lorsqu'elle l'a trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, disant : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Ainsi, je vous le déclare, les anges de Dieu seront dans la joie pour un seul pécheur qui fait pénitence. » (Luc, xv, 1-10). Si personne ne peut condamner l'empressement de cette femme, comment les Pharisiens et ceux qui leur ressemblent pourraient-ils reprocher à Jésus-Christ sa sollicitude pour les âmes qui se sont perdues ?

Il a tout dit lui-même dans cette admirable parole : « Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. » (Jo., x, 11). Et il l'a fait comme il l'avait dit. Ces deux paraboles nous révèlent les sentiments de son cœur et nous montrent la joie qui succède à son inquiétude lorsqu'il rentre en possession de son bien. Ce n'est pas qu'il mette dans son appréciation le pécheur converti au-dessus du juste fidèle ; mais la conversion lui cause, ainsi qu'aux anges du ciel, un nouveau motif de réjouissance, qu'ils goûtent pleinement. En associant ses amis et ses voisins à ses démonstrations de joie, le Sauveur indique combien la conversion est agréable à son cœur et combien lui font plaisir les personnes qui y travaillent ; combien aussi s'en écartent les Pharisiens et les faux docteurs, qui murmurent, se scandalisent et rejettent les pécheurs lorsque ceux-ci, sortant enfin de leur abjection, viennent auprès de Jésus-Christ et de ses ministres faire les actes du pénitent qui les relèvent, chercher les remèdes à leurs maux et reprendre leur place au bercail. Ayons tous les sentiments de N.-S. Jésus-Christ.

XV

LA CONTRITION (*suite*)

La douleur morale. La volonté aidée de la grâce. Jésus et la femme adultère. Jésus et S. Pierre. Le retour à la vie.

Si la pénitence consistait dans les impressions, les marques de la contrition devraient être la tristesse, les soupirs, les larmes, la douleur sensible. Or elles sont insuffisantes pour la conversion de la plupart des pécheurs : il s'agit pour eux de sortir du péché, de se délivrer du mal qu'ils ont contracté, d'éloigner le péril, d'observer la règle des bonnes mœurs, de remplir les devoirs de religion, enfin de prendre des moyens efficaces et de donner des preuves d'amélioration dans leurs sentiments et dans leur manière de vivre. Toutefois, quand l'âme est pénitente, la contrition se répand souvent de l'âme dans le cœur et y produit des sentiments de douleur, qui à leur tour se manifestent dans le maintien, l'air et la voix des pénitents. Cet effet est conforme à la constitution que le Créateur a donnée à l'homme.

Il n'est pas mal à propos d'observer que les tempéraments ne sont pas tous les mêmes, qu'ils se ressentent de la faiblesse ou de la force de l'âge, de l'empire que la personne a pris sur elle-même. Ainsi, tandis que certaines gens sont d'humeur sensible, s'émotionnent et pleurent facilement, d'autres sont de caractère plus sec et ne pleurent pour ainsi dire jamais. Les vieux marins, les vieux soldats, les hommes habitués aux durs travaux, et d'autres encore, ne sont pas faciles à émouvoir. Quand donc on parle de la douleur de la contrition, il faut surtout entendre la *douleur morale*, la douleur que l'âme pénitente ressent de ses péchés.

C'est dans le mouvement qu'elle imprime à la volonté que l'âme pénitente et affligée de ses fautes doit principalement manifester ses dispositions. La volonté c'est le cœur, et c'est le changement du cœur coupable qu'il faut obtenir, le changement de ses affections perverses, de ses goûts dépravés, de ses malignes convoitises. Quand le cœur est contrit, il a la douleur qu'il faut, et c'est celle-là que la vraie religion cherche à produire dans les pénitents sincères, qui font effort pour se rapprocher de Dieu et almer le bien.

Le concile de Trente enseigné que la contrition est une douleur de l'âme et une détestation du péché commis. (Sess. xiv, c. 4). Il arrive effectivement qu'un grand nombre de convertis, en avançant en âge et en « repassant les années écoulées dans l'amertume de leur âme, » ont une sorte de blessure au cœur. Ce qui avait fait jadis leur plaisir cause maintenant leur peine ; les passions qu'ils aimaient follement autrefois, ils les détestent désormais ;

et ils ne pensent jamais sans douleur à tant de fautes qu'ils ont commises. Ils conçoivent même une sorte d'horreur de ce mauvais passé, et ils voudraient qu'il soit à jamais enseveli dans l'oubli.

Notre-Seigneur oublie et pardonne, le monde n'oublie et ne pardonne pas toujours. Si indulgent qu'il soit sur le chapitre des plaisirs et si relâchée que soit sa morale, il y a des fautes qui révoltent l'honnêteté publique et qui sont mal famées. Il s'écarte des victimes qu'elles ont faites et, pour lui, ce sont des personnes tarées auxquelles toutes les sociétés qui se respectent ferment leurs portes et leurs salons. Quand la condamnation et les prisons des hommes ont mis une marque infamante sur les coupables, tout le monde s'écarte et leur jette la pierre.

La doctrine évangélique du pardon n'a pas ces rigueurs et ces proscriptions. Nous l'avons déjà vu dans la parabole de l'Enfant prodigue. En voici un autre exemple : « Un matin, dès la première aube, Jésus revint au Temple. Le peuple en foule l'entoura aussitôt. S'étant assis, il se mit à l'enseigner. Sur ces entrefaites, les Scribes et les Pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère, et l'ayant placée debout au milieu de l'assistance, ils dirent à Jésus : Maître, voici une femme qu'on vient de surprendre en adultère. Or, dans la loi, Moïse nous ordonne de lapider ces sortes de coupables. Et vous, quel est votre avis ? En posant cette question à Jésus, ils voulaient lui tendre un piège ; ils cherchaient un prétexte pour l'accuser. Jésus s'inclina, et se mit à écrire avec le doigt sur le sable. Comme ils insistaient, Jésus se redressa et leur répondit : Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! Et, se baissant de nouveau, il continua d'écrire à terre. En entendant cette réponse, ils se retirèrent un à un, à commencer par les plus vieux. Et Jésus demeura seul avec la femme, qui était là debout devant lui. Alors il se leva et lui dit : Femme, où sont donc ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a condamnée ? — Personne, Seigneur, répondit-elle. — Eh bien ! moi non plus, je ne te condamnerai point, reprit Jésus. Va ! et à l'avenir ne pèche plus. » (Jo., viii, 1-11).

L'Evangile a le secret divin de la réhabilitation des âmes et la puissance de vie. En opérant ses profondes transformations dans les consciences humaines, l'élément surnaturel de la grâce détruit le mal et fait naître le bien, la vertu et la vie. Les âmes qui étaient mortes revivent, les âmes qui étaient mauvaises redeviennent bonnes, les sentiments qui étaient pervers redeviennent bons : tout s'épure, se transforme, monte à la vie. C'est la doctrine et l'œuvre du salut. C'est de ces convertis, alors même qu'ils auraient été des pécheurs pu-

blics, que Notre-Seigneur disait aux Pharisiens qu'ils les précéderaient dans le royaume de Dieu.

**

Nous avons dit que la vraie contrition est l'œuvre de la volonté aidée de la grâce. Les heureux effets de conversion que nous avons décrits ne sont pas possibles à la volonté abandonnée à ses seules forces, il faut qu'elle s'appuie sur les motifs que la foi présente à notre esprit et qu'elle ait, pour la mouvoir et la soulever au-dessus d'elle-même, l'impulsion de la grâce divine. Par elle-même, lorsqu'il s'agit des péchés de malice et de la tiédeur, surtout en matière grave, la pauvre âme est sans décision et sans courage, ou du moins elle se sent tirée en deux sens, hésitante et peu résolue. Qui donc la rendra résolue et pénitente, prête à faire les sacrifices nécessaires, à rompre ses habitudes plus ou moins invétérées? C'est la grâce, qui l'éclaire et l'échauffe, qui inspire le remords et qui la touche, qui lui rend désirable la pureté morale, la vertu et le désir formel de son salut, ou même de sa sanctification.

En outre, il y a des degrés de sincérité dans la contrition, que la foi seule peut exciter dans l'âme. Bien plus, la vertu de pénitence n'atteint tout son développement et toute sa beauté que sous l'influence de l'Esprit sanctificateur. Cette vertu a aussi ses degrés, depuis le repentir strictement suffisant jusqu'au cœur contrit et humilié, jusqu'à l'amour pénitent. Lorsqu'il est question de la parfaite pureté de l'âme et de sa parfaite conformité avec la loi divine, il est question d'amour divin autant que de pénitence; alors la pénitence, entraînée par l'amour de Dieu qui la domine, s'élève par degrés vers le Souverain Bien et s'unit à la charité dans un effort commun. Les saints pénitents nous en fournissent des exemples.

L'apôtre S. Pierre, au temps de la Passion, avait renié son Maître par trois fois, dans la compagnie des serviteurs qui gardaient et outrageaient Jésus au prétoire. Le chant du coq lui rappela ce que lui avait prédit Notre-Seigneur. Pierre entra en lui-même et pleura amèrement. Il fut l'un des premiers à courir au sépulcre, à la nouvelle de la résurrection de Jésus, et il ne cessa plus de se montrer fidèle à sa grande mission. Mais auparavant, sur le bord du lac où il était retourné pêcher, il dut réparer son triple reniement par une triple protestation d'amour. « Pierre, m'aimez-vous? », lui demanda le Seigneur. Et à trois reprises l'apôtre protesta de son amour. Il avait fallu le regard de Jésus au prétoire, après le reniement, pour le faire rentrer en lui-même et se ressaisir; il fallut la parole de Jésus au bord du lac de Génésareth pour exciter ces protestations d'un amour souverain. Plus tard S. Pierre connaîtra, comme son divin Maître, le supplice de la croix et il

mourra à Rome, comme Jésus était mort à Jérusalem, victime de son parfait amour de Dieu et du prochain.

Comprenons donc que la contrition est intérieure et non pas seulement extérieure, qu'elle est surnaturelle et non pas seulement naturelle, qu'elle s'étend à tous les péchés au moins mortels qu'on a commis, et non pas seulement à une partie de ces péchés. Telles sont les qualités que la contrition doit avoir, et dont personne ne peut se dispenser.

Un seul péché mortel prive de la vie de la grâce; le pénitent ne peut donc en exclure aucun de sa contrition. Cela arrive cependant, car les passions qui ont régné dans le cœur de l'homme répugnent à en sortir et ne veulent pas mourir. Chacune réclame en sa faveur, fait valoir le plaisir qu'elle procure, fait appel à la mauvaise nature de l'homme qu'elle satisfait. Tantôt c'est l'intempérance, tantôt la luxure, tantôt la vengeance, tantôt l'injustice. On sacrifierait volontiers tout le reste, mais on tient à cette accoutumance, ou plutôt cette habitude qu'il aimait retient le pécheur captif dans ses liens. Il faudra changer de vie: en aura-t-il la force? Il faudra quitter cette manière d'agir: est-ce qu'on se change à son âge et dans sa situation? Et que dira-t-on dans son entourage? Comment résistera-t-il aux sollicitations des personnes qui partageaient sa conduite? Le respect humain ne le retiendra-t-il pas dans la mauvaise voie?

A la réflexion, nous sentons bien que tous ces raisonnements de la passion ne sont que de faux prétextes; mais en pratique nous sommes obligés d'en tenir compte et de prendre la nature humaine telle qu'elle est. Nous n'assurons pas qu'il n'y aura point de rechutes et que l'homme qui y a été habitué ne retournera plus au fruit défendu. N'est-il pas dit que les Hébreux, après leur délivrance de la servitude d'Egypte et lorsque déjà ils étaient rendus dans le désert, regrettèrent les oignons d'Egypte? Plus d'une fois peut-être, le pécheur dégagé de ses anciennes passions aura des retours vers les jouissances des mauvais jours, il sentira se réveiller en lui la tentation, le goût, le désir. S'il veille et s'il prie, selon la recommandation du Sauveur, il ne succombera pas à la tentation, et le Père céleste qui entend sa prière le délivrera du mal.

Une simple comparaison fera comprendre la nécessité de cette contrition universelle, en ce qui concerne les péchés mortels. Un soldat qui a reçu dans la bataille trois ou quatre blessures graves se garde bien de ne pas les soigner toutes. Il sait que s'il en néglige une, comme toutes sont mortelles, il ne guérira pas, et qu'il ne lui servirait à rien de panser avec soin les deux ou trois autres, car celle-ci non soignée et non guérie suffira pour le faire mourir.

La guérison des blessures graves de l'âme

n'est pas possible dans d'autres conditions ; c'est pourquoi la contrition doit s'étendre à tous les péchés mortels commis, sans en excepter un seul. — D'ailleurs il ne faut pas s'exagérer les conséquences. La vie chrétienne ne défend pas les jouissances légitimes de l'existence, mais elle les règle et les rend bonnes. Il y a des limites qu'elles ne peuvent franchir sans nuire à notre vie morale, des excès qu'elles ne peuvent commettre sans détourner l'homme de sa véritable fin, des libertés qu'elles ne peuvent prendre sans nous rendre coupables ; mais, dans la mesure où les contient la loi morale, elles sont non seulement tolérées et permises, elles sont même bonnes et utiles. N'y a-t-il pas les joies de la famille chrétienne, les plaisirs de la société chrétienne, les consolations de l'amitié chrétienne, les épanchements du cœur chrétien, etc. ; et les personnes qui remplissent leurs devoirs envers Dieu sont-elles moins heureuses et moins joyeuses que les autres ? Est-ce que ce ne sont pas celles-ci plutôt, qui ont la paix de la conscience, le sentiment du devoir accompli, l'espérance de l'avenir éternel, et le bonheur durable même en ce monde ? Il suffit de jeter un regard sur les familles chrétiennes qui nous entourent pour s'apercevoir que nulle part on n'est plus uni, plus honorable, plus heureux. Les passions accumulent bien des ruines et causent beaucoup de maux ; serait-il vrai d'en dire autant de la vertu ? Non, assurément.

Ici nous pouvons faire un retour sur les défauts, que nous avons signalés à l'occasion de la confession, et montrer combien la contrition est un moyen efficace pour les corriger. La nature humaine est comparable à un champ où poussent les bonnes et les mauvaises plantes. Le cultivateur ne se contente pas de labourer son domaine, il extirpe soigneusement les plantes nuisibles, car il sait par expérience que les mauvaises ne tardent pas à envahir la terre et qu'en poussant leurs rejetons elles étouffent les bonnes plantes, et couvrent le terrain de ronces, d'orties et d'épines. De même les vrais éducateurs s'attaquent aux défauts de la nature humaine, s'étudient à réduire les mauvaises qualités et à développer les bonnes. C'est le procédé de toute bonne culture et de toute bonne éducation. La moisson en dépend, puisque chaque plante produit des fruits, bons ou mauvais, selon son espèce.

Mais il y a deux manières de corriger les défauts. Si on les considère simplement comme des défauts de tenue, d'éducation et de savoir-vivre, on se borne en quelque sorte à faire la toilette de l'âme et à enlever ce qui peut nuire à l'avancement de l'homme dans la société. Si on les regarde comme des maladies morales et des racines de péché, on ne se borne plus à la culture extérieure et à un

vernis de politesse, mais on entreprend une culture intérieure assez profonde pour aller jusqu'à la racine du mal et à l'extirper. Celle-ci est la vraie manière de corriger les défauts.

L'exposition que nous avons faite des péchés capitaux et des vertus qui leur sont contraires, nous dispense d'entrer dans l'énumération des défauts d'ordre moral dont la nature humaine est plus ou moins atteinte en chaque individu. La pratique continue de l'examen de conscience et de la confession a pour résultat de faire entrer progressivement chaque personne dans la connaissance de soi-même et de lui faire reconnaître, sous le regard de Dieu, les maladies morales qui la travaillent ou peuvent l'atteindre. Le contrôle et les avis expérimentés du confesseur s'y joignent, avec toute l'autorité que donnent la conscience et la religion.

La contrition fait alors son œuvre salutaire. L'âme contrite et pénitente se reproche les péchés que lui ont fait commettre les inclinations défectueuses, elle s'en repent, elle en demande pardon à Dieu, elle les purifie, elle forme ou renouvelle le bon propos de les combattre et d'extirper son mal. C'est ainsi que les actes du pénitent, faits avec suite et persévérance, sont en réalité un excellent travail de culture morale et d'amélioration personnelle. La grâce sacramentelle s'y associe et leur donne toute leur efficacité.

On peut donc conclure avec assurance que le Sauveur, en établissant le sacrement de pénitence, nous a fourni le moyen le plus fort pour la correction de nos défauts ; et que ceux ou celles qui fréquentent le sacrement de pénitence avec les dispositions convenables, mènent à fond la culture du domaine de leur âme. Pourvu qu'on ne se contente pas d'une demi-conversion, on ne tarde pas à voir le résultat se produire. Alors la culture du bien est non seulement possible, mais fructueuse. Aussi l'on remarque que les personnes foncièrement chrétiennes, alors même qu'elles n'ont pas reçu l'instruction et l'éducation humaines, ont une certaine délicatesse d'âme et des sentiments élevés qui leur font honneur.

La parabole évangélique du père de famille, dans le champ duquel on a semé du bon grain et de l'ivraie, nous peint sous une forme à la portée de tout le monde cet état de choses. La bonne et la mauvaise graine poussent ensemble ; tandis qu'elles sont en herbe, on les distingue à peine ; mais à mesure qu'elles développent leur tige, leurs feuilles et leurs épis, on les reconnaît sans confusion possible. Les moissonneurs font le triage, ils récoltent le bon grain, mais ils arrachent l'ivraie et la rejettent comme une plante nuisible. (Mt., xiii, 24-43). Ainsi en sera-t-il de chacun de nous : nous recueillerons ce que nous aurons semé et laissé croître dans le champ de notre âme : du bon grain ou du mauvais grain.

XVI

LES MOTIFS DE CONTRITION

Motifs naturels et motifs surnaturels. Influence de la crainte. Influence de l'espérance. Influence de la charité.

Beaucoup de raisons peuvent porter les hommes à regretter leurs fautes et à changer de vie : il y a des motifs naturels et des motifs surnaturels. Les uns sont fondés simplement sur la nature, les autres sont fondés sur la foi.

Il y a des fautes qui font perdre la considération, l'honneur, la confiance, la faveur, les places, les profits, la santé et divers autres avantages temporels. Ne voit-on pas des domestiques et des employés perdre leurs places à cause de leur insubordination, de leurs indécidatesses ou de leur négligence? Ne voit-on pas des gens réduits à l'indigence et à la mendicité par leurs fautes? d'autres qui n'ont plus d'asile que l'hôpital, ou qui ont contracté des maladies incurables? d'autres qui sont entraînés devant les tribunaux pour de véritables délits et qui sont condamnés à la prison? Ils trouvent dans leurs infortunes et dans leurs malheurs des motifs naturels de regret et de repentir. Tout retour sur leur passé leur est douloureux et leur rappelle, avec la misère qu'ils ressentent, leur propre humiliation.

Nous ne prétendons pas que ces motifs soient mauvais, mais qu'ils sont insuffisants, par eux-mêmes, pour produire la contrition chrétienne, celle qu'exige le sacrement de pénitence. Il leur manque un élément indispensable, car ici nous sommes dans l'ordre surnaturel, et il faut absolument que l'élément surnaturel les purifie, les élève, les perfectionne, afin de les mettre en proportion avec la grâce du sacrement. Ils peuvent en être une préparation et une disposition personnelles, à condition que les motifs de la foi s'y ajoutent et les adaptent à la fin surnaturelle de l'homme.

Il est évident que des racines simplement naturelles ne peuvent produire des fruits surnaturels, que la nature ne peut par elle-même produire les œuvres de la grâce. On entend par motifs surnaturels ceux qui sont fondés sur la foi, tels que la considération des offenses faites à Dieu par la violation de sa loi et les habitudes du péché, la passion de N.-S. Jésus-Christ, la pensée des récompenses et des châtiments éternels, etc. De fait, ce sont de pareils motifs qui amènent les pécheurs repentants au saint tribunal, qui leur font avouer et regretter leurs péchés, qui opèrent le changement de vie chrétienne, qui leur font recevoir la grâce du sacrement.

Les motifs naturels s'y ajoutent et y apportent leur concours. N'est-ce pas le sentiment de sa misère, en même temps que le souvenir de la bonté de son père, qui agit sur le cœur

de l'Enfant prodigue et le ramena à la maison paternelle? N'est-ce pas l'idée de son abjection, en même temps que l'attrait divin de Jésus, qui changea Madeleine et l'amena aux pieds du Sauveur? Adam et Eve, condamnés aux misères de la vie et privés du bonheur qu'ils avaient goûté, pleurèrent leur désobéissance et trouvèrent dans l'épreuve la voie de leur salut éternel. Beaucoup de leurs descendants ont été ramenés à Dieu et à la vertu par la douleur. On peut dire de tous ceux-là qu'ils ont connu « la bonne souffrance. »

Les malheurs temporels ne sont pas les seuls effets de l'inconduite et du péché d'habitude ; il y a aussi des malheurs éternels. La sanction est quelquefois lente à venir ; c'est pour cela que les anciens disaient que la justice marche d'un pied boiteux, mais qu'enfin elle arrive ; c'est pour cela que les philosophes constatent que le crime semble parfois réussir et la vertu succomber, mais que ce n'est que pour un temps et qu'en définitive le droit ni ne meurt ni n'est aboli. Il a ses revanches souvent en ce monde, il les aura sûrement dans l'autre, et la justice aura son jour et son triomphe final. La conscience, formée par des siècles de christianisme, n'hésite pas à le proclamer.

La foi précisément nous montre le châtimement divin suivant la faute, comme l'ombre suit le corps lorsque l'homme marche à la lumière du jour. Dieu est patient parce qu'il est éternel, dit la Sainte Ecriture. Le purgatoire et l'enfer sont les lieux du châtimement, l'un temporaire, l'autre éternel. Pour quiconque a la foi, cette doctrine est décisive et ne peut manquer d'agir sur son esprit et sa conscience. Il croit donc à des sanctions.

Il est un fait : c'est que beaucoup de conversions, au moins à leur début, sont causées par la crainte, soit la crainte des châtiments divins même en ce monde, soit la crainte des expiations douloureuses en purgatoire, soit la peur des supplices de l'enfer. L'homme est sensible à la souffrance et porté naturellement à prendre les moyens d'y échapper. Lors donc qu'à la clarté de la foi le pécheur voit l'avenir éternel qui l'attend et le châtimement réservé à son inconduite, il redoute un si grand mal et souvent se décide à faire les actes du pénitent. La grâce de Dieu le travaille parfois fortement et excite en lui de violents remords. S'il cède, la conscience et la grâce agissent de concert et lui font opérer son salut.

Combien de personnes, peu touchées de l'amour de Dieu et très attachées à leurs passions, si elles n'avaient la crainte de l'enfer, ne se convertiraient jamais ! La crainte du Seigneur est pour elles le commencement de la sagesse et les retire de l'abîme où elles couraient. Parfois c'est à l'occasion d'une mort, parfois à l'audition d'un sermon, parfois à la vue d'une conversion, que le coup de grâce se

produit. Elles sortent enfin de l'état du péché et obtiennent la rémission de leurs fautes.

Le motif qui les pousse est sans doute encore bien imparfait et bien mélangé, mais il s'y mêle déjà un commencement d'amour de Dieu et du bien. Cela suffit, avec la grâce du sacrement, pour les réconcilier avec Dieu. Ajoutons que plusieurs, après leur conversion, deviennent de plus en plus accessibles à l'attrait du bien, et que la religion qu'ils observent rend leur conscience de plus en plus ferme et délicate. Plusieurs arrivent à aimer Dieu et à lui donner dans leur vie une place de préférence.

Mais il n'en est pas toujours ainsi. Certains pécheurs ne se relèvent que pour retomber, et leur conversion reste toujours branlante, jusqu'à ce qu'enfin les approches de la mort exercent sur eux une influence décisive. La crainte aura plus fait en eux que l'amour, et ils auront retardé tant qu'ils l'auront pu la rupture finale. Un officier qui avait fait les campagnes de l'Empire avec Napoléon se mourait à l'âge de 90 ans. Sa fille vint avertir le prêtre. Celui-ci la suivit dans les ténèbres du soir et arriva à la demeure du capitaine. Au chevet du lit était appendu un tableau du conquérant. Le prêtre, le montrant au guerrier qui avait affronté cent fois la mort, lui dit : « Voulez-vous mourir comme Napoléon ? » L'homme d'armes, qui avait vécu sans religion, imita son maître et reçut en pleine connaissance les sacrements. En rentrant dans la nuit à son presbytère de campagne, le jeune prêtre se disait : « Voilà un homme qui meurt avec les secours de la religion, comment a-t-il pu attendre tant d'années à faire ce grand acte ? Il a devant lui quelques heures, deux jours au plus, pour se préparer à paraître devant Dieu ; combien il serait heureux maintenant s'il y avait songé plus tôt ! Quelle folie de ne pas donner à Dieu toutes les années de sa vie ! »

**

Si la crainte est puissante sur le cœur de l'homme, l'espérance ne l'est pas moins. La foi projette ses clartés sur le monde à venir et nous montre le ciel avec ses récompenses et son bonheur. Tout le monde veut être heureux et fait des rêves de bonheur, tout le monde aspire à la vie heureuse et à l'exemption du malheur. Le motif de l'espérance n'est donc pas moins déterminant que le motif de la crainte, quoique déjà il soit meilleur et plus élevé. On ne voudrait pas perdre le ciel, on voudrait jouir de ses biens, on aspire au bonheur qu'il donne. Un certain nombre de personnes trouvent dans cette considération la force de rompre avec leurs mauvaises habitudes. L'amour de Dieu, qui les touche quelquefois assez peu, ne les y déterminerait pas, ou les laisserait très hésitantes. Elles se dé-

cident enfin et font, avec un vrai désir, les actes qui les sauvent.

Au début, comme les précédentes, elles sont plus sensibles à leur intérêt qu'à toute autre considération ; et l'on peut dire des unes et des autres que leurs motifs de conversion sont des motifs intéressés. Cependant ils ne sont pas mauvais, ils sont même bons et surnaturels, puisqu'ils sont fondés sur la foi et qu'ils leur font produire des actes salutaires. Avec la grâce du sacrement ils suffisent pour les réconcilier avec Dieu et les mettre sur le chemin du ciel. Plusieurs de ces convertis s'élèvent ensuite dans leur amour et purifient leurs motifs, en les améliorant jusqu'à ce qu'enfin l'amour l'emporte sur la crainte et l'espérance.

C'est ainsi que la conversion est pour beaucoup un point de départ plutôt qu'un point d'arrivée et que, sous l'influence de la religion qui les travaille et les pénètre progressivement, ils s'élèvent davantage vers le Souverain Bien. Un certain nombre s'arrêtent à la conversion et se contentent d'éviter ensuite le péché mortel. Leur générosité ne va pas plus loin. Etre sauvé, contente toute leur ambition. Le péché véniel a encore une grande place dans leur manière de vivre, et leur tiédeur n'est pas guérie, loin s'en faut.

**

Les conversions qui précèdent sont bonnes, avons-nous dit ; mais il est facile de reconnaître, aux motifs qui les déterminent, qu'elles ne sont pas encore de l'espèce parfaite et que la conversion ou la contrition peut être déterminée par un motif meilleur. C'est le motif de l'amour, ou, comme nous l'appelons dans le langage de la religion, c'est la charité.

Dieu est le Souverain Bien. La foi nous montre en Dieu toutes les perfections, en sorte que Dieu est l'Etre bon, l'Etre saint, l'Etre beau, l'Etre juste, le Tout-Puissant et l'Eternel. Aimer Dieu, c'est aimer l'éternelle Justice, l'éternelle Vérité, l'éternelle Beauté, l'éternelle Sagesse, l'éternelle Bonté. Nous attacher à Dieu par toutes les forces de notre esprit, de notre cœur, de notre âme, c'est nous attacher à Celui qui contient dans son essence et sa nature divine tous les autres biens. Il est donc le Bien souverainement désirable, souverainement aimable, souverainement riche ; et lui-même vaut mieux que ses dons, c'est-à-dire que tous les biens de la terre et tous les autres biens du ciel. Qui possède Dieu possède tout, qui perd Dieu perd tout, du moins éternellement, quand les biens de ce monde auront passé et que nous les aurons quittés.

Or l'amour de Dieu est le motif déterminant dans les personnes qui sont habituées à la vie spirituelle. Sans doute elles ne sont insensibles ni à la crainte de l'enfer, ni à l'espérance du ciel ; mais au-dessus de tout elles mettent

Dieu, qui est la somme de tous les biens ; et la foi leur apprend à l'aimer par-dessus toutes choses. Le désir de posséder le souverain Bien est leur attrait dominant, la crainte de le perdre est leur crainte dominante. Elles lui donnent donc dans leur estime et dans leur manière d'agir la place de préférence.

C'est en cela précisément que consiste la vertu de charité, et nous saisissons tout de suite combien elle est supérieure à la vertu d'espérance aussi bien qu'à la crainte et à toutes les autres vertus. On peut dire avec assurance que toutes les autres vertus se récapitulent en elle, qu'elle en est la reine et le couronnement ; et que si les autres vertus finiront avec notre existence de la terre, puisque ce sont les vertus que nous avons à exercer sur la terre, la charité leur survivra et régnera sans partage au ciel.

On conçoit combien cet amour souverain est pur et combien il est agréable à Dieu. S'il arrive donc au pécheur de regretter ses fautes, de se repentir, d'opérer sa conversion avec ce motif de l'amour, la contrition devient parfaite et non plus seulement imparfaite comme elle l'était dans les cas précédents ; il agit avec un motif parfait.

On pourra objecter qu'il est rare qu'un pécheur se convertisse ainsi et monte tout d'un coup de l'affection au mal au pur amour de Dieu. — Nous ne le nions pas, mais nous ne nions pas non plus que ce soit possible ; et de fait cela arrive. La grâce et la religion ont une grande puissance et obtiennent des effets prodigieux. D'ailleurs il ne saurait s'agir uniquement des pécheurs accoutumés à vivre dans l'état habituel du péché mortel ; il y en a qui ne tombent qu'occasionnellement et que la passion seule, ou la occasion, ou la tentation ont entraînés dans leur chute. Après leur naufrage, la grâce aidant, ils se ressaisissent, et plusieurs, en sortant du mal, reviennent non seulement à la vie et à la conduite chrétienne, mais encore à l'habitude de l'amour de Dieu.

Le péché mortel, en outre, n'est pas l'unique péché et nous ne saurions perdre de vue le péché véniel. Beaucoup de personnes n'ont pas à s'accuser d'autres péchés, et lorsque déjà, par leurs habitudes de piété et de religion, elles sont accoutumées à servir Dieu et à recevoir les sacrements, la contrition par le motif de l'amour divin n'est pas rare en elles. L'amour de Dieu, la pratique de la vertu, le désir de la perfection chrétienne, l'évangélique « faim et soif de la justice », sont des habitudes de leur vie, l'aspiration constante de leurs âmes ; elles s'élèvent donc, dans leur contrition comme dans leur prière, sans beaucoup d'effort, vers Dieu, le Souverain Bien qu'elles désirent par dessus tout et auquel elles tendent de toutes leurs forces à s'unir.

Ici la crainte et l'espérance passent au second

plan, et c'est l'amour qui l'emporte. C'est ce qui fait la supériorité de qualité et la perfection même de cette espèce de contrition. Certes, les autres ne sont pas à dédaigner, mais celle-ci est à exalter. Il n'y en a pas de meilleure, quoiqu'elle soit susceptible de degrés divers de ferveur et d'intensité dans les âmes. Elle obtient sûrement son effet auprès de Dieu.

Ce que nous disons de l'amour divin s'entend également de l'amour de Jésus-Christ. Lorsque le pénitent ou la pénitente suit le Fils de Dieu fait homme dans sa Passion et son immolation sur la croix, et qu'il considère le mal que les péchés des hommes lui ont causé, il est souvent touché du regret de ses propres fautes, pénétré de l'offense que ses péchés personnels ont faite à Dieu, rempli de reconnaissance et d'amour pour son Sauveur. La contrition et le bon propos entrent dans son âme par cette voie ; la compassion et l'amour y ont part ; et les pleurs qui tombent quelquefois des yeux de tels pénitents ne sont que le signe de l'amour douloureux qu'ils ressentent dans le cœur.

Ils vont alors se confesser à Jésus-Christ, dans la personne de son représentant, ils lui avouent leurs torts, ils se les reprochent, ils s'en repentent amèrement, ils forment le bon propos et la résolution de ne plus l'offenser volontairement, ils lui demandent pardon avec une absolue sincérité. La grâce du sacrement opère dans ces âmes bien disposées, et la rémission des péchés a lieu. Le sacrement est vraiment la réconciliation du pécheur avec Dieu et l'effusion de la miséricorde du ciel. Il n'y a rien à mettre au-dessus de cet amour douloureux et des actes parfaits qu'il fait faire, tant de la part de Dieu que de la part de l'homme.

Nous voilà loin des motifs naturels de contrition, nous sommes ici en plein surnaturel, et l'on ne saurait dire en quoi la vertu de pénitence laisse à désirer. C'est le baptême douloureux dont parlait le saint concile de Trente ; c'est le cœur contrit et humilié dont parlait la Sainte Ecriture ; ce sont les dignes fruits de pénitence que réclamait S. Jean-Baptiste ; c'est la pénitence enfin telle que l'Evangile l'a inspirée aux disciples fidèles du Sauveur. On comprend les admirables effets de purification et de pardon qu'elle produit dans les âmes, et la correspondance efficace qu'elle apporte à l'œuvre divine de la grâce. Elevée par l'amour au-dessus de la chair et des sens, on ne dit rien de trop en disant qu'elle pénètre le ciel et qu'elle contente Dieu.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 februarii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 27 février 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons de Carême sur les plaies de notre époque. — VI. L'exclusion des catholiques des charges publiques, 145.

Instructions dominicales. — XXIV. *Dimanche de la Passion* : Les persécutions subies par l'Eglise prouvent sa divinité, 148. — XXV. *Dimanche des Rameaux* : La royauté du Christ, 151.

Pour le Premier Vendredi. — XLVIII. Le Sacré-Cœur et la réparation, 153.

Lectures de Carême sur le sacrement de Pénitence. — XVII. La satisfaction, 155. — XVIII. L'absolution, 158.

SERMONS DE CARÊME SUR LES PLAIES DE NOTRE ÉPOQUE

VI

L'EXCLUSION DES CATHOLIQUES DES CHARGES PUBLIQUES

Mes frères,

J'ai entrepris de vous signaler, pendant ce Carême, quelques-unes des plaies dont nous souffrons et qui, comme une lèpre hideuse, rongent, dévorent notre pays.

Ce soir, après tout ce qui vous a été dit de l'ignorance religieuse, de la désertion des églises, de l'enseignement sans Dieu, du sensualisme, des désordres de la famille, je voudrais appeler votre attention encore sur une chose des plus douloureuses, et dont les conséquences se font vivement sentir parmi nous : c'est l'exclusion systématique, de parti pris, des catholiques des charges et des fonctions publiques.

Pourquoi cette exclusion ? Et qu'en résulte-t-il ? Voilà les deux questions auxquelles je répondrai.

I

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est ainsi. L'histoire de l'Eglise nous apprend assez que dans les premiers siècles, alors que les Césars tout-puissants régnaient sur le monde, il suffisait qu'un homme fût dénoncé comme chrétien, comme adorateur du Christ, pour qu'on le mit en demeure de renier sa foi, en offrant de l'encens devant les dieux de l'Empire, sans quoi il était déchu de son rang, privé de son grade ; et ce n'était pas seulement la destitution, une destitution brutale et sans appel : on y ajoutait l'amende, la prison, des tortures, la mort enfin, avec un incroyable raffinement de barbarie.

Que d'exemples je pourrais citer, dans la longue existence de l'Eglise ! Rappelez-vous la légion thébaine, composée des meilleurs soldats de l'Empire, décimée et massacrée. Rappelez-vous les Tiburce, les Valérien, les Sébastien et tant d'autres, aussi illustres par leurs vertus,

leur grandeur d'âme que par leur noblesse, condamnés aux plus atroces supplices. Et plus tard, malgré les progrès de la civilisation chrétienne qui avait pénétré partout, rappelez-vous S. Thomas de Cantorbéry, chassé plus d'une fois en exil, et, sur les ordres du roi, frappé à mort dans sa cathédrale, au pied de l'autel. Rappelez-vous Thomas Morus, le chancelier d'Angleterre, dépouillé de sa charge par Henri VIII et livré au glaive du bourreau. Rappelez-vous, il y a un peu plus de cent ans, chez nous, à l'époque de la grande Révolution, les hommes les plus considérables par leurs talents et leurs services, mis hors la loi, traités comme des scélérats et envoyés à l'échafaud.

Eh bien ! s'il n'y a plus de pareils excès aujourd'hui, si l'on ne prend plus les gens qui déplaisent à cause de leur foi et de leur religion, pour les emprisonner et les exécuter, si un journal protestant pouvait écrire dernièrement que le temps des persécutions est passé, cependant il y a un fait certain : c'est que les catholiques, en tant que catholiques, n'ont pas les charges, les fonctions, les dignités, les honneurs qu'ils méritent.

Pourquoi cela ? Comment se fait-il qu'il en soit ainsi, dans un pays comme le nôtre, alors qu'ailleurs, en Angleterre, en Allemagne et jusqu'en Turquie, les catholiques jouissent de la considération publique et sont recherchés pour les qualités qu'on leur reconnaît ? Il n'y a pas longtemps, le lord-maire de Londres était catholique, catholique déclaré, catholique pratiquant, catholique agissant, et toute la Cité le savait, et il n'en était que plus honoré de la cour et du peuple.

Est-ce que par hasard, chez nous, les catholiques seraient moins doués que les autres ? Est-ce qu'ils auraient une intelligence moins vive, un esprit moins délié ? Est-ce qu'ils seraient moins aptes aux fonctions de l'Etat ? A Dieu ne plaise ! mes frères ; mais les examens, les concours auxquels ils ont pu parfois prendre part ont démontré le contraire !

Est-ce qu'ils seraient moins probes, moins honnêtes que les autres ? Est-ce que, entre leurs mains, les deniers publics et les affaires de l'Etat courraient quelque risque ? Mais non, car leur morale, c'est la morale même de l'Evangile. Ah ! s'il y avait parmi eux, comme il s'en trouve tant ailleurs, des escrocs, des trafiquants de faveurs et de décorations, des gens d'affaires véreux, des faussaires, soyez sûrs qu'on les citerait et que toute la presse anticléricale assourdirait le pays de leurs noms et de leurs méfaits.

Est-ce qu'ils seraient moins généreux, moins dévoués que les autres, alors qu'il faut payer de sa personne ou de sa bourse ? Mais les catholiques sont de toutes les bonnes œuvres. Partout où il y a à se dépenser, à se sacrifier,

pour le bien commun, on les trouve, on les rencontre au premier rang. Est-ce qu'il y a eu une seule grande infortune à laquelle ils n'aient compati et pour laquelle ils n'aient largement donné? Et si demain c'est un nouveau fléau, de nouvelles victimes, ils s'y porteront avec le même dévouement et le même cœur.

Est-ce qu'ils seraient moins patriotes que les autres, moins ardents à servir la France et à lui donner leur vie? Mais ce n'est pas chez eux qu'on trouve des traîtres; et s'il s'agit d'affronter la mort, dans une épidémie ou sur un champ de bataille, ils y courent, ils s'y précipitent, et leur devise, la devise qu'ils tiennent de leurs ancêtres, la devise qu'ils se transmettent les uns aux autres depuis des siècles, vous la connaissez bien, elle a retenti assez sur leurs lèvres, autour de nos étendards teints, empourprés de leur sang: « *Pro Deo*, pour Dieu! » mais aussi: « *Pro patria*, pour la patrie! »

Est-ce qu'enfin, pour tout résumer dans un mot, est-ce qu'ils seraient moins Français que les autres? Ah! le P. Lacordaire, un jour, avec sa grande éloquence, a fait justice, en pleine chaire de Notre-Dame, de cette accusation, en reprenant le beau et noble cri de l'apôtre S. Paul, à l'adresse des Scribes et des Pharisiens de son temps. Moins Français! Ah! son cœur en frémissait sous son froc de moine, sous sa robe de Dominicain. Mais les catholiques sont de la vieille race française, comme S. Paul était de la race antique d'Abraham, *semen Abraham sunt et ego*. (II. Cor., xi, 22). Mais les catholiques ont leur racine au plus profond de notre sol; ils ne datent pas d'hier, ils datent de plus de quinze cents ans, et ils sont tellement Français, Français par le caractère, le sang, les traits, le génie, le cœur, qu'on a pu dire, — et le monde entier a applaudi à cette parole, l'Orient surtout, — que catholique et Français c'est tout un.

II

Mais alors, encore une fois, pourquoi donc cette exclusion, et en quelque sorte cette mise hors du droit commun? Un jour, Athènes bannit un de ses meilleurs citoyens: c'était Aristide; et la raison d'un pareil ostracisme, l'histoire nous l'a conservée: c'est qu'on était fatigué de l'entendre appeler « *juste*. » Eh bien! si les catholiques sont en butte aux vexations que vous savez bien, c'est pour quelque chose d'à peu près semblable: c'est à cause de leur foi, à cause de leurs pratiques religieuses, à cause de leur attachement à l'Eglise, à cause de leur obéissance filiale au Pape.

Et qu'y a-t-il donc là, je vous le demande, de répréhensible et qui doit être puni?

Est-ce que les vérités de la foi ne sont pas autrement fondées que ce qu'enseignaient les philosophes au nom de la seule raison? Mais toutes les philosophies tombent en poussière,

les unes après les autres, tandis que nos dogmes si élevés, si profonds, si mystérieux qu'ils soient, n'ont pas changé et ne changeront jamais, pas plus que l'Evangile qui les contient et qui les proclame; *Verba mea non transibunt*.

Est-ce que nos pratiques religieuses, la prière, la messe, les sacrements ne sont pas infiniment supérieurs aux rites maçonniques, à toutes ces cérémonies ridicules et niaises inventées depuis peu pour singer l'Eglise? Car si l'on a pu dire que le démon est le singe de Dieu, *simius Dei*, on peut bien dire aussi que les impies d'aujourd'hui se ressentent de leur origine et montrent bien d'où ils viennent quand ils parodient l'Eglise, quand à leur façon ils baptisent leurs nouveaux-nés, marient leurs fils et leurs filles, et enterrent leurs morts.

Est-ce que l'Eglise n'a pas été bienfaisante pour la France? Est-ce qu'elle ne l'a pas traitée comme sa fille aînée, comme sa fille de prédilection? Mais de concert avec ses chefs, avec ses rois, elle n'a cessé de travailler à la couvrir de toutes les gloires dont un pays peut être fier.

Et le Pape, — le Pape qu'on nous reproche tant, à nous catholiques, — le Pape qu'on ne se lasse pas de nous jeter à la face, avec les épithètes les plus malsonnantes, — est-ce que le Pape n'est pas l'ami de la France? Et quand je dis « l'ami de la France, » entendons-nous bien: je veux dire un ami qui, à cœur notre vraie grandeur, et qui nous invite, qui nous entraîne à toutes les belles vertus, à tous les gestes héroïques qui ont honoré, dans tous les temps, suivant le mot de Léon XIII, la très noble nation des Français, un ami qui incline le front devant notre drapeau, comme devant une chose sacrée, que dis-je? qui l'attire à lui, pour y coller ses lèvres, dans un baiser qui était celui de la tendresse et qui eût dû être pour nos gouvernants, pour tout le peuple français, celui de la réconciliation et de la paix.

Et c'est pour cela, pour ce que je viens de dire, mes frères, que les catholiques, dans leur propre pays, sont traités en parias! C'est pour cela qu'on les désavoue, qu'on les inquiète, qu'il n'y a pour eux ni droit ni justice, et que le peuple lui-même, par une inconséquence inexplicable, tout en reconnaissant leur supériorité, tout en leur gardant son estime et sa confiance, leur refuse ses suffrages et ne les députe point aux choses de l'Etat.

Mais alors, mes frères, qu'arrive-t-il de là? Je ne veux pas faire ici le procès de tant de gens indignes que la faveur a portés à des places lucratives, à des fonctions enviées. Ce n'est pas mon affaire. Les Chambres, les tribunaux s'en chargent de temps en temps; et le pays apprend, mais hélas! sans assez d'indignation, comment on dilapide les deniers publics, comment on se fait une fortune en

volant l'Etat, en pillant les biens des pauvres et des congrégations religieuses...

Je tiens seulement à déclarer que l'exclusion des catholiques est une injure à Dieu et un dommage pour le pays.

Une injure à Dieu, car qui donc poursuit-on en eux, sinon Dieu lui-même? Ah! s'ils voulaient renier leur passé, s'ils voulaient brûler un peu, oh! tant soit peu, un grain d'encens devant les idoles du jour, on les couvrirait d'honneurs. Mais ils ne veulent pas, ils ne voudront jamais. Eh bien! est-ce que vous ne pensez pas que Dieu soit irrité de l'outrage qu'on lui fait? Et s'il en est irrité, comment n'aurait-il pas pour nous des châtimens qui, sous une forme ou sous une autre, atteignent le pays tout entier et lui fassent expier des ingratitude et des révoltes qui ne peuvent être punies qu'ici-bas? Et le châtimens, est-ce que vous ne le voyez pas? Après tant de catastrophes, tant de fléaux, est-ce que du fait de nos mœurs publiques dépravées, il n'y a pas comme un torrent de boue et de honte qui nous inonde et qui nous force à rougir devant le monde entier?

Mais, mes frères, il y a autre chose encore: c'est que l'exclusion des catholiques est en elle-même un dommage pour le pays.

Et il en souffre de bien des façons. Il en souffre parce qu'il est privé des bons et loyaux services que les catholiques lui rendraient. Est-ce que les catholiques, en raison de leur foi, de leur croyance en Dieu, dans les charges élevées qu'ils pourraient remplir, ne doivent pas mettre les intérêts de leur pays avant leurs intérêts propres, et au besoin sacrifier au bien public et leur fortune et leur vie? Je ne dis pas, mes frères, que les catholiques seuls ont un pareil sentiment du devoir, du devoir poussé jusqu'à l'héroïsme: non, ce ne serait pas la vérité; mais je dis que tous les catholiques sans exception, s'ils sont fidèles à la religion, ne peuvent pas ne pas l'avoir, ce sentiment, ils ne peuvent pas ne pas s'en inspirer pour faire passer dans leurs actes ce vieil adage, si connu de nos pères: *Honneur oblige!*

Le pays souffre de l'exclusion des catholiques parce qu'il est privé des beaux et nobles exemples qui lui seraient si nécessaires, aujourd'hui surtout que les consciences fléchissent et ne savent plus réagir contre les tentations de cupidité et de luxure qui les assaillent de toutes parts. Il y a longtemps qu'on l'a dit: *Regis ad exemplar*, c'est sur les chefs, c'est sur ceux qui ont le grand honneur de commander que le peuple a les yeux fixés et qu'il se modèle; et si au lieu des catholiques qui l'entraîneraient au bien, qui le forceraient par leurs exemples à toutes les vertus sociales, il n'a à sa tête que des hommes sans religion et quelquefois sans mœurs, comment voulez-vous qu'il ne se déprave pas peu à peu, jusqu'à se jeter dans les pires excès?

Le pays souffre de l'exclusion des catholiques parce qu'il est privé de tout ce qu'ils pourraient, par leurs mérites personnels, lui valoir d'amitié vraie et de beauté certaine, de la part des autres nations. Je sais bien que tous les chefs d'Etat viennent nous visiter les uns après les autres, mais ne sont-ce pas là trop souvent des visites intéressées, des visites qui ont en vue notre fortune, ou bien qui recherchent les agréments et les bienfaits de notre climat?

Est-ce qu'ils ne disent pas tous que la France est belle, que la France est riche? et ils vantent en des hymnes chaleureux son attachement à la paix!

Mais il y a mieux à dire, et je voudrais qu'en présence de nos chefs politiques, frappés de leur foi, de leur respect pour Dieu, pour l'Eglise et pour toutes les saintes choses, ils puissent reconnaître et proclamer que la France, si grande par tant de côtés, est grande encore par l'esprit, le cœur et l'âme de ceux qui la gouvernent; je voudrais qu'ils remportassent chez eux cette impression que si la France a des capitaux et des armes, elle a aussi des hommes que rien ne pourra vaincre, parce que leur âme intrépide et fière n'a pas d'autre crainte que la crainte de Dieu.

Mes frères, je m'arrête; j'en ai dit assez pour que vous saisissiez bien ma pensée, et qu'en vous rappelant tant de scandales qui ont éclaté depuis quelque temps, et qui ont porté un si rude coup à la vieille probité française, vous soyez d'accord avec moi sur la profondeur et la gravité de la plaie que je vous ai signalée.

Et parce qu'un pareil sujet comporte nécessairement un enseignement pratique, vous en tirerez deux conclusions.

La première, c'est que nous ne devons pas fuir les charges sociales quelles qu'elles soient, surtout celles qui sont électives, à moins que notre conscience ne s'y oppose. Sans doute, les catholiques sont abreuvés d'outrages chaque fois qu'ils offrent leurs services et qu'ils sollicitent un mandat, et il n'y a pas d'injure qu'on ne leur jette au visage. Mais n'ont-ils pas eux-mêmes quelque reproche à se faire? Pourquoi se décourager si vite? Pourquoi déclarer qu'il n'y a rien à faire? Pourquoi s'enfermer, comme Achille sous sa tente, dans sa maison pour y boudier le pays et l'abandonner sans défense aux malandrins, permettez-moi le mot, qui le mettent au pillage et qui le déshonorent? Pourquoi? sinon qu'on préfère trop souvent sa tranquillité, son repos et ses aises aux ennuis et aux fatigues de la vie publique.

La deuxième conclusion, c'est que, malgré tout, malgré les avanies et les dénis de justice dont nous avons à nous plaindre, malgré les mépris où l'on nous tient, nous devons servir notre pays, le servir en gardant notre foi, nos

croyanances, nos aspirations, mais le servir quand même, le servir par le travail, la vertu, par toutes les œuvres du bien. Je ne saurais me rappeler sans une émotion profonde le beau mot, la belle réponse du duc d'Aumale au maréchal Bazaine accusé de trahison, et qui arguait de sa conduite sur ce qu'il n'y avait plus de gouvernement : — « Monsieur, il y avait la France ! » — Ah ! oui, et je voudrais pouvoir le crier à tous les catholiques : il y a la France, et pour elle, pour son relèvement, pour son salut, nous devons tous et toujours prier, agir et souffrir. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXIV

Dimanche de la Passion

LES PERSÉCUTIONS SUBIES PAR L'ÉGLISE PROUVENT SA DIVINITÉ

Mes frères,

Pendant toute son existence terrestre, Notre-Seigneur rencontra des ennemis à côté des âmes fidèles. Mais ce fut surtout dans sa vie publique qu'il se heurta aux contradicteurs et aux persécuteurs. L'évangile du dimanche de la Passion nous montre la malice croissante de cette hostilité. Déjà il nous fait pressentir l'approche de la mort du Sauveur, car nous y voyons grandir la haine des Pharisiens pour le divin Maître. L'injure et la menace sont sur leurs lèvres. Ils le traitent de Samaritain, de possédé du démon. De là aux actes de violence il n'y a qu'un pas. Jésus ayant affirmé sa divinité, en guise de réponse, nous dit l'Evangile, ils prirent des pierres pour les lui jeter. Ainsi, Notre-Seigneur déclare qu'il est le Messie, le Fils de Dieu : au lieu de chercher à savoir si cet homme dit la vérité, les Pharisiens, le cœur gonflé de fiel et de jalousie, ne songent qu'à l'injurier grossièrement et à lui faire un mauvais parti.

Depuis cette époque Jésus n'a jamais cessé de rencontrer, à travers les siècles, des contradicteurs et des persécuteurs. Car il est toujours vivant parmi nous : il vit dans son corps mystique qui est l'Eglise. Nous pouvons donc dire que l'Eglise est le Christ continuant d'accomplir sa mission sur la terre, d'enseigner l'Evangile, de sauver les âmes et de faire du bien aux hommes. Voilà ce qui explique pourquoi elle subit tant d'attaques. On la traite comme on a traité son divin Maître ; on la persécute dans sa doctrine, dans ses ministres, dans ses membres. Jésus l'avait avertie : « Le monde vous haïra comme il m'a haï le premier. » (Joan., xv, 18). Mais malgré tous les efforts de l'enfer, unie à son Chef et soutenue par lui, l'Eglise demeure debout, immortelle, miraculeusement vivante. Ce sont ces luttes et cette vitalité que nous allons constater, et nous concluons qu'elle est divine.

I

1. La persécution, l'Eglise la rencontra à son berceau. Des princes païens, des empereurs de Rome voulurent la noyer dans le sang. Ils firent égorger en masse ses enfants, ses pontifes, après leur avoir fait subir toute sorte d'outrages. On compte, au moindre chiffre, douze millions de ces héros, « et parmi eux de tendres enfants, des femmes délicates, des vieillards au déclin de la vie. Toutes les conditions humaines se sont rencontrées dans le martyre : savants, ignorants, riches et pauvres. » Pendant trois siècles l'Eglise fut ainsi persécutée, traquée, menacée d'une ruine et d'une destruction complète. Pour exercer son culte, offrir le très saint sacrifice, administrer les sacrements, elle dut se réfugier dans des souterrains qu'on appelle Catacombes.

Comment l'Eglise répondit-elle à cette guerre acharnée ? Comme son divin Maître sur la croix : en souffrant et en priant pour ses bourreaux. Dieu l'exauça en établissant sur cet immense empire un prince, du nom de Constantin, miraculeusement converti à la foi. La paix et la liberté furent rendues à l'Eglise. Mais aucune société humaine n'eût résisté à un pareil assaut.

2. Mais en même temps qu'elle essayait la persécution sanglante, l'Eglise voyait devant elle se dresser la contradiction. Les sophistes des premiers siècles, les philosophes païens cherchaient à la confondre. Des savants employaient tout leur génie à détruire sa doctrine, à la pervertir, à la ridiculiser. Au nom de la raison, de la sagesse humaine, on attaqua violemment ses dogmes, ses mystères, sa morale. On lui défendit d'enseigner ; on voulut détourner d'elle le peuple par des promesses, des fêtes, des plaisirs ; on prêna et on remit en honneur les doctrines du paganisme, les pratiques idolâtriques. La diffamation, la calomnie, l'injustice, l'outrage, la ruse, tout fut employé contre l'Eglise du Christ et son enseignement.

Malgré ces efforts de l'enfer, elle resta debout, continua de multiplier le nombre de ses enfants, de prêcher l'Evangile qu'elle avait reçu du Christ. Bientôt ceux qui l'attaquaient disparaissent ; leur philosophie et leurs sophismes disparaissent avec eux ; et tous auraient pu, en mourant, pousser ce cri de l'un d'entre eux, Julien l'Apostat : « Tu as vaincu, Galilée ! »

3. Cette double lutte avait à peine pris fin que l'Eglise — qui espérait peut-être vivre en paix — trouva devant ses pas un ennemi plus terrible encore que les bourreaux. Cet ennemi surgit de son sein : ce sont les hérésies qui successivement, du *iv^e* au *viii^e* siècle, battent en brèche le vrai christianisme, attaquent ses vérités les mieux établies, menacent son dogme. On dirait que chacune de ces sectes veut enlever une pierre à l'édifice de la foi. Voici

les Manichéens qui rejettent l'unité de Dieu ; les Ariens qui nient la divinité de Jésus-Christ ; les Pélagiens qui prétendent que le péché originel n'existe pas et repoussent la nécessité de la grâce et, par là-même, de la Rédemption ; les Nestoriens qui reconnaissent en Jésus-Christ deux personnes distinctes et, par suite, n'admettent pas la maternité divine de la T. S. Vierge ; les Eutychiens qui confondent en une seule les deux natures, divine et humaine, de Jésus-Christ. Plus tard viennent les Iconoclastes, ou briseurs d'images, — ainsi appelés parce qu'ils s'attaquent aux statues et images des saints, — qui dénaturent le dogme catholique du culte des saints.

De même que Jésus proclamait la vérité en face des Pharisiens et des Docteurs de la loi, ainsi l'Eglise, en face de tous les hérétiques, proclama hautement, sans faiblesse et sans compromission, la vérité, par la voix de ses pontifes, de ses conciles, de ses docteurs et de ses saints, comme S. Jean Chrysostome, S. Grégoire, S. Ambroise, S. Augustin et tant d'autres. Elle conserva donc intact le dépôt de la foi, en sorte que loin de sombrer au milieu de toutes ces attaques et de toutes ces erreurs, elle y affermit l'unité de sa doctrine.

4. Nous retrouvons l'Eglise en face de la force brutale lors des invasions des barbares et des musulmans. Les premiers, violents, sanguinaires, rapaces, arrivent comme une vague immense et destructrice. Ils font irruption sur les pays chrétiens. Ils renversent et détruisent sur leur passage églises, couvents, institutions. Les Germains, les Huns, les Vandales se succèdent, semant partout la terreur, la mort, la ruine. Si elle n'était l'œuvre de Dieu, l'Eglise eût sombré, elle eût été emportée par le flot, et, comme le vieil empire romain, elle eût disparu dans un formidable naufrage. « Chose étonnante, la religion qui devait cent fois périr sous les coups des barbares, disciplina ces hordes sauvages ; elle en triompha par la grâce, les assouplit aux règles de l'Evangile et elle en façonna les peuples de la nouvelle Europe : ces barbares civilisés devinrent ses enfants¹. »

Au VII^e siècle l'Islamisme se lève. Il veut faire la conquête du monde, tout soumettre à son joug abrutissant. Pendant plus de cent ans rien ne peut résister aux disciples de l'imposant Mahomet. Ennemis plus terribles pour l'Eglise que les barbares eux-mêmes, ils promènent depuis l'Indus jusqu'à la Loire leurs armes victorieuses. En apparence ou pouvait craindre que c'en fût fait du Christianisme. Mais l'Eglise sortit encore une fois victorieuse et triomphante de l'épreuve.

5. Société étrange que celle-là, à qui la victoire ne procure pas la paix ! Car, à l'exemple de son Chef, elle sera toujours attaquée, elle aura toujours à combattre. Après les invasions, les grands schismes, qui lui enlèvent des peu-

ples entiers, puis les luttes terribles entre les papes et les empereurs ambitieux, l'exil d'Avignon, et la grande hérésie du protestantisme.

Un patriarche de Constantinople, Photius, au VIII^e siècle, sépara de l'Eglise romaine la chrétienté d'Orient. Soutenu par le pouvoir civil, il attaqua l'autorité et la primauté du Souverain Pontife, s'arrogea le pouvoir suprême et refusa obéissance et soumission au Pasteur légitime. Et depuis ce moment l'Eglise grecque et l'Eglise russe, sa fille, ont cessé de faire partie de l'Eglise catholique : elles vivent dans le schisme, ou plutôt ne vivent pas, elles sont plongées dans les ombres de la mort.

Du côté de l'Occident la situation devint peut-être pire encore. Les empereurs d'Allemagne font aux papes une guerre acharnée. Ils tentent de dépouiller l'Eglise et son chef de leurs prérogatives et de leur indépendance. Le trouble règne partout, à ce point que le Vicaire de Jésus-Christ est obligé de quitter Rome pour se réfugier à Avignon. La barque de Pierre est terriblement secouée. Un grand schisme, appelé schisme d'Occident, et qui dure soixante-dix ans, jette une perturbation profonde dans la société chrétienne. On ne sait plus en qui réside l'autorité, quel est le chef de l'Eglise. De toute façon, sur tous les points, la religion est battue en brèche.

L'orage passe, l'Eglise demeure. Mais à peine sortie de l'épreuve, il lui faut de nouveau lutter pour défendre sa doctrine et son autorité. Sous prétexte de réforme, Luther, Calvin, le roi d'Angleterre Henri VIII, pour ne nommer que les principaux, lui arrachent des milliers de sujets, entraînent dans leurs erreurs des multitudes d'âmes, attaquent ses dogmes et ruinent son enseignement.

L'Eglise fait bonne justice de toutes ces erreurs et de toutes ces calomnies, et elle maintient le flambeau de la vérité.

6. Le XVIII^e siècle fut un des plus terribles pour la religion chrétienne. Les chefs de l'impie, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, d'Alembert et combien d'autres, favorisés et encouragés par des ministres et même des rois, décrétèrent la mort du Christianisme. Ils se servirent de la parole et surtout de la plume. La science, la raison soi-disant éclairée, la raillerie, le sarcasme, tout fut mis en œuvre pour discréditer la religion catholique, ses ministres, ses croyances. Cette poussée d'impiété réussit à merveille : elle enfanta la Révolution, nouvelle et sanglante persécution des temps modernes. Cette fois encore l'Eglise ne pouvait humainement triompher. « La Terreur ouvrait une ère nouvelle, destinée à consacrer l'athéisme et la déchéance du Christianisme et de l'Eglise. Le culte fut pros crit, les églises fermées, les couvents envahis, les prêtres expulsés ou mis à mort. Le culte de la Raison fut substitué à celui du vrai Dieu, et la peine de mort devint le châtiment uniforme de toute

¹ Mgr Cauly.

infraction commise à l'égard de ces lois persécutrices. Le massacre devint à la mode. A Paris en quatre jours on exécuta 189 prêtres ou religieux et près de 3000 individus de tout sexe et de toute condition, qualifiés de suspects. Mêmes atrocités en province. On compta quatre millions de victimes dans toute la France. — Bientôt après, Rome tomba au pouvoir des armées françaises : la superstition, comme on disait, y fut abolie tout aussi bien qu'à Paris, et il sembla que l'inscription de Dioclétien pouvait être renouvelée : *Nomine christianorum deleta*. C'est fini, le nom même de chrétien est effacé, il ne subsistera plus¹.

La Révolution balaya devant elle tout ce qui n'était qu'humain : lois, gouvernements, mœurs, institutions. Seule l'Eglise resta debout. Elle sortit de cette persécution toujours jeune et toujours vigoureuse.

7. Aujourd'hui, de nouveaux orages grondent. Voyez ce qui se passe. L'Eglise continue d'être calomniée et persécutée. Par les mauvais livres, par les mauvais journaux, la fausse science fait assaut contre sa doctrine. Les puissants du jour combattent son chef et ses représentants ; on leur enlève toute liberté, on leur retire même le pain matériel. On ruine ses œuvres, on chasse les religieux, ses meilleurs enfants, on refuse aux catholiques l'égalité dans la distribution des faveurs, en un mot on la bannit de partout. On dirait que l'enfer réunit toutes ses armes pour attaquer le christianisme, en même temps, dans son fondateur, dans sa foi, dans sa morale, dans son culte, dans son chef, dans ses pasteurs et dans ses institutions.

Malgré tout, l'Eglise vit et elle vivra jusqu'à la fin du monde. Le passé nous garantit l'avenir, et chaque siècle qui s'écoulera ne servira qu'à enregistrer de nouvelles victoires et de nouveaux triomphes.

II

De ce fait historique que je viens de vous exposer brièvement, je conclus que l'Eglise est divine. En voici trois preuves.

1^o Dans ces persécutions perpétuelles que la société chrétienne a subies, je vois l'accomplissement d'une prophétie.

Le Christ n'avait-il pas prédit, en maintes circonstances, à son Eglise, à ses apôtres, à ses disciples, qu'ils auraient à souffrir dans le monde ? Au point de vue humain ils seront sans appui, sans défense en face des puissants de la terre : « *Eecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum*. » (Matt., x, 16). Ils sont comparés à des agneaux obligés de vivre au milieu des loups. Aussi, prenez garde, leur dit Jésus : « Les hommes vous feront comparaître dans leurs assemblées et vous flagelleront dans leurs synagogues, et vous serez conduits à cause de moi devant les gouverneurs et les rois. » (*Ibid.*). Or l'Eglise est bien la so-

ciété qui voit se réaliser en elle ces prédictions. Ses ministres, ses enfants ont été et sont encore calomniés, haïs, traînés devant les tribunaux, chassés des assemblées mondaines. L'Eglise catholique a été persécutée comme son divin Maître, et comme lui elle a toujours vaincu le monde. Puisqu'en elle se réalisent parfaitement les prophéties du Christ, j'en conclus qu'elle est son œuvre, sa société, qu'elle est divine.

2^o L'Eglise, au milieu des persécutions et des contradictions, reproduit si bien Jésus-Christ qu'on est obligé de dire : Elle est son œuvre. Elle porte, si j'ose me servir de cette expression, sa marque de fabrique d'une façon évidente. Elle tient le même langage : « Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Qui d'entre vous me convaincra de péché ? Si quelqu'un suit mon enseignement, il aura la vie éternelle. » Elle pratique les mêmes vertus. Il n'est pas possible de regarder l'Eglise militante et souffrante, et de regarder Jésus-Christ dans sa vie mortelle, sans constater qu'ils ont une même figure, une parfaite ressemblance, et sans s'écrier : « Vraiment l'Eglise est bien l'œuvre de Jésus-Christ ! » Donc elle est divine.

3^o Enfin la conservation et la perpétuité de l'Eglise dans les circonstances que nous venons de rapporter est un miracle permanent de premier ordre qui prouve manifestement son origine divine. Cent fois elle eût dû périr et disparaître de dessus la terre, si elle n'était qu'une constitution humaine. Sa vitalité, malgré les coups mortels auxquels elle fut en butte, nous montre bien qu'elle est soutenue par Dieu, donc qu'elle est son œuvre.

**

Que ces vérités soient consolantes pour nous, mes frères ! Comme elles nous réconfortent au milieu des agitations actuelles ! On peut secouer la barque de Pierre : on ne la fera jamais sombrer ; on peut combattre notre sainte religion, l'Eglise notre mère, ses ministres, ses croyances : on ne les détruira pas.

J'ajoute qu'un bon chrétien ne peut pas et ne doit pas rester indifférent dans cette lutte. Tout enfant bon dénaturé aime, console, défend sa mère. Aimons l'Eglise dont nous sommes les enfants : elle a droit à notre reconnaissance. Elle nous donne les grâces du Bon Dieu, elle entoure notre existence de soins matériels, elle éclaire notre intelligence, dirige notre volonté, et guide nos pas jusqu'à ce que nous parvenions au bonheur du ciel. Consolons-la par notre foi, notre piété, notre fidélité à servir Dieu, et par le bon exemple que nous ferons toujours rayonner autour de nous. Défendons-la. Elle est souvent attaquée injustement. Quand nous le pouvons, rétablissons la vérité dénaturée. Ne parlons d'elle et de tout ce qui se rapporte à elle qu'avec respect, vénération et

¹ Mgr Cauby, *Instruction religieuse*, t. III, p. 219.

affection. Aidons-la même, par nos amonnes autant que nous le pouvons, mais surtout par nos plus ardentes prières. Ainsi soit-il.

XXV

Dimanche des Rameaux

LA ROYAUTE DU CHRIST

Mes frères,

L'Evangile que vous venez d'entendre est celui que nous avons lu à la bénédiction des rameaux. Il nous fait assister par la pensée à l'entrée triomphale de Notre-Seigneur à Jérusalem.

Nous voici arrivés à la veille de la Passion. Le Sauveur venait de passer à Béthanie chez son ami Lazare la journée du dernier sabbat qu'il devait célébrer sur la terre. Le lendemain, premier jour de la semaine, le dimanche où nous sommes, il se mit en route pour Jérusalem. Et c'est au cours de ce petit voyage, aux approches de la ville, qu'il reçut les honneurs du triomphe public et solennel que l'Evangile nous décrit et que nous rappellent les gracieuses cérémonies de tout à l'heure.

Sans doute, on pourrait trouver dans les différentes circonstances de ce fait, bien des enseignements. Jésus nous y donne des preuves de sa puissance et de sa science infinies, donc de sa divinité ; il montre la réalisation des prophéties dans sa personne. Mais la pensée qui domine toute cette scène, me paraît être la proclamation de la royauté du Christ, proclamation voulue par le divin Maître, avant de se livrer à la mort pour nous.

C'est donc de cette royauté que je veux vous entretenir, en vous montrant que notre Sauveur est le *roi de l'univers* et qu'il doit l'être particulièrement *de nos cœurs*. Je le ferai brièvement, pour ne pas prolonger outre mesure cet office :

I

Par l'accomplissement des prophéties, par ses miracles, par la perfection de sa vie, Notre-Seigneur prouva qu'il était Dieu ; par sa mort il se présentera aux hommes comme Sauveur et Rédempteur ; par son entrée triomphale à Jérusalem, il veut publier sa royauté :

Roi, il l'est éminemment, et c'est à juste titre que nous l'appelons le Roi des rois, le Roi du ciel et de la terre, le Roi suprême. Il possède en effet une autorité absolue sur toutes les créatures. Il est le Maître de l'univers, et tout doit être soumis à sa volonté.

Avant l'Incarnation, alors qu'il était encore dans le sein de son Père, où il jouissait de la gloire et de la béatitude divines, le Fils de Dieu entendit cette parole : « Vous êtes mon Fils que j'ai engendré aujourd'hui : demandez-moi, et je vous donnerai en héritage toutes les nations et l'univers entier : » Et c'est en toute vérité que le Verbe divin pouvait répondre :

« *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus.* Je suis établi roi sur Sion. » (Ps., II). La royauté devenait l'appanagé du Christ à titre d'héritage et de donation de la part de son Père.

Les prophètes, éclairés et inspirés par l'Esprit-Saint, lui décernent aussi ce nom glorieux : « Réjouis-toi, fille de Sion ; exulte, fille de Jérusalem : voici ton Roi qui va t'arriver, Roi de salut et de justice. Il sera pauvre et assis sur une ânesse et sur l'âne de l'ânesse. Il prêchera la paix aux nations, et sa puissance s'étendra d'une mer à l'autre et depuis les fleuves jusqu'aux extrémités de la terre. » (Zach., x, 9). Et c'est l'anniversaire de l'accomplissement de cette prophétie que nous célébrons aujourd'hui : Jésus se présente comme Roi à la fille de Sion. Il est assis sur l'humble monture qui convenait bien au triomphe d'un Roi pauvre et souffrant. Il nous indique ce que sera sa puissance royale : d'une part, immense concours de peuple, grandiose démonstration, afin de manifester son absolue souveraineté ; d'autre part, dénuement, pauvreté ; pour indiquer que le règne du Messie sera un règne d'humilité, un règne spirituel plutôt que temporel.

Et quels cris fait entendre cette foule à qui Dieu sans doute inspirait cette conduite ? Ecoutez : « *Hosanna, filio David... Benedictus qui venit Rex in nomine Domini... Benedictum quod venit regnum patris nostri David.* Hosanna au Fils de David... Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur... Béni soit l'avènement du règne de notre père David. » (Matt., xxi, 9 ; Luc, xix, 38). C'était la royauté du Christ solennellement acclamée :

Jésus est Roi : il l'a proclamé, publiquement et avec autorité, lui-même. Au jour de la Passion, Pilate lui posa cette question : « Etes-vous roi ? — Oui, je le suis, » répondit-il sans hésiter : *Tu dicis quia rex sum ego.* (Joan., xviii, 37). Sans doute son royaume n'est pas éphémère comme ceux des hommes ; son autorité n'est pas appuyée sur la force visible et armée comme l'autorité des princes terrestres ; mais il n'en est pas moins roi véritable, dans toute l'étendue, le sens et la force de ce mot.

Pour que personne ne l'ignorât, Dieu voulut, pour ainsi dire, le répéter à la face de l'univers de la manière la plus extraordinaire au moment même où Jésus était le plus humilié. Pilate, exécutant sans le savoir un secret dessein de la Providence, écrivit ce titre et le fit placer sur la croix lors du crucifiement : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » (Joan., xix, 19). Ainsi la royauté de Notre-Seigneur éclate plus que jamais, à présent que le roi est debout sur son trône :

La croix est donc le trône de notre divin Sauveur sur lequel nous allons le contempler cette semaine. C'est avec raison que l'Eglise, le saluant aussi du titre de Roi, nous fait

chanter ces paroles : « *Regnavit a ligno Deus. C'est par le bois de la croix que Dieu a conquis son royaume.* » Et quand, au milieu de ses joies, elle exprime sa reconnaissance à Dieu, du fond de son cœur elle fait sortir cette vibrante acclamation : « Oui, ô Christ, vous êtes le Roi de gloire, *tu Rex gloriæ, Christe.* »

Et qui donc oserait contester la légitimité de la royauté du Christ? Ses droits sont certains et absolus.

Roi, il l'est, nous l'avons déjà dit, à titre d'héritier : son Père lui ayant donné l'empire sur toutes choses.

Il l'est à titre de Créateur. Comme Dieu, n'est-ce point lui qui a tout fait? Il est donc roi de toute existence, roi absolu, indiscutable, irrésistible. Il est roi de l'univers entier, roi du ciel et roi de la terre, roi des anges et roi des hommes. Roi qui commande en maître toujours obéi, au soleil et aux étoiles, à la lumière et aux ténèbres, aux orages et aux tempêtes ; dont le pouvoir pénètre aux profondeurs inaccessibles des océans et dirige les énergies cachées dans les entrailles de la terre. Roi à qui sont soumis les animaux les plus féroces comme les plus humbles insectes ; roi de qui relèvent tous les trônes et tous les empires, tous les peuples et toutes les races, tous les temps et tous les lieux. Roi qui dispose de tous les événements, de toutes les forces physiques et morales, de la paix et de la guerre, des succès et des revers, de la fortune et de la pauvreté, de la gloire et de l'humiliation, des pestes, des fléaux, de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort. Voilà, certes, une royauté à laquelle aucune autre n'est comparable, que nul ne saurait disputer ou refuser à Dieu.

Roi, le Christ l'est aussi, à l'égard de nos âmes, par droit de conquête et de rachat. Il nous a fait passer de l'esclavage de Satan à l'heureuse liberté des enfants de Dieu. Une chose est à nous, si nous l'avons payée de notre or ; plus à nous, si elle nous a coûté de pénibles travaux ; et encore plus à nous, si nous l'avons achetée au prix de notre sang. Or ne sommes-nous pas le prix des travaux, des souffrances et de la mort de Jésus-Christ? « *Empti enim estis pretio magno.* Nous avons été rachetés moyennant une grande et précieuse valeur. » (I Cor., vi, 20). Dès lors nous sommes devenus la propriété, le royaume du Christ : « *Redemisti nos Deo in sanguine tuo... et fecisti nos Deo nostro regnum.* » (Apoc., v, 9-10).

Roi, Notre-Seigneur l'est encore, pour nous chrétiens, à titre d' élu. Nous l'avons choisi nous-mêmes pour notre roi au jour de notre baptême. Nous nous sommes engagés à ne vivre que pour lui, à ne reconnaître que lui pour chef de nos âmes et de nos cœurs. Ce choix nous l'avons ratifié ; cette promesse, faite d'abord par la bouche d'autrui, nous l'avons

renouvelée nous-mêmes à l'heureuse solennité de notre première communion.

Il faut donc que Jésus règne sur nous, sur notre volonté, sur notre cœur ; et c'est cette royauté qu'il désire par dessus tout.

II

Le règne de Jésus en nous, c'est la grâce sanctifiante, qui s'établit dans les âmes pures et innocentes. C'est sa loi acceptée, ses préceptes obéis, sa doctrine connue, aimée et pratiquée. C'est sa volonté agissant tellement sur nous qu'elle guide les rênes de la nôtre, retienne nos passions dans l'ordre, dirige notre esprit, notre langue, nos actions et toute notre vie. Ainsi notre cœur devient dans un sens véritable le trône de Jésus-Christ.

Et quel est l'obstacle à l'établissement du règne du Christ en nous? C'est le péché, la désobéissance à la loi divine. Si donc vous avez la conscience chargée de fautes graves, si vous êtes dans l'inimitié du Bon Dieu, hâtez-vous de recourir au sacrement de pénitence, de purifier votre âme et de reprendre avec amour le joug du Christ. « *Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris.* » (Matth., xi, 29). Impossible de posséder la joie et la paix intérieures, de goûter le vrai bonheur ici-bas, impossible surtout de régner un jour dans la gloire, si nous ne sommes pas soumis au doux empire du Christ. Car si Dieu ne règne pas en nous par sa grâce, c'est le démon, le péché, les passions tyranniques qui y règnent à la façon de maîtres injustes et cruels, et qui remplissent notre âme de désirs insatiables, d'inquiétudes, de remords. Comprenez cet enseignement et mettez-le en pratique en ce temps de pardon où Jésus désire établir son règne en vous. Oh ! de grâce, ne restez pas sous l'esclavage de Satan ! Que chaque jour ce soit avec ferveur que vous prononciez ces paroles du *Pater* : « Que votre règne arrive ! » Oui, Seigneur Jésus, régnez sur nos âmes et sur toutes nos facultés par votre grâce, et soyez toujours le Maître de nos cœurs !

Mais Dieu veut régner dans nos âmes d'une autre manière encore. Il veut, en ce temps de Pâques, recevoir un triomphe dans nos cœurs par la sainte communion. Il désire s'unir à nous de la manière la plus intime, se faire la nourriture de notre âme, nous communiquer ainsi ses sentiments et ses vertus, afin de nous rendre heureux. Non seulement il désire cette union, non seulement il la demande, mais il l'exige sous peine de nous priver de son amour et de son bonheur pendant toute l'éternité : « *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » (Joan., vi, 54).

Qui d'entre nous, mes frères, voudrait contrister le cœur sacré et si aimant de Jésus? Qui voudrait mépriser ses avances et ses menaces? Notre-Seigneur vous invite, il vous presse, il vous commande de venir le recevoir à la Table sainte en ce temps pascal. — L'Eglise, son porte-parole et son fidèle interprète sur la terre, vous dit aussi : « Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. » Désobéir à l'Eglise c'est désobéir à Dieu; et, dans le cas présent, c'est commettre une faute grave et s'exposer à la damnation éternelle. — J'ajoute enfin que votre intérêt c'est de communier. Vous ne goûterez de bonheur ici-bas et dans l'autre vie qu'à cette condition. Or, pourriez-vous être assez ennemis de vous-mêmes pour fuir et repousser le bonheur éternel et temporel que Jésus vous offre si amoureusement? Oh! c'est impossible! Ce serait, de votre part, non pas seulement de l'indifférence, de la froideur, du mépris: ce serait de la folie.

Que personne donc, dans cette paroisse, ne reste en arrière et ne rougisse de son Dieu. Qu'à la Table sainte, au rendez-vous de Notre-Seigneur, tous soient fidèles.

Souvenez-vous que ce Jésus qui demande à régner dans nos âmes est le plus noble et le plus puissant de tous les rois : « *Rex magnus super omnem terram.* » (Ps., XLVI, 3). En lui sont réunis tous les trésors de la sagesse, de la science et de la sainteté. — Il est aussi le meilleur. Il est la bonté et la miséricorde infinies. Mettons en lui toute notre confiance. Pour nous il a donné sa vie; pour nous il a voulu s'anéantir dans l'Eucharistie, se faire la nourriture de nos âmes, établir sa demeure parmi nous; en un mot, il met ses délices à rester avec les enfants des hommes : *Deliciae meae esse cum filiis hominum.* » (Prov., VIII, 31). — Il est enfin le plus juste. Au jour du jugement, personne ne pourra faire fléchir cette justice. Craignons donc d'irriter ce Juge suprême en foulant aux pieds ses préceptes. Observons fidèlement ses ordres et tout particulièrement le commandement qu'il nous fait aujourd'hui de le recevoir.

Que cette réception soit un triomphe pour le bon Dieu. Comme les disciples de Jésus se dépouillaient de leurs vêtements au jour des Rameaux, nous nous dépouillerons de nos péchés, des liens de nos mauvaises habitudes, par une bonne confession. Comme la foule enthousiaste, nous recevrons Notre-Seigneur avec bonheur et joie, avec amour et reconnaissance. Comme elle aussi, nous reconnaitrons et nous publierons sa royauté; nous le proclamons roi de l'univers et surtout roi de nos cœurs. Puisse-t-il, jusqu'à la fin de notre vie, régner en chacun de nous par sa grâce afin que nous régnions tous avec lui éternellement dans la gloire! Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XLVIII

LE SACRÉ-CŒUR ET LA RÉPARATION

Mes frères,

« Une autre fois, écrit la B. Marguerite-Marie, c'était pendant le temps du Carnaval; ce Cœur charitable me fit, ce me semble, cette demande: si je ne voudrais pas bien lui tenir compagnie sur la croix, en ce temps où il est si délaissé, par l'empressement que l'on a pour le plaisir; et que, par les grandes amertumes qu'il me ferait goûter, je pourrais, en quelque façon, adoucir celles que les pécheurs versent dans son Sacré-Cœur par leurs divertissements; que je devais gémir sans cesse avec lui pour obtenir miséricorde, afin que les péchés n'arrivassent pas à leur comble, et que Dieu pardonnât aux pécheurs, en faveur de l'amour qu'il porte à cet aimable Cœur¹. »

Réfléchissons pendant quelques instants sur ces lignes. Elles renferment la notion précise de la réparation, ce sentiment très tendre qu'éprouvent les âmes vraiment chrétiennes à la pensée des fautes sans nombre qui se commettent chaque jour dans le monde. Nous verrons que la réparation a été *apportée, répandue et demandée* par le Sacré-Cœur.

I

La réparation a été apportée par le Sacré-Cœur. — Quand nous étudions les religions anciennes, nous trouvons bien que l'homme a toujours offert des sacrifices. Il a fait ruisseler sur les autels des flots de sang: animaux, prisonniers, esclaves, vierges, enfants, il a tout immolé pour toucher plus sûrement le cœur de la Divinité.

Mais quel but se proposait-il, en offrant ces sacrifices? Un but purement égoïste, puisqu'il voulait, ou se rendre Dieu favorable avant d'entreprendre quelque dessein, ou le désarmer quand il l'avait offensé.

Nulle part, pas même chez les Hébreux, nous ne voyons qu'il ait été mû par le désir de consoler le cœur de Dieu et de réparer l'outrage fait à sa gloire. Il y avait, dans ce qu'il faisait, de la crainte ou de l'intérêt: il n'y avait pas d'amour.

C'est pour cela, nous dit S. Paul après le prophète David, que le Fils de Dieu « entrant dans le monde, dit: Vous n'avez point voulu de victime ni d'oblation, mais vous m'avez donné un corps.

« Les holocaustes pour le péché ne vous ont point agréé.

« Alors j'ai dit: Me voici; je viens, selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire, ô Dieu, votre volonté! » (Hébr., x, 6-8).

Et pourquoi vient-il sur la terre, le Fils de Dieu? Ce n'est pas seulement pour sauver

¹ Lettre à la mère de Saumaise, t. II, p. 190.

l'humanité, en souffrant et en mourant pour elle; c'est aussi pour offrir à son Père une réparation parfaite.

Quelle différence entre lui et les autres victimes qui avaient été jusqu'alors immolées!

Elles ne savaient pas pourquoi elles mouraient; lui, il sait que s'il meurt, c'est pour faire éclater à la face du monde entier la gloire de son Père, et pour que resplendisse de nouveau sa sainteté, obscurcie devant les hommes par le péché.

Elles allaient au sacrifice par force; lui, il y va très volontairement, parce qu'il aime son Père et qu'il a soif de lui rendre les âmes qu'il a créées et que l'enfer veut lui ravir.

Elles ne souffraient que pendant peu de temps; lui, dès son apparition dans le monde, il sentira dans son Cœur adorable la douleur des péchés commis par l'humanité; cette douleur sera si grande au Jardin des Oliviers qu'elle le fera agoniser, et qu'elle surpassera toutes les tortures de sa Passion; elle sera si grande qu'il voudra perpétuer son sacrifice, même après sa mort, et qu'il instituera la Messe, afin de pouvoir s'immoler sur tous les autels de la terre, jusqu'à la fin du monde.

Elles se lamentaient de leur mort; lui, il va au Calvaire comme un agneau, sans se plaindre, et s'il a un regret pendant sa vie, c'est que son sacrifice se fasse trop longtemps attendre.

Vraiment, c'est bien le Sacré-Cœur qui a apporté la réparation sur la terre.

II

C'est aussi le Sacré-Cœur qui l'a répandue sur la terre. — Il ne lui suffisait pas, en effet, d'avoir, par son sacrifice divin, offert à son Père une expiation égale à l'offense; il a voulu associer l'homme à son œuvre, et il l'a fait par ses paroles et par ses exemples.

« Seigneur, disent les Apôtres, apprenez-nous à prier. — Voici, répond-il, comment vous prierez: Notre Père, qui êtes aux cieux... »

Comment! Dieu est notre Père? Il n'est donc pas seulement un maître irrité dont il importe de désarmer la colère? Il est père, c'est-à-dire un être très tendre et très bon, à qui nous devons la vie et la conservation de la vie, un être qui nous aime, et que cependant nous avons fait souffrir. Effaçons dans le cœur de ce père la douleur que nos fautes y ont causée, et efforçons-nous de compenser, par notre repentir et notre expiation, la peine que nous lui avons faite.

Les exemples de Jésus sont encore plus éloquents que ses paroles; car, si pour réparer l'outrage fait à la Majesté suprême, lui qui était innocent, a ressenti une telle douleur et s'est imposé de telles souffrances et une telle mort, que devons-nous faire, nous qui sommes coupables?

Cela est d'autant plus pressant que le sacrifice de Jésus et tout l'amour de son Cœur

seraient inutiles si nous ne les partageons pas. Pour que son sang nous sauve, il faut que nous ayons repentir de ce que nous avons fait, et que, par une conséquence naturelle, nous nous efforçons de le réparer.

Et réparer, non seulement pour nous, mais aussi pour tous les pécheurs, à l'imitation de notre Dieu qui a expié le péché, non parce qu'il l'avait commis, mais à cause de l'offense que le péché, d'où qu'il vienne, inflige à l'infinie Bonté et à l'infinie Majesté de Dieu.

Lévez-vous donc, cohortes innombrables des pénitents, âmes saintes qui quittez le monde et qui fuyez au désert ou vous enfermez derrière les grilles d'un cloître; en réparant pour les pécheurs, vous répondez à l'appel du Sacré-Cœur.

III

D'autant que le Sacré-Cœur *mérite que vous répariez* les offenses qui lui sont faites et que lui aussi *demande la réparation*.

Il la mérite par l'amour qu'il n'a jamais cessé de nous montrer et qui l'a porté à se sacrifier pour nous, par tous les bienfaits dont il nous comble sans trêve, par tous les maux dont il nous préserve.

Il la mérite par les outrages dont il est abreuvé. Ce n'est pas assez, en effet, que les hommes le méprisent et restent sourds à ses appels. Pourquoi faut-il encore qu'ils l'insultent par leurs blasphèmes? Pourquoi faut-il qu'ils tournent contre lui les inventions sublimes de sa bonté, en venant l'offenser jusque dans son temple et en profanant les sacréments qu'il a institués pour nous réconcilier avec lui et nous donner la vie? Pourquoi faut-il que, par des scandales incessants, que l'enfer seul peut inspirer, ils s'efforcent de lui arracher les âmes qu'il aime le plus, celles des petits enfants?

« Après la sainte communion, dit encore la B. Marguerite-Marie, mon divin Epoux se présenta à moi, sous la figure d'un *Ecce homo*, chargé de sa croix, tout couvert de plaies et de meurtrissures; son sang adorable décollait de toutes parts. Il me disait, d'une voix triste et douloureuse: « N'y aura-t-il personne qui ait pitié de moi, qui veuille compatir et prendre part à ma douleur, dans le pitoyable état où les pécheurs me mettent? »¹... »

**

Qui resterait insensible à de telles plaintes? Celui qui les fait entendre, c'est le Dieu qui nous a tant aimés et que nous voulons aimer; il nous demande, comme à ses apôtres préférés, de veiller et de prier avec lui, pendant qu'il prolonge son agonie dans le monde. N'ajoutons pas à ses douleurs la douleur que lui causerait notre indifférence. Ainsi soit-il.

¹ Vie par elle-même, t. II, p. 366.

LECTURES DE CARÊME SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE

XVII

LA SATISFACTION

La réparation de l'offense. Les dettes du péché. La pénitence sacramentelle. Les œuvres satisfactoires. Le secret du docteur.

En bonne justice, toute désobéissance mérite une réprimande, toute faute une punition, toute offense une peine, toute injure une réparation. C'est sur ce principe, conforme à la droite raison, qu'est fondé le troisième acte du pénitent qu'on appelle la *satisfaction*. Il n'est en définitive que l'accomplissement du devoir de l'expiation et de la réparation; aussi Notre-Seigneur a-t-il élevé ce sentiment de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel, en l'appuyant non plus seulement sur la raison, mais aussi sur la foi et en en faisant un acte de religion bien déterminé.

La satisfaction fait partie du sacrement de Pénitence comme la confession et la contrition; et elle est également nécessaire à son intégrité. C'est pourquoi la pénitence sacramentelle, imposée par le ministre légitime du sacrement, n'est pas un acte surrogatoire, une pratique de dévotion que le pénitent soit libre d'accepter ou de refuser, d'accomplir ou de ne pas accomplir, de faire seulement à moitié, de remplacer par une autre. Il s'agit d'un des trois actes du pénitent.

Comme il y a beaucoup de personnes qui donnent trop peu d'importance à la pénitence sacramentelle et qui n'ont qu'une idée confuse de ce troisième acte du pénitent, nous devons les engager à y réfléchir et à compléter sur ce point leur instruction religieuse.

La satisfaction doit être proportionnée au degré de l'offense et à la dignité de la personne offensée. Il est évident qu'il y a eu plus d'offense dans un péché de malice que dans un péché de fragilité, dans une faute qui est habituelle que dans une faute d'occasion, dans un péché mortel que dans un péché véniel. La loi divine a été violée, l'autorité de Dieu méprisée avec plus de préméditation et de gravité dans un cas que dans un autre. Il faut tenir compte de tous les éléments de la faute pour déterminer le degré d'expiation que chacune mérite. La conscience d'ailleurs rend son témoignage et les véritables pénitents ne s'y trompent pas.

D'autre part, le devoir de la réparation se mesure à la dignité de la personne offensée. Plus elle a de titres à la soumission, au respect, à la reconnaissance, plus l'injure qui lui a été faite réclame de satisfaction. L'offense faite à un roi, à un chef, à un juge, à un père, à plus d'importance que l'offense faite à une personne ordinaire. Or il s'agit ici de Dieu dont la dignité est suprême, dont les droits sont souverains, dont la perfection est infinie, dont la paternité est incomparable; et

par conséquent la réparation doit avoir quelque proportion avec l'offense et la personne offensée. La raison et la foi nous le font entendre.

Il y a des péchés qui sont particulièrement odieux. Au temps des persécutions, quand des chrétiens faibles, pour échapper au martyre, offraient de l'encens aux dieux, l'Eglise ne les admettait plus à ses réunions et au saint sacrifice sans une pénitence publique. Dans la primitive Eglise, quand des membres s'étaient rendus coupables d'adultère, d'homicide, de scandale et autres crimes notoires, elle leur imposait, avant l'absolution, un temps de pénitence qui variait et se comptait par semaines, par mois et même par années. La discipline de l'Eglise a changé à cet égard, et elle n'exige plus généralement de pénitence publique, mais le péché n'en existe pas moins, ainsi que la nécessité pour le coupable de réparer ses fautes.

Qu'un individu blasphème, viole ses vœux et ses serments, se livre à la superstition et aux sociétés secrètes, fasse un pacte avec le démon ou les ennemis de la religion; qu'il profane le dimanche, les lieux ou les objets consacrés au culte, s'empare des biens de l'Eglise, s'attaque dans ses écrits et ses discours aux choses les plus saintes; la conscience publique demande une réparation et la religion la lui impose nécessairement. Il n'est personne qui ne voie ici l'injure faite à Dieu et à la religion et qui ne proclame l'indignité du pécheur. Vouloir qu'il en fût autrement serait le renversement de la morale.

Si l'outrage et le mépris de Dieu et de la religion ne paraissent pas aussi à découvert dans beaucoup de péchés, on ne peut cependant pas nier que l'honneur et l'autorité de Dieu soient plus ou moins gravement offensés: le mépris des parents, la violence exercée envers le prochain, le dommage causé à ses biens et à sa réputation; le faux témoignage, l'habitude de l'impureté et de l'ivresse, les mauvaises lectures et les mauvaises conversations, etc.; offensent nécessairement Dieu et exigent une expiation. La religion ne peut pas ne pas la prescrire.

Les dogmes de l'Enfer et du Purgatoire indiquent avec une souveraine clarté que la justice de Dieu l'exige en ce monde ou en l'autre; et il n'est aucun chrétien qui se fasse illusion. Le sacrement de pénitence devait donc tenir compte de cet état de choses, dans l'œuvre salutaire de la rémission des péchés; aussi Notre-Seigneur a-t-il fait de la satisfaction l'un des trois actes du pénitent; mais en même temps il a uni la grâce à la volonté, la miséricorde à la justice, pour nous en faciliter l'accomplissement.

Qui n'a des dettes à la justice de Dieu? Celui-là seul qui n'a pas péché ou qui a réparé ses fautes par la pénitence. Les péchés véniels, qui sont relativement les moindres péchés, ne sont pas plus exempts que les au-

tres du devoir de la satisfaction : la différence, c'est qu'ils en ont besoin d'une moindre et parfois d'une très légère. Quant aux péchés mortels et aux péchés de malice formelle, remis par le sacrement de pénitence, il arrive souvent que la peine qu'ils auraient méritée les uns en enfer, les autres en purgatoire, reste en partie à expier. Beaucoup de convertis ont besoin de pénitence et parfois d'une longue pénitence.

Le Sauveur ne pouvait s'en désintéresser et, dans l'œuvre du salut du monde, il avait à tenir compte des droits de Dieu et des devoirs de l'homme. Il les a associés dans l'institution du sacrement de pénitence de manière à contenter la justice divine et à rendre moral notre pardon.

Ecoutez cette histoire. Un grand pécheur s'adressa à Pierre de Corbeil, archevêque de Sens. Il lui fit l'avou sincère de ses crimes en pleurant et en gémissant, et demandant avec angoisse si Dieu lui pardonnerait de tels péchés. L'archevêque lui répondit : « N'en doutez pas, mon fils, pourvu que vous soyez sincèrement résolu de faire pénitence. — Faire pénitence ! répondit le pécheur, quoi ! Dieu que j'ai si grièvement offensé, s'en contentera ? Ah ! ordonnez-moi tout ce que vous jugerez à propos, je suis prêt à le faire. Mais pouvez-vous m'imposer une pénitence assez longue, assez rigoureuse pour égaler la grièveté de mes crimes ? » — Le saint prélat, tout ému en voyant un pénitent si bien disposé, lui dit : « Votre pénitence durera sept ans. — Eh quoi ! mon père, rien que sept ans pour de si grands crimes, que je ne pourrais expier même pendant ma vie entière ! — Elle sera moindre encore, car je ne vous oblige qu'à jeûner trois jours au pain et à l'eau. — Ah ! mon père, reprit cet homme vraiment contrit, ne m'épargnez pas, je vous en supplie. Je suis à vos pieds et j'implore une miséricorde que je ne saurais acheter trop cher. Proportionnez autant qu'il est possible ma pénitence à mon iniquité. Ne ménagez pas ma faiblesse ; je suis disposé à tout entreprendre pour obtenir un pardon dont je suis si indigne et apaiser la justice divine. »

L'archevêque, ne pouvant assez admirer les opérations de la grâce et les profonds sentiments de pénitence de ce converti, lui prescrivit de dire seulement une fois l'Oraison dominicale ; et il lui déclara avec autorité qu'il avait tout lieu de croire que tous ses péchés lui étaient remis. Alors ce pécheur, dont le cœur était brisé par la douleur, jeta un grand cri, qui marquait son étonnement et sa reconnaissance envers le Dieu des miséricordes, et il tomba mort aux pieds du prélat, expirant dans l'exercice actuel de la plus vive pénitence.

On a vu d'autres convertis, non moins bien disposés, survivre et passer dans le cloître et les œuvres de la pénitence tout le reste de leur

vie. Mais ce n'est pas indispensable et l'Eglise se contente de la satisfaction ordinaire.

**

Quelles sont les œuvres de pénitence ? Elles se ramènent à trois chefs : l'aumône, le jeûne et l'oraison. De même qu'il y a en tout péché une part d'offense et de démerite, de même il y a en tout acte de vertu une part de satisfaction et de mérite ; en sorte que la pratique de toutes les bonnes œuvres est satisfactoire et que chacun peut s'y livrer, selon ses moyens et selon son attrait. Il est assuré d'offrir ainsi au Seigneur des actes vraiment méritoires, pourvu qu'il les fasse en état de grâce et avec bonne intention.

Sous le nom d'aumône, on entend toutes les œuvres corporelles et spirituelles de miséricorde. Sous le nom de jeûne, on entend toutes les mortifications de la chair. Sous le nom d'oraison, on entend toutes les prières. Ces trois grandes œuvres comprennent l'ensemble des biens que l'homme peut offrir à Dieu comme satisfaction, à savoir : les biens extérieurs par l'aumône, les biens du corps par le jeûne ou l'abstinence, les biens de l'âme par la prière.

En s'imposant des privations dans ses biens pour les employer au soulagement des pauvres ou en autres bonnes œuvres, en s'imposant à lui-même des privations corporelles par l'abstinence et la mortification, en s'adonnant à la prière et à la piété, l'homme peut accomplir et offrir un grand nombre d'œuvres qui satisfont à la justice de Dieu ; et il n'y a pas d'âge, pas d'occupations, pas d'état de santé qui en rendent incapable. C'est à chacun de les choisir selon ses forces et ses moyens.

Toutefois, plus les œuvres sont médicinales, plus efficaces elles sont. Que ceux donc qui ne priaient pas s'imposent des prières ; que ceux qui blasphémaient disent la louange de Dieu ; que ceux qui s'enivraient s'abstiennent ; que ceux qui lisaient de mauvais livres fassent des lectures pieuses ; que ceux qui n'allaient pas assez à la messe multiplient leurs visites à l'église ; que ceux qui étaient durs aux pauvres leur soient bons ; que ceux qui étaient orgueilleux fassent des actes d'humilité chrétienne et déposent leurs vanités. « Les contraires se guérissent par les contraires, » disaient les anciens.

**

Toutes ces œuvres sont recommandables ; mais ont-elles une valeur suffisante pour payer nos dettes à la justice de Dieu ? Il est certain que nos satisfactions ne peuvent avoir, par elles-mêmes, plus de puissance que notre personne. Or tout ce qui provient de l'homme n'a qu'une valeur finie et limitée. Nous aurions beau prolonger et multiplier nos œuvres expiatoires, jamais par elles-mêmes elles n'atteindraient une valeur infinie, c'est-à-dire proportionnée à l'injure faite à Dieu par le péché

mortel. Il s'ensuit que nous sommes incapables d'offrir par nous-mêmes une digne réparation pour nos offenses.

Mais Jésus-Christ est intervenu. Le Fils de Dieu fait homme a offert une réparation pleine et abondante dans le sacrifice de la croix, et il la renouvelle chaque jour dans le sacrifice de l'autel. De nouveau regardons bien l'œuvre de la Rédemption, afin de comprendre que la réparation a été offerte et qu'elle est continuée chaque jour par une personne divine, que cette réparation a une valeur infinie qui tient à la personne divine qui l'a produite, et qu'elle est suffisante pour satisfaire à la justice de Dieu. Pourvu qu'elle nous soit personnellement appliquée, nous pouvons en Jésus-Christ et par Jésus-Christ satisfaire en ce qui nous concerne à la justice divine et réparer l'injure que nous avons faite à Dieu par nos péchés.

Cependant, tout en nous faisant participer abondamment à ses mérites, le Sauveur a réservé les droits de Dieu et les devoirs de l'homme : il veut que nous unissions nos propres satisfactions aux siennes. Il arrive ainsi que nos pénitences et nos satisfactions, étant unies et associées aux satisfactions infinies du Sauveur par les moyens surnaturels que la religion nous fournit, participent aux mérites de Jésus-Christ et acquièrent une nouvelle valeur surnaturelle. Telle est la théorie, et telle est la pratique de la satisfaction. Toute cette doctrine a pour fondement la foi : c'est la doctrine catholique.

La satisfaction sacramentelle se rattache donc au système de la Rédemption et elle est, comme le sacrement de pénitence dont elle fait partie, un moyen de miséricorde. Ce serait donc une erreur absolue que d'apprécier la valeur de la pénitence sacramentelle d'après sa longueur ou sa brièveté, la facilité ou la difficulté de l'œuvre imposée, ou toute autre considération de ce genre.

Ce serait également se tromper que d'évaluer son prix d'après la ferveur avec laquelle elle est faite, le sentiment de réparation qu'on éprouve en l'accomplissant, ou toute autre disposition personnelle. Sans doute, tout cela n'est point inutile et sans mérite ; mais ce n'est point en cela que consiste son mérite essentiel : il tient à la grâce du sacrement qui lui communique une valeur divine et en fait un moyen efficace de réparation. C'est la goutte d'eau qui devient diamant, la pièce de monnaie qui devient la pièce d'or ; c'est le précieux sang de Jésus-Christ qui paie notre rançon.

Voilà ce que ne comprennent sans doute pas ceux et celles qui négligent leur pénitence après la confession, qui la renvoient à toujours plus tard, qui l'oublient ou ne la font plus qu'à peu près, qui la font sans recueillement et en toute hâte. S'ils voulaient bien réfléchir à la relation qui existe entre la satisfaction et la grâce du sacrement, à l'intention

qu'a eue Notre-Seigneur en prescrivant le troisième acte du pénitent, à la valeur suréminente que la grâce sacramentelle confère à cette pénitence, ils commenceraient à l'estimer, puis à l'accomplir sans y manquer jamais, à la faire convenablement et posément ; enfin ils donneraient à la satisfaction une attention égale à celle qu'ils donnent à la confession et à la contrition. Hélas ! on peut bien dire en général que c'est la partie du sacrement de pénitence la moins bien comprise et la moins bien pratiquée. Qu'il n'en soit pas ainsi de nous !

Un jeune homme venait de terminer ses études de médecine. La crise de la jeunesse et le courant des idées modernes avaient quelque peu ébranlé sa foi. Cependant il ne manquait ni à l'assistance à la messe du dimanche ni au devoir pascal. Il tâchait de concilier ses idées et sa conduite avec la religion, sans écart notable. C'était un chrétien anémié.

Le contact avec les malades le ramena, et un mariage heureux consolida ses sentiments religieux. Au cours de ses consultations tant à la ville qu'à la campagne, il eut souvent occasion de constater les ravages que font dans le tempérament humain les passions surexcitées. Alors il se déclara résolument l'adversaire de l'alcoolisme. Il se fit le propagateur de l'hygiène dans les logements insalubres et les ménages pauvres. Il eut une part de prédilection pour les vieillards, les veuves et les orphelins.

Comprenant par une expérience de tous les jours les relations qu'il y a entre la morale et la religion, il aimait à se rappeler ce que Bordeu a écrit dans son *Histoire de la médecine* : « La religion elle-même, bien entendue, n'est qu'une vraie médecine, utile, nécessaire, efficace et d'un emploi continu pour le régime et la santé qui en est le fruit. » Alors il devint un chrétien convaincu, et il se reprocha comme une grande faute son temps de demie indifférence. Pour l'expier, il s'adonna à toutes les œuvres de charité qu'il pouvait rencontrer dans l'exercice de sa profession.

Dans les courses de nuit et de jour, auprès des malades infectieux comme auprès des infirmes, dans l'assistance des indigents comme dans la demeure des riches, il portait son expiation, offrant à Dieu tous ses sacrifices en réparation de ses propres offenses et en union avec toutes les intentions pour lesquelles Jésus-Christ s'est offert pour le salut des hommes.

A le voir, on aurait dit que cet homme de bien ne faisait rien d'extraordinaire. Il n'accumula pas la fortune, mais il obtint l'estime de ses concitoyens, et quand il mourut, il avait les mains pleines de bonnes œuvres. Il les avait faites en remplissant ses devoirs d'état, simplement.

Tel est le secret du docteur.

XVIII

L'ABSOLUTION

Le juge des consciences. Le jugement sacramental. La sentence. Garanties du saint tribunal. Le chanoine de Prague et l'empereur Wenceslas.

Comme l'apôtre S. Paul l'enseignait aux Corinthiens, le « ministère de la réconciliation » a été confié au prêtre. (II Cor., v, 18). Il a son fondement et sa racine dans le caractère du sacerdoce ; il est une des fonctions et l'un des effets de l'ordination sacerdotale.

En déclarant aux apôtres et à leurs successeurs : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez, » Jésus-Christ a établi le saint tribunal de la pénitence. Il a fait de la confession une accusation, et il a voulu que l'absolution soit une sentence prononcée sur les péchés commis. Le sacrement de pénitence est un véritable jugement des consciences.

On n'est peut-être plus assez accoutumé à cette idée fondamentale que le sacrement de pénitence est administré sous la forme d'un jugement, que le ministre du sacrement est un juge des consciences, que les pénitents sont des accusés, que leurs péchés sont absous ou non absous. Ecoutez le concile de Trente : « Si quelqu'un dit que l'absolution sacramentelle du prêtre n'est pas un acte judiciaire, mais une pure déclaration faite au pénitent, pourvu qu'il ait simplement la foi, qu'il est absous, que celui-là soit anathème. » (Canon 18).

En déclarant aux apôtres et à leurs légitimes successeurs : « Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie, » Jésus-Christ a spécifié que c'est lui, et son Eglise avec lui, qui les envoient, qui leur confient leur mission, qui leur confèrent le pouvoir divin de remettre les péchés. Il faut aux ministres du sacrement, pour exercer leur fonction, le pouvoir et la juridiction.

C'est de cette façon que les choses se passent dans la société civile. C'est la société qui délègue ses pouvoirs aux juges légitimement nommés, qui les attache à tel ou tel tribunal, et qui détermine l'étendue de leur juridiction. Personne ne prétendra qu'il suffit d'être juge pour juger partout, dans toute l'étendue du territoire. Le ressort peut être plus ou moins grand, mais il est délimité ; et l'exercice de la justice se fait conformément à la loi. De même le ministère du sacrement de pénitence est attaché au saint tribunal dans les limites fixées par l'évêque du diocèse, ou par le Pape, vicaire de Jésus-Christ sur la terre. C'est ce qu'on appelle la juridiction.

En danger de mort cependant et en l'absence de prêtres qui aient juridiction dans le lieu, afin de ne point priver les mourants d'un si

grand bienfait, l'Eglise supprime toutes les limites et tout prêtre peut absoudre valablement. Le cas peut se présenter en temps de guerre ou d'épidémie, dans les accidents sur terre et sur mer, en pays de mission, etc. En tout état de choses, le saint ministère s'exerce sous le contrôle de l'Eglise, qui a reçu de son fondateur le pouvoir des clefs dans le royaume de Dieu.

L'Eglise, en tant que société, a également le droit et le devoir de contrôler l'aptitude et la science religieuse, l'orthodoxie et l'obéissance de ses ministres. En conséquence et en vue d'assurer l'exercice convenable et fructueux du saint ministère, elle apprécie leur vocation, elle les forme dans ses séminaires, elle les soumet à des examens, elle les ordonne et elle leur confie enfin le soin des âmes. Les fidèles bénéficient de sa sollicitude et reçoivent les secours religieux par le ministère de prêtres approuvés. Tout cela est conforme à l'ordre de Jésus-Christ, qui a établi une hiérarchie dans son Eglise et qui a fait de l'Eglise la grande distributrice de la grâce sacramentelle parmi les hommes.

En définissant que l'absolution sacramentelle n'est pas une simple déclaration faite par le prêtre au pénitent que ses péchés lui sont remis, mais une sentence de pardon qu'il prononce en sa qualité de juge, le concile de Trente a fixé la doctrine, à l'encontre des novateurs protestants qui prétendaient à cette époque qu'il suffisait d'avoir la foi, sans que l'accusation des péchés soit requise, et que le ministère du prêtre se bornait à prononcer ou déclarer que les péchés étaient remis.

**

Que faut-il entendre par les pénitents bien disposés et par les pénitents mal disposés ?

Les pénitents bien disposés, ainsi que nous l'avons vu abondamment, sont ceux qui accomplissent convenablement les actes du pénitent. La grâce et la miséricorde de Dieu s'unissent aux actes de l'homme, dans l'âme bien disposée, et la rémission des péchés s'effectue lorsque le ministre du sacrement, au nom et par l'autorité de Jésus-Christ, rend la sentence d'absolution.

Les pénitents mal disposés sont ceux qui n'ont pas la contrition, qui ne veulent pas réparer leurs torts, qui n'ont pas le bon propos pour l'avenir. Il leur manque la vertu de pénitence et ils n'en font pas les actes ; par conséquent c'est à eux que s'applique la sentence si connue : sans contrition point de pardon. Mais, entrons davantage dans notre sujet.

Rappelons-nous d'abord que la matière nécessaire du sacrement de pénitence c'est le péché mortel. Avant tout, c'est pour les âmes en état de péché mortel, les âmes mortes à la vie de la grâce, qu'il est établi. Pour celles-là,

on peut dire que le sacrement de pénitence leur est aussi nécessaire que le sacrement de baptême le fut une première fois : l'un et l'autre sont le moyen divinement institué pour rendre la vie de la grâce. — Le péché véniel est aussi la matière du sacrement de pénitence, une matière suffisante, non la matière nécessaire ; et il participe à la grâce sacramentelle.

Vous devez comprendre maintenant que la question de remettre ou de retenir les péchés, porte avant tout et surtout sur les péchés mortels, puisqu'ils sont la matière nécessaire et qu'on est obligé de les accuser, tous et chacun, pour qu'ils soient remis. Il n'en est pas de même des fautes vénielles, et par conséquent la question de l'accusation et de la rémission des péchés véniels n'a pas la même souveraine importance.

Vous direz : « Soit ! Mais il peut y avoir des cas douteux, des fautes probablement graves, mais peut-être pas graves, des habitudes dangereuses, des états de conscience inquiétants, et alors ? » Alors, il faut les soumettre au jugement du confesseur, parce qu'il n'est pas permis de se conduire avec une conscience positivement douteuse, en matière grave. Il s'agit d'une question de vie ou de mort spirituelle, et il faut s'assurer la vie. Il n'est personne de sensé qui puisse prétendre le contraire.

Quand donc le ministre du sacrement retient-il ou retiendra-t-il les péchés ? Prenons un cas sensible, la vol. Il y a une foule d'employés, de domestiques, de tuteurs et de gérants d'affaires. Si l'un d'eux vient s'accuser d'habitude d'injustice, disons le mot, de ces grands ou de ces petits vols qui en s'additionnant forment une matière grave, qu'il veuille quand même recevoir les sacrements et passer ainsi pour une personne à qui l'on puisse se confier, sans qu'il veuille ni restituer, ni changer de manière d'agir ; vous-mêmes que feriez-vous ? Le juge du sacrement prononcera-t-il la sentence et le pardon sur cet impénitent et ce pécheur mal disposé ?

Prenez les habitués, soit de l'ivrognerie, soit du blasphème, soit de l'impureté, soit des faux rapports et de la calomnie, etc., etc., surtout lorsque ces pécheurs vivent dans l'occasion prochaine du péché mortel, ne veulent ni éloigner le danger ni changer d'habitude, et en somme ne font rien pour sortir de leur état. C'est un cas semblable et ce serait absolument immoral de leur accorder le pardon sacramentel.

Ah ! s'il n'y avait en cause que des péchés véniels ! Sans doute le prêtre peut gémir sur l'état de conscience de certaines âmes qui font si peu le combat spirituel, qui sont si insouciantes et si négligentes, tièdes même ; mais qui du moins ne sont pas de ces âmes mortes à la vie de la grâce et en danger formel de l'enfer. Ici il est plus médecin que juge et,

par des avertissements salutaires, des exhortations pressantes, des conseils prudents et des moyens appropriés, il s'efforce de guérir les maladies de l'âme et de ramener à la santé les pénitents plus ou moins atteints.

Par ces exemples vous pouvez vous représenter les difficultés du saint ministère, les responsabilités et parfois les perplexités du confesseur. Cependant il a aussi ses consolations : il est le témoin des efforts du pénitent qui se relève et de l'opération de la grâce, il sent la vie qui rentre et l'œuvre de Dieu qui s'accomplit.

**

J'ai dit que la sentence du confesseur est un vrai jugement. Un rapprochement s'impose entre le jugement sacramentel et le jugement qui suit la mort. Dans l'un et l'autre, Jésus-Christ est le juge des vivants et des morts ; mais ici-bas c'est le jugement de Dieu selon la miséricorde, tandis que dans l'éternité c'est le jugement de Dieu selon la justice. L'absolution sacramentelle, dûment appliquée aux pénitents bien disposés, nous apparaît ainsi comme un jugement anticipé sur le jugement final, un jugement réel et effectif, ayant devant Dieu et dans la conscience les mêmes effets. « Les péchés sont remis, » et les péchés remis sont aussi loin de nous que s'ils avaient été jetés au fond de la mer. Combien de pauvres pécheurs, au jugement de l'éternité, seront redevables au sacrement de pénitence de la sentence favorable ! La miséricorde sur la terre aura remis leurs péchés, et la justice trouvera des consciences pardonnées et des âmes absoutes.

Telle est la conclusion, absolument admirable, qui se dégage de la doctrine catholique de l'absolution, qui est un véritable jugement de Dieu. Tant que nous sommes dans la vie présente, nous pouvons bénéficier du jugement de la miséricorde ; dans la vie future, nous serons soumis au jugement de la justice. Alors le temps de l'épreuve sera terminé, le temps de la liberté humaine et du libre choix de nos actes sera fini, le temps du mérite et du démérite sera achevé : le sort des âmes sera fixé.

Ici-bas nous bénéficions du régime de la Rédemption, c'est-à-dire de la miséricorde que le Fils de Dieu fait homme nous a méritée par ses sacrifices. Et si vous voulez savoir la valeur de l'absolution que vous recevez, c'est le prix du sang précieux de N.-S. Jésus-Christ. Voilà ce qu'ont coûté nos absolutions à Jésus-Christ et voilà la valeur qu'elles ont devant la justice divine. C'est à ce prix que Dieu nous remet nos péchés et qu'il oublie nos offenses.

Nous pouvons donc dire en un sens très vrai que ce n'est pas nous qui méritons notre pardon, puisque nous sommes incapables de satisfaire dignement à la justice de Dieu, mais

que c'est Jésus-Christ qui nous le mérite et qui nous en fait bénéficier; quoiqu'il soit vrai de dire, en un autre sens, que nous le méritons en faisant comme il faut les actes du pénitent, qui sont à cet effet les conditions que nous avons à remplir.

Un ouvrier, employé aux caves de Bercy à Paris, avait contracté la malheureuse habitude de boire, à un tel degré que ses camarades l'appelaient « tonneau. » Transporté à l'hospice et sevré du liquide, le malade se reconnut et appela le prêtre. La Sœur qui le soignait avait mis un christ sur son lit: « Ma Sœur, dit le pénitent, mettez-le sur ma poitrine. » Elle le mit au cou du malade, et le christ descendant sur les vêtements reposait sur la poitrine de l'ouvrier: « Non, pas comme cela, ma Sœur, reprit-il, mettez-le en dessous de mes vêtements pour qu'il porte sur ma chair. » Quand ce fut fait, la joie illumina la figure du malade; il serra de ses mains l'objet de sa dévotion et s'écria: « Maintenant je ne le lâche plus; car après tout ce que j'ai fait, je suis perdu sans lui! Je n'ai d'espoir d'être sauvé que par Jésus-Christ; aussi je ne veux pas me séparer une seule minute de mon Sauveur. »

**

Quel tribunal dans la société humaine est entouré d'autant de garanties morales? C'est la loi même de Dieu qui est ici en cause et qui est le code des droits de Dieu et des devoirs de l'homme; c'est une tradition de science et d'expérience ecclésiastiques qui est ici en exercice; c'est l'avenir éternel des âmes qui est en jeu. Non seulement la justice, mais la charité y exerce son influence incomparable et revêt toutes les formes de l'amour et de la vertu. La liberté y est pleine et entière, car le tribunal de la miséricorde est dressé partout, et le pénitent peut s'adresser à tout prêtre approuvé, soit dans le lieu où il demeure, soit dans un autre lieu, et sans qu'il lui soit nécessaire de se faire reconnaître et de faire connaître ses complices. A tout moment le ministre du sacrement relève de l'Eglise, qui peut lui continuer ou non ses pouvoirs, et qui exerce sur les pasteurs comme sur les simples fidèles son contrôle vigilant; en outre, il est responsable devant Dieu de l'usage qu'il en fait et de la fonction sainte qu'il accomplit. Bien plus, l'aveu du pécheur est reçu et gardé sous le sceau du secret.

Le secret de la confession n'est pas seulement le secret professionnel, comme celui du juge, du médecin et des fonctionnaires; ce n'est pas seulement le secret naturel auquel ont droit les confidences et les consultations; c'est le secret sacramentel, que personne n'a le droit de violer. Vingt siècles d'administration du sacrement ont prouvé sa fidélité et sa sincérité, à tel point que la conscience chrétienne le regarde sans hésitation comme sa parfaite ga-

rantie. Il porte sur la matière même du sacrement, c'est-à-dire sur les péchés qui lui sont soumis, sur les états de conscience qui s'y révèlent, sur les sentences qui y sont portées. Tout cela y est enseveli comme dans un tombeau.

On peut bien dire que la religion du serment et du secret y atteint la plus haute apogée, et que rien de plus sacré et de plus inviolable n'a jamais existé parmi les hommes. C'est la gloire de la religion catholique et l'honneur de Dieu qu'il en soit ainsi.

En Bohême, l'impératrice Jeanne avait pris pour son directeur de conscience le savant Jean Népomucène, chanoine de la ville de Prague. L'empereur Wenceslas, son époux, était d'un naturel jaloux et en vint à interpréter si malignement les actions de sa vertueuse épouse, qu'il la jugea coupable de relations mauvaises avec certains personnages de sa cour. Quand le doute est entré dans l'esprit des envieux, la jalousie qui les ronge finit par les aveugler et les mener aux pires excès. Pour s'en assurer, un jour que l'impératrice venait de se confesser, Wenceslas alla trouver son confesseur et ne craignit pas de le questionner pour savoir si ces soupçons étaient fondés. Jean répondit au prince qu'il ne pouvait parler en aucune manière et que la confession est sous le sceau du secret, si bien que toutes les connaissances obtenues par la voie de la confession sont comme si elles n'existaient pas.

L'empereur, irrité, garda le silence. Quelques jours après, il fit appeler l'homme de Dieu et employa, pour le faire parler, les flatteries, les promesses et les menaces, tous ces moyens qui ont tant de prise sur le commun des hommes; mais ce fut en vain. L'empereur le fit alors traiter avec la dernière inhumanité et le menaça de la mort. « Vous pouvez me faire mourir, répondit le confesseur, mais vous ne sauriez me faire parler. » Wenceslas fit saisir S. Jean Népomucène et le fit jeter, pieds et poings liés, dans la rivière de la Moldau, qui passait sous les murs du palais.

Des personnes pieuses enlevèrent son corps et le mirent dans un tombeau. C'était en 1383. Trois cent trente-six ans plus tard, le 14 avril 1719, on ouvrit le tombeau, auquel s'étaient opérés plusieurs miracles. On trouva le saint corps dégarni de ses chairs, mais la langue aussi fraîche et aussi bien conservée que si la mort ne remontait qu'à quelques heures. Dieu voulait ainsi honorer le martyr de la confession sacramentelle et donner un exemple à tous les siècles.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 februarii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 6 mars 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le Vendredi Saint. — Les sept paroles de Jésus en croix, 161.

Allocutions pour des Messes d'hommes. — VII. L'origine de la matière, 167.

Chemin de la Croix pour le Vendredi Saint. — Le Calvaire et le monde, 169.

Lectures de Carême sur le sacrement de Pénitence. — XIX. Le repentir parfait, 174.

POUR LE VENDREDI SAINT

LES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN CROIX

Mes frères,

La parole est la manifestation la plus complète de l'âme humaine. Par elle, cet être spirituel et intangible, enfermé dans le corps comme dans une prison de chair, se révèle au dehors ; par elle, il fait connaître ce qu'il pense, ce qu'il désire, ce qu'il aime ou déteste, et impose sa volonté. Quand cette parole tombe du haut d'une tribune, en présence de tout un peuple assemblé, ou retentit sur les lèvres d'un chef d'armée, au moment de la bataille, elle remue les multitudes, elle excite les courages, elle fait germer de fortes résolutions et entraîne la victoire.

Aujourd'hui, mes frères, en ce jour solennel du Vendredi Saint, nous allons entendre la parole la plus grave, la plus éloquente qui soit jamais tombée sur la terre : parole d'un Dieu attaché à une croix, dont il a fait la chaire de son verbe ; parole de notre Sauveur qui, au moment de mourir, nous l'adresse comme le testament de ses divines volontés. Tandis que du haut de sa croix, les bras étendus entre le ciel et la terre, il s'offrait à son Père comme la victime expiatoire des péchés du monde, sept fois sa bouche s'entr'ouvrit pour laisser s'échapper ses derniers cris de pardon et d'ardente supplication.

Ah ! si les dernières paroles d'un mourant sont sacrées, si celles d'un père ou d'un ami expirant émeuvent profondément notre cœur, et se gravent dans notre mémoire pour ne plus s'en effacer, combien ne devons-nous pas écouter attentivement celles que Jésus-Christ, du lit sanglant de son agonie, nous adresse comme un appel suprême à notre foi et à notre respectueuse obéissance !... Méditons-les donc l'une après l'autre, avec un recueillement et une piété dignes de Celui qui les a prononcées.

O croix sainte, vous devenez aujourd'hui la chaire d'où le divin Prédicateur nous fait entendre ses suprêmes enseignements ! Par les mérites du sang qui vous teint, comme d'une pourpre précieuse, obtenez aux justes une vertu plus parfaite ; obtenez surtout aux pécheurs le pardon de leurs fautes ! *O Crux, ave !*

I

« Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Telle est, mes frères, la première parole de Jésus-Christ attaché sur sa croix. Quelle est sa puissance et quelle doit en être pour vous l'application ?

1. La puissance de cette parole est si grande qu'elle apporte le pardon aux hommes coupables, les réconcilie avec Dieu et leur rend leur droit au bonheur du ciel perdu par le péché.

Le Verbe divin était descendu sur la terre, fait homme comme l'un d'entre nous. Pendant trente-trois ans il avait instruit ses frères de son admirable doctrine ; il avait soulagé leurs souffrances par ses miracles ; puis, quand il a tout donné, il se donne lui-même, ses douleurs, son sang, sa vie, pour les sauver. Entendez-le bien, mes frères. On vient de l'élever sur sa croix sanglante ; et là, tendant ses bras vers le ciel, comme une victime expiatoire, il s'écrie d'abord : « Mon Père, pardonnez-leur ! ».— Pardonnez à cause de mes souffrances que je vous présente en réparation de leurs offenses. Je suis Dieu comme vous, et ainsi je vous offre une satisfaction digne de votre justice infinie. Pardonnez les péchés commis depuis la création du premier homme jusqu'à l'heure actuelle, et aussi tous ceux qui seront commis jusqu'à la fin des siècles, car je suis homme comme eux et je ne veux exclure personne de la rédemption que j'apporte à l'humanité tout entière.

Puis il ajoute, comme pour donner plus de poids à sa prière suppliante : « car ils ne savent pas ce qu'ils font, » quand ils pèchent si misérablement. Ils ne comprennent pas la gravité de leurs injures envers votre grandeur souveraine ; ils ne voient pas jusqu'où va la malice de leurs crimes. « Mon Père, pardonnez-leur ! »

Et Dieu pardonne !

C'est là, mes frères, le mystère ineffable de la Rédemption ; c'est cette première parole de Jésus-Christ crucifié, offrant à son Père ses douleurs et sa mort, qui a sauvé le monde. C'est elle qui vous a faits ce que vous êtes maintenant, chrétiens réconciliés avec Dieu, pécheurs peut-être encore quelquefois, mais toujours capables, par votre repentir, uni au sang divin, de reconquérir votre pardon et le bonheur de la céleste patrie.

2. Cette parole de Jésus-Christ a en outre pour vous une signification que je veux vous rappeler brièvement. Elle vous commande de pardonner à ceux qui vous ont offensés.

Notre Sauveur avait subi, de la part des Juifs, les plus graves et les plus cruelles injures. Cependant il les supporte d'une façon surhumaine. Non seulement il ne se plaint pas, non seulement il ne les maudit pas et n'appelle pas sur eux les foudres vengeresses (il le pouvait, puisqu'il était Dieu); mais il fait mieux infiniment: il élève une voix suppliante en leur faveur: « Mon Père, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Comprenez bien, mes frères, son admirable générosité. Il ne se contente pas d'implorer leur pardon; mais encore il les excuse, il cherche même à les justifier.

Eh quoi! Seigneur Jésus, vos bourreaux ne savent pas ce qu'ils font? — Non, en vérité, semble-t-il dire, car s'ils le savaient, s'ils connaissaient bien Celui qu'ils crucifient, jamais ils ne voudraient se rendre coupables d'un si grand crime; ils se hâteraient de se prosterner et d'adorer leur innocente victime.

Voilà comment meurt Jésus-Christ; voilà comment il pardonne à ses ennemis. Quelle leçon, mes frères, quel sublime exemple il vous donne! Vous avez sans doute quelque ennemi; car, hélas! qui donc n'en a pas dans ce monde? Ah! je vous en conjure au nom du divin Crucifié, dont vous êtes les disciples, pardonnez. Que sa parole soit efficace pour lui, comme elle l'a été pour tant d'autres. Le jour où nous sommes, ce jour qui nous rappelle le pardon accordé par Dieu même à nos fautes, doit être pour tous un jour de miséricorde, de paix et d'oubli. Quand notre Sauveur sur sa croix s'est montré si généreux envers ses bourreaux et les Juifs déicides, osez-vous encore vous montrer insensible et refuser le pardon au frère malheureux qui vous a offensé? Non, vous ne le pourrez pas; comme votre Sauveur, vous pardonneriez du fond de votre cœur, et Dieu vous pardonnera aussi. *Pater, dimitte illis.*

II

« Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. » La première parole de Jésus crucifié fut une parole de pardon; la seconde est une promesse de consolante immortalité.

Aux côtés de la croix du Rédempteur il y en avait deux autres sur lesquelles étaient attachés deux hommes également coupables, mais alors animés de sentiments bien différents. L'un blasphème, l'autre prie et se repent. Jésus-Christ détourne ses regards du premier; et, les reportant sur le second, il exauce sa prière et lui dit: « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis. »

Ces deux hommes, mes frères, représentent parfaitement le genre humain dans son exis-

tence séculaire, et dans la fin de chacun de ses membres. Parmi eux, il y en a qui blasphèment, vivent dans le péché, et meurent impénitents dans la rage du désespoir. Il y en a d'autres qui, après avoir péché, regrettent leurs fautes, prient et meurent dans la paix de l'âme et la sainte espérance du bonheur promis au repentir.

Mais cette mort, quelle qu'elle soit, n'est pas la fin de notre destinée; elle n'est pas un anéantissement. Il y a une autre vie au-delà du tombeau; la mort ne fait que nous en ouvrir la porte.

Jésus-Christ, au cours de sa mission évangélique, proclame sans cesse la certitude de la vie future; tous les peuples anciens et modernes ont cru et croient encore à l'existence de l'au-delà. D'ailleurs notre raison la pressent, comprenant bien que, sans elle, il n'y aurait ni bonté ni justice en Dieu: pas de bonté, à cause des maux dont nous souffrons ici-bas; pas de justice, à cause de tant de crimes que nous voyons sans châtement, et de vertus sans récompense. Voilà pourquoi la croyance à l'immortalité de l'âme a toujours subsisté, immuable et vivace à travers le temps et l'espace.

Toutefois, mes frères, cette vie immortelle de l'âme ne peut pas être la même pour tous. Cela se comprend sans peine. Dans sa justice inaltérable, Dieu doit traiter chacun selon son mérite. Au grand jour de son jugement, il repoussera les calomniateurs, les sensuels, les cœurs haineux et cruels, tous ceux qui auront désobéi à sa loi et refusé d'expier leur révolte par un repentir sincère. Il leur dira: « Eloignez-vous de moi; allez, maudits, aux feux éternels. » Mais, au contraire, il accueillera avec un sourire d'infinie bonté tous les justes, soit qu'ils aient toujours persévéré dans leur innocence, soit qu'il l'aient recouvrée par la sincérité de leur pénitence. Il couronnera d'une gloire immortelle ceux qui auront béni son nom, aimé et secouru leurs frères, et il leur dira: « Venez, mes élus, entrez dans la joie éternelle de votre Seigneur. »

Il en sera, mes frères, à ce jugement, comme il en a été sur le Calvaire à l'agonie de Jésus-Christ: à sa gauche, l'enfer; à sa droite, le paradis; à sa gauche, rugit le réprouvé; à sa droite se réjouit l'élus; à sa gauche est la mort; à sa droite est la vie, et la vie éternelle: « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. »

O bonne, ô douce et consolante immortalité! Ta pensée me ranime parmi les maux qui affligent ma triste mortalité; ton désir m'est une force invincible pour l'accomplissement des devoirs qui me feront mériter la récompense promise à mes efforts. Je crois à ta réalité, et je t'appelle de tous les vœux de mon cœur. O divin Crucifié, daignez me rendre digne de cette bienheureuse immortalité, faites que je l'obtienne par le regret des fautes commises,

ainsi que par la pratique des vertus commandées ; et quand, de sa faux libératrice, la mort viendra me frapper, étendu sur mon lit d'agonie, comme vous avez fait au bon larron sur son gibet, ne manquez pas, ô Jésus miséricordieux, de faire entendre à mon âme la consolante promesse : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis, *hodie, eris mecum in paradiso.* »

III

« Femme, voilà votre fils ; puis il dit au disciple : Voilà votre mère. » La troisième parole que Jésus-Christ prononce, avant d'expirer, exprime un double don d'une valeur inestimable.

1. D'abord il donne un fils à sa mère. De toutes les souffrances qu'endurait Marie au pied de la croix où mourait son Fils, la plus cuisante fut assurément de se voir privée de ce Fils bien-aimé. Elle ne vivait qu'avec lui, que pour lui, et elle goûtait ses plus chères délices dans la présence de cet enfant dont la mort va la séparer.

Connaissant bien cette peine, le Sauveur veut lui donner un adoucissement : « O femme, ô ma mère, lui dit-il, je vais mourir, je vais vous quitter pour un temps. Mais voilà près de vous un autre moi-même ; voilà le disciple que j'ai aimé de préférence à tout autre. Je vous le donne ; qu'il me remplace dans votre cœur. O femme, ô ma mère, voilà votre fils ! »

Sentez-vous, mes frères, l'infinie bonté de ce don ? Jésus-Christ oublie ses propres douleurs pour adresser à sa mère un dernier témoignage de son amour filial. Dès lors Marie regarde Jean comme son fils adoptif ; et de son côté Jean eut toujours pour Marie l'affection et les soins du meilleur des fils pour la mère la mieux aimée.

La parole du Sauveur va plus loin encore : il ne donne pas seulement saint Jean pour fils à Marie ; mais dans ce disciple il personnifie l'humanité tout entière. Au lieu d'un seul homme, il lui donne tous les peuples, pour qu'ils soient ses enfants. La voilà donc devenue la mère de toutes les générations, des justes et des pécheurs, jusqu'à la consommation des siècles.

O quelle touchante maternité ! Marie accepte généreusement ce don de son Fils selon la naissance. Elle consent à devenir notre mère adoptive ; et désormais elle aura pour nous toutes les tendresses de la vraie maternité, puisqu'elle en a ressenti toutes les douleurs au pied de la croix.

2. Tel est, mes frères, le premier don de Jésus-Christ mourant ; il en fit un second : c'est le don d'une mère qu'il présente à tous les hommes, par cette parole adressée à saint Jean : « Voilà votre mère. »

Il n'y a rien de plus triste sur la terre que le sort de l'enfant privé de sa mère. Il n'a

plus ses sages conseils ; il n'a plus cette vigilance prudente qui écarte tout danger ; il n'a plus ce cœur palpitant d'amour sur lequel il est si doux de reposer. Nous aussi, mes frères, nous avons besoin d'une mère qui veille sur nous, qui soutienne notre faiblesse, et nous sauve par sa puissante protection.

Oh ! comme Jésus a bien agi quand il a commandé à sa mère de devenir la nôtre, et combien Marie s'est montrée bonne, quand elle a accepté cette maternité ! Depuis deux mille ans, elle ne cesse pas d'en remplir les devoirs, parfois pénibles, à cause de l'ingratitude de ses enfants, mais toujours chers à son cœur.

Des deux paroles du Rédempteur que je viens de vous rappeler, est né le culte que l'Eglise catholique rend à Marie, culte qui a puisé son origine et sa consécration dans le double don de son Fils.

Saint Jean était une figure ; il représentait l'humanité chrétienne ; c'était vous, c'était moi, c'était l'Eglise avec tous ses fidèles. En lui donnant sa mère, Jésus-Christ nous la donnait à tous ; et, en acceptant ce don, Marie nous adoptait tous pour enfants. De là ces temples et ces autels, partout élevés en son honneur ; de là ces fêtes et ces touchantes solennités mariales. Sa dévotion a sa source au Calvaire ; elle n'est que la mise en pratique de ces paroles : « Voilà votre fils, » et « Voilà votre mère. »

Ce culte consiste dans l'amour sincère d'un cœur dévoué, dans la prière confiante que vous lui adressez, et dans la fidèle imitation de ses vertus. Personne jamais ne fut plus pur, plus saint que Marie. Dieu ne l'a choisie pour la donner comme mère à son Fils qu'à cause de cette perfection immaculée, prévue de toute éternité.

Sainte Marie, mère de Dieu et notre mère, priez pour nous qui avons recours à vous avec une filiale confiance ! *Ecce mater tua.*

IV

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Depuis que Jésus-Christ avait prononcé sa troisième parole, jusqu'au moment où il poussa le cri déchirant que vous venez d'entendre, trois heures s'étaient écoulées, remplies d'une horreur mystérieuse.

Des ténèbres épaisses couvrent la montagne ; elles enveloppent la foule épouvantée, et se répandent dans l'univers entier. L'adorable victime se tait sur l'autel de son sacrifice ; son sang coule lentement ; sa vie s'en va goutte à goutte. Bientôt la douleur est si aiguë qu'une plainte lamentable s'échappe du plus profond de son cœur : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Qu'y a-t-il donc ? Que veut dire ce gémissément presque désespéré ?

Ah ! comprenez-le bien ; et vous aussi, vous enverrez vers le ciel un cri de sincère repentir.

Jésus-Christ était venu sur la terre pour s'offrir à son Père comme une victime expiatrice des péchés du monde. Afin de satisfaire à sa justice, il s'était chargé de tous les crimes du genre humain ; il se les était incorporés à lui-même et s'en était rendu responsable. Mais alors, mes frères, de quel épouvantable fardeau ne s'est-il pas trouvé accablé ! Tous les vices, toutes les souillures, toutes les abominations commises depuis la création de l'homme se mettent en marche ; elles viennent ; elles gravissent la montagne sanglante ; elles se présentent aux côtés et jusque sur les épaules de Celui qui veut les accepter pour les expier. Mais ce n'est pas tout : l'humanité de l'avenir arrive aussi, avec son cortège d'iniquités. Toutes les nations y viennent ; vous y êtes, mes frères ; j'y suis moi-même, avec tous les pécheurs qui se succéderont ici-bas jusqu'à la fin des siècles.

A la vue de ces amoncellements de péchés dont l'horreur écrase et défigure son Fils, Dieu ne veut plus le reconnaître. Il ne voit plus rien de saint, rien de pur en lui ; il n'y aperçoit que d'innombrables et affreux péchés. Qu'en est fait ; il détourne la tête, il n'est plus son Père ; lui n'est plus son Fils, il est maudit, c'est le péché ! Dieu l'abandonne. C'est alors que s'échappe, de la poitrine du Crucifié, ce cri d'infinité désolation : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Il n'y a rien de terrible, mes frères, et de douloureux comme l'abandon de Dieu. Sans lui, le reste n'est rien. Si vous ne l'avez pas avec vous et pour vous, à quoi servent les joies les plus vives, les richesses les plus grandes, les honneurs les plus éclatants, en face d'une éternité où vous n'emporterez rien de toutes ces choses, et où vous n'aurez qu'un désir, voir et posséder le Dieu perdu par votre faute ?

Il n'existe qu'une seule cause de l'abandon de Dieu : c'est le péché. Mais cette cause est si puissante qu'elle lui a fait abandonner son propre Fils, parce qu'il avait pris sur lui les péchés des hommes.

Etes-vous sans fautes, mes frères, et sans souillures à l'heure présente ? Vous êtes-vous purifiés de celles que vous aviez ? Nous sommes dans les jours de la réconciliation. En avez-vous profité ? Avez-vous frappé votre poitrine avec un sentiment de sincère repentir ? Avez-vous confessé vos péchés ? Tant que vous en garderez le poids sur votre conscience, vous ne pourrez être ni heureux ni tranquilles. La nuit, le jour, vous avez peur de mourir ; vous tremblez de tomber entre les mains de l'inflexible Justicier ; et en effet cette chute serait épouvantable, puisqu'après la mort il n'y a plus de pardon à espérer.

Je vous en conjure, dans votre meilleur intérêt, revenez à Dieu ; revenez-y sans retard. Ne

restez pas plus longtemps chargés de vos péchés. Usez de la vertu du sang de Jésus-Christ qui coule en ce moment sur le Calvaire. Hâtez-vous ; car la vie fuit avec une effrayante rapidité. D'un moment à l'autre, demain, ce soir, cette nuit peut-être, vous pouvez être cités à ce tribunal où il n'y aura plus de miséricorde.

Quel malheur, mon frère, s'il vous arrivait alors d'entendre ce reproche irrémédiable : « Il est trop tard ; l'heure du pardon est passée ; pourquoi m'as-tu abandonné ? *Ut quid dereliquisti me ?* »

V

« *J'ai soif.* » Il était tout naturel que Jésus-Christ, brûlé par la fièvre de la souffrance et les veines vidées de sang, éprouvât sur sa croix une fièvre ardente. Mais cette soif l'inquiète peu ; une autre le dévore, soif mystérieuse qui tourmente et consume son cœur : c'est la soif des âmes, le désir enflammé de les attirer à lui pour les conquérir et les sauver : « *J'ai soif.* »

1. Cette soif des âmes l'a sollicité dans tout le cours de sa vie mortelle. Pour elles, il est venu sur la terre ; pour elles, il a prêché sa doctrine, multiplié ses miracles ; pour elles enfin il a souffert et il est mort sur une croix : « *J'ai soif* » de ton âme ; donne-la-moi !

Portez-vous, mes frères, à votre âme un pareil intérêt ? Vous vous occupez beaucoup de votre corps ; vous le parez, vous le nourrissez, vous le soignez avec une sollicitude inlassable. Mais que faites-vous pour votre âme qui est tellement supérieure à votre corps ? pour votre âme créée par un souffle divin, formée à l'image de Dieu et destinée à une existence immortelle ? Trop souvent vous l'oubliez, vous la négligez et ne faites rien de ce qui peut la sauver.

Entendez donc l'appel du Rédempteur. Il a soif de votre âme ; il veut ses pensées, son amour et ses adorations. Il la veut innocente, vertueuse ici-bas et sans péchés, afin de la posséder encore dans l'union parfaite de l'éternité bienheureuse : « *J'ai soif !* »

2. Ce cri du cœur de Jésus-Christ, l'Eglise catholique l'a entendu. Elle l'a recueilli des lèvres de son Dieu mourant, et, à travers les siècles, l'a transmis aux ministres de son culte. C'est là tout le secret de ce grand zèle de conversion qui inspire les prêtres et leur fait entreprendre de si rudes travaux, la soif des âmes. C'est elle qui brûlait le cœur apostolique de tant de papes, d'évêques et de pasteurs. C'est elle qui anime le courage de tant d'intrépides missionnaires, de vaillantes religieuses, allant au-delà des mers gagner des âmes pour les donner à Jésus-Christ. Ne me demandez pas, pécheurs, pourquoi nous vous laissons peut-être par nos prières et nos prédications. Nous ne voulons ni votre argent, ni vos honneurs, ni vos flatteries. Nous n'avons qu'un désir, celui du divin Crucifié : gardez tout

le reste ; donnez-nous seulement vos âmes, pour que nous puissions les ramener à Dieu, dans le repentir de vos fautes et le retour à la vertu.

Vous-mêmes, mes frères, pouvez-vous ne pas éprouver cette soif des âmes ? N'avez-vous pas autour de vous des êtres bien chers que Jésus-Christ vous sollicite de lui gagner ? Ecoutez, mères chrétiennes, épouses et sœurs, hommes et jeunes gens. N'y a-t-il pas près de vous des fils, des époux, des frères, des parents et amis éloignés de Dieu par l'indifférence ou le péché ? A cette heure le divin Sauveur vous le déclare : il a soif de ces âmes, et il veut que vous les conduisiez dans ses bras. Il faut donc que vous lui promettiez de les conquérir à son amour et de ne rien négliger pour étancher cette soif de leur salut qui le dévore. Comme moyens pratiques d'une si belle œuvre, vous avez la parole toujours pieuse et instructive, les exemples toujours édifiants, la prière si puissante auprès de Dieu. Dites donc enfin : — Comme mon Sauveur, j'ai soif de ces âmes. Je veux les sauver ; je le dois, je le puis, et je vous le promets, ô mon Dieu ! J'ai soif, *sitio*.

VI

« *Je remets mon esprit entre vos mains.* » Avant de finir sa vie sur la croix, Jésus-Christ veut nous donner une suprême leçon, un enseignement à jamais inoubliable : il remet son esprit entre les mains de son Père, il s'abandonne dans une entière soumission à sa volonté.

Il était Dieu comme lui pourtant, infiniment sage, puissant et éternel comme lui. Mais du moment qu'il a revêtu notre mortalité, il reconnaît pleinement la suprématie de son Père, et lui obéit avec une complète docilité, dans la vie, dans la mort, jusque dans la mort de la croix.

Dieu, mes frères, est le Maître souverain que tous doivent adorer et servir. Les méchants, impies, libres penseurs et incrédules de tout genre ont beau nier son existence et lui refuser leur obéissance, il existe ; personne ne peut raisonnablement le contester ; et par cela même qu'il est, il exige la soumission de tous.

Il vous a donné la vie, quand il l'a jugé bon ; il vous la conserve tant qu'il lui plaît ; il vous la reprendra à l'heure de votre mort, quand il vous trouvera mûrs pour la vie future. Pouvez-vous donc faire autrement que de reconnaître ce domaine absolu de votre Créateur sur chacune de ses créatures ? Se révolter contre lui serait une insigne folie, d'autant plus dangereuse que ses conséquences seraient irréparables.

Celui qui a vécu dans la désobéissance, que nous appelons le péché, meurt dans la haine, la rage et souvent le désespoir. Il tombe tout vif entre les mains du Juge inexorable. Celui au contraire qui a vécu dans la docilité, voit

sans terreur approcher le moment où il va comparaître devant son Juge qu'il appelle son Père : *Pater*. Le visage serein, le sourire sur les lèvres et la confiante résignation dans le cœur, il dit : « J'avais un Dieu à servir, je l'ai servi ; le péché à éviter, je l'ai évité ; la vertu à pratiquer, je l'ai pratiquée ; mon âme à sauver, j'ai fait tout mon possible pour y parvenir. Maintenant, ô mon Père, que me reste-t-il à faire, sinon à remettre mon esprit entre vos mains, et je le fais humblement ! »

Tous, mes frères, nous arriverons tôt ou tard à ce moment décisif de la mort. Alors nous verrons nous quitter la famille, les amis, la fortune, les plaisirs, la liberté, tout ce qui forme l'apanage de notre vie actuelle. Que nous restera-t-il ? Rien, que le bien que nous aurons fait, pour le remettre entre les mains du souverain Juge. Mais alors, ô âmes légères, ô âmes pécheresses, quelle épouvante en ce moment ! Elle va paraître devant Dieu, cette âme orgueilleuse qui n'a jamais voulu s'incliner devant aucune autorité, ni lui obéir, pas même à celle de Dieu. Elle va être jugée, cette âme avare, qui n'a vécu que pour l'argent, l'amasser, l'adorer et ne s'en servir que pour la satisfaction de ses viles passions. Elle va être condamnée, cette âme sensuelle, qui tous les jours de son existence s'est plongée dans les plaisirs mondains, et trop souvent coupables et dégradants.

Ames malheureuses, que je vous plains ! S'il en est ici quelques-unes menacées d'un pareil sort, pendant qu'il en est temps encore, efforcez-vous de profiter de l'heure présente pour échapper aux rigueurs de cet effrayant avenir. Et vous, mes frères, fidèles serviteurs de notre grand Dieu, raffermissez votre volonté pour persévérer dans le bon chemin, et dites-lui, avec toute la sincérité de votre cœur : « O Dieu, ô Père, nous remettons tous pleinement notre âme entre vos mains. Nous vous la donnons, dès cette vie, dans l'obéissance, dans l'amour de votre infinie grandeur, avec l'espoir que vous voudrez bien l'accueillir, un jour, dans la félicité des joies éternelles ! » *In manus tuas commendo spiritum meum.*

VII

« *Tout est consommé !* » N.-S. Jésus-Christ a enfin achevé de remplir sa mission rédemptrice. Il va mourir. Portant un dernier regard sur son œuvre, il voit la justice de Dieu satisfaite et le salut rendu accessible aux hommes. Il voit la terre purifiée par son sang, les pécheurs réconciliés avec son Père, les prophéties accomplies, le calice amer des douleurs épuisé jusqu'à la lie et les désirs de son divin amour réalisés. Il pousse alors, dit l'Evangile, un grand cri : « Tout est consommé ! » Cri d'allégresse du soldat victorieux sur le champ de bataille ; cri de triomphe du Maître de la vie, qui ne la quitte que par un dernier effort

de sa volonté. Puis, continue l'Evangile, il baissa la tête et expira : « Tout est consommé. »

Dans cette mort de notre Sauveur, je vois, mes frères, une double consommation, consommation de la malice du péché et consommation de l'amour de Jésus-Christ pour nous.

1. Depuis l'origine du monde, le péché y a presque partout et toujours régné en maître. Dans le passé, il s'étend, se propage, franchissant le temps et les distances, de générations en générations, toujours aussi criminel. Dans le présent, n'entendez-vous pas l'écho des forfaits qui désolent la terre ? Que d'impiétés, que de vols, que d'impudicités, que de trahisons, que de sang répandu, soit par la fureur personnelle, soit par les passions populaires !

Cependant, mes frères, parmi ces innombrables péchés, il en est un qui les domine et les surpasse tous par son abominable grandeur. Au-dessus des vengeances les plus odieuses, au-dessus des plus criminelles scélératesses, il y a, entre le ciel et la terre, la victime sanglante du Calvaire, il y a Jésus-Christ crucifié.

Oh ! dites, chrétiens, trouverez-vous jamais forfait comparable à celui que commit le peuple juif ? C'est vraiment la consommation du péché !

Mais pensez-y bien, mes frères : le Fils de Dieu fait homme n'a pas été martyrisé seulement par les péchés commis avant sa venue sur la terre ; il l'a été aussi par tous ceux qui devaient se multiplier jusqu'au temps présent, et au-delà, par les vôtres, par les miens, hélas ! C'est la doctrine de S. Paul : « On crucifie de nouveau le Fils de Dieu chaque fois qu'on commet un péché. » Comprenez-le et jugez la gravité de vos fautes aux yeux du Dieu infini : c'est la consommation du mal.

2. Il y en a une autre. Sur la croix se consume l'amour de Jésus-Christ pour nous. L'ami véritable se dévoue jusqu'au sacrifice de sa vie pour ceux qu'il aime. Voilà comment Jésus-Christ nous a aimés. Il nous a aimés en Dieu, qu'il était ; c'est pourquoi, avec une inexprimable générosité, il s'est livré à une mort cruelle, alors qu'il pouvait moins souffrir et ne pas mourir pour nous racheter.

O grandeur de l'amour de mon Sauveur ! ô inconcevable bonté qui dépasse tout ce que mon intelligence peut imaginer ! Un Dieu qui par amour pour moi, pour m'acquiescer plus de mérites et donner une satisfaction plus abondante à mes fautes, consume tout amour dans les douleurs et la mort de la croix ! « Tout est consommé ! »

En présence d'un tel excès de tendresse, mon esprit se trouble, tout mon être frémit d'un indicible sentiment de gratitude ; et au milieu du désarroi de ma pauvre nature, je ne sais que répéter avec l'Eglise : « Qui pourrait ne pas aimer Celui qui nous a tant aimés ? »

Aimons donc, mes frères, notre Dieu si bon et si méconnu. Soyons-lui fidèles en tout. Que rien ne puisse désormais nous séparer de lui ! Alors son amour sanctifiera notre vie ; nos œuvres seront méritoires de sa possession éternelle au ciel. Comme lui, nous passerons nos jours ici-bas en faisant le bien ; et arrivés au terme de notre carrière mortelle, au moment d'entrer dans la cité bienheureuse du paradis, nous redirons en expirant la parole de la divine Victime du Calvaire : « Tout est consommé » dans l'amour sans fin, *consummatum est*.

Quand un père bien-aimé, après une vie chrétiennement remplie, va rendre le dernier soupir, il appelle ses enfants autour de sa couche funèbre. Il leur donne ses derniers conseils et leur rappelle ses volontés suprêmes, comme un testament sacré qu'il confie à leur piété filiale.

Eh bien ! mes frères, regardez cette croix. Elle est le lit mortuaire de votre Père et de votre Dieu. Ah ! regardez-le bien. Contemplez-le tel que l'ont rendu vos péchés. Sa tête est déchirée par une couronne d'épines ; ses yeux sont noyés de larmes ; ses pieds et ses mains sont fixés au bois sanglant par des clous aigus ; tout son corps est couvert de plaies et de meurtrissures. Sa bouche cependant, malgré ces effroyables souffrances, s'est entrouverte sept fois pour vous adresser ses dernières paroles.

Vous les avez entendues. Gravez-les au plus profond de votre mémoire, pour ne les oublier jamais, et efforcez-vous de lui obéir avec une entière docilité d'esprit et de cœur. Obéissez à sa divine volonté en pardonnant à vos ennemis, en pensant au ciel pour le mériter. Obéissez-lui encore en excitant en vous une solide dévotion envers Marie, votre mère adoptive, et en détestant le péché, cause unique du cruel abandon où le Sauveur s'est trouvé sur la croix. Obéissez-lui enfin en vous convertissant et en tâchant de convertir vos frères égarés, puis en acceptant avec une pieuse résignation les peines de la vie et de la mort. Ainsi vous trouverez votre salut dans la consommation d'un amour sincère pour Celui qui a consommé toute douleur, afin de vous sauver.

Telles sont les suprêmes recommandations de Jésus-Christ qui a donné à votre souvenir ses dernières pensées, et à votre amour les derniers battements de son cœur. Ecoutez-les donc, pécheurs, et ne tardez plus de vous convertir ; car ce sont les derniers soupirs d'une agonie qui fut votre ouvrage. Ecoutez-les, indifférents ; car c'est pour vous tirer de votre engourdissement spirituel qu'il a parlé si éloquemment. Ecoutez-les aussi, justes, ses meilleurs serviteurs ; car vous trouverez dans ces paroles les plus puissants encouragements à votre persévérance.

O Seigneur Jésus, notre Rédempteur, le divin ami de nos âmes, vous qui nous avez aimés comme jamais cœur d'homme n'a aimé, désormais nous nous attacherons à vous de toutes les forces de notre être, à la vie, à la mort, jusqu'à l'instant heureux où nous entrerons dans la céleste béatitude, pour vous aimer d'un amour éternel ! Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

VII

L'ORIGINE DE LA MATIÈRE

Messieurs,

Il y aura bientôt cinquante ans — c'était le 10 juin 1865 — Littré écrivait dans la *Revue des Deux Mondes* :

« Pourquoi vous obstinez-vous à vous enquérir d'où vous venez et où vous allez, s'il y a un créateur intelligent, libre et bon ? Vous ne saurez jamais un mot de tout cela. Laissez donc là ces chimères ; la sagesse de l'homme et de l'ordre social est de n'en tenir aucun compte ; l'esprit s'éclaire d'autant plus qu'il laisse dans une obscurité plus grande vos prétendus problèmes ; ces problèmes sont une maladie. Le moyen d'en guérir, c'est de ne pas y penser. »

Il y aurait quelque cruauté à faire observer qu'il est étrange de voir une revue scientifique déclarer qu'il ne faut pas s'occuper d'un problème et que le meilleur moyen de faire la lumière, c'est de laisser les choses dans une obscurité plus grande. Je me contenterai de rappeler que Littré lui-même ne put s'empêcher d'y penser avant sa mort, et il y pensa si bien qu'il se fit baptiser et mourut en bon chrétien.

Vous, Messieurs, vous n'attendez pas jusqu'à la pour étudier les grands problèmes de notre origine et de notre destinée. Vous ne les regardez pas comme une maladie. Votre parfaite attention le prouve suffisamment. Nous avons vu, dimanche dernier, que nous dépendons de Dieu et que nous portons sa signature. Aujourd'hui nous allons voir que le monde matériel qui nous entoure : terre, soleil, lune, étoiles, n'en dépend pas moins.

D'où vient-il ?

A cette question, il ne peut être fait que trois réponses :

- Ou bien il s'est fait tout seul ;
- Ou bien il a toujours existé ;
- Ou bien il a été créé par Dieu.

Je défie l'Académie des Sciences, je défie tout l'Institut de France de trouver une quatrième solution. Il n'en trouvera pas, parce qu'il n'y en a pas.

I

Le monde s'est-il fait tout seul ? — Le simple bon sens, Messieurs, suffit pour faire justice de cette supposition. Il nous dit, en effet, que pour faire quelque chose, il faut d'abord et avant tout exister ; que si l'on n'existe pas, on ne peut rien faire, à plus forte raison se faire soi-même.

Quand nous étions à l'école, nous nous divertissions à promettre aux plus petits un petit rien bordé de jaune. Sans nous en douter, nous faisons déjà de l'apologétique, et nous démontrions à ces innocents, qui ne goûtaient pas toujours notre plaisanterie, que le monde n'a pas pu se faire tout seul.

Mais croiriez-vous qu'il s'est trouvé des hommes portant un nom célèbre, chamarrés de décorations françaises et étrangères, membres de je ne sais combien de sociétés savantes, pour essayer de faire avaler au monde entier le même petit rien bordé de jaune ?

C'est encore dans la *Revue des Deux Mondes*, n° du 15 octobre 1863, que nous trouvons cette perle scientifique. Elle est contenue dans une lettre que M. Renan, à qui l'on a élevé une statue à Tréguier et dont on a donné le nom à beaucoup de rues, écrivait à M. Berthelot, qu'on a inhumé au Panthéon. Vous voyez qu'il s'agit de gens considérables.

Dans cette lettre, M. Renan se demande d'où peut bien venir la première molécule du monde, et il trouve cette réponse qu'il s'empresse de communiquer toute chaude à son illustre ami, M. Berthelot :

« La molécule pourrait bien être, comme toute chose, le fruit du temps, le résultat d'un phénomène très prolongé, d'une agglutination continuée pendant des milliards et des milliards de siècles¹. »

Ne vous laissez pas, Messieurs, intimider par cet appareil fantasmagorique de termes savants : molécule, phénomène, agglutination, etc. Fidèle à sa méthode, Renan jette un déluge d'images sur un désert d'idées. Regardons-y de près, et nous verrons que, comme dit le bon la Fontaine :

De loin, c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

D'abord, relevons cette jolie petite absurdité. Qu'est-ce que c'est qu'une molécule ? C'est, disent tous les dictionnaires, la plus petite partie d'un corps. Par conséquent, une molécule ne peut pas être divisée. Si elle ne peut pas être divisée, comment peut-elle être formée par une agglutination, même continuée pendant des milliards et des milliards de siècles ? ...

Quoi qu'il en soit de cette première impossibilité, il reste bien qu'avant la première molécule, il n'y avait rien du tout. Or, ce rien du tout, c'est lui qui s'est agglutiné, avec quoi ? ... Sans doute avec un autre rien du tout ! Ce

¹ Cité dans Duplessy, *Les cousins de Matutinaud*, p. 38.

n'était pas gros, mais ils ont réussi, à eux deux, à se joindre à un troisième *rien du tout*; puis en répétant cette petite opération pendant des milliards et des milliards de siècles, ils ont fini par constituer la première molécule, laquelle, en se développant également pendant des milliards et des milliards de siècles, a constitué le monde. Et voilà ! ce n'est pas plus malin que cela ! En somme, en y mettant le temps, 0 additionné avec 0 finit par faire 1, et 1 multiplié par 1 devient, toujours avec le temps, un milliard. L'arithmétique dit le contraire ; mais, du moment qu'elle dément Renan, c'est elle qui a tort.

Ce système, s'il pouvait être adopté par tout le monde, aurait quelque utilité. Vous iriez, par exemple, porter à la Caisse d'épargne 0 franc 0 centime. Que tout le monde en fasse autant, cela fera quelque chose ; et, après des milliards et des milliards de siècles, cela représentera un capital considérable. Seulement, je ne vous conseille pas, Messieurs, d'essayer, parce qu'à la Caisse d'épargne vous seriez plutôt mal reçus.

Mais en voilà assez avec ces divagations qui, pour émaner de gens illustres, n'en sont pas moins d'illustres divagations. C'est le cas de rappeler le mot de Lamartine : « Je ne vous conseille pas de répéter cela devant votre chien, cela pourrait lui faire de la peine. »

II

Examinons à présent la seconde supposition : *Le monde a-t-il toujours existé ?*

La question a son importance, parce que si le monde a toujours existé, c'est qu'il est éternel... S'il est éternel, c'est qu'il est Dieu.

Cette solution n'est pas nouvelle. Les anciens disaient qu'à l'origine il n'y avait que des atomes, lesquels, heureusement, étaient crochus. Ces atomes, étant crochus, ont fini par s'accrocher, et c'est cela qui a fait le monde.

Ce système enfantin n'est pas si abandonné que cela. On l'a repris dans ces derniers temps, et celui qui a essayé de le remettre à la mode est un Allemand nommé Hæckel.

Par malheur pour lui, le monde lui-même se charge de lui montrer qu'il se trompe.

En effet, nous voyons que dans le monde tout change et tout se succède. Un arbre meurt, un autre le remplace. Les hommes succèdent aux hommes, les animaux aux animaux, les brins d'herbe aux brins d'herbe, les jours aux jours. Or, tout cela, toutes ces choses qui se remplacent forment des nombres.

En d'autres termes : sept jours forment une semaine ; cinquante-deux semaines forment une année ; cent années forment un siècle, et ainsi de suite.

Ajoutez ces nombres les uns aux autres, les semaines aux semaines, les années aux années, les siècles aux siècles ; multipliez-les tant que vous voudrez, vous arriverez toujours à un

nombre, un nombre qui pourra être long comme d'ici à la lune, si vous voulez, mais qui sera toujours un nombre, c'est-à-dire qui aura toujours un commencement et une fin, et qui par conséquent ne sera pas éternel.

Les mathématiques démontrent qu'il ne peut pas y avoir de nombre infini. Les philosophes le démontrent également ; le bon sens aussi.

Ce nombre que nous avons supposé aussi long que d'ici à la lune, prenons-le où nous voudrions, au chiffre 100, si vous voulez, pour que ce soit plus commode : que trouvons-nous avant 99?... 98 ; avant 98?... 97 ; et ainsi de suite jusqu'à ce que nous arrivions à 1, avant quoi il n'y a rien.

« Et alors, dit le grand mathématicien Cauchy, ce que nous disons des nombres peut se dire également du nombre des hommes qui ont vécu sur la terre, du nombre des révolutions de la terre dans son orbite, du nombre des états par lesquels le monde a passé depuis qu'il existe. Donc il y a eu un premier homme, il y a eu un premier instant où la terre a paru dans l'espace et où le monde lui-même a commencé. Ainsi la science nous ramène à ce que la foi nous enseigne. La matière n'est point éternelle ; et si les divines Ecritures ne nous eussent clairement révélé cette vérité dans le premier et le plus ancien de tous les livres, nous serions forcés de l'admettre comme physiciens... »

Voilà qui est clair. C'est la science qui parle et qui parle au nom de ses principes les plus sûrs. Tout le monde, les savants les premiers, devrait s'incliner. Mais que vous connaissez mal, et je vous en félicite, les partis pris de l'incrédulité ! Ecoutez cette petite histoire que nous raconte Moigno, un des émules de Cauchy : « Quand, dit-il, on ne soupçonnait pas où nous voulions en venir, la réponse était claire, précise, catégorique : *Le nombre actuellement infini est impossible ; tout nombre est essentiellement fini*. Mais si nous nous échappions à dire : Le nombre actuellement infini est impossible ; donc le nombre des hommes qui ont existé sur la terre est fini, et il y a eu un premier homme sorti forcément des mains du Créateur, nous voyions naître tout à coup une contrariété visible et le désir mal déguisé de ressaisir la vérité trop tôt échappée à l'évidence mathématique. »

Que dites-vous, Messieurs, de ces hommes qui ont toujours la science à la bouche et qui lâchent la science avec désinvolture dès qu'elle ne dit pas comme eux ? Et ce sont eux qui nous reprochent de ne pas voir clair ! Ce qui est vrai, c'est que nous ne voyons pas comme eux — et nous nous en flattons !

II

Il ne reste donc plus debout que la troisième réponse : *C'est Dieu qui a créé le monde.*

Et c'est la bonne.

Nous en avons pour garants les savants les plus illustres et les plus sincères qui prononcent ainsi par la bouche de Hirn :

« La conclusion finale très nette à laquelle nous condamnons l'étude comparée de tout l'ensemble des faits les mieux acquis est celle-ci : Les éléments du monde physique ont commencé à exister à un moment donné, et c'est de ce moment que date la formation graduée des Mondes... Que nous comprenions, que nous ne comprenions pas, cela n'y change rien. L'assertion solennelle de la science moderne reste debout, inattaquable¹. »

Vous entendez, Messieurs, l'assertion solennelle de la science moderne ; cette assertion qui reste debout, cette assertion qui reste inattaquable, est celle-ci : Le monde a été créé, c'est-à-dire tiré du néant par la puissance infinie de Dieu. Toutes les négations, tous les faux-fuyants, tous les blasphèmes n'y changent rien. Notre *Credo*, ce *Credo* que la Bible nous a appris, est un roc contre lequel viendront toujours se briser toutes les vagues de l'incrédulité. Elles pourront mugir contre lui, elles pourront l'éclabousser de leur écume furieuse, elles ne pourront jamais l'ébranler, et il sera éternellement vrai de répéter ce que nous allons chanter, et non sans quelque fierté : « *Credo in Deum Patrem omnipotentem, FACTOREM CÆLI ET TERRÆ !* » Ainsi soit-il.

CHEMIN DE LA CROIX POUR LE VENDREDI SAINT

LE CALVAIRE ET LE MONDE

Prologue. — L'heure était venue pour le Christ de retourner à Celui qui l'avait envoyé. Avant d'entrer en agonie, il lève les yeux vers le ciel, et dans une suprême prière il dit : « Père, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire... Je vous prie pour ceux que vous m'avez confiés et que je laisse dans le monde, afin que vous les gardiez en votre nom... et je me sacrifie moi-même pour eux afin qu'ils soient sanctifiés en vérité... Mais je ne vous prie pas pour le monde. » (Jo., xvii, passim).

Le monde ! Jésus, à cette heure solennelle où va s'accomplir notre Rédemption, Jésus l'exclut formellement de sa prière, des fruits de son sacrifice. Car il est venu dans le monde, et le monde ne l'a point reçu. (Jo., i, 10). Plongé tout entier dans la malice (I Jo., v, 19), au Christ et à tous ceux qui lui appartiennent le monde a juré une haine éternelle. Mercenaire de Satan, il est le pourvoyeur de l'enfer par ses scandales. Mais Jésus, en nous quittant, nous a laissés par son exemple le

secret de la victoire sur le monde. Il a vaincu le monde par la Croix.

Sur les pas du Maître, apprenons à cette heure à triompher du monde, à mourir à ce monde maudit pour vivre dès ici-bas avec le Christ éternellement.

I^{re} Station. — JÉSUS EST CONDAMNÉ À MORT. — « *Tolle ! tolle ! Crucifige eum !* A mort ! enlevez-le ! crucifiez-le ! » rugit au prétoire de Pilate tout un peuple en délire. — « Mais quel mal a-t-il fait ? » hasarde timidement le procureur, « car je vous déclare que je ne trouve en lui aucun mal. — *Reus est mortis !* vocifère à nouveau avec fureur la foule ameutée. Il mérite la mort ! » (Jo., xix).

Contre Dieu et contre son Christ, princes et peuples se sont ligués... pour le retrancher de la terre des vivants. (Ps., ii, 2 ; Jér., xi, 19). Pareils à des bûcherons, la cognée à la main, ils sont accourus pour l'abattre, car il a dit, tandis qu'il vivait : « Je suis la voie, la vérité, la vie... Je suis la lumière du monde... Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. » (Jo., xiv, 6 ; viii, 12 ; xviii, 37).

Chrétiens, voilà tout son crime.

La vérité, le monde la hait, parce qu'elle trouble ses plaisirs et ses joies, parce qu'elle condamne sa conduite. La lumière, le monde n'en veut pas, car à voir trop clair, il faudrait agir trop bien, et il préfère les ténèbres pour voiler ses tares et couvrir l'iniquité de ses actions. Voilà pourquoi au prétoire de Pilate, les partisans du monde ont hurlé : « A mort le Christ ! enlevez-le ! Il nous gêne, parce qu'il est la vérité. »

Et à travers les siècles, comme un écho lugubre, ce cri de fauve s'est répercuté. Il s'élève aujourd'hui contre l'Eglise qui continue dans le monde la mission de Jésus-Christ. Elle aussi, gardienne de la vérité, gêne les artisans de ténèbres. Ah ! certes, ce n'est point, suivant l'expression du Prophète, par la vérité qu'ils sont puissants dans le pays.

Pour nous, sur le conseil de l'Apôtre, dépouillons-nous des œuvres de ténèbres et revêtons les armes de la lumière (Rom., xiii, 12) pour suivre la voie qui conduit à la vérité : c'est elle qui délivre du mal, donne le salut et la vie éternelle dans le Christ Jésus.

II^e Station. — JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX. — Tandis que le monde a pour devise : « Jouir ! Jouir ! » et que la gloire, la fortune, la puissance, l'honneur, le plaisir sont l'objet de ses rêves caressés, Jésus, au contraire, maudit tout cela et s'écrie : « Bienheureux les pauvres, les humbles, les doux, ceux qui pleurent, ceux qui peinent, ceux qui souffrent : le royaume des cieux leur appartient. » (Matth., v, 3 et suiv.). Et donnant l'exemple, alors que la jouissance est à sa portée, il préfère la croix : *proposito sibi gaudio, sustinuit crucem*. (Héb., xii, 2). Voyez-le : la douleur l'a saisi au matin de sa

¹ Duplessy, *Apologistes laïques*, p. 77.

vie pour ne le quitter plus, et sans un toit pour s'abriter, sans une pierre pour reposer sa tête, il en arrive enfin à cette heure bénie de la souffrance. Il saisit avec amour le bois de son sacrifice, cette croix si vivement désirée, si longtemps attendue. A cette vue, le monde s'indigne et se révolte : Jésus, Docteur de souffrance, est pour ce maître jouisseur une pierre d'achoppement et de scandale.

Ne nous sommes-nous jamais scandalisés de la croix ? N'avons-nous jamais reculé devant la souffrance attachée au devoir ? Au plaisir avons-nous préféré la peine et l'ignominie à l'honneur ? Il fallait pourtant que le Christ souffrit pour entrer dans sa gloire : *Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam* ? (Luc, xxiv, 26). La souffrance ici-bas est la condition obligée de notre bonheur là-haut. Si donc nous voulons conquérir les années éternelles et entrer dans la gloire de Jésus-Christ, il nous faut, à son exemple, renoncer au monde, délaisser le plaisir, prendre volontairement notre croix chaque jour (Luc, ix, 13), sous la forme qu'elle se présente : malaises du corps, peines de l'âme, angoisses du cœur, revers de fortune, devoir quotidien. Dans la croix seule est notre salut, *in cruce salus*.

III^e Station. — PREMIÈRE CHUTE DE JÉSUS. — Chargé de sa croix, entre deux malfaiteurs, Jésus marche au supplice. (Luc, xxiii, 32). Dans la foule qui lui fait cortège, son doux regard inquiet cherche une âme sympathique, un malade qu'il a guéri, un pauvre qu'il a consolé, un mort qu'il a ressuscité, quelqu'un chez qui il est passé en faisant le bien, mais en vain. A ce moment où la seule vue d'un ami serait un baume à son cœur, il est traité comme l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. (Ps., xxi, 7). Tous ses compagnons l'ont trahi et sont devenus ses ennemis. Il est devenu un étranger pour ses frères. Un de ses intimes l'a vendu à prix d'argent (Matth., xxvi, 15) ; un autre, pour rendre sa fuite plus alerte au moment du danger, a quitté son manteau (Marc, xiv, 51) ; celui qui avait reposé sur son cœur, oublieux que Jésus l'aimait, a tourné le dos ; tous ceux qu'il a nourris de sa chair et abreuvés de son sang l'ont abandonné ; Pierre a fait serment qu'il ne connaissait point cet homme. (Matth., xxvi, 72).

Oh ! que voilà bien le monde, assidu dans la prospérité ! Mais change la fortune, il change avec elle. Les promesses d'amitié, les serments de fidélité qu'il fait le matin pour l'éternité avant le soir sont tombés dans l'oubli. Il ne connaît ni la reconnaissance, ni l'amour : c'est par l'oubli souvent, par la haine quelquefois qu'il paie le bienfait. Les amis d'aujourd'hui sont les traîtres de demain. Jésus en fait pour notre instruction la douloureuse expérience. Le cœur navré, débordant d'amertume, il se laisse défaillir.

Ne nous fions pas au monde : c'est un Judas qui trahit dans un baiser. Mais en Dieu seul mettons notre confiance, et notre espoir ne sera pas confondu. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*.

IV^e Station. — JÉSUS RENCONTRE SA MÈRE. — A un carrefour de la ville, Marie est accourue pour voir son Fils bien-aimé et lui adresser de la voix ou du regard un maternel adieu. En le voyant, son cœur se serre et le glaive s'enfonce : son enfant est à la peine. Mais il est aussi à l'honneur, car il est au devoir. Le monde l'a rangé au nombre des scélérats, mais il est innocent et fait en ce moment la volonté de son Père. Marie le sait. Cette pensée la console et l'aide à redire son acte de soumission. « O Père, dit-elle, c'est mon enfant, mais il est le vôtre aussi : avant d'être à moi, il est à vous. Mon sang de vierge coule dans ses veines et je l'aime de tout mon cœur, mais votre vie aussi est en lui et vous l'aimez d'un amour éternel. Cependant vous l'abandonnez, eh bien ! je l'abandonne aussi ; vous voulez qu'il souffre et qu'il meure, qu'il soit crucifié. O Père, que votre volonté soit faite et non la mienne, *fiat !* »

Combien de mères songent que leurs fils sont à Dieu d'abord et les élèvent pour lui avant de les élever pour elles-mêmes ? Elles s'occupent fiévreusement de leur procurer les joies du monde ; cédant à leurs caprices, elles ont pour eux parfois des complaisances criminelles. Elles les élèvent pour le monde, mais pas pour Dieu. Le monde, un jour, les leur prendra, ces enfants qu'elles chérissent si mal, pour les conduire à la peine, mais y seront-ils à l'honneur ? Elles seront inconsolables.

Mères chrétiennes, élevez vos enfants pour le bon Dieu, et dites toujours : « Plutôt la mort que la souillure ! » et quoi qu'il advienne, vous les trouverez peut-être, sans doute, certainement, un jour ou l'autre à la peine, mais ils seront aussi toujours à l'honneur, au devoir, au chemin du ciel.

V^e Station. — SIMON DE CYRÈNE AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX. — Parmi les passants qui s'arrêtent en curieux sur le passage du divin supplicié, les légionnaires chargés de l'exécution ont remarqué un homme dont l'étonnement visible trahit un sentiment de pitié pour le condamné. Vite ils le requièrent et le contraignent de porter la croix de Jésus qui chancelle. C'est Simon de Cyrène. (Marc, xv, 21). Fidèle et triste image de ces gens au sens droit, au cœur bon, qui dans la religion ont reconnu la vérité et la sainteté. Une secrète sympathie les attire vers elle : au fond de leur âme, ils déplorent qu'on la persécute, mais par peur du monde, ou par calcul intéressé, ils affectent à son égard une blâmable neutralité, ne sont ni pour ni contre et dans

le conflit se flattent de ne point prendre parti.

Que font-ils alors de la parole du Maître : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ? » (Matth., xii, 30). *Contre moi !* Chrétiens, entendons bien. Notre silence n'est pas une excuse, notre indifférence est une défection. C'est en vain que nous voudrions allier le monde et la religion, plaire à Dieu et au démon. On ne peut servir deux maîtres à la fois. Servir Dieu à demi, c'est le trahir.

Sachons donc dans ce monde prendre parti contre le monde, mépriser sa sagesse qui est folie aux yeux de Dieu (I Cor., iii, 19), afin que nous ne soyons pas condamnés avec lui (I Cor., xi, 32), et confesser de cœur et d'action notre foi, car, proclame Jésus : « Celui qui m'aura confessé devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est aux cieux ; et celui qui m'aura renié devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est aux cieux. » (Matth., x, 32).

VI^e Station. — UNE FEMME PIEUSE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS. — Voici enfin une âme fidèle, la pieuse Véronique. N'écoutant que la délicatesse de son cœur aimant, elle écarte hardiment les soldats étonnés d'une pareille audace et vient essuyer le visage de Jésus. Hélas ! il n'a plus ni forme ni beauté pour attirer le regard, ni apparence pour exciter l'amour. (Is., liii, 2). Le Sauveur reçoit cette marque d'affection avec un soulagement pareil à un cerf altéré découvrant un filet d'eau vive. En retour, il permet que la pieuse femme remporte dans le linge qu'elle lui a présenté l'empreinte précieuse de sa Face adorable.

Ames pieuses, voilà votre modèle !... Jésus est toujours en agonie. Parmi nous, il chemine encore portant sa croix que le monde s'acharne à rendre plus lourde. Comme au Calvaire, il cherche des âmes qui le consolent, des cœurs qui le comprennent, car devant le débordement du mal sur la terre son âme est rassasiée de maux et le brisement de son cœur est grand comme la mer. (Thérèse, ii, 13). Nous l'avons entendu dans notre pays dire en des plaintes amères son immense douleur à une vierge de la Visitation de Paray-le-Monial.

O vous tous qui passez par le chemin de la vie, écoutez ces plaintes et voyez s'il est une douleur semblable à la sienne ! Ames fidèles, c'est de vous principalement qu'il attend un soulagement. Par votre amour, par votre empressément à le servir, par votre ferveur à le recevoir, consolez-le de tous les rebuts dont il est l'objet. Et sur vos âmes aussi, il daignera mettre sa divine empreinte, le cachet des élus, sa ressemblance et sa forme, passeport obligé pour l'entrée dans son royaume éternel.

VII^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA 2^e FOIS. — Voici l'Agneau qui porte les péchés du monde (Jo., i, 29) : écrasant fardeau pour sa faible victime. Car, dit le Prophète, dans sa

voie propre, comme une brebis errante chacun s'est orienté. (Is., liii, 6). Du haut des cieux, Dieu a regardé pour voir s'il est quelqu'un de sage qui le cherche. Mais tous se sont égarés, tous se sont pervertis. Insensés, ils sont allés dans leur excès jusqu'à dire en leur cœur : Il n'y a point de Dieu. Il n'en est pas un qui fasse le bien, pas un seul. Tous ont péché. (Ps., xiii, 1-3).

C'est pourquoi de colère Dieu a frémi. Mais dans son infinie bonté, pour détruire l'empire de Satan, pour déchirer l'acte de vengeance écrit contre nous (Coloss., ii, 14), le Fils de Dieu devant son Père s'est porté caution, garant pour nous, et entrant dans le monde il s'est écrié : « Mon Père, les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas plu : me voici. » (Héb., x, 5-6).

Ainsi, c'étaient nos maladies qu'il portait, nos douleurs dont il s'était chargé (Is., liii, 4), et tandis que, innocente victime, il succombait sous le poids de nos péchés, nous l'avons regardé avec le monde comme un puni, frappé de Dieu et humilié. (*Ibid.*).

Oh ! revenons de nos égarements, n'insultons pas l'innocent qui va mourir pour nous donner la vie, et au lieu de dire : « J'ai péché, et que m'est-il arrivé de fâcheux ? » (Eccli., v, 4), au lieu de boire l'iniquité comme l'eau, frappons-nous la poitrine, disant : « O Agneau de Dieu qui portez les péchés du monde, ayez pitié de nous ! »

VIII^e Station. — JÉSUS INSTRUIT LES FILLES DE JÉRUSALEM. — Dans la foule qui se presse sur la route du Calvaire, un groupe de femmes se lamente sur le triste sort de l'innocente victime. Jésus les aperçoit et se tournant vers elles : « Filles de Jérusalem, dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes, sur vos fils et sur votre ingrate patrie... » (Luc, xxiii, 28). Oui, pleurez, car « combien de fois, murmure en lui-même le Sauveur, j'ai voulu, ô Jérusalem, rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins... et tu ne l'as pas voulu ! » (Mat., xxiii, 37). Tu m'as abandonné, moi la source d'eau vive... Tu m'as chassé, moi le bon Pasteur... Pourtant, qu'ai-je pu faire pour toi que je ne l'aie point fait ? (Is., v, 4)... Était-ce donc là ce que j'étais en droit d'attendre de mon peuple ? »

O Jésus, c'est à notre patrie que vont ces reproches, car au *Crucifigatur* des conjurés du Calvaire, ses fils ont fait écho et ils ont répété avec eux : « Nous n'avons point d'autre roi que César (Jo., xix, 15) ; nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » (Luc, xix, 14). A Jésus-Christ ils ont déclaré la guerre. Du chevet des agonisants, ils ont éloigné Celui qui consolait et guérissait les malades ; du tribunal ils ont banni le Juste, la Lumière et la Vérité ; du cœur des enfants ils veulent arracher le souvenir de Celui qui les caressait et les bénissait en leur promettant son paradis. Femmes

de France, pleurez aujourd'hui sur votre ingrate patrie. Demandez à genoux pardon pour elle, pour ses égarements : elle ne sait pas ce qu'elle fait. O France, écoute la voix du Prophète qui te rappelle à Dieu : « *Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum*. France, France, convertis-toi et reviens pour toujours à l'amour du Christ ton Sauveur et ton Dieu ! »

IX^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA 3^e FOIS. — C'est ici, dans ses chutes, multipliées, que j'aime à contempler l'Homme-Dieu. Quand il commande aux vents et à la mer, quand il dompte la nature, l'effroi me saisit et la crainte me retient loin de lui : il est trop majestueux pour sa chétive créature. Mais, quand je le vois homme comme moi, quand sondant l'abîme de ma misère et de ma faiblesse, et si bas que je descende, je le trouve toujours plus bas que moi portant sa croix, encore il me paraît grand dans sa misère, sublime dans son abaissement, mais j'ose m'approcher, car il est mon semblable, mon compagnon, mon ami, mon frère. A le voir, mon âme abattue reprend courage et j'accepte de marcher avec lui, de sécher mes larmes, de reprendre ma croix, je me reprends à espérer, à aimer. Je partage ses sentiments, et au milieu de ma souffrance, je me réjouis : son amitié est si douce pour moi ; j'aime et je bénis mes croix et pour rester avec lui j'en demande au ciel de nouvelles encore.

O Jésus, mon Sauveur béni, vous êtes ma consolation, ma force, ma joie ! Puisque pour compatir à mes infirmités, vous les avez éprouvées toutes, hormis le péché (Héb., iv, 15), je veux moi aussi avoir les mêmes sentiments que vous, être crucifié avec vous, mourir à ce monde, et j'ose, pauvre pécheur que je suis, vous supplier d'être là-haut auprès du Père des justes l'avocat de ma cause, afin que je puisse vous être uni pour toujours dans l'éternité.

X^e Station. — JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS. — Voici les derniers apprêts du supplice. Avant d'être immolé l'Agneau de Dieu est dépouillé de sa toison. Sous le fer du tondeur, il garde le silence (Is., LIII, 7), écoré, honteux à cause de cette populace impudique qui l'entoure. Sur plus d'une lèvre, il a vu courir un sourire grimaçant qui trahit une joie malsaine montant d'un cœur pourri. Pas un, jadis, n'avait osé jeter la première pierre à la pécheresse en faute, mais chacun en se dérobant avait gardé rancune à Celui qui avait le cœur pur. A présent, avec une joie diabolique, ils assouvissent leur vengeance. La chair virginale du Christ apparaît en lambeaux : des pieds à la tête pas une place qui soit saine (Is., i, 6) ; et des plaies rouvertes le sang ruisselle. Jésus expie les lâches complaisances du monde pour le vice ; il expie les crimes du monde qui se livre aux passions d'ignominie,

qui excuse, encourage, glorifie même le vice impur et raille une vertu qu'il n'a pas. Jésus expie les forfaits que l'homme a commis en abusant de son corps créé à l'image de Dieu.

Notre corps n'est pas à nous. Il est à Dieu qui l'a créé et le ressuscitera ; il est au Christ qui l'a sanctifié comme l'un de ses membres au baptême ; il est au Saint-Esprit qui en a fait sa demeure et son temple. Respectons-le, et que la pureté de notre âme paraisse en lui, dans la limpidité de notre regard, dans la candeur de notre front, dans la modestie de notre maintien et la décence de notre vêtement, dans la vigilance de nos démarches et de nos fréquentations. Bref, glorifions et portons Dieu dans notre corps. (I Cor., vi, 20).

XI^e Station. — JÉSUS EST MIS EN CROIX. — Sur un gibet d'infamie, le monde cloue sa victime. Jésus élevé dans les airs est accueilli par les huées de la foule qui l'insulte : « Toi qui détruis le temple et le rebâties en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! »

Et jusqu'aux chefs de la nation qui le raillent en disant : « Oui, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui. » (Mat., xxvii, 40-43).

Jésus ne relèvera point le défi. Il ne descendra point de la croix, car le monde non plus ne croirait pas davantage, à cause de sa mauvaise volonté. Mais du bois de douleur et d'opprobre où il est attaché, telle une lumière sur un candélabre, le Verbe de Dieu fait Homme, Sagesse incréée, vraie Lumière, illumine tout homme qui vient en ce monde. Du haut de sa croix, à toute la terre, Jésus, la Vérité même, publie ses oracles éternels et manifeste au monde sa religion d'amour : il « attire tout à lui. » (Jo., xii, 32). A l'instant même, l'un des bandits auxquels il a été assimilé reconnaît sa divinité, et le premier, à la suite du Maître, renonçant au monde, fait profession d'amour et de foi en Jésus-Christ : « Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. » Le soir même, le bon larron était au paradis. (Luc, xxiii, 42).

Ne résistons pas non plus à l'amour de Dieu qui nous presse. (II Cor., v, 14). Que son Evangile soit toujours la règle aimée et suivie de notre vie. Au pied de la croix aimons à nous agenouiller souvent pour redire : « Mon Dieu, je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime de tout mon cœur. » Et Jésus, comme au larron repentant, au soir de notre vie nous donnera son paradis.

XII^e Station. — JÉSUS MEURT SUR LA CROIX. — « Tout est consommé ! » (Jo., xix, 30). Doucement alors, sans frayeur, le Christ remet son âme entre les mains de son Père (Luc, xxiii, 46), incline la tête comme pour faire signe à la mort qu'elle peut approcher, pousse un long soupir et dépose la vie. Qu'elle a de

prix aux yeux de Dieu, la mort de ses fidèles ! (Ps., cxv, 15).

Pour nous aussi, un jour la mort viendra, car elle a été décrétée pour tous les hommes (Héb., ix, 27) : c'est la solde du péché. (Rom., vi, 23). Le monde la redoute et voudrait l'éloigner. Comme le Christ mourant, confierons-nous alors notre âme aux mains de Dieu qui l'a créée ou de Satan qui l'a séduite ? Notre dernier soupir sera-t-il un acte de confiance et d'amour ou un frémissement de désespoir et de honte ? Notre âme trouvera-t-elle au sortir du corps un père miséricordieux qui l'accueille ou un juge sévère qui la condamne et la réprouve ? Si nous avons été du monde, ce dernier parti nous attend. Mais nous ne sommes point les disciples du monde. La mort, loin de nous effrayer, nous attire et nous sera un gain, car la vie nous est à charge ici-bas. Gardant les commandements de Dieu et la foi en Jésus, nous croyons et nous avons confiance en cette voix venant du ciel à l'apôtre S. Jean : « Ils sont bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur... Ils se reposent de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent. » (Apoc., xiv, 13). Bénie soit donc la mort qui viendra rompre les liens qui nous rivent à la terre, finir notre exil et nous mettre dans le repos en possession de Dieu, de la vie qui demeure, du bonheur infini. Avec l'apôtre S. Paul écrivions-nous : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo*. Je désire mourir pour être avec Jésus-Christ, ce qui est de beaucoup le meilleur. » (Phil., i, 23).

XIII^e Station. — JÉSUS EST DESCENDU DE LA CROIX ET REMIS A SA MÈRE. — Dans les bras de Marie, Jésus repose. Mais il est sans vie, Celui qui déliait la langue des muets, sans regard Celui qui rendait la vue aux aveugles, esclave de la mort le Maître de la vie. C'est l'ouvrage du monde. Voilà ce qu'il a fait de ce Fils bien-aimé en qui le Père avait mis toutes ses complaisances (Mat., xvii, 5), de ce Fils unique que Dieu lui avait donné dans son amour. (Jo., iii, 16). Il l'a fait mourir.

Mais c'est aussi notre ouvrage. Car toutes les fois que nous avons péché, nous avons avec le monde pris part à cette mort : nous avons approuvé le forfait. Implorons notre pardon.

O mère du Verbe incarné, gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds ! Pardon ! pardon !

O mère, souvenez-vous ! Nous sommes les bourreaux de votre Fils, mais il a dit tout à l'heure : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc, xxiii, 34). Vous ne serez pas plus sévère que lui pour les ingrats.

O mère, souvenez-vous encore ! Il a dit ensuite en s'adressant à vous : « Voilà tes fils » ; et en s'adressant à nous : « Voilà votre mère. » Souffrez donc que nous ayons recours à vous,

que par ses meurtrissures nous soyons guéris, que par votre secours nous parvenions à la gloire du paradis.

O mère, souvenez-vous enfin qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre secours et demandé vos suffrages ait été abandonné. Ne dédaignez pas notre prière, mais écoutez-la favorablement et daignez l'exaucer.

XIV^e Station. — JÉSUS EST DÉPOSÉ DANS LE SÉPULCRE. — Le voilà couché, pensent ses ennemis. Il ne se relèvera plus. Satan, prince de ce monde, se félicite de sa victoire. Éphémère triomphe... Sur la dépouille mortelle de son Fils, le Père veille. Le saint par excellence ne verra point la corruption du tombeau. (Ps., xv, 10). A la troisième aurore, Jésus, plein de vie, se lève de la tombe. Il est ressuscité. La mort, servante de Satan, sur lui n'a plus d'empire. (Rom., vi, 9). Le monde est désormais impuissant à lui nuire. Et c'est lui, le glorieux ressuscité, qui nous crie : « Confiance, ayez confiance, j'ai vaincu le monde ! » (Jo., xvi, 33).

Où, ayons confiance. Le monde peut nous persécuter ici-bas, le jour glorieux de la revanche viendra. Quand la trompette des anges aura sonné le réveil, à la voix de Jésus nous nous lèverons de la tombe pour le triomphe. Aux solennelles assises, le glorieux Crucifié du Calvaire vengera ses disciples et confondra le monde. A gauche, du milieu des larmes et des grincements de dents montera un tardif repentir : « *Ergo erravimus*. Nous nous sommes donc trompés ! (Sag., v, 6). Voilà bien devant nous ceux qui étaient sur la terre l'objet de nos moqueries, le but ordinaire de nos outrages. Insensés, nous avons regardé leur vie comme une folie. Nous avons erré loin de la vérité, nous nous sommes trompés. » Et couvrant leurs cris, la voix du Juste qu'ils n'ont point voulu connaître dans le temps dira la terrible sentence pour l'éternité : « Allez-vous-en, maudits, au royaume des ténèbres, au feu éternel ! » (Mat., xxv, 41). Puis se tournant à droite, le Souverain Juge dira : « Vous que le monde a persécutés, bannis, qui êtes demeurés dans mon amour, mes fidèles disciples, qui avez souffert avec moi, à cause de moi, vous êtes les bénis de mon Père, venez prendre possession du royaume qui vous a été préparé. » (Mat., xxv, 34). Et les élus entreront avec le Christ dans la gloire éternelle.

Puissions-nous nous y retrouver tous un jour. Renouvelons dans cette espérance notre profession de foi : « O mon Dieu, de tout notre cœur et pour toujours nous renonçons au monde, à son prince Satan, à ses œuvres, à ses pompes, et c'est pour Jésus-Christ seul que nous voulons vivre et mourir. » Ainsi soit-il.

LECTURES DE CARÊME SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE

XIX

LE REPENTIR PARFAIT

Effets de la contrition parfaite quant à la coulpe et quant à la peine. La grande société réparatrice. Les âmes réparatrices. Zachée et Tobie.

Nous avons vu qu'il y a deux sortes de contrition et que cette distinction tient aux motifs qui l'excitent en nous. La contrition est parfaite quand elle est déterminée par le motif parfait, qui est l'amour de Dieu ou la charité ; elle est imparfaite quand elle est déterminée par tout autre motif. Cependant, ne nous y trompons pas : toute contrition, quels que soient son nom, son degré d'intensité, ses motifs, a un fond commun qui est le repentir des péchés commis et la résolution de ne plus les commettre. Quand on parle de la contrition imparfaite, gardons-nous donc de nous imaginer qu'on entend une contrition partielle et incomplète, par exemple une demi-contrition ou les trois quarts d'une contrition.

Dans la contrition parfaite, un véritable amour de Dieu s'ajoute, comme motif déterminant, au regret de nos péchés et à la résolution de ne plus les commettre ; bref, il les pénètre de son intention et il les perfectionne. A la vérité il y a un certain amour de Dieu, à tout le moins un commencement d'amour, dans la contrition imparfaite ; mais ce sont deux sortes d'amour.

Dans la contrition imparfaite, le pénitent se regarde lui-même plutôt qu'il ne regarde Dieu ; il cherche son propre bien et ses intérêts plutôt qu'il ne cherche le bien et les intérêts de Dieu. Ce qui revient à dire que nous sommes peinés d'avoir offensé Dieu, non pas tant à cause de lui qu'à cause de nous, parce que nous savons que nous avons encouru son indignation et qu'il nous la fera sentir en nous privant des biens que nous espérons et en nous affligeant des maux que nous avons mérités. En somme, c'est un amour intéressé et personnel. Nous ne prétendons pas que cet amour soit mauvais, mais qu'il est imparfait. La contrition imparfaite ne suffit pas, sans la réception du sacrement de pénitence, pour réconcilier le pécheur avec Dieu.

Le véritable amour considère davantage la personne aimée. Il voit en Dieu un Père, le Souverain Bien, les plus aimables perfections. Il a le sentiment filial de l'injure que le péché fait à sa souveraine Majesté, de l'offense qu'il fait à son Autorité et à ses Perfections, de l'opposition qu'il met entre Dieu et l'homme, de l'ingratitude qu'il montre au meilleur des Pères, du mal essentiel qu'il contient et qui est un véritable mépris de sa Loi sainte. Ce sentiment agissant dans son âme repentante, le

pécheur regrette ses péchés comme le mal de Dieu et en éprouve une véritable douleur. Son amour même le porte à regretter ses fautes, à les réparer et à les éviter ; bien plus, à vouloir le bien de l'objet aimé, qui est ici le Souverain Bien, à le lui témoigner et à le lui procurer. Cet amour douloureux est la parfaite contrition. Ici on peut bien dire que le cœur y est.

Quel est le père qui se contenterait, si son enfant regrettait de l'avoir offensé seulement parce que ce père le prive de ses bienfaits et le punit de ses fautes ? Un père veut être aimé pour lui-même et son cœur ne sera pas satisfait tant que son enfant ne l'aimera que par crainte des châtimens ou par espérance des récompenses. Tel est le véritable amour filial ; c'est un amour vrai et cordial.

La contrition parfaite prend assez souvent une autre voie pour entrer dans l'âme pénitente. C'est l'amour de Jésus-Christ qui l'excite. En considérant les souffrances et les humiliations du Sauveur dans sa Passion, et en réfléchissant que c'est le péché qui a causé ce mal et ces amertumes à Notre-Seigneur, le pécheur conçoit un vif regret de ses péchés et un ferme désir de les éviter à l'avenir. La peine qu'il a faite à Notre-Seigneur, les souffrances qu'il lui a causées, l'inimitié dans laquelle il s'est mis, l'amour enfin de N.-S. Jésus-Christ le presse et, s'oubliant lui-même pour ne plus songer qu'au Sauveur, son cœur contrit se remplit de douleur de ses péchés, de bonne volonté pour les expier, d'amour vrai et profond pour son Dieu. Maintenant l'amour domine et ce pur sentiment passe de son cœur dans ses actes. Comme nous l'avons dit, le crucifix est le livre par excellence des pénitents et un livre à la portée de tout le monde.

Quoi qu'il en soit, le résultat est le même, et c'est la charité qui fait agir. Nous avons la contrition parfaite. Il est évident qu'en agissant ainsi, le pénitent n'est pas indifférent à son propre bien ; il l'assure au contraire de la manière la plus excellente, puisque « la volonté de Dieu c'est notre sanctification. » (I Thess., iv, 3).

**

Le Concile de Trente enseigne que « cette contrition perfectionnée par la charité réconcilie l'homme avec Dieu avant même qu'il ait reçu actuellement le sacrement de pénitence, mais néanmoins cette réconciliation ne peut être attribuée à la contrition elle-même sans le vœu du sacrement qui y est renfermé. » (Sess. xiv, c. 4). De même que le sacrement de baptême peut être suppléé par le désir ou le vœu du baptême ; de même le sacrement de pénitence peut être suppléé par le désir ou le vœu du sacrement de pénitence, quand on est dans l'impossibilité de le recevoir effective-

ment. Vous rappelez-vous les dix lépreux de l'Evangile qui furent guéris en chemin, avant même de s'être montrés aux prêtres? Mais ils y allaient, et il faut également, selon l'ordre du Sauveur, aller au sacrement.

La contrition parfaite, jointe au désir du sacrement, réconcilie par elle-même le pécheur avec Dieu. En rétablissant un véritable état d'amitié entre Dieu et l'homme, elle remet les péchés eux-mêmes et les peines temporelles dues aux péchés pardonnés. Telle est la puissance et tels sont les effets de l'amour divin lorsqu'il s'empare d'une âme. Il est donc bien désirable de nous accoutumer à produire des actes de contrition parfaite; en cas de mort subite, d'infirmité qui prive de l'usage des sens, de l'éloignement du prêtre, d'accidents en cours de voyage et autres impossibilités de recevoir le sacrement de pénitence, la contrition parfaite avec le vœu du sacrement qu'elle contient y supplée.

A plus forte raison, cet heureux effet se produit-il quand il s'agit du péché véniel, et les âmes pieuses, qui se préoccupent de la pureté de conscience, feraient bien de s'en souvenir. En produisant cet acte, qui est un acte formel de la vertu de charité, elles s'assurent immédiatement la rémission de leurs fragilités, faiblesses et autres défauts, en un mot, de leurs péchés véniels. Il en est de même de la satisfaction: cet acte parfait de la vertu de pénitence obtient, non seulement le pardon divin des péchés commis, mais la rémission de la peine temporelle due au péché pardonné.

On dit que la contrition parfaite renferme le vœu ou désir du sacrement de pénitence. En effet, l'âme qui est dans cette disposition de parfaite pénitence a l'intention de faire tout ce que Dieu prescrit et d'accomplir, autant qu'il est en son pouvoir, le commandement de Notre-Seigneur. Dieu a égard à sa bonne volonté et tient compte de sa douleur et de son amour. Dieu est satisfait, il donne le baiser de paix et de réconciliation, et il traite cette âme comme le père de l'enfant prodigue traita son fils après son retour.

Puisque nous nous entretenons des âmes qui sont sensibles à l'amour de Dieu et que cet amour élève au dessus de tout, nous ne pouvons oublier que l'amour pénitent qu'elles ont conçu en fait rapidement des âmes réparatrices. « Jésus venait d'entrer dans la ville de Jéricho et une grande multitude se pressait sur son passage. Or un des personnages de l'endroit, nommé Zachée, qui était le chef des publicains, cherchait à le voir pour le connaître. Mais, comme il était de petite taille, il ne pouvait y réussir, à cause de la foule. Alors il courut en avant et monta sur un sycomore, afin de le bien considérer, car Jésus

devait passer en cet endroit. Arrivé là, Jésus leva les yeux et, l'ayant aperçu, il lui dit : Zachée, descendez vite; c'est dans votre maison que je dois m'arrêter aujourd'hui. Il descendit en toute hâte et, plein de joie, il reçut le Seigneur. Ce que voyant, tous se répandirent en murmures contre Jésus, parce qu'il s'arrêtait chez un pécheur. Cependant Zachée, se tenant debout devant le Seigneur, lui disait : Seigneur, voici que je donne aux pauvres la moitié de mes biens et, si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui en rends quatre fois autant. Jésus arrêtant alors son regard sur le publicain, dit : Le salut est entré aujourd'hui dans cette maison. Cet homme est vraiment, lui aussi, un fils d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » (Luc, xix, 1-10).

Nous avons ici un bel exemple des transformations morales que la grâce opère, même dans les pécheurs et dans les hommes les plus adonnés à la possession des biens de la terre. La déclaration finale de Notre-Seigneur ne laisse aucun doute sur l'œuvre de salut qui venait de s'opérer et sur la satisfaction parfaite qu'il en éprouvait. Sous une forme ou sous une autre, l'histoire de Zachée est celle de beaucoup de gens, lorsqu'ils ont pris contact avec le Sauveur et qu'ils se sont soumis à son influence. L'amour est un sentiment actif, il éprouve le besoin de donner des preuves et de produire des œuvres; et, quand la pénitence s'y unit, il opère les plus beaux actes de réparation.

Ici il faut tenir compte des attrait de chacun et des moyens d'exécution que l'on a à sa disposition. Les uns, comme le chef des publicains de Jéricho, prélèvent sur leur superflu ou même sur leur nécessaire, et leurs sacrifices vont aux pauvres qu'ils assistent, en même temps qu'à Dieu pour qui ils les font. D'autres simplifient leur mise et leur demeure, et retranchent à leur luxe tout ce qui pouvait flatter leur vanité; ils trouvent dans l'aumône un moyen d'offrir au Seigneur des satisfactions réparatrices, et de témoigner par des actes méritoires leur amour pénitent.

Plusieurs sont sensibles à l'honneur de Dieu: ils s'affilient à la Ligue pour la réparation du blasphème et de la profanation du dimanche, ou à l'Œuvre de St-François Régis pour la réhabilitation des mariages, ou à l'Œuvre des tabernacles et des églises pauvres, etc. Le dévouement qu'ils y mettent, le travail qu'ils y dépensent, la sollicitude qu'ils s'y imposent leur fournissent une matière à la satisfaction.

Un grand nombre ne comprennent pas l'expiation sans des peines afflictives: ils s'assujettissent à des privations corporelles, dont l'abstinence est une des formes dans la vie chrétienne, ne s'accordent que le nécessaire.

dans le temps du sommeil et du repos, dans l'usage des aliments et de la boisson, dans les aises de la vie. La mortification est leur manière d'offrir à Dieu la réparation et l'expiation.

D'ailleurs, la grande masse de l'humanité est tenue au labeur. C'est pour beaucoup une question de pain quotidien, d'entretien de la famille, de vêtement, de loyer, de remèdes. Le travail manuel des champs, des métiers, de l'industrie est leur lot. Leurs sueurs et leurs fatigues ne sont pas sans mérite, et, quand il les portent avec résignation et dans un esprit chrétien, ils ont une large part à la pénitence.

D'autres enfin s'adonnent à la prière et mènent une vie plus retirée, afin de vaquer au service de Dieu. Ils prolongent leurs visites à l'église, s'imposent des pratiques de piété, se nourrissent de lectures religieuses, se tiennent à genoux, etc. La religion devient leur repos, et leurs entretiens, sans toutefois négliger les devoirs d'état, sont avec le ciel.

De nos jours les œuvres catholiques de réparation se sont multipliées : adorations réparatrices et amendes honorables, communions réparatrices et visites au Saint-Sacrement, dévotion au Sacré-Cœur et à la Sainte Face, pèlerinages de dévotion et de pénitence, port ostensible de crucifix, etc. Les fidèles se rapprochent du Sauveur pour apaiser la justice offensée, offrir des réparations pour les pécheurs, implorer la divine miséricorde pour leurs nations et leurs familles.

Nous rentrons, par nos considérations mêmes, dans cette belle idée générale que l'Eglise est le corps mystique de Notre-Seigneur. Jésus-Christ en est la tête, nous en sommes les membres. Il répand son esprit et sa vie dans l'Eglise et dans les membres de l'Eglise, comme la vigne répand sa sève dans la plante entière et dans chacune des branches : ce qui veut dire, ici, que Jésus-Christ répand dans l'Eglise et dans les fidèles son esprit de réparation. Cette considération est propre à nous donner une grande idée des satisfactions qui montent de la terre au ciel. Il est certain que dans toute âme foncièrement chrétienne, la grâce forme un esprit de pénitence et de réparation, qui l'unit à son Chef et qui l'associe, comme un membre vivant, aux satisfactions infinies du Rédempteur. Plus les membres sont chrétiens, c'est-à-dire unis à leur chef, plus aussi ils participent à sa vie et à ses opérations, plus ils sont associés à son esprit de religion et de réparation. A cet égard Marie, mère de Jésus, tient le premier rang parmi les fidèles et nous apparaît, debout aux pieds de la croix, comme l'âme réparatrice par excellence. C'est ainsi que Jésus-Christ, tant en lui-même qu'en toutes les âmes pénitentes et réparatrices qui lui sont unies, rend sans cesse à Dieu un juste tribut d'expiation.

Les âmes réparatrices ne sauraient mieux faire que d'agir dans cet esprit catholique, c'est-à-dire en se considérant comme membres de l'Eglise et unies au corps mystique de Jésus-Christ, pour offrir ainsi en union avec le chef et les membres le tribut de la réparation, tant pour elles-mêmes que pour le prochain.

Il est dit de Tobie qu'étant « encore enfant, il observait tous les préceptes et tous les commandements de Dieu, » et qu'ayant eu un fils « il lui apprit à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché. » Aussi, lorsqu'il fut emmené en captivité avec tout le peuple juif, « Dieu lui fit trouver grâce devant le roi Salmanasar, parce qu'il s'était toujours souvenu de Dieu de tout son cœur. Et le roi lui donna le droit d'aller partout où il voudrait et de faire tout ce qui lui serait agréable. Il allait donc voir tous ceux qui étaient captifs, et il leur donnait les préceptes du salut. Il nourrissait ceux qui avaient faim, donnait des vêtements à ceux qui étaient nus, ensevelissait les morts et ceux qui avaient été tués. »

Le saint homme Tobie fut durement éprouvé par la persécution, la ruine et la perte de la vue ; mais le Seigneur le récompensa et se plut à le combler de ses bénédictions, dans la suite. Le vieillard recouvra la vue et une partie de ses biens, il fut heureux dans son fils. Quand l'ange Raphaël qui avait accompagné le jeune Tobie se révéla, il dit : « Lorsque vous ensevelissiez les morts, et que vous laissiez votre repas, et que vous cachiez durant le jour les morts en votre maison, et que vous les ensevelissiez la nuit, je présentais votre prière au Seigneur. Aucune de vos bonnes œuvres n'est passée inaperçue aux yeux de Dieu. »

Tobie, reconnaissant, légua à ses enfants la bénédiction divine, en leur recommandant la crainte et l'amour du Seigneur : « Mes enfants, écoutez votre père, servez le Seigneur dans la vertu, cherchez à faire ce qui lui plaît, et recommandez à vos enfants de faire des œuvres de justice et des aumônes, et de se souvenir de Dieu et de le bénir en tous temps et de toutes leurs forces. » Le fils de Tobie recueillit pieusement ces paroles ; il les prit pour règle de conduite et les transmit à ses enfants, qui à leur tour les conservèrent de telle sorte qu'eux et leurs parents persévérèrent avec tant de fidélité dans la vertu et dans une sainte vie, qu'ils furent aimés de Dieu et des hommes.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 martii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 13 mars 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermon pour le jour de Pâques. — Impressions de Pâques, 177.

Instructions dominicales. — XXVI. *Pâques* : La résurrection du Sauveur, 179.

Sermon pour le Jeudi Saint. — Le Calvaire et l'autel, 182.

Allocutions pour la Communion pascale. — I. A des hommes, 186. — II. A des femmes, 187.

Allocution pour la Bénédiction des enfants le jour de Pâques, 188.

Lectures de Carême sur le sacrement de Pénitence. — XX. La purification de l'âme, 190.

SERMON POUR LE JOUR DE PAQUES

IMPRESSIONS DE PAQUES

Mes frères,

C'était une précaution bien vaine que celle de placer des gardes près du tombeau où gisait inanimé le corps du Christ. S'il ne devait pas ressusciter, à quoi bon ? Et s'il devait ressusciter, Celui qui échappait à la mort serait-il retenu par des gardes ?

Mais cette précaution rassurait les princes des prêtres, comme maintenant encore se contentent de mauvaises raisons ceux qui persécutent l'Eglise de Dieu, et de vains prétextes ceux qui n'accomplissent pas leurs devoirs de chrétiens.

Efforçons-nous de retrouver quelles furent, au jour de Pâques, les impressions de ceux qui ont joué un rôle dans la Passion. Il y a là une étude qui nous instruira ; car elle nous montrera que ceux qui, comme Pilate, s'imaginent être habiles en abandonnant la cause sacrée de la vérité et de la justice, se créent à eux-mêmes les lendemains les plus cruels ; — que ceux qui, comme les princes des prêtres, persécutent la religion et ses fidèles, sont voués aux défaites les plus humiliantes ; — que ceux enfin qui, comme les amis de Jésus, savent souffrir avec lui, se préparent un avenir de victoire et de bonheur.

I

Pilate, le soir du Vendredi Saint, était rentré dans son palais avec un sentiment profond de tranquillité. Il en avait donc enfin fini avec cette histoire ennuyeuse du prophète galiléen qui était venu tout d'un coup troubler sa quiétude !

Sans doute il avait été frappé, et sans doute aussi, il était resté convaincu de l'innocence de cet homme. Sa dignité dans les chaînes, le

calme souverain de ses réponses, son regard assuré l'avaient impressionné vivement. Il avait bien vu que les princes des prêtres ne le poursuivaient que par envie. L'avertissement que sa femme lui avait fait parvenir ne l'avait pas moins bouleversé.

Aussi avait-il essayé de le sauver. Il avait proclamé que Jésus n'était pas coupable. Il avait mis en parallèle avec lui un misérable, afin que la comparaison lui fût salutaire. Il l'avait même fait flageller pour émouvoir la populace. Rien de tout cela n'avait pu désarmer les Juifs, qui l'avaient menacé de la colère de César ; alors seulement il avait cédé, et du moment qu'il s'était lavé les mains et que le peuple avait accepté la responsabilité du crime, lui, Pilate, n'avait vraiment rien à se reprocher.

Sans doute, un innocent avait péri. Mais c'était un homme de rien, et puisque sa place n'était plus en danger, qu'y avait-il de mieux ?

Or, tandis que Pilate se répète ces choses et achève de tranquilliser sa peu scrupuleuse conscience, voici qu'il entend du bruit dans le vestibule de son palais. Ce sont des pas précipités et des exclamations de surprise. Qu'y a-t-il donc encore ?

Ce sont les soldats qui avaient été postés près du tombeau. Ils sont introduits près de Pilate et lui rapportent que, au petit jour, une apparition vêtue de blanc est descendue du ciel et qu'elle a roulé l'énorme pierre placée à l'entrée du sépulcre. Renversés, à demi-morts de frayeur, ils ont vu le Galiléen plein de vie sortir du caveau. Quand ils ont pu se relever, il avait disparu.

Pilate, en entendant ce récit, sent renaître toutes ses craintes. Tout l'échafaudage de sa politique s'écroule. Il a cru faire un acte de prudence en se mettant du côté des plus forts. C'est ainsi qu'il a toujours fait jusqu'ici, et voici que, pour la première fois, son calcul se trouve en défaut. Si cet homme est vraiment ressuscité comme les gardes le racontent, et le gouverneur n'a aucune raison de mettre en doute leur récit, cela va faire un bruit considérable. Pilate prévoit que sa lâcheté, loin de le servir, va être pour lui la cause de mille complications. Peut-être va-t-il perdre sa place. Il a voulu assurer son repos, et il se trouve qu'il l'a compromis à tout jamais.

L'histoire ne devait que trop confirmer les sinistres pressentiments de Pilate. Disgracié et envoyé en exil, il a laissé une mémoire avilie : son nom reste perpétuellement accolé à son forfait, et quand les chrétiens récitent leur *Credo*, c'est pour répéter après ces mots qui leur rappellent la mort ignominieuse du Sauveur : *crucifixus est*, ceux-ci qui flétrissent le juge indigne par lequel il fut livré aux bourreaux : *sub Pontio Pilato* !

Puisse cette leçon terrible nous instruire ! Quand il faut choisir entre Dieu et les hommes, n'hésitons jamais. La meilleure politique est de nous ranger du côté de Dieu ; c'est la seule qui puisse nous assurer, même ici-bas, une tranquillité et un bonheur durable !

II

La consternation et la rage furent encore plus grandes chez les ennemis du Sauveur, chez ces princes des prêtres qui, deux fois criminels, — et parce qu'ils avaient poursuivi de leur haine implacable le Fils de Dieu, et parce que leur sacerdoce leur faisait un devoir d'être les premiers à le servir, — n'avaient reculé devant rien pour assouvir leur vengeance et avaient découragé par leurs menaces les velléités miséricordieuses du timide Pilate. Ils croyaient pourtant bien avoir triomphé du prophète galiléen, puisqu'ils l'avaient fait périr d'une mort ignominieuse et que, pour éviter le danger peu probable d'une supercherie, ils avaient fait sceller et garder son tombeau. Et voilà qu'ils apprennent que le sépulcre est vide !

Dès que les premières rumeurs de la résurrection leur parviennent, Caïphe et Anne sont affolés. Ils convoquent le Sanhédrin pour aviser aux mesures les plus promptes, et leur souci le plus pressant est de faire comparaître devant eux les soldats qui avaient gardé le tombeau.

Ceux-ci refirent le récit qu'avait déjà entendu le gouverneur.

— Soyez francs, dit Caïphe. Avouez que les disciples de Jésus vous ont corrompus à prix d'or.

— Ce n'est pas vrai. Personne n'est venu.

— Alors, c'est que vous dormiez, tandis qu'on est venu enlever le corps.

— Ce n'est pas vrai ; nous aurions bien entendu le bruit que faisait la pierre alors qu'on la roulait.

— Avouez que vous dormiez, et vous ne serez pas punis.

— Nous ne dormions pas.

— Ecoutez : si vous dites que vous dormiez, vous serez largement récompensés.

C'est ainsi qu'ils espéraient, les insensés, arrêter le bruit du miracle. Mais est-ce qu'on arrête le vent qui passe ? La foule ne tarde pas à relever les contradictions qui fourmillaient dans le récit des soldats. Et d'ailleurs, s'ils s'étaient endormis, contrairement à leur devoir et à leur consigne, pourquoi les récompensait-on, au lieu de les punir ?

Et puis, le Christ ressuscité ne se contentait pas d'être sorti de son tombeau, il se montrait, déjà des femmes l'avaient vu, déjà il avait apparu à Pierre ; il allait continuer à se faire voir, et ainsi chaque instant qui s'écoulait détruisait la fable de son enlèvement et

démontrait la fourberie des princes des prêtres.

Bien plus, toutes les précautions qu'ils avaient prises pour empêcher que le corps du Sauveur fût ravi : les scellés et les gardes, se retournaient contre eux en rendant plus éclatant encore le miracle de la résurrection. C'était la défaite la plus complète dans la honte la plus ignominieuse.

Anne et Caïphe continueront cependant à lutter pour écraser l'Evangile, car c'est un des châtiments qui menacent les ennemis de Dieu que rien ne les éclaire et que leur haine redouble à mesure qu'elle est vaincue. L'histoire se tait sur la fin de ces deux hommes ; mais pour peu qu'ils aient vécu encore quelques années, ils auront pu voir les progrès rapides de la religion nouvelle, ils auront assisté à la glorification de Celui qu'ils avaient crucifié, et enfin ils auront vu emmener en captivité ce peuple qu'ils avaient abusé, détruire cette Jérusalem sur laquelle ils avaient étendu leur puissance malfaisante, et brûler ce temple dont ils avaient été les indignes serviteurs.

Et c'est ainsi que seront vaincus tous ceux qui dans la suite des siècles, tous ceux qui maintenant encore, veulent faire la guerre à Dieu. Ne nous laissons pas intimider par leurs succès et par leurs moyens d'action. Les uns et les autres, comme il arriva pour Anne et pour Caïphe, ne dureront que tant qu'ils serviront les desseins de Dieu. Les uns et les autres, quand l'heure sera venue, seront brisés comme du verre ; les persécuteurs ne peuvent s'attendre qu'à deux choses : faire une fin misérable et laisser un nom maudit.

III

Portons maintenant nos regards sur le petit groupe des amis de Jésus. Autant les princes des prêtres étaient triomphants en descendant du Calvaire, autant ceux-là étaient abattus. C'était dans leur âme et dans leur cœur un chaos douloureux où se heurtaient tous leurs souvenirs de douleur et de deuil. L'arrestation dans le jardin des Oliviers, les divers interrogatoires, la nuit sinistre, la flagellation, la montée du Calvaire, l'agonie sur la croix, les derniers frémissements et les derniers cris de la victime, la descente de croix, la sépulture revenaient tour à tour dans leur mémoire. C'était, dans le lieu où ils s'étaient retirés, un silence de mort que troublait seul le bruit des sanglots.

Sans doute, le Maître avait bien dit qu'il ressusciterait et qu'après son supplice il attirerait tout à lui. Mais ces prophéties, qui y pensait, et, en dehors de la Vierge Marie, qui y croyait ?

La seule chose à laquelle ils songeaient et dans laquelle se confinaient leurs espérances, c'était qu'ils pourraient lui rendre les derniers devoirs.

Et puis, est-ce qu'ils n'avaient pas à se reprocher d'avoir encore attristé les derniers moments de leur Maître bien-aimé, les apôtres en l'abandonnant, Pierre en le reniant trois fois?

Qu'elles aillent donc, les quelques femmes qui veulent porter au sépulcre des parfums avec leurs larmes! Leur faiblesse désarmera peut-être la sévérité des gardes. Ensuite, quand ce dernier devoir aura été rempli, tout sera fini!...

Mais les voici qui reviennent en toute hâte, transfigurées par la joie. Le tombeau est ouvert, le Christ n'y est plus! Un ange leur a dit que Jésus est ressuscité!

— Ce sont des visionnaires! La douleur les égare! disent les uns.

— Allons! s'écrie Pierre... Et il part avec Jean, et ils constatent de leurs yeux la vérité de ce que les femmes ont dit; et Pierre voit le Seigneur!

Alors une immense allégresse s'empare de leurs cœurs. Ils pressentent que Jésus se montrera aussi à eux. Où sont maintenant les souvenirs douloureux qui tout à l'heure encore emplissaient leurs âmes? Il n'y a plus de place que pour la vie, pour l'espérance et pour l'amour! *Alleluia!*

Car, si le Christ est ressuscité, c'est donc qu'il est vraiment le Fils de Dieu; c'est donc que son œuvre, loin d'être terminée, va prendre un nouvel essor; c'est donc qu'il est vainqueur du monde, de l'enfer et de la mort!

Et alors, qu'elle sera belle la part de ceux qui ont cru en lui et qui ont souffert avec lui! La lumière éclatante qui s'échappe de la Croix n'illumine pas seulement celui qui vient d'y expirer, mais encore tous ceux qui ont consolé son agonie par leur fidélité. La terre, en se prosternant devant le sommet sacré, les y apercevra pour les glorifier et les bénir!

Vous savez, mes frères, que toutes ces espérances, que toutes ces joies ont été encore au-dessous de la réalité. Ce que vous ne savez pas encore, mais que le mystère d'aujourd'hui vous enseigne, c'est qu'il en sera toujours ainsi pour ceux qui, fidèles au Christ malgré tout, sauront le suivre jusqu'au bout.

Et maintenant, mes frères, quel sort choisissez-vous?

Ce serait vous faire injure que de vous supposer un instant la pensée de vous ranger parmi les ennemis de Jésus. Que d'autres, aveuglés par la haine ou affolés par l'orgueil, le persécutant dans son Eglise, qu'ils aillent à la défaite irrémédiable en ce monde et au châtimement encore plus irrémédiable dans l'autre! Vous, vous ne partagerez jamais leur crime et leur insanité!

Mais n'avez-vous jamais été tentés d'imiter l'habileté douteuse de Pilate? Est-ce que pour

éviter une raillerie ou une animosité, pour être bien, comme on dit, avec tout le monde, vous ne reculez pas parfois devant un devoir religieux à accomplir? Vous savez, comme le proconsul, que Jésus c'est la vérité et la justice; vous l'aimez dans le fond de vos cœurs; ne vous arrive-t-il pas de le sacrifier au respect humain? S'il en est ainsi, je vous en conjure, renoncez à ces compromissions qui sont indignes d'âmes chrétiennes et qui, l'exemple de Pilate le prouve, loin de vous procurer la paix, ne peuvent que vous jeter dans d'inextricables ennuis. Jésus n'est pas un Dieu qu'on puisse abandonner impunément.

Soyons tous plutôt parmi les amis du Crucifié. Sans doute il faut souffrir à sa suite; il faut avoir sa part des injures, des injustices et peut-être même des mauvais traitements qui lui sont prodigués. Mais nous rougirions d'accourir au Cénacle et de disparaître au Calvaire! Et puis, l'exemple des amis de la première heure est là pour nous encourager et nous instruire. Vous saurez donc, mes frères, rester au poste de l'amour et de la fidélité, et c'est, comme dit S. Paul, « ce qui nous donne une ferme confiance pour vous, sachant qu'ainsi que vous avez part aux souffrances du Christ, vous aurez aussi part à ses consolations. » (II Cor., I, 7). Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXVI

Pâques

LA RÉSURRECTION DU SAUVEUR

Surrexit, non est hic, ecce locus ubi posuerunt eum.

Il est ressuscité, il n'est pas ici, voici l'endroit où ils l'ont déposé.

(Marc, xvi, 6).

Mes frères,

On était au matin du dimanche, premier jour de la semaine, lendemain du sabbat. Le vendredi soir, Joseph d'Arimathie et Nicodème s'étaient hâtés d'ensevelir Jésus. Ils n'avaient pas pu donner à sa sépulture tous les soins désirables. Car le sabbat commençait chez les Juifs le vendredi au coucher du soleil, et une fois le sabbat commencé, on devait observer un repos complet. Voilà pourquoi l'évangile de cette fête nous présente les saintes femmes se rendant dès le matin au saint Sépulcre, chargées de parfums et d'aromates pour achever l'embaumement du corps du Sauveur.

Le long du chemin, tout naturellement, elles s'entretenaient de l'action qu'elles allaient accomplir, de la manière dont elles allaient procéder. Ce qui les inquiétait particulièrement, c'était de savoir si elles trouveraient quelqu'un pour les aider à rouler la grosse pierre qui fermait l'entrée du tombeau.

Les voici arrivées. Quelle surprise ! La pierre est renversée. Elles entrent dans l'intérieur du sépulcre ; elles ne voient plus le corps du divin Maître, mais un ange revêtu d'une robe éclatante de blancheur. Elles sont effrayées. « Ne craignez rien, dit l'ange. Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Il est ressuscité, il n'est plus ici, voici l'endroit où on l'avait déposé. Dites aux disciples et à Pierre qu'il les précédera en Galilée ; c'est là que vous le verrez. » (Matth., xxviii, 5-7).

« IL EST RESSUSCITÉ » : voilà le fait capital, l'objet de cette belle fête de Pâques, le seul qui doive retenir notre attention en ce jour. C'est pourquoi je veux établir devant vous la vérité de ce dogme, pour en tirer ensuite quelques conséquences pratiques dont il en est la base.

I

1. Disons d'abord comment s'est accomplie la Résurrection. Nous en trouvons le récit dans S. Matthieu. « Avant l'arrivée des saintes femmes, quand le jour commençait à luire, la terre fut tout à coup fortement secouée par un tremblement. Un ange du Seigneur descendit du ciel, et, s'étant approché, il renversa la pierre et il s'assit dessus. Son visage était comme l'éclair et son vêtement comme la neige. Par la crainte qu'ils en eurent, les gardes furent épouvantés et devinrent comme morts. » (Matth., xxviii). Car en ce moment le Sauveur, réunissant par sa propre puissance son âme à son corps, sortit du tombeau, éclatant de gloire et de majesté. Jésus, le crucifié d'hier, était vainqueur de la mort et se présentait à la terre, à toutes les créatures, comme le souverain Roi, le Maître absolu.

Les gardes, revenus de leur évanouissement, prirent la fuite ; quelques-uns d'entre eux allèrent raconter aux princes des prêtres ce qui venait d'arriver. Ceux-ci, fourbes et haineux, comme tous les ennemis jurés du Christ, versèrent aux soldats une somme considérable pour répandre le bruit que, la nuit, pendant qu'ils dormaient, les disciples de Jésus étaient venus enlever son corps.

Voilà en abrégé l'histoire de la résurrection de Notre-Seigneur. Souvent les impies ont attaqué cette vérité, parce qu'elle est la base de notre foi, la pierre angulaire sur laquelle est assis l'édifice de la religion catholique. S'ils l'admettaient, ils seraient obligés de reconnaître la divinité du Christ et de sa religion, et la vérité de sa doctrine.

2. Mais que nous importe que des gens de mauvaise foi ferment les yeux pour ne point voir briller la vérité ? Nous croyons, nous, à la résurrection de Jésus et nous savons les raisons de notre foi.

Nous croyons, parce que le Sauveur ressuscité s'est montré. On l'a vu, on l'a touché, on lui a parlé. Il s'est présenté vivant, en par-

ticulier, en public, sur les places, sur les chemins, au bord de la mer, dans le cénacle. Il apparut aux saintes femmes, aux disciples d'Emmaüs, à ses apôtres, à cinq cents disciples.

Nous croyons, parce que voici un incrédule qui nous est témoin que Jésus est ressuscité : c'est l'apôtre Thomas. « Si je ne le vois pas, disait-il, si je ne reconnais pas les trous faits à ses pieds et à ses mains par les clous, et la plaie de son côté, je ne croirai pas. » — « Vois, Thomas, regarde, lui dit Jésus, et touche mes mains et mon côté. » (Joan., xx, 25). Et voilà l'incrédule prosterné aux pieds de son Maître.

Nous croyons, parce que les ennemis du Christ eux-mêmes, les princes des prêtres rendent hommage à sa résurrection. Il n'était pas possible de prendre plus de précautions pour garder le sépulcre. Et quand, malgré toutes ces précautions, le Christ est sorti du tombeau, ils donnent de l'or à ceux qui méritaient un châtement.

Nous croyons à la résurrection, parce qu'autrement nous ne parviendrions pas à expliquer la conduite des apôtres. Que font-ils ? Ils se présentent devant les nations comme témoins de la résurrection du Christ. Ils prêchent Jésus ressuscité avec un zèle, une ardeur infatigables et une conviction qu'on ne pourrait mettre à enseigner le mensonge. Ils vont jusqu'à verser leur sang pour confirmer leur témoignage. Et des témoins qui se laissent égorger pour attester une vérité, sont dignes de foi.

Nous croyons à la résurrection enfin, à cause de l'accueil fait à la prédication des apôtres. Des milliers de Juifs — et personne moins qu'eux n'avait intérêt à le faire — se convertissent à Jésus ressuscité, à ce même Jésus qu'ils ont crucifié. Les nations reçoivent ce miracle. Et, certes, on n'admet pas si facilement des prodiges aussi étranges. On ne change pas de religion, de principes, et surtout de conduite pour une invention aussi absurde, s'il est montré que le Christ n'est pas ressuscité. Les savants, chez les peuples païens comme chez les peuples civilisés, ont accepté cette vérité. Ils ne l'ont fait, soyez-en sûrs, qu'après lui avoir fait subir un mûr examen et l'avoir soumise à la critique la plus sévère.

Et qu'on ne parle pas d'impossibilité. Possible ou impossible, le fait existe. L'impuissance cesse quand on est en face du Tout-Puissant, du Maître du ciel et de la terre.

Ne parlez pas d'avantage d'enlèvement opéré par les apôtres à l'insu des gardes. Les apôtres dérober le corps du Christ ! Ils étaient à ce moment trop poltrons ; jamais ils n'auraient osé tenter une si audacieuse entreprise, eux qui avaient si lâchement abandonné Jésus de son vivant ! Pierre tremblait à la voix d'une servante, et il aurait eu la hardiesse d'affronter des soldats armés ?

Et vous, soldats imposteurs, ou bien vous vieilliez quand les disciples sont venus faire cet enlèvement, ou bien vous étiez plongés dans le sommeil. — Si vous vieilliez, comment ne les avez-vous pas repoussés? Si vous dormiez, comment pouvez-vous savoir qu'ils sont venus? — Si vous vieilliez, d'où vient que les prêtres ne vous ont pas fait punir pour crime de trahison? Si vous dormiez, pourquoi récompensent-ils votre négligence par une forte somme d'argent?

Et vous, prêtres perfides, si les disciples ont vraiment enlevé le corps de leur maître, pourquoi ne leur faites-vous pas rendre compte devant les tribunaux du crime affreux d'avoir rompu les sceaux de l'Etat, méprisé l'autorité publique et violé la sainteté d'un tombeau? Pourquoi plus tard, quand ils prêchent la résurrection du Sauveur, ne les reprenez-vous pas, ne les réfutez-vous pas? Pourquoi ne les convainquez-vous pas d'imposture? Ah! c'est que la vérité est trop évidente. « Le Christ est vraiment ressuscité : *Surrexit Dominus vere.* »

II

Le Christ est vraiment ressuscité, et s'il s'est ressuscité lui-même, il est Dieu. La résurrection d'un mort est à coup sûr le plus grand des miracles. Mais de toutes les résurrections, la plus miraculeuse est de se ressusciter soi-même. Et c'est ce dernier miracle que Dieu réservait à son Fils pour publier solennellement à la face du monde la divinité de Jésus.

Quand les Juifs disaient au Christ : « Montrez-nous que vous avez le droit d'agir comme Fils de Dieu ! — Détruisez ce temple, répondait Jésus en parlant de son corps, et je le rebâtirai en trois jours. » Il prédisait ainsi sa résurrection et s'en servait comme d'une preuve de sa divinité. (Jean, II, 19).

Jésus a toujours parlé de sa résurrection comme d'un fait servant à démontrer d'une façon péremptoire sa divine mission. Un jour, les pharisiens lui demandaient un signe miraculeux pour bien faire constater qu'il était Dieu. « Cette génération perverse et impie demande un signe, répondit le Sauveur, il ne lui en sera point donné d'autre que celui de Jonas. De même que Jonas fut englouti pendant trois jours dans les entrailles d'un monstre, ainsi le Fils de l'homme restera trois jours et trois nuits englouti dans les entrailles de la terre. » (Matth., XII, 39).

Du reste, Dieu est la vérité même, vous le savez ; il ne peut pas nous tromper. Il n'est donc pas possible qu'il ait opéré le miracle de la résurrection pour induire les hommes en erreur. Le penser serait un horrible blasphème. Le Bon Dieu n'accomplit pas des merveilles pour amuser les hommes, ni pour en faire des dupes. Le miracle de la résurrection du Christ est donc une preuve, que rien ne saurait détruire, de sa divinité.

Concluons : Jésus est vraiment ressuscité, donc il est Dieu.

Mais alors, mes frères, ayons foi en la divinité du Christ, et que cette foi soit profonde et ferme. Ne la laissons pas ébranler au souffle de l'impiété ; car vous savez qu'on attaque nos croyances de toute manière, par la parole et par la plume, dans les livres et les journaux, dans les conférences et les conversations. Ne prêtez point l'oreille à ces mensonges venant de l'ignorance et plus souvent de la méchanceté et de la mauvaise foi. Ne portez point vos yeux sur des lectures capables de diminuer ou d'anéantir vos convictions. Rappelez-vous que devant toutes ces assertions sans fondement et sans preuve, se dressent, comme vous venez de le voir, la vérité et le miracle de la résurrection de Jésus solidement établis. Qu'ils viennent donc, ces prétentieux, ces soi-disant savants, qu'ils viennent, à l'exemple du Sauveur, ressusciter les morts, qu'ils se ressuscitent eux-mêmes le jour où ils seront victimes du trépas, et alors ils auront le droit de dire que Jésus est un homme comme eux, ou qu'ils sont Dieu comme lui !

Dans les derniers jours de la Révolution française, un député se mit en tête de fonder une religion nouvelle, à laquelle il donna le nom de *théophilanthropie*. Mais cette religion ne prit nullement dans le public. Désolé, le nouvel apôtre alla trouver un de ses collègues, Barras, et lui confia ses peines et ses déceptions. « Croiriez-vous, lui dit-il, que ma religion ne prend aucunement en France? Et cependant quel chef-d'œuvre de philosophie et de morale ! Comment donc Jésus a-t-il fait pour répandre sa doctrine dans le monde entier par le ministère de douze bateliers? — Ah ! cher ami, répondit Barras, trouvez le moyen de mourir le vendredi et de ressusciter le dimanche, et tout sera fait. »

Oui, tout sera fait, ce miracle sera suffisant.

Jésus est vraiment ressuscité : donc il est Dieu. Mais alors, mes frères, nous devons croire en sa parole, accomplir ses commandements, aimer, écouter et respecter l'Eglise qui est son œuvre et tient sa place auprès de nous. Si notre foi est sincère, nous ne devons pas hésiter à embrasser tous les préceptes de la morale chrétienne.

C'est ainsi que la croyance à la résurrection est le fondement et l'appui de toute la religion. C'est une base solide que le torrent des âges ne pourra jamais détruire, un roc que les efforts de l'enfer seront impuissants à entamer.

**

J'espère, mes bien chers frères, que les paroles que vous venez d'entendre donneront un peu d'élan et d'énergie à votre vie chrétienne. Vous n'hésitez plus à vous montrer disciples fidèles de Jésus-Christ, à suivre sa doctrine, à obéir à sa loi. Et pour témoigner à Dieu

cette obéissance et votre foi, tous ensemble, au moment où Jésus va descendre sur l'autel, vous direz du fond du cœur : « Seigneur, je crois à votre résurrection, et je m'en réjouis parce qu'elle est le prélude de la nôtre : *Sur-rexit Dominus vere*. Je crois à votre divinité et à toutes les vérités que vous nous enseignez par la bouche de l'Eglise, et je veux désormais vivre en bon chrétien, afin qu'un jour je règne avec vous dans la gloire. » Ainsi soit-il.

SERMON POUR LE JEUDI SAINT

LE CALVAIRE ET L'AUTEL

Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo.

Le Christ nous a aimés, et il s'est livré lui-même à Dieu pour nous en oblation et en victime. (Eph., v, 2).

Mes frères,

Ce soir, c'est l'anniversaire de l'institution de la sainte Eucharistie. A pareil moment, vers la fin du repas d'adieu qu'il faisait avec ses apôtres, N.-S. prit du pain dans ses mains divines, il le bénit, et le présentant à ses apôtres, il leur dit : « Prenez et mangez-en tous, ceci est mon corps, ce même corps qui va être livré pour vous ! » — Puis il prit la coupe remplie de vin et la leur présenta en disant : « Prenez et buvez-en tous, ceci est le calice de mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui va être répandu pour la rémission de vos péchés. » Et Jésus ajouta aussitôt : « Faites ceci en mémoire de moi, » donnant ainsi à ses apôtres, et par ses apôtres à tous les prêtres des temps à venir, le pouvoir de faire ce qu'il avait fait lui-même, le pouvoir de consacrer l'auguste Victime, et de perpétuer l'Eucharistie jusqu'à la fin des temps. *Hoc facite in meam commemorationem.*

Ce soir et demain, c'est en même temps l'anniversaire de la Passion de notre divin Sauveur. A pareil moment, comme ce soir, comme demain, N.-S. souffrit réellement pour nous et au-delà de tout ce que l'on peut imaginer ; il souffrit au jardin de l'agonie, il souffrit aux tribunaux où on le jugea sans forme de procès, il souffrit sur le Calvaire où il mourut sur une croix.

Ces deux grands mystères de notre foi ne sont-ils pas aussi deux mystères d'amour ? La Passion, c'a été pour nous ; l'Eucharistie, c'est encore pour nous. Et ne doit-on pas dire qu'en ces deux endroits, le Calvaire et l'autel, Jésus nous a aimés et s'est livré lui-même à Dieu pour nous en oblation et en victime ?

Mes frères, que voyons-nous au Calvaire et à l'autel ? Nous y voyons trois choses ; nous voyons : 1^o une victime, 2^o nous voyons des ennemis, 3^o nous voyons des amis.

I. — La Victime

Au Calvaire et à l'autel nous voyons une victime, et quelle est cette victime ? C'est Jésus !

Ah ! Jésus n'avait point attendu ce jour pour se donner en victime à Dieu ; dès son entrée dans le monde, il est victime ; il vient pour faire la volonté de Dieu, et il n'a pour demeure, lui Fils de Dieu, qu'une pauvre étable abandonnée, pour berceau qu'une crèche, pour lit de repos qu'un peu de paille ! Au jour de sa présentation au Temple, entre les bras de Marie sa mère, il s'offre en victime, acceptant de mourir un jour sur une croix, de sorte que le Temple fut pour lui comme le Calvaire anticipé. Victime, il l'est durant sa vie tout entière, dans l'atelier de Nazareth où il lui faut travailler de ses mains divines, comme le plus humble, le plus pauvre des ouvriers, et gagner à la sueur de son front son pain de chaque jour ; dans son ministère de prédication et de miracles, alors qu'on le contredit et qu'on le persécute comme un menteur et un imposteur.

Mais c'est au jour de sa Passion surtout que Jésus est victime. Au Jardin de l'agonie il vient de l'être ; il a revu de près le supplice épouvantable qui l'attend, les fouets de la flagellation, les cruelles épines, les clous, l'ignoble croix ! Il s'est vu surtout chargé des péchés du monde ; il a prévu que pour bien des âmes son sang sera inutilement versé ; il a vu ses apôtres, ses plus tendres amis, l'abandonner et l'un des siens le trahir : il a tout accepté !... Aux tribunaux où on l'a traîné, il vient d'être victime ; on le calomnie ; on le méprise ; on le condamne lâchement : il accepte tout !

Et pourtant tous ces sacrifices, si parfaits qu'ils puissent être, ne sont qu'une sorte de préparation à un sacrifice plus grand, ils ne sont que l'offertoire de ce grand sacrifice dont la consommation devra se faire sur le Calvaire ! Oui, c'est au Calvaire que Jésus-Christ consomme son sacrifice. La croix est préparée ; les bourreaux sont là, qui préparent les instruments de torture ; la foule attend avec impatience, elle voudrait jour déjà des dernières souffrances du supplicié. Jésus est là aussi qui attend ; on lui enlève alors avec brutalité ses vêtements, collés à sa chair ; on le couche, on le jette sur la croix. Notre-Seigneur tend sa main droite : on la fixe au bois par un long clou ; il tend sa main gauche ; on cloue ensuite les pieds ; et bientôt la croix se dresse, aux cris, aux applaudissements d'une foule en délire. Le sang coule de toutes les plaies du Sauveur : de sa tête couronnée d'épines, de ses mains et de ses pieds percés de clous ; de tout son corps, qui depuis la flagellation ne forme qu'une immense plaie ! Et Jésus meurt au milieu des plus affreux tourments !

Voilà la victime !... Et pourquoi Jésus veut-il être ainsi victime ? C'est qu'il a pris sur lui de réparer la gloire de Dieu son père ; il

souffre, il meurt pour la lui rendre ! Il a pris sur lui de réparer les torts que le péché a faits aux âmes ; il souffre, il meurt pour arracher les âmes au démon, pour rendre aux âmes la grâce perdue, pour fermer aux âmes l'entrée de l'enfer, pour rouvrir aux âmes le ciel que le péché avait interdit ! En deux mots : N.-S. Jésus-Christ meurt pour Dieu et pour les âmes !

Et sur l'autel, que voyons-nous ? — Ah ! ici encore, nous voyons une victime ! Quelle est cette victime ? C'est encore Jésus, le même Jésus que celui du Calvaire ! Notre-Seigneur ne l'a-t-il pas dit ? Après avoir institué le sacrifice de son corps et de son sang, n'a-t-il pas ajouté : « Faites ceci en mémoire de moi ! » Par ces paroles il établissait ses apôtres, et par ses apôtres tous les prêtres, il les établissait les ministres de son sacrifice, il leur donnait le pouvoir divin de refaire ce que lui-même a fait le premier, c'est-à-dire de reproduire son sacrifice à Lui, le sacrifice de la croix.

A l'autel, c'est la même victime qu'au Calvaire ; mais sous un aspect différent ! Sur le Calvaire, le sacrifice, je viens de vous le rappeler, était sanglant, celui ne l'autel ne l'est pas. Sur le Calvaire Jésus souffrait réellement, il mourait réellement, répandant son sang jusqu'à la dernière goutte ; sur l'autel il ne souffre plus, il ne meurt plus, mais il offre la mort qu'il a soufferte et le sang qu'il a répandu. La victime ne change pas ; elle est toujours la même : c'est N.-S. Jésus-Christ. D'ailleurs, l'état dans lequel il se met n'est-il pas une sorte de mort ? A l'autel on ne voit rien de Jésus : il est Dieu, il est homme, et on ne l'aperçoit pas. Il est le Dieu de toute beauté, et il est sans éclat. Il est le Dieu de toute richesse, et nul n'est plus pauvre que lui. Il est le Dieu de toute puissance, et il est sans force. Il est le Dieu de toute immensité, le Dieu qui remplit les cieux de sa gloire, et une humble église, un humble autel, un humble tabernacle, un humble ciboire forme sa demeure ; une humble hostie, la moindre parcelle même suffit à le contenir. Il est la vie, et il est ici sans mouvement, ne faisant aucun acte de vivant, enseveli comme mort sous le pain et le vin qui le recouvrent ! Ah ! dites-moi, un pareil état ne vaut-il pas une mort ?

Voilà la victime !... Et pourquoi Jésus se fait-il ainsi victime à l'autel ? Ici encore c'est comme au Calvaire : c'est pour Dieu, c'est pour les âmes ! Pour Dieu : car Jésus s'offre pour rendre à Dieu les hommages d'adoration, les hommages de reconnaissance qui lui sont dus. Pour les âmes : car Jésus s'offre pour implorer notre pardon, pour nous obtenir, pour nous communiquer les grâces dont nous avons besoin. Les grâces, il nous les a gagnées autrefois, sur le Calvaire ; mais elles demeuraient

comme suspendues, sans venir jusqu'à nous ; sur l'autel aujourd'hui elles nous sont distribuées, elles nous sont appliquées : elles coulent jusque dans nos âmes ! Le Calvaire est la source, et la sainte messe le canal qui les apporte jusqu'à nous. Ainsi la messe perpétue le sacrifice de la croix.

Arrêtons-nous un instant, mes frères ; saluons la Victime du Calvaire, saluons la victime de l'autel ! C'est Jésus ! A tous il apporte des grâces, aux justes une augmentation de ferveur, aux coupables le pardon. *O erux ave !*

II. — Les ennemis

Près de la croix sur laquelle expire le Sauveur, le long des chemins qui conduisent au sommet du Calvaire, çà et là, sur les pentes de la colline, nous voyons une foule immense ; ce sont les ennemis de Jésus.

Tout d'abord, ce sont les bourreaux. La douce résignation de leur victime ne les touche pas. Arrivés au lieu de l'exécution, ils arrachent les vêtements du Sauveur collés sur sa chair ensanglantée ; ils le jettent sur la croix et l'y clouent, puis ils la dressent et la laissent retomber de tout son poids dans le trou préparé pour la recevoir ; et alors, sous les yeux de Jésus mourant, ils jouent ses pauvres habits...

Auprès des bourreaux, ce sont les impies ; ils blasphèment : « Mais va donc, s'écrient-ils, toi qui devais si bien détruire le temple et le rebâtir en trois jours ! Si tu es le fils de Dieu, mais descends donc de la croix, et nous croirons en toi ! Ah ! il a sauvé les autres, et il ne peut pas se sauver lui-même ! Te voilà enfin, imposteur et séducteur du peuple ! Nous attendions ton jour ; il est enfin arrivé, meurs donc ! »

Au bas de la colline, ce sont les indifférents. Ils passent, et c'est à peine s'ils jettent un coup d'œil sur le sommet du Calvaire. Ce n'est qu'un condamné que l'on crucifie : et ils n'ont pas le temps de s'arrêter ; ils vont à leurs affaires ou à leurs plaisirs. Si par hasard ils s'arrêtent un instant, c'est comme à une scène où ils viennent chercher des émotions, ils ne comprennent rien au mystère de la croix, ils s'occupent un peu de la victime et beaucoup plus de l'assistance, et après quelques réflexions qu'ils échangent entre eux, ils s'en vont ravis d'avoir pu fuir quelques heures de leur temps, par un spectacle que l'on ne voit pas tous les jours.

Après ceux-là, ce sont les peureux. Ils se cachent, ils ont encore au cœur un peu de foi, mais ils n'osent pas la montrer ! Les uns sont restés dans la ville de Jérusalem, n'osant pas aller jusqu'au Calvaire ; les autres se cachent le plus qu'ils peuvent dans les derniers rangs de la foule, regardant à peine ce qui se passe, tant ils ont peur de se trahir et d'être pris

pour des siens ! Ainsi font les Apôtres. Ainsi font plusieurs de ceux que Notre-Seigneur avait guéris. Ils ont reçu le bienfait de leur guérison et aujourd'hui ils n'osent pas se montrer les amis de leur bienfaiteur !

Et près de l'autel, que voyons-nous ? Ah ! ne trouve-t-on pas les mêmes caractères ? N'y trouve-t-on pas des bourreaux, des impies, des indifférents, des peureux ?

Des bourreaux, oui, il y en a. Ce sont les violateurs de nos églises et de nos tabernacles. Combien de fois, dans les temps passés, n'en a-t-on pas vu interrompre les divins mystères, assassiner les ministres de Dieu, épouvanter et disperser les fidèles ! On l'a vu dans notre pays, aux jours si terribles de la Révolution, et peut-être plus d'un parmi vous en a-t-il entendu raconter quelque chose à ses vieux parents ; peut-être pourrait-on désigner tel ou tel champ où ces scènes de sauvagerie se sont passées ! — On l'a vu plus d'une fois, et on le voit encore, à l'heure présente, là-bas, sur les rivages de la Chine, où le missionnaire va porter et faire aimer le nom et la religion de Jésus, et où souvent il est poursuivi et traqué comme une bête fauve ! — Et sans remonter si haut, sans aller si loin, n'en voit-on pas, de nos jours, essayer de forcer les portes de nos églises et de nos tabernacles ? On l'a vu dans cette paroisse il y a quelques années ! N'en voit-on pas s'emparer quelquefois des hosties saintes, les jeter dans la rue comme des choses sans valeur, et parfois les emporter pour assouvir sur elles leur haine et leur fureur ? N'en voit-on pas se partager sur l'autel même les vases sacrés, comme les bourreaux du Calvaire se partageaient les vêtements du Sauveur ? Et si les anges de nos tables saintes parlaient et nous dévoilaient ce qui s'y passe, ne saurait-on pas qu'il est des chrétiens, même de nos jours, même peut-être dans cette paroisse, qui trompent la sainte Eglise et qui osent venir consommer par une communion sacrilège le sacrifice auquel il leur est donné d'assister ? Mes frères, serons-nous de ceux-là ?

Des impies, oui, il y en a ! Voilà plus de 1600 ans qu'ils assiègent l'autel de leurs blasphèmes. Tour à tour, païens, hérétiques, prétendus savants, sont venus attaquer le mystère de nos autels, comme si Dieu avait besoin de leur approbation pour faire ce miracle d'amour, comme si Dieu qui a fait toutes choses de rien, ne pouvait pas faire que ce qui était du pain cesse d'être du pain, et qu'à la place ce soit le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus ! Il y en eut dans les siècles passés ; il y en a encore de nos jours. N'en voit-on pas, sous je ne sais quel prétexte, et peut-être en avez-vous vu vous-même, se faire un métier de plaisanter le mystère de nos autels, de plaisanter tous ceux qui l'approchent, les fidèles qui y participent, tout aussi bien que les prêtres qui le font ! Volontiers ils

rediraient au Jésus de l'autel ce que lui disaient les blasphémateurs du Calvaire : « Mais parle donc ! Si tu es là, dis-le, montre-le, et nous croirons en toi ! » Et ils ont si bien réussi, par leurs blasphèmes et leurs moqueries, que venir à l'église est pour quelques-uns comme une tache, que l'autel est devenu comme une sorte de mauvais lieu dont beaucoup s'éloignent avec dédain ! On dirait que la messe n'est bonne qu'à déshonorer ceux qui y viennent. Mes frères, serons-nous de ces gens-là ?

Des indifférents, oh ! oui, il y en a ! Et ne doit-on pas dire que c'est le plus grand nombre ? Jésus s'immole sur nos autels chaque jour, à chaque messe qui se dit, et c'est là le plus grand bienfait que le ciel puisse accorder à la terre. Et bon nombre de chrétiens ne viennent pas, ni sur la semaine, ni même le dimanche, faire le sacrifice de quelques minutes pour assister à la messe. C'est trop leur demander : ce serait autant de moins pour leurs affaires, pour leur paresse ou pour leurs plaisirs ; et ils ne veulent pas ! Ils vont, viennent, passent et repassent près de nos églises. Si parfois le son de la cloche vient frapper leurs oreilles, ils se demandent ce qu'on peut bien faire à telle heure, dans ces maisons que l'on appelle des églises, et ils passent sans avoir rien compris. S'ils comprennent qu'il s'agit de la messe : « Oh ! ce n'est qu'une messe, » semblent-ils dire, et ils continuent leur chemin ! — S'ils n'ont pas perdu tout à fait l'idée de la messe, ils n'y viennent que par intervalle, quatre ou cinq fois par an, comme si la messe n'était bonne que quatre ou cinq fois par an ! Pour le reste du temps, le moindre prétexte retient ; une affaire, une toute petite gêne, une partie de plaisir qu'on a fixée ce jour-là, et dont on ne veut pas se priver pour une messe. — Et s'ils y viennent, ah ! parfois ce n'est en quelque sorte que pour tuer le temps, comme à un spectacle où les attirent les lumières, les chants, les habits de fête, mais où toutes ces choses tiennent la place de Dieu à qui l'on ne pense pas ! A voir les églises trop petites au jour des grandes solennités, et si peu remplies aux dimanches ordinaires, ne dirait-on pas que beaucoup de chrétiens viennent pour voir et pour être vus et non pas pour Dieu ? — S'ils y viennent même régulièrement, ah ! combien qui ont une pensée pour tout, un regard pour tout, excepté pour Jésus ! Mes frères, serons-nous de ceux-là ?

Des peureux, ah ! oui, il y en a ! Il y en avait au Calvaire, il y en a près de l'autel ! Ils connaissent Jésus : ils le connaissent pour être venus bien des fois à la sainte messe ; ils le connaissent pour l'avoir reçu dans leur petite enfance, au jour béni de leur Première Communion, ils l'ont même reçu pendant nombre d'années dans leur jeunesse. Une mère aux sentiments chrétiens leur disait que c'était le devoir, et ils étaient heureux, ils étaient fiers

d'obéir à leur mère, d'obéir à la sainte Eglise, d'obéir à Dieu ! Ils n'auraient voulu à aucun prix contrister la sainte Eglise et faire pleurer leur mère ! Mais un jour ils ont vu que des faiseurs d'esprit se riaient de la religion, qu'ils haussaient les épaules et souriaient de pitié aux mots seuls de messe ou de Pâques, et ils ont eu peur ! Ils savent que le devoir est d'assister à la messe, que le devoir est de faire ses Pâques ; mais ils n'osent pas, et ils restent chez eux, ne daignant même point se déranger de quelques pas. S'ils y viennent, c'est pour ainsi dire en cachette, ils ne veulent pas qu'on le sache ! Ils craignent tant de passer pour fréquenter l'Eglise ! Dans les conversations, quand on parle de messe ou de Pâques, ils se taisent, si peut-être ils ne vont pas parler comme les indifférents, peut-être comme les impies ! Ils ont si grand'peur qu'on les prenne pour des amis de la religion et de Jésus ! Mes frères, serons-nous de ceux-là ?

Avant d'aller plus loin, mes frères, demandons pardon à la Victime du Calvaire, demandons pardon à la Victime de l'autel ! Pardon pour ceux qui profanent ; pardon pour ceux qui blasphèment ; pardon pour ceux qui sont indifférents ; pardon pour ceux qui ont peur ! *O crux, ave !*

III. — Les amis

Même Victime au Calvaire et à l'autel. Et aussi, hélas ! mêmes ennemis près du Calvaire et près de l'autel.

Mais, grâce à Dieu, sur le Calvaire, il n'y avait pas que ces gens-là, et Jésus trouva pourtant quelque sympathie.

Sur la route qui conduit au Calvaire, un jardinier qui revenait des champs, Simon le Cyrénéen, aida Jésus à porter sa croix. Touché par la vue de cet homme brisé dont le regard mourant semblait implorer quelque assistance, ce bon travailleur se sent remué jusqu'au fond de l'âme. Il soulève par le milieu la lourde croix, de manière à la laisser peser le moins possible sur l'épaule du Sauveur ; et Jésus, reconnaissant, le bénit, lui et ses deux fils : de lui, il fait un disciple fervent ; de ses deux fils, deux apôtres de la vraie foi.

Un peu après, c'est une sainte femme qui vient essayer le visage de Jésus. Sans s'inquiéter des soldats qui veulent lui barrer le passage, elle s'approche du divin Maître, contemple un instant son visage défiguré, couvert de boue, de crachats, de plaies saignantes ; puis, prenant un voile, elle en essuie la face de la sainte Victime. Jésus la récompense de son courage et de sa foi, et sur ce voile se trouve gravée la Sainte Face du Sauveur, cette face triste et livide, vrai portrait de la douleur !

Au Calvaire, quand les bourreaux, quand les insulteurs se furent écartés, las de leur besogne et effrayés par les ténèbres qui venaient

de se répandre sur la terre, on voit un petit groupe s'approcher de la croix : ce sont les amis de Jésus. A la lueur rougeâtre du ciel à demi-couvert, ils aperçoivent le corps livide du Sauveur et son visage contracté par la souffrance ; ses yeux restent fixés au ciel, ses lèvres entr'ouvertes disent une prière ! Ces amis de Jésus, c'est Marie-Madeleine, qui s'est jetée au pied de la croix, qui la tient embrassée en versant d'abondantes larmes : elle pleure encore ses péchés. C'est S. Jean, le disciple bien-aimé, le disciple fidèle ; il pleure son divin Maître ! C'est Marie, la mère de Jésus ; elle est debout tout près de la croix, debout dans sa douleur, sans se laisser abattre, debout près de Jésus, afin d'unir de plus près son sacrifice au sacrifice de son divin Fils. Jésus est torturé dans son corps et dans son âme ; Marie en le voyant souffrir, souffre le martyre du cœur.

Et près de l'autel ? Ah ! s'il n'y avait que des ennemis, Jésus n'aurait qu'à remonter au ciel, car la terre serait pour lui un trop triste séjour. Mais non ! S'il est des ennemis de Jésus, il est aussi des chrétiens qui savent vraiment l'aimer. Si c'est peut-être le petit nombre, pourtant il y en a, et grâce à Dieu la race des compatissants, des pénitents et des justes n'est pas encore éteinte.

Des chrétiens compatissants, oui, il y en a. Il y en a qui, comme Simon le Cyrénéen, comme la pieuse Véronique, savent comprendre les outrages que Notre-Seigneur reçoit dans son Eucharistie ; qui savent y être sensibles et en porter sur eux une part. Ils savent qu'il est des heures où ces outrages redoublent et où Jésus est plus insulté ; et c'est à ces heures qu'ils veulent montrer plus de courage, plus de foi, plus d'amour. Ah ! ces outrages, ils voudraient les empêcher ; mais parce qu'ils ne le peuvent pas, on les verra du moins traverser la foule des insulteurs et des indifférents ; on les verra ne pas se laisser arrêter par le respect humain ; on les verra venir avec empressement dans nos églises, faire réparation à ce divin Sauveur et pour ainsi dire, essuyer ses larmes et la boue des blasphèmes dont on le couvre. On les verra venir à la sainte messe pour adorer, à la place de ceux qui ne prient pas ; on les verra communier, à la place de ceux qui communient mal, ou qui ne communient pas. Et ainsi ils se feront les aides et les consolateurs de Jésus ! — Mes frères, sommes-nous de ceux-là ? Ah ! si parfois nous avons porté envie à Simon le Cyrénéen, à la pieuse Véronique, consolons-nous ! Faisons pour le Jésus de l'Eucharistie ce qu'ils ont fait pour le Jésus du Calvaire, et Jésus nous rendra en grâces ce que nous aurons fait pour lui en sympathie : il fera de nous des chrétiens fervents, il gravera dans nos cœurs un vif souvenir de sa Passion.

Des chrétiens pénitents, il y en a qui, comme Marie-Madeleine, viennent volontiers tout près

du Jésus de nos autels ! Ils apportent là, pour ainsi dire, le poids de leurs fautes ; ils savent que Jésus a souffert autrefois sur le Calvaire pour expier les péchés du monde ; ils savent que sur l'autel il apporte le pardon, et ils viennent, remplis de reconnaissance pour les pardons déjà obtenus ; ils viennent faire provision de force pour les occasions à venir ; ils viennent demander à ce divin Sauveur de faire couler sur eux un peu de ses mérites, un peu de ce sang qui relève et purifie les âmes, un peu de ce sang qui fera d'eux des convertis, de vrais pénitents, des saints sur la terre, des élus pour le ciel.

Il est enfin des chrétiens amis, qui comme S. Jean, comme la T. S. Vierge, sont là tout près de l'autel ; ils sont plus près que les autres ; ils viennent unir leurs sacrifices personnels au sacrifice de Jésus. Ils acceptent d'être un peu victimes avec lui ; ils veulent bien souffrir, pourvu que ce soit avec Jésus et comme Jésus : avec Jésus qu'ils veulent recevoir, et à qui ils veulent s'unir par la communion ; comme Jésus, c'est-à-dire pour le salut des âmes, pour la gloire de Dieu.

**

Je termine, mes frères, en vous disant comme conclusion pratique de cet entretien : Pensez souvent à la Victime du Calvaire, pensez souvent à la Victime de l'autel. Et puisque vous pouvez être les témoins du saint sacrifice, venez souvent dans cette église ; pleurez-y vos péchés comme Madeleine ; soyez fidèles comme S. Jean ; soyez unis à la Victime comme Marie, la mère de Jésus. L'autel alors sera pour nous ce qu'a été le Calvaire, c'est-à-dire la source des grâces qui nous conduiront au ciel. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS POUR LA COMMUNION PASCALE

I

A DES HOMMES

Ressurrexit sicut dixit.
Il est ressuscité comme
il l'avait dit.

Mes chers amis,

Il y a 18 siècles qu'à pareil jour s'opéra le fait le plus prodigieux qui se puisse concevoir, un fait sur lequel repose tout l'édifice de la religion chrétienne : la résurrection de Jésus-Christ, Notre Seigneur. Aussi a-t-il voulu que le fait de sa résurrection fût inattaquable, aussi éclatant que la lumière du soleil.

1. *Certitude de la résurrection de J.-C.* — La première chose que l'incrédulité n'eût pas manqué de dire, c'est que Jésus-Christ n'était pas bien mort. Aussi a-t-il voulu qu'on ne pût pas douter de sa mort. Tout un peuple y

assistait, tout un peuple l'a vu. L'Evangile nous rapporte que ses ennemis les plus acharnés à sa perte, poussaient la haine si loin qu'ils passaient et repassaient devant sa croix en l'insultant, et cela jusqu'à la fin, jusqu'à son dernier soupir.

Après sa mort, le vendredi soir, on le détache de sa croix pour l'ensevelir et le mettre au tombeau ; mais ses ennemis ne le perdent pas de vue un seul instant. Ils l'ont entendu dire qu'il était le Fils de Dieu et qu'il le montrerait en ressuscitant trois jours après sa mort ; il s'agit de l'empêcher... Parmi ses ennemis se trouvaient les principaux d'entre les Juifs, les autorités civiles et religieuses de Jérusalem. Ils ont soin de faire constater officiellement sa mort par le gouverneur romain. Sur l'ouverture du tombeau, ils apposent les cachets de la ville, afin d'avertir les téméraires qu'ils s'exposeraient à de graves peines en y touchant, et afin qu'on ne puisse y toucher sans laisser des traces ; de plus ils confient la garde du tombeau à un poste de soldats. Quelles précautions !...

Toutes ces précautions sont inutiles. L'homme a beau faire, il ne peut rien contre Dieu. Le 3^e jour, le dimanche matin, voici que tout à coup la montagne du Calvaire se met à trembler par secousses ; une lumière céleste éblouit les soldats ; un ange au regard terrible leur apparaît et les épouvante ; ils tombent renversés et évanouis, et quand ils se relèvent, le tombeau est vide... Jésus-Christ est ressuscité ; il est vivant : le voilà qui se montre à ses apôtres, aux saintes femmes, à ses disciples ; il se montre à plus de cinq cents personnes à la fois ; il se montre à chaque instant, il se montre pendant 40 jours. Il est donc bien ressuscité, comme il l'avait dit : *Ressurrexit sicut dixit*... Il est donc vraiment le Fils de Dieu.

2. *Conséquences de la résurrection de Jésus-Christ et de sa divinité.* — S'il est Dieu, comme le prouve sa résurrection, il a le droit de nous commander et d'être obéi.

Eh bien ! où en sommes-nous avec l'obéissance que nous lui devons ? Notre conduite est-elle en rapport avec notre foi ? Ah ! sans doute, nous n'avons pas abandonné la prière, nous prions encore un peu matin et soir ; nous tenons encore à sanctifier le dimanche, à respecter le bien d'autrui ; mais ce n'est pas là toute la loi de Dieu.

Il est surtout un de ses commandements dont l'accomplissement devrait nous combler de joie et nous ravir ; et cependant un certain nombre de chrétiens semblent l'ignorer, absolument comme s'il n'était pas fait pour eux. Vous le connaissez, ce commandement, nous le connaissons tous : l'Eglise ne cesse de nous le rappeler : « Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. » Mais c'est dans l'Evangile qu'il faut le lire, pour en comprendre

toute la beauté, toute l'importance. On dirait vraiment que Notre-Seigneur n'a pas eu de plus grand désir que de se donner à nous par la sainte communion.

Ecoutez ses paroles : « Je suis le pain de vie, le pain vivant descendu du ciel, et ce pain c'est ma chair. Si vous ne mangez pas ma chair, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair demeure en moi et je demeure en lui... Celui qui mange de ce pain vivra éternellement... » Voilà son désir : il nous donne sa chair à manger sous les apparences du pain, pour nous engager à avoir pour lui un plus grand amour et nous montrer celui qu'il a pour nous.

Est-ce que la reconnaissance ne nous oblige pas à répondre à son invitation, à faire notre communion pascalle ? Pourrait-il y avoir une plus grande ingratitude envers Notre-Seigneur que de s'éloigner de son sacrement d'amour ? Vous l'avez compris, et c'est pourquoi vous êtes venus.

En remplissant votre devoir pascal, vous consolez l'Eglise votre mère, votre bonne mère ! Comme elle vous a aimés ! Elle vous a faits enfants de Dieu, elle vous a instruits de vos devoirs. Elle vous a préparés, et avec quel soin ! à votre première communion. Vous souvient-il de ce beau jour ? Comme vous étiez heureux ! Il vous semblait goûter quelque chose des joies du ciel !... Vous souvient-il des promesses que vous avez faites à Dieu, en ce beau jour et publiquement ? Oui, vous vous en êtes souvenus, et c'est pourquoi vous êtes venus !

Ce bonheur que vous avez goûté, le jour de votre première communion, vous le goûterez encore en faisant vos pâques, et même davantage, parce que vous le comprendrez mieux qu'étant enfants. J'en appelle à tous ceux qui chaque année remplissent ce devoir. Est-ce que leur cœur n'est pas content ? Est-ce que notre bon Sauveur ne leur fait pas sentir sa présence ? Oh ! l'heureux moment ! Que sont tous les plaisirs d'ici-bas en comparaison des jouissances que nous cause une bonne communion ? Qu'ils sont rares les moments de bonheur ici-bas, dans cette pauvre vie ! Eh bien ! le Seigneur veut nous rendre heureux en se donnant à nous. Acceptons ces moments de bonheur avec reconnaissance, avec empressement, en attendant qu'il mette le comble à ses bontés en nous donnant le ciel. Ainsi soit-il !

II

A DES FEMMES

Mes sœurs,

C'est vraiment un beau spectacle qu'une assemblée comme la vôtre qu'animent les mêmes sentiments de foi et de piété et dont on pourrait dire comme des premiers chrétiens : « *Cor*

unum et anima una ; ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme pour aimer le Christ, leur divin Maître. » Comme en face de telles réunions on sent la puissance et la vitalité du catholicisme ! Ses ennemis ont beau dire qu'il agonise, que la foi chrétienne n'est plus qu'une lueur vacillante et près de s'éteindre : vous leur répondez victorieusement, de la manière la plus catégorique et la plus indiscutable, par une manifestation publique de cette foi immortelle que vous voulez qui soit toujours le principe directeur de vos actes.

Mais si le spectacle qui s'offre à nos yeux est si imposant et si magnifique, que dire de celui que découvre le regard plus clairvoyant de vos anges ? Un de nos grands poètes a dit : « Il y a quelque chose de plus beau que la mer : c'est le ciel ; quelque chose de plus beau que le ciel : c'est l'intérieur d'une âme. » Oui, l'âme est belle. Elle est belle, soit qu'elle ait conservé son innocence et se présente à Jésus, son époux bien-aimé, avec la robe blanche de son baptême, soit qu'elle ait recouvré sa pureté par la pénitence et revêtu cette beauté particulière à notre ciel à la fin des orages, lorsque les nuages s'étant dissipés, les étoiles semblent briller plus lumineuses dans un azur plus profond. Tel est le spectacle invisible pour nous qu'admire le regard ému de vos anges gardiens. Tel est le spectacle que, du fond de son tabernacle, contemple Notre-Seigneur, cet ami divin qui est si impatient de s'unir à vous.

Vous-mêmes, mes chères sœurs, je suis convaincu que par ce beau matin de printemps si ensoleillé et si fleuri, vous sentez la beauté de vos âmes renouvelées aussi et comme rajeunies par la grâce. Quelle joie de renaître à la vie spirituelle ! Quelle joie de se laver de ses fautes, de se réconcilier avec Dieu et de voir, au lieu du visage irrité d'un juge, le regard bienveillant d'un père ! Joies pures, joies profondes de l'état de grâce, il dépend de vous de les garder toujours. A Dieu ne plaise que vous ressembliez à ces pauvres chrétiens qui se contentent de faire une fois par an la toilette de leur âme et qui, au lendemain de Pâques, laissent les taches et même les souillures s'accumuler sur elle sans en prendre souci ! Pour vous, vous entendez persévérer dans votre état actuel. Pures vous êtes, pures vous voulez demeurer.

Mais pour cela il faut avoir, je ne dis pas la crainte, mais l'horreur du péché. Il est des plantes tellement sensibles qu'elles se contractent et replient leurs feuilles au moindre contact et même au moindre ébranlement de l'air ambiant. Un roulement de voiture, le bruit d'un orage lointain suffit à les impressionner. Vous devez imiter au moral cette délicatesse des sensitives. Il faut que, par une sorte de pudeur surnaturelle, vos âmes se replient sur elles-mêmes à la moindre apparence

de ce qui pourrait les froisser ou les ternir. Fuyez non seulement le péché, le gros péché mortel, mais tout ce qui pourrait vous y conduire, à savoir ces occasions de péché contre lesquelles on vous a tant de fois mis en garde, comme lectures, danses, visites ou fréquentations dangereuses. N'attendez pas, pour croire les amis de vos âmes, ceux qui veulent véritablement votre bien et votre salut, que vous ayez fait la triste expérience du péché, car il est bien tard pour se défier de l'appât quand on a été pris au piège.

A cette vigilance nécessaire, il faut joindre une grande confiance en Notre-Seigneur. Vous savez ce qu'il disait à ses apôtres : « Ayez confiance : j'ai vaincu le monde. » Jésus a vaincu le monde et le Prince de ce monde, c'est-à-dire Satan. Le démon n'a eu aucune prise sur lui. Il a eu beau le tenter : jamais il ne l'a fait tomber dans la moindre faute, jamais il n'a pu lui inspirer le moindre attrait pour le mal. Voulez-vous vaincre à votre tour ? Allez demander à Jésus le secret de la victoire. Allez puiser en lui la force et le courage ; ne faites qu'un avec lui par la communion, et en lui vous serez invincibles.

Tout à l'heure, quand vous recevrez sa visite, renouvez à ses pieds les promesses que vous lui avez faites au tribunal de la pénitence. Promesses sérieuses, j'en suis sûr, promesses sincères ; mais si vous voulez qu'elles se traduisent en actes, si vous voulez qu'elles passent dans votre vie et y amènent d'heureux changements, je vous dirai : « N'attendez pas au lendemain. » Profitez de ce surcroît de ferveur et de cette flambée d'enthousiasme qu'excite en vous cette belle cérémonie. Demain et les jours suivants cette généreuse ardeur pourra décroître. Commencez donc dès aujourd'hui à vivre comme vous voudriez vivre toujours ; prenez dès aujourd'hui vis-à-vis du mal et du péché l'attitude que vous voudriez garder jusqu'à la fin : ainsi vous prouverez à Notre-Seigneur, non par des paroles en l'air, mais par des actes, votre bonne foi et votre sincérité.

Mais n'oubliez pas que dans l'œuvre de votre sanctification il est un auxiliaire indispensable : sans lui vous ne pouvez rien faire. Vous serez bonnes dans la mesure même de l'intimité de votre commerce avec lui. Recourez donc sans cesse à lui, mes chères sœurs, par la prière et surtout par la fréquentation des sacrements. Que sa grâce vous protège, que son amour vous préserve des défaillances ! Et s'il faut vous laisser une devise qui vous ranime comme un coup de clairon aux heures de lassitude, je vous rappellerai la devise de ce beau pays du Canada que la vieille France ne devrait pas se consoler d'avoir perdu : « Aime Dieu, et va ton chemin ! » Ainsi soit-il.

ALLOCUTION POUR LA BÉNÉDICTION DES ENFANTS LE JOUR DE PAQUES

Mères chrétiennes,

Est-il rien de plus gracieux et de plus touchant que la bonté et la prédilection de Jésus pour les petits enfants ? L'Evangile nous raconte comment les femmes de Judée s'empresaient autour de lui et lui amenaient leurs enfants, le suppliant de les bénir, de leur imposer les mains, de prier pour eux. Les apôtres voulaient les écarter. « Non, disait le Sauveur, laissez-les venir à moi : *sinite parvulos venire ad me.* » Et le divin Maître accueillait affectueusement ces chères et innocentes créatures, il posait ses lèvres sur leurs fronts, étendait la main au-dessus de leurs têtes et priait sur eux, *et complexans eos, orabat super illos.*

Ce qui se passe en ce moment dans cette église me rappelle ces scènes évangéliques, si pleines de charme et d'attendrissement. Vous avez amené vos petits enfants au prêtre qui représente Notre-Seigneur parmi vous, et vous lui demandez une bénédiction qui leur porte bonheur, une prière qui recommande à Dieu leur avenir.

Il m'est bien doux de voir devant l'autel les enfants de cette paroisse, et c'est de tout cœur que je vais appeler sur eux la bénédiction du ciel et que je demanderai à Dieu de protéger leur innocence, de leur inspirer le respect, la docilité, de les faire croître tous les jours en sagesse et en grâce.

Puisque cette touchante cérémonie me procure la joie de voir, à côté des enfants, leurs bonnes et dévouées mères, je tiens à en profiter pour donner à celles-ci quelques conseils. L'occasion ne saurait être mieux choisie.

Ce n'est pas que je veuille faire un long discours : mon auditoire, composé en majeure partie de petits enfants, n'y prendrait guère d'intérêt et donnerait bien vite des marques d'impatience ; mais je veux simplement rappeler aux mères chrétiennes deux obligations très graves qui leur sont imposées.

1. La première, c'est de travailler, dès la première heure, à la formation morale de leur famille. Oh ! vous avez des sollicitudes attentives, constantes, pour la santé, le bien-être, le développement physique de vos enfants ; mais je voudrais voir en vous de pareilles sollicitudes pour leur éducation morale. On n'enseigne pas à une mère l'amour de ses enfants, car Dieu en a mis dans son cœur une réserve inépuisable ; cependant on pourrait lui dire de les aimer non pas seulement d'un amour humain, terrestre, mais d'un amour surnaturel, qui s'attache à leur âme, à leur cœur, pour en cultiver les dons, les facultés.

L'âme d'un enfant, c'est un vase d'or qu'il

faut remplir des parfums les plus précieux afin qu'il en conserve longtemps l'odeur ; c'est un temple qu'il faut rendre digne de Jésus, qui doit y venir au jour de la première communion ; c'est une terre vierge, prête à produire des fruits, qu'il faut ensemençer. Et c'est vous, ô mères, qui devez verser ce parfum, orner ce temple, ensemençer cette terre.

Il vous appartient, avant moi, de commencer l'éducation chrétienne de vos enfants, de leur dire qu'ils ont au ciel un autre Père qu'il faut adorer et prier, une autre Mère qu'il faut aimer et honorer ; il vous appartient de mettre sur leurs lèvres, dès qu'ils peuvent parler, les noms de Dieu, de Jésus, de Marie.

Quand votre enfant est sur vos bras, disait un évêque devant une assemblée de mères, il est comme à l'école. Le premier banc d'école pour un enfant, c'est le bras de sa mère. Il a reçu, au baptême, le don de la foi, et, de ce fait, il a une aptitude à recevoir, à saisir, au premier éveil de son intelligence, les vérités, les enseignements, les principes de la doctrine chrétienne. A vous de les lui apprendre, dans un langage à sa portée et avec les moyens que vous suggérera votre ingénieuse piété ; à vous d'éclairer son esprit, de former sa conscience, de lui faire discerner ce qui est bien et de lui en inspirer l'amour ; ce qui est mal, et de lui en inspirer l'horreur. S'il est sage, docile, affectueux, témoignez-lui votre satisfaction, encouragez-le ; s'il commet des fautes, n'hésitez pas à le reprendre, et dites-lui bien que Dieu qui récompense les bons, punit les méchants. Que cet enfant sache par vous et de bonne heure qu'il a des devoirs à remplir, des instincts mauvais à réprimer, des vertus à pratiquer.

Je viendrai après vous, quand votre enfant sera sur les bancs du catéchisme, seconder vos efforts, confirmer vos leçons, développer les premières notions qu'il aura reçues de vous, fortifier ses bonnes habitudes, achever la formation de sa conscience ; mais votre devoir est de prendre l'initiative, de commencer ce grand ouvrage d'où dépend la destinée de votre enfant.

2. Un autre devoir qui s'impose aux mères chrétiennes et sur lequel j'ai quelque raison d'insister, c'est celui d'apprendre à leurs enfants les formules de la prière, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des apôtres, les actes de foi, d'espérance et de charité. Et j'y insiste, parce que j'ai eu plus d'une fois l'occasion de constater que ce devoir était négligé. Ainsi, il nous arrive chaque année au catéchisme, des enfants qui ignorent totalement les prières les plus élémentaires, qui ne savent même pas faire le signe de la croix.

Il faut qu'une mère de famille soit bien insoucieuse et déplorablement négligente pour laisser son enfant dans une pareille ignorance,

Vous pouviez autrefois vous décharger de ce soin sur les personnes auxquelles était confiée l'éducation de vos enfants ; maintenant c'est à vous, à vous exclusivement, qu'il appartient de leur apprendre les formules de la prière. Je n'ignore pas que c'est une œuvre de patience, de dévouement, de fermeté ; mais, en présence d'une obligation aussi urgente, votre conscience ne peut hésiter. J'ajouterai d'ailleurs que l'insouciance des parents à cet égard serait une faute des plus lourdes, dont ils auront à répondre devant Dieu. La prière, proscrire des écoles, doit trouver un refuge dans les familles : c'est là maintenant, et sous le regard des parents, qu'elle doit fleurir sur les lèvres des enfants.

La mère de S. Louis de Gonzague ne laissa point passer un seul jour sans faire sur lui le signe de la croix. Chaque jour elle se plaisait à lui redire, avec l'expression du respect et de l'amour, les noms bénis de Jésus et de Marie et les premières paroles que l'heureuse mère put recueillir sur les lèvres de son petit ange furent : « Jésus, Marie. » En commençant à parler, Louis de Gonzague savait déjà prier.

Voilà un modèle que je propose à votre imitation.

Il me revient un autre souvenir, qui trouvera encore ici sa place. J'ai lu autrefois un petit chef-d'œuvre poétique ayant pour titre : *La prière pour tous*. L'auteur porte, dans la littérature contemporaine, un nom célèbre, qu'il a malheureusement déconsidéré. Il avait autour de lui trois petits enfants, une fille et deux garçons. C'est à sa fille bien-aimée qu'il dédiait cette pièce de poésie, étincelante de foi et de sentiments religieux.

Il l'invitait à prier, particulièrement le soir, à l'heure où les petits enfants, mains jointes et à genoux, disent une même prière, en demandant grâce au Père qui est aux cieux, et il voulait que, comme l'oiseau met sa tête sous son aile pour dormir, l'enfant endormît sa jeune âme dans la douceur de la prière.

Va prier, disait-il à sa fille ; porte à Dieu ta prière et verse-la comme un parfum sur les pieds du Seigneur. Donne-la, comme une aumône, à ton père, à ta mère, à la veuve, à l'orphelin, au riche, au pauvre ; fais, en priant, le tour des misères du monde ; donne à tous ; donne aux vivants, donne aux morts. Vois-tu, la prière c'est un grand devoir, et il n'y aura d'heureux que les enfants qui l'accompliront.

O mères chrétiennes, dites chaque jour à vos enfants, comme le poète : Mon fils, ma fille, va prier. Donnez vous-mêmes l'exemple ; mêlez votre prière à la prière de vos enfants ; vous les habituerez à l'accomplissement d'un grand devoir, et vous attirerez sur eux et sur vous la bénédiction du ciel. Ainsi soit-il !

LECTURES DE CARÊME SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE

XX

LA PURIFICATION DE L'ÂME

La souillure. Le prophète Elisée et le général Naaman. Les âmes pures. Les âmes saintes. La source inépuisable de la grâce.

Le sacrement de pénitence est le moyen divinement institué par N.-S. Jésus-Christ pour rendre la vie de la grâce aux âmes qui l'ont perdue après le baptême par le péché mortel. C'est donc une grâce de résurrection. Lorsque Notre-Seigneur arriva à Béthanie après la mort de Lazare, les deux sœurs Marthe et Marie lui dirent : « Maître, si vous aviez été ici, notre frère ne serait pas mort. — Je suis la résurrection et la vie, » dit Jésus. Et, s'approchant du tombeau, il cria : « Lazare, viens dehors ! » Le mort se leva plein de vie et sortit de son sépulcre. C'est l'image de la résurrection spirituelle. Que d'âmes sont ainsi ressuscitées !

C'est en même temps une grâce de guérison, car le pénitent coopère au retour de la vie surnaturelle par les trois actes de la confession, de la contrition et de la satisfaction, qui non seulement le disposent à cet effet, mais en sont la cause instrumentale, c'est-à-dire font partie du sacrement qui restaure en eux cette vie. Tel est le divin remède.

C'est également une grâce de réconciliation, car en faisant ces actes l'homme pécheur satisfait à Dieu, autant qu'il est en lui, et à raison de cette satisfaction jointe à l'absolution, il est réintégré dans l'amitié divine. Ici reviennent en mémoire les exemples évangéliques de S. Pierre, de sainte Marie-Madeleine, du bon larron.

C'est encore une grâce de purification. En entrant dans l'âme, le mal du péché y dépose ses taches, comme une lèpre, et la souille. Sous l'action puissante de la grâce qui la pénètre comme une eau vive, selon l'idée que le Sauveur nous en a donnée dans son entretien avec la Samaritaine, les souillures se détachent, les taches s'enlèvent et l'âme pénitente redevient pure. Au temps du prophète Elisée, il y avait un général appelé Naaman, qui commandait l'armée du roi de Syrie. Ce général devint lépreux. On sait que la lèpre, dans le symbolisme de la Sainte Ecriture, est l'image de l'âme en état de péché mortel. Sur les entrefaites il entendit parler des merveilles qu'opérait le prophète, et il lui envoya des messagers. Elisée lui fit répondre : « Si vous voulez être guéri, allez vous laver sept fois dans le fleuve du Jourdain. » En entendant cette réponse, le général se mit à murmurer et à dire : « Aller me baigner dans le Jourdain, à quoi cela me servira-t-il, et n'y a-t-il pas de l'eau et des fleuves dans mon pays ? » Dans

son entourage on eut la sagesse de lui faire comprendre que si le prophète lui eût prescrit des choses difficiles, il les aurait faites, et on ajouta : « Essayez, faites ce qu'il vous demande. » Le général y alla et se plongea sept fois dans le Jourdain. Et voilà qu'à la septième fois les taches et les pustules tombèrent de son corps, et sa lèpre resta dans le Jourdain ; ses chairs se raffermirent, sa peau redevenit lisse et blanche, et il sortit de l'eau entièrement guéri. (IV Rois, v).

A l'idée de grâce se rattache l'idée de pureté, de même qu'à l'idée de péché se rattache l'idée d'impureté. Le péché dépose son limon dans l'âme, s'incruste en elle, salit ses pensées et ses sentiments, atteint ses facultés et jusqu'à sa raison. La grâce au contraire purifie le cœur et l'esprit, les rend limpides et clairs. Lorsque la perle dont nous admirons la blancheur et la transparence est tombée dans la fange, on ne la reconnaît plus ; il faut la nettoyer pour lui rendre son éclat.

A l'idée de grâce se rattache une idée de lumière, comme à l'idée de péché se rattache une idée de ténèbres. C'est l'impression que traduit la Sainte Ecriture en toute occasion : elle compare la voie des justes à un sentier de lumière, et la voie des pécheurs à un chemin de ténèbres. « Vous êtes les fils de la lumière, » disait Notre-Seigneur à ses disciples, et il enseignait que « celui qui fait le bien arrive à la lumière, » que « celui qui fait le mal hait la lumière, » On dit : la noirceur du cœur, la nuit du crime ; comme on dit : le rayonnement de la vertu, l'éclat de la sainteté. D'un côté il y a donc des âmes blanches, pures et lumineuses ; de l'autre côté, des âmes noires, impures et ténébreuses.

Le nom de grâce éveille l'idée de beauté, comme le nom de vice éveille l'idée de difformité. Dans l'ordre de la nature, telle qu'elle est sous nos yeux, la figure de l'homme porte une empreinte de grâce et de beauté, et personne ne songera à l'assimiler à la face des animaux. Cette empreinte est visible dans les traits de son visage, dans l'expression de sa tête, dans le feu de son regard. De même dans l'ordre de la grâce, l'âme de l'homme porte une empreinte de surnaturelle beauté : la dignité de sa pensée, la délicatesse de ses sentiments, la grandeur de ses actes, la pureté de sa vertu, la force de sa foi, l'étendue de son espérance, la noblesse de son amour de Dieu et du prochain, se révèlent avec un grand charme à ceux qui en sont les confidents. Non seulement cette beauté morale et religieuse s'éclipse dans les pécheurs livrés au mal, mais elle fait place à une véritable déformation, qui se traduit sensiblement dans leurs pensées perverses, leurs sentiments bas et leur conduite indigne. Ce n'est pas en vain qu'on dit : la laideur du péché et la laideur de l'âme.

C'est sans doute pour traduire ces idées et

ces impressions qu'on représente les démons et les damnés avec des figures noires et difformes, et les saints avec une auréole de lumière entourant leur figure pure et heureuse. Tel est le sentiment populaire.

**

Entrons, s'il est possible, dans la conscience et les sentiments des âmes saintes et demandons-nous, pour comprendre toute la beauté de la vertu de pénitence, quel est l'état des âmes justes qui voient le mal à la lumière divine et dans l'amour divin. Elles voient l'opposition du péché avec les lois éternelles de la morale, de la perfection et de la sainteté ; l'outrage qu'il fait à Dieu et à ses perfections divines, telles que sa bonté, sa justice, sa puissance ; la désobéissance qu'il contient à sa loi, le mépris qu'il renferme de son autorité et de son amour. Elles voient la préférence que les pécheurs donnent aux créatures sur leur Créateur, et le peu de cas qu'ils font du Souverain Bien ; leurs tendances à se rendre indépendants du Seigneur et le peu de crainte qu'ils ont de l'offenser ; l'ingratitude avec laquelle ils lui dérobent sa gloire, en se servant des dons corporels et spirituels qu'il leur a faits comme d'autant d'instruments pour l'offenser. Déjà la détestation, la haine, l'horreur du péché mortel est entrée bien avant dans leur âme. C'est le propre de la lumière d'éclairer les objets qu'elle frappe de ses rayons et de les détacher vivement sur le fond noir qu'on leur oppose. Ainsi en est-il de la foi, et ces âmes justes voient le péché dans la lumière de la foi.

C'est également le propre de l'amour de faire ressortir l'objet aimé et de faire pâlir tout le reste. Ces âmes ont le sentiment de la majesté et de la dignité de Dieu ; elles le regardent comme un bienfaiteur, comme un ami, comme un père, et elles l'aiment de toutes leurs puissances. Or elles voient dans le péché des obstacles et des empêchements à l'union et à l'amitié divines, à l'honneur et au bon plaisir de Dieu, au pur amour du Souverain Bien. Elles voient combien le péché défigure ses ouvrages, empêche la fin de l'homme et notre éternelle béatitude. L'amour qui dans les êtres intelligents fait désirer le bien de l'objet aimé, et qui leur fait ressentir de la joie du bien et du contentement de Dieu, le même amour leur fait ressentir de la douleur et de la tristesse à la vue du mal et de la peine que le péché mortel cause à Dieu.

D'autre part, ces âmes justes, à la lumière de la foi, voient dans les péchés et les habitudes du péché des souillures de l'âme, des taches de conscience, des difformités morales, une véritable déchéance. Comment des âmes en cet état pourraient-elles être des images fidèles de Dieu et acquérir la divine ressemblance ? Comment pourraient-elles être vraiment vivi-

fiées par la grâce et attirées par le divin amour ? Comment pourraient-elles s'unir à la pureté et à la sainteté de Dieu, à la bonté et à la charité de Dieu, à la sagesse et à la justice de Dieu, et aux autres perfections divines ?

Donc plus les âmes justes ont, dans la lumière divine qui les éclaire et dans l'amour divin qui les chauffe, l'intelligence surnaturelle du mal de Dieu et du mal de l'âme qu'est le péché, plus aussi elles ont le sentiment de l'expiation et de la réparation : leur regret est profond, leur pénitence sincère, leur contrition parfaite.

Telles sont les convictions et les dispositions habituelles des âmes saintes, éprises de pureté morale et de divin amour. Il ne faudrait cependant pas s'imaginer qu'elles en aient toujours l'idée présente et le sentiment sensible, et qu'elles ne puissent vivre de la vie ordinaire. Est-ce que le peintre ou le sculpteur, l'écrivain ou l'orateur, le musicien ou l'orfèvre, tout en travaillant à leurs œuvres d'art et en poursuivant leur idéal, ne rentrent pas dans la vie commune et n'y vivent pas aussi bien que les autres ? Les saints font de même ; mais toutes ces personnes vivent d'une vie plus haute dans leur esprit et dans leur cœur, dans leurs idées et dans leurs sentiments.

Tous les chrétiens d'ailleurs ont leur idéal devant les yeux et peuvent le réaliser, avec l'aide de la grâce, dans la situation qu'ils occupent. La Vie des saints nous montre qu'il y a eu des justes et des saints dans toutes les conditions sociales, au foyer de la famille comme dans le cloître, à l'armée comme dans la magistrature, dans le travail des champs comme sur le trône, dans la jeunesse comme dans la vieillesse, dans l'enfance comme dans l'âge mûr. Comme nous l'avons vu abondamment, c'est dans l'esprit et dans la volonté, bien plus que dans la sensibilité et ses émotions, qu'est la vertu. Il ne dépend que de nous d'avoir bon esprit et bonne volonté.

Au ^{xviii} siècle vivait en Bavière le P. Hofreuter, religieux plein de zèle pour le salut des âmes. Son ardente charité, le don qu'il avait pour toucher les pécheurs et opérer leur conversion, lui avaient acquis une popularité apostolique. Un aubergiste qui, depuis bien des années, se sentait la conscience chargée de péchés graves, voulut sérieusement s'occuper de son salut et alla trouver le Père dans une ville assez éloignée. Mais au moment d'aborder le missionnaire, le pauvre hôtelier hésite, il se sent comme accablé par le souvenir des péchés dont il va faire l'aveu, et il n'a plus le courage de frapper à la porte de cette maison où il est venu chercher la paix.

Le Père étant sorti en ce moment, dit au voyageur avec toute la sollicitude de sa charité : « Mon ami, vous venez vous confesser, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! je suis tout prêt à vous entendre. » Le pauvre pécheur, après

avoir fait une excellente confession, reprit le chemin de sa demeure. Pendant la route, il avait le cœur tout joyeux, et il disait naïvement à son cheval : « Mon camarade, je suis sûr que maintenant tu dois porter cent livres de moins. » Depuis ce jour de salut, une transformation complète s'opéra dans la vie de l'aubergiste ; il vécut six années encore. Sur son lit de mort il dit au prêtre qui venait de lui administrer les derniers sacrements : « Je vous prie de faire connaître de ma part au P. Hofreuter une chose qui sera pour lui un sujet de consolation : c'est que, depuis le jour où il m'a entendu en confession, je n'ai point trahi la promesse que je lui fis à cette époque. Durant ces six années, le bon Dieu m'a donné la force de ne point commettre un seul péché mortel, et même je ne me souviens point d'avoir volontairement et délibérément commis un seul péché véniel. »

Un autre converti vint à passer auprès d'un ancien ami, plongé dans tous les désordres d'une vie mondaine. « Eh quoi ! lui dit celui-ci, vous ne me reconnaissez donc plus ? — Si, répondit le nouveau chrétien ; mais vous êtes toujours *vous*, et moi je ne suis plus *moi*. » Le pécheur converti est devenu en quelque sorte un autre homme et, en menant une vie chrétienne si différente de sa vie précédente, il a peine lui-même à se reconnaître.

Lactance, discutant avec les derniers tenants du paganisme, écrivait : « Comment est-ce que ces hommes qui se vantent d'avoir dans le cœur l'amour de la sagesse, et qui entreprennent de donner à tout le monde les règles et les principes de la bonne vie, ne les prennent point pour eux ? Comment enseigneraient-ils à d'autres à dompter la colère, l'avarice, l'ambition et la volupté de la chair, eux qui lâchent la bride à ces mêmes vices qui les dominent, et sont contraints d'avouer par leur propre expérience que la nature, c'est-à-dire la concupiscence, est en eux la plus forte ? Au contraire nous éprouvons tous les jours que les divins préceptes, qui sont simples et véritables, peuvent tout sur l'esprit des hommes. Donnez-moi un homme qui soit colère, outrageux, emporté : avec peu de paroles de Dieu, je le rendrai plus doux qu'un mouton. Donnez-moi un homme qui soit injuste, imprudent, pécheur : quand nous l'aurons instruit, vous admirerez de le voir si promptement changé, et devenu si sage, si équitable et si modéré. La force de la divine sagesse est si grande qu'étant infuse dans le cœur de l'homme, elle chasse tout à coup l'imprudence et l'inconsidération qui est la mère et la source des péchés. Ils passent tous leurs jours à l'étude de la philosophie sans qu'eux-mêmes, ni aucun de leurs disciples, en deviennent meilleurs, et tout ce qu'ils font avec leur sagesse n'est pas de guérir ni de retrancher leurs vices, mais de les tenir cachés. Au lieu que le petit nombre des divins

commandements cause un si grand changement dans l'homme qu'ils le renouvellent entièrement et le font paraître tout autre qu'il n'était¹. »

**

Il n'est plus besoin d'insister sur la doctrine de salut qui découle des enseignements du Sauveur, sur la puissance de vertu que contient la religion révélée. Lui-même l'a dit : « La vérité vous délivrera. »

Jésus-Christ a ouvert sur le monde une source inépuisable de purification morale, qui ne cesse de couler et de se répandre. Comptez combien de fois elle s'est ouverte pour vous depuis votre enfance, et combien de fois elle s'ouvrira encore jusqu'à votre mort ! Cette longue suite de fautes, que vous avez portées au saint tribunal le long de votre existence, il les a remises. Ces taches et ces souillures, toutes ces misères de la vie que vous aviez contractées, il les a purifiées au fur et à mesure.

Etendez cette considération à la terre entière, à mesure que les générations se succèdent, notamment à l'époque des Pâques et des grandes fêtes de l'Eglise, alors que le peuple chrétien s'approche en masse des sacrements. Que d'âmes malades sont guéries ! Que de pécheurs sont pardonnés ! Que de morts spirituels sont ressuscités ! Que d'offenses sont réparées et de réconciliations opérées !

D'innombrables actes du pénitent sont accomplis par les chrétiens repentants. Les aveux se succèdent, le repentir gonfle les cœurs, des larmes de douleur jaillissent, la bonne volonté se ranime, le bon propos se forme, la conversion s'opère et l'âme est délivrée de son mal. En vérité les péchés sont remis et la grâce de la Rédemption s'épanche. Il y a grande joie dans le ciel et parmi les anges, qui peuvent reprendre leur cantique de la Nativité du Sauveur : « Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Le sacrement de pénitence nous apparaît alors comme une source abondante qui répand le bienfait divin, comme un fleuve de paix et de miséricorde, comme un instrument incomparable de purification et de rédemption, comme un tribunal sacré d'une prodigieuse activité qui opère en tous lieux et dans tous les siècles les transformations morales.

« Allez puiser avec joie aux sources du Sauveur ! » (Is., XII, 3).

FIN

¹ *Divinarum Inst.*, I, III, c. 13.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 martii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 20 mars 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures pour le Mois de Marie sur la Médaille miraculeuse. — I. Enfance de Catherine Labouré, 193. — II. Sa vocation, 195.

Instructions dominicales. — XXVII. 1^{re} Dim. après Pâques : La paix chrétienne, 198. — XXVIII. 2^e Dim. : Jésus le Bon Pasteur, 200. — XXIX. 3^e Dim. : La vie présente et la vie future, 203. — XXX. Solennité de S. Joseph : La dévotion à S. Joseph, 204.

Pour le Temps pascal. — Le *Regina Cœli*, 208.

Pour la Neuvaine du Saint-Esprit. — I. Le don de sagesse, 210. — II. Le don d'intelligence, 214. — III. Le don de science, 216.

Avis paroissiaux. — Parrains et marraines, 219.

Deux allocutions militaires. — I. Allocution prononcée à une messe pour l'armée française, en la solennité de S. Martin, 221. — II. Allocution prononcée à un service demandé par les Dames françaises de la Croix-Rouge, 222.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

I

ENFANCE DE CATHERINE LABOURÉ

Les apparitions de la Sainte Vierge à une modeste Fille de la Charité, le 18 juillet et le 27 novembre 1830, sont le prélude des Apparitions de la Salette, de Lourdes et de Pontmain, le commencement des manifestations miséricordieuses de la Reine du ciel, les premiers linéaments du plan rédempteur qu'elle a conçu pour notre époque plus abusée que méchante, le premier appel au cœur de la France inquiète et désemparée, et à toutes les âmes de bonne volonté. Celles-ci ne savent pas, elles ne connaissent point la Vérité, et elles doutent de la Bonté, mais elles sont prêtes à se rendre si elles sont éclairées et touchées.

Il est permis d'ajouter que la Médaille miraculeuse a été en quelque sorte la préparation prochaine de la définition du dogme de l'Immaculée-Conception.

Pour chacune de ses œuvres, Dieu choisit l'instrument qu'il veut. Ordinairement l'instrument est des plus humbles : des bergères, par exemple, comme Mélanie ou Bernadette. Ici il choisira une fille des champs admise depuis quelques mois à peine parmi les Sœurs de St-Vincent de Paul. Ainsi il apparaît clairement que toute gloire revient à Dieu, qui révèle aux petits ce qu'il cache aux sages, et qui n'a besoin de personne pour l'extension de son

règne. Toutefois, dans ces petits il répand des trésors admirables de simplicité et de sainteté, de pureté et de prière, et rien n'égale la jouissance qu'on éprouve à respirer le parfum surnaturel de leurs vertus.

I

Il y avait en 1793 à Fain-lès-Moutiers, en Bourgogne, un jeune cultivateur, âgé de 26 ans, qui songeait à se marier. Il s'appelait Pierre Labouré. Son nom seul indiquait que ses aïeux avaient eu le culte du labourage, et lui-même n'entendait pas suivre d'autres traces que les leurs. Tout enfant il était entré pourtant au Séminaire, avec l'intention de devenir prêtre. On ignore les circonstances qui le ramenèrent à la charrue de ses pères. Peut-être s'était-il trompé sur sa vocation, peut-être hésita-t-il en face des responsabilités qu'entraîne le sacerdoce ; mais sa foi n'en fut pas diminuée et ne subit jamais aucune éclipse.

A Senailly, un hameau qui dépendait de la paroisse de Saint-Germain, près de Moutiers-Saint-Jean, vivait une jeune fille de 23 ans, Louise-Madeleine Gontard, élevée comme Pierre Labouré dans l'amour des champs, très pieuse et très laborieuse. Ils avaient les mêmes goûts, la même foi, une âme vaillante, une jeunesse robuste ; ils s'épousèrent le 4 juin 1793, au début de la Terreur. Les mauvais jours et les cruautés de la Révolution les affermirent encore dans leurs convictions chrétiennes, et ils passèrent doucement les premières années de leur mariage à Senailly, cultivant le domaine de Madeleine.

L'aîné de leurs enfants fut un fils, Hubert ; puis vint une fille, Marie-Louise, suivie de six garçons. Les deux époux jouissaient de se voir entourés de cette magnifique couronne d'enfants doués d'une belle santé et remplissant de joie leur jeune foyer. Il n'y avait sûrement pas de maison aussi heureuse que la leur, parce qu'y florissaient la vie, la religion et le devoir. Le père était dans sa famille comme le roi qui y exerce l'autorité, avec quelque sévérité, mais cette sévérité, née des soucis et du labeur pénible, était tempérée par la douceur et la bonté de la mère.

En 1800, ils étaient venus se fixer à Fain-lès-Moutiers. C'est là que leur naquit, le 2 mai 1806, leur neuvième enfant qui était leur seconde fille. Elle était sans doute désirée, car l'acte de naissance rédigé le soir même porte la signature de Louise-Madeleine Gontard. On se plaît à penser que dans sa joie l'heureuse mère voulut signer elle-même cet acte de naissance qu'on lui apporta sur son lit, et qu'elle bénit Dieu de lui avoir accordé une fille. L'enfant fut appelée Catherine, mais on lui donnait plus ordinairement le nom de Zoé. Les parents ignoraient peut-être la signification de ces deux

noms, dont le symbolisme demeure frappant, et qui redisaient à tous les échos de la maison combien serait *pure la vie* de cette enfant prédestinée.

Catherine fut baptisée le lendemain, en la fête de l'Invention de la Sainte Croix, par un ancien Bénédictin, Georges Mamers, qui résidait à Moutiers-Saint-Jean, dont Fain était l'annexe.

La famille s'augmenta encore de deux autres enfants : Marie-Antoinette, — qu'on appelait Tonine par abréviation, — en 1808 ; et Auguste, en 1809. Et chacun de ces enfants était le bienvenu dans ce foyer joyeux où chantait la grâce de leur innocence. Seules la solitude et la mort apportent la tristesse dans la maison. Les dix enfants — car l'un d'eux mourut âgé seulement de quelques mois — grandissaient sous le regard fier du père, réchauffés en quelque sorte par le sourire affectueux et par les paroles ardemment pieuses de leur mère. Celle-ci les éleva sur ses genoux dans l'amour de Dieu et de la prière ; elle fut le soleil qui fit éclore dans leur âme les fleurs de foi et de charité. On voudrait s'arrêter longtemps à contempler ce doux intérieur resplendissant de bonheur et de piété ; mais les années heureuses durèrent peu ici-bas, peut-être parce que Dieu ne veut pas que nous y établissions notre paradis.

Catherine n'avait que neuf ans et Auguste seulement six, quand la mort entra dans ce cher foyer, le 9 octobre 1815, pour en arracher la mère. Madeleine Gontard était jeune encore, 45 ans ; elle fit ses adieux à son mari, à ses enfants, elle les confia à Dieu et elle mourut résignée, mais non sans regrets, car elle voyait autour de son lit deux orphelines surtout, qui auraient eu bien besoin d'elle.

L'une de ces orphelines était Catherine. Elle éprouva une violente douleur que seule adoucit son esprit de foi. Une servante la vit alors, hissée sur une table et serrant dans ses bras en pleurant une statue de la Sainte Vierge. Comme sainte Thérèse elle adjurait Marie d'être désormais sa mère, puisque la sienne lui était ravie. Nous verrons que la Sainte Vierge agréa cette naïve prière de l'enfant.

II

La maison demeurait comme privée de son âme. L'aînée des filles Marie-Louise resta avec son père et remplaça auprès des plus jeunes celle qui n'était plus. C'était aussi une vaillante. Mais on s'aperçut que Catherine et Tonine dépérissaient, privées de joie, comme des plantes privées de soleil. Pierre Labouré les confia à une de ses sœurs, Marguerite, qui avait épousé un marchand vinaigrier, Antoine Jeanrot, et qui habitait le petit village de Saint-Remy, sur la route de Montbard. C'est là que les deux enfants passèrent les années 1816

et 1817, chez leur tante et dans la compagnie de leurs quatre cousines, dont l'une, Claudine, devint l'amie préférée de Catherine.

Cependant la tante Marguerite, absorbée par son commerce, était forcée de confier ses nièces à la surveillance d'une bonne, les enfants en souffraient et leur père n'avait pas pris son parti de leur départ. Il voulait les revoir et les avoir. D'autre part sa fille aînée, Marie-Louise, songeait à se faire religieuse. Elevée chez une tante, la sœur de sa mère, à Langres, elle se sentait pressée d'y retourner, mais pour y faire son postulat, afin d'entrer après trois mois d'épreuve au séminaire ou noviciat des Filles de la Charité à Paris. Elle avait 23 ans, l'heure était venue pour elle d'embrasser une vocation ; or elle se sentait appelée à la vie religieuse. Pierre Labouré avait consenti à son départ, mais il avait dû faire appel à toute sa foi pour dire le « oui » attendu. Ainsi sa maison se dépeuplait qui avait été si joyeuse, car le fils aîné aussi avait quitté la ruche familiale et les autres allaient suivre.

Marie-Louise entra le 21 juin 1818 au noviciat à Paris. Son père alors rappela Catherine et Tonine en leur disant sa détresse. On dit que Catherine, qui avait alors douze ans, s'écria tout heureuse, parlant à sa sœur :

— A nous deux, nous allons faire marcher la maison !

Ce cri spontané révélait au moins son amour pour le foyer paternel, sa bonne volonté et son ardeur au travail.

Or elle n'avait pas encore fait sa première communion. Elle s'y prépara aussitôt qu'elle fut de retour à Fain, et ce fut désormais sa grande préoccupation. Comme elle habitait un hameau, elle dut y apporter sa préparation personnelle, car elle n'avait plus sa mère pour la guider et l'instruire, et l'église de Moutiers était éloignée. Sa Mère du ciel lui multiplia sans doute les grâces, car lorsqu'elle reçut le Sauveur pour la première fois, à Moutiers-Saint-Jean, au rapport de Tonine « elle édifia toutes ses compagnes par sa ferveur ; et dès lors, malgré son jeune âge, son plus grand désir fut d'embrasser la vie religieuse. »

C'était le jour de la fête patronale de Moutiers, le 25 janvier 1819, en la fête de la Conversion de S. Paul.

En ce même jour, en 1617, S. Vincent de Paul avait eu la première inspiration de fonder la Congrégation de la Mission. Peut-être est-ce pour cette raison du cœur que M. de Chandenier, abbé de Moutiers, son ami, avait choisi la Conversion de S. Paul pour la fête patronale de cette paroisse.

A partir du jour de sa première communion, racontait Tonine, Catherine devint « toute mystique, » et sa dévotion à la Sainte Vierge se fit plus fervente et plus tendre. Elle était « toute mystique » : c'est-à-dire qu'elle gardait la pen-

sée continuelle de Dieu et qu'elle jugeait les choses de la terre comme si elle les voyait du ciel. Cela resplendissait sur son visage et elle se sentait pressée d'aller prier souvent à l'église de Fain. La maison de Dieu était modeste ; mais sous le porche se dressait une antique Vierge tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus dont les mains portaient une grappe de raisin. Catherine s'arrêtait devant cette douce image, priant Marie, sa bonne Mère, de lui conserver pure sa vie, virginal son cœur ; puis elle entra, descendait quelques marches et s'avancait jusqu'àuprès du sanctuaire. Là, du côté de l'épître, s'élevait un petit autel, avec un tableau de l'Immaculée-Conception. Elle s'y agenouillait et contemplait la Vierge dont les bras se tendaient vers elle, tandis que de ses pieds elle écrasait la tête du serpent.

Mais la chapelle de la Sainte Vierge surtout l'attirait. Elle y priait longuement, prosternée sur le pavé humide. C'est dans ces séances prolongées qu'elle contracta une arthrite aiguë aux genoux, qui la tourmenta toute sa vie. Ces premières impressions, ses ardentes prières à la Vierge Immaculée l'inclinaient doucement vers cette dévotion à l'Immaculée-Conception qui devint la grande pensée et la gloire de sa vie. C'étaient autant de grâces qui la préparaient à sa mission, et auxquelles d'ailleurs son âme pieuse correspondait avec amour.

Puis elle revenait à la maison et se livrait vaillamment à tous les soins du ménage. Elle s'occupait de son petit frère Auguste, qui était resté frère et souffreteux, préparait la cuisine et portait la nourriture aux nombreux moissonneurs qui travaillaient dans les champs. « Tout ce qu'elle faisait, disaient ses frères, elle le faisait vite et bien, sans en avoir l'air, et Pierre Labouré, qui était très sévère, ne lui adressait que bien rarement des reproches. » On les regardait dans le village, elle et sa sœur, « comme des femmes de ménage accomplies. » Elles faisaient vraiment « marcher la maison, » toutes jeunes qu'elles étaient.

A l'entrée de la ferme se dressait un colombier. Catherine avait un attrait pour les pigeons et se plaisait à leur apporter le grain dont ils vivaient. Ils la connaissaient, et à peine apparaissait-elle qu'ils accouraient par douzaines, voltigeaient joyeusement autour d'elle et lui faisaient fête, comme s'ils eussent compris qu'aux yeux de Dieu elle était innocente et simple comme une colombe.

Elle s'adonnait aussi aux exercices austères de la pénitence. Elle voulait jeûner le vendredi et le samedi de chaque semaine, malgré sa jeune sœur qui en avertit son père ; malgré Pierre Labouré lui-même, qui d'ailleurs présentait ses observations sans insister trop. Quelque chose l'avertissait que sa fille n'était pas appelée à suivre les voies ordinaires, surtout quand il la voyait le matin — parce qu'on

disait rarement la messe à Fain — se diriger vers l'hospice de Montiers-Saint-Jean pour assister au saint sacrifice. Elle édifiait les Sœurs de charité qui, plus tard, aimaient à montrer la place où « elle s'agenouillait dans l'attitude d'un ange. »

Une bonne vieille qui l'avait connue disait en 1896 à un prêtre du diocèse de Sens, qui l'interrogeait sur la jeunesse de Catherine :

« Voici le souvenir qu'ont gardé d'elle les petites filles de son âge avec qui elle s'amusaient, quand ses parents la conduisaient à la fête de Cormarin, mon hameau, chez des cousins et des cousines. Qu'elle était gentille et bonne ! Toujours aimable et douce envers ses compagnes, même lorsque celles-ci la taquinaient. Si elle en voyait qui étaient fâchées ensemble, elle cherchait à mettre la paix. Si un pauvre se présentait, elle lui donnait les friandises qu'elle pouvait avoir. En ce temps-là où les parents venaient à la fête pour assister à la messe patronale, Catherine Labouré priait comme un ange à l'église. Enfin c'était une petite sainte que la Sainte Vierge préparait¹. »

La Sainte Vierge la préparait dans la pureté, le labeur des champs, la piété calme qui ne s'inquiète point, sachant que l'heure divine sonnera un jour et qu'il suffit de l'attendre. Elle avait bien pris la résolution de « rester à Dieu, » d'embrasser la vie religieuse comme Marie-Louise, sa sœur aînée, mais elle ignorait quelle communauté elle choisirait. D'ailleurs le moment n'était pas encore venu : sa sœur Marie-Antoinette était trop jeune pour gouverner seule la famille, et le devoir la retenait à la maison. Elle laissait ainsi couler, sans impatience, ses jeunes années.

II

SA VOCATION

I

A dix-huit ans, Catherine eut un songe, qu'elle a ainsi raconté :

Elle priait à la chapelle de la Sainte Vierge dans son église de Fain. Un prêtre aux traits vénérables revêtit les ornements sacerdotaux et célébra la messe. Quand il l'eut terminée, il se retourna et fit signe à la jeune fille d'approcher, comme s'il voulait lui parler. Effrayée, elle s'éloigna au contraire, mais ses yeux ne pouvaient se détacher des yeux du pieux vieillard. Elle sortit de l'église et se rendit chez une personne malade pour lui faire visite. Là elle retrouva soudain devant elle la douce physionomie du vieux prêtre et il lui dit :

— Ma fille, c'est bien de soigner les malades,

¹ La Vén. Catherine Labouré, par Edmond Crapez, p. 16.

vous me fuyez maintenant, mais un jour vous me chercherez, et vous serez heureuse de venir à moi. Le bon Dieu a des desseins sur vous, ne l'oubliez pas !

Et il disparut.

Quel était ce prêtre ? Elle ne le connaissait pas, elle ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu.

Elle continuait d'aller à l'hospice Saint-Sauveur de Moutiers, qui était dirigé par des Filles de la Charité. Cet hospice avait son histoire. Messire Claude de Chandénier, abbé de Moutiers, qui l'avait fondé, était l'ami particulier de S. Vincent de Paul. Quand il eut l'inspiration de créer cette maison, il pria le Père des pauvres d'en choisir l'emplacement, le reçut à l'abbaye et fit faire son portrait. Cette peinture était une œuvre remarquable ; quand il mourut, il la légua à l'hôpital, aux Filles de la Charité, qui furent ravies de conserver l'image authentique de leur Bienheureux Père. Elles la placèrent dans leur chapelle du côté de l'Evangile, dans un endroit assez obscur qui, au moment des offices, était couvert par un rideau tiré pour que les étrangers pussent assister aux cérémonies du sanctuaire. Ce portrait du saint était ordinairement invisible et Catherine ne l'avait point remarqué ; il ne pouvait donc lui avoir fourni les éléments de la vision de son rêve. Mais elle demeurait préoccupée de ce qu'elle avait vu, des paroles surtout qu'elle avait entendues.

Sa sœur Tonine était la seule confidente de ses projets de vie religieuse. En attendant, elles travaillaient ensemble dans un parfait accord, s'excitant mutuellement à la prière et à l'amour de Dieu. La supérieure de l'hospice, sœur Catherine Soucial, accueillait volontiers la future fille de St-Vincent de Paul, mais elle se fût fait scrupule d'exercer sur elle la plus légère influence, sachant par son expérience personnelle combien sont mystérieuses les voies de la Providence, et que la vocation exige la plus entière liberté. Catherine d'ailleurs ne s'ouvrait pas à elle de ses desseins, se trouvant trop jeune encore pour prendre une décision.

Des partis nombreux se présentèrent ; des jeunes gens des meilleures familles eussent été heureux d'épouser une jeune fille aussi vertueuse, honorée et laborieuse. Elle les conduisait doucement, et disait à Tonine : « Je suis fiancée depuis longtemps à Jésus, mon doux Sauveur, Je ne veux que Lui pour Epoux. »

Quand elle fut majeure, la voix divine se fit pressante. Alors elle eut avec son père un long entretien où elle lui dit :

— Je veux pour jamais renoncer au monde. Mon plus vif désir c'est de marcher sur les traces, de suivre l'exemple de ma sœur Marie-Louise. D'ailleurs je ne vous laisserais plus

seuls à la ferme : Marie-Antoinette a vingt ans, et elle saura conduire la maison, car elle est dévouée et travailleuse.

Pierre Labouré refusa net de la laisser partir :

— J'ai déjà donné à Dieu ma fille aînée, répondit-il, c'a été un grand sacrifice. Je l'ai consenti, mais je n'en ferai pas un second ; ce serait trop me demander.

La vérité, c'est que Catherine était sa fille préférée, et qu'il ne concevait pas qu'il pût vivre sans elle. D'autre part il se disait que c'était peut-être une idée de jeune fille, une décision prise dans un moment d'exaltation religieuse, et que cela passerait. Supposé que ce fût sa vocation, il fallait l'éprouver.

Il avait à Paris un fils, Charles, qui tenait un petit restaurant pour ouvriers ; il lui envoya sa fille, le priant de lui donner beaucoup de distractions, dans l'espoir qu'elle oublierait son cher projet.

Elle obéit, puisque son père l'ordonnait ; mais elle fut prise d'un ennui effroyable, parce qu'elle se savait hors de sa voie. Elle pria plus que jamais, elle cria vers le ciel, et elle s'affermir encore dans son dessein, loin d'oublier sa douce vocation. C'est alors qu'elle eut la pensée de consulter sa sœur aînée.

C'était en 1829, elle avait 23 ans.

Sœur Marie-Louise était supérieure d'une maison de Filles de la Charité à Castelsarrasin. La lettre de Catherine la réjouit et elle s'empressa de la féliciter de son ardent désir de goûter le bonheur de la vie religieuse. Elle lui écrivait :

« Tu me dis que tu voudrais déjà avoir ce bonheur. Oh ! si tu le connaissais, ce bonheur ! Si Dieu daigne parler à ton cœur, personne ne pourra t'empêcher d'entrer au service d'un si bon Maître. C'est la grâce que je lui demande pour toi. Tâche de t'en rendre digne, en aimant un Dieu si bon... »

Puis ce beau portrait de la religieuse de St-Vincent de Paul :

« Qu'est-ce qu'être Fille de la Charité ? C'est se donner à Dieu sans réserve pour le servir dans les pauvres, ses membres souffrants et malheureux, consoler l'infortuné, être la mère spirituelle de ces innocents enfants que des parents coupables abandonnent, avoir compassion de tous les malheureux, les soigner dans leurs maladies, les visiter, les aider à rendre le dernier soupir dans le sein de Dieu.

« Quelle sublime fonction ! C'est imiter la vie de Jésus-Christ, dans sa vie active et bienfaisante ; c'est être comme des messagers, porteurs de ses miséricordes, envoyés de sa bonté, organes de sa bienfaisance, chargés de ses attributs les plus aimables : c'est son cœur qu'il nous confie, ses sentiments qu'il nous inspire, c'est son amour pour les enfants dont il nous charge comme les apôtres de sa charité ! »

« L'état d'une religieuse a quelque chose en apparence de plus parfait que nous. Abîmée dans la contemplation, on la croit plus près du Seigneur ; elle gémit dans le secret comme la colombe, elle lève les mains vers le ciel pour implorer la miséricorde divine. Une Sœur de la Charité l'emporte par la sublimité de ses fonctions et l'éclat de ses victoires : elle doit avoir la même pureté de cœur et de corps et le même détachement des créatures.

« Une religieuse ressemble à un militaire, qui, dans un temps de paix, veille à la sûreté d'une place, et une Fille de la Charité ressemble à celui qui a l'ennemi en face... »

Elle engage donc sa sœur à entrer dans la communauté des Sœurs de St-Vincent de Paul afin que Jésus lui dise un jour : « J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger ; j'ai été malade, vous m'avez soulagé. » Mais elle ajoute ce précieux conseil : « Je désire bien que tu passes quelque temps, comme te l'ai proposé notre chère belle-sœur, chez elle, afin de te faire prendre un peu d'éducation, ce qui est très nécessaire, en quelque occasion que l'on puisse être. Tu apprendrais à parler français un peu mieux qu'on ne fait dans notre village, tu t'appliquerais à l'écriture, au calcul, et surtout à la piété, à la ferveur et à l'amour des pauvres. »

Cette belle-sœur dont parle Sœur Marie-Louise était Jeanne Gontard qui avait épousé son cousin, Hubert Labouré, l'aîné de la famille, engagé volontaire à dix-sept ans, plus tard médaillé de Sainte-Hélène et chevalier de la Légion d'honneur. Elle dirigeait à Châtillon-sur-Seine un pensionnat où affluaient les jeunes filles de la noblesse de toute la région. Elle obtint assez facilement de Pierre Labouré qu'il lui confiât sa fille Catherine, et celle-ci vint séjourner dans cette gracieuse petite ville où S. Bernard avait passé sa jeunesse.

II

La nouvelle pensionnaire se trouva d'abord comme une étrangère parmi ces jeunes filles aristocratiques et frivoles. A son âge, ses facultés intellectuelles et sa mémoire étaient légèrement rouillées ; aussi éprouvait-elle de grandes difficultés à reprendre ses études. Elle y fit assez peu de progrès, d'autant que son attrait particulier la poussait vers une autre maison, un autre milieu et d'autres compagnes.

Il y avait dans la rue de la Haute-Juiverie un établissement de modeste apparence, avec, en avant, une petite cour fermée par une grille de fer forgé, dans le style Louis XV. Demeure calme, un peu retirée et cherchant le silence. Au-dessus de la porte d'entrée, la statue de S. Vincent de Paul, couvrant de son manteau deux petits orphelins, révélait le séjour de la charité. Parfois on voyait apparaître, empres-

sée et joyeuse, une sœur avec sa blanche cornette, accueillant un pauvre qui sonnait. D'autres fois, plusieurs sortaient ensemble dans les quartiers en détresse pour distribuer des aliments ou des remèdes, toujours des consolations. C'était la « Maison ou Hospice de la Charité », qui portait maintenant le nom tout moderne et peu gracieux de « Bureau de bienfaisance. »

La première fois que Catherine y vint, on la fit entrer dans le parloir, et elle se trouva en face d'un tableau qu'elle ne put regarder sans saisissement :

— Voilà, s'écria-t-elle, le prêtre que j'ai vu en songe !

C'était le portrait de S. Vincent de Paul.

Elle ouvrit sa conscience à M. Vincent-Henri Prost, le nouveau curé de Châtillon, elle lui exposa son état d'âme et lui raconta le songe qu'elle avait eu :

— Il n'y a plus de doute, mon enfant, lui dit-il, le vieillard qui vous est apparu en songe c'est S. Vincent de Paul, et il vous appelle à être Fille de la Charité.

Elle connaissait maintenant sa voie, elle se lia donc étroitement avec les sœurs de l'hospice, les consultant sur sa vocation et se familiarisant avec leurs fonctions de charité. La supérieure s'appelait Sœur Joséphine Cany, et elle s'aidait volontiers du concours de la jeune Sœur Françoise-Victoire Séjole, qui avait toute sa confiance. Celle-ci visitait les pauvres à domicile, et elle emmenait quelquefois Catherine avec elle. La fille de Pierre Labouré, timide et réservée, laissa pourtant assez paraître son âme, ses sentiments, ses désirs secrets, ses aptitudes de charité, pour qu'un jour la sœur Séjole la présentât à la supérieure en disant :

— Ma sœur, recevez Catherine Labouré, c'est une vocation comme S. Vincent la veut.

Comme elle avait été maîtresse de classe, Sœur Séjole s'engageait à continuer l'instruction de la jeune postulante.

Mais il fallait obtenir l'autorisation de Pierre Labouré, qui s'obstinait à garder sa fille dans le monde. Mme Hubert Labouré intervint auprès de son beau-père, qui céda enfin, mais à contre-cœur. Aussi, pour bien marquer qu'il ne consentait qu'à regret, il refusa de fournir la dot exigée. Cette question était secondaire, et Catherine entra aussitôt chez les Sœurs de Châtillon-sur-Seine pour y commencer son postulat, vers le 19 janvier 1830.

Quelques jours après, le 22 janvier, sa sœur lui écrivait de Castelsarrazin pour lui témoigner sa joie et lui dire combien elle avait été édiflée de ses lettres, surtout de « la dernière ». Elle ajoutait :

« Continue, ma chère amie, à mettre ta confiance en Dieu, et je t'assure que tu seras toujours heureuse. C'est un bon Père qui sait

bien récompenser les petits sacrifices que l'on fait pour Lui.

« Et de quoi pourrions-nous manquer, quand nous avons un Dieu pour Père? N'abusons pas de ses grâces, et le royaume du Ciel nous appartient. Que nous importent les biens de ce monde avec ses joies et ses consolations? Elevons-nous au-dessus des épreuves, des tribulations, du bonheur, du malheur, des honneurs et du mépris, de la santé et de la maladie, et que toute notre ambition soit le terme de notre exil. Servons bien le bon Dieu, donnons-lui tout notre amour; ce n'est qu'en l'aimant que nous pouvons commencer à jouir du bonheur des élus et goûter quelles sont les délices de notre patrie. »

C'était une belle âme aussi que Sœur Marie-Louise, et l'on ne peut se défendre d'admirer comment la pieuse et profonde influence de Madeleine Gontard avait compénétré l'âme de ses filles. Elle devait se réjouir au ciel d'avoir élevé si haut ces douces servantes de Dieu et des pauvres.

Catherine fut une postulante modèle, ponctuelle à tous les exercices, édifiant les sœurs par la ferveur de son obéissance et de sa piété. Sœur Séjole lui enseignait les prières et les usages de la communauté, comme une maîtresse des novices, et la lecture, l'écriture, la grammaire, le calcul, comme une maîtresse de classe. Elles se livraient à cette étude dans les moments permis par la règle, qui l'avait prévue, mais en même temps elles s'unissaient par une intimité de pensées, de sentiments et d'affection qui dura toute leur vie. Elles s'aimaient en Dieu, par conséquent puissamment, mais à son affection pour l'humble postulante, Sœur Séjole ajoutait une sorte de vénération. Elle devinait les trésors cachés dans cette âme de choix et demeurait persuadée que Dieu avait sur elle des desseins particuliers et mystérieux. Aussi quand après 1830 le bruit commença à se répandre parmi les Sœurs qu'une apparition avait eu lieu au noviciat de Paris, elle disait :

— Si la Sainte Vierge s'est montrée à une Sœur du noviciat, c'est à ma Sœur Labouré. Cette enfant est destinée à recevoir les plus grandes faveurs du ciel.

Elle devint supérieure de l'hospice de Moutiers-Saint-Jean en 1842; et elle envoyait volontiers ses compagnes voir Catherine à Paris, en disant :

— Nos sœurs, quand on *parlera* de Sœur Catherine, je serai morte; mais vous vivrez encore, et vous serez heureuses d'avoir pu vous entretenir avec cette privilégiée de la Sainte Vierge.

Catherine Labouré, son postulat terminé, entra le 21 avril 1830 au noviciat de la rue du Bac, à Paris.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXVII

1^{er} Dimanche après Pâques

LA PAIX CHRÉTIENNE

Pax vobis.

Que la paix soit avec vous. (Jo., xx, 19).

Mes frères,

Le fait de la résurrection du Sauveur devant servir de base à notre foi, il importait que sur ce dogme aucun doute ne pût s'élever. C'est pourquoi Jésus-Christ ne se contenta pas de nous affirmer qu'il sortirait du tombeau le troisième jour après sa mort, ni de laisser vide le sépulcre où il fut enfermé. Il voulut encore multiplier les apparitions et se montrer vivant en diverses circonstances, à ses disciples, aux saintes femmes, à la foule.

L'évangile que vous venez d'entendre nous fait le récit de deux célèbres apparitions du divin Maître à ses apôtres : la première eut lieu au soir de Pâques, le jour même de la résurrection; la seconde, aujourd'hui, le premier dimanche après Pâques.

Et dans ces rencontres qui étaient les dernières entrevues du Sauveur avec ses disciples, de quoi était-il question? De tout ce qui regarde l'Eglise, sans doute, de sa doctrine, de sa constitution, de ses sacrements, de ses ministres. Mais il est une parole rapportée dans l'évangile de ce jour que Notre-Seigneur se plaît à répéter à ses apôtres en guise de salut et de souhait : « *Pax vobis!* Que la paix soit avec vous! »

La paix chrétienne est donc un grand bien, puisque Jésus, le Fils de Dieu, la souhaite si ardemment aux siens. Elle mérite que nous lui fassions une petite place dans nos entretiens, et nous n'en trouverons jamais aussi belle occasion. *En quoi consiste-t-elle? Quelles sont ses conditions?* La réponse à ces deux questions suffira, je pense, à vous faire parfaitement comprendre la parole de Notre-Seigneur.

I

1. Selon S. Augustin, la paix chrétienne est « la sérénité de l'âme, la tranquillité de l'esprit, la simplicité du cœur et la compagne inséparable de la charité¹. »

Oui, l'âme en paix est comme un beau ciel serein. Vous savez, en effet, vous qui avez la foi et la crainte de Dieu, combien il est doux à l'homme qui vit au milieu des épreuves de cette vie, de n'avoir rien à se reprocher. C'est avec raison qu'on a comparé sa conscience à un ciel calme et sans nuage. Quelle intime et profonde satisfaction il goûte à jouir de la grâce qui l'échauffe et l'éclaire comme

¹ S. Aug., *De Civ. Dei*, xix.

un soleil divin! — Qu'il est malheureux, au contraire, celui qui permet à toutes les pensées, à tous les désirs mauvais de s'élever dans son cœur comme d'épais nuages et d'en détruire la sérénité! En se faisant le jouet de ses passions, en cédant à toutes leurs exigences, il viole la loi de Dieu, il perd le précieux bienfait de la grâce sanctifiante et cesse de jouir de la paix chrétienne.

La paix, c'est aussi la tranquillité de l'esprit. Le démon, ce prince des ténèbres et du mensonge, se plaît à nous jeter dans le trouble. Pour y parvenir, tantôt il nous rappelle nos fautes passées, et, excitant en nous la crainte de ne pas être pardonnés, il nous pousse à l'inquiétude, au découragement, peut-être au désespoir. Tantôt il nous représente le devoir comme étant trop pénible et hérissé de difficultés. Alors il met toute sa puissance à entretenir cette crainte pusillanime et à nous tenter, nous excitant à ne point remplir nos obligations ou à nous en mal acquitter. Quelquefois aussi il nous montre l'avenir sombre, la persévérance impossible, et nous jette dans la tristesse et l'abattement. — Tout cela est opposé à la paix chrétienne et ne vient pas de Dieu. Aussi l'homme qui possède et qui veut garder cette paix dont nous parlons, conserve malgré tout la tranquillité de son esprit. Il ne se laisse troubler ni pour le passé, ni pour le présent, ni pour l'avenir. Il se rappelle la miséricorde infinie de Dieu, la puissance de la grâce et il se confie à la Providence.

La simplicité du cœur fait aussi partie de la paix chrétienne. Tout homme droit, sincère, qui ne cherche à tromper ni Dieu, ni son prochain, qui se laisse diriger, sans compromis, par les principes de la foi, est toujours sûr de lui-même et toujours en paix. On dit habituellement qu'il suit son chemin droit, c'est-à-dire qu'il remplit loyalement toutes ses obligations.

La paix enfin ne saurait exister sans la charité. Qui n'aime pas ne peut pas avoir la paix. Aimer Dieu de tout son cœur, de toutes ses forces, aimer son prochain sans exclusion de qui que ce soit, sont des éléments nécessaires de la paix chrétienne. La haine, l'esprit de vengeance et de jalousie, la méchanceté, la calomnie et la médisance sont incompatibles avec elle. Cela est évident.

Cette petite description de la paix chrétienne nous montre déjà en elle un bien des plus précieux.

2. Que d'avantages elle nous procure! Elle est ici-bas le principe du bonheur; personne ne saurait le posséder sans elle. Elle est le soutien dans l'épreuve, la force dans le devoir, le soulagement dans la souffrance, l'inspiratrice du sacrifice. Aussi dans la Sainte Écriture il est souvent question de la paix comme étant le premier bien et le fondement de tous les autres.

Le Roi-Prophète nous invite à nous la procurer par tous nos efforts: « Cherchez et recherchez la paix. *Inquire pacem et persequere eam.* » (Ps., xxxiii, 15). Les anges la chantent à Bethléem, ils l'annoncent au monde comme un des effets de la Nativité du Sauveur: « *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*; paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Jésus lui-même, envoyant ses disciples prêcher l'Evangile, leur donne cet ordre: « Quand vous entrerez dans une maison, dites d'abord: *Pax huic domui*, paix à cette maison. » (Luc, x, 5). De plus, comme nous l'avons entendu dans l'Evangile, Jésus annonce cette paix à plusieurs reprises à ses apôtres, le jour même de sa Résurrection, comme fruit de sa Rédemption. Les apôtres la souhaitent aux premiers chrétiens, conjointement avec la grâce de Dieu: *Gratia vobis et pax a Deo.* (Rom., i, 7). S. Paul en fait le plus bel éloge; il dit qu'elle vient de Dieu: *Pax Dei*; qu'elle surpasse tout ce qu'on peut éprouver de plus doux en ce monde: *exsuperat omnem sensum*; qu'elle est la gardienne des intelligences et des cœurs: *custodiat corda vestra et intelligentias vestras.* (Phil., iv, 7). Le pontife et le prêtre la souhaitent au peuple chrétien dans l'offrande et l'adorable sacrifice: *Pax vobis... Pax Domini sit semper vobiscum.* Les faux prophètes l'annonçaient et la souhaitaient, mais en vain: *Dicentes: pax, et non erat pax.* (Jér., vi, 14). Elle est le fruit de la piété; les impies ne la possèdent jamais: *Non est pax impiis.* (Is., lvii, 21)¹.

Ecoutez et comprenez les paroles de S. Augustin et vous verrez en quelle estime les saints tiennent la paix chrétienne: « C'est un bien si précieux, dit-il, que parmi les choses périssables d'ici-bas il n'y a rien de plus agréable à entendre, rien de plus enviable à désirer, rien enfin de meilleur à trouver². »

II

Oui, mes frères, il nous faut trouver ce bien. Pour cela, trois conditions sont nécessaires: conserver ou recouvrer la grâce sanctifiante, pratiquer la charité envers son prochain, dompter ses passions.

Nous ne saurions en effet jouir d'une paix complète si nous ne l'avons avec Dieu, avec nos frères et avec nous-mêmes.

Laissez-moi vous dire, cependant, que la paix avec Dieu renferme les deux autres; car personne ne peut être aimé de Dieu s'il ne remplit ses devoirs envers son prochain et envers soi-même.

En résumé, si vous voulez posséder cette précieuse paix chrétienne souhaitée par Jésus-Christ, bannissez le péché de votre âme. « Honneur et paix à quiconque fait le bien,

¹ Cf. Toublan, *Le Directeur des mères chrétiennes*, p. 54.

² *De civitate Dei*, lib. xix, c. 11.

dit S. Paul. *Honor et pax omni operanti bonum.* » (Rom., II, 10). Sachez qu'elle est le fruit de la fidélité à Dieu, à sa loi sainte et aux pratiques de son culte. « Oui, mon Dieu, disait David, c'est pour ceux qui aiment votre loi qu'il y a une grande paix intérieure ; *pax multa diligentibus legem tuam.* » C'est que votre loi étant le principe de l'ordre, elle est essentiellement le principe de la paix.

La soumission à la loi de Dieu, voilà donc d'où découle toute paix inébranlable avec Dieu, avec le prochain et avec soi-même. En effet, « que peut-il m'arriver qui puisse troubler ma paix avec Dieu quand je me sou mets à sa loi ? S'il m'envoie des afflictions, je les reçois comme des épreuves qu'il veut faire de ma fidélité ; s'il me suscite des persécutions, je le bénis, et au lieu de me plaindre, je m'en fais, comme chrétien, des sujets de joie ; s'il m'ôte les forces et la santé, ne pouvant plus agir pour lui, je me console d'être au moins en état de souffrir pour lui ; s'il me survient des pertes, je le remercie de ce que ne pouvant plus l'honorer de mes biens, je puisse encore le glorifier par ma pauvreté ; si ma réputation est attaquée, je me réjouis d'avoir de quoi lui faire un sacrifice de charité et de patience. En un mot, je ne veux plus que ce qu'il veut, et de la manière qu'il le veut, et dans les circonstances qu'il le veut. Ce qu'il ne veut pas, je me fais un plaisir et un mérite de ne le pas vouloir ; ce qu'il me défend, je me le défends à moi-même. En toute chose sa volonté devient la mienne, et comme sa volonté est dans une éternelle paix, en y conformant la mienne, je suis dans la paix de Dieu, ou plutôt Dieu lui-même, selon la parole de saint Paul, est ma paix : *Ipse enim est pax nostra.* (Eph., II, 14) ¹. »

L'observation de la loi de Dieu procure aussi la paix avec le prochain. « Car soumis que je suis et obéissant à cette loi, il n'y a plus rien en moi de ce qui altère la paix parmi les hommes ; c'est-à-dire il n'y a plus en moi de ces ressentiments, plus de ces envies, plus de ces soupçons, plus de ces haines, plus de ces enflures de cœur, plus de ces fiertés, plus de ces aigreurs qui sont comme des semences de division et de discorde. Je conserve la paix avec tout le monde, même avec ceux qui ne veulent pas la conserver : *Cum his qui odierunt pacem, eram pacificus.* Je ne blesse personne, je ne juge personne, je ne veux me venger de personne, parce que la loi de Dieu à laquelle je me suis inviolablement attaché, m'interdit toute vengeance, tout jugement, toute injure que je pourrais faire aux autres, et qui les pourrait soulever contre moi ². » Pardonner à son prochain, oublier les injures reçues, aimer ses frères, pratiquer la charité envers tous par les œuvres de miséricorde, autant de

conditions de paix. Or tout cela je le fais en obéissant à la loi de Dieu qui me le commande.

La troisième condition pour avoir la paix chrétienne, c'est de dompter ses passions, de réprimer les mauvais instincts, de dominer et diriger ses facultés, de commander à tous ses appétits et à toutes ses inclinations qui nous portent si souvent au mal. En un mot, il faut maintenir l'ordre en nous et l'ordre c'est l'accomplissement de la volonté de Dieu. « La soumission à la loi divine tient toutes mes passions dans le calme, ou du moins toutes mes passions sujettes à ma raison ; et dès qu'elles sont une fois sujettes à ma raison, elles ne troublent plus mon cœur : la colère ne m'emporte plus, la tristesse ne m'accable plus ; j'obéis à Dieu et quand j'obéis à Dieu toutes mes passions m'obéissent ; Dieu règne en moi et par une suite naturelle, il me fait régner moi-même sur moi-même ¹. »

Tel est, mes frères, l'heureux état des justes et même des pécheurs quand ils se sont réconciliés avec Dieu. Je ne m'étonne plus qu'un saint Paul surabondait de joie au milieu de ses tribulations et qu'il défiait toutes les créatures de le troubler dans la possession de cette paix. Je ne m'étonne plus que les martyrs, par un miracle de la grâce, au milieu de leurs supplices, goûtaient cette paix d'une façon si sensible. Tous les chrétiens qui pratiquent la vertu, qui ont la charité dans le cœur et qui sont fidèles à Dieu et persévèrent dans son amour, jouissent de cette paix apportée aux hommes par Jésus-Christ.

**

Attachons-nous donc à Dieu ; cherchons notre paix en lui, dans l'observation de sa loi, puisqu'elle n'est nulle part ailleurs. Le monde ne peut nous donner cette paix ; en lui nous ne trouverions que la fausse et mauvaise paix, résultant de compromis coupables ou d'un lâche silence. Non, ce n'est point dans le monde que nous trouverons la paix. Cherchons-la où elle est et où Dieu l'a mise. Or il ne l'a mise qu'en lui-même et il n'a pu la mettre ailleurs. Cherchons-la dans une parfaite soumission à la foi et à la loi. Si nous suivons cette double règle, nous aurons la paix de l'esprit et la paix du cœur, avant-goût du bonheur dont nous jouirons un jour au ciel. Ainsi soit-il.

XXVIII

2^e Dimanche après Pâques

JÉSUS LE BON PASTEUR

Mes frères.

L'évangile que vous venez d'entendre est un de ceux qui nous peignent N.-S. J.-C. sous les traits les plus propres à nous inspirer confiance. « Je suis, nous dit-il, le bon Pasteur. *Ego sum pastor bonus.* » (Jo., X, 11). Le divin

¹ Bourdaloue, *Sermon sur la paix chrétienne.*

² *Ibid.*

¹ *Ibid.*

Sauveur prend le nom de *pasteur*, nom plein de douceur et d'amabilité, nom qui respire la charité la plus pure, qui rappelle son amour et ses bienfaits.

Lui seul est véritablement le bon pasteur ; lui seul en a toutes les qualités et en remplit la charge de la manière la plus parfaite.

Vous rencontrez aujourd'hui bien des hommes qui veulent vous conduire, qui vous promettent le bonheur si vous marchez à leur suite. Ils semblent se faire vos guides, vos pasteurs ; mais au fond ce ne sont que des mercenaires ou des loups ravissants : mercenaires qui cherchent leurs propres intérêts, richesses, honneurs, plaisirs ; loups ravissants qui veulent votre perte, votre ruine, la mort de vos âmes.

Il n'en est pas ainsi de notre Sauveur. Lui, il possède tous les titres du vrai pasteur. *Vous les montrer*, c'est vous rappeler ce qu'il a fait pour nous, vous énumérer ses bontés.

**

1. Avant tout, le bon pasteur doit être le maître de son troupeau ; c'est à lui que les brebis appartiennent, et voilà pourquoi il en a tant de soin.

Or, mes frères, nous qui formons le troupeau du Christ, à qui appartenons-nous ? N'est-ce pas à Jésus-Christ ? Comme Dieu, il nous a donné l'existence et tout ce que nous avons ; nous sommes ses créatures, il est notre Maître souverain. « *Ipsa fecit nos et non ipsi nos* : c'est lui qui nous a faits, ce n'est pas nous » (Ps., xcix, 3), c'est-à-dire qu'il nous a tirés du néant et appelés à la vie. Nous ne possédons rien que nous ne l'ayons reçu de lui. Non, mes frères, sans un acte de la bonté divine nous n'eussions jamais été, pas plus que cette église n'eût existé s'il ne s'était trouvé des ouvriers pour la construire. Comment, dès lors, ne serions-nous pas la propriété de notre Créateur ? Voilà le premier droit de Dieu sur nous, conséquence du premier de ses bienfaits à notre égard.

De plus, Dieu étant décidé de nous créer pouvait se contenter de nous donner l'existence comme à tous les êtres inanimés qui nous entourent, comme aux minéraux et à tous les corps inertes. Il ne l'a pas voulu. — Il pouvait encore avec l'existence nous communiquer la vie corporelle, sans y joindre cette intelligence, cette raison, cette âme qui nous élèvent au-dessus de toutes les autres créatures terrestres ; il pouvait nous laisser au rang des animaux. Mais non ; dans sa bonté infinie à l'égard de chacun de nous, il décréta de nous placer parmi les créatures qui occupent le premier rang après les anges, parmi les hommes.

Et voilà comment, grâce à Dieu, nous avons l'honneur et le bonheur de compter parmi les êtres raisonnables, possédant avec notre corps et unie à lui, une âme immortelle destinée à l'éternelle félicité.

Nous appartenons à Dieu aussi parce qu'il nous a rachetés et payés au prix de son sang. Par son péché l'homme avait secoué le joug divin et était devenu la propriété et l'esclave de Satan. Jésus-Christ nous a rachetés en se livrant pour nous à la mort. De nouveau nous appartenons à Dieu ; nous sommes son bien ; il a un droit absolu sur nous.

Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à notre Créateur et à notre Rédempteur ! Mais aussi quelle soumission ! Sortis de ses mains, rachetés par lui, il a sur nous un véritable droit de propriétaire, et à ce titre il possède la première qualité du bon pasteur.

2. Il en est une seconde non moins nécessaire : il doit connaître ses brebis. Or Notre-Seigneur a déclaré : « Je connais mes brebis, *cognosco oves meas.* » (Jo., x, 14).

Oui, il nous connaît tous sans exception. Il sait ceux qui sont avec lui et ceux qui n'y sont pas. Il voit ses vrais fidèles, ses brebis dociles ; il les distingue au milieu de la foule des pécheurs et des impies. Sur elles il fixe son regard bienveillant et affectueux. Le fond de notre âme, les pensées de notre cœur, les replis de notre conscience n'ont pour lui rien de caché. « Le Christ connaît les fidèles, dit S. Cyrille ; il les voit, il les considère, il les assiste de ses yeux très bénins et très compatissants, non pas seulement de sa divinité, mais aussi de son humanité ; il connaît leurs vertus, leurs faiblesses, encourageant les unes, remédiant aux autres, pourvoyant à tous leurs besoins. »

Il nous regarde quand nous n'obéissons pas à sa loi, comme il nous voit quand nous nous y soumettons. Il connaît le pécheur et le juste, le riche et le pauvre, l'enfant et le vieillard. Il ne nous perd jamais de vue ; en tout temps et en tout lieu il est sans cesse occupé de nous.

De plus, le bon pasteur connaissant ses brebis, sait lesquelles sont malades ou blessées, lesquelles réclament le plus de soin. Il fait tout son possible pour les guérir. Nos faiblesses, nos misères, notre nature viciée n'échappent point aux yeux du divin Pasteur. Sa miséricorde et sa bonté en sont émuës. Bien des fois, pendant sa vie terrestre, il a guéri les malades ; aujourd'hui il les guérit encore, quand il le juge à propos et qu'il rencontre la foi et la confiance en lui. Mais il guérit surtout les âmes ; en instituant les sacrements il a mis à notre disposition des remèdes efficaces pour tous nos maux spirituels. Notre âme y trouve la guérison si elle a été blessée par le péché, des forces si elle est faible et languissante, un accroissement de santé et de vigueur si déjà elle est saine.

C'est donc une connaissance pratique de son troupeau que possède le bon Pasteur.

3. Après cela, il semble inutile d'ajouter que Jésus remplit éminemment le troisième devoir

du bon pasteur, qui est de bien nourrir son troupeau. C'est ici tout particulièrement que la bonté de Dieu pour nous se manifeste dans tout son éclat.

Qui donc prend soin de nous? Qui donc fournit à nos corps et à nos âmes les aliments dont ils ont besoin? La Providence divine. Il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en convaincre. Vous allez bientôt voir la nature en fleurs; de riches récoltes ne tarderont pas à se préparer; la terre deviendra comme une table immense où nous avons tous notre part. Qui donc a servi et sert tous les jours ce perpétuel banquet? La Providence. « A-t-on jamais vu, s'écriait le Psalmiste, l'homme juste mettre sa confiance en Dieu et manquer du nécessaire? » Le bon et divin Pasteur prend soin de nous, rien ne nous fera défaut. *Dominus regit me et nihil mihi deerit.* (Ps., xxii, 1). Lui-même nous défend expressément la défiance et l'inquiétude à cet égard. « Voyez les oiseaux du ciel, nous dit-il, voyez les lis des champs... Votre Père céleste les nourrit, et il vous estime plus qu'eux. Ne vous laissez donc pas aller à des soucis exagérés. » (Mat., xi, 24-33). L'expérience nous prouve que la Providence pourvoit à tout, au point de vue matériel.

Aussi Notre-Seigneur a-t-il bien soin de nous rappeler que « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Mat., iv, 4). A ce point de vue encore, il est vraiment le bon Pasteur: il donne aux âmes le pain de la vérité et de la grâce. — Il nourrit notre intelligence par la doctrine divine qu'il a apportée sur la terre. L'homme serait plongé dans les ténèbres et dans l'idolâtrie, si Dieu n'avait fait luire à ses yeux la lumière et les enseignements de la foi. Et pour entretenir en lui cette lumière et lui présenter continuellement l'aliment dont son esprit a sans cesse besoin, il a établi l'Eglise. Les ministres de Dieu, représentants du divin Pasteur, vous distribuent cette nourriture chaque fois qu'ils vous instruisent. — Ce serait peu d'éclairer l'esprit si notre volonté n'était, elle aussi, soutenue et alimentée. A cette fin le bon Pasteur nous donne sa grâce; il nous la donne même avec une telle abondance qu'elle ne nous fait jamais défaut. Pour nous la communiquer et la mettre à notre disposition, il a établi les sacrements, canaux où les brebis fidèles peuvent puiser tout à leur aise les forces, les énergies, les vertus dont elles ont besoin.

Le bon Pasteur voulut aller plus loin encore. Par amour pour nous, il opéra le plus grand des miracles, en nous donnant une nourriture divine à laquelle nous n'aurions jamais osé espérer. Lui-même s'est fait l'aliment de nos âmes dans la sainte Eucharistie. Il se voile sous les saintes espèces pour nous livrer son corps, son sang, son âme et sa divinité et devenir notre nourriture dans la sainte com-

munion. Oh! mes frères, quelle bonté! Ne sont-ce point là les gras pâturages dont parle le Psalmiste et où nous a placés le Seigneur? « *In loco pascuæ ibi me collocavit.* » (Ps., xxii, 2). Qui donc pourrait songer sérieusement à cette sublime et infinie générosité du bon Dieu pour nous, à ces soins, à ces attentions dont notre corps, notre intelligence, notre volonté, et notre âme sont l'objet de la part du divin Pasteur, sans s'abîmer dans des sentiments d'humilité, d'amour et de reconnaissance?

4. Enfin le bon Pasteur protège ses brebis, et au besoin il meurt pour elles. Le mercenaire fuit devant les bêtes fauves et laisse le troupeau sans défense, parce qu'il ne pense qu'à son propre salut. Mais le maître du troupeau sacrifie sa vie pour ses oailles: *Animam suam dat pro ovibus suis.* Le bon pasteur étend sur ses brebis la protection la plus tendre et la plus courageuse. Si l'ennemi menace son troupeau, s'il cherche à s'insinuer par la ruse dans l'enceinte de la bergerie, il le met en fuite. Il ne se sauve pas en présence du danger; mais il se place devant ses brebis et ne craint pas d'exposer sa vie pour détourner d'elles la dent meurtrière des fauves.

C'est ainsi qu'a agi Notre-Seigneur: il s'est livré pour nous à la mort. Quiconque connaît et se remémore la Passion de notre divin Sauveur comprend aussitôt que Jésus est vraiment le bon Pasteur. Il n'a pas hésité à se sacrifier, à se livrer pour nous arracher au démon.

Vous savez en effet que notre grand et irréciliable ennemi, c'est Satan. Il se plaît à nous tendre des embûches. Par tous les moyens il voudrait tuer nos âmes et nous perdre à jamais. Mais Jésus a renversé son empire, ruiné sa puissance par sa passion et sa mort sur la croix. Notre ennemi est vaincu, nous sommes sauvés grâce au divin Pasteur qui a donné sa vie pour nous.

Néanmoins le démon reste en possession de puissantes armes pour nous attaquer. Il rôde sans cesse autour de nous, nous dit l'apôtre S. Pierre, semblable à un lion qui cherche une proie. Mais notre divin Pasteur a tout prévu: grâce aux mérites de sa Rédemption, nous pouvons facilement repousser l'ennemi, ou lui échapper. Les moyens de salut sont à notre portée; à nous de nous en servir. Qui ne se sauve pas ne peut donc s'en prendre qu'à lui seul. Avons-nous des tentations? La grâce de Dieu est là, à notre disposition. Soit par la prière, soit par les sacrements, nous l'obtenons abondamment. Sommes-nous même tombés dans le péché mortel, redevenus esclaves de Satan? Le sacrement de pénitence avec le vrai repentir nous rétablissent dans la grâce et l'amitié de Dieu.

O Jésus, divin Pasteur de nos âmes, que vous êtes bon d'avoir ainsi voulu donner votre vie

pour vos chétives et indignes brebis ! Que vous êtes bon de nous avoir arrachés au démon et rendu le salut si facile ! Aussi combien coupables et ingrats sont ceux qui ne veulent pas profiter de vos faveurs, vous suivre et faire partie du divin bercail ! Faites, ô bon Sauveur, que tous nous soyons du nombre des brebis fidèles qui vous suivent toujours et partout, dans les humiliations de la crèche, dans les aridités du désert, au sommet glorieux du Thabor, dans les souffrances du Calvaire, et qui vous suivront un jour au ciel !

Mes frères, la douce et rayonnante image du bon Pasteur vient d'apparaître à nos regards. L'Évangile n'offre pas d'allégorie plus sublimée et plus digne du Cœur sacré de Jésus. Je ne m'étonne donc pas si l'Eglise primitive aimait à représenter Notre-Seigneur sous les traits du bon Pasteur. Pourrait-elle, d'une façon plus saisissante, exciter les fidèles à la confiance ? Que ce sentiment soit aussi le nôtre. — Je voudrais également qu'après avoir médité ensemble la divine figure du bon Pasteur, nous comprenions mieux son amour et que nous y répondions par une plus inviolable fidélité. Oui, mes frères, aimons notre divin Pasteur et écoutons sa voix. Suivons-le toujours fidèlement, et il nous traitera comme ses brebis préférées : il nous rendra heureux sur cette terre et pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

XXIX

3^e Dimanche après Pâques

LA VIE PRÉSENTE ET LA VIE FUTURE

Mes frères,

Voici l'explication abrégée que nous donne S. Augustin de l'évangile de ce dimanche. Le Sauveur dit à ses apôtres : « Encore un peu et vous ne me verrez plus, puis encore un peu et vous me verrez. » C'est-à-dire : « Bientôt je quitterai la terre pour retourner vers mon Père au ciel. On va me mettre à mort et je ressusciterai. Après ma résurrection, je me ferai voir à vous dans des apparitions. Toutefois, je ne resterai pas longtemps en votre compagnie. Au bout de quarante jours, je monterai au ciel. Mon départ vous causera de la tristesse. Mais consolez-vous, vous ne tarderez pas à me retrouver. Après la courte durée de cette triste vie, vous me reverrez au ciel et ce sera pour toujours. Votre cœur alors se réjouira et votre joie sera éternelle. »

En s'adressant à ses disciples, le Sauveur semble nous dire à tous : « Courage et confiance ! Ne recherchez pas les jouissances et les plaisirs dans cette vie, car elle est bien courte et semée d'épines. Mais il en est une

autre, *éternelle* celle-là, qu'il faut attendre, préparer, et qui sera une vie de bonheur, de jouissances parfaites et sans limite pour ceux qui auront été fidèles à Dieu. »

I

Que cette vie ne soit pas de longue durée, qu'elle ne soit pas le séjour du bonheur, il n'est pas difficile de s'en convaincre. Ouvrons simplement les yeux pour voir ce qui se passe dans le monde.

Deux choses nous frappent. — D'abord la disparition de nos semblables, les vides causés par la mort au milieu des hommes. Quê de personnes n'avons-nous pas connues qui ne sont plus ! — Puis, la misère comme attachée au flanc de l'humanité. Partout on se plaint, partout on souffre ; il n'est personne qui ne porte sa croix sous une forme ou sous une autre.

Voilà les deux constatations qu'il est aisé à chacun de faire.

1. Oui, la vie de l'homme est bien peu de chose quand on y réfléchit et qu'on l'examine de près. Aussi je comprends les paroles et les comparaisons de la Sainte Ecriture : « La vie, nous dit-elle, est une vapeur qui paraît et disparaît presque aussitôt (Jac., iv, 15) ; c'est une ombre qui passe (Job, xiv, 2) ; ou une toile d'araignée que le moindre coup de vent détruit et emporte. » (Ps., lxxxix, 9).

Interrogez ceux qui ont déjà vécu un grand nombre d'années et demandez-leur ce qu'ils pensent de la vie : ils vous diront qu'elle est courte et pleine de misères. Interrogez un vieillard : il vous répondra que les jours qu'il a passés sur la terre ne sont rien ; ils ont fui et disparu comme un nuage qui s'envole. La plus longue vie ne paraît qu'un songe à un mourant.

2. Certes, nous ne pouvons pas nous en plaindre, puisque cette existence terrestre est un temps d'épreuves et de souffrances. Ce n'est pas ici-bas qu'est le bonheur. Trouvez-moi quelqu'un qui puisse dire : « J'ai été parfaitement heureux sur la terre. » J'entends plutôt les hommes se plaindre et gémir.

Les vieillards disent : « Nos années ont été une succession de maux. » Les damnés eux-mêmes qui ont cherché leurs plaisirs s'écrient : « A quoi nous a servi notre orgueil ? Que nous reste-t-il de toutes nos richesses, de toutes nos jouissances ? Quelque soin que nous ayons pris de satisfaire nos passions, notre vie a été remplie d'afflictions et d'amertumes. » (Sap., v, 8).

Non, mes frères, ce n'est point pour jouir que nous avons été placés sur la terre. C'est à tort que les impies tirent de la brièveté de la vie cette conclusion : « Venez donc, et jouissons des biens qui sont en notre pouvoir. Prenons tous les plaisirs que nous pourrions. »

(Sap., II, 6). Dans l'éternité ils tiendront un autre raisonnement ; mais il sera trop tard.

Un chrétien ne parle pas ainsi ; mais il se dit : « Je suis ici-bas pour quelques années, pour préparer mon éternité. Me livrer aux plaisirs serait une sottise. Car après une durée bien courte de jouissances douteuses, ce seraient des souffrances éternelles. Dieu veut que sur la terre j'observe sa loi ; j'ai à souffrir pour y être fidèle ; il me faut lutter contre mes convoitises, contre le mauvais exemple et les entraînements ; il me faut supporter toute sorte d'afflictions et de peines sur la terre. Eh bien ! j'accepte ces souffrances. Je sais qu'elles me vaudront un bonheur sans fin. Je résisterai aux tentations afin de bien remplir cette vie, d'être irrépréhensible devant Dieu, mon souverain Juge, et de mériter la récompense des saints, la vie éternelle. »

II

Car, ne l'oublions pas, mes frères, il y a une vie éternelle, une autre existence que celle-ci et qui n'est pas éphémère comme elle, ni semée de misères. C'est pour l'éternité que Dieu veut que nous jouissions du bonheur, après les épreuves passagères.

1. Tous les jours, en récitant le Symbole des apôtres, nous faisons un acte de foi à ce dogme : « *Credo vitam æternam*. Je crois à la vie éternelle. »

Et notre foi, mes frères, est bien motivée. Dieu lui-même dans les Saintes Ecritures nous affirme à chaque instant cette vérité. « Après le jugement, nous dit-il, les méchants iront au supplice éternel pendant que les justes iront à la vie éternelle. » (Mat., xxv, 46). « Personne, ajoute-t-il en parlant des élus, ne leur ravira leur joie... Leur trésor ne peut se perdre, il est à l'abri de la rouille et des voleurs. » (Mat., vi, 20).

Cette parole de Dieu fut répétée par l'Eglise, par les saints, par tous ceux qui ont autorité pour nous instruire, par tout ce qu'il y eut de grand, de vertueux sur la terre. « Oui, nous crient toutes ces voix, il y a une vie future et éternelle autre que la misérable existence terrestre que vous possédez en ce moment. »

Notre cœur fait écho à cet enseignement. Car nous sentons bien qu'il faut une récompense pour les justes. Nous sentons bien que bons et méchants ne peuvent avoir le même sort, la même destinée. Nous sentons que tous les actes de vertu, quelquefois héroïques, que toutes les souffrances acceptées et supportées avec résignation, offertes comme sacrifice, ne peuvent rester sans récompense. Or, cette récompense, le chrétien ne la reçoit pas ici-bas, il l'attend avec raison dans un monde meilleur.

Dieu est juste, mes frères ; et cette justice ne laisse triompher les artisans du mal que parce qu'elle a l'éternité pour récompenser les

bons et punir les méchants. Elle rétablira un jour le droit, et chacun recevra selon ses œuvres.

2. Consolons-nous donc dans les peines et les afflictions par la pensée de notre future destinée.

On dit quelquefois : « Je me reposerai quand je serai mort. » Cette parole est très juste. Elle est au fond la traduction de celle de Jésus-Christ à ses apôtres : « Vous serez dans la tristesse, dans la peine ; mais bientôt votre tristesse se changera en joie. Encore un peu et vous serez délivrés, vous serez dans le bonheur éternellement. »

Oui, mes frères, nous nous reposerons quand nous serons morts. Nous ne regretterons pas alors nos privations, nos sacrifices, en un mot tout ce que nous aurons fait ou subi par soumission à la volonté de Dieu. Car aux souffrances de cette vie succédera la félicité la plus complète, le bonheur le plus absolu que nous puissions désirer. Alors plus de chagrin, plus de larmes, plus de douleurs d'aucune sorte ; mais la possession de ce qui peut satisfaire tous les désirs de notre cœur, toutes nos aspirations au bonheur.

Toutefois, — je veux vous en avertir en terminant, — prenez-y garde : ces éternelles jouissances seront le partage et le lot de ceux-là seulement qui auront supporté avec foi l'épreuve des quelques années passées sur la terre. Elles ne seront octroyées qu'aux chrétiens fidèles à la loi de Dieu et de l'Eglise, qui auront accompli ici-bas tous leurs devoirs.

Quant aux autres, vous le savez, il y a les supplices éternels qui les attendent. Ils ont joui, ils vont souffrir. L'homme juste a souffert, il va jouir, et ses jouissances ne finiront plus.

Vivons donc, mes frères, de telle sorte qu'un jour nous entendions cette parole : « Venez vous reposer dans le royaume que je vous ai préparé. » (Mat., xxv, 34). C'est la grâce que je prie Dieu de vous accorder à tous. Ainsi soit-il.

XXX

Solennité de S. Joseph

LA DÉVOTION A S. JOSEPH

Ut putabatur filius Joseph.
Il passait pour le fils de Joseph. (Luc, III, 23).

Mes frères,

L'évangile de la fête que nous célébrons aujourd'hui renferme le récit du baptême de Jésus par S. Jean sur les bords du Jourdain, récit qui se termine par un double renseignement, à savoir, d'une part, que Notre-Seigneur, au début de son ministère, avait environ trente

ans, et que, d'autre part, il passait pour le fils de Joseph : « *Ut putabatur filius Joseph.* »

Ces derniers mots nous font toucher du doigt les rapports intimes qui ont existé entre S. Joseph et N.-S. J.-C. Plus instruits que les Juifs, nous savons que la seconde personne de la Sainte Trinité, en se faisant homme et en venant sur la terre pour nous, a voulu avoir pour mère la T. S. Vierge Marie, mais qu'elle n'eut pas d'autre père que Celui qui est au ciel. Cependant S. Joseph étant l'époux de la T. S. Vierge, prenait soin de l'Enfant Jésus et mérita d'être appelé son père nourricier. Il mérite donc de notre part un culte et une dévotion spéciales. Le constater d'abord en vous en donnant *les raisons*, vous dire ensuite *comment* nous devons l'honorer, sera tout le sujet de ce simple entretien.

I

Les liens étroits qui ont uni S. Joseph au Fils de Dieu et à la T. S. Vierge, son éminente sainteté, la protection dont il a toujours enveloppé ceux qui ont eu recours à lui, sont autant de motifs qui nous pressent de l'invoquer et de l'honorer d'une façon particulière.

1. Son nom ne saurait être séparé des noms de Jésus et de Marie. Ce sont comme trois personnages que la piété chrétienne se plaît à réunir dans la même pensée. Aussi quand nous vénérons S. Joseph, nous pouvons être sûrs que nous réjouissons le cœur de Notre-Seigneur et celui de la T. S. Vierge. Car, nous ne faisons en cela que les imiter : n'ont-ils pas eu eux-mêmes pour le chef de la Sainte Famille une profonde vénération et une grande affection ? Personne ne pourra jamais dire combien S. Joseph a été honoré et aimé de Jésus et de Marie.

Il eut d'abord le bonheur d'être l'époux de la T. S. Vierge, de l'Immaculée, de la Reine du monde. A ce titre, quelle gloire rejaillit sur lui ! A lui revinrent la charge et l'honneur de prendre soin de celle qui, sur la terre, devait être la Mère de Dieu, et au ciel être placée au-dessus des anges et de toute la cour céleste. A lui fut confié ce tabernacle du Verbe incarné, cette femme pleine de grâce, proclamée bénie entre toutes, la plus parfaite des créatures. A lui furent révélés les secrets divins touchant le mystère de l'Incarnation. Aussi la T. S. Vierge, malgré sa très grande sainteté, malgré sa supériorité, se montra, à l'égard de S. Joseph, une vraie épouse, la plus soumise, la plus aimante et la plus respectueuse des épouses.

Mais voici S. Joseph élevé à une plus haute dignité encore par son titre de Père nourricier de l'Enfant Jésus. C'est pour ainsi dire sous son patronage que le Fils de Dieu vint au monde. Il participa donc indirectement au mystère de l'Incarnation. Il fut choisi par la Pro-

vidence pour cacher au démon la naissance du Rédempteur des hommes et pour empêcher tout soupçon contre l'honneur de la T. S. Vierge.

Aussi le divin Sauveur voulut-il avoir pour son Père nourricier les égards, l'affection et tous les sentiments du plus parfait des enfants. L'Evangile nous le fait comprendre quand il nous dit que l'Enfant Jésus était soumis à ses parents, qu'il était plein de sagesse, et qu'il avançait en perfection, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. (Luc, II, 40-52). Quel honneur pour une créature ! Le Dieu tout-puissant veut paraître son inférieur, il se soumet à elle, lui obéit, lui prodigue les marques de son respect et lui témoigne une particulière affection. O S. Joseph, quelle joie intime vous avez dû goûter ! quelle satisfaction vous avez dû éprouver, malgré votre profonde humilité, en recevant les caresses et les témoignages d'estime du Fils de Dieu ! Mais aussi à quelle dignité vous avez été élevé par ce contact avec la sainteté infinie, avec un Dieu fait homme ! De quelle gloire vous resplendissez à nos yeux, puisque Dieu lui-même vous a glorifié !

2. Voilà donc pour nous un premier motif d'aimer et de prier S. Joseph. Son éminente sainteté nous y invite également. Il est appelé dans l'Evangile l'homme juste, *vir ejus, cum esset justus*. (Mat., I, 19). La justice ici désigne la perfection intérieure, l'ensemble des vertus, la sainteté de l'âme. S. Joseph possédait cette justice au plus haut degré. Son cœur était absolument pur, la grâce sanctifiante l'inondait, Dieu y habitait et se plaisait à l'orner de tous les dons, de toutes les qualités, de toute la beauté que réclamaient son rôle et ses fonctions. Il convenait, en effet, que celui qui devait être l'époux de la mère d'un Dieu et le Père nourricier du Christ, brillât d'une sainteté presque divine et reflât en quelque sorte l'image du Père éternel. Il le fallait pour qu'il remplît dignement sa charge ; car, auprès du Verbe fait chair, il tenait la place de Dieu le Père.

Cette grâce sanctifiante, cette sainteté admirable ne firent que croître et se perfectionner par l'intimité et les relations de S. Joseph avec la T. S. Vierge et Notre-Seigneur. Souvenez-vous de ce qui est arrivé dans la maison de sainte Elisabeth au jour de la Visitation. La T. S. Vierge, portant l'Enfant Jésus dans son sein, n'y passa que quelques semaines : et voilà que se produisent des effets merveilleux de sanctification ; S. Jean-Baptiste est purifié du péché originel et orné de la grâce avant de naître, et la demeur de Zacharie devient comme un tabernacle, un paradis sur terre. Nous pouvons dès lors nous imaginer, mes frères, à quelle perfection a dû s'élever S. Joseph qui, pendant trente ans environ,

habita sous le même toit, vécut la même vie que Jésus et Marie. Il participa à l'incomparable sainteté de ceux dont il partageait l'existence. Aussi en lui resplendissent toutes les vertus. Avec quelle bonté, quelle amabilité il se présente à nous ! Quand nos lèvres prononcent son nom, aussitôt notre esprit nous montre le digne époux de la très douce Vierge Marie et la copie la plus ressemblante du très doux Jésus.

Au ciel S. Joseph n'a pas déchu. Grâce à son éminente sainteté il occupe, comme autrefois sur la terre, une place spéciale. Après la mère de Dieu, personne ici-bas ne reçut une aussi sublime mission ; donc personne au ciel ne doit jouir d'une pareille gloire. Et nous n'exagérons pas en disant que S. Joseph est au-dessus de tous les élus. Son trône, comme celui de la T. S. Vierge, est sans doute tout près du trône de Celui dont il prit soin avec la tendresse et le dévouement du meilleur des pères. Nouveau motif d'avoir pour ce grand saint une dévotion et un culte particuliers.

3. Nous n'y perdrons pas, mes frères, nous en retirerons au contraire de très grands avantages. Car ceux qui ont eu recours à lui ont toujours ressenti les effets de sa protection. Si S. Joseph n'a pas déchu en gloire et en sainteté, sachez bien qu'il n'a pas déchu non plus en puissance.

« Son pouvoir dépasse de beaucoup le pouvoir de tous les anges et de tous les saints ensemble. Car il est tout à la fois puissant sur le cœur de Dieu, puissant sur le cœur de Jésus, puissant sur le cœur de Marie. Qu'est-ce que Dieu pourrait refuser à un saint qu'il a préféré à tous les princes du ciel et de la terre ; qu'il a associé à sa divine paternité ; qu'il a constitué la providence visible de son Fils et qui a si dignement rempli cette grande mission ? Qu'est-ce que le Verbe incarné pourrait refuser à celui de qui il a tout reçu sur la terre ; qui lui a fourni, au prix de ses sueurs, toutes les choses nécessaires à la vie ; qui n'a travaillé et vécu que pour lui ; à celui qui l'a tant aimé, si bien servi, entouré de tant de soins et de vigilance ? Qu'est-ce qu'il pourrait refuser à celui qu'il a aimé sur la terre jusqu'à obéir à ses moindres désirs comme à des ordres exprès ? Est-ce que, dans le ciel, il aurait changé de sentiments à l'égard de son père adoptif ? Et lors même que Joseph seul ne pourrait faire octroyer sa requête, n'a-t-il pas sur le cœur de Marie, pour la faire intervenir à l'appui de sa demande, les droits les plus irrécusables, les droits de l'autorité légitime, les droits de la reconnaissance et ceux de l'amitié ? Oh ! comme Marie se jetterait aux pieds de Jésus plutôt que de voir son saint époux refusé ! »

Notre-Seigneur a promis de récompenser un verre d'eau froide donné à un pauvre en son nom ; que ne fera-t-il pas pour celui qui lui a rendu tant de services sur la terre, qui lui a prodigué les tendresses et le dévouement d'un père, qui a travaillé et peiné toute sa vie pour Jésus et Marie et leur a procuré tous les biens nécessaires à l'existence ?

C'est donc à juste titre que l'Eglise invite les chrétiens à s'adresser à S. Joseph. Elle lui applique ces paroles qui furent dites à propos de l'autre Joseph, fils de Jacob, premier ministre d'Egypte, et figure de notre saint : « *Ite ad Joseph. Allez à Joseph.* » (Gen., xli, 55). Qui, recourez à lui avec confiance, il est comme l'intendant divin chargé avec la T. S. Vierge de nous distribuer les grâces. Car Dieu « l'a établi seigneur et maître de sa maison, et prince de toutes ses possessions. *Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ.* » (Ps., civ, 21). Sainte Thérèse comprenait parfaitement ce rôle et cette puissance du chef de la Sainte Famille. « Les autres saints, disait-elle, accordent certains bienfaits à ceux qui les invoquent ; chaque saint a, pour ainsi dire, sa spécialité. Quant à S. Joseph, il a été établi par Dieu comme le dispensateur général et universel. » Elle ajoutait : « Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien demandé à Dieu par l'intercession de S. Joseph, que je ne l'aie obtenu. »

Pourrions-nous maintenant hésiter à lui témoigner une dévotion particulière ? Souvenons-nous qu'il est notre protecteur à bien des titres. Comme chef de la Sainte Famille, il est le patron des familles chrétiennes. Priez-le donc de vous aider, de vous éclairer dans l'éducation de vos enfants, dans la direction et le gouvernement de votre maison ; confiez-lui vos entreprises et vos affaires même temporelles. Comme ouvrier, il est le protecteur attiré de tous les ouvriers. Comme intime de Jésus et de Marie, il est le modèle et le protecteur des âmes pieuses, qui aiment la vie intérieure, l'union à Dieu, l'oraison, et qui aspirent à une pratique plus parfaite des vertus chrétiennes. Enfin, en mourant doucement dans les bras de Jésus et de Marie, il acquit le titre de protecteur des mourants. Sous ce rapport, nous prêtres, qui visitons les malades, nous sommes témoins de choses merveilleuses. Oh ! combien paisible, rassurante et sainte est presque toujours la mort de ceux qui ont demandé cette faveur à S. Joseph !

Croyez-en notre expérience.

Vous voyez, mes frères, qu'il n'est point de grâces, de faveurs et de bienfaits qu'on n'obtienne par la dévotion et le culte de S. Joseph. Mais comment lui témoignerons-nous cette dévotion et deviendrons-nous ses protégés ?

II

En l'aimant, en l'honorant et en l'imitant.

1. Premièrement nous devons l'*aimer*. Nous ne saurions avoir de l'affection pour Notre-Seigneur et pour la Sainte Vierge, sans en éprouver aussi pour celui qui leur fut et leur est encore si cher.

Et puis, quelle joie, quelle satisfaction pour nous de constater les magnifiques privilèges et les grâces de choix dont S. Joseph fut comblé par le Bon Dieu ! Félicitons-le d'avoir été l' élu, le préféré du Tout-Puissant. Ayons un grand amour pour celui que Dieu aima tant lui-même, puisqu'il le distingua parmi tous les hommes et lui confia les plus sublimes fonctions.

Habituellement, ici-bas, notre cœur nous porte vers ceux qui ont été l'objet de quelque privilège insigne. Nous éprouvons naturellement de l'affection pour ceux que la T. S. Vierge ou Jésus ont favorisés d'une apparition.

Or S. Joseph n'a pas eu seulement le bonheur de voir la T. S. Vierge dans une apparition : mais il habita sous le même toit, s'entretint avec elle, partagea son existence, ses joies, ses épreuves, ses sentiments, vécut dans son intimité. Il ne vit pas Jésus dans une vision passagère comme quelques saints, mais il le vit de ses propres yeux tous les jours. Il le porta dans ses bras, non pas une fois comme le vieillard Siméon, mais autant de fois qu'il le désira. Mieux que cela : il reçut, — avec quelle joie et quel bonheur, Dieu seul le sait ! — les embrassements, les caresses du Fils de Dieu. Il jouit de sa présence continuelle, de ses exemples, de ses paroles. Oh ! combien nous devons aimer un saint qui fut ainsi choyé de Dieu et de la T. S. Vierge !

2. Il faut de plus l'*honorer*. Comment remplirons-nous cette seconde obligation de notre piété envers S. Joseph ? Le voici en abrégé. D'abord, chacun d'entre nous aura soin de recourir à lui, à son intercession, à sa puissance pour toutes ses nécessités et ses besoins tant spirituels que corporels. Je vous l'ai dit : il est comme le grand régisseur des biens du Bon Dieu. Ensuite, dans nos prières, nous unirons toujours son nom à ceux de Jésus et de Marie. Dans nos travaux, dans nos peines, dans nos tentations, nous répéterons affectueusement : « Jésus, Marie, Joseph, » faisant suivre ces noms d'une humble et confiante supplication. Nous aimerons aussi à célébrer avec piété et ferveur les fêtes établies en son honneur. Nous nous y préparerons par la prière, par la purification de nos consciences et la réception du sacrement de l'Eucharistie, si nous en avons la possibilité. Enfin, un véritable ami de S. Joseph veut le faire honorer autour de lui, dans sa maison. Pères et mères de famille, vous vous exciterez donc

mutuellement à recourir à lui ; vous vous unirez pour lui demander ensemble les consolations et le courage dont vous avez besoin dans l'accomplissement de votre mission. Vous inspirerez et développerez dans vos familles la dévotion à ce chef de la Sainte Famille ; vous donnerez une belle place à son image dans vos foyers, et vous habituerez vos enfants à la vénérer et à invoquer souvent ce gardien de l'Enfant-Jésus.

3. Troisièmement, nous *imiterons* S. Joseph. Quel beau modèle il présente à nos regards et à notre imitation ! Sa *foi* vive lui montre en Jésus le Fils de Dieu... Son *obéissance* se manifeste par l'acceptation immédiate des ordres divins. L'ange lui commande de fuir en Egypte, de partir pour l'exil : il ne murmure pas, il n'hésite pas, il obéit... Sa *piété* est admirable et sa *prière* presque continuelle. S'il parle peu avec les hommes, il s'entretient souvent avec le Très-Haut. Pourrait-il en être autrement ? Sans cesse il a sous les yeux le Fils de Dieu fait homme... Que dire de son éminente *chasteté* ? Combien elle fut parfaite ! Pour le comprendre, rappelez-vous qu'il mérita d'être choisi pour devenir l'époux de Marie et qu'il fut digne de la Reine des vierges... Quelle profonde *humilité* ! Nous pouvons en juger par son exaltation, puisque « quiconque s'humilie sera élevé, » (Luc, XVIII, 14)... Contemplons enfin S. Joseph *dans le travail*. Comme il accepte et sanctifie les fatigues et les labeurs quotidiens ! Il fait tout en esprit de foi, offrant à Dieu ses journées, ses épreuves et ses joies, ses sueurs et son repos...

Mes frères, voilà le modèle : copions-le et reproduisons-le dans notre conduite. A l'exemple de S. Joseph, croyons fermement les vérités que l'Eglise nous enseigne ; croyons surtout à la présence réelle de Jésus au milieu de nous dans la T. S. Eucharistie... Obéissons fidèlement aux préceptes divins : les violer nous exposerait au malheur éternel... Gardons-nous de négliger ou d'omettre le devoir si important de la prière : ce serait supprimer nos rapports avec Dieu, supprimer la grâce nécessaire à notre âme... Imitons l'humilité de S. Joseph, cherchant l'estime de Dieu plutôt que celle des hommes ; sa chasteté suivant notre état. Comme lui sanctifions nos journées, nos travaux, nos peines, notre vie tout entière. Comme lui tirons profit de nos fatigues, de nos actions ordinaires, de l'accomplissement quotidien de nos devoirs d'état... Puissions-nous, mes frères, marcher ainsi sur les traces de S. Joseph, afin qu'un jour nous régnions avec lui dans la gloire. Ainsi soit-il.

POUR LE TEMPS PASCAL

LE « REGINA CÆLI »

Regina cœli, lætare.

Mes frères,

Il y a dans le christianisme un nom, après celui de Dieu, plus connu, plus aimé, plus béni que tous les noms, aussi sacré que la foi, aussi doux que l'espérance, un nom que la terre redit au ciel et que le ciel renvoie à la terre comme un écho des concerts éternels. C'est le nom de Marie, de la Vierge par excellence, de Marie la créature privilégiée, que toutes les nations proclament bienheureuse, selon sa parole prophétique, parce que le Tout-Puissant a accompli en elle des merveilles d'une incomparable grandeur.

L'Eglise, la saluant comme la Mère de son divin Fondateur et le canal de toutes les grâces qu'elle reçoit, multiplie les autels en son honneur. Tout en rendant à Dieu seul le culte d'adoration qui n'appartient qu'à lui seul, comme à l'unique créateur et maître souverain de toutes choses, elle rend aussi à Marie un culte solennel d'hommages et de vénération bien propre à exprimer la vivacité de son amour pour elle. Et comme le chant est le langage le plus expressif de l'amour, elle fait sans cesse retentir les voûtes de ses sanctuaires des louanges harmonieuses de Marie.

Selon la diversité des sentiments de joie ou de tristesse, de demande ou d'action de grâces, qu'elle veut exprimer, elle varie ses accents en sachant toujours émouvoir profondément les cœurs les plus indifférents.

Dans le cours ordinaire de l'année, l'Eglise met sur nos lèvres le chant du *Salve, Regina*, qui, du sein de cette vallée de larmes, monte, comme une ardente supplication, vers le trône de la Mère des miséricordes. Plus tard, lorsqu'elle célèbre les grands mystères de notre Rédemption, dans lesquels Marie eut une part si importante, elle chante ses douleurs dans le *Stabat mater*, complainte sublime où sont exprimés si éloquemment les sentiments de Marie et les nôtres, au pied de la croix. Lorsqu'enfin la Résurrection du Sauveur est venue rendre la joie à toute âme chrétienne, elle fait retentir ses temples du *Regina cœli*, qui, comme un hymne triomphal, porte jusqu'au ciel l'expression de son allégresse et de sa gratitude envers la Mère du Dieu ressuscité.

C'est, mes frères, ce *Regina cœli* que je veux commenter ce soir avec vous, en quelques courtes réflexions. Bien des fois déjà vous l'avez redit à sa louange, et l'accent avec lequel vos lèvres chantaient ces douces paroles montrait bien que ce n'était pas la bouche seulement, mais aussi le cœur qui aimait à bénir Marie. Redisons-le cependant une fois encore ;

méditons chacune de ses paroles. Vous en comprendrez mieux le sens, et votre piété plus éclairée y trouvera de plus vives ardeurs.

Le *Regina cœli* comprend deux parties bien distinctes, composées l'une d'une acclamation de joie que l'Eglise adresse à Marie, l'autre, d'une invocation qu'elle y ajoute. Ces deux parties, malgré leur brièveté, embrassent le double culte que nous devons lui rendre. Par la première, nous lui rendons un culte d'honneur ; par la seconde, un culte d'invocation ; en sorte que dans cette courte formule, admirable abrégé de nos devoirs envers elle, nous la glorifions à la fois comme notre Reine, et nous l'invoquons comme notre Avocate.

I

« *Regina cœli, lætare, alleluia !* Reine du ciel, réjouissez-vous ! »

Marie, mes frères, est véritablement Reine du ciel, par la place qu'elle y occupe et par les grâces qu'elle nous y obtient.

1. Du moment que Jésus-Christ, le Verbe divin, le roi éternel des cieux, l'a choisie pour être sa mère, il l'a par là même élevée à la dignité de reine ; « car, dit S. Athanase, si le fils est roi, n'est-il pas juste que sa mère participe à sa grandeur et soit reine aussi ? » Son titre de Mère de Dieu, enseigne le docte Suarez, et toute la théologie catholique avec lui, confère à Marie une dignité tellement éminente qu'il la place immédiatement après Dieu, au-dessus de tous les êtres créés, à quelque hiérarchie qu'ils appartiennent ; d'où, conclut le même docteur, il résulte que Marie a un droit de puissance et de souveraineté sur le reste des créatures.

Elle est donc élevée au-dessus de tous les esprits bienheureux qui peuplent la cour céleste et se plaisent à reconnaître en elle leur auguste reine, *regina angelorum*. Déjà lorsqu'elle n'était encore, sur la terre, que l'humble fille de Juda, l'archange Gabriel était descendu vers l'obscur demeure de Nazareth, la saluer comme la mère future du Verbe fait homme, et la créature privilégiée en qui Dieu s'était plu à répandre la plénitude de ses grâces. Durant toute sa vie, les anges s'empressèrent autour d'elle pour la servir et l'assister, comme de fidèles sujets se hâtent autour de la plus aimée des souveraines. Puis plus tard, lorsque l'âme sainte de Marie eut quitté sa chair mortelle pour remonter vers son Fils, les anges encore vinrent enlever le corps de leur maîtresse, en sa triomphante Assomption, pour le soustraire à la corruption du tombeau. Au ciel, chérubins et séraphins, anges et archanges la saluent et la vénèrent comme leur reine incontestée.

Elle est élevée au-dessus des légions innombrables des saints et des saintes de tous les âges et de toutes les conditions, reine des

apôtres, des martyrs, des confesseurs et des pontifes, reine des vierges et des saintes femmes, reine enfin de toutes ces âmes fortunées qui, après s'être efforcées d'imiter ses vertus sur la terre, se réjouissent maintenant de partager les honneurs de sa céleste royauté.

2. Marie est encore reine des cieux par les grâces dont Dieu l'a rendue la dispensatrice. Ecoutez ici, mes frères, la belle interprétation que le pieux chancelier Gerson fait de cette parole des psaumes : « *Potestas Dei est, et tibi, Domine, misericordia.* » Le royaume de Dieu, dit-il, consiste dans la justice et la miséricorde. Mais le Seigneur l'a partagé en deux : il s'est réservé le règne de la justice ; quant à celui de la miséricorde, il l'a donné à Marie. Il a décidé que toutes les grâces qu'il accorderait aux hommes passeraient par ses mains et seraient distribuées à son gré.

En effet, qui donc a invoqué Marie et n'a pas été exaucé ? Il n'y a pas de contrée, de nation, de cité dans le monde qui n'ait reçu des preuves éclatantes de sa protection. Le matelot l'invoque au milieu de la tempête ; que de fois n'a-t-il pas vu se fermer sous ses pieds l'abîme prêt à l'engloutir ! Le soldat, pendant la bataille, fait un vœu à Marie, et souvent il traverse sain et sauf la pluie de fer et de feu qui décime à ses côtés des bataillons entiers. Marie rend la santé au malade ou lui obtient une pieuse soumission à la volonté de Dieu, bien plus précieuse pour son salut que la conservation de son corps périssable. Que de vieillards ramenés à Dieu sur le bord du tombeau ! Que de jeunes gens conservés purs au milieu de la corruption du monde ! Que de pécheurs convertis par l'intercession de Marie ! Ah, oui ! elle est vraiment la Mère des miséricordes, et sa bonté ne le cède en rien à ses admirables grandeurs.

C'est donc l'âme pénétrée de la plus vive reconnaissance que nous la saluons tous ensemble du beau titre de Reine du ciel, *Regina cæli*, et que nous l'invitons à se réjouir dans cette solennité pascalle, *lætare*. Le temps des afflictions, de la douleur et des larmes est passé ; maintenant, c'est le jour de la joie et des plus douces consolations, joie pour le cœur de Marie, joie pour nous, ses enfants, heureux de partager son ineffable allégresse, *lætare, alleluia*.

II

Mais pourquoi donc, mes frères, cette expansion de chants et de joie ? Pourquoi les fêtes pascales excitent-elles de pareils transports envers la Sainte Vierge ? Ah ! c'est parce que Pâques est avant tout un jour de triomphe pour Celui que vous avez mérité de porter dans votre sein virginal, ô Marie, pour Jésus-Christ, le Dieu sorti vivant du tombeau, *quia*

quem meruisti portare ; et que la fête du Fils serait incomplète sans celle de sa Mère.

Marie, choisie de Dieu pour être la mère de son Verbe fait homme, le conçoit par son humilité, et le porte neuf mois dans ses chastes entrailles. Après ce temps, elle l'enfante à Bethléem, tout en gardant intact l'honneur de sa virginité immaculée. Quand le cruel Hérode veut faire périr ce Dieu-Enfant, Marie le prend dans ses bras, et, chargée d'un si précieux fardeau, fuit en Egypte où elle le voit à ses côtés croître en âge et en grâce. Plus tard, elle le suit dans ses courses évangéliques, et même lorsqu'elle est obligée de s'éloigner de lui, jamais elle ne cesse de porter dans son cœur ce Fils tant aimé.

Est-ce ainsi, mes frères, que nous savons nous attacher à notre Dieu ? Croyez-le bien : le Seigneur aussi serait avec nous, si nous savions être avec lui. Il ne demande qu'à habiter en nous, par sa grâce sanctifiante qui est la vie de notre âme. Ses plus chères délices sont de demeurer constamment avec les enfants des hommes ; et si nous voulions prendre la peine de le chercher, nous le trouverions dans le fond de nos cœurs, dans le recueillement de nos églises, dans les tabernacles de nos autels, où son amour pour nous le tient prisonnier. Sachons donc correspondre à de si délicates prévenances, et, à l'exemple de Marie, portons-le toujours en nous, par l'innocence sans taches de notre vie.

Ce fut surtout aux jours de la Passion que Marie sentit le poids écrasant de ce divin fardeau. Debout au pied de la croix, elle ressentit dans son cœur maternel le retentissement de chacun des coups qui meurtrissaient la chair de son Fils. Quelle douleur alors ! Mais quelle gloire ensuite ! Le sacrifice est enfin consommé, l'épreuve achevée, et déjà brille l'aurore de la résurrection. Réjouissez-vous donc encore une fois, Vierge Marie, *lætare*, parce que Celui que vous avez mérité de porter, *quia quem meruisti portare*, est ressuscité, ainsi qu'il l'avait prédit, *resurrexit, sicut dixit, alleluia*.

III

Vous connaissez, mes frères, ces prophéties de Notre-Seigneur : « Le Fils de l'homme, avait-il dit aux apôtres avant sa mort, sera livré aux Gentils, flagellé et mis à mort ; mais il ressuscitera le troisième jour. » Une autre fois, s'adressant aux Juifs : « Détruisez ce temple, annonçait-il en montrant son corps divin, et je le réédifierai en trois jours. » Si après de pareilles promesses Jésus ne fût pas ressuscité, quelle tromperie de sa part ; mais aussi quelle honte, quelle indicible confusion pour Marie ! Elle n'eût plus été que la mère d'un imposteur, obligée de se dérober dans l'obscurité d'une

profonde retraite aux insultes des meurtriers de son Fils.

Mais il est ressuscité, comme il l'avait dit ; et aussitôt Marie rentre dans toutes les prérogatives de sa maternité divine. Hier, elle était méprisée par les Juifs ; aujourd'hui, elle est honorée par toute la terre. Hier, c'étaient les fouets, la couronne d'épines, la sanglante croix ; aujourd'hui, c'est la glorieuse Résurrection, et demain l'Ascension triomphante.

Il est ressuscité ; et cet instant fait aussitôt oublier à sa mère, et pour toujours, les douleurs qui ont déchiré son cœur, *resurrexit, sicut dixit* ; gloire à Dieu, *alleluia* !

Vous aussi, mes frères, vous avez reçu de Dieu la grâce de participer à cette bienheureuse résurrection. Au saint jour de Pâques, après que votre âme eut été purifiée au tribunal sacré de la pénitence, vous avez reçu dans un cœur bien préparé le Fils de Marie, Jésus-Christ ressuscité. Votre joie fut grande alors. Il a mis en vous une vie nouvelle, vie de grâce et d'innocence, vie glorieuse dans l'éclat de son union intime avec son Dieu, vie d'immortalité, tant que vous ne l'aurez pas détruite par le péché. Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus. Sachez donc, vous aussi, conserver longtemps, conserver toujours une si belle vie. Sachez vous attacher à lui par un amour éclairé, ferme et constant, afin que les anges qui vous assistent invisibles puissent dire de vous, comme ils ont dit du Sauveur, au matin de sa résurrection : Il est ressuscité par la grâce ; il ne mourra plus par le péché ; gloire à Dieu. *Resurrexit, alleluia*.

IV

Et maintenant, ô Vierge Marie, maintenant que nous avons chanté votre bonheur, récompensez nos faibles efforts : priez Dieu pour nous, *ora pro nobis Deum*. Puisque Dieu a proportionné les consolations qui ont réjoui votre âme à l'immensité de vos douleurs, priez pour nous. Puisque nous, vos enfants, nous sommes encore dans la peine, la souffrance, les difficultés de toute sorte, et que sans prières nous ne pouvons pas être sauvés, ô Marie, priez pour nous !

Est-il besoin de vous redire, mes frères, combien est efficace l'intercession de Marie ? Un seul mot vous le fera comprendre ; elle est toute-puissante, *omnipotentia supplex*. Chaque jour, vous récitez le *Souvenez-vous*, où vous lui dites que jamais on ne l'a invoquée en vain. Ayez donc continuellement recours à elle ; vous qui êtes jeunes, pour qu'elle vous conserve dans la pureté et la vertu ; vous qui avez atteint la maturité de la vie, pour qu'elle vous défende des atteintes de l'orgueil, de l'avarice ou de la volupté ; tous enfin, pour qu'elle vous protège contre l'enfer, le monde et vos passions.

Priez-la maintenant, afin qu'elle vous obtienne le pardon pour votre passé, la paix de l'âme pour votre présent, avec une ferme espérance pour votre avenir. Priez-la surtout pour qu'elle vous assiste à l'heure de votre mort ; afin qu'à ce moment redoutable vous puissiez, protégés par elle, franchir sans crainte le passage terrible du temps à l'éternité et paraître avec assurance devant le souverain Juge des vivants et des morts, *ora pro nobis Deum*.

O Marie, reine et mère de miséricorde, du haut des cieux, abaissez sur nous un regard bienveillant ; priez pour nous ! Nous sommes tristes, nous passons notre vie dans les larmes ; car la main de Dieu s'appesantit sur nous, et nous ignorons quand il mettra un terme à nos maux. O Marie, consolatrice des affligés, *consolatrix afflictorum*, priez pour nous, *ora pro nobis* ! Nous sommes pécheurs. Tant de fois nous avons outragé la sainteté de notre Dieu ! Il n'est pas étonnant que sa justice nous châtie ; et nous sommes impuissants à détourner ses coups. O Marie, nous nous réfugions dans votre cœur maternel ; obtenez-nous notre pardon, Refuge des pécheurs, *refugium peccatorum*, priez pour nous, *ora pro nobis*. Car enfin, ô Marie, nous sommes des chrétiens, les disciples du Dieu, votre Fils, qui, en mourant sur sa croix, vous a donnée aux hommes pour mère et protectrice. Nous pouvons donc avoir en vous une confiance jamais trompée, Aide et secours des chrétiens, *auxilium christianorum*, priez pour nous, *ora pro nobis*. Priez pour nous, ô Marie, afin qu'au ciel, comme nous le faisons déjà sur la terre, nous puissions chanter avec vous un éternel *alleluia* ! Ainsi soit-il.

POUR LA NEUVAINES DU SAINT-ESPRIT

I

LE DON DE SAGESSE

Da mihi sedium tuarum assistentem sapientiam.

Donnez-moi la sagesse, assistante de votre trône. (Sap., ix, 4).

Ce n'est pas sans une raison supérieure que le pape Léon XIII a commandé à tout l'univers catholique la Neuvaine du Saint-Esprit, comme préparation à la fête de la Pentecôte. Comme de vrais enfants de l'Eglise, nous voulons entrer dans la pensée du Souverain Pontife. Aussi bien, mon intention est de vous entretenir, dans ces quelques instructions claires et pratiques, des sept Dons du Saint-Esprit, des Fruits et des Béatitudes. Ainsi nous ferons mieux connaître Celui à qui on peut appliquer la parole de S. Paul

dans son discours de l'Aréopage, le Dieu inconnu, *Ignota Dea* !

Nous commencerons par les dons, habitudes surnaturelles qui accompagnent la grâce sanctifiante, et qui complètent l'organisme sublime de notre être surnaturel pour nous rendre plus souples et plus dociles aux inspirations de la troisième Personne, laquelle est le souverain moteur de la vertu.

Et d'abord, parlons du don de sagesse, le plus excellent de ceux qui perfectionnent notre esprit. Je m'efforcerai de vous expliquer la nature et la grandeur de ce don précieux ; et pour conclure d'une façon pratique, je mettrai en regard de la sagesse divine la sagesse mondaine, qui en réalité n'est que folie. Puisse le ciel bénir mes paroles et toucher vos cœurs !

I

Qu'est-ce que le don de sagesse ? C'est le goût des choses célestes et le dégoût des choses de la terre.

I. On peut le dire très justement, c'est une connaissance lumineuse et savoureuse de Dieu, *sapor Dei*. Comme on l'a dit : inonder l'esprit d'une lumière supérieure à toute autre lumière, remplir le cœur d'un goût ineffable pour le Créateur et toutes les choses qu'il a faites, tels sont les deux effets de ce don. Celui qui le possède est comme un homme qui a de bons yeux ; celui qui en est dépourvu est aveugle et ne connaît qu'imparfaitement les choses. Celui qui voit, connaît par lui-même, avec précision et bonheur. Il admire le soleil répandant partout ses rayons, les montagnes couvertes d'arbres et de fruits, les prairies émaillées de fleurs. C'est un symbole du chrétien enrichi du don de sagesse. Les perfections divines se montrent à lui dans leur délicieuse splendeur. Non seulement il sait que Dieu est infiniment bon et doux, mais il goûte cette bonté et cette douceur. De là vient qu'il trouve des délices ineffables à s'entretenir avec son Père du ciel, à s'occuper de Lui et à procurer sa gloire. De là l'esprit d'oraison, le zèle du sacrifice, l'union amoureuse de son âme avec Dieu, l'amour de la solitude et du silence, source des grandes actions. Lumière et amour, la sagesse fait l'homme à l'image de Dieu, et, dit S. Jacques, elle le rend pudique, pacifique, modeste, facile à persuader, ami de ceux qui sont bons, ami des bonnes œuvres. (Jac., III, 17).

Il y a plusieurs manières de connaître Dieu. Mais la plus parfaite est celle du don de sagesse, parce que le don de sagesse a pour principe la charité. Etudier une vérité simplement par l'intelligence, ou la considérer par le cœur, ce n'est point la même chose ; et nous jugeons tout autrement d'un objet, s'il a quelque rapport avec une personne que nous aimons. La sagesse procède de cette der-

nière manière : c'est parce qu'elle aime Dieu qu'elle rapporte tout à Dieu. Et de cette connaissance amoureuse résulte un goût délicieux qui se fait quelquefois sentir au corps lui-même : ainsi S. François d'Assise, pour ne citer que lui, ne pouvait prononcer le nom de Dieu et de Jésus, sans ressentir dans sa bouche et sur ses lèvres une saveur plus douce mille fois que le miel le plus exquis, *sapor Dei* !

II. Nous connaissons déjà la nature du don de sagesse. Pour la mieux saisir, il y a un mot à ajouter : par le don de sagesse nous connaissons les choses, non pas seulement par leur apparence, non pas seulement par le raisonnement, non pas seulement par la foi dont la lumière est brumeuse, mais *per altissimas causas*, par Dieu. C'est par Dieu que nous avons une idée nette de la Création, de la Providence, de son rôle dans les événements qui se déroulent dans le monde. Grâce au don de sagesse, Dieu est le soleil qui nous éclaire sur les choses terrestres et célestes, qui nous fait comprendre les magnificences de la nature et de la gloire, saisir et goûter les mystères de la Rédemption, de la sanctification, de la déification. Le voyageur qui parcourt les plaines et les vallons a un champ de vue très limité. Le don de sagesse nous élève au dessus des plus hautes montagnes, jusqu'à Dieu lui-même en qui nous contemplons les merveilles de l'univers. *per altissimas causas*, il nous donne une connaissance ineffable du naturel et du surnaturel, parce que la lumière de la Trinité nous inonde.

Voilà la nature du don de sagesse ; je ne m'étonne pas que dans le septénaire sacré il tienne le premier rang. Ceci nous amène à notre seconde pensée : la *magnificence* de ce don sacré.

II

I. Nous pouvons d'abord nous en faire une idée par les splendides éloges de l'Écriture. « La sagesse est un don si précieux que toutes les richesses et tous les biens qu'on peut désirer ne peuvent lui être comparés. » Et ailleurs : « Elle est préférable, dit le Sage lui-même, aux royaumes et aux trônes, et je regarde comme rien les trésors, si je les compare à elle. » Et comme cette sagesse est si précieuse, de là vient qu'elle n'est donnée qu'aux amis de Dieu et non aux méchants : « La sagesse n'entrera pas dans une âme portée au mal, et dans un corps assujéti au péché. Heureux donc celui qui a rencontré cette perle précieuse ! » Et si vous voulez savoir en quoi consiste son excellence, elle-même nous le dit ainsi : « Celui qui me trouvera, trouvera la vie. Ceux qui sont vigilants, dès l'aube du jour me trouveront. La sagesse vaut mieux que tout ce qu'il y a de plus désirable. »

II. Approfondissons mieux encore notre su-

jet, et voyons les merveilles qu'il donne de sagesse produit dans les âmes. Il donne des lumières pleines de saveur sur Dieu et les choses de Dieu. Non seulement, avec lui, nous comprenons les vérités religieuses ; non seulement nous saisissons les rapports des créatures relativement à la fin dernière, les moyens de nous purifier et de nous sanctifier ; non seulement nous pouvons prendre les meilleures mesures pour faire notre devoir : mais nous goûtons Dieu ! Nous sentons le néant des choses créées et les splendeurs du ciel. Grâce à ce don, ce que les mondains aiment et recherchent, nous le dédaignons. Nous sentons vivement que Dieu est la part de notre héritage et de notre bonheur. O admirable transformation de l'âme par ce don ! Nous devenons des hommes nouveaux dans la justice et la vérité.

III. Sans parler du Sauveur, de la T. S. Vierge, de S. Joseph, quelle beauté le don de sagesse a toujours imprimée à l'âme des saints ! Quels miracles il y opérait ! Qu'il me soit permis de citer quelques traits édifiants : S. Jean, par exemple, transporté par l'Esprit-Saint dans les splendeurs de Dieu et nous racontant, dans un langage dont chaque mot est une flamme de lumière et d'amour, les mystères du Verbe incarné, les merveilles de l'Eucharistie, de la Cène, de la Passion de son Maître bien-aimé ; S. Augustin dont le cœur brûlant d'amour pour Dieu semblait éclairer la sublime intelligence ; S. Bonaventure surnommé le « Docteur séraphique », tant la sainte dilection rayonne dans ses ouvrages ; l'Auteur de l'*Imitation*, qu'une onction toujours si suave et si pénétrante inspire ; sainte Thérèse qu'on a nommée « la Séraphique », tant la lumière et l'amour dans son âme et ses écrits sont intimement mêlés ; S. François de Sales qui répand sur tout des lumières évidemment empruntées à la suavité infinie.

C'est grâce au don de sagesse que les saints ont dédaigné les biens temporels pour aspirer à la félicité éternelle. Citerai-je par exemple S. Ignace de Loyola dont les regards étaient constamment élevés au ciel, S. François d'Assise qui détestait si cordialement les biens terrestres pour vivre de la vie surnaturelle, S. François Xavier qui n'avait aucune estime pour le monde et les choses du monde afin de s'appliquer complètement à Dieu et aux choses de Dieu, S. François de Sales qui méprisait si parfaitement les dignités, les plaisirs et les richesses de la terre et ne goûtait que les choses d'en-haut ? Il est vrai que peu de chrétiens ont les sens assez épurés pour goûter cette saveur surnaturelle ; mais nos efforts doivent tendre à ce but sublime, qui est vraiment le don de sagesse. Ah ! qui nous donnera de comprendre la conduite des saints ? Qui nous fera imiter en quelque manière le pauvre d'As-

sisie qui se passionnait pour l'abjection, S. Dominique qui se plaisait à Carcassonne où il était ordinairement bafoué et moqué, et se déplaçait à Toulouse où il était honoré de tout le monde ? Qui nous rendra semblables aux Apôtres, qui sortant du Grand Conseil se réjouissaient d'avoir été méprisés pour le nom du Sauveur ? Qui nous inspirera pratiquement les sentiments de Jésus-Christ dont le bonheur suprême, malgré les plus grandes difficultés, était de faire en tout la volonté de Celui qui l'avait envoyé ? C'est là le mépris du monde, c'est la grâce, c'est le don de sagesse dans toute sa splendeur.

III

Mais les choses se comprennent mieux par les contrastes. En face de la sagesse divine, il y a la sagesse mondaine, qui en réalité n'est que folie. La sagesse divine goûte les biens suprêmes, la sagesse humaine se plaît dans les misérables biens de la terre.

I. Je l'ai dit, cette sagesse humaine n'est que folie, et elle est réprochée par l'Ecriture. S. Jacques lui donne trois noms caractéristiques. Il y a la sagesse ou folie terrestre, *terrena*, quand elle ne goûte que les richesses. Il y a la sagesse ou folie animale, *animalis*, quand elle ne goûte que les plaisirs du corps. Il y a la sagesse ou folie diabolique, *diabolica*, quand elle ne goûte que sa propre excellence. Au contraire, il y a une folie qui est une vraie sagesse devant Dieu : aimer la pauvreté, le mépris, la croix, les persécutions, c'est être fou selon le monde ! Or la sagesse qui est un don du Saint-Esprit n'est autre chose que cette sublime folie, qui ne goûte que ce que N.-S. J.-C. et les saints ont goûté et estimé.

La folie terrestre prend plusieurs aspects. Il y a l'amour excessif des biens temporels ; il y a l'amour excessif de la réputation qui absorbe toutes les préoccupations de l'âme ; il y a l'amour passionné du plaisir qui ne rêve que satisfactions mauvaises ou suspectes. Cette sagesse mondaine, ou plutôt cette folie désastreuse est presque universelle, au point que l'Esprit-Saint dit que le nombre des insensés est innombrable. Tous, nous avons besoin de nous tenir énergiquement en garde contre elle, sous peine de manquer le but essentiel de notre vie. Aussi, dans cette neuvaine du Saint-Esprit, je vous mettrai sous les yeux des exemples saisissants de cette folie, en empruntant aux saintes Lettres des traits capables de vous toucher.

II. Et d'abord, la folie des grandeurs. Cette misère n'atteint pas seulement l'âge mûr, mais même la vieillesse, qui plus d'une fois est victime de ce qu'on a appelé « l'ambition sénile » du pouvoir. On veut paraître, on veut dominer. C'est l'histoire de Nabuchodonosor qui voulait à tout prix conquérir l'univers ;

c'est l'histoire du roi Hérode qui ne reculait pas devant les pires forfaits, y compris le meurtre des membres de sa famille, pour se maintenir au pouvoir. Sans parler de ces monstres d'iniquité, rappelons-nous François Xavier étudiant à Paris avec son compatriote Ignace de Loyola. Il poursuivait avec une ardeur incroyable la gloire et l'honneur. Son génie extraordinaire, son ardeur inlassable lui faisaient affronter les plus rudes labeurs. Heureusement Dieu avait mis à côté de lui un homme rempli de l'esprit de sagesse. « Que prétendez-vous, lui disait Ignace de Loyola, par vos travaux applaudis, par votre zèle pour la science? — La gloire, la gloire! » répondait le jeune professeur qui, à peine ses études achevées, enseignait dans l'Université de Paris, devant un très nombreux auditoire. Et Ignace se contentait de lui répondre: « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme? » La folie des grandeurs continuant chez François, son ami lui faisait les mêmes observations, sans résultats, quand enfin après des prières plus ferventes et des pénitences plus austères d'Ignace, Xavier comprit. Renonçant héroïquement à l'amour de la gloire humaine, il tourna toute son activité vers la gloire de Dieu et le salut des âmes. La lumière d'en-haut et l'amour de la vertu et du prosélytisme envahirent son cœur. La sagesse céleste le saisissant, il ne voulut plus que Dieu, il ne goûta que Dieu et s'appliqua de toutes ses forces à le faire connaître et aimer. Il devint l'apôtre des infidèles. Il était tout au Seigneur; pour lui sa maxime était: « Aime à être inconnu et regardé comme rien, *ama nesciri et pro nihilo reputari*, » au point qu'il ne lisait qu'à genoux les lettres qu'il recevait aux Indes de S. Ignace de Loyola!

II. Il y a une seconde folie mondaine: c'est l'amour exagéré des richesses. Hélas! c'est là la pierre d'achoppement des chrétiens. On veut avant tout les biens temporels, *virtus post nummos*. Je le répète, c'est une folie insigne qui fait oublier les célestes récompenses. Notre-Seigneur nous met souvent en garde contre ce défaut. Rappelons-nous en particulier l'histoire du cultivateur opulent. Il y avait, dit Notre-Seigneur, un homme qui avait fait des récoltes splendides. Son cœur nageait dans la joie, et au lieu de remercier le Dieu qui féconde les campagnes, il se complaisait dans ses biens, et il disait: « Réjouis-toi, mon âme, et fais bonne chère. Je vais faire de plus vastes greniers pour abriter mes récoltes. » Et il entendit une voix qui lui disait: « Insensé, cette nuit même, le Juge suprême te rappellera à lui, et tes richesses que deviendront-elles? » *Stulte!* Faut-il qu'il y ait tant d'imitateurs de cet insensé! *Stulte!*

III. Je ne veux point passer sous silence une troisième folie mondaine, qui oublie tota-

lement l'excellent don de sagesse: c'est le désir immodéré des plaisirs. Notre-Seigneur prend soin dans son Evangile d'en détourner nos esprits et nos cœurs. Il y avait, dit-il, un homme splendidement vêtu; il vivait dans les délices. Un pauvre nommé Lazare venait solliciter sa charité. Il n'était pas exigeant: il désirait ramasser les miettes qui tombaient de la table du maître; mais personne ne les lui donnait; seulement un chien venait lécher ses plaies. Or il arriva que le riche avide de plaisirs vint à mourir, et il fut enseveli dans l'enfer. Le pauvre Lazare étant mort pareillement fut reçu dans le sein d'Abraham, au nombre des élus. Et le mauvais riche levant les yeux et apercevant Lazare, dit: « Père Abraham, envoyez-moi Lazare, afin qu'il dépose une goutte d'eau sur ma langue, car je suis cruellement tourmenté par les flammes. » Et Abraham lui répondit: « Vous avez eu tous les plaisirs sur la terre, Lazare n'a fait que souffrir, et maintenant un abîme infranchissable vous sépare. »

Hélas! cette folie, si opposée à la sagesse divine, est plus commune aujourd'hui qu'on ne saurait le dire. Le vieil adage des Romains: *Panem et circenses!* est à l'ordre du jour. On ne rêve que plaisirs; on perd de vue les vérités éternelles; l'esprit de matérialisme sévit dans toute sa rigueur. Pour employer les expressions de l'Écriture, on se couronne de roses, on s'abandonne à toutes les voluptés, on vit et on meurt dans la folie et l'on se prépare à soupirer tristement le mot irréparable: *Nos insensati*, nous étions des insensés!

**

Au 3^e Livre des Rois, il est raconté que le Seigneur apparut à Salomon et lui dit: « Demande-moi ce que tu désires, et je te l'accorderai. » Salomon répondit: « Seigneur, donnez-moi un cœur docile pour que je puisse gouverner mon peuple et qu'il me soit possible de discerner le bien du mal. » Cette demande plut à Dieu, qui dit au jeune roi: « Tu n'as demandé ni richesses, ni longue vie, ni puissance sur tes ennemis, mais la sagesse. J'exauce ta prière. Je te donne un cœur sage et intelligent. Et personne ne pourra t'égaliser sous ce rapport. » Nous aussi, demandons à Dieu le don de sagesse. Méprisons les biens terrestres, au risque de passer pour fous aux yeux du monde; aimons les biens éternels. Si nous avons la sagesse, nous aurons une délicieuse connaissance de chaque chose, notre conduite sera parfaite. Pleins d'un amour savoureux pour Dieu et les choses de Dieu, *sapor Dei*, nous accomplirons parfaitement tous nos devoirs, nous serons heureux, et nous nous préparerons à la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

II

LE DON D'INTELLIGENCE

*O Lux beatissima, reple cordis
intima tuorum fidelium.*

O Lumière très heureuse, rem-
plissez jusqu'au fond le cœur de
vos fidèles.

Le second des dons du Saint-Esprit est le don d'intelligence. Il est d'une haute importance. C'est une habitude surnaturelle qui accompagne la grâce sanctifiante et nous rend particulièrement propres à recevoir la lumière de Dieu pour comprendre et pénétrer les vérités religieuses. Méditons avec simplicité, selon la recommandation du Catéchisme du concile de Trente, sur ce don précieux, inférieur il est vrai au don de sagesse, mais très excellent et jouant un grand rôle dans notre existence. Disons ses effets magnifiques, les conditions qu'il réclame pour avoir en nous son plein développement, et pour notre édification nous verrons enfin quelques traits de la vie des saints qui l'ont possédé, apprécié et utilisé.

I

Le premier effet du don d'intelligence est une connaissance lumineuse des choses de Dieu. Nous avons plusieurs manières de connaître le vrai : la raison, qui se meut dans le monde naturel et a la puissance de nous faire saisir les vérités fondamentales ; la foi, qui est un assentiment ferme à la divine révélation ; le don d'intelligence, qui ouvre à nos regards, toute grande, la splendeur du christianisme. Voulez-vous comprendre la différence de ces trois sources de connaissance ? Si j'entre dans un appartement avec une faible lampe, je distingue à peine les objets qui s'y trouvent. Si j'y entre avec un flambeau plus lumineux, je les vois déjà bien mieux, mais encore imparfaitement. Si j'y pénètre en plein midi, tout se manifeste à mes regards.

Ce n'est pas assez dire que le don d'intelligence est une lumière, c'est une clarté merveilleuse qui fait éclater les splendeurs de la religion. C'est une lumière de pénétration qui permet d'aller, si j'ose dire, au fond des choses, *intus legerè*. Telle est la caractéristique du don d'intelligence. Il nous fait pénétrer jusqu'au fond telle ou telle vérité. On a dit justement que le génie c'est l'intuition, tandis que le talent est l'équilibre des facultés et des idées. Si cette notion est vraie, toute vue du don d'intelligence est un éclair de génie, et quel génie ! Le génie de Dieu entre dans notre âme, et lui donne quelque chose de ses incomparables intuitions !

Mai quelle magnificence cette lumière offre à notre âme ! Elle nous fait mieux saisir Dieu et ses perfections ineffables, les richesses de son amour dans les mystères, le sens des

Livres sacrés, les desseins de la Providence dans l'économie du gouvernement du monde. Ce n'est plus le crépuscule de la foi, c'est la splendeur du plein midi. Un mot de l'Ecriture nous saisit ; nous entendons avec un charme délicieux les sermons, les explications du Symbolé et de la doctrine chrétienne.

Allons plus loin. Le don d'intelligence est éminemment pratique. Vous avez la foi et vous croyez que Dieu est partout, qu'il vous voit, qu'il vous entend et qu'il vous jugera. Vous avez la foi et vous croyez que le Rédempteur vous sanctifie, que vous avez une âme à sauver, et que si vous la perdez, vous serez la plus misérable des créatures. Vous avez la foi et vous croyez qu'un seul péché mortel vous condamnerait à des supplices éternels. Vous avez la foi et vous croyez que la religion pratiquée, comme Dieu et l'Eglise le veulent, vous méritera le paradis. Mais satis le don d'intelligence ces vérités font peu ou point d'impression sur votre âme. Avec ce don, au contraire, tout change dans vos pensées, vos désirs, vos paroles et vos actions : vous vivez selon Dieu ! Vous êtes de ceux dont l'Apôtre a dit : *Ambuletis digne Deo per omnia placentes*. (Col., i, 10).

Je ajoute que ce don béni remplit l'âme d'une suavité extraordinaire. Sans lui, Dieu, ses perfections, ses mystères, sa paternelle Providence ne disent rien à l'esprit et au cœur. Avec lui, l'âme découvre en Dieu des beautés qui la transportent, dans la religion un ensemble si sublime que l'âme s'éprend d'amour et tombe dans le saisissement. Sans ce don les saints Livres sont pour nous comme lettre morte, nous récitons les psaumes, des *Pater*, des *Ave*, avec une déplorable routine. Au contraire, si nous avons le don d'intelligence, les Ecritures, les prières nous ravissent ; nous ne nous lassons pas de lire le texte sacré, et nous y trouvons toujours des sens nouveaux, des beautés nouvelles qui nous édifient profondément. O magnificence délicieuse du don d'intelligence ! Est-il possible que tant de chrétiens n'utilisent pas ce trésor et ces suavités !

Pour remédier à ce mal, je vais exposer dans ma seconde considération les moyens faciles de cultiver le don d'intelligence.

II

Il faut d'abord le demander à Dieu avec fervor, comme les apôtres au Cénacle en union avec la T. S. Vierge Marie. Almons à employer les paroles si touchantes de la sainte liturgie. Disons avec la piété la plus ardente : « O Lumière, source du parfait bonheur, remplissez le cœur de vos fidèles jusque dans leur plus intime profondeur, *O Lux beatissima reple cordis intima tuorum fidelium*. O Dieu, éclairez-nous des pénétrantes lumières de votre Esprit, *Deus qui corda fidelium Sancti Spi-*

ritus illustratione docuisti. Que les flammes divines de votre Esprit nous rendent, ô Dieu, tout saints et tout purs, *Corda nostra Sancti Spiritus illustratione emunda.* Venez, Esprit Créateur, venez remplir de votre lumière l'âme de vos enfants, *Veni creator Spiritus, mentes tuorum visita.* Sans votre lumière, il n'y a rien dans l'homme de pur, *Sine tuo lumine, nihil est in homine, nihil est innocium.* » Les apôtres, choisis pour être les ministres de la parole sainte, hommes ignorants selon le monde, sont un touchant exemple de l'efficacité de la prière pour obtenir l'intelligence des vérités saintes. Après l'Ascension du Sauveur et sur sa recommandation, ils se mettent en retraite, ils multiplient leurs oraisons, et le jour de la Pentecôte, leur esprit est illuminé de splendides clartés. Les vérités qu'ils ne soupçonnaient pas envahissent leur âme. Ils en ont une pleine compréhension. Non seulement ils les comprennent pour eux-mêmes, mais, poussés par le zèle apostolique, ils vont dans l'univers entier. Dans la lumière de Dieu ils deviennent la lumière du monde. La prière a opéré cette merveille.

En second lieu, voulons-nous jouir du précieux avantage du don d'intelligence? Mettons en pratique une admirable disposition qui nous a été enseignée par N.-S. Jésus-Christ : c'est la pureté. Le cœur pur a un souverain attrait pour le Saint-Esprit, qui aime à s'y reposer. Tandis que le cœur souillé ne comprend rien aux choses divines, et vit, par rapport à elles, dans une obscurité profonde, le cœur pur voit, comprend et pénètre les vérités de la religion. Il n'est pas enveloppé dans les nuages du vice et des passions. Il est dans la lumière, et les lumières du Saint-Esprit l'illuminent et le comprennent. Rien chez lui n'intercepte les rayons surnaturels. Comme on l'a dit justement, chez le chrétien pur le cœur ne fait pas mal à la tête. Il accepte la vérité, il la comprend, il l'aime, il s'y attache. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

Un troisième moyen de développer en nous le don d'intelligence, c'est de nous appliquer à connaître et à méditer les actes et les paroles de Notre-Seigneur, particulièrement en lisant les Saintes Écritures. S. Grégoire de Nazianze, le seul d'entre les Pères dont les ouvrages ne contiennent aucune erreur condamnée par l'Eglise, et S. Basile, dont la doctrine est si solide, pendant douze ans ne lurent que l'Écriture. Or, il la faut lire même avant les œuvres des Pères, d'autant que par la pureté de cœur que je viens de signaler, on entre peu à peu dans les divers sens qu'elle contient et on apprend de mieux en mieux les mystères qu'elle renferme. Rappelons-le-nous : l'Écriture, outre les quatre sens que le Saint-Esprit a eus en vue, — savoir : le *littéral*, qui est celui des paroles prises dans leur propre signification ;

le *tropologique* ou moral, qui se réfère aux mœurs ; l'*allégorique*, qui regarde Jésus-Christ et l'Eglise militante ; l'*anagogique*, qui se rapporte à l'Eglise triomphante et à l'état des Bienheureux ; — outre ces quatre sens, dis-je, l'Écriture en a un cinquième qu'on appelle d'*accommodation*, lorsqu'on se sert de quelque sentence ou de quelques paroles des Livres Saints pour exprimer quelque chose qu'on sait bien que le Saint-Esprit n'a pas voulu signifier par le texte inspiré. S. Bernard use souvent de l'Écriture en ce sens-là ; c'est un des grands charmes de ses ouvrages. S. Jérôme a eu le don d'intelligence particulièrement pour le sens littéral, S. Grégoire pour le sens moral, S. Ambroise et S. Augustin pour le sens allégorique.

Oh ! oui, avec la grâce de Dieu, remplissons nos âmes du don d'intelligence. Et pour recevoir abondamment ce trésor, efforçons-nous d'être bien purs en pensées, en paroles et en actes. Demandons avec ferveur les lumières du Saint-Esprit. Pénétrons-nous des sentiments de Dieu lui-même en lisant avec respect, attention et assiduité surtout le saint Evangile, au lieu de livrer notre esprit exclusivement aux lectures mondaines, plus ou moins malsaines. Aimons les bons livres, qui sont l'explication de l'Écriture, aimons les prédications.

III

Mais il y a un axiome dont nous devons tirer notre profit : *Verba movent, exempla trahunt*, les paroles tombent, mais les exemples entraînent. Mettons-nous sous leur heureuse influence.

Vous savez combien les Apôtres, avant la descente du Saint-Esprit, étaient peu accessibles aux instructions du divin Maître. Leur esprit était comme enveloppé d'une brume épaisse ; ils comprenaient peu les grandes vérités du royaume messianique ; ils en saisissaient très imparfaitement la nature et la beauté. Mais quand le divin Paraclet descendit dans leur cœur, quel changement ! Quelle lumière intense envahit leur âme ! Comme ils comprennent admirablement la doctrine du Sauveur ! Comme ils la prêchent avec un éclat indescriptible ! Ces gens illettrés, ces pauvres pécheurs, qui n'avaient jamais fréquenté les écoles, se dispersent dans l'univers, et ils y répandent la lumière des dogmes sacrés. Ils avaient reçu le don d'intelligence qui leur faisait pénétrer toute vérité !

Cette pénétration et cette intuition, je les retrouve, quoiqu'à un degré inférieur, dans tous les saints, qui, remplis de la grâce sanctifiante, étaient transformés par le Saint-Esprit. Nous n'avons qu'à ouvrir la vie des saints pour être saisis, sous ce rapport, par des merveilles d'édification.

Citerai-je sainte Catherine, martyre ? Cette

illustre vierge, qui vivait au IV^e siècle, à Alexandrie, ayant été citée au tribunal de l'empereur Maximin, à cause de sa foi, fit preuve d'une telle pénétration d'esprit et d'une telle éloquence, que le tyran appela dans son palais cinquante philosophes des plus réputés, pour la réfuter et la confondre. Mais Catherine parla avec tant de netteté et de profondeur des vérités du christianisme, qu'elle prouva d'une manière absolument péremptoire la vérité de l'unité de Dieu et des dogmes fondamentaux de la religion. Elle fit si bien ressortir l'inaïté des superstitions de ses adversaires qu'ils durent s'avouer vaincus, et se convertirent.

D'autres saints étaient tellement saisis par les vérités sacrées, grâce aux éclairs divins qui les illuminaient, qu'au seul nom de charité S. François d'Assise était profondément ému, comme si un instrument mélodieux eût frappé de ses accords les fibres les plus intimes de son cœur. Le seul mot de ciel faisait entrer S. Gilles en extase. La B. Angèle de Foligno ne pouvait entendre prononcer le nom de Dieu sans être prise de ravissement. S. Jean de la Croix était transporté hors de lui-même en entendant un chant sur la croix, et S. Ignace rien qu'en voyant une fleur !

C'est ce don que célébrait David, quand il s'écriait : « O Dieu, vous m'avez montré au grand jour les secrets de votre sagesse. » C'est ce don qu'avait reçu S. Augustin quand il pénétrait si intimement les conseils et la conduite de Dieu sur l'univers et sur lui-même, et qu'il ne pouvait se rassasier de les contempler. C'était par ce don que S. Antoine trouvait trop courtes les nuits entières ajoutées aux jours pour la contemplation des merveilles divines, et que S. Bernard se plaignait de ne pouvoir suffire à l'abondance des pensées et des lumières qui envahissaient son âme, quand il méditait sur la vie et sur la mort de N.-S. Jésus-Christ.

Encore une fois, ô magnificence du don d'intelligence ! Efforçons-nous de l'obtenir, de le garder et de le développer par un cœur de plus en plus pur, par une prière fervente et constante, par une sainte émulation qui nous fasse imiter nos prédécesseurs dans la foi. *Veni, lumen cordium!*

Terminons par une belle parole de Bossuet, qui nous fait remarquer que l'acte du don d'intelligence est à la fois spéculatif et pratique : « S'il est vrai, dit-il, que nous soyons d'autant plus agissants que nous sommes plus poussés, plus animés, plus mus par le Saint-Esprit, cet acte par lequel nous nous y livrons, et l'action qu'il fait en nous, nous met pour ainsi dire TOUT EN ACTION EN DIEU. » Et ailleurs : « C'est un certain mouvement de cœur qui n'est point sensible de la sensibilité hu-

maine, mais qui n'est que joie pour l'esprit. Et partant, réjouissez-vous, et dites toujours en tout temps : Je consens, mon Dieu, à toute la vérité de votre être. Je fais mon bonheur de ce que vous êtes. C'est ma félicité anticipée, c'est mon paradis à présent, et ce sera mon paradis dans le ciel. » *O Lux beatissima, reple cordis intima tuorum fidelium!* O terre, disparaiss avec tes faux biens ; ô Dieu, manifestez-vous avec vos inénarrables perfections ; ainsi nous nous préparerons certainement au bonheur éternel ! Ainsi soit-il.

III

LE DON DE SCIENCE

Vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei.

Ils sont vains tous les hommes qui n'ont pas la science de Dieu.

(Sap., XIII, 1).

S. Arsène, l'illustre précepteur d'Honorius et d'Arcadius, fils de l'empereur Théodose, alors qu'il vivait parmi les anachorètes, avait appris à connaître un vieillard d'une naissance obscure et sans la moindre instruction. Il l'avait choisi pour conseiller. Un de ses frères en fut tellement étonné qu'il lui dit : « Comment ! vous êtes au courant de toutes les sciences des Grecs et des Romains, et vous allez chercher des conseils auprès de cet homme rustique ? — Les sciences des Grecs et des Romains ne me sont pas étrangères, répondit Arsène, mais sachez bien que je ne connais pas encore l'alphabet de la science que possède ce vieillard. » En effet, cet anachorète très âgé, quoique dépourvu de toute instruction humaine, savait la science du salut. Il était pleinement éclairé par le don du Saint-Esprit qui s'appelle le don de science. Il était un de ceux dont l'auteur de *l'Imitation* a dit : « Un humble paysan qui sert Dieu et connaît, dans la sainteté de son âme, les choses du salut, vaut mieux qu'un orgueilleux philosophe qui diserte sur la nature des astres, s'oubliant lui-même. » Nous allons méditer ce don béni, et pour le mieux comprendre nous commencerons par parler de la science humaine. Le contraste fera jaillir une lumière plus abondante. Mais avant de commencer cette salutaire instruction, invoquons de tout cœur la troisième Personne de la Sainte Trinité, en lui disant avec l'Eglise : *Veni, Sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tue radium.*

I

I. Par science humaine, j'entends d'abord la SCIENCE NATURELLE. Cette connaissance solide des choses de l'univers basée sur l'expérience et le raisonnement est certainement admirable. C'est un rayon de la lumière de Dieu qui veut s'appeler le Dieu des sciences, *Deus scientia-*

rum Dominus. Merveilleuse est la science du ciel et des astres qui en sont l'ornement. On tombe en admiration devant les découvertes des savants : la nature du soleil, la lune, les astres, les satellites qui font cortège aux globes lumineux. On est saisi d'étonnement en considérant leur nombre et leurs évolutions si régulières. On est stupéfait de ce qui nous est dit de leur constitution, de leur volume et de leur éloignement. Merveilleuse est la science des magnificences de l'Océan, de la multitude si variée des poissons et des plantes qu'on y découvre, du flux et du reflux de ses vagues qui se produisent avec une régularité si parfaite. Merveilleuse est la science de l'air avec ses nuées fécondantes et cette parfaite économie des saisons. Merveilleuse la science des règnes divers qui s'épanouissent sur notre globe : le règne minéral où l'on admire ces filons de fer, de plomb, d'argent, d'or, de platine, de diamant ; le règne végétal avec ses différentes productions qui couvrent les campagnes de précieuses moissons ; de prairies et de forêts ; et ces animaux de genres différents avec leur instinct prodigieux ; et l'homme dont le corps droit regarde le ciel sa patrie, ce corps où tout est admirablement proportionné, où les cinq sens nous mettent en rapport avec tout ce qui nous entoure. Merveilleuse est la science de la chimie, de la physique, de la géométrie, de la vapeur et de l'électricité avec leurs splendides applications, les chemins de fer, la télégraphie, le téléphone, les avions et tant d'autres que nous ne pouvons nommer. Oui, tout cela est admirable, tout cela doit être cher à celui qui pense et réfléchit.

Et cependant cette science est bien imparfaite ; bien des fois elle manque de solidité, elle nie le lendemain ce qu'elle avait affirmé le jour précédent. En tout cas, sans la grâce de Dieu, elle est incapable de nous rendre vertueux. On peut être très savant selon le monde et en même temps un parfait scélérat. Combien il en est qui ont obtenu des diplômes brillants et qui sont la terreur de l'humanité ! Combien il en est qui sont très savants et en même temps vivent malheureux, dans la misère noire ! Ah ! elle est bien vraie la parole de l'Esprit-Saint : « Ils sont vains ceux qui ne possèdent pas la science de Dieu, *vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei* ! »

II. Il est une autre science, bien supérieure, c'est la SCIENCE DE LA RELIGION. Elle aussi vient de Dieu. Il nous l'a communiquée par la révélation. Quelles splendeurs elle fait briller à nos regards ! Ceux qui s'y adonnent sont enrichis d'un trésor inépuisable. Ils savent d'où ils viennent, où ils vont et les moyens d'y arriver. Ils scrutent les mystères du Dieu un et trine ; ils connaissent les grandes merveilles de la Création, de l'Incarnation, de la

Rédemption, de l'institution de l'Eglise, des sacrements et surtout de l'adorable Eucharistie. Il en est qui passent leur vie à pénétrer les profondeurs de la théologie et les splendeurs de la liturgie. L'étude de la religion fait l'occupation de leurs jours et même de leurs nuits. Science admirable, ferme et solide qui s'appuie sur la parole de Dieu, sur le fondement infaillible de la foi. Et cependant, disons-le bien haut, si l'on se borne là, si l'on ne s'applique point à vivre dans l'état de grâce, cette étude si belle en elle-même est nulle dans ses résultats. Et l'on doit appliquer à ceux qui la cultivent de cette manière imparfaite la parole de l'Ecriture : *Vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei*. On peut très bien posséder la science surnaturelle de la religion et être en abomination devant Dieu. Témoin ce docteur célèbre de l'Université de Paris nommé Raymond Dioclès, dont les savants Bollandistes ont raconté l'histoire.

Il venait de mourir, emportant l'admiration universelle et les regrets de tous ses élèves. C'était en 1082. Bruno, le futur fondateur de la Grande Chartreuse, et quatre de ses compagnons plus intimes se firent un devoir d'assister aux obsèques de l'illustre défunt. On avait déposé le corps dans la grande salle de la Chancellerie, près de l'église Notre-Dame. Une foule énorme entourait le lit de parade, où selon l'usage du temps, le mort était simplement recouvert d'un voile. Au moment où l'on vint à lire une des leçons de l'Office des morts qui commence ainsi : « Réponds-moi, combien grandes et nombreuses sont tes iniquités, » une voix sépulcrale sortit de dessous le voile funèbre et toute l'assistance entendit ces paroles : « Par un juste jugement de Dieu, j'ai été accusé. » On se précipite, on lève le drap mortuaire : le pauvre défunt était là immobile, glacé, parfaitement mort. La cérémonie, un instant interrompue, fut bientôt reprise ; tous les assistants étaient pénétrés de crainte. On reprend l'Office ; on arrive à la susdite leçon : « *Responde mihi*, Réponds-moi ! » Cette fois, à la vue de tout le monde, le mort se soulève, et, d'une voix plus forte, plus accentuée encore, il dit : « Par un juste jugement de Dieu, j'ai été jugé. » Et il retombe inerte et inanimé. La terreur de l'auditoire est à son comble. Des médecins constatent de nouveau la mort. Le cadavre était froid. On n'eut pas le courage de continuer, et l'Office fut remis au lendemain. Les autorités religieuses ne savaient que résoudre. Les uns disaient : « C'est un réprouvé, il est indigne des prières de l'Eglise. » D'autres disaient : « Non. Tout cela sans doute est fort effrayant, mais enfin tous, tant que nous sommes, ne serons-nous pas accusés d'abord, puis jugés par un juste jugement de Dieu ? »

L'Evêque fut de cet avis ; et, le lendemain, le service funèbre recommença à la même heure. Bruno et ses compagnons étaient là, comme la veille. Tout Paris était accouru, les membres de l'Université au premier rang. A la même leçon : « Réponds-moi, » le corps du docteur Raymond se dresse sur son séant, et, avec un accent indescriptible, il s'écrie : « Par un juste jugement de Dieu, j'ai été condamné, » et il retombe immobile. Cette fois il n'y avait plus à douter. Sur l'ordre de l'Evêque et du Chapitre, on dépouille immédiatement le cadavre des insignes de ses dignités, et on l'emporte à la voirie de Montfaucon. Au sortir de la grande salle de la Chancellerie, Bruno, âgé alors de 45 ans, se décide irrévocablement à quitter le monde, il part avec ses compagnons dans les solitudes abruptes de la Grande Chartreuse, pour y faire plus sûrement son salut et se préparer aux justes jugements du Seigneur.

Non, la science humaine, qu'elle soit naturelle ou religieuse, ne suffit pas pour nous conduire au ciel. Ceux qui la possèdent doivent y joindre nécessairement l'amour de Dieu, la grâce sanctifiante ; sans quoi ils vivraient dans la vanité. *Vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei.*

II

Passons maintenant à l'explication de la science des saints, *dedit illi scientiam sanctorum* (Sap., x, 10), comme l'appelle l'Ecriture inspirée, je veux dire le DON DE SCIENCE, qui habite dans les cœurs purs. L'humble chrétien qui la possède vaut mieux que les plus grands savants qui ne sont pas dans l'amitié de Dieu. Et celui qui en est doué est plus savant que celui qui connaît par cœur le texte de toutes les Ecritures.

La science humaine peut, hélas ! comme nous venons de le dire, s'allier au péché ; le don de science suppose toujours la pureté de l'âme et accompagne toujours, comme une fidèle servante, la grâce sanctifiante, *scientiam sanctorum*.

La science humaine procède par déduction, passant des causes aux effets ; le don de science est une lumière vive, prompt, nette, qui nous vient de Dieu et nous éclaire dans toutes les circonstances de notre vie.

La science humaine enrichit notre âme de trésors précieux, mais reste terre-à-terre, si j'ose parler ainsi. Le don de science nous fait comprendre les vrais biens. Il nous fait sentir la fragilité et le néant des plaisirs, des richesses et des honneurs terrestres. Il nous fait voir dans les choses humaines des moyens efficaces pour aller à Dieu. Par lui l'univers est un livre grandiose qui nous met sous les yeux les perfections de l'adorable Trinité, un miroir où nous contemplons la sagesse, la puissance et la bonté du Créateur. Tous les

saints ont joui de ce privilège heureux. J'aime à citer S. François de Sales en qui brillait si vivement le don de science¹. Les créatures étaient pour lui autant d'échelons pour aller à son Seigneur. S'il étudiait, il adorait la vérité cachée sous l'écorce des lettres, et son étude était une oraison qui le recueillait et enflam-mait sa charité. S'il conversait, il trouvait dans tous les sujets de conversation des réflexions propres à porter à la vertu et à l'ambour de Dieu. « Quand le monde, disait-il, vient nous apporter des nouvelles, il faut lui en donner aussi, mais des nouvelles de l'autre monde. » S'il voyait de belles campagnes : « Nous sommes, disait-il, le champ du Seigneur que nous devons cultiver pour y semer la sainte Pa-
role. » En rencontrant une église : « Nous sommes les temples du Saint-Esprit, et il nous faut les orner de vertus. » En face d'un arbre en fleurs : « Ce ne sont pas seulement des fleurs, pensait-il, mais des fruits que Dieu nous demande. » De belles peintures lui rappelaient que l'âme est l'image de Dieu et doit se rendre semblable à lui. A la vue d'une fontaine, il soupirait avec ardeur en disant : « Quand boirons-nous à longs traits aux sources du Seigneur ? » Les fleuves lui inspi-raient une pensée analogue : « Quand irons-nous à Dieu, comme ces fleuves vont à la mer ? » Un agneau lui représentait Celui qui veut bien s'appeler l'Agneau de Dieu. Pour lui les pauvres étaient les membres chéris du Seigneur ; les prêtres ses ministres. En vérité, S. François de Sales était rempli du don de science, *dedit illi scientiam sanctorum* !

La science humaine est ordinairement sèche, froide et sans grande influence sur l'âme du prochain. Bien différent est le don de science. Il a une action très marquée et très intime sur les chrétiens. C'est par ce don que S. Vincent Ferrier prêchait avec un prodigieux succès. Il s'abandonnait au Saint-Esprit, soit pour préparer ses sermons, soit pour les prononcer, et tout le monde, après les avoir entendus, était profondément touché et comme tout pénétré par de célestes effluves. On sentait que le Saint-Esprit l'animaît et parlait par sa bouche. Un jour, devant parler devant un prince, il crut qu'il devait apporter plus d'étude humaine aux choses qu'il voulait exposer et plus de diligence pour préparer son instruction. En conséquence il s'appliqua extraordinairement à composer son sermon. Mais ni le prince, ni le reste de son auditoire ne furent aussi touchés que de son allocution du lendemain, qu'il fit à son ordinaire, selon le mouvement de l'Esprit de Dieu. On lui fit remarquer la différence de ces deux sermons. Et il répondit très candidement : « Hier, c'est Frère Vincent qui prêchait ; aujourd'hui, c'est le Saint-Esprit. »

¹ Vie par M. Hamon, t. II, p. 333.

Où, le don de science nous apprend promptement, certainement et d'une manière lumineuse ce qui regarde notre conduite et celle des autres. Il nous fait discerner d'une manière très nette ce qu'il faut croire et ce qu'il faut rejeter. Il nous fait connaître l'état de notre âme, nos actes intérieurs, les mouvements secrets de notre cœur, leurs qualités, leur bonté, leur malice, leurs principes, leurs motifs, leur fin, leurs effets, leurs mérites et leurs démérites. Il nous apprend les jugements que nous devons porter sur les créatures et l'usage que nous en devons faire pour la vie intérieure et surnaturelle, et combien elles sont en elles-mêmes vaines, fragiles, fugitives et en certains cas dangereuses et nuisibles pour notre salut. Ce don précieux nous aide puissamment, d'autre part, à traiter avec le prochain, soit qu'il s'agisse de prêcher la parole de Dieu, de consoler, d'encourager, de fortifier les volontés chancelantes, de diriger les âmes dans la voie de la vertu, de dissiper les doutes, de résoudre les difficultés, de calmer les consciences. Et tout cela se fait facilement, clairement, dans la lumière de Dieu. Oh ! que le don de science est précieux ! Combien il doit nous être cher ! Comme nous devons souvenit le demander au Seigneur, en disant, avec l'Eglise, très instamment : *Emitte cœlitus lucis tute radium !*

**

En terminant, exhortons-nous mutuellement à garder fidèlement le don de science dans nos âmes, en fuyant le péché, en vivant dans la grâce sanctifiante, en multipliant nos efforts pour l'augmenter dans nos cœurs. — Imitons le B. Curé d'Ars qui, bien que peu versé dans les sciences humaines, avait à un haut degré l'esprit de discernement, d'exhortation et de consolation. A ceux qui en étaient étonnés, son évêque disait : « IL NE SAIT PAS, MAIS IL VOIT dans la lumière de Dieu ! » — Imitons S. François de Sales qui, dans les cas qu'on lui proposait à résoudre, prenait un instant de recueillement pour invoquer le Saint-Esprit avant de répondre. — Imitons le pieux et zélé S. Dominique. Il était entièrement sous la direction du Saint-Esprit. Il se sanctifiait, il priait, et, pour progresser dans le don de science, dont il avait tant besoin pour combattre les hérétiques de son temps, il employait trois moyens qui lui semblaient très efficaces : il lisait avec piété les *Epîtres* de S. Paul, il méditait avec grand amour l'*Évangile selon S. Matthieu*, il faisait sa nourriture spirituelle de la *divine charité*. Il aimait ardemment Dieu et les âmes et il opérait des merveilles.

Agissons ainsi dans notre modeste sphère, et nous aurons, nous aussi, la science des saints, qui nous fera parfaitement pratiquer la sainte volonté du bon Dieu. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

PARRAINS ET MARRAINES

Mes frères,

Parmi les personnes qui m'entendent, il en est certainement qui ont été ou qui seront parrains et marraines.

Les parrains et marraines soupçonnent-ils l'importance de leurs fonctions, la gravité de leurs obligations ? J'ai quelque raison de croire qu'ils ne s'en rendent pas toujours bien compte. Ils considèrent, je le crains, leur présence au baptême d'un enfant comme un usage traditionnel, comme une cérémonie quelconque ; ils n'ont pas une idée bien exacte de l'honneur qui leur est fait et des devoirs qui en découlent.

C'est aux parents qu'il appartient de désigner les parrains et marraines de leurs enfants, et ils les choisissent habituellement dans l'entourage de leur famille, dans le cercle de leurs amis, de leurs connaissances. Je leur rappellerai que leur choix doit se fixer sur des personnes d'une vie régulière et chrétienne, suffisamment instruites de la religion, connaissant les principaux mystères de la foi, le Symbole des apôtres et l'Oraison dominicale. Les parrains et marraines doivent avoir l'âge requis par les statuts diocésains, au moins l'un des deux. Les règles de l'Eglise nous défendent d'agréer pour cette fonction les hérétiques, les impies notoires, les scandaleux, les pécheurs publics.

Non, ce n'est pas une pure formalité, une chose accessoire que la présence des parrains et des marraines, ou au moins de l'un des deux, dans les conditions que je viens de dire, pour l'administration du sacrement de Baptême. C'est une nécessité. Le prêtre demandera à l'enfant des engagements, des promesses, et comme il est impossible à l'enfant de comprendre et de parler, ce sont les parrains et marraines qui sont ses répondants et ses cautionnements ; et la réponse qu'ils feront leur imposera l'obligation de rappeler à leurs filleuls et filleules les engagements qu'ils ont contractés pour eux. Les parents — c'est leur droit — choisissent le nom qui sera donné à leur enfant, mais les parrains et marraines ont la liberté d'en ajouter un autre ou plusieurs. L'imposition d'un nom, au baptême, n'est pas chose indifférente. Il nous est défendu d'accepter des noms empruntés à la fable, à la mythologie, au paganisme, des noms ridicules, excentriques.

L'Eglise vous demande de donner aux enfants le nom d'un saint, d'une sainte, — et Dieu merci ! si vous consultez votre calendrier, vous ne serez pas en peine d'en trouver un, — parce que ce nom leur assurera d'abord un protecteur dans le ciel, et ce sera pour eux une leçon, une exhortation continue à imiter les vertus dont ils nous ont laissé l'exemple.

Votre nom est : Marie. Ce nom vous dit la plus parfaite, la plus sainte des créatures, le modèle achevé des vierges, des épouses, des mères, des veuves, et il vous inspire ce que vous devez faire pour lui ressembler.

Vous répondez au nom d'Anne, d'Agnès. Vous vous efforcerez de vérifier la signification de ces deux noms, en vous montrant gracieuses et obligeantes, douces et innocentes.

On vous appelle : Sophie, Catherine, Marguerite. Sophie est synonyme de sagesse ; Catherine est synonyme de pureté ; Marguerite est synonyme de perle précieuse. A vous, qui êtes honorées de ces beaux noms, d'en réaliser le sens dans votre vie.

Vous avez reçu au baptême le nom de Jean, de Théodore. Jean veut dire : bénit de Dieu ; Théodore, présent de Dieu. Faites en sorte que Dieu ne vous retire pas le don qu'il vous a fait et que sa bénédiction demeure toujours sur vous.

Vous portez le nom d'Etienne, d'Eugène. Etienne signifie : couronné ; Eugène : de haute naissance, de noble lignée. Rappelez-vous que le nom d'Etienne vous met en demeure d'acquiescer, par une vie bien chrétienne, la couronne immortelle que Dieu réserve à ses élus, et que le nom d'Eugène vous fait souvenir que vous appartenez, par votre baptême, à la glorieuse famille des saints, que noblesse oblige et qu'il ne vous est pas permis de déroger.

Le nom d'un saint, d'une sainte qui est donné au baptême est à lui seul une exhortation à la vertu ; et quand il a été choisi, non par le caprice ou par le hasard des circonstances, mais par un sentiment de foi, il peut avoir une vertu secrète, une influence mystérieuse sur la vie, sur la destinée de ceux qui le portent ; c'est pourquoi j'ai dit que les parents, que les parrains et marraines devaient s'inspirer des vues de la foi dans le choix des noms de baptême.

Parlons maintenant de la fonction des parrains et marraines dans l'administration du sacrement de Baptême. Ils ont des réponses à faire, des promesses à formuler, des prières à réciter.

Quand ils se présentent avec l'enfant : « Que demandez-vous à l'Eglise de Dieu ? » leur dit le prêtre. Ils doivent répondre : « La foi. — Quels biens vous procure la foi ? » continue le prêtre. — Ils répondent : « La vie éternelle. » Ce petit enfant vient de naître à la vie de ce monde, vie périssable, mortelle ; sa naissance est entachée de péché ; on demande pour lui une vie nouvelle et meilleure : la vie de la grâce d'abord, ensuite la vie de la gloire, qui ne meurt pas.

Le parrain et la marraine sont invités à faire une prière, à professer la foi catholique, à réciter conjointement avec le prêtre l'Oraison dominicale et le Symbole des apôtres. Ici, j'ai

vu parfois, surtout de la part des parrains, de l'hésitation, de l'embarras. Est-ce donc par respect humain qu'ils n'osent pas répéter les formules sacrées ? Un jour, un maréchal de France assistait à un baptême, en qualité de parrain. Le prêtre, selon l'usage, le prie de réciter le *Credo*. « Moi, réciter le *Credo*, comme un enfant de chœur ! » et il s'excusait. — « Mais, lui dit-on, l'empereur Napoléon le fait bien, quand il est parrain. — Dans ce cas, dit-il, je le ferai ; mais donnez-moi un livre, car je l'ai oublié !... »

Ce maréchal de France ne savait plus son *Credo*. C'est parce qu'ils l'ont oublié aussi que certains parrains ne sont point à leur aise, quand on leur demande de le réciter. Aussi j'ai dû plus d'une fois, pour les tirer d'embarras, leur mettre sous les yeux le texte imprimé de l'Oraison dominicale et du Symbole des apôtres, pour qu'ils remplissent leurs fonctions et récitent avec moi ces deux prières.

Après d'autres cérémonies préparatoires et avant de répandre l'eau purificatrice sur la tête du nouveau-né, le prêtre demande aux parrains et marraines s'ils renoncent à Satan, à ses œuvres, et à ses pompes. Ils répondent simplement et trois fois : « J'y renonce, » et ils disent : « Je le veux, » lorsque le prêtre ajoute : « Voulez-vous être baptisé ? » Puis, à chacun des articles du Symbole énoncés devant eux, ils donnent leur adhésion, en disant : « Je crois. »

J'ai pensé qu'il n'était pas inutile d'entrer dans tous ces détails, d'expliquer tous ces rites, d'indiquer toutes ces cérémonies, pour que ceux et celles qui seront appelés à l'honneur d'être parrains et marraines sachent ce qu'ils doivent faire.

Enfin, pendant que le prêtre baptise l'enfant, le parrain et la marraine posent la main sur l'épaule de leur filleul, et, de ce fait, ils contractent une parenté spirituelle avec l'enfant et ses parents, et il ne faut pas oublier que cette parenté spirituelle constitue un empêchement dirimant au mariage, de sorte que les parrain ou marraine ne peuvent, sans dispense, se marier avec leur filleul ni avec ses père et mère.

Les parrain et marraine passent ensuite à la sacristie, où ils signent l'acte de baptême.

Leur mission finit-elle là ? Il en est peut-être qui le croient et s'imaginent qu'ils ne sont plus obligés à rien, sinon à se conformer à certains usages, à faire des cadeaux à l'enfant, à assister à sa première communion, à son mariage... Ils ont bien d'autres obligations d'ordre moral, plus graves, plus importantes. Ils sont tenus d'aider les parents du baptisé, de les suppléer, de veiller à son éducation religieuse, de lui rappeler à l'occasion les engagements qu'ils ont pris pour lui, et de le maintenir dans le chemin de la vertu.

J'ai mis sous les yeux des parrains et mar-

raînes les devoirs qui leur sont imposés. Ce que je désire, c'est qu'ils s'en souviennent et qu'ils les accomplissent fidèlement. Ainsi soit-il !

DEUX ALLOCUTIONS MILITAIRES

I

ALLOCUTION PRONONCÉE A UNE MESSE POUR
L'ARMÉE FRANÇAISE, EN LA SOLENNITÉ
DE SAINT MARTIN

Messieurs,

A l'heure où passe sur la vieille Europe comme un frisson qui la secoue, en présence de la guerre et de tous les fléaux qu'elle traîne après elle, j'ai pensé qu'il était bon, qu'il était patriotique de vous convier à une messe pour nos soldats. Et n'est-ce pas un jour propice que celui-ci, puisque nous célébrons la mémoire d'un grand saint qui, avant d'être l'apôtre des Gaules par la croix, en fut le défenseur par l'épée ? Car S. Martin, dans sa jeunesse, en sa qualité de fils de vétéran des armées romaines, dut s'enrôler dans les légions de César.

**

Il fut soldat, Messieurs, et si noble que soit en lui-même le métier des armes, il l'ennoblit encore par les belles qualités que l'histoire lui a reconnues et dont elle lui a fait gloire.

S. Martin avait un cœur sensible et généreux, et s'il y a un fait de sa carrière militaire que la postérité a retenu et qu'elle a retracé de mille façons, par le verbe éclatant de ses poètes ou de ses orateurs, par le pinceau ou le ciseau de ses artistes ; si aujourd'hui encore, après plus de quinze siècles, comme si la France en était fière et qu'elle y ait vu un trait, une inclination de son propre cœur ; s'il y a un fait qui s'étale à tous les yeux, dans nos églises et ailleurs encore, reproduit sur le marbre, la pierre ou le bois, sur la toile, le verre, l'ivoire et le métal, c'est ce geste que l'antiquité n'avait point connu et qui a fait battre des mains à toutes les nations chrétiennes, ce geste d'un soldat qui, à la vue d'un pauvre transi de froid, sans hésiter, coupe, tranche assez dans son manteau pour couvrir et réchauffer le malheureux qu'il a rencontré, et qui sans doute ne l'implorait que par sa misère.

S. Martin avait une âme intrépide. Certes, Messieurs, je comprends que l'homme le plus fort, le mieux trempé, soit troublé et pâlisse au moment d'un assaut, d'une charge, sous le feu des canons, à travers la mitraille. Après tout, il risque sa vie et il sait bien que tout à l'heure des cadavres sèmeront la route où il s'élance, et ne sera-t-il pas lui-même fauché par le fer et couché parmi ces cadavres sanglants, mutilés, horribles ?

Quelle minute que celle-là, Messieurs ! Notre

grand Turenne en tremblait malgré lui, et il lui est arrivé plus d'une fois, irrité de cette involontaire faiblesse, de s'écrier : « Tu trembles, carcasse, je t'en ferai voir bien d'autres !... »

S. Martin, lui, fut protégé contre la peur, et un jour que l'empereur Constant s'était permis de douter de son courage, il lui répliqua fièrement, avec un accent que j'aurais voulu entendre, et qui devait être le frémissement, l'indignation d'une âme héroïque : « Prince, demain je me tiendrai debout et sans armes en avant de l'armée, et au nom du Seigneur Jésus, muni du signe de la croix au lieu de casque et de bouclier, je pénétrerai hardiment les bataillons ennemis. » Et il l'eût fait si les barbares qu'il s'agissait de contenir au-delà du Rhin ne se fussent retirés d'eux-mêmes.

**

Mais, Messieurs, en présence de la générosité et du courage que je viens de dire, générosité et courage plus éclatants encore dans un jeune homme de vingt ans, il y a une question qui nous vient à l'esprit : Quelle en est la source ?

La source, Messieurs, vous ne sauriez vous y méprendre, c'est la foi de S. Martin.

Il est généreux parce que dans le pauvre d'Amiens sa foi lui montre le Christ lui-même. Aussi faut-il souhaiter que nos soldats gardent, sous les drapeaux, les croyances de leur enfance. Ils n'en seront que plus disciplinés, plus respectueux de l'autorité qui commande, plus empressés à se jeter même dans le danger pour sauver ceux qui vont périr.

N'a-t-on pas vu, Messieurs, chose inouïe, en ces derniers temps des soldats, au mépris de leur uniforme, commettre d'abominables forfaits, et alors que leur présence paraissait être une protection, une sauvegarde, tromper la confiance qu'ils pouvaient inspirer, par le plus horrible des crimes ?

Ah ! ceux-là n'étaient ni des chrétiens, ni des Français ; ils n'avaient rien de S. Martin, rien non plus de notre race réputée dans l'histoire pour sa noblesse et sa grandeur d'âme.

Mais grâce à Dieu, notre armée garde encore, comme un précieux et riche dépôt, le culte de l'honneur. Prions, Messieurs, pendant cette messe, pour qu'à toutes les brillantes qualités que je lui connais et que je suis heureux de saluer en elle, s'ajoute le reflet ou plutôt le rayon étincelant qui vient de la foi et des pratiques religieuses ; car alors nos soldats transfigurés montreraient en eux, par une vertu supérieure à celle qui vient de l'homme, toute la beauté qui s'attache au dévouement poussé jusqu'au sacrifice de soi-même.

C'est encore la foi de S. Martin qui explique son courage. On ne craint pas de mourir quand on sait qu'il y a une autre vie, et que celle-ci est l'apanage, le prix des braves qui pâtissent pour la justice.

Ah ! Messieurs, j'ignore quand sonnera l'heure tragique des grandes batailles si souvent prédites et toujours attendues. C'est le secret de Dieu. Mais si cette heure était proche, si demain il fallait se porter à la frontière, si demain il fallait affronter la mort, sur des champs pleins des carnages de la guerre, si demain il fallait par son sang coulant de mille blessures payer le glorieux tribut, la magnifique rançon qui rachète un pays et l'auréole de la gloire du triomphe, il y a une chose certaine : c'est que les soldats qui ont gardé au cœur la foi et les enseignements de l'Eglise seraient les premiers à marcher, en répétant la vieille devise qui faisait les preux et les héros d'autrefois : *Pro Deo et patria* ! Ils seraient les premiers, et si jusqu'à présent la foi qui les anime et qui les transporte n'a ni les agréments, ni les faveurs du pouvoir, du moins ils montreraient que quand on se bat pour Dieu on sauve sa patrie. *Pro Deo et patria* !

Ecoutez ce qu'écrivait le général de Sonis, le 21 septembre 1870, dans cette année qu'on a appelée « terrible » et qu'il faut avoir vécue pour en comprendre et en mesurer toute l'horreur : « En partant pour l'armée, je me condamne à mourir. Dieu me fera grâce, s'il le veut, mais je l'aurai tous les jours dans ma poitrine, et vous savez bien que Dieu ne capitule jamais. »

Vous l'entendez bien : du moment qu'on a Dieu avec soi, on peut mourir, mais on ne se rend pas.

Certes, Messieurs, vous souhaitez tout comme moi que la France efface, sur ses drapeaux, les défaites d'il y a quarante ans ; vous souhaitez qu'elle reprenne ses provinces perdues. Il n'y a pas un Français qui ne regarde par delà les Vosges et qui ne tressaille à la pensée d'un juste retour de la fortune. Eh bien ! pour cela, prions tous ; invoquons S. Martin pour que sa foi, son courage passent dans l'âme de nos soldats ; et puisque tout à l'heure le sang du Christ qui a rachoté le monde va couler sur l'autel, ah ! que ce sang crie vers le ciel, en faveur de la France, en faveur de ses armes et pour la gloire de ses étendards.

O saint Martin, noble et vaillant soldat, intercédez pour le pays qui fut vôtre et qui partout où vous avez passé, vous a dressé des autels ! O Christ Jésus, touchez-nous de votre croix, touchez-nous de votre sang pour allumer dans tous les cœurs la flamme sacrée, les saintes ardeurs du patriotisme, si bien qu'un jour, s'il fallait faire campagne, au retour de notre armée triomphante, nous puissions jeter à tous les échos du ciel et de la terre le vieux cri de nos pères, cri de reconnaissance, de fidélité et d'amour : « Vive le Christ qui aime les Francs ! » Ainsi soit-il.

II

ALLOCATION PRONONCÉE A UN SERVICE DEMANDÉ PAR LES DAMES FRANÇAISES DE LA CROIX-ROUGE

Monseigneur¹, Messieurs,

On a dit bien des fois qu'il y a entre la religion et l'armée, entre le prêtre et le soldat, plus d'un lien qui les rapproche et qui les rend sympathiques l'un à l'autre. Cette parole, j'en suis sûr, n'est pas pour vous surprendre. Car le prêtre et le soldat sont tous deux soumis à une discipline laborieuse, et c'est ce qui fait leur force et leur gloire.

De plus, le prêtre et le soldat au service de leur pays, sont appelés à se prêter une aide réciproque.

Tenez, Messieurs, quand je songe aux origines de la France, et que je repasse dans mon esprit son histoire, non pas son histoire de cent vingt ans, comme quelques-uns le voudraient, mais son histoire de quinze siècles, il y a une chose qui me frappe : c'est que des soldats ne cessent de protéger et de défendre nos autels. Est-ce que la France chrétienne n'est pas née d'un acte de foi, sur le champ de bataille de Tolbiac ? Est-ce qu'à Poitiers Charles Martel n'a pas écrasé les Sarrasins ? Est-ce que Charlemagne, dont le nom à lui seul est tout un poème, n'a pas mis son épée au service de l'Eglise ? Est-ce que nos rois, avec l'élite de leurs sujets, ne se sont pas croisés pour conquérir les Lieux Saints ? Est-ce qu'à la bataille de Lépante, et sous les murs de Vienne, nous n'avions pas de nos soldats contre les Turcs dont la fortune insolente menaçait et la liberté et la foi de l'Europe ? Je ne saurais oublier non plus que la France, longtemps, monta la garde, dans la Rome pontificale, autour du trône du pape.

Et le prêtre, de son côté, est-ce que l'histoire ne le montre pas prodigue de ses services envers l'armée, non pas seulement en s'en allant, sur les champs de bataille, pour consoler et bénir les blessés, pour ramasser et ensevelir les morts, mais en prêchant, de toute son âme, l'amour de la France ?

Messieurs, l'Eglise a toujours tenu la patrie pour sacrée, et ce qu'elle a fait dans les siècles passés, elle le fait encore aujourd'hui, et dût-elle s'attirer plus de haine et de violences qu'elle n'en supporte déjà, dût-elle entendre les sans-patrie qu'elle condamne et qu'elle réprouve, pousser contre elle les cris de mort des Juifs contre le Christ : *Tolle, tolle eum ! Crucifige eum !* elle n'en continuera pas moins de relever, de glorifier le rôle et la mission du soldat et de réclamer pour l'armée le respect, ce n'est pas assez dire, le culte passionné qu'elle mérite, sans quoi, du reste, fatalement, la France bientôt ne serait plus qu'une nation tombée, un peuple fini.

¹ Monseigneur de Darfort de Civrac de Lorges, évêque de Langres.

Enfin, Messieurs, le prêtre et le soldat ont tous deux un idéal devant les yeux, un idéal qui les soulève, qui les transporte et qui, à certains moments, quand il le faut, en fait des héros. Le prêtre dit, en portant la croix à ses lèvres : *Pro Deo*, pour Dieu ! et il meurt pour sa foi ; le soldat dit : *Pro patria* ! et il tire l'épée et il meurt pour son pays. *Pour Dieu et pour la patrie* ! ah ! la belle devise ! Gardons-la tout entière, Messieurs ; n'en retranchons jamais rien, car nous ne saurions aimer Dieu sans aimer la France, et en servant Dieu c'est la France que nous servons, tout prêts à lui donner le meilleur de notre cœur et le plus pur de notre sang.

J'avais besoin de vous rappeler ces choses, et maintenant que vous les avez entendues, vous saisirez mieux le sens profond de la cérémonie qui nous rassemble aujourd'hui.

Que faisons-nous, en effet, ici ? Nous payons une dette, et vous allez voir, ce sera ma joie, mon orgueil de vous montrer le cœur de l'Eglise, comme celui d'une mère, s'émouvant sur nos soldats vivants et morts.

Vivants, ils sont à la fatigue, à la peine. Prenez la carte du monde : la France a planté son drapeau aux quatre coins du globe, et nos soldats, sous la conduite de chefs aussi sages que vaillants, sont là-bas, en des contrées inhospitalières où le soleil est ardent, l'air embrasé, la terre pleine de fièvres et d'embûches. Et nous pourrions ne rien sentir palpiter et frémir en nous en songeant à tant d'efforts, de courage et de sacrifices ? Non, Messieurs !

Nos Saints Livres nous disent que Moïse, pendant qu'Israël combattait dans la plaine, montait sur une colline et élevait les mains vers Dieu pour attirer sur l'armée les bénédictions du ciel.

Il y a, Messieurs, une éminence sacrée d'où nous dominons, en quelque sorte, le monde : c'est l'autel ; et à l'autel, plus près de Dieu, dans l'intimité d'un commerce ineffable, nous pensons à la France, dont la mission reste toujours grande et noble ici-bas, et qui demain, sans doute, sera appelée, dans cette question si délicate, si complexe, si angoissante d'Orient, et parmi tant d'appétits déchaînés, à faire entendre la voix désintéressée de la justice et du droit ; — nous pensons à notre armée, tout entière issue de la nation et qui est sa chair et son sang ; — nous pensons à nos étendards qui flottent à tous les vents et dont les trois couleurs portent jusqu'aux extrémités de la terre le nom et la fortune du pays ; — et recueillis en nous-mêmes, tout enveloppés, tout couverts de la sainte majesté du Christ, nous demandons à Dieu de bénir nos armes, afin qu'entre les mains intrépides qui les tiennent, s'il fallait faire campagne pour soutenir et venger l'honneur national, elles ne connussent que des triomphes et des victoires.

Est-ce tout, Messieurs, qu'à la messe nous ayons pour l'armée une pensée, un souvenir ému ? Assurément non. Notre dette va plus loin. Nous lui devons encore d'encourager et d'aider toutes les œuvres créées à son profit, et entre toutes celle de la Croix-Rouge.

Eh quoi ! la France n'est-elle pas assez riche pour subvenir, avec les seules ressources du budget, aux soins des soldats malades ou blessés ? — Et quand cela serait, Messieurs ? Est-ce que notre cœur ne nous dit rien, est-ce qu'il ne nous inspire rien pour le jour inévitable des luttes sanglantes et des combats acharnés ?

Vous connaissez le vieil adage : *Si vis pacem, para bellum*. Que les grands chefs de l'armée préparent la guerre, c'est leur devoir, et je ne doute pas qu'ils ne s'en acquittent avec toute la science que l'Europe elle-même leur reconnaît. Mais il faut aussi, permettez-moi le mot, il faut parer aux détresses, aux souffrances, aux horreurs de la guerre, et vous savez assez par les récits qui vous viennent chaque jour, à quel point elles sont effroyables. Tacite rapporte qu'à la veille d'une bataille, un général romain, Agricola, disait à ses soldats pour exciter leur courage : « *Majores cogitate*, pensez à vos ancêtres, à leurs vertus guerrières. » Et moi, en songeant aux luttes formidables de l'avenir, je vous dis pour exciter votre générosité : *Filios cogitate*, pensez à vos fils qui, un jour ou l'autre dans l'armée, auront le périlleux honneur de défendre la patrie.

J'ai lu que quand la guerre de 1870 éclata, six ans après la convention de Genève, la France au cœur cependant si magnanime n'avait réuni pour ses blessés qu'une somme dérisoire, quelques milliers de francs, et l'Allemagne avait un trésor de soixante-dix millions. Mais depuis lors, la Croix-Rouge française s'est piquée d'honneur, elle s'est organisée de manière à pénétrer dans toutes les classes sociales, elle a frappé à toutes les portes, elle a dit à toutes les bourses : « Pour la France, s'il vous plaît ! » elle a institué partout, d'un bout à l'autre du pays, des comités qui rivalisent de zèle et qui font des merveilles.

Tant mieux, Messieurs ! Ce sont nos vieilles traditions de dévouement qui se continuent, car notre race, et c'est un rare mérite, a la charité dans le sang.

Lorsque Du Guesclin était prisonnier en Angleterre, il réclama sa liberté, en offrant de payer une rançon. La rançon était élevée, et comme l'illustre chevalier était plus riche de vertus et d'honneur que d'argent, on lui demanda où il trouverait de quoi se racheter. Et lui de s'écrier fièrement : « Mais, s'il le faut, il n'est femme et fille de mon pays, sachant filer, qui ne file volontiers pour ma liberté. »

Mesdames, ce n'est pas trop vous louer que de dire que vous avez toujours le même cœur, les mêmes doigts agiles, les mêmes industries fécondes ; et tout à l'heure, quand vous pas-

serez dans les rangs de cette assemblée, il n'y a personne qui ne voie en vous des messagères de charité et qui ne vous donne largement, car vous donner, c'est donner à la France blessée, meurtrie et sanglante.

Encore un mot, Messieurs. Notre dette envers l'armée ne finit pas à ce que je viens de dire. Il y a, en effet, les morts, il y a les victimes du devoir, et, hélas ! cette année, sur nos vaisseaux de guerre, dans nos champs d'aviation, au Maroc, que d'hommes, officiers et soldats, sont tombés bravement au champ d'honneur ! Serait-ce donc assez de vanter leur courage, de citer leurs noms glorieux à l'ordre du jour, de faire présenter les armes à l'endroit même où ils ont succombé, de porter à leurs familles en larmes les regrets du pays ? Certes ! cela a été fait, et j'y applaudis de toute mon âme.

Mais nous qui croyons à une autre vie que celle-ci, nous qui croyons au jugement de Dieu et qui savons que nos prières, nos suffrages, nos messes peuvent soulager les morts et leur ouvrir le ciel, nous ne saurions nous contenter de condoléances et d'honneurs funèbres qui s'arrêtent à la terre.

Et c'est pourquoi nous célébrons ce service, et devant ces autels en deuil où nos drapeaux se mêlent si bien à la croix, aux images saintes, nous implorons la miséricorde divine. C'est pourquoi, joignant nos clameurs suppliantes à celles mêmes du Christ immolé, tous, dans un même élan de foi et de charité, nous disons à Dieu : — Seigneur, vous qui êtes la bonté infinie, prenez avec vous les âmes de nos soldats morts pour la France, et dans la lumière de gloire, donnez-leur le repos éternel. *Pie Jesu, Domine, dona eis requiem sempiternam...*

Et qui donc parmi nous ne ferait cette prière, la plus douce, la plus tendre, la plus confiante que puissent murmurer des lèvres chrétiennes ?

Vous n'y manquerez pas, Mesdames, vous qui avez demandé cette messe solennelle, et dont le cœur compatissant voudrait porter jusque dans les flammes expiatriques du purgatoire le soulagement et la paix.

Vous n'y manquerez pas, Messieurs de la ville de Langres ; l'armée vous est chère ; elle a eu de tout temps droit de cité chez vous, et quand il s'agit d'honorer ses morts, vous retrouvez pour accourir dans nos églises la foi de votre jeune âge.

Vous n'y manquerez pas, Messieurs de l'armée, et tout à l'heure, au moment où autrefois les clairons sonnaient, les tambours battaient, les genoux touchaient terre pour saluer le Christ Jésus descendu sur l'autel, vous recommanderez à Dieu vos camarades disparus.

Vous n'y manquerez pas, Messieurs du Chapitre et du clergé. N'est-ce pas votre fonction de chanter les louanges divines ? et si elle vous vaut quelque crédit sur le cœur de Dieu,

ne serez-vous pas heureux d'en user pour la plus noble et la plus sainte des causes : le salut de nos soldats et leur entrée dans les joies du ciel ?

Vous n'y manquerez pas, vous surtout, Monseigneur. Et comment pourrait-il en être autrement ? Dans votre âme de pontife revit l'âme de vos ancêtres, et vos ancêtres, on les trouve à chaque page de l'histoire, sur les champs de bataille où la France a versé son sang. Aussi je devine assez qu'au moment du *Libera*, devant vos yeux encore voilés de deuil et mouillés de larmes, passeront de chères images, les images de tant des vôtres qui, en des missions diverses, n'ont pas cru trop donner à leur pays que de lui sacrifier leur vie, et en les associant à tous ceux que nous pleurons nous-mêmes, votre voix n'en sera que plus pressante pour faire descendre du ciel les rosées qui rafraîchissent et qui purifient...

**

J'ai fini, Messieurs ; j'aurais voulu mieux dire dans un pareil sujet, mais du moins je sens que mon âme a rencontré la vôtre, — oh ! ne dites pas non ! — et qu'ensemble elles ont vibré de ce grand amour qui est celui de la France.

Je n'ai plus qu'à me tourner avec vous vers le Dieu de nos autels ; et nous ne serons pas seuls à l'implorer : nos grands saints, nos saints nationaux, S. Martin qui fut le défenseur des Gaules par l'épée avant d'en être l'apôtre par la croix, S. Louis qui sanctifia par sa mort la terre d'Afrique où sont engagées nos troupes, la B. Jeanne d'Arc qui délivra par son martyre notre sol du joug de l'étranger, sont avec nous, et leurs accents se joignent aux nôtres pour soutenir notre prière, lui donner des ailes et la faire monter jusqu'au trône de Dieu.

O Christ Jésus, ô Dieu de nos pères, Maître adoré, regardez la France que vous n'avez pas cessé d'aimer, malgré ses ingratitude et ses mépris ! Aux chefs de son armée donnez la décision, le coup d'œil qui enfantent des victoires ; à ses soldats donnez le courage qui ne recule point, pas même devant la mort ; à ses blessés donnez la santé et la vie ; à ses morts, à ses chers morts tombés autour de ses drapeaux, donnez les palmes et les couronnes éternelles ; et pour achever les dons de votre amour, faites que tous les Français enfin réconciliés, comme un peuple de frères, se tendent la main et n'aient plus qu'un cœur et qu'une âme, aussi bien dans la paix que dans la guerre. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 martii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 27 mars 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — VIII. L'ordre et le mouvement dans la nature, 225.
Lectures pour le Mois de Marie sur la Médaille miraculeuse. — III. Premières apparitions, 227. — IV. L'apparition du 19 juillet 1830, 230. — V. La Médaille miraculeuse, 233.
Instructions dominicales. — XXXI. 4^e Dim. après Pâques : Ce que sera la vie éternelle, 235.
Avis paroissiaux. — Au lendemain de la Première Communion solennelle, 237.
Pour la Neuvaine du Saint-Esprit. — IV. Le don de conseil, 238.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

VIII

L'ORDRE ET LE MOUVEMENT DANS LA NATURE

Messieurs,

Après avoir fait de la philosophie et des mathématiques, nous ferons aujourd'hui de l'astronomie en attendant que nous fassions de la biologie. Le premier effet de ces études sera de nous montrer que la science sous toutes ses formes, loin de détruire la foi, comme on le prétend par un audacieux défi à la vérité, ne fait pas autre chose que de lui rendre un solennel et irrécusable hommage.

Il y a quelque temps il y avait, événement rare et curieux, une éclipse de soleil. Ce jour-là, tous tant que nous sommes, nous nous sommes installés sur le seuil de nos portes et, munis de verres fumés, nous avons suivi attentivement les phases du phénomène. Nous avons constaté la teinte blafarde que prenaient les objets, le refroidissement de la température, les protubérances enflammées qui surgissaient sur le contour aminci du soleil. Mais surtout, nous avons été émerveillés du savoir de nos astronomes qui peuvent prédire, des années d'avance, la route que suivra l'éclipse, et le jour, l'heure, la minute, la seconde précise où le phénomène atteindra son maximum d'intensité.

Nous avons raison d'admirer la profondeur inouïe de leurs calculs. L'esprit humain est dans son rôle, et il s'honore grandement quand il parvient à pénétrer les lois de la nature. Mais il y a quelque chose de bien plus merveilleux : c'est que ces calculs soient possibles ; en d'autres termes, qu'il y ait, dans le monde sidéral, un ordre tellement réglé et tellement précis qu'on puisse en prédire les diverses manifestations longtemps d'avance, à la seconde même, sans avoir peur que les astres

manquent, avancent ou retardent au rendez-vous. Il y a là, à première vue, l'indice d'une telle sagesse et d'une si incroyable puissance, qu'il est de notre devoir de penseurs d'aborder le problème et de l'approfondir.

I

La première chose qui frappe quand on considère l'ensemble des mondes, c'est sa triple immensité : immensité en nombre, immensité en masse, immensité en distance.

Le télescope d'Herschell, en grossissant les objets 6.500 fois, apporta aux observateurs un éblouissement. Ce qui jadis, à l'œil nu, ne se montrait que comme une tache blanche dans l'azur sombre des nuits, se révéla comme un amoncellement d'étoiles. Là, où l'on ne comptait que six étoiles, on en trouve maintenant trois mille, et ce n'est qu'un tout petit coin de la Voie lactée ! Que sera-ce pour tout le reste de notre système sidéral ? On y discerne 75 millions d'étoiles visibles, et notre système, ne l'oubliez pas, n'est lui-même qu'une faible partie de la Voie lactée. Et alors, que dire de l'ensemble du ciel ? On s'y perd. Voilà pour l'immensité en nombre.

L'immensité en masse n'est pas moins effrayante.

Car la science ne se contente pas de compter les astres ; elle les pèse. Ces 75 millions d'étoiles ne sont pas des clous d'or plantés dans un plafond bleu. On sait quel est leur poids. Mais quelle unité de mesure prendra-t-on ? Ce sera la terre. On sait qu'elle pèse 6.259.534 milliards de milliards de kilogrammes. Saturne pèse cent fois plus ; Jupiter 338 fois ; le Soleil un million quatre cent mille fois et atteint en kilogrammes, deux nonillions, c'est-à-dire le chiffre 2 suivi de 30 zéros.

Ce n'est pas tout, car Sirius est douze fois plus grand que le soleil et, par conséquent, est seize millions de fois plus gros que la terre. Cela confond l'imagination.

L'immensité en distance n'est pas moins effrayante. Ici encore, il a fallu prendre une mesure qui, à elle seule, déconcerte la pensée.

Le vieil Hésiode, pour nous donner une idée du firmament, suppose qu'une enclume d'airain, en tombant du ciel, mettrait neuf jours et neuf nuits pour arriver sur la terre. C'est déjà coquet. Mais combien c'est loin de la réalité ! Voici maintenant les données de la science moderne. La lumière fait 75.000 lieues par seconde. Elle servira d'unité de mesure ; or, elle met huit minutes et demie à venir du soleil jusqu'à nous ; donc, il y a, du soleil jusqu'à nous, 4 milliards 825 millions de lieues. Mais, cette lumière qui vient du soleil en huit minutes, savez-vous combien de temps il lui faut, pour venir de l'Alpha du Centaure ? 3 ans et 8 mois. De Vége ? 12 ans et demi,

De l'étoile polaire? 31 ans. De la Chèvre? 72 ans.

Et ce n'est pas tout. Il y a des constellations beaucoup plus éloignées que celles-ci. Il y a des astres dont la lumière, à 75.000 lieues par seconde, dit Humboldt, met 2 millions d'années à nous venir, alors qu'il ne lui faut qu'un dixième de seconde pour faire le tour du globe.

Essayez maintenant de supputer combien cela représente de lieues! Vous y arriverez sans doute. Mais aussi vous serez effrayés du nombre de chiffres qu'il vous faudra aligner, et, accablés, vous vous demanderez quelle main a pu être assez puissante pour jeter de telles masses à de si grandes distances et pour les y maintenir.

II

Car nous n'avons fait, jusqu'ici, qu'exposer les données du problème, et ce problème, le voici : Comment ces masses énormes, dont nous avons décrit les dimensions, le poids et la distance, peuvent-elles bien rester où elles sont?

Quand nous voyons deux objets reliés par une barre fixe et reposant sur le sol, nous voyons bien comment ils ne se rejoignent pas. Mais quand il n'y a aucun lien entre les objets et qu'ils sont suspendus dans le vide, comment peuvent-ils ne pas tomber les uns sur les autres?

Je sais bien que les grands génies de l'astronomie ont découvert la loi de l'attraction, c'est-à-dire qu'ils ont reconnu que ces corps s'attirent les uns les autres; loi qu'ils ont ainsi formulée par la bouche de l'immortel Newton : A une distance finie, tous les corps de la nature s'attirent l'un l'autre, en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances. Ce qui revient à dire : plus ils sont gros, plus ils s'attirent; moins ils sont rapprochés, moins ils s'attirent.

Remarquons d'abord que Newton lui-même nous avertit qu'il ne sait pas si cette attraction vient des corps eux-mêmes ou d'une cause extérieure; en sorte qu'on aurait bien tort de croire que cette formule de l'attraction explique tout.

Il y a plus. Si ces masses qui s'évaluent par milliards et par milliards de kilogrammes s'attirent, comment ne se jettent-elles pas les unes sur les autres? Comment ne se choquent-elles pas en des rencontres formidables? Comment notre pauvre petite terre n'est-elle pas écrasée par un Sirius qui l'attirerait irrésistiblement pour l'anéantir?

Il faut bien supposer alors que l'attraction des uns est neutralisée par l'attraction des autres. C'est comme si, entre deux aimants fixés, l'un à la voûte de cette église, l'autre sur le sol, on plaçait un morceau de fer à distance si exacte qu'il resterait suspendu entre les deux, en l'air. Mais qui se chargerait d'ex-

fectuer cette opération, théoriquement possible et pratiquement infaisable?

Et c'est pourtant ce qui a lieu pour les astres. Toutes les attractions se combinent plus sûrement que tous les états que nous essayons de mettre à nos édifices et qui s'écroulent parfois; en sorte que la distance qui sépare les mondes n'est jamais compromise au point d'amener un cataclysme épouvantable.

Que dites-vous de cela, Messieurs? Le problème vous paraît-il assez inexplicable? Mais vous n'êtes pas au bout de vos surprises.

III

Car, tous ces corps ne sont pas immobiles, ce qui semblerait rigoureusement nécessaire pour maintenir ce fantastique équilibre. Ils se meuvent. Tout se meut dans l'espace, c'est-à-dire dans le vide, sans jamais s'attirer trop, sans jamais se repousser trop, sans jamais dévier d'une ligne si exactement calculée que le moindre écart aurait des conséquences inimaginables.

Je viens de parler de ligne. Ne vous imaginez pas qu'il s'agisse d'une ligne droite. Non, c'est une ligne courbe. Et non pas un cercle : ce serait encore trop facile, sans doute. Non, c'est une ellipse, cette figure de géométrie dont les propriétés sont les moins connues.

Ce n'est pas encore tout. Chacun des astres ne se contente pas de décrire ainsi sa course, mais il tourne sur lui-même, et bon nombre d'entre eux tournent autour des autres.

Et à quelle allure? Si c'était comme des soldats qui, à chaque pas, vérifient leur distance! Mais c'est à une vitesse qui laisse bien loin derrière elle celle des trains les plus express et des avions les plus rapides. Ecoutez :

La terre circule autour du soleil avec une vitesse de sept lieues par seconde, soit 25.200 lieues par heure, soit 600.000 lieues par jour. Mercure, qui est plus éloigné que nous de son centre, tourne avec une vitesse de plus d'un million de lieues par jour.

Si seulement le soleil autour duquel nous évoluons était immobile! Mais lui aussi s'enfuit! et, en plus des sept lieues par seconde que nous décrivons autour de lui, il fait, et nous fait faire avec lui, dix autres kilomètres par seconde, soit près d'un million de kilomètres par jour.

Ce n'est pas encore fini. Dans ce chœur, où l'harmonie ne peut subsister qu'à la condition que tous les mouvements restent exactement réglés, les comètes passent et repassent sans se mêler aux évolutions normales. Il y en a 17 millions dont les ellipses sont inconnues et qui circulent au milieu des autres astres sans amener le moindre désordre.

Que vous semble, Messieurs, du problème que nous avons à approfondir aujourd'hui? En a-t-on assez compliqué les données? Et

ne semble-t-il pas un défi jeté à l'orgueil humain?

Eh bien ! c'est ce problème qui, bon gré mal gré, se pose devant nous, à moins que nous ne nous condamnions à ne jamais lever les yeux vers le firmament, ou que nous nous enfouissions dans une cave, sans soupirail, pour ne jamais apercevoir la lumière du soleil.

Il y en a, pourtant, qui ont essayé de braver tout cela. Ce sont ceux qui, comme Renan, osent affirmer : « Le principe le mieux assis de la philosophie naturelle, c'est que le développement du monde se fait sans l'intervention d'aucun être extérieur. » — Ou qui, comme Littré, affirment : « Le dogme nouveau explique l'univers par des causes qui sont en lui. »

Mais qu'est-ce que cela prouve ? Ce sont des affirmations démenties, et rien de plus. La raison humaine veut autre chose, et voici ce qu'elle se dit :

Quand je considère les cieux et que j'en étudie la constitution, je suis frappé de deux choses qui s'y manifestent au plus haut point : *l'ordre et le mouvement*.

L'ordre, nous l'avons vu, dépasse toutes les conceptions de notre intelligence. Pour que tous ces astres, toutes ces masses, répétons-le, évoluent les uns autour des autres, sans être soutenus par autre chose que leur *attraction* et leur *répulsion* combinées, il faut qu'un calculateur infini ait prévu toutes les circonstances de leur course vertigineuse ; et moi, qui suis si fier de mon intelligence, quand je suis arrivé à épeler les premiers éléments de cet ordre incomparable, je ne rendrais pas justice à celui qui l'a conçu, voulu, et exécuté ? Je dirais que tout cela s'est fait sans intelligence ? Ah ! non, tout de même, je ne veux pas être aussi obtus que cela !

Le mouvement, nous l'avons vu également, existe partout dans le ciel. Or, je sais bien que la matière, par elle-même, est inerte. Quand vous montez un métier, vous songez d'abord au moteur ; quand vous avez voulu vous élaner dans l'espace, vous avez d'abord réclamé un moteur, un moteur ! Si donc la matière se meut, c'est évidemment qu'un agent extérieur lui a donné et lui conserve le mouvement. Et, pour nier Dieu, je démentirais cette loi dont chaque jour je constate l'existence ? Ah non ! Ici encore, je ne veux pas être aussi obtus que cela !

J'aime mieux, plutôt que d'abaisser mon esprit à d'aussi misérables arguties, me rappeler la parole géniale du vieux Psalmiste : « *Cœli enarrant gloriam Dei !* Les cieux racontent la gloire de Dieu ! » Oui, Seigneur, je ne peux pas voir le firmament constellé sans que mon âme s'élève vers vous, en chants de foi, de confiance et d'amour, et s'il est une chose qui me console, quand je vois votre nom si méconnu sur la terre, c'est de penser que vous

l'avez écrit en lettres de feu là-haut, si haut, ô mon Dieu, que nulle puissance humaine ne pourra jamais l'y effacer !... Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

III

PREMIÈRES APPARITIONS

I

Quand l'heureuse postulante frappait à la porte de la maison-mère de la rue du Bac, Paris était calme, la France prospère et glorieuse. Les années de la Restauration lui avaient rendu son ancien prestige, et elle préparait la conquête d'Alger. Il y avait sans doute des nuages à l'horizon, mais rien qui pût faire redouter des tempêtes politiques.

Catherine fut reçue au noviciat le mercredi avant la translation des reliques de S. Vincent de Paul : « Heureuse et contente d'être arrivée pour ce grand jour de fête, dit-elle, il me semblait que je ne tenais plus à la terre. »

Elle prit pour directeur Jean-Marie Aladel, Prêtre de la Mission, un vrai fils de S. Vincent, doué d'un jugement sûr, travailleur acharné et occupé à un multiple ministère, parce que ses compagnons de labeur apostolique étaient peu nombreux. C'était presque le seul aumônier de la maison. Il avait juste trente ans, et cependant il avait acquis déjà une grande expérience des âmes. Peu enthousiaste, il raisonnait son zèle ; homme de devoir, il marchait droit où le devoir l'appelait. Ce qui le caractérisait, c'était l'énergie et la prudence.

Cette translation des reliques de S. Vincent de Paul devait être une grande fête, non seulement pour les Prêtres de la Mission et pour les Filles de la Charité, mais pour tout Paris. Pendant la Révolution, le corps du saint fondateur avait été soustrait aux profanations révolutionnaires et caché en lieu sûr. En 1815, les pieuses Filles de la Charité le transportèrent discrètement dans leur maison-mère où elles l'honoraient d'un culte religieusement filial. Maintenant l'heure était venue où il était permis de glorifier solennellement le grand saint français, dont les enfants, sous toutes les latitudes, font bénir le nom de la France. Ses reliques furent portées à Notre-Dame de Paris pour les transférer de la basilique à la maison-mère des Prêtres de la Mission, rue de Sèvres.

On vit alors combien ce saint était demeuré populaire. La translation se fit le dimanche 25 avril, au milieu d'un immense concours d'évêques et de prêtres ; le peuple remplissait les rues et acclamait son grand bienfaiteur ; l'affluence fut telle que la population parisienne occupait jusqu'aux toits des maisons. Jamais on n'avait vu triomphe plus éclatant

et plus pacifique : on n'entendait retentir que des exclamations joyeuses et des prières. L'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, ravi de cet enthousiasme spontané, de ce concert immense auquel ne s'était mêlée aucune note discordante, s'écriait le soir :

— Que je suis heureux ! Que cette belle fête m'a donné de consolations ! Maintenant le bon Dieu peut m'envoyer toutes les épreuves qu'il lui plaira : je me sens la force de les supporter : mon cœur est prêt.

Elles viendraient plus tôt qu'il ne croyait et plus dures qu'il ne pouvait les prévoir, ces épreuves, alors qu'il était à peine remis de ces joies savoureuses. Mais il montra en effet, à les supporter, que son cœur était prêt.

On pense si la jeune novice prit sa part des allégresses surnaturelles de ces fêtes où pour elle tout était nouveau, où tout la transportait. On fit une neuvaine d'actions de grâces, qu'elle suivit avec toute la dévotion de son cœur. Elle a raconté elle-même ce qu'elle éprouva pendant ces jours bénis, et quelles prières elle adressait au saint fondateur :

« Je demandais à S. Vincent toutes les grâces qui m'étaient nécessaires et aussi pour les deux familles — les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité — et pour la France tout entière. Il me semblait qu'elles en avaient le plus grand besoin. Enfin je priais S. Vincent de m'enseigner ce qu'il fallait que je demande, avec une foi vive.

« Et toutes les fois que je revenais de Saint-Lazare — durant la neuvaine — j'avais tant de peine ! Il me semblait retrouver à la communauté S. Vincent, ou au moins son cœur qui m'apparaissait toutes les fois que je revenais de Saint-Lazare. »

La jeune novice n'était aucunement troublée de ces faveurs extraordinaires, peut-être pensait-elle que ses compagnes jouissaient du même bonheur. Elle contemplait donc S. Vincent et son cœur. Elle nous dit où elle le voyait, ce cœur très aimant : « J'avais la consolation de le voir au-dessus de la petite chaise où les reliques de S. Vincent de Paul étaient exposées, dans la chapelle des Sœurs. » Au-dessous du tableau de sainte Anne, près de la sacristie, on avait disposé une table qui supportait la chaise. C'est là qu'elle voyait les apparitions.

Mais comment voyait-elle le cœur de S. Vincent ? Sous quelle forme, avec quelles particularités ?

« Il m'apparut trois fois différent, trois jours de suite : blanc couleur de chair, ce qui annonçait la paix, le calme, l'innocence, l'union ;

« Puis je l'ai vu rouge de feu, ce qui doit allumer la charité dans les cœurs. Il me semblait que toute la communauté devait se renouveler et s'étendre jusqu'aux extrémités du monde ;

« Et puis je l'ai vu rouge-noir, ce qui me

mettait la tristesse dans le cœur. Il me venait des tristesses que j'avais de la peine à surmonter ; *je ne savais ni pourquoi ni comment cette tristesse se portait sur le changement de gouvernement.* »

N'est-il pas étrange que cette humble fille qui ignorait tout de la politique ait eu des préoccupations « sur le changement de gouvernement ? » Et quand même elle eût été pleinement au courant des affaires du royaume, comment eût-elle pu songer en pleine paix, en pleine gloire, que la royauté courait des périls ?

Elle ajoute qu'une voix intérieure lui dit : « Le cœur de S. Vincent est profondément affligé des grands malheurs qui vont fondre sur la France. »

La neuvaine ne fut donc pour elle qu'une suite ininterrompue de visions et de révélations. Le dernier jour de l'octave, elle vit le cœur de S. Vincent de couleur vermeille et la même voix intérieure lui dit :

« Le cœur de S. Vincent est un peu consolé, parce qu'il a obtenu de Dieu par la médiation de Marie, que ses deux familles ne périraient pas au milieu de ces malheurs, et que Dieu se servirait d'elles pour ranimer la foi. »

Toutefois elle commence à s'inquiéter de ces apparitions, et nous lisons dans le récit qu'elle en fit en 1856, sur l'ordre de M. Aladel :

« Cependant je n'ai pas pu m'empêcher d'en parler à mon confesseur, qui m'a calmée le plus possible, en me détournant de toutes ces pensées. »

II

M. Aladel dut être fort embarrassé après avoir reçu ces communications. Cette jeune novice, il la connaissait à peine depuis dix jours. Rien ne la distinguait des autres, sinon peut-être qu'elle avait moins d'esprit naturel, moins d'éducation que les autres, et voilà qu'elle lui racontait des révélations extraordinaires ! Était-ce une pure illusion ? Dans sa première ferveur, n'avait-elle pas été dupe de son imagination exaltée ? ou bien n'était-elle qu'une visionnaire vulgaire, victime des séductions du démon ? Il dut se demander tout cela ; et, en homme prudent, il ordonna avec autorité à la novice de n'y plus penser. L'avenir lui apprendrait ce que valaient ces révélations et s'il convenait de s'y arrêter. Si elles étaient l'œuvre de Dieu, Dieu se chargerait de le montrer. L'ordre qu'il donna à la jeune religieuse était donc dicté par la sagesse.

Catherine fit tous ses efforts pour « détourner toutes ces pensées » ; elle n'en parla à personne, ni à ses compagnes, ni à sa supérieure, ni à Sœur Marie-Louise, — car celle-ci, dans une lettre du 25 mai 1830, lui reproche doucement son silence depuis le 24 mars, silence qui lui a causé « beaucoup d'inquiétude. » Elle pensait en effet que sa sœur

« avait changé d'intention, » et elle « la plaignait beaucoup, » tellement « qu'elle n'avait pas encore fait son acte de résignation. »

« Enfin je suis contente à présent, poursuit-elle, je ne te plains plus, je remercie le bon Dieu et le prie de t'accorder l'esprit de notre saint état, avec la persévérance qu'il ne refuse jamais à ceux qui correspondent à ses grâces. »

Elle y ajoute des conseils d'obéissance et d'humilité, ces deux vertus sans lesquelles il n'y a pas de vie religieuse :

« Tu as, j'espère, perdu ta propre volonté sur la route de Châtillon à Paris. Je t'en félicite. Ne la réclame jamais : celle de nos supérieurs vaut certes mieux que la nôtre. Figure-toi bien que tu n'es plus dans ton ménage, que tu ne sais plus rien faire. Avec cela et la bonne volonté, tu viendras à bout de tout. »

« ...C'est surtout l'humilité qu'il faut avoir ! Il n'est pas difficile de se croire la dernière de toutes, quand on y réfléchit un peu, dans la maison du Seigneur. Toutes les places y sont distinguées, la dernière est toujours préférable... »

Sœur Marie-Louise avait bien le sens de la vie religieuse, avec une vraie connaissance des âmes. C'est qu'elle-même avait pratiqué les vertus qu'elle recommandait. Elle terminait en priant sa jeune sœur « d'assurer de son respect nos dignes mères du Séminaire, en particulier la mère Marthe. Oh ! combien nous aimons encore à nous entretenir de ses saintes instructions ! »

Quand cette lettre parvint à la maison de la rue du Bac, Catherine Labouré faisait sa première grande retraite de l'Ascension à la Pentecôte. La mère Marthe n'osa sans doute point la lui remettre, de peur de troubler, même par une heureuse distraction, ses exercices spirituels. Elle était la Directrice du noviciat. On ignore quelles furent ses relations avec la fervente novice, mais elle dut marquer aussi sur Sœur Catherine son empreinte religieuse, comme sur toutes celles qui avaient reçu sa douce et ferme direction et qui aimaient, à l'exemple de Sœur Marie-Louise, à se rappeler « ses saintes instructions, » à s'en entretenir et à les revivre.

La jeune religieuse avait été saisie par le surnaturel dès son entrée à la maison, le Sauveur avait distingué cette âme humble et sincère, et il l'élevait pour remplir une mission qu'elle ignorait. Elle se contentait de se prêter au bon plaisir de Dieu, n'ayant pas d'autre volonté que celle du céleste Fiancé, et se croyant la dernière des Sœurs. Son obéissance aux inspirations divines l'avait élevée en quelques semaines jusqu'aux sommets de la vie d'union à Dieu. Elle jouissait sans orgueil de la grâce d'apparitions continuelles, dans la persuasion que ses compagnes étaient favorisées sûrement de privilèges semblables.

Dieu lui accordait en particulier la grande

grâce de voir Notre-Seigneur dans le T. S. Sacrement : « Je l'ai vu tout le temps de mon séminaire, dit-elle, excepté toutes les fois que j'ai douté. Alors, la fois d'après, je ne voyais plus rien, parce que je voulais approfondir et que je doutais de ce mystère : je croyais me tromper. »

Ses doutes ne portaient aucunement sur la présence réelle. Elle croyait, elle était convaincue, elle était heureuse de répandre son âme devant le Saint-Sacrement. Mais, dans son humilité, elle craignait d'être victime d'une illusion, elle se jugeait indigne d'une telle grâce, et elle se prenait à douter qu'elle, si petite créature, fût l'objet d'une telle faveur. Quoi ! le Sauveur aurait déchiré pour elle les voiles eucharistiques et se serait montré à elle dans toute sa beauté ! Elle ne pouvait se le persuader, c'est pourquoi elle « doutait. » Et, la fois suivante, Jésus se déroba à ses regards, elle comprenait alors qu'il ne faut pas « approfondir » les mystères infinis de l'amour de Dieu, qu'une âme religieuse doit aller à Dieu en toute simplicité ; et, pour la récompenser de sa droiture, le divin Sauveur lui réapparaissait de nouveau.

Ce qui frappe, c'est la rapidité avec laquelle, dans un si court espace de temps, Dieu qui conduit habituellement les âmes avec une lente et normale progression, lui a fait gravir des hauteurs sublimes que sainte Thérèse n'a connues qu'après de longues années de probation et d'exercices spirituels. Mais les jours de la monarchie étaient comptés et Dieu voulait donner un avertissement éclatant au siècle qui s'éloignait de lui.

Le dimanche 6 juin 1830, elle eut une vision qui lui causa les plus vives inquiétudes :

« Le jour de la Sainte-Trinité, écrit-elle, Notre-Seigneur m'apparut comme un roi, avec la croix sur la poitrine, dans le T. S. Sacrement ; ce qui était pendant la sainte messe. »

« Au moment de l'Evangile, il m'a semblé que la croix coulait sous les pieds de Notre-Seigneur, et il m'a semblé que Notre-Seigneur était dépouillé de tous ses ornements, tout a coulé par terre. »

« C'est là que j'ai eu les pensées les plus noires et les plus tristes ; c'est là que j'ai eu les pensées que le roi de la terre serait perdu et dépouillé de ses habits royaux, et de là les pensées que j'ai eues, je ne saurais l'expliquer, sur la perte que l'on faisait. »

Quand elle avait vu le cœur de S. Vincent de Paul rouge-noir, déjà elle était devenue triste, et sa tristesse, sans qu'elle sût pourquoi ni comment, « se portait sur le changement de gouvernement. » Cette idée lui revient quand elle voit Notre-Seigneur dans l'appareil royal d'abord, puis dépouillé de ses insignes et de ses ornements. Mais d'elle-même elle n'eût pas su en faire l'application au roi de France, dont le trône paraissait

alors plus affermi que jamais, si elle n'eût eu l'inspiration particulière que Charles X serait « perdu et dépouillé de ses habits royaux », c'est-à-dire déchu et rejeté, renversé par une puissance qu'elle ne connaissait pas.

L'impression qu'elle en garde surtout, sans qu'elle puisse l'expliquer, c'est « qu'on faisait une grande perte. »

Mais ces apparitions, toutes saisissantes qu'elles paraissent, ne sont que le prélude d'autres, plus précises, et d'abord de la suivante, plus attristante encore.

IV

L'APPARITION DE LA NUIT DU 18 AU 19 JUILLET 1830

Tout ce que nous allons raconter était connu dans tous ses détails et transmis par la tradition parmi les Filles de la Charité et les Lazaristes; mais M. Aladel exigea en 1856 que Catherine Labouré en rédigeât de sa main le récit complet, d'après ses souvenirs demeurés très fidèles. Ainsi tradition et souvenirs se contrôlent et se confirment mutuellement.

La veille de la fête de S. Vincent de Paul, le 18 juillet au soir, la bonne mère Marthe fit aux sœurs une instruction touchante sur la dévotion envers les saints et en particulier sur la dévotion à Marie. Ses paroles pénétrèrent tellement dans l'âme de Catherine qu'elle éprouva un désir immense de voir la Sainte Vierge.

Ce désir fut si intense et si sûr d'être accompli « que je me suis couchée, dit-elle, avec cette pensée que, cette même nuit, je verrais ma bonne Mère. Il y avait si longtemps que je désirais la voir ! »

Enfin je me suis endormie. Comme on nous avait distribué un morceau de linge d'un rochet de saint Vincent de Paul, j'en ai coupé la moitié que j'ai avalée, et je me suis endormie dans la pensée que S. Vincent m'obtiendrait la grâce de voir la Sainte Vierge.

A onze heures et demie du soir, je m'entendis appeler par mon nom : « Ma sœur ! Ma sœur ! Ma sœur ! » M'éveillant, je regardai du côté où j'entendais la voix, qui était du côté du passage. Je tire le rideau : je vois un enfant habillé de blanc, âgé à peu près de quatre à cinq ans, qui me dit : « Venez à la chapelle, la Sainte Vierge vous attend. »

Aussitôt la pensée me vient : « Mais on va m'entendre ! » Cet enfant me répond : « Soyez tranquille. Il est onze heures et demie, tout le monde dort bien ; venez, je vous attends. »

Je me suis dépêchée de m'habiller et je me suis dirigée du côté de cet enfant, qui était resté debout, sans avancer plus loin que la tête de mon lit. Il m'a suivie, ou plutôt je l'ai suivi, toujours sur ma gauche, partout où il passait. Les lumières étaient allumées partout où nous passions, ce qui m'étonnait beaucoup ; mais bien plus surprise (sic) lorsque je suis entrée à la chapelle ; la porte

s'est ouverte à peine l'enfant l'avait-il touchée du bout du doigt.

Mais ma surprise a été encore bien plus complète quand j'ai vu tous les cierges et flambeaux allumés, ce qui me rappelait la messe de minuit.

Cependant je ne voyais pas la Sainte Vierge. L'enfant me conduisit dans le sanctuaire, à côté du fauteuil de M. le Directeur, et là, je me suis mise à genoux, et l'enfant est resté debout tout le temps. Comme je trouvais le temps long, je regardai si les veilleuses ne passaient pas par la tribune.

Il y avait en effet des Sœurs désignées pour veiller la nuit qui pouvaient traverser la chapelle par la tribune de droite. Le fauteuil du directeur était à côté de la table de communion, près du mur, du côté de l'Evangile. Le maître-autel était placé au milieu du sanctuaire. A droite, près de la tribune, un tableau de S. Joseph ; au-dessus de la porte de la sacristie, l'image de sainte Anne.

« Enfin l'heure est arrivée. L'enfant me prévient, il me dit : « Voici la Sainte Vierge, la voici ! » J'entends comme un bruit, comme le frou-frou d'une robe de soie qui venait de la tribune auprès du tableau de S. Joseph. »

Alors une dame d'une grande beauté vint s'asseoir au-dessus des marches de l'autel, « dans un fauteuil pareil à celui de sainte Anne. » Elle était vêtue d'une robe blanche avec un voile bleu, comme sainte Anne dans son tableau. Pourtant « ce n'était pas la même figure. » Alors qui était-ce ?

« Je doutais si c'était la Sainte Vierge. Cependant l'enfant qui était là me dit : « Voici la Sainte Vierge ! »

« A ce moment, il me serait impossible de dire ce que j'ai éprouvé, ce qui se passait au-dedans de moi ; il me semblait que je ne voyais pas la Sainte Vierge. » Soudain cet enfant lui parla, non plus comme un enfant, mais comme un homme, fortement et sévèrement, répondant à ses doutes et lui demandant si la Reine du ciel ne pouvait pas choisir la forme qu'elle voudrait pour apparaître à une pauvre mortelle. « Alors, regardant la Sainte Vierge, je n'ai fait qu'un saut auprès d'elle, à genoux sur les marches de l'autel, les mains appuyées sur les genoux de la Sainte Vierge. »

« Là il s'est passé un moment le plus doux de ma vie ; il me serait impossible de dire tout ce que j'ai éprouvé. Elle me dit comment je devais me conduire envers mon directeur, et plusieurs choses que je ne dois pas dire, de la manière de me conduire dans mes peines. Elle me dit de venir — elle me montra de la main gauche le pied de l'autel — me jeter au pied de l'autel, et là répandre mon cœur ; là je recevrais toutes les consolations dont j'aurais besoin... Là je lui ai demandé tout ce que signifiaient toutes les choses que j'avais vues et elle m'a expliqué tout... »

« J'y suis restée je ne sais combien de temps ; tout ce que je sais, c'est que, quand elle est partie, je n'ai aperçu que quelque chose qui

s'éteignait, enfin plus qu'une ombre, qui se dirigeait du côté de la tribune par le même chemin qu'elle était arrivée. »

Ce récit porte le cachet de la sincérité. L'humble religieuse l'a composé par l'ordre de son directeur, vingt-six ans plus tard. Elle ne se met point en relief, elle raconte simplement ce qu'elle a vu. L'enfant qui la conduit marche toujours à sa gauche, « portant des rayons de clarté » ; la porte de la chapelle s'ouvre sans presque qu'il l'ait touchée, et Catherine se trouve dans la nef illuminée comme pour la messe de minuit. Elle s'agenouille près du fauteuil du directeur. Elle s'agenouille, mais l'enfant reste debout. Elle décrit le fauteuil, elle précise tous les détails ; elle accuse sa crainte d'être découverte, ses doutes même. Quand la Sainte Vierge paraît, le jeune guide parle non plus comme un enfant, mais comme un homme, d'une voix forte, sévère, impressionnante. Alors elle « ne fait qu'un saut » pour s'approcher de la Sainte Vierge, devant qui elle se met à genoux, sur les marches de l'autel, les mains appuyées sur ses genoux, faveur qui n'a été accordée à aucune voyante de notre siècle, ni à Mélanie, ni à Bernadette. Elle fait remarquer la ressemblance du costume de la Sainte Vierge et de celui de sainte Anne, mais « ce n'était pas la même figure. »

Puis, ce sont les effusions maternelles et filiales. La Sainte Vierge lui explique tout, répond à toutes ses demandes et lui montre l'autel, source de toutes les consolations, lui recommande de venir « là répandre son cœur » et, après un temps considérable, elle s'en va par où elle est venue.

Je me suis relevée de dessus les marches de l'autel, ajoute Catherine, et j'ai aperçu l'enfant où je l'avais laissé ; il me dit : « Elle est partie ! » Nous avons repris le même chemin, toujours tout allumé, et cet enfant était toujours sur ma gauche. Je crois que cet enfant était mon ange gardien qui s'était rendu visible pour me faire voir la Sainte Vierge, parce que je l'avais beaucoup prié pour qu'il m'obtienne cette faveur. Il était habillé de blanc, portant une lumière miraculeuse avec lui, c'est-à-dire il était resplendissant de lumière. Il paraissait âgé à peu près de quatre à cinq ans.

Revenue à mon lit, il était deux heures du matin, car j'ai entendu sonner l'heure ; je ne me suis point rendormie.

On comprend qu'elle ait joui de son bonheur d'avoir vu, conduite par son ange gardien, la Sainte Vierge, de l'avoir entendue, et qu'elle ait repassé doucement toutes ses paroles dans son cœur.

II

On a remarqué cette phrase de son récit : « Elle me dit... plusieurs choses que je ne dois pas dire. » En 1876, elle eut l'inspiration intérieure qu'elle pouvait les dire et elle rédigea de sa main l'entretien qu'elle avait eu avec la Sainte Vierge. Elle avait alors 70 ans,

elle était à la veille de mourir, à cette heure où l'on ne ment pas, où l'on exprime avec le plus de netteté la pensée de sa vie. Ses souvenirs étaient demeurés vivants et précis. Quand on a conversé avec la Sainte Vierge, comment ses paroles pourraient-elles sortir de la mémoire ? Catherine se les était répétées toute sa vie, elles avaient été l'objet de ses méditations constantes, de sa conversation intérieure, la règle de ses actions ; on doit penser qu'elle les reproduisit fidèlement :

En voici le texte exact :

1830. 18 juillet. Entretien de la Sainte Vierge, de 11 heures jusqu'à 1 heure et demie du matin, 19, jour de Saint Vincent :

Mon enfant, le bon Dieu veut vous charger d'une mission. Vous aurez bien de la peine, mais vous vous surmonterez en pensant que vous le faites pour la gloire du bon Dieu. Vous connaîtrez ce qui est du bon Dieu ; vous en serez tourmentée jusqu'à ce que vous l'ayez dit à celui qui est chargé de vous conduire. Vous serez contredite, mais vous aurez la grâce, ne craignez pas. Dites-le avec confiance et simplicité ; ayez confiance, ne craignez pas. Vous verrez certaines choses, rendez-en compte. Vous serez inspirée dans vos oraisons.

Les temps sont très mauvais. Des malheurs vont fondre sur la France, le trône sera renversé par des malheurs de toutes sortes ; — *La Sainte Vierge avait l'air très peiné en disant cela*, — mais venez au pied de cet autel : là les grâces seront répandues sur toutes les personnes qui les demanderont avec confiance et ferveur, elles seront répandues sur les grands et sur les petits...

Mon enfant, j'aime à répandre mes grâces sur la communauté en particulier, je l'aime heureusement. J'ai de la peine : il y a de grands abus, la règle n'est pas observée, la régularité laisse à désirer, il y a un grand relâchement dans les deux communautés. Dites-le à celui qui est chargé de vous, quoiqu'il ne soit pas supérieur. Il sera dans quelque temps chargé d'une manière particulière de la communauté, il doit faire tout son possible pour remettre la règle en vigueur : dites-lui de ma part... qu'il veille sur les mauvaises lectures, la perte du temps et les visites...

Lorsque la règle sera mise en vigueur, il y aura une communauté qui viendra se réunir à la vôtre. Ce n'est pas l'habitude, mais je l'aime... Dites qu'on la reçoive : Dieu les bénira, et elles jouiront d'une grande paix. La communauté deviendra grande...

Mais de grands malheurs arriveront. Le danger sera grand, ne craignez pas. Le bon Dieu et saint Vincent protégera la communauté. — *La Sainte Vierge était toujours triste*. — Là je serai moi-même avec vous : j'ai toujours veillé sur vous, je vous accorderai beaucoup de grâces... Le moment viendra où le danger sera grand, on oirait tout perdu, là je serai avec vous, ayez confiance. Vous reconnaîtrez ma visite et la protection de Dieu et celle de saint Vincent sur les deux communautés...

Mais il n'en est pas de même des autres communautés : il y aura des victimes. — *La Sainte Vierge avait les larmes dans les yeux en disant cela*. — Pour le clergé de Paris, il y aura bien des victimes. Monseigneur l'archevêque mourra. Mon enfant, la croix sera méprisée, le sang coulera dans les rues. — *Ici la Vierge ne pouvait plus parler, la peine était peinte sur son visage*. — Mon enfant, me dit-elle, le monde entier sera dans la tristesse. Je pensais quand cela arriverait : quarante ans et dix et, après, la paix...

Un autre récit de l'entretien, remis par la

Sœur le 30 octobre 1876 à M. Chevalier, Prêtre de la Mission, conclut ainsi un peu autrement :

« A ces mots je pensai : « Quand est-ce que ce sera ? » J'ai très bien compris : « Quarante ans. » A ce sujet, M. Aladel me répondit : « Savez-vous si vous y serez et moi aussi ? » Je lui ai répondu : « D'autres y seront, si nous n'y sommes pas. »

De ces récits authentiques il résulte d'abord que Sœur Catherine fut chargée « d'une mission. » Quelle est cette mission, elle ne le dit pas. Pour l'accomplir, elle « aurait beaucoup de peine, » mais elle agirait sachant que c'est pour la gloire de Dieu. « Elle serait contredite. » Peut-être s'agit-il de la mission de répandre la Médaille miraculeuse, et des contradictions qu'elle rencontra, même de la part de M. Aladel, qui ne se montra aucunement favorable à ses révélations. Personne d'ailleurs ne saurait l'en blâmer, car son devoir était d'éprouver la religieuse afin de s'assurer qu'elle faisait l'œuvre de Dieu.

« Le trône sera renversé... De grands malheurs arriveront. » Voilà ce que la Sainte Vierge dit à Catherine Labouré le 19 juillet, alors que le trône de Charles X paraissait affermi encore par la gloire de la conquête d'Alger. Or huit jours après, le 27 juillet, la révolution jette le trône à bas et en balaie les débris. « Alors, raconte M. Etienne, procureur général de la Congrégation de la Mission, des églises sont indignement profanées, les croix renversées, des communautés religieuses envahies, dévastées et dispersées ; les prêtres poursuivis et maltraités ; l'archevêque de Paris lui-même est l'objet de la fureur de la populace, obligé de se travestir et de se cacher pour échapper aux dangers qui menacent sa vie. On croyait voir reparaitre les mauvais jours de 1793. »

« Le bon Dieu et S. Vincent protégera la communauté. » Les maisons des deux Congrégations n'eurent en effet rien à souffrir. Une retraite se fit tranquillement à la rue du Bac, ajoute M. Etienne, « au milieu du bruit du canon et des clameurs d'un peuple en délire. »

Un jour, rapporte la Sœur Pineau dans des *Remarques*, recueillies par elle, de M. Aladel sur Catherine Labouré, une bande « des héros de Juillet » se présente rue de Sèvres pour visiter la maison des missionnaires. Ils avaient à leur tête un enfant de 12 ou 14 ans, qui criait beaucoup, assurant qu'il avait vu entrer des armes.

Le bon Père Salhorgne, supérieur général, qui était venu les recevoir, sans être déguisé, avec sa soutane qu'il n'avait jamais quittée, raisonna cet enfant, lui dit que ce qu'il voulait faire croire était faux et qu'il n'était entré aucune arme dans la maison. Ne pouvant réussir à le faire taire :

— Eh bien ! mon enfant, lui dit-il, voulez-vous voir mes armes ?

— Oui, Monsieur, faites-les voir.

Notre Père lui présenta son bréviaire qu'il avait avec lui. L'enfant le regarde.

— Voulez-vous voir les balles dont je me sers ?

Et, ouvrant son bréviaire, il lui fait voir les images qui marquaient les leçons. Alors, ce pauvre enfant se mit à faire un saut de joie en s'écriant :

— Oh ! Monsieur le curé, des images !

— En voulez-vous une ? lui demande notre bon Père.

— Oh ! oui, Monsieur, dit l'enfant.

Et celui-ci s'en alla triomphant avec une image, et toute la bande le suivit.

Ils revinrent un autre jour pour abattre la croix qui domine la porte de la maison, mais « l'énergie du P. Etienne » les fit partir et désormais la tranquillité fut complète, ainsi que Catherine Labouré l'avait annoncé à son confesseur.

Elle lui avait aussi déclaré qu'un évêque viendrait demander un refuge à Saint-Lazare et qu'on pouvait l'y recevoir sans crainte. M. Aladel, qui prêtait peu d'attention à ces avis, s'en retournait de la rue du Bac à la rue de Sèvres, quand le Supérieur général, M. Salhorgne, lui apprit à Saint-Lazare que Mgr de Frayssinous, évêque d'Hermopolis et ancien ministre des cultes, venait de le prier de lui donner asile. Mais M. Salhorgne lui avait représenté qu'il ne serait pas en sûreté, et le prélat s'était dirigé vers St-Germain-en-Laye.

La Sainte Vierge avait encore parlé des abus qui régnaient dans les communautés, des « mauvaises lectures, » sans doute jansénistes, nuisibles à l'esprit général. Elle annonçait que M. Aladel pourrait remettre la règle en vigueur, quand il deviendrait supérieur. Il deviendra directeur des Filles de la Charité en 1846. Une communauté devait se réunir à celle des Sœurs de St-Vincent de Paul ; ce fut celle des Sœurs de la Charité de Mme Seton, des Etats-Unis, qui obtint le 7 juillet 1849 l'autorisation de s'y adjoindre.

Enfin il y eut bien des victimes dans le clergé de Paris. Mgr Darboy, l'abbé Deguerry et d'autres furent mis à mort ; la Commune ensanglanta les rues de la capitale, et « le monde entier fut dans la tristesse. »

« Je pensais quand cela arriverait, dit-elle. Quarante ans et dix, et après, la paix... »

Après quarante ans c'est 1870, la guerre franco-allemande suivie de la capitulation de Paris, puis de la Commune. Ceci paraît clair.

Le reste l'est beaucoup moins. Dix ans après, c'est 1880, l'ère de la persécution qui succède à celle des désastres sanglants. Pour la première fois en France depuis la Révolution, des décrets odieux ordonnent la fermeture des maisons appartenant aux Congrégations non autorisées. La police enfonce les portes des Jésuites, des Dominicains, des Franciscains, des Bénédictins, et jette dans la rue des hommes voués uniquement au service de Dieu et au salut des âmes.

L'année 1880 marquerait ainsi le commen-

cement des violences légales ; mais la voyante n'a pas dit l'époque où elles finiraient.

« Et après, la paix... »

Quand sera-ce, « après ? » Le temps en demeure indéterminé. Est-ce pour rendre encore plus vague la prophétie, que Catherine Labouré a ajouté à sa phrase inachevée de nombreux points de suspension ? Plusieurs points indiquent en effet des pensées inexprimées, des idées à creuser, des questions posées et non résolues.

C'est bien le caractère de toute prophétie de renfermer des doutes et des obscurités.

Qu'il nous suffise de savoir que « la paix » viendra quelque jour. Cela nous donne l'assurance que Dieu ne nous abandonne pas et nous fait espérer que luira enfin l'aurore du triomphe de la cause du Christ et de son Eglise.

V

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE
(27 NOV. 1830)

I

Ces révélations, M. Aladel affectait de ne pas y croire et de ne les écouter que distraitement : « Ce sont des imaginations de jeune fille, disait-il à Catherine Labouré, n'en faites aucun cas. Rapportez-vous-en à mon jugement, et n'en parlez à âme qui vive. » Il ne l'encourageait donc pas et lui témoignait plutôt de la défiance. Mais comme la Sainte Vierge avait tracé à la jeune novice la ligne de conduite envers son directeur, elle devait nécessairement parler à celui-ci de ses visions. Elle le faisait rarement et sobrement. Il accueillait toujours ses communications avec froideur ; un jour même il lui reprocha son peu de soumission d'esprit. L'épreuve était dure pour elle, car elle ne s'ouvrait à personne de ses révélations, pas même à sa supérieure, et elle ne recouvrait le calme que lorsqu'elle avait déchargé son cœur dans le cœur de M. Aladel. Encore alors exigea-t-elle la promesse que son nom ne fût jamais prononcé. Aussi le digne aumônier raconta bien la vision à M. Etienne ou à d'autres personnes autorisées, mais il ne désigna d'aucune façon Catherine Labouré.

Les religieuses cependant auraient pu se douter que leur sœur était l'objet de faveurs particulières. Un jour qu'elle était sortie de la chapelle avec les autres pour se rendre au réfectoire, elle demeura à table, absorbée par ses pensées, par le souvenir de ce qu'elle avait vu, tellement qu'elle ne toucha pas à la nourriture qu'on lui avait apportée. La troisième directrice, Sœur Caillaud, faisant sa tournée, lui dit en souriant et avec quelque vivacité :

— Eh bien ! Sœur Labouré, vous êtes encore en extase ?

Catherine revint à elle et, par obéissance, mangea comme ses compagnes. La directrice crut simplement à un accès de ferveur prolongée, sans penser plus loin.

A la fin de novembre 1830, la jeune voyante revint faire part à M. Aladel d'une nouvelle faveur surnaturelle. Elle avait soif de revoir la Sainte Vierge, et la bonne Mère avait exaucé son désir le 27 novembre, mais cette fois elle lui avait fait, non plus une révélation de terreur, mais une révélation de miséricorde.

La pieuse religieuse a composé un des récits de cette manifestation nouvelle, — le premier, — le 15 août 1841. Elle commence ainsi :

C'est aujourd'hui le jour de l'Assomption de la Très Sainte Vierge Marie. O Reine, qui êtes assise auprès de Dieu, écoutez favorablement mes prières ; c'est pour vous et pour votre plus grande gloire que je vous prie de m'éclairer et de me donner la force et le courage d'agir pour votre plus grande gloire ! Il me semble que je suis encore à ce moment, si désirable pour moi, le samedi, la veille du premier dimanche de l'Avent (1830)... J'avais la conviction que je la verrais encore, que je la verrais *belle dans son plus beau*, je vivais dans cet espoir.

Quelle « âme de désirs » était la sienne ! Dieu aime ces âmes qui lui demeurent extraordinairement unies : il ne voulut point que son attente fût trompée.

Elle place son récit sous les auspices de « Jésus, Marie, Joseph. » Voici le plus complet :

Le 27 novembre 1830, qui se trouvait le samedi avant le 1^{er} dimanche de l'Avent, à 5 h. 1/2 du soir, après le point de la méditation, dans le grand silence, c'est-à-dire quelques minutes après le point de la méditation, il m'a semblé entendre du bruit du côté de la tribune, à côté du tableau de S. Joseph, comme le froufrou d'une robe de soie.

Ayant regardé de ce côté-là, j'ai aperçu la Sainte Vierge, à la hauteur du tableau de S. Joseph. La Sainte Vierge était debout, habillée de blanc : une robe en soie blanche-aurore, faite ce qu'on appelle à la Vierge, manches plates, un voile blanc qui lui descendait jusqu'en bas.

Par-dessous le voile j'ai aperçu ses cheveux qui étaient en bandeaux ; par-dessus, une dentelle à peu près de trois centimètres de hauteur, sans fronces, c'est-à-dire légèrement appuyée sur ses cheveux, la figure assez découverte ; les pieds appuyés sur une boule, c'est-à-dire une moitié de boule, — ou du moins il ne m'a paru que la moitié, — et puis tenant une boule dans ses mains, qui représentait le globe, elle tenait les mains élevées à la hauteur de la ceinture, d'une manière très aisée ; les yeux élevés vers le ciel... ici sa figure était de toute beauté, je ne pourrais la dépeindre...

Ces points de suspension se trouvent dans le manuscrit de la Sœur, comme pour indiquer l'impossibilité attristée où elle est de décrire comme elle voudrait la beauté du visage de Marie, debout dans sa robe à la Vierge avec ses cheveux en bandeaux, les pieds sur une moitié de boule qui représentait la terre, et tenant une autre boule dans ses mains. Elle dira ailleurs que Marie offrait le globe à

Notre-Seigneur et qu'en ce moment sa figure s'illumina et que ses lèvres remuaient.

D'autres récits de la voyante nous peignent la Sainte Vierge avec « une taille moyenne, » une robe « montante, » la tête « couverte d'un voile blanc qui descendait de chaque côté jusqu'aux pieds » ; et par dessus les cheveux en bandeaux « une espèce de serre-tête garni d'une petite dentelle, posé à plat sur les cheveux » ; sous les pieds une moitié de « boule blanche. » Elle a dit aussi qu'elle a vu « un serpent d'une couleur verdâtre, avec des taches jaunes, » que la Vierge foulait sous ses pieds.

Catherine Labouré continue en décrivant les mains :

Et puis tout à coup j'ai aperçu des anneaux à ses doigts, revêtus de pierreries, plus belles les unes que les autres, les unes plus grosses et les autres plus petites, qui jetaient des rayons plus beaux les uns que les autres. Ces rayons sortaient des pierreries ; les plus grosses jetaient de plus gros rayons, toujours en s'élargissant, et les plus petites de plus petits, toujours en s'élargissant en bas, ce qui remplissait tout le bas ; je ne voyais plus ses pieds.

Dans son premier récit elle dit que les anneaux des doigts étaient « au nombre de trois à chaque doigt, le plus gros près de la main, un de moyenne grandeur au milieu, et un plus petit à l'extrémité, et chaque anneau était recouvert de pierreries d'une grosseur proportionnée. »

Reprenons la suite du récit :

Au moment où j'étais à la contempler, la Sainte Vierge baissa les yeux en me regardant. Une voix se fit entendre qui me dit ces paroles : « Cette boule que vous voyez représente le monde entier, particulièrement la France... ; et chaque personne en particulier... » Ici je ne sais m'exprimer sur ce que j'ai éprouvé et sur ce que j'ai aperçu : la beauté et l'éclat des rayons si beaux... ! « C'est, ajouta la voix, la symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent. » La voix me faisait comprendre combien il était agréable de prier la Sainte Vierge et combien elle était généreuse envers les personnes qui la prient ; combien de grâces elle accordait aux personnes qui les lui demandent, et quelle joie elle éprouve en les accordant.

Telle est la première attitude de la Sainte Vierge. Elle tient la boule du monde dans ses mains, elle offre le globe à son Fils. « Vous dire ce que j'ai éprouvé alors et tout ce que j'ai appris au moment où la Sainte Vierge offrait le globe à Notre-Seigneur, cela est impossible à rendre, il me serait impossible de l'exprimer. » — « Je n'entendais pas, dira la voyante l'année de sa mort, mais je comprenais qu'elle priait pour le monde entier. » Et elle demanda alors qu'on fit une statue représentant ainsi la Mère de Dieu, avec, au bas, cette légende : « Ces rayons sont le symbole des grâces que la Sainte Vierge obtient aux personnes qui les lui demandent. » Elle ajoutait : « Cette statue a été le martyre de ma vie, je ne voudrais pas paraître devant la Sainte Vierge avant qu'elle fût faite. » Elle voulait que

la Sainte Vierge fût honorée, non seulement comme Reine et Immaculée, ainsi que nous la voyons dans la Médaille miraculeuse, mais comme protectrice de la terre, du monde entier pour qui elle prie, et comme médiatrice en quelque sorte sacerdotale.

II

Voici la seconde attitude de l'Apparition :

A ce moment, — ou j'étais, ou je n'étais pas... je jouissais... je ne sais... — il s'est formé un tableau autour de la Sainte Vierge, un peu ovale, et il y avait en haut du tableau ces paroles : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous, » écrites en lettres d'or.

Alors une voix se fit entendre qui me dit : « Faites, faites frapper une médaille sur ce modèle ; toutes les personnes qui la porteront recevront de grandes grâces, en la portant au cou ; les grâces seront abondantes pour les personnes qui la porteront avec confiance. »

A l'instant le tableau m'a paru se retourner, où j'ai vu le revers de la médaille...

Comment s'est produit ce changement d'attitude ? La sœur Dufès l'a demandé en 1876 à Catherine Labouré : « Que devint la boule que la Sainte Vierge offrait ? — Ah ! ma sœur, répondit-elle, je n'en sais rien. Je ne vis plus que des rayons qui tombaient sur le globe que la Sainte Vierge avait sous les pieds, surtout sur un point où était le mot : FRANCE. La Sainte Vierge avait les mains étendues. »

De ce récit, et d'autres notes de sœur Catherine, il résulte que Marie était debout sur le globe du monde dont il ne paraissait que la moitié, les pieds sur le serpent, vêtue d'une robe de soie blanche aurore et d'un voile de même couleur, ayant comme des diamants dans ses deux mains d'où tombaient des faisceaux lumineux, mais avec plus d'abondance sur le point désigné par le mot FRANCE. Quelques-unes des pierres précieuses ne donnaient pas de rayons, et comme la voyante s'en étonnait, il lui fut dit que « ces pierreries qui restaient dans l'ombre figuraient les grâces que l'on oublie de demander à Marie. »

La Sainte Vierge apparaissait comme dans un tableau ovale autour duquel éclatait en lettres d'or l'invocation : « O Marie conçue sans péché... » commençant à la hauteur de la main droite, passant au-dessus de la tête de la Sainte Vierge et finissant à la hauteur de la main gauche.

Quand le tableau se fut retourné, la religieuse vit au revers la lettre M, surmontée d'une croix, ayant une barre transversale, et, au-dessous du monogramme de Marie, le cœur de Jésus et de Marie, le premier entouré d'une couronne d'épines et l'autre transpercé d'un glaive.

Les notes de sœur Catherine ne mentionnent pas les douze étoiles qui brillent autour du monogramme et des deux cœurs, mais elle a dû donner ce détail de vive voix.

La voix qui parlait à la religieuse lui or-

donna de faire frapper une médaille de ce modèle, elle se faisait entendre « au fond du cœur. »

« Et tout m'a disparu, ajoute-t-elle, comme quelque chose qui s'éteint, et je suis restée remplie je ne sais de quoi, de bons sentiments et de joie, de consolation. »

Cette Apparition de la Vierge Immaculée se renouvela de la même manière et avec les mêmes détails, plusieurs fois, notamment en septembre, déclara M. Aladel dans sa déposition canonique. La dernière fois, la Sainte Vierge dit à Catherine :

— Ma fille, désormais vous ne me verrez plus, mais vous entendrez ma voix pendant vos oraisons.

Lorsqu'elle raconta à M. Aladel l'apparition de la médaille, il lui demanda si elle avait vu quelque chose d'écrit au revers, comme sur la face, autour de l'Immaculée : « Je n'ai point vu d'écriture, dit-elle. — Eh bien, demandez à la Sainte Vierge ce qu'il faut y mettre. » — Elle obéit et un jour dans son oraison, après avoir prié longtemps, il lui sembla entendre une voix qui lui disait : « L'M et les deux cœurs en disent assez. » C'est donc plus tard, et non dans le cours de l'Apparition, que ces paroles lui furent adressées.

En 1841, elle se sentit aussi pressée de dire à son directeur de faire élever un autel de la Sainte Vierge dans l'endroit où Marie lui avait apparu :

« Demandez tout ce que vous voudrez, lui écrit-elle, il vous sera accordé... Je crois que le bon Dieu en sera glorifié et la Sainte Vierge honorée, ce qui donnera une nouvelle ferveur dans tous les cœurs. Je vous en prie, pour la plus grande gloire du bon Dieu, et le culte de la Très Sainte Vierge : je crois que vous ne négligerez rien pour le faire faire le plus promptement possible, pour que cela soit fait le samedi avant le premier dimanche de l'Avent. »

Elle désirait qu'il fût terminé pour la fête de la Conception de la Sainte Vierge.

Au sujet de la statue, elle donna les indications suivantes : grandeur naturelle, un voile sur la tête descendant jusqu'au bas : la figure découverte. Elle devait avoir une boule d'or dans les mains, surmontée d'une croix ; les mains devaient être à la hauteur de la poitrine, comme si elle offrait à Dieu le globe d'or. Les doigts seraient garnis de pierres précieuses, de la plupart desquelles jailliraient des rayons qui descendraient jusque sur les pieds. Marie reposerait sur une moitié de globe avec le mot « France, » et écraserait le serpent.

Au bas de la colonne qui supporterait la statue elle voulait qu'on gravât ces paroles : « Mon enfant, cette boule représente le monde entier, particulièrement la France et chaque personne en particulier. »

Et elle ajouta : « Oh ! qu'il sera beau d'entendre dire : *Marie est la reine de l'univers, particulièrement de la France* ! Et les enfants s'écrieront : *Et de chaque personne en particulier*, avec joie et transport. Ce sera un temps de paix, de joie et de bonheur qui sera long. Elle sera portée en bannière et elle fera le tour du monde ! »

M. Aladel mourut sans avoir accompli le vœu de la voyante touchant la statue. C'était un fils du Cantal, très pieux et très dévoué, mais nullement épris des nouveautés. Il ne crut, lui, qu'à bon escient, et Catherine se plaindra un jour à la Sainte Vierge « qu'il ne la croit pas. » Cependant à la fin de la vie de la voyante la mère Dufès voulut réaliser son désir et elle chargea Froc-Robert de faire la statue réclamée. Lorsque Catherine Labouré vit l'œuvre achevée, elle fit une petite moue déçue et finit par dire : « La Sainte Vierge était plus belle que cela ! » L'artiste ne s'en fâcha point. Elle avait contemplé un visage céleste : comment l'art le plus consommé aurait-il pu le représenter ?

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXXI

4^e Dimanche après Pâques

CE QUE SERA LA VIE ÉTERNELLE

Mes frères,

L'évangile de ce jour respire la joie et les consolations du temps pascal, et tend à nous disposer aux fêtes prochaines de l'Ascension et de la Pentecôte.

Le Sauveur annonce qu'après avoir accompli sa mission, il va retourner à son Père qui l'a envoyé, pour recevoir au ciel la couronne de gloire qu'il a méritée sur la terre.

C'est bien aussi ce que doivent faire tous les hommes. Chacun de nous, placé ici-bas pour y accomplir l'œuvre de son salut, retournera également vers son Créateur ; il ira rendre compte de ses œuvres et recevoir la récompense ou le châtement.

Car, — je vous le disais dimanche dernier, — il y a une autre vie qui doit succéder aux quelques années que nous passons sur la terre. Pour compléter mon instruction, je vais vous montrer ce que sera cette future existence pour les bons et pour les méchants.

I

Pour les bons, ce sera le bonheur le plus absolu.

Il faut donc avant tout exclure du ciel toute peine, toute souffrance. C'est pour les élus l'exemption de tous les maux dont nous souffrons ici-bas. Plus d'erreur dans leur intelligence, plus de lutte dans leur volonté, plus de

révolte dans leurs sens, plus de mort à redouter. « Dieu, nous dit S. Jean, *essuiera lui-même les larmes sur le visage de ses saints. Au ciel il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni cri, ni douleur.* » (Apoc., xxi, 4).

Toutefois, ce n'est là qu'une absence de maux qui découle de ce qu'est le paradis : la possession de tous les biens. Donnez libre cours à votre imagination, laissez vos désirs former les plus heureux projets, rêvez tout ce qui, à votre avis, pourrait vous procurer la plus complète félicité : tout cela ne sera pas même l'ombre, la peinture du bonheur réel qui nous est préparé.

Le ciel, en effet, nous offre d'abord un bien infini que nous ne pouvons comprendre ni apprécier ici-bas. Ce bien, c'est la possession de Dieu : il consiste à le voir et à l'aimer éternellement.

Nous voyons Dieu aujourd'hui d'une manière obscure à travers le miroir des créatures. Mais alors « *nous le verrons face à face... nous serons semblables à lui et nous le verrons tel qu'il est.* » (I Cor., xiii, 12). Cette vue de Dieu ne sera pas un simple regard, un examen qui nous permettra de découvrir tout de suite les perfections divines comme nous faisons en présence d'un tableau, d'un chef-d'œuvre de peinture. Non, mes frères ; mais elle sera le plein rassasiement de nos désirs, elle inondera notre âme d'un torrent de voluptés.

Et cela se comprend : Dieu n'est pas une créature, un être fini et borné ; mais il est l'être infini, possédant en lui toutes les perfections, toute bonté, toute beauté, toute grandeur, toute existence. Jamais notre intelligence ne pourra saisir cette infinité divine. Plus elle verra Dieu, plus elle plongera en lui et plus elle découvrira de merveilles, plus elle s'attachera à lui. Jamais elle n'en sondera toute la profondeur, comme jamais elle n'en explorera toutes les richesses et toutes les beautés. Et alors, rassasiée dans sa soif de vérité, dans son désir insatiable de connaître, elle jouira en Dieu d'un bonheur parfait, infini, dont nous ne pouvons nous faire l'idée.

Puis cette connaissance engendrera l'amour. Aimer Dieu sera avec la vision béatifique la cause de notre bonheur.

Qu'aimons-nous sur la terre ? Tout ce qui nous paraît aimable. Or Dieu est le souverain bien. Découvrant en lui une beauté infinie, trouvant en lui tout ce qui est capable d'exciter notre amour, nous nous attacherons à lui, nous nous abîmerons en lui, nageant dans un océan d'amour.

Ce sera pour nous le comble absolu de la félicité, la satisfaction éternelle et sans fin de tous les désirs, de tous les élans de notre cœur et de notre volonté. Aimer Dieu et être aimé de lui, telle sera la plénitude du bonheur.

Il est impossible d'imaginer la joie dont

seront enivrés les élus par cette union avec Dieu.

Et je dois ajouter que ce grand bien dont nous jouirons un jour, n'exclut cependant pas tous les autres plaisirs, toutes les autres satisfactions que nous pouvons légitimement ambitionner.

Si nous désirons de la gloire, des richesses, des honneurs, de la puissance : nous les trouverons au ciel. — Si nous désirons goûter les douceurs de la paix, du repos, de l'exemption de tout ce qui nous fatigue et nous est pénible : nous posséderons tout cela dans le ciel. — Si notre curiosité nous porte vers les mystères de la nature et nous fait éprouver le désir de les scruter : au ciel cette science nous sera accordée. — Beaucoup aimant les joies de la famille, de la société, de l'amitié : or nulle part sur la terre nous ne trouverons autant d'affection qu'au ciel dans la société des saints. Ce qui nous réjouit dans nos familles : la paix, l'accord, l'union, existent au Paradis à un plus haut degré qu'ici-bas.

En un mot, il n'est aucun bien dont nous puissions jouir qui ne se trouve au ciel.

Tel est le sort des élus, des bons chrétiens.

Sachez, mes frères, que tout ce que je viens de vous dire n'est rien à côté de la réalité. L'apôtre nous le dit : « *Non, l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a jamais entendu, son cœur ne peut pressentir ce que Dieu prépare dans les cieux à ceux qui l'aiment.* » (I Cor., ii, 9).

II

Le bonheur des saints, mes frères, nous paraîtra encore plus enviable, si nous le mettons en parallèle avec le supplice des damnés. A côté du sort de l'homme juste, voici donc le sort de pécheur.

Ecoutez : N.-S. Jésus-Christ nous a dit quelle sentence il porterait contre ceux qui tomberont coupables entre ses mains et n'auront pas voulu observer sa loi : « *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel.* » (Matt., xxv, 41).

« *Retirez-vous de moi* » : c'est-à-dire que désormais entre Dieu et le coupable il y a une séparation complète et éternelle, un abîme infranchissable. C'est fini ; jamais cette âme maudite ne verra son Créateur. Cette peine qu'on appelle la peine du *dam* est le premier et le plus terrible des châtements.

Etre à jamais privé de la vue de Dieu, quel malheur ! Nous ne le comprenons pas bien aujourd'hui, parce que nous vivons au milieu du monde matériel auquel nous sommes attachés par notre corps. « Nous nous laissons séduire par les créatures ; leurs grâces et leurs attraits, pauvre reflet cependant de la beauté divine, suffisent à nous amuser et à nous distraire. Mais quand la mort aura fermé tous nos

sens à la jouissance des objets créés, nous comprendrons l'invincible besoin que nous avons de Dieu. Le fer, quand aucun obstacle ne le sépare de l'aimant, se précipite vers lui ; la pierre que l'on cesse de soutenir tombe rapidement sur la terre. Avec plus d'énergie encore, notre âme se portera vers Dieu, quand la mort aura brisé les liens qui nous attachaient aux créatures. Elle le saluera comme le bien unique et souverain. Malheur alors au pécheur souillé par le péché mortel ! A l'heure même où ses yeux se fermeront aux clartés terrestres, la lumière de Dieu lui montrera ce qu'est le bien qu'il a méprisé. Il comprendra que pour être heureux, il faudrait posséder ce qu'il a rejeté et blasphémé. Mais il est trop tard, l'heure de choisir est passée. Dieu, qu'il a repoussé, le repousse à son tour : « *Retire-toi, maudit* ! »

Et l'âme reste ainsi privée du bien qui l'attire, dévorée du désir de posséder Dieu et dans l'impossibilité de l'obtenir. Éternellement elle sera torturée par la soif de Dieu sans que jamais une goutte de l'océan divin vienne la satisfaire. Non, jamais, elle ne verra Dieu ni ne l'aimera.

A ce premier châtiment s'en ajoutera un autre. Privée de l'objet vers lequel elle voudrait se précipiter, l'âme est encore punie par un feu dévorant qui ne s'éteindra jamais. Elle brûlera éternellement sans mourir jamais ; et ainsi le damné expiera jusque dans ses sens, dans son corps ressuscité, ses révoltes contre Dieu et ses désobéissances à sa loi.

A ces tourments joignez les remords, les discordes, tout ce qui est cause de peines, de souffrances physiques et morales sur la terre, et vous n'aurez dans cette somme de châtiment qu'un faible aperçu de ce qu'est l'enfer, de ce qu'est par conséquent le sort des damnés, des pécheurs, des mauvais chrétiens.

*
**

Voilà, mes frères, la double destinée qui attend tous les hommes. Nous sommes appelés à participer au bonheur de Jésus-Christ dans le ciel. Mais nous sommes libres, et placés dans l'alternative d'être éternellement heureux ou éternellement malheureux. Choisissez. « *In hanc vel illam eternitatem cadam necesse est*, disait S. Augustin. Il faut que je tombe dans l'une ou dans l'autre éternité. »

Que feraient les réprouvés, s'ils pouvaient revenir sur la terre ? Ils se hâteraient de réparer leurs fautes et de mériter le ciel. Ce doit être aussi notre conduite. Préparons notre éternité bienheureuse par une vie bien chrétienne, par la pratique du bien et la fuite du mal, par l'observation fidèle des commandements de Dieu et de l'Eglise. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

AU LENDEMAIN DE LA PREMIÈRE COMMUNION
SOLENNELLE

Mes frères,

J'aime à penser que la solennité des Premières Communions aura laissé une bonne impression dans la paroisse.

On me fait le reproche d'être sobre de paroles élogieuses : il me serait pourtant agréable de faire des compliments ; mais il faut avant tout qu'on m'en donne le droit, qu'on m'en procure l'occasion, et puisque cette occasion se présente aujourd'hui, je la saisis bien volontiers.

L'assemblée a été nombreuse et recueillie ; les chants ont été exécutés avec succès. Les enfants — il me plaît de leur rendre ce témoignage — ont édifié par leur bonne tenue, par leur piété. J'espère qu'ils garderont bon souvenir du grand acte qu'ils ont accompli.

Ce que je leur demande, maintenant, c'est d'être fidèles à leurs engagements et de ne pas s'écarter de la voie que je leur ai tracée.

Qu'ils ne se croient pas dispensés de fréquenter l'église sous le prétexte qu'ils ont fait leur première communion. Quel qu'ait été mon dévouement pour les instruire, je n'ai pas réussi à en faire des docteurs ès-sciences religieuses. Ils ont donc besoin d'entretenir et de compléter leurs connaissances catéchistiques, et c'est ici, à l'église, au pied de la chaire, qu'ils les protégeront contre l'oubli.

Je les ai prévenus, et je les préviens encore. Bientôt ils seront tentés de se relâcher ; il se trouvera des camarades qui chercheront à les détourner de leurs devoirs. Qu'ils résistent à leurs tentatives et qu'ils ne se laissent pas entraîner par les mauvais exemples qu'ils pourraient avoir sous les yeux.

Ah ! si les parents voulaient, s'ils joignaient leurs exhortations aux miennes, et surtout s'ils leur donnaient le bon exemple, la persévérance des enfants serait plus assurée.

Le bon exemple venant du père et de la mère, voilà un des plus puissants moyens pour retenir la jeunesse au chemin du devoir et de la vertu, et j'y insiste.

Selon la pensée d'un grand orateur, un enfant c'est un petit être placé entre le bien et le mal, qui peut devenir un scélérat ou un saint. Or il s'agit de faire de vos enfants non pas des impies, des êtres sans conduite, sans moralité ; il s'agit de faire de vos fils de dignes jeunes gens, de vos filles de vertueuses chrétiennes. Voilà le but que vous devez vous proposer ; mais quels moyens sont à votre disposition pour y arriver ?

Vous en avez deux : vous avez la parole, vous avez l'exemple, la parole qui éclaire, l'exemple qui décide, la parole qui indique le bien et l'exemple qui porte à le faire, la parole qui montre le devoir et l'exemple qui déter-

mine à l'accomplir. La parole a son utilité ; mais, laissez-moi dire tout de suite qu'elle est impuissante si elle n'est pas appuyée par l'exemple.

Où, il faut parler aux enfants, il faut leur rappeler leurs obligations et les exciter à y être fidèles ; il faut les reprendre, quand ils les méconnaissent ; mais cela ne suffit pas. Oh ! je ne conteste point la valeur d'une sage recommandation, l'influence d'une bonne parole, et je me persuade que dans l'intérieur de la maison vous êtes prodiges de leçons et de conseils. Je soutiens toutefois que la parole, sans l'exemple, court grand risque d'être stérile, que les enseignements auxquels les œuvres ne répondent pas sont dépourvus d'efficacité ; je soutiens que la leçon démentie par la conduite n'aboutit pas à un résultat appréciable.

Si l'on veut agir efficacement sur les enfants, il faut simultanément parler et agir. Celui qui recommande à son fils, à sa fille, de prier le matin et le soir, fait bien ; mais il ferait mieux encore s'il donnait l'exemple et se mettait à genoux. J'estime les parents qui envoient bien exactement leurs enfants à l'église le dimanche, qui les engagent à fréquenter les sacrements ; je les estimerais davantage encore s'ils les accompagnaient. Si l'exemple ne s'ajoute pas à la parole, les enfants seront tentés de dire : « Pourquoi mon père, pourquoi ma mère m'envoient-ils à l'église, puisqu'ils n'y vont pas eux-mêmes ? »

Eh bien ! voulez-vous que vos enfants, si bien disposés aujourd'hui, persévèrent ? Parlez, multipliez les sages conseils, je le veux bien ; insistez sur les devoirs qu'il faut accomplir, sur le mal qu'il faut éviter, je le veux encore ; mais surtout, donnez l'exemple, l'exemple de la prière au foyer, l'exemple de l'assistance aux offices du dimanche, l'exemple du respect envers la religion, de la soumission à ses préceptes, de la discrétion dans vos paroles, de la dignité dans la conduite ; et alors vous pourrez espérer que le ciel bénira votre dévouement et vous donnera la joie de contempler autour de vous des enfants qui vous feront honneur.

Il s'agit maintenant de préparer les Premières Communions de l'année prochaine, il n'y a pas de temps à perdre et je vous annonce que je reprendrai, dès demain, les cours de catéchisme. J'y convoque les enfants qui ont l'âge requis, et je prie les parents de me les envoyer sans retard.

J'apprécie autant que vous, mes frères, les leçons qui leur sont données à l'école ; mais je prétends que celles qu'ils reçoivent sur les bancs du catéchisme sont encore plus nécessaires, et je n'admets pas qu'on traite avec une dédaigneuse indifférence la science qui nous révèle notre origine, notre destinée et les moyens d'y parvenir sûrement ; la science qui nous

fait connaître nos devoirs envers Dieu, envers la famille, envers le prochain, envers nous-mêmes ; la science qui nous apprend à bien penser, à bien agir, à bien vivre ; la science qui trace à vos enfants le chemin qu'ils doivent suivre pour être des jeunes gens chrétiens, des jeunes filles exemplaires.

Vous le voyez, mes frères, mon ministère près de la jeunesse n'est pas sans importance, et si vous daigniez réfléchir que c'est autant dans votre intérêt que dans l'intérêt de vos enfants que je m'y dévoue, vous me prêteriez sans doute un concours plus empressé.

Car enfin, quel est mon but, en les appelant au catéchisme ? Mon but est de les instruire, de faire leur éducation religieuse et morale ; mon but est de donner à la famille, de préparer à la société des générations croyantes, fidèles au devoir, attachées à la vertu, s'éloignant avec horreur de tout ce qui peut blesser les saintes lois de la vérité, de la justice, de l'honneur.

Appréciez donc mieux, mes frères, les mérites du catéchisme et envoyez-moi vos enfants. Je dresserai demain la liste de ceux qui sont admissibles à la Première Communion de l'année prochaine, et je veux espérer que tous seront exacts au rendez-vous que je leur donne. Ainsi soit-il !

POUR LA NEUVAINES DU SAINT-ESPRIT

IV

LE DON DE CONSEIL

Vocabitur nomen ejus Consiliarius.
Il sera appelé le Conseiller. (Is., ix, 6.)

Loin de nous, dit un pieux auteur, loin de nous la pensée de blâmer la dévotion, si populaire, à S. Antoine de Padoue pour retrouver les objets perdus. Mais dans notre vie, il y a sans cesse quelque chose d'infiniment plus important à trouver qu'un trésor, une fortune, ou la chose du monde la plus précieuse : c'est de savoir quelle est, à chaque instant, la volonté très aimable de Dieu, c'est de la connaître d'une vue très vive dans toute son amabilité ; et l'Esprit-Saint est toujours là, tout prêt à nous la dire. Voilà le Conseiller par excellence. Il nous la fait voir par le don de conseil, le quatrième du sacré septenaire, qui perfectionne surtout au point de vue de la pratique notre intelligence, surnaturalisée par la grâce sanctifiante. Parlons dans cet entretien de ce don béni ; disons ce qu'il est, ceux à qui il est nécessaire et les moyens de l'acquiescer et de le perfectionner.

I

Le don de conseil n'est pas la prudence naturelle qui est sujette à bien des erreurs, parce qu'elle ne sait pas suffisamment bénéficier des leçons de l'expérience, considérer les circonstances présentes et prévoir les con-

séquences futures. Il n'est pas non plus la vertu infuse de prudence, qui, selon S. Thomas, ne nous dirige que pour la vie ordinaire. Dans les actions ordinaires on peut manifester une perfection extraordinaire ; de plus, dans les cas difficiles il nous faut une lumière vive et précise : c'est le don de conseil qui nous communique ces bienfaits. Il est une habitude surnaturelle qui nous rend aptes à reconnaître les lumières, les directions de Celui que j'aime à appeler le « Conseiller admirable, » le Saint-Esprit qui est toute lumière, toute sagesse !

Ce que la foi, la science, l'intelligence, la sagesse nous enseignent en général, le don de conseil l'applique aux cas particuliers. Aussi la conduite la plus sûre est-elle celle qu'on reçoit du Saint-Esprit par le don de conseil. D'abord parce qu'en la suivant nous sommes assurés de marcher dans la voie de Dieu, et de suivre sa divine providence. Ensuite, parce que nous sommes assurés de ne nous tromper jamais, le Saint-Esprit étant la règle infaillible des actions et des connaissances. Enfin parce que cette dépendance du Saint-Esprit nous fait vivre dans un grand repos, sans inquiétude et sans souci.

On peut remarquer en divers endroits des Ecritures des traits admirables de ce don, comme le jugement de Salomon ; l'entreprise de Judith pour délivrer le peuple de Dieu de l'armée d'Holopherne ; la conduite de Daniel pour justifier Suzanne de la calomnie des deux vieillards ; celle de S. Paul lorsqu'il mit aux prises les Pharisiens et les Sadducéens, et lorsqu'il en appela du tribunal de Festus à celui de César.

Mais pour que le don de conseil ait son effet, il faut avoir soin d'éviter les vices qui lui sont opposés. Il y a d'abord la précipitation, lorsqu'on agit avec trop de promptitude et sans avoir bien considéré toutes choses, lorsqu'on suit le mouvement de son activité naturelle, et qu'on ne prend pas le temps de consulter le Saint-Esprit. L'empressement est très contraire au don de conseil. Le saint évêque de Genève combat souvent, et avec raison, ce défaut dans ses écrits. Nous devons tout faire pour l'éviter, parce qu'il remplit l'esprit de ténèbres, qu'il met le trouble dans le cœur, qu'il nourrit l'amour-propre, et qu'il nous fait nous appuyer sur nous-mêmes ; tandis que le don de conseil répand dans le cœur une onction et une paix, tout opposée à l'empressement et à ses effets.

Il y a ensuite la témérité qui est encore très contraire à ce don. C'est un manque d'attention aux lumières et aux conseils de la raison et de la grâce, parce qu'on a trop de confiance en soi-même. Nous sommes particulièrement sujets à ce défaut, d'autant que nous avons peu de prudence et de maturité d'esprit. Nous sommes accoutumés à nous conduire comme les enfants, et nous avons une estime exagérée

de notre excellence, de nos idées et de nos actions.

La lenteur est un défaut qui, lui aussi, est contraire au don de conseil. Certainement il faut user de circonspection dans nos délibérations ; mais quand une fois la résolution est prise, dans la lumière du Saint-Esprit, il faut en venir promptement et généreusement à l'exécution, par le mouvement du même Esprit, parce que si l'on diffère, les circonstances changent et les occasions s'évanouissent.

Telle est, en abrégé, la nature du don de conseil. Voyons maintenant quels sont ceux qui doivent en user.

II

Le comte de Quatrebarbes raconte que le général de Lamoricière, l'illustre vainqueur de l'Algérie, après lui avoir confié un commandement important à Ancône, dans la lutte pour la défense du Saint-Siège, termina par ces mots les instructions qu'il lui laissa en se séparant de lui : « Maintenant adieu ; si vous êtes embarrassé, priez le Saint-Esprit, demandez-lui conseil. Je crois qu'on ne recourt pas assez à lui et que trop facilement on l'oublie. C'est ma ressource à moi. Il vous viendra en aide ! » En effet, le noble comte se trouva tout à coup dans une position très difficile, qui le plongeait dans une tristesse mortelle. « Alors, dit-il, le conseil que m'avait donné le général me revint à la mémoire. Je me mis à réciter le *Veni Creator*, la supplication au Saint-Esprit, et je répétais pendant plus d'une heure cette admirable prière. » Ce ne fut pas en vain. M. de Quatrebarbes reçut un secours inespéré qui lui rendit le calme et la gaieté.

Oui, mes frères, qui que nous soyons, nous avons à imiter ce beau modèle. Tous, nous nous trouvons dans des circonstances embarrassantes, presque tous les jours. Voulons-nous recevoir une lumière qui ne trompe pas, un conseil qui nous fasse prendre le bon parti, tant pour nous que pour les intérêts qui nous sont à cœur ? Recourons à l'admirable Conseiller, au Saint-Esprit. Il nous montrera la droite voie ; il nous enseignera le meilleur moyen de résoudre les difficultés dont la prudence humaine, la foi, la prudence surnaturelle elle-même ne peut nous suggérer la solution. Le don de conseil est nécessaire à tous les chrétiens sans exception, aux parents, aux enfants, aux pauvres et aux riches, aux pécheurs et aux justes : *Veni, Sancte Spiritus !*

Mais le don de conseil est surtout utile et nécessaire à ceux qui sont constitués en dignité, qui ont charge d'âmes, qui ont des décisions à prendre pour les autres. Les talents naturels, la science et la prudence humaines, servent peu en matière spirituelle, surtout si on les met en comparaison avec les lumières spirituelles, que communique le Saint-Esprit particulièrement par le don de conseil. Les

personnes les plus propres à conduire les autres et à les diriger dans ce qui regarde les choses de Dieu sont celles qui, ayant la conscience pure et l'âme exempte de passion, sont dégagées de tout intérêt personnel, et qui, tout en étant suffisamment riches de science et de talents naturels, sont très unies à Dieu par l'oraison et se rendent tout à fait soumises aux mouvements du Saint-Esprit. Que surtout les supérieurs s'éloignent d'un esprit de suffisance, de confiance en leurs lumières et d'attachement à leurs propres sens ! Quand ils ont une décision à prendre, surtout si elle est importante, qu'ils recourent au Saint-Esprit : *Veni, Sancte Spiritus !*

III

Mais ce don de conseil, comment pouvons-nous l'attirer, le posséder et l'augmenter dans nos cœurs ?

Il faut d'abord demander à Dieu ce don précieux. Demandons chaque matin au Saint-Esprit son assistance pour toutes les actions de la journée, en reconnaissant humblement notre ignorance et notre faiblesse. Ensuite, au commencement de chaque action, implorons du divin Esprit la faveur de la bien faire.

La pureté de cœur est un excellent moyen pour obtenir ce don. Une personne de solide et bon jugement, qui s'étudierait constamment à la pureté de cœur, acquerrait une prudence surnaturelle supérieure et une dextérité merveilleuse pour traiter toutes sortes d'affaires. Elle aurait une abondance de lumières et de connaissances infuses pour la conduite des âmes. Elle trouverait toutes sortes de moyens pour les entreprises qui regardent la gloire de Dieu.

Il y a encore un autre moyen de cultiver le don de conseil : c'est la lecture attentive des exemples des saints. Tous nous donnent sous ce rapport de merveilleux exemples. Je me contenterai de rapporter, entre mille, ce trait auquel s'arrête avec complaisance un savant religieux¹. Il s'agit de S. Antonin. Prieur de Saint-Marc, il sut marquer son gouvernement au cachet d'une science supérieure. Doué du sens des réalités, il regarda toujours le but surnaturel comme la réalité suprême. Pour ne citer qu'un fait, son premier acte fut la reconstruction de son couvent. Côme de Médicis fut le caissier, S. Antonin l'architecte. Habitué à la splendeur de son palais qui était très riche, Côme voulait bâtir à son saint ami un vaste et confortable monastère. Le Prieur fut intraitable. Il fit le plan, donna les mesures et en surveilla l'exécution. Le résultat fut ce cloître si religieux de Saint-Marc, où l'élégance et la simplicité le disputèrent à la bonne entente des lieux réguliers. Un autre eût agi autrement ; mais S. Antonin agit sous l'impulsion des conseils du Saint-Esprit. Devenu archevêque de Florence

le saint Dominicain donna à l'esprit de conseil un plus large essor. Ami des Médicis, il sait défendre, même contre eux, les droits de la Constitution et du peuple, non moins que ceux de l'Eglise. Dans sa cellule du couvent de Saint-Marc, Côme vient souvent, durant la nuit, s'entretenir avec lui des affaires de l'Etat. Ensuite des missions officielles lui sont confiées. Il s'en acquitte avec habileté. Sa sainteté ne nuisait pas à sa science dans les affaires, et ses compagnons pouvaient écrire à Sa Seigneurie que son ambassadeur faisait merveille et avait conquis l'estime et la sympathie universelles. Il était un imitateur du Conseiller divin. Aussi la postérité ne le connaîtra plus que sous le nom d'Antonin le Conseiller, *Antoninus consiliorum*.

Voulons-nous être pratiques jusqu'au bout ? Il faut l'être surnaturellement ; et dès lors, comme S. Antonin, il faut recourir au divin Esprit pour nous conduire nous-mêmes et pour guider nos frères. Si nous le faisons, Dieu nous inspirera son conseil. Notre vie se déroulera au-dessus des préoccupations mesquines, des sentiments peu chrétiens qu'engendrent, au cours de la vie quotidienne, le choc fatal des personnalités, l'opposition des intérêts, des vues naturelles et parfois des vues surnaturelles. Nous planerons dans des régions supérieures et lumineuses... Les anges consultent Dieu sans cesse. C'est leur vie que ce simple regard sur la volonté divine, chaque fois qu'ils vont agir et durant leur action même. Oh ! les belles pensées ! Si nous le voulons, nous ne serons jamais seuls pour nous déterminer. Le Saint-Esprit est là : consultons-le avec dévotion et assiduité. Demandons-lui qu'il nous fasse connaître ce qui est bien, ce qui est expédient, ce qui peut procurer le plus de gloire à l'auguste Trinité, et en même temps ce qui est le plus favorable à notre salut et à celui de nos frères. De nous-mêmes, nous sommes dans les ténèbres ; avec lui, nous sommes dans une lumière surnaturelle, agissante, vivifiante. Nuit et jour prenons-le pour notre admirable Conseiller. Dans nos embarras, dans nos difficultés que la raison et la foi ne peuvent résoudre, allons au Saint-Esprit. Demandons-lui qu'il nous éclaire, qu'il nous guide, qu'il nous montre le chemin certain qui conduit au bien et aux splendeurs de l'éternité ! Demandons ce don de conseil pour nous, pour nos supérieurs temporels et spirituels, afin que tous, guidés comme par l'étoile des Mages, nous traversions heureusement toutes difficultés et nous parvenions au souverain bien. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 martii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTON

¹ Le P. Gardeil, *Les Dons du Saint-Esprit*, Lecoffre.

Ami du Clergé du 3 avril 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures pour le Mois de Marie sur la Médaille miraculeuse. — VI. L'enquête canonique, 241. — VII. L'Evêque de la Médaille miraculeuse, 243. — VIII. La conversion d'Alphonse Ratisbonne, 246.

Pour le Premier Vendredi. — XLIX. Le sens divin de la Réparation, 249.

Avis paroissiaux. — Une leçon de politesse, 251. — Les Rogations, 257.

Panegyrique de S. Georges. — Les rigueurs et les bienfaits de la persécution, 253.

Sermon pour l'Ascension. — La pensée du ciel, 258.

Pour la Neuvaine du Saint-Esprit. — V. Le don de force, 261. — VI. Le don de piété, 263. — VII. Le don de crainte, 265. — VIII. Les fruits du Saint-Esprit, 267. — IX. Les béatitudes, 270.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

VI

L'ENQUÊTE CANONIQUE (1836)

I

Personne ne connaissait ni ne devait connaître la voyante, pas même sa Supérieure ni Mgr de Quélen, archevêque de Paris. M. Aladel était seul dépositaire de ce précieux secret, et il n'eut garde de le révéler à qui que ce fût. Les religieuses qui vivaient avec Catherine Labouré ignoraient absolument qu'elle eût été favorisée de ces apparitions, dont tout le monde s'entretenait discrètement, mais avidement, dans la communauté, et elles ne la devinèrent point. La sœur Marie-Louise elle-même ne le sut jamais.

En janvier 1831, son noviciat terminé, celle pour qui cette année avait été si heureuse fut revêtue du saint habit et destinée à l'hospice d'Enghien, à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine; mais pour se préparer à sa vie hospitalière, elle passa quelques mois dans un grand établissement de Paris. Un jour M. Aladel y vint. On savait qu'il avait reçu des confidences touchant les récentes visions. Les religieuses l'entourent, le pressent de questions.

Or Catherine était là.

« Comment répondre, raconte-t-il, sans gêne de ma part et sans la trahir? Me confiant en l'assistance de Marie, je redis tout simplement le prodige et j'admire celui qui se passait sous mes yeux, car la bonne Sœur que je craignais de jeter dans le trouble et la confusion sut garder sa contenance naturelle, mêler son mot

à l'entretien avec la même liberté d'esprit que les autres, sans changer d'attitude ni de visage, comme s'il se fût agi d'une personne étrangère. Alors il me sembla que le secret gardé par nous deux était agréable au Seigneur et qu'il bénissait l'humilité du silence dans lequel elle se réfugiait et se cachait. »

C'était elle en effet qui avait imposé le silence à son directeur.

Mais elle avait une mission à remplir, car la Sainte Vierge avait dit : « Faites, faites frapper une médaille sur ce modèle. » Comment accomplir ce mandat céleste tout en restant inconnue?

Elle pressait vainement M. Aladel, qui attendait d'abord six mois. Ce temps écoulé, elle eut une nouvelle vision, et la voix intérieure qui lui parlait souvent dans l'oraison faisait entendre des plaintes : « La Sainte Vierge, disait-elle, n'est pas contente de ce qu'on néglige ainsi de frapper la médaille. » Et l'humble religieuse à son tour de se plaindre doucement à Marie de son directeur : « Ma bonne Mère, vous savez bien qu'il ne me croit pas ! » — Et la voix répondait : « Sois tranquille ! Un jour viendra où il fera ce que je désire : il est mon serviteur, il craindrait de me déplaire ! »

« Cette fois, nous apprend M. Aladel, je ne laissai pas que d'y attacher quelque importance, sans néanmoins le manifester, et j'éprouvai une certaine crainte de déplaire à Celle que l'Eglise nomme à juste titre le Refuge des pécheurs. »

Au commencement de l'année 1832, il vit Mgr de Quélen, à qui il raconta tous les détails des apparitions. Le prélat dit au sujet de la médaille qu'il ne voyait aucun inconvénient à la faire frapper, attendu « qu'elle n'offrait rien d'opposé à la foi de l'Eglise. »

— Au contraire, ajouta-t-il, tout y est très conforme à la piété des fidèles envers la T. S. Vierge; elle ne peut par conséquent que faire honorer la Mère de Dieu, et je désire avoir une des premières.

Alors M. Aladel se détermina à la faire exécuter; mais le choléra survint qui « multiplia les fonctions de son ministère, » et la frappe de la médaille fut ajournée jusqu'au mois de juin. On adopta le modèle qui reproduisait la manifestation du 27 novembre 1830 : sur la face, la Vierge immaculée, les bras baissés et étendus, les mains ouvertes, avec les longs rayons lumineux, figure des grâces de lumière et de charité, l'invocation : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous; » et, sur le revers, le monogramme de Marie surmonté d'une croix; au-dessous, les deux cœurs, l'un couronné d'épines, l'autre percé d'un glaive, et autour de l'ovale douze étoiles.

Le graveur Vachette en livra deux mille à la fin de juin. Sœur Catherine reçut la pieuse médaille avec « grande vénération, » et après l'avoir considérée, elle ajouta : « Maintenant il faut la propager. »

Mgr de Quélen eut les premières, ainsi qu'il l'avait demandé. Il apprit alors que Mgr de Pradt, ancien archevêque de Malines, était à toute extrémité. Le malheureux s'obstinait dans sa rébellion contre l'Eglise. L'archevêque de Paris se rend chez lui, armé de la médaille miraculeuse. Il est d'abord éconduit, puis rappelé en toute hâte auprès du prélat infidèle, qui, à la grande surprise de son entourage, l'accueille, le remercie, reconnaît ses erreurs, les déplore et se réconcilie à l'Eglise.

La médaille se répand surtout chez les Filles de la Charité qui la portent avec une grande confiance, à cause de son origine ; elles la donnent à leurs malades :

Trois conversions et trois guérisons, raconte M. Aladel, s'opérèrent tant à Paris que dans le diocèse de Meaux, d'une manière aussi subite qu'inattendue. Alors on demanda de toutes parts la médaille miraculeuse, la médaille qui guérit. Alors on vit de vertueuses mères de famille la donner pour étrennes à leurs enfants, et le bonheur extraordinaire avec lequel elle était accueillie et conservée par eux prouvait combien ces sœurs innocents y attachaient de prix. Dès qu'elle était connue dans un endroit, toutes les personnes pieuses s'empressaient de se la procurer ; mais ce qui nous frappa et nous édifia beaucoup, dès les premiers temps de la propagation de la médaille, et nous aimons à la constater ici, c'est que, dans deux villes de province, presque tous les jeunes gens se concertèrent pour la prendre comme la sauvegarde de leur jeunesse...

On nous écrivait de partout les choses les plus consolantes. Des prêtres remplis de l'esprit de Dieu nous disaient que les médailles raniment la ferveur dans les villes comme dans les campagnes ; des grands vicaires jouissant de la considération la plus méritée, tant par leurs lumières que par leur piété, et des prélats, même les plus distingués, ajoutaient qu'elles possèdent toute leur confiance, et qu'ils les regardent comme un moyen ménagé par la Providence pour réveiller la foi si sensiblement affaiblie dans notre siècle, et qu'en effet elles la réveillent chaque jour dans bien des cœurs où elle paraissait éteinte, qu'elles rétablissent la paix et l'union dans les familles divisées par la discorde...

A Rome les généraux d'Ordres religieux s'empressèrent de la répandre, et le Souverain Pontife Grégoire XVI lui-même la plaça au pied de son crucifix. On nous écrivit que Sa Sainteté la donna à plusieurs personnes comme une marque particulière de sa bienveillance pontificale *...

II

Les médailles étaient fabriquées par milliers et par milliers ; la Médaille miraculeuse obtenait donc le plus grand de tous les succès, le succès populaire. Mgr de Quélen s'émouvait de cet

ensemble de faits et de grâces, et il résolut de procéder à une enquête canonique qui leur donnât une consécration officielle.

D'abord il chargea M. l'abbé Le Guillou, originaire du diocèse de Quimper et incorporé au clergé de Paris, d'informer sur les circonstances de l'Apparition du 27 novembre 1830. Celui-ci s'adressa à M. Aladel, qui lui écrivit le récit que nous connaissons. M. Le Guillou l'inséra dans sa *Notice historique* en 1834, avec cette note : « On ne s'étonnera pas que le confesseur fasse ce rapport : il ne s'agit ici que d'une chose louable, et d'ailleurs la religieuse l'a autorisé à en faire connaître tout ce qu'il jugerait utile pour que la médaille fût frappée et inspirât de la confiance. Il a dû cependant taire son nom. » Les faits merveilleux qu'il raconte, il ne les présente point comme des miracles, mais « comme édifiants et glorieux à Marie. »

En février 1835, M. Le Guillou publie en outre son *Livre de Marie conçue sans péché*, pour répondre aux objections et aux sarcasmes des incrédules. Enfin, l'opinion étant ainsi préparée, sur la demande de M. Aladel et de M. Etienne, une enquête canonique fut ordonnée par Mgr l'archevêque de Paris. Elle prit dix-neuf séances, du 16 février au 13 juillet 1837, qui furent présidées par M. Pierre Quentin, vicaire général et promoteur du diocèse.

La première, la deuxième et la cinquième séance concernaient Catherine Labouré. Citons quelques demandes du Promoteur dès la première séance, avec les réponses de M. Aladel :

D. — La Sœur a-t-elle gardé son secret de telle manière que, même en ce moment, la Supérieure générale des Sœurs de la Charité ni aucune des Sœurs ne la connaisse pour être celle qui a eu la vision ?

R. — Toute la Congrégation ignore le nom de cette Sœur. Bien loin d'en avoir parlé à qui que ce soit, elle, au contraire, toute sa crainte est d'être même soupçonnée.

D. — Savez-vous quels motifs peut et a pu avoir cette Sœur de rester inconnue ?

R. — Je n'ai jamais aperçu que celui de sa profonde humilité.

D. — Croyez-vous que cette Sœur ait une répugnance invincible à faire elle-même à l'autorité ecclésiastique la déclaration de ce qui concerne l'origine de la médaille ?

R. — Oui ; il lui a été demandé, il y a plus d'un an, de paraître devant l'autorité à l'effet de faire cette déclaration, elle s'y est refusée. Mais maintenant cette Sœur ne se rappelle presque aucune circonstance de la vision, et par conséquent toute tentative pour obtenir des renseignements serait complètement inutile.

Elle subit alors en effet un phénomène singulier d'amnésie temporaire, si bien que M. Aladel lui ayant demandé, à la prière du peintre Lecerf, quelle était la couleur du voile de la Sainte Vierge, elle répondit : « Pour le moment, il me serait impossible de me souvenir de tout ce que j'ai vu. Une seule particularité me reste, c'est que le voile de la Sainte

* *Notice historique*, par M. Aladel. — Cet opuscule a été publié après celui de M. Le Guillou qui porte le même titre, et qui est revêtu de l'Approbation de Mgr de Quélen, en date du 29 août 1834.

Vierge était couleur blanc aurore. » Or c'était cela seulement que M. Aladel désirait savoir.

Les deux questions essentielles qui se posaient étaient celles-ci : La voyante a-t-elle été de bonne foi ? Si elle a été de bonne foi, n'a-t-elle pas été victime d'une hallucination ?

Comment supposer de la mauvaise foi dans cette humble fille des champs qui n'était au noviciat que depuis quelques mois quand la Sainte Vierge lui apparut, qui n'avait reçu qu'une éducation élémentaire, et qui était incapable absolument de concevoir et de combiner un plan quelconque ? Elle aurait imaginé ces visions, ce tableau, cette prière, et elle aurait eu l'audace de débiter constamment et l'habileté de redire sans se contredire jamais ces impostures et ces mensonges ?

Dans quel but ? Pour se faire valoir ? Mais elle exige de rester inconnue, et elle restera ignorée, tenue pour la plus ordinaire des sœurs jusqu'à l'année de sa mort. Ses supérieures mêmes ne sauront pas qu'elle est la voyante, la privilégiée de la Sainte Vierge, et elles s'excuseront de n'avoir pas eu plus d'égards pour elle.

Il suffisait de la voir pour être convaincu qu'elle était sincère : « Son visage régulier portait le cachet de la modestie, écrit M. Chevalier, l'un de ceux qui l'ont le mieux connue. Ses yeux, d'un bleu limpide, exprimaient la candeur. » Quoi ! Cette modestie et cette candeur n'auraient été que le masque de l'orgueil, de la perfidie et du mensonge ! — Aussi, en face de tant d'in vraisemblances et d'impossibilités morales, l'enquête a-t-elle conclu à son entière bonne foi.

Maintenant, est-elle hallucinée ? Elle n'a pas le tempérament nerveux, on ne signale rien d'exalté dans son caractère.

Ses directrices la définissent ainsi à la fin de son noviciat : « Catherine Labouré : forte, moyenne taille, sait lire et écrire, pour elle ; le caractère a paru bon, l'esprit et le jugement ne sont pas saillants, a de la piété, travaille à la vertu. »

M. Aladel a fait les dépositions suivantes : « Rien d'extraordinaire dans sa dévotion et sa ferveur. Sa piété est simple et droite comme elle l'est encore aujourd'hui... Elle a une grande confiance dans la Sainte Vierge, mais sa dévotion pour la Mère de Dieu ne s'est jamais manifestée extérieurement de manière à se faire remarquer... Loin d'avoir l'imagination exaltée, elle a au contraire l'air très froid, elle est même apathique par caractère... »

Il n'y a là aucun signe d'hallucination possible, car elle est pondérée, calme, positive. Aussi s'entend-elle parfaitement à la complaisance.

Son directeur « ne veut considérer la vision que comme un jeu de son imagination, et

refuse d'y ajouter foi, » elle le sait. Que fait-elle ? Quelle est alors son attitude ? « Elle n'ose plus lui en parler, et cependant elle ne confie à personne ce qui est arrivé. » Ainsi s'exprime le Promoteur. Dira-t-on qu'elle est conduite par son imagination, elle qui ne se plaint pas, ne proteste point, mais se résigne et se tait ? N'admira-t-on pas plutôt son humilité et son obéissance ?

Les hallucinés gardent toujours beaucoup de vague dans leurs récits, leurs descriptions ; ils adaptent leurs souvenirs, les formes et les choses qu'ils ont vues, mais ils n'inventent rien. Catherine Labouré se montre au contraire d'une précision de détails merveilleuse, sur le lieu et les circonstances de l'Apparition, les vêtements et leur couleur, la taille, les yeux, les mains et les rayons qui s'en échappent, l'inscription et le monogramme, et elle ne varie jamais. Le type de la Madone qu'elle produit est absolument nouveau ; elle n'a pas pu le composer de souvenirs, il fallait l'inventer de toutes pièces, et personne n'était si peu capable qu'elle de trouver les éléments admirables de cette Médaille dont par elle-même elle ne pouvait avoir l'idée.

Aussi l'enquête établit-elle que loin d'être hallucinée, Catherine Labouré était pleinement saine de corps et d'esprit et parfaitement équilibrée.

VII

L'ÉVÊQUE DE LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

I

Catherine Labouré est une sincère : elle n'a pas menti.

C'est une âme simple et droite : elle n'a pas inventé ce qu'elle a dit.

En elle rien d'exalté. Elle est saine, calme, équilibrée, elle n'a pas pu être trompée. Ce n'est pas une visionnaire, elle a vu réellement. Elle a vu des réalités objectives, et elle les a décrites telles qu'elle les a vues.

« Ce n'est point au milieu des ténèbres de la nuit, ce n'est point pendant le sommeil qu'apparaît le tableau dont la description a été donnée ; ce n'est pas en songe qu'il a été vu, ce n'est pas un de ces songes, véritables visions célestes que Dieu, suivant la Sainte Écriture, envoya à quelques-uns de ses serviteurs.

« Non, c'est en plein jour, dans la chapelle de la Congrégation, pendant la messe ou pendant l'oraison, qu'apparaît le tableau : c'est dans un lieu, c'est dans un temps où, jouissant de l'usage de tous ses sens, où, libre de toutes ses facultés, la Sœur aperçoit le tableau, distingue tout ce qu'il représente, lit la prière qui s'y trouve inscrite, entend parfaitement l'ordre et la promesse qui lui sont

adressés et rapporte le tout avec exactitude et détail¹. »

L'orgueil, la vaine gloire n'a pas été son mobile, puisqu'elle n'a pas voulu que son nom fût prononcé.

M. Aladel non plus n'a pas obéi à un motif intéressé, puisqu'il a refusé de croire aux visions de sa pénitente ou plutôt qu'il s'est appliqué à lui persuader qu'il n'y croyait pas. Il ne s'est rendu à ses instances que par la crainte de déplaire à la Sainte Vierge et sur le conseil de ses supérieurs.

Dans l'Apparition tout est conforme aux enseignements de l'Eglise, tout est propre à édifier.

La Médaille s'est propagée d'une manière prodigieuse. Des grâces extraordinaires ont été obtenues par ceux qui la portent. Elle ne peut donc venir que d'une source divine.

Telles étaient les conclusions du promoteur, M. Quentin, vicaire général de Paris. Cependant il fait une réserve juridique :

« Pour la régularité de l'enquête, dit-il, c'était sans aucun doute de la bouche même de la jeune Sœur que l'autorité ecclésiastique devait recevoir les détails de la vision ; c'était par elle qu'elle devait être informée de toutes les circonstances de l'apparition du tableau ; enfin c'était par son serment que la fidélité et la vérité de son récit devaient être assurées et garanties.

« Mais des causes que le promoteur ne peut se permettre d'approfondir, Dieu ayant ses desseins en toutes choses, ont empêché de remplir, en cette enquête, une formalité et une condition bien essentielles. Le promoteur s'est borné à établir les motifs de l'obstacle qu'il rencontrait². »

C'est une chose insolite, en effet, que le cas présent : un prêtre se portant garant des révélations d'une personne qui existe encore et qui ne veut point comparaître devant l'autorité ecclésiastique. Insolite, mais non anormal. M. Quentin a même établi les « motifs de l'obstacle. » Le principal, c'est l'humilité de la voyante, humilité qui eût été soumise à une terrible épreuve pendant quarante ans. L'âme a beau être forte, il est difficile à la voyante de résister à l'épreuve de vénération constante qui l'entoure et qui finit par lui persuader qu'elle n'est plus une personne comme une autre. De là à l'orgueil il n'y a qu'un pas. Avec quel soin ses supérieurs ont veillé sur Bernadette et sur les visites dont elle était assaillie, pour la garder humble et droite, la confirmer dans la pensée qu'elle n'avait été qu'un instrument aux mains de la Providence, et donc que par elle-même elle n'était rien ! Autrement on s'attribue volontiers un rôle personnel, une mission et l'on formule

des projets qui n'ont rien d'autorisé, comme Mélanie qui, durant ses dernières années, ne sut pas échapper aux adulations ni aux rêveries.

Quelle que soit la valeur des « motifs de l'obstacle, » il survint des empêchements qui suspendirent l'enquête. Après avoir présidé dix-neuf séances, M. Quentin tomba gravement malade. Il se rétablit, mais sa convalescence fut longue ; et quand Mgr de Quélen songeait à prononcer le jugement canonique attendu, « le Seigneur, dit M. Aladel, appela le pieux et illustre prélat à une vie meilleure. »

L'archevêque de Paris toutefois ne cessa de donner des preuves non équivoques de sa foi en l'Apparition et de sa confiance dans la Médaille miraculeuse.

II

Le 15 décembre 1836, il annonçait à son diocèse, par un mandement, la consécration de l'église Notre-Dame de Lorette dédiée à « Marie, honorée dans sa très pure Conception. » Il constatait et publiait que la nouvelle dévotion avait jeté à Paris « avec le temps des racines de plus en plus profondes. »

« Les faveurs signalées, ajoutait-il, les grâces de guérison, de conservation et de salut, paraissent se multiplier à mesure que l'on implore parmi nous la tendre piété de Marie conçue sans péché. »

Il terminait par cette recommandation : « Nous exhortons les fidèles à porter sur eux la médaille frappée depuis quelques années en l'honneur de la T. S. Vierge, et à répéter souvent cette prière gravée au-dessus de l'image : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! »

La Notice de M. Aladel sur la Médaille miraculeuse se répandait à profusion. En 1842, 130.000 exemplaires avaient été distribués avec deux millions de médailles en or et en argent, et dix-huit millions en cuivre.

Le 14 août 1837, un tableau peint par Vibert et reproduisant exactement la médaille était placé dans la chapelle de Sainte-Anne de l'église Saint-Gervais. Pour la première fois, la Vierge avec son visage compatissant et ses longs doigts rayonnants était exposée à la vénération des fidèles. Chaque année la dévotion faisait un pas décisif. L'année suivante Mgr de Quélen demande au Souverain Pontife trois choses : la translation au deuxième dimanche de l'Avent de la solennité de l'Immaculée-Conception, « afin d'entretenir et de fortifier la dévotion du peuple fidèle » ; l'addition à la Préface de ces mots : *Et te in Immaculata Conceptione* ; enfin la concession d'une indulgence plénière à perpétuité pour ce jour. Les motifs qu'il invoque, c'est qu'« il est témoin des accroissements de plus en plus sensibles que prennent à Paris et dans les

¹ Enquête canonique, p. 10.

² *Ibid.*, p. 4.

environs, depuis plusieurs années, la piété de tous les fidèles envers Marie conçue sans péché, et leur croyance religieuse sur ce point, comme aussi les fruits abondants que cette dévotion porte déjà pour la conversion des pécheurs.»

Le Pape Grégoire XVI, par un rescrit du 7 décembre 1838, lui accorde toutes les faveurs sollicitées.

Aussitôt, pour exprimer sa reconnaissance, l'archevêque de Paris publiait, le 1^{er} janvier 1839, un mandement qui débutait ainsi :

Nous ne voulons pas, nos très chers frères, attendre la fin de l'année qui s'ouvre aujourd'hui et que nous osons regarder comme une année féconde en toutes sortes de bénédictions spirituelles, pour vous annoncer la nouvelle faveur que nous venons de recevoir du Saint-Siège Apostolique ; tant nous aimons à nous persuader la joie que vos cœurs en éprouveront aussi bien que le nôtre : tant nous avons la confiance que cette faveur est pour nous le présage de grâces multipliées, et qu'elle devient dès à présent pour notre diocèse une source abondante de sanctification et de salut.

Hâtons-nous de le dire : Il s'agit du culte de notre auguste Reine, mère et maîtresse, la très sainte et très Immaculée Vierge Marie, honorée spécialement dans le mystère de sa très pure Conception.

Marie a été conçue sans péché : Voilà ce que l'Eglise catholique, ce que l'Eglise infaillible, ce que la seule et véritable Eglise de Jésus-Christ autorise à enseigner, sans en avoir fait cependant une définition de foi ; ce qu'elle défend de contredire publiquement ; ce qu'elle insinue à tous les fidèles, lorsque, assemblée en concile général — à Trente — elle déclare, elle proclame, que dans le décret où il s'agit du péché originel, son intention n'a pas été d'y comprendre la Bienheureuse et Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu...

Et ces paroles : « *Marie a été conçue sans péché* ! » reviennent à chaque alinéa comme un refrain triomphal, comme l'expression d'une joie trop débordante pour qu'elle puisse se contenir. Il ne manque pas de signaler, sans la nommer, la Médaille miraculeuse comme la cause de « l'accroissement extraordinaire » de la dévotion, « dans ces derniers temps, » à la Sainte Vierge, et il appelle de tous ses vœux la définition du dogme de l'Immaculée Conception :

« Il nous tarde, oui, il tarde à notre vive reconnaissance, à notre tendre amour envers Marie, de faire éclater nos transports, de la saluer solennellement du titre d'*Immaculée dans sa Conception*, avant le jour, trop éloigné pour notre cœur, où il nous sera permis de le proclamer encore avec acclamation devant l'assemblée des fidèles et au milieu de la célébration des saints mystères. »

Et il termine par l'évocation des figures bibliques de Marie, suivie d'une admirable prière.

Pour témoigner sa dévotion particulière à la Médaille miraculeuse, il fait couler une statue en bronze dans l'attitude où Marie avait apparu à la voyante, et cette statue il la met

dans sa chambre à la place d'honneur. En outre, il commande un tableau qui le représente en pied, les yeux fixés sur la statue de la Vierge Immaculée, qu'il contemple avec amour et confiance. Cette statue peinte repose sur un globe avec ces mots : *Virgo fidelis*. Sur le tableau on lit : *Regina sine labe concepta, ora pro nobis*. Une médaille qui porte la date du 1^{er} janvier 1839 reproduit ce tableau sur une de ses faces ; sur l'autre face, une allégorie qui exprime les tourmentes et les épreuves de la rude vie d'Hyacinthe de Quélen. Un vaisseau battu par la tempête est sur le point de sombrer, mais une étoile lui indique le port où il finit par aborder. Autour de l'étoile se lisent ces mots de S. Bernard : « *Respice stellam, voca Mariam*. Regarde l'étoile, appelle Marie ! » Et au bas ce vers qui achève l'explication : « *Vana, Hyacinthe, furit ; Stella maris auspice vincis*. Elle est vaine, Hyacinthe, la fureur de la tempête ; sous les auspices de Marie, tu triomphes. »

Par sa foi enthousiaste, le mandement du 1^{er} janvier 1839 fit l'admiration de l'univers catholique. L'archevêque de Séville, le cardinal François-Xavier de Cienfuegos, après l'avoir lu, écrivit au pieux prélat, lui demandant d'appuyer la démarche qu'il venait de tenter auprès du Saint-Siège pour obtenir l'addition aux Litanies de la Sainte Vierge de l'invocation : *Regina sine labe concepta, ora pro nobis*. Cet acte, disait-il, serait conforme à vos sentiments ; « et même, j'ose le dire, aux desseins qu'a eus la divine Providence dans la manifestation de la Médaille Miraculeuse si célèbre maintenant dans tout le monde chrétien. »

L'archevêque de Paris s'associa aussitôt à cette démarche, et le 24 juin 1839, par un troisième mandement, il annonçait aux fidèles que désormais ils pourraient saluer dans les Litanies la Sainte Vierge du titre de *Reine conçue sans péché*, et qu'il n'approuverait à l'avenir aucun livre de prières qui ne renfermerait pas cette invocation. Il exhortait aussi les curés, ainsi que les prédicateurs, à inculquer aux fidèles la dévotion à l'Immaculée-Conception et à leur recommander la récitation de la prière : *Regina sine labe concepta, ora pro nobis*.

A l'approche de la fête de l'Immaculée-Conception, le 21 novembre, le pieux archevêque publie un autre mandement qui sera son chant du cygne pour ordonner qu'on célèbre avec une grande solennité cette fête dans toutes les églises de Paris et surtout à Notre-Dame. Il fit exposer sa statue en bronze de la Médaille miraculeuse dans la basilique, pendant l'octave, sur un trône orné de fleurs, et elle fut portée en procession. L'usage a persévéré jusqu'aujourd'hui.

Ce fut une de ses dernières joies sur la terre. Cette année qu'il avait commencée par un si beau mandement, il ne l'acheva point tout à fait, car il mourut le 31 décembre, plein d'espérance et de confiance en « Marie conçue sans péché, » à qui il avait consacré sa personne et son diocèse.

Il ne connaît point Catherine Labouré. Il avait désiré la voir ; mais M. Aladel lui répondit qu'elle voulait demeurer dans l'ombre la plus complète. — « Eh bien ! dit-il, qu'elle mette un voile, elle pourra ainsi me parler sans être vue. » M. Aladel s'excusa doucement, mais avec persistance, alléguant un secret sacré, et le prélat n'insista point ; il respecta la volonté de l'humble voyante. Il n'en demeura pas moins l'évêque de la Médaille Miraculeuse, comme Mgr de Bruillard est l'évêque de la Salette, et Mgr Laurence l'évêque de l'apparition de Lourdes.

Pendant les trois années qui suivent, plus de trente évêques de France lui font écho, recommandant dans leurs mandements la Médaille Miraculeuse, s'adressant à Rome pour obtenir les mêmes privilèges qu'à Paris, et Catherine Labouré, l'initiatrice de la dévotion, reste toujours inconnue. Mme Craven racontant la vie de Sœur Nathalie Narischkin, une Russe convertie depuis, nous la représente, non encore catholique, méditant dans la chapelle où eut lieu « la vision merveilleuse dont tous aujourd'hui, dit-elle, nous portons la médaille commémorative » et y trouvait un attrait plus pénétrant qu'ailleurs : « L'humble Sœur vivait encore, ajoute-t-elle, qui fut l'objet et la messagère de cette grâce, mais nul ne savait et ne saura jamais son nom. Rien ne la distingue de la foule de ses compagnes, et tandis que la pieuse dévotion qui devait protéger et sauver tant d'âmes, se répandait dans tout l'univers, elle demeura ignorée comme ces fleurs dont le parfum embaumait l'atmosphère et que l'on cherche en vain sous le feuillage qui les cache¹. »

VIII

LA CONVERSION D'ALPHONSE RATISBONNE

Les grâces étaient nombreuses, dues à la Médaille Miraculeuse ; mais elles fleurissaient surtout dans le domaine intime, embaumant les âmes et réjouissant les foyers. Une conversion éclatante vint soudain attirer sur la dévotion naissante et déjà partout répandue l'attention universelle.

I

Alphonse Ratisbonne appartenait à une famille juive de Strasbourg. C'était un juif passionné et qui nourrissait à l'endroit de la

religion catholique une haine qui s'était encore accrue par l'abjuration de son frère Théodore. Celui-ci, qui était entré dans les Ordres sacrés, était devenu sous-directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires et il faisait beaucoup prier pour le malheureux égaré. Alphonse lui en voulait, comme à un déserteur et un parjure.

Il était fiancé à une jeune juive ; mais avant de se marier il désirait faire un voyage d'agrément en Orient, en passant par l'Italie. C'était à la fin de 1841. Il allait se rendre de Naples à Palerme, quand il se sentit pressé de visiter Rome. Il obéit à cette inspiration sans se douter que c'était la voix divine qui l'attirait.

Arrivé à Rome, il se sent envahi par un immense ennui, mêlé de dégoût. Tout ce qu'il y voit contrarie ou condanne sa croyance. Les églises ne lui disent rien. Cependant à l'Ara Coeli il éprouve une certaine émotion religieuse, mais nullement catholique, déclare-t-il, — car il se raidissait déjà contre la grâce. Quand il traverse le Ghetto il maudit l'Eglise qui a confiné ses coreligionnaires dans un quartier séparé, il a hâte de partir, de quitter cette cité où il se trouve mal à l'aise.

Cependant, avant de lui faire ses adieux, il se souvient qu'il a à Rome un ami Gustave de Bussière, qu'en homme bien élevé il se reprocherait de n'avoir pas visité. Gustave de Bussière était un ferme protestant, de là entre eux des discussions interminables et passionnées qui cependant n'avaient point altéré leur mutuelle affection. Le jeune juif frappe à la porte de son camarade. Un domestique italien le reçoit, qui, comprenant mal ce qui lui est dit, l'introduit au salon de Théodore de Bussière, frère de Gustave, lequel d'ailleurs était absent.

Le baron Théodore était, lui, un catholique convaincu. Il n'avait vu qu'une fois Alphonse Ratisbonne, mais il pensa qu'il y avait là une âme à éclairer, à sauver ; il le reçut avec aménité charnante, lui demanda ce qu'il connaissait de Rome et peu à peu descendit sur le terrain religieux. Son jeune visiteur, ne dissimulant point son animosité contre le catholicisme, accueillit les paroles de son hôte avec un sourire de pitié, et il répétait avec une insistance polie, mais déterminée : « Je suis né juif, je mourrai juif. »

Mais il avait affaire à un chrétien tenace que rien ne rebutait.

— Tenez, dit Théodore sans s'émouvoir, acceptez cette médaille. Promettez-moi de la porter toujours. C'est un petit hommage que je vous offre, je vous supplie de ne pas le refuser.

Et il lui présenta une Médaille Miraculeuse.

Le jeune homme le regarda surpris, mécontent, scandalisé, et il la rejeta avec une indignation qui n'allait point sans blasphèmes.

Le baron ne se déconcerta point. Il voulait

¹ La Sœur Nathalie Narischkin. — Voir Catherine Labouré, par Edmond Grapez, ch. v.

cette âme et il était décidé à la conquérir, à l'arracher à l'erreur. Pour cela, il ne reculerait devant aucune hardiesse.

— Je ne comprends pas, dit-il tranquillement, les motifs de votre refus. D'après ce que vous m'avez dit, cet objet doit vous être tout à fait indifférent ; tandis que, si vous consentiez à éconduire à mon désir, vous me feriez tant plaisir !

— Oh ! qu'à cela ne tienne, répondit le juif en éclatant de rire, si vous y attachez tant d'importance ! Je ne serai pas fâché de prouver ainsi que les Juifs ne méritent pas la réputation d'entêtement qu'on leur a faite à faux. D'ailleurs ce sera pour moi un chapitre intéressant à ajouter à mes notes et impressions de voyage.

Pendant ce temps les deux petites filles de Théodore de Bussière préparaient le cordon de la Médaille ; puis il la passa lui-même doucement au cou du jeune Israélite.

Tout heureux de ce premier succès, il s'enhardit à pousser plus loin sa requête :

— Voici, dit-il, une belle prière de S. Bernard, le *Memorare*. Soyez assez bon pour l'accepter. Elle est ravissante.

Le jeune homme ne put dissimuler sa mauvaise humeur. Mais le baron ne parut pas y prendre garde.

— Je regrette, poursuivit-il, de n'avoir que cet unique exemplaire. Mais vous serez assez aimable pour en prendre une copie que vous me remettrez.

Pour se débarrasser de ce terrible homme Alphonse prit la prière et dit :

— Soit, vous aurez ma copie et je garderai votre exemplaire.

Et il se retira en redisant des impiétés contre la Sainte Vierge.

— Je voudrais bien savoir, murmurait-il en lui-même, ce qu'il dirait si je me mettais dans la tête de vouloir lui faire réciter mes prières juives. Il faut convenir que j'ai rencontré là un fameux original !...

Navré des blasphèmes qu'il avait dû subir en silence, Théodore de Bussière disait dans son cœur : « Père, pardonnez-lui, il ne sait ce qu'il dit ! » Et il invoquait la Bonne Mère en faveur de cette âme qui eût été si belle, si elle avait eu la foi. Le soir, en compagnie de plusieurs amis, il va faire sa veillée devant le Saint-Sacrement suivant la pieuse coutume romaine, et il leur demande une prière pour la conversion de son jeune protégé. Le lendemain Alphonse Ratisbonne le prévient qu'il va quitter Rome la nuit suivante et lui fait ses adieux.

— Partir ? lui dit le baron pris d'angoisse, n'y pensez pas ! Il faut que vous m'accordiez encore huit jours. Plus que jamais je demeure préoccupé par notre entretien d'hier, je vous supplie de prolonger votre séjour. Nous allons de ce pas au bureau des diligences pour

décommander votre place. Il y a une cérémonie imposante à Saint-Pierre, à laquelle vous ne pouvez pas manquer !

Sa parole était si impérative que le jeune homme eut beau protester ; il consentit malgré lui à rester. On ne résistait pas à ce chrétien qui avait une foi à transporter les montagnes.

C'était le 16 janvier.

Théodore de Bussière s'empara du jeune juif et lui fit visiter les principaux monuments de Rome. Il les lui expliquait avec une abondance de détails, et montrait la pensée qui les avait inspirés, la charité et la largeur d'esprit des Papes, la beauté de la religion catholique.

Railleur et sarcastique, Alphonse répondait :

— Soyez tranquille, je songerai à tout cela, mais point à Rome. Je dois séjourner deux jours à Malte, ce sera bon pour me désennuyer.

Il ne comprenait rien à la persévérance de son guide à l'éclairer, à le convaincre, et de fait, a-t-il raconté, il était plus que jamais éloigné. Mais le baron demeurait rempli d'espérance, ses discours étaient animés d'un enthousiasme et d'une confiance qu'il ne dissimulait point. En passant en effet devant la *Scala Santa*, il s'écria en se découvrant avec respect :

— Salut, saint escalier, voici un homme qui un jour vous montera à genoux !

Le jeune homme se mit à rire bruyamment, en incrédule affirmé, qui se croit bien sûr de ne se rendre jamais. Ils se séparèrent sans qu'un rayon de foi parût luire dans cette âme obstinée à ne rien voir.

Ceci se passait le 19 janvier. M. de Bussière avait perdu le 17 au soir un de ses meilleurs amis, M. de la Ferronnays : il lui avait parlé sur son lit de mort du jeune Israélite qu'il voulait convertir et le mourant lui avait dit :

— Oui, je prierai pour lui. Mais soyez tranquille, si vous avez réussi à lui faire dire le *Memorare*, vous le tenez déjà...

II

Le soir du 19, prosterné devant la couche funèbre de son ami, Théodore le priait ardemment d'intercéder au ciel pour la pauvre brebis égarée.

Le jeudi 20, loin de réfléchir aux graves paroles qu'il a entendues depuis huit jours, Alphonse Ratisbonne les éloigne plutôt, il est décidé à n'y pas arrêter son esprit. A midi il sort du café avec un ami de pension, il ne l'a entretenu que de bals, de plaisirs, de frivolités, d'amusements. A une heure, Théodore de Bussière le rencontre en se rendant à l'église Saint-André *delle Fratte* où il va régler les préparatifs funèbres pour le lendemain :

— Venez avec moi, dit-il, mes affaires ne me retiendront pas longtemps. Nous conti-

nuerons alors ensemble nos promenades et nos visites aux monuments de Rome.

Et il le fait entrer à l'église pendant qu'il pénètre à l'intérieur du couvent pour arrêter les derniers détails de la cérémonie.

Des tentures noires couraient déjà d'une colonne à l'autre. Alphonse Ratisbonne parcourt froidement la nef et jette un regard de dédain sur les voûtes, sur les chapelles qui n'ont rien d'artistique. Que se passa-t-il ensuite? Lui-même ne s'en souvient pas exactement. Ce qu'on sait, c'est que Théodore de Bussièrre l'avait laissé du côté de l'épître, et que quand il revint, après dix minutes, il l'aperçut au côté gauche de l'église, dans la chapelle de l'archange Saint-Michel, prosterné, absorbé comme dans une extase profonde.

Il s'approche de son jeune ami, il le touche, mais il ne peut l'arracher de sa contemplation. Il le tire de nouveau, avec force : même attitude, même silence. Il le secoue vivement trois ou quatre fois, alors Ratisbonne le regarde, le visage baigné de larmes, les mains jointes, et d'une voix entrecoupée :

— Oh ! comme M. de la Ferronnays a prié pour moi ! s'écrie-t-il.

Il n'en peut dire plus, brisé par l'émotion, accablé par un immense bonheur. Théodore de Bussièrre, lui-même très ému, ne comprenant rien à ce qu'il voit, le relève, le prend, l'emporte en quelque sorte hors de l'église, lui demande ce qu'il a, ce qu'il ressent, le supplie de lui dire où il veut aller.

— *Conduisez-moi où vous voudrez*, répond le jeune homme, vaincu par la grâce. *Après ce que j'ai vu, j'obéis.*

Et il prend en ses mains la médaille qu'il porte depuis plusieurs jours sur son cœur sans même l'avoir examinée, il la couvre de baisers et de larmes et à travers ses sanglots on distingue ces paroles hachées de soupirs :

— Que Dieu est bon ! Quelle plénitude de biens ! Quelle joie inconnue ! Ah ! que je suis heureux et qu'ils sont à plaindre, ceux qui ne croient pas !

Puis étonné du changement qu'il éprouve en son esprit, en son cœur, en tout lui-même, il se demande si ce n'est pas un rêve, si c'est bien lui, s'il n'est pas halluciné.

— Mais non, dit-il, comme se répondant à lui-même... je ne suis pas fou... Je sais bien ce que je pense et ce qui se passe au-dedans de moi !... Je sais que je suis dans mon bon sens !... Tout le monde d'ailleurs sait bien que je ne suis pas fou !

Sa jeune foi le transporte, il prie qu'on le conduise à un prêtre pour le baptiser, il voudrait offrir tout son sang au divin Maître, comme les martyrs qu'il a admirés dans les fresques de Saint-Etienne-le-Rond. Mais ce qu'il a vu, il ne le dit pas :

— Je ne dois parler que devant le ministre

du Seigneur. Ce que j'ai vu je ne dois, je ne peux le révéler qu'à genoux !

Son ami le conduit à un jésuite très connu à Rome, le Père de Villefort. Là, l'heureux converti saisit sa médaille qu'il baise avec tendresse, avec effusion et dont il regarde pieusement l'image en s'écriant : « Je l'ai vue ! Je l'ai vue ! » Remis enfin de son indicible émotion il raconte sa vision :

« J'étais depuis un instant dans l'église, lorsque tout d'un coup je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux, tout l'édifice avait disparu à mes regards ; une seule chapelle avait, pour ainsi dire, concentré toute la lumière. Alors, au milieu de ce rayonnement, a paru, debout sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie telle qu'elle est sur ma médaille ; une force irrésistible m'a poussé vers elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller, elle a semblé me dire : « C'est bien ! » Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris. »

Ce qu'il avait compris, c'était l'aveuglement de sa conduite, la suave et maternelle bonté de Marie, la miséricorde divine qui l'avait appelé, poursuivi, accueilli, malgré son impiété, ses blasphèmes, sa volonté de fermer les yeux à la vérité !

Le jour même, il court à Sainte-Marie-Majeure pour remercier la Bonne Mère ; à Saint-Pierre pour faire profession de sa foi radieuse et profonde. Cette foi, c'est l'effet de la grâce de Dieu qui lui est venue par les mains de Marie. Qu'elle est vivé et ardente !

Tout Rome s'entretenant de sa conversion dès le lendemain. Le général Chlabonski vient le voir chez M. de Bussièrre et lui dit brusquement : « Vous avez donc vu l'image de la Sainte Vierge ? Dites-moi donc comment !... »

— L'image ? répond-il. C'est Elle-même que j'ai vue ; oui, Monsieur, elle-même, en réalité, comme je vous vois là !...

Les visites se multiplient, on le presse de questions. Dans la chapelle Saint-Michel, il n'y a rien qui rappelle la Sainte Vierge : il l'a vue pourtant ! Comment cela s'est-il passé ? Toujours les mêmes demandes auxquelles il répond en redisant patiemment ce que nous savons. Il ne se rend pas compte de la force qui l'a fait passer du côté droit de l'église au côté gauche. La Reine du ciel s'est montrée à lui, si éblouissante qu'il l'a vue, mais sans pouvoir la contempler. Trois fois il a levé les regards vers elle, trois fois ses yeux n'ont pu voir plus haut que les mains bénies de la Sainte Vierge d'où s'échappaient des flots de grâces : « Ce n'étaient pas seulement des rayons que je distinguais. Les paroles manquent pour rendre ce que renferment les mains de notre Mère, et pour redire les dons ineffables qui en découlaient. C'est la bonté, la miséricorde, la tendresse ; c'est la douceur et

la richesse du ciel qui se répandent par torrents pour inonder les âmes qu'elle protège ! »

Puis faisant un retour attristé sur lui-même : — « O mon Dieu, s'écriait-il, moi qui une demi-heure auparavant blasphémaïs encore ! Moi qui éprouvais une haine si violente pour la religion catholique !... Il m'était humainement impossible de changer de religion. Ma famille est juive, ma fiancée est juive ! En me faisant chrétien je sais bien que je romps avec tous les intérêts de la terre. Alors qui pourra refuser de me croire et de croire à la vérité ?... Quand mon frère se fit catholique, personne dans la famille ne le persécuta avec plus d'acharnement que moi ! J'espère, oh ! oui, j'espère que mon Dieu m'enverra de cruelles épreuves afin de lui rendre gloire et de prouver à tous que je suis de bonne foi ! »

Théodore de Bussière le logea chez lui jusqu'au jour de son baptême ; c'était durant ces moments précieux que le néophyte se livrait surtout à ces doux épanchements. Il raconta que la nuit qui précéda sa conversion il vit une grande croix sans Christ : « J'ai fait d'incroyables efforts pour chasser cette image sans y parvenir. Je l'ai reconnue plus tard dans le revers de la Médaille Miraculeuse. »

Son baptême, fixé au 31 janvier, se fit dans l'église du Gesù. Alphonse Ratisbonne y parut revêtu de la tunique blanche, accompagné du P. de Villefort qui l'avait instruit et de Théodore de Bussière, son parrain. On le conduisit à la chapelle de Saint-André. L'église est remplie, et l'on entend, parmi les murmures confus : « C'est un Français ! Qu'il soit béni de Dieu ! » Le cardinal Patrizi, vicaire général du Pape pour la ville de Rome, lui demande quel nom il veut prendre : « Marie ! » s'écrie-t-il avec un accent pénétrant de foi et de tendresse. L'eau sainte coule sur son front, ce chrétien de désir devient l'enfant de l'Eglise. L'abbé Dupanloup, qui se trouve à Rome, prononce un discours très touchant : « Nous sommes nés tous deux sur la terre de France, dit-il en terminant. Souvenez-vous de la France. Il y a là encore de nobles vertus, des âmes généreuses et d'héroïques dévouements !... »

Les jours précédents, le néophyte n'osait s'approcher de l'autel, la présence réelle de Dieu au Saint-Sacrement l'accablait et il se réfugiait dans la chapelle de la Sainte Vierge : « Ici, disait-il, je ne saurais avoir peur, car je sens qu'une miséricorde immense me protège ! » A la messe de son baptême, ses craintes cessent ; quand il reçoit le corps du Sauveur, les larmes inondent son visage et il faut le relever pour le reconduire à sa place. Larmes de joie qui deviennent ensuite des larmes de triomphe quand le *Te Deum* retentit sous les voûtes superbes du Gesù.

Il ne veut pas rentrer dans le monde sans faire une seconde retraite d'action de grâces,

après laquelle il est reçu, toujours accompagné de son heureux parrain, par le Souverain Pontife qui le bénit et lui remet un crucifix, symbole de l'épreuve qui attend tout chrétien et source de la force qui remporte les victoires. « Il me fit voir près de son lit, dit-il, un magnifique tableau de ma chère Médaille qu'il révere avec une tendre dévotion. »

Ces journées de première ferveur des convertis sont celles qui, ici-bas, se rapprochent le plus des journées du Paradis¹.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XLIX

LE SENS DIVIN DE LA RÉPARATION

Mes frères,

La réparation, avons-nous dit dans une précédente méditation, est née dans le Cœur Sacré de N.-S. Jésus-Christ ; de là, elle s'est répandue dans les âmes chrétiennes pour remonter vers le divin Cœur comme un tribut de fidélité et d'amour.

Puisque nous voulons répondre à l'appel douloureux de notre Maître, réfléchissons aujourd'hui au sens divin de la réparation à laquelle il nous invite.

Nous n'aurons pour cela qu'à fixer nos yeux sur la scène la plus pathétique qu'ait jamais

¹ Grégoire XVI ordonna que cet événement fût soumis à un examen canonique. Le 8 juin 1842, le cardinal Patrizi « prononça et définitivement déclara qu'il conste pleinement du vrai et insigne miracle opéré par le Dieu très bon et très grand, par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, dans la conversion instantanée et parfaite d'Alphonse-Marie Ratisbonne du judaïsme. » C'est principalement d'après ce décret que la Sacrée Congrégation des Rites accorda le 23 juillet 1894 l'institution d'une fête de la Manifestation de la Vierge Immaculée, dite de la Médaille Miraculeuse, à l'instar des concessions faites depuis longtemps pour le très saint Rosaire et pour le Scapulaire du Mont-Carmel. Cette fête se célèbre le 27 novembre, au jour anniversaire de la Manifestation. La cinquième leçon de l'office raconte la conversion d'Alphonse Ratisbonne. Un bref de Léon XIII du 2 mars 1897 autorisa le cardinal Richard à couronner la statue de Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse à la chapelle des apparitions de la rue du Bac. La cérémonie eut lieu le 26 juillet suivant.

Le P. Marie-Alphonse Ratisbonne s'est associé à son frère, Théodore Ratisbonne, dans la Congrégation de Notre-Dame de Sion dont le but est de travailler à la conversion des Juifs. Ensemble ils ont fondé l'établissement des Dames de Sion à Jérusalem et celui d'Aïn Karem, le pays où naquit S. Jean-Baptiste. Notre-Dame de Sion, à Aïn Karem, s'élève en face de la gracieuse église de la Visitation. Le P. Marie Ratisbonne mourut à Aïn Karem en 1884. Dans sa chambre rien n'a été changé, on y voit encore ses vêtements et ses livres. La pendule a été arrêtée à l'heure de sa mort. Il avait dit : « J'aurai bientôt l'âge de la Sainte Vierge, soixante-dix ans, je mourrai à son âge. » Quand il rendit le dernier soupir on dit que sa chambre parut illuminée, comme si la Sainte Vierge était venue dans sa gloire cueillir l'âme de son fidèle serviteur. Il repose au cimetière de Notre-Dame de Sion, à gauche, à l'ombre d'un grand laurier rose. Sa tombe de granit blanc est surmontée, à la tête, d'une statue de la Vierge miraculeuse. Sur la pierre, cette simple inscription : « Le P. Marie, 6 mai 1884 ; » puis ces mots : « O Marie ! souvenez-vous de votre enfant qui est la douce et généreuse conquête de votre amour ! »

contemplée l'humanité, sur l'agonie et le supplice de Jésus au Calvaire. Au moment même où, par ses souffrances et par sa mort, le divin Crucifié réparé d'une manière parfaite les péchés du monde, un groupe d'âmes admirables, la Sainte Vierge, S. Jean, les saintes femmes, réparent, autant qu'il est en elles, les offenses qui lui sont faites à lui-même. Que signifient leur présence, leur attitude et leurs sentiments, à ce moment unique?

Trois choses : à savoir, qu'il y avait des âmes qui ne voulaient pas prendre part aux injures dont il était accablé, ensuite qui étaient émues par ces injures, et enfin qui voulaient le consoler de ces injures.

Voilà ce que signifie la réparation !

I

Réparer, c'est montrer au Sacré-Cœur qu'il y a des âmes qui ne veulent pas prendre part aux injures dont il est accablé.

Vous représentez-vous le spectacle que devaient contempler, avant de se fermer dans la mort, les yeux du Christ expirant? — Le sommet de la montagne déicide était couvert d'une foule sans cesse renouvelée. On accourait de Jérusalem pour assister au supplice de cet homme fameux qui avait rempli du bruit de sa parole et de ses miracles toute la Palestine. Et quelle était la pensée de tous ces gens qui passaient ainsi au pied de la croix? C'était de se moquer de celui que, quelques jours auparavant, on avait porté en triomphe.

La foule est cruelle. La vue du sang développe en elle une sorte de folie qui la rend plus cruelle encore. Autant elle tremble devant la force, autant elle est lâche devant la faiblesse. La victoire apparente des Pharisiens ne lui inspirait que de la haine pour leur victime. Elle oubliait tous les bienfaits du Fils de l'homme pour ne plus songer qu'à l'insulter.

Les ennemis de Jésus jouissaient de leur triomphe et blasphémaient celui qu'ils croyaient avoir abattu. Ils rappelaient avec ironie ses prédictions qu'ils pensaient à jamais contondues. C'était un océan de haine dont les flots insultants venaient battre le pied de la croix.

Dans cette multitude, Jésus cherchait un visage ami. Où étaient-ils, ceux qu'il avait nourris, guéris, consolés, pardonnés? Où était-il, cet apôtre qui lui avait dit, quelques heures auparavant : « Quand bien même tous vous abandonneraient, moi, je ne le ferai pas ! »

Baissez les yeux, ô mon Maître, et voyez à vos pieds ces quelques âmes saintes qui ne veulent pas mêler leurs voix à toutes les voix qui vous outragent. Si elles sont là, c'est pour vous faire entendre qu'elles ne partagent point la rage de vos ennemis. Elles auraient pu ne pas quitter leurs demeures ; on le leur a peut-être conseillé. Elles sont venues, pour vous

montrer et pour montrer à ceux qui vous accablent qu'elles ne veulent point vous maudire, et leur seule présence le dit plus haut que toutes les protestations.

Est-ce que le Cœur divin de notre Dieu n'est pas encore offensé chaque jour par ceux qu'il aime et qu'il veut combler de ses bienfaits? Vous qui voulez réparer les offenses qui lui sont faites, commencez par lui témoigner que vous n'êtes pas de ceux qui l'offensent, et que vous savez, à la face de tous, avoir cette hardiesse et braver le respect humain.

II

Réparer, c'est montrer au Sacré-Cœur qu'il y a des âmes qui sont affligées par les outrages dont il est accablé.

Pourquoi l'indifférence de ceux que nous aimons nous est-elle si pénible quand nous souffrons? C'est parce que c'est surtout dans le malheur que l'amitié est douce et qu'elle doit se montrer.

Le malheur est la pierre de touche de l'amitié. Tant que nous sommes dans la prospérité, les amis ne nous manquent pas ; ils se présentent autour de nous, et à l'envi célèbrent nos mérites. C'est pourtant le moment où nous avons le moins besoin d'eux, puisque tout nous réussit.

Et puis, sont-ce de vrais amis, ou simplement des flatteurs attirés par notre succès et n'ayant pas d'autre désir que d'en profiter? Cela, nous ne pouvons le savoir que si nous sommes visités par l'adversité.

Les vrais amis ne se mettent pas en évidence quand nous sommes heureux ; ils auraient peur de passer pour égoïstes. Ils se révèlent quand nous devenons malheureux.

Cherchez, ô Jésus, tous ceux qui jadis, dans le désert, quand vous les aviez nourris, voulaient vous faire roi !... Cherchez tous ceux qui, après quelque miracle éclatant, glorifiaient Dieu parce qu'un grand Prophète s'était levé parmi eux !... Cherchez tous ceux qui, il y a seulement quatre jours, vous faisaient, avec des palmes et des acclamations, un cortège triomphal !... Ceux-là, ils ont disparu ! C'étaient des courtisans ; ce n'étaient pas des amis.

Les amis, ils sont là ; et ils sont plus affligés de vos douleurs que des leurs. Ou plutôt, vos souffrances sont leurs souffrances, et vous le pouvez voir aux sentiments d'extrême désolation qui remplissent leur âme.

Soyons de même émus par les outrages dont le Sacré-Cœur est abreuvé. Ressentons-en une douleur profonde. Si nous sommes, dans le fond de nos âmes, plus sensibles à nos peines qu'aux péchés dont nous sommes témoins, c'est que nous ne sommes pas de vrais amis de Dieu.

III

Réparer, enfin, c'est s'efforcer de consoler le Sacré-Cœur des offenses qui lui sont faites.

Pourquoi, en effet, tenons-nous tant à n'être pas seuls dans le malheur ? C'est parce que la présence de nos amis est un baume qui adoucit la souffrance.

Quand notre âme est meurtrie, avoir quelqu'un qui non seulement n'ajoute pas à nos douleurs, mais encore y prend part et s'en afflige avec nous, c'est mettre un peu de douceur dans l'amertume dont nous sommes remplis ; c'est rendre notre fardeau moins lourd à porter. Cela est si vrai que, au jardin des Oliviers, à défaut des apôtres qui s'étaient endormis, un ange descendit du ciel pour consoler Jésus, et que, pendant la Passion, ce fut un étranger qui, à défaut d'un ami, l'aide à porter sa croix.

Quand Jésus expirant eut soif, ses bourreaux n'eurent que du fiel à lui présenter. Voilà tout ce qu'il faut attendre, dans le malheur, de ceux qui nous haïssent. Mais les amis de Jésus, qui se tenaient au pied de sa croix, avaient d'autres consolations à lui offrir. Par leur affection fidèle, ils lui disaient : « Nous, nous savons que vous êtes innocent ; nous vous aimons, et, en prenant notre part de vos douleurs, nous les diminuons autant qu'il est en nous. »

Faisons de même.

Non pas, sans doute, que le Cœur Sacré de notre Dieu puisse encore être atteint par ceux qui méconnaissent et outragent son amour. Mais, puisqu'il a voulu se montrer à nous toujours couronné d'épines, il a voulu nous faire entendre par là que notre devoir est de le consoler, comme s'il était encore livré aux angoisses de la Passion.

Ne restons pas indifférents à cet appel. La Passion du Christ se perpétue dans le monde, puisqu'il y est toujours offensé. C'est à nous de perpétuer la réparation qui lui fut offerte au pied de la croix. Avec les amis qui l'assisteront alors, répétons-lui, et prouvons-lui par nos actions, que nous ne voulons pas être de ceux qui le persécutent, que leurs crimes nous affligent et que notre plus cher désir est de le consoler. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

UNE LEÇON DE POLITESSE

Mes frères,

Si l'on entend par vertu en général une disposition habituelle à faire ce qui est bien et à éviter ce qui est mal, la politesse est une vertu, se rattachant d'ailleurs à la charité, qui nous prescrit les attentions respectueuses, les bienveillances dues à nos semblables. C'est elle, en effet, qui règle nos rapports avec le prochain, les usages, les procédés, les convenances dont on ne doit pas se départir, sous

peine de passer pour des gens grossiers, mal élevés, sans éducation.

Aussi, la politesse est partout préconisée et instamment recommandée : les parents l'apprennent particulièrement dans leurs enfants ; les maîtres dans leurs subordonnés ; et les gens du monde se font un scrupule d'en observer les règles.

Que vous soyez polis envers vos semblables, rien de mieux et je vous en félicite. Mais il est quelqu'un envers qui vous devriez, plus qu'envers tout autre, pratiquer cette vertu. Dieu mérite plus que personne que vous lui rendiez les honneurs auxquels il a droit, et que vous vous acquittiez envers lui des devoirs de la politesse ; car s'il y a une politesse mondaine, il y a aussi une politesse religieuse.

Il peut vous paraître malséant que je désigne sous le même nom les prescriptions de la civilité ordinaire et les hommages que Dieu attend de nous. Si j'emploie ce mot de politesse, c'est pour nous faire sentir que, dans nos rapports avec Dieu, si nous n'avons pas la ferveur des saints, nous devrions avoir au moins ce savoir-vivre, ce respect, cette déférence que nous témoignons à des hommes ; c'est pour nous donner l'occasion d'interroger notre conscience et de nous demander si nous ne serions pas moins polis à l'égard de Dieu qu'à l'égard de nos semblables.

Examinons un peu les devoirs que nous dicte la simple politesse, et nous verrons si nous rendons suffisamment à Dieu les hommages de respect, d'affection, de reconnaissance auxquels il a des droits indiscutables, qui primeient tous ceux des autres, quels qu'ils soient.

1. Une des pratiques les plus élémentaires de la civilité, c'est le salut. Qu'il se traduise par un mouvement de la main, par une inclination de tête, par le soulèvement de la coiffure, en silence ou avec une parole simple, voire même avec une formule plus recherchée, c'est le premier geste que la politesse prescrit et que l'on doit faire si l'on veut échapper au reproche de grossièreté. Et ici, le salut, dans la forme où il est exprimé, doit être en rapport avec la qualité et la fonction de celui auquel il est adressé. Plus celui que nous saluons est élevé en dignité, plus il a de droits à nos hommages.

Or, Dieu étant supérieur en dignité, en puissance, en gloire, à tous ceux que nous sommes tenus d'honorer, la conclusion s'impose d'elle-même : il faut lui donner la préférence, et lui réserver la première part de nos respects. Et voilà pourquoi, si la simple politesse nous oblige à saluer une personne que nous rencontrons dans notre chemin, elle nous oblige plus étroitement encore à saluer Dieu, à nous découvrir quand nous passons près d'une croix, à le révéler quand on le porte en procession ou aux malades, à nous incliner sous sa béné-

diction, à respecter partout sa présence, puisque nous vivons perpétuellement sous son regard.

2. La politesse veut que l'on bannisse du langage les injures, les paroles malsonnantes. On ne qualifiera jamais d'homme poli et bien élevé celui qui n'a que des mots grossiers et insultants sur les lèvres. Or, je le prends en flagrant délit d'impolitesse, le chrétien, oublieux de ses devoirs, qui, sans respect pour le nom de Dieu, le mêle à des termes répugnants et profère les plus hideux blasphèmes. D'impolitesse, ai-je dit; ce n'est pas assez, le mot est trop pâle: je le prends en flagrant délit d'outrage. La bienséance, à elle seule, devrait suffire à supprimer ces paroles grossières et blasphématoires. Un homme de bonne compagnie, qui a le souci de sa dignité, se les interdit absolument.

3. C'est encore une loi de la politesse que la correction de la tenue, la distinction des manières, le respect, lorsque nous faisons une visite, lorsque nous sommes admis en la présence d'une personne honorable, d'un supérieur. Or, chaque fois que nous pénétrons dans cette église, que nous assistons à un office religieux, nous sommes dans la maison de Dieu, en tête à tête avec lui. Pouvons-nous nous rendre ce témoignage que nous avons toujours eu ce silence, ce recueillement, cette modestie, cette attitude respectueuse que commande sa divine présence?

4. La politesse, qui a pour but d'entretenir les bonnes relations avec le prochain, veut que nous lui parlions, et quand nous lui parlons et que nous avons quelque chose à lui demander, elle exige que nous le fassions avec un ton et des termes qui disposent à la bienveillance celui auquel nous nous adressons.

Nous devons parler à Dieu, entrer en conversation avec lui, et notre parole à Dieu se nomme la prière. Ne point parler à Dieu, notre créateur, notre maître, notre bienfaiteur, c'est une grave impolitesse, pour ne rien dire de plus, et combien s'en rendent coupables! Combien de personnes, autour de nous, dans nos familles, ne disent pas un mot à Dieu, comme si Dieu était un étranger! Et nous, qui parlons à Dieu, qui faisons habituellement nos prières du matin et du soir, sommes-nous sans reproche?

Quand nous prions, nous sommes de pauvres solliciteurs; nous sommes, selon la pensée d'un Père de l'Eglise, des mendiants à la porte de Dieu, *mendici Dei*. Il semble alors que le respect, l'attention, l'humilité devraient accompagner nos prières. Pouvons-nous affirmer que nous réunissons toujours ces conditions?

Ne serait-il point vrai que nous regardons parfois la prière comme une obligation importune? « Mes enfants, disait le B. Curé d'Ars, il y en a qui ont l'air de parler ainsi au bon

Dieu: Mon Dieu, je viens vous dire deux mots, pour me débarrasser de vous. »

Un soir, S. Alphonse de Liguori écoutait ses religieux qui récitaient les litanies avec précipitation. « Pauvre Jésus, se prit-il à dire, comme on vous traite! » Notre ange gardien, témoin de la rapidité avec laquelle nous répétons les formules de la prière, n'est-il pas fondé à exprimer la même plainte?

Lorsque nous prions, nous devrions songer à ce que nous disons, saisir le sens des paroles que nous proférons, pour éviter ce reproche du Sauveur: « Ce peuple m'honore du bout des lèvres, et son cœur est loin de moi. » Eh bien! n'est-il pas vrai que si l'on nous demandait parfois ce que nous venons de dire à Dieu, nous serions aussi embarrassés pour répondre que celui à qui l'on demanderait compte d'un discours pendant lequel il a dormi du commencement à la fin?

5. Que veut encore la politesse? Elle veut que nous témoignions de la reconnaissance à ceux qui nous ont fait quelque bien. La reconnaissance s'exprime ordinairement par ce mot: *Merci!* Que de fois, dans nos rapports avec nos semblables, ne répétons-nous pas ce mot! Et nous avons raison; car, entre nous, il y a un échange continu de services, d'actes obligeants, qui appellent l'expression de notre gratitude.

Or, notre vie devrait être un *merci* sans cesse renouvelé à Dieu, puisqu'elle est toute remplie de ses bienfaits, dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel. Eh bien! voici encore une impolitesse dont se rendent coupables bien des chrétiens: ils disent couramment *merci* à un de leurs semblables, pour un don de peu de valeur, pour un insignifiant service; et ils ne trouvent rien à dire à Dieu, leur bienfaiteur de tous les instants; ils n'ont pas seulement pour lui un mot de reconnaissance.

6. La politesse veut aussi que nous exprimions des regrets à ceux que nous avons offensés. N'est-il pas juste que nous soyons polis à l'égard de Dieu et que nous lui témoignions du repentir quand nous l'avons offensé par le péché? Nous nous excusons près de nos semblables, nous leur exprimons des regrets, quand nous leur avons manqué en quelque chose. Avons-nous, sans le vouloir, fait jaillir un peu de boue sur le vêtement d'une personne marchant à nos côtés? Vite, nous lui disons: « Pardon! » Mais nous faisons monter jusque vers Dieu la fange de nos péchés, et nous n'avons pas une parole d'excuse, pas un signe de repentir!

Il faut réformer cette manière d'agir et traiter Dieu, notre souverain Seigneur et Maître, au moins à l'égal de ceux qui méritent ici-bas quelque considération. On dit que la France est le pays de la politesse et du savoir-vivre, — il y aurait bien quelque réserve à faire,

quelque restriction à opposer à cette affirmation, — gardons cette réputation, et pour la mériter pleinement, apportons dans nos rapports avec Dieu les attentions, les égards, le respect que nous témoignons à notre prochain. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. GEORGES

(23 avril)

LES RIGUEURS ET LES BIENFAITS DE LA PERSÉCUTION

Eritis mihi testes.
Vous serez mes témoins. (Act., I, 8).

La dernière parole du Sauveur à ses apôtres, quand il s'éleva au ciel, fut celle-ci : « Vous serez mes témoins devant le monde. » C'est-à-dire : « Vous direz ce que vous avez vu et entendu, ce dont vous avez la pleine certitude, et l'on vous croira comme on croit des témoins intègres, d'une probité et d'une irréprochabilité absolue. » Et ils s'en allèrent à travers les nations pour annoncer l'Evangile et pour dire : « Voilà ce que nous avons vu, entendu, touché ! » Ceux qu'ils instruisaient, saisis des mêmes lumières, convaincus des mêmes certitudes, apportèrent ensuite leur témoignage à la vérité, et des millions d'entre eux scellèrent leur témoignage de leur sang. Ces héroïques témoins, l'Eglise les appelle des martyrs.

Un de ceux-ci, et non des moindres, fut S. Georges, qui est appelé en Orient le grand martyr, et bien que le récit de ses témoignages et de ses combats ne nous ait pas été transmis dans tous ses authentiques et généreux détails, nous savons du moins, ne fût-ce que d'après son éclatante renommée, qu'il fut l'un des plus vaillants soldats du Christ. C'était une nature loyale de soldat, dévoué à celui qu'il servait, jusqu'à donner sa vie pour le défendre, mais plus dévoué encore au service de la vérité ; si bien qu'il n'hésita point à sacrifier celui-là à celle-ci, parce que l'Evangile lui avait appris qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes et que celui qui aime mieux son père, sa mère, son souverain, ses amis que le Sauveur, n'est pas digne de Jésus-Christ.

A l'occasion de son martyre, nous étudierons donc les *rigueurs* de la persécution ; mais nous en étudierons aussi les *bienfaits* ; et je suis assuré que ce sujet, tout antique qu'il paraît, a gardé toute son actualité. Nous n'avons plus à redouter les glaives, les chevaliers ni les bûchers ; mais la persécution a revêtu des formes nouvelles qui n'ont pas abdiqué la dureté ancienne : il nous reste les disgrâces, les exils, la faim, même les prisons, et tout cela n'a rien de clément. Mais Jésus

continue à soutenir ses serviteurs, comme il a soutenu S. Georges, en leur disant : « Vous serez bien heureux si vous souffrez persécution pour la justice, à cause de moi. »

I

C'est toujours le démon qui suscite les persécutions, parce qu'il demeure l'ennemi irréductible du Christ. Quand les justes augmentent en nombre dans le monde, son empire diminue et il s'en plaint à ses fidèles. Dioclétien ne voulait point rallumer la persécution, quoiqu'il y fût violemment poussé par le César Galère ; il envoya à Milet consulter l'oracle d'Apollon, afin de savoir quelle conduite il devait tenir. L'oracle, caché au fond de l'immense et magnifique temple, répondit que les justes répandus sur toute la terre l'empêchaient d'annoncer l'avenir, et il se lamenta avec des cris de douleur sur sa déchéance. Quels étaient ces « justes » qui portaient ombrage à Apollon ? L'empereur le demanda à ses divers conseillers : tous furent d'avis qu'il s'agissait des chrétiens. On résolut donc d'accabler ces justes, devenus séditieux au regard de la puissance impériale.

Et ne vous étonnez pas de cette étrange décision touchant des hommes reconnus et proclamés irréprochables, honnêtes, doués de toutes les vertus. Au fond de notre nature humaine viciée, il y a quelque chose qui proteste toujours contre la justice. Ne vous rappelez-vous pas ce païen illustre qui s'appelait Aristide et à qui l'on ne pouvait guère reprocher que son intégrité ? Il n'en fut pas moins condamné à l'exil, et l'un de ses proscriptionnaires donna de son vote cette raison qui nous découvre d'incroyables profondeurs de mal : « Je suis lassé de l'entendre appeler juste. »

Les chrétiens sont ainsi suspects à cause de leur vertu même, et c'est elle qui a partout motivé leur condamnation.

Le premier acte d'hostilité fut le pillage de l'église cathédrale de Nicomédie, la ville où résidait l'empereur. Le matin du 27 février 303, des soldats arrachent les portes de la basilique, y pénètrent de vive force, enfoncent les armoires où étaient renfermés les vases sacrés, les Saintes Ecritures, les livres liturgiques, les manuscrits, les objets précieux. C'était bien la spoliation légale que nous avons vue cent fois se renouveler pendant les siècles. Dioclétien, d'une fenêtre de son palais, regardait, contemplait ces scènes de désordre. Le pillage même ne lui suffisait pas, il ordonna que l'église fût rasée, — comme si en détruisant l'édifice il eût espéré détruire le Christ.

Le lendemain il promulguait l'édit de persécution, et l'on pouvait lire sur les murs de la cité des affiches déclarant que les assem-

blées chrétiennes étaient désormais interdites, que les églises seraient abattues, les livres sacrés brûlés et les chrétiens réputés infâmes ou réduits à l'état d'esclaves.

Vous pouvez remarquer que les ennemis de l'Eglise procèdent toujours de la même manière ; ils observent les mêmes grandes lignes de haine et d'atrocités, se bornant à varier les détails. Quand ils n'osent interdire les assemblées des chrétiens, ils jettent la défaveur sur ceux qui les fréquentent ; s'ils n'abattent pas les églises, ils les laissent tomber, ils les dépouillent de leurs trésors, ils s'emparent des biens qui leur avaient été légitimement légués, par actes formellement approuvés et légaux ; ils méprisent et font mépriser nos Evangiles et les Livres Saints dans les chaires publiques, et ils refusent à ceux qui affirment leur foi les emplois auxquels leurs vertus, leurs capacités, leurs talents leur donnaient un droit incontestable.

S'appuient-ils au moins sur des motifs valables ? Sur aucun, et il n'est pas un honnête homme qui puisse les accepter sans que sa conscience se révolte. Apportent-ils des raisons solides pour combattre l'authenticité de nos livres saints ? Celles qu'ils produisent sont sans consistance et sans fondement, bien qu'ils prétendent les appuyer sur la science. Elles sont tellement fragiles que depuis cent cinquante ans la science n'a cessé de se démolir elle-même ; un système remplace et dissipe un autre système, une doctrine retentissante est effacée par une autre qui la proclame menteuse, et la science allemande tant vantée en revient peu à peu, après les avoir niées, aux conclusions séculaires de l'Eglise transmises par la tradition et corroborées par la science catholique.

Mais la persécution n'est pas complète ni pleinement efficace si elle ne s'attaque aux chefs de l'Eglise. L'empereur savait qu'il faut avant tout frapper à la tête, c'est pourquoi il promulgua ensuite une loi ordonnant que tous les chefs des Eglises seraient enchaînés et mis en prison. « On vit alors, dit l'historien Eusèbe, une multitude innombrable d'hommes jetés dans les cachots, Ceux-ci, autrefois réservés aux brigands et aux violateurs de sépulture, étaient maintenant remplis d'évêques, de prêtres, de diacres, de lecteurs, d'exorcistes, tellement qu'il n'y avait plus de place pour les criminels de droit commun. »

Ne croirait-on pas, en entendant ce triste récit, qu'il s'agit d'événements presque contemporains, alors que nos aïeux eurent à souffrir les rigueurs de la faim, du froid, des prisons et parfois montèrent sur l'échafaud ? Il n'est pas une de nos familles qui n'ait compté ses martyrs, et plusieurs aussi se glorifient d'avoir eu leur S. Georges.

C'est à S. Cyprien qu'il faut demander la

description de l'horreur des supplices. Il nous montre les martyrs mis à la question, torturés sur des chevalets, mais demeurant fermes dans la foi, proclamant Jésus-Christ d'une voix libre et fière, sans aucune défaillance. Ils sont là, plus forts que leurs bourreaux ; « les ongles de fer qui les frappent et les déchirent sont vaincus eux-mêmes par les membres toujours frappés, toujours déchirés. » La foi des serviteurs de Dieu résiste à ces coups multipliés, « et cependant leurs chairs se brisent en lambeaux, les entrailles se rompent, les instruments de torture s'exercent, non plus sur des membres humains, mais sur des blessures qu'elles ravivent et creusent, *torquentur jam non membra, sed vulnera*. Oh ! quel spectacle devant le Seigneur ! Qu'il fut sublime, qu'il fut grand, qu'il fut agréable aux yeux de Dieu par la fidélité au serment et par le dévouement de ses guerriers ! Ainsi qu'il est écrit dans les Psaumes inspirés par l'Esprit-Saint : Elle est précieuse devant Dieu la mort des justes !¹ »

Tels étaient les spectacles dont S. Georges était sans cesse témoin, lui, chrétien ; lui, vaillant ; lui, soldat. Aussi ne pouvait-il se défendre de réprover ces cruautés et de réclamer la liberté pour ces prisonniers, ces hommes innocents. On dit qu'il protesta devant Dioclétien lui-même qui lui répondit sévèrement : « Jeune homme, songe à ton avenir ! » L'empereur ne savait pas que le généreux soldat comptait pour rien son avenir temporel dans l'armée, « qu'il ne songeait pas à la mort, mais à l'immortalité, qu'il regardait non la gloire d'un moment, mais la gloire éternelle². »

Nous nous demandons comment les martyrs pouvaient subir de pareilles rigueurs, privation de leurs amis, séparation de leur famille, tourments sauvages, tortures légales, mais épouvantables, sans se plaindre et même le sourire aux lèvres et un éclair de joie au front. Ce sont eux-mêmes qui vont nous l'expliquer. Sainte Félicité par exemple. Comme elle poussait des cris en prison, dans les douleurs de l'enfantement, un de ses geôliers lui dit : « Comment feras-tu alors quand tu seras exposée aux bêtes ? » Elle répondit : « Maintenant, c'est moi qui souffre. Mais alors il y en aura un autre en moi qui souffrira pour moi, parce que moi aussi je souffrirai pour lui. » Le Christ n'abandonnait pas ses vaillants soldats dans les luttes du combat, dans les affres des douleurs ; il était là auprès d'eux, qui leur prêtait ses grâces et ses secours. Tels étaient aussi les sentiments de S. Vincent. Attaché au chevalet, pendant qu'on lui promenait sur le corps des ongles de fer, il répondait au juge qui le sommait de sacri-

¹ S. Cyprien Ep. 87.

² *Ibid.*, Ep. 80.

fier aux dieux : « Tu te trompes, homme cruel, si tu crois m'affliger en lacérant mon corps. Il y a quelqu'un au dedans de moi que personne ne peut réduire, un être libre, calme, exempt de douleur. Ce que tu t'efforces de détruire, c'est un vase caduc, un vase de terre destiné à être brisé ; mais tu chercheras en vain à déchirer ce qui est dedans et qui foule aux pieds ta colère, l'être invaincu, invincible, planant au-dessus des tempêtes et soumis à Dieu seul¹. » Et notre martyr lui-même n'entendait-il point, pendant le supplice des pointes d'acier, une voix qui lui disait : « Georges, ne crains rien, car je suis avec toi ! »

Jamais l'inviolabilité de la dignité humaine, de l'être supérieur qui est en nous à l'abri des atteintes même de la cruauté la plus savante, ne s'était affirmée avec un pareil éclat. Telle est la liberté que Jésus a apportée au monde, la liberté de l'âme, de l'esprit, qu'il aide, qu'il défend à son tour, au point que les martyrs pouvaient dire à leurs bourreaux : Mon corps vous appartient, vous pouvez le faire mourir à petit feu, trancher, couper, ténailier jusqu'à ce que la mort nous délivre de votre méchanceté ; mais notre pensée, notre amour, notre foi, elle est à nous, vous ne l'aurez jamais !

C'est là un des grands bienfaits que nous a conférés l'Évangile, et qui est le prélude des bienfaits de la persécution qui récompensent de ses rigueurs.

II

Ces deux mots-là ne jurent-ils pas ensemble : *bienfait* et *persécution* ? Comment peut-on trouver du bonheur dans les souffrances, des jouissances dans les tortures, des douceurs dans les prisons obscures et infectes ?

Et cependant ce bonheur existe, profond, intime, qui se répand comme un parfum, qui gagne de proche en proche, comme un incendie qui éclate dans une forêt. N'a-t-on pas comparé la charité au feu qui réchauffe et qui consume ? Et Jésus-Christ ne nous a-t-il pas dit : « Je suis venu allumer le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il s'allume ? »

1. « Nous aimons la souffrance, dit Tertulien, comme on aime la guerre. Personne ne s'engage volontiers dans la guerre à cause des alarmes et des périls ; mais on n'en combat pas moins de toutes ses forces. On se plaint de la bataille, mais on se réjouit du triomphe, de la gloire et du butin qui suivent. Notre triomphe à nous, c'est de faire prévaloir Celui pour qui nous combattons ; notre butin, c'est la vie éternelle². »

Oui, on redoute la guerre, on redoute la persécution, parce qu'on se défie de ses forces et que l'on craint toujours une issue qui ne

serait pas conforme à nos désirs ; mais la guerre, la persécution sont des bienfaits parce qu'elles réveillent notre courage, notre vertu, elles nous révèlent nous-mêmes à nous-mêmes.

Pour faire la guerre il faut des soldats exercés, rompus à la fatigue, au métier des armes, qui ne s'effraient pas des longues marches, des nuits sans sommeil, des journées de lutte, des privations de tout genre. Sans la guerre, nous ne connaîtrions pas l'énergie, l'endurance, les ressources et la vaillance de nos soldats, et si eux-mêmes n'avaient pas été préparés à fournir ces étapes pénibles, à se passer quelquefois du nécessaire, est-ce qu'ils auraient jamais été victorieux ? La guerre, en outre, rapproche des citoyens qui jusque-là étaient divisés ; on oublie les querelles des partis pour ne songer qu'au salut de la patrie commune ; on se sent citoyens du même pays, fils de la même famille ; on s'aide, on se secourt, on se soutient comme des frères. Jamais la patrie n'est unie et fière de ses enfants comme au temps où elle est menacée.

De même la persécution nous exerce, elle nous fait comprendre le prix, la beauté, la nécessité de la foi. Elle nous rappelle que nous avons des âmes que Dieu nous redemandera un jour, des consciences qui ne doivent pas forfaiture, des enfants qu'il nous faut élever dans les convictions, les clartés et les espérances chrétiennes. Nous étions engourdis dans la prospérité matérielle, le bien-être, les plaisirs, les délicatesses de la chair, et nous allions tout droit à la perdition. Mais voilà que nous sommes mis en demeure d'affirmer notre foi, de nous déclarer pour ou contre l'Évangile ; nous ramassons alors toutes nos forces, tout notre courage, toutes nos saintes croyances et nous les jetons hardiment à la face de nos adversaires en nous écriant : « Je crois en Dieu ! Je crois en Jésus-Christ ! » Alors l'Eglise se réjouit de rencontrer en nous des enfants dignes d'elle ; des dévouements que l'on ne soupçonnait pas s'affichent et étonnent nos adversaires ; avec le temps et grâce à nos exemples les mœurs publiques se réforment, les lois s'améliorent, et c'est ainsi que, grâce à la persécution, nous avons fait triompher la liberté du bien ainsi que le règne de Dieu sur la terre, ramené la paix dans la société et fait reflourir dans les familles la piété, l'amour de Dieu, l'innocence, le respect des parents, la probité et toutes les vertus que Dieu emporte avec lui, quand on l'exile d'un pays ou qu'on le bannit d'une maison.

Aussi la persécution, c'est l'atmosphère que l'Eglise aime à respirer, parce que ses enfants y deviennent meilleurs et plus forts, parfois s'y transforment en héros. C'est pourquoi S. Cyprien s'écriait encore : « O bienheureuse notre Eglise que Dieu daigne honorer de tant de splendeurs, et qu'illustre de nos jours le

¹ Prudence, *Peri Stephanôn*, v, 153 et seq.

² Tertulien, *Apolog*, I.

sang glorieux des martyrs ! Auparavant elle était blanche de la pureté des fidèles, maintenant elle est devenue, dans le sang des martyrs, éclatante de pourpre. A sa couronne ne manquent ni les lis ni les roses¹. »

Dans leur prison les martyrs jouissent d'un bonheur intime et surnaturel, qui est la plus douce récompense des sacrifices accomplis. Voyez plutôt S. Georges dans son cachot. A-t-il l'attitude d'un criminel ? Rien qu'à voir la joie qui rayonne sur son visage, on se convainc que non seulement sa conscience est calme, mais qu'il est heureux de souffrir pour Jésus-Christ et de lui offrir la fleur de ses vingt ans. Il bénit sa geôle où le Sauveur le visite par des grâces extraordinaires ; il croit, dit Tertullien, que « ceux qui l'ont arraché au monde en pensant faire de lui un prisonnier déshonoré, l'ont tiré d'une captivité plus insupportable, et que, loin de le jeter en prison, ils l'ont délivré de la prison du monde². » Son cachot est devenu une sorte de temple où chantent les cantiques. Ses gardes en sont touchés et surpris, ils deviendront eux-mêmes chrétiens, gagnés par son exemple. Les chrétiens accourent, ils lui multiplient leurs encouragements et leurs bons offices, ils s'animent eux-mêmes à supporter le combat suprême, car peut-être ils seront à leur tour arrêtés le lendemain : leur charité s'accroît, leur foi grandit, leur caractère s'élève jusqu'à la croix, jusqu'au martyre, et avec quelle allégresse, avec quel respect ils s'entretiennent avec le vaillant soldat, pourvoient à ses besoins, le considérant comme un être supérieur, un héros sacré que les hommes ont désigné et que Dieu a marqué du sceau de la gloire, *martyres designati*³.

2. J'ai dit que ceux qui sont témoins de la patience, de la joie de nos martyrs sont touchés et gagnés par leurs exemples. C'est encore un des bienfaits de la persécution de convertir les âmes droites, ceux qui regardent, qui écoutent, qui réfléchissent. Deux hommes qui ont marqué dans l'antiquité chrétienne ont été ainsi frappés des réponses des martyrs et du fanatisme outré et sauvage des païens : Arnobe et Lactance, le professeur et son élève. Le premier était un lettré, qui dans sa chaire avait plus d'une fois attaqué les chrétiens : il ne les connaissait pas. La persécution lui ouvrit les yeux. Il se demanda pourquoi on renversait les églises, qui n'avaient jamais abrité que des réunions pieuses, paisibles, innocentes ; pourquoi on brûlait des livres qui ne respiraient que l'honnêteté, la pureté, la sainteté, tandis qu'on laissait debout des édifices de scandale et qu'on propageait des écrits où les bonnes mœurs étaient outragées, où les dieux

mêmes étaient blasphémés et raillés. Son instinct de probité morale se révolta, avec le sens de la liberté et de la dignité humaine, et désormais il étudia l'Evangile, non plus pour le combattre mais pour le défendre.

Lactance, lui, fut bouleversé par la destruction de l'église de Nicomédie. Il occupait alors une chaire de rhétorique, mais quand il vit jeter en prison, traquer, livrer au bûcher et à la torture ces honnêtes gens qu'étaient les chrétiens, la grâce de Dieu devint pour lui une grâce de lumière, et peut-être fut-il converti par l'héroïsme de S. Georges. C'est bien à celui-ci que peuvent s'appliquer ses paroles d'admiration pour son maître Donat, qui « méprisant les commandements impies, » affirma sa foi de toute la vigueur de son âme : « Contre toi n'ont rien pu les coups, les ongles de fer, le feu, le glaive, les tourments les plus variés. Aucune violence ne t'a ravi la foi et la piété. Vrai disciple de Dieu, vrai soldat du Christ, tu es resté inexpugnable à tous tes ennemis⁴. »

Tel fut S. Georges. Il n'a pas rencontré un historien qui nous rapporte les héroïques détails de sa jeunesse vaillante et pure, de sa passion, de son interrogatoire et de sa mort par le glaive ; mais les peuples frappés par son énergie, sa foi, son allégresse dans le martyre ont gardé avec vénération sa mémoire et ils l'invoquent avec une confiance qui ne peut avoir sa raison que dans leur admiration et dans ses bienfaits. Gênes et l'Angleterre l'ont choisi pour patron. L'Eglise le représente à cheval, terrassant un dragon pour défendre une jeune fille qui implore son secours. Ce choix, ce symbolisme nous révèlent le caractère et la puissance de notre saint. Qu'il protège l'Angleterre et qu'il accélère le retour à la foi de tant d'âmes anglaises, élevées comme celle d'Arnobe, généreuses et droites comme celle de Lactance ! Qu'il prenne sous sa protection aussi la jeunesse que guette le dragon, c'est-à-dire le démon entraîneur, ensorceleur, qui la séduit par l'appât de l'orgueil et du plaisir ! Qu'il la dirige sur le chemin de la vertu, de la générosité dans le sacrifice, de l'endurance durant la vie, sur le chemin du ciel !

Pour nous, nous le prions aussi, afin que nous ne soyons pas des moitiés de chrétiens, de peur de n'être ainsi que des moitiés d'hommes, — afin que durant les persécutions, moins sanglantes mais plus habiles, qui menacent nos convictions, notre foi, nos âmes, nous sachions résister, confiants dans la grâce de Dieu qui nous aidera, nous éclairera, nous comblera de cette allégresse et de ce courage qui sont les bienfaits de la persécution.

¹ S. Cypr., Ep 87.

² Tertul., *Ad Mart.*, 2.

³ *Ibid.*, 1.

⁴ *De morte persecut.*, 16.

AVIS PAROISSIAUX

LES ROGATIONS

Mes frères,

Nos processions des Rogations ne sont plus aimées et suivies comme autrefois. Il y a une tendance, qui s'accroît d'année en année, à les délaisser, et j'en exprime tous mes regrets. Cependant, les motifs pour lesquels elles ont été instituées subsistent toujours.

Je me demande ce que je pourrais bien vous dire pour vous y intéresser, pour vous décider à y prendre part.

Qu'est-ce, au demeurant, que ces processions ? Qu'est-ce que cette marche, au chant des Litanies, dans nos rues, à travers la campagne ? Qu'est-ce que ces stations et ces prières devant les croix des champs ?

Ce que c'est, mes frères ? C'est un aveu public de notre impuissance ; c'est une reconnaissance solennelle de la souveraineté de Dieu ; c'est une manifestation de notre confiance dans l'intercession des saints.

Mieux que tout autre, l'ouvrier des champs a le sentiment de son impuissance. Il peut bien cultiver ses terres, en augmenter la fertilité, les ensemercer, arracher les mauvaises herbes mêlées au bon grain ; mais il ne peut rien sur la germination, sur la croissance ; c'est l'œuvre du temps, du soleil, de la pluie, et il n'en est pas le maître. Quel pouvoir a-t-il pour commander à la gelée d'épargner les bourgeons de la vigne, les fleurs de ses arbres fruitiers ? Impossible à lui de changer la direction des vents, d'étouffer la voix du tonnerre, de faire rebrousser chemin à la nuée sinistre qui recèle la grêle dans ses flancs. Impossible à lui d'empêcher les fleuves de déborder, la rivière de noyer les prairies ; impossible de s'opposer victorieusement à l'invasion de ces rongeurs qui, nouvelle plaie d'Égypte, ont dévasté l'an dernier ses cultures.

Il est bien obligé de reconnaître qu'il est désarmé devant les phénomènes et les lois de la nature, devant les troubles et les vicissitudes des saisons. Eh bien ! en prenant part aux processions des Rogations, il avoue son impuissance ; il atteste hautement qu'il est sous la dépendance de Dieu, que ses récoltes sont à la merci de sa Providence, et voilà pourquoi il implore sa clémence et sollicite, par la prière, sa souveraine protection. Car c'est Lui qui est le Maître suprême de la création, qui peut modifier à son gré les lois qu'il a établies, qui tient sous ses ordres le soleil, les nuages et la foudre, qui commande aux vents et à la mer.

Quoi de plus naturel alors que d'appeler sa bénédiction sur vos terres, que de le prier de vous préserver des gelées, des intempéries,

des tempêtes, des inondations qui peuvent vous causer les plus grands dommages ?

Et que faisons-nous pour mériter sa protection ? Nous prions solennellement le Dieu tout-puissant et très bon, et pour appuyer les requêtes que nous lui adressons, nous témoignons notre confiance aux saints, nous réclamons leur intercession en chantant les Litanies qui portent leur nom.

Si l'on ne considère ces Litanies que dans leur forme extérieure, elles apparaissent comme une simple nomenclature, suivie de la répétition monotone de la même supplication. Cependant, dans leur simplicité, c'est une belle prière qui répond à tous les besoins de l'âme et du corps, qui résume et exprime tous nos desirs.

Elle commence par ces paroles : « Seigneur, ayez pitié de nous. » *Ayez pitié de nous* : c'est le cri d'une âme en détresse, qui appelle Dieu à son secours, et il est bien juste qu'elle s'adresse à lui, puisqu'il est le dispensateur de tous les biens.

Elle continue par une invocation à chacune des personnes de la Sainte Trinité, les suppliant l'une après l'autre de prendre pitié de nous : *Miserere nobis*.

Nous avons conscience que nos prières personnelles n'ont qu'une valeur amoindrie, parce que nous sommes de pauvres pécheurs, et voilà pourquoi nous demandons aux saints d'intervenir en notre faveur, de solliciter pour nous les bienfaits que nous souhaitons ; voilà pourquoi nous leur disons ce mot qui revient si souvent sur nos lèvres : *Ora pro nobis*, priez pour nous.

Nous le disons d'abord à la Vierge Marie, la Reine du ciel et de la terre, que nous saluons trois fois ; nous le disons aux anges, aux archanges, à tous les esprits bienheureux qui peuplent le ciel ; nous le disons à S. Jean-Baptiste, le glorieux Précurseur du Christ ; à S. Joseph, son père adoptif ; nous le disons aux patriarches, aux prophètes de l'Ancienne Loi, aux apôtres, aux évangélistes, aux disciples de Notre-Seigneur ; nous le disons aux martyrs, aux pontifes, aux confesseurs, aux prêtres, aux lévites ; nous le disons aux moines, aux ermites, aux vierges, aux veuves ; nous le disons à tous les saints, à toutes les saintes. Nous nommons les chefs de chacune de ces innombrables phalanges, et nous intéressons le ciel entier, toute l'Eglise triomphante au sort de l'Eglise militante.

Tous les saints sont avec nous et alors, aidés de leurs prières et appuyés sur leurs mérites, nous prenons confiance et nous demandons à Dieu de nous délivrer du mal, du péché, de la mort imprévue, des embûches du démon, de la mort éternelle ; nous énumérons les grâces que nous désirons pour l'Eglise, pour

le Souverain Pontife, pour tous ceux qui nous dirigent, pour nos familles, pour notre patrie, pour nos bienfaiteurs, pour les âmes du purgatoire, pour la conservation des fruits de la terre ; et, comme suprême ressource pour toucher le cœur de Dieu et l'incliner à la miséricorde, nous implorons la médiation du Christ, de l'Agneau divin qui efface les péchés du monde.

Telle est la belle prière qui retentit dans nos processions et à laquelle je vous demande de vous associer.

De tout temps, il s'est rencontré des esprits chagrins, des gens sans foi, des sectaires auxquels ces processions déplaisent. Au lendemain de la Révolution de 1830, — le fait est déjà ancien, mais il n'a rien perdu de son à-propos, — une députation d'une bourgade de la Normandie venait, maire en tête, demander au sous-préfet de l'arrondissement de supprimer la procession des Rogations, sous prétexte qu'elle ne servait à rien. Alors, les dépositaires du pouvoir n'étaient pas hostiles à la religion. A cette demande, le sous-préfet répondit : « Voulez-vous boire et manger, mes amis ? Eh bien ! alors, faites la procession des Rogations, pour demander à la Providence sa bénédiction pour vos champs et pour vos vergers ; car c'est Dieu qui fait la pluie et le beau temps ; et quand on veut obtenir, il faut demander. » Et cela dit, il congédia ses administrés.

On reproche parfois aux prêtres de n'envisager que les âmes, de se préoccuper exclusivement des biens spirituels. La procession des Rogations vous est une preuve que l'Eglise n'est pas sans sollicitude pour vos intérêts matériels, puisqu'elle vous indique le moyen de les protéger efficacement.

Je veux donc espérer que vous y assisterez avec empressement, et que, si vous n'y venez pas tous, du moins chaque famille de la paroisse y sera représentée. Ainsi soit-il.

SERMON POUR L'ASCENSION

LA PENSÉE DU CIEL

Mes frères,

J'aime à chercher dans nos solennités religieuses les sentiments, les pensées qu'elles suggèrent et qui peuvent contribuer à l'œuvre de notre sanctification. L'événement commémoré par la fête de ce jour, vous le connaissez. Le Seigneur Jésus, après avoir achevé sa mission rédemptrice, s'achemine vers le mont des Oliviers ; ses apôtres et ses disciples l'accompagnent ; l'heure de la séparation est venue : vous devinez aisément les pénibles émotions dont ils sont angoissés. Que deviendront-ils, en l'absence de leur Maître ? Quel sera leur sort ? Pour les consoler et raf-

fermir leur courage, le Sauveur leur dit qu'il ne s'éloigne pas d'eux pour toujours, qu'il y a dans la maison de son Père plusieurs demeures et qu'il va leur y préparer une place, *Vado parare vobis locum*. Puis, il leur donne ses derniers conseils, leur adresse un suprême adieu, les bénit une dernière fois, et soudain une nuée lumineuse l'enveloppe et le dérobe à leurs regards. Les apôtres restent là debout, immobiles, les yeux fixés dans la direction du ciel où monte leur Maître regretté, *aspicientes in cælum*.

Et nous, mes frères, en cette fête de l'Ascension, nous devons, comme les disciples du Sauveur, regarder le ciel, nous souvenir que là est notre patrie, que là est le bonheur que nous poursuivons vainement ici-bas. C'est donc la pensée du ciel qui se dégage de cette solennité. Douce et salutaire pensée, qui peut et doit avoir sur nous une puissante et décisive influence.

Le chrétien qui s'inspire habituellement de la pensée du ciel, qui en est pénétré, y trouvera 1^o une grâce de *lumière* ; 2^o une grâce d'*énergie spirituelle* ; 3^o une grâce de *consolation*. Et si vous voulez bien me donner votre attention, je vais essayer de vous en fournir la preuve.

I

Il est avéré que les biens de la terre, que les prétendus bonheurs de la vie présente, que ce que l'on nomme richesse, honneurs, plaisirs, ont sur l'âme humaine une puissance de séduction, d'enchantement, de fascination, à laquelle on ne résiste pas toujours. Là est le danger : car, lorsqu'on est de feu pour les intérêts matériels, on est ordinairement de glace pour les intérêts spirituels ; lorsqu'on recherche avec une fiévreuse avidité les plaisirs des sens, on dédaigne les pures joies de l'âme ; lorsqu'on ne songe qu'à la vie d'ici-bas, on oublie ses immortelles destinées.

Nous nous faisons illusion : nous prenons les apparences pour des réalités ; nous confondons l'accessoire avec le principal. Il nous faudrait une lumière qui dissipe nos illusions, redresse nos jugements, rectifie nos appréciations.

Eh bien ! la pensée du ciel est cette lumière qui, se projetant sur les choses du temps et de la terre, nous en révèle le peu de valeur, et du même coup en diminue le prestige et nous en détache. Et comment le chrétien qui s'inspire de cette pensée, dans l'esprit duquel rayonne cette lumière, arrive-t-il à découvrir le vide, le néant des biens et des jouissances terrestres, à se persuader que, selon le mot de Bossuet, tout ici-bas n'est rien ? Simple-ment par une comparaison. Il compare ce que la terre peut lui donner à ce que le ciel lui promet ; et de cette comparaison jaillit le rayon lumineux qui éclaire son jugement et décide sa conduite.

Qu'est-ce, en effet, que les bonheurs de ce monde, si séduisants, si désirables qu'on les suppose, en regard des bonheurs du ciel ?

Le ciel : ce mot évoque l'idée d'une félicité parfaite, complète, inamissible, donnant satisfaction à toutes nos aspirations. « Non, s'écrie S. Paul qui en eut une vision anticipée, l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur n'a point senti ce que Dieu réserve à ses élus. » Il faut monter jusqu'à ces hauteurs pour prendre la mesure exacte des choses ; et quand, de ce point de vue, on regarde le monde, on ne peut plus, raisonnablement, en être épris, on n'a qu'une estime et qu'une affection bien limitée pour les biens et les jouissances qu'il nous offre, et l'on dit avec le poète : « Que la terre est petite, à qui la voit des cieux ! » Et je comprends ce jeune saint qui, passant en revue tout ce qui charme les mondains, tout ce qu'ils poursuivent avec âpreté, se posait cette question : « Qu'est-ce que cela, en présence du bonheur éternel ? *Quid hoc ad aeternitatem ?* »

Vous voudriez bien prolonger votre séjour ici-bas au-delà de la mesure ordinaire, et, quand vous lisez dans un journal le nom d'un centenaire, vous enviez son sort ; mais ajoutez des années et des années à votre vie ; accumulez même des siècles : qu'est-ce que la vie la plus longue, en comparaison de la vie qui n'aura point de fin ? *Quid hoc ad aeternitatem ?*

Le bien-être, les honneurs, la gloire sont l'objet de vos rêves, de vos aspirations ; mais qu'est-ce que cela devant les richesses de l'éternité, devant la gloire dont Dieu couronne les saints, devant une paix souveraine, une joie sans bornes, une sécurité inaltérable, un bonheur infini ? *Quid hoc ad aeternitatem ?*

Faut-il vous dire que les bonheurs de la terre ne peuvent répondre à l'immensité de nos désirs, qu'ils sont éphémères, qu'ils sont trompeurs, qu'ils sont souvent mêlés d'amertumes, qu'ils laissent après eux des regrets, des remords ? Croyons-en le roi Salomon, qui, après avoir vidé jusqu'au fond la coupe des plaisirs, s'est écrié : « Vanité, tout n'est que vanité ! *Vanitas vanitatum, omnia vanitas.* »

Le chrétien à qui la pensée du ciel est familière sait cela, et il comprend, à la lumière révélatrice de cette pensée, que c'est folie de s'acharner à la poursuite des biens de ce monde, de s'attacher à ce qui passe, de s'éprendre de ce qui est fragile, fugitif, périssable ; et dédaigneux des choses du temps, il regarde les éternelles, *speculantes aeterna*.

II

Dans la pensée du ciel, le croyant trouve non seulement une grâce de lumière : il trouve encore une grâce de force, d'énergie spirituelle :

La vie de l'homme sur la terre est une lutte,

militia est vita hominis super terram. Le patriarche iduméen a exprimé dans ces paroles une vérité dont chaque jour, bon gré mal gré, nous faisons la dure expérience. C'est absolument vrai ; et je puis ici invoquer votre témoignage. Notre vie en ce monde est un belliqueux effort, c'est une bataille agressive ou défensive. Dans quelque sphère qu'elle se meuve et qu'on la considère, c'est toujours une lutte.

La lutte est la loi de la vie matérielle. Vous êtes agriculteurs : vous lutez contre les résistances et les ingratitude de la nature, contre les épines et les mauvaises herbes qui envahissent vos champs. Vous êtes pères de famille : vous lutez, la sueur au front, la fatigue dans les membres, pour gagner le pain de vos enfants. Vous êtes ouvriers : vous lutez contre les matériaux que vous employez, pour les assouplir, les façonner et les transformer. Vous êtes commerçants : vous lutez contre la concurrence. Vous lutez tous, chacun dans votre condition, contre les obstacles qui entravent le progrès de vos intérêts matériels.

Voici maintenant la vie intellectuelle : pour son développement, la lutte est encore une nécessité. L'ignorance avec ses ténèbres est l'état natif de l'homme. Quel effort pour apprendre ! Quel effort pour garder les connaissances acquises ! La vie de l'intelligence est une vie de travail, d'études, d'investigations.

Mais c'est surtout quand il s'agit de la vie morale, de la vie chrétienne, que la lutte s'impose comme une loi à laquelle personne ne peut se soustraire. Le péché originel a fait à l'homme une mortelle blessure : il a révolté la chair contre l'esprit, les sens contre l'âme ; il a fait de notre existence terrestre un véritable champ de bataille, où le mal tient tête au bien, où le vice entre en hostilité avec la vertu.

Un poète du grand siècle, Racine, récitait un jour devant Louis XIV une pièce de vers où il commentait une parole de S. Paul. Il disait :

Mon Dieu ! quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi ;
L'un veut que docile à ta voix,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

Après cette lecture, le roi s'écria : « Ces deux hommes-là, je les connais bien ! »

Mes frères, vous n'êtes pas Louis XIV ; mais, comme le grand roi, j'en suis sûr, vous sentez se remuer en vous ces deux êtres, l'homme du bien et l'homme du mal, l'homme charnel et l'homme spirituel, l'homme d'en-bas et l'homme d'en-haut, l'homme des convoitises grossières et l'homme des généreuses aspirations.

Or, c'est entre ces deux hommes que la lutte s'engage dans le champ clos de la cons-

cience, et c'est une lutte sans trêve ni repos, une lutte qui ne finit le soir que pour recommencer le lendemain, une lutte acharnée de l'issue de laquelle dépend notre éternel avenir. Et parce qu'elle est âpre, continuelle, cette lutte est fatigante et nous avons besoin d'être soutenus, encouragés, stimulés, pour ne pas défaillir.

Eh bien ! la pensée du ciel, la perspective de l'éternel bonheur sera un mobile puissant, un stimulant énergique pour le chrétien engagé dans cette lutte. Quand il sera aux prises avec l'ennemi, quand il résistera aux perfides suggestions du démon, aux séductions perversissantes du monde, aux entraînements de ses passions, il se dira : « La lutte est pénible, c'est vrai ; mais la victoire, si elle me coûte des sacrifices, sera glorieusement récompensée. » Quand il se sentira fléchir, si la pensée du ciel se lève dans son âme, il dira : « Plutôt une joie éternelle qu'un plaisir d'un jour ! » et il luttera avec une volonté obstinée, avec un courage indomptable, et l'éternelle félicité sera le prix de ses vaillants efforts.

III

J'ai ajouté que dans la pensée du ciel il y avait une grâce de consolation.

Me trouveriez-vous bien, en ce monde, quel qu'un qui n'ait pas besoin, un jour ou l'autre, d'être consolé, réconforté ? Il faudrait pour cela qu'il fût totalement affranchi des misères, des tribulations, des épreuves qui assombrissent notre vie.

Mes frères, quand je vous parle de la souffrance, je ne vous parle pas d'une inconnue ; il suffit d'avoir vécu quelques jours pour la connaître. On ne parle guère de ses joies, on parle souvent de ses peines : c'est que, pendant cette vie, les joies sont rares et les peines fréquentes.

Voulez-vous que je fasse la nomenclature des maux qui affligent notre pauvre humanité ? Mais je n'en finirais pas...

Il faudrait dire les souffrances du corps, les privations, les accidents, les maladies de toute sorte, les infirmités, et puis, au bout de tout cela, la mort.

Il faudrait dire ensuite les souffrances de l'esprit, les craintes, les soucis, les embarras d'affaires, les mépris, les outrages, les calomnies, les découragements.

Il faudrait dire enfin les peines du cœur, ces déceptions, ces ennuis, ces angoisses, ces tristesses qui mettent sur l'âme comme un vêtement de deuil, ces déchirements qu'on éprouve devant le cercueil d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur, d'un ami.

Quoi de plus ? La vie de l'homme, du berceau à la tombe, n'est qu'une souffrance continuelle, traversée seulement par quelques éclairs de joie. La souffrance ne nous laisse guère de répit ; quand elle a meurtri le corps,

elle meurtrit l'esprit ; quand elle a meurtri l'esprit, elle meurtrit le cœur. Après une maladie, il en vient une autre ; quand on a creusé une fosse, il faut en ouvrir une nouvelle ; quand on est délivré d'un embarras, on en voit poindre un second ; de sorte que nous ne sommes jamais tranquilles. Nous avons beau faire : la souffrance a toujours des traits pour nous atteindre, et quelquefois elle nous torture si violemment que nous répétons les accents plaintifs du saint homme Job : « Oh ! que la vie m'est pesante ! Qu'il m'ennuie de rester sur cette terre ! O mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous appelé à l'existence ? Est-ce que ce petit nombre de mes jours ne finira pas bientôt ? Lorsque je suis sur ma couche pour y trouver le repos, je me dis : Quand viendra donc le jour ? Et lorsque le jour est venu, je me remets à dire : Quand viendra donc le soir ? Parce que le jour comme la nuit ne m'apporte que tristesse et douleurs. »

Sous l'étreinte de la souffrance, mes frères, nous avons besoin de consolations. Où les trouverons-nous ? A qui les demanderons-nous ? Des parents, des amis, des personnes compatissantes nous donneront des témoignages de sympathie ; mais, entre toutes les choses qui peuvent relever notre courage abattu, nous rendre un peu de confiance, nous inspirer la résignation dans les épreuves de la vie, je vous signale comme l'une des plus puissantes la vision de l'éternel bonheur.

Oui, mes frères, la pensée du ciel a cette vertu, cette efficacité : elle console les suprêmes désolations ; elle aide à supporter courageusement les épreuves, les souffrances de cette vie.

Un prêtre visitait un jour une pauvre infirme, clouée sur son grabat, logée dans une chétive mansarde : « Comment pouvez-vous supporter tant de maux ? » lui demanda le prêtre. Et celle-ci, lui montrant la petite lucarne de sa chambre : « C'est que par ce côté je puis voir un peu le ciel ! »

Quand nous serons à la peine, que l'épreuve viendra nous visiter, que la maladie nous retiendra sur un lit de douleur, élevons nos cœurs, dirigeons nos regards du côté du ciel ; songeons au ciel, et de là descendra la plus douce, la plus puissante consolation.

Je plains ceux qui n'ont pas cette consolation, qui n'attendent rien de l'autre côté de cette vie, qui n'ont pas l'espérance du ciel, et je les accuse d'enlever cette espérance aux malheureux à qui elle serait si bienfaisante. Que peuvent-ils leur dire pour les encourager, les consoler ? Qu'ils s'éloignent, et moi je m'approcherai de ces infortunés, et, avec ma foi, avec mon cœur, je dirai à chacun d'eux : « Patience, ô mon pauvre frère ! La souffrance aura une fin ; courbé aujourd'hui sous le poids du travail et de la fatigue, accablé par les infirmités, délaissé peut-être et méconnu par

les tiens, regarde le ciel : accepte la souffrance comme une expiation de tes fautes. Dieu mettra un terme à tes longues épreuves et les remplacera par d'inexprimables joies... Courage donc et patience. »

Mes frères, puisque la pensée du ciel est si bonne, si salubre, ouvrez-lui bien grandes les avenues de votre cœur. Que de pensées surgissent dans votre esprit dans le cours d'une journée ! Il y en a sans doute qui ont pour objet des affaires sérieuses ; mais combien d'autres qui sont terrestres, vaines, frivoles et peut-être coupables ! Laissez la pensée du ciel venir dans votre âme pour en bannir les pensées mauvaises, élever et ennoblir celles qui sont trop vulgaires. Evoquez-la surtout quand le monde et ses jouissances vous attirent, quand il vous faut soutenir la lutte contre les ennemis de votre salut, quand l'adversité s'abat sur vous. Qu'elle se lève devant vous, comme une brillante étoile, pour vous indiquer le but auquel vous devez tendre sans cesse pour vous rappeler vos immortelles destinées. Ainsi soit-il !

POUR LA NEUVAINES DU SAINT-ESPRIT

V

LE DON DE FORCE

Confortare et esto robustus.
Soyez plein de force et de vaillance. (Jos., I, 6).

Il y a quatre dons qui perfectionnent l'esprit du chrétien vivant dans la grâce de Dieu : la sagesse, le conseil, l'intelligence et la science. Il y en a trois autres qui sanctifient éminemment la volonté. Quatre dons qui mettent la tête sous l'impulsion du Saint-Esprit ; trois dons qui communiquent ses puissantes influences au cœur. Ah ! sans doute nous avons toujours quelqu'un pour nous aider dans l'œuvre du salut, le saint ange gardien qui nous prodigue ses précieuses insinuations. Mais ne l'oublions pas, nous avons plus près de nous encore un agent très actif et très dévoué, le Saint-Esprit ! Aujourd'hui, dans cette sainte neuvaine, nous allons méditer sur le don de force. Ce n'est pas la force ordinaire, qu'un obstacle médiocre souvent paralyse. C'est une puissance motrice qui est sous l'action du Saint-Esprit et qui nous fait accomplir vaillamment notre devoir. Par lui nous faisons des actions difficiles ; nous nous exposons sans crainte et sans timidité aux dangers les plus grands ; nous accomplissons les travaux les plus rudes ; nous supportons les peines les plus fâcheuses ; nous ne reculons pas devant les dangers les plus effrayants. Ce don est le don de l'héroïsme.

On peut dire qu'il est extrêmement nécessaire en certaines circonstances, où l'on se sent combattu par des tentations pressantes, où l'on est aux prises avec des difficultés qui effrayent la nature. Il écarte toute crainte, toute faiblesse. Il nous fait réaliser cette belle devise : *Potius mori quam fadari* ! Plutôt la mort que le déshonneur et la désobéissance au Maître suprême ! Fortifions-nous donc par la pratique de ce don pour résister aux attaques du démon, aux mauvais exemples du monde, à la nature dépravée. Nous sommes faibles : soyons forts par le Saint-Esprit. Et comme rien ne nous touche plus que l'exemple, dans cette méditation admirons, pour les imiter selon les circonstances, les manifestations du don de force. Nous les considérerons d'abord dans la *vie de l'Eglise* et ensuite dans la *vie du chrétien*.

I

La première manifestation du don de force, la plus sublime, la plus saisissante, c'est celle qui rayonne dans l'Eglise.

Les apôtres, avant de recevoir le Saint-Esprit, sont faibles et timides. Ils ont peur, ils se cachent. Mais, au jour de la Pentecôte, ils sont remplis de la force de Dieu et capables d'affronter les plus terribles difficultés pour la sanctification du monde. En sortant du Cénacle, Pierre, si timide quelques jours auparavant, prêche hardiment devant un très nombreux auditoire, lui qui cependant était totalement étranger aux lettres humaines. Il glorifie celui que les Princes des prêtres ont mis à mort, il annonce sa résurrection, il déclare qu'on ne peut trouver grâce qu'en lui et par lui ! Il convertit une multitude d'auditeurs. S. Paul, devant l'Aréopage en particulier, fait connaître avec une énergie incroyable « Celui en qui nous sommes, nous nous mouvons, nous vivons. » S. Jean et le Prince du Collège apostolique, devant les ennemis du Sauveur, guérissent, par le nom de Jésus, le paralytique. Et quand on veut les empêcher de parler, ils répondent : « Voyez s'il vaut mieux d'obéir aux hommes qu'à Dieu. » Ils sont jetés en prison. Mais ils se réjouissent d'avoir à souffrir pour le nom de Jésus. Le don de force les possède et les fait agir. Et tous les autres apôtres remplis de ce même don affrontent tous les périls, tous les dangers, la mort elle-même !

Mais quelle force a donc soutenu ces millions de martyrs de tout rang et de tout âge, qui aimèrent mieux mourir dans les supplices les plus horribles plutôt que de renoncer à la foi, à l'amour de Jésus-Christ et de sa religion ? Disons-le bien haut : le Saint-Esprit était en eux ; le Saint-Esprit par le don de force les animait et leur donnait un élan impétueux pour rester fidèles à leurs engagements baptismaux, au zèle des âmes et à la gloire de Dieu. Ils vivaient, ou plutôt non :

c'est l'Esprit-Saint qui vivait en eux. Leur vie était une splendide manifestation de l'Esprit de force.

Le don de force ! C'est le soutien de l'Eglise. Par lui la doctrine demeure dans son intégrité, sans que rien puisse l'altérer, la changer, la diminuer. Par lui la vertu demeure intacte et résiste à tous les efforts de l'enfer et de ses adeptes. Par lui la Croix demeure fixe et inébranlable, tandis que le monde est constamment en mouvement, *Stat crux dum volvitur orbis*. Par lui la discipline se maintient énergique et vaillante. Le don de force est le nerf de la vie de l'Eglise. Il est, comme je le disais tout à l'heure, le divin moteur, qui met en branle tous les nobles sentiments, toutes les sublimes vertus, tous les dévouements les plus généreux !

II

Dans les événements de la vie ordinaire nous avons un besoin fréquent du don de force pour être fidèles à Dieu et ne point nous laisser décourager. Que de calamités fondent sur nous et combien il nous est nécessaire de nous tourner vers Dieu et de lui dire : *Da robur, ter auxilium !* Donnez-nous la force, venez à notre secours ! Il ne se passe presque pas de jour où le don de force n'ait à se manifester en notre faveur.

L'infortune nous poursuit. Sinon au même degré que Job, du moins dans une certaine mesure, les biens terrestres nous sont ravés par la malchance ou par la méchanceté du prochain. De la richesse, ou du moins d'une honnête aisance, nous sommes réduits à la misère. Oh ! combien nous avons besoin alors du don de force pour pratiquer le détachement, pour recourir à Dieu, pour comprendre l'inanité des biens terrestres, et redire comme le saint patriarche dont je viens de citer le nom : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a enlevé, que son saint nom soit béni. »

D'autres fois nous sommes l'objet de la méchanceté des hommes, et ce qui est plus pénible, de la part de ceux à qui nous avons rendu service. Ils nous méprisent, ils nous persécutent, ils multiplient leurs calomnies. Ils s'attachent à nous déconsidérer et à nous perdre de réputation. Certainement c'est une épreuve très dure. Et si nous étions livrés à nos propres moyens, nous serions peinés, désolés, découragés. Mais un chrétien, dans ces circonstances douloureuses, a un remède infailible : c'est le don de force. Les païens se raidissent contre la tribulation et, dans les accidents les plus graves, ils s'étudient, du moins extérieurement, à paraître insensibles. Le vrai chrétien est autrement armé. Le don de force le remplit de courage. Aidé par le Saint-Esprit, il tient tête à l'orage. Il se rappelle les souffrances, les délaissements, les indignes trai-

tements qu'a voulu supporter Notre-Seigneur. Il invoque la troisième Personne avec confiance, et il dit vaillamment : « Que la sainte volonté du Seigneur soit faite. »

Puis, c'est la maladie qui vient nous visiter. Elle prend les formes les plus variées et les plus douloureuses. La souffrance, suite du péché originel, s'attaque à tous nos membres : fièvres, blessures, langueurs, que sais-je?... Ah ! c'est ici qu'on voit une belle manifestation du don de force. Sous ce rapport les saints nous ont donné tous de magnifiques exemples. Je ne citerai que S. François de Sales. Tous ceux qui l'ont vu malade, dit l'évêque de Belley, son ami, racontent des merveilles de sa douceur et de son indifférence dans les souffrances. C'était au milieu des douleurs une patience mêlée de tant d'amour et de douceur, qu'on ne l'entendait jamais former le moindre désir qui ne fût conforme à la volonté de Dieu. Il ne regrettait en aucune façon les services qu'il eût pu rendre à Dieu et au prochain s'il eût été en bonne santé. Plein d'énergie surnaturelle, il voulait souffrir parce que tel était le bon plaisir divin. « Il sait mieux que moi, disait-il, ce qu'il me faut. Qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux. O Dieu, que votre volonté se fasse et non la mienne. Oui, Père céleste, puisqu'il a été trouvé bon devant vous ; oui, Seigneur, je le veux, que votre loi et votre volonté soient à jamais gravées dans mon cœur. » Quand on lui demandait s'il voudrait prendre une médecine, boire quelque potion, être saigné, il répondait : « Faites ce qu'il vous plaira ; Dieu m'a mis en la disposition des médecins. » En conséquence, malgré les répugnances de la nature, il acceptait tout ce qu'on voulait avec une simplicité d'obéissance incomparable¹. Voilà, certes, une belle manifestation du don de force dont il était rempli.

La maladie s'aggrave. Les facultés s'affaiblissent, l'intelligence se voile, la mort est proche. Ah ! la mort, le suprême châtimement de l'humanité pécheresse, se dresse devant nous, redoutable à cause de ses terribles conséquences. Heureusement Dieu ne nous abandonne pas dans cette suprême épreuve. Le Saint-Esprit nous assiste, et il nous remplit d'énergie. C'est surtout alors que le don de force agit et se manifeste. Aux effrois se mêlent les consolations, les ombres du trépas s'éclairent, la miséricorde de Dieu est plus sensible. Quelles merveilles apparaissent à nos yeux sous ce rapport ! Une jeune religieuse carmélite, morte récemment, et qui fait beaucoup parler d'elle par les prodiges qu'elle opère, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, sur le point de quitter la terre disait : « On fait erreur en donnant le nom de vie à ce qui doit finir. Ce n'est qu'aux choses du ciel qu'on doit

donner ce nom. » La pensée d'entrer dans la vie la rendait toute joyeuse : « Ce n'est pas la mort qui viendra me chercher, c'est le bon Dieu, disait-elle. La mort n'est point un fantôme, un spectre, c'est la séparation de l'âme et du corps. Eh bien, je n'ai pas peur d'une séparation qui me réunira pour toujours au bon Dieu ! » O force admirable, ô énergie surnaturelle, ô efficacité du don de force !

**

O magnifique don de force ! C'est lui qui a multiplié et multiplie les merveilles dans l'Eglise catholique. Par lui, les saints ne craignaient aucun danger quand il s'agissait d'exécuter les desseins de Dieu et de procurer sa gloire. Un S. Jean Chrysostome, par exemple, méprisait tous les tourments et ne craignait que le péché, comme il le faisait dire à l'impératrice Eudoxie. Par lui, S. François Xavier bravait tous les dangers de terre et de mer pour faire connaître le nom de Jésus-Christ. Soyons-en nous-mêmes pénétrés : *Confortare et esto robustus !* Gardons précieusement ce don, développons-le par la prière au Saint-Esprit et par les salutaires pensées. Soyons des chrétiens sans peur et sans reproche, non par nos propres forces, mais par la grâce de Dieu, Mettons-nous généreusement sous l'impulsion du Saint-Esprit. Recourons à ce divin Esprit, à ce divin moteur, et nous pratiquerons tout bien, nous éviterons tout mal, nous glorifions Dieu, nous travaillerons énergiquement à la sanctification des âmes, et, après avoir triomphé de toutes les difficultés, nous arriverons au bonheur éternel. Ainsi soit-il !

VI

LE DON DE PIÉTÉ

Pietas ad omnia utilis est, promissiones habens vitæ quæ nunc est et future.

La piété est utile à tout, elle a les promesses de la vie présente et de la vie future. (1 Tim., iv, 8).

En considérant ce don, un solitaire s'écriait plein d'enthousiasme : « O puissant rayon de grâce de l'Esprit divin ! Comme la glace se fond sous les ardeurs du soleil, ainsi fond la glace du cœur endurci, lorsque vous lui faites sentir les flammes de votre brasier dévorant. Comme la fleur s'entr'ouvre doucement et en souriant aussitôt qu'elle est en contact avec la lumière ardente du soleil, ainsi s'entr'ouvre le cœur de l'homme, lorsqu'il est touché, ô Dieu, de votre douce lumière, et dès lors il n'exhale plus que les suaves parfums de la vertu et de la piété. » Parlons du don de piété, si cher à S. Macaire, de ce don qui est le deuxième de ceux qui perfectionnent surnaturellement notre volonté. Après en avoir expliqué la nature,

disons les magnifiques effets qu'il produit et signalons le vice qui lui est opposé.

I

Le don de piété est comme la fleur de la vertu théologale de charité. Il est une habitude surnaturelle qui nous rend souples pour produire les actes du divin amour. Donnez-moi, dit un savant théologien, donnez-moi un homme qui répond aux inspirations du Saint-Esprit ; non seulement il aura quelque chose de la vénération et de l'amour profond de Jésus pour son Père, mais la majesté paternelle, la bonté et la tendresse de Dieu se projetteront, à ses yeux, sur le monde entier. Le monde ne sera pas seulement le domaine du souverain Maître, mais la maison du Père céleste.

Précisons davantage. « Le don de piété nous fait aimer Dieu comme un Père, et nos semblables comme des frères. » La piété est cette tendre et aimante disposition du cœur qui nous porte à honorer et à servir nos parents et nos proches. Elle est une disposition que la troisième Personne de la Sainte Trinité met dans l'âme pour l'exciter à une filiale affection envers Dieu. La religion et la piété nous portent toutes deux au culte et au service de Dieu ; mais la religion considère le Maître et le Créateur et elle ne va pas sans une certaine crainte ; la piété au contraire se distingue par la paix et l'attachement dévoué.

Ce don se trouve dans la partie supérieure de l'âme et dans l'inférieure. Dans la supérieure, il lui communique une onction et une suavité spirituelle qui proviennent des dons de sagesse et d'intelligence. Dans l'inférieure, il excite des mouvements d'une douceur et d'une dévotion sensible. C'est de cette source que viennent les larmes des saints et des personnes pieuses. C'est le principe de ce vif attrait qui les porte à Dieu, et de cette promptitude qui les fait courir dans la voie du service de Dieu. C'est ce qui les fait s'affliger avec les affligés, pleurer avec ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, supporter sans aigreur les faiblesses des infirmes, les défauts des imparfaits et « se faire tout à tous. »

Le don de piété semble être le partage des bons Français. Ils le possèdent, à cause de leur heureux tempérament, plus parfaitement qu'aucune autre nation. Et le cardinal Belarmin, étant venu en France, fut charmé de la dévotion qu'il remarqua partout. Et il disait depuis qu'à peine les Italiens lui semblaient catholiques, quand il les comparait en piété avec les Français !

II

Considérons maintenant les effets précieux du don de piété. On a souvent une sorte de dédain pour les personnes pieuses ; et l'on tient en médiocre estime la piété, dont cependant la Sainte Ecriture fait le plus pompeux

éloge : « La piété, dit-elle, est utile à tout, elle a les promesses de la vie présente et de la vie future. » Par elle nous vivons en plein dans le monde surnaturel. Par elle nous nous élevons au-dessus des médiocrités de ce monde pour nous mouvoir dans les splendeurs de la foi et de la charité.

Par le don de piété notre âme est toute remplie de paix et de joie. Elle est tout imprégnée de tendresse et de suavité. L'amour cède la place à la crainte. Il semble que la terre se change en ciel et que l'on commence à savourer les joies du paradis.

Par le don de piété on goûte délicieusement l'amour de Dieu, que l'on ne regarde plus comme un maître, un dominateur, mais comme un aimable protecteur, un père tout dévoué. On le sert avec une tranquillité ineffable ; et s'il échappe quelque faute, on répare cet oubli par plus d'amour, par une conduite meilleure. On ne se laisse point toucher par le trouble et l'inquiétude. Quelques événements qui surviennent, dit un disciple de S. François de Sales qui a possédé à un si haut degré ce don béni, quelques événements qui surviennent, on s'abandonne courageusement à toutes les dispositions de la main paternelle du Seigneur. « C'est mon Père qui le permet ainsi, se dit-on au fond de l'âme ; c'est son cœur très bon qui l'a ainsi réglé : que son divin plaisir s'accomplisse ! Je veux tout ce qu'il veut et rien que ce qu'il veut. » De là naissent dans l'âme un grand zèle pour la gloire de Dieu ; de là un déplaisir inexprimable pour les injures faites à la divine Majesté, le déplaisir d'un enfant qui voit outrager un Père bien-aimé ; de là un amour tendre pour la divine parole contenue dans les Saintes Ecritures : c'est la parole d'un père toujours chère au cœur d'un fils ; de là une affection singulière pour l'Eglise triomphante, c'est-à-dire pour Marie, les anges et les saints, parce que ceux-là sont ceux qui ont le plus aimé Dieu ; de là une dévotion cordiale pour l'Eglise souffrante au purgatoire, parce que ce sont des âmes justes que Dieu désire recevoir dans son paradis, et qu'on peut y introduire par ses prières et ses mérites ; de là enfin un vif intérêt pour l'Eglise militante sur la terre, parce qu'elle est chargée de procurer la gloire de Dieu. Celui qui a le don de piété se plaît dans l'exercice de la prière, dans l'accomplissement des commandements, dans la fréquentation des sacrements, dans l'assistance à la sainte messe et surtout dans la participation à l'adorable Communion, où l'on est si près de Dieu, de notre Père qui est dans les cieux. *Pietas ad omnia utilis est !*

Mais je l'ai dit, le don de piété nous fait aimer les chrétiens comme des frères. Ce n'est pas une dilection extérieure, mais intérieure, sainte et pure. Dans chacun de ceux avec qui nous vivons, sans nous préoccuper

des fautes et des défauts, nous voyons des enfants de Dieu, des frères en Jésus-Christ, des temples du Saint-Esprit, de futurs cohéritiers de Notre-Seigneur. Nous avons pour eux une affection toute cordiale, toute dévouée, toute fraternelle, une inclination de bienveillance qui est comme une participation à la charité de Dieu, une émanation de la miséricorde de Dieu, qui fait que nous nous supportons gracieusement les uns les autres : *Alter alterius onera portate*. (Gal., vi, 2). De là résultent, comme le dit si bien l'auteur que je citais tout à l'heure, une manière d'agir franche et aimable, un penchant à faire plaisir et à pardonner tous les torts, un visage toujours ouvert, une conversation toujours aimable, qui se compose de paroles bonnes et aimables. On a la simplicité des enfants pour les supérieurs, la cordialité d'un frère pour les égaux, des entrailles de compassion pour tous ceux qui souffrent, accompagnée d'une tendre inclination à les secourir. On s'afflige avec les affligés, on pleure avec ceux qui pleurent, on se réjouit avec ceux qui sont dans la joie, on supporte de bonne grâce les infirmités des faibles et les défauts des imparfaits ; on se fait tout à tous, en se montrant grave et retenu avec ceux qui le sont, prompt et fervent avec les prompts et les fervents, gai avec les humeurs gaies, sans toutefois sortir des bornes de la modestie ; et l'on apporte jusque dans la pratique de la vertu, autant que la vertu le permet, les ménagements et les condescendances que réclame le caractère de ceux avec qui l'on traite. Que tout cela est beau !... Malheureusement on ne comprend pas assez ce que c'est que le don de piété. S'il régnait dans le monde, le monde deviendrait un ciel ; ce serait parmi les hommes un accord admirable ; et il y aurait lieu de répéter ce que disaient les païens des premiers chrétiens : « Voyez donc comme ils s'aiment ! » Mais l'amour-propre est là, l'intérêt personnel domine, on pratique la maxime : « Chacun pour soi. » Au lieu du don de piété on voit régner le vice qui lui est opposé et dont il nous faut dire un mot.

III

Ce vice opposé est la dureté de cœur, laquelle naît de l'amour désordonné de nous-mêmes. Car cet amour fait que nous ne sommes sensibles qu'à nos propres intérêts et que rien ne nous touche que par rapport à nous. Quand nous sommes dominés par cet égoïsme abject, nous voyons les offenses faites à Dieu sans émotion et sans larmes. Pour les misères du prochain nous n'éprouvons aucun sentiment de compassion. Nous ne voulons point nous gêner et incommoder pour venir en aide aux autres. Leurs défauts nous sont insupportables ; et nous nous emportons contre eux pour le moindre sujet. Nous conservons contre eux

dans nos cœurs de l'animosité, de l'aigreur, de l'antipathie et même des désirs de vengeance.

Il faut remarquer que cette dureté accompagne le défaut de la grâce sanctifiante. Elle est extrême dans les grands du monde qui sont dominés par l'orgueil, dans les riches avarés, dans les personnes voluptueuses et dans ceux qui n'attendrissent pas leur cœur par la pratique du bien et par l'usage des choses spirituelles. Elle se rencontre encore souvent dans les savants qui n'unissent pas la dévotion et l'humilité à la science, et qui, pour s'endormir dans ce défaut, l'appellent solidité d'esprit. Et pourtant, si l'on veut bien y réfléchir, les vrais savants ont été les plus pieux des hommes.

Quelle différence, parmi les chrétiens, entre ceux qui possèdent le don de piété et ceux qui en sont dépourvus ! D'une part c'est la participation à la bonté incréée, au zèle du bien, à l'image du Dieu qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. De l'autre c'est l'idolâtrie du moi, c'est la froide préoccupation de ses intérêts personnels. Chez les uns, c'est le spectacle de la générosité, de l'amabilité, du dévouement ; chez les autres, c'est le spectacle d'une âme qui est sans expansion, sans affection, sans cordialité.

C'est une chose remarquable : tous les saints ont été pénétrés du don de piété qui leur faisait aimer Dieu comme un père et leurs semblables comme des frères. Chez tous le Saint-Esprit répandait une onction ineffable qui les rendait agréables à Dieu et aux hommes. Je pourrais vous en citer de nombreux exemples ; mais il suffit d'évoquer ici le souvenir de celui qui est la gloire du clergé français au xix^e siècle : le B. Curé d'Ars. Il était tout rempli du Saint-Esprit, lequel se traduisait dans toute sa vie par une ineffable piété. A peine l'eut-on vu célébrer la messe, que ce fut dans sa paroisse un concert universel. « Avez-vous remarqué, disait-on, notre nouveau curé ? Comme il prie avec ferveur ! Comme il est pieux ! Ce n'est pas un homme comme un autre ; il y a chez lui quelque chose d'extraordinaire ; on nous a envoyé un saint ! » En effet, dès son arrivée, il choisit l'église pour sa demeure ; on le voyait passer de longues heures prosterné dans le sanctuaire, dans l'immobilité la plus complète. On eût dit qu'il se baignait, selon son expression, dans les flammes de l'amour divin, devant Notre-Seigneur présent au saint autel. Il entraînait à l'église avant l'aurore et il n'en sortait qu'après l'Angelus du soir. On était sûr de l'y trouver. Plusieurs m'ont dit, raconte un témoin autorisé : « Que nous aimons à voir M. le Curé à l'église, surtout le matin, au petit jour, quand il dit ses prières ! Avant de commencer, et de temps en temps pendant la récitation du saint office, il regarde le taber-

nacle avec un sourire qui fait plaisir¹. » On voyait qu'il aimait Dieu comme un Père très cher, et que dans ses colloques avec lui il puisait d'irrésistibles arguments pour le faire aimer par ses frères. Il était rempli des dons du Saint-Esprit, et surtout du don de piété. Aussi quelle dévotion il avait pour la troisième Personne de l'auguste Trinité ! Comme il en parlait avec amour ! « Le Père, disait-il, est notre Créateur, le Fils notre Rédempteur et le Saint-Esprit notre conducteur ! L'homme n'est rien par lui-même, mais il est beaucoup avec le Saint-Esprit. L'homme est tout terrestre et tout animal ; il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse élever son âme. Il s'agit donc de savoir qui nous conduit. Si c'est le Saint-Esprit on ressent une saveur moelleuse. Une âme qui est dans la grâce sanctifiante et qui a le Saint-Esprit ne s'ennuie jamais en la présence de Dieu. Il sort de son cœur une transpiration d'amour. Une âme qui possède le Saint-Esprit goûte une saveur dans la prière qui fait qu'elle trouve le temps toujours trop court. Sans lui tout est froid, avec lui tout est ardent !... »

Imitons les exemples des saints. Ayons une grande dévotion au Saint-Esprit. Invoquons-le avec un cœur pur, particulièrement pour obtenir le don de piété. Par ce don nous aimerons Dieu à un haut degré, nous ferons beaucoup de bien à nos frères vivants et morts, et nous mériterons de magnifiques récompenses pour le temps et pour l'éternité : *Pietas ad omnia utilis est, promissiones habens vitæ quæ nunc est et futuræ*. Ainsi soit-il !

VII

LE DON DE CRAINTE

Beatus vir qui timet Dominum.
Bienheureux celui qui craint le Seigneur,
(Ps., cxi, 1).

Les saints docteurs et les écrivains religieux sont admirables dans l'exposition et l'éloge du don de crainte de Dieu. Nous ne saurions mieux faire dans cette septième méditation des dons sacrés, pour notre mutuelle édification, que de rapporter leurs paroles. Nous dirons d'une part la *nature* du don de crainte, et d'autre part quelques-uns des magnifiques *exemples* que l'Écriture et l'histoire de l'Eglise nous en donnent.

I

Le don de crainte de Dieu est une disposition habituelle que le Saint-Esprit met dans notre âme pour la tenir dans le respect de la majesté de Dieu. On commence à goûter Dieu, quand on commence à le craindre ; et la sagesse en retour perfectionne la crainte. C'est

¹ *Vie du curé d'Ars*, par l'abbé Monnin, t. I.

le goût de Dieu qui rend la crainte aimante, pure et dégagée de tout intérêt propre. Les effets de ce don sont d'inspirer à notre âme une continuelle retenue, un saint tremblement, un profond anéantissement devant Dieu. En second lieu ce don nous inspire une extrême horreur des moindres offenses de Dieu, et une constante résolution d'en éviter toutes les occasions. Troisièmement il nous fait sentir une humble confusion de notre faute quand on est tombé dans quelque défaut. Enfin il provoque en nous une soigneuse vigilance pour réfréner nos inclinations défectueuses, de fréquents retours sur nous-mêmes pour reconnaître l'état de notre intérieur, et y discerner ce qui fait obstacle au parfait service de Dieu. J'ajoute qu'il nous met en garde contre les funestes dangers de la tiédeur, dont il est dit dans l'Apocalypse : « Plût à Dieu que vous fussiez froid ! Mais parce que vous n'êtes ni chaud, ni froid, je vous vomirai de ma bouche, » parce que, sans vous en douter, et presque sans en avoir conscience, vous descendez dans les abîmes du péché mortel.

Il faut bien remarquer qu'il y a plusieurs espèces de crainte. Il y a la crainte servile, qui ne regarde que le salaire temporel, ou bien le châtement, comme c'est le cas pour les esclaves. Il y a la crainte humaine, qui fait redouter les travaux et les dommages du corps plus que ceux de l'âme : ce fut cette crainte qui vainquit S. Pierre, lorsqu'il repia Jésus-Christ. C'est elle que Notre-Seigneur voulait bannir de nous, lorsqu'il disait dans l'Evangile : « Ne craignez point ceux qui ne peuvent tuer que le corps ! » (Mt., x, 28). Enfin la crainte mondaine est celle qui fait qu'on appréhende plus de perdre les choses temporelles que les choses éternelles. C'est la crainte de Pilate qui livra le divin Sauveur à la volonté de ses ennemis, de peur de perdre sa place. Oh ! combien la crainte que donne le Saint-Esprit est différente ! Elle est un mélange de respect et d'amour ; et si elle nous fait redouter quelque chose, ce n'est pas notre mal, mais la peine que causeraient à Dieu nos péchés. Aussi est-il dit d'elle qu'elle est « le commencement de la sagesse. » (Ps., cx, 7). Celui-là seul, en effet, commence à être sage, qui craint le Seigneur d'une crainte filiale. Aussi bien S. Thomas définit-il le don de crainte en disant que « celui qui le possède évite le péché, non point à cause des châtements qui le frapperaient, mais parce qu'il aime Dieu. »

Oh ! qu'il est sublime, l'état de celui qui se laisse généreusement guider par le don de crainte ! C'est une crainte douce, inspirée par le Dieu très grand et très bon qui nous est toujours présent. Par cela seul qu'on aime Dieu, on craint, mais sans trouble et sans scrupule, que quelque chose ne lui déplaise en nous : soit dans les actes, soit dans les paroles,

soit dans les pensées. Et cette crainte nous rend circonspects dans toute notre conduite. Par cela seul qu'on se croit sous les regards de Dieu, on est saisi d'un ineffable respect devant sa très haute majesté, on le révere avec une profonde humilité ; et l'on n'ose rien se permettre d'inconvenant devant ses incomparables perfections. On ne saurait dire les biens que ce don sacré apporte à l'âme. Il la conserve dans une pureté éminente, en lui donnant une grande horreur de la moindre offense de Dieu, une appréhension inexprimable du moindre péché. Il la pénètre dans la prière d'une religion profonde, qui bannit toute langueur et toute lâcheté, et fixe dans le recueillement la légèreté de l'esprit. Il lui inspire dans le lieu saint une attitude respectueuse, un regard contenu, un silence en particulier et en public, une retenue parfaite parce que Dieu est là ! Il y a plus, l'âme favorisée du don de crainte a pour Dieu une confiance pleine de force, *in timore Domini fiducia fortitudinis*, (Prov., xiv, 26). O bienheureux celui qui craint le Seigneur, *Beatus vir qui timet Dominum* !

Par le don d'intelligence le Saint-Esprit met en nous des éclairs de lumière. Par le don de crainte il fait retentir en nous des coups de tonnerre plus ou moins profonds qui, en pénétrant notre âme d'une terreur salutaire, peuvent la rendre beaucoup plus active et plus généreuse. Le Saint-Esprit est près de moi ! Quelle pensée ! Par le don de crainte, qui se résout dans l'amour, je suis excité à la fidélité. Sans la crainte peut-être manquions-nous le bonheur du ciel. Oh ! que le Saint-Esprit nous préserve de lui désobéir d'une manière délibérée ! Dans le voyage de cette vie, puissions-nous le suivre avec plus de docilité, de délicatesse et de respect que ne fit Tobie à l'égard de son guide céleste, l'archange Raphaël ! Sachons-le bien, le Saint-Esprit est l'Envoyé adorable du Père et du Fils. Il est notre compagnon, notre consolateur, notre auxiliaire, notre conseiller. Prenons garde de le désobéir, non par le sentiment de la peur, mais au nom de l'amour que nous devons lui porter.

II

Pour nous exciter à pratiquer ce don de crainte, si important et si peu cultivé de nos jours, même par les âmes chrétiennes, méditons avec un savant religieux¹ les exemples splendides que nous en donnent l'Ecriture et la Vie des saints.

C'est Jacob, saisi d'une frayeur religieuse après sa lutte avec l'ange et s'écriant : *Terribilis est locus iste* : il avait senti le contact spécial de l'Esprit de crainte. C'est Moïse se prosternant dans l'adoration à l'approche du buisson ardent où le Dieu vivant lui apparaissait. C'est S. Pierre qui s'écrie après la pêche

¹ *Élévations dogmatiques*, par le chanoine Sauvé, t. v.

miraculeuse : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur. » C'est S. Hilarion, à la fin d'une vie d'austérités, tremblant au souvenir des jugements de Dieu. C'est S. Martin, tellement pénétré de respect à la pensée de Dieu présent dans un sanctuaire où il était entré, qu'il était pris d'un tremblement visible. C'est sainte Catherine de Sienne, qui se serait jetée dans un océan de feu plutôt que de consentir le moindre péché. C'est sainte Julienne de Falconiéri, qui s'évanouissait rien que d'entendre une parole inconvenante. C'est sainte Thérèse, qui sentait ses cheveux se dresser sur sa tête au sortir d'une action de grâces où elle avait eu des rapports plus intimes avec Notre-Seigneur. C'est S. François de Sales, aussi modeste quand il était seul qu'en présence des rois, tant la présence de Dieu le pénétrait de respect. C'est la B. Marguerite-Marie, si profondément saisie de la divine présence qu'elle se trouvait incapable de travailler autrement qu'à genoux. Le Sacré-Cœur lui apparaissait tantôt avec sa sainteté de bonté, et alors elle s'abîmait dans les flammes de l'amour ; tantôt avec sa sainteté de justice, et alors elle était toute tremblante de crainte. C'est le principal fondateur de nos séminaires français, qui ne lisait la Bible qu'à genoux, dans le plus profond respect et dans l'adoration, comme s'il communiait !

Faut-il citer tous les saints de la terre et tous les saints du ciel ? Au ciel la vertu d'espérance a disparu ; mais le don de crainte filiale demeure. L'Apocalypse et la Liturgie catholique nous montrent les anges et les saints tremblant d'admiration devant la majesté et la sainteté infinies.

Mais aucun ange, aucun saint n'éprouve cette crainte filiale autant que l'âme souverainement délicate de la Très Sainte Vierge. Tout le monde connaît la belle inspiration d'un fameux artiste qui, dans le tableau du jugement dernier, la représente, malgré son incomparable sainteté, saisie de crainte à la vue du souverain Juge. Éternellement la crainte la plus filiale s'unit en elle à la tendresse maternelle la plus profonde !

Ajoutons, pour être plus complet, la sainte Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur laquelle la crainte filiale repose à jamais et qui est toujours pénétrée d'un respect en même temps que d'un amour ineffable envers le Verbe incarné, auquel elle est personnellement unie, et envers Dieu le Père et Dieu l'Esprit-Saint, avec qui elle a des relations d'une intimité sans pareille.

**

Imitons selon notre possible ces beaux modèles ! Servons Dieu dans la crainte, non point la crainte servile mais la crainte filiale. Comme dit le proverbe, faisons notre devoir et adieu que pourra. Craignons Dieu, c'est-à-

dire respectons-le, tenons-nous en sa présence dans un saint recueillement. Craignons-le, et selon le mot du poète, n'ayons point d'autre crainte. Craignons Dieu et finalement aimons-le. Craignons Dieu, et soyons dévoués à nos frères qui sont les images de Dieu. Craignons Dieu, et soyons prêts pour lui à tous les sacrifices, du temps, de la santé, de la vie elle-même, car il saura bien nous récompenser au centuple. Mais rappelons-nous ce grand principe : les dons du Saint-Esprit sont le couronnement de l'organisme surnaturel. C'est le sommet magnifique qui domine les vertus infuses dans l'âme enrichie par les trésors de la grâce sanctifiante. C'est le puissant moteur au moyen duquel le Saint-Esprit nous fait accomplir des merveilles de sainteté. Appliquons-nous donc, pour obtenir le septénaire sacré, et particulièrement le don de crainte, à la pureté du cœur. De plus, demandons fréquemment et avec ferveur ce don béni en répétant avec ferveur la prière du Psalmiste : *Confige timore tuo carnes meas !* Et Dieu entendra notre voix. Et nous serons dans la paix et dans le bonheur. Rien dans le monde ne pourra nous troubler : ni les épreuves, ni les calamités, ni les désastres. Et de cette manière, nous nous préparerons sûrement au bonheur éternel : toujours en sollicitude pour nos fautes passées afin de les expier, toujours en action pour ne point déplaire à Dieu, nous serons sur le chemin qui conduit au ciel : *Beatus vir qui timet Dominum*. Ainsi soit-il !

VIII

LES FRUITS DU SAINT-ESPRIT

Plantavit Dominus Deus paradisi sum voluptatis.

Le Seigneur Dieu planta un jardin de délices. (Gen., II, 8).

Il y a deux paradis du Seigneur où l'âme goûte tous les agréments et toutes les délices, deux paradis plantés des arbres les plus divers, où l'on admire le feuillage le plus agréable, les fleurs les plus variées et surtout les fruits les plus exquis. Il y a le paradis naturel. Il y a surtout le paradis surnaturel, le paradis du Saint-Esprit. C'est de ce dernier que je voudrais vous parler, en résumant le Traité du Saint-Esprit d'un excellent auteur. Mon intention est de vous entretenir des fruits du Saint-Esprit, qui sont en quelque manière le couronnement de l'ordre surnaturel, la souveraine expression de l'activité de la grâce sanctifiante, le chef-d'œuvre des sept dons sacrés et des vertus infuses. C'est un sujet dont on parle rarement dans la prédication apostolique, et qui cependant occupe une place très importante dans le plan divin. Pour mettre un peu d'ordre dans cette méditation de notre chère neuvaine, je décrirai le plus clairement possible 1^o l'arbre merveilleux qui porte ces

fruits incomparables ; 2^o la *nature* des fruits du Saint-Esprit ; 3^o le *nombre* de ces fruits.

I

C'est le Saint-Esprit qui est l'arbre divin, planté dans les cœurs purs et qui produit ces fruits. Expliquer comment le Saint-Esprit produit ses fruits, c'est expliquer comment l'arbre ordinaire produit les siens, c'est-à-dire surtout par la greffe et par la taille. Le Saint-Esprit, véritable arbre de vie, est enraciné dans le cœur des bons chrétiens. Sur cet arbre divin sont greffés, par le baptême et les autres sacrements, les rameaux du sauvageon qu'on appelle le vieil Adam. Nourries, comme d'une sève surnaturelle, de la grâce sanctifiante qui habite en Notre-Seigneur dans toute sa plénitude, ces greffes participent à la vie de l'arbre divin et produisent des fruits de la même nature que les siens. Ainsi donc ce n'est pas l'homme qui les produit, mais le Saint-Esprit lui-même, principe nécessaire, éternellement actif et éternellement fécond de la vie surnaturelle. Aussi sont-ils appelés non les fruits de l'homme, mais les fruits du Saint-Esprit.

Mais la taille de l'arbre est un des meilleurs moyens pour obtenir dans les fruits abondance et qualité. Le Saint-Esprit pratique dans l'âme fidèle cette seconde opération. Il taille divinement dans l'arbre divin qu'il a planté dans notre cœur. En voulez-vous un exemple saisissant ? Je l'emprunte à l'histoire de l'Église. « Un jour, écrit l'héroïque sainte Perpétue, mon frère me dit : — Ma sœur, demandez au Seigneur qu'il vous fasse connaître, dans une vision, si vous devez souffrir la mort. Je répondis pleine de confiance à mon frère : — Demain vous saurez ce qu'il en sera. Je demandai à mon Dieu de m'envoyer une vision et voici celle dont il me gratifia. J'aperçus une échelle toute d'or qui touchait de la terre au ciel, mais si étroite qu'on ne pouvait y monter qu'un à un. Les deux côtés étaient tout bordés d'épées tranchantes, d'épines, de larges fers de lance. Il fallait monter droit, le regard en haut, sous peine d'avoir le corps déchiré. Au pied de l'échelle était un effroyable dragon prêt à s'élancer sur ceux qui voudraient faire cette périlleuse ascension. Sature toutefois l'entreprit ; il monta le premier. Heureusement arrivé au sommet de l'échelle, il se tourna vers moi et me dit : — Perpétue, je vous attends, mais prenez garde au dragon. Je lui répondis : — Je ne le crains pas, et je vais monter au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Alors le dragon, comme craignant lui-même, détourna doucement la tête, et comme je levais le pied pour monter, elle me servit de premier échelon. Etant parvenue au sommet de l'échelle, je vis un homme d'une beauté ravissante. Vêtu en berger, ses cheveux étaient blancs comme la neige.

Il y avait là un troupeau de brebis dont il tirait un lait succulent. Il m'aperçut, et m'ap-pelant par mon nom, il me dit : — Ma fille, soyez la bienvenue, et il m'offrit de ce lait délicieux. Tous ceux qui étaient présents dirent : — Amen ! Cette parole me réveilla de mon enivrement surnaturel, et je ressentais dans la bouche une incroyable douceur. Dès que je vis mon frère, je lui racontai mon songe, et nous en conclûmes tous que nous devions bientôt endurer le martyre¹.

Une échelle d'or qui va de la terre au ciel, étroite et toute bordée d'instruments tranchants : voilà bien la vie, le chemin du ciel, avec les épreuves plus ou moins douloureuses, mais continues, qui accomplissent à l'égard de l'homme l'opération de la taille, qui enrichissent l'arbre divin de fruits nombreux, exquis et variés : fruits de douceur, fruits de patience, fruits d'oraison, fruits de mortification !...

II

Nous connaissons l'arbre divin, le Saint-Esprit, que Dieu a planté dans le paradis de notre âme. Voyons maintenant les fruits qu'il produit, la nature de ces merveilles surnaturelles.

Dans l'ordre naturel, on appelle fruit le produit des plantes et des arbres. La pomme est le fruit du pommier ; l'orange, de l'oranger ; la fraise, du fraisier, et ainsi des autres. Aussi variés que les plantes, les fruits ont cela de commun qu'ils renferment quelque chose d'agréable selon leur espèce, et qu'ils sont, comme le dit S. Thomas, le dernier effort de la plante.

Ainsi en est-il dans le monde spirituel, sous l'action du Saint-Esprit. D'abord, afin d'être appelé fruit, tout acte vertueux, œuvre de la grâce, œuvre de la Troisième Personne, à laquelle est attribuée la sanctification du monde, doit être parfait dans son genre, c'est-à-dire le dernier effort du principe qui le produit. L'acte imparfait est indigne de ce nom de fruit. Ainsi les vellétés du bien, les actes de n'importe quelle vertu lâchement accomplis ou viciés par des intentions mauvaises, ne sont pas plus des fruits spirituels que les fleurs et les feuilles ne sont des fruits naturels.

Il faut de plus que l'acte vertueux renferme une certaine douceur. Quelle est donc cette douceur ? C'est le témoignage de la conscience et le contentement intime que procure le devoir complètement et généreusement accompli. On peut appliquer ici la parole de l'Apôtre : « Toute correction paraît, à la vérité, dans le moment présent, un sujet non de joie et de tristesse. Mais ensuite elle se transforme pour ceux qu'elle exerce en fruit délicieux de justice. » (Héb., xii, 11). Devenue habituelle dans

¹ Ruynart.

l'âme, cette douceur constitue le festin délicieux dont parle le Saint-Esprit, le festin qui remplace toutes les joies; et que nulle joie ne peut remplacer. (Prov., xv, 15). Mais d'où vient donc que le devoir convenablement accompli procure la joie? C'est que c'est un pas de plus vers Dieu, notre fin dernière et la suavité infinie.

On voit dans ces belles explications « que les fruits du Saint-Esprit sont toutes les bonnes œuvres, dignes de ce nom, faites sous l'inspiration du Saint-Esprit, et dans lesquelles l'homme trouve sa joie. »

Cette définition distingue les fruits du Saint-Esprit des actes vertueux en général. En effet, il y a dans l'homme deux principes d'action : l'un naturel, la raison ; l'autre surnaturel, la grâce, dont le Saint-Esprit est l'agent et le distributeur. Les bonnes œuvres accomplies suivant la lumière de la raison sont les fruits de la raison. Les bonnes œuvres faites sous l'impulsion de la grâce sont les fruits du Saint-Esprit, la grâce essentielle. Entre les uns et les autres grande est la différence. Les premières sont des œuvres naturellement bonnes, des actes de vertu purement humains et par conséquent incapables de nous introduire dans le ciel. Les secondes possèdent, avec toute la bonté naturelle des premières, une bonté surnaturelle qui les rend dignes du paradis. O fruits du Saint-Esprit ! O suavité ineffable ! O divine ressemblance avec Dieu ! O bonheur qui ressemble au bonheur de Dieu créant et sanctifiant ! Quand sous l'impulsion du Saint-Esprit nous pratiquons parfaitement la vertu, nous éprouvons quelque chose des sentiments de Dieu quand il constitua l'univers. Chaque jour, durant la grande œuvre des six jours, *vidit quod esset bonum*, il vit que c'était bon et bien. Six jours il répéta la même parole : approbation mystérieuse et témoignage rendu à la perfection de la créature. Au dernier jour seulement, au septième jour, après la dernière main mise à toutes ses œuvres, Dieu modifie ses expressions et prononce la satisfaction suprême universelle. Il vit que toutes les choses qu'il avait faites étaient souverainement bonnes : *vidit Deus cuncta quæ fecerat et erant valde bona*. Après quoi il se reposa.

Ainsi de l'homme. Après chaque bonne œuvre dignement accomplie sous l'inspiration et la motion du Saint-Esprit, il peut dire, sans s'attribuer rien à lui-même : Cela est bon ; la perfection et la douceur y est ! Et il goûte la joie du fruit qu'il produit. Sept fois il répète la même parole, parce qu'il agit sous l'influence des sept dons du Saint-Esprit, qui sont les principes de toutes ses bonnes œuvres. Comme le Créateur il ne pourra prononcer la parole de la suprême satisfaction qu'après avoir cueilli son dernier fruit, en achevant l'œuvre de sa déification. Alors seulement il pourra dire,

en jetant un regard sur l'ensemble de sa vie : « J'ai achevé mon ouvrage, les fruits sont bons et beaux, il ne me reste plus qu'à entrer dans le repos éternel. » *Vidit cuncta quæ fecerat et erant valde bona et requievit.*

III

Passons à notre troisième pensée, je veux dire le nombre des fruits du Saint-Esprit. Ils sont au nombre de douze. S. Paul les énumère dans sa Lettre aux Galates. « Les fruits du Saint-Esprit, dit-il, sont la Charité, la Joie, la Paix, la Patience, la Bénignité, la Bonté, la Longanimité, la Douceur, la Foi, la Modestie, la Continence, la Chasteté. » (Gal., v, 22-23).

Pourquoi ce nombre de douze ? Pour les raisons les plus belles et les plus saisissantes.

Tous les actes produits par l'âme sanctifiée sous l'influence du Saint-Esprit sont un fruit du même Esprit. Et cependant c'est à juste titre que leur nombre est fixé à douze. Le nombre douze en effet est un nombre sacré qui exprime l'universalité. Dans ce chiffre se trouvent donc compris tous les fruits produits par la troisième Personne. En réalité les fruits du Saint-Esprit sont aussi nombreux et aussi variés que les fruits matériels qui charment nos yeux et qui flattent si agréablement notre goût. Pourquoi donc cette immense variété des fruits dans la nature ? Pourquoi la même variété dans le jardin du Verbe incarné ? La raison est la même. Dieu a écrit deux grands livres : le livre de la nature et le livre de la grâce. Ou, pour continuer la même comparaison, il a planté deux magnifiques jardins : le jardin de la nature et le jardin de la grâce : le premier pour les besoins et pour la joie des yeux du corps, le second pour les besoins et pour la joie des yeux de l'âme. Le premier est un chef-d'œuvre naturel, le deuxième un chef-d'œuvre du Saint-Esprit. Et les fruits du paradis du Saint-Esprit se résument dans le nombre mystique de douze.

Mais arrêtons-nous à une autre considération. S. Thomas déclare que l'ordre et la distinction des fruits du Saint-Esprit se tire de la manière dont le Saint-Esprit procède à l'égard de l'homme. Or le Saint-Esprit procède à l'égard de l'homme de manière à l'élever graduellement à la perfection et à lui en faire goûter la félicité. Cette félicité, au-dessus de toute félicité, l'homme la savoure quand il est pleinement dans l'ordre. Il est pleinement dans l'ordre quand il y est à l'égard de ce qui est au-dessus de lui ; à l'égard de ce qui est autour de lui ; à l'égard de ce qui est en lui ; à l'égard de ce qui est au-dessous de lui. Dans ces conditions, l'homme possède la paix au dedans, la paix au dehors, la paix affermie de toutes parts ; et la vie, malgré ses inévitables amertumes, est à l'âme ce que le fruit est à la bouche.

Les trois premiers fruits ordonnent l'homme

à l'égard de ce qui est au-dessus de lui : ces fruits sont la charité, la joie, la paix. Par les trois seconds, le Saint-Esprit constitue l'homme dans l'ordre à l'égard de lui-même : ces fruits sont la patience, la bénignité, la bonté. En paix dans son for intérieur, il reste au chrétien de jouir de la même paix avec tout ce qui l'entoure, c'est-à-dire le prochain : et c'est là le rôle de la longanimité, de la douceur, de la foi. Enfin aux neuf premiers fruits il faut joindre, pour goûter une douce paix, un repos absolu, la pratique des trois derniers dons qui l'ordonnent à l'égard de ce qui est au-dessous de lui, la modestie, la continence, la chasteté. Et c'est aux derniers fruits qu'il devra le complément de son bonheur.

**

Quelle merveilleuse doctrine du Docteur angélique ! Elle est toute remplie d'une perfection excellente, d'une douceur ineffable. Oh ! puissions-nous nous mettre pleinement sous la direction du Saint-Esprit ! Que par sa grâce nous agissions toujours mieux. Faisons fructifier l'arbre divin qui est en nous par la grâce sanctifiante. Laissons au Saint-Esprit la liberté de nous remplir de sa sève incomparable, et toute délicieuse. Appliquons-nous de toutes nos forces à suivre ses impulsions, à pratiquer toute vertu, à être dociles au septénaire sacré. Et nous vivrons dans la perfection et le bonheur ; et notre âme sera sur terre un paradis de bonheur, en attendant les ineffables suavités du ciel. Ainsi se réalisera pour nous la parole de l'Écriture : *Plantaverat Dominus Deus paradysum voluptatis*. Nous vivrons avec le Saint-Esprit, nous goûterons les fruits délicieux du Saint-Esprit, aujourd'hui et dans toute l'éternité. Ainsi soit-il.

IX

LES BÉATITUDES

O Lux beatissima, reple cordis intima tuorum fidelium !

O Lumière bienheureuse, remplissez jusqu'au fond le cœur de vos fidèles !

Savez-vous, dit un savant et pieux auteur, quelque chose de plus précieux sur la terre que les fruits du Saint-Esprit, qui naissent sous l'influence spéciale de l'amour infini ? Oui, et ce sont des actes qui tiennent presque autant du ciel et de la terre. Jésus lui-même a nommé ces actes *béatitudes*. Ce sont les actes par lesquels nous embrassons la croix sous ses formes diverses. Si la vie surnaturelle en nous est un arbre céleste, l'arbre du Saint-Esprit, aux fruits les plus variés, les béatitudes, au dire de tous les saints et de tous les théologiens, sont le fruit suprême, le plus excellent, qui donne à la fois le plus de gloire

à Dieu et le plus de joie à l'âme. Quelle doctrine sublime ! Quelle merveille délicieuse que les actes par lesquels nous embrassons la croix ! L'amour de la croix est le prélude du ciel et son gage le plus sûr.

C'est ici le suprême degré de la vie surnaturelle ; c'est le commencement du bonheur du ciel. Après la grâce sanctifiante, les dons du Saint-Esprit ; après les dons sacrés, les fruits du Saint-Esprit ; après les fruits du Saint-Esprit, les béatitudes ! Hélas ! on ne pense pas assez à ces splendeurs. On n'en parle jamais. On n'y applique pas son esprit et son cœur. Pouvons-nous faire notre neuvaine sacrée à la troisième Personne de la Sainte Trinité sans essayer de les mettre en lumière ? Il est vrai, ce sujet si splendide est aussi très élevé ; mais il est cependant très accessible à l'âme dévote au Saint-Esprit, *O Lux beatissima, reple cordis intima tuorum fidelium !* Pour ne pas nous égarer, prenons pour guide dans un sujet si beau et si grandiose l'Ange de l'Ecole, expliqué, avec le plus de concision possible, par deux excellents commentateurs¹. Et pour que notre entretien soit avant tout simple et pratique, nous allons considérer les béatitudes dans notre divin Maître au commencement de sa prédication apostolique, et dans les actes qu'il a voulu produire sur l'arbre de la Croix. Ce que je vais dire peut paraître paradoxal, mais ce sont les paroles et les actions de Celui sur qui reposait le Saint-Esprit, notre Docteur et notre Modèle.

I

Écoutons Notre-Seigneur Jésus-Christ, au début de son enseignement messianique. « Voyant la foule qui le suivait, il monta sur une montagne, et s'étant assis ses disciples s'approchèrent de lui. Et il leur dit solennellement, pour leur faire entendre la perfection de la doctrine sacrée : « Bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté, parce que le royaume des cieux est pour eux. Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. Bienheureux serez-vous quand on vous maudira, quand on vous persécutera, quand on dira toute sorte de mal de vous à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans le ciel. »

¹ Mgr Gaume. *Traité du Saint-Esprit ; Sauvé, Elevations dogmatiques.*

Le remarquez-vous? Le Sauveur propose les actes les plus parfaits, et il promet le grand bonheur, la souveraine béatitude, la félicité parfaite. C'est le couronnement de tout l'ordre surnaturel.

Comme S. François d'Assise était pénétré de cette double pensée? Un jour d'hiver, il se rendait de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges. Chemin faisant, il appelle Frère Léon, son compagnon de voyage : « Frère Léon, lui dit-il, chère petite brebis de Dieu, si les Frères Mineurs parlaient la langue des anges, s'ils connaissaient le cours des astres, la vertu des plantes, les secrets de la terre et la nature des oiseaux, des poissons et de tous les hommes, des arbres, des pierres et de l'eau, fais bien attention que ce n'est point là la joie parfaite. » Et un peu plus loin : « Frère Léon, quand les Frères Mineurs convertiraient par leurs prédications tous les infidèles, fais bien attention que ce n'est point là le bonheur complet. » Et il continua ainsi pendant un long espace de chemin. Frère Léon étonné lui demanda enfin : « O Père, je vous en prie, au nom de Dieu, dites-moi en quoi consiste la joie véritable. » S. François répondit : « Quand nous arriverons à Ste-Marie-des-Anges, bien mouillés, transis de froid, mourant de faim, et que, frappant à la porte, le portier nous dira : — Qui êtes-vous? nous répondrons : — Nous sommes deux de vos frères. — Vous mentez, dira-t-il, vous êtes deux vagabonds, qui courez le monde et enlevez les aumônes aux véritables pauvres. Partez d'ici! Et il refusera de nous ouvrir, et il nous laissera à la porte pendant la nuit, exposés à la neige, au froid et mourant de faim. Si, dans cette extrémité, nous faisons des instances, avec des larmes et des cris pour entrer au couvent, et que le portier irrité sorte avec un gros bâton noueux, nous jette dans la neige et nous donne tant de coups qu'il nous couvre de plaies; si nous supportons toutes ces choses avec joie, dans la pensée que nous devons participer aux humiliations de notre béni Seigneur Jésus-Christ, ô Frère Léon, crois-le bien, c'est là que se trouve la joie parfaite! »

Actes héroïques, principe de la béatitude parfaite : voilà la suprême vie de la grâce! Voilà le sommet de la grâce sanctifiante! Voilà les béatitudes du Saint-Esprit!

Remarquons que les béatitudes sont les plus belles efflorescences des dons du Saint-Esprit. Notre-Seigneur en nomme huit, mais les deux dernières peuvent se confondre et se résumer en ceci : « Souffrir pour Jésus-Christ! » Ce sont les deux plus belles, à qui sont promises les plus magnifiques récompenses. C'était bien le sentiment de S. François de Sales. Il fut un prodige de douceur, mais il fut surtout un prodige de mortification, de patience et de support pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-

Christ. Il mettait son bonheur dans la persécution. « Bienheureux sont les crucifiés, disait-il. Une once de souffrance vaut mieux qu'une livre d'action. La croix est la porte royale pour entrer dans le temple de la sainteté. » Imitateur des vertus héroïques du Sauveur, Il participait abondamment au bonheur des célestes béatitudes. Le Saint-Esprit le remplissait de délices. Imitons-le et nous aussi disons de tout cœur : *O Lux beatissima reple cordis intima tuorum fideium!*

II

Toute la vie de Jésus a été héroïsme de sainteté, sublimité de vertu et bonheur intime. Comme nous venons de le voir, il a débuté dans le ministère apostolique par la proclamation des béatitudes qui sont la proclamation de l'exercice du bien dans ce qu'il a de plus excellent. Pendant toute sa vie il a enseigné, il a pratiqué, il a fait le bien divinement et son cœur a été inondé de bonheur. L'arbre divin, le Saint-Esprit, lui a fait goûter tous les fruits de la perfection la plus éminente. A la fin de son existence, il est attaché à l'arbre de la croix; au Golgotha, il est notre modèle accompli, et il goûte les joies des plus inénarrables béatitudes.

Sur la croix il a préféré aux richesses la pauvreté la plus absolue. Le voyez-vous dénué de tous les biens du monde? Plus rien que le gibet d'infamie et les clous cruels qui le tiennent suspendu sur ses blessures! Et vous qui savez pénétrer dans le Cœur de Jésus, vous savez bien que ce dénuement extérieur est le signe d'un dénuement intime qui va jusqu'à l'abandon de son Père bien-aimé. Il convient donc de nous appliquer au moins par les dispositions du cœur, à l'imiter, comme le séraphique François d'Assise, qui, à l'image de Jésus, était souverainement heureux d'être dépouillé de tout.

Sur l'arbre divin de la croix, en second lieu, Jésus a pratiqué, au plus haut degré, la douceur, et y a goûté la plus suave béatitude. Le voyez-vous crucifié, ce Dieu tout-puissant? Les anges sont à ses ordres; rien au monde n'est capable de lui résister. Et il laisse ses misérables créatures l'accabler de tourments, l'abreuver d'outrages et d'ignominies! Ce n'est pas qu'il ne déteste souverainement l'erreur et le mal, car il meurt précisément pour les détruire. Mais à l'égard des hommes, à l'égard de ses plus mortels ennemis, il est un agneau. De cet agneau souffrant et mourant avec un amour incomparable, rayonnent des leçons et des grâces de douceur et de joie.

Jésus sur la croix a pleuré. Il a joui des charmes de la douleur la plus intense. Certes, la souffrance et la mort, les larmes ne pouvaient être imposées au Fils de Dieu. Mais il les a choisies comme la meilleure part, Il

a pleuré avec une indicible amertume sur la sainteté de Dieu outragée, sur sa bonté méconnue, sur toutes ses perfections offensées, sur toutes les âmes qui pèchent ou se perdent, sur sa divine Mère, sur Madeleine, sur ses bourreaux. Il a atteint au paroxysme de la douleur, et, par la vertu du Saint-Esprit, il a été récompensé par la plus ineffable béatitude : *Beati qui lugent quoniam ipsi consolabuntur !*

Sur l'arbre de la croix, Jésus a accepté de grand cœur la faim et la soif. Si nous comprenions bien le *Sitio* qu'il exhalait au milieu de ses tourments ! Si nous savions quelle soif de la justice, du salut du monde et du règne de Dieu dans les âmes brûlait dans son cœur ! Heureux celui qui a faim et la soif de la justice, de toute vertu héroïque, à l'exemple de Jésus ! Quand il méprise les biens temporels, quand il soupire après Dieu lui-même, plus vivement que le cerf altéré désire la source rafraîchissante, il pratique excellemment la charité, il goûte avec surabondance les délices de la vertu, il est bienheureux !

Que Dieu nous préserve d'être miséricordieux envers l'erreur et envers le mal, quand nous voyons Jésus mourir par haine de l'erreur et du mal ! Mais la miséricorde envers les pécheurs, si pervers qu'ils soient, du moment qu'ils ne sont pas encore tombés en enfer, voilà ce que le Saint-Esprit inspire à la sainte Humanité sur le Calvaire ! Voilà la leçon sublime que le Rédempteur nous prêche ! Quel magnifique acte de vertu ! C'est, dit S. Thomas, une effusion de bienfaits à l'égard des hommes, surtout à l'égard des hommes qui ne le méritent pas ! Quelle béatitude de pratiquer un tel désintéressement ! Quelle insigne miséricorde ! *Beati misericordes !*

« Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu. » O Jésus, inspiré et soutenu par le Saint-Esprit, que vous êtes pur sur l'arbre de la croix ! Quelle grandeur de perfection ! O Cœur de Jésus, abaissez sur moi votre regard : partout où il tombe, la pureté fleurit ! Vous me ferez pénétrer et goûter les mystères de Dieu. Vous chasserez toutes les misérables sensualités qui entravent la vie chrétienne. A votre exemple je serai dans le bonheur et la béatitude : *Beati mundo corde !*

Sur l'arbre de la croix, Jésus a voulu pratiquer, à un degré extraordinaire, la vertu de paix. C'est là qu'il est, malgré les tribulations les plus horribles, le Roi de paix. Il nous apprend divinement combien la paix est bonne, non pas cette paix qui transige avec le désordre, mais cette paix qui est la tranquillité dans l'ordre, dans le service de Dieu, dans l'accomplissement de sa sainte volonté. Comme au milieu de ses affreuses souffrances, il se repose dans le vouloir de son Père ! Il jouit au plus haut degré, malgré les opprobres les plus ignobles, de se conformer à ce que Dieu

veut, comme il le veut, aussi longtemps qu'il le veut. Dans la cime de son âme, il goûte la plus suave béatitude : *Beati pacifici !*

Voici la dernière béatitude de Jésus sur la croix : elle correspond à la septième et à la huitième qu'il a proclamées au commencement de sa vie publique. Sur le gibet d'infamie, il endure avec une extrême patience toutes les souffrances les plus pénibles : les mains et les pieds percés par des clous cruels ; les insultes et les mépris ; une soif intense ; le délaissement général ; l'abandon même de son Père. Et cependant il est heureux parce qu'il pratique la vertu à son plus haut degré !

J'aime cette parole de sainte Gertrude : « Même quand il arrive à Dieu de ne trouver chez un homme rien dont il puisse être content, il envoie à cet homme diverses tribulations spirituelles ou corporelles, qui lui donnent l'occasion de résider en cette âme, parce que l'Ecriture de vérité a dit : « Le Seigneur est auprès de ceux dont le cœur est dans la tribulation ; je suis avec eux dans la tribulation ! » (Ps., xxiii et xc).

**

Que tout cela est merveilleusement beau !

Avec la grâce de Dieu, comprenons un peu mieux les béatitudes du Saint-Esprit. Adressons souvent à ce divin Esprit la parole que je vous disais en commençant : *Lux beatissima, reple cordis intima tuorum fidelium !* Pour être heureux, pratiquons, le mieux possible, les actes de la vertu la plus parfaite. Ce sacrifice attirera sur nous la joie, la bénédiction, la béatitude du Saint-Esprit ! Dans l'amertume la plus amère, nous goûterons les suavités les plus délectables. Plus nous serons généreux, plus nous serons bénis. « Pour nous, dit le B. Curé d'Ars, la croix suera le baume. » Nous entrerons dans les mystères de la félicité comme le B. Théophane Vénard qui disait au bourreau qui lui offrait d'abrégier ses tourments : « Plus cela dure, plus cela vaut. » Oui, l'exercice des vertus les plus difficiles nous rendra heureux sur la terre, en attendant les joies ineffables du paradis. Réjouissons-nous quand nous serons soumis aux tribulations les plus aiguës. Consolons-nous dans le service de Dieu le plus difficile, et soyons heureux par la grâce du Saint-Esprit : *O Lux beatissima, reple cordis intima tuorum fidelium !* Ainsi soit-il.

FIN

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 aprilis 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 10 avril 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — IX.
L'origine de la vie, 273.

Lectures pour le Mois de Marie sur la Médaille miraculeuse. — IX. Ce que dit la Médaille miraculeuse, 275. — X. Les apparitions de Catherine Labouré et N.-D. de la Salette, 278. — XI. La Médaille miraculeuse, Lourdes et Pontmain, 280. — XII. Les deux Communautés, 283. — XIII. Les Enfants de Marie, 286.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

IX

L'ORIGINE DE LA VIE

Messieurs,

En 1848, Lacordaire faisait, du haut de la chaire de Notre-Dame, cette fière déclaration :

« Vous l'avouerai-je, Messieurs, c'est la première fois, depuis que je suis chargé du ministère de la parole, que j'aborde cette question de l'existence de Dieu, si toutefois on peut l'appeler une question. Jusqu'ici je l'ai dédaignée comme inutile : j'ai cru qu'il ne fallait pas démontrer à un fils l'existence de son père, et que qui ne le connaît pas ne mérite pas de le connaître. »

A ces mots les applaudissements éclatèrent et montrèrent à l'illustre conférencier qu'il ne s'était pas mépris sur les sentiments de son auditoire. Et pourtant, c'était en 1848, en pleine effervescence révolutionnaire.

Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Les gens qui nient Dieu ne sont plus une exception. Ils veulent qu'on leur prouve, comme dit Lacordaire, l'existence de leur père. Soit ! Les preuves, nous l'avons vu, ne manquent pas. Et puisqu'ils se réclament de la science, nous les suivrons sur le terrain de la science comme nous l'avons fait jusqu'ici, et nous verrons ses plus récentes et retentissantes découvertes, loin d'ébranler nos croyances, leur prêter un nouvel et inébranlable appui. Nous n'aurons pour cela qu'à étudier le problème de la vie et de son apparition sur la terre.

I

Qu'est-ce que la vie ? Le croiriez-vous, Messieurs ? On n'en sait rien. A première vue pourtant, rien de plus facile que de répondre à cette question. Tout le monde croit savoir ce

que c'est que la vie. Mais essayez d'en apporter une définition, et vous ne tarderez pas à y renoncer. Tout ce que vous trouverez, ce sera ceci : « La vie... eh bien !... c'est la vie !... » Les plus grands savants ont fait de même, ou bien auraient mieux fait de faire de même, puisque Claude Bernard, le maître de la biologie, a été contraint d'avouer : « En résumé, il n'y a pas besoin de définir ou de caractériser la vie par un trait exclusif. Les tentatives qu'on a faites de tout temps sont obscures, ou incomplètes, ou erronées¹. »

C'est tout de même bien singulier que la science, cette science sacro-sainte que l'on prétend sans cesse opposer à la religion, ne puisse pas nous dire au juste ce que c'est que cette chose si simple qu'est la vie. Il n'y a vraiment pas de quoi être si fier !

Mais, comme dit Claude Bernard, nous n'avons pas besoin de définir la vie pour savoir qu'elle existe. Nous n'avons qu'à nous recueillir un instant pour la sentir qui court dans nos veines et qui fait battre notre cœur. Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour en admirer, autour de nous, les innombrables et splendides manifestations.

La vie, c'est d'abord le règne végétal avec l'immense variété des plantes qui le composent. Depuis l'humble brin d'herbe que nous foulons aux pieds jusqu'au chêne géant, roi de nos forêts, nous la voyons suivre les mêmes développements : d'abord une petite graine, puis un germe, puis une tige, puis un feuillage, puis la fleur, puis le fruit. Ici la vie se manifeste sous une forme rudimentaire, bien que déjà merveilleuse. La plante n'a pas de mouvement ; où elle croît, elle meurt.

La vie, c'est, à un degré beaucoup plus élevé, le règne animal. Ici, il y a du mouvement, de la sensibilité, de l'intelligence, une âme enfin. Quelle différence entre la fleur la plus gracieuse et les yeux de votre chien, ces bons yeux qui regardent les vôtres avec une expression si touchante d'humilité et de soumission, d'affection et d'attachement ! Si obscur que soit l'instinct chez certains animaux, combien il les met au-dessus des êtres qui en sont

¹ « Qu'est donc la vie de l'homme ? Doit-elle être confondue avec son intelligence et sa raison ? Y eut-il jamais problème plus difficile et plus grand ? Tant de fois exposé et résolu en des sens divers, il semble lasser et à la fois dépasser la raison humaine. Pour les uns, qui regardent en haut, l'homme a reçu du ciel une flamme qui se mêle aux éléments de la terre où ses pieds reposent. Pour les autres, c'est un produit du sol, différent des autres choses créées par le degré de perfection, non par essence. Et il est si difficile d'être rassasié de preuves en un tel sujet, qu'un invincible souffle ébranle et renverse chaque jour la conclusion trouvée. Le problème reste toujours debout, allant de la métaphysique à la science, et de la science à la métaphysique, remplissant l'esprit de désirs, de doutes, et de l'âpre ardeur d'une recherche nouvelle. » (Dr Debrou, *Revue contemporaine*, 15 et 31 janvier 1899).

dépourvus ! Et combien aussi l'animal est au-dessous de l'homme !

Car c'est en l'homme que la vie déploie son maximum d'intensité. Non seulement il se développe comme la plante, non seulement il se meut comme l'animal, mais encore par sa raison et son intelligence avide de progrès, il s'élève au-dessus du reste de la création. Chacune de ses découvertes l'aide à chercher une découverte nouvelle. Son âme, par le besoin qu'elle éprouve de rechercher les causes, s'élève jusqu'à Dieu, et, au nom de tout ce qui existe, lui rend l'hommage qui lui est dû.

II

Ainsi donc la vie nous enveloppe de toutes parts. Elle est en nous et autour de nous. Tantôt féconde, elle gonfle de sève les bourgeons de nos arbres ; tantôt gracieuse, elle déploie en corolle les pétales de nos fleurs ; tantôt mélodieuse, elle remplit les bois d'arpèges enchanteurs ; tantôt terrible, elle mugit dans le désert avec les lions. Tantôt cachée, elle fait mouvoir nos muscles, et tantôt sublime, dans notre âme, elle aime, souffre et prie.

D'où vient-elle ?

C'est alors que le problème se complique.

Suivant l'hypothèse cosmogonique de Laplace, d'Herschel, d'Arago et d'Ampère, la terre s'est échappée du soleil ; elle s'est détachée de lui comme une pierre qui jaillit d'une fronde. Lancée dans l'espace et bientôt ressaisie par la force d'attraction qui l'oblige à tourner autour de son centre sidéral, elle a mis des siècles et des siècles à se refroidir et à se condenser. A l'époque où s'est formé le sous-sol, l'écorce terrestre était en feu, sous la pression de trois cents atmosphères, c'est-à-dire à une température telle que nul germe n'y pouvait exister. Voilà bien, Messieurs, ce que nous dit la science la plus universellement acceptée et enseignée.

Sans doute, la terre a fini par se refroidir complètement. Mais cela n'empêche pas que toute graine en était forcément absente, et si toute graine en était absente, comment expliquera-t-on la survenue des millions de plantes différentes qui ne tardèrent pas à couvrir le globe ? Il y a là un phénomène que nulle science ne peut expliquer, ainsi que le dit un savant, M. du Bois-Reymond : « Il y a dans le passage de l'inorganique à l'organique un problème d'un intérêt poignant et en même temps une borne immuable, une limite infranchissable opposée aux sciences naturelles. » Notre concitoyen Becquerel va plus loin : « Pour expliquer cet être nouveau, dit-il, il faut absolument admettre l'intervention d'une puissance créatrice. »

Le même problème se pose quand il faut expliquer l'origine de la vie animale. Comment,

sur cette terre qui fut en feu pendant des siècles et des siècles, séparée par des espaces infranchissables de tout autre monde, sur cette terre qui, par un mystère impénétré, s'était couverte de plantes, des animaux ont-ils pu, en aussi grand nombre, paraître, grandir et se multiplier ? Dira-t-on qu'ils ont pu venir des plantes ? Mais nous avons vu qu'il y a un abîme entre les deux règnes, un abîme absolument infranchissable, comme l'attestent tous les représentants les plus illustres de la science contemporaine. Ici encore, il faut nécessairement admettre l'intervention de la puissance créatrice dont parle Becquerel.

Et l'homme ? Son origine est encore plus difficile à expliquer. Comment est-il venu sur la terre ? Qui lui a donné naissance ? Encore un problème insoluble, quoi qu'on en ait dit. Jamais on ne pourra, même en supposant des milliers et des milliers de siècles, prouver que nous devons la vie à des animaux qui se sont perfectionnés. Nous pourrions, s'il était besoin, revenir sur cette question. Contentons-nous aujourd'hui de cette judicieuse remarque de Mgr Bougaud : « Voilà six mille ans que nous manions la nature, et, en l'aidant avec tout notre esprit, nous ne sommes pas parvenus, une seule fois, à faire sauter le pas du minéral à la plante, de la plante à l'animal, pas même du singe à l'homme, et la nature aurait fait cela toute seule, sans aide, et des milliers de fois ! »

On ne peut pas mieux dire. Il est évident après cela que, comme dit Tyndall, « les hommes véritablement scientifiques avouent franchement ne pouvoir apporter aucune preuve satisfaisante de l'origine de la vie, sans vie antérieure démontrée. »

L'irréligion, cependant, ne s'est pas tenue pour battue. Plutôt que d'admettre avec nous et avec la science l'existence d'un Dieu créateur de la vie sur le globe, elle est allée chercher je ne sais combien de systèmes, aussi vite écroulés que conçus, et dont la chute n'a fait que rendre plus éclatante la vérité de la doctrine catholique.

III

Voici Hæckel. C'est un Allemand. Gravement il déclare ceci : « Il y a des milliards de siècles (c'est dommage qu'il ne dise pas l'année, le jour et l'heure), quelques éléments d'azote, de carbone, d'oxygène, d'hydrogène, se rencontrant dans l'atmosphère (il aurait pu, pendant qu'il y était, nous dire aussi en quel endroit : on y aurait élevé un monument), formèrent une substance qui devint une matière vivante, et cette matière, par une série de vingt-deux transformations, devint un pithécoïde qui se changea en homme. »

En lisant cela, un Anglais nommé Tyndall, matérialiste convaincu, ne se sent pas de joie,

Sans perdre un instant, il court à son laboratoire, et, dans les meilleures conditions possibles, s'efforce de faire l'expérience. Elle échoue et le système d'Hæckel en même temps.

Voici Huxley. Celui-là, comme Tyndall, est Anglais. Un jour il croit découvrir, au fond de la mer, la matière mère de tous les êtres. C'était une sorte de gélatine qu'il appela tout de suite le *bathybius*, de deux mots grecs qui signifient *la vie profonde*. Vous pensez si le clan irrégulier fut ravi d'aise. Incontinent on se mit à faire des sondages dans l'Océan. Un peu plus, on aurait mobilisé toutes les flottes européennes, y compris celle de Monaco. Mais jamais on ne parvint à trouver le *bathybius*, et Huxley lui-même, au Congrès de l'Association britannique tenu à Sheffield en 1879, confessa son insuccès : « C'est bien moi qui ai baptisé le *bathybius*... Je pensais que mon jeune ami me ferait quelque honneur, mais j'ai le regret de dire qu'il n'a pas tenu les promesses de son jeune âge. D'abord on ne réussissait jamais à le trouver là où il aurait dû être, ce qui est mal ; puis je regrette d'avoir à le confesser, mais on a été jusqu'à prétendre que ce n'était rien autre chose qu'un précipité gélatineux de sulfate de chaux ayant entraîné dans sa chute de la matière organique... »

Restait la ressource de dire que la matière avait, d'elle-même, donné naissance à la vie. On appela cela la *génération spontanée*, et j'avoue que pendant longtemps des faits naturels mal expliqués semblèrent autoriser ce système. Mais le redoutable génie de Pasteur en a fait récemment justice. Il a repris, l'une après l'autre, toutes les expériences sur lesquelles on s'appuyait, et en a montré le défaut, si bien qu'il a pu, sans être contredit, énoncer cette conclusion définitive : « Il n'y a pas une seule circonstance aujourd'hui connue où l'on ait vu des êtres venir au monde sans leurs parents. Ceux qui l'affirment ont été le jouet d'illusions ou de causes qu'ils n'ont pu apercevoir ou qu'ils n'ont pas voulu éviter. »

Ce qui a permis à un autre savant, M. Emile Ferrière, de dire : « Puisqu'il est acquis que le point de départ de tout être vivant est un germe, il s'ensuit que l'origine de la vie sur le globe implique nécessairement l'existence d'une cause première. »

Ainsi donc, bon gré mal gré, il faut en arriver à reconnaître Dieu comme le seul auteur possible de la vie. Il n'y a pas à revenir là-dessus. Messieurs les libres penseurs en seront peut-être contrariés. J'en suis bien fâché pour eux et je les prie d'agréer toutes mes condoléances.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

IX

CE QUE DIT LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

On ne peut regarder la Médaille miraculeuse sans être frappé de son riche et profond symbolisme. Elle parle à l'esprit par sa doctrine solide ; elle parle au cœur par les enseignements tendres et consolants qu'elle renferme.

La face et le revers inspirent des sujets de méditations également fortifiants, nourrissants et doux à l'âme.

I

La face nous montre l'*Immaculée-Conception*, et la *puissante intercession* pour nous de Marie au ciel.

Marie est la nouvelle Eve qui, loin de se laisser séduire par le serpent, lui met le pied sur la tête. L'image se recommande donc de la théologie la plus autorisée, elle rappelle la parole prononcée par Dieu après la chute et qui demeure la terreur du démon : « *Ipsa conteret caput tuum*, Elle l'écrasera la tête » ; elle rappelle la promesse divine qui a laissé un peu de joie dans l'humanité et l'a aidée à attendre plus patiemment le Messie. Sous les pieds de Marie en effet le serpent agonise, elle est la seule créature qui ait échappé pleinement à son empire, puisqu'elle n'a pas connu la tache originelle. Cette faveur, elle l'a obtenue « par les mérites prévus de Jésus-Christ » qui, aussi bien, ne pouvait avoir pour mère une femme sur laquelle Satan eût eu à revendiquer des droits. Il y avait là une convention supérieure sur laquelle Dieu ne passerait point, lui qui a fait de la religion un tissu d'admirables convenances.

Marie est donc immaculée ; et c'est ce que redisent les paroles de l'invocation qui l'entourent comme une couronne odorante de prière : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Ces paroles qui la saluent sans tache établissent aussi qu'elle a le devoir d'intercéder pour nous au ciel, pour nous qui sommes ses enfants et qui l'implorons en invoquant son plus cher privilège.

Ses deux attitudes nous définissent la nature de son action.

Tout d'abord elle tient dans ses mains un globe qu'elle montre à Catherine Labouré, en lui expliquant nettement que « ce globe représente le monde entier, et particulièrement la France et chaque personne en particulier. » Quelle consolation pour nous de voir éclater à ses pieds, en lettres lumineuses, le nom de notre patrie, de penser que la Sainte Vierge l'aime, la protège et que sa protection ne saurait être illusoire ! Le pays de France est tou-

jours le pays où règne Marie, le pays qui ne saurait périr. Mais quelle joie aussi pour chacun de nous de savoir qu'elle s'intéresse tout spécialement à nous, intercède pour nous, lorsque nous nous égarons, et nous ramène doucement au bercail, si notre volonté consent à la suivre !

Que fait-elle de ce globe ? Elle l'offre à Dieu, elle le prend sous sa protection. Dieu le reçoit de ses mains miséricordieuses, et que peut-il lui refuser, à Elle qui lui a donné son Fils Jésus-Christ ?

Aussi bien, ce globe est-il surmonté d'une croix qui représente Jésus-Christ, qui rappelle ses souffrances, son sacrifice au Calvaire. Marie offre donc aussi à Dieu le Fils éternel, le Verbe incarné, et cette intercession est toute-puissante.

Car Dieu écoute toujours la Sainte Vierge ; elle est la main qui sème et transmet toutes les grâces à travers le monde, et dans chacune des âmes « en particulier. » « Dieu, dit Bossuet, ayant voulu nous donner Jésus-Christ par la Sainte Vierge, *ses dons sont sans repentance*, et cet ordre ne change plus. Il est et sera toujours véritable, — il faut répéter ce principe ici, — qu'ayant reçu par sa charité le principe universel de la grâce, nous en recevions encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne¹. » Tous les biens nous viennent donc par Elle : et les grâces qui nous font triompher des tentations, et les inspirations qui nous éloignent du mal ou nous donnent de l'élan pour nous faire courir dans la voie de la vertu, et toutes les joies, tous les relèvements, toutes les consolations, toutes les richesses de l'âme.

Telle est sa première attitude. Elle offre, elle prie, elle implore, elle obtient, ses mains se remplissent de trésors surnaturels, se chargent de grâces. Alors elle les étend largement, miséricordieusement, — c'est sa seconde attitude, — elle répand les faveurs divines à flots sur l'univers entier, sur chacun de nous, sur la France en particulier et nul ne peut se soustraire à cette pluie abondante de bénédictions célestes qu'elle fait tomber avec jouissance sur tous ses enfants.

La France a sa part de choix dans cette distribution royale ; c'est pourquoi elle demeurera la nation privilégiée, favorisée des plus touchantes apparitions, la nation la plus dévouée aussi et la plus généreuse dans l'épreuve.

Les révélations toutefois ont toujours un but pratique et moral. Elles sont faites pour nous diriger dans la vie, pour nous maintenir dans l'action chrétienne. Il est bien évident que la Médaille miraculeuse qui nous fait invoquer Marie conçue sans péché, nous prêche surtout la *pureté*, pureté de corps, d'esprit et de cœur.

Nous vivons dans un siècle dépravé où il est difficile que la chasteté se conserve sans ombre, où le théâtre et les romans exagèrent encore l'impudeur, nous transportent dans des milieux si vils qu'une sorte de gêne s'empare des spectateurs ou des lecteurs les moins sévères. La société n'est point telle qu'on la représente, mais par imitation, par contagion, elle tend à devenir telle, si elle n'envisage pas l'idéal offert par Marie qui est la pureté même. Nous la regardons dans la Médaille miraculeuse, et ce seul regard est un préservatif ou un remords.

La pureté d'esprit n'est pas moins ignorée. Dominés par l'orgueil, nous nous défilons de l'Eglise, nous n'avons pas pour elle la simplicité de l'obéissance. Oubliant qu'elle est à la fois maternelle et infaillible, nous craignons toujours ou que ses prescriptions ne soient trop dures, ou ses exigences trop grandes, ou sa doctrine arriérée et incompatible avec la science. Au fond nous avons peur qu'elle ne se trompe et que les voies qu'elle nous indique ne soient pas les vraies. Notre esprit manque aussi de pureté et de simplicité. De là vient qu'il n'y a plus d'enfants. Nos enfants nous entendent raisonner et ils forcent encore notre manière. Ils n'obéissent plus, ils ne croient plus, ils deviennent sceptiques ou impies.

L'Eglise est l'unique source de la vérité surnaturelle, — celle qui délivre et qui sauve. — Source pure et limpide comme le cristal, elle nous laisse distinguer des clartés profondes : tandis que l'erreur trouble ces eaux transparentes ; alors nous n'y voyons plus rien et nous déclarons que l'enseignement de l'Eglise est obscur. C'est notre esprit qui est obscur et qui a produit ces obscurités parce qu'il a cessé d'être pur, et peut-être aussi parce qu'il veut autoriser la conscience à faire mal, en lui persuadant qu'il n'est point clair que ce soit défendu.

La pureté du cœur, la pureté de l'affection, combien peu se préoccupent de les atteindre ou de les garder ! Aimer tout et tout le monde en Dieu, purifier notre amour humain de toute scorie dans la fournaise de la charité divine, c'est cependant le devoir élémentaire de tout chrétien. Nous disons chaque jour en effet : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toutes choses ! »

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ! » Ils le verront et l'aimeront. La pureté de cœur c'est la charité. Mais en Dieu ils aimeront tous les hommes, puissamment : c'est l'autre face de la charité : « J'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous ! » Je l'aime et je compatis à ses misères morales, à sa pauvreté, à ses détresses, à ses abandons, à ses tristesses, comme si sa pauvreté et ses tristesses étaient les miennes !

Voilà ce que nous dit la Médaille miraculeuse, en nous prêchant la pureté universelle, et donc

¹ Sermon pour la fête de l'Immaculée-Conception.

la chasteté, la soumission, à l'Eglise et la bonté. Le globe que la Sainte Vierge tient dans ses mains « représente le monde entier » ; il renferme tous les hommes, « chaque personne en particulier, » nul n'en est exclu. Car la Sainte Vierge est la reine de tout l'univers, de tous les hommes. Parmi ses sujets il y a peut-être des rebelles, elle ne cesse point pourtant d'être leur Reine et leur Mère.

II

Au revers de la Médaille miraculeuse nous trouvons d'autres forts et suaves enseignements. Celui qui ressort le mieux, c'est la *médiation* maternelle et efficace de la Sainte Vierge.

« Le tableau s'étant retourné, dit M. Aladel, Catherine Labouré vit, au revers, la lettre M surmontée d'une croix, ayant une barre à sa base, et, au-dessous du monogramme de Marie, les cœurs de Jésus et de Marie, le premier entouré d'une couronne d'épines et l'autre transpercé d'un glaive. »

Sur la face, la voyante avait lu autour du tableau, écrits en lettres d'or, ces mots : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » M. Aladel lui demanda si elle avait vu aussi quelque chose d'écrit au revers, comme autour de l'Immaculée. Elle n'avait rien vu : « Eh bien ! dit-il, demandez à la Sainte Vierge ce qu'il faut y mettre. » Elle pria longtemps, par obéissance, et il lui sembla entendre une voix qui lui disait :

— L'M et les deux cœurs en disent assez.

Ils en disent en effet beaucoup.

L'M éclate, surmonté d'une croix, comme pour affirmer d'abord que par elle-même Marie, toute grande qu'elle est, n'est rien. Elle ne vaut que par les mérites prévus de son Fils, elle ne vaut que par la croix, et parce qu'elle s'est associée au sacrifice du Calvaire.

C'est ce qu'expliquent aussi les deux cœurs juxtaposés, si douloureux. Ils ont souffert ensemble, souffert aussi des souffrances l'un de l'autre. Le cœur de Marie a *compagné* aux douleurs du Cœur de Jésus.

Ainsi que l'a enseigné Pie X dans son Encyclique pour le cinquantenaire de la définition du dogme de l'Immaculée-Conception, « il y eut entre Marie et Jésus perpétuelle société de vie et de souffrance, ce qui fait qu'on peut leur appliquer à titre égal cette parole du Prophète : « Ma vie s'est consumée dans la douleur, et mes années dans les gémissements. » (Ps., xxx, 11). La Vierge était debout au pied de la croix, accablée sans doute par l'horreur du spectacle, heureuse pourtant de ce que son Fils s'immolait pour le salut du genre humain, et d'ailleurs participant tellement à ses douleurs qu'elle eût considéré comme infiniment préférable, si c'eût été possible, de prendre sur elle les tourments qu'il endurait. »

Et le Souverain Pontife conclut : « La con-

séquence de cette communauté de souffrances et de sentiments, c'est que Marie mérita très légitimement de devenir la réparatrice de l'humanité déchue, et donc la dispensatrice de tous les trésors que Jésus nous a acquis par sa mort et par son sang. »

Marie ne fut pas revêtue du caractère sacerdotal, puisqu'elle ne reçut point le pouvoir de consacrer le corps et le sang de son Fils, mais le sacerdoce ne consiste pas seulement à offrir le saint sacrifice de la messe. Le prêtre est surtout médiateur, et, à ce point de vue, Marie participe au sacerdoce.

Elle a offert à Dieu le sacrifice de son Fils, avec son Fils elle a offert le sacrifice de la croix ; là elle est vraiment prêtre avec Lui.

Mais qui fut autant qu'elle, Jésus excepté, médiateur entre Dieu et les hommes ! Qu'on se rappelle le portrait que S. Paul fait du grand-prêtre Jésus dans son Epître aux Hébreux (ch. vii) : « Il peut sauver à jamais ceux qui s'approchent par lui de Dieu, toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Tel devait être notre Pontife, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et devenu plus haut que les cieux. Il n'a pas besoin tous les jours, comme les prêtres, d'offrir à Dieu des hosties, pour ses péchés d'abord, ensuite pour ceux du peuple. Cela, il l'a fait une fois, en s'offrant lui-même. »

Quel prêtre oserait s'appliquer ces paroles, se déclarer saint et sans tache, plus haut que les cieux ! Marie médiatrice en assume toute la vérité et toute la gloire. La Médaille miraculeuse nous la montre sainte, innocente, *immaculée*, plus haute que les cieux, puisqu'elle est entourée de douze étoiles. Immaculée, elle n'a pas besoin de sacrifices qui la rendent agréable à Dieu et la purifient de toute souillure, elle est sans péché, elle n'a pas eu la tache originelle.

Debout au pied de la croix, et vaillante, regardant son Fils, puis le ciel où réside le Dieu de toute justice, offrant Jésus pour la rédemption du monde et s'offrant elle-même avec lui, Marie exerçait les fonctions suprêmes du sacerdoce.

Et maintenant, au ciel, où elle intercède sans cesse pour nous, elle les continue comme médiatrice. C'est donc à juste titre que la Vierge immaculée est appelée aussi la Vierge-Prêtre, *Virgo sacerdos*.

Le B. Léonard de Port-Maurice, dans une lettre exposée auprès de son corps à la vénération des fidèles, à Rome, parle du mystère de l'Immaculée Conception, et, si l'on en croit le P. Gratry, « il affirme que quand la lumière de cette capitale vérité éclatera dans sa magnificence, ce sera l'heure du repos et de la paix du monde ;... que cette lumière se répandra quand l'Eglise aura défini comme article de foi le dogme de l'Immaculée-Conception. »

Il serait téméraire de conclure qu'il s'agit ici de la paix des nations. Mais pourrait-on contester que la définition de ce dogme n'ait produit la paix dans les âmes? ¹ Les esprits demeuraient partagés : Rome a prononcé et toute divergence a disparu. Les cœurs étaient inquiets, la piété était alarmée, parce qu'il demeurait quelque obscurité touchant l'innocence originelle de Marie : la décision du Pape Pie IX a calmé les angoisses et réjoui tous ceux qui aiment la Sainte Vierge. Ils ont connu la paix dans la vérité, la paix, fruit d'une décision infaillible proclamant un dogme aimé.

Cette paix n'est-elle pas aussi la résultante du mouvement catholique produit par la Médaille miraculeuse, par l'apparition radieuse où Catherine Labouré a vu et transmis la douce invocation à « Marie conçue sans péché? »

Nous allons voir aussi que les apparitions terribles ou consolantes qui ont suivi celle de la voyante de Paris ne paraissent être que le développement des différentes manifestations qui ont eu pour admirable conclusion la Médaille miraculeuse.

X

LES APPARITIONS DE CATHERINE LABOURÉ
ET N.-D. DE LA SALETTE

Les apparitions de Catherine Labouré ressemblent au bouton d'une rose surnaturelle qui s'ouvrira peu à peu, à la Salette, à Lourdes, et qui s'épanouira complètement à Pontmain.

I

La Salette est surtout le complément de l'Apparition de la nuit du 18 au 19 juillet 1830. A onze heures et demie, comme la jeune novice avait vivement désiré voir la Sainte Vierge, son ange gardien vient l'éveiller, la prend par la main et la conduit à la chapelle. A la vue de Marie en robe blanche avec son voile couleur aurore, Catherine doute et se fait réprimander sévèrement. Elle se précipite alors aux pieds de Marie et pose ses mains sur les genoux de la Reine du ciel, comme elle eût fait de sa mère.

La Sainte Vierge la charge d'une mission. Elle sera contredite, mais qu'elle ait confiance. Puis elle lui annonce que des malheurs vont fondre sur la France. Son visage alors s'empreint d'une profonde tristesse : « Mais je serai avec vous, » dit-elle. « Il y aura des victimes » : elle avait des larmes dans les yeux en disant cela. « Mgr l'archevêque mourra » : et ses larmes coulent.

« Mon enfant, la croix sera méprisée, on la jettera par terre, on ouvrira de nouveau le côté de Notre-Seigneur ; les rues seront pleines

de sang. Le monde entier sera dans la tristesse. » La Sainte Vierge ne pouvait plus parler, la douleur l'oppressait, son visage était bouleversé. Et une lumière intérieure montra à la voyante que ces événements arriveraient dans quarante ans.

« Ne craignez point, poursuit Marie, je serai moi-même avec vous. Je vous accorderai beaucoup de grâces... » « Mais qu'on prie, qu'on prie ! » ajoute la Sœur, interprétant la pensée de la Sainte Vierge.

Marie nous apparaît déjà comme la Vierge médiatrice, la Vierge orante, la Vierge puissante, car elle dit : « J'accorderai beaucoup de grâces... »

A la Salette, le 19 septembre 1846, ce sont deux enfants qui se connaissent à peine, aussi ignorants qu'on puisse l'être. Ils avaient fait, tout en gardant leur bétail, « des paradis, » c'est-à-dire une construction informe avec des pierres, et ils l'avaient ornée de fleurs des Alpes. Puis ils s'endorment après un frugal repas, pris à côté d'une fontaine tarle. Ils se réveillent vers 2 heures 1/2, se mettent en quête de leur bétail qui avait disparu sur l'autre versant, reviennent et trouvent une belle Dame assise sur les pierres qu'ils avaient superposées. Elle est dans l'attitude d'une grande douleur, et, se levant, elle les appelle : « Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur, je suis ici pour vous conter une grande nouvelle. »

Elle porte aussi une robe de lumière, toute blanche, étincelante de paillettes d'or, un diadème de rayons avec une couronne de roses. En guise de bijoux elle porte sur sa poitrine un crucifix avec des tenailles et un marteau.

Comme à l'apparition du 19 juillet 1830, elle pleure.

Elle pleure sur les malheurs de la France : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, dit-elle, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous ! Si je ne veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de prier sans cesse pour vous. »

Pourquoi le bras du Fils est-il si pesant ? C'est parce que « la croix est méprisée, » ainsi que Marie l'a dit à Catherine Labouré. La colère de Dieu est près d'éclater, et elle éclaterait aussitôt, si elle n'intervenait, elle la puissante médiatrice, si elle n'intercédaient pour nous, *semper vivens ad interpellandum pro nobis*, si elle ne remplissait ses fonctions de Vierge-Prêtre.

Elle « souffre pour nous, » parce qu'elle souffre de voir son Fils offensé par nous. Mais malgré tout, nous pouvons avoir confiance, car elle est « chargée de prier sans cesse pour nous. » C'est sa mission à elle ; cette charge elle l'a assumée avec amour, avec confiance. Aussi quoique les temps soient difficiles et le lendemain incertain, sombre, gros

¹ Gratry, *Mois de Marie de l'Immaculée Conception*.
— Voir Catherine Labouré, par E. Crapez, ch. v.

de catastrophes, le Fils ne nous abandonnera pas, parce qu'elle ne le « veut » pas.

N'est-ce pas, plus développée, la pensée de la première apparition de Catherine Labouré : les malheurs qui nous menacent, et Marie qui nous protège, qui nous rassure ? Mais « qu'on prie, qu'on prie ! »

Elle pleure, à Paris comme à la Salette, parce que Dieu n'est pas connu, pas aimé. « L'amour n'est pas aimé ! » s'écriait la B. Marguerite-Marie, et l'amour ne prend jamais son parti d'être méconnu. C'est l'amour offensé qui nous frappe et nous châtie.

À la Salette, elle spécifie la cause de ses larmes, elle laisse entrevoir les malheurs qui nous attendent et elle en révèle quelques-uns très explicitement.

« Elle pleure, dit le P. Coubé, parce que son peuple rebelle a lassé la patience du bon Dieu et que la vengeance est sur le point d'éclater. Elle voit dans l'avenir les pécheurs endurcis — ses fils de France surtout — justement châtiés ; elle voit les campagnes, les moissons, les vignes désolées par des fléaux inconnus jusque-là, les villes ensanglantées par les guerres fratricides, la patrie mutilée par l'envahisseur, la jeunesse fauchée sur d'horribles champs de bataille... Et tandis qu'elle pleure, en face de cette lugubre perspective, là-haut, sur le Planeau solitaire, — son peuple continue à se révolter contre Dieu... Et alors retentit l'écho des anathèmes que Jésus lançait contre l'ingrate Jérusalem : Malheur au peuple qui blasphème ! Malheur au peuple qui profane le dimanche ! Malheur au peuple qui ne pense qu'à jouir ! Malheur au peuple qui outrage l'Eglise ! Malheur au peuple apostat ! »

Quand Jésus eut terminé ses prophéties terribles touchant la fin du monde et la ruine de Jérusalem, les apôtres se rapprochèrent de lui et lui dirent avec effroi : « Seigneur ! Quand sera-ce ? Quand donc ces événements arriveront-ils ? » Catherine Labouré se posa la même question. Elle n'interroge pas la Sainte Vierge qui, accablée de douleur, ne peut plus parler, mais celle-ci voit sa pensée ; et une lumière intérieure révèle à la religieuse épouvantée que ce sera dans quarante ans.

La réponse devait faire partie du secret de Mélanie, secret qu'elle n'a révélé qu'au Pape Pie IX. Ne l'a-t-elle pas laissé entrevoir quand un jour elle grava ces mots sur une vitre du couvent de Correnno : « 1870. Les Prussiens ! »

II

Dans l'apparition du 27 novembre 1830, la jeune religieuse vit Marie qui tenait un globe surmonté d'une croix. Marie lève les yeux au ciel, et son visage s'illumine quand elle offre à Dieu ce globe symbolique.

Puis ses doigts étincellent d'anneaux et de pierres précieuses d'où jaillissent des rayons qui l'inondent de glorieuses clartés.

Les plus beaux de ces rayons, ce sont les prières les plus ardentes.

Il est des pierreries qui restent dans l'ombre et qui ne donnent aucune lumière. Cela contraste étrangement avec les autres qui apparaissent comme vivantes et semblables à ces joyeuses étoiles dont parle l'Écriture, qui sont heureuses de luire en l'honneur de leur Créateur.

La Sainte Vierge explique pourquoi ces pierreries ne sont pas brillantes comme leurs voisines : « Elles figurent les grâces que l'on oublie de demander. »

Aux yeux de Dieu, nos âmes — je parle des âmes pures — sont semblables à ces pierres précieuses. Il les regarde avec amour. Marie aussi les considère avec complaisance. Les unes sont admirables de ferveur, de pureté, de bonne volonté ; alors elle est contente de les voir, elle les rend plus resplendissantes encore en leur prodiguant de nouvelles faveurs, car c'est elle qui « accorde les grâces. » Les autres au contraire demeurent obscures, comme une nuit sans astres. Et cependant elles n'ont pas cessé d'être pures, seulement elles sont indifférentes, tièdes, sans des ardens désirs surnaturels qui méritèrent à la voyante de Paris de jouir de la présence de la Sainte Vierge.

Ces pauvres âmes demeurent dans l'ombre parce qu'elles ne demandent pas la lumière. Elles sont faibles, anémiées, et elles ne sentent pas leur faiblesse, elles ne prient pas. Marie attend vainement qu'elles implorent ses grâces, peut-être ne croient-elles pas en avoir besoin.

La Sainte Vierge nous regarde en ce moment. Sommes-nous devant elle comme des pierreries étincelantes ou comme des diamants mornes et sans éclat ?

Mais ce qui attire davantage encore l'attention de la jeune novice, c'est le globe surmonté d'une croix. Marie lui parle « au fond du cœur. »

Ce globe c'est « le monde entier, » c'est toute la terre, qui appartient au Christ, puisqu'il l'a conquise par son sang et qu'ensuite il y a planté sa croix, comme on plante son drapeau au-dessus d'une ville prise.

« Il représente particulièrement la France et chaque personne en particulier, » par conséquent chacun de nous. Tous et chacun nous sommes la conquête du Christ, et, sur chacune de nos âmes, le jour de notre baptême, il a arboré la croix. Nous lui appartenons et il nous aime. Mais ce qui appartient au Fils appartient à la Mère. Elle nous a mérités par sa passion et par sa compassion. Si le Christ est roi, elle est reine, reine du monde.

De là cette exclamation joyeuse de Catherine Labouré : « Oh ! qu'il sera beau d'entendre dire : Marie est la reine de l'univers et particulièrement la reine de France ! »

Cette pensée, nous la retrouvons à la Salette.

La Sainte Vierge dit aux bergers, après leur avoir confié son message : « Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple ! » On demanda à Mélanie : « Qu'avez-vous cru qu'était son peuple ? — Tout le monde, » répondit-elle. Et Maximin spécifia : « Son peuple ? Ce sont les hommes, c'est la France ! »

Catherine Labouré nous a appris que nous avons dans le globe une place privilégiée. Le nom de la France est gravé sur le demi-globe qui sert de piédestal à la Sainte Vierge. C'est là aussi que l'on aperçoit le serpent terrassé, comme si l'Apparition voulait nous apprendre que c'est en France que se livreront les plus terribles combats. C'est là que réside le général de l'armée ennemie, et pour l'écraser, il faudra l'aide puissante de Marie.

Mais ce peuple de France, ce peuple de Marie est en état de révolte : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre ! » dit-elle douloureusement. Il refuse donc d'obéir, il demeure donc en révolution, en rébellion. Contre qui ? Hélas ! contre Dieu et contre son esprit, ses commandements, sa morale.

Rébellion de l'intelligence qui ne se laisse pas guider par l'Eglise. Elle accepte en effet d'autres conducteurs, d'autres maîtres aux paroles séduisantes, qui la mènent à l'erreur, à l'hérésie ; qui exaltent son orgueil et lui persuadent avec Luther qu'elle ne doit prendre conseil que d'elle-même, que la raison est supérieure à l'autorité ; qui la charment par des systèmes nouveaux et subtils. Ce sont ces docteurs dont parlait S. Paul, qui apprennent toujours, travaillent toujours et n'arrivent jamais à la science de la vérité.

Rébellion du cœur, qui trouve la morale chrétienne trop austère et se laisse prendre à la beauté capiteuse du vice. Aussi l'homme, après avoir affranchi son esprit de la vérité, des enseignements de l'Eglise, affranchit son cœur par le sensualisme, par les lectures et les compagnies où il apprend la science du mal, enfin par l'inconduite et les dérèglements.

Rébellion de la langue qui s'affranchit du culte de Dieu par le blasphème : blasphème du livre, blasphème des théories d'impiété, blasphème de la parole, blasphème pratique par la profanation du dimanche, « le péché mortel de la France », disait le Pape Pie IX.

« Le crime de la France, s'écriait Mgr Besson¹, c'est d'avoir popularisé le blasphème par sa langue, accrédité par ses exemples l'oubli de la loi du dimanche, et rejeté le joug de la pénitence chrétienne. » Qu'ils sont peu nombreux en effet ceux qui sont convaincus de la nécessité de la pénitence, ceux qui observent le Carême, les jours de jeûne et d'abstinence ! Et cependant c'est la doctrine de

l'Evangile : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ! »

Quand Pie IX, le 18 juillet 1855, eut pris connaissance du secret de Mélanie, son visage s'empreignit d'émotion, ses lèvres se contractèrent et son front s'assombrit. Il répéta avec tristesse : « Pauvre France ! Pauvre France !... Ce sont des fléaux dont la France est menacée... Elle n'est pas seule coupable. Toute l'Europe est coupable et mérite des châtiements. »

C'est la France surtout qui est coupable, car c'est elle qui par ses idées, son influence, sa langue claire, ses livres passionnants, conduit le monde, donne l'impulsion aux esprits. Elle est un peuple missionnaire, un peuple ardent, un peuple enseignant. Elle ne garde pas pour elle seule ses pensées ni ses découvertes, elle les répand, elle les propage, également passionnée pour semer la vérité au prix même de son sang, et pour faire connaître l'erreur, par des efforts puissants, dignes d'une meilleure cause. En 1870 nous avions le sentiment de notre responsabilité et de notre juste châtiement. Les paysans de la Bretagne s'écriaient avec effroi : « C'est le secret de la Salette qui est tombé sur nous !¹ »

Les temps mauvais étaient venus, annoncés à Catherine Labouré par la Sainte Vierge ; c'était l'heure des épreuves terribles et des grands malheurs. Cette heure ne sonnera-t-elle pas de nouveau quelque jour ?...

Nous nous souviendrons alors des paroles de Marie le 19 juillet 1830 : « Un moment viendra où le danger sera grand : on croira tout perdu. Là je serai avec vous, ayez confiance !... J'ai toujours l'œil sur vous ! »

Oui, nous avons confiance en vous, ô Marie ! Nous savons que vous n'abandonnerez pas vos enfants !

XI

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE,
LOURDES ET PONTMAIN

I

Il est des courants surnaturels créés par l'Esprit-Saint, qui règnent dans le monde des âmes et leur donnent les directions nécessaires pour leur salut et pour la vie morale des sociétés. L'Immaculée Conception fut un de ces courants, calme d'abord, puis prenant de la consistance et de la force, soufflant avec vigueur sur les âmes et les portant à aimer Marie Immaculée.

Les apparitions de Catherine Labouré secondèrent ce courant et imprimèrent à cette chère dévotion un élan irrésistible. Alors les évêques demandèrent à Pie IX comme une

¹ Sermon prononcé à la Salette de la Grand'Combe-des-Bois le 19 septembre 1873.

¹ Cf. *Mois de Marie de la Salette*, par M. Giray, 27^e jour.

grâce immense pour le monde catholique de définir le dogme de l'Immaculée-Conception. Le grand Pape acquiesça aux vœux universels de l'Eglise et proclama, le 8 décembre 1854, que Marie avait été conçue sans péché et n'avait pas porté un seul instant la marque de flétrissure du péché originel. Quelle dut être la joie de l'humble religieuse qui demeurait absolument ignorée, mais qui, aux yeux du ciel, avait rempli avec tant de bonheur la mission que Marie lui avait confiée !

Le ciel aussi bien ne devait-il pas une réponse à la terre ? Ce fut encore là une délicatesse divine de la faire, afin de rendre plus intime et en quelque sorte visible l'union entre Dieu et les hommes, entre Marie et ses fidèles serviteurs. La réponse à la dévotion de la Médaille miraculeuse, au zèle des évêques, à la parole souveraine du Pape, se fit à Lourdes.

Une enfant de quatorze ans, mais qui paraissait à peine en avoir dix, une petite bergère, ignorante et indigente, mais si humble et innocente, Bernadette Soubirous, fut choisie pour être la messagère des secrets de la Sainte Vierge. Celle-ci ne recherche point les savants ni les grands pour accomplir son œuvre, mais les âmes pures et simples, les pauvres qui échappent à la tentation d'orgueil.

Marie lui apparut dix-huit fois à la grotte de Lourdes. Bernadette ne sut pas d'abord qui elle était.

La troisième fois, l'apparition lui dit : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse dans ce monde, mais dans l'autre. » Puis elle ne lui parle plus que des autres : « Priez pour les pécheurs ! » dit-elle la sixième fois qu'elle se montre à elle. Sa pensée ensuite embrasse le monde entier, et Bernadette à la huitième apparition aperçoit un nuage de tristesse qui voile son visage radieux. L'enfant pleure abondamment de la voir affligée et douloureuse, et elle l'entend répéter à trois reprises : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! »

À la dixième, l'apparition ne se borne plus à lui dire de prier, elle lui demande un acte, un sacrifice, une humiliation : « Vous baiserez la terre pour les pécheurs ! » A mesure, elle étend plus largement le champ de sa miséricorde, et comme rien de fécond ne se fait sur la terre sans la prière publique de l'Eglise, à la onzième elle donne cet ordre à l'enfant : « Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle ! »

Nous retrouvons à Lourdes toute la doctrine des apparitions de la rue du Bac : « Je vous accorderai beaucoup de grâces. Ces grâces seront répandues particulièrement sur les personnes qui me les demanderont. Mais qu'on prie, qu'on prie ! »

Où venir prier ? « Au pied de cet autel. Là les grâces seront répandues sur toutes les personnes qui me les demanderont, grands et petits. »

A Lourdes aussi elle est triste d'une tristesse qui fait pleurer Bernadette, et d'où vient cette tristesse, sinon du grand nombre des pécheurs qui n'aiment pas Dieu, qui ne connaissent pas Jésus-Christ ? C'est pourquoi elle redit trois fois, comme un appel d'alarme répété : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! » La voyante comprend si bien la pensée de l'apparition qu'elle veut associer tout le monde à l'œuvre de pénitence réparatrice, car avant de baisser la terre pour les pécheurs elle ordonne à la foule de l'imiter, et toutes les têtes s'inclinent, toutes les lèvres se collent sur la poussière.

Mais qui est-elle enfin, cette Dame vêtue d'une robe blanche avec une ceinture bleue qui lui parle, qui la fait prier, qui lui sourit et qui l'instruit ? L'enfant la supplie de le lui dire. Trois fois elle recommence la formule de sa demande, encouragée par l'attitude gracieuse de l'apparition.

« La Dame, raconte Bernadette, se tenait debout au-dessus du rosier et se montrait comme elle se montre dans la Médaille miraculeuse. A ma troisième demande, elle prit un air grave et parut s'humilier... Elle joignit ensuite ses mains et les porta sur le haut de la poitrine... Elle regarda le ciel... puis séparant lentement les mains et se penchant vers moi, elle me dit en laissant trembler sa voix :

« — Je suis l'Immaculée-Conception ! »

Quand les pèlerins connurent cette précieuse réponse, ils baisèrent les parois de la roche, les branches de l'églantier qui tombaient de la niche, et, du milieu de la foule s'éleva, puissante, l'invocation de la Médaille miraculeuse : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! »

Ce jour-là, Bernadette portait sur elle une grande médaille de cuivre conforme, au moins pour la face antérieure, au modèle de la Médaille miraculeuse. Plus tard, Sœur Catherine Labouré parlant confidentiellement à sa supérieure des événements de Lourdes, lui fit cette remarque : « Lorsque la Sainte Vierge apparut à Bernadette, elle lui dit : « Je suis l'Immaculée-Conception ! Vous voyez bien que c'est la nôtre. »

Oui, c'est la même, à cette différence près que les apparitions de la rue du Bac sont le commencement de l'œuvre de miséricorde de la Sainte Vierge sur notre époque et particulièrement sur la France, tandis que la déclaration de Marie à Bernadette en est le couronnement. La Sainte Vierge continue son œuvre de médiation, elle est toujours la Vierge qui prie, la Vierge sacerdotale. Son unique sollicitude, ce sont les pécheurs : elle prie et ordonne qu'on prie pour eux, elle s'attriste, elle verse des larmes parce qu'ils ne se laissent point toucher, ici comme à Paris et à la Salette. — Catherine Labouré nous conduit à Lourdes. Aussi se plaisait-elle à s'en entretenir et l'on a remarqué qu'elle y vivait par la

piété, par la pensée, car elle connaissait et décrivait les apparitions de Lourdes « mieux que personne, sans jamais avoir vu les lieux, ni lu le récit des faits. »

II

Marie avait dit à Catherine Labouré dans l'apparition du 19 juillet : « Un moment viendra où le danger sera grand ; on croira tout perdu ; là je serai avec vous, ayez confiance ! »

Après trois jours de bataille autour du Mans, Chanzy, épuisé plus que vaincu, avait dû rétrograder. Ses soldats n'avaient plus la force de combattre, ses généraux étaient découragés. L'avant-garde prussienne était à trois kilomètres de Laval et le général Schmidt avait reçu l'ordre de s'en emparer. Comme c'était une cité classée comme riche, il l'avait d'avance frappée d'une contribution de trois millions, et le soir du mardi 17 janvier 1871, il disait à l'évêché du Mans, à Mgr Fillion : « En ce moment mes troupes sont à Laval ! »

L'heure était venue où l'on devait croire « tout perdu. » C'était donc celle où la Sainte Vierge « serait avec nous. »

Le 19 juillet 1830 elle avait apparu avec les couleurs blanche et bleue, et la jeune novice interprétant sa pensée avait dit : « Mais qu'on prie ! qu'on prie ! »

Or le soir du 17 janvier 1871, à Pontmain, entre cinq et six heures, un petit garçon de douze ans, Eugène Barbedette, aperçut dans le ciel une Dame qui souriait d'un sourire infiniment doux. Elle portait une robe sans couture bleu foncé avec des étoiles d'or. La robe était ample, et nulle ceinture ne la retenait, les manches étaient larges et pendantes, comme celles d'un surplis. La tête était couronnée d'un diadème d'or sous lequel apparaissait un long voile noir tombant sur les épaules. Au milieu de la couronne courait un étroit ruban rouge. Aux pieds, des chaussons bleus avec des boucles d'or. Les mains étaient tendues et abaissées comme dans la Médaille miraculeuse.

A Pontmain comme à Lourdes, c'est toujours l'attitude de la Vierge telle qu'on la voit dans la Médaille miraculeuse.

Eugène appelle son frère Joseph, âgé de dix ans, qui voit aussi la Belle Dame, si belle, diront-ils, « qu'on n'a jamais rien vu de pareil ni en personne ni en image. » Ni le père César, ni la mère Victoire ne voient rien, parce que la Sainte Vierge réservait cette faveur aux seules âmes candides et innocentes. C'est pourquoi deux petites filles, Françoise Richer et Jeanne-Marie Lebossé, qui arrivent, s'écrient avec une indicible admiration : « Oh ! la belle Dame, avec une robe bleue et des étoiles d'or ! »

Tout le village accourt. Au milieu de ses paroissiens, l'abbé Michel Guérin, stupéfait et s'humiliant de n'être point digne de contempler

ce que voient les petits enfants, ne dit qu'un mot :

— Prions, mes amis !

Et la foule tombe à genoux dans la neige, car il faisait grand froid, regardant les étoiles plus brillantes que de coutume, comme il arrive dans les nuits glacées d'hiver, et n'apercevant point cette Belle Dame devant laquelle sont extasiés les quatre enfants.

On récite le chapelet. Deux religieuses, Sœur Vitaline et Sœur Marie-Edouard, entonnent les chants qu'aime la Sainte Vierge, le *Magnificat*, l'*Inviolata*, l'*Ave Maris stella*, les Litanies.

Sur une banderole large de quatre pieds et longue d'environ trente-six, une main invisible écrit des lettres qui forment des mots. Les enfants lisent cette ligne : « *Mais priez, mes enfants. Dieu vous exaucera en peu de temps.* »

Tout le village redouble l'intensité de ses prières, et tout à coup la Sainte Vierge apparaît non plus souriante, mais radieuse d'allégresse.

« C'est fini, disent les bonnes gens, nous aurons la paix, la guerre va se terminer. »

Car toutes les familles avaient des fils qui se battaient pour la France. Et quel soulagement pour tous que cette promesse : « Dieu vous exaucera en peu de temps ! » Ils croyaient déjà revoir leurs soldats rentrer au village. Et pourtant les Prussiens n'étaient qu'à quelques lieues de là.

La même main invisible continuait à écrire et traçait une autre ligne au-dessous : « *Mon Fils se laisse toucher.* »

Et pour bien accentuer cette affirmation, elle souligna cette phrase d'un large trait.

Tout à coup les enfants, les yeux ardemment fixés sur l'Apparition qui jusque-là souriait, s'écrient : « Voilà qu'elle retombe dans la tristesse ! »

Et ils signalent une croix rouge, haute de soixante centimètres environ, sur laquelle apparaît un Christ sanglant. La croix s'élève à la hauteur de l'Apparition qui la saisit. Alors au-dessus de la croix étincelle le nom divin : *Jésus-Christ*.

Les enfants racontent, décrivent et précisent à mesure chacun de ces détails saisissants, les assistants ne voient rien, mais ils sont convaincus : ces quatre enfants ne sauraient s'entendre pour les tromper, leurs paroles portent l'accent de la vérité. Et ils prient. La Sainte Vierge prie avec eux. Elle regarde avec amour le crucifix, elle demeure triste. Un colloque mystérieux et pressant se poursuit entre elle et son Fils. Ses lèvres remuent, parlent, les quatre voyants aperçoivent ses dents blanches. Elle plaide la cause des habitants de Pontmain qui tremblent pour leurs fils, la cause de la France qui tremble pour elle-même, pour ses maux présents, pour son avenir comme nation.

Cette attitude de Marie est tellement frap-

pante que tous les cœurs s'angoissent, l'aident en quelque sorte de leurs pauvres et ferventes prières. Aussi monte vers le ciel, insistant et suppliant, le *Parce Domine*.

Alors le cadre ovale dans lequel se détachait l'Apparition se change en une sorte d'autel avec des bougies aériennes. A ses pieds brillaient une multitude d'étoiles scintillantes, l'une d'elles se détache, passe au-dessus de la tête de la Sainte Vierge et allume successivement les bougies, comme si l'on allait assister à une solennelle bénédiction du Saint-Sacrement.

L'étoile, après avoir accompli sa fonction de clarté, se place au-dessus de la tête de la Sainte Vierge et y demeure immobile.

Celle-ci a gagné sa cause, son Fils s'est laissé toucher. Le crucifix sanglant qui semblait dire : « Voyez ce que j'ai souffert pour les hommes et comme les hommes sont ingrats ! » s'évanouit, disparaît. Et Marie reprend la pose de l'Immaculée-Conception, elle tend de nouveau les mains, comme dans la Médaille miraculeuse.

Soudain une petite croix blanche vient se planter comme une flèche sur chacune des épaules virginales et Marie paraît heureuse, radieuse d'une joie qui éclate sur ses traits, car les enfants s'écrient à l'unisson : « Voilà qu'elle rit ! Voilà qu'elle rit ! » Cette croix blanche est le signe du pardon, de l'innocence recouvrée par la prière et le repentir. Du haut du ciel, avant de disparaître, la Bonne Mère veut nous donner l'assurance de la paix.

Puis un grand voile blanc monte lentement de dessous ses pieds et l'enveloppe. Mais le visage demeure visible, il sourit toujours. L'Apparition finit ainsi dans un joyeux et bon sourire.

Elle partait, mais nous laissait la certitude du pardon pour le présent et l'espérance pour l'avenir.

« Telle est l'apparition de Pontmain, écrivait Mgr Le Hardy du Marais dans sa lettre pastorale du 6 janvier 1877. C'est là que des enfants à l'âme simple et pure virent la Vierge-Mère saisir le crucifix, rouge du sang de son divin Fils, le tenir de ses deux mains, ainsi que le prêtre tient la sainte Hostie, et le présenter à la France comme si elle avait voulu lui dire : « O peuple aimé, peuple infidèle, voici Jésus-Christ, ton espoir et ta rançon ; refais ton courage et crois encore à un avenir glorieux ! »

Ce crucifix, la Sainte Vierge le portait aussi à la Salette. A Pontmain, toujours médiatrice, la Vierge sacerdotale le prie ; mais elle l'offre aussi au Père comme elle faisait au pied de la croix. N'est-il pas remarquable encore qu'au début et à la fin elle apparaît comme dans la Médaille miraculeuse, qui semble avoir ainsi inspiré toutes les apparitions de notre temps ? Elle en serait le commencement et le terme.

XII

LES DEUX COMMUNAUTÉS

I

Dans son Apparition du 19 juillet 1830 la Sainte Vierge avait insisté sur les grands malheurs qui devaient arriver, puis elle avait dit à Catherine Labouré :

« Là je serai avec vous, ayez confiance. Vous reconnaîtrez ma visite et la protection de Dieu et celle de S. Vincent sur les deux communautés. »

Elle parlait de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité.

La première « communauté » avait été fondée en 1625 par S. Vincent de Paul, avec cette clause que les membres de la nouvelle Congrégation « s'appliqueraient entièrement au soin du pauvre peuple de la campagne. » Car ceux qui habitent les villes ont « quantité de docteurs et religieux qui les prêchent, catéchisent, excitent et les conservent en l'esprit de dévotion. Il ne reste que le pauvre peuple de la campagne qui seul demeure comme abandonné. » Les premiers qui vinrent s'adjoindre au fondateur furent Portail, François du Goudras et Jean de la Salle. Ils eurent bientôt de nombreux compagnons, mais leur humble supérieur ne voyait dans l'accroissement de son Ordre que l'action divine. Il disait vingt ans plus tard : « Appellerez-vous humain ce à quoi nul homme n'avait jamais pensé ? Car ni moi ni le pauvre M. Portail n'y pensions pas. Nous en étions bien éloignés ! »

Les peuples s'empressaient à les écouter, tant ils étaient dévoués et pieux. Par ses conférences de Saint-Lazare le saint étendait son influence sur tous les jeunes clercs qui venaient de tout le royaume se faire ordonner à Paris ; et l'on disait d'eux, en les voyant convertis, transformés, graves à l'église : « Ce ne sont plus des hommes, mais des anges du Paradis ! »

C'était l'œuvre de cet homme extraordinaire qui, tout en veillant au choix de bons évêques pour la France, envoyait ses missionnaires au peuple des champs, en Champagne, en Normandie, en Auvergne, et plus tard en Italie, en Irlande, en Pologne, à Madagascar, en Chine, en Amérique, dans le monde entier.

Aucune misère ne le laisse insensible ; il souffre avec ceux qui souffrent, il souffre de la pauvreté, des maladies, des peines des autres. Personne n'a mieux compris que lui la parole miséricordieuse du Christ : « J'ai pitié de la multitude. » Sa compassion, son amour du peuple, sa tendresse pour les malheureux, il les communiquait à tous ceux qui l'approchaient, surtout à Louise de Marillac, qui avait épousé Antoine Le Gras, secrétaire des commandements de Marie de Médicis. Devenue veuve en 1625, à trente-quatre ans, elle se

place sous la direction de S. Vincent de Paul : « Priez, lui dit-il, communiez souvent, l'Eucharistie est l'oracle des pensées charitables. »

Le moment d'épreuve terminé, — car il ne se pressait point, — il l'associe à ses Missions par l'assistance des pauvres.

Dans chaque paroisse qu'ils évangélisaient, les missionnaires établissaient une Confrérie de la Charité. Pendant plusieurs années Vincent de Paul les visitait lui-même pour y entretenir le premier esprit de ferveur et de sacrifice. En 1629 il confie ce soin à Mme Le Gras : « Vous communiez le jour de votre départ, lui mande-t-il, pour honorer la charité de Notre-Seigneur et les voyages qu'il a faits pour cette même fin et par la même charité, les peines, les contradictions, les lassitudes et les travaux qu'il a soufferts ; et afin qu'il lui plaise bénir votre voyage, vous donner son esprit, et la grâce d'agir en ce même esprit, et de supporter vos peines en la manière qu'il a supporté les siennes. »

Et elle part à travers la province, munie d'une petite pharmacie ; elle soulage les malades, elle panse les plaies, elle réunit les femmes de la confrérie pour les instruire, les encourager, ranimer leur zèle.

De retour à Paris, elle visite aussi les Charités des paroisses, elle en crée de nouvelles, et, à St-Nicolas-du-Chardonnet, elle soigne une fille atteinte de la peste. Le fondateur en éprouve une sainte émulation : « Croiriez-vous, Mademoiselle, lui écrit-il, que je visitai M. le sous-prieur de Saint-Lazare qui mourut de la peste, mais même que je sentis son haleine ? » Cependant il la prie de « n'en pas faire trop » et de ménager sa santé « pour l'amour de Notre-Seigneur et de ses pauvres membres. »

Elle comprend bientôt que les bonnes volontés d'occasion ne suffisent pas à soigner les malades et qu'il faut ce que nous appelons des « professionnelles, » des personnes qui fassent métier de s'occuper des infirmités humaines. Elle prend donc chez elle trois ou quatre filles dévouées qui s'étaient présentées. Elle les loge, les élève, les forme au grand art de la Charité. D'autres viennent et reçoivent la même formation. Ce sont les premières Filles de la Charité.

Le 25 mars 1634, en la fête de l'Annonciation, elles prononcent, par la bouche de leur fondatrice, leur consécration à Dieu et aux pauvres de Jésus-Christ. Pour qu'elles gardent l'esprit de S. Vincent, elles demeureront sous la direction et la dépendance des Prêtres de la Mission, et, ce point arrêté, le fondateur leur donne leur admirable règle :

Comme elles sont beaucoup plus exposées au dehors que les religieuses, n'ayant ordinairement comme monastère que les maisons des malades, pour cellule qu'une chambre de louage, pour chapelle que l'église de la paroisse, pour cloître que les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour

clôture que l'obéissance, pour grille que la crainte de Dieu et pour voile que la sainte modestie, elles sont obligées, par cette considération, de mener, au dehors ou au dedans, une vie aussi vertueuse, aussi pure, aussi édifiante que de vraies religieuses dans leur monastère.

II

Pendant un siècle et demi les deux communautés marchent ensemble, parallèlement. Elles subissent ensemble les épreuves de la Révolution et renaissent ensemble. Elles reprennent leurs œuvres hâtivement, avec des moyens de fortune : rien d'étonnant donc que la Sainte Vierge ait signalé des abus, le relâchement de la règle, un esprit moins parfait que celui qui avait été inspiré par les fondateurs. Mais la Médaille miraculeuse produirait ses effets de rénovation, dans les maisons d'abord où Dieu avait choisi la voyante, puis dans l'Ordre qui l'avait accueillie. La parole de la Sainte Vierge se réalisera : « La communauté deviendra grande... »

Sœur Catherine est la première à s'en réjouir, et l'on rencontre dans ses notes des exclamations comme celle-ci : « La famille de S. Vincent de Paul favorisée de ce privilège insigne ! Combien de missionnaires et de Filles de la Charité ! »

Ces notes nous montrent qu'elle commença d'abord par se sanctifier, se renouveler elle-même par Marie dans l'esprit de S. Vincent de Paul.

Après une conférence sur le Saint Nom de Marie, le 25 mars 1838, en cette fête si chère à l'Ordre, elle écrit sa résolution « de prendre la Sainte Vierge pour modèle au commencement de toutes ses actions ; dans tout, de réfléchir si elle a fait cette action, comment et pourquoi elle l'a faite, dans quelle intention : oh ! comme le nom de Marie est beau et consolant !... Marie ! »

Ce nom céleste, elle le savoure, elle ne se lasse point de le redire ; pour elle c'est un miel à la bouche, une joie, un chant pour le cœur : « O Cœur immaculé de Marie ! Sollicitez pour moi la foi et l'amour qui vous attache au pied de la croix de Jésus-Christ ! » Marie et la croix : elle ne sépare point ces deux amours.

Elle y joint l'attachement à la Règle : « Pour bien l'observer, écrit-elle, il faut en avoir l'esprit et ne pas s'en tenir à la lettre, surtout dans les petites choses... Si nous observons bien les petites choses, nous ferons bien les grandes ; pour imiter Notre-Seigneur il faut le prendre pour exemple. O Jésus ! O Marie !... »

M. Aladel prêche la retraite à la fin du mois de mai 1843. Après la première instruction elle écrit : « Dans nos peines, aller au pied de la croix, et là, déposer, à l'exemple de Marie, toutes nos peines et lui demander par l'intercession de l'Immaculée Marie toutes

les grâces qui nous sont nécessaires ! » Le 31 mai, le dernier jour de la retraite, elle offre « ce bouquet » à la Sainte Vierge :

« Pour résolution, ne passer aucun jour sans pratiquer quelque vertu de la Sainte Vierge, qu'elle a pratiquée elle-même. Il ne nous sera pas difficile, puisque tout ce qu'elle a fait et pratiqué, nous le faisons par nos œuvres ; notre vocation nous met à même de les faire. O Cœur Immaculé de Marie, obtenez-nous cette grande grâce pour les deux familles de S. Vincent ! »

Sa sollicitude s'étend aux Prêtres de la Mission comme aux Filles de la Charité. Inconnue parmi celles-ci, elle ne peut aspirer à prendre une influence officielle sur elles, et elle n'y songe point. Elle se borne à embaumer la Communauté dans la place modeste où elle est confinée, dans sa laiterie de l'hospice d'Enghien : à personne mieux qu'à elle on ne peut appliquer la comparaison de la violette. Sans qu'elle le veuille et y prétende, le parfum surnaturel de ses exemples, de ses paroles pénétrées de l'esprit de S. Vincent de Paul, de ses vertus religieuses, de sa dévotion à l'Immaculée se répand doucement et efficacement parmi ses compagnes, et les fortifie dans l'amour, dans l'observation exacte des moindres points de leurs précieux règlements.

Aussi les deux Communautés grandissent en ferveur, en nombre et en œuvres, surtout celle des Filles de la Charité. Les manifestations de la Sainte Vierge ont donné une merveilleuse impulsion de foi et de piété aux servantes des pauvres, et leur Institut prospère étonnamment. Et personne ne se doute que le rouage le plus actif de l'œuvre est aussi le plus caché, le plus ignoré. On rencontre l'humble sœur, on lui parle ; quelques-unes peut-être la dédaignent, car elle occupe un emploi peu envié, peu honoré ; et cependant, aux yeux de Dieu, elle est le grand ressort de la Maison. Il est vrai que ce grand ressort ne se connaît pas lui-même et qu'il ne reçoit le mouvement que des supérieurs de la communauté.

L'ère de prospérité apparaît en 1843, semblable à l'aurore magnifique qui annonce un beau jour. L'assemblée générale des Prêtres de la Mission choisit le 4 août M. Etienne pour supérieur des deux Congrégations et M. Aladel devient assistant. — M. Etienne est le restaurateur, le second fondateur des deux familles de S. Vincent de Paul. Le 8 septembre suivant, il écrit aux Filles de la Charité cette lettre remarquable par sa confiance en Marie et par ses allusions à la Médaille miraculeuse :

Je me sens bien encouragé, mes très chères sœurs, en voyant sous quels auspices commence le ministère que j'ai à remplir au milieu de vous. Je ne puis méconnaître une intervention bien manifeste de l'auguste et immaculée Marie qui

vous a donné des gages si touchants et si extraordinaires de sa tendresse. Oh ! n'en doutons pas, ce sont les mérites de ses douleurs qui ont été appliqués à nos douleurs et qui les ont guéries. *C'est sa puissante médiation qui a obtenu de Dieu que nos deux familles ne périraient pas au milieu des malheurs qui les ont accablées et qu'il s'en servirait pour ranimer notre foi. Pouvons-nous attribuer à une autre cause ces vocations si incompréhensiblement nombreuses qui se manifestent de toutes parts pour votre saint état, ces développements si prodigieux et si consolants de votre Compagnie au sein même de la tempête et des agitations ?*

A l'anniversaire de son élection, l'année suivante, le Supérieur général adresse aux Filles de la Charité une longue lettre où l'on sent l'influence de Catherine Labouré. Elle n'agit pas directement, mais par l'intermédiaire de M. Aladel, pour la réforme des abus qui lui avaient été signalés par la Sainte Vierge. Aussi écrit-elle, le 15 septembre 1844, à une Sœur qui avait quitté sa vocation : « En ce moment-ci plus que jamais la ferveur se renouvelle dans la communauté, comme dans le temps de S. Vincent. S'il y a eu des abus, maintenant tout se renouvelle ! »

M. Etienne trouva d'ailleurs une précieuse auxiliaire dans la Mère Mazin, nommée au mois de mai 1845 supérieure des Filles de la Charité. « C'était une âme droite et simple, écrit l'historien de M. Etienne, capable de comprendre le successeur de S. Vincent et de poursuivre avec lui le travail de réforme qui n'était encore qu'à son début. On se croyait revenu, dit une Sœur, aux temps heureux où notre vénérable Mère, Louise de Marillac, jetait, sous la conduite du saint fondateur, les premiers fondements de la communauté naissante. Sous cette double direction, uniquement inspirée par la tendre charité du divin Maître, les Filles de la Charité obéissaient avec bonheur. Les désirs des supérieurs à peine connus ou soupçonnés étaient partout accueillis avec une aveugle soumission et accomplis sans résistance. Qu'il était beau, le spectacle qu'offrait alors la Maison-Mère ! La piété, le recueillement, l'union en faisaient un lieu de délices, et la sérénité répandue sur tous les visages révélait la félicité commune. »

Tout cela était l'œuvre de la grâce de Dieu et de l'influence très discrète de Catherine Labouré. C'était l'esprit de la Médaille miraculeuse qui pénétrait la communauté, esprit d'obéissance, de charité et de dévotion à Marie conçue sans péché. C'était d'ailleurs la dévotion de Mlle Le Gras : « Plût à Dieu, disait celle-ci, que je pusse écrire entièrement les pensées que sa bonté m'a fait la grâce d'avoir au sujet de la Conception immaculée de la Sainte Vierge ! Toute ma vie, au temps et en l'éternité, je la veux aimer et honorer autant que je pourrai. »

La pieuse fondatrice avait même composé plusieurs prières comme celle-ci à Marie Im-

maculée : « Il est vrai, Sainte Vierge, que vous avez toujours été préservée du péché par les mérites de l'Incarnation, de la mort et passion du Fils de Dieu et le vôtre, et partant que vous êtes la véritable fille aînée de la Croix. »

Citons aussi cette autre que ses filles aiment encore à redire :

« Très Sainte Vierge, je crois et confesse votre sainte et immaculée conception, pure et sans tache. O très pure Vierge, par votre pureté virginale, votre conception immaculée, votre glorieuse qualité de Mère de Dieu, obtenez-moi de votre cher Fils l'humilité, la charité, une pureté de cœur, de corps et d'esprit, une sainte persévérance dans ma chère vocation, le don d'oraison, une bonne vie et une bonne mort. »

C'était aussi la dévotion de S. Vincent de Paul. L'Eglise le signale dans l'office de la Médaille miraculeuse ainsi que la fidélité constante de la Société des missionnaires à la foi en l'Immaculée Conception. Il n'est donc pas étonnant que Dieu ait choisi dans une des familles de S. Vincent celle à qui devait se manifester « Marie conçue sans péché. »

III

LES ENFANTS DE MARIE

I

Après les révélations de 1830, Catherine Labouré dit un jour à M. Aladel :

« La Sainte Vierge veut de vous une mission de plus. Elle veut que vous commenciez un Ordre. Vous en serez le fondateur et le directeur. C'est une confrérie d'Enfants de Marie. La Sainte Vierge accordera beaucoup de grâces ; des indulgences vous seront accordées. Il y aura beaucoup de fêtes. Le mois de Marie se célébrera avec une grande solennité. Marie aime ces fêtes. Elle répandra ses grâces avec abondance. »

M. Aladel ne put commencer à accomplir cette nouvelle mission qu'après 1835, quand il fut nommé assistant de la Congrégation de la Mission.

C'est dans la Côte-d'Or, non loin du berceau de Catherine Labouré, qu'on trouve les traces de la première Association des Enfants de Marie. Rien n'est pur, gracieux et parfumé comme ces commencements de l'Œuvre.

Une jeune fille, Bénigne Hairon, née à Beaune en 1822, et appartenant à une famille honorable qui avait été affligée de revers de fortune, fut reçue dans la maison des Filles de la Charité de cette ville et devint la première interne de leur orphelinat. Elle était si pieuse, si bonne, que, le 8 décembre 1838, elle fut choisie à seize ans pour être « la première Enfant de Marie, » ainsi qu'elle aimait

à le répéter. Jamais elle n'omit de réciter son chapelet, ainsi que le Petit Office de l'Immaculée-Conception. Devenue auxiliaire des sœurs et sous-maîtresse, elle demeurait avec les internes à l'ouvrage, au réfectoire et au dortoir. C'était une fille de confiance. Debout chaque jour à quatre heures, à trois heures même quand elle devait communier, elle passait presque tout son temps libre à la chapelle. Malgré des névralgies continuelles, qui la faisaient cruellement souffrir, elle restait égale d'humeur, douce, compatissante, avec un bon sourire sur les lèvres. Indulgente pour le prochain, son âme était pure comme un beau ciel ; c'est pourquoi sans doute elle recherchait les enfants. Autant par pitié que par tendresse, elle aimait à se pencher sur les créatures les plus déshéritées, pour les consoler, en leur expliquant les leçons du crucifix. Elle ne sut point ce que c'est que la vanité, et elle garda toute sa vie son costume d'autrefois : une robe simple avec un bonnet de mousseline. Elle ne pensait qu'à Dieu, n'aimait que lui, ne travaillait que pour lui ; c'est pourquoi ses orphelines étaient si aimées d'elle et soignées avec tant de prévenances, de sollicitude, de délicatesse maternelle.

Elle vécut ainsi au milieu d'elles pendant soixante-cinq ans, jusqu'en 1903. A cette époque, les Filles de la Charité durent quitter Beaune, chassées par la persécution, et comme elle était trop âgée pour les suivre, force lui fut d'entrer à l'Hôtel-Dieu où elle vécut encore trois années, trois années de souffrances, d'épreuves, qui lui parurent plus longues et qui furent pour elle plus traversées que les soixante-cinq années consacrées à ses orphelines dans l'heureuse compagnie des Sœurs de S. Vincent de Paul. Les soins les plus pressés lui étaient prodigués pourtant, mais elle était séparée de celles qu'elle avait le plus aimées au monde. Quand on demeure loin des siens, on est toujours un peu exilé.

L'Association des Enfants de Marie ne fut régulièrement constituée à Beaune que le 2 février 1840. Elle se répandit rapidement à travers la France ; mais à Paris elle n'apparaît que le 16 décembre 1845, à Saint-Louis-en-l'Île, avec M. Aladel comme directeur. Le registre qui renferme les premiers procès-verbaux a été conservé précieusement. Nous y voyons par exemple que sur les dix-huit Enfants de Marie qui furent reçues la première fois, sept se firent religieuses, dont quatre religieuses de S. Vincent de Paul. Les Enfants de Marie de Saint-Louis correspondent avec celles de Tours ou de Smyrne, et elles s'appellent dans un langage touchant *sœurs* ou *petites sœurs*, traduisant ainsi délicieusement les sentiments qui les animent.

Catherine Labouré ne pouvait manquer d'entrer dans ce pieux mouvement. Elle le fit avec

la discrétion et l'énergie silencieuse qui lui étaient propres. Près de l'hospice d'Enghien s'étendait un quartier populeux travaillé par des diaconesses protestantes. Les Filles de la Charité résolurent d'ouvrir, à côté de leur établissement, des écoles, un orphelinat, un ouvroir, avec un patronage de jeunes filles. Ces œuvres établies rue de Reuilly, au numéro 77, prirent le nom d'Association de la Providence-Sainte-Marie. Elles devinrent bientôt prospères.

Aussitôt qu'elles furent inaugurées, M. Aladel y érigea l'Association des Enfants de Marie. C'était le 21 novembre 1851. Dans leur Registre, les jeunes filles racontent avec un naïf enthousiasme ces heureux débuts :

Elles éprouvaient, disaient-elles, un grand désir d'être Enfants de Marie ; mais elles s'entredisaient : « Nous sommes trop jeunes : M. le Supérieur ne voudra pas permettre que nous soyons de sitôt au nombre de ces privilégiées qui se consacrent solennellement à la Reine des Vierges ! » La Sainte Vierge entendit leurs prières, elle comprit les vœux intimes de leurs cœurs ; elle leur envoya M. Aladel qui leur parla de l'Association : « Nous vîmes luire alors un premier rayon d'espérance. »

Il vint donc le jour de la Présentation, accompagné de la Supérieure, des maîtresses et de plusieurs Sœurs de la Communauté. Il n'est pas fait mention de Catherine Labouré, mais elle était sûrement de la fête.

« L'autel de la Sainte Vierge était orné de sa plus riche parure. Nous étions toutes en grand costume ; d'un côté se trouvait l'ouvroir des externes, et, de l'autre, celui des orphelines. » M. Aladel les exhorte à la piété, à l'amour de la Sainte Vierge ; il les presse de consacrer à la Reine Immaculée la pureté de leur jeunesse ; puis il commence à recevoir les aspirantes, à qui il remet le cordon vert, symbole de l'espérance, avec la Médaille miraculeuse.

Elles étaient émues et ravies. Dans la ferveur de leur âme elles prenaient de douces et fermes résolutions, croyant que la cérémonie était terminée. Tout à coup M. Aladel prie la Supérieure de lui désigner quelques aspirantes qui pourraient, séance tenante, être reçues Enfants de Marie. La bonne religieuse en désigne trois : Esther, Antoinette et Zoé. Le directeur les fait approcher de l'autel ; elles se prosternent devant l'image de la Sainte Vierge ; puis il leur met au cou le ruban bleu avec la chère Médaille, « précieux trésor, arme puissante pour repousser le démon. Il nous donna aussi le *Manuel des Enfants de Marie*, où sont contenus tous nos nouveaux devoirs. » Un salut solennel clôtura la fête.

De son trône la Vierge Immaculée souriait à toutes ces âmes jeunes et virginales qui s'offraient à elle avec amour et qui étaient pleinement heureuses.

II

Quinze jours après, le 8 décembre, le saint directeur revenait à la Providence-Sainte-Marie pour de nouvelles admissions. Il en reçut plusieurs, suivant le même cérémonial, puis il dit aux premières, admises le jour de la Présentation : « C'est un usage établi parmi les Enfants de Marie que le jour où l'on en admet de nouvelles dans l'Association, toutes leurs compagnes les embrassent en signe de cette amitié qui doit faire de toutes autant de sœurs dans le Cœur de leur Immaculée Mère. » Elles se donnèrent le baiser de la paix et de la charité, puis on procéda aux élections.

Après le *Veni Creator* récité pour implorer les lumières du Saint-Esprit, Caroline Huot fut élue présidente de l'Œuvre, Françoise André première assistante, et Pauline Pommier seconde assistante.

La présidente avait douze ans, la première assistante treize et la seconde quatorze.

M. Aladel s'adjoignit alors comme aide un jeune vicaire de Sainte-Marguerite, qui deviendra le cardinal Coullié. Afin d'unir d'un lien plus solide toutes les Enfants de Marie, sans distinction de classes, ils groupent, le 22 mai 1852, l'ouvroir et l'école, « afin qu'elles ne fassent plus ensemble qu'une seule famille. »

Cependant la première ferveur diminue et fait place à la tiédeur, à la négligence. Les réunions ne sont plus autant fréquentées ; plusieurs ne paraissent plus comprendre « le bonheur d'appartenir à leur divine et tout aimable Mère ; » le ruban bleu n'est plus pour elles qu'un « frivole ornement. » Alors celles qui sont demeurées fidèles se mettent à réciter chaque jour pour les malheureuses qui s'éloignent le chapelet de l'Immaculée-Conception, « leur prière favorite lorsqu'elles veulent obtenir quelque faveur de l'Auguste Mère. » Le 20 février 1853 M. Aladel leur parle un langage de persuasion où l'on sent aussi l'autorité. Il examine les motifs d'absence : c'est surtout le manque de temps.

— Mes enfants, leur dit-il, vous vous plaignez que le temps vous manque. Si vous étiez bien ferventes, vous vous presseriez davantage et puis vous demanderiez si bien à la Sainte Vierge qu'elle vous aide à faire le ménage que, j'en suis sûr, le temps se multiplierait pour vous !

Il leur raconte ensuite qu'une de leurs compagnes de Cambrai, devenue infirme à la suite d'une chute et abandonnée par les médecins, a été guérie miraculeusement. Ses paroles produisent chez elles un « renouvellement. » Toutes cependant n'obéissent pas ; c'est pourquoi il faut procéder à des exclusions pour supprimer le mauvais esprit.

L'année suivante fut proclamé le dogme de

l'Immaculée-Conception. Cette fête ramena toute la ferveur primitive. Dix nouvelles Sœurs furent admises, pieuses et exemplaires. M. Aladel parla avec une tendre vénération de Pie IX, qui, le 20 juin 1847, avait approuvé leur Association et qui l'aimait parce qu'elle aime et fait aimer la Sainte Vierge.

A partir de ce jour une ardente piété fleurit dans l'Association de la Providence-Sainte-Marie et la ferveur ne se ralentit plus.

La jeune présidente, Caroline Huot, mourait quelques années après, à peine âgée de vingt-et-un ans. « Le divin Maître l'avait clouée sur son lit de douleurs, lit-on dans le compte rendu de la réunion du 17 décembre 1859. Cela ne l'a pas empêchée de s'occuper de l'Association jusqu'à sa dernière heure. Toute malade qu'elle était, elle a voulu être au courant de ce qui s'était passé dans les conseils préparatoires. Ses avis ont été donnés, comme toujours, avec une justesse et une précision qui faisaient voir que c'était le bon Dieu qui dictait ses paroles. Quelle perte a faite notre Association ! Et où retrouver une présidente qui réunisse toutes les vertus d'une Enfant de Marie comme Caroline les possédait ? »

Au début de toutes les œuvres catholiques on rencontre de ces âmes de piété et de sacrifice qui brillent un instant d'un modeste éclat, puis disparaissent, laissant après elles le parfum de leur exemple virginal, et s'en vont au ciel comme des étoiles protectrices. Elles sont les obscures et solides fondations qui assurent la durée de l'œuvre.

Catherine Labouré assistait à toutes les réceptions d'Enfants de Marie, et à chacune de celles-ci elle glissait un mot réconfortant : « Jamais la Sainte Vierge ne vous abandonnera », leur disait-elle. Aux internes qui quittaient la maison à leur majorité, elle faisait promettre de réciter chaque jour le *Souvenez-vous*, « si bas que l'on tombe. » Ou bien elle leur apprenait cette touchante prière : « O Marie immaculée, couvrez-moi de votre manteau virginal pour en sortir purifiée, et présentez-moi à Jésus, votre Fils bien-aimé ! »

Absorbé par la direction générale de l'Association, M. Aladel se fit remplacer aux réunions par M. Etienne, son ami, qui développa l'œuvre en l'étendant aux jeunes gens. Les Sœurs de la rue de Reuilly avaient adjoint à leurs œuvres, en 1861, un patronage de jeunes ouvriers du quartier. Beaucoup d'entre eux, placés dans des fabriques de papiers peints, étaient privés de toute instruction religieuse, exposés à tous les périls de la rue et n'avaient pas fait leur première communion. Les Sœurs les recevaient de 6 heures à 8 h. $\frac{1}{2}$ du soir, et leur apprenaient le catéchisme, la lecture, l'écriture, le calcul et le dessin. Le dimanche, elles les réunissaient pour les amuser. M. Etienne, qui avait obtenu en 1850 le pouvoir

d'enrôler dans l'Association de la Médaille miraculeuse les jeunes gens élevés dans les maisons de la Mission, y fit entrer aussi les jeunes ouvriers du patronage de Reuilly. Ceux-ci acceptent cette faveur avec bonheur ; ils comprennent qu'ils seraient les victimes du monde et de Satan sans la protection et le secours de Marie, et ils racontent leur allégresse, leur émotion, leurs résolutions vaillantes le jour de leur réception :

Nous ne vîmes jamais de spectacle plus doux, plus attendrissant que celui de notre réunion bénie. Groupés autour d'un autel magnifiquement paré, nous attendions dans un pieux recueillement l'heure de l'auguste cérémonie qui devait entendre nos serments de fidélité à la T. S. Vierge.

Enfin le moment est arrivé : les ministres du Seigneur s'avancent vers l'autel ; la joie, l'émotion est peinte sur tous les visages. M. le Supérieur, assisté de M. Hénon et de M. Lemour, nous adresse avec une touchante bonté une petite allocution dans laquelle il nous démontre que l'on peut être utile à la société et l'honorer dans les conditions les plus basses ; que ce n'est pas l'état, la condition qui ennoblit l'homme, mais que c'est au contraire l'homme qui doit ennoblir son état, sa condition, en se mettant toujours à la hauteur de ce qu'il doit être, c'est-à-dire un homme juste et bon, honorant et pratiquant ce qui est bien, évitant le mal qui seul le rabaisse et le dégrade...

C'était bien le langage qui convenait à des jeunes gens ; ils le comprirent ; puis, dans leur joie d'être, eux aussi, des Enfants de Marie, « ils exécutèrent avec entrain de beaux chants pour célébrer les gloires de Dieu et les vertus de Marie. »

Désormais ils firent l'édification de la paroisse Saint-Eloi.

M. Aladel mourut le 25 avril 1865, au trente-cinquième anniversaire de la translation des reliques de S. Vincent de Paul. On dit qu'il avait offert sa vie pour la guérison de son Supérieur général, alors gravement malade à Dax. Sa douce mémoire est toujours en vénération, comme celle d'un pur disciple de S. Vincent et d'un ardent serviteur de Marie. A ses funérailles Catherine Labouré assistait, rayonnante. « Je fus saisi, dit un témoin, de l'aspect radieux de sa physionomie. Je ne me l'expliquai pas. »

L'humble Sœur, toujours inconnue dans sa communauté, repassait en elle-même, seule, les grâces qu'elle avait reçues, les communications faites par elle à M. Aladel, la protection de Marie qui s'étendait sur lui ; elle le voyait baigné dans les rayons célestes de la Médaille miraculeuse. C'est pourquoi elle était « radieuse. »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 aprilis 1918.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGUES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 17 avril 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions dominicales. — XXXII. 5^e Dimanche après Pâques : La prière ; nature et nécessité, 289.

Avis paroissiaux. — Le blasphème chez les enfants, 290.

Lectures pour le Mois de Marie sur la Médaille miraculeuse. — XIV. Deux conversions, 291. — XV. Deux guérisons, 294. — XVI. La Médaille miraculeuse et la guerre, 297. — XVII. La vie religieuse de Catherine, 299. — XVIII. Ses vertus, 302.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXXII

5^e Dimanche après Pâques

LA PRIÈRE : NATURE ET NÉCESSITÉ

Amen dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.

En vérité je vous le dis : si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. (Jo., xvi, 23).

Voilà une parole bien précieuse pour nous, mes frères, une affirmation avec serment qui doit nous réjouir, car elle ne vient pas des hommes, mais de Jésus-Christ la vérité même. Elle nous enseigne le moyen infaillible d'obtenir du ciel les faveurs que nous désirons ; elle nous révèle le secret de faire ouvrir la main de Dieu. La prière, « demandez, » telle est l'arme invincible mise à notre disposition et à laquelle le Tout-Puissant ne résiste pas.

Après les promesses de Notre-Seigneur qui assure que par elle tout nous sera accordé, devrait-on être obligé d'exciter les hommes, les chrétiens à prier ? Néanmoins, beaucoup méconnaissent et négligent cet acte de religion aussi obligatoire qu'efficace. Et parmi ceux qui y sont encore fidèles, combien l'accomplissent mal et avec tant d'imperfection qu'ils n'en retirent aucun avantage !

Il est donc indispensable que je vous fasse connaître ce qu'est la prière et que je vous montre combien elle est nécessaire.

I

1. La prière n'est pas seulement la récitation machinale d'une formule que l'on trouve dans un livre ou que l'on a apprise de mémoire. Elle n'est pas une suite de paroles prononcées par routine et par coutume, sans aucune attention à la grandeur de Celui à qui l'on s'adresse et à l'action que l'on accomplit. Ce n'est là que le corps ou l'extérieur de la prière.

Mais la prière même, la véritable prière, est une élévation de notre esprit et de notre cœur à Dieu, *mentis ascensus ad Deum*. Et pourquoi cette envolée de notre âme vers l'Être suprême ? Pour obtenir de sa bonté, nous dit S. Augustin, les biens dont nous avons besoin, *petitio decentium Deo*. En un mot, selon l'expression de S. Bernard, « prier c'est parler à Dieu avec familiarité et avec une filiale affection : *familiaris quædam et pia allocutio*. » Ainsi, mes frères, la prière nous met en relation directe et intime avec Celui qui tient entre ses mains notre existence et notre destinée, qui est le Maître souverain de toutes les créatures. Elle nous permet de lui exposer nos besoins, nos misères et d'en solliciter des bienfaits.

2. Cette liberté de parler à Dieu n'est-elle pas le plus grand honneur que nous puissions ambitionner ? Quand on peut s'approcher d'un prince de la terre, lui adresser la parole, on est très flatté. Dieu, mes frères, est plus qu'un prince, plus que les chefs des nations ; il est le roi des rois, et nous l'approchons, nous lui adressons la parole quand nous prions. « Voyez, s'écriait S. Jean Chrysostome, quel grand bonheur vous est accordé, quelle grande gloire vous est attribuée : converser avec Dieu par la prière, vous entretenir avec le Christ, solliciter ce que vous désirez ! » Qui n'admirerait une aussi grande bienveillance de la part de Dieu qui nous permet de parler avec lui ?

Mais en même temps, qui ne serait surpris en voyant l'indifférence des hommes pour un exercice de religion aussi honorable ? Ne pas aimer cet insigne honneur que Dieu nous fait et n'en pas profiter, c'est, à l'avis de S. Jean Chrysostome, un signe évident d'aveuglement et de folie, surtout quand on songe à nos besoins et à cette promesse de Dieu : « En vérité je vous le dis : si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* »

La prière est donc l'une des plus importantes actions de notre vie, et elle doit avoir une place marquée dans nos journées. Aucune occupation ne peut être comparée à celle-là, ni surtout nous en dispenser. La prière n'est pas une chose facultative que l'on peut omettre à volonté ; mais elle est nécessaire et nous y sommes tenus.

II

Oui, mes frères, nous sommes obligés de prier. Nous y sommes obligés à cause de Dieu et à cause de nous-mêmes : à cause de Dieu, parce qu'il nous le commande ; à cause de nous-mêmes, parce que nous en avons besoin.

1. N'est-ce pas un ordre que Jésus-Christ nous donne? « *Petite et accipietis*, demandez et vous recevrez. » (Matt., vii, 7). Il faut donc que l'homme demande, et demander c'est prier. « *Vigilate et orate*, nous dit-il encore; veillez et priez. » (Matt., xxvi, 4). Notre Sauveur ne cesse de nous rappeler ce précepte. Et, pour nous montrer combien la prière est nécessaire, il ajoute: « *Oportet semper orare et non deficere*, il faut prier toujours et ne jamais cesser de prier. » (Luc, xviii, 1).

Parlout dans la Sainte Ecriture Dieu nous fait entendre que nous avons le devoir de prier. « Que rien ne vous empêche de vous livrer à la prière. » (Eccli., xviii, 22). « Recourez à moi, et je vous exaucerai. » (Jér., xxix, 12). « Invoquez-moi, et je vous délivrerai. » (Ps., xlix, 15). « Sans moi vous ne pouvez rien. » (Jo., xv, 5). « Je voudrais, disait S. Alphonse, répéter continuellement à tous les hommes ces simples paroles: *Priez, priez!* En voulez-vous connaître la raison? C'est que Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament nous recommande sans cesse de prier, de presser, de solliciter afin d'obtenir les grâces. »

2. C'est en effet par la prière seule que nous pouvons être sauvés. Il faut donc prier non seulement pour obéir à Dieu notre Souverain Maître, mais aussi pour nous procurer les bienfaits divins nécessaires à l'acquisition du ciel.

S. Augustin résume d'un mot cette doctrine: « Personne ne peut faire son salut sans le secours de Dieu; et personne ne peut mériter le secours de Dieu sans prier. » D'où il faut bien conclure que la prière est de toute nécessité pour aller au ciel.

Dieu veut bien nous donner ses grâces, mais il veut aussi que nous les sollicitons. Ce n'est que par le moyen de la prière que nous pourrions faire le bien, mener une vie vertueuse et avoir droit à la récompense des saints. « De même, dit S. Jean Chrysostome, que le poisson ne peut vivre sans eau et qu'il perd aussitôt sa force et périt dès qu'il est tiré de son élément, de même l'âme ne saurait vivre sans la prière, et elle succombe dès que cet exercice vient à lui manquer. » L'homme qui ne prie pas, disent les saints Pères, est aussi incapable de faire son salut « que l'oiseau est incapable de voler sans ailes et l'animal de vivre sans aliments. »

« Je dis, je répète et je répéterai toute ma vie, dit S. Alphonse, que notre salut dépend de la prière... Oui, priez, sans jamais vous lasser, parce qu'avec la prière vous êtes sûrement sauvés, et sans elle votre damnation est certaine... C'est la prière qui a fait tous les saints; sans elle ils ne seraient point allés au ciel; et tous les damnés se sont perdus en abandonnant la prière, par laquelle ils se seraient sanctifiés. »

Vous voyez, mes frères, ce que nous devons faire si nous voulons parvenir au bonheur du paradis. En vain nous compterions sur la bonté de Dieu, si nous ne prions pas. Dieu est bon, c'est vrai, mais encore sait-il faire respecter ses droits et exiger les hommages qui lui sont dus. Or en le priant nous l'adorons, nous montrons notre soumission, notre dépendance vis-à-vis de lui. Par la prière nous témoignons de notre foi en sa toute-puissance et en sa miséricorde; nous lui rendons grâces, nous obtenons le pardon de nos fautes et nous recevons les bienfaits matériels et spirituels qui doivent nous aider à gravir le chemin du ciel.

Mes frères, je m'arrête ici, et je vous invite à réfléchir un peu au devoir que je viens de vous rappeler. Les jours des Rogations sont des jours de prières: assistez aux processions avec dévotion et piété. Oui, prions. « Rien n'est plus beau que la prière, dit S. Augustin, rien n'est plus utile pour notre vie et plus doux à notre cœur, rien n'est plus sublime dans toute la religion. » Mais surtout, après avoir été une source de joies et de grâces ici-bas, la prière, ajoute le même saint, sera encore pour nous la porte du ciel: « *Oratio justi clavis est cæli.* » Amen.

AVIS PAROISSIAUX

LE BLASPHEME CHEZ LES ENFANTS

Mes frères,

Qui donc a pu dire que le blasphème était plus rare aujourd'hui; que sous l'influence du progrès, de l'instruction, de la civilisation, il allait disparaître, comme la neige fond sous les rayons d'un beau soleil printanier? Pour ma part, je ne m'en aperçois guère: je ne vois pas que cette détestable habitude ait perdu de son empire. Pour en être convaincu, il suffit de traverser une rue, de rencontrer à certaines heures un groupe d'hommes, de passer à la campagne dans le voisinage de gens occupés aux travaux des champs, même près d'enfants se livrant à leurs jeux habituels; on reconnaît bien vite que le blasphème n'est pas tombé en désuétude.

Vraiment, mes frères, on ne réfléchit pas, on ne se rend pas compte de ce qu'il y a d'abord, à un point de vue tout humain, d'inconvenant, d'odieux dans le blasphème. Jurer! mais c'est grossier, c'est brutal, c'est faire preuve d'une complète absence d'éducation. Pour s'abstenir du blasphème, il n'est pas nécessaire d'être chrétien; il suffit de se respecter soi-même, d'avoir un peu de savoir-vivre. Un homme bien élevé doit le bannir de

ses lèvres, car c'est un outrage à la politesse, dont on fait, avec raison, un si grand cas dans les relations mondaines.

Ici, je ne puis invoquer d'autorité plus haute et plus compétente que celle de l'Académie française. J'ouvre son *Dictionnaire* au mot : *Sacré*, et j'y lis ceci : « *Sacré*, épithète ajoutée à des termes d'injures, pour leur donner plus de force. Ce mot est du langage le plus bas, le plus grossier et ne doit jamais être employé. » Ainsi, au jugement de l'Académie, le blasphème est une grossièreté que les gens polis et de bonne éducation doivent supprimer absolument dans leurs conversations.

Mais pour un chrétien, il y a dans le blasphème bien autre chose qu'un mépris des convenances, qu'une dérogation aux exigences de la civilité : il y a une injure à Dieu, un sacrilège ; car le sacrilège est la profanation d'une chose sainte, et c'est le nom trois fois saint de Dieu, c'est ce nom qui commande le respect le plus profond, que le blasphème avilît et déshonore.

Et pourquoi blasphémer ? Pour quel motif ? Dans quel but ? Quel mérite y a-t-il ? Se croirait-on un homme supérieur parce qu'on jette un blasphème au vent ? Mais le dernier des sots ne peut-il pas en faire autant ?

Qu'un homme, sans égard pour sa dignité, blasphème, c'est fort mal assurément ; qu'une femme, qui devrait donner l'exemple de la modestie, de la réserve, prononce des mots hideux, c'est un scandale répugnant ; mais je ne puis entendre un enfant jurer, sans éprouver la plus pénible impression.

Or, ce n'est pas chose rare d'entendre les enfants, même les plus petits, tenir des propos abjects et répéter d'horribles blasphèmes. Et c'est ce désordre que je signale particulièrement à votre vigilance.

Mettre le nom béni de Dieu sur les lèvres des enfants, aussitôt qu'elles s'ouvrent pour parler, les accoutumer à le prononcer avec respect, c'est le devoir que nous rappelons souvent aux parents chrétiens. Mais on dit que des gens sans respect pour ces innocentes créatures leur apprennent à maudire Dieu ; on dit qu'ils prennent plaisir à dresser leur langue, encore hésitante et malhabile, à articuler de monstrueuses imprécations ; on dit qu'ils les initient, avec une patience que rien ne décourage, à la science du blasphème, et qu'ils triomphent, lorsqu'ils ont réussi, à force de répétitions, à leur faire bégayer des propos répugnants ; on dit même que des parents, oublieux du plus sacré de leurs devoirs, se font complices, et loin de réprimer ce désordre, cette impiété naissante, s'en amusent.

Ah ! parents chrétiens, vous applaudissez à ces essais de blasphème, vous en riez, vous laissez votre enfant maudire Dieu ?... Prenez garde ! un jour viendra, et avant longtemps, où habitué à maudire Dieu, il vous maudira

vous-mêmes ; vous lui avez appris, ou vous avez toléré une série de propos sacrilèges, pour insulter le Père qui est au ciel : il s'en servira pour insulter le père qui est sur la terre ; et quand vous l'appellerez au respect, à l'obéissance, au devoir, au travail, il vous répondra par les plus outrageants blasphèmes, et voilà le lamentable résultat que vous aurez préparé par votre faiblesse et votre complicité.

Voulez-vous éviter cette humiliation et prémunir vos enfants contre le blasphème ? Prenez en considération et mettez en pratique les quelques avis que je vais vous donner.

D'abord, abstenez-vous de blasphémer devant vos enfants ; surveillez vos paroles, surtout quand vous êtes portés à l'impatience, à la colère ; ne laissez échapper aucun propos injurieux, qui pourrait être retenu et répété. C'est à vous de donner l'exemple des convenances, de la retenue, de la dignité, du respect envers le nom de Dieu. Si, dans la famille, l'enfant n'entend jamais une parole blasphématoire, ce sera déjà pour lui une précieuse garantie.

Ensuite, évitez pour vos enfants le contact, la fréquentation de camarades grossiers, mal élevés, qui déjà ont contracté l'habitude de jurer. C'est dans leurs récréations, dans leurs jeux, et surtout dans leurs querelles, que les enfants blasphèment et que les plus grands donnent aux plus jeunes la tentation de les imiter. Vous veillerez donc à écarter vos enfants de ces mauvaises compagnies.

Et puis, vous n'hésitez pas à les réprimander, sévèrement s'il le faut, quand ils oseront blasphémer en votre présence. Et non seulement vous interdirez à vos enfants les blasphèmes les plus graves, les plus odieux, mais vous ne permettrez pas qu'ils se familiarisent avec ces paroles grossières et malsonnantes, qui sont comme des essais de blasphèmes et dont l'habitude pourrait les prédisposer à commettre des fautes plus regrettables.

Enfin, vous leur inspirerez un grand respect, une profonde vénération pour le nom de Dieu, pour ce nom trois fois saint devant lequel tout front doit s'incliner au ciel et sur la terre, Ainsi soit-il !

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

XIV

DEUX CONVERSIONS

Quand la Sainte Vierge apparut à Catherine Labouré, le 27 novembre 1830, avec ses deux mains tombantes d'où s'échappaient de longs rayons lumineux, il fut révélé à l'humble Sœur que ces rayons étaient le symbole des grâces que Marie obtient pour les hommes et en particulier pour la France. Puis une voix dit :

« Faites frapper une médaille sur ce modèle ; les personnes qui la porteront recevront de grandes grâces. »

Le titre auquel la Sainte Vierge est le plus sensible c'est celui d'Immaculée. Son cœur s'émeut lorsqu'elle entend ses enfants qui lui disent : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous ! » Ces mots « O Marie conçue sans péché, » lui rappellent le privilège qui la rend si agréable à Dieu, et elle supplie son Fils d'accorder les grâces que la terre implore, d'exaucer les prières que les âmes pieuses font monter vers elle afin qu'elle les appuie de son innocence virginale et de son autorité maternelle. C'est pourquoi tant de faveurs surnaturelles, de guérisons, de conversions étonnantes ont été obtenues par la vertu de la Médaille miraculeuse partout répandue.

Marie tenait ses promesses ; et elle continue à bénir tous ceux qui portent cette médaille si pieuse et si chère à son cœur.

Il faudrait un volume pour raconter tous les miracles connus et constatés qui ont rendu si populaire la Médaille miraculeuse. Il convient que nous en racontions au moins quelques-uns, ne fût-ce que pour fortifier notre confiance et notre foi, pour imprimer de nouveaux élans à notre piété et pour nous faire aimer davantage encore notre Bonne Mère.

I

Le 14 avril 1833 arrivait à l'hôpital d'Alençon un soldat malade qui venait de Vitré, dans l'Ille-et-Vilaine. A Vitré il avait consterné les religieuses par ses impiétés et ses blasphèmes. Il montra bientôt qu'il n'avait rien perdu de ses préjugés et de ses brutales colères.

L'aumônier vint à lui et essaya de l'adoucir et de l'éclairer. C'était précisément à l'époque du jubilé : il l'exhorta à se réconcilier avec Dieu et à profiter des grâces extraordinaires qu'accordait le Souverain Pontife. Le malade ne répondit que par des paroles outrageantes. On eût dit à certains moments que le démon parlait par sa bouche, vrai soupirail d'enfer.

Le prêtre n'insista point ; il se borna, les jours suivants, dans ses visites, à lui demander affectueusement des nouvelles de sa santé, en y ajoutant discrètement un mot de consolation religieuse. Le malheureux alors entraînait en fureur et témoignait hautement que ces visites et ces exhortations l'ennuyaient.

Les pauvres Sœurs priaient de tout leur cœur pour lui et se montraient pleines de prévenances et de bonté ; rien ne parvenait à toucher cette nature sauvage.

Cependant le mal empirait, et l'heure approchait où la mort ferait son œuvre. Il comparaitrait donc en cet état devant Dieu ! L'aumônier fit une nouvelle tentative ; il lui parla doucement de Dieu qui est bon pour les pécheurs, pour les âmes qui se repentent, pour tous ceux qui souffrent.

— Votre bon Dieu, s'écria-t-il, il se moque bien de moi !

Il usa même d'une expression plus militaire.

Comme le prêtre, sans se déconcerter, lui montrait le crucifix, lui disait combien Dieu infiniment bon aime ses créatures, il interrompit ainsi brutalement :

— Il n'aime pas le Français, votre bon Dieu ! Vous dites qu'il est bon et qu'il m'aime ? S'il m'aimait, est-ce qu'il me ferait souffrir comme ça ? Est-ce que j'ai mérité ça, moi ?

Que d'infortunés exhalent cette plainte, dans les affres de la douleur ! On sait ce qu'il faudrait répondre, mais on n'ose, de peur de les exaspérer.

L'aumônier crut devoir pourtant lui exposer encore les miséricordes du Sauveur mort pour nous, qui nous appelle, et sa justice qui punira ceux qui ne se rendent pas à la voix paternelle qui les sollicite :

— Vous m'ennuyez, cria-t-il avec colère ; laissez-moi tranquille, allez-vous-en ! Je n'ai besoin ni de vous ni de vos sermons !

Et il se retourna pour ne plus le voir.

Quand les Sœurs venaient près de lui, il profitait de leur présence pour vomir des blasphèmes contre la religion, contre les prêtres, contre les religieuses. Il y avait dans la salle plusieurs militaires que ces propos indignaient, car il les proférait soit quand on lui avait rendu quelque bon office, soit quand une des Sœurs avait fait une prière ou une lecture édifiante. Alors il paraissait content de les avoir contristées. On eût dit qu'il éprouvait une jouissance diabolique à maudire Dieu.

Avec la patience, avec le tact du cœur qui les caractérisent, les Sœurs lui continuèrent leurs soins, le même sourire aux lèvres, la même aménité dans leurs paroles, sans plus faire aucune allusion à son état. Elles priaient et faisaient prier pour lui. La Sœur de la salle avait une grande dévotion à la Médaille miraculeuse, elle suspendit une de ces médailles au pied du lit, en dehors. Le malade poursuivait ses impiétés, d'autant que plusieurs soldats se préparaient à faire leur jubilé. Au bout de six jours ses dispositions n'avaient pas changé.

Un soir, comme tous les convalescents assistaient au Salut du Saint-Sacrement, la Sœur était seule avec lui ; elle détacha la médaille et la lui présenta en disant :

— Regardez-la, c'est la Médaille miraculeuse. Je l'ai suspendue à votre lit depuis quelques jours, je vous ai mis sous la protection de la Sainte Vierge d'une manière toute spéciale ; j'ai la confiance d'obtenir votre conversion par son secours. Regardez-la, cette Bonne Mère. Elle prie pour vous en ce moment.

Il ne leva point les yeux, mais garda un silence respectueux.

La Sœur attachait alors la médaille au pied du lit en dedans, et le pressa de nouveau d'y arrêter ses yeux. Il finit par regarder ;

— Je ne vois pas votre médaille, fit-il, mais une chandelle que vous venez sans doute d'allumer. Oui, c'est bien une lumière !

C'était le 13 juin, à cinq heures du soir ; le lit ne pouvait recevoir aucune réverbération du soleil.

— Vous vous trompez, lui dit la Sœur. Regardez bien !

— Mais j'y vois très bien. C'est certainement une lumière.

Surprise, la Sœur craint qu'il ne soit victime de quelque hallucination ou que sa vue ne soit affaiblie ; elle lui montre d'autres objets qu'il distingue parfaitement ; mais il s'obstine pendant un quart d'heure à signaler cette lumière qui brille à ses yeux.

La religieuse pendant ce temps lui parle de son salut. Cette lumière était le symbole de celle qui commençait à illuminer son âme, car il s'écrie tout à coup :

— Je ne veux pas mourir dans l'état où je suis. Avertissez tout de suite M. le chapelain de venir me confesser.

Dans la salle un malade vint à proférer un blasphème :

— Oh ! faites donc taire ce malheureux qui jure, dit-il avec vivacité à la religieuse. Je vous en prie, faites-le taire !

L'aumônier connaissait la Médaille miraculeuse, mais il en ignorait les précieux effets. Il accourut aussitôt et trouve un homme dont les sentiments sont absolument changés. Le loup est devenu un agneau.

« Je le félicitai et l'encourageai, raconte-t-il, sans connaître le principe de ce changement. Je m'empressai de lui demander s'il désirait se confesser ; il n'y mit point de délai. J'eus lieu d'admirer sa bonne volonté et le plaisir qu'il manifestait à me revoir, car je retournai plusieurs fois auprès de lui. Je voulus le faire s'expliquer lui-même, je lui demandai s'il n'agissait point par complaisance, ou pour se débarrasser des sollicitations dont il avait été l'objet :

— Non, répondit-il, je vous fais demander parce que je veux sérieusement me confesser et sortir de l'état du péché.

C'était un tout autre homme. Les convictions lui étaient revenues, ainsi que les prières de son enfance. Il reçut les sacrements avec une foi très vive, et édifia tout le monde par sa patience, sa résignation, sa piété. Il semblait qu'il s'appliquât à expier ses scandales et ses blasphèmes. Bien qu'il souffrit cruellement, sur son visage régnait une expression de joie : il ne pouvait assez redire son bonheur d'être revenu à Dieu, d'avoir reçu le Dieu de sa première communion et de se sentir pardonné.

Il vécut plusieurs jours encore, ses douleurs demeuraient très vives, mais il ne témoignait jamais d'impatience ni de mauvaise humeur. Sur son front rayonnait quelque chose de la sérénité du bon larron converti. N'avait-il pas,

lui aussi, prié qu'on fit taire le blasphémateur de la salle ? Jusqu'à la fin il persévéra dans ces sentiments de foi sensible et touchante. Il voulait réparer, et il paraissait heureux de pouvoir réparer, par l'exemple de la dernière heure. Il avait confiance en Dieu et s'abandonnait entre ses mains infiniment miséricordieuses. « Ce n'était pas seulement de la piété, dit l'aumônier, mais de la dévotion. » Il rendit le dernier soupir dans un acte d'amour de Dieu le 27 juin 1833.

C'est la Médaille miraculeuse qui l'avait converti.

II

Dans l'Hérault, M. Frédéric de Castillon, capitaine au 21^e léger, entré à l'hôpital le 29 avril 1834. Il avait trente-cinq ans, et à cet âge où l'homme a atteint toute sa vigueur, où il prépare son avenir et caresse de légitimes espérances parce que la vie lui sourit, il était atteint, lui, de la paralysie du côté gauche et de plus parvenu au dernier degré de la phtisie. Il demeura longtemps à l'hospice, sans espoir de guérison. On savait que, suivant les lois de ce mal inexorable, il s'en irait avec les feuilles tombantes !

C'était un homme bien élevé, mais sans foi. Un jour qu'il était plus mal, la religieuse qui n'avait jamais osé lui parler de religion, se trouvant seule avec lui, se hasarda à lui demander s'il était catholique.

— Oui, ma Sœur, répondit-il en la regardant fixement.

— Eh bien ! lui dit-elle, acceptez cette médaille, portez-la et priez Marie Immaculée. Je la prierai avec vous. Je suis convaincue que si vous l'invoquez avec foi, cette bonne Mère vous obtiendra la grâce de souffrir avec patience et avec mérite.

Il l'accepta avec reconnaissance, mais ne voulut point la porter sur lui. Quelques jours après, cependant, il la plaça tout près de son lit. La Sœur de la salle en glissa une autre dans son oreiller. Les jours se passaient et ses forces, à mesure, diminuaient. La Sœur lui parla du prêtre et lui demanda de vouloir bien consentir à le recevoir. Il refusa doucement.

Cependant le mal empirait. Un soir on fut dans l'angoisse ; on craignit qu'il ne passât point la nuit. La supérieure fit prier un ecclésiastique de venir et l'introduisit auprès du malade. Celui-ci était au plus mal, mais ses dispositions ne changeaient point. Le prêtre, demeuré seul avec lui, se mit à lui parler délicatement de sa situation, des consolations qu'apporte la religion à ceux qui souffrent, de la joie d'obtenir le pardon des fautes de toute une vie :

— Laissez-moi tranquille, dit-il sèchement. Demain je serai mort et tout sera fini !

Le prêtre se retira navré. Il aimait cette

âme qui lui paraissait droite et qui pourtant voulait rester loin de Dieu. Il priaït pour elle, et de leur côté les religieuses invoquaient avec une foi ardente la Vierge Immaculée qui est seule, après Dieu, assez puissante pour changer un cœur aigri, une volonté que le démon, à la dernière heure, s'applique à fixer dans le mal.

Le malade réfléchit; il se reproche d'avoir manqué de courtoisie envers un homme qui le visite uniquement pour lui être agréable, pour lui parler de son âme à laquelle il n'a pas assez songé. Le lendemain il mande le médecin et exige que celui-ci lui dise exactement sa pensée sur son état, parce qu'il entend mettre ordre à ses affaires, s'il doit mourir.

Le soir, quand la Sœur entre, il lui dit : — Oh ! que j'ai regret d'avoir si mal reçu Mme la Supérieure et le prêtre respectable qu'elle m'a amené ! Faites-leur en bien mes excuses, je vous en prie, et qu'ils viennent me revoir.

L'homme bien élevé est toujours un peu chrétien, parce qu'il a gardé le sens du respect. On devine que la religieuse transmet bien vite le désir de son malade. Le lendemain matin le prêtre revint et ils eurent ensemble un long entretien. C'était au milieu d'octobre; les journées se faisaient tristes, et le déclin du soleil rappelait le déclin de la vie. Les harmonies de la nature aidaient les harmonies surnaturelles et l'action de la grâce. Le capitaine buvait les paroles de l'aumônier et sentait la lumière inonder son âme. Il ne voyait plus les choses comme autrefois. Chaque jour le prêtre et le malade avaient ensemble des conférences qui duraient plusieurs heures. M. de Castillon se confessa. Après sa confession un officier de ses amis vint le voir :

— Ah ! si vous étiez arrivé quelques moments plus tôt, lui dit-il, vous m'auriez trouvé en bonne compagnie : j'étais avec M. le Curé, et je ne suis on ne peut plus content.

Ses dernières journées furent heureuses, malgré ses souffrances. Si la vie du corps baissait, semblable à une lampe qui meurt faute d'huile, mais jette^e de temps à autre de vives clartés, la vie de l'âme s'accroissait et épanouissait les traits du malade. On y voyait des rayons d'espérance, d'innocence reconquise et de sainteté. Il reçut les derniers sacrements avec une grande foi et il pria le prêtre d'écrire ses suprêmes paroles comme son testament : « Je meurs dans la religion de mes pères : je l'aime et je la révère. Je demande humblement pardon à Dieu de ne pas l'avoir toujours pratiquée publiquement. »

Il expira dans la paix du Seigneur le 23 octobre 1834.

XV

DEUX GUÉRISONS

Dès son apparition la Médaille miraculeuse a produit non seulement des conversions, mais des guérisons frappantes. La Bonne Mère, qui songe avant tout au salut de l'âme, n'a garde d'oublier le corps, qui, lorsqu'il souffre, répand aussi dans l'âme la tristesse, le découragement, parfois le désespoir.

I

C'était en 1834. Mme Péron demeurait à Paris, rue des Petites-Ecuries, n° 24. Elle était malade depuis huit ans d'une maladie qui l'affaiblissait continuellement et l'avait amenée aux portes du tombeau. Le peu de nourriture qu'elle prenait ne pouvait arrêter l'épuisement. Pas une journée de relâche pendant ces huit années qu'elle passa le plus souvent au lit. Elle demeura ainsi pendant dix-huit mois sans se lever.

Or la maison n'était point riche. Le mari ne suffisait pas à nourrir sa famille et à payer les médecins. Accablé de chagrin, en face d'une situation sans issue où non seulement sa femme ne l'aidait point, mais dépensait toujours, il était sans courage et sans espérance.

De bonnes personnes s'efforçaient de le relever en lui prodiguant les banales consolations ordinaires : « Il faut montrer du caractère. Votre femme est bien malade, mais elle en reviendra. Vos amis ne vous abandonneront pas ! » Mais il ne conservait aucune illusion ; et comme il n'était pas soutenu par la pensée religieuse, il restait profondément malheureux. Sa fille aînée, Euphémie, malgré sa parole douce et persuasive, ne parvenait même pas à le consoler, d'autant qu'il avait une autre fille, Hortense, qui était presque muette.

Ainsi tout l'accablait.

Mme Péron, voyant que les remèdes étaient inutiles et ruinaient la maison, y renonça ainsi qu'aux médecins ; et elle se résigna à attendre la mort qui ne pouvait tarder, puisqu'avec son sang elle perdait toute sa vie.

Une de ses voisines vint la voir et la supplia de ne pas s'abandonner ainsi :

— Faites venir de nouveau un médecin, dit-elle, peut-être la science découvrira-t-elle le moyen de vous guérir !

— Hélas ! fit la malade, nous n'avons pas de quoi payer les visites.

— Eh bien ! voulez-vous que j'appelle une Fille de la Charité ? Ces religieuses sont bien bonnes et elles ont l'expérience de toutes les maladies.

— Je ne suis pas dans l'indigence, les Sœurs ne voudront pas venir. Et puis, je ne veux pas priver de secours de plus malheureux que moi.

— Laissez-moi faire, dit la dame, je me charge de tout.

Le lendemain Sœur Marie, de la paroisse St-Vincent-de-Paul, venait visiter Mme Péron. « Je puis bien dire, raconte celle-ci, que ce jour-là le bonheur est entré dans ma maison avec cette bonne Sœur. »

Sœur Marie envoya un médecin qui lui dit, après avoir ausculté la malade avec soin : « Cette dame est perdue, il faut l'envoyer à l'hôpital pour épargner à sa famille le spectacle de ses souffrances, car elle n'a plus que peu de temps à vivre. »

La religieuse alors, voyant qu'il n'y avait pas d'espoir de guérison, pensa à l'âme. Mme Péron n'était pas dénuée de foi, mais, par indifférence et surtout par négligence, elle ne fréquentait plus les sacrements depuis longtemps.

Avec beaucoup de précautions la Sœur l'interrogea et lui demanda enfin si elle se confessait. Mme Péron répondit « non » en rougissant.

— Eh bien ! dit la religieuse avec douceur, il faudra vous confesser bientôt. La grâce du sacrement vous donnera la force de bien souffrir.

— Je me confesserai quand je serai guérie.

Et comme, peu satisfaite de cette réponse évasive, la religieuse insistait :

— Ma Sœur, répondit la malade avec une pointe de mauvaise humeur, je n'aime pas à être persécutée pour ces sortes de choses. Quand je serai guérie, j'irai à confesse.

Ces paroles firent de la peine à Sœur Marie, qui n'en continua pas moins ses visites et ses soins. Elle savait comme ces pauvres malades s'agrippent volontiers et qu'il leur faut tout pardonner. Elle n'en était donc que plus prévenante, car sa compassion était grande pour cette femme qui souffrait, qui ne guérirait pas et qui fermait son âme à la grâce de Dieu.

Tout à coup la maladie s'aggrava. C'était au commencement d'octobre, le mois fatal à tant de malades. Une nuit, Mme Péron se sentit mourir. Elle avait le cœur tout glacé, et c'est en vain qu'on essaya de la réchauffer. On crut que c'était le froid de la mort et les personnes présentes songèrent à réciter les prières des agonisants.

Le mari, au désespoir, attendait l'issue fatale. Il y eut une accalmie. Il envoya sa fille aînée prendre un peu de repos, et lui-même se jeta tout habillé sur un lit. Tout à coup, n'entendant plus le bruit de la respiration de sa femme, il se lève, vient près d'elle et lui passe la main sur la figure qu'il trouve couverte d'une sueur froide.

— Euphémie ! s'écrie-t-il, quel malheur ! ta mère est morte !

La jeune fille se lève et pousse des cris. La voisine, Mme Pellevé, éveillée par le bruit, accourt :

— Ah ! Madame, lui dit le mari, ma femme est morte !

Cette dame, qui était bonne, essaie de le consoler, puis s'approche de la malade et lui met la main sur le cœur :

— Elle n'est pas morte, dit-elle, son cœur bat encore.

On allume du feu et l'on finit par réchauffer la moribonde.

Le lendemain de grand matin, Mme Pellevé va raconter ce qui s'est passé pendant la nuit à Sœur Marie, qui court chez le médecin :

— Rien de tout cela ne m'étonne, dit celui-ci. Mme Péron a deux maladies incurables. Outre ses pertes de sang elle est poitrinaire au dernier degré. Si elle n'est pas encore morte, elle ne passera pas la journée.

A deux heures de l'après-midi, Sœur Marie vient faire sa visite, convaincue que c'est la dernière. Elle trouve sa malade un peu moins mal et pouvant parler :

— Aimez-vous bien la Sainte Vierge ? lui demande-t-elle.

— Oui, ma Sœur !

— Si vous l'aimiez bien, je vous donnerais quelque chose qui vous guérirait.

— Oh ! oui, je serai bientôt guérie, fit la mourante, — faisant allusion à sa mort prochaine.

— Prenez cette médaille de la Sainte Vierge. Ayez grande confiance et elle vous guérira.

Mme Péron prit la Médaille miraculeuse, la regarda et la baisa avec amour, avec foi, car elle désirait ardemment guérir. Comme elle ne pouvait pas lire la prière : « O Marie conçue sans péché, » la Sœur la lui récita, en lui faisant promettre de la dire tous les jours, puis elle lui mit la médaille au cou.

« En ce moment, a raconté la malade, il se passa en moi quelque chose de nouveau et d'étrange, ce fut une révolution générale dans tout mon corps, j'eus la chair de poule à tous les membres. Je n'éprouvai pourtant rien de pénible, au contraire, je me mis à verser des larmes de joie. Je n'étais pas guérie, mais je sentais que je pouvais guérir, et j'avais une confiance qui ne venait pas de moi. »

C'était un dimanche.

Après le départ de la Sœur, le mari, qui était resté immobile auprès du lit, dit à sa femme :

— Il faut mettre toute ta confiance en la Sainte Vierge. Nous allons tous faire une neuvaine pour toi.

Le soir, elle put se soulever elle-même dans son lit. Le mardi elle demanda un bouillon. Les forces revenaient ; elle se sentait guérie, si bien que le jeudi matin elle voulut aller à l'église pour remercier la Sainte Vierge. On s'y opposa, mais elle insista, et on finit par la laisser faire.

Elle s'en va seule, se dirigeant vers l'église avec une joie immense. En chemin elle ren-

contre Sœur Marie qui ne songeait sûrement pas à la voir dans les rues, et qui d'ailleurs ne l'apercevait pas. Elle lui prend la main :

— Comment ! c'est vous ! s'écrie la religieuse.

— Oui, ma Sœur, c'est bien moi. Je vais à la messe; je suis guérie !

— Et qu'est-ce donc qui vous a guérie si vite ?

— C'est la Sainte Vierge, et je vais la remercier.

« Depuis lors, dit-elle, je n'ai plus rien éprouvé de mes maux, je jouis d'une bonne santé, je travaille et je vais à journée. C'est à la Médaille miraculeuse que je suis redevable de ce grand bienfait. »

La Sainte Vierge ne se contenta point de guérir le corps, elle guérit aussi l'âme. Mme Péron comprit qu'ayant été l'objet d'une faveur aussi grande, elle devait à la Sainte Vierge plus qu'une autre. Elle choisit un directeur, se confessa et devint une fervente chrétienne. La reconnaissance remplit sa vie ainsi que le regret d'avoir passé tant d'années loin de Dieu. Elle remerciait Dieu de s'être montré si indulgent pour elle qui le méritait si peu ; elle remerciait la Sainte Vierge, si bonne à son endroit, qui en lui rendant la santé avait rendu la joie à son foyer. Chaque jour elle se rappelait avec larmes deux choses : sa vie passée, si peu religieuse, et sa double guérison ; et dans ses larmes il y avait à la fois du repentir, du regret et de la joie.

II

Nous avons dit que sa plus jeune fille, Hortense, était presque muette. Elle avait en effet la langue si embarrassée qu'il lui était impossible de finir un mot. Elle était d'ailleurs fort intelligente ; c'est pourquoi on la plaignait beaucoup et l'on pensait : « Quel dommage qu'elle ne parle pas ! »

Sœur Marie, voyant cette petite fille à la maison, disait à Mme Péron :

— Pourquoi ne l'envoyez-vous pas à l'école, au lieu de la laisser chez vous toute la journée ?

— Voyez donc comme elle parle ! répondait la mère.

Celle-ci pourtant se décida à la confier aux Sœurs de la paroisse, qui s'efforcèrent de faire articuler à l'enfant les syllabes. Mais elles durent y renoncer. Elle mettait cinq minutes pour prononcer la moitié d'un mot. Alors Sœur Marie proposa à Mme Péron de faire une neuvaine pour obtenir la guérison de sa fille, si intéressante et si malheureuse.

— Hortense guérir ! s'écria la mère. C'est impossible : c'est un défaut de naissance.

Elle oubliait que la Sainte Vierge l'avait guérie, elle, d'une maladie réputée incurable. Cependant on commença la neuvaine, un samedi.

Hortense devait suivre toute la neuvaine et venir à la messe tous les jours. On lui passa au cou la Médaille miraculeuse, et chacun se mit à prier de toute son âme. Mme Péron se reprochait d'avoir un instant manqué de confiance en Celle qui lui avait rendu la santé, et elle n'en priait qu'avec plus d'ardeur.

Les premiers jours, aucun changement.

Mais le jeudi, comme l'enfant sortait de la messe du Saint-Sacrement, elle se met à parler avec aisance, tout aussi bien que ses jeunes compagnes. Le bruit se répand qu'elle a recouvré la parole ; on vient la voir de tout le quartier, on l'interroge, on la fait parler, elle répond franchement à toutes les questions. Comme pour l'aveugle-né de l'Evangile, on se demande si c'est bien elle et non pas une autre ; mais c'est bien elle ! Et tous s'en retournent, pleins d'admiration, en s'entredisant :

— Voilà vraiment un bon miracle : une guérison subite, et d'un défaut de naissance !

On ne se disait pas que la Sainte Vierge peut aussi bien guérir d'un défaut de naissance que d'un autre mal. Il n'y a pas de bornes à sa puissance, pas plus qu'à sa bonté.

Quant à l'enfant, elle allait, venait, montrait avec bonheur sa médaille à tous ceux qui la connaissaient, toute heureuse de parler, de raconter qu'elle avait été l'objet d'une grande faveur, et disant à ceux qui la félicitaient :

— La Sainte Vierge m'a guérie !

Mais elle comprend que, puisqu'elle a été guérie, elle doit témoigner sa reconnaissance à Marie d'une manière toute particulière, car elle lui appartient davantage. Le 21 novembre, jour de la Présentation, elle se consacre donc à la Bonne Mère, dans la chapelle même où Catherine Labouré a joui de la vision de la Médaille miraculeuse. Ce jour était doublement cher à l'enfant : elle marchait ainsi sur les traces de Marie qui, dès l'âge de trois ans, s'était offerte à Dieu sans retour ; et elle se consacrait à la Sainte Vierge dans cette même chapelle où la Reine du ciel avait daigné apparaître, debout sur « un globe qui représentait le monde entier, mais surtout la France et chaque personne en particulier, » avec les rayons qui jaillissaient des mains et qui étaient « le symbole des grâces qu'elle répand » sur tous ceux qui l'implorent. Qui donc avait reçu plus de grâces qu'elle ? Aussi sa mère décida que jusqu'à sa première communion Hortense porterait la livrée de la Sainte Vierge : des vêtements bleus et blancs.

Elle s'était confessée avant cette douce cérémonie, pendant laquelle ceux qui la virent furent frappés de sa ferveur angélique. Quand elle sortit, toute rayonnante, quelqu'un lui demanda si elle aimait bien la Sainte Vierge :

— Oh ! oui, dit-elle, je l'aime plus que de tout mon cœur.

On lui offrit de lui échanger sa médaille en cuivre contre une autre, plus précieuse, en or :

— Non ! non ! s'écria-t-elle, je veux garder ma médaille. Je la porterai toute ma vie et je veux qu'on la mette avec moi dans ma tombe.

Son père lui dit en souriant que si elle venait à mourir, il serait cependant bien heureux de conserver cette médaille comme un souvenir d'elle et comme une « relique de la Sainte Vierge. » Elle y consentit, puisque « cela lui faisait tant plaisir. »

Heureuse famille, que la Sainte Vierge consolait par deux miracles et qui lui demeura fidèle et reconnaissante !

XVI

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE ET LA GUERRE

Marie est invoquée avec le plus de foi dans les tempêtes et dans les batailles. Le marin prie « l'Etoile de la mer » et le soldat « le Secours des Chrétiens. » Depuis l'apparition de la Sainte Vierge, le 27 novembre 1830, que de mères et d'épouses ont donné à leurs fils ou à leurs maris partant pour les combats la Médaille miraculeuse, ou l'ont cousue secrètement dans un de leurs vêtements ! Que de balles se sont aplaties sur ce mince métal qui n'eût pas résisté sans une intervention céleste !

I

La première grande guerre après la vision de Catherine Labouré fut celle de Crimée, en 1854. Le tsar Nicolas voulait chasser de l'Orient l'influence française et rêvait de s'emparer de Constantinople ; l'Angleterre et la France vinrent au secours de la Turquie et leurs armées débarquèrent près d'Eupatoria, en septembre 1854. Dans les premiers jours d'octobre commençait le siège mémorable de Sébastopol, qui fut emporté le 8 septembre suivant. Le général Pélissier avait choisi pour donner l'assaut ce jour de fête de la Sainte Vierge.

Des prêtres et des religieuses donnaient des secours aux blessés dans les ambulances, ou ramassaient nos soldats tombés sur le champ de bataille ; la soutane noire et la robe grise des Sœurs se mêlaient au rouge du costume militaire. On priaît ensemble, on s'encourageait, on fraternisait. La Médaille miraculeuse fut distribuée à profusion, non seulement aux catholiques, mais aux protestants et aux schismatiques, qui d'ailleurs la réclamaient avec une piété touchante.

M. Boré, qui était l'un des directeurs de l'aumônerie, a raconté des traits admirables. Il arbore à Varna, le jour de l'Assomption, une bannière de la Sainte Vierge pour obtenir la cessation du choléra, et toute l'armée assiste à la cérémonie religieuse.

Trois Irlandais étaient en danger de mort,

« Ils montraient une grande résignation dans leurs souffrances, écrit M. Boré ; tous trois me demandèrent et reçurent avec reconnaissance une médaille de l'Immaculée-Conception. A ce propos un officier anglais catholique, qui la porte aussi avec une pieuse confiance, m'a rapporté que plusieurs de ses collègues, quoique protestants, l'ont acceptée, la conservent soigneusement et que le choléra ainsi que les balles des Russes les ont épargnés jusqu'à présent¹. »

Le 8 décembre 1854 est proclamé le dogme de l'Immaculée-Conception. Notre armée s'associe à cette joie du monde catholique et choisit la fête de S. Joseph pour imiter en quelque chose les manifestations splendides qui ont lieu en France, affirmant notre foi et notre confiance en Marie. Cet amour « a déjà été largement payé par un nouveau déploiement de force et de vie nationale. » La cérémonie du soir est admirable. Une dame arménienne prête sa parure de diamants « qui étincellent aux feux des gerbes de cierges et de bougies, éparpillés dans les massifs de lis. » On sait avec quel goût nos soldats s'entendent à préparer des autels improvisés et des reposoirs.

Le respect humain semble banni, ou, s'il subsiste, « on donne aux malades la médaille de l'Immaculée-Conception et la Sainte Vierge se charge de les convertir. » Presque toujours ils demandent d'eux-mêmes le prêtre et se disposent avec une grande foi à recevoir les sacrements.

« Un grand nombre de soldats portent la Médaille miraculeuse, le scapulaire, un reliqua, une croix, ou le tout ensemble, et ceux qui en sont dépourvus sont heureux de recevoir ces objets. » En somme, voilà une armée en grande partie catholique, et qui sait encore prier.

« Un soldat blessé aux deux jambes, à la bataille de l'Alma, reçut pendant plus de deux mois les soins des médecins et des Sœurs sans que son mal diminuât. Les chirurgiens désespérant de le sauver autrement, se décidèrent à l'amputer. On commença par la jambe la plus malade. Le lendemain, il était dans un état désespéré, il ne fut plus question d'amputer l'autre jambe. On eut recours aux seuls remèdes surnaturels, on fit des neuvaines à Marie Immaculée, et dans peu de jours le blessé se trouva mieux. Maintenant il est guéri, il fait l'admiration de ses camarades par sa piété et par ses bons exemples². »

Ainsi parle un rapport autorisé. L'heureuse contagion de foi produite par la prière et par les médailles de la Sainte Vierge gagne jusqu'aux plus incrédules. Un soldat renvoie le prêtre, mais la Sœur lui a mis une médaille sous la tête : il le fait rappeler résolument.

¹ Lettre du 25 octobre 1854.

² Rapport de M. Doumerq, 1855.

« Depuis sa confession il est complètement changé : il envisage la mort sans effroi¹. »

En tous les blessés les aumôniers et les Sœurs ne voient que des frères, et ils prodiguent également leurs soins à tous, amis et ennemis. Dans une ambulance où se trouvaient beaucoup de Russes un jeune Polonais, blessé à la jambe, endurait avec courage des souffrances intolérables. Ce qui lui donnait de la force, c'est qu'il invoquait de tout son cœur la sainte, la douce Vierge Marie.

Auprès de lui était couché un Russe protestant, blessé lui aussi, atteint de dysenterie et exhalant une odeur insupportable, dont tout le monde se plaignait, malades et infirmiers. Il gardait un silence sombre et paraissait prendre en pitié le Polonais qui priait la Sainte Vierge, en l'appelant des noms les plus tendres et les plus pieux. Celui-ci mandait souvent la Sœur polonaise quand elle passait et recevait avec joie ses paroles consolatrices. Le Russe, lui, ne daignait même pas la regarder.

Un soir le Polonais catholique souffrait plus que d'ordinaire, et il ne pouvait retenir ses cris, pas plus que ses larmes. La Sœur accourt, il la supplie de venir à son aide, de soulager ses douleurs ; car il va perdre courage et le désespoir l'envahit. La religieuse le console de son mieux et lui suggère des sentiments de résignation chrétienne par la pensée de Jésus mourant sur la croix.

— Prenez confiance, lui dit-elle, et placez cette médaille sur la plaie qui vous fait si atrocement souffrir.

Il y consent bien volontiers, met la médaille sur sa blessure et la soutient de sa main de peur qu'elle ne tombe, puis il s'endort.

Le blessé russe n'avait point paru regarder, mais il avait tout vu. Quelques jours après, il appelle la Sœur et lui dit :

— Ma Sœur, donnez-moi aussi ce que vous avez donné à ce jeune homme, et qui lui a fait tant de bien. Moi aussi, combien je souffre !

— Mon ami, je ne demande pas mieux, mais vous n'avez pas ce qui guérit : la foi, la confiance. Vous autres, protestants, vous niez le pouvoir de la Sainte Vierge ; vous ne la reconnaissez pas pour votre Reine, pour votre Avocate, pour votre Mère. Or c'est une médaille de Marie Immaculée que j'ai donnée à votre voisin, le jeune Polonais, et qui l'a si vite soulagé.

— Donnez-la-moi aussi, ma Sœur. Je crois tout ce que vous dites, tout ce que vous croyez. Vous faites du bien à tout le monde, comment pourriez-vous tromper quelqu'un ?

— Mais avez-vous confiance en Marie, la Mère de Dieu ? Croyez-vous en son pouvoir puissant et miséricordieux ?

— Oui, ma Sœur, je crois tout ce que vous croyez. Puisque Marie exauce les malheureux et guérit ceux qui souffrent, elle ne peut nous tromper.

La Sœur lui remet donc la médaille qu'il sollicite. Bientôt il se sent changé. La grâce de Dieu remplit son âme par la vertu de la médaille, par les réflexions que lui inspire la foi de la religieuse, ainsi que la guérison du Polonais blessé ; il demande un prêtre qui l'instruise.

On l'a séparé des autres malades, à cause de l'odeur repoussante qu'il répand. Le prêtre peut ainsi conférer plus facilement avec lui et, après quelques jours d'étude, fortifié, illuminé par la prière, le protestant demande à abjurer ses erreurs.

Quand il eut reçu le baptême et la sainte Eucharistie, il ne cessait de redire :

— Oh ! que je suis heureux ! Jamais je n'ai éprouvé de joie semblable dans mon cœur. Je suis content de mourir et d'avoir été frappé sur le champ de bataille. C'est à mes blessures que je dois mon salut. Combien grande était mon erreur ! Que Dieu est bon de m'en avoir tiré et de m'avoir fait voir la vérité ! Que la Sainte et douce Vierge Marie soit connue et aimée toujours... toujours... et partout !

Et il expira. C'est la Médaille miraculeuse qui lui avait procuré toutes ces lumières et toutes ces joies¹.

II

La Médaille miraculeuse préserva aussi d'un incendie la maison des Sœurs de Salonique. Le feu gagnait et était arrivé en face de leur établissement. La rue qui le séparait des flammes était très étroite — deux mètres à peine — et le vent les activait ; la catastrophe était imminente.

« Déjà, raconte M. Turroque, le toit de la maison des Sœurs et celui de la maison voisine se couvrent d'une épaisse fumée ; j'y jette aussitôt plusieurs Médailles miraculeuses et n'ayant aucun secours à espérer de personne, puisque le bruit qu'il reste encore de la poudre à côté a fait fuir tout le monde, je me retire. Il était inutile de m'exposer plus longtemps ; j'avais d'ailleurs à sauver un catholique à moitié ivre qui persistait à vouloir rester auprès du feu. Peu après, je retourne assister au triste spectacle de nos maisons en feu que je vais trouver sans doute à moitié brûlées. J'approche, et voilà qu'un jeune homme m'arrête en chemin et me dit : « Monsieur, vos propriétés sont sauvées ; il n'y a pas même de danger pour la maison des Sœurs. » J'arrive là-dessus, et me convaincs par mes propres yeux qu'il a dit vrai. Il me serait difficile de dépeindre ce qui se passa alors dans mon cœur. J'envoyai prévenir nos chères Sœurs qui ne pouvaient pas plus que

¹ Lettre d'une Sœur, février 1855.

¹ Lettre de Sœur M., 9 juillet 1855.

moi croire à une telle merveille. Qu'il me suffise d'ajouter ici que tout le monde à Salonique n'a qu'une voix pour crier au miracle¹.

Dans les villes d'Orient un incendie est toujours un immense désastre, parce qu'on n'est pas outillé pour combattre les flammes et que la panique s'en mêle. C'est ainsi qu'à Constantinople un récent incendie a dévoré plusieurs milliers de maisons. Aussi comprend-on qu'en voyant le feu s'arrêter de lui-même, à côté d'un établissement qui devait infailliblement brûler, on ait « crié au miracle. »

La Sainte Vierge multipliait aussi les guérisons parmi nos soldats. Un sergent qui était à la veille de recevoir sa retraite, fut pris de dysenterie, cette maladie qui dans les chauds pays orientaux est si souvent fatale aux Européens. Une Sœur qui faisait sa tournée de malades le voit un matin, baigné de larmes et en proie au désespoir.

— Quoi ! mon brave, lui dit-elle, vous vous laissez aller à un tel excès de douleur, vous vous démoralisez ! Allons ! du courage !

— Ah ! ma Sœur, donnez-moi de la patience, je suis désespéré. Je ne puis plus endurer mon mal d'entrailles. Je me sens mourir, et j'allais avoir ma retraite, j'allais rentrer dans ma patrie, et revoir ma famille. Je laisserai donc mes os dans ce pays maudit, et j'y mourrai seul, loin de tous les miens !

Et il pleurait à fendre l'âme. La Sœur se sentait bien aussi envahie par l'émotion, mais elle sut la surmonter, et elle lui dit avec assurance :

— Je connais un moyen de vous guérir.

— Lequel, ma Sœur ? Je veux l'employer tout de suite.

— Eh bien ! Vous n'êtes pas sans famille. Nous sommes ici à l'hôpital pour remplacer votre famille de France. N'est-ce pas pour cela que vous m'appellez « ma Sœur ? » Nous allons prier avec vous, et vous vous unirez de tout votre cœur à nos prières. Prenez cette médaille, vous la regarderez, et vous invoquerez notre bonne Mère du ciel qui y est représentée distribuant ses faveurs. Nous allons donc commencer une neuvaine pour vous et avec vous.

La neuvaine n'était pas terminée que le sergent était entièrement guéri².

C'est qu'aussi bien pendant la guerre, alors qu'ils avaient presque constante la vision de la mort, les soldats étaient dociles, pieux, transformés. C'était un spectacle touchant de les voir le soir, autour d'une Sœur qui battait la mesure, s'exercer à chanter des cantiques. Ils étaient soumis et empressés comme des enfants. Parfois l'un d'eux composait la musique pendant qu'un autre y adaptait des paroles. Chacun y allait de son humble talent et de sa grande bonne volonté. Ensuite à la cha-

pelle, pendant la messe, ou pendant le salut, ils unissaient leurs voix mâles et fortes aux voix plus douces et plus expressives des Sœurs, chantant Jésus et Marie. Ces chants étaient plus impressionnants encore parce qu'ils montraient de la terre étrangère, qu'ils parlaient à Dieu de la patrie que ces braves jeunes gens désiraient tant revoir, et qu'ils demandaient le prochain triomphe de nos armes.

Un jour, à Péra, plusieurs soldats blessés eurent l'idée d'offrir à la Sainte Vierge un ex-voto en forme de cœur. Ils prirent les balles qui avaient été extraites de leurs blessures pour composer ce cœur. L'un d'eux eut un scrupule : « Camarades, dit-il, ces balles sont schismatiques, pouvons-nous les offrir à la Sainte Vierge ? — Eh bien ! dit un autre, nous demanderons aux Russes les balles françaises qu'ils ont reçues. — Bah ! fit un troisième, nos balles extraites sont teintes de notre sang. — Nous les mêlons ! décida un quatrième ; mais les balles françaises formeront le centre. »

Et ainsi fut fait. Le cœur fut fondu, les noms y furent inscrits avec le régiment, et il fut offert à Marie parmi les acclamations et les transports de joie¹.

XVII

LA VIE RELIGIEUSE DE CATHERINE

I

Revenons à Catherine Labouré, à qui la Sainte Vierge avait révélé la Médaille miraculeuse. Ses compagnes ne manquent point de se demander quelle est l'heureuse Sœur qui a reçu les communications célestes, mais sa vie est tellement humble et effacée qu'elle éloigne tous les soupçons.

Employée d'abord à la cuisine, puis à la lingerie, elle reste pendant près de quarante ans dans la salle des vieillards de l'hospice d'Enghien, et à cet humble office elle ajoute celui de la basse-cour. Aucun emploi honoré qui la mette en relief. D'ailleurs jusqu'à sa dernière année ses supérieures ont ignoré les faveurs extraordinaires dont elle a été l'objet : elles n'ont donc pas eu plus d'égards pour elle que pour toute autre sœur. Elle remplit même les fonctions les plus ingrates.

Mais elle les aime, elle se plaît dans sa laiterie, qu'elle maintient dans un ordre parfait. Son plus grand bonheur est d'être au milieu de ses malades et de ses pauvres : « J'ai toujours aimé à rester à la maison, disait-elle à la fin de sa vie. Lorsqu'il était question d'une promenade, je laissais volontiers mon tour aux autres pour servir mes pauvres. » Une seule sortie lui était agréable, celle qui lui permettait d'aller à la Communauté. A

¹ Lettre de M. Turroque, 16 juillet 1856.

² Lettre de Sœur M., 9 juillet 1857.

¹ Même lettre.

Paris elle ne connaissait que le chemin qui y conduisait.

Elle aimait aussi à s'acquitter des besognes viles, des soins de propreté les plus rebutants : « Cela, disait-elle joyeusement, ce sont les *perles* d'une Fille de la Charité ! » En toutes choses elle agissait avec calme, avec ordre et méthode, sans empressement. Aussi aux jeunes Sœurs qui travaillaient avec une vivacité un peu fiévreuse elle donnait volontiers cet avis : « *Eh ! ma bonne, ne vous émeu-vez donc pas !* »

Elle avait un culte pour ses supérieures, particulièrement pour sa première supérieure, Sœur Savard, qui ne sut pas qu'elle avait été la voyante de la Communauté ! « C'était une bonne ancienne, disait Catherine, qui voulait que chaque année les premiers fruits du jardin fussent portés à des familles indigentes du faubourg ou à ses bons vieillards. Les Sœurs ne pouvaient y toucher qu'après. »

« Fille de devoir et de travail, témoignait sa dernière supérieure Sœur Dufès, Sœur Catherine n'était vraiment appréciée que de ceux qui l'étudiaient d'assez près pour reconnaître tout ce qu'il y avait de simplicité, de droiture, de pureté dans son âme, dans son esprit, dans son cœur et dans toute sa personne. »

Dans la communauté cependant le bruit courut discrètement qu'elle pourrait bien être la voyante de la Médaille miraculeuse. Alors on l'observa de plus près et plus sévèrement ; on chercha à découvrir en elle quelques faiblesses et l'on en découvrit. Elle n'était pas née avec le tempérament facile et doux que l'on croyait ; elle avait une humeur très vive, et comme elle était fort entendue dans ses emplois, elle parlait parfois avec fermeté, avec autorité. Elle s'en humiliait ensuite, mais elle ne parvenait point à réprimer ses saillies naturelles. D'autre part, en dépit de ses belles apparences de santé, elle souffrait fréquemment et elle avait besoin de petits soulagements, de légers soins, que l'on signalait comme des immortifications, et l'on en concluait que la Sainte Vierge n'aurait certainement pas choisi une fille si ordinaire, qui s'accordait des douceurs jugées inutiles. Alors elle était heureuse de sentir que l'estime qu'on avait pour elle diminuait et que l'attention de la communauté se détournait de sa personne.

Une de ses premières compagnes écrivit à Sœur Dufès, sur la demande de celle-ci, ce jugement sur elle :

« J'ai passé six années avec ma Sœur Catherine, et pendant un an j'ai travaillé constamment avec elle. Il semble que je pourrais citer un grand nombre de détails pleins d'intérêt et d'édification ; mais, je suis forcée de l'avouer, sa vie a été si simple, si uniforme que je ne trouve rien à remarquer. Malgré l'assurance donnée tout bas qu'elle était la Sœur si privilégiée de la Sainte Vierge, j'y

croyais peu, tant sa vie était semblable à celle des autres. Quelquefois j'ai cherché à m'éclairer indirectement en la questionnant sur l'impression qu'avait produite au Séminaire l'annonce d'une nouvelle aussi extraordinaire, espérant qu'elle se trahirait dans ses réponses et par là satisferait ma curiosité : mais elle répondait avec tant de simplicité que mon espoir fut toujours déçu. »

Rien, en effet, ne la distinguait des autres, sauf peut-être ses yeux d'un bleu limpide où se reflétait une candeur céleste. C'était comme le rayon d'en-haut que la Sainte Vierge avait laissé sur sa physionomie. Elle était d'une taille moyenne, elle avait le visage régulier, empreint de modestie. Elle allait, laborieuse, simple, nullement mystique dans ses allures ni affectée dans ses dévotions, observant la règle bonnement et droitement. Sa piété était au fond du cœur.

On a retrouvé quelques notes écrites de sa main à la suite des retraites annuelles. Aucune allusion à ses apparitions, mais une grande et tendre dévotion à la Sainte Vierge :

Je prendrai Marie pour modèle au commencement de toutes mes actions ; dans tout, je réfléchirai si Marie a fait telle action, comment et pourquoi elle l'a faite, dans quelle intention. Oh ! que le nom de Marie est beau et consolant... Marie !...

Résolution de m'offrir à Dieu sans réserve, de prendre toutes les petites contrariétés en esprit d'humilité et en esprit de pénitence, et demander dans mes prières que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi. O mon Dieu ! faites de moi tout ce qu'il vous plaira ! O Marie ! donnez-moi votre amour ! Sans vous, je périrais ; obtenez-moi toutes les grâces qui me sont nécessaires. O Cœur immaculé de Marie, obtenez pour moi la foi et l'amour qui vous attacha au pied de la croix de Jésus-Christ !...

O doux objets de mes affections, Jésus et Marie, que je souffre pour vous et que je meure pour vous, que je sois toute à vous et que je ne sois plus à moi !...

Ne point me plaindre dans les petites contrariétés que je puis avoir auprès des pauvres, et prier pour ceux qui me feront souffrir quelque chose. O Marie ! obtenez-moi cette grâce par votre pureté virginale !...

Bien employer mon temps et ne point le perdre mal à propos. O Marie ! heureux qui vous sert et qui met en vous sa confiance !...

O Marie, Marie, Marie, priez, priez, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Marie, ô Marie !...

Dans mes tentations et mes sécheresses, je recourrai toujours à Marie qui est la pureté même. O Marie conçue sans péché !...

O Marie, faites que je vous aime et il ne me sera pas difficile de vous imiter.

L'humilité, la simplicité et la charité sont le fondement de notre sainte vocation. O Marie, faites-les moi comprendre, ces saintes vertus ! S. Vincent de Paul, priez, priez pour nous !

O Marie conçue sans péché, priez, priez pour nous ! Daignez, ô Reine des Anges et des hommes, jeter un regard favorable sur le monde entier... *particulièrement sur la France... et chaque personne en particulier...* O Marie, inspirez-nous ce qu'il faut vous demander pour votre bonheur qui sera celui du monde entier !...

C'est ainsi qu'elle s'épanchait dans le sein de Dieu, qu'elle exposait à la Sainte Vierge ses besoins ardents d'amour et de prière, qu'elle criait vers elle dans ses difficultés et ses tentations. Mais toute la grâce de cette fille de Dieu était intérieure, et ses compagnes mêmes n'en voyaient presque rien transparaître.

II

Pendant ce temps elle continuait à s'occuper de ses vieillards avec un grand esprit de foi et en toute douceur. Elle était avec eux d'une patience sans bornes. On lui demandait un jour pourquoi elle ne grondait pas avec plus de sévérité l'un d'eux qui était particulièrement désagréable : « Je ne puis pas, dit-elle, je vois Notre-Seigneur en lui ! » Sa douceur avait aussi des vues plus hautes : la bonne religieuse songeait avant tout aux âmes de ces malheureux à qui elle prodiguait ses soins avec tant d'abnégation. Elle les amenait ainsi peu à peu à des idées plus chrétiennes ; et aucun d'eux ne mourait sans avoir été réconcilié à Dieu.

Elle trouvait aussi une jouissance, née de l'obéissance et de ses souvenirs de jeune fille, à s'occuper du colombier. Elle aimait ces chers pigeons qui autrefois, à Fain-les-Moutiers, venaient voltiger autour de sa tête avec un joyeux bruissement de leurs ailes et lui formaient une sorte de couronne blanche et rose, symbole d'innocence et de fidélité : « Il faut voir Dieu en tout, » disait-elle, et en effet c'est Dieu seul qu'elle voyait en toutes choses, dans ses colombes, dans ses vieillards, dans sa famille.

Car elle n'oubliait pas les siens ; mais son affection pour eux s'était à la fois purifiée et fortifiée. « Pensez-vous que je n'aime pas mes parents ? déclarait S. Vincent de Paul. J'ai pour eux tous les sentiments de tendresse et d'affection qu'un autre peut avoir pour les siens... mais je dois agir selon les mouvements de la grâce et non de la nature. » Sœur Catherine aimait ses parents à la manière du saint fondateur : elle pensait d'abord à leur âme. Un de ses frères avait cessé toute pratique religieuse ; il tombe malade : elle recommande instamment qu'on ne le laisse point mourir sans sacrement. Un autre, Jacques, n'avait plus que quelques journées à vivre. Elle vint le voir et fut heureuse d'apprendre qu'il avait reçu avec foi les derniers sacrements ; elle demeura quelque temps auprès de lui pour l'encourager et l'exhorter doucement, elle le fit prier et pria avec lui, puis elle lui passa autour du cou sa chère Médaille miraculeuse. Elle était très affligée dans son cœur, mais elle éprouvait dans l'âme une grande joie à la pensée que son frère bien-aimé mourrait dans la grâce de Dieu.

On se souvient de sa plus jeune sœur, Marie-Antoinette, ou Tonine, qui la trouvait sévère

sur tout ce qui regarde la religion. Elevées ensemble et ayant longtemps, comme disait naïvement Catherine à dix ans, « fait marcher la maison ensemble, » elles avaient gardé de la prédilection l'une pour l'autre. Tonine se maria à Viserny et demeura attachée à ses devoirs. Elle eut plusieurs fils dont l'un devint Père Lazariste. Elle fut éprouvée par de grandes souffrances et vint, sur la fin de sa vie, habiter Paris. Elle se plaignait un jour de l'existence :

— Si j'avais su ce qui devait m'arriver, disait-elle, je me serais faite religieuse comme toi.

— Chacun a sa vocation, répondit Sœur Catherine. Tu n'aurais pas la consolation d'avoir donné un de tes fils à Dieu.

Le 18 janvier 1874, Marie-Antoinette, après une longue maladie, tomba dans un état comateux : elle ne parlait plus et ne reconnaissait plus personne. Sœur Catherine entra et demanda à demeurer seule avec elle. Au bout d'une heure elle ouvrit la porte de la chambre et dit à sa nièce, Mme D..., qui avait avec elle ses deux filles : « Allez voir maintenant votre mère ! » Marie-Antoinette avait sa pleine lucidité. Elle fit ses recommandations suprêmes à sa fille et à ses petites-filles, puis elle retomba dans le sommeil de la mort. Elle mourait doucement le lendemain.

Un de ses fils annonçait tout enfant des dispositions pour l'étude et pour la piété. Son curé lui donna les premières leçons ; l'enfant promettait. Sa tante le manda à Paris et l'interrogea sur sa vocation. Il désirait être prêtre. Alors elle le conduisit elle-même avec l'autorisation de ses supérieurs au collège de Montdidier, qui était dirigé par des Prêtres de la Mission. Ses études terminées, le jeune homme vint voir sa tante pendant les vacances à l'hospice d'Enghien. Ayant acquis la certitude qu'il persévérerait dans sa résolution d'embrasser l'état ecclésiastique, elle lui dit sur un ton moitié sérieux, moitié enjoué :

— Si tu veux entrer chez ces Messieurs, on te recevra.

Elle désignait ainsi les Prêtres de la Mission.

Puis elle ajouta avec un sourire, en regardant son neveu comme pour connaître ses intentions secrètes et le fond de son âme :

— On peut être bientôt nommé Supérieur... On peut voyager, voir du pays, aller en mission en Chine, comme le Vénérable Perboyre.

Elle tenait en main un reliquaire en bois qui contenait de l'étoffe d'un vêtement du Bienheureux, et regardait toujours le jeune homme.

— On peut aussi revenir, ajouta-t-elle.

« J'écoutai tout cela, racontait son neveu, comme des suppositions bien inutiles, un peu comme une malice de la part de Sœur Catherine, en vue de savoir ce que je pensais, moi,

jeune homme de dix-sept ans, sur mon avenir. Je coupai court en disant : « Bien, nous verrons. »

Les « suppositions » de Sœur Catherine s'accomplirent de point en point. Le jeune homme entra à Saint-Lazare, fut ensuite placé tout jeune à la tête d'un petit séminaire dans une ville du Midi, partit pour l'Extrême-Orient, devint procureur et visiteur des missions de Chine, fut rappelé en France pour y remplir des fonctions importantes dans la Congrégation de la Mission et auprès des Filles de la Charité en 1899, au moment des premières informations sur la vie et les vertus de Sœur Catherine Labouré.

Celle-ci ne fut sûrement pas insensible aux succès de son neveu, succès qui rejaillissaient sur sa famille, car elle avait gardé l'esprit de famille ; mais elle en fut heureuse surtout parce qu'il pourrait rendre des services à sa chère famille spirituelle de S. Vincent de Paul, et faire connaître au loin le nom de Jésus, la vérité catholique, sauver les âmes par la vertu de la Médaille miraculeuse, qui doit répandre ses bienfaits « sur le monde entier. » Pour elle, dans son humble emploi on remarquait qu'elle priaît avec une ferveur qui s'accroissait. Chargée de l'office de la porte, les Sœurs aimaient à venir réciter avec elle le chapelet dans sa loge : « Elle le disait si bien, et avec tant d'onction ! rapporte l'une d'elles. Elle prononçait chaque mot sans se presser, sa voix devenait claire et harmonieuse, son accent avait quelque chose de touchant et d'entraînant¹. »

Sa vertu commençait à briller d'un doux et tranquille éclat, sans pourtant qu'elle attirât l'attention publique.

XVIII

SES VERTUS

I

Catherine Labouré avait toujours devant les yeux la vision du 27 novembre 1830 : la Sainte Vierge ayant le globe sous les pieds et tenant un autre globe dans ses mains qu'elle offrait à son divin Fils, comme avocate et comme mère, avec un amour suppliant ; puis ses mains s'abaissant chargées de rayons, symbole des grâces répandues par elle sur les âmes, et dans ses mains des pierreries, les unes brillantes, lumineuses, les autres restant dans l'ombre et figurant les grâces que l'on oublie de demander à Marie. Toute sa vie fut le commentaire de cette vision. C'est pourquoi elle priaît tant pour la France, pour les âmes égarées.

Elle avait aussi gardé vivant le souvenir des deux Cœurs de Jésus et de Marie, l'un couronné d'épines, l'autre transpercé d'un glaive,

et toute sa pensée gravite autour de ces deux Cœurs si aimants et si intimement unis.

Chaque jour on se lève à quatre heures à la communauté. A quatre heures et demie commence l'oraison, qui dure une demi-heure. Sœur Catherine demeure très droite, s'appuyant à peine de l'extrémité de ses mains. On s'étonne de sa ferveur d'oraison et l'une des Sœurs lui demande sa manière.

— Ce n'est pas difficile, répond-elle. Quand je vais à la chapelle, je me mets là devant le bon Dieu et je lui dis : « Seigneur, me voici ; donnez-moi ce que vous voudrez. » S'il me donne quelque chose, j'en suis bien contente et je le remercie ; s'il ne me donne rien, je le remercie encore parce que je ne mérite pas davantage. Et puis je lui dis alors tout ce qui me vient dans l'esprit, je lui raconte mes peines et mes joies, et j'écoute. Si vous écoutez il vous parlera aussi, car, avec le bon Dieu, il faut dire et écouter. Il parle toujours quand on y va bonnement et simplement.

La veille de la communion elle disait aux jeunes Sœurs : « Allons, mes petites, il faut faire quelque chose pour le bon Dieu et vous préparer ainsi à la communion de demain. » Et après la communion, elle paraissait tout absorbée par la présence du divin Maître et pénétrée d'amour.

Les jeunes Sœurs lui confiaient leurs peines : elles avaient subi une réprimande, une humiliation, elles avaient un ennui secret : « Mes pauvres Sœurs, leur disait-elle, si vous avez quelque chose à dire, allez au pied du tabernacle. Dites au Bon Dieu ce que vous avez à dire : il ne le répétera pas, et vous aurez la force de supporter cette observation ou ce chagrin. » Elle parlait ainsi avec une assurance qui révélait qu'elle avait l'habitude de « dire au Bon Dieu ce qu'elle avait à dire, » ses peines intérieures et ses inquiétudes. Car la Sainte Vierge lui avait annoncé qu'elle « souffrirait bien des peines » pour accomplir sa mission et qu'elle « les surmonterait à la pensée que c'est pour la gloire du bon Dieu. » Ces peines n'ont jamais éclaté au dehors, elles n'en ont sans doute été que plus aiguës au dedans. La Sainte Vierge lui avait dit en lui montrant l'autel : « Vous viendrez vous jeter là et y répandre votre cœur » : elle donnait le même avis à ses jeunes compagnes qui, n'ayant pas encore l'expérience de la vie, prenaient sans doute d'humbles cailloux de la route pour de gros rochers.

Elle qui avait vu la Sainte Vierge récitait son chapelet avec une foi voyante, semblait-il, qu'elle puisait dans cet heureux souvenir. « Nous étions toujours frappés, rapporte la Sœur Dufès, lorsque nous le disions en commun, de l'accent grave et pieux avec lequel notre compagne prononçait les paroles de la Salutation angélique. Et ce qui fait voir jusqu'à quel point elle était pénétrée de ces sentiments

¹ Catherine Labouré, par E. Grapez, c. viii.

de respect et de dévotion, c'est qu'elle, toujours si humble et si réservée, ne pouvait s'empêcher de blâmer la légèreté, le peu d'attention qui trop souvent accompagnent la récitation d'une prière si belle et si efficace. »

Dans le jardin qui séparait l'hospice d'Enghien de la maison de Reuilly, il y avait une statue de la Sainte Vierge. Elle aimait à s'arrêter là et debout, les mains jointes, elle regardait la bonne Mère, ses traits s'illuminaient de bonheur, elle priait ardemment et parfois, cachées derrière le feuillage, les postulantes la contemplaient, transfigurée comme dans une extase. On l'y surprit ainsi un matin avant l'oraison, plongée dans la prière.

A l'oraison du soir, à la chapelle, les Sœurs aimaient à la regarder, immobile devant le tabernacle, légèrement tournée à droite, vers une statue de la Sainte Vierge, car l'amour du Fils la conduisait à l'amour de la Mère, ou plutôt elle ne séparait jamais ces deux amours, ces deux Cœurs brûlants et douloureux qu'elle avait contemplés. Elle était avec Dieu partout, elle voyait partout Jésus-Christ, dans la prière, auprès de ses malades, ce qui ne l'empêchait pas de s'accuser, à la coulpe, chaque semaine, d'avoir manqué les actes de la présence de Dieu.

Les Sœurs remarquaient qu'aux grandes fêtes de la Sainte Vierge il lui arrivait toujours une épreuve douloureuse. Ainsi un jour d'Immaculée-Conception, le 8 décembre, sa dernière supérieure, Sœur Dufès, la conduisit à la maison-mère de la rue du Bac. Au retour, en remontant dans l'omnibus, Sœur Catherine fit un faux mouvement, tomba et se cassa le poignet. Elle ne jeta pas un cri, et personne ne s'en aperçut.

Quelques instants après, la Supérieure la vit revenir, tenant son bras en écharpe : — « Qu'avez-vous ? lui dit-elle — Ah ! ma Sœur, je tiens mon bouquet. Tous les ans la Sainte Vierge m'en envoie un de cette façon. »

II

Elle pratiquait dans la perfection les vertus religieuses. L'humilité d'abord, et à cause des faveurs dont quelques Sœurs la soupçonnaient d'avoir été l'objet, elle eu maintes occasions d'en faire des actes. Les jeunes surtout, plus curieuses et plus exubérantes, lui multipliaient les tentations : « Ma sœur, lui demandaient deux postulantes, nous partons demain au séminaire ; dites-nous un mot de la Sainte Vierge. » Elles espéraient qu'elle leur parlerait de la Médaille miraculeuse. Elle se contenta de répondre : « Eh bien ! profitez bien de votre séminaire, mesdemoiselles, et priez bien la Sainte Vierge. »

Une Sœur d'Enghien recevait un jour une famille amie. A la porte, les visiteurs ayant rencontré Sœur Catherine, la jeune religieuse leur glisse ces mots à voix basse : « Voilà la

Sœur des Apparitions ! » — « Oh ! ma Sœur, dit aussitôt un des visiteurs en s'approchant avec respect de la voyante, que je suis heureux de voir et de saluer celle qui a eu la grande faveur de la Médaille miraculeuse ! » Sœur Catherine joue au parfait étonnement. Et la jeune religieuse de dire à la compagnie : « Elle ne veut pas qu'on le sache. » Mais le soir la Supérieure envoie l'indiscrète demander pardon à celle qu'elle a dû contrister : — « Ma Sœur, dit-elle, on m'avait dit au Séminaire que c'était une Sœur du poulailleur d'Enghien qui avait vu la Sainte Vierge, et je l'ai cru. »

— Ma petite, répondit la voyante avec une douce bonhomie qui n'était pas exempte de malice, il ne faut pas parler comme cela à tort et à travers. »

Pendant les récréations l'on s'entretenait quelquefois du grand événement. Une jeune hasarda un jour cette idée : « Les Sœurs qui ont été favorisées des visions de la médaille et du scapulaire de la Passion sont sans doute supérieures. »

— Non, non, répliqua vivement Sœur Catherine, elles seront toujours dans l'obscurité ; il faut qu'elles mènent la vie cachée.

— Peut-être sont-elles mortes ? fit une religieuse, pour savoir quelque chose.

— Qui sait, qui peut savoir cela ? fut-il répondu sur un ton qui ne permettait plus l'insistance.

Cette humble était aussi très mortifiée, notamment dans ses repas. C'est elle qui servait à table, a raconté une de ses supérieures ; elle se réservait pour elle-même ce qu'il y avait de moins bon : « Voilà pour la supérieure, » disait-elle aux jeunes Sœurs qui distribuaient les portions. Puis : « Voilà pour les malades. » Enfin : « Voilà pour le commun. » Enfin, quand tout le monde était servi : « Pour moi, si vous voulez ! »

« Pendant sa dernière maladie, rapporte Sœur Elisabeth qui était à l'office de la cuisine, à chaque repas je lui demandais ce qui pourrait lui faire plaisir ou ce qu'elle voudrait de préférence. C'était toujours comme je voudrais. Quand je la pressais trop, j'avais pour réponse : « Un petit œuf brouillé. » Le côté matériel ne comptait point pour elle, bien qu'elle s'occupât beaucoup de sa santé, mais uniquement pour ne pas devenir un membre inutile ou à charge à la communauté.

Elle qui avait entendu la Sainte Vierge se plaindre que « la règle n'était pas observée » et qu'il existait du « relâchement, » se montrait d'une régularité parfaite et pratiquait dans toute leur rigueur les vertus religieuses.

S. Vincent de Paul recommandait aux premières Sœurs de ressembler par la pureté à « la grande Sainte Geneviève. » Sœur Catherine, comme sainte Geneviève, était d'une incomparable modestie, et de toute sa personne

se dégageait comme un doux parfum virginal. Habituellement elle baissait les yeux, toutefois lorsqu'elle les relevait on pouvait voir s'y refléter son admirable pureté de cœur. Ses malades d'Enghien n'étaient pas toujours « sages, » disait-elle, mais quand elle était là aucun d'eux n'eût osé dire un mot, faire un geste risqué. Il semblait que, comme plusieurs saints, elle devinait les âmes qui n'étaient pas pures et ceux dont la conduite était dérégulée. Parmi les fleurs elle aimait surtout les fleurs blanches. Ses petites nièces, les filles de Marie-Antoinette, le savaient, c'est pourquoi elles lui offraient toujours pour sa fête « un bouquet tout blanc avec de la fleur d'oranger au milieu. » Elle en jouissait parce qu'il était le symbole de la pureté; mais bientôt elle le portait à la chapelle pour qu'il exhalât sa douce odeur aux pieds de la Vierge Immaculée.

« Sainte Geneviève, comme bonne fille des champs, disait aux Sœurs S. Vincent de Paul, a encore beaucoup aimé la pauvreté; et il faut que vous vous affectionniez à la pratique de cette vertu; je vous dis à la pratique, car ce serait peu d'aimer cette vertu hors de vous. »

Aussi Sœur Catherine l'observait pour elle-même, car elle rapiécçait ses vêtements et les tenait toujours très propres. Dans sa chambre elle n'avait rien qui sentit la recherche, pas un bibelot, pas un objet qui fût artistique, seulement un pauvre crucifix. « A sa mort, raconte une religieuse, nous n'avons rien trouvé chez elle. Plusieurs cependant parmi nous auraient été heureuses d'avoir quelque souvenir. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est une chaîne à monter des chapelets. » Et cette pauvreté, elle la faisait pratiquer aux autres: « Ayez bien soin de vos affaires, » recommandait-elle aux jeunes Sœurs. Et si elle faisait durer ses vêtements, toujours convenables d'ailleurs, elle avait la même sollicitude pour les habits de ses vieillards.

« Obéissez sans murmure, disait encore S. Vincent de Paul, pensant que c'est la volonté de Dieu et vous rendant souples et maniables à la conduite de la divine Providence, comme un cheval à l'égard de son écuyer, soit qu'il faille tourner à droite, soit à gauche, et accomplissant les choses en la manière qu'elles sont ordonnées. » Elle avait un culte pour la vertu d'obéissance, qui devait lui être plus pénible qu'à d'autres, à cause des emplois humbles et même répugnants qu'elle exerçait. Mais elle se gardait de laisser à d'autres ces *perles* des Filles de la Charité, et elle était toute joyeuse quand elle avait pu les ramasser.

Une Sœur étrangère à Enghien qui la voyait pour la première fois fut frappée de sa physionomie empreinte d'une noble et calme dignité, et pensa qu'elle n'était pas à sa place:

— « Ne vous ennuyez-vous pas dans votre office? lui demanda-t-elle.

— Ma sœur, répondit la Vénérable, on ne

s'ennuie pas quand on fait la volonté de Dieu. »

Ses supérieures l'avaient placée là; elles représentaient Jésus-Christ à ses yeux: c'était donc à Jésus-Christ qu'elle obéissait. Aussi son obéissance était-elle joyeuse. La Supérieure générale eut l'intention de la nommer Servante, c'est-à-dire supérieure, et elle le lui proposa:

— Oh! ma Mère, répondit-elle avec vivacité, vous savez bien que je n'en suis pas capable!

C'est elle qui raconta le fait à son neveu et elle ajoutait avec un bon sourire content: « Et puis on me renvoya à Enghien! » Cela accompagné d'un geste qui signifiait: « Et l'on a joliment bien fait! »

Puisque ses supérieurs à ses yeux étaient l'image de Jésus-Christ, elle prenait toujours leur défense: « Mes petites, disait-elle, ne touchez pas aux supérieurs, c'est sacré. Ne murmurez pas, ne trouvez pas à redire aux ordres de nos supérieurs, parce que ceux-ci représentent Dieu. »

« Je ne l'ai jamais entendue murmurer ni discuter des ordres donnés, rapporte une de ses compagnes. Si par hasard on lui demandait: « Que faites-vous là? » elle répondait simplement: « Ma Sœur supérieure l'a dit. » Une autre ajoute: « Ma Sœur Catherine était très régulière et ne discutait jamais les ordres des supérieurs. Lorsqu'un ordre donné la contrariait plus ou moins vivement, on pouvait voir apparaître sur son visage, naturellement pâle, une petite rougeur subite, mais elle ne disait pas un mot et se soumettait immédiatement. »

A cause de son ancienneté et de ses vertus, l'hospice d'Enghien fut pendant de longues années sous sa direction effective. Cependant elle vieillissait et en 1874 la Supérieure générale, Sœur Dufès, voulut faire passer la direction aux mains d'une Sœur plus jeune. La Vénérable s'empressa de l'aller trouver et lui dit:

— Ma Sœur, soyez tranquille, il suffit que nos supérieurs aient parlé pour que nous recevions ma Sœur Angélique comme une envoyée du bon Dieu et que nous lui obéissions comme à vous-même.

Telle fut sa vie pendant les quarante-six années qu'elle passa à Enghien, édifiant la communauté par son dévouement, son humilité, son obéissance: « Notre mère l'a dit, notre père l'a dit, ma Sœur supérieure l'a dit »: telle était, d'après la Sœur Dufès, « sa manière de penser, d'agir et de parler. »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 16 aprilis 1913.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant: J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 24 avril 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions dominicales. — XXXIII. *Ascension* : Nature et nécessité de la foi, 305. — XXXIV. *Pour la fête de Jeanne d'Arc* : Le rôle de la souffrance, 307.

Lectures pour le Mois de Marie sur la Médaille miraculeuse. — XIX. Pendant la Commune, 310. — XX. Sœur Catherine révèle ses apparitions, 313. — XXI. Sa mort, 315. — XXII. Le Cinquantenaire de la Médaille, 318.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXXIII

Ascension

NATURE ET NÉCESSITÉ DE LA FOI

Qui non crediderit, condemnabitur.
Celui qui n'aura pas cru sera con-
damné. (Marc, xvi, 16).

Mes frères,

Ecoutez les paroles que nous venons de lire dans l'Evangile de cette fête, paroles que Jésus-Christ, avant de monter au ciel, adressait à ses apôtres : « Quoi ! leur dit-il, on m'a vu après ma résurrection et vous n'avez pas encore cru en moi ? D'où vient que vous êtes ainsi incrédules, et que votre cœur refuse de s'ouvrir à la vérité ? *Exprobravit incredulitatem eorum et duritiam cordis, quia iis qui viderant eum resurrexisse non crediderunt.* Oui, je vous le déclare, celui qui aura la foi et qui aura été baptisé sera sauvé. Quant à celui qui aura refusé de croire, il sera damné. *Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur.* » Jésus prédit ensuite les merveilles que devaient dans l'avenir opérer les hommes à convictions inébranlables ; puis il s'élève dans les cieux.

Ne dirait-on pas, mes frères, que ce petit discours a été fait pour nos contemporains ? Du moins il semble leur convenir parfaitement. A eux aussi on peut reprocher le manque de foi et répéter la parole de Jésus : « *Qui vero non crediderit, condemnabitur.* Si vous ne croyez pas, vous serez damnés. » Et c'est à l'instant solennel où il quittait la terre, que Jésus prononçait cette catégorique affirmation : ce qui lui donne plus d'importance encore.

Mais beaucoup, mes frères, ne savent même plus ce qu'est la foi. Il faut donc que je vous l'explique avant de vous montrer la nécessité qu'il y a d'être croyant.

I

1. Croire, mes frères, c'est donner son assentiment à la parole d'un autre. Croire en Dieu c'est donc accorder au souverain Maître au moins le même honneur que nous faisons à nos semblables : l'honneur de considérer comme absolument vrai ce qu'il nous dit, et ne le pas traiter comme un menteur.

En rester là, cependant, serait insuffisant. Car plus d'une fois on se défie, à bon droit, de la parole d'autrui, on veut en vérifier la sincérité, parce que nous savons notre prochain susceptible de nous induire en erreur. Au contraire, celui qui a la foi ne doute pas ; il ne peut mettre en suspicion la parole de Dieu qui est la Vérité même. Il sait à qui il donne sa créance : c'est au Dieu de toute science, au Dieu infiniment vrai. Sans crainte, sans hésitation, il incline son intelligence et sa volonté. D'une manière absolue, il adhère aux vérités que Dieu a bien voulu nous révéler : car il est bien persuadé qu'il n'est pas et ne peut pas être trompé. Peu lui importe qu'il comprenne ou non ce que Dieu enseigne : là n'est point la question. Dieu affirme telle chose ; donc cela est vrai. Et cela est vrai malgré les réclamations de notre raison, malgré les contradictions des hommes. Car, nous dit l'Esprit-Saint, les hommes sont menteurs, tandis que Dieu est la vérité même.

Ne confondez pas, mes frères, le croyant et le crédule. Il n'y a entre eux aucune ressemblance. Celui qui a la foi sait ce qu'il croit et pourquoi il croit.

2. Ce qu'il croit ? Ce ne sont pas des inventions de l'esprit humain ; ce ne sont pas des récits plus ou moins fantaisistes ; ce ne sont pas des rêveries de poète ou des raisonnements de philosophe. Non, rien de tout cela ne mérite un acte de foi aussi absolu. Ce qui vient des hommes ne peut pas exiger la soumission de notre raison.

Aussi le chrétien s'élève-t-il plus haut. C'est à la parole divine qu'il donne son assentiment. Il croit, mais seulement aux vérités révélées par Dieu. Il les connaît, ces vérités. Il les a apprises au catéchisme, car l'Eglise est établie pour les lui rappeler ; Dieu en a fait pour ainsi dire son porte-voix, chargé de nous transmettre intégralement la parole et l'enseignement divins.

L'objet de notre foi n'est donc rien autre chose que l'ensemble des vérités que Dieu nous fait connaître et qu'il nous communique par son Eglise, divinement pourvue des qualités nécessaires pour cette mission.

Voilà ce que nous croyons, et rien que cela.

Elles sont donc sans aucun fondement toutes les accusations formulées contre les enseigne-

ments de la religion catholique. Souvent ces accusations sont fausses et plus souvent encore elles portent sur des vérités intentionnellement travesties.

Mes frères, le chrétien croyant dédaigne ces calomnies et ces mensonges : il sait ce qu'il croit et il s'honore en donnant à Dieu sa foi.

3. J'ajoute qu'il sait aussi et surtout pourquoi il croit. Ce n'est certes pas, — comme cela arrive souvent dans la société actuelle, — parce que les vérités qu'on lui propose flattent ses appétits, lui procurent quelques jouissances terrestres : vous le savez bien. Ce n'est pas non plus son intérêt temporel qui le pousse à croire : il n'y est pour rien. Ce n'est pas davantage qu'il soit contraint par la force : Dieu nous laisse toute notre liberté. Ce n'est même pas que son intelligence comprenne parfaitement ce qui lui est enseigné : la religion renferme des mystères.

Il y a autre chose que tout cela qui l'oblige à croire, un motif plus impérieux : il croit parce que c'est Dieu qui a parlé.

Dieu, c'est le Maître absolu qui peut commander et doit être obéi. Dieu, c'est la science infinie, la vérité par essence. Impossible à lui d'être trompé ou de nous tromper. « Nous croyons, disait le dernier concile général, à cause de l'autorité de la parole de Dieu lui-même, qui ne peut se tromper ni nous tromper. »

Ce n'est donc pas sur le témoignage des hommes, toujours sujet à caution, que repose la foi du chrétien, mais sur le témoignage de Dieu. Nous le lui disons dans notre prière de chaque jour : « Je crois fermement tout ce que l'Eglise nous enseigne, parce que vous l'avez révélé, vous qui êtes la Vérité même. »

Certes, mes frères, il me semble qu'il est bien aussi noble de soumettre notre raison à Celui qui en est l'auteur, que de la soumettre à de pauvres mortels comme nous. Tous les jours nous acceptons des affirmations d'hommes peut-être bien peu dignes de foi, soit qu'ils nous parlent directement en conversation, soit qu'ils nous communiquent leur doctrine par la voix du livre ou du journal. Nous les croyons peut-être trop facilement ; et la parole de Dieu nous laissera incrédules ? N'y a-t-il pas là quelque chose d'insensé ? Personne ne mérite que nous croyions en lui autant que Dieu ; car, étant la science infinie, il ne peut être induit en erreur ; étant infiniment parfait, il ne peut être suspecté de mensonge, autrement il ne serait pas Dieu.

Jugez, mes frères, maintenant que vous savez ce qu'est la foi, de quel côté il y a le plus de bon sens : est-ce chez les incrédules ou chez les croyants ?

S'il ne s'agissait encore que d'une affaire de bon sens, ce serait peu de chose. Mais

il y a une affaire plus importante qui est en jeu : notre salut. Pour être sauvé, il est de toute nécessité d'avoir la foi.

II

1. On ne saurait en effet, mes frères, lire deux pages de nos Saints Livres sans y trouver cette vérité formellement attestée. Jésus demande la foi à tous ; il la demande avant tout. Ce n'est pas seulement un désir qu'il exprime, un conseil qu'il formule : il réclame la foi comme une chose due, comme un moyen nécessaire de salut.

Peut-on rien de plus catégorique que les paroles du Sauveur rapportées dans l'Evangile d'aujourd'hui ? « Celui qui croira et aura été baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera damné. »

En vain nous chercherions à nous excuser par l'honnêteté de notre vie ; en vain nous nous flatterions de n'avoir aucune tache sur la conscience : tout cela ne remplace pas la foi et ne peut la suppléer. La sentence du Christ est bien nette et n'admet point d'excuses. « Celui qui ne croit pas, dit aussi l'Esprit-Saint, est déjà jugé. » (Jo., III, 18). « Celui qui est incrédule ne verra pas la vie éternelle, et la colère de Dieu demeure suspendue sur sa tête. » (Jo., III, 36).

Auriez-vous donc accompli une infinité de bonnes œuvres, auriez-vous à votre actif tous les actes héroïques imaginables : « *Sine fide... impossibile est placere Deo* ; sans la foi impossible de plaire à Dieu, » d'obtenir son amitié et de mériter la récompense des saints. (Héb., XI, 6). Aux yeux du souverain Juge votre vie tout entière restera sans valeur, si elle n'a pas été animée par la foi.

Oui, il faut la foi, nous disent les Docteurs de l'Eglise : « Notre salut est à ce prix ; c'est avec elle seulement que nous pourrions acheter le ciel. » (S. Ambroise). « Celui qui ne croit pas ne peut nourrir l'espoir d'être un jour placé au nombre des enfants de Dieu. Car sans la foi il ne nous est pas possible de posséder la grâce en ce monde et d'obtenir la récompense éternelle dans l'autre. » Et l'Eglise, sous l'inspiration du Saint-Esprit, a formulé cette doctrine dans ces paroles d'un célèbre concile : « La foi est le principe du salut, la base et la racine de toute sainteté. Sans elle, impossible d'être agréable à Dieu et de partager le sort des élus. »

Tout chrétien est donc obligé de croire, sous peine de damnation.

2. Combien aujourd'hui n'ont plus la foi, la véritable foi catholique ! Je le regrette ; non pas pour moi, mais pour eux : car ils en subiront la terrible et éternelle conséquence.

Les uns ne croient plus. La foi est morte en

eux. Aux yeux des hommes, ils paraissent irrépréhensibles. Ils ne sont point les ennemis déclarés et acharnés de la religion. Ils ont peut-être toutes les qualités qui les rendent estimables dans la société. Ils se disent les plus honnêtes gens du monde et passent pour tels. Volontiers ils se décerneraient un brevet de sainteté... Qu'ils se détrompent ! Car s'ils sont honnêtes vis-à-vis des hommes, ils ne le sont pas vis-à-vis de Dieu. Dieu parle, et ils ne l'écoutent pas ; Dieu affirme, et ils ne le croient pas ; Dieu demande qu'ils soumettent leur raison et qu'ils aient foi en son enseignement, et ils méprisent ses ordres et ses enseignements. C'est un outrage au souverain Maître : il ne peut rester sans châtiment. Si Dieu mettait au ciel ces honnêtes incroyants, il ne serait pas juste : il récompenserait l'insulte de sa créature. Non, mes frères, il n'en sera pas ainsi : Dieu ne récompense que ceux qui ont véritablement la foi, et une foi intégrale.

Car il en est d'autres qui admettent volontiers quelques vérités de leur choix et rejettent les autres. « Oui, disent-ils, nous croyons qu'il existe quelqu'un au-dessus de nous ; mais quant aux autres choses que les prêtres enseignent, c'est de la pure invention. » Ceux-là encore sont dans l'erreur ; ce n'est pas la véritable foi demandée par Dieu, exigée pour être sauvé. Ils ne peuvent espérer la récompense promise par Jésus-Christ à ceux qui croient.

Ce n'est pas à une vérité qu'il faut adhérer d'esprit et de cœur, ce n'est pas à deux, c'est à toutes les vérités révélées. Dieu ne nous a pas permis de choisir. On a foi en sa parole ou non. Cette parole est infailible en tout temps et veut être crue absolument. Celui qui la rejette, ne serait-ce que sur un point, n'est plus catholique et peut s'appliquer le mot de Jésus-Christ : « *Qui non crediderit condemnabitur*. » Si vous ne croyez pas, vous serez damnés. »

Impossible, mes frères, de sortir de là. Ayons la foi : il nous la faut pour nous présenter à Dieu. A son tribunal où nous serons tous convoqués un jour, nous serons jugés selon que nous aurons cru.

Efforçons-nous donc d'obtenir de Dieu cette foi indispensable. Que ceux de nous qui ont le bonheur de croire, demandent pour leurs frères incrédules ce don précieux et pour eux-mêmes un accroissement de cette vertu si nécessaire au salut. Qu'ils se souviennent de faire souvent à Dieu la même prière que lui adressaient les apôtres quand ils disaient : « Seigneur, augmentez en nous la foi. *Domine, accende nobis fidem*. » (Luc, xvii, 5). Amen.

XXXIV

Pour la fête de Jeanne d'Arc

LE RÔLE DE LA SOUFFRANCE

Mes frères,

Dans l'office composé pour la fête de Jeanne d'Arc, nous lisons l'évangile d'un martyr, où Jésus nous invite à l'abnégation, au sacrifice, à l'acceptation de la croix : « *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me*. Que celui qui veut s'attacher à moi se renonce, prenne sa croix et me suive. » (Matt., xvi, 24). Il semble donc bien que l'Eglise ait voulu glorifier dans l'héroïne française non seulement l'Envoyée de Dieu, mais la Martyre. Nous allons entrer dans ces sentiments et voir d'abord, en abrégé, ce que Jeanne a souffert ; nous comprendrons mieux ensuite le rôle de la souffrance.

I

Le martyre de Jeanne d'Arc a été complet : elle a souffert dans son corps et dans son âme, c'est-à-dire dans ses affections, dans sa volonté, dans son honneur.

1. Immenses furent les souffrances de son âme.

a) Ce qu'elle aimait, c'était son pays, sa famille, son roi.

Oh ! comme elle avait le cœur brisé quand elle songeait à sa patrie meurtrie, foulée sous les pieds de l'étranger, agonisante ! La pauvre enfant était navrée en entendant au foyer paternel le récit des malheurs qui écrasaient sa France bien-aimée. Mais son âme fut plus angoissée encore et plus douloureusement blessée quand l'archange S. Michel lui eut révélé toute l'étendue des maux dont l'Anglais envahisseur accablait ses compatriotes. Quand elle comprit la triste situation de sa patrie, livrée à des princes ambitieux, à un monarque sans caractère, à des factions ardentes, à des révoltes intestines, à une reine indigne qui préférerait les plaisirs à son devoir et signalait honteusement la déchéance de sa race, une immense douleur s'empara du cœur de la Pucelle et d'abondantes larmes coulèrent de ses yeux.

Une nouvelle épine — bien douloureuse aussi, celle-là — vient percer le cœur si aimant de Jeanne : la mission qu'elle reçoit du ciel l'oblige à quitter son cher Domremy, à dire adieu à la terre natale ! Elle sait que son père s'y opposera : ne l'a-t-elle pas entendu — un jour qu'il avait vu en songe une femme, qui lui semblait être sa Jeannette, chevauchant au milieu des guerriers et leur donnant des ordres, — prononcer ces paroles significatives : « Si j'étais sûr que ces choses dussent arriver, je dirais aux frères de Jeannette de la noyer plutôt, et, s'ils ne voulaient obéir, je la noieraï moi-même ! » — « Il lui fallut donc quitter ses parents sans leur permission, n'emportant

ni un dernier adieu, ni une bénédiction suprême ; il lui fallut abandonner l'église chérie de son baptême et de sa première communion, les lieux témoins du passage de S. Michel, des anges et de ses saintes, Domremy, ses compagnes, tous ceux qu'elle aimait. Oui, elle devait quitter tout cela pour l'échanger contre le milieu grossier des camps, contre les risques des batailles, le mépris des cours, en un mot contre un inconnu beaucoup plus terrible encore que les craintes elles-mêmes qui agitaient son cœur... L'enfant éprouva un profond déchirement dans tout son être et pleura beaucoup. « J'aimerais mieux coudre et filer près de ma pauvre mère, répétera-t-elle maintes fois plus tard, car tel n'est pas mon métier. » Pourtant l'héroïque jeune fille n'hésita pas un instant à briser tous ces chers liens. Ses voix lui indiquent la volonté de Dieu : elle eût sacrifié pour son accomplissement, selon sa propre parole, jusqu'à cent pères et cent mères¹. »

b) Ce n'est pourtant que le commencement des épreuves : celles-ci vont se multiplier. Jeanne va souffrir toujours dans ses affections, mais aussi dans sa *volonté*. Son ardent désir de sauver son pays et son roi va se heurter à la contradiction et rencontrera sans cesse la plus vive opposition. C'est d'abord Robert de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, qui la traite de visionnaire et s'obstine longtemps dans son refus de la faire conduire au roi. Nouvelle épreuve à Chinon : le Dauphin ne veut d'abord pas la recevoir ; il observe à son égard la plus grande défiance. Au milieu même de ses succès et de sa gloire — je devrais dire à cause d'eux — Jeanne trouve de nouvelles souffrances. Elle est en butte à la jalousie des courtisans ; elle constate un mauvais vouloir manifeste. On refuse de suivre ses avis qu'elle tient du ciel. Au siège de Paris l'épreuve fut bien cruelle quand la sainte guerrière, blessée, se vit abandonnée et délaissée. Oh ! quelle profonde amertume elle ressentit dans son cœur le jour où le roi qu'elle avait si glorieusement délivré et fait couronner, s'abandonnant à ses favoris, n'écouta plus les ordres divins. Elle gémit de le voir s'arrêter en beau chemin, en pleine conquête, et laisser la France se débattre, cette France qui ne demandait qu'à se jeter dans ses bras ! C'en était trop pour l'âme ardente de la noble patriote : accablée de tristesse, elle se retira dans l'église Saint-Denis pour pleurer et pour prier.

c) Nous voici à Compiègne. Quel douloureux calvaire se dresse devant l'innocente victime ! Que d'humiliations lui sont réservées ! Elle va souffrir dans son âme, mais surtout dans son *honneur*. Ce fut une grande afflic-

tion pour Jeanne quand elle se vit indignement trahie, prise et enchaînée ; puis être vendue à prix d'or à ses pires ennemis, les Anglais, être jetée dans une obscure prison à Rouen, et livrée à de grossiers soldats ! Qu'il fut pénible et humiliant pour son cœur de « bonne chrétienne » et de sainte, de s'entendre traiter de sorcière, d'hérétique, d'idolâtre ! Elle fut en butte à tous les outrages : insultée par ses indignes geôliers, trompée par ceux qui paraissaient lui être sympathiques, torturée par les questions insidieuses et par les ruses diaboliques de ses iniques juges, abandonnée enfin par ceux qui auraient dû lui être reconnaissants, puisque ni le roi, ni la cour ne s'intéressèrent à elle pendant sa détention et son procès. Elle n'eut même pas la consolation de confier ses souffrances au cœur de son Jésus ; car on la priva de la T. S. Eucharistie. Ce fut l'une de ses plus cruelles épreuves.

O douce et innocente victime, vous pouvez dire avec votre bon et divin Maître : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » (Matt., xxvi, 38).

2. A ce martyr intérieur il faut ajouter le martyr que notre Bienheureuse eut à endurer dans son *corps*.

Quand elle quitta Vaucouleurs pour aller joindre le roi à Chinon, elle dut traverser cent cinquante lieues. Il lui fallut chevaucher pendant de longs jours en pays ennemi, sillonné par des bandes de soldats et de pillards, traverser plusieurs rivières, ordinairement grossies à cette époque de l'année, et dont les ponts étaient gardés par les Anglais et les Bourguignons.

Elle a souffert ensuite à Orléans. Au siège des Tourelles une flèche lui transperça l'épaule. Le trait sortait d'un demi-pied de l'autre côté de la poitrine. Le sang s'échappait à flots. La souffrance était telle que la douce vierge se mit à pleurer. Bientôt elle se ressaisit, reprend courage, arrache elle-même le trait de la blessure, se relève et lance ses soldats à l'assaut.

Au siège de Paris, elle reçoit une nouvelle blessure : une flèche lui traverse la cuisse. Mais ses plus cruelles souffrances l'attendaient en prison et sur le bûcher.

Dans son affreux cachot de Rouen, on la charge de chaînes, si lourdes qu'elle n'en avait pas encore porté de pareilles. On fut envers elle d'une cruauté inouïe. C'était l'hiver et on ne lui donna pas d'autre couchette qu'une planche. On fit fabriquer une étroite cage de fer, disposée de telle façon que la Pucelle devait nécessairement s'y tenir debout ; on amena cette cage dans la prison et on imposa souvent cette humiliante torture à l'héroïque enfant. Ses gardiens se permirent aussi de la maltraiter. Elle eut tant à souffrir enfin qu'à

¹ Jeanne d'Arc, par Mgr Henri Debut, p. 35.

deux fois la maladie s'abattit sur elle et faillit la faire mourir dans son cachot.

Mais voici l'heure du douloureux et suprême sacrifice. Jeanne est placée sur une charrette et conduite au lieu du supplice, sur la place du Vieux-Marché. « Rouen, Rouen, mourrai-je ici !... Rouen, Rouen, seras-tu ma maison dernière ? » s'écrie-t-elle, tout en larmes. Puis cette sainte victime s'agenouille et prie à haute voix au milieu d'une vive émotion. « Fais ton devoir ! » crie-t-on au bourreau. Aussitôt deux sergents poussent Jeanne sur le bûcher. Par un raffinement de barbarie, celui-ci avait été construit d'une façon spéciale. Dans les cas ordinaires, l'exécuteur pouvait atteindre le supplicié avec le croc destiné à entretenir le brasier et, par un coup mortel porté au cœur, abrégier l'épouvantable torture. Pour la Pucelle on prépara un bûcher très élevé, de sorte que le bourreau ne pouvait atteindre la pauvre enfant, qui mourut vraiment étouffée par les flammes et brûlée vive.

Tout est prêt ; la Pucelle est sur l'autel du sacrifice, attachée brutalement à un poteau ; le feu est allumé. Une épaisse fumée s'élève, enveloppe et étouffe la vierge. Les flammes l'atteignent à leur tour : ce sont les douleurs inouïes d'un cruel martyr. Courage, ô héroïque et innocente victime ! Si les souffrances sont affreuses, le triomphe est proche ! En ce moment suprême elle appelle son Bien-Aimé à son secours, elle lui offre son sacrifice et se jette dans ses bras : « Jésus ! Jésus ! ». C'est le seul cri qui sort des lèvres et du cœur de la sainte. Le martyr est consommé. La douce victime incline la tête et son âme, comme une blanche colombe, s'envole du milieu des flammes et monte rejoindre son céleste époux dans le Paradis.

Peut-être, mes frères, que plus d'un parmi vous en écoutant avec émotion ce récit, aura été tenté de me poser cette question : Pourquoi tant de souffrances ? — En voici les raisons. Dieu voulait d'abord une victime pour expier les péchés de la nation française : Jeanne fut choisie. Il voulait ensuite que la vierge de Domremy, son faible mais digne instrument, fût une grande sainte : il l'éleva à un très haut degré de sainteté par la souffrance et par le martyre. Il voulait enfin que notre héroïne nationale pût protéger son pays, mériter et obtenir sa délivrance : or, c'est surtout par les mérites de la souffrance qu'on obtient. Et en effet, à peine Jeanne est-elle au ciel qu'un changement admirable s'opère : ses ennemis sont châtiés ou humiliés, la France semble renaître ; elle se relève, elle est victorieuse, et bientôt « l'Anglais est bouté hors du royaume. »

II

Mes frères, tel est toujours le rôle de la souffrance : elle *expie*, elle *sanctifie*, elle *obtient*.

1. La souffrance *expie*. En même temps qu'elle est le châtiment du péché, elle est la rançon du pécheur. Le jour où Adam a enfreint l'ordre de Dieu, il fut condamné à gagner son pain à la sueur de son front ; il devint l'homme de douleurs, sujet à tous les maux, exposé à toutes les souffrances.

Toutes les fois que nous offensoons Dieu, nous méritons un châtiment : ce châtiment il faut le subir en ce monde ou en l'autre. En ce monde c'est la souffrance. Celle-ci devient l'expiation sans laquelle nous n'échapperions pas, dans l'autre vie, aux peines éternelles ou aux flammes du purgatoire.

Le Fils de Dieu vient sur la terre pour expier nos péchés. Que fait-il ? quel moyen emploie-t-il ? La souffrance. Il la subit sous toutes ses formes, dans tous ses excès, pour réparer la multiplicité et les excès de nos fautes. Il présente à son Père son sacrifice pour apaiser la justice et permettre à la miséricorde d'agir.

A cette œuvre expiatoire, il faut que nous joignons la nôtre. Nous n'échapperons pas à cette nécessité, parce que tous nous avons des péchés à expier, tous nous avons mérité les châtiments de la justice divine. Or, c'est par la souffrance, sous quelque forme que ce soit, et par elle seule, que nous pourrions offrir à Dieu la réparation qu'il exige, et obtenir miséricorde. Le pécheur ne reçoit son pardon que par la pénitence, et la souffrance est la pénitence que le Bon Dieu nous envoie et nous offre.

Je vais plus loin : souvent le Bon Dieu veut que le bon chrétien, que les âmes saintes souffrent davantage et expient pour les autres. Il se commet tant de crimes et d'impiétés ! Si le Bon Dieu ne châtie pas, c'est qu'il y a des âmes qui souffrent pour expier et réparer. Sachons donc, mes frères, profiter de nos peines, de nos épreuves, de tous nos sacrifices, pour expier non seulement nos fautes personnelles, mais, à l'exemple de Jeanne d'Arc, celles de nos familles, de notre paroisse, de notre patrie. Ne perdons aucune de nos souffrances : sanctifions-les, donnons-leur toute leur valeur expiatoire, les acceptant de bon cœur, en esprit de pénitence, et les unissant à celles du divin Crucifié. S. Alphonse disait : « Quand on voit, dans cette vie, un pécheur souffrir, c'est un signe que Dieu veut en avoir pitié ; il change la peine éternelle contre une peine de courte durée. Malheur au contraire à l'homme que Dieu ne punit pas sur la terre ! C'est un signe que le Seigneur réserve sa colère pour le grand jour de l'éternité. »

2. La souffrance *sanctifie*. Il est bien rare de voir l'homme toujours heureux s'élever à un haut degré de sainteté. Celui qui n'a rien à souffrir, ou ne veut rien supporter, ne sait pas se sanctifier. Du reste, rien ne nous approche de Dieu comme l'épreuve ; rien ne

nous en éloigne comme le plaisir, les satisfactions des sens, la fuite de tout ce qui gêne, la recherche exagérée et la possession de tout ce qui flatte et de tout ce qui plaît.

La souffrance sanctifie, en nous rappelant que cette terre n'est pas le séjour du bonheur, ni notre patrie; en nous détachant des biens de ce monde.

Elle nous sanctifie en soumettant nos sens à l'esprit, notre volonté à Dieu; en nous humiliant par la constatation de notre faiblesse, de notre dépendance.

Elle nous sanctifie en nous rendant semblables au divin Maître qui nous invite à prendre notre croix et à marcher à sa suite.

Les saints ont tous compris cette doctrine: « La croix, disait sainte Rose de Lima, est la véritable et unique échelle du Paradis. » Selon S. Jean Chrysostome, « chaque souffrance est une fleur ajoutée à celles de la couronne qui nous est préparée au ciel. » Sainte Catherine de Sienne aimait à répéter que Jésus-Christ a fait de sa croix un pont pour faire passer ses élus de la terre au ciel. Terminons ces citations par ces belles paroles d'un Père: « La grandeur, la durée de vos croix, de vos épreuves, mesure aux yeux de la foi la hauteur du trône qui vous est offert au ciel. Heureux serez-vous si par votre courage et votre amour vous n'obligez pas Dieu à abaisser votre siège éternel. »

3. Enfin la souffrance *obtient*. Personne n'a de puissance auprès de Dieu comme une âme qui souffre chrétiennement. Dieu est bon et il s'incline volontiers vers les victimes de la douleur. Il voit dans ses enfants affligés l'image de son bien-aimé Fils attaché à la croix. Un jour Notre-Seigneur dit à sainte Thérèse: « Sache que les âmes qui sont les plus chères à mon Père, sont celles qui sont affligées des plus grandes souffrances. »

L'expérience, du reste, nous fournit une preuve éclatante de l'efficacité de la souffrance et de sa puissance auprès de Dieu. C'est en passant par les plus grandes douleurs, par les plus cruelles épreuves et les plus pénibles sacrifices que les saints ont obtenu des lumières, des faveurs, des grâces surprenantes, extraordinaires. Je ne m'étonne donc pas qu'on ait pu dire: « La prière peut beaucoup; elle est loin cependant de parvenir où la douleur arrive. » (Mgr Gay).

La vie de Jeanne d'Arc ratifie tout cet enseignement.

Profitons, mes frères, de la leçon que nous donne notre héroïne nationale dans son martyre. Notre-Seigneur apparut un jour à la B. Marguerite-Marie et lui dit: « Je chéris la croix et ceux qui la portent comme moi et pour l'amour de moi. » Oui, portons notre croix comme Jésus, comme la B. Jeanne d'Arc, avec courage et générosité; portons-la par

amour de Dieu, c'est-à-dire en chrétien, avec foi, avec une affectueuse soumission et un grand esprit de pénitence, et la croix nous sauvera. Sainte Thérèse ne nous affirme-t-elle pas que « par la souffrance, en un jour, en une heure, on peut acquérir plus de mérites qu'en dix années de vie chrétienne ordinaire. »

O bienheureuse Jeanne d'Arc, obtenez-nous la grâce de prononcer toujours avec amour le nom de Jésus, dans l'épreuve, dans la maladie, dans notre agonie! Priez pour nous, puissante protectrice, afin qu'après avoir accepté ici-bas toutes les souffrances qu'il plaira à la Providence de nous envoyer, nous participions un jour à votre gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

XIX

PENDANT LA COMMUNE

I

Quand la guerre éclata, Sœur Catherine ne manqua pas de se souvenir de l'apparition du 18 au 19 juillet 1830, et des paroles de la Sainte Vierge. La guerre fut déclarée le 19 juillet 1870, juste quarante ans après.

« De grands malheurs arriveront, avait dit la Sainte Vierge. Le danger sera grand: ne craignez pas. Le bon Dieu et S. Vincent protégeront la communauté. Là, je serai moi-même avec vous... Mais il n'en est pas de même des autres communautés; il y aura des victimes... Pour le clergé de Paris il y aura bien des victimes. Monseigneur l'archevêque mourra. Mon enfant, la croix sera méprisée. Le sang coulera dans les rues... Mon enfant, le monde entier sera dans la tristesse... »

M. Aladel était mort le 25 avril 1865. Quelqu'un connaissait-il le secret qui lui avait été confié? Nous ne voyons pas qu'il en ait été question dans l'enquête canonique. On n'y dut parler que de la Médaille miraculeuse. La religieuse était donc seule à en savoir tous les douloureux détails et elle ne les confia alors à personne. Quelles journées terribles elle vécut pendant le siège d'abord, puis pendant la Commune!

On s'est rappelé qu'elle répétait au moment du siège: « Il faut prier, afin que Dieu abrège les mauvais jours. »

Vers la fin de mars 1871, pendant une récréation, elle dit à sa Supérieure:

« Ma Sœur, j'ai fait un rêve la nuit dernière. La Sainte Vierge est venue vous demander à la chambre de communauté; vous n'y étiez pas. Elle s'est rendue dans votre cabinet, elle ne vous a pas trouvée. Alors elle s'est assise sur une chaise, à votre bureau, et m'a dit: »

« Puisque ma Sœur Dufès n'est pas là, dites-lui qu'elle peut partir tranquille ; je prends possession de la maison et je la garderai. Elle ira dans le Midi avec ma Sœur Claire, et elle reviendra le 31 mai. »

Sœur Dufès ne prit point garde à ce rêve, dont il avait été question d'ailleurs incidemment, et s'en occupa d'autant moins que, le lendemain, Sœur Catherine, alarmée de la révélation qu'elle avait faite, lui dit lorsqu'elle la rencontra dans la maison :

— « Ma Sœur, il ne faut pas prêter une trop grande attention à ce que j'ai raconté hier.

— Oh ! ma Sœur Catherine, répondit la Supérieure, je n'y pensais plus. »

Et, de fait, personne n'y songea plus pendant les journées tragiques de la Commune.

La Sainte Vierge avait-elle réellement apparu à la religieuse ? C'est peu probable, puisqu'elle lui avait dit après les grandes apparitions de 1830 : « Mon enfant, vous ne me verrez plus désormais ; cependant vous entendrez ma voix dans vos oraisons. » Il n'est pas défendu toutefois de penser qu'elle avait parlé à Sœur Catherine en rêve. Dieu s'est souvent servi des songes pour éclairer et avertir ses serviteurs.

Quoi qu'il en soit, la prédiction s'accomplit exactement, ainsi que nous le raconterons.

Pendant le siège, les Sœurs avaient mis des Médailles miraculeuses à toutes les portes et fenêtres de la maison. L'une des religieuses trouvait même qu'on les plaçait en des endroits trop apparents, mais Sœur Catherine insista : « Il faut qu'ils les voient bien. Mettez-en au milieu de la grande porte ! » La protection de la Sainte Vierge s'étendit sur la maison.

Il fut plus difficile toutefois de se débarrasser des fédérés.

Le Vendredi Saint, 7 avril 1871, une bande de communards pénétra dans l'établissement de Sœur Dufès transformé en ambulance : ils réclamaient deux gendarmes qu'ils voulaient fusiller. On parlementa et l'on finit par les éconduire, sans qu'ils aient pu mettre la main sur leurs victimes.

Le 9 avril, jour de Pâques, ils enyahirent de nouveau la Providence-Sainte-Marie et leur chef somma la Supérieure de leur livrer les deux gendarmes : « Jamais ! » répondit simplement mais énergiquement la Supérieure. Les sabres se tirent des fourreaux et sont prêts à s'abattre sur sa tête. Un fédéré plus hardi que les autres la saisit par le bras, elle se débat et lui dit d'un ton indigné : « Ne me touchez pas ! » On déclare alors qu'on va la conduire à la prison de Saint-Lazare où sont enfermées déjà les religieuses de Picpus et deux Filles de la Charité. Les quarante compagnes de Sœur Dufès l'entourent aussitôt et disent au chef : — « Vous nous emmènerez toutes avec notre Supérieure ! — Soit ! » fait-il durement.

Elles se mettent en marche et la longue file de cornettes blanches va franchir la porte, quand il se ravise. Il songe à l'effet déplorable produit dans les rues de Paris par cette théorie de religieuses emmenées prisonnières, et leur laisse la liberté : « Que voulez-vous que je fasse de ces hirondelles effarouchées ? » dit-il à ses affidés. Puis se tournant vers les Sœurs : « Vous aurez de mes nouvelles demain, » dit-il.

Prévoyant que le lendemain les fédérés reviendront pour l'arrêter, Sœur Dufès réussit à s'échapper le soir et à gagner Versailles en voiture. Elle était en sûreté.

Quelques jours après, elle dit à l'une de ses compagnes qui partait aux nouvelles à Paris : « Envoyez-moi Sœur Claire ; si je dois rester un certain temps absente, nous irons dans le Midi. »

Mais elle ne se souvenait en rien du songe raconté par Sœur Catherine.

Elle se rendit en effet peu après avec Sœur Claire d'Aragonès à Toulouse, dans la maison Saint-Michel, le premier poste qu'elle avait occupé trente ans auparavant.

Sœur Catherine resta en sa qualité de concierge au n° 12 de la rue de Picpus, au milieu des gardes nationaux fédérés qui venaient lui demander des médailles :

— « Elle en a donné à nos camarades qui nous les ont montrées, disaient-ils à une religieuse, nous voulons en avoir à notre tour.

— Mais, malheureux, leur dit celle-ci, vous n'avez ni foi ni loi : à quoi vous servira la médaille ?

— C'est vrai, ma Sœur, que nous ne croyons pas à grand'chose ; mais nous croyons à cette médaille. Elle en a protégé bien d'autres, elle nous protégera aussi ; et si nous allons au feu, elle nous aidera à mourir en braves. »

Singulière mentalité que celle de ces malheureux ! Ils se déclaraient ennemis de la religion, et ils avaient un culte pour une médaille pieuse ! Nous avons tous au fond du cœur, dit Bossuet, une racine de foi qui ne sèche jamais. Ces communards, sans qu'ils s'en soient doutés, vérifiaient cette parole profonde et consolante ; aussi bien, parmi eux, beaucoup avaient été bien élevés et marchaient malgré eux, terrorisés par le parti. Dans toutes les révolutions, le grand mobile c'est la peur. Les uns commandent par peur, les autres obéissent par peur.

On pense bien que Sœur Catherine se fit large dans la distribution des médailles, qui obtenaient une grande popularité parmi ces communards.

II

Cependant les fédérés décidèrent que les Sœurs partiraient. Le samedi 29 avril, Sœur Catherine fut conduite entre deux soldats dans la chambre de communauté de la Providence-

Sainte-Marie où ils avaient installé une sorte de tribunal. Elle reçut l'ordre de quitter la maison au plus vite. Ce ne fut pas sans un grand serrement de cœur que la Vénérable prit son parti d'obéir à la force. Avant son départ elle se rendit avec une de ses compagnes devant la statue de Marie Immaculée du jardin, et là elle fit cette prière : « Ramenez-nous, ô divine Marie, dans notre chère maison afin que nous puissions y clôturer votre beau mois de Mai ! »

À six heures du soir, le dimanche, elle quittait l'hospice avec une compagne, emportant ses pauvres hardes. Les fédérés voulurent les visiter et ils les éparpillèrent en se moquant. Un omnibus l'attendait, elle y monta. Ce soir-là elle gravit son Calvaire. Dans le trajet, depuis le faubourg St-Antoine à la Barrière-du-Trône elle entendit le peuple qui les huait, les maudissait, elle vit même des mères qui tenaient leurs enfants sur le bras et les excitaient à leur proférer des injures.

À Saint-Denis, à cause de l'administration, Sœur Rendier, qui était Supérieure de la maison, ne pouvait donner l'hospitalité qu'à une Sœur. Or la Vénérable avait avec elle une compagne dont elle ne voulut pas se séparer. Elles se rendirent donc à Balainvilliers chez la Sœur Mettavant qui leur avait offert un asile si elles en avaient besoin.

C'est de là qu'elle écrivit à Sœur Dufès une longue lettre où elle lui renouvelait l'assurance que l'on terminerait le mois de Marie à la maison de Reuilly. Elle apprit le 18 mai, jour de l'Ascension, qu'un bataillon des Vengeurs de la République avait commis d'horribles sacrilèges à Notre-Dame-des-Victoires : « Voyez-vous, ma Sœur, dit-elle à sa compagne, ils ont touché à Notre-Dame-des-Victoires. Eh bien ! c'est leur chute, ils n'iront pas plus loin. »

Le dimanche suivant, 21 mai, les troupes de Versailles pénétraient dans la capitale du côté d'Auteuil, et sur plusieurs points l'insurrection était vaincue.

Le 30 mai, Sœur Dufès, revenue de Toulouse, arrivait à Balainvilliers pour prendre Sœur Catherine. Le lendemain, mercredi 31 mai, Sœur Eugénie Mauche — qui devint supérieure générale le 16 mai 1910 — prononça ses premiers vœux à la messe de cinq heures, puis les Filles de la Charité reprirent possession des deux maisons d'Enghien et de Reuilly. La Sœur Dufès ayant raconté comment elle réalisa, « contre ses plans et sans y penser, » la prédiction de Sœur Catherine, ajoutait :

Le 31 mai, de retour à la Communauté, j'étais très inquiète de la maison tombée au pouvoir d'une bande de communards et qu'on disait dévastée. Ma Sœur Catherine essayait de me rassurer, me répétant que la Sainte Vierge avait tout conservé. « Elle en était sûre, disait-elle, la Sainte Vierge le lui avait promis. »

En effet nous trouvâmes à notre arrivée que cette Mère de miséricorde avait tout gardé, tout sauvé, malgré la longue occupation de cette chère maison par une troupe de forcenés, dont le satanique plaisir était de briser et détruire.

Une circonstance surtout nous frappa vivement : ces malheureux avaient fait d'inutiles efforts pour renverser la statue de Marie Immaculée, située dans le jardin ; elle avait invinciblement résisté à leurs tentatives sacrilèges.

Ma Sœur Catherine s'empressa de remettre sur la tête de notre auguste Reine sa couronne qu'elle avait emportée dans son exil. Elle lui dit qu'elle la lui rendait en hommage de reconnaissance.

Mais, dans sa retraite de Balainvilliers, combien souvent elle dut repasser en son âme angoissée la prophétie de juillet 1830 : « Dans le clergé de Paris, il y aura des victimes. Mgr l'Archevêque mourra. La croix sera méprisée... » De nobles et saintes victimes en effet tombèrent avec Mgr Darboy sous les balles des fédérés : l'abbé Deguerry, le P. Allard, les Dominicains. Les églises furent envahies et profanées, on tenta même de faire sauter Notre-Dame.

Après l'entrée de l'armée à Paris, on transporta à l'hospice d'Enghien une trentaine d'insurgés blessés qui devaient y recevoir les soins nécessaires avant d'être traduits en jugement. La maison était déjà remplie, on dut transformer en ambulance un dortoir d'orphelines. Sœur Eugénie fut désignée pour les soigner ; mais ils avaient un aspect si effrayant que pendant les deux premiers jours elle n'eut pas le courage de leur proposer de faire un acte de religion. Enfin elle s'y décida, pressée par le sentiment du devoir et par les conseils d'une compagne. Comment s'y prendrait-elle ? Quel langage tenir à ces hommes qui paraissaient n'avoir gardé aucun sentiment humain ?

Elle vient trouver Sœur Catherine et lui demande des médailles pour eux. Celle-ci lui en remet aussitôt et l'encourage à les leur faire accepter. La Sainte Vierge ferait ce qui paraissait impossible à ses servantes.

La jeune Sœur, rassurée par ces paroles, monte auprès de ses blessés, se place au milieu de la salle et leur demande de faire avec elle la prière du soir. Quelques voix seulement répondent : « Oui, ma Sœur ! » Elle commence, en tremblant, et quand elle arrive au *Credo*, elle est saisie d'émotion et d'épouvante, au point qu'elle s'arrête et se met à pleurer comme un enfant. Mais, par un effort surhumain, elle se reprend ; et au lieu de continuer la prière elle explique à ces malheureux la cause de ses larmes : c'est qu'ils seront jugés le lendemain tous, et peut-être condamnés. Elle les exhorte, elle les attendrit et leur dit : « Prenez cette médaille de la Sainte Vierge, et quoi qu'il arrive ne la quittez pas, je vous en supplie ! »

Tous acceptent : elle n'ose pourtant les leur remettre aussitôt à chacun en mains propres ;

elle craint des éclats, des refus, des blasphèmes. Ce n'est qu'au milieu de la nuit, quand tous paraissent endormis, qu'elle les dépose doucement au chevet de chaque lit. Le lendemain, quelle n'est pas sa joie quand elle constate que tous ces infortunés portent la médaille suspendue à leur cou !

Alors la Supérieure entre, et, les voyant ainsi changés, elle leur propose de leur amener un prêtre. Ils acceptent avec reconnaissance. Un prêtre en effet vient bientôt, qui avait fait partie des otages de la Commune, il les confesse tous. Ils étaient plus égarés que méchants : il déclare qu'il répond de leur salut. Et quand, à sept heures, ils sont conduits à Versailles, ils sont calmes, résignés et montrent aux Sœurs la médaille qu'ils gardent avec bonheur et qu'il leur a procuré la grâce du repentir¹.

XX

SŒUR CATHERINE RÉVÈLE SES APPARITIONS

I

Il y avait quarante-six ans que Catherine Labouré était venue à la maison de la rue du Bac où la Sainte Vierge l'avait comblée de faveurs. Elle savait qu'elle mourrait bientôt, elle le disait, et, comme les Sœurs refusaient de le croire, elle insistait : « Je ne verrai pas l'année 1877, » répétait-elle.

Elle ajoutait : « J'ai une grande peine de voir la dévotion à l'Immaculée-Conception moins vive et moins générale qu'au temps de M. Aladel... » Peut-être parlait-elle ainsi comme les vieillards qui vantent et regrettent les splendeurs du passé, belles surtout des rayons de leur jeunesse ; mais elle savait que M. Aladel, mort trop tôt, et d'ailleurs peu empressé à l'écouter, — elle s'en était plainte souvent, — n'avait pu réaliser toutes les intentions de la Sainte Vierge. Descendrait-elle dans la tombe à son tour sans avoir tout fait pour les accomplir ?

Cette pensée la troublait. On ignorait toujours dans la communauté qu'elle était la voyante de la Médaille miraculeuse. M. Etienne l'avait appris de M. Aladel, et, la voyant vieillir, il l'avait confié à la Supérieure, Sœur Dufès, mais il n'avait jamais interrogé Sœur Catherine.

Elle se décida à en parler à M. Chinchon, directeur au Séminaire de la Congrégation de la Mission. Il avait été son confesseur pendant de longues années, mais maintenant il ne venait plus à Enghien. Comme il possédait toute sa confiance, c'est avec lui qu'elle voulait s'entretenir de ses visions d'autrefois, des désirs

de la Sainte Vierge, de ses propres craintes. Elle, qui ne sortait jamais, se rendit donc un jour, à la fin de mai 1876, avec la permission de la Supérieure, à la maison de Saint-Lazare, rue de Sèvres.

Là elle sollicita une audience de M. Boré, Supérieur général des Lazaristes et des Filles de la Charité, et lui demanda l'autorisation exceptionnelle de s'adresser à M. Chinchon pour ses affaires spirituelles.

Le Supérieur général, ignorant les motifs de cette demande, refusa.

Elle en fut très peinée, mais se soumit humblement. Son supérieur le décidait ainsi : c'est que Dieu voulait pour elle cette épreuve.

Cependant quand elle fut rentrée, elle ne put contenir son émotion. Elle vint tout droit chez sa Supérieure et lui dit en pleurant :

— « Ma Sœur, je sens que je m'en vais. Puisque je ne puis voir mon confesseur, c'est à vous que je veux parler. Vous savez de quoi.

— Ma Sœur Catherine, répondit Sœur Dufès, je sais, il est vrai, par M. Etienne, que vous avez reçu la Médaille miraculeuse de notre Immaculée Mère, mais, par discrétion, je ne vous en ai jamais parlé. »

Sœur Catherine était redevenue perplexe. Avait-elle le droit de confier ce secret à sa Supérieure ? Ne devait-elle pas le réserver à son seul confesseur ?

— « Eh bien ! ma Sœur, dit-elle, comme si elle venait de prendre une décision soudaine, demain je consulterai la Sainte Vierge dans mon oraison. Si elle me dit de tout vous raconter, je le ferai ; sinon je garderai le silence. Si la Sainte Vierge me permet de parler, je vous enverrai chercher à dix heures : vous viendrez à Enghien dans le parloir, nous serons plus tranquilles. »

Le soir, la Supérieure raconta le fait à son assistante, et elle ajouta : « Jugez si je vais être dans l'anxiété jusqu'à demain matin. »

Le lendemain matin la Vénérable fit appeler Sœur Dufès avant dix heures. Celle-ci traversa rapidement le jardin et vint au parloir d'Enghien où commença l'entretien, qui dura deux heures, jusqu'à l'*Angelus* de midi. Les deux religieuses étaient restées debout comme si la conversation devait être brève.

Elles parlèrent notamment de l'Apparition de la Sainte Vierge tenant la boule dans ses mains. La Médaille miraculeuse, avec ses mains tombantes chargées de rayons, symboles de grâces, avait fait oublier cette première attitude de Marie. Aussi quand la voyante la décrivit, Sœur Dufès se récria :

— « Jamais il n'a été question de boule dans les mains de la Sainte Vierge, dit-elle. Si nous en parlons, on va dire que vous avez perdu la tête.

— Ce n'est pas la première fois qu'on me

¹ Notes d'une Sœur de l'hospice d'Enghien. — Voir aussi Grapez, ch. viii.

traiterait de folle, répondit tranquillement Sœur Catherine, mais je l'ai vu et je le dirai jusqu'à mon dernier soupir. La Sainte Vierge m'a apparu tenant la boule du monde dans ses mains.

— Que disait la Sainte Vierge lorsqu'elle offrait le globe ?

— Je voyais ses lèvres remuer, mais je n'entendais pas. Je comprenais qu'elle priait pour le monde entier.

Et la voyante insista pour qu'on fit une statue représentant la Sainte Vierge avec sa boule d'or en mains : « Cette statue a été le martyre de ma vie, dit-elle. Je ne voudrais pas paraître devant la Sainte Vierge avant qu'elle fût faite. »

Afin de confirmer la vérité de ses paroles et de mettre un terme aux doutes de sa Supérieure, elle fit appel au témoignage de deux religieuses qui avaient reçu à ce sujet des communications de M. Aladel : Sœur Pineau, première Sœur d'office de la sacristie de la rue du Bac, et Sœur Marie Grand, de Boulogne, ancienne secrétaire de la Maison-Mère.

Sœur Dufès n'avait jamais entendu ainsi parler Sœur Catherine. Elle la considérait comme une religieuse très humble, se renfermant volontiers dans le silence et s'effaçant toujours. Et voilà que la voyante parlait avec une aisance étonnante, avec un feu, une assurance, une certitude qui étaient d'un témoin irrécusable. En écoutant ces accents de vérité, en se rappelant dans quelle humble situation l'on avait toujours tenu cette religieuse exemplaire qui avait été distinguée par la Sainte Vierge comme un vase d'élection, la Supérieure fut tentée plusieurs fois de se jeter à ses pieds pour lui demander pardon de ne l'avoir pas appréciée à sa juste valeur. Elle se contenta de la féliciter, avec admiration, des grâces dont elle avait été favorisée.

— « Moi favorisée ? ma Sœur, répondit Catherine. Mais je n'ai été qu'un instrument. Ce n'est pas pour moi que la Sainte Vierge m'a apparu. Je ne savais rien, pas même écrire ; c'est dans la Communauté que j'ai appris ce que je sais, et c'est pour cela que la Sainte Vierge m'a choisie, afin qu'on ne puisse pas douter. »

La Supérieure ne négligea point de se mettre en relation avec les deux Sœurs qui lui avaient été indiquées. Elle avait Sœur Pineau sous la main. Elle écrivit à Sœur Grand, alors Supérieure à Riom, qui lui répondit le 24 juin 1876 :

Oui, ma bonne Sœur Dufès, notre douce Reine a apparu tenant la boule du monde dans ses mains virginales et bénies, la réchauffant de son amour, la tenant sur son cœur tout miséricordieux et la regardant avec une ineffable tendresse. J'ai même encore un essai de dessin, projeté il y a fort longtemps, la représentant ainsi ; je ne sais si je la retrouverai dans nos papiers ou nos livres, car

il date de bien des années. Le digne et vénéré Père Aladel, peut-être sur la demande de la Sœur, avait eu la pensée de conserver ce mémorable souvenir, en faisant faire une seconde image représentant cette (phase de l') apparition, puis les choses en sont demeurées là. Mais cette seconde (partie de la) vision ne contredit en rien la première, car la T. S. Vierge s'est montrée également, je crois, les bras étendus et des faisceaux de rayons tombant sur le monde, l'inondant de sa miséricorde et couvrant tout spécialement la France de ses dons bénis. Il paraît qu'au moment où l'auguste Mère portait le monde contre son cœur virginal, des diamants, des escarboucles et des pierres précieuses rayonnaient de ses mains maternelles et couvraient notre misérable terre, l'enrichissant de ses miséricordes et de ses libéralités. De même en était-il lorsque ses mains s'ouvraient, répandant sur le monde des flots de bénédiction et d'amour. Ma bonne Sœur Dufès, que j'aime à me rappeler de tels souvenirs !

Elle regrette que M. Aladel n'ait pas consigné par écrit d'autres détails inconnus et ajoute :

Je ne me suis pas plus permis de les lui demander que je ne me suis permis de lui faire jamais la moindre question qui pût me découvrir où était la Sœur, — quoique je sois demeurée convaincue que je la savais et la connaissais, — bien qu'il m'ait beaucoup parlé de cette insigne grâce, et que j'aie eu le bonheur d'écrire sous sa dictée, d'entendre ses pieuses et enlevantes pensées à ce sujet.

Voilà mes petits détails... Ils nous expliquent ce que disait, bien des années plus tard, le bon curé d'Ars parlant de nous : « Ah ! que la T. S. Vierge les aime ! Elle les regarde toujours ! » Ces paroles me font toujours tressaillir de bonheur : il me semble que si elles étaient soupçonnées et comprises, le Séminaire ne serait jamais assez vaste pour contenir nos jeunes Sœurs. Mais elles ne peuvent se publier sur les toits : nous devons garder nos secrets et nous tenir petites comme saint Vincent.

Mille affections à votre nombreuse et fervente famille. Du particulier à ma bonne Sœur Catherine que je n'oublie pas : je compte également sur son perpétuel souvenir auprès de notre bonne Mère.

Sœur Dufès n'hésita plus : elle appela le statuaire Froc-Robert qui exécuta la statue demandée. Celle-ci ne satisfait point pleinement Sœur Catherine. Mais du moins « le martyre de sa vie » avait cessé¹.

II

« Les confidences de Sœur Catherine furent pour moi seule, raconte Sœur Dufès, aucune de nos sœurs n'en eut connaissance. Il est vrai que la plupart étaient instruites de ce pieux mystère, mais elles ne l'apprirent jamais de Sœur Catherine elle-même. Tout ce qu'elles pouvaient remarquer, c'était son ardent amour pour Marie Immaculée et son zèle à propager la Médaille miraculeuse. » Quand une des Sœurs exprimait le désir de faire le pèlerinage de Lourdes ou de quelque autre sanctuaire privilégié de la Sainte Vierge, elle disait : « N'avez-

¹ Voir plus haut, V^e Lecture.

vous pas la Communauté? Est-ce que la Sainte Vierge n'a pas apparu là aussi bien qu'à Lourdes? » Ce n'est pas qu'elle fût opposée à Lourdes toutefois. Sans avoir lu aucun ouvrage publié sur les apparitions de Massabielle, elle les connaissait mieux que personne; mais elle revendiquait pour la Communauté la gloire des révélations de 1830, faites dans leur chapelle, et rien n'est plus naturel.

Tranquille de ce côté, puisqu'elle avait confié à l'autorité les détails qu'elle pouvait croire ensevelis avec M. Aladel, désormais elle ne pensa plus qu'à mourir. Sa nièce vint la voir le 18 août, accompagnée de ses deux petites filles. A celles-ci elle remit des images, mais pour l'aînée elle ajouta un souvenir de première communion :

— « Rien ne presse, ma tante, dit la mère, puisque ma fille ne fera sa première communion que l'année prochaine.

— Ma chère enfant, l'année prochaine je n'y serai plus, fit Sœur Catherine.

— Cependant votre santé paraît excellente, comme d'ordinaire.

— Vous ne voulez pas me croire, ajouta-t-elle, mais je vous le répète : je ne verrai pas 1877. »

Le 8 septembre elle s'alita. Elle souffrait d'une maladie de cœur, de crises d'asthme et de ses douleurs habituelles aux genoux. Cependant au mois de novembre elle put se rendre à la Maison-Mère pour y faire sa retraite annuelle. Il y avait là une de ses jeunes compagnes d'autrefois, de l'hospice d'Enghien, alors sœur d'office au Séminaire. Elle la manda et elles eurent ensemble de longs entretiens. Un jour elle la conduisit dans la salle des exercices des novices où se trouvaient, au fond, deux tableaux de Lecerf, représentant : l'un, l'apparition du cœur de S. Vincent, l'autre la révélation de la Médaille miraculeuse. Sœur Catherine les contempla longtemps; on eût dit qu'elle était en extase. Survinrent des novices, qui, frappées par l'expression de sa physionomie, ne purent se défendre de s'écrier : « Oh ! l'on dirait la Sœur qui a vu la Sainte Vierge ! »

Très contrariée, Sœur Catherine disparut avec sa compagne.

Quand son humilité n'était plus en jeu, elle devenait affectueuse comme on ne l'avait jamais connue. Elle aimait à converser avec le P. Chevalier, assistant de la Congrégation de la Mission, qui venait de temps à autre recevoir ses confidences au sujet de l'Apparition. Il préparait une nouvelle édition de la Notice sur la Médaille, composée par M. Aladel :

— « Quand M. Aladel a fait paraître l'édition de 1842, déclarait-elle, je lui avais bien dit qu'il n'en publierait pas d'autre, et que, *moi non plus*, je ne verrais pas une nouvelle édition, parce que celui qui la ferait ne la terminerait pas de mon vivant.

— Je vous attraperai bien, » fit en souriant M. Chevalier.

Mais Sœur Catherine était morte quand parut la brochure.

Elle ne parlait plus que de sa mort. A chaque fête elle disait : « Je ne reverrai plus cette fête sur terre. »

Ses forces en effet diminuaient chaque jour, et elle paraissait heureuse de voir le terme approcher. Sœur Dufès, frappée de cette sérénité, lui dit un jour : « Vous n'avez donc pas du tout peur, ma bonne Sœur Catherine? — Peur, s'écria-t-elle, pourquoi voulez-vous que j'aie peur?... Je m'en vais retrouver Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, S. Vincent ! »

Un autre jour, elle dit à une des Sœurs qui la soignaient : « J'irai à Reuilly. » On sait que Reuilly n'est séparé d'Enghien que par un vaste jardin.

— « Comment ! à Reuilly? Vous n'en aurez pas le courage. Vous aimez tant votre Enghien que vous n'avez jamais quitté !

— Je vous dit que j'irai à Reuilly... Et il n'y aura pas de corbillard pour mon enterrement. »

Comme la sœur s'étonnait et protestait, demandant pourquoi : — « On me mettra dans la chapelle de Reuilly, » fit-elle.

Elle dit cela avec un accent, une certitude qui saisirent sa jeune compagne. Celle-ci en fit part à Sœur Dufès qui lui dit : « Gardez cela pour vous ! »

L'événement montra que ce n'était pas une imagination de malade.

XXI

SA MORT

I

C'était le dimanche 31 décembre, la veille de l'année 1877 qu'elle ne verrait pas, avait-elle annoncé. De fait, ses forces déclinaient rapidement, mais elle gardait une admirable lucidité. Les religieuses qui l'entouraient recueillaient ses moindres recommandations.

Un jour, Sœur Catherine avait dit : « Je voudrais que pendant mon agonie il y eût là soixante-trois enfants, disant à la Sainte Vierge une des invocations qui rappellent son Immaculée Conception, mais surtout celle-ci : « Terreur des démons, priez pour nous. » — Mais il n'y a pas soixante-trois invocations dans les Litanies, fit remarquer une des Sœurs. — Vous les trouverez, fit-elle, dans l'office de l'Immaculée-Conception. » Mais ce jour-là beaucoup d'enfants étaient chez leurs parents pour les vœux du nouvel an, il fut donc impossible de les réunir en aussi grand nombre.

Comme elle avait eu plusieurs faiblesses dans la journée, on lui proposa de recevoir les der-

niers sacrements. Elle accepta en témoignant sa reconnaissance et édifia tout le monde par sa touchante piété. Sur sa demande, on lui récita les litanies de l'Immaculée-Conception. Elle pria qu'on répât trois fois l'invocation : « Terreur des démons, priez pour nous ! » Une expression de bonheur se reflétait sur ses traits, surtout quand devant ses compagnes rassemblées elle renouela ses vœux de religion. On l'entendit alors murmurer avec un accent de tendresse profonde : « Ma chère Communauté ! Ma chère Maison-Mère ! » C'était ce qu'elle avait le plus aimé dans ce monde. Déjà elle n'appartenait plus à la terre.

Une de ses anciennes compagnes survint qui s'approcha d'elle et lui dit, comme avec un doux reproche : « Sœur Catherine, vous allez donc partir sans me dire un mot de la Sainte Vierge ? » Alors la mourante, penchée vers elle, lui murmura quelques paroles à l'oreille et dit : « Je ne dois pas parler, c'est M. Chevalier qui a mission pour cela. » Cependant elle ajouta : « La Sainte Vierge est peinée parce qu'on ne fait pas assez de cas du trésor qu'elle a donné à la Communauté dans la dévotion à l'Immaculée-Conception : on ne sait pas en profiter ; mais surtout parce qu'on ne dit pas bien le chapelet. »

Maintenant les paroles coulaient d'elles-mêmes. Elle continua : « La Sainte Vierge a promis d'accorder des grâces particulières chaque fois que l'on priera dans la chapelle : mais surtout une augmentation de pureté, cette pureté d'esprit, de cœur, de volonté qui est le pur amour. »

C'étaient les enseignements mêmes de Mademoiselle Legras, la pieuse et sainte fondatrice, qu'elle reproduisait avec l'autorité que donnaient sa longue vie et son perpétuel exemple.

Une Supérieure qui était venue aussi lui faire une suprême visite, s'inclina vers elle et lui exposa les besoins de la communauté, ceux du noviciat, et sans doute ses propres désirs :

— « Ma bonne Sœur Catherine, conclut-elle, quand vous serez au ciel, vous n'oublierez pas tout cela, vous ferez bien toutes mes commissions ! »

— Ma Sœur, répondit Catherine, je veux bien ; mais j'ai toujours été si empruntée que je ne sais pas comment je m'expliquerai, car j'ignore comment on parle au ciel.

— Dans le ciel, fit la religieuse, on ne parle pas comme sur la terre ; l'âme regarde le bon Dieu, et le bon Dieu regarde l'âme, et tout est compris ; c'est là le langage du ciel.

— Oh ! ma Sœur, reprit la mourante, s'il en est ainsi, vous pouvez être tranquille, toutes vos commissions seront faites. »

Toutes les Sœurs demeuraient sous le charme délicieux et attristé de ce spectacle, de ces paroles pleines de tendresse, de ces accents

empreints d'une simplicité émue, partagées entre la joie et les pleurs. Sœur Catherine, à leurs yeux, vivait déjà dans l'autre monde où elle allait entrer chargée des « commissions » surnaturelles de chacune, et nulle messagère ne pouvait mieux s'en acquitter.

M. Chevalier vint aussi la bénir. Avec lui elle s'entretint encore de « sa chère communauté » : « Les pèlerinages que font les Sœurs ne favorisent pas la piété, dit-elle... La Sainte Vierge ne m'a pas dit qu'il fallait aller la prier si loin : c'est dans la chapelle de la Communauté qu'elle veut que les Sœurs l'invoquent ; c'est là leur vrai pèlerinage. »

La servante des pauvres pouvait-elle oublier ses pauvres qui, après Dieu et sa communauté, avaient été le plus grand amour de sa vie ? Le service des pauvres c'est une profession qu'il faut apprendre ; aussi fit-elle cette observation très juste : « Depuis qu'il y a dans la communauté beaucoup de Sœurs instruites, il me semble qu'on aime moins les pauvres qu'autrefois. Il y a des Sœurs qui n'ont jamais soigné un malade, elles ne sauraient comment s'y prendre pour leur rendre le service le plus ordinaire. » Elles sont en effet les professionnelles d'une autre science, mais elles ne connaissent point la pratique des détails de la charité.

« A quatre heures du soir, raconte Sœur Dufès, une nouvelle faiblesse nous réunissait toutes auprès de cette chère mourante. Ce n'était pas encore cependant le dernier moment. Nous entourâmes son lit jusqu'au soir. A sept heures, elle parut s'assoupir davantage, et, sans la moindre agonie, sans le moindre signe de souffrance, elle rendit son dernier soupir. C'est à peine si nous pûmes apercevoir qu'elle avait cessé de vivre... Jamais je n'ai vu mort si calme et si douce. »

Les Sœurs demeuraient autour de cette couche plus glorieuse encore que funèbre ; elles ne pouvaient détacher leurs yeux de ce visage rayonnant d'une clarté surnaturelle, que la Sainte Vierge avait regardé. Par la pensée elles se transportaient au ciel où leur douce compagne maintenant contemplant la Vierge Immaculée, elles assistaient à cette aimable entrevue, de la Mère et de la Fille, et elles enviaient son bonheur.

« Ce n'était pas la tristesse qui remplissait nos cœurs, ajoute la Supérieure : aucune larme ne fut versée dans ce premier instant, nous cédions à une émotion que je ne saurais définir ; nous nous sentions près d'une sainte ; il nous semblait que le voile d'humilité sous lequel elle avait vécu si longtemps cachée, se déchirait pour ne plus nous laisser entrevoir que l'âme privilégiée du ciel... »

Les religieuses se disputent le bonheur de passer la nuit en prière auprès d'elle, « une sorte d'aimant » les attirait et les tenait attia-

chées. Elles la revêtent du pieux habit des Filles de la Charité et descendent ses restes bénis dans la chapelle ; elles les entourent de lis et de roses, symbole de la virginité et de la charité, et construisent une sorte de sanctuaire au-dessus duquel éclate en lettres d'or la prière de la Médaille miraculeuse : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Il leur semblait que l'humble et sainte défunte redisait encore ces paroles qui avaient été la consolation et le parfum de sa vie.

II

La nouvelle de sa mort s'est bientôt répandue ; alors affluent auprès de cette religieuse que le monde n'a pas connue et qui a voulu demeurer ignorée, un nombre considérable de personnes de tous les rangs de la société. Le mystère s'est discrètement dévoilé, on veut prier une dernière fois auprès de celle qui a reçu et communiqué à l'univers catholique cette chère Médaille qui a fait tant de miracles et dont nul ne savait l'origine précise. On avait entendu le récit de l'apparition, mais on ne connaissait point l'heureuse créature à qui la Sainte Vierge avait apparu. On s'entre-disait maintenant : « C'est elle ! » et l'on priait avec plus d'ardeur, de confiance et de joie.

Mais où déposerait-on ce corps virginal, que déjà l'on considérait comme une relique sainte ? L'arracherait-on à cette maison qui semblait protégée par sa présence depuis quarante-six ans ? Mais comment la conserver à Reuilly ? L'autorité civile consentirait-elle à l'y laisser ? On tenterait des démarches, mais sans beaucoup d'espoir.

Laissons parler Sœur Dufès :

« Prions ! » dis-je à nos Sœurs. Et elles passèrent la nuit à supplier Marie Immaculée de ne pas permettre que notre compagne nous fût enlevée.

« Pendant toute la nuit, je cherchais en vain un endroit convenable pour la déposer, lorsque soudain, au son de la cloche de 4 heures du matin, je crois entendre résonner à mon oreille ces mots : « Le caveau est sous la chapelle de Reuilly. » — « Mais c'est vrai ! me dis-je avec joie, comme une personne qui voit se réaliser tout à coup un désir longtemps contrarié : me ressouvenant que lors de la construction de la chapelle, on avait aménagé un caveau communiquant avec le réfectoire des enfants, auquel notre digne Mère Mazin n'avait point voulu donner de destination, disant « qu'il pourrait servir plus tard. »

En ce moment elle put se souvenir aussi que la pieuse défunte avait dit : « On me mettra dans la chapelle de Reuilly. »

Les autorisations n'avaient pas encore été sollicitées. On se hâta et, contre toute prévision, « les démarches réussirent comme par

enchantement. » La maréchale de Mac-Mahon, femme du Président de la République, était venue à l'hospice d'Enghien, elle prêta son puissant concours, et c'est elle qui télégraphia au préfet de police d'accorder le permis d'inhumation.

Les funérailles furent fixées au 3 janvier 1877, en la fête de sainte Geneviève, la patronne de Paris. Elles furent plutôt un triomphe, le triomphe de l'humilité, le triomphe surtout de la Médaille miraculeuse, dont le souvenir planait au-dessus de l'assistance.

Toutes les maisons des Sœurs de Saint-Vincent qui ont été prévenues à temps ont envoyé une députation, aussi la chapelle est trop petite pour contenir tout le monde. La messe terminée, s'organise le cortège qui doit conduire processionnellement le corps de l'hospice d'Enghien au caveau de Reuilly, à travers la longue allée du jardin qui sépare les maisons. En tête marchent les jeunes ouvriers du faubourg Saint-Antoine portant leur bannière d'Enfants de Marie. Puis viennent les petits orphelins, les jeunes filles des congrégations, internes et externes, portant les blanches livrées de l'Immaculée, plus de 250 Sœurs, des missionnaires et le clergé de la paroisse. Ensuite le cercueil recouvert de lis et d'églantines, s'avance, sans corbillard, au chant solennel du *Benedictus*, qui rappelle que « Dieu a visité son peuple. »

À l'entrée du caveau la foule s'écarte. Les Enfants de Marie saluent l'arrivée du corps de la Vénérable par le chant de ces simples paroles qui ne furent jamais aussi pénétrantes : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Des larmes remplissent tous les yeux et l'émotion étreint tous les cœurs.

« Les pauvres que Sœur Catherine avait soignés déposèrent une magnifique couronne sur la tombe de l'humble fille de S. Vincent qui ne chercha jamais que la voie la plus commune et qui avait supplié la Sainte Vierge de la laisser inconnue et ignorée !...¹ »

Ainsi s'était réalisée sa parole : « Il ne faudra pas de corbillard. »

Beaucoup de ses prédictions se sont ainsi accomplies. Plus tard on se souviendra qu'elle avait dit à une de ses compagnes : « Nous quitterons Enghien. » — « Mais qui vous a dit cela, ma Sœur Catherine ? » — « Oui, j'ai vu écrit sur un grand château : « Hospice d'Enghien. » Elle décrivit même le futur costume des hospitalisés : les hommes seraient vêtus en drap bleu de France, et les femmes en noir. Eut-elle l'intuition douloureuse que seraient dissoutes et chassées les Congrégations religieuses qui soulageaient tant de misères en France et savaient pieusement bercer

¹ Récit de Sœur Dufès.

la douleur ? Sans doute, puisqu'elle dit : « Nous quitterons Enghien. » En effet, le 1^{er} mai 1901, les vieillards de la rue de Picpus prirent possession du château d'Amboise, propriété du défunt duc d'Aumale, et sur la porte d'entrée on voit une plaque avec cette inscription : « Hospice d'Enghien et d'Orléans. »

Elle n'était plus, la servante des pauvres, le modèle des Filles de la Charité, la créature privilégiée qui avait appuyé ses mains sur les genoux de la Sainte Vierge comme étant son enfant bien-aimée, et qui toute sa vie avait pratiqué le conseil de l'Imitation : « *Ama nesciri* ; aime à être ignorée. » Maintenant Dieu allait faire éclater la gloire de cette humble, et déjà l'Eglise l'a déclarée Vénérable. Ses Sœurs la pleurèrent, mais aucune d'elles, peut-être, ne fut attristée de son départ autant que Sœur Grand, qui avait été sa confidente. Le jour même de ses funérailles, écrivant à Sœur Dufès qui l'avait avertie, elle la remerciait en ces termes :

Vous aviez bien compris que des liens intimes m'unissaient à la sainte Fille de la Charité qui vient de monter au ciel, et vous avez voulu que je connusse aussitôt son bonheur. Oh oui ! elle pouvait sans crainte fermer les yeux à la terre : les bras de l'Immaculée Marie étaient ouverts pour la recevoir et les anges préparaient la fête de son entrée au ciel. Je jouis de son bonheur...

Bonne et sainte Sœur Catherine ! La voilà donc au port ! La Très Sainte Vierge a couronné sa pieuse servante, celle qui a si bien gardé le secret de ses dons et qui a si bien laissé toute gloire à Dieu, s'ensevelissant dans l'ombre du silence et de la vie cachée jusqu'à sa sainte mort. Quand j'ai vu qu'elle s'ouvrait avec tant d'abandon et de candeur ces derniers temps, il me semblait que c'était providentiel. Ses derniers efforts et ses derniers désirs n'avaient pour but que d'assurer la perpétuité des faveurs de Marie et le souvenir des merveilles dont elle avait été le témoin et l'heureuse confidente...

Elle mourait ainsi, sa mission complètement et scrupuleusement achevée, après avoir révélé enfin le secret du Roi, à l'heure que Dieu avait déterminée ; mission discrète et féconde qui consola tant d'âmes, en mettant sur nos lèvres confiantes ou douloureuses la douce prière à l'Immaculée.

XXII

LE CINQUANTENAIRE DE LA MÉDAILLE

I

Que d'événements dans le monde religieux depuis que la Sainte Vierge apparut à Catherine Labouré le 27 novembre 1830 ! Le dogme de l'Immaculée-Conception a été défini le 8 décembre 1854, et moins de quatre ans après Marie confirmait à Lourdes la parole de Pie IX en disant : « Je suis l'Immaculée-Conception. » Les Missions se sont étendues, la hiérarchie

a été rétablie en Angleterre, le concile du Vatican s'est réuni et la Médaille miraculeuse a fait le tour du monde.

Il convenait de remercier Dieu de toutes ces grâces ; c'est pourquoi cinquante ans après, le 27 novembre 1880, — qui tombait un samedi, comme en 1830, — tous les fidèles qui visitaient une église ou chapelle des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité gagnaient une indulgence plénière accordée par le Pape Léon XIII. Ce fut une fête pour tout l'univers catholique. Elle fut célébrée en effet à Rome dans l'église de la Mission, en présence de plusieurs cardinaux ; et en Turquie, en Chine, en Perse, en Abyssinie, dans les cinq parties du monde. Ainsi se vérifiait le pieux désir de la voyante quand elle disait : « Oh ! qu'il sera beau d'entendre dire : « Marie est la Reine de l'Univers et particulièrement de la France ! » Et les enfants s'écrieront : « Elle est la Reine de chaque personne en particulier. »

C'est en France en effet, et surtout à la chapelle de la Maison-Mère, que cette fête revêtit le plus splendide éclat. C'est là que Marie avait apparue, ordonné de frapper la médaille, parlé longuement à l'humble religieuse. On se pressait dans son enceinte pour recueillir tous ces souvenirs qui étaient accompagnés de grâces si précieuses.

La chapelle était ornée de tentures blanches avec filets d'or ; des cartouches portaient en chiffres d'or les dates de 1830 et 1880 avec l'M du revers de la médaille. La profession de foi usitée dans la communauté : « Très Sainte Vierge Marie, je crois et confesse votre Sainte et Immaculée Conception pure et sans tache, » étincelait en lettres d'or le long de la frise. Le sanctuaire resplendissant de lumières et de fleurs faisait ressortir dans toute sa grâce la belle statue de la Sainte Vierge, en marbre blanc, qui s'élevait derrière l'autel. Des mains aux longs doigts lumineux, un ingénieux appareil faisait jaillir des rayons qui se prolongeaient en faisceaux scintillants.

A gauche du sanctuaire, à l'endroit même où la Sainte Vierge avait apparue le 27 novembre 1830, se dressait un petit autel d'une grande richesse, — vœu suprême de Catherine Labouré, — sur le devant duquel le revers de la Médaille était représenté. Au-dessus de ce petit autel, une statue de la Vierge Immaculée revêtue d'un voile descendant jusqu'aux pieds et laissant tomber de ses mains ornées de pierreries des rayons, symbole des grâces répandues sur le monde entier et surtout sur la France. Cette statue avait pour fond un cadre ovale marqué par une bande bleue autour de laquelle se lisait l'inscription : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » Au-dessus de l'ovale, la date de l'Apparition : 27 novembre 1830. Au-dessous, sur une lame de cuivre doré, les

paroles de Marie : « Voilà le symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent. »

Ce petit autel, Catherine l'avait souvent réclamé et toujours on avait demandé aussi des délais. Alors elle disait : « Ce qu'on ne veut pas faire de mon vivant, on le fera après ma mort. » C'était fait, et les supérieurs avaient résolu d'attendre le cinquantenaire pour ériger ce bijou d'architecture.

Le 26 novembre, au soir, une foule nombreuse se presse dans la chapelle pour assister aux Vêpres de l'Immaculée-Conception, chantées par les deux communautés réunies des Missionnaires et des Filles de la Charité. Le lendemain, de grand matin, la maison tout entière paraît envahie. Douze cents personnes communient, et toutes ne sont pas admises, car il faut céder la place aux membres des deux Ordres de Saint-Vincent de Paul qui assisteront à la messe pontificale célébrée par Mgr Richard, archevêque de Larisse et coadjuteur de l'archevêque de Paris, le cardinal Guibert.

Après l'Evangile, Mgr Richard prononce un discours qui n'est que le développement de ce texte : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux petits. » Ce texte à lui seul était assez parlant. Qui fut plus humble que S. Vincent de Paul, plus « petit » que Catherine Labouré, cette pauvre fille des champs qui a vécu ignorée, même de ceux qui vivaient avec elle et dans sa compagnie ? Sa vie est demeurée cachée, son nom passé sous silence.

La Médaille Miraculeuse est portée, aimée dans le monde entier, partout elle accomplit des prodiges de guérisons et de conversions, et celle qui l'a reçue de la Sainte Vierge n'était pas connue. N'est-ce pas là déjà une sorte de miracle ? Dieu l'a révélée à une petite religieuse parce qu'elle vivait de l'esprit de S. Vincent de Paul qui est un esprit d'humilité.

Aux Vêpres, c'est un prêtre de la Mission, M. Raulet, qui exprime avec l'éloquence de la piété et du cœur les sentiments inspirés par cette fête : sentiments de reconnaissance, de pénitence, de confiance surtout en Marie qui aime les pécheurs : « Honorons-la, prions-la avec ferveur, imitons sa pureté et faisons connaître sa Médaille qui proclame son Immaculée Conception. »

La foule ne se rassasiait pas d'entendre parler de la Sainte Vierge, ni de visiter son sanctuaire ; elle remplit la cour, attendant le moment où elle pourra pénétrer dans la chapelle. On avait donné un salut après les vêpres ; afin de satisfaire son pieux désir, on en donne un second à cinq heures et demie, à l'heure même où la Sainte Vierge se révéla à sa petite servante.

Le lendemain dimanche même affluence. Les pèlerins ne veulent pas quitter la chapelle où ils croient voir la Sainte Vierge, où ils prient si bien ; et quand une Sœur les presse de se retirer pour faire place à d'autres, ils répondent des larmes dans les yeux : « O ma Sœur, encore une minute ! Il fait si bon ici ! » ou bien : « J'ai encore tant de choses à demander ! » C'était comme leur Thabor. Une personne disait en partant ce mot si vrai : « Le cœur sent quelque chose ici !... » Et une jeune fille à sa mère : « Maman, pourquoi partir si tôt ? On voudrait vivre et mourir dans cette chapelle où la Sainte Vierge a passé. Par moment, il semble qu'elle y est encore ! » Des hommes graves se retiraient émus, déclarant que jamais ils n'avaient rien éprouvé de semblable.

Le pèlerinage fut prolongé jusqu'au 18 décembre, afin de permettre à un plus grand nombre d'y venir. Des associations pieuses, des confréries, des corporations, comme celle des cordonniers de Montmartre, s'y rendirent pour fortifier leur dévotion et implorer les bénédictions de la Reine du ciel. Tous les jours, des prédicateurs nouveaux exaltaient sa puissance et sa miséricorde. Les grâces obtenues furent nombreuses et l'on ne connut point toutes celles qui eurent leur siège et leur effet dans l'intimité des cœurs.

Le nom de Catherine Labouré fut prononcé souvent dans la chaire, son tombeau visité, sa mémoire bénie ; la gloire de cette modeste fille des champs commençait à resplendir. La parole de l'Ecriture revenait dans tous les cœurs : « Dieu exalte les humbles, et *exaltavit humiles.* » Les pèlerins s'étaient fait une douce habitude de venir ainsi chaque jour à la chapelle des religieuses, et quand on leur dit que les fêtes étaient finies, que désormais les portes de la communauté seraient interdites afin de faire rentrer parmi les compagnes de Catherine le calme et le silence qui leur sont si chers, il y eut des supplications, des protestations mêmes auxquelles il fallut demeurer insensible et inexorable.

II

Les journaux avaient rappelé longuement l'histoire des apparitions et tout ce que l'on savait de la voyante. Quoique l'intention des supérieurs eût été de célébrer seulement le cinquantenaire de la Médaille miraculeuse, le public ne manqua pas de commenter l'apparition de la nuit du 18 au 19 juillet 1830. La France traversait la première crise de persécution brutale. Au commencement de novembre, les Jésuites, les Dominicains, les Franciscains et autres religieux appartenant à des congrégations non autorisées avaient été jetés dans la rue avec des violences qu'on ne connaissait plus. Les gouvernements avaient pensé

jusque-là que des religieux qui prient et travaillent en commun, qui d'ailleurs pratiquent les vertus les plus austères de l'Evangile et sont pour le peuple qui les entoure un secours, un appui, une ressource, même matérielle, ne sauraient être dangereux pour une société ; ils avaient cru que leur bon exemple, leur charité, leur parole produiraient une impression salutaire sur les multitudes ; qu'un pays a besoin de voir le spectacle du renoncement, de la pureté, du sacrifice, de la prière publique, de la pauvreté, pour l'opposer à celui de l'impunité, des débauches, des débordements et des crimes. Le gouvernement de 1880 s'imagina au contraire que les religieux étaient des criminels qu'il fallait traquer partout, afin d'en débarrasser la France. Et il expulsa la vertu, le labeur apostolique, la prière qui chantait les louanges de Dieu à toute heure, le jour et la nuit, afin d'obtenir le pardon du coupable à la faveur de la voix suppliante et accueillie de l'innocent.

On se rappela naturellement les paroles de la Sainte Vierge à Catherine Labouré, ses révélations, ses menaces et cette réflexion de la religieuse : « Je pensai : quand est-ce que cela arrivera ? J'ai très bien compris : Quarante ans et dix, et après, la paix. »

La première période de quarante ans s'était terminée par la guerre de 1870, la prédiction s'était réalisée dans tous ses détails. La seconde de dix ans s'achevait et, loin d'avoir la paix, c'était la persécution, l'expulsion, la laïcisation des écoles et des hôpitaux, la guerre désormais ouverte à l'Eglise.

La paix viendra, nous l'espérons, mais peut-être après une longue suite d'épreuves. Entre les dix ans et la paix, il peut s'écouler de longues années. Aussi bien les deux apparitions furent-elles absolument distinctes, et pendant le cinquantenaire il ne fut question que de la seconde, de la Médaille miraculeuse.

Pendant ce temps on travaillait à la béatification de Catherine Labouré. Le décret de la S. C. des Rites fut signé par Pie X le 11 décembre 1907.

Ce décret raconte la vie de l'humble fille de Pierre Labouré et de Madeleine Gontard, son enfance orpheline, sa pieuse jeunesse, les circonstances de son entrée à l'Institut des Filles de la Charité, et ajoute :

La Très Miséricordieuse et Immaculée Vierge Marie la favorisa de nombreuses grâces et manifestations qui sont liées à l'histoire de la Médaille miraculeuse, répandue, honorée dans tout l'univers, enrichie d'indulgences et de privilèges.

Le silence que la Servante de Dieu garda d'elle-même sur ces faveurs relève considérablement sa vertu, son humilité. Son épreuve terminée, elle fut employée aux différents offices de l'Institut, de sa maison, et l'on témoigne que Catherine s'y comporta en toute régularité et perfection. Elle répandit sur les pauvres, les vieillards, les malades, la plénitude de sa charité. Et tandis qu'elle se

dévouait avec zèle au soin et au soulagement des corps et des âmes, elle menait une vie sainte, intérieure et cachée en Dieu, lequel est le témoin, le juge, le rémunérateur des œuvres.

Sa dernière année, « elle prédit, à ce qu'on rapporte, sa mort prochaine... Le renom de sainteté qu'elle s'était acquis durant sa vie reçut après sa mort un nouvel éclat, grâce à l'immense concours de prêtres et de fidèles qui se rendirent à ses funérailles et à son tombeau ; cette renommée a continué de briller jusqu'aujourd'hui d'une vive lumière. »

Un procès de l'Ordinaire « sur cette renommée de sainteté » fut instruit et porté à Rome auprès de la S. C. des Rites, « après dispense apostolique du laps de dix ans, » et, sur la demande de quantité de personnages illustres, « le cardinal Dominique Ferrata, ponent ou rapporteur de la Cause », le 10 décembre 1907, dans la séance ordinaire de la Congrégation des Rites, « a proposé à la discussion le doute suivant : « La commission d'Introduction de la Cause dans le cas et pour l'effet dont il s'agit, doit-elle être signée ? »

Et les cardinaux de la Congrégation ont répondu, « toutes choses mûrement pesées » : « Affirmativement, c'est-à-dire : la commission doit être signée, s'il plaît à Sa Sainteté. »

Le lendemain, Pie X « a daigné signer de sa propre main la commission d'introduction de la Cause de la Vénérable servante de Dieu, sœur Catherine Labouré, de la Société des Filles de la Charité. »

Une sainte nouvelle, c'est comme une étoile qui apparaît au firmament de l'Eglise, c'est une espérance, une protection, un sourire du ciel à la terre. Mais quand cette sainte est une fille de France, cela fait tressaillir davantage encore nos cœurs. Nous avons tant besoin aujourd'hui de secours et de guides ! L'Eglise semble s'inspirer de cette nécessité, de cette pensée que les faits rendent plus frappante ; c'est pourquoi elle a placé sur nos autels le Curé d'Ars et Jeanne d'Arc.

Nous prions afin qu'elle accorde les mêmes honneurs à Catherine Labouré, cette Sœur de la B. Marguerite-Marie, et qu'un jour elle élève cette douce fille du peuple à la même gloire que sainte Jeanne de Chantal, cette autre fleur de Bourgogne.

Alors elle nous obtiendra cette *paix* après laquelle nous soupignons. La Sainte Vierge n'attend peut-être que cette heure bénie pour la rendre à la France.

FIN

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 aprilis 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 1^{er} mai 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la Pentecôte. — I. La fondation de l'Eglise, 321.

Avis paroissiaux. — La procession de la Fête-Dieu, 323. — L'Octave de la Fête-Dieu, 325. — La sanctification du dimanche pendant les travaux des champs, 343.

Pour le Premier Vendredi. — L. « Vous serez mes témoins, » 326.

Varia. — La Vierge et l'Eucharistie, 338.

Sermon en faveur de l'Œuvre des Dames de Charité. — Charité bien faite, 330.

Pour une fête de la Sainte-Enfance. — Allocution aux mères, 332.

Pour la fête de Jeanne d'Arc. — I. La foi de Jeanne d'Arc, 334. — II. La triple auréole de la Bienheureuse, 337.

Instructions dominicales. — XXXV. *Dimanche dans l'Octave de l'Ascension* : Le Saint-Esprit, 339. — XXXVI. *Pentecôte* : Nécessité d'une religion pratiquée, 341.

Lectures pour le Mois de Marie sur Notre-Dame des Victoires. — I. Jeunesse de l'abbé Dufrique des Genettes, 345. — II. A Paris, 347. — III. Curé de Notre-Dame des Victoires, 350.

SERMONS POUR LA PENTECOTE

I

LA FONDATION DE L'ÉGLISE

Mes frères,

En ce jour de la Pentecôte, notre pensée à tous se reporte vers le Cénacle. Avec l'Eglise, nous aimons à nous représenter les apôtres groupés autour de la Sainte Vierge, se préparant par le recueillement, la prière et la méditation, à la venue de l'Esprit-Saint. Tout à coup, au matin, un grand bruit, semblable à celui d'un ouragan, se fait entendre. Un globe de feu paraît qui, se partageant bientôt en autant de flammes qu'il y a d'assistants, vient se reposer sur leurs têtes et entre en eux. Le miracle est accompli.

Ou plutôt, c'est une ère de miracles qui commence.

De même qu'aux premiers jours du monde, au témoignage de l'Écriture, l'Esprit de Dieu planait sur les eaux, de même il va planer jusqu'à la fin des temps sur l'Eglise. C'est une nouvelle création qui se fait, la création du monde spirituel. Elle suivra les mêmes étapes que la première, et il nous sera consolant et utile de voir que l'action du Saint-Esprit, loin de s'être arrêtée à la fondation de l'Eglise, se poursuit, d'une manière moins éclatante sans doute, mais tout aussi réelle et tout aussi féconde, dans la vie de nos paroisses.

Daigne l'Esprit d'amour éclairer notre intelligence et enflammer notre cœur !

I

La première création fut celle de la lumière : *Fiat lux* ! Aussitôt qu'elle fut prononcée, cette parole toute-puissante, les soleils resplendirent dans l'immensité des cieux. Plus vite qu'une fumée légère n'est emportée par le vent, les ténèbres disparurent et la lumière éblouissante irradiait l'espace.

Mais qu'étaient les ténèbres qui couvraient la terre avant que les rayons du soleil fussent parvenus jusqu'à elle, à côté des ténèbres qui obscurcissaient les âmes avant la prédication de l'Evangile ?

Le monde alors ressemblait, selon l'expression même de S. Paul, à un aveugle qui s'avance péniblement et qui cherche à tâtons si jamais il pourra rencontrer Dieu.

Et, de fait, en dehors de ce petit peuple juif qui seul connaît le vrai Dieu et qui le sert si mal, toute l'humanité est dans la nuit. Les esprits les plus fameux, en cherchant à approfondir le mystère, ne font que l'épaissir davantage. Les idoles devant lesquelles les hommes se prosternent, par leur insuffisance et par leur évidente fausseté, augmentent encore ce besoin de savoir de qui l'on dépend et à qui il faut rendre hommage.

En somme, on ne connaît rien de ce qu'il importe de connaître, ni d'où l'on vient, ni ce qu'on est, ni où l'on va. Qui donc apportera la lumière ?

« La voici ! la voici ! » répondent des voix qui se dispersent à travers le monde. On regarde ceux qui font entendre ces voix, et l'on aperçoit des hommes à l'aspect très simple ; on dirait des gens du peuple, et l'on ne se trompe pas, car ce sont des artisans, des pêcheurs qui, hier encore, jetaient leurs filets dans les eaux d'un lac ignoré. Mais ils ont autour de leur tête je ne sais quelle auréole qui idéalise leurs traits frustes. On devine en eux quelque chose qui n'est pas de la nature. Un Dieu se fait entendre par leur bouche. Et la preuve, c'est que ce qu'ils disent répond à toutes les questions que se pose l'humanité. On tente de les intimider, on les menace, on les empoisonne, on les fait mourir. Mais pas plus qu'on ne peut arrêter les rayons du soleil, on ne peut arrêter la vérité qu'ils ont apportée. Bien plus, leur mort elle-même est la preuve la plus évidente qu'ils n'ont pas menti. Bientôt leur doctrine, sans autre force que celle de son ascendant, s'impose à toutes les âmes de bonne volonté. Elle triomphe de toutes les résistances, elle conquiert le monde, elle règne en souveraine ; c'est la lumière qui s'étend d'un pôle à l'autre et qui illumine,

comme le dit l'apôtre S. Jean, tout homme venant en ce monde.

Voilà ce qu'a fait l'Esprit-Saint au jour de la Pentecôte, par la fondation de l'Eglise. Il a apporté la lumière. Voilà ce qu'il continue de faire chaque jour dans l'Eglise, et dans la plus brillante comme dans la plus modeste des paroisses.

Ce n'est pas en vain, en effet, que le temple où se réunit la paroisse porte le même nom que la société des fidèles de Jésus-Christ. Chaque paroisse est une Eglise en diminutif, et le Saint-Esprit y produit la lumière, comme il le fit le jour de la Pentecôte.

Il la produit quand, du haut de la chaire, tombe la parole de la vérité. Il la produit dans les catéchismes et dans les réunions de toutes sortes d'où les âmes s'en vont plus éclairées. Il la produit encore quand il fait naître dans les âmes des pasteurs et des fidèles des inspirations fécondes pour le bien. Il la produit enfin par les grâces qu'il accorde aux égarés pour reconnaître leurs erreurs, aux pécheurs pour confesser leurs fautes, aux bons pour devenir meilleurs.

II

Le second acte de la création est exprimé par ces mots : « *Fiat firmamentum* ; qu'il y ait quelque chose de stable ! » A cette injonction souveraine, les eaux qui couvraient la surface de la terre se retirent dans les abîmes qui leur sont réservés, et au milieu de leurs masses mouvantes surgissent les continents avec leurs montagnes, leurs vallées et leurs plaines, que l'homme, quand il aura paru, parcourra avec sa charrue et couvrira d'opulentes moissons.

Qu'y avait-il de stable dans le monde quand le Saint-Esprit y descendit ? Est-ce que tout n'y était pas incertain et mouvant, dans les mœurs, dans les institutions, comme dans les croyances ? La morale changeait avec les nations. Le vol, qui était puni par les lois dans tous les pays, était honoré à Sparte. Il est vrai que partout il avait des autels où il était adoré sous le nom de Mercure. En revanche, la vieillesse qui était méprisée à Athènes, était entourée d'égards à Sparte. L'enfant, qui était maltraité et souvent sacrifié à Sparte et à Carthage, était à Athènes l'objet de tous les soins. Le mariage un peu partout, surtout à Rome, n'était plus respecté. La confusion était générale.

Mais voici qu'au jour de la Pentecôte l'Eglise est fondée et, à sa tête, Pierre le premier des Papes. « Quoi, s'écrie Lacordaire, un seul chef à tout l'univers ! Quoi ! placer sur la tête d'un homme une autorité contre laquelle pourraient avoir un jour à combattre tous les princes de la terre ! Constituer l'unité sur une tête qu'un coup d'épée peut faire tomber ! Cela était neuf,

hardi, impossible, et pourtant cela est. Non loin du lieu où siégèrent par la force des armes les dominateurs du monde ancien, siège un vieillard dont la voix commande et est respectée non pas seulement dans les limites du plus grand empire humain qui ait jamais existé, mais en-deçà et au-delà de toutes les mers. Il a traversé non pas un siècle, mais dix-huit siècles. Il a vu s'élever contre lui des schismes, des hérésies, des rois, des républiques, et il est demeuré ferme sur le tombeau qui fait sa puissance, ayant pour toute garde cette courte parole : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*¹. »

Et voici que nos paroisses, si petites quand on les compare à l'immense étendue de l'Eglise, si grandes quand on se rappelle qu'elles la représentent à nos yeux, participent à cette miraculeuse et surhumaine stabilité. Elles aussi, comme l'auguste chaire de S. Pierre, ont eu à traverser dans la suite des âges les hérésies et les schismes ; elles aussi ont eu à lutter contre les pouvoirs civils ; elles ont été entravées et dépouillées ; elles ont eu à subir les révolutions ; n'importe ! elles sont restées inébranlables. Quand l'orage secoue leur ramure et emporte leur feuillage, quand même il brise leur tige séculaire, leurs racines n'en demeurent pas moins enfoncées dans le sol de la patrie, et tellement enfoncées qu'il faudrait bouleverser ce sol pour les en arracher. Quand la tourmente a passé, la sève remonte ; elle cicatrise les blessures, de nouveaux rameaux s'élancent, et bientôt l'arbre reparait avec sa radieuse couronne de feuillage, de fleurs et de fruits.

III

Car il ne suffisait pas à la bonté divine d'avoir donné au monde la lumière et la stabilité ; une autre parole créatrice devait se faire entendre, parole plus étonnante encore à certains égards que les deux autres : « *Germinet terra* ! Que la terre devienne féconde ! » Et aussitôt, la terre qui était nue et stérile, se revêt de plantes de toutes sortes ; c'est une parure verdoyante qui la couvre, parure dans laquelle les fleurs étincellent comme de purs joyaux ; à chaque pas nous foulons aux pieds une merveille de grâce, de coloris et de parfum : « Jamais, a dit le Christ, jamais Salomon, dans toute sa gloire, n'aura été vêtu comme la moindre d'entre elles. »

Mais ce n'est là qu'une image très pâle de la transformation opérée sur la terre par la fondation de l'Eglise. Qu'elles étaient donc stériles les religions qui précédaient le Christianisme ! Aveugles, sourdes, muettes, immobiles, insensibles, les divinités de pierre et de bois étaient bien incapables de faire naître

¹ 2^e Conf. de N.-D., p. 35.

dans les âmes de leurs adorateurs aucun effort, aucun progrès, aucun sentiment. Non pas qu'il n'y eût aucune vertu chez les païens ; il y avait chez eux des citoyens probes, des mères de famille attachées à leurs devoirs, des magistrats intègres, des soldats valeureux ; mais ces exemples venaient de la loi naturelle inscrite dans le cœur de tout homme, et non de la religion. De plus, ils n'étaient pas surnaturels et, par suite, ne s'élevaient pas au-dessus de l'homme.

Avec la fondation de l'Eglise par l'Esprit-Saint, tout change. A peine l'Evangile a-t-il commencé d'être prêché que l'on voit par les sacrements la grâce couler à flots dans les âmes et y produire des fruits merveilleux de sainteté : la virginité, la charité, l'apostolat, la pénitence. Des hommes, des femmes, des enfants volent au martyre comme à une fête, ou vont s'ensevelir dans le désert pour y vivre loin du bruit, uniquement consacrés à la prière et à la méditation, ou se vouent dans les villes au service des misères humaines, ou s'adonnent dans le monde à la pratique de toutes les vertus civiques, familiales et sociales. Toutes les conditions sont appelées à cette perfection ; il n'y a plus de vie humaine, si obscure soit-elle, qui ne puisse devenir un chant sublime en l'honneur de la Divinité.

Ne croyez pas, mes frères, qu'après vingt siècles la sève féconde de l'Eglise se soit épuisée. Non, il suffit de regarder la vie de nos paroisses pour voir que l'Esprit-Saint est toujours présent en elles pour y promouvoir une magnifique floraison de dévouements et de zèle.

Les pauvres sont toujours visités, et les plus fortunés parmi nous s'honorent de tendre leur main fraternelle aux plus déshérités.

Petits enfants, qui voulez connaître et aimer Jésus, voici des catéchismes aux formes multiples, voici des écoles libres où l'on vous parlera de lui. On aura beau spolier ces œuvres de leurs ressources, elles se maintiendront quand même. Chacun s'ingéniera pour les faire vivre. Les maîtres y mettront leur intelligence, leur science et leurs forces ; les catholiques y mettront leur or.

Jeunes gens, jeunes filles qui voulez rester fidèles aux douces promesses de votre Première Communion, voici des patronages qui seront pour vous une seconde famille, une famille dans laquelle vous trouverez comme dans l'autre des pères, des mères, des frères, des sœurs.

Et vous, hommes qui reconnaissez un peu tard que vous auriez dû faire à l'Eglise un rempart de vos volontés et de vos énergies, voici des groupements, voici des messes pour vous où vous trouverez, avec l'union qui fait la force, la doctrine qui fait les convictions.

Voilà, mes frères, le spectacle que donnent

nos paroisses. Je n'ai pas dit toutes vos gloires. Ce que j'en ai dit suffit pour montrer que l'Esprit-Saint continue à accomplir parmi nous l'œuvre créatrice qu'il commença de réaliser par la fondation de l'Eglise, le jour de la Pentecôte.

**

Redisons donc, mes frères, de tout notre cœur reconnaissant et croyant, la belle prière que la liturgie catholique adresse en ce jour à Dieu : « *Emitle Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.* Seigneur, envoyez votre Esprit, il y aura une nouvelle création, et vous renouvellerez la face de la terre. »

Oui, mon Dieu, de même que vous avez envoyé l'Esprit-Saint aux apôtres à pareil jour, envoyez-le aujourd'hui, envoyez-le toujours à nos âmes, envoyez-le à nos paroisses, envoyez-le à l'Eglise.

Alors, les merveilles de la création se verront de nouveau parmi nous, car il nous apportera, comme il le fit aux premiers jours du christianisme, la lumière, la stabilité et la fécondité.

Et alors, comme à l'apparition de l'Evangile, la face de la terre changera ; les âmes deviendront meilleures, les lois deviendront plus justes, les patries deviendront plus chrétiennes ; ce sera le règne de la vérité, de la justice et de la vertu ; ce sera le règne de Jésus-Christ. *Et renovabis faciem terræ. Amen !*

AVIS PAROISSIAUX

LA PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU

Mes frères,

Malgré la diminution de la foi et le fléchissement des habitudes religieuses, la solennité du Saint-Sacrement a gardé son prestige ; elle est demeurée populaire parmi nous. Elle mérite d'ailleurs, à plus d'un titre, cette popularité dont elle jouit ; car elle a pour objet non pas un saint, une sainte, si illustres qu'ils soient, mais Dieu lui-même ; c'est la Fête de Dieu, la fête de Jésus-Christ perpétuant sa présence au milieu de nous dans le sacrement eucharistique.

Cette fête, qui date de plus de six cents ans et qui a été inaugurée dans un pays voisin du nôtre, sous l'inspiration et à la prière d'une sainte religieuse qui avait une dévotion particulière envers le sacrement de l'autel, fut imposée officiellement à la catholicité par un Pape d'origine française, ce qui doit nous la rendre doublement chère.

Dans la bulle d'institution, Urbain IV — c'est le nom de ce Pape — expose les raisons pour lesquelles il a établi cette fête, et il me paraît utile de vous les rappeler pour stimuler

vosre piété et vous décider à la bien célébrer. Il en indique trois.

La première est d'honorer d'un culte public et solennel Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie et de le remercier de l'amour infini qu'il témoigne aux hommes dans cet adorable sacrement.

La seconde est d'affirmer hautement et visiblement notre foi à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'hostie sacrée, et de protester contre les hérétiques qui l'ont niée outrageusement, qui l'ont contestée ou mal comprise.

La troisième est de réparer les tiédeurs, les irrévérrences, les fautes de tant de chrétiens envers ce mystère et d'en faire amende honorable avec humilité d'esprit et pureté de cœur.

Tous les offices, toutes les prières, toutes les cérémonies de cette fête tendent à ce triple but. Mais c'est principalement par la procession du Saint-Sacrement, par cette manifestation extérieure de notre culte, au son triomphal des cloches, au chant des hymnes sacrées, à travers les rues semées de fleurs, parées de verdure, au pied des reposoirs gracieux érigés par de pieuses mains, que nous pouvons réaliser les intentions du Souverain Pontife. Et c'est pourquoi je vous demande avec instance de vouloir bien y assister.

Il est malheureusement des paroisses où, par défense de sectaires intolérants, les processions du Saint-Sacrement sont interdites : défense est faite à Dieu de franchir le seuil de son temple, alors qu'on permet à des groupes hurlants, à des bandes avinées, de circuler librement dans les rues. Et puisque, chez nous, liberté entière nous est laissée de continuer nos chrétiennes traditions, profitons-en pour rendre un solennel hommage à Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie, pour le dédommager de l'isolement dans lequel on le laisse trop souvent, pour appeler sa bénédiction sur nos personnes, sur nos familles, sur nos demeures, sur la paroisse toute entière ; profitons-en pour organiser une belle, une splendide procession.

Ce qui fait la beauté d'une procession, c'est d'abord le nombre de ceux qui y prennent part. Qu'est-ce qu'une procession où ne figureraient qu'un nombre restreint de personnes ? Elle ne mériterait pas ce nom et elle serait une honte pour la paroisse. J'attends à notre procession du Saint-Sacrement une assistance considérable. Les enfants y seront : leur place est là, pour recueillir les bénédiction de Notre-Seigneur en échange des fleurs qu'ils répandront devant ses pas. Les mères et leurs filles y seront, portant les bannières et les saintes images. Mais je veux aussi les jeunes gens, et je fais ici appel à leurs sentiments chrétiens ; je veux des hommes et beaucoup d'hommes. Serait-ce le respect humain qui les dissuade de se mêler au cortège ? Ils me per-

mettront de leur rappeler cette parole de notre Sauveur : « Celui qui rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père céleste. » C'est un honneur qu'il nous fait de marcher à sa suite : qu'il y ait donc parmi nous une sainte émulation pour lui rendre le tribut d'hommages qui lui est dû.

Ce qui fait la beauté d'une procession, c'est, en second lieu, le respect avec lequel on y assiste. — Souvenez-vous que c'est Dieu lui-même que vous accompagnez, et vous comprendrez quel respect vous est imposé dans un pareil voisinage. Or, le respect se manifeste par la continuité du silence et par la gravité du maintien.

Sous prétexte qu'on n'est plus à l'église, — bien qu'à l'église, disons-le en passant, on ne soit pas toujours silencieux comme il conviendrait, — sous prétexte qu'on est en dehors de l'église, plusieurs se permettent, en procession, des dialogues plus ou moins prolongés, qui sont pour le moins une irrévérence envers le Saint-Sacrement. En dehors des cas où la nécessité vous obligerait à échanger quelques paroles, vous devrez garder un religieux silence.

La gravité du maintien est également requise en pareille circonstance. Rien ne serait plus déplacé, dans une si auguste cérémonie, que la légèreté et la dissipation : et ceux qui s'en rendraient coupables donneraient une triste idée d'eux-mêmes et de leurs sentiments.

Ce qui fait encore la beauté d'une procession, c'est l'ordre. Chacun à son rang ; chaque groupe de personnes à la place qui leur est assignée ; la procession déroulant son long cortège de fidèles recueillis, sans interruption, sans trouble, sans confusion, voilà l'ordre, l'ordre qui plaît et qui édifie.

Il est rare que nous n'ayons pas à regretter, chaque année, quelque interruption, quelque désordre dans les rangs. Je vous conjure d'y veiller, afin que tout se passe correctement.

Si, dans le cours de la procession — ce qu'à Dieu ne plaise ! — il vous arrivait d'être témoins de quelque inconvenance grave envers le Saint-Sacrement, plaindez ceux qui donnent ce scandale et priez pour eux. S'ils songeaient à quoi ils s'exposent en insultant Dieu publiquement, ils changeraient d'attitude. Il est vrai que Dieu ne punit pas sur-le-champ ses insulteurs, mais le châtiment est quelquefois plus près qu'on ne pense, et c'est être bien insensé que de le provoquer.

Enfin, j'indiquerai la foi, la piété, la prière, comme la meilleure disposition pour assister à la procession.

La procession de la Fête-Dieu ne peut être assimilée à une promenade d'agrément ; elle n'est pas non plus un concours de toilettes ; elle n'a pas été instituée pour vous fournir l'occasion d'exhiber vos parures, d'admirer ou de critiquer celles des autres. Cette proces-

sion est une cérémonie religieuse : par conséquent la piété y est requise ; la piété, c'est-à-dire un air recueilli, pénétré, à la pensée qu'on fait cortège à Notre-Seigneur ; la piété, qui se révèle surtout par une bonne et affectueuse prière ; la piété, qui nous fait agenouiller sur le passage de l'Hostie sainte et qui incline notre front sous sa bénédiction. Pour écarter les distractions et alimenter votre piété, je vous suggère un moyen : c'est de vous unir au chant des hymnes sacrées, c'est de répéter de temps en temps quelques oraisons jaculatoires en l'honneur du Saint-Sacrement, ou encore de dire simplement votre chapelet.

Je songe au passage de Notre-Seigneur dans les villes et les bourgades de la Judée. Les peuples le suivaient, attirés par un charme irrésistible ; les petits enfants se précipitaient à sa rencontre, afin de recevoir une bénédiction de ses mains. Caché sous les voiles du Sacrement, le divin Maître fera dimanche, dans notre chère paroisse, ce qu'il faisait aux jours de sa vie mortelle ; il passera dans nos rues pour nous bénir, pour nous faire du bien à tous.

Vous viendrez donc, en grand nombre, lui faire un cortège d'honneur, et vous apporterez à cette démonstration les dispositions qui lui donneront un caractère profondément religieux.

J'ai sur le bord des lèvres des félicitations toutes prêtes, si vous voulez les mériter, et je ne songerai aucunement à me plaindre, si vous me mettez dans la douce nécessité de vous les adresser. Ainsi soit-il.

L'OCTAVE DE LA FÊTE-DIEU

Mes frères,

La Fête-Dieu, comme toutes les grandes solennités, est suivie d'une octave. Un seul jour était insuffisant pour rendre au Dieu de l'Eucharistie le culte qui lui est dû, pour lui offrir les hommages d'adoration, de reconnaissance, de réparation auxquels il a droit, pour nous faire pardonner notre indifférence, nos négligences, notre ingratitude ; et l'Eglise nous convoque pendant huit jours à de pieuses réunions, pour compléter ce que nous avons commencé, pour honorer le divin Sacrement. Et, ce faisant, elle répondait à l'appel du Souverain Pontife qui avait dit dans la bulle d'institution : « Qu'en ces jours les fidèles s'assemblent dans les temples, avec un grand concours et une ferveur extraordinaire ; que le clergé et le peuple témoignent leur bonheur par des cantiques de louange ! Que tous chantent des hymnes sacrées, des lèvres et du cœur ! Que la foi s'éveille, que l'espérance s'épanouisse, que la charité s'enflamme ! Que l'assemblée des saints soit remplie d'une douceur spirituelle ! »

Les intentions de l'Eglise vous sont manifestées par ces paroles, et c'est pour les réaliser, dans la mesure possible, que je vous demande de prendre part aux exercices religieux de cette octave.

Il y a d'abord, chaque jour, à l'heure que je vous ai indiquée, la messe devant le Saint-Sacrement exposé. Ai-je besoin de vous rappeler que la messe est le suprême honneur rendu à la sainte Eucharistie, qu'elle est l'acte d'adoration par excellence, l'expression la plus haute de notre reconnaissance, la prière la plus efficace, l'expiation la plus puissante ? N'avons-nous pas quelques reproches à nous faire en ce qui regarde l'assistance à la messe du dimanche ? Nos absences étaient-elles toujours bien justifiées ? Et, en supposant que nous ayons régulièrement observé le précepte d'y assister, n'avons-nous pas à regretter des manques de recueillement, d'attention, de piété, des irrévérrences ? L'occasion nous est offerte de réparer ces défaillances, en assistant à la messe avec dévotion pendant cette octave.

Mais, vous le savez, ce que nous pouvons faire de mieux pour honorer la sainte Eucharistie et répondre au désir de Notre-Seigneur, c'est de communier. J'espère donc que, pendant cette octave, votre piété vous suggérera de venir à la table sainte et de réparer, par de ferventes communions, les fautes de négligence et de tiédeur dont les meilleures volontés ne sont pas exemptes.

J'ai annoncé pour le soir un office qui consistera dans le chant d'une hymne au Saint-Sacrement et dans la bénédiction solennelle. Vous viendrez avec empressement à cet office et vous chanterez ou vous redirez avec nous cette prose, ces hymnes de la Fête-Dieu, si belles, si émouvantes, si pleines de foi, d'amour et de reconnaissance.

Cette prose, ces hymnes qui retentissent dans nos églises depuis six siècles, sont l'œuvre de S. Thomas d'Aquin, de celui qu'on a appelé le « Docteur angélique, » le poète inspiré de la sainte Eucharistie. S. Thomas avait un culte de prédilection pour le sacrement de l'autel : on dit qu'il passait plusieurs heures du jour et une partie de la nuit à genoux devant le tabernacle ; on dit qu'en offrant le saint sacrifice il arrosait souvent l'autel de ses larmes et qu'après la communion ses yeux, son visage rayonnaient. Appelé avec S. Bonaventure par le Souverain Pontife à composer l'office de la Fête-Dieu, vous n'apprendrez pas, sans être profondément édifiés, qu'avant de prendre la plume il allait chaque fois se prosterner devant l'image d'un crucifix pour y chercher l'inspiration.

Aussi quelles hymnes sublimes sont sorties de son cœur et de sa plume ! La foi y parle avec un accent convaincu, l'admiration y éclate à chaque strophe, la reconnaissance et l'amour s'y expriment en termes touchants. Tout l'en-

seignement de l'Eglise sur l'Eucharistie y est condensé. Tour à tour, elles instruisent, prient ou chantent ; elles sont successivement de lumineuses expositions de doctrine et d'admirables prières.

Habitues d'entendre ces hymnes dans nos églises, vous n'en saisissez pas peut-être toute la beauté ; mais quel traité complet du mystère eucharistique dans le *Pange lingua* ! Quelles strophes triomphales dans le *Lauda Sion* ! Quelles tendres supplications dans l'*O salutaris hostia* ! Quels ineffables élans dans l'*Adoro te* ! Quels chants d'allégresse dans le *Sacris solemnis* ! Et comme elles sont touchantes dans leur concision ces paroles du *Verbum supernum prodiens*, qu'un poète du XVII^e siècle aurait échangées pour toutes ses œuvres : « En naissant, le Verbe de Dieu s'est fait notre frère ; à la table sainte il est notre aliment ; sur la croix il nous a rachetés ; dans les cieux il sera notre récompense ! »

Quand S. Thomas eut achevé son œuvre, nous dit son biographe, il revint s'agenouiller devant le crucifix et remercier le Seigneur des lumières qu'il en avait reçues. Tout à coup une voix miraculeuse se fit entendre qui disait : « Tu as bien écrit de moi, Thomas : quelle récompense me demandes-tu en retour ? — Seigneur, point d'autre que vous-même ! » répondit le saint. Sublime réponse, bien digne de son génie et de sa sainteté !

Je vous ai donné ces détails, afin que vous appréciez mieux les belles hymnes de la Fête-Dieu, que vous les lisiez avec plus d'attention, et que vous veniez les chanter avec nous pendant cette octave.

Une autre raison devra vous décider à prendre part à nos exercices, et la voici. Les Souverains Pontifes, pour augmenter, pendant l'octave du Saint-Sacrement, le nombre des adorateurs de Jésus-Christ, ont ouvert largement le trésor des indulgences. Il y en a pour chaque office auquel on assiste et pour chaque communion.

Les personnes que leurs occupations laissent libres ne voudront pas manquer à ces pieux rendez-vous. Quant à celles qui, par suite de difficultés impérieuses, ne pourraient suivre l'élan de leur foi, elles trouveront bien, dans quelque moment du jour, un instant pour témoigner à Jésus-Christ leurs religieux sentiments. Retenues dans leur demeure, elles voudront avoir un souvenir pour le Dieu de l'Eucharistie.

J'ai lu quelque part qu'une jeune malade ne pouvant plus se mouvoir elle-même sur son lit, demandait à être tournée du côté de l'église aux heures où elle savait le Saint-Sacrement exposé, et lorsqu'on avait accédé à ses désirs, on la voyait les yeux doucement fixés vers le lieu où sa foi découvrait son Sauveur et son Dieu : « Je suis heureuse ainsi, » disait-elle.

Vous vous inspirerez de cet exemple, vous qui ne pourrez vous rendre à nos offices ; au milieu de vos occupations, vous dirigerez vos regards et vos pensées vers le tabernacle, et vous vous associerez par le cœur à ceux qui viendront vénérer le Saint-Sacrement.

Qu'ils soient donc bénis, les jours de cette octave, par toutes les âmes chrétiennes ! Que nos églises retentissent de pieux cantiques ! Que la Table sainte reçoive de nombreux convives ! Que des prières ardentes s'élèvent vers Jésus, pour réparer les iniquités du monde, et que nos lèvres redisent souvent pendant ces jours : « Loué, béni et adoré soit à jamais le T. S. Sacrement de l'autel ! » Ainsi soit-il !

POUR LE PREMIER VENDREDI

L

« VOUS SEREZ MES TÉMOINS »

Mes frères,

Quelques instants avant de monter au ciel, le Seigneur Jésus dit à ses Apôtres : « Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » Les Apôtres entendirent cette parole de leur Maître, et, dès le lendemain de la Pentecôte, ils commencèrent à lui rendre ce témoignage qu'il leur avait demandé. Ils le continuèrent tant qu'ils vécurent, malgré les menaces et les mauvais traitements dont on les accablait. Ils le scellèrent de leur sang, en mourant pour affirmer que tout ce qu'ils avaient dit de Jésus était la vérité même.

C'est cette même parole que N.-S. nous adresse à tous. Ce n'est pas seulement à la B. Marguerite-Marie, mais à tous les chrétiens qu'il fait connaître « qu'il prend un singulier plaisir d'être honoré sous la figure de ce Cœur de chair dont Il veut que l'image soit exposée en public, afin de toucher le cœur insensible des hommes. »

Il n'est personne d'entre nous qui ne veuille répondre à ce désir de notre Dieu. Travailler à répandre le règne de son amour, quel glorieux apostolat ! Efforçons-nous de le faire en lui rendant le témoignage de notre *culte*, de nos *paroles*, de notre *vie* tout entière.

I

Notre *culte* d'abord. — N'est-ce pas une chose étrange qu'après plusieurs siècles, l'appel du Sacré-Cœur ne soit pas encore universellement entendu ?

1. Jésus veut que son divin Cœur soit honoré, et il y a encore tant d'âmes qui ne le connaissent même pas !

La meilleure prédication, ici comme ailleurs, c'est l'exemple. Qu'on nous voie attentifs à

rendre au Sacré-Cœur les hommages qu'il réclame, et notre fidélité entraînera vers lui.

Ces hommages, nous les connaissons : Jésus a réclamé une fête solennelle en l'honneur de son Cœur ; que cette fête soit célébrée par nous avec ferveur, comme une des plus grandes de l'année liturgique. Les Souverains Pontifes, en l'élevant successivement aux plus hauts degrés de solennité, nous ont indiqué la volonté de l'Eglise.

2. Jésus veut encore que l'image de son Cœur soit exposée et vénérée en public. Ici encore l'Eglise s'est empressée de nous tracer la voie, en prescrivant que dans toutes les églises il y eût un autel dédié au Sacré-Cœur. Là, la statue du Fils de Dieu entr'ouvrant sa poitrine, se montre à tous les regards. Aimons à y prier souvent. Que dans ce pieux pèlerinage qui nous amène successivement devant les autels de nos saints protecteurs, ne soit pas oublié celui où Jésus lui-même nous appelle. Qu'on nous y voie prier souvent, longuement, avec ferveur. Quel heureux effet nous obtiendrions, si une âme distraite ou ignorante, nous voyant prosternés dans notre adoration, levait les yeux vers le Sacré-Cœur, et reconnaissant son image bénie, tombait ensuite à genoux à nos côtés !

Cette image, ayons-la aussi dans nos maisons, non pas entre les feuillets d'un livre de piété, ou même dans le sanctuaire intime où nous nous retirons pour prier, mais bien en évidence, sur nos portes, afin qu'on la voie et qu'on se sente inspiré par elle.

3. Enfin, le Sacré-Cœur réclame la communion du premier vendredi du mois. C'est une dévotion qui est devenue très chère à la piété chrétienne et qui tend de plus en plus à se répandre. Ici encore, donnons l'exemple de la fidélité. Ne nous contentons pas d'y communier avec tout l'amour dont notre cœur peut être capable. Faisons de ce jour une époque de renouvellement dans la ferveur. Ce n'est pas seulement le temps de la messe et de l'action de grâces qui doit être consacré au Sacré-Cœur, c'est la journée tout entière. En nous voyant attacher tant d'importance au premier vendredi du mois, nous aurons la joie de faire partager à d'autres âmes notre pieuse fidélité.

II

Jésus a dit encore : « La bouche parle de l'abondance du cœur. » (Math., xii, 34). Si notre âme est remplie d'amour pour le Sacré-Cœur, rendons-lui le témoignage de la *parole*.

Sans doute, il n'est pas toujours à propos de dévoiler les sentiments intimes de notre cœur. Quand nos paroles ne provoqueraient que de l'ironie, à plus forte raison du blasphème, c'est un devoir pour nous de ne pas être cause que le prochain tombe dans le

péché. Mais quand nous nous trouvons en face de personnes qui nous comprendraient et à qui notre franchise peut faire du bien, pourquoi nous taisions-nous ? C'est pourtant ce qui arrive trop souvent aux personnes chrétiennes ; on dirait que le respect humain ferme leurs lèvres et les empêche de dire le mot qui glorifierait Dieu et édifierait les âmes.

Ce n'est pas ainsi que faisait la B. Marguerite-Marie. Lisez les entretiens qu'elle avait avec les novices dont elle avait la direction, ou encore les lettres qu'elle adressait à ses amies, vous y trouverez à chaque ligne la pensée du Sacré-Cœur :

« Si vous saviez, disait-elle, combien je me sens pressée d'honorer le Sacré-Cœur ! Il me semble que la vie ne m'est donnée que pour cela ! »

« Pourvu que je l'aime et qu'il règne, il suffit ! »

« Mon chétif cœur n'est sensible qu'à cela, il ne désire et ne respire que pour voir régner celui de notre bon Maître dans tous les cœurs capables de l'aimer. »

Si nous y faisons attention, l'occasion se présenterait souvent de parler du Sacré-Cœur ; quand quelqu'un, par exemple, nous fait confidence de ses peines, au lieu de lui donner des consolations banales et incapables d'apaiser son chagrin, pourquoi ne pas lui conseiller de se tourner vers ce Cœur adorable, source inépuisable et si puissante de toute consolation ?

Bien souvent encore nous entendons accuser la Providence et mettre en doute l'infinie bonté de Dieu. N'est-ce pas alors un devoir pour nous de montrer à ceux qui parlent ainsi qu'ils méconnaissent l'amour le plus tendre, le plus constant et le plus fort qui ait jamais existé ?

III

Rendons enfin témoignage au Sacré-Cœur par *notre vie tout entière*. Trois mots résument la vie d'une âme qui veut répondre à l'appel du divin Maître : la foi, la confiance et l'amour.

Quoi qu'il lui arrive, dans quelques épreuves qu'elle se trouve, elle ne doute point. Sa *foi* lui dit que son existence est gouvernée par un Dieu très bon, très sage et très puissant qui ne veut pas autre chose que son salut. Cette vérité ne cesse de luire à ses yeux comme un phare dans la tempête, et, quand bien même les flots menaceraient d'engloutir son esquif, elle ne cesse jamais de le diriger vers cette lueur qui lui montre le port où elle doit arriver pour trouver la paix que rien ne pourra plus troubler.

Elle a *confiance* ; car elle sait que Dieu l'aime trop pour l'abandonner dans ses épreuves et dans ses luttes. Lors même qu'elle ne verrait pas le secours qu'il lui donne, elle sait que ce secours ne lui est pas refusé, et jamais elle ne se laisse aller à la défiance qui est si

blessante pour le cœur d'un ami, surtout lorsque cet ami est son Dieu.

Enfin, elle aime ; du moment que tout ce qui lui arrive est voulu par l'amour de Jésus, elle trouve tout naturel de répondre à l'amour par l'amour, et elle trouve dans ses épreuves mêmes, en les acceptant courageusement, le moyen d'aimer davantage.

C'est cette foi, cette confiance et cet amour qui lui donnent la paix et la joie ; paix et joie qui sont le plus beau témoignage qu'une vie puisse rendre au Sacré-Cœur.

**

Soyons donc tous les témoins du Sacré-Cœur. Que tout en nous le glorifie. S'il en était besoin, nous y serions déterminés par cette parole du Maître : « Celui qui aura rendu témoignage de moi devant les hommes, je rendrai témoignage de lui devant mon Père. » (Luc, ix, 26). Ainsi soit-il.

VARIA

LA VIERGE ET L'EUCCHARISTIE

Mes frères,

Dans la plupart de nos églises, à côté du maître-autel où se garde la Sainte Réserve, se voit un autel dédié à la Sainte Vierge. Le Christ et sa Mère furent intimement unis pendant leur vie mortelle. Jésus passa trente années de sa vie dans sa famille de Nazareth. Marie dut être au nombre des saintes femmes qui l'accompagnèrent dans quelques-unes au moins de ses prédications à travers la Galilée et la Judée. Elle se trouvait près de la croix au moment qu'il expira ; elle recueillit ses dernières paroles, son dernier soupir et l'ensevelit de ses propres mains. Il était donc naturel que la piété catholique ne séparât point ce qui fut uni par des liens si doux et si forts.

Je voudrais, dans cette simple instruction, vous parler de la Vierge dans ses rapports avec l'Eucharistie ; et ce que j'ai à vous dire peut se résumer en ces quelques mots : la Vierge fut le modèle des communiantes et elle a pour les communiantes une *tendresse spéciale*.

I

Avez-vous jamais pensé, mes frères, que la première communion qui ait été faite en ce monde, eut lieu dans la maison de Nazareth ? C'est dans le sein de Marie que Notre-Seigneur descendit pour la première fois. Après que l'archange Gabriel lui eut communiqué son message et qu'elle eut répondu son *Fiat* : « Que la volonté de Dieu se fasse ! » alors s'opéra le sublime mystère de l'Incarnation. Le Verbe de Dieu, la seconde personne de la Sainte Tri-

nité prit une chair semblable à la nôtre et habita parmi nous. Marie devint son tabernacle, un tabernacle plus auguste que cette arche sainte devant laquelle les Juifs se prosternaient en tremblant. Le Fils de Dieu s'unit à elle ; elle ne fit qu'un avec lui : ineffable communion qui dura sans interruption tant qu'elle le porta dans son sein virginal.

L'Evangile ne nous laisse pas ignorer quels furent les sentiments de la Vierge au moment où s'accomplit ce mystère. Toutes les dispositions que l'Eglise demande aux fidèles qui s'approchent de la sainte Table, Marie les posséda au plus haut degré. — Et d'abord la foi. Aux premières paroles de l'ange, elle s'étonne, elle se trouble, elle demande timidement : « Comment cela peut-il se faire, puisque je suis vierge ? » L'ange répond : « Le Saint-Esprit descendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » Ces paroles durent sembler bien mystérieuses à la Vierge : cependant elle s'incline, elle croit, et sa foi reçoit une magnifique récompense. *Beata es, Maria, quæ credidisti !* s'écrie la sainte liturgie. Oui, ô Marie, vous êtes bienheureuse d'avoir cru, car, en récompense de votre foi, le Tout-Puissant a réalisé sa parole et fait de l'humble fille de Joachim la mère du Sauveur.

Une autre disposition de Marie qui nous est révélée par le cantique du *Magnificat*, c'est l'humilité. « Mon âme, dit-elle, se réjouit dans le Seigneur, car son regard s'est abaissé sur son humble servante. Il a fait en moi de grandes choses et voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » Marie se reconnaît indigne de sa vocation. Si elle est appelée à l'honneur incomparable de la maternité divine, ce n'est pas qu'elle le mérite : c'est par une faveur toute gratuite. Ah ! mes frères, si la toute pure, si l'Immaculée s'humilie ainsi, quelle ne devrait pas être notre confusion en recevant à la Table sainte un Dieu que nous avons tant offensé !

Ces dispositions de la Vierge se complètent par une immense charité. Toutes les mères aiment leur enfant avant même le temps de leur délivrance. Pourtant aucune femme, si tendre soit-elle, ne peut comprendre ce que Marie ressentait pour le fruit béni de ses entrailles. Jésus était son fils et en même temps son Dieu. A sa tendresse maternelle se mêlait une adoration profonde, et de ce mélange résultait un sentiment unique, inexprimable, qu'aucune créature humaine n'avait éprouvé avant elle et n'a éprouvé dans la suite.

Telle fut la première communion de la Vierge. Plus tard, après l'Ascension de Notre-Seigneur, elle participa au sacrement de l'Eucharistie de la même manière que nous. Vous avez pu voir une image de piété représentant Marie recevant la communion de la main de S. Jean. La Vierge est agenouillée sur la marche d'un autel,

et l'apôtre bien-aimé, revêtu d'une aube et d'une chasuble, dépose une petite hostie sur ses lèvres, pendant que des anges extasiés contemplent cette scène touchante. L'image est pieuse, édifiante, mais elle n'est pas exacte. Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées dans la réalité. La messe que vit célébrer la Vierge était assurément identique à la nôtre en son essence, mais les cérémonies en étaient assez différentes. Les premiers prêtres se bornaient à renouveler la Cène que nous commémorons le Jeudi Saint. A la fin d'un de ces repas où se réunissaient les premières communautés chrétiennes et qu'on appelait « agapes, » un prêtre bénissait du pain en disant : « Ceci est mon corps » ; il bénissait de même une coupe de vin qu'il faisait circuler à la ronde. Marie, que S. Jean avait recueillie dans sa maison, dut assister souvent à ces pieuses agapes. Quelle ne devait pas être son émotion en recevant ce pain consacré que les paroles du prêtre avaient changé au corps de son fils et de son Dieu ! Comme elle devait le presser tendrement sur son cœur et le manger avec délices ! En s'entretenant avec Jésus-Hostie, elle revivait les douces heures qu'elle avait passées dans son intimité. Elle se reportait au temps où le divin Ouvrier travaillait près d'elle dans l'atelier de Nazareth, et aux jours plus lointains et plus charmants encore où elle le portait entre ses bras, le nourrissait de son lait, lui prodiguait ses soins et ses caresses.

Demandons, mes frères, à la Vierge Marie de nous faire participer aux dispositions avec lesquelles elle communiait. Si trop souvent, hélas ! nous recevons l'hostie sainte avec froideur, c'est que notre foi n'est pas assez vive. Nous ne voyons pas Jésus présent et vivant sous les voiles du sacrement. Et quand notre esprit nous le représente, c'est comme un personnage lointain et pâle, que nous traitons presque en étranger et en inconnu. Ayons plus d'esprit de foi et une piété plus vive. Jésus n'est pas pour nous un étranger : il est notre ami, notre frère. Recevons-le donc avec une cordialité toute fraternelle comme Lazare, Marie et Marthe le recevaient quand il leur faisait visite à Béthanie, comme la Vierge Marie l'accueillait lorsque, fatigué de ses courses apostoliques, il revenait pour un temps dans la douce maison de Nazareth.

II

Modèle des communiantes, Marie a pour eux une tendresse spéciale : elle les regarde comme ses enfants privilégiés.

Nous prodiguons à la Vierge les noms les plus tendres : « *Salve, Regina, Mater misericordiae ; vita, dulcedo et spes nostra, salve !* Salut, mère de miséricorde ! Salut, notre vie, notre douceur et notre espérance ! » Certes, la Vierge mérite tous ces titres : elle nous aime au-delà de ce que nous pouvons conce-

voir. Mais avons-nous jamais réfléchi à ce que cette affection suppose chez elle de grandeur et de magnanimité ?

Pour le comprendre, représentons-nous Marie sur le Calvaire, lorsqu'après la descente de croix elle reçut le corps du divin Crucifié. Si elle avait été une femme comme les autres, quels eussent été ses sentiments à cette heure tragique ? Elle se fût sans doute laissée aller à l'indignation et à la colère. Elle eût maudit ces Juifs haineux qui, par jalousie, avaient demandé la mort de Jésus, ces soldats sans humanité dont la barbarie avait outrepassé les ordres de Ponce-Pilate ; entraînés par son ressentiment, elle eût maudit tous les pécheurs de l'univers dont les iniquités étaient la cause indirecte de la Passion. Mais Marie n'était pas une femme comme les autres : exempte du péché originel et de ses suites, son cœur immaculé n'était pas comme le nôtre accessible à la rancune. Mère de Jésus, elle fut aussi le plus fidèle de ses disciples. Elle s'inspira de cette mansuétude qu'il prêchait aux autres et qui l'animait lui-même ; et surmontant sa douleur, elle adopta en la personne de S. Jean tous ces pécheurs qui, par contre-coup, l'avaient fait si cruellement souffrir.

Mais si la Vierge a pour tous les hommes une affection maternelle, il ne faut pas s'étonner qu'elle ait une prédilection pour les chrétiens. C'est surtout du chrétien qu'il est vrai de dire qu'il a deux mères : la sienne et puis la Vierge Marie. Quand une mère en deuil aperçoit un enfant qui ressemble à celui qu'elle a perdu, elle le regarde avec attendrissement : « C'est bien ses traits, murmure-t-elle ; c'est bien ses yeux et son sourire. » Et elle aime ce petit étranger en qui elle voit l'image du cher disparu. Il nous est permis de prêter à Marie des sentiments semblables. L'amour immense qu'elle a pour Jésus déborde en quelque sorte sur ceux qui lui ressemblent. Or qu'est-ce qu'un chrétien, sinon un disciple de Jésus ? Les yeux fixés sur son divin modèle, il s'efforce d'en reproduire les traits ; il s'inspire de ses pensées, de son esprit et se règle sur sa conduite. Moins cette imitation sera imparfaite, plus nettement et plus vive sera en lui l'image du Sauveur, plus aussi la Vierge le regardera avec complaisance.

Mais le communiant n'est pas seulement l'image et comme le portrait de Jésus : il est son temple. Le Christ repose en lui comme en un ciboire vivant. Encore cette comparaison ne donne-t-elle qu'une faible idée de la réalité, car l'hostie renfermée dans le ciboire en reste distincte, tandis que Jésus ne fait qu'un avec le fidèle qui le reçoit. Il y a fusion, compénétration entre la substance divine et la sienne. Aussi, tant que les espèces eucharistiques subsistent en nous, pouvons-nous dire à Marie, en donnant au mot toute sa force : « Ma mère ! » De son côté Marie ne fait pour ainsi

dire pas de différence entre nous et son divin Fils et nous enveloppe dans la même tendresse.

Quelle consolation, mes frères, dans cette pensée ! Nous souffrons parfois de n'être pas estimés et aimés comme nous le voudrions. A certaines heures le monde nous paraît bien sombre et désolé. L'un après l'autre les cœurs où vivait notre image tombent en poussière ; les mains qui s'unissaient aux nôtres dans une chaude étreinte sont tour à tour glacées par la mort. A mesure que nous avançons en âge, il semble que la solitude se fasse plus profonde autour de nous. Toutefois cet isolement n'est qu'apparent, car si les hommes nous abandonnent, Dieu nous reste et tous les amis qu'il nous a donnés. N'avons-nous pas à nos côtés l'Ange tutélaire qu'il a préposé à notre garde, ce frère invisible qui jour et nuit veille sur nous ? N'avons-nous pas pour protectrice et confidente la Consolatrice des affligés, la mère de ceux qui n'en ont plus ? N'avons-nous pas pour compagnon d'exil l'Hôte divin du tabernacle, ce Jésus qui, pour ne pas nous laisser orphelins, a voulu rester avec nous tous les jours jusqu'à la fin des temps ? Quand donc le malheur étend sur nous ses ombres, disons à Jésus, comme les disciples d'Emmaüs : « *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit.* » Demeurez avec nous, Maître, car la nuit vient, la nuit pleine d'effroi, de tristesse et d'embûches. » Assurément le chemin de la vie est pénible ; il semble s'enfoncer dans d'épaisses ténèbres ; mais si Jésus voyage avec nous, il sera notre consolation et notre lumière. Toute pesante qu'elle est, nous porterons notre croix avec courage si nous savons nourrir notre âme du pain qui fait les forts.

Continuez donc, mes frères, à aimer d'un amour indissoluble la Vierge et l'Eucharistie. Ces deux dévotions sont étroitement associées et, comme on dit aujourd'hui, solidaires. Quand l'une s'ébranle, l'autre ne tarde pas à crouler. C'est ce qu'on a vu au temps de la Réforme. Les protestants, qui rejetèrent le dogme de la présence réelle, cessèrent aussi d'honorer Marie. Ils supprimèrent dans leurs temples le tabernacle et les statues de la Vierge. Inversement, comment se nourrir de la sainte humanité de Jésus sans penser à celle qui l'a formée de sa substance ? Comment participer au bienfait de l'Eucharistie sans se sentir pénétré de gratitude pour celle qui a donné l'Eucharistie au monde ? Non, ne séparons point dans notre affection le Christ et sa mère ; et cette double dévotion mettra en nous cette pureté, cette douceur, cette bonté qui sont comme la marque d'un cœur vraiment catholique. Ainsi soit-il.

SERMON EN FAVEUR DE L'ŒUVRE DES DAMES DE CHARITÉ

CHARITÉ BIEN FAITE

Mes frères,

L'association de Dames patronnesses qui vous tend aujourd'hui la main en faveur de ses pauvres est une œuvre bien ancienne, et qui n'a pas cessé, depuis son origine, de répandre des bienfaits de toute sorte. Jamais le dévouement de ses membres ne s'est démenti, et aujourd'hui comme il y a trois quarts de siècle, elle se trouve debout sur la brèche, avec la même vaillance et la même activité.

Venez en aide à ces abeilles de la charité ; non pas des abeilles égoïstes comme les autres, qui vont ravir aux fleurs leur miel pour l'apporter et l'enfouir dans leur ruche ; mais des abeilles désintéressées qui prennent le miel dans leur ruche et vont le porter au loin, partout où il y a une misère à secourir et une angoisse à calmer.

En le faisant, c'est-à-dire en alimentant les ressources dont elles ont besoin pour faire le bien, vous pratiquerez vous-mêmes la charité la plus excellente, puisque vous la ferez sous sa forme la plus méritoire, la plus sûre et la plus efficace.

Faire la charité est un devoir que personne de vous ne conteste ; mais la bien faire est un problème. Vous aurez plaisir et profit à voir comment les Dames patronnesses des pauvres l'ont résolu.

I

Faire la charité par l'intermédiaire des Dames patronnesses, ai-je dit, c'est la faire de la manière la plus méritoire.

Un jour, le Sauveur Jésus se tenait avec ses disciples devant le trésor du temple. Beaucoup de gens venaient là apporter leurs offrandes. Parmi eux se trouvaient des Phari-siens, vêtus de leurs manteaux éclatants, qui faisaient tomber de haut leur argent afin que chacun pût voir et admirer leur générosité. Puis vint une pauvre femme qui ne donna qu'un denier, et ce fut elle, qui s'approchait avec une sorte de honte et qui s'effaça aussitôt après avoir accompli sa pieuse action, ce fut elle que le Sauveur loua.

N'avait-il pas dit sur la montagne :

« Prenez garde de ne point faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour être vus ; autrement vous n'en recevrez pas la récompense de votre Père qui est dans les cieux. »

« Lors donc que vous faites l'aumône, ne faites point sonner de la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, pour être honorés des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. »

« Mais lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite, afin que votre aumône soit dans le secret : et votre Père, qui voit dans le secret, vous en rendra la récompense. »

Il est en effet si difficile, quand on fait quelque chose de bien, de n'en pas tirer vanité ! Il y a toujours en nous un démon qui veut nous ravir le mérite de nos bonnes actions, et le moyen qu'il emploie pour cela, c'est de nous y faire chercher notre propre satisfaction. La reconnaissance de ceux que nous secourons conspire avec lui pour nous faire tomber dans le piège : « Que vous êtes bons ! nous disent-ils. C'est vous qui nous sauvez ! Nous vous devons tout ! Ah ! si tout le monde vous ressemblait ! » Paroles qui sont bien douces à entendre et qui parfois ne tardent pas à nous faire oublier la vérité, à savoir, que nous ne sommes que des instruments de la bonté divine, et que c'est à Dieu, et à Dieu seul, que doivent remonter toutes les actions de grâce.

Heureux celui qui écoute les conseils du Maître et qui se cache quand il fait du bien ! Heureux celui dont la main gauche ignore l'aumône que répand la main droite ! Celui-là, en se privant du plaisir très doux qu'il y a à voir se sécher des larmes et revenir le sourire sur des lèvres contractées, ajoute à sa charité le mérite de l'humilité et du sacrifice ; il échappe aux ruses de Satan et il ressemble à Dieu lui-même.

Car n'est-ce pas l'ordinaire manière de Dieu, quand il nous comble de ses bienfaits, de se servir d'intermédiaire ? N'est-ce pas lui qui apporte le pain sur nos tables, et n'est-ce pas lui qui met l'aisance dans nos foyers ? Et pourtant, c'est par la main de nos bienfaiteurs qu'il nous fait parvenir ses dons. Imitons-le et aimons à mettre dans le trésor modeste des Dames patronnesses les ressources qui leur permettront de porter aux pauvres l'offrande de notre charité.

II

Elle leur parviendra ainsi *très sûrement*.

Un auteur du siècle dernier, Edouard Ourliac, dépeint quelque part les sentiments d'un malheureux qui se rend à pied de son village à Paris.

Tout le long du chemin il aperçoit des champs couverts de moissons que les faucheurs abaïtent ; et qu'ils entassent en meules géantes.

— A qui sont ces terres ? demande-t-il.

— A l'Assistance publique.

— Et qu'est-ce que l'Assistance publique ?

— Ce sont les malheureux.

Malheureux ?... Mais il l'est ! Ces biens sont donc à lui. A cette pensée une joie immense remplit son âme. Il va donc avoir sa part des biens de ce monde ! Il va donc voir finir sa

misère ! Il apprend que c'est à Paris qu'il pourra réclamer ce qui lui revient de tout cela, et il repart, d'un pas moins lassé déjà, pour achever une route qui lui paraît moins dure, puisqu'au bout il entrevoit la fin de tous ses maux.

Hélas ! quand il se présente aux bureaux qu'on lui a indiqués et où il s'attend à être reçu comme un propriétaire qui vient toucher ses fermages, il est accueilli avec défiance par des employés bien installés, et bien chauffés, et bien rétribués, qui sous prétexte d'administrer ses biens, s'en adjugent à eux-mêmes le plus qu'ils peuvent. Ces Messieurs officiels lui font observer sévèrement que s'il fallait donner à tout le monde, les ressources de l'administration n'y suffiraient pas, et finalement le prient de repasser.

Je sais bien que ce tableau est quelque peu chargé. Il n'en est pas moins certain qu'il renferme quelques traits de vérité.

Et en dehors de ce point de vue, est-ce que la presse, chaque jour, ne nous fait pas connaître les véritables abus de pouvoir qui se commettent journellement, quand les indigents sont secourus non pas d'après leurs besoins, mais d'après leurs opinions ? Pourquoi tant de pauvres femmes, pour être assistées, sont-elles mises en demeure de retirer leurs enfants des écoles libres ? Et pourquoi les enfants indigents de ces mêmes écoles libres sont-ils exclus des distributions officielles ? Cessent-ils d'être pauvres parce qu'ils veulent rester catholiques ?

Plaçons-nous encore à un autre point de vue.

Un mendiant vient frapper à votre porte. Il vous expose ses malheurs, il vous dépeint sa détresse, il vous apitoie sur ses infortunes. Tout ce récit, fait avec des larmes, est fort touchant, mais qui vous dit qu'il est sincère ?

Hélas ! de même qu'après les batailles on voit des créatures immondes se répandre sur le champ du carnage pour dépouiller les morts, de même il y a des êtres sans scrupule et sans honneur qui se font un métier indigne de tromper la charité des cœurs compatissants. Vous avez voulu venir en aide à un malheureux, et vous n'avez eu affaire qu'à un exploiteur.

L'offrande que vous remettez aux Dames patronnesses ne connaît point ces risques inquiétants. Elle parvient tout entière aux pauvres, car celles qui vont la leur porter, loin de la diminuer en quoi que ce soit, y ajoutent. Elle parvient aux pauvres sans distinction d'opinion, parce que, pour vos messagères, la misère est toujours la misère. Elle parvient aux vrais pauvres, parce que les Dames patronnesses ne se contentent pas d'écouter les doléances de ceux qui s'adressent à elles, elles vont les voir, s'informent de tous leurs besoins et de toutes leurs ressources, vérifient

leurs dires, et se croient plus obligées de veiller sur les fonds qui leur sont remis que sur ceux qui leur appartiennent en propre ; en sorte que la charité faite par leurs mains est bien la plus sûre qui soit.

III

C'est enfin, à tous les points de vue, la *plus efficace*.

Qu'est-ce que vous désirez, vous qui êtes chrétiens et qui voyez dans les pauvres des frères malheureux, des membres souffrants de votre Sauveur Jésus-Christ ?

Vous désirez qu'ils soient soulagés corporellement et spirituellement, dans leur corps et dans leur âme. Est-ce que ce double but n'est pas poursuivi et obtenu, autant qu'il est possible, par le dévouement des Dames patronnesses ?

Suivez-la, votre fondée de pouvoirs, dans les taudis où l'attendent ceux qu'elle va secourir, car elle ne veut pas qu'ils viennent chez elle chercher les secours qu'elle leur destine, elle va les leur porter elle-même. Elle arrive dans ces intérieurs misérables, en dominant parfois bien des répugnances, et là elle surveille l'emploi qui est fait des offrandes de la charité. Tel vêtement qu'elle a apporté l'autre jour, il faut qu'on le lui représente, et par suite, il n'est pas à craindre qu'on le vende pour en tirer profit. Ce vêtement offre-t-il quelque déchirure, elle indique comment il faut s'y prendre pour le réparer, et vous pouvez être sûre qu'à la prochaine visite elle voudra constater si la réparation a bien été effectuée. De même, elle demande que le ménage soit bien tenu et la maison propre ; elle insiste pour que rien ne se perde de ce qu'elle a remis, et ainsi elle veille à ce que votre charité soit toujours bien placée.

Elle fait cela, non pas avec hauteur et rigidité, comme une inspectrice qui formulera un rapport sévère et dont on redoute la venue, mais comme une amie qu'inspire une affection sincère et qui s'intéresse vraiment au bonheur de ceux qu'elle vient voir. Ce ne sont pas des ordres qu'elle apporte, mais des conseils dictés par le cœur. Qu'on ne craigne pas de lui dire ses peines : elle trouvera les paroles qui consolent, et qui au désespoir font succéder l'espérance.

C'est ainsi qu'elle s'attache, après avoir soulagé l'infortune matérielle, à soulager l'infortune morale, bien plus lamentable que l'autre. Elle guérit les cœurs ulcérés ; à la haine elle substitue l'amour : on l'aime parce qu'elle n'est pas fière et parce qu'elle est bonne, et l'on finit par devenir meilleur au contact de sa charité.

Quelle différence avec cette bienfaisance qui s'exerce à travers un guichet et qui, au lieu d'un mot de compassion et de tendresse, ne sait guère que jeter un chiffre !

**

Telle est, mes frères, la charité qui aujourd'hui se recommande à vous. Vous l'écoutez et vous lui donnerez, par votre généreuse offrande, le moyen de se dépenser encore davantage et de répandre de plus nombreux bienfaits.

Notre-Seigneur disait à ses apôtres : « Qui vous reçoit me reçoit ; et qui me reçoit reçoit Celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit un prophète parce que c'est un prophète, recevra la récompense du prophète. »

C'est la récompense qui vous est aujourd'hui proposée.

Voulez-vous, au dernier jour, être associés à la gloire de ceux qui, sur la terre, se font les instruments des bontés divines et la providence des pauvres ?

Voulez-vous avoir votre part du sourire de miséricorde, je dirais presque de reconnaissance, avec lequel Dieu les accueillera ?

Associez-vous, dès ici-bas, à leur dévouement ; permettez à nos Dames patronnesses de donner beaucoup.

Et pour cela, donnez-leur beaucoup ! Ainsi soit-il.

POUR UNE FÊTE DE LA SAINTE-ENFANCE

ALLOCUTION AUX MÈRES

Mesdames,

En cette fête si populaire de la Sainte-Enfance, nos pensées se portent naturellement vers les bébés de l'Hindoustan ou de la Chine, auxquels vous vous intéressez. Bien qu'ils soient d'un autre sang et d'une autre race, ils ne sont point des étrangers pour vous : vous les aimez d'une affection chrétienne et presque maternelle. Ah ! ils sont bien à plaindre, ces petits infidèles pour qui les missions catholiques vous demandent des subsides et des prières. Les enfants que vous portez sur les bras et qui mènent dans l'église ce joyeux tapage, ne sont peut-être pas aussi pourvus de santé et de fortune que le souhaiterait votre tendresse ; mais ils ont sur tant d'autres une immense supériorité, s'il est vrai que, faisant partie de l'Eglise catholique, ils sont déjà dans la voie du salut.

Vous-mêmes, Mesdames, vous descendez d'une longue lignée chrétienne. Il y a eu peut-être dans votre famille des saints et des martyrs. Vous tenez de vos ancêtres des sentiments de foi et de piété que vous avez transmis à vos enfants. Ils étaient chrétiens, peut-on dire, dès avant leur naissance ; et si toute âme est naturellement chrétienne, même celle d'un Chinois ou d'un Cafre, cela est vrai surtout de vos chers enfants qu'une longue hérédité pré-

disposait à recevoir l'empreinte de l'Evangile.

Puis le baptême est venu qui a développé ces heureuses dispositions. S'il est permis d'user de comparaisons aussi matérielles, le baptême agit dans l'âme à la façon d'un défrichement. Pour défricher une lande inculte, on commence par en ôter les ronces, les épines, les pierres qui l'encombraient. Puis on y passe la charrue, et dans le sol ameubli on jette enfin la semence. De même le baptême est un débroussaillage de l'âme : il en ôte le péché originel, et s'il n'extirpe pas complètement la concupiscence, il l'amortit tout au moins et la rend moins virulente. Dans l'âme ainsi préparée il dépose le germe de toutes les vertus chrétiennes, si bien qu'au sortir des fonts baptismaux l'enfant est semblable à une terre ensemencée, pleine de germes féconds qui ne demandent qu'à lever et à s'épanouir.

Vos enfants ont encore cet avantage qu'ils peuvent recevoir de très bonne heure le bienfait d'une éducation chrétienne. On a plus d'une fois comparé le cœur de l'enfant à un vase d'où ne s'évapore jamais complètement le premier parfum qui l'a imprégné. Si c'est la foi et la piété qu'on y verse tout d'abord, cette divine liqueur l'embaumera pour la vie. Plus tard les passions pourront le ternir et les faux plaisirs le corrompre, sans l'altérer dans ses profondeurs. Vienne l'épreuve, la perte d'un être cher, une maladie grave, une infirmité, et l'esprit chrétien, ranimé par la souffrance, reparaitra aussi vivace que jamais. Que de fois n'avons-nous pas été témoins de ces surprenantes reviviscences !

Ce sont là des avantages dont sont privés les petits infidèles. Dans leurs veines court un sang païen qui n'a pas été purifié et régénéré par l'eau baptismale. C'est un air païen qu'ils respirent dès leur entrée en ce monde. Les *Annales de la Propagation de la foi* décrivaient récemment les rites qui accompagnaient la naissance des petits hindous. Afin d'écarter les esprits de l'air, les puissances mauvaises qui en veulent à leur vie, on procède à des fumigations, on brûle autour d'eux des parfums et on frappe à coups redoublés sur une plaque de cuivre. En Chine, pour les mêmes raisons, on attache des grelots aux bras et aux jambes du nouveau-né et l'on dresse autour de son berceau de grands filets de pêche.

L'enfant grandit au milieu de ces rites superstitieux. Il voit ses parents les observer tous les jours, et lui-même y est astreint d'assez bonne heure. De là des croyances et des habitudes qu'il est difficile de déraciner. La conversion d'un païen adulte est une œuvre extrêmement laborieuse. Surtout quand il s'agit des musulmans, Arabes ou Turcs, le zèle des missionnaires se heurte à des résistances opiniâtres.

Aussi dirigent-ils leur principal effort vers

l'enfance. Suivant la méthode employée avec tant de succès par Mgr Lavigerie, ils recueillent dans leurs écoles ou leurs orphelinats le plus d'enfants possible. Parvenus à l'âge nubile, les jeunes gens et les jeunes filles élevés par leurs soins se marient entre eux et fondent des familles chrétiennes où l'esprit évangélique a plus de chance de se conserver. De merveilleux résultats ont prouvé surabondamment l'excellence de la méthode. Dans l'Ouganda par exemple, cette chrétienté fécondée par le sang des martyrs, toutes les œuvres qui assurent le maintien de la foi en notre pays, patronages, écoles, petits et grands séminaires, se développent avec une rapidité inouïe. La communion fréquente, surtout depuis le décret de Pie X, y est en grand honneur et les néophytes se comptent par milliers.

Le difficile pour les missionnaires, n'est pas de trouver des enfants. Dans les pays où la population est très dense, comme dans l'Hindoustan, les parents les apportent eux-mêmes ; heureux de s'en débarrasser à bon compte. On leur dit : « Revenez bientôt prendre des nouvelles de vos enfants : vous verrez comme nous les traitons bien. — Oui, oui, Père, disent-ils, nous reviendrons. » Mais en fait ils sont rares, ceux qui reviennent. Une fois leur progéniture entre les mains des missionnaires, beaucoup de ces pauvres païens s'en désintéressent absolument : c'est comme si elle n'existait plus pour eux.

La grosse difficulté pour les missionnaires n'est donc pas le recrutement de leurs orphelinats, mais leur entretien. Assurément la vie est loin d'être aussi chère là-bas que chez nous. Le costume est simple, peu dispendieux et la nourriture des plus frugales. Au cours de son récent voyage en France (1912), Mgr Augouard, le grand évêque du Congo, disait que ses orphelinats lui coûtent environ deux sous par jour et par enfant. Que de mères seraient heureuses de pouvoir élever leur famille à si peu de frais ! Mais si réduite que soit la dépense journalière, elle s'élève au bout de l'année à un total considérable ; et pour y faire face, les missionnaires ne peuvent compter que sur la générosité des catholiques.

Continuez donc, Mesdames, de vous intéresser à cette œuvre si sympathique de la Sainte-Enfance. Hâtez-vous d'y faire inscrire vos enfants s'ils ne le sont déjà. Soyez-en sûres : cela leur portera bonheur. Dans l'Hindoustan, quand un nouveau-né vient au monde, les astrologues du pays tirent son horoscope, c'est-à-dire qu'ils examinent l'état du ciel à l'instant de la naissance et par là conjecturent si l'enfant est né sous une bonne ou une mauvaise étoile. Nous savons que c'est là un usage superstitieux. Notre avenir est entre les mains de Dieu : lui seul peut en pénétrer le mystère. Nous ignorons même la date du principal évé-

nement de notre vie qui est notre mort. Il n'en est pas moins vrai de dire que nous sommes, en quelque façon, les maîtres de notre destinée, puisque par la prière nous pouvons appeler sur elle les bénédictions divines. Priez donc pour vos enfants et faites prier pour eux. On peut bien augurer de leur avenir spirituel si là-bas, dans quelque village de l'Extrême-Orient, un petit infidèle baptisé grâce à vos aumônes prie chaque jour pour ses bienfaiteurs inconnus.

Pendant cette cérémonie, vos pensées se sont portées également vers la maison de Nazareth et le divin Enfant qu'elle abritait. Vous le représentez à vos chers petits comme leur modèle et leur ami le plus tendre. Habituez-les aussi à faire quelques sacrifices pour lui, à l'aimer, à le prier. Ne dites point que vos bébés sont trop jeunes et qu'ils bégayaient à peine : qui sait à quel âge leur petite âme commence à s'ouvrir au sentiment religieux ? On m'a cité le cas d'un petit enfant de deux ans à peine qui chaque soir, avant d'aller au lit, envoyait des baisers au crucifix en disant : « Bonsoir, mon bon Jésus, bonsoir ! » C'était déjà une prière, bien touchante dans sa naïveté. Pourquoi ne pas donner à vos enfants des habitudes semblables ? Laissez-moi vous rappeler un mot souvent cité et qui mérite de l'être, il est du grand écrivain catholique Joseph de Maistre : « Dès l'âge de deux ou trois ans, l'enfant est déjà formé au point de vue moral ; et s'il ne l'a pas été sur les genoux de sa mère, ce sera toujours pour lui un grand malheur. » Vous avez bien entendu, Mesdames : dès l'âge de deux ou trois ans, l'éducation de l'enfant est faite, en ce sens que son caractère a déjà pris son pli et sa conduite une orientation. N'attendez donc point qu'il ait cinq ou six ans pour le corriger, l'instruire, lui apprendre ses prières. Mettez-le le plus tôt possible à la divine école de Jésus. S'il est bien dirigé de bonne heure, il fera une heureuse croissance ; et vous aurez la joie de le voir grandir en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE JEANNE D'ARC

I

LA FOI DE JEANNE D'ARC

Mes frères,

La vie de Jeanne d'Arc, vous la connaissez.

Quelle chose extraordinaire et quasi divine que cette vie de jeune fille ! Il est impossible de la parcourir sans être ému et sans être attiré vers la puissance surnaturelle qu'on y rencontre à chaque pas. Demandons aujourd'hui à Jeanne où elle a trouvé sa vocation,

sa science des armes, son courage héroïque même devant la mort, et prions-la de nous faire partager sur terre *sa foi*, pour que nous puissions partager sa gloire dans le ciel.

I

Le 6 janvier 1412, au village de Domremy, une fille naissait de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée. Qui pensait alors que cette enfant serait un jour une des plus pures gloires de la France et une sainte de l'Eglise de Dieu ?... Sa famille jouissait d'une excellente réputation. Le père semble avoir été d'un naturel loyal, bien qu'un peu emporté. Ayant rêvé que sa fille était partie combattre avec des soldats, il ordonna à ses fils de la jeter à l'eau si un jour elle avait de telles idées, ajoutant qu'à leur défaut il le ferait lui-même.

La mère, « bonne catholique, femme de bien et de bon renom, » enseigna à Jeanne « sa créance. » Elle lui apprit à tisser et à coudre, et « pour ce qui est de manier la quenouille, celle-ci n'eût craint aucune femme de Rouen. »

Jeanne devint une enfant active, obéissante, pieuse, charitable. Elle avait du cœur à l'ouvrage, dit un de leurs voisins : tantôt elle restait à son rouet ou à son fuseau près de sa mère ; tantôt elle allait à la charrue avec son père, promenait la herse dans les champs, portait la nourriture aux bestiaux ou les gardait dans les prés. La petite chaumière étant près de la route, Jeanne faisait entrer dans la maison les pauvres voyageurs, souvent même leur donnait son lit. Elle aimait visiter les malades. Surtout, elle était d'une piété angélique ; on la voyait souvent à l'église, elle se confessait et communiait fréquemment ; ce qui ne l'empêchait pas de se mêler aux jeux de ses amies. Il est vrai que parfois elle abandonnait les rondes qu'on faisait au pied de l'arbre des fées et se retirait à l'écart pour prier Dieu. Mais tous l'aimaient et s'accordaient à dire : « C'est une bien bonne fille. »

Jeanne n'a pas encore 13 ans. Un jour, vers midi, comme elle était dans le jardin, elle vit une grande lumière près de l'église et l'archange S. Michel lui apparut. Et, dira-t-elle plus tard à ses juges, « cette première fois j'eus grand doute que ce fût S. Michel et j'eus grand peur. »

A partir de ce moment, fréquemment, très fréquemment, jusqu'à plusieurs fois par jour, le même fait se renouvela. L'archange revint avec sainte Catherine et sainte Marguerite. Elle les voyait des yeux de son corps ; elle les entendait lui parler. Et « ses voix, » son « conseil, » comme elle les appelait, lui apprenaient qu'il y avait grande pitié dans le royaume de France, et qu'elle seule sauverait Orléans, le pays, et fera sacrer le roi à Reims.

« Va, fille de Dieu, va ! » lui ordonnent ses voix. Et Jeanne hésite... Pendant quatre ans

elle lutte ; car enfin elle n'est qu'une enfant, une petite fille de 15, 16, 17 ans, « qui ne sait pas monter à cheval et n'entend pas la guerre. »

Et Orléans est assiégé ; Charles VII se sauve à Chinon ; la France agonise.

Les voix alors se font plus pressantes. Jeanne ne peut résister plus longtemps. Elle profite d'une occasion pour se rendre avec un parent chez le sire de Baudricourt à Vaucouleurs. Mais le capitaine se moque : « Souffletez-moi cette gamine et reconduisez-la chez elle. » C'était en mai 1428. Au commencement de 1429, Jeanne quittait une seconde fois Domremy, ses champs, sa famille, et ne devait plus les revoir. Baudricourt restait toujours incrédule à sa mission, quand le 12 février elle se présenta de nouveau à lui et, avec l'assurance acquise près de son Conseil céleste : « Au nom de Dieu, dit-elle, vous tardez trop à m'envoyer. Aujourd'hui le Dauphin a eu près d'Orléans un grand dommage et il sera en danger de l'avoir plus grand si vous ne m'envoyez pas vers lui. » Baudricourt se renseigne : il apprend que Charles VII venait de perdre la bataille de Rouvray. Il donne alors à Jeanne une armure, un cheval, une épée, et avec une petite escorte elle prit la route de Chinon.

Mes frères, quelle vocation étrange ! Quelle ténacité, quel courage nous découvrons dans cette âme d'enfant !

Pendant quatre années elle discute avec les voix célestes, avec sa conscience. Elle, si jeune, une jeune fille, marcher à la guerre ! « Certes, j'aimerais bien mieux filer auprès de ma pauvre mère, car la guerre n'est pas mon état, mais il faut que j'aille et que je le fasse, parce que mon Seigneur le veut. » Quelle foi ! Dieu l'appelle, Dieu l'envoie remplir une mission extraordinaire pour une jeune fille ! Mais du jour où elle est certaine que Dieu veut, elle n'hésite pas : « Je ne puis plus durer où je suis, il faut que j'aille vers le Roi, quand je devrais user mes jambes jusqu'aux genoux. » Et plus tard elle dira : « Quand j'aurais eu cent pères et cent mères et que j'eusse été fille de roi, je serais partie. »

II

Suivons Jeanne dans sa mission. Elle arrive à Chinon, et sans jamais avoir vu le roi elle sait le découvrir parmi la foule des courtisans.

Naturellement le jeune prince se défie de celle que tous prennent pour une aventurière. Puisqu'elle se dit envoyée de Dieu, le roi la fait examiner par un conseil de théologiens à Poitiers. Les séances sont fort longues et Jeanne s'en plaint.

Cependant, un des premiers jours du mois de mai, sur la route qui va de Chinon à Orléans, Jeanne s'avance à la tête d'une petite troupe.

Grands chefs d'armes habitués à la vie des camps, vous allez sourire. Vous qui préparez longuement et savamment la marche de vos combats, c'est une fillette qui ici dirige des soldats, et elle ne sait ni A ni B ! Soyez étonnés si vous le voulez, mais elle les a tous fait confesser avant de partir ! — N'en croyez pas vos oreilles, et pourtant c'est vrai : ils marchent sur Orléans en chantant des cantiques, leur drapeau est un étendard sur lequel brillent les noms de Jésus et de Marie !

Une fois dans Orléans, Jeanne somme les Anglais de quitter la ville, car elle ne voudrait pas faire verser le sang. Devant leur refus, le 4 mai, elle brûle la bastille de Saint-Loup, le 6 elle prend celle des Augustins, le 7 elle s'empare des Tourelles et entre dans la ville qui depuis ce jour ne cesse de bénir son nom.

Après comme avant la victoire, c'est vers Dieu que se tourne sa reconnaissance. Jeanne va chanter un *Te Deum* d'actions de grâces en l'église cathédrale ; le lendemain, elle fait célébrer deux messes qu'elle entend avec grande dévotion et toute l'armée avec elle.

Et les jours suivants elle fait des sorties merveilleuses sur Jargeau, Meung, Beaugency, Patay. « Fussent-ils pendus aux nues, dit-elle, en nom Dieu nous les aurons ! »

A Troyes, tous les capitaines refusent l'attaque, et Jeanne la veut, la commande, promet la victoire, et la ville capitule.

C'est une marche triomphale vers Reims, qui voit le petit roi de Bourges à genoux devant le Pontife.

O Jeanne ! quel chef de guerre vous êtes ! Vous voyez mieux que les meilleurs capitaines. Vous dirigez l'artillerie avec une expérience qui ne s'est pas démentie. Vous donnez du courage aux peureux : « Gentil duc, dit-elle au jeune duc d'Alençon qui hésite, as-tu peur ? Ne sais-tu pas que j'ai promis à ta femme de te ramener sain et sauf ? » Vous escaladez les remparts. Si une pierre se brise sur votre casque, comme à Jargeau, et vous renverse, vous vous relevez plus vaillante. Si une flèche vous transperce, comme aux Tourelles, vous-même l'arrachez, et malgré la souffrance, vous allez planter votre étendard sur les murailles. Où donc avez-vous acquis votre valeur ? — Dans votre foi, dans votre confiance en Dieu. Vous ne faites rien sans consulter votre conseil. « Vous avez été à votre conseil, dit-elle à Dunois avant l'attaque des Tourelles, j'ai été au mien, et croyez que le conseil de Dieu s'accomplira et tiendra ferme et que cet autre conseil périra. »

III

Enfin, mes frères, c'est dans sa foi que Jeanne va trouver le courage héroïque de mourir.

Elle sent que son succès lui attiré des jalousies à la cour. Le roi qui devrait être son soutien l'abandonne, et cependant refuse de la laisser retourner près de son père, de sa mère, de ses frères, là-bas dans la charmante vallée natale, auprès de ses brebis.

Compiègne voit l'infâme trahison. Jeanne est prise et vendue à l'Angleterre. Garrottée, enchaînée, jetée dans les cachots de la Tour de Rouen, abandonnée aux railleries des soldats, comme elle a dû souffrir ! Quelle nuit dans son âme, plus horrible que la nuit de sa prison ! Quel effondrement de tous ses rêves, quelle fin inexplicable quand elle pense à ses efforts, à ses combats, à ses triomphes, à l'enthousiasme du peuple et de ses soldats !

Et maintenant la voilà devant des juges iniques qui essaient de la perdre par leurs interrogations perfides.

« — Etes-vous en état de grâce ?

— Si je n'y suis pas, Dieu m'y mette ; si j'y suis, Dieu m'y garde.

— Quand vous vous confessiez, étiez-vous en péché mortel ?

— Je ne sais si j'ai été en péché mortel, je ne crois pas en avoir fait œuvre, et Dieu me garde de faire ou d'avoir jamais fait œuvre qui charge mon âme.

— Ne savez-vous pas que sainte Catherine et sainte Marguerite haïssent les Anglais ?

— Elles aiment ce que Notre-Seigneur aime et haïssent ce qu'il hait.

— Dieu hait-il les Anglais ?

— De l'amour ou de la haine que Dieu a aux Anglais, je ne sais ; mais je sais bien qu'ils seront boutés hors de France, excepté ceux qui y mourront, et que Dieu enverra victoire aux Français. »

Et la perfidie devient plus horrible et met à la torture cette âme simple et droite : « L'Eglise, c'est nous, disent les juges. Vous refusez de croire et d'obéir à l'Eglise. »

Si Jeanne se soumet, l'évêque Pierre Cauchon lui impose de dire qu'elle n'a aucune mission divine, que ses voix sont une rêverie et qu'alors elle est une sorcière.

Si elle lui résiste, à lui qui prétend être l'Eglise, elle résiste à l'Eglise, elle est hérétique, et dans les deux cas, abandonnée au bras séculier, elle est condamnée à être brûlée.

Alors Jeanne en appelle au pape.

Et comme l'évêque infâme défend d'écrire : « J'en appelle devant Dieu, le grand juge, des torts et ingravances qu'on me fait ! »

« Evêque, s'écrie-t-elle une autre fois, je meurs par vous. Vous dites que vous êtes mon juge ; je ne sais si vous l'êtes. Mais, avisez bien que vous me jugiez mal, car vous vous mettriez en grand danger et je vous en avertis, afin que si Notre-Seigneur vous en châtie, j'aie fait mon devoir de vous le dire. »

Dans cette lutte terrible qui dura plus de

six mois, de novembre 1429 à la fin de mai 1430, qui donc soutint la Pucelle d'Orléans ? Qui ? Dieu, qu'elle ne cessait de prier. La *Sainte Eucharistie* qu'elle ne cessait de demander. La veille de sa mort elle reçut Notre-Seigneur « avec une telle dévotion et une telle abondance de larmes, dit celui qui la communia, que je renonce à les décrire. » *Ses voix* qui toujours la visitaient : « Prends tout en gré. Ne te chaille pas de ton martyre. Tu t'en viendras au royaume du Paradis. »

Néanmoins, quand elle vit le bûcher se dresser devant elle, Jeanne frissonna : « J'aimerais mieux être décapitée sept fois au lieu d'être brûlée ! Rouen, Rouen, seras-tu donc ma dernière demeure ? J'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort et qu'il ne t'en arrive malheur ! » Et le peuple en l'entendant pleurait.

Puis attachée au bûcher, elle pardonna tout le mal qu'on lui avait fait, demanda aux prêtres présents de dire une messe pour son âme, réclama un crucifix : « Tenez-le bien haut que je le voie toujours ! » Et tandis qu'une fumée épaisse l'environnait, alors que la flamme commençait à la dévorer, on l'entendit s'écrier : « Mes voix ne m'avaient pas trompée ! Jésus, Jésus, Jésus ! »

Mes frères, comment une jeune fille de 18 ans peut-elle avoir l'idée d'aller délivrer son pays envahi ? Comment une armée indisciplinée et perdue dans la débauche devint-elle docile et respectueuse envers cette jeune fille ? Comment, inexpérimentée dans l'art de la guerre, cette enfant peut-elle, par des victoires répétées, conduire sa troupe de Chinon à Reims ? Elle qui ne sait ni lire ni écrire, qui sait à peine son *Pater* au dire de son confesseur, épuisée, fatiguée par les longs mois d'un emprisonnement sévère, d'un jeûne quadragesimal, comment peut-elle répondre si habilement à ses juges, si Dieu n'est pas avec elle ? Supprimez l'action de Dieu, la vie de Jeanne d'Arc est impossible.

O bienheureuse Jeanne, c'est Dieu qui vous a choisie, qui vous a guidée, qui vous a soutenue, qui vous a glorifiée ! Vous n'avez rien fait sans lui ; mais avec lui, comme vous avez fait de grandes choses ! Continuez donc votre œuvre. Du haut des cieux où vous réglez, regardez la France. Donnez-lui donc la foi qui vous animait. Et puisque la France c'est nous, donnez à chacun de nous cette foi ardente qui nous fera connaître la voix de Dieu ; cette foi généreuse qui nous fera obéir à la volonté de Dieu ; cette foi vivante qui nous transformera et nous gardera comme vous, à la vie, à la mort, dans l'inaltérable amitié de Dieu. Ainsi soit-il.

II

SA TRIPLE AURÉOLE

Beatam me dicent omnes generationes.

Toutes les générations m'appelleront bienheureuse.
(Luc, I, 48).

Mes frères,

Ces paroles s'appliquent d'abord à celle qui les prononça la première, à la Bienheureuse Vierge Marie, puisqu'elle est la femme bénie entre toutes et qu'elle partage avec son divin Fils la gloire incomparable de notre rédemption.

Mais nous pouvons les mettre aussi sur les lèvres de celle que nous fêtons aujourd'hui, de Jeanne d'Arc. Jeanne a le droit de dire aussi : « Toutes les nations me proclameront bienheureuse. »

Jeanne est bienheureuse. Car la France, après quatre siècles d'oubli, salue en elle non seulement sa libératrice, mais la plus pure de ses gloires. Car son nom ressuscite ; et avec lui ressuscitent l'espérance, la concorde, l'enthousiasme, la vieille foi de nos pères.

Jeanne surtout est bienheureuse, parce que sa gloire ne se limite plus à nos frontières. Désormais cette gloire déborde les temps et les espaces. Car l'Eglise a mis au front de Jeanne la plus radieuse des couronnes, la couronne des saints. Et tant que vivra cette Eglise immortelle, toutes les générations chrétiennes tour à tour s'inclineront devant la vierge libératrice et la proclameront bienheureuse : *Beatam me dicent omnes generationes.*

N'êtes-vous pas surpris que toutes ces gloires, la gloire d'ici-bas et la gloire du ciel, puissent rayonner au front d'une pauvre paysanne, qui vécut ignorée jusqu'à dix-sept ans, qui périt dans sa dix-neuvième année par un supplice ignominieux ?

Rappelez-vous ces trois paroles de l'Evangile, la triple béatitude dont il a couronné les pauvres, les chastes, les persécutés : *Beati pauperes ! Beati mundo corde ! Beati qui persecutionem patiuntur !*

Telle est la triple auréole de Jeanne ; tel est le secret de sa grandeur. Elle fut *pauvre*, elle fut *chaste*, elle fut *persécutée*.

I

Jeanne est *pauvre*, et son cœur aime la pauvreté.

Elle est née de petits cultivateurs, dans une maisonnette. Toute jeune, elle doit travailler de ses mains, au ménage, au labour.

Elle est pauvre de science. Elle sait le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, avec le catéchisme, et c'est tout. On ne lui a appris ni à lire ni à écrire ; et quand plus tard on aura besoin de sa signature, on devra lui enseigner les lettres qui forment son nom.

Extérieurement rien ne la distingue des filles des champs, ses compagnes ; rien, sinon plus de douceur, de réserve, de piété.

Or, il y avait alors au pays de France nombre de jeunes filles de noble race, distinguées par l'intelligence, la vertu, même le courage. Et cependant ce n'est point parmi elles que Dieu choisira la libératrice de la France. Il leur préfère une campagnarde, une ignorante. Pourquoi ? C'est que Dieu, pour faire resplendir sa toute-puissance et confondre notre orgueil, se plaît à opérer les plus grandes merveilles avec les instruments les plus humbles.

Quand il s'incarne, il choisit le plus pauvre berceau, la crèche.

Quand il fonde l'Eglise, il lui donne pour chefs les plus pauvres des Galiléens, des pêcheurs.

Et de même, quand il cherchera un bras pour relever le drapeau de la France, il choisira une main de paysanne, n'ayant tenu que la quenouille et la houlette.

Aussi Jeanne ne s'appropriera jamais la gloire de ses victoires, de ses conquêtes, mais elle la fait remonter vers Dieu. Elle dit : « Je ne sais ni *a* ni *b*. C'est Dieu qui m'envoie. » Elle répète : « Les hommes d'armes bataillent, C'est Dieu qui donne la victoire. »

Les splendeurs de la Cour, les magnificences du sacre à Reims, l'acclamation des foules, rien n'altère la simplicité de son âme.

Quand le roi anoblit sa famille, elle continue à signer simplement son nom de Jeanne. Et quand elle a remplacé la couronne de France au front de Charles VII, elle sollicite une seule faveur, de revenir à son village, à son rouet.

Ainsi, non seulement Jeanne est pauvre ; mais son cœur se complaît dans sa pauvreté, dans l'humilité de sa condition. Grande leçon pour un siècle où chacun ne cherche qu'à se grandir, à se déclasser, à conquérir fortune, honneurs, sans souci des moyens.

II

Détachée des biens de la terre, Jeanne est prête pour un sacrifice plus glorieux, plus intime. Notre-Seigneur a dit : « Bienheureux les chastes, les vierges. » C'est-à-dire : bienheureux ceux-là qui pour Dieu renoncent non pas seulement aux biens extérieurs, mais à leur propre chair, à leur propre cœur.

Jeanne a compris cet appel, et la virginité parfaite sera le second fleuron de sa couronne.

Des voix célestes lui ont révélé qu'elle sera guerrière, apôtre, libératrice. Et dès lors elle comprend d'instinct que sa vie doit appartenir à la France seule, que son cœur doit être réservé à Jésus, Roi du ciel.

Et à treize ans, par le vœu de virginité, elle

consacre à Dieu et son corps et son âme.

Voilà sa première victoire, la plus belle, la plus féconde. Ce don total d'elle-même la prépare à tous les héroïsmes, à toutes les immolations, à tous les devoirs de sa mission surhumaine.

Et c'est à la virginité que Jeanne devra le merveilleux ascendant qu'elle exerce autour d'elle.

Si son regard donne aux soldats un élan irrésistible, c'est que dans ses yeux la pureté rayonne avec la bravoure. Elle apparaît comme l'ange de la chasteté et l'ange de la victoire.

Le peuple ne s'y trompe pas ; et quand il choisit pour Jeanne le nom le plus significatif, le plus glorieux, il l'appelle, non pas Jeanne la guerrière, Jeanne l'invincible, mais Jeanne la Pucelle, la vierge.

Et cette virginité remporte des victoires plus éclatantes que les plus beaux faits d'armes. Elle fait taire le blasphème et fuir le vice. Elle inspire la pudeur à des hommes de guerre qui l'ignoraient ; elle impose le respect à tous ceux qui l'entourent. Ses compagnons d'armes affirmeront sous serment que cette virginité pénétrait jusqu'au fond de leurs âmes, et que jamais en présence de Jeanne ils n'eurent une pensée indigne d'elle. Et Jeanne mourut martyre de la virginité ; car c'est par une inspiration virginale qu'elle avait changé de vêtement et pris l'habit des guerriers de son temps. Or cette admirable délicatesse de Jeanne fournit le principal grief qui motiva son arrêt de mort.

III

Car c'est la mort sanglante qui doit couronner la gloire de Jeanne d'Arc. Mais quelle mort !... Elle pouvait verser son sang sur le champ de bataille, tomber la tête haute, l'épée à la main, dans la fierté d'une victoire. C'est la mort des héros, la mort sublime que rêvent les plus nobles cœurs.

Dieu n'a pas voulu pour Jeanne cette mort magnifique. Il a choisi pour elle la mort la plus cruelle, la plus ignominieuse, la mort du bûcher.

Et pourquoi ? C'est que pour gravir le plus haut sommet de la vraie gloire, de la sainteté, il faut monter au Calvaire, il faut mourir comme le divin Supplicié.

Et voilà l'immolation de Jeanne, sa gloire suprême. La libératrice de la France mourra comme le Rédempteur du monde.

Ressemblance saisissante :

Comme Jésus, Jeanne est délaissée de ceux qu'elle délivre.

Comme lui, elle est trahie, vendue à ses ennemis.

Comme lui, livrée à la soldatesque, elle est traînée devant des juges hypocrites qui dissimulent leur forfait sous le masque de la légalité et de la religion.

Comme Jésus, elle subit le plus cruel et le plus infamant des supplices.

Comme lui, elle est douce dans l'agonie, elle prie pour ses bourreaux, et sa dernière parole dans les flammes qui l'étouffent, sera le mot divin du pardon.

Comme Jésus enfin, elle triomphe dans la mort, et son dernier soupir annonce la suprême défaite de ses ennemis.

A peine vient-elle d'expirer que les Anglais s'écrient avec effroi : « Nous sommes perdus. Nous avons brûlé une sainte ! »

Perdus, ils le sont. La Normandie, la Guyenne, Paris leur échappent bientôt. Et moins de sept ans après, à la date prédite par Jeanne, le drapeau anglais a cessé de flotter sur le sol français, Calais excepté.

Et quatre siècles plus tard, les évêques catholiques d'Angleterre, impatients, d'effacer le crime de Rouen, supplieront le Pape de proclamer Bienheureuse celle que leurs ancêtres avaient brûlée. *Beatam me dicent omnes generationes.*

**

L'après-midi du 30 mai 1431, quand le bourreau revint sur la place du Marché, à Rouen, pour enlever ce qui restait du corps de Jeanne d'Arc, il ne vit d'abord que des cendres et des ossements.

Mais un regard plus attentif lui fit découvrir le cœur de la vierge martyre, intact et encore vermeil.

La flamme avait respecté le cœur de l'héroïne. Pourquoi cette préservation merveilleuse ? C'est que le cœur de Jeanne incarnait le cœur même de la France. Or le cœur de la France ne saurait périr ; car il a été façonné par une religion immortelle ; c'est au Cœur du Christ qu'ont été puisées les vertus de l'âme française, vaillance, loyauté, délicatesse, dévouement chevaleresque. Et le Christ, qui aime les Francs, a voulu que ces vertus de notre race fussent impérissables. Aussi à l'heure où elles allaient succomber, il les mit en réserve au cœur de Jeanne. Les bourreaux crurent les étouffer dans le bûcher de Rouen. Mais le cœur de Jeanne sortit des flammes intact, vivant.

Et ce cœur, fécondé par le martyre, a enfanté d'autres cœurs, où fleurissent et fleuriront toujours les vertus qui personnifient Jeanne et la France.

Le cœur vaillant de Jeanne, il revit dans ces soldats héroïques qui affrontent en souriant la mort sanglante du champ de bataille. Saluez en eux les frères de Jeanne d'Arc.

Le cœur généreux de Jeanne, il revit en ces vierges volontaires qui donnent leur vie, leur âme aux enfants, aux délaissés, aux souffrants. Dans ces femmes d'élite, saluez les sœurs de Jeanne d'Arc.

Le cœur virginal de Jeanne, il revit en ces jeunes filles qui, pour se garder d'un monde corrupteur, soutiennent d'héroïques combats. Elles sont bien de la race de Jeanne.

Le cœur fécond de Jeanne, il revit dans ces mères admirables qui se dévouent pour donner à l'Eglise et à la France des fils dignes d'elles. Ce sont les continuatrices de Jeanne.

Le cœur de Jeanne, si français et si chrétien, il revit chez tous les soldats des nobles causes, chez ces lutteurs héroïques qui malgré les défaites apparentes bataillent sans trêve, pour arracher à l'envahisseur non le sol français, mais l'âme même de la patrie. Ceux-là combattent encore sous la bannière de Jeanne.

Le cœur de Jeanne, c'est celui qui battait dans la poitrine de vos pères quand retentissaient ces deux noms inséparables : la France, Jésus-Christ.

Le cœur de Jeanne, il doit revivre en chacun de vous, si vous voulez être, comme elle, vaillants ici-bas, glorieux là-haut.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXXV

Dimanche dans l'Octave de l'Ascension

LE SAINT-ESPRIT

Mes frères,

Le Sauveur plusieurs fois prédit à ses apôtres et à ses disciples les épreuves qui les attendaient. « Vous serez persécutés, chassés, mis à mort. Le monde vous haïra. Mais ne craignez rien, prenez courage et ayez confiance. Vous aurez quelqu'un qui vous soutiendra, qui vous donnera la lumière et la force : ce sera l'Esprit-Saint que je vous enverrai. » (Jo., xv-xvi). C'est cet Esprit divin qui doit confirmer le témoignage des apôtres et de leurs successeurs, faire recevoir leur enseignement dans le monde. Sa venue est annoncée dans l'évangile de ce jour, et jusqu'au dimanche de la T. S. Trinité elle fera l'objet des offices et de la pensée de l'Eglise. Il est donc juste, et même nécessaire, que nous apprenions à le connaître. Nous lui sommes redevables de tant et si précieux bienfaits !

I. — *L'Esprit-Saint en lui-même*

Vous savez d'abord, mes frères, qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes distinctes. Or l'Esprit-Saint est la troisième personne de la Sainte Trinité, et il procède à la fois et du Père et du Fils comme d'un principe commun.

Quand je dis qu'il procède du Père et du Fils, cela signifie que le Saint-Esprit n'a pas été créé. Le considérer comme une créature serait une hérésie et un blasphème. Il n'a pas

été non plus engendré de toute éternité par le Père seul, comme le Fils. Mais il procède du Père et du Fils. Voici comment les saints Pères et les Docteurs nous expliquent ce mystère : Le Père existe de toute éternité, et de toute éternité il engendre son Verbe qui forme une personne distincte, subsistante. Père et Fils sont unis par un amour infini. Et cet amour qui existe entre eux est substantiel, éternel comme eux et subsistant. Il forme une troisième personne distincte des deux qui la produisent, mais ayant cependant une même et unique nature avec elles.

Le Saint-Esprit est donc Dieu. On ne peut en douter d'après ce que je viens de vous expliquer. Aussi « la Sainte Ecriture lui attribue les œuvres divines : la création, la connaissance des profondeurs de Dieu, la rémission des péchés, la sanctification des âmes. Elle appelle temples de Dieu ceux qui le possèdent en eux. »

Il est Dieu aussi parfaitement que le Père et le Fils. Il a les mêmes perfections infinies ; il leur est égal en toutes choses.

D'abord il est éternel ; car de toute éternité le Père et le Fils s'aiment, et de toute éternité cet amour mutuel s'exhale en un souffle brûlant, vivant et personnel, qui est le Saint-Esprit. Jamais le Père n'a été sans le Fils, ni le Père et le Fils sans le Saint-Esprit.

Il est immense ; il est présent partout ; il sait tout, connaît tout, voit tout et peut tout. En un mot, n'ayant qu'une seule et même nature avec les deux autres personnes, il est nécessairement infini en perfections et possède tous les attributs divins.

II. — *L'Esprit-Saint dans l'Eglise*

Plus d'une fois, mes frères, vous avez vu le Saint-Esprit représenté sous la forme d'une colombe ou de langues de feu. Ces images servent à rappeler les manifestations du Paraclet sur la terre. Comme les deux autres personnes divines, l'Esprit-Saint s'est montré aux hommes. On connaît surtout ses deux principales apparitions : celle du baptême de Notre-Seigneur, et celle du jour de la Pentecôte.

Vous savez que le Sauveur voulut être baptisé par S. Jean dans les eaux du Jourdain. Or en ce moment la Sainte Trinité nous donna une preuve de son existence. Les cieux s'ouvrirent : Dieu le Père parla et Dieu le Saint-Esprit descendit sous la forme d'une colombe sur la tête de Dieu le Fils, Jésus. (Matt., iii, 16).

Mais la manifestation du Saint-Esprit qui nous touche de plus près et nous fait songer spécialement à lui pendant ces jours, c'est sa descente sur les apôtres. Au matin de la Pentecôte, cinquante jours après la Résurrection, dix jours après l'Ascension, vers les neuf heu-

res du matin, « les disciples étant réunis dans un même lieu, on entendit tout à coup un grand bruit. On eût dit un vent impétueux venant du ciel et remplissant toute la maison. En même temps apparurent des langues de feu qui se partagèrent et allèrent se reposer sur la tête de chacun des disciples. Aussitôt ceux-ci furent remplis du Saint-Esprit et commencèrent à parler diverses langues. » (Act., II, 1-4).

Les apôtres dès lors se trouvèrent transformés. Ils devinrent des hommes nouveaux. Ils étaient auparavant ignorants, faibles, timides et imparfaits ; l'Esprit-Saint les remplit de lumière, de force, de zèle, d'amour de Dieu. Il leur communiqua même le don miraculeux des langues ; en sorte que chacun des nombreux étrangers présents à Jérusalem les entendaient parler en sa langue. Les conversions se firent rapidement. Ce fut l'établissement de l'Eglise par le Saint-Esprit.

Sous l'influence de cet Esprit de Vérité, d'Amour et de Force, les apôtres se partagèrent le monde, allèrent prêcher l'Evangile et accomplirent quantité de miracles. Ils dissipèrent les erreurs et les ténèbres du paganisme, répandirent partout la lumière et la vérité, allumèrent dans les cœurs l'amour du Christ et poussèrent l'héroïsme et l'attachement à leur divin Maître jusqu'à verser leur sang pour la foi.

Souvent, par l'imposition de leurs mains, c'est-à-dire par le sacrement de Confirmation, ils faisaient descendre l'Esprit-Saint visiblement sur les premiers chrétiens.

Il gouvernait donc lui-même, cet Esprit de sagesse, et dirigeait son Eglise, comme Notre-Seigneur l'avait prédit. Jamais depuis il ne s'est retiré d'elle ; jamais il ne s'en retirera.

Par son chef infaillible, par les successeurs des apôtres, tous choisis par lui, munis des dons qu'il leur communique abondamment dans ce but, il la gouverne encore. La barque de Pierre, c'est-à-dire l'Eglise, peut être agitée, secouée, attaquée : elle ne craint rien. Son Pilote invisible est l'Esprit-Saint qui la rendra victorieuse des tempêtes jusqu'à la fin des temps.

Il la sanctifie par les grâces et les dons surnaturels qu'il répand à profusion et sur les pasteurs et sur les brebis. Les âmes des justes ne sont-elles pas des temples habités par l'Esprit-Saint ?

Il l'instruit en lui découvrant tous les secrets de la révélation, l'empêchant de tomber dans l'erreur, lui dictant, pour ainsi dire, les vérités qu'elle nous enseigne. Il préside les Conciles, il assiste le Souverain Pontife dans les décisions qui doivent faire l'objet de notre foi ou doivent diriger notre conduite. Jamais il ne permettra que celle qui est son organe sur la terre puisse se tromper ou nous tromper.

Enfin il la console. Sans cesse bouleversée par les révolutions sociales, sans cesse attaquée par les puissances de l'enfer, toujours soumise à l'épreuve, toujours en pleurs sur le sort d'enfants égarés ou trompés qui l'abandonnent et même l'outragent et la déshonorent, l'Eglise trouve une compensation dans les consolations de l'Esprit-Saint, dans les merveilles qu'il opère dans les âmes, dans les grâces qu'il répand sur elles.

Sagesse, sainteté, lumière, consolation : voilà les principaux bienfaits que la présence de l'Esprit-Saint procure à son Eglise en général et à tous les membres en particulier.

III. — *L'Esprit-Saint en nous*

Car cet Esprit divin fait de l'âme du juste sa demeure.

Il est venu en prendre possession pour la première fois au jour du baptême. C'est lui qui a répandu en nous la grâce sanctifiante, lui qui a orné notre âme des vertus surnaturelles et en a fait aux yeux de Dieu un véritable joyau. La divinité se complaisait dans ce temple sacré. Tant que nous avons gardé la grâce, le Saint-Esprit est resté en nous : « Vous étiez l'épouse de Jésus-Christ, dit S. Augustin à l'âme innocente, vous étiez le temple de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit-Saint. »

Mais un jour le péché est venu. Le démon régna en maître dans notre cœur. Tout a été perdu : la grâce a disparu de notre âme. L'Esprit-Saint a été chassé : car en perdant la grâce on chasse réellement l'Esprit-Saint.

Il nous restait cependant une ressource : le saint tribunal de la Pénitence. Nous y sommes allés chercher la grâce. Et chaque fois que nous la retrouvons, l'Esprit-Saint vient de nouveau habiter en nous : il nous purifie et nous sanctifie.

Le Saint-Esprit voulut cependant descendre d'une manière spéciale dans nos âmes. C'est au moment où l'évêque nous imposa les mains et nous administra le sacrement de Confirmation. Car l'effet premier de ce sacrement est de nous communiquer cette troisième Personne divine avec ses sept dons.

Don de *sagesse*, qui nous fait goûter les choses spirituelles et surnaturelles. Don d'*intelligence*, qui ouvre notre esprit aux vérités chrétiennes et l'aide à les comprendre. Don de *conseil*, qui nous dirige en toutes choses d'une manière conforme aux vues de Dieu et au bien de notre âme. Don de *force*, qui nous fait surmonter les obstacles à la pratique de la vertu et embrasser généreusement tous les sacrifices. Don de *science*, qui nous éclaire, nous empêche de tomber dans l'erreur et guide notre conduite dans le bon chemin. Don de *piété*, qui nous porte à envisager Dieu comme notre Père et à lui rendre de filiaux hommages. Don de *crainte*, qui nous inspire de

la répulsion et une profonde horreur pour tout ce qui peut contrister et offenser un aussi bon Père.

C'est donc le Saint-Esprit qui nous donne toutes les qualités surnaturelles, qui nous transforme, comme autrefois les apôtres, nous rendant parfaits chrétiens et dignes du ciel.

N'avais-je pas raison, mes frères, de vous dire que nous lui étions redevables d'immenses bienfaits? Dieu le Père nous a créés; Dieu le Fils nous a rachetés; mais Dieu le Saint-Esprit nous a sanctifiés. Il est pour notre âme ce que celle-ci est pour notre corps. Il l'anime, la vivifie. Sans lui nos âmes sont privées de la vie surnaturelle. Le Christ est mort pour nous, il nous a mérité la grâce par la Rédemption; mais cette grâce est appliquée par le Saint-Esprit.

Et toutes les saintes inspirations, les bons mouvements de notre âme, qui donc nous les donne? Sans doute, c'est Dieu en général, la Sainte Trinité, qui nous éclaire, nous soutient, nous pousse à pratiquer le bien; mais cette œuvre est attribuée plus particulièrement à la troisième Personne, au Saint-Esprit.

**

Serions-nous, mes frères, assez ingrats pour contrister l'auteur de tant de grâces? Or, ce qui le contriste, c'est surtout ce qui l'exile de notre âme: le péché. Par reconnaissance, par amour pour ce divin Esprit, ne laissons donc point le péché pénétrer dans notre âme, en chasser le Saint-Esprit, y renverser et y détruire ce qu'il a édifié.

Et si, par la tentation, le démon cherchait à faire de nous des victimes du vice, rappelons-nous cette parole de S. Paul aux premiers chrétiens: « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit? » (I Cor., vi, 19). On respecte la maison de Dieu, on la vénère. Eh bien! respectons aussi cette autre maison de Dieu qui est notre corps et notre âme, en évitant tout ce qui peut la souiller et la dégrader. Ainsi soit-il.

XXXVI

Pentecôte

NÉCESSITÉ D'UNE RELIGION PRATiquÉE

Si quis diligit me, sermonem meum servabit.

Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. (Jo., xiv, 23).

Mes frères,

Un jour, notre divin Sauveur dit à ses disciples et aux Juifs: « Vous connaissez le premier des commandements: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. » Et voici que dans l'Evangile de cette fête de la Pentecôte, il nous apprend à quelle marque

il reconnaîtra et distinguera ceux qui sont fidèles à l'accomplissement de ce précepte: « Celui qui m'aime gardera ma parole, il fera ce que j'ai enseigné... Celui-là au contraire ne m'aime pas qui ne garde pas ma parole, qui ne m'écoute pas. *Qui non diligit me, sermones meos non servat.* » Or, la parole de Dieu, vous le savez, c'est sa doctrine, ce sont ses commandements.

Telle est, mes frères, de par Dieu, la pierre de touche qui sert à discerner ceux qui l'aiment, accomplissant ainsi le premier et le plus essentiel de leurs devoirs, de ceux qui ne l'aiment pas. On est chrétien ou on ne l'est pas, selon qu'on observe ou non la loi divine, selon qu'on a ou qu'on n'a pas de religion.

En un mot, voici la vérité que Notre-Seigneur veut nous enseigner: si on n'aime pas Dieu de tout son cœur, impossible d'espérer être un jour au ciel. Or, sans religion et sans la pratique de la religion, on ne peut pas dire qu'on aime Dieu. Toute protestation contraire est inutile et formellement démentie par Jésus-Christ. Il est donc de toute nécessité pour l'homme d'avoir de la religion. De plus, il faut que cette religion soit non seulement dans l'intérieur de son âme, mais encore dans sa conduite, c'est-à-dire qu'il la pratique.

I

Outre la volonté divine qui est formelle sur ce point et qui exige que nous rendions un culte à Dieu; outre la voix de la nature exprimée par la conduite générale de tous les peuples; même les plus barbares; un peu de raison suffit à nous convaincre de la nécessité d'avoir de la religion.

1. Entre Dieu et l'homme il existe une étroite union. Sortis des mains de notre Créateur, placés par lui sur la terre où il nous gouverne par sa Providence, destinés à le posséder un jour et à jouir du bonheur sans fin qu'il nous a préparé, nous ne saurions nous soustraire ni échapper à des relations absolument indispensables avec lui. Les liens qui unissent l'enfant aux auteurs de ses jours sont moins étroits. Ce sont ces relations entre Dieu et l'homme qu'on appelle la « religion. » C'est donc sur notre titre de créatures, indigentes et coupables, qu'est basée cette nécessité.

a) Dieu, mes frères, nous a tous créés. Il nous a donné tout ce que nous avons, nous a faits ce que nous sommes. Notre vie, notre corps, nos facultés, notre âme viennent de lui. C'est lui qui les conserve et les soutient. Sans sa puissance et sa complaisante volonté, à l'instant même où je vous parle, nous serions obligés de rentrer dans le néant. Cette vie, qu'il nous continue sans interruption et qu'il entretient, est entre ses mains: il la retire et il la donne à son gré, quand et comme il lui plaît, parce qu'il en est l'auteur et le maître absolu.

Bien plus, s'il ne nous prêtait son concours, nous serions encore incapables de faire quelque usage que ce soit de nos facultés et de tout ce qui est en nous. L'homme par lui-même est la plus parfaite impuissance. Pour agir, ne serait-ce que pour remuer un doigt, il a besoin que son Créateur et son Maître lui en accorde le pouvoir.

En un mot, tous les hommes sont sous la dépendance de Dieu, qui a sur eux un domaine souverain. C'est pour ne pas nous le laisser oublier que tantôt il nous fait mourir jeunes, tantôt nous laisse aller à un âge très avancé ; que tantôt il frappe subitement, et tantôt laisse languir sous les coups de la maladie.

Or, mes frères, ce souverain domaine de Dieu sur nous doit être reconnu par la créature. Ce serait de notre part une grave injustice de vivre absolument comme des êtres indépendants vis-à-vis de Dieu. Un enfant ne peut refuser à ceux qui lui ont donné la vie, une marque de respect, de révérence. Notre premier et essentiel devoir est donc de reconnaître, par des actes de religion, la suprême autorité de Dieu sur nous, et notre absolu dénuement en dehors de lui : nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien, nous ne possédons rien sans lui.

b) Maître souverain de l'homme à titre de *Créateur*, Dieu a droit à nos hommages. Mais à titre de suprême *Bienfaiteur*, il a droit à notre reconnaissance, nouveau lien qui nous unit à lui.

En effet, il n'est en nous aucun bien qui ne nous ait été départi gratuitement par sa main miséricordieuse. Chaque jour, sa providence et sa bonté répandent sur nous une profusion de bienfaits. Non seulement il nous a donné la vie du corps, mais il nous a créés avec une âme raisonnable, ornée de qualités et de magnifiques facultés ; il nous a destinés à jouir d'un bonheur éternel dans le ciel.

En reconnaissance de ces bienfaits et de tant d'autres, Dieu ne trouverait-il pas une pensée pour lui dans le cœur de l'homme?... Que diriez-vous, mes frères, d'un enfant qui n'aurait pour son père ou sa mère aucun sentiment d'affection, qui ne leur donnerait jamais une marque de reconnaissance ? Vous diriez avec raison : « Cet enfant est un ingrat, un être dénaturé. » L'homme qui n'a pas de religion est plus ingrat encore et plus dénaturé ; il traite Dieu comme un étranger, tandis que Dieu est tout pour lui.

c) Je comprendrais encore qu'il se trouvât des hommes assez dépourvus de cœur pour oublier leur bienfaiteur, si nous n'avions nul besoin de Dieu. Mais ce sentiment, plutôt égoïste, devrait au moins les toucher.

Oui, mes frères, nous avons besoin de Dieu. — Nous avons besoin d'abord de sa miséri-

corde. Nous sommes tous des pécheurs. Or, le péché, vous le savez, est une injustice faite à Dieu. La créature coupable se révolte contre son Maître souverain, le prive de sa légitime autorité, lui ravit le droit qu'il possède à l'obéissance et à la soumission.

Toute injustice demande une réparation. L'homme mérite donc d'être châtié. Grâce à la miséricorde divine, il peut être épargné. A une condition toutefois : c'est qu'il entrera en relation avec Dieu, se soumettra à sa loi, et lui dira son repentir et son regret. Si à notre bienfaiteur nous devons dire *merci*, à celui que nous avons offensé nous devons dire *pardon*. En un mot, il nous faut de la religion pour obtenir la rémission de nos fautes, rémission qui nous est nécessaire à tous, puisque tous nous sommes des créatures coupables.

Nous avons ensuite besoin de la bonté de Dieu. Car il nous faut ses grâces, auxquelles nous n'avons aucun droit. « *Sine me nihil potestis facere*, sans moi vous ne pouvez rien faire, » nous dit-il. L'homme en effet vit, agit, travaille, se nourrit grâce aux largesses de Dieu.

Dans l'ordre spirituel surtout, nous avons besoin du secours d'en-haut. Résister à la tentation, surmonter sa mauvaise nature, échapper au vice, pratiquer la vertu, gagner le ciel, sont autant de choses que l'homme laissé à lui seul ne pourra accomplir. Mais Dieu met à sa disposition une force divine : sa grâce.

Ici encore, nous sommes obligés d'entrer en relation avec Dieu et de le prier. Rien ne nous sera refusé, à la condition que nous demanderons. Dieu l'exige, et par là-même il exige que l'homme lui soit uni, c'est-à-dire qu'il ait de la religion.

La justice et la droite raison veulent donc que la créature raisonnable vive dans la dépendance de son Créateur, qu'elle l'honore, qu'elle l'aime, qu'elle lui témoigne sa reconnaissance et sa confiance.

2. C'est ce qui a été parfaitement compris dans tous les temps et par tous les peuples, même les moins policés et les plus barbares. Il n'en est aucun chez lequel n'ait existé et n'existe encore l'appareil d'un culte religieux, des temples, des autels, des prêtres, des sacrifices, des victimes.

3. C'est aussi ce que Dieu commande. De tout temps il a manifesté sa pensée ; il a toujours ordonné à l'homme d'avoir un culte, c'est-à-dire de la religion. Ce culte, il l'a réclamé à Adam, à Noé, à tous les patriarches. — Plus tard, les peuples oubliant leur Créateur, Moïse fut chargé par lui de leur rappeler cette obligation. — Enfin le Fils de Dieu vint lui-même sur la terre dire aux hommes : « Si vous voulez être sauvés, observez mes commandements, faites ce que je vous enseigne. » C'est ce que nous appelons pratiquer sa religion.

II

1. Car il faut pratiquer, mes frères. Ce serait insuffisant de dire : « J'ai de la religion, » si vous n'en faites rien, si vous ne le montrez pas. Vos actes doivent correspondre à vos convictions, et votre conduite doit traduire votre pensée. Mais si votre manière d'agir dément vos paroles, vous ne serez point crus et toutes vos attestations n'auront aucune valeur auprès de Dieu. Une religion qui resterait intérieure aurait bien des chances de ne point exister. De plus, existerait-elle, si jamais elle ne se manifeste, elle n'est pas une religion sérieuse. Ce n'est pas cela que Dieu demande.

Écoutez la parole de Notre-Seigneur, elle est suffisamment claire : « Celui qui m'aura confessé devant les hommes, je le confesserai devant mon Père ; celui qui m'aura renié devant les hommes, je le renierai devant mon Père. » (Matt., x, 32). Eh bien ! mes frères, est-ce une religion sans actes extérieurs, sans pratique, celle qu'exige Jésus-Christ ? Il ne dit pas : « Vous m'honorerez intérieurement, vous me rendrez des hommages du fond du cœur, » mais « *coram hominibus*, devant les hommes, » c'est-à-dire extérieurement, publiquement, par des actes, par votre conduite. En un mot, il veut qu'on pratique sa religion.

Du reste, mes frères, notre premier devoir religieux est d'être soumis, d'obéir à Dieu. Or Dieu ne s'est pas contenté de nous demander un culte. Il a encore indiqué, par lui-même ou par son Eglise, ce qu'il exigeait de l'homme. Il lui a tracé sa conduite religieuse. Et nous ne pouvons pas nous soustraire impunément à ces obligations imposées par Dieu. Il faut donc pratiquer, sans quoi l'on est en révolte contre son souverain Maître.

2. De plus, ce n'est pas un seul commandement qu'il faut observer. Ce n'est pas une ou deux fêtes dans l'année qu'il faut sanctifier. Ce n'est pas seulement quand cela nous plaît qu'il faut faire acte de religion. Avec Dieu, on ne marche pas ; on l'écoute ou on ne l'écoute pas. Celui qui l'écoute accomplit tout son devoir et en tout temps, à moins d'impossibilité absolue. Mais celui qui désobéit à Dieu, habituellement, sur un point grave, — par exemple la sanctification du dimanche, ou le devoir pascal, — indique qu'il n'aime pas le Seigneur comme il le doit : « de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit, » et il se met au nombre de ses ennemis. Celui qui est avec Dieu le suit jusqu'au bout, lui obéit en tout, et exécute ses ordres intégralement.

Voilà, mes frères, ce qu'on oublie trop souvent aujourd'hui. Parce qu'on fait un acte de religion une fois en passant, on croit avoir rempli son devoir et être quitte vis-à-vis de Dieu. Non, Dieu ne se contente pas de cette religion quelconque et, pour ainsi dire, de

caprice. Il a fait une loi, afin que nous l'observions. Il faut à tout prix nous y soumettre, car c'est selon cette loi qu'il nous jugera.

**

En ce jour de la Pentecôte où le Saint-Esprit enflamma les apôtres de l'amour divin et les remplit de courage et de force, prions cet Esprit divin de descendre aussi sur nous et de nous apporter ces dons précieux. Qu'il excite vivement dans nos âmes l'amour de Dieu. Qu'il donne à notre volonté la force et l'énergie nécessaires pour correspondre à cet amour et le manifester par notre conduite chrétienne. « *Si diligitis me, mandata mea servate*. Ceux qui m'aiment observent mes commandements. » (Jo., xiv, 15). Et ceux qui observent mes commandements seront sauvés. Ces deux mots, mes frères, nous tracent clairement tout notre devoir. Puissions-nous y être fidèles ! Dieu de son côté, soyez-en sûrs, sera fidèle à sa promesse. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE PENDANT
LES TRAVAUX DES CHAMPS

Mes frères,

Au temps où nous sommes, à l'entrée de cette saison où les travaux se succèdent sans interruption, je dois vous prémunir contre les négligences dont vous serez inévitablement tentés en ce qui regarde la sanctification du dimanche.

L'office du pasteur est de prévoir et d'avertir. Or, je prévois que la loi du dimanche va subir, pendant plusieurs mois, de graves atteintes, et que plusieurs d'entre vous oublieront qu'elle existe et s'impose aussi bien dans la saison des travaux que dans une autre.

Dieu et l'Eglise ont dit : « Les dimanches tu garderas... Les dimanches messe entendras... » et je soupçonne que plusieurs substitueront un précepte de leur fabrique à ce double précepte et diront : « Les dimanches travailleras, sans souci de la messe... » Et, c'est parce que je prévois ces infractions souvent injustifiées à la grande loi du dimanche, que j'ai le devoir de vous avertir et de vous rappeler l'obligation de sanctifier ce jour par la cessation du travail et l'assistance à la messe.

Chacun sait bien que quand il y a une raison grave, légitime, de déroger sur un point au précepte, l'Eglise, avec sa condescendance habituelle, lève la défense de travailler. Mais il ne faudrait pas s'abuser au point de croire que, parce que la saison des grands travaux est ouverte, on est autorisé de plein droit à travailler le dimanche comme les autres jours de la semaine.

Je ne voudrais point, par mon silence, être complice des transgressions qui peuvent se produire, et je dis à mes paroissiens : Souvenez-vous que le dimanche est un jour de repos et de prière.

Oh ! je ne vous accuserai pas du péché de paresse : vous êtes des laborieux, vous travaillez aux champs avec un courage infatigable. Rien n'est pénible comme votre vie, pendant cette partie de l'année. En effet, pendant quatre à cinq mois il n'y a ni assez d'heures dans la journée, ni assez de jours dans le mois pour suffire à la besogne. On se lève de bonne heure et on se couche tard ; on travaille sans relâche. Le soir, au retour des champs, après une journée de labeurs sous les feux du soleil ou les pieds dans la boue, vous êtes rentrés au foyer et vous avez dit : « Je suis fatigué ! » Eh bien ! alors, il est nécessaire de vous reposer et le dimanche vient avec une merveilleuse opportunité vous offrir un jour de repos. Votre intérêt le mieux compris vous commanderait d'en profiter, car vos forces ne sont pas plus inusables que vos vêtements, et un médecin célèbre disait que si le dimanche n'était pas institué par décret divin, la santé publique exigerait qu'il fût établi par décret de l'État.

Il y a, de par le monde, des maladies incurables, des santés appauvries, des vieillesse précoces. Quelle en est la cause ? La cause, c'est souvent la continuité d'un travail pénible, l'excès de la fatigue.

Nous savons cela, dites-vous, mais le travail commande. — Dieu, lui aussi, commande, et vous devriez le bénir et le remercier de vous avoir fixé un jour de repos dans l'intérêt de votre santé. C'est la loi, et il faut une raison grave pour être dispensé de l'observer. Et si, dans des circonstances particulières, il peut être permis de sécher l'herbe des prés et de rentrer le foin, de lier des gerbes et de les transporter, il est interdit de se livrer à d'autres travaux qui n'ont rien de commun avec le soin des récoltes.

On ne veut pas se résigner à perdre une journée ! — Mais a-t-on oublié ce vieil adage : que le travail du dimanche n'enrichit pas et que Dieu a mille moyens en son pouvoir pour nous reprendre ce que nous lui avons dérobé ? Avant d'être amassée sous votre toit, la moisson courra encore bien des dangers. Si vous étiez bien avisés, vous agiriez de manière à mériter une protection spéciale de la Providence, et vous seriez fondés à l'espérer en cessant le travail le dimanche et en assistant au moins à la messe.

Vous êtes, je suppose, autorisés à travailler le dimanche. Soit. Mais — et je vous prie de bien retenir ceci — vous n'êtes point par ce fait autorisés à manquer à la messe. La messe d'abord ; ensuite, s'il y a nécessité, il vous

sera loisible de vaquer à des travaux urgents.

Il fut un temps — reviendra-t-il jamais ? — où les cultivateurs, profondément respectueux de la loi du repos, venaient consulter leur pasteur pour savoir s'il y avait lieu d'y déroger, et quand l'urgence était reconnue, ils le priaient de devancer l'heure de la messe afin qu'ils pussent y assister.

Sans doute, vous êtes bien occupés : un travail n'est pas achevé qu'un autre vous réclame ; je sais que les ouvriers sont rares, que vous êtes obligés de les employer quand ils se mettent à votre disposition. Je sais cela ; mais tenez, mes frères : vos pères n'avaient pas moins à faire que vous, et la tradition rapporte qu'ils n'allaient pas aux champs avant d'avoir assisté à la messe, et que pas un d'entre eux ne se serait permis de faire, le dimanche, des corvées et des voyages qu'on aurait pu remettre au lendemain.

Ce serait pour moi une peine profonde d'apprendre que mes paroissiens violent la loi du dimanche, travaillent ce jour-là sans motif, sans nécessité, au risque de scandaliser leurs frères. Je ne puis me résigner à voir l'église abandonnée pendant la saison des travaux, et je vous adjure de faire la part de Dieu et de son service, dussiez-vous consentir à un sacrifice, comptant, pour vous dédommager, sur la Providence, qui ne trompe pas ceux qui se confient à elle.

Je vous supplie de ne pas introduire dans ce pays des habitudes capables de porter atteinte à sa renommée ; et si vous êtes chefs de maison, si vous avez de l'autorité, je vous demande d'employer votre crédit pour empêcher le travail du dimanche quand rien ne le justifie.

Tous les ans, à pareille époque, en prévision des négligences et des omissions, je conjure mes paroissiens de ne pas s'habituer à considérer le dimanche comme un jour ordinaire, et je leur fais les réflexions que me dictent ma conscience et ma sollicitude de pasteur. Ceux qui auraient le plus besoin de les entendre et de s'y conformer ne sont pas ici ; mais je les fais pour tous et je désire que tous en soient informés.

Je clos ici cet entretien. Je vous ai dit peu de choses ; mais le mérite d'un discours se mesure moins à sa longueur qu'aux effets qu'il produit, qu'aux résultats qu'il obtient ; et si ces quelques paroles vous décidaient à bien sanctifier le dimanche, malgré les préoccupations matérielles qui sollicitent votre activité, je pourrais me flatter d'avoir fait aujourd'hui, dans sa brièveté, le meilleur des sermons. Ainsi soit-il !

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR NOTRE-DAME DES VICTOIRES

I

JEUNESSE DE L'ABBÉ DUFRICHE DES GENETTES

Un jour que des Filles de la Charité priaient dans son église de Notre-Dame des Victoires, M. Dufriche des Genettes leur dit :

— Mes Sœurs, sachez que c'est votre chapelle qui est le véritable lieu du pèlerinage. C'est vous qui avez eu la Sainte Vierge, c'est chez vous qu'elle s'est manifestée.

Il y a donc une étroite affinité entre la Médaille miraculeuse et l'Archiconfrérie. Aussi bien celle-ci a-t-elle pris la Médaille miraculeuse comme signe distinctif, comme insigne. En parlant de Notre-Dame des Victoires nous ne faisons donc que continuer notre sujet.

Il convient d'abord de rappeler les grands traits de la vie du fondateur.

I

Charles-Eléonore Dufriche des Genettes naquit à Alençon le 10 août 1778, dans une vieille famille de magistrats. Son père devint procureur du roi et fut envoyé à Séz en 1783. Sa mère, une femme pleine de foi, voyant que l'enfant était d'un caractère emporté et turbulent, craignit pour l'avenir de son âme et s'écria un jour : « Plutôt qu'il meure ! » — comme Blanche de Castille.

Charles-Eléonore était doué d'une grande facilité et d'une admirable mémoire ; mais ses brillants succès ne consolait point sa mère de ses caprices et de ses colères. Comme il avait bon cœur, il revenait aussitôt, s'en allait pleurer devant le petit autel de l'oratoire, en récitant le *Miserere*, puis, se croyant converti, il chantait le *Te Deum*. Le lendemain il recommençait.

Son confesseur multipliait les remontrances et un jour, découragé, il lui demanda ce qu'il pensait devenir avec ces fautes, toujours les mêmes.

— Ce que vous êtes, répondit Charles, je veux être prêtre.

— Alors vous avez fortement à faire : il faut d'abord vous corriger de vos défauts.

— Eh bien ! je me corrigerai !

A douze ans il était devenu un modèle de foi et de ferveur, à la suite de sa première communion, faite avec une piété angélique.

En 1791, son père, nommé président du tribunal de Dreux, l'envoie au collège de Chartres. L'enfant refuse de se confesser à un prêtre constitutionnel. Celui-ci lui demande pourquoi :

— Parce que vous n'avez ni le droit ni le pouvoir d'entendre ma confession. Vous êtes un prêtre assermenté, vous n'êtes pas catholique.

— Etes-vous donc en état de décider des questions pareilles ? Croyez-vous en savoir plus

que moi, plus que M. Bonnet, notre évêque ?

— Vous n'avez pas de pouvoirs et M. Bonnet, que vous appelez votre évêque d'Eure-et-Loir, ne peut vous en donner, puisqu'il n'en a pas.

Et il produit le bref du Pape du 13 avril déclarant les élections et les consécutions des nouveaux évêques illégitimes et sacrilèges.

— Où en sommes-nous, s'écria l'intrus décontenancé, si les écoliers viennent nous citer des brefs ? Vous avez donc des relations avec la cour de Rome ?

— Vous en avez bien, vous, avec la cour de Satan, répliqua l'enfant.

Le président du tribunal de Dreux résigna ses fonctions après la mort de Louis XVI. Cet attentat lui fit horreur et il refusa désormais de servir un gouvernement d'injustice et de sang. Il fut jeté en prison. Alors ce fut pour les siens la tristesse, le désespoir et la misère. Le pain manqua à la maison. Charles, un assignat à la main, parcourut les campagnes et obtint des fermiers quelques provisions pour sa mère et pour sa sœur. Il en faisait aussi profiter son père prisonnier. Mais ce qu'il voulait c'était la grâce du magistrat.

Le 4 août 1794, profitant d'une absence de sa mère, il se rend au club et fait appel au peuple souverain : « Le peuple veut la liberté, il veut que les prisonniers soient relâchés, pourquoi ne lui obéit-on pas ? Qu'il fasse comprendre qu'il est le maître ! » Ces paroles d'un jeune orateur de seize ans, cette hardiesse, cette énergie font impression sur le club qui applaudit. Une commission de vingt membres est envoyée pour faire ouvrir les prisons de Dreux. On lui résiste d'abord, mais elle menace d'enfoncer les portes et cent cinquante captifs sont rendus à la liberté. En retour le peuple fait emprisonner les membres du comité de surveillance, qui sont ainsi destitués de leurs fonctions.

Le jeune homme se met alors à la recherche des prêtres qui se cachent pour remplir leur ministère ; il les découvre, pourvoit à leurs besoins et les conduit auprès des malades qu'il a visités et préparés à recevoir les sacrements.

Puisqu'il a ouvert les prisons, pourquoi maintenant n'ouvrirait-il pas les églises ?

Cette fois il s'adresse aux femmes : « C'est à vous, leur dit-il dans les réunions qu'il organise, c'est à vous de reprendre possession de vos églises ! »

Le 24 mars 1795, trois cents femmes sont rassemblées sur la place du Paradis. Il se met à leur tête et les conduit à la maison commune pour réclamer les clefs des églises. Quatre femmes sont introduites auprès du président du district. Charles est avec elles, qui fait valoir leurs raisons :

— Leur manifestation est pacifique, dit-il, vous ne pourriez sans infamie employer la

force contre elles. Elles demandent une chose juste : user des droits de la liberté de conscience. Elles veulent pouvoir prier Dieu et l'honorer publiquement dans son temple.

On n'ose refuser : c'est le peuple qui réclame. Le président leur remet les clefs et la foule se porte avec enthousiasme vers les églises. L'entrée de Saint-Pierre était obstruée par une muraille formée de débris de statues, le jeune homme saisit un levier et des outils. Son exemple stimule les bonnes volontés, bientôt le passage est déblayé et l'on entre à l'église au chant des cantiques. Les prêtres sont rappelés et les offices célébrés avec la ferveur et la solennité des plus beaux jours, jusqu'à l'Ascension. Alors seulement surviennent cinquante dragons avec un commissaire, qui ferment de nouveau les temples chrétiens, mais ce ne fut que pour un temps. On n'osa poursuivre le jeune instigateur de ces démonstrations parce que ce n'était, disait-on, qu'un enfant.

Ses parents redoutant les effets fâcheux de son zèle quittent Dreux pour habiter un petit domaine à Saint-Lomer, non loin de Sées ; Charles y continue son apostolat. Il va trouver les prêtres au fond de leurs retraites, il leur rend mille services, et comme il est de plus en plus pénétré de sa vocation, il se fait donner par eux des leçons pratiques de doctrine catholique. C'est pourquoi plus tard il aimait à dire :

— J'ai fait mon séminaire au fond des bois.

Pendant ses courses à travers les villages et les métairies, il s'attache aux enfants, leur enseigne le catéchisme et la lecture. Il ouvre une école et va faire cette déclaration à la municipalité : « En vertu de la loi de vendémiaire an VII, dit-il, j'ai le droit de me réunir à d'autres citoyens afin que nous exerçons ensemble librement notre culte. » Comme il n'était pas prêtre, il n'avait pas de serments à prêter et ne tombait sous aucune des prescriptions de la loi.

Il prend donc à bail l'église de la paroisse ; le vicaire général chargé de l'administration du diocèse lui permet de faire le catéchisme en public, les fidèles affluent, et les dimanches, quoiqu'il n'y ait pas de prêtre, les chœurs reprennent leur place au lutrin, ils chantent le *Gloria*, le *Credo* ; la clochette résonne au *Sanctus*, c'est un véritable office où les chrétiens prient avec une indicible ferveur. Le soir ils se retrouvent aux Vêpres et le jour du Seigneur est sanctifié.

« Quelquefois, écrit M. Léon Aubineau, des prêtres se sont glissés dans l'assemblée des fidèles : on s'est confessé, on a entendu véritablement la messe, on a pu faire des premières communions et des communions générales dans l'église de Saint-Lomer. Pendant plus de trois ans, M. des Genettes a soutenu cette entreprise ; il n'était cependant qu'un

enfant aux environs de la vingtième année. Que ne peut l'énergie d'une âme pour le bien de tout un peuple ! »

D'ailleurs il s'inspire des prêtres qu'il va trouver dans leurs cachettes. Ils le nourrissent du pain spirituel et lui, il leur procure le pain matériel, il pourvoit à leur entretien. On dit qu'il avait appris de sa mère et de sa sœur à travailler la laine et qu'il aidait celles-ci à tricoter des bas pour les confesseurs de la foi.

Ce zèle, cette action publique rendaient les révolutionnaires furieux, ils dénoncèrent Charles au préfet comme « faisant le prêtre » à Saint-Lomer. A cette nouvelle il va lui-même trouver le préfet qui l'accuse de troubler l'ordre, de désobéir aux lois et d'être *chouan*. Il se défend avec énergie :

— J'enseigne aux enfants à aimer le bon Dieu, dit-il, à respecter leurs parents, à ne faire tort à personne, à vivre dans l'innocence et la pureté. Quel mal y a-t-il à cela ? Si vous me le défendez, soit, je cesserai ; mais je vous déclare que tout le monde saura que c'est par votre ordre. Je dirai aux parents que vous ne voulez pas que leurs enfants reçoivent d'instruction morale.

Le préfet réfléchit et, après un moment de silence :

— Continuez, dit-il, nous verrons !

Le jeune homme retourne à Saint-Lomer et déclare en plein catéchisme :

— J'ai été dénoncé, mais j'ai la loi pour moi et je continuerai.

II

Cependant la situation précaire de sa famille l'oblige à choisir une carrière, il faut qu'il songe aussi aux siens. Son père d'ailleurs lui a ordonné d'étudier la médecine. Pour lui la voix de son père c'est la voix de Dieu ; aussi n'hésite-t-il pas un instant. Il demeure assuré que la Providence a des desseins sur lui et qu'il sera prêtre, malgré tout ; alors avec son titre légal de docteur, il pourra procurer un plus grand bien religieux. Il irait recevoir l'ordination de la main d'un évêque légitime, en France ou à l'étranger, et plus tard les visites du médecin des corps se transformeraient en courses apostoliques.

Ces beaux rêves ne devaient point s'accomplir. Tout à coup sa santé jusque-là florissante s'altéra, il dépérissait à vue d'œil ; ses camarades le regardaient comme perdu. Un jour qu'il dînait chez le docteur Bougon, père d'un de ses amis, étudiant en médecine comme lui, il vit tous les visages consternés, tous les yeux des convives fixés sur lui avec inquiétude :

— Vous êtes tous mes amis, leur dit-il, en toute sincérité que pensez-vous de moi ? Parlez sans crainte ; vous le savez, je suis chrétien, je n'ai pas peur de la vérité.

— Eh bien ! lui dit avec tristesse le doc-

teur, puisque vous voulez le savoir, avant la floraison des pois vous ne serez plus de ce monde.

— Voilà l'oracle de la science, fit-il en souriant. Eh bien ! je vous quitte, mais je reviendrai guéri, après la floraison des pois.

Cependant sa santé continuait à décliner, au point que, lorsqu'il comparut devant les membres du conseil de révision, sans hésitation aucune ils déclarèrent qu'il était impropre à tout service.

Cette maladie elle-même entraînait dans les desseins de Dieu pour les servir.

Depuis longtemps son estomac ne supportait plus aucune nourriture, sauf quelques herbes dans un peu de lait. Un matin du mois de mai 1803, il rejeta même cet aliment, mais l'appétit que ressentait le malade lui indiquait qu'il devait suivre un régime plus solide. Il écouta cet avertissement de la nature, et bientôt il recouvra sa belle santé d'autrefois. Sa mère comprit que, dans ce changement soudain, il y avait aussi une indication surnaturelle ; elle intervint auprès de son mari qui, réintégré dans ses fonctions, était alors juge au tribunal de Mortagne, et, à force de tendresse, de raison et de foi, elle obtint que son fils suivrait sa vocation.

Celui-ci entra donc le 24 juin 1803 au Séminaire de Séez. La Terreur ne pesait plus sur la France, les églises étaient rouvertes, et l'on pouvait espérer, sous la protection du Concordat, des jours meilleurs pour la religion.

Pendant ses deux années de Séminaire il est chargé de faire le catéchisme dans une des paroisses de la ville. Mais pendant qu'il catéchise les autres, il n'oublie pas les siens. Son père, magistrat intègre et juste, avait pendant la tourmente cessé de remplir ses devoirs religieux. Charles pria avec tant d'insistance qu'il obtint sa conversion. Et quand il fut ordonné prêtre en 1805, dans sa famille il régnait une foi, une charité et des sentiments unanimes.

Il ne se croyait point destiné à gouverner les âmes comme curé, mais seulement à les évangéliser. C'est pourquoi il est nommé d'abord vicaire à Argentan, puis directeur d'une maison d'éducation à Laigle ; mais l'Université, jalouse, obtient que cet établissement soit fermé. Il s'en revient alors à Argentan où les occasions ne lui manquent pas de donner libre carrière à son dévouement.

C'est en 1813. Douze cents prisonniers de guerre sont dirigés sur cette ville : des Allemands et des Hongrois, et parmi eux beaucoup de catholiques. Entassés pêle-mêle dans un ancien couvent, le typhus se déclare parmi eux. L'abbé des Genettes ne connaît pas leur langue, mais il va quand même les visiter dans leur hôpital contaminé : « Si je ne puis

les confesser, dit-il, du moins ils auront la consolation de voir un prêtre ! » Quand les malades l'aperçoivent, ils se soulèvent sur leur misérable couche, lui tendent les bras, et pour montrer qu'ils sont catholiques, ils font le signe de la croix, baisent le crucifix, demandent par des gestes le pardon de leurs péchés. Il découvre heureusement un sous-officier hongrois qui sait le latin ; les prisonniers le choisissent comme interprète et n'hésitent pas à lui confier leurs péchés dont il fait la traduction au prêtre. C'est ainsi qu'il parvient à les confesser.

Mais tant d'imprudences et de fatigues finissent par le terrasser ; un jour on le ramasse dans la rue, frappé par le typhus, et pendant trois semaines il est dans l'état le plus alarmant. Il ne veut pas des secours des médecins : « Les vrais remèdes, dit-il, ce sont les prières, les neuvaines, les cierges qui brûlent à l'autel de Sainte Anne. » Dieu récompense sa foi : le 2 février, jour de la Purification, il peut célébrer la sainte messe en action de grâces et reprendre les soucis avec le fardeau du ministère.

II

A PARIS

I

L'évêque de Séez, Mgr de Boiscollet, était mort à Nantes, exilé de son diocèse par Napoléon. M. Baton, théologal de Rouen, fut désigné par le gouvernement impérial pour lui succéder : il n'avait par conséquent aucun titre canonique et n'était qu'un simple intrus. Il n'en prétendit pas moins administrer le diocèse, qui refusa de lui obéir. Pour mettre un terme à cette situation troublée, l'abbé des Genettes part pour Paris afin de voir le pape Pie VII, prisonnier à Fontainebleau. Les abords étaient bien gardés, mais il parvint tout de même à correspondre avec le saint Pontife et rentra à Séez muni d'une pièce authentique, qui conférait les pouvoirs d'administrateur du diocèse à un ancien vicaire général de Mgr de Boiscollet.

On comprend qu'il ait été suspect au gouvernement, et qu'il se soit réjoui — trop bruyamment peut-être — de la chute de Napoléon en 1814. Mais l'empereur revint bientôt de l'île d'Elbe et le vicaire d'Argentan, menacé d'être arrêté, dut s'enfuir à travers champs et se réfugier à Caen, où il resta caché pendant les Cent-Jours. Dans sa détresse il se dit qu'il n'était pas dans sa voie et que sa vocation était d'entrer chez les Jésuites. Il consulta donc le P. de Clorivière qui, après le rétablissement par Pie VII de la Compagnie de Jésus, avait été nommé supérieur des Jésuites

pour la France : Celui-ci après mûres prières et réflexions lui dit :

— Nous ne pouvons pas vous recevoir : il faut que vous soyez curé.

— Mais je ne veux pas ! je ne l'ai jamais voulu ! s'écria l'abbé des Genettes.

— Vous serez curé, vous le serez malgré vous. Vous souffrirez beaucoup et vous ferez beaucoup de bien.

Le vicaire d'Argentan s'en retourna tout attristé, mais décidé, même à devenir curé, si telle était la volonté de Dieu. Il y avait à Alençon un faubourg connu pour le mauvais esprit de ses habitants. Les passions politiques, l'impiété, les haines religieuses le ravageaient. Les prêtres s'y succédaient rapidement, et s'en allaient découragés, écoeurés des violences et des basses persécutions qu'ils avaient subies. On offrit la paroisse de ce faubourg de Montsort, si mal famé, à l'abbé des Genettes, qui refusa. On lui ordonna au nom de l'obéissance d'accepter ce poste ingrat, il l'accepta. Il savait qu'il y serait mal reçu parce qu'il était précédé de sa réputation de *chouan*, mais il s'installa quand même. Pour qu'il pût entrer dans son église, il lui fallut la protection de la gendarmerie. Il se souvint de la parole du P. de Clorivière, qu'il serait curé malgré lui et qu'il souffrirait beaucoup. Son cœur si dévoué au peuple, si aimant, fut en effet brisé à la vue des manifestations hostiles et des insultes dont il fut l'objet. La haine du prêtre est toujours gratuite, attendu qu'on ne le hait que pour la cause du bien, la cause du Christ qu'il représente. Cette épreuve n'en est pas moins douloureuse, parce qu'elle est en quelque sorte contre nature. Venir à une population les mains tendues et ouvertes, des paroles de paix à la bouche, y accomplir uniquement des œuvres de charité, et, en échange, recevoir des pierres et des coups !... La vie du nouveau curé fut même en danger et l'on dut organiser à son insu une surveillance autour de lui, quand il traversait le soir les rues de sa paroisse.

Cependant lorsque ses paroissiens, même les plus rebelles, l'eurent vu à l'œuvre, patient, généreux, rendant le bien pour le mal, accordant une sorte de traitement de faveur à ceux qui l'avaient le plus persécuté et les sauvant même de la rigueur des tribunaux, tous les cœurs lui revinrent, et le respect, l'affection, l'attachement démonstratif succédèrent aux préventions premières.

— Nous l'avons rendu bien malheureux, disaient-ils, mais nous avons appris à l'aimer.

Or, il ne se croyait toujours pas dans sa voie ; la vie religieuse avait pour lui des attraites qui lui paraissaient irrésistibles. Un jour donc il quitta sa paroisse Saint-Pierre de Montsort et se réfugia chez sa sœur, à Mortagne. Il était malade, épuisé, tourmenté surtout dans son âme, et il espérait, une fois guéri, se

retirer dans la Communauté de Saint-Sauveur de Caen.

Déjà il songeait à ses préparatifs de départ quand il reçut la visite d'un de ses amis de Paris, M. de la S. Il lui exposa ses angoisses, ses perplexités, son état d'âme malheureux.

— Il faut que vous veniez à Paris, lui dit cet ami. Votre place est là, où il y a beaucoup de misères morales. C'est votre vrai poste, à vous qui avez soif de dévouement. Songez aux âmes qui vous réclament !

L'abbé des Genettes refuse net et supplie M. de la S. de ne pas insister. Mais celui-ci, sans l'écouter, écrit aussitôt au docteur Récamier, lui annonçant que son ami, M. des Genettes, va venir à Paris et qu'il faut lui trouver une situation.

Le célèbre docteur se rappelle, en lisant cette lettre, que M. le curé de Saint-Roch est à la recherche d'un prêtre administrateur. Il se dirige donc du côté de Saint-Roch et rencontre en chemin le domestique de M. Desjardins, curé des Missions Etrangères :

— J'allais chez vous, lui dit cet homme. M. le curé est souffrant depuis deux jours : soyez assez bon pour lui faire une visite.

Arrivé chez son malade, le docteur lui donne sa consultation, puis, dans la conversation, il parle de M. des Genettes et de la démarche qu'il va faire pour lui chez M. le curé de Saint-Roch.

— Pourquoi aller à Saint-Roch ? demande M. Desjardins. Si votre prêtre normand est tel que vous me le dépeignez, je le garde pour ma paroisse. Qu'il vienne, et je me charge de le faire agréer par l'archevêché.

M. des Genettes résista longtemps encore : il s'entêtait dans son idée de ne point aller à Paris. L'on doit convenir que son caractère n'était pas plus exempt d'obstination que de rudesse, parfois de caprice. Ses défauts, sa brusquerie, ses impatiences, chacun les connaissait ; et, comme il arrive toujours, il était le dernier à s'en rendre compte ; mais puisqu'il en était accusé par la voix publique, il disait avec une humilité charmante : « Il faut bien qu'il en soit quelque chose ! »

La preuve qu'il était accessible aux bons conseils, c'est qu'il se mit enfin en route pour Paris où il arriva le 26 mars 1819.

II

M. Desjardins reconnut bien vite en lui un cœur généreux, une intelligence d'élite et une âme apostolique. Quand il le vit à l'œuvre, il voulut le conserver à la paroisse, et comme il allait être nommé vicaire général, il lui demanda d'y rester. L'abbé des Genettes lui répondit qu'il ne pouvait prendre d'engagement parce qu'il ignorait s'il serait accepté par le successeur.

— Plusieurs de mes paroissiens, interrompit M. Desjardins, m'ont exprimé leur désir qui

est aussi le mien. C'est vous que je veux pour successeur.

L'abbé des Genettes refusa avec quelque vivacité. Le curé de Saint-Roch s'installa comme grand-vicaire ; alors il le manda et lui signifia sa nomination de curé de Saint-François-Xavier des Missions Etrangères. Nouveau refus non moins vif.

— Comment entendez-vous donc l'obéissance ? lui dit le vicaire général.

— Mais je ne suis pas tenu d'obéir, je n'appartiens pas au diocèse, et je me promets bien de retourner à Séz.

L'administration diocésaine avait prévu le cas. Elle avait demandé à l'évêque de Séz de céder ses droits, et l'abbé des Genettes se trouvait incorporé au diocèse de Paris.

— Vous opposerez-vous maintenant à la volonté de votre supérieur ? lui dit M. Desjardins.

M. des Genettes devint une seconde fois curé malgré lui.

La Révolution avait ruiné la paroisse. Plus d'œuvres, plus d'orphelinats, plus d'hôpitaux, plus d'écoles, plus de maisons de refuge pour les malheureux sans pain. Le nouveau curé commence à appeler les fidèles à l'église ; mais pour toute église il n'avait que la chapelle des Missions Etrangères, beaucoup trop étroite ; c'était un prétexte pour les paroissiens, et surtout pour les pauvres, de ne pas assister aux offices. Il utilise alors la crypte, la meuble, et tous les dimanches il y dit une messe spéciale pour les pauvres. La nouvelle chapelle se remplit bien vite, d'autant qu'il prêche lui-même chaque dimanche, le matin et le soir, à ces déshérités du monde qui souvent sont les meilleurs amis de Dieu. Au pain spirituel il ajouta bientôt le pain matériel. Deux Sœurs de Charité se tenaient au-dessus de l'escalier, remettaient des cartes aux arrivants et veillaient à ce que tous restassent pendant toute la cérémonie. Ces cartes étaient des bons de pain et de chauffage. Il se trouva qu'on distribuait jusqu'à cinq ou six mille livres de pain par dimanche.

Bientôt tout Paris connut la charité du curé des Missions Etrangères, et l'on s'intéressa à ses entreprises. Cela l'encouragea à créer de nouvelles œuvres. La charité appelle la charité et fait abonder les ressources.

Dans ses courses à travers sa paroisse l'abbé des Genettes rencontrait souvent, parmi les autres misères, de pauvres petites filles orphelines, dénuées de tout et complètement abandonnées. Plusieurs étaient encore des fleurs d'innocence, mais vouées à devenir fatalement des fleurs de vice, si on ne les arrachait pas aux dangers de la rue.

La création d'un orphelinat s'imposait. Paris, mal relevé des ruines de la Révolution, n'en possédait pas encore.

Très préoccupé de son projet, l'abbé des Genettes vint trouver une religieuse de Saint-Vincent de Paul, supérieure du bureau de bienfaisance du quartier :

— Ma Sœur, lui dit-il, j'ai besoin d'une maison pour ouvrir des écoles et donner asile à quelques orphelines.

Dès longtemps Sœur Madeleine avait la même pensée, elle trouva une maison et, en octobre 1820, deux cent cinquante petites filles pauvres entraient dans le nouvel établissement qu'on appela à juste titre « la Providence. »

Le nombre des orphelines allait augmentant ; des mères en mourant recommandaient au bon curé leurs petites, comment résister à leurs prières ? Il fallut agrandir la maison. M. des Genettes avait déjà sacrifié la moitié de sa fortune, allait-il jeter l'autre moitié dans ce gouffre creusé par la charité ? Il hésita un moment et se le reprocha fort, comme s'il avait résisté à la grâce.

Un jour il vint célébrer la messe dans la chapelle des Sœurs de la Charité, sur l'autel même où se trouvaient alors les reliques de S. Vincent de Paul. Il pria beaucoup et quand il sortit sa résolution était prise : il abandonnerait aux pauvres tout ce qui lui restait. En sortant il rencontra son vicaire, l'abbé Billié, qui lui dit :

— Vous saviez que la maison de M. L. est à vendre ? Vous devriez l'acheter.

— Et pourquoi ?

— Pour agrandir votre orphelinat qui est trop petit. Il y a encore dans la paroisse une foule de pauvres enfants abandonnés que vous pourriez sauver.

Jamais il n'avait parlé à son vicaire de ses projets intimes, dont il avait arrêté déjà les plans. Il visita la maison et constata avec une heureuse surprise que le bâtiment et le terrain concordaient admirablement avec ses plans. Il acheta cet immeuble pour 95.000 fr. Il y adjoignit quelques mesures voisines, — 35.000 francs, — ajouta deux ailes qui lui coûtèrent 160.000 francs et au mois d'octobre 1824 il prit possession des constructions nouvelles qui renfermèrent jusqu'à 230 orphelines. Mais il y avait mis tout ce qu'il possédait.

Il est vrai que de généreuses sympathies accoururent. Un jour une grande dame, la duchesse de Narbonne, l'abordait à la sacristie et lui disait :

— Mon bon curé, vous faites beaucoup, vous devez manquer d'argent. Si je vous donnais vingt mille francs ?

Il eut aussi la pensée de présenter une requête au roi Charles X, pour lui demander 30.000 francs. Le roi était bon, mais sa cassette peu riche. Il s'informa de ce que faisait ce prêtre, et quand il apprit qu'il consacrait tout son bien à donner du pain aux

pauvres les dimanches, à élever gratuitement d'humbles orphelines du peuple, son cœur s'émut :

— Quoi ! dit-il, ce bon prêtre a fait cela ! Certainement je veux lui venir en aide !

Et il ordonna qu'on remit les trente mille francs sollicités au curé des Missions Etrangères, insistant pour qu'on le recommandât aux prières des orphelines.

Et quand parfois il rencontrait l'abbé des Genettes, il lui disait, avec la courtoisie aimable et l'à propos charmant qui le distinguaient :

— Mon cher curé, comment vont nos enfants ?

Sœur Madeleine était au comble de la joie en voyant combien l'orphelinat était devenu florissant. Vers la fin de 1828, elle vint toute radieuse apporter une bonne nouvelle à son curé :

— Maintenant, dit-elle, grâce au travail de nos orphelines, la maison pourra se suffire.

— C'est fort heureux, répliqua-t-il, je n'avais plus rien.

Et il ajouta, comme s'il se fût reproché cette parole où il avait laissé percer une nuance de lassitude :

— Sœur Madeleine, je crains que nous n'ayons démerité devant Dieu. Notre œuvre va trop bien : nous n'avons pas de croix !

Il était en effet le plus heureux des hommes, mais les croix allaient s'abattre sur lui. Le 28 juillet 1830 dans la matinée, comme il faisait sa retraite au noviciat des PP. Jésuites à Montrouge, on lui annonça que la Révolution venait d'éclater. A midi, autre nouvelle : une bande d'insurgés se dirigeait en vociférant du côté de Montrouge. La maison en effet fut saccagée et l'abbé des Genettes rentra dans sa paroisse sous des habits d'emprunt.

Cette fois il trouva que les croix étaient lourdes.

III

CURÉ DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES

I

Au lendemain de la révolution de 1830, M. des Genettes fut pris d'écœurement. Il donna sa démission de curé de Saint-François-Xavier, rendit ses comptes à son conseil de paroisse et partit, malgré les représentations de M. Desjardins et de Mgr de Quélen lui-même.

Pourquoi s'en alla-t-il ? Ce n'est point par peur : il était inaccessible à ce sentiment ; il l'avait prouvé, et plus tard, pendant les journées de 48, il continua son ministère sans aucune défaillance. Mais la révolution de 1830

avait revêtu un caractère impie qui l'avait effrayé. « Il s'épouvanta, dit Léon Aubineau, à la pensée du mauvais esprit régnant, alors acharné contre un curé de Paris compromis dans une question d'argent, traduit et condamné pour dettes. »

Il est certain que son imagination lui noircit la situation ; il se laissa dominer par l'impression décourageante du moment, et, au mois de septembre, il se rendait à Fribourg, en Suisse. A peine arrivé il regretta sa résolution, aussi ne songea-t-il point à se fixer en pays étranger. Il refusa la cure de Genève, il refusa la charge de curé français à Moscou que le ministre de Russie en Suisse lui faisait offrir ; il avait déjà la nostalgie de la France. Cela transparait dans les lettres qu'il écrivait alors à ses amis, et particulièrement à ses enfants de la *Providence*. Il confessait, il prêchait, il rendait des services au clergé de Suisse, mais il ne s'engageait point.

Le choléra éclata tout à coup à Paris en 1832 avec une violence inouïe. Les victimes se comptèrent par milliers, et c'est surtout pour cette sombre moisson que les ouvriers manquaient. Mgr de Quélen organisait les dévouements, mais sa petite troupe insuffisante de prêtres ne pouvait faire face à toutes les attaques du fléau. Un jour on prononça devant lui le nom de l'abbé des Genettes : il dit avec un regret où perçait la sévérité : « Il devrait être ici ! » Le mot fut répété à l'exilé qui mourait d'envie de revenir dans sa patrie et qui n'attendait que ce mot-là.

Il était malade, mais il partit sur-le-champ. Ses amis lui exposèrent les ravages terribles que faisait le choléra : « A Paris vous exposez votre vie ! » — « C'est pour cela que j'y vais ! » répondit-il. La route était longue de Fribourg à Paris, en diligence ; pendant tout son voyage il ne se nourrit que de sucre. Il rentra dès les premiers jours de mai dans la capitale d'où il s'était exilé un peu plus de dix-huit mois. Les pauvres de son quartier s'en réjouirent et la police s'alarma de leurs manifestations. Il est vrai qu'alors elle avait peur de tout.

Le gouvernement le savait royaliste impénitent, attaché à la branche aînée, mais il n'ignorait pas que les hommes convaincus ne sont jamais dangereux pour l'ordre. D'ailleurs la politique était conduite avec habileté par des ministres éclairés qui espéraient conquérir tout le monde. Il y avait plusieurs vacances de sièges épiscopaux ; le ministre, M. Girod, de l'Ain, assez embarrassé pour les pourvoir, se dit que l'ancien curé de Saint-François-Xavier, homme d'œuvres avant tout, s'occuperait, s'il était évêque, de ses orphelinats et de ses bâtisses, et laisserait de côté toute propagande politique. Il manda l'abbé des Genettes et lui offrit l'évêché de Verdun. Celui-ci refusa. L'archevêque de Paris et le nonce lui-même, préve-

nus de cette proposition très imprévue, insistèrent pour qu'il revînt sur sa décision : il ne céda point. Après Verdun on lui proposa Ajaccio ; les mêmes influences agirent sur lui, des parents qui avaient de l'ambition pour lui y ajoutèrent les leurs ; il ne se prêta en rien à leurs prétentions, et son inertie fit évanouir tous ces projets de gloire.

Alors Mgr de Quélen le nomma curé de l'église des Petits-Pères, une pauvre petite église délaissée, qui avait servi de Bourse pendant la Révolution. Elle avait perdu jusqu'à son beau vocable, qui lui sera restitué plus tard ; car elle est maintenant connue dans tout l'univers sous le nom éclatant de Notre-Dame des Victoires.

On a fait remarquer que si l'abbé des Genettes n'avait pas quitté sa paroisse des Missions Etrangères, populeuse et pleine de ressources, jamais l'autorité supérieure ne l'eût osé envoyer dans le poste, très peu envié alors, de Notre-Dame des Victoires. On cherche les raisons de son départ pour Fribourg, à coup sûr elles ont été providentielles. Sans l'abbé des Genettes, il est à penser que jamais l'Archiconfrérie n'eût pris un si magnifique essor. Dans les choses surnaturelles il convient de regarder toujours plus haut que les contingences purement humaines.

Il s'installait donc dans sa nouvelle paroisse le 27 août 1832.

II

« Restituée au culte, cette église n'avait pas retrouvé sa vie. Située au milieu du quartier des affaires et des plaisirs, elle était déserte même aux jours des plus grandes solennités. Les sacrements étaient abandonnés. Dans une paroisse de plus de quarante mille âmes, il n'y eut dans le cours de toute l'année 1835 que sept cent vingt communions. N'était-on pas en pays infidèle ? Était-ce là le centre d'un royaume catholique ? Le dimanche qui suivit son installation, M. des Genettes compta quatre personnes à la grand'messe, outre le clergé et les chantes. Au milieu d'un pareil oubli, que pouvait faire un curé ? A quoi bon même une église ? L'ignorance était partout. A peine présentait-on les enfants au baptême et les morts à la sépulture. Abandonné et désert, le temple voyait une population horrible se glisser dans son enceinte. Je ne parle pas des animaux du quartier qui s'y réunissaient : « Disons tout, quoi qu'il nous en coûte, écrit M. des Genettes ; il était devenu un lieu de prostitution, et nous avons été obligé de recourir à la force publique pour en chasser ceux qui le profanaient. »

On devine les amertumes et les tristesses du pauvre curé. « Il frissonne quand il parle des étreintes et des angoisses d'un pasteur abandonné : « Comment ne pas se plaindre et

ne pas gémir devant la stérilité du divin ministère ? La douleur ne saurait être trop amère. Les âmes dont le salut nous est confié, les âmes dont nous répondrons devant Dieu se perdent entre nos mains. Ces âmes sont ce qu'il y a de plus précieux sur la terre. Jésus-Christ les a estimées plus que son sang ! » Son abattement était profond ; il était sans ressources et sans espoir. Il l'avoue, et les circonstances de la création de l'Archiconfrérie du Saint Cœur de Marie en témoignent. »

Il souffrit ainsi pendant quatre ans, et demi, ne confiant qu'à Dieu seul son intime et inexprimable angoisse...

Voici comment la Sainte Vierge la fit cesser.

Le 3^e décembre 1836, à neuf heures du matin, il commençait la messe à l'autel de Marie, qui est devenu, depuis, l'autel de l'Archiconfrérie. Au premier verset *Judica me*, il se sentit troublé : « Jugez-moi, Seigneur ! » S'il était jugé par Dieu, pensait-il, sûrement il serait condamné. Pouvait-on en effet exercer un ministère plus inutile que le sien ? Cette réflexion lui venait souvent à l'esprit, mais en ce moment elle s'imposait, elle s'emparait de lui ; il avait beau l'éloigner, elle revenait toujours avec ces paroles amères et décourageantes qui résonnaient dans son âme :

« Tu ne fais rien, ton ministère est nul. Vois, depuis plus de quatre ans que tu es ici, qu'as-tu gagné ? Tout est perdu, ce peuple n'a plus de foi. Tu devrais, par prudence, te retirer. »

C'est qu'aussi bien l'état d'esprit de la société d'alors était tout autre qu'aujourd'hui. La religion a maintenant des ennemis acharnés, méchants et méprisants, mais elle a aussi des défenseurs qui s'affichent, qui accourent se ranger autour de l'Eglise attaquée et qui de tout leur cœur, de toute leur voix s'écrient : « *Credo*. Moi je crois en Dieu, je crois en Jésus-Christ. » Après 1830, personne n'osait se dire catholique ; les chrétiens se trouvaient en face d'une opposition haineuse et railleuse qui accueillait leurs convictions avec des huées impudentes. Le P. de Ravignan raconte que pendant des années il n'osa prononcer le nom de Jésus-Christ devant un auditoire hostile et prévenu. Il lui fallut de nombreuses prédications habiles et cordiales pour faire tomber les préjugés à force de confiance et de raison et pour prendre la hardiesse de parler enfin du Sauveur.

La pensée attristée de son inutilité et de son indignité absorbait donc ce jour-là toutes les facultés de l'esprit de M. des Genettes. Il lisait, il récitait les prières sans comprendre, sans parvenir à fixer son attention, et cependant il se faisait une violence telle qu'il était inondé de sueur et que des gouttes tombaient de son front.

Parvenu au Canon, il réfléchit un instant, après avoir récité le *Sanctus*, cherchant à re-

cueillir ses esprits dispersés, à rappeler ses idées pour les arrêter sur les réalités divines qui allaient s'accomplir. Mais il se sentait plus troublé encore, au point qu'il se dit plein d'effroi :

« Mon Dieu ! dans quel état suis-je ? Comment vais-je offrir le divin sacrifice ? Je n'ai pas assez de liberté d'esprit pour consacrer. O mon Dieu ! délivrez-moi de cette malheureuse distraction ! »

Après cette prière, ou plutôt cette plainte, il entendit très distinctement ces mots prononcés d'une manière solennelle :

— Consacre ta paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie.

Ces paroles retentissent, non point à ses oreilles, mais à son cœur, et il recouvre immédiatement le calme, la paix intérieure, la liberté d'esprit. Le trouble qui l'obsédait disparaît ; pendant le reste de la messe il ne lui revient aucun souvenir de cette affligeante distraction.

Le saint sacrifice terminé, il fait son action de grâces. Comme il examine sa conscience touchant ses manquements pendant la célébration de la messe, la distraction qui l'a tant contristé lui revient, il en revoit l'objet et se rappelle combien son âme en a été ébranlée, mais il se rassure en se disant : « Je n'ai pas péché, je n'étais pas libre. » Cependant il analyse cette distraction. Comment lui est-elle venue ? Comment a-t-elle cessé ? Soudain il se rappelle les paroles qu'il a entendues. Une sorte de terreur le saisit. « Ce n'est pas possible, pense-t-il, il y a une confusion dans ma mémoire, j'ai cru entendre cela, mais tout cela n'est que l'œuvre de mon imagination. »

Pendant dix minutes il bataille avec lui-même pour éloigner cette idée.

— Quelle pensée fatale ! se dit-il. Si je m'y arrêtais, je m'exposerais à un grand malheur, elle affecterait mon moral, je pourrais devenir visionnaire !

Le combat intérieur persistant, il y mit fin à l'aide de ce raisonnement :

— Je ne puis m'arrêter à cette pensée : elle aurait pour moi de trop fâcheuses conséquences. D'ailleurs ce n'est qu'une illusion. J'ai eu une longue distraction pendant la messe, voilà tout. L'essentiel pour moi est de n'y avoir pas commis de péché. Je ne veux plus y penser.

Il était à genoux sur le prie-Dieu : il y appuya ses mains pour se relever, puisqu'il avait exprimé mentalement sa conclusion définitive. Il n'était pas encore debout qu'il entendit de nouveau prononcer distinctement ces mots :

— « Consacre ta paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie. »

« Je retombe à genoux, raconte-t-il, et ma première impression fut un moment de stupé-

faction. C'étaient les mêmes paroles, le même son, la même manière de les entendre. Il y a quelques instants j'essayais de ne pas croire, je voulais au moins douter. Je ne le pouvais plus, j'avais entendu, je ne pouvais me le cacher à moi-même. Un sentiment de tristesse s'empara de moi, les inquiétudes qui venaient de tourmenter mon esprit se présentèrent de nouveau. J'essayai vainement de chasser toutes ces idées, je me disais :

— « C'est encore une illusion, fruit de l'ébranlement donné à ton cerveau par la première impression que tu as ressentie. Tu n'as pas entendu ; tu n'as pas pu entendre.

« Et le sens intime me disait : « Tu ne peux douter : tu as entendu deux fois. »

« Je pris le parti de ne point m'occuper de ce qui venait de m'arriver, de tâcher de l'oublier. Mais ces paroles : « Consacre ta paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie ! » se présentaient sans cesse à mon esprit. »

Peut-être se souvint-il alors qu'un jour, lorsqu'il était encore curé des Missions Étrangères, il avait entendu un sermon sur le Cœur de Marie. Le prédicateur, qui était le P. MacCarthy, avait parlé avec éloquence, avec piété ; mais l'abbé des Genettes n'avait pas été touché. Loin de là, il regretta qu'on eût traité en chaire un sujet qu'il jugeait inopportun, ou inutile. C'est lui-même qui l'avoue : « Nous ne comprenions rien à la dévotion au Saint Cœur de Marie ; nous évitions même d'y penser. » C'était moins sa faute à coup sûr que celle de son époque. Le jansénisme qui avait attaqué avec tant de persistance la doctrine de la sainte Eucharistie, nourriture des âmes, avait aussi laissé dans l'ombre la dévotion à la Sainte Vierge. Comment en effet la Mère n'eût-elle pas conduit au Fils les âmes qu'il avait rachetées et qu'il aimait ? Dans le clergé même, la dévotion à Marie, ou plutôt à ses prérogatives célestes, avait subi un fléchissement. L'abbé des Genettes en est une preuve vivante ; et comment ne pas voir dans ces paroles répétées à dessein une leçon que lui faisait la Sainte Vierge ?

Il ne la comprit pas tout d'abord ; il se résigna à l'écouter plutôt pour se délivrer de l'impression qui le fatiguait, et il se dit : « C'est toujours un acte de dévotion à la Sainte Vierge qui peut avoir un bon effet ; essayons ! »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 aprilis 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 8 mai 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la Pentecôte. — II. L'Esprit-Saint et la vie surnaturelle, 353.

Instructions dominicales. — XXXVII. *Trinité* : Nature et leçons de ce mystère, 355. — XXXVIII. *1^{re} Dim. après la Pentecôte* : La charité envers le prochain, 359.

Petites Lectures. — I. Pourquoi on perd la foi, 361.

Lectures pour le Mois de Marie sur Notre-Dame des Victoires. — IV. Le premier exercice du soir, 363. — V. Épreuve et triomphe, 366.

SERMONS POUR LA PENTECOTE

II

L'ESPRIT-SAINT ET LA VIE SURNATURELLE

*Emitte Spiritum tuum et creabuntur :
Et renovabis faciem terræ.*

Envoie ton souffle et ils seront créés :
Et tu renouvelleras la face de la terre.
(Ps., ciii, 30).

Mes frères,

Ces paroles avec lesquelles le chantage inspiré d'Israël célébrait la gloire et la puissance du Créateur, l'Eglise les a redites dans sa prière aujourd'hui pour appeler sur ses enfants l'Esprit de Dieu, afin qu'à leurs âmes arides il donne la vie et la fécondité. Sans lui, en effet, il n'y a rien dans l'homme ; mais au souffle vivifiant de ce vivant Esprit, une riche floraison, prémices d'une moisson qui ne trompe pas l'espoir du semeur, s'épanouit dans les âmes. L'Esprit-Saint est la vie du chrétien comme il a été la vie de Jésus-Christ sur la terre et qu'il est la vie de l'Eglise ; comme il était à la naissance de Jésus-Christ et de l'Eglise, il est aussi à notre naissance à la vie d'en-haut l'agent principal ; et comme il a conduit le Christ en son existence terrestre et conduit l'Eglise dans le monde jusqu'à la fin des temps, il nous conduit ici-bas pendant notre pèlerinage de la terre au ciel. Son action dans le chrétien s'étend à toutes les manifestations de la vie surnaturelle depuis la régénération baptismale jusqu'à l'éternelle béatitude. Bref, il est de notre vie surnaturelle l'auteur d'abord, le moteur ensuite. Ce sont les deux pensées que je vais essayer de développer brièvement.

Daigne, en cet anniversaire de la Pentecôte, le divin Paraclet nous octroyer, par l'intercession de son Epouse immaculée, un rayon de la lumière d'en-haut ! *Veni, Sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ radium.*

I

L'Esprit-Saint est l'auteur de notre vie surnaturelle. Par lui, nous devenons comme le Christ et l'Eglise les enfants de Dieu.

Quand fut venue la plénitude des temps fixée par les éternels décrets pour l'accomplissement des mystères divins, qui donc, dans le sein d'une vierge immaculée, viendra former au Verbe de Dieu un corps mortel avec lequel il entrera dans le monde et montera sur la croix ? Ecoutez bien ce que rapporte l'Evangile : « L'Esprit-Saint viendra en vous, dit l'ange à Marie, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : et l'être saint qui naîtra de vous sera Fils de Dieu. » Ainsi, parce qu'il est conçu du Saint-Esprit, le fils de Marie sera Fils de Dieu.

Quelque trente ans plus tard, quand ce même Christ conçu du Saint-Esprit et Fils de Dieu veut donner sa vie à son Eglise, afin qu'en elle et par elle il demeure avec nous jusqu'à la consommation des siècles, c'est d'un souffle qu'il la lui transmet en disant : « Recevez le Saint-Esprit. »

Ainsi, mes frères, le Saint-Esprit a été le souffle qui animait le Christ et c'est le souffle qui anime l'Eglise. C'est par lui qu'elle vit de la vie de Jésus-Christ qui est la vie même de Dieu, par l'Esprit-Saint.

Il en va de même pour nous, mes frères. Si nous voulons vivre de la vie de Jésus-Christ pour recevoir ses glorieuses promesses, si nous voulons vivre de la vie de Dieu pour partager son héritage, il nous faut recevoir le souffle vivificateur de son Esprit, car celui-là n'est point du Christ et partant de Dieu qui n'a point son Esprit : *Qui Spiritum Christi non habet, hic non est ejus.*

Mais qui donc nous donnera de son Esprit pour que nous vivions de la vie surnaturelle de Dieu ? Quel sera le mortel assez audacieux pour l'aller dérober dans les cieux ? Ah ! je comprends maintenant pourquoi le Sauveur a voulu s'en aller, pourquoi il a tant insisté sur la nécessité de son départ : « En vérité, en vérité je vous le dis, il est utile que je m'en aille. Si je ne m'en vais pas, le Saint-Esprit ne viendra pas, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » C'est que son œuvre n'eût pas été complète, mais vaine et stérile. Car si le Verbe de Dieu s'est fait homme, c'était pour faire l'homme Dieu. Alors quand il a tracé le modèle, sculpté le Dieu dans l'homme, préparé la matière du chrétien, comme un vainqueur il remonte là-haut dans les cieux chercher le souffle de la vie.

Que se passe-t-il alors dans le sein de Dieu ? Merveille sublime : c'est une création nouvelle. Comme au jour, en effet, de la création, où Dieu penché sur sa statue élégante et fragile, façonnée de ses mains dans un limon d'argile, la finissait d'un souffle et l'homme était créé, ainsi à la prière du Sauveur, penché encore sur l'argile humaine modelée à la forme du Christ, le Père sur ce type ressemblant ins-

pire le souffle de son Esprit de vie et un homme nouveau est créé : c'est un chrétien, un fils de Dieu. Et en effet, pour me servir des termes de S. Augustin, de même que l'âme en la première création s'unissant au corps, l'embrasse pour ainsi dire, l'anime, le vivifie, et de cette boue informe fait un être humain, de même en la seconde création le Saint-Esprit, souffle de Dieu, embrasse l'âme par sa grâce, la vivifie, lui imprime la forme de Dieu même, en fait un être de race divine, une fille de Dieu. Après cela, concluez si vous voulez avec l'apôtre S. Paul : possédant le même Esprit qui avait fait le Christ Fils de Dieu, nous sommes comme lui fils de Dieu, héritiers du Père qui est aux cieux, ses cohéritiers, et nous pouvons en toute confiance comme lui, dans les mêmes sentiments que nous inspire l'Esprit-Saint, faire monter vers le ciel le cri de l'amour filial : *Abba, Pater, Père !*

Ainsi, mes frères, c'était pour nous rendre participants de sa divinité que le Christ remontait dans les cieux : *ut nos divinitatis sue tribueret esse participes est elevatus in cælum* ; et c'est par le Saint-Esprit qu'il nous a envoyé et que le Père nous a donné que nous sommes devenus les fils de Dieu. Le Saint-Esprit est donc l'agent de notre filiation adoptive, l'auteur de notre vie surnaturelle. C'est pourquoi, mes frères, prenons bien garde et « n'éteignons pas l'Esprit, » car nous aurions éteint la vie en nous et nous ne serions plus les enfants de Dieu. Mais redisons avec l'Eglise à Jésus-Christ assis à la droite du Père : « *Emitte Spiritum tuum et creabuntur*. Envoie encore ton Esprit et ils seront créés, les fils de Dieu. »

II

Ceux qui avec la chair et le sang nous ont donné la vie naturelle ne considèrent point leur tâche remplie tant qu'ils ne nous ont pas conduits jusqu'à l'état d'hommes. Et ceux-là non plus ne méritent point le beau nom de fils qui résistent à leurs parents. Ainsi en va-t-il, et dans un sens plus profond, du père de nos âmes. Sa mission non plus n'est point remplie quand une fois il nous a donné la vie surnaturelle. Il la gouverne ensuite, la conduit, la met en activité féconde ; il la meut. Et ceux-là seulement, dit l'Apôtre, sont les fils de Dieu dans toute la force du terme, qui sont mus par l'Esprit-Saint : « *Quicumque enim Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei*. »

Notre vie surnaturelle est un prolongement de la vie de Jésus-Christ. Or c'est l'Esprit-Saint qui conduisait le Christ dans sa vie mortelle. Sur lui, dit le Prophète, s'est reposé l'Esprit de Dieu : l'Esprit de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de pitié, et de crainte de Dieu. N'est-ce point cet Esprit qui paraît et parle lors du baptême au Jourdain, de la transfiguration

au Thabor, qui pousse Jésus au désert pour y être tenté, qui dirige ses pas vers la Galilée, qui l'assiste dans son sacrifice, lui donne pouvoir sur les démons, lui inspire les paroles de la vérité, bref, qui est le moteur actionnant le Christ en son existence terrestre ? Qu'ai-je besoin d'insister ? C'est un fait évident qui a frappé les yeux du narrateur évangélique. Parcellément je ne m'attarderai pas à vous présenter l'Eglise gouvernée par l'Esprit-Saint. Lisez les Actes de ceux qui à la Pentecôte reçurent le baptême de l'Esprit, vous lirez les Actes de l'Esprit-Saint lui-même.

Eh bien ! mes frères, comme en Jésus, comme dans l'Eglise, le grand mobile qui soulève notre vie, le moteur qui met en activité notre vie surnaturelle, c'est le Saint-Esprit, ou pour parler plus conformément au langage de la Sainte Ecriture, c'est la charité répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint : *charitas diffusa in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis*. Car, il est tout amour, cet Esprit, et la charité qui émane de lui comme le rayon de son foyer, véritable feu, *ignis charitas*, purifie notre cœur, éclaire notre intelligence, fortifie notre volonté, emporte dans un élan irrésistible notre âme tout entière vers Dieu. Ainsi voyons-nous un modèle de chrétien, S. Paul, prendre son essor vers les cieux, désirer de mourir pour être avec Dieu parce que la charité le presse.

Mais, mes frères, à nous maintenir dans cette ascension vers Dieu, la charité seule ne suffit point, et c'était la désolation de l'Apôtre : car depuis la blessure reçue au premier combat de l'homme avec Satan, les pulsances de notre âme se traînent terre à terre, rebelles parfois. Consolerez-vous cependant : l'Esprit-Saint est là pour parfaire son ouvrage commencé. Avec l'onction de la suavité, sans violence, à chacune de ces infirmes ou de ces rebelles, il infuse une force à lui, une vertu surnaturelle qui les rend capables désormais de produire ces actes supérieurs qui sont comme les pas de l'âme qui monte vers Dieu. Ces forces, vous les connaissez, ce sont les vertus infuses, théologiques et cardinales : la foi, l'espérance, la prudence, la justice, la force, la tempérance. Ce sont elles que nous demandions ce matin dans la prose de la messe : « *Lava quod est sordidum, riga quod est aridum, sana quod est saucium* : Purifiez ce qui est souillé, arrosez ce qui est aride, guérissez ce qui est blessé. *Flecte quod est rigidum, fove quod est frigidum, rege quod est devium* : Fléchissez ce qui est rigide, réchauffez ce qui est froid, remettez sur le chemin ce qui s'en est écarté. » Et tout à l'heure encore, dans l'hymne des vêpres, nous échantions : « *Accende lumen sensibus, infirma nostri corporis virtute firmans perpeti* : Faites briller votre lumière à nos sens, et ce qu'il y,

a d'infirme en nous, fortifiez-le par votre éternelle vertu. »

Étonnez-vous davantage encore, mes frères, car l'action du Saint-Esprit ne se borne pas à fortifier notre faiblesse, à guérir nos blessures, à aider notre infirmité. Le voici qui demande à se substituer à notre raison dans le gouvernement de notre vie, à prendre en main, dirais-je volontiers, les rênes de notre vie. Par des inspirations de chaque moment, il nous sollicite de le laisser conduire à son gré. Et si nous accédons à son désir, il fait agir en nous une grande ressource de sa toute-puissance, les dons que je citais tout à l'heure à propos du Christ, qui sont à sa disposition comme autant d'organes de direction et d'action pour nous disposer à recevoir directement son influence plénière. Oh ! mes frères, soyons dociles aux inspirations du Saint-Esprit et abandonnons-lui la conduite de notre vie.

Ne seriez-vous, comme le grand apôtre, conscients d'aucune faute, confiez-vous à l'Esprit de crainte qui vous fera entendre que vous n'en êtes pas justifiés pour autant et vous inspirera les sentiments délicats d'une âme qui s'ingénie à plaire toujours davantage au Dieu qu'elle adore et aime comme un Père.

La profession de votre foi est-elle pour vous le principe de grandes luttes et de grandes souffrances ? Hommes du devoir, faites appel à l'Esprit de force descendu sur les disciples, et en vous donnant de servir sans défaillance, il vous fera goûter les joies intimes du sacrifice et de la souffrance patiemment endurée pour la cause de Dieu.

Âmes fidèles, suppliez l'Esprit de piété qui mettra en votre cœur la douceur d'un amour filial et sur vos lèvres un accent de sincérité et de confiance que vous ne connaissez pas encore pour dire à Dieu : « Notre Père !... »

Jeunes gens : vous hésitez dans le choix d'une carrière, votre cœur est partagé entre le monde et Dieu, vous rêvez peut-être du sacerdoce ou du cloître ? Consultez l'Esprit de conseil : il vous dictera le choix d'une prudente décision.

Faites appel au don de science, au don d'intelligence, savants que le doute angoisse ou pécheurs dont la foi défaille.

A l'Esprit de sagesse, mes frères, tous confions notre vie pour estimer les choses de ce monde périssable comme des balayures et goûter dès ici-bas les vrais biens qui ne passent pas.

Oui, mes frères, confions à l'Esprit-Saint la direction de notre vie, et dans notre âme, sous son action surgiront, moisson féconde, « les décisions lumineuses, les actions justes, les résolutions viriles, les chastes sacrifices, les saintes appréhensions, les courageuses attaques et les patiences indicibles, les pieuses

affections, les prudents conseils, les fleurs de la science, les ravissements de l'intelligence, les enthousiasmes de la sagesse » ; toutes choses qui nous donneront les fruits savoureux de la charité, de la joie, de la paix, de la patience, de la bénignité, de la bonté, de la longanimité, de la douceur, de la fidélité, de la modestie, de la continence, de la chasteté, qui sont les fruits du Saint-Esprit ; et enfin comme couronnement de cette merveilleuse moisson : pour notre âme les délices des béatitudes de la terre, gages et prémices de la béatitude éternelle, et pour notre corps l'espérance de la résurrection, car « le Saint-Esprit nous a marqués de son seing pour le jour de la rédemption, » et comme il est venu près du Christ au tombeau, près de notre tombe aussi il reviendra pour relever nos corps des ruines de la mort.

Oh ! qu'elle est glorieuse la destinée de ceux qui ici-bas sont conduits par le Saint-Esprit ! Ils sont vrais enfants de Dieu, sauvés en espérance, héritiers de la gloire éternelle. *Quicumque enim Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.*

**

Mes frères, nous avons reçu cet Esprit d'adoption par lequel nous sommes devenus les enfants de Dieu et le Saint-Esprit habite en nous comme dans ses temples. Que cette pensée nous inspire la modestie pour ne point violer le temple de Dieu que nous sommes et contrister l'Esprit qui habite en nous. Qu'elle nous dicte une conduite digne du glorieux titre d'enfants de Dieu que nous possédons et laissons-nous conduire avec docilité par le doux hôte de nos âmes. Prions en cette Pentecôte le divin Paraclet de prendre possession plus intime de nos âmes afin que, suivant ses inspirations pendant tout le temps de notre pèlerinage ici-bas, nous parvenions par la sainteté à l'éternelle gloire que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXXVII

Fête de la Sainte Trinité

NATURE ET LEÇONS DE CE MYSTÈRE

Docete omnes gentes : baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.

Instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. (Mat., xxviii, 19).

Mes frères,

Par ces paroles que nous venons de lire dans l'Evangile, Notre-Seigneur a voulu affirmer et proclamer solennellement le mystère de la T. S. Trinité. Il pouvait envoyer ses apôtres prêcher, instruire et baptiser en son propre

nom, ou, d'une manière générale, au nom de Dieu. Pourquoi a-t-il spécifié et nommé les trois personnes divines en disant : « Baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ? ». Il se proposait sans doute de nous donner ainsi une preuve convaincante et irréfutable — puisqu'elle est sortie de la bouche de celui qui est la Vérité même — de l'existence de ce mystère. Puis-je, dès lors, chercher un autre sujet à traiter ce matin devant vous ? Le désir de Jésus et celui de l'Eglise, ainsi que le caractère de cette fête, me font un devoir de vous instruire sur ce point. D'une part, réveiller et fortifier votre foi en la Sainte Trinité, en *vous expliquant ce mystère* ; d'autre part, réchauffer et augmenter votre amour à l'égard de chacune des trois personnes divines, en vous rappelant *ce qu'elles ont fait pour nous*, sera tout le but de cet entretien.

I

1. Mais d'abord, savez-vous, mes frères, ce que c'est qu'un mystère ? Vous l'avez tous appris sur les bancs du catéchisme. Plusieurs l'ont peut-être oublié. Un mystère est une vérité révélée par le bon Dieu ; cela veut dire une vérité que Dieu a dévoilée aux hommes, qu'il leur a fait connaître, une vérité si élevée qu'elle dépasse notre intelligence, en sorte que nous ne pouvons pas la comprendre. Néanmoins nous devons la croire fermement et sans hésiter parce que Dieu nous l'enseigne, et Dieu la comprend bien, la connaît parfaitement, et ne peut ni se tromper, ni nous tromper.

Le mystère de la T. S. Trinité est une de ces grandes vérités révélées par Dieu. Il consiste en un seul Dieu en trois personnes distinctes. Nous savons qu'il existe, nous savons en quoi il consiste, et c'est tout, ce sont les deux seules choses que nous puissions en dire. Après cela, nous sommes impuissants à le comprendre. L'expliquer un peu est tout ce que nous pouvons faire.

2. Je dis d'abord que la T. S. Trinité *existe*. Nous savons en effet, d'une part, qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il ne peut y en avoir plusieurs. « Considérez, dit Dieu au peuple juif, que je suis le Dieu unique et qu'il n'y en a point d'autre en dehors de moi. » (Deut., xxxii, 39). « Ecoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur. » (Deut., vi, 4). « Vous seul êtes Dieu : *tu es Deus solus*, » s'écrie le Psalmiste. (Ps., lxxxv, 10). Et l'apôtre S. Paul affirme la même vérité dans ses épîtres : « Il n'y a nul autre Dieu que le seul Dieu. » (I Cor., xiii, 4). « Il n'y a qu'un Dieu, père de tous et qui est au-dessus de tous : *Unus Deus et pater omnium, qui est super omnes*. » (Eph., iv, 6). Nous pouvons à ce propos rappeler cette parole de Fénelon : « Je ne puis concevoir deux êtres infiniment par-

faits ; car, l'un partageant la même puissance infinie avec l'autre, chacun d'eux serait moins parfait et moins puissant que s'il était seul. » C'est du pur bon sens.

Nous savons aussi, d'autre part, qu'il y a en Dieu trois personnes distinctes. Ces personnes se nomment : la première, le Père ; la seconde, le Fils ; la troisième, le Saint-Esprit. En lisant les Evangiles, il est facile de constater que Notre-Seigneur nous enseigne, de la façon la plus formelle, qu'il y a trois personnes en Dieu. Sans cesse, il parle de son Père, il se dit lui-même Fils de Dieu, Fils du Père ; et il promet, à plusieurs reprises, d'envoyer le Saint-Esprit à son Eglise, proclamant que celui-ci est Dieu comme lui et comme son Père. — Au baptême de Jésus dans le Jourdain, la Sainte Trinité s'est pour ainsi dire montrée et manifestée, elle s'est rendue sensible. Au moment où Jésus sortit de l'eau, le ciel s'ouvrit ; on vit descendre le Saint-Esprit en forme de colombe et se reposer sur lui, et du haut du ciel une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » (Mat., iii, 16-17). Voilà bien les trois personnes en Dieu : le Père qui parle du haut des cieux, le Fils qui est baptisé, et le Saint-Esprit qui vient reposer sur la tête de Jésus sous la forme d'une colombe. — Les paroles de Notre-Seigneur que je vous citais au début de cette instruction sont aussi une des preuves les plus frappantes de cette Trinité. Envoyant ses apôtres prêcher l'Evangile, il leur dit : « Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Voilà bien les trois personnes divines désignées par leur nom. — A chaque page du Nouveau Testament le même dogme se trouve affirmé. Et l'apôtre S. Jean l'a résumé dans ces quelques mots : « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe, le Saint-Esprit, et ces trois personnes sont une même chose. » (I Jo., v, 7). Dans ces paroles les trois personnes divines sont clairement et distinctement nommées, et en même temps elles sont considérées comme une même chose, c'est-à-dire qu'elles n'ont qu'une seule et même nature.

L'Eglise, chargée par Jésus-Christ de nous instruire, n'a pas un autre enseignement. Elle nous fait produire chaque jour un acte de foi en la Sainte Trinité dans le Symbole des apôtres : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ son Fils unique, et au Saint-Esprit. » Interrogez tous les docteurs, tous les conciles, tous les Symboles chrétiens, vous trouverez partout la preuve évidente de cette vérité : que dans tous les siècles, depuis les apôtres jusqu'à nous, on a cru et professé le mystère d'un seul Dieu en trois personnes. Toujours on a fait le signe de la croix au nom

du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; toujours on a chanté la doxologie : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit : *Gloria Patri, et Filio et Spiritui Sancto.* »

3. Disons maintenant en quoi consiste ce mystère, et expliquons-le, autant que cela est possible pour notre faible intelligence.

En Dieu il y a une seule nature, une seule divinité ; nature divine qui est tout entière dans le Père, tout entière dans le Fils, tout entière dans le Saint-Esprit. La divinité du Père n'est pas distincte de la divinité du Fils ni de la divinité du Saint-Esprit. Dès lors ces trois personnes ne sont point trois Dieux, mais un seul Dieu. Il y a entre elles unité de substance, c'est-à-dire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont tous trois la même nature, la même substance, la même divinité, et que chacun d'eux la possède tout entière et sans partage.

Mais en Dieu il y a trois personnes distinctes. J'ai dit *trois* ; ce n'est donc ni une, ni deux, ni quatre. J'ai dit ensuite *distinctes*, c'est-à-dire que ces personnes subsistent en elles-mêmes. La nature divine leur appartient en commun, c'est vrai ; mais chacune d'elles forme un tout complet auquel il ne manque rien pour être un principe d'action, pour agir par lui-même et exécuter des opérations qui lui soient propres.

Chacune de ces trois personnes est Dieu. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu et ils ne font qu'un seul Dieu. Je n'ai pas à vous démontrer ici la divinité de chacune de ces personnes. Nous le faisons ailleurs. Le Père est la première personne, parce que de toute éternité il a engendré le Fils ; le Fils est la seconde personne, parce que de toute éternité il a été engendré par le Père ; le Saint-Esprit est la troisième personne, parce que de toute éternité il procède du Père et du Fils. Ainsi donc, dans l'essence unique de Dieu, il y a trois personnes distinctes : « Autre est la personne du Père, autre est la personne du Fils, autre est la personne du Saint-Esprit. Mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne font qu'une seule divinité¹. »

Les trois personnes de la Sainte Trinité possédant en commun la nature divine, et chacune d'elles la possédant tout entière, il s'ensuit qu'elles sont égales en toutes choses.

D'abord elles sont éternelles toutes les trois : le Père est éternel, le Fils est éternel, le Saint-Esprit est éternel. L'une n'a jamais existé sans les deux autres. Le Père n'a jamais été sans le Fils et le Saint-Esprit, ni le Saint-Esprit sans le Père et le Fils.

Les trois personnes divines ont aussi la même puissance, les mêmes perfections. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont tout-puissants et infiniment parfaits puisqu'ils sont Dieu.

¹ Symbole de S. Athanase.

Voilà en abrégé à peu près tout ce que nous savons de ce mystère. On s'est servi de plusieurs comparaisons pour essayer de le comprendre un peu. Un grand écrivain chrétien, Tertullien, trouvait une image de la Sainte Trinité dans le soleil. Il n'y a, dit-il, qu'un seul soleil et dans cet astre nous trouvons trois choses bien distinctes : le globe de feu qui engendre les rayons de lumière, les rayons de lumière qui sont engendrés par le soleil, et la chaleur qui procède du soleil et des rayons. — La Sainte Ecriture nous apprend que Dieu nous a créés à sa ressemblance ; voilà pourquoi S. Augustin dit que nous portons en nous l'image de l'adorable Trinité. Il y a en nous une seule âme et dans notre âme trois choses différentes et distinctes l'une de l'autre : la mémoire, l'intelligence et la volonté. L'intelligence n'est pas la volonté, ni la volonté la mémoire ; pourtant elles ne forment qu'un seul esprit. Ces trois facultés procèdent l'une de l'autre, néanmoins elles sont aussi anciennes l'une que l'autre ; elles n'ont jamais été l'une sans l'autre. Ainsi notre âme est une image frappante de la Sainte Trinité.

Malgré ces comparaisons, notre petite et faible intelligence ne saurait comprendre ici-bas comment en Dieu il y a trois personnes distinctes qui ne forment qu'un seul et même Dieu. S. Augustin raconte qu'un jour il se promenait sur le bord de la mer en méditant sur le mystère de la Sainte Trinité et en cherchant à l'approfondir. Tout à coup il aperçut près de lui un petit enfant qui ne cessait d'aller puiser de l'eau dans une coquille et de la verser dans un petit trou qu'il venait de creuser dans le sable. « Que prétendez-vous faire avec cette eau ? lui dit le Saint. — Je prétends mettre toute l'eau de la mer dans ce trou. » Le saint se mit à rire. « Vous pensez, reprit l'enfant, que je n'y arriverai pas ? Eh bien ! sachez que je viendrai plutôt à bout de mettre toute l'eau de la mer dans ce trou que vous de comprendre le mystère de la T. S. Trinité. L'esprit de l'homme, qui est si borné, pourrait-il comprendre Dieu qui est infini ? » Après ces paroles l'enfant disparut. S. Augustin fut persuadé que c'était un ange envoyé de Dieu pour lui donner une leçon ; et il ne chercha plus à sonder les profondeurs d'un mystère impénétrable à tout mortel.

« Croyons donc fermement, mes frères, ce que Dieu nous a révélé, ce que l'Eglise nous enseigne, ce que la foi nous apprend du mystère de la T. S. Trinité. Trois personnes distinctes en une seule et même nature : le Père, principe de tout, et qui est Dieu ; le Fils, engendré du Père, et qui est Dieu ; le Saint-Esprit procédant du Père et du Fils, et qui est Dieu ; et dans ces trois personnes un seul et même Dieu. Mystère de foi, mes frères, mais aussi mystère d'amour ; car chacune des trois

personnes nous a comblés de dons inestimables¹. Il ne suffit pas de croire ; nous avons un autre devoir envers la T. S. Trinité : nous devons l'aimer.

II

Quelle reconnaissance ne devons-nous pas avoir pour les bontés dont nous avons été et dont nous sommes encore l'objet de la part des trois personnes divines !

1. Dieu le Père nous a créés, nous a donné son Fils unique et nous a adoptés pour enfants ; Dieu le Fils nous a rachetés au prix de son sang, et Dieu le Saint-Esprit nous a sanctifiés.

La création, œuvre de toute-puissance, est spécialement attribuée à Dieu le Père, parce qu'il est le principe des deux autres personnes. C'est donc à lui que nous sommes redevables du premier des bienfaits, de notre existence et de notre conservation, et de tout ce qui sert à entretenir en nous la vie. Sans lui nous ne serions pas ; nous serions restés à jamais dans le néant. De toute éternité, dans ce néant d'où il nous a tirés, le bon Dieu a vu des millions d'êtres possibles qui l'eussent sans doute mieux servi et plus glorifié que nous. Pourquoi nous a-t-il préférés à tant d'autres ? Un seul mot répond exactement à cette question : il nous a aimés d'un amour gratuit et de prédilection. C'est aussi parce qu'il nous a aimés, qu'il nous a préservés de tant de périls où nous aurions pu trouver, comme beaucoup d'autres, une mort prématurée ; c'est parce qu'il nous a aimés qu'il a répandu sur nous tant de faveurs exceptionnelles dans l'ordre de la nature et de la grâce.

A Dieu le Père nous sommes redevables aussi de l'adoption divine. De même que Jésus-Christ est fils du Père par nature, ainsi nous le sommes par adoption. « Nous avons reçu l'esprit des enfants d'adoption, dit S. Paul, en vertu duquel nous osons appeler Dieu notre Père, comme étant véritablement enfants de Dieu et ses héritiers. » (Rom., viii, 15-17). Quel ne serait pas le bonheur d'un enfant du peuple, adopté par un roi puissant, et investi de tous les droits d'un fils légitime ? Et pourtant ce n'est là qu'une faible image de la divine adoption du chrétien au saint baptême. Je comprends dès lors cette parole de l'apôtre S. Jean : « *Videte qualem caritatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus.* Voyez quelle grande charité Dieu le Père nous a manifestée, puisque nous nous appelons et nous sommes véritablement les enfants de Dieu. » (I Jo., iii, 1).

Enfin, Dieu le Père nous a tant aimés qu'il nous a donné son Fils unique ; il l'a livré pour

nous, « *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* » (Jo., iii, 16).

Qui d'entre nous, mes frères, n'aimerait de tout son cœur et par dessus tout, un Père si infiniment aimable ? Qui ne voudrait lui prouver son amour et sa reconnaissance en évitant ce qui lui déplaît, ce qui l'afflige, c'est-à-dire le péché ? Montrons-lui notre affection par notre empressement à le bien servir, par l'observation fidèle de ses commandements et la soumission complète à sa volonté.

2. Mais étendons cet amour et cette reconnaissance à la seconde et à la troisième personne de la Sainte Trinité.

Le Fils éternel de Dieu nous a manifesté son amour par le bienfait de la Rédemption. C'est grâce à son incarnation, grâce à ses souffrances, à sa passion, à sa mort, à son anéantissement, que nous avons été rachetés de l'esclavage du péché, de la mort éternelle et de la servitude du démon. C'est par lui que nous avons été réintégrés dans tous nos droits primitifs. Quel étonnement provoquerait dans le monde entier le fils d'un roi qui se mettrait à la place d'un esclave coupable et se livrerait à la mort pour lui ! Volla pourtant ce que notre bon Sauveur, la seconde personne de la Sainte Trinité, a fait pour nous et pour chacun d'entre nous. Il s'est constitué coupable à notre place, et il fut châtié pour nous. « Il s'est anéanti, dit l'apôtre saint Paul, il a pris la forme de l'esclave et il s'est livré à la mort pour nous : *Exinanivit semetipsum Dominus Jesus, formam servi accipiens... et pro omnibus mortuus est.* » (Phil., ii).

De plus, par le baptême, Jésus-Christ nous a incorporés à lui : nous sommes devenus ses membres. Quelle admirable et intime union ! Etant les enfants adoptifs de Dieu le Père, nous sommes les frères de Jésus-Christ. Nous ne faisons qu'un avec lui, étant membres de son corps mystique qui est l'Eglise.

Mais quelle reconnaissance ne devons-nous pas témoigner à la seconde personne de la T. S. Trinité pour l'institution de la sainte Eucharistie ! Un Dieu qui s'abaisse jusqu'à prendre les apparences d'un peu de pain afin de se faire notre nourriture ! L'être infiniment grand qui veut tous les jours s'immoler pour nous sur l'autel, et demeurer avec nous comme un ami, comme un père, comme un bienfaiteur ! Plus que cela : il veut que nous vivions de sa vie, et dans ce but il nous donne sa chair à manger et son sang à boire dans la sainte communion : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. » (Jo., vi, 57). Ainsi nous sommes identifiés à lui, nous vivons de sa vie, nous participons à la nature divine, « *divinæ consortes naturæ.* » (II Pet., i, 4).

Tant d'amour et tant de bienfaits ne de-

¹ Rituel de Langres, Prône pour la fête de la Sainte Trinité.

vraient-ils pas suffire à gagner notre cœur et à mériter notre obéissance?

3. C'est au Saint-Esprit que sont attribuées les opérations de la grâce et les œuvres de la miséricorde. Dans les Livres saints il est appelé la Bonté et la Charité de Dieu. La troisième personne de la Sainte Trinité nous a donc spécialement révélé son amour par le bienfait de la sanctification. Il nous a sanctifiés dans le baptême, en purifiant notre âme de toute souillure, en y répandant la charité divine et avec elle toutes les prérogatives de la grâce sanctifiante. C'est la doctrine de S. Paul : « L'amour de Dieu, dit-il, a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit. » (Rom., v, 5). Il nous a sanctifiés aussi dans la confirmation, se donnant à nous, prenant possession de nos âmes, leur communiquant la force, les affermissant dans la vertu et les ornant des dons les plus précieux. Il nous a sanctifiés par une augmentation de vie surnaturelle dans la participation aux autres sacrements. Il nous a sanctifiés enfin par l'onction de sa grâce, par ces bonnes inspirations qu'il suggère à notre cœur, par ces lumières qu'il fait jaillir dans notre intelligence, par ces bons mouvements, ces vertueuses inclinations par lesquels il pousse notre volonté au bien, ou la détourne du mal.

La troisième personne de la Sainte Trinité veut aussi, par amour, établir en nous sa demeure. En recevant le baptême et la grâce sanctifiante, nous sommes devenus les temples vivants du Saint-Esprit. S. Paul nous l'affirme quand il écrit aux Corinthiens : « Mes frères, ne savez-vous pas que vos corps sont les temples du Saint-Esprit qui est en vous? *An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus Sancti, qui in vobis est?* » (I Cor., vi, 19).

Enfin c'est l'Esprit-Saint qui a répandu dans le monde la lumière et la vérité ; c'est lui qui a dirigé et soutenu les apôtres, qui a fait connaître l'Evangile aux nations et a converti le monde. C'est à lui que nous devons d'être sortis des ténèbres du paganisme et de l'idolâtrie, d'être chrétiens. Aujourd'hui encore il gouverne et conduit l'Eglise qui nous instruit, il l'éclaire, il la préserve de toute erreur. Par elle il fait briller à nos regards l'enseignement divin, les splendeurs de la foi, l'éclat de la vérité. En sorte que quand nous écoutons l'Eglise, nous écoutons l'Esprit-Saint ; quand l'Eglise nous instruit, c'est l'Esprit-Saint qui nous instruit. Oh ! que de bienfaits dont nous sommes redevables à la troisième personne de la Sainte Trinité !

**

Après ce trop court exposé des bontés de Dieu à notre égard, vous comprenez, mes frères, que nous ne serons jamais assez reconnaissants envers les trois personnes divines.

Jamais nous n'aimerons assez le bon Dieu qui nous a tant aimés !

Vous comprenez aussi que cette fête de la T. S. Trinité ne nous rappelle pas seulement un grand mystère, une des principales vérités de notre foi ; mais elle nous fait souvenir des grâces, temporelles et spirituelles, dont Dieu nous a comblés. Oh ! je vous en supplie, n'oubliez jamais ce que vous devez à chacune des personnes divines ; à Dieu le Père qui nous a créés, nous a adoptés pour enfants et nous a destinés au ciel, c'est-à-dire au bonheur éternel ; à Dieu le Fils qui nous a rachetés, non pas à prix d'or ou d'argent, mais au prix de son sang ; à Dieu le Saint-Esprit qui nous a sanctifiés tant de fois, qui, tous les jours, répand dans nos âmes lumière et force, c'est-à-dire la grâce sans laquelle il nous est impossible de plaire à Dieu et de faire notre salut, « Que rendrai-je au Seigneur, s'écriait le Psalmiste, pour tant de biens que j'en ai reçus ? » (Ps., cxv, 12). Et nous, que pourrions-nous rendre aux trois personnes divines ? Donnons-leur notre cœur. Je vous l'ai dit ; le mystère de la T. S. Trinité est un mystère de foi, mais aussi un mystère d'amour ; croyons et aimons. Et alors ce sera pour nous un bonheur de servir Dieu, d'accomplir notre devoir et de sanctifier nos œuvres. Nous offrirons toutes nos actions à la Sainte Trinité en traçant sur nous le signe de la croix et en les accomplissant au nom et par amour du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

XXXVIII

1^{er} Dimanche après la Pentecôte

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

Eadem quippe mensura qua mensi fueritis remetietur vobis.

On se servira pour vous de la même mesure dont vous vous serez servis pour les autres. (Luc, vi, 38).

Mes frères,

L'Evangile du premier Dimanche après la Pentecôte est consacré tout entier à nous rappeler un de nos grands devoirs sur lequel insista plus d'une fois N.-S. Jésus-Christ : le devoir de la charité envers le prochain. « Soyez miséricordieux, nous dit-il ; faites du bien, pardonnez ; ne jugez pas, ne condamnez pas. » En un mot, soyez bons pour vos semblables, ayez de la charité. Je vais donc, après notre divin Sauveur, vous entretenir un instant de cette vertu, vous montrer qu'il faut la pratiquer et comment en la pratique.

I

1. Il faut la pratiquer, d'abord parce que Dieu le commande.

Vous connaissez, mes frères, la réponse,

bien claire et bien catégorique, que fit un jour sur ce sujet le Fils de Dieu. On lui demandait quel est le grand commandement de la loi divine? Il répondit en réunissant l'amour de Dieu et celui du prochain, comme si c'était une seule et même chose : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. Voilà le premier et le grand commandement. Mais voici le second qui lui est semblable : vous aimerez votre prochain comme vous-même. *Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum sicut teipsum.* » (Matt., xxii, 37-39).

Je ne crois pas que notre divin Sauveur pouvait mieux nous montrer ce qu'il pensait de la charité envers le prochain et nous imposer d'une manière plus absolue l'obligation d'avoir de l'affection pour nos frères. Qu'y a-t-il, en effet, de plus important, de plus nécessaire qu'aimer Dieu? Eh bien! Jésus-Christ nous déclare qu'il n'est ni moins important, ni moins nécessaire d'aimer le prochain, puisque ce commandement est semblable au premier. Ce qui veut dire que si l'amour de Dieu est indispensablement requis pour le salut, nous ne pouvons pas non plus nous sauver sans l'amour du prochain. Ces deux préceptes sont tellement unis qu'ils n'admettent pas de division. On ne peut vraiment aimer Dieu si l'on n'aime le prochain, et l'on ne peut aimer sincèrement et convenablement le prochain sans aimer Dieu. L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont comme deux magnifiques rameaux poussant sur une seule tige, deux ruisseaux venant d'une même source. Voilà pourquoi Jésus-Christ ne les sépare point, nous montrant ainsi qu'ils sont aussi nécessaires l'un que l'autre.

Il y a plus : Notre-Seigneur semble insister davantage sur le second précepte et lui accorder ses préférences. Ce fut son dernier enseignement, sa dernière recommandation avant de mourir : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ; *ut diligatis invicem sicut dilexi vos.* » (Jo., xv, 12). Jésus venait d'instituer le sacrement de son amour, la sainte Eucharistie. Quelques instants seulement le séparaient de sa douloureuse Passion. Le touchant repas d'adieu qu'il prit en compagnie de ses apôtres était terminé. Alors le Maître eut avec ses disciples une longue et suprême conversation. Il faisait pour ainsi dire son testament. Or, après nous avoir livré son corps et son sang, il ne trouva rien de mieux en ce moment à nous léguer que le précepte de la charité : « *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem.* Je vous donne un commandement nouveau, sublime. Aimez-vous les uns les autres. » (*Ibid.*, xiii, 34). Il insiste sur ce point, il y revient plusieurs fois ; il nous presse : « Ce que je vous ordonne, dit-il, c'est

de vous aimer : *Hæc mando vobis ut diligatis invicem.* » (xv, 17). Ce précepte de la charité lui tient tant au cœur qu'il l'appelle le sien : « *Hoc est præceptum meum* » (xv, 12) ; il veut absolument qu'il soit observé par tous ses disciples.

2. Oui, il est impossible d'être disciple de Jésus-Christ, c'est-à-dire chrétien, enfant de Dieu, héritier du ciel, si l'on n'aime pas ses frères. « Le caractère distinctif, la marque spéciale, infaillible, nous dit Notre-Seigneur, pour reconnaître ceux qui sont avec moi, c'est l'amour du prochain. *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* » (Jo., xiii, 35). En vain vous auriez toutes les qualités du monde : si vous n'avez point la charité, je ne vous compte pas au nombre de mes disciples.

D'aucune autre vertu Jésus n'a parlé de la sorte ; aucune ne fut autant exigée par lui ; il semble que rien ne lui soit comparable.

Impossible encore d'être chrétien sans la charité, parce que, pour être chrétien, il faut avant tout l'amour de Dieu. C'est la chose la plus essentielle, le grand et le premier commandement. « Or, nous dit l'Esprit-Saint, si quelqu'un a la prétention d'aimer Dieu sans aimer son prochain, il ment : *Si quis dixerit quoniam diligo Deum et fratrem suum oderit, mendax est.* » (I Jo., iv, 20). Oui, il ment, dit S. Augustin, car comment aimerait-il Dieu puisqu'en haïssant son frère il méprise le précepte divin, le précepte le plus cher à Jésus-Christ?

Si nous n'avons pas la charité, c'est vainement que nous mettrions en Dieu notre confiance, que nous le prierions, et que nous espérierions qu'il nous aimera et nous bénira. Il nous prévient dans l'Evangile que je vous lisais tout à l'heure : « On se servira pour vous de la même mesure dont vous vous serez servis pour les autres. » Si donc vous n'avez pas la charité, si vous n'aimez pas votre prochain, Dieu ne sera pas plein de charité et de miséricorde pour vous, il ne vous aimera pas, et vous condamnera éternellement.

En un mot, la charité envers le prochain est absolument nécessaire et personne ne peut sans elle entrer au ciel. Mais il faut savoir comment on doit pratiquer cette vertu.

II

1. Il faut d'abord aimer notre prochain d'un amour *sincère*, l'aimer du fond du cœur. Avez-vous remarqué la parole de Notre-Seigneur? « *Diliges proximum tuum sicut teipsum*, c'est comme vous-mêmes que vous aimerez votre prochain. » Or nous avons tous pour nous-mêmes une affection bien sincère, qui n'est pas sur nos lèvres, mais qui existe réellement dans notre âme. Que de fois même n'avons-nous pas à combattre ses tendances

dérégées ! Eh bien ! c'est avec autant de sincérité qu'il faut aimer notre prochain. L'affection que nous devons avoir pour lui ne peut être une affection de paroles plus ou moins menteuses ; elle doit être intérieure, gravée dans le cœur. La sincérité, ici comme partout, se prouvera par nos œuvres. Si nous aimons sérieusement notre prochain, nous le montrerons en l'aidant et le secourant au besoin ; nous le montrerons surtout en lui voulant et faisant du bien.

La charité pour nos frères qui ne se manifesterait pas ainsi, ne serait pas la vertu exigée par Jésus-Christ. « Mes enfants, disait S. Jean, n'aimons pas seulement en paroles et de la langue, mais en vérité et en action. *Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.* » (I Jo., III, 18). Ne nous souhaitons-nous pas à nous-mêmes toute sorte de biens ? Ne travaillons-nous pas à nous les procurer ? Eh bien ! envers le prochain nous devons nous conduire de la même manière. « *Diliges... sicut teipsum* ; vous aimerez autrui comme vous-mêmes. »

2. Cette affection que Dieu exige, mes frères, ce n'est pas cette sympathie naturelle, basée sur la parenté, l'amitié, la similitude de caractères ou autre chose semblable. Aimer ceux qui nous aiment, ceux qui nous sont attachés par quelques liens de la nature, c'est faire ce que font les païens, rien de plus.

Mais pour que notre amour du prochain soit la véritable charité chrétienne, nous devons aimer nos frères pour un motif plus élevé : *pour Dieu*, à cause de Dieu. Nous le disons tous les jours en récitant notre acte de charité : « ...et j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous. » Il ne faut donc pas que nous ayons de l'affection pour le prochain parce qu'il est bon, parce qu'il a telles ou telles qualités. Mais aimons-le parce que c'est la volonté et le commandement de Dieu. Aimons-le parce qu'il est comme nous une créature portant en elle l'image de son créateur, la marque de son origine divine. Aimons-le parce qu'il est destiné à partager avec nous la vue et la possession de Dieu, la gloire et la joie du bonheur parfait et éternel. Aimons-le parce que Dieu lui-même l'aime, parce qu'il a une âme pour laquelle Jésus est mort et qu'il a rachetée au prix de son sang.

Ainsi notre charité sera sainte, sera *surnaturelle*, sera méritoire aux yeux de Dieu. Aimer notre prochain malgré ses imperfections, ses défauts, ses torts, ses injustices même, l'aimer à cause de Dieu c'est accomplir le précepte de Jésus-Christ. Tout le monde en est capable. Rien n'est plus facile, puisque ce n'est plus le prochain que l'on considère, c'est Dieu dans le prochain.

3. Telle est la charité que Dieu demande

de nous ; et nous devons *l'étendre à tous les hommes*. Nul ne peut être exclu. Refuser cette affection surnaturelle à une seule personne suffit pour que nous ne possédions plus la vertu de charité, pour nous rendre coupables, et exciter la colère de Dieu.

Sans doute, mes frères, il est permis et commandé d'avoir des préférences. Après nous, il faut aimer et secourir ceux qui nous touchent de plus près : parents, amis, supérieurs, bienfaiteurs, compatriotes... Mais il ne nous est pas permis d'avoir de la haine pour qui que ce soit. La haine est un des péchés opposés à la charité, péchés dont nous nous entretenons plus tard.

Retenons seulement aujourd'hui qu'il est nécessaire d'avoir pour son prochain de la charité, et que cette charité doit être sincère, sainte et universelle.

S. Jean l'Evangéliste, l'apôtre de la charité comme on l'a appelé, était âgé et infirme. Ses disciples, les premiers chrétiens, voulant toujours entendre sa parole et son enseignement, le portaient à l'église entre leurs bras. Le vieillard, nous dit S. Jérôme, ne cessait de répéter : « Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. » Fatigués d'entendre toujours la même chose, les chrétiens lui dirent : « Pourquoi nous adressez-vous si souvent cette leçon ? » L'apôtre fit cette réponse qui résume ce que je vous ai dit : « Je le fais parce que c'est le précepte du Seigneur. Si on le garde bien, cela suffit ; il n'en faut pas davantage pour être sauvé. » Ainsi soit-il.

PETITES LECTURES

I

POURQUOI ON PERD LA FOI

Vous entendez dire parfois : « Il y a trop de mystères dans la religion ; la raison ne saurait les admettre parce qu'elle ne peut pas les comprendre. »

En effet, comment les comprendrions-nous ? Notre intelligence est trop bornée pour pénétrer la nature de Dieu ; et quand nous essayons d'expliquer le mystère de la Sainte Trinité par exemple, nous sommes semblables à un petit enfant qui se hisserait sur le bout de ses pieds pour voir depuis le bas du Mont-Blanc ce qui se passe sur son sommet.

Cependant ce n'est pas la difficulté de comprendre les mystères qui nous empêche de les croire. Il y a d'autres raisons.

« Quiconque ayant cru, dit Lamennais, cesse de croire, cède à un intérêt *d'orgueil* ou de *volupté* ; et sur ce point j'en appelle sans crainte à la conscience de tous les incrédu-

les¹. » Cette parole est profondément vraie. Nous avons tous eu la foi, la foi sincère et voyante de l'enfant. Pourquoi plusieurs l'ont-ils perdue ?

C'est pour l'un de ces deux motifs.

I

Une chose qui nous frappe dans le commerce habituel avec les hommes c'est que chacun est très content de soi, prétend valoir mieux ou mieux faire que le voisin. « La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, fait remarquer Pascal, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur, se vante et veut avoir ses admirateurs. » On s'admire soi-même, on admire ce qu'on a pensé, décidé, arrêté. Cela est parfait, infaillible, souverainement raisonnable. De là des considérations à perte de vue sur ce qu'on sait et sur ce qu'on ne sait pas, — surtout sur ce qu'on ne sait pas. — Comme la religion est encore ce dont on s'occupe le plus au monde et ce qu'on connaît le moins, je vous laisse à deviner les inepties qui se débitent à son sujet.

Or, non seulement l'homme est très admiratif de lui-même, mais il est aussi très *entêté*. Il a dit une sottise, il veut que ce soit bien ; il s'est trompé, il faut que ce qu'il a affirmé soit vrai. Et pour soutenir ses erreurs, il fait parfois une prodigieuse dépense d'esprit.

C'est qu'il est humiliant de dire : « Je me suis trompé ! » Pour faire cet aveu, il faut être grand, et même quand on est grand, on le fait rarement de bonne grâce. Ils sont peu nombreux les Fénelon qui, condamnés par le Pape, montent en chaire, déclarent : « Je me soumetts sans réserve ! » et laissent un souvenir durable de leur erreur et de leur retour !

Avez-vous jamais entendu quelqu'un dire : « J'ai manqué de jugement ? » Cela nous arrive à tous cependant, mais l'orgueil nous ferme les lèvres. Cela nous arrive surtout quand nous jugeons la religion sans la connaître.

On parle quelquefois de la foi du charbonnier, c'est-à-dire de l'homme simple et droit qui se dit : « L'Eglise en sait plus que moi et elle ne veut pas me tromper. Elle me dit de croire telle vérité, eh bien ! je la crois. » C'est la meilleure. D'ailleurs en raisonnant ainsi, il fait ce que nous faisons tous quand il ne s'agit pas de la religion. Les savants nous annoncent qu'il y aura tel jour une éclipse de soleil ou que dans la planète Mars se trouve une atmosphère assez semblable à la nôtre ; nous y croyons sans beaucoup y aller voir, et nous avons raison : ils savent et nous ne savons pas.

C'est l'orgueil qui nous enlève cette simplicité de la foi qui s'incline parce qu'elle a conscience de n'être pas assez compétente pour

juger. Aussi l'ignorance la plus dangereuse est-elle celle des gens instruits ; ils s'imaginent que parce qu'ils savent quelque chose, ils peuvent dissertar sur tout et contester tout. Cependant il est impossible de savoir ce qu'on n'a pas étudié. Mais l'orgueil vous persuade que vous avez une compétence universelle, il vous maintient dans vos jugements erronés et dans vos ignorances ; l'orgueilleux s'entête dans son incrédulité.

Il y est poussé par le sentiment d'indépendance qui nous est trop naturel. Je fais, je dis, je pense ce que je veux. Je rejette toute autorité et tout frein. C'est ce qu'ont dit les impies de tous les temps : « *Labia nostra a nobis sunt, quis noster dominus est ?* » Nos lèvres sont à nous, nous disons ce qui nous plaît. Qui est notre maître ? » La formule moderne : « Ni Dieu ni Maître » est donc très vieille et, en pratique, nous l'appliquons plus que nous ne savons.

L'orgueil enfin s'entend à exploiter de vieilles rancunes, afin de pousser à l'incrédulité. Il n'est point rare de rencontrer des personnes qui ont cessé de venir à l'église parce qu'elles prétendent avoir été froissées, blessées par telle parole ou telle mesure, qui était sûrement inspirée par des raisons d'ordre général. Or qui cesse de venir à l'église sont peu à peu diminuer sa foi.

II

Le second motif n'est pas moins vrai.

« Je voudrais, écrit La Bruyère, voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parlerait du moins sans intérêt. Mais cet homme n'existe pas. » Et il ne s'est jamais rencontré. Si donc vous entendez quelqu'un blasphémer la religion — surtout si toute sa vie est un blasphème, — dites : « Cet homme y a quelque intérêt, » quelque intérêt de conduite.

Il a cru autrefois, puis il a cessé de croire. Je vais vous dire pourquoi.

Un jour il s'est écarté du droit chemin, il s'est laissé entraîner par le désordre, le plaisir coupable ; cela n'est que trop fréquent. Malheureusement il ne s'est pas repenti. Ou il a étouffé les premiers remords ou il a trouvé cette vie agréable et commode. Toutefois sa conscience a protesté, alors il a cherché à s'excuser devant elle : « Est-ce vraiment si mal que cela ? s'est-il dit. Pourquoi Dieu nous défendrait-il de jouir et de nous amuser ? » Et mille autres raisonnements de ce genre que des amis complaisants approuvaient et encourageaient.

N'est-ce pas aussi l'histoire de beaucoup de jeunes filles qui se sont laissé entraîner loin de l'église par des compagnies peu estimables et qui peut-être ont eu leurs mères pour complices ?

¹ *Essai sur l'indifférence*, t. 1, ch. 9.

La religion devient gênante alors, elle qui vous répète toujours le mot implacable de S. Jean-Baptiste : « *Non licet*. Cela n'est pas permis ! » Et vous la raillez, vous la méprisez comme intolérante, vous la jetez par dessus bord pour vous débarrasser de sa voix importune. Parce que vous étiez esclaves de vos penchants vous vous êtes affranchis d'elle qui vous retenait et vous avertissait, vous vous êtes rendus libres à l'égard de Dieu et vous avez accepté la servitude de Satan.

Et parfois certaines natures sont tombées si bas qu'elles ne croient plus aux choses saintes, plus même à l'affection qui les reprend ; elles ne croient plus qu'au plaisir qui dégrade et avilit.

C'est que rien ne diminue l'homme comme le plaisir coupable.

Il amoindrit l'esprit. La volupté ensorcelante jette devant l'intelligence un voile qui l'empêche de voir. Elle ne réfléchit plus, elle ne comprend plus, elle est emprisonnée dans la matière, confinée dans l'horizon bas des idées malsaines qui lui défend d'apercevoir et de regarder le ciel élevé où Dieu réside. Plus d'espérances immortelles, plus de consolations supérieures dans les épreuves et les obscurités de la vie. L'intelligence ne vit, ne grandit, ne se développe que dans les voies pures et les visions immaculées, *intelligam in via immaculata*. Pour s'élever il faut qu'elle prenne contact avec Dieu, avec les vérités saintes qui éclairent, purifient, font monter dans l'infini.

Il amoindrit le cœur. Avez-vous remarqué que le plaisir rend égoïste, cruel même ? Quand vous êtes absorbés par la félicité matérielle et matérialiste, vous ne pensez pas à ceux qui sont dans le malheur et qui souffrent. Votre cœur se ferme à la misère et à la miséricorde. C'est au sein de l'orgie que Néron ordonnait de verser le sang des chrétiens ; c'est à la suite d'une orgie que, sur la demande d'une jeune fille vicieuse, Hérode fit trancher la tête de S. Jean-Baptiste. Le plaisir défendit diminuer la honte intérieure, la valeur morale. Le lendemain, l'âme se sent comme ternie, semblable à une glace brillante souillée par une haleine impure. Après l'orage la fleur est flétrie, parfois brisée.

La foi surtout en sort amoindrie, malade, parfois elle a reçu le coup mortel dont elle ne se relèvera que par un miracle de la grâce.

Telles sont les raisons vraies pour lesquelles on cesse de croire. Pour s'autoriser dans leurs vices les païens les prêtaient à leurs dieux ; le chrétien incrédule, lui, afin de s'excuser devant sa conscience, supprime Dieu, ne veut plus croire en Dieu dont la voix le condamne.

Un incrédule, Sainte-Beuve, disait en parlant de ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ : « Re-

gardez-y bien, dans la tête ou dans le cœur il leur manque quelque chose ! »

Il n'existe qu'un seul remède qui fortifie la tête et le cœur : c'est la foi.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR NOTRE-DAME DES VICTOIRES

IV

LE PREMIER EXERCICE DU SOIR

I

L'abbé des Genettes rentra chez lui tout bouleversé.

Que lui demandait la voix intérieure qu'il avait entendue ? Qu'il consacrait sa paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie. Il s'agissait donc d'amener ses paroissiens à prier le Cœur de Marie. La seule manière efficace, c'était de créer une association dont tous les membres s'engageraient à réciter chaque jour des prières déterminées ; à se réunir quelquefois ensemble à l'église, pour y prier la Sainte Vierge, pour y chanter ses louanges ; à communier aussi pour que l'association se répande et convertisse beaucoup d'âmes.

Une association suppose des statuts. Jamais l'abbé des Genettes n'avait songé à ce genre de travail. Cependant, pour se débarrasser de la pensée qui l'obsède toujours, il se met à l'œuvre. Il prend du papier ; le sujet s'éclaircit à ses yeux, les pensées se pressent dans son esprit en passant par son cœur, et sa plume court avec une facilité qu'il ne se connaissait pas. Il se sent aidé et poussé par un concours mystérieux. C'est plus tard seulement qu'il acquerra la certitude de cette collaboration supérieure dont il n'ose maintenant encore entretenir son directeur. Alors, dans sa reconnaissance, il écrira en toute humilité, convaincu de son « insuffisance, » de son « incapacité » : « Nous ne sommes point fondateur, mais seulement instrument et serviteur. »

Les statuts terminés, il les soumet le 10 décembre à Mgr de Quélen, qui les approuve et permet de commencer les prières ainsi que les exercices dès le lendemain, qui était un dimanche. Le pieux archevêque a sans doute alors l'intuition du bien que produira cette association, car il l'érige canoniquement dès le 16 du même mois.

Donc, le 11 décembre 1836, 3^e Dimanche de l'Avent, au prône de la grand-messe, l'abbé des Genettes annonce que le soir, à 7 heures, sera célébré à l'église un office de dévotion pour implorer de la miséricorde divine, par la protection du Cœur de Marie, la grâce de la conversion des pécheurs. Il exhorte les assistants à y venir.

Les assistants ! Il y avait onze hommes à la grand'messe, y compris le célébrant. Que pouvait-on attendre pour ce nouvel office du soir, qui était en dehors des habitudes ? Dans cette paroisse entourée de théâtres, remplie de lieux de plaisirs, où l'on ne parlait que d'argent, d'amusements, de jouissances, de la pièce du jour ou de l'actrice en vogue, qui songerait à cette cérémonie à laquelle le curé conviait ses paroissiens ? Qui saurait même qu'elle aurait lieu ? Est-ce qu'on s'occupait, dans le monde, des choses de l'Eglise ?

L'abbé des Genettes se disait tout cela en descendant de la chaire. Il était inquiet et triste. Quand il revient à la sacristie après la messe, il se voit suivi de deux pères de famille de sa paroisse, deux négociants qui n'assistaient guère à la messe jusque-là, et qui lui demandent d'entendre leur confession. C'étaient les prémices de l'œuvre nouvelle, il se prend à espérer quelque chose. Néanmoins, toute la journée pour lui se passe dans l'anxiété, dans l'angoisse même. Quelle pourra bien être l'assistance du soir ? Peut-être cinquante ou soixante personnes ! Encore atteindra-t-on ce chiffre ? N'est-ce pas téméraire de tenter une pareille entreprise, sans issue, sans avenir ?

Or voici qu'à 7 heures du soir une foule couvrait la place. Elle entre à l'église dans un recueillement religieux ; elle arrive toujours, les neufs sont peu à peu remplies par une affluence de quatre à cinq cents personnes. Même à Noël et le jour de Pâques, on n'en avait jamais tant vu. Les hommes se regardent, surpris de se voir, surpris même de se trouver dans leur église.

On chante les Vêpres de la Sainte Vierge. Les assistants demeurent respectueux, mais indifférents. L'abbé des Genettes explique ensuite le but de la réunion, les motifs qui l'ont fait les inviter à venir à cet exercice du soir, les âmes qui souffrent sans la foi qui est leur pain surnaturel, ses tristesses de pasteur, ses espérances aussi.

A mesure que ses paroles tombent dans les cœurs, elles les réveillent, les réchauffent, y font renaître des convictions oubliées, comme une brise de printemps ressuscite les plantes engourdies par l'hiver. On l'écoute avec attention, avec sympathie, puis avec foi. Les assistants n'avaient pris aucune part au chant des Vêpres, et voilà qu'ils chantent les prières du Salut, et les litanies. Quand retentit l'invocation : *Refugium peccatorum*, tous spontanément tombent à genoux. On la chante trois fois, l'émotion s'empare de cette foule, qui redit ensuite presque avec des larmes le *Parce, Domine*.

En entendant ces chants où perçaient le repentir, l'amour, l'allégresse de retrouver un peu de vrai bonheur intime qui ne laisse point de remords, mais une impression délicieuse,

le pasteur se sent inondé de joie, il remercie Dieu, et les yeux baignés de pleurs, il se tourne vers l'image de Marie :

— O ma bonne Mère, dit-il en son cœur, vous les entendez, ces cris de l'amour et de la confiance ! Vous les sauverez, ces pauvres pécheurs qui vous invoquent comme leur Refuge. O Marie, adoptez cette pieuse association ! Donnez-m'en pour signe la conversion de M. Joly. J'irai demain chez lui en votre nom.

Et pendant que la foule s'écoule heureuse, avec la résolution de revenir à cet office du soir qui l'a charmée, le curé laisse aller son âme à l'espoir, à la reconnaissance, et songe à son projet du lendemain.

II

M. Joly avait été le dernier ministre de Louis XVI. Gagné dès sa jeunesse aux idées d'impiété philosophique qui ont démoralisé la France, il ne pratiquait plus aucune religion. La Révolution avait passé avec ses crimes sans éclairer son esprit, d'ailleurs pénétrant et remarquable. Il s'était consacré aux études de droit et était devenu un jurisconsulte éminent, dont les conseils étaient la lumière et la sauvegarde de beaucoup de familles. Mais il avait 80 ans, il était devenu aveugle, et depuis plusieurs mois sa santé donnait de grandes inquiétudes à son entourage.

L'abbé des Genettes s'était présenté chez lui plusieurs fois et n'avait pas été reçu.

Le lundi 12 décembre, ainsi qu'il l'avait décidé, il frappe de nouveau à sa porte. Tout d'abord on veut l'éconduire, mais il insiste avec une certaine fermeté, et il est introduit. Pendant quelques minutes on échange les politesses d'usage, et tout à coup le vieux jurisconsulte dit, sans aucun préambule :

— Monsieur le curé, voulez-vous être assez bon pour me donner votre bénédiction ?

Très ému, le pasteur bénit le vieillard qui ajoute :

— Que votre visite me fait de bien, Monsieur le curé ! Je ne puis vous voir, mais je sens votre présence. Depuis que vous êtes auprès de moi, je goûte une paix, un calme, une joie intérieure que je n'ai jamais connus !

Le travail de la grâce était déjà accompli dans cette âme. Jusque-là M. Joly ne connaissait pas Jésus-Christ, il ne connaissait pas le prêtre, et il vivait sur ses préjugés d'autrefois qui étaient si connus de son entourage qu'on n'avait pas même eu la pensée d'introduire chez lui M. des Genettes quand il s'était présenté. Mais maintenant que le saint prêtre a vu cet homme, qu'il lui a parlé le langage de la foi, toutes les anciennes préventions tombent, le vieillard se confesse avec bonheur et les quatre mois de vie que Dieu lui accordera encore ne seront consacrés qu'à

la prière, à la reconnaissance, au repentir, à l'amour de Dieu.

M. des Genettes avait demandé à la Sainte Vierge un « signe, » et ce « signe » il l'avait eu. Il faisait donc l'œuvre de Dieu, il accomplissait donc une mission. Maintenant il en avait la conviction profonde, et combien il s'humiliait de ce que la Sainte Vierge avait choisi un si pauvre instrument pour répandre ses faveurs !

L'archevêque de Paris, qui était très enthousiaste, mais dont les enthousiasmes duraient peu, demeurait encore dans le saisissement qu'avaient produit en lui l'idée et les révélations du curé de Notre-Dame des Victoires. L'Association était fondée, Marie avait montré qu'elle l'approuvait, les statuts étaient rédigés et acceptés par l'autorité ecclésiastique, il ne restait plus qu'à les publier. Mgr de Quélen choisit la date du 12 janvier 1837. Ce jour-là en effet les statuts furent promulgués et les registres de la nouvelle Association ouverts. Mais viendrait-il des associés pour se faire inscrire ?

Sur ce point on était perplexe et inquiet. En bien comptant, on se disait qu'il pourrait bien se recruter en tout une centaine d'associés. Or, dix jours après, il y en avait 214, presque tous habitant la paroisse. Bientôt des chrétiens des autres paroisses vinrent se réunir à ce petit troupeau, et peu à peu l'œuvre gagna de proche en proche, à Paris, dans toute la France, et dans le monde entier.

Toutefois elle ne s'étendit pas rapidement, et cette lenteur elle-même est une des conditions de durée. Une œuvre qui débute d'une manière foudroyante ne saurait longtemps tenir. Pour toute chose il faut un développement normal ; autrement on peut obtenir des phénomènes, mais les phénomènes vous étonnent et ne vivent pas.

L'Association de Notre-Dame des Victoires se recueillit, en quelque sorte, pendant les deux premières années, et ces années-là en apparence obscures furent les plus fécondes, ainsi que l'attestent les *Annales*. Les offices continuaient à se célébrer chaque dimanche, aux fêtes chômées et aux fêtes de la Sainte Vierge, à 7 h. $\frac{1}{2}$ du soir. Il n'y avait guère là que 30 ou quarante personnes, rarement 60, mais elles étaient fidèles et pieuses. On chantait un cantique français comme prélude, puis les Vêpres de la Sainte Vierge. Ensuite l'assistance invoquait le Saint-Esprit par un chant populaire, et pendant ce temps l'abbé des Genettes paraissait en chaire. Il parlait sur la puissance, la bonté, la miséricorde de Marie pour les pécheurs, car les pécheurs, c'est la grande pensée qui a inspiré l'Association de Notre-Dame des Victoires. Il faisait ensuite des recommandations particulières de personnes malades ou éprouvées dont il citait par-

fois les noms ; surtout il demandait qu'on priât pour les pécheurs de la paroisse et pour d'autres en faveur desquels on sollicitait les prières des associés.

Cette pensée des pécheurs intéressait les assistants et redoublait leur ferveur, et quand on chantait ensuite trois fois l'invocation *Refugium peccatorum*, c'était comme une explosion de confiance en Marie et de charité pour les malheureux qui vivent loin de Dieu.

On sortait de ces réunions, qui gardaient un caractère d'intimité, l'âme embrasée de foi en Dieu et d'amour pour la Sainte Vierge.

« C'est pendant la première année, écrit l'abbé des Genettes, que les grâces les plus éclatantes vinrent récompenser la ferveur de nos premiers associés. Nous étions alors, par notre obscurité, à l'abri de la persécution, des raileries et des calomnies qui plus tard vinrent fondre sur nous. »

Les fidèles avaient remarqué par-dessus tout cette pratique touchante de la recommandation des pécheurs, et peu à peu ils prirent l'habitude d'écrire au directeur de l'Œuvre, pour qu'il intéressât les associés à leurs peines, à leurs malheurs, à leurs chagrins, à la conversion des âmes qui leur étaient chères. Les recommandations vinrent plus nombreuses, et plus tard elles affluèrent par milliers de toutes les parties du monde. Les fidèles les écoutaient avec une affectueuse attention. C'étaient toujours les mêmes demandes et les mêmes tristesses, mais ils ne s'en fatiguaient point, parce qu'à chaque réunion leur passait sous les yeux la peinture des misères, des angoisses qu'ils ressentaient eux-mêmes ou dont ils étaient témoins ; c'était l'histoire de la vie humaine, toujours semblable à elle-même, et pourtant si mouvementée, toujours douloureuse surtout.

D'autres lettres arrivaient ensuite, nombreuses, qui annonçaient des conversions, des guérisons inespérées, obtenues par les prières de l'Archiconfrérie. Quelquefois les guérisons s'étaient opérées au moment même où les Associés avaient prié. Ces lettres étaient accueillies avec des transports de joie et de reconnaissance : la confiance en Marie s'augmentait par la certitude qu'elle avait exaucé, qu'elle pensait aux douleurs de la terre, et qu'elle aimait à exercer son ministère de miséricorde sur tous ceux qui souffrent.

A la lecture de ces lettres succédaient des avis pieux donnés par M. des Genettes, pendant une demi-heure, puis le salut du Saint-Sacrement et les chants habituels, surtout celui qui faisait battre d'espérance tous les cœurs : *Sancta Maria refugium peccatorum, ora pro nobis*.

Il arriva souvent dans la suite qu'une demi-heure après que l'office était commencé, les portes étaient obstruées, l'église remplie, et qu'il était impossible d'entrer. Pas un coin qui ne fût

occupé. Il y avait là des hommes, des femmes, des jeunes gens, qui envahissaient le chœur, les chapelles et écoutaient dans la position la plus gênée, debout, ou mal assis pendant deux heures, les paroles du prêtre. Celui-ci d'ailleurs était au milieu d'eux comme un frère aîné de cette grande famille, entouré par la foule, pressé par les assistants, parlant avec simplicité, au pied de l'autel du Saint Cœur de Marie étincelant de lumières. Et dans cette multitude, pas l'ombre de désordre, pas un cri, pas un mot déplacé, pas un sourire, mais le recueillement, le respect, la foi de l'âme qui espère, qui prie et qui chante. Une vraie fête de famille où régnait avec une familiarité religieuse la joyeuse simplicité des cœurs.

Parfois un prélat, un évêque, un missionnaire, un Vicaire apostolique de passage y assistaient ; ils consentaient à présider l'office, puis ils prenaient la parole pour raconter les merveilles de bonté opérées par Marie dans les sables brûlants de l'Afrique ou sur les bords des fleuves de la Chine. On les écoutait avec un respect plus profond, on les vénérât comme des confesseurs de la foi et l'on ne se lassait point de les regarder.

Mais avant de connaître ces beaux triomphes, l'Association eut à subir ses jours d'épreuve.

V

ÉPREUVE ET TRIOMPHE

I

L'abbé des Genettes jouissait de son œuvre naissante. Il faisait du bien, et, dans le secret du confessionnal, il éclairait les âmes, consolait les douleurs cachées, réconciliait avec Dieu des cœurs longtemps égarés, éloignés de la vérité et qui souffraient dans la voie coupable où ils s'étaient engagés.

Ces grâces qui étaient prodiguées à la jeune association de Notre-Dame des Victoires, ne devait-il pas les répandre sur toutes les âmes et en particulier sur les âmes françaises travaillées du même mal de l'incrédulité et de l'ignorance, des mêmes préjugés qui les écartaient de l'Eglise ?

Ce prêtre était la compatissance même, et quand il soulageait les misères spirituelles qui affluaient dans son église, il songeait à toutes les autres infirmités inconnues qu'il ne pouvait guérir.

Que fallait-il pour que les merveilles de foi qui s'opéraient à Paris pussent éclater aussi dans tous les pays de France ? Il suffisait d'ériger l'Association de Notre-Dame des Victoires en Archiconfrérie pour toute la France. Tous les diocèses de France auraient leurs confréries affiliées à la confrérie-mère, et ainsi la vie spirituelle, la grâce, la prière circulerait

partout, dans les âmes de Champagne ou dans celles de Provence, comme le sang circule dans tous les membres du corps.

Il était donc nécessaire d'adresser une requête au Souverain Pontife, en la faisant passer par les mains de l'archevêque de Paris.

Mgr de Quélen, nous l'avons dit, avait accueilli avec empressement l'idée de la petite Association de Notre-Dame des Victoires, approuvé les statuts, et encouragé les débuts. Que s'était-il passé dans son esprit ? A quelles influences avait-il obéi ? On l'ignore. Mais ce qui était évident, c'est qu'il était devenu très indifférent à l'œuvre, sinon hostile. « Le cœur du vénérable Pontife, dit M. des Genettes, nous fut fermé entièrement, » et le curé de Notre-Dame des Victoires « dévorait en silence le chagrin » qu'il en éprouvait.

L'épreuve, et l'épreuve venue des supérieurs, est presque toujours la pierre de touche des grandes œuvres : Dieu le permet ainsi afin qu'elles aient plus de solidité et de durée. Elles ressemblent à ces arbres qui ont besoin de la bise qui les force à plonger plus avant leurs racines dans le sol, afin de pouvoir résister aux plus terribles orages.

Un an à peine après qu'il eut fondé son humble association, M. des Genettes présentait à Mgr de Quélen sa requête pour le Souverain Pontife, le priant de l'appuyer de sa haute recommandation. Il se heurta au refus le plus formel.

— Je vous conseille de renoncer à votre projet, lui dit froidement l'archevêque : toutes vos démarches seraient inutiles.

« Enfant d'obéissance, raconte le fondateur, nous aurions certainement obtempéré, si un mouvement intérieur ne nous avait impérieusement obligé à continuer nos tentatives, en nous remplissant de la plus grande confiance dans leur succès. »

Quels étaient les mobiles de l'archevêque de Paris, on ne sait. Ils ne pouvaient qu'être louables, car il avait une grande dévotion pour la Sainte Vierge qu'il aimait d'un amour tout filial, ainsi que nous l'avons vu dans les récits de la Médaille miraculeuse. Peut-être pensait-il que l'abbé des Genettes se pressait et le pressait beaucoup. A ses yeux cette œuvre devait garder son caractère intime et paroissial. Et puis, il s'occupait activement alors des révélations de Catherine Labouré, et il était en instance à Rome pour obtenir plusieurs faveurs concernant la dévotion à l'Immaculée-Conception. Il estimait que l'Immaculée-Conception devait primer l'Association du Saint Cœur de Marie, bien que les deux œuvres fussent sœurs. Et comme l'amour-propre se retrouve jusque dans nos meilleures actions, sans doute qu'il voulait arriver bon premier, sauf à aider ensuite l'abbé des Genettes à faire aboutir sa requête.

Ce fut le contraire qui arriva.

Ayant eu malvaîse audience de son archevêque, le curé de Notre-Dame des Victoires s'adressa directement à Rome.

Un de ses amis résidait à la Ville Eternelle, il lui envoya sa requête, le priant de la faire remettre au Pape Grégoire XVI par quelque ecclésiastique influent, accrédité auprès du Vatican.

Cet ecclésiastique, en effet, la communiqua à deux cardinaux, qui la trouvèrent juste et y prirent grand intérêt. Ils la présenteraient eux-mêmes au Souverain Pontife, disaient-ils, et ils se faisaient forts d'obtenir sous quinze jours la grâce d'érection d'une Archiconfrérie. Mais ils réfléchirent, ils pensèrent sans doute que la question était grave, que la procédure n'était point régulière ou qu'une pareille demande en dehors de l'Ordinaire était insolite ; bref, au bout d'un mois ils rendirent la requête en disant :

— Nous estimons, après réflexion, que notre démarche serait indiscrete et tout à fait inutile. Le Saint-Père n'accorderait jamais une pareille faveur, pas même à Mgr l'archevêque de Paris, s'il la sollicitait.

L'abbé des Genettes ne se rebuta point, il gardait une confiance invincible dans le succès. Mais c'était à la Providence qu'il appartenait de déterminer le temps où ses vœux seraient exaucés. On attendrait en toute patience.

Il écrivit donc à son ami de ne pas se laisser abattre, mais d'épier le moment favorable pour faire déposer sa requête aux pieds du Pape. Si aucun ecclésiastique ne voulait s'en charger, on trouverait bien un laïc qui prit en main cette cause qui était, après tout, la cause de la Sainte Vierge.

II

L'attente fut longue. Au bout d'un an, le curé de Notre-Dame des Victoires s'avisa que le moyen le plus sûr d'aboutir, c'était encore de faire prier l'Association. L'on s'étonne même qu'il n'ait pas commencé par là.

Un soir il dit aux assistants : « Nous recommandons aux prières de nos associés un pieux dessein que Marie nous a inspiré pour sa gloire, et nous demandons que pendant tout le mois d'avril les communions soient faites à cette intention. »

C'était dans la dernière semaine de mars 1838.

A quelques jours de là, une dame de haute naissance que M. des Genettes ne connaissait pas, et qui se trouvait à Rome, apprit par hasard qu'il y avait une œuvre de prières à Notre-Dame des Victoires à Paris, qui obtenait des faveurs extraordinaires, des conversions éclatantes, des prodiges de grâces, et que le curé demandait, sans succès, que cette œuvre

fût érigée en archiconfrérie. Elle se chargea de présenter elle-même cette demande au Pape, et elle sollicita une audience à cet effet.

Grégoire XVI lut la requête et fut frappé de l'idée qui l'avait inspirée. L'Eglise ne prie-t-elle pas constamment pour la conversion des pécheurs ? N'éprouve-t-elle pas pour eux une sincère et inexprimable compassion ? Or, voici une œuvre qui s'occupait des pécheurs et qui faisait intervenir en leur faveur Marie, « le refuge des pécheurs, » dont le cœur très saint et immaculé est rempli d'amour pour eux, depuis surtout que le Sauveur a dit à sa Mère en lui parlant de l'humanité tout entière : « Femme, voilà votre Fils ! » Comment n'encouragerait-il pas ces efforts qui avaient obtenu déjà tant de conversions, fait rentrer au bercail tant d'âmes errantes ?

Il ordonna aussitôt qu'on rédigeât un bref par lequel il créait et érigeait à perpétuité dans l'Eglise de Notre-Dame des Victoires, à Paris, l'Archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs.

De son large coup d'œil de Pontife chargé de veiller sur toute l'Eglise, de la sanctifier, de fournir à chacun de ses membres les moyens nécessaires et efficaces de salut, il a vu le bien que pourrait procurer cette œuvre partout, dans les cinq parties du monde. On le pria d'ériger une Archiconfrérie pour la France seulement ; les intuitions de son cœur et de sa piété lui révélèrent que ce serait trop restreindre une œuvre qui par sa nature est universelle et n'excepte personne, car toutes les âmes sont également précieuses aux yeux du Chef de l'Eglise ; c'est pourquoi, sans qu'on l'en sollicite, de lui-même il l'étend au monde entier.

Tout est mystérieux et providentiel dans la conduite de cette affaire si importante pour les âmes. L'archevêque de Paris qui en est le protecteur naturel la rejette ou la néglige ; les cardinaux ou ne la comprennent pas, ou la jugent inopportune, ou manquent d'audace et de foi. Tout accès auprès du Souverain Pontife paraît strictement interdit. Or voilà qu'une femme pieuse entend parler de cette œuvre qu'elle ignorait totalement, et c'est elle qui, sans mission ni mandat, la porte aux pieds du Pape. Grégoire XVI accueille cette idée avec enthousiasme, et alors que, pour des faveurs semblables, il se montre ordinairement réservé, il ouvre tout de suite largement son cœur de Pontife ainsi que les trésors de l'Eglise, et il accorde même ce qu'on ne lui demandait pas.

Qui d'ailleurs en serait surpris, s'il vient à réfléchir que l'œuvre de Notre-Dame des Victoires avait deux avocats auxquels l'Eglise ne saurait résister : les pécheurs qui demandaient à être pardonnés, et Marie, le Refuge des pécheurs, qui voulait introduire ces prodiges dans la maison du Père de famille ?

Les associés de Notre-Dame des Victoires avaient été rapidement exaucés, car le bref apostolique fut rédigé à Rome le 24 avril 1838.

Il fut délivré le dimanche 24 juin, revêtu du visa de l'archevêque de Paris. On le publia le même jour, et la joie fut grande dans la petite Association qui devenait ainsi une grande Archiconfrérie par la volonté du Chef de l'Eglise. Dans sa reconnaissance, elle offrit à Dieu une neuvaine d'actions de grâces et de vœux pour le salut et la conservation du doux Pontife qui s'était montré si condescendant pour elle, et pendant les neuf dimanches et fêtes qui suivirent, après la bénédiction du Saint-Sacrement on chanta le *Magnificat*.

La neuvaine se termina le jour de l'Assomption.

III

L'œuvre confinée jusque-là dans une pieuse et discrète obscurité va désormais prendre son magnifique essor.

En 1835, à Notre-Dame des Victoires, on n'avait compté pendant toute l'année que 720 communions. En 1837, le nombre s'en élève à 8.550, et en 1838 à 12.500. A la fin de cette même année 1838, le nombre des associés inscrits sur les registres de l'Archiconfrérie était de 7.892.

C'est l'époque où l'œuvre s'affermirait, ainsi que nous l'avons fait remarquer. Le bien a moins d'éclat, mais il est intime et profond. Que de conversions, qui ne s'ébruient point, viennent consoler des familles où régnait le malaise des dissentiments religieux, des mères affligées de voir leurs enfants s'éloigner de Dieu !

Une dame veuve avait un fils âgé de 23 ans que le séjour de Paris, la vie d'étudiant avait rendu incroyant. Quand il revenait auprès de sa mère pour les vacances, il était toujours l'enfant affectueux et bon qu'elle avait élevé, mais il ne priait plus, il ne l'accompagnait plus à l'église. Tous les avertissements, toutes les exhortations étaient inutiles.

Elle vint un jour à Paris, — car elle habitait la province, — et logea sur la paroisse Notre-Dame des Victoires. C'était en 1837. L'œuvre venait de naître ; cette dame voulut faire partie de l'Association, puisqu'on y priait pour la conversion des pécheurs. En même temps elle demanda à l'abbé des Genettes de mettre son fils dans la liste des recommandations des pécheurs.

Elle retourne chez elle. Peu après, le jeune homme qui jusque-là s'était montré respectueux pour la religion, s'emporta en blasphèmes et en impiétés. Un ami lui avait passé un mauvais livre. Ainsi, chez lui, tout était malade : l'âme qui était pervertie et le corps épuisé, miné par la fièvre, et d'une maigreur

effrayante. Il ne dormait plus, il ne pouvait plus prendre de nourriture et son caractère se faisait de plus en plus aigri, amer, insupportable.

La mère affligée écrivit à M. des Genettes pour le prier de le recommander de nouveau aux prières de l'Association. Or, quelque temps après, elle se rendait exprès à Paris pour lui raconter la grande grâce que la Sainte Vierge lui avait accordée :

— Mon fils est converti, il me donne autant de consolation qu'il m'avait fait de chagrin. Non seulement il est devenu chrétien, mais il a été guéri en un instant de la maladie qui mettait sa vie en très grand danger.

On compara les dates et l'on constata que la double santé était revenue au malade la semaine qui suivit la recommandation publique. C'était un soir, à dîner, le jeune homme était triste, et ne pouvait pas manger. Sa mère lui dit toute sa peine :

— Tu n'as pas voulu rentrer en grâce avec Dieu et il te punit. Oh ! qu'il est cruel pour moi de te voir mourir ainsi à petit feu sous mes yeux !

« Je détache de mon cou, ajouta-t-elle, la Médaille miraculeuse que vous m'avez donnée en me recevant dans l'Association. Il me promet de la garder toute la nuit et de réciter la prière qui est gravée dessus. Le lendemain, il m'appela : « Maman ! ». Le son de sa voix fut à mon cœur, il était redevenu plein et naturel :

— Maman ! que j'ai bien dormi toute la nuit ! Je me trouve bien ce matin. J'ai l'esprit tranquille, il n'est plus tourmenté de toutes ces idées noires qui l'obsédaient.

— Vois-tu, mon fils, tu n'as fait qu'un pas vers le bon Dieu et déjà il t'accorde sa grâce. Ah ! si tu voulais purifier ton cœur par une bonne confession, revenir sincèrement à Dieu, il te guérirait !

« Il se confessa, fit la sainte communion, et peu après il fut guéri. Depuis il s'est fait apôtre. Un vieillard qui allait mourir ne voulait pas recevoir le prêtre. Mon fils l'est allé voir, il a été mal reçu, mais ses paroles ont porté fruit. Une demi-heure après, le malade réclamait le prêtre qu'il avait renvoyé. Mon fils est maintenant un chrétien fidèle et fervent. Combien je suis heureuse ! »

Cette conversion était due à la fois à la Médaille miraculeuse et à Notre-Dame des Victoires, ces deux œuvres-sœurs.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 maii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 15 mai 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions dominicales. — XXXIX. *Fête-Dieu* : La communion et ses effets, 369.

Pour le Premier Vendredi. — LI. Tout dire au Sacré-Cœur, 372.

Lectures pour le Mois de Marie sur Notre-Dame des Victoires. — VI. Le Manuel de l'Archiconfrérie, 374. — VII. Les offices du soir, 376. — VIII. Les dernières années de M. des Genettes, 379. — IX. Pendant la Guerre et la Commune, 382.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXXIX

Fête-Dieu

LA COMMUNION ET SES EFFETS

Mes frères,

L'évangile de cette fête est admirable dans sa simplicité et sa clarté. Il renferme le récit de la promesse de l'Eucharistie, récit plus éloquent que tous les discours que nous vous ferions sur cet auguste sacrement.

L'Eglise ne pouvait pas choisir dans les Livres saints une plus belle page à nous lire et à offrir à nos méditations en cette solennité. En l'écoutant, vous avez entendu l'enseignement sorti des lèvres mêmes du Christ sur le sacrement de son amour. Jésus nous y apprend, d'une façon abrégée mais précise, *ce qu'est la sainte communion*, et quels sont *ses effets*.

I

« *Caro mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus*. Ma chair est réellement une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. » (Jo., vi, 56). Voilà, en peu de mots, définie la sainte Communion. Elle consiste, en effet, à recevoir en nourriture le corps adorable de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, sous les apparences du pain et du vin. Expliquons les termes de cette définition, et vous comprendrez tout ce que signifie et renferme ce mot *communion*.

1. Celui qui communie reçoit en lui le Fils de Dieu. Et *qui* donc, mes frères, est appelé à se nourrir ainsi de la chair du Fils de Dieu? Est-ce la T. S. Vierge? Sont-ce les anges? Pour qui N.-S. Jésus-Christ a-t-il voulu réduire en nourriture et en breuvage son corps et son sang? Y a-t-il sur la terre ou au ciel des créatures ou assez parfaites ou assez privilégiées pour être appelées à cet honneur? Si nous n'envisagions que la perfection, per-

sonne ne serait digne d'une telle faveur. Oh ! comme nous devons nous humilier profondément, dans notre immense gratitude, quand nous songeons que c'est nous, nous pauvres pécheurs, nous chétives créatures remplies de misères, de faiblesses et d'ingratitude, qui sommes les privilégiés de Dieu ! Oui, mes frères, c'est l'homme, et non point les anges ni les saints du ciel, qui est convié à ce banquet divin, qui est invité à manger et à recevoir en nourriture le corps, le sang, l'humanité et la divinité du Fils de Dieu. « O homme, que tu es grand !... s'écrie le B. Curé d'Ars, nourri et abreuvé du corps et du sang d'un Dieu !... La communion ! oh ! quel honneur Dieu fait à sa créature ! Il se repose sur sa langue, passe par son palais comme par un petit chemin et s'arrête sur son cœur comme sur un trône ! »

2. Un don si précieux nous surprend, nous étonne, nous ravit. Il ne nous était pas possible d'espérer un pareil bienfait. « Jamais, dit encore le Curé d'Ars, jamais nous n'aurions pensé à demander à Dieu son Fils. Mais ce que l'homme n'aurait pu imaginer, Dieu l'a fait. Ce que l'homme ne peut pas dire ou ne peut pas concevoir, et qu'il n'eût jamais osé désirer, Dieu, dans son amour, l'a dit, l'a conçu et l'a exécuté. » Aussi est-ce Jésus-Christ qui nous a offert lui-même ce bienfait et qui demande à venir en nous, à *être reçu*. Il se présente à nous, il se donne, et l'homme n'a qu'à le recevoir. Quel honneur ! Qui pourrait refuser d'accéder à ce désir de notre bon Sauveur ? De quel mépris et de quelle ingratitude se rendrait coupable celui qui ne voudrait point l'accueillir, le recevoir ! Quelqu'un vous apporte une grande faveur, un immense bienfait, une richesse ; il veut vous en gratifier généreusement, bénévolement. Et vous, vous lui refusez l'entrée de votre maison ; vous ne voulez pas lui ouvrir votre porte, vous dédaignez son offre. Ne serait-ce pas insensé de votre part et profondément injurieux pour ce personnage généreux ? Eh bien ! Jésus vient à nous pour nous combler de ses grâces et de ses bienfaits ; et c'est par la sainte communion que nous le recevons.

3. Mais comment se donne-t-il ? Il se donne *en nourriture*. Nous mangeons donc réellement et véritablement le corps et le sang de Jésus-Christ. A quoi est destinée la nourriture ? A entretenir en nous la vie. Par la communion nous nourrissons notre âme. Celle-ci a une vie spirituelle, surnaturelle ; comme notre corps, elle a donc besoin de nourriture. Or c'est l'Eucharistie qui est sa nourriture. Car le corps, le sang de Jésus-Christ la soutiennent et la fortifient, comme le pain et le vin ordinaires soutiennent, développent et fortifient nos corps. Dieu dans sa bonté infinie nous a donné toutes

les créatures pour l'entretien de la vie corporelle. Mais il n'eût garde d'oublier notre âme : il se montra pour elle d'une générosité inouïe, il voulut être lui-même sa nourriture. « Tous les êtres de la création, dit encore admirablement le bon curé d'Ars, ont besoin de se nourrir pour vivre. C'est pour cela que le bon Dieu a fait croître les arbres et les plantes. C'est une table bien servie où tous les animaux viennent prendre chacun la nourriture qui lui convient. Mais il faut aussi que l'âme se nourrisse. Où est donc sa nourriture ? Mes frères, la nourriture de l'âme, c'est Dieu. Oh ! la belle pensée !... L'âme ne peut se nourrir que de Dieu ! Il n'y a que Dieu qui lui suffise ! Il n'y a que Dieu qui puisse la remplir ! Il n'y a que Dieu qui puisse rassasier sa faim ! Il lui faut absolument son Dieu !... Lorsque Dieu voulut donner une nourriture à notre âme pour la soutenir dans le pèlerinage de la vie, il promena ses regards sur la création et ne trouva rien qui fût digne d'elle. Alors il se replia sur lui-même et résolut de se donner... O mon âme ! que tu es grande, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse te contenter ! La nourriture de l'âme, c'est le corps et le sang d'un Dieu ! Oh ! la belle nourriture ! Il y a de quoi, si l'on y pensait, se perdre pour l'éternité dans cet abîme d'amour !... »

Serait-ce possible, en effet, que nous restions insensibles à un tel bienfait ? Non ; il faudrait ou ne pas en comprendre la sublimité, ou être de monstrueux ingrats.

C'est précisément pour bien marquer ce but de l'Eucharistie, de nourrir notre âme, que Jésus a pris du pain et du vin pour consacrer et a voulu en faire la matière de son sacrement d'amour. Remarquons, toutefois, que le pain et le vin ordinaires se changent en la substance du corps pour le nourrir, au lieu que par la communion ce n'est pas Jésus-Christ qui se change en l'âme, mais c'est l'âme qui est changée en quelque sorte en Jésus-Christ. Celui qui communie connaît avec l'intelligence divine, aime avec le cœur de Dieu, veut avec la volonté de Dieu, vit de la vie de Dieu. S. Augustin met ces paroles dans la bouche de Notre-Seigneur : « Ce ne sera pas vous qui me changerez en vous-mêmes, comme ce qui sert d'aliment à votre chair ; mais ce sera vous qui serez changés en moi. »

4. Que recevons-nous en communiant ? Nous recevons Jésus-Christ tout entier, c'est-à-dire le Fils de Dieu fait homme. Donc, par la communion Dieu vient en nous. Dieu, c'est-à-dire l'Être infini, tout-puissant, notre souverain Maître, notre Créateur, notre Juge, qui sait tout, qui voit tout, qui est présent partout. Dieu, c'est-à-dire la T. S. Trinité, puisque la nature divine est une et indivisible ; le Père,

le Fils et le Saint-Esprit, puisque la seconde personne ne va jamais sans la première et la troisième. C'est donc le Très-Haut, Celui qu'adoront les anges et les saints, qui est en nous ; c'est le ciel venu sur la terre et installé dans notre cœur. — Par la communion nous recevons l'humanité du Christ unie à sa divinité, cette humanité même qu'il a prise en venant sur la terre pour nous sauver. Nous recevons donc ce corps sacré formé du plus pur sang de la T. S. Vierge Marie, cette âme si parfaite avec toutes ses facultés et ses vertus, créée pour lui être unie, ce sang qui circulait dans ce corps et fut versé si généreusement pour nous sur le Calvaire.

Remarquez bien que Jésus-Christ, pour demeurer dans la Sainte Eucharistie, n'a pas pris une autre humanité, un autre corps que celui qu'il avait en venant sur la terre. Dans la sainte communion il nous donne donc en nourriture ce même corps avec lequel il est né à Bethléem, a parcouru la Judée et la Galilée, a été flagellé et crucifié. Les seules différences, c'est que le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est son corps ressuscité, glorieux et par là-même immortel, et qu'il est voilé à nos regards *sous les apparences du pain et du vin*.

5. Ainsi c'est Jésus-Christ lui-même, présent et vivant, qui est dans cette petite hostie blanche que le prêtre dépose sur votre langue quand vous communiez. Ce qui paraît extérieurement à nos regards, la forme, la couleur, ce qui est sensible à notre goût, ce ne sont que des apparences ou accidents. Par un miracle perpétuel, Jésus conserve ces espèces ou apparences comme si la substance du pain et du vin ne faisait pas défaut, pour nous rendre possible et facile la réception de son corps et pour exercer notre foi. Mais dans cette hostie consacrée il n'y a plus de substance de pain ; elle a disparu. Sous ces apparences qui frappent nos sens, c'est Jésus-Christ, et en recevant la sainte hostie, c'est Jésus, le Fils de Dieu, que nous recevons ; il vient dans notre bouche et passe dans notre poitrine avec les saintes espèces.

Telle est la communion. Vous le comprenez maintenant : communier, c'est faire la plus grande, la plus sainte, la plus sublime action dont une créature soit capable, puisque c'est *s'unir à Dieu même*.

II

1. Je viens de nommer le premier effet de la sainte communion : elle nous unit intimement à Jésus-Christ. « Celui qui mange ma chair, dit le Sauveur, et qui boit mon sang, demeure en moi et moi je demeure en lui ; *in me manet et ego in illo*. » Toutes ces paroles sont tirées de notre évangile. Il s'établit dans la sainte Eucharistie, entre Dieu et nos âmes,

une union telle que nous ne faisons plus qu'un avec lui. Le mot *communion* lui-même nous indique cet effet : union commune, parce que celui qui communie devient en quelque sorte une même chair, un même sang avec Jésus-Christ, « *Concorporei et consanguinei Christi*, » dit S. Cyrille. Voilà ce qui nous explique ces paroles de S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » (Gal., II, 20). L'union de l'eau et du vin mélangés dans un même vase, l'union de notre âme et de notre corps, ne sont pas aussi étroites que celle qui s'établit entre Jésus et le communiant. Les Pères de l'Eglise ont comparé l'union que nous contractons avec le Seigneur dans l'Eucharistie à celle d'un fer ardent avec le feu dont il est si pénétré qu'il paraît plutôt du feu que du fer ; à celle de deux morceaux de cire fondus ensemble ; à celle d'une branche d'arbre avec le tronc sur lequel elle est entée, et avec lequel elle ne fait qu'un. Mais toutes ces comparaisons sont impropres à exprimer exactement ce qui se passe dans la communion. Notre âme est associée alors à la nature divine du Sauveur, à ses vertus, à ses mérites, à ses perfections. « Celui qui communie se perd en Dieu comme une goutte d'eau dans l'océan, disait le B. Vianney. On ne peut plus les séparer. Au jugement, on verra briller la chair de Notre-Seigneur à travers le corps glorifié de ceux qui l'auront reçu dignement sur la terre, comme on voit briller de l'or dans du cuivre ou de l'argent dans du plomb. »

2. « *Et qui manducat me, et ipse vivet propter me*. Celui qui me mangera vivra pour moi. » Il aura donc en lui la vie, la vie spirituelle : second effet de la sainte communion. *Elle entretient et augmente en nous la vie de la grâce.*

Pourrait-il en être autrement ? Jésus-Christ, c'est la vie. Lui-même nous l'a affirmé : « Je suis la vie, *ego sum vita*. » (Jo., XI, 25). Cette vie de la grâce est un des principaux bienfaits que Jésus apporte en venant en nous. Il nous la donne avec abondance. Ainsi la sainte communion nourrit notre âme, la rend robuste, lui communique la santé et la force.

Voyez ce qui se passe pour notre corps. Jouit-il d'une santé parfaite ? un sang riche et pur circule-t-il dans ses veines ? Il sera moins exposé à la maladie et à l'affaiblissement. Si même la maladie l'atteint, il sera plus en état de se relever. — De plus, la nourriture qu'il prend augmente ses forces et lui permet d'accomplir plus facilement sa tâche, de fournir une plus forte somme de travail. Que peut-on attendre d'un corps débile et faible, qui n'a que la vie nécessaire pour ne pas mourir ?

Eh bien ! il en va de même pour la vie sur-naturelle de notre âme. Pour l'entretenir, la développer, la fortifier, il nous faut Jésus, source de vie, il nous faut l'Eucharistie. C'est la sainte communion qui donne à nos âmes

l'aliment dont elles ont besoin, c'est elle qui leur procure la vigueur et l'embonpoint spirituels. Jésus, en se faisant notre nourriture, entretient et augmente cette vie de la grâce. De sorte que celui qui communie, fortifié par cette manne céleste, résiste plus facilement au mal, se relève de ses maladies qui sont ses faiblesses quotidiennes, travaille mieux à son salut en pratiquant les bonnes œuvres et en amassant un trésor de mérites pour le ciel. Nécessairement il se produit toujours un accroissement de vie spirituelle, de lumière, de force, d'amour de Dieu, dans toute âme qui communie bien.

3. J'ajoute qu'en faisant circuler dans nos âmes une abondante vie surnaturelle, la sainte communion efface nos péchés véniels, détruit nos mauvais penchants, et nous rend plus vertueux : « *Et ipse vivet propter me*, celui qui se nourrit de ma chair vivra pour moi. »

a) Rien de plus facile à comprendre. La grâce, c'est l'amour de Dieu pour notre âme et de notre âme pour Dieu. Or l'amour tend à détruire tout ce qui sépare ceux qui s'aiment. Il excite le repentir dans l'âme et porte Dieu à la miséricorde et au pardon. Or, en venant en nous par amour, comment Jésus laisserait-il subsister dans nos âmes ces fautes de chaque jour, légères sans doute, qui ne donnent pas la mort spirituelle, mais qui affaiblissent et diminuent la charité et attiédissent notre amitié avec Dieu ? Tout cela est précisément détruit et effacé par la sainte communion. Dès que le Sauveur arrive dans une âme, il en fait disparaître les taches, la rend agréable à ses regards ; il lui applique la vertu expiatoire de son sang, il la purifie pour qu'elle soit plus digne de devenir son épouse. C'est pourquoi le Concile de Trente affirme que la sainte communion est le souverain remède contre les fautes vénielles.

b) Elle est aussi un remède contre la concupiscence, ce foyer du péché qui est en nous et qu'elle éteint. Elle affaiblit notre penchant au mal, tempère l'ardeur des passions, parce qu'elle refroidit l'amour qu'on a pour les créatures et augmente l'amour pour Dieu et l'ardeur pour le bien. Elle diminue les passions de notre chair, calme ses révoltes, et fournit des armes pour la réduire à l'obéissance. « Cette divine boisson, dit le Catéchisme du Concile de Trente, rafraîchit votre âme en éteignant le feu des passions, comme la boisson matérielle rafraîchit votre corps en éteignant l'ardeur de la soif. »

c) En détruisant nos défauts, la sainte communion multiplie et perfectionne nos vertus. Elle donne du courage, de la force et de l'ardeur pour remplir les devoirs les plus pénibles, pour faire les sacrifices les plus généreux, pour entreprendre les choses les plus difficiles, pour supporter avec patience et souvent avec joie les contradictions, les humili-

liations, les épreuves les plus dures, en un mot, pour servir Dieu fidèlement malgré tous les obstacles et toutes les tentations. « Sortons de cette table sacrée, disait S. Jean Chrysostome, comme des lions pleins d'ardeur et devenus terribles au démon. » « Mes enfants, on sait quand une âme a reçu dignement le sacrement de l'Eucharistie. Elle est tellement noyée dans l'amour, pénétrée et changée, qu'on ne la reconnaît plus dans ses actions, dans ses paroles... Elle est humble, elle est douce, elle est mortifiée, charitable et modeste, elle s'accorde avec tout le monde. C'est une âme capable des plus grands sacrifices¹. »

4. Une dernière parole de l'évangile nous reste à expliquer brièvement. Elle nous signale encore un effet de la communion : « *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum*; celui qui mangera ce pain, vivra éternellement. » Notre catéchisme traduit : « La communion est un gage de la vie éternelle. » « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, dit Jésus-Christ, a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., VI, 55). La sainte Eucharistie communique à notre corps le germe de la résurrection, de la gloire et de l'immortalité. Elle est comme l'arbre de vie pour ceux qui s'en nourrissent. « Mon Seigneur, disait Bossuet, si vous touchez mon corps, il en sortira de vous une vertu et il faudra qu'il devienne semblable au vôtre. » La chair du Christ que nous recevons à la Table sainte est incorruptible et glorifiée, notre chair par son contact doit donc elle aussi devenir incorruptible. La sainte communion est une semence de résurrection et de gloire. — Elle est aussi l'assurance que nous aurons le ciel pour partage. Jésus l'a affirmé : celui qui communie aura la vie éternelle, il sera sauvé. Et comment le souverain Juge nous repousserait-il au jour du jugement, après avoir été si intimement unis à son divin Fils sur la terre ? « O mes enfants, disait le Curé d'Ars, que les âmes qui auront reçu souvent et dignement le bon Dieu seront belles pendant l'éternité !... Dans le ciel, elles brilleront comme de beaux diamants, parce que Dieu se verra en elles. »

**

Mes frères, toute cette instruction est une invitation à communier et à communier souvent. Je n'insisterai pas ; et je terminerai par cette parole que j'emprunte encore au Curé d'Ars : « Sans la divine Eucharistie, il n'y aurait point de bonheur en ce monde, la vie ne serait pas supportable. Quand nous recevons la sainte communion, nous recevons notre joie et notre bonheur. » Et j'ajoute : nous nous assurons aussi le bonheur pour l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LI

TOUT DIRE AU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

C'est un des besoins les plus impérieux de l'âme humaine que celui de confier à un cœur ami tout ce qui nous intéresse. Que ce soit joie ou peine, succès ou revers, il nous est difficile de garder pour nous seuls ce que nous éprouvons. Un secret nous pèse ; il faut que nous disions à un autre notre souffrance ou notre bonheur. Notre souffrance sera moins aiguë, notre bonheur sera plus vif, quand nous les aurons communiqués.

Mais combien il est difficile de trouver un bon confident sur la terre ! Les créatures imparfaites auxquelles nous ouvrons notre âme sont, le plus souvent, bien peu dignes de notre confiance. N'avons-nous pas souffert souvent de leur insuffisance ? Nous nous sommes plaints alors, et nous nous sommes découragés. C'était à tort. Les créatures ne peuvent donner que ce qu'elles ont, à savoir, l'inconstance et l'égoïsme.

Faisons mieux à l'avenir. Adressons-nous au Cœur sacré de notre Dieu. C'est le confident le plus fidèle, le plus attentif et le plus sage. Jamais nous ne serons trompés quand nous aurons recours à lui.

I

La fidélité est la première qualité que nous réclamons d'un confident ; et pourtant combien elle est rare !

Nous nous sommes ouvert à un ami que nous pensions sûr, et nous lui avons dit quelque chose de nos pensées, de nos craintes, de nos sentiments les plus intimes. Nous entendions bien qu'il garderait pour lui cette confiance. Quelle n'a pas été notre surprise, quelle n'a pas été notre indignation quand, un certain jour, nous avons appris qu'il avait divulgué notre secret !

Pourquoi l'avait-il fait ? Peut-être par inconscience, pour paraître bien renseigné, pour alimenter une conversation, sans se soucier des résultats fâcheux que pouvait entraîner pour nous son indiscrétion. Il n'avait pas songé un seul instant que, de son infidélité, pourraient surgir pour nous des difficultés sérieuses, que des amitiés précieuses pourraient se détourner et se changer en hostilité, que des projets caressés par nous pourraient échouer pour avoir été trop tôt connus. Il avait eu besoin de parler, il avait parlé.

Peut-être encore l'avait-il fait pour briller à nos dépens. Son esprit caustique s'était emparé de notre confiance et l'avait exploitée comme une mine de railleries ou de sarcasmes.

¹ *Maximes du Curé d'Ars*, p. 117.

Peut-être enfin s'en était-il fait une arme contre nous, arme d'autant plus perfide et d'autant plus redoutable que c'était nous qui l'avions fournie, et que nous ne pouvions pas la détourner.

Combien nous avons été malheureux alors, et combien nous avons regretté d'avoir si mal placé notre confiance ! Mais, hélas ! il était trop tard et le mal qui nous était fait était irréparable.

Ceux qui prennent le Sacré-Cœur pour confident n'ont pas à craindre de semblables infidélités. Les anges seuls sont témoins de ce que nous lui confions. Pour nous adresser à lui, un simple mouvement du cœur, une simple pensée suffisent, et, une fois qu'il les a reçus, aucune créature ne pourra en surprendre le secret ; toutes nos craintes, toutes nos douleurs, toutes nos inquiétudes restent à jamais cachées dans un abîme de miséricorde d'où elles ne sortiront qu'au jour des suprêmes révélations pour notre gloire et notre consolation éternelles.

II

Mais il ne suffit pas qu'un confident soit fidèle, il faut aussi qu'il soit attentif et qu'il s'intéresse à ce que nous lui disons.

Ce n'est pas toujours ce qui se produit sur la terre. Souvent nous nous adressons à des indifférents, qui, par politesse, feignent de nous écouter avec sollicitude et de prendre part à ce qui nous émeut, masque malhabile qui ne nous trompe pas et qui nous peine. Souvent aussi les amis véritables auxquels nous nous adressons sont absorbés par leurs propres difficultés, et ils ne prêtent qu'une oreille distraite à des choses qui leur paraissent de bien peu d'importance à côté de celles qui les concernent. Là encore il y a pour nous une souffrance.

Le Sacré-Cœur ne nous réserve pas ces déceptions. Nous pouvons tout lui dire, d'abord parce qu'il est toujours disposé à nous écouter, et ensuite parce que tout ce qui nous touche, il veut bien s'y intéresser.

Il nous aime, et à ce titre il n'y a rien de nous qui puisse le trouver indifférent. Avant de permettre qu'un événement nous arrive, il a vu comment nous l'accepterions et quel parti nous en pourrions tirer pour notre salut. Ce n'est que pour cela qu'il l'a permis. Le Sacré-Cœur, ce n'est pas le grand monarque qui ne prend intérêt qu'aux événements importants ; il veut être l'intime ami qui partage avec nous les moindres incidents de la vie. De même qu'il veut qu'en toutes choses nous trouvions un moyen de l'aimer, de même il admet que nous lui en faisons part. La conduite des saints, à cet égard, a été un exemple frappant. Tout leur était une occasion d'élever leur âme vers lui, et c'est ainsi que chacun de leurs instants était marqué par un acte de confiance et d'amour.

Une autre raison de tout dire au Sacré-Cœur, c'est que sans lui nous ne pouvons rien faire. En toute circonstance, il se tient donc prêt à nous accorder le secours dont nous avons besoin ; en toute circonstance, il est donc prêt également à ce que nous allions le trouver et à ce que nous lui disions ce que nous souhaitons et ce que nous éprouvons.

III

Le Sacré-Cœur ne fait jamais défaut à ceux qui lui confient toutes leurs pensées, parce qu'il est le confident non seulement le plus fidèle et le plus bienveillant, mais aussi le plus sage.

Quand nous nous adressons à un ami pour lui dire notre intime sentiment, nous attendons de lui qu'il réponde à notre confiance et qu'il nous dévoile aussi l'effet qu'il éprouve de notre confiance. A ce point de vue encore, les amis de la terre sont souvent bien au-dessous de notre espérance : ou bien ils gardent le silence, ou bien ils sont impuissants à nous conseiller, ou bien ils ne l'osent pas, de peur de nous déplaire.

Le Sacré-Cœur ne connaît pas ces faiblesses. Il est la sagesse même et il possède, pour nous la donner, la réponse dont nous avons besoin.

Est-ce une joie que nous lui confions ? Il nous dit : — Enfant, remercie le Dieu d'amour qui te l'a donnée et, par ta reconnaissance, mérite de plus grandes faveurs.

Est-ce une peine dont nous lui faisons part ? Il nous répond : — Enfant, regarde-moi ; voici les épines dont je suis déchiré, la croix qui me domine, la blessure qui m'a transpercé. Comprends, en me voyant, que si j'ai souffert pour t'aimer, tu dois, toi aussi, souffrir par amour pour moi.

Est-ce un succès que nous lui disons ? Il nous fait entendre ces mots : — Enfant, garde-toi bien de t'attribuer cette réussite ; garde-toi bien de succomber à l'orgueil. Plus je t'élève et plus il faut que tu t'abaisses, afin que toute la gloire soit pour moi.

Est-ce enfin un revers dont nous souffrons ? Il nous dit : — Aie la foi. Crois que si j'ai permis cet insuccès, c'est pour te procurer un plus grand bien. Ne te décourage pas, accepte, et tu mériteras des lauriers beaucoup plus glorieux que ceux dont tu es à présent privé.

**

C'est ainsi, mes frères, que le Sacré-Cœur mérite et veut que nous le prenions pour notre confident. Sachons le comprendre ; parlons-lui comme si nous le voyions à nos côtés. Disons-lui tout. Les moindres choses de notre vie prendront ainsi une valeur surnaturelle, parce que notre confiance en lui les changera en foi, en espérance et en amour. Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE SUR NOTRE-DAME DES VICTOIRES

VI

LE MANUEL DE L'ARCHICONGRÉGATION

I

On a remarqué souvent que les fondateurs d'ordres et d'œuvres, quand ils commencent, ignorent totalement où ils vont, et qu'ils vont ordinairement où ils ne voulaient pas aller. C'est ce qui arriva pour M. des Genettes. Il songe à créer une petite association d'abord, il est amené à demander qu'elle rayonne sur toute la France, et voilà que le Souverain Pontife l'étend au monde entier. Il en est tout d'abord déconcerté, effrayé. Il compare sa faiblesse à sa responsabilité ; il se dit qu'il est seul pour fournir une si grande tâche, et il se sent accablé. Il marche quand même, confiant en Celui qui est la force, et qui mesure ses grâces à nos besoins, à notre labeur.

Jusque-là les prières de l'Association n'avaient guère pour but que la recommandation des pécheurs ; M. des Genettes n'avait pas accepté de recommander aux prières les malades et les affligés. Il n'ignorait pas que la Sainte Vierge est « la Santé des infirmes et la Consolatrice des affligés, » mais il lui avait paru qu'elle désirait surtout être invoquée comme « Refuge des pécheurs » à Notre-Dame des Victoires. Les événements lui indiquèrent une nouvelle voie à suivre.

Un de ses paroissiens est frappé soudain d'aliénation mentale et enfermé. Il laisse une femme incapable de conduire son commerce, ainsi que deux jeunes enfants. On demande au curé de faire prier pour lui les associés. Il refuse, parce que tel n'est pas le but de l'œuvre. On insiste, on lui représente que si la santé n'est pas rendue à cet homme, c'est la ruine de la maison, la désolation et la misère des siens. Il consent enfin et le recommande le 17 mars 1839. Le lendemain, le malade écrit à sa femme une lettre pleine de bon sens où il lui donne des indications lumineuses pour la direction de ses affaires. En même temps il lui annonce qu'il s'est réveillé le matin calme, en pleine possession de sa raison et de ses moyens, bref, qu'il est guéri, mais que, par prudence, il restera encore quelques jours à l'asile. Sa femme va le voir dans l'après-midi et elle est émerveillée de la lucidité de ses raisonnements. Peu après il était rendu à sa famille.

A quelques jours de là, on réclamait des prières pour une jeune fille de quinze ans de la Basse Normandie, qui faisait ses études dans un pensionnat à Paris. Elle éprouvait depuis plusieurs années un raccourcissement des muscles d'une jambe et, depuis quelques mois, incapable de se tenir debout, elle gardait le

lit. A l'Archiconfrérie on fit une neuvaine. Les premiers jours la malade souffrit davantage ; elle s'en réjouit, considérant que ces douleurs étaient l'annonce d'une prochaine guérison. Sa foi fut récompensée : le neuvième jour elle marchait comme ses compagnes. Elle vint un samedi, accompagnée d'une vingtaine de ses amies et camarades, pour remercier Notre-Dame des Victoires.

Ces faits, et d'autres semblables, orientèrent l'œuvre vers les maladies et les afflictions de tout genre. De toute la France alors on s'adressait à l'Archiconfrérie. C'était un père, une mère qui imploraient la guérison de leur fille, des époux désolés qui demandaient à Dieu la fécondité de leur union, des enfants priant pour leurs parents, des amis pour leurs amis. D'autres suppliaient la Sainte Vierge pour être délivrés de leurs tentations, préservés de la ruine matérielle, libérés des tristesses et des inquiétudes intimes qui les désolaient. Et la bonne Mère répondait en distribuant à pleines mains les consolations, les succès, les bénédictions, en rassurant et en guérissant.

« Aujourd'hui encore, — raconte avec une simplicité pleine de foi l'abbé des Genettes dans son *Manuel*, qui est aussi le journal des grâces de la Sainte Vierge, — une famille respectable et chrétienne nous priait d'offrir les vœux de sa reconnaissance à sa céleste Bienfaitrice. Elle habite une ville voisine de Paris ; depuis longtemps elle marche dans la voie des épreuves et des croix : elle y marche chrétiennement, mais la croix devenait trop forte et trop pesante pour la faible nature. Ils ont prié qu'on demandât pour eux du soulagement, mais surtout la grâce de la soumission à la volonté divine. On a prié et aussitôt le soulagement a été accordé, et ils venaient aujourd'hui offrir à leur Libératrice, et au pied de son autel, l'hommage de leur reconnaissance et supplier l'Archiconfrérie de joindre ses vœux aux leurs. »

II

Ces faveurs admirables, l'abbé des Genettes les racontait volontiers à des amis, à des confrères. Un jour un de ceux-ci lui dit :

— Dieu n'accorde pas de telles grâces pour qu'elles demeurent ensevelies dans l'oubli. C'est pour vous un devoir de les faire connaître.

Cette parole autorisée d'un homme vénérable et pieux fit impression sur lui, mais il ne se reconnaissait pas les moyens nécessaires pour cette œuvre nouvelle : il était absorbé par le service journalier, les confessions, les visites, le souci du ministère paroissial ; et puis il ne possédait point, disait-il, l'art d'écrire.

— C'est pour vous un devoir de conscience, ajouta le saint prêtre.

L'abbé des Genettes n'hésita plus. Il apporterait sa bonne volonté, son modeste talent, et la Sainte Vierge guiderait sa plume. Le *Manuel*

de l'Archiconfrérie, où il racontait la fondation de l'œuvre et les faveurs obtenues jusque-là, parut donc le 1^{er} janvier 1839. Il fallait maintenant le répandre. La Providence s'en chargea.

Jamais l'abbé des Genettes n'avait eu de relations particulières avec Saint-Sulpice. Or il arriva qu'un jour, par hasard, un séminariste y apporta le *Manuel*. On le lit avec enthousiasme, on se le passe, il fait le tour du séminaire, et l'on pense bien que les supérieurs en encouragèrent la lecture. Les faits qui y étaient retracés avaient eu lieu à Paris même ; ce renouveau surnaturel, ces conversions, ces grâces, ces offices du soir, c'est à Notre-Dame des Victoires qu'on pouvait en être témoin. Les jeunes lévites s'en entretenaient pendant tout l'hiver, et comme ils appartenaient à presque tous les diocèses de France, ils firent connaître le *Manuel* pendant les vacances dans tous les pays qu'ils habitaient. Parmi eux il y avait aussi des Irlandais, des Canadiens, des Américains : ils l'envoient dans leur patrie avec des lettres enflammées pour y recommander l'œuvre de l'Archiconfrérie. En moins d'une année, le *Manuel* fut répandu dans tout l'univers catholique, et tous ceux qui le propageaient se faisaient les apôtres de cette Association où l'on recueillait tant de faveurs précieuses.

Dans la province, beaucoup de curés lisent le *Manuel* en chaire : les auditeurs sont émus des paroles qui sont rapportées par l'abbé des Genettes, des guérisons obtenues, de la conversion surprenante de M. Joly ; ils désirent aussi se convertir, entendre la parole de vérité, se consacrer à Marie si bonne, si miséricordieuse ; des missionnaires sont appelés et nombre de paroisses sont témoins des plus touchantes réconciliations. Ensuite elles s'affilient à l'Archiconfrérie.

L'esprit de Marie souffle sur la France. On implore son Cœur immaculé ; comment ce Cœur si tendre, si maternel, ne serait-il pas touché ?

Cette dévotion passe les frontières et, chose remarquable, c'est dans les pays protestants qu'elle prend racine d'abord, à Lœvenberg, en Suisse, puis à Stockholm.

Cette dernière affiliation mérite particulièrement d'être racontée.

On sait que les royaumes de Suède et de Norvège ont été ravagés par l'hérésie, au point qu'ils ne comptent plus qu'un petit nombre de catholiques seulement.

A Stockholm, il y en avait à peu près dix-huit cents, et choisis, comme les chrétiens de Corinthe, non point parmi les nobles, les riches et les puissants, mais parmi les pauvres, les ouvriers, les bateliers, parmi le peuple. C'était le petit troupeau dont parlait Jésus-Christ, *pusillus grex*, fidèle et éprouvé, auquel le Père a réservé son royaume. Ils étaient

demeurés fermes parmi les persécutions les plus cruelles, et ils avaient triomphé. Des temps plus heureux étaient venus ; une princesse de la maison de Bavière, catholique fervente, était assise sur le trône, et en elle l'Eglise de Suède avait trouvé une mère, un tendre et solide appui. Le Souverain Pontife y avait envoyé un Vicaire apostolique, M. Studach, chargé avec quelques prêtres de recueillir les héroïques débris qui avaient surnagé après la tempête...

Or parmi cette population de bateliers et de pêcheurs, la mer prend souvent le père, le frère aîné. Ils sont partis le matin pour une pêche qu'ils espéraient fructueuse, et ils ne reviennent pas le soir. Parfois l'épouse éplorée s'est transportée avec ses enfants sur le rivage pendant que l'ouragan soulève les flots, et ils ont vu le spectacle déchirant de la barque qui chavire et du naufrage de tout l'équipage. Ou bien ce sont des pêcheurs qui ont entrepris une expédition au long cours qui peut mettre l'aisance au foyer, qui peut aussi y faire des orphelins.

Il y avait beaucoup d'orphelins parmi les familles catholiques de Stockholm. M. Studach adoptait volontiers les garçons, il avait construit un établissement où il les recueillait et leur donnait une éducation chrétienne. Mais les filles, à qui les confier ? A des hérétiques ? Alors elles perdront la foi. Il lui fallait une femme, une chrétienne qui se chargeât d'elles comme il se chargeait des garçons. Où la trouver ?

Il vient en France et s'arrête à Beauvais. Au Séminaire où il est descendu, on lui a parlé de l'Archiconfrérie et des merveilles que Marie opère à la prière des associés. Il pousse jusqu'à Paris et se loge auprès de Notre-Dame des Victoires, afin de voir, d'observer, de prier. C'est là qu'il se promet de célébrer la messe tous les jours. A la sacristie il voit M. des Genettes et s'ouvre à lui de ses projets : « Veuillez, lui dit-il, les recommander aux prières de l'Archiconfrérie afin que la Sainte Vierge les bénisse. » Le curé de Notre-Dame des Victoires en entretient ses auditeurs en termes très pressants, mais sans déguiser les difficultés de l'entreprise. Il faut une personne exceptionnellement dévouée, car elle passera sa vie dans un pays étranger, dont elle ignore la langue, parmi des enfants pauvres, grossiers, sans éducation première, au milieu d'un peuple hérétique et ennemi, sans ressources certaines, car M. Studach a dit : « Je n'ai rien à lui donner que du pain, tant que j'en aurai ! »

On prie, quelques jours se passent, personne ne se présente. Le Vicaire apostolique parle de sa détresse au Supérieur d'une maison ecclésiastique. Un prêtre survient qui lui dit :

— Je crois connaître une personne à qui cela pourra convenir. Elle est dans le diocèse de Soissons, je vais lui écrire.

Il lui écrit en effet ces simples mots : « Ma fille, Dieu a besoin de vous : il veut vous employer dans une œuvre qui lui est agréable. Rendez-vous à Paris, je vous dirai de quoi il s'agit. »

C'est une demoiselle d'une haute vertu, qui a reçu une excellente éducation et qui est très pieuse. Elle a atteint la maturité de l'âge, mais elle a toujours mené une vie douce, calme, heureuse, dans sa famille. Elle aime beaucoup ses parents, ses amis, sa patrie. Quoi ! quitter les siens, quitter la France ! Comment pourra-t-elle s'y décider ? D'autant qu'elle est d'une frêle santé et relève de maladie.

Mais Dieu la demande, Dieu a besoin d'elle ; trêve à ses réflexions ! Elle vient à Paris. Le samedi, lendemain de son arrivée, le Vicaire apostolique confie son bonheur à M. des Genettes, qui le félicite. A 8 h. $\frac{1}{2}$ c'est elle-même qui se présente à la sacristie : « Vous savez pourquoi je suis venue ? demande-t-elle. — Non. — On me demande pour aller en Suède. M. Studach ne vous l'a pas dit ? — Je n'ai pas reconnu votre nom à la manière dont il a été prononcé. Mais pourrez-vous accomplir cette mission ? Aurez-vous la force ? Car je sais que vous avez été bien malade. — Si Dieu le veut, j'irai. Mais j'ai le cœur bien affligé de quitter la France, mes amis, ma famille, et j'ai en effet si peu de santé. Je ne sais pas si Dieu le veut. M. X... m'assure que c'est la volonté de Dieu ; je viens assister et communier à votre messe, pour me mettre sous la protection de la Sainte Vierge et la prier de m'obtenir la grâce de connaître la volonté de Dieu, avec la force dont j'ai besoin pour l'accomplir. »

Après la messe, elle revient à la sacristie et dit à M. des Genettes :

— J'ai bien prié ; je crois que c'est la volonté de Dieu ; je ne balance plus, je suis prête à partir. Je ne demande que le temps de faire mes adieux à mes parents et à mes amis.

Elle ne songe plus qu'à sa vocation, et pour se rendre capable d'y bien répondre, elle va chaque jour dans une maison d'orphelins, dirigée par des Filles de la Charité, afin de s'initier à la pratique de la direction d'un établissement de ce genre. Bientôt elle quitte la France, joyeuse d'aller là où Dieu « a besoin d'elle, » et elle réussit admirablement à élever et à discipliner les petites Suédoises. Aussi, au mois de novembre suivant, M. Studach écrivait-il au curé de Notre-Dame des Victoires : « Mademoiselle B. est aujourd'hui bien certaine de sa vocation : elle en est assurée par le bien qu'elle fait, par la joie et le bonheur dont Dieu récompense le sacrifice qu'elle lui a fait. »

C'est pourquoi, afin de témoigner sa reconnaissance à la Sainte Vierge, le Vicaire apostolique érigeait le 8 juillet 1839 une confrérie dans l'église Sainte-Eugénie de Stockholm « en l'honneur du Très Saint et Immaculé Cœur

de Marie, pour la conversion des pécheurs. » Cette confrérie fut agréée le 11 juillet. M. Studach en même temps consacrait à la Sainte Vierge « la mission de Suède, tous les fidèles catholiques qui la composent et aussi toutes les âmes que la bonté divine nous accordera la grâce de faire rentrer dans le sein de l'Eglise de Jésus-Christ. »

Depuis cette époque en effet le catholicisme a pris une vigueur nouvelle en Suède, et ce pays hérétique a apporté de grandes consolations à l'Eglise.

VII

LES OFFICES DU SOIR

I

Pendant les premières années, les réunions n'avaient pas l'éclat qu'on leur a vu depuis. « Une petite chaire avait été dressée du côté de l'autel de la Sainte Vierge, raconte M. Léon Aubineau. C'était de là qu'on enseignait l'assistance que suffisait à contenir la nef de la croisée de l'église. Il en fut ainsi jusqu'aux premiers jours de janvier 1842. »

On sait qu'Alphonse Ratisbonne se convertit à Rome le 20 janvier de cette même année. Le 30 janvier, qui était un dimanche, l'abbé Théodore Ratisbonne, alors sous-directeur de l'Archiconfrérie, monta dans la petite chaire et raconta comment Alphonse avait vu la Sainte Vierge dans l'église Saint-André *delle Fratte* à Rome. Après avoir donné tous les détails de l'apparition et de la conversion, il ajouta d'une voix pleine de larmes de joie : « Cet Alphonse dont je parle, c'est mon frère ! » Un frémissement parcourut l'assemblée, et il semble que depuis cette époque les réunions du soir aient commencé à prendre l'ampleur qui les a toujours caractérisées depuis. Toutefois M. des Genettes s'appliqua à maintenir la simplicité des origines. « Au milieu d'une foule que le temple ne pouvait contenir, il venait, comme au temps où il y avait à peine cinquante personnes autour de lui, s'asseoir sur une chaise semblable à celle du peuple, placée seulement au premier rang de l'assistance, en dehors de la table de communion qui entoure l'autel du Saint-Cœur de Marie. C'était bien toujours le même office, les mêmes litanies de la Sainte Vierge, les mêmes recommandations des pécheurs¹. » Et c'était tout cela qui impressionnait étrangement les nombreux assistants d'occasion.

M. des Genettes a raconté plusieurs conversions merveilleuses dues à cet office du soir.

Un homme d'une quarantaine d'années se présente à la sacristie, un samedi, après la

¹ *Les Serviteurs de Dieu*, par Léon Aubineau, t. I, p. 108.

messe. Il demande une demi-heure d'entretien. Le prêtre lui montre une douzaine de personnes qui l'attendent à son confessionnal, et le prie de revenir un autre jour où il aura tout le temps nécessaire pour conférer avec lui.

— Je ne puis attendre, répond cet étranger. Vous étiez ma dernière ressource. Vous m'auriez peut-être sauvé. Mon mal est irrémédiable, je le vois, je vais y mettre fin.

L'abbé des Genettes le regarde. Cet homme avait un maintien distingué, une mise soignée. Ce n'était donc pas la pauvreté qui causait son chagrin.

— Que voulez-vous donc dire, et qu'allez-vous faire? demande-t-il.

— Mettre fin à une vie dont je ne puis plus supporter le poids. Mais pardon, je ne veux pas vous faire attendre. J'abuse de votre temps et je me retire.

— Malheureux! Et votre âme, y pensez-vous? Et les jugements de Dieu qui vous défend d'attenter à votre vie?

— Dieu? je ne le connais pas. Ai-je une âme? je n'en sais rien. Je doute de tout, même de mon existence, je suis malheureux. Je hais profondément tout ce qui existe, et particulièrement les hommes...

— Vous êtes bien malade, mon pauvre ami. Promettez-moi de venir me voir à deux heures. Je vous accorderai tout le temps que vous voudrez.

Il revenait en effet à deux heures. Intelligence élevée, très instruit, ancien journaliste, il avait rempli un poste fort honorable dans l'administration. Son éducation avait été irrégulière; ses parents étaient nettement impies. Cependant, pour sacrifier à l'usage, ils voulurent qu'il fit sa première communion. Comme il n'avait aucune instruction religieuse, on l'envoya quelques semaines au catéchisme, où il ne comprit rien. Le prêtre refusa, parce qu'il était ignorant, de l'admettre à la première communion. — « Eh bien! dit le père, s'il ne la fait pas maintenant, il ne la fera jamais! » Le curé eut la faiblesse de l'accepter. L'enfant fit sa première communion sans savoir ce qu'il faisait, sans instruction, sans prière, sans aucune disposition intérieure. Depuis, il n'était plus entré dans aucune église; sauf pour des circonstances officielles. Lancé dans le monde, esprit très brillant, il étudia les systèmes philosophiques du dix-huitième siècle, saisit sur-le-champ leurs erreurs et leurs contradictions, et tomba dans le scepticisme absolu.

Sans foi, sans idée morale, il s'abandonna aux plaisirs de la vie, qui lui paraissaient être l'unique vérité pratique, se fit saint-simonien, et déçu par cette doctrine qui l'avait séduit tout d'abord, il s'en dégoûta, se dégoûta de la vie, de lui-même, et maintes fois fut tenté de se débarrasser de l'existence. Ce qui le retenait, c'est qu'il était marié et qu'il avait un enfant. Maintenant cette pensée même ne l'arrêtait

plus. Trois fois il s'était battu en duel dans l'espoir d'y trouver la mort, mais les balles l'avaient épargné.

— Ce matin, dit-il, c'en était fait, quand vous m'avez déclaré que vous ne pouviez pas m'entendre. Je vous quittais pour m'aller détruire.

Après avoir longuement raconté sa vie, il s'arrêta soudain :

— Cela, fit-il après une pause, je l'ai confié à plusieurs de mes amis avec exaspération, car ils ne me donnaient que des conseils nuls; des paroles banales. Voilà une demi-heure que je vous entretiens de mes peines, qui me faisaient l'effet d'un poignard que l'on retourne dans une plaie. Vous ne m'avez rien dit, et cependant je goûte en ce moment un calme que je ne connais plus depuis des années. D'où peut venir un pareil effet?

— Comment vous êtes-vous adressé à moi? demande l'abbé des Genettes. Me connaissiez-vous?

— Je ne vous avais jamais vu, mais je vous avais entendu une fois; il y aura demain quatre semaines. En proie à mes agitations et à ma tristesse, je sortis de chez moi cherchant une diversion. En passant dans la rue de Notre-Dame des Victoires j'entendis des chants. Ma première impression fut de l'indignation : « Ils chantent, me dis-je, ils sont donc heureux! » Les fenêtres de l'église étaient brillantes de lumière : « Quel plaisir peuvent-ils trouver là? C'est absurde! » J'entre, je vois une assemblée d'hommes de tout âge, de jeunes gens et de femmes. Je suis frappé du maintien grave et décent de cette foule. Personne ne s'occupe de moi, tous chantent. Je m'avance à la force des coudes jusque derrière un pilier qui me masquait la chaire. Je regarde. Deux cents hommes et jeunes gens chantent et prient avec recueillement. A côté de moi, un homme d'une soixantaine d'années, belle figure martiale, un ancien militaire sans doute, décoré, à la mise très soignée, l'œil vif, chantait comme les autres. Je me demande ce que font tous ces gens-là ici. Des femmes, soit! Il n'est pas extraordinaire d'en voir dans les églises, mais des hommes! En ce moment, à l'heure des bals et des théâtres! Ils préféreraient venir ici! Ils y trouvent donc du plaisir! Et ils sont heureux! Mon voisin continuait à chanter de tout son cœur, avec une conviction qui éclatait dans ses regards... Je me répétais, triste et chagrin : « Ici tout est naturel, simple, intime; c'est du contentement, c'est de la joie. Ils sont heureux! Il n'y a que moi qui suis malheureux! »

« Les chants finirent, il y eut un discours : on me dit que l'orateur était un évêque. Vous avez parlé ensuite, le pilier m'empêchait de vous voir : on me dit que c'était vous. Votre son de voix me fit sensation; rien de plus. Je ne comprenais pas votre genre d'instruction,

Forcé par la foule compacte de rester là, je considérais mon voisin. Pendant deux heures il ne parut pas avoir un moment d'ennui, pas une distraction. On chanta un cantique français, il n'en perdit pas un mot. A la fin il se leva et se dirigea vers la porte toujours en chantant. Il prit de l'eau bénite, m'en offrit avec un sourire gracieux, fit un signe de croix avec un respectueux salut à l'autel, et sortit de l'église le front rayonnant.

« Je me disais en voyant la foule qui s'écoulait, calme, recueillie : « Ces gens-là ont passé deux heures à l'église, parmi eux il y en avait sans doute qui avaient leurs peines, leurs inquiétudes, leurs chagrins ; eh bien ! ils paraissaient les avoir oubliés entièrement. Il y a donc quelque chose là-dedans que je ne comprends pas ! Mais enfin ils m'ont paru tous heureux et contents pendant deux heures ! Combien je donnerais afin de pouvoir endormir mes douleurs seulement deux heures ! »

Il rentra chez lui et ce souvenir ne le quitta plus. On lui avait dit que l'abbé des Genettes était bon, c'est pourquoi il s'adressait à lui, sans trop y réfléchir. C'était la grâce de Dieu qui le conduisait ; c'était Marie, Refuge des pécheurs, qui priait pour ce grand pécheur. L'excellent curé de Notre-Dame des Victoires se sentit pris d'une profonde sympathie pour lui, il lui parla avec affection et s'aperçut bien vite que ce qui lui manquait le plus c'était la connaissance de la religion. Que de préjugés chez cet homme, d'ailleurs instruit, qui aussi bien se trouvait, à la suite de sa vie désordonnée, dépourvu de sens moral ! Il l'engagea à étudier les vérités du catéchisme et lui remit un livre intitulé « le Triomphe de l'Evangile. »

Quinze jours après, cet homme revenait le voir et lui disait :

« Je commence à vivre depuis que je lis cet ouvrage. Plus j'avance dans sa lecture, plus je découvre de vérités dont je n'avais jamais eu la moindre idée. Elles élèvent et éclairent mon esprit, elles font entrer l'espérance dans mon cœur. Je comprends combien ma vie a été coupable, je ne puis plus me supporter dans l'affreux état où mon impiété pratique m'a réduit. »

Cet homme, doué d'une si belle intelligence, s'apercevait qu'il avait vécu comme un païen. Quand il fut suffisamment instruit, il se confessa et communia. Il sut alors ce que c'est que le parfait bonheur. Dieu lui envoya plus tard des épreuves et des revers, il les porta chrétiennement, remerciant Dieu qui lui avait accordé ses lumières :

— Que serais-je devenu, disait-il, si Dieu ne m'avait pas fait connaître la vérité qui nous fait comprendre la vie ? J'aurais succombé sous le poids de mes peines ! Ah ! je sens bien la grâce de Jésus-Christ qui m'aide à les supporter !

Malgré ses chagrins, ce converti déclarait

qu'il ne trouvait dans le service de Dieu que joie, bonheur, consolation et paix.

C'est l'office du soir de Notre-Dame des Victoires qui avait été l'occasion dont Dieu s'était servi pour le ramener à lui, grâce à Celle qui est le Refuge des pécheurs.

II

Il est impossible d'entrer dans ce sanctuaire sans en éprouver une profonde et douce impression. En 1849, c'est un officier qu'une parente voulait convertir et arracher à de longs égarements. Elle obtient à grand-peine qu'il assiste à ce pieux office du soir. Il y consent, non sans récriminations. En sortant il dit avec dépit, faisant allusion aux paroles de l'abbé des Genettes :

— Ce curé-là n'a pas le sens commun !

Cependant il y retourne, attiré comme par un invincible aimant. Mais après l'hiver il quitte Paris où il ne revient qu'au bout d'un an. Mais ce fut pour reprendre le chemin de Notre-Dame des Victoires, afin d'y entendre ce curé « qui n'avait pas le sens commun. » Un jour il rencontre un officier de ses amis qu'il savait ardent chrétien, il le prie de lui dire le nom de son confesseur. L'ami paraît tout surpris et lui demande pourquoi : « Que voulez-vous ! J'ai été aux Petits-Pères, ce diable de curé m'a pris dans ses filets. Tout ce qu'il dit n'a pas le sens commun, mais avec ses cheveux blancs il a l'air si convaincu !... » Et il se confessa.

Un homme appartenant à une haute administration dans la province vient trouver une autre fois l'abbé des Genettes et proteste d'abord qu'il ne veut pas se confesser. Mais une amie d'enfance sachant qu'il vient à Paris, lui a demandé comme un service personnel d'aller à Notre-Dame des Victoires, afin d'y réciter pour elle un *Pater* et un *Ave* devant l'autel de la Sainte Vierge. Il a refusé tout d'abord, prétendant que c'était une plaisanterie, mais elle a tellement insisté qu'il a promis un peu malgré lui. D'ailleurs il n'était pas sans principes religieux. Cependant il n'entendait pas aller trop loin dans la dévotion.

Il avait tenu sa promesse, et le voilà troublé, préoccupé d'idées de conversion, de crainte des jugements de Dieu, extrêmement tourmenté. C'est ce qu'il venait confier à l'excellent curé : « Pour recouvrer la paix, lui dit celui-ci, commencez par vous confesser ! Mais je ne veux pas me confesser ! — Prenez-y garde, vous avez affaire à forte partie. Vous avez prié la Sainte Vierge, elle vous répond : elle veut votre conversion. — Pourquoi de telles idées sont-elles venues me saisir ici ? — Parce que vous êtes dans une église où les pécheurs se convertissent. »

C'est en vain qu'il alléguait vingt prétextes : « Il n'avait pas le temps. Il n'était que pour quelques jours à Paris où il avait des affaires

urgentes. Il n'était pas dans les dispositions voulues ; il n'avait pas réfléchi à tout cela, il fallait mûrir davantage cette grande action. » L'abbé des Genettes n'eut pas de peine à répondre à toutes ses objections, et, usant d'une douce autorité, il le pressa de se mettre à genoux et de commencer.

Il obéit et revint le samedi suivant, jour de son départ, pour recevoir l'absolution. Quand il se releva, il raconta ses impressions.

« Quand je suis venu vous trouver pour la première fois, vous ne pouvez vous faire une idée de l'état dans lequel j'étais. En commençant le premier *Ave Maria*, je fus saisi de trouble et d'effroi, et à mesure que je m'acharnais à le répéter, mon effroi grandissait. C'est pourquoi je m'enhardis à vous demander ce que cela signifiait. Le trouble me quitta aussitôt que je commençais à me confesser, et depuis ce moment je jouis d'un grand calme. J'ai été militaire, j'ai eu des succès dans cette carrière, j'occupe aujourd'hui un poste honorable dans la société civile, j'ai abusé de la vie, j'ai goûté toutes les jouissances du monde. Eh bien ! je ne donnerais pas une de mes heures depuis quatre jours pour tous les plaisirs que j'ai tant recherchés autrefois. Quelle différence entre les plaisirs du monde et cette joie intérieure dont je jouis ! C'est une paix douce, une confiance calme que je ressens. Oui, c'est un coup du ciel qui m'a amené dans cette église. Et dans ce moment quel bonheur pour moi ! Je suis réconcilié avec Dieu. Dieu, cet Etre infiniment bon, a daigné me pardonner ! »

Ces grâces et mille autres semblables sont l'œuvre de Notre-Dame des Victoires, l'œuvre de Marie, Refuge des pécheurs. L'office du soir, la vue du sanctuaire, de ceux qui y prient constamment, l'exemple, le spectacle de ces élans de foi, ces chants, ce recueillement, cette conviction profonde produisaient ces douces et fortes impressions. Mais l'abbé des Genettes avec sa voix pénétrante, ses paroles simples et enflammées, ses cheveux blancs, était le grand instrument convertisseur. Que de joie précieuse ce saint prêtre a répandu dans les âmes !

VIII

LES DERNIÈRES ANNÉES DE M. DES GENETTES

I

Dès 1849, les registres de l'Archiconfrérie renfermaient les noms de plus de 709.000 associés, et l'abbé des Genettes affirme qu'avec ses 8710 confréries, répandues dans tout le monde catholique, le nombre des associés devait s'élever à seize millions.

Pour lui, sa vie était consacrée à confesser, à parler et à répondre aux nombreuses lettres

qu'il recevait. « Que de douces larmes nous a fait souvent verser notre correspondance ! » déclare-t-il. Il y voyait passer toutes les misères et tous les sentiments généreux de l'humanité. Lettres de plaintes et d'angoisses de parents qui gémissent sur l'inconduite de leurs fils, ou qui exposent leur situation matérielle accablante de veuves et de mères désolées ; lettres de confiance, de joie, de reconnaissance pour les bienfaits obtenus. Et lui, il recommandait toutes ces peines aux associés, et il écrivait pour dire qu'il l'avait fait, mais il ne négligeait point d'ajouter un mot de piété et de consolation.

« Ses jours et ses nuits étaient aux pécheurs. Sa vie se passait dans son église. Que de conversions entre ses mains ! Que de larmes versées à son confessionnal ! Que de secrets confiés à son cœur ! On se demande comment il pouvait suffire à tant de travaux. Sa vieillesse était verte, il est vrai, et cependant déjà pesante. Son secret se trouve dans la prière d'abord, et dans une action persévérante, continue et calme. Le bon curé n'avait jamais l'air de se presser ; on pourrait même dire qu'il faisait tout avec une certaine lenteur, mais il agissait toujours. Du moment où l'Association fut établie, jusqu'au jour où il ne put plus monter en chaire, il ne manqua pas à une seule réunion de l'Archiconfrérie. Tous les dimanches, à sept heures du soir, il se retrouvait au milieu de son cher peuple. »¹

L'Archiconfrérie a puissamment servi à établir la communion pascale des hommes à Notre-Dame en 1842, qui fut une magnifique protestation de foi et de retour public des âmes à Jésus-Christ, en même temps que la condamnation de l'apostasie des cinquante années précédentes.

Les jeunes gens de l'école de Buchez, qui cherchaient dans la doctrine catholique les principes du socialisme, rêveurs généreux et désintéressés, mais versant volontiers dans l'illuminisme, venaient consulter le curé de Notre-Dame des Victoires. Il les écoutait avec bonté, leur disait que les seules clartés complètes se trouvent dans l'Eglise, le seul idéal dans Jésus-Christ. C'étaient des natures pleines de droiture ; il ajoutait, parce qu'il comptait sur la lumière et la force des sacrements : « Confessez-vous, et confessez-vous ensuite tous les huit jours... Commencez tout de suite ! » Et la plupart du temps ils l'écoutaient et tombaient à genoux. Avec eux il ressuscita diverses confréries, celle des médecins, des peintres, des artistes, des hommes de lettres, lesquelles gravitaient autour de l'Archiconfrérie.

Il avait formé son cœur sur le modèle du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie, c'est

¹ Léon Aubineau, *Les Serviteurs de Dieu*, t. I, p. 109-115.

pourquoi il y embrassait aussi dans son immense sollicitude tous les pécheurs, tous les peuples assis à l'ombre de la mort, toutes les nations hérétiques. Il avait une prédilection pour l'Angleterre dont il recommandait souvent la conversion dans les offices du soir. Quand Georges Spencer, ministre anglican converti à la foi romaine, vint à Paris en 1837, il sollicita les prières de l'Archiconfrérie pour la conversion de l'Angleterre. L'abbé des Genettes entra aussitôt dans ses vues et il se plaisait à revenir sur les relations heureuses qui ont toujours existé entre l'Eglise de France et l'Eglise d'Angleterre.

C'est l'Eglise de France, rappelait-il, qui envoya en 429 deux apôtres, S. Germain d'Auxerre et S. Loup de Troyes, porter secours à l'Eglise d'Angleterre ravagée par l'hérésie pélagienne. Ces deux saints évêques y convertirent un grand nombre d'hérétiques, et S. Germain y retourna une seconde fois, en 446, pour achever son œuvre¹.

L'Angleterre nous a revalu ce bienfait en 1792, quand elle accueillit sur son sol un grand nombre de prêtres catholiques, confesseurs de la foi, chassés de notre pays par la Révolution. Ils étaient sans asile et sans ressources, mais gouvernement, magistrats et simples particuliers pourvurent à tous leurs besoins avec une générosité admirable, et cela pendant plusieurs années jusqu'à ce que l'ordre fût rétabli en France. Nos évêques reprenaient le rôle de S. Germain et de S. Loup, mais avec moins d'éclat. Ils prêchaient par leur exemple, leur magnanimité, leur patience, leur dignité dans leur malheur : ils faisaient tomber peu à peu les préjugés invétérés, qui étaient le plus grand obstacle au retour à l'Eglise catholique de cette contrée qui avait été une île de Saints. Le séjour des prêtres français en Angleterre a été le principe de milliers de conversions et de la liberté dont les catholiques y jouissent.

Avec un labeur aussi écrasant, l'abbé des Genettes ne se permettait aucunes vacances, aucun voyage. Une seule fois il se rendit à Rome. Quand le Pape Grégoire XVI l'aperçut, il lui dit : « Venez ! Ah ! venez ! » et il lui serra les mains avec force, — au point de l'empêcher de se prosterner pour lui baiser les pieds, — avec tendresse surtout. Le saint prêtre, très ému, et confondu de ces prévenances, couvrait de larmes les mains pontificales. Cet accueil le dédommageait de tous ses travaux, de ses peines et des calomnies qui avaient essayé de mordre sur lui et sur son œuvre.

Pendant son séjour à Rome, il fit promulguer le décret relatif à la conversion miraculeuse d'Alphonse Ratisbonne.

A l'audience de congé, comme il se jetait

aux pieds du Souverain Pontife en lui demandant sa bénédiction pour lui et pour l'Archiconfrérie, Grégoire XVI, lui relevant doucement la tête avec sa main gauche, lui dit :

— Je suis reconnaissant, très reconnaissant de tout le bien que l'Archiconfrérie fait en France et dans toute l'Eglise. Je la vénère, je la bénis. Dites-le.

Et il s'en revint s'attacher pour jamais à sa chère œuvre, rapportant de Rome la pensée que Dieu faisait par elle un grand bien, un bien universel, et, pour lui-même, se confirmant dans les idées romaines. Aussi aimait-il les prières de la liturgie romaine et travaillait-il sans cesse à l'unité. Son église était devenue un centre qui attirait tout. Dom Guéranger y apparut aux yeux étonnés des Parisiens avec le vêtement noir de Saint Benoît, Lacordaire avec « le froc séculaire de Saint Dominique, » les Capucins avec la livrée de Saint François. C'étaient des nouveautés alors. C'est à Notre-Dame des Victoires enfin que prit naissance l'œuvre de l'adoration nocturne du Saint-Sacrement.

On s'y rendait aussi pour voir et pour entendre l'abbé des Genettes. Chaque année ajoutait à sa tête vénérable une auréole plus blanche. Il parlait toujours, redisant les mêmes choses, les louanges de Marie, sa miséricorde, sa puissance, sa bonté pour les pécheurs, et cependant sa parole était revêtue à chaque fois d'un nouvel attrait. Il n'était pas orateur, il ne faisait pas de discours composés d'après les règles de l'art : rien de recherché ni d'apprêté, rien de neuf, semblait-il, et cependant peu d'hommes se firent écouter comme lui, peu d'hommes par conséquent furent aussi éloquents que lui. Sa voix avait un accent qui vous saisissait, qui vous retenait. Il disait les choses dont son cœur était plein ; et il les disait avec une conviction qui vous touchait. Il sentait, il aimait, il voyait, il vous introduisait dans le monde surnaturel qu'il habitait, vous respiriez cet air céleste qui était le sien et dont il faisait jouir son auditoire. Il admirait beaucoup l'éloquence de Lacordaire ou de Ravnigan, il remerciait Dieu qui accorde aux hommes de si magnifiques dons, mais il estimait aussi que la vérité par elle-même est douée de charmes supérieurs à tous les talents humains, quand elle parvient à vous rapprocher de plus près de Dieu et des beautés divines.

Bon pour les autres, et mortifié, dur pour lui-même, austère et doux, d'une piété attirante, il était de plus d'une charité inépuisable. La population de sa paroisse est surtout commerçante, par conséquent exposée aux revers ; c'est à lui que beaucoup venaient confier leurs malheurs, quelquefois imaginaires. Il avait toujours la main ouverte, et nul doute qu'on n'ait abusé de sa générosité. On lui disait :

¹ *Manuel de l'Archiconfrérie*, p. 186.

« Il y en a qui vous trompent. » Il répondait en souriant :

— Hélas ! est-ce donc moi qu'on a trompé ?

Car s'il donnait aux pauvres, c'est à Jésus-Christ qu'il donnait.

Une de ses belles journées fut celle du couronnement en 1853 de la statue de la Sainte Vierge pour laquelle Pie IX avait envoyé lui-même deux couronnes d'or. Il aimait les cérémonies grandioses, parce qu'il y voyait l'épanouissement de la gloire de l'Eglise et de la Sainte Vierge. Pie IX d'ailleurs lui avait dit, comme Grégoire XVI, que son Archiconfrérie faisait grand bien, qu'il était un bon serviteur de Dieu et que « son œuvre était l'œuvre de Dieu » ; ce témoignage auguste l'humiliait, mais le fortifiait aussi.

A côté de l'autel de l'Archiconfrérie il avait fait décorer l'autel de S. Joseph, car il était assuré d'être agréable à la Sainte Vierge en faisant honorer la mémoire de son glorieux Epoux, agréable à l'Enfant-Dieu en proclamant les mérites de celui qui avait été le gardien vigilant de ses jeunes années. Il fut un des promoteurs du culte de S. Joseph, qui depuis un demi-siècle a pris une si consolante extension.

II

En multipliant ses jours, ses années multipliaient aussi son labeur et ses fatigues, tout en diminuant ses forces. Il était plus qu'octogénaire et sa santé ne se soutenait plus qu'artificiellement, grâce aux soins les plus éclairés et les plus affectueux. La mort ne l'effrayait point ; et cependant il se reprochait de n'avoir pas suffisamment aimé ni fait aimer la Sainte Vierge. Les saints craignent toujours de n'en avoir pas fait assez.

Ses amis s'étaient préoccupés de sa sépulture. Sa place n'était-elle pas là, au pied de l'autel de l'Archiconfrérie, à la place où on le voyait toujours dans les offices du soir, au milieu des fidèles, sur sa chaise simple et vénérable ? On l'avait pensé, et pendant une des rares absences de l'abbé des Genettes on avait creusé son caveau en cet endroit, sans le consulter. Quand il revint, il demanda quel était le but de ce travail extraordinaire. On le lui dit : il en parut heureux. C'était en 1857. Depuis il s'entretint dans cette pensée qu'il reposerait là après sa mort, et il écrivit dans son testament :

« Quant au lieu de ma sépulture, s'il m'est permis d'exprimer un vœu, je désire être enterré dans l'église de Notre-Dame des Victoires, au pied de l'autel de la Sainte Vierge, sous les yeux de Celle qui m'a béni pendant toute ma vie. »

Il vécut encore plus de deux ans. Il ne pouvait plus guère marcher, mais il se faisait conduire dans le sanctuaire vénéré, voulant jusqu'à la fin prier, faire pénitence, et donner

l'exemple du devoir. C'est le jeudi saint de l'année 1859 que, ses jambes lui refusant tout service, on dut le porter pour la première fois dans son église. Désormais il ne pouvait plus que se traîner lentement d'une pièce à l'autre dans son appartement. Pendant l'hiver qui suivit, il dut cesser de dire la messe et ce fut pour lui une grande privation, une grande épreuve. Alors il demanda à Dieu du moins la grâce de lui laisser assez de force pour prier. Et en effet son esprit demeura lucide, son intelligence ne s'affaiblit pas plus que son cœur.

Il n'en allait pas de même de son corps, dont la vigueur diminuait de jour en jour. Le 20 avril 1860, on pensa qu'il fallait lui donner l'Extrême-Onction et le saint Viatique. Le lendemain, samedi, malgré son extrême faiblesse, il dicta encore la liste des recommandations au prêtre qui devait les faire à sa place.

Le lundi 23, le mal empirait. Le cardinal Morlot, qui l'avait souvent visité durant sa maladie, vint le revoir et lui adressa les paroles affectueuses qui jaillissaient si volontiers de son cœur, mais qui, cette fois, étaient particulièrement tendres et pieuses, car dans l'abbé des Genettes il perdait un ami fidèle et dévoué. Le visage du malade avait revêtu comme une confiante sérénité, il paraissait heureux de la visite de son archevêque, d'autant que celui-ci lui avait commenté avec une piété émue les invocations du *Salve Regina* : *O clemens ! o pia ! o dulcis Virgo Maria !* Que de fois il les avait redites, ces paroles qui, en passant sur les lèvres du cardinal, prenaient une onction particulière !

On ne le quittait plus. Bientôt apparurent les atteintes et les couleurs de la mort. Deux prêtres de la paroisse étaient là. Ils récitèrent les prières des agonisants, et le 25 avril, à deux heures du matin, le vénérable curé de Notre-Dame des Victoires rendait doucement son âme à Dieu.

Dix mois auparavant mourait le saint curé d'Ars. L'Eglise de France avait perdu presque à la fois ses deux plus illustres curés.

Pendant trois jours le corps de M. des Genettes, vêtu de la robe blanche du Tiers-Ordre de Saint-Dominique dont il faisait partie, fut exposé dans son église, où les foules ne cessèrent de venir le visiter. Dans ce défilé, que d'âmes il avait secourues ou consolées, aussi que de larmes versées, que de sanglots exprimés ou étouffés ! On avait voilé de noir son confessionnal, l'asile où s'étaient réfugiées tant de douleurs, la solitude discrète où il avait recueilli tant de confidences, relevé et guéri tant de cœurs endoloris, renouvelé l'innocence de milliers d'âmes souillées ou désespérées, le champ de bataille où il avait remporté tant de victoires. On le regardait en pensant que cette voix affectueuse et empreinte d'une sainte

autorité, douée d'un incroyable pouvoir de persuasion, était éteinte désormais ; mais qu'elles l'entendraient toujours retentir, les consciences qu'elle avait ébranlées et illuminées.

L'empereur Napoléon III permit qu'on l'inhumât dans le caveau qui lui avait été préparé dans son église. Le cardinal Morlot, en quelques paroles touchantes, glorifia sa belle mémoire et adjura les fidèles « de ne pas laisser déchoir en eux les principes de foi, de piété, de ferveur, de zèle, de dévouement et de bien que le défunt avait contribué à répandre dans un si grand nombre d'âmes. » Puis on descendit son corps dans le caveau.

Mais l'impiété ne devait pas l'y laisser reposer en paix.

IX

PENDANT LA GUERRE ET LA COMMUNE

I

M. Chanal succéda à M. des Genettes comme curé de Notre-Dame des Victoires, et continua son œuvre avec zèle, dévouement et succès.

Il était là pendant la Guerre et pendant la Commune avec plusieurs vicaires, dont deux frères, Laurent et François Amodru.

Le siège amena au sanctuaire une affluence considérable. L'abbé Laurent Amodru surtout, se multipliait. Il passait son temps à l'église et au service des affligés, des mourants, des malheureux de tout genre ; et, le soir, il jetait sur le papier, au courant de la plume, les événements de la journée. Ses veilles se prolongeaient au point que son frère le grondait :

— Vous vous ferez malade, disait-il.

— Laissez-moi faire, répondait Laurent, nous marchons vers une transformation du monde, nous sommes sous le coup d'un châtiment. Mais nous ne périrons pas. Je recueille des documents pour démontrer ce que la Sainte Vierge a fait pour l'Eglise et pour la France en ces jours de malheur.

Au mois de janvier 1871, quand les plus optimistes désespérèrent enfin de la victoire, les fidèles demandèrent qu'on fit une neuvaine à Notre-Dame des Victoires, convaincus qu'elle seule pouvait nous sauver dans cette terrible extrémité. La neuvaine fut annoncée le 15 janvier et elle devait s'ouvrir le 17, à huit heures du soir. Mgr Darboy, pour des raisons qu'il n'exposa point, voulut qu'on la retardât au 20. Mais la poussée, la protestation des chrétiens fut telle que M. Chanal dut déléguer l'abbé Laurent à l'archevêché pour y retracer la situation difficile où les plaçait la décision de Mgr Darboy. M. Surat lui dit :

— Continuez les exercices préparatoires, comme s'il ne s'agissait de rien.

C'était donner plein pouvoir d'agir comme on voudrait.

La neuvaine commença donc le 17, en dépit du titre « d'exercices préparatoires » qui lui avait été donné, et quand l'horloge sonna huit heures, un millier de personnes remplissaient l'église. Rarement prières furent plus ardentes, car celles-ci s'élevaient de cœurs déçus, affligés, mais vaillants, n'ayant plus de foi qu'en Dieu et dans l'intercession de Marie.

L'abbé Laurent monte en chaire. Il parle de nos humiliations, de nos désastres, de nos soldats, du crime national du travail du dimanche, du péril de démembrement que courait la France, des horreurs dont Paris pouvait être victime, et tout à coup, mu par une inspiration soudaine, il demande que chacun fasse un vœu pour obtenir la cessation du fléau qui pesait sur le pays. On offrirait par suite de ce vœu un cœur d'argent à Notre-Dame des Victoires pour clôturer la neuvaine qui commençait.

A cette proposition, l'auditoire tressaille d'espérance, et, se faisant l'interprète de tous, M. Chanal se lève du banc d'œuvre où il est assis, et il dit d'une voix forte et émue :

— C'est de tout mon cœur, mes frères, que j'approuve l'ex-voto dont vient de parler le prédicateur. Oui, nous l'offrirons tous à Notre-Dame des Victoires pour qu'elle nous accorde la cessation de la guerre et qu'elle arrête les châtiments du ciel. Nous jurerons en même temps de servir Dieu par la sanctification du dimanche, ainsi que le prédicateur vous y a exhortés. Ce cœur d'or et d'argent rappellera nos promesses, en même temps qu'il sera le témoignage de notre reconnaissance envers la Sainte Vierge.

Pendant que les fidèles se pressaient à la sacristie pour offrir leur obole, l'abbé François Amodru disait à son frère :

— Qu'avez-vous fait ? Vous simple vicaire comme moi, vous avez pris une initiative qui n'appartient qu'à Monsieur le Curé. Comment, sans l'avoir consulté, avez-vous osé émettre la proposition d'un ex-voto général ?...

— Mon ami, répondit Laurent avec douceur, soyez en paix. Ce que j'ai fait, je devais le faire, puisque Monsieur le Curé l'a solennellement approuvé.

— Mais s'il ne l'avait pas approuvé ?...

— S'il n'avait pas dû l'approuver, je n'aurais peut-être pas dit ce que j'ai dit.

— Alors, vous avez donc eu...

— Ne me parlez pas de cela et soyez en paix. Les prières de l'Archiconfrérie et des milliers d'âmes qui sont venues ici pour y prier durant tout le siège ont fait violence au ciel.

Un des auditeurs, M. Martel, contrôleur des Monnaies, rentré chez lui, écrivit à l'abbé Laurent Amodru une lettre, datée du 17 janvier 1871 à neuf heures du soir, où il le remerciant de son « improvisation évidemment ins-

pirée » qui avait ranimé la foi et la confiance. Et il lui rappelait les passages qui l'avaient le plus saisi et remué :

« Vous avez dit : « Non ! Paris ne tombera pas au pouvoir de l'ennemi et ne périra pas. Une barrière infranchissable s'élève entre lui et la capitale menacée. Notre-Dame des Victoires nous garde et nous défend. »

« Vous avez ajouté : « Une pensée se présente en ce moment à mon esprit. Nous allons tous publiquement et solennellement supplier la Très Sainte Vierge de nous venir en aide, et nous ne franchirons pas le seuil de ce saint temple, consacré à sa gloire, sans lui avoir non moins solennellement promis de lui offrir un cœur d'argent qui apprendra aux générations futures qu'aujourd'hui, entre huit et neuf heures du soir, tout un peuple s'est prosterné aux pieds de Notre-Dame des Victoires et a été sauvé par Elle. »

Enfin il rapportait cette parole entendue par lui au sortir de l'église : « La Sainte Vierge ne saurait se montrer insensible à une foi si vive. Avant huit jours la paix sera signée. »

Or, ce soir du 17 janvier, à cette heure-là même, la Sainte Vierge écrivait à Pontmain sur le bleu sombre du firmament : « *Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher.* »

Sans doute ils priaient de tout leur cœur les petits enfants de Pontmain, mais qui oserait affirmer que la Sainte Vierge n'avait pas égard aussi aux prières ferventes qui montaient vers elle de Notre-Dame des Victoires, et que ces supplications d'un peuple accablé, implorant le secours de Dieu, ne provoquèrent pas aussi l'apparition de Pontmain, avec ses consolantes promesses, si tôt accomplies et vérifiées ? ¹

Notre-Dame des Victoires a puissamment contribué à la paix et au salut de la France.

II

Mais ce sanctuaire de Marie devait exciter les convoitises et la rage de l'impiété dont la Commune fut la hideuse incarnation. Elle recherchait les prêtres, et M. Chanal était particulièrement désigné à ses coups. Ses amis le supplièrent de quitter son presbytère et sa paroisse. Il s'éloigna, le cœur serré, après avoir fait enfouir dans un des caveaux les principales richesses de l'église. Le secret ne fut pas gardé. Le mercredi 17 mai, veille de l'Ascension, vers les cinq heures du soir, le 159^e bataillon des fédérés, conduit par le citoyen Le Moussu, commissaire de police central, envahit Notre-Dame des Victoires. Le 19, « les Vengeurs de Flourens » succédèrent au 159^e. Alors se passèrent des scènes affreuses

qui demeurent la honte de l'humanité. Des sauvages mêmes ne se fussent pas livrés à ces excès révoltants.

Ce même jour 19 mai, les fédérés retirèrent du caveau le cercueil de M. des Genettes : « A coups de hache, on en brisa la première enveloppe de chêne. La seconde enveloppe de plomb fut également entr'ouverte et déchiquetée. Les profanateurs se virent alors en face d'un corps presque entièrement réduit à l'état de squelette ; mais il était encore couvert de la robe blanche du Tiers-Ordre de Saint-Dominique et de la mosette de chanoine dans lesquels M. des Genettes avait été inhumé. Il s'agissait de détacher les ossements de ces habits religieux qui eussent trop sûrement décelé la fourberie et l'hypocrisie des faussaires. En vain le vénérable corps fut-il traîné sur le sol et ballotté en tous sens. Malgré tous leurs efforts, ils ne purent parvenir à le débarrasser de ces linuels compromettants. La tête seule céda : ils l'arrachèrent, et, dans leur rage, ils la placèrent au bout de la baïonnette d'un fusil, et la promenèrent dérisoirement à travers l'église.

« Après cette procession impie, la tête du saint vieillard passa de main en main, et fut remplacée avec le corps dans le cercueil ; et on jeta le tout au fond du caveau, sans aucune précaution. »

Le pillage dura huit jours : le 125^e des fédérés acheva l'œuvre exécrable des « Vengeurs de Flourens ». Ils ne laissèrent pas un seul objet du culte, pas un ornement : lampes, chandeliers, cœurs d'argent ou d'or, croix d'honneur, tout avait disparu. Autels et confessionnaux étaient renversés, des tabernacles et des reliquaires brisés gisaient pêle-mêle, les pierres descellées des caveaux montraient leurs ouvertures béantes. La chapelle de l'Archiconfrérie n'était plus qu'un amas de décombres, au milieu duquel on apercevait une espèce de gouffre. C'est là que s'était particulièrement déchaînée la rage des forcenés ¹.

Le samedi 24 mai, sonna l'heure de la délivrance. M. Chanal rentrait quelques jours après dans sa paroisse et son premier soin fut, avec les Marguilliers, de reconstituer les précieux restes de l'abbé des Genettes. Le corps heureusement était presque intact. Seules quelques phalanges des doigts avaient été brisées qu'on ne put retrouver. Le mercredi 31 mai, tout était prêt pour la nouvelle inhumation. Un procès-verbal en fut dressé qui se termine ainsi :

« Après avoir réparé les désordres causés par cette profanation, reconnu et constaté l'identité et l'intégrité du corps, nous avons aujourd'hui fait replacer le cercueil de plomb qui le renferme, en respectant les dégâts qu'il a subis,

¹ Pontmain, par Louis Colin, p. 88, 98 et 221.

¹ Manuel de l'Archiconfrérie, p. XLII et 212.

dans une seconde enveloppe de plomb, recouverte elle-même d'une enveloppe de chêne. »

Le samedi soir, 3 juin, M. Chanal, muni des pouvoirs de l'autorité diocésaine, réconcilia solennellement l'église, souillée par toutes ces profanations. Au dehors attendait une foule considérable, demandant à entrer. On lui dit que le temple était réconcilié et serait rendu au culte, mais seulement le lendemain matin, car il restait à faire des réparations de première nécessité. Ce fut une grande joie, surtout pour les associés qui s'entredisaient : « On va nous rendre Marie ! Nous allons retrouver notre Mère ! » Et dans leur allégresse, d'un mouvement spontané, tous tombèrent à genoux, en dehors de la grille fermée, et recitèrent à haute voix l'*Ave Maria* avec le *Memorare*.

Le lendemain, dès l'aurore, la foule se retrouvait aux portes de Notre-Dame des Victoires. On les ouvrit à six heures, et les messes commencèrent. On manquait presque de tout, puisque les ornements avaient été pillés, mais la charité privée y avait pourvu. L'église ne désemplit pas de toute la journée ; les offices du soir furent repris ce jour-là même avec une ferveur inaccoutumée, augmentée par la reconnaissance d'avoir échappé aux dangers de l'invasion allemande et aux dangers, pires encore, de la Commune. M. l'abbé Le Rebours, qui descendait de chaire le 17 mai, quand les fédérés firent irruption à l'église, y remontait le 4 juin au soir pour renouer la chaîne des exercices, interrompus par les événements terribles qui avaient consterné la capitale, la France, le monde entier. Il n'eut qu'à ouvrir son cœur et qu'à montrer les traces viles laissées par l'impiété, les autels déshonorés, les murailles qui portaient encore des marques de violence. Les événements, les souvenirs présents, les pierres parlaient, et jamais discours ne fut plus émouvant dans sa simplicité. Il montra surtout que Notre-Dame des Victoires n'avait pas cessé d'être pendant l'invasion et ne cesserait point dans l'avenir d'être un signe de ralliement et d'espérance.

— Maintenant, conclut-il, à l'œuvre pour rendre à cette église son ancienne splendeur. Marie a glorifié l'auguste Trinité en réparant, en union avec son divin Fils, les désastres du péché. Nous glorifierons Marie en réparant, par notre générosité et notre foi, les désastres de son sanctuaire.

M. Chanal, dont les forces avaient été brisées par ces événements tragiques plus encore que par l'âge, pria Mgr Guibert d'accepter sa démission et de confier son cher sanctuaire à des mains plus jeunes, à un Néhémie plein de vigueur, plus capable que lui de relever ces épouvantables ruines. L'archevêque de Paris remit, en mai 1872, l'héritage de l'abbé des Genettes à M. Chevojon, curé de Saint-Ambroise.

Sous cette nouvelle direction, pieuse et énergique, l'œuvre reprit aussi une nouvelle jeunesse ; l'église s'embellit et plus heureux que Néhémie le curé de Notre-Dame des Victoires put se dire que le sanctuaire avait recouvré une splendeur encore plus éclatante qu'avant les attentats de la Commune. Pie IX bénit tendrement le Directeur à Rome, en 1874. Pour témoigner sa dévotion envers Notre-Dame des Victoires, il avait envoyé deux couronnes d'or d'une valeur de 70.000 francs qui furent pillées par les fédérés ; une souscription fut ouverte pour les remplacer et le nonce, Mgr Metjlia, bénit, le 22 octobre 1872, les deux nouvelles couronnes offertes par la piété des fidèles.

Toutes les traces de pillage ont disparu, les mauvais souvenirs s'effacent peu à peu, à mesure que passent les générations, contemporaines de la Commune, et l'Archiconfrérie continue à chanter son hymne à la puissance et à la miséricorde de Marie. L'Archiconfrérie compte environ trente millions d'associés. Les confessionnaux de Notre-Dame des Victoires sont toujours très fréquentés, c'est là que ceux qui ont trouvé la vie lourde viennent déposer leur fardeau ; que ceux qui n'y ont rencontré que des duretés goûtent enfin la seule douceur consolatrice, celle d'aimer Jésus-Christ, de prier la Sainte Vierge et de faire généreusement leur devoir par la foi.

Aux offices du soir on continue à recommander les pécheurs. Marie, qui est le Refuge des pécheurs, inspire dans son sanctuaire une plus grande compassion pour eux, les prières y sont plus ardentes, c'est pourquoi les conversions y demeurent nombreuses. Toute la journée le sanctuaire est rempli d'une foule de pèlerins qui passent, et qui ne voudraient pas traverser Paris sans prier un instant devant la pieuse statue de la Sainte Vierge. Nulle part on ne prie mieux que dans cette ombre propice, où l'on oublie le monde, où l'on ne voit même pas ceux qui circulent à côté de vous, où l'on peut pleurer à l'aise sans avoir d'autres témoins que la Sainte Vierge et les anges de l'église.

Daigne Marie continuer sa protection à la France, aux pécheurs de tous les pays, à chacun de nous, afin qu'ici-bas nous puissions chanter ses louanges reconnaissantes, et au ciel l'hymne sans fin d'actions de grâces et d'amour !

FIN

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 maii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 22 mai 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Sacré-Cœur. — I. Ce qu'est la dévotion au Sacré-Cœur, 385. — II. Petite instruction, 387.

Instructions dominicales. — XL. 2^e Dim. après la Pentecôte : L'indifférence religieuse, 388. — XLI. Pour la fête du Sacré-Cœur : La dévotion au Sacré-Cœur, 391. — XLII. 3^e Dim. après la Pentecôte : Bonté et miséricorde de Dieu, 395. — XLIII. 4^e Dim. après la Pentecôte : L'établissement du christianisme, preuve de sa divinité, 398.

POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

I

CE QU'EST LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Charitas Christi urget nos.

L'amour du Christ nous presse.
(II Cor., v, 14).

Mes frères,

Apparaissant à la B. Marguerite-Marie de la Visitation de Paray-le-Monial, Notre-Seigneur lui dit en lui montrant son cœur : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes. » De cette parole et des entretiens qui suivirent est née et s'est développée dans l'Eglise, sous le souffle de l'Esprit-Saint qui la gouverne, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. A la suite de la Bienheureuse, les âmes sont allées à cette source salubre boire à longs traits l'eau qui jaillit jusqu'en la vie éternelle.

Recommandée par les Souverains Pontifes, cette dévotion est appelée à renouveler la face du monde : le Sacré-Cœur est présenté, en effet, comme le signe de victoire des temps nouveaux dans lequel il faut placer toutes les espérances et duquel il faut attendre le salut pour les nations et pour les individus.

S'il est vrai, mes frères, que de ses relations avec Jésus-Christ dépend pour tout homme sa valeur religieuse, s'il est vrai qu'on n'est sauvé qu'autant qu'on possède l'esprit de Jésus, qu'on est uni à sa divine personne et qu'on vit pour lui par l'amour, alors sans nul doute la dévotion au Sacré-Cœur donne le salut, car précisément elle a pour but d'établir entre nous et la divine personne du Sauveur ces relations qui ne passent pas avec le temps, mais demeurent éternellement, les relations de la divine charité. D'une part, elle nous présente résumé dans le Cœur de Jésus l'amour de Dieu qui nous presse d'aimer, et de l'autre elle nous invite à rendre à Dieu l'amour de notre cœur. Bref, *amateur de l'homme répondant à l'amour de Dieu*, c'est toute la dévotion

au Sacré-Cœur. Pensée que je voudrais mettre en lumière.

Daigne Jésus dispenser à nos âmes une parcelle de la sagesse et de la science que garde le trésor de son Cœur !

I

Le Cœur de Jésus résume l'amour de Dieu pour nous.

Le cœur, en effet, est le symbole de l'amour : on ne conçoit point le cœur sans l'amour. Mieux encore, il est l'organe de l'amour : c'est avec le cœur que l'on aime, comme c'est avec l'intelligence que l'on comprend. Et l'amour se reconnaît aux paroles et surtout aux œuvres. Scrutons donc la vie de Jésus, ses paroles, ses actes, et nous verrons bien si l'amour les inspire, partant si son cœur a véritablement aimé, s'il résume bien une religion d'amour.

Ce travail, vous l'avez fait. Le livre des Evangiles n'a plus guère de secrets pour vous, du moins j'aime à le croire. Eh bien ! à chaque page, n'avez-vous pas lu l'amour en action ? *Pertransiit benefaciendo*, voilà bien le mot qui caractérise exactement le passage du Sauveur parmi nous : « Il a passé en faisant le bien. »

Oui, Jésus a aimé, beaucoup aimé. On ne peut se défendre de reconnaître un bon cœur dans Celui qui semait le bienfait sur ses pas ; qui se penchait avec une chaste tendresse vers les petits enfants pour les bénir dans une douce caresse ; qui laissait tomber sur les foules misérables le divin « *Misereor !* J'ai pitié ! » et employait à les soulager toutes les ressources de son extraordinaire puissance : rendant aux malades la santé, à la veuve l'enfant son gagne-pain ; qui conviait au repentir avec une douce et persuasive indulgence la femme coupable, accueillait avec bonté la pécheresse que les hommes repoussaient avec mépris et dédain ; qui aurait en vain cherché un châtimement pour le malfaiteur, mais pardonnait à la Madeleine beaucoup de péchés parce qu'elle avait beaucoup aimé, et trouvait pour les bourreaux le clouant au gibet de la souffrance des paroles d'excuse, d'intercession, pour le traître même les mots de l'amitié ; qui partageait enfin son paradis avec un bandit repentant ; bref, qui arrachait de tous les cœurs ce cri de foi et d'amour : « C'est le bon Maître ! *Rabboni !* C'est le bon Maître ! »

C'était le bon Maître, en effet. Car il s'est épris pour nous d'un amour si grand, voyez-vous, que les païens n'ont pas hésité à le taxer de folie, tant il était au-dessus de toute compréhension. Ce Jésus, qui pour tant de bienfaits prodigués à tous ne recevait de la part des siens qu'indifférence et froideur, prend sur ses épaules le fardeau moral des iniquités du monde, se constitue devant Dieu caution pour les coupables, et après les souffrances

d'une douloureuse Passion meurt sur une croix d'une mort cruelle et déshonorante. La passion de l'amour, nous en sommes parfois les témoins attristés, conduit aux extrêmes égarements : elle s'allume du moins pour des êtres aimables, mais jamais pour des ingrats, des coupables, des bourreaux. Et cependant voilà ceux que Jésus a aimés jusqu'à la mort : des bourreaux, des coupables, des ingrats. Il est allé jusqu'à cet excès, jusqu'à cette folie. Devant cet excès, S. Paul s'est arrêté tout surpris et n'a trouvé d'explication que cette parole d'un homme qui admire sans comprendre : « *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* » Il m'a aimé et il s'est livré pour moi. » Jésus a été fou d'amour. Devant cette folie aussi S. Jean s'est rendu sans réserve : « *Et nos credidimus charitati.* » Alors, dit-il, nous avons cru à l'amour. »

C'est, en effet, un grand mystère dans le Christ que cet amour qui lui a fait quitter son Père pour venir sur la terre mourir. S. Paul l'affirme incidemment quelque part, en parlant d'autre chose : « *Sacramentum magnum, ego dico, in Christo.* » Pour le saisir, il faut remonter jusqu'à Dieu. Il a son origine dans un dialogue qui s'est tenu là-haut dans les siècles éternels. Le Père qui avait formé le propos de bonté d'agréer à sa vie et à sa gloire tous les hommes créés à son image, voit son projet anéanti par la désobéissance de ses créatures : sa justice à son amour fait une guerre impitoyable en réclamant un juste châtiment pour le coupable qui a méprisé son Dieu. C'est alors que le Verbe intervient : « Père, dit-il, donnez-moi un corps et j'irai sur la terre pour satisfaire à votre justice en offrant le sacrifice d'expiation et rendre possible l'accomplissement de votre volonté amoureuse. » Le Père accepte la proposition de son Fils. Alors quand les délais sont écoulés, le Saint-Esprit forme au Verbe de Dieu un corps dans le sein d'une vierge très pure, et le Fils de Dieu entre dans la famille humaine pour accomplir son mandat d'amour, disant : « Père, me voici pour faire votre volonté. »

Comprenez-vous alors quel cœur bat dans la poitrine de ce prêtre de l'humanité, de cet homme et de ce Dieu tout ensemble ? C'est un cœur de chair comme le nôtre, sans doute, mais un cœur uni substantiellement à la divinité : c'est le cœur d'un homme, mais qui bat l'amour d'un Dieu. Ne cherchez donc plus à expliquer cet amour que tout à l'heure nous traitons de folie, n'épuisez pas vos efforts à en mesurer la longueur, la largeur, la profondeur, il surpasse toute connaissance : *supereminentem scientiæ Christi charitatem.* Mais notez seulement que le cœur de Jésus étant le cœur du mandataire de Dieu, le Père a mis en lui toutes ses complaisances, tous les trésors de sa science et de sa sagesse, la

plénitude de son amour et de sa bonté ; qu'en lui se sont réconciliés la justice et l'amour de Dieu ; que de lui nous recevons grâce sur grâce : la paix, la réconciliation, la pacification générale, le don de l'Esprit-Saint, la filiation divine, le libre accès auprès de Dieu, le règne sans fin.

Voilà le cœur que Notre-Seigneur présentait à la B. Marguerite-Marie en lui disant : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes. » Dans l'humanité sainte du Sauveur remontée au ciel au jour de l'Ascension, il continue de battre encore d'amour pour nous aujourd'hui comme il battait, il y a dix-neuf siècles, à la Crèche et au Calvaire.

Mes frères, ne soyons pas insensibles à ce Cœur qui nous aime, à cette charité qui nous presse d'aimer en retour et sans comprendre le mystère de cet amour infini ; avec Pierre et Jean, les deux grands génies du christianisme, faisons monter vers le Cœur de Jésus notre acte de foi en son amour : « *Et nos credidimus charitati.* » Nous croyons aussi à l'amour de Dieu pour nous, nous croyons au Cœur qui a tant aimé les hommes. »

II

La charité du Christ nous presse : *Charitas Christi urget nos.* L'amour appelle l'amour. *Sic nos amantem quis non redamaret ?* Qui donc n'aimerait pas en retour Celui qui nous a aimés, le premier et jusqu'à la fin ?

Mes frères, si Jésus est venu sur la terre et nous a aimés avec un cœur pareil au nôtre, c'était afin de nous rendre sensible son amour divin et de nous faire entendre le désir de son Cœur qui, d'une part, demande notre cœur : « *Probe, fili mi, cor tuum mihi.* Mon fils, donne-moi ton cœur ; » et qui veut, d'autre part, répandre son amour : « *Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur ?* Je suis venu apporter sur la terre le feu de l'amour et mon désir est qu'il s'allume. » Faire de nous des dévots et des apôtres de la divine charité, c'est le but de la dévotion au Sacré-Cœur.

1. Des dévots, d'abord, pour rendre au Cœur de Jésus amour pour amour. Pensez-vous que ce soit impossible ? Je sais bien que nous avons été aimés d'un amour infini qui nous dépasse autant que le ciel dépasse la terre, et que notre amour sera toujours chétif comparé à celui de Dieu. Mais nous pouvons cependant dans une certaine égalité rendre amour pour amour. Ecoutez plutôt : Jésus nous a aimés jusqu'à la fin, c'est-à-dire qu'il a épuisé envers nous toute sa puissance d'aimer, ne reculant devant aucun sacrifice non seulement nécessaire, mais simplement utile : une larme aurait suffi pour nous racheter, il a donné sa vie. Eh bien ! nous aimerons comme lui jusqu'à la fin, c'est-à-dire nous épuiserons à l'aimer notre

puissance d'aimer : nous l'aimerons de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces. Cœur pour cœur, âme pour âme, vie pour vie, bref, le tout pour le tout, voilà l'égalité dans l'amour. Alors laissant loin derrière nous les bornes du commandement, les limites du devoir, notre cœur tachera de deviner le secret désir du Cœur de Jésus pour l'accomplir aussitôt. Et tel un S. Paul, ce dévot de l'amour de Jésus-Christ, s'ingéniant à plaire à son Maître si bien qu'il en arrive à cette ressemblance parfaite lui permettant de dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, » ainsi le dévot du Sacré-Cœur, pour parvenir à cette union de vie qui est la perfection de l'amour, non seulement purifiera son âme par la mortification de tout ce qui pourrait déplaire, mais mettra tout son travail à l'orner des parures qui plaisent à l'Époux : l'humilité, la douceur, la chasteté, l'obéissance, toutes les vertus. Bref, il formera son cœur sur le cœur du Maître jusqu'à cette correspondance de sentiments qui fasse dire de lui comme de S. Paul : son cœur, c'est le cœur même de Jésus-Christ.

2. Des apôtres, ensuite, pour répandre la charité. Ce sera facile encore. Du fait qu'il aimera jusqu'à la fin, le dévot du Sacré-Cœur sera un apôtre. Tout brûlant d'amour au contact du Cœur de Jésus, fournise ardente de charité, comment ne répandrait-il pas autour de lui l'amour dont il est embrasé ? Le feu se communique de lui-même. Pas n'est besoin, pour ce genre d'apostolat, de science, ni de paroles, ni de discours, ni même d'action extérieure, ainsi qu'il est souvent nécessaire pour amener les âmes à la foi. Il suffit d'être soi-même embrasé d'amour. La seule présence de l'étincelle suffit pour allumer un immense incendie : *ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit*. L'Écriture l'atteste et l'histoire aussi en donne la preuve. Une poignée de chrétiens jetés dans le monde païen le convertit à l'amour de Jésus-Christ. Un S. Bernard dans sa famille est l'étincelle qui allume dans ses frères l'amour de la vie religieuse. — Apostolat sublime, toujours couronné de succès, et auquel tous les autres sont subordonnés. Car vaine est la foi qui n'aboutit pas à l'amour : la foi passera, l'espérance finira, seule la charité demeure. Et ne dites point que vous en êtes incapables : ce serait faire injure à votre cœur de le dire sans amour. Le succès n'est pas à l'érudition du savant ni au talent de l'orateur, il est à l'amour du plus aimant. Dans le plus humble des hommes, dans le dernier du dernier rang de l'échelle sociale, dès là qu'il y a un cœur pour aimer, il y a un cœur d'apôtre.

Mes frères, comprenez donc que tous, qui que vous soyez, enfants ou adultes, riches ou pauvres, savants ou ignorants, vous pouvez

être des apôtres de tout premier ordre pour étendre le règne de Dieu dans les âmes : il vous suffit pour cela d'être embrasés de l'amour divin, d'être les dévots du Sacré Cœur de Jésus.

Telle est, mes frères, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus : un abrégé, un précis de la religion chrétienne. Elle nous présente l'amour de Dieu afin que nous y répondions par l'amour.

Née sur le sol français, puisse-t-elle apporter le salut à notre patrie, afin qu'elle occupe glorieusement parmi les nations la première place. Puisse-t-elle aussi former en nous des cœurs ardents, des cœurs d'apôtres qui, en le propageant ici-bas, mériteront de partager là-haut le royaume de Dieu dans l'amour du Cœur sacré de Jésus. Ainsi soit-il.

II

PETITE INSTRUCTION

Mes frères,

Nous adorons aujourd'hui publiquement le Cœur de Notre-Seigneur. Nous sommes réunis pour lui rendre nos devoirs d'une manière solennelle, et il le mérite bien. C'est le Cœur d'un Dieu, le Cœur le plus parfait, le meilleur, le Cœur qui nous a le plus aimés.

Quelles sont les qualités que nous préférons rencontrer dans un cœur, les qualités qui nous attirent le plus ?

1. C'est d'abord la *générosité*, la *libéralité*. Quand une personne riche éprouve le besoin de faire part aux autres de ses avantages, quand elle est heureuse de donner largement, nous disons qu'elle a un *bon* cœur. Nous l'aimons sans la connaître, nous la bénissons, nous lui souhaitons longue vie, la santé, toute prospérité, tout bonheur. Au contraire, quand nous voyons un riche qui ne pense qu'à lui, qui s'éloigne des pauvres, qui les regarde comme d'une autre race, nous disons que ce riche a un *mauvais* cœur, et au lieu de l'estimer nous le méprisons. Autant les *bons* cœurs sont rares, autant les *mauvais* cœurs sont communs.

Eh bien ! le Cœur de Jésus a été pour nous d'une générosité incomparable. Il nous a donné tout ce que nous possédons : corps, âme, santé, force, courage... Il veut bien partager avec nous son royaume, sa gloire, son bonheur, pendant toute l'éternité... Vive donc le Cœur de Jésus, puisqu'il est si généreux envers nous !

2. Une autre qualité qui rend un cœur aimable, c'est la *compassion*. Quand nous souffrons, quand nous sommes dans la peine, dans le délaissement, qu'est-ce que nous désirons le plus ? Qu'une main amie vienne serrer

la nôtre; qu'on vienne nous adresser une parole de consolation, qu'on vienne nous dire: « Courage! je partage votre peine; je suis avec vous; vous pouvez compter sur moi; ne pleurez plus. » Comme une pareille démarche nous touche, nous console, nous fortifie! « Oh! merci, merci! » disons-nous à cet ami. « Que vous me faites du bien! Je me croyais seul au monde; je ne suis donc pas tout à fait abandonné! » — « Savez-vous ce qui m'a fait le plus souffrir? nous disait un jour une pauvre veuve, qui venait de perdre son mari et restait avec quatre petits enfants. Ce n'est pas la mort de mon mari; sans doute j'ai tout perdu en le perdant, mais enfin le cher homme a fait une bonne et sainte mort, et j'espère bien le rejoindre un jour. Ce qui m'a fait le plus souffrir, c'est de me voir abandonnée et oubliée de mes parents. Aucun n'est venu me voir, me consoler dans mon malheur. Ils m'ont traitée comme une étrangère, comme une inconnue, moi qui leur étais si dévouée... Je n'aurais jamais cru les cœurs si durs! Ah! si je n'avais pas le bon Dieu pour m'aider et me soutenir!... »

Oui, elle avait le bon Dieu pour l'aider et la soutenir, cette pauvre mère. Rien de plus compatissant, en effet, que le Cœur de Jésus. Par suite du péché d'Adam, par suite de nos propres péchés, la justice divine avait été obligée de nous condamner à une vie d'épreuves, à une vie de peines et de souffrances ici-bas. Eh bien! Son divin Cœur n'a pu y tenir; il s'est ému de miséricorde et de compassion pour nous. Et alors vous savez tous ce que Notre-Seigneur a fait. Il s'est fait homme, il est venu sur la terre partager nos peines et nous apprendre à les changer en joies, à y puiser des trésors de mérites pour l'autre vie. Il a fait du bien à tout le monde, il a accueilli tout le monde. Comme la plupart des hommes sont ouvriers, il a voulu se faire ouvrier, lui aussi, et ses mains divines ont senti le poids de l'outil, il a travaillé pour gagner sa vie, celle de sa mère et de son père nourricier. Il a appris aux ouvriers l'art d'être heureux, en se soumettant à la volonté divine, en acceptant son sort avec courage et résignation... Vive donc le Cœur de Jésus qui a été si compatissant pour nous!...

3. Enfin, ce que nous admirons le plus dans un cœur, c'est le *dévouement*. Quand la patrie est en danger et que nous voyons des hommes qui pourraient jouir tranquillement de la vie, quitter leur repos, prendre l'épée et aller se faire tuer pour leurs concitoyens, nous sommes remplis d'admiration et de reconnaissance; nous n'avons qu'un cri pour exprimer nos sentiments: « Honneur et gloire aux cœurs dévoués! » Quand un prêtre quitte sa famille, son pays, pour se faire missionnaire et s'en aller au milieu des peuples barbares, afin de

les civiliser, afin d'en faire des hommes et ensuite des chrétiens; quand il ne craint pas d'affronter les dangers, les supplices, la mort même, pour faire du bien à ses semblables, il y a là quelque chose qui nous émeut, qui nous fait tomber à genoux devant une pareille vertu.

Eh bien! tout cela n'est qu'une imitation du Cœur de Jésus. Le genre humain était perdu, chassé du ciel, incapable de payer sa dette à la justice de Dieu. Et voilà Jésus-Christ qui s'offre à notre place, qui se dévoue, pour expier nos crimes, aux souffrances et à la mort. Et il n'avait rien à attendre de la plupart des hommes que de l'indifférence et de l'ingratitude!...

Et il continue à implorer notre pardon de chaque jour, s'offrant chaque jour sur nos autels à la justice de Dieu. Quel dévouement! Il a dit, dans l'Evangile, qu'on ne pouvait pas aimer davantage ses amis qu'en donnant sa vie pour eux. Lui, il a fait plus; il a donné sa vie pour les hommes quand ils étaient ses ennemis. Vive donc à jamais le Cœur de Jésus qui a été si dévoué envers nous!

Nous avons donc bien raison de lui rendre tous nos devoirs d'une manière publique et solennelle, de lui offrir tout ce que nos cœurs peuvent avoir de sentiments d'amour, d'admiration, de reconnaissance:

4. Mais il est encore une parole qu'il a dite, dans l'Evangile, et que je veux vous laisser, parce qu'elle résume tout son amour pour nous: « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. » Voyez donc quelle bonté, quelle attention pour les pauvres hommes! Il nous a laissés dans l'Eucharistie son divin Cœur qui prie sans cesse pour nous, qui s'occupe de nous sans cesse. Si vous êtes dans la peine, dans la souffrance, allez à lui, priez-le avec confiance, et il vous soulagera, il l'a promis. Dans vos travaux fatiguants, adressez-vous à lui et il vous donnera des forces: et il vous soulagera... Venez le trouver chaque dimanche à l'église; venez le trouver plutôt chaque jour, si vos occupations vous le permettent...

O Cœur de Jésus, ayez pitié de nous maintenant et à l'heure de notre mort! Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XL

2^e Dimanche après la Pentecôte

L'INDIFFÉRENCE RELIGIEUSE

Mes frères,

Notre bon Sauveur se plaisait à instruire le peuple par des paraboles, c'est-à-dire au moyen de comparaisons, de récits qui frappaient l'imagination et avaient un sens caché,

généralement facile à saisir. Il pouvait ainsi faire pénétrer dans l'esprit de ses auditeurs les vérités les plus sublimes et toucher le cœur par les plus délicates leçons. La parabole du festin que nous présente l'évangile de ce jour et dont vous venez d'entendre la lecture, compte parmi les plus belles. C'est une scène admirablement vivante, empruntée aux usages de l'Orient, et qui est destinée à donner un précieux enseignement. Elle nous fait, pour ainsi dire, toucher du doigt la bonté de Dieu et l'ingratitude de l'homme indifférent.

Laissez-moi tout de suite vous en donner la clef, *en vous l'expliquant brièvement*, pour que vous en saisissiez le sens général ; puis nous en tirerons les leçons pratiques sur *l'indifférence religieuse*.

I

Le festin dont il est ici question représente le ciel, la béatitude éternelle, dont nous jouirons dans le royaume de Dieu. C'est à juste titre que Notre-Seigneur compare le paradis à un festin. Car notre âme s'y nourrira d'aliments divins. Elle y trouvera le plein rassasiement de tous ses désirs. L'intelligence des bienheureux se délectera de la vision béatifique ; leur cœur goûtera les douceurs de l'amour divin ; leurs sens mêmes ressentiront les jouissances d'un corps glorifié. « Je serai rassasié lorsque votre gloire m'apparaîtra, » s'écrie le Psalmiste. (Ps., xvi, 15). « Vous boirez, a dit Jésus, et vous mangerez à ma table dans mon royaume. » (Luc, xii, 30). — C'est même un *grand* festin que le ciel ; car nous ne saurions rien imaginer de plus grand et de meilleur. Les mets : l'amour de Dieu et la possession de tous les biens ; les convives : Notre-Seigneur, la T. S. Vierge, les anges et les saints ; la durée : l'éternité, nous procureront un tel bonheur que rien ici-bas ne saurait nous en donner une idée.

Le maître de maison qui invite, c'est Dieu. Dans sa miséricordieuse bonté, il nous réserve à tous une place à ce banquet céleste. C'est lui le Père de famille dont nous sommes les enfants et dont la générosité égale les immenses richesses.

Nombreux sont *les invités*, dit l'Evangile. En effet, ce sont tous les hommes sans exception ; le Christ a répandu son sang pour tous, et tous ont été créés pour le ciel. Dieu « veut que tous les hommes soient sauvés. » (I Tim., ii, 4). Il les convie tous, les riches, les pauvres, les misérables, les pécheurs les plus indignes, à faire leur salut. Qu'ils abandonnent le péché, et ils seront reçus au grand et éternel festin.

Les *serveurs* qui appellent les invités, ce sont les messagers de Dieu. — C'est d'abord son divin Fils, le Sauveur Jésus lui-même. Il est venu sur la terre pour nous inviter à aimer Dieu, à sauver nos âmes, à mériter le

ciel : il a prêché et fait répandre dans le monde sa céleste doctrine. — Ce sont ensuite les envoyés du Très-Haut, comme les prophètes, S. Jean-Baptiste ; ce sont ses ministres, comme les apôtres, les évêques, les prêtres, les missionnaires ; c'est l'Eglise qui fait entendre sa voix ; ce sont même les appels et les inspirations intérieures de la grâce. Dieu charge tous ces serveurs de renouveler son invitation aux hommes, de les presser d'entrer dans la salle du festin.

Quel *accueil* reçoivent-ils ? — Les premiers invités se montrent d'une indifférence coupable. Ils désignent, d'après les interprètes de la Sainte Ecriture, le peuple juif à qui Dieu avait envoyé, pour le préparer à la venue du Messie, les prophètes, le saint Précurseur, les apôtres et les disciples. Ils désignent spécialement les pharisiens et les chefs de la nation. — Les seconds, rencontrés dans les rues et les carrefours, symbolisent le reste des Juifs, la masse du peuple israélite. Ceux-ci acceptent l'invitation, mais en nombre restreint : car la table du festin est loin d'être remplie. — Les troisièmes ne sont point de la ville : on va les chercher dans les champs, dans les sentiers, le long des haies, au dehors. Ils ne sont donc pas de la même nation. Ils désignent les Gentils, les païens, appelés, eux aussi, au banquet divin. Ils ont répondu en grand nombre à l'invitation. L'histoire de la conversion des nations païennes et toute l'histoire de l'Eglise nous le montrent.

Mais ce dernier appel n'est pas terminé. Les ministres de Dieu continuent d'inviter tous les jours les hommes au bonheur éternel. Dans le récit de l'évangile, après le dernier ordre reçu, le serviteur ne vient plus dire : « Seigneur, ce que vous avez ordonné est fait. » C'est que cette vocation, cette entrée des Gentils dure encore et continuera jusqu'à la consommation des siècles. Aujourd'hui, comme hier et comme demain, l'Eglise, au nom de Dieu qui l'en a chargée, nous convie et conviera tous les hommes qui passent sur cette terre, à se rendre dignes de prendre part au festin céleste.

Malheureusement, elle ne rencontre pas que des gens raisonnables et des cœurs dociles. Comme au temps des prophètes, comme au temps de Jésus-Christ, comme au temps des apôtres, un bon nombre restent sourds à son appel. Semblables aux invités de l'Evangile, ils s'en vont à leurs affaires, comme si la première de toutes nos affaires n'était pas notre salut !

Quel *sort* se préparent ceux qui ne répondent pas à l'appel du Maître et qui se montrent d'une indifférence complète et incompréhensible pour le banquet de l'autre vie ? Ecoutez, mes frères, la terrible sentence : « Je vous le déclare en vérité, aucun de ceux qui ont été

invités et ont refusé, n'aura de part à mon festin. » Hélas ! les voilà rejetés à la porte du paradis, exclus pour toujours du bonheur éternel ! A quoi leur auront servi leurs plaisirs, leurs biens et leurs richesses ? Oh ! quelle terrible conséquence !

Avouons, toutefois, qu'ils ont bien mérité leur triste sort. Car, en examinant notre parabole, il nous est facile de constater deux choses : d'une part, combien grande est la bonté de Dieu envers nous ; d'autre part, combien coupable et même criminelle est l'indifférence religieuse chez l'homme.

II

Oui, mes frères, je l'ai dit : l'indifférence religieuse est criminelle ; d'abord parce qu'elle est une sorte de mépris pour les bienfaits, l'amour, le sang et la mort d'un Dieu ; ensuite parce qu'elle est sans excuse ; enfin parce qu'elle est le principe d'innombrables péchés et conduit l'homme à sa perte éternelle, à la damnation.

1. C'est précisément l'amour infini de Dieu pour nous qui rend plus grave la culpabilité de l'homme indifférent. Eh quoi ! le bon Dieu nous a créés ; il nous a donné toutes nos facultés, tous nos sens, tous nos biens, et nous ne nous soucierions pas plus de lui que s'il n'existait pas ? — Dieu a fait plus, vous venez de le voir dans l'Evangile. Il nous a préparé un bonheur parfait et éternel ; il nous a destinés à jouir de sa béatitude même dans le ciel ; il veut que nous participions, pour ainsi dire, à sa divinité, à sa gloire, à sa puissance, à sa sainteté, à sa félicité sans borne. Et nous serions excusables de rester insensibles à ces magnifiques destinées et aux offres divines ! Et nous ne reconnaitrions tant de bienfaits que par notre mépris ! — Mais, ô prodige ! voici plus encore : nous étions indignes à cause de nos fautes, incapables, à cause de notre petitesse et de notre chétive nature, de jouir d'un pareil bonheur. Quelle invention le bon Dieu trouva-t-il dans son cœur pour donner satisfaction à son désir et à son affection pour l'homme ? Il résolut, par un excès d'amour, de s'abaisser, de s'anéantir à un tel degré qu'il devint semblable à nous, et comme l'un d'entre nous. Et pourquoi s'humilier ainsi ? Mes frères, écoutez cette merveille : pour souffrir, mourir, expier ; pour nous racheter et nous reconquérir notre droit au banquet éternel !... Un Dieu se fait homme, souffre, meurt, expie pour l'homme !... Et il sera permis à celui-ci de mépriser ce sang, ces souffrances, cette mort, cet amour ?... Non, non, mes frères ; Dieu nous a trop aimés pour qu'il tolère l'indifférence envers lui. Il me semble que ce sang divin foulé aux pieds par celui qui ne veut pas s'en servir, crie vengeance ! Il me semble que la mort douloureuse de Jésus exige un châtement

pour celui qui dédaigne ce témoignage d'un amour infini !

2. Si encore ces hommes avaient quelques *excuses valables* à présenter ! Mais non ; ils ressemblent aux invités de l'Evangile.

Le premier dit : « J'ai acheté une maison de campagne, je dois aller la voir. » Voilà donc pourquoi on repousse le céleste festin du Sauveur : pour visiter une campagne, une propriété ! Cet homme figure ceux qui mettent tout leur cœur, toute leur jouissance, toutes leurs espérances dans les biens de ce monde. Uniquement préoccupés d'augmenter leur fortune, d'améliorer leurs terres et d'en tirer de gros revenus, ils ne s'inquiètent pas d'autre chose. A quoi bon se préoccuper de l'autre vie ? Ils se trouvent heureux dans celle-ci ; ils ont de quoi se procurer tout ce qui fait plaisir, cela leur suffit. Combien nous en rencontrons de ces hommes qui ne songent pas à mériter par une vie chrétienne la félicité éternelle qui leur est offerte ! Les insensés ! ils oublient qu'un jour tous ces biens leur seront enlevés ; que ni leurs maisons, ni leurs richesses, ni leurs possessions ne les suivront dans la tombe ! Ils manquent le but de la vie qui est d'arriver au ciel. Ils se trompent en prenant les richesses et les plaisirs d'ici-bas comme leur fin dernière. C'est à des gens comme ceux-là que Notre-Seigneur proposait un jour cette parabole : — Un homme riche avait des champs qui lui rapportèrent des fruits avec une grande abondance. Il se dit : « Où vais-je loger tout de cela ? Eh bien ! voici ce que je ferai. Je détruirai mes greniers et j'en bâtirai de très grands et j'y amasserai tous mes produits et mes biens ; et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour longtemps, repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. » Mais Dieu lui dit : « *Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme*, et ce que tu as préparé, à quoi servira-ce ? » (Luc, xii, 16-20). — Non, ils ne sont pas excusables ceux qui vivent dans l'indifférence vis-à-vis de Dieu et de leur âme, sous prétexte de s'occuper de leurs biens et de leurs richesses.

Ils ne le sont pas davantage ceux qui prétendent n'avoir pas le temps de pratiquer leur religion, et prétendent leurs nombreux travaux. Ils sont représentés par le deuxième invité : « J'ai acheté cinq attelages de bœufs, il faut que j'aille les essayer. » Gens grossiers et matériels, ils ne songent qu'à amasser ; gens d'affaires, ils passent leur vie à vendre, à acheter, à spéculer, à compter ; gens de travail exagéré, gens avarés, dont le cœur est collé aux biens de ce monde, comme leurs yeux sont fixés à la terre. Ceux-là aussi sont dans l'erreur la plus complète. Ils disent ne pouvoir trouver un instant pour s'occuper de Dieu, de leur âme, de leur éternité. Mais un jour il leur

faudra bien prendre le temps de mourir ; l'homme doit travailler sans doute, mais premièrement à faire son salut. Ils considèrent l'affaire secondaire comme étant la principale, et ils ne s'occupent pas de celle qui devrait les préoccuper avant toutes les autres. Quelle folie ! Quelle désillusion quand Dieu les appellera !

D'autres prétendent qu'ils veulent d'abord jouir de la vie ; plus tard ils pourront songer à l'éternité et à leur âme. Je les reconnais dans le troisième invité de l'Evangile. Il s'excuse en disant qu'il vient de se marier ; il représente ces hommes de plaisir, de dissipation, de jeu, qui ne songent qu'à s'amuser et à jouir gaïement de la vie. Leur excuse n'est point sérieuse. Car enfin, il suffit de réfléchir un instant pour comprendre qu'ils s'exposent au plus grand des malheurs. Savent-ils quand est-ce que Dieu les appellera à lui ? Savent-ils s'il leur laissera le temps de se repentir ? Qu'ils n'oublient donc pas qu'à tout instant Dieu peut leur demander compte de leur vie, et qu'ils seront peut-être surpris par la mort au milieu même de leurs plaisirs et de leurs jouissances.

Vous le voyez, mes frères, les indifférents sont inexcusables. Les prétextes qu'ils inventent pour ne pas accepter les dons de Dieu sont vains et imaginaires. Ils n'auront aucune valeur au jour du jugement. L'indignation du père de famille qui s'irrite, à juste titre, de ces réponses, le prouve bien.

3. Je vais plus loin et je dis que les indifférents *sont gravement coupables*, ils sont condamnables ; ils vont tout droit à leur perte éternelle.

D'abord, que de péchés commet l'homme qui ne pratique pas ! Il connaît son devoir, et il ne l'accomplit pas. Il ne rend aucun hommage à Dieu qui y a un droit rigoureux ; il désobéit à l'Eglise ; il foule aux pieds les préceptes de la prière, de la sanctification du dimanche. L'assistance obligatoire à la sainte messe, la loi de l'abstinence, l'observation du sixième commandement, la défense de blasphémer, sont pour lui autant de sources et d'occasions de péchés.

Songez ensuite à toutes les grâces dont il abuse : les avertissements du prêtre, les conseils, et les supplications peut-être, des membres plus chrétiens de sa famille, les bons exemples dont il est témoin, les grâces intérieures que Dieu lui envoie, son instruction et son éducation religieuses !

Cet abus continu des grâces et des appels divins, c'est la voie la plus sûre pour aboutir à l'endurcissement et enfin à l'enfer. Comprendriez-vous, mes frères, que Dieu permette qu'on se moque ainsi de lui ? Longtemps, toute votre vie peut-être, il vous aura invité, appelé ; il vous aura offert ses grâces, et vous,

vous les aurez rejetées, méprisées. Et vous pensez que cette injure, cet outrage, resteront impunis ? Vous pensez qu'au moment de la mort Dieu se fera votre serviteur, qu'il ira au devant de vous, vous donnera sa grâce et changera subitement votre cœur ? C'est comme un défi que vous lancez à Dieu. Avez-vous le droit d'espérer une telle faveur ? Non, mes frères, ne comptez point sur cette grâce tardive. Vous connaissez le principe, tous les jours il s'applique : « Telle vie, telle mort ! »

**

Ah ! mes frères, quel changement s'opérera chez les indifférents quand la mort leur ouvrira les yeux de l'âme ! Car un jour viendra où ceux qui refusent aujourd'hui l'invitation du Père de famille voudront entrer au céleste festin. Mais il sera trop tard. Quand ils verront les joies des élus et la splendeur du royaume céleste, ils maudiront leur folie, et envieront le bonheur de ceux qui auront pris la place dédaignée par eux. Dans l'angoisse de leur âme, ils diront en gémissant : « Insensés que nous étions, nous estimions leur vie une folie et leur fin un opprobre ; et les voilà comptés parmi les enfants de Dieu et placés parmi les saints. Nous nous sommes donc trompés !... A quoi nous a servi notre orgueil ? Que nous ont valu nos richesses ? Tout cela est passé et a disparu comme une ombre. » (Sap., v, 4-9).

Ne vous exposez pas, mes frères, à de pareils regrets ; ils seront éternels et stériles. Pour cela, soyez toujours des chrétiens fidèles et pratiquants, soyez des chrétiens sensés et raisonnables qui comprennent que la première, la plus essentielle de toutes les affaires est de servir Dieu et de sauver son âme, quoi qu'il en coûte. Ainsi soit-il.

XLI

Pour la fête du Sacré-Cœur

LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

En la belle fête d'aujourd'hui, et toutes les fois que nous célébrons la messe du Sacré-Cœur, nous lisons le passage de l'Evangile selon S. Jean où cet apôtre rapporte comment Notre-Seigneur eut le côté percé d'un coup de lance. Vous connaissez le fait. Le vendredi soir, quand le divin Maître était attaché à la croix, la solennité du grand sabbat allait commencer : elle s'ouvrait avec le coucher du soleil. Il fallait en finir avec les condamnés qui expiraient sur le Calvaire. C'est pourquoi les Juifs décidèrent, avec la permission du gouverneur Pilate, de hâter le dénouement en brisant les membres aux crucifiés afin de les achever. On rompit d'abord

les jambes aux deux larrons. Puis on remarqua que déjà Jésus avait expiré. Sans le savoir, les bourreaux réalisèrent une prophétie en ne lui brisant pas les os : « *Non frangerunt ejus crura... os non comminuetis ex eo.* » (Jo., XIX, 33-36). C'est alors qu'un soldat lui ouvrit le côté d'un coup de lance. « Aussitôt, dit l'Evangile, il en sortit du sang et de l'eau, » symbole des grâces qui découlent du Cœur sacré de Jésus.

Ceci nous montre et nous précise la pensée qui a guidé l'Eglise dans le choix de cet évangile. Elle a voulu nous présenter le Sacré Cœur de Jésus comme étant la source des grâces et des bienfaits divins. Elle semble donc nous dire : « Ayez une grande dévotion au Sacré-Cœur, elle vous procurera d'immenses avantages. » De toute mon âme je vous réitère cette invitation au nom de Jésus-Christ. Et pour faire naître ou pour développer et perfectionner en vous cette dévotion, je viens vous en faire connaître l'objet, les motifs et la pratique. O Cœur sacré de Jésus présent dans l'Eucharistie, daignez bénir mes paroles et les accompagner de votre grâce !

I

L'objet de cette dévotion, c'est le cœur même du Verbe incarné, du Fils de Dieu fait homme ; ce cœur qui fait partie de son humanité sainte et qui est uni à la divinité. Quand nous parlons du Sacré Cœur de Jésus, il ne s'agit donc pas d'une image, d'une représentation, d'un tableau, mais du cœur vivant, du cœur de chair qui battait dans la poitrine de l'Homme-Dieu au temps de sa vie mortelle et qui vit encore dans la poitrine du Christ ressuscité et glorieux. Ce vrai cœur, organe du corps de Jésus, est souverainement adorable, comme toute l'humanité du Sauveur, comme le Christ lui-même avec qui il est identifié. C'est ce cœur que Notre-Seigneur montrait à la B. Marguerite-Marie et qu'il désirait voir honoré : « Mon divin Sauveur m'a assuré, dit-elle, qu'il prend un plaisir singulier d'être honoré sous la figure de son cœur de chair, afin de toucher par cet objet le cœur insensible des hommes. » C'est ce cœur, blessé par la lance du soldat, que les saints ont cherché, ont contemplé, ont adoré, à travers la plaie du côté de Jésus.

Mais le cœur est l'emblème de l'amour. Dans toutes les langues, chez tous les peuples, le cœur signifie l'affection, il est le symbole de la charité. C'est pourquoi l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur est aussi l'amour de Jésus pour les hommes, symbolisé par son cœur de chair. Cet objet spirituel de notre dévotion est parfaitement indiqué dans le décret instituant cette fête en 1765. Nous y lisons : « Le Souverain Pontife Clément XIII, justement désireux de voir les fidèles honorer la divine charité du Christ sous le symbole du Sacré-

Cœur, a concédé la célébration de cette fête. » Il est indiqué aussi dans ces paroles de Jésus : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour. » La divine charité du Christ, voilà donc ce que nous honorons par cette dévotion et ce qui mérite par-dessus tout notre amour et nos adorations. Cette divine charité nous est présentée et rappelée par le cœur de Jésus : pouvait-on trouver un plus beau symbole ?

Cet amour de Jésus pour les hommes s'est manifesté de bien des façons, principalement par l'œuvre de notre Rédemption, par la passion et la mort de Notre-Seigneur. Mais un de ses effets dont nous jouissons spécialement, c'est l'institution de la Sainte Eucharistie. Ce sacrement est comme la mise en exercice perpétuelle de l'amour du Sauveur pour nous. Jésus nous y montre l'excès de sa charité ; car il y est avec son cœur brûlant d'affection pour nous. Dans le Saint-Sacrement il s'anéantit pour nous ; pour nous il demeure ; pour nous il s'immole ; à nous il se donne, il se livre tout entier. O abîme d'amour ! Voilà pourquoi la dévotion à la Sainte Eucharistie appelle la dévotion au Sacré-Cœur, dont elle est une des formes désirée par Notre-Seigneur.

En résumé, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus a un double objet : elle se propose d'abord d'honorer par l'adoration et le culte public le cœur de chair de Notre-Seigneur, et ensuite l'amour infini dont ce cœur a brûlé pour nous et dont il brûle encore dans l'Eucharistie. Il est bien évident que de ces deux objets, le dernier, c'est-à-dire l'amour de Jésus pour les hommes, est le principal.

« Ainsi, de quelque manière qu'on envisage cette dévotion, son objet est tout ce qu'on peut se représenter de plus noble, de plus pieux, de plus excellent. C'est le cœur d'un Dieu qui nous aime si tendrement ! C'est Jésus-Christ lui-même considéré dans l'organe le plus noble de son humanité, et dans le plus bel attribut de sa divinité : dans son amour !¹ » Quel est le chrétien qui serait insensible à cette dévotion, à l'amour d'un Dieu ? Nous aimons à toucher, à baiser pieusement, à honorer les reliques de la Vraie Croix ou des instruments de la Passion. Que sont ces reliques en comparaison du cœur même du Fils de Dieu !

Du reste, d'excellents motifs nous font une sorte d'obligation d'avoir une grande dévotion envers le Sacré-Cœur.

II

1. Le premier de ces motifs, c'est le désir de Notre-Seigneur. Nulle dévotion ne saurait lui être plus agréable, parce qu'elle nous rap-

¹ Vercruysse, *Méditations pratiques*, t. I, p. 423.

pelle sans cesse tout ce qu'il a fait et souffert pour nous. Son cœur ressemble aux nôtres : nous aimons qu'on se souvienne des services que nous avons rendus. Lui-même a exprimé sa volonté et son désir à la B. Marguerite-Marie quand il lui apparut : « Je promets que mon cœur se dilatera pour répandre avec abondance l'influence de son amour sur ceux qui l'honoreront et s'appliqueront à le faire honorer... Je demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon cœur, qu'on communie ce jour-là et qu'on fasse réparation et amende honorable pour les outrages qu'il reçoit dans le sacrement de l'autel. »

2. La dévotion au Sacré-Cœur nous est imposée aussi par la *reconnaissance*. Jésus nous a tant aimés, il a tant fait par amour pour nous ! Rien ne blesse notre cœur comme l'ingratitude. Combien Notre-Seigneur doit être sensible à l'ingratitude des hommes ! Combien il doit être peiné quand nous oublions et méconnaissions les bienfaits sans nombre dont il nous a comblés et dont il nous comble encore chaque jour ! Il nous a donné tant de grâces, il nous a rachetés au prix de son sang, il s'est anéanti pour nous dans l'Eucharistie, il demeure tous les jours avec nous par amour ; et nous ne l'aimerions pas ? Nous n'aurions aucun sentiment, aucune affection pour ce cœur brûlant pour nous ? N'est-ce pas ce cœur de Jésus qui le rend prisonnier de l'amour dans le saint tabernacle ? N'est-ce pas lui qui veille et prie pour nous, qui jette sans cesse vers le ciel des cris de pardon en notre faveur, qui nous préserve des coups de la colère divine provoquée par nos péchés ? Il est là, ce divin Cœur, comme sur la croix, ouvert, et laissant couler sur nos âmes des flots de grâces et de tendresse : il s'offre en victime pour nous. Et après cela nous n'aurions pour lui que de la froideur ? Nous méconnaîtrions tant de charité ? Notre ingratitude serait impardonnable : elle empêcherait la bonté infinie de continuer à nous enrichir de ses trésors. Car elle est un vent brûlant, dit S. Bernard, qui dessèche et tarit dans sa source le cours des grâces célestes. Notre-Seigneur veut donc que nous soyons reconnaissants. Voilà pourquoi la veille de sa mort, en donnant aux apôtres le pouvoir de consacrer le pain et le vin, il leur dit : « Faites ceci en mémoire de moi. » Puis il ajouta : « Chaque fois que vous mangerez ce pain ou que vous boirez ce calice, vous annoncerez — c'est-à-dire vous *rappellerez* — aux hommes la mort du Seigneur. » (I Cor., xi, 26). Je veux qu'ils se souviennent de la mort que par amour je vais endurer pour les soustraire au supplice et pour leur ouvrir la porte du ciel.

3. Le devoir de la *réparation* est pour nous

un autre motif d'avoir une grande dévotion au Sacré-Cœur. Qui d'entre nous n'a rien à réparer ? Qui n'a pas à demander pardon, et à dédommager le cœur de Jésus de froideurs et de torts passés ? Voulez-vous faire oublier à Notre-Seigneur vos fautes ? Voulez-vous mériter sa miséricorde, son pardon ? Voulez-vous retrouver son affection et recevoir ses bénédictions ? Ayez une vraie dévotion envers son Cœur sacré. Jésus oublie tout quand on fait appel à son amour.

Mais ce n'est pas seulement pour nous qu'il faut réparer ; c'est encore pour tout ce qui attriste et afflige le bon Sauveur. Notre-Seigneur désire être dédommagé par nos adorations et notre amour, des outrages que font à son Cœur, présent sur nos autels, les blasphèmes des hérétiques ou des impies, l'indifférence, la froideur, le manque de dévotion de tant de chrétiens. Si nous aimons véritablement Jésus, nous prendrons part à ses peines, à ses tristesses ; nous écouterons ses plaintes ; nous réparerons, autant qu'il sera en nous, les ingrattitudes, les outrages dont il est continuellement abreuvé dans l'Eucharistie. Nous chercherons à le consoler sur ce nouveau calvaire d'ignominie que lui font les méchants. A vous, âmes chrétiennes, à vous, âmes pieuses, il appartient de faire contrepoids à toutes ces iniquités par votre amour pour Jésus, par votre dévotion au Sacré-Cœur.

4. Un dernier motif pour nous d'avoir cette dévotion, ce sont les *avantages* qu'elle procure. Je vous l'ai dit : le Sacré-Cœur est la source des grâces. Donc il n'est aucune faveur que nous ne puissions obtenir par lui. « Je te montre les trésors renfermés dans mon cœur, disait Jésus à la B. Marguerite-Marie ; ces trésors contiennent les grâces de sanctification et de salut nécessaires pour tirer les hommes de l'abîme de perdition. » Ils sont donc très nombreux les fruits que produit cette dévotion. — Elle procure d'abord de grandes *consolations*. Le cœur de Jésus est le cœur d'un ami vrai, sincère, puissant, généreux. Qu'y a-t-il de plus doux que de se sentir aimé ? Or la dévotion au Sacré-Cœur nous rappelle combien Jésus nous aime, et ce Jésus c'est le Fils de Dieu, c'est lui qui possède tous les biens, tous les trésors, toutes les grâces, tous les remèdes à nos maux et toutes les consolations à nos peines. — La dévotion au Sacré-Cœur nous *sanctifie*. Elle tend à rendre notre cœur semblable à celui de Jésus. Or celui de Jésus a en lui toutes les perfections, il est la sainteté même ; il est doux, humble, charitable, généreux, soumis. — Enfin nous avons les magnifiques *promesses* faites par Jésus lui-même. « Notre-Seigneur me fit savoir, raconte la B. Marguerite-Marie, qu'il ouvrirait aux hommes les trésors de dilection, de grâce, de miséricorde, de sanctification et de salut qui y sont

renfermés, afin que ceux qui voudraient lui rendre et lui procurer tout l'amour et l'honneur qu'ils peuvent lui donner fussent enrichis à profusion des grâces dont il est la source inépuisable... Je ne saurais indiquer dans la vie spirituelle, ajoute la Bienheureuse, un exercice plus propre à élever en peu de temps une âme à la plus éminente sainteté et à lui faire goûter les véritables douceurs qui se trouvent dans le service de Dieu. » Voici spécifiées les promesses que Jésus a formulées : « Ceux qui pratiqueront la dévotion au Sacré-Cœur y trouveront tous les secours nécessaires à leur état ; la paix pour leurs familles ; le soulagement dans leurs peines et leurs fatigues ; la bénédiction du ciel dans toutes leurs entreprises ; la conversion pour le pécheur, la ferveur pour l'âme tiède, des progrès en sainteté pour l'âme fervente ; toute sorte de bénédictions et de grâces dans les maisons où sera spécialement honorée et exposée l'image du Sacré-Cœur. Le divin Cœur sera aussi un refuge pendant la vie et plus encore au moment de la mort. Oh ! qu'il sera doux de mourir après avoir constamment pratiqué cette dévotion au Cœur de celui qui doit nous juger ! N'est-il pas évident que le ciel ne refusera aucune assistance à ceux qui auront eu pour Jésus l'amour reconnaissant qui se manifeste par la dévotion à son Cœur sacré ! »

Où trouverions-nous, mes frères, de plus belles promesses, de plus grands avantages ? Vous me direz : « Que faut-il que nous fassions ? » Le voici en quelques mots ; par là je vous montrerai en quoi consiste la pratique de cette dévotion.

III

La première marque de notre dévotion au Sacré-Cœur sera une augmentation d'amour de Dieu. Aimons davantage Notre-Seigneur. Son désir est d'embraser les cœurs ; que le nôtre s'enflamme au souvenir des bontés, des amabilités de Jésus. En nous demandant d'avoir de la dévotion pour son divin Cœur, le Fils de Dieu se proposait de nous amener à l'aimer davantage et à lui rendre amour pour amour. Plusieurs fois il s'en est expliqué à sa fidèle servante la B. Marguerite-Marie. Ses paroles sur ce point ne laissent aucun doute. Du reste, l'amour veut être payé de retour. Or, en nous montrant son Cœur, que nous rappelle Jésus, sinon qu'il nous aime ? Et que demande-t-il ? Qu'attend-il de nous ? La seule chose dont l'amour a besoin : il veut être aimé, il veut obtenir l'affection de notre cœur.

Cet amour pour Jésus, comment le lui montrerons-nous ? Quand on aime quelqu'un, on évite tout ce qui lui déplaît et le contriste. Or ce qui contriste Jésus, c'est le péché. Voilà ce qui lui déplaît et afflige son cœur par-dessus tout. *Évitons donc le péché mortel,*

première marque d'amour pour Jésus. Une âme généreuse, un cœur aimant iront plus loin : le péché véniel diminue la charité, affaiblit l'union, l'amour ; quiconque aime bien le Sacré-Cœur et comprend son immense amour voudra donc aussi éviter toute faute vénielle délibérée.

Ce serait peu pour celui qui aime d'éviter ce qui peut affliger son ami. Il cherche en outre à lui être agréable. Jésus, notre ami par excellence, n'attend pas moins de nous. Rien ne saurait lui plaire comme *l'esprit de réparation*. Oui, aimons tout ce qui peut réparer, c'est en cela que se distingue la dévotion au Sacré-Cœur. En particulier, sachons faire généreusement les sacrifices que demande la vie chrétienne. S'il en coûte pour accomplir son devoir dans toute sa rigueur, n'hésitons pas à donner à Jésus cette marque d'amour. Cette constante fidélité sera un excellent moyen de réparation.

Allons plus loin. Quand Notre-Seigneur apparut à la B. Marguerite-Marie, il lui montra son Cœur surmonté d'une croix et entouré d'une couronne d'épines. C'était sans doute pour nous rappeler ce qu'il a souffert pour nous. Mais il voulait aussi nous convier à la *pénitence, à la mortification*. Imposons-nous quelques sacrifices. Tous les jours nous devrions avoir une bonne œuvre à offrir à Jésus. Un rien, la plus légère contrainte, le plus petit effort peuvent être une offrande agréable au Sacré-Cœur. Oh ! qu'il serait doux à Jésus de voir que ceux qui l'aiment ne passent pas un jour sans penser à lui et sans lui faire une gracieuseté !

Je vous recommande enfin la *communion*, surtout la communion réparatrice. Notre-Seigneur demande surtout qu'on communie le premier Vendredi du mois en l'honneur du Sacré-Cœur et en réparation. Que beaucoup entendent cet appel de Jésus. Je voudrais que cette paroisse se distinguât par sa dévotion au Sacré-Cœur et que chaque premier Vendredi du mois soit un jour de nombreuses communions. Notre-Seigneur a promis de préserver des flammes de l'enfer ceux qui communieraient neuf premiers Vendredis de suite. Tenons beaucoup à cette communion du premier Vendredi en l'honneur du Sacré-Cœur, et si nous ne pouvons la faire le vendredi, faisons-la le dimanche suivant.

Je vous dirai même : communiez plus souvent encore. La dévotion au Sacré-Cœur et celle au Saint-Sacrement se confondent. Communiez donc le plus fréquemment que vous pourrez, et vous plairez à Notre-Seigneur ; vous le dédommerez de l'indifférence et du dédain de ceux qui ne communient pas.

Je m'arrête, mes frères. Puissiez-vous profiter de l'instruction que vous venez d'en-

tendre ! Puissiez-vous comprendre l'amour de Jésus et y répondre par une solide et ardente dévotion à son Cœur sacré ! Le cardinal Manning a écrit ceci : « La science du Sacré-Cœur est le plus parfait des dogmes, et l'amour du Sacré-Cœur la plus parfaite des dévotions. » Nous pouvons donc affirmer que toute personne qui a une solide dévotion au Sacré-Cœur est à peu près sûre de son salut. Dernièrement, dans une paroisse voisine, j'entendais un missionnaire dire du haut de la chaire : « Mes frères, si votre bon curé dans six mois ou un an nous écrivait : « Depuis votre passage ici la dévotion au Sacré-Cœur s'est développée dans la paroisse, on y célèbre mieux le premier Vendredi du mois, on communie davantage, le bon Dieu est plus aimé ; » nous dirions : La mission a fait beaucoup de bien, la paroisse de... est bonne ; nous sommes sûrs de sa persévérance dans le bien. Si au contraire il nous écrit : « Après la mission tout est redevenu comme c'était avant. Pas plus de dévotion au Sacré-Cœur ; pas plus de communions, on n'aime pas Jésus et son Cœur sacré, on ne célèbre pas mieux le premier Vendredi du mois, on ne communie pas en réparation, » eh bien ! nous dirions : La mission n'a produit aucun fruit, nous avons perdu notre temps et la grâce de Dieu a été foulée aux pieds, elle n'a pas été accueillie dans les âmes. »

Faites, ô Jésus, que beaucoup de personnes dans cette paroisse aient une vraie et solide dévotion envers votre Cœur sacré ; que beaucoup vous aiment, vous reçoivent dans de ferventes communions réparatrices, spécialement le premier Vendredi de chaque mois. A cette condition notre chère paroisse restera bonne. C'est mon désir le plus vif et mon vœu le plus ardent. Ainsi soit-il.

XLII

3^e Dimanche après la Pentecôte

BONTÉ ET MISÉRICORDE DE DIEU

Mes frères,

Il me semble que rien n'est charmant comme le tableau que nous présente l'évangile de ce dimanche. Nous voyons, d'un côté, les pécheurs courir après Jésus pour l'entendre. Et le Fils de Dieu, qui est venu sur la terre pour les sauver, les accueille avec compassion et tendresse. D'un autre côté, ce sont les pharisiens et les scribes qui murmurent, qui exhalent leurs plaintes et montrent leur mécontentement. Au fond, ils sont peut-être surtout jaloux. « Est-ce permis ? Eh quoi ! disent-ils avec dédain, voilà Jésus qui accueille les pécheurs, qui mange avec eux ! Quel scandale ! » Notre divin Maître, avec sa sérénité habituelle, met les choses au point par les

deux touchantes paraboles de la brebis et de la drachme perdues et retrouvées. Il ferme ainsi la bouche à ses ennemis et répond admirablement à leurs critiques. En même temps, il nous découvre toute l'étendue de son amour envers les hommes, toute la tendresse de son cœur, et son *inépuisable miséricorde pour les pauvres pécheurs* en particulier.

I

« Dieu est bon, *Deus caritas est.* » (I Jo., iv, 16). Cette charité, cette bonté de Dieu s'étend à toutes les créatures à qui il a donné l'existence.

Elle consiste dans une attention délicate et perpétuelle de Dieu à notre égard. La bonne Providence veille sans cesse à pourvoir aux besoins de notre âme et de notre corps. Elle s'occupe de nous comme une bonne mère s'occupe de ses enfants. C'est avec une pitié affectueuse que Dieu voit toutes nos misères, toutes nos afflictions, toutes nos faiblesses. Avez-vous jamais entendu dire que d'excellents parents se désintéressent de leurs enfants ? A plus forte raison Dieu ne se désintéresse d'aucune de ses créatures. Il nous aime tendrement et son amour s'étend à tous les hommes ; je devrais même dire à tous les êtres sortis de ses mains, « *Diligat enim omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti.* » (Sag., xi, 25). Dieu ne peut pas haïr sa créature.

Mais sa créature de choix et de prédilection c'est l'homme. Pour lui il éprouve une charité plus grande, une bonté plus affectueuse, un amour plus brûlant. Il l'a fait à son image et à sa ressemblance, il l'a créé pour lui ; en lui il semble avoir mis toutes ses complaisances. Aussi l'aime-t-il incomparablement plus que le reste des créatures. Ici encore pas d'exception. Dieu, sans doute, hait le péché ; il éprouve pour lui une profonde horreur. Mais il aime le pécheur comme homme, comme étant sa créature ; il désire sa conversion et son bonheur. Qui pourrait jamais exprimer convenablement les bontés et les tendresses de Dieu pour l'homme ! Nous ne pouvons guère en juger que par les principales manifestations de l'amour divin : notre création, notre rédemption et notre sanctification.

Oui, mes frères, notre création est un effet, une manifestation de la bonté de Dieu envers nous. Si Dieu nous a tirés du néant, c'est uniquement par une décision de sa volonté libre, par amour pour nous. Dieu n'avait nul besoin de nous ; il était infiniment heureux, possédant en lui tous biens et la plénitude du bonheur. Mais il a voulu associer une créature raisonnable à sa gloire et à son éternelle béatitude : et voilà pourquoi il a décidé que nous existerions. De plus, il ne s'est pas contenté de nous donner une vie précaire comme aux animaux, une vie composée d'un certain nom-

bre d'années à passer sur la terre pour rentrer ensuite dans le néant : il nous a faits pour l'éternité et pour un bonheur infini. O Dieu, quelle bonté !

Malheureusement l'homme ne sut pas reconnaître cette bonté de Dieu. Il l'offensa, lui désobéit, se révolta contre lui et mérita ainsi de perdre sa sublime destinée et d'être précipité en enfer pour y être châtié éternellement. Notre immense infortune toucha le cœur de notre Créateur. Sa tendresse fut émue de compassion, sa miséricorde eut pitié de nous. De nouveau, il nous manifesta sa bonté infinie en décidant l'œuvre d'amour de notre rédemption. Le Fils de Dieu descendit des cieux, vint sur la terre et se fit semblable à nous. Il prit notre nature. Il voulut naître d'une femme, comme nous ; il voulut vivre, se nourrir, grandir, se fortifier à la façon des hommes ; être en un mot véritablement homme tout en restant Dieu. Etant pour ainsi dire l'un de nous, il put se charger de nos misères, de nos péchés, de nos désobéissances et de nos révoltes contre Dieu. Il ramassa, en quelque sorte, tous les crimes du monde dans sa personne afin de les expier et de subir le châtiment à notre place. Il fut ainsi la victime qui s'offrit par amour pour nous. Vous connaissez, mes frères, toutes les tortures, toutes les humiliations, toutes les scènes sanglantes de la douloureuse passion de Jésus. Or pourquoi ces souffrances et cette mort du Fils de Dieu fait homme ? Dieu nous aime : il n'y a pas d'autre réponse. Il ne pouvait pas nous manifester d'une façon plus évidente et plus sûre son infinie bonté.

Remarquez bien, mes frères, que ce n'est pas une fois que Dieu nous a rachetés. Mais c'est toutes les fois qu'il nous a sanctifiés, toutes les fois qu'il nous a rendu sa grâce perdue par le péché. Notre sanctification est le fruit naturel, l'effet immédiat de la rédemption. Dieu nous a créés et ensuite rachetés pour que nous l'aimions et pour que lui-même répande sur nous les torrents d'amour qui découlent de son cœur. Il a voulu faire de nous ses amis. Pour que nous en soyons dignes, il nous élève au-dessus de notre nature, il nous rend ses égaux en nous communiquant un peu de sa nature divine. C'est ce bien précieux que nous appelons la grâce et qui produit en notre âme la sanctification. Nous devenons ainsi les enfants de Dieu, les héritiers de son bien qui est le ciel ou le bonheur éternel. En un mot, Dieu se donne à l'homme avec tout ce qu'il a, en ce monde et dans l'autre. *Omnia mea tua sunt.* (Luc, xv, 31).

L'homme, il est vrai, a perdu ce bien, il a perdu Dieu et il le perd toutes les fois qu'il pèche mortellement. Mais grâce à la rédemption, ce bien lui est rendu, spécialement par les sacrements, où Dieu nous purifie de nos

péchés et nous sanctifie par sa grâce. Dans sa bonté infiniment miséricordieuse, il a voulu que nous puissions retrouver son amitié quand nous avons eu le malheur de la perdre. Pour cela spécialement, il a établi le sacrement de pénitence qui nous rend la grâce et la sainteté. Il est allé plus loin encore : il s'est fait la nourriture de nos âmes. Il a institué ce sacrement admirable de l'Eucharistie, témoignage touchant de son amour pour nous. Il nous a procuré ainsi le moyen de conserver la grâce, la vie surnaturelle, l'union avec Dieu.

Que de bienfaits, mes frères ! Et je suis loin de les avoir énumérés tous, puisqu'il n'est rien en nous qui ne soit un don divin. Puissions-nous comprendre un peu la bonté de Dieu à notre égard ! Jésus le désire, et c'est dans ce but qu'il s'est peint sous les traits du bon pasteur. Plusieurs fois, comme dans l'évangile de ce jour, il emploie cette image si aimable afin de nous donner une idée de sa bonté, de sa tendresse pour nous, et de nous inspirer la plus entière confiance.

II

Mais cette confiance Jésus veut surtout l'inspirer au cœur de la brebis perdue, c'est-à-dire du pécheur. Il veut tout particulièrement lui faire comprendre combien le bon Dieu est *miséricordieux pour le pécheur* repentant.

Oh ! de cette miséricorde qui pourrait douter, mes frères ? Ouvrons nos saints Livres : toutes les pages la signalent et la proclament. Dans l'Evangile elle est comme la substance de l'enseignement de Jésus ; et le divin Maître nous la montre en acte dans sa conduite. L'expérience enfin nous apprend que chaque jour le bon Dieu l'exerce envers nous.

1. Il serait fastidieux de rapporter tous les passages de la Sainte Écriture où il est question de la miséricorde divine. Sachez seulement que cette miséricorde est immense, sans limite, infinie. L'Esprit-Saint nous dit son *étendue* : « elle remplit toute la terre, *misericordia Domini plena est terra* » (Ps., xxxii, 5) ; sa *durée* : « elle est éternelle comme Dieu, elle s'exercera toujours, *misericordia Domini ab æterno et usque in æternum* » (Ps., cii, 17) ; sa *compréhension* : « elle se manifeste envers tous sans exception, *suavis Dominus universis* » (Ps., cxliv, 9) ; sa *grandeur* : « elle est au-dessus de tous les attributs et de toutes les œuvres divines, *miserationes super omnia opera ejus* (ibid.) ; *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine !* » (Ps., xxx, 20). Dieu aime que nous reconnaissions cette qualité en lui ; il nous invite, par la bouche du psalmiste, à chanter ses miséricordes : « *Confitemini Domino quoniam in æternum misericordia ejus.* » (Ps., cxvii, 1).

2. Jésus, le Fils de Dieu, vint sur la terre. De quoi nous a-t-il parlé ? Dans ses discours,

dans ses paraboles et dans ses actes, il nous montre la miséricorde de Dieu pour les pécheurs. Il affirme que c'est pour eux spécialement qu'il est venu sur la terre : « *Non veni vocare justos, sed peccatores ad pœnitentiam.* » (Luc, v, 32). Le Fils de l'homme est à la recherche de ceux qui se perdent : « *Venit Filius hominis querere et saluum facere quod perierat.* » (Luc, xix, 10). Qui a jamais prononcé des paroles plus douces, plus miséricordieuses que celles-ci ? « *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.* » (Mat., i, 28). Vous, pécheurs surtout, qui êtes fatigués et chargés de fautes, venez et je vous soulagerai. Venez, et goûtez combien le Seigneur est doux, combien son joug est léger et combien ses préceptes sont aimables ! « Oui, je vous affirme, écrivait S. Paul, que Jésus est venu avec l'intention, la volonté, de sauver les pécheurs. » (I Tim., i, 15).

Serait-on le plus grand des criminels, on ne saurait douter de la miséricorde divine après avoir lu la parabole où Jésus se présente à nous comme le pasteur courant après la brebis perdue. Comme il se montre bon, doux, affectueux pour cette pauvre âme égarée ! Il laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres pour chercher celle-là ; elle est l'objet de tous ses soucis, de toutes ses inquiétudes. L'ayant trouvée, il ne la frappe point, il ne la bouscule point, il ne la réprimande point. Mais il la charge doucement sur ses épaules pour lui éviter la fatigue, il la ramène au troupeau et il se réjouit d'avoir retrouvé cette brebis, c'est-à-dire cette âme perdue par le péché.

C'est encore la miséricorde de Dieu que Jésus nous peint dans la parabole de l'enfant prodigue. Il nous montre comment Dieu accueille le pécheur repentant. Le prodigue qui s'est ruiné, qui s'est débauché et déshonoré, — image du pécheur qui a perdu la grâce et tous les biens de son âme, qui a déshonoré et dégradé son cœur et sa conscience par le péché, — rentre honteux de ses fautes et de ses débauches. Il se prosterne, repentant, aux pieds de son père. Mais celui-ci l'accueille en se jetant à son cou, le serrant dans ses bras, le pressant sur son cœur et pleurant de joie. Il lui rend ses droits et son rang dans la famille. Image touchante du Dieu miséricordieux qui reçoit le pécheur repentant avec une grande joie, lui donne le baiser de la réconciliation et lui rend sa grâce, ses droits, ses prérogatives.

Quelle tendresse ! quelle compassion ! Peut-on mieux peindre la bonté, la miséricorde et les prévenances divines pour le pécheur ?

3. Et ce que Jésus nous enseigne, il l'a fait. Sa conduite pendant sa vie mortelle répond parfaitement à sa doctrine. Rappelez-vous Marie-Madeleine. Quand elle vient trouver Jésus,

la repousse-t-il comme une femme impure, scandaleuse ? Non, il lui pardonne avec bonté. « Il lui sera beaucoup remis parce qu'elle a beaucoup aimé, » dit-il. (Luc, vii, 47). Et Zachée ? Est-ce que Jésus lui reproche ses injustices ? Est-ce qu'il l'accable de son mépris ? Il l'appelle au contraire un véritable enfant d'Abraham. Et la Samaritaine ? et la femme adultère ? et Judas à qui Jésus donne le doux nom d'ami au moment même où il le livre ? Il lui offrait encore sa grâce par cette marque d'affection. Souvenez-vous de S. Pierre coupable et repentant, du bon larron, de la prière de Jésus en croix : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Et alors vous comprendrez comment Jésus a pratiqué la miséricorde et l'a mise en acte. Le Cœur de Jésus est tout fait de miséricorde ; il aime passionnément les pécheurs et il veut les convertir pour en être aimé.

4. Du reste, j'ajoute en terminant que nous sommes nous-mêmes une preuve vivante de la miséricorde divine. Plus d'une fois peut-être avons-nous provoqué grandement la justice de Dieu. Peut-être, après en avoir reçu un généreux pardon, l'avons-nous encore provoquée par de nouvelles fautes. Et toujours Dieu a patienté par amour pour nous. Il nous a rendu le bien pour le mal. Nous pouvons bien dire que nous connaissons la miséricorde divine par expérience. Car chacun de nous fut cette chère brebis égarée que le divin Pasteur a prise dans ses bras, qu'il a portée doucement sur ses épaules, tout heureux de lui témoigner sa bonté et sa tendresse. — A ceux qui sont encore dans le péché, tous les jours Dieu offre le pardon, il le met à leur portée, entre leurs mains. Il les poursuit de sa grâce, de ses instances. Que de moyens de salut il leur fournit, que de facilités pour leur retour au bien ! Il appelle, il invite, il presse, il attend, il patiente. Et quand le pécheur revient, comme il le reçoit ! Point de durs reproches, point de sévérité, pas d'allusion à son ingratitude passée ! La paix, la réconciliation, l'oubli des fautes, la restitution des droits.

Et cette miséricorde ne se lasse point. Quelle bonté pour celui-là même qui retombe dans le péché ! Irions-nous cent fois, mille fois solliciter notre pardon, si nous sommes sincères dans notre repentir, Dieu pardonne toujours. Sa miséricorde est inépuisable.

Oh ! qu'ils sont coupables, mes frères, ceux qui ne profitent pas de cette bonté de Dieu ici-bas ! Car si la miséricorde est infinie, la justice l'est également, et si nous n'avons pas recours à celle-là en cette vie, nous sentirons les rigueurs de celle-ci dans l'autre.

Vous êtes dans le péché, ou vous êtes dans la grâce de Dieu. Si vous possédez la grâce,

remerciez Dieu de la miséricorde qu'il a exercée envers vous et priez-le de vous conserver toujours dans son amitié : vous êtes les enfants bien-aimés de Dieu, les élus du ciel. — Si vous êtes dans le péché, hâtez-vous d'en sortir, mes frères, en vous adressant à la miséricorde divine : Dieu vous appelle, il vous attend ; ne soyez point sourds à sa voix, un jour il serait peut-être trop tard. Votre retour au bien, à la grâce, réjouira grandement le cœur de Dieu, qui vous bénira et vous donnera un bonheur éternel comme récompense. Ainsi soit-il.

XLIII

4^e Dimanche après la Pentecôte

L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME, PREUVE DE SA DIVINITÉ

Mes frères,

La pêche miraculeuse dont vous venez d'entendre l'intéressant récit est l'image d'une pêche plus merveilleuse, de la pêche des âmes que devaient opérer les apôtres et leurs successeurs. Notre-Seigneur lui-même nous l'affirme quand il dit à Pierre après l'heureux coup de filet : « Ne crains rien, Simon : désormais ce ne sera plus du poisson que tu prendras, tu seras pêcheur d'hommes. » (Luc, v, 10).

Cette prophétie s'est réalisée à la lettre. Les apôtres sont allés sur la mer du monde, ils ont jeté le filet, c'est-à-dire la parole de Dieu. Le résultat de la pêche fut surprenant : ils ont converti les peuples, répandu partout la religion de Jésus-Christ et opéré ainsi un miracle plus grand et plus éclatant que ne fut le miracle qu'avait fait Jésus sur le lac de Génésareth.

L'établissement du christianisme est en effet une chose si étrange, si admirable, tellement au-dessus des forces naturelles de l'homme, qu'il nous fournit une preuve palpable et indiscutable de la divinité de notre religion. C'est cette preuve que nous allons étudier pour affermir notre foi. Nous verrons combien fut *extraordinairement rapide la diffusion de la vérité chrétienne*, malgré les obstacles qui s'opposaient à l'acceptation de la religion nouvelle, et malgré, chez les apôtres, *l'absence des moyens humains capables de faire atteindre ce but*. Et nous serons bien obligés de conclure que le doigt de Dieu est là, que le christianisme est une religion divine, la seule vraie religion.

I

Le fait est incontestable : les apôtres, les disciples de Jésus-Christ changèrent la face de la terre. En très peu de temps ils convertirent à leur religion un nombre incalculable d'hommes.

Les *Actes des Apôtres* nous rapportent qu'au matin de la Pentecôte, par un premier discours, S. Pierre gagna à Jésus-Christ trois mille âmes. C'était le premier coup de filet. Peu après, le chef de l'Eglise prend de nouveau la parole, et cinq mille hommes sont convaincus, ils se font chrétiens. La pêche continue à être miraculeuse : car ces résultats obtenus, au lendemain de la mort ignominieuse de Jésus, dans un pays juif, ne s'expliquent que par un miracle, par une intervention divine.

Mais les apôtres ne séjournent pas à Jérusalem. Les voilà qui se dispersent dans le monde. Les mêmes phénomènes se reproduisent, et « chaque jour la multitude des croyants, hommes, femmes, va en augmentant. » (Act., v, 14).

Une persécution sévit en Judée ; les chrétiens émigrent dans toutes les provinces environnantes, prêchent l'Evangile et font un si grand nombre de convertis qu'il est impossible de ne pas compter avec ceux-ci dans la société. Le monde alors se trouve partagé en deux grandes catégories : les adeptes de la nouvelle religion, et les païens. Voilà pourquoi il fallut un nom pour désigner les disciples du Christ ; ce fut le nom de *chrétiens* qu'on leur donna.

Tout cela s'accomplissait dans l'espace de quelques années seulement. Moins de vingt ans après l'Ascension, S. Pierre adressait des lettres aux fidèles de plusieurs provinces de l'Asie. S. Paul écrivait à Rome et dans les principales villes de l'empire. Partout il y avait un grand nombre de chrétiens. L'apôtre leur disait : « Votre foi est prêchée dans le monde entier. » (Rom., i, 8).

Descendons le cours des âges. Il y a cinquante ans seulement que le dernier des apôtres est mort. Ecoutez ce que nous apprennent les écrivains chrétiens et les écrivains païens de ce temps-là :

« Il n'y a aucune nation, écrivait S. Justin, barbare, grecque ou autre, peu importe son nom, chez laquelle on n'offre à Dieu le Père, créateur de toutes choses, des prières, des actions de grâces au nom de Jésus crucifié. » — « Partout, ajoutait S. Irénée, il y a des Eglises construites, en Allemagne, en Espagne, en Gaule, en Orient, en Egypte, en Judée, dans tous les pays. » — « Nous ne sommes que d'hier, s'écriait Tertullien quelques années plus tard, et déjà nous sommes partout dans votre empire. Nous occupons les villes, les bourgs, les campagnes. Nous avons place dans vos assemblées, vos camps, vos armées, vos palais, au Sénat, sur la place publique. Nous ne laissons pour vous que vos temples. »

Les païens tiennent le même langage. L'un d'eux, Tacite, contemporain des derniers apôtres, nous dit qu'en l'an 64 il y avait à Rome une multitude immense de chrétiens, *multitudo*

Ingens. Peu après, un gouverneur de province (Pline le Jeune), effrayé par les progrès du christianisme et ne sachant que faire, écrivait à l'empereur de Rome pour lui demander comment il devait se conduire envers les adeptes de cette nouvelle religion. « Car il y en a une quantité, disait-il, de tout âge, de toute condition, de tout sexe. Cette contagieuse superstition s'est propagée partout, non seulement dans les villes, mais dans les bourgs et les campagnes. » Combien d'autres écrivains païens ont affirmé le même phénomène !

Et ne croyez pas, mes frères, que ces conversions se faisaient seulement parmi les ignorants. Bon nombre de gens distingués, d'hommes occupant un rang élevé, de savants, crurent à la parole des apôtres, à l'Evangile. Toutes les classes de la société fournissaient au Christ des disciples. Et même les plus grands génies furent en général les plus fervents chrétiens.

Voilà le fait certain de l'établissement du christianisme, de la rapide conversion du monde. C'est la pêche d'hommes annoncée à S. Pierre : pêche miraculeuse s'il en fut jamais. Car il faut bien admettre qu'une vertu divine, seule, pouvait donner pareille efficacité à la parole des apôtres, alors surtout que celle-ci avait tout contre elle, et rien en sa faveur.

II

Humainement parlant, tout s'opposait à la réussite d'une pareille entreprise.

1. D'abord l'enseignement lui-même des apôtres n'était pas de nature à attirer l'homme. Loin de flatter ses instincts, de suivre ses tendances, il était opposé à ses deux grands défauts : l'orgueil et la recherche du plaisir.

La raison humaine est orgueilleuse, elle ne veut s'incliner devant rien. Et voilà que les apôtres prêchent des vérités souvent incompréhensibles pour elle, des mystères insondables. Ils lui demandent néanmoins de se soumettre, de croire et d'accepter sans hésitation ces vérités jusque-là inconnues. Chose plus humiliante encore pour l'amour-propre : c'est au nom d'un crucifié, c'est-à-dire d'un homme qui a subi un genre de supplice honteux, qu'ils exigent cette soumission complète !

Pas plus que les dogmes, la morale chrétienne ne cherche à plaire à l'homme. Si les premiers abaissent notre raison orgueilleuse, celle-ci met une entrave aux débordements du cœur. Elle prêche et honore la vertu ; elle lui promet une récompense. Elle flétrit le vice et lui annonce un châtement. Elle attaque l'orgueil, l'avarice, la volupté, la discorde, tous les défauts auxquels la nature humaine est trop encline. Elle dit : « Méprisez le monde et tout ce qu'il renferme, pour vous attacher aux biens spirituels ; méprisez les plaisirs et les joies du siècle, pour goûter un jour le bonheur

des saints. » Certes, chez les nations païennes, livrées aux plus honteux dérèglements, où la vertu n'était plus connue, où le vice régnait en maître absolu, elle devait être malvenue à se faire entendre de la sorte, et ne pouvait espérer — si elle eût été humaine — trouver des disciples. En tout cas, il faut avouer qu'elle n'avait rien de ce qui plaît à la nature corrompue de l'homme, rien de ce qui pouvait la faire bien accueillir.

2. Ajouterai-je que les dispositions particulières des auditeurs étaient elles-mêmes un obstacle énorme à la diffusion de l'Evangile ?

A qui s'adressaient les apôtres ? Aux Juifs d'abord. Or, nous dit S. Paul, pour eux la prédication chrétienne était un scandale. Du reste, ils avaient plus d'un motif pour ne pas embrasser la religion du Christ. N'était-ce pas eux qui avaient fait crucifier ce Jésus qu'on leur prêchait ? S'ils acceptaient de le reconnaître comme Dieu, ils étaient donc déicides ? Non, ils ne pouvaient croire en Celui qu'ils avaient attaché au gibet de la croix. — Ils avaient d'ailleurs une religion à laquelle ils tenaient. Ils possédaient des cérémonies, des rites, des traditions qu'ils conservaient avec un soin jaloux. Ils y étaient si attachés qu'on dut permettre aux premiers convertis de les conserver. — Enfin, dans le Christ Jésus rien ne correspondait à l'idéal qu'ils s'étaient formé du Messie promis. Le Messie attendu par les Juifs devait être glorieux, il devait dominer sur tous les peuples et faire de sa nation la première du monde. Or Jésus était loin d'avoir réalisé cette conception terrestre et intéressée.

Scandale pour les Juifs, la religion chrétienne était folie pour les païens. La plupart de ceux-ci n'avaient aucun culte. Ils se livraient à leurs plaisirs, s'occupaient de la richesse, des honneurs, et c'était tout. Une religion qui combattait leurs vices ne pouvait obtenir que du mépris ou la persécution.

Quant à ceux qui étaient religieux, ils avaient leurs idoles qui leur permettaient tout et leur rendaient la vie facile en les autorisant à se procurer tous les plaisirs. Le peuple tenait au culte pratiqué par ses ancêtres, d'autant plus qu'il s'accommodait très bien à ses passions. Il ne pouvait donc désirer ni agréer une doctrine qui offrait des mystères et demandait le sacrifice des voluptés charnelles.

Les prêtres avaient en plus un motif d'intérêt. Ils étaient les maîtres absolus. La religion chrétienne ruinait leur autorité et détruisait leur despotisme. Ils vivaient de la superstition, et avec la disparition de l'idolâtrie c'était la perte de leur toute-puissance et de leur fortune.

Les princes ne pouvaient davantage considérer d'un bon œil cette religion nouvelle enseignant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, prêchant la fraternité et l'égalité de-

vant Dieu. A cette époque de tyrannie et d'esclavage, de semblables paroles ne pouvaient qu'exciter la colère des grands et allumer la fureur des rois. C'est bien ce qui arriva, puis-que pendant trois siècles il y eut de terribles et sanglantes persécutions contre les chrétiens.

Après cela il faut bien avouer que rien ne favorisait les apôtres.

III

Comment donc ont-ils pu réussir? Ils avaient donc entre les mains des moyens puissants? Il n'en est rien.

Pour propager une doctrine, mes frères, l'homme emploie les trois principaux moyens suivants : la force, les plaisirs promis ou procurés, le raisonnement avec l'éloquence.

Or les disciples du Christ n'avaient pas la force à leur disposition. Au contraire, ils étaient persécutés par les empereurs romains et les princes païens. Ils n'ont point eu d'armées et ne se sont jamais servi du glaive pour forcer l'intelligence et la raison à se soumettre.

Ils n'avaient pas davantage en leur faveur les attraits du plaisir. Nous l'avons vu, ils prêchaient tout l'opposé : la pénitence, la mortification. Leur doctrine faisait la guerre aux vices, aux passions. Ils ne promettaient pas des réjouissances terrestres aux hommes. Ils disaient au contraire : « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître. Celui-ci fut crucifié, vous serez persécutés. Les hommes vous haïront, ils chercheront à vous faire souffrir. Vous serez ici-bas dans la tribulation, car le chrétien doit prendre sa croix et se mettre à la suite de son divin Maître. » Certes, ce n'était ni encourageant ni flatteur.

Enfin, ce ne fut ni le raisonnement, ni l'éloquence des apôtres qui attirèrent les peuples à eux. Pauvres pêcheurs, grossiers et illettrés, ils ne savaient ni raisonner, ni parler avec grâce et persuasion. Ce n'est donc pas en construisant de belles théories qu'ils sont parvenus à convertir le monde. Il y avait eu, avant eux, des savants, des orateurs, des philosophes très habiles. Jamais ils n'étaient parvenus à se faire beaucoup de disciples, ni à changer ainsi la face du monde. Cette merveille opérée par les apôtres n'est donc pas le résultat de leur science, ni de leur talent. « Les disciples de Jésus, dit S. Augustin, pêcheurs ou publicains, simples et ignorants, ont prêché sa doctrine et annoncé sa résurrection. Ils combattirent par la patience et non par la force ; ils reçurent la mort sans jamais la donner. Voilà les puissants moyens qui ont transformé le monde, converti les esprits et les cœurs à l'Evangile. »

Il faut en convenir, Dieu seul, par un éclatant miracle, a accompli, dans la personne de ses apôtres, cette rapide et inexplicable transformation. Vous avez beau chercher, il n'y a qu'un miracle qui explique ce phénomène.

Ecoutez encore S. Augustin : « Ou bien Dieu a opéré des miracles très éclatants pour la conversion du monde, et alors le christianisme est divin ; ou il n'en a point accompli, et dans ce cas la conversion du monde sans miracle est le plus grand de tous les miracles, car elle est contraire à toutes les lois de la nature. » Le christianisme est donc divin, notre religion vient de Dieu, car son établissement dans le monde ne peut pas s'expliquer sans une intervention d'en-haut.

Voici résumé en quelques mots saisissants tout ce que je viens de vous dire : « Un homme, je le suppose, vient vous raconter la fable suivante : Une petite troupe d'agneaux ont une fois déclaré la guerre à une nombreuse armée de loups. Les loups se sont défendus avec rage. Cependant les agneaux sont restés maîtres du champ de bataille. — Que direz-vous de cette fable? Vous la trouverez si absurde, si invraisemblable, qu'elle n'aura pas même le don de vous faire rire. Or cette chose invraisemblable, ce miracle s'est réalisé pour le christianisme. Il y a dix-huit siècles et demi, douze hommes de Galilée sont entrés en lutte avec l'univers pour le conquérir à Jésus-Christ leur Maître. Ils n'avaient rien pour eux. Tout était contre eux. C'étaient, comme Jésus le leur avait dit, des agneaux luttant contre des loups : « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. » Eh bien ! ils ont triomphé et cela avec une rapidité prodigieuse. En quelques années ils établirent par toute la terre le royaume du Christ¹. »

Que cette démonstration, mes frères, affermisse notre foi. Croyons de plus en plus fermement aux vérités chrétiennes, aux enseignements de l'Eglise. Ils viennent de Dieu. Mais en même temps n'oublions pas de nous montrer reconnaissants pour la grâce que la Providence nous a faite en nous appelant au christianisme ; c'est notre salut remis entre nos mains, la porte du ciel ouverte devant nous. Le meilleur témoignage de notre gratitude sera notre fidélité à vivre en bons chrétiens, à profiter de la grâce de notre vocation à la foi. Ne foulons pas aux pieds notre titre de disciples de Jésus-Christ ; car un jour Dieu nous jugera et demandera comment nous avons profité des avantages dont nous avons été l'objet. Puisse nous être trouvés dignes de récompense ! Ainsi soit-il.

¹ *Revue des Catéchismes*, 1898, p. 371.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 maii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le pécant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 29 mai 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — X. Notre conservation, 401.

Instructions dominicales. — XLIV. 5^e Dim. après la Pentecôte : Trois péchés opposés à la charité, 403.

Petites Lectures. — II. L'argent, 405. — III. La prospérité des méchants, 407.

Varia. — Les Catéchistes volontaires et les vocations sacerdotales, 409.

Panégyrique de S. Antoine de Padoue. — L'homme de Dieu et le serviteur de Marie, 413.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

X

NOTRE CONSERVATION

Messieurs,

Nous sommes des êtres dépendants, et nous dépendons de Dieu puisque nous lui devons l'être et la vie. Ces conclusions se dégagent d'elles-mêmes de tout ce que nous avons dit jusqu'ici.

Ne croyez pas pourtant que nous en ayons fini avec cette question de la dépendance dans laquelle nous sommes vis-à-vis de Dieu, et qui est beaucoup plus absolue que nous ne pouvons nous l'imaginer.

Il ne manque pas de gens qui tiendraient volontiers à Dieu ce langage : « Vous m'avez donné la vie, c'est bien et je vous en remercie. Mais à présent, je n'ai plus besoin de vous. Je me charge du reste. »

Ceux-là se trompent du tout au tout et ne se doutent pas que Dieu pourrait leur répondre : « Pardon ! Vous et les autres hommes, et tout le reste de l'univers, vous ne pouvez pas plus continuer à vivre tout seuls que vous n'avez pu commencer. »

Je vois d'ici la surprise de ces braves gens, non seulement parce que Dieu leur parlerait, mais aussi parce qu'il leur dirait que sans lui, malgré tous les soins qu'ils prennent de leur précieuse santé, ils ne pourraient pas subsister un instant. C'est pourtant l'exacte vérité, ainsi que nous allons le voir aujourd'hui.

I

Le problème a besoin d'être posé clairement.

Puisque nous avons été créés par Dieu, il est évident qu'il conserve sur nous un empire absolu et perpétuel. Il ne dépend pas de nous de revendiquer l'indépendance ; nous ne pouvons pas agir à son égard comme ces peuples

qui, tout d'un coup, se soulèvent, prennent les armes et secouent le joug de leurs oppresseurs. La Suisse a pu faire cela autrefois contre la maison d'Autriche, les Balkans viennent de le faire à l'égard de la Turquie, on prétend que la monarchie austro-hongroise verra les mêmes bouleversements à la mort du vieil empereur François-Joseph. Mais il s'agit là de gens qui étaient égaux à l'origine et qui le redeviennent après une sujétion plus ou moins longue. Tandis qu'entre Dieu et nous, il n'y a jamais eu d'égalité, et il ne pourra jamais y en avoir.

Dieu, non plus, ne peut pas nous donner cette indépendance, parce qu'il ne peut pas nous donner cette égalité. Donc, il reste notre maître.

S'il reste notre maître, nous ne pouvons pas, sans sa permission, continuer à vivre. Il peut, à tous moments, nous retirer la vie et nous replonger dans le néant. Il peut en agir de même avec le reste de l'univers. C'est une conséquence indiscutable de son souverain domaine, conséquence qui, à elle seule, suffirait pour établir notre entière dépendance.

N'y a-t-il pas davantage ? Vous allez voir que si.

Tous les soirs vous remontez votre montre et vous ne vous en occupez plus jusqu'au lendemain à la même heure. Vous savez que la tension que vous avez donnée au ressort de votre chronomètre suffit pour le faire marcher durant un peu plus d'un jour, et qu'il ira ainsi tout seul, tant que durera la force que vous avez soigneusement renouvelée.

De même, quand vous avez, par hasard, oublié de faire cette petite opération, vous dites : « Tiens ! ma montre s'est arrêtée ! Ce n'est pas étonnant, je n'avais pas pensé à la remonter. »

Croyez-vous qu'il en soit de même pour nous ? Croyez-vous que Dieu nous mette sur la terre avec un certain nombre d'années à vivre, années pendant lesquelles nous nous suffisons à nous-mêmes et après lesquelles nous cesserons tout naturellement d'exister ?

Si vous croyez cela, Messieurs, permettez-moi de vous dire que vous êtes dans l'erreur la plus absolue. Ce n'est pas seulement au commencement que vous avez eu besoin de Dieu pour vivre, c'est à tout instant. En d'autres termes, ce n'est pas seulement à l'origine qu'il nous a donné la vie, c'est toujours. De même que si votre cœur s'arrêtait de battre, vous péririez, de même si Dieu s'arrêtait de vous faire vivre, vous ne vivriez plus. Voilà ce que je vais vous démontrer.

II

Votre montre, Messieurs, persiste à marcher sans vous parce que, une fois que vous l'avez remontée, elle n'a plus besoin de vous pour

marcher. La preuve, c'est que si vous veniez à mourir tout d'un coup, elle ne continuerait pas moins de faire entendre son tic-tac régulier et irait jusqu'au bout de son ressort.

Mais pour vous, il n'en est pas ainsi. Il n'était pas nécessaire que vous vissiez au monde, il n'est pas plus nécessaire que vous y restiez. Vous admettez bien que sans vous l'univers peut exister. La preuve, c'est qu'il s'est passé de vous pendant longtemps, et que, quand vous aurez disparu, il se passera encore de vous assez facilement. Sur ce point, il n'y a personne d'entre nous qui puisse se faire la moindre illusion.

Mais si notre existence n'est pas nécessaire, ni à un moment ni à l'autre, c'est donc que nous n'y avons droit ni à un moment ni à l'autre, pas plus hier qu'aujourd'hui et que demain.

Mais si je ne tiens pas mon existence de moi-même, puisque je n'y ai pas droit, c'est que je la tiens d'un autre que je connais bien maintenant et qui est Dieu, et que je la tiens de lui à tout moment. Ainsi que je le disais tout à l'heure, si je vis en ce moment, ce n'est pas seulement parce que Dieu ne m'arrête pas de vivre, c'est encore parce qu'il me fait vivre, et s'il ne me faisait pas vivre, je ne vivrais pas.

Il est de mon essence de recevoir la vie de Dieu, comme il est de l'essence d'un cercle d'être rond, et d'un carré d'être carré. De même qu'à aucun moment un cercle ne peut cesser d'être rond et un carré d'être carré, de même, à aucun moment, je ne puis cesser de recevoir de Dieu la vie.

Telle est, Messieurs, la vérité, vérité reconnue par tous ceux qui ont cherché un peu à raisonner sur eux-mêmes et à connaître le dernier mot de leur existence.

C'est d'abord Fénelon qui nous dit : « Les êtres créés ne peuvent continuer à exister qu'autant que l'Être nécessaire les soutient au-dessus du néant¹. »

Ensuite Malebranche : « Je crois qu'il est certain que la conservation n'est qu'une création continuée, puisque ce n'est que la même volonté de Dieu, qui continue de vouloir ce qu'il a voulu. »

Ensuite de Margerie : « Représentez-vous un objet reposant sur une main qui le tient suspendu au-dessus d'un abîme. Que la main qui le soutient vienne à se retirer tout d'un coup, il faudra bien qu'il tombe. »

Et enfin Musset, le poète du doute et de la désespérance :

Dieu, ce foyer de vie et de force éternelle,
Vers lequel, en tremblant, le monde étend ses bras,
Prêt à s'anéantir; s'il ne l'animait pas !²

III

A cela, on fait une objection. Je la trouve dans le livre que M. Bertaux a intitulé : *Critique des preuves de l'existence de Dieu*, et voici comment je la traduis :

« Tout à l'heure, vous nous parliez de la montre que je remonte chaque soir, et qui va toute seule pendant plus de vingt-quatre heures. Cette même montre, une fois sortie des ateliers de l'horloger, peut durer indéfiniment. Et vous dites que le monde ne pourrait subsister si Dieu, à chaque instant, ne le créait de nouveau, et ne lui maintenait ainsi la vie. C'est donc que Dieu est moins fort que nos ouvriers, maçons, menuisiers, serruriers, horlogers, dont les œuvres durent par elles-mêmes, sans avoir besoin de ceux qui les ont faites. »

A cette objection, je ferai d'abord deux remarques préliminaires.

La première, c'est qu'il est vraiment attendrissant de voir les ennemis de Dieu prendre ainsi contre nous la défense de sa gloire. C'est bien le cas de dire qu'il n'avait mérité

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

La seconde, c'est que cette objection a été réfutée cent fois. Fidèle aux chères habitudes des grands docteurs de la libre pensée, M. Bertaux transcrit la question sans reproduire la réponse, ce qui est d'une loyauté plutôt douteuse.

Si M. Bertaux avait pris la peine de lire un peu plus bas, il y aurait vu ceci : — Sans doute, les œuvres de l'homme, une fois sorties de ses mains, peuvent exister sans lui. Mais c'est qu'alors elles ne dépendent plus de lui, et ce n'est pas une supériorité chez lui, loin de là. D'ailleurs, il ne les a pas créées ; il n'a fait que les arranger ; il a combiné des matériaux qui existaient avant lui, et qui existeront après lui, parce qu'ils n'ont pas besoin de lui pour exister. Avec Dieu, c'est différent. Le monde ne peut pas exister sans lui, ce qui revient à dire que si Dieu ne le soutenait pas, il cesserait d'être, et nous avec lui.

**

S'il en est ainsi, si vraiment, comme nous venons de le démontrer, nous sommes suspendus au-dessus de ce gouffre qui s'appelle le néant, comment se fait-il, Messieurs, que tant d'hommes ou bien oublient Celui qui les soutient, ou bien le blasphèment ?

Il y a là un problème que nous devons examiner plus tard.

Quant à nous qui ne voulons pas partager cette inconcevable aberration, songeons souvent à Dieu de qui nous dépendons d'une manière si absolue, et plus que jamais rendons hommage à sa suprême souveraineté ! Ainsi soit-il.

¹ *Exist. de Dieu*, p. II; ch. V.

² *Le saule*.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XLIV

5^e Dimanche après la Pentecôte

TROIS PÉCHÉS OPPOSÉS À LA CHARITÉ

Mes frères,

Je vous ai expliqué, il n'y a pas bien longtemps, le précepte de la charité envers le prochain. Je vous ai montré qu'il était absolument nécessaire de la pratiquer, et comment il fallait aimer nos frères. A la suite du divin Maître, je reviens sur ce sujet. Car c'est encore la charité que ce bon Jésus nous prêche dans l'évangile de ce jour. Il condamne surtout les péchés contre cette vertu. Voulant nous faire comprendre combien ces fautes lui sont odieuses, il nous affirme que nos prières, nos actes d'adoration, et lui mot nos hommages et nos meilleures œuvres n'auront à ses yeux aucun prix, aucune valeur, ne seront point accueillies par lui, si auparavant nous n'avons pardonné à nos frères, c'est-à-dire si nous n'avons pas la charité dans le cœur.

Comme il est impossible de passer en revue et d'étudier tous les péchés que l'on peut commettre contre le précepte de la charité fraternelle, nous nous arrêterons aux trois principaux : la haine, le refus du pardon, et le scandale.

I

La haine du prochain est le péché le plus directement opposé à la charité. C'est un sentiment d'aversion pour autrui, qui nous pousse à lui souhaiter et à lui désirer du mal. On voudrait voir celui qu'on hait dans le malheur. Et si déjà il eût à souffrir, on se réjouit. Si au contraire il est dans la prospérité, si le bonheur lui sourit, on s'en attriste.

Souvent on appelle cette haine la méchanceté, dans le plus mauvais sens du mot. C'est en effet la malice qui remplit le cœur de celui qui déteste son prochain, qui éprouve pour lui de l'aversion, et lui veut du mal.

C'est pourquoi autant la charité est une belle et grande vertu, autant la haine est une grande faute, odieuse à Dieu et aux hommes. Souvent elle est péché mortel : elle en est un certainement quand elle est violente et réfléchie, ou quand le mal que l'on souhaite à autrui est important.

Si vous voulez vous convaincre de la gravité de cette faute, écoutez ce que le Saint-Esprit nous dit par la bouche de l'apôtre S. Jean : il nous déclare que « celui qui n'aime pas son frère est dans un état de mort ; et que celui qui le hait est homicide. *Qui non diligit, inmortuus est; omnis qui odit fratrem suum homicida est.* » (I Jo., III, 15). Pourquoi en

effet le haineux ne fait-il pas à son prochain le mal qu'il lui souhaite ? Parce qu'il est retenu par la crainte des hommes. Mais aux yeux de Dieu qui voit ses pensées et sa volonté, il n'est pas exempt de faute. S. Augustin se servait d'une comparaison pour expliquer cette vérité. Voyez un loup affamé, disait-il, qui sort du bois pour dévorer une brebis. Il s'approche du troupeau pour la saisir. Mais effrayé par les aboiements des chiens et les menaces du berger, il s'enfuit en tremblant. Direz-vous qu'il a cessé d'être un loup glutton et dévorant ? Non ; il est loup quand il frémit de rage et loup quand il tremble de frayeur. Il en est de même de celui qui hait son frère. S'il ne lui fait point de mal, c'est qu'il a peur du déshonneur ou de la justice humaine. Mais intérieurement il est coupable : il fait par désir ce qu'il ne peut faire par action : *homicida est*, il est homicide.

Du reste, mes frères, le précepte de la charité fraternelle est très important et très grave, comme nous l'avons vu. Or le péché qui le viole complètement doit être, lui aussi, très grave. La haine du prochain est ce qu'il y a de plus radicalement opposé à cette vertu. Désirer faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fit à nous-mêmes, voilà la charité. Au contraire, celui qui a de la haine souhaite du mal à son frère, se réjouit de ce qu'il souffre, s'afflige de son succès et de son bonheur. En agissant de la sorte, il commet à n'en pas douter une faute digne de l'enfer, nous dit Notre-Seigneur.

II

Je veux croire, mes frères, qu'il est rare de trouver des personnes qui haïssent formellement leur prochain, qui lui souhaitent volontairement du mal. Mais ce qui est plus fréquent, c'est le second péché que j'ai nommé : le refus de pardonner, ou, ce qui est la même chose, le manque de charité envers ses ennemis. Sous le nom d'« ennemis » nous désignons tous ceux qui nous ont fait ou que nous croyons nous avoir fait du tort.

Aimer ses ennemis et pardonner est un précepte grave dont rien ne peut nous dispenser. Nous n'avons pas le droit de rendre inimitié pour inimitié, outrage pour outrage. « Oubliez, nous dit l'Esprit-Saint, les injures que votre prochain vous a faites. » (Eccli., x, 6). S. Paul écrivant aux Romains ne tient pas un autre langage : « Ne rendez à personne le mal pour le mal ; car vous savez qu'il est écrit : C'est à moi qu'est réservée la vengeance, dit le Seigneur, c'est moi qui l'exercerai. (Rom., XII, 17-19). Si donc votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, s'il a soif, donnez-lui à boire. Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre le mal par le bien. » (Rom., XII, 20-21).

Nous avons, du reste, un commandement exprès de Jésus-Christ : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. » C'est là un précepte absolu et formel qu'il faut observer pour être enfant de Dieu, c'est-à-dire pour être sauvé : « *Ut sitis filii Patris vestri qui in cœlis est.* » (Mat., v, 44). « Ce n'est pas un conseil que nous donne Notre-Seigneur, dit à ce propos S. Augustin, mais un ordre ; l'ordre d'aimer nos ennemis. »

Il est donc impossible d'entrer au ciel sans pratiquer cette doctrine, parce qu'il est impossible d'obtenir sans cela le pardon de ses fautes. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous dit : « Dieu se conduira envers vous comme vous vous serez conduits envers vos frères... Pardonnez le mal qu'on vous a fait et vous obtiendrez le pardon de vos péchés quand vous le solliciterez. Mais si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est au ciel ne vous pardonnera pas non plus. *Si autem non dimiseritis hominibus nec Pater vester dimittet vobis delicta vestra.* » (Matt., vi, 14). Pour nous en faire souvenir, il a voulu que chaque jour dans notre prière nous prononcions ces paroles qui sont une condamnation pour celui qui ne veut point pardonner : « *Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris* ; pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Ne dites pas, comme certains : « On m'a outragé trop gravement pour que je puisse pardonner » ; ou bien : « Si c'était la première fois, je serais indulgent » ; ou encore : « Toute autre faute, je l'eusse oubliée ; mais celle-là, je ne le puis pas. »

Il suffit, mes frères, de nous souvenir de nos péchés. Nous commettons envers Dieu des fautes bien plus graves, nous lui faisons un outrage mille fois plus grand, et cependant il nous pardonne. — Et ce n'est pas une fois que Dieu oublie nos offenses, c'est toujours, toutes les fois que nous le lui demandons et que nous nous réconcilions sincèrement avec lui. — Il ne s'arrête même pas à l'énormité de nos fautes. Quels que soient nos péchés, il nous en accorde généreusement la rémission.

Ne dites pas non plus : « Je pardonne à celui qui m'a offensé, mais je ne veux plus le voir » ; ou bien : « Je ne lui veux point de mal, et c'est tout. » — Et si Dieu, mes frères, nous faisait de même ? S'il disait : « Je vous pardonne, mais vous n'entrerez jamais dans mon royaume, vous ne jouirez jamais de ma présence ? » Ce serait pour nous le plus grand des malheurs. Il en aurait pourtant le droit, puisque nous agissons de la sorte envers le prochain.

Ne point vouloir de mal ne suffit pas ; il faut encore aimer nos semblables et leur vouloir du bien. Mais quel amour aurons-nous pour nos ennemis ? — Dieu n'exige pas une

affection sensible. Il demande 1° que nous déposions tout sentiment de vengeance, que nous pardonnions du fond du cœur l'offense reçue et que nous fassions tout notre possible pour nous réconcilier avec lui. 2° Il veut que nous aimions nos ennemis comme nous aimons tout le monde, au moins d'une manière générale. Nous n'avons donc pas le droit de leur refuser les marques ordinaires de bienveillance que nous accordons à tout homme quel qu'il soit. Ainsi il ne nous est pas permis de les exclure de nos prières ou de nos aumônes, de nous détourner d'eux afin de ne point les rencontrer, ou de ne point les saluer par aversion.

Voilà, mes frères, l'enseignement de Dieu et de l'Eglise touchant le pardon des injures et l'amour des ennemis. Il nous est toujours possible de le pratiquer, soit à cause de Dieu qui nous le commande, et qui nous jugera, soit à cause de notre ennemi lui-même qui a du moins la qualité d'être une créature de Dieu comme nous.

III

Il y a un troisième péché contre la charité qui est bien fréquent aussi : c'est le scandale. « Le scandale, nous dit le Catéchisme, est une parole, ou une action, ou une omission capable de porter le prochain au mal ou de le détourner du bien. » Il y a donc deux manières de scandaliser son prochain : par ses paroles et par ses exemples. Ou, si vous le voulez, on scandalise *directement* en excitant au mal, en le commandant, en le conseillant, en le faisant connaître à ceux qui l'ignorent ; *indirectement*, en n'ayant pas l'intention formelle de porter le prochain au mal, mais en faisant néanmoins ce qui est capable de conduire à ce résultat : c'est le mauvais exemple ou la transgression publique des lois de Dieu et de l'Eglise.

Remarquez deux choses, mes frères. D'abord, sachez bien qu'il n'est pas nécessaire que le prochain commette le péché pour qu'il y ait scandale. Il suffit que nous l'ayons exposé, que nous ayons fait ou dit ce qui était capable de l'entraîner au mal. — Jugez ensuite du nombre incalculable de scandales dont on se rend coupable. Toute parole mauvaise, tout blasphème, toute action contraire à la loi de Dieu, toute omission à ses devoirs peuvent être des scandales quand ils sont publics.

Et cependant, le scandale est un péché très grave. Le pécheur scandaleux, en effet, travaille avec le démon à perdre les âmes que Jésus-Christ est venu sauver et racheter au prix de son sang. Il est donc plus coupable que l'homicide. Celui-ci ne tue que le corps et prive de quelques années d'une vie matérielle ; celui-là, au contraire, tue l'âme de son frère, la prive de la vie de la grâce, et peut-être la condamne au malheur pour l'éternité ; c'est le plus abominable des assassins.

Le scandale est un péché très grave encore, parce qu'il peut faire une quantité de victimes, il peut causer un mal irréparable. Celui que vous avez scandalisé va en scandaliser un autre, celui-ci un troisième, et ainsi de suite. Voilà un nombre infini de péchés qui vont se commettre. Vous en êtes cause par votre scandale, et devant Dieu vous en serez responsable, de même qu'un malfaiteur qui mettrait le feu à une maison deviendrait responsable de la ruine de toute la ville si l'incendie se propageait. Et comment réparer tant de crimes ! comment faire disparaître le mal causé ! Oh ! quel châtement le scandaleux se prépare pour l'éternité !

Enfin, Dieu lui-même nous avertit que le scandale est un péché énorme. Notre-Seigneur porta contre lui ce terrible anathème : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! Il eût mieux valu pour lui qu'on lui mît au cou une meule de moulin et qu'on le jetât dans la mer ! » (Matt., xviii, 7).

Mais, mes frères, il est surtout un scandale que je vous supplie de ne pas commettre. C'est le scandale des parents vis-à-vis de leurs enfants. Il est deux fois plus coupable que tout autre : d'abord ce sont des enfants, ensuite ce sont les vôtres. Or, Jésus-Christ a maudit d'une manière particulière ceux qui scandaliseraient l'un de ces petits. Et d'autre part, si le précepte de la charité nous oblige d'aimer davantage ceux qui nous touchent de plus près, il nous défend plus sévèrement aussi de leur nuire, de leur faire du tort. Ah ! mes frères, je vous en supplie, que jamais ni en ce monde ni en l'autre vous ne méritiez d'entendre ce reproche en la bouche de vos enfants : « Je suis malheureux à cause de vous ! »

**

Voilà, mes frères, de très graves enseignements que je viens de vous donner. Efforcez-vous de les retenir et de les mettre en pratique. Rappelez-vous que la charité est la première des vertus ; que sans elle il est impossible de plaire à Dieu et d'aller au ciel. Si la pratique vous en paraît quelquefois un peu difficile, surtout quand il s'agit de pardonner, eh bien ! songez à la charité de Dieu pour nous, au besoin que nous avons de sa miséricorde, au nombre des fautes qu'il doit nous pardonner et à l'amour infini qu'il nous a témoigné malgré notre indignité, et nous aurons le courage de faire par amour pour lui ce qu'il nous répugnerait peut-être de faire pour un ennemi. Ainsi soit-il.

PETITES LECTURES

II

L'ARGENT

Ce qui, avec l'orgueil et le plaisir, nous détourne le plus de la foi, c'est la passion de l'argent.

I

L'Evangile n'est pas tendre pour l'argent : « Vous ne pouvez à la fois servir Dieu et l'argent, » disait Jésus-Christ aux Pharisiens cupides. Ce sont donc deux maîtres inconciliables, et il semble bien qu'en pratique l'un ait beaucoup plus d'adorateurs que l'autre.

Vos préoccupations, vos pensées, vos inquiétudes pour vous ou pour vos enfants sont toutes d'ordre matériel. Vous songez au lendemain, à la jouissance du jour même, aux soins et aux parures du corps, et à l'argent qui procure tout cela. Peu à peu on en vient à se persuader que le vrai paradis c'est le bonheur matériel, une maison bien pourvue, de l'or en abondance ; on croit qu'on achète tout avec de l'argent : de belles propriétés, des toilettes ravissantes, des faveurs, toutes les félicités du monde. N'a-t-on pas prétendu, et non à tort, qu'on achète avec de l'argent même des consciences ?

Et vous finissez par vivre dans cet ordre d'idées. Vous admirez ceux qui ont réussi à gagner beaucoup d'argent, vous leur prêtez toutes sortes de mérites, de l'intelligence, de l'initiative, de la supériorité ; et si certaines mères ont une ambition, c'est que leurs fils aient la même chance. Elles seront beaucoup plus fières d'eux s'ils sont riches, encore que peu honnêtes, que s'ils sont vertueux, mais pauvres.

Nous voici bien loin de l'idéal chrétien.

Pour le chrétien, le vrai bonheur consiste non point dans l'argent, mais dans une vie modeste, faite de probité, de travail et d'amour de Dieu. L'idéal, c'est un foyer laborieux, où l'homme passe sa vie entre sa femme et ses enfants, avec la prière qui donne des bras, l'espérance qui affermit le cœur, la charité qui vous élève vers Dieu pour qui sont toutes vos pensées, tous vos efforts, qui vous fait vivre déjà dans le ciel où est le Père, où il vous prépare une place éternelle. Ce foyer n'est pas exempt d'épreuves, de revers, de maladies, mais Dieu donne le courage, il apporte la consolation aux âmes abattues, et quand il permet les séparations qui brisent le cœur, sa voix parle plus doucement et dit à ceux qui restent : « Soyez vaillants, soyez forts : la séparation n'est pas définitive. Ils sont plus heureux que vous, car je les ai pris auprès de moi, ils vous garderont votre place à côté d'eux. Consolerez-vous par ces paroles. »

Ne pensez-vous pas que même au seul point de vue humain une existence comme celle-là, qui n'est ravagée ni par l'ambition ni par la jalousie, ni par les défauts coûteux, qui a son lendemain d'aisance assuré pour les parents et pour les enfants, renferme beaucoup plus de bonheur qu'une existence dorée faite d'inaction, de jouissances qui pèsent, — parce qu'après tout vous sentez bien que Dieu vous a créés pour une autre fin que les fêtes et les amusements, — et en fin de compte de tristesse, de regrets et de déceptions ?

A cette vie calme du foyer honnête, ajoutez les rayons de bonheur qui viennent abondants du ciel, de la foi, de la pensée fortifiante de Dieu qui voit votre labeur, qui compte vos pas pénibles et vos larmes, se réservant de les récompenser ; de Dieu qui vous aime, qui vous sourit avec d'autant plus de bonté que vos pleurs sont plus amers et vos épreuves plus lourdes, je vous le demande, cette vie toute chrétienne n'est-elle pas l'image du Paradis ?

Mais est-ce bien ainsi que vous envisagez l'existence ? Est-ce le rêve des mères pour leurs enfants ? Ah ! je les en féliciterais vivement, car elles désireraient alors pour eux la vraie félicité en ce monde. Mais écoutez leurs conversations, leurs prétentions, leurs projets d'avenir. Pour leurs enfants ce n'est pas la vertu qu'elles ambitionnent, ni une existence tranquille de travail, dans la campagne ou dans l'atelier. Non, pour elles, c'est bien trop peu de chose, elles demandent un avenir plus brillant, plus riche surtout, et s'il leur arrivait de formuler leurs vœux dans leurs prières, elles supplieraient le ciel de faire gagner à leurs enfants tout simplement le gros lot.

Je ne sais rien de plus immoral, de plus inique et de plus antisocial que le gros lot, ni que l'ambition de l'avoir. Il n'y a qu'une seule fortune qui soit légitime et dont on ait le droit d'être fier, c'est celle qui est acquise par le travail. Elle est la juste récompense de vos efforts persévérants. Mais cette grosse richesse que la chance vous fait échoir, vous ne l'avez pas gagnée, elle n'est pas le fruit de votre intelligence, de votre travail, vous n'avez pas peiné pour l'avoir, elle n'est pas le résultat des sueurs et de l'industrie prévoyante de vos ancêtres. Oh ! gardez-vous de cette doctrine qui trouve équitable que l'on devienne riche sans rien faire.

II

Voyez comme les idées sont devenues fausses, comme elles tendent à la matière, comme elles s'y fixent ainsi que dans leur fin dernière ! Et quand elles règnent seules dans l'esprit, quelle part peut donc rester à Dieu ?

Voilà comment des créatures faites pour Dieu, pour le voir, pour l'aimer, se ravalent au point de devenir des créatures vouées à

l'argent, vouées au Mammon d'iniquité qui leur ferme les tabernacles éternels.

Aussi bien, tout nous pousse vers ces idées matérialistes qui étouffent en nous la foi, tout, excepté l'Eglise qui nous relève. Elle nous dit : « Vous êtes les enfants de Dieu ! » C'est pourquoi chaque jour nous regardons le ciel en priant ainsi : « Notre Père qui êtes dans les cieux ! » Quelle grandeur est donc la nôtre si nous avons au ciel un Père infiniment bon et puissant qui nous aime et nous attire à lui ! Quel splendide héritage est le nôtre !

Une certaine science contemporaine, au contraire, nous attribue des origines purement animales, et votre fierté ne se révolte pas ! Et vous vous résignez à ce qu'on enseigne à vos enfants, suivant le mot de Lacordaire, cette canaille de doctrine, la doctrine qui nous ravale et nous abaisse à la bête sans raison !

Et les lectures, les romans actuels, de quoi parlent-ils ? De la passion brutale d'abord. Sans doute vous les repoussez du pied, mais c'est pour retomber sur d'autres qu'on dit meilleurs et qui glorifient quoi ? L'argent ! Ils vous transportent dans des milieux où l'argent est tout, où les scandales sont principalement payés, où l'on gagne beaucoup d'argent sans travailler.

Ce n'est pas en vain qu'un peuple se nourrit d'enseignements pareils : il s'amoindrit, il s'avilit, et peu à peu il en vient à ne plus distinguer le bien du mal, le vice de la vertu, et à croire que le bonheur réside, non plus dans le devoir accompli, mais dans l'argent amassé. Heureusement que nous sommes un vieux peuple chrétien, et que nos aïeux nous ont légué un immense capital de générosité, de désintéressement et de compassion. Nous ne l'avons pas encore dépensé totalement ; cependant n'êtes-vous pas frappés des crimes énormes et nombreux commis par de jeunes malfaiteurs qui ont rompu avec les traditions chrétiennes et qui tuent pour quoi ? Pour se procurer de l'argent !

L'argent est un moyen, non une fin ; un moyen puissant pour faire le bien ; c'est pourquoi nous devons nous en servir pour nous et pour les nôtres, sans doute, mais pour les autres aussi qui sont dans le malheur et qui n'ont pas de pain, pour les bonnes œuvres que l'Eglise nous recommande et qui sont toujours des œuvres de charité.

C'est par ces bonnes œuvres que vous entre-tiendrez votre foi. La foi est une plante qui veut grandir et qui a besoin d'être arrosée, d'affirmer sa vie ; c'est un organe qui meurt s'il ne fonctionne pas. Il faut la nourrir, il faut l'exercer pour qu'elle reste vivante et vigoureuse.

Regardez tout au point de vue de la foi, et agissez suivant les principes qu'elle vous suggère. Elle est essentiellement agissante et don-

nante, aussi l'avarice la tue, elle qui ne donne pas.

Ne me dites point que vous gardez avec soin votre foi à l'intérieur et que si elle ne paraît point au dehors elle n'en existe pas moins. C'est comme si vous prétendiez qu'un arbre garde sa sève et s'applique à ne point produire de fruits. L'arbre qui est vivant doit manifester sa vie et porter fleurs et fruits. Les fruits de l'âme ce sont les œuvres. Et Jésus-Christ nous exhorte à faire le bien ouvertement, « afin que les hommes voient nos œuvres bonnes et glorifient le Père qui est aux cieux. »

« L'honnête homme qui va à la messe, disait le comte de Maistre, est plus honnête que l'honnête homme qui n'y va pas, » parce qu'il montre sa foi et donne l'exemple.

Vous vous garderez donc de l'amour de l'argent qui dessèche l'âme et la rend égoïste. Si vous avez de l'argent, vous vous en servirez pour faire le bien et vous vous souviendrez que c'est par les œuvres qui la complètent, comme le fruit complète l'arbre, que l'âme est agréable à Dieu.

III

LA PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS

Une des paroles les plus touchantes de l'Evangile est celle-ci : « Soyez miséricordieux comme l'est le Père céleste, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, pleuvoir sur les justes et sur les injustes. »

C'est aussi l'une des moins comprises.

I

Nous acceptons que le soleil luit sur les bons, mais non sur les méchants ; que la pluie arrose le champ des justes, mais non celui des mécréants ; que la grêle épargne celui-là, mais ravage celui-ci. Naturellement nous nous plaçons toujours parmi les justes. Les méchants, ce sont les autres.

Il est certain qu'il règne dans l'univers un ordre qui étonne quiconque y réfléchit. Le soleil qui se lève à heure fixe suivant les jours et les époques, ces astres qui ne dévient jamais de leur course, ces saisons qui reviennent fidèlement, chacune en son temps, les fleurs au printemps, les fruits en été, et cela invariablement, immuablement depuis des milliers d'années, tous ces phénomènes constants nous jettent dans l'admiration, et nous révèlent une cause infiniment sage que les êtres intelligents ne peuvent se défendre d'adorer.

Cependant on rencontre aussi dans le monde moral des anomalies non moins constantes, qui nous choquent et qui ont préoccupé les esprits les plus pénétrants.

« J'ai vu, disait Salomon, un désordre étrange sous le soleil. J'ai vu que l'on ne confie pas ordinairement la course aux plus vites, ni les affaires aux plus sages, ni la guerre aux plus courageux, mais que c'est le hasard ou l'occasion, qui distribuent les emplois. (Eccle., ix, 11). J'ai vu que toutes choses arrivent *également* à l'homme de bien et au méchant, à celui qui prie et à celui qui ne croit pas. » (ix, 2).

Cela est aussi vrai aujourd'hui qu'alors. Aussi l'impie a-t-il conclu aussitôt : « Il n'y a pas de Dieu ! » Et celui qui n'est pas absolument impie, mais pas très éclairé non plus : « Dieu n'est pas juste ! » Nous entendons cela tous les jours.

La vérité c'est que nous ne connaissons pas suffisamment le but de la vie humaine ; ensuite que nous sommes trop pressés ; enfin que nous ne raisonnons pas.

Salomon, après avoir constaté le triomphe fréquent de l'impie et l'humiliation tout aussi fréquente des bons, prononce cette grave parole : « Aussitôt j'ai dit en mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, alors ce sera le temps de chaque chose, et *tempus omnis rei tunc erit.* » (Eccle., iii, 17).

Il ne nie point le désordre qui existe, mais il affirme que le temps de l'ordre viendra, « le temps de chaque chose. »

Ce problème a troublé tous les grands esprits. David nous raconte avec saisissement quelle inquiétude il éprouvait en considérant l'iniquité triomphante :

« J'ai eu du dépit en regardant la paix des pécheurs. Leur iniquité a en quelque sorte jailli de leur abondance, leur bouche a blasphémé contre le ciel, leurs richesses se sont augmentées, leur influence a grandi.

« Et je me disais : « C'est donc en vain que parmi les pécheurs j'ai gardé mon cœur pur et mes mains innocentes, que j'ai été flagellé toute ma vie et que ma peine a commencé dès ma jeunesse !

« Aussi je cherchais à pénétrer le mystère, mais quel labeur ! *labor est ante me.*

« J'ai compris enfin les desseins de Dieu quand j'ai prié dans le sanctuaire et que j'ai vu la destinée de ces prétendus heureux. » (Ps. 72).

Ne dites pas : « Si Dieu savait ! » *Quomodo scit Deus ?* Dieu sait ; mais il voit plus loin que l'homme, il voit la fin. Il permet que Lazare souffre beaucoup ici-bas et que le riche goûte beaucoup de jouissances défendues ; mais après ? Lazare est transporté au sein d'Abraham, et le mauvais riche est, par la justice de Dieu, conduit en enfer où il sera éternellement.

Telle est la fin que nous ne voyons pas, que nous ne voulons peut-être pas voir parce que nous manquons de foi et que nous ne

sortons pas de l'heure présente. Et parce que nous sommes trop pressés nous nous étonnons que Dieu ne frappe pas aussitôt le méchant et qu'il épargne son champ! Au fond nous manquons aussi de miséricorde, puisque nous désignons que Dieu exécute aussitôt et sans pitié ceux qui le blasphemement.

Mais « il y aura le temps de chaque chose. » Il a remis le jugement à la fin des siècles, dit Tertullien, mais il prononcera déjà dans l'intimité son jugement à la fin de la vie de Lazare et du mauvais riche. Jusque-là « toutes choses arrivent également à l'homme de bien et au méchant. » Dieu ne se hâte point de faire justice, il a le temps et surtout l'éternité.

II

Et le temps, voici comment il l'emploie.

D'abord il éprouve les justes. Il voit ce qu'ils valent, s'il peut compter sur eux, s'ils l'aiment vraiment pour lui ou pour les faveurs qu'il répand sur eux. C'est ainsi qu'il façonne leurs âmes. Il fait d'eux des serviteurs dévoués, héroïques, dignes de lui.

De plus, tout en les éprouvant, il les relève devant les hommes. Sous le coup de l'impression nous sommes presque toujours injustes. Nous avons mille attaches qui nous rendent partiaux en faveur des uns, mille rancunes qui nous font durs pour les autres, si bien que nos jugements ne sont pas justes. Mais laissez passer les années, les faits se dégagent dans la lumière de la vérité, se placent dans leur cadre exact, les intentions vraies apparaissent, on rend justice à ceux qui ont été calomniés, on dresse un piédestal à l'honnête homme et l'on voue à l'exécration le scélérat. Qui hésiterait aujourd'hui entre S. Vincent de Paul et Marat?

L'opinion publique et l'histoire sont deux grandes justicières qui, avec le temps, mettent à la place d'honneur les dévoués, les hommes de mérite qui ont été écartés ou méconnus, réhabilitent ceux qui ont souffert pour la justice, pour Dieu et pour l'humanité. Elles leur érigent de pieux autels, leur gardent au moins un souvenir d'estime ou de vénération, tandis qu'elles flagellent de leur mépris les égoïstes, les incapables qui n'ont dû leur élévation qu'à la faveur.

Mais elles non plus ne se pressent pas, il leur faut même parfois beaucoup de temps.

Sachons encore cette chose très simple : c'est que Dieu ne voit pas les choses de la même manière que nous. La grande question de la prospérité des méchants ne pouvait échapper à Bossuet qui se demandait aussi comment les impies triomphent, non seulement par leurs insolentes richesses, mais par des succès extraordinaires qui les établissent parfois maîtres des nations, au grand scandale des esprits à courte vue. Ce qui attire particulièrement son attention, c'est l'empire de Mahomet qui a

abattu sous le croissant la croix de Jésus-Christ, « qui diminue tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées, » qui blasphemement l'Evangile et qui n'en est pas moins assis sur le trône de Constantin.

Que conclura-t-il de ces succès inouïs qui semblent des victoires du mal sur le bien? « Ah! s'écrie-t-il, qu'il m'est aisé de comprendre que Dieu fait peu d'état de telles faveurs et de tous les biens qu'il donne pour la vie présente! Et toi, ô vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue quand je te regarde par cet endroit! »


Depuis, le temps a passé. Qu'est devenu ce puissant empire de Mahomet? Il ne repose plus sur sa propre force, mais sur la division des puissances chrétiennes. N'étaient ces divisions, depuis longtemps déjà un autre occuperait le trône de Constantin.

Voilà ce que Dieu fait du temps.

J'ajoute que nous ne raisonnons pas. Nous avons remarqué que la distribution du malheur et du bonheur se fait d'une manière égale aux bons et aux méchants. Si l'égalité était rompue, alors seulement il y aurait injustice, mais elle ne l'est pas. « Si l'homme de bien, écrit le comte de Maistre, souffrait parce qu'il est homme de bien, et si le méchant prospérait parce qu'il est méchant, l'argument serait insoluble. Il tombe à terre si l'on suppose que le bien et le mal sont indifféremment distribués à tous les hommes. » (*Soirées*, t. I, 16-24). Et c'est ce qui arrive. Dans une bataille « les balles ne choisissent personne. » Parfois les balles viennent se briser sur une médaille miraculeuse, mais ce miracle ne fait que confirmer la règle qui demeure universelle pour tous les autres cas.

Pour peu qu'on veuille y réfléchir, on conclura, en outre, d'après les faits, que les plus heureux sont les plus chrétiens. Même dans la douleur ils gardent l'espérance et la force avec la foi, ce qui est une grande grâce. Les plus malheureux au contraire sont ceux qui demeurent esclaves de leurs passions, de leur impiété et qui souffrent sans espérance, sans intelligence.

Ne voyez-vous pas d'ailleurs que si Dieu protégeait le champ du juste et écrasait celui du méchant, s'il récompensait aussitôt la bonne action et punissait la mauvaise, nous ne serions plus libres? Nous le servirions par pur intérêt et non par pur amour.

Donc ce qui est, est bien. Si les justes sont éprouvés dans ce monde, ils trouvent par la foi quelque joie à souffrir et Dieu les récompensera au ciel. Quant aux méchants qui prospèrent, ils sont en eux-mêmes moins heureux qu'ils ne paraissent, et qu'advient-il d'eux pendant l'éternité?...


VARIA

LES CATÉCHISTES VOLONTAIRES ET LES VOCATIONS SACERDOTALES ¹

Eminence,

Si vous assistiez, Mesdames, Messieurs, aux conseils que les évêques tiennent chaque semaine avec leurs vicaires généraux, afin de pourvoir aux postes vacants de leurs diocèses, vous feriez de bien douloureuses constatations.

Là, c'est une paroisse qu'il faut priver d'un prêtre résident et mettre en desserte, au grand détriment des âmes. Là, c'est un curé qui doit évangéliser plusieurs milliers d'habitants et à qui on refuse un vicaire. Là, c'est un vétéran du sacerdoce à qui on demande de sacrifier un repos bien mérité et de rester sur la brèche, avec la conviction qu'il y mourra. Là, c'est une paroisse de 10.000 âmes qui n'a qu'un vicaire. Là, c'est une maison d'éducation qu'il faudrait fonder, mais pour laquelle on n'a pas le personnel suffisant, et toujours le même refrain douloureux : « Nous n'avons personne ; nous n'avons pas de prêtres ! »

Et si les choses se passent ainsi dans beaucoup d'évêchés de France, que dire de l'archevêché de Paris qui cependant ne m'a pas fait de confidences ?

J'entends souvent Mgr Gibier qui gémit : « Que je suis à plaindre avec mes 800.000 âmes dont 400.000 ne sont pas plus évangélisées que les Chinois !... » et qui ne manque pas d'ajouter en guise de consolation : « Et Mgr l'archevêque de Paris avec ses quatre millions d'âmes, dont trois millions ne sont pas en contact avec le prêtre ! »

De toutes ces préoccupations, Mesdames, l'écho est arrivé jusqu'à vous, depuis plusieurs années, sous la forme de lettres pastorales qui dénonçaient le grand péril de l'Eglise de France, sous la forme d'exhortations pressantes à vous adressées, en toutes circonstances, pour vous engager à prêter votre concours aux efforts qui sont tentés afin de remédier à cette lamentable pénurie.

Comme conclusion pratique : vous avez gémi de cette situation ; vous avez maudit les auteurs de ces lois néfastes qui ont tari pour un temps la source du recrutement ; vous avez doublé votre aumône lorsqu'on faisait la quête pour les séminaires ; vous avez prié avec ferveur pour demander au Maître d'envoyer des ouvriers nombreux dans la moisson ; vous avez peut-être distribué quelques-unes des brochures qui ont paru sur l'angoissante question. Mais,

ce faisant, avez-vous accompli tout votre devoir ? Non, Mesdames.

Les gémissements prouvent votre bon cœur ; les malédictions, la délicatesse de votre amour qui souffre de voir l'Eglise, votre Mère, outragée et méconnue ; les prières, votre foi ; l'aumône, votre générosité ; la distribution des brochures, votre zèle.

Il faut faire plus. Vous devez chercher autour de vous des vocations sacerdotales, et par là vous montrerez que vous avez une foi vraiment pratique et agissante.

Je ne vous parle pas de vos enfants. Vous êtes trop chrétiennes pour ne pas apprécier l'honneur que Dieu ferait à vos familles en choisissant l'un de ces chers petits pour l'élever au sacerdoce, et loin de contrarier sa vocation vous la favoriserez de tout votre pouvoir. Vous seriez saintement jalouses si vous voyiez la bénédiction sacerdotale descendre sur les fils de vos fermiers, de vos domestiques, de vos fournisseurs et non pas sur vos propres enfants. Grâce à Dieu, il commence à disparaître ce préjugé des familles prépondérantes, qui considéraient l'exemption du service religieux dans le sacerdoce comme un apanage acquis à leur condition.

Je n'ai à m'adresser ici qu'aux catéchistes volontaires et je leur dis : *Parlez, observez, agissez.*

I. — *Parlez*

Vous êtes, Mesdames, au milieu de votre petit bataillon, essayant de faire comprendre à ces enfants turbulents et légers la grandeur et la sublimité du sacerdoce ; tous les yeux sont fixés sur vous. Vous regardez votre petit monde et votre petit monde vous regarde. Commencez.

« Mes chers enfants, quand vous passez dans la rue, est-ce que vous saluez toutes les personnes que vous rencontrez ? Non, n'est-ce pas ? Vous saluez celles que vous connaissez particulièrement, vos amis et quelques grands personages ; mais si vous voyez un prêtre, quand bien même vous ne le connaîtriez pas, fidèles aux recommandations que nous vous avons faites, vous soulevez votre chapeau en signe de respect. Pourquoi ? Est-ce parce que cet homme n'est pas vêtu comme tout le monde ? Non, mes enfants, vous le saluez parce que vous savez qu'il est ici-bas le représentant du bon Dieu.

« Depuis quand est-il revêtu de cette haute dignité ? Depuis qu'il a reçu le sacrement de l'Ordre. Après avoir étudié pendant de longues années la doctrine de Jésus-Christ dans des livres bien plus savants que le petit catéchisme que vous avez entre les mains, après avoir affirmé dans son cœur l'amour du bien et pratiqué courageusement la vertu, il s'est présenté dans l'église devant Mgr l'Evêque.

¹ Rapport lu au Congrès National de l'Œuvre des Catéchismes, à Paris, le mercredi 21 janvier 1912, par M. l'abbé Millot, vicaire général de Versailles. — Brochure de 32 p., franco 0 fr. 15 ; 1 f. 50 la douzaine, 5 f. les 50 ; chez l'auteur.

Celui-ci a longuement prié, a invité toutes les personnes présentes à prier avec lui, puis posant les mains sur la tête de ce jeune homme, il a appelé en lui l'Esprit-Saint. Aussitôt une grande merveille s'est opérée. L'âme de ce jeune homme portait déjà la marque de chrétien par le Baptême, de parfait chrétien par la Confirmation ; sous l'action de la troisième Personne de la Sainte Trinité, elle a été marquée du caractère ineffaçable du sacerdoce, ce jeune homme est devenu prêtre, c'est-à-dire représentant de Dieu, chargé par lui d'indiquer aux hommes le chemin du ciel et de leur donner les moyens d'y parvenir. Et maintenant qu'il a reçu le sacrement de l'Ordre, que de grandes choses il peut faire !

« Vous assistez tous les dimanches à la messe. Que fait le prêtre à l'autel ? Regardez-le, il prend un peu de pain, un peu de vin ; il prononce quelques paroles et aussitôt, obéissant à son appel, le Fils de Dieu fait homme, Jésus-Christ, descend sur l'autel ; le pain et le vin sont changés en son corps et en son sang. Par qui ? Par le prêtre. Un pécheur veut être pardonné de ses fautes, il vient les accuser dans ce confessionnal que vous voyez là-bas, et il entend retentir cette parole si douce à son cœur : « Allez en paix, vos péchés vous sont pardonnés. » Qui a prononcé ces paroles ? Le prêtre. Un mourant va paraître devant Dieu. Il veut avoir l'assurance qu'il sera bien reçu par Celui qui doit le juger. Qui donc vient le rassurer, le consoler et lui ouvrir la porte du ciel ? Le prêtre. Et les pauvres. Qui vont-ils trouver dans leur détresse ? Le prêtre... Et tous ceux qui souffrent ? Quel est le cœur ami à qui ils vont confier leurs tristesses ? Le cœur du prêtre.

« Quelle belle mission, mes enfants ! Que ferez-vous si vous rencontrez un jour un ange et un prêtre ? Je suis sûre que vous salueriez d'abord l'ange. Eh bien ! savez-vous ce que disait un grand saint ? « Si je rencontrais un ange et un prêtre, je saluerais d'abord le prêtre parce que Dieu lui a donné des pouvoirs qu'il n'a pas accordés aux anges eux-mêmes. »

« Voyons, mes enfants, n'y en aura-t-il pas quelques-uns parmi vous qui voudront devenir prêtres ? Qu'ils ne craignent pas de me le dire... en particulier. J'en parlerai à M. le Curé... je verrai leurs parents, etc., etc. »

Vous pouvez dire toutes ces choses, Mesdames, et bien d'autres, et mieux que moi, avec infiniment plus de charme et d'émotion. Et je vous l'assure, si vous avez au cœur la flamme du zèle pour l'œuvre du recrutement, vous captiverez vos petits auditeurs, vous forcerez leur attention et vous toucherez leur cœur. *Parlez.*

II. — *Observez*

C'est-à-dire rendez-vous attentives aux mouvements par lesquels se trahissent les âmes

d'enfants que vous cultivez, pour discerner l'impulsion qui les pousse vers le sanctuaire et la seconder.

1^o *Observez les manifestations de leur piété.* — Cet enfant a une attitude recueillie qui tranche sur l'air évaporé de ses petits camarades. Ce n'est pas de la pose, c'est quelque chose de simple, de franc, de pénétré. Les histoires que vous racontez, les conseils que vous donnez semblent faire impression sur son esprit et sur son cœur. Il aime à entrer dans l'église ; il se plaît autour de l'autel, il recherche la société du prêtre. Il assiste avec plaisir aux cérémonies du culte. Il songe à faire une prière devant le tabernacle, à saluer la Sainte Vierge dans sa chapelle. Voilà de bons indices qui sans être absolus permettent de croire qu'il y a là un terrain favorable, capable de recevoir et de faire fructifier la semence de la vocation. Si, surtout, par les rapports que vous avez avec les familles de vos catéchisés, vous apprenez que tel de vos enfants s'essaye à reproduire naïvement les cérémonies du culte, notez bien ces détails pour les signaler à qui de droit. Ecoutez un passage charmant de Mgr Gauthey sur le sujet qui nous occupe :

« On a vu de jeunes enfants se plaisir dans leurs jeux à imiter naïvement les cérémonies de l'Eglise. Ils avaient tout un petit mobilier d'autel et ils officiaient, non sans gravité, devant leurs camarades ou leurs jeunes sœurs, sans omettre le prône d'usage. Les bonnes grand'mères en pleuraient d'attendrissement. Elles n'avaient pas tort, ces saintes âmes. Leurs petits enfants mettaient tout le sérieux de leur âme innocente à ces rites enfantins. Il y avait là plus qu'un jeu pour eux, mais bien une initiation dont l'ange gardien était le témoin. Un naturaliste, Plinie l'Ancien, définissait le liseux : « Une ébauche de la nature s'essayant à faire le lis. » Il est plus vrai de voir dans un petit célébrant de huit ans une ébauche de la grâce s'essayant à faire un prêtre. »

2^o *Observez les manifestations de l'intelligence de vos enfants.* — Elle se révèle à vous, dans une certaine mesure, par l'étude du catéchisme, par les réponses qu'ils font à vos interrogations, par les réflexions que vous pourrez provoquer ou qu'ils vous feront spontanément dans le laisser-aller des moments de récréation.

Sans doute les intelligences d'élite honorent la Sainte Eglise, peuvent la défendre glorieusement et la servir utilement. Mais ce qu'il faut demander au moins pour le service des autels, ce sont des esprits suffisamment ouverts qui, sous l'action d'un labeur assidu, pourront acquérir les connaissances nécessaires à l'accomplissement des devoirs du ministère pastoral. Le Curé d'Ars n'avait qu'une intelli-

gence médiocre, une mémoire ingrate et rebelle, mais il avait un tel amour du bon Dieu et de son devoir d'état, il développa une telle somme d'efforts dans le travail, qu'il finit par posséder la science acquise plus que suffisante pour aborder les difficultés d'un ministère de confessionnal très chargé et très épineux.

39 *Observez la valeur morale et le caractère de vos enfants.* — Evidemment vous ne pourrez pas toujours faire des constatations sûres. Dans beaucoup d'enfants qualités et défauts sont encore latents ou à peu près inexistantes, plutôt en puissance qu'en acte. Les plus expérimentés savent que les enfants sont des boîtes à surprises. Mais vous devez quand même les observer avec soin. Chez beaucoup il y a des traits bien accentués qui vous guideront dans la recherche des vocations. Tout d'abord gardez-vous des enfants déjà touchés sinon gâtés par le vice précoce, cela se rencontre, hélas ! trop souvent. Innocent, l'enfant devra annoncer dans tout son être la droiture et la franchise. menteur et dissimulé, il devra être écarté tout de suite.

Ne vous effrayez pas trop de ceux qui accusent une nature expansive à l'excès, de la turbulence, la légèreté, l'espièglerie. Tous ces défauts peuvent subir des modifications sérieuses. Avec le temps et la grâce du bon Dieu, de jeunes espiègles, à riche nature, donnent plus d'espérance que les enfants trop sages et peut-être trop mous. Ecartez ces caractères dans lesquels on ne constate jamais le moindre effort. Le sacerdoce est un état de lutte perpétuelle contre soi jusque sous les cheveux blancs. Ecartez aussi ceux qui annonceraient un jugement faux. Assurément ce travers ne se reconnaît pas toujours d'aussi bonne heure, et pourtant il peut y avoir, dès l'enfance, des signes caractéristiques de cette irrémédiable tare d'esprit.

49 *Enfin, observez la famille de vos enfants.* — Vous le savez, Mesdames, on ne fait un bien réel aux enfants que par le contact avec les familles. Le vrai point d'appui des catéchistes volontaires dans l'œuvre de la formation religieuse des enfants est dans le cœur des parents. Les rapports que vous aurez avec eux pourront vous être très utiles pour l'enquête que vous faites sur les vocations de leurs enfants. Vous aurez donc à vous poser les questions suivantes : Les parents sont-ils exempts de tares héréditaires ? Sont-ils honorables et de bonne réputation ? Sont-ils chrétiens, la mère au moins pratiquante et le père sans aversion pour la religion ? Ont-ils une honnête aisance ou du moins des ressources modestes assurées par leur travail, de façon à n'être pas exposés à la mendicité ou à devenir plus tard une charge trop lourde pour leur fils prêtre ? Certes, il ne faut pas hésiter à accepter les enfants de bons cultivateurs,

d'honnêtes artisans. Il y a souvent dans ces milieux modestes des réserves admirables de dévouement et de vertu. Mais on doit se garder de prendre les futurs lévites dans une condition trop basse, comme aussi ne pas s'adresser à des familles où il y aurait des traces de dégradation ou quoi que ce soit qui ne réponde pas à une bonne renommée. Le sacerdoce réclame l'élévation des idées, des sentiments, du caractère et, bien que l'hérédité familiale n'assure pas toujours ce niveau d'âme, il est encore plus à craindre qu'un enfant ne se ressente des bas sentiments, de la grossièreté du milieu d'où on l'aurait tiré imprudemment. *Observez.*

III. — *Enfin, agissez*

D'abord, auprès de vos prêtres. — Je suis sûr qu'en m'entendant parler tout à l'heure vous vous disiez tout bas : « Mais est-ce que tout ce qui a été exposé là s'adresse bien à nous ? N'est-ce pas plutôt l'affaire du prêtre ? » Non, Mesdames. Vous aimez Dieu, l'Eglise. Vous sentez le prix et la beauté des âmes : cela suffit.

Vous savez l'histoire de S. Vincent de Paul enfant. Son père et sa mère auraient bien voulu le faire étudier, mais n'en avaient pas le moyen. Le curé n'y songeait pas. Heureusement il y avait dans le village un seigneur intelligent, M. de Commet. Frappé des dispositions de l'enfant, il le prit chez lui, il le fit travailler avec ses propres enfants plus jeunes et enfin c'est lui, M. de Commet, qui plus tard l'engagea très vivement, car l'humble jeune homme résistait, à s'offrir à Dieu pour l'état ecclésiastique. C'est donc à un laïque que nous devons S. Vincent de Paul.

Et puis, Mesdames, vous le savez bien, dans vos paroisses de Paris surtout, les prêtres ne peuvent pas tout faire. Ils sont écrasés, surchargés. Vous connaissez les enfants souvent mieux qu'eux. N'hésitez pas à vous faire leurs auxiliaires dans l'apostolat des vocations. Signalez à leur attention les enfants en qui vous auriez découvert d'heureux et particuliers indices d'intelligence, de tendances vertueuses, de goût prononcé pour les choses saintes. Vous leur rendrez par là un immense service.

Agissez auprès de vos enfants. — Doucement commencez à développer l'éclosion première de la vocation chez ceux qui semblent prédestinés de Dieu. Aidez-les à prendre conscience des desseins de Dieu sur eux. Parlez-leur du séminaire, de la possibilité pour eux d'y arriver s'ils sont pieux et sages. Ouvrez leurs âmes à la confiance et vous aurez leurs confidences. Conseillez-les sur le choix de leurs camarades. Signalez-leur les dangers qui pourraient menacer leur vocation.

Je me permets de vous indiquer le petit livre que j'ai composé pour les enfants : *Serai-je prêtre ?* Il renferme des lectures simples et

beaucoup d'histoires sur ce sujet de la vocation sacerdotale. Mettez-le entre les mains de ceux qui vous paraissent devoir répondre à l'appel divin. Je vous offre de vous en donner gratuitement autant d'exemplaires que vous croirez pouvoir en placer utilement¹. Ne manquez pas non plus de faire prier vos enfants souvent à l'intention de leur vocation. M. le chanoine de la Porte, supérieur du Grand Séminaire de Versailles², a composé une délicieuse petite poésie intitulée : *Je serai prêtre*, avec une prière à laquelle Mgr Gibier a accordé une indulgence. Je vous en enverrai autant d'exemplaires que vous voudrez. Voici cette prière :

Seigneur Jésus, qui avez dit dans l'Evangile : « Laissez venir à moi les petits enfants... » daignez me laisser venir vers vous, non pas seulement pour vous connaître mieux et vous aimer davantage, mais pour apprendre à vous faire connaître, aimer et servir par les hommes, mes frères, dans le ministère sacerdotal. Je vous demande cette grâce sous le patronage et par l'intercession de Marie, votre Mère, Reine du Clergé. Vous qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. — Ainsi soit-il³.

Agissez auprès des parents. — Pour avoir la certitude qu'ils consentent à donner leur enfant à Dieu. Ne manquez pas, en élevant leurs pensées, de leur faire apprécier l'honneur qu'il y a pour un père et une mère à avoir un fils prêtre, et les avantages surnaturels qu'ils peuvent en retirer.

Dans les familles chrétiennes on comprend si bien ce langage ! Laissez-moi, à ce propos, évoquer un souvenir personnel. Il y a quelques mois j'étais à Mende où m'appelaient les examens que nous faisons passer annuellement aux enfants de la Lozère qui se destinent à exercer le ministère un jour dans le diocèse de Versailles. Un brave montagnard me présentait son fils pour notre séminaire. Tout en le félicitant, je lui disais : « Ah ! sur ceux qui vous restent n'en donneriez-vous pas volontiers encore un au bon Dieu ? » « De tout mon cœur, me répondit-il, si Dieu le veut ! Et puis, ajoutait-il, comme il est probable que j'irai un jour au purgatoire, j'ai bien la confiance que mes fils prêtres m'en tireraient ! »

Vous agirez enfin, Mesdames, au point de vue financier. — Pour aider la vocation de vos enfants à aboutir. Vous intéresserez à leur sort des personnes généreuses ; vous donnerez dans la mesure où vous le pourrez, et si votre fortune vous le permet, vous prendrez un séminariste complètement à votre charge, vous rappelant qu'après le don d'un prêtre fait à Jésus-Christ il n'est pas d'œuvre plus féconde en bénédiction que l'éducation d'un prêtre.

Songez donc, Mesdames, quel tressaillement d'allégresse serait le vôtre, si, quelque jour, en constatant le résultat heureux dont Dieu aurait récompensé votre zèle et votre action, vous arriviez à pouvoir vous dire : « Grâce à Dieu, sans doute, grâce aussi à moi, il y a un prêtre de plus dans le monde ; grâce à moi, il y aura chaque jour une messe de plus ; grâce à moi, des ignorants qui n'auraient pas été instruits pourront l'être, des affligés qui n'auraient pas été consolés pourront l'être, des enfants qui n'auraient pas été baptisés pourront l'être, des pécheurs qui n'auraient pas trouvé le pardon de leurs fautes pourront le trouver, des époux qui n'auraient pas reçu la bénédiction nuptiale pourront la recevoir, des agonisants qui n'auraient pu obtenir le secours des derniers sacrements pourront l'obtenir, des justes qui se seraient traînés péniblement dans le chemin du bien s'y élanceront avec ardeur, et des saints qui n'auraient atteint que difficilement la porte du ciel y feront une entrée triomphale. »

Quel rêve que celui-là ! Et cependant il peut se réaliser pour vous. Vous êtes, Mesdames, 3 ou 4.000 catéchistes volontaires à Paris. C'est une force considérable. Je ne crains pas de dire que l'œuvre du recrutement sacerdotal est entre vos mains. Si vous la prenez sérieusement à cœur, sans être prophète ni fils de prophète, je vais vous faire une prédiction : quand, dans 40 ans, au plus tôt, votre archevêque mourra, il laissera, grâce à vous, 3 ou 4.000 prêtres, au lieu de mille, dans son diocèse. Oserai-je le dire, Eminence?... C'est la grâce que je vous souhaite...

Son prêtre

Elle était déjà courbée par l'âge, le travail et les infirmités, la sainte et vieille servante. Et pourtant, elle avait fait un rêve, un rêve impossible, — qui est aujourd'hui en train de se réaliser !

Un dimanche, au prône de la grand'messe, elle entendit raconter que le nombre des prêtres diminuait partout. Cette nouvelle l'attrista : « O ma bonne Mère sainte Anne, murmura-t-elle, vous ne permettez pas ! » Mais que pouvait faire, pour empêcher ce malheur, une pauvre célibataire de sa condition ? Prier et voilà tout, prier pour que le Saint-Esprit allume au cœur des mères chrétiennes le désir d'amener leurs enfants au bon Dieu... Cependant, cette réflexion ne la rassurait pas, car un mot terrible du curé lui revenait sans cesse à la mémoire : « A notre époque, il ne suffit pas de prier : il faut agir. »

« Mon Dieu, pensait-elle, que voulez-vous donc que je fasse ? »

Tout à coup, une idée surgit dans sa tête : une idée folle, mais qu'importe, cette idée l'obsédait : si elle pouvait amasser assez d'ar-

¹ L'auteur enverra gratuitement cet ouvrage à toute personne qui le lui demandera.

² Aujourd'hui Evêque du Mans.

³ Le jour même où était lu ce rapport, S. E. le cardinal Amette voulait bien accorder 200 jours d'indulgence à la récitation de cette prière.

gent pour élever elle-même un enfant au sacerdoce !...

Pauvre vieille, elle qui n'avait pour vivre qu'une petite rente, que lui avaient laissée ses maîtres, et le travail de son aiguille !

« N'importe, se dit-elle, je ferai des économies ; je travaillerai davantage ! »

— Des économies, quand on a à peine de quoi vivre ! Travailler davantage, quand on a 60 ans ! C'est une folie.

C'était une folie, sans doute, et pourtant ce fut décidé ; il fut décidé qu'elle donnerait, elle aussi, son prêtre au bon Dieu.

Et la voilà qui se met à l'œuvre, stimulée par cette ambition immense.

« Un prêtre ! se dit-elle. Je serais assez heureuse pour avoir un prêtre à moi, un prêtre qui priera pour moi, qui fera aimer le bon Dieu pour moi ! Oh ! mon Dieu, ne me laissez pas mourir sans que je vous donne un prêtre ! »

Et jelle a amassé de la sorte, sou par sou, trois mille francs !

En a-t-elle enfin suffisamment ? Elle va le demander au vicaire.

Le vicaire est un jeune prêtre, ardent, zélé, donnant tout son temps et tout son cœur aux jeunes gens, dont il est l'idole. — « Monsieur le Vicaire, j'ai fait un beau rêve ; mais j'ai besoin de vous pour le réaliser. Je veux avoir mon prêtre. Vous trouverez bien dans votre patronage un enfant intelligent qui fera de bonnes études, un enfant pieux qui deviendra un bon prêtre comme vous. Voici une petite somme pour son instruction. En ai-je assez ? Dame ! on pourrait travailler encore, vous savez !... » Le vicaire ému ne put que lui répondre : « Merci, oh ! merci, Jeanne ; le bon Dieu vous bénira. »

Et la bonne vieille sortit, les yeux pleins de larmes, larmes de joie, en murmurant : « J'aurai mon prêtre ! J'aurai mon prêtre ! »

Aujourd'hui ses doigts paralysés ne travaillent plus ; mais sa vieillesse est encore réjouie par l'image de « son prêtre » qui étudie, qui grandit, et qui se sanctifie.

Meurs en paix, bonne et vieille servante ! Va, tu peux, calme et souriante, te présenter au bon Dieu ; il te recevra avec amour et il te dira : « Bonne et fidèle servante, toi qui sur la terre paraissais si petite et si inutile, toi qui étais si peu connue et si peu appréciée, vois dans la suite des âges tout le bien que fera « ton prêtre » ; vois ce qu'il fera lui-même et ce que feront, longtemps après lui, d'autres prêtres qu'il aura élevés, lui aussi, comme tu l'as élevé : des coupables ramenés à la vertu, des enfants gardés purs, des jeunes filles protégées contre le vice... Et le point de départ de cette gloire que je reçois, c'est toi ! toi qui, avec tes privations si vaillamment supportées, as fait un prêtre ! »

PANÉGYRIQUE DE S. ANTOINE DE PADOUE

(13 juin)

L'HOMME DE DIEU ET LE SERVITEUR DE MARIE

Tu autem, o homo Dei... sectare justitiam, pietatem, fidem, caritatem.

Pour toi, ô homme de Dieu, pratique la justice, la piété, la foi, la charité.

(I Tim., vi, 11).

Dans la vie merveilleuse de S. Antoine de Padoue on admire ordinairement sa splendide éloquence, sa parole qui attirait jusqu'à trente mille auditeurs massés sur les places publiques de Bologne, de Ferrare ou de Padoue ; ou bien ses miracles étonnants qui soulevaient l'enthousiasme des foules, les morts ressuscités, les enfants paralytiques guéris et rendus à leurs mères, les douze brigands convertis ou les poissons qui accourent à sa voix et l'écoutent avec avidité, pour faire rougir de leur indifférence les habitants de Rimini. Tout cela sans doute est frappant, et porte la marque de la main divine ; cependant il est une chose qui me touche davantage : c'est la sainteté de celui qui a opéré ces guérisons et ces prodiges. Ceux-ci ne sont que des effets, c'est la cause qui est surtout admirable. La cause première sans doute, c'est Dieu, mais Dieu veut que les instruments dont il se sert soient dignes de lui, semblables à lui par leur dignité, leur justice, leur bonté. Si S. Antoine a fait tous ces miracles, s'il continue encore à répandre ses bienfaits sur notre société actuelle, c'est qu'il était avant tout l'homme de Dieu, l'homme surnaturel, tout pénétré de piété et de sainteté, vivant de la vie divine ; se rendant semblable au Père céleste, suivant la doctrine de l'Evangile, afin d'être mieux écouté quand il lui parlerait de ses frères, quand il travaillerait à éclairer le peuple et à soulager sa misère matérielle et morale.

Tous les saints sont des hommes de Dieu, à des degrés divers. Pour devenir vraiment l'homme de Dieu, Antoine s'applique aussi à être le serviteur de Marie qui le récompense par les plus douces faveurs de sa tendre dévotion envers son Immaculée Conception et son Assomption.

I

Ce qui distingue l'homme de Dieu, c'est l'esprit de prière et l'amour surnaturel des sciences sacrées, particulièrement de l'Écriture Sainte.

1. Le jeune Ferdinand de Bouillon, né à Lisbonne (1195), de parents très chrétiens et de première noblesse, Martin de Bouillon et Thérèse Tavera, comptait dans sa parenté le grand Godefroy de Bouillon, le libérateur du tombeau du Christ. Sa pieuse mère lui inspira l'amour de Jésus-Christ, le respect des choses saintes et le fit tout enfant servir à l'autel dans la cathédrale de Lisbonne. Il fait partie de « l'école de l'Evêque » et chante avec ses

camarades les louanges de Dieu de sa voix sonore et doucé où résonnent les accents de la foi. Son chant est une prière. Dès lors il regarde avec amour Jésus attaché à la croix et il aurait voulu, dit son premier biographe, y prendre sa place ainsi que celle des pauvres qu'il voyait affligés et malheureux. La prière vient du cœur; c'est un colloque affectueux et constant avec Dieu qui répond, qui éclaire, qui inonde l'âme de lumières et de grâces, qui se fait connaître à elle dans sa beauté afin qu'elle l'aime davantage. C'est ainsi que priait Ferdinand de Bouillon enfant. Mais ces lumières lui montraient qu'on ne peut aimer Dieu sans aimer le prochain; c'est pourquoi, suivant le même auteur; « il faisait marcher de front dans son esprit et dans son cœur l'obéissance aux lois de la patrie et aux commandements de ses parents, les sentiments de révérence envers les prêtres, les évêques et les vieillards. »

Aussi les joies du monde le solliciteront vainement quand il est devenu adolescent et qu'il franchit l'entrée de la jeunesse, comme le seuil d'un palais enchanté. Il a de la naissance, il est beau de cette beauté faite d'innocence et de candeur qui appartient au jeune homme pur et droit, il jouira d'une grande fortune. Toutes les séductions le tentent; les amis, la gloire, les rêves d'avenir enflamment son imagination et font naître dans son esprit ces redoutables mirages qui abusent ou ensorcellent la jeunesse. Mais il résiste à toutes les passions, parce que l'esprit de prière l'a fixé en Dieu et lui a fait jeter l'ancre dans les espérances éternelles. « Il a soumis le corps au joug glorieux de l'esprit. »

Homme de Dieu, pour ne jamais appartenir au monde il se fait admettre parmi les chanoines réguliers de Saint-Augustin; dont le couvent s'élève aux portes de Lisbonne. Là, il dépose ses riches livrées du siècle, heureux d'échanger ses habits somptueux contre le vêtement modeste qui est le symbole du renoncement, le palais de son père contre une pauvre cellule.

Mais dans cette solitude, située tout près de Lisbonne, il est troublé par les visites trop fréquentes qui apportent des distractions à sa piété. Il lui faut un silence plus profond, il le recherche au monastère de Sainte-Croix à Coïmbre, où séparé des hommes, éloigné de sa parenté, il sera plus entièrement à Dieu. Sa piété s'échauffe dans la prière calme au pied des autels, le Dieu de l'Eucharistie se révèle à lui avec ses attrait souverains, et un jour que, hors de l'église, il entend sonner la cloche annonçant la consécration, la muraille de l'édifice s'ouvre et il aperçoit distinctement la sainte hostie sur l'autel. Voilà ce qui avive sa piété, *pietatem*.

Il apprend alors que cinq Franciscains du couvent d'Alanguer, en Portugal, ont passé au

Maroc pour prêcher la foi et que le sultan les a lui-même frappés de son cimeterre en haine de la foi. A cette nouvelle, S. François s'est écrié: « J'ai cinq véritables frères! O sainte maison qui avez dans ce supplice offert au Seigneur de belles fleurs empourprées de sang et d'une odeur très suave! » Et Ferdinand de Bouillon n'a pu retenir, lui, cette exclamation qui révèle sa foi et sa charité: « Oh! si je pouvais avoir part, moi aussi, à la couronne de ces martyrs! » Et c'est pour verser son sang dans les supplices pour la foi qu'il entre dans l'Ordre de Saint-François, au couvent de Saint-Antoine des Oliviers, où il prend le nom d'Antoine, sous lequel le vénéraient les siècles chrétiens.

Le jeune religieux à peine âgé de vingt-cinq ans passe en effet au Maroc dans l'espoir d'y devenir martyr de la foi. Mais Dieu le réserve à une autre mission et permet qu'une maladie l'oblige à revenir aux bords du Tage, où une tempête le rejette jusque sur les côtes de Messine. Ainsi déjà il est devenu l'homme de Dieu, transformé par la prière qui l'a élevé jusqu'aux sommets de la charité, *caritatem*.

2. Mais à Coïmbre il a fortifié sa foi par l'étude des sciences sacrées. L'Ecriture Sainte l'attire, parce qu'elle est la parole de vérité, la parole de Dieu même. Elle devient l'aliment de sa prière, car il ne se borne pas à réfléchir; à étudier savamment les textes, il les médite dans son cœur, il s'en nourrit, il s'en sert pour mieux parler à Dieu, pour le connaître, le contempler dans l'oraison.

Pour lui, elle est aussi l'arsenal où il renferme les armes qui lui seront nécessaires dans ses luttes contre les hérétiques, les manichéens, les Albigeois, les arguments qu'il fera valoir pour convaincre les âmes, les lumières qui les éclaireront, les cris d'amour qui les convertiront. Ce religieux plein de foi deviendra aussi un prédicateur, un controversiste plein de science et déjà ses maîtres lui rendent justice en le définissant par cette note: « C'est un homme remarquable, docte et pieux, orné de beaucoup de littérature avec de glorieux mérites¹. » Doué d'une mémoire prodigieuse, il retient tout ce qu'il lit, il compose des ouvrages fameux et il est réputé pour un savant commentateur des Livres Saints.

L'homme de Dieu est nécessairement un homme de science, s'il veut travailler au salut des âmes, mais Antoine, comme tout bon religieux, s'est remis entre les mains de ses supérieurs qui d'abord n'apprécient point le trésor que Dieu leur a confié. Il est ignoré et il jouit de n'être point connu; il s'enferme dans une grôte où un frère a construit sur le mont Saint-Paul une petite cellule merveilleusement propre à l'oraison. Il aime à s'y retirer pour être seul avec Dieu, pour s'y absorber dans la

¹ Vir utique famosus, doctus et pius, magna litteratura ornatus, et gloria meritorum stipatus.

méditation et dans l'étude des Saints Livres, pour s'abandonner à l'action de la grâce, comme le lis qui attend de la Providence le soleil et la rosée pour atteindre sa magnifique blancheur. Il faudra, pour que ses mérites soient découverts, une occasion qui mette sur le chandeller la lumière qu'il tenait à cacher. A défaut du prédicateur qui manquait, son supérieur lui ordonne de prendre la parole avant une ordination ; il obéit, et dès les premiers mots, ce religieux qui aimait à se confiner à la cuisine, ravit ses frères, les auditeurs, l'évêque, qui n'avaient jamais entendu parole aussi forte, nourrissante, simple et savante.

Le sujet qu'il développe : « Le Christ s'est rendu pour nous obéissant jusqu'à la mort, » il l'avait mûrement médité dans sa solitude du mont Saint-Paul, il lui avait suffi de laisser couler sa pensée, d'exprimer les sentiments de piété, de foi et de charité dont son âme était pleine, et tous déclarèrent que jamais ils n'avaient entendu un pareil discours.

S. François apprit qu'il avait un fils que Dieu destinait à devenir un professeur éminent, un prédicateur éloquent et lumineux, un apôtre, « un homme de Dieu, » il s'empressa de lui écrire ces mots directs : « Je trouve bon que tu enseignes la sainte théologie à nos frères, mais aie bien soin de ne pas laisser s'éteindre l'esprit d'oraison, ni en toi, ni chez les autres, selon qu'il est prescrit dans notre règle : J'y tiens beaucoup. »

Le patriarche séraphique montrait ainsi la cause, indiquait la source de l'éloquence apostolique : l'esprit d'oraison dont il faut entretenir avec soin la flamme. Aussi lorsqu'Antoine enseigna la théologie à Toulouse, à Bologne, à Padoue, fidèle à cette recommandation auguste, il parla avec son intelligence, mais il parla aussi avec son amour qui pénétra plus avant même que l'esprit, et il méritera d'être appelé le Père de la science mystique.

Qui s'étonnerait maintenant que ses prédications aient converti tant d'âmes, en France et en Italie ? C'était « l'homme de Dieu » qui annonçait la parole de Dieu. Il échauffait son âme dans l'oraison, puis il déversait sur ses auditeurs la lave brûlante de ses enseignements de foi et de charité.

II

Quand les apôtres redescendirent du mont des Oliviers le jour de l'Ascension, ils s'enfermèrent au Cénacle pour y prier « avec Marie, Mère de Jésus » ; et non seulement ils prièrent avec elle, mais ils écoutèrent ses avis et ses leçons, parce qu'elle avait été plus près qu'eux du Cœur de son Fils, et c'est ainsi qu'elle, qui était notre mère, devint aussi la directrice de l'apostolat, la reine des apôtres.

Donc sans elle pas d'apostolat fécond. S. Antoine de Padoue, qui fut un apôtre incom-

parable, appela donc à son aide Marie et se constitua son serviteur. Thérèse Tavera lui avait appris à aimer la Sainte Vierge, et le premier chant qui jaillit des lèvres de l'enfant fut la belle hymne liturgique qui faisait aussi les délices de S. François d'Assise : « *O gloriosa Domina* !¹ O Glorieuse Souveraine, vous êtes plus sublime que les astres du ciel ! » Ce fut d'ailleurs le chant de son cœur pendant toute sa vie. Il la fait intervenir dans tous ses discours, il met ses missions, ses entreprises, les âmes qu'il veut sauver, toutes les villes qu'il évangélise sous sa maternelle protection.

C'est elle qui le rend plus « homme de Dieu, » en accroissant en lui l'esprit surnaturel et la sainteté ; c'est elle aussi qui le défend contre les trahisons méchantes de l'ennemi.

Les persécutions de l'enfer éclataient surtout quand il avait été l'objet des grandes faveurs du ciel. Qui ne connaît l'apparition de l'Enfant Jésus à notre saint dans la demeure du seigneur de Châteauneuf-la-Forêt, en Limousin ? Il s'était abandonné aux joies de l'oraison et Dieu lui avait accordé une très douce extase. Tout à coup l'Enfant Jésus paraît dans sa chambre qu'il inonde d'une clarté céleste. Par les fissures de la porte le maître du lieu distingue l'Enfant divin qui caresse tendrement l'homme de Dieu et remplit son âme des joies du paradis. C'est cette apparition qui a inspiré les sculpteurs et les peintres qui se sont plu à représenter S. Antoine, le livre des Ecritures à la main, — pour rappeler sa science profonde, — et, sur le livre céleste, l'Enfant Jésus qui étend vers lui les bras pour l'embrasser.

Après cette délicieuse faveur, le saint se dirige vers Brive, où il prêche aux fidèles la vérité de l'Evangile et la bonté de Marie. Chaque soir il revient passer la nuit en prière dans une des grottes célèbres qui avoisinent la cité. Comme il avait bien peiné tout le jour, il aimait à y venir reprendre des forces pour le lendemain. Ses forces invincibles, il les puisait dans le jeûne et l'oraison, ces armes victorieuses qui sont la terreur de Satan. Or l'ennemi du genre humain l'y poursuivait sous la forme humaine d'un adversaire implacable décidé à en finir avec cet athlète terrible qui l'abattait toujours à ses pieds. Déjà il se préparait à l'accabler de coups quand Antoine se prit à redire : *O gloriosa Domina* !

Et soudain le saint regarda au dehors et aperçut Marie qui marchait sur les nuées, nimée d'une auréole aussi éclatante que le soleil. Elle vint à lui souriante, avec Jésus Enfant dont les yeux lançaient la foudre sur l'éternel maudit, éternellement fautif de mal.

Le démon s'enfuit et Antoine resta en extase

¹ Voici cette strophe de Fortunat :

O gloriosa Domina,
Excelsa super sidera,
Qui te dixit provido
Lactasti sacro ubere.

devant l'Enfant qui l'avait vengé, devant la Vierge libératrice. Il ne cessait de répéter ces paroles divines : « Fuyez, vous qui êtes le parti ennemi ; il est victorieux le lion de la tribu de Juda. *Fugite partes adversæ !* » Marie qu'il aimait tant et qu'il prêchait avec tant d'amour venait ainsi à son secours lorsqu'il était en danger et ces attentions maternelles redoublaient encore l'amour, le zèle et la confiance d'Antoine.

Il appartenait d'ailleurs à un Ordre qui s'est toujours recommandé par la pureté de sa foi et son amour, son admiration sans réserve pour la Sainte Vierge. Quand fut promulgué le dogme de l'Immaculée-Conception, le 8 décembre 1854, les généraux de la famille franciscaine s'approchèrent de Pie IX et lui offrirent des branches de lis, symbole de Marie immaculée, symbole aussi de la foi constante de l'Ordre dans la pureté sans tache de Marie. L'Eglise au treizième siècle n'avait rien défini à ce sujet, comme elle n'a rien défini encore touchant l'Assomption de la Sainte Vierge. Pourquoi douter d'une vérité que nous a transmise la tradition et qui a toujours été reçue dans l'Eglise ? Est-ce que la tradition ininterrompue et bien établie ne suffit pas à obtenir l'assentiment de la foi ?

C'est ce que pensait S. Antoine, à l'encontre d'autres écoles qui se réclamaient davantage des documents écrits. Aussi Marie le récompensa-t-elle de la simplicité de sa foi. Il la vit un jour, assise dans la gloire, à la droite de son Fils. Elle le regardait le sourire aux lèvres, elle lui parlait, elle lui enseignait elle-même qu'elle était bien montée au ciel en corps et en âme le jour de sa glorieuse Assomption, où elle fut couronnée reine du ciel et de la terre.

Qui s'étonnerait des succès de notre saint quand on sait que Marie agissait sans cesse avec lui ? Dieu lui avait accordé le don des miracles, et il s'en réjouissait parce qu'ils convertissaient les âmes, mais il en gémissait pour lui-même à cause de l'éclat qui en rejaillissait sur sa personne. Aussi se hâtait-il de se soustraire aux acclamations pour se réfugier aux pieds des autels de la Sainte Vierge et la supplier de lui accorder l'humilité, à ses yeux la plus précieuse de toutes les grâces. Un jour à Ferrare il avait fait parler un enfant de quelques mois pour qu'il témoignât de l'innocence de sa mère, la multitude l'applaudit, elle l'entoura et le salua comme l'envoyé même de Dieu. Il lui échappa et s'en vint dans l'église Sainte-Marie se prosterner devant la statue de la bonne Mère. Là, seul auprès d'elle, il redit son cantique favori qu'il avait appris sur les genoux de Thérèse Tavera : *O Gloriosa Domina*. Cette hymne s'exhalait de son cœur comme le souffle s'exhalait de sa poitrine, elle était comme la vie de son âme.

Sa vie fut courte, mais combien pleine,

combien laborieuse et féconde ! N'avait-il pas le pressentiment de sa mort prochaine quand il demandait au Provincial à faire une retraite dans la solitude de Campo-San-Pietro, à deux milles seulement de Padoue ? On dit qu'un ange porta sa lettre à son supérieur, et pourquoi n'accepterions-nous pas ce nouveau miracle dans une vie qui n'est faite que de prodiges ? Là « l'homme de Dieu » se transfigure encore pour devenir l'homme céleste de qui la terre n'était pas digne. Les oiseaux accourent, ces amis familiers de S. François, et ils lui font comme une cour chantante qui lui rappelle les chants du paradis. Il passe ses journées et ses nuits dans la méditation de l'Evangile, dans la contemplation du Sauveur et dans la prière ardente et filiale à Marie.

Oh ! qu'ils sont beaux, les derniers jours des saints ! Une suprême fois il regarde Padoue du haut d'une colline, Padoue qu'il a aimée et évangélisée : « O Padoue ! dit-il, sois bénie ! Ton site est bien beau, tes campagnes sont bien riches, mais le ciel te prépare en ce moment une gloire plus belle et plus riche encore ! » Quelle était cette gloire ? Frère Luc qui entendit ces paroles ne les comprit pas alors.

Soudain, le 13 juin 1231, à midi, il se sent défaillir. Une voix intérieure lui dit que son heure est venue et que ces douleurs qu'il éprouve sont la voix de Dieu qui l'appelle. Il demande alors à être transporté chez les frères de Sainte-Marie, dans une maison qui est consacrée à la Sainte Vierge, un hospice pour le peuple. Sans doute il souffre, mais il a reçu l'absolution, il a reçu son Dieu et il paraît au contraire tout au bonheur. Après ces doux moments passés à adorer le Sauveur, tout à coup il revient à la vie, sa voix se réveille, elle chante harmonieuse et sonore. Ce qu'elle chante, vous l'avez deviné, c'est le chant qui a embaumé, réjoui et inspiré toute sa vie : *O Gloriosa Domina*.

O admirable unité de sentiments, de prière, de foi et de charité, dans cet homme de Dieu que Marie a regardé comme son fils de prédilection ! Ses yeux demeurent fixés sur une apparition invisible, mais radieuse, puisqu'elle le ravit ; on lui demande ce qu'il voit :

— Je vois mon Dieu ! répond-il.

Il reçoit alors le sacrement de l'Extrême-Onction, puis il sourit et son âme s'élance vers le ciel. L'homme de Dieu était retourné à son Dieu. Puisse notre mort ressembler à la sienne ! Puisse nous aussi nous endormir en redisant une dernière prière à Marie ! *O gloriosa Domina !*

IMPRIMATUR

Lingonis, die 28 maii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COUTON

Ami du Clergé du 5 juin 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XI. La nature de Dieu, 417.
Instructions dominicales. — XLV. 6^e Dim. après la Pentecôte : La Providence, nature, existence, 419.
Sermon d'Adoration perpétuelle. — L'Eucharistie dans la société, dans la famille et dans l'individu, 422.
Petites Lectures. — IV. La souffrance, 424.
Pour le Premier Vendredi. — LII. Soyons doux comme le Sacré-Cœur, 425.
Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXXVI. Seconde Epître aux Corinthiens, 427.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XI

LA NATURE DE DIEU

Messieurs,

Nous dépendons de Dieu. Nous l'avons démontré, je crois, de telle façon qu'aucun doute n'a pu subsister dans votre esprit sur ce point capital.

L'heure est venue d'aborder une nouvelle série de questions qui s'imposent maintenant à notre attention.

Ce Dieu, quel est-il ? Quelle est sa nature, sa vie, son action ?

Je dis que ces questions s'imposent à nous, parce que si nous dépendons de Dieu, il est bien évident que notre premier devoir est de le connaître, autant du moins que cela nous est possible.

Nous avons pour cela deux moyens : la raison et la révélation. Le second est assurément le plus facile et le plus direct, puisque, quand nous l'employons, c'est Dieu même qui se met en rapport avec nous et qui se donne la peine de nous dévoiler quelque chose de son Etre infini. Mais nous ne pouvons pas, au point où nous en sommes, nous servir de ce moyen, dont nous n'avons pas encore démontré la possibilité et la réalité.

Nous resterons donc encore quelque temps sur le terrain de la raison et, fidèles à notre méthode, nous ne nous y avancerons que pas à pas. C'est ainsi qu'on évite de trébucher.

Je sais bien que, depuis quelque temps, on voudrait nous dissuader de cette recherche. « C'est l'inconnaissable, nous répètent des voix nombreuses ; ne vous hasardez pas de ce côté-là ! »

Mais nous répondons avec Richépin :

Ce n'est pas vrai qu'on puisse vivre
 Sans jamais regarder là-haut.
 Le besoin de savoir enivre,
 Et je saurai... car il le faut.

I

Qu'il soit difficile d'étudier Dieu, cela se passe de preuves. Les plus grands génies de notre race, ceux qui sont l'orgueil de la sagesse humaine, les Thomas d'Aquin, les Bossuet, les Malebranche, ne l'ont tenté un instant que pour bientôt confesser leur impuissance. Pouvait-il en être autrement?... Voir, c'est atteindre ; comprendre, c'est sonder ; connaître, c'est explorer ; définir, c'est circonscrire. Mais comment atteindre l'inaccessible, sonder l'insondable, explorer l'insaisissable, circonscrire l'infini ? N'est-ce pas Lacordaire qui a dit : « L'incompréhensibilité divine est une lumière sans bornes qui fait qu'au jour même où nous verrons Dieu face à face, nous ne le comprendrons pas encore. »

Et n'est-ce pas Lamartine qui a ajouté :

Contemporain des jours et de l'éternité,
 Grand comme l'infini, seul comme l'unité,
 Impossible à nommer, à nos sens impalpable,
 Son premier attribut, c'est d'être inconcevable.

Si seulement, Messieurs, nous étions suffisamment armés pour tenter cette œuvre téméraire ! Mais, quel pauvre instrument que notre raison ! Voyez : déjà courte par elle-même, la voilà encore, tout l'indique en elle, mutilée profondément par je ne sais quelle blessure héréditaire ! Incapable de démêler complètement ce qui se passe en elle-même, comment pourra-t-elle porter son regard si haut et si loin ?

Tout cela est vrai ; mais ce qui est vrai aussi, Messieurs, c'est que, malgré tout cela, nous ne pouvons pas nous passer de chercher à connaître Dieu. La chose est difficile ? Qu'importe ! si elle est nécessaire. Un seul homme n'y pourrait suffire ? Eh bien ! toute l'humanité s'y mettra, toutes les âmes vibreront du même désir, tous les regards se tourneront du même côté, et il faudra bien qu'on réussisse !

Quand l'Arabe trouve, sur le sable du désert, l'empreinte du lion, il suit cette trace et il finit par débusquer le fauve superbe et terrible auquel il veut livrer bataille. Dieu, nous l'avons vu, a mis sur toute la nature, il a mis sur nous-mêmes sa signature authentique, et nous, qui la rencontrons à chaque pas, cette marque indélébile, nous serions condamnés à ne jamais rien savoir de Celui qui l'a apposée ? Mais ce serait affolant ! Mais ce n'est pas possible !

Devant l'Aréopage, S. Paul faisait cette fière déclaration : « Dieu a fait les hommes pour être cherché par eux, et ils doivent tâcher de

le trouver, en tâtonnant autour d'eux comme des aveugles, bien qu'il ne soit pas loin de chacun de nous. » Cherchons donc.

II

Quel procédé emploierons-nous pour cela ? Le voici.

Lorsque le chercheur d'or va pour arracher aux entrailles de la terre le métal précieux qui le doit enrichir, ce qu'il trouve, après bien des dangers et des fatigues, c'est un minéral obscur et grossier, quelque chose de noir et de laid, à peine traversé par quelques lueurs. Le mineur, pourtant, ne se décourage pas ; il prend ce minéral, le jette dans le creuset, le soumet à l'action du feu. Bientôt, sous son regard, la fusion commence, l'or tombe au fond de l'appareil et se sépare des corps étrangers qui le souillent. Ces corps étrangers, l'opérateur attentif les élimine peu à peu, et quand son œuvre est terminée, le noble métal lui apparaît, pur de tout alliage et brillant d'un éclat souverain.

Ainsi ferons-nous, pour ne pas nous tromper, dans la recherche de Dieu. Entre l'Etre premier qu'il est et les êtres seconds que nous sommes, il y a quelque chose de commun : l'Etre. Mais, tandis qu'en nous il est limité, mélangé, amoindri, en lui il est infini, pur, intact. Éliminons, par la pensée, ce qui en nous limite, mélange, amoindrit l'être ; et nous le verrons bientôt resplendir d'un éclat divin, tel qu'il est en lui.

La première chose que je constate dans les êtres seconds, c'est — leur nom l'indiqué — qu'ils n'ont pas en eux-mêmes la raison de leur existence. Ils ont été créés. Ils doivent la vie à un autre. Ils ont l'être, mais ils ne sont pas l'être. Ils ont la vie, mais ils ne sont pas la vie. La preuve, c'est qu'ils sont contingents, c'est-à-dire que, s'ils existent, ils auraient pu tout aussi bien ne pas exister. Tout cela, c'est une imperfection. Tout cela, c'est une restriction que nous pouvons éliminer par la pensée. Tout cela, bannissons-le successivement de l'idée de l'Etre premier, et nous aurons Dieu existant par lui-même, Dieu existant nécessairement, Dieu ne pouvant pas ne pas exister et trouvant en lui-même la raison de son existence.

Arrière donc le système théogonique des anciens, avec toutes ses descendance et ses généalogies puériles de dieux et de déesses ! Arrière également les conceptions matérialistes qu'ils se faisaient de la divinité ! Avoir un corps, des membres, des éléments, oui, c'est le propre de la plupart des êtres secotids ; c'est notre lot à nous qui sommes nés sur ce sol où nous devons mourir. Mais ceci encore n'est pas une qualité : c'est un défaut que nous pouvons encore, que nous devons encore éliminer de l'idée d'Etre premier. Pour que Dieu eût un

corps, il eût fallu qu'il attendit, avant d'exister, que ce corps fût constitué ; dès lors il n'était plus l'être premier. Dieu sera donc esprit, uniquement esprit, pur esprit.

Enfin, les êtres seconds que nous pouvons étudier en nous n'apparaissent pas isolés. Chacun d'eux partage ses propriétés, sa constitution et son essence avec d'autres êtres qui lui sont semblables, et qui, pour cela, font partie de la même espèce que lui. Tous les chênes se ressemblent, tous les lions se ressemblent, tous les hommes se ressemblent. En sera-t-il de même de Dieu ? Mais s'il y avait plusieurs dieux, où serait l'Etre premier ? Ici encore, la mythologie antique s'est trompée avec ses armées de dieux, plus étranges les uns que les autres. Le vrai Dieu est unique ; seul, il possède la plénitude de l'être ; seul, il est la source de toutes les vies inférieures ; seul, il est par lui-même. O mon Dieu, je salue cette glorieuse solitude que nul autre que vous ne saurait peupler ! O mon Dieu, je crois en votre inaccessible unité ! *Credo in unum Deum !*

III

Le procédé négatif de l'élimination, tel que nous venons de l'employer, Messieurs, est aussi infaillible que prudent. Il n'est pourtant pas sans danger. A nier ainsi tout ce qui n'est pas en Dieu, on pourrait être tenté d'oublier ce qui est en lui. A force de supprimer indéfiniment les rivages de cet océan, on risque de ne plus faire attention aux eaux qui y sont contenues. Certains esprits s'y sont laissé prendre, même dans les derniers temps, et ont conclu que Dieu n'est pas autre chose qu'une conception de notre esprit, une pure abstraction, sans réalité objective. Nous éviterons ce naufrage en complétant le procédé négatif de l'élimination par un autre, que les maîtres de la philosophie chrétienne ont appelé le procédé affirmatif de l'éminence.

Les êtres seconds que nous étudions n'ont pas que des défauts ; ils ont aussi des qualités. Ces qualités, à qui les doivent-ils, sinon à l'être premier dont ils dérivent ? Et cet être premier, a-t-il pu les leur donner, s'il ne les possède pas lui-même à un degré éminent ? Tout cela est l'évidence même. Servons-nous donc de ce nouveau procédé, et formulons-le ainsi : Tout ce que nous trouverons de bien en nous, nous n'aurons qu'à le multiplier à l'infini et nous aurons le Créateur.

Prenez l'âme humaine, la vôtre ou la mienne. Sans doute, vous y trouverez les lacunes dont nous avons parlé tout à l'heure pour les éliminer ; mais, à côté de cela, quelles facultés ! l'intelligence, la vérité, la volonté, la science, l'amour, la vie ! — A côté de cela encore, quelles qualités ! bonté, justice, sagesse, vertu ! — A côté de cela, enfin, quelles aspirations

vers le vrai, le beau, le bien, l'idéal, la beauté ! Tout cela est bon. Tout cela est magnifique. Tout cela, c'est un reflet superbe et divin laissé sur son œuvre par l'ouvrier éternel qui l'a faite.

Ce reflet, Messieurs, est-ce qu'il ne servira pas à nous donner l'idée de l'astre éblouissant dont il est venu ? Il est bien pâle et bien misérable, c'est vrai ; mais sa lumière est saisissable ; multipliez-la par la pensée ; multipliez-la encore ; d'un regard que rien ne lassera, suivez-en l'accroissement jusqu'aux limites du possible ; et là, quand votre esprit épuisé s'arrêtera pour contempler son œuvre, il aura, non pas vu, mais entrevu du moins celui qui est le bien suprême, le bien infini, le bien lui-même, celui qui est la sagesse incréée, l'amour insondable, la sainteté par essence, l'être premier en qui habite la plénitude de ce qui est bon, ou plutôt qui est lui-même la bonté sans rivages : c'est-à-dire Dieu !

**

Infini, éternité, souveraineté, suprême sagesse, suprême justice, suprême bonté, suprême perfection, tels sont les mots qui nous viennent aux lèvres, quand nous voulons parler de Dieu.

N'est-ce pas, Messieurs, que ces affirmations sont sublimes ? Hélas ! arrivés à ces hauteurs que notre raison ne saurait dépasser, et où le vertige nous prend, ne concevons ni ivresse ni orgueil, car toutes ces conclusions, pour belles qu'elles soient, sont encore bien indignes de leur objet divin. Quand nous avons, comme l'aigle des montagnes, essayé de monter, monter encore, monter toujours, arrêtons-nous comme lui dans notre essor impuissant, et confessons que cette impuissance est la plus belle de toutes les louanges, en répétant avec S. Thomas d'Aquin : « Voilà donc la suprême connaissance que nous avons de Dieu en cette vie : c'est qu'il est au-dessus de tout ce que nous pouvons penser de lui ! » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XLV

6^e Dimanche après la Pentecôte

LA PROVIDENCE : NATURE, EXISTENCE

Mes frères,

On ne peut s'empêcher d'admirer, dans l'évangile que nous venons de lire, la bonté, la compassion de N.-S. Jésus-Christ. Une foule nombreuse le suit ; elle oublie même de prendre la nourriture nécessaire, tellement elle est attachée à ses pas. Mais elle est sans inquiétude, parce qu'elle est avec Jésus, avec Dieu, avec celui qui dirige toute chose, qui n'abandonne

pas les êtres qu'il a créés, et qui couvre de sa sollicitude jusqu'au dernier des passereaux.

Cette confiance ne fut point trompée. Le divin Sauveur ne dédaigna pas de faire un miracle en faveur de cette foule qui l'avait suivi. Il nous montrait par là qu'il est le Maître souverain, qu'il gouverne tout comme il veut, qu'il y a en Dieu un attribut, une qualité qu'on appelle la Providence.

En quoi consiste cet attribut divin. Existe-t-il réellement ? C'est ce que nous allons voir.

I

La Providence divine est le soin que Dieu prend de son ouvrage, l'attention qu'il a de maintenir dans le monde l'harmonie qu'il y a établie. C'est une action, une opération continue de Dieu par laquelle il conserve et gouverne toutes ses créatures, si petites qu'elles soient. Il ne les abandonne pas au hasard ; le hasard n'étant qu'un vain mot, ne peut être cause de rien.

Voilà donc une double opération de la Providence divine : conserver et gouverner. — *Conserver* : car il faut, mes frères, une intervention spéciale de Dieu pour que les êtres créés puissent continuer d'exister et ne rentrent pas de suite dans le néant. Quand l'homme a fait un ouvrage, celui-ci persiste sans son concours. Il en va autrement pour Dieu. S'il ne soutenait pas son œuvre, tout disparaîtrait à l'instant, parce que l'existence qui est dans les créatures ne leur appartient pas : c'est Dieu qui la communique, c'est lui aussi qui l'entretient par une série d'actes ininterrompue. La conservation du monde est donc une sorte de création continue. — *Gouverner* : car l'univers a besoin d'être gouverné. Tous les êtres tendent à une fin, il faut les y conduire, les aider à y parvenir. Dieu a établi des lois pour diriger tous les éléments de la nature ; mais il est nécessaire qu'il maintienne ces lois et les fasse observer : c'est le gouvernement divin.

Ainsi le Créateur s'intéresse à ses créatures, veille sur elles avec bonté, les mène comme par la main vers le but à atteindre, faisant passer les unes par un chemin, les autres par un autre.

Rien donc n'arrive dans le monde sans l'ordre ou la permission de Dieu. C'est lui qui fait lever chaque jour le soleil qui nous éclaire, qui donne à la terre la fécondité dont elle a besoin pour produire nos aliments, qui envoie le beau et le mauvais temps, le froid et la chaleur, la stérilité et l'abondance. C'est de Dieu que nous viennent la joie et la tristesse, la santé et la maladie, la richesse et la pauvreté.

La Providence divine laisse même commettre le péché. Non pas que Dieu accorde à l'homme la permission de le commettre, mais il souffre

qu'il s'en rende coupable, parce qu'ayant créé l'homme libre, il ne veut point le priver de sa liberté, c'est-à-dire du pouvoir, de la faculté qu'il a de faire le bien ou le mal, se réservant de le récompenser ou de le punir selon le bon ou mauvais usage qu'il en aura fait.

Ce n'est pas seulement d'une manière générale que Dieu s'occupe des êtres existants. Mais il prend soin du dernier vermisseau et du plus petit brin d'herbe ; il dirige les événements les plus insignifiants comme les plus importants. Il est impossible aux rois de la terre de s'occuper de toutes les petites affaires qui se passent dans leur royaume ; aussi ils ont besoin pour régir leurs états de multiplier à l'infini les ministres, les tribunaux, les décrets et les lois. Mais Dieu prend soin par lui-même de tout ce que renferme l'univers ; se trouvant partout, remplissant le monde par son immensité, il le gouverne sans fatigue et sans travail. Par un seul acte, simple et éternel, il voit tout, dispose tout, prépare tout. La série des événements qui se déroulent sous nos yeux peu à peu, a été ordonnée par Dieu de toute éternité. Pas un détail, si minime soit-il, ne lui échappe. Et pourtant on ne peut pas dire qu'il s'abaisse et se dégrade ; car s'il ne s'est point abaissé en donnant l'être aux plus humbles créatures, il ne s'abaisse pas davantage en les gouvernant.

Voilà, mes frères, l'idée vraie qu'il faut se faire de la Providence : c'est la main de Dieu agissant partout et « conduisant toutes choses avec bonté et suavité. » (Sag., viii, 1).

Cependant on ne comprend pas toujours bien cette action divine et plus d'une fois on se plaint et on murmure contre elle, surtout quand on est frappé par le malheur : « Puisque Dieu est bon, pourquoi nous laisse-t-il souffrir ? Pourquoi laisse-t-il dans la peine l'homme juste et bon, et dans la joie l'homme méchant et pécheur ? »

Mes frères, n'accusons pas trop vite le bon Dieu de faire souffrir ses créatures. Rappelons-nous que ce n'est pas de lui que viennent les maux qui nous flagellent. Dieu a créé l'homme heureux. Pourquoi celui-ci s'est-il révolté contre son Maître et a-t-il par sa révolte donné naissance à toutes les misères humaines ? Et combien de fois, si nous voulions y regarder de près, nous trouverions en nous-mêmes, dans nos passions ou dans nos fautes, la source de nos souffrances ! Dieu n'est pourtant pas obligé de faire un miracle pour empêcher cet effet naturel.

Du reste, qu'il envoie ou qu'il permette les afflictions, j'admire encore sa Providence qui nous donne par là un moyen de nous enrichir de mérites, qui ne veut pas que nos maux soient sans profit, qui nous châtie pour nous récompenser là-haut, qui nous envoie quelques

peines pour nous donner une éternité de bonheur. Dieu agit comme le cultivateur qui déchire la terre pour la rendre fertile, comme le vigneron qui taille la vigne pour lui faire porter des fruits.

C'est pourquoi, mes frères, ne nous plaignons pas si nous sommes, plus souvent que les impies, visités par la souffrance. Celle-ci est pour le juste la fournaise qui purifie et prépare à une félicité sans égale et sans fin.

La fortune du méchant, au contraire, est toute sa récompense pour le bien qu'il a pu faire sur la terre, elle disparaîtra pour céder la place à un enfer éternel. Dieu fait donc bien ce qu'il fait ; il n'est point injuste, mais sage et bon, en distribuant la souffrance aux hommes.

C'est parce qu'ils ne comprennent pas cette doctrine, profondément et uniquement chrétienne, que beaucoup refusent de croire à cette action de Dieu. Sous le coup du malheur on est porté à nier la Providence ou à blasphémer contre elle. C'est un grand tort, mes frères ; car nous avons des preuves nombreuses de l'existence de cet attribut divin.

II

C'est la parole de Dieu qui l'affirme, sa sagesse et sa bonté qui l'exigent, l'expérience qui nous montre son action dans la vie de l'homme et dans celle des autres créatures.

1. La Sainte Ecriture tout entière redit ce mot du Sage : « Votre Providence, ô Père, gouverne toutes choses. » (Sag., xiv, 3). Ecoutez son enseignement : Dieu dispose tout avec sagesse, il prend soin de tout. Il ne néglige aucune de ses créatures : il appelle les étoiles par leur nom ; tous les êtres vivants attendent de lui leur nourriture, il la leur prépare et la leur distribue. Il donne au lys des champs une plus belle parure que celle de Salomon quand il était dans toute sa gloire. Un passereau ne tombe pas à terre sans la permission de notre Père qui est aux cieux. Rien n'est abandonné au hasard du sort, c'est Dieu qui décide de toutes choses¹.

Quand il s'agit de l'homme, l'Esprit-Saint nous déclare que la même Providence divine nous gouverne avec plus d'affection encore. Elle prend soin de nos intérêts matériels : « En vérité je vous le dis : ne soyez pas dans l'inquiétude pour votre nourriture ni pour votre vêtement. Car votre Père céleste sait bien que vous avez besoin de tout cela. Soyez donc sans crainte. Vous êtes plus que les passereaux pour lesquels cependant Dieu est plein de sollicitude. Tous les cheveux de votre tête sont comptés, pas un ne tombera sans la permission de Dieu. » (Matth., vi, 25 ; x, 29). Le

¹ Sag., viii, 7 ; Ps., cxlvi, 4 ; cxliv, 15 ; Luc, xii, 27 ; Mt., x, 29 ; Prov., xvi, 33.

cœur de l'homme lui-même, tout en conservant sa liberté, est cependant conduit par Dieu : « il réfléchit et prépare sa voie, mais c'est le Seigneur qui dirige et fait réussir ses projets. » (Prov., xvi, 9). Traduisons la pensée de l'Esprit-Saint par un adage connu : « L'homme propose et Dieu dispose. »

Ces paroles suffisent ; elles ne laissent aucun doute sur le dogme de la Providence divine. Elles nous montrent le Seigneur présidant au gouvernement du monde.

2. Du reste, mes frères, il était impossible qu'il en fût autrement, Dieu étant nécessairement l'être infiniment sage, infiniment bon, infiniment puissant.

La mère prend soin de l'enfant qu'elle met au monde ; le laboureur surveille le champ qu'il a ensemencé ; l'ouvrier s'intéresse à son ouvrage : c'est sagesse. Le Créateur, être infiniment sage, pourrait-il abandonner sa créature après l'avoir façonnée de sa main ? Aurait-il enfanté le monde pour ensuite détourner de lui sa face ? Non, mes frères ; notre raison nous dit que Dieu, après nous avoir créés, doit nécessairement s'occuper de nous ; elle nous dit qu'il dirige tout ce qui a reçu de lui l'existence, et qu'il conduit chaque chose vers sa fin. En créant les êtres, en effet, Dieu leur a donné une fin à atteindre, leur a fixé une destinée. Il n'a pas agi sans raison et sans but. Or, ni les êtres intelligents, ni les êtres matériels ne peuvent sans son intervention parvenir à cette fin. Mais la Providence est là ; elle leur fournit tout ce qui est nécessaire pour arriver à leur destination.

De plus, Dieu est bon. Sa bonté ne le laisse pas indifférent pour son œuvre. Peut-il ne pas aimer ce qu'il a créé ? Et s'il aime ses créatures, est-il possible qu'il les néglige et les abandonne au hasard ? Non, Dieu est trop bon pour agir ainsi.

Enfin, il a au service de sa bonté une science et une puissance infinies. Il sait tout ce qui est nécessaire à l'homme et aux autres créatures. Il connaît les moyens qu'il doit leur fournir et les obstacles qu'il faut éloigner d'eux. Grâce à sa toute-puissance, il peut par un seul acte de sa volonté diriger tout à son gré et donner à tous les êtres ce qui leur convient. Il le fait.

3. Nous pouvons le constater tous les jours en regardant autour de nous. Que se passe-t-il dans le monde, aussi bien dans le monde physique que dans le monde moral ? Jetez un coup d'œil sur les êtres privés de raison et sur les hommes. Vous verrez que Dieu les enveloppe tous de sa bonne Providence.

« N'est-ce point elle qui s'intéresse au sort des différentes créatures, qui a présidé et qui préside encore à l'ordre général et particulier de la nature visible ? Comment arrive-t-il que les molécules de l'air, de l'eau, du feu, de la

lumière soient si bien assorties et si bien proportionnées aux organes des divers animaux, aux fibres des divers végétaux ? Comment arrive-t-il que toutes les espèces de plantes et d'animaux puissent se conserver et se perpétuer, sans perdre leur nature primitive, sans dénaturer leur organisation et leur constitution essentielle, sans se détruire et s'absorber les unes les autres ? Comment arrive-t-il que la terre et la mer fournissent constamment, et sans jamais faire défaut, à toutes les créatures vivantes, précisément la nourriture et la subsistance qui leur conviennent relativement à leurs organes et à leurs besoins ? Qu'il faudrait être aveugle pour ne pas apercevoir, au milieu de tant de merveilles, l'existence d'une Providence !¹ »

Et dans la vie des créatures intelligentes et libres ne voyons-nous pas aussi l'action de cet attribut divin ? Bien que l'homme soit libre et qu'il agisse par raison ou sous l'influence de la passion, il est encore mené par Dieu. Est-ce que chacun de nous, en examinant les années écoulées, en voyant comment nous sommes arrivés à telle ou telle situation, comment nous avons échappé à certains dangers, comment nous avons traversé mille et mille péripéties, ne se dit pas : « La Providence de Dieu m'a conduit ! »

Il n'est pas un homme, pas un peuple qui puisse nier l'action de Dieu sur son existence. Ce souverain Maître dirige les destinées des individus et des nations. Les révoltes de l'homme, les passions même déréglées qui enfantent quelquefois des révolutions ne sont que des instruments dont Dieu se sert pour réaliser ses desseins. Tous les jours et à chaque instant du jour on peut répéter le mot célèbre : « L'homme s'agite et Dieu le mène. »

Pourrions-nous, mes frères, dans le chemin de la vie, avoir un meilleur guide que Dieu ? Laissons-nous donc diriger par lui ; il prend soin de nous comme une mère prend soin de son enfant. Soumettons-nous toujours à lui, acceptons avec une complète résignation ce qu'il lui plaît de nous envoyer. Il sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Soyons donc sans inquiétude, et disons comme le saint homme Job dans l'épreuve : « Il ne m'arrive que ce qui plaît à Dieu. » Notre Père qui est aux cieux nous aime : il ne permettra pas que rien puisse nous nuire ; mais il conduit tout pour le plus grand avantage de ses enfants : « *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* » (Rom., viii, 28).

Si la divine Providence éprouve quelquefois les bons, elle les soutient ; si elle les afflige, elle les console ; si elle les expose au combat,

¹ Guillois, *Catéchisme expliqué*.

elle les couronne après la victoire. Puissions-nous, mes frères, comprendre ainsi la vie, afin qu'un jour nous goûtions le repos et le bonheur éternels ! Ainsi soit-il.

SERMON D'ADORATION PERPÉTUELLE

L'EUCCHARISTIE DANS LA SOCIÉTÉ, DANS LA FAMILLE
ET DANS L'INDIVIDU

In finem dilexit eos.

J.-C. a poussé son amour pour les hommes jusqu'aux extrêmes limites.

Mes frères,

Cette réflexion est de l'apôtre S. Jean. Il l'a consignée dans son Evangile avant le passage où il nous fait le récit de l'institution de la sainte Eucharistie. Et je trouve qu'elle est pleinement justifiée en cet endroit. Car l'Eucharistie est vraiment le chef-d'œuvre de l'amour divin. C'est dans cette invention merveilleuse que Jésus-Christ a concentré toute sa tendresse pour l'humanité et pour chacun de nous en particulier. Aussi l'Eucharistie est-elle comme un foyer ardent qui réchauffe le monde et dont la société, la famille et l'individu ressentent le divin rayonnement. C'est ce que je désire vous exposer ce soir. C'est pourquoi j'essaierai de vous montrer brièvement comment l'Eucharistie préserve et rachète la société, — comment elle pacifie la famille, — comment enfin elle grandit et sanctifie l'individu.

I

D'abord l'Eucharistie préserve et rachète la société.

Mes frères, quelle vaste Babylone que le monde ! Que d'iniquités s'y commettent, que de crimes s'y consomment ! La Bible nous rapporte qu'au temps du déluge la vie que les hommes menaient sur la terre était toute corrompue : « *Omnes quippe caro corruperat viam suam super terram.* » Les historiens futurs seront peut-être bien embarrassés pour décerner à notre société contemporaine un certificat de bonnes vie et mœurs. Il semblerait que plus le monde se civilise, plus il se corrompt. Non pas certes que la corruption soit un fruit direct de la civilisation, mais elle en est le danger, et la société n'y a pas échappé. Le mal est réel, la plaie est vaste et profonde. — Elle le serait davantage sans l'Eucharistie. Sans ce remède puissant, le monde serait un cloaque. Proudhon, pourtant l'ennemi du catholicisme, le disait : « Eteignez la lampe du sanctuaire, brisez le tabernacle, fermez l'église, et je ne donne pas trois ans au monde pour donner un spectacle tel qu'on n'en verrait pas dans l'île la plus sauvago. » L'Eucharistie préserve donc déjà la société contre le mal qu'elle endigue.

Elle la préserve aussi contre des châtiments trop souvent mérités. Elle est le paratonnerre qui écarte la foudre de la colère divine. Dieu a lieu d'être irrité. Les hommes ne le prient plus : leur cœur est loin de lui ; ils ne rendent plus à sa souveraine Majesté le culte qui lui est dû. « Les routes de la Judée pleurent, écrivait jadis Jérémie, elles pleurent parce que personne ne vient plus aux solennités religieuses. » Mais les Juifs n'allaient plus au temple parce que leurs ennemis l'avait détruit. A notre époque, les chemins des églises sont trop souvent tristes et déserts. Nos églises cependant sont debout, elles ne sont pas encore fermées. Mais les chrétiens n'y viennent plus. « *Via Sion lugent eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem.* » Heureusement pour la société impie, la présence réelle de J.-C. se perpétue dans nos tabernacles, et le divin Suppliant, criant vers Dieu le Père du fond de sa retraite, arrête le bras de la justice divine prêt à nous frapper. « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* »

Du reste, non content d'intercéder la miséricorde divine pour la société coupable, Jésus-Christ rachète chaque jour celle-ci sur l'autel par le saint sacrifice de la messe. En se faisant homme, il s'est fait le frère aîné de la grande famille humaine. Alors il a voulu se porter caution pour tous ses désordres et toutes ses turpitudes. Il a trouvé dans son sang divin la rançon surabondante de toutes ses misères. Et il s'immole sans cesse pour racheter le monde. Sans doute, le saint sacrifice de la messe n'est qu'une immolation mystique, mais il applique les mérites et les fruits de l'immolation sanglante de la croix. Jésus-Christ est donc vraiment sur l'autel la Victime expiatrice, l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde : « *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* » Et c'est ainsi que l'Eucharistie préserve et rachète la société.

II

Voyons ses effets dans la famille. Elle pacifie les foyers. Mes frères, qu'ils sont heureux les ménages bien assortis ! Comme ils sont bénis de Dieu les mariages qui consistent non pas dans l'union de deux bourses ou de deux situations matérielles équivalentes, mais dans l'union de deux cœurs qui partagent les mêmes croyances et qui sont disposés à vivre ensemble sous le regard de Dieu ! Tertullien nous a tracé de main de maître le portrait des époux chrétiens : « Tous deux ils sont frères, dit-il, tous deux serviteurs du même Maître. Ensemble ils prient ; ils s'instruisent, s'édifient, se soutiennent l'un l'autre. Vous les rencontrez de compagnie à l'église, de compagnie au banquet divin. » Ah ! mes frères, ils communient, ils communient ensemble ! Comme je conçois alors que tout soit commun entre eux, les

joies et les peines, les consolations et les déboires, les larmes et les jouissances ! Comme je comprends qu'ils recueillent d'une même main tout ce que Dieu ou les hommes sèment le long de leur vie de bonheur ou d'adversité ! Comme je comprends enfin qu'ils diminuent leurs peines par l'échange qu'ils en font, qu'ils doublent leurs joies en les partageant, qu'ils n'aient nuls secrets à se dérober, une confiance réciproque, un cœur et une âme ! Mais c'est sûr, puisqu'ils sont étroitement unis ensemble dans le Cœur de Jésus-Christ par l'Eucharistie. Alors la charité et la paix règnent dans leur foyer.

Malheureusement ces unions-là sont rares de nos jours. Le plus souvent un seul des deux époux s'approche des sacrements et communie. Là encore cependant l'Eucharistie apporte la paix au foyer domestique. Car l'épouse, la mère qui a reçu dans sa poitrine la chair adorable de J.-C., le pain des forts, le vin des vierges, aura assez de vertu, assez de patience, assez d'énergie surnaturelle pour procurer que petit à petit sa foi triomphe de l'indifférence ou de l'impiété de l'époux, et que ses enfants tout au moins sachent prier Dieu, grandissent avec la haine du péché et l'amour de la vertu. En attendant, le divin Maître présent dans son cœur lui rappellera que la vie n'est pas une partie de plaisir, mais un temps d'épreuve, et qu'on gagne le ciel par la souffrance et la fidélité au devoir. Ces pensées la rendront heureuse. Elle vivra en paix et la paix de son âme embaumera son foyer.

Quant aux familles où la sainte Eucharistie ne pénètre jamais, le règne de la paix n'y est peut-être pas toujours prospère. Après que l'ivresse des premiers jours s'est dissipée, que les époux ont demandé à la nature toute la somme des jouissances qu'elle pouvait leur donner, ils ont découvert entre eux des défauts qu'ils ne se connaissaient pas, ils ont touché les tristes réalités. Sans appui, sans soutien, ils ont trouvé leur joug mutuel bien pesant : de là des dégoûts, des froideurs, des reproches. La bonne harmonie était rompue, la paix du foyer compromise. Il lui manquait l'Eucharistie !

III

Considérons enfin ce que produit la communion dans l'individu. J'ai déjà dit qu'elle le grandit et le sanctifie. Elle opère cet effet en l'unissant intimement, en l'incorporant au Christ. Je dirais donc volontiers que la communion nous *christianise*.

« L'âme est naturellement chrétienne, » suivant l'expression de Tertullien. S. Jérôme confirme cette sentence en disant que « tout homme porte en soi quelque chose du Christ en naissant. » En effet, l'homme est l'image de Dieu : être simple, intelligent, libre, im-

mortel. C'est plus qu'une image, c'est une ressemblance : « *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* » Et comment cela ? Mes frères, c'est « par la grâce qui est à notre âme ce que notre âme est à notre corps, souffle profond qui nous communique la vie de Dieu et qui nous fait participer de sa nature divine, feu sacré qui pénètre, développe, grandit, transfigure notre substance, nos facultés, nos actions, jusqu'à leur donner une forme divine, selon l'expression de S. Thomas : *Gratia Dei sumus deiformes* ¹. Voilà ce que nous sommes par la création.

Il est vrai que le péché originel, en déposant sur notre âme son empreinte, a effacé les traits de ressemblance que nous avions avec Dieu. Mais l'eau sainte du baptême les a fait réapparaître, comme un bain puissant ferait surgir, sous un affreux barbouillage, les lignes et les couleurs primitives que le génie de l'artiste avait agencées sur la toile. Par le baptême nous devenons chrétiens ; nous sommes déjà unis, attachés au Christ. N.-S. est la vigne, nous sommes ses rameaux.

Mais où l'union devient très étroite, très intime, c'est dans l'Eucharistie. Nous allons à J.-C. à la Table Sainte, J.-C. descend de l'autel pour venir à nous. Nous le recevons en nourriture. Il nourrit notre âme aussi réellement que le pain matériel nourrit notre corps. Mais cependant il y a une différence dans le mode des deux nourritures : tandis que le pain matériel se change en nous, le pain spirituel de l'Eucharistie, J.-C., nous change en lui. Alors ce n'est plus notre âme qui vit, c'est J.-C. qui vit en elle : « *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* » N'avais-je pas raison de dire que la sainte communion élève, grandit et sanctifie l'individu en le christianisant ? Oui, elle élève notre faiblesse à la hauteur de la souveraine puissance, notre humanité à la hauteur de la divinité. J.-C. a donc poussé son amour pour les hommes jusqu'aux extrêmes limites.

Pourquoi faut-il qu'il se trouve des âmes assez ennemies d'elles-mêmes pour ne pas apprécier ce don que N.-S. leur fait dans la sainte Eucharistie et ces effets merveilleux qu'il opère dans le sacrement de nos autels ? « *Si scires donum Dei !* » Si elles connaissaient mieux le don de Dieu ! Si elles connaissaient mieux l'Eucharistie, elles viendraient sûrement s'agenouiller à la table sainte. Prions pour que la grâce de Dieu les touche et que leur bonne volonté y corresponde. Alors vous communiez tous chaque année, comme le prescrit l'Eglise ; vous communiez plusieurs fois par an, comme le réclament vos besoins et vos

¹ Monsabré.

intérêts spirituels. Vous aurez de l'attrait, du goût pour cet aliment céleste que les anges nous envient. Et vous irez de communions en communions, comme en des étapes successives, toujours plus forts, toujours plus purs, toujours plus saints, toujours mieux préparés pour le grand voyage de cette vie à l'éternité. Ainsi soit-il.

PETITES LECTURES

IV

LA SOUFFRANCE

Il est des chrétiens qui, dans leurs moments d'angoisse, je pense, — et c'est ce qui atténue leur blasphème, — disent : « Dieu n'est pas juste. » Il en est aussi, hélas ! qui disent : « Dieu n'est pas bon ! »

Pourquoi ? C'est qu'il permet la souffrance. Alors, dans leur découragement, au lieu de faire appel à la résignation chrétienne et à la prière, ils pensent : « A quoi bon prier ? Il arrivera ce qui doit arriver. »

I

Oui, Dieu vous envoie la peine et cela vous scandalise.

Vous n'avez donc pas lu l'Evangile ? Autrement vous sauriez que nul n'a souffert comme Jésus-Christ, notre divin Maître et modèle.

Vous avez connu les chagrins et la douleur, j'en conviens ; cependant vous n'avez pas été réduits encore à vous écrier : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Car jamais vous n'avez été délaissés de Dieu ni des hommes.

Mais vous êtes victimes de la fausse conception de la vie qui vous a été inculquée. On vous a dit que la vie est une jouissance, tandis qu'avant tout elle est une épreuve. Vous avez été élevés dans ces idées que vous transmettez à vos enfants. Aussi vous ne leur refusez rien, et qu'arrive-t-il ? C'est qu'ils sont volontaires, capricieux, avides de bien-être, et que souvent ils deviennent, par la faute de leurs parents, incapables de conduire et de gagner leur vie.

Il semble que Dieu veuille, particulièrement à notre époque, réagir contre ce système d'éducation amollissant et énervant. Il ne nous gâte pas, lui, le maître éducateur ; il nous donne l'éducation virile du labeur et de la souffrance, et non cette éducation flasque qui détend les ressorts de la volonté et laisse libre carrière à toutes les fantaisies, à toutes les passions. Devant nous, à l'horizon, il place, comme des nuages menaçants, des événements qui peuvent être terribles et dont la seule

perspective nous fait réfléchir, sinon trembler ; serions-nous capables de les supporter s'ils éclataient, comme un orage de grêle qu'il nous était facile de prévoir ?

Celui-là seul vaut quelque chose et connaît la vie qui a subi l'épreuve. *Qui non est tentatus, quid scit ?* (Eccli., xxxiv, 9). Mais celui qui a beaucoup souffert pense beaucoup et loin : il est armé contre la vie, qui est dure.

Dieu veut que chacun de nous soit quelqu'un. La vie de l'homme est un combat continu, et ceux-là seuls triomphent qui ont du caractère et l'habitude des armes. Ces armes sont la foi, l'énergie, le sacrifice, le mépris de ses aises et de la mollesse.

L'important n'est point de ne pas souffrir. Laissons cette théorie absurde et irréalisable aux mères faibles qui perdent leurs enfants, corps et âme, esprit et cœur, présent et avenir, et s'obstinent à leur procurer tous les plaisirs, à courir au devant de leurs moindres désirs. Elles élèvent des verges d'épines qui les flagelleront elles-mêmes. Car l'heure de la peine, de la souffrance sonnera pour tous. Ce qu'il faut c'est, lorsque viendra l'épreuve inévitable, que nous ayons pour la porter un caractère vaillant qui s'appuie sur la grâce de Dieu. Alors nous serons braves et nous vaincrons l'obstacle.

C'est là que Dieu reconnaîtra les siens. C'est pour savoir ceux qui sont dignes de lui qu'il permet la souffrance. Nous sommes semblables à des perles qu'il façonne et polit à coups de râpe et de ciseau, jusqu'à ce qu'elles resplendissent de pure lumière et de beauté. Les coups font mal, mais ils étaient nécessaires pour enlever la scorie extérieure.

Avec Dieu dans notre cœur, un regard sur la croix et l'espérance du ciel, nous ne sommes jamais ni faibles ni seuls. Dieu se place entre la douleur et nous ; il nous aide, il nous affermit, il nous console en nous redisant : « Allons ! soyez forts ! *Esto vir !* » Et à la suite de la peine il permet que pénètre dans notre âme un certain bonheur intime fait de courage, d'espérance et de devoir accompli.

Non ! ne rêvons pas d'être exempts de tout malheur : « Si tous les maux étaient empêchés, dit S. Thomas, il manquerait bien des choses à l'univers¹. » Nous ne saurions pas ce que nous valons. D'ailleurs nous ne vaudrions rien. Nous ne connaîtrions pas nos vrais amis, ceux qui nous aiment, sur qui nous pouvons compter, et qui, à la minute poignante, se présentent aussitôt, nous prennent doucement par le bras et nous disent : « Appuyez-vous sur moi, je suis là ! » Il n'y aurait dans l'univers ni charité, ni générosité, ni dévouement, c'est-à-dire rien de ce qui en fait le charme et la douceur.

¹ *Summa Theol.*, Pars I, q. xxii, art. 2.

II

Voilà bien des raisons pour lesquelles Dieu permet la souffrance, mais il en est peu qui les comprennent. Aussi combien d'âmes qui n'ont pas reçu la robuste éducation de l'Evangile sont désespérées quand elle les atteint, écrasées sous le coup, prises de désespoir et s'écrient : « Je suis une pauvre victime de la vie, de la fatalité. Dieu l'a voulu ainsi. A quoi bon le prier ? Je n'empêcherai rien. Il n'est pas en mon pouvoir de rien changer à ses immuables et terribles desseins. A quoi m'a servi de vivre et de rester dans le devoir ? »

Dans la vie pratique, heureusement, vous ne tenez pas ce langage. Vous sentez combien il serait absurde à vous de dire, quand vous êtes malade : « A quoi bon envoyer chercher un médecin ? Je dois mourir ou guérir. Il n'y fera rien ! » Vous savez par expérience que beaucoup de malades ont été guéris qui étaient perdus sans sa précieuse science.

Le grand médecin de l'âme, c'est la prière. Ne dites pas : « Il arrivera ce qui doit arriver ! » Jésus-Christ nous apprend que la prière est souveraine et qu'elle peut changer les décisions divines. Nous aurons beau raisonner, dans les affaires de la souffrance rien ne nous empêchera de crier : « Mon Dieu ! » C'est un besoin impérieux, c'est le cri divin qui jaillit de l'âme et que poussaient les païens eux-mêmes. — J'ai ajouté que ce mot est le plus puissant des actes de foi.

Quand J.-C. nous a instruits, nous a appris à nous adresser à Dieu, il ne s'est pas contenté de nous dire : « Vous priez Dieu, votre Créateur ! » Il a ajouté cette admirable explication : « Vous direz : Notre Père qui êtes aux cieux ! » Dieu n'est plus pour nous seulement un maître, un souverain : il est quelque chose d'infiniment plus tendre et plus doux, il est notre Père. Il nous aime comme un père aime son enfant et infiniment plus. Est-ce qu'un fils cependant ne s'adresse pas avec confiance à son père ? Est-ce que, même s'il l'a gravement offensé, il cesse d'avoir confiance dans son pardon ?

S'il en était ainsi, eh bien ! ce serait la faute du père, celui-ci serait coupable d'avoir, par manque de bonté, découragé son fils, de l'avoir plongé dans le désespoir.

Mais ici est-ce que Dieu n'est pas la bonté, la tendresse infinie ? Est-ce qu'il est cruel ? Est-ce qu'il est un tyran ? Non, puisqu'il est un Père, et le Père qui est dans les cieux. Alors pourquoi le craindre, pourquoi désespérer et pourquoi dire : « Dieu ne m'écouterà pas. Il arrivera ce qui doit arriver ! » Est-ce qu'un père laisse arriver des malheurs que son fils le supplie de détourner ? Est-ce que l'enfant ne parvient pas à fléchir le père le plus irrité, si celui-ci n'est pas dénaturé ? Est-ce que Jésus-Christ ne nous a pas dit : « Tout ce que vous

demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera ? » Et il ajoutait cette parole où il entraînait du reproche : « Jusqu'ici vous n'avez rien demandé. Demandez et vous recevrez ! »

C'est-à-dire qu'il arrivera ce que nous voudrons ; ou que, si Dieu ne nous exauce pas, c'est que nous lui formulons des désirs qui iraient contre les intérêts supérieurs de notre âme.

Oui, Dieu nous aime, et il permet que notre volonté fasse céder la sienne. Il s'y est solennellement engagé. Il est bon, c'est pourquoi j'ai en lui une espérance infinie.

Et pour justifier mon espérance, il me suffit de mon cœur qui me l'affirme, qui me dit que Dieu ne peut pas damner ses enfants qui ont confiance en lui et que c'est un blasphème, une absurdité de supposer qu'un Dieu infiniment bon commette des actes cruels et méchants.

Il me suffit d'ouvrir le livre des prières que l'Eglise récite sur la tombe de ses enfants, où je lis ces paroles touchantes : « Oui, sans doute, celui que nous pleurons a péché, il a connu les faiblesses de la vie et les fragilités de la chair, mais Seigneur, il a cru en vous, il a espéré en vous et il a été marqué du sceau de la Sainte Trinité ! »

Ne dites donc plus que Dieu n'est pas bon parce qu'il vous envoie cette visiteuse désagréable qui est la souffrance. Ne dites pas non plus que vous êtes de pauvres victimes de la fatalité et dont personne ne s'occupe. Adressez-vous au Père des cieux, il vous aime, il vous enverra ses grâces et ses consolations, parce qu'il est le plus miséricordieux des pères.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LII

SOYONS DOUX COMME LE SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Dans une de ces paroles profondes que l'humanité se transmet de siècle en siècle et qu'elle ne se lasse jamais de méditer, Jésus nous a révélé qu'il est « doux et humble de cœur. »

S'il l'a fait, ce n'est pas seulement pour que nous le connaissions mieux, ce n'est pas seulement pour que nous soyons attirés vers lui par cet aimant invincible qu'est la bonté : c'est surtout pour que nous l'imitions et que nous fassions de la douceur le but de tous nos efforts.

Il n'est personne ici qui ne veuille répondre à une telle invitation. Notre plus vif et notre plus cher désir est de nous ranger sous les lois du Sacré-Cœur.

Méditons donc à ses pieds quelques instants sur la douceur. Nous verrons quelle nous

rendra semblables à notre divin Maître, — qu'elle nous fera éviter beaucoup de fautes, — qu'elle nous donnera une grande puissance pour le bien.

I

Jésus a vécu dans la douceur. La première parole publique qui fut dite de lui, à l'aurore de sa vie apostolique, fut celle-ci : « Voici l'Agneau de Dieu ! » C'était le programme qu'il se traçait à lui-même et qu'il proclamait par la bouche de son Précurseur. Jusqu'à sa mort, — il suffit pour s'en convaincre de parcourir l'Evangile, — il y fut fidèle.

Ne nous bornons pas ici à admirer. Nous avons plus et mieux à faire : nous avons à imiter. Lui-même nous l'a dit : « Je vous ai donné l'exemple afin que, ainsi que j'ai fait, de même vous fassiez. »

Est-il besoin, ô mon Maître, que vous nous fassiez entendre cette exhortation ? Est-ce que, en vous voyant si parfait et si bon, nous ne devons pas être entraînés tout naturellement à marcher sur vos pas pour devenir semblables à vous ? Coûte que coûte, il faut que nous y arrivions.

Trop souvent, il est vrai, nous trouvons des excuses pour nous dispenser de le faire. Nous disons, par exemple : « Je voudrais bien être doux, mais ce n'est pas ma nature. »

Quel piloyable prétexte pour ne pas nous donner de peine ! Notre nature n'est pas une force à laquelle nous devons obéir sans discernement. Quand elle nous porte au mal, nous avons à lui résister ; ses penchants mauvais, nous avons à les corriger ; c'est la volonté de Dieu, et, du moment que c'est sa volonté, c'est possible.

Sans doute, nous pouvons y avoir quelque mérite. Notre nature, c'est nous-mêmes, et il nous en coûte de nous reconnaître fautifs et de nous combattre. Mais, si nous sommes faibles par nous-mêmes, Dieu nous offre sa grâce qui est une force encore plus puissante que la nature.

C'est ainsi que les saints sont parvenus à se vaincre. Quand on parle de la douceur, on songe tout de suite à S. François de Sales, de qui l'on disait : « Comme il faut que le Bon Dieu soit bon, puisque l'évêque de Genève est si bon ! » On pouvait croire, à le voir, que la douceur lui était naturelle, tant il restait toujours parfaitement calme et aimable. En réalité, il était d'un tempérament violent, et quand on ouvrit son corps, on trouva que son fiel était durci et partagé en une grande quantité de petites pierres : phénomène singulier, que les médecins attribuent à la contrainte continuelle qu'il s'était imposée pour rester toujours gracieux. Cet exemple mémorable montre qu'il n'est pas de nature qui ne puisse être vaincue et assouplie.

D'autres fois, nous disons : « Je voudrais bien rester dans la douceur ; mais cela est impossible avec les personnes difficiles auxquelles j'ai affaire. » Mauvaise excuse encore, que Notre-Seigneur a par avance repoussée quand il nous a dit dans l'Evangile : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle sera votre récompense ? Est-ce que les publicains ne font pas la même chose ? Et si vous saluez vos frères seulement, que faites-vous de si extraordinaire ? Est-ce que les Gentils ne font pas la même chose ? »

C'est envers tout le monde, bons et méchants, qu'il faut pratiquer la douceur ; c'est à cette condition seulement que nous ressemblerons à Notre-Seigneur, qui garde sa bonté pour tous, et qui ne se venge de ses ennemis et de ses bourreaux qu'en priant pour eux.

II

La douceur, avons-nous dit encore, doit être le but de nos efforts, parce qu'elle nous fera éviter beaucoup de fautes.

Voyez ce qui se passe quand nous manquons à la douceur.

D'abord, nous perdons l'empire sur nous-mêmes, nous cédon à nos passions, nous nous soustrayons à la grâce qui devrait toujours régler notre vie. Jésus n'est plus notre maître, nous prêtons l'oreille aux suggestions de l'orgueil ; nous prétendons agir à notre gré ; n'étant plus dans l'humilité, nous sortons en même temps de la charité ; nous rendons le mal pour le mal ; nous nous efforçons de répondre par des paroles piquantes aux procédés qui nous ont déplu. Première faute.

Seconde faute : nous donnons le mauvais exemple. Il y a peut-être autour de nous des âmes candides, des âmes qui nous sont confiées et que nous scandalisons.

Troisième faute enfin : les personnes à l'égard desquelles nous manquons de douceur, seront provoquées par nous à en manquer à leur tour. Elles nous répondront sur le même ton que nous avons pris pour leur parler ; elles voudront même nous blesser plus que nous ne les aurons blessées ; des mots regrettables, et parfois irréparables, seront échangés ; ce sera, entre deux âmes chrétiennes, un ressentiment qui durera peut-être longtemps, comme si la discorde entre les frères n'était pas une abomination devant Dieu.

Demandons-nous si les difficultés que nous avons pu avoir avec telle ou telle personne, et qui sont restées dans notre cœur comme une blessure cuisante, n'ont pas été amenées par notre manque de douceur.

Demandons-nous si, en pareille occurrence, nous n'avons pas à nous reprocher, non seulement les fautes que nous avons commises, mais encore les fautes que nous avons fait commettre aux autres, fautes qui blessent dou-

loureusement le Cœur de Notre-Seigneur, qui est charité et qui a dit : « Quiconque se mettra en colère contre son frère sera condamné par le tribunal du jugement, »

III

Ces fautes, nous les regretterons d'autant plus qu'en nous écartant de la douceur, nous nous sommes privés d'une grande puissance pour le bien.

Que voulons-nous, que devons-nous vouloir, si nous sommes vraiment chrétiens? Nous voulons, nous devons vouloir que le nom de Dieu soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Il ne suffit pas que nous le demandions tous les jours; il faut que nous y travaillions de toutes nos forces.

Est-ce avec l'autorité, la force et l'impatience que nous y arriverons? Non, car ce n'est pas ainsi que le Seigneur Jésus a prêché l'Évangile; ce n'est pas ainsi que les apôtres ont conquis le monde; ce n'est pas ainsi que les saints ont fait tant de bien autour d'eux.

S. François de Sales disait : « On prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre. » — « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups, » disait Notre-Seigneur.

Si donc nous voulons amener à Dieu les âmes qui nous entourent, sachons bien que c'est par la seule douceur que nous pourrons réaliser ce projet de notre zèle.

Il y a un abîme entre Dieu et les pécheurs. Cet abîme, il faut qu'ils le franchissent. Comment y parviendront-ils s'il n'y a pas de pont, ou si les abords du pont sont trop difficiles?

En d'autres termes, souvent les âmes qu'il faut convertir ne connaissent le bon Dieu et la religion que par les chrétiens qui sont sous leurs yeux. Si ces chrétiens ne sont pas aimables, la religion ne sera pas attirante et Dieu paraîtra sévère. Il faut leur montrer que Dieu est amour, et pour cela, les aimer.

Oh! qui dira la puissance de la douceur! Elle apaise les colères, elle dispose les cœurs à croire et à comprendre, elle fait envier le bonheur de ceux qui la possèdent.

*
**

Cette douceur, où donc la puiserons-nous, si ce n'est dans le Cœur adorable de N.-S. Jésus-Christ? Demandons-lui donc aujourd'hui de ne jamais nous en départir. Quoi qu'il arrive, gardons toujours la bonté ineffable de Celui à qui nous appartenons, et faisons-la rayonner autour de nous, comme un de ces feux qui brillent au bord de la mer, pour montrer le chemin aux navires qui poursuivent leur route, et pour les sauver quand éclate la tempête. Ainsi soit-il!

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DES APÔTRES

II. — SAINT PAUL

Première partie

Saint Paul en Orient

XXXVI

SECONDE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

Nous nous rattachons à l'hypothèse que S. Paul écrivit cette Epître aux Corinthiens à Philippes, vers le mois d'août 57.

Après le début, qui se compose de la suscription et de l'action de grâces ordinaires, *il se défend*, puis il en vient à la *collecte* pour les pauvres de Jérusalem, enfin *il attaque* vigoureusement ses adversaires, et il termine par son *apologie complète*.

I. ¹ Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, et Timothée, le frère, à l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe, ainsi qu'à tous les Saints qui sont dans toute l'Achaïe; ² Grâce et paix à vous de la part de Dieu notre Père, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Timothée est revenu de Corinthe et il a rejoint l'Apôtre en Macédoine; c'est pourquoi son nom figure ici, et non plus celui de Sosthène. Timothée était cher aux Corinthiens, parce qu'il avait aidé à la fondation de leur Eglise (Act., XVIII, 5), et parce qu'ils avaient été l'objet de ses prudentes observations quand ils s'étaient insurgés contre Paul. Depuis la première lettre de l'Apôtre, — à peine dix-huit mois, — la foi s'était répandue dans toute la Grèce, qui comptait alors de nombreuses communautés chrétiennes, dont Corinthe était considérée comme le centre: c'est pourquoi Paul s'adresse non plus à la seule Eglise de Corinthe, mais à toutes les Eglises, « à tous les saints d'Achaïe. »

³ Béni soit le Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, ⁴ qui nous console dans notre tribulation, afin que nous puissions nous-mêmes, par l'encouragement que Dieu nous donne, consoler aussi les autres qui sont accablés de toutes sortes d'afflictions.

⁵ De même en effet que nous souffrons largement pour le Christ, nous sommes largement consolés aussi par le Christ. ⁶ Or si nous sommes affligés, c'est pour votre encouragement et votre salut; si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation, qui vous rend forts pour supporter les mêmes souffrances que nous endurons nous-mêmes. ⁷ Et notre espérance à votre endroit est ferme, car nous savons que si vous avez part aux souffrances, vous aurez part aussi à la consolation.

⁸ Nous ne voulons pas en effet que vous ignoriez, frères, l'angoisse que nous avons éprouvée en Asie, angoisse qui fut au-dessus de nos forces, si bien que nous étions las de vivre. ⁹ Nous eûmes

même la conviction que nous allions mourir, afin que nous ne mettions pas notre confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts.

¹⁰ C'est lui qui nous a arraché à cette mort, et qui nous en a délivré. Nous espérons qu'il nous en délivrera encore, ¹¹ si vous aussi vous nous aidez de vos prières, afin que le charisme que beaucoup de fidèles nous obtiendront soit pour eux une raison de rendre grâces à Dieu pour nous.

L'Apôtre a de graves reproches à adresser aux Corinthiens. Tite lui a bien redit qu'ils étaient revenus à de meilleurs sentiments, mais il n'a pu lui déguiser que plusieurs d'entre eux le déclaraient irrésolu, changeant, timide. De loin il était terrible, ses lettres étaient énergiques; mais quand il était là, son courage l'abandonnait et il n'avait de force que pour se résigner au silence. Aussi bien se souvenait-il lui-même qu'à Corinthe on lui avait résisté en face, on l'avait offensé et outragé.

Mais il n'entre pas dans ses habitudes de débiter par des reproches, il les prépare, de loin, par des considérations qui lui concilient les esprits et lui permettent ensuite de tout dire. Il commence donc par bénir Dieu qui l'a consolé dans toutes ses épreuves. Pourquoi? Afin qu'il puisse les consoler. Quand abondent les souffrances, abondent aussi les consolations. Heureux ceux qui souffrent pour le Christ, — ils seront consolés par le Christ!

Lui, il a beaucoup souffert. D'où lui est venu cet excès de douleur? On le devine, des divisions, des insurrections de l'Eglise de Corinthe. Mais il n'insiste point et aussitôt il passe à des dangers qu'il a courus et sur lesquels il ne s'étend point, — sans doute des attentats à sa vie par les Juifs. — Il leur confie qu'il a cru mourir. Mais Dieu l'a arraché à la mort, grâce aux prières que lui adressaient de nombreux fidèles de Corinthe. Ils continueront à prier; et Dieu l'arrachera de même dans l'avenir aux autres périls et le comblera de ses dons. Alors quel sujet de nouvelles actions de grâces!

Mais quel est le but de l'Apôtre en écrivant cette lettre?

C'est de se concilier la majorité des fidèles qui est revenue de ses égarements, de répondre par conséquent aux accusations formulées contre lui, de retourner complètement les esprits afin qu'il puisse rentrer bientôt à Corinthe en triomphateur.

Telle sera la première partie de son Epître; il y fait son *Apologie*. (I, 2-VII, 16).

I. — *Paul se défend*

1. D'abord l'apologie de son caractère. On lui reproche d'être changeant.

¹² Notre gloire à nous, c'est le témoignage de notre conscience, qui nous affirme que nous nous sommes conduits dans ce monde, et plus particulièrement envers vous, avec la simplicité du cœur et la sincérité de Dieu, nous laissant diriger par la grâce, et non par une sagesse charnelle. ¹³ Nous

ne vous écrivons pas autre chose en effet que ce que vous avez lu et connu. Or j'espère que vous reconnaîtrez jusqu'à la fin ¹⁴ ce que vous avez déjà reconnu en partie: c'est que nous sommes votre gloire comme vous serez la nôtre au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

¹⁵ Dans cette confiance, je m'étais proposé d'abord de venir chez vous, afin de vous accorder une seconde faveur, ¹⁶ de passer de chez vous en Macédoine, puis de revenir de Macédoine chez vous, pour que vous m'accompagniez en Judée.

¹⁷ En formulant ce dessein, est-ce que j'ai montré de la légèreté? Ou bien les projets que je fais, est-ce que je les fais selon la chair? En sorte qu'il y aurait en moi le *oui* et le *non*?

Il ne s'agit pas ici du voyage annoncé dans sa première Epître où il disait: « J'irai chez vous quand je traverserai la Macédoine¹. » Ce voyage n'eut sans doute pas lieu. Dans ce premier projet il serait venu de Macédoine à Corinthe, dans le cas présent au contraire il devait venir directement d'Ephèse à Corinthe pour partir de Corinthe en Macédoine.

Ce qui paraît plus probable, c'est — nous l'avons indiqué déjà — que Paul, apprenant de la bouche de Timothée des nouvelles alarmantes touchant la communauté chrétienne de Corinthe, s'y rendit aussitôt, espérant d'autorité amener la fin des troubles et apaiser les factions. Il vint et fut en butte à une résistance outrageante, froidement déterminée, à l'insulte publique de l'un des coryphées du parti judaisant. Effrayé de cet acte de mauvais esprit et de rébellion, il repassa aussitôt à Ephèse, sans donner suite à son voyage en Macédoine, et promettant de revenir bientôt. Mais sentant qu'il se heurterait à la même opposition irréductible, à sa place il envoya son disciple Tite, chargé de la fameuse lettre, pleine de menaces.

C'est pourquoi ses adversaires l'accusèrent d'être un homme changeant, léger, irrésolu, manquant à ses promesses. Il leur répond:

¹⁸ J'en atteste le Dieu fidèle, dans le langage que nous vous avons tenu il n'y a pas eu *oui* et *non*. ¹⁹ Car Jésus-Christ le Fils de Dieu qui vous a été prêché par moi, par Silas et Timothée, n'a pas été *oui* et *non*. Le *oui* seul a été en lui. ²⁰ Toutes les promesses de Dieu trouvent en lui leur *oui*, et c'est par lui que nous disons l'*Amen* à Dieu pour le glorifier. ²¹ Car celui qui nous confirme avec vous dans le Christ, et qui nous aoints, c'est Dieu. ²² Il nous a aussi marqués de son sceau et nous a mis au cœur le gage de son Esprit.

²³ Pour moi, je prends Dieu à témoin sur mon âme, que si je ne suis pas encore venu à Corinthe, c'est pour vous épargner. Ce n'est pas toutefois que nous prétendions dominer en maître sur votre foi, mais plutôt aider votre joie, car vous êtes fermes dans la foi.

II. ¹ J'ai jugé en moi-même qu'il ne fallait pas venir à Corinthe une seconde fois pour vous attrister. ² Car si je vous contriste, qui donc me réjouira moi-même, si ce n'est vous? Or vous seriez contristés à cause de moi.

³ Je vous écrivais alors ce que je devais, de peur que, lorsque je viendrai, je ne recueille tristesse sur tristesse de la part de ceux dont j'attendais de

¹ I Cor., xvi, 5-8.

la joie ; parce que j'ai confiance pour vous tous que ma joie est aussi la vôtre.

⁴ Car j'ai pris la plume dans une grande peine et angoisse de cœur en versant beaucoup de larmes, non pas pour vous affliger, mais afin que vous sachiez le très grand amour que j'ai pour vous.

C'est le Christ qui l'a inspiré et dans le Christ il n'y a que le oui. L'Esprit-Saint, par ses manifestations sensibles, leur a montré qu'il ne voulait pas les tromper et qu'il est parfaitement sincère.

S'il n'est pas revenu à Corinthe, c'est qu'il a trop souffert à son dernier voyage et qu'il aurait été contraint de leur dire des choses dures. Or il ne voulait pas les attrister. « Qui donc me réjouira, dit-il avec un délicieux épanchement, si vous êtes tristes, et tristes à cause de moi ? » Cependant il fallait leur dire sa pensée. Alors il leur a écrit une lettre baignée de larmes — celle que nous ne possédons plus. — Il était plus prudent d'écrire que de faire une nouvelle démarche à Corinthe. D'ailleurs cette Epître par sa sévérité même révélait surtout son amour pour eux. Il les a repris parce qu'il les aime : il n'y a que les indifférents qu'on abandonne à eux-mêmes. De quoi leur parlait-il ? Sans doute de la peine qu'ils lui avaient faite, de la résistance d'un homme pervers qui l'a contristé. C'est ce qu'on peut lire entre les lignes suivantes :

⁵ Si quelqu'un a été pour moi une cause de tristesse, il ne m'a pas complètement attristé, mais seulement en partie, et je ne veux pas vous charger tous de la faute d'un seul. ⁶ C'est assez pour lui que cette correction à lui faite par la majorité des fidèles. ⁷ Aussi devez-vous au contraire lui pardonner et le consoler, de peur qu'il ne soit accablé par un excès de tristesse.

⁸ C'est pourquoi je vous prie d'user de charité envers lui.

⁹ Je vous avais écrit afin de voir, par l'expérience, si vous étiez obéissants en toutes choses.

¹⁰ Mais si vous lui avez pardonné, moi aussi ; et ce que j'ai pardonné, — si j'ai eu à pardonner quelque chose, — je l'ai fait à cause de vous, par l'autorité du Christ, ¹¹ afin que nous ne soyons pas circonvenus par Satan, car nous n'ignorons pas ses desseins.

La plupart des auteurs appliquent ce passage à l'incestueux de Corinthe, mais rien n'est plus invraisemblable. Comment l'Eglise tout entière aurait-elle pu prendre le parti de cet homme indigne, passer condamnation sur ce crime monstrueux ? Est-ce compatible avec la ferveur des premières communautés, où les désordres ne manquaient pas sans doute, mais où il était impossible de rencontrer ces déportements qui eussent soulevé la répulsion même des païens ?

Non, il s'agit ici d'un adversaire déclaré de l'Apôtre qui lui a résisté en face, au grand scandale de l'Eglise qui, cependant, partagée entre la puissance de cet ennemi et l'autorité de S. Paul, n'osa trop se prononcer tout d'abord. Elle redoutait peut-être l'influence, la fortune, la vengeance de cet homme, et elle

demeura surprise, perplexe, intimidée. Alors l'Apôtre humilié et irrité de voir un fidèle qui le calomniait et qui détachait de lui une bonne partie de ceux qu'il avait évangélisés se retira à Ephèse, d'où il leur écrivit la lettre vengeresse plusieurs fois mentionnée dans cette Epître. Les fidèles réfléchirent après son départ. Tite de son côté intervint et leur représenta la grandeur de leur faute. Paul avait frappé le rebelle d'une peine très dure, les Corinthiens le prièrent de l'adoucir, et il consentit à regarder comme un châtement suffisant la réprobation de ce malheureux, prononcée par la plus grande partie des chrétiens. La communauté tout entière d'ailleurs avait été outragée par lui, puisqu'elle s'était attiré, à cause de lui, le ressentiment de l'Apôtre, c'est pourquoi à son tour elle l'avait condamné. Paul n'entend pas accabler le révolté, il préfère le relever et le faire accueillir, de peur que Satan ne se serve de cet homme aigri et désespéré pour pousser au schisme. Mais il va exposer quelles furent ses anxiétés durant cette affaire épineuse. On sait qu'il attendait que Tite lui apportât des nouvelles à Troade :

¹² Lorsque je fus arrivé à Troade pour y prêcher l'Evangile du Christ, bien que le Seigneur m'y eût ouvert une porte heureuse, ¹³ je n'eus pas de repos dans l'âme parce que je n'y trouvais point Tite mon frère, et disant adieu aux fidèles je partis pour la Macédoine.

¹⁴ Mais grâces soient rendues à Dieu qui nous fait toujours triompher dans le Christ, et qui, par nous, répand en tout lieu le parfum de sa personne ! ¹⁵ Car nous sommes devant Dieu la bonne odeur du Christ et pour ceux qui se sauvent et pour ceux qui périssent ; ¹⁶ aux uns une odeur de mort qui les fait mourir, aux autres une odeur de vie qui les fait vivre.

L'incident est terminé. Comme il a souffert en attendant la solution ! Quelles angoisses quand Tite, qui ne vient pas, le laisse dans l'incertitude touchant ses chers fils de Corinthe ! Il ne tient plus en place et part pour la Macédoine afin d'être plus tôt informé. Et quand il apprend la bonne nouvelle, comme il déborde de joie et remercie Dieu, qui le fait triompher dans le Christ ! Aussi se promet-il de répandre partout avec plus d'ardeur encore le parfum du Christ.

2. Il continue à faire son apologie en exposant la grandeur de son ministère qui exige la *sincérité* absolue, la *liberté* apostolique pour enseigner la doctrine dans toute sa pureté, une *patience* à toute épreuve et l'*irréprochabilité*.

a) La sincérité d'abord.

Or qui est capable d'un tel ministère, si ce n'est nous ? ¹⁷ Car nous ne sommes pas comme beaucoup qui frelatent la parole de Dieu, mais c'est dans sa pureté telle qu'elle nous vient de Dieu que nous la prêchons devant Dieu dans le Christ.

Il prévoit que ses ennemis l'accuseront de se vanter en parlant ce fier langage, en se rendant à lui-même le témoignage qu'il expose

sincèrement la vérité, telle qu'elle vient de Dieu; c'est pourquoi il poursuit, non sans ironie :

III. ¹ Allons-nous recommencer à nous louer nous-mêmes, ou avons-nous besoin, comme plusieurs, de lettres de recommandation auprès de vous ou même venant de vous ?

² Notre lettre, c'est vous. Cette lettre est écrite dans nos cœurs, elle est connue, elle est lue de tous les hommes. ³ Oui, il est clair pour tout le monde que vous êtes une lettre du Christ, rédigée par nous, écrite non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant; non sur des tables de pierre, mais sur des tables vivantes qui sont vos cœurs.

⁴ Toutefois nous avons cette confiance uniquement par le Christ et en Dieu, ⁵ car nous ne nous croyons pas capables de former une bonne pensée par nous-mêmes, et venant de nous-mêmes. Tout notre pouvoir vient de Dieu.

Les judaisants demandaient des lettres de recommandation, venant d'autres églises ou de personnages considérables. Sa lettre à lui, c'est son œuvre à Corinthe, ce sont les Corinthiens convertis par lui. L'Esprit-Saint lui-même a apporté son sceau divin à cette œuvre que tous les hommes connaissent. Toutefois il ne s'en glorifie point, car de lui-même il ne peut rien, pas même concevoir une bonne pensée.

b) C'est Dieu qui lui a donné de prêcher avec sa liberté apostolique, sa manière hardie qui scandalise ceux qui sont imprégnés de l'esprit ancien. Lui il est animé de l'esprit nouveau. Ces deux esprits il va les caractériser :

⁶ C'est Dieu qui nous a faits capables d'être les ministres de la nouvelle alliance, non par la lettre, mais par l'esprit. Car la lettre tue, mais l'esprit vivifie.

⁷ Si en effet le ministère de la mort gravé en lettres sur des pierres a été glorieux, entouré même d'une telle gloire que les enfants d'Israël n'osaient regarder le visage de Moïse, à cause de la gloire, passagère pourtant, qui y resplendissait, ⁸ combien le ministère de l'Esprit ne sera-t-il pas plus glorieux !

⁹ Car si le ministère de la condamnation a eu ses moments de gloire, combien le ministère de la justice aura plus d'éclat ! ¹⁰ La splendeur éphémère de la loi n'est même pas une gloire, si on la compare à l'admirable splendeur de l'Evangile. ¹¹ Si donc ce qui était fait pour disparaître a eu quelque gloire, quelle sera la gloire de ce qui doit demeurer !

¹² Voilà notre grande espérance, c'est pourquoi nous montrons tant de confiance.

¹³ Et nous ne faisons pas comme Moïse qui mettait un voile sur son visage pour empêcher les enfants d'Israël de voir la fin de ce qui devait être abrogé. ¹⁴ Mais leurs esprits se sont hébétés, et jusqu'à ce jour le voile demeure quand on leur lit l'Ancien Testament. Ils ne voient pas qu'il disparaît dans le Christ. ¹⁵ Ainsi jusqu'à ce jour quand on leur lit Moïse, un voile demeure placé sur leur cœur. ¹⁶ Mais quand ils se convertiront au Seigneur, ce voile sera enlevé.

¹⁷ Car le Seigneur est l'esprit; or, là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. ¹⁸ Et nous tous, sans voile sur notre visage, nous regardons la gloire du Seigneur comme dans un miroir, et nous sommes transformés en cette même image qui va de splendeur en splendeur, et cette transformation est l'œuvre de l'Esprit du Seigneur.

IV. ¹ C'est pourquoi tenant notre ministère de la miséricorde divine, nous ne défaillons point. ² Mais nous repoussons les passions honteuses qui se cachent, nous ne marchons pas dans l'astuce, nous ne falsifions pas la parole de Dieu et nous nous recommandons devant Dieu à toute conscience d'homme, en manifestant clairement la vérité. ³ Si notre Evangile demeure quelquefois voilé, c'est pour ceux qui veulent périr, ⁴ pour les infidèles en qui le Dieu de ce siècle, le démon, a aveuglé l'esprit afin qu'ils ne voient pas la splendeur de l'Evangile où brille la gloire du Christ, image de Dieu.

⁵ Car nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ notre Seigneur. Nous ne sommes, nous, que vos serviteurs par Jésus. ⁶ Le Dieu qui a ordonné à la lumière de sortir des ténèbres, c'est lui qui brille dans nos cœurs pour que nous fassions resplendir sur le visage du Christ Jésus la connaissance lumineuse de la gloire de Dieu.

Seuls les apôtres sont capables d'être les ministres de la nouvelle alliance, parce que seuls ils prêchent la doctrine intégrale, la doctrine de l'esprit. Les autres prêchent la doctrine de la lettre, de la loi qui tue en multipliant le péché, cause de la mort. Leur ministère est donc un ministère de mort. La lettre a eu ses heures de gloire; mais quand Moïse enseignait la loi au peuple, il mettait à la fin de son discours un voile sur son visage, autrement les Juifs y auraient vu resplendir la gloire du Christ qui est le terme de la loi. Maintenant les apôtres enseignent, enlevant tout voile de leur visage, mais les judaisants le gardent. Ils lisent Moïse et ne comprennent pas qu'il ne parle que du Christ, et ils demeurent enchaînés dans les prescriptions serviles de la loi. Quand ils se convertiront, le voile leur sera ôté; ils verront alors la gloire de la loi nouvelle qui éclipse la gloire de l'ancienne, la gloire de l'Esprit, qui leur donnera la liberté, en les affranchissant de la vieille loi abolie, et la vie, en demeurant dans leurs âmes par sa grâce. Les autres se prêchent eux-mêmes, les apôtres ne prêchent que Jésus-Christ et n'aspirent qu'à le faire connaître, lui, la lumière du monde.

c) Mais quelle patience, quel courage il leur faut pour continuer avec ardeur leur mission apostolique ! Car ils trouvent partout la persécution.

⁷ Nous portons ce trésor de la vérité dans des vases d'argile, afin que l'on sache que l'excellence de cette force vient de Dieu et non pas de nous.

⁸ Nous souffrons partout la tribulation, mais nous ne sommes pas accablés à la dernière extrémité; nous ne savons où trouver du secours, mais nous ne sommes pas désespérés. ⁹ Nous sommes persécutés, non abandonnés; abattus mais non pas morts. ¹⁰ Nous portons toujours dans notre corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste aussi dans notre corps. ¹¹ Nous qui vivons, nous sommes sans cesse livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste aussi dans notre chair mortelle.

¹² Ainsi la mort opère en nous, et la vie en nous.

Images du Christ ils souffrent comme lui, leur vie est une mort continuelle, mais dans ces souffrances ils trouvent la vie; et cette

mort qui opère en eux confère aux fidèles des fruits de vie.

Or voici pourquoi ils travaillaient avec cette foi, cette constance inlassable :

¹³ Mais nous avons le même esprit de foi qui a inspiré ces paroles de l'Écriture : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » Nous croyons, nous aussi, c'est pourquoi aussi nous parlons. ¹⁴ Nous savons que celui qui a ressuscité Jésus nous ressuscitera aussi avec Jésus et nous fera paraître avec vous devant son tribunal. ¹⁵ Car nous faisons tout pour vous, afin que la grâce abonde en vous, et que par elle un grand nombre témoignent leur reconnaissance à Dieu pour que sa gloire soit procurée.

¹⁶ C'est pourquoi nous ne connaissons pas la défaillance, et quoique en nous l'homme extérieur tombe en ruine, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour ; ¹⁷ car nos tribulations momentanées et légères de l'heure présente produisent en nous un poids éternel de gloire qui surpasse toute pensée et toute mesure. ¹⁸ Nos regards ne s'arrêtent pas à contempler les choses visibles, mais les choses invisibles ; car les choses visibles sont temporelles, les invisibles, éternelles.

V. ¹ Nous savons en effet que si cette maison de terre qui est notre habitation s'écroule, nous en avons une autre éternelle dans les cieux, construite par Dieu et non faite de main humaine. ² Nous gémissons dans celle-ci, et nous désirons revêtir notre demeure céleste, ³ si toutefois nous sommes trouvés vêtus et non pas nus.

⁴ Car pendant que nous sommes dans cette tente, nous gémissons, comme accablés sous un fardeau, parce que nous voulons non pas ôter notre vêtement, mais en revêtir un autre par dessus, afin que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie. ⁵ Et celui qui nous a formés pour cet état, c'est Dieu qui nous a donné le gage de l'Esprit.

⁶ Nous avons donc confiance, sachant que, tant que nous sommes dans notre corps, nous sommes exilés loin du Seigneur, ⁷ car nous vivons dans la foi et non dans la claire vision. ⁸ Mais nous avons confiance et nous aimons mieux sortir de ce corps et jouir de la présence du Seigneur.

Ce qui soutient son courage et l'aide à continuer son rude apostolat, c'est sa foi. Car tout lui manque à la fois en ce moment, le plus dur peut-être de sa dure vie, tout contribue à l'abattre : la défection des Galates, les troubles pénibles de Corinthe, l'émeute d'Éphèse, les combats qu'il a soutenus dans cette dernière ville où il a été livré aux bêtes, le danger de mort imminente dont il parle au commencement de cette Épître. Mais il a la confiance que, lui mort, le Seigneur le ressuscitera, le récompensera. « C'est pourquoi rien n'abat son courage. » Il exprime son état d'âme avec des images qui ne se suivent pas, mais qui sont extraordinairement puissantes. L'homme extérieur s'écroule, la maison qu'il habite tombe en ruines, le vêtement de son corps tombe en lambeaux, mais il sait qu'une demeure, un vêtement céleste l'attendent, si toutefois la Parousie le trouve encore en ce monde, avec son corps matériel. Et cependant il ne désire pas mourir, mais, comme ceux qui seront trouvés vivants à l'avènement du Christ, revêtir par-dessus ce vêtement usé du corps le vêtement céleste des corps glorieux.

Il semble qu'il désespère de voir ce beau

jour de la Parousie, et que par contre il ait comme une vision lointaine de son martyr. Et cette vision le réjouit parce qu'il se sent exilé loin de Dieu et qu'enfin il abordera la patrie éternelle. Combien alors lui paraîtront légères les plus dures épreuves de cette vie récompensées par un immense poids de gloire !

d) C'est pourquoi aussi il veut se garder irréprochable devant Dieu :

⁹ Aussi toute notre ambition est-elle, soit que nous restions dans ce corps, soit que nous le quittons, de lui être agréable ; ¹⁰ car il nous faut tous comparaître devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive le bien ou le mal suivant ce qu'il a fait alors qu'il habitait son corps.

¹¹ Sachant donc qu'il faut craindre Dieu, nous tâchons de convaincre les hommes. Dieu nous connaît, et j'espère que, dans le fond de vos consciences, vous nous connaissez aussi. ¹² Nous ne voulons pas faire de nouveau notre éloge devant vous, mais vous fournir l'occasion de vous glorifier en nous, afin que vous sachiez répondre à ceux qui se glorifient de leurs avantages extérieurs, et non de ce qu'ils sont dans leur cœur. ¹³ Si nous sommes fous, c'est pour Dieu ; si nous sommes sages, c'est pour vous.

On devine les reproches auxquels il répond. On l'accuse d'orgueil. Son zèle, on le qualifie de folie, et cependant avec eux comme il se fait sage et mesuré pour leur faire entendre la vérité divine ! Non, dans ses entreprises de zèle ce n'est pas l'esprit propre qui le guide, c'est la charité du Christ.

¹⁴ Car l'amour du Christ nous presse, à la pensée que si un seul est mort pour tous, c'est qu'avec lui tous sont morts au péché. ¹⁵ Et le Christ est mort pour tous afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux.

¹⁶ C'est pourquoi désormais nous ne connaissons plus personne selon la chair, et si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus. ¹⁷ Quiconque est dans le Christ est une nouvelle créature. Les choses anciennes ont passé et tout est devenu nouveau. ¹⁸ Et tout cela est l'œuvre de Dieu, qui nous a réconciliés à lui par le Christ, et qui nous a donné un ministère de réconciliation. ¹⁹ Car Dieu était dans le Christ réconciliant le monde avec lui-même. Il n'imputait plus aux hommes leurs péchés et il a mis en notre cœur la parole de réconciliation. ²⁰ Nous remplissons donc la fonction d'ambassadeurs du Christ, et c'est en quelque sorte Dieu qui vous exhorte par notre bouche.

Nous vous en conjurons au nom du Christ, réconciliez-vous donc avec Dieu. ²¹ Celui qui n'a point connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions en lui justes devant Dieu. VI. ¹ Puisque nous sommes les aides de Dieu dans le ministère sacré, nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. ² Car il a dit : « Je t'ai exaucé au temps favorable et je t'ai porté secours au jour du salut. » Or voici maintenant le temps favorable, voici le jour du salut.

Notre amour pour le Christ nous presse de vous dire qu'il est mort pour vous, afin de vous racheter. Puisqu'il vous a rachetés, vous ne vous appartenez plus, mais à lui. Vous devez donc vivre pour lui, non pas pour le Christ selon la chair, tel que le prêchent les judaïsants, le Fils de David, le Messie qui

prépare la gloire temporelle d'Israël, mais pour Jésus crucifié. Nous ne connaissons que celui-là, Jésus rédempteur mort pour nous, Jésus par qui Dieu nous a réconciliés à lui. Et pour opérer cette réconciliation Dieu « l'a fait péché pour nous, » il l'a traité comme s'il eût été le péché même.

Deux pensées soutiennent donc l'Apôtre, la pensée du jugement de Dieu et celle de l'amour de Jésus-Christ. Aussi quelle vie sacrifiée est la sienne :

³ Nous ne donnons sujet de scandale à personne afin que notre ministère ne soit pas décrié. ⁴ Mais nous cherchons à nous rendre en tout recommandables comme ministres de Dieu, par une grande patience dans les tribulations, dans les nécessités pressantes, les angoisses, ⁵ sous les coups ; dans les prisons, les émeutes, les durs travaux, les veilles, les jeûnes ; ⁶ par la pureté, la science, la longanimité, la douceur ; dans les œuvres de l'Esprit Saint ; par une charité sincère, ⁷ la parole de vérité, la vertu de Dieu, par les armes de la justice à droite [pour l'attaque], à gauche [pour la défense] ; ⁸ dans la gloire et dans l'ignominie, dans la mauvaise et dans la bonne réputation : regardés comme trompeurs, quoique très sincères ; comme inconnus, quoique très bien connus ; ⁹ comme mourants, quoique toujours vivants ; comme livrés au châtiement, quoique échappés à la mort ; ¹⁰ comme tristes, tandis que nous sommes toujours pleins de joie ; comme pauvres et enrichissant beaucoup de monde, comme n'ayant rien et possédant tout.

Cette pensée lui tient au cœur, car il l'a exprimée déjà plus haut, et il y reviendra avec plus de détails encore à la fin de sa Lettre. Il s'arrête pour les adjurer de l'écouter comme un père :

¹¹ Notre bouche s'est ouverte pour vous parler, ô Corinthiens, et notre cœur s'est dilaté. ¹² Vous n'y êtes pas à l'étroit, mais nous sommes à l'étroit dans vos cœurs. ¹³ Payez-nous donc de retour, je vous le dis comme à mes enfants : Dilatez donc aussi vos cœurs.

3. Ici se place un passage que la plupart des critiques déclarent interpolé, mais qui a bien pu être une note marginale ajoutée par l'Apôtre lui-même :

¹⁴ Ne vous placez pas sous un même joug avec les infidèles. Quel rapport commun entre la justice et l'iniquité ? Quelle société entre la lumière et les ténèbres ? ¹⁵ Quel accord entre le Christ et Bélial ? Quelle alliance entre le croyant et l'incroyant ? ¹⁶ Quoi de commun entre le temple de Dieu et les idoles ? Car vous êtes le temple de Dieu comme Dieu lui-même l'a déclaré : « J'habiterai en eux et je marcherai au milieu d'eux et je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. » ¹⁷ « C'est pourquoi sortez du milieu d'eux et séparez-vous d'eux, dit le Seigneur, et ne touchez rien d'impur, et moi je vous accueillerai. » ¹⁸ Et je serai pour vous un père et vous serez pour moi des fils et des filles, » dit le Seigneur tout-puissant.

VII. ¹ Puisque nous avons de telles promesses, mes bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, et rendons parfaite notre sanctification dans la crainte de Dieu.

4. Il revient maintenant à sa pensée un moment interrompue, il témoigne aux Corinthiens sa confiance, leur raconte ses angoisses avec la plus touchante des expansions.

² Accueillez-nous. Nous n'avons lésé personne, corrompu personne, jaloué personne. ³ Je ne dis pas cela pour vous condamner. Je vous ai déjà dit que vous êtes dans mon cœur à la mort et à la vie. ⁴ J'ai une grande confiance en vous, j'ai une grande fierté de vous. Je suis rempli de consolation, je surabonde de joie parmi toutes mes tribulations.

⁵ Quand nous arrivâmes en effet en Macédoine, notre cœur ne connut aucun repos, mais nous avons souffert toutes les afflictions. Au dehors, des combats ; au dedans, des craintes.

⁶ Mais Dieu qui console les humbles nous a consolés par l'arrivée de Tite, ⁷ et non seulement par son arrivée, mais par le contentement qu'il a éprouvé de vous. Il nous a redit vos desirs de me revoir, vos larmes, votre sollicitude pour moi, en sorte que je m'en suis grandement réjoui.

⁸ Quoique je vous aie contristé par ma lettre, je ne m'en repens point. Et si je m'en suis repenti, en voyant que cette lettre vous a peiné pour un instant, ⁹ maintenant je m'en réjouis, non parce que vous avez été contristés, mais parce que votre tristesse vous a inspiré la pénitence. Votre tristesse a été selon Dieu, si bien que de notre part vous n'avez subi rien de désavantageux. ¹⁰ Car la tristesse qui est selon Dieu produit une pénitence utile pour le salut, la tristesse selon le siècle produit la mort.

¹¹ Mais voyez votre tristesse selon Dieu, quel bien elle a produit en vous ! Quelle sollicitude ! Quelles excuses pour le passé ! Quelle crainte et quel désir pourtant ! Quel zèle et quelle sévérité pour vous-mêmes ! De toute manière vous avez montré que vous étiez sans reproche dans l'affaire de l'injure.

¹² Si donc je vous ai écrit, ce n'était pas à cause de celui qui avait commis l'injure, ni à cause de celui qui l'a reçue, mais afin de vous prêter une occasion de manifester votre tendresse active pour nous devant Dieu. ¹³ C'est pourquoi nous avons été consolés. Mais, dans notre consolation, nous nous sommes réjouis davantage encore de la joie de Tite, parce que vous avez tous tranquilisé son âme.

¹⁴ Et si devant lui je me suis glorifié de vous, je n'ai pas eu à en rougir ; mais comme nous vous avons toujours parlé en toute vérité, l'éloge que nous avons fait de vous à Tite est devenu aussi la vérité. ¹⁵ Et son amour pour vous est d'autant plus grand qu'il se rappelle avec plus de bonheur votre obéissance, votre respect, et comment vous l'avez accueillie avec crainte et tremblement.

¹⁶ Je me réjouis de pouvoir en toutes choses avoir confiance en vous.

Pas n'est besoin de faire ressortir la tendresse d'âme et la délicatesse de S. Paul. Personne ne sait comme lui faire vibrer tous les beaux sentiments de l'âme humaine. Il dit tout, il rappelle tout, même des souvenirs pénibles, et non seulement il ne blesse pas, il charme, il attache. C'est aussi bien parce qu'il n'ignore point que le moyen souverain pour s'emparer d'une âme qui hésite, c'est de lui dire : « J'ai confiance en vous. »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 junii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 12 juin 1913

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

- Allocutions pour des Messes d'hommes.** — XII. Existence de la Providence, 433.
Instructions dominicales. — XLVI. *Nativité de S. Jean-Baptiste* : Sa vocation et la nôtre, 435.
Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — I. La primauté de S. Pierre reconnue par S. Paul, 438.
Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXXVII. Seconde Epître aux Corinthiens (*suite*), 441.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XII

EXISTENCE DE LA PROVIDENCE

Messieurs,

Dans une de ses odes, notre immortel Lamartine a écrit ces vers dans lesquels l'harmonie de la forme le dispute à la profondeur de la pensée :

Le livre de la vie est un livre suprême,
 Qu'on ne peut ni rouvrir ni fermer à son choix.
 Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
 Mais le feuillet fatal s'y tourne de lui-même.
 On voudrait revenir à la page où l'on aime,
 Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

Ce livre, que le poète appelle à bon droit « un livre suprême, » voulez-vous, Messieurs, que nous essayons d'y lire ? Après tout, jamais lecture ne pourra être aussi attirante et aussi nécessaire.

Nous avons déjà commencé d'en épeler quelques pages, quand nous avons démontré que nous devons la vie à Dieu, et que si nous en jouissons, c'est parce qu'il nous la conserve. Il est probable, pour ne rien dire de plus, qu'il doit le faire avec cette suprême bonté que nous lui avons reconnue dans notre dernière conférence. C'est la conclusion vers laquelle nos cœurs se hâtent. C'est la Providence !

Ne nous pressons pas de triompher, parce que des voix discordantes ne tarderaient pas à retentir à nos oreilles. Nous allions dire que Dieu s'occupe de nous qu'il a créés, de nous qu'il maintient à chaque instant dans la vie, de nous qui sans lui retomberions immédiatement dans le non-être ; et voilà que ces voix clament avec assurance : « Pas du tout ! Dieu ne s'occupe pas de nous ! »

Nous sommes payés, Messieurs, pour ne pas

nous laisser intimider par cette virulence. Regardons un peu de quoi il retourne.

I

Il y a longtemps, bien longtemps, parurent des philosophes grecs qui s'intitulaient orgueilleusement les *stoïciens*. Leur chef s'appela Démocrite. Leur doctrine consistait à dire que tout, dans le monde, est soumis au destin. Les anciens avaient même fait de ce destin un Dieu qui était aveugle et fils du Chaos et de la Nuit. Je dois avouer qu'on n'a pas retrouvé son acte de naissance.

Vous comprenez bien, Messieurs, que cette explication enfantine n'aurait pas beaucoup de succès à notre époque. Il faut la rajeunir, et c'est à quoi s'emploient, avec une ardeur digne d'une meilleure cause, des gens que nous avons déjà rencontrés sur notre route : les naturalistes.

Fidèles à leur principe, ils s'enveloppent du manteau de la science et prétendent bien renverser et remplacer, sur ce point, toutes les philosophies et toutes les religions. Et quelle est l'explication qu'ils ont trouvée pour nous donner la cause de la marche du monde ? — C'est tout simplement la *mécanique* !

Vous croyez peut-être, Messieurs, que j'exagère. Voici des citations empruntées aux sommités du naturalisme, lesquelles vous prouveront que je n'invente rien.

« Tous les phénomènes de la nature, affirme Hæckel, — ce savant allemand dont nous avons déjà dit les déceptions à propos de l'origine de la vie, — tous les phénomènes de la nature, sans exception, depuis le mouvement des corps célestes et la chute d'une pierre jusqu'à la croissance des plantes et à la conscience de l'homme, arrivent en vertu d'une seule et même loi ; bref... tout est réductible à la mécanique des atomes. »

Un écrivain français, qui s' imagine avoir démolé les cathédrales parce qu'il jette des cailloux dans leurs verrières, écrit aussi de son côté : « Je crois que *tous* les faits, à côté de leur narration humaine, sont susceptibles d'une narration mathématique, et la *définition* de l'erreur est pour moi dans l'impossibilité d'une traduction mécanique. C'est pour cela que je ne suis pas finaliste. »

Ce n'est pas très clair ; mais M. Le Dantec — c'est de lui qu'il s'agit — déchire tous les voiles dans cette formule lapidaire : « J'ai fait un grand effort pour tâcher de savoir quelle est, en effet, ma méthode ; il me semble qu'elle consiste uniquement en une foi ardente dans la *mécanique universelle*. »

Nous voici prévenus. Le monde n'est qu'une immense machine qui n'a pas besoin de chauffeur, et qui, par conséquent, ne craint pas les

grèves. Mais il y a d'autres inconvénients qui ne sont pas aussi faciles à éviter. Nous allons voir lesquels.

II

Si vous admettez, en effet, que le monde est régi uniquement par la mécanique, que devient la *liberté humaine*? Dans une machine, les rouages sont commandés par d'autres rouages. Aucun d'eux n'est libre d'avoir le mouvement qu'il veut, pas libre même de s'arrêter. De même l'homme, dans le système de ces Messieurs : il est mené par « des lois d'airain. » (Hæckel).

« Je ne crois pas à la liberté, dit M. Le Dantec, et cela est fondamental chez moi. » — Il est bien obligé de le reconnaître ; car, s'il admettait la liberté humaine, tout ne serait pas mécanique dans le monde et toute sa théorie s'écroulerait. Reste à savoir seulement si nous consentirons, nous, à faire le même sacrifice que lui, et à n'être, selon son expression, que « des marionnettes conscientes qui ont l'illusion d'être libres. » Ma liberté n'est pas une illusion ; c'est une certitude intime, et j'entends bien n'y pas renoncer, même pour lui faire plaisir.

Après la liberté il faut, avec le naturalisme, rayer le mot *vertu* de notre dictionnaire. Car, si nous ne sommes pas libres, si nous sommes menés par « des lois d'airain, » comment pourrions-nous être responsables de nos actes? Est-ce que l'on condamne à la prison ou à la mort une machine? Or, c'est là que nous mène encore la théorie de ces Messieurs : « La vertu et le vice, a dit Taine, sont des produits comme le sucre et le vitriol. » Et M. Bayet : « Il est aussi puéril de rendre l'individu, quel qu'il soit, responsable de ses actes, que de blâmer l'arbre chétif ou de féliciter l'arbre vigoureux. » Il n'y a donc plus qu'à abattre les prisons et les tribunaux. Je crois bien, par exemple, que nous ne tarderions pas à les rebâtir.

De même, la pensée, l'amour, la joie, la conscience, ne sont que des vibrations, c'est-à-dire des phénomènes qui se produisent d'eux-mêmes et dans lesquels nous ne sommes pour rien. Quand vous avez la pensée de faire plaisir à vos enfants, que vous vous réjouissez de leur surprise, que leurs petites mains qui battent d'allégresse vous rendent heureux, vous croyez bien que vous agissez de vous-mêmes. C'est une erreur. Vous n'avez obéi qu'à un décliné. Eux et vous n'êtes que des marionnettes agitées par des ficelles invisibles. C'est vraiment enchanteur!

Ce n'est pas moins enchanteur de penser que notre vie n'est pas autre chose qu'une série de faits mécaniques. Nos émotions, nos deuils, nos travaux, nos succès, tout ce qui enthousiasme notre esprit, tout ce qui remue

notre âme est dû, non à notre intelligence, non à notre caractère, non à notre cœur, mais à un reflux de la force universelle. Pourquoi honorez-vous Jeanne d'Arc qui délivra votre pays? Pourquoi vénérez-vous S. Vincent de Paul qui nourrit des provinces entières? Pourquoi exaltez-vous Jettier et Pasteur, ces immortels travailleurs qui sauvèrent tant de vies humaines? Pourquoi glorifiez-vous Bossuet, Pascal, Corneille, Racine, qui portèrent si haut le génie humain? Tous ceux dont vous parlez là ne sont pour rien dans les merveilles que vous leur attribuez.

Encore une fois, ne dites pas que je fais endosser à mes adversaires, ou plutôt aux adversaires de la Providence, des conclusions qu'ils repoussent, car je vous citerais cette parole de M. Le Dantec : « Toute phrase dans laquelle un individu est sujet d'un verbe est une erreur pour la mécanique universelle. »

Ne croyez pas non plus que les auteurs de ces formules extravagantes soient de pauvres esprits dérangés qui se sont amusés à mettre sur le papier les divagations de leur pensée. Pas du tout! Taine fut académicien et son *Histoire des origines de la France contemporaine* est un monument de labeur et de pénétration. M. Bayet est un haut fonctionnaire de notre enseignement national, et M. Le Dantec doit être professeur dans quelque chaire officielle. Les théories monstrueuses que je viens d'exposer montrent seulement jusqu'où peuvent se dévoyer ceux qui ne veulent pas accepter les enseignements de la foi. On est prêt à tout croire, pourvu que ce ne soit pas en Dieu.

III

Ces théories, il suffit de montrer où elles aboutissent pour qu'elles soient à tout jamais condamnées. De telles conclusions ne peuvent être déduites que d'un principe manifestement faux. Que si vous désirez, Messieurs, une réfutation directe, elle ne saurait être difficile à trouver.

Qu'est-ce que la mécanique? C'est la science du mouvement et de pas autre chose. Vous essayez de m'expliquer comment les mondes se meuvent : fort bien ; mais cela ne vous autorise pas à dire en quoi les mondes consistent. Ce n'est pas parce qu'un chauffeur, monté sur sa locomotive, m'emmène vers Paris qu'il a le droit de dire qui je suis, et, à plus forte raison, de dire que je n'existe pas. Que s'il s'aventurait à s'occuper de ma modeste individualité, j'aurais tôt fait de lui dire qu'il se mêle de ce qui ne le regarde pas, et c'est bien ce que je réponds, tout d'abord, aux partisans de la mécanique universelle.

Et, puisque vous parlez de mouvement et que vous ramenez tout à cela, permettez-moi de vous rappeler que tout mouvement peut se faire dans les deux sens. La locomotive qui

me mène à Paris n'a qu'à renverser la vapeur pour me ramener à Orléans. Si vous expliquez par la mécanique qu'une pomme pourrisse, vous n'avez qu'à lui faire refaire en sens inverse le chemin qu'elle a parcouru, et vous la rendrez saine. Si vous expliquez par la mécanique qu'un homme vieillisse et meure, vous n'avez qu'à le prendre dans sa tombe et à le faire revenir, à la vie d'abord, puis à la maturité, puis à la jeunesse. Pourquoi n'essayez-vous pas ? C'est donc que la mécanique n'a rien à faire ici.

Et puis, il y a toujours le terrible argument des causes finales. Toute machine suppose un mécanicien. Si l'univers n'est qu'une immense machine, où est le mécanicien ?

**

Le mécanicien, que les naturalistes veulent supprimer, je n'ai pas besoin de vous le dire, Messieurs, il existe, et c'est lui qui veille à tout. Plus attentif encore que ceux de nos locomotives, que nous voyons, à chaque arrêt, mettre dans les rouages la goutte d'huile nécessaire, il ne cesse de répandre sur l'univers des flots de sagesse, de puissance et de bonté. Nous croyons en sa Providence ; cela est tout de même plus consolant que d'avoir une foi, même ardente, en la mécanique universelle ! Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XLVI

Nativité de S. Jean-Baptiste

SA VOCATION ET LA NÔTRE

Mes frères,

Vous savez que c'est au jour anniversaire de leur mort que l'Eglise célèbre la fête des saints : c'est vraiment pour eux le jour de la gloire et du bonheur, le jour de leur naissance au ciel. Elle ne célèbre pas l'anniversaire de leur naissance ici-bas ; car celle-ci est souvent le début de beaucoup de misères et de souffrances. Pourtant elle a fait deux exceptions à cette règle, en faveur de la Nativité de la T. S. Vierge et de celle de S. Jean-Baptiste. La raison en est, disent les pieux auteurs, que la venue de ces deux personnages sur la terre fut un insigne bienfait de la divine miséricorde. De plus, tous deux sont entrés dans ce monde ornés de la grâce sanctifiante. « L'Eglise célèbre la mort des autres saints, dit S. Bernard à propos de S. Jean, parce que leur vie et leur mort ont été saintes ; mais elle révere la naissance temporelle de S. Jean-Baptiste, parce que cette naissance elle-même a été sainte et la source d'une sainte joie. »

Nous venons de lire le récit de cette heu-

reuse et miraculeuse nativité et des prodiges qui l'ont accompagnée, dans l'évangile de cette fête. C'est ce récit qui m'a inspiré la pensée que je veux un peu développer devant vous : S. Jean avait une vocation, nous en avons une aussi. Répondons-nous à la nôtre comme le Précurseur répondit à la sienne ?

I

1. Oui, mes frères, S. Jean eut une vocation ; c'est-à-dire qu'il fut choisi par Dieu, désigné spécialement pour remplir une mission particulière. Il vint sur la terre, envoyé par le Très-Haut et chargé par lui d'y jouer un rôle marqué. « *Fuit homo missus a Deo.* » (Jo., 1, 6). De toute éternité il fut destiné dans les desseins de Dieu à une fonction qui lui était réservée. C'est ce qu'on appelle la vocation.

Pour S. Jean, elle consistait à être le Précurseur du Christ, du Fils de Dieu fait homme, du Messie promis. Il devait précéder et annoncer le Sauveur du monde, lui rendre témoignage : « *ut testimonium perhiberet.* » Sa vocation consistait donc à se présenter aux hommes pour leur annoncer l'apparition du Rédempteur, le leur montrer, pour ainsi dire, et pour préparer les âmes à le recevoir. C'est pour cela qu'on l'appelle le Précurseur ; ce nom dit parfaitement sa fonction et sa vocation.

Nous aussi, nous avons tous une vocation. Dieu appelle tous les hommes à être d'abord des chrétiens ici-bas, et ensuite des élus, des saints dans le ciel. C'est une destinée commune, celle-là. On commence à y répondre par le baptême qui nous fait disciples de Jésus-Christ, enfants de Dieu et de l'Eglise.

A part cette vocation générale, chacun de nous a une vocation spéciale. C'est-à-dire que Dieu en nous créant, nous a tous destinés à une situation. A chacun il a fixé un rôle à remplir ici-bas ; il nous veut dans tel ou tel état. Les uns sont appelés à rester dans le monde, à fonder une famille ; les autres sont appelés à quitter le monde, à se consacrer à Dieu et à renoncer à tous les plaisirs charnels. Parmi ceux-ci, certains ont été marqués de toute éternité pour être les apôtres, les ministres du Seigneur ; d'autres sont destinés à consacrer leur vie à la prière, à la pénitence, au soin des malades et des infirmes ou à l'éducation chrétienne des ignorants et des enfants. Il y a enfin les personnes qui restent dans le monde sans être du monde, à qui Dieu demande de n'avoir point d'autre époux que lui. Ne pas suivre sa vocation, c'est troubler l'ordre établi par la Providence divine.

2. Sachez aussi, mes frères, que si notre souverain Maître nous appelle à une destinée, il nous donne les grâces nécessaires pour nous y sanctifier ; s'il nous confie une fonction, il

nous fournit tout ce qu'il faut pour la bien remplir. Il prépare pour ainsi dire ses sujets et les rend dignes de la vocation qu'il leur a fixée.

Voyez ce qu'il a fait pour S. Jean. Celui-ci est choisi par Dieu pour être le témoin de son Fils. Il est l'instrument dont la Providence veut se servir pour préparer la voie au Messie. Il est donc destiné à être l'enseigne placée devant les regards des hommes pour leur dire : « Voici la lumière du monde qui vient au milieu de vous ; voici le Messie, le Fils du Très-Haut, l'Agneau victime qui va vous racheter. » Tout, dans le Précurseur, devait tendre vers ce but. Dieu le préparait à cette fin, à cette œuvre. De là les merveilles de sa conception et de sa naissance. On peut dire que S. Jean fut l'enfant de la prière et du miracle. L'enfant de la prière : sainte Elisabeth, sa mère, était désolée d'être stérile. Elle pria. Et ce fut par sa piété, par ses vertus, par sa fidélité à la loi divine, par ses pressantes et ferventes oraisons qu'elle mérita l'honneur de la maternité. L'enfant du miracle : car au moment de la promesse divine, les deux époux, Zacharie et Elisabeth, étaient à un âge avancé qui avait tari en eux tout espoir. De plus, l'enfant fut purifié du péché originel avant sa naissance. Au jour de la Visitation il fut orné de la grâce sanctifiante, alors qu'il était encore dans le sein de sa mère.

Zacharie avait souri au moment où l'ange lui annonçait qu'il serait père. En punition de son doute, il fut frappé de mutisme. L'enfant vint au monde. Les voisins voulaient lui donner le nom de son père. Celui-ci demanda une tablette et écrivit : « Son nom est Jean. » Aussitôt il recouvre l'usage de la parole. Il était évident que la main de Dieu était sur cet enfant et le préparait à sa mission. Aussi tout le monde est frappé d'étonnement et d'admiration. Partout on parle de ces événements et on se pose cette question : « *Quis, putas, puer iste erit ?* Que pensez-vous que sera cet enfant ? »

La Providence a tout dirigé. Elle continue son œuvre de préparation en conduisant le saint Précurseur dans la solitude du désert. Là, il se livre à la méditation et à la pénitence. Pour vêtement il ne possède qu'une tunique grossière en poils de chameau, serrée par une ceinture de peau. Des sauterelles et le miel sauvage que les abeilles déposent dans les cavités des rochers ou que distille l'écorce de quelques arbres, voilà toute sa nourriture. N'ayant d'autre éducateur et d'autre compagnon que Dieu, il se dispose ainsi à remplir sa haute mission.

La bonté divine n'a pas été moins généreuse à notre égard. Ne nous a-t-elle pas fourni tous les moyens de suivre notre vocation et d'at-

teindre le but pour lequel nous avons été créés ? Si nous n'avons pas été sanctifiés, comme S. Jean, avant de naître, nous avons trouvé à notre arrivée en ce monde un sacrement pour nous purifier. Par un miracle de la grâce nous sommes devenus les amis, les enfants de Dieu. Comme S. Jean, nous avons eu peut-être une mère pieuse, des parents fidèles à Dieu. Plus tard, sur les bancs du catéchisme, nous avons appris à connaître nos devoirs, à pratiquer le bien et à éviter le mal. Puis ce fut le tabernacle qui s'est ouvert pour laisser venir à nous notre Dieu, source de force, de lumière, de consolation et de pardon. Est-ce que, tout près de nous, le ministre de Dieu, l'Eglise ne nous rappellent pas nos obligations, nos devoirs ? Est-ce que le cœur si aimant de Jésus n'a pas institué un sacrement pour nous relever de nos fautes, pour purifier notre âme, toutes les fois que nous voulons ? Est-ce qu'il ne nous offre pas chaque jour ses grâces pour nous aider et sa bénédiction pour nous encourager ? Avouons, mes frères, que nous aussi nous avons été bien favorisés de Dieu ; que nous avons été préparés par lui avec un soin particulier, une tendresse vraiment maternelle, à notre vocation. Nous avons reçu tout ce qu'il faut pour devenir des chrétiens parfaits, des saints sur la terre et dans le ciel.

Quant à notre vocation spéciale, c'est encore Dieu qui nous a aidés à l'atteindre, dirigeant tout par sa Providence de telle façon que nous suivions facilement la voie qu'il avait tracée pour nous. Il a tout disposé et organisé pour que nous puissions nous sanctifier et faire notre salut, quelle que soit notre situation. On le constate facilement quand on jette avec foi un regard sur la trame des années passées.

Ceci m'amène à vous dire un mot d'une très grande importance sur la vocation de vos enfants. Il peut se faire que le bon Dieu se choisisse des ministres parmi eux, ou qu'il en destine quelques-uns à une vie plus parfaite, à l'état religieux. Oh ! quel honneur pour vous et pour ces heureux appelés !... Si telle est la volonté de Dieu, il n'est pas permis de la méconnaître, d'aller contre. Détourner quelqu'un de sa vocation serait un crime. Je vais plus loin : vous devez, parents chrétiens, favoriser ces vocations de vos enfants. Le bon Dieu prépare par sa grâce les sujets qu'il lui plaît d'appeler à la situation qu'il leur destine ; ne détruisez pas, ne déformez pas l'œuvre divine. Aidez-la, au contraire, par une bonne éducation chrétienne, et un grand respect, une grande estime des choses et des personnes consacrées à Dieu. Une vocation peut se perdre, sachez-le bien : malheur à vous, si c'était par votre faute ! Car cette perte est presque toujours, pour le pauvre dévoyé, une cause de misère ici-bas et souvent de damnation dans l'autre vie.

II

La vocation ne suffit pas, la préparation divine non plus ; il faut encore que l'appelé y corresponde.

S. Jean-Baptiste est ici encore notre modèle. Il a parfaitement rempli sa mission ; il fut vraiment Précurseur. En cette qualité il devait préparer les âmes et montrer le Christ aux hommes.

Exciter la foi dans les cœurs afin qu'à son apparition le Messie trouve des croyants qui l'accueillent, qui acceptent son enseignement et s'enrôlent dans les rangs de ses disciples, c'est la fonction de Jean. Il la remplit parfaitement par son exemple et sa parole.

Sa vie était la meilleure des prédications. Vous connaissez, mes frères, l'humilité du Précurseur : « Je ne suis ni Elie, ni prophète, dit-il ; je ne suis presque rien, une voix qui crie dans le désert. » (Jo., I, 21-23). Son esprit de pénitence n'est pas moins remarquable. Dans son vêtement, dans sa nourriture, tout respire la mortification. Il se livre à d'effrayantes austérités. Aussi acquiert-il une âme virilement trempée. Ce n'est point un caractère mou et charnel. Aujourd'hui encore nous admirons son énergie, sa fermeté. Il ne s'incline pas au gré du vent ; il n'hésite pas à démasquer l'hypocrisie des Pharisiens, les traitant de « race de vipères » ; il va même jusque devant Hérode lui dire à la face : « *Non licet*, ce que vous faites n'est pas permis. » (Marc, vi, 18).

Cet exemple d'une vie austère et sainte faisait une profonde impression. Les paroles de Jean et sa prédication achevaient cette préparation des âmes. Le Précurseur disait à tous la vérité. Aux uns il reprochait leur avarice, aux autres leur amour du plaisir. Chacun entendait le reproche mérité. A tous il répétait : « Préparez-vous ; purifiez vos consciences, détruisez vos mauvaises habitudes, corrigez vos défauts ; en un mot, faites pénitence. Voici le moment du salut, voici l'Agneau de Dieu qui vient vous racheter. »

Les âmes qui ont profité des leçons de S. Jean sont préparées ; elles ont reçu le baptême de pénitence. Maintenant le Précurseur va leur montrer le Christ. A quatre fois différentes il rendit publiquement témoignage au Messie ; il le montra au peuple par ses paroles, comme dans les siècles précédents les prophètes le montraient par leurs visions. Jésus vient se faire baptiser au Jourdain. Plusieurs fois il passa vers S. Jean. Et celui-ci le désignant à la foule s'écriait : « *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi*. Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui enlève l'iniquité de dessus la terre. » (Jo., I, 29). Enfin c'est de Jean que sont envoyés à Jésus ses premiers disciples.

Ainsi se termine l'œuvre du Précurseur. Il a parfaitement rempli son rôle ; il a préparé les âmes, il leur a montré le Messie. En un mot S. Jean a parfaitement suivi et accompli sa vocation.

Et nous, répondons-nous à notre vocation ? Dieu nous ayant d'abord destinés à être chrétiens, le sommes-nous comme il le veut ? Nous montrons-nous par nos paroles et par nos actes de vrais disciples de Jésus-Christ ? Ne rougissons-nous pas, au contraire, de notre foi et de notre Dieu ? Soyons, comme S. Jean, des hommes de caractère et d'énergie, des modèles de vertu. Comme lui, manifestons Jésus au monde en suivant sa doctrine, en réglant notre conduite sur ses enseignements et en pratiquant ses exemples. — Sachons ensuite qu'il n'y a pas de bons chrétiens sans l'observation fidèle de la loi divine. Celle-ci doit être pour nous chose sacrée et inviolable. Ne transgressons jamais volontairement les ordres de Dieu. — Un bon chrétien enfin, un saint, c'est celui qui vit en état de grâce. Ne vivons donc pas dans le péché. Ne nous dépouillons pas de la robe nuptiale nécessaire pour entrer au ciel ; ce serait perdre notre titre d'enfant de Dieu, notre vocation, surtout notre vocation au bonheur éternel. Si donc, par malheur, il nous arrive de tomber, relevons-nous promptement et courageusement.

Répondons aussi à notre vocation particulière. Elle consiste à remplir dans le monde le rôle dont Dieu nous a chargé. En d'autres termes : elle est la fidélité à accomplir parfaitement nos devoirs d'état. Celui qui s'acquitte bien de sa tâche quotidienne suit la voie que la Providence lui a tracée, et fait ce que Dieu veut. Ayons cette haute idée de nos travaux, de nos fonctions quelles qu'elles soient, — fonction d'époux, d'épouse, de père, de mère, d'éducateur, de patron, d'ouvrier, de cultivateur, d'artisan, etc., — et nous nous sanctifierons, parce que notre vie toute entière sera l'accomplissement de la volonté de Dieu.

**

Laissez-moi, mes frères, vous donner un double conseil en terminant. Si quelqu'un d'entre vous croyait avoir manqué sa vocation, s'il avait résisté à l'appel de Dieu, qu'il ne se décourage pas. Qu'il se repente, qu'il prie et qu'il s'efforce de mettre à profit les grâces qu'il reçoit, afin de prévenir les funestes conséquences de son erreur ou de sa faute. S'il éprouve des troubles dans sa conscience, qu'il demande conseil à son confesseur ou à son pasteur.

Quant à ceux qui ne sont point encore fixés sur le choix d'un état, qu'ils prient et qu'ils écoutent la voix de Dieu et non pas celle de la nature ni celle des passions. Et si la Providence vous appelle l'un ou l'autre à une

vie de plus haute perfection, n'hésitez pas à répondre : il y va de votre bonheur en ce monde et en l'autre.

O glorieux S. Jean, obtenez-nous la grâce de correspondre parfaitement à la volonté de Dieu, afin qu'après avoir rempli, comme vous, la mission que Dieu nous a confiée ici-bas, nous allions partager votre gloire au ciel ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE ET S. PAUL

I

LA PRIMAUTE DE S. PIERRE RECONNUE
PAR S. PAUL

*Tu es Petrus, et super hanc
petram ædificabo Ecclesiam
meam.*

Tu es Pierre, et sur cette
pierre j'établirai mon Eglise.
(Matth., xvi. 18).

C'est Pierre, et non pas un autre apôtre, qui est établi par Jésus-Christ le fondement de l'Eglise. Cette assurance, cette mission, cette gloire lui vient de son généreux acte de foi. Car, seul des Douze, à la question de Jésus : « Qui dites-vous que je suis ? — il répondit hardiment : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ! » Les travaux de Pierre furent bénis. Il évangélise la Judée, le littoral, Césarée, Antioche, puis, dès l'an 42, il va placer son siège et le siège éternel de l'Eglise à Rome, la capitale du monde romain, qui demeurera le centre de la religion catholique.

Jésus-Christ avait choisi douze apôtres, douze hommes modestes, pêcheurs pour la plupart, qui n'avaient rien de la sagesse ni de l'éloquence du monde. Il voulut en choisir un autre, un homme à part, doué de merveilleux talents de parole, de zèle, d'organisation, un apôtre surnuméraire, a-t-on dit, grand par l'esprit, plus grand encore par le cœur, qui, après avoir été le loup qui ravage le troupeau, devint le plus doux et le plus fidèle des agneaux. C'est Paul, l'apôtre des Gentils, à qui il confie une mission unique, celle de convertir le monde païen ; Paul, son vase d'élection, son missionnaire, qui portera sa parole partout, avec un éclat qui fera pâlir toute autre parole apostolique ; qui, nouveau venu dans l'Eglise qu'il a d'abord persécutée, se fera accepter de tous et se permettra de réprimander Pierre lui-même ; qui enfin enseignera et souffrira plus que tous les autres.

L'action de Paul est extraordinaire ; il agit, il attire, il remue plus que Pierre ; et cependant c'est Pierre qui garde la primauté, parce que c'est à lui seul que Jésus-Christ a dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre j'établirai mon Eglise. » Rien n'est beau, rien n'inspire

la foi dans l'Eglise et l'obéissance à son chef comme ce spectacle de S. Paul, supérieur à S. Pierre par les dons de l'esprit, qui l'aime comme un frère, et qui lui obéit simplement et grandement ; de cet homme de génie qui s'incline devant l'homme du peuple, parce que celui-ci est l'envoyé de Dieu qu'il représente et qui lui a confié l'autorité.

Voilà le spectacle surnaturel que nous allons admirer ensemble, afin de régler et de fortifier notre foi.

I

Il n'est rien dans l'histoire de l'Eglise qui soit passionnant comme la vie de S. Paul. Pour la retracer il faudrait de nombreux discours. Tout est extraordinaire dans cette laborieuse existence, même l'âpreté qu'il apporte à persécuter l'Eglise de Dieu. Aussi quand Jésus apparaît à Ananie pour lui confier l'âme de Saul terrassé sur le chemin de Damas, il dit à son serviteur épouvanté : « Va, c'est mon vase de choix. Il portera mon nom chez les Gentils, chez les rois et chez les fils d'Israël. Je lui montrerai combien il lui faudra souffrir pour mon nom. » (Act., ix, 16). Ces multiples et incroyables souffrances, Paul les raconte aux Corinthiens dans une page inoubliable où il passe en revue toute sa vie, depuis Damas où, le lendemain de sa conversion, il faut le descendre du haut des murailles de la ville pour le faire échapper à ses ennemis, jusqu'à ses flagellations, ses naufrages, ses périls qui lui viennent de partout, même des faux frères, jusqu'à son ravissement au troisième ciel. (II Cor., xi-xii).

Les moyens qu'il emploie ne préviennent point en sa faveur. Il avoue que son extérieur est des plus humbles, *præsentia corporis infirma*, que sa parole est méprisable, *sermo contemptibilis* (II Cor., x, 10), et donc qu'il ne possède aucun de ces dons de l'orateur qui attirent et retiennent les foules.

Il dédaigne d'ailleurs les procédés humains de la persuasion et de l'éloquence ; il ne cherche pas les choses agréables qui plairaient à ses auditeurs, il prêche en quelque sorte la vérité toute nue, « la sagesse » dans toute son austérité. Vous avez compris que cette Sagesse c'est Jésus-Christ et Jésus-Christ seul. Il fait profession de ne savoir que Jésus-Christ, de ne parler que de lui et de ce qu'il y a de plus difficile à accepter en lui : sa croix sévère, le sacrifice, l'abandon de toutes choses pour servir Dieu. Il pourrait mettre en relief la douceur, la miséricorde du Sauveur, ses miracles de bonté, ses admirables paraboles ; sans doute il ne s'en fait pas faute, mais ce qu'il affirme, expose, développe et montre avant tout, c'est la doctrine de Jésus crucifié : *et hunc crucifixum*, il veut ne voir, ne savoir que la croix.

D'ailleurs, quoi de plus attirant, de plus

aimable que la croix de Jésus-Christ, en dépit de la doctrine sacrifiée qu'elle enseigne? Ne soyons donc pas étonnés que S. Paul ait soulevé l'univers en la lui présentant. Car la croix, c'est l'amour de Dieu pour les hommes traduit dans sa plus sublime expression. Le grand Apôtre a beau dire qu'il manque d'extérieur et que sa parole est infirme. Oui, il peut avoir cette « phrase qui sent l'étranger » dont parle Bossuet, mais quand il parle du Maître qui lui a apparu, qui l'a choisi, lui, le dernier des apôtres, le plus indigne de tous, quand il expose les merveilles de l'amour du Sauveur qui s'élève sur la croix pour y mourir, parce qu'il porte toute l'humanité dans son cœur divin, ses traits s'animent, son visage se transfigure, sa voix trouve des accents, des éclats, qui font passer dans l'âme des auditeurs les sentiments, la conviction, les trésors de foi dont son âme est débordante, et l'on est entraîné, subjugué.

Après Jésus-Christ, le Fils de Dieu, jamais homme n'a parlé comme cet homme, et ce qu'il disait, il l'appuyait des exemples de toute sa vie. Il était pleinement désintéressé et ne demandait rien pour lui-même; il travaillait de ses mains pour gagner sa vie et n'être à charge à personne; il était fier dans sa pauvreté, mais très liant quand il fallait faire connaître le nom de Jésus. Il abordait le peuple, les ouvriers dépravés ou méchants, il découvrait parmi eux des gens qui signoraient eux-mêmes; il soufflait dans leur cœur la flamme divine qui n'y était pas éteinte et qui se ranimait; il les voyait, les cherchait, leur parlait en public, les poursuivait dans leurs maisons, les groupait ensemble, les organisait et créait avec ces éléments informes les magnifiques communautés pleines d'ardeur et d'avenir qu'il confiait à des anciens éprouvés; puis il s'en allait plus loin recommencer les mêmes créations.

Quand on l'avait entendu une fois, on oubliait bien vite « sa phrase qui sentait l'étranger, » et sa forte doctrine apparaissait rayonnante d'amour.

Si nul homme ne parla comme cet homme, parce qu'il vivait ses enseignements, que la beauté de la vérité, du sacrifice qu'il prêchait, rejaillissait sur toute sa personne, pénétrait tous ses actes, si bien que son unité et sa dignité de vie parlaient plus éloquemment encore que tous ses discours, nul homme non plus ne fut plus attachant et ne témoigna plus tendrement son affection. Voyez en quels termes suaves et délicieux il écrit à Timothée ou à ses chers Philippins. Quel homme a jamais ainsi abandonné son cœur, exprimé si délicatement sa pensée, son affection profonde, apporté plus d'habileté à ne blesser personne, à entrer dans la place pour y faire entrer Jésus-Christ?

Aussi comme il s'attache Hoïlde et Eunice (II Tim., I, 5), l'aïeule et la mère de Timothée; Aquila et Priscilla qui le suivent partout, à Corinthe, à Ephèse, à Rome, subordonnant les intérêts de leur commerce à son apostolat; et cette sainte Lydie, la marchande de pourpre de Philippes, qui pourvoit maternellement à ses besoins partout. (Act., xvi, 14).

Mais aussi bien il avait besoin d'affection comme d'expansion; et ce dont il souffre le plus, c'est de l'abandon, de la solitude où ses amis le laissent. Il convient de dire encore que, parce qu'il veut goûter, comme le bon Maître, au calice du sacrifice, c'est lui-même qui se prive d'eux, de Tite, de Timothée ou de Luc, pour les envoyer loin de lui en mission, parce qu'il préfère les âmes à sa propre satisfaction. Que de fois il se plaint d'être seul! Souvent c'est parce qu'il l'a voulu, d'autres fois c'est parce que d'anciens amis se sont retirés: « Demas m'a quitté, écrit-il, parce qu'il aimait le siècle »; et au moment où il comparait devant ses juges de Rome, quelques mois avant sa mort, il mande à Timothée avec tristesse: « Dans ma première défense personne n'était auprès de moi, tous m'ont abandonné, *omnes me dereliquerunt.* » (II Tim., iv, 16).

N'est-il pas vrai que tout est extraordinaire dans S. Paul, sa conversion, sa mission, son labeur, son éloquence, ses souffrances, ses épreuves et ces abandons intimes qui furent si douloureux à son âme très aimante et très sensible? « Qui souffre sans que je souffre moi-même? » s'écrie-t-il. Jamais il ne goûte la paix entière, la repos de l'esprit et du cœur, parce qu'il garde en outre « la sollicitude de toutes les Eglises. » Ah! tous les jours je meurs pour votre gloire, écrit-il aux Corinthiens qui sont rebombés, pour plusieurs, dans leur infidélité, et qui nient, comme les matérialistes, la résurrection. « Moi qui ai combattu dans l'amphithéâtre contre les bêtes, à Ephèse, à quoi me serviront mes labeurs, si les morts ne ressuscitent pas? » (I Cor., xv, 31). C'est ainsi qu'en même temps qu'il remue les cœurs, il prend occasion de toutes choses pour instruire les âmes et leur apporter les fortes raisons avec les douces consolations de la doctrine du Christ.

Il est l'Apôtre par excellence. On peut même affirmer qu'il a une sorte de principauté d'apostolat. Cela vient de sa vocation, de sa mission, de sa formation par Jésus-Christ ressuscité lui-même, toutes choses qui sont extraordinaires. Il s'est dépensé surabondamment, il a surpassé tous les apôtres par ses travaux apostoliques; les Pères de l'Eglise ne le séparent pas de S. Pierre, et la sainte Liturgie célèbre ces « Princes glorieux de la terre qui se sont aimés dans leur vie et qui ne se sont pas séparés dans la mort. » Cependant Paul

cède partout devant Pierre, malgré ses propres excellences ; il reconnaît que c'est Pierre qui est investi de la primauté, qui la garde et qui sera salué par les siècles chrétiens le Vicaire de J.-C., la pierre fondamentale de l'Eglise et l'évêque de Rome.

II

Pierre a été chargé par le Sauveur de gouverner les brebis et les agneaux, les pasteurs et les fidèles, les Juifs et les Gentils. Dans la demeure de Cornelius le centurion, une vision lui révèle qu'il doit s'occuper particulièrement des Gentils ; mais c'est Paul qui en a reçu le soin spécial, et tous les apôtres lui reconnaissent sa mission. Rome revenait donc à S. Paul puisque c'était la capitale des Gentils. Mais non ; parce que Dieu a des desseins de gouvernement sur cette cité, elle reviendra à Pierre.

« Comme chef de la chrétienté, dit Bossuet, il faut que Pierre y fonde l'Eglise : ce n'est pas tout, il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome et que, réunie à jamais, pour ainsi parler, à la chaire suprême de Pierre à laquelle elle était subordonnée, elle élève l'Eglise romaine au comble de l'autorité et de la gloire. Disons encore : quoique ces deux frères, S. Pierre et S. Paul, nouveaux fondateurs de Rome, plus heureux, comme plus unis, que ses premiers fondateurs, doivent consacrer ensemble l'Eglise Romaine : quelque grand que soit S. Paul, en science, en dons spirituels, en charité, en courage, encore qu'il ait « travaillé plus que tous les autres apôtres » et qu'il paraisse étonné lui-même de ses grandes révélations et de l'excès de ses lumières, il faut que la parole de Jésus-Christ prévale : Rome ne sera pas la chaire de S. Paul, mais la chaire de S. Pierre¹. »

C'est que Jésus-Christ a dit à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Et encore : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » C'est à Pierre qu'il ordonne de faire paître les agneaux et les brebis et de l'aimer plus que tous les autres apôtres. C'est Pierre qui paraît, parle, agit le premier, pour compléter le nombre des apôtres et pour convertir les Juifs le jour de la Pentecôte. C'est à Pierre que Paul s'adresse pour le redresser, non dans une question de foi, mais dans une question de conduite à tenir envers les Gentils, à Pierre, parce qu'il a le gouvernement de l'Eglise, et non à Jacques, qui cependant commet la même erreur, si bien que la faute du chef des apôtres vient encore confirmer sa primauté.

Non seulement Paul proteste, mais il insère sa protestation dans une lettre que Pierre connaît, la lettre aux Galates, et Pierre n'en est pas humilié, parce que la vérité n'humilie ja-

mais, et Paul ne craint pas qu'on lui reproche sa hardiesse, parce que les droits de la vérité priment tout. « Admirons, après ces grands hommes, ajoute Bossuet, dans l'humilité l'ornement le plus nécessaire des grandes places ; et quelque chose de plus vénérable dans la modestie que dans tous les autres dons ; et le monde plus disposé à l'obéissance, quand celui à qui on la doit obéit le premier à la raison ; et Pierre qui se corrige, plus grand, s'il se peut, que Paul qui le reprend¹. »

Jésus-Christ a bien dit aussi aux autres apôtres : « Tous ceux dont vous remettrez les péchés, ces péchés leur seront remis » ; ils ont donc comme lui le pouvoir de lier et de délier ; mais la volonté du Sauveur est très nettement exprimée : c'est à Pierre qu'il a donné d'abord ce pouvoir qu'il a ensuite communiqué à tous, et seul Pierre et ses successeurs ont reçu la plénitude de la puissance apostolique. Pierre garde l'honneur de la primauté.

Comme il nous est facile maintenant de comprendre le rôle, l'attitude de S. Paul et sa présence à Rome ! Ce n'est pas lui qui a fondé l'Eglise romaine. Dans son Epître aux Romains il constate en effet que leur renommée est universelle et que leur foi est annoncée dans le monde entier. (I, 8). Il leur dit combien il désire venir les voir, lui qui ne les connaît pas ; comment le plus cher de ses vœux est de se consoler avec eux en parlant de leur foi qui est aussi la sienne. (12). Ceci est un fait unique dans la vie de S. Paul, car il s'est prescrit comme une ligne de conduite dont il ne dévie jamais, de ne pas entrer dans les travaux des autres, de ne pas récolter là où il n'a pas semé. Pourquoi désire-t-il venir à Rome, lui qui ne va nulle part ailleurs que dans ses Eglises et qui a la fierté de ne séjourner que dans celles-là, parce qu'elles sont fondées par lui et qu'elles demeurent son œuvre personnelle ?

Quand il était à Ephèse avant l'émeute causée par Démétrius, le grand fabricant de statues de Diane dont Paul gênait le commerce, il ne cessait de dire : « Il faut que j'aille à Jérusalem et de là à Rome ! » (Act., xix, 21). C'était donc chez lui une idée fixe. D'où lui venait-elle ? Sans doute les événements le conduisirent à la ville des Césars parce qu'il en appela à César, mais son but déterminé, son dessein bien arrêté c'était d'aller à Rome.

Or pourquoi irait-il à Rome, sinon pour voir Pierre, pour l'y voir dans l'Eglise qu'il avait fondée, dans cette cité où il avait établi son siège, « le siège de la primauté, le lieu de la légation permanente de Dieu parmi les hommes, le fondement de l'Eglise, le centre de l'unité où le sacerdoce trouverait sa source

¹ Discours sur l'Unité de l'Eglise, 1^{er} point.

¹ Ibid.

et son principe, le centre d'où rayonnerait l'unité de la foi, d'où descendrait toute autorité légitime¹ ? Il s'y rend donc pour se justifier devant le pouvoir civil et pendant deux années, mais prisonnier sur parole, il y organise son apostolat, conduit par le soldat Martial qui lui rend sa chaîne bien douce. Il y reviendra plus tard pour y mourir, après avoir fait triompher l'Evangile au prétoire (II Tim., iv, 17). Mais à Rome il paraît s'effacer. Il apporte bien la même ardeur dans l'apostolat. Sa parole pénètre jusque dans le palais de César, toutefois il n'est pas dans son Eglise : il est dans l'Eglise de Pierre, la maîtresse des Eglises du monde, et il y agit, il y travaille comme un vicaire du Vicaire de Jésus-Christ, comme un coadjuteur.

Quelle gloire toutefois pour l'Eglise Romaine ! Elle a été fondée par celui qui a reçu la primauté universelle, et qui l'évangélise pendant près de dix-huit ans. Puis tout à coup la Providence lui envoie celui qui a reçu la mission extraordinaire et unique de prêcher les Gentils, l'ancien persécuteur devenu l'Apôtre des nations, et dont la gloire, les travaux sont connus dans tout l'univers, Paul qui a été formé à la vie apostolique par le Christ lui-même. Rome devient ainsi le centre puissant de toutes les lumières chrétiennes, parce qu'elle est éclairée par ces deux astres incomparables, qui sont S. Pierre et S. Paul.

Mais ne craignez pas qu'il s'élève une rivalité entre ces deux apôtres, entre l'Evêque des évêques et son coadjuteur ; Paul n'aura pas et ne voudra pas avoir de siège propre. Il n'aura donc pas de successeurs qui puissent se dresser en face des successeurs de S. Pierre et renouveler le scandale des Corinthiens qui disaient : « Moi je suis partisan de Céphas, moi d'Apollo, moi de Paul ! » Le grand apôtre avait une mission extraordinaire, dont personne n'hériterait, car elle ne sera dévolue à personne. Il est venu à Rome pour y faire l'œuvre du Christ, mais il y a trouvé établie l'Eglise-type, l'Eglise centre de l'unité et de la foi, il est entré dans cette Eglise, non pas comme un maître, mais comme un serviteur. Il s'est incliné devant Pierre comme devant quelqu'un plus grand que lui, et c'est en cela principalement qu'éclate sa vertu. On peut garder de l'humilité parmi les succès et les triomphes, quand on est seul à goûter ces succès, à faire naître ces triomphes ; mais quand il faut les partager avec d'autres et qu'on est en possession d'une gloire incontestée, s'oublier, s'effacer, suivre les inspirations d'une autorité moins brillante, mais qui est l'autorité, sacrifier ses goûts, ses pensées, les honneurs, voilà qui révèle une grande âme. Pour produire cette grande âme, il faut une grande vertu et de grandes grâces.

Paul demeure associé à Pierre jusque dans son martyre. Ils mourront ensemble dans « cette heureuse Rome consacrée par le glorieux sang de ces deux princes » ; mais là encore c'est Pierre qui attire sur lui tous les regards ; Pierre qui est crucifié comme son divin Maître, mais la tête en bas, par humilité, non loin du grand Cirque de Néron ; Pierre qui est enseveli par la piété des fidèles dans le cimetière du Vatican, à la place même où s'élève le grandiose monument de la Basilique de Saint-Pierre. Paul, au contraire, est conduit loin de la ville, afin que sa mort paraisse plus inaperçue ; on lui tranche la tête, mais jamais ses ossements ne reviendront à Rome. On les ramène près de la ville où ils sont déposés, où ils sont demeurés « Hors les murs, » dans la Basilique qui lui est dédiée. C'est à peine si Constantin fait graver sur sa tombe trois mots : *Paul, Apôtre Martyr*¹.

Mais sous la coupole de Saint-Pierre étincelle en lettres d'or de deux mètres de haut cette imposante inscription : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*. C'est Pierre qui triomphe, qui règne, qui jouit de la primauté que lui a décernée J.-C. ; et Paul demeure, comme il convient, à la seconde place, la seule qu'il ait voulue.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DES APOTRES

II. — SAINT PAUL

Première partie

Saint Paul en Orient

XXXVII

SECONDE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS (*suite*)

II. — La collecte (VIII-IX)

L'Apôtre s'est victorieusement justifié devant les Corinthiens : il a fait l'apologie de son caractère et de sa conduite et mis à néant les accusations de ses adversaires. Non, il n'est pas inconstant comme on le lui reprochait ; mais c'est par prudence qu'il n'est pas venu à Corinthe où il lui eût fallu châtier celui qui l'avait insulté. Mais quelles angoisses ont été les siennes jusqu'à ce que Tite l'ait rassuré ! Quant à sa conduite, elle a été dictée par la droiture et par son amour pour le Christ. Il leur a parlé en toute sincérité, en toute liberté, en toute patience, en toute irréprochabilité. Comme il s'est appliqué à les fortifier, à les édifier ! Que de souffrances endurées en si-

¹ Discours du cardinal Billot prenant possession de la diaconie de Sainte-Marie in Via lata, 17 janvier 1912.

¹ *Paulo Apostolo Mart.* Inscription découverte en 1838.

lence ! Que de reproches injustes supportés, parce qu'il les aime ! Et si un jour il leur a écrit une lettre qui les a contristés, cette lettre même a été pour leur bien et pour sa propre consolation, parce que leur tristesse a été selon Dieu et qu'elle les a amenés au repentir, à la pénitence. Maintenant tout est oublié et pardonné, il est ravi de leur bon esprit, il a confiance en eux, l'accord est pleinement rétabli.

C'est le moment, pense-t-il, de leur parler de la collecte qu'il a organisée dans toute l'Asie depuis plusieurs années en faveur des pauvres de Jérusalem.

1. On se souvient que quand Jacques, Pierre et Jean reconnurent sa mission, ils lui demandèrent de ne pas oublier les pauvres de l'Eglise de Jérusalem¹. A cette œuvre il consacra aussitôt toute sa sollicitude. Il paraît y avoir intéressé d'abord, dans une lettre qui est perdue, les fidèles de Corinthe², puis les Galates et les Eglises de Macédoine. Il y revient dans sa première aux Corinthiens, leur donnant pour modèle les Eglises de Galatie et leur proposant de détourner chaque dimanche la modeste somme qu'ils veulent librement réserver pour cette œuvre de charité.

S'il insiste, c'est qu'il retourne à Jérusalem et qu'il désire vivement y apporter une abondante aumône, d'abord parce que les pauvres en ont besoin, mais surtout pour prévenir cette Eglise, demeurée empreinte de l'esprit judaïque, en faveur de la doctrine qu'il prêche aux Gentils, afin d'unir ainsi cette Eglise principale à toutes les Eglises d'Asie par un lien puissant de doctrine et de charité.

Or, par suite des troubles survenus à Corinthe, sans doute aussi parce qu'elle Eglise ne comptait pas beaucoup de puissants et de riches, la collecte languissait. Paul chargea son fidèle Tite de ranimer le zèle et de stimuler la bonne volonté des chrétiens. Il l'envoya donc dans cette ville, avec un autre disciple, car il ne voulait pas qu'on attendît son arrivée à lui pour centraliser les aumônes.

Il les presse avec son insistance et sa délicatesse habituelles de se montrer généreux, leur proposant pour modèle les Eglises de Macédoine et leur rappelant l'exemple de Jésus-Christ qui, de riche qu'il était, s'est fait pauvre pour nous.

VIII, ¹ Nous devons, frères, vous faire connaître la grâce de Dieu qui a été donnée aux Eglises de Macédoine. ² Au milieu des épreuves nombreuses de leur tribulation ils ont goûté une très grande joie, c'est que leur extrême pauvreté a produit cependant, avec simplicité, d'abondantes largesses.

³ Je leur rends ce témoignage qu'ils ont donné de leur propre mouvement ce qu'ils pouvaient, et plus qu'ils ne pouvaient. ⁴ Et ils nous ont supplié avec beaucoup d'insistance de leur accorder la

faveur de contribuer aux aumônes recueillies pour secourir les saints. ⁵ Et ils ont apporté bien au-delà de nos espérances, car ils se sont donnés eux-mêmes d'abord au Seigneur, puis à nous, par la volonté de Dieu.

Il est touchant cet acte des Macédoniens si pauvre et donnant dans la simplicité de leur âme de vraies richesses. L'Apôtre les refuse parce qu'ils se sont saignés pour lui offrir cette abondance de ressources, mais ils le conjurent de leur faire la grâce de les accepter, parce que la charité élargissant leur cœur, leur a montré les saints qui sont encore plus pauvres qu'eux. Quand on se donne à Dieu, on se donne naturellement aussi à ceux qui se consacrent aux œuvres de Dieu en ce monde, et c'est une grande grâce que d'en comprendre l'importance. Les riches ordinairement ne la comprennent pas ; la volonté de Dieu réserve aux pauvres cette faveur de savoir se donner et donner.

La conséquence, l'Apôtre ne la tire point ; il laisse ce soin aux Corinthiens. Ils ne manqueront pas d'être frappés par cette générosité de leurs frères. Les Eglises d'Achaïe ne le cèderont pas aux Eglises de Macédoine. Paul tient à ce qu'elles soient honorées devant tous les fidèles. C'est pourquoi il leur a envoyé son disciple Tite. Il provoque entre eux une sainte émulation, mais il va cependant leur apporter un argument plus élevé et plus puissant :

⁶ Nous avons donc prié Tite d'achever parmi vous cette bonne œuvre comme il l'a commencée. ⁷ Et comme vous l'emportez en toute chose, en foi, en parole, en intelligence, en zèle, et de plus en attachement pour nous, il faut que vous l'emportiez aussi dans cette œuvre de charité.

⁸ Je ne dis pas cela pour vous commander, mais pour vous mettre sous les yeux l'empressement des autres, afin que vous donniez aussi une preuve de l'excellence de votre charité. ⁹ Car vous connaissez l'aimable bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; il était riche et il s'est fait pauvre pour vous, afin que sa pauvreté soit pour vous une source de richesse. ¹⁰ C'est donc un simple conseil que je vous donne. Cette œuvre est tellement utile à vos yeux que l'an dernier vous avez été les premiers, non seulement à la concevoir, mais à vouloir l'accomplir.

¹¹ Maintenant vous mettez en acte votre dessein, afin que si votre esprit est prompt à vouloir, il le soit aussi à parfaire cette œuvre suivant vos moyens. ¹² Car si la bonne volonté est prompte au bien, on la juge d'après ce qu'elle a, et non point d'après ce qu'elle n'a pas. ¹³ Il ne convient pas en effet que les autres soient soulagés et que vous soyez surchargés : il faut l'égalité. ¹⁴ Dans les circonstances présentes, votre abondance suppléera à leur indigence, afin que leur abondance un jour supplée aussi à votre indigence, et qu'ainsi il y ait égalité, suivant qu'il est écrit : ¹⁵ « Celui qui recueillit beaucoup n'eut pas plus, et celui qui recueillit peu n'eut pas moins. »

Qui donc ne serait touché de l'exemple du Verbe qui se dépouilla des splendeurs de sa divinité pour prendre les haillons de l'humanité ? Cependant S. Paul n'entend formuler

¹ Gal., II, 10

² I Cor., XVI, 1.

aucun ordre, il conseille, il évoque surtout un souvenir agréable aux Corinthiens. N'est-ce pas eux qui l'année précédente ont pris l'initiative de la collecte? Qu'ils achèvent donc ce qu'ils ont si généreusement commencé. Qu'ils donnent chacun suivant ses moyens. Un jour, si les Corinthiens sont dans la détresse, les saints de Jérusalem leur donneront à leur tour de leur abondance, et ainsi s'établira la sainte égalité chrétienne de la charité.

Mais l'Apôtre n'ignore pas qu'il faut seconder les initiatives, aussi a-t-il prié Tite de prendre l'œuvre en mains :

¹⁶ Je rends grâces à Dieu qui a mis dans le cœur de Tite la même sollicitude que j'ai pour vous. ¹⁷ Car il a bien écouté ma prière, et il s'est montré aussitôt très empressé. C'est de son plein gré qu'il est parti chez vous. ¹⁸ Avec lui nous vous avons envoyé le frère dont l'éloge, à cause de l'Evangile qu'il a prêché, est dans toutes les Eglises. ¹⁹ De plus il a été désigné par elles comme notre compagnon de route, pour cette œuvre de charité à laquelle nous nous consacrons pour la gloire de Dieu, et comme marque de notre bonne volonté.

²⁰ Nous tenons à éviter que quelqu'un ne nous blâme au sujet de cette grande collecte que nous sommes chargés de dispenser. ²¹ Car nous nous préoccupons d'avoir bonne renommée non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes.

²² Avec eux nous avons encore envoyé un autre de nos frères, dont nous avons éprouvé le zèle en de nombreuses occasions. Il aura d'autant plus de sollicitude pour vous qu'il a une grande confiance en vous. ²³ Quant à Tite, il est mon compagnon et mon collaborateur auprès de vous ; quant à nos autres frères, ils sont les apôtres des Eglises et la gloire du Christ. ²⁴ Montrez-leur à la face des Eglises et votre charité et la raison pour laquelle nous sommes fiers de vous.

Quels sont ces deux frères qui accompagnent Tite, on ne saurait le déterminer. L'un d'eux a été désigné pour porter l'offrande des Macédoniens à Jérusalem avec Paul, et « sa louange est dans toutes les bouches, à cause de l'Evangile qu'il a prêché. » Ces indications paraissent convenir à S. Luc. L'autre est d'un zèle que l'Apôtre a souvent éprouvé, c'est tout ce qu'on sait de lui, et cela ne suffit point à nous faire connaître sa personne. Silas et Barnabé n'auraient pu être dans cette affaire les inférieurs de Tite.

On voit combien S. Paul tient à sa bonne renommée et à sa réputation d'intégrité. Afin d'éviter tout soupçon il prend avec lui, non pas des hommes qu'il a choisis lui-même, mais des frères qui ont été élus par les communautés chrétiennes et désignés pour l'accompagner. Le maniement de fonds considérables s'opère rarement sans susciter des suspensions.

Il fait ressortir leurs qualités : ils sont ses collègues, ou ils ont été députés par les Eglises pour remplir cette importante mission. Ils rediront l'accueil et la générosité des Corinthiens. Que ceux-ci montrent qu'ils sont animés d'une vraie charité, et que c'est à bon droit que l'Apôtre s'est déclaré fier d'eux.

2. Il aurait pu rester sur ces considérations. Peut-être en ce moment a-t-il relu la page qu'il vient d'écrire ; il se sent pressé d'y ajouter quelque chose, ne fût-ce que pour leur dire qu'il fait d'avance leur éloge aux Macédoniens, chez qui il se trouve présentement. Peut-être aussi la souscription interrompue était-elle lente à reprendre, et cette charité qu'il célébrait tant n'existait-elle que dans son désir. Il ressaisit donc sa plume et ajoute ces délicats et touchants conseils :

IX. ¹ Pour ce qui est de l'assistance des saints, il me semble superflu de vous en écrire davantage. ² Je sais votre bonne volonté empressée à cet égard, et je m'en fais gloire auprès des Macédoniens. Je leur dis que l'Achaïe est prête depuis un an déjà, et votre exemple a stimulé le zèle d'un grand nombre.

³ Si je vous ai envoyé des frères, c'est afin que l'éloge que j'ai fait de vous ne reçoive pas de démenti, j'ai dit en effet que vous êtes prêts. ⁴ Et si les Macédoniens viennent avec moi et qu'ils trouvent que vous n'êtes pas prêts, j'aurais donc à rougir pour moi, — sinon aussi pour vous, — de vous avoir glorifiés.

⁵ C'est pourquoi j'ai jugé nécessaire de prier les frères de prendre les devants chez vous, afin de préparer l'aumône que vous avez promise, de la tenir prête, et qu'elle soit un don de votre générosité et non un don comme arraché à l'avarice.

⁶ Or je vous le dis : « Celui qui sème peu recueille peu, et celui qui sème à pleines mains des bénédictions, recueillera aussi des bénédictions en abondance. » ⁷ Que chacun donne ce qu'il a décidé en son cœur de donner, sans tristesse, sans contrainte, Dieu aime celui qui donne avec joie. ⁸ Dieu est puissant, il vous comblera de toutes sortes de grâces, afin qu'ayant toujours de quoi suffire à vos besoins, il vous reste en abondance pour toutes vos bonnes œuvres, ⁹ ainsi qu'il est écrit : « Il a distribué ses biens, il les a donnés aux pauvres, sa justice demeure à jamais. »

¹⁰ Celui qui fournit la semence au semeur vous donnera aussi du pain à manger. Et il multipliera votre semence, et il augmentera les fruits de votre justice. ¹¹ Ainsi comblés de toutes sortes de richesses, vous donnerez en abondance avec cette belle simplicité qui, par notre exhortation, provoquera un magnifique élan d'actions de grâces à Dieu.

¹² Car votre aumône ne suppléera pas seulement à ce qui manque aux saints, elle produira en abondance de nombreuses actions de grâces au Seigneur. ¹³ Ils y verront la preuve de votre charité et ils glorifieront Dieu qui vous a inspiré d'obéir à votre foi, à l'Evangile du Christ, en leur faisant part de vos biens, en toute simplicité, à eux et à tous ceux qui sont dans le besoin.

¹⁴ Et ils prieront pour vous, et ils vous aimeront, à cause de la grâce éminente de charité que Dieu vous a accordée. ¹⁵ Grâces à Dieu pour son ineffable don.

Les Corinthiens ont bien été informés les premiers de la collecte préparée par l'Apôtre, et il leur en prête l'initiative. C'est grâce à eux que les Macédoniens ont marché dans cette voie royale de la charité. « Je leur ai dit que vous êtes prêts ! » L'artifice est habile et il est employé avec tant de bonté qu'il devra les toucher.

Mais il se hâte d'arriver à d'autres avis, à d'autres arguments plus surnaturels.

Donnez avec joie, Dieu aime ceux qui donnent ainsi d'eux-mêmes, sans arrière-pensée, sans contrainte. Dieu est puissant et il est bon. Il vous rendra au centuple le peu que vous aurez sacrifié pour lui. Vous aurez toutes choses en abondance, parce qu'il fait lever les moissons et qu'il en augmente la valeur, et votre abondance vous la déverserez sur ceux qui manquent de tout. Ainsi, suivant la parole divine, vous serez à jamais justes devant Dieu et devant les hommes.

Donnez avec simplicité, sans calcul égoïste et sans regret. Déterminez la mesure que votre cœur peut fournir et répandez-la aussitôt, sachant que l'aumône est une bénédiction qui appelle d'autres bénédiction.

En outre, votre aumône fera aimer Dieu. C'est lui qui ordonne la charité. Ceux qui bénéficieront de vos dons se diront que vous êtes des chrétiens sincères. Vous obéissez à votre foi, vous la pratiquez. Vous mettez en œuvre l'Évangile du Maître : vous ne le gardez pas seulement dans votre cœur, vous le faites passer dans vos mains. Et les pauvres glorifieront Dieu qui commande ces heureux procédés et leurs âmes feront monter vers lui leurs actions de grâces.

Enfin ils prieront pour vous ; c'est ainsi qu'ils acquitteront leur dette de reconnaissance. Vous leur distribuez vos biens temporels, ils vous comblent de leurs biens spirituels. Et puis, ils vous aimeront, ils désireront vous connaître, ils parleront de vous. — Toutes les raisons qui nous engagent à faire l'aumône, l'Apôtre les a ainsi brillamment exposées en peu de mots à ses chers Corinthiens.

III. — *Attaque véhémentement contre ses adversaires* (x-xi, 15)

La lettre de S. Paul, semble-t-il, se terminait sur cette note gracieuse de piété et de charité. Tout à coup il reçut de Corinthe des nouvelles des plus alarmantes. Les judaïsants avaient relevé la tête, et, afin de triompher pleinement, ils avaient attaqué son autorité. Paul, disaient-ils, manquait du prestige nécessaire. Sa personne présentait mal, son extérieur était misérable. De loin il parlait, il menaçait ; de près il n'osait pas agir. D'ailleurs sa langue était inculte, sa parole dure et sans art. Si seulement il possédait quelques-uns des dons d'éloquence d'Apollo, qui, lui du moins, était un esprit distingué, façonné au bien dire par la culture grecque, un élève des meilleurs maîtres alexandrins ! Mais Paul, c'était le prédicateur exagéré, aux idées aussi folles que son langage.

Voilà ce que criaient partout ses ennemis.

Eux-mêmes, qui étaient-ils ? Sans doute ils appartenaient au « parti du Christ, » parti de

juste-milieu que scandalisaient les avis enflammés de l'Apôtre, avis qu'ils regardaient comme des éclats inopportuns. Sûrement c'étaient des étrangers qui rapportaient du dehors, amplifiées, toutes les calomnies qui couraient chez ses adversaires sur le compte de l'Apôtre ; plus sûrement encore des hommes d'argent, qui s'imposaient aux fidèles, comme les Pharisiens de Jérusalem s'imposaient au peuple pour les exploiter, les rançonner et s'enrichir à leurs dépens. Mais moins habiles que les Pharisiens, ils exerçaient librement leurs rancunes et leurs colères sur ceux qui demeuraient fidèles à Paul, ils les frappaient, les pillaient, les volaient, leur assénaient des coups en plein visage et dévoraient leurs héritages.

Partout ils étaient les irréductibles contradicteurs de l'Apôtre.

Celui-ci va les combattre en quelque sorte corps à corps avec une véhémence inouïe, mais cette véhémence demeure latente pendant quelque temps, on la sent gronder à travers le début très ample et très large. C'est l'orage qui se prépare, qui approche, et qui, à un moment donné, déverse sa grêle à travers les éclairs et les tonnerres.

« On y remarque la même marche que dans le *Discours sur la Couronne*. Après une première partie calme et tranquille, Démosthène attaque Eschine avec la dernière violence. Ici pareillement, l'Apôtre engage une sorte de duel avec ses adversaires : parlant désormais en son propre nom, il les accable de ses sarcasmes et de ses menaces. C'est à la troisième personne qu'il parle d'eux, mais les lecteurs avaient de quoi les reconnaître. Il trace de leur ministère et du sien un parallèle où l'ironie la plus aiguë et l'indignation la plus amère se mêlent aux réserves les plus délicates¹. »

D'abord il affirme son *autorité apostolique* ; puis il établira le *parallèle* saisissant entre lui et ses adversaires.

1. On a dit qu'il n'était hardi que de loin. Avec quel calme majestueux, quelle force tranquille il va répondre :

X. ¹ Moi, Paul, je vous conjure par la douceur et la modestie du Christ, moi qui suis si timide quand je suis au milieu de vous, et si hardi quand je suis loin. ² Je vous supplie de ne pas me forcer, quand je serai présent, à user de cette hardiesse qu'on m'attribue, contre quelques-uns qui prétendent que je marche selon la chair. ³ Car si nous marchons dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair.

⁴ Nos armes pour le combat ne sont pas impuissantes comme la chair, mais puissantes de par Dieu pour renverser des forteresses. ⁵ Nous détruisons les raisonnements humains et tout rempart orgueilleux qui s'élève contre la science de Dieu. Nous réduisons en servitude tout esprit pour le soumettre au Christ ; ⁶ et nous avons à cœur de punir toute désobéissance, lorsque votre obéissance à vous sera complète.

¹ Toussaint, *Les Épîtres de Saint Paul*, p. 484.

On sent qu'il contient son indignation et qu'il s'applique à s'affirmer, à ne pas méconter la masse des fidèles et à séparer la paille du bon grain. Plusieurs sont désobéissants, mais il ne les frappera que le jour où l'obéissance de la plus grande partie de la communauté lui sera pleinement acquise. Il faut que chacun fasse profession de ses sentiments et choisisse. Alors commencera la bataille. Mais ses armes de guerre ne laisseront debout rien ni personne, aucun argument humain ne tiendra contre la science de Dieu et les âmes sincères se placeront d'elles-mêmes sous le joug du Christ.

Pour lui, son autorité il la tient du Christ qui l'a choisi pour son soldat, pour son apôtre :

⁷ Jugez les choses d'après les faits. Si quelqu'un a confiance qu'il est du Christ, qu'il se dise aussi en lui-même que, s'il est du Christ, nous aussi nous le sommes. ⁸ Et s'il m'arrive de me glorifier un peu trop du pouvoir que Dieu nous a donné pour votre édification, et non pour votre ruine, je n'en rougirai pas.

⁹ Je ne veux pas qu'on prétende que je cherche à vous effrayer par mes lettres. ¹⁰ Car plusieurs disent : Oui, ses lettres sont sévères et fortes, mais sa personne est chétive et sa parole sans vigueur.

¹¹ Que celui qui parle ainsi sache bien ceci : Tels nous sommes de loin en parole dans nos lettres, tels nous sommes de près dans nos actes.

S. Paul en appelle aux faits tangibles. Un fait, c'est qu'il est l'Apôtre du Christ et qu'il a reçu de lui le pouvoir d'enseigner et même de punir. Un autre fait, c'est qu'il a fondé l'Eglise de Corinthe, lui et pas un autre. On l'accuse de menacer de loin et d'être irrésolu de près ; on verra.

Il poursuit avec une intense ironie :

¹² Nous n'osons pas nous mesurer ou nous comparer avec certains qui se recommandent eux-mêmes. Ils se mesurent à leurs prétentions et se jugent eux-mêmes, en quoi ils manquent de sens.

¹³ Quant à nous, nous ne nous glorifions pas sans mesure, mais suivant la mesure que Dieu nous a donnée, et cette mesure nous a appelés vers vous.

¹⁴ Ce n'est pas sans mission que nous sommes venus à vous, que nous avons étendu notre ministère sur vous ; et de fait nous sommes venus à vous avec l'Evangile du Christ.

¹⁵ Nous ne nous glorifions pas sans mesure en nous attribuant les travaux d'autrui, mais nous avons l'espoir de voir votre foi s'accroître et d'être grandement glorifiés en vous, suivant la mission qui nous a été conférée. ¹⁶ Nous irons même porter l'Evangile plus loin, mais sans prétendre nous prévaloir des travaux qui ont été préparés par d'autres.

¹⁷ Que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur. ¹⁸ Ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est honorable, mais celui que Dieu recommande.

Ses adversaires, s'ils n'ont pas de grands mérites, ont certainement de grandes prétentions. C'est à cela qu'ils se mesurent, c'est pourquoi ils s'estiment si fort. Pour lui, il n'aura pas l'audace de se comparer à eux. Il a une autre mesure, une autre mission. Dieu

l'a chargé de créer l'Eglise de Corinthe, de prendre dans la boue ceux qu'il a élevés ensuite à l'honneur de la foi et de la pureté. Voilà son œuvre. Ses détracteurs s'entendent merveilleusement à profiter des travaux d'autrui qu'ils s'attribuent. Lui il se contente de se glorifier de son propre ministère. Corinthe est son œuvre, il espère bien la voir plus belle et plus sainte encore. Voilà sa gloire. Et il ne s'arrêtera point là, il ira jusqu'en Occident annoncer Jésus-Christ. Mais là encore il ne s'attribuera pas les travaux qu'il n'a pas commencés. S'il se glorifie, c'est dans les œuvres que Dieu lui a donné d'accomplir. Il ne suffit pas de se recommander soi-même, il faut que Dieu vous recommande, et Dieu lui a rendu témoignage, à lui, en bénissant et en augmentant ses conquêtes apostoliques.

2. Jusqu'ici il esquisse seulement la comparaison de sa personne et de ses travaux avec la personne et les travaux de ses adversaires ; il insinue plutôt qu'il n'expose l'éclatante vérité des faits. Il a bien déclaré à plusieurs reprises que les judaisants vivent sur le travail des autres, qu'après s'être opposés à l'introduction des Gentils dans l'Eglise, maintenant qu'ils y sont admis et qu'ils y ont apporté une sève nouvelle, leur prestige de citoyens, leurs richesses, ils trouvent bon de tirer leur profit de ces circonstances ; mais il est clair qu'il hésite à aller plus loin.

Et cependant pour les confondre il suffirait, il le sent bien, de mettre en lumière leur vie, leur labeur apostolique, leur désintéressement, les résultats de leurs travaux. Tout le monde savait que l'Apôtre ne comptait pas avec lui-même, qu'il s'oubliait, se dépensait sans mesure, et que Dieu avait confirmé sa mission, béni ses prédications par des succès merveilleux et par des miracles. Il était l'homme irréprochable, menant une vie austère, sacrifiée, uniquement consacrée à l'œuvre de Dieu, au salut des âmes, à l'instruction des néophytes, et dévorée par un incomparable zèle. Mais comment dire cela sans blesser l'humilité et sans paraître en tirer vanité ?

Cependant il s'y décide, dans un intérêt supérieur. Mais avec quelles réserves, avec quelle peine ! Visiblement il se fait violence. Il parle, puis il s'arrête, craignant d'avoir dépassé la mesure. Il reprend, puis ce sont de nouvelles hésitations, de nouvelles réticences. Il demande pardon aux Corinthiens de se glorifier ainsi lui-même, mais aussitôt il invoque une excuse des plus valables : c'est que ses adversaires l'ont traité de fou, d'insensé. Alors on comprendra qu'il parle comme un insensé et on le lui pardonnera. Il y a là une finesse, des précautions oratoires, une délicatesse de touche incomparables. On l'a raillé de n'avoir pas la culture grecque, il montre qu'il la possède quand il veut, et, de fait,

jamais orateur grec n'a été ni si habile, ni si véhément.

Sachons-lui gré aussi de cette véhémence qui lui a permis de soulever certaines parties du voile de sa vie, qui, sans les accusations outrées des judaïsants de Corinthe, fussent restées dans l'oubli.

On l'a taxé de folie, cela lui fournit un argument dont il va tirer un parti admirable :

XI. ¹ Puissiez-vous supporter quelque chose de ma folie ; supportez-moi aussi. ² Je vous aime en Dieu d'un amour de jalousie. Car je vous ai fiancés à un seul époux afin de vous présenter au Christ comme une vierge pure.

³ Mais je crains bien que comme Eve fut séduite par le serpent, vos esprits ne se laissent corrompre et détourner de la simplicité de la foi au Christ.

⁴ Car s'il vous arrive quelqu'un prêchant un autre Jésus que celui que nous vous avons prêché, ou vous apportant un autre esprit que celui que vous avez reçu, un autre Évangile que celui qui vous a été enseigné, vous accepteriez cela très bien.

On excusera sa folie en faveur du grand amour qu'il porte à ses chers Corinthiens, amour de jalousie sainte qui veut les remettre au céleste fiancé comme une vierge belle et immaculée. Mais il se souvient d'Eve, et il craint qu'ils ne se laissent séduire par des prédicants qui leur présenteront un autre Jésus que Jésus crucifié, un autre Esprit, un autre Évangile. Et il sait combien ils sont faciles à séduire, ils pourraient s'en accommoder parce que ces enseignements flatteraient davantage les sentiments purement humains, qui, au fond, ont gardé beaucoup de notes purement païennes.

Il commence donc sa franche apologie.

⁵ Je ne crois pas être resté en rien au-dessous des Apôtres supérieurs. ⁶ Si ma parole est sans culture, ma science ne l'est pas. En toutes choses vous nous avez vus à l'œuvre pour ce qui vous concerne.

⁷ Ai-je donc fait une faute, m'humiliant moi-même pour vous élever, quand je vous ai gratuitement annoncé l'Évangile ? ⁸ J'ai dépouillé d'autres Églises pour vous, recevant d'elles l'argent nécessaire pour que je pusse remplir ma mission parmi vous. ⁹ Et quand j'étais parmi vous et que je manquais de tout, je n'ai été à charge à personne. Mes frères de Macédoine ont pourvu à mes besoins ; de la sorte je n'ai jamais été une charge pour aucun de vous, et ainsi ferai-je encore à l'avenir.

¹⁰ Aussi vrai que la vérité du Christ est en moi, cette gloire-là ne me sera pas ravie dans le pays d'Achaïe. ¹¹ Pourquoi ? Parce que je ne vous aime pas ? Dieu le sait. ¹² Mais, ce que je fais, je le fais, afin d'enlever tout prétexte à ceux qui en cherchent un pour se glorifier de pouvoir se comparer à nous.

¹³ Car ceux-là sont de faux apôtres, des ouvriers pleins de fourberie qui se déguisent en apôtres du Christ. ¹⁴ Et quoi d'étonnant ? Car Satan lui-même se transfigure en ange de lumière. ¹⁵ On ne saurait donc être surpris de voir les ministres de Satan se transfigurer en ministres de justice. Mais leur fin sera conforme à leurs œuvres.

Quand il parle des « Apôtres supérieurs, » il ne fait point allusion aux Douze, car ils étaient comme lui, et beaucoup plus que lui, dépourvus de cette culture grecque tant recherchée par les Corinthiens. Ceux-ci d'ailleurs connaissent son zèle, sa science, son désintéressement. Aux hommes d'argent qui l'accusent il déclare crânement qu'il n'a rien reçu et qu'il ne recevra rien d'eux. Les autres Églises lui ont fourni ce dont il manquait. Ainsi il ôte tout prétexte aux faux apôtres qui osent se comparer à lui et qui les séduisent par leurs belles paroles.

IV. *Apologie complète* (XI, 16-XIII)

1. Maintenant qu'il est lancé, il marche hardiment dans la voie de l'apologie complète, et il établit en traits de feu le *parallèle* de sa conduite et de celle de ses détracteurs.

¹⁶ Je le répète, que personne ne me prenne pour un fou, ou bien, si vous m'acceptez comme tel, laissez-moi alors me vanter un peu. ¹⁷ Ce que je dis, ce n'est pas selon le Seigneur, mais dans une sorte de folie, en exaltant ma gloire. ¹⁸ Puisque tant d'autres se glorifient selon la chair, moi aussi je me glorifierai. ¹⁹ D'ailleurs vous qui êtes sages vous supportez si volontiers les insensés !

²⁰ Vous supportez en effet ceux qui vous réduisent en servitude, qui vous dévorent, qui prennent votre bien, qui vous traitent avec hauteur, qui vous frappent au visage. ²¹ Je le dis à notre honte, peut-être avons-nous été bien faibles, mais enfin — je parle ici en insensé — si quelqu'un ose se prévaloir, moi aussi j'oserai.

²² Ils sont Hébreux, moi aussi ! Ils sont Israélites, moi aussi ! Ils sont de la race d'Abraham, moi aussi ! ²³ Ils sont ministres du Christ, — parlons toujours en insensé, — eh bien ! je le suis plus qu'eux. J'ai accompli plus de travaux qu'eux ; j'ai été plus souvent en prison, j'ai subi plus de coups ; j'ai plus fréquemment affronté la mort.

²⁴ Cinq fois les Juifs m'ont appliqué leurs trente-neuf coups de fouet. ²⁵ Trois fois j'ai été battu de verges ; j'ai été lapidé une fois, j'ai fait trois fois naufrage, j'ai été un jour et une nuit ballotté sur la mer profonde.

²⁶ Voyages constants, périls sur les fleuves, périls des voleurs, périls de la part des Juifs, périls de la part des Gentils, périls dans les villes, périls dans le désert, périls sur mer, périls de la part des faux frères. ²⁷ Labeurs et soucis, veilles nombreuses, faim et soif, jeûnes multipliés, froid et nudité, que n'ai-je pas enduré ? ²⁸ Et outre ces dangers du dehors, mes préoccupations continuelles, la sollicitude de toutes les Églises. ²⁹ Qui souffre sans que je souffre avec lui ? Qui est scandalisé sans que j'en éprouve comme le tourment du feu ?

³⁰ S'il faut me glorifier, je me glorifierai aussi de mes faiblesses. ³¹ Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, béni à jamais, sait que je ne mens pas. ³² A Damas, le gouverneur du pays, au nom du roi Arétas, faisait garder la cité pour s'emparer de moi ; ³³ et par une fenêtre, dans une corbeille, on me descendit le long de la muraille. C'est ainsi que j'échappai à ses mains.

Pour se glorifier, il est obligé d'engager une lutte avec lui-même et il ne le fait pas sans que l'on sente des réserves ; ces réserves mêmes ne donnent qu'une plus grande force, un at-

trait plus piquant à son apologie. Les avantages qu'ils possèdent ses adversaires, il les possède lui aussi, et plus qu'eux. Ils se glorifient de porter le nom honoré d'Israélites, d'appartenir à la race d'Abraham et d'être héritiers des promesses, il est Israélite et fils d'Abraham comme eux. Plus qu'eux il est ministre du Christ, puisqu'il a reçu du Christ lui-même une mission particulière, unique.

Que de dangers n'a-t-il pas courus ! Les Juifs n'osant pas le frapper de quarante coups de fouet, parce que la loi le leur interdisait¹, l'ont accablé cinq fois de trente-neuf coups qui devaient être mortels. Il a passé un jour et une nuit sur l'abîme des eaux, sur une épave qui flottait au gré des vents et des flots, il a rencontré partout des périls de mort, particulièrement de la part des faux frères, des judaïsants qui attentèrent souvent à sa vie.

Et puis ce cri de son âme d'apôtre : « Qui donc souffre sans que je souffre avec lui ! » Il laisse voir quelque chose de sa belle âme, tendre et inquiète, sans cesse torturée parce qu'il y a des frères qui sont en danger, parce qu'il pense à toutes les Eglises qu'il a fondées, et parmi lesquelles Satan jette le trouble, séduisant les cœurs et les arrachant à son Maître Jésus-Christ.

Il termine par l'incident de Damas, parce que c'est la première fois qu'il affronta la mort pour l'amour du Christ et sentit l'implacabilité de la haine des Juifs.

2. Après avoir retracé le tableau de ses misères, de ses douleurs de tout genre, il va maintenant parler de ses gloires, des faveurs extraordinaires dont il a été l'objet. Aucun apôtre n'a été éprouvé comme lui, aucun non plus n'a reçu de Jésus-Christ des marques plus sensibles de sa tendresse. Sevré de l'affection des hommes qui ne le comprenaient pas, qui s'éloignaient peut-être de lui à cause des exigences de son zèle, de son énergie dans la direction de ses missions, surtout parce que son âme supérieure demeurerait comme sur des sommets inaccessibles, perdue dans le pur amour de Dieu, tout près du ciel, sans qu'il ait réussi à en faciliter l'accès même à ses plus chers disciples, il semble que le Sauveur ait voulu lui accorder une compensation suprême, digne de son Apôtre et digne de lui :

XII. ¹ S'il faut me glorifier — cela ne convient pas sans doute — j'en viendrai aux visions et aux révélations du Seigneur.

² Je sais un homme dans le Christ qui, il y a quatorze ans, — est-ce dans son corps ou hors de son corps, je l'ignore, Dieu le sait, — fut ravi jusqu'au troisième ciel. ³ Oui, je sais que cet homme, — soit dans son corps, soit hors de son corps, je l'ignore, Dieu le sait, — fut ravi dans le paradis et entendit des paroles mystérieuses qu'il n'est pas donné à l'homme de redire.

⁵ Je me glorifierai touchant cet homme, mais pour moi je ne me glorifierai pas, sinon dans mes faiblesses.

⁶ Si je voulais me glorifier pourtant, ce ne serait pas une folie, car je dirais la vérité ; mais je m'abstiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou qu'il entend dire de moi.

⁷ Et de peur que la grandeur de ces révélations ne m'enorgueillisse, il m'a été donné un aiguillon dans ma chair, un ange de Satan pour me souffleter.

⁸ Trois fois j'ai prié le Seigneur de l'éloigner de moi. ⁹ Et il m'a répondu : « Ma grâce te suffit, ma puissance éclate mieux dans ton infirmité. » Volontiers donc je me glorifierai dans mes infirmités, afin qu'habite en moi la puissance du Christ.

¹⁰ C'est pourquoi je me plains dans les infirmités, les mépris, les dures nécessités, les persécutions, les angoisses pour le Christ, car lorsque je suis faible, alors je suis fort.

Ce ravissement au troisième ciel, accompagné de l'extase et de la suspension de ses facultés sensibles, puisqu'il ne saurait dire s'il était dans son corps ou hors de son corps, Paul l'éprouva sans doute avant de commencer sa première mission. Dieu le lui envoya pour l'encourager au milieu de ses terribles et constantes épreuves. Parmi ses angoisses, ses prisons, ses flagellations, il se rappelait le ciel où il avait été transporté et il se sentait aussitôt réconforté. Il fut donc favorisé des mêmes extases qu'Hénoch, Moïse et Elie. Quel est cet aiguillon, cette épine qui lui entré dans la chair ? Plusieurs ont pensé qu'il avait subi les tentations lancinantes et persistantes de la chair, mais il s'en fût humilié plutôt que glorifié. On s'accorde donc à admettre qu'il s'agissait ici simplement d'une maladie aiguë, — peut-être une ophtalmie pénible, — qui l'abat-tait et entravait son ministère. Il fut donné à Satan de s'acharner sur lui par ce mal mystérieux ; Paul pria le Seigneur de l'éloigner. Dieu lui répondit : « Ma grâce te suffit ; ma puissance éclate dans la faiblesse. » Désormais donc il tire parti de sa faiblesse et de ses infirmités ; et elles servent à redoubler son humilité, sa défiance profonde de lui-même et sa confiance en Dieu. Plus il est faible, plus il se sent fort, car la faiblesse vient de lui, mais la force lui vient de Dieu.

¹¹ Je viens de parler comme un insensé, vous m'y avez contraint. Car c'était à vous à me défendre. Je ne suis rien, mais je ne le cède en rien aux apôtres supérieurs. ¹² Les signes de mon apostolat, je les ai opérés au milieu de vous sans me lasser jamais : miracles, prodiges, actes extraordinaires de puissance surnaturelle. ¹³ En quoi avez-vous été inférieurs aux autres Eglises, sinon en ce que je n'ai pas voulu vous être à charge ? Pardonnez-moi cette injustice-là.

¹⁴ Voici que je me prépare à vous aller voir pour la troisième fois, je ne vous serai pas à charge davantage. C'est vous que je cherche et non pas votre bien. Aussi bien, les enfants ne doivent pas amasser pour leurs parents, mais les parents pour leurs enfants. ¹⁵ Pour moi je donnerai volontiers

¹ Deut., xxy, 3.

tout ce que j'ai et je me donnerai encore moi-même pour vos âmes, quoique plus je vous aime, moins vous m'aimiez.

Il s'arrête pour répondre à une objection. Nul ne pouvait contester son désintéressement, mais ce désintéressement n'était-il qu'apparent ?

¹⁶ « Soit, dira-t-on, je ne vous ai pas été à charge, mais comme je suis habile homme, je vous ai exploités par ruse. » ¹⁷ Est-ce par quelqu'un de ceux que je vous ai envoyés que je vous ai exploités ? ¹⁸ J'ai prié Tite d'aller chez vous, et je lui ai adjoint un autre frère, est-ce Tite qui vous a exploités ? N'avons-nous pas marché dans le même esprit, dans les mêmes voies ? ¹⁹ Croyiez-vous donc que nous nous excuserions devant vous ? Non, c'est devant Dieu et devant le Christ que nous parlons, et tout ce que nous vous disons, c'est pour votre édification.

3. Ainsi tombe la dernière calomnie. S. Paul s'adresse enfin à ceux qui continuent à donner l'exemple du scandale, et il les avertit de se corriger avant qu'il vienne, car il les exécutera :

²⁰ Je crains bien, quand je viendrai, de ne pas vous trouver tels que je le veux, et que vous ne me trouviez aussi tel que vous ne voulez pas. Je crains de trouver parmi vous des querelles, des jalousies, des haines, des discordes, des détractations, des murmures, de l'orgueil, des troubles. ²¹ Je crains bien, quand je viendrai, que Dieu ne m'humilie à votre sujet et que je ne pleure sur plusieurs qui ont péché et qui n'ont pas fait pénitence de leurs impuretés, de leur impudicité et de leurs débauches.

XIII. ¹ Voici la troisième fois que je viens chez vous : tout se jugera sur le témoignage de deux ou trois témoins ¹. ² J'ai prévenu, et je préviens, moi absent, comme si j'étais présent, ceux qui ont péché auparavant et tous les autres, que si je retourne chez vous je n'épargnerai personne, puisque vous voulez une preuve que le Christ parle en moi. ³ Car il n'est pas faible à votre endroit et sa puissance éclate en vous. ⁴ Quoiqu'il ait été crucifié dans sa faiblesse, il vit cependant par la force de Dieu. Et nous aussi nous participons à sa faiblesse, mais nous vivrons avec lui en vous, par la force de Dieu.

⁵ Examinez vous-mêmes si vous êtes dans la foi. Eprouvez-vous vous-mêmes. Ne sentez-vous pas que Jésus-Christ est en vous ? Alors vous seriez donc rejetés ? ⁶ J'espère au moins que vous reconnaîtrez que nous ne sommes pas rejetés. ⁷ Cependant nous prions Dieu que vous ne fassiez rien de mal, non pas pour que nous usions de notre puissance, mais pour que vous fassiez le bien, quand même nous passerions pour avoir agi avec faiblesse.

⁸ Car nous n'avons aucune puissance contre la vérité, mais seulement pour la vérité. ⁹ Nous serons heureux de paraître faibles et de vous voir forts. Ce que nous demandons à Dieu, c'est votre perfection.

¹⁰ Je vous écris ceci pendant que je suis loin de vous, de peur que, chez vous, je ne doive agir avec rigueur, selon l'autorité que le Seigneur m'a donnée, non pour détruire, mais pour édifier.

Il termine sa lettre sur une parole d'encouragement :

¹ Sans doute les trois admonestations adressées aux Corinthiens.

¹¹ Au reste, frères, soyez dans la joie, travaillez à votre perfection, exhortez-vous mutuellement, n'ayez qu'un sentiment, conservez la paix, et le Dieu d'amour et de paix sera avec vous.

¹² Saluez-vous les uns les autres dans le saint baiser. Tous les saints vous saluent. ¹³ Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous.

Telle est la seconde Epître aux Corinthiens, qui en réalité fut la quatrième. S. Augustin la considérait comme un chef-d'œuvre d'art oratoire et Erasme en admirait la composition. Il est certain qu'elle atteint la plus haute éloquence. Le style en est parfois rocailleux, il résiste à l'analyse, il brave la syntaxe, les figures sont très hardies et S. Paul passe de l'une à l'autre sans transition aucune, ce qui est le propre du génie oriental. On comprend que les Corinthiens n'y aient pas trouvé toujours la culture grecque mesurée, compassée, logique et limpide comme le cristal, mais l'Apôtre s'occupait surtout d'exprimer sa pensée, il l'exprimait à sa manière, et loin d'être esclave de la langue, il la façonnait à son gré, la discipline, la matait en quelque sorte, de manière à lui faire rendre des effets surprenants par les oppositions de mots heurtés, les répétitions qui s'imposent à l'oreille et se résolvent malgré tout dans une cadence admirable.

Cette lettre produisit un effet décisif. Elle remettait les hommes de désordre, qui étaient aussi des hommes d'argent, à leur modeste place ; elle éclairait les Corinthiens sur les mérites de l'Apôtre tant méconnu et calomnié. Sa générosité, son zèle, son amour inlassable pour leurs âmes étaient mis en évidence ; désormais les troubles disparurent et la charité la plus complète régna dans la cité. S. Clément nous fait le tableau de l'Eglise redevenue fervente et nous la montre de son temps exempte d'esprit de schisme et de rébellion, jouissant d'une paix profonde et donnant aux Eglises l'exemple de l'union et de la concorde chrétiennes.

Les accents de Paul gardaient encore tout leur retentissement, et son souvenir était entouré de vénération et d'autorité. Les querelles se rallumèrent, mais ce ne fut plus sur la question des judaïsants, que l'Apôtre avait tranchée. « La grâce du Christ » restait avec eux et « le Dieu d'amour et de paix » demeurait dans leurs cœurs.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 junii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COUETOT

Ami du Clergé du 19 juin 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XIII.

Existence de la Providence (*suite*), 449.

Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — II. L'action bienfaisante du catholicisme dans le monde, 451.

Instructions dominicales. — XLVII. 7^e Dim. après la Pentecôte : Les mauvaises compagnies et les mauvaises lectures, 455. — XLVIII. Fête de S. Pierre et S. Paul : La primauté du Pape, 458.

Catéchisme de persévérance. — L'Eglise des Apôtres. — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXXVIII. L'Épître aux Romains, 460.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XIII

EXISTENCE DE LA PROVIDENCE (*suite*)

Messieurs,

Dans notre dernière conférence, nous avons parlé de ceux qui rejettent toute intervention de Dieu dans les choses de ce monde ; nous avons vu les conséquences absurdes auxquelles ils aboutissent ; nous avons facilement réfuté leurs raisons.

Ils ne sont pas les seuls qui aient erré sur ce point. C'est pourtant bien doux de penser qu'un Dieu veille sans cesse sur nous, et que, plus tendrement qu'une mère ne se penche sur le berceau où dort son nouveau-né, il s'incline sur notre faiblesse pour nous protéger et nous sourire. Mais il paraît que cela blesse notre dignité ou du moins la dignité de certains.

Et ceux-là, le croiriez-vous, se retranchent — oh ! les belles âmes ! — derrière l'immense grandeur et l'infinie majesté de Dieu.

— Dieu, disent les uns, est beaucoup trop loin pour s'occuper de nous.

— Dieu, ajoutent les autres, est bien indifférent à nos misérables existences. Qu'est-ce que cela peut lui faire que nous allions à droite ou à gauche ?

— Dieu, enchérissent encore ceux-ci ou ceux-là, peut bien s'intéresser aux grandes lois de la nature qu'il a créée ; mais vous ne nous ferez pas croire qu'il s'inquiète de cette fourmi qui vient se mettre sous mon pied et que j'écrase sans même m'en apercevoir.

Cela a été dit mille fois ; cela se répète tous les jours ; cela a été même exprimé en langage académique, témoin cette affirmation de Jules Simon : « Dieu ne pourrait rien changer à ce qui est... L'intervention directe et immédiate

de Dieu dans les affaires humaines, selon des vues particulières, compromet la liberté humaine et nuit même à l'idée que nous devons avoir de Dieu¹. »

Voyons ce que nous devons penser, toujours en nous tenant sur le terrain de la raison, de ces diverses allégations.

I

Qu'est-ce que vous pensez tout d'abord de ce Dieu « qui ne pourrait rien changer à ce qui est ? » On veut, cela est visible, en faire une sorte de monarque constitutionnel, un de ces rois qui ne gouvernent pas, et qui règnent, selon la formule humoristique de je ne sais plus quel pamphlétaire, « comme une corniche autour d'un salon. »

Mais alors que devient sa toute-puissance ? Comment ! voilà un législateur qui ne peut plus toucher aux lois qu'il a édictées, un ouvrier qui n'a pas le droit de modifier l'œuvre qu'il a conçue et réalisée, un poète qui n'a plus le moyen de réviser les chants qu'il a composés ! Mais vous lui refusez une faculté que possèdent ici-bas les moindres rimeurs, les moindres tâcherons, et même les plus obscurs parlementaires. Et vous dites encore qu'il est tout-puissant ! Dites plutôt que vous lui faites abdiquer sa souveraineté, et que celui que vous appelez quand même le Roi des rois n'est plus qu'une majesté déchuë.

Non ! non ! pour que cette suprématie soit réelle, il faut qu'elle s'exerce, et elle ne peut s'exercer que si Dieu intervient dans la vie du monde, et, comme il est le maître de tout, dans tous les détails de la vie du monde.

Dieu est aussi infiniment sage ; il sait ce qu'il veut du monde, ce qu'il veut de nous. Le monde ne le sait pas, et nous pas toujours et pas complètement, puisque nous ne connaissons pas grand'chose du présent et rien du tout de l'avenir. Comment le soleil, comment les astres pourraient-ils arriver à se tenir toujours sur la ligne précise qu'ils suivent, nous l'avons vu, avec une vitesse vertigineuse, si Dieu ne les y maintenait, eux qui n'ont pas d'intelligence et qui ont à résoudre des prodiges d'équilibre et de mécanique qui nous confondent ? Et nous-mêmes, comment pourrions-nous aller vers un avenir que nous ne connaissons pas, si Dieu, à chaque instant, ne venait rectifier notre marche ?

Dieu, enfin, est infiniment bon, et cela nous l'avons déduit de ce que, en nous, il y a de la bonté. Cette bonté, avons-nous dit, ne peut être qu'un pâle reflet de la sienne, puisqu'il possède la plénitude de l'être, alors que chez nous il est limité et amoindri. La conséquence rigoureuse, c'est qu'il ne peut pas faire moins que nous.

¹ *Introd. aux œuvres philos. de Bossuet*, p. 21 et 38.

Il y a quelque temps, j'assistais à une audition. L'auteur du morceau que l'on interprétait se trouvait dans l'assistance, à mes côtés. Tout d'un coup, il y eut une fausse note : son visage alors exprima la souffrance. La fausse note se répéta : il n'y tint plus, bondit vers le chef d'orchestre, s'empara de son bâton de mesure, prit sa place, galvanisa les exécutants, leur communiqua sa flamme, leur fit comprendre sa pensée, et les conduisit à la perfection. Le morceau commencé dans l'hésitation, s'acheva dans une ovation. C'est ce que nous aurions tous fait à sa place.

Car qui de nous peut se désintéresser d'une œuvre, même modeste, dans laquelle il a, une fois, mis quelque chose de son intelligence, de son cœur et de sa vie ? Cette œuvre, venue de nous, est restée cependant en nous. Elle fait partie encore de notre être, et nous ne pouvons plus la voir sans tressaillir. Et Dieu pourrait être indifférent à ce qu'il a fait ? Et Dieu ne pourrait plus rien pour empêcher son œuvre d'être défigurée et de souffrir ? Mais cela est impossible !

Il y a plus. Oui, entre Dieu et nous, la relation est plus étroite qu'entre l'ouvrage et l'artisan. Car enfin il nous a donné la vie ; donc il est notre Père. Quoi ! vous qui n'avez qu'une paternité communiquée, et qui pourtant placez cet honneur au-dessus de tous les autres, vous ne pouvez voir vos petits enfants s'essayer à marcher, sans trembler qu'ils ne tombent. Quoi ! quand ils sont devenus plus grands et qu'ils font, à leur tour, leur entrée dans les responsabilités et dans les risques de la vie active, vous les suivez avec émoi, de peur qu'ils ne réussissent pas, tout prêts, comme jadis, à vous précipiter vers eux, avant même qu'ils vous aient appelés, pour les assister de votre force et de votre expérience ! Et Dieu qui a la plénitude de la paternité ne ferait pas cela pour les pauvres petits êtres que nous sommes, et il nous abandonnerait sans pitié à notre faiblesse et à nos épreuves ?

C'est bien le cas de répéter le cri de Marie-Antoinette : Vous savez qu'accusée par Fouquier-Tinville d'un crime odieux, elle se redressa superbe et, regardant la salle, fit entendre cette réponse indignée : « J'en appelle à toutes les mères ! » Eh bien ! moi aussi, quand on ose soutenir que Dieu ne s'occupe pas de nous, de nous après tout qui sommes ses enfants, Messieurs, j'en appelle à tous les pères !...

II

Il serait facile de multiplier les considérations qui prouvent invinciblement l'intervention directe, constante, nécessaire de la Providence dans le monde. Je ne m'arrêterai qu'à l'une d'entre elles : le consentement unanime de l'humanité.

Combien sont-ils ceux qui déniaient à Dieu

le droit et la possibilité de s'intéresser à nous ? A peine une poignée, surtout quand on les compare à l'innombrable multitude de ceux qui y croient.

Consultez les historiens, les géographes, les voyageurs : quelle est leur unanime constatation ? C'est que, partout et toujours, chez les peuples les plus sauvages, comme chez les peuples les plus civilisés, on a prié.

« Parcourez le monde, écrivait Plutarque il y a dix-huit siècles, vous trouverez peut-être des villes sans remparts, sans lettres, sans lois, sans maisons, sans richesses, sans monnaie, sans écoles et sans théâtres ; mais une ville sans temples et sans dieux, qui n'ait ni prières, ni oracles, ni serments, qui n'offre pas de sacrifices pour obtenir des bienfaits, qui ne cherche pas des cérémonies pour repousser les fléaux, voilà ce que personne n'a jamais vu. »

S'agit-il de fonder une cité ? Un sacrifice ! S'agit-il de commencer une navigation ? Un sacrifice ! S'agit-il d'entreprendre une guerre ? Un sacrifice ! L'issue a-t-elle été heureuse ? On sacrifie pour remercier la divinité. A-t-elle été fâcheuse ? On sacrifie pour la désarmer. Partout et toujours, on a recours à elle, et on ne fait rien sans l'avoir priée.

Cette unanimité prouve bien que tous les peuples ont foi à la Providence, car, ainsi que l'observe Cicéron, « si la divinité ne peut pas nous aider, ni ne s'en soucie, ni ne s'occupe de nos affaires, pourquoi lui offrir un culte, des hommages et des prières ? »

Cela est évident.

Cela est même si évident que les adversaires de la Providence ont cherché à ce concert unanime des peuples, des causes qui puissent lui enlever toute signification gênante.

« C'est le fruit de l'ignorance, ont-ils dit. Dans les âges reculés, les hommes, mal instruits des phénomènes naturels, et ne sachant comment se défendre contre les maux dont ils étaient menacés, avaient, dans leur détresse, imaginé une Divinité à laquelle ils puissent avoir recours. »

Soit. Mais comment expliquer que cette habitude de la prière ait toujours duré ? Si la Divinité à laquelle s'adressaient les hommes n'existait pas, autant dire qu'ils frappaient à une porte qui ne devait jamais s'ouvrir. Or, frapper à une porte qui ne s'ouvre jamais, cela peut aller pendant quelques instants, pendant une heure au plus ; mais y frapper pendant des siècles et des cinquanteaines de siècles, cela ne se comprend plus.

Et puis, l'ignorance n'a pas toujours duré, à supposer qu'elle ait existé au point où ces Messieurs le prétendent. A l'heure actuelle, de grands génies ont paru. Ils ont déversé sur le monde ébloui des torrents de lumière, et cependant on prie toujours, et il n'y a pas que

des ignorants qui le font, mais des hommes comme Pasteur, comme Lapparent, comme Branly, qui ne sont pas précisément des gens obtus. C'est donc que l'explication de ces Messieurs ne vaut rien et qu'il faudra chercher autre chose.

La vérité, c'est qu'une idée qui se retrouve identique dans l'esprit de l'immense majorité, on peut même dire de l'unanimité des hommes, malgré la diversité des lieux, des temps et des circonstances, ne peut s'y trouver que si elle fait partie de leur nature. C'est donc qu'elle y a été insérée par l'auteur même de cette nature. C'est donc que Dieu a voulu que nous eussions foi en sa Providence et en son gouvernement.

C'est donc que cette Providence et ce gouvernement existent réellement, car Dieu qui est, nous l'avons vu, la sagesse infinie, ne peut pas nous avoir imposé la croyance à une fausseté.

**

Inclinons-nous, Messieurs, devant ce gouvernement divin dont nous tracerons la prochaine fois le prestigieux tableau, et répétons dès aujourd'hui l'acte de foi du poète :

Dans vos biens, dans vos maux, à toute heure, en tout lieu,
Un Dieu compte vos jours, un Dieu règne en vos fêtes.

Lorsqu'un chef vous mène aux conquêtes,
Le bras qui vous entraîne est conduit par un Dieu ¹.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE ET S. PAUL

II

L'ACTION BIENFAISANTE DU CATHOLICISME DANS LE MONDE

Mes frères,

S. Pierre et S. Paul, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, furent des bienfaiteurs insignes du genre humain. Ils furent sans doute, avant tout, les apôtres de Jésus-Christ, les fondateurs avec lui et les premiers chefs de l'Eglise catholique ; mais par cela même, ils procurèrent au monde des biens inestimables. La divine religion qu'ils prêchèrent fait assurément passer l'âme avant le corps, et la recherche de la béatitude éternelle avant le bonheur présent ; sa mission est de sanctifier les hommes et de les conduire au ciel ; mais quoi qu'en disent ses adversaires, elle ne se désintéresse pas du bien-être matériel de ses enfants, et ne néglige en aucune manière leurs avantages temporels. Elle travaille au contraire à les leur procurer, avec une activité énergique et une inlassable persévérance.

Ce sera donc, mes frères, continuer l'œuvre des saints Apôtres, et entrer dans l'esprit de cette solennité que de vous parler de l'action

bienfaisante de l'Eglise catholique dans le monde, de l'œuvre d'heureuse régénération sans cesse accomplie par cette religion dont S. Pierre et S. Paul furent les propagateurs infatigables.

Je vous exposerai ce que le catholicisme a fait pour le bien de l'humanité d'abord dans l'ordre intellectuel, puis dans l'ordre moral, et en dernier lieu dans l'ordre social.

Ces considérations, faciles à comprendre, sincères dans toutes leurs parties, et appuyées sur des témoignages d'une certitude absolue, mettront dans vos esprits une profonde estime et dans vos cœurs un plus grand amour pour cette admirable société religieuse dont vous êtes les membres fidèles ; elles vous inspireront aussi une entière bonne volonté pour obéir aux lois de cette perpétuelle bienfaitrice du genre humain, qu'est la sainte Eglise catholique.

I

En disant que le catholicisme est le bienfaiteur des hommes dans l'ordre intellectuel, j'entends dire, mes frères, qu'il leur a apporté, et leur apporte encore tous les jours, la connaissance des vérités tant surnaturelles que naturelles, inconnues avant lui, et indispensables à leur bonheur.

1. Quand Jésus-Christ vint répandre sur la terre sa divine religion, l'ignorance la plus profonde assombrissait les intelligences. Selon la parole des Saintes Ecritures, le genre humain tout entier « était assis dans des ténèbres épaisses et à l'ombre de la mort. » Quatre mille ans d'idolâtrie avaient détruit la connaissance du vrai Dieu. La notion des devoirs à rendre au Créateur s'était obscurcie, ainsi que celle des obligations réciproques des hommes les uns envers les autres. Quant à leur origine, à leur destinée, au sort qui les attendait après cette vie, c'étaient autant de mystères impénétrables, sur lesquels les savants les plus vantés du paganisme étaient impuissants à jeter la moindre lumière.

Vient le catholicisme, avec la doctrine que lui a apportée Jésus-Christ, source infaillible de toute vérité. Il répand aussitôt sur tous les problèmes surnaturels une éblouissante clarté. Tenant en main l'Evangile, le livre des paroles et des actes du Sauveur, livre écrit sous l'inspiration du Saint-Esprit, il répond victorieusement à toutes les questions demeurées insolubles jusqu'à sa venue.

Sur l'existence de Dieu, sa nature et ses perfections infinies ; sur la création de l'homme, sa chute et sa rédemption ; sur ses fins dernières, le ciel et l'enfer, avec les moyens de gagner l'un et d'éviter l'autre, le dogme chrétien donne des réponses d'une netteté et d'une précision parfaites, qui excluent tout doute et la moindre incertitude. Ainsi instruits, les hommes savent ce qu'il leur importe le plus de connaître, pour assurer leur bonheur dans

¹ Victor Hugo.

la vie présente et dans la vie future. Ils sont mis en possession de la science religieuse dans toute son intégrité. La révélation agrandit le champ de lumières accessible à leur raison et les dote d'admirables connaissances que celle-ci était incapable de jamais atteindre par ses propres forces.

Les apôtres, les docteurs, les missionnaires, infatigables propagateurs de l'Évangile, ont depuis deux mille ans semé ces vérités à travers le monde. Le catholicisme a ainsi été le bienfaiteur de l'humanité en lui prodiguant la science des vérités surnaturelles, indispensables pour qu'elle pût parvenir à la jouissance du vrai bonheur, dont son Créateur a mis en elle un si vif désir.

2. Si maintenant, mes frères, vous voulez considérer ce que ce même catholicisme a fait dans le domaine des sciences purement humaines, vous trouverez que là encore il a contribué au bonheur des hommes avec une souveraine efficacité. « Aimer à apprendre et aimer à faire apprendre, dit S. Augustin, fut toujours son mot d'ordre traditionnel. » Il suffit de parcourir l'histoire des peuples pour constater ce que leur progrès intellectuel doit à l'Eglise, dans toutes les branches des études humaines.

Lorsque le monde romain, en pleine décadence, était tombé dans l'ignorance complète des sciences exactes ; puis, plus tard, lorsque, sous le flot envahisseur des barbares, « il faisait nuit en Europe, » qui est-ce qui a rallumé le flambeau des belles-lettres, conservé les monuments artistiques, les traditions et les connaissances élevées, ressuscité les langues mortes ? C'est le catholicisme, avec ses papes, ses évêques et ses moines.

Ces derniers, dans leurs cloîtres, non contents de transcrire les précieux manuscrits de l'antiquité pour les conserver aux siècles futurs, recueillaient une nombreuse et ardente jeunesse qui apprenait les lettres hébraïques, grecques et latines et parcourait le cycle complet des connaissances encore suivi aujourd'hui.

Au-dessus des écoles monastiques, les évêques créaient des Universités dans la plupart des grandes villes. On en comptait dix-neuf en France seulement, au moment de la Révolution. En même temps se fondaient de nombreux collèges pour l'instruction secondaire ; et, n'ayant garde de négliger les enfants du peuple, l'Eglise organisait, pour leur enseignement, d'innombrables classes primaires. L'ancienne France, pour ne parler que de notre pays, en possédait plus de soixante mille. Chaque ville avait ses groupes scolaires ; chaque paroisse avait ses magisters, qui, sous la surveillance du curé, prodiguaient à tous des leçons élémentaires, mais sérieuses, chrétiennes et presque toujours gratuites. Ce fut encore la Révolution qui arrêta cet élan, comme tant

d'autres, et, détruisant les écoles religieuses, laissa retomber nos pères, parmi les campagnes surtout, dans l'ignorance profonde constatée au commencement du siècle dernier.

Que vous dirai-je encore, mes frères, sur ce sujet plein d'un si grand intérêt ? Non seulement le catholicisme a constamment favorisé le développement des sciences humaines, mais encore il ne rejette pas, et bénit, au contraire, tous les progrès matériels issus de ces sciences. Il bénit les maisons de ses fidèles, pour que la prospérité y réside avec la vertu ; il bénit les ateliers de l'industrie moderne, afin que Dieu donne au travail des ouvriers un gain rémunérateur ; il bénit les champs, pour que leurs sillons, fécondés par la sueur du laboureur, rapportent des gerbes nombreuses ; il bénit les mers elles-mêmes, pour que les filets du pêcheur se remplissent de poissons ; il bénit enfin toutes ces inventions merveilleuses réalisées de notre temps par le génie de l'homme, pour qu'elles augmentent le bien-être de ses enfants et excitent dans leur cœur un sentiment de reconnaissance envers le Dieu grand et bon qui est le Maître de toute science, *Deus scientiarum Dominus*.

C'est ainsi, mes frères, que la religion sanctifie les efforts de l'homme dans ses études et dans l'application de ces études. Elle les dirige dans les voies tracées par le Créateur, tendant surtout à les élever vers les pensées surnaturelles, afin que tout en produisant la somme de bonheur possible ici-bas, elles le rendent digne d'obtenir celui qui doit récompenser dans l'autre monde sa fidélité à servir Dieu. De cette sorte, le catholicisme se montre réellement le grand bienfaiteur du genre humain, dans tous les lieux et à travers tous les temps.

II

Le catholicisme, mes frères, a encore exercé une action des plus bienfaisantes pour les hommes dans l'ordre moral, en purifiant leurs mœurs et en les formant à la pratique du bien.

1. Vous dire dans quel abîme de vices et d'abominable dégradation était plongé le monde païen, serait chose impossible. Chez les puissants, un orgueil effréné ; ils allaient jusqu'à se faire adorer eux-mêmes comme des dieux ; une avarice sordide qui retenait entre les mains de quelques-uns des fortunes colossales, tandis que l'immense multitude peinait dans la pauvreté ; un amour insatiable des plaisirs les plus dégradants et les plus coupables, la cruauté envers les faibles, une autorité impitoyable du père sur tous les membres de sa famille, nulle affection pour les enfants, aucune compassion pour les pauvres, tel était, mes frères, en termes bien adoucis, le gouffre de fange et de sang où était plongé le genre humain avant la venue de Jésus-Christ et de sa sainte religion.

A peine celle-ci fut-elle née, au pied de la croix de son divin fondateur, qu'elle attaqua résolument les vices du paganisme. A l'orgueil des grands elle oppose l'humilité, prêche l'autorité de Dieu seul, commande l'obéissance à ses lois ; et l'on voit les personnages les plus élevés en dignité dépouiller leurs honneurs pour n'être plus que les humbles adorateurs du Dieu crucifié. Aux riches avarés, elle enseigne le renoncement aux richesses de la terre, la charité secourable ; et l'on voit les possesseurs des plus vastes fortunes vendre leurs biens pour en donner le prix aux pauvres. Aux voluptueux, jouisseurs de toute sorte, elle recommande la mortification des sens, les austérités de la pénitence ; et l'on voit les martyrs verser leur sang avec allégresse, les vierges renoncer aux joies du foyer familial, la multitude des anachorètes remplir les cloîtres et les déserts, afin de triompher des appétits de la chair et sanctifier par la souffrance expiatrice leur âme immortelle.

C'est ainsi que peu à peu la morale chrétienne s'infiltra dans le sang païen, en détruisit le virus empoisonné, et, continuant son œuvre de régénération, transforma les nations de fond en comble, pour y faire germer et fleurir les belles vertus qui depuis lors font leur honneur et leur plus sûr bonheur.

2. Après la chute de l'empire romain, surviennent les barbares qui envahissent ses provinces de toutes parts, idolâtres, cupides et cruels, ils bouleversent tout, pillent et massacrent, dévastent les campagnes, brûlent les villes et s'installent, avec leurs vices, en la place des premiers habitants. Ils n'ont point de morale ; ils n'agissent qu'au gré de leurs passions brutales ; et rien ne semble capable de mettre fin à leurs excès.

Je me trompe, mes frères. Le christianisme, dans la personne de ses évêques, de ses prêtres et de ses moines, va au-devant de ces barbares. Il les instruit ; il gagne leur estime par ses vertus, leur cœur par ses bienfaits. Il les convertit, les moralise et les sanctifie. De ces loups dévorants, il fait les pieux empereurs, les saints rois, les peuples chrétiens, dont l'histoire fidèlement racontée nous remplit d'admiration.

Cela se continua pendant de longs siècles ; si maintenant nous jouissons de mœurs plus douces, d'une civilisation éclairée, d'un amour inné de la justice ; si nous pratiquons avec facilité les nobles vertus qui sont l'apanage des races chrétiennes, nous en sommes redevables au christianisme qui a déposé les germes de ces biens sur le berceau des nations modernes, et a travaillé avec une énergie surnaturelle à en développer les heureux fruits.

3. De nos jours encore, la divine religion de Jésus-Christ perpétue son œuvre de perfectionnement moral, sans se lasser nulle part ni jamais. Jetez, en effet, mes frères, un

regard attentif sur le monde qui vous environne. N'est-il pas vrai que là où les passions mauvaises l'ont bannie, avec ses dogmes et ses préceptes, il n'y a plus que ruines lamentables de tout genre ?

Ruines dans les intelligences qui ne croyant plus à rien de divin, perdent leur dignité et jusqu'à leur propre estime ; ruines de la vertu et surtout de la pureté, puisqu'on ne peut pas répéter sans rougir ce qui se dit et ce qui se fait dans les milieux complètement irréligieux ; ruines enfin de toute paix et de tout vrai bonheur pour ceux qui n'ont aucun sentiment chrétien. Ils ont beau vouloir s'étourdir et se plonger de plus en plus dans la boue des jouissances sensuelles ; leur vie n'est qu'une agitation fébrile et malheureuse. Ils s'ennuient dans la santé ; ils se désespèrent dans la maladie ; et trop souvent, quand ils sont à bout de forces, ils ne savent plus que chercher la fin de leurs maux dans l'affreux suicide qui pour eux n'est que le commencement de maux plus affreux encore.

O funeste dépravation ! O malheur ! O souffrances épouvantables ! Non ; sans le christianisme, il n'y a point de vie morale pour les individus, non plus que pour les peuples. Mais avec lui, pleinement accepté, généreusement obéi, avec lui règnent la pureté des mœurs, l'accord mutuel, la charitable obligeance, la patience dans les épreuves, toutes ces douces vertus qui sanctifient l'existence humaine et assurent son tranquille bonheur. Partout où il peut exercer sans obstacles son action bienfaisante, la moralité s'améliore, la population, s'accroît, les relations familiales sont plus cordiales, les transactions commerciales plus honnêtes ; en un mot, la vie privée et publique plus vertueuse, plus facile et partant plus heureuse.

III

Continuant l'exposition de ce que le catholicisme fait pour le bonheur du genre humain, il me reste, mes frères, à vous montrer quel bien immense il accomplit dans l'ordre social. Pour cela, nous n'avons qu'à parcourir rapidement les diverses classes de gens qui forment la société humaine, pour constater quels bienfaits elles lui doivent, dans tout ce qui peut contribuer à verser une somme plus grande de bonheur sur leur existence.

1. Avant que le catholicisme commençât son œuvre de rédemption, il n'y avait sur la terre que deux classes d'hommes : les maîtres et les esclaves. Les premiers, en plus petit nombre, riches, durs, exerçaient une autorité impitoyable sur les seconds. Ceux-ci, beaucoup plus nombreux, hommes pourtant, doués d'une âme intelligente et immortelle, mais condamnés à la servitude par le malheur de leur naissance ou le hasard des événements, ne jouissaient d'aucune liberté. Ils étaient li-

vrés aux caprices ou aux passions de leurs maîtres et se voyaient traités avec moins de ménagements que les animaux de leurs métairies.

La religion de Jésus-Christ s'efforça aussitôt de les tirer de ce triste état. Sans rien faire avec une dangereuse précipitation, elle relève l'esclave à ses propres yeux, lui faisant connaître sa dignité d'enfant de Dieu, d'homme et de chrétien. En même temps elle enseignait aux maîtres que tous les hommes sont égaux devant Dieu, et les conjurait de rendre la liberté à leurs infortunés semblables. Aussi, avec le temps, la plaie hideuse de l'esclavage fut fermée. Il n'en reste plus que quelques traces dans les régions asservies par le mahométisme ou dans les pays idolâtres de l'Afrique. Mais là aussi l'héroïque charité des Pères Blancs ne tardera pas à les purifier de cette souillure.

2. Dans le monde païen d'autrefois, comme encore aujourd'hui dans les contrées où le catholicisme n'a pas pénétré, la condition de la femme n'est guère meilleure que celle de l'esclave. Au lieu d'être la compagne respectée de l'homme, son égale aimée et protégée au foyer familial, elle n'est en réalité qu'une chair à plaisir pour un mari capricieux qui la prend ou la chasse, la vend ou la tue au gré de ses passions. Condamnée à l'ignorance, elle n'a ni liberté, ni conscience, ni aucun sentiment de sa dignité, vit et meurt sous l'oppression d'un tyran sans pitié.

Dès que le catholicisme parvient à atteindre cette misérable créature dans les pays idolâtres, il l'instruit, il lui fait connaître ses droits avec ses devoirs ; il élève son caractère en l'attachant à son époux par les liens d'un mariage unique et indissoluble. Aussi bien en Chine qu'au Soudan, dans les îles de l'Océanie que dans les immenses pampas de l'Amérique, il forme de vertueuses mères chrétiennes, fidèles à leur époux, dévouées à leurs enfants, la joie et le soutien de leur famille.

3. L'enfant lui-même, fleur gracieuse et fragile qui s'épanouit au foyer de ses parents, n'a pas un sort meilleur, quand l'Eglise catholique ne protège pas son berceau. A Rome jadis, comme en Chine de nos jours, et dans d'autres régions demeurées païennes, il est victime de la brutalité du père, tué, noyé ou jeté aux pourceaux. S'il survit, il grandit, le plus souvent sans instruction, et ne fait qu'un sauvage ignorant et cruel. Mais arrivent dans ces lieux le missionnaire, la sainte religieuse sortie de nos villes ou de nos campagnes, pour gagner des âmes à Dieu. Ils recueillent ces délaissés et les instruisent dans les écoles fondées pour eux ; ils leur apprennent le travail et la vertu. Plus tard ils les marient à une compagne ou à un compagnon sauvé comme eux et forment ainsi ces familles chrétiennes civilisées et heureuses qui font reculer

la barbarie, étendent le règne de Dieu et peuplent le ciel d'élus.

4. Pour vous montrer, mes frères, comment le catholicisme sait adoucir les maux nombreux et souvent incurables qui tourmentent une grande partie des hommes, la pauvreté, la maladie, les infirmités, la vieillesse et la mort elle-même, qu'il me suffise de vous citer les noms de quelques-uns de ses saints les plus dévoués au soulagement de toutes ces souffrances. C'est sainte Elisabeth de Hongrie, qui de ses mains royales panse les cancéreux et guérit leurs plaies hideuses en les baisant ; c'est S. Jean de Dieu, qui fonde les hospices pour les aliénés ; c'est S. Vincent de Paul, qui donne à ses religieuses le nom significatif de Filles de la Charité ; c'est le B. P. Claver, qui use sa vie au service des nègres esclaves ; c'est le P. Damien, qui se dévoue aux soins des lépreux et meurt de la maladie gagnée auprès d'eux ; ce sont les Petites Sœurs des Pauvres, dont le nom seul indique le changement opéré par le christianisme en faveur des malheureux.

Qui nommerai-je encore ? Dans la France seulement, ce sont plus de cent cinquante mille hommes et femmes, prêtres, religieux et religieuses, qui au nom de la religion chrétienne se rendent les bienfaiteurs de leurs semblables, voués par leur propre choix aux besognes les plus dures, dans des œuvres innombrables, créées et vaillamment desservies pour l'amour de Dieu et du prochain.

5. Je ne puis omettre, mes frères, de vous dire un mot de la question sociale, par excellence, de celle des rapports nécessaires entre patrons et ouvriers. Là encore, c'est le catholicisme qui donne la solution, seule vraie et pratique, de ce problème difficile.

Par l'organe de ses papes, de ses évêques et de ses docteurs, il a toujours enseigné qu'il ne doit y avoir aucun antagonisme entre le capital et le travail, l'employeur et l'employé. Il fixe avec une netteté parfaite leurs droits et devoirs réciproques. Aux patrons, il recommande de ne pas traiter leurs ouvriers avec dureté, sans exiger d'eux un labeur au-dessus de leurs forces, de leur donner un salaire capable d'assurer leur subsistance et de respecter en eux la dignité de l'homme et du chrétien, leur recommandant d'agir toujours avec eux conformément aux lois de la justice et de la charité. Aux ouvriers, il rappelle qu'ils doivent fournir intégralement le travail auquel ils se sont engagés par un contrat libre et équitable, sans léser leur patron dans ses biens, mais en le considérant comme un supérieur légitime, qu'il leur faut respecter et obéir.

Là où ces prescriptions sont méconnues, que voyez-vous ? Les grèves, la haine, les révoltes, les ruines s'accumulent ; l'esprit de révolte aigrit de plus en plus les volontés, pour le

malheur de tous. Mais là où est suivie la sage direction de l'Eglise, c'est la paix, le mutuel accord, le travail mieux fait, les relations faciles ; les travailleurs attachés à leurs chefs ; ces mêmes chefs aimant leurs subordonnés ; et, grâce à tout cela, la prospérité de l'entreprise, ainsi que la fortune de chacun toujours grandissante.

Tel est le résultat, prouvé par l'expérience, de l'action bienfaisante du catholicisme dans l'ordre social, quand il est aimé et fidèlement obéi par tous.

L'apôtre S. Pierre, lisons-nous au Livre des Actes, voulut dépeindre en peu de paroles la vie de N.-S. Jésus-Christ. Il la résuma dans ces deux mots : « *Pertransiit benefaciendo*, il a passé en faisant le bien. » (Act., x, 38).

Certes, il avait grandement raison. La vie toute entière de notre divin Rédempteur n'a été qu'un passage au milieu de l'humanité en proie à mille souffrances. Mais ce court passage fut employé au soulagement de ses maux, sur lesquels il répandit d'innombrables bienfaits, avec une bonté sans borne servie par une puissance infinie.

Ce qu'a fait Jésus-Christ, divin fondateur du catholicisme et son modèle perpétuel, celui-ci, mes frères, n'a jamais cessé de le faire dans sa marche séculaire à travers les générations humaines. Depuis bientôt deux mille ans, il a toujours été le meilleur bienfaiteur des hommes. Il a transformé le monde et lui a procuré des biens inestimables inconnus avant lui.

Dans l'ordre intellectuel, il a dissipé les erreurs du paganisme, donné les vraies notions de la science religieuse, en même temps qu'il favorisait les lettres humaines et les beaux arts ; il a produit les véritables grands hommes et les grands chefs-d'œuvre qui honorent le plus l'humanité. Dans l'ordre moral, il a livré au vice une lutte acharnée, fait fleurir la civilisation dans l'épanouissement des plus belles vertus ; il a suscité les grands réformateurs et les grands saints dans l'ordre social, il a soulagé toutes les souffrances par la fondation de ses institutions charitables ; il a jeté les bases du droit chrétien, fixé les règles des relations nécessaires entre les divers membres de la société mondiale ; et a ainsi donné leur base indispensable au progrès et à la paix, ainsi qu'au bonheur particulier et public.

Oui, vraiment, mes frères, il est grand, il est bon, il est souverainement digne de notre amour, ce catholicisme, source de tant de biens. Il est grand et bon en lui-même, puisqu'il est d'essence divine ; mais il est non moins grand et non moins bon dans son œuvre et dans ses inépuisables bienfaits.

Aimez-le donc sincèrement ; attachez-vous à lui de toutes les forces de votre cœur recon-

naissant. Malgré les attaques et les outrages de ses ennemis, sa face auguste demeure sans taches ; et il continue toujours à travers le monde sa marche bienfaisante. Ne rougissez donc jamais de cette sainte religion qui vous a engendrés à la vraie foi et à la beauté de la vie chrétienne. Tout au contraire, promettez-nous de la respecter, de lui obéir et de la défendre, s'il en est besoin, à la vie et jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XLVII

7^e Dimanche après la Pentecôte

LES MAUVAISES COMPAGNIES ET LES MAUVAISES LECTURES

Mes frères,

« Mettez-vous en garde contre les faux prophètes qui viennent à vous sous des peaux de brebis et qui, au fond, sont des loups ravisseurs. » Ce conseil de Notre-Seigneur est aujourd'hui plus pratique que jamais. Car le monde est rempli de faux prophètes, c'est-à-dire d'hommes fourbes et pervers. Je ne parle pas de ceux qui n'ont ni sincérité, ni loyauté, ni justice, même dans leurs relations sociales. Vous savez mieux que moi et vous entendez répéter partout que dans la société actuelle on ne sait plus à qui se fier, qu'il ne faut se livrer à personne, que sous les dehors les plus flatteurs s'abritent souvent l'hypocrisie et la méchanceté, qu'en dépit de belles apparences et sous les formes les plus polies on vous trahit ; en un mot, que la dent du loup est fréquemment cachée sous la peau du mouton.

Mais il y a d'autres loups dévorants dont parle Notre-Seigneur : ce sont les ennemis de nos âmes et de nos croyances. Ceux-là viennent aussi à nous sous des peaux de brebis, c'est-à-dire en flattant nos instincts et en prétendant travailler à nos intérêts, quand ils ne cherchent que notre perte. Ils sont nombreux ces satellites du démon qui s'acharnent à la ruine de notre foi : ils forment légion. Pour atteindre leur but, infuser le poison dans les âmes, ils se servent surtout de la parole et de la plume. Aussi bien devons-nous être en garde spécialement contre les *mauvaises compagnies* et les *mauvais livres*. La fréquentation des premières et la lecture des seconds sont, du reste, deux péchés opposés à la foi, et les deux plus à craindre pour vous. L'évangile d'aujourd'hui me fournit une excellente occasion de vous en dire un mot.

I

1. J'appelle compagnies mauvaises toutes celles qui offrent un danger à notre foi ou à notre vertu.

Elles se composent donc de ces gens qui, par leurs paroles ou par leurs exemples, nous détournent de notre devoir et nous portent au péché.

Combien d'hommes aujourd'hui, non contents d'avoir l'impiété dans le cœur, cherchent encore à la répandre autour d'eux ! Semblables à Satan, qui par jalousie voudrait nous entraîner dans sa perte, ils s'efforcent d'éteindre la foi dans les autres, parce qu'eux-mêmes ne l'ont plus ou voudraient ne plus l'avoir. Ils se font les apôtres du mal ; ils profitent de tout — que ce soit vrai ou que ce soit faux — pour attaquer la religion, pour combattre l'Eglise et sa doctrine, pour détruire les croyances des bons chrétiens. Ils savent se servir, contre nos dogmes, de vieilles et sottes objections, semées dans toutes les mauvaises feuilles et déjà cent fois réfutées ; ils osent infliger d'audacieux démentis aux vérités chrétiennes et vont jusqu'à traiter de fausseté l'enseignement du prêtre ; ils profèrent de grossières impiétés qu'ils seraient bien embarrassés de prouver ; et surtout ils usent de la raillerie et de la moquerie pour discréditer la religion et ébranler la foi dans les âmes faibles ou ignorantes. Telles sont les armes employées habituellement par ces hommes pervers.

Or, mes frères, mettez-vous en garde contre eux ; et sachez bien qu'il se rencontre partout de ces serviteurs de l'enfer, de ces auxiliaires du démon. Ils sont aujourd'hui plus acharnés et plus hardis qu'en aucun autre temps, parce que Dieu semble un instant leur laisser le champ libre, et qu'ils ont pour eux la complaisance des puissances temporelles.

Outre ces impies que j'appellerai de profession, il faut encore ranger parmi les compagnies dangereuses et à éviter, ceux qui donnent des mauvais conseils, qui tiennent des discours scandaleux, immoraux ou blasphématoires, qui émettent des maximes mondaines et tout opposées à celles de l'Evangile, qui raillent et qui tournent en ridicule les cérémonies, les enseignements et les ministres de l'Eglise.

2. Toutes ces personnes sont indignes de la société d'un chrétien. C'est l'ivraie au milieu du bon grain. Nous ne devons pas prendre part à leurs conversations malsaines. Au contraire, éviter ces compagnies est pour nous tout un devoir impérieux. Dieu lui-même nous l'impose formellement. Ecoutez ce qu'il dit dans la Sainte Ecriture : « Mon fils, si les pécheurs t'attirent par leurs caresses, ne te laisse pas gagner par eux... Ne va point avec eux, préserve ton pied de leurs sentiers. » (Prov., 1, 10-15). Et par la bouche de l'apôtre S. Paul parlant aux premiers chrétiens : « Nous vous avertissons, mes frères, au nom de N.-S. Jésus-Christ, de ne pas fréquenter tout frère qui ne se conduit pas bien ; nous vous ordon-

nons de vous éloigner de lui. (II Thess., III, 6). Si celui qui s'appelle votre frère est impudique, ou avare, ou médisant, ou ivrogne, ou voleur, qu'il n'ait avec vous aucun rapport. Ne prenez même pas de nourriture avec un tel homme, » c'est-à-dire ne le fréquentez pas et ne vous associez pas à lui. (I Cor., V, 11).

C'est bien ce que Notre-Seigneur voulait nous faire comprendre par cette comparaison : « Si votre main vous scandalise, coupez-la ; si votre œil vous porte au mal, arrachez-le. » En un mot : rompez toute relation qui n'est pas nécessaire avec ceux qui cherchent à nuire à votre âme, à détruire votre foi. Quoi qu'il nous en coûte, nous ne devons pas hésiter à fuir ces funestes individus.

Réfléchissez un peu et vous comprendrez facilement combien est vraie et raisonnable cette doctrine. Supposez, pères et mères de famille, que telle personne ne cesse de parler mal de vous, qu'elle invente mille calomnies sur votre compte et les débite à qui veut les entendre. Or voilà que votre enfant se plaît dans la fréquentation de cette personne ; il lie amitié avec elle ; il écoute avec plaisir toutes les atrocités qu'elle raconte à votre sujet. Certes, vous ne seriez pas très satisfaits ; et vous feriez une défense formelle à votre fils ou à votre fille de rechercher la compagnie de cet ennemi qui s'efforce de vous nuire. Eh bien ! ne sommes-nous pas les enfants du bon Dieu ? Et nous fréquenterions la société des méchants, c'est-à-dire des ennemis de notre Père qui est aux cieux ? Nous nous plairions avec ceux qui ne cessent de parler mal de lui et de tout ce qui le touche ? Nous lierions amitié avec ceux qui attaquent notre mère l'Eglise ? Nous ririons avec ceux qui offensent le bon Dieu, outragent notre foi et cherchent à tuer nos âmes par le péché ? Oh ! alors, nous ne serions plus des chrétiens. Autant vaudrait passer tout de suite au camp des ennemis de Dieu, des renégats, des amis de Satan. Car on ne peut être à la fois avec Dieu et avec ceux qui travaillent contre lui.

J'ajoute que la fréquentation des mauvaises compagnies a quelquefois des conséquences terribles pour l'éternité et produit des effets déplorables particulièrement sur la jeunesse. Avoir des rapports habituels et familiers avec certaines personnes faisant étalage d'impiété, sans motif juste, sans aucune nécessité de position ou d'emploi, c'est exposer sa foi au danger de se souiller ou de disparaître. C'est là une faute, contre laquelle vous saurez vous prémunir. Car vous connaissez le proverbe : « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. » Cette maxime est toujours vraie. Oh ! qu'il est difficile de conserver la pureté de sa foi lorsqu'on se plaît dans la compagnie de gens qui tiennent des propos libertins, qui rient et plaisantent des articles les plus vénérables de nos croyances ! Qu'il est facile au

contraire de se pénétrer peu à peu des mêmes maximes et des mêmes sentiments ! On copie volontiers les exemples qu'on a sous les yeux. Insensiblement on arrive à penser, à parler, à agir comme ceux qu'on fréquente. Si donc vous pactisez avec les ennemis de Dieu, avec des gens sans foi ni loi, bientôt vous perdrez vous-même la foi. C'était pour parer à un tel danger que le Seigneur avait rigoureusement interdit aux Hébreux de se mêler avec les infidèles et de contracter avec eux ni alliance, ni amitié d'aucune sorte. (Exod., xxxiv, 12).

Oh ! que de mal font les compagnies dangereuses !

Parents chrétiens, chefs de familles, si vous voulez conserver la foi de vos enfants, la religion de vos domestiques, je vous en supplie, veillez sur ce point ! Toute votre éducation, tous vos soins et vos leçons, tous vos efforts seront compromis, si vous n'éloignez pas vos enfants des mauvaises sociétés. Il faudra peu de temps pour que celles-ci rendent vos fils méconnaissables. Les funestes leçons d'un compagnon pervers, grâce à la complicité de notre nature déchuée, produisent rapidement leur fruit. Veillez donc soigneusement, parents chrétiens, et si vous ne voulez pas avoir des enfants pervertis et sans foi, n'hésitez devant aucun effort pour les préserver de cette affreuse contagion en veillant scrupuleusement sur leurs fréquentations.

II

Une autre société dangereuse aussi, et qui est à proscrire rigoureusement, c'est celle des mauvais livres.

J'appelle mauvais livre, toute feuille, tout journal, toute revue, tout volume renfermant un danger pour la foi et les mœurs. Vous ne devez donc pas vous abstenir uniquement de la lecture des ouvrages et des auteurs condamnés ouvertement et officiellement par l'Eglise : lire ces ouvrages sans permission motivée serait une faute grave. Mais combien d'autres livres, de revues, de journaux surtout, petits et grands, attaquent la foi et la vertu ! Vous le savez, un déluge de productions immorales ou impies déborde chaque jour des villes pour envahir jusqu'aux plus humbles campagnes. Sous le nom de roman, de feuilleton, de chanson, de journal, se cachent les pièges les plus dangereux tendus à la foi et à la vertu.

Les mauvais livres sont une des plus puissantes armes dont se sert le démon pour entraîner les âmes en enfer. Ils ébranlent les croyances en troublant l'intelligence et en dépravant le cœur. Ce serait un vrai miracle si ceux qui font tous les jours de mauvaises lectures, comme les abonnés ou les lecteurs des mauvais journaux, ne finissaient pas perdre la foi. Ils sont donc très gravement coupables. Souvent même ils le sont doublement s'ils

exposent des membres de leurs familles à faire, eux aussi, ces mauvaises lectures.

Ecoutez ce que disait à ce sujet un grand évêque. « Chaque jour, les feuilles publiques portent du sein de la capitale aux lieux les plus reculés, et dans nos cités et dans nos campagnes, sous le nom de feuilletons, les romans les plus licencieux où le vice est préconisé et la vertu flétrie, où nos saintes croyances sont livrées au mépris et les devoirs les plus sacrés livrés au ridicule. Ces productions immorales sont lues avec fureur : le poison du lendemain est impatientement attendu et le danger s'accroît du prestige du talent prostitué et des passions mises en jeu. Que deviendront la foi et les mœurs, dans les familles où ces lectures sont accueillies, même au foyer domestique ? Mères chrétiennes, vous aimez vos filles, vous désirez leur bonheur et vous jetez dans leur imagination le trouble et le désordre, vous détruisez dans leur cœur l'élément religieux et vous y allumez de désoilantes passions ! Mères imprudentes ! vous avez semé du vent, vous recueillerez des tempêtes. Plaise à Dieu que des regrets amers, mais inutiles, ne viennent pas réaliser nos tristes prédictions !¹ » Un autre grand évêque, que nous connaissons bien celui-là, puisqu'il fut évêque de Langres, Mgr Parisiis, s'élevait avec la même énergie contre l'impiété et l'immoralité de trop nombreux journaux : « Pour ceux qui ne lisent plus que des feuilles comme celles dont nous venons de parler, se réalise, dans sa plus lamentable nudité, la parabole de l'enfant prodigue : c'est l'horrible famine de la vérité qui pèse sur une nation ; et puis c'est la nourriture des pourceaux dont on a constamment faim et soif. (Luc, xv, 14). Oui, c'est là que l'on tombe par la lecture habituelle de ces feuilletons abominables dont on voit avec tant de plaisir et tant d'empressement arriver chaque jour un lambeau inconnu que l'on dévore aussitôt sans savoir ce qu'il est, uniquement parce que l'on espère y trouver des émotions pour les sens et des outrages pour la vertu². »

Ne dites pas, mes frères, que la religion étant divine et vraie n'a rien à craindre. Non, elle ne craint pas l'examen ni le contrôle, la vérité ne craint pas les attaques de l'erreur. Mais si nous craignons, c'est pour vous. L'erreur a ses séductions que souvent vous ne sauriez découvrir. Les mauvais livres sont généralement composés dans le but de vous pervertir ; pour y arriver on met tout en œuvre, artifices, fraudes, mensonges, embellissements et appâts de toute sorte.

Ne dites pas que ces lectures ne font sur vous aucune impression, que vous savez ce qu'il en faut penser. Dites plutôt, mes frères, que vous avalez un violent poison sans le

¹ Mgr Laurence, *Mandement pour le Carême*, 1847.

² *Cas de conscience*.

remarquer. Cela tient à votre trop faible connaissance de la religion, au manque d'une science suffisante qui vous permette de distinguer les sophismes et les trompeuses subtilités du mensonge.

Et quand il s'agit de ces feuilles qui attaquent ouvertement ou hypocritement, violemment ou perfidement, Notre-Seigneur, notre foi, nos dogmes, l'Eglise et ses ministres, il n'est pas possible que leur lecture ne laisse de funestes traces dans l'esprit et dans le cœur.

Les effets sont pires encore, quand à ces mauvaises lectures se joint, comme cela arrive souvent, la mauvaise disposition d'une âme corrompue et gâtée par le vice. Le lecteur ainsi dépravé recueille avidement tout ce qui peut l'affranchir du joug importun de la religion, des menaces et des terreurs de la foi, et rassurer sa conscience au milieu de ses désordres. Tout alors prend pour lui la couleur de la vérité. Aussi combien nous en voyons qui croient plus à leur journal qu'au prêtre et à l'Evangile !

Je vous en supplie donc, mes bien chers frères, ne faites pas de mauvaises lectures ; n'en laissez jamais faire à vos enfants et ne les y exposez point ; ne permettez pas à un mauvais livre d'entrer chez vous ; ne vous abonnez jamais à de mauvais journaux. Autrement ce serait introduire l'ennemi dans vos familles, y faire pénétrer la ruine morale.

Fuyez, oh oui ! fuyez tout écrit mauvais et toute compagnie dangereuse, et vous garderez votre foi intacte. Ainsi soit-il.

XLVIII

Fête de S. Pierre et S. Paul

LA PRIMAUTÉ DU PAPE

Et ego dico tibi quia tu es Petrus et super hanc petram edificabo Ecclesiam meam.

Et moi je te dis que tu es Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. (Matt., xvi, 18).

Mes frères,

Ces paroles sont tirées de l'Evangile de cette fête. Elles marquent l'autorité suprême dont Notre-Seigneur a investi S. Pierre. Elles nous montrent dans celui-ci comme le fondement, la base de l'Eglise. Tout l'édifice de cette société spirituelle repose sur lui. Par là-même, le Fils de Dieu l'a établi chef de toute la chrétienté ; il lui a donné une supériorité absolue, une juridiction illimitée, le chargeant de gouverner et de diriger tout le troupeau, les brebis comme les agneaux.

C'est ce que nous appelons la *primauté de S. Pierre et du pape*. Vous montrer que le premier des apôtres et ses successeurs sont ornés de cette magnifique prérogative sera tout l'objet de cette instruction.

I

Jésus-Christ a notifié par deux fois à S. Pierre sa volonté d'en faire le chef de son Eglise. La première fois il lui a *promis* la primauté ; la seconde fois il la lui a *donnée*.

1. La promesse est renfermée dans l'Evangile de ce jour. Jésus était avec ses apôtres aux environs de Césarée de Philippe, au pied du mont Liban, près des sources du Jourdain. Il s'était retiré à l'écart un instant pour prier seul. Sa prière achevée, il rejoignit ses disciples et leur posa cette question : « Qu'est-ce que les hommes disent de moi ? Pour qui prennent-ils le Fils de l'homme ? *Quem dicunt homines esse Filium hominis ?* » Les apôtres répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Elie, d'autres vous prennent pour Jérémie ou l'un des prophètes. »

— « Et vous, reprit Jésus, que dites-vous de moi ? » Pierre répondit : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » C'est alors que le Sauveur laissa tomber de ses lèvres une parole qui a traversé les siècles avec une fécondité merveilleuse, puisqu'elle s'applique à tous les papes et leur communique la suprême autorité : « Tu es bien heureux, Simon, fils de Jean ; car ce n'est point la chair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis que *tu es Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. »

Ces paroles sont claires : c'est sur Pierre que Jésus promet de bâtir son Eglise ; celle-ci repose tout entière sur lui. Par conséquent Pierre est constitué le chef de tous les fidèles, y compris les autres apôtres, qui n'ont pas été élevés à une pareille dignité. — De plus, Jésus lui confie les clefs de son royaume, c'est-à-dire de sa société, l'Eglise, avec un pouvoir illimité. Or, à qui remet-on les clefs d'une ville ? A celui qu'on en établit chef, à celui à qui on en offre la souveraineté. S. Pierre est donc établi par Jésus-Christ souverain universel de l'Eglise.

2. Après sa résurrection, peu avant de monter au ciel, le Fils de Dieu confirma solennellement sa promesse, dont le péché de S. Pierre aurait pu faire supposer à quelques-uns la rétractation. S'adressant à cet apôtre, Jésus lui dit : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. » — Il lui demande de nouveau : « Simon, m'aimes-tu ? » Pierre fit la même réponse, et Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. » — Pour la troisième fois, Jésus répète la même question. Pierre, affligé de ce que son divin Maître semblait douter de son amour, répondit : « Seigneur, vous connaissez toute

chose, vous savez que je vous aime. » Alors Jésus lui dit : « Pais mes brebis. » (Jo., xxi, 15-17).

Par cette triple protestation d'amour et de dévouement, notre bon Sauveur fournit à son apôtre l'occasion d'effacer et de réparer le triple reniement dont il s'était rendu coupable. Mais en même temps il lui donne la primauté sur toute l'Eglise. « Sois le pasteur de mes agneaux, lui dit Jésus, sois le pasteur de mes brebis. Les agneaux de Jésus-Christ sont les chrétiens fidèles à la voix de ce bon Pasteur ; ses brebis sont les évêques et les prêtres qui engendrent les chrétiens à la vie éternelle par le baptême, les sacrements et l'enseignement de la vraie foi. Et ainsi S. Pierre est solennellement institué pasteur de l'Eglise universelle par Jésus-Christ remontant dans les cieux¹. » Le troupeau de Pierre ce sont donc tous les chrétiens, ministres et simples fidèles ; le monde est son diocèse et rien dans l'Eglise ne se dérobe à sa puissance. Aucun autre apôtre n'a reçu de semblables pouvoirs, aucun n'en a reçu d'aussi étendus.

3. De fait, cette primauté qu'il tenait de Jésus-Christ, S. Pierre l'a exercée en toute occasion, et jamais les autres apôtres ni les fidèles ne la méconnurent. C'est lui qui est constamment placé en tête du collège apostolique, lui qui est nommé et qui agit partout le premier. Après l'Ascension du Sauveur, il parla le premier dans l'assemblée des disciples pour les engager à choisir un apôtre à la place du traître Judas. Le premier il prêcha Jésus ressuscité, au jour de la Pentecôte. Le premier il convertit les Juifs et baptisa les Gentils. Le premier il prit la parole au concile de Jérusalem. « Partout, dit S. Jean Chrysostome, il parle le premier et il le fait parce qu'il est le chef des apôtres et que c'est à lui que Jésus-Christ a confié tout le troupeau². » Ainsi a toujours cru l'Eglise. C'est pourquoi elle est tout entière attentive à ses ordres ; et quand il est persécuté, elle se met tout entière en prières. En un mot, il est le docteur suprême, le législateur suprême, le juge suprême. Il concentre en lui tous les pouvoirs donnés à l'Eglise.

Telle a été la foi de tous les siècles. Toujours on s'est accordé à reconnaître que Jésus-Christ a donné à S. Pierre le premier rang dans l'Eglise, et que l'autorité de cet apôtre s'étendait non seulement sur tous les fidèles, mais sur les pasteurs eux-mêmes. « Tout lui est soumis, dit Bossuet ; tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement d'aimer plus que tous les autres apôtres, et ensuite de paître et gouverner tout, et les agneaux et les brebis, et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes : pasteurs à l'égard du troupeau, et brebis à

l'égard de Pierre ; ils honorent en lui Jésus-Christ¹. »

« Ainsi, il n'est pas permis d'en douter et c'est un dogme de foi, enseigné par la bouche de Jésus-Christ, transmis de siècle en siècle, défendu par la doctrine des saints Pères, souvent confirmé par les décrets des souverains pontifes et des conciles, que Jésus-Christ a fondé son Eglise sur un rocher inébranlable, sur la papauté, et que, par une faveur spéciale, il a choisi Pierre entre tous les autres pour lui donner la primauté dans le corps apostolique². »

II

Hâtons-nous de dire, mes frères, que l'autorité suprême accordée par Jésus-Christ à S. Pierre a passé à ses successeurs. Cet apôtre a été établi la pierre fondamentale de l'Eglise afin que les portes de l'enfer ne puissent prévaloir contre elle. Or l'Eglise de Jésus-Christ doit, selon la promesse divine, subsister jusqu'à la consommation des siècles. Il faut donc que la pierre fondamentale sur laquelle elle est appuyée demeure, elle aussi, jusqu'à la fin des siècles, autrement les portes de l'enfer pourraient prévaloir. En parlant à Pierre, ce n'était donc pas seulement à lui que Jésus s'adressait, mais à tous ses successeurs légitimes. Ceux-ci continuent d'être la pierre fondamentale de l'Eglise, les héritiers de la juridiction souveraine, universelle, infaillible de S. Pierre.

Jésus-Christ, en établissant le premier apôtre pasteur unique et suprême de son bercail, ne l'avait point fait immortel. Pierre devait disparaître comme les autres hommes. Sa primauté n'était donc pas un privilège personnel. Lui devait mourir ; mais son pouvoir devait lui survivre. Pierre devait avoir des successeurs. Quel est donc le successeur de S. Pierre ?

Toute la tradition répond : « C'est l'évêque de Rome. » S. Pierre avait fixé définitivement son siège à Rome. Sa mort y attacha la primauté dont il était revêtu. Quiconque devient évêque à Rome devient, par là-même, le successeur de S. Pierre et hérite de son autorité sur l'Eglise universelle.

Que telle ait été, dès les temps apostoliques, la foi du monde chrétien, il est aisé de le démontrer. Dix-neuf conciles œcuméniques ont été tenus depuis la fondation du christianisme : l'évêque de Rome les a tous convoqués, présidés et ratifiés. Constamment, il a confirmé, déposé ou rétabli les évêques du monde entier, y compris ceux dont la juridiction était la plus étendue : les patriarches, les primats et les archevêques. Toujours, il a évoqué à son tribunal, pour les juger, les grandes causes du monde catholique. Toujours, les fidèles ont répété devant ses sentences le mot de S. Augustin : « Le Siège apos-

¹ Mgr de Ségur, *Instructions familières*, t. I, p. 137.

² Hom. III, in *Act. Apost.*, II.

¹ Sermon sur l'unité de l'Eglise, 1^{re} partie.

² Bref de Pie VI du 28 novembre 1796.

tolique nous a envoyé sa réponse, la cause est finie. » Et la raison pour laquelle on reconnaît sa suprême autorité, c'est qu'il est, suivant la parole de S. Jérôme, le successeur du Pêcheur, l'héritier de la chaire de saint Pierre¹.

Telles sont, mes frères, la doctrine et la croyance de l'Eglise. En 1870, le concile du Vatican prononça cette double définition : « Si quelqu'un dit que le Pontife romain n'est pas le successeur de S. Pierre dans la puissance sur l'Eglise universelle, qu'il soit anathème. — Si quelqu'un dit que le Pontife romain ne possède pas un pouvoir entier et suprême de juridiction sur l'Eglise universelle, non seulement pour enseigner le dogme et la morale, mais encore pour régir et gouverner cette Eglise dans toute son étendue ; si quelqu'un prétend que ce pouvoir n'est pas habituel, qu'il ne vient pas immédiatement de Dieu, qu'il ne s'étend pas sur tous les fidèles et sur tous les pasteurs et sur chacun en particulier, qu'il soit anathème. »

L'Eglise, de plus, a toujours conformé sa manière d'agir à cette doctrine. C'est au successeur de Pierre, à l'évêque de Rome, qu'elle adresse ses recours et ses consultations dans toutes les circonstances difficiles où elle sent le besoin d'une autorité suprême ; c'est à cette autorité qu'elle obéit. Aussi de tout temps on s'est adressé au Pape comme au chef infaillible, au représentant de Jésus-Christ, au juge prononçant les sentences irrévocables. Toujours on en a appelé au pontife romain, comme étant vraiment le successeur de Pierre, celui à qui Dieu a remis les clefs, c'est-à-dire la juridiction universelle et le gouvernement de toute l'Eglise.

**

Combien nous sommes heureux d'appartenir à l'Eglise et d'être dirigés, gouvernés par celui en qui réside Jésus-Christ ! On a souvent représenté l'Eglise comme une barque, un navire, avec S. Pierre ou le pape au gouvernail. Restons dans la barque et soyons bien tranquilles. C'est-à-dire, écoutons le pape, suivons sa doctrine, ses conseils, et nous serons toujours dans la bonne voie. Obéir au pape c'est obéir à Dieu.

De plus, aimons le pape et prions pour lui. Quelle lourde charge Jésus lui a confiée ! Aidons-le par nos prières, et par notre filiale et complète soumission. Soyons pour lui de véritables enfants, car il est le père de nos âmes. Il se dévoue pour nous ; c'est par lui que nous vivons de la vie divine. Aimons-le et soyons-lui dévoués ; car aimer le pape et lui être dévoué, c'est aimer Jésus-Christ, et qui aime Jésus-Christ sera sauvé. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XXXVIII

L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS

L'Apôtre se reposait avec bonheur, l'hiver de l'an 57 à l'an 58, dans cette ville de Corinthe qui lui avait causé tant d'inquiétudes pendant son séjour à Ephèse. Tout était pacifié maintenant, la foi grandissait, une nouvelle Eglise avait été fondée à Cenchrées, l'un des ports de cette cité, il était entouré d'affection et de respect chez Caius, son hôte, un converti de la première heure, qu'il avait baptisé de sa main ; pour la première fois depuis longtemps il goûtait le charme de la paix et de la joie tranquille.

Sa mission était terminée dans la Grèce et dans l'Asie-Mineure. Antioche, Corinthe, Ephèse, comptaient des communautés chrétiennes jeunes et florissantes ; il avait évangélisé la Macédoine, l'Illyrie, la Galatie, il lui restait à parfaire son beau projet : « J'irai à Jérusalem, et de là il faut que je voie Rome. » (Act., xix, 21).

Dieu l'avait choisi pour fonder, pour prêcher, pour évangéliser, et il se plaisait surtout dans les grands centres, d'où la vérité rayonne plus facilement dans les provinces. Rome surtout le séduisait. Il avait l'intuition que la capitale de l'empire romain serait aussi la capitale de l'Evangile, et que les légions romaines emporteraient avec elles la foi du Christ jusqu'aux extrémités du monde. Il y avait alors unité de langues, unité de commandement, d'autorité et d'influence, les circonstances étaient donc très favorables à la diffusion de la vérité.

C'est cette pensée qui lui inspira le dessein d'écrire aux chrétiens de Rome, avant de les aller visiter. S. Pierre y avait établi la première communauté, composée surtout de gens du plus humble peuple, d'esclaves, attirés par ses paroles empreintes d'un esprit nouveau ; car il insistait sur la bonté, l'égalité de tous devant Dieu et dans l'amour du Christ appelant à lui tous ceux qui travaillent et qui souffrent. A n'en pas douter les Juifs s'étaient mêlés à ces jeunes éléments pleins de bonne volonté, qui cherchaient avec simplicité la voie de Dieu. Ils n'y étaient pas prépondérants, mais dans leur zèle religieux ils n'avaient pas manqué de glorifier la loi de Moïse et d'essayer de la faire prévaloir. Cependant ces judaïsants n'étaient pas poussés par la haine et ils ne portaient pas leur ardeur de prosélytisme jusqu'à la rage, comme les judaïsants Galates ; ils gardaient leurs anciens préjugés mais ne demandaient qu'à être instruits. C'est pourquoi le ton de l'Épître aux Romains est si calme au regard de l'Épître aux Galates dont elle est

¹ *Revue des catéchismes*, 1899, p. 653.

le doctrinal et majestueux développement. C'est surtout aux Gentils qu'il s'adresse, en sa qualité de docteur des Gentils. S'il parle des Juifs (IX-XI), c'est presque toujours à la troisième personne.

Cette Epître n'est pas un abrégé des vérités de la foi : il les suppose connues ; mais simplement une thèse fondamentale, — celle qui appartient en propre à l'Apôtre, — où il montre que le salut n'est obtenu que par la foi. C'est la foi qui justifie : « L'Evangile est la force de Dieu pour le salut de tout croyant, du Juif d'abord et du Grec. » (Rom., I, 16).

Comme le sujet qu'il traite est des plus ardu, il le mûrit longuement à Corinthe, il y résume les vérités auxquelles les Juifs étaient réfractaires de la nécessité de la foi en Jésus-Christ, de la gratuité de la justification ; il la dicte sans doute à plusieurs reprises à son secrétaire Tertius et il la confie à Phœbé de Cenchrées qui se rend à Rome. Son but est d'instruire les chrétiens de la capitale et de leur annoncer son prochain voyage chez eux lorsqu'il se dirigera vers l'Espagne. (Rom., XIX, 24). Il se proposait en effet alors d'aller en Syrie par mer, aux premiers jours de mars, de gagner Jérusalem pour Pâques et de s'embarquer ensuite pour Rome. Mais il fut retardé par les menées insidieuses des Juifs (Act., XX, 3) et dut prendre la route de terre pour Jérusalem où il n'arriva qu'à la Pentecôte. Sa lettre leur parvint trois ans avant sa personne.

L'Epître aux Romains a toujours été la terreur des interprètes à cause des mystères qu'elle soulève, et qu'elle éclaire de haut sur le péché originel, la liberté de l'homme, la concupiscence, la justification, la prédestination et la réprobation. Nous essaierons d'y projeter nos modestes lumières.

I. — Première partie : Partie dogmatique

Voici le prologue. D'abord l'adresse ordinaire.

I. ¹ Paul, serviteur de Jésus-Christ, apôtre par vocation, choisi pour l'Evangile de Dieu, ² qu'il avait promis auparavant par ses prophètes dans les Saintes Ecritures ³ touchant son Fils, qui est né de la race de David selon la chair, ⁴ qui a été prédestiné Fils de Dieu en puissance, selon l'esprit de sanctification, par la résurrection d'entre les morts de Jésus-Christ notre Seigneur.

⁵ C'est par Jésus-Christ, que nous avons reçu la grâce et l'apostolat, pour faire obéir en son nom toutes les nations à la foi. ⁶ Vous êtes aussi du nombre de ces nations, vous qui avez été appelés par Jésus-Christ.

⁷ A vous tous qui êtes à Rome, à vous bien-aimés de Dieu, à vous qui êtes appelés saints, que la grâce soit en vous, avec la paix qui nous vient de Dieu le Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Paul affirme sa vocation d'Apôtre. Il est envoyé pour prêcher l'Evangile du Christ, Fils

de Dieu et fils de David, prédestiné, comme homme, pour être le Fils de Dieu. Le Christ a prouvé sa divinité par sa puissance de sanctification dans les âmes et par sa résurrection. C'est Jésus-Christ qui a choisi Paul pour son apôtre, afin d'amener toutes les nations à la foi et particulièrement les Romains.

Puis l'action de grâces :

⁸ Premièrement je rends grâces à mon Dieu par Jésus-Christ pour vous tous de ce que votre foi est annoncée dans tout l'univers. ⁹ Car il m'est témoin, le Dieu que je sers en mon âme dans l'Evangile de son Fils, que je fais sans cesse mémoire de vous ¹⁰ dans toutes mes prières. Je lui demande que, si telle est sa volonté, je puisse enfin quelque jour venir vers vous.

¹¹ Car je désire vous voir afin de vous communiquer quelque grâce spirituelle, dans le but de vous fortifier ; ¹² je veux dire de me consoler aussi en vous par cette foi qui est la vôtre et la mienne. ¹³ Je ne veux pas non plus que vous ignoriez, frères, que souvent je me suis proposé de venir vers vous afin de recueillir aussi quelque fruit parmi vous comme parmi les autres nations ; mais j'en ai été empêché jusqu'ici. ¹⁴ Je me dois en effet aux Grecs et aux Barbares, aux sages et aux simples. ¹⁵ Ainsi, pour ce qui me regarde, je suis pressé de vous évangéliser, vous aussi qui êtes à Rome. ¹⁶ Car je ne rougis pas de l'Evangile.

Quel exorde aimable ! Le monde entier connaît leur grande loi et lui il ne cesse de penser à eux, de prier pour eux, afin qu'il puisse enfin se rendre auprès d'eux, les voir, les encourager, se consoler en eux et par eux. Que de fois il a voulu faire ce voyage, car il se doit à tous, aux Grecs comme aux Barbares, — c'est-à-dire à ceux qui ne parlent pas le grec ; et il désire surtout annoncer l'Evangile à ceux de Rome.

1^{re} La justice vient de la foi (i)

Que leur dira-t-il d'abord ? « Que la justice de Dieu ne vient que de la foi. »

Mais qu'est-ce que « la justice de Dieu ? »

Plusieurs ont dit : C'est l'attribut divin qui pardonne seulement lorsque la satisfaction a été proportionnée à l'offense ; c'est la justice immanente qui se traduit parfois par la colère, *ira Dei*, mais qui ordinairement demeure silencieuse, expectante, car son heure sonnera toujours, l'heure du Juge et du jugement. Souvent il sera question de cette « justice de Dieu. »

La plupart au contraire pensent que la justice de Dieu ici est plutôt un don qui nous rend justes par la foi en Jésus-Christ.

Pour les Juifs la justice leur venait de la Loi, sans la grâce de Dieu, en quelque sorte mécaniquement. Elle était comme leur œuvre, leur propriété, leur justice personnelle qui ne devait rien à Dieu. Elle ne pouvait donc plaire à Dieu qui, en nous-mêmes, « ne couronne que ses dons », qui n'aime que les grâces qu'il a mises en nous. Notre justice vient de Dieu, elle lui appartient, puisqu'elle est son œuvre ;

mais elle nous appartient aussi, car nous la possédons réellement. C'est celle dont parle Habacuc¹, qui est vivante dans le juste, inhérente à son âme, bien qu'elle ait Dieu pour principe, pour auteur, pour créateur. « Ce qu'il y a d'original dans la doctrine de Paul, c'est de faire dériver notre justification de la justice intrinsèque de Dieu et non de sa puissance. Dieu nous montre sa justice en nous justifiant par sa grâce. Tel est le paradoxe apparent qu'il nous faudra examiner, après avoir prouvé que la vraie justice, celle que Dieu veut trouver et qu'il couronne en nous est placée hors de la sphère de nos efforts et que par conséquent nous sommes justifiés « gratuitement » par la foi de Jésus-Christ². »

Or la nature et la loi sont impuissantes à nous procurer cette justice, elles ont fait faillite, comme on dirait aujourd'hui. C'est ce qu'il montrera avec éclat :

¹⁶ Je ne rougis point de l'Evangile, parce qu'il est la vertu de Dieu pour sauver tout croyant : le Juif premièrement, puis le Gentil. ¹⁷ Car la justice de Dieu y est révélée de la foi dans la foi, ainsi qu'il est écrit : « Le Juste vit par la foi. »

Habacuc avait déclaré déjà que le juste vit par la foi, mais les Juifs ne l'avaient pas compris. L'Evangile le leur a de nouveau appris, et c'est une vraie révélation. Nous savons maintenant que sans la foi nul ne peut être juste. La loi est impuissante, la foi au contraire peut se passer d'elle, et seule elle nous communique la vie divine, qui grandit avec l'augmentation en nous de cette grâce. Car l'âme progresse dans la foi, elle va de la foi dans la foi *ex fide in fidem*, comme les saints vont de vertus en vertus. De même que les Juifs sont le peuple élu, à qui Dieu s'est manifesté avant tout autre peuple, ainsi c'est à eux tout d'abord que l'Evangile a été annoncé.

Qu'ont fait les Gentils, les païens ? Ils connaissaient Dieu et la loi naturelle. Or leur conduite est une insulte à Dieu, un affront fait aux lumières qu'ils possédaient. De là la colère de Dieu qui s'est révélée :

¹⁸ La colère de Dieu s'est révélée en effet du haut du ciel contre l'impiété et l'injustice des hommes qui retiennent la vérité injustement, ¹⁹ parce que la connaissance de Dieu est manifeste en eux ; car Dieu la leur a manifestée. ²⁰ Ses attributs invisibles, sa puissance éternelle et sa divinité se voient dans les créatures [comme dans un miroir] ; l'intelligence les perçoit, les comprend, dans les œuvres de Dieu. C'est pourquoi ils sont inexcusables. ²¹ Car ils ont connu Dieu et ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ils ne lui ont pas rendu grâces.

Mais ils se sont perdus dans leurs vains raisonnements et leur cœur insensé s'est rempli de ténèbres. ²² Ils se disaient sages et agissaient en fous. ²³ Ils ont transféré la gloire du Dieu incorruptible à des images représentant des hommes

mortels, et des oiseaux, et des quadrupèdes et des reptiles.

²⁴ C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs coupables de leurs cœurs, à l'impureté, et ils ont déshonoré eux-mêmes leurs propres corps. ²⁵ Ils ont mis le mensonge à la place de la vérité de Dieu, ils ont rendu à la créature l'adoration et le culte souverain, au lieu de le rendre au Créateur qui est béni dans tous les siècles. Amen.

²⁶ C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions honteuses. Car leurs femmes ont changé l'usage naturel en l'usage contre nature. ²⁷ De même les hommes, abandonnant l'usage de la femme qui est suivant la nature, ont brûlé de désirs impudiques l'un pour l'autre ; l'homme a commis l'infamie avec l'homme, et ils ont reçu en eux-mêmes la triste récompense due à leurs égarements.

²⁸ Et comme ils n'ont pas voulu montrer qu'ils connaissaient Dieu, alors Dieu les a livrés à leur sens dépravé, en sorte qu'ils commettent des actions indignes. ²⁹ Ils se sont remplis de toute iniquité, fornication, perversité, envie, méchanceté ; pensées de jalousie, d'homicide, de querelle, de tromperie ; ils sont corrompus dans leurs mœurs, délateurs, ³⁰ détracteurs, hais de Dieu, outrageux, superbes, arrogants, inventeurs de toute sorte de mal, désoberissants à leurs parents ; ³¹ sans conscience, sans mœurs, sans affection, sans fidélité, sans bonté.

³² Ils connaissaient très bien le jugement de Dieu et que ceux qui font ces choses, que ceux qui commettent de tels crimes sont dignes de mort, et non seulement ils les font, mais ils approuvent ceux qui les font¹.

Tel est le réquisitoire terrible de S. Paul contre les païens et en particulier contre leurs philosophes. Ils ont retenu injustement la vérité captive : ils la possédaient et ils l'ont empêchée d'agir. Elle leur ordonnait le devoir, ils ne l'ont pas écoutée.

Ils connaissaient Dieu, ils le voyaient clairement en eux-mêmes, *in illis*, et ils ont fermé les yeux à l'évidence. Ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu.

Comment le voyaient-ils ? Ils le voyaient dans ses créatures comme dans un miroir ; la nature créée révélait le Créateur, comme l'œuvre révèle l'ouvrier. L'intelligence humaine qui percevait le fini s'élevait d'elle-même à l'infini, et ce qu'elle voyait en pleine réalité c'était la puissance créatrice éternelle, c'était la divinité elle-même, le *Numen* souverain que les païens plaçaient au-dessus de tous les dieux de l'Olympe. Elle se disait : Cet univers est l'ouvrage d'une puissance supérieure qui a toujours existé, car si on la supposait créée par une autre, cette autre serait Dieu. Cette puissance est infinie et divine, *sempiterna quoque ejus virtus et divinitas*. Cela, elle le savait, c'est pourquoi elle est inexcusable.

Mais pas n'était besoin pour les païens de considérer la création ; il leur suffisait de regarder en eux-mêmes, ils y voyaient la Loi naturelle que Dieu a gravée dans leur cœur. Les Juifs avaient leur Loi, mais les Gentils n'étaient point dépourvus des lumières naturelles. Ils connaissaient le jugement de Dieu, ils savaient que les pécheurs qui y contre-

¹ Ecce qui incredulus est non erit recta anima ejus in semetipso ; justus autem in sua fide vivit. (Habac., II, 4).
² F. Prat, *La Théologie de saint Paul*, p. 263, 264.

¹ Le verset 32 est traduit du texte grec, plus clair.

viennent sont dignes de mort, *digni sunt morte*. Et non seulement ils font ces choses coupables, mais ils approuvent ceux qui les font.»

Les païens ont donc connu Dieu créateur, tout-puissant, et Dieu Législateur souverain.

C'est en s'appuyant sur ce texte de S. Paul que le concile du Vatican a défini que « Dieu peut être connu avec certitude par les seules lumières naturelles de la raison humaine, à l'aide des créatures comme Dieu unique et vrai, comme Créateur et Souverain Seigneur. » L'Apôtre dit non seulement que l'homme *peut* connaître Dieu, mais il affirme qu'il le connaît.

Quelle fut la punition de ce crime des Gentils?

En eux l'esprit s'est égaré, *evanuerunt in cogitationibus suis*, leur cœur s'est perverti et le sens moral s'est oblitéré, *obscuratum est insipiens cor eorum*, leur sagesse est devenue folie et ils ont prostitué le culte dû à Dieu aux plus indignes créatures. Dieu leur a retiré ses grâces et ils se sont déshonorés dans les crimes contre nature qui révoltaient les Juifs, maintenus par la loi mosaïque. Aussi bien ceux-ci méprisaient les païens, idolâtres et fornicateurs, et ils se targuaient de leur Loi qui rendait chez eux ces crimes moins communs. Mais l'Apôtre, tout en énumérant les vices horribles du paganisme, d'ailleurs confirmés par les auteurs profanes, ne méprise pas les Gentils, lui; il ne les damne pas, il les plaint et leur laisse l'espérance du salut. Puis il se retourne contre les Juifs, ces juges sévères des païens, pour leur montrer aussi leurs crimes.

2^e Impuissance de la nature et de la Loi (II-III, 18)

Ces crimes sont établis par les faits, puis par l'Écriture.

1. Par les faits, car ils commettent les péchés qu'ils reprochent aux païens :

II. ¹ C'est pourquoi, ô homme qui juges, qui que tu sois, tu es inexcusable. En effet en jugeant autrui tu te condamnes toi-même, car tu fais toi-même ce que tu condamnes. ² Or nous savons que Dieu condamne suivant son juste jugement ceux qui font ces choses. ³ Penses-tu donc, ô homme, toi qui condamnes ceux qui font ces choses et qui les fais toi-même, que tu échapperas au jugement de Dieu ?

⁴ Méprises-tu donc les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité en voulant ignorer que la miséricorde de Dieu t'invite à la pénitence ?

⁵ Et cependant par ta dureté, et par ton cœur impénitent, tu t'amasses des trésors de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu, ⁶ quand il rendra à chacun suivant ses œuvres, ⁷ la vie éternelle à ceux qui, par leur persévérance dans les bonnes œuvres, cherchent la gloire, l'honneur et l'immortalité; ⁸ sa colère et son indignation à ceux qui ont l'esprit de parti, qui ne se rendent pas à la vérité, mais qui acquiescent à l'iniquité; ⁹ tribulation et angoisse à l'âme de tout homme qui fait le mal, du Juif d'abord, puis du Grec; ¹⁰ mais gloire et honneur et paix à quiconque fait le bien, au Juif

d'abord, puis au Grec, ¹¹ car Dieu ne fait point acception de personnes.

Dieu sera sans pitié pour le Juif d'abord, qui demeure dans la mauvaise foi et qui fait le mal : il le condamnera au jour de sa colère, c'est-à-dire au jour du jugement final. Il ne considérera point l'origine ou la condition des personnes : les enfants mêmes d'Abraham ne trouveront point grâce devant lui, s'ils sont coupables ; car sa sentence est souverainement impartiale. Les païens qui n'ont pas connu la loi mosaïque et qui ont commis des crimes ne seront pas jugés suivant la Loi, mais ils périront pour avoir transgressé la loi naturelle, tandis que les Juifs qui auront violé leur Loi seront jugés d'après leur Loi :

¹² Les Gentils donc qui ont péché sans la Loi périront sans la Loi, et tous ceux qui ont péché sous la Loi seront jugés par la Loi. ¹³ Car ceux-là ne seront pas justes devant Dieu qui écoutent la Loi, mais les observateurs de la Loi seuls seront justifiés.

¹⁴ Car lorsque les Gentils qui n'ont pas la Loi font naturellement ce qui est selon la Loi, bien qu'ils n'aient point la Loi, ils sont à eux-mêmes leur loi : ¹⁵ ceux-ci en effet montrent l'œuvre de la Loi écrite dans leurs cœurs. Leur conscience y ajoute son témoignage, et entre temps, leurs pensées s'accusent ou s'absolvent. ¹⁶ Tout cela paraîtra le jour où Dieu jugera par Jésus-Christ, suivant mon Évangile, ce qui est caché dans le cœur des hommes.

Cette loi naturelle, gravée dans la conscience, les hommes l'ont toujours affirmée souveraine et au-dessus des lois humaines. Antigone, accusée d'avoir rendu à son frère les devoirs de la sépulture, malgré les ordres du roi, répond : « Je connaissais la défense. Mais une telle loi, ce n'est ni Jupiter ni la justice qui l'ont promulguée. Les décrets d'un homme ne peuvent prévaloir contre les lois non écrites, œuvre immuable des dieux. Celles-là n'existent ni d'aujourd'hui ni d'hier, elles existent de tous les temps. » Ces paroles de Sophocle expriment admirablement la puissance vivace et indestructible de la loi naturelle.

Les païens qui observent la loi naturelle peuvent donc être justifiés :

¹⁷ Mais toi qui portes le nom de Juif, qui te reposes sur la Loi, qui te glorifies en Dieu, ¹⁸ qui connais sa volonté et qui, instruit par la Loi, sais ce qui vaut le mieux, ¹⁹ tu te flattes d'être le guide des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, ²⁰ le docteur des ignorants, le maître des enfants, ayant, dans la Loi, la règle de la science et de la vérité.

²¹ Et toi qui instruis les autres tu ne t'instruis pas toi-même. Toi qui prêches très haut qu'il ne faut pas voler, tu voles; ²² toi qui declares qu'il ne faut point commettre d'adultère, tu es adultère; toi qui as en horreur les idoles, tu fais le sacrilège; ²³ toi qui te glorifies dans la Loi, tu déshonores Dieu en violant la Loi, ²⁴ et selon qu'il est écrit, le nom de Dieu est blasphémé parmi les nations à cause de vous !

²⁵ Sans doute la circoncision est utile si tu observes la Loi, mais si tu la violates, ta circoncision devient incirconcision. ²⁶ Si donc l'incircon-

cis garde les prescriptions de la Loi, est-ce que, tout incircconcis qu'il est, il ne sera pas considéré comme circoncis ? ²⁷ Et ce circoncis qui accomplit la Loi te jugera, toi qui, avec la lettre et la circoncision, es prévaricateur de la Loi. ²⁸ Car le Juif n'est pas celui qui le paraît au dehors, et la circoncision n'est pas celle qui se voit à l'extérieur de la chair ; ²⁹ mais le Juif, c'est celui qui l'est intérieurement ; et la vraie circoncision c'est celle du cœur, faite suivant l'esprit, non suivant la lettre. Ce Juif tire sa louange non des hommes, mais de Dieu.

L'Apôtre oppose au Juif qui n'observe pas la Loi le Gentil de bonne foi. Celui-ci ne connaît pas la Loi mosaïque ni l'Evangile, mais il croit en Dieu, il agit suivant sa conscience, et, grâce à ses lumières naturelles, il observe certaines prescriptions morales ordonnées par la Loi, et il est dans la disposition d'embrasser la vérité, l'Evangile, le jour où il les connaîtra. Il est donc d'un niveau moral bien supérieur au Juif qui connaît la Loi et la viole, qui ruse avec la Loi et qui n'a du vrai Juif que la façade. Le vrai Juif l'est dans le cœur, il adore Dieu en esprit et en vérité, il est sur le chemin du salut. S'il n'est pas encore chrétien, c'est qu'il ignore l'Evangile ; mais la Loi le conduira d'elle-même à l'Evangile et il est déjà chrétien dans l'âme.

En face de cet enseignement qui relève les Gentils, les Juifs se cabrent, il leur semble qu'on méprise leur loi et ils demandent à quoi elle sert alors :

III. ¹ Quel est donc l'avantage des Juifs et quelle est l'utilité de la circoncision ?

² Leur avantage est grand de toute manière. Il consiste principalement en ce que les oracles de Dieu leur ont été confiés.

³ On alléguera que quelques-uns d'entre eux ont été infidèles. — Est-ce que leur infidélité annule la fidélité de Dieu ? Jamais ! ⁴ Au contraire ; Dieu est véridique et tout homme est menteur comme il est écrit : « Afin que vous soyez reconnu fidèle en vos paroles, et victorieux quand on vous met en jugement. »

— ⁵ Mais si notre injustice fait valoir la justice de Dieu, que dirons-nous ? Dieu n'est-il pas injuste en déchaînant sa colère contre nous ? Je parle selon l'homme.

— ⁶ Non certes. Comment en effet Dieu jugerait-il le monde — s'il n'était un juste juge.

— ⁷ Mais si la véracité de Dieu a éclaté pour sa gloire par mon infidélité même, pourquoi suis-je encore jugé comme pécheur, — puisque mon infidélité a servi la cause de Dieu ? ⁸ Pourquoi ne pas conclure : Faisons le mal pour le bien qui en résulte ?

— Plusieurs nous accusent en effet d'enseigner cela, mais ils nous calomnient, et ils seront justement condamnés.

— ⁹ Mais enfin, nous Juifs, oui ou non, l'emportons-nous sur les Gentils ? — Pas absolument, puisque nous avons montré que tous, Juifs et Gentils, sont sous le péché.

Qu'est-ce que voulait prouver S. Paul ? C'est que nous sommes tous égaux dans le péché et devant la grâce. Alors que devenaient les privilèges du peuple juif ? La thèse était délicate à soutenir. Il le fait victorieusement. Les Juifs ont un privilège unique sur les autres ; Dieu leur a confié sa loi.

Beaucoup ont été infidèles, mais cela ne prouve rien contre la véracité de Dieu. Il accomplira ses promesses en dépit de leur incrédulité. Leur infidélité même a servi la cause de Dieu en le faisant connaître partout, notamment par la captivité. Toutefois bien que leurs erreurs aient « fait valoir la justice de Dieu, » ils n'en sont pas moins coupables et Dieu, qui est juste, doit les punir. La doctrine qui consiste à dire « faisons le mal pour qu'il en arrive du bien, » est un blasphème, et ceux qui l'enseignent méritent d'être châtiés.

Le contradicteur de Paul ne paraît point entièrement satisfait et il revient à son idée première : « Efin sommes-nous supérieurs aux Gentils ! » L'Apôtre répond nettement : « Pas entièrement, puisque Juifs et Gentils sont tous sous le péché. » Et la preuve est sans réplique.

2. L'Ecriture aussi accuse leurs crimes :

¹⁰ Ainsi qu'il est écrit : Il n'y a pas de juste, pas un ; ¹¹ nul homme intelligent, aucun qui recherche Dieu. ¹² Tous sont sortis de leur voie, tous sont devenus inutiles ; il n'y en a point qui fasse le bien, pas un seul.

¹³ Leur gosier est un sépulcre ouvert, leurs langues sont pleines de tromperies, un venin d'aspic est sous leurs lèvres. ¹⁴ Leur bouche écume de malédictions et d'amertume ; ¹⁵ leurs pieds sont agiles pour répandre le sang ; ¹⁶ la ruine et le malheur sont sous leurs pas. ¹⁷ Ils ne connaissent point le chemin de la paix. ¹⁸ La crainte de Dieu n'est point devant leurs yeux.

Ces textes empruntés à David et à Isaïe, et pris parmi les plus connus, sont écrasants pour les Juifs. Eux si fiers de leur origine, de leur privilège d'enfants d'Abraham, sont forcés de conclure que l'Apôtre a pleinement raison. Ils sont sous le péché comme les Gentils. S. Paul toutefois ne prétend pas qu'Israël a failli à sa mission, il déclare et prouve seulement ceci, c'est que si Dieu a gardé parmi les Juifs un petit groupe de fidèles qui ont maintenu et transmis les traditions, qui ont défendu la Loi jusqu'au martyre, cependant la masse du peuple est demeurée infidèle.

Tous ont failli. Juifs et Gentils, les faits l'établissent, l'Ecriture le proclame en termes désespérants de tristesse et d'énergie. Mais il ne veut pas les laisser sous cette impression navrante.

Sans doute les hommes sont « sous le péché, » mais la Providence a préparé des desseins de bonté infinie qui nous révèlent et sa puissance et sa miséricorde.

La nature et la Loi ont également montré leur impuissance, ce fait lamentable est acquis. Rien à obtenir d'elles, rien à fonder sur elles. Mais il reste Dieu qui va bâtir sur ce néant. La nature et la Loi nous ont perdus, l'Evangile nous sauvera.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 junii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

Ami du Clergé du 26 juin 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XIV. La Providence dans l'ordre physique, 465.

Instructions dominicales. — XLIX. 8^e Dim. après la Pentecôte : Le jugement particulier, 467. — L. 9^e Dim. après la Pentecôte : Les prophéties de Jésus prouvent sa divinité, 469.

Pour le Premier Vendredi. — LIII. Comment aimer le Sacré-Cœur, 472.

Petites Lectures. — V. Les chutes des croyants, 474.

Panegyrique de S. Vincent de Paul. — S. Vincent gloire de son siècle et providence du nôtre, 475.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXXIX. L'Épître aux Romains (*suite*), 478.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XIV

LA PROVIDENCE DANS L'ORDRE PHYSIQUE

Messieurs,

Dans nos conférences précédentes nous avons établi, vous vous en souvenez, que Dieu est notre maître : notre maître parce qu'il nous a créés, notre maître parce qu'il nous gouverne. Il nous a été facile de réfuter tous les systèmes que la libre pensée de tous les âges a tenté d'échafauder pour échapper à ces conclusions qui s'imposent à tout homme de réflexion, de bon sens et de loyauté.

Voulez-vous qu'avant de pousser plus loin nos études, nous nous arrêtions à considérer une des merveilles de ce monde dans lequel nous vivons ? A force d'en être témoins, nous n'y faisons plus attention. Comme l'a dit le bon La Fontaine, en son gracieux et naïf langage :

L'accoutumance ainsi nous rend tout familier.

Il est bon que, de temps en temps, nous nous rendions compte de l'infinie puissance, de l'infinie sagesse et de l'infinie bonté qui régit toutes choses en nous et autour de nous. Ainsi nous comprendrons, nous admirerons et nous adorerons.

Je veux vous parler du régime de l'eau sur la terre.

I

Constatons d'abord que rien n'est plus nécessaire que l'eau à la vie du monde. Partout où l'eau se trouve, se trouve pareillement la fécondité. Là où l'eau est absente, c'est la mort. Nulle plante, nul animal, nul homme

n'y peut vivre. Voyez le Sahara, avec son immensité désolée : aussi loin que votre regard se porte, vous ne découvrez que du sable brûlant ; tout vous y aveugle, tout vous y suffoque. De distance en distance vous apercevez des ossements blanchis ; ce sont ceux des victimes du désert. Bientôt vos tempes bourdonnent ; des lueurs sanglantes passent devant vos yeux ; c'est du feu dans vos narines, dans votre bouche, dans vos poumons. Cependant vous vous raidissez, vous allez toujours pour ne pas tomber, sachant bien que si vous tombiez, vous ne vous relèveriez plus. Tout à coup un cri de joie sort de vos lèvres : là-bas, au bout de l'horizon, vous avez aperçu des arbres ; c'est une oasis ; vos pas chancelants se précipitent ; vous courez et vous arrivez haletants, mais sauvés, à cette eau qui va vous redonner la vie, comme elle la donne à ces plantes et à ce village qui vous entourent. Ah ! la bonne eau dans laquelle vous vous désaltérez à longs traits et sans laquelle vous alliez mourir !

L'eau est donc aussi nécessaire à l'existence de notre monde que le sang à notre corps. Mais, ceci posé, que de difficultés se présentent !

Je sais bien que pas une goutte d'eau ne se perd. C'est beaucoup. Ce n'est pas suffisant quand on songe que l'eau, à mesure qu'elle a servi à nos besoins, se pollue rapidement et qu'elle devient aussi rapidement impropre à remplir son rôle ; quand on songe, de plus, qu'elle se rend toute à la mer, et qu'elle s'y accumulerait toute, s'il n'y avait pas moyen qu'elle nous revint, débarrassée de ses impuretés et prête à nous servir de nouveau comme si elle n'avait jamais été employée.

Tels sont les problèmes qui se posaient devant la Providence. Voyons comment elle les a résolus.

II

Lorsque vous avez, Messieurs, à vous préoccuper d'une installation d'eau, vous cherchez à vous assurer quatre éléments, à savoir, un puits, une machine élévatoire, un réservoir et un système de distribution qui conduira l'eau partout où vous en aurez besoin. C'est ce qui se passe en grand pour la ville d'Orléans. L'usine de St-Cyr-en-Val puise l'eau que nous buvons dans la nappe souterraine qui vient de Sully-sur-Loire et qui donne naissance au Loiret, puis la refoule dans les immenses réservoirs que vous connaissez, d'où, par des tuyaux multiples, elle arrive dans vos demeures où vous n'avez qu'un robinet à tourner pour qu'elle coule en aussi grande quantité que vous voulez, — à la condition, bien entendu, de passer de temps en temps à la caisse de M. le receveur municipal.

C'est ce qui a lieu en plus grand encore,

en immense; si je puis parler ainsi, dans la nature.

1. Le puits, là, c'est la mer où toutes les eaux du monde confluent, la mer qui atteint parfois, comme aux îles Bermudes, la profondeur de 9.600 mètres, la mer dont la contenance totale peut être évaluée à deux millions de myriamètres cubes.

Est-ce qu'une telle masse d'eau ne va pas se corrompre? Voyez-vous quel danger ce serait! Comment a-t-il pu être évité? N'ayez crainte. La Providence y a pourvu: cette eau est salée. La science qui explique tout ne sait pas comment cela peut se faire. Mais cela existe et c'est l'important. De plus, cette masse est toujours en mouvement par le flux et le reflux, ce double phénomène qui est attribué à l'influence de la lune. Enfin elle est parfois agitée, secouée, bouleversée par les tempêtes, dont on dit beaucoup de mal parce qu'on oublie le rôle essentiel dont elles sont chargées.

2. A présent que nous avons le puits, où trouverons-nous la machine élévatoire? Ne vous inquiétez pas, Messieurs, elle est au-dessus de votre tête. C'est le soleil, qui n'a pas seulement pour mission de nous éclairer, de nous réchauffer et de féconder la terre qui vous nourrit, mais qui vous donnera aussi l'eau dont vous avez besoin et qui, sans lui, resterait accumulée dans les profondeurs de l'Océan. Que dis-je? le soleil n'exerce pas seulement son action sur la mer, mais sur les fleuves, les lacs, les ruisseaux; partout où il y a un peu d'eau, il agit sur ce peu d'eau.

Et quelle merveilleuse pompe! Point de rouages compliqués, point de levier à soulever, pas de tuyaux. Cela se fait sans même qu'on s'en aperçoive. La vapeur légère qui s'élève monte, monte toujours, à l'état invisible et impalpable, jusqu'au moment où, saisie par le refroidissement de l'air, elle se condense et forme le nuage que le vent va bientôt surprendre et emporter au loin.

Tel est ce phénomène de l'évaporation, qui n'est pas seulement un phénomène d'élévation, mais aussi de filtration. Le soleil, en aspirant l'eau répandue sur la surface du globe, ne prend d'elle que ce qui est parfaitement pur. Voyez cette plaque immonde de boue, de laquelle vous ne pourriez sans nausée approcher vos lèvres. Dans quelques heures vous la verrez séchée. Le soleil a laissé toutes les impuretés, et il n'a pris que ce qui pouvait redevenir limpide. C'est merveilleux, tout simplement.

3. Ce qui est merveilleux encore, c'est que l'eau des nuages, plus lourde que l'air, puisse cependant se soutenir dans l'air. Ici encore la science qui explique tout, ne peut hasarder que de vagues suppositions. Laissons-la dans son embarras et regardons passer au-dessus de nos têtes ces montagnes flottantes que le

soleil, quand il lui plaît, dore de reflets éblouissants. Il y jette à profusion l'azur, la pourpre, le feu. Prenez vos palettes, peintres de tout temps et de toute école; elles tomberont de vos mains avant que vous ayez pu fixer sur la toile ces nuances qui changent d'instant en instant. Rien n'est plus varié, rien n'est plus beau, rien n'est plus superbe.

Ces nuages ont un double rôle: tantôt ils sont des réservoirs ambulants; tantôt ils alimentent les réservoirs fixes dont nous parlerons tout à l'heure.

Ce sont d'abord des réservoirs ambulants. Nous l'avons dit, c'est déjà une énigme qu'ils puissent se soutenir ainsi en l'air. Quand nous pensons qu'un litre d'eau pèse un kilogramme, faites-vous, si vous le pouvez, une idée des poids effrayants qui courent au-dessus de nos têtes. Comment ces masses d'eau pourront-elles, quand elles viendront à se déverser sur la terre sous forme de pluie, ne pas tout écraser, ne pas tout broyer sous leur choc et sous leur poids!

Ici encore ne craignez rien. La Providence y a pourvu. Quand les nuages devront répandre sur nous leur contenu, ils auront à vaincre la résistance de l'air, et cette résistance sera un crible à travers lequel l'eau ne passera que goutte par goutte. Ce ne sera pas une violence, ce sera une douceur; ce ne sera pas un coup, ce sera une caresse. La fleur que vous regardez avec complaisance n'en sera pas froissée, la terre altérée boira tranquillement le breuvage qui lui est dispensé avec une précaution maternelle.

Tantôt, ai-je dit, les nuages alimentent les réservoirs fixes: quels sont ces réservoirs? Ce sont les glaciers.

Voyez-vous, sur les cimes des plus hautes montagnes, ces immenses étendues de glace qu'on a pu justement appeler des mers, mers non plus agitées comme les autres, mais figées dans une immobilité chaotique? On dirait que les flots ont été surpris en pleine tempête par je ne sais quelle catastrophe qui les a pétrifiés. Approchez-vous: c'est encore de l'eau qui est là, l'eau que vous avez vue se débattre dans les tempêtes démentes de l'Océan et s'élancer furieuse contre les rochers de la plage, puis s'élever comme une buée légère vers le soleil et rouler dans l'air; elle a été amenée ici par le vent; elle est tombée sous forme de neige, et maintenant elle est emprisonnée, attendant que le soleil la délivre de nouveau.

Quel merveilleux réservoir que le glacier! Accumulateur inépuisable qui fonctionne avec la régularité de l'appareil le plus parfait. Plus il fait chaud et plus la terre a besoin d'eau; plus il fait chaud et plus le glacier fond. En hiver, la provision se fait; en été, elle se dépense. Ne dites plus de mal de ces nuages sombres qui, pendant la mauvaise saison, éten-

dent au-dessus de vos fronts un voile de mélancolie et vous ravissent les rayons du soleil. Ils courent là-bas, vers les hauteurs des Alpes ou des Pyrénées, ils y vont porter l'eau qui coulera ensuite, quand les beaux jours seront revenus, en ruisseaux, en torrents, en rivières, en grands fleuves.

4. Tel est, en effet, le système de distribution dont je vous parlais en commençant. Il complète admirablement celui que nous avons vu tout à l'heure s'effectuer par les pluies.

Voyez-vous cette grande arche, vrai portail de cathédrale, qui s'ouvre au commencement du glacier? C'est par là que s'échappe le Rhône avant d'arroser la Suisse et le midi de la France. Mais combien d'autres sources par toute la terre! Elles surgissent avec un doux murmure, par milliers, sur le flanc de toutes les éminences, se creusant d'abord une vasque naturelle où leur eau, purifiée par son passage à travers le sol, se repose un instant avant d'aller au loin porter la fécondité et la vie.

Elle va descendre des hauteurs, cette eau salulaire, bondissant comme le chamois ou l'izard, de rocher en rocher. Elle se précipite dans les cascades, elle mugit dans les torrents, elle se hâte pour arriver dans la plaine où l'attend la prairie aux mille fleurs. Bientôt d'autres ruisselets, enfants de la montagne eux aussi, se joignent à elle, le torrent se fait rivière; déjà il baigne des cités et sépare des royaumes. Bientôt il devient fleuve, artère de progrès et de richesse, « chemin qui marche, » comme dit le grand Pascal. Enfin il arrive à la mer, dans laquelle il se jette royalement, pour s'y engloutir jusqu'au moment où il sera ressaisi par le soleil et recommencera ce cycle admirable que nous avons décrit et qui donne au monde que nous habitons la fraîcheur, la grâce et la vie.

**

Il faudrait, Messieurs, pour que le tableau fût complet, parler des rivières et des nappes souterraines qui alimentent nos puits. Il y aurait encore là bien des choses intéressantes à dire. Mais ceci nous suffit pour admirer et pour louer la Providence divine qui a si merveilleusement pourvu à nos besoins.

Que d'autres maintenant parlent, s'ils le veulent, de « mécanique universelle. » Nous, nous répétons le vieux cri du Psalmiste, et nous chantons : « *Aquæ omnes quæ super cælos sunt, benedicite Domino.* Mers, fleuves, rivières, sources, eaux de tout nom et de toutes formes qui êtes répandues sous le ciel, bénissez le Seigneur ! » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

XLIX

8^e Dimanche après la Pentecôte

LE JUGEMENT PARTICULIER

Redde rationem villicationis tuæ.

Rends compte de ton administration.

Mes frères,

L'évangile de ce dimanche nous rapporte la parabole de l'économe infidèle appelé par son maître à rendre compte de son administration et à qui on retire sa charge.

Ce maître, mes frères, représente Dieu, le souverain Seigneur de toutes choses. L'économe, c'est chacun d'entre nous. Les biens administrés, c'est le monde : le monde physique, c'est-à-dire notre corps avec tout ce qui sert à son entretien, les richesses matérielles, la terre avec ses produits ; le monde moral, c'est-à-dire notre âme avec ses facultés et les grâces de Dieu. Nous avons tous la charge de régir ces biens, et nous la conserverons jusqu'au jour de notre mort, jusqu'au moment où le Maître suprême nous appellera à lui, nous demandant compte de notre gestion. Ce compte se nomme le jugement. Pas une heure ne s'écoule sans que devant le tribunal divin ne comparaissent plusieurs serviteurs. Notre tour viendra également.

En vain, sur la terre, nous nous étourdissons dans le tourbillon de la vie, en vain nous détournons notre esprit et nos pensées de la mort et de l'éternité ; il n'en est pas moins vrai qu'un jour, nous aussi, comme l'économe de l'Evangile, nous serons convoqués pour le règlement de nos comptes.

Il est absolument certain que si, pendant notre existence terrestre, nous pensions plus souvent au jugement qui doit suivre la mort, nous tomberions moins facilement dans le péché. C'est pourquoi, mes frères, pendant un instant, nous allons nous mettre, nous les serviteurs, en face de Dieu notre Maître.

Soyons d'abord bien convaincus que *cela arrivera* un jour ou l'autre. Puis, supposant que ce moment est venu, nous verrons *quel sera le juge, l'objet du jugement et la sentence* portée.

I

L'existence du jugement particulier que chaque homme doit subir à l'instant de sa mort, est une des vérités de notre religion qu'il est impossible de révoquer en doute : « *Justum et impium judicabit Deus*, dit l'Esprit-Saint, Dieu jugera le juste et l'impie. » Il traduira à son tribunal tout ce qui se fait de bien et de mal ; « car il lui est facile de rendre à chacun selon ses mérites au moment de la mort. En effet quand la vie de l'homme est finie toutes ses œuvres sont mises à nu ; *in fine hominis*

denudatio operum illius. » Autant il est certain que nous mourrons, autant il est certain que nous serons jugés : « *Statutum est*, dit S. Paul, *hominibus semel mori, post hoc autem judicium.* Il a été décrété que les hommes mourront, pour être jugés ensuite¹. »

Tous les peuples ont cru à cette vérité ; et Job traduisait ainsi leur pensée : « Dieu rendra à l'homme selon ses œuvres et il traitera chacun selon ses voies. » (xxxiv, 11). Voilà pourquoi les païens craignaient leurs dieux et leur offraient des sacrifices d'expiation.

L'Eglise, inspirée par le Saint-Esprit, n'a cessé d'affirmer et d'enseigner dans ses conciles et par ses docteurs l'existence du jugement particulier : « A la fin du monde, nous dit S. Jérôme, il y aura un jugement général, mais il ne sera que la confirmation de ce qui arrivera au moment de la mort. »

Du reste, c'est aussi la voix de notre raison et de notre conscience. Dieu est juste, nous le savons. Or sa justice exige qu'il y ait après la mort un jugement pour récompenser les bons et punir les méchants. Jamais nous ne ferons taire notre conscience qui nous réprimande quand nous avons commis le péché. Elle nous trouble, nous effraye. Pourquoi ? Parce qu'elle nous rappelle la pensée du jugement à venir.

Il est donc impossible, mes frères, de nier une vérité aussi bien établie. C'est pourquoi je ne veux pas m'y arrêter davantage. Mieux vaut bien savoir ce que sera ce jugement.

II

D'abord, quel sera le juge ? Le juge, mes frères, c'est un Dieu que l'on ne trompe pas, puisqu'il est la science infinie, *omniscius* ; un Dieu que l'on ne corrompt pas, puisqu'il est la justice même, *summe justus* ; un Dieu auquel on ne peut pas échapper, puisqu'il est la toute-puissance, *omnipotens*.

J'ai dit qu'il a une science infinie. C'est donc en vain, mes frères, que nous essayerions de nous dérober à ses regards ; en vain nous nous dissimulerions pour pécher : ce serait pur jeu d'enfant. Nous pouvons nous soustraire aux regards des hommes : l'œil de Dieu, nous ne l'éviterons jamais : « Il est, dit la Sainte Ecriture, plus pénétrant que le soleil ; il sonde les reins et les cœurs. » Partout Dieu nous voit, et nous pouvons dire avec David le roi-prophète : « Seigneur, où fuirai-je pour éviter votre regard ? Si je monte aux cieux, vous y êtes ; si je descends dans les enfers, vous y êtes encore ; si je me cache dans les profondeurs de la mer ou dans le sein de la terre, vous y êtes toujours. » (Ps., cxxxviii, 7).

Retirez-vous donc, si vous le voulez, dans le plus profond de votre cœur ; cachez bien avant dans votre âme vos pensées et vos

désirs les plus secrets, vos petites passions les plus intimes que vous n'osez même pas vous avouer à vous-mêmes : tout cela, sous le regard de Dieu, est aussi éclatant que la neige sous les rayons du soleil.

Dieu voit tout, il sait tout, il connaît tout et rien ne saurait être caché pour lui ; au jour du jugement notre vie sera tout entière présente à son esprit.

Mais connaître serait insuffisant. Les juges de la terre, quoique bien informés, rendent quelquefois des sentences injustes, parce qu'ils se laissent séduire. Dieu est la justice même. Jamais il ne punit le bien et ne récompense le mal. Il ne laissera rien, absolument rien, sans châtement ou sans récompense. Les passions ne peuvent le faire dévier : elles n'ont sur lui aucune prise. Et ce ne sera donc plus le moment de la miséricorde. Celle-ci, Dieu nous l'offre sur la terre ; il ne désire de notre part qu'un peu de bonne volonté, qu'une faible réparation, qu'un acte de contrition des offenses que nous avons commises. Mais à la mort la miséricorde se tait, et la justice parle seule, sans faiblesse ni partialité : c'est son heure.

Et pour exécuter ses arrêts, Dieu possède la toute-puissance. Personne ne peut donc se flatter d'être assez fort pour résister à ce juge suprême. Nous sommes dans ses mains comme le vase d'argile dans les mains du potier. Celui-ci peut à sa guise manier, briser, fracasser ce vase. Ainsi Dieu peut faire de nous ce qu'il lui plaît, et tous les hommes réunis seraient incapables d'arrêter son bras.

Tel est, mes frères, celui qui nous demandera compte de notre vie. Oh ! que l'homme est aveugle et insensé quand il espère échapper à ce Dieu de toute science, de toute justice, possédant toute puissance, quand il l'offense en violant sa loi sainte et qu'il attire sur sa tête ses châtements au lieu de chercher à mériter ses récompenses !

III

Nous savons cependant bien que Dieu, au moment de la mort, ne laissera rien dans l'oubli. Il jugera notre vie tout entière, nous demandera compte de tous les actes volontaires que nous aurons accomplis. Ce Maître souverain verra d'un seul coup d'œil les années de notre enfance, de notre jeunesse, de notre âge mûr, de notre vieillesse, avec tout ce qu'elles renferment de bien et de mal. Pensées, désirs, paroles, actions, omissions seront soumis au jugement divin, depuis les plus petits jusqu'aux plus importants. Dieu saura ce que nous avons fait des biens matériels et des biens spirituels qu'il nous a donnés.

A quel usage avons-nous employé notre corps, nos membres, nos sens ? Comment nous sommes-nous servis de notre imagination, de notre mémoire, de notre intelligence, de notre

¹ Eccl., iii, 17 ; Eccl., xi, 28, 29 ; Hébr. ix, 27.

volonté, de notre cœur? Tous ces dons de Dieu n'ont-ils pas été des instruments de péché, des occasions de montrer notre ingratitude envers le plus généreux des bienfaiteurs; ou bien en avons-nous usé comme Dieu le veut, pour sa gloire, pour notre sanctification ici-bas et notre salut dans l'éternité?

Et les bienfaits spirituels, en avons-nous mieux profité? « Que sont devenues, nous dira le souverain Juge, la grâce de votre baptême et celle de votre première communion? Qu'avez-vous fait des grâces du sacrement de pénitence, des bonnes inspirations que vous avez reçues de moi, des enseignements qui vous ont été donnés? »

Puis il nous rappellera le mal que nous avons commis, le bien que nous n'avons pas fait et que nous devons faire, nos bonnes œuvres qui ont été viciées par une mauvaise intention ou d'autres défauts, le mal que nous avons laissé faire, que nous n'avons pas empêché, le bien qui par notre faute ne fut pas accompli.

En un mot, tous les instants de notre vie, si petits que vous les imaginiez, seront examinés et justement appréciés par Dieu.

Cet examen ne sera pas long: par une seule vision instantanée Dieu aura tout connu, tout jugé, tout exploré, les coins et recoins de notre conscience, et aussitôt il portera la sentence.

IV

C'est précisément ce qu'il y a de plus effrayant et de plus redoutable. Car, mes frères, le souverain Juge ne se bornera pas à considérer les actions de notre vie; mais il prononcera si nous sommes dignes de la récompense ou du châtiment: sentence irrévocable et sans appel, dont l'exécution sera immédiate et éternelle. Quand un jugement a été rendu par un homme, nous pouvons encore en appeler à un autre; nous pouvons au moins, avec une bonne conscience, en appeler à la justice de Dieu. Du tribunal divin, à qui en appellerons-nous? Au-dessus de celui-là, il n'y en a pas d'autre. A quoi bon, du reste, puisque ses arrêts sont toujours infiniment justes?

Espérer que Dieu modifiera sa décision serait une folie. Il ne revient pas sur une chose qu'il a jugée, parce qu'il est la Vérité qui ne se trompe pas. Rien ne peut avoir de l'influence sur Dieu. Il n'y a donc plus de place alors pour les supplications, les prières, les actes de contrition; impossible d'annuler ou de faire révoquer la sentence: elle est irrévocable.

J'ajoute qu'elle est éternelle; et cela vaut la peine d'y songer.

Elle envoie au ciel les âmes pures, et en enfer les pécheurs chargés de fautes mortelles. Après des milliers et des milliers d'années elle continuera à s'exécuter, nous serons toujours dans le lieu où nous auront fait placer nos

œuvres, nous serons dans le bonheur ou dans le malheur pour l'éternité.

L'éternité, mes frères, quelle terrible chose! C'est un présent qui ne cesse jamais, des siècles sans fin qui nous laissent toujours au même point. Eh bien! mes frères, c'est pendant toute l'éternité que doit s'exécuter la sentence que Dieu aura portée. Cette pensée doit nous faire réfléchir. Elle doit sans cesse se dresser devant nous pour nous donner le courage de résister à la tentation, de faire un petit sacrifice, un acte de vertu, pour nous rappeler la perspective réconfortante du repos et de la récompense. Je comprends qu'elle effraye les pécheurs et que ceux-ci en repoussent l'idée comme un cauchemar. Il faudra quand même l'aborder un jour. Ah! ce jour-là ils comprendront, mais trop tard, combien ils ont été insensés de s'occuper du jugement des hommes sans s'occuper de celui de Dieu! Mais nous, mes frères, ne craignons pas de penser au jugement; ne point s'en préoccuper serait déraisonnable; demain peut-être il sera pour nous une réalité. Rappelons-nous qu'en ce jour toutes nos bonnes œuvres, si minimes qu'elles soient, seront comptées et recevront leur récompense.

Préparons, mes frères, cette sentence qui doit être prononcée à notre sujet. Elle dépend de nous, elle est entre nos mains. Suivons pour cela le conseil et l'enseignement de N.-S. Jésus-Christ qui nous apprend à être prudent et prévoyant dans l'accomplissement de notre salut. Imitons l'économe infidèle en ce qu'il a de bon. Il réfléchit d'abord à la situation dans laquelle il va se trouver; puis il use d'habileté pour ne pas être exposé à la misère. Eh bien! mes frères, nous aussi, réfléchissons; ne vivons pas au jour le jour sans songer à l'éternité qui s'avance, qui doit être notre situation fixe et définitive, et qui peut s'ouvrir devant nous d'un instant à l'autre. Ensuite, faisons-nous des amis afin que nous soyons reçus dans les tabernacles éternels; c'est-à-dire, accomplissons toute sorte de bonnes œuvres pour nous ménager l'entrée du ciel. Nous serons habiles et prudents si nous comprenons que c'est l'unique affaire importante, qui doit passer avant toutes les autres. Ainsi soit-il.

L

9^e Dimanche après la Pentecôte

LES PROPHÉTIES DE JÉSUS PREUVE DE SA DIVINITÉ

Mes frères,

Maintes fois dans l'Évangile vous avez entendu lire des prophéties faites par Notre-Seigneur, et je ne vous ai pas encore entretenus de ce sujet. J'en ai l'occasion aujourd'hui: Jésus annonce les terribles malheurs

qui menacent Jérusalem ; il prédit, en pleurant, les calamités qui fondront sur cette ville, sa ruine et la dispersion du peuple juif.

C'est donc à étudier ces prophéties du Christ, en constatant leur réalisation, que je vous convie ce matin. Nous en tirerons cette conclusion : *Jésus est véritablement Dieu*.

I

Disons d'abord ce qu'on appelle prophétie. C'est l'annonce ou la prédiction certaine d'un événement à venir, impossible à prévoir naturellement. Ce n'est donc pas une simple prévision, une présomption, l'effet d'une sagacité ou d'une perspicacité plus ou moins exercées, la conséquence déduite, scientifiquement ou non, d'une cause connue. Non ; la prophétie n'a pour objet que des choses futures, dépendant d'une cause libre, c'est-à-dire des choses qui peuvent arriver ou ne pas arriver, et que Dieu seul est à même de connaître avec certitude. Voilà pourquoi une vraie prophétie, parfaitement réalisée, est un réel et grand miracle et un signe de l'action divine.

Or Notre-Seigneur a prédit beaucoup de choses clairement et jusque dans le détail ; il a annoncé avec certitude tel ou tel événement. Voilà pourquoi on l'appelle quelquefois dans les Saintes Ecritures « le grand prophète : » (Luc, vii, 16). Toutes ses prédictions — au moins celles dont nous pouvons juger, celles qui regardent le passé ou le présent — se sont parfaitement réalisées, comme nous allons le constater. C'est là une preuve irréfutable de sa mission divine.

On a fait une sorte de nomenclature, d'abrégé, des prophéties de Jésus. « Les unes se rapportent à sa propre personne ; les autres à ses disciples et à l'établissement de l'Eglise ; d'autres encore sont relatives au peuple juif ; et enfin quelques-unes ont rapport aux circonstances qui précéderont la fin du monde. Pour ce qui est de ces dernières, nous ne pouvons qu'en constater l'existence ; mais l'accomplissement des premières nous est une garantie de la future exécution des autres¹. »

Relativement à sa personne, Notre-Seigneur a surtout prédit les circonstances de sa passion et de sa résurrection. Vous vous rappelez sans doute l'évangile de la Quinquagésime, où nous lisons que Jésus, s'adressant à ses apôtres, leur dit : « Voici que nous montons à Jérusalem et que va s'accomplir tout ce que les prophètes ont écrit touchant le Fils de l'homme. Car il sera livré aux Gentils, insulté, flagellé, conspué ; et après qu'ils l'auront flagellé, ils le tueront. » (Luc, xviii, 31). Cette prophétie est rapportée par trois évangélistes.

Or, mes frères, le récit de la passion que vous connaissez, nous apprend que ces prédictions se sont réalisées à la lettre. Ouvrons

l'Evangile et lisons : « Jésus fut trahi, livré ; puis il fut conduit chez le grand-prêtre Caïphe où étaient rassemblés les scribes et les anciens... qui le condamnèrent à mort... Il fut enchaîné et traduit devant Ponce-Pilate... Les soldats de la cohorte se moquaient de lui, lui crachaient au visage, le frappaient avec un roseau... Il fut flagellé... et enfin livré aux princes des prêtres et au peuple pour être crucifié. » (Matt., xxvi, 57 ; xxvii, 2, 26, 30). Tout concorde admirablement entre la prophétie et les événements.

Il en est de même de la résurrection. Tous les évangélistes nous attestent que Jésus annonça qu'après avoir souffert, qu'après sa mort, « le troisième jour il ressusciterait. » (Luc, *loc. cit.*). Il l'annonça aux Juifs qui lui demandaient un signe de sa mission divine : « Cette génération, dit-il, n'aura pas d'autre signe que celui de Jonas. De même que Jonas passa trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, ainsi le Fils de l'homme passera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. » (Matt., xii, 40). Une autre fois qu'on lui demandait une preuve de son autorité : « Détruisez ce temple, dit-il, en parlant de son corps, et je le rebâtirai en trois jours. » (Jo., ii, 19). Inutile d'ajouter que cette prophétie a eu son parfait accomplissement et qu'elle était, comme les détails de la passion, en dehors de toutes les prévisions humaines.

Relativement à ses disciples, Jésus a prédit leur fuite : « Cette nuit, vous serez tous scandalisés à mon sujet ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées. » Il a affirmé à S. Pierre qu'il le renierait trois fois avant le chant du coq : « *Antequam gallus cantet, ter me negabis*. Il a annoncé la trahison de Judas : « L'un de vous, je vous l'affirme, l'un de vous me trahira. » Enfin il prophétisa les persécutions qui étaient réservées à ses apôtres et à ses disciples : « Ils vous traduiront devant leurs conseils, ils vous flagelleront dans leurs synagogues ; ils vous traîneront devant les présidents et les rois à cause de moi. » — Or tout s'est vérifié. Les disciples et les apôtres ayant abandonné Jésus, dit l'Evangile, prirent la fuite. Judas trahit et livra son Maître, se chargeant lui-même de le désigner à la troupe de soldats envoyés pour le saisir. S. Pierre le renia jusqu'à trois fois, par peur, dans la cour du grand-prêtre, et aussitôt le coq chanta. Quant à la persécution, les *Actes des Apôtres* nous racontent comment Pierre et Jean furent arrêtés, traduits devant les tribunaux, frappés de verges, jetés en prison ; ils nous rapportent la défense que l'on fit aux apôtres de parler au nom de Jésus, les menaces et les persécutions qu'ils durent subir. Mais cette prophétie n'a pas cessé de se réaliser dans la suite : les grandes persécutions des trois premiers siècles ; les persécutions particulières, locales, qui sévirent

¹ Mgr Cauly, *Cours d'instruction religieuse*, p. 179.

dans le cours des âges ; la persécution actuelle ; les persécutions à venir ; tout cela n'est que la réalisation de la prophétie du Christ.

Quant à son Eglise, Notre-Seigneur lui a annoncé la descente du Saint-Esprit, le courage que donnerait cet Esprit divin à ses apôtres pour en faire ses témoins dans la Judée, la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. Il a prédit l'étonnante diffusion de l'Evangile, sa prédication au monde entier, la merveilleuse extension de l'Eglise semblable au grain de senévé, à son début, mais qui devient bientôt comme un arbre immense dont les rameaux couvrent l'univers. — Ces prophéties ne se sont-elles point merveilleusement exécutées ? Rappelez-vous ce qui s'est passé le jour de la Pentecôte : les apôtres remplis du Saint-Esprit se mettent à parler, et courageusement ils vont prêcher en Judée, en Samarie, dans les diverses parties du monde ; partout ils sont les témoins du Christ. Bientôt l'Evangile est connu par toute la terre. L'Eglise, formée au début des seuls apôtres et de quelques disciples, agrandit rapidement, et malgré les plus insurmontables obstacles, les limites de son empire, et aujourd'hui elle couvre l'univers qu'elle vivifie.

Les prophéties relatives au peuple juif ne sont pas moins remarquables. Elles sont d'une clarté et d'une précision surprenantes. Elles se trouvent en partie renfermées dans l'Evangile de ce dimanche : « Jérusalem, des jours viendront pour toi où tes ennemis t'enviromeront de tranchées ; ils te cerneront de toutes parts ; ils te renverseront contre terre, toi et les enfants qui sont dans ton sein ; ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre. » Une autre fois Jésus annonce la destruction du temple et les fléaux, guerres, pestes, famines, ruines, qui accompagneront la dispersion de la nation juive. A ses disciples qui lui font remarquer les splendides constructions du temple, il répond : « Vous voyez tout cela, eh bien ! je vous l'affirme, il n'en restera pas pierre sur pierre ; il n'en restera rien qui ne soit détruit. » (Matt., xxiv, 2). Et il ajoutait : « On verra se soulever peuple contre peuple, royaume contre royaume ; il y aura des pestes, et des famines, et des tremblements de terre, et tout cela ne sera que le commencement des douleurs. » — Or nous savons par l'histoire qu'en l'an 70 après Jésus-Christ, les armées de Vespasien et de Titus entourèrent Jérusalem. « Les historiens du temps rapportent les circonstances de cette effroyable guerre : pendant un siège de sept mois, onze cent mille Juifs périrent dans les séditions, les combats et la famine ; cent mille furent emmenés captifs. La ville et le temple disparurent sous les ruines, et depuis cette époque la nation dispersée n'a jamais pu reconstituer un peuple¹. »

¹ Mgr Cauly, *op. cit.*

Jésus-Christ a donc fait des prophéties authentiques et qui se sont vérifiées à la lettre. J'en conclus, mes frères, qu'il est véritablement Dieu.

II

En effet, Dieu seul peut faire de vraies prophéties, parce que seul il connaît l'avenir. Seul aussi, il peut les réaliser, étant seul Maître du temps et des événements.

Or Jésus-Christ a fait de véritables prophéties, montrant qu'il connaissait toute chose. Si vous avez bien remarqué les caractères des prédictions que j'ai citées, vous ne sauriez hésiter à reconnaître qu'elles sont de vraies prophéties. — D'abord ce ne sont pas des prévisions, ni des conjectures vagues. Mais ce sont des faits bien déterminés, impossibles à prévoir, que Jésus a annoncés. S'agit-il, par exemple, de sa mort ? Il ne prédit pas seulement l'espèce de mort qu'il subira, mais il en spécifie encore les circonstances. Il désigne celui qui le trahira, celui qui le reniera, ceux à qui il sera livré, ceux par qui il sera condamné. Il indique les humiliations, les supplices, la flagellation qu'il aura à endurer. Tout cela pourtant dépendait de la volonté libre de l'homme, donc pouvait ne pas arriver. Dieu seul pouvait connaître ce qui se passerait. — Ajoutons que la réalisation de ces prophéties ne saurait être attribuée à un effet du hasard. Car, toutes se sont accomplies, et jusque dans les détails prédits. — Enfin elles ont précédé l'événement. Il suffit de lire l'Evangile et l'histoire pour le constater.

Ce sont donc bien des prophéties et des prophéties divines. Leur réalisation nous prouve la science infinie de celui qui les a faites ; elle nous montre qu'il connaît tout, donc qu'il est Dieu.

Suivez encore ce petit raisonnement : Celui qui a prononcé les prédictions dont nous venons de parler, a dit qu'il était le Messie promis, le Fils et l'envoyé de Dieu. Or, nous venons de constater que les prophéties du Christ sont vraies et divines. Il ne peut donc pas nous tromper en affirmant sa divinité, puisqu'il nous donne des preuves absolument sûres qu'il parle au nom de Dieu, sous l'influence de l'Esprit-Saint. Donc ce prophète ne saurait être pris pour un imposteur ; ou bien il faudrait dire que Dieu patronne la fraude et le mensonge : ce qui serait un affreux blasphème.

En d'autres termes : Le prophète qui a fait les étonnantes prophéties que je vous ai rappelées, a dit aussi : « Je suis le Fils de Dieu, et Dieu comme mon Père. » Or, nous venons de nous convaincre qu'il avait dit la vérité dans le premier cas ; la raison et la logique nous obligent à reconnaître qu'il l'a dite aussi dans le second. Donc Jésus est véritablement Dieu.

**

Mes frères, croyons fermement que Jésus-Christ est Dieu. Vous devez avouer avec moi que nous avons comme une profusion de preuves de la divinité de Notre-Seigneur. C'est une grande satisfaction pour nous ; c'est aussi une marque de la bonté de Dieu à notre égard. Il a voulu nous rendre facile l'acte de foi. Ne manquons pas de lui en témoigner notre reconnaissance.

Gardons-nous surtout d'imiter l'indifférence du peuple juif et le coupable aveuglement de Jérusalem. L'Evangile prend soin de nous indiquer la raison pour laquelle Jésus menaçait cette ville et ce peuple des plus terribles châtements : « Parce qu'ils n'ont point voulu connaître le temps où ils avaient été visités. » Ils n'ont point profité de la venue du Fils de Dieu, ils n'ont point cru en lui, ils n'ont point reçu les grâces de salut qui leur étaient offertes. Pour nous, mes frères, reconnaissons en Jésus notre Dieu ; accueillons avec empressement son enseignement, ses lumières, sa grâce ; en un mot, ayons en lui une foi vive et éclairée et conformons notre conduite à notre foi. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LIII

COMMENT AIMER LE SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Commençons par adorer l'infinie bonté du Sacré-Cœur, qui veut bien accepter que nous l'aimions. Nous savons bien qu'il n'a aucun besoin de cet amour, puisqu'il trouve en lui-même une source intarissable de bonheur. Nous savons bien, ensuite, que s'il avait quelque besoin d'être aimé, la Sainte Vierge, les chérubins et les bienheureux habitants du ciel ne cessent de lui offrir leurs élans, leurs cantiques et leurs actions de grâces. Qu'est notre amour, à nous autres, pauvres créatures infirmes et pécheresses, auprès de celui-là ?

Cependant il daigne agréer notre hommage. Bien plus, il le désire, puisqu'il nous a montré ses plaies et ses flammes. Bien plus, il le veut, puisqu'il nous a fait un commandement de l'aimer. Qui de nous ne serait empressé de profiter de cette grande bonté qui veut bien oublier notre faiblesse et nos fautes et nous admettre en cela au rang des anges et des saints, au rang de la Vierge bénie, au rang même de l'inaccessible Trinité ?

Mais comment faut-il aimer le Sacré-Cœur ? Question importante, de laquelle dépend notre bonheur en cette vie et en l'autre, et à laquelle nous demanderons au Sacré-Cœur lui-même de répondre.

I

Un jour, Notre-Seigneur vit venir à lui les pharisiens et les scribes. Ces hommes, qui lui avaient juré une haine que rien, pas même la mort, ne devait désarmer, venaient de Jérusalem dans l'unique dessein de le surprendre par leurs questions perfides. Que leur répond la Sagesse éternelle ?

« Hypocrites, Isaïe vous a prophétisés avec vérité, quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » (Math., xv, 7).

« Quand vous priez, disait-il une autre fois à ses disciples, vous ne serez pas comme les hypocrites, qui aiment à se tenir debout dans les synagogues et sur les places publiques pour qu'on les voie bien. Pour vous, quand vous priez, entrez dans le secret de votre demeure, fermez votre porte et priez votre Père, loin des regards de tous, et votre Père qui voit dans le secret vous le rendra. » (Math., vi, 7).

Par ces paroles, Notre-Seigneur nous met en garde contre une mauvaise manière de l'aimer que j'appellerai *l'amour d'apparence*.

Est-ce que, par là, il ne nous prémunit pas contre une des plus dangereuses illusions de la piété, qui consiste à ne voir, dans le service de Dieu, qu'une affaire de régularité purement extérieure ?

Ce n'est point parce qu'on voudrait ne manquer ni un chapelet, ni un salut, ni même une communion, qu'on aime vraiment le bon Dieu. On voit, comme on a vu de tout temps, des personnes qui s'imaginent faire de grands progrès parce qu'elles trouvent moyen d'ajouter une nouvelle pratique de dévotion aux innombrables pratiques de dévotion qu'elles ont déjà. Qu'elles se souviennent que tout cela n'est rien, si elles n'y joignent des efforts sincères pour se corriger de leurs défauts, et si leur cœur n'est pas l'inspirateur de leurs lèvres.

Il y a des circonstances où, pour aimer vraiment le Sacré-Cœur, il faut savoir renoncer à un exercice de piété, et ceci me rappelle une question qui me fut posée un jour.

Une personne avait une voisine qui était obligée de travailler au dehors pour gagner la vie de son petit enfant. Mais qui, pendant ce temps, garderait le petit enfant ? La personne dont je parle s'offrit pour cet office de charité, qu'elle ne pouvait remplir sans manquer aux réunions du Mois de Marie. Elle en fut blâmée : « Comment, lui dit-on, vous vous dites chrétienne, et on ne vous voit plus à l'église, où il y a de si beaux offices, où l'on chante de si beaux cantiques et où l'on entend de si belles instructions ! »

Qui avait raison ? Etaient-ce les personnes qui critiquaient ? Non. C'était celle qui renonçait à des satisfactions qui eussent été douces

pour sa piété, afin de rendre service à son prochain.

De même, ne faisons pas consister l'amour du Sacré-Cœur dans la multiplicité des prières. C'est encore Notre-Seigneur qui nous en avertit, quand il nous apprend l'Oraison dominicale ; il vaut mieux prier moins longuement, mais du fond du cœur.

Représentons-nous quelle serait notre cruelle déception quand, arrivant au jugement de Dieu, nous verrions qu'après avoir cru aimer le Sacré-Cœur pendant toute notre vie, nous n'aurions fait que nous tromper nous-mêmes ! Pour éviter cet affreux réveil, gardons-nous de l'amour d'apparence.

II

Gardons-nous aussi de l'*amour de sentiment*.

Je viens de dire qu'il faut prier du fond du cœur. Mais n'oublions pas que le cœur lui-même peut nous tromper.

C'est bien doux, quand la grâce nous transporte, quand nous éprouvons pour le Sacré-Cœur de grands élans, quand la prière nous est facile et que les paroles ardentes viennent d'elles-mêmes à nos lèvres. C'est un avant-goût du ciel. Alors, les méditations et les actions de grâces nous semblent trop courtes ; et volontiers nous répéterions la parole des apôtres sur le Thabor : « Seigneur, on est bien ici ; voulez-vous que nous y dressions des tentes ? »

Seulement, ce n'est pas là que se trouve le véritable amour, parce que la jouissance comporte toujours au moins un danger d'égoïsme. Et ce danger, on n'y échappe pas toujours.

Il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui disent : « A quoi bon prier ? A quoi bon communier ? Je n'y éprouve aucune satisfaction. Je suis en proie à des distractions incessantes. Il me semble que je ne crois pas ce que je dis à Dieu. Ne vaudrait-il pas mieux pour moi cesser mes prières et mes communions ? »

Parler ainsi, c'est oublier les enseignements, les exemples et les désirs du Sacré-Cœur.

C'est oublier ses enseignements, car il a dit : « Ce n'est pas celui qui dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux ; celui-là entrera dans le royaume des cieux. » (Math., VII, 21).

C'est oublier ses exemples, car il a prié au jardin des Oliviers et au Calvaire, sans aucune consolation du ciel.

C'est oublier ses désirs, parce que, s'il permet que nous soyons privés de grâces sensibles, c'est pour que nous ayons, même dans la piété, le mérite du sacrifice et que notre amour devienne plus noble, étant plus désintéressé et plus courageux.

Le sentiment n'est donc pas essentiel à l'amour vrai du Sacré-Cœur, et la preuve,

après beaucoup d'autres preuves, c'est que les plus belles âmes sont celles qui acceptent de prier et de communier sans en retirer aucune consolation. C'est ainsi qu'ont fait les saints, et c'est ainsi qu'ils sont devenus saints.

III

Quel amour faut-il donc que nous donnions au Sacré-Cœur ? Je l'appellerai un *amour de réalité*, et voici comment l'explique la B. Marguerite-Marie.

« La vertu, dit-elle, ne consiste pas à faire de belles réflexions et résolutions, ni à dire de belles paroles, mais à faire de bonnes exécutions et de bons effets. A moins que cela, elles ne nous serviraient qu'à une plus grande condamnation ¹. »

C'est le commentaire de cette réponse de notre catéchisme : — La marque à laquelle nous pouvons reconnaître que nous aimons Dieu, c'est notre fidélité à observer ses commandements.

Quel mérite, en effet, y a-t-il à réciter l'acte de charité, à dire à Dieu qu'on l'aime de tout son cœur et de toutes ses forces, quand on n'est pas capable de faire un effort pour lui plaire ? C'est peut-être se tromper soi-même ; à coup sûr, ce n'est pas tromper Dieu.

Aimer le Sacré-Cœur d'un amour de réalité, c'est être prêt à éliminer de nous-même tous nos défauts, même ceux auxquels nous sommes le plus attachés.

Aimer le Sacré-Cœur d'un amour de réalité, c'est renoncer à nos manières de voir, quand nous découvrons qu'elles ne sont pas conformes aux saints enseignements de l'Evangile.

Aimer le Sacré-Cœur d'un amour de réalité, c'est pardonner à nos ennemis, et prier pour ceux qui nous ont fait du mal.

Aimer le Sacré-Cœur d'un amour de réalité, c'est accepter tous les sacrifices qu'il nous propose : les distractions dans nos prières, les sécheresses dans la piété, les déceptions dans nos amitiés, les difficultés de toutes sortes qui surgissent sur le chemin de la vie.

Aimer le Sacré-Cœur d'un amour de réalité, c'est tendre toujours à une plus grande perfection et ne jamais céder au découragement, malgré les échecs que nous pouvons rencontrer.

Ainsi posée, la question est claire, et nous ne saurions y faire d'autre réponse que celle-ci : — O Cœur Sacré, je veux vous aimer réellement, comme vous m'avez aimé moi-même, et c'est pour cela que je me consacre à vous, pour faire désormais tout ce que vous voudrez ! Ainsi soit-il.

¹ *Avis particuliers*, t. II, p. 400.

PETITES LECTURES

V

LES CHUTES DES CROYANTS

Une autre cause — ou plutôt un autre prétexte — d'incrédulité est celui-ci : la religion ne rend pas les chrétiens impeccables, les meilleurs mêmes peuvent résister à la grâce et succomber. Il est incontestable que beaucoup de catholiques n'agissent point conformément à leurs convictions. Des hommes de marque qui passent pour de grands chrétiens, même des prêtres, même des évêques, ont eu des écarts qui juraient avec leurs enseignements. Il y a sûrement encore des Pharisiens, à qui l'on peut appliquer la parole de Jésus-Christ : « Ils disent et ne font pas. *Dicunt et non faciunt.* » Alors il convient d'ajouter avec le Maître : « Faites ce qu'ils disent, mais non ce qu'ils font. »

Certains chrétiens, quand ils entendent le récit de ces scandales, ne manquent pas de dire : « Quel mal cela fait à la religion ! » Et le monde répète malignement : « Quand on se mêle d'avoir de la religion, il faut être irréprochable. On ne peut pas professer le bien et faire le mal, être chrétien en théorie et païen en pratique ! »

Comme cet argument est très répandu, il convient d'y répondre, et rien n'est plus facile. *De la part du monde* ce raisonnement, qui paraît si fort, n'est qu'une pure perfidie. *De la part des chrétiens* il révèle une méconnaissance absolue du cœur humain.

I. — LE MONDE ET LA RELIGION.

Le monde est essentiellement mauvais ; il ne rêve, ne désire, ne fait que le mal, *totus in maligno positus*. Lui avez-vous jamais vu accomplir une action désintéressée ? Quand il paraît bon, qu'il fait une œuvre généreuse, cela vient d'un vieux souvenir chrétien, d'un fonds de foi qu'il tient de son éducation, des aïeux, et dont il n'est point parvenu à se défaire. Beaucoup d'hommes sont ainsi chrétiens malgré eux, et la charité qu'ils gardent au cœur, l'heureuse pitié qui les empêche de se détourner de la misère, tout cela tient à l'exemple de leur mère, à un enseignement reçu d'un maître vénéré et qui s'est gravé dans leur vie. C'est par là qu'un jour leurs passions apaisées, leurs préjugés évanouis, Dieu les ressaisira dans sa bonté pour les ramener à lui.

Mais, en général, si le monde fait du bien, c'est qu'il veut plaire à quelqu'un, s'attirer quelque bruyant éloge, donner le change, se faire pardonner ses scandales, parfois se faire rouver les bourses fermées des honnêtes gens. Personne n'est aussi calculateur, avisé, habile, avide de louange, hypocrite que l'homme qui s'inspire uniquement des doctrines du monde.

Rendons-lui cette justice, c'est qu'habituel-

lement il ne pose pas aujourd'hui pour la vertu. Il se permet tout et se glorifie même de ses vices. Il est sans pudeur, sans scrupules et ses raisonnements vont jusqu'au cynisme. Quand il s'agit de sa propre conduite il se montre extrêmement large, il raconte ses bonnes fortunes et il s'en vante. Son unique but c'est l'argent, le succès, la réussite. Quand il a fait une bonne opération, peu importe par quels moyens, il s'applaudit.

Il ne lui reste donc qu'assez peu d'honnêteté et point de sens moral. Mais qu'un scandale éclate dans l'Eglise, qu'un chrétien commette un écart de conduite, — c'est-à-dire qu'il suive les principes du monde, — qu'il fasse un faux pas et trébuche : aussitôt notre censeur s'indigne, devient sévère, impitoyable ; il prend des airs de Caton, et dit très haut :

« Quand on est chrétien de croyance, on doit l'être tout à fait et conformer sa conduite à sa foi. Il faut être logique. Pour moi je ne me pique pas de christianisme, ni de morale, ni de devoir, ni d'exemple ; je préfère la joyeuse et libre vie à l'austérité de l'Evangile ; mais si j'étais croyant, si j'allais à la messe tous les dimanches, si en un mot je me mêlais d'être chrétien, je serais honnête, sage, mortifié, irréprochable, j'observerais ma religion en tout point. »

Le malheur est qu'il ne s'en mêle jamais. Il y a des siècles qu'il tient ce langage, plein de feintes bonnes résolutions et il continue à mener sa libre vie, à se procurer tous les plaisirs défendus qu'il peut, à donner des scandales universels et à blâmer durement les chrétiens qui luttent, qui travaillent à devenir d'intègres disciples de Jésus-Christ, et qui choppent quelquefois sur les pierres qu'il a posées en travers du chemin pour les faire tomber.

En somme, il leur fait un crime de lui ressembler, de mener quelquefois la vie coupable qui est continuellement la sienne. Peut-on dire que ce raisonnement est bien sérieux ?

Non, il n'est que spécieux et surtout perfide.

II

Celui du chrétien pharisaïque qui se scandalise de certaines défaillances est de la même valeur : « Quel mal cela fait à la religion ! » dit-il en gémissant.

En vérité, s'il est des hommes qui se damnent pour un mauvais exemple donné, c'est que leur foi n'était pas solide. Que penseriez-vous d'un Juif de bonne foi comme Gainiel ou Joseph d'Arimathie qui, voyant Judas trahir son Maître, aurait dit : « On ne peut pas embrasser une religion où l'on trouve un pareil scélérat ? » Quoi ! se damner pour Judas et refuser de se sauver pour Jésus-Christ, pour ses disciples demeurés fidèles, pour les apôtres qui ont versé leur sang afin de témoigner leur amour pour le Sauveur ! C'est cela qu'il

serait inexcusable. Car pour un seul traître, combien d'amis fervents !

D'autres ajoutent : « Les catholiques ne s'entendent pas entre eux ; ils ont des lignes de conduite différentes. A qui croire ? »

S'ils lisaient les Epîtres de S. Paul ils seraient encore bien autrement scandalisés. Ils y verraient qu'un jour S. Paul reprit vivement S. Pierre lui-même, et que parmi les chrétiens il y avait de nombreuses divisions, des hérésies même, que le grand Apôtre déclarait nécessaires pour éprouver les âmes fidèles.

Mais ces chrétiens modernes qui veulent se scandaliser ne cherchent souvent que des prétextes pour s'éloigner et pour excuser leur départ. Ils s'en vont, peut-être pour être plus librement pervers, mais ils ne font de mal qu'à eux. Ils sont comme la paille légère qui se sépare du bon grain au premier coup de van.

En cela ils montrent qu'ils ne connaissent point la nature humaine, et qu'ils ne veulent pas la connaître. Car ils ont aussi de mauvais penchants, ils ont hérité comme nous du péché originel, ils sont de chair et d'os comme nous, ils ont éprouvé comme nous la vérité de la parole de S. Paul ainsi traduite par Racine :

Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

Comment peuvent-ils s'étonner ?

La faiblesse humaine est étrange. Voici un joueur qui a perdu des sommes énormes. Entendez-le parler du jeu. Il vous dira que c'est la plus terrible et la plus inepte des passions, qu'elle vous domine au point de vous faire oublier père, mère, enfants, devoir, avenir, pour le seul plaisir de manier des dés ou des cartes. Il s'exprimera même avec éloquence, avec la conviction que lui donne l'expérience, il vous adjurera de ne jamais vous laisser subjugué par cette habitude funeste. Ce qu'il dit, il le pense ; il est sincère. Et, le lendemain, il se reprendra à jouer et à perdre.

L'ivrogne, l'impudique, vous tiendront le même langage, à leurs heures de raison. Parfois même ils essaieront de se corriger, ils feront de sérieux efforts pour se relever. Et vous iriez les injurier quand ils retombent !

S'ils retombent, ils manquent de courage et non de lumière. Alors fortifiez leur courage.

Une faute commise ne montre qu'une chose, c'est qu'on est faible. Elle prouve contre la personne, mais non contre la vérité. La vérité demeure éternelle, immuable, et, si vous péchez, elle est là dans votre cœur, dans votre conscience, et, la première, elle vous censure et vous redresse. Ce n'est donc pas elle qu'il faut accuser, mais vous qui, par entraînement, faites une chute qui est coupable, car vous demeurez suffisamment libre.

Ce qui est inexcusable, ce n'est pas que vous tombiez, mais que vous restiez à terre. Ce qui est plus inexcusable encore, c'est que

des chrétiens prennent occasion de la chute des autres ou pour les imiter, ou pour outrager la religion. C'est comme si vous mettiez les crimes sur le compte du Code qui les défend.

Les défaillances humaines ne prouvent donc rien contre la religion, comme les ténèbres de la nuit ne prouvent rien contre la lumière du jour. Elles font tomber ceux qui étaient disposés à tomber, ainsi que ces fruits gâtés qui se détachent de l'arbre au moindre vent. Ceux qui se scandalisent, ou ne sont pas sincères, ou ne veulent pas savoir combien grande est la faiblesse humaine. Pour nous guérir de cette maladie des Pharisiens, rappelons-nous les paroles de S. Paul : « *Gratia Dei sum id quod sum.* C'est la grâce seule qui me soutient ; si elle m'abandonnait, moi aussi je serais perdu ! »

PANÉGYRIQUE DE S. VINCENT DE PAUL

(19 juillet)

S. VINCENT GLOIRE DE SON SIÈCLE ET
PROVIDENCE DU NÔTRE

*Et suscitabo mihi sacerdotem fidelem
qui juxta cor meum et animam meam
faciet.*

Je saurai me susciter un prêtre fidèle
qui se conduira selon mon cœur et ma
pensée. (I Rois, II, 33).

Mes frères,

Cette résolution du Seigneur d'assurer le salut des peuples par le ministère du prêtre, se réalisa plus d'une fois dans l'histoire religieuse du monde. Samuel en fut un exemple dans l'Ancien Testament, comme les Paulin de Nole, les Pierre Fourier, les Vincent de Paul le furent plus tard dans le Nouveau.

N'est-ce pas, en effet, du Cœur qui nous a tant aimés qu'est né le sacerdoce, et Jésus, le prêtre par excellence, n'a-t-il pas, pour les foules, toutes les tendresses ? *Misereor super turbam*, a-t-il dit.

Ce dessein de Dieu dans la direction des événements se révèle ici d'une manière bien évidente.

A la veille de ces jours mauvais où l'on devait s'armer contre l'Eglise de ses plus purs enseignements et de ses plus excellents bienfaits, tenter d'éteindre dans les âmes le feu sacré de la charité, emplir de haine et de jalousie le cœur égaré des enfants du peuple, Dieu résolut de susciter un homme qui personnifiât l'amour de ses frères, tel que l'avait enseigné l'Evangile, et, cette fois encore, ce fut un prêtre. *Et suscitabo mihi sacerdotem, qui juxta cor meum et animam meam faciet.*

Ce fut Vincent de Paul, dont les œuvres merveilleuses et multipliées rendent l'éloge si difficile, mais dont la louange et l'admiration s'imposent à l'impie lui-même ; dont le nom brillé encore de la pure auréole de la plus sublime charité, dont le génie de charité, inge-

nium charitatis (II Cor., VIII, 8), fut la gloire de son siècle, comme il est encore la Providence du nôtre.

Deux pensées que nous allons brièvement développer, avec l'appui de la plus aimante des mères. *Ave Maria*.

I. — S. Vincent gloire de son siècle

Nous sommes presque au commencement du grand siècle de notre histoire de France. Dans un village presque ignoré, non loin de Dax, s'élève, en gardant le petit troupeau de son père, l'élu du Dieu qui fit du berger David le Roi-Propète, des bateliers de Genezareth des pêcheurs d'hommes, et qui, de ce pauvre pâtre, allait faire le modèle des pasteurs. C'est une âme simple et pure, placée bien jeune à la rude école du malheur, qui devait se perfectionner et grandir, en supportant les plus redoutables épreuves.

A) *Gloire religieuse*. — Comme si l'origine de Vincent n'était pas encore assez humble, à peine est-il marqué du caractère sacerdotal, qu'il est jeté dans le plus avilissant des esclavages, vendu plusieurs fois et revendu : car c'est avec ce qui n'est pas que Dieu se plaît à réaliser des merveilles. Mais rien n'abat son zèle, et sa première conquête est celui-là même qu'il avait pour maître.

De la plus infime des conditions, Dieu l'élève rapidement jusqu'aux situations les plus hautes, il le tire de la servitude pour en faire la gloire de l'Eglise et de la France.

Libre désormais, son cœur de prêtre va pouvoir commencer toutes ces entreprises de charité qu'il a depuis longtemps conçues, et que les circonstances les plus tristes rendent chaque jour plus nécessaires.

Il s'adresse à ses frères du sacerdoce pour leur redire toute la grandeur de leur divine mission, leur rappeler ce qu'ils doivent être afin de répondre à l'esprit de leur vocation comme aux besoins des peuples, dont trop souvent l'ignorance excuse les vices. Immédiatement se range près de lui tout ce que l'Eglise de France compte d'éminent et d'illustre.

Bossuet lui-même, dont la présence imposait à Louis XIV, est parmi ses disciples. « Jamais, a-t-il dit plus tard, jamais M. Vincent n'ouvrait la bouche devant nous sans que chacun de nous ressentit les ardeurs dont il était embrasé, et ne crût entendre Dieu lui-même. »

Les petits demandaient le pain de la parole et personne ne songeait à le leur rompre : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis*. Mais voici qu'une nouvelle société sacerdotale se forme à St-Lazare, pour enseigner les pauvres, instruire les campagnes, visiter les chaumières, évangéliser le peuple : *pau-peres evangelizantur*.

Des hommes de miséricorde, pour parler comme l'Ecriture, *virī misericordiæ*, s'unissent

dans l'apostolat des humbles et des oubliés de la France entière, qui bientôt ne suffit plus à leur zèle. Et l'Afrique, et les rivages de Tunis et d'Alger, et les insulaires de Madagascar, déjà visités, et l'Asie, comme les bagnes de Constantinople, voient arriver, malgré les tempêtes et les corsaires, les envoyés de Vincent de Paul : car c'est le bonheur et le salut du monde entier que veut son cœur !

Personne ne saurait échapper à sa bienfaisante action, pas plus les sujets que les rois.

Richelieu, le grand politique, traite avec le pauvre prêtre des affaires les plus importantes et même de la paix de l'Europe. Louis XIII agonise soutenu par cette âme sacerdotale, et la régente Anne d'Autriche s'éclaire de ses conseils. Quels contrastes, et quel ne fut pas l'irrésistible ascendant de cet homme aux allures si vulgaires !

On parle aujourd'hui de l'influence catholique, j'allais dire cléricale. Quelle ne fut-elle pas alors et pour le bien général !

B) *Gloire nationale*. — Mais pourquoi Dieu, qui le suscite, donne-t-il ce saint prêtre à la France ? Parce que cette nation, fille aînée de l'Eglise, bien que souvent ingrate, est capable de le comprendre et de l'admirer. Ecoutez d'ailleurs l'énumération de ses œuvres telle que l'histoire nous la donne, c'est la seule louange qui soit véritablement sincère : *Laudent eum opera ejus*.

Dieu le donne à la France, a dit un grand évêque, et les galères de Marseille, et les misérables forçats, consolés par cet ange de paix, virent briller dans leurs cachots les premiers rayons de l'espérance chrétienne, au sein de leur affreux désespoir.

Dieu le donne à la France, et rassemblant autour de lui ces femmes admirables, dont les noms seront toujours chers à l'indigence, « il les forme à son école, elles auront la modestie pour voile, la miséricorde pour sœur, les pauvres pour famille, la charité pour mère, et pour toute joie sur la terre, la consolation d'essuyer des pleurs. »

Dieu le donne à la France, et Paris voit s'élever cet Hospice général, si vaste alors que l'immense charité du saint prêtre demeure étonnée pour la première fois du projet qu'elle avait conçu. C'est le somptueux rendez-vous de tous les déracinés, les déclassés, les miséreux, les dépravés, les incurables et les moribonds. Avec l'asile de la vieillesse s'ouvre celui des *enfants trouvés*, où l'innocence et le malheur de ces faibles créatures destinées à périr sont reçus et soignés, à défaut de leurs indignes marâtres, par des mères adoptives aussi tendres que dévouées.

Ce n'est pas encore assez. Dieu le donne à la France, et de là partent vers toutes les infortunes de la Pologne et de l'Irlande des secours et des appuis vainement sollicités des maîtres du monde.

Enfin, Dieu le donne à la France, et Rocroy, Charleville, Mézières, Arras, Amiens, et la Picardie comme la Champagne et la Lorraine, pendant des années entières où la peste et la famine s'étaient jointes à la guerre, vivent des inexplicables aumônes de ce bienfaiteur sans ressources.

Son inépuisable charité subvient aux besoins de tout ce qui gémit et souffre...

Tel est l'élogieux témoignage de l'histoire sur ce pauvre prêtre. Elle le juge par ses œuvres et reconnaît qu'il fut à ce point la gloire de la France qu'il donna seul à son siècle sa physionomie de véritable grandeur.

Cette époque est, sans aucun doute, la plus belle de notre vie nationale. Mais si ce siècle n'avait été que celui des arts, des lettres, du génie, que celui de ces illustrations pacifiques ou guerrières dont quelques érudits gardent seuls les noms, ou celui même de la foi la plus vive et la plus éclairée, celui des Fénelon, des Bossuet, s'il n'avait été le siècle de Vincent de Paul et de la Charité, le vain bruit de sa gloire, le grand apôtre l'affirme, se serait évanoui dans l'air comme les vibrations d'un aïrain sonnait : *Si charitatem non habeam, factus sum velut æs sonans*. Mais il restera, parce que son souvenir est gardé par l'Eglise aussi bien que par la France, parce que la charité ne disparaît pas, *charitas nunquam excidit*, et que résumant le siècle, elle a gravé dans le cœur d'un grand peuple le nom d'un saint prêtre.

II. — S. Vincent providence de notre siècle

L'irrésistible mouvement de charité que le Seigneur avait créé par S. Vincent de Paul devait-il être anéanti par la néfaste tourmente qui bientôt allait couvrir la France de ruines et de sang, qui détruisait tout ce qui pouvait assurer le bonheur du peuple égaré ?

Non. Les révolutions passent, mais la charité, nous venons de le dire, demeure immortelle : *charitas nunquam excidit*. Toutes les œuvres, après la tempête, se relevèrent et sont encore debout, dans leur inépuisable vitalité. D'autres se formèrent, plus appropriées aux besoins nouveaux, mais toutes inspirées par le même génie, selon la parole de l'apôtre, *ingenium charitatis*, qui fait du pieux aumônier ou général des galères la Providence de notre siècle, et révèle en lui l'intelligence du pauvre et son immense compassion pour ses misères.

A) *L'intelligence du pauvre*. — Parmi les institutions nées de son cœur et vivant de son esprit, ces admirables Conférences, si justement appelées de son nom. Peu nous importe que leur idée première remonte à Vincent de Paul, vers 1623, ou seulement à 1833, à Frédéric Ozanam dont la France vient de célébrer le centenaire. C'est toujours le même génie qui se manifeste et s'affirme.

Chaque époque a ses exigences.

Ils le savaient bien ces quelques étudiants qui, réunis dans une mansarde du quartier latin, commencèrent cette association féconde maintenant répandue dans l'univers catholique. Ils avaient compris cette exclamation du Psalmiste : *Beatus qui intelligit super pauperem et egenum*, et c'est dans ce sens et vers cet idéal de la charité qu'ils dirigèrent leurs persévérants et généreux efforts.

De là, l'étude et le soulagement du pauvre.

L'étude du pauvre, par la visite à domicile, n'est pas une pratique nouvelle dans le christianisme ; S. Jacques en parlait, il y a près de vingt siècles, comme de l'une des plus pures et des plus saintes œuvres de la religion véritable : *Hæc est religio munda visitare pupillos et viduas*. Et de tout temps il s'est trouvé dans l'Eglise des pasteurs et des ministres de miséricorde, *virî misericordiæ*, pour aller voir les malheureux jusque dans les plus tristes demeures, des femmes chrétiennes qui non seulement ont porté leurs aumônes, mais ont su donner de leur cœur, saisir l'indigent au fond de ses réduits, voir de près ses misères, panser ses plaies, entrer dans tous les secrets de ses douleurs et de ses larmes.

Cela s'est toujours vu, surtout en France, et plus encore depuis Vincent de Paul ; mais ce qui semble une nouveauté divine, réservée par le ciel aux profondes dépravations morales et sociales de cette époque, c'est de voir la visite du pauvre devenue la pratique fondamentale d'une association d'hommes, non pas de quelques hommes, mais de milliers d'hommes de tous les mondes, de toutes les conditions, du commerce et de l'industrie, de la magistrature et du barreau, de l'agriculture et de la guerre, qui se réunissent, s'entendent, se concertent pour pénétrer jusqu'au grabat de l'indigent, pour l'assister, le consoler, lui porter le pain qui lui manque et surtout lui montrer des âmes qui lui sont dévouées et qui l'aiment.

Quelles misères spirituelles et morales n'ont pas révélées ces visites ! Quelles plaies hideuses de l'ignorance, de l'abjection, du vice même, dans ces âmes abaissées, flétries et pour cela même dignes de pitié !

Que faire en face de tels besoins désormais découverts et connus ?

B) *Soulagement du pauvre*. — La charité, qui comprend le pauvre, sait bien ce qu'il lui faut. Non pas seulement une aumône, trop souvent humiliante, parce que l'argent n'a ni regard ni cœur, et qu'il n'a pas d'entrailles qui sentent et fassent sentir, parce qu'il est parfois bien amer le pain qui n'a pas été gagné, mais une voix humaine et fraternelle qui lui parle, un regard qui compatisse à ses maux ; il lui faut quelqu'un qui vienne à lui, qu'il reçoive et lui fasse comprendre qu'il n'est pas abandonné de la terre.

Or, c'est là ce que font aujourd'hui les membres des Conférences, et pour suffire à leur lourde tâche, ils se partagent la besogne de chaque semaine, ils vont visiter leurs familles.

Leurs familles ! Quel mot sublime ! Les pauvres sont leurs familles ! Oui. Le disciple de S. Vincent de Paul dit : *Mes familles*, en parlant des indigents qu'il a pour ainsi dire adoptés, qu'il console et soulage sous leurs haillons, comme il dit : *Ma famille*, en parlant de son père, de sa mère, de ses sœurs, de son épouse et de ses enfants.

Les pauvres, il les a faits siens. Il ne se contente pas de leur envoyer un secours quelconque, il le leur porte lui-même, avec une bonne parole ; à l'aumône matérielle il ajoute un mot du cœur, une consolation religieuse, il inspire la résignation, la patience, fait naître le respect et la reconnaissance au lieu de la haine et de l'envie.

Quel baume n'apportent pas de telles visites à ces cœurs souffrants, trop souvent irrités, et même ulcérés par la misère ! Et combien de ces infortunés les apparitions renouvelées de ces anges consolateurs dans ces misérables demeures ont plus d'une fois réconciliés avec la vie qui leur était à charge, avec la société qu'ils avaient prise en horreur !

De cette délicate et complète étude du pauvre, de la connaissance exacte de tous ses besoins, naquit une infinité d'œuvres qui vivent sous nos yeux et qu'il est inutile d'énumérer. Vous connaissez les maternités, les fourneaux alimentaires, les crèches, les asiles, les refuges des repenties et des réhabilitées, les œuvres des prisonnières, les écoles, les vestiaires, l'assistance des moribonds et des morts en prenant la charge de leurs funérailles, en les accompagnant à leur dernière demeure, et tant d'œuvres multipliées presque à l'infini, dont le nombre dépasse, et de beaucoup, celui des misères à soulager.

C'est ainsi que sous le nom du *pauvre prêtre*, la charité chrétienne, qui n'a rien d'administratif ni d'officiel, se fait de nos jours, par son inépuisable fécondité, la Providence de toutes les infortunes, de toutes les douleurs.

C'est ainsi que S. Vincent de Paul se survit à lui-même dans toutes ces œuvres qu'il inspire et qu'il bénit.

**

L'histoire a dit de Vincent de Paul qu'il avait plus fait pour la France que les plus puissants monarques. Aussi l'impiété jalouse et contrainte d'admirer, désespérant de l'égaliser jamais par ses assistances laïques et quasi légales, résolut de l'adopter comme un philanthrope, bienfaiteur de l'humanité.

Par une des plus solennelles inepties de l'époque révolutionnaire, en même temps que sur les ruines de nos temples et dans nos

sanctuaires profanés elle proclamait fastueusement l'Etre suprême et décrétait l'immortalité de l'âme, elle érigeait à Vincent de Paul une statue.

Quel hommage pour le christianisme et son sacerdoce ! Quelle réponse victorieuse à ces hostilités sournoises, à ces défiances injurieuses qu'on ne cesse de susciter au clergé ! Quelle éloquente affirmation de cette vérité que le meilleur ami du peuple c'est le prêtre ! Pourquoi ? Parce qu'il a plus souvent son nom dans le cœur que sur les lèvres, et parce qu'il n'a pas attendu pour l'aider dans ses misères qu'il eût à distribuer des mandats et des faveurs, parce qu'il le soutient et le console sans arrière-pensée d'intérêt personnel ou d'égoïsme, parce qu'il l'aime pour lui-même et pour Dieu.

Sans doute il cherche à se l'attacher par la reconnaissance des services rendus, mais c'est pour le donner au Seigneur. Sa seule ambition, c'est de lui rendre moins pénibles et moins douloureuses les épreuves de cette vie, pour lui ménager ensuite la jouissance de l'éternel bonheur. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XXXIX

L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS (*suite*)

3^e La justice par la foi en Jésus-Christ (III, 19-IV)

1. Tous les hommes ont également failli, tous sont égaux dans l'universelle réprobation, et Dieu va les sauver tous, Juifs et Gentils, afin de manifester sa bonté, afin de confondre l'orgueil de l'homme, et ainsi l'on verra l'harmonie parfaite et inaperçue entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Telles sont les idées que l'Apôtre va développer à sa manière hardie et profonde, qui exige autant d'attention que d'étude :

¹⁹ Or nous savons que tout ce que dit la loi, elle le dit pour ceux qui sont sous la loi, afin que toute bouche demeure fermée et que le monde tout entier soit soumis à Dieu ; ²⁰ parce que nul homme ne sera justifié devant Dieu par les œuvres de la loi ; car la loi ne peut que nous faire connaître le péché et non l'effacer.

²¹ Maintenant s'est manifestée la justice de Dieu indépendamment de la Loi, mais non sans avoir été attestée par la Loi et par les Prophètes.

²² Cette justice, Dieu la donne par la foi en Jésus-Christ, et elle est pour tous ceux et sur tous ceux qui croient en lui sans distinction, ²³ car tous ont péché et se sentent privés de la gloire de Dieu ; ²⁴ ils sont justifiés gratuitement par sa grâce, en vertu de la rédemption qui est dans le Christ Jésus.

²⁵ Dieu l'a officiellement constitué instrument de propitiation par la foi, dans son sang, pour faire éclater sa justice obscurcie par la tolérance des

péchés passés que Dieu a supportés avec patience, ²⁶ parce qu'il voulait faire éclater sa justice à l'heure actuelle ; afin d'être reconnu juste lui-même et auteur de la justification pour quiconque a la foi en Jésus-Christ.

L'Ecriture condamne formellement les Juifs, tout le monde doit s'incliner devant ce suprême témoignage. Il reste que la Loi ne saurait nous justifier, elle nous fait connaître le péché, sans nous conférer les moyens de le détruire.

La vraie justice de Dieu nous a apparue, sans la Loi, mais annoncée par la Loi et par les prophètes. Elle réside pour tous sans distinction dans la foi en Jésus-Christ. Tous ont péché, tous seront justifiés gratuitement par la grâce, tous seront rachetés par la rançon du sang de Jésus-Christ. Tel a été le plan du Père.

Il a voulu que son Fils fût exposé sur le Calvaire comme instrument de propitiation, comme victime. Depuis quatre mille ans il supportait les crimes des hommes avec une patience qui faisait douter de sa justice. L'heure de la justice est venue. D'une part il y a les crimes de la terre, de l'autre le sang de son Fils qui les rachète ; Dieu apparaît donc juste, et il est l'auteur de la justification, puisqu'il l'a préparée lui-même, il a réconcilié le monde à lui-même, parce qu'il était dans le Christ ¹, et quiconque aura la foi en Jésus-Christ pourra recouvrer la justice.

La réconciliation était impossible si le Père ne faisait les premiers pas. Il les fait, le Fils de son côté accepte avec amour de devenir le Sauveur ; il est l'instrument de propitiation, et il opère la rédemption par son sang. L'homme toutefois doit faire aussi le pas qui le rapproche de Dieu, ce pas c'est la foi en Jésus-Christ. S'il ne le fait point, il n'est pas sauvé. Dieu ne veut pas le sauver sans lui.

L'Apôtre demande alors au Juif qui tient à sa loi s'il peut encore se glorifier :

²⁷ Où donc est le sujet de ta gloire ? Il est exclu. Par quelle loi ? Celle des œuvres ? Non, mais par la loi de la foi. ²⁸ Car nous savons que l'homme est justifié par les œuvres de la foi, sans les œuvres de la Loi. ²⁹ Dieu n'est-il le Dieu que des Juifs ? Ne l'est-il pas aussi des Gentils ? Certainement, il l'est aussi des Gentils. ³⁰ Car il n'y a qu'un seul Dieu qui justifie par la foi les circoncis et qui par la foi justifie aussi les incirconcis.

³¹ Détruisons-nous donc la Loi par la foi ? A Dieu ne plaise ! Nous affermissons au contraire la Loi.

Les Juifs ne sauraient donc se prévaloir de leur Loi, puisqu'elle ne peut les sauver. La Foi la remplace ; les œuvres de la foi, vivantes, l'emportent sur les œuvres de la Loi, mortes. Ainsi Juifs et Gentils peuvent également se sauver, car Dieu est le Dieu de tous. Et, loin de détruire la Loi, la foi la confirme, attendu qu'elle apprend à l'accomplir parfaitement. La

¹ Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi. (II Cor., v, 18).

justice des chrétiens ne doit en effet pas ressembler à celle des Scribes et des Pharisiens. (Mt., v, 17-20).

2. La justification par la Foi, les Ecritures elles-mêmes l'établissent. Abraham qui représente la Loi, David, qui parle au nom des prophètes, l'attestent en particulier l'un et l'autre.

IV. ¹ Que dirons-nous donc qu'a trouvé Abraham notre père selon la chair ? ² Certes, si Abraham a été justifié par ses œuvres, il a un sujet de gloire, mais non devant Dieu. ³ En effet, que dit l'Ecriture ? « Abraham crut à Dieu et cela lui fut imputé à justice. »

⁴ A celui qui opère, la justice n'est pas imputée comme une grâce, mais comme une dette ; ⁵ tandis que celui qui n'opère pas, mais croit en celui qui justifie l'impie, la foi est imputée à justice, selon le décret de la grâce de Dieu.

Ce que cherchait Abraham, à coup sûr, c'était la justice. Il l'a obtenue, mais comment ? Est-ce par les œuvres ? Nullement : par sa foi. Il crut et il devint juste.

Est-ce lui qui a opéré ? Dans ce cas la justice lui serait accordée non point comme une grâce, mais comme une récompense de ses œuvres, comme une dette, attendu que tout travail mérite rémunération.

Mais c'est Dieu qui a opéré, et non pas lui, Dieu qui lui a donné la grâce de la foi, et par la grâce de la foi la justice. Ici donc rien n'appartient à l'homme ; il n'est rien dont l'homme puisse tirer gloire, puisqu'il n'a rien fait ; tout appartient à Dieu. Il confère le don de la foi qui produit la justice, il couronne non pas sa créature, mais ses propres dons.

Cette justification du Père des croyants est donc gratuite, puisque Dieu lui a donné la foi sans qu'Abraham l'eût méritée par aucune œuvre. Elle glorifie donc Dieu uniquement, car l'homme a bien coopéré à la grâce, mais le principe ne vient pas de lui. Enfin, elle a ce caractère remarquable et unique d'avoir été antérieure à la Loi et même à la circoncision ; car la Loi ne fut donnée que beaucoup plus tard à Moïse. Comment la Loi aurait-elle produit la justice en lui, puisqu'elle n'existait pas ? Il en est de même de la circoncision.

La foi d'Abraham en effet fut mise plusieurs fois à l'épreuve. La première fois, c'est lorsqu'il quitta son pays. La seconde, lorsqu'il crut contre toute espérance à la naissance d'un fils. Il s'en revenait après avoir battu les quatre rois et sauvé Loth ; Melchisédech l'avait béni en passant ; Dieu lui apparut et lui dit : « Ne crains pas, je suis ton protecteur et je serai ta magnifique récompense. » Abraham répondit : « Que me donnerez-vous ? Car je m'en irai sans enfants, c'est Eliezer qui sera mon héritier. » Et Dieu lui dit : « Non, ton héritier c'est celui qui sortira de toi. Regarde le ciel et compte les étoiles si tu le peux, ta postérité les égalera en nombre. » L'Ecriture ajoute : « Abraham crut à Dieu et cela lui fut imputé à justice. » (Gen., xv, 1-6).

Cela se passait longtemps avant que Dieu lui donnât la circoncision comme le signe de son alliance. (Gen., XVII, 10). Ce n'est donc pas la circoncision qui a été la cause de sa justification, mais sa foi seule.

Au témoignage du Père des croyants vient s'ajouter celui de David :

⁶ David de même appelle heureux l'homme à qui Dieu impute la justice sans les œuvres. ⁷ « Bienheureux ceux dont les iniquités sont remises et dont les péchés ont été couverts. ⁸ Heureux celui à qui Dieu n'a pas imputé de péché ! »

⁹ Or ce bonheur est-il seulement pour les circoncis ? N'est-il pas aussi pour les incirconcis ? Car nous venons de dire que la foi d'Abraham lui fut imputée à justice. ¹⁰ Mais quand lui fut-elle imputée ? Est-ce après ou avant la circoncision ? Ce n'est pas après, c'est avant.

David, pour obtenir le pardon de ses péchés, ne songe point aux sacrifices, ni aux autres pratiques prescrites par la loi ; il prie ; il regarde le ciel, et plein de repentir, il s'écrie : « Bienheureux ceux dont les iniquités sont remises ! » Il ne compte que sur la miséricorde de Dieu, sur la grâce gratuite, sur la foi. Ce n'est pas toutefois qu'il y ait équivalence entre la foi et la justice et que celle-là doive nécessairement produire celle-ci. La foi sûrement n'équivaut pas à la justice et il y a loin de l'humble acte de foi de David au juste châtement que lui méritent ses crimes, mais Dieu confère à titre gracieux la justice en retour de la foi. Dieu n'attendait pour pardonner que l'acte de foi, et dans le pardon total il signale son infinie miséricorde.

¹¹ Abraham ne reçut le signe de la circoncision que comme le sceau de la justice qu'il avait acquise par la foi, étant encore incirconcis. Il devint ainsi le père des incirconcis qui croient, afin que leur foi leur soit imputée à justice, ¹² et le père des circoncis qui, non seulement ont reçu la circoncision, mais qui suivent aussi les traces de la foi qu'eut notre père Abraham, avant qu'il eût reçu la circoncision.

¹³ Car ce n'est pas en vertu de la loi qu'a été faite à Abraham ou à sa postérité la promesse d'avoir le monde pour héritage, mais en vertu de la justice de la foi. ¹⁴ Si en effet ceux qui suivent la loi sont les héritiers, la foi devient inutile et la promesse devient sans effet. ¹⁵ Car la loi produit la colère : là en effet où il n'y a point de loi, il n'y a pas de prévarication.

Si Abraham a reçu la circoncision, celle-ci n'a pas été la cause de la justice, mais la marque de la foi. Il n'a pas mérité le salut pour avoir été circoncis, sa circoncision a été le gage qu'il était justifié devant Dieu. Ainsi il est le père de tous, des incirconcis qui croient et des circoncis qui doivent croire pour obtenir le salut.

Dieu lui a promis qu'il serait l'héritier du monde, parce qu'il était juste, non parce qu'il observait la loi qui n'existait pas encore. Si la loi rend héritier, la foi qui a sauvé Abraham n'est plus rien. Si les promesses faites à Abraham avaient garanti l'observation de la loi, elles seraient sans effet ; car la loi n'a

jamais été fidèlement observée. La loi n'ayant aucune vertu justificative, ne produit que la colère, n'appelle que le châtement, car les Juifs l'ont constamment violée, tandis que les païens qui l'ignorent n'ont pas prévariqué.

¹⁶ Ainsi c'est à la foi qu'est attachée la promesse d'héritage, afin qu'elle soit gratuite et assurée à toute la race d'Abraham, non seulement à celle qui a reçu la loi, mais à celle qui a la foi d'Abraham, notre père à tous, ¹⁷ suivant qu'il est écrit : « Je t'ai établi le père d'une multitude de nations. »

Il est notre père devant Dieu à qui il a cru, qui vivifie les morts, qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est. ¹⁸ Aussi Abraham, espérant contre toute espérance, crut qu'il deviendrait le père d'un grand nombre de nations selon qu'il lui avait été dit : « Ainsi sera ta postérité. » ¹⁹ Et sa foi ne faiblit point et il ne considéra point son corps éteint, puisqu'il avait presque cent ans, ni l'impuissance de Sara. ²⁰ Il n'hésita point, il ne se défia point de la promesse de Dieu, mais il se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu, ²¹ pleinement assuré que tout ce qu'il a promis il est puissant pour le faire. ²² Voilà pourquoi sa foi lui a été imputée à justice.

²³ Or ce n'est pas seulement pour lui qu'il est écrit que sa foi lui a été imputée à justice, ²⁴ mais aussi pour nous à qui elle sera imputée de même si nous croyons en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus-Christ Notre-Seigneur, ²⁵ qui a été livré à la mort pour nos péchés et qui est ressuscité pour notre justification.

C'est donc la foi seule qui nous sauve, la foi vivifiante, ardente et agissante, et non la Loi morte, inerte, impuissante, sans efficacité. Il va de soi que la Foi exige les œuvres, car il est impossible de demeurer en état de grâce sans faire les œuvres que commande la foi.

Abraham a obtenu son salut par la foi, non par la circoncision. Aussi est-il notre père et notre modèle à tous. Quel magnifique tableau S. Paul fait de sa foi inébranlable, de son espérance qui a confiance contre toute espérance, et qui sait que la puissance de Dieu appelle ce qui n'est pas pour accomplir ses desseins ! Il était vieux, Sara était âgée de quatre-vingt-dix ans, voilà « ce qui n'est pas. » Et cependant Dieu lui dit : « Je te donnerai une postérité. » Abraham n'hésite pas un instant, il ne doute point que Dieu ne soit fidèle à ses promesses et confiant dans sa véracité comme dans sa toute-puissance, il attend dans la fermeté de sa foi le Christ qui doit naître de lui. Aussi sa foi lui est imputée à justice.

De même notre foi nous sera imputée à justice si nous croyons à Jésus-Christ crucifié pour opérer notre rédemption, pour détruire le péché ; et ressuscité pour répandre en nos âmes la grâce de sa justification, ensuite pour nous introduire dans la gloire.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 25 junii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 3 juillet 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XV.
La Providence et les petites choses, 481.

Discours de distribution de prix. — A une école
et pensionnat de jeunes filles, 483.

Avis paroissiaux. — Les orages, 485.

Retraite à des jeunes gens. — LE GRAND VOYAGE.
— Prologue, 487. — I. Le point de départ et le point
d'arrivée, 487. — II. La chute sur le chemin ; le pé-
ché, 490. — III. Le relèvement ; sa récompense, 493.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XV

LA PROVIDENCE ET LES PETITES CHOSES

Messieurs,

Ceux d'entre vous qui sont allés au Salon de peinture, à Paris, ont pu voir, exposés en même temps à l'appréciation du public, d'immenses panneaux sur lesquels étaient brossées à larges traits quelques grandes scènes de l'histoire, et de toutes petites miniatures, soigneusement rangées dans une vitrine, véritables merveilles de coloris et de fraîcheur.

De quel côté y avait-il le plus de talent ? Il est parfois difficile de le dire. Meissonnier est un des plus grands peintres de l'école moderne et pourtant ses œuvres sont de dimensions restreintes. Concluons de là que les choses les plus belles ne sont pas nécessairement les plus grandes.

Dimanche dernier nous avons pris plaisir à étudier une des lois générales par lesquelles Dieu pourvoit à l'existence du monde. Mais ce ne serait pas connaître à fond son action que de nous borner à ces vastes horizons. « La Providence, disait autrefois notre catéchisme, est le soin que Dieu prend de toutes ses créatures, les plus petites comme les plus grandes. »

Voulez-vous, Messieurs, qu'aujourd'hui nous étudions ensemble quelques-unes de ces manifestations de la Providence dans la vie des tout petits, dans notre vie à nous-mêmes ? Nous y trouverons des aperçus qui, pour être moins grandioses en apparence que ceux de dimanche dernier, n'en seront pas moins suggestifs.

I

Incontestablement, là où l'intervention de la Providence apparaît avec le plus d'éclat, c'est quand il s'agit d'assurer la perpétuité des espèces qu'elle a créées. Que l'organisme vivant, de quelque nom qu'il s'appelle, plante, animal,

homme, songe à sa propre conservation, il n'y a rien là que de très normal. Mais qu'il pourvoie à la naissance et à la préservation d'autres êtres qu'il ne connaît pas, puisqu'ils n'existent pas encore, cela montre une intelligence qui n'est pas en lui et qui le fait agir à son insu.

Prenons quelques exemples dans ce qui nous environne.

Vous connaissez tous le pissenlit, cette plante si peu exigeante en fait de confort, qui pousse entre deux pavés aussi bien qu'au milieu des guérets que la charrue a retournés. Ne riez pas de son nom ; regardez-la plutôt à l'époque où la fleur a fait place à la graine. Comment cette corolle jaune est-elle devenue une pelote hérissée de flèches légères qui tremblent au vent ? Vienne une brise un peu plus forte, et chacune de ces flèches se détache et vogue dans l'espace. C'est maintenant un esquif aérien muni de son lest et de ses voiles ; le lest, c'est la graine qui pèse en bas ; la voile, c'est l'aigrette qui emporte le tout. Où va-t-il, cet humble esquif que Dieu conduit ? Il va là où il y a un peu de terre inoccupée ; il s'y pose doucement ; doucement s'y fixe ; doucement y germe. Laissez venir le printemps ; une plante aura poussé là qui fleurira, qui mûrira et qui donnera naissance à une nouvelle flottille, prête à partir où Dieu voudra.

Voici un chêne ; son fruit tombe à ses pieds ; mais, s'il y reste, il ne pourra pas y germer ; il ne pourra pas y croître sans être vite étouffé. Ne vous inquiétez pas ; dans les branches du chêne il y a un nid de geais. Ces oiseaux sont fort prévoyants, et ils songent à l'hiver qui va venir et en vue duquel il est sage de faire des provisions ; ils viendront prendre ces glands qui gisent à terre et ils iront les cacher aux alentours, partout où la terre sera friable et leur permettra d'y creuser des trous. Dans ces trous, ils déposeront les glands, les recouvriront soigneusement et s'en iront à tire-d'aile, tout joyeux, pour recommencer à faire, autre part, d'autres trous, dans lesquels ils placeront d'autres glands. Bien entendu, ils ne retrouveront pas toutes leurs cachettes, et les chênes pousseront tranquillement dans le terrain qui leur convient.

Passons maintenant au règne animal : vous savez tous comment, quand on bouleverse une fourmière, les fourmis s'occupent d'abord de mettre les œufs en sûreté. Les abeilles ne sont pas moins industrieuses sur ce point. Ce sont des exemples connus. En voici un que, peut-être, vous ne connaissez pas.

Il est dû à l'ammophile hérissée, insecte hyménoptère qui, d'après M. Fabre, le savant historien des insectes, nourrit sa larve d'un ver gris de bonne taille.

Mais, attention ! Cette larve est très délicate ;

il lui faut de la chair fraîche, et si elle s'attaquait au ver, celui-ci en aurait promptement raison. Il faut donc que le ver, tout en restant vivant, ne puisse bouger. Qu'à cela ne tienne ! L'ammophile est de première force en physiologie. Elle sait que les mouvements du ver dépendent de neuf centres nerveux qui s'échelonnent dans le corps de la bête. Neuf coups d'aiguillon : pas un de plus, pas un de moins, juste à l'endroit qu'il faut, et voilà le ver paralysé à tout jamais. L'ammophile peut s'envoler : sa progéniture vivra grassement et se développera tranquillement aux dépens de la victime.

Et les oiseaux, qui ne sont ni architectes, ni charpentiers, ni maçons, ni tapissiers, qui donc leur a enseigné à faire leurs nids, ces merveilles de grâce, de solidité et de confort, si variés de forme et de construction que chaque espèce a le sien ? Qui leur a dit de partir quand le froid est proche, de revenir quand les beaux jours apparaissent ? Qui leur a appris la géographie, qui leur a parlé de ces contrées inconnues où le soleil luit tandis que nous subissons les bourrasques et les frimas de l'hiver ?

Et vous-mêmes, Messieurs, vous qui êtes pères de famille, est-ce que vous n'auriez pas à raconter la manière étrange, et toujours touchante, et toujours gracieuse, dont s'est formé votre foyer ? Comment s'est fixé votre choix sur la compagne qui devait en être la souveraine aimante et dévouée ? A quoi cela a-t-il tenu ? A un presque rien, à une rencontre fortuite, qui aurait pu ne pas se produire, et dans laquelle vous n'avez pu méconnaître l'action bénie de la Providence.

Peut-être étiez-vous inconnus l'un à l'autre ; peut-être étiez-vous séparés par des distances considérables ; peut-être y avait-il des obstacles, en apparence infranchissables, à ce que vous puissiez jamais unir vos deux vies. Mais tout à coup, quand, comment, par quelles combinaisons de circonstances, avez-vous été à même de vous rencontrer ? Comment les distances ont-elles été franchies ? Comment les obstacles se sont-ils aplanis ? Comment le cher projet que vous aviez conçu a-t-il pu se réaliser ? C'est le secret de vos cœurs.

C'est aussi, Messieurs, laissez-moi vous le dire, le secret de Dieu, qui, du haut de son ciel de bonheur, vous souriait doucement.

II

Nous venons, Messieurs, de lire quelques lignes dans ce livre de la nature qui n'est pas autre chose que le poème, toujours renouvelé, de la sagesse et de la bonté de Dieu. Nous aurions pu nous placer à un autre point de vue, à celui, par exemple, de la subsistance que la Providence met à la portée de chacune de ses créatures.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

dit Racine, par la bouche du jeune Eliacin, dans son immortelle *Athalie*. Là encore nous eussions trouvé des merveilles à étudier et à admirer.

Cette étude des bienfaits de la Providence est bien douce. Savoir qu'on n'est pas abandonné sur la terre au gré des éléments, et qu'un Dieu ne cesse de veiller sur nous, pour nous protéger et nous secourir dans tous nos besoins, est un réconfort puissant pour ceux qui luttent, une consolation infinie pour ceux qui souffrent, une espérance invincible pour ceux qui peinent.

Oui, c'est très doux, c'est trop doux même, pour certains qui, sans pitié pour nous tous, que la foi en la Providence ennoblit et console, se sont acharnés à détruire, cette foi, et par quels arguments ? Nous allons le voir maintenant.

Je vous fais grâce, Messieurs, de ceux qui en sont encore restés à la rengaine du hasard. Nous avons vu ce qu'il convient de penser de cette puissance tantôt ironique, tantôt cruelle, qui se jouerait de nos intérêts les plus graves. C'est une puissance commode pour ceux qui veulent se passer de Dieu. Il n'y a qu'un inconvénient, c'est qu'elle n'existe pas. Que des esprits superficiels s'en contentent, c'est leur affaire. Ce n'est pas la nôtre, à nous qui voulons aller au fond des choses, — et nous passons.

Parlons plutôt de ces philosophes, comme Jules Simon, Saisset et Cousin qui, au siècle dernier, se firent les apôtres de la religion naturelle. Oh ! ceux-là croyaient en Dieu, et ils se fussent fort indignés si on les avait accusés d'athéisme ; mais il ne fallait pas leur demander de croire en un Dieu trop actif et trop mêlé à nos affaires.

« Est-ce que vous croyez, me disait un jour un brave homme, adepte très réussi de cette école orgueilleuse, que Dieu s'occupe de nous ? Lui qui est si haut et nous qui sommes si petits, il s'abaisserait à s'occuper de nos chétives personnes ? Il est bien tranquille dans son éternité, et nous laisse nous débrouiller comme nous pouvons. »

Admirez, Messieurs, ce souci vraiment touchant que beaucoup de gens prennent de la majesté divine ! Il leur semble que Dieu ne peut, sans déchoir, pourvoir à nos misérables besoins, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils font, en parlant ainsi, à cette même majesté divine la plus sanglanté des injures !

Comment ! vous admirez Henri IV, le bon roi populaire, qui, non content de pourvoir aux grands intérêts de la France, se préoccupait encore de son peuple et voulait que chaque paysan pût mettre la poule au pot chaque di-

manche, et ce que vous admirez dans un roi de la terre, vous le proclamez indigne du Roi du ciel !

Tout d'abord, qu'est-ce qui vous permet de faire la démarcation entre les choses importantes dont vous permettez à Dieu de s'occuper, et les choses infimes que vous déclarez indignes de sa sollicitude ? Qui vous dit que ce que vous trouvez très grand n'est pas très petit à ses yeux ? Vous admettez, n'est-ce pas, qu'il règle le cours des astres ? Mais savez-vous si l'âme de ce petit enfant qui vient de naître n'est pas plus précieuse à ses yeux que le soleil, que toutes les planètes et toutes les étoiles du firmament ?

Et puis, si petit que je sois, je suis la créature de Dieu. S'il n'a pas été indigne de lui qu'il pensât à moi pour me créer, en quoi serait-il indigne de lui qu'il pensât à moi pour me nourrir ?

Lorsque Henri IV jouait au cheval avec ses enfants, il ne perdait rien de sa majesté royale ; il montrait seulement qu'il était un bon père. Laissez Dieu agir en père ; sa dignité n'y perdra rien non plus, loin de là.

Je dis « loin de là, » parce que j'estime que Dieu n'est vraiment Dieu, c'est-à-dire très bon, que quand je le vois ainsi s'occuper de toutes ses créatures, attentif à leurs moindres détresses et prêt à leur venir en aide dès qu'elles vont éprouver quelque besoin.

Il en est d'autres qui disent : « Dieu ne peut pas s'occuper de tout ce qui existe et de tout ce qui se passe. Il aurait bien trop à faire pour cela ! Quel souci ! Quelle complication ! J'ai toutes les peines du monde à diriger mon commerce ou mon ménage, et vous voulez qu'il prenne soin de tout l'univers ? Laissez-le donc à sa béatitude et ne troublez pas son bonheur par tant de vétilles ! »

Je sais bien que nous nous faisons volontiers cette idée qu'un souverain ne peut pas s'occuper de tous les détails de son royaume. Les anciens avaient même là-dessus un dicton. Ils disaient : « *De minimis non curat prætor*. » Le préteur n'a pas souci des futilités. » Cependant, nous admirons les princes qui avaient l'œil à tout : Napoléon I^{er}, par exemple, quand il signait à Moscou son fameux édit sur la réorganisation de la Comédie-Française ; ou quand il écrivait à Savary, duc de Rovigo, de mettre à la raison une religieuse qui refusait, aux Invalides, d'obéir à sa supérieure.

Si donc vous élevez si haut les souverains qui veillaient à tout pour maintenir l'ordre dans leur empire, ne refusez pas à Dieu la même vigilance quand il s'agit de l'univers. Soyez rassurés sur son bonheur. S'il est vrai, comme dit l'abbé Roux, « que tout un monde peut se refléter dans une goutte de rosée, » à plus forte raison peut-il avoir sa place dans l'intelligence divine.

**

Vous le voyez, Messieurs, il est facile de venir à bout des méchantes arguties qu'on oppose à la Providence. Pour nous qui avons pu, aujourd'hui encore, admirer quelques-unes de ses plus merveilleuses et maternelles manifestations, renouvelons notre foi en sa bonté, en sa sagesse et en sa puissance. Notre vie en sera plus lumineuse, plus consolée et plus forte. Ainsi soit-il.

DISCOURS DE DISTRIBUTION DE PRIX

A UNE ÉCOLE ET PENSIONNAT DE JEUNES FILLES

Mes chères enfants,

Lorsque vient l'été, et que les blés avec leurs épis d'or ont mûri dans les champs, le cultivateur qui a semé, dans la fatigue, à la sueur de son front, s'en va les moissonner : ce sont de belles gerbes qu'il lie, qu'il entasse et qu'il rentre dans ses greniers.

Voilà le tableau ravissant que présente, en ce moment, la campagne, et nos Saints Livres qui nous en parlent, nous racontent les joies des moissonneurs.

N'est-ce pas aujourd'hui, mes chères enfants, en ce jour des prix, une joie semblable que vous éprouvez ? Je n'ai qu'à vous regarder dans cette parure de fête qui vous va si bien, il n'y a qu'allégresse sur vos fronts et dans vos yeux charmants ; et puis si j'écoute vos chants, les chants que vous exécutez avec tant d'harmonie, et où il y a une note qui domine toutes les autres, celle des couronnes que vous attendez, ah ! c'est toute votre âme qui vibre et qui éclate sur vos lèvres.

Et votre joie, il n'y a personne ici qui ne la partage, qui ne s'en imprègne et qui, malgré les années écoulées et déjà lointaines, ne redevienne un peu enfant avec vous, pour mieux jouir des émotions qui vous sont si douces.

Vos parents que j'ai tant de plaisir à voir autour de vous et que je ne saurais trop remercier de la confiance qu'ils nous témoignent, de la fidélité qu'ils nous gardent, quoi qu'il leur en coûte, en ces temps-ci où la liberté, écrite dans nos lois, devient quelquefois, quand il s'agit de manifester ses croyances religieuses, un périlleux présent, vos parents sont tout heureux de cette fête qui est la vôtre.

Les amis, les chers bienfaiteurs de cette école qui ont répondu avec tant de bonne grâce à notre invitation et dont l'âme demeure toujours ouverte si largement à toutes les inspirations, à toutes les générosités du bien, ont le droit aussi d'être fiers d'une œuvre qui n'est si florissante que parce qu'ils y ont mis et qu'ils continuent à y mettre toute leur foi et tout leur cœur.

Et vos maîtresses, mes chères enfants, qui vous ont prodigué, sans se lasser jamais, tout le long de l'année, un dévouement, des attentions, des tendresses dont des mères peuvent être seules capables, je suis bien aise qu'elles soient, en ce moment, à l'honneur, et qu'elles trouvent en vous, dans les applaudissements qui éclateront tout à l'heure, la plus belle et la plus riche des couronnes.

Et votre joie, mes chères enfants, je ne saurais m'en cacher, la joie de toute cette brillante assemblée, c'est aussi la mienne. Ne suis-je pas ici comme le père de famille au milieu des siens? Et si la maison s'est agrandie, si elle s'est peuplée d'élèves qui, à une instruction solide et variée joignent toutes les belles qualités qui donnent tant de charme à la jeune fille chrétienne, s'il n'y a parmi vous que des visages souriants, des âmes toutes rayonnantes de la grâce divine, comment n'y verrais-je pas une bénédiction, la bénédiction que le Roi-prophète voyait descendre sur les foyers fidèles à Dieu, et comment n'en ressentirais-je pas un tressaillement de bonheur?

Mesdames et Messieurs, je ne voudrais pas m'en tenir là, et seulement me réjouir avec vous de cette fête qui est tout à la fois la fête de la famille et la fête du travail, vous me permettez, en quelques mots rapides, de vous indiquer le sens, la haute signification de cette distribution de prix.

**

N'est-ce pas d'abord *une récompense*? Nous sommes ainsi faits que nous cherchons tous le prix de nos efforts, de nos fatigues, de nos sacrifices. Et c'est justice. Comment? Nous aurions peiné, nous nous serions meurtris aux épines de la vie, nous aurions pris sur nous les fardeaux, les croix qui blessent et qui déchirent, et ce serait en vain? Et il n'y aurait pas même une voix pour nous dire cette parole réconfortante: C'est bien? Mais, Mesdames et Messieurs, Dieu lui-même ne le veut pas, et il n'a jamais rien commandé sans nous montrer ici-bas déjà, et mieux encore dans le ciel, le prix qu'il attache à nos bonnes actions.

C'est pourquoi il convient que les enfants, si jeunes qu'ils soient, sachent qu'à leur travail, à leur assiduité, à leur sagesse, à leurs vertus, correspond une récompense, non pas sans doute une récompense qui soit de l'or et de l'argent, mais une récompense plus haute et plus noble qui est, d'après le mot magnifique de S. Paul, en dehors même de la satisfaction du devoir accompli, l'attente de quelque chose d'éternel.

Vous connaissez le vieux proverbe: « Fais ce que tu dois, advienne que pourra! » C'est assurément une fière devise qui me va au cœur; mais quand on a fait son devoir, si l'on ne devait, comme tant de catholiques d'aujourd'hui,

ne recueillir guère que des humiliations, des avanies, des dénis de justice et quelquefois la souffrance et la faim, eh bien! ce serait trop cruel; il faut autre chose, et Dieu s'en charge; il ne manque jamais d'intervenir, et dans l'âme que rien n'a pu abattre, il jette cette parole qui est l'annonce d'un prix futur: « Courage, bon serviteur, tu entreras dans ma joie... »

Ne faites pas, Mesdames et Messieurs, de vos enfants des mercenaires qui ne voient que le salaire du jour, le pain et les jouissances qu'on se procure avec de l'argent, car ce serait les matérialiser, mais tournez leur cœur vers un idéal supérieur, un idéal de beauté, de grandeur qui est Dieu lui-même. Dieu qui récompense jusqu'à un verre d'eau donné en son nom et par amour pour lui.

C'est du reste ce que nous ne cessons de leur enseigner dans cette école. Partout, il y a des images saintes; partout il y a le crucifix; partout il y a la voix de la religion, et ces images et la religion leur répètent cette parole dite, un jour, à un pauvre paysan brisé par un dur labeur: « Mon ami, travaille, il y a le ciel au bout. »

Et tout à l'heure, Mesdames et Messieurs, quand nous appellerons des noms, et qu'à ces noms qui vous sont chers puisque ce sont les vôtres, seront attachés des couronnes et des prix, nous ne nous en tiendrons pas à des fleurs qui se fanent, à des volumes qui se déchirent, mais nous voudrions apprendre à vos enfants que ces couronnes, ces prix, les premiers qu'aient mérités leur travail et leur sagesse, sont l'image, image éphémère sans doute, mais très réelle des récompenses que leur vaudra, un jour, toute une vie de fidélité au devoir, dans la piété filiale et l'amour de Dieu.

J'ai dit, Mesdames et Messieurs, que cette distribution de prix est aussi *une leçon*. Vos enfants, toutes ces jeunes filles n'auront pas les mêmes prix. Car, il y aura un ordre de mérite, et ce sont les notes décernées dans le cours de l'année qui en seront le point de départ.

Pourquoi cette différence? La grande raison, la raison qui domine presque toujours toutes les autres, c'est l'inégalité d'application et d'efforts.

Un jour, une mère, voulant sonder les sentiments intimes de ses enfants et savoir de leur propre bouche l'idée qu'ils se faisaient de la vie, les ayant conduits dans un bosquet où il y avait de grands arbres dont les branches robustes s'agitaient au souffle du vent, leur demanda ce qu'ils voudraient bien être. Le petit garçon répondit tout de suite: « Moi, je voudrais être le chêne. — Ah! dit la mère, pourquoi? — Pour faire comme lui, ne rien faire. » Il ne savait pas encore, l'étourdi, que les chênes travaillent et que c'est à force

d'énergie qu'ils enfoncent leurs puissantes racines dans le sol et qu'ils deviennent les rois de la forêt. — La petite fille, elle, s'écria : « Je voudrais être le vent, » et elle en donna la raison : c'est que le vent ne tient jamais en place, c'est qu'à peine l'a-t-on senti, il est déjà passé pour s'en aller ailleurs et suivre sa course capricieuse et vagabonde.

Dans ces deux réponses, Mesdames et Messieurs, c'était pour la mère avisée la révélation du caractère de chacun de ses enfants, et elle s'en servit pour stimuler l'un et modérer l'autre.

Prenez-y garde, la distribution des prix est aussi une révélation ; elle vous apprend ce que sont vos enfants, elle vous les montre, non pas seulement avec leurs qualités natives, mais aussi avec l'usage qu'ils en font. Et n'est-ce pas pour vous un précieux enseignement ? Ne vous arrêtez donc pas à compter seulement les prix, les couronnes de vos jeunes filles ; allez plus loin, c'est l'avenir qu'il faut voir, et dès aujourd'hui par des conseils sages, éclairés, par une direction ferme, il vous appartient de l'assurer, de le rendre tel que vous le souhaitez.

L'avenir ! Voilà le mot qui a toujours préoccupé les parents soucieux du bonheur de leurs enfants. Autrefois, autour du berceau de S. Jean-Baptiste, on s'interrogeait en disant : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? » Songez, Mesdames et Messieurs, à ce que seront, dans quelques années, les jeunes filles qui sont maintenant chez vous, par leurs grâces naissantes, la fleur, le bouquet de fête du foyer. Les prix qu'elles vont recevoir vous avertissent de ce qu'elles ont mis d'aptitude et d'efforts à l'étude. A vous d'achever ce que l'école a commencé. Elles pourront peut-être n'avoir point la curiosité des sciences nouvelles, il importe peu ; elles pourront peut-être demeurer étrangères aux futilités, aux modes, aux fêtes du monde, il importe encore moins. Je dirai même, tant mieux ! tant mieux si elles restent dans la mesure qui convient à leur fortune et à leur nom. Mais ce qu'elles doivent être, pour l'honneur de leur famille, de l'Eglise et de notre pays, c'est des jeunes filles bien élevées chez qui la distinction des manières, la dignité de la tenue et du langage, l'amour du devoir, le culte de toutes les saintes choses passent avant tout le reste ; et rien ne sera plus digne de vous, Mesdames et Messieurs, que de les aider, de les soutenir dans le succès d'une œuvre dont la gloire, en rejaillissant sur vous, sera déjà comme un rayon des bénédictions divines.

**

J'ai fini. Puissions-nous tous emporter de cette distribution de prix, non pas seulement le souvenir d'une fête charmante qui nous a

émus et réjouis tout à la fois, mais les leçons que je viens de dire.

Et si vous le voulez bien, je vous proposerai de vous associer à un vœu qui m'est cher, à une prière qui jaillit souvent de mon cœur. A l'heure où nos écoles chrétiennes, cependant plus nécessaires que jamais parce que seules elles parlent encore librement et hautement de Dieu, dans notre pays, sont menacées de nouvelles vexations, à l'heure aussi où, dans la mesure même de l'impiété qui grandit parmi nous, notre prestige, notre fortune nationale subit de plus en plus un douloureux déclin, ah ! daigne le Christ Jésus faire luire à nos yeux, comme il y a seize cents ans aux yeux de Constantin, un signe de triomphe et de victoire !

On a effacé, depuis quelque temps, de nos pièces de monnaie la vieille devise qu'y avaient gravée nos pères : *Dieu protège la France !* C'est une faute et un malheur. Du moins nous catholiques nous portons cette devise au front même de nos écoles. Car là est la vraie France, la France de Charlemagne et de S. Louis, la France de Jeanne d'Arc et de tous nos saints ; et en franchissant le seuil béni, sachons tous, prêtres, maitresses, parents et enfants, redire, plus encore du cœur que des lèvres, avec toute la foi des anciens âges : *Dieu protège la France !*

AVIS PAROISSIAUX

LES ORAGES

Mes frères,

La saison où nous sommes est la saison des orages. De fait, il ne se passe guère de jours, à cette époque de l'année, où les feuilles publiques ne nous annoncent des catastrophes. Des désastres sont à chaque instant suspendus sur nos têtes. Près de nous, nous apprenons qu'une tempête violente a éclaté, qu'une nuée chargée de grêle a passé sur les champs, sur les vignes, et qu'en moins d'une heure elle a anéanti les espérances d'une année. Plus loin, c'est une pluie torrentielle qui a gonflé la rivière, submergé la vallée et causé d'incalculables préjudices. Ici, ce sont des édifices qui ont été secoués et jetés par terre, là des êtres humains qui ont été tués par la foudre.

L'homme léger, irréfléchi, entend le tonnerre gronder, regarde la pluie tomber, constate le fait accompli, en gémit un instant, et c'est tout ; il ne voit rien au-delà. Mais l'homme sérieux, le chrétien, à la vue de ces désastres, en face de ces épreuves, se sent porté à la réflexion ; il se demande s'il n'y a pas là une leçon, un avertissement, une intervention de Dieu, une manifestation de sa justice.

**

Effectivement, Dieu se sert de tout pour nous instruire, pour nous faire sentir sa puissance et nous convaincre que nous sommes sous sa dépendance, et qu'il tient en réserve des châtimens pour punir les détracteurs de son autorité et les violateurs de sa loi.

Absorbé par ses travaux, par ses préoccupations matérielles, surtout pendant cette saison, l'homme des champs en arrive à éliminer Dieu de sa pensée : pas un regard vers lui le matin, pas un souvenir pour lui pendant la journée, pas un hâttement de cœur pour lui le soir : Dieu est oublié, totalement abandonné.

Mais voici qu'un éclair déchire la sombre nuée, qu'un coup de tonnerre éclate et fait frissonner, qu'une pluie serrée tombe aujourd'hui, demain, après, sans interruption ; voici que les rivières débordées jettent dans la vallée leurs eaux fangeuses ; voici que, à la veille d'une moisson qui paraissait opulente, les blés sont hachés par la grêle : alors les indifférents sont remués, les oublieux se souviennent, la pensée de Dieu revient à leur esprit.

C'est qu'en effet rien n'est suggestif comme une tempête pour nous faire songer à Dieu. Derrière le nuage qui obscurcit l'horizon, le prophète découvrait Dieu et l'adorait. « Dieu abaisse les cieux, dit-il ; il descend ; sous ses pieds sont les ténèbres ; il les a déployées autour de lui comme une tente, il s'est enveloppé dans l'obscurité des nuages ; il s'est élancé, il vole sur les ailes des vents et le tonnerre est sa voix, » voix puissante, voix sonore qui rappelle à ceux qui l'avaient oublié son empire souverain sur la création.

Derrière le rideau de nuages qui assombrit le ciel, l'homme à qui il reste un peu de foi aperçoit Dieu, comme le prophète ; il l'aperçoit manifestant sa puissance, et faisant acte d'autorité. Dieu, le père de la famille humaine, le créateur des mondes, garde un empire souverain sur les êtres qu'il a tirés du néant. Les indifférents ne s'en préoccupent pas ; les incroyants le contestent ou le nient. Attendez : le voici qui entre en scène pour proclamer son autorité méconnue ; le voici qui leur prouve, à coups de tonnerre, qu'il n'a pas abdiqué, que bon gré mal gré il restera le Maître. Il est le Maître absolu : les vents et les nuages sont à ses ordres ; il leur imprime la direction qu'il veut, il leur trace l'itinéraire qui lui plaît.

Ces orages, mes frères, qui par le terrifiant appareil qu'ils déploient au-dessus de nos têtes nous sont une révélation de la puissance de Dieu, ne sont-ils pas aussi, par les désastres qu'ils occasionnent, une manifestation de sa justice si souvent provoquée par nos prévarications ?

Si Dieu est juste, — et nous n'en pouvons douter, — il doit récompenser la vertu et punir le vice. Il se réserve de nous appliquer la

justice dans toute son étendue, quand nous disparaîtrons de ce monde ; ici-bas il ne nous donne que des acomptes ; mais enfin, généralement, il nous récompense et nous châtie dans une certaine mesure. Oserions-nous dire que nous n'avons rien à nous reprocher ? Oserions-nous affirmer que nous avons observé tous les commandemens de Dieu et de l'Eglise, que nous avons été constamment fidèles à nos devoirs les plus sacrés, que nous n'avons aucune faute à regretter ?

Soyons sincères, mes frères, et avouons que nous sommes coupables et que nous méritons souvent par nos infidélités, par nos péchés, les sévérités de la justice divine. Or, les orages sont des moyens à la disposition de Dieu pour exercer sa justice et punir nos prévarications.

Regardez le ciel : cent nuages amoncelés là-haut groupent leurs formes variées. Par momens flamboie un pâle éclair : on dirait l'ange du paradis terrestre qui tire son glaive de feu. La voyez-vous monter, la nuée au flanc noir ? Où va-t-elle ? La voici qui plane, grondante, sur une vaste forêt. — Faut-il répandre, ô Dieu, les trésors de votre colère au milieu de ces grands arbres ? — Non : va plus loin.

Poussée par un vent impétueux, elle arrive sur un coteau stérile, sur une plaine inculte. — Seigneur, est-ce ici ? dit la nuée. — Non : poursuis ta course.

Elle s'avance et couvre bientôt de ses ombres lugubres un humble village et ses champs fertiles qui promettent une riche moisson. — Faut-il frapper ici ? — Non, répond le Seigneur, épargne ce coin de terre où je compte de fidèles serviteurs qui honorent mon nom, qui observent mes commandemens, qui sanctifient le dimanche ; ne leur donne, en passant, qu'une pluie douce et bienfaisante.

La nuée a repris son vol ; elle atteint une région au sein de laquelle se sont multipliées les iniquités, les ingratitude, qui a résisté obstinément aux appels, aux grâces de Dieu et a ainsi provoqué la justice. — Est-ce ici, Seigneur ? — Une voix a répondu : « Il faut un exemple, pour en avertir d'autres qui sont dans le même cas et qui mériteraient également d'être châtiés ; il faut une leçon ; fais ton œuvre ! » — Et alors, comme dit le prophète, la terre a été agitée, elle a tremblé sous les coups répétés de la foudre ; le nuage s'est déchiré et il en est tombé une pluie torrentielle, une grêle meurtrière. Qu'est-ce que cela ? C'est la justice de Dieu qui vient de passer.

**

Mes frères, je ne vous ai fait ces réflexions que pour en déduire des conseils et des résolutions pratiques.

Le feu des éclairs, les détonations de la foudre éveillent instinctivement l'idée de Dieu dans l'esprit des plus indifférents. C'est le moment de lui adresser une prière et de le

conjurant d'éloigner le danger qui menace nos demeures et nos biens.

Un ciel chargé de nuages livides et présageant de sinistres événements nous inquiète, nous effraie. Qui n'a senti le frisson courir dans ses veines quand l'éclair déchire la nue et que le tonnerre retentit? Quand un orage sévit, ceux-là surtout doivent prendre peur qui n'ont pas la conscience en paix. Si la tempête venait les foudroyer, auraient-ils le temps de faire un acte de contrition? Il est donc prudent, en face d'un danger imminent, de demander pardon à Dieu et de prendre la résolution de mener une vie plus chrétienne.

Les ravages de l'ouragan, quand ils désolent une région, atteignent en même temps les mauvais et les bons, les justes et les pécheurs; car nous vivons en société et nous sommes solidaires. Pour les premiers, il est permis d'y voir une punition, pour les seconds, c'est une épreuve qui accroîtra leurs mérites s'ils la supportent avec une chrétienne résignation.

Mes frères, prenons garde de provoquer la justice divine, et si malheureusement nous nous étions, par de graves infidélités, exposés à ses coups, désarmons-la par la prière et le repentir. Ainsi soit-il!

RETRAITE A DES JEUNES GENS

Le Grand Voyage

PROLOGUE

Mes chers amis,

C'est toujours avec de vives émotions au cœur que le prêtre se présente devant un auditoire comme le vôtre pour lui servir de guide durant les pieux exercices d'une retraite. L'Eglise et la société fondent sur vous, jeunes gens chrétiens, leurs plus solides espérances. L'Eglise a besoin de fidèles généreux et vaillants; la société a besoin d'honnêtes gens. Or c'est un fait acquis que la vaillance dans la foi et l'honnêteté durable des mœurs sont impossibles sans la sainteté. Il faut donc que votre foi et vos mœurs aient la sainteté intérieure pour base.

C'est pour vous donner ou vous conserver cette sainteté intérieure que l'on vous a ménagé quelques jours de retraite, durant lesquels je vous retracerai les grands devoirs de la vie chrétienne et vous rappellerai les graves vérités des fins dernières. Œuvre salutaire pour vous, mais ministère redoutable pour moi par son importance et sa sublimité!

Certes, j'y mettrai toute ma foi; j'y mettrai aussi tout mon cœur. Mais quand je pense qu'il faut y mettre surtout beaucoup de sainteté et que, plongeant le regard en moi-même, je me trouve si peu avancé dans la voie où je désire ardemment entraîner mes frères, je me

prends à gémir devant Dieu et je le supplie de vouloir bien compenser par l'abondance de ses grâces l'insuffisance du prédicateur.

D'ailleurs, mes chers amis, le succès de cette retraite dépend plus de vous que de moi. Qu'importe en effet que la semence soit jetée au-dessus des sillons par une main inhabile? Pourvu qu'elle tombe sur une bonne terre, elle ne périra pas: la rosée du ciel la fécondera, les ardeurs du ciel la mûriront. Vous serez cette bonne terre, et cela me rassure. Vous recevrez avec joie la parole de Dieu. Puis, dans la prière, vous demanderez à notre divin Sauveur de faire descendre la rosée de sa grâce sur le champ de votre âme. Vous lui demanderez, avant tout, la grâce d'une bonne et sainte retraite, la grâce d'un retour loyal et sincère sur vous-mêmes. Vous lui demanderez d'éclairer votre intelligence, de toucher votre cœur, d'ébranler votre volonté. Vous lui demanderez le courage d'appliquer le remède salutaire sur les blessures de votre âme. Vous lui demanderez de vous aider à prendre les résolutions pratiques qui assureront à l'avenir votre persévérance.

Mes chers amis, nous mettrons ces pieux exercices sous la protection de... (les saints ou saintes spécialement invoqués par le groupe de Jeunes).

Maintenant sur vos sillons je vais jeter la semence. C'est à vous à la recueillir. Que Dieu, dans sa bonté, daigne la féconder et la mûrir.

I

LE POINT DE DÉPART ET LE POINT D'ARRIVÉE

Exiit a Patre... et vado ad Patrem.
Je suis sorti du Père... et je m'en vais au Père. (Jo., xvi, 28).

Mes chers amis,

Nous sommes tous ici-bas des voyageurs, nous avons tous à faire un grand voyage. Il est grand, ce voyage, non pas à cause du temps que l'on met à le faire: car, tandis que les uns vieillissent sur le chemin, les autres achèvent leur course en peu d'années. Mais il est grand si l'on considère les deux termes de la route, le point de départ et le point d'arrivée. Le point de départ et le point d'arrivée c'est *Dieu le Père*: nous venons de Dieu et nous allons à Dieu. Hélas! parfois, sur le chemin, souvent peut-être, nos forces défaillent et nous tombons: c'est le péché. Heureusement nous pouvons nous relever par le repentir et la pénitence. D'ailleurs Dieu, infiniment bon et miséricordieux, nous a donné une riche provision de voyage, un viatique souverainement salutaire: c'est sa grâce, c'est la sainte Eucharistie. Enfin Dieu, admirable dans sa Providence, nous a mis entre les mains d'un guide: ce guide, c'est Marie, notre Mère,

Voyageurs, mes frères, suivez-vous fidèlement ce guide? Avez-vous votre provision de voyage? Avez-vous jusqu'ici marché sans défaillance? Ou si vous êtes tombés sur le chemin de la vie, vous êtes-vous relevés? Voilà des points d'interrogation auxquels il importe de répondre au cours d'une bonne retraite. Nous y reviendrons. Mais auparavant, dès cette première instruction, je veux vous rappeler d'où vous venez et où vous allez. Je veux vous parler de Dieu le Père qui est aux cieux, origine et fin de l'homme, notre principe et le terme où nous devons tous tendre.

« Je suis venu du Père, et je m'en vais au Père. » Ces paroles, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui les a dites. Elles résument admirablement sa vie mortelle, n'est-il pas vrai? Le Fils de Dieu fait homme venait du Père le jour de son Incarnation, en descendant du ciel sur la terre; il retournait au Père le jour de son Ascension, en remontant de la terre au ciel. Mais ces paroles s'appliquent bien aussi, ce me semble, au vrai disciple de Jésus, au chrétien fidèle. Lui aussi, *il vient du Père* : il en vient *par sa naissance*, il en vient *par son baptême*. Lui aussi, *il retourne au Père* : il y retourne *par sa vie*, il y retourne *par sa mort*, il y retourne *par son jugement*.

I

Le chrétien vient du Père *par sa naissance*. Qui nous a créés et mis au monde? C'est Dieu. Cela, c'est la foi qui me l'enseigne : je le lis à la première page du catéchisme. Dieu s'est servi des causes secondes pour me donner l'être ; mais ma vie vient de lui ; mais mon âme est l'œuvre de ses mains. Il est mon Créateur, il est mon Maître. Je suis donc sous sa dépendance, je suis sa chose, je suis sa possession, comme l'argile façonnée par l'artiste. Concluez de là, pères de famille, qu'avant d'être à vous, vos enfants sont à Dieu ; concluez de là, jeunes gens, que si la loi naturelle vous impose des devoirs envers vos pères et mères, la même loi vous dicte vos devoirs envers votre Créateur et votre souverain Maître.

Mais le chrétien ne vient pas seulement du Père par sa naissance, il en vient aussi *par son baptême*. En effet, que s'est-il passé le jour de notre baptême? Le jour de notre baptême, Dieu, non content de nous avoir donné la vie naturelle, nous donnait la vie surnaturelle, la vie de la grâce ; non content de nous avoir marqué notre place dans la grande famille de l'humanité, il nous recevait, à titre purement gratuit, en qualité de privilégiés, dans sa propre maison. Par voie de naissance, nous étions les serviteurs de Dieu ; par voie d'adoption divine, nous devenons les enfants du Père céleste, nous sommes les enfants de Dieu. Quelle dignité, mes chers amis ! Avons-nous déjà bien pensé à tout ce que ce titre renferme de glorieux pour nous?

Avons-nous déjà sérieusement réfléchi à ce à quoi nous oblige tant de noblesse? Nous sommes les enfants de Dieu ! Nous avons un Père qui est aux cieux ! Et peut-être que nous avons vécu des années et des années, des jours et des jours, sans connaître ce Père, sans aimer ce Père, sans rendre à ce Père les bons offices qu'il était en droit d'attendre d'un fils bien né? Nous avons un Père qui est aux cieux, et peut-être qu'au lieu de mettre notre fierté à porter bien haut le nom de ce Père, nous en avons rougi devant les hommes ! Nous avons un Père qui est aux cieux, et peut-être qu'au lieu de garder jalousement nos titres de noblesse, nous les avons sottement échangés contre les vanités de ce monde ! Nous avons un Père qui est aux cieux, et peut-être qu'au lieu de mettre notre bonheur à vivre dans les régions supérieures où réside ce Père, nous avons cherché notre plaisir en bas, dans la fange des viles passions terrestres ! Nous avons un Père qui est aux cieux, et peut-être qu'au lieu de diriger nos pensées, nos aspirations, notre vie vers le ciel, nous ne pensons plus qu'à la terre, nous ne désirons plus que les choses de la terre, nous ne vivons plus que pour la terre, et des choses de la terre !

Oh ! s'il en était ainsi je vous dirais : Mes chers amis, reprenez vos titres de noblesse, pesez-les à la balance de la foi, voyez ce que vous avez perdu et ce que vous avez gagné en vous dépouillant. Vous avez perdu des biens réels et inestimables. Vous avez gagné quelques avantages matériels, quelques honneurs mondains, quelques satisfactions et quelques plaisirs passagers, je le veux bien ; mais de tout cela que vous reste-t-il présentement? Beaucoup d'ennuis, beaucoup de peines, beaucoup de remords. Et que vous en resterait-il, si la mort venait à vous surprendre? Rien, absolument rien. Ou plutôt il vous en resterait le compte redoutable que vous auriez à en rendre au tribunal de Dieu. Mais n'anticipons pas.

II

Nous venons du Père céleste, mes chers amis, et nous retournons au Père. Nous devons y retourner *par notre vie, par notre mort, par notre jugement*.

Le grand voyage, commencé à notre berceau et sur les fonts du baptême, doit se poursuivre, *durant toute notre vie*. La mort précipitera notre course. Le jugement suprême doit nous faire aboutir au terme. Mais la Sainte Ecriture nous avertit que le jugement sera de tout point conforme à notre vie passée ; l'expérience, d'autre part, nous apprend que la mort est généralement le couronnement de la vie, que la mort ressemble à la vie. C'est donc, en définitive, notre vie qui doit nous conduire au terme du voyage. C'est pendant la vie qu'il faut aller à Dieu.

« *Vado ad Patrem*. Je retourne au Père. »

C'est notre unique affaire ; c'est notre grand devoir. Mais comment aller au Père ? Par la connaissance, par l'amour, par l'observation de ses divins commandements. Cela, je le lis encore à la première page du catéchisme, « Dieu nous a créés et mis au monde pour le connaître, l'aimer et le servir sur la terre et le posséder éternellement dans le ciel. »

La première obligation du chrétien est donc de *connaître Dieu*. Nous le connaissons si nous voulons : Dieu se révèle toujours aux âmes de bonne volonté qui le cherchent. Certes, nous ne le trouverons pas dans le tourbillon et l'agitation du monde : *Non in commotione Dominus*. Mais nous le trouverons dans le sanctuaire de notre âme, si nous avons soin d'y faire taire la voix des préjugés et le cri des passions. Nous ne le trouverons pas dans la société des impies qui le blasphèment, ni dans celle des indifférents qui l'ignorent et veulent l'ignorer. Et sous ce rapport, mes chers amis, soyons donc un peu plus avisés, plus circonspects, j'allais dire plus catholiques, dans la recherche et le choix de nos relations sociales ! Mais nous trouverons Dieu dans les assemblées des justes qui l'adorent et le craignent. Nous ne le trouverons pas dans les mauvaises lectures qui ne nous représentent qu'un Dieu outragé, avili, persiflé, mais nous le trouverons dans le grand livre de la nature qui publie sa puissance et sa bonté, dans le saint Evangile qui raconte sa miséricorde pour les pécheurs, son amour infini pour les hommes. Nous ne le trouverons pas au cabaret, puisqu'au cabaret nous perdons la raison ; nous ne le trouverons pas dans la rue, puisque dans la rue trop souvent la pornographie a supplanté la croix, que la débauche s'y glisse sous une apparente honnêteté de mœurs, et que le va-et-vient des promeneurs recèle des fréquentations suspectes et dangereuses ; il nous sera bien difficile de le trouver à l'usine, à l'atelier, au bureau, quoique Dieu soit partout. Le trouverons-nous du moins au foyer domestique ? Hélas ! que de foyers chrétiens sont en réalité des foyers sans Dieu ! Quoi qu'il en soit, nous le trouverons toujours à l'église, au pied de la chaire de vérité, au pied du tabernacle, au tribunal de la pénitence, à la table eucharistique. Soyons donc, mes chers amis, assidus à l'église, soyons des « piliers d'église, » pour donner à notre foi et à nos convictions religieuses une base solide.

Et quand nous aurons trouvé Dieu, quand nous l'aurons connu tel qu'il est, *nous l'aimons* : car la connaissance d'un être infiniment aimable entraîne naturellement l'amour. « Depuis que j'ai connu Jésus-Christ, s'écriait le P. Lacordaire, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence. » Oui, quand nous aurons vu Jésus-Christ, nous l'aimerons et sans doute que notre cœur battra des mêmes élans que celui de M^{me} Swetchine,

qui eût voulu n'être plus désignée aux enfants que par ces mots : « Celle qui croit, celle qui prie, celle qui aime. »

Mais l'amour vrai demande une expression pratique. Aussi bien les saints ont-ils exprimé leur amour par des actes, et, d'une façon générale, par une fidélité constante et joyeuse au service de Dieu. Rien ne coûte à celui qui aime. Mais il faut aimer ardemment, passionnément, à certaines heures, aux heures difficiles, aux heures des grandes tentations, des grands combats, des grands tournants de la vie. C'est donc, en définitive, l'amour qui doit nous conduire au terme du grand voyage et nous jeter aux pieds du Père céleste. « Pauvre volonté humaine, volonté de vingt ans, où prendras-tu ta force ? Mes amis, laissez-moi vous le dire, s'écriait Mgr d'Hulst s'adressant à des hommes et des jeunes gens catholiques, il n'y a pour la volonté vertueuse qu'un principe de force : c'est l'amour. Je ne sais qu'un moyen : c'est de faire de la fidélité au bien une affaire de cœur. »

Avons-nous jusqu'ici employé ce moyen ? Avons-nous fait de la fidélité au service de Dieu une affaire de cœur ? Voilà la question qui se pose dès ce soir devant nous. C'est à nous d'y répondre, et d'y répondre franchement. Je viens de Dieu, je dois retourner à Dieu. Suis-je bien, en ce moment, sur la route qui y conduit ? Ou, si je n'y suis plus, pourquoi et comment m'en suis-je écarté ? Serait-ce parce que j'ai perdu la foi et que je ne connais plus Dieu ? Ou ne serait-ce pas plutôt parce que je n'ai plus d'amour pour Dieu ? Quel objet a donc pris dans mon cœur la place de Dieu ? Est-ce moi-même ? est-ce une créature ? est-ce une habitude invétérée ? un penchant funeste ? Il faut que je le sache. Je viens de Dieu, je dois retourner à Dieu. Je suis sorti de ma voie, et voilà peut-être longtemps déjà que dure mon égarement. Je n'y pensais pas ; aveuglé par la passion, emporté par le tourbillon du monde, distrait par le souci des affaires, je m'enfonçais dans l'abîme, insouciant de l'avenir, insouciant de mon âme, insouciant du but de la vie et du terme à atteindre. Mais voici que ce soir mes yeux se rouvrent à la lumière, ma conscience se réveille, un trouble salutaire s'empare de moi. Je veux profiter de cette grâce qui passe, de ce moment propice, pour me remettre sur la route. C'est mon devoir, et c'est mon intérêt. Car, si je ne vais pas à Dieu pendant ma vie, que je le veuille ou que je ne le veuille pas, j'irai à Dieu le jour de ma mort et je comparaitrai devant lui le jour du jugement suprême. « *Sum quidem et ego mortalis homo*. Je suis moi aussi un homme mortel. » (Sap., vii, 1). Il n'y a pour tous qu'une manière de sortir de la vie : la mort, et après la mort le jugement.

Quand sonnera pour nous l'heure de la

mort? Nous l'ignorons. Et Dieu, dans son infinie sagesse, ne nous permet pas de pénétrer ce mystère : il veut que nous nous tenions prêts à toute heure. Mais il est certain que la mort viendra pour nous comme pour les autres. Et à mesure qu'elle fauche autour de nous, elle nous avertit : « *Cras tibi*. Demain ce sera ton tour. »

Jeunes gens, qui avez la santé, qui avez le savoir, qui avez l'ambition, qui avez d'ardents desirs au cœur, vous allez, comme l'on dit, vous tailler votre place au soleil et vous espérez arriver bons premiers dans la lutte pour la vie. « Demain, pensez-vous; nous serons riches, nous serons puissants, nous serons heureux. » Erreur, erreur profonde, et qui pis est, erreur d'aiguillage. En pleine course, une main puissante vous arrêtera et une voix indignée vous dira : Vous avez fait fausse route, vous avez manqué le but. Vous n'avez vu que la terre, vous avez oublié le ciel; vous avez négligé pour des biens périssables le royaume de Dieu et sa justice. Vous vous prépariez à vivre, je vous donne la mort; vous comptiez sur demain. Insensé! Demain n'est pas à vous; demain c'est le tombeau; demain, c'est la mort; et après la mort, le jugement.

Où, mes chers amis, le jugement! La comparution de l'âme au tribunal de Dieu! Le rendement de compte précis et définitif qu'il faudra fournir sous les regards clairvoyants de ce juge plein d'équité qui sonde les reins et les cœurs! On peut tromper les hommes; on ne trompe pas Dieu. On peut corrompre les juges de la terre; on ne corrompt pas Dieu. Le coupable ici-bas peut obtenir l'indulgence du tribunal; le pécheur, au-delà de la tombe, n'a plus rien à prétendre de la divine miséricorde : c'est l'heure de la justice. Et la justice exerce ses rigueurs sur celui qui a dédaigné le pardon de Dieu en ne le sollicitant pas avant la mort. C'est pourquoi les saints ont versé d'abondantes larmes, durant leur vie, sur les fautes même légères que la fragilité humaine leur avait arrachées; et cependant ils tremblaient encore à la pensée du jugement.

Quelles seraient donc mon épouvante et ma terreur au moment de ces redoutables assises, si la mort venait me surprendre dans l'état du péché! *Quid sum miser tunc dicturus... cum viv justus sit securus?* A cette heure suprême Dieu ne se révélerait pas à moi comme un Père plein de bonté et de tendresse : *Vado ad Patrem*. Non, non, je n'irais pas au Père. Mais j'irais à un juge justement courroucé. Le point d'arrivée me serait funeste.

**

Je ne veux pas qu'il en soit ainsi! Je veux aller à Dieu librement, volontairement, amoureusement. Je veux aller à lui par mes pensées, par mes desirs, par mes actes, par mon

esprit et par mon cœur, par l'ensemble de ma vie. Désormais je vivrai pour lui et je ne me servirai des créatures que comme d'un moyen pour l'aimer et le servir. J'aurai cette sagesse.

Hélas! pourquoi faut-il que je ne l'aie pas toujours eu jusqu'à présent? O mon Dieu, ô notre Père qui êtes aux cieux, ayez pitié de nos enfants égarés. Ce n'est point par malice, mais seulement par faiblesse qu'ils se sont éloignés de vous. Le monde est pervers, nous vivons au milieu d'un siècle impie, la lumière de la foi s'obscurcit, l'ardeur de l'amour se ralentit, les volontés s'énervent, l'homme est essentiellement fragile. *Parce, Domine, parce populo tuo!* Seigneur, ayez pitié de votre peuple! Dès ce soir nous déplorons nos égarements et nous ne voulons pas vous quitter avant que vous ne nous ayez donné votre bénédiction, gage avant-coureur de notre pardon. Mes chers amis, recevons-la avec les sentiments d'une foi profonde, d'un amour sincère et d'un vif repentir. Ainsi soit-il.

II

LA CHUTE SUR LE CHEMIN : LE PÉCHÉ

Et abiens laqueo se suspendit.

Judas se retira et alla se pendre.

(Mt., xxvii, 7).

Quomodo cecidisti de caelo, Lucifer?

Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer?

(Is., xiv, 2).

Mes chers amis,

Nous sommes donc sur la terre des voyageurs : nous venons de Dieu et nous allons à Dieu. Mais, au cours de ce grand voyage, nous sommes exposés aux faux pas, aux chutes, aux égarements. D'autres sont tombés avant nous, se sont égarés avant nous. Peut-être que notre passé atteste déjà bien des chutes et bien des égarements. Il importe donc de nous prémunir pour l'avenir contre de semblables malheurs, toujours possibles et souverainement regrettables. Mieux on connaît le danger, plus facilement on l'évite. Plus on entrevoit le fond de l'abîme, plus résolument on s'éloigne du bord. Aussi je voudrais vous parler ce soir du danger du péché, de l'abîme du péché; je voudrais vous en représenter la malice pour vous en inspirer l'aversion et l'horreur.

Peut-être que par suite de notre éducation première, par suite de notre tempérament, de nos inclinations, par suite du milieu chrétien où nous vivons, nous avons commencé et nous poursuivons le grand voyage de la vie dans des conditions particulièrement favorables. Et cependant nous devons toujours appréhender de graves défaillances. Judas a bien trahi son Maître après avoir reçu ses leçons,

après avoir vu ses miracles, après avoir bénéficié de sa tendresse et de sa prédilection. — Peut-être que par suite des efforts consentis dans le passé, par suite des triomphes remportés, par suite de notre souci de la vie intérieure, nous sommes déjà bien avancés dans le chemin qui mène à Dieu, dans la voie de la sainteté et de la perfection. Et cependant, nous devons toujours opérer notre salut avec crainte et tremblement. Les anges étaient au ciel, ils étaient autour du trône de Dieu, quand leur sot orgueil les précipita dans l'abîme.

La trahison de Judas et son châtement, la révolte des mauvais anges et leur punition : voilà des événements historiques bien propres à nous faire réfléchir et à nous rendre constamment vigilants. Il nous sera salutaire de dégager, pour notre profit spirituel, les graves leçons qu'ils renferment. Nous comprendrons mieux la noirceur du péché, la folie du péché ; et considérant les châtements redoutables que la justice divine inflige au péché, le remords en cette vie, l'enfer éternel en l'autre, nous sentirons l'intérêt et la nécessité qu'il y a pour nous d'éviter à tout prix d'empoisonner notre vie terrestre et de perdre la vie éternelle par le péché.

I

« *Laqueo se suspendit. Il se pendit.* » Messieurs, c'est en ces quelques mots que l'évangéliste S. Mathieu nous raconte la fin tragique de Judas. S. Pierre relate une circonstance de ce fait, que je me permets de vous rappeler avec la même crudité d'expressions dont se servit le grand Apôtre : « Judas se pendit ; et son ventre, dit-il, creva, et toutes ses entrailles se répandirent. *Crepuit medius, et diffusa sunt omnia viscera ejus.* » (Act., I, 18). Quelle triste mort ! Je vous le disais hier soir : la mort est généralement le couronnement de la vie. Sans doute il y a des exceptions. Mais ici, il n'y a pas à s'y méprendre : la fin épouvantable du traître fut le châtement de sa triste vie, de son odieux forfait.

Vous connaissez le personnage. Je vous épargnerais le soin pénible de lui accorder quelques minutes d'attention, si son exemple n'était pas singulièrement suggestif pour nous faire concevoir jusqu'où peut aller l'aveuglement de la passion et combien il est difficile de se dégager des entraves du vice, quand on s'y est laissé prendre et qu'on n'a pas voulu en sortir au moment où Dieu nous offrait le généreux concours de sa miséricorde et de sa grâce.

Judas était l'un des douze apôtres que Jésus avait choisis parmi ses disciples pour leur confier la direction de son Eglise. *Unus ex duodecim* ! Un des Douze ! Qui pourra jamais dire ce que ce titre suppose, de la part du divin Maître, de soins, d'attention, de particulière tendresse ! Un des Douze, c'est-à-dire un de ces douze hommes de confiance sur lesquels

Jésus compte bâtir son Eglise, desquels il veut se servir pour faire connaître au monde son Evangile, pour convertir les païens et les ramener à Dieu, pour appliquer à l'humanité tout entière les fruits de sa passion et de sa mort ! Un des douze, c'est-à-dire un de ces douze privilégiés qui, durant toute la vie publique de Jésus, vivront dans son intimité, s'asseoieront à sa table, recevront ses secrets, ses tendres épanchements ; à qui il expliquera avec une patience inlassable les mystères du royaume des cieux ; pour lesquels il dégagera la leçon cachée des paraboles et des figures. « A vous il a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux, pour les autres, cela ne leur est donné qu'en parabole, en sorte qu'en entendant ils ne comprennent pas. » Les apôtres comprendront le langage du Maître : « Voici que vous parlez ouvertement et vous ne dites plus de paraboles, avoueront-ils... Nous voyons que vous savez tout... Vous avez les paroles de vie... » S'ils défailtent dans le devoir, ce ne sera donc pas par ignorance.

Mais les apôtres, Judas comme ses collègues, ne reçoivent pas seulement les leçons du Maître. Ils voient chaque jour les prodiges qu'il opère par sa toute-puissance. En vérité, ils n'ont jamais vu tant de miracles en Israël : les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les morts sont rappelés à la vie. Jésus est donc vraiment le Fils de Dieu. Qui donc, de ceux qu'il a choisis, qui donc de ceux qui vivent avec lui, songerait désormais à l'abandonner et à se séparer de lui ?

D'ailleurs il est si saint ! Personne n'a jamais pu le convaincre de péché. Personne n'a jamais pu le surprendre dans ses discours. Il prie si bien quand il prie !

Et puis il est si bon ! Son regard est si tendre, son cœur est si généreux ! Sa bonté, son amour pour les hommes, pour ses disciples, pour ses apôtres, pour les petits, les humbles, pour les pécheurs, se dégagent de toute sa conduite, de tous ses actes, de tous ses discours. *Domine, bonum est nos hinc esse !* Seigneur, il fait bon ! On est heureux auprès de vous ! Qui donc songe à le quitter ? Qui donc oserait le trahir ?

Hélas ! malgré les leçons du Maître, malgré les miracles du Maître, malgré la sainteté de son Maître, malgré la bonté de son Maître, Judas va le trahir, le vendre par un baiser pour une vile poignée d'argent. Il y a tant de lâcheté, tant de noirceur dans ce crime que le nom du coupable en est à jamais flétri devant les hommes et devant l'histoire. Désormais le nom de Judas est devenu synonyme de traître. On dit : « C'est un Judas » pour désigner un traître. Et le baiser de Judas est devenu synonyme de trahison.

Comment est-il possible que Judas en soit venu là ? Une petite étincelle engendre un grand incendie. Celui qui ne se surveille pas

dans les petites choses finira par commettre de grandes fautes. Judas avait été honoré de la confiance de Jésus qui lui avait mis entre les mains la pauvre bourse commune au divin Maître et à ses apôtres. Il était donc de ce fait, et sans doute à cause de ses aptitudes particulières, l'économe de la troupe apostolique. Or Judas aimait l'argent, « Judas était un voleur, nous dit S. Jean : *Fur erat.* » (Jo., xii, 6). Depuis quand l'était-il ? L'était-il déjà quand Jésus l'appela au nombre des Douze ? Il est probable que non. Ne le devint-il pas plutôt après que le Maître lui eut confié la bourse commune. Il est permis de le penser. C'est souvent l'occasion qui fait le larron. Judas succomba à l'occasion : « Ayant la bourse, poursuit S. Jean, il prenait ce qu'on y mettait. » (Jo., xii, 6). Au début, ce ne furent sans doute que des détournements de peu d'importance. Mais peu à peu la passion s'accrut, obscurcissant l'esprit et desséchant le cœur du disciple infidèle. L'amour du lucre étouffa dans son âme la voix de la conscience et le fit aboutir à la plus infâme iniquité.

Jésus, qui savait tout, essaya en vain de ramener à la raison cette âme égarée. Au soir de la dernière Cène, il tenta un dernier effort pour sauver le coupable : « En vérité, en vérité, l'un de vous va me trahir. » Le bon Pasteur allait au devant de la brebis tombée dans les ronces et les épines du chemin. D'une main discrète, il écartait les obstacles qui la séparait de lui. C'était le salut si la brebis, déjà grièvement blessée, s'était prêtée à cette miséricordieuse intervention de son Sauveur. Mais elle refusa le secours divin. Judas résista à la grâce ; il s'obstina dans son égarement, il s'endurcit dans son crime. Quelques heures après il consommait sa trahison en livrant Jésus à ses bourreaux.

Il avait sans doute espéré que le Maître échapperait encore à ses ennemis par sa toute-puissance. Mais quand il le vit enchaîné, traduit devant les tribunaux et condamné à mort, il comprit toute la noirceur de son crime ; l'agitation, le trouble, le remords s'emparèrent de lui et il entra dans le plus amer désespoir. Le prix de son forfait ensanglantant ses mains, il prit les trente deniers et s'en fut les porter à ceux qui les lui avaient donnés, pensant que, ne les voyant plus, il serait moins malheureux. Mais le remords subsista, terrible, implacable. Il sembla à Judas que le ciel était d'airain au-dessus de sa tête et que la terre s'entr'ouvrait sous ses pieds. Quand il avait reporté les trente deniers, les complices de son crime s'étaient désintéressés de son horrible état d'âme : « C'est votre affaire, » avaient-ils dit. Point de soulagement du côté des hommes, point d'espoir du côté de Dieu : il ne voulut pas supporter plus longtemps ce supplice si cruel — et il alla se pendre.

Quel crime, Messieurs, vient de se com-

mettre sous nos yeux attristés ! Mais aussi quel châtement vient de lui être infligé sous nos yeux épouvantés ! Quel crime que la trahison de Judas ! Mais aussi quel châtement que le remords et le désespoir qui la suivirent !

Oh ! mes chers amis, prenons garde de mériter jamais cette peine redoutable que Dieu inflige dès ici-bas aux âmes impénitentes et endurcies. Quand le remords se change en repentir, c'est un bien. Mais quand il pousse au désespoir, il devient le fléau de Dieu et il nous conduit aux plus irrémédiables abîmes¹. Si donc nous avons péché, et que la grâce du repentir sollicite notre cœur, ne la repoussons pas. Car qui sait si cette grâce qui passe n'est pas la dernière que Dieu nous envoie dans sa miséricorde ? Il a mesuré à chacun le nombre de ses grâces, il a fixé dans le temps les limites à sa miséricorde. Un jour, une heure vient où il laisse le pécheur obstiné dans son endurcissement. Et alors c'est l'aveuglement volontaire, c'est l'indifférence et c'est à la fin de la vie l'affreux désespoir. Cela s'est vu, cela se voit. Demandons à Dieu que cela ne se voie pas pour nous, et puisque le bon Pasteur vient à nous par cette retraite pour nous retirer du précipice, n'endurcissons point nos cœurs.

II

Mes chers amis, l'exemple de Judas nous montre que les âmes les plus favorisées du ciel ne sont pas à l'abri des défaillances. La chute des anges rebelles va nous montrer que les êtres les plus élevés en grâce ne sauraient sans présomption s'abandonner à une fausse sécurité.

Les anges sont de purs esprits, c'est-à-dire des êtres dégagés des entraves de la matière, doués d'une nature plus parfaite que celle de l'homme, d'une intelligence plus subtile et plus pénétrante, d'une volonté plus robuste et plus libre, des êtres tout célestes que Dieu a placés au pied de son trône et dont il a voulu faire sa cour. Ils sont constitués dans la plus haute dignité après Dieu ; ils sont élevés au plus haut rang des créatures ; ils sont presque au sommet des cieux. Comment ces êtres si parfaits pourraient-ils tomber de si haut ? Pourtant beaucoup d'entre eux sont tombés. Quelle fut la cause de leur chute ? *Quomodo cecidisti de cælo, Lucifer ?* L'occasion de leur chute, et de leur chute mortelle, irréparable, fut précisément l'excellence de leur dignité, le degré d'élévation où le Créateur les avait placés. Les anges ne pouvaient pas pécher par la chair, mais ils pouvaient pécher par l'esprit : ce fut leur orgueil qui les perdit.

¹ « Heureux l'homme qui n'est point piqué par les remords du péché. *Beatus vir qui non est stimulatus in tristitia delicti* ». (Eccli., xiv, 1). — « En venant au monde, l'enfant fait cesser les douleurs de sa mère, tandis que le péché, aussitôt qu'il est commis, déchire par des tourments affreux le cœur qui l'a engendré. » (S. Jean Chrysostome).

Quand nous avons réduit notre corps en servitude, nous avons encore à craindre les révoltes de l'esprit. La chair est pour beaucoup une pierre d'achoppement, l'orgueil est un danger non moins fréquent. On a dit que le foyer de la concupiscence ne s'éteint qu'un quart d'heure après nous. N'en peut-on pas dire autant de notre sottise raison qui regimbe sans cesse contre l'aiguillon de la volonté de Dieu? Or, s'il importe de réprimer énergiquement les révoltes de la chair, il est plus nécessaire encore de dompter les révoltes de l'esprit. Car les péchés de l'esprit sont d'une certaine façon et pratiquement plus graves que les péchés de la chair parce qu'ils sont plus voulus, plus délibérés. Aussi Dieu les châtie avec la plus grande rigueur.

Le châtiment qu'il infligea aux anges rebelles en est un exemple terrifiant. Dès que, dans leur sot orgueil, ils eurent formé le projet insensé de s'élever au-dessus de Dieu et de le détrôner, Dieu justement courroucé les chassa du ciel et les précipita dans les abîmes éternels de l'enfer, *ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat*; dans ce lieu de désordre, dans ce chaos maudit, dans ce gouffre où l'horreur des peines s'ajoutant à l'horreur des souvenirs cause le tourment perpétuel des réprouvés. Car, des peines terribles, des souvenirs cruels, voilà bien ce qu'est l'enfer. Souffrir, souffrir encore, souffrir toute l'éternité, sans une seconde de relâche, souffrir sans mérite, souffrir en révolté, blasphémer contre la souffrance, quel affreux supplice! Et penser au bonheur perdu, savoir qu'on l'a perdu par sa faute, être condamné à faire pendant toute l'éternité un *mea culpa* stérile, quel rêve infernal!

Messieurs, le tableau est bien sombre, et cependant il est encore bien au-dessous de la réalité. Si je diminuais l'enfer à vos yeux, je diminuerais la vérité. Je ne veux pas le faire. Car qu'êtes-vous venu chercher ici? La vérité, n'est-ce pas? Eh bien! je vous donne la vérité. Et je regrette même de ne pas trouver d'expressions assez énergiques pour vous décrire et vous faire saisir toute l'horreur de cette prison de la justice divine.

L'enfer existe: ma foi me l'enseigne, ma raison me le démontre. L'enfer est redoutable: malheur, dit la Sainte Ecriture, à qui tombe entre les mains du Dieu vivant. Je le conçois facilement: rien n'est plus terrible que l'Amour outragé. L'enfer est éternel: autrement il n'aurait plus sa raison d'être et le mal resterait impuni. Certains esprits forts, en rupture de morale, s'en viennent parfois nous dire: « L'enfer? mais personne n'en est jamais revenu. » — Gardez-vous donc bien d'y aller: vous n'en sortiriez plus!

**

O mon Dieu, je savais tout cela, et peut-être que depuis longtemps je côtoie l'abîme, et j'y

tomberais infailliblement si la mort venait à me surprendre. Je vous avais juré fidélité: j'ai manqué à ma promesse, j'ai été traître à mes serments. Je m'étais engagé sans esprit de retour à votre service, et un jour je me suis levé contre vous et j'ai dit comme les anges rebelles: « *Non serviam*. Je ne servirai pas. » Je méritais le châtiment que vous avez infligé à votre apôtre coupable et à vos anges orgueilleux. Mais vous avez été patient et vous m'avez attendu jusqu'ici. Je ne veux plus vous faire attendre. Je crains que vous ne vous lassiez et que vous ne m'abandonniez à ce que l'on appelle le sens réprouvé. Je crains l'endurcissement, l'impénitence finale, et j'ai peur de l'enfer. Dès ce soir je pleure mes égarements; bientôt j'en déposerai le fardeau à vos pieds et je me remettrai résolument dans la bonne route. Ainsi soit-il.

III

LE RELÈVEMENT; SA RÉCOMPENSE

*Cito proferte stolam primam
et induite illum.*

Vite, rendez-lui sa première parure.
(Luc, xv, 22).

Hodie mecum eris in Paradiso.

Aujourd'hui même tu seras avec moi en Paradis. (Luc, xxiii, 43).

Mes chers amis,

Plus d'une fois il nous arrive de défaillir et de tomber pendant le grand voyage que nous faisons de cette vie à l'éternité. En route vers notre fin dernière, nous commettons le péché. Mais Dieu, dans sa bonté et sa miséricorde nous laisse généralement le temps de nous relever par le repentir et de réparer nos fautes par la pénitence. Il est patient; il ne veut pas la mort du pécheur, mais il veut au contraire qu'il se convertisse et qu'il vive: *Dissimulas peccata hominum propter penitentiam*. (Sap., xi, 24). Il ferme momentanément les yeux sur nos misères dans l'espoir que nous mettrons un terme à notre coupable aveuglement.

A condition de le vouloir, nous pouvons toujours nous relever, si bas que nous soyons tombés, si lourdes qu'aient été nos chutes, si avancées que nous soyons dans la vie, si proches que nous soyons des portes du tombeau. Aucun désordre ni aucun temps n'est soustrait au repentir et au pardon. L'enfant prodigue revenait de bien loin, quand le père de famille le reçut dans ses bras et lui rendit l'héritage perdu et sa première parure. Le bon larron allait mourir sur la croix, quand un regard d'amour jeté vers Jésus lui mérita d'entendre cette promesse pleine de réconfort et d'espérance: « En vérité, je te le dis: aujourd'hui même, tu seras avec moi en Paradis. *Hodie mecum eris in Paradiso.* »

Ces deux exemples sont bien propres à exciter notre confiance en la miséricorde de Dieu, à relever notre courage, à faire naître dans notre cœur des sentiments de vif et sincère repentir, à nous faire désirer notre rentrée en grâce, à nous faire reconquérir notre place au foyer paternel et notre droit à l'héritage céleste. Nous méditerons donc, ce soir, sur la *réhabilitation de l'enfant prodigue* et sur la *conversion du bon larron*, images de notre propre relèvement; et nous verrons combien est précieuse la récompense que Dieu réserve aux âmes repentantes. Cette récompense est double: c'est le riche trésor des grâces divines qui nous est largement ouvert pour cette vie, et c'est la possession du ciel dans l'autre vie.

I

« Un père avait deux fils. Le plus jeune lui dit un jour: Mon père, donnez-moi la part de bien qui doit me revenir. Et le père leur partagea son bien. Peu de jours après, le fils, ayant ramassé tout ce qu'il avait, partit pour un pays étranger et lointain, et là, il dissipa son bien en vivant dans la débauche, avec des femmes perdues. Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine dans ce pays-là. Pressé par le besoin, il s'attacha au service d'un maître qui l'envoya garder des pourceaux. Notre pauvre affamé en vint à envier la nourriture grossière de son immonde troupeau. Mais personne ne lui en donnait. »

Messieurs, quelle déchéance ! Ce jeune homme, ce malheureux, désormais sans pain, sans soutien, c'est un fils de famille, l'héritier d'un beau nom, l'héritier de grands biens ! Cet exilé volontaire venu inconsidérément sur une terre étrangère et lointaine, quel est-il ? Vous l'avez deviné, mes chers amis : c'est l'âme séduite par les attrait du plaisir, c'est le chrétien égaré dans les sentiers du vice. La grande famine qui survient, n'est-ce pas la perte de la grâce ? Ce maître sans cœur et sans pitié au service duquel il se met, n'est-ce pas le démon qui réduit le pécheur en esclavage ? La garde des pourceaux, n'est-ce pas trop souvent la vile et triste besogne à laquelle Satan condamne ceux qu'il a pris dans ses filets ?

Était-il possible de subir plus longtemps cette cruelle déchéance ? L'enfant prodigue ne le crut pas. Était-il possible de se familiariser avec tant de détresse et tant de honte ? L'enfant prodigue ne le voulut pas. L'excès de sa misère lui fit comprendre tout ce qu'il avait perdu : « Combien de mercénaires, dans la maison de mon père, ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! » Cette constatation salutaire lui ouvrit les yeux.

Puis, après s'être souvenu du confortable et de la richesse du foyer domestique, il se

rappela la bonté de son père. Son père, il le connaissait. Que de fois n'avait-il pas reçu des marques de sa tendresse ? Que de fois n'avait-il pas senti les chauds battements de son cœur ? Son père avait toujours été si bon pour lui ! C'était par bonté que, sur sa demande, il lui avait remis sa part d'héritage. C'était par bonté, et pour respecter sa liberté, que ce Père l'avait laissé aller au gré de ses caprices, à la recherche du plaisir. Et ce Père si bon devait souffrir de ce départ et pleurer sur son absence. Cette pensée l'émut, il comprit, qu'il avait été un égoïste et un ingrat. — Je me lèverai, dit-il, et j'irai vers mon Père, et je lui dirai : « Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne désormais d'être appelé votre fils : traitez-moi comme l'un de vos mercénaires. »

Oh ! les belles paroles que celles-là, Messieurs et chers amis ! Quels nobles sentiments elles traduisent ! Comme cette componction et cette humilité trouvent facilement le chemin du ciel et vont droit au cœur de Dieu ! « Je me lèverai et j'irai vers mon Père ! » A peine le pécheur a-t-il pris cette résolution que déjà il est pardonné. « J'irai vers mon Père et je lui dirai : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. » En effet, le péché, c'est bien cela : un mépris du ciel, une révolte contre Dieu. Voilà bien ce qui en constitue l'étendue et la malice. Dieu aime que le pécheur confesse la gravité de sa faute. Cet aveu, cette sincérité désarment toujours sa justice et fléchissent sa miséricorde, provoquent sa pitié. « Je ne suis plus digne désormais d'être appelé votre fils. » Oh ! non, le pécheur n'en est plus digne, et c'est encore un traitement de faveur qu'il implore en sollicitant la place du mercenaire. Mais Dieu, dans sa bonté, a déclaré que quiconque s'humilie sera élevé, que quiconque se fait petit aura plus facilement accès au royaume des dieux.

Et, de fait, c'est à un relèvement complet que nous allons assister en considérant comment le Père de famille accueillit son enfant prodigue repentant. Du plus loin qu'il l'aperçut, il fut ému de compassion au spectacle de son dénuement ; et « accourant, dit le saint Evangile, il se jeta à son cou et l'embrassa. *Et accurrens, cecidit super collum ejus et osculatus est eum.* » Oh ! je reconnais là notre Père qui est aux dieux, celui qui, pour nous racheter, nous a sacrifié son Fils unique, et, pour nous sauver, vient sans cesse au-devant de nous. Dans ce baiser de paix et de réconciliation, je reconnais tous ceux que j'ai déjà reçus au tribunal de la Pénitence, celui que je recevrai demain, celui qui doit mettre sur cette retraite le sceau de l'amour et du pardon. O mon Dieu, embrassez-moi ; mais laissez-moi, de grâce, me jeter à genoux, à vos pieds, pour vous avouer mes fautes encore une fois, avec l'enfant prodigue, et expier par cette

humiliation la peine que je vous ai faite et le mépris que j'ai fait de votre bonté !

« Dès que le père de famille eut ramené à la maison son fils repentant, il appela ses serviteurs et il leur dit : — Vite, apportez à mon fils sa première parure et revêtez-l'en. Mettez-lui un anneau à la main et des chaussures aux pieds. Et réjouissons-nous, faisons un grand festin : car mon fils que voici était mort et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. » C'est l'image de ce qui se passe au tribunal de la Pénitence chaque fois que le pécheur y vient recevoir le pardon de son Dieu. Non content de le lui donner libéralement par l'absolution de son ministre, Dieu ordonne à ses anges de rendre à cette âme la robe d'innocence qu'elle avait reçue jadis sur les fonts du baptême, l'anneau mystique de sa grâce, gage de son amitié et de sa paternité divine, la chaussure des vertus surnaturelles qui affermiront sa marche durant toute sa vie. Par ses égarements le pécheur s'était fermé le riche trésor des biens célestes ; le jour de son relèvement, Dieu le lui rouvre avec une amoureuse libéralité. Désormais il pourra y puiser à pleines mains et il y trouvera de quoi apaiser sa faim, de quoi étancher sa soif, de quoi relever ses forces, de quoi réjouir son cœur, de quoi sanctifier son âme, de quoi vivre abondamment de la vie surnaturelle.

« Lorsque le fils aîné apprit la réception triomphale qui avait été faite à son jeune frère, il s'indigna et dit à son père : Voilà tant d'années que je vous sers, je n'ai jamais transgressé vos ordres, et jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour faire bonne chère avec mes amis. Mais dès que cet autre fils qui a dévoré son bien avec des femmes perdues est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. Alors le père lui dit : — Mon fils, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi. Mais il fallait faire bonne chère et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et qu'il est revenu à la vie, parce qu'il était perdu et qu'il est retrouvé. »

Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit qu'il était venu surtout pour les brebis perdues de la maison d'Israël, et pour les malades qui ont besoin de médecin ? Un autre jour, parlant sans figures, il déclarait qu'il y aurait plus de joie au ciel pour un pécheur faisant pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Si après cela, nous n'avions pas le cœur touché de tant de miséricordieuse prédilection, il faudrait désespérer de notre relèvement.

Mais notre cœur est ému, nous sommes sur le chemin du retour. L'exemple de l'enfant prodigue nous y a mis, celui du bon larron va nous y maintenir. Déjà nous revenons à Dieu parce que, comme le prodigue, nous avons

faim de grâce ; bientôt, nous reviendrons plus vite et plus généreusement, parce que, comme le larron, nous aurons faim du ciel.

II

Quelle fut la vie du bon larron ? Nous ne le savons pas. Pour quel crime ou pour quelle série de crimes fut-il condamné au gibet par la justice humaine ? Nous ne le savons pas davantage. Tout ce que nous savons, c'est qu'il fut crucifié le même jour, à la même heure que Jésus, et que cette circonstance toute glorieuse pour lui, devint l'occasion de son mérite. Afin de marquer plus de mépris pour ce Jésus de Nazareth qui s'était proclamé leur Roi et qui s'était déclaré le Fils de Dieu, les Juifs déicides l'avaient mis au rang des mal-fauteurs de bas étage et des criminels les plus vulgaires. Ils avaient décidé que Jésus, sur le Calvaire, aurait deux acolytes, deux bandits, deux voleurs. Or l'un de ces voleurs avait l'âme si noire, la conscience si pervertie qu'il osait braver la justice divine jusque sous les coups de la mort et qu'il mêlait contre Jésus ses railleries aux railleries de la populace. Tant d'audace et tant d'indignité finirent par émouvoir son compagnon qui lui adressa des reproches en ces termes : « Tu ne crains point d'insulter cet innocent ? Nous, nous avons reçu le juste châtiment de nos forfaits. Mais lui, il n'a point fait de mal. » Et tournant son regard vers Jésus, il ajouta : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez entré dans votre royaume. »

Il ne faut qu'un instant, Messieurs et chers amis, il ne faut qu'un regard pour tomber dans l'abîme ; mais il ne faut aussi qu'un instant, qu'un regard pour remonter au ciel. Jésus, à son tour, regarda le larron, et, pour répondre à sa prière, il lui fit, sous la foi du serment, cette promesse solennelle : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis. » Voilà donc un criminel qui meurt avec la certitude qu'il va au ciel. Voilà donc un homme que la société a rejeté de son sein à cause de ses vols et de ses rapines, de ses meurtres peut-être, et que Dieu élève au rang de ses élus. Ce bandit, maintenant, c'est un saint. Il allait finir en réprouvé, et il meurt en prédestiné ! Quelle puissance de repentir ! Mais aussi quelle miséricorde de Jésus, quelle bonté !

Et puisque le ciel est la récompense promise à l'âme qui se relève, j'ajoute : Quelle munificence !

Le ciel, qu'est-ce donc que le ciel ? Le ciel est si beau qu'on ne saurait le décrire. L'apôtre S. Paul, après un ravissement sublime qui le transporta au sommet des cieux, redescendu sur la terre, n'a pu que balbutier quelques mots sur ce que l'œil de l'homme n'a point vu... Et l'apôtre S. Jean, qui, plus que tout

autre, pénétra, plongeait de son regard virginal dans le Cœur de Jésus, n'a pu nous donner dans son Apocalypse qu'une faible ébauche des joies éternelles du paradis. Cependant on peut se le représenter sous bien des aspects. Ce soir, je me contenterai de vous le définir : la *paix inaliénable*, le *repos éternel*, l'*union avec Dieu* dans la gloire.

Messieurs et chers amis, l'homme a toujours considéré la *paix* comme un bien très précieux. Le chrétien la demande à Dieu dans la prière : *Da pacem, Domine*. Dieu l'accorde aux âmes de bonne volonté : *Pax hominibus bonæ voluntatis*. Mais s'il nous la donne, nous ne savons pas toujours la garder : tant que nous serons sur la terre, la paix sera, entre nos mains inhabiles, un trésor bien fragile. Harcelés tour à tour par nos passions, par les séductions du monde, par les tentations du démon ; insuffisamment armés contre des ennemis si redoutables, nous devenons une proie facile et nous perdons la paix en perdant la bataille. Au ciel, nous n'avons plus d'ennemis, plus de luttes à soutenir, plus d'échecs à craindre : ce sera la paix universelle, la paix inaltérable : *Illi autem sunt in pace*. Tel est un des plus consolants aspects de la récompense éternelle des justes. Courage donc, vous qui combattez sur la terre le bon combat : un jour viendra où la paix sera définitivement conclue et où vous pourrez vous reposer sans crainte des fatigues des luttes passées.

Vous vous reposerez sans fin. Le ciel, c'est encore le *repos éternel*. Y a-t-il, Messieurs et chers amis, un repos ici-bas ? Qu'il y ait un repos partiel et passager, je le concède. Mais le repos complet n'est pas connu sur terre : le sommeil lui-même est souvent une fatigue. Durant le grand voyage, a dit un saint, nous n'avons pas le temps de panser nos blessures : *Non est hic tempus evellendi clavos*. Il nous faut marcher, il nous faut travailler, il nous faut lutter sans cesse. Plus nous avancerons sur le chemin de la vie, plus les fatigues nous accableront, plus nous aurons besoin de repos, plus le repos nous manquera. Mais dès que nous serons arrivés au port, nous nous reposerons éternellement des fatigues de la traversée. Les jours s'ajouteront aux jours, les siècles aux siècles, mais rien ne viendra plus troubler notre repos : *Neque luctus, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt*. Il sera complet, il sera éternel. *Requiem æternam dona nobis, Domine !* Seigneur, donnez-nous à la fin de notre pèlerinage ce repos éternel !

Enfin le ciel, c'est l'*union avec Dieu* dans la gloire. L'auteur de la Sagesse, inspiré par l'Esprit-Saint, déclare en effet que les justes recevront, de la main du Seigneur, un royaume de gloire et un diadème éclatant : *Regnum decoris et diademæ speciei de manu Domini*. (Sap., IV, 17). Qu'est-ce que ce royaume de gloire, et

ce diadème éclatant ? C'est le propre royaume de Dieu, c'est son propre diadème. Dieu associe ses élus à sa royauté et à sa gloire. Et pour qu'on ne s'y méprenne pas, le même auteur inspiré ajoute que Dieu, après avoir éprouvé les justes, les a trouvés dignes de lui : *Juvenit illos dignos se* ! (Sap., III, 5). Dignes de Dieu ! Est-ce possible ? Mais oui, mes chers amis : S. Paul l'enseigne à son tour et nous explique comment la chose a pu se faire grâce à un miséricordieux échange du Tout-Puissant. « Il prend, dit-il, nos légères tribulations de cette vie présente, et il leur donne la valeur d'une sublime et incomparable gloire. *Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis*. » (II Cor., IV, 17). Par un mystère incompréhensible des condescendances du Père céleste, Dieu nous a trouvés dignes de lui : *Invenit illos dignos se*. Il s'est uni si intimement à nous que nous sommes tout environnés, tout imprégnés de ses divines clartés : *Fulgebunt justi*. (Sap., III, 7).

O ciel, ô beau ciel, quand donc te posséderai-je ? Quand donc cette lumière éternelle brillera-t-elle sur moi comme la sainte Eglise souhaite qu'elle brille sur les âmes des trépassés ? Elle brillera sur moi quand Dieu m'aura trouvé digne de lui. Je serai digne de lui si désormais j'oriente ma vie vers le ciel.

Demandons à Dieu de nous donner le goût du ciel, le désir du ciel, de nous remettre ou de nous maintenir sur la route du ciel, et de nous ouvrir, à notre dernière heure, la porte du ciel. Cette grâce suprême, Dieu l'accorde à qui la mérite, mais il la refuse à qui s'en montre indigne. Il l'a accordée au bon larron, afin que nous ne désespérions pas de l'obtenir nous-mêmes ; mais il l'a refusée au mauvais larron afin que nous ne présumions pas. *Unus, ut non desperes ; solus, ut non præsumas*. (S. Augustin). Or ce serait une présomption coupable de reculer encore les délais de notre conversion et de nous endormir au bord du précipice.

Nous ne commettrons pas cette funeste imprudence ; mais nous tournerons nos regards vers la croix de notre Rédempteur et vers le ciel où Jésus est allé nous préparer une place. *Sursum corda !* Nous élèverons nos cœurs. Et ainsi notre vie deviendra une ascension perpétuelle ; et le temps que Dieu nous prête sera l'ascenseur qui nous conduira aux portes de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 julii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 10 juillet 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XVI.

La Providence et le monde moderne, 497.

Instructions dominicales. — LI. 10^e Dim. après la Pentecôte : L'orgueil et l'humilité, 499.

Panégyrique de sainte Marthe. — Sainte Marthe louée par Jésus-Christ, 502.

Retraite à des jeunes gens. — LE GRAND VOYAGE. — IV. Le viatique ou la provision de route, 505.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XL. L'Épître aux Romains (suite), 508.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XVI

LA PROVIDENCE ET LE MONDE MODERNE

Messieurs,

M. de Lapparent, le célèbre géologue qui a si longtemps fait autorité dans la science contemporaine, nous raconte ceci :

« Un jour que, dans une société d'économistes, on discutait sur l'épuisement possible des mines de charbon de terre, un des assistants affecta de ne pas redouter cette éventualité, disant que, d'ici là, on trouverait le moyen de mettre le soleil en bouteilles. C'était oublier que cette opération avait été déjà pratiquée de main de maître et que non seulement la mise en bouteilles, mais la mise en cave et la bonne conservation de cette mise en cave s'étaient effectuées dans des circonstances dignes de toute admiration¹. »

Nous allons, Messieurs, étudier ce problème que M. de Lapparent a signalé à notre attention. Nous y verrons que la Providence, non contente de fournir à ses créatures humaines, au jour le jour, ce qui est nécessaire à leur subsistance, a encore prévu le développement que prendrait leur industrie et préparé, bien des siècles d'avance, le pain quotidien sans lequel cette industrie ne pourrait s'exercer : le charbon de terre.

Vous représentez-vous ce que nous deviendrions si tout à coup la houille venait à nous manquer? Toutes nos usines s'arrêteraient, même celles qui sont actionnées par l'électricité, puisque, pour fabriquer l'électricité, il faut des moteurs. Les communications rapides par le chemin de fer et par les bateaux seraient

interrompues. Beaucoup de ménages ne pourraient plus ni se chauffer, ni faire leur nourriture. Le gaz nous manquerait. Ce serait la désolation et la ruine.

D'où vient-il donc, ce charbon de terre qui nous sauve de tant de catastrophes? Je vais vous le dire.

I

Essayons, Messieurs, de nous représenter ce qu'était notre globe, non pas au premier moment de son existence, mais au second, quand la vapeur d'eau, dégagée par cette fournaise colossale, fut condensée dans l'atmosphère et retomba sur la terre pour donner naissance aux océans. C'est l'époque qui a été ainsi désignée par la Genèse : « Que les eaux qui sont sous le ciel se réunissent ensemble, et que le sol apparaisse. »

A ce moment, aucun animal vertébré, poisson, oiseau, mammifère, homme, n'existe et même ne peut encore exister. Il n'y a pas de saisons. L'atmosphère est lourde et chargée d'acide carbonique, suite naturelle de la période enflammée qui vient de se terminer. Des nuages opaques interceptent les rayons du soleil. Aucune fleur ne s'épanouit.

En revanche, grâce à l'humidité qui sature le sol et qui sature l'air, grâce à la chaleur étouffante qui règne partout, il y a des plantes gigantesques, lycopodes, fougères, prêles, qui croissent et se développent dans des conditions extraordinaires. Toute cette végétation exubérante atteint des proportions incroyables, dont celle des tropiques ne peut nous donner qu'une idée affaiblie.

A qui va-t-elle profiter, cette orgie de tiges, de rameaux et de feuilles énormes, puisqu'il n'y a, dit M. de Lapparent, ni herbivores qui puissent s'en rassasier, ni oiseaux qui puissent s'y nicher? D'ailleurs, toutes ces plantes meurent aussi vite qu'elles naissent. Que deviendront leurs débris? Vont-ils pourrir au fur et à mesure, sans aucun profit pour quoi que ce soit? Est-ce que tout cet effort qui aura été dépensé pour les produire, le sera en pure perte? A quoi bon toutes ces luxuriances, s'il n'y a aucun œil qui puisse les contempler, aucun estomac qui puisse s'en repaître?

Je sais bien que cet amas de végétaux en décomposition fourmille de microbes qui y élaborent la cellulose et le carbone. A qui profitera cet enrichissement?

Tel est le problème qui se pose devant nous,

II

Je ne vous engage pas, Messieurs, à aller demander chez un libraire une carte de la terre à cette époque. Cette carte n'existe pas, et c'est bien dommage, parce que vous y

¹ Science et Apologetique, p. 190 et suiv.

verriez des choses qui, sans doute, vous surprendraient fort.

Vous y verriez en particulier ceci, que toute la surface de l'Océan Atlantique qui nous sépare actuellement de l'Amérique, et que sillonnent tous les jours et en tous les sens nos bateaux à vapeur, était alors un plateau élevé. De ce plateau descendait un grand fleuve qui parcourait le centre de la Grande-Bretagne, le nord de la France, de la Belgique, de l'Allemagne, de la Pologne, et se jetait dans la mer qui occupait l'espace où se trouve aujourd'hui la Russie.

De continuelles pluies, de fréquentes chutes d'eau surviennent qui précipitent dans ce fleuve les amas végétaux dont je vous parlais tout à l'heure, et les recouvrent de sable et d'argile. Cela se renouvelle périodiquement, en sorte que le fleuve finit par se combler, enfermant entre ses rivages et dans son lit profond des masses de végétaux, mises désormais à l'abri de l'air et séparées les unes des autres par des couches épaisses de terre. Combien y a-t-il de milliers de mètres cubes ainsi enfouis? Bien osé serait celui qui essaierait de le dire. Ceci explique en tout cas comment l'épaisseur des veines de houille dépassera rarement un mètre, et c'est heureux, parce qu'une couche plus puissante ne pourrait guère être exploitée sans d'immenses dangers.

Cela pourtant ne suffisait pas. Pour que tous ces dépôts de végétaux pussent arriver à remplir le rôle que leur destinait la Providence, il fallait qu'ils fussent comprimés à la façon de ces agglomérés que vous estimez si fort pour le chauffage de vos appartements. Qu'à cela ne tienne! Au moment où le fleuve dont je vous ai dit la direction s'est trouvé comblé, une forte pression s'est exercée sur lui. Une sorte de vague de rochers, vague gigantesque, est venue du Sud et une chaîne de montagnes, que M. de Lapparent estime avoir été aussi haute que les Alpes, s'est dressée à l'endroit où coulait le fleuve, pesant de tout son poids sur les richesses végétales qui y étaient enfouies. Le trésor qui s'était constitué dans des conditions qui ne se reverraient plus, était désormais en sûreté.

Ne cherchez pas, Messieurs, sur la carte, ni même dans vos souvenirs, la place de cette chaîne de montagnes, qu'un illustre géologue, M. Marcel Bertrand, a appelée la chaîne *hercynienne*. Vous ne l'y trouveriez pas, parce que cette chaîne de montagnes a complètement disparu, afin de nous laisser, une fois son rôle terminé, la possibilité d'arriver au trésor qu'elle avait préservé. Tout ceci, ne oubliez pas, s'est passé des siècles et des siècles avant l'apparition de l'homme sur la terre, et nous n'en saurions rien si la science, habituée à épeler la surface du sol, comme nous épelons un livre, ne nous l'avait révélé.

III

Tout cela, direz-vous peut-être, est en effet plein de sagacité. Mais pourquoi la Providence, qui a su mener à bien la constitution des gisements houillers, les a-t-elle enfouis à une si grande profondeur, en sorte qu'il faut, pour aller les chercher, creuser des puits de plusieurs centaines de mètres, engager des sommes d'argent considérables, et courir des dangers très sérieux?

Ne vous hâtez pas de blâmer la Providence. Elle n'avait pas seulement à défendre le trésor enfoui contre la nature, mais aussi contre l'homme, ce grand enfant qui n'eût pas manqué de le gaspiller avant l'heure, s'il avait pu en jouir facilement. « A en juger, dit toujours M. de Lapparent, par la fureur avec laquelle la spéculation se jette sur les gisements nouveaux dont elle ne craint pas de sacrifier entièrement une partie pour tirer un plus rapide profit de l'autre, on peut conjecturer que, le moment venu de s'en servir, on n'eût plus trouvé la houille dont on n'allait plus pouvoir se passer. »

Non. C'est quand l'industrie humaine a eu besoin de charbon de terre, c'est alors seulement qu'elle a été capable de l'extraire d'une façon méthodique et sûre, et là encore apparaît manifestement l'action de la Providence.

Jusqu'à ce moment-là, les hommes brûlent le bois de leurs forêts, et cela suffira à leur travail et à leurs plaisirs. Quand il leur faudra un combustible facile à transporter, renfermant, sous un volume réduit, une grande énergie calorifique, du bois concentré, si je puis parler ainsi, la houille sera là.

Tout à l'heure, en parlant de cette prodigieuse réserve accumulée depuis des siècles par la Providence, j'ai prononcé le mot de trésor. C'en était un, en effet, que ces feuilles, ces ramures et ces tiges pourries, puis solidifiées, dans les entrailles de la terre.

Voyez ce que le génie de l'homme a fait de la houille.

Grâce à elle, les trains de chemin de fer parcourent le monde avec la rapidité de l'éclair, les bateaux à vapeur sillonnent les océans, permettant les échanges et donnant au commerce un essor prodigieux.

Grâce à elle, les usines marchent jour et nuit, les machines se mettent en mouvement, épargnant la main-d'œuvre, mettant à la portée des plus humbles ce qui autrefois était le lot des heureux de ce monde.

Grâce à elle, les ménages les plus besogneux peuvent affronter les rudesses de l'hiver, et ne souffrent pas de la disparition des forêts qui ont pu être défrichées et livrées à la culture.

Grâce à elle, nous avons le coke, ce combustible si agréable, qui tient si bien le feu,

Grâce à elle, nous avons le gaz d'éclairage. C'est bien commode, convenez-en, quand vous rentrez chez vous, de n'avoir qu'un robinet à tourner et une allumette à enflammer pour jouir d'une lumière bien plus éclatante que celle des lampes huileuses de nos aïeux. Le même gaz, d'ailleurs, peut encore servir à chauffer rapidement nos aliments et peut même se transformer, à votre gré, en force motrice.

Grâce à elle, vous avez le goudron avec ses multiples usages, le goudron dont on extrait la benzine, le phénol et la naphthaline.

Grâce à elle, enfin, vous avez l'aniline et tous ses dérivés qui vous fournissent les couleurs jadis les plus chères.

Il est bien probable que j'oublie quelqu'un des multiples bienfaits que nous devons à la houille. Il est bien probable aussi que, le progrès aidant, elle nous fournira de nouvelles ressources très inattendues. Et quand on pense que tout cela est dû à cette végétation qui couvrait la terre bien des siècles avant que nous y fussions, et qui s'y est trouvée enfouie pour nous servir à point nommé : vraiment, est-ce que ce n'est pas prodigieux ?

**

Je disais cela hier à un personnage qui occupe un certain poste dans les écoles publiques. Il m'objecta avec un sourire un peu ironique : « Pourquoi voyez-vous là un dessein de la Providence ? Quand nous nous trouvons en face de faits semblables, nous nous contentons de dire : Voilà un effet qui n'a pas pu être prévu par un cerveau comme le nôtre. » Je lui répondis : « Bien. Mais comme il n'y a pas d'effet sans cause, si la cause n'est pas humaine, c'est justement qu'elle est divine. Et c'est ce que nous appelons la Providence. » Mon interlocuteur se tut. C'était ce qu'il avait de mieux à faire.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

LI

10^e Dimanche après la Pentecôte

L'ORGUEIL ET L'HUMILITÉ

Omnis qui se exaltat humiliabitur.

Celui qui s'élève sera humilié.

Mes frères,

Il n'est pas difficile de découvrir la leçon que N.-S. Jésus-Christ nous donne dans l'évangile d'aujourd'hui. Il attaque l'orgueil dans la personne du pharisien pour nous mettre en garde contre cette passion ; il exalte l'humilité dans la personne du publicain pour nous inspirer l'amour de cette vertu et nous la faire pratiquer. C'est, du reste, ce que n'a cessé de faire notre divin Sauveur, durant tout le cours

de sa vie mortelle : recommander l'humilité, condamner l'orgueil comme étant très funeste à l'âme et très odieux à Dieu.

Je ne puis donc, mes frères, me dispenser de vous instruire sur ce point. Je m'efforcerai de vous bien expliquer la *nature et les conséquences du vice* tant de fois flétri par Jésus, et de la *vertu* opposée si souvent prêchée par lui.

I

1. « L'orgueil, nous dit le catéchisme, est un péché par lequel on s'estime trop soi-même, ou l'on veut trop se faire estimer des autres. »

Il est, certes, permis de s'estimer, puisque nous sommes les créatures de Dieu, le chef-d'œuvre de ses mains. Je ne sais pas pourquoi nous mépriserions ce chef-d'œuvre et serions en admiration en présence de ceux qui remplissent l'univers. Dieu lui-même a dit après avoir créé le monde que tout son ouvrage était bien. Or il a fait l'homme comme le couronnement de son œuvre et l'a introduit dans le monde comme un roi dans son royaume. Il nous est permis de nous estimer, puisque nous avons une âme intelligente et raisonnable habitée par la grâce, c'est-à-dire par Dieu ; puisque nous avons été l'objet des complaisances d'un Dieu et que, pour nous, il a daigné s'incarner et mourir ; puisque notre Créateur nous a faits immortels par notre âme et nous a destinés au ciel, au bonheur dont il jouit lui-même.

Mais voici où le péché existe, où l'orgueil commence : c'est dans l'excès et dans la manière.

Dans l'*excès* : on s'estime, par exemple, plus qu'il ne faut ; on se croit plus que l'on est réellement. Lucifer et Eve commirent cette faute, car ils oublièrent qu'ils étaient créatures et voulurent devenir semblables à Dieu. — On s'estime beaucoup pour des choses de peu d'importance : on se croit souverainement admirable, par exemple, pour un peu de fortune, pour un peu de science, pour une belle position. Quelquefois on s'enorgueillit de choses plus futiles encore, d'un rayon de beauté qui disparaîtra comme la fraîcheur de la fleur.

Dans la *manière* : toutes ces qualités, tous ces biens que nous constatons en nous, d'où nous viennent-ils ? De la libéralité de Dieu. Or, bien que n'exagérant pas ces qualités, celui qui se les attribue, qui s'en glorifie comme s'il les tenait de lui-même, est un orgueilleux. « *Quid habes quod non accepisti ? Quid gloriaris quasi non acceperis ?* Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu ? Et si vous tenez d'un autre ce que vous avez, pourquoi vous en glorifier ? » (I Cor., iv, 7).

Ce n'est pas un mal de remarquer les qualités qui sont en nous, si elles sont réelles. Ce qui est mal, c'est d'en tirer vanité et de ne pas dire : « C'est à Dieu que je les dois, »

— Ce qui est mal encore, c'est de chercher à se faire admirer pour ces qualités et ces biens naturels ou surnaturels, de quêter les louanges. — Ce qui est mal enfin, c'est de profiter de ces qualités pour mépriser les autres et regarder son prochain avec dédain.

2. L'humilité est tout l'opposé. C'est une vertu par laquelle ayant une vraie connaissance de nous-mêmes, nous nous jugeons dignes d'être méprisés. On ne peut en effet chercher à s'élever au-dessus des autres, se persuader qu'on a droit à l'admiration universelle, quand on a une idée juste de soi.

L'humilité c'est la vérité. Or voici la vérité : par nous-mêmes nous ne sommes rien, ni dans l'ordre de la nature, ni dans l'ordre de la grâce. Dans l'ordre de la nature, tout nous vient de Dieu : c'est lui qui nous a donné la vie, l'esprit, le corps, les richesses, les biens matériels. Dans l'ordre de la grâce, nous devons également tout à Dieu. Les vertus, les mérites, les bonnes œuvres sont en définitive des dons qu'il nous fait. Car sans son aide nous serions incapables de concevoir un bon désir, de prendre une bonne résolution et d'avoir même une bonne pensée. Telle est la vérité. Se glorifier dans ces conditions c'est, vous le voyez, une absurdité de notre part et une injure envers Dieu.

L'humilité tout entière est donc basée sur la connaissance exacte que l'on a de soi-même.

En nous considérant de la tête aux pieds, nous remarquerons que nous n'avons rien qui puisse flatter notre vanité, tandis que nous avons mille motifs de nous humilier devant Dieu.

Il y a en effet dans tout homme deux choses différentes : des qualités et des défauts. Les qualités viennent de Dieu qui nous en a fait cadeau, afin que nous en usions bien. Les défauts sont à nous et viennent de nous. Alors de quoi se flatter ? D'avoir bien usé des dons divins ? Mais voyez toutes les fautes que chaque jour nous commettons, le mauvais emploi que nous faisons de ce qui est placé entre nos mains !

S. Augustin savait bien le prix qu'il fallait attacher à la connaissance de soi-même ; il savait bien qu'avec elle on possède la base de toute vertu quand il s'écriait : « *Noverim te, noverim me, ut amem te et contemnam me.* Faites, Seigneur, que je vous connaisse et que je me connaisse, afin que je vous aime et que je me méprise. »

Si nous nous connaissions parfaitement, mes frères, il serait impossible que l'humilité n'existât pas en nous, qu'elle ne fût pas dans nos pensées, nos paroles et nos actions. Elle se traduirait dans toute notre conduite.

Envers Dieu, nous serions bien soumis ; nous nous rappellerions sans cesse notre dépendance vis-à-vis de lui et nous craindrions de

l'offenser ; nous éprouverions pour sa grandeur infinie une vénération et un respect profonds. — Envers le prochain, il nous serait difficile de manquer de charité, de le mépriser, et même de ne pas excuser ses faiblesses et ses fautes. — Enfin nous n'aurions certainement pas un amour-propre aussi développé ; nous ne serions point tentés de porter sur notre propre compte des jugements trop flatteurs ; nous serions à peu près guéris du mal de susceptibilité.

Voilà, mes frères, la véritable humilité, qui a son siège dans l'esprit et dans le cœur, et qui provient de l'idée juste et vraie que nous devons avoir de nous-mêmes.

Voyez maintenant si c'est l'orgueil ou l'humilité qui règne en vous. Vous connaissez l'un et l'autre. Mais vous allez comprendre, par les effets bien différents qu'ils produisent, combien l'un est à détester et à détruire, l'autre à aimer et à cultiver.

II

1. L'orgueil d'abord a pour effet d'exciter la haine de Dieu. Celui-ci, nous répète souvent la Sainte Ecriture, résiste aux orgueilleux, il les méprise et les châtie.

Un jour, Jésus-Christ maudissait quelques villes qui refusaient de profiter de la grâce. Son esprit se porta sur Capharnaüm : « Et toi, s'écria-t-il, Capharnaüm, tu t'es élevée orgueilleusement jusqu'au ciel, eh bien ! tu seras submergée et enfouie jusque dans les profondeurs de la terre. » (Luc, x, 15). Aucune prédiction ne s'est mieux réalisée que celle-là. Le voyageur qui veut s'en rendre compte va visiter l'emplacement de Capharnaüm : il ne trouve plus rien ; pas une seule pierre, pas un seul vestige de cette ville altière ! Image frappante de l'orgueilleux. Il s'élève au-dessus des autres, méprise tout le monde ; mais il est détesté de Dieu et bientôt se réalise la parole du prophète :

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

La justice divine s'est vengée, elle l'a frappé.

C'est encore aux orgueilleux pharisiens que Notre-Seigneur disait, montrant par là combien il détestait l'orgueil : « Vous voulez qu'on vous considère comme des saints. Mais Dieu connaît le fond de vos cœurs : ce qui paraît grand, élevé aux yeux des hommes est abominable aux yeux et au jugement de Dieu. » (Luc, xvi, 15). C'est-à-dire l'orgueil qui est en vous fait que vous déplaitez souverainement à Dieu ; et tout ce que vous faites, toutes les bonnes œuvres que vous étalez au grand jour lui répugnent.

Ne nous étonnons pas, mes frères, de cette haine de Dieu pour l'orgueilleux : celui-ci en effet est un voleur qui lui dérobe sa gloire.

L'orgueil est ensuite le grand chef de l'armée des passions. Il est, nous dit l'Esprit-

Saint, le principe de tout péché : « *Initium omnis peccati est superbia.* » (Eccli., x, 15). Toute perdition puise sa source dans l'orgueil : « *In ipsa enim initium sumpsit omnis perditio.* » (Tob., iv, 14). A la racine de toute faute on trouve donc cette passion. C'est elle qui contient les germes de tous les autres vices et défauts ; elle qui les fait grandir et les aide à se développer. D'où viennent toutes les grandes chutes qu'enregistre l'histoire ? De l'orgueil. Pourquoi Lucifer, le plus beau et le mieux doué des anges, se révolta-t-il contre son Créateur ? Pourquoi mérita-t-il que l'enfer fût créé et qu'il y fût précipité ? Parce qu'il fut orgueilleux. « Je serai semblable au Très-Haut, dit-il, *similis ero Altissimo.* » (Is., xiv, 14). Je ne veux point m'abaisser. » Quelle fut la tentation à laquelle Eve succomba ? Ce fut une tentation d'orgueil. Elle se laissa séduire par cette promesse du démon : « Vous serez comme des dieux, *eritis sicut dii.* » (Gen., iii, 5).

L'orgueil est donc le prince des péchés. C'est par lui que l'homme a perdu le bonheur, a perdu le ciel et perd encore la grâce. On comprend qu'il ne saurait en être autrement, quand on fait attention à tous les défauts que cette passion fait naître dans l'âme.

L'orgueilleux est hypocrite : il veut paraître ce qu'il n'est pas, il faut bien simuler. C'est le vice que Notre-Seigneur flétrissait dans les orgueilleux pharisiens : « Vous êtes des sépulchres blanchis, » leur disait-il ; c'est-à-dire, à l'extérieur vous paraissez corrects, vertueux, aux yeux des hommes tout est beau, mais au fond vous n'êtes que corruption et pourriture. (Matt., xxiii, 27).

L'orgueilleux éprouve ensuite du mépris pour son prochain et il manque à la charité. Il se croit au-dessus des autres ; d'où la critique, la médisance et au besoin la calomnie.

L'orgueilleux ne veut point accepter d'observations. Il est opiniâtre et reste sourd à toutes les voix de la nature et de la grâce dont Dieu peut se servir pour le rappeler au bien.

Je ne vous signale pas, mes frères, toutes les misères qu'engendre l'orgueil. Mais bien souvent, en y regardant de près, on constate que cette passion fut le principe d'une mauvaise fin et qu'elle a conduit et conduit encore à la damnation plus d'âmes qu'on ne pense. Sachez, mes frères, que si la foi est étouffée, si le courage et l'énergie font défaut pour revenir à de bons sentiments, c'est presque toujours l'orgueil qui a produit cela. Car 1^o ce vice tarit la charité divine et ferme les avenues de la grâce, nécessaire et indispensable moyen pour se convertir à Dieu. 2^o Il fait tellement pression sur le malheureux qui est son esclave, qu'il l'empêche de parler ou d'agir quand il le faudrait, qu'il le retient comme enlacé quand il voudrait obéir à la voix de sa conscience.

2. Comme Dieu est au contraire bon et indulgent pour les humbles ! Dans ses paroles comme dans ses actes, il manifeste toujours ses préférences pour les petits, les pauvres, les faibles.

Quel est en effet l'un des principaux enseignements de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? N'est-ce pas celui-ci ? « Apprenez de moi que je suis doux et *humble* de cœur. » (Matt., xi, 29). La Bible n'est-elle pas remplie de menaces contre l'orgueilleux et de magnifiques promesses en faveur de l'homme humble ?

Voici comment Dieu montre bien son amour pour les humbles : 1^o il leur donne ses grâces ; et 2^o il leur pardonne leurs fautes.

La grâce nous est absolument indispensable, nécessaire. Dieu la refuse à l'orgueilleux ; mais il l'accorde avec plaisir à celui qui pratique la vertu dont je parle. Et même, plus il trouve l'humilité parfaite, profonde, dans un cœur, plus il verse abondamment ses bienfaits divins. Il l'a affirmé et il le fait : *humilibus autem dat gratiam.* (Jac., iv, 6).

C'est aux humbles aussi que volontiers et largement Dieu octroie le pardon. Je n'en veux pour preuve que la parabole de notre Evangile. Ce pauvre publicain, malgré toutes ses fautes, s'en retourna dans sa maison justifié, c'est-à-dire pardonné, parce qu'il avait prié avec humilité. L'orgueilleux pharisien, au contraire, en dépit de toutes ses bonnes œuvres, garda sa conscience chargée.

Une âme humble deviendra toujours, du reste, une âme vertueuse. Car l'humilité est pour ainsi dire la semence des autres vertus.

En vain vous essayeriez de faire germer et grandir ces plantes du ciel dans une âme dépourvue d'humilité : vous n'y arriverez pas ; cela est impossible. Vous vous ririez, mes frères, d'un architecte qui voudrait construire une maison sans l'asseoir sur une base, ou qui prétendrait la bâtir dans les airs sans soutien. Eh bien ! la base de l'édifice spirituel, c'est l'humilité ; vouloir le construire sans cette base, c'est imiter cet architecte insensé, c'est bâtir dans les airs. D'un pareil édifice certainement rien ne subsistera. Quand l'humilité au contraire sert de fondement aux autres vertus, celles-ci sont solides.

Le cœur humble sait même tirer profit jusqu'à un certain point de ses fautes et de ses défauts. Le péché sans doute est toujours un très grand mal. Mais si, par exemple, après l'avoir commis, nous nous humilions devant Dieu, si à cause de cette faute nous avons plus d'amour de Dieu, plus de zèle à accomplir nos devoirs, à fuir les occasions et les dangers, ne peut-on pas dire, grâce à notre humilité, que notre péché fut un bien ? « Mieux vaut aux yeux de Dieu un pêcheur humble avec toutes ses misères, qu'un juste orgueilleux avec toutes ses bonnes œuvres, » disait S. Jean Chrysostome.

L'humilité enfin ouvre la porte du ciel et introduit auprès de Dieu. Sans elle notre espoir d'être sauvé n'est guère fondé. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « En vérité je vous le dis, si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (Matt., xviii, 3). Sa parole est formelle. Une raison qui l'est également est celle-ci : ce n'est qu'aux humbles que Dieu accorde sa grâce ; or sans la grâce impossible, absolument impossible, à qui que ce soit, de faire son salut.

Après cela toute explication serait superflue. Je termine donc, mes frères, sans ajouter de conclusion à mon instruction. Je me contenterai de vous répéter, afin qu'elle se grave dans votre esprit, la parole de Jésus : « Quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé. » (Matt., xxiii, 12). C'est-à-dire : vous voulez mériter d'être glorifiés un jour dans le ciel ? fuyez le vice de l'orgueil et pratiquez la vertu d'humilité. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARTHE

(29 juillet)

SAINTE MARTHE LOUÉE PAR JÉSUS-CHRIST

Martha autem satagebat circa frequentius ministerium.

Marthe s'évertuait parmi son multiple service. (Luc, x, 40).

Jésus avait envoyé ses soixante-douze disciples prêcher dans la Galilée. Ils revenaient pleins de joie, car les démons eux-mêmes s'étaient soumis, au seul nom du Maître. Et celui-ci rendait grâce à Dieu qui avait caché ces lumières aux sages du siècle et les avait révélées aux humbles. « Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! » disait-il aux fidèles compagnons qui l'entouraient.

Comme il était tout au bonheur de se voir aimé et compris, un scribe vint en trouble-fête lui demander ce qu'il fallait faire pour posséder la vie éternelle. Ah ! si c'eût été une âme simple et sincère, qu'il eût été heureux de lui multiplier les explications ! Mais c'était un homme qui voulait se faire valoir. Dans son inlassable bonté pourtant, Jésus lui rappelle les deux grands devoirs de l'amour de Dieu et du prochain. Il lui expose même à l'aide d'une parabole saisissante, — celle du Samaritain, — qui est le vrai prochain.

Il semble que tout cela l'ait fatigué : la vue des consciences tortueuses l'attristait, il avait besoin de parler à des âmes humbles, dévouées, vaillantes. Il entra donc, à Béthanie sans doute, « chez une femme nommée Marthe qui le reçut dans sa maison. »

L'Evangile a recueilli avec soin ce fait afin

de proclamer la gloire de sainte Marthe. *Elle est la maîtresse de maison, qui sait remplir les devoirs de l'hospitalité.* Nous verrons en effet avec quelles prévenances, quel empressement elle s'en acquitte. Aussi le Sauveur fait-il magnifiquement son éloge. Bien loin de lui adresser des reproches, comme quelques-uns se le figurent, il n'a au contraire pour elle que des paroles tendres ; mais à la louange il ajoute un enseignement qui ne contredit point la louange. Sainte Marthe demeure donc le modèle éternel de la maîtresse de maison, et l'éloge qu'elle a reçu, tous les siècles chrétiens l'ont à l'envi répété en la proclamant l'heureuse « hôtesse du Christ. »

I

L'hospitalité est une des meilleures formes de la charité. Aussi Jésus-Christ au jugement dernier dira-t-il aux élus : « J'étais étranger, j'ai frappé à votre porte et vous m'avez recueilli. » Au contraire il fera un crime aux autres de ne lui avoir pas ouvert, *hospes eram et non collegistis me.* (Matth., xxv, 43). Et il prend soin de nous assurer que c'est lui que nous recevons dans la personne des pauvres. Ceux-ci en effet par eux-mêmes n'ont rien d'intéressant, parfois même leur extérieur, leurs exigences, tout est repoussant, mais nous regardons leur âme qui a été sauvée comme la nôtre par le sang du Sauveur, qui aux yeux de Dieu est peut-être plus belle et plus précieuse que la nôtre ; nous voyons en eux des malheureux qui sont victimes de la vie, et qui, à ce titre, sont plus dignes de compassion, des frères en Jésus-Christ, et nous leur ouvrons toute grande notre porte avec notre cœur.

Sainte Marthe ici est notre modèle. Jésus-Christ vient chez elle. Il la connaît bien avec sa grande âme et sa générosité sans bornes, il ne frappe même pas, il entre, *intravit*. Il n'est pas attendu, mais il sait qu'il sera accueilli avec une joie inexprimable, et en effet Marthe le reçoit chez elle, dans sa maison, *exceptit illum in domum suam*. C'est sans doute parce qu'elle est la sœur aînée que l'héritage lui a été dévolu, mais S. Luc dit nettement que la maison est la sienne où le Sauveur est entré.

Jésus est le proscrit, le persécuté ; quelques mois à peine le séparent de l'heure du suprême sacrifice ; il est haï des Pharisiens, les princes des prêtres lui tendent des pièges ; il est en défaveur auprès de ceux qui sont tout-puissants sur l'opinion et qui disposent des places, de l'argent, des honneurs, même de la vie de leurs concitoyens. Marthe sait tout cela. Une âme moins généreuse que la sienne se fût montrée timide, réservée, défiante. Recevoir chez soi quelqu'un qui est suspect, mal vu du pouvoir, qui porte ombrage aux puis-

sances du jour, mais, c'est s'exposer, se compromettre ! Marthe a un frère, Lazare, qui peut prétendre par sa situation, ses talents, sa fortune, à tous les honneurs. En ouvrant sa porte à Jésus-Christ ne va-t-elle pas perdre l'avenir de son frère ? Car les Pharisiens mettent de la férocité dans leur haine du Christ ; ils se vengent sur tous ceux qui lui sont favorables. Quand il guérira l'aveugle-né, ne menaceront-ils pas les parents de celui-ci de les chasser de la synagogue s'ils disent du bien de leur admirable bienfaiteur ?

Certes, je n'ai pas besoin d'ajouter que ces considérations peu généreuses de crainte, et en somme de lâcheté, ne sont que trop actuelles. On redoute de rencontrer, de saluer des gens qu'on estime, qui vous rendent service, qui vous aiment, mais qui sont écartés par les maîtres du pouvoir, parce qu'ils ne pensent pas comme eux, qu'ils gardent leurs convictions malgré les persécutions qui les accablent, qu'ils ne se courbent pas devant l'injustice et ne consentent point à devenir des renégats. Alors combien de maisons demeurent fermées à ces hommes de caractère, et combien de cœurs jadis reconnaissants les ont voués à l'oubli !

De tout temps c'est la peur qui a présidé aux relations. L'homme n'a jamais eu que par exception la fierté d'être et de se montrer libre. Et c'est ici que j'admire sainte Marthe. Jésus méprisé, traqué, persécuté, vient simplement chez elle, il y entre, sachant qu'il y trouvera un asile sûr, et que bien qu'il ne l'ait point prévenue, elle peut toujours lui dire : « Je vous attendais ! »

A cette bravoure de son accueil elle ajoute l'empressement. Si elle avait osé formuler un reproche, c'eût été celui d'arriver ainsi, sans qu'elle ait pu se douter qu'il venait, et par conséquent sans qu'elle ait fait des préparatifs dignes de lui. Mais lui adresser des reproches, à lui, au bon Maître ? Elle est assez heureuse de l'avoir ici auprès d'elle, dans sa maison, *in domum suam*.

Cependant, elle possède le sens des convenances, elle sait qui elle reçoit, elle ne veut pas que rien soit oublié dans la magnificence du service. C'est pourquoi elle se hâte, s'agite, donne ses ordres, avec son coup d'œil clairvoyant de maîtresse de maison. Elle est toute troublée et de l'honneur de la visite et de la responsabilité qui lui incombe. Peut-être est-elle animée d'un certain amour-propre, et en vérité qui oserait l'en blâmer ? Elle veut que son doux Sauveur ne se trouve nulle part aussi bien que chez elle, et elle s'applique à ce que rien ne manque des précieux détails de la plus cordiale des réceptions. *Martha autem satagebat*.

Oh non ! nous ne la blâmerons point, ni de son trouble, ni de son pieux empressement,

encore que nous y voyions un peu d'inquiétude. Nous concluons seulement que nous devons l'imiter, même dans les heureux défauts que l'on pourrait signaler. Souvent aussi il nous arrive de recevoir le bon Maître, par la sainte communion. Il vient en nous avec tout son amour, toute sa divinité. Oh ! faisons-lui l'accueil de sainte Marthe. Il est toujours le grand Proscrit, qu'il demeure chez nous en toute confiance, en toute sécurité ! Nous l'aimons, nous le lui dirons par toutes les voix de notre âme, et pour qu'il se plaise dans l'asile que nous lui avons préparé, nous multiplierons, comme sainte Marthe, les prévenances, les résolutions de zèle et de fidélité, les marques d'amour.

Les Pères de l'Eglise nous disent que les deux sœurs, Marthe et Marie, représentent l'une la vie active, l'autre la vie contemplative. Pendant que sainte Marthe s'ingénie à honorer le Maître par un festin convenable, par une maison bien tenue, par cet art de la maîtresse de maison qui fait briller partout l'ordre en mettant chaque chose à sa place, en apportant chaque chose à son heure, Marie était assise aux pieds de Jésus et elle écoutait sa parole. Dieu me garde d'incriminer Marie, qui témoigne tant d'humilité, de tendresse et de muet amour au Sauveur ! « Elle a choisi la meilleure part. » Mais il serait injuste de ne point reconnaître les qualités et les vertus de sa grande sœur qui a pris le rôle le plus ingrat, qui s'oublie elle-même et se dépense sans mesure pour les autres.

Je dirai même qu'elle est, plus que Madeleine, la sainte de notre époque. L'âme contemporaine, et c'est une de ses faiblesses, n'est point frappée par la grandeur, la sublimité protectrice de la contemplation. Un des vices de son éducation, c'est l'unique passion de l'utile ; et, pour elle, l'utile, c'est ce qui se voit, c'est le dévouement qui s'impose à son attention, c'est la sœur de charité qui panse les plaies des blessés du champ de bataille et qui berce par ses paroles de bonté, par sa douceur de main, les souffrances les plus dures. Elle admire donc plutôt sainte Marthe, la vie active et sacrifiée. Un jour ce spectacle de tant de serviteurs et de servantes de Dieu qui se consacrent héroïquement à éclairer, à relever les plus déshérités, les races noires où sévit encore l'esclavage, ou bien les corps blessés devenus des loques humaines, les âmes accablées par les revers, le doute, les ingratitude, la forcera à réfléchir, à se demander la cause, la raison profonde de tant de désintéressement et de courage, et elle devra conclure que les sœurs de charité, comme les missionnaires, se dévouent à l'humanité pour le seul amour de Dieu. Elle reviendra elle-même alors à Dieu pour l'adorer, et c'est Marthe qui aura fait triompher la doctrine de Marie.

II

Jésus va maintenant rendre justice à la générosité hospitalière de sainte Marthe. Pendant que Marie est absorbée par la contemplation divine et qu'elle écoute avidement les paroles du Sauveur, Marthe s'applique à remplir tous les devoirs de l'hospitalité, elle dresse les tables, prépare l'eau qui doit laver les pieds de son hôte auguste, les parfums qu'elle répandra sur sa tête. Quel zèle, quelles prévoyances, quelle amabilité ! Elle se dit qu'elle n'en fera jamais assez pour témoigner à Jésus son amour, sa reconnaissance. Aussi trouve-t-elle qu'il manque bien des choses dans le service. On a prétendu qu'elle avait au cœur un peu de jalousie, parce que sa sœur jouissait seule des chers entretiens du Maître : mais c'est lui prêter gratuitement un défaut qui n'apparaît nulle part. Elle est heureuse au contraire de la conversion sincère de Marie, heureuse de voir qu'elle a réussi à la tirer de la voie périlleuse où elle a failli se perdre et que sa sœur est redevenue pieuse, humble, bonne, irréprochable. Mais elle pense en même temps que le Sauveur bien-aimé à qui elle doit tant, ne sera pas reçu avec la décence magnifique que commande sa profonde gratitude. Pour elle, ses devoirs de maîtresse de maison passent en ce moment avant tout ; les délicieuses conversations peuvent se remettre, mais non pas le banquet dont l'heure approche.

C'est dominée par cette impression qu'elle dit à Jésus : « Seigneur, vous n'avez donc pas souci que ma sœur me laisse tout le service à moi seule ? Dites-lui donc qu'elle m'aide ! »

Ce qui signifie en réalité : « Je suis accablée de travail, et Marie est tellement attentive à vos paroles qu'elle ne voit rien, qu'elle ne m'entend point. Si vous ne lui commandez pas vous-même, elle ne m'écouterà pas ! Et alors, Seigneur, vous ne serez pas reçu à Béthanie ainsi que les convenances l'exigent. »

Tel est bien le sens de cette sortie de Marthe où l'on aurait tort de voir un reproche. Elle est inspirée par le zèle, l'amour, le désir d'être agréable à son Hôte divin, par les devoirs de l'hospitalité qui se confondent ici avec les devoirs du culte extérieur. Elle sait que c'est le Fils de Dieu qui est descendu dans sa maison, et vous vous rappelez avec quelle foi, près du tombeau de Lazare, elle s'écria : « Je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant qui est venu en ce monde ! » (Jean, xi, 27). Or ce Christ, Fils du Dieu vivant, est chez elle, et elle ne lui rendrait pas tous les honneurs qu'elle pourra !

Aussi Jésus ne la réprimande point, il la comprend, il la loue, il lui exprime sa tendresse : « Marthe ! Marthe ! vous êtes pleine de sollicitude et vous vous troublez en beaucoup de choses ! » Quoi de plus affectueux que ce nom de Marthe, deux fois répété en signe d'une

sainte dilection et d'une douce familiarité ? « Quoi ! semble-t-il dire, vous me connaissez, vous savez que je viens chez vous par pure amitié, et non point pour jouir d'un festin, et vous faites tous ces préparatifs ! Vous vous absorbez dans tous ces détails secondaires ! Je sais bien que, tout cela, vous le faites pour m'honorer, par amour, par délicatesse, par reconnaissance, mais pourquoi vous inquiéter plus qu'il ne convient ? *Sollicita es !* »

Où voyez-vous un blâme dans ces paroles ? Loin de là, au fond du cœur il la remercie de son zèle affectueux, de son intention si élevée, où il voit à la fois des sentiments de générosité sans bornes, d'amour et d'adoration. Il l'approuve pleinement ; mais à l'éloge il tient à ajouter un enseignement, une leçon :

« Or, dit-il, une seule chose est nécessaire. »

Ces paroles réclament sans doute une plus grande simplicité dans le festin, mais elles ont sûrement un sens plus élevé qui n'a pas échappé à l'Eglise. Elles expriment la même pensée que cet avertissement donné par Jésus aux apôtres dans la prière après la Cène : « Voici la vie éternelle : c'est qu'ils vous connaissent, ô vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » (Jean, xvii, 3). Tout disparaît devant cette idée souveraine et vitale. Il n'y a que Dieu au monde, Dieu qui est notre principe et notre fin. Le connaître, c'est la grande, l'unique science, la seule nourriture de l'esprit ; l'aimer c'est le seul aliment digne de notre cœur. Oui, ô Marthe ! ayez toujours l'âme élevée vers Dieu, unie à Dieu, car celui qui est uni à Dieu ne fait qu'un seul esprit avec lui. C'est la félicité au-dessus de toutes les félicités, la joie au-dessus de toutes les joies ; c'est ici-bas le ciel anticipé, la jouissance prématurée de la vie éternelle ! C'est « la seule chose nécessaire. » Que sont, au regard de Dieu, les choses de la terre, les richesses, les festins, les jouissances ? Tout cela est l'accessoire et parfois l'accessoire coupable. Laissons là ces inutilités et ne songeons qu'à la seule chose nécessaire ; Dieu connu ici-bas et possédé dans le ciel.

Voilà ce que Jésus dit à sainte Marthe. Il ne la reprend pas. « Comment la reprendrait-il, fait observer S. Augustin, elle qui éprouvait une si grande joie de recevoir un tel hôte ? ¹ » La part qu'elle a prise est bonne. Elle travaille pour le Christ, uniquement pour lui ; elle n'a pas d'autre pensée et ses sollicitudes ne tendent qu'à le réjouir, n'ont pour but que de le contenter, lui qui éprouve si peu de joie en ce monde, qui est rejeté par tant d'ennemis et qui est si bon cependant ! Qu'il reste ici, à Béthanie, il y est chez ses amis qui s'efforceront de le consoler de ses tristesses, des ingratitude quotidiennes, de la haine des

¹ *De verbis Domini, Sermo 27.*

Pharisiens. L'amour de Marthe et de Marie compensera ces méchancetés et ces colères.

La vie active est bonne, et le Sauveur l'exaltera. Elle consiste à donner du pain à ceux qui en manquent, à instruire des paroles de la sagesse ceux qui les ignorent, à ramener dans la voie divine ceux qui s'en écartent, à panser les blessures, à se pencher sur toutes les misères physiques et morales. Telle est la part de Marthe et de tous ceux qui marchent sur ses traces. Dieu les aime parce qu'ils le font aimer.

Cependant il arrive que les tracasseries extérieures et les soucis de la vie nous distraient de la seule chose nécessaire. Marie est là qui ne connaît point ces distractions ; elle est aux pieds de Jésus, elle l'écoute, elle boit ses paroles, elle a rejeté tout le bagage des vanités mondaines, et maintenant elle ne veut plus connaître et aimer que Dieu. Toutes ses pensées, tous les battements de son cœur, tous les mouvements de ses paupières sont autant d'actes d'amour. « Elle a choisi la meilleure part. »

Marthe a entendu cet enseignement nouveau. Quel sentiment éprouve-t-elle dans son âme ? Elle va protester sans doute. Quoi ! depuis que Jésus est entré chez elle, dans son hospitalière maison, elle travaille, elle dispose, elle arrange, elle commande, elle remue les meubles, elle prépare les appartements, elle dresse les tables, tout cela pour lui, pour lui être agréable, pour l'honorer ; et pendant qu'elle s'adonne à cette activité intense, sa sœur est là, aux pieds du Maître, inerte, immobile, sans se soucier s'il sera dignement reçu, et Jésus déclare que celle-ci a choisi la meilleure part ! N'est-ce pas une injustice flagrante ? Le Sauveur ne méconnaît-il pas le prix de son dévouement et de son action ? Comment Marthe n'éprouverait-elle pas au fond quelque mécontentement qu'elle s'empresse d'exprimer ?

Ce serait mal connaître cette belle âme qui fut sainte Marthe. Non, elle n'a pas l'ombre de peine ou de tristesse, c'est pourquoi elle ne répond rien, et si elle se tait, c'est un silence d'acquiescement. Elle ne porte pas d'envie à sa sœur, elle est assez heureuse de l'avoir ramenée à Dieu, et surtout d'entendre le Maître dire : « Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée. » Elle écoute avec humilité cet enseignement qu'elle goûte, parce qu'elle en comprend la justesse et la douceur : « Ce que vous avez choisi, ô Marthe ! s'écrie encore S. Augustin, cela vous sera ôté, afin que vous receviez un meilleur don. Le travail vous sera ôté afin que vous receviez le repos. Vous naviguez encore, Marie est déjà dans le port ! »

La gloire éternelle de sainte Marthe, c'est d'avoir donné à Jésus une hospitalité si large,

si franche, si aimable. Aussi le Sauveur lui apparut-il à l'heure de sa mort pour lui dire : « Venez, ô mon hôtesse très aimée. Comme vous m'avez reçu dans votre maison, moi je vous recevrai dans mon ciel ! »

Et nous entendrons tous un jour ces douces paroles, si nous avons préparé au bon Maître dans notre cœur une demeure où il se plaise, où la grâce lui fasse retrouver quelque chose de son ciel. Puissions-nous recevoir l'hôte divin avec la même affection, la même humilité, la même charité que sainte Marthe !

RETRAITE A DES JEUNES GENS

Le Grand Voyage

IV

LE VIATIQUE OU LA PROVISION DE ROUTE

Et ambulavit in fortitudine cibi illius usque ad montem Dei Horeb.

Fortifié par une nourriture céleste, Elie marcha jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu. (III Reg., XIX, 8).

Mes chers amis,

L'impie Jézabel, reine d'Israël, résolut un jour la mort du prophète Elie, parce que cet homme de Dieu anéantissait dans le royaume de Judée le culte infâme des idoles. Aussitôt qu'Elie eut appris le dessein de la reine, il s'enfuit à marches forcées dans le désert. Au début du voyage, la crainte du péril qui le menaçait décupla ses forces et accéléra sa course. Mais, après de longues étapes, la fatigue l'accabla soudain. D'en haut, le soleil de l'Orient dardait sur lui ses feux ardents et la sueur ruisselait de son front ; en bas, le sable brûlant du désert ensanglantait ses pieds. Puis la faim se fit sentir, et la soif, une soif implacable, réclama impérieusement ses droits. Le prophète n'avait point de pain pour apaiser sa faim, point d'eau pour étancher sa soif. Derrière lui, devant lui, autour de lui, au plus loin qu'il plongeait ses regards, il n'apercevait que le désert inculte et aride. Alors la sensation de son besoin, la vue de sa détresse, le sentiment de son isolement le jetèrent dans un profond abattement ; et, découragé, il vint sous un genévrier, s'y assit, souhaita la mort et dit à Dieu : « Seigneur, c'est assez ; retirez mon âme de mon corps. *Sufficit mihi, Domine, tolle animam meam.* »

Messieurs et chers amis, dans cet appel désespéré il y avait une prière, la prière du voyageur mis à bout par la fatigue, la prière de l'exilé sans vivres et sans soutien sur une terre étrangère, la prière de l'homme acculé à une impasse d'où sa faiblesse ne saurait l'en faire sortir.

Mais ce qui est impossible à l'homme est toujours possible à Dieu. Dieu, du haut du

ciel, entendit la prière de son serviteur. Il le vit couché à terre, sous l'ombre légère du genévrier, plongé dans un sommeil funeste, précurseur de la mort. Emu de compassion, il lui députa un de ses anges. L'ange du Seigneur le toucha et lui dit : « Levez-vous et mangez. *Surge et comede.* » Elie, surpris de cette intervention miraculeuse qu'il n'avait point espérée, regarda autour de lui et vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il reçut avec des sentiments de vive reconnaissance ce secours divin. Il mangea et il but. Mais sa fatigue était si extrême, ses forces si épuisées que cette nourriture ne suffit pas pour le remettre sur pieds et lui redonner le courage nécessaire. Il s'endormit encore.

L'ange du Seigneur revint une seconde fois, le toucha et lui dit : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à parcourir. *Surge et comede, grandis enim tibi restat via.* »

S'étant donc levé, Elie mangea et but, et fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu. *Et ambulavit in fortitudine cibi illius usque ad montem Dei Horeb.* Le premier secours avait été insuffisant. Mais le second devint souverainement efficace. Elle vit qu'il n'était pas seul dans le désert, qu'une Providence admirable veillait sur ses besoins, qu'il pouvait donc aller hardiment de l'avant, se confiant entre les mains de Celui qui par sa bonté et sa toute-puissance soutient sur la route le voyageur et l'exilé.

*
**

I. Chers amis, le secours que Dieu apporta au prophète Elie dans son dénuement et sa détresse est l'image du secours qu'il a bien voulu préparer pour nous dans la sainte Eucharistie. Je vous l'ai dit et répété déjà : nous sommes des voyageurs, la vie est un grand voyage. Nous venons de Dieu et nous retournons à Dieu. Nombreuses sont les difficultés de la route. Souvent la lassitude nous accable. Mais Dieu nous a munis d'une riche provision de voyage, d'un viatique sublime : la sainte Eucharistie. Alimentés de ce pain vivant descendu du ciel, nous pouvons facilement poursuivre notre marche en avant et atteindre le sommet de la sainte montagne du ciel. C'est ce que je me propose de vous montrer ce soir.

Il est superflu, mes chers amis, de vous rappeler que nous devons fuir sans cesse un ennemi redoutable qui ne désarme contre nous que le jour de notre mort, et même poussera l'audace jusqu'à réclamer, au tribunal de Dieu, les droits que lui auraient donnés sur nous d'anciennes alliances et des compromissions funestes. Tigre altéré de sang, il est sans cesse à notre poursuite. Il nourrit pour nous une haine implacable, parce que nous ne brûlons

pas de l'encens devant ses idoles. Et si nous travaillons à lui ravir des adorateurs, oh ! alors nous serons l'objet particulier de sa fureur et de ses coups. C'est ce qui nous explique pourquoi les saints, pourquoi les apôtres ont parfois des tentations terribles.

Donc il nous faut fuir le démon, il nous faut éviter à tout prix de succomber aux tentations. Mais l'ange déchu est plus habile, plus rusé et plus puissant que nous. La partie est inégale. Nous sommes des êtres essentiellement fragiles. Nos forces sont bientôt épuisées. Vite la lassitude nous prend, lassitude de la résistance, lassitude de l'effort, lassitude du devoir, lassitude de la vertu. Nous laisserons-nous gagner par la mollesse ? Nous laisserons-nous abattre par le découragement ?

Nous n'en avons pas le droit. Car si le démon est contre nous, Dieu est avec nous par sa grâce et sa très sainte Eucharistie. Il met à notre disposition une source d'eau vive qui doit étancher notre soif pour la vie éternelle : *Qui biberit ex aqua hac non sitiet in æternum.* Cette source d'eau vive, c'est la grâce qui coule abondamment sur le monde par le côté percé et par le Cœur sacré de Jésus Rédempteur. Dieu nous a préparé un pain miraculeux, un pain céleste : c'est la chair et le sang de son propre Fils. Et il a établi dans l'Eglise des ministres chargés de nous distribuer ce pain. Et il nous invite à manger ce pain vivant descendu du ciel : *Venite et comedite.* Ses appels sont particulièrement pressants pour tous ceux qui sont fatigués et lassés sur le chemin de la vie : *Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.*

II. Les effets produits par cette nourriture spirituelle sont merveilleux. Elle a formé les vierges, elle a fait les martyrs. Depuis que la terre possède la sainte Eucharistie, elle a vu surgir de son sein et s'élever vers les régions les plus sublimes des milliers et des milliers d'anges, rivalisant en pureté et en sainteté avec leurs frères du ciel. Les lis de la virginité volontaire ont fleuri dans les milieux les plus réfractaires et ils ont embaumé de leurs parfums les siècles les plus corrompus. Sans l'Eucharistie, le monde païen n'a trop souvent connu que le règne de la bête ; avec l'Eucharistie, le monde chrétien a admiré le règne de Dieu dans les épouses virginales du Christ.

La sainte Eucharistie a fait les martyrs. Fortifiés par cet aliment divin, des vieillards, des femmes, des enfants ont vaillamment confessé devant les puissants du jour le nom de Jésus-Christ, bravé les coups de la mort, affronté les plus cruels tourments. Sans Jésus, ils n'auraient rien pu ; mais ils pouvaient tout avec Celui qui les reconfortait. On ne pense pas sans frémir à tous les supplices que leur infligèrent les raffinements de cruauté des persécuteurs. Mais leur constance finit par désar-

mer le bras de leurs bourreaux. Voyant que le sang des martyrs devenait une semence de chrétiens, les empereurs romains s'alarmèrent bien des fois et décidèrent de suspendre des châtimens devenus inutiles. La sainte Eucharistie, viatique des chrétiens qui versaient leur sang pour la foi de Jésus, avait donc triomphé de l'impiété et de la rage des tyrans persécuteurs. Car les humbles et les faibles selon le monde avaient vaincu les grands et les puissants.

Quod isti et quod istæ, cur non ego? Les victoires remportées par ces enfants, ces femmes et ces vieillards, pourquoi ne les remporterais-je pas moi-même? Ils avaient la même nature, les mêmes infirmités, les mêmes faiblesses natives que moi. Mais ils avaient avec eux la sainte Eucharistie. Je l'ai aussi, ou, si je ne l'ai pas, je puis l'avoir. Je dois même m'en servir. Car l'invitation, l'appel du Maître est un ordre : « *Venite, comedite*. Venez et mangez. » Cet ordre est universel, il s'adresse à tous : il s'adresse donc à moi. Si je ne me sers pas de cette divine nourriture, je suis sans excuse ; et si je tombe anéanti sur le chemin pour ne m'en être pas servi, je suis doublement coupable.

Je m'en servirai donc. J'irai m'asseoir au banquet sacré de l'Eucharistie et j'y puiserai un remède salulaire à ma faiblesse, à mon indigence, à mes besoins, à tous mes maux.

III. Mais il se peut, chers amis, que le strict minimum d'alimentation spirituelle obligatoire à tout chrétien soit, dans bien des cas, insuffisant pour les exigences et les nécessités particulières des individus. Nous devons communier au moins une fois par an sous peine de péché grave : c'est le précepte du Maître, confirmé par celui de la sainte Eglise. Mais cela ne suffit pas pour la plupart des chrétiens, qui doivent communier plus souvent selon leurs besoins et leurs intérêts spirituels. Elie était un homme de Dieu, un saint prophète, animé du zèle le plus désintéressé. Mais Elie sans Dieu fût resté dans le désert, au milieu de la route, sans pouvoir achever sa course et atteindre le terme. Pour le relever et le relancer, si j'ose dire, vers la sainte montagne, il ne lui fallut rien de moins qu'une double manducation du pain céleste. Dieu, par cet exemple, a sans doute voulu nous montrer la nécessité où nous sommes, quand l'épuisement de nos forces morales nous a jetés à terre, de faire un fréquent usage du pain eucharistique.

Notre âme a des besoins comme notre corps. Notre corps ne peut pas vivre sans aliment ; notre âme ne peut pas vivre sans la grâce. Or la grande pourvoyeuse de la grâce, c'est la sainte Eucharistie. C'est chaque jour qu'il nous faut nourrir le corps et réparer en lui les déchets du travail et de la fatigue. N'est-ce pas fréquemment qu'il nous importe d'aller

revigorer notre âme et lui redonner une énergie nouvelle au banquet de la vie divine? « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de Dieu et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Hélas ! pourquoi faut-il que tant de chrétiens négligent ce grand devoir de la communion sacramentelle, méprisent ce viatique, pourtant nécessaire, que Dieu a inventé uniquement pour leurs besoins ! Quand Jésus le leur offre, ils le refusent. Quand l'ange du Seigneur leur présente le pain céleste, ils ne se soucient pas de le recevoir. Les uns vont à leurs affaires, les autres à leurs plaisirs.

Pourquoi cela, Messieurs et chers amis? Ah ! c'est parce qu'ils ne connaissent plus le don de Dieu, c'est parce qu'ils ne l'estiment plus, c'est parce qu'ils s'en sont désaffectonnés. Les ténèbres du doute ont obscurci leur esprit, ou bien leur cœur est occupé ailleurs.

IV. Et pendant ce temps-là Jésus souffre de cet aveuglement, de ce mépris. Il presse les conviés de venir aux noces : *Venite ad nuptias*. Il envoie de temps en temps ses serviteurs, ses ministres, leur dire que tout est prêt : *Quia omnia parata sunt* ; qu'il désire ardemment célébrer la pâque avec eux. Il sait que ses enfants ont besoin de lui et il ne veut pas qu'ils restent dans un funeste isolement. « *Venite, venite.* »

Messieurs et chers amis, Jésus voyant que beaucoup de chrétiens refusent sa pressante invitation, constatant avec amertume que le vide se fait trop souvent autour de lui, se tourne ce soir vers vous et vous demande si vous aussi vous serez de ces esprits inconsidérés et de ces cœurs endurcis : « *Numquid et vos vultis abire?* Est-ce que vous aussi vous voulez vous en aller? »

Que lui répondrons-nous? Nous lui répondrons ce que lui répondit jadis le chef des apôtres, S. Pierre : « Mais, Seigneur, à qui donc irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle... Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant... Vous êtes la résurrection et la vie. » A qui, Seigneur, irions-nous dans notre détresse? Voici que la tempête mugit autour de nous et que notre barque fragile est menacée par la tourmente. Nous allons à un naufrage certain ; et quand vous nous tendez une main secourable, nous refuserions le salut qui vient de vous ! Quelle folie serait la nôtre !

Mais non ! nous ne serons pas si insensés ni si impies. Nous connaissons le danger ; nous savons votre bonté ; nous savons le remède ; nous savons où vous êtes, ô Jésus ; et nous allons à vous, à votre divine Eucharistie. Nous y allons par nos ardents desirs : c'est notre communion spirituelle. Nous y allons par notre participation au banquet de la Table sainte : c'est notre communion sacramentelle. Et nous vous confions nos lassitudes et nos misères :

« Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. » Et nous vous supplions de rester avec nous : car le soir vient vite, la nuit tombe et nous ne voulons pas être seuls sur le chemin. *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit.*

**

Tels sont, mes chers amis, les sentiments qui doivent faire battre un cœur vraiment eucharistique. Appliquons-nous à nous en pénétrer. Demandons à N.-S. de nous donner le goût de l'Eucharistie, le désir de l'Eucharistie. Je n'entends point par là les douces émotions, les « sensibleries » que recherchent parfois trop avidement certaines âmes pieuses. Ces émotions, ces gâteries spirituelles ne sont pas nécessaires ; elles peuvent même devenir un danger quand on s'y complaît outre mesure.

Je préfère pour des jeunes gens et surtout pour des hommes une piété plus austère et plus virile.

Lors même que, selon l'expression courante, la sainte Eucharistie « ne nous dit rien, » il n'en faut pas conclure que nous n'avons pas le goût de l'Eucharistie. Nous avons certainement ce goût si, malgré nos sécheresses et nos aridités, nous continuons de communier. Alors ce n'est pas par plaisir que nous communions, mais c'est par besoin et par devoir. Alors nous sommes des âmes eucharistiques, nous avons un tempérament eucharistique.

Messieurs et chers amis, soyez de ces âmes-là, ayez ce tempérament-là et je réponds du voyage : vous arriverez au but, vous atteindrez comme Elie le sommet de l'Horeb, la montagne sainte où Dieu se révélera à vous dans toute sa beauté et vous associera à sa gloire éternelle. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XL

L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS (*suite*)

4^e Jésus-Christ nous confère le salut en triomphant de nos ennemis (v-vii)

La thèse de l'Apôtre était celle-ci : *La justice vient de la foi*. Il l'a prouvée en montrant l'impuissance de la nature et de la Loi. La justice est indépendante de la Loi, et c'est parce qu'Abraham a cru qu'il a été justifié. La justice de Dieu n'arrive à l'homme que par Jésus-Christ en qui Abraham lui-même a eu une foi implicite.

Or non seulement le Christ nous confère la *justiæ*, il nous confère aussi le *salut*. Mais nous avons trois ennemis puissants à vaincre, pour

nous sauver : le *péché*, la *mort* et la *chair*. Nous en triompherons avec Jésus-Christ ou plutôt c'est lui qui en triomphera pour nous.

La justice d'ailleurs est le principe du salut, comme la grâce est le germe de la gloire, la foi un commencement de vision. Ces deux parties de l'Épître aux Romains sont donc étroitement enchaînées.

V. ¹ Etant donc justifiés par la foi ¹, nous avons la paix avec Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur, ² par qui aussi nous avons accès par la foi à cette grâce en laquelle nous sommes établis, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu.

³ Nous nous glorifions non seulement dans cette espérance, mais dans les afflictions, sachant que l'affliction produit la patience ; ⁴ la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance ; ⁵ or l'espérance n'est pas trompée, parce que la charité de Dieu est répandue en nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné.

⁶ Car pourquoi le Christ, lorsque nous étions encore pécheurs, est mort, au temps marqué, pour des impies ? ⁷ Certes à peine quelqu'un mourrait-il pour un juste, et si quelqu'un osait affronter la mort ce serait pour un homme de bien.

⁸ Mais ce qui fait éclater la preuve de l'amour de Dieu pour nous, c'est que lorsque nous étions encore pécheurs ⁹ le Christ est mort pour nous. Justifiés donc maintenant dans son sang, combien plus serons-nous préservés par lui de la colère !

¹⁰ Si, ennemis, nous avons été réconciliés à Dieu par la mort de son Fils, combien plus, réconciliés, serons-nous sauvés dans sa vie ! ¹¹ Aussi nous nous glorifions en outre en Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur par qui maintenant nous avons obtenu la réconciliation.

La foi qui nous a justifiés nous donne l'espérance qui ne déçoit point, parce qu'elle est fondée sur l'amour de Dieu pour nous. Cette espérance elle-même est le fruit de la patience et de l'épreuve supportée avec foi. Quant à l'amour du Christ pour nous, les preuves en sont éclatantes. Lorsque nous étions encore pécheurs il est mort pour nous. Maintenant que nous sommes justifiés dans son sang, que ne pourrions-nous attendre de lui ? S'il nous a aimés, ennemis, au point de se faire crucifier pour nous, que ne fera-t-il pas pour nous, devenus ses amis ? Voilà le grand sujet de notre gloire !

a) Du péché

Mais notre espérance vient se heurter d'abord au péché, au péché d'origine avec tout son cortège d'ignorance, de penchant au mal et d'infirmités. S. Paul pense au récit de la chute de l'homme comme tout à l'heure il avait dans l'esprit l'histoire des épreuves d'Abraham, et il parle à des lecteurs qui savent, qui croient comme lui qu'Adam, par son péché unique, a entraîné la ruine de tout le genre humain. Il est donc sûr d'être compris.

¹ *Justificati ergo ex fide* : ces paroles résument les quatre premiers chapitres ; *pacem habemus*, c'est le sujet des quatre suivants. — Nous préférons la version ἔχομεν habemus, comme plus naturelle.

¹² C'est pourquoi, comme par un seul homme le péché est entré dans le monde et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé parmi tous les hommes *parce que* tous ont péché¹ [de même il a fallu que la vie fût rendue au monde par un seul].

¹³ Car jusqu'à la Loi il y avait du péché dans le monde, mais le péché n'est pas imputé en l'absence d'une loi. ¹⁴ Cependant la mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui n'ont point péché à l'imitation de la prévarication d'Adam, lequel est la forme de l'Adam qui devait venir.

Rien d'incorrect comme ces constructions de phrases, mais la pensée s'en dégage très nette. Un seul homme nous a perdus, un seul pourra nous sauver. Un seul nous a placés sous le joug du péché, un seul nous ramènera sous le règne de la justice. Le premier Adam nous a entraînés avec lui dans sa chute, le second Adam, Jésus-Christ, nous a tous délivrés et orientés vers le ciel où il règne avec son Père. S. Paul est tellement possédé de sa pensée qu'il énonce le premier terme de sa comparaison et oublie le second. Mais on le devine clairement d'ailleurs : il viendra plus loin. Le péché est entré dans le monde par Adam en qui tous ont péché. Il est vrai que, la loi n'existant pas, le péché n'était pas imputé comme transgression à la loi ; mais il existait, lui, comme transgression de la conscience et de la loi naturelle. Surtout il y avait le péché d'origine, éclatant, universel, et si grave que d'Adam à Moïse, alors que la loi n'avait pas encore été donnée, « la mort régnait dans le monde, » la mort physique et la mort morale.

Ainsi donc le péché a régné et a fait régner la mort : il ne s'agit pas de péchés actuels commis par tous les hommes, mais d'un péché de nature, qui atteint même ceux qui n'ont pas imité la désobéissance d'Adam, comme les enfants morts en bas âge. Tous sont frappés de mort. Ce ne sont donc pas des fautes individuelles qui sont châtiées, mais un péché commun universel.

Le désastre n'épargne personne, mais la réparation est supérieure au désastre, le péché abonde, la grâce surabonde.

¹⁵ Il n'en est pas du don comme du péché ; car si par le péché d'un seul tous sont morts, combien plus abondamment la grâce et le don de Dieu se sont répandus sur tous par la grâce d'un seul homme, Jésus-Christ !

¹⁶ Et il n'en est pas du don comme du péché d'un seul ; car le jugement nous a condamnés pour un seul péché, au lieu que la grâce nous a justifiés d'une infinité de péchés.

Jésus-Christ ne s'est pas contenté de payer notre dette exactement, ainsi que le voulait la justice, il l'a payée surabondamment, infiniment, divinement. Il n'y avait qu'un péché unique transmis à tous, Jésus-Christ expie ce

péché et tous les autres péchés de l'humanité, si bien que la réparation est supérieure à l'offense.

C'est ce qui constitue la supériorité du second Adam sur le premier.

¹⁷ Que si à cause du péché d'un seul la mort a régné par un seul homme, à plus forte raison ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce, et du don, et de la justice, régneront dans la vie par le seul Jésus-Christ.

¹⁸ Ainsi donc comme par une seule faute est venue sur tous les hommes la condamnation, de même par un seul mérite viendra sur tous les hommes la justification de vie.

¹⁹ En effet comme par la désobéissance d'un seul homme tous ont été constitués pécheurs, de même aussi par l'obéissance d'un seul homme tous seront constitués justes¹.

Cette opposition entre les deux Adam devait être saisissante pour ceux à qui Paul s'adressait et qui étaient convaincus de la profondeur de la chute originelle ; pour eux, ces explications étaient lumineuses.

D'un côté, Adam dont la faute unique constitue tous les hommes pécheurs ; le péché commis par lui et qui incombe à toute l'humanité qu'il opprime, qu'il poursuit, qu'il accable ; car le péché est un tyran qui règne, il a un corps, des serviteurs empressés, une armée qu'il soudoie ; le péché qui tue l'âme, qui tue le Christ et qui marche avec sa compagne la mort et qui répand la mort et les ruines dans l'humanité tout entière.

De l'autre, Jésus-Christ, l'Homme-Dieu qui vient, appelé par la justice pour payer par un acte méritoire, unique aussi, les dettes du genre humain. L'un a causé la condamnation universelle, la mort ; l'autre apporte à tous la « justification de vie. » Il entreprend la lutte entre la vie et la mort, et c'est la mort qui succombe. Par ses mérites tous les hommes sont justifiés, au moins tous ceux qui veulent l'être. Il leur suffit pour cela de consentir à s'abreuer à la source de vie. Il y a une différence toutefois entre les condamnés et les justifiés : « L'universalité du péché est absolue parce qu'elle dérive d'une condition inhérente à notre existence : le fait qui nous constitue hommes et fils d'Adam nous constituant pécheurs. Au contraire nous ne devenons pas membres du Christ comme nous devenons membres de la famille humaine sans notre participation. La foi qui nous engendre à la grâce et le baptême qui nous régénère sont quelque chose de surajouté à notre nature. Cette réserve faite, l'universalité du péché et l'universalité de la justice sont dans le même rapport². » Mais combien la satisfaction a été surabondante !

²⁰ La loi est survenue pour que le péché abonde. Mais où le péché a abondé la grâce a sura-

¹ L'expression grecque *ἐπ' ὧ* signifie non pas *en qui*, *in quo*, mais *parce que*.

¹ Le texte porte *οἱ πολλοί*, et *τοὺς πολλοὺς* (versets 15 et 19), ce qui signifie *tous*.

² Prat, *La Théologie de Saint Paul*, p. 300.

bondé, ²¹ afin que, comme le péché a régné pour la mort, ainsi la grâce règne par la justice pour la vie éternelle, par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Ce n'est pas que le mal ait été dans la loi, mais elle a eu pour résultat de multiplier le péché. Elle a apporté à l'homme une connaissance plus claire du péché, et comme il se porte naturellement du côté du fruit défendu, elle a été pour lui l'occasion du péché. Ajoutons que ses prescriptions étaient multiples, difficiles par conséquent à observer, et qu'elle n'entraînait point la grâce. Or sans la grâce adjuvante, dit S. Augustin, c'est bien la lettre qui tue; mais lorsque survient l'Esprit vivificateur, il apporte l'esprit d'amour qui rend facile l'accomplissement du précepte aimé, tandis que la loi ne donnait que l'esprit de crainte¹.

Cette surabondance est le caractère de la Rédemption. Le Sauveur nous a fait plus de bien que le péché d'Adam ne nous a causé de mal. D'abord il a offert pour les péchés de tous les hommes infiniment plus qu'il n'était nécessaire. Sa grâce ensuite nous a purifiés, non seulement du péché originel, mais de tous les autres péchés: il nous a mérité en outre la grâce et la force de marcher sûrement dans le chemin pénible de la vertu, enfin il nous a permis de devenir les enfants de Dieu par l'adoption divine².

Le P. Prat résume ainsi les données précédentes:

1. Le règne du péché dans l'humanité remonte à une source unique: il dérive en définitive d'un seul acte, la *désobéissance* de notre premier père. C'est pourquoi le relèvement, ou pour maintenir l'antithèse, le règne de la justice, pourra remonter à une même source, la personne du Christ, et dériver d'un seul acte méritoire, l'*obéissance* du Christ jusqu'à la mort de la croix. Il suffit pour cela que l'auteur de la réparation ait avec le genre humain le même rapport que l'auteur de la chute: en d'autres termes, que le Christ soit le chef de l'humanité et l'antitype d'Adam.

2. De cette source unique découlent respectivement: d'un côté la *mort* universelle, la tyrannie de la chair, le flot toujours croissant des transgressions actuelles; de l'autre la *régénération*, le pouvoir de la grâce et les fruits de l'Esprit-Saint.

3. Le péché qui envahit le genre humain par la faute d'un seul n'est pas une dénomination purement extrinsèque: il constitue tous les hommes pécheurs, même ceux qui n'ont pas imité la transgression d'Adam; il entraîne sur tous une sentence de condamnation; il devient propre à chacun, comme la grâce, la justice et la vie que le Christ leur confère³.

L'Apôtre ne dit pas en quoi consiste le péché originel, ni comment il se communique, ni en quel sens il nous devient propre. Ceci est l'objet de la théologie. Le concile de Trente

d'ailleurs a lumineusement défini la doctrine catholique sur ces divers points⁴.

S. Paul a montré comment le Christ a triomphé pour nous du péché, qui est entré dans le monde par un seul homme. Docile à la volonté du Père, il nous a réconciliés, justifiés dans son sang, il a réparé surabondamment. Le don a été supérieur à la prévarication; son obéissance a expié la désobéissance première.

Mais le péché a produit la mort, non seulement celle qui sépare l'âme du corps, mais la mort qui tue l'âme. Dans la langue de l'Apôtre, tous les effets du péché s'appellent mort, tous les effets de la grâce s'appellent vie. « La solde du péché c'est la mort, » la gratification de Dieu c'est la vie éternelle. Il va maintenant nous montrer Jésus-Christ triomphant de la mort, puis de la chair qui donne des fruits de mort.

Ainsi l'espérance ne déçoit pas, *spes non confundit*.

b) De la mort

La mort de Jésus nous a donné la vie. C'est par sa mort qu'il est devenu Sauveur du monde, et nous ne vivons qu'en participant à sa mort. Le baptême nous plonge en quelque sorte dans son sang, et de cette sainte immersion nous sortons régénérés, compénétrés de son sang, de ses mérites, de sa vie. Nous ressemblons alors à Jésus-Christ sortant du tombeau et ressuscité à la vie pour ne plus mourir.

Telles sont les idées que l'Apôtre va développer.

Il vient de dire: « Où le péché a abondé la grâce a surabondé. » Ces paroles peuvent provoquer une objection qu'il prévient et réfute aussitôt:

VI. ¹ Que dirons-nous donc? Resterons-nous dans le péché afin que la grâce abonde? ² A Dieu ne plaise! Car étant morts au péché, comment y vivrions-nous encore?

³ Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, nous avons été baptisés dans sa mort? ⁴ Car nous avons été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, ainsi nous marchions aussi dans une nouveauté de vie.

⁵ Car si nous sommes greffés sur lui par la ressemblance de sa mort, nous le serons de même par celle de sa résurrection.

⁶ Nous savons que notre vieil homme a été crucifié avec lui afin que fût détruit le corps du péché, et que désormais nous ne soyons plus esclaves du péché, ⁷ attendu que celui qui est mort [avec le Christ] est justifié du péché.

⁸ Que si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec le Christ. ⁹ Nous savons que le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus, la mort n'aura plus d'empire sur lui. ¹⁰ Quant à sa mort, il est mort une seule

¹ S. Aug., *De spiritu et littera*, 8.

² La Sainte Bible polyglotte, Epître aux Romains, note de la p. 29.

³ Prat, p. 302.

⁴ Concile de Trente, 5^e session.

fois pour le péché ; quant à sa vie, il vit pour Dieu. ¹¹ Aussi réputez-vous morts pour le péché et vivants pour Dieu en Jésus-Christ.

Le baptême nous rend donc en tout conformes à Jésus-Christ, il représente réellement, non par imitation, sa vie et sa mort. Nous sommes crucifiés, ensevelis, ressuscités avec lui ; le vieil homme meurt, le nouveau ressuscite, et pour ne plus mourir. Nous ne faisons plus qu'un avec le Christ, nous partageons sa grâce, sa gloire, son héritage. Cette union est aussi intime que celle de l'arbre et de la greffe, *complantati*. Tous les actes de Jésus-Christ sont les nôtres, dans sa mort et dans sa résurrection et dans sa vie. La conséquence rigoureuse qui en découle c'est qu'en nous tout doit être conforme à la vie du Christ. Le corps du péché est anéanti, marchons dans cette belle nouveauté de vie.

¹² Que le péché ne règne donc point dans votre corps mortel pour vous contraindre à obéir à ses convoitises. ¹³ Et n'abandonnez point vos membres au péché, comme des armes d'iniquité ; mais donnez-vous à Dieu comme devenus vivants, de morts que vous étiez ; consacrez vos membres à Dieu comme des armes de justice ; ¹⁴ car le péché ne vous dominera plus, parce que vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la Grâce.

¹⁵ Mais quoi ? Pécherons-nous parce que nous ne sommes pas sous la Loi mais sous la Grâce ? Dieu nous en garde !

¹⁶ Ignorez-vous que lorsque vous vous rendez esclaves d'un homme pour lui obéir, vous êtes les esclaves de celui à qui vous obéissez, esclaves du péché pour la mort, ou esclaves de l'obéissance pour la justice ?

¹⁷ Mais grâces en soient rendues à Dieu ! Si vous avez été autrefois les esclaves du péché, depuis, vous avez obéi du fond du cœur à ce modèle de doctrine sur lequel vous avez été formés. ¹⁸ Ainsi, affranchis du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice.

¹⁹ Je parle en homme à cause de la faiblesse de votre chair. De même que vous avez fait servir vos membres à l'impureté et à l'iniquité pour l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification. ²⁰ Car lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez privés de la justice. ²¹ Mais quel fruit avez-vous tiré alors de ces désordres dont vous rougissez maintenant ? Car ils n'ont pour fin que la mort. ²² Maintenant affranchis du péché et devenus esclaves de Dieu, vous en avez pour fruit la sanctification et pour fin la vie éternelle.

²³ Car la mort est la solde du péché ; mais la grâce de Dieu est la vie éternelle en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Ces éloquentes considérations ne sont que la conclusion des principes précédemment établis. Morts au péché, nous devons vivre dans le Christ. Le péché a ses soldats, à qui il ne donne pour solde que la mort : le Christ a tué la mort, et après nous en avoir délivrés il nous donne la vie éternelle.

Nulle part la doctrine du baptême n'est aussi magistralement exposée. Nous sommes baptisés dans la mort vivifiante du Christ. Il n'est mort qu'une fois, nous devons de même mourir une seule fois au péché pour de bon, afin de vivre à Dieu sans fin. Car en nous rendant

l'innocence et la vie, Dieu s'oblige à nous les conserver.

c) De la chair

Le Sauveur nous a délivrés de la mort ; il nous a aussi délivrés de la Loi, puis de la chair, dont la loi fut constamment l'auxiliaire.

VII. ¹ Ignorez-vous, frères, — car je parle à des hommes qui savent ce que c'est qu'une loi, — que la loi commande à l'homme aussi longtemps seulement qu'il vit ? ² En effet une femme mariée est liée à son mari par une loi tant qu'il est vivant ; mais quand il est mort, elle est déliée de la loi du mari. ³ Si donc, du vivant de son mari, elle est à un autre homme on l'appellera adultère ; si au contraire il est mort, elle est délivrée de la loi du mari, en sorte qu'elle ne sera pas adultère si elle épouse un autre homme.

⁴ Ainsi, mes frères, vous êtes morts à la loi par le corps du Christ, en sorte que vous appartenez à un autre qui est ressuscité des morts, afin que nous portions des fruits pour Dieu.

⁵ Car lorsque nous étions dans la chair, les passions des péchés qui étaient excitées par la loi agissaient dans nos membres et leur faisaient produire des fruits pour la mort. ⁶ Mais maintenant nous sommes affranchis de la loi de mort dans laquelle nous étions retenus ; en sorte que nous servons Dieu dans la nouveauté de l'esprit et non dans la vétusté de la lettre.

Le Christ est mort, nous sommes déliés de l'ancienne Loi qui n'a plus d'empire sur nous, puisqu'aussi bien le Christ l'a fait mourir, l'a annulée, anéantie, clouée à la croix. Nous en sommes délivrés, comme la femme est délivrée de son mari qui est mort. Nous sommes morts à la Loi comme la Loi est morte pour nous, et nous appartenons désormais par le baptême à un autre, au Christ ressuscité. Jusqu'à là il y avait en nous le vieil homme qui portait des fruits de mort ; le baptême a créé en nous l'homme nouveau qui s'est affranchi de la lettre pour vivre de l'esprit de la loi.

Ce passage est assez obscur, parce que l'Apôtre, rompant avec l'art littéraire, n'a pas poursuivi son allégorie du mariage, mais la pensée demeure claire. Voici pourquoi la Loi est condamnée :

⁷ Que dirons-nous donc ? La Loi est-elle péché ? Non, certes. Mais je n'ai connu le péché que par la Loi. Car je n'aurais pas connu la convoitise si la Loi ne m'avait dit : Tu ne convoiteras pas ! ⁸ Or le péché, ayant pris occasion du précepte, a opéré en moi toute convoitise. Car sans loi le péché était mort.

⁹ Moi je vivais sans loi jadis ; mais quand vint le précepte, le péché reprit vie. ¹⁰ Et moi je suis mort, et il s'est trouvé que le précepte qui devait me donner la vie produisit en moi la mort. ¹¹ Car le péché prit occasion du précepte, me séduisit et par lui me tua.

¹² Ainsi la Loi est sainte, et le précepte est saint et juste et bon. ¹³ Alors ce qui est bon est donc devenu pour moi la mort ? Non certes, mais le péché, pour apparaître ce qu'il est, a opéré en moi la mort par quelque chose de bon, afin que le péché produisît le péché à l'excès par le moyen du précepte.

¹⁴ Nous savons en effet que la loi est spirituelle, mais moi je suis charnel, vendu comme un esclave au péché.

Quand l'Apôtre se met en scène, — ainsi l'expliquent presque tous les Pères, — il veut représenter l'homme aux prises avec la concupiscence sous le régime de la Loi, qui montre le mal sans donner la grâce d'en triompher. Et il ne parle pas seulement de la loi mosaïque, mais tout aussi bien de la loi naturelle qui excite également en nous les convoitises, car le péché originel nous porte vers le fruit défendu. C'est seulement l'homme transformé par le baptême qui jouit de tous les moyens nécessaires pour vaincre.

La loi est une lumière, puisqu'elle montre le mal, elle est donc bonne; mais elle n'est pas une force, elle ne soutient donc pas l'homme; et elle le met aux prises avec toutes les concupiscences qui le trouvent sans vigueur et désarmé. Une chose bonne devient donc pour lui une occasion de mort; mais ce n'est point parce qu'elle est bonne qu'elle produit le péché.

« Moi je vivais jadis sans la Loi, » dit-il, avant l'usage de la raison. Aussitôt qu'il connut la loi naturelle dans sa conscience, et la loi mosaïque avec ses six cent treize articles, sa volonté instruite par le précepte succomba, la loi aida ainsi le péché originel à accomplir son œuvre de lutte contre le bien, de concupiscence et de mal, elle devint un stimulant pour le péché. Plus il y eut de préceptes, plus aussi il y eut de révoltes, et l'on vit apparaître alors toute la malice, toute la corruption du péché qui, d'une chose bonne, tirait des effets de dépravation, *ut appareat peccatum*.

Elle devait donc disparaître, cette Loi, lumière sans force, afin de céder la place à la loi de grâce qui porte en elle-même son antidote et sa vigueur impulsive pour le bien.

Dans ce qui suit il est difficile de ne pas voir quelques impressions ou quelques souvenirs personnels :

Je suis charnel, vendu comme esclave au péché.

¹⁵ Car ce que je fais je ne le comprends pas. Je ne fais pas ce que je veux, et ce que je hais je le fais. ¹⁶ Or si je fais ce que je ne veux pas, je rends témoignage à la Loi qu'elle est bonne.

¹⁷ Mais le mal ce n'est pas moi qui le fais, c'est le péché qui habite en moi. ¹⁸ Car je sais qu'en moi, c'est-à-dire dans ma chair, n'habite rien de bon. Vouloir est à ma portée, mais faire le bien me dépasse. ¹⁹ Car je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas.

²⁰ Or si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est pas moi qui l'opère, mais le péché qui habite en moi. ²¹ Quand je veux faire le bien, je trouve en moi une loi qui s'y oppose parce que le mal réside en moi. ²² Je me complais dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur. ²³ Mais je sens dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit et qui me rend captif sous la loi du péché, laquelle est dans les membres de mon corps.

²⁴ Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?

²⁵ Grâce à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur !

²⁶ Ainsi je suis moi-même soumis à la loi de Dieu selon l'esprit et à la loi du péché selon la chair.

Ce qui rend obscur ce chapitre, c'est que le mot de Loi y est pris dans cinq ou six acceptions différentes et qu'il est employé tantôt avec, tantôt sans l'article.

« Quand je veux faire le bien, je découvre en moi une loi qui s'y oppose, » c'est la loi d'expérience qui constate la présence du mal résidant en l'homme. « Je me complais dans la Loi de Dieu, » c'est-à-dire dans la Loi de Moïse qui commande le bien, répond à la droiture naturelle de la conscience et réjouit l'homme intérieur. Mais voici « la loi des membres, » c'est-à-dire le penchant au mal, et la concupiscence qui combat contre la loi de l'esprit, c'est-à-dire contre la loi de la raison, la loi de Dieu qui parle dans la conscience. Quand cette loi des membres triomphe, elle me rend captif sous la loi du péché, c'est-à-dire sous la puissance du mal qui pèse sur l'humanité déchue, et qui demeure, qui réside en chacun de nous.

Mais malgré ces obscurités qui s'éclairent à la réflexion, il demeure bien établi que le péché d'Adam nous a constitués tous pécheurs; que notre nature est vendue au péché comme un esclave est vendu à l'encan; que tout homme est vicié par le péché, son intelligence obnubilée, son cœur porté au mal; que son entendement même devient charnel, parce qu'il est déréglé, rempli des vices d'orgueil, d'idolâtrie, d'inimitié, d'envie. Ce mot « charnel » n'indique pas toujours les vices de la chair, mais dans un sens général le désordre qui règne dans toutes les facultés humaines. Il n'en est pas moins vrai que notre chair est une chair de péché effroyablement troublée. Le mal réside en elle. Chacune de nos actions est une énigme compliquée que nous ne devinons pas à fond. « Ce que je fais, je ne le comprends pas. » Nous voulons faire le bien et une loi intérieure nous pousse vers le mal, parce que dans notre chair n'habite rien de bon. — Tel était l'homme sous le règne de la Loi.

L'Apôtre a ressenti toutes ces luttes humilantes, la dureté de la captivité de la Loi: il exprime dans sa forte langue ses perplexités, ses souffrances intimes, et alors on comprend que se voyant délivré par la loi de grâce, par le Christ qui a détruit la Loi, il s'écrie: « Grâce à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur ! »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 julii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 17 juillet 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

- Allocutions pour des Messes d'hommes.** — XVII.
La Providence et la souffrance, 513.
Instructions dominicales. — LII. 11^e Dim. après la
Pentecôte : L'endurcissement spirituel, 515.
Avis paroissiaux. — A l'occasion de la moisson, 518.
Petites Lectures. — VI. Les demi-savants, 519.
Retraite à des jeunes gens. — LE GRAND VOYAGE.
— V. Le guide : Marie, 521. — Epilogue, 524.
Panégyrique de S. Samson, évêque de Dol. — La
puissance de la prière, 524.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XVII

LA PROVIDENCE ET LA SOUFFRANCE

Messieurs,

Nous avons pris plaisir, et, je le crois aussi, quelque intérêt, à voir que Dieu s'occupe de ses créatures et qu'il a pourvu avec une sagesse, une puissance et un amour qui nous confondent, à tous leurs besoins.

Il serait facile de multiplier ces études. La nature est pleine de merveilles qu'on ne se lasse pas d'admirer quand on les regarde de près.

Mais il faut savoir se borner. D'autres problèmes nous attendent, celui-ci, par exemple : — Si un Dieu bon nous gouverne, comment se fait-il qu'il y ait de la souffrance sur la terre ?

C'est la grande force des objections, Messieurs, qu'elles se formulent en peu de mots et qu'il faut parfois de longs développements pour y répondre. Vous ne serez donc pas surpris que nous consacrons plusieurs conférences à résoudre cette question. Voici la première réponse que nous lui ferons : *Souvent la Providence n'est pas responsable de ce qu'on lui impute.*

I

La souffrance existe-t-elle sur la terre ? A cette demande, les stoïciens, dans l'antiquité, répondaient : Non ! et le plus célèbre d'entre eux ne craignait pas de formuler cet audacieux défi : « Souffrance, tu n'es qu'un mot ! »

Nous ne les suivrons pas dans cette voie d'orgueil et de folie. Hélas ! la souffrance ici-bas n'est pas qu'un mot. C'est une réalité cruelle qui vient trop souvent assombrir notre

vie et faire gémir nos âmes. Le vautour fabuleux qui dévorait le foie toujours renaissant de Prométhée, enchaîné à son rocher, n'est que l'image de la douleur, acharnée à ronger, depuis la faute originelle, le cœur pantelant de l'humanité.

D'ailleurs, Messieurs, si je me hasardais à soutenir cette thèse insensée que la souffrance n'existe pas, vous auriez tôt fait de me rapeler les grandes catastrophes qui ont épouvanter le monde durant ces dernières années : citons, au hasard, l'incendie du Bazar de la Charité, le tremblement de terre de Messine, les inondations qui ont dévasté Paris, le naufrage du *Titanic*.

Vous vous rappelez ces événements lugubres.

Le 3 mai 1897, l'élite de la société parisienne, au double point de vue de la naissance et du dévouement, se réunit dans une construction hâtive de la rue Jean-Goujon, pour une vente de charité. Un incendie se déclare soudain, et des centaines de nobles existences sont la proie des flammes. C'est horrible. Comment Dieu, sans la permission de qui rien ne se passe ici-bas, a-t-il pu permettre qu'une mort aussi affreuse atteignît des personnes qui n'étaient venues là que pour faire le bien ?

Dans les derniers jours de 1908, un tremblement de terre comme on n'en avait pas vu de semblable depuis longtemps, détruit en pleine nuit la ville de Messine et d'autres cités de la côte sicilienne. Des milliers et des milliers de malheureux sont surpris par la mort. Comment Dieu qui est bon a-t-il pu permettre une aussi foudroyante hécatombe ?

En février 1910, la Seine, soudain grossie par des pluies diluviennes, ravage toutes les contrées qu'elle traverse et particulièrement Paris. Que de ruines ! Que de gens réduits à la misère ! Que de familles se trouvent, du jour au lendemain, sans abri ! Comment Dieu qui est bon peut-il permettre tant de désastres ?

Plus près de nous, un navire géant, le *Titanic*, dans sa première traversée, sombre en pleine nuit et en plein océan, engloutissant avec lui dans les flots des centaines de créatures humaines dont on peut à peine se représenter l'affolement et l'épouvantable agonie. Comment Dieu qui est bon peut-il permettre un aussi terrible malheur ?

Voilà bien, Messieurs, dans toute sa force, l'objection qui nous est soumise, et que souvent, sans doute, vous avez comme moi entendu formuler. Prenez-y garde : si elle était insoluble, c'en serait fait de tout ce que nous avons dit avec tant de bonheur sur le rôle divin de la Providence.

Mais est-elle insoluble ? — Non.

II

C'est, Messieurs, le grand honneur que Dieu nous a fait, de nous donner à pénétrer les lois de la nature et de les faire servir à notre usage. Dès que nous avons découvert une force nouvelle, qu'elle s'appelle vapeur, électricité, pesanteur ou même inertie, nous nous en emparons et nous la contrainçons à devenir notre auxiliaire.

Nous le faisons d'autant plus facilement et d'autant plus volontiers que ces lois sont invariables, et qu'elles ne trahiront point, par des caprices inattendus, l'espoir que nous fondons sur elles. Ainsi, nous savons que l'eau, au niveau de la mer, entre en ébullition à la température de 100°, jamais plus, jamais moins, et nous avons besoin de cela pour ne pas être trompés dans nos calculs. Sans cette fixité des lois de la nature, aucune science, aucun art, aucune industrie ne seraient possibles ; cela va de soi.

Mais, puisque nous savons que la même cause, placée dans les mêmes circonstances, produit toujours les mêmes effets, c'est à nous de faire attention pour que ces effets ne se produisent pas à notre détriment. Autrement dit : ne faisons pas d'imprudences.

Voici le Bazar de la Charité. On y a mis un cinématographe. Pour le manœuvrer il faut une lampe à projections, et pour la lampe il faut de l'éther. Or, nous savons que les vapeurs de l'éther, quand elles sont répandues dans l'air en certaine quantité, sont inflammables. L'opérateur du Bazar de la Charité oublie cette loi. Il fait partir une allumette. Le feu prend et gagne les objets légers qui sont à sa portée. L'incendie éclate. Est-ce la faute de la Providence ?

Voici le tremblement de terre de Messine. C'était un pays charmant que celui-là ; mais nous savions qu'il était dangereux, et nous le savions si bien que le célèbre géographe Elisée Reclus avait écrit ces lignes prophétiques : « Messine, malheureusement, est sur la ligne de jonction qui réunit les foyers volcaniques de la Sicile et de l'Italie méridionale. Sa position, dans l'espèce de fossé formé par le détroit, contribue encore à augmenter le danger qui la menace. Peu de cités, en Europe, sont plus directement sous le coup des tremblements de terre. » Cela était donc regardé comme un axiome depuis longtemps. Messine était signalée comme dangereuse à habiter. Mais voilà ! la contrée est charmante. On se dit : « Ces savants, ils ont bien besoin de vouloir nous empêcher de venir ici ! Qu'est-ce que cela peut leur faire ? » On s'installe dans le pays enchanteur. On jouit de la tiédeur de sa brise et du parfum de ses orangers. On trouve que la vie y est vraiment bien agréable, ... et, une belle nuit, on est englouti. Est-ce la faute de la Providence ?

Voici maintenant un fleuve : Seine, Loire ou Garonne. La Providence a voulu que les hauteurs qui avoisinent sa source et celles de ses affluents fussent couvertes de forêts. C'est un régulateur merveilleux qu'elle a installé là. L'eau des pluies est retenue par le feuillage des arbres et par la mousse qui s'étale à leurs pieds. Grâce à ce régulateur, cette eau ne coule pas tout d'un coup dans le fleuve, mais peu à peu, pour assurer son niveau normal. Seulement, les hommes, ces grands enfants qui saccagent tout, ont déboisé les cimes. L'eau des pluies se précipite, n'étant plus retenue, comme un torrent, qui entraîne avec lui la terre des montagnes. Du même coup, les fleuves s'ensablent et se gonflent en quelques heures. Ils franchissent leurs digues, ils sortent de leur lit ; dans leur élan furieux, ils renversent tout. Est-ce la faute de la Providence ?

Voici, enfin, un navire qui part du Havre ou de Liverpool pour gagner l'Amérique. Le capitaine sait qu'à une certaine époque de l'année des montagnes de glace descendent du nord. La prudence lui commande de faire un détour au sud pour les éviter. Mais les armateurs veulent qu'on gagne du temps. Il faut arriver plus vite que les autres compagnies. On laisse la route la plus longue qui est la plus sûre. On prend la route la plus courte qui est la plus dangereuse. En pleine nuit, un choc terrible se fait sentir. C'est la coque du navire qui rencontre un glaçon gigantesque et qui est éventrée ; et l'on coule. Ici encore, ici toujours, est-ce la faute de la Providence ?

III

Mais, me direz-vous, Dieu ne pourrait-il pas, dans sa bonté, empêcher ces catastrophes ? Sans doute, il n'en est pas l'auteur, et ceux qui, dans les tristes circonstances que nous venons de rappeler, l'ont appelé un Dieu cruel et sanguinaire, qui ne se plaît qu'à écraser ses créatures, ont fait un mensonge en même temps qu'un blasphème. Pourtant, ne serait-il pas digne de son amour de nous garantir contre nos propres imprudences ?

Prenez bien garde, Messieurs : ce que vous demanderiez là serait plus gros de conséquences que vous ne pensez.

En effet, pour que nous ne soyons pas victimes de nos imprudences, il n'y a pas trois moyens ; il n'y en a que deux.

Ou bien nous empêcher d'en faire, ou bien arrêter les lois de la nature toutes les fois qu'elles nous seraient préjudiciables.

Si Dieu nous empêche de faire des imprudences, que faites-vous de notre liberté ? Et ne voyez-vous pas quelle déchéance ce serait pour le génie humain d'être ainsi tenu en lisières ? C'est alors que tous nos bons libres penseurs s'écroieraient en chœur : « C'était bien

la peine de nous donner la raison et la liberté pour que nous ne puissions pas nous en servir ! Nous ne sommes pas des enfants ! Qu'on nous laisse agir à notre guise ! Après tout, c'est nous que cela regarde ! » Et le reste, que vous entendez d'ici.

Si Dieu, au contraire, arrête les lois de la nature toutes les fois que nous commettons quelque imprudence et que nous nous exposons à quelque inconvénient, autant dire que vous demandez la suppression de ces lois. Rien désormais ne sera certain, rien ne sera fixe. Car, remarquez-le bien, ce ne sont plus seulement pour les grandes catastrophes, mais aussi pour les petits accidents de chaque jour, que Dieu devra intervenir. Il faudra qu'il empêche que le marteau vous fasse mal, quand vous vous frapperez sur les doigts ; il faudra qu'il vous interdise d'établir les chemins de fer, parce que cela doit ruiner les conducteurs d'omnibus, et ce sera contraire à la liberté et au progrès ; ou bien qu'il fasse en sorte que les chemins de fer et les omnibus puissent prospérer en même temps, et ce sera impossible. Tout ce que vous entreprendrez ne devra pas réussir, quand cela devra nuire à quelqu'un ; et ce sera l'ordinaire. Donc il n'y aura plus, comme je le disais tout à l'heure, ni science, ni art, ni industrie, ni progrès, puisqu'on ne pourra plus compter que la même cause, placée dans les mêmes circonstances, doit produire les mêmes effets. Voyez-vous dans quel gâchis nous serions ?

Voici notre première réponse : *La plupart du temps, les catastrophes ne sont pas le fait de la Providence, mais le nôtre.* Retenez-la bien, parce que vous aurez souvent l'occasion de la faire. Il faut être justes toujours, et je ne sache pas que nous soyons dispensés de l'être envers le bon Dieu. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

LII

11^e Dimanche après la Pentecôte

L'ENDURCISSEMENT SPIRITUEL

Mes frères,

Les infirmités corporelles dont parle l'Evangile sont souvent, nous disent les saints, l'image de nos infirmités spirituelles. Le sourd-muet miraculeusement guéri par Notre-Seigneur représente le *pécheur endurci*, qui, par suite d'une longue habitude du péché, se trouve comme endormi et enchaîné dans le mal. Ce malheureux est tellement rivé à ses chaînes, ancré dans son misérable et funeste état, qu'il n'entend plus la voix de sa conscience, ni la parole de Dieu ; il semble ne plus pouvoir

ouvrir la bouche pour louer et prier son Souverain Maître ou pour demander pardon à son Juge. C'est un sourd-muet spirituel.

Hélas ! combien l'on en voit aujourd'hui de ces chrétiens qui ne le sont plus que de nom, qui oublient Dieu et sont devenus complètement insensibles et indifférents à ce qui touche à leur Créateur et à leur âme ! Essayons, mes frères, de comprendre combien est triste cette situation, et combien en sont terribles les conséquences ! Ce sera le meilleur moyen de vous préserver contre un mal qui nous envahit de plus en plus.

Pour que vous saisissiez mieux en quel état se trouve le pécheur endurci, nous examinerons d'abord *ce qu'est le péché* en général ; nous verrons ensuite *où conduit le péché d'habitude* ou l'endurcissement dans le péché.

I

Le péché c'est le mal, le grand mal, le pire des maux. Il est, en effet, l'adversaire irréconciliable de Dieu, le bourreau de Jésus-Christ, l'ennemi de l'homme, meurtrier de son âme et de son corps, destructeur de son bonheur. On peut souffrir dans son corps et dans son âme, dans ses affections ; on peut être victime de terribles catastrophes, on peut voir des malheurs fondre sur sa tête, sur sa maison, sur sa famille : tout cela comparé au péché, c'est une goutte d'eau comparée à l'océan. Aussi le seul et unique mal qu'un chrétien doit craindre et fuir, c'est le péché.

Ceci n'est point exagéré : on le comprend aisément quand on sait ce qu'est le péché pour Dieu et pour l'homme.

1. Le péché attaque DIEU *dans son être*. Il l'anéantirait si cela était possible. Il veut ce que Dieu ne veut pas, il ne veut pas ce que Dieu veut. Il ne peut s'accorder avec l'Etre infini, le Bien suprême, et il cherche à se substituer à lui, à le détruire. Dieu et le péché sont donc absolument incompatibles.

De plus, le péché offense et outrage les *principaux attributs de Dieu*. — Sa toute-puissance : car le pécheur agit contre son Maître souverain à qui il semble dire : « Tu me commandes telle chose, je ne la ferai pas ; tu ne me peux rien, je suis au-dessus de toi ; *non serviam*. » — Son infinie sagesse : car il met en désordre ce que cette sagesse a mis en ordre. Dieu a tout disposé avec un soin infini ; il a établi des lois, réglé tout ce qui existe. Or le péché renverse et détruit ce que Dieu a fait, en agissant d'une façon opposée aux lois divines. — Sa justice : elle veut que l'homme, créature de Dieu, obéisse à son Créateur et le serve ; or le pécheur n'obéit pas et se met en révolte contre son Dieu, dont cependant il dépend. — Le souverain domaine divin est méprisé aussi par le pécheur. Et pourtant Dieu nous a donné la vie, il l'entretient ; tout

ce que nous avons vient de lui. Il a sur nous tous un droit absolu en tant que créateur et gouverneur des créatures. Et le pécheur refuse à Dieu ce droit, il se soustrait à sa domination. — Que dire enfin, mes frères, de la bonté de Dieu? Le pécheur a tout reçu de son Père qui est dans les cieux; et en retour il n'a pour lui que de la haine. Car le péché c'est la haine de Dieu. Si donc l'Esprit-Saint a porté ces terribles malédictions: «Celui qui aura maudit son père ou sa mère sera puni de mort» (Exod., xxi, 17), «Maudit soit celui qui n'honore pas son père ou sa mère!» (Deut., xxvii, 16), quel sera le sort de celui qui offense Dieu? Car est-il quelqu'un qui soit davantage notre père que le bon Dieu? Créés par lui, soutenus et entretenus par lui, rachetés par lui, pouvons-nous avoir de plus grandes relations filiales que celles qui nous unissent à lui, et par là-même de plus étroites obligations que celles que nous avons contractées envers lui? Le pécheur foule indignement aux pieds tout cela. Aussi je comprends que Dieu éprouve comme de la haine pour l'impie et son impiété: «*Odio sunt Deo impius et impietas ejus.*» (Sap., xiv, 9).

Ajoutons enfin que le péché est un grand mal à l'égard de Dieu, parce qu'il fut le *bourreau de N.-S. Jésus-Christ*. Pourquoi notre divin Sauveur fut-il châtié et crucifié? «C'est à cause des crimes de mon peuple que je l'ai frappé, répond Dieu le Père. Nos iniquités sont la cause de ses blessures et nos péchés sont ses meurtriers.» (Is., liii, 8, 5).

Vous avez certainement déjà lu la Passion du Sauveur; vous en connaissez les épisodes douloureux, les cruautés. Vous avez parcouru les stations du chemin de la croix; vous avez suivi le Christ montant au Calvaire, vous avez compati à ses souffrances; peut-être même avez-vous pleuré par pitié pour le Crucifié. Eh bien! voilà l'œuvre du péché. Oh! pécheur, de quel crime tu te rends coupable par tes révoltes contre Dieu! Tu crucifies Jésus! «C'est moi, ô mon Dieu, s'écrit S. Augustin, qui vous ai couvert de plaies douloureuses, qui suis cause de votre crucifiement, qui vous ai mérité la mort, et qui ai fait tomber sur vous la vengeance divine... C'est l'impie qui pèche et c'est le juste qui est puni, le coupable est laissé de côté et l'innocent est frappé, le méchant a mérité le châtement et celui qui est la bonté le supporte¹.»

2. Le péché n'est pas seulement l'ennemi de Dieu, il est aussi LE GRAND ENNEMI DE L'HOMME. Il nous enlève la vie spirituelle, nous prive de notre droit au ciel et nous cause toute sorte de maux.

Quel est ici-bas le premier de nos biens matériels? C'est notre vie corporelle. Le plus

grand malheur qui puisse nous arriver, c'est d'en être privé. Nous pouvons être bien malades, ruinés, privés de tous nos biens; nous pouvons avoir un membre meurtri, amputé même: ce n'est pas encore la privation de la vie. Aussi jamais on ne nous fera un plus grand tort, jamais on ne nous infligera un plus grand châtement terrestre qu'en nous enlevant la vie. Or, nous avons une autre vie que celle du corps, vie infiniment plus précieuse qui doit être le principe d'une éternité de bonheur: c'est la vie de notre âme.

On peut se dire pour la vie corporelle: «A quelques années près, l'heure sonnera tôt ou tard où le fil de cette existence sera tranché. Si l'on en suspend le cours avant le temps, c'est la privation de quelques années et voilà tout.» Mais si la vie de l'âme, qui consiste dans l'union avec Dieu ou dans l'état de grâce, est supprimée, il en découle d'éternelles conséquences. Or c'est le péché qui est l'assassin de notre âme, qui la fait mourir en la séparant de Dieu, et en la plaçant dans l'état de damnation. «Considérez-vous, dit S. Paul, comme étant vivants quand vous êtes unis à Dieu et comme étant véritablement morts quand vous êtes dans le péché.» (Rom., v, 19 et *passim*).

Le péché nous ferme le ciel; il nous empêche d'arriver à notre fin; il nous prive du bonheur éternel. Il nous ravit donc plus que tous les biens de la terre, plus que les facultés de l'âme et du corps, plus que la vie. Il est un plus grand malheur que tous les maux, que toutes les souffrances d'ici-bas. En un mot, c'est le plus grand mal de l'homme.

Je n'aurais pas besoin d'ajouter à cela que la cause de toutes nos misères, même matérielles, de toutes nos souffrances, c'est le péché: «*Malorum omnium nostrorum causa peccatum est,*» dit S. Augustin¹. Cherchez à la source de toute calamité, de tout fléau, de toute affliction, vous trouverez le péché. La maladie et la mort, les inimitiés des hommes, les châtements de Dieu, tout a pour principe et pour cause le péché. Très souvent les prophètes ont attribué au péché les sécheresses, les stérilités dont les Juifs étaient affligés. L'Esprit-Saint a proféré cette sentence: «La vertu, la sainteté élève les peuples, mais le péché les jette dans la misère: *Iustitia elevat gentem, miseros autem facit populos peccatum.*» (Prov., xiv, 34). Et S. Paul nous affirme que la mort elle-même n'est entrée dans le monde que par le péché. (Rom., v, 12).

Après ce que je viens de vous dire, mes frères, — ce qui est l'exacte vérité et la doctrine authentique de l'Eglise, — vous pourriez être tentés de croire qu'il faut désespérer de son salut quand on a commis le péché. Il n'en est rien, surtout si nos fautes viennent de

¹ S. Augustin, *Médit.*, c. vii.

¹ *Serm.* 240.

la faiblesse de notre volonté ou de la violence de la tentation. Dieu, en effet, connaît la profondeur de notre misère, notre nature viciée et débile, et sa miséricorde est infinie. Il est toujours prêt à pardonner et à oublier ; il a pitié du pécheur, pour lui son cœur est rempli de compassion.

Cependant cette miséricorde et cette compassion ne peuvent produire leurs effets salutaires que dans une âme bien disposée qui veut joindre son concours à celui du bon Dieu. Mais elles semblent s'arrêter, quand elles se trouvent en présence d'un indifférent, d'un pécheur volontairement endurci dans le mal et devenu insensible à tout.

II

Quel triste état que celui-là ! Etat de mort perpétuelle, prélude d'une damnation certaine. Parler des vérités du salut à ce chrétien endurci, c'est comme si l'on parlait à un mort. Plus rien ne vibre ; il semble que l'intelligence soit obscurcie, que la raison soit émoussée ; le flambeau de la foi s'est éteint dans cette âme. « Vous aviez beau m'avertir, Seigneur, dit S. Augustin dans ses *Confessions* ; le bruit que faisaient les chaînes de ma misérable captivité m'avait rendu sourd à votre voix¹. » Rien n'est aussi funeste à l'âme que cette surdité et ce mutisme spirituels, ou cet endurcissement dans le péché. S. Bernard en fait une effrayante et trop réelle description : « Le cœur endurci n'est ni touché par la componction, ni attendri par la piété, ni ému par les prières. Il ne se rend point aux menaces, il ne se corrige point, mais il s'endurcit encore sous la verge et les châtiments. Il est ingrat envers Dieu pour tous les bienfaits qu'il en a reçus, désoberissant à tous ses conseils, sourd à toutes ses corrections. Il est sans honte dans toutes les choses déshonnêtes, et sans crainte dans tous les périls ; il est inhumain dans les choses humaines et téméraire dans les choses divines ; il oublie le passé, il néglige le présent, il ne prévoit point l'avenir ; enfin peignons d'un mot un mal si horrible : le cœur dur ne craint ni Dieu ni les hommes... Il n'y a que le cœur endurci qui n'a pas horreur de lui-même, parce qu'il est devenu insensible. Interrogez le Pharaon, et vous apprendrez que jamais personne dans cet état n'a fait son salut, si ce n'est peut-être celui à qui, suivant la remarque d'un prophète, Dieu, par sa grande miséricorde, a ôté le cœur de pierre qu'il avait pour lui en donner un de chair². »

Oh ! mes frères, combien nous devons redouter de tomber dans cet abîme ! Car, sachez bien qu'on n'y arrive pas tout d'un coup. On ne passe point subitement d'une vie chrétienne

et régulière à l'état habituel de péché, à l'abandon complet de ses devoirs, à l'impiété, à la perte de la foi. Pour celui-ci ce sont les mauvaises fréquentations qui ont été le début de sa ruine spirituelle ; pour celui-là, les mauvaises lectures, un mauvais journal. Compagnies et lectures provoquèrent des doutes dans l'esprit, dans le cœur, du dégoût pour la vertu et la religion. Puis sont venues les premières négligences coupables, le relâchement dans le service de Dieu ; les manquements aux devoirs les plus graves et les plus sacrés arrivent bientôt. Au commencement, on a quelque honte et quelques remords ; mais on acquiert l'aisance à commettre le péché et on ne s'en inquiète plus. A mesure qu'on s'éloigne de l'église et de la pratique des commandements, on se jette davantage dans le monde. On aime tout ce qui procure des plaisirs : fêtes, honneurs, voluptés, biens périssables. On s'étourdit, on se livre au péché, à toutes les occasions du péché ; il n'y a plus de frein, plus de retenue. On imite le juge pervers dont parle le Psalmiste, qui « dans sa fureur fait comme le serpent, ferme ses oreilles » pour ne pas entendre les remontrances salutaires du Seigneur et des personnes sages qui voudraient le ramener dans le bon chemin. (Ps., LVII, 5). On n'écoute plus aucune voix, ni celle de sa conscience, ni celle de Dieu, ni celle de l'Eglise, ni celle du prêtre, ni celle des parents et des vrais amis. Et alors on tombe dans l'impiété. On commet le péché comme une action ordinaire et vulgaire. On boit l'iniquité comme l'eau. C'est l'habitude du péché qui se contracte, la foi qui s'étirole, puis disparaît, le cœur qui s'endurcit définitivement dans le mal. En vain Dieu lui-même frappe à la porte de ces âmes : elles ne répondent rien. Elles ont méprisé tous les conseils, toutes les inspirations saintes, toutes les sages remontrances. Il ne reste plus à attendre, pour ces pauvres pécheurs, que la damnation éternelle. Comment pourraient-ils sortir de leur triste état, après avoir abusé de tant de grâces ! Il faut pour eux, comme pour le sourd-muet de l'évangile, un miracle, un miracle de la miséricorde divine.

Vous le voyez, mes frères, et vous le comprenez : quel effroyable malheur que l'endurcissement dans le péché ! Prions pour ceux qui y sont tombés, particulièrement pour ceux qui appartiendraient à cette paroisse : ce sera une œuvre de grande charité. Oui, prions beaucoup pour ces âmes qui vont droit en enfer. Demandons à Dieu d'opérer encore un miracle pour guérir leur surdité spirituelle ; et alors elles entendront la voix de leur conscience, l'appel divin ; elles se repentiront de leurs fautes et reviendront à Dieu toujours prêt à pardonner.

¹ *Conf.*, liv. II, ch. 2.

² *De Consid.*, liv. I, cap. 2.

Quant à nous, mes frères, veillons pour ne point nous laisser aller à un pareil malheur et remplissons bien le devoir de la prière. Ne nous laissons pas envahir par la négligence dans l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu ; observons fidèlement, scrupuleusement, la loi divine ; n'exposons jamais notre foi au danger, et souvenons-nous toujours que tous les biens de ce monde, que toutes les richesses matérielles ne nous serviront de rien si nous venons à perdre notre âme pour l'éternité ! Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

A L'OCCASION DE LA MOISSON

Mes frères,

Je relisais, l'autre jour, ces paroles de Jésus-Christ à ses disciples : « Il en est du royaume de Dieu comme d'un homme qui a jeté de la semence en terre. Soit qu'il dorme, soit qu'il veille, la nuit comme le jour, le grain semé germe et croît sans qu'il y pense. Car la terre produit d'elle-même, premièrement l'herbe, ensuite l'épi, puis le blé dans l'épi ; et lorsque le fruit est parvenu à sa maturité, on y met aussitôt la faucille, parce que le temps de la moisson est arrivé. »

Vous aussi, mes frères, vous avez ensemencé vos sillons. Le grain, enseveli sous terre, a germé, s'est développé, a grandi sous la rosée et le soleil du bon Dieu : de beaux et lourds épis se balancent sous le souffle des vents : voici venir le temps de la récolte.

Et puisque maintenant la moisson est votre grand souci, parlons de la moisson. Oh ! pas longtemps, car je soupçonne que votre attention, sollicitée par des préoccupations matérielles, m'échapperait bientôt. Ce travail auquel vous allez vous livrer me fournira bien quelques comparaisons, quelques réflexions morales, qui ne seront pas, je crois, dépourvues de tout intérêt.

Vous ne songez peut-être qu'à amasser des gerbes dans vos greniers pour la vie présente ; je voudrais élever vos pensées et vous faire songer à amasser des mérites pour la vie future ; car il y a une moisson spirituelle, comme il y a une moisson matérielle.

1. On a dit qu'un champ de blé était un livre de méditations où une âme croyante trouvera d'utiles enseignements. Entre autres choses, elle pourra y lire l'infinie bonté de Dieu qui pourvoit largement aux besoins de l'existence humaine. Lui, qui donne aux petits des oiseaux la pâture qui leur convient, n'oublie pas l'homme, sa créature privilégiée. Cette moisson que vous allez faire, ces épis dorés qui vont tomber sous le tranchant de votre faux, ces gerbes dont vous allez emplir vos granges,

vous disent que Dieu est bon, qu'il est miséricordieusement attentif à nos besoins, qu'il nous traite avec plus d'égards que nous ne le méritons souvent.

Il est question dans l'Evangile, d'un homme qui veut moissonner là où il n'a pas semé. Cet homme — faut-il dire le mot ? — cet homme est un voleur. La récolte appartient à celui qui a semé le champ. La seule chose qui soit permise, c'est de glaner les épis que le propriétaire a laissés.

Je soupçonnerais la probité de mes paroissiens, si j'insistais sur le respect dû au bien d'autrui. Aussi je passe outre.

Il en est qui ont semé et qui ne moissonneront pas. Dieu les a rappelés à lui avant le temps de la moisson. Les fils ne récolteront pas ce que leurs pères ont semé, sans leur donner une prière affectueuse, un souvenir reconnaissant.

« Ceux qui ont semé dans les larmes, dit le livre inspiré, moissonneront dans l'allégresse : *qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.* » Les larmes, c'est le travail pénible que vous avez entrepris pour cultiver vos terres ; les larmes, c'est la sueur qui tombait de vos fronts, en même temps que la semence tombait de vos mains. Mais voici maintenant la joie de la récolte.

Celui qui moissonne, dit l'Evangile, reçoit le salaire de ses travaux, il reçoit sa récompense. Il a travaillé péniblement, la Providence le dédommage de ses labeurs, de ses fatigues. *Qui metit, mercedem accipit.*

L'agriculteur récolte ce qu'il a semé. A-t-il semé du blé ? Il récoltera du blé. A-t-il semé de l'orge, de l'avoine ? Il récoltera de l'orge, de l'avoine. La semence, docile aux ordres du Créateur, reproduit invariablement le fruit dont elle contient le germe.

Ensuite, l'agriculteur récolte proportionnellement à la semence qu'il a confiée à la terre. Celui qui sème peu, dit l'apôtre, recueillera peu ; celui qui sème beaucoup recueillera abondamment ; en tout cas, ce qu'il y a de certain, c'est que la récolte est toujours plus abondante que la semence.

2. J'entre maintenant dans un autre ordre d'idées, et je passe des choses matérielles aux choses spirituelles. Je vous rappelle qu'au point de vue chrétien, nous avons tous une moisson à préparer et à recueillir. — Quelle moisson ? me direz-vous. — Une moisson de bonnes œuvres, une moisson d'actes vertueux, une moisson de mérites.

Entre cette moisson que vous allez entreprendre et cette moisson d'ordre spirituel dont il est ici question, j'aperçois des traits de ressemblance, une analogie frappante.

Vous, agriculteurs, vous récoltez ce que vous avez semé, et vous, chrétiens, vous récolterez aussi ce que vous aurez semé. Est-ce le bien

ou le mal que vous avez semé dans le champ de votre âme? « Celui qui a semé l'iniquité, dit le Sage, ne recueillera que des maux ; mais celui qui a semé la justice sera amplement récompensé. » Dans le même sens, l'apôtre S. Paul dit encore : « Celui qui sème dans la chair récoltera la corruption de la chair ; celui qui sème dans l'esprit recueillera la vie éternelle. »

Autre point de similitude. Le chrétien, comme l'homme des champs, moissonnera pour la vie future, dans la mesure où il aura semé en cette vie. Voulez-vous avoir une belle gerbe de mérites à présenter à Dieu, lorsque vous sortirez de ce monde? Cultivez avec soin la terre de votre âme, jetez-y à pleines mains la bonne semence, la semence du bien, de la vertu, des nobles pensées, des généreux sentiments ; multipliez les bonnes œuvres, les actes méritoires, et quand viendra le soir de votre vie, ayant semé la bénédiction, vous recueillerez la bénédiction : *Qui seminal in benedictione de benedictionibus et metet*. Vous serez magnifiquement récompensés.

3. Vous allez donc commencer les travaux de la moisson ; mais je ne suis pas sans inquiétude sur la manière dont le dimanche sera sanctifié pendant cette période de temps. Si j'en juge par ce que j'ai constaté l'année dernière, j'aurai le regret, hélas ! de remarquer bien des absences à l'église et des infractions non justifiées à la loi du repos.

Au temps de la moisson, il advint que Jésus passa le long des blés un jour de sabbat. Chez les Juifs, vous le savez, le sabbat était le jour consacré à la prière et au repos, comme est notre dimanche. Les disciples du Sauveur, pressés par la faim, se permirent de rompre des épis et d'en manger, après les avoir froissés dans leurs mains.

Or, il y avait là des Pharisiens qui observaient les démarches du Sauveur et de son entourage. Ils trouvent en cette circonstance l'occasion d'articuler un grief contre ses disciples, et, naturellement, ils ne veulent pas la laisser échapper. Mais de quoi pensez-vous qu'ils vont les accuser? Est-ce d'avoir commis une indécatesse? Est-ce d'avoir violé le précepte qui défend de toucher au bien d'autrui? Non ; ce qu'ils leur reprochent, c'est d'avoir fait une œuvre défendue le jour du sabbat... Et les disciples avaient simplement broyé quelques épis entre leurs mains !

Ah ! si les Pharisiens, soulevant la pierre de leur sépulcre, venaient dans nos campagnes et vous voyaient, le dimanche, travailler sans scrupule, du matin au soir, ne réservant pas même une heure dans la journée pour assister à la messe, c'est alors qu'ils crieraient au scandale et diraient au Seigneur avec un accent indigné : « Vos disciples font ce qui n'est point permis le dimanche ! »

J'insiste, mes frères, pour que vous ne méritiez pas un pareil reproche. Ne commencez pas et ne finissez pas vos laborieuses journées sans adresser à Dieu une petite prière ; abstenez-vous de travailler le dimanche, si ce n'est en cas d'urgence bien constatée.

« Je ne travaille point pendant la messe, » me disait un de mes paroissiens. Vous ne travaillez point ; c'est bien ; mais il y a mieux à faire encore. Puisque vous ne travaillez point, accomplissez votre devoir jusqu'au bout et venez à la messe.

Laissez-moi espérer, mes frères, que vous ferez votre profit de ces recommandations, et qu'il y aura, de votre part, des efforts de bonne volonté pour que le dimanche ne soit pas complètement assimilé aux autres jours de la semaine. Ainsi soit-il !

PETITES LECTURES

VI

LES DEMI-SAVANTS

Le vieillard qui instruisait S. Justin lui dit : « Priez, afin que les portes de la lumière vous soient ouvertes, car nul ne saurait voir ni comprendre ces choses, si Dieu et son Christ ne lui donnent l'intelligence. »

Pour comprendre les vérités religieuses, pour obtenir la foi, il faut donc prier d'abord, puisque la foi est une grâce, et ensuite étudier. S. Justin qui était un des philosophes les plus éclairés de son temps écouta l'avis de son guide, il pria, il étudia et devint chrétien, puis martyr de sa foi.

Parmi ceux qui ne croient pas, aujourd'hui, il en est peu qui prient, parce qu'il en est peu qui désirent sincèrement connaître la vérité. Leur orgueil leur persuade que leur raison l'a découverte, bien qu'ils ne l'aient pas cherchée. Ils *n'étudient pas* ; et quand on leur montre leur erreur, *il est rare qu'ils se rendent*.

I

Le catéchisme est une science qui s'acquiert, comme toutes les sciences, par l'étude, la réflexion, le travail. Un des préjugés actuels c'est que tout le monde croit savoir sa religion. Vous êtes venus autrefois au catéchisme, vous avez fait votre première communion, et c'a été tout. Vous avez su de la religion ce qu'en peut connaître un enfant, puis vous n'y avez plus pensé, vous avez même à peu près tout oublié ; et malgré tout, vous vous imaginez que vous pouvez discuter, régler, trancher les plus hautes questions de la théologie ! Et c'est la persuasion commune. C'est pourquoi tout le monde parle de la religion et la plupart n'en savent pas le premier mot.

Quel préjugé et quelle audace !

Et parmi les ignorants de marque on rencontre de grands savants. Des hommes très intelligents et très forts divaguent et déraisonnent quand ils traitent les questions religieuses, et ils ont la manie de les traiter. Quelques-uns déclarent même qu'ils ne croient pas en Dieu, et comme ce sont des esprits distingués cela fait impression sur le peuple. Il dit : « Vous voyez, il y a des hommes fort instruits qui ne croient pas en Dieu, qui méprisent la religion catholique, c'est donc qu'elle n'enseigne pas la vérité ! »

Rien n'est plus erroné que ce jugement.

Oui, il y a des hommes très instruits qui ne sont pas religieux et même qui jugent sévèrement la religion. Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'ils ne la connaissent pas, — parce qu'ils ne l'ont pas étudiée.

C'est un principe qu'on ne sait pas les choses qu'on n'a pas apprises. On a beau être intelligent, la science ne vient pas en dormant. Nul esprit ne fut plus pénétrant que celui de Bossuet. Mais s'il avait voulu parler chimie ou mécanique, il est probable qu'il aurait commis bien des impairs. Toutefois comme c'était aussi un esprit très pondéré et très droit, jamais il n'eût eu la pensée de traiter de la chimie ou de la mécanique sans auparavant s'être demandé si ses idées étaient bien exactes.

Les esprits forts dont nous parlons tiennent une conduite toute différente : ils ne savent pas, et ils affirment ; ils n'étudient pas, et ils tranchent. Leur parole en impose aux gens peu judicieux, mais ceux qui raisonnent se disent bien vite que nul homme ne peut connaître à fond ce qu'il n'a pas étudié, et donc que leur témoignage est nul.

Il arrive parfois qu'ils ont étudié quelque chose de la religion, une idée, un fait, rapidement, au courant d'une polémique ; mais ils n'ont pas embrassé l'ensemble et ils ont travaillé sans méthode. Ils ne sauraient être des savants en matière religieuse. La science en effet pose des principes, puis elle en fait découler logiquement les conclusions ; elle procède du connu à l'inconnu, elle avance lentement et sûrement, suivant une méthode rigide ; et quand elle a tout exploré, creusé, fouillé, examiné, elle est vraiment la science. Nos prétendus savants agissent-ils ainsi, quand ils étudient la religion ? En aucune façon : ils envisagent certains côtés des questions, ordinairement les plus petits, et ils prononcent leur jugement, ils dogmatisent, ils condamnent.

Ils ne sont que des demi-savants ; leur jugement, leur opinion, leur verdict n'a donc aucune autorité.

Les vrais savants se comportent autrement. Ils sont plus modestes, ils hésitent à formuler leurs conclusions, à prononcer leur jugement. « Il advient aux véritables savants, dit Montaigne, ce qu'il advient aux épis de blé ; ils

vont s'élevant et haussant la tête droite et fière tant qu'ils sont vides ; mais quand ils sont pleins et chargés de grains en leur maturité, ils baissent les cornes¹. » Les demi-savants sont hardis, arrogants, hauts ; les vrais savants sont humbles, prudents, ils craignent toujours de n'avoir pas assez étudié et de se tromper. Aussi « Dieu leur donne l'intelligence. »

II

Les demi-savants sont un des fléaux contemporains les plus dangereux, parce qu'ils ne doutent de rien et gardent une imperturbable confiance en eux-mêmes. Trop peu instruits, ils ne soupçonnent même pas les difficultés, et quand on leur montre leurs erreurs ils refusent de les reconnaître. Des hommes vraiment compétents ont réfuté les assertions fausses des Jouffroy, des Renan ou des Michelet, ils ont apporté des preuves claires comme le soleil ; ces auteurs n'ont pas changé pour cela un seul mot à leurs éditions suivantes.

Il en est peu qui aient eu la loyauté de reconnaître qu'ils s'étaient trompés. Il s'en est rencontré pourtant quelques-uns, comme Augustin Thierry, un historien de génie qui ne ferma point son âme à la lumière. Il lut d'un esprit sincère les réfutations que l'abbé Gorini avait faites de ses ouvrages, il vit qu'il avait erré et il l'avoua humblement à un ami qui acheva dans son âme l'œuvre de la grâce :

« En ce temps-là, dit-il, je ne me doutais pas de l'histoire de l'Eglise. Lorsque j'y eus jeté les yeux, je vis clairement que le protestantisme ne pouvait être la religion fondée par Jésus-Christ... On soutient parfois, et c'est un préjugé que j'ai longtemps partagé, que la doctrine de l'Eglise s'est formée de pièces et de morceaux. Comme cela est faux ! Quelle admirable unité ! Comme l'examen des textes renverse cette erreur !... Je veux corriger tout ce que j'ai pu écrire contre la vérité dans tous les sens. Je demande à Dieu tous les jours, toutes les nuits, de me donner le temps d'achever ce travail, car il me semble qu'en ceci je travaille pour Dieu. Oui, je me soutiens et m'encourage parfois dans ma fatigue et dans mes insomnies par cette pensée : Je suis un ouvrier de Dieu !² »

Ainsi raisonnent et agissent les vrais savants. Ils se mettent à la recherche de la vérité, et quand ils la rencontrent ils la saluent avec amour, avec reconnaissance, — comme après une nuit sombre et pénible on salue les rayons purs et limpides de l'aube. L'Eglise n'a besoin que de la vérité. Les hommes qui la représentent ont pu commettre des fautes, mais que sont ces fautes, ces faiblesses personnelles, au regard de la doctrine immuable et magni-

¹ *Essais*, liv. II, ch. 42.

² *Lettre à Mgr de Paris*, du P. Gratry.

fique qui ne connaît pas d'éclipse? Les hommes passent, la vérité reste, et même ceux qui ont connu des défaillances intimes ont transmis fidèlement le flambeau de la vérité aux générations chrétiennes.

Ne nous laissons pas impressionner par les arrogances des demi-savants, elles ne portent pas; ni par les préjugés courants qui vont contre l'Eglise. Depuis dix-huit siècles les mêmes préjugés se reproduisent et se répètent; ils travaillent à jeter la défaveur sur l'Eglise, ils redisent que sa cause est jugée, condamnée, irrémédiablement perdue. Les esprits faibles et crédules recueillent cela, se scandalisent et s'éloignent de l'Eglise. Mais les hommes sérieux, ceux qui savent, ceux qui regardent, ceux-là écoutent sans prévention, se rendent compte et reconnaissent les calomnies. Ils voient que cette cause tant de fois condamnée demeure vivante, honorée, glorieuse, et que l'Eglise est la grande lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Et ils disent avec Maine de Biran, un autre philosophe converti, comme S. Justin: « Aujourd'hui je ne trouve de science vraie que là où je ne voyais autrefois que des rêves et des chimères. La religion seule résout les problèmes que la philosophie pose¹. »

Il avait prié et « les portes de la lumière lui furent ouvertes. » Il ne savait pas; il voulait savoir. Loïn d'accepter des préjugés tout faits, il étudia, il s'instruisit, il médita. « Dieu et son Christ lui donnèrent l'intelligence. » C'est ainsi que toujours sont récompensées les âmes de bonne volonté. Demandons, adressons-nous au ciel, cherchons, et nous trouverons sûrement; surtout ne suivons pas les fausses lumières, les systèmes préconçus et les chemins tortueux des demi-savants.

RETRAITE A DES JEUNES GENS

Le Grand Voyage

V

LE GUIDE: MARIE

Ego Mater pulchræ dilectionis, et timoris et agnitionis, et sanctæ spei.

Je suis la Mère du bel amour, de la crainte, de la connaissance et de la sainte espérance. (Eccli., xxiv, 24).

Mes chers amis,

Jésus allait quitter ses disciples. Désormais ceux-ci ne recevraient plus de sa bouche ses lumières et ses divines leçons; ils ne sentiraient plus de si près les chauds battements de son cœur; pour lui rester fidèles ils n'auraient plus les puissantes séductions de ses miracles. Ils allaient être seuls, seuls dans le monde et

contre le monde. Jésus ne voulut pas qu'il en fût ainsi. Il ne laissa pas ses disciples orphelins. Déjà, la veille de sa mort, il leur légua, sous les voiles eucharistiques, sa personne adorable et il perpétua sa présence au milieu d'eux. Quelques instants avant d'expirer sur la croix, il fit plus: il leur légua le seul bien qui lui restât en ce monde. Pensant une dernière fois à ses chers disciples, et apercevant l'un d'eux au pied de son gibet sanglant: « Fils, lui dit-il en lui désignant du regard Marie, voilà votre Mère. » Et aussitôt il donna S. Jean à sa propre Mère, créant dans le cœur de Marie un cœur de Mère pour nous. Maintenant les disciples, l'humanité qu'ils représentent peut se consoler du départ de Jésus. Jésus est remonté aux cieux; mais il reste avec nous comme un viatique sublime et puissant. Le Maître est remonté aux cieux; mais la Mère reste avec nous comme un guide plein de sollicitude et de tendresse. Avec elle nous ne saurions nous égarer dans les sentiers de l'erreur et du péché: car elle est la Mère de la connaissance, de la crainte et du bel amour. Avec elle nous ne connaissons pas la lassitude de la vertu: car elle est la Mère de la sainte espérance.

I

Marie est notre Mère. « Savez-vous, demandait le poète, ce que c'est que d'avoir une mère? Savez-vous ce que c'est que d'être enfant, pauvre, affamé, faible, seul au monde, et de sentir que vous avez près de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez,... une femme qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à rire, qui vous apprend à aimer, qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son cœur, qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours, à qui vous dites: « Ma mère, » et qui vous répond: « Mon enfant, » d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu? ¹ »

Ah! il y a des mères qui n'ont jamais, en au cœur cet amour pour les êtres qu'elles mirent au monde. Mais ces mères dépravées sont l'exception. Les autres, les nôtres, Messieurs et chers amis, sont prêtes à se sacrifier pour nous. C'est pour nous qu'elles vivent, et mourant avant nous, elles regrettent de nous laisser orphelins. Nos mères affrontent le danger, s'exposent au péril pour nous sauver. On a vu des mères braver la fureur des fauves pour leur ravir leurs enfants. Vous connaissez l'histoire du lion de Florence. Un lion s'enfuyait dans les rues de la ville emportant un pauvre petit enfant. La mère affolée accourt et le poursuit. Ses gémissements sont si déchirants, ses larmes si abondantes qu'elles vont

¹ Journal intime, 26 mai 1818.

¹ V. Hugo.

jusqu'à émouvoir cette bête avide de sang. Le lion s'arrête, dépose sa proie et rend l'enfant à sa mère.

Or ce que peuvent faire et ce que peuvent obtenir nos mères de la terre, notre Mère du ciel le peut et l'obtient plus facilement. Son cœur est bien plus tendre, sa sollicitude plus grande, sa vigilance plus assidue. Si nous nous reposons sur son bras maternel, nous atteindrons sûrement le terme de la route.

Nous retournons à Dieu. Nous retournons à lui par la foi, par l'amour, par la fidélité à son service, par l'espoir de le voir et de le posséder dans l'éternité bienheureuse. Or Marie n'est-elle pas notre plus sûr guide dans cette voie? Elle est la Mère de la connaissance, du *bel amour*, de la *crainte* et de la *sainte espérance*.

Elle est la Mère de la connaissance. Qui a connu Jésus mieux qu'elle? Qui plus qu'elle a reçu ses divines leçons? Tout ce qu'elle a pu apprendre à l'école de son Fils, elle le conserve dans son cœur. Allons puiser à cette source intarissable et féconde; allons à Jésus par Marie: par elle nous trouverons Dieu.

Après que nous l'aurons trouvé, nous l'aimerons. Ici, Marie sera notre modèle après avoir été notre lumière. Car quelle créature, mieux et plus que Marie, a aimé Jésus? Elle aimait Jésus pauvre dans la crèche; elle aimait Jésus caché dans l'humble chaumière de Nazareth; elle aimait Jésus persécuté durant sa vie publique; elle aimait Jésus crucifié sur le Calvaire, elle partagea sa passion, elle but à la coupe de ses douleurs et son âme fut transpercée d'un glaive déchirant en assistant à la mort de son Fils; elle aimait Jésus après son Ascension et son amour prit de tels élans qu'il brisa les liens mortels qui la retenaient ici-bas et la transporta au plus haut des cieux. C'est une tradition en effet que Marie succomba à la véhémence de l'amour divin dont son cœur était embrasé. Elle sera donc notre plus sûr guide et notre plus beau modèle dans cette voie de l'amour que nous devons prendre pour atteindre notre Dieu. Comme elle nous aimons Jésus malgré ses humiliations volontaires qui rejaillissent sur nous, le disciple n'étant pas plus que le Maître. Comme elle nous aimerons Jésus, bien que souvent il dérobe sa puissance et sa divinité aux yeux des hommes superficiels. Comme elle nous aimerons Jésus persécuté dans sa doctrine, dans son Eglise, honni des méchants, raillé des mondains, incompris des orgueilleux, méprisé des indifférents. Comme elle nous partagerons la passion de Jésus et nous le suivrons amoureusement sur le chemin royal de la croix. Comme elle nous serons inconsolables de l'absence de Jésus et nous n'aurons de repos que quand la mort nous aura réunis à lui. Alors notre âme exhalera le cri d'amour de sainte Thérèse expi-

rante: « Oh ! Jésus, il est bien temps de nous voir ! »

Mais la foi qui n'agit point n'est pas une foi sincère; et l'amour qui ne se traduirait que par de vaines paroles et des émotions stériles ne serait pas un amour vrai. Il nous faut une foi agissante, un amour qui se dépense et qui se dévoue. C'est pourquoi nous devons à Dieu une fidélité à toute épreuve et une application constante dans l'exécution de ses volontés. Sur ce point, quel sera notre modèle et notre guide? Encore Marie, notre Mère du ciel. *Ecce ancilla Domini*; voilà la servante de Dieu par excellence. Durant toute sa vie elle ne craignit qu'une chose: déplaire à Dieu. Cette crainte filiale la mit toujours à l'abri du péché et lui fit toujours accepter le devoir, quelque austère qu'il parût à ses yeux et quelque répugnance qu'elle eût parfois à s'engager dans la voie que la divine Providence lui marquait. Elle est véritablement la Mère de la crainte, non pas de la crainte servile qui obéit pour éviter le châtimement, mais de la crainte amoureuse qui agit pour plaire au Maître. Suivez donc, mes chers amis, votre céleste Mère dans cette nouvelle voie qui doit vous conduire à Dieu. Durant la route elle vous inspirera l'horreur du péché et elle vous dira, comme Blanche de Castille à son fils S. Louis: « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que vous voir en état de péché mortel, » ou comme les mères bretonnes à leurs gars de vingt ans: « Plutôt la mort que la souillure. *Potius mori quam fœdari*. » Elle vous inspirera l'attrait de la vertu et elle vous dira ce qu'elle disait jadis aux serviteurs de Cana: « Faites tout ce que Jésus vous ordonnera. »

II

Mes chers amis, si nous avons la foi, si nous avons l'amour, si nous avons la crainte filiale, nous servirons Dieu. Et alors nous pourrions avec confiance tourner nos regards du côté des cieux. Marie, qui aura été pour nous la Mère de la connaissance, du bel amour et de la crainte, sera, par voie de conséquence, la Mère de la sainte espérance. Pour stimuler notre courage, elle nous montrera la riche récompense qui doit être le prix de notre fidélité.

Les Machabées avaient refusé de brûler de l'encens devant les idoles païennes. Le tyran les condamna au supplice. Six d'entre eux avaient déjà péri au milieu des plus cruels tourments, sous les yeux de leur mère éplorée. Il restait le plus jeune. Le persécuteur lui promit la richesse et le bonheur s'il consentait à l'apostasie. Le jeune homme refusa. Alors Antiochus fit intervenir la mère et la pressa de faire entendre à son fils la voix de la sagesse pour le sauver de la mort. La mère se pencha vers son enfant, et, se moquant du

cruel tyran, elle lui dit dans la langue de ses pères : « Mon fils, aie pitié de moi, qui t'ai porté neuf mois dans mon sein, qui t'ai donné mon lait pendant trois ans et qui t'ai nourri, et qui t'ai élevé jusqu'à cet âge. Je te conjure, mon enfant, de regarder le ciel et la terre. Ainsi il arrivera que tu ne craindras pas ce bourreau. Mais devenant le digne compagnon de tes frères, accepte la mort, afin que je te reçoive avec eux au sein de cette miséricorde que nous attendons. » Ainsi parla la mère des Machabées. Le digne fils d'une mère si forte et si sainte entendit avec joie cette suprême exhortation. Il suivit son conseil. Il regarda la terre : il la vit petite et méprisable. Il regarda le ciel : il le vit infini et souverainement désirable. Puis regardant Antiochus bien en face : « Je n'obéis pas au roi, dit-il, mais j'obéis à Dieu. » Alors le roi, embrasé de colère, sévit plus cruellement sur celui-ci que sur les autres. Le jeune homme « mourut à son tour dans son innocence, se confiant parfaitement dans le Seigneur. *Itaque mundus obiit, per omnia in Domino confidens.* » (II Mac., VII, 40).

Messieurs et chers amis, je ne sais pas lequel des deux mérite le plus notre admiration, du fils ou de la mère. Le fils meurt avec vaillance, mais la mère lui a tendu un sublime langage ; elle lui a donné l'espérance qu'elle avait au cœur. Y a-t-il jamais eu sur la terre une mère capable, dans une circonstance aussi grave, d'étouffer dans son cœur le cri de la nature pour faire entendre à son enfant le cri de la foi et de la sainte espérance ? Avec la mère des Machabées, ou plutôt au-dessus d'elle, je n'en connais qu'une : Marie, la Mère de Jésus. Marie en effet consentit au sacrifice de Jésus, le meilleur des fils, son Fils unique. Non seulement elle consentit à ce sacrifice ; mais elle le désira pour le rachat de l'humanité coupable. Et il est permis de penser que Marie, instruite par avance des desseins de Dieu, prépara dès sa plus tendre enfance son bien-aimé Jésus au sacrifice sanglant du Calvaire, en lui montrant la terre à sauver et le ciel à rouvrir. Sans doute Jésus, moins que le plus jeune des Machabées, n'avait pas besoin de ces exhortations. Mais il ne voulut pas sans doute priver sa sainte Mère du mérite de les lui avoir données.

Au surplus, ce n'est pas seulement à son divin Fils que Marie montra le ciel. Depuis vingt siècles elle ne cesse de le montrer aux hommes, ses enfants d'adoption. Depuis vingt siècles, elle est la Mère de la sainte espérance. Depuis vingt siècles que les âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ travaillent, luttent, souffrent et meurent pour le ciel, Marie est avec elles, prévenant leurs défaillances, soutenant leurs efforts, adoucissant leurs maux, consolant leur suprême holocauste en fixant

leurs regards sur la vanité des biens terrestres qu'ils perdent et sur le prix des biens éternels qu'ils gagnent.

Enfin, Marie n'est pas seulement la Mère de la sainte espérance parce qu'elle nous montre le ciel, elle l'est encore parce qu'elle conduit au ciel infailliblement quiconque se confie à ses mains toutes-puissantes. On n'a jamais entendu dire qu'elle ait abandonné sur la route ou laissé échouer à l'entrée du port le chrétien qui recourt à elle. Les lumières de la foi peuvent s'obscurcir dans notre esprit ; le feu des passions peut dessécher notre cœur ; nous pouvons, par crainte des hommes, perdre la crainte de Dieu : si nous gardons au milieu de ce naufrage un reste de respect, un reste de confiance, un reste d'amour pour Marie, notre situation n'est pas désespérée. Ce lien presque imperceptible et indéfinissable qui nous unit à Marie sera notre salut. Un jour viendra où notre bonne et tendre Mère réveillera son enfant, le remettra sur le chemin et sera pour lui la porte du ciel, *felix cœli porta.*

Au commencement de l'année 1903, un jeune homme de seize ans entra à l'hôpital de Montargis. L'aumônier le visita chaque jour durant trois mois, s'arrêtant près de son lit, s'informant de sa santé, et cependant, pas une seule fois, ce malade que la mort guettait ne daigna répondre, même une parole, aux interrogations du prêtre.

Son état moral semblait désespéré. Or voici qu'un jour le jeune homme demande un catéchisme. Et comme la religieuse garde-malade manifestait sa surprise en le lui apportant, il lui tint ce langage : « Ma Sœur, je veux me confesser, et comme je tiens à bien faire les choses, je veux revoir le catéchisme que j'ai oublié. » Lorsque l'aumônier revint, le malade lui fit cet aveu : « Mon Père, j'ai fait ma première communion il y a quatre ans. Elle ne m'a rien dit, mais absolument rien ! Je mis de beaux habits, et c'est tout. Mais le soir eut lieu la consécration à la Sainte Vierge. Pendant que l'un d'entre nous lisait l'acte de consécration, je regardai la Madone et je lui dis : — Sainte Vierge, il est probable que je ne serai qu'un vaurien dans la vie, mais c'est égal : je me consacre aussi à vous, et je vous demande de me protéger. — Depuis je n'ai rien valu en effet. Mais la Sainte Vierge m'a protégé, puisqu'elle vient de m'ouvrir les yeux. » Et le jeune homme se réconcilia avec Dieu et laissa à l'hôpital le souvenir d'une parfaite conversion et le parfum d'une mort très édifiante.

Mes chers amis, quelle a été jusqu'ici votre vie ? Vous le savez. Que sera-t-elle dans l'avenir ? C'est le secret de Dieu. Mais quel qu'ait été votre passé et quelque soit votre avenir,

regardez ce soir votre bonne Mère du ciel, jetez-vous à ses pieds, confiez-lui votre persévérance. Au début de cette retraite je vous ai montré le Père qui est aux cieux, principe de notre vie, terme de notre route. J'ai voulu achever ces pieux exercices en vous montrant notre bonne Mère du ciel. Par la Mère vous irez au Père. Je vous laisse donc ce soir entre les mains de Marie, et, parce que je vous aime ardemment, je lui fais pour vous cette prière :

Mère bénie entre toutes les mères,
Oh ! sois leur guide à l'heure du danger !

Ainsi soit-il.

EPILOGUE

Mes chers amis,

Pour le voyageur blessé dans les sentiers de la vie, tombé sur la route du ciel, il y a, disposés aux carrefours du chemin, des hôpitaux-Dieu, des maladreries où l'infortuné pécheur trouvera gratuitement le remède et le médecin dont son âme a besoin. Or voici qu'à cette heure un de ces hôpitaux, une de ces maisons bâties par la charité divine s'ouvre devant vous. Entrez-y, mes chers amis, entrez-y avec empressement, sans crainte, pleins de confiance, en toute simplicité. Là, le bon Samaritain vous attend dans la personne de son ministre. De ses mains souverainement bienfaisantes il versera sur vos plaies l'huile et le baume qui adoucissent, il vous soulagera, il vous guérira. Découvrez-lui donc vos blessures, laissez-vous panser, laissez-vous guérir.

Jésus s'intéresse à vous, Jésus vous aime. Son ministre aussi. Je défie qui que ce soit de s'intéresser à vous plus que nous, et de vous aimer plus que nous. Volontiers nous vous consacrons notre temps, nos fatigues, notre travail, nos veilles. Et si nous regrettons quelque chose, c'est que vous ne nous fassiez pas connaître les blessures de votre âme sitôt que vous avez senti la morsure du péché, et que vous ne recouriez pas plus fréquemment à nos connaissances et aptitudes médicales en matière spirituelle. Venez donc vous confesser, confessez-vous fréquemment, et confessez-vous bien.

Que votre accusation soit sincère !

Que votre repentir soit sérieux !

Que votre ferme propos soit réel !

Je vous le disais naguère, mes chers amis, il ne faut qu'un regard pour remonter au ciel. Oh ! je vous en prie, ayez ce regard avant vos confessions. Plongez-le dans l'enfer pour en sonder la profondeur. Ou bien, élevez-le vers le ciel pour en entrevoir la beauté et le prix. Ou bien encore portez-le sur la croix de Jésus pour considérer les tristes effets du péché. — Ou enfin, et ce sera mieux, que ce soit un regard d'amour parfait jeté vers Dieu

votre Père dont vous aviez si légèrement et si indignement méprisé l'autorité, faite pour tant de douceur, de bonté et de tendresse.

Dieu verra votre regard. Il recevra votre confession avec la plus grande commisération. Et il vous dira comme Jésus au paralytique de l'Evangile : « *Surge et ambula. Lève-toi et marche.* Voyageur, reprends ta course, et va désormais de l'avant. La montée est abrupte : cependant monte, monte plus haut, et désormais toujours plus haut. »

PANÉGYRIQUE DE S. SAMSON ÉVÊQUE DE DOL

(28 juillet)

LA PUISSANCE DE LA PRIÈRE

Multum enim valet deprecatio justis assidua.

Elle peut beaucoup, la persévérante prière du juste. (Jac., v, 16).

Mes frères,

C'est ici l'efficacité de la prière qu'enseigne l'Apôtre aux fidèles de son époque ; et son affirmation s'est justifiée bien des fois, au cours des siècles. De nos jours, elle est devenue d'une telle évidence, que seule elle explique les manifestations religieuses et les pèlerinages qui se multiplient partout.

La puissance de la prière est pour nous un dogme en même temps qu'un fait. Comme jadis, les âmes vraiment intelligentes de leurs besoins et de leurs devoirs comprennent qu'ici-bas il reste une force à notre faiblesse ; et que, tout en reconnaissant notre dépendance vis-à-vis de Dieu, nous pouvons obtenir de lui que sa volonté s'incline devant la nôtre. Son Fils l'avait promis de sa part : « Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, vous l'obtiendrez... Demandez et vous recevrez. » (Jo., xvi, 23-24).

Le Sauveur nous a même indiqué les conditions requises, afin que nos prières aient bien toute l'efficacité dont elles sont capables ; et ces conditions d'humilité, de confiance et de persévérance se trouvent éminemment réunies dans la prière du juste, puisque S. Jacques en proclame la puissance : *Multum enim valet deprecatio justis assidua.*

Ils sont donc *justes*, ils sont donc saints et grands devant le Seigneur, ceux dont la prière est toute-puissante. Cette conclusion toute naturelle constitue le plus bel éloge de votre glorieux patron.

Vous savez, en effet, que la puissance de la prière *prépare* l'existence, *remplit* l'existence et *glorifie* l'existence de S. Samson, l'illustre évêque de Dol.

Trois pensées dont le développement sera tout ce panégyrique.

I. — *La prière prépare l'existence de S. Samson*

Vers la fin du ^{vi}e siècle, dans une des provinces de la Grande-Bretagne, au pays des Demètes, habitaient, mariés depuis quelques années, le noble Ammon et la pieuse Anne, son épouse.

Tous deux étaient d'illustre naissance et tous deux issus de parents chrétiens. A leur bonheur il manquait des berceaux. Malgré leurs ferventes supplications et leurs abondantes aumônes, leur union demeurait stérile. Toutefois les bonnes œuvres, et surtout la persévérante prière de ces âmes justes et chastes, préparaient la naissance de l'enfant qui devait être votre patron. Le Seigneur le leur accorda bientôt, et les circonstances de cet heureux événement méritent d'être rappelées.

Un jour que les deux époux assistaient, tristes et résignés, à la célébration des saints mystères, le pasteur exhorta les fidèles à recourir dans leurs peines aux lumières d'un vénéré personnage qui vivait dans une solitude assez éloignée. Le lendemain matin, dès la première heure, Anne et son digne mari se mirent en route. Trois jours de marche difficile les séparaient de l'homme de Dieu.

Celui-ci, surnaturellement averti, leur fit un paternel accueil, et, sans leur demander la raison de leur démarche, leur annonça que leurs prières étaient exaucées : *In illo tempore exaudita sunt preces amborum.* (Tob., III, 24). Se tournant alors vers Anne : « Femme, ajouta-t-il, réjouissez-vous, car le premier enfant qui naîtra de votre sein sera revêtu de la plénitude du sacerdoce. Vous l'appellerez Samson. Dès qu'il en aura l'âge, vous le ferez instruire des sciences qu'il doit connaître ; et comme prêtre, il sera le salut de beaucoup de ses compatriotes. » Après ces paroles et la bénédiction du *Voyant*, Ammon et son épouse se retirèrent joyeux et consolés.

Quel exemple pour ceux qui, comprenant encore la dignité du mariage, gémissent de sa coupable et trop fréquente stérilité ! Que de familles, hélas ! où Dieu n'a plus sa place, parce que le père se refuse, par d'odieux calculs, à recevoir des enfants qu'il lui faudrait nourrir ; parce que l'épouse, oublieuse du plus sacré de ses devoirs, redoute les douleurs, les joies et l'honneur de la maternité ! Que de foyers où le berceau d'un fils unique reste volontairement solitaire, où par une vie de jouissances égoïstes, ses parents se préparent une vieillesse isolée, puis une mort sans descentance et, par suite, sans larmes ni regrets ! N'est-ce pas aujourd'hui la plus grave de nos plaies sociales, celle dont se meurt notre France ?

A son heure, la divine promesse se réalisa : Samson vint au monde. Avec quelles actions de grâces il fut reçu par ceux qui l'avaient tant désiré !

Le baptême eut lieu, sans retard et solennellement, comme le comportait la haute situation de la noble famille. L'heureuse mère voulut donner elle-même à son fils les soins nécessaires à son corps ; mais elle s'occupa surtout de son âme avec une tendre et reconquante piété. C'est d'elle qu'il apprit les noms de Jésus et de Marie, c'est sur son sein qu'il les prononça tout d'abord et qu'il bégaya ses premières invocations.

Lui, qu'elle savait être l'enfant de la prière, révéla dès ses premières années ce qu'il serait plus tard. Avec une précocité qui tient du prodige, et sans autres leçons que celles de la pieuse Anne, son intelligence s'éprit à ce point des choses de Dieu, qu'aux amusements de son âge il préférait les exercices et les entretiens religieux.

A peine avait-il cinq ans qu'il fallut songer à le faire instruire, comme l'avait recommandé le saint vieillard. Le père répugnait bien à voir son fils s'éloigner de sa famille et renoncer à tous les avantages de sa condition, pour entrer dans la cléricature ; mais il dut céder aux instances de la mère, et plus encore à la volonté du Seigneur, en favorisant une vocation d'une telle évidence.

Il arrive en effet bien souvent que, préoccupés de l'avenir de leurs enfants moins que de leurs ambitions personnelles, des parents font obstacle à l'appel de Dieu. L'état ecclésiastique a perdu son prestige ; il n'est plus une carrière rêvée, depuis que l'Eglise n'a plus d'existence légale et que le sacerdoce n'est plus un service public. Les positions honorifiques et surtout lucratives sont généralement préférées à la dignité toute surnaturelle du prêtre ! Mais quelles responsabilités assument ceux qui décident ainsi du bonheur et peut-être de l'éternité des enfants qu'ils doivent aimer pour eux-mêmes et pour celui qui les leur a confiés !

Ammon le comprit ; et quelque pénible que dût être pour lui ce sacrifice, accompagné d'Anne son épouse, il conduisit son fils, bien jeune encore, au prêtre Illude, dont le monastère était proche, et qui passait pour l'un des savants les plus remarquables de l'époque.

L'éminent religieux accueillit son élève avec des paroles inspirées qui furent pour les parents en pleurs une consolation bien précieuse. Il le baisa respectueusement, et, tournant ses regards vers le ciel, il remercia le Seigneur de lui confier « cette lumière dont le mystérieux éclat devait resplendir et sur la Grande-Bretagne et sur l'autre rivage de la mer. »

Samson se fit tout de suite à sa nouvelle existence. En quelques jours, avec une rapidité surprenante, il apprit à lire, et bientôt put s'appliquer aux saintes lettres. Il consacrait à l'étude tout le temps que lui laissait la prière, à laquelle il s'adonnait avec la plus édifiante ferveur. Il passait en oraisons de longues

heures du jour et même de la nuit, et c'est à Dieu lui-même, par le jeûne et la prière, qu'il demandait la solution des difficultés qu'il rencontrait dans l'interprétation des divines Ecritures. Aussi ses progrès dans toutes les sciences étonnaient à ce point son illustre maître que celui-ci se plaisait bientôt à le reconnaître comme son égal.

Ses études brillamment achevées, son père eût vivement désiré qu'il revint à la demeure familiale. Mais s'inclinant devant la volonté du Seigneur, comme le doivent toujours faire les parents chrétiens, il n'osa point insister.

L'enfant de la prière allait vivre dans la prière.

II.— La prière remplit l'existence de S. Samson

Heureux d'avoir obtenu l'autorisation paternelle, Samson quitta définitivement le monde pour le cloître, et se mit sous la direction spirituelle du savant abbé qui l'avait instruit, S. Ilude.

A) *Le religieux*. — Le jeune religieux — il n'avait encore que quinze ans. — se montra d'une telle ardeur pour sa sanctification que son prudent supérieur dut lui défendre les jeûnes prolongés qu'il s'imposait trop fréquemment. Tout à l'accomplissement de ses nouveaux devoirs, au respect de sa règle, à l'obéissance généreuse, à la pratique des plus belles vertus, au soin de sa perfection, sa vie ne fut plus désormais qu'une oraison continue. Aux prières prescrites et communes il ajoutait celles que lui dictaient sa dévotion, personnelle et les ferventes aspirations de sa piété. Ses accents allaient jusqu'à Dieu, qui répondait par des miracles à l'incessante prière de ce juste. *Multum enim valet deprecatio justī assidua.*

Un jour qu'un de ses frères, arrachant l'ivraie du milieu des récoltes, avait été mortellement piqué par une vipère, Samson, sur l'ordre de son maître, qui l'appelle *l'élu de Dieu*, se rend à l'endroit où le malheureux agonise; il se prosterne et, pendant trois longues heures, adresse au ciel ses supplications les plus pressantes. Il a bientôt la joie de rendre à la santé celui dont les compagnons n'attendaient plus que le dernier soupir.

A quelque temps de là, S. Dubrice, le vénérable évêque de Caërlon, vint au monastère conférer les ordres à quelques sujets présentés par Ilude, leur abbé. Samson, malgré la résistance de son humilité, reçut le diaconat. Pendant la cérémonie, tandis que le pontife lui faisait l'imposition des mains, l'Esprit de Dieu, sous la forme d'une blanche colombe, descendit à la vue de tous et se reposa sur lui.

De semblables faveurs n'étaient pas sans exciter certaines jalousies. Deux religieux pervers, dont la vie mauvaise était condamnée par la perfection de ses exemples, formèrent le criminel projet de se débarrasser de sa gênante

personne. Dans ce but, ils lui préparèrent un breuvage mortel pour le jour où la règle prescrivait à chaque frère, comme remède ou préservatif, une potion médicinale. Samson le prit, sans la moindre hésitation, mais n'en fut nullement incommodé. — Le Seigneur n'avait-il pas promis à ses apôtres qu'ils n'avaient rien à redouter des plus violents poisons? *Si mortiferum quid biberint, non nocebit eis.* (Marc, xvi, 18). — Sa confiante prière sauva le saint d'une mort certaine, et sa charité gagna les âmes des coupables qui confessèrent leur odieux attentat et firent pénitence.

B) *Le prêtre*. — Deux ans plus tard, le saint évêque, qui l'avait ordonné diacre, le fit prêtre. Le divin Esprit vint de nouveau se reposer sur l'élu de Dieu sous la blanche forme de la colombe. Désormais investi de la dignité sacerdotale, sa vie ne sera plus qu'une fervente et continuelle prière.

Comme il s'acquittera de cette fonction, l'une des principales de son ministère! A ses supplications incessantes il ajoutera la valeur infinie, l'efficacité toute-puissante du divin sacrifice. Chaque jour il s'immolera davantage dans les austérités les plus rudes pour mieux s'unir à l'auguste Victime! Avec quelle pureté tout angélique il célébrera les saints mystères, et comme il s'y préparera par le jeûne, les veilles et les méditations!

Pénétré des effrayantes responsabilités de son sacerdoce, et redoutant d'être indigne de cette vocation sublime, il éprouve le besoin d'augmenter encore les rigueurs de ses pénitences, de se soustraire à la vénération qui déjà l'entoure, afin de se livrer davantage à son irrésistible attrait pour la solitude et la prière. Il obtient de son maître Ilude la permission de se retirer dans une retraite plus cachée pour y vivre d'une règle plus sévère. Il passe alors dans une île assez éloignée de la côte, où l'austère abbé Pyron l'accueille parmi ses religieux.

A peine est-il installé dans ce nouvel asile que des envoyés viennent l'avertir qu'Ammon, son père, étant à la dernière extrémité, réclame l'assistance de son fils. Son cœur s'émeut à cette pensée; mais il ne voudrait pas jeter un regard en arrière après avoir fait au Seigneur le sacrifice de tous les siens.

Sur l'ordre de l'abbé Pyron, qui lui montre dans l'accomplissement d'un devoir de piété filiale une occasion de travailler à la gloire de Dieu comme au salut des âmes, il se met en route avec le jeune diacre qui doit l'accompagner. Il arrive, après trois jours d'un périlleux voyage, et trouve son père agonisant, au milieu de toute sa famille en larmes.

Comme elle dut être émouvante, cette entrevue! Quelle consolation pour le vénérable vieillard de retrouver, dans ce prêtre debout à son chevet, l'enfant, l'élu de Dieu né de sa prière! Il avait le grand désir de revoir ce fils dont il a vécu séparé. C'est à lui, c'est

à son fils, jeune encore, qu'il veut ouvrir son cœur, confier des secrets qui pèsent à sa conscience, des remords qui la torturent. Il veut être seul avec lui !

La miséricorde divine récompensait avec la foi du père les prières du fils. Et quand la réconciliation du pécheur avec Dieu fut accomplie, le père bénit son fils, et le fils, comme prêtre, bénit son père.

Anné, sa pieuse mère, n'a cessé de prier pendant cette scène édifiante. Samson s'agenouille alors avec elle, et tous deux supplient le Seigneur de couronner son œuvre, d'accorder au bien-aimé moribond, avec la vie de l'âme, la guérison du corps.

Cette reconnaissante réplique de la prière filiale à la prière paternelle fut exaucée de Dieu. *Multum enim valet deprecatio iusti assidue*. Pouvait-il en être autrement ?

III. — La prière glorifie l'existence de S. Samson

Dès qu'il fut complètement rétabli, le vénérable miracle voulut consacrer au service de Dieu les années qu'il devait à la prière de son fils et se mit humblement sous sa conduite, avec cinq autres de ses enfants. A son exemple Anne, sa pieuse épouse, se retira dans une communauté de vierges afin d'y terminer ses jours dans la joie et l'action de grâces. Le patrimoine de la famille devint celui des pauvres.

Samson s'empessa de regagner son monastère. Il y reçut, peu de temps après, le dernier soupir du saint abbé Pyron, que les religieux, à l'unanimité, l'obligèrent à remplacer. Bientôt, et malgré les supplications de tous, il se démit de sa charge et se réfugia dans une solitude que sa renommée ne tarda pas à trahir. Il fut convoqué par l'évêque du diocèse au synode qui se tenait à quelques lieues de sa retraite. Il dut obéir, et non seulement subir les honneurs dont il fut entouré, mais encore prendre la parole au sein de l'imposante assemblée.

L'heure était venue de placer sur le candélabre de l'Eglise cette éclatante lumière jusqu'à cachée dans les cloîtres. — Averti par un songe, S. Dubrice impose les mains et confère le caractère épiscopal à Samson, tandis que la lumineuse et blanche colombe plane, une fois encore, au-dessus de sa tête, et que les anges, visiblement, l'assistent à l'autel.

L'année suivante, la veille de Pâques, comme le nouvel évêque passait la nuit en prières, un ange vint, de la part de Dieu, lui donner l'ordre de quitter l'Angleterre et de gagner la Bretagne.

Avant d'abandonner sa patrie, de se séparer à jamais de son père, de son oncle, de ses frères et de sa vénérée mère, il les revit une dernière fois pour les confirmer dans leur persévérante ferveur, et, suivi de quelques religieux qu'il avait choisis, fit voile pour la

France, où son incessante prière allait *glorifier et couronner* sa vie.

A) Ce fut sur la côte armoricaine que l'élu de Dieu fut conduit par la Providence. Là se trouvait le troupeau dont il devait être le premier pasteur. Une existence nouvelle s'ouvrait devant lui; celle du ministère apostolique. Il l'inaugura par un miracle.

A peine était-il débarqué qu'il fit la rencontre d'un homme en larmes, qui semblait accablé par la douleur. C'était Privatus, le seigneur de l'endroit. Sa femme se mourait de la lèpre et sa fille d'une étrange maladie. Tout ému de pitié, Samson se prosterna, et, selon sa coutume, se met en prières. Bientôt les deux infortunées, dont Privatus désespérait, sont rendues à la santé. Celui-ci, reconnaissant de l'insigne faveur qu'il vient de recevoir, supplie le Saint de rester près de lui, d'établir sa demeure sur ses propriétés. Et le monastère qui fut alors commencé devint plus tard la ville qui porte aujourd'hui son nom de Dol, c'est-à-dire, en la langue des Bretons : terre ou souvenir de la douleur.

Samson, persuadé qu'il n'a rien fait jusqu'alors, se met à l'œuvre. Le devoir pastoral s'impose à lui dans toute sa grandeur. Ses ardents compagnons, S. Magloire et S. Malo, seront comme les diacres de la primitive Eglise, et lui comme les apôtres, ses maîtres : *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus*. (Act., vi, 4). Il aura le ministère de la parole et celui de la prière.

La prière !

Elle a toujours été toute sa vie. Maintenant elle est une de ses principales fonctions. Sans doute il continuera d'en goûter tous les charmes, d'en connaître la consolante efficacité, mais il doit faire davantage encore.

Plus qu jamais il est, comme évêque, *l'homme de la prière*. Il doit l'enseigner à son peuple, en rappeler les conditions, en imposer la pratique. Il doit veiller à ce que ses religieux et ses prêtres récitent dignement et régulièrement les oraisons prescrites et les psaumes commandés. Pontife, il doit prier pour tous, assurer la célébration de l'auguste sacrifice, présider les offices publics et faciliter à tous l'accomplissement du plus sacré des devoirs.

Tandis qu'il s'ignore et s'humilie, ses fidèles, selon la prophétique parole qui précéda sa naissance, le regardent comme la gloire de l'épiscopat. Son action s'exerce bien au delà des limites de son monastère. La Bretagne est troublée par l'ambition tyrannique d'un usurpateur et d'une reine indigne. Il n'hésite pas : il va trouver le roi Childébert, et fait rendre à Jubal, l'héritier légitime, les Etats dont il avait été dépossédé. Le Pape l'honore du pallium, dont jouissent encore ses successeurs. Il le reçoit, pieds nus et prosterné devant l'autel. Avec les évêques de Bretagne, qui le mettent à leur tête, il prend part

au V^e Concile de Paris ; et se plaçant après tous les autres, il ajoute au bas des actes écrits : « Samson, pécheur, j'ai signé. »

Son humilité n'était égalée que par son zèle. Aussi sa réputation s'était-elle répandue dans la France entière, et de partout l'on venait à ce juste dont l'incessante prière multipliait les miracles : *Multum enim valet deprecatio justī assidua*.

La maladie, qu'il avait méprisée jusque-là, vint mettre un terme à son rude et fructueux ministère. Son corps épuisé par les veilles, les jeûnes et les pénitences de toutes sortes l'avertit qu'il lui faudrait bientôt quitter ces âmes auxquelles il avait fait tant de bien, ce diocèse qui devait demeurer si profondément religieux.

Sans le moindre trouble, il appela près de sa couche ses religieux et ses prêtres, leur présenta pour lui succéder Magloire, son diacre et son parent, et reçut, avec les sentiments les plus admirables, les onctions saintes et le divin viatique. Ses adieux furent des plus touchants. Après avoir béni tous les assistants, il les supplia de prier pour lui ; puis se recueillant en lui-même, il s'endormit saintement dans le Seigneur, exhalant son dernier soupir dans une prière suprême qui s'acheva dans les cieux...

Les évêques de St-Malo, de St-Brieuc et de Tréguier prirent part à ses funérailles avec les abbés des monastères voisins. Et, dit la légende, aux fidèles en larmes se joignirent les chœurs angéliques dont les mélodies célestes se firent entendre autour de sa tombe.

B) La reconnaissance populaire et la bonté divine se chargèrent de glorifier la mémoire du grand évêque.

Son sépulcre fut vénéré comme un sanctuaire et la foule des malheureux s'y rendit avec un inlassable empressement. Tous ceux qui souffraient d'un mal quelconque ou gémissaient de quelque épreuve continuaient leur confiance à l'illustre défunt. Par son intercession, les miracles les plus éclatants furent obtenus en tel nombre que les chroniqueurs se refusent à les énumérer. Des guérisons merveilleuses, des faveurs insignes, des conversions nombreuses montrèrent avec une consolante évidence que la prière du juste est toujours puissante, que le pouvoir des saints ne finit pas avec leur vie, mais qu'il justifie pleinement le culte dont ils sont l'objet.

Dieu d'ailleurs, qui se plaît à glorifier ses saints, exauça la plupart des prières qui lui furent adressées au nom de celui qu'il avait tant de fois écouté. Comme jadis les fléaux cessaient à la demande du prêtre Aaron : *pro populo deprecatus est Aaron, et plaga cessavit* (Num., xvi, 48), de même, aux jours de calamités publiques, les populations recouraient à l'intercession du pontife de la prière, et leurs

supplications étaient presque toujours entendues.

De là ce culte traditionnel et toujours vivant, soit sur le littoral soit au cœur même de la France, en l'honneur de S. Samson.

Plusieurs des églises érigées en son honneur ont été détruites. Ses reliques ont été dispersées par la pitié des fidèles et certainement aussi par les profanations des sacrilèges. Mais malgré le nombre des siècles et les malheurs des temps, il est encore de nombreux sanctuaires consacrés à sa mémoire toujours bénie, *in sæculum memoria ejus in benedictione* (I Mac., iii, 7), parce que sa prière pour nous reste au ciel plus puissante que jamais. *Multum enim valet deprecatio justī assidua*.

L'enseignement qui résume ce panégyrique et s'impose à notre pratique est celui de la prière.

Vous n'êtes pas ceux qui n'ont plus ou l'intelligence ou le courage de ce grave devoir ; et chaque jour, soir et matin, s'élève de votre cœur une pensée pour *notre Père qui est au ciel*. Ils sont si rares et tellement à plaindre ceux qui ne prient jamais ! Parfois, il est si bon de dire au Seigneur ses tristesses et ses espérances !

Cependant, il est une prière plus belle encore, à laquelle prend part le Seigneur lui-même, puisqu'il a promis d'être au milieu des deux ou trois qui se réuniraient en son nom. (Mt., xviii, 20). C'est la prière en famille. Cet antique et précieux usage — et cela pour bien des causes — menace de disparaître. Et pourtant, il n'a jamais été si nécessaire qu'à notre époque.

Protégez-le, pères de famille, et pratiquez-le !

Prenez conscience de vos responsabilités et de votre dignité ! Que vos enfants n'apprennent pas de vous l'oubli de Dieu ! Priez pour eux, faites plus et faites mieux, priez avec eux !

Epoux chrétiens, unis par le Seigneur, ne vous séparez pas l'un de l'autre pour lui rendre vos devoirs. Priez ensemble ! Priez pour ceux qu'il vous a confiés, dont il vous a donné la charge. Priez pour tous les vôtres, priez pour tous ceux qui vous sont chers !

La prière familiale éloignera de votre foyer les épreuves et les larmes ; elle attirera sur lui les bénédictions divines que je vous souhaite de tout cœur.

Puisse la prière de S. Samson vous les obtenir abondantes ! *Sancte Samson, ora pro nobis. Amen.*

IMPRIMATUR

Lingonis, die 16 julii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 24 juillet 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Assomption. — Marie est récompensée parce qu'elle nous a communiqué le Fruit de vie, 529.

Sermon pour une Première Messe. — Le sacerdoce, 532.

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XVIII. La Providence et la souffrance (*suite*), 535.

Instructions dominicales. — LIII. 12^e Dim. après la Pentecôte : La charité ; les œuvres de miséricorde, 538. — LIV. 13^e Dimanche : Motifs et pratique de la reconnaissance, 540.

Petites Lectures. — VII. Le doute, 543.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

MARIE EST RÉCOMPENSÉE PARCE QU'ELLE NOUS A COMMUNIQUÉ LE FRUIT DE VIE

Benedicta filia tu a Domino, quia per te fructum vite communicavimus.

Fille bénie de Dieu, c'est par vous que nous a été communiqué le fruit de vie. (4^e Antienne des Vêpres).

Mes frères,

C'est ainsi que l'Eglise salue aujourd'hui la Sainte Vierge, en la fête de sa glorieuse Assomption. Elle la félicite de nous avoir communiqué le fruit de vie, Jésus-Christ. « La qualité du fruit, dit Albert le Grand, fait la bonté de l'arbre : on peut donc dire que le Fils divinise la Mère. » C'est le Fils en effet qui est la cause de la grandeur de Marie. « En devenant la Mère de Dieu, elle est participante à la divinité, suivant S. Thomas, et cette divinité, elle la communique à la terre¹. » Elle nous a communiqué Jésus, le divin fruit de vie : elle a fait au monde, le jour de Noël, ce présent qu'attendaient les siècles, et quand le Sauveur meurt, comme meurt le grain de froment déposé au sein de la terre, Marie nous reste qui nous multiplie ses bienfaits. Le grain mort ressuscite, plein d'une vitalité nouvelle, et Marie continue à répandre le fruit de vie sur l'Eglise pendant de longues années encore.

Dieu la récompense de son zèle par sa glorieuse Assomption, et l'Eglise lui voue pour jamais un culte d'amour et de reconnaissance.

I

Après la mort de Jésus-Christ, le père de la famille chrétienne, Marie continua à remplir plus que jamais elle n'avait fait, son rôle de

Mère. Jusque-là elle s'effaçait pour laisser voir et parler son Fils. Maintenant qu'elle était seule, elle comprenait que son devoir était non pas de le remplacer, mais de mieux le faire connaître et aimer, et de se consacrer à parfaire l'éducation des apôtres. Ministère obscur, mais fécond, ministère de suavité et de force, de lumière et de charité, ministère secondaire en apparence, mais combien nécessaire !

Ce n'est pas à la mère en effet qu'il convient de prendre la direction : ses mains ne sont pas assez fortes pour tenir le gouvernail ; mais elle possède la science du conseil et de la prévoyance, une science qui ne se trompe jamais, parce qu'elle est guidée par l'amour et par l'expérience.

Tel fut le rôle de Marie auprès des apôtres. Elle vivait à Jérusalem qu'elle ne quitta un instant que pour suivre S. Jean à Ephèse. Elle habitait une modeste maison qui touchait au Cénacle. A côté de son humble demeure, dans un modeste sanctuaire où l'on ne voyait ni sculptures dorées, ni tentures de pourpre, ni ornements ambitieux, le ciel avait pourtant établi sa cour, et les anges, invisibles aux yeux humains, adoraient le Sauveur que chaque matin l'apôtre bien-aimé faisait descendre sur l'autel. Chaque jour aussi elle se nourrissait de la Sainte Eucharistie, du « fruit de vie, » et combien elle désirait que fût déchiré le voile qui lui dérobait la vue de son Fils, afin qu'elle pût enfin le contempler face à face !

Mais auparavant elle a sa mission à remplir, et ce n'est pas elle qui voudra y faillir, elle qui a toujours fait plus que son devoir. Elle ne prêche pas, elle n'enseigne pas, elle n'impose point sa direction. Elle demeure à sa place de conseillère, à sa place de mère tendre et éclairée, qui s'applique à parfaire l'éducation de ses enfants.

Jésus-Christ a dit à Pierre : « Tu es le fondement de l'Eglise ! » à Paul : « Tu es mon vase d'élection, tu porteras mon nom chez les Gentils » ; et à Marie, en lui montrant S. Jean qui représentait toute l'humanité, mais principalement le collège apostolique : « Voilà votre fils ! ». Le ministère de chacun est donc bien déterminé. A Pierre de commander ; à Paul d'être le porte-parole du Christ parmi les païens ; à Marie de prendre soin des fidèles, ses enfants, de leur rappeler les enseignements de son Fils et de réchauffer leur zèle.

Ayant reçu plus abondamment la lumière divine, dit S. Anselme, elle sait achever leur éducation apostolique. Des enfants ne sont jamais élevés, au regard d'une mère clairvoyante : il leur manque toujours une qualité, un mérite, et cela n'échappe point à son œil exercé. C'est un défaut à corriger, un excès, un zèle trop précipité, un découragement, un esprit d'imprudence ou d'imprévoyance.

¹ Summa Theol., Pars I, q. 25, art. 6, ad 4.

Le Sauveur n'avait enseigné et élevé ses apôtres que pendant trois ans, Marie poursuit son œuvre pendant peut-être plus de vingt années encore. Elle leur apprend ce qu'ils ignorent et qu'ils n'ont pu savoir : la visite de l'ange à Nazareth, les joies et les douleurs de la crèche, la fuite en Egypte, toutes choses que nous ne connaissons que par elle. C'est elle qui a confié ses récits à S. Luc, lequel nous les a transmis ; elle qui a redit aux apôtres l'apparition dont le Sauveur la favorisa, la première, la nuit même de la résurrection. Seule elle pouvait leur raconter ce dont elle avait été seule témoin.

Ensuite elle reprend une à une les paroles de son Fils, elle les explique et les développe. Qui mieux qu'elle a connu le cœur, a saisi la pensée de Jésus ? Et pour que les secrets de l'amour du Sauveur pour nous fussent révélés au monde et compris autant que la nature humaine peut les comprendre, elle demeure avec S. Jean, l'apôtre le plus proche du Cœur de Jésus, elle lui parle sans cesse de la charité de Dieu pour nous, charité immense qui a fait descendre du ciel le Fils de Dieu pour nous racheter.

Je me la représente alors comme la plus aimée des mères de famille, entourée de ses enfants qui l'écoutent avec respect, avec bonheur, quand elle leur redit son enfance, sa jeunesse, qu'elle leur rappelle les paroles de leur père qui n'est plus, ses recommandations et ses conseils.

Tous ces enseignements étaient les fruits de vie dont elle nourrissait les heureux apôtres.

Lorsqu'elle avait terminé ses doux entretiens, elle priait, elle visitait les lieux qui avaient été témoins de ses joies ou de ses peines, de ses espérances et de ses épreuves : Bethléem, le Temple, tous les endroits de la Cité où Jésus s'était arrêté, la voie douloureuse qu'il avait parcourue et qu'elle parcourait après lui, la tristesse au cœur, les pleurs dans les yeux. La première elle fit ce pieux pèlerinage qui attire aujourd'hui toutes les âmes catholiques, et c'est à bon droit qu'on l'invoque sous le titre de Reine des Pèlerinages. Là elle acquit des mérites immenses pour nous, elle nous préparait d'autres fruits de vie que ses enfants n'épuiseraient pas jusqu'à la fin des siècles.

Tel fut l'apostolat de Marie, Jésus-Christ a voulu que les âmes fussent sauvées grâce aux efforts des hommes rendus féconds par ses mérites et par sa grâce. Or qui a contribué plus qu'elle à sauver les âmes ? Si des milliers d'hommes se convertirent le jour de la Pentecôte à la voix de Pierre, ce résultat admirable ne fut-il pas dû surtout aux prières, aux sacrifices, à l'apostolat de Marie pendant la retraite où elle avait communiqué aux apôtres la flamme d'amour et de zèle qui la dévorait ? C'est ainsi qu'elle atteignit, dit Suarez, par une

progression géométrique ascendante une somme de mérites incalculable ; aussi nulle créature, si parfaite soit-elle, ne peut approcher d'elle que de très loin, en œuvres, en mérites et en grâces.

II

Dieu lui devait de la récompenser de son amour et de son labeur. Elle soupirait après cette heure fortunée où elle verrait son divin Fils. Mais auparavant elle veut réunir autour d'elle les apôtres. Tous accourent, suivant une tradition qui nous a été transmise par S. Jean Damascène, tous sauf Thomas, dont l'absence devait servir les desseins de Dieu. Elle leur donne ses suprêmes avis, elle leur fait ses derniers adieux dans ce monde ; puis, sans douleur, sans agonie, dans un élan de tendresse, elle rend à Dieu son âme immaculée, attirée vers son Fils par la violence même de l'amour. Les apôtres sont là, ils veillent avec elle, sachant qu'elle va leur être ravie. Alors le Seigneur Jésus leur apparaît, environné de ses anges, il recueille l'âme de sa bienheureuse Mère et la confie à S. Michel, qui autrefois avait reçu déjà la garde de l'âme de Moïse.

Autour de son corps prédestiné éclatent aussitôt des sanglots et des louanges, et comme la terre n'était pas digne de célébrer ses funérailles, les anges vinrent et pendant trois jours on entendit des chants célestes dans la demeure de Marie, plus sacrée qu'un temple et devenue le vestibule du ciel. Les apôtres alors déposent auprès du sépulcre des attraits son corps virginal, après avoir vénéré une dernière fois son front si pur, ses lèvres bénies qui avaient tant de fois prononcé des paroles de doctrine et de piété, ses yeux fermés qui ne voyaient plus et d'où jaillissait la lumière, les apparences mortelles qui avaient revêtu on ne sait quelle majesté, quelle douceur et quelle beauté qui n'avaient rien de terrestre et qui la transfiguraient.

Puis ils se tinrent près du monument, rapporté aussi S. Grégoire de Tours. « Bientôt en effet Jésus revint, et prenant le corps sacré de sa mère, il le transporta, dans une nuée brillante, au sein du Paradis. C'est là que, réuni à son âme glorieuse, il règne dans la félicité au sein des élus. » Mais les apôtres ne l'avaient pas vu, ils avaient entendu seulement le chant des anges qui accompagnaient le corps béni de Marie et dont la voix expira dans l'espace.

Or ce même troisième jour, au soir, Thomas arrivait, consterné de n'avoir point contemplé une fois encore les traits bénis de la Mère du Sauveur, de n'avoir pas vénéré ce corps qui avait reçu la divinité. Il pria qu'on ouvrit son tombeau ; on satisfait à ses pieux desirs, mais, comme dans le tombeau de Jésus, on ne trouva que les langes qui avaient enveloppé sa dépouille virginal, seulement ils étaient parse-

mêes de roses fraîches qui exhalaient la plus suave odeur.

La poussière, dit S. Augustin, c'est l'opprobre auquel nous condamnâmes notre condition humaine. Cet opprobre, Jésus-Christ ne l'a point connu et il n'a pas voulu que sa Mère le subit; elle qui lui avait communiqué sa chair. Comment ce corps sacré qui a formé le corps du Sauveur eût-il pu devenir la nourriture des vers? Comment fût-il resté la proie de la mort, lui qui nous a donné le fruit de vie? Immaculée dans son origine, Marie ne pouvait avoir d'autre fin que la gloire.

On rapporte que les Juifs qui avaient crucifié le Fils tentèrent de s'emparer de la dépouille sainte de la Mère. Ils arrêterent le convoi et l'un d'eux mit sur elle une main sacrilège. Mais aussitôt ses mains se détachent des bras et restent fixées aux linceuls. Les autres deviennent aveugles. Pierre alors intercède pour eux, ils se repentent de leur tentative criminelle et sont guéris; les yeux du corps et ceux de l'âme s'ouvrent à la lumière.

Quoi qu'il en soit de cette tradition, il est certain que Dieu devait à Marie protection contre ses ennemis. Il affirmait dès lors ce qu'attestent les siècles: c'est que le Fils peut bien se laisser insulter sur la croix du Calvaire ou sur la croix où l'ont cloué des lois méchantes et impies, mais il ne permettra pas qu'on insulte sa mère. Quel livre tristerait instructif on pourrait écrire sur le sort des blasphémateurs de la Sainte Vierge, livre dont les feuillets s'augmentent sans cesse sur lesquels Dieu trace la sentence éternelle!

Il est deux livres où sont inscrits les noms de tous les hommes: celui-ci doit les pages, hélas! ne sont que trop remplies, car on y trouve tous ceux qui ont conçu même une pensée contre Marie; et l'autre où sont gravés en lettres d'or sur de belles pages lumineuses une multitude innombrable de noms heureux, tous ceux qui ont invoqué et prié Marie, ceux mêmes qui seulement lui ont dit en mourant: «O ma Mère, ayez pitié de moi!» C'est le livre consolant des Miséricordes de Marie.

Nous sommes sur l'un ou sur l'autre, car tout salut nous vient d'elle par Jésus, tout jugement est prononcé suivant sa volonté, jugement d'amour ou jugement de haine, de joie ou de désespoir, de félicité ou de malheur éternels.

C'est ainsi que Dieu a justement récompensé Marie dans son Assomption. «L'humanité de Jésus-Christ», dit Denys le Chartreux, à cause de son union personnelle avec la divinité, méritait toute perfection et toute gloire. Il en est de même de l'humanité de Marie; car après l'union hypostatique il n'existe pas d'union plus étroite de la nature humaine avec Dieu que celle qui régit entre la Mère de Dieu et son divin Fils. C'est pourquoi nous croyons, et

c'est la foi de l'Eglise, foi constante et inattaquée, que, le jour de son Assomption, Marie a été transportée au ciel en corps et en âme auprès de la Sainte Trinité, à côté de son divin Fils, l'adorable fruit de vie qu'elle nous a communiqué.

Aussi nulle part ne rencontre-t-on de reliques du corps de la Sainte Vierge. Au quatrième siècle la pieuse impératrice Pulchérie fit construire à Constantinople un temple en l'honneur de la Mère de Dieu; et désireuse d'y déposer des reliques de Marie, elle en fit demander au Patriarche de Jérusalem qui passait à Constantinople, en chemin pour le concile de Chalcédoine. Mais le patriarche lui rappela la tradition: «Jérusalem, dit-il, ne possède qu'un tombeau vide sur lequel toutefois les fidèles ont érigé un temple magnifique, non pour honorer ses reliques, puisque son corps a été enlevé au ciel, mais en souvenir du court séjour de la Mère de Dieu dans la poussière du tombeau.

III

L'Eglise aussi devait glorifier notre Mère. Elle l'a fait avec une piété, une magnificence incomparables.

S. Ephrem s'adressant à Marie lui dit: «Vous avez pour Fils celui qui a fait ce commandement: «Honore ton père et ta mère.» Il se fera donc un devoir de vous honorer et de vous accorder tout ce que vous lui demanderez.» Le Fils en effet a honoré sa Mère le jour de son Assomption, en lui conférant toute gloire. Les anges aussi chantaient ses louanges, les apôtres la célébraient par leurs larmes et surtout par les prières qu'ils lui adressent. C'est en cette fête qu'est né le culte de Marie. Jusque-là les Apôtres s'étaient contents, n'osant, parce qu'elle le leur défendait, parler de ses merveilleuses vertus. Elle retint même la plume des premiers évangélistes. Maintenant ils peuvent l'exalter pleinement et Pierre lui élève à Antioche, près d'Antioche, un autel qui subsistait encore au temps des Croisades.

L'Eglise lui consacre un culte officiel. La liturgie de S. Jacques, premier évêque de Jérusalem, composée tout après la mort de Marie, fait quatre fois mémoire d'elle dans l'office de la messe. Chose remarquable et qui nous ravit: après le *Memento*, le peuple récitait dès lors à voix basse, ainsi que la rubrique en fait foi, le salut de l'ange Gabriel et celui de sainte Elisabeth: «Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes et béni est le fruit de votre sein; car vous avez enfanté le Sauveur de nos âmes! »

Ainsi donc la première formule du chapelet a été récitée par les Apôtres eux-mêmes!

Et les chantres la proclamaient ensuite « le temple saint, le paradis spirituel, la gloire des vierges. » — « Il est juste, disaient-ils, que nous vous proclamions véritablement bienheureuse, à toujours bienheureuse, ô Mère de Dieu, véritablement immaculée et Mère de notre Dieu ! » Avec quel bonheur les premiers chrétiens devaient prononcer, en pensant à Marie dont plusieurs avaient contemplé l'auguste visage, les paroles angéliques, plus expressives encore pour eux que pour nous : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce ! »

Quand l'Eglise eut triomphé des luttes sanglantes des premiers siècles, elle institua des fêtes en l'honneur de la Sainte Vierge, pour affirmer son culte, sa vénération pour elle. L'une des premières fêtes fut celle de l'Assomption qui dès le cinquième siècle devint universelle. Aussi l'Eglise déclare qu'elle a toujours cru, et sans conteste, que Marie règne au ciel, non pas comme les saints qui ont laissé ici-bas leurs corps, sujets encore aux outrages du temps, — mais comme le Christ son divin Fils, en corps et en âme.

Bientôt sur le tombeau vide, mais glorieux, de la Sainte Vierge on élève une église que le temps a détruite mais que les siècles ont rebâtie. Elle existe encore, et ce n'est pas une des moindres joies des pèlerins qui de descendre les marches de cette superbe basilique, à côté de Gethsémani, où se trouvent les tombeaux de sainte Anne et de S. Joachim, où est la place du sien. Elle était ainsi en famille et bien que son sépulcre n'ait point gardé son corps virginal, ce lieu n'en est pas moins l'un des plus sacrés de la terre. Ephèse aussi lui construisit une église, puis, — je l'ai dit, — Pulchérie à Constantinople ; chaque cité tient à honneur d'avoir un temple qui lui soit dédié ; chaque nouvelle conquête de l'Evangile s'affermait sur les pierres des églises qui publient sa gloire.

De l'Orient cette piété lapidaire gagne l'Occident, puis l'Afrique, puis l'univers entier. Comptez, si vous le pouvez, le nombre des cathédrales de France construites en son honneur, sans parler des innombrables églises des petites cités, des bourgs et des villages qui redisent l'amour des fidèles pour Marie. De même partout, à l'étranger, les plus étonnantes merveilles de l'architecture religieuse glorifient Marie.

Je n'insisterai point, le sujet serait inépuisable. Je reviendrai seulement sur la parole de S. Ephrem que je viens de citer. Puisque le Fils doit tout accorder à sa Mère, attachons-nous tous à Marie et demandons-lui d'intercéder pour nous auprès du Sauveur ; faisons passer nos requêtes par son cœur et par ses lèvres. Invoquons-la, le matin, le soir, pendant notre travail, parmi nos peines et nos épreuves, surtout à l'heure de la mort. Oh !

chacune de nos prières est alors semblable à une flèche qui détache un fruit de vie de l'arbre de ses mérites. Notre âme le reçoit, grâce précieuse et vivifiante qui tue en nous les effets des fruits de mort que nous goûtons hélas ! tous les jours. L'arbre de vie planté au milieu du paradis terrestre, Marie l'a ressuscité. C'est elle. Et c'est sa voix qui nous appelle, son cœur qui nous parle, ses tendres enseignements, toutes les grâces qu'elle nous obtient, fruits de vie qui produisent enfin en nous la vie éternelle.

SERMON POUR UNE PREMIÈRE MESSE

LE SACERDOCE

Tu es sacerdos in æternum.
Tu es prêtre pour l'éternité.

Mon cher ami,

Il y a quelques semaines, le 17 mai dernier, un grand et mémorable événement, le plus grand qui puisse marquer la vie d'un homme, s'est produit pour vous.

C'était à Rome, à Saint-Jean de Latran, dans la Ville éternelle, là où Pierre dans la personne sacrée de Pie X a son siège, le siège d'une autorité qui s'étend d'une extrémité de la terre à l'autre, et des mains du Cardinal-Vicaire vous receviez l'onction sainte qui fait les prêtres.

Ah ! quel solennel moment ! Après vous être prosterné, étendu de tout votre corps sur le pavé du temple ; après avoir invoqué la Trinité Sainte, la Vierge Marie, tous les saints et les saintes du paradis ; après avoir senti passer sur vous comme un souffle d'en-haut, le souffle de tant de prières et de tant de grâces, vous vous êtes relevé, vous êtes allé vous agenouiller aux pieds du pontife, et celui-ci vous ayant averti des grandeurs et des devoirs de votre nouvel état, vous a revêtu de la chasuble, il vous a sanctifié les mains, il vous a livré et fait toucher le calice où coule le sang du Christ, il vous a conféré l'Esprit-Saint, il vous a ouvert les lèvres pour que vous puissiez enseigner, consacrer, absoudre ; et puis, pour saluer en vous la gloire naissante, la majesté divine du sacerdoce, il vous a donné le baiser de paix, en suppliant Dieu, encore une fois, de vous remplir jusqu'à la fin de ses bénédictions.

C'était fait, mon cher ami ; une voix chantait dans votre âme émerveillée, ravie, comme elle chanta dans la mienne, et dans celle aussi de tous mes vénérés confrères que je vois autour de vous et qui vous font, à cette heure, un si beau cortège : « *Tu es sacerdos in æternum !* Tu es prêtre pour l'éternité ! »

Et puisque, à défaut du cher confident et directeur de votre âme, le R. P. Roserot, un

ami de vieille date, que j'aurais été heureux d'entendre dans cette chaire, et qui vous eût apporté les vœux, les souhaits affectueux de votre éminent supérieur, de vos maîtres, de vos condisciples, de tout ce Séminaire qui soutient et garde à Rome, avec tant de gloire, le nom et les traditions de la France, puisque j'ai le grand honneur de prendre la parole à votre première messe solennelle, je voudrais, en quelques mots, rappeler à tout cet auditoire si nombreux, si sympathique et où je devine tant d'estime pour votre famille qui s'honore d'avoir donné déjà deux prêtres à l'Eglise, d'où vient, sur quelles lèvres éclate cette parole : *Tu es sacerdos in æternum...* Je voudrais dire que c'est tour à tour Dieu, l'Eglise, le peuple chrétien et le prêtre lui-même qui la prononcent et qui lui donnent le sens élevé et profond qu'elle doit avoir.

I

C'est Dieu, mes frères, et Dieu seul qui fait les prêtres. La famille, un père, une mère, si désireux qu'ils soient de voir le sacerdoce entrer chez eux et y rayonner de tout son éclat, ne peuvent pas l'imposer à un enfant bien-aimé, pas plus qu'ils ne doivent l'en écarter.

Ah ! sans doute je comprends qu'ils intéressent le ciel à leurs pieux désirs, et rien n'est touchant comme d'entendre des parents dire à Dieu : « Un prêtre, nous souhaiterions un prêtre qui portât notre nom... Parmi nos enfants, Seigneur, choisissez et montrez celui que vous voulez, » *ostende quem elegeris*. (Act., I, 24).

Mais enfin il faut l'appel de Dieu, il faut la vocation, et la vocation c'est un souffle, c'est un signe, c'est une marque, un attrait venu d'en-haut et qui fait d'un enfant, d'un jeune homme l'élu du Seigneur... Des années se passent dans la prière, la méditation, l'étude : ce sont les belles et saintes années du séminaire ; le germe béni des premiers jours s'est développé, le jeune plant a grandi ; il est maintenant prêt à remplacer, dans le clergé, les arbres vieilliss qui se dessèchent et qui vont tomber sous les coups de la mort ; et en un jour radieux, en un jour comme celui que j'évoquais il y a un instant, après des cérémonies aussi grandioses qu'émouvantes, c'est Dieu lui-même qui prend son prêtre et qui le marque pour l'éternité.

Je dis bien : il le *marque*. Ce n'est plus l'homme de tout à l'heure ; ses fonctions le séparent de la foule. Le Christ qu'il doit reproduire et continuer lui a dit, comme autrefois à ses apôtres : « Va, enseigne, baptise, et fais comme moi » ; et dès lors il monte à l'autel, et entre le ciel et la terre, il est le lien sacré qui les rapproche l'un de l'autre, *Tu es sacerdos in æternum...* Qu'est-ce que Dieu, mes frères, peut dire de plus pour la

gloire d'un homme ? En vain Satan, le monde, toutes les passions humaines essaieront d'effacer du front du prêtre son caractère sacré ; rien ne saurait en venir à bout. La marque sacerdotale, imprimée dans l'âme elle-même, défie toute atteinte, et si ternie, si déshonorée qu'elle soit, elle n'en durera pas moins pendant les siècles des siècles.

L'antiquité païenne a collé aux flancs d'Hercule, sans qu'il pût s'en défaire, la tunique empoisonnée de Nessus. Dieu enveloppe ses prêtres d'un manteau d'honneur, d'une tunique qui les distingue pour toujours et que la mort même, si habile pourtant à dépouiller les hommes, est forcée de respecter à jamais, *in æternum !*

II

Après Dieu, c'est l'Eglise qui dit aussi : « Tu es prêtre pour l'éternité » ; et rien n'égale l'accent de fierté avec lequel elle prononce cette parole.

Qu'est-ce que l'Eglise ? C'est une grande race, un peuple qui emplit le monde entier, qui débordé les frontières du temps et de l'espace, c'est une nation sainte, *gens sancta* ; et à cette race, à ce peuple, à cette nation il faut des chefs, des chefs qui parlent, qui agissent, qui commandent, des chefs qui tiennent la place du Christ et qui en exercent les divins pouvoirs.

Qu'est-ce que l'Eglise encore ? C'est une immense famille, une famille qui peuple tous les continents, qui habite tous les climats, qui parle toutes les langues ; et si loin qu'elle soit répandue, il lui faut partout non plus seulement des chefs pleins d'autorité, mais des pères pleins de tendresse pour enfanter à Dieu sans cesse, dans la vérité et la grâce, les âmes que le Christ a rachetées et qu'il veut sauver.

Eh bien ! ces chefs, ces pères, ces hommes transfigurés et divinisés en quelque sorte, ce sont les prêtres, et quand l'Eglise qui les a formés et qui s'en sert dit à chacun d'eux : « Tu es prêtre pour l'éternité, » à quelle hauteur ne les élève-t-elle pas ? « Tu es prêtre. Ne cherche pas, en ce monde, de plus grand que toi, il n'y en a pas. Va donc, et travaille de toutes tes forces à établir sur la terre, bien au-dessus des gouvernements, quels qu'ils soient, le règne de Dieu, de l'Evangile et de la Croix. Tu es prêtre ; tire donc de ton cœur des générations où la chair et le sang ne seront pour rien, des générations croyantes et pures, embellies de la grâce, nourries du pain eucharistique, enrichies des bénédictions divines et qui aillent peupler le ciel !... »

Voilà, mes frères, le prêtre. Se peut-il une mission plus belle, une mission plus haute ? C'est le Christ Jésus qui s'en est emparé pour l'associer à son sacerdoce éternel, au point qu'en dépit des apparences, de quelque prêtre qu'il s'agisse, si pauvre et si humble que vous

le supposiez, c'est lui, le Fils de Dieu, qui bénit par ses mains, qui enseigne, qui consacre et qui pardonne par sa bouche. Aussi la voix des docteurs, dans tous les siècles, dominant le bruit, les clameurs intéressées de toutes les ambitions qui se disputent le monde, n'a pas craint de dire : « Le prêtre, c'est un autre Christ. *Sacerdos alter Christus*. »

III

Et le peuple chrétien le comprend si bien que lui aussi, quand il dit d'un homme : « C'est un prêtre, » il entend le mettre à part de tous les autres et l'élever sur un piédestal et dans une dignité d'où il ne lui permet pas de descendre.

Et en effet, je vous ferai remarquer deux choses que l'histoire et l'expérience nous apprennent.

C'est d'abord que dans les persécutions qui n'ont cessé de sévir à travers les âges, les prêtres ont toujours été les premières victimes, et, si je puis ainsi dire, les victimes de choix qui sont tombées sous les coups des bourreaux.

Rappelez-vous les jours sanglants de la grande Révolution ; les prêtres que les philosophes du dix-huitième siècle avaient tant décriés et dont ils souhaitaient, comme le trop fameux Diderot au paroxysme d'une haine et d'une rage sacrilège, que les entrailles arrachées servissent à étrangler les rois, les prêtres traqués partout, accablés d'outrages, chargés de liens, chassés en exil, enfermés en des prisons infectes, massacrés en foule avec des cruautés et des raffinements de barbarie qui font frémir. Rappelez-vous les piages de la Commune, l'archevêque de Paris, des religieux, des prêtres livrés aux insultes d'une populace hurlante, et fusillés. Pourquoi ? Parce que c'étaient des prêtres, parce qu'ils portaient la couronne du sacerdoce, et qu'en les tuant, on s'acharnait sur leurs cadavres, on pensait atteindre la foi, la vérité, la justice, la religion, Dieu lui-même dont ils étaient les organes autorisés sur la terre.

Mais, mes frères, il y a une autre chose : c'est que le peuple chrétien laissé à lui-même, à ses plus nobles instincts, veut des prêtres, de vrais prêtres, des prêtres qui ne soient pas des hommes comme les autres, mais tels que Dieu et l'Eglise les font, avec leur caractère sacré et leurs fonctions saintes. Et le peuple chrétien ne se sent tranquille, rassuré, que quand des prêtres sont là, à sa portée, pour répandre sur les maisons, sur les foyers, sur les champs, sur les tombes, sur tous ceux qui naissent, qui grandissent et qui meurent, des prières et des bénédictions.

Ah ! si les maîtres du jour, après tant de lois et de décrets qui ont fermé et ruiné nos séminaires, ces écoles où pourtant l'on enseigne aussi bien à servir la France qu'à servir

Dieu, après tant de lois et de décrets qui ont appauvri, dépouillé le clergé et qui l'obligent, contre toute justice, à tendre la main, comme des mendiants à la porte des riches, pour avoir le pain quotidien, s'ils prêtaient l'oreille à la voix inquiète du pays, ils entendraient ce cri si souvent répété et venu des paroisses même les moins religieuses : « Des prêtres ! des prêtres ! nous voulons des prêtres ! »

On croirait entendre, comme cela est arrivé plus d'une fois sur des navires en perdition, prêts à sombrer en plein Océan, l'appel déchirant de malheureux naufragés réclamant un prêtre avant de s'engloutir dans les flots.

Qu'est-ce que cela, mes frères ? Mais c'est la conscience publique qui s'éveille et qui manifeste ainsi, à n'en pas douter, la haute idée qu'elle a du prêtre. Et quand elle exprime sa pensée, quand elle dit à un homme que l'Eglise a consacré et qu'elle envoie : « Tu es prêtre pour l'éternité ! » ah ! elle ne s'y trompe pas ; elle voit en lui tous les dons que Dieu y a mis, toutes les grâces dont l'ordination est la source ; et elle en attend des enseignements, des paroles, des prières, des sacrifices, des exemples et des vertus qu'elle trouverait héroïques chez un autre, mais qui lui semblent la condition même du sacerdoce.

Et vous avez raison, mes frères, de vous montrer exigeants à notre endroit et de vouloir que nous soyons tout à Dieu et aux âmes que nous avons juré de servir ; et non seulement je ne m'en plains pas, mais j'estime que rien ne saurait nous honorer davantage et nous élever plus haut, que le souci que vous avez de notre propre grandeur.

IV

Enfin, après Dieu, après l'Eglise, après le peuple chrétien, c'est le prêtre lui-même qui se répète tout le long de sa vie cette grande parole : « *Tu es sacerdos in æternum*, je suis prêtre, et c'est pour toujours ! »

Ah ! n'allez pas croire que ce soit pour s'enorgueillir, pour tirer vanité de la dignité dont il est investi. Non ! L'histoire rapporte que Louis XIV, tout jeune encore, pénétrant un jour, en revenant de la chasse, dans la salle où siégeait le Parlement, s'écria : « L'Etat, c'est moi ! » Il y avait là un grand orgueil. Mais quand nous nous disons à nous-mêmes, sous le regard de Dieu, en face de nos graves devoirs : « Je suis prêtre, » c'est pour nous humilier. Car nous ne sommes aucunement dignes d'un pareil honneur, et qui que nous soyons par la naissance, la fortune ou le génie, et quoi que nous fassions, toujours nous serons infiniment loin du divin Modèle que nous sommes chargés de reproduire.

C'est aussi pour reprendre courage parmi les délaissements, les ingratitude et les tourments de cette vie ; c'est pour être fort et vaillant

dans le tumulte des passions et dans les mêlées inévitables qui mettent si souvent le sacerdoce aux prises avec les puissants de la terre.

Je me rappelle avoir entendu, un jour, un pieux évêque, de douce mémoire, Mgr Bouange, qui luttait alors de toutes ses forces pour maintenir à l'école publique le respect et le culte de Dieu, s'écrier : « Je leur ferai voir ce que c'est qu'un évêque... »

Eh bien ! nous avons, nous aussi, à montrer au monde ce que c'est qu'un prêtre, et comment, à l'exemple des apôtres, à l'exemple de tous les grands cœurs qui nous ont précédés dans la carrière sacerdotale, par la vigueur de la parole, l'énergie de l'action, l'éclat du sacrifice et aussi par la tendresse et le dévouement de la charité, par la bonne odeur des vertus du Christ, nous sommes prêts à immoler jusqu'à ce dernier bien qui est notre vie au service de Dieu et des âmes, *impendam et superimpendam ipse pro animabus uestris*. (II Cor., XII, 15).

Ne semble-t-il pas que S. Augustin ait tracé le programme du prêtre dans les temps troublés où nous sommes, parmi tous les conflits qui agitent et divisent le pays, quand il disait : — *Occidite errores* ; les erreurs, les blasphèmes, les outrages à la religion, les négations de Dieu dans l'âme de l'enfance et de la jeunesse, les injustices et les spoliations dont pâtit l'Eglise, condamnez-les, flétrissez-les, donnez-leur le coup de la mort, au moins dans la conscience chrétienne, afin que jamais la force ne prévaille contre le droit. Mais les hommes, les pécheurs, les impies, les persécuteurs, les ennemis du Christ, aimez-les, *diligite homines*, ouvrez-leur votre âme, tendez-leur les bras, et rien ne sera beau, rien ne sera glorieux comme de les éclairer, de les toucher, de les convertir, et de tous qu'ils étaient, et contre qui le devoir était de crier, d'en faire des agneaux dans le berceau divin, dans le troupeau béni du Christ Jésus.

Ai-je assez bien, mes frères, rendu le sens de cette parole que Dieu, que l'Eglise, que vous-mêmes vous dites en voyant ce jeune prêtre, cet enfant de la paroisse, à l'autel : « Tu es prêtre pour l'éternité ! »

C'est un des vôtres ; il est né ici d'un père qui n'est plus, qui est mort avant le temps, usé par le travail, et qui a laissé à ses enfants l'exemple d'une vie pleine d'honneur, et d'une mère que vous entourez d'estime et de respect parce qu'en élevant une nombreuse famille, elle a donné, répandu autour d'elle, sans compter, au prix parfois de bien des fatigues et de bien des larmes, le meilleur de son cœur.

C'est un des vôtres ; il a grandi parmi vous ; successivement élève du Petit Séminaire de Langres et de La Malgrange de Nancy, — deux maisons sur lesquelles s'est abattue la persé-

cution, une persécution aussi maladroite que brutale, — il a entendu l'appel de Dieu, et c'est à Rome qu'il a voulu étudier la science sacrée. Et voilà qu'il ajoute son nom à la liste déjà longue, et qui grandira encore, des prêtres sortis de cette paroisse. Aussi nous n'avons tous, en ce moment, pour lui que des prières et des vœux. Tout à l'heure il nous bénira, mais déjà nos cœurs ont supplié Dieu de le bénir lui-même et d'agréer son sacrifice ; déjà nos âmes plus que nos lèvres ont murmuré en sa faveur des souhaits non pas de bonheur terrestre, mais de joie sainte, de vie féconde, de fruits et de conquêtes pour le ciel.

Allez donc, mon cher ami, montez à l'autel, vous y goûterez des émotions qui ne cesseront plus. Elevez l'hostie sainte au-dessus de nos fronts inclinés. En vous donnant à Dieu, c'est Dieu lui-même qui se donne à vous et qui suffira désormais à toutes vos ambitions.

Je sais bien que les amertumes ne vous manqueront pas, comme elles ne manquent à personne. Je sais bien que parfois vous vous sentirez accablé de tout ce qui peut meurtrir le cœur d'un homme. Mais je sais aussi que vous ne serez jamais seul pour souffrir.

L'histoire nous a gardé un mot de César voulant traverser le Rubicon ; le nautonier, saisi de terreur, hésitait, et la voix impérieuse de César lui cria : « Que crains-tu ? Tu portes César et sa fortune. *Cæsarem vehis*. »

César n'était qu'un homme, et le nautonier avait raison de trembler devant le danger. Mais, mon cher ami, c'est Dieu lui-même qui se remet en quelque sorte entre vos mains et qui y restera jusqu'à votre dernier souffle, jusqu'à cette dernière messe qui achèvera votre vie. Ne craignez donc pas, ayez confiance jusque dans les tempêtes et les orages les plus violents. C'est le Christ Jésus que vous portez, ou plutôt c'est lui qui vous porte, et s'il a vaincu le monde, vous le vaincrez aussi avec lui, par la vertu de sa Croix qui est le signe triomphant du sacrifice et de l'amour. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XVIII

LA PROVIDENCE ET LA SOUFFRANCE (suite)

Messieurs,

Dans notre dernier entretien, nous avons abordé cette question : — Si Dieu gouverne le monde, comment se fait-il qu'il y ait de la souffrance sur la terre ?

Nous avons commencé à débayer le terrain en montrant que souvent, et bien plus souvent encore que nous ne l'avons dit, les catastrophes

petites ou grandes sont imputables à notre imprudence, et nullement à la Providence.

Aujourd'hui, nous allons approfondir le problème, en parlant des désastres que nous n'avons pu ni causer, ni même prévoir, dont par conséquent nous ne saurions en aucune sorte être rendus responsables : ces tempêtes, par exemple, qui se déchaînent tout à coup et qui, soit sur terre, soit sur mer, amènent de si effroyables ravages ; ou encore ces gelées qui, en une nuit, ruinent tous les labours et toutes les espérances des cultivateurs.

Comment concilier ces événements avec le gouvernement infiniment sage et infiniment bon de Dieu ?

A cela nous ferons deux réponses : 1^o les fléaux dont nous parlons ne nous donnent pas le droit d'accuser la Providence ; 2^o nous pouvons entrevoir les très grands biens que la Providence peut avoir en vue, en permettant les fléaux.

Contentons-nous aujourd'hui de développer la première.

I

Je dis, Messieurs, que, quoi qu'il arrive, nous n'avons pas le droit d'incriminer la Providence.

Pour le prouver, je ferai appel à une autorité qui ne sera pas suspecte à nos adversaires, à Jean-Jacques Rousseau. Si c'était un Père de l'Eglise, ils auraient tôt fait de le récuser ; mais c'est le Père de la Révolution (c'est du moins ce qu'on a déclaré officiellement, il y a quelque temps, dans une circonstance solennelle) ; on ne pourra pas repousser son témoignage.

Or, voici ce que dit J.-J. Rousseau : — « Toutes les connaissances humaines ont leurs obscurités, leurs difficultés, leurs objections, que l'esprit humain trop borné ne peut résoudre. La géométrie elle-même en a de telles, que les géomètres ne s'avisent point de supprimer, et qui ne rendent pas pour cela leur science incertaine. Les objections n'empêchent pas qu'une vérité démontrée ne soit démontrée ; et il faut savoir se tenir à ce qu'on sait et ne pas vouloir tout savoir, même en matière de religion¹. »

Voilà qui est sagement parlé. Le plus simple bon sens et l'équité la plus élémentaire nous défendent de juger quelqu'un avant d'avoir approfondi sa cause. C'est ainsi qu'on procède au palais, c'est ainsi qu'on doit procéder en toutes choses. Un juge qui s'en tiendrait aux apparences rendrait des arrêts iniques. Ne nous en tenons pas aux apparences quand il s'agit du gouvernement de Dieu : allons au fond des choses.

Allons au fond des choses... Mais le pouvons-nous quand il est question de la Providence ? Et d'abord, est-ce que nous pouvons juger de l'ensemble de ses lois ?

Quand on veut gouverner, c'est l'ensemble

qu'il faut voir. On ne légifère pas pour des cas de détail, pour telle ou telle personne ; on légifère pour tout un pays, et on cherche son bien général, même s'il peut y avoir dans l'application quelques inconvénients particuliers.

Un exemple vous aidera à comprendre cette vérité.

Supposez qu'au moment où l'on établissait en France les chemins de fer, un député fût monté à la tribune et eût dit : « Faites bien attention ! Réfléchissez aux nombreux accidents qui vont se produire ! Pensez aux travailleurs qui seront écrasés en perçant les tunnels ; aux ponts qui s'effondreront sous le passage des convois ; aux déraillements qui se produiront ; aux erreurs d'aiguillage qui jetteront les trains les uns contre les autres. Que de vies humaines sacrifiées ! Ne permettez pas les chemins de fer... »

Qu'auriez-vous répondu à ce député ? Auriez-vous repoussé l'invention nouvelle qui devait transformer le pays, multiplier les relations, rendre plus facile la défense nationale ?

Non. Vous auriez dit : « Les chemins de fer sont utiles en eux-mêmes. Ils sont destinés à produire des résultats merveilleux. Sans doute, il y aura des accidents. Mais, quelque douloureux qu'ils soient, il ne seront que des accidents, c'est-à-dire des choses accessoires, non pas bien entendu pour les victimes, mais pour l'ensemble du pays, auquel nous ne devons pas refuser un immense bienfait. Nous votons les chemins de fer. »

Vous auriez bien raisonné et bien agi.

J'ai connu dans mon enfance un débitant de tabac dont le commerce prospérait grâce aux diligences qui s'arrêtaient devant sa porte. Il fut ruiné par l'établissement des chemins de fer, et quand un train passait, il sortait de chez lui pour lui montrer le poing. Il avait peut-être raison à son point de vue particulier. Mais au point de vue général, il avait tort assurément.

Or, Messieurs, qu'est-ce que c'est que le gouvernement d'un pays à côté du gouvernement de l'univers ? La Providence, en légiférant pour le monde, a dû faire des lois d'ensemble, et ces lois ne cessent pas d'être bonnes, parce que, en certains cas accidentels, elles peuvent avoir des conséquences fâcheuses.

« Ceux qui éclatent en imprécations contre la nature, — dit M. de Lapparent à propos de la catastrophe de Messine, — feraient mieux de méditer sur l'économie générale du monde. Ils verraient alors que, sans ces forces volcaniques qu'ils maudissent aujourd'hui, la terre ferme eût probablement cessé depuis longtemps d'exister. Battue par les vagues, ravivée par les eaux courantes, elle aurait vu ses débris s'éparpiller peu à peu dans l'Océan, et les eaux de celui-ci, montant progressivement, auraient fini par submerger des continents dépourvus de tout relief, longtemps avant que l'activité

¹ Cité dans *La Réponse*, 1^{re} année, p. 17.

humaine ait été appelée à en prendre possession. »

Cette réflexion qui est venue à M. de Lapparent, pourquoi n'est-elle pas venue à tout le monde? Tout simplement parce que M. de Lapparent était un grand savant qui connaissait quelque chose des lois générales des mondes, ce que tout le monde ne peut pas faire. Et comme Dieu est infiniment plus instruit que le plus grand de tous les savants, il suit de là qu'il peut avoir des raisons excellentes que nous ne connaissons pas.

II

En effet, une seconde cause qui doit nous empêcher de blâmer la Providence, c'est que, de même que nous ignorons l'ensemble de son œuvre, de même nous ignorons les raisons qui la font agir. « Si l'ordre de la nature, dit Leibnitz, était suffisamment dévoilé à nos yeux, nous verrions que tout est infiniment au-dessus de ce que pourrait désirer l'homme le plus sage, et qu'il est impossible de concevoir rien de meilleur par rapport à l'univers en général, et même par rapport à nous en particulier. »

Quand Christophe Colomb partit à la découverte de l'Amérique, il arriva qu'un jour ses matelots se mutinèrent et refusèrent de le suivre: « Vous nous menez à la mort! » disaient-ils. Il fallut que le grand homme les suppliât pour qu'ils consentissent à patienter encore trois jours. Supposé qu'il eût cédé à leurs murmures et à leurs menaces, la découverte du Nouveau-Monde n'eût pas été faite par lui. Quand et par qui l'aurait-elle été? Dieu seul le sait. En tout cas l'Espagne eût perdu l'immense avantage que Christophe Colomb voulait lui assurer.

Pourquoi les marins du grand explorateur se mutinaient-ils? Parce qu'ils ne savaient pas à quels profonds calculs il obéissait. Pourquoi murmurons-nous contre la Providence? Parce que nous ne savons pas à quelles raisons elle conforme sa conduite dans le gouvernement du monde. Qui sait même si ce que nous appelons une très grande catastrophe n'est pas un très grand bien?

Voulez-vous une comparaison? Je ne vous la donne pas comme une découverte scientifique, mais comme une simple supposition.

Les volcans, dont M. de Lapparent nous a dit tout à l'heure le rôle nécessaire, sont les cheminées du feu central sans lequel notre monde ne serait pas habitable. Or, toutes les cheminées ont besoin d'être ramonées. C'est un fait d'expérience consacré par les règlements de la police. Mais qui se chargera d'aller ramoner les volcans? Qui entreprendra d'enlever les scories de toutes sortes qui peuvent en obstruer les conduits mystérieux?

Est-ce que les éruptions n'auraient pas pour but de pourvoir à cette opération nécessaire? Est-ce qu'elles n'auraient pas pour but d'éviter,

dans les cavités souterraines qui mènent au feu central, l'accumulation de gaz mille fois plus destructeurs que la dynamite? Est-ce qu'elles n'ont pas pour but d'empêcher des explosions dont l'effet serait terrifiant?

De tout cela, Messieurs, je ne sais rien; personne n'en sait rien; ce n'est qu'une simple idée ou, si vous aimez mieux, ce n'est qu'une simple boutade. Mais précisément parce que nous n'en savons rien, cela nous permet de redire: du moment que nous ignorons tout, ou presque tout, des causes qui font agir la Providence, abstenons-nous de la juger.

III

Enfin, la plupart du temps, nous ignorons les résultats primordiaux que Dieu poursuit en permettant les catastrophes.

Quand, en 1911, nous avons eu à souffrir d'un été brûlant, nous n'avons pas manqué l'occasion de nous plaindre. « Quelle chaleur! On ne sait plus où se mettre! Tout dépérit! Pourquoi le ciel n'envoie-t-il pas un peu d'eau? » Cela, nous l'avons tous dit, et les agriculteurs plus fort que les autres.

Eh bien! nous avions tort.

Ne vous souvient-il pas, Messieurs, qu'en cette même année 1911 les récoltes furent menacées par une invasion de la cochenille? Si rien n'était venu anéantir le fléau, c'en était fait de nos vendanges. La chaleur sèche et brûlante les sauva. Qui s'en est douté? A peine quelques savants. Le reste de l'humanité, c'est-à-dire presque tout le monde, a continué à geindre.

Et encore là, il s'agit d'un fait que quelques personnes pouvaient constater. N'y en a-t-il pas beaucoup d'autres dont la raison nous échappe totalement?

Admettez que, comme je le crois sincèrement, les éruptions volcaniques soient un mal nécessaire, que pour éviter la ruine de toute une région, de toute une partie considérable peut-être de l'Europe, il faille sacrifier quelques villages, est-ce que la Providence devra hésiter? Non, sans doute, et nous serions les premiers, si elle nous admettait en ses conseils, à l'y engager.

Mais, est-ce que les contrées sauvées par l'éruption le sauront? Est-ce qu'elles y verront la cause de leur tranquillité? Nullement. Elles ne se douteront même pas qu'elles aient pu courir un danger quelconque; elles trouveront toute naturelle la paix dont elles jouissent, et elles emploieront tout ce qu'elles possèdent de sensibilité pour plaindre les victimes du désastre, heureux encore si elles ne se répandent pas en invectives amères contre la cruauté de Celui qui n'aura permis le fléau que pour les sauver.

Telle est la dernière raison qui doit nous empêcher de juger la Providence: de même que nous ne voyons pas l'ensemble de son

œuvre, de même que nous ne voyons pas les motifs qu'elle a de permettre les catastrophes, de même nous ne voyons pas les résultats qu'elle obtient en les permettant.

Nous emprunterons la conclusion de cette conférence à un auteur qui n'est pas suspect de crédulité, Alexandre Dumas fils. Voici ce qu'il écrit :

« Quant à ce Dieu que vous blasphémez et niez parce qu'il ne veut pas vous dire son secret, commencez par admirer ce qu'il vous montre, et vous n'aurez pas le temps de chercher ce qu'il vous cache. Ne le réduisez pas aux proportions étroites de votre bonheur ou de votre orgueil. Laissez-le procéder comme il lui plaît. Il sait pourquoi il a créé l'homme, il sait bien aussi où il le mène. Sachez, vous, que vous lui êtes utile puisque vous êtes là, et aidez-le de votre mieux puisqu'il veut bien vous donner un rôle dans son œuvre. Plus tard, il vous dira le reste. »

INSTRUCTIONS DOMINICALES

LIII

12^e Dimanche après la Pentecôte

LA CHARITÉ ; LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE

Mes frères,

La question posée à Notre-Seigneur par les Pharisiens eût été bien légitime, si elle eût été dictée par un esprit sincère et bien intentionné. Je dirai même que tout homme sérieux doit s'interroger aussi et se demander : « Que faut-il que je fasse pour posséder un jour la vie éternelle ? » Car c'est là le but de la vie, la fin qu'il est nécessaire d'atteindre.

La réponse de notre divin Sauveur restera toujours invariable, toujours actuelle, toujours vraie, la seule que l'on pourra faire et qui ne sera jamais remplacée : « Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi ? Qu'y lisez-vous ?... Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-mêmes. » D'une part, Dieu n'exige rien d'extraordinaire ; d'autre part, il veut absolument qu'on accomplisse ce qu'il prescrit. Il ne supporte donc pas qu'on foule aux pieds ses commandements. Ceux-ci sont tous renfermés dans ces deux grands et uniques préceptes de la vie chrétienne qui viennent de nous être rappelés encore une fois dans l'évangile : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Je vous ai déjà entretenus de ce dernier, vous expliquant en quoi consiste la vraie charité fraternelle et comment on se rend coupable de péché contre cette vertu. Je vais aujourd'hui terminer ce sujet en vous parlant des œuvres extérieures que nous commande l'amour du prochain.

I

La charité chrétienne s'applique en effet à soulager nos frères, c'est-à-dire les hommes, dans tous leurs besoins. Elle ne s'arrête pas à l'affection du cœur, aux sentiments intimes de l'âme. Elle va plus loin : elle se manifeste par des actes. « Mes enfants, disait S. Jean, ne nous contentons pas d'aimer de bouche et en paroles, mais aimons par nos œuvres et par de véritables effets. » (1 Jo., iii, 18).

C'est une obligation pour tout chrétien d'accomplir des œuvres de charité. Pour nous en bien montrer l'importance, Jésus-Christ est allé jusqu'à prononcer ces étonnantes paroles : « Tout ce que vous ferez au plus petit d'enfants les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait. » (Mat., xxv, 40). Ce n'est pas une véritable affection, celle qui n'agit point et ne compatit à rien. On reconnaît qu'on aime sincèrement son prochain quand on l'aide toutes les fois qu'il est dans le besoin.

Or on distingue les besoins de l'âme et ceux du corps. Nous devons donc exercer envers autrui deux sortes d'assistances ou d'aumônes : l'aumône corporelle qui comprend la pratique des œuvres de miséricorde corporelle ; et l'aumône spirituelle, qui comprend la pratique des œuvres de miséricorde spirituelle.

Les œuvres de miséricorde corporelle sont au nombre de sept : visiter les malades, donner à manger à ceux qui ont faim, donner à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus, racheter les captifs, exercer l'hospitalité envers les étrangers, ensevelir les morts. Presque toutes ces œuvres sont exprimées par cette locution qui vous est plus familière : faire l'aumône.

L'aumône proprement dite, comme on l'entend généralement, est un secours temporel qu'on donne à l'indigent pour l'aider à subvenir aux nécessités de la vie.

Pour tous ceux à qui leur position et leur fortune le permettent, il y a un devoir grave de faire l'aumône. « Ne détournez pas les yeux du pauvre, dit l'Esprit-Saint, lorsqu'il implore votre assistance... N'attristez point son cœur, et ne différez point de donner à celui qui souffre... Prêtez l'oreille à sa demande, répondez-lui favorablement et avec douceur. Soyez charitables de la manière que vous pouvez : si vous avez beaucoup de biens, donnez-en beaucoup ; si vous en avez peu, donnez de bon cœur de ce peu que vous avez. » (Eccli., iv, 1-4 ; Tob., iv, 7-9).

Notre-Seigneur insiste d'une manière spéciale sur le devoir de l'aumône corporelle. Non seulement il lui promet les plus splendides récompenses ; mais il la représente toujours comme une condition nécessaire de salut. Si le mauvais riche, dit-il, est en enfer, c'est pour avoir été sourd aux prières de Lazare. Et tous ceux qui négligeront comme lui de faire l'aumône...

même auront le même sort. Au dernier jour, le souverain Juge leur dira : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger... Ce que vous avez refusé au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez refusé. » (Mat., xx, 41-45). « Si quelqu'un, dit S. Jean, voit son frère dans le besoin et qu'il lui ferme ses entrailles, comment la charité de Dieu demeurerait-elle en lui ? » (I Jo., iii, 17). « Oui, ajoute S. Jacques, il sera jugé sans miséricorde celui qui n'aura pas fait miséricorde. » (Jac., ii, 13).

Il faut donc faire l'aumône. Mais comment faut-il la faire ? — D'abord en ce qui regarde la *quantité* que nous devons donner, il est nécessaire de tenir compte à la fois de la misère du prochain et de nos propres moyens. Lorsque les pauvres se trouvent dans une nécessité extrême, c'est-à-dire en danger de mourir de besoin, nous devons sous peine de péché grave les tirer de ce danger, même en prenant sur ce qui nous est nécessaire pour soutenir notre rang. Si les pauvres ne sont pas dans une aussi grande nécessité, il y a encore obligation de les aider autant qu'on le peut aisément. Craignons, mes frères, de ne pas assez nous gêner et de ne point faire assez grande la part des pauvres. Le Dieu qui a loué l'obole de la veuve n'a pas estimé beaucoup la superbe offrande du riche.

Donner ne suffit pas ; il faut encore *bien* donner. Nos aumônes doivent être faites d'une manière chrétienne et surnaturelle. Trois qualités sont particulièrement requises. La *joie* : « Dieu aime, dit l'Esprit-Saint, celui qui donne avec joie, et il rejette le don fait avec tristesse. » (II Cor., ix, 7). L'*humilité* : « Lorsque vous donnez l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous. Mais que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite. » (Mat., vi, 3). C'est le conseil de Notre-Seigneur. Enfin l'*esprit de foi* et de vraie charité, traitant les pauvres avec une sorte de respect, les regardant comme les amis de Dieu et les membres souffrants de Jésus-Christ. « Tout ce que vous faites aux miens, c'est à moi-même que vous le faites. » (Mat., xxv, 40). Revêtue de ces qualités l'aumône est très méritoire, elle dispose Dieu à nous pardonner nos péchés et attire ses bénédictions sur les individus et sur les familles.

II

Toutefois, n'oublions pas qu'il y a une misère bien plus redoutable que celle qui atteint le corps : c'est celle de l'âme. L'aumône spirituelle est donc plus nécessaire encore et plus méritoire que celle dont nous venons de parler.

On compte également sept manières de la faire ou sept œuvres de miséricorde spirituelle : instruire les ignorants, donner des conseils à

ceux qui en ont besoin, corriger les pécheurs, consoler les affligés, pardonner à ses ennemis, supporter les défauts du prochain, prier pour les vivants et pour les morts.

Pour définir jusqu'où s'étend l'obligation de secourir le prochain dans une nécessité spirituelle, il faut considérer le degré de cette nécessité.

Si elle est *extrême*, c'est-à-dire si le prochain est exposé à la damnation éternelle, tous ceux qui peuvent le secourir sont obligés de le faire, même au péril de leur vie. La raison en est que notre vie corporelle vaut moins que l'âme de nos frères. Nous devons les aimer comme Jésus nous a aimés ; et Jésus nous a aimés jusqu'à la mort. « Nous aussi, conclut S. Jean, nous devons donner notre vie pour nos frères. » (I Jo., iii, 16). Par exemple, on doit, même au péril de sa vie, procurer le baptême à un enfant qui va mourir.

Quand la nécessité du prochain n'est pas extrême, le précepte de le secourir ne nous impose plus l'obligation d'exposer notre vie. Ce précepte subsiste néanmoins ; et pour le remplir, nous ne devons pas reculer devant les ennuis et les efforts.

Une des meilleures manières de pratiquer l'aumône spirituelle est de faire ce qu'on appelle la *correction fraternelle*. Elle consiste à reprendre le prochain de ses défauts ou de ses péchés par un motif de charité.

Dieu nous en fait une obligation et un précepte. Voici les paroles de N.-S. Jésus-Christ : « Si votre frère a péché en votre présence, allez et corrigez-le entre vous et lui. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. » (Mat., xviii, 15). « Quand un homme est tombé par surprise dans quelque péché, écrivait S. Paul, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur. » (Gal., vi, 1). Ce devoir est du reste une conséquence naturelle de la loi de la charité : comment prétendre aimer son prochain, si l'on ne fait rien pour le corriger de ses défauts, si on le laisse s'exposer au malheur éternel ?

Le précepte de la correction fraternelle oblige tous les hommes à l'égard de tous les égaux à l'égard des égaux, les inférieurs même à l'égard des supérieurs, les supérieurs à l'égard des inférieurs, surtout ceux qui sont chargés de conduire les autres, de veiller sur eux, de les corriger, comme les parents à l'égard de leurs enfants.

La correction fraternelle qui nous est commandée exige beaucoup de prudence. Il est nécessaire qu'elle ne soit pas faite à tort et à travers, mais seulement dans certains cas. Il faut, d'abord, être moralement certain que le prochain est tombé dans le péché ou est en danger d'y tomber, et qu'il ne se corrigera pas s'il n'est averti ; ensuite, qu'il n'y ait pas d'autre personne plus capable de faire la correction ; de plus, qu'on ait l'espérance motivée que la correction aura un bon résultat ; enfin,

qu'il n'y ait à craindre pour soi aucun inconvénient grave.

Une grande prudence est encore nécessaire pour remplir ce devoir de la manière et dans le temps convenables. Mal faite, la correction peut causer plus de mal que de bien. Faite à contre-temps, elle sera plus nuisible qu'utile. Si la faute a été secrète, que la correction soit secrète ; si la faute a été publique, ou si celui que vous corrigez se montre indocile, reprenez-le en présence d'une ou deux personnes bien prudentes, et faites-le en temps opportun. En un mot, que la correction fraternelle procède d'une vraie charité : qu'elle soit paternelle à l'égard des inférieurs, amicale envers les égaux et respectueuse à l'égard des supérieurs.

C'est un devoir méconnu et peu pratiqué aujourd'hui que celui que je viens de vous rappeler. Croyez bien que le manque de vraie charité en est la cause. Néanmoins, je l'ai dit : ce devoir existe et existe pour tous ; mais je prie les pères et mères de famille de ne pas oublier que c'est une de leurs très graves obligations envers leurs enfants.

**

C'est un véritable catéchisme que je viens de vous exposer. L'enseignement que je vous ai donné n'en est que plus précieux. Faites-en la règle de votre conduite, et il sera pour vous le principe du bonheur, même dès ici-bas. Ah ! si les hommes s'aimaient davantage et pratiquaient mieux la charité, la société ne serait point troublée et bouleversée comme elle l'est en notre temps, les familles retrouveraient la paix et la joie d'autrefois, la vie ne serait point aussi amère ! On s'assurerait surtout l'entrée du paradis, le bonheur parfait et éternel. Le bon Dieu, soyez-en sûrs, ne restera pas sans pitié pour celui qui aura eu pitié de ses frères. Exercez donc les œuvres de miséricorde toutes les fois que l'occasion s'en présente ; exercez-les particulièrement envers ceux qui en ont besoin dans cette paroisse : Dieu, un jour, vous récompensera en vous faisant lui-même miséricorde. Ainsi soit-il.

LIV

13^e Dimanche après la Pentecôte

MOTIFS ET PRATIQUE DE LA RECONNAISSANCE

Unus autem ex eis, ut vidit quia mundatus est, regressus est, cum magna voce magnificans Deum... gratias agens.

L'un d'eux se voyant guéri, retourna, glorifia Dieu à haute voix et rendit grâces.
(Luc, xvii).

Mes frères,

Elle est vraiment édifiante et instructive cette circonstance historique rapportée dans l'évangile de ce jour. Jésus allant à Jérusalem, quelque temps avant sa Passion, rencontra dix lépreux. Ceux-ci l'ayant aperçu se mirent

à crier : « Jésus notre Maître, ayez pitié de nous ! » Le Sauveur exauça leur prière : « Allez vous montrer aux prêtres, » leur dit-il. Et voilà qu'en chemin ils furent guéris. L'un d'eux, plein de reconnaissance, retourna sur ses pas, et tombant la face contre terre aux pieds de Jésus, lui exprima sa gratitude : « *Et cecidit in faciem ante pedes ejus gratias agens.* » Ainsi, sur dix lépreux guéris miraculeusement par Notre-Seigneur, un seul, — et encore c'était un étranger, un Samaritain, — un seul n'oublie pas son bienfaiteur et songe à le remercier ! Notre-Seigneur ne put s'empêcher de faire cette remarque qui était une plainte, un reproche : « Tous les dix n'ont-ils pas été guéris ? Où sont donc les neuf autres ? »

Hélas ! mes frères, que de fois Jésus pourrait nous faire le même reproche ! Que d'ingrats envers le bon Dieu ! Combien rare est la reconnaissance ! Pourtant elle est un devoir : devoir auquel nous ne pensons pas assez. Pour vous engager à le pratiquer, permettez-moi de vous dire ce matin *pourquoi* et *comment* nous devons être reconnaissants envers le bon Dieu.

I

1. Mais d'abord, qu'est-ce que la reconnaissance ? C'est une vertu qui nous porte à remercier Dieu de ses bienfaits et à nous servir de ceux-ci pour sa gloire et notre sanctification.

La reconnaissance n'est donc pas, comme plusieurs le croient, un simple sentiment. Mais elle est un admirable composé d'actes de l'intelligence, du cœur et de la volonté. L'*intelligence*, nous dit S. Thomas, nous fait songer aux services et aux bienfaits que nous tenons de quelqu'un ; elle nous les fait apprécier. Le *cœur* produit ce sentiment plein de douceur qui fait que notre bienfaiteur nous devient agréable et cher. Enfin la *volonté* nous pousse et nous aide à réaliser les actes par lesquels nous essayons de payer d'un juste retour les bienfaits reçus.

En examinant notre évangile, nous trouvons facilement ces trois choses dans la conduite du lépreux guéri par Jésus. Dès qu'il constate sa guérison, il songe à son bienfaiteur et à l'insigne faveur dont il vient d'être l'objet. Ensuite son cœur déborde : « il glorifie Dieu à haute voix, *cum magna voce magnificans Deum.* » Enfin il agit, pour montrer d'une façon sensible sa reconnaissance : il fait une démarche, il retourne sur ses pas, il se jette aux pieds de Jésus, comme pour lui dire : « Merci, mon Dieu, je vous reconnais comme mon souverain Maître, je vous appartiens, je me sou mets à vous, je me donne à vous. »

2. Telle est la vraie reconnaissance que tout chrétien doit pratiquer.

Nous sommes tous obligés de remercier le bon Dieu. C'est incontestable. La raison et la foi nous le disent bien haut.

La raison d'abord nous apprend que nous tenons tout de Dieu : notre âme, notre corps, tous les biens extérieurs. Elle nous apprend que Dieu a fait pour nous le ciel, la terre, les animaux, l'univers entier avec ce qu'il renferme. Nous lui sommes donc redevables de tout ce que nous avons, de tout ce que nous sommes, de tout ce que nous voyons, de tout ce qui est en nous et hors de nous.

La foi de son côté nous apprend la magnifique destinée que Dieu nous a fixée. Elle nous rappelle les dons surnaturels, bien supérieurs encore à ceux de l'ordre naturel, dont nous avons été l'objet. Nous savons en effet que notre âme est créée à l'image de Dieu, immortelle, appelée à voir son Créateur face à face, tel qu'il est, à le posséder, à l'aimer, à jouir du même bonheur dont il jouit lui-même au ciel. Nous savons que Dieu nous a tant aimés qu'il a envoyé dans le monde son propre Fils, Jésus-Christ, afin de nous racheter du péché, de nous arracher à l'enfer et de nous rendre notre droit au ciel. Puis, que de grâces nous recevons dans l'Eglise par les sacrements ! Quel bienfait que le sacrement de pénitence où notre âme se purifie, se lave de ses souillures et de ses fautes dans le sang de Jésus Rédempteur ! Quel bienfait que l'Eucharistie, Jésus vivant au milieu de nous, continuant de s'immoler pour nous et se donnant à nous par amour !

Voilà en abrégé ce que nous ne devrions jamais oublier. Il faut au contraire que ces pensées nous soient toujours présentes à l'esprit.

3. Or, pourrions-nous, mes frères, faire attention à ce que la foi et la raison nous enseignent relativement aux bienfaits dont Dieu nous a comblés dans l'ordre du salut et de la grâce, sans éprouver pour lui de la reconnaissance ? Non, répond S. Thomas ; car c'est un sentiment naturel que celui qui a reçu un bienfait, rende grâce à celui de qui il le tient. Comme créateur, comme rédempteur, comme sanctificateur, Dieu a donc naturellement un droit à notre reconnaissance.

A ce précepte naturel gravé dans le cœur de l'homme, Dieu a ajouté une sorte de précepte positif. Ainsi dans l'ancienne Loi il a établi le sabbat ou la sanctification du septième jour en actions de grâces de la création du monde. Il a institué les fêtes de Pâques, de la Pentecôte, des Tabernacles, en reconnaissance de la délivrance du joug égyptien et du passage de la mer Rouge, de la promulgation de la Loi sur le mont Sinaï, et de la protection dont il entoura son peuple pendant les quarante années passées dans le désert.

Sous la nouvelle Loi ces fêtes n'existent plus ; mais il y a d'autres fêtes et d'autres sacrifices plus excellents pour remercier Dieu des faveurs incomparables reçues par Jésus-

Christ. L'institution du dimanche et des fêtes que nous célébrons n'a pas un autre but, et l'une des fins principales du saint sacrifice de la messe est de remercier Dieu de ses bienfaits en lui offrant une victime d'un prix infini.

On peut donc dire, mes frères, qu'il y a pour tous les chrétiens un précepte absolu de témoigner à Dieu leur reconnaissance. Personne n'en est exempt : ni riche, ni pauvre, ni jeune, ni vieux. Jésus-Christ lui-même a accompli ce précepte ; il a voulu, en cela comme en tout le reste, nous servir de modèle, nous donner l'exemple. Que de fois il s'est offert à Dieu son Père et l'a remercié de tout ce qu'il en avait reçu : « *Pater, gratias ago tibi quoniam audisti me.* » (Jo., xi, 41). Les apôtres ne cessent, dans leurs épîtres, d'exhorter les chrétiens à la reconnaissance et à l'action de grâces : « *Grati estote. Vigilantes gratiarum in actione.* » (Col., iii, 15 ; iv, 2). S. Paul dans toutes ses lettres rendait grâces à Dieu pour lui et pour les peuples à qui il écrivait. L'Eglise nous rappelle aussi ce devoir : aucun office, aucune messe où elle ne nous invite à la reconnaissance : « Rendons grâces au Seigneur notre Dieu, c'est une chose vraiment digne et juste. *Gratias agamus Domino Deo nostro. Vere dignum et justum est.* »

Quoi de plus juste en effet que d'être reconnaissant des faveurs que l'on a reçues ? Les animaux eux-mêmes savent distinguer leurs bienfaiteurs ; l'auteur de la nature a mis en eux une inclination à la reconnaissance envers les hommes. Aussi, comme l'ingratitude est détestée ! Personne qui n'en ait horreur et qui ne la regarde comme un vice infamant !

J'ajoute que rien n'est plus salutaire à l'homme que de rendre grâces à Dieu. De même que l'ingratitude est un vent qui dessèche la source des grâces, la reconnaissance est une nuée bienfaisante qui fait descendre sur nous des biens plus précieux encore que ceux que nous avons reçus. Tandis que l'homme ingrat éprouve les effets de la justice de Dieu, l'homme reconnaissant reçoit de nouvelles marques de sa bonté.

Et pourtant, malgré la nécessité et les avantages de la gratitude, qu'ils sont rares les hommes vraiment reconnaissants envers Dieu ! Combien à qui l'on pourrait faire avec justice le reproche que Moïse faisait aux Israélites : « *Hæcine reddis Domino, popule stulte et insipiens ?* Est-ce là, peuple fou et insensé, ce que vous rendez au Seigneur ? N'est-ce pas lui qui est votre Père, qui vous a fait et qui vous a créé ? » (Deut., xxxii, 6). Ne soyons pas, mes frères, du nombre des ingrats. Il suffit de réfléchir sur ce que vous venez d'entendre, et de comprendre les nombreux et graves motifs que nous avons d'être reconnaissants envers Dieu. Convaincus de la nécessité de ce devoir,

il nous sera facile de le mettre en pratique comme je vais vous le dire brièvement.

II

Un grand docteur, surnommé l'ange de l'école, réduit le devoir de la reconnaissance à trois actes principaux : estimer le bienfait que l'on a reçu autant qu'il le mérite et s'en souvenir ; publier ce bienfait en remerciant son bienfaiteur ; enfin user de retour en rendant selon son pouvoir à proportion de ce que l'on a reçu.

1. Si nous devons agir ainsi envers les hommes de qui nous tenons quelque bienfait, à combien plus juste titre envers Dieu notre suprême bienfaiteur ! Méditons donc souvent, mes frères, sur les biens finis et infinis que nous avons reçus de Dieu, afin d'en comprendre la grandeur et le prix, et de ne jamais en effacer le souvenir de notre mémoire. Gardons-nous bien d'imiter les Juifs aveugles qui oublièrent les faveurs de Dieu aussitôt après les avoir obtenues. *Obliti sunt Deum qui salvavit eos.* (Ps., lvi, 21). Rappelons-nous les bienfaits du Seigneur tous les jours de notre vie et même plusieurs fois par jour. Ne nous contentons pas d'y penser et d'en être émus au moment où nous en sommes favorisés ; il faut graver pour ainsi dire les bontés de Dieu dans notre âme comme sur une table d'airain. Quatre considérations vous y aideront puissamment : — *Quel est celui* qui se montre si généreux envers nous ? C'est Dieu, l'Être infiniment grand, puissant, heureux, parfait. Il n'a nul besoin de nous. Il possède en lui le bonheur complet, infini, et toutes perfections. — *Comment* nous obtint-il ? Avec une générosité sans borne : il distribue ses biens à notre corps et à notre âme sans se laisser arrêter par notre ingratitude, par nos misères et nos fautes. Avec un absolu désintéressement : tous ses bienfaits sont gratuits ; il ne nous les doit à aucun titre. — *La multitude* des faveurs doit aussi nous transporter d'admiration et de reconnaissance. — Enfin n'oublions pas la *grandeur* de ces biens, prix du sang de Jésus-Christ, infinis comme Dieu et capables de nous procurer un bonheur parfait et éternel. Ah ! que nous avons bien sujet de nous écrier avec le Roi-Propète : « Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous daigniez vous montrer si bon pour lui ! » (Ps., viii, 5).

2. Il ne suffit pas de se souvenir des bienfaits divins ; il faut encore remercier notre souverain Bienfaiteur, chanter ses louanges et publier les grâces que l'on a reçues. La pensée des bontés divines ne doit pas seulement occuper notre esprit ; elle doit pénétrer profondément dans notre cœur. Une âme qui est vraiment touchée des miséricordes de son Dieu ne peut se contenter du souvenir. Comme le Samaritain, elle a besoin de louer le Seigneur

à haute voix : « *cum magna voce magnificans Deum.* » La langue semble même insuffisante à ce cœur reconnaissant. Celui-ci voudrait que toute la terre publiât les faveurs divines : « *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est.* » (Exod., xv, 1). Louange à Dieu ! s'écriaient les Hébreux, après le passage de la mer Rouge. Dans les psaumes de David, dans les épîtres de S. Paul, dans les *Confessions* de S. Augustin, dans les ouvrages de S. Bernard et de sainte Thérèse tout respire cette vive reconnaissance ; les paroles sont ardentes et enflammées ; il semble que tout, dans ces saints personnages, ait une voix pour se répandre en actions de grâces. Imitons de si beaux exemples ! ne cessons pas de bénir Dieu de ses faveurs. « Tous les fleuves retournent au même lieu d'où ils sont sortis pour couler encore, » dit le Sage. (Eccès., i, 7). « C'est ainsi, dit S. Bernard, faisant l'application de cette parole, que les biens qui nous viennent du ciel doivent y remonter par une continuelle reconnaissance. Il faut renvoyer sans cesse à notre Dieu les grâces qu'il répand sur nous comme une rosée céleste. Vous me demandez de quelle manière ? C'est en pratiquant les paroles de l'apôtre : « Rendez grâces à Dieu, car c'est là ce que Dieu veut que vous fassiez tous en Jésus-Christ. » (I Thess., v, 18). Toute votre sagesse, toute votre vertu doivent donc être rapportées par Jésus-Christ à la sagesse et à la vertu de Dieu¹. » Que nos lèvres faisant écho à notre cœur prononcent donc souvent ces paroles : « *Deo gratias* ; merci, ô mon Dieu ! »

3. L'acte principal de reconnaissance est de rendre à notre bienfaiteur selon notre pouvoir et en proportion des bienfaits reçus. Comment satisfaire envers Dieu à ce devoir essentiel ? En nous servant de ses dons selon ses vûes, pour sa gloire et pour notre salut ; en le récompensant en quelque sorte, comme parle S. Thomas, par le bon usage que nous en ferons. « Puisque vous tenez de la bonté de Dieu tout ce que vous avez, disait un saint, servez-vous-en pour sa gloire, et demandez-lui continuellement la grâce d'en faire un bon usage². » Est-ce ainsi que nous témoignons à Dieu notre reconnaissance par nos actes ? Ses bienfaits sont-ils pour nous un motif de nous attacher plus inviolablement à son service ? N'imitons-nous pas les neuf lépreux ingrats, oubliant le bienfaiteur aussitôt le bienfait reçu ? Que penseriez-vous, mes frères, d'un homme, comblé de bienfaits par vous, qui, au lieu de vous remercier, se servirait de vos dons pour vous outrager, vous offenser ? N'est-ce pas là bien souvent notre manière d'agir envers le bon Dieu ? Quelle ingratitude ! Pour nous, sachons montrer notre gratitude à Dieu par

¹ *In Cant.*, Sermon. 13, n. 1.

² Saint Prosper à Demétrade.

une vie bien chrétienne, par un saint usage de nos facultés et des biens de ce monde, par une fidèle correspondance à la grâce et par la sanctification de toutes nos œuvres.

Tout à l'heure Jésus va s'offrir en sacrifice sur l'autel. Unissez-vous à lui, et présentez à Dieu le Père la divine victime en actions de grâces ; que de votre cœur jaillisse cette prière : Faites, Seigneur, que ma mémoire soit toujours remplie du souvenir de vos bienfaits, que ma vie soit vraiment un cantique de reconnaissance par la mise en œuvre de vos grâces, que dès ici-bas je reconnaisse et je glorifie vos miséricordes, en attendant que je les chante éternellement avec les anges et les saints dans le ciel : *« Misericordias Domini in eternum cantabo. »* (Ps., LXXXVIII, 1). Amen.

PETITES LECTURES

VII

LE DOUTE

« Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais celui qui néglige, qui dédaigne la vérité. »

Ainsi débutait un livre célèbre qui pour un instant secoua l'indifférence des esprits. Il paraît bien que notre siècle est plus malade enrobé que celui qui l'a précédé, car alors on était indifférent à la vérité, mais on gardait des traces profondes de foi ; on mourait ou reconnait à Dieu ou effroyablement inquiet ; tandis que notre époque doute délibérément, s'est affranchie de la vérité, et nos sceptiques s'en vont dans l'autre monde sans tourments apparents, sans remords qui les réveillent.

Le doute contemporain a des causes multiples, mais il vient surtout de la *« nourriture malsaine »* donnée aux intelligences, des *« passions »* qui y éteignent peu à peu la foi et des *« désenchantements de la vie »*.

I

Le doute naît à l'école. Quand même l'enseignement resterait strictement neutre, il serait mauvais et délétère. Cette neutralité en effet reconnaît les mêmes droits au bien et au mal, au vrai et au faux. Pour elle il n'y a pas de vérité à laquelle l'esprit s'attache, où il se repose dans une joyeuse clarté.

On nous parle de la science, on invoque les droits de la science, c'est elle qui remplace Dieu. Or que dit-elle à l'homme, la science, touchant sa conduite morale ? Rien ! Que dit-elle touchant l'origine du monde et son Créateur ? Rien ! Elle prétend que Dieu, l'âme, elle

ne les connaît pas. Pour elle c'est l'inconnaissable.

Cette science superbe ne veut pas envisager la cause suprême ; elle s'emprisonne dans les effets, sans consentir à en examiner l'auteur.

Depuis trois siècles elle n'a qu'un seul but obstiné et sournois, celui de démolir la religion, le christianisme, de nier Jésus-Christ, Homme-Dieu. Pour cela elle a échafaudé théories sur théories, systèmes sur systèmes, détruisant le lendemain ce qu'elle avait construit la veille, et, pour ce qui regarde nos Livres Saints, après avoir déraisonné à plaisir, elle en revient aux conclusions de l'Eglise. Elle reconnaît maintenant que les Evangiles remontent bien à la date qui leur était assignée, et que les Epîtres de S. Paul ont pour auteur S. Paul.

Cela prouve sans doute en faveur de sa probité, mais que de travaux inutiles, et que de blasphèmes avant d'en arriver là ! Et si elle est conforme à l'enseignement chrétien sur certains points, elle continue à le combattre avec acharnement sur mille autres.

Elle ne peut donc pas être prise pour guide puisqu'elle est sujette à tant de variations. D'autre part, elle a fait des découvertes admirables et devant lesquelles nous nous inclinons, reconnaissant le génie des inventeurs ; mais en quoi le phonographe ou la télégraphie sans fil peuvent-ils façonner l'honnête homme, élever l'homme moral ? La société vit de vertus, de probité, de pureté, d'intégrité. Est-ce que la science est capable de produire ces merveilles-là, qui seules nous rendent meilleurs et heureux ?

Elle-même convient de son impuissance.

Pendant ce temps, elle préside à l'enseignement, elle est la seule divinité officiellement reconnue, et nos écoles ressemblent à des familles dont le père est absent. On ne parle jamais de lui, son nom n'est pas prononcé, il est interdit d'invoquer son souvenir comme s'il avait commis quelque grand crime inavouable et infamé.

Ce Père, c'est Dieu, qui nous a créés, c'est Jésus-Christ qui nous a aimés jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à la mort pour nous sur la croix. L'enfant entend bien célébrer le nom divin à l'église, où on l'instruit, où on lui fait adorer Jésus-Christ infiniment doux et bon ; mais il demeure dans son esprit un invincible étonnement. Puisque Jésus-Christ est le Fils de Dieu, pourquoi ne parle-t-on pas de lui à l'école ? D'où vient ce silence absolu qui le scandalise ? Et je parle de l'école strictement neutre.

Il arrive qu'elle ne l'est pas toujours et que le maître qui enseigne est impie, fait des insinuations méchantes contre la foi, persifle la première communion, raille le catéchisme, ou même tient un langage sectaire. L'enfant

écoute, de plus en plus surpris, il se trouve tiraillé entre deux enseignements, entre deux influences. Assez mal soutenu dans sa famille, il se demande qui croire, et se prend à douter également de la science officielle et des vérités religieuses.

Nous aboutissons ainsi à faire des sceptiques.

Le doute s'entretient et se poursuit par la lecture des journaux, des revues, des romans, de tout ce qui sert de nourriture ensuite à cet esprit mal formé et mal informé, qui ne sait où se prendre, puisqu'il ne trouve de certitude nulle part. Pauvre enfant ! On lui a appris à raisonner avec son esprit, à passer tout au crible de la critique et du doute : on n'a négligé qu'une chose, c'est de façonner et d'élever son cœur qui a, souvent mieux que la raison, ses magnifiques et sûres intuitions et qui le conduirait à la foi. C'est un être incomplet, qui ressemble à un malheureux qui ne marcherait qu'avec une jambe, et encore bien chancelante.

II

L'enfant est devenu adolescent, puis jeune homme : il continue à lire les livres les plus funestes, ceux qui ont pour lui l'attrait du mal. Dans ces livres, les passions sont célébrées, exaltées, divinisées : on y glorifie les rêves dangereux de la vingtième année, on légitime, on permet tout. Il reste bien au fond de son âme des souvenirs du catéchisme qui parlent de devoirs, de commandements de Dieu ; sa conscience qui n'est pas encore oblitérée proteste, mais il ne trouve pas dans son éducation les principes ni les forces nécessaires pour résister et se maintenir dans la droiture. Son âme est comme une forteresse démantelée, l'instruction étrange qu'il a reçue a démolé les tours et les ouvrages avancés ; l'ennemi peut entrer en toute sécurité et s'installer dans cette vie qui ne conserve plus aucune notion de Dieu, d'obligations morales ou de vertu. Maintenant d'ailleurs qu'il se sent pervers, il a intérêt à ne plus croire, car la foi de l'Eglise le condamne et troublerait sa jouisseuse existence.

Voilà à quel abîme l'a conduit le doute.

« Ainsi le vrai et le faux, le oui et le non se heurtent, se confondent dans des esprits incapables d'en faire le discernement, jusqu'à ce qu'enfin, dérouterés dans ces voies qui se croisent et fatigués de contradictions, les plus modérés se reposent dans le doute comme dans la meilleure sagesse¹. » Ah ! ce repos dans les passions ingouvernées, S. Augustin nous a dit en termes déchirants combien il est insupportablement dur, *et dura sunt omnia !*

Viennent ensuite les épreuves, les déceptions des années, elles trouveront cette âme totalement désespérée. Nous, chrétiens, nous fai-

sons le bien pour le bien, parce que le Maître nous a dit : « Faites du bien à ceux qui vous haïssent. » Nous savons qu'aucun de nos bons désirs, aucune de nos bonnes actions ne demeurera stérile ni sans récompense. L'ingratitude humaine ne nous surprend pas, ne nous décourage pas, nous continuons d'écouter l'Evangile et de nous inspirer de ses préceptes, même de ses conseils : le Père céleste voit nos efforts et nos bonnes volontés, cela nous suffit. Mais il n'en va pas de même de ceux qui ne croient pas. Ils ne prennent point leur parti des défections de leurs amis, des mensonges de la vie, des désillusions quotidiennes, ils ne croient plus aux hommes, ils ne croient plus à l'amour ni au désintéressement, ils ne croient plus en Dieu.

Et pourtant il faut croire en Dieu. Il est de foi que ce qu'ils appellent « l'inconnaissable » peut et doit être connu. Il est de foi que le spectacle de l'univers, l'harmonie des mondes, la beauté des créatures nous révèlent à l'évidence l'existence de leur Cause, la toute-puissance et la toute bonté du Créateur. Ceux qui ne croient pas en Dieu, tous nos douteurs, si éminents soient-ils, sont coupables, parce qu'ils demeurent volontairement aveugles. Les splendeurs extérieures révèlent leur adorable auteur, les cieux racontent la gloire de Dieu, et fermer les yeux à la lumière ne saurait être une excuse.

Plaignons ces malheureux et prions pour eux. Le doute a non seulement empoisonné leur intelligence, mais obscurci et aigri leur cœur. Ils ont vu les bassesses humaines, les lâchetés et les servilismes, et ils n'en ont pas pris leur parti. Et ils se sont mis à haïr l'humanité, parce qu'ils méconnaissaient Dieu. Ils lui ont fermé leur esprit, qui n'a pas voulu le voir, et leur cœur, qui n'a pas voulu l'aimer. Voilà leur grande faute. Dieu parle au cœur comme à l'esprit, si l'on en croit Pascal, il commence même par se rendre sensible au cœur pour pénétrer dans l'âme. « On n'entre dans la vérité que par la charité, » dit-il.

C'est que le cœur est la meilleure partie de nous-même. Descartes a dit : « Je pense, donc je suis. » Qu'il eût été mieux inspiré de dire : « J'aime, donc je suis ! » Laissons donc Dieu pénétrer dans notre cœur, afin qu'il s'empare de notre esprit et de toute notre vie.

¹ Voir le P. Caussette, *Le bon sens de la foi*, t. II, p. 184.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 julii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOY

¹ Mgr Bannard, *Le doute et ses victimes*.

Ami du Clergé du 31 juillet 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions dominicales. — LV. *Assomption* : Les vertus de la T. S. Vierge, 545. — LVI. *14^e Dim. après la Pentecôte* : Faire son salut, 547.

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XIX. La Providence et la souffrance (*fin*), 550.

Petites Lectures. — VIII. Les ambiances, 552.

Pour une Adoration perpétuelle. — La réparation, 554.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XLI. L'Épître aux Romains (*suite*), 558.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

LV

Assomption

LES VERTUS DE LA T. S. VIERGE

Maria optimam partem elegit.
Marie a choisi la meilleure part.
(Luc, x, 42).

Mes frères,

Ces paroles de Jésus, que je tire de l'évangile de cette fête, ont été dites de Marie-Madeleine convertie, sœur de Marthe et de Lazare. Mais elles s'appliquent admirablement à la T. S. Vierge, dont nous célébrons aujourd'hui le glorieux couronnement au ciel. Elle a choisi en effet la meilleure part. A tous les plaisirs, à tous les honneurs, à toutes les licences qu'offre le monde, elle a préféré la vertu, la sainteté et le bonheur éternel qui en est la récompense. Son lot à elle, celui qu'elle a voulu, aimé, ici-bas, ce fut principalement, comme je vais vous le montrer, *l'humiliation, la souffrance, l'obéissance et la soumission* parfaites à la volonté divine. C'était bien la meilleure part, puisqu'elle valut à Marie d'être établie au ciel Reine des anges et des saints ; elle mérita à son corps d'être revêtu de l'incorruptibilité et de l'immortalité, et à son âme de jouir des splendeurs de la gloire de Dieu lui-même.

Telle est aussi, mes frères, la magnifique destinée qui nous attend, si pendant cette vie nous choisissons la même part que la T. S. Vierge et si nous imitons sa parfaite humilité, sa sainte résignation dans la souffrance et son absolue soumission au bon plaisir de Dieu.

I.

On vous l'a dit souvent et de toute manière : l'humilité est une vertu qui plaît extraordinairement à Dieu et qui fut toujours particulièrement chère à notre Mère du ciel. Celle-ci,

dès sa plus tendre enfance, aima et pratiqua cette vertu avec soin et avec intelligence. Elle est toute jeune encore quand elle se retire dans le temple. Là elle se cache et se dérobe au monde, elle s'oublie elle-même et se fait oublier de tous, excepté de son Dieu. Elle fait au Seigneur le don complet d'elle-même ; elle lui consacre son corps par le vœu de virginité, mais sans éclat, sans cérémonie, sans manifestation extérieure de cette grande action.

A Nazareth, elle mène une vie ignorée, ne cherchant point à être remarquée. Elle ne dit même rien des faveurs extraordinaires dont elle est l'objet, ni des étonnants mystères qui s'accomplissent en elle. Aussi, quand l'archange lui apporte le message divin, elle en est troublée : elle, pauvre créature, misérable servante du Seigneur, devenir la mère de son Dieu, donner la vie à l'auteur de toute vie, à celui qui l'a créée ! Est-ce possible ? Combien elle se croit indigne d'un tel honneur ! Sa cousine, sainte Elisabeth, la félicite du choix que Dieu a fait d'elle ; loin de s'enorgueillir, de tirer vanité de ce choix, Marie, avec confusion, ne sait répondre que ces humbles paroles : « Dieu a daigné laisser tomber son regard sur la bassesse de sa servante. » (Luc, i, 48).

A Bethléem, pour la naissance de Jésus, elle ne s'est point réservé un palais. Et pourtant c'est le Roi des rois, le Dieu du ciel et de la terre qu'elle va mettre au monde. Elle n'a à sa disposition qu'une pauvre grotte où les animaux se retirent pour passer la nuit. C'est là qu'elle enfantera le Fils de Dieu fait homme, n'ayant à lui offrir qu'une crèche en guise de berceau. Elle ne se plaint pas de cet état d'abaissement, de ce dénuement ; elle reçoit cette humiliation qu'elle partage avec son divin Fils.

Plus tard, Notre-Seigneur fera des miracles ; il ressuscitera des morts, il guérira les malades, il commandera à la mer et à tous les éléments ; il sera acclamé par la foule : Marie ne se vantera point d'être sa mère. Jésus sera conduit en triomphe le jour des Rameaux : Marie ne sera point là. Mais elle sera au pied de la croix, sur le Calvaire, parce qu'au pied de la croix son humilité n'a rien à craindre, parce que sur le Calvaire c'est l'abaissement, l'humiliation.

Le miracle si éclatant et si glorieux de la résurrection de son divin Fils ne la fait point sortir de son humilité. La T. S. Vierge continue de vivre dans la retraite et de rester volontairement méconnue. Elle fut comme un principe vital à l'origine de l'Eglise : elle éclairait, encourageait, dirigeait les apôtres. Néanmoins on ne dit rien d'elle. C'est par son ordre, sans doute, que les évangélistes sont presque muets sur ce qui la concerne ; ils ne parlent ni de sa vie, ni de ses vertus, ni de ses œuvres,

ni de sa sainteté, ni de ses mérites. C'est que, malgré tant de sujets de gloire, Marie voulut toujours rester la plus humble des créatures.

Aussi ne soyons point surpris si Dieu, au jour de l'Assomption, accorda le plus éclatant des triomphes à celle qui toute sa vie avait refusé les triomphes ; s'il plaça dans la gloire céleste au-dessus de toutes les autres créatures celle qui les avait toutes surpassées par son mépris de la gloire humaine. C'était justice, puisque Jésus-Christ lui-même a déclaré que « quiconque s'abaisse sera élevé. » (Luc, xviii, 14).

Ne semble-t-il pas, mes frères, qu'en ce moment, du haut du ciel, la Vierge Marie nous dise : « Si vous voulez un jour posséder avec moi la gloire du paradis, méprisez les gloires humaines, les honneurs mondains. » A quoi cela nous servira-t-il, en effet, d'avoir recherché ici-bas l'estime des hommes, d'avoir été flattés et glorifiés par eux, si pour l'éternité Dieu nous maudit et nous éloigne à jamais de lui ? A quoi cela nous servira-t-il d'avoir été orgueilleux sur la terre, de nous être vantés de nos bonnes et même de nos mauvaises actions, d'avoir attiré sur nous les regards du prochain, si éternellement nous sommes privés de la gloire et du bonheur des élus et des saints dans le ciel ? « *Unum est necessarium*, » a dit Notre-Seigneur ; une seule chose est nécessaire : faire son salut. Sachons donc nous abaisser, nous humilier, afin de régner avec la T. S. Vierge et de participer, après cette vie, à sa gloire et à son triomphe.

II

S'humilier, c'est déjà souffrir. Mais combien d'autres souffrances la T. S. Vierge n'eut-elle pas à endurer sur la terre ! On peut dire de sa vie ce que l'auteur de l'*Imitation* dit de celle de Notre-Seigneur : « Elle fut une croix perpétuelle. » Ne nous en étonnons pas.

D'une part, la T. S. Vierge aimait son Fils d'un amour immense, comme jamais une mère n'aima son enfant. Elle savait, en effet, que son Jésus était le Fils de Dieu, Dieu lui-même ; elle l'adorait et avait pour lui une affection dont nous ne pouvons nous faire une idée. Aussi quels déchirements inexprimables elle éprouvait dans son cœur, toutes les fois qu'il fallait se séparer de son Fils bien-aimé !

D'autre part, elle savait d'avance tout ce qu'il devait souffrir. Or le cœur de la mère et le cœur du Fils étaient si unis qu'ils n'en faisaient pour ainsi dire qu'un. De sorte que tout ce qu'endura Jésus, Marie l'endura aussi. L'ingratitude des hommes, notre méchanceté quand nous offensons un Dieu si bon, causaient de violentes amertumes au cœur de Jésus et par là-même au cœur de Marie.

Mais c'est surtout à la suite de son Fils montant au Calvaire, au pied de la croix pendant le drame du Golgotha, qu'il faut contem-

pler Marie pour comprendre ce qu'elle eut à souffrir. Elle se tenait là près de son Fils subissant d'affreuses douleurs, méprisé par tout un peuple qu'il a aimé et soulagé ! Elle était là près de son Jésus suspendu au gibet de la croix pendant plusieurs heures comme un infâme criminel ! Si encore elle avait pu apporter le moindre soulagement à ce Fils si aimé ! Mais non ! Oh, quel tourment, quelle épreuve pour le cœur si aimant de Marie ! L'Eglise l'a bien nommée en l'appelant la Mère des douleurs, *Mater dolorosa*.

Plus que toute autre créature la T. S. Vierge a donc ressenti l'aiguillon de la souffrance. Mais mieux que toute autre elle sut tirer profit de ses afflictions. Elle les supporta avec une parfaite résignation, les offrit à Dieu, les unit à celles de son divin Fils et les endura par amour pour Dieu et pour les âmes. Aussi, qui pourra dire quel trésor de mérites elle s'accumula pour le ciel ! Au jour de son Assomption elle en reçut le prix : c'était justice.

Dans la part qu'avait choisie la T. S. Vierge se trouvait donc la souffrance sanctifiée. A nous aussi de sanctifier les épreuves de la vie. Elles ne nous manqueront pas ; c'est une partie nécessaire de notre lot. Notre mère du ciel a souffert sur la terre ; nous y souffrons également. Tantôt, c'est la mort qui vient nous frapper dans nos affections les plus chères. Tantôt c'est la maladie qui nous fait sa douloureuse visite. Un jour nous sommes atteints dans notre réputation, un autre jour dans nos biens matériels. Les épines couvrent le chemin de la vie.

Mais savons-nous supporter et sanctifier nos peines et nos souffrances comme la T. S. Vierge ? Les offrons-nous à Dieu ? Nous résignons-nous chrétiennement, avec foi ? Ne sont-ce pas plutôt, trop souvent, le murmure et les plaintes, peut-être même l'injure contre Dieu, qui montent à nos lèvres, dans ces moments d'affliction ? En agissant ainsi, nous ne retirons aucun fruit des contrariétés de la vie et celles-ci n'en sont point diminuées. Pourquoi laisser perdre ainsi des mérites qui sont si faciles à acquérir ? Une pensée vers Jésus et Marie, un acte de résignation, d'amour du Bon Dieu, dans vos pénibles travaux, dans vos épreuves, coûteraient bien peu, seraient très méritoires et vous rendraient agréables à Dieu. Offrez donc humblement vos souffrances quelles qu'elles soient, et sanctifiez-les. Vous imitez ainsi la T. S. Vierge et vous jouirez un jour de son triomphe et de son bonheur.

III

Comme elle, enfin, choisissons pour notre part l'obéissance et la soumission à la volonté de Dieu. Aux appels divins, aux desseins du ciel, elle correspond parfaitement. Sa volonté n'hésite pas à s'incliner quand Dieu commande. Elle ne connaît qu'une réponse : « *Ecce ancilla*

Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre volonté. » (Luc, I, 38). Tel est son désir d'obéir qu'elle se soumet scrupuleusement aux lois mêmes auxquelles elle avait le droit de se soustraire. Elle va au temple comme pour être purifiée, elle qui est sans souillure. On l'appelle à Jérusalem pour le dénombrement ordonné par l'empereur romain : elle s'y rend. L'ange ordonne de la part du Très-Haut de fuir avec l'Enfant-Jésus : Marie prend l'enfant et fuit avec S. Joseph. Son divin Fils l'abandonne pour aller prêcher l'Evangile et faire la volonté de son Père : Marie, le cœur transpercé de douleur, le laisse aller sans se plaindre des desseins de Dieu. Jésus est flagellé, condamné à mort, crucifié : Marie se soumet à la justice divine qui exige ce châtiment pour le péché. Jésus ressuscite, il monte au ciel pour y faire son entrée triomphale, mais il laisse sa mère sur la terre : celle-ci, malgré son immense désir d'accompagner son Fils au séjour de la gloire et du bonheur, reste sur la terre et ne trouve point à redire, puisque tel est le bon plaisir divin.

Cet abandon complet de la T. S. Vierge à la volonté de Dieu n'est-il pas admirable ? Qu'il fait bon la contempler, se laissant pour ainsi dire conduire par la Providence comme un enfant par la main de sa mère ! Jamais aucune résistance, jamais un murmure ou une plainte ! Quelle belle obéissance ! Quelle abnégation de sa volonté propre ! Quelle leçon pour nous tous !

Ne nous étonnons donc pas, mes frères, si la T. S. Vierge reçut un triomphe sans égal au jour de son Assomption. Celle qui avait su si bien obéir méritait de commander et d'être établie et couronnée Reine des anges et des hommes !

Que nous sommes loin de cette obéissance !... Cependant la loi chrétienne est beaucoup plus facile, plus douce, plus simple que la loi juive à laquelle se soumettait la T. S. Vierge. Elle n'exige que quelques petits sacrifices, et nous ne sommes pas capables de les faire ! Dieu nous dit : « Je suis votre Créateur et souverain Maître ; reconnaissez mon domaine sur vous par une petite prière chaque jour, par un acte d'adoration, une pensée, une élévation de votre cœur vers moi. » Dieu nous dit encore : « Tous les jours sont à moi ; mais je vous en abandonne six ; je ne me réserve que le septième. Celui-là, vous me le consacrerez et vous le sanctifierez. » Sont-ils bien nombreux ceux qui sont fidèles à ce devoir de la prière et à celui du repos dominical et de l'assistance à la sainte messe ? Dieu nous dit aussi par la bouche de son Eglise à qui il veut qu'on obéisse comme à lui-même : « Tu confesseras tes péchés et tu m'en demanderas pardon ; tu viendras me recevoir dans le sacrement de mon amour au moins une fois par an. » Com-

bien écoutent la voix de Dieu, se soumettent à son ordre, répondent à sa gracieuse invitation ? Pourtant, il promet la récompense éternelle à l'âme fidèle !...

Donnons donc à Dieu le peu qu'il nous demande. A l'exemple de Marie, de notre Mère, soumettons-nous simplement, volontairement, généreusement, à la loi divine. Nous en retirerons un grand bien, puisque nous recevrons cette magnifique part dont jouit aujourd'hui la T. S. Vierge dans le ciel.

Vous voyez donc, mes frères, et vous comprenez tous que la meilleure part dont il est question dans l'évangile, ne consiste pas dans les plaisirs, les richesses, les honneurs de ce monde. Vous la trouverez au contraire, cette part de faveur, dans la pratique de la vertu, dans l'humble soumission à la volonté de Dieu, dans l'obéissance aux commandements et dans la sanctification des souffrances. Pourquoi appelle-t-on les saints, et la T. S. Vierge en particulier, *bienheureux* ? Parce que leur vie a été la mise en acte de cette doctrine ; aujourd'hui ils en recueillent les fruits ; ils possèdent cette part que Dieu nous offre à tous et que nous appelons le bonheur *parfait*. Cette part ne leur sera jamais enlevée, puisque c'est aussi un bonheur *éternel*. En un mot, ils ont voulu la seule chose nécessaire, celle que nous devons chercher avant tout : le salut de leur âme.

Daignez, ô Marie notre Mère, nous aider, nous guider vers le ciel ; obtenez-nous surtout d'être vos vrais imitateurs, afin que nous jouissions avec vous du paradis ! Ainsi soit-il.

LVI

14^e Dimanche après la Pentecôte

FAIRE SON SALUT

Mes frères,

L'homme est un composé d'un corps et d'une âme. Il est placé sur la terre afin de glorifier Dieu en le servant fidèlement et en sauvant son âme. Beaucoup, malheureusement, oublient cette doctrine ou ne veulent pas admettre qu'il en soit ainsi. Ces hommes terrestres et matériels travaillent uniquement pour leur corps et ne recherchent que le bien-être. Quant à leur âme, ils ne s'en soucient point. Ils vivent absolument comme des païens.

Or Jésus-Christ, dans l'évangile de ce jour, nous fait envisager la vie d'une tout autre manière. L'homme, sans doute, est obligé de s'occuper de son corps, d'en prendre soin, mais pas outre mesure. Sur ce point, il faut avoir confiance en la Providence divine qui étend sa sollicitude jusqu'aux plus petits animaux et aux plantes les plus chétives. Notre Père qui est aux cieux sait bien ce qui est nécessaire à notre subsistance.

Notre principale occupation doit être d'accomplir notre salut, de chercher le royaume de Dieu et sa justice, c'est-à-dire de *gagner le ciel*.

I

Faire son salut, mes frères, voilà ce qui devrait sans cesse préoccuper notre esprit, être le premier objet de nos travaux et de nos soins. Il semble qu'un peu de réflexion suffirait à une créature raisonnable pour la convaincre de *la nécessité de sauver son âme*. Mais l'homme est si frivole, il aime si peu songer aux choses de l'au-delà que Dieu a jugé bon de lui rappeler souvent et de toutes manières le but à atteindre.

Tantôt il lui déclare ouvertement qu'il faut à tout prix faire son salut. « *Unum est necessarium, une seule chose est nécessaire,* » dit un jour Jésus à une femme trop préoccupée des soins matériels. (Luc, x, 42). On peut en effet se passer de tout le reste si l'on possède cette chose ; mais sans elle, on n'a rien. Richesses, plaisirs, honneurs, santé, vie même, tout cela ne compte pas, si l'on perd la chose essentielle, la seule indispensable : le salut éternel. « A quoi vous servirait-il, en effet, ajoute Jésus, de gagner le monde entier, si vous perdiez votre âme ? *Quid enim prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?* » (Mat., xvi, 26). « Cherchez donc avant tout à acquérir le royaume de Dieu. » — Tantôt, afin de nous faire mieux réfléchir, il évoque la pensée de la récompense et du châtement : « *Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet ;* chacun moissonnera ce qu'il aura semé. » (Gal., vi, 8). C'est-à-dire que tous nous rendrons compte à Dieu de notre vie, *unusquisque nostrum pro se rationem reddet Deo* (Rom., xiv, 12), et que chacun recevra ce qu'il aura mérité. Nous nous présenterons au souverain Juge, « portant avec nous, dit l'Apôtre, notre fardeau » (Gal., vi, 5), le total de nos bonnes et de nos mauvaises œuvres. — Tantôt, enfin, c'est la brièveté de la vie que l'Esprit-Saint met en jeu, afin de nous stimuler dans l'œuvre de notre salut. « *Tempus breve est, le temps est court,* » nous dit-il (I Cor., vii, 29) ; profitez de ce qui vous en reste. « L'heure vient où vous ne pourrez plus travailler ni amasser pour le ciel. » Détachez donc vos cœurs des plaisirs et des biens de ce monde, car ce monde passe bien vite, *præterit enim figura hujus mundi*. (Ibid., vii, 31).

Dieu ne nous eût-il rien dit sur ce sujet que la sagesse et la prudence nous faisaient un devoir et une nécessité de travailler au salut de notre âme.

Il ne s'agit pas, mes frères, d'une bagatelle, d'une affaire sans conséquences, d'un état qui doit durer quelques années seulement. Il s'agit de nous et de notre éternité ; il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur sans fin. « Thérèse, choisies : être heureuse éternellement, ou éter-

nellement malheureuse, » se disait à elle-même sainte Thérèse. Tous les saints ont compris l'importance et la nécessité du salut, et ils ont, en conséquence, travaillé pour mériter le ciel. « O folie, s'écriait S. Jérôme, perdre d'éternelles délices et subir des tourments sans fin pour un instant de peu de plaisir ! » Ils avaient bien raison. Nous portons envie aux élus du ciel qui sur la terre ont observé la loi de Dieu et préparé leur éternité, parce qu'ils jouissent aujourd'hui de la récompense. Ils ont été simplement raisonnables, sages et prudents ; et nous pouvons l'être comme eux. Quand nous avons une affaire très grave, très importante à traiter, est-ce que nous ne nous en occupons pas activement ? Est-ce que nous ne cherchons pas à employer tous les moyens nécessaires pour la faire réussir ? Or, notre salut est une affaire que personne ne peut traiter à notre place, qui a des conséquences irréparables et éternelles.

Vous le savez bien, mes frères : si nous ne sommes pas sauvés au jour où Dieu nous appellera à lui, il ne sera plus temps. Le malheur est arrivé : impossible de le conjurer. On ne revient pas accomplir ce qu'on n'a pas fait. Le salut manqué une fois, l'est pour toujours. Nous n'avons pas deux âmes : une à risquer et l'autre à sauver. Nous n'en avons qu'une ; si nous la perdons, tout est perdu. Toutes les autres pertes peuvent se réparer de quelque manière ; celle de l'âme ne se répare jamais.

L'homme intelligent et sensé doit donc se dire : « Je suis ici-bas en passant. Je ne sais pas quand Dieu m'appellera ; mais je veux lui obéir le peu de temps que je passerai sur la terre, parce qu'il m'attend dans l'autre vie d'où je ne reviendrai jamais plus. »

De tout cela je conclus qu'il est absolument nécessaire de faire son salut. C'est à cette œuvre qu'il faut avant tout travailler. Et voici de *quelle manière* nous devons le faire.

II

On peut dire en général que dans toutes ses entreprises l'homme a besoin du secours de Dieu et de sa propre bonne volonté. Sans le secours de Dieu, il est impuissant à faire quoi que ce soit. Sans la bonne volonté humaine, Dieu, de son côté, n'agit pas ; car il n'apporte son concours qu'à celui qui fait des efforts : « Aide-toi et le ciel t'aidera. »

Dans la grande affaire du salut il faut aussi ce double élément. Le secours de Dieu, c'est la grâce ; le travail de l'homme, c'est la bonne volonté qu'il apporte à écarter les obstacles et à prendre les moyens nécessaires.

La grâce ne nous sera jamais refusée. Dieu la met toujours à notre disposition ; étant l'être infiniment bon et infiniment sage, il ne saurait agir autrement. C'est un père et le meilleur des pères, plein de tendresse pour nous, ses

enfants. Son cœur ne peut le laisser indifférent à nos besoins spirituels. Sans cesse sa main est ouverte pour verser sur nous ses bienfaits. Ne s'est-il pas lui-même plus d'une fois comparé à une mère qui nourrit ses enfants, qui leur donne tout ce qu'elle sait leur être utile ou nécessaire? Il n'est donc aucune grâce qui puisse nous faire défaut.

La sagesse de Dieu exige que sa bonté pourvoie à toutes nos nécessités. L'ouvrier sage ne construit pas un ouvrage afin de l'abandonner. Dieu qui nous a créés, nous a faits pour un but : posséder le ciel. Or l'homme ne peut pas avec sa faible nature parvenir à cette destinée. En nous créant, Dieu le savait bien ; mais il savait aussi qu'aux forces de sa créature il joindrait sa grâce ; il savait qu'il suppléerait à notre incapacité : autrement il eût agi en insensé.

Néanmoins ce Dieu bon et sage, qui veut et doit nous donner sa grâce, ne le fait qu'autant que l'homme s'abaisse devant lui, qu'il le prie et le sollicite. C'est la condition qu'il a posée : « Demandez et vous recevrez, nous dit-il. Je vous donnerai tout ce que vous me demanderez. » (Jo., xvi, 23-24). C'est pourquoi, mes frères, la première condition pour faire son salut, le premier moyen à employer pour aller au ciel, c'est la prière. Priez, et vous aurez le secours de Dieu sans lequel les efforts de votre volonté seraient insuffisants.

Mais rappelez-vous aussi cette parole de S. Augustin : « Dieu qui nous a rachetés sans nous ne nous sauvera pas sans nous. » Il réclame notre concours ; il exige que nous travaillions à atteindre notre destinée bienheureuse. Or, pour arriver à un résultat, il faut d'abord le vouloir. Puis, quand on le veut sérieusement, on agit en conséquence, écartant tout ce qui est un obstacle et employant les moyens qui conduisent au but. Eh bien ! mes frères, notre salut se fait aussi de cette manière.

L'homme doit donc, avant tout, vouloir sincèrement sauver son âme. Certes, bien des dangers se présentent à lui.

C'est le démon qui prépare des embûches, qui excite toutes sortes de tentations. Il lui fait paraître la loi de Dieu comme un joug insupportable, il éveille dans son esprit des doutes contre la foi. Si par malheur nous sommes trop faibles pour surmonter ces tentations, si nous nous laissons vaincre, nous serons bientôt les esclaves de l'ennemi qui cherche à nous perdre.

C'est ensuite le monde avec ses mauvais exemples, ses fausses doctrines, ses pernicieuses lectures. On voit dans les autres si peu de religion et tant d'indifférence ! Les églises deviennent si désertes, les commandements de Dieu sont si audacieusement violés, les vérités chrétiennes sont si indignement attaquées, que volontiers on céderait à ce mouvement et on

suivrait le courant. Eh bien ! mes frères, songez que, quoi que fasse le monde, la vérité reste la vérité, la loi de Dieu ne change pas, et opérer son salut reste l'affaire importante et nécessaire. Personne ne sera responsable pour nous ; devant Dieu nous ne serons pas excusés d'avoir mal agi parce que les autres ont mal agi, pas plus qu'un voleur n'est excusé parce qu'il y en a bien d'autres qui volent.

Ces obstacles au salut de notre âme, nous les rencontrerons partout et toujours, parce que notre ennemi, le démon, ne désarme jamais. Il s'associe au monde et à notre mauvaise nature pour nous faire dévier du droit chemin et perdre le ciel. C'est pourquoi S. Paul écrivait aux premiers chrétiens : « Faites votre salut avec crainte et en tremblant : *cum metu et tremore vestram salutem operamini.* » (Phil., ii, 12).

Oui, mes frères, il faut craindre. Car, nous dit l'Esprit-Saint, l'homme ne sait jamais d'une manière absolue s'il est digne d'amour ou de haine. (Eccli., ix, 1). Cependant nous devons aussi avoir une grande confiance, si après avoir évité les dangers nous employons les moyens nécessaires pour être sauvés.

Ecoutez le catéchisme : « Que faut-il faire pour aller au ciel ? — Il faut sur la terre obéir à Dieu en évitant le mal et en faisant le bien. » Voilà en deux mots la manière d'opérer son salut. — « Il faut obéir à Dieu, » c'est-à-dire observer sa loi, se soumettre à ses commandements et à ceux de son Eglise. C'est dans cette fidélité que se trouve le salut. Vous donc qui êtes exacts à faire ce que Dieu nous ordonne, à accomplir le devoir de la prière, de l'assistance à la sainte messe, de l'abstinence, de la confession et de la communion, soyez persévérants : vous êtes dans la bonne voie, dans la voie qui mène au ciel. Peut-être vous en a-t-il déjà coûté et vous en coûtera-t-il encore pour persévérer jusqu'au bout. Mais je vous dirai comme la mère d'un martyr, S. Symphorien, qui du haut des murs d'Autun excitait son fils à marcher au supplice par ces paroles : « Mon fils, regarde le ciel ; là est la vie, là est le bonheur. Dieu t'y prépare une place, ne crains rien. » Oui, mes frères, regardons le ciel nous aussi, et nous n'aurons pas peur de faire quelques petits sacrifices, de nous imposer quelques petits dérangements pour observer parfaitement la loi de Dieu, qui n'est certes pas excessive.

Ensuite, « il faut éviter le mal. » Le mal, c'est le péché ; et pécher c'est manquer à l'un ou à l'autre des devoirs que je viens de vous signaler.

Il faut enfin « faire le bien, » c'est-à-dire pratiquer la vertu. La vertu, c'est la persévérance, malgré les difficultés qui se rencontrent, dans l'accomplissement des bonnes actions. Toute bonne œuvre, si petite soit-elle, est un acte de vertu. Les circonstances de la

vie en demandant plus ou moins. Mais l'homme qui veut réellement faire son salut doit toujours et malgré tout éloigner ce qui est mal et accomplir ce qui est bien. Les saints sont nos plus beaux modèles sous ce rapport. D'où vient l'héroïsme de ces missionnaires qui s'en vont dans les pays lointains et barbares arracher des victimes au démon et mourir dans les tortures? l'héroïsme de ces martyrs des premiers siècles qui par milliers se sont fait égorger plutôt que de brûler un grain d'encens aux idoles et de renoncer à leur foi? l'héroïsme de ces saints canonisés qui ont broyé leur corps dans les jeûnes, les veilles et les travaux? Tous n'avaient qu'un but : faire leur salut, sauver leur âme. Que leur importait les biens de la terre, que leur importait même leur corps et leur vie, quand ils songeaient qu'une éternité heureuse les attendait, que la vraie vie c'est la vie future ; quand ils réfléchissaient que leur corps devait être un jour la proie des vers, que la vie n'était qu'un moment d'épreuve suivi d'un châtement ou d'une récompense éternels!

Sans doute, il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'où sont allés ces grands saints. Ce qui est nécessaire, mes frères, c'est que toutes les fois que nous nous trouvons en présence du bien ou du mal, nous n'hésitions pas dans notre choix. Ayons le courage de dire : « Voilà mon devoir, rien ne m'en détournera, parce que je veux sauver mon âme. »

« Je veux sauver mon âme ! » Disons-le sincèrement, travaillons-y sérieusement : nous y arriverons certainement. Car nous ne serons pas seuls. Dieu sera avec nous. Et l'homme aidé par Dieu peut tout ce qu'il veut, principalement dans l'œuvre de son salut. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XIX

LA PROVIDENCE ET LA SOUFFRANCE (*tin*)

Messieurs,

Si un Dieu bon gouverne le monde, comment se fait-il qu'il y ait de la douleur sur la terre?

A cette question, nous avons jusqu'ici opposé deux fins de non-recevoir : d'abord en observant que, la plupart du temps, nous sommes responsables des malheurs dont nous accusons la Providence. Nous aurions pu en multiplier les preuves, par exemple, en rappelant combien de pauvres enfants sont victimes des imprudences ou des vices de leurs parents.

Nous avons ensuite établi que, ne sachant rien des desseins insondables de la Providence, nous sommes vraiment mal venus de la juger et de la blâmer.

L'heure est venue de donner la réponse

directe, et cette réponse directe, la voici : Si la douleur est venue sur la terre, ce n'est pas Dieu qui l'y a mise. Elle y a fait son entrée sans lui et malgré lui.

Une catastrophe morale, mille fois plus désastreuse que toutes celles dont nous avons parlé, a complètement bouleversé le plan de Dieu. Il nous voulait heureux ; un événement qui ne dépendait pas de lui et qu'il avait tout fait pour prévenir, nous a rendus malheureux. Telle est la vérité que nous démontrerons plus tard.

Mais, Messieurs, la Providence n'est jamais vaincue. Quand, respectueuse de notre liberté, elle laisse s'accomplir le crime qui l'outrage, elle sait encore prendre une divine revanche en tirant le bien du mal, et c'est ce qu'elle fait à propos de ce problème de la douleur que nous étudions présentement.

La douleur, ce n'est pas Dieu qui l'a mise sur la terre. La preuve, — preuve qui nous suffira pour l'instant, — c'est qu'il a voulu s'y soumettre lui-même, lui, l'éternel heureux. Mais, cette douleur, il la fait encore servir à son amour pour nous, en nous permettant d'y trouver une expiation, une leçon et une réhabilitation. C'est ce que nous allons voir aujourd'hui.

I

Une *expiation*, d'abord.

Dieu a été offensé. Il l'est, hélas ! tous les jours. Réfléchissez à cela, Messieurs. Cet être souverain de qui, nous l'avons vu, nous dépendons si complètement que sans lui nous ne pourrions ni exister, ni continuer d'exister, il a été offensé, c'est-à-dire qu'il est mécontent, blessé dans son amour, dans sa gloire, dans son autorité suprême.

Que va-t-il se passer?

Vous ne voudriez pas, vous qui ressentez si vivement la moindre des injures qui vous est faite, vous que la plus petite déception dans vos amitiés empêche de dormir peut-être, vous ne voudriez pas, dis-je, qu'il se laissât braver, insulter et détrôner, au moins en apparence, à la face de tout l'univers? Non, non, cela ne se peut pas, car, en cette hypothèse, que deviendrait sa royauté? que deviendrait son pouvoir? que deviendrait sa justice?

Devra-t-il donc punir immédiatement les coupables et répondre au blasphème par la foudre? Il le pourrait, certes, et il l'a fait pour les esprits rebelles qui, avant nous, se sont essayés à la révolte. Mais alors, que deviendrait sa paternité, cette paternité dont nous avons dit ou plutôt dont nous avons chanté les ineffables tendresses?

Un moyen terme lui reste qui concilie à la fois les exigences de la justice et les réclamations de la miséricorde : c'est l'expiation.

Non, Dieu offensé ne va pas se renfermer dans un silence implacable, il va se pencher vers nous et il nous dira : « O hommes qui

n'avez répondu que par l'ingratitude et par l'insulte à toutes mes bontés, je pourrais vous abandonner. Mais si vous avez oublié dans votre orgueil que vous êtes mes enfants, moi, dans mon amour, je n'oublierai pas que je suis votre père. Cette douleur que, par un déclenchement inévitable, votre faute a déchaînée sur la terre, qu'elle soit l'instrument de la réparation. Acceptez-la, non plus comme des esclaves ou comme des bêtes de somme qui courbent les épaules sous le fouet qui les cingle, mais comme des enfants repentants qui veulent rentrer en grâce. J'accepterai votre expiation ; j'y verrai la preuve de votre repentir, et je vous rendrai votre place dans mon cœur. »

Eh ! Messieurs, n'est-ce pas ainsi que vous agissez à l'égard de vos propres enfants ? Lequel de vous tolère qu'ils lui manquent de respect sans rien dire ? Lequel de vous est impitoyable et les chasse du foyer ? Lequel de vous ne cherche pas plutôt à leur donner le moyen de réparer leur faute en leur faisant accepter l'expiation ? En agissant ainsi, êtes-vous cruels ? Non, vous êtes bons. Ne soyez donc pas surpris que Dieu le soit comme vous et plus que vous. Vous êtes pères. Ne soyez donc pas surpris que Dieu le soit comme vous et plus que vous !

II

Les journaux, il y a quelque temps, rapportaient la réponse qui fut faite par un père de famille à l'un de ses enfants. Ce petit, tout fier de l'enseignement qu'il venait de recevoir à l'école, avait osé dire en rentrant : « Papa, ce n'est pas à vous que j'appartiens, mais à l'Etat. Par conséquent, je ne suis pas obligé de vous obéir ni de croire ce que vous me dites. »

Quand vint l'heure du souper, son couvert n'était pas mis, et comme il s'en étonnait, voici ce que son père lui expliqua : « Mon ami, puisque c'est à l'Etat que tu appartiens, va dire à l'Etat de te nourrir. Moi, je ne m'en charge plus. »

C'était une leçon ; le petit bonhomme la comprit. En la donnant, son père avait été bon, comme Dieu est bon quand il permet la souffrance sur la terre.

Oh ! ce n'est pas à l'Etat que nous prétendons appartenir, mais à nous-mêmes. Férus d'amour-propre, nous sommes fous d'indépendance et tout nous est bon pour nous imaginer que nous pouvons nous passer de Dieu. La moindre de nos découvertes nous grise et nous fait croire que tout nous est permis, ainsi que me l'écrivait un pauvre petit vigneron de La Chapelle, 'au lendemain de la première traversée de la Manche en aéroplane : « Encore quelques Blériot et la religion sera finie ! »

Alors, que fait Dieu ? Il permet que cette science dont nous sommes si fiers, soit pré-

cisément l'instrument et la cause de nos souffrances, et ainsi il nous ramène à la vérité.

C'est ici le cas où jamais de rappeler les éloquentes paroles que le P. Ollivier prononça lors des obsèques solennelles des victimes du Bazar de la Charité, le 8 mai 1897 :

« Sans doute, Maître souverain des hommes et des sociétés, vous avez voulu donner une leçon terrible à l'orgueil de ce siècle, où l'homme parle sans cesse de son triomphe contre vous. Vous avez retourné contre lui les conquêtes de sa science, si vaine quand elle n'est pas associée à la vôtre ; et, de la flamme qu'il prétend avoir arrachée de vos mains comme le Prométhée antique, vous avez fait l'instrument de vos représailles. Ce qui donnait l'illusion de la vie a produit l'horrible réalité de la mort, et, dans le morne silence qui enveloppe Paris et la France depuis quatre jours, il semble qu'on entend l'écho de la parole biblique : « Par les morts couchés sur votre route, vous saurez que je suis le Seigneur. »

La leçon, Dieu ne cesse de la donner. A l'occasion de Noël, le journal *Il Telefono* de Messine publie une poésie blasphématoire où se trouvent ces lignes :

Pour l'amour de ta croix,
O petit *bambino*,
Vrai homme, vrai Dieu,
Réponds à notre voix ;
Si tu n'es pas vraiment un mythe.

Ecrase-nous tous sous un tremblement de terre.

Trois jours après, la terre tremblait, et ses secousses furieuses faisaient les victimes que nous avons dit. On peut nier qu'il y ait eu là un châtement. On ne peut pas nier qu'il y ait eu une leçon.

Prenons un autre exemple. Vous allez dans la campagne et vous vous arrêtez à causer avec un vigneron. Cet homme vous montre avec orgueil la belle apparence de ses cépages. Les grappes formées qui ne demandent qu'à grossir et à mûrir, sont longues et pressées. La vendange sera belle. Ne demandez pas à cet homme s'il prie pour cela. Prier ? A quoi bon ? Est-ce que cela peut y faire quelque chose ? Ce qui importe, c'est qu'il soigne bien sa vigne et qu'il la traite en temps opportun pour empêcher le mildiou. Un bon sulfatage plusieurs fois répété, voilà qui vaut mieux que toutes les prières.

Voilà ce qu'il pense, cet homme ; voilà ce qu'il dit ; voilà pourquoi les Rogations si poétiques et si utiles ne sont plus célébrées. Une belle nuit, trop belle, hélas ! trop pleine de scintillements d'étoiles, l'air se refroidit. La gelée vient qui emporte tous ces beaux rêves, et le lendemain le vigneron ne contemple plus qu'un désastre. Il a voulu oublier Dieu. Dieu se rappelle à lui de la seule manière dont il pouvait le faire. N'est-ce pas une leçon ?

Est-ce que toutes ces catastrophes, tous ces désastres, tous ces fléaux ne devraient pas

nous éclairer? Est-ce que toutes ces tentatives, perpétuellement et souverainement déjouées, pour nous passer de Dieu, ne devraient pas nous ouvrir les yeux? Le peuple est souverain à présent, du moins on le lui dit; qu'il comprenne donc l'avertissement qui lui est donné par la grande voix de Bossuet: « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. »

III

Quand ces leçons sont comprises, la Providence arrive à son troisième but qui est la *réhabilitation* et l'ennoblissement de la créature coupable par la douleur acceptée et courageusement supportée.

Je me souviens d'avoir rencontré, dans les premiers jours de ma vie sacerdotale, un petit soldat qui me dit franchement: « Monsieur l'abbé, je sors d'une maison de correction et je me suis engagé pour me réhabiliter. » Je le regardai. Il était beau, ce jeune homme. Une flamme de fierté luisait dans ses yeux. Il avait conscience de la grande œuvre entreprise par lui. Il sentait que, à peine conçu, son dessein l'avait grandi. Qu'avait-il été jadis? Quelles fautes avait-il commises? Je ne songeai même pas à me le demander. Devant moi il n'y avait plus qu'une grande âme.

Tels sont les effets de la douleur dans l'humanité.

La souffrance purifie en chassant de notre cœur les sentiments mauvais.

La souffrance transfigure en mettant sur notre front l'auréole du sacrifice.

La souffrance pacifie en mettant dans notre âme ce calme profond d'un homme qui a fini de payer ses dettes. Nous ne devons plus rien à Dieu!

Voilà pourquoi, s'il y a eu des poètes pour le bonheur, il y en a eu bien plus pour la souffrance, et de bien plus éloquents.

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître, s'écrient-ils.

Ou bien:

Rien ne nous fait plus grands qu'une grande douleur.

Et encore:

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Et voilà comment la douleur, cette douleur que nous étions tentés de regarder comme une objection irréfutable contre la Providence, devient une de ses plus tendres et plus puissantes manifestations.

Vous semble-t-il, Messieurs, que nous ayons répondu suffisamment à la question posée? Les objections, vous disais-je, ont une force terrible, qui est de s'exprimer en peu de mots et

de provoquer de longs développements. Mais aussi elles ont cette utilité qu'une fois les nuages dissipés, la vérité resplendit avec un éclat éblouissant. C'est le résultat que nous constatons aujourd'hui et que nous aurons encore à constater dans l'avenir. Ainsi soit-il.

PETITES LECTURES

VIII

LES AMBIANCES

Le doute naît à l'école, avons-nous dit, mais parfois déjà il est entré dans l'esprit de l'enfant, quand celui-ci, pour la première fois, franchit la porte des maisons où se donne l'enseignement officiel. Le doute souvent se puise dans la *famille* même, et s'affermir dans les *compagnies* que l'on fréquente.

I

La famille est le grand laboratoire où se façonnent les âmes. L'enfant apporte en naissant une nature neuve, qui sans doute est atteinte par le péché originel, et qui garde le stigmate des tares ancestrales, mais qui est disposée à recevoir les impressions qui y seront gravées. C'est comme une feuille de papier vierge sur laquelle le père et la mère — la mère surtout — vont écrire. Et ce qu'ils écriront sera indélébile. C'est la mère d'abord qui est le mieux écoutée, parce qu'elle est plus proche de son enfant. Elle le tient, lui donne les soins les plus minutieux, lui parle sans cesse, éveille son imagination et sa pensée; et, lui, ses premiers regards tombent sur le visage maternel, il ne connaît qu'elle, il n'aime qu'elle, et elle a sur lui un pouvoir souverain.

Précieuses années que celles où son autorité est acceptée sans conteste, où sa parole infuse doucement la foi, l'amour, dans ce jeune cœur qui s'ouvre sous le souffle maternel, comme la rose sous le souffle caressant de la brise! Une mère disait: « Mon enfant ne m'appartient pleinement que pendant deux ans. » Ces deux années qui paraissent mortes pour la raison, au contraire sont pleines de vie, de mouvement, de raisonnements divers, qui ont pour base les sens, mais qui sont l'unique reflet de la pensée maternelle. Que ce travail se poursuive pendant quelques années encore et la mère aura versé toute son âme dans l'âme de son enfant. Je comprends alors la parole du comte de Maistre: « L'homme moral est formé à six ans, sur les genoux de la mère. »

Mais si l'enfant a une mère indifférente, fermée aux choses élevées, ne voyant, ne comprenant que la matière, n'élevant point vers le ciel bleu, où Dieu réside, le regard affectueux et limpide de son fils ou de sa fille, elle ne versera dans cette âme avide de recevoir que la seule matière, que des sentiments terre

à terre où Dieu n'entre pour rien, d'où l'amour de Jésus-Christ est exclu.

Et si le père de son côté ne parle pas non plus de Dieu, s'il ne donne pas l'exemple religieux, il faut plaindre cette pauvre petite âme aventurée dans une vie sans soleil, froide et brumeuse.

Car le père, lorsque son fils a atteint l'âge de la raison, devient à son tour tout-puissant sur cette intelligence qui grandit et se développe. Il peut l'éclairer ou l'enténébrer, la rendre pieuse ou impie, lui inspirer des idées matérialistes ou des pensées du ciel, lui transmettre ses préjugés et ses erreurs, ses enthousiasmes et ses espérances, la vérité ou le mensonge.

N'est-ce point parce que les parents n'ont pas su couvrir, réchauffer, illuminer les jeunes âmes que Dieu leur a confiées, que celles-ci n'ont pas vu clair, qu'elles se sont écartées de la religion et du devoir?

Jouffroy, vieilli et malade, retourna dans son pays natal pour y chercher la guérison, ou du moins le repos : « Je me retrouvais, dit-il, sous le toit où s'était écoulée mon enfance, au milieu des personnes qui m'avaient si tendrement élevé, en présence des objets qui avaient frappé mes yeux, touché mon cœur, affecté mon intelligence dans les plus beaux jours de ma première vie. Chaque voix que j'entendais, chaque objet que je voyais, chaque lieu où je portais mes pas, ravivaient en moi les souvenirs éteints, les impressions effacées de ma première vie. » Telle est la puissance des souvenirs d'enfance ; mais quand ils rappellent les paroles, l'exemple, les actes, les discours affectueux du père et de la mère, combien ils sont plus victorieux encore ! A moins que l'âme ne soit totalement pervertie, ils la ramènent à la foi, au devoir, au bien.

Tout le monde connaît l'histoire de la conversion de S. Augustin. Il avait reçu de Dieu le plus précieux des dons : une sainte mère. Lui-même nous a raconté de quel amour, de quelle sollicitude, elle entoura son enfance et sa jeunesse. Et cependant il s'en alla loin, bien loin, comme l'enfant prodigue. Ses égarements ne furent-ils pas les effets naturels, et, d'autre part, la punition de l'indifférence de son père ? Patrice en effet était païen, voluptueux, sceptique, violent : il neutralisa plus qu'il ne seconda l'action de sainte Monique. Quoi d'étonnant que son fils se soit abandonné aux passions paternelles ? Il fallut pour le ressaisir l'influence du génie de S. Ambroise, et mieux encore, les prières, les larmes de sa mère, les raisons qu'elle faisait passer par son cœur afin d'en rendre la lumière plus chaude et plus pénétrante.

II

C'est un principe de physique que la lumière, lorsqu'elle pénètre d'un milieu moins

dense, comme l'air, dans un milieu plus dense, comme l'eau, subit une réfraction, une déviation. C'est ainsi que le bâton que vous tenez dans vos mains et dont vous plongez une extrémité dans l'eau vous paraît rompu. Ses convictions subissent un phénomène semblable, quand un jeune homme passe du milieu calme de sa famille ou du collège chrétien dans le milieu surchauffé et violent du monde. Elles dévient. Les compagnies sont loin d'être choisies, parfois c'est l'anarchie des idées et le dévergondage des mœurs. Les maîtres exercent une influence considérable sur leurs disciples et l'on a beau dire, ceux-ci jurent sur la parole de leur professeur. Comme au moyen âge, en fait ils s'inspirent du principe : « *Magister dixit*. Le Maître l'a dit. » Ces maîtres ne sont pas toujours sans mérites ni lumières ; ils veulent l'avancement, c'est-à-dire le succès de leurs élèves, peut-être aussi parce que ce succès rejaillit en honneur sur eux. Mais ils sont dénués d'une qualité que signalait S. Paul : « Vous avez dix mille pédagogues, écrivait-il aux Corinthiens, mais pas beaucoup de pères. *Sed non multos patres*. » Ces « pédagogues » donnent la science, ils ornent l'esprit, mais ils n'élèvent point l'âme, parce qu'ils croient que ce n'est pas leur mission. Ils ne sont pas pères ; ils aiment l'intelligence, mais ne se soucient point de l'âme.

Là encore les jeunes gens, les jeunes filles ne rencontrent pas de guide sûr pour les conduire dans la vérité pratique, et ils abandonnent leurs belles croyances d'enfant, ils en doutent au moins, attendu qu'ils ne les voient prises, considérées, enseignées nulle part dans les chaires au pied desquelles ils vont s'asseoir.

Compagnies frivoles ou mauvaises, maîtres incroyants ou dédaigneux de la foi, en faut-il davantage pour que ces âmes, encore inconsistantes, subissent comme fatalement une déviation, dans ces milieux de vie intense, d'où la vie chrétienne paraît exclue !

Vous me direz : Mais comment l'empreinte de l'Eglise ne reste-t-elle pas plus profonde sur ces âmes qu'elle a élevées, frappées à son image ? — C'est d'abord que Dieu respecte la liberté humaine. En outre il donne les grâces nécessaires pour s'affranchir du milieu mauvais. Il est certain qu'elles peuvent résister, combattre et vaincre. Il n'est pas moins certain que beaucoup d'entre elles se laissent souiller au contact de l'impiété et de toutes les fanges. Est-ce donc que Dieu cesse de les solliciter, de faire parvenir dans leur sein les rayons de la vérité ou les avertissements de la conscience ? Nullement. Dieu ne les lâche pas, il leur parle, il leur envoie aussi de bons camarades, des amis éclairés et vertueux, des apôtres même qui les reprennent et leur donnent l'exemple. C'est alors que se vérifie la parole du Sage : « Un ami fidèle est le plus précieux trésor. »

Malgré toutes les suggestions immorales, impies ou légales, la jeunesse française s'est peut-être maintenue plus chrétienne qu'au siècle dernier. Dans les hautes écoles de l'Etat, on compte un grand nombre de futurs ingénieurs ou professeurs qui pratiquent leur religion avec la simplicité et la sincérité des enfants de douze ans. Qui pourrait nier ici l'action de la grâce, action victorieuse et touchante?

Même ceux qui ont connu les plus grands écarts, Dieu ne les abandonne pas, lui qui n'abandonne jamais une âme. Les âmes sont les pierres précieuses qu'il destine à briller en son honneur au paradis. Il a pour les ressaisir d'adorables moyens. Celle-ci est reprise par le raisonnement, la logique, la vision et l'intelligence des événements; celle-là par l'exercice même du mal. Dans le milieu empoisonné où elle s'est trouvée, la déviation a été trop forte; la réaction s'est faite, et tel impie qui blasphémait est venu de lui-même s'agenouiller devant Notre-Dame de Lourdes, dont il célèbre maintenant la miséricorde et la beauté immaculée. Telle autre cherchait un idéal et l'Evangile lui a apparu comme le seul idéal parfait. Une autre enfin, Dieu l'a mise à l'hôpital de la douleur, et là elle a compris la bonté de la souffrance, elle a regardé la croix et pour la première fois l'amour de Jésus-Christ s'est révélé à elle.

Mais combien d'autres sont retenues dans le doute, dans le mal, par leur malheureuse liberté qui refuse de se rendre!

Nous prions pour elles « afin qu'elles voient », qu'elles s'élèvent des obscurités du doute jusqu'à la lumière de Dieu. C'est une vertu que la compassion pour ceux qui ne savent pas et qui s'égarent.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

LA RÉPARATION

Et sustinui qui simul contristaretur, et non fuit; et qui consolaretur, et non inveni.

J'ai vainement attendu que quelqu'un prit part à ma tristesse, et personne ne l'a fait, que quelqu'un me consolât, et je n'ai trouvé personne. (Ps., LXXVII, 21).

C'est de l'âme de David, abandonné par tous les siens et poursuivi par la haine implacable de Saül, que s'échappa d'abord cette plainte amère.

Bien des siècles plus tard, en 1675, nous la retrouvons presque textuellement sur les lèvres de Notre-Seigneur révélant à sa bienheureuse servante Marguerite-Marie les angoisses de son divin Cœur. « N'y aura-t-il personne pour avoir pitié de moi, lui disait-il, personne qui veuille compatir à ma douleur? »

Et ce soir, des silencieuses profondeurs du mystère eucharistique, Jésus nous fait entendre

les mêmes paroles, il nous appelle, il nous invite à prendre part à l'œuvre réparatrice qu'il consomme et perpétue dans le sacrement de son amour.

Cette œuvre, hélas! est bien peu comprise de nos jours. Elle est sans doute la pensée première de cette belle cérémonie, le but principal de ces adorations perpétuelles qui se succèdent dans les paroisses, l'objet des vœux formulés par la piété catholique dans les grandioses manifestations des congrès internationaux, la pratique instamment recommandée par la voix autorisée des évêques et des Souverains Pontifes.

Mais combien peu d'âmes en saisissent les austères et sublimes beautés!

Qu'avons-nous donc à faire pour répondre à ce qu'attend de nous Jésus Eucharistie? Les deux choses indiquées dans la plainte qu'il nous adresse: nous unir aux réparations qu'il offre à son Père et lui faire agréer les réparations qu'il nous demande. C'est tout notre texte: *Et sustinui qui simul contristaretur, et non fuit; et qui consolaretur, et non inveni*; réparer avec lui, réparer envers lui.

I. — Réparer avec Jésus

L'œuvre réparatrice, c'est l'œuvre par excellence du divin Rédempteur, et c'est le christianisme lui-même. L'apôtre S. Paul en expose admirablement la doctrine dans son Epître aux Ephésiens.

Il en fait remonter l'idée jusque dans les conseils de l'éternelle Sagesse: *in sacramento voluntatis suæ*, dans le secret de la divine volonté, qui décide que dans la suite des temps, *in dispensatione plenitudinis temporum*, tout sera restauré dans le Christ, *instaurare in Christo*, les choses du ciel et celles de la terre, *quæ in caelis, et quæ in terra sunt, in ipso*.

Cette œuvre incomparable, le Verbe éternel en assume volontiers la lourde tâche, aussi bien vis-à-vis de Dieu que vis-à-vis de l'homme. *Tunc dixi: Ecce venio*.

Pendant les trente-trois années de sa vie mortelle, il s'y consacre, et continuera jusqu'à la consommation des siècles par sa mystérieuse présence dans le tabernacle et son immolation mystique sur l'autel.

1. Avec sa présence se perpétue son œuvre réparatrice envers Dieu. Car sous les voiles eucharistiques, le Christ ressuscité qui ne meurt plus est caché, mais vivant. Sa vie se manifeste par une incessante activité. Comme jadis à Nazareth, il est tout aux intérêts de son Père: *in his quæ Patris mei sunt*.

Le premier devoir dont il s'acquitte est celui de l'adoration. Par les abaissements auxquels il se réduit, il proclame le domaine absolu de l'Etre des êtres, proteste au nom des créatures oublieuses de leur dépendance envers le Créateur et rend à l'Eternel l'hommage souverain qu'il exige de nous. Il transforme en suppli-

cations ardentes, en actions de grâce, en oraisons prolongées, ses jours et ses nuits de solitude, il prie pour tous ceux qui devraient prier et ne prient pas : *Erat pernoctans in oratione Dei.* (Luc, vi, 12).

Dans le plan divin, l'homme intelligent et libre devait résumer et traduire les louanges de la création tout entière ; mais infidèle à sa vocation première, il s'est fait l'esclave de son coupable égoïsme, il n'a plus songé qu'à jouir, qu'à satisfaire ses passions. Idolâtre de lui-même, il n'a plus glorifié son Auteur.

Voyez ce qui se passe chaque jour autour de nous. Qu'ils sont rares ceux qui sont plus préoccupés de ce devoir essentiel de la religion que de la moins importante de leurs affaires, et même du plus frivole de leurs plaisirs ! Le Sauveur se devait à lui-même d'y suppléer.

L'Autorité suprême n'est pas mieux respectée que la Grandeur infinie.

Notre prétentieux néant reconnaît bien en Dieu la raison première et la fin dernière de son existence, mais il refuse d'avoir avec lui les relations nécessaires qu'impose à sa liberté sa condition même, il se rebelle contre celui qui l'a fait ce qu'il est, il discute ses droits, viole ses commandements et méprise sa loi.

A l'encontre, après avoir quitté le sein de son Père dont il est l'égal et s'être revêtu de notre misérable nature, le Christ Jésus vient ici-bas rendre à la divinité les devoirs qui répugnent à notre sot orgueil, et s'humiliant, il se fait obéissant pour nous, *humiliavit semetipsum factus obediens*, obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à l'Eucharistie.

Malgré le précepte formel de l'amour et le grand devoir de la reconnaissance, malgré le nombre des bienfaits dont il ne cesse de nous combler, Dieu, qui le premier nous aime, qui nous donna son Fils unique, *sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*, Dieu ne rencontre parmi nous qu'indifférence et qu'ingratitude : *Dieu n'est pas aimé...*

Ce n'est qu'en Celui dans lequel il a mis toutes ses complaisances, qui nous aime comme il est lui-même aimé, qu'il rencontre un amour digne de son éternel amour. Et c'est dans le silencieux mystère du tabernacle que se réalisent ces merveilles.

2. A sa présence réparatrice, le Christ Jésus ajoute son immolation réparatrice.

L'acte principal de son œuvre, il l'a consommé sur le Calvaire ; il en perpétue le souvenir, la réalité, l'application sur l'autel par le saint sacrifice de la messe, pour la gloire de son Père et le salut du monde.

Il importait que l'humanité, si facilement oublieuse, ne perdît point le souvenir de l'expiation du Rédempteur, si prodigieuse qu'elle fût en elle-même. Et pourtant, les impressions les plus intenses sont parfois si peu durables !

Au lieu du monument commémoratif que l'homme aurait élevé, de la cérémonie plus

au moins solennelle qu'il aurait instituée, que fit le Sauveur Jésus ? Un mémorial expressif et vivant, dont le Docteur de la réparation nous raconte ainsi les origines :

« A quelques heures de sa mort, en la dernière Cène qu'il fit avec les siens, Notre-Seigneur prit du pain, le rompit après avoir rendu grâce, et le distribuant à ceux qui l'entouraient, prononça ces étranges et toutes-puissantes paroles : Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. *Hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur.* » Un instant après, créant d'un mot le sacerdoce catholique, il ajouta : « Faites cela en mémoire de moi. *Hoc facite in meam commemorationem.* » Il prit alors le calice rempli du sang de la nouvelle alliance, et le présentant à ses apôtres ravis, il précisa de nouveau son intention : « Toutes les fois, leur dit-il, que vous boirez à ce calice, vous rappellerez la mort du Seigneur. *Mortem Domini annuntiabit.* »

La pensée de Jésus est bien formelle. Il la complète cependant, car elle n'est pas encore entière. La sainte messe ne doit pas seulement rappeler son sacrifice, elle doit en reproduire la réalité. N'est-elle pas, selon le saint concile de Trente, un vrai sacrifice, *verum ac proprium sacrificium* ?

Sans doute Jésus a consommé son œuvre réparatrice par une seule oblation sanglante ; mais le sacrifice de la messe et celui de la croix ne sont qu'un seul et même sacrifice. — En effet, dans l'un comme dans l'autre se retrouve le même prêtre offrant la même Victime. Sur le Calvaire, le Christ s'offre lui-même parce que seul il est capable de l'expiation nécessaire ; sur l'autel il exerce par un autre les fonctions de son éternel sacerdoce et perpétue son immolation.

N'avez-vous jamais entendu sa parole au milieu du silence recueilli de la consécration ? « Ceci est mon corps. *Hoc est corpus meum.* » Qui donc l'a prononcée, cette parole divine ? Est-ce Jésus lui-même ? Non, c'est un homme, mais cet homme est un prêtre, et la parole de ce prêtre, c'est la parole de Dieu, la parole du Pontife suprême.

Et la victime ? Sur le Calvaire, nous la distinguons à travers nos larmes, et dans quel état ! La divinité s'est cachée sous les dehors pitoyables de l'humanité crucifiée. Mais ici, qu'est-elle devenue ? L'humanité même a disparu. Nous ne voyons plus que de frêles apparences ; l'immolation s'est consommée dans l'anéantissement : *exinanivit semetipsum.*

C'est bien l'immolation dans ce qu'elle a de plus réel et de plus parfait. Aussi, du lever du soleil à son coucher, à chaque heure du jour et de la nuit, et jusqu'à la consommation des siècles elle se renouvellera sur toute la surface du globe et constituera pour la gloire du Seigneur et le salut de toutes les générations humaines l'oblation pure annoncée par le

prophète : *In omni loco sacrificatur et offertur oblatio munda.* (Mal., I, 11).

Toutefois, cette immolation mystique, quelque répétée qu'elle soit, n'ajoute rien aux mérites infinis de l'expiation sanglante du Calvaire ; elle en assure uniquement l'application. Le Sauveur, sur la Croix, a satisfait d'une manière surabondante, mais générale. A la sainte messe, il individualise en quelque sorte les divins résultats de son œuvre universelle et lui-même les applique à chacune de nos âmes dans la triple mesure de sa miséricorde, de notre indigence et de nos dispositions.

Loin de nous dispenser de toute expiation, d'acquitter seul notre dette vis-à-vis de l'ineffable justice, il exige notre coopération personnelle à son œuvre de réparation, que librement nous devons faire nôtre ; il offre à chacun sa part, mais ne l'impose à personne.

Avec une délicate condescendance il nous permet d'unir nos louanges et nos satisfactions aux siennes, de nous faire avec lui ces victimes spirituelles et pures, dont parle l'apôtre, et qui toujours sont agréables au Seigneur.

Que de puissants et bien surnaturels motifs d'entendre la sainte messe de notre mieux et le plus souvent possible ! Quelles intentions vraiment dignes des âmes généreuses et ferventes ! Quelle consolation pour elles que cette certitude de réparer avec Jésus !... Mais aussi quelle excellente pratique pour les âmes vraiment intelligentes des choses de Dieu, que celle de réparer envers Jésus !

II. — Réparer envers Jésus

Les réparations que Jésus Eucharistie demande aux fidèles, ne se réduisent pas aux seules cérémonies publiques et solennelles instituées par l'Eglise. Elles sont plutôt des pratiques particulières inspirées par la dévotion de chacun.

Quelques-unes d'entre elles sont nées de l'initiative individuelle ; les principales au contraire ont été recommandées par les autorités les plus vénérables et parfois imposées par les exigences du moment. Parmi ces dernières il nous suffit d'indiquer l'*adoration*, la *compassion*, la *communión*, comme étant spécialement réclamées par le Seigneur, et tout à fait à la portée des âmes.

1. L'adoration n'est pas seulement le grand devoir dont Jésus au tabernacle s'acquitte vis-à-vis de son Père, elle est aussi la première réparation qu'exige de nous sa divine présence. Celui qui se dérobe à nos regards dans la sainte Eucharistie, celui que notre foi seule y découvre, c'est le Tout-Puissant par qui tout existe, c'est l'Etre nécessaire, c'est l'Infini.

Nous ne pouvons le voir ici-bas tel qu'il est : cette vision constituera le bonheur de l'éternité ; nous le rencontrons partout et partout il est caché.

Dans la création, ses œuvres attestent sa

grandeur, publient sa gloire et proclament son nom. La terre porte l'empreinte de ses pas et l'homme celle de ses mains divines. Sa Providence est, pour notre raison, de la dernière évidence, et nos adorations le reconnaissent ; mais il demeure insaisissable à nos sens, invisible à nos yeux.

Dans l'Incarnation, sa présence se précise davantage. Il se fait chair, il habite parmi nous, et ses contemporains privilégiés peuvent l'entendre et voir quelque chose de sa gloire, *vidimus gloriam ejus*. Toutefois il se révèle si peu que les siens eux-mêmes ne l'ont pas reconnu, *sui eum non receperunt*. (Jo., I, 11). Que si parfois sa divinité se trahit par l'éclat de ses miracles et la sublimité de sa vie, tout de suite il demande le secret, il s'oppose à ce qu'on divulgue ses bienfaits et force au silence le démon lui-même. Pour se couvrir d'une obscurité plus profonde et plus déconcertante, il expire sur une croix, au milieu des plus épaisses ténèbres.

Ce n'est pas tout encore : se refusant à laisser orphelins ceux qu'il avait aimés jusqu'à l'excès, il trouve dans sa toute-puissance le merveilleux moyen de rester avec eux jusqu'à la consommation des siècles, et cela sans quitter la droite de son Père, tout en possédant l'éternel héritage qu'il a reconquis pour nous.

Pour lui commence une vie nouvelle, et comme cette vie l'approche de nous davantage, il s'entoure d'un mystère plus impénétrable encore. Les voiles dont il s'enveloppe dans la nature comme Créateur et dans l'Incarnation comme Rédempteur, ne sont rien en comparaison des abîmes d'humilité dans lesquels il s'enferme et se perd au Très Saint Sacrement. Jugez-en plutôt.

Avant de subir l'ignominie du dernier supplice, il réunit ses apôtres et de sa parole créatrice il fait de sa chair une nourriture, de son sang un breuvage. Il s'anéantit à ce point qu'il cesse d'être quelqu'un pour devenir quelque chose.

Pendant sa vie mortelle, sa divinité se dissimulait sous la forme d'esclave qu'il avait revêtu, *formam servi accipiens*. A l'autel, son humanité tout entière disparaît sous les vulgaires apparences d'un peu de pain.

Jadis, il disposait de lui-même, et son sacrifice sur la croix fut absolument volontaire, *oblatus est, quia ipsa voluit*. Maintenant il ne s'appartient plus, il s'est livré sans défense au bon plaisir de ses créatures ; incapable d'aucun mouvement personnel, extérieurement inerte, il est à la merci de tous, et rien sous la fragile et blanche hostie ne manifeste la majesté du Seigneur et la gloire de Jésus ressuscité.

L'Eglise, consciente de l'infini trésor qu'elle possède, se recueille et s'agenouille pour répondre à ses incompréhensibles abaissements, et reconnaissante, elle adore le Dieu caché ;

Adoro te supplex, latens Deitas. Elle chante, dans ses hymnes, le mystère plus profond qu'au Calvaire, où seule la divinité ne paraissait plus : *In cruce latebat sola Deitas* ; tandis qu'au Sacrement l'humanité même disparaît : *At hic latet simul et humanitas.* Et nous, fidèles, par quels actes personnels remercions-nous ce Dieu, nulle part plus présent et nulle part plus caché ? Quels hommages lui rendons-nous dans son tabernacle silencieux ? Notre respect et notre gratitude se traduisent-ils par le culte dont seul il est digne, qu'il mérite partout, qu'il mérite ici plus que partout ailleurs ? Nos adorations s'inspirent-elles de sa divine présence, pour être comme elle réparatrices et perpétuelles ?

2. Hélas ! l'accueil fait aux divines avances de Jésus Eucharistie diffère peu de celui qu'il reçut des Juifs au début de sa vie publique. La sévère parole de Jean-Baptiste à leurs envoyés reste toujours vraie, toujours actuelle : « Au milieu de vous, il en est un que vous ne connaissez pas. *Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis.* » Non, le Sauveur n'est pas mieux connu dans son amour qu'adoré dans sa majesté.

Que d'ignorants, en effet, ne soupçonnent rien des grandeurs et des beautés du Sacrement de l'autel ! En combien de paroisses l'auguste sacrifice commence et s'achève presque sans témoins ! Que d'indifférents n'ont jamais une pensée pour le délaissé du tabernacle ! Combien ne viennent plus dans nos églises qu'amenés par des motifs de convenance sociale et s'occupent davantage de la composition de l'assistance et des détails de l'édifice que de Celui qui l'habite et sortent sans essayer une génuflexion, sans balbutier une prière ! Combien, en dehors des offices du dimanche et des jours de fête, viennent visiter Celui qui n'est là que pour eux ? Combien passent et repassent chaque jour devant le sanctuaire, au fond duquel il est relégué, sans jamais en franchir le seuil ! Combien, même parmi les fidèles, les habitués de sa demeure, s'y permettent des familiarités d'attitude et de conversations qui sont de véritables irrévérences !

Les impies abusent lâchement de l'impuissance à laquelle il s'est réduit pour eux, le tournent en dérision, l'insultent et le blasphèment, forts de leur impunité, du moins dans ce monde.

Trop souvent encore, la rapacité d'un mal-faiteur sacrilège va jusqu'à violer le tabernacle, s'emparer des vases sacrés et profaner odieusement les adorables espèces...

Tous ces mépris, toutes ces ingratitude, toutes ces profanations, Jésus Eucharistie les a prévus, acceptés et supportés sans plus se plaindre que l'agneau devant celui qui le tond, subissant tout dans le silence de son amour infini.

Mais nous, pouvons-nous rester insensibles

à tant d'indignités ? La compassion, d'elle-même envahit nos cœurs émus et désolés. La réparation devient pour tous un devoir sacré.

Sans doute, Jésus ressuscité règne désormais au ciel dans une glorieuse impassibilité. Le temps de la souffrance est à jamais passé pour lui. Cependant, il conserve nécessairement, dans son éternité, son aversion pour le mal, le souci de son honneur ici-bas et sa miséricordieuse tendresse pour les âmes. Il ne peut donc se désintéresser ni des attentats des méchants, ni des réparations des fidèles. A nous, par conséquent, de protester contre les outrages qui ne sauraient l'atteindre, mais qui nous attristent profondément et dont nous souffrons d'être les témoins. S'il nous est impossible de les empêcher, qu'il nous soit doux de les réparer.

L'enfant verse des larmes, quand on insulte son père qu'il ne peut ni venger ni défendre, et nous, chrétiens, nous laisserions outrager notre Dieu ? Nos cœurs se refusent à cette indifférence qui serait de la complicité.

Prenons donc notre large part de ces tristesses dont il est accablé. Compatissons à ses douleurs en lui témoignant un peu plus d'amour, en ayant pour lui la pitié réparatrice qu'il attend de nous !

3. Compatir, c'est beaucoup. Ce n'est pas encore assez. Il faut *communier*, c'est-à-dire réaliser avec le Dieu caché l'union la plus étroite et la plus intime qui fut jamais.

Dans ce mystère ineffable du divin amour, le Christ Jésus s'offre à chacun de ceux pour lesquels il est mort, et sa réparation générale s'achève, en se particularisant, pour mieux dire encore, en s'individualisant en chacun de nous.

C'est bien ce qu'il voulait dans l'institution de la Sainte Eucharistie : « Prenez et mangez, disait-il. *Accipite et comedite.* » Ces expressions, quelque étranges qu'elles paraissent, appliquées à son corps, ne dépassent nullement sa pensée divine ; elles ne font que la traduire.

En effet, ce n'était pas seulement parmi nous, avec nous, qu'il désirait être, mais en nous. Aussi les hosties ne sont-elles consacrées que pour être reçues en des poitrines humaines. Parfois, elles pourront être exposées quelques heures à l'adoration des croyants, mais c'est à la Table sainte qu'elles sont destinées.

N'est-ce pas là surtout que, par la sainte communion, le sacrifice de l'autel applique aux âmes les mérites surabondants du sacrifice de la Croix ?

Ecoutez en quels termes précis le prêtre communie les fidèles à la Victime eucharistique. Avant de déposer sur leurs lèvres émuës le Dieu caché sous les espèces sacramentelles, il le leur présente en disant : « Voici l'agneau de Dieu, celui qui porte les péchés du monde. *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* » Toute âme chrétienne reçoit alors le Verbe

fait chair, devenu sa victime personnelle ; il réside en elle, il est sa nourriture, il est sa vie. Non seulement elle est assurée de la part qui lui revient des mérites de la Rédemption, mais elle-même, par une sorte d'assimilation divine, elle-même se fait réparatrice envers Jésus.

Par la ferveur de ses communions, aussi fréquentes que possible, elle répond à l'amour du Sauveur ; et puis elle répare les indifférences et les mépris de ceux qui dédaignent la sainte Eucharistie, les négligences de ceux qui ne la reçoivent que trop rarement, et parfois insuffisamment préparés, et surtout les odieux sacrilèges des malheureux qui s'en approchant indignement, se rendent coupables du corps et du sang de Jésus-Christ.

Considérée de la sorte, qu'elle est grande et qu'elle est puissante la sainte communion ! Comme elle s'impose à votre intelligente et généreuse piété !

Comme elle explique et justifie bien les instances du Sauveur et celles de son Eglise, vous pressant de rendre vos communions vraiment quotidiennes et de multiplier vos communions vraiment réparatrices !

**

Au soir de sa vie mortelle, avant de quitter le Cénacle pour se rendre au jardin de l'agonie, Notre-Seigneur exprima, dans une touchante prière qu'il fit pour ses apôtres, le suprême désir de son cœur.

« Mon Père, dit-il, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient avec moi. *Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi ego sum, illi sint mecum.* » (Jo., VIII, 24).

Au tabernacle, son langage est le même ; seulement, cette fois c'est pour les âmes aimantes qui l'entourent qu'il s'adresse à son Père : « Je veux, répète-t-il, que partout où je suis, elles soient avec moi. »

Vous avez entendu cette impérieuse et délicate invitation, vous qui vous pressez dans cette pieuse chapelle ; essayez donc d'y répondre de toutes les puissances de votre foi.

Visitez-le souvent, ce Maître adorable, afin de diminuer pour lui les tristes heures de solitude et les longues journées d'abandon.

Réunissez-vous à ses pieds pour lui rendre le tribut d'honneur et de louange dont il est digne : *Dignus est agnus qui occisus est*. Offrez à son tendre cœur les compensations réparatrices qu'il demande.

Venez au saint autel prendre part à l'auguste sacrifice ; soyez avec lui pendant qu'il s'immole et soyez victimes avec lui pour la gloire de son Père et le salut des âmes. Assistez à la sainte messe pour réparer les omissions voulues de tant de chrétiens coupables.

Et surtout, communiez.

Communiez, pieuses filles de S. Vincent de Paul, afin de puiser, à cette source intaris-

sable, les abnégations, les dévouements et la charité que Jésus attend de vous, en ses pauvres malades.

Communiez, âmes fidèles ; communiez chaque jour, s'il est possible ; communiez avec les saintes dispositions qu'exige l'Hôte divin qui fixe en vous sa demeure, vivez pour Jésus, vivez avec Jésus, vivez de Jésus. Ayant ici-bas partagé sa vie réparatrice et cachée, vous partagerez au ciel sa vie glorieuse. C'est le suprême désir de son Cœur sacré, ce sera votre éternel bonheur. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologetique

II. SAINT PAUL

XLI

L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS (*suite*)

5° Nous sommes les enfants de Dieu (VIII)

Le Christ a triomphé de tous nos ennemis : de la mort, puisqu'il a déposé en nous des germes d'immortalité ; de la Loi qui est abolie ; du péché qui a été vaincu avec la mort sur la croix ; de la chair enfin qui lutte, qui résiste toujours, mais qui ne tiendra pas devant la volonté armée de la grâce. L'Apôtre, comme un homme qui sort d'une prison ténébreuse où il a été effroyablement malheureux, pousse un cri de joie :

VIII. ¹ Non, il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus, qui ne marchent pas selon la chair ! ² Parce que la loi de l'esprit de vie qui est dans le Christ Jésus m'a délivré de la loi du péché et de la mort. ³ Car ce qui était impossible à la Loi, parce qu'elle était affaiblie par la chair, Dieu l'a fait en envoyant son Fils revêtu d'une chair semblable à la chair de péché, et, pour ce qui regarde le péché, il a condamné le péché dans la chair, ⁴ afin que la justification de la Loi s'accomplisse en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'esprit.

⁵ Car ceux qui sont charnels goûtent les choses de la chair, mais ceux qui sont spirituels aiment les choses de l'esprit. ⁶ Or la prudence de la chair est mort, mais la prudence de l'esprit est vie et paix ; ⁷ la sagesse de la chair est ennemie de Dieu, parce qu'elle n'est point soumise à la loi de Dieu et ne peut l'être.

Le Fils de Dieu en prenant notre chair a triomphé de la concupiscence qui prévalait dans l'homme, afin que la loi nouvelle qui nous justifie s'accomplisse en ceux qui marchent selon l'esprit. La seule vraie prudence est celle de l'esprit, qui recherche les biens spirituels. L'amour des choses de la chair nous constitue ennemis de Dieu, comme la mort se constitue ennemie de la vie.

⁸ Ceux donc qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu. ⁹ Pour vous, vous n'êtes point dans la chair mais dans l'esprit, si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous. Or si quelqu'un n'a point l'esprit du Christ, il n'appartient point au Christ. ¹⁰ Mais si le Christ est en vous, quoique le corps soit sujet à la mort à cause du péché, l'esprit est vivant, parce qu'il possède la justice.

¹¹ Que si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels, à cause de son Esprit qui habite en vous.

¹² Ainsi donc, frères, nous ne sommes pas redevables à la chair pour vivre selon la chair, ¹³ car si vous vivez selon la chair vous mourrez, et si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez.

Par la loi de grâce nous sommes appelés à la gloire, et les voix qui nous appellent et nous affirment que nous sommes les enfants de Dieu sont celle de l'Esprit, celle de la nature, celle du Père, et celle de Jésus-Christ

1. D'abord la voix de l'Esprit-Saint :

¹⁴ Car tous ceux en effet qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. ¹⁵ Car vous n'avez point reçu l'esprit de servitude pour vous conduire encore par la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des fils qui nous fait crier : « Père ! » ¹⁶ Et c'est cet Esprit qui rend lui-même témoignage à notre esprit que nous sommes fils de Dieu.

¹⁷ Mais si nous sommes fils, nous sommes donc aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ : pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin d'être glorifiés avec lui. ¹⁸ J'estime en effet que les souffrances de la vie présente sont hors de proportion avec la gloire future qui nous sera révélée.

Par le baptême nous avons reçu l'Esprit-Saint. Ce n'est plus un esprit de crainte, mais un esprit d'amour. Cet Esprit demeure en nous, il n'y reste pas inactif. Il s'empare de notre âme, l'éclaire, la réchauffe, y opère des créations nouvelles, la remplit de bons desirs, fait naître en elle des actes d'amour, et tout à coup, en pensant à Dieu, en conversant avec lui, elle s'écrie : « Père ! Vous êtes vraiment mon Père et je suis votre enfant d'adoption ! » Et l'Esprit-Saint qui est en nous parle lui-même à notre esprit, à notre cœur et lui rend témoignage, lui affirme que nous sommes vraiment les enfants de Dieu, lui en donne l'intime et douce certitude.

Il atteste aussi la gloire qui nous attend, car si nous sommes fils, nous sommes héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ notre frère, à condition cependant que nous souffrions avec lui, car il faut participer à ses souffrances pour participer aussi à sa gloire. Mais qu'est-ce que ces souffrances, comparées au ciel qui sera révélé en nous ?

2. La création elle-même affirme cette gloire qui nous est réservée.

¹⁹ Oui, la créature attend avec un vif désir la manifestation des enfants de Dieu ; ²⁰ car la créature a été asservie à la vanité malgré elle, mais dans l'attente de Celui qui, l'ayant réduite à l'abaissement, lui a laissé l'espérance. ²¹ Même la créature matérielle sera affranchie de la servitude de la corruption pour jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu.

²² Car nous savons que toute la création gémit, et qu'elle est dans un travail d'enfantement jusqu'à cette heure.

Cette création, faite pour la gloire de Dieu, souffre d'être profanée, prostituée à la vanité,

à l'idolâtrie, au vice. Elle subit malgré elle cette servitude, et ne se résigne que par l'attente douloureuse, mais certaine, du règne de Dieu qui restaurera toutes choses. Dieu lui a promis, quand il l'a soumise à servir le démon, qu'il l'affranchirait un jour et lui rendrait l'honneur suprême et désiré d'être glorifiée avec l'homme et de ne plus servir qu'à sa gloire. Cet état violent cessera, elle le sait, et elle prendra sa part de la gloire des enfants de Dieu, elle fera sa partie dans le concert magnifique de ses louanges.

Quelle beauté d'images, quelle élévation de style et de pensée dans ce passage ! L'Apôtre anime la création, lui prête des aspirations, des sentiments, on croit entendre la nature qui se plaint, qui gémit, qui crie sa douleur.

Mais ces plaintes de la créature, tout éloquentes qu'elles sont, ne soutiennent pas la comparaison avec celles qui s'exhalent des âmes régénérées et qui soupirent, parmi leurs souffrances, après la vue de Dieu, après la gloire promise :

²³ Non seulement la création, mais nous qui avons les prémices de l'Esprit, nous gémissons aussi au-dedans de nous, attendant l'adoption des enfants de Dieu, la rédemption de notre corps.

²⁴ Car c'est en espérance seulement que nous avons été sauvés. Or l'espérance qui se voit n'est plus de l'espérance, et qui est-ce qui espère ce qu'il voit déjà ? ²⁵ Mais si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons dans la patience.

²⁶ De même aussi l'Esprit aide notre faiblesse : car nous ne savons pas prier comme il faut ; alors l'Esprit lui-même prie à notre place par des gémissements d'amour ineffables. ²⁷ Et celui qui pénètre les cœurs sait quel est le désir de l'Esprit, car c'est selon Dieu qu'il demande pour les saints.

Nous possédons les prémices de l'Esprit par la grâce qui est le commencement de notre transformation, et nous attendons la transformation complète. Nous l'espérons avec certitude, mais nous en sommes loin ; de là nos plaintes. Alors l'Esprit nous aide, nous relève, prie avec nous et nous savons que sa prière est infailliblement exaucée. Nous avons droit à la gloire céleste, c'est l'objet de notre espérance. Nous avons confiance et s'il nous arrive de défaillir dans la prière, alors nous laissons prier l'Esprit en nous, car il sait mieux que nous ce qu'il faut demander.

3. La voix du Père aussi s'est fait entendre à nous, c'est-à-dire que nous savons ce qu'il veut, ce qu'il fait pour ceux qu'il appelle à ressembler à son Fils par la grâce sanctifiante.

²⁸ Nous savons que Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment et qui sont appelés selon son propos.

²⁹ Car ceux qu'il a connus d'avance dans sa prescience, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né entre beaucoup de frères. ³⁰ Mais ceux qu'il a prédestinés il les a aussi appelés, et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés.

³¹ Que dirons-nous donc après cela ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? ³² Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous

tous, comment ne nous accordera-t-il pas avec lui tout le reste ? ³³ Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui les justifie. ³⁴ Qui oserait les condamner ?

Ces mots de « prescience, » de « prédestination, » n'ont pas dans la langue de S. Paul le sens rigoureux que leur prescrit la langue théologique.

Le « propos » de Dieu, c'est son dessein bienveillant sur tous les chrétiens, sur tous ceux qui sont « appelés. » Tous ceux-ci viennent : l'Apôtre n'établit nulle part deux catégories : ceux qui viennent et ceux qui ne viennent pas. Dieu connaît d'avance les « appelés » et il les prédestine à être conformes à l'image de son Fils, c'est-à-dire qu'il les choisit pour être ses amis, revêtus de la grâce et agréables à ses yeux, si bien que le Fils de Dieu n'est que le premier-né parmi tous ces frères qui reproduisent son image dans leur âme. Tous les fidèles sont assurés du secours divin¹.

Ceux donc que Dieu a connus par prescience, il les a prédestinés. La prescience est un acte de l'entendement, la prédestination un acte de la volonté. Ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés à la foi, il les a appelés d'une vocation efficace, car ils sont venus. Puis il les a justifiés et glorifiés, car la justice, la grâce appelle la gloire dont elle est le germe, comme l'arbuste appelle l'arbre.

Voilà ce que Dieu a fait pour notre salut. Que pouvons-nous redouter après ces marques d'amour ? Il nous a donné son propre Fils, que ne fera-t-il pas pour nous après un pareil don ? Et s'il est pour nous, qui serait contre nous ? Comment pourrions-nous craindre et surtout désespérer ?

4. Enfin nous sommes assurés de la protection, de l'amour efficace de Jésus-Christ. Qui accusera les « appelés, » puisque Dieu les justifie ? mais qui les condamnera, puisque Jésus les a rachetés ?

Oui, le Christ Jésus qui est mort, qui de plus est ressuscité, qui est à la droite de Dieu et qui intercède aussi pour nous !

³⁵ Qui donc nous séparera de l'amour du Christ après cela ? L'affliction ou l'angoisse, ou la faim, ou la nudité, ou le danger, ou la persécution, ou le glaive ! ³⁶ Ainsi qu'il est écrit : « On nous fait mourir tous les jours à cause de vous, nous sommes regardés comme des brebis de tuerie. » ³⁷ Mais parmi tous ces maux nous triomphons par celui qui nous a aimés.

³⁸ Car je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la violence, ³⁹ ni ce qu'il y a de plus élevé, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune créature, ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur.

¹ Les mots grecs expliquent mieux que la Vulgate le sens de ces mots difficiles : *πρόθεσις*, *propositum*, et les verbes suivants, *προέγνω*, prescience; *προώρισεν*, prédestination; *ἐκάλει*, vocation; *ἐδικαίωσεν*, justification; *ἐδόξασεν*, glorification. A « *diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*, » nous préférons : *πάντα συνεργεῖ εἰς ἀγαθόν (ὁ Θεός)*.

Jamais l'Apôtre n'a écrit encore une page aussi enflammée de foi et d'amour enthousiaste. Les témoignages qu'il a invoqués nous donnent la certitude que nous sommes les enfants de Dieu, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ notre Sauveur, notre Maître, notre constant intercesseur. Comment n'aurions-nous pas confiance, et qui pourrait malgré nous dans le présent ou dans l'avenir nous séparer de l'amour de Jésus-Christ qui nous aime et que nous aimons ?

Et il passe en revue les ennemis, les désespoirs, les dangers qui nous pourraient faire dévier. Non, il n'y a aucune puissance sur terre, au ciel ou dans les enfers qui jamais, si nous voulons rester fidèles, « nous sépare de la charité de Dieu, laquelle est dans le Christ Jésus. »

Sa démonstration est achevée. Il voulait montrer que la justice vient de la foi et non de la Loi. En effet la Loi naturelle et la Loi mosaïque ont prouvé leur impuissance à conduire l'homme. Le salut n'est que dans la foi qui a justifié Abraham, et dans l'Evangile. Le Christ a d'ailleurs renversé tous les obstacles qui s'opposent à notre salut et nous a donné la paix. Adam nous a fait tomber dans le péché qui nous a perdus tous, il nous relève par la grâce. Adam nous a apporté la mort, il nous ressuscite par le baptême. Il a aboli la Loi, nous a fourni des armes victorieuses pour triompher de la chair et comme nous étions trop faibles pour lutter, il a triomphé pour nous.

Aussi « il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont au Christ Jésus, et qui ne marchent point selon la chair. » Ceux-là sont les enfants de Dieu, l'Esprit-Saint le leur dit, et prie en eux par des prières ineffables ; la création le leur dit, elle qui a conscience en quelque sorte du désordre qui la bouleverse ; le Père le leur dit dont « le propos » est de les sauver, et Jésus-Christ, mort pour nous, continue à intercéder pour nous, que craindrions-nous ?

« Je suis certain que rien ne saurait me séparer de l'amour du Christ Jésus ! »

Mais une objection douloureuse se présente : les Gentils entrent dans l'Eglise, et ils y entrent presque seuls, sans passer par la Synagogue ; tandis que les Juifs, le peuple de Dieu, héritier de la promesse, s'en trouve banni. Pourquoi ? Dieu n'a-t-il pas été fidèle ? Graves questions auxquelles l'Apôtre va répondre dans les trois chapitres suivants.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 julii 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COUTOT

Ami du Clergé du 7 août 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions dominicales. — LVII. 15^e Dim. après la Pentecôte : Mort et résurrection spirituelle, 561. — LVIII. 16^e Dimanche : La sanctification du dimanche, 563.

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XX. La Providence et le monde moral, 566.

Panegyrique de sainte Jeanne de Chantal. — La mère, 568.

Panegyrique de saint Fiacre, Patron des jardiniers. — Le travail et la prière, 572.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

LVII

15^e Dimanche après la Pentecôte

MORT ET RÉSURRECTION SPIRITUELLE

Mes frères,

Les évangélistes font mention de trois morts ressuscités par Jésus-Christ, et ces trois morts représentent trois genres de pécheurs, que le péché a réduits à un état de mort spirituelle.

Le Sauveur ressuscita une petite fille de douze ans dans la maison de son père, président d'une synagogue : elle figurait les pécheurs qui ne sont tombés dans quelque faute grave que par fragilité.

Il ressuscita le fils de la veuve de Naïm, un adolescent, à la porte de la ville : figure des pécheurs qui s'abandonnent avec plus de malice à leurs passions, peu soucieux de se relever de leurs chutes.

Il ressuscita Lazare, déjà enfermé dans le tombeau ; il représentait le pécheur croupissant dans ses mauvaises habitudes, ou bien celui qui est endurci et aveuglé.

Pour opérer la première résurrection, il usa du ton de la prière, secrètement et sans témoins ; pour la seconde, il commanda ; pour la troisième, il cria à haute voix : autant de circonstances qui figurent la résurrection spirituelle. Le mort, fils de la veuve, dont l'évangile de ce jour nous rapporte la résurrection, représente d'une manière allégorique l'état du pécheur et sa conversion¹ ; ou, pour mieux dire, il est la figure d'une âme passant par la mort et la résurrection spirituelles.

I

Qu'est-ce que la mort spirituelle ? C'est la perte de la vie de la grâce. Ou bien, si vous

¹ Schouppe, *Les Evangiles des Dimanches et des fêtes*, t. II, p. 336.

voulez, disons que c'est la séparation de Dieu d'avec notre âme, comme la mort corporelle est la séparation de notre âme d'avec notre corps. Dieu chassé de notre cœur se retire et laisse notre âme dans l'état de mort.

Pour bien comprendre cette doctrine, il faut que vous sachiez que notre âme est vivante d'une double vie. Elle possède une vie purement naturelle qu'elle ne saurait perdre ; étant spirituelle, elle ne peut pas mourir, elle est immortelle. Cette vie, elle la conserve toujours, même en enfer, où elle souffre sans jamais mourir.

Elle possède aussi une autre vie, la vie surnaturelle, ou la vie de la grâce, qu'elle peut perdre. Elle l'a reçue pour la première fois au baptême. Cette vie nous est donnée, ou mieux, elle est constituée par la grâce sanctifiante, par l'amitié de Dieu. Celui donc qui a conservé la grâce de son baptême, ou qui l'ayant perdue, l'a recouvrée par le sacrement de pénitence, possède la vie de l'âme, et s'il meurt en cet état il vivra éternellement au ciel. Comprenez — pour le dire en passant — que la grâce sanctifiante est le premier de tous les biens que nous devons désirer et rechercher, puisqu'elle nous conduit à la vie éternelle, au bonheur du paradis.

Or, cette vie surnaturelle, nous pouvons la perdre par le péché mortel. C'est lui, vous le savez, qui donne la mort spirituelle à notre âme ; il détruit en nous la grâce, nous établit dans un état d'inimitié et de révolte contre Dieu, chasse celui-ci de notre cœur et prive ainsi notre âme de la vie spirituelle et divine. Aussi, disons-le tout de suite, le péché nous apparaît comme notre plus grand ennemi. C'est à juste titre : il l'est réellement, et dans toute la force et l'étendue du terme. Celui qui tue son frère commet un grand crime, puisqu'il fait perdre à son prochain son plus précieux bien temporel, la vie du corps. Celui qui se tue lui-même, qui se suicide, se rend coupable d'une faute énorme, puisqu'il se prive injustement de la vie. Eh bien ! mes frères, sachez que tuer une âme, lui faire perdre la vie surnaturelle, est un crime beaucoup plus grand, une faute infiniment plus énorme. En lui donnant la mort, le péché lui fait perdre le plus estimable des trésors, l'amitié de Dieu, et il l'expose à la mort éternelle, à la damnation.

Quand le péché pénètre ainsi dans l'âme et qu'il y fait entrer la mort à sa suite, que se passe-t-il ? Des effets analogues à ceux que la mort produit dans notre corps.

La première chose qui nous frappe dans un cadavre, c'est sa laideur. Regardez ce corps sans âme, sans vie : la figure est pâle et défectueuse, les mains et les pieds sont inertes, les lèvres sont muettes, la bouche entr'ouverte est inani-

mée, les membres sont froids comme du marbre ! Quel affreux spectacle ! — Ah ! mes frères, s'il nous était donné de voir une âme en état de péché mortel ou de mort, nous serions saisis d'horreur ! Elle aussi est inerte pour le bien, impuissante à pratiquer la vertu, à prier, à parler à Dieu. Le démon est le maître de cette âme qu'il tyrannise et qu'il rend affreuse aux regards de Dieu et des anges.

Un second effet de la mort consiste à rendre notre corps inhabile à tout mouvement, à toute action. Il devient impuissant à produire quoi que ce soit, incapable du moindre effort. — Une âme morte par le péché, privée de la grâce, est aussi impuissante à produire un acte méritoire ; ses œuvres sont comme mortes aux yeux de Dieu qui ne les reçoit pas : Dieu ne saurait en effet accueillir des prières, des sacrifices, ou tout autre don venant d'une âme en révolte contre lui.

Un autre effet de la mort sur notre corps est de le faire entrer en décomposition. Quand la vie s'en est allée, tous les organes cessent leurs fonctions. Chaque partie se désagrège, les membres se détachent, la chair tombe en lambeaux, et bientôt ce corps, si choyé pendant la vie, n'est plus qu'un amas de pourriture. De même pour notre âme : la vie surnaturelle absente, c'est comme une décomposition. Toutes les vertus qui l'ornaient disparaissent ; toutes les bonnes œuvres, tous les mérites, tous les dons surnaturels n'existent plus. La divine charité n'embrase plus le cœur, tourné tout entier vers la créature ; les lumières surnaturelles de la foi s'obscurcissent et l'intelligence devient ténébreuse ; la volonté n'a plus la vigueur de se porter vers le bien, elle se roule dans la fange et se laisse aller à tous les mauvais instincts. C'est un amas de vices semblable à un amas de pourriture. « Dans le péché, disait le Curé d'Ars, notre âme est toute galeuse, toute pourrie ; elle fait pitié. » Sans doute cet effet ne se produit pas de suite. Ce n'est qu'après quelques jours que le cadavre se décompose. Ainsi pour l'âme, ce n'est pas tout après le péché commis, après une faute passagère dont on se relève de suite, que se produit cette décomposition spirituelle, mais quand on demeure, quand on croupit dans le péché.

Après la mort, le corps devient la pâture de ses ennemis qui sont tous ces petits animaux, tous ces microbes qui vivent en lui. Tant que l'âme demeure, elle préserve le corps de leurs atteintes. Mais aussitôt qu'elle disparaît toutes ces bestioles travaillent à ronger le corps. Elles ont le champ libre ; elles se précipitent sur leur proie et il semble qu'on entende leurs petits cris de joie. — L'âme coupable, privée de Dieu, devient aussi la proie de ses ennemis. Le démon d'abord en prend possession ; puis toutes les mauvaises passions se déchaînent et ne rencontrent plus de résis-

tance. Les imaginations et les désirs malsains, les remords, l'ennui assaillent cette âme ; ce qu'on entend dans cette âme, ce sont les cris de la vengeance divine.

Enfin, après la mort, vous savez comme moi avec quelle facilité on abandonne et on oublie notre dépouille ! On fait encore quelques visites auprès du tombeau ; puis elles deviennent de plus en plus rares ; enfin on se retire définitivement. — De même après le péché, Dieu fait souvent visite à l'âme coupable pour l'appeler, la ramener à lui, lui offrir sa grâce, lui redonner la vie. Il cherche à pénétrer dans cette âme. Mais si celle-ci demeure insensible comme un cadavre, le bon Dieu rend ses visites moins fréquentes ; il se lasse. Enfin, trouvant toutes les issues fermées, il se retire et quelquefois c'est pour toujours. Oh ! malheur à nous, mes frères, si, étant dans le péché, nous étions sourds à la voix de Dieu et l'oblignons à se retirer de nous ! Peut-être ne reviendrait-il plus, pas même au moment de la mort ! Car quand on s'est moqué du bon Dieu, qu'on s'est ri de lui, il se rit de nous à son tour ; quand on a abusé de la grâce, quand on a lassé l'amour du bon Dieu, il n'y a plus lieu d'espérer de nouvelles grâces, et l'amour méprisé ne pardonne pas.

Tel est, mes frères, sous une forme imagée, le triste état d'une âme morte par le péché. Quelle affreuse situation ! quel malheur ! Aussi je comprends les larmes de l'Eglise ! Elle est bien représentée par la mère du jeune homme qui suit le cercueil en pleurant. Elle aussi pleure sur le sort de ses enfants bien-aimés qu'elle voit privés de la vie surnaturelle et exposés à la damnation éternelle. Elle supplie Jésus de venir ressusciter ces pauvres âmes. Et quand le bon Dieu opère un de ces miracles surnaturels qui consiste à rendre la vie de la grâce à une âme, comme elle est heureuse ! C'est qu'en effet tout est changé. Un magnifique tableau se présente à nous. Ce n'est plus la repoussante vision d'un cadavre que nous avons sous les yeux, mais la beauté ravissante, la splendeur divine d'une âme en état de grâce.

II

Qui peut rendre ainsi la vie surnaturelle à notre âme quand elle l'a perdue ? Dieu seul, mes frères. Jésus est notre résurrection et notre vie : *Ego sum resurrectio et vita* (Jo., xi, 25) ; il est l'auteur de toute conversion ou résurrection spirituelle. C'est pourquoi, disons-le en passant, si vous voulez obtenir une conversion, demandez-la d'abord à Dieu. Priez, priez beaucoup et humblement, et offrez quelques pénitences pour cette âme bien-aimée que vous désirez voir revivre.

Revenons à notre évangile et voyons ce qui se passe pour le fils de la veuve de Naïm. Pour opérer la résurrection du jeune homme, Jésus va à la rencontre du cercueil. Il nous marque

par là qu'il va à la recherche du pauvre pêcheur, qu'il le prévient de sa grâce, qu'il essaie de le toucher pour le faire réfléchir, rentrer en lui-même et comprendre son état. — Il s'approche du mort, comme il s'approche de l'âme qui commence à obéir à la grâce, à prier, à se tourner vers Dieu. — Il touche le cercueil et fait arrêter les porteurs. Ceci représente les peines temporelles, les afflictions corporelles, maladies, calamités, deuils, qui frappent le pêcheur, l'obligent à s'arrêter un instant sur le chemin de la vie, et bien souvent lui ouvrent les yeux de l'intelligence et du cœur. — Jésus rappelle enfin le jeune homme à la vie par une parole toute-puissante, et il le rend à sa mère. Image de l'absolution donnée par le prêtre. Le pêcheur est enfin converti ; il a compris son malheur, ses sentiments sont changés, il accuse ses péchés avec un cœur contrit. Alors des lèvres du prêtre, revêtu de l'autorité de Jésus-Christ, est sortie la parole toute-puissante de l'absolution effaçant toutes les fautes. Aussitôt cette âme se relève, elle sort du tombeau de ses péchés, elle est ressuscitée à la vie. Le Sauveur la rend à sa mère, c'est-à-dire à l'Eglise, à sa famille spirituelle. Pour tous, c'est la joie de retrouver celui qui était perdu.

Mais dans cette âme qui ressuscite, que se passe-t-il ? Quelle joie aussi et quelle transformation ! Tout à l'heure c'était la mort, maintenant c'est la vie. Il y avait séparation complète d'avec Dieu ; maintenant c'est l'union la plus étroite. Dieu habite dans cette âme ; il s'y complait ; il en fait son temple ; il l'orne de vertus, de dons qui sont comme des joyaux surnaturels.

Puis l'âme ressuscitée retrouve tous ses biens. Elle possède la *paix*, cette paix si douce au cœur pur ; le trouble, le remords, l'inquiétude ont disparu.

Elle a reconquis son glorieux *titre d'enfant de Dieu*. Quel bonheur d'être de la famille du Bon Dieu, d'être accepté par Dieu comme son enfant bien-aimé ! C'est pour cela sans doute que le saint Curé d'Ars disait : « Dieu tient l'homme intérieur comme une mère tient la tête de son enfant pour le couvrir de baisers et de caresses... Si nous comprenions, s'écriait-il encore, ce que c'est qu'être enfants de Dieu, nous ne pourrions pas faire le mal, nous serions comme des anges sur la terre. Etre enfants de Dieu ! oh ! la belle dignité ! »

En pénétrant dans notre âme, Dieu en fait disparaître toutes les laideurs, toutes les difformités causées par le péché ; il lui rend tout l'éclat de la pureté ; il y allume le feu de la charité, en sorte que l'âme purifiée est revêtue d'une beauté dont nous ne saurions avoir idée. Ecoutez encore le langage du bon Curé d'Ars : « Que c'est beau, une âme ! Notre-Seigneur en fit voir une à sainte Catherine ; elle

la trouva si belle qu'elle dit : « Seigneur, si je ne savais pas qu'il n'y a qu'un Dieu, je croirais que c'en est un. » L'image de Dieu se réfléchit dans une âme pure comme le soleil dans l'eau... Une âme pure est l'admiration des trois personnes de la Sainte Trinité. Le Père contemple son ouvrage : « Voilà donc ma création !... » Le Fils le prix de son sang : on connaît la beauté d'un objet au prix qu'il a coûté... Le Saint-Esprit y habite comme dans un temple... Le Saint-Esprit repose dans une âme pure comme sur un lit de roses... D'une âme où il réside il sort une bonne odeur comme celle de la vigne quand elle est en fleurs¹. »

Enfin l'âme purifiée reconquiert son droit au ciel et retrouve tous les mérites qu'elle possédait avant de commettre le péché. Ainsi il n'y a qu'un instant elle était sur le chemin de l'enfer : la voilà sur le chemin du paradis ; elle était morte à la grâce et digne d'une mort et d'un châtiment éternels : la voilà vivante et digne d'une vie et d'un bonheur sans fin. O heureuse ressuscitée, puisses-tu ne plus mourir ! puisses-tu comprendre ton bonheur !

Oh oui ! mes frères, comprenons que l'état de grâce est le plus précieux de tous les biens ; recouvrons-le au plus tôt si nous l'avons perdu ; gardons-le soigneusement si nous le possédons. C'est à cette condition que je puis vous assurer le ciel. Ainsi soit-il.

LVIII

16^e Dimanche après la Pentecôte

LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE

Mes frères,

L'Evangile de ce dimanche me fournit l'occasion de vous dire de quelle manière vous devez honorer Dieu dans les jours qui lui sont spécialement consacrés, les dimanches et les fêtes.

Jésus était allé dîner chez un des principaux pharisiens, le jour du sabbat. On observait toutes ses actions. Or on amena devant lui un homme hydropique. « Est-il permis, dit le Sauveur à ceux qui étaient présents, de guérir un malade le jour du sabbat ? » Certes, Jésus savait bien que les œuvres de miséricorde ne sont jamais défendues. Mais il voulait confondre les pharisiens qui l'accusaient malicieusement de violer le jour du sabbat ; il voulait aussi leur apprendre que ce n'est pas, comme ils se l'imaginaient, par une molle oisiveté qu'on honore Dieu, mais plutôt par des œuvres de religion et de miséricorde.

Aujourd'hui encore, mes frères, très peu de chrétiens remplissent parfaitement l'obligation de sanctifier les dimanches et les fêtes ; un trop grand nombre au contraire profanent ces jours

¹ *Maximes du Curé d'Ars*, p. 100.

consacrés à Dieu : ils déshonorent le Seigneur au lieu de l'honorer, ils se rendent plus coupables au lieu de se sanctifier, et ils attirent sur eux, sur leurs familles, sur la paroisse, les malédictions divines. C'est pourquoi je veux vous détourner de la violation de ces jours et vous engager à les passer saintement, en vous montrant *combien est rigoureux* le précepte divin sur ce point, et *combien sont coupables* ceux qui le violent.

I

Personne ne saurait en douter : Dieu nous a fait à tous une obligation absolue de sanctifier le dimanche. Déjà dans l'ancienne Loi il avait donné à son peuple un commandement exprès d'observer le jour du sabbat : « Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. Tu travailleras six jours. Mais le septième est réservé au Seigneur ton Dieu. Ce jour-là tu ne travailleras pas, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni tes bêtes de somme, ni l'étranger qui sera chez toi. » (Ex., xx, 9). Remarquez, mes frères, avec quelle précision, avec quelle insistance Dieu impose ce commandement. Et pour en bien montrer l'importance, il le réitéra plus d'une fois, le renouvela à toute occasion. Il demande à son peuple de s'en souvenir soigneusement, de le graver dans sa mémoire, et de le faire connaître aux enfants : « N'oublie pas, lui dit-il encore, que celui qui t'ordonne de sanctifier le jour du sabbat, c'est le Dieu qui t'a tiré de la servitude d'Egypte et qui plus d'une fois a manifesté pour toi la puissance de son bras. » (Deut., v, 15).

Le précepte de la sanctification du dimanche est de tous les préceptes un de ceux dont le Seigneur a le plus à cœur l'observation, parce qu'il y va davantage des intérêts de sa gloire. Aussi Dieu a-t-il promis mille bénédictions à ceux qui y seront fidèles et menacé des plus sévères châtiments ceux qui le transgresseront. Je ne veux vous en citer qu'un exemple. Il est raconté dans la Bible « qu'un jour les Hébreux trouvèrent un homme ramassant du bois le jour du sabbat. Ils l'amènèrent en présence de Moïse, d'Aaron et de tout le peuple. On le mit d'abord en prison, et on ne savait pas quelle peine il fallait lui infliger. Mais Dieu parla à Moïse et lui dit : « Que cet homme meure. Conduisez-le hors du camp et que tout le peuple le tue à coups de pierres. » L'ordre fut exécuté et le condamné subit son supplice. « Dis aux enfants d'Israël, ajouta le Seigneur à Moïse, qu'ils se souviennent de mes commandements. » (Nomb., xv, 32 et suiv.). Dieu voulait ainsi inspirer aux Juifs une grande crainte de la profanation du saint jour.

La même loi imposée au peuple de Dieu continue d'exister pour nous, chrétiens. Nous devons l'observer plus soigneusement encore,

puisque nous connaissons mieux la bonté, la justice et la puissance de Dieu.

Qu'y a-t-il de plus naturel que le culte rendu au Créateur par sa créature ? Ne sommes-nous pas sous la dépendance de Dieu ? N'avons-nous pas contracté envers lui une dette de reconnaissance à cause de ses bienfaits, et une dette de justice à cause de nos péchés ? Or, mes frères, nous ne pouvons guère honorer Dieu, le remercier, lui demander pardon qu'en sanctifiant le dimanche. Les autres jours de la semaine sont absorbés par les travaux matériels. Dieu nous les laisse afin de nous donner le temps nécessaire pour vaquer aux affaires temporelles. Il ne se réserve qu'un jour par semaine. Est-ce trop exiger ? Il était sans doute en droit d'en demander davantage, mais il a voulu s'accommoder à notre faiblesse. Ne serait-ce pas une injustice et une ingratitude extrêmes que de refuser à Dieu le peu qu'il réclamé ?

Ajouterai-je, mes frères, qu'en nous ordonnant de sanctifier le dimanche le Seigneur travaille autant pour notre avantage que pour sa gloire ? Il veut que nous ayons un jour par semaine pour songer aux affaires de notre âme. Tous les jours nous peinons pour nourrir notre corps et entretenir notre vie temporelle. Ne ferons-nous rien pour conserver et développer en nous la vie spirituelle ? Chaque dimanche doit être pour nous un jour de sanctification. On laisse de côté les préoccupations matérielles pour se livrer à la prière, pour remercier Dieu de la semaine écoulée et lui demander de bénir celle qui va commencer, pour s'instruire des vérités chrétiennes et venir puiser à la source des grâces la force pour supporter les épreuves, les fatigues et les peines de la vie. En un mot, la sanctification du dimanche bien comprise est la préparation à la bienheureuse éternité.

II

Malheureusement, mes frères, les chrétiens d'aujourd'hui n'acceptent plus guère ce langage. Ils ne mettent presque point de différence entre les jours ordinaires et les jours spécialement consacrés au culte du Très-Haut. Les uns se livrent sans aucune nécessité à des œuvres serviles, à des travaux qui ne sont point permis. Les autres s'abandonnent en ces jours saints à des plaisirs, à des divertissements coupables.

Vous savez que la sanctification du dimanche comprend deux choses : s'abstenir des œuvres défendues et pratiquer les œuvres commandées.

1. Les œuvres défendues sont spécialement les travaux matériels du corps. On les appelle *œuvres serviles*. Y vaquer sans nécessité, pendant un temps assez long, serait une faute mortelle. Les théologiens estiment que travailler l'espace de deux ou trois heures en une seule

ou en plusieurs fois constitue matière grave. On ne serait pas excusé de péché sous prétexte qu'on a assisté à la messe, ou même à tous les offices, ni sous prétexte que l'on ne travaille pas dans un but intéressé pour gagner de l'argent. Ainsi donc sont coupables ceux qui, le dimanche, se permettent, hors le cas de nécessité, de coudre, de repasser le linge, de labourer, de faucher, de faire des transports pénibles, de couper le bois, de tailler les arbres, de maçonner, de forger, et le reste.

J'ai dit : hors le cas de nécessité. Car il est certain que la nécessité peut exister ; et alors il est permis de travailler le dimanche. Mais il faut, comprenez-le bien, que cette nécessité soit réelle et sérieuse.

Sachez aussi, mes frères, qu'on profane le saint jour, non seulement en se livrant soi-même à des travaux défendus, mais encore en obligeant les autres à s'y livrer, en leur commandant et même simplement en permettant à ceux qui sont sous vos ordres de travailler. Ils sont donc gravement coupables les maîtres et les parents qui ordonnent ou qui ne défendent pas à leurs domestiques, à leurs ouvriers, à leurs enfants, de travailler les dimanches et les fêtes d'obligation. A la profanation du saint jour dont ils sont responsables ils ajoutent souvent un péché de scandale.

2. Quant aux *œuvres commandées*, il en est une qui est prescrite sous peine de péché mortel : c'est l'assistance à la sainte messe. C'est l'œuvre par excellence, puisqu'elle consiste à prendre part au sacrifice infiniment saint et infiniment méritoire du Fils de Dieu offert sur nos autels. Manquer *par sa faute* à la sainte messe est un péché mortel. On pourrait même commettre une faute grave si, volontairement, on n'assistait pas à une partie essentielle ou à une portion importante de la messe. Laissez-moi profiter de cette occasion pour vous recommander de vous hâter un peu le dimanche matin ; ne vous attardez point inutilement et aimez l'exactitude, surtout quand il s'agit d'accomplir un devoir aussi important que celui-ci.

Il peut se faire qu'on se trouve dans la nécessité de manquer à la messe. Mais cette nécessité doit être assez rare. Souvenez-vous qu'il n'y a que ceux qui sont légitimement empêchés qui puissent être dispensés d'assister à la messe.

Bien que l'Eglise ne nous oblige pas sous peine de péché d'aller à une messe plutôt qu'à une autre, son très grand désir cependant est que nous assistions à la messe de paroisse. Les bons fidèles le comprennent et ils n'y manquent que par nécessité.

On appelle messe de paroisse la messe principale ou encore la grand'messe, qui la plupart du temps est dite pour les paroissiens et où l'on fait les annonces et l'instruction.

Le désir de l'Eglise est fondé sur de sérieuses raisons. D'abord, quand la messe paroissiale est dite par le curé, généralement le saint sacrifice est offert pour les paroissiens. Il va donc de leur intérêt d'y assister. Il est juste d'ailleurs que lorsque le pasteur prie pour eux, les paroissiens prient avec lui. — Puis c'est habituellement à cette messe qu'on entend la parole de Dieu et qu'on s'instruit. Vous savez combien l'on est facilement oublieux des vérités de la religion et des choses qui regardent son âme. Or, rien ne remplace l'instruction du dimanche, car Dieu y attache une grâce spéciale. — Enfin, c'est à la messe de paroisse que l'on fait connaître les avertissements de l'Eglise, que l'on publie les lettres, les ordonnances, les mandements du Pape et de l'Evêque, que l'on annonce les fêtes, les jeûnes, les abstinences. Ne point assister à la messe de paroisse, c'est s'exposer évidemment à ignorer toutes ces choses.

Remarquez ici, mes frères, que ce n'est pas une heure seulement que nous devons sanctifier dans la journée du dimanche : c'est le dimanche tout entier. Voilà pourquoi l'Eglise a établi d'autres offices. Elle nous exhorte donc fortement à assister aussi, quand nous le pouvons, aux instructions, aux vêpres, à la bénédiction du T. S. Sacrement, ou aux autres exercices de piété qui se font dans la paroisse. L'Eglise ne nous en fait pas une obligation rigoureuse comme pour l'assistance à la sainte messe. Si même nous ne pouvons y prendre part facilement, il nous est loisible d'y suppléer et de les remplacer par d'autres exercices ou d'autres bonnes œuvres. On sanctifie aussi une partie du dimanche en visitant des malades, des amis, en instruisant les ignorants, en faisant des œuvres de miséricorde et de charité, en prenant d'honnêtes récréations, en se procurant quelques moments de repos, de délassement, de promenade. Toutefois, dans une paroisse, rien n'est beau et édifiant, rien n'attire les grâces de Dieu sur les fidèles comme des offices bien suivis. Faites donc tout votre possible, mes frères, pour y venir, et prenez-y une part active par vos chants et vos prières.

C'est ainsi que l'on sanctifie le dimanche et que l'on goûte un peu de bonheur sur la terre.

C'est un des graves devoirs du chrétien que je viens de vous rappeler ; il est d'autant plus grave qu'il renferme, comme vous l'avez compris, deux obligations importantes. On peut donc le dimanche commettre deux fautes mortelles : l'une en travaillant sans nécessité, et l'autre en manquant volontairement à la sainte messe.

3. Comment voulez-vous, mes frères, que le bon Dieu bénisse ces familles, trop nombreuses, hélas ! de nos jours, où l'on ne connaît presque plus le dimanche ? Croyez bien que ces malheureux chrétiens n'en retirent aucun profit, bien

au contraire. Dieu fit autrefois entendre ces promesses et ces menaces au peuple d'Israël : « Gardez mes jours de sabbat, et je vous comblerai de mes bénédictions ; vos terres seront fertiles, vous jouirez des douceurs de la paix, je serai votre Dieu et vous serez mon peuple... Mais si vous méprisez ma loi, la stérilité, la famine, la guerre et leurs funestes suites seront les fléaux dont je punirai vos infidélités. Le ciel sera pour vous de fer et la terre comme d'airain. » (Lév., xxvi, 2-17). — Sous la loi de grâce les mêmes promesses et les mêmes menaces continuent de se réaliser pour les individus, les familles, les nations. La violation du repos dominical n'a jamais porté bonheur. Le travail du dimanche n'enrichit personne ; souvent, au contraire, il amène des ruines.

A ceux qui profanent le dimanche nous pourrions répéter ces paroles du Curé d'Ars : « Vous travaillez, vous travaillez ; mais ce que vous gagnez ruine votre corps et votre âme. Si on demandait à ceux qui travaillent le dimanche : « Que venez-vous de faire ? » ils pourraient répondre : « Je viens de vendre mon âme au démon, de crucifier Notre-Seigneur et de renoncer à mon baptême. Je suis pour l'enfer ; il faudra pleurer toute une éternité pour rien... » Quand j'en vois qui charrient le dimanche, je pense qu'ils charrient leur âme en enfer... Le jour que vous volez au Seigneur ne vous profitera pas... Je connais deux moyens bien sûrs de devenir pauvres : c'est de travailler le dimanche et de voler le bien d'autrui... Vous vous imaginez, ajoutait-il sagement, que tout dépend de votre travail ; mais voilà une maladie, voilà un accident. Il faut si peu de chose, un orage, une grêle, une gelée. Le bon Dieu a tout sous sa main ; il peut se venger quand il voudra ; les moyens ne lui manquent pas. N'est-ce pas toujours lui qui est le plus fort ? Ne faut-il pas qu'il reste le maître à la fin ?¹ »

Le dimanche nous a été donné pour vaquer au service de Dieu et au soin de notre âme. Qu'il soit donc le jour de Dieu et le jour de notre âme. « L'homme n'est pas seulement une bête de travail, — c'est encore le Curé d'Ars qui parle ; — c'est aussi un esprit créé à l'image de Dieu. Il n'a pas que des besoins matériels et des appétits grossiers, il a des besoins de l'âme et des appétits du cœur ; il ne vit pas seulement de pain, il vit de prière, de foi, d'adoration et d'amour. » Mes frères, croyez-en l'expérience et les saints : observez bien la loi du dimanche et ce sera pour vous une source de grandes joies et d'abondantes bénédictions, et peut-être bien aussi la cause de votre bonheur en ce monde et en l'autre. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XX

LA PROVIDENCE ET LE MONDE MORAL

Messieurs,

Le monde matériel, dont nous avons parlé dans nos dernières conférences, n'est pas la partie la plus importante du domaine sur lequel s'exerce l'action de la Providence. Il est, au surplus, visiblement subordonné au monde moral, dont il reçoit tous les contre-coups, et c'est de ce côté-là qu'il faut maintenant porter nos investigations.

Le monde moral, je n'ai pas besoin de vous le rappeler, c'est celui des esprits intelligents et libres, de ces créatures privilégiées qui ont reçu l'étincelle divine, et qui, plus heureux que la matière, peuvent se conduire eux-mêmes, sous leur entière et personnelle responsabilité.

Vous voyez tout de suite le problème qui va se poser devant nous. Quand Dieu n'avait affaire qu'aux forces passives de la nature, il n'avait qu'à commander pour être obéi. Aucune résistance ne pouvait s'élever contre son autorité souveraine. Mais à présent que cette autorité se trouvera en face de volontés libres, qui pourront se révolter, et qui, en fait, se révolteront, comment pourra s'exercer ce gouvernement de Dieu que nous avons appelé la Providence ?

Telle est la question que nous allons étudier. Elle est intéressante, puisqu'elle nous concerne directement, et elle nous réserve bien des sujets d'admiration.

I

D'abord, *pourquoi Dieu nous a-t-il faits libres ?*

Il aurait pu, s'il l'avait voulu, nous refuser ce libre arbitre qui peut, si nous en usons mal, devenir pour sa Providence un obstacle insurmontable, au moins en apparence. Tout près de nous, il y a des êtres qu'il a doués d'une certaine intelligence, et auxquels cependant il n'a pas accordé la responsabilité de leurs actes. Ce sont les animaux, avec lesquels notre organisme corporel a tant de ressemblances. Mieux doués que nous souvent au point de vue de la locomotion, des sens, de la force, pourquoi le serions-nous mieux qu'eux au point de vue moral ? Nous aurions pu comme eux jouir d'un instinct plus ou moins développé, mais sans avoir la liberté de faire le mal, de désobéir à Dieu et de contrarier ses vues.

Cela est vrai. Dieu eût pu nous créer ainsi. Mais cela n'eût pas été très glorieux pour nous, et cela n'eût pas été très glorieux pour Dieu.

¹ *Maximes du Curé d'Ars*, p. 50.

Cela n'eût pas été très glorieux pour nous, car quel mérite y a-t-il à bien faire, quand on ne peut pas faire autrement? Vous allez à Paris en deux heures. Votre locomotive, un de ces monstres d'acier dont vous avez peut-être, avant le départ, admiré la structure robuste, vous a emmenés sans secousses et sans arrêts, d'une allure régulière et rapide, dévorant l'espace, faisant passer sous vos yeux, comme dans une féerie, les paysages les plus divers. Est-ce que, à l'arrivée, vous allez lui offrir vos remerciements? Vous n'y pensez même pas. Pourquoi? Parce qu'elle n'y a mis aucune volonté; il n'y a eu, dans son action, aucune valeur morale; ce qu'elle a fait ne dépendait pas d'elle; elle ne mérite aucune reconnaissance.

De même, après une victoire, on décore les soldats, on ne décore pas les canons ou les fusils. Les canons et les fusils ont pourtant plus fait que les soldats. Mais ils n'étaient pas libres; ce qu'ils ont fait, ils ne pouvaient pas ne pas le faire. La gloire du succès auquel ils ont contribué sans le vouloir n'est pas pour eux. Où il n'y a pas de liberté, il n'y a pas de mérite.

C'est parce que nous sentons cela que nous protestons contre toute atteinte portée à notre liberté. Pour qui nous prend-on? Est-ce que nous sommes des enfants pour qu'on nous tienne ainsi en lisières? Qu'on nous laisse donc à notre initiative! La liberté! Nous voulons la liberté! Pour l'avoir, nous prendrons les armes, nous dresserons des barricades, nous renverserons les trônes, nous ensanglanterons les rues, nous mourrons s'il le faut. Tout, tout, la mort même, plutôt que d'être esclaves!

Ecoutez Bossuet: « Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. »

Les poètes ne sont pas moins enthousiastes. C'est Leconte de Lisle qui s'écrie :

La liberté qui fait la moitié de notre âme !

Et Victor Hugo :

Je suis fils de ce siècle ; une erreur, chaque année,
S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée ;
Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à toi, sainte Patrie et sainte Liberté.

Tous ces témoignages prouvent bien que, quand on touche à notre liberté, on nous diminue; c'est pourquoi Dieu, en nous la donnant, nous a fait un des plus grands honneurs qu'il pouvait faire à ses créatures.

C'est aussi bien plus glorieux pour Dieu.

Supposez, Messieurs, que vous ayez monté une de ces immenses usines où des milliers de courroies, de rouages, de leviers, se meuvent dans un ordre et dans une régularité mathématiques pour exécuter votre volonté. C'est un beau spectacle, sans doute, que celui de la

matière domptée et asservie par le génie d'un homme. Cependant, vous vous lasserez bien vite de le contempler, et, après quelques jours, vous n'y ferez même plus attention.

Mais une chose dont vous ne vous lasserez jamais, ce sera de voir, à votre retour au foyer, vos petits enfants accourir vers vous, les bras tendus, et balbutier les mots charmants et naïfs de leur tendresse. Il y a là, pourtant, un événement moins important que celui qui tout à l'heure était sous vos yeux. C'est vrai. Mais là, il y a ce qui manquait tout à l'heure à la matière travaillant pour vous : il y a une âme.

Où encore, c'est la même différence qui existe entre l'impôt que vous portez au percepteur et le cadeau que vous allez offrir à un ami. D'un côté, la contrainte; de l'autre, la liberté.

Dieu, s'il n'était servi que par des créatures privées de liberté, ne le serait que par force. Mais, est-ce qu'il ne mérite pas mieux? Est-ce qu'il ne mérite pas d'être servi à cause de ses droits, à cause de sa bonté, à cause de son amour? Il n'y a que cela qui soit digne de lui.

Être esprit libre et être servi par la matière contrainte, c'est bien. Mais être esprit libre et être servi par des esprits libres, c'est mille fois mieux, et voilà pourquoi Dieu nous a donné la liberté. C'est sur cette vérité qu'est basé le monde moral.

II

Vous connaissez tous, Messieurs, le trait fameux d'Esope. Son maître Xanthus lui commande, un jour, d'acheter pour un festin tout ce qu'il y a de meilleur. Esope ne fait servir que des langues. Les convives ne tardent pas à s'en lasser. Et Xanthus fait venir Esope, pour lui demander compte de sa bizarrerie: « Eh quoi! répond celui-ci, est-ce qu'il y a rien de meilleur que la langue? C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité, etc. »

— Bien! dit Xanthus, achète-moi demain tout ce qu'il y a de pire, et fais-nous-le servir. »

Le lendemain, Esope fait encore mettre sur la table des langues, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres, etc.

Hélas! on peut dire la même chose de tous les dons de Dieu. Bons en eux-mêmes, ils deviennent excellents ou détestables, suivant l'usage qu'on en fait. Le vin augmente les forces ou il les ôte, selon qu'il est pris avec modération ou avec abus. Le feu est utile quand on l'emploie judicieusement, ou désastreux quand on le laisse brûler des édifices. Le journal que vous lisez est un précieux instrument quand il use de sa puissance pour répandre la vérité; il devient un infernal dis-

solvant quand il ne sert qu'à propager le mensonge et la calomnie.

De même en est-il de la liberté, cette glorieuse prérogative, cette marque de confiance flatteuse que nous avons reçue de Dieu. L'usage légitime en sera heureux, l'abus en sera déplorable. La liberté fera les martyrs, les héros, les saints; elle fera de même les tyrans, les traîtres et les scélérats. Elle fera les Néron et les S. Vincent de Paul; elle fera les Pasteur et les Ravachol; elle fera les Bayard et les cométable de Bourbon; elle fera la Sainte Vierge et elle fera Judas. D'un côté, tout ce qui est pur, tout ce qui est noble, tout ce qui est grand; de l'autre, tout ce qui est odieux, tout ce qui est bas et tout ce qui est vil.

Mais, de même que tous les abus du vin, du feu et de la presse ne sauraient empêcher que le vin, le feu et la presse ne soient en eux-mêmes de bonnes choses; de même, tous les crimes qui seront commis par suite de la liberté ne sauraient faire qu'elle soit un mal en elle-même. Aussi bien, ceux qui se servent d'elle pour gravir les sommets de la sainteté, de la charité, de l'héroïsme et du sacrifice, comme le Christ lui-même, la vengent-ils victorieusement du discrédit que jettent sur elle ceux qui la profanent en en abusant.

La liberté, dans l'âme d'un bandit, est, je le veux bien, un désordre criant; mais dans celle d'un honnête homme elle est une force invincible et la source de toutes les grandeurs. C'est la citadelle inexpugnable qui lui permet de résister à tous les entraînements et à toutes les oppressions. C'est le gage certain des nécessaires et éclatantes revanches du bien sur le mal.

III

Il y aura donc, du fait de la liberté, des crimes et des exploits, des scélérats et des saints. Et Dieu laissera faire.

Quoi donc? Lui, l'éternelle Sagesse, l'éternelle Bonté et l'éternelle Puissance, il laissera opprimer la faiblesse, la vérité et le droit? Il laissera déchirer l'Evangile, profaner ses temples et blasphémer son nom? Il laissera martyriser ceux qui croient en lui? Il verra, comme de nos jours, jeter en exil des femmes dont le seul crime est de l'aimer, d'aimer les enfants, les vieillards, les malades, les malheureux? Il verra tout cela et il ne dira rien?

Non, Messieurs, ordinairement, presque toujours, il ne dira rien, parce qu'il a, nous l'avons dit, basé le monde moral sur la liberté, et que la liberté ne se restreint pas, sous peine de cesser d'être la liberté.

Bien entendu, Dieu ne se désintéressera pas de l'usage que nous faisons de notre liberté; il se réserve son jour où il rendra à chacun selon ses œuvres; mais, à cause de ceux qui abusent de la liberté pour faire le mal, il n'en

privera pas ceux qui s'en servent pour faire le bien. Et, en cela, il se montrera ce qu'il est, c'est-à-dire : la justice même.

Et, de même qu'il serait souverainement déraisonnable de lui reprocher de nous laisser la liberté, à cause du mauvais usage qu'en font certains, de même il serait souverainement déraisonnable de nous en prendre à lui, s'il y a des méchants, et si ces méchants font du mal.

Parfois, à la nouvelle d'un attentat monstrueux, on entend des gens, peu habitués à réfléchir, s'écrier : « Est-ce que vous croyez que si Dieu s'occupait de nous, il laisserait faire des choses pareilles? » C'est absolument comme s'ils disaient, à la vue d'un ivrogne : « Soutiendrez-vous encore que le vin est une bonne chose? » Quand nous abusons de la liberté, il ne faut s'en prendre ni à la liberté, ni à Dieu qui nous l'a donnée. Ce n'est pas lui qui est coupable, c'est nous.

**

Tels sont, Messieurs, les principes qu'il importait de poser, au seuil de ces études sur le monde moral. Je n'ignore pas qu'ils ont donné lieu à diverses objections que nous aurons à réfuter, et que nous réfuterons aisément dans nos prochaines conférences. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE JEANNE DE CHANTAL

(21 août)

LA MÈRE

Si filios educavit.

Voyez si elle a su élever ses enfants. (1 Tim., v, 10).

Quand S. Paul fait le portrait des veuves, qui sont « vraiment veuves, » c'est-à-dire chrétiennes, il note plusieurs conditions importantes : qu'elles sachent d'abord gouverner leur maison, qu'elles soient bonnes et respectueuses pour leurs parents, qu'elles soient pieuses et espèrent en Dieu. Il exige en particulier qu'elles aient bien élevé leurs enfants, *si filios educavit*. Quand on relit cette belle page de l'Apôtre, on ne saurait se défendre de l'appliquer à sainte Chantal qui fut vraiment la veuve chrétienne, qui, même quand elle devint religieuse, garda toute sa sollicitude pour ses enfants dont elle fit l'éducation et même la fortune.

L'an dernier nous avons plus particulièrement considéré en elle l'épouse dévouée et fidèle, aujourd'hui nous étudierons *la mère*. Veuve à vingt-neuf ans, chargée de l'âme et de l'avenir de quatre enfants qui lui restaient et dont l'aîné, Celse-Bénigne, n'avait pas encore atteint ses six années, elles se montra d'abord

une admirable éducatrice. A notre époque, où l'éducation fléchit parce qu'elle n'est plus chrétienne, il est urgent de montrer comment une femme, incomparable, je l'avoue, mais une mère, qui avait reçu les grâces que Dieu accorde à toutes les mères pour faire de leurs fils des chrétiens, — si elles veulent s'y appliquer, — sut communiquer à ses enfants les principes religieux nécessaires à qui incombe l'obligation de conduire sa vie et de gagner le ciel.

La plus forte éducation ne préserve pas de tous les malheurs et de toutes les épreuves. Une mère n'enfante pas ses enfants une seule fois, mais un peu tous les jours, et tout enfantement est accompagné de grandes douleurs. C'est ce qui nous frappe dans la vie de sainte Jeanne de Chantal, mère très aimante, très prudente et très éclairée, mais aussi *mère de douleurs*. Cela c'est le lot des mères. Celles qui m'écoutent seront peut-être réconfortées par le souvenir des grandes épreuves que subit le cœur maternel de notre sainte et elles y puiseront le courage avec l'espérance.

I

J'ai dit que Jeanne de Chantal, quand son mari fut tué à la chasse par un ami imprudent, avait quatre enfants à élever : un fils et trois filles. Celse-Bénigne était doué d'une nature enjouée, vive et emportée, passionnée pour les batailles et les plaisirs. Il avait de qui tenir, et plus tard il devint l'un des plus brillants cavaliers de France. Marie-Aimée annonçait une piété angélique, une âme intérieure, portée à l'oraison. La troisième, Françoise, ne laissait rien deviner encore de ses qualités ni de ses défauts, sauf qu'on voyait déjà poindre chez elle la vanité, qui, suivant le mot de S. François de Sales, « naît presque avec le sexe. » Quant à la dernière, Charlotte, elle n'était âgée que de quelques semaines.

Pour arracher notre sainte à sa douleur, si violente qu'on craignait pour sa vie, il fallut la pensée de ses enfants, la vue du devoir maternel. Car toute mère a charge d'âme et Dieu vous redemandera un jour ces frères et intelligentes créatures qu'il vous a confiées. Elles sont belles, pures, toutes blanches après leur baptême : vous devez leur garder leur innocence immaculée et prendre garde que les influences perverses ne viennent la ternir. Sainte Jeanne de Chantal est ici votre modèle. Elle vous apprendra qu'il faut parler à vos petits enfants de l'amour de l'Enfant Jésus pour ceux qui lui ressemblent, de la crainte de Dieu, et les entretenir dans cette pensée constante que Dieu les regarde, les voit, les encourage, les bénit, s'ils sont obéissants, les menace et les punira, s'ils deviennent méchants.

A mesure que grandissent ses enfants, notre

sainte veut qu'ils se sanctifient par la prière, et par une règle qui les retienne, sans les priver de leurs justes amusements. Rien n'est intéressant comme de les suivre pendant toute une journée autour de leur mère, qui les conduit, les instruit et les élève.

Tous les matins elle exige qu'ils se lèvent à six heures. Elle les habille elle-même, ne voulant laisser ce soin à personne, parce que c'est la fonction de la mère. Quand ils sont dûment préparés, sans qu'elle leur ait épargné l'épreuve de l'eau, qui fait si souvent crier les petits enfants, elle les place devant elle et leur apprend à prier Dieu. Ils répètent avec elle les syllabes divines, et ne pensez-vous pas que c'est un beau spectacle pour le ciel, que celui de cette mère et de ses quatre enfants qui lèvent les yeux au ciel et bénissent Dieu ? Ensuite pendant quelques minutes, elle leur explique une des vérités fondamentales de la religion, toujours pour les ramener à la pensée de Dieu et à celle du devoir commandé par Dieu.

Ainsi instruits et exhortés, ils s'embrassent fraternellement, puis elle les conduit elle-même embrasser leur grand-père. Ainsi elle les forme à l'amour et au respect. C'étaient sans doute de bien doux moments que ceux-là, et avec quelle piété tous assistaient ensuite à la messe dans la chapelle du château !

Pendant la journée, elle leur apprend à lire, à écrire, et S. François de Sales la loue de se faire « maîtresse d'école. » Avant et après le repas, elle exige qu'ils disent tout haut la prière. Elle ne néglige pas non plus, à une heure régulière, de leur faire le catéchisme auquel assistent les domestiques du château et les enfants pauvres de la paroisse. Elle est ce que nous appelons aujourd'hui une catéchiste volontaire, et non seulement elle instruit, mais elle « instille dans ces tendres âmes la sainte dévotion, » elle les façonne à la vertu.

Après le souper, elle se retire avec ses enfants pour leur faire réciter leur prière du soir ; elle n'omet jamais le *De profundis* pour son époux et leur père défunt, elle les exhorte à remettre leur esprit entre les mains de Dieu, les aide à invoquer leur bon ange, puis elle leur fait prendre de l'eau bénite et leur donne sa bénédiction de tout son cœur de mère. Elle ne les laisse que quand ils sont endormis.

N'est-ce pas vraiment une mère, une éducatrice admirable ? Aussi bien, suivant les conseils de S. François de Sales, s'applique-t-elle à leur former l'esprit et le cœur, à leur inspirer l'amour du travail et à « jeter dans leur âme de douces et suaves odeurs de dévotion. »

L'esprit en effet se fausse par les habitudes de luxe et par la vanité. Celse-Bénigne recevait de son aïeul, le vieux baron de Chantal, des leçons dangereuses sur la gloire, l'honneur mondain. On ne le vit que trop plus tard à sa

passion pour le duel excité par un faux point d'honneur. Sa mère réagit, elle lui montre que la première qualité d'un chrétien, c'est l'humilité, et que l'orgueil conduit à la perdition ainsi qu'au ridicule. L'âme de l'enfant était portée aux grandes choses, aux actions généreuses : « Ce qu'il y a de plus noble, lui dit-elle, c'est de servir Dieu. On peut le servir à grands coups d'épée en combattant les ennemis de la religion, mais il n'est ni noble ni vaillant de l'offenser. » Elle lui fait donc voir la religion par son côté élevé, et que l'homme n'est grand que quand il met grandement toute sa volonté au service de Dieu, qui est le souverain bien.

Le saint évêque de Genève est plein de sollicitude pour cet enfant : « Connaissant son humeur, écrit-il à sa mère, je crois qu'il faut avoir grand soin de son esprit, afin que maintenant il se forme à la vertu, ou qu'au moins il ne pense pas au vice » ; et il demande qu'on lui fasse « souvent goûter le bien de la vraie sagesse, par des remontrances et des recommandations de ceux qui sont vertueux. »

Mais les meilleures « remontrances » ce sont les paroles et les exemples de sainte Jeanne de Chantal. Elle leur donne en effet l'exemple du travail. Jamais inoccupée, même quand elle reçoit des visites elle prend son ouvrage, elle fait une tapisserie, ou elle coud pour les pauvres, et c'est chez ceux-ci qu'elle aime à conduire ses enfants. Celse-Bénigne porte le pain, Marie-Aimée les remèdes, Françoise l'argent qui leur est destiné. Pour eux ce sont des heures de joie que ces visites, elles sont la récompense de leur docilité. Leur mère les penche sur la misère que les riches ne connaissent pas ou ne veulent pas connaître, les habitue à voir les malades, leurs souffrances, leur agonie. Elle leur apprend que ces petits, ces déshérités de la terre seront les grands du ciel ; et que les heureux de ce monde doivent se faire pardonner leur luxe, leurs jouissances, qui d'ailleurs les exposent au péché, leur bien-être matériel, à force de bonté, de charité, de compassion pour ceux qu'éprouvent la douleur et la pauvreté.

C'est ainsi qu'on forme des cœurs chrétiens, aimants et tendres. Le grand ennemi, c'est l'égoïsme, et ne pensez-vous pas qu'il sévit aujourd'hui plus que jamais, à cause des idées courantes qui ramènent tout à l'individu ? Si vous n'y prenez garde, si vous n'employez pas la méthode de charité de sainte Chantal, vous n'élèverez que des ingrats, dont vous serez les premières victimes, que des enfants au cœur sec, qui perdront, dans les habitudes de jouissance, la foi, les convictions de leur enfance, et ne connaîtront jamais les joies du ciel, car le ciel est fermé aux égoïstes et aux jouisseurs.

Un autre vice que sainte Chantal combattait avec vigueur dans ses enfants, c'était la vanité,

l'amour du luxe et le goût naissant pour la toilette. Marie-Aimée n'avait point déguisé sa joie un jour en revêtant une belle robe neuve ; sa mère la prend avec elle, l'emmène à l'écart sous les ombrages de Bourbilly et lui parle dans une affectueuse intimité de la honte, pour une chrétienne, de s'attacher à de vaines parures. N'est-elle pas disciple d'un Dieu né dans une étable, mort sur une croix, dépouillé de ses vêtements et couronné, non point d'or, mais d'épines ? Ne se souvient-elle pas que S. Bernard, son illustre parent, refusa de reconnaître sa sœur Hombeline, qui s'était présentée un jour à son monastère parée avec trop de splendeur ? L'enfant écoutait, confuse, humiliée, et jamais elle n'oublia cette douce et forte leçon.

Marie-Aimée était foncièrement pieuse : la vanité fut bien vite étouffée dans son cœur, bien qu'elle fût remarquablement belle et spirituelle. Françoise était plus difficile à conduire. Elle était gaie, agréable, avec le genre mordant qui lui venait des Rabutin, et le désir exagéré de plaire. Mais elle avait un bon cœur ainsi qu'une franche piété. Le monde lui sourit et elle fit des avances au monde qui l'accueillait pour sa joyeuse humeur et son goût exquis parmi les divertissements. Aussi sa dévotion se refroidit bientôt, et S. François dut lui faire d'opportunes recommandations, comme celle de dire chaque soir un *Ave Maria* avec toute sa ferveur. Elle a raconté qu'un jour qu'il la rencontra, la gorge trop découverte, il lui présenta des épingles afin de fermer son mouchoir. Elle fut sensible à ces leçons délicatement données et elle devint non seulement une jeune fille accomplie, mais une chrétienne aimable et douce, sachant veiller sur ses yeux et sur ses paroles. Quand son mariage avec M. de Toulangeon fut décidé, sainte Chantal lui écrivait : « Vous allez être dans l'abondance, mais souvenez-vous toujours qu'il faut user des biens que Dieu nous donne sans s'y affectionner, et c'est comme cela qu'il faut regarder tout ce que le monde estime. »

Notre sainte pouvait être fière de ses enfants, elle avait recueilli les fruits naturels et surnaturels de l'éducation qu'elle leur avait donnée ; elle avait même augmenté leur fortune « en veillant doucement et maternellement, disait-elle, à la conduite de leurs affaires. »

II

C'eût été trop de bonheur sans doute : c'est pourquoi Dieu mêla de l'amertume à ce breuvage trop doux de la prospérité matérielle.

Sa fille Charlotte mourut à peine âgée de dix ans, enveloppée dans la blancheur de son innocence. « Elle est bienheureuse d'être sortie de terre avant qu'elle l'eût bonnement touchée, » lui mande S. François de Sales. C'était un ange de plus au ciel et la foi de la mère triompha de ce chagrin. Mais ce ne fut que le

commencement de ses douleurs. Marie-Aimée avait épousé le baron de Thorens, frère du saint évêque de Genève; elle avait dix-neuf ans et se réjouissait de devenir mère pour la première fois. La guerre éclate entre la France et l'Espagne, et le jeune baron reçoit l'ordre de rejoindre au Piémont le régiment dont il est colonel. Combien cruelle fut la séparation des deux époux! Mais tous deux ont à un haut degré le sentiment du devoir, ils dévorent leurs larmes et offrent à Dieu leur immense sacrifice. Trois semaines après le jeune homme tombe malade, et tout de suite on désespère de sa vie. S. François de Sales est consterné: « Laissez-moi, dit-il avec Job, que je pleure un peu ma douleur! » Puis la terrible nouvelle lui arrive: « Oui, oui, mon Dieu, puisque vous l'avez voulu! » s'écrie-t-il. Mais comment l'annoncer à la jeune veuve et même à la Mère de Chantal? Il demande à la prière la force pour lui, les consolations pour les pauvres affligés. Au premier mot, Jeanne frémit dans tout son corps, elle tremble, elle garde un silence triste. Non, elle ne fera point part elle-même de ce malheur à son enfant, elle n'en aurait pas le courage. C'est le saint qui le lendemain, jour où Marie-Aimée doit se confesser, ouvrira dans son cœur cette affreuse blessure. Comme il la prépare avec l'art du cœur et de la piété à recevoir ce grand coup! « Eh bien! ma fille, ne sommes-nous pas toute à Dieu? » Et comme elle proteste qu'elle est soumise à la volonté de Dieu, il poursuit: « Et ne sommes-nous pas prête à recevoir de sa sainte main tout ce qu'il lui plaira d'envoyer? » Cette fois elle a compris: « Hélas! fait-elle avec angoisse, vous me voulez dire que mon cher mari est mort! » Et tous deux éclatent en sanglots.

La Mère de Chantal est à la porte, anxieuse, brisée. Elle entend les cris de sa fille, elle entre, elle lui prodigue les paroles affectueuses, embaumées d'espérance, elle l'exhorte à se montrer forte dans l'épreuve; mais elle a trop présumé de sa propre fermeté, elle tombe elle-même évanouie.

Marie-Aimée surmonte sa douleur pour entendre la messe. Elle veut demeurer dans la sacristie, afin d'être plus libre de pleurer et l'on entend des mots entrecoupés qui fendent l'âme: « Mon Dieu! mon vrai et unique bien, qu'est-ce que vous m'avez fait! Ah! que la blessure est profonde! O mon Dieu! aidez-moi! Que votre main qui m'a blessée me guérisse! La présence de mon cher époux, au lieu de m'éloigner de vous, ne servait cependant qu'à m'unir à vous plus étroitement!... O Jésus, mon amour, que votre volonté soit faite en la vie et en la mort. O Jésus, je suis toute vôtre!... »

Pauvre jeune mère! Elle mit au monde un fils qui fut baptisé et qui ne vécut pas, et

bientôt elle suivit son enfant et son mari, mais non sans avoir revêtu l'habit de la Visitation et prononcé aussi ses vœux solennels. Dans sa grande affliction, sa mère eût du moins cette grande consolation.

Il ne restait plus à notre sainte que deux enfants! Et la Providence ne cessera de lui multiplier les épreuves, afin de la bien convaincre qu'ici-bas nous n'habitons pas une demeure permanente et que les familles n'y sont point définitives, mais seulement en préparation, en formation, en route pour le ciel, où seulement elles sont stables et complètes. Françoise de Toulangeon était heureuse, elle avait une fille bienvenue, un fils qui transmettrait le beau nom des ancêtres, elle attendait son cinquième enfant et craignait, s'ils devenaient nombreux de ne pouvoir les établir suivant leur rang. Sa mère la gronde: « Vous faites tort en cela à la Providence de Celui qui vous les donne, lequel est assez bon et assez riche pour les nourrir et les pourvoir selon qu'il sera expédient à sa gloire et à leur salut. » Elle redoute aussi que sa fille ne s'attache aux biens de la terre et ne s'abandonne à sa nature railleuse. Elle l'avertit de s'attirer les cœurs par « la suave, affable et gracieuse conversation » avec chacun et de garder « la sagesse et sainte retenue en ses actions. » Et voilà qu'un jour M. de Toulangeon meurt aussi, laissant sa femme veuve avec deux petits enfants: « Voilà bien des morts! dit notre sainte. Recevez-les, mon Dieu, dans votre sainte miséricorde! »

« Voilà bien des morts! » C'était une allusion douloureuse à de nombreux deuils précédents, car elle avait perdu aussi son fils! Celse-Bénigne avait épousé une jeune femme charmante et pieuse, Marie de Coulanges. Mais son amour pour elle ne détruisit pas en lui sa funeste passion pour les duels. Richelieu prit des mesures sévères contre cette funeste habitude, qui privait le royaume de ses meilleurs serviteurs et plusieurs duellistes furent condamnés à mort pour l'exemple. Celse-Bénigne échappa à cette peine honteuse mais non à la disgrâce. Le roi qu'il servait avec dévouement lui faisait « mauvais visage. » Alors pour reconquérir la faveur ainsi que les titres glorieux auxquels sa valeur lui donnait droit, il s'engage comme volontaire pour combattre les Anglais qui assiègent La Rochelle. Mais il n'a rien perdu de la foi ni des convictions qu'il tient de sa mère, il se confesse, il communie avec une grande piété le matin de la bataille du 22 juillet 1627, et après six heures de combat il tombe frappé de vingt-sept coups de pique. C'est encore l'évêque de Genève qui annonce sa mort à notre sainte. Elle en est d'abord accablée, puis après un long silence de douleur: « Eh! que dirais-je, mon Dieu, s'écrie-t-elle, sinon de vous rendre grâces de

l'honneur que vous avez fait à ce fils unique de l'appeler lorsqu'il combattait pour l'Eglise romaine? »

Telle est la foi de la patriote et de la chrétienne!

Puis elle songe à Marie de Coulanges et à sa fille âgée de six ans, celle qui deviendra Mme de Sévigné. Elle console la jeune mère, l'enveloppe d'affection, la fait entrer près d'elle au couvent et lui témoigne plus d'amour même qu'à sa propre fille. Mais Dieu devait lui ravir encore cette douce Marie à la fleur de l'âge : « Dieu nous l'avait donnée, Dieu nous l'a ôtée. Que son saint nom soit béni! » dit-elle. Puis elle tombe dans un abattement profond pendant plusieurs jours. La chrétienne, la religieuse vient alors en aide à la mère. Elle se ressaisit, la stupeur première fait place à des larmes abondantes, à une confiance sans bornes dans la Providence, car elle juge ces terribles événements du haut des pensées éternelles. Ils sont morts, elle pleure sur douze tombes qui se sont ouvertes en quelques années, mais qu'est-ce que la mort, sinon le commencement de la gloire? Qu'est-ce qu'un tombeau, sinon le reliquaire qui garde son trésor immortel? Qu'est-ce que l'épreuve, sinon la pierre de touche qui fait sonner le beau métal de l'âme, l'avertissement céleste qui nous détache de la terre pour nous attacher davantage au ciel? « Voilà, écrit-elle, comment notre Dieu très bon nous tire pièce à pièce tout ce qui nous est cher ici-bas! » Et regardant la petite enfant de six ans qui lui est confiée, considérant aussi qu'elle-même vieillit et que l'avenir de l'orpheline n'est point assuré, elle dit dans un élan de foi : « La Sainte Vierge sera sa mère! »

Quelle femme, je vous le demande, souffrit autant que sainte Chantal? mais quelle femme aussi fut meilleure mère? Elle a semé dans la tristesse et recueilli dans les larmes. Si elle n'eût pas été chrétienne elle eût eu sujet de se plaindre de son sort et de son incroyable infortune. Elle pleura parce qu'elle était mère, mais elle se résigna parce qu'elle était chrétienne et que dans tous ses malheurs elle reconnut de grandes grâces de Dieu. Elle remerciait Dieu d'avoir pu donner aux siens une éducation reposant sur la religion, la foi, l'amour du Père qui est aux cieux, parce que la séparation, qui était dure sans doute, renfermait aussi des certitudes de réunion éternelle. Ce ne sont pas ces horribles morts sans espérance. Tous se sont rejoints là-haut et bénissent Dieu pour jamais. Puissiez-vous élever vos enfants dans les mêmes principes, dans le même espoir! Quand Dieu les rappellera à lui vous leur direz alors comme notre sainte : « Au revoir! au ciel! »

PANÉGYRIQUE DE SAINT FIACRE

PATRON DES JARDINIERS

(30 août)

LE TRAVAIL ET LA PRIÈRE

Dominus... ponet desertum ejus quasi delicias, et solitudinem ejus quasi hortum Domini..

Le Seigneur fera de son désert un séjour de délices, et de sa solitude un vrai paradis. (Is., LI, 3).

Mes frères,

Cette magnifique promesse, que faisait au peuple choisi le Voyant d'Israël, se réalisa dans la cité sainte, Sion la désolée. Jéhovah la fit sortir de ses ruines, parce que les Juifs, fidèles à leurs nobles ancêtres, étaient rentrés dans les voies de la justice.

Plus près de nous, mais encore à plus de 1200 ans de distance, elle se réalisa de nouveau. Cette fois, ce fut sur la lisière d'une vaste forêt, qui s'étendait alors jusqu'à la ville de Meaux, dans la partie la plus rapprochée de l'antique capitale de la Brie. Cet endroit, jadis si célèbre, dont l'emplacement n'a pas complètement disparu, s'appelle encore La Breire.

C'est là, dans ce modeste enclos, et dans ce pauvre sanctuaire, que, selon de vénérables chroniques, vécut et mourut S. Fiacre :

Huc vitam duxit, vitam finivit ibidem.

Le Seigneur, pour récompenser dès ici-bas la perfection de sa vie toute de prière, de travail et de charité, fit de son désert un séjour de délices, et de sa solitude un vrai paradis. *Dominus... ponet desertum ejus quasi delicias, et solitudinem ejus quasi hortum Domini.*

La reconnaissance populaire a perpétué sa mémoire à travers les siècles; et vous, Messieurs les jardiniers, vous l'avez très heureusement choisi comme Patron de votre pieuse confrérie.

Nul, mieux que lui, ne pouvait fixer vos préférences.

Comme autrefois le monarque Osias, ce rejeton de race royale s'adonnait aux travaux de la terre. *Erat quippe homo agriculturæ deditus.* (II Par., xxvi, 10). Et, de plus, il avait su, sinon grouper autour de lui, du moins attirer auprès de lui toutes les âmes désireuses d'obtenir de Dieu les faveurs et les grâces qu'elles savaient leur être nécessaires.

Il sera donc d'un intérêt actuel et pratique de redire comment S. Fiacre honora votre profession et comment S. Fiacre est honoré par votre association. Deux pensées qui résumeront ce court panégyrique.

I. — Comment S. Fiacre honora la profession de jardinier

Nos chroniqueurs les plus anciens font vivre S. Fiacre au VII^e siècle. Selon les uns, il serait

né d'une riche et noble famille d'Irlande ; selon les autres, il ne serait rien moins que le second fils d'Eugène IV, qui régnait alors sur ces îles. Quoi qu'il en soit de cette légère divergence, il paraît absolument certain que les exemples du saint évêque qui l'avait élevé lui mirent au cœur l'irrésistible désir de quitter le monde pour se donner entièrement à Dieu.

Dans ce but, il quitta furtivement le palais paternel, abandonna tous les siens, et caché sous les vêtements d'un homme du peuple, il réussit à traverser la mer sans être reconnu.

La Providence, qui veillait sur lui, l'amena du Nord de la France dans les vastes plaines et dans les profondes forêts de la Brie, jusqu'à Meaux, dont l'illustre Faron, de sainte mémoire, occupait le siège épiscopal. Ce fut à lui que s'adressèrent le fugitif et les quelques amis qui l'accompagnaient.

Le pieux pontife les accueillit avec une extrême bonté, leur offrit la plus cordiale hospitalité, puis les interrogea sur leurs origines et leurs intentions. Il reçut du plus jeune d'entre eux cette simple réponse : « L'Irlande est le berceau de mes ancêtres et le mien. La vie solitaire est mon plus cher désir, et Fiacre est mon nom. »

Le vieil évêque, heureux d'assurer à son Eglise la présence de ces édifiants étrangers, mit à leur disposition l'un des endroits les plus sauvages, et cependant les plus proches de la ville, une terre boisée qui faisait partie de son propre héritage. Il les supplia de s'y fixer, leur promettant qu'ils y vivraient dans l'isolement et le calme, ignorés des hommes et bénis de Dieu.

Cette parole ne tarda pas à se réaliser.

Fiacre, avant de songer à s'installer lui-même, commença par construire un oratoire des plus rustiques. — Il voulait que le Seigneur résidât près de lui, que désormais la prière et le travail fussent sa vie tout entière. Il ne comprenait le travail que sanctifié par la prière.

A) *Comment il comprend sa profession.* — Il ne vécut donc pas d'aumônes : non que cette humiliation méritoire répugnât à sa fierté, mais il préféra se soumettre à l'arrêt divin, se nourrir à la sueur de son front : *in sudore vultus tui vesceris pane* (Gen., III, 19), ne tenir son pain de chaque jour que de son labeur et de Dieu.

Nobles sentiments, bien dignes de son âme élevée ! sentiments trop rares aujourd'hui !

Dans ce désert, à quelles occupations peut-il se livrer ? A la culture de la terre, à votre belle profession, Messieurs. Il sait que mieux que toute autre elle met l'homme en rapport constant et direct avec son Créateur.

Y pensez-vous quelquefois ?

Vous remuez péniblement la terre de laquelle nous sommes sortis et à laquelle nous retournerons ; et vous lui confiez, avec vos sueurs,

les semences dont vous attendez la germination, le développement et la production. Vous avez préparé le terrain ; vous l'arroserez s'il le faut ; vous le nettoierez des herbes parasites qui pourraient y pousser. Que pouvez-vous de plus ? Rien. Là s'arrête votre pouvoir.

A votre plante sont maintenant nécessaires des conditions climatiques spéciales, une température propice, une chaleur favorable, une humidité fécondante. Qui les lui donnera ? Pas plus celui qui sème que celui qui arrose : ils ne sont rien. Seul Celui qui fait croître. *Itaque neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus.* (I Cor., III, 7).

Et vous le dites avec l'apôtre S. Paul, parce que vous le constatez chaque jour. Loin de vous amoindrir et de vous diminuer, cette absolue dépendance vous grandit et vous honore. Car vous n'êtes plus seuls à peiner, vous travaillez avec Dieu lui-même. Avec lui, vous poursuivez le même résultat. Avec lui, vous partagez la même tâche ; vous faites votre part et vous espérez qu'il voudra bien faire la sienne. En un mot, vous êtes les coopérateurs, les collaborateurs, les associés, les auxiliaires de Dieu. *Dei enim adiutores sumus.* (I Cor., III, 9).

Regarderez-vous comme un labeur avilissant cette culture que vous faites de moitié avec le Seigneur ? Consentirez-vous par d'inconscients oublis et de coupables négligences à vous priver du tout-puissant concours sans lequel vous ne pouvez rien ?

B) *Comment il l'exerce.* — Comprise de cette manière, votre profession répondait admirablement aux ardentes aspirations de S. Fiacre. Elle les favorisait même. Aussi voyez comment il l'exerça toujours avec Dieu, toujours pour Dieu.

La pensée de la présence et de la collaboration divines ne le quittait pas un instant. La prière accompagnait son travail, et son travail n'était qu'une incessante prière.

A certaines heures du jour, il laissait sa bêche pour vaquer à ses pieux exercices, et prosterné dans sa petite chapelle, il s'abîmait en de profondes méditations, s'entretenait avec Jésus et Marie, dont il aimait à vénérer l'image. Le soir, après quelques heures d'un repos nécessaire, sur la dure couche de la pauvre cabane qui lui servait de cellule, il reprenait près du tabernacle ses ferventes oraisons, et sa nuit s'achevait comme s'était commencée la journée, par d'ineffables colloques avec Celui dont son âme ne s'éloignait jamais.

On raconte que, dans les premières années de sa vie solitaire, S. Fiacre, se voyant contraint d'augmenter son trop petit ermitage, vint demander à S. Faron, le vénérable évêque de Meaux, l'autorisation d'étendre un peu le terrain de sa culture. Celui-ci s'empressa d'acquiescer à son désir et lui concéda tout ce qu'il

pourrait enclore d'un fossé suffisamment profond par le seul travail d'une journée. Le lendemain, dès la première heure, l'ermite, après une fervente prière, saisit sa bêche et se mit à l'œuvre. A peine, affirme la légende, le fer de l'outil a-t-il touché la terre que celle-ci s'ouvre et se creuse d'elle-même, tandis que tout le long de la tranchée miraculeuse, les arbres s'abattent sur le sol...

Naïve et gracieuse image des merveilles que peuvent réaliser ces deux choses sacrées, ces deux puissances toujours à la disposition de l'homme et qui résument toute la vie de votre illustre patron, le travail et la prière.

La prière trop oubliée de nos jours ! La prière que bien des hommes méconnaissent et qu'ils regardent comme indigne d'eux ! Comme si c'était s'abaisser que d'élever son âme vers Dieu pour lui confier filialement ses peines et ses espérances ! La prière, parfois si consolante et si douce ! La prière toujours grande, toujours sublime, puisque c'est le cœur-à-cœur de la créature avec son auguste auteur ! La prière qu'on faisait jadis et qu'on n'ose plus faire aujourd'hui ! La prière dont tant de familles n'ont plus ni l'intelligence ni l'habitude !

Le travail ! Un châtement sans doute, puisqu'il est né de la justice divine ; mais un châtement qui n'a jamais avili personne, qui relève l'homme à ses propres yeux, lui rend la conscience de sa dignité personnelle et lui fait noblement gagner le pain quotidien que lui donne *Notre Père qui est au ciel...* parce qu'en même temps qu'il le demande dans la prière, il le mérite par son travail !

S. Fiacre fait plus encore ; il ne lui suffit pas de travailler avec Dieu, dans la générosité de sa ferveur, il ne travaille que pour Dieu. Tous les produits de sa culture sont destinés aux pauvres ainsi qu'aux voyageurs. Il accueille les miséreux et les pèlerins, qui déjà commencent à venir des contrées voisines, avec une charité compatissante et les invite volontiers à partager le toit de son ermitage et son frugal repas. Sa foi lui montre son divin Maître dans tous ceux qu'il reçoit ; aussi leur offre-t-il, avec la plus cordiale et la plus religieuse hospitalité, les modestes ressources que son labeur a mises à sa disposition. Tout pour Dieu, dans ceux qui le représentent ; le reste pour lui...

Ce désintéressement, Messieurs, quelque admirable qu'il soit en lui-même, ne saurait être pratique pour vous, et les conditions actuelles de la vie ne vous permettent pas de l'imiter. Vous avez à remplir d'autres obligations, et ce n'est point pour vous seuls que vous supportez le *poids du jour et de la chaleur*. Il vous faut subvenir aux besoins de ceux dont le Seigneur vous a confié la charge, vos vieux parents, votre épouse, vos chers enfants ; il vous faut encore prévoir les maladies possibles et l'iné-

vitabile vieillesse qui doit s'achever dans une honorable et digne indépendance.

Toutefois qu'il y ait la part du bon Dieu dans vos récoltes ou votre salaire. Vous devez quelque chose à votre divin collaborateur. Ne disposez pas seuls des résultats de votre commun labeur.

Il est si bon d'aider un plus malheureux que soi ! de porter secours au camarade que la misère éprouve ! de partager avec le pauvre un peu du pain qu'on a courageusement gagné. Vous le savez bien : l'obole du travailleur est plus appréciée du Seigneur que la plus belle offrande du riche.

Procurez-vous cette noble et douce jouissance ; ne soyez pas des égoïstes et ne soyez pas non plus des ingrats. Respectez le nom sacré du Dieu qui travaille avec vous, et que le blasphème ne s'échappe jamais de vos lèvres. Respectez les heures et les jours de repos qu'il vous demande de prendre avec lui. Ne travaillez jamais au mépris de sa loi, parce qu'alors vous travailleriez sans lui, c'est-à-dire seuls et contre lui. Ce travail ne serait pas béni ; l'expérience en est faite : il n'a jamais porté bonheur à personne.

C) *Comment il enseigne.* — Tel est en résumé l'enseignement que S. Fiacre ajoute à ses édifiants exemples.

Ne lui demandez pas un cours pratique des différentes modes de culture intensive, de tailles raisonnées ou de multiplications savantes. Non, l'ermite jardinier ne soupçonnait rien des progrès que vous avez accomplis, des merveilles que vous avez réalisées, des procédés scientifiques qui vous sont familiers.

Sa méthode était simplement celle de son époque, et ce qu'il étudiait surtout dans les différentes branches de votre profession, c'était moins les secrets de la vie végétale que les allusions et les applications à la vie surnaturelle. Des réalités de la terre il s'élevait insensiblement aux choses du ciel ; du travail manuel aux œuvres spirituelles ; des affaires du temps à celles de l'éternité.

Le champ, qu'il retournait de sa bêche, lui rappelait la vigne du père de famille. Il le remuait profondément, afin que la bonne semence y produisît cent pour un ; il le surveillait avec une active vigilance, dans la crainte que l'ennemi n'y vînt semer l'ivraie ; puis il en arrachait avec prudence les ronces, les épines et les herbes mauvaises. — Soins incessants et délicats qu'il demandait à chacun d'assurer à son âme.

Sans expliquer les mystères naturels de la greffe, il en parlait comme l'apôtre S. Paul, afin de démontrer à tous que, « entés sur N.-S. J.-C. » par la communion sacramentelle, nous puisons dans l'Eucharistie comme une sève divine, qui communique à nos âmes une vigueur toute surnaturelle et les rend capables

de produire en abondance les fruits de grâce et de salut.

Vous le voyez, Messieurs, S. Fiacre n'était pas seulement un homme s'adonnant au jardinage ; il était plus encore, il était un maître de culture *spirituelle*. Et c'est à ce double titre qu'il fut et qu'il reste l'honneur de votre profession.

II. — *Comment S. Fiacre est honoré par l'Association des jardiniers*

De leur côté, que firent les ouvriers de la terre, les jardiniers, pour l'illustre ermite, qui le premier les avait honoré ? Ce que vous continuez de faire, Messieurs, après vos pieux ancêtres. Ils se groupèrent en une association professionnelle, fondèrent votre antique confrérie, déjà vieille de plusieurs siècles, et se placèrent sous le patronage de S. Fiacre, afin de rendre à l'immortel solitaire le triple hommage de leur reconnaissance pour le passé, de leur confiance pour le présent, de leur espérance pour l'avenir.

A) *Reconnaissance pour le passé.* — Les générations qui vous ont précédés vous en ont donné l'exemple, et vous en ont légué l'obligation.

Lisez les intéressantes et naïves chroniques de l'époque, et vous saurez de quelle réputation méritée jouissait alors votre Patron, dans la France entière, et même au-delà des frontières. Des contrées les plus lointaines, d'innombrables pèlerins venaient chercher auprès de lui la paix de leurs âmes, la consolation de leurs peines, le soulagement et la fin de leurs épreuves ; et tous constataient son crédit près de Dieu, si tous ne s'en allaient pas exaucés.

La croyance populaire avait en quelque sorte spécialisé son pouvoir pour la guérison de certaines tumeurs malignes et reconnues incurables. Aussi les malheureux atteints de ces affections mortelles ne cessèrent-ils de se rendre à son pauvre sanctuaire, et plus tard à son tombeau. Les miracles qu'il fit, ou plutôt qu'il obtint du Seigneur, sont restés légendaires. On les raconte encore dans les villages de la Bourgogne, et dans ceux de la Brie, sur les bords de l'Oise et sur les rives de la Marne. Les simples et les petits, les gens d'église, les mon-dains, les riches et les seigneurs, tous se retrouvaient et se confondaient dans une même supplication.

La reine Anne d'Autriche lui dut le rétablissement de Louis XIII, tombé malade à Lyon. En l'année 1641, pour accomplir le vœu qu'elle en avait fait, elle vint en actions de grâces à la solitude jadis habitée par le saint ermite. Tous les ans, elle envoyait quelqu'un faire ce pèlerinage à ses intentions, et l'histoire nous a conservé le souvenir de l'heureuse neuvaine qu'y commença le grand Bossuet, l'illustre évê-

que de Meaux, pour obtenir au roi Louis XIV le retour à la santé.

Tous ces faits, et quantité d'autres rigoureusement constatés, auréolèrent la personne de l'humble solitaire d'un éclat extraordinaire. Lui, que le Seigneur, sur son instantane prière, défigura par une lèpre hideuse afin de faire agréer son refus au diadème paternel qu'on lui venait offrir, lui qui n'avait rêvé que de vivre et de mourir ignoré des hommes, il fut porté par eux au faite des honneurs. Les prodiges qu'il multiplia le placèrent parmi nos plus célèbres thaumaturges.

La reconnaissance populaire, dont vous continuez la noble tradition, garda pieusement sa mémoire, à travers les siècles et les événements les plus divers ; et de nos jours elle nous le montre encore comme une de nos gloires religieuses les plus connues et les mieux vénérées.

B) *Confiance pour le présent.* — Toute cette grandeur, toute cette gloire du passé, justifie largement la confiance qu'après tant de générations vous lui témoignez aujourd'hui. Sa mort, en effet, si précieuse devant Dieu, n'a nullement diminué la puissance de son intercession, bien au contraire ; et ses clients fidèles en font chaque jour la consolante expérience.

C'est pourquoi vous avez voulu que votre association fût placée sous son vocable. D'ailleurs ce n'est pas seulement l'intérêt qui vous a inspiré cette décision : vous avez saisi l'occasion qui se présentait à vous d'affirmer votre respect des traditions en même temps que votre indépendance. Et cela fait votre éloge.

Vous résisterez donc, Messieurs, à cette fureur de laïcisation qui sévit, en ce moment, sur notre France pourtant si chrétienne, et vous maintiendrez fermement le caractère religieux de votre association. Rien ne brisera le lien sacré qui vous unit, car il donne à votre groupement professionnel une stabilité que ne sauraient avoir les organisations purement civiles, et vous garantit des avantages de beaucoup supérieurs pour la défense de vos intérêts, la revendication de vos droits, l'appui moral et le soutien mutuel.

Cette généreuse pensée, le programme de votre fête patronale l'affirme à sa manière, puisqu'avec des réjouissances familiales et fraternelles, il comporte des réunions à l'église, des offices publics, des cérémonies religieuses. Ce n'est donc pas d'une société quelconque que vous êtes membres, mais d'une véritable confrérie, filiale légitime de nos anciennes et vénérables corporations.

Vous ne céderez donc pas aux tendances actuelles ; vous ne vous séparerez pas du Dieu qui chaque jour travaille avec vous ; et fidèles quand même à votre glorieux patron, jadis l'un des vôtres, vous vous ferez une obligation d'honneur de conserver parmi vous la

confrérie de S. Fiacre telle qu'elle a toujours été. Vous la transmettez à vos fils telle que vous l'avez reçue de vos ancêtres.

C) *Espérance pour l'avenir.* — A l'accomplissement de ce noble devoir s'attache un intérêt surnaturel : la réalisation des espérances de l'avenir.

Vous le savez, mes frères, nous ne sommes pas en ce monde pour y demeurer toujours. Une heure viendra pour chacun de nous, qui sera la dernière. Cette pensée, quelque pénible qu'elle puisse être, s'impose à nous, comme une nécessité fatale.

Les sages règlements de votre confrérie s'en inspirent à plusieurs reprises. Votre pieuse association n'est pas de celles qui s'arrêtent à la tombe, et ce n'est pas pour être séparés dans la vie future, que vous vous êtes unis dans la vie présente.

Sans doute, vous êtes invités à conduire au cimetière ceux qui vous ont précédés dans la mort ; mais vous avez encore à leur égard d'autres obligations : vous leur devez le souvenir efficace d'une fraternelle prière, afin de leur assurer l'éternel bonheur.

Vous l'avez fait jusqu'ici : vous ne serez pas oubliés non plus. Vous aurez votre part au *Memento* de la fête patronale, ainsi qu'aux messes qui, chaque année, sont dites à l'intention de vos défunts. Vous avez prié pour les autres : on priera pour vous.

Quelle touchante et véritable fraternité, que la mort elle-même ne peut anéantir ! Quelle charité mutuelle, qui ne s'éteint pas avec la vie ! Mais surtout quel réconfort pour ceux qui s'en vont, quelle consolation pour ceux qui pleurent, et pour tous quelle espérance !...

N'est-ce pas à ce moment suprême qu'intervient en faveur des siens celui sous le patronage duquel ils ont voulu vivre et mourir ? S. Fiacre, votre représentant accrédité près de Dieu, votre chargé d'affaires, joint à nos supplications sa puissante prière, qui multipliait ici-bas les miracles. Et la miséricorde divine accueille ses confrères dignes et loyaux, les hommes de devoir et de bonne volonté, et les récompense par l'éternelle réalisation de leurs légitimes espérances...

**

Que conclure, Messieurs, de ce panégyrique de votre Patron ?

Qu'à son exemple votre travail doit vous élever vers Dieu, tout autant que votre prière, et qu'il doit être pour vous une incessante exhortation ; qu'au-dessus de la culture professionnelle il y a la culture surnaturelle, dont le Seigneur lui-même est le divin ouvrier : *Pater meus agricola est*, et dont nous sommes les plantes privilégiées : *Ego sum vitis, vos autem palmites*, disait le Sauveur à ses disciples. Plantes que le père de famille soigne

avec une sollicitude de tous les instants. *Agri-cultura Dei estis*, enseigne S. Paul.

Répondez, mes frères, à ce traitement de faveur, et loin de vous exposer aux malédictions encourues par le figuier stérile, comme tout bon arbre, portez abondants des fruits de grâce et de salut.

Que votre pieuse confrérie soit le jardin fertile et préféré du Seigneur, où se retrouvent, se plaisent et s'épanouissent avec la divine semence les fleurs les plus belles et les plus symboliques.

A leur manière, elles publient la gloire de leur auguste auteur. Instruisez-vous auprès d'elles, comprenez leur silencieux langage. Apprenez de l'odoriférante violette la douce humilité, de l'éclatante blancheur du lis l'innocence et la pureté, de leur reine, la rose, la reconnaissance et la générosité. Mettez en pratique tous ces enseignements, et puis joignez vos voix à leurs parfums pour bénir le Seigneur. *Florete, flores, et date odorem, et benedicite Dominum.* (Eccli., xxxix, 19).

Par l'honorabilité de votre vie, par l'accomplissement généreux de tous vos devoirs et par la puissante intercession de S. Fiacre, obtenez une place dans les parterres divins. *Florete in atrii domus Dei nostri.* (Ps., xci, 14).

Là, les lis et les fleurs ne s'étiolent et ne se fanent jamais. Ils s'épanouissent éternellement. *Justus germinabit sicut lilium, et flo-rebit in æternum.* Amen.

La collection de la PRÉDICATION

Nous rappelons à nos abonnés que nous pouvons leur fournir les années antérieures de la **Prédication** depuis 1895 inclusivement.

Chaque année, en fascicules, coûte 8 f. ; une année de *Doctrine* et de *Prédication*, 13 f. ; port en sus. Nous accordons volontiers toutes facilités de paiement.

Comme recueils de *plans de sermons*, on utiliserait facilement nos **Tables Générales**, dont chaque volume contient plus de deux mille plans, avec références aux volumes de la *Prédication*.

Celles de la *Deuxième Série* coûtent 6 f., *franco* 6 f. 40 pour la France, 6 f. 80 pour l'Etranger. — Celles de la *Troisième Série* coûtent 8 f., *franco* 8 f. 50 pour la France, 9 f. pour l'Etranger.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 augusti 1913.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 14 août 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXI. Pourquoi Dieu a-t-il créé les méchants ? 577. — XXII. La Providence et les méchants, 579.
Instructions dominicales. — LIX. 17^e Dim. après la Pentecôte : L'amour de Dieu, 581.
Sermons sur quelques Œuvres. — L'Association de la Sainte Famille, 584.
Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XLII. L'Épître aux Romains (suite), 587.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXI

POURQUOI DIEU A-T-IL CRÉÉ LES MÉCHANTS ?

Messieurs,

Dans notre dernière conférence, nous avons vu que Dieu a basé le monde moral sur le principe de la liberté. Il l'a fait parce que cela est plus glorieux pour lui et pour nous. La conséquence est qu'il y aura des méchants, mais leur méchanceté ne saurait être imputable qu'à eux-mêmes, puisqu'ils sont libres, et qu'au lieu de choisir le mal ils peuvent choisir le bien. Cela est évident et cela est très simple.

Trop simple peut-être, puisqu'au lieu de s'arrêter à cette solution qui respecte à la fois les droits de Dieu et les droits de l'homme, on a quand même voulu faire grief à la Providence de ce qu'il existe des méchants sur la terre.

Pourquoi Dieu les a-t-il créés ? Ne savait-il pas le mauvais usage qu'ils feraient de leur liberté ? Puisqu'ils ne demandaient pas à vivre, leur responsabilité est bien atténuée. En les laissant dans le néant, Dieu aurait supprimé toutes les causes de difficultés.

Voilà l'objection bien posée. Les méchants font souffrir les bons sur la terre et ils sont destinés à être malheureux plus tard. Dieu, qui est la bonté même, n'avait qu'à ne pas les appeler à la vie.

Oui, cela semble aller tout seul.

Réfléchissons, cependant, pendant quelques instants, et nous verrons à quelles conclusions on aboutit quand on veut faire la leçon à la Providence.

I

Tout d'abord, faisons justice à cet argument : *les méchants n'ont pas demandé à vivre, leur responsabilité est donc bien atténuée.*

Vous êtes pères de famille ; un de vos petits

enfants rentre de classe avec de mauvaises notes ; vous lui faites des reproches et il vous répond : « Je n'ai pas demandé à aller à l'école. » — Admettez-vous cette excuse ?

Vous êtes officiers ; on amène devant vous un déserteur qui passait à l'ennemi avec armes et bagages. Vous vous constituez en conseil de guerre et il vous répond : « Je n'ai pas demandé à être soldat. » — Est-ce que vous admettez cette excuse ?

Vous êtes membres du jury ; vous avez à juger un de ces bandits qui massacrent sans pitié tout ce qui leur résiste. Il vous répond : « Je n'ai pas demandé à être Français, et par conséquent je ne suis pas obligé d'obéir aux lois du pays. » — Est-ce que vous admettez cette excuse ?

Non, sans doute, et vous ferez bien ; parce que le devoir est une chose qui est au-dessus de nous, qui s'impose à nous et qui ne dépend pas de notre consentement. Dieu est notre maître ; il nous appelle à la vie en vertu de son autorité souveraine. C'est à nous d'accomplir les devoirs que cette vie comporte. Un point, c'est tout !

Arrivons maintenant à l'objection elle-même. *Pourquoi Dieu a-t-il créé les méchants ?*

Messieurs, Dieu ne crée pas les méchants ; pas plus qu'en envoyant vos enfants à l'école vous ne faites des écoliers paresseux et indisciplinés ; pas plus que la France, en appelant ses enfants sous les drapeaux, ne fait les déserteurs et les lâches.

Dieu crée des êtres libres, également aptes à devenir bons ou méchants, selon ce qu'ils voudront, puisqu'ils sont également doués de liberté. S'ils deviennent bons, ils en auront le mérite ; s'ils deviennent méchants, ils en auront la responsabilité. Personne n'est fatalement destiné à la vertu, et personne n'est fatalement destiné au vice. Si Dieu, en appelant à la vie ses créatures, leur tenait ce langage : « Toi, je veux que tu sois bon. Toi, je veux que tu sois mauvais » ; vous pourriez accuser sa bonté. Mais ceux qui seront méchants le seront malgré lui. Cela suffit pour que vous ne lui fassiez pas un grief de les avoir créés.

— Soit, dira notre contradicteur. Dieu ne nous force pas à être méchants. Mais il connaît ceux qui, faisant un mauvais usage de leur liberté, le seront.

— D'accord.

— *Si Dieu les connaît, pourquoi les appelle-t-il à vivre ?*

Messieurs, pour répondre à cette question, je vais vous raconter un apologue.

Il y avait une fois, dans l'Afrique équatoriale, un roi nègre qui vint faire un voyage en Europe. Quand il arriva dans notre pays, c'était en période électorale. Il se fit expliquer la chose, et il résolut d'établir dans ses Etats ce

suffrage universel qui lui paraissait admirable, avec toutefois une légère modification qui lui sembla nécessaire pour prévenir les abus. Voici donc la constitution qu'il promulgua dès son retour en Afrique. Elle ne comprenait que deux articles :

Art. 1^{er}. — Le suffrage universel est établi dans le royaume.

Art. 2. — Ne seront admis à voter que ceux dont le suffrage sera conforme au bon plaisir du roi.

Evidemment, ce monarque d'ébène se faisait une idée toute spéciale de la liberté. Et bien ! c'est la même idée que s'en font ceux qui prétendent que Dieu ne devrait laisser venir au monde que les bons. Il est clair que ceux-là jouiraient de leur liberté. Mais les autres ?

La liberté, si je ne me trompe, est la faculté de choisir entre le bien et le mal. Si l'on acceptait le système de ces Messieurs, où serait cette faculté, puisque ceux qui voudraient faire le mal en seraient empêchés par une interdiction aussi radicale que définitive ?

II

Vous le voyez, le premier effet de l'objection, si elle était réalisée, serait de *supprimer la liberté*, c'est-à-dire, comme nous l'avons établi, une chose qui, en elle-même, malgré les abus qu'on en fait, est bonne. Cette première conséquence est de taille ; il en est une autre encore plus exorbitante, puisque ce serait *supprimer le genre humain* lui-même.

Quels sont ceux, en effet, que vous désignerez sous le nom de méchants ?

Ce sont ceux, sans doute, qui, en faisant le mal, font souffrir leurs frères. Dévoyés lamentables qui, par l'usage déplorable qu'ils font de leur liberté, sèment sur leur chemin l'effroi, la douleur et la honte, et qui, finalement, sont victimes de leurs propres désordres.

Vous entendez par là, je m'en doute bien, ces criminels sinistres qui ont marqué leur passage dans la vie par un sillage de boue et de sang ; les grands massacreurs d'hommes, les grands violateurs du droit, les grands oppresseurs de la conscience humaine. Faites bien attention, pourtant, parce que vous allez vous heurter à deux difficultés.

La première, c'est que tout le monde ne partage pas votre appréciation sur ceux qui méritent la réprobation publique. Ne savez-vous pas que Nérón a trouvé des apologistes, que Bonnot a suscité des élèves et que Robespierre va avoir sa statue ? Ceci prouve qu'il n'est pas si facile que cela de déterminer quels sont les grands criminels dont Dieu aurait dû préserver le monde.

Je sais bien que vous me direz : « Ceux qui soutiennent ces gens-là ne valent pas mieux qu'eux ! » C'est possible. Mais, si vous interdisez l'existence à tous ceux qui, à un moment

ou à l'autre, approuvent ceux qui font mal, vous allez singulièrement dépeupler la terre.

Il y a plus, et c'est la seconde difficulté que je vois à votre système ; de quel droit limitez-vous aux grands criminels seuls, et à leurs apologistes, le nombre des méchants que Dieu eût mieux fait de ne pas créer ? A quel degré, au juste, fixez-vous la scélératesse de ceux qu'il ne devra pas appeler à la vie ? Où vous arrêterez-vous ? Sur cette échelle graduée à l'infini qui s'appelle la responsabilité humaine, pourrez-vous établir une moyenne ?

Non, Messieurs, vous ne le pourrez pas. Car votre but et votre principe vous pressent.

Votre but : vous ne voulez pas qu'on puisse rien dire contre la Providence ; or, on le fera, toutes les fois qu'un acte délictueux sera commis, fût-il de peu d'importance.

Votre principe : car, selon vous, celui-là est méchant qui, en faisant le mal, fait souffrir les autres. Or, quel est l'homme qui, à un moment donné, n'a pas, par une faute, causé de chagrin autour de lui !

Ce n'est pas Pierre qui renia son Maître. Ce ne sont pas les Apôtres qui l'abandonnèrent. Ce n'est pas S. Paul qui persécuta l'Eglise. Ce n'est pas S. Augustin qui fit verser tant de larmes à sa mère. Ce n'est pas le grand Condé qui se révolta contre son pays. Ce n'est pas Corneille ni Racine qui pleurèrent les passages passionnés de leurs tragédies.

Cherchez dans la vie de tous les grands saints, de tous les grands héros, de tous les grands hommes : vous y trouverez une page, ou tout au moins une ligne, qu'ils eussent voulu, dans la suite, effacer de leur sang. Tous ont eu leur heure sombre, où ils ont fait le mal et où ils ont fait souffrir les autres.

Et nous-mêmes, Messieurs, qui ne valons ni plus ni moins que les autres, nous qui ne sommes ni des héros ni des saints, est-ce que nous n'avons pas connu ces heures sombres, où l'on fait le mal et où l'on fait souffrir, ces heures où nous avons abusé de notre liberté ?

La conclusion, vous la voyez, n'est-ce pas ? c'est que, si Dieu eût dû ne pas créer ceux qui se serviraient mal de leur libre arbitre, il eût fallu qu'il ne créât personne. Cette conclusion vous paraîtra certainement excessive.

Donc le principe dont elle a été rigoureusement déduite est faux.

III

Un autre côté de la question, qui n'est pas sans importance, c'est que *les méchants, et même les plus pervers parmi les méchants, peuvent avoir des descendants qui soient bons*. Faudra-t-il donc supprimer ceux-ci à cause de ceux-là ?

Clotaire 1^{er} est un monarque sans pitié. Pour agrandir son royaume, il assassine les deux

enfants de son frère. Mais il a pour fils celui que les vieilles chroniques et la voix populaire ont appelé « le bon roi Gontran. »

Philippe-Auguste n'est guère plus commode que Clotaire, quand ses passions sont en jeu. Il donne un grand scandale à son peuple et est excommunié. Mais il a pour petit-fils celui qu'on a appelé « la fleur de la chevalerie française, » cette perle de sagesse, de loyauté, de bonté et de justice, qui s'appelle S. Louis.

Et, pour prendre un exemple encore plus frappant, est-ce que Adam, le premier des criminels, le premier des révoltés, n'a pas été le père de tous les saints, de toutes les âmes grandes, de toutes les âmes pures ?

De nouveau, je pose la question : si les méchants — et je viens d'en donner des exemples — peuvent avoir dans leur descendance des sages, des héros et des saints, convient-il à la bonté divine d'empêcher ceux-ci de naître, parce que ceux-là devaient abuser de leur liberté ?

Vous disiez tout à l'heure que Dieu ne devrait laisser venir à la vie que les bons ; mais, si la condition indispensable pour cela est d'y appeler également des méchants qui seront leurs pères, soutiendrez-vous que Dieu a eu tort ?

**

Telles sont, Messieurs, les réflexions que j'avais à vous soumettre, à propos de cette question : Pourquoi Dieu a-t-il créé les méchants ? Vous voyez qu'elles ne sont pas dénuées de valeur.

Quelquefois on entend des gens qui se permettent de dire : « Si j'étais le bon Dieu... »

Répondez-leur avec assurance : « Si vous étiez le bon Dieu, cher Monsieur, eh bien ! vous feriez exactement comme lui ! » Ainsi soit-il.

XXII

LA PROVIDENCE ET LES MÉCHANTS

Messieurs,

C'est par respect pour la liberté humaine que Dieu n'empêche pas les méchants de venir à la vie. C'est aussi par respect pour la liberté qu'il ne les punit pas tout de suite, dès qu'ils ont mal fait.

Supposez, en effet, que le châtiment suive immédiatement la faute, que tout blasphémateur devienne muet sur le champ, que tout voleur perde à l'instant même l'usage de son bras, que tout profanateur soit sur l'heure foudroyé ; supposez que cela se fasse infailliblement, automatiquement pour ainsi dire, personne ne se hasarderait plus à être blasphémateur, voleur ou profanateur. On pourra en avoir envie, mais on ne l'osera pas ; ce qui revient à dire qu'il n'y aura plus de liberté.

Ainsi donc Dieu non seulement créera les méchants, mais encore il les laissera agir ordinairement et il ne les frappera que de loin en loin : suffisamment pour rappeler qu'il existe et qu'il regarde ; assez rarement toutefois pour ne pas faire une loi constante de ce qui ne doit être qu'une exception.

Ceci étant dit, comment la Providence pourrait-elle se concilier avec l'existence des méchants ? C'est ici qu'apparaît encore une de ces revanches divines dont je vous parlais dans une de nos précédentes conférences, un de ces moyens qui n'appartiennent qu'à Dieu, pour concilier ce qui est inconciliable : sa bonté et l'existence du mal moral ; la liberté et le triomphe de la justice.

Oui, Dieu laissera agir les méchants, mais, en même temps, il leur fera remplir un rôle nécessaire, et il se servira d'eux, malgré eux, sans qu'ils s'en doutent, pour l'accomplissement de ses desseins.

Telle est la vérité lumineuse que nous allons étudier aujourd'hui.

I

D'abord, l'existence des méchants est nécessaire à l'exercice de la liberté.

Les anciens connaissaient si bien cette vérité, qu'ils l'avaient symbolisée dans une de leurs fables. Hercule, disaient-ils, sur le point de commencer sa vie de prodigieuses aventures, fut abordé par deux femmes diversement belles. C'étaient la Vertu et la Volupté qui venaient tenter son cœur et s'efforcer de le conquérir. La vertu l'emporta, du moins à ce moment-là, car le héros du paganisme grec devait, plus d'une fois, manquer de fidélité au guide radieux qu'il avait choisi.

Que signifie cette allégorie, sinon que l'existence du mal est nécessaire à l'exercice de la liberté ? C'est, avons-nous dit, la faculté de choisir entre le bien et le mal ; mais, pour qu'on puisse choisir, il faut qu'on les ait tous les deux sous les yeux.

Voyez ce jeune homme qui est votre fils. Il est né et il a grandi à votre foyer, sous l'égide attentive de votre tendresse, le témoin journalier de votre vie d'honnête homme, de bon citoyen et de chrétien fidèle. Son dessein est de vous ressembler. Il a mille fois raison. Mais pourrez-vous dire que c'est un choix de sa part, tant qu'il n'aura pas vu d'autres hommes différents de vous ?

Non ; il choisira vraiment le jour où il pourra comparer l'existence digne et fière de son père, avec l'existence beaucoup plus facile, beaucoup plus agréable, et parfois beaucoup plus prospère, de ceux qui ne pensent pas comme vous. Si à la vue de ce double spectacle il déclare : « J'aime mieux rester pauvre, être combattu, souffrir l'injustice en restant honnête comme mon père, plutôt que de cher-

cher, comme tant d'autres, dans les abdications et dans les capitulations de la conscience, des joies et des succès de mauvais aloi, » s'il dit cela, il a vraiment choisi, et son choix est un acte viril qui l'honore et le grandit.

Il sera bien plus honoré et bien plus grandi, s'il reste fidèle à ce choix. Il ne suffit pas, en effet, pour lui de voter à bulletin ouvert pour le Bon Dieu ; il faudra qu'il maintienne son suffrage et qu'il en accepte vaillamment les conséquences.

Car, vous pensez bien que les méchants ne prendront pas leur parti facilement de son enrôlement dans l'armée du bien. La conduite d'un honnête homme est pour les coquins une sanglante critique qu'ils s'efforcent de faire cesser par tous les moyens possibles. Tantôt, le mal se fera sirène séduisante, et il faudra que le jeune homme, pour résister à l'appel enchanteur, s'attache au devoir, comme autrefois Ulysse au mât de son navire. Tantôt, jetant le masque, il se fera terrifiant, pour intimider et pour décourager. Il maniera, avec une égale habileté, le persiflage, l'insulte et la calomnie. Il menacera, et ses menaces ne seront pas vaines, car il ne reculera devant rien. Sa haine, qui ne désarmera jamais, frapera aux endroits les plus sensibles, à l'honneur, à la justice, aux espoirs les plus légitimes, aux affections les plus saintes. Ah ! ce ne sera pas toujours commode de rester droit, de rester bon, de rester honnête !

Vous en plaindrez-vous ? A Dieu ne plaise ! Est-ce que vous ne voyez pas que cette lutte implacable est la consécration même de votre liberté ? Est-ce que vous ne voyez pas qu'elle donne à votre témoignage son maximum de valeur ? Est-ce que vous ne voyez pas qu'elle fait de vous de vrais soldats du bien ? « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ! » s'écrie le grand Corneille. Les périls ne manquent pas aux bons ; la gloire et le mérite ne leur manquent pas non plus !

II

Voici donc les deux armées en présence.

D'un côté, ceux qui préfèrent à tout leur conscience et leur devoir.

De l'autre, ceux qui entendent ne se servir de leur liberté que pour leurs jouissances et leurs appétits.

C'est ici encore qu'apparaît la sagesse providentielle, puisqu'elle se sert des méchants pour instruire les bons, pour les discipliner et pour les mener à la victoire.

Pour les instruire. Les Spartiates, pour éloigner leurs enfants de l'abus du vin, faisaient enivrer les ilotes. Le spectacle dégradant de ces hommes qui perdaient dans la boisson leur dignité et leur raison, était, pensaient-ils, la meilleure des exhortations à la sobriété. Est-ce que la vue des méchants ne produit pas

souvent le même effet ? Quand on voit par quels moyens ils arrivent aux honneurs et à la richesse, d'autant plus abaissés qu'ils sont montés plus haut, d'autant plus méprisables qu'ils sont plus courtisés, quand on voit à quel degré d'avilissement les ont conduits leurs passions, vraiment, pour les âmes loyales et fières, cela vaut mieux que tous les discours du monde. Les méchants instruisent les bons.

Pour les discipliner. La tempête épure le ciel ; le vent d'automne, en secouant l'arbre, en fait tomber les fruits malsains ; les premières bises le dépouillent du bois mort. De même, la lutte retire du milieu des bons, tous ceux qui sont ambitieux et hypocrites. La quantité y perd, la qualité y gagne. Ceux qui restent, en voyant le mal qui se répand, sentent mieux la nécessité d'agir, et de s'unir pour agir. Le moment n'est plus de rester sous sa tente. Il faut en sortir pour livrer les grandes et indispensables batailles de la vérité et du droit. C'est alors qu'on se serre autour du drapeau, c'est alors qu'on se sent les coudes, c'est alors qu'on écoute les chefs, c'est alors qu'on marche comme un seul homme. Qui fait cette union ? Les méchants.

Enfin, la Providence se sert des méchants pour mener les bons à la victoire. A quelle victoire ? A la victoire morale qui consiste à triompher de soi-même et à donner au monde d'éclatants exemples de vertu.

Vous souvenez-vous, Messieurs, de cette admirable scène du théâtre français qui nous montre Auguste, le grand empereur romain, découvrant un complot tramé contre sa vie ? Et quel est le coupable ? C'est l'ingrat Cinna qu'il a comblé de bienfaits. Va-t-il, comme il en a le droit, et comme Cinna lui-même s'y attend, le mettre à mort ? Non : entendez-le qui s'écrie :

En est-ce assez, ô ciel, et le sort, pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encore séduire ?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers ;
Je suis maître de moi comme de l'univers ;
Je le suis ; je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
Conservez à jamais ma dernière victoire !
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie...

Est-ce assez beau, Messieurs, cette victoire d'une grande âme sur elle-même ? Elle n'eût pas été possible sans la trahison de Cinna ; pas plus que la constance inébranlable des amis fidèles, sans l'épreuve ; pas plus que le pardon sublime des injures, sans les ennemis ; pas plus que l'héroïsme triomphant des martyrs, sans les persécuteurs. Vous voyez donc bien que les méchants sont nécessaires pour conduire les bons jusqu'aux sommets de la beauté et de la grandeur morales.

III

Il nous reste, Messieurs, pour compléter cette étude, à examiner un dernier point de vue : c'est

que les méchants, quoi qu'ils fassent pour contrarier les desseins de la Providence, et à l'heure même où ils pensent triompher d'elle, ne font que *servir ses vues* et deviennent entre ses mains des instruments nécessaires.

Quelle maîtrise suprême que celle-là ! Etre assez puissant pour faire converger vers le but qu'on se propose même les efforts de ses ennemis ! Les dominer de si haut que leur haine, non seulement ne soit pas préjudiciable, mais qu'elle entre comme un élément de succès dans le plan qu'on s'est tracé ! Il n'y a vraiment qu'un Dieu qui puisse se jouer ainsi des plus insurmontables difficultés.

Voyez le Fils de Dieu. Il est venu sur la terre pour sauver le monde ; et pour cela il faut qu'il souffre et qu'il meure. Mais qui osera porter la main sur lui ? Est-ce que le plan rédempteur ne va pas être impossible, faute de collaborateurs assez insensés pour s'attaquer à Dieu même ?

N'ayez pas peur. Il y aura toujours sur la terre des orgueilleux, des cupides et des lâches. La passion les aveuglera et les empêchera de reconnaître le Messie, bien qu'il ait été annoncé et décrit par les prophéties dont le peuple juif a la garde et qu'il sait par cœur. Ce Messie que les pharisiens et les princes des prêtres attendent avec impatience, ils le jugeront et ils le condamneront ; Judas le trahira, Pilate l'enverra mourir au Calvaire et le fera, après sa mort, garder par des soldats. Après quoi, les uns et les autres, Judas excepté, ils se réjouiront. N'ont-ils pas abattu celui qui leur portait ombrage ?

Qu'ont-ils fait cependant, sans qu'ils s'en doutent et sans que leur liberté ait été un seul instant lésée ? Ils ont travaillé à l'œuvre de Dieu, ils ont réalisé les prophéties ; et les gardes qu'ils ont placés autour du tombeau sacré ont été les irrécusables témoins de la résurrection.

Il en sera de même toujours. En tuant les martyrs, les persécuteurs ont établi la divinité du christianisme ; en exilant les prêtres, la Révolution de 1793 a préparé la conversion de l'Angleterre ; en votant la Séparation, les Caïphes et les Pilates de 1905 ont, comme nous le verrons dimanche prochain, renouvelé l'Eglise de France.

**

Fénelon disait : « L'homme s'agite et Dieu le mène ! » C'est cette parole que nous retiendrons pour conclure cet entretien. Il n'en est pas qui exprime mieux l'action victorieuse de la Providence dans le monde.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

LIX

17^e Dimanche après la Pentecôte

L'AMOUR DE DIEU

Mes frères,

En écoutant la lecture des évangiles chaque dimanche, vous avez dû remarquer comme moi avec quelle insistance N.-S. nous rappelle le précepte de la charité. « Aimez Dieu, aimez votre prochain, c'est à cela que se rapportent la loi et les prophètes. » (Mt., xxii, 40). On dirait vraiment que ce divin Sauveur n'est descendu du ciel sur la terre que pour y apporter la charité. Je vous ai souvent expliqué le précepte que Dieu nous impose d'aimer nos frères, c'est-à-dire tous les hommes. Je vais aujourd'hui vous entretenir un instant de l'amour de Dieu.

I

D'abord nous devons aimer Dieu. Personne ne saurait contester cette vérité. Premièrement Dieu lui-même nous fait une obligation rigoureuse de lui donner notre affection ; deuxièmement il la mérite parce qu'il est souverainement aimable et infiniment bon.

Dieu le souverain Maître a toujours exigé que sa créature lui réservât la première place dans son cœur. « Ecoute, ô Israël, était-il dit aux Juifs, le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur. Vous tous qui êtes son peuple, vous l'aimerez de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces. Souvenez-vous de ce précepte ; gravez-le bien avant dans votre mémoire, instruisez-en vos enfants, réfléchissez-y en tout lieu et en tout temps et ne le perdez jamais de vue. » (Deut., vi, 4-7). Ce fut toujours là le premier des commandements, sous la loi ancienne comme sous la nouvelle : « Un seul Dieu tu adoreras et *aimeras* parfaitement. »

Plus d'une fois, comme s'il eût craint que les hommes l'eussent oublié, Jésus-Christ a rappelé ce précepte, voulant pour ainsi dire en faire une nouvelle et solennelle promulgation. Nous en avons un exemple dans l'Evangile d'aujourd'hui : « Vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur. » Et il ajoute : « C'est le premier et le plus grand des commandements. » « Je suis venu sur la terre, disait-il un jour, afin d'y allumer le feu de l'amour divin, et ma volonté est que ce feu brûle dans tous les cœurs. » (Luc, xii, 49). Aussi S. Paul, inspiré par Dieu et qui connaissait bien ce qui nous était commandé, n'a-t-il pas craint de prononcer cette terrible sentence : « Anathème à quiconque n'aime pas N.-S. J.-C. » (I Cor., xvi, 22).

Dieu pouvait-il pousser la bonté plus loin ? Lui, l'Etre infiniment grand, infiniment puissant, infiniment heureux, veut avoir avec sa

chétive créature des relations d'affection. Les princes de la terre se croiraient déshonorés s'ils liaient amitié avec des serviteurs. Mais Dieu s'abaisse infiniment plus quand il nous demande de l'aimer. « Eh quoi ! Seigneur, s'écriait S. Augustin, que suis-je à vos yeux pour que vous m'ordonniez de vous aimer, pour que votre colère s'allume contre moi si je vous refuse mon amour, comme si ce n'était pas une assez grande misère de ne pas vous aimer ? »

Oui, mes frères, c'est une grande misère de ne pas aimer Dieu, parce que c'est ne pas le connaître. Il est en effet souverainement aimable. À ce titre lui seul il mérite d'une manière absolue notre amour ; en lui seul notre cœur peut parfaitement se reposer et se rassasier. L'homme a besoin d'aimer et un besoin si immense que toutes les créatures sont incapables de combler le vide de son cœur. Il aime naturellement et nécessairement tout ce qui est bon. Son amour pour un objet doit être d'autant plus grand que celui-ci est meilleur. Or Dieu renferme en lui toute bonté, toute perfection. Jamais nous ne verrons rien qui approche de son amabilité. Songez au nombre infini de qualités de toute espèce que nous trouvons dans les créatures ; en Dieu nous les retrouvons avec une perfection infinie. Réunissez toutes ces qualités qui nous charment et nous attirent dans les êtres matériels et spirituels, la beauté, la puissance, la justice, la science... Supposez qu'elles atteignent le plus haut degré auquel l'homme puisse les porter : vous n'aurez encore qu'un vague reflet de la perfection de Dieu. Tout ce que nous admirons ici-bas n'est qu'un pâle rayon de la beauté divine. Notre cœur doit donc se porter vers cet être infiniment bon comme la fleur tourne sa corolle vers le soleil, comme le fêr se précipite sur l'aimant. C'est en lui seul qu'il trouvera la satisfaction et la paix : « Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur sera dans le trouble jusqu'à ce qu'il se repose en vous, » s'écriait S. Augustin.

Cette perfection infinie de Dieu devrait suffire, mes frères, à nous le faire aimer. Et pourtant il veut encore par sa bonté nous forcer en quelque sorte à lui donner notre affection. Les bienfaits dont il nous comble nous y obligent. « L'amour ne se paie que par l'amour. Comptez, si vous le pouvez, tous les bienfaits de Dieu, et vous aurez compté tous les droits qu'il a d'être aimé de vous. Bienfait de la création : Dieu a façonné avec un art merveilleux notre corps et nous a donné une âme qui est son image ; c'est pour nous après cela qu'il a fait le reste de ses ouvrages, qu'il a ordonné, par exemple, au soleil de briller et à la terre d'être féconde. — Bienfait de la vocation au ciel : pour l'homme, pour ce favori de son cœur, Dieu a rêvé la plus belle destinée possible : c'est de l'associer à son propre

bonheur durant l'éternité. — Bienfait de la rédemption : quand l'homme eut perdu par le péché ses droits au ciel, Dieu les lui a rachetés lui-même au prix d'ineffables humiliations et d'indicibles douleurs. — Voilà quelle bonté Dieu nous a témoignée. Ne sommes-nous pas obligés de conclure avec S. Jean : « Aimons Dieu, parce qu'il nous a aimés le premier ! » (I Jo., iv, 19).

II

Mais comment faut-il aimer cet Être infiniment bon ? Telle est la seconde question qui vient naturellement à notre esprit. Écoutez, mes frères, la réponse du catéchisme. « La charité est une vertu par laquelle nous aimons Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses.

« Aimer Dieu pour lui-même, c'est l'aimer à cause de ses souveraines perfections. » Il y a en effet deux manières d'aimer quelqu'un : on aime à cause des bienfaits reçus ou espérés : c'est l'amour de reconnaissance ; on aime à cause des qualités de l'objet aimé : c'est l'amour de complaisance. Le premier est un amour imparfait, intéressé, dont le but est notre utilité, puisqu'en définitive en aimant de la sorte c'est nous-mêmes que nous aimons. Le second est parfait, désintéressé, indépendant de notre avantage personnel : c'est le véritable amour. C'est aussi celui que la charité exige en nous demandant d'aimer Dieu pour lui-même. Aimer Dieu pour les bienfaits qu'il nous accorde est sans doute une chose louable et même obligatoire. Mais nous ne devons pas nous arrêter là ; il faut nous élever plus haut. La pensée des bienfaits que nous recevons et que nous attendons de Dieu ne saurait être le motif unique de notre amour pour lui. Le motif principal doit être Dieu lui-même. Il faut l'aimer parce qu'il est infiniment digne d'être aimé. N'aurions-nous donc aucun bien à attendre, aucun mal à redouter de la main de Dieu, qu'il faudrait encore l'aimer parce qu'il est toujours souverainement aimable. C'est ce qui faisait dire à S. François-Xavier : « Mon Dieu, je ne laisserais pas de vous aimer quand il n'y aurait ni enfer à craindre ni ciel à espérer. »

Ne soyons pas surpris de cette doctrine, mes frères, mais réfléchissons un peu. « Si un homme s'attachait à nous uniquement par intérêt et seulement à cause des services rendus, mais sans aucune affection pour notre personne, nous le repousserions avec mépris. Eh bien, si nous ne pouvons souffrir d'être aimés par intérêt, comment oserions-nous croire que Dieu n'a pas la même délicatesse ? »

Aimer Dieu par-dessus toutes choses, c'est l'aimer plus qu'aucune créature et être dans la disposition de plutôt mourir que de l'offenser mortellement. Voici un raisonnement facile qui vous prouvera que nous sommes obligés d'ai-

mer Dieu de la sorte : « L'amour doit être proportionné au bien que l'on aime. Si le bien est petit, que l'amour soit faible ; si le bien est plus grand, que l'amour devienne plus ardent ; si le bien est infini, l'amour devrait, s'il était possible être infini comme lui. Or Dieu surpasse infiniment tout autre bien. Nous lui devons donc un amour qui surpasse tout autre amour. »

Cet amour souverain existe quand nous donnons à Dieu la première place dans notre cœur, c'est-à-dire que nous le préférons à toute créature, à tout bien terrestre, même à la vie. J'ai dit : « que nous le préférons, » afin de vous faire comprendre premièrement qu'il y a bien des affections légitimes que l'amour de Dieu n'exclut pas ; deuxièmement que le Bon Dieu ne demande pas de la sensibilité, un amour d'émotion ou de sentiment, mais un amour de volonté. Il veut que nous l'aimions de telle sorte que rien ne nous sépare de lui ; que nous le placions constamment et réellement au-dessus de tout. Voilà ce qui est exigé, et rien que cela. Si nous le pratiquons, nous n'offenserons jamais Dieu ; car par le péché on se sépare de l'Être infiniment Bon, on préfère la créature au Créateur. Ne vous étonnez donc pas si vous éprouvez plus de douleur sensible à la perte des biens terrestres, que vous n'en éprouveriez à la perte du bien par excellence, du bien infini. Abraham, par exemple, avait sans doute plus d'amour sensible pour son fils unique que pour Dieu. Cependant il aimait Dieu par-dessus toutes choses, plus que son fils, puisqu'il n'hésite pas à immoler celui-ci sur l'ordre du Seigneur. C'est l'amour de préférence, amour que Dieu demande, amour qu'ont eu les saints et que doivent avoir tous les chrétiens. Ils doivent dire comme S. Paul : « Je suis bien sûr que ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la persécution, ni la violence, ni aucune créature, ne pourront me séparer de l'amour de Dieu. » (Rom., viii, 38).

Voilà, mes frères, la véritable charité demandée à tout chrétien, sous peine de damnation. C'est un précepte formel que Jésus nous imposait à tous par ces paroles : « Celui qui aime son père, sa mère, son fils, sa fille, sa vie plus que moi n'est pas digne de moi. » (Mt., x, 37).

III

Cette parole du divin Sauveur nous apprend que le premier péché contre la charité est la préférence donnée aux créatures sur Dieu. Ce serait donc un amour désordonné et coupable, celui qui nous ferait mettre une créature, quelle qu'elle fût, à la place de Dieu dans notre affection. S'attacher d'une manière exagérée aux personnes ou aux choses de la terre est donc une faute ; c'est une faute grave à coup sûr si cet attachement va jusqu'à nous faire

oublier Dieu et mettre dans ces créatures notre fin dernière.

Le deuxième péché opposé à la charité est l'oubli de Dieu. Oublier Dieu c'est ne jamais songer à lui et vivre comme s'il n'existait pas. Ce péché se traduit spécialement par le dégoût et surtout l'omission de ses devoirs religieux. Un enfant qui ne penserait jamais à sa mère pécherait contre la charité filiale ; il serait gravement répréhensible quand même il ne l'offenserait point autrement. On dirait de lui qu'il n'a point de cœur pour sa mère. A plus forte raison, l'homme est-il coupable s'il oublie son Créateur. Aussi Dieu se plaint-il amèrement dans la Sainte Ecriture de ceux qui l'oublient. « Vous avez abandonné celui qui vous a faits, oublié celui qui vous a créés. » (Deut., xxxii, 18).

Enfin le plus grave péché opposé à la charité est certainement la haine de Dieu. On pourrait être tenté de croire ce péché impossible. Mais l'Ecriture et l'expérience nous en attestent également l'existence. Dans l'Evangile J.-C. le reproche aux Juifs : « Ils me haïssent, disait-il, moi et mon Père. » (Jo., xv, 24). D'autre part, il n'est point rare de rencontrer des pécheurs endurcis qui, ne pouvant nier Dieu, le maudissent à cause de sa justice et de ses menaces, et désirent qu'il n'existe pas. Voilà la haine de Dieu. C'est le péché le plus affreux que l'on puisse commettre. Le propre de la haine est de tendre à la destruction de son objet, comme le propre de l'amour est de tendre à sa conservation. Le criminel qui hait Dieu voudrait le supprimer réellement comme il l'a supprimé dans son cœur.

**

Vous avez, mes frères, la doctrine catholique sur la charité, la reine des vertus. Efforcez-vous donc de la mettre en pratique. Car sans elle nous n'avons aucun mérite pour le ciel. « Quand j'aurais le don des prophéties, disait S. Paul, quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité je ne suis rien. » (I Cor., xiii, 2). Demandez donc à Dieu avec instance qu'il vous donne cette vertu ou qu'il l'augmente en vous. — Faites ensuite des actes fréquents d'amour de Dieu. Un bon chrétien s'efforce même de tout faire pour plaire à Dieu, par affection pour lui. — Enfin évitez tout ce qui offense cette vertu, vous souvenant que, outre les fautes qui lui sont spécialement opposées, tout péché est contraire à la charité, tout péché mortel la détruit dans notre âme. C'est pourquoi Dieu nous dit : « Celui qui m'aime est celui qui observe ma loi ; m'aimer c'est garder mes commandements. » (Jo., xiv, 15). Telle est la marque infaillible à laquelle on reconnaît qu'on a la véritable charité. Puissions-nous tous la posséder en nous ! Ainsi soit-il.

SERMONS SUR QUELQUES ŒUVRES¹

L'ASSOCIATION DE LA SAINTE FAMILLE

Illuminare nos, Domine, exemplis familiarum tuarum, et dirige pedes nostros in viam pacis.

Daignez, Seigneur, nous éclairer par les exemples de votre famille et diriger nos pas dans la voie de la paix.

(Office de la Sainte Famille, Ant. de *Benedictus*).

Mes frères,

De toutes les sociétés, une des plus nobles, des plus belles et des plus saintes, c'est la famille.

La famille, en effet, a été instituée immédiatement par Dieu lui-même au paradis terrestre, lorsque, après avoir créé Adam, il lui donna une épouse tirée de son côté et les bénit tous deux en disant : « Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. » (Gen., I, 27-28).

Cette société qu'on appelle la famille et qui se compose du père, de la mère et des enfants, joue dans le monde une influence très grande, une influence prépondérante ; car, si chaque famille prise isolément est bonne, respectueuse des droits de Dieu, vertueuse et sainte, la paroisse, la nation, que dis-je ? le monde tout entier seront bons, respectueux des droits de Dieu, vertueux et saints. Car la paroisse n'est rien autre chose que l'agrégation des familles d'une certaine circonscription de territoire, la nation n'est rien autre chose que la réunion de toutes les familles d'un même peuple, le monde tout entier n'est rien autre chose que la réunion de toutes les familles de l'univers.

Mais si au contraire chaque famille ou du moins la plupart des familles d'une paroisse, d'une nation ou du monde sont mauvaises, irrespectueuses des droits de Dieu, oh ! alors la société plus grande qui s'appelle paroisse ou nation, la grande société qui s'appelle le monde, sera mauvaise, irrespectueuse des droits de Dieu.

Hélas ! mes frères, il en est ainsi à l'heure actuelle. Le grand Pape Léon XIII qu'on appelait « une lumière au milieu du ciel, *lumen in caelo*, » à cause de sa clairvoyance pour signaler les maux dont souffre la société et pour y adapter les remèdes appropriés, déplorait dans la plupart des familles d'aujourd'hui trois grands maux : « 1^o la dépravation et la corruption des mœurs chrétiennes, 2^o l'extinction de l'esprit de religion et de piété, 3^o le réveil effréné de la cupidité des choses terrestres². » A ces trois grands maux il proposa comme remède souverain l'Association de la Sainte Famille.

C'est de cette Association que je viens vous entretenir, afin de la faire connaître, estimer et aimer des familles de cette paroisse.

J'aurai, je l'espère avec la grâce de Dieu, atteint le but que je me propose quand je vous aurai démontré : 1^o la nature, le but, l'origine de cette Association, 2^o son excellence.

I. — Nature, but et origine

1^o *Nature et but.* — L'Association de la Sainte Famille est une Association qui réunit dans son sein toutes les familles qui consentent à se mettre d'une manière toute particulière sous la protection de la Sainte Famille de Nazareth, à l'honorer en installant son image dans leur foyer, en se consacrant à elle, en l'invoquant chaque jour au moins par la prière faite en commun devant elle, et en imitant, autant que cela leur est possible, les exemples admirables qu'elle a donnés au monde.

Comme on le voit, le but de cette Association c'est de restaurer les familles chrétiennes, d'apporter remède aux trois grands maux signalés par Léon XIII et dont souffrent aujourd'hui la plupart des familles ; c'est de ranimer, de faire fleurir dans les familles la vie chrétienne par l'habitude de la prière quotidienne, par l'imitation et la protection de la Sainte Famille. « Le but de l'Association, dit l'article 1^{er} des statuts, est que les familles chrétiennes se consacrent à la Sainte Famille de Nazareth et se la proposent comme objet de leur culte et de leur imitation en l'honorant journellement par certaines prières récitées devant son image et en conformant leur vie aux sublimes vertus dont elle a donné l'exemple à toutes les classes sociales et à la classe ouvrière en particulier¹. »

2^o *Origine et historique.* — Le culte de la Sainte Famille est aussi ancien que le christianisme lui-même. Il a pris naissance avec lui dans l'étable même de Bethléem. En effet, les bergers et les mages, en venant dans l'étable de Bethléem adorer l'Enfant-Dieu, ne furent certainement pas sans rendre quelque hommage aux heureux parents de cet Enfant ; en d'autres termes, ils honorèrent la Sainte Famille. Pareillement les premiers chrétiens en apprenant à connaître Jésus-Christ, à l'adorer, apprirent en même temps à honorer sa très sainte Mère et son père nourricier.

Le culte de la Sainte Famille « a été, dit Léon XIII, en grand honneur dès le XVII^e siècle, et après s'être longuement propagé en Italie, en France et en Belgique, il s'est répandu dans presque toute l'Europe. Franchissant ensuite la vaste étendue de l'Océan, il s'est implanté en Amérique dans la région du Canada, où il devint très florissant grâce principale-

¹ Voir déjà quatre sermons dans la *Prédication* de 1913 : sur l'Association des Enfants de Marie, le Tiers Ordre de Saint-François, les Ecoles libres, et pour un Orphelinat de jeunes filles.

² Bref du 14 juin 1893.

¹ Bref du 14 juin 1892.

ment à la sollicitude et à l'activité du vénérable serviteur de Dieu François de Montmorency de Laval, premier évêque de Québec, et de la vénérable servante de Dieu Marguerite Bourgeoise¹.

Mais si l'on peut dire, en toute vérité, que le culte de la Sainte Famille est aussi ancien que le christianisme, et qu'il fut en honneur dès le ^{xvii}^e siècle, l'Association qui se propose de rendre un culte spécial à la Sainte Famille et de maintenir par ce moyen la foi et les mœurs dans les pays chrétiens, est très récente. Ce fut un jésuite, le R. P. Francoz, qui la fonda à Lyon en 1861.

Le 5 janvier 1870 le Souverain Pontife Pie IX l'approuva solennellement par un bref et l'enrichit d'indulgences ; son successeur, Léon XIII, par un premier bref en date du 14 juin 1892, en promulgua les statuts, et, par un second bref du 20 juin de la même année il promulgua le catalogue des indulgences et privilèges accordés à cette Association.

Cette Association visiblement bénie de Dieu a pris des développements considérables. En 1868, sept années seulement après la fondation, elle comptait déjà 40.000 familles associées ; en 1894, plus de 1200 paroisses dont 650 en France, et plus de 250.000 familles chrétiennes, dont 135.000 en France ; aujourd'hui, plus de trois millions de fidèles ont adopté les pratiques de l'Association, et ce nombre si considérable des adhérents augmente chaque jour².

Et cela n'est pas étonnant, mes bien chers frères, pour peu que l'on considère l'excellence de cette Association.

II. — Excellence

1. Ce qui d'abord nous montre cette excellence, c'est l'objet de l'Association. Plus l'objet d'une dévotion est recommandable, plus aussi est recommandable, est excellente la dévotion elle-même. D'où l'on peut conclure que la dévotion à la Sainte Famille est la plus recommandable, est la plus excellente de toutes les dévotions. Les autres dévotions, en effet, ont pour objet ou bien Notre-Seigneur lui-même, ou bien la T. S. Vierge, ou bien S. Joseph ; et celles-là sont les plus excellentes, les autres n'ayant pour objet que des saints ou des bienheureux infiniment au dessous de N.-S., de la Sainte Vierge et de S. Joseph. Eh bien ! la dévotion à la Sainte Famille surpasse les dévotions les plus excellentes parce qu'elle les renferme toutes, et qu'au lieu d'avoir pour objet uniquement soit N.-S. Jésus-Christ, soit la T. S. Vierge, soit S. Joseph, elle a pour objet à la fois et N.-S., et la Sainte Vierge, et S. Joseph.

2. Ce qui ensuite nous montre l'excellence de cette Association, c'est le but qu'elle pour-

suit, à savoir, la restauration de la famille et de la société, but noble et excellent entre tous.

3. Ce qui en troisième lieu nous montre l'excellence de cette Association, c'est sa *fécondité*, ce sont, en d'autres termes, les grands services qu'elle rend, les nombreux avantages qu'elle procure à chacun des membres de la famille pris isolément, à la famille tout entière en tant que famille, à la paroisse, à Notre-Seigneur et à l'Eglise, à l'Etat lui-même ou à la patrie.

a) L'Association de la Sainte Famille rend service à chacun des membres des familles associées.

Elle rend plus certain, plus facile et plus efficace pour eux l'accomplissement du devoir de la prière. Que de pères de famille, que de jeunes gens, que d'enfants même ne feraient pas leur prière si elle n'était faite en commun après le repas du soir ! Grâce à la prière faite en commun, à un moment déterminé toujours le même, le grand devoir de prier imposé à tout chrétien n'est pas négligé par un seul membre de la famille. Non seulement il n'est pas négligé, mais il est rendu plus facile, car les membres de la famille s'entraînent les uns les autres, et au lieu d'une prière isolée, languissante, c'est une prière fervente. Et puis, combien cette prière faite en commun est plus efficace et plus puissante ! Elle rend Notre-Seigneur lui-même présent au milieu de ceux qui la font et elle acquiert une force irrésistible pour toucher son cœur et mériter ses bénédictions.

En second lieu, l'Association de la Sainte Famille procure à chacun des membres des familles associées le moyen, la facilité de gagner un grand nombre d'indulgences plénières et partielles. Ainsi, chaque membre des familles peut gagner une indulgence plénière : 1^o le jour de l'inauguration de l'œuvre au foyer domestique ; 2^o le jour de la convocation annuelle et générale des associés pour la rénovation de l'engagement pris par eux de se réunir le soir et de prier devant l'image de la Sainte Famille ; 3^o aux principales fêtes de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de S. Joseph ; 4^o une fois chaque mois ; 5^o au moment de la mort.

b) L'Association de la Sainte Famille rend de grands services, procure de nombreux avantages aux familles associées elles-mêmes, considérées en tant que familles. Celles-ci, en effet, trouvent une protection puissante dans la consécration qu'elles font d'elles-mêmes à la Sainte Famille de Nazareth ; elles trouvent un modèle incomparable dans cette Famille sainte entre toutes dont l'image rayonne au foyer, et une pratique d'une efficacité souveraine dans la prière du soir en commun. « En s'appliquant à imiter les vertus qui ont brillé dans le divin Maître, dans la Mère de Dieu et de son très saint époux ; en implorant assidu-

¹ Ibid.

² Semaine religieuse d'Arras, 29 janvier 1897.

ment la grâce de N.-S. Jésus-Christ par les mérites de la Sainte Vierge et de S. Joseph, les membres de l'Association ne peuvent manquer, dit Léon XIII, d'obtenir une assistance propice pour ordonner saintement leur vie et pour voir fleurir dans la maison la concorde, l'affection, la patience dans l'adversité¹. Là, époux chrétiens, est la perfection domestique. En fixant les yeux sur le modeste ouvrier de Nazareth et sur son Epouse immaculée, ne sentez-vous pas vos âmes élevées à des hauteurs bien supérieures à celles de la terre? Est-il un autre modèle à proposer à des enfants qui puisse même de loin rivaliser avec celui de Fils de Dieu obéissant à Joseph et à Marie?²

c) L'Association de la Sainte Famille rend service à la paroisse ; car la paroisse n'étant que la réunion d'un certain nombre de familles, si ces familles ou si du moins la plus grande partie d'entre elles conservent la foi, les bonnes mœurs, la pratique de la religion, grâce à l'Association de la Sainte Famille de Nazareth, c'est la paroisse elle-même tout entière qui conserve la foi, les bonnes mœurs, la pratique des devoirs de la vie chrétienne.

d) L'Association de la Sainte Famille rend service à Notre-Seigneur et à l'Eglise. Grâce à elle Notre-Seigneur reprend en des milliers de foyers la place à laquelle il a droit, il est mieux connu, davantage aimé, mieux servi et plus honoré ; l'Eglise peut exercer sur une infinité d'âmes son action moralisatrice et sanctifiante et remplir ainsi sa mission de salut.

e) L'Association de la Sainte Famille rend de grands services, procure d'immenses avantages à la société civile elle-même, à la patrie. « La nation est comme une famille agrandie, elle est constituée par une fédération de familles, elle sera chrétienne dans la mesure où se multiplieront les éléments chrétiens qui la composent³. » — « Le bien général de l'Etat, dont la famille est le fondement, découle nécessairement de l'existence des familles saintement constituées, » dit Léon XIII⁴. — « Il est de toute évidence, écrit le cardinal Perraud, que si les parents donnaient à leurs enfants l'exemple des vertus religieuses et morales, s'ils les formaient à l'obéissance et au respect à l'égard de leur autorité, en commençant par respecter eux-mêmes l'autorité de Dieu créateur et rédempteur des hommes, la société tout entière réaliserait l'idéal tracé par S. Augustin, à savoir, que tout en poursuivant son ascension vers les sommets de la vie éternelle, elle ferait par sa félicité l'ornement du monde présent. » — « De véritables chrétiens seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs de-

voirs et qui auraient un très grand zèle pour les remplir ; plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie, » dit Montesquieu⁵.

Eh bien ! former des parents qui donnent à leurs enfants l'exemple des vertus religieuses et morales, former de véritables chrétiens qui pensent devoir d'autant plus à la patrie qu'ils doivent à la religion, tel est le service que rend à l'Etat l'Association de la Sainte Famille ; et ce service sera d'autant plus grand et plus complet qu'il y aura plus de familles qui entreront dans son sein et qui se montreront dociles à son influence, car, dit Léon XIII, « la famille est le berceau de la société civile et c'est en grande partie dans l'enceinte du foyer domestique que se prépare la destinée des Etats⁶. »

« S'il ne dépend pas de vous de donner immédiatement à la religion la place d'honneur qui lui revient en droit dans notre vie nationale, vous hâterez le retour de la France à ses traditions chrétiennes en faisant pénétrer davantage dans vos familles l'esprit de l'Evangile.

Voilà pourquoi nous ne saurions trop insister sur la nécessité de donner aux manifestations de votre foi et de votre piété un caractère familial. Qu'ils deviennent de plus en plus nombreux les foyers où la religion est en honneur, où l'union des cœurs comporte tout d'abord la communauté des croyances et des espérances, où l'image de Jésus en croix pieusement exposée indique à tout venant un milieu chrétien ; où la prière quotidienne faite en commun réunit dans un même acte religieux, devenu un acte familial, parents et enfants, maîtres et serviteurs ; où les fêtes de l'Eglise sont sanctifiées par la fréquentation des sacrements ; où l'on voit spontanément fleurir les vertus domestiques qui font l'honneur et la force des familles chrétiennes : la fidélité des époux, le respect des lois du mariage, le dévouement, l'abnégation, la piété filiale. De tels foyers existent en France à l'heure actuelle. Puissent-ils devenir plus nombreux : ils sont pour notre pays le ferment de la régénération⁷. »

4. Ce qu'enfin nous montre l'excellence de cette Association, c'est sa facilité, sa merveilleuse simplicité. Elle n'impose aucune obligation nouvelle et surrogatoire, elle ne demande aucune cotisation hebdomadaire, mensuelle ou annuelle, elle est accessible à tous, touchante et populaire.

En effet, pour en faire partie, pour contribuer aux grands services qu'elle rend et participer aux nombreux avantages qu'elle procure, deux conditions seulement sont requises et suffisent.

¹ Lettre au cardinal Bausa.

² Mandement du Cardinal-Vicaire pour le Carême de 1891.

³ Cardinal Richard, Mandement de Carême 1903.

⁴ Lettre au cardinal Bausa.

⁵ *Esprit des lois*, I. xxiv, chap. vi.

⁶ *Encycl. Sapientiae christianae*.

⁷ Cardinal Richard, *loc. cit.*

La première, c'est de faire inscrire son nom dans l'Association, et la deuxième, c'est de placer dans sa maison l'image de la Sainte Famille de Nazareth et de s'engager à faire une fois chaque jour, autant que possible le soir, la prière en commun devant cette image.

Quelle famille, dites-moi, ne peut, avec la moindre bonne volonté, remplir deux conditions aussi faciles? Donner son nom, installer une image dans la Sainte Famille au foyer domestique et réciter devant elle une prière en commun, est-ce que cela n'est pas à la portée de la plupart des familles? Est-ce que tous les soirs les membres de la famille, à de très rares exceptions près, ne sont pas réunis pour le repas? Or le repas du soir terminé, n'est-ce pas un moment où ne peut plus favorable pour la prière en commun devant la sainte image?

Du reste, s'il y avait quelque gêne à s'imposer, est-ce que les faveurs innumérables, les grands avantages attachés à cette pratique ne devraient pas être un stimulant plus que nécessaire pour se l'imposer?

Quoi! lorsqu'il s'agit du moindre gain matériel, on ne compte pas avec les sacrifices, on n'hésite pas à se gêner; et pour attirer sur sa famille toutes les bénédictions, pour y faire régner la paix, la concorde, la joie, pour y maintenir la foi et les bonnes mœurs, pour gagner un très grand nombre d'indulgences qui serviraient à payer vos dettes envers la justice divine, à vous épargner un jour les flammes du purgatoire ou à en délivrer maintenant les âmes de vos parents, de vos bienfaiteurs ou amis, pour travailler au relèvement de la paroisse, de la patrie, vous ne pourriez pas, vous ne voudriez pas vous imposer une petite gêne, qui bientôt se changerait en suavité? Non, cela n'est pas possible!

Allons donc, familles chrétiennes de cette paroisse, faites inscrire au plus tôt votre nom dans l'Association de la Sainte Famille, installez au plus tôt son image dans vos foyers; et puis, chaque jour, chaque soir, faites devant elle la prière en commun, récitez devant elle la belle prière composée par Léon XIII que je mettrai avec le plus grand plaisir à votre disposition. Ensuite, tâchez de reproduire quelques-unes des vertus dont cette admirable famille nous a donné l'exemple.

Et ainsi, grâce à cette Association, après avoir imploré ici-bas la protection de Jésus, Marie, Joseph, après avoir cherché à reproduire les vertus dont ils nous ont donné l'exemple dans l'intérieur de Nazareth, vous mériterez de vous trouver, comme eux, réunis là-haut et de jouir avec eux et par eux d'une gloire et d'un bonheur sans fin. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PÉRSEVERANCE

Historique et apologetique

II. SAINT PAUL

XLII

L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS (*suite*)

6. Juste réprobation des Juifs. (ix-xi)

Une des tristesses les plus poignantes de S. Paul, c'est de voir que le peuple de Dieu, la race d'Abraham, qui a reçu la loi sur le Sinai, a répudié l'Evangile, l'unique moyen de salut, et devient le peuple réprouvé. Dieu ne tiendrait-il donc pas ses promesses? Ce serait un blasphème de le dire: Dieu est juste et fidèle; c'est le peuple d'Israël qui s'est volontairement endurci.

a) Cette réprobation est juste

IX. ¹ Je dis la vérité dans le Christ: je ne mens pas. Ma conscience me rend témoignage dans l'Esprit Saint. ² que j'ai en moi un grand chagrin, et dans mon cœur une continuelle angoisse.

³ J'ai désiré ardemment être anathème, à l'égard du Christ, pour mes frères, qui sont mes proches selon la chair. ⁴ Ils sont comme moi des Israélites. A eux appartiennent l'adoption des enfants, et la gloire, et les alliances réitérées; la loi, et le culte et les promesses. ⁵ Les patriarches sont leurs pères, et d'eux est sorti selon la chair le Christ qui est Dieu au-dessus de tout et qui est béni dans tous les siècles. Amen.

⁶ Mais ce n'est pas que la parole de Dieu soit demeurée sans effet; car tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas pour cela Israélites, ⁷ et ceux qui sont de la race d'Abraham ne sont pas tous ses fils, car il est dit: « C'est Isaac qui sera appelé ton fils »; ⁸ c'est-à-dire: ce ne sont pas les enfants selon la chair qui seront les enfants de Dieu, mais ce sont les enfants de la promesse qui sont réputés enfants d'Abraham.

Comme on sent qu'il a le cœur serré en parlant de ses frères! Il voudrait payer leur salut de sa vie, de son bonheur, de toutes ses joies spirituelles. Il les aime et il ne se tient point d'énumérer toutes leurs gloires, ils sont la nation sainte, élue, privilégiée, unique. Et cependant c'est la Gentilité qui est appelée à la foi, et ils en sont exclus. Des intrus s'emparent du patrimoine des héritiers naturels! Est-ce juste? Dieu n'a donc pas tenu sa parole?

Eh bien! ce sont eux qui n'ont pas compris la promesse et qui s'abusent sur les privilèges de la race d'Abraham, des enfants d'Israël. Il y a l'Israël selon la chair et l'Israël de Dieu. Celui-ci seul est enfant de Dieu, héritier de la promesse, comme Isaac est le seul fils d'Abraham; Ismaël n'a aucune part aux bénédictions promises. Mieux que cela, parmi les enfants d'Isaac Dieu a choisi l'un, Jacob, et rejeté l'autre, Esaü, pour affirmer qu'il demeure le libre maître de ses dons:

⁹ Car voici les termes de la promesse: « Je viendrai en ce temps, et Sara aura un fils. » ¹⁰ Et non seulement elle, mais Rébecca qui eut deux fils à la fois d'Isaac notre père. ¹¹ Car avant qu'ils

fussent nés, et qu'ils eussent fait ni aucun bien ni aucun mal, afin que le propos de Dieu qui est selon l'élection demeurât, ¹² et [qu'on vit bien qu'il dérivait] non de leurs œuvres, mais de la volonté de celui qui appelle, il fut dit à leur mère : ¹³ « L'aîné servira le plus jeune » ; de même qu'il est écrit : « J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü. »

Esaü et Jacob sont ici considérés, non comme individus, mais comme chefs de peuples. Dieu dit en effet à Rebecca : « Il y a dans ton sein deux nations ; deux peuples sortiront de toi ; un des peuples dominera l'autre et l'aîné servira le plus jeune. » Jamais Esaü ne fut le serviteur de son frère, mais sa race fut sous la domination des Juifs. S. Paul cite encore Malachie dont voici les paroles : « Je vous ai aimés, dit le Seigneur. Vous dites : Comment nous avez-vous aimés ? — Esaü n'est-il pas le frère de Jacob ? dit le Seigneur. Cependant j'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü, et j'ai fait de ses montagnes une solitude et de son héritage la proie des fauves du désert. Et si l'Idumée dit : « Nous sommes détruits, mais nous reviendrons et nous relèverons nos ruines, » voici ce que dit le Seigneur des armées : « Ils bâtiront et moi je détruirai. » (Mal., I, 2-3). — Dans ces textes il n'est donc question que des peuples et non des personnes.

Ce qui en résulte, c'est que Dieu a choisi les Israélites de préférence aux Iduméens pour être les dépositaires de la loi et de la promesse. Comme ils avaient mission de transmettre la loi et la promesse, ils devaient être de ce chef préservés de la ruine, comme nation. Aussi Nabuchodonosor fait-il disparaître Edom, mais il emmène en captivité Israël qui survit à la catastrophe, malgré sa culpabilité. Par son libre choix Dieu a élu la race de Jacob et non celle d'Esaü. Mais on ne voit dans ce passage de S. Paul rien qui intéresse le salut personnel de Jacob et d'Esaü. C'est donc à tort qu'on s'appuierait sur ces textes pour établir la prédestination de l'homme. S. Paul se borne à répondre à une objection. Les Juifs lui disent : « Dieu n'a pas été fidèle. » Il répond : « Dieu a été fidèle ; il avait promis d'accorder ses faveurs à la postérité de Jacob, il l'a fait. Il a haï Edom qui était criminel, il a aimé Jacob, malgré ses ingratitude. Où est l'injustice ? Ce qui éclate c'est au contraire la miséricorde. C'est pourquoi il poursuit :

¹⁴ Que dirons-nous donc ? Est-ce qu'il y a en Dieu de l'injustice ? Nullement. ¹⁵ Car il a dit à Moïse : « Je ferai miséricorde à qui je veux, et j'aurai pitié de qui il me plaira. » ¹⁶ Rien ne sert donc de vouloir, ni de courir, tout dépend de la miséricorde de Dieu.

¹⁷ Il dit encore au Pharaon dans l'Écriture : « Voici pourquoi je t'ai suscité ; c'est pour faire éclater en toi ma puissance, et afin que mon nom soit annoncé dans toute la terre. » ¹⁸ Donc il fait miséricorde à qui il veut, et il endureit qui il lui plaît.

Moïse demandait ici à voir la gloire de Dieu, cette grâce Dieu la lui refuse parce qu'il est le maître de ses faveurs. Où est l'injustice ? Il

ne s'agit pas de vouloir ni de courir, notre action personnelle n'est rien, la miséricorde de Dieu est tout.

Le Pharaon, lui, a abusé de la miséricorde. A mesure que Dieu semble fléchir, le roi qui tout d'abord se soumettait humblement, se cabre et élève de nouvelles prétentions. Dieu lui envoyait sa grâce, le monarque la subissait d'abord puis la rejetait : alors il s'endurcit, tant à cause de ses obstinées résistances qu'à cause de la permission de Dieu qui vengeait ses grâces méprisées. Mais Dieu poursuivait un but supérieur à la personnalité du Pharaon, sa puissance divine et sa gloire qu'il voulait faire éclater et connaître dans toute la terre. Il ne veut pas directement le mal, mais il permet que le mal résulte de la mauvaise volonté humaine et de l'abus des grâces. C'est ainsi « qu'il fait miséricorde à qui il veut et qu'il endureit qui il lui plaît, » mais ceux qui s'endurcissent ne le font qu'après avoir épuisé la miséricorde.

¹⁹ Alors vous me direz : « Pourquoi Dieu se plaint-il encore, puisque personne ne résiste à sa volonté ? »

²⁰ O homme, qui donc es-tu pour t'opposer à Dieu ? L'œuvre dira-t-elle à l'ouvrier : Pourquoi n'as-tu pas fait ainsi ? ²¹ Est-ce que le potier n'a pas pouvoir sur l'argile pour former de la même masse un vase d'honneur ou un vase d'ignominie ?

²² Et si Dieu, voulant manifester sa colère et signaler sa puissance, a supporté avec beaucoup de patience les vases de colère préparés pour la perdition, ²³ afin de faire éclater les richesses de sa gloire sur les vases de miséricorde qu'il a préparés à la gloire, ²⁴ sur nous qu'il a appelés non seulement d'entre les Juifs mais aussi d'entre les Gentils, [qu'avez-vous à répondre ?]

L'objection est celle-ci : — Dieu tient entre les mains les cœurs des hommes, personne ne lui résiste, et cependant il accable de reproches les pécheurs !

— Quoi ! répond d'abord l'Apôtre, afin de bien établir les positions de chacun et de montrer que l'homme n'est rien comparé à Dieu, qui es-tu, ô homme, pour résister à Dieu ? Est-ce que l'œuvre s'insurgera contre l'ouvrier qui l'a faite ? — Ici il s'inspire manifestement d'Isaïe¹. — L'ouvrier ne doit rien à son argile, et il est pleinement libre d'en tirer ce qu'il veut, d'en faire un vase d'honneur ou un vase méprisé.

Après cette réponse, qui met l'homme à la raison et les choses au point, l'Apôtre parle des vases de colère et des vases de miséricorde — ce qui n'a aucun rapport avec les vases du potier². Les vases de colère, « il les supporte avec beaucoup de patience, » dans l'espoir qu'ils se convertiront et qu'il n'aura pas à exercer sur eux sa juste vengeance. Ces vases ce sont les hommes infidèles à Dieu et qui persistent dans leur in-

¹ Is., XLV, 9, 10 Cf. Is., XXIX, 16 ; Jér., XVIII, 6 ; Eccl., XXXIII, 13 ; Sap., XV, 7.

² L'ouvrier ne hait point les vases destinés à des usages vils ; ce ne sont pas des « vases de colère. »

fidélité. Ce n'est pas Dieu qui les a faits, ce sont eux qui, par leur endurcissement, se mettent sur le chemin de la perdition. En les « supportant avec patience, » Dieu montre qu'il attend leur repentir pour manifester sa colère : elle éclatera lorsqu'ils auront lassé sa justice.

Quant aux vases de miséricorde, ce sont ceux envers qui Dieu a signalé sa miséricorde en les appelant à la foi. Ceux-ci se sont distingués par leur docilité, leur bonne volonté. Aussi sont-ils préparés pour la gloire. Et parmi eux il n'y a pas seulement des Juifs mais des Gentils.

Dieu a donc raison de se plaindre, puisque les vases de colère résistent à sa miséricorde. Il tient entre ses mains leur volonté, toutefois il n'entreprend pas sur leur liberté : mais leur résistance, comme celle du Pharaon sert à publier sa gloire.

Il y a donc des Gentils qui seront appelés à la foi.

²⁵ En effet Osée a dit : « J'appellerai celui qui n'est pas mon peuple, mon peuple ; ma bien-aimée celle que je n'avais pas aimée ; l'objet de ma miséricorde, celle à qui je n'avais point fait miséricorde. ²⁶ Et il arrivera que dans le lieu même où il leur fut dit : « Vous n'êtes pas mon peuple, » ils seront appelés les enfants du Dieu vivant ¹. ²⁷ Et Isaïe s'écrie à l'égard d'Israël : Quand le nombre des enfants d'Israël serait égal à celui des grains de sable de la mer, il n'y en aura qu'un reste de sauvé. ²⁸ Car Dieu dans sa justice accomplira sa parole et promptement : oui, le Seigneur se hâtera d'accomplir sa parole.

²⁹ D'ailleurs il l'avait dit auparavant : Si le Dieu des armées ne nous avait réservé un rejeton, nous serions devenus comme Sodome et semblables à Gomorrhe.

b) Elle n'est pas définitive

Les Juifs avaient été avertis, Dieu a été fidèle et juste à leur égard. La faute de leur incrédulité retombe donc tout entière sur eux. Saint Paul va le montrer, mais il ajoutera pour les consoler qu'ils ne sont pas totalement ni définitivement rejetés.

³⁰ Que dirons-nous donc ? Que les Gentils qui ne cherchaient point la justice ont embrassé la justice, — la justice qui vient de la foi ; ³¹ et qu'Israël au contraire qui suivait la loi de la justice n'est point parvenu à la loi de la justice ?

³² Et pourquoi ? Parce qu'ils ne l'ont point recherchée par la foi, mais uniquement par les œuvres de la loi. Ils se sont heurtés en effet contre la pierre d'achoppement, ³³ ainsi qu'il est écrit : « Voici que je mets en Sion une pierre d'achoppement et une pierre de scandale, et quiconque croit en lui ne sera pas confondu. »

Les Gentils se sont sauvés par la foi : les Juifs se perdent par leur obstination à se confier uniquement dans les œuvres de la loi et à ne pas croire au Christ, — la pierre d'achoppement qui devait être leur salut, et sur laquelle ils se sont brisés. Ils n'ont pas suivi la bonne voie :

X. ¹ Frères, le grand désir de mon cœur et mes prières à Dieu ont pour objet le salut des enfants d'Israël. ² Je leur rends ce témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais leur zèle n'est point selon la science ; ³ parce qu'ignorant la justice de Dieu et cherchant à établir la leur, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu. ⁴ Car la fin de la loi est le Christ qui justifie tout croyant.

⁵ Aussi Moïse a écrit que l'homme qui accomplira la justice qui vient de la loi y trouvera la vie. ⁶ Mais quant à la justice qui vient de la foi, voici comment il en parle : « Ne dis pas en ton cœur : Qui montera au ciel ? » c'est-à-dire pour en faire descendre le Christ ; ⁷ ou « Qui descendra dans l'abîme ? » c'est-à-dire pour rappeler le Christ d'entre les morts.

⁸ Mais qu'ajoute l'Écriture ? « Près de toi est la parole : elle est dans ta bouche et dans ton cœur. » Voilà bien la parole de la foi que nous prêchons ! ⁹ Parce que si tu confesses de bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois de cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé. ¹⁰ Car on croit de bouche pour être justifié, et l'on confesse de cœur pour obtenir le salut. ¹¹ C'est pourquoi l'Écriture dit : Quiconque croit en lui ne sera pas confondu.

¹² Car il n'y a point de distinction entre Juif et Grec : ils n'ont tous en effet qu'un même Seigneur, qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent. ¹³ Et tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés. ¹⁴ Mais comment l'invoqueront-ils, s'ils ne croient pas en lui ? Et comment croiront-ils en lui s'ils n'ont pas entendu parler de lui ? Et comment entendront-ils parler de lui, si personne ne leur prêche ? ¹⁵ Et comment les apôtres prêcheront-ils s'ils ne sont envoyés ? Ainsi qu'il est écrit : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent le bonheur ! »

Cette abondance de textes qui frappaient ceux à qui S. Paul s'adressait nous empêche plutôt de suivre ses raisonnements, où, çà et là, il faut suppléer des explications, pour nous au moins nécessaires.

Il reconnaît qu'ils ont eu du zèle pour Dieu, mais c'est surtout un grand zèle de prosélytisme pour la loi et qui les a ancrés dans leur incrédulité. Les Gentils, plus simples dans la recherche de la vérité, ont embrassé la foi qui les a justifiés, tandis que les Juifs l'ont rejetée. Ceux-ci se sont confinés dans les œuvres impuissantes de la loi et ils se sont brisés sur la pierre de scandale, au lieu d'ouvrir les yeux pour voir que le Christ est la fin de la loi, et donc qu'en rejetant le Christ ils montraient qu'ils n'avaient pas l'intelligence de la loi. Ils s'obstinent à rechercher une justice qui soit leur œuvre, *suam quærentes statuere*, repoussant ainsi par orgueil la justice de Dieu et refusant de se constituer ses sujets.

Ils n'ont même pas compris Moïse qui leur a dit au nom du Seigneur : « La loi que je vous donne n'est pas au-dessus de vous, ni située très loin, ni placée au ciel, de sorte que vous disiez : « Qui de nous pourra monter au ciel pour nous la rapporter, afin que nous l'entendions et l'accomplissions ? » Non ! elle est à côté de vous, dans votre bouche et dans votre cœur, si bien qu'il vous est facile de l'observer. Cette loi, c'est le Christ qui en est

le terme. Pas n'est besoin de monter au ciel pour en faire descendre le Sauveur, puisqu'il est descendu lui-même et s'est fait homme ; ni de descendre aux abîmes, puisque Dieu l'a ressuscité.

La foi leur suffit. Qu'ils croient en Jésus-Christ ressuscité, et ils seront sauvés. Il n'y a de salut que là, tant pour le Juif que pour le Grec, car la loi nouvelle ne distingue pas entre l'un et l'autre. Le temps est fini du particularisme étroit qui voulait mettre des bornes à la miséricorde de Dieu. Quiconque invoque le nom du Seigneur sera sauvé. Mais pour invoquer Jésus il faut croire en lui ; pour croire il faut le connaître : il faut des prédicateurs qui l'annoncent. Dieu les a envoyés ces prédicateurs de l'Evangile, et comme « leurs pieds sont beaux, » comme leurs paroles sont douces lorsqu'elles disent où est la paix, où est le bonheur !

¹⁶ Mais tous n'obéissent pas à l'Evangile. C'est pourquoi Isaïe a dit : « Seigneur, qui a cru à ce qu'il nous a entendu prêcher ? » ¹⁷ La foi vient donc par l'audition, et l'audition par la parole du Christ.

¹⁸ Mais je le demande : Est-ce qu'ils ne l'ont pas entendue ? Oui certes ! La voix des Apôtres a retenti par toute la terre, et leur parole jusqu'aux extrémités du monde.

¹⁹ Je demande encore : Est-ce qu'Israël ne l'a pas connue ? Moïse le premier a dit : « Je vous rendrai jaloux d'un peuple qui n'est pas mon peuple ; et je vous mettrai en colère contre une nation insensée. » ²⁰ Pour Isaïe il dit hautement : « J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas, et je me suis montré à ceux qui ne me demandaient pas. » ²¹ Et il ajoute, s'adressant à Israël : « Tout le jour j'ai étendu les mains vers ce peuple incrédule et qui contredit mes paroles. »

Les Juifs pouvaient prétendre que s'ils avaient suivi une fausse voie c'est qu'ils ignoraient la justice de Dieu. Ils pouvaient même s'appuyer sur un mot précédent de S. Paul, *ignorantes enim justitiam Dei* ; il tient à leur montrer que cette ignorance, si elle existait, était coupable. Or il est même impossible qu'elle ait existé. L'Evangile leur a été prêché, ils n'ont pu fermer leurs oreilles à cette prédication qui a retenti jusqu'aux extrémités du monde. La vérité c'est qu'ils n'ont pas voulu obéir à l'Evangile et cette disposition rebelle est de tradition chez eux. Moïse déjà avait annoncé que Dieu choisirait un peuple moins bien doué mais plus docile, ce qui exciterait leur jalousie. Isaïe confirma la même prophétie et il montra leur incrédulité voulue : « Personne ne croit ! » la patience et la tristesse divines à la vue de leur ingratitude : « Tout le jour je leur ai vainement tendu les mains ! »

Ce n'est donc pas Dieu qu'il faut accuser. Il s'est montré juste, il a tenu ses promesses : mais il s'est affirmé libre et maître de ses dons. Il les a distribués à Jacob et non à Esaü, aux Gentils plutôt qu'aux Juifs, car les Juifs ont résisté à Dieu, comme le Pharaon. Mais ceux qui lui résistent servent encore à

sa gloire. Il respecte la liberté de l'homme, chacun est libre de devenir un vase de colère ou un vase de miséricorde. Il supporte avec patience ceux qui ont mérité sa colère, car il attend toujours qu'ils reviennent à lui.

Les prophètes avaient annoncé la vocation des Gentils à la suite de la défection des Juifs. Ceux-ci en effet sont coupables, ils n'ont pas voulu voir la vérité, reconnaître Jésus-Christ, et ils sont inexcusables de ne pas avoir embrassé la foi, car elle a été prêchée à tout l'univers ; ils l'ont donc connue. Mais leur conduite a réalisé les plaintes et les prédictions des prophètes depuis Moïse jusqu'à Isaïe.

Cependant il ne veut pas les laisser sous cette impression pénible qu'ils sont une nation coupable, volontairement aveugle et déchue, il va les consoler par une parole d'espérance en les assurant qu'ils ne sont pas à jamais rejetés. Il prie pour eux, donc il espère. Il travaille à convertir ses frères : donc il a confiance qu'ils seront sauvés. Il est Juif, et il sait qu'il est appelé de Dieu.

XI. ¹ Que dirai-je donc ? Est-ce que Dieu a rejeté son peuple ? Non certes, car je suis moi-même Israélite, de la race d'Abraham, de la tribu de Benjamin. ² Dieu n'a point rejeté son peuple, donc il a connu la destinée dans sa prescience.

Ne savez-vous pas ce que dit l'Ecriture d'Elie, comment il interpelle Dieu contre Israël en disant : ³ « Seigneur, ils ont tué vos prophètes, démoli vos autels, et je suis resté seul, et ils cherchent à m'ôter la vie. »

⁴ Ecoutez la réponse divine : « Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont point courbé le genou devant Baal. »

⁵ De même aussi, dans ce temple, il y a un reste, selon l'élection de la grâce. ⁶ Mais si c'est par la grâce, ce n'est point par les œuvres de la loi, autrement la grâce ne serait plus grâce ¹. ⁷ Alors quoi donc ? Eh bien ! ce qu'Israël cherchait il ne l'a pas trouvé, mais ceux qui ont été choisis l'ont trouvé ; les autres ont été aveuglés. ⁸ Ainsi, qu'il est écrit : « Dieu leur a donné jusqu'à ce jour un esprit de torpeur, des yeux pour qu'ils ne voient pas, des oreilles pour qu'ils n'entendent pas. »

⁹ David dit encore : Que leur table devienne pour eux un lacet, un piège, une pierre de scandale, une juste punition. ¹⁰ Faites que leurs yeux soient obscurs, afin qu'ils ne voient pas et que leur dos soit toujours courbé.

¹¹ Je le demande donc : ont-ils trébuché pour tomber irrémédiablement ? Nullement. Mais par leur péché, le salut est venu aux Gentils qui les ont excités à les suivre. ¹² Que si leur péché a été la richesse du monde, et leur diminution la richesse des Gentils, que sera-ce lorsqu'ils reviendront en masse ?

¹³ Car je vous le dis, à vous Gentils, tant que je serai l'Apôtre des Gentils, j'honorerai mon ministère, ¹⁴ et je m'efforcerai de stimuler le zèle de ceux de mon sang et d'en sauver quelques-uns ; ¹⁵ car si leur perte est devenue la réconciliation du monde, que sera leur réunion, sinon une résurrection ? ¹⁶ Si les prémices sont saintes, la masse l'est aussi ; et si la racine est sainte, les rameaux le sont aussi.

¹ Le grec ajoute : « Et si c'est par les œuvres, ce n'est plus par la grâce, autrement les œuvres ne seraient plus les œuvres. »

Non, Dieu n'a pas rejeté son peuple. Quand il l'a choisi il connaissait d'avance ses destinées, et si Israël devait sombrer, il ne l'eût pas choisi.

Il y a eu dans l'histoire des Juifs des époques aussi désespérées que celle qu'ils traversent. Elie aussi se plaignait de l'apostasie de tout le peuple, et des désastres dont il était le malheureux témoin. Dieu lui répond qu'il s'est réservé sept mille hommes forts qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. De même aujourd'hui il y a « un reste » qui n'est pas atteint, que la grâce de Dieu a choisi. La chute, la défection d'Israël a eu comme résultat la vocation des Gentils. Il s'est endurci, il a volontairement fermé les yeux à la vérité, mais son péché est devenu, par la grâce, le salut des Gentils qui, à leur tour, ont travaillé à entraîner les Juifs rebelles.

Le salut de ceux-ci demeure le vœu le plus cher de l'Apôtre. Ils sont ses proches par la race, ils sont du même sang que lui et il espère bien en sauver quelques-uns. S'ils revenaient tous, quelle résurrection pour le monde ! Les anciens patriarches, qui sont les prémices, la racine, sont saints : comment la masse, comment les rameaux de l'arbre ne le seraient-ils pas ? Mais que les Gentils, qui ressemblent à un arbre sauvage enté sur un bon arbre, ne s'enorgueillissent pas de leur situation privilégiée due uniquement à la grâce de Dieu, et qu'ils ne méprisent pas les branches rompues du bon arbre.

¹⁷ Si donc quelques branches ont été rompues, et si toi qui étais un olivier sauvage tu as été enté sur elles, et si tu as participé ainsi à la sève de la racine et à la graisse de l'olivier, ¹⁸ ne te glorifie point aux dépens des branches. Si tu avais la pensée de te glorifier, songe que tu ne portes pas la racine mais que c'est la racine qui te porte.

Les Juifs demeurent le fondement sur lequel reposent les Gentils, ils sont l'arbre qui donne la vie à ces nouveaux rameaux, ils ont formé la première Eglise. Quelques-uns ont pu déchoir, l'arbre demeure sain, ils sont toujours le peuple de Dieu ; ils ne sont pas plus rejetés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient au temps d'Elie.

¹⁹ Tu diras sans doute : Ces branches ont été rompues afin que je fusse enté.

²⁰ Soit. Elles ont été rompues à cause de leur incrédulité, et toi tu demeures ferme dans la foi. Mais ne cherche pas à t'élever et demeure dans la crainte. ²¹ Car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, il ne t'épargnera pas non plus.

²² Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu : sévérité envers ceux qui sont tombés ; bonté envers toi, si toutefois tu demeures ferme dans le bien ; autrement toi aussi tu seras retranché.

²³ Mais eux-mêmes, s'ils ne demeurent pas dans leur incrédulité, seront entés ; car Dieu est assez puissant pour les enter encore. ²⁴ Si en effet tu as été coupé de l'olivier sauvage qui était la tige naturelle, pour être enté contre nature sur l'olivier franc, combien plus facilement ceux qui sont les branches naturelles seront entés sur leur propre olivier !

Les Juifs ne sont donc pas irrémédiablement perdus. Ils ont servi les desseins de Dieu sur les Gentils et Dieu sauvera Israël.

²⁵ Car je ne veux pas, mes frères, que vous ignoriez ce mystère, afin que vous ne soyez point sages à vos propres yeux. Ce mystère c'est qu'une partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement jusqu'à ce que la plénitude des Gentils soit entrée.

²⁶ Et ainsi tout Israël sera sauvé selon ce qui est écrit : « Il viendra de Sion le libérateur qui bannira l'impiété de Jacob ; ²⁷ et ce sera là mon alliance avec eux lorsque j'aurai effacé leurs péchés. »

²⁸ Il est vrai que selon l'Evangile ils sont ennemis à cause de vous, mais, selon l'élection, ils sont très aimés à cause de leurs pères, ²⁹ parce que les dons et la vocation qu'il a envoyés, Dieu ne s'en repent jamais.

³⁰ Comme donc autrefois vous n'avez pas cru à Dieu, et qu'aujourd'hui vous avez obtenu miséricorde à cause de leur incrédulité, ³¹ ainsi les Juifs aujourd'hui n'ont pas cru que miséricorde vous était faite, afin qu'ils obtiennent miséricorde. ³² Car Dieu a permis que tous fussent incrédules, afin de faire miséricorde à tous.

L'incrédulité a donc servi les vues de Dieu qui a su tirer un immense bien d'un mal universel. Tout Israël sera sauvé, *Et sic omnis Israel salvus erit*. Ainsi donc l'apostasie des Juifs n'est pas définitive ; ils pourront être fidèles demain comme les Gentils sont fidèles aujourd'hui. Elle n'est pas complète, puisque Paul, de la tribu de Benjamin, est chrétien, que l'Eglise de Jérusalem, composée de Juifs, est très florissante, qu'il y a des milliers de Juifs qui croient et que rien ne prouve que leur nombre ne doive pas augmenter. Si la masse des Israélites est aujourd'hui infidèle, un jour cette masse fera partie de l'Eglise et se convertira.

L'Apôtre insiste sur ce mystère qu'une partie des Juifs s'est endurcie jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée dans l'Eglise. Alors les Juifs entreront avec tous, et ni les uns ni les autres ne pourront s'en attribuer aucun mérite. Tel est le mystérieux plan divin : l'incrédulité des Juifs est cause que les Gentils ont été appelés à la foi ; leur refus de croire que Dieu a fait miséricorde aux Gentils sera cause qu'ils obtiendront miséricorde. Dieu a enfermé tous les hommes dans l'incrédulité afin de leur faire à tous miséricorde.

Ces paradoxes amènent l'Apôtre à s'écrier :

³³ O profondeur de sagesse, de richesse et de science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ! ³⁴ Car qui a connu la pensée du Seigneur ou qui a été son conseiller ? ³⁵ Ou qui lui a donné le premier et peut exiger de lui une récompense ? ³⁶ Puisque c'est de lui et par lui et en lui que sont toutes choses ; à lui la gloire dans les siècles. Amen.

Telle est cette longue et puissante argumentation qui se termine sur une sorte de consolante prophétie. Dieu est juste et fidèle : s'il a réprouvé son peuple, c'est qu'Israël était coupable. La défection a été presque universelle, c'est pourquoi Dieu a appelé les Gentils à

prendre les places laissées vides par les Juifs, comme il a créé les hommes pour occuper la place des anges révoltés. C'est ainsi que l'infidélité d'Israël a été la cause de la vocation des Gentils. Mais il y a « un reste » qui est l'espoir de l'avenir. Ce reste, Isaïe l'a comparé au tronc d'arbre ravagé par le fer et le feu, et il le symbolise par le nom qu'il donne à l'un de ses enfants ; ce reste demeure cher à Dieu, à cause des pères « très aimés » ; il se convertira à son tour, mais lorsque la plénitude des Gentils sera entrée dans l'Eglise. Les Juifs alors y viendront à leur tour, appelés par une grâce nouvelle. C'est alors que Grecs et Juifs se fondront ensemble dans une même Eglise et il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. Mais par quelles voies inscrutables, par quels desseins inaccessibles à l'intelligence humaine Dieu parvient à ces merveilleuses conclusions ! *O altitudo !*

**

Les Pères ont écrit des volumes sur ce texte fameux : *Non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei*, et sur la comparaison écrasante du potier, préoccupés qu'ils étaient de concilier l'action de Dieu avec le libre arbitre. « Origène mit en honneur la formule si aimée des Pères grecs, que l'œuvre du salut ne dépend pas uniquement des efforts de l'homme, mais aussi et principalement de la miséricorde de Dieu. Sous sa plume, la comparaison du potier perdait son effrayant mystère : c'étaient les vases de colère qui se disposaient eux-mêmes à la perdition. » Il eut le tort toutefois de faire intervenir son système condamnable d'une existence antérieure où l'homme aurait acquis des mérites ou des démérites. Il y trouvait une explication facile, mais fautive.

S. Jean Chrysostome s'inspire d'Origène, mais il laisse de côté son erreur et apporte à cette question d'admirables clartés : « Il faut vouloir et courir et mettre sa confiance dans la bonté de Dieu, non en ses propres mérites, dit-il, selon ces paroles : Non pas moi seul, mais la grâce de Dieu avec moi. » La comparaison du potier est faite « pour imposer silence aux questionneurs téméraires. » Dieu est sage, dans sa conduite envers l'homme il n'y a ni caprice ni arbitraire. Si Pharaon a été châtié c'est qu'il a tout fait pour se perdre. Les uns sont des vases de colère, les autres des vases de miséricorde parce qu'ils l'ont voulu. Dieu témoigne à tous les hommes la même bonté, répand sur eux les mêmes grâces. « Tous n'ont pas voulu répondre à l'appel divin ; mais pour ce qui regarde Dieu, tous ont été sauvés, car tous ont été appelés. »

Tout d'abord S. Augustin donna à ces textes difficiles la même interprétation. Puis en 394 il imagina cette étrange distinction : « La foi dépend de nous, mais les bonnes œuvres dépendent de la grâce. » Trois ans ne s'étaient

pas écoulés qu'il en avait aperçu le côté ruineux ; aussi dans sa lettre à Simplicien il la rétracta franchement.

Cette lettre à laquelle il renvoie toujours, nous donne l'expression définitive de sa pensée. La foi est une grâce et non seulement la foi elle-même, mais l'appel à la foi. Libre à nous donc de répondre à l'appel à la foi. Or comment se fait-il que les uns y répondent et que les autres n'y répondent pas, bien que tous soient appelés et reçoivent les grâces nécessaires ? C'est que Dieu en vertu de sa prescience sait que les grâces seront inefficaces pour ceux-ci et efficaces pour ceux-là. C'est la vocation congrue. Ceux qui répondent à sa voix il les appelle dans un moment où il sait qu'ils obéiront, quand ils sont dans des dispositions telles qu'ils n'apporteront aucun obstacle et écouteront volontiers les inspirations divines.

Il porte la question *avant* l'instant où l'homme fait usage de sa liberté : « Il établit que l'acte de foi lui-même est un don de Dieu. Celui qui correspond de fait à l'appel divin peut n'avoir pas reçu plus de secours, il a certainement reçu plus de bienfait, partant plus de grâce ; et même en un sens plus de secours, puisqu'il l'a reçu au moment opportun. Un appel rendu efficace par la correspondance effective de l'homme est une plus grande faveur que le même appel non suivi d'effet par la résistance de la volonté libre. Or la raison dernière de cette prédilection divine qui appelle l'homme au moment où Dieu sait que l'homme consentira, ne saurait consister dans l'acte même de l'homme ni dans la prévision de cet acte, elle ne peut être qu'en Dieu, et c'est là le mystère des mystères qui arrache à Paul cette exclamation : *O altitudo !* »

Son exégèse n'est pas toujours sûre ; c'est ainsi qu'il veut voir dans Jacob et Esaü des individus et non des nations. Mais il n'en restera pas moins « à jamais l'incomparable docteur de la grâce. »

Ici se termine la première partie de l'Epître de Saint Paul, la partie dogmatique, si difficile, si obscure çà et là, mais d'une doctrine si élevée, si étonnante. Sujet inépuisable de méditations et d'études sans fin.

Nous allons entrer dans la seconde partie, beaucoup plus facile, la partie morale.

¹ P. Prat, *Théologie de Saint Paul*, p. 370-376. « Eorum miseretur quos ita vocat quomodo eis vocari aptum est ut sequantur... Cujus miseretur sic eum vocat quomodo scit ei congruere ut vocantem non respuat. (S. Aug. *Ad Simplician.*, lib. I, q. 2).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 13 augusti 1913.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 21 août 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions dominicales. — LX. *Nativité de la T. S. Vierge* : Préexistence de Marie, 598.

Pour le Premier Vendredi. — LIV. La direction du Sacré-Cœur, 596.

Pour la Nativité de la Sainte Vierge. — I. Pourquoi nous célébrons cette naissance, 597. — II. Comment elle est appréciée du monde et de Dieu, 599.

Avis paroissiaux. — A quelque chose les ennemis sont bons, 600.

Pour une Adoration perpétuelle. — Les abaissements de Jésus, 602.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XLIII. L'Épître aux Romains (*fin*), 604.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

LX

Nativité de la T. S. Vierge

PRÉEXISTENCE DE MARIE

Mes frères,

A première vue, l'évangile de cette fête ne semble pas nous fournir un grand enseignement moral. Il nous donne la série des principaux ancêtres de Notre-Seigneur, il nous fait connaître la généalogie du Christ depuis Abraham jusqu'à la T. S. Vierge. Mais du même coup l'Eglise nous montre la dignité de l'origine de Marie, la noblesse de ses ancêtres ; elle met en relief, en cet anniversaire de sa naissance, les splendeurs de sa race, en nous présentant la Sainte Vierge comme étant la fille des personnages les plus augustes du monde ancien, les patriarches ; la fille de la tribu sacerdotale la plus illustre de l'univers, la tribu de Lévi ; la fille des rois les plus aimés et les plus favorisés du Très-Haut, les rois de Juda.

Ainsi, l'évangile de la Nativité nous fait songer à Marie sous l'ancienne Loi. La T. S. Vierge, comme son divin Fils, occupait la pensée des patriarches, des prophètes et de tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël, le Messie promis. Je crois donc être dans l'esprit de l'Eglise et dans le sens de l'évangile en vous entretenant de la préexistence de Marie. Je vous la montrerai d'abord *prophétisée*, puis *figurée* et *symbolisée*.

I

De toute éternité la Sainte Vierge était dans l'idée de Dieu et vivait dans le cœur de Dieu, à raison de son incomparable prédestination. Sans doute, toutes les créatures qui sont et qui seront, vivent de toute éternité dans la pensée

de Dieu. « Marie y vit tout particulièrement et tout spécialement ; Dieu se complait en elle de préférence à toute créature ; il la voit, il l'aime tout après le Verbe Incarné, avant et plus que tout être créé. »

Rien d'étonnant dès lors qu'avant son existence terrestre elle ait été annoncée au monde. Marie a été *prédite* et promise aux hommes en même temps que son divin Fils, notre Rédempteur. Jésus lui est uni comme une fleur à sa tige. Les oracles par lesquels Dieu annonça un Sauveur parlent souvent aussi de sa mère.

La première prophétie relative à la T. S. Vierge fut faite dans le Paradis terrestre. Le démon, sous la forme d'un serpent, venait de triompher de l'homme dans la personne de nos premiers parents. Dieu lui annonça en ces termes sa future défaite : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. Celui qui naîtra d'elle t'écrasera la tête. » (Gen., III, 15). Ces paroles étaient encore bien vagues. Néanmoins Adam et Eve durent comprendre qu'ils seraient sauvés par une femme. Cette femme dont il est question, les interprètes nous le disent et l'Eglise l'a toujours cru, c'est la T. S. Vierge Marie. Deux choses ressortent assez nettement de cet oracle : la pureté sans tache de celle qui coopérera à notre salut et sa maternité divine. Entre le démon et cette femme prophétisée il n'y aura aucune relation. C'est dire que celle-ci ne sera jamais sous l'empire de celui-là. Elle ne connaîtra donc pas le péché, pas même le péché originel, puisque par le péché l'homme est sous la dépendance et l'esclavage du démon. De plus, celui qui naîtra d'elle écrasera la tête du serpent infernal. C'est donc elle qui doit donner naissance au Messie, au Fils de Dieu, se faisant homme pour nous racheter. Ainsi, dès le commencement du monde, Marie est annoncée comme la rédemptrice du genre humain : elle nous sauvera en nous donnant Celui qui doit renverser l'empire de Satan.

Voici une autre prophétie. Vous avez sans doute entendu parler du prophète Balaam. C'était un païen, un ministre des fausses divinités. Il fut convié à maudire le peuple de Dieu. Mais voilà que, malgré lui, de ses lèvres sortent des paroles de bénédiction. Le Très-Haut l'éclaire d'une lumière surnaturelle, il lui découvre l'avenir, lui représente le Messie sous l'aspect d'un roi, d'un roi vainqueur de tous ses ennemis. Balaam contemple ce roi sauveur et glorieux qui doit venir et il prononce cette prophétie : « Une étoile se lèvera de Jacob, une tige sortira d'Israël. » (Num., XXIV, 17). Les saints et les Pères de l'Eglise ont vu, désignée dans cette étoile, l'auguste Marie, dont le nom signifie étoile, et sa maternité dans cette tige dont la fleur et le fruit représentent le Sauveur. L'Eglise lui applique ces images pro-

phétiques quand elle nous fait chanter : « *Geminavit radix Jesse : orta est stella ex Jacob ; Virgo peperit Salvatorem* ; la racine de Jessé a germé, l'étoile s'est levée de Jacob, la Vierge a enfanté le Sauveur¹. » « La T. S. Vierge, dit S. Bernard, est la glorieuse étoile de Jacob. »

Dans la suite des siècles Dieu multiplie les oracles et précise ses promesses. Il montre Marie au Roi-Propète sous les traits d'une reine assise à la droite du Messie. (Ps., XLIV). Il la salue comme la reine du ciel revêtue d'un manteau d'or. — L'Eglise applique aussi à la T. S. Vierge ce qui est dit de la sagesse au livre des Proverbes. (Prov., VIII). « Au commencement de ses voies, avant de produire aucune créature, Dieu m'a établie ; j'étais avec lui disposant toutes choses ; c'est par moi que les rois règnent... Bienheureux ceux qui m'écourent... Celui qui me trouve, trouvera la vie. » Elle lui applique aussi les admirables passages du Cantique des cantiques (II, IV et *passim*) où il est question de la charité qui existe entre l'âme sainte et Dieu. L'auteur inspiré célèbre la pudeur, la sainteté, la beauté, la puissance de la Reine du Paradis et son irrésistible crédit auprès de Dieu. « Elle y est appelée la fleur des champs, le lis de la vallée, un jardin fermé à toute bête méchante, une fontaine scellée que jamais le moindre souffle ne vient troubler... Elle est comparée à tout ce qu'il y a de plus suave, de plus pur, de plus lumineux dans la nature. Elle est gracieuse comme l'aurore, belle comme l'astre des nuits, distinguée comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille. Elle l'emporte sur tous les élus comme le soleil et la lune l'emportent sur les autres astres ; rien ne peut résister, pas même les puissances de l'enfer, à son action victorieuse. Et Dieu lui-même la félicitant, s'écrie : « Vous êtes toute belle, il n'y a pas de tache en vous. Vous avez la douceur, la simplicité de la colombe. Vous êtes plus immaculée que la neige du Liban... Comparée à toutes les filles de Sion, vous êtes comme un lis comparé aux épines². »

L'Eglise dans sa liturgie se sert aussi de ce beau passage de l'Ancien Testament relatif à la Sagesse incréée, mais qui semble bien prophétiser aussi la T. S. Vierge : « Je suis élevée comme le cèdre du Liban, belle comme l'olivier et la rose de Jéricho, parfumée comme le baume et la myrrhe la plus exquise... Je suis la mère de la dilection, de la foi et de la sainte espérance. En moi réside tout espoir de vie et de vertu. Venez à moi, vous tous qui me désirez, et vous serez rassasiés de mes fruits... Celui qui m'écoute ne sera point confondu. Ceux qui me glorifient auront la vie éternelle. » (Eccli., XXIX, 17-26).

N'est-ce pas la T. S. Vierge et sa virginité que prophétise Ezéchiel en comparant Marie à la porte orientale, par où est passé le Seigneur Dieu et qui reste fermée à tout autre ? N'est-ce pas elle qu'annonce le prophète Michée par ces paroles : « Le temps viendra où enfantera celle qui doit enfanter ? » N'est-ce point sa maternité divine que signale le prophète Jérémie en disant : « Dieu a créé un prodige inouï : une femme (en parlant de la T. S. Vierge) renfermera dans son sein un homme (en parlant du Messie) ? »

Mais la prophétie la plus remarquable et la plus précise est celle que nous lisons dans Isaïe : « Voilà que la Vierge concevra et enfantera un Fils, et il sera appelé Emmanuel, Dieu avec nous. » (Is., VII, 10). On ne pouvait rien dire de plus clair. Par cet oracle sublime Dieu annonçait en termes indiscutables, cinq cents ans à l'avance, que Marie serait la Mère du Messie sans cesser d'être Vierge, par un des prodiges les plus extraordinaires de la toute-puissance divine.

II

Pour présenter aux hommes la Mère du Sauveur, Dieu ne se contenta pas de nombreuses prophéties ; il employa aussi les *figures* et les *symboles*. Marie a été figurée par les femmes les plus illustres et symbolisée par les objets les plus saints et les plus gracieux de l'Ancien Testament. Ainsi l'a toujours entendu la tradition. Quelques exemples suffiront à nous le montrer.

1. Marie est souvent appelée la *nouvelle Eve*, parce que celle-ci la représentait de bien des manières. Eve fut créée dans l'innocence, la pureté, la grâce sanctifiante ; de même Marie fut conçue sans péché, immaculée, ornée de la grâce sanctifiante et de tous les dons surnaturels. Eve est la mère de tous les vivants ; Marie a été établie, sur le Calvaire, la mère de tous les hommes et en particulier de tous les chrétiens. A cause de son péché, Eve fut condamnée à enfanter dans la douleur ; à cause des péchés du monde qui ont fait mourir son divin Fils, Marie nous a enfantés dans la douleur au pied de la croix : c'est là qu'elle est devenue notre mère. Cependant faisons deux remarques qui nous montreront la supériorité de Marie : Eve nous a perdus, la nouvelle Eve nous a sauvés. Eve est notre mère selon le corps, selon la nature ; Marie est notre mère selon l'esprit, selon la grâce ; et autant la grâce l'emporte sur la nature, autant la T. S. Vierge l'emporte sur l'épouse d'Adam.

Nous avons une autre figure de Marie dans la personne de *Judith*. Cette courageuse femme tuant Holopherne et délivrant le peuple de Dieu, représente Marie écrasant la tête du serpent et sauvant le peuple chrétien. Vous connaissez le fait pour l'avoir lu dans l'histoire sainte. Le roi des Assyriens voulut un jour soumettre toutes les nations de l'occident à son

¹ Antienne de l'office de la Circoncision.

² Rolland, *La Reine du Paradis*, t. I, p. 93.

empire. Sur le passage de son armée, c'était la destruction et la mort. Déjà la Palestine était envahie. Holopherne, le général en chef, vint mettre le siège devant Béthulie, boulevard et défense de la nation juive. Les assiégés, réduits à la dernière extrémité, se préparaient à se rendre quand une veuve, Judith, se présente pour sauver son pays. Elle reproche aux chefs de la cité leur découragement et les exhorte à la prière. Elle-même redouble ses supplications et ses pénitences. Cette femme d'un admirable courage, d'une beauté parfaite et d'une vertu consommée, passe au camp d'Holopherne, le séduit par son charme et obtient toute liberté. Un grand festin est même offert en son honneur. Le général ayant bu avec excès, s'endort sous sa tente. Judith étant restée seule auprès de lui en profite pour lui trancher la tête. Puis, à la faveur des ténèbres, elle rentre dans Béthulie. Israël est sauvé. Le matin les Assyriens voyant ce qui était arrivé, sont saisis de frayeur ; la panique s'empare d'eux, ils prennent la fuite et subissent une complète défaite.

Quelle belle figure de la T. S. Vierge écrasant la tête de Satan, détruisant son empire et délivrant le monde de son joug ! — Figure aussi de Marie sauvant le peuple chrétien de la ruine, soit lors de l'invasion des barbares, soit lors de l'invasion des Turcs, soit lors des invasions de l'impiété, des schismes, des hérésies : — Figure enfin de Marie délivrant l'âme chrétienne assiégée par le démon et son armée, soumise à la tentation, à la lutte contre de redoutables ennemis. Appelons Marie à notre secours ; comme Judith elle nous délivrera, elle mettra en fuite le démon et lui fera subir une complète défaite. — Judith enfin fut glorifiée, exaltée par son peuple, comme Marie est exaltée, glorifiée, remerciée par tous les peuples et par toutes les âmes saintes.

La touchante histoire d'*Esther* est aussi l'histoire anticipée de l'auguste Marie. Esther était une jeune fille juive, pauvre et timide, qui, ayant captivé le cœur du grand roi Assuérus, fut choisie parmi tant d'autres et fut établie reine d'un vaste empire. Ainsi la T. S. Vierge captiva le cœur de Dieu et fut choisie par le Roi des rois pour être reine des anges et des hommes, reine du vaste empire du ciel et de la terre. Esther fut préférée à cause de sa beauté physique et morale. N'est-ce point l'image de la Vierge de Nazareth ? De quelle divine beauté resplendissait son âme aux yeux de Dieu ! Quelle humilité, quelle bonté, quelle douceur, quelle charité pour Dieu et pour les âmes ! Enfin Esther sauva ses compatriotes de la mort terrible qui les menaçait. Au palais d'Assuérus il y avait un ministre perfide, Aman, qui avait juré la mort de tous les Juifs. Grâce à l'intervention courageuse d'Esther, ses projets criminels furent déjoués. L'indigne ministre fut condamné à la potence et le peuple

de Dieu délivré. Belle image des bienfaits sans nombre que la T. S. Vierge nous obtient et répand sur le monde. Comme Esther, elle triomphe d'Aman, c'est-à-dire du démon et de ses suppôts ; elle triomphe de tous ceux qui, à travers les siècles, décrètent la destruction de l'Eglise et qui veulent tuer Jésus dans les âmes. Elle aussi délivre son peuple, c'est-à-dire nous tous, de la mort du péché et de la mort éternelle de l'enfer.

Nous pourrions multiplier ces exemples et voir la figure de la T. S. Vierge dans Sara, Rachel, Rebecca, Débora, et combien d'autres ! Mais arrêtons-nous, car il nous reste encore un mot à dire des *symboles*. Je le ferai très brièvement.

2. L'ancienne loi par ses institutions, par ses rites, par ses objets sacrés, symbolisait la loi nouvelle. Aussi bien Marie, qui, après Jésus, occupe la première place dans le plan divin, a-t-elle été annoncée par *les choses* de l'Ancien Testament.

Marie est symbolisée par le *Paradis terrestre*. Elle est l'Eden du nouvel Adam, Jésus-Christ. En elle a été planté l'arbre de vie, notre divin Sauveur ; en elle se trouvent les fleurs et les fruits de toutes les vertus, et une source abondante de toutes les grâces.

Marie, c'est aussi l'*arche de Noé*. « Celle-ci, dit S. Bernard, symbolisait l'arche du salut, c'est-à-dire Marie pleine de grâces. L'arche de Noé sauva du déluge ceux qu'elle renfermait ; par Marie les hommes échappent au naufrage du péché et de l'enfer. » En dehors de l'arche tout fut englouti par le déluge ; sans Marie nous serions perdus. Comme l'arche, Marie est donc l'unique espérance de l'humanité.

La *cité sainte*, le *temple*, le *tabernacle*, ne sont-ils pas de beaux symboles de la maternité divine de la T. S. Vierge ? Comme eux, elle est vraiment le sanctuaire du Dieu incarné.

Cette maternité est encore magnifiquement représentée dans l'*arche d'alliance*. Celle-ci renfermait de la manne dans un vase d'or, et les tables de la Loi données par Dieu à Moïse ; elle était placée dans le Saint des saints. Marie devait renfermer en elle la sainteté même, le Législateur suprême, Celui qui s'est fait notre nourriture, le Pain de vie. — De plus l'arche d'alliance était la protection du peuple d'Israël, la terreur de ses ennemis, le malheur de ceux qui la profanaient. Or Marie n'est-elle pas notre protectrice, la terreur des démons, et la ruine de ceux qui l'outragent ?

Son rôle de médiatrice a été symbolisé par l'*échelle de Jacob*. Cette échelle, vue en songe par le patriarche, qui s'appuyait sur la terre et dont le sommet était au ciel, n'est-ce pas l'image de la T. S. Vierge ? Comme créature elle touche à la terre ; comme mère de Dieu et par son éminente sainteté elle atteint le ciel. Comme cette échelle, elle unit le ciel à la terre,

servant d'intermédiaire à Dieu qui descend par elle jusque parmi nous, et à l'homme qui par elle monte au ciel.

Que d'autres symboles nous pourrions citer : le buisson ardent de Moïse, brûlant sans se consumer, image de la T. S. Vierge conservant sa virginité avec l'honneur de la maternité divine ; l'arc-en-ciel après le déluge, image de Marie instrument de l'alliance entre Dieu et les hommes ; la colonne de feu et de nuée qui éclairait et protégeait le peuple hébreu dans le désert, image de Marie nous conservant les lumières de la foi, et nous protégeant contre nos ennemis !

**

Je vous ai suffisamment montré qu'avant sa naissance terrestre la T. S. Vierge était annoncée, connue et attendue. Qu'elle paraisse maintenant comme l'aurore qui précède le soleil : avec elle l'œuvre de notre rédemption commence. Réjouissons-nous donc aujourd'hui de sa nativité ; car son apparition dans le monde est la réalisation de toutes les prophéties, de toutes les figures, de tous les symboles dont nous avons parlé. C'est vous dire que nous devons mettre en elle toute notre confiance. Ayons pour elle une filiale affection ; invoquons-la souvent. Elle sera notre salut. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LIV

LA DIRECTION DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Dans une des lettres qu'elle écrivait aux âmes fidèles de sa connaissance, la B. Marguerite-Marie a mis ces mots que nous allons méditer aujourd'hui :

« Son pur amour est le seul qui nous doive posséder, faire agir et souffrir ; *car il n'est jamais oisif dans un cœur.* »

Nous savons que N.-S. veut vivre en nous. C'est un effet de son amour pour nous. C'est parce qu'il est rempli de tendresse pour les pauvres créatures que nous sommes, qu'il veut partager notre existence sur la terre, avec ses joies, avec ses souffrances, avec ses luttes.

Mais, comme le dit la B. Marguerite-Marie, « il n'est jamais oisif dans un cœur » qui s'est donné à lui. Il le veut pur, ardent et saint, et il ne cesse de lui prodiguer ses avis, ses encouragements et ses reproches : direction divine, à laquelle nous devons toujours prêter l'oreille et à laquelle il est de notre intérêt suprême d'obéir.

I

Quand les apôtres vivaient, par une grâce extraordinaire, dans la compagnie du Sauveur, ils l'appelaient habituellement : *Maître*, et ce

titre lui agréait : « Vous m'appellez, leur disait-il, votre Maître et votre Seigneur ; vous avez raison ; je le suis. » (Jean, xiii, 14).

Ce titre, il va jusqu'à le revendiquer pour lui seul :

« Ne vous faites pas appeler maîtres, disait-il encore, parce que vous n'avez qu'un seul Maître, qui est le Christ. » (Mt., xiii, 10).

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que ce titre, il le réalisait dans toute son étendue. Ce qu'il enseignait aux apôtres, c'était la vérité la plus certaine, sur leur origine, sur leurs devoirs pendant la vie, sur leur destinée. Sa parole était comme l'éclair qui, en un instant, dissipe les ténèbres les plus épaisses ; et elle était si persuasive qu'on ne se lassait jamais de l'entendre. Jamais maître n'a enseigné avec plus de sagesse ; jamais maître n'a dit des choses plus belles ; jamais maître n'a confirmé sa doctrine par une vie plus sainte.

Ce que N.-S. fut pour les apôtres, il veut l'être aussi pour nous. Non content de la vérité qu'il nous a fait transmettre par l'Evangile, et que nous devons chercher sans relâche dans le texte sacré, il est toujours prêt à nous prodiguer ses *avis*, des avis qui ne s'adressent plus seulement à tous les hommes, mais qui sont spécialement destinés à l'état particulier dans lequel se trouve chacune de nos âmes.

Ce n'est pas par une parole sensible que nous parvenons ces avis, à moins qu'il ne veuille faire un miracle en notre faveur. Le plus ordinairement c'est une lumière qui tout à coup nous éclaire intérieurement, et qui nous fait comprendre un point sur lequel, jusqu'alors, nous n'avions pas porté notre attention, et que nous n'avions pas assez compris.

Cela suffit pour nous faire saisir avec quelle docilité nous devons suivre les conseils que le Sacré-Cœur nous donne ainsi. On voit des personnes qui, désireuses de leur sanctification, n'hésitent pas à se déplacer et à faire des voyages assez longs pour trouver un bon directeur. On venait de très loin pour consulter S. François de Sales et le Curé d'Ars ; et quand ils avaient répondu aux questions qu'on leur posait, avec quel empressement ne suivait-on pas la ligne qu'ils avaient tracée ! Nous avons en nous un conseiller autrement sage que les plus sages conseillers de la terre, écoutons les inspirations qu'il nous donne et ne repoussons jamais les avis qui nous viennent de l'amour même d'un Dieu.

Ne nous contentons pas d'obéir au Sacré-Cœur. Recourons à lui pour lui demander la solution de nos doutes. C'est S. François de Sales qui disait : « Jésus est l'ami fidèle ; il vous conduira, gouvernera, aura soin de vous ; apprenez de lui tout ce que vous avez à faire ; ne faites rien sans son conseil. »

Quand le soleil a disparu, nous avons besoin d'une lumière artificielle pour guider nos pas ;

mais quand le soleil a reparu, toute autre lumière pâlit et devient inutile. De même, quand nous avons à notre disposition la sagesse même de Dieu, c'est à elle surtout qu'il faut demander les avis dont nous avons besoin. Adressons-nous au Sacré-Cœur, il nous répondra.

II

Le Sacré-Cœur ne fait pas que nous donner ses avis ; il nous donne aussi ses *encouragements*.

Est-ce que nous n'avons pas besoin, souvent, d'être soutenus dans le rude combat qu'est la vie chrétienne ? Soit qu'il s'agisse d'efforts à faire, soit qu'il s'agisse de tentations à repousser, soit qu'il s'agisse de persévérance à mettre dans notre fidélité, nous sommes bien vite tentés de nous décourager.

L'*Imitation* nous avertit que ce qui empêche beaucoup d'âmes de tendre à la perfection, c'est « l'horreur de la difficulté et la crainte du combat. » Quand nous sommes effrayés par les efforts que nous avons à faire, et que nous sommes tentés de dire : « A quoi bon ? Jamais je n'y arriverai ! » écoutons la voix du Sacré-Cœur. Il nous rappellera qu'il a beaucoup plus souffert pour nous, qu'il ne nous demande de souffrir pour lui, qu'il ne nous propose jamais rien d'impossible, et qu'il est prêt à nous donner en abondance toutes les grâces dont nous pouvons avoir besoin.

S. Paul, assailli par de rudes tentations, pria trois fois le Seigneur de l'en délivrer, et le Seigneur lui répondit : « Tu as ma grâce en suffisance ; c'est par l'infirmité que la vertu s'achève. » (II Cor., XII, 9). Ainsi nous encourage le Sacré-Cœur, quand nous gémissons sous les coups de notre ennemi.

Enfin, il nous encourage encore quand il s'agit de persévérer. « Celui qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière, nous dit-il, n'est pas digne de moi. » (Luc, IX, 62). Il nous fait voir que la vie la plus longue est courte, quand on la compare à l'éternité, et ainsi il nous empêche d'abandonner la lutte.

III

Le Sacré-Cœur met le comble à sa bonté quand il daigne nous faire entendre ses *reproches*.

A-t-il besoin de notre docilité ? Aucunement. S'il nous fait entendre parfois, dans le secret de notre âme, de ces plaintes douloureuses qui ne peuvent pas, quand nous les écoutons, ne pas nous émouvoir, il le fait uniquement parce qu'il nous aime.

Voyez encore S. Paul, sur le chemin qui mène à Damas. Il entend une voix qui l'appelle par son nom, et qui lui dit : « Pourquoi me persécutes-tu ? Je suis Jésus. Tu es malheureux parce que tu regimbes contre l'aiguillon. »

Ne sont-ce pas les mêmes paroles qui se font entendre à nous, quand nous sommes infi-

dèles ? Quelle est la voix qui tout bas nous appelle par notre nom ? nous rappelle les promesses faites que nous ne tenons pas ? les grâces reçues dont nous ne profitons pas ? les fautes commises dont nous n'avons pas demandé pardon ? C'est la voix du Sacré-Cœur. Comme à S. Paul, si nous voulons répondre à ces reproches, il se fait connaître à nous, et il nous fait voir que nos malheurs viennent de ce que nous ne l'aimons pas et que nous l'offensons.

Trop souvent, nous trouvons que ces reproches sont importuns, et nous imposons silence à la voix douloureuse, pourtant si discrète et si douce, qui se fait entendre à notre cœur. Quelle folie est la nôtre, quand nous agissons ainsi ! Les saints ne faisaient pas comme nous : aux premiers accents de cette voix, ils s'humiliaient et faisaient pénitence. Faisons comme eux.

**

Puisque le Sacré-Cœur veut être ainsi notre directeur, toujours attentif, toujours sage et toujours dévoué, promettons-lui de ne jamais lui résister. « Livrons donc sans réserve, comme écrivait encore la B. Marguerite-Marie, nos cœurs à ses ardeurs, afin que nous l'aimions de tout l'être qu'il nous a donné ; que tout lui soit soumis, que tout fléchisse, que tout obéisse à ce divin amour. » Ainsi soit-il.

POUR LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

I

POURQUOI NOUS CÉLÉBRONS CETTE NAISSANCE

*Cum jucunditate nativitatem
beatæ Mariæ celebremus.*

Célébrons avec joie la nativité
de la Bienheureuse Vierge Marie.
(Office du jour).

Mes frères,

Vous avez déjà remarqué sans doute qu'en général l'Eglise célèbre le jour anniversaire de la mort, mais non pas le jour anniversaire de la naissance des saints. La raison de sa conduite est bien facile à comprendre : c'est qu'il n'y a pas lieu vraiment de féliciter les saints d'être entrés dans un monde, si fertile en misères de toutes sortes, qu'on l'a justement surnommé « la vallée des larmes, » *gementes et flentes in hac lacrymarum valle*.

Aussi, je ne sais si je me trompe, mais il est possible que vous vous soyez demandé ce matin avec un certain étonnement : « Comment se fait-il donc que nous dérogeons aujourd'hui à la règle générale ? Comment se fait-il donc que nous célébrons aujourd'hui la fête de la Nativité ou de la naissance de la B. Vierge Marie ? Comment se fait-il donc surtout que ce jour a été élevé au rang des plus grandes fêtes de l'année chrétienne ? »

Mes frères, permettez-moi de vous répondre aussi brièvement que possible : c'est que 1^o *jamais naissance humaine n'a été si pure*, et 2^o *jamais naissance humaine n'a été si pleine d'espérances*.

I

Je dis d'abord que jamais naissance humaine n'a été *si pure*. Voyez en effet. D'ordinaire, quand un petit enfant vient au monde, le père et la mère ne cessent de l'admirer et de le couvrir de baisers et de caresses dans leur joie. Mais en même temps, vous le savez, s'ils sont vraiment chrétiens, s'ils ont une foi vive et sincère, ils ressentent en eux-mêmes un réel sentiment de trouble et d'inquiétude. Ils se disent avec effroi que ce cher petit enfant qui vient de naître porte une tache de famille dans son âme ; ils se disent avec effroi qu'il n'est pas aimé de Dieu, que la grâce d'en-haut ne repose pas en lui, et que si par malheur il venait à mourir, il n'aurait sûrement aucun droit au magnifique héritage du royaume des cieux. C'est pour cela qu'ils tiennent à fixer au plus vite la date du baptême, sans se laisser arrêter par toutes sortes de considérations ridicules comme on sait en inventer aujourd'hui. Ils veulent que leur enfant soit purifié le plus tôt possible de la tache originelle ; et ce n'est qu'après avoir vu l'eau sainte couler sur son front que leur joie devient complète.

Or il n'en a pas été de même au jour de la Nativité de la T. S. Vierge. Marie, comme vous le savez, avait été immaculée dans sa conception : elle resta donc immaculée dans sa naissance. Marie avait été conçue sans la moindre tache : elle entra donc dans le monde sans la moindre tache. Aussi lorsqu'elle apparut pour la première fois, non seulement intacte de toute souillure, mais encore magnifiquement parée de toutes les grâces, de toutes les faveurs et de tous les dons de l'Esprit-Saint, ce fut une joie bien douce, ce fut une fête bien pure au ciel et sur la terre. Car, selon la parole de nos Saints Livres, l'aurore dans toute sa beauté, le lis dans tout son éclat, la neige dans toute sa blancheur n'étaient rien à côté de cette créature privilégiée.

Mes frères, comprenez-vous maintenant pourquoi l'Eglise a le droit de se réjouir ? Comprenez-vous pourquoi elle tient à fêter solennellement, tous les ans, le souvenir d'un si grand événement ? *Cum jucunditate nativitatem beatæ Mariæ celebremus*.

II

Si jamais naissance humaine ne fut plus pure, il faut bien ajouter aussi que jamais naissance humaine ne fut *si pleine d'espérances*. Voyez en effet. Quand une mère veille avec un soin jaloux sur le berceau de son fils endormi, il lui arrive souvent de joindre les mains, de lever les yeux vers le ciel et de

soupirer avec un peu d'inquiétude : « O mon Dieu ! Dites-moi : que deviendra plus tard mon enfant ? » Et aussitôt, dans un irrésistible élan d'amour et d'orgueil maternels, elle se laisse aller dans le monde des illusions au caprice de son imagination ; elle se plaît à rêver en contemplant son fils, et elle lui trace d'avance un riche et brillant avenir, que malheureusement la réalité brutale ne justifie pas toujours...

Or il n'en a pas été de même au sujet de la Bienheureuse Vierge Marie. Ah ! vous voulez savoir quelle sera cette enfant qui vient de naître ? Vous voulez savoir quelle sera cette enfant qui répond au doux nom de Marie ? Eh bien ! vous n'avez pas besoin de recourir aux rêves pour trouver une réponse à votre question. Ouvrez en effet les Saints Livres, lisez les psaumes du roi David, parcourez les écrits des grands et des petits prophètes. Vous y verrez que cette enfant deviendra la première et la plus belle de toutes les créatures ; vous y verrez qu'elle deviendra l'Épouse de l'Esprit-Saint ; vous y verrez que sans cesser d'être vierge elle ne tardera pas à donner au monde le Messie libérateur ; vous y verrez que par son amour pour la prière et le travail, elle méritera d'être proposée en exemple à toutes les jeunes filles ; vous y verrez enfin que jusqu'à la consommation des siècles les générations la proclameront bienheureuse et seront joyeuses et fières de rendre hommage à ses vertus.

Mes frères, comment voulez-vous que l'Eglise reste insensible à de si touchants souvenirs ? Comment voulez-vous qu'elle ne célèbre pas avec solennité le grand jour de la Nativité de la T. S. Vierge ? *Cum jucunditate nativitatem beatæ Mariæ celebremus*.

**

Et maintenant, mes frères, que vous dirai-je ? sinon que vous devez vous approcher sans crainte du berceau où dort cette enfant privilégiée.

On dit qu'autrefois, à l'occasion de la naissance d'un prince ou d'une princesse de haut rang, on avait coutume de faire de grandes largesses aux malheureux. Eh bien ! pourquoi n'en serait-il pas de même aujourd'hui dans l'Eglise, lorsqu'il s'agit du jour anniversaire de la naissance de la B. Vierge Marie ?

Nous sommes évidemment de malheureux pécheurs qui avons besoin de son intercession ; n'hésitons donc pas à l'appeler à notre secours ; ne craignons pas de l'importuner par nos demandes : quelles qu'elles soient, elles seront toujours exaucées. Et un jour viendra où la Reine des cieux mettra le comble à ses faveurs en nous accueillant avec joie au séjour de la gloire. Ainsi soit-il !

II

COMMENT ELLE EST APPRÉCIÉE DU MONDE
ET DE DIEU

*Nativitas est hodie sanctæ
Mariæ Virginis.*

C'est aujourd'hui la fête de
la Nativité de la Bienheureuse
Vierge Marie. (Office du jour)

Mes frères,

On répète souvent que les jugements des hommes ne sont pas les jugements de Dieu. Rien n'est plus juste assurément ; et nous en avons un exemple frappant dans le fait que célèbre aujourd'hui la sainte Eglise catholique, je veux dire la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie. Au jugement des hommes en effet, ce n'était qu'un spectacle de misère et d'humilité ; au jugement de Dieu, au contraire, c'était un spectacle d'une splendeur et d'une beauté incomparables. D'un côté, ce n'était qu'un fait vulgaire ou ignoré ; de l'autre, c'était le signal des plus grandes réjouissances et le gage certain des événements les plus extraordinaires.

Méditons quelques instants, si vous le voulez bien, ces salutaires et consolantes pensées ; elles auront au moins l'avantage de nous faire comprendre le peu de cas que nous devons faire, — j'allais dire, le plus profond mépris que nous devons avoir, — de l'estime et des jugements du monde.

I

D'abord, qu'était au jugement du monde la naissance de la B. Vierge Marie?... Hélas ! rien ; sinon un de ces faits divers qui servent à alimenter quelques heures les conversations d'un pays. Et naturellement, comme il arrive toujours en pareille circonstance, le fait en lui-même si simple n'a pas tardé à s'embellir de quelques commentaires plus ou moins favorables à la famille et à la pauvre enfant.

Il est possible en effet que les patriotes juifs, ceux qui rêvaient la reconstitution du royaume de David, aient accueilli avec découragement et avec dépit la naissance d'une fille ; car en somme ils devaient s'écrier avec regret : « Voilà donc tout ce qu'il nous reste d'une famille qui a du sang royal dans les veines ! »

Il est possible aussi qu'au spectacle de la bassesse et de la misère de leur condition, les humbles femmes du peuple aient soupiré avec tristesse : « Pauvre enfant ! Ce sera une malheureuse de plus. Ne dira-t-elle pas bientôt avec Job : « Maudit soit à jamais le jour qui m'a vu naître ! *Pereat dies in qua natus sum !* » (Job, III, 3).

Il est possible enfin qu'en songeant au grand âge de Joachim et d'Anne, des amis et des parents de la famille se soient répété avec inquiétude : « Que Dieu ait pitié de cette enfant ! Pourvu qu'elle ne soit pas bientôt orpheline !... »

Ah ! je puis bien le dire, que la naissance de Jésus soit humble, cela est vrai, j'en conviens. Mais du moins, à côté du dénuement de la grotte, des langes en loques et de la paille humide, je vois la nuit s'illuminer de radieuses clartés, j'entends les anges chanter de doux cantiques sur la plaine émerveillée, j'aperçois les mages qui accourent du fond de l'Orient, à la suite de l'étoile miraculeuse, les mains chargées de riches présents. Mais ici, mais autour du berceau de Marie, je ne constate rien de tout cela ; je ne remarque rien qui attire l'attention ; et je suis obligé de reconnaître que sur la terre, au jugement des hommes, rien n'a été plus ordinaire, rien n'a été plus banal, si j'ose ainsi m'exprimer, que le fait de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie !

II

Et pourtant, qu'était au jugement du ciel la naissance de la B. Vierge Marie ? Mes frères, c'était un spectacle d'une beauté incomparable, *nativitas est hodie sanctæ Mariæ Virginis*. Cette enfant qui venait de naître était ornée des dons les plus précieux et des grâces les plus magnifiques. Son âme immaculée était plus blanche que la plus blanche neige des montagnes, plus pure que le plus pur lis des vallées ; le péché n'avait pas réussi à la marquer de son empreinte fatale, et c'est pour cela que les anges et les séraphins invisibles chantaient la gloire de Dieu et acclamaient déjà cette enfant comme leur Reine : *Ave, Regina cælorum, ave, Domina angelorum !*

Et puis, et surtout, est-ce que l'apparition de Marie ne proclamait pas que les temps prédits par les patriarches et les prophètes étaient proches ?

Marie... Mais c'était la douce aurore qui annonçait aux hommes la venue du Soleil de justice et de vérité.

Marie... Mais c'était l'harmonieux prélude de la restauration et de la rénovation du vieux monde.

Marie... Mais c'était la preuve manifeste que les cieux jusque-là fermés allaient bientôt s'ouvrir !

Marie... Mais c'était la nouvelle arche d'alliance qui allait unir l'Ancien et le Nouveau Testament !

Oui, quand je considère la Nativité de cette enfant à la lumière de la foi, quand je considère la joie qu'elle a causée dans les cieux, je m'explique que la sainte Eglise catholique ait tenu à la célébrer à son tour avec éclat, *Nativitas est hodie sanctæ Mariæ Virginis, cujus vita inclitya cunctas illustrat ecclesias*.

**

Que faut-il conclure, mes frères, de notre petite méditation ?

C'est que les gens du monde ont le tort — et le tort immense — de s'imaginer qu'ils

peuvent tirer quelque orgueil de leur nom, de leur fortune, de leur famille, de leur condition, alors que rien de tout cela n'est nécessaire pour être agréable à Dieu. Il n'y a en effet ni riches, ni pauvres, ni grands, ni petits, ni rois, ni sujets, devant le souverain Juge de l'univers : il n'y a que des âmes plus ou moins droites, des âmes plus ou moins justes.

Travaillons donc à acquérir un peu de vertu, au lieu de nous conformer aux misérables opinions du monde : c'est à cette condition que Dieu nous regardera avec amour ici-bas, en attendant qu'il nous récompense là-haut pour toute l'éternité. Ainsi soit-il !

AVIS PAROISSIAUX

A QUELQUE CHOSE LES ENNEMIS SONT BONS

Mes frères,

Dans les touchants adieux qu'il adressait à ses chers disciples avant de se séparer d'eux, le Seigneur Jésus leur recommanda avec instance de demeurer parfaitement unis entre eux : « La marque à laquelle on vous reconnaîtra pour les miens, leur dit-il, c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres. » Et comme s'il craignait que les disciples ne l'eussent pas bien entendu ou bien compris, il insista de nouveau : « Telle est ma volonté expresse : c'est que vous vous aimiez les uns les autres. »

A leur tour, les apôtres répètent aux premiers chrétiens les ordres du divin Maître. « Après tout et avant tout, leur dit S. Pierre, aimez-vous en frères, *fraternitatem diligite*. » « Sur toutes choses, dit de son côté S. Paul, ayez la charité qui est le lien de la perfection : pas de dissentiments, pas de querelles, pas de haine entre vous. » Et S. Jean, dans sa vieillesse, n'adressait plus à ses chers fidèles d'autre exhortation que celle-ci : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres : c'est là le précepte du Seigneur et toute la loi est renfermée dans ce commandement. »

Si la suprême recommandation du Sauveur était écoutée, si ses ordres étaient exécutés, ce serait, dans la famille et dans la société, la paix continuelle, l'entente cordiale, l'harmonie parfaite, et nous n'aurions pas le regret de voir tant de rivalités jalouses, tant d'aigreur, tant de contradictions, tant d'animosités, tant de haines, entre des chrétiens qui devraient s'aimer et se supporter mutuellement.

J'en ai entendu souvent qui se plaignaient, qui s'irritaient même d'être l'objet d'une malveillance, d'une hostilité qu'ils ne méritaient aucunement. Ils modéreront leurs plaintes, ils s'apaiseront s'ils veulent bien réfléchir à ceci : c'est que, ici-bas, les inimitiés sont inévitables, et que, d'autre part, on peut en tirer profit pour sa sanctification personnelle. Ce sera le sujet de cet entretien.

I

Et d'abord, il ne faut pas s'étonner si l'on se heurte à des contradictions, si l'on est en butte à la malveillance. « Vivez en paix avec tout le monde, » nous dit S. Paul, mais il ajoute : « si cela se peut et autant qu'il est en vous » ; car il savait bien, étant donnée la nature humaine avec les passions qui s'agitent en elle, qu'il était difficile d'établir et de conserver cette paix si désirable.

L'homme, au témoignage de S. Augustin, est à la fois sociable et insociable. Il est sociable, parce qu'il ne peut vivre isolé et sans relations avec ses semblables ; il est insociable, parce que sa nature garde, après le baptême, des restes de sa déchéance primitive et recèle des instincts, des tendances égoïstes, des passions qui s'opposent au règne de la paix.

Que de causes en effet s'accumulent pour semer la discorde, aigrir les esprits, engendrer des inimitiés, amener des ruptures ! Je signale, entre autres, les divergences de vues, les oppositions de caractères, les antipathies naturelles, les répugnances instinctives, les rivalités, les calomnies, les injures. Et puis, l'envie, la jalousie nous divisent ; les intérêts matériels nous divisent, les concurrences nous divisent ; l'orgueil avec ses prétentions hautaines nous divise ; la politique nous divise ; toutes les passions, en un mot, se liguent pour semer parmi nous le trouble, la désunion, pour susciter des querelles, des procès, pour créer des inimitiés mutuelles.

Il ne faut donc pas s'illusionner au point de croire qu'on peut, humainement parlant, passer à travers tant d'oppositions sans en souffrir. Il est impossible de ne pas avoir d'ennemis. Il semble que Jésus-Christ au moins devait échapper à cette épreuve. Qui mieux que lui pouvait gagner tous les cœurs et se les attacher ? Eh bien ! il a eu des ennemis, et beaucoup, et des ennemis acharnés, implacables. L'Evangile nous a dévoilé leur malice, leurs embûches, leur perversité, leur haine.

Les ennemis sont inévitables. Vous rêvez l'impossible, si vous croyez réussir à vous concilier tous les suffrages. Vous n'êtes pas meilleurs que Jésus-Christ ; vous aurez fatalement des ennemis.

Mais je vous ai entendus : vous n'avez rien dit, vous n'avez rien fait pour justifier les sentiments malveillants qu'ils vous témoignent ; vous ne leur avez fait que du bien, vous leur avez même rendu des services à l'occasion. — Mais c'est peut-être à cause de cela qu'ils vous en veulent. La reconnaissance leur pèse, et pour s'affranchir du devoir de vous l'exprimer, ils vous détestent. Fussiez-vous sans reproche, eussiez-vous toutes les qualités, toutes les vertus, fussiez-vous des saints, vous déplairez toujours à quelques-uns, ne serait-ce qu'à cause de vos mérites. Ainsi, que ce soit justice ou

non, vous serez blâmés. Vous ne ferez rien pour un homme sans mécontenter par là-même un de ses rivaux, et vous ne gagnerez presque jamais un ami sans augmenter en même temps le nombre de vos ennemis. Encore une fois, n'essayez pas de plaire à tous les hommes ; vous n'y parviendrez pas, puisqu'ils ont des prétentions contradictoires.

Sans doute, — et je suis de votre avis, — c'est étrange et bien pénible d'être l'objet d'une hostilité, d'une aversion, d'une persécution que rien ne justifie ; c'est pénible de voir ses intentions dénaturées, ses paroles travesties, ses actes critiqués et blâmés sans motif ; c'est pénible de rencontrer sur son chemin des gens qui vous jettent un regard dédaigneux ou courroucé ; c'est pénible de se heurter à la contradiction, à l'animosité et de sentir des ennemis irréconciliables jusque parmi les membres de sa famille. Mais, que voulez-vous ? il est impossible d'y échapper. Il faut donc d'abord s'y résigner. Mais ce n'est pas assez, il faut en tirer parti et en faire son profit, car les ennemis, je vais vous le dire maintenant, sont bons à quelque chose, ils peuvent nous être utiles et devenir des auxiliaires pour notre sanctification.

II

A quoi peuvent servir des ennemis ? — Et d'abord, disons-le en passant, ils peuvent servir à augmenter la sympathie de ceux qui nous sont fidèles et dévoués, et, qui sait ? ils peuvent nous gagner d'autres amis qui viendront à nous parce qu'ils auront été indignés de l'injuste malveillance dont nous étions victimes. Mais laissons ce côté purement humain et voyons, au point de vue surnaturel, l'utilité d'avoir des ennemis.

Des ennemis, c'est pour tous une croix, un tourment, et pour des âmes délicates un vrai cauchemar. Cependant ils sont, dans les desseins de Dieu, un instrument de grandeur morale, un instrument de sainteté.

Un ennemi, c'est un aiguillon qui stimule notre nonchalance, un ressort qui nous pousse et nous maintient au chemin de l'honneur et du devoir. Ce regard qui nous suit partout pour nous épier, pour nous scruter, nous oblige à une plus grande vigilance sur nos paroles et sur nos actes, à une plus constante régularité dans notre conduite.

Un ennemi nous fournit, à chaque instant, l'occasion de pratiquer les plus belles et les plus méritoires vertus : l'humilité, l'abnégation, la patience, la générosité, le support mutuel.

S. Athanase, évêque d'Alexandrie, avait pris à sa charge l'entretien d'un certain nombre de veuves pauvres et abandonnées. Le fardeau était lourd. Une riche dame de sa ville épiscopale voulut l'alléger ; elle demanda au saint évêque de lui confier une de ces veuves, en promettant de subvenir à tous ses besoins. L'Evêque choisit la plus pieuse, la plus docile,

la plus recommandable, la plus vertueuse, et la lui remit. Au bout de huit jours, la dame vient trouver le prélat et lui dit : « La personne que vous m'avez donnée ne me convient pas, je vous la ramène. » Alors Athanase avisa dans le groupe de ses protégées la plus revêche, la plus grossière, la plus insociable, et la lui abandonna. Deux jours après, la dame revenait : « Ah ! cette dernière, elle me convient ; je la garde. » L'évêque témoignait de la surprise... « Mais oui, je la garde et je vous remercie, car elle exerce ma patience, elle me fait faire tous les jours des actes de vertu ; elle m'oblige à être bonne, compatissante, dévouée ; elle accroît sans cesse le nombre de mes mérites. »

Ainsi, les gens qui nous déplaisent, nos ennemis, croyant nous faire du mal, nous font du bien en nous contraignant à maîtriser notre humeur, à repousser toute idée de vengeance et à pratiquer la charité.

Des ennemis ! Mais c'est surtout le moyen pour nous d'accomplir avec un immense profit le grand commandement du pardon, le moyen de ressembler à Dieu en aimant ceux qui ne nous aiment pas, et en faisant du bien à ceux qui nous font du mal. Aimer ses ennemis, leur pardonner, vous m'alléguiez que c'est difficile, surtout quand, en conscience, on sait qu'on est absolument irréprochable... Mais, que voulez-vous ? C'est la volonté expresse du Sauveur. « Soyez miséricordieux, dit-il, comme votre Père céleste est miséricordieux, afin d'être enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants, sur les justes et les pécheurs. »

Il vous en coûte de pardonner... Mais pour vaincre vos hésitations, pour surmonter vos répugnances, songez à la récompense du pardon généreusement accordé. Si vous aimez vos ennemis, pour l'amour de Dieu, Dieu vous aimera ; si vous pardonnez aux autres les fautes qu'ils commettent contre vous, le Père qui est dans les cieux vous pardonnera vos propres fautes ; car il se servira à votre égard de la mesure de miséricorde que vous aurez employée à l'égard de votre prochain.

Je crois vous avoir fait comprendre que s'il est inévitable, s'il est fâcheux, il est pourtant utile d'avoir des ennemis. Ce n'est pas que je veuille innocenter vos ennemis, parce qu'ils vous donnent l'occasion d'acquiescer des mérites et vous rendent ce service sans le vouloir ; je n'entends pas les excuser de mériter votre patience à l'épreuve et de vous obliger à des sacrifices d'abnégation qui peuvent atteindre l'héroïsme ; mais je leur dirai et je dirai à tous : — O hommes, qui ne vivez qu'un jour et trouvez le temps d'être méchants, qui avez si grand besoin de vivre unis et vous haïssez l'un l'autre, connaissez mieux et observez avec plus de fidélité le précepte de la charité. Vous êtes chrétiens, et, à ce titre, vous êtes tous

frères, membres de la grande famille rachetée par le sang du Christ ; vivez donc en paix ; chacun a ses défauts, supportez-vous mutuellement ; n'offensez volontairement personne, et si l'on vous fait quelque peine, pardonnez sincèrement. C'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes les disciples de Jésus-Christ. Ainsi soit-il !

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

LES ABAISSEMENTS DE JÉSUS

Cum in forma Dei esset, exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.

Sa condition était celle d'un Dieu : il a pris celle d'un esclave et s'est anéanti lui-même.

(Philipp., II, 7).

Mes frères,

Un des mystères chrétiens qui déconcerte le plus les courtes vues des hommes, mais qui est, d'autre part, le plus capable d'éveiller et d'exciter l'amour des vrais fidèles de Jésus, c'est de voir en quel degré d'abaissement volontaire Notre-Seigneur est descendu vers nous dans sa crèche, au prix de quelles humiliations il a expié pour nous sur la croix, et en quel état d'anéantissement il demeure au milieu de nous sous les espèces très saintes de l'Eucharistie.

Aujourd'hui, mes frères, il nous suffira de nous arrêter quelques instants à cette dernière démarche de l'amour de Jésus et de nous rappeler que par ces abaissements mêmes Jésus nous invite à un amour plus fervent et, au milieu des duretés de l'heure présente, à une confiance plus assurée.

I

Comment peut-on garder un cœur froid en présence de l'amour d'un Dieu qui nous prévient, d'un Dieu qui s'abaisse ? Mais afin que cette indifférence vous devienne encore moins possible, laissez-moi, mes frères, détailler sous vos yeux toutes les divines ingéniosités de Jésus pour obtenir dans l'Eucharistie, à force d'humiliations, un peu de notre amour.

1. Et d'abord, mes frères, vous n'ignorez pas que l'Eucharistie est un *mémorial*, puisqu'après l'avoir instituée le divin Maître ajouta : « Faites ceci en mémoire de moi. » Mais dites-moi, chrétiens, de quoi est-elle le mémorial vivant ? Y avez-vous jamais réfléchi ?

Quand le peuple juif voulait évoquer le souvenir de son Dieu, il se représentait l'apparition terrifiante du Très-Haut sur le mont Sinaï, au milieu des éclairs et du tonnerre.

Quand Jésus voulut nous laisser un souvenir de lui-même, que fit-il ? Est-ce qu'il nous reporta à sa glorieuse transfiguration du mont Thabor ? — Non, vous le savez ; il prit du

pain et du vin, ces simples dons de la terre pour l'entretien de notre corps, et il dit sur le pain : « Ceci est mon corps, mon corps qui sera livré pour vous. » Puis, sur le vin : « Ceci est le calice de mon sang, de mon sang qui sera répandu pour la rémission de vos péchés. » — Votre corps livré au bourreau, votre sang répandu, Seigneur ? Mais alors c'est de votre Passion, de vos souffrances, de vos humiliations que vous voulez nous laisser un souvenir, plus encore que de vos grandeurs et de vos triomphes !

2. Bien plus, mes frères, il semblerait que notre Sauveur ait tenu à dépasser encore dans l'Eucharistie les *abaissements de la croix* ; et en effet : *In cruce latebat sola deitas, at hic latet simul et humanitas*, chantons-nous dans l'Adoro te... Sur la croix la divinité de Jésus était voilée, mais ici, son humanité même reste dans l'ombre.

Sur le Calvaire, sans doute, la divine Victime était attachée à son gibet et réduite apparemment à l'impuissance ; mais ceux qui l'avaient vu au jardin des Oliviers terrasser d'un seul mot les soldats venus pour le prendre, savaient bien qu'il ne s'était laissé clouer à la croix que par son libre consentement.

Sans doute, le Crucifié ne répond rien aux injures et aux calomnies des Pharisiens qui insultent à ses derniers moments ; mais encore ouvre-t-il la bouche pour prier et pardonner ; et il meurt après avoir poussé un grand cri.

Ici, mes frères, sous les apparences du pain, Jésus n'a pas même gardé l'aspect d'un être vivant : il reste le prisonnier immobile et muet du Tabernacle, et cela, non pas seulement durant quelques heures, mais depuis des siècles. Et chaque missionnaire en avançant l'œuvre de l'évangélisation, en bâtissant une nouvelle église, élève un nouveau Calvaire où Jésus monte pour faire connaître une fois de plus ses humiliations.

3. Enfin Jésus Eucharistie est humilié, parce qu'il est le grand Méconnu, parce que ses desseins d'amour ne sont pas suivis. Et en effet, si du moins les hommes pour qui il se fait victime l'aimaient vraiment, si les chrétiens à qui il s'offre en nourriture venaient le recevoir dans leur cœur, il y aurait quelque compensation d'honneur à de tels abaissements. Mais, dites-moi, fidèles qui m'entendez, en est-il ainsi ? Est-ce qu'en face des ennemis de Jésus qui renouvellent les sarcasmes du Calvaire et qui outragent notre croyance, précisément parce que Jésus se montre si humble et si petit, est-ce qu'en face d'eux il y a la petite troupe vaillante de ceux qui le consolent, de ceux qui expient par leur amour la haine aveugle des autres ?

Pour l'ensemble de notre conduite chrétienne et, en particulier, par notre attitude vis-à-vis du saint sacrifice de la messe et du Saint-Sacrement, sommes-nous avec S. Jean et les

saintes femmes qui accompagnent Jésus jusqu'à la croix? Ou bien avec les apôtres engourdis qui dorment alors que leur Maître souffre les tortures de son agonie, ou même qui l'abandonnent lâchement quand on vient l'arrêter?

Et, remarquez-le bien, tous ces abaissements sont volontaires et prévus; avant que la malice des hommes les lui imposât, Jésus les avait par avance acceptés; en se condamnant à l'anéantissement de l'hostie, le Fils de Dieu avait parfaitement conscience des outrages que ses ennemis lui prodigueraient et de l'indifférence plus cruelle encore qui l'affligerait dans ses amis les chrétiens; et pour nous, pour tous, il s'immole dans l'Eucharistie quand même!

Oh! dites-moi, mes frères, comment n'avons-nous pas aimé jusqu'ici Celui qui nous aime tant?

Dieu est le Créateur des mondes, de ce monde si merveilleux des astres qui se chiffrent par centaines de millions et dont chacun est un soleil. Et c'est ce Dieu tout-puissant et infiniment majestueux qui vient à nous si petit, plus petit que nous! N'est-ce pas avec un accent de vive reconnaissance qu'en entrant dans son église, nous devons dire du fond du cœur: « Mon Dieu, comment! *c'est vous!*... et c'est *pour moi* que vous êtes là, en cet état! »

Et précisément parce qu'il s'abaisse, lui à qui convient toute grandeur et tout honneur, c'est un devoir de justice et en même temps de haute délicatesse de le relever par notre amour, de lui faire honneur par une conquête de chrétien sans peur et sans reproche. L'amour sans générosité invente toujours des excuses. Tantôt c'est la saison trop rude, tantôt ce sont les travaux trop pressants; et ainsi l'on trouve des raisons de ne pas visiter plus souvent N.-S. au Saint-Sacrement et de ne pas assister à son sacrifice renouvelé chaque matin.

Mais, avec un peu plus de rapidité dans le travail, un peu moins de temps consacré aux causeries pour le moins inutiles, est-ce qu'un plus grand nombre de personnes n'auraient pas le moyen de passer chaque jour quelques minutes à l'église et de communier plus fréquemment avec toute la piété dont elles sont capables?

II

D'autre part, Jésus dans son Eucharistie, même dans cet état d'abaissement, ou plutôt à cause de son abaissement, est le plus puissant des motifs de confiance.

1. En effet, qui pourrait l'oublier? notre pauvre cœur a souvent besoin d'être réconforté. Or, je vous le demande, est-il plus efficace réconfort que celui-là? Le Fils de Dieu nous a dit: « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Et non seulement il reste avec l'Eglise universelle qu'il dirige, non seulement il fait son temple en chacune des âmes justes, mais avec son corps et son âme

il réside en chacune de nos églises, et, quand nous le voulons, il descend en chacune de nos poitrines.

De nos jours, mes frères, qu'est-ce qui éloigne des pratiques religieuses tant d'hommes peu courageux? C'est de voir coalisé contre l'Eglise sinon tout ce qui est vertu et dignité morale, du moins presque tout ce qui est pouvoir et influence dans notre pays. Devant la mer si grande ces peureux s'effraient de voir la barque de Jésus si petite. Et cependant, à bien y réfléchir, qu'y a-t-il à craindre, car l'Eucharistie n'est-ce pas Dieu qui est avec nous?

2. Il y est, c'est vrai, et nous l'avons dit, dans un état d'anéantissement. Mais c'est à cause de cela même qu'il faut espérer.

L'Eucharistie est le mémorial vivant de la Passion. Eh bien! la faiblesse de Jésus crucifié n'a-t-elle pas fait mieux ressortir la splendeur de Jésus ressuscité? Ainsi, les abaissements de Jésus victime dans l'Eucharistie ne nous annoncent-ils pas d'autres triomphes pour lui-même et pour ceux qui vivent de lui, qui vivent en lui, et ne font plus qu'un avec lui par la sainte communion?

Et cette victoire suprême, mes frères, remarquez-le bien, c'est plus qu'un désir de notre amour, c'est une certitude de notre foi: le Maître nous en a fait la promesse formelle et plusieurs fois répétée: « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour. » Faites attention aux paroles du Seigneur: c'est dès maintenant que le communiant a la vie éternelle. Avec Jésus, elle est entrée en son âme, elle y est comme un germe qui est par lui-même impérissable et qui n'attend pour se développer et fructifier que la chute de cette pauvre enveloppe qu'est notre corps. Et cette enveloppe misérable elle-même, parce qu'elle aura abrité Jésus, Jésus la relèvera et la glorifiera au dernier jour.

Après pareille assurance, que pèsent les douleurs et les épreuves de cette vie, les persécutions et les moqueries des méchants? Bien plus, en nous faisant recourir à notre seul ami, en nous attachant plus fortement au Dieu de l'Eucharistie, elles nous procurent plus sûrement la vie éternelle.

3. Enfin, mes frères, pour encourager notre foi, la puissance du Dieu caché dans l'Eucharistie se manifeste déjà en cette vie par des témoignages qui valent, je ne dis pas seulement aux yeux des fidèles, mais pour toute âme loyale. En effet, pour ne citer parmi les saints, et parmi nos saints de France, que les plus populaires en nos contrées, qu'étaient, aux regards des puissants du jour, une B. Jeanne d'Arc, un S. Pierre Fourier, un S. Vincent de Paul, un B. curé d'Ars? A l'image du Dieu de l'Eucharistie, c'étaient des petits, des humbles: celle-là, une pauvre fille des champs; ceux-ci, d'hum-

bles curés de campagne. Pourtant, au soir de leur vie et aujourd'hui surtout, en est-il beaucoup qui soient plus vénérés, plus aimés que ces petits qui ont fait tant de bien à la France? Or, et c'est sur ce point que je veux insister, vous n'avez qu'à consulter la vie de chacun d'eux, vous verrez qu'ils avaient une ardente dévotion au Dieu humilié de l'Eucharistie. Et c'est ce Dieu humilié qui exalte à présent ces humbles, qui les exalte dans l'estime et l'amour des générations chrétiennes, qui les exalte plus haut encore devant tous ses élus et devant son Père.

Et même sans nous élever jusqu'à ces sommets de la vie chrétienne, regardons autour de nous : les victoires intimes que tant de jeunes gens et tant de jeunes filles remportent sur leurs passions, tous ces actes héroïques de charité que nos religieux et nos religieuses accomplissent avec la simplicité du devoir quotidien dans les hôpitaux, dans les taudis ou sur les champs de bataille : où en trouvent-ils le secret, sinon dans l'union, dans la communion à la Victime eucharistique?

N'avais-je pas raison de vous dire que cette hostie, sous ses dehors si modestes, est le principe de nos victoires et que son humilité même est pour nous un motif de confiance?

**

Mes frères, on vous a rappelé bien des fois cette page de l'Evangile où Jésus compare son Eglise au levain qui fait fermenter toute la pâte.

C'est par la dévotion au T. S. Sacrifice et au T. S. Sacrement que vous deviendrez, que vous voudrez énergiquement devenir le levain surnaturel qui communique à la masse des indifférents une nouvelle vie chrétienne. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. SAINT PAUL

XLIII

L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS (*tin*)

II. — *Seconde Partie : Partie morale* (xii-xv, 13)

Dans cette seconde partie de son Epître, S. Paul rappelle aux Romains leurs devoirs essentiels : devoirs envers Dieu, envers les chrétiens, les *puissances* du siècle, les *dissidents*, puis il s'épanche en de pieuses et fortes recommandations.

1. Les devoirs envers Dieu sont résumés en quelques lignes.

XII. ¹ Je vous conjure donc, mes frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps, comme une hostie vivante sainte, agréable à Dieu, que votre culte soit raisonnable.

² Et ne vous conformez point au siècle présent, mais qu'il se fasse en vous un changement par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnaissiez combien la volonté de Dieu est bonne, agréable et parfaite.

³ Je vous recommande donc, en vertu de la grâce qui m'a été donnée, à vous, à tous ceux qui sont parmi vous, de ne pas être plus sages qu'il ne faut, mais de l'être avec modération, suivant la mesure de la foi que Dieu a départie à chacun.

Avec ces païens charnels il insiste sur la pureté, il leur rappelle que leur culte rendu à Dieu doit être raisonnable, spirituel. Leur vertu sera leur reconnaissance envers Dieu qui a été si miséricordieux pour eux. Ils doivent être transformés, convertis, renouvelés, métamorphosés, suivant l'expression grecque. Alors ils comprendront combien il est doux d'obéir à la volonté de Dieu. Enfin qu'ils soient humbles, qu'ils ne s'entretiennent point dans l'orgueil de leurs pensées et que chacun se conduise en toute simplicité, suivant l'étendue des dons qu'il a reçus.

2. Puis leurs devoirs réciproques.

a) D'abord leurs devoirs envers les chrétiens : union, charité, pardon.

⁴ Dans un même corps nous avons beaucoup de membres, et tous les membres n'ont pas la même fonction. ⁵ Ainsi quoique nous soyons beaucoup, nous sommes un seul corps dans le Christ, et nous sommes tous réciproquement les membres les uns des autres ; ⁶ c'est pourquoi nous avons des dons différents, selon la grâce qui nous a été donnée.

Que, celui donc qui a reçu le don de prophétie en use conformément à la foi. ⁷ Vous êtes fait pour le ministère ? administrez ; pour enseigner ? enseignez ; ⁸ pour exhorter ? exhortez ; pour donner l'aumône ? donnez-la avec simplicité ; pour commander ? mettez-y du zèle ; pour accomplir les œuvres de miséricorde ? apportez-y de la joie.

⁹ Charité sincère, horreur du mal, attachement puissant au bien. ¹⁰ Aimez-vous d'un amour fraternel ; traitez-vous avec honneur et prévenances. ¹¹ Soyez empressés au devoir, ayez l'esprit fervent, servez Dieu de toute votre âme. ¹² Restez pleins de joie dans l'espérance, patients dans vos épreuves, persévérants dans la prière.

¹³ Partagez avec les saints dans leurs besoins, aimez à exercer l'hospitalité. ¹⁴ Bénissez ceux qui vous persécutent, bénissez et ne maudissez pas. ¹⁵ Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent. ¹⁶ Demeurez unis dans les mêmes sentiments, n'aspirez point à ce qui est élevé, mais penchez-vous vers les humbles. Ne soyez point sages à vos propres yeux, ¹⁷ ne rendez à personne le mal pour le mal, vous préoccupant de faire le bien non seulement devant Dieu, mais devant tous les hommes.

¹⁸ S'il se peut, autant qu'il est en vous, vivez en paix avec tous les hommes. ¹⁹ Ne vous défendez point vous-mêmes, très chers frères, mais laissez à la colère de Dieu le soin d'agir, car il est écrit : « A moi la vengeance, à moi la justice, dit le Seigneur. »

²⁰ Au contraire, si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire. Ainsi tu amasseras des charbons de feu sur sa tête. ²¹ Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais triomphe du mal par le bien.

Ces préceptes moraux sont singulièrement purs et élevés. Ils fournissent un admirable commentaire du Discours sur la Montagne, et

comme l'Apôtre demeure toujours personnel, sa belle âme se reflète à travers ces maximes si belles, si parfaites, si pratiques. On voit qu'il les a vécues, on sent qu'il a souffert étonnamment de la part de ses frères et que ses peines intérieures se sont fondues en miséricorde. Il a pardonné à tous, laissant à Dieu le soin de juger. Surtout il s'est « penché vers les humbles » pour les éclairer, les reléver, il a partagé son pain avec ceux qui n'en avaient pas, il a pleuré avec ceux qui pleurent, plus souvent qu'il n'a été joyeux avec ceux qui étaient dans la joie. Uniquement préoccupé de faire le bien, il a rencontré le mal, la haine, la perfidie : il les a vaincus à force de bonté.

b) Les Juifs, nation choisie, étaient animés d'un esprit de révolte habituel contre les Romains qui les gouvernaient. Ils les méprisaient et à plusieurs reprises ils essayèrent de secouer le joug impérial, c'est pourquoi Claude promulgua contre eux son édit d'expulsion. S. Paul entend prémunir les chrétiens contre ces tendances révolutionnaires :

XIII. ¹ Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures ; car il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu ; et celles qui existent ont été établies par Dieu. ² Celui donc qui résiste aux puissances résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui résistent attirent sur eux-mêmes la condamnation ; ³ car les princes ne sont pas la terreur des bonnes actions mais des mauvaises.

Veux-tu ne pas craindre la puissance ? Fais le bien, et elle te louera ; ⁴ car elle est le ministre de Dieu pour le bien. Si au contraire tu fais mal, crains : ce n'est pas en effet sans raison qu'elle porte le glaive. Car elle est le ministre de Dieu, dont elle exécute la vengeance sur celui qui fait le mal. ⁵ Il est donc nécessaire de vous soumettre au prince, non seulement par crainte du châtiment, mais par conscience.

⁶ C'est aussi pour cela que vous payez le tribut, parce que les princes sont les ministres de Dieu pour cela, et en cela ils le servent. ⁷ Rendez donc à tous ce qui leur est dû : à qui le tribut, le tribut ; à qui l'impôt, l'impôt ; à qui la crainte, la crainte ; à qui l'honneur, l'honneur.

⁸ Ne devez rien à personne, sinon de vous aimer entre vous ; car celui qui aime le prochain a accompli la loi. ⁹ En effet : « Tu ne commettras point d'adultère, tu ne tueras point, tu ne voleras point ; tu ne feras point de faux témoignage » et tout autre commandement se résume dans cette parole : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

¹⁰ L'amour du prochain n'opère pas le mal. L'amour est donc la plénitude de la loi.

¹¹ Puis ceci : considérez le temps ; car l'heure est déjà venue pour nous de nous réveiller de notre sommeil. Notre salut est plus proche maintenant que le jour où nous avons embrassé la foi. ¹² La nuit est avancée déjà, et le jour vient. Rejetons donc les œuvres des ténèbres et revêtons les armes de la lumière.

¹³ Marchons honnêtement, comme on fait pendant le jour, non dans les excès de table et les ivrogneries ; non dans les débauches et les impudicités ; non dans les querelles et dans l'envie ; ¹⁴ mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter les convoitises de la chair.

Respect aux puissances. Même quand l'autorité abuse de son droit, nous n'avons pas à

tirer le glaive contre elle. Un pouvoir qui veut subsister ne peut commander que le bien, l'ordre, le respect du droit ; s'il ordonne le désordre et l'improbité, il conspire contre lui-même, il ne subsistera pas. S'il lui arrive d'imposer des prescriptions contraires aux commandements de Dieu, les apôtres ont posé le principe de résistance : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » S. Paul ne le rappelle point, parce qu'il suppose un gouvernement qui veut le bien de ses sujets. C'est à celui-là qu'il faut se soumettre par conscience, qu'il faut payer les impôts et accorder un légitime respect.

Puis il insiste sur le grand devoir de la charité. Celui qui vole, calomnie ou convoite viole la charité qui est ainsi le plein accomplissement de la loi.

« Considérez le temps. » L'heure approche de l'avènement du Christ, de la Parousie ; la nuit s'achève, le jour va paraître, ne nous abandonnons pas aux œuvres de la nuit. On sait que c'est ce passage qui convertit S. Augustin.

c) La charité doit s'exercer aussi à l'égard des dissidents et des faibles.

XIV. ¹ Celui qui est faible dans la foi, accueillez-le sans disputer sur les opinions. ² L'un croit qu'il peut manger de tout, et l'autre qui est faible dans la foi ne mange que des légumes. ³ Que celui qui mange ne méprise pas celui qui ne mange point ; et que celui qui ne mange pas ne juge pas celui qui mange, puisque celui-ci, Dieu l'a accueilli.

⁴ Qui es-tu, toi qui juges le serviteur d'autrui ? S'il demeure ferme ou s'il tombe, cela regarde son maître. Or il demeurera ferme, car Dieu qui est tout-puissant l'affermira.

C'est une allusion aux Juifs convertis qui n'osaient pas manger des viandes déclarées impures par la loi, et qui critiquaient les païens devenus chrétiens qui en mangeaient librement, puisque la loi mosaïque ne les obligeait pas. Pourquoi les juger, puisque Dieu a accueilli ces païens dans son Eglise ? Pourquoi se mépriser, puisqu'ils sont frères, serviteurs d'un même Maître ?

D'autres observaient les jours de fêtes juives, les sabbats, les cérémonies :

⁵ L'un fait différence entre un jour et un jour ; un autre les juge tous pareils. Que chacun abonde dans son sens.

⁶ Celui qui distingue les jours, le fait en vue du Seigneur. Et celui qui mange, mange en vue du Seigneur, car il rend grâces à Dieu. Et celui qui ne mange point agit également ainsi en vue du Seigneur et il rend aussi grâces à Dieu.

⁷ Car aucun de nous ne vit pour soi, comme aucun de nous ne meurt pour soi. ⁸ Mais si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. ⁹ Car c'est pour cela que le Christ est mort et qu'il est ressuscité, pour dominer sur les vivants et sur les morts.

Nous devons donc rapporter toutes nos actions à Dieu, notre seul Maître. Nous avons

coûté assez cher à Jésus-Christ. Il nous a rachetés par sa mort, rendu la vie par sa résurrection, notre vie et notre mort lui appartiennent donc par droit de conquête.

d) D'ailleurs nous n'avons pas le droit de juger nos frères.

¹⁰ Qui es-tu pour juger ton frère ou pourquoi méprises-tu ton frère ? Car nous comparaisons tous devant le tribunal du Christ. ¹¹ Il est écrit en effet : « Je jure par ma vie que tout genou fléchira devant moi et que toute langue confessera Dieu. » ¹² Ainsi chacun de nous rendra compte à Dieu pour soi. ¹³ Ne nous jugeons donc plus les uns les autres, mais songez plutôt à ne pas fournir à votre frère une occasion de chute ou de scandale.

¹⁴ Je sais et je suis convaincu dans le Seigneur Jésus que rien n'est impur en soi. Une nourriture n'est impure qu'à celui qui la croit impure. ¹⁵ Mais si, à cause de la chair que tu manges, ton frère est contristé, tu ne marches pas selon la charité. Ne perds pas, à cause de ce que tu manges, celui pour qui le Christ est mort.

¹⁶ Qu'on ne blasphème donc pas le bien, la liberté dont nous jouissons. ¹⁷ Car le royaume de Dieu n'est ni le manger ni le boire, mais la justice et la paix et la joie dans l'Esprit-Saint. ¹⁸ Or celui qui sert le Christ en ces choses plaît à Dieu et il est approuvé des hommes.

¹⁹ C'est pourquoi recherchons ce qui produit la paix, et observons entre nous ce qui nous édifie. ²⁰ Ne va pas, pour le manger, détruire l'œuvre de Dieu. C'est vrai, tout est pur ; mais c'est mal à un homme de manger ce qui scandalise son frère. ²¹ Il est bon de ne pas manger de chair, de ne pas boire de vin, et de ne rien faire qui choque, scandalise, affaiblit ton frère.

²² As-tu la foi ? Aie-la dans le cœur devant Dieu. Heureux celui qui ne se condamne point lui-même [par son mauvais exemple] dans ce qu'il approuve. ²³ Mais celui qui distingue entre chair et chair, et qui mange, est condamné parce qu'il n'est pas de bonne foi. Tout ce qui n'est pas de bonne foi est péché.

e) Après avoir rappelé ces délicatesses de la charité, ainsi que les règles éternelles de la conscience humaine, il propose aux Romains l'exemple du Christ :

XV. ¹ Nous devons donc, nous qui sommes plus forts, supporter les faiblesses des infirmes, et ne pas nous complaire en nous-mêmes. ² Que chacun d'entre vous s'applique à plaire à son prochain dans ce qui est bien, pour l'édifier. ³ Le Christ ne s'est pas complu en lui-même, mais, comme il est écrit : « Les outrages de ceux qui vous outrageaient sont tombés sur moi. » ⁴ Or tout ce qui a été écrit l'a été pour notre instruction, afin que par la patience et la consolation des Ecritures nous ayons l'espérance.

⁵ Que le Dieu de patience et de consolation vous donne d'être unis entre vous dans les mêmes sentiments, selon Jésus-Christ, ⁶ afin que d'un même cœur et d'une même bouche vous glorifiez Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

⁷ C'est pourquoi soutenez-vous les uns les autres, comme le Christ vous a soutenus pour la gloire de Dieu. ⁸ Car je dis que le Christ Jésus a été le ministre de la circoncision, afin de justifier la vérité de Dieu et de confirmer les promesses faites à nos pères. ⁹ Quant aux Gentils, ils doivent glorifier Dieu pour sa miséricorde, ainsi qu'il est écrit : « C'est pour cela, Seigneur, que je publierai vos louanges parmi les nations, et que je chanterai

votre nom. » ¹⁰ L'Ecriture dit encore : « Réjouissez-vous, nations, avec son peuple. » ¹¹ Et ailleurs : « Nations, louez toutes le Seigneur ; peuples, exaltez-le tous. » ¹² Isaïe dit encore : « On verra la racine de Jessé, et celui qui se lèvera pour gouverner les nations ; et c'est en lui que les nations placeront leur espérance. »

¹³ Que le Dieu d'espérance vous remplisse donc de toute joie et de toute paix dans votre foi, afin que vous abondiez dans l'espérance et dans la vertu de l'Esprit-Saint.

Ne point se complaire en soi, mais chercher à plaire aux autres ; être unis de sentiments ; ressembler à Jésus-Christ qui a réalisé les promesses faites aux patriarches, se montrant aux Juifs toute vérité, aux Gentils toute miséricorde ; enfin garder pleine espérance en Dieu ; tel est l'idéal du chrétien.

Il ne reste plus à l'Apôtre qu'à conclure.

Conclusion (xv, 14-xvi, 27)

1. Ce qui frappe dans l'Épître aux Romains c'est l'assurance avec laquelle l'Apôtre leur parle, la précision des avis qu'il leur adresse. Il paraît les connaître, et de fait nous verrons par les diverses salutations qu'il leur envoie qu'il connaissait beaucoup de chrétiens dans la jeune communauté romaine.

Il s'excuse d'abord de leur avoir prodigué tant de conseils, à eux qui sont « remplis de toute science » :

¹⁴ Pour moi, mes frères, je suis persuadé, pour ce qui vous touche, que vous êtes pleins de charité, remplis de toute science, si bien que vous pouvez vous instruire les uns les autres. ¹⁵ Mais si d'autre part je vous ai écrit avec tant de hardiesse, c'était comme pour réveiller votre mémoire, en vertu de la grâce que Dieu m'a donnée ¹⁶ d'être le ministre du Christ Jésus parmi les Gentils, exerçant la sacrificature de l'Evangile de Dieu, afin que les Gentils soient comme une victime agréable, sanctifiée dans le Saint-Esprit.

¹⁷ J'ai donc aussi mon sujet de gloire devant Dieu dans le Christ Jésus.

¹⁸ Car je n'ose parler d'aucune des choses que le Christ n'a point faites par moi, pour amener les Gentils à l'obéissance, par la parole et par les œuvres, ¹⁹ par la vertu des miracles et des prodiges, par la puissance de l'Esprit-Saint : de sorte que j'ai annoncé partout l'Evangile depuis Jérusalem et les pays d'alentour jusqu'en Illyrie. ²⁰ Mais j'ai eu soin de ne pas prêcher l'Evangile là où le Christ était connu, afin de ne pas bâtir sur le fondement d'autrui, mais ainsi qu'il est écrit : ²¹ « Ceux à qui il n'avait pas été annoncé verront ; et ceux qui ne l'ont point entendu comprendront. »

²² C'est pourquoi j'ai été souvent empêché d'aller à vous, — et je ne l'ai pas pu jusqu'ici ¹.

Il a prêché jusqu'en Illyrie, c'est-à-dire en Palestine, dans l'Arabie et la Syrie, mais uniquement sur des terrains neufs qui n'avaient pas encore été évangélisés. S'il se permet d'écrire aux Romains qui ont entendu les prédications de Pierre, c'est parce qu'il se dispose à les visiter en partant pour l'Espagne, qu'il veut

¹ Ces mots : « Je ne l'ai pas pu jusqu'ici » ne sont pas dans le grec.

leur annoncer son arrivée et peut-être aussi parce que Pierre en ce moment fondait ailleurs de nouvelles chrétientés loin de Rome. Ses propres prédications en Asie, nombreuses et mouvementées, l'ont empêché seules jusqu'ici de se rendre chez eux, comme il le désirait depuis longtemps. (Act., xix, 21).

²³ Mais maintenant rien ne me retient plus dans ces contrées, et comme depuis de nombreuses années je désire vivement vous voir, ²⁴ j'espère, lorsque je partirai pour l'Espagne, vous visiter en passant, et que vous m'y conduirez, quand j'aurai joui de votre présence.

²⁵ Maintenant je pars à Jérusalem pour servir les saints; ²⁶ car la Macédoine et l'Achaïe ont jugé bon de faire quelques collectes en faveur des saints de Jérusalem qui sont pauvres. ²⁷ Il leur a plu ainsi, parce qu'en effet ils leur sont redevables. Car si les Gentils ont partagé leurs biens spirituels, ils doivent aussi leur faire part de leurs biens temporels.

²⁸ Lors donc que j'aurai terminé cette affaire, et que je leur aurai remis le fruit de leurs collectes, je partirai pour l'Espagne en passant par chez vous. ²⁹ Or je sais qu'en venant vers vous, j'y viendrai avec l'abondance de la bénédiction de l'Evangile du Christ.

³⁰ Je vous conjure donc, mes frères, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, de combattre avec moi par les prières que vous ferez à Dieu pour moi; ³¹ afin que je sois délivré des infidèles qui sont en Judée, et que mon offrande pour le service des saints de Jérusalem leur soit agréable; ³² afin aussi que je vienne vers vous avec joie par la volonté de Dieu, et que je me repose en paix auprès de vous.

³³ Que le Dieu de la paix demeure en vous tous. Amen!

Il leur expose ainsi ses projets. Il se rend à Jérusalem, puis en Espagne en passant par Rome. On sent qu'il n'est pas sans inquiétude touchant l'accueil qui lui sera fait par les saints de Jérusalem, bien qu'il leur apporte une aumône abondante des chrétiens de Macédoine et d'Achaïe. « Les infidèles de Judée, » les judaïsants acharnés à observer la loi de Moïse, qu'ils mettent sur un pied égal, sinon supérieur, à celui de l'Evangile, ne lui ont point pardonné ses doctrines, qui montrent l'innocence de la circoncision, et ils se croient autorisés par S. Jacques, l'évêque de Jérusalem. De ce côté donc il redoute d'inextricables difficultés et il implore les prières des Romains, afin que « l'offrande soit bien reçue, et qu'il vienne ensuite vers eux avec joie. »

2. Il va maintenant leur faire ses recommandations personnelles et tout d'abord il les priera de bien accueillir la diaconesse Phébé, la porteuse de son Epître. Ainsi que nous l'avons pu deviner, sa Lettre aux Romains a été composée lentement et avec soin. C'est un travail puissamment élaboré; il l'a lu, relu et accompagné de retouches. Il paraît bien que l'Epître finissait tout d'abord par ces mots: « Que le Dieu de la paix soit avec vous tous. Amen. » Ensuite il y a ajouté de nombreuses salutations pour lesquelles il a consulté longue-

ment sa mémoire, s'appliquant à n'oublier personne (xvi, 1-16). Cette énumération terminée, l'idée se présente à son esprit prévoyant des judaïsants qui viendront à Rome troubler son œuvre, il reprend la plume pour les démasquer, les flétrir et les marquer afin que les fidèles puissent les reconnaître (17-20). Il ajoute encore quelques salutations omises (21-24) et termine sur une magnifique doxologie (25-27):

XVI. ¹ Je vous recommande Phébé notre sœur, qui est attachée au service de l'Eglise de Cenchrée, ² afin que vous la receviez dans le Seigneur d'une manière digne des saints, que vous l'assistiez en toute chose où elle aurait besoin de vous, car elle a été la protectrice de beaucoup et ma protectrice à moi-même.

³ Saluez Prisque et Aquila, mes coopérateurs dans le Christ Jésus; — ⁴ ils ont exposé leur tête pour me sauver la vie, et je ne suis pas le seul à leur rendre grâce, mais toutes les Eglises des Gentils avec moi. ⁵ Saluez aussi l'Eglise qui est dans leur maison.

Saluez mon bien-aimé Epénète, les prémices des chrétiens de l'Asie.

⁶ Saluez Marie qui a beaucoup peiné pour vous. ⁷ Saluez Andronique et Junie, mes parents et les compagnons de ma captivité. Ils sont considérables parmi les apôtres, et ils sont venus au Christ avant moi.

⁸ Saluez Amplias mon bien-aimé dans le Seigneur. ⁹ Saluez Urbain, mon coopérateur en Jésus-Christ, et mon cher Stachys. ¹⁰ Saluez Apelles qui est honoré devant le Christ. ¹¹ Saluez ceux de la maison d'Aristobule. Saluez Hérodition, mon parent. Saluez ceux de la maison de Narcisse qui sont au Seigneur.

¹² Saluez Tryphène et Tryphose, qui se fatiguent pour le Seigneur. Saluez notre chère Perside, qui a beaucoup travaillé dans le Seigneur. ¹³ Saluez Rufus, l'élue du Seigneur, et sa mère que je regarde comme la mienne.

¹⁴ Saluez Asyncrite, Phlégon, Hermas, Patrobe, Hermès, et tous les frères qui sont avec eux. ¹⁵ Saluez Philologue et Julie, Nérée et sa sœur et Olympiade, et tous les saints qui sont avec eux. ¹⁶ Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser. Toutes les Eglises du Christ vous saluent.

Nous connaissons peu ces personnages, qui durent être extrêmement touchés du souvenir de S. Paul et des termes très tendres par lesquels il leur exprime son affection. Phébé était la diaconesse du port de Cenchrée, à Corinthe, qui aidait les Apôtres à instruire les femmes, et qui assistait à leur baptême. C'était sans doute une veuve âgée que ses affaires amenaient à Rome. A Cenchrée elle présidait aussi l'assemblée des vierges et des veuves, elle s'occupait des malades et des pauvres, elle se dépensait pour la foi. Prisque, ou Priscille, et Aquila, c'étaient les hôtes généreux qui avaient accueilli Paul à Corinthe et à Ephèse. Chassés de Rome par l'édit de Claude en l'an 52, leur commerce les y avait sans doute ramenés. Marie, Perside, Tryphène et Tryphose étaient de saintes femmes d'un dévouement éprouvé. Epénète, le premier converti de la province d'Asie, deviendra le premier évêque

de Carthage. On ignore comment Andronique et Junie partagèrent la prison de l'Apôtre. Stachys aurait été l'un des soixante-douze disciples et Apelles serait devenu évêque de Smyrne et d'Héraclée. Rufus serait peut-être un des fils de Simon le Cyrénéen. La tradition affirme aussi que Philologue et Julie étaient deux époux zélés pour la foi du Christ. Ceux qu'il appelle ses parents n'étaient sans doute que ses compatriotes qu'il avait évangélisés et qui s'étaient attachés à lui.

Quelques-uns ont vu dans « ceux de la maison de Narcisse » les esclaves du célèbre affranchi de Claude, égorgé en l'an 54, ou ceux de l'autre Narcisse, affranchi de Néron que Galba fit mettre à mort en 68. Les autres sont inconnus. Mais leur nombre et même leur situation sociale indiquent qu'une vie chrétienne puissante animait la communauté romaine. Paul en connaissait beaucoup, aussi sa lettre ne pouvait-elle manquer d'être bien accueillie; elle était adressée à des amis. D'ailleurs nous n'y avons relevé aucune dureté, aucun reproche. En cela elle ne ressemble en rien à celles aux Galates ou aux Corinthiens. C'est que ceux-ci s'étaient laissé abuser par les judaïsants, tandis qu'à Rome l'ennemi n'est pas encore venu troubler les eaux pures de la source. Toutefois il prévoit bien que les faux docteurs ne tarderont pas à paraître, et il prémunit contre eux ses chers Romains :

¹⁷ Je vous en prie, frères, observez ceux qui sèment des dissensions et des scandales contre la doctrine que vous avez apprise et détournez-vous d'eux. ¹⁸ Car de tels hommes ne servent pas le Christ Notre-Seigneur, mais leur ventre, et, par de douces paroles et des flatteries, ils séduisent les âmes simples.

¹⁹ Votre obéissance est connue en haut lieu, et je m'en réjouis pour vous. Mais je veux que vous soyez sages dans le bien, et simples, ignorants dans le mal.

²⁰ Que le Dieu de paix broie au plus tôt Satan sous vos pieds. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. Amen !

Les judaïsants viendront sûrement ravager le champ du Père de famille à Rome, il indique le signe auquel on les reconnaîtra : ils sont esclaves de la chair, leur parole est mielleuse, caressante, indulgente pour le mal. Mais les Romains sont dès lors connus dans le monde entier pour leur docilité, ils sauront ne point déchoir.

Il reprend la plume pour les saluer au nom de ses propres compagnons et de ses amis de la ville :

²¹ Timothée, mon coopérateur, vous salue, avec Lucius, et Jason, et Sosipater, mes parents. ²² Moi Tertius qui ai écrit cette lettre, je vous salue dans le Seigneur. ²³ Caius mon hôte vous salue, ainsi que toute l'Eglise. Eraste, trésorier de la cité, et Quartus, notre frère, vous saluent.

²⁴ Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Amen.

Nous connaissons Timothée, son fidèle disciple. Peut-être est-il question de Lucius de Cyrène, l'un des docteurs de l'Eglise d'Antioche (Act., xiii, 1), de Jason de Thessalonique, chez qui il avait enseigné (Act., xvii, 5) et de Sosipater de Beroë. (Act., xx, 4). Caius était, nous le savons, un chrétien de Corinthe qui avait reçu Paul chez lui, le seul que l'Apôtre eût voulu baptiser avec Crispus. (I Cor., i, 14). Eraste avait été le compagnon de Timothée dans le voyage de Macédoine. (Act., xix, 22). Quartus est inconnu. Mais on se plaît à évoquer l'image de Tertius, le secrétaire qui glisse sa salutation parmi les autres, à la dérobée, pendant que l'Apôtre cherche ceux qu'il doit encore mentionner.

Il semble qu'il ne puisse se séparer de ses bien-aimés Romains et qu'il ait toujours quelque chose à leur dire. Enfin il se décide à clore sa lettre; il le fait dans ce magnifique langage :

²⁵ A Celui qui est puissant pour vous affermir dans mon Evangile et dans la doctrine de Jésus-Christ, cette doctrine que je prêche, suivant la révélation d'un mystère ²⁶ qui demeure caché à tous les siècles passés, est découvert maintenant par les Ecritures prophétiques, selon l'ordre du Dieu éternel, et qui, afin qu'ils obéissent à la foi, est parvenu à la connaissance de tous les Gentils, ²⁷ à Dieu, seul sage, honneur et gloire par Jésus-Christ, dans les siècles des siècles. Amen.

Le texte grec porte cette suscription : « Ecrite de Corinthe aux Romains, portée par Phébé, diaconesse de l'Eglise de Cenchrée. » L'humble servante de Dieu à qui l'Apôtre donne le doux nom de sœur, partit pour Rome. Elle ne se doutait point qu'elle portait aux frères de la ville capitale du monde un monument de doctrine inspirée que les génies les plus élevés étudieraient, avec la jouissance d'y trouver la vérité chrétienne admirablement définie, et le désespoir de n'en pouvoir sonder toute la profondeur. Jamais n'ont été plus nettement exposés les rapports de la foi lumineuse et puissante et de la loi infirme et vaine, l'accord mystérieux de la nature et de la grâce, qui cependant paraissent s'exclure. Cette Epître adressée à des chrétiens parmi lesquels se trouvaient des Juifs en petit nombre, c'est en quelque sorte l'Evangile du salut universel par le seul Jésus-Christ. Les Juifs sont sans doute la nation choisie à qui Dieu a confié sa parole, mais désormais parce que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, la loi est effacée par le sacrifice de la croix et l'égalité règne entre tous.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 augusti 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COUETOT

Ami du Clergé du 28 août 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégryque du B. Vianney. — Un catéchiste modèle, 609.

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXIII. La Providence et la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, 615.

Pour l'Exaltation de la Sainte Croix. — Comment Dieu nous y manifeste sa puissance et sa bonté, 617.

Petites Lectures. — IX. La dissipation, 621.

Pour une fête patronale de Martyr. — Sur les persécutions, 623.

PANÉGYRIQUE DU B. J.-M.-B. VIANNEY¹

UN CATÉCHISTE MODÈLE

*Et dabo vobis pastores iuxta
cor meum, et pascent vos scientia
et doctrina.*

Et je vous donnerai des prêtres
selon mon cœur, ils vous ensei-
gneront la doctrine et la
science du salut.

(Jérémie, III, 15).

Messeigneurs², mes frères,

Bien des fois, au cours des siècles, s'est réalisée dans le monde cette consolante promesse du Seigneur au peuple choisi ; nulle part, peut-être, d'une manière plus évidente que sur cette terre privilégiée, dans cette paroisse ignorée si longtemps, et désormais si connue.

Là, du 9 février 1818 au 4 août 1859, s'écoulèrent, dans un incessant et fécond labeur, plus de 40 années de la vie d'un prêtre, humble s'il en fut jamais.

Son ministère absorba ses journées tout entières et la plus grande partie de ses nuits. De l'autel il allait au confessionnal, et du confessionnal à la chaire, poussant l'oubli de lui-même au-delà des extrêmes limites du croyable, et cela jusqu'à l'heure suprême de son agonie.

Dès 1904, l'Eglise reconnut solennellement, par un décret de béatification, l'héroïcité des vertus et les mérites insignes de l'éminent serviteur de Dieu, Jean-Marie Vianney, curé d'Ars.

Depuis cette époque, des voix éloquentes ont rappelé sa piété profonde, son zèle infatigable pour la conversion des pécheurs, la puissance de sa prière, l'intensité de son amour de Dieu, l'efficacité miraculeuse de son action sacerdotale et toute surnaturelle.

Aujourd'hui, ne serait-il pas utile à tous

¹ Prononcé à Ars, le 4 août 1913, par Sa Grandeur Monseigneur de Durtfort, évêque de Langres.

² Mgr Manier, évêque de Belley, et Mgr Villard, évêque d'Autun.

d'étudier l'édifiante physionomie du Bienheureux, dans ces fameux catéchismes quotidiens que des milliers d'auditeurs suivirent avec une si persévérante avidité ?

Les foules accourent à lui, mystérieusement attirées. Elles viennent de partout, des pays voisins, de la France, de l'Europe et même du Nouveau Monde ; et cet ignorant dans « l'art de dire » les enseigne chaque jour, pendant près d'un demi-siècle. De sorte, a dit un de ses panégyristes, que sans cesser d'être le curé d'Ars, *il est le Catéchiste de l'Univers*.

Sa voix s'est éteinte, mais il est de ceux qui font école, et son œuvre est toujours nécessaire.

Apprenons donc de lui-même, dans les souvenirs que nous a conservés la piété reconnaissante :

La raison de ses Catéchismes ;

La méthode de ses Catéchismes ;

Les résultats de ses Catéchismes.

I

A l'époque où l'abbé Vianney fut nommé curé d'Ars, la situation religieuse de la France était loin d'être consolante.

C'était au début de la première Restauration, par conséquent au lendemain de l'invasion des Alliés, peu de temps après les guerres désastreuses de l'Empire, à 25 ans à peine de la Terreur et des pires excès de la Révolution.

Le pays se remettait péniblement des terribles crises qu'il venait de traverser ; l'Eglise, de son côté, cherchait à se réorganiser, avec un clergé plus que décimé par l'exil et l'échafaud, des sanctuaires encore en ruines, au milieu de populations déshabituées, pour la plupart, des pratiques du culte et des obligations de la vie chrétienne.

L'ère des violences et des haines sectaires faisait place à celle des défiances, des préventions et de la plus tenace des indifférences. Les convictions avaient considérablement faibli dans tous les milieux, aussi bien dans les classes laborieuses que dans la société cultivée ; la bourgeoisie gardant toujours le même attachement à ses idées voltairiennes, ainsi qu'aux plaisirs de la vie facile. Et sur la France entière régnait, à la ville comme dans les campagnes, l'ignorance religieuse la plus profonde et la plus générale.

Or, cette ignorance est la principale cause de la perte des âmes.

« Une grande partie de ceux qui sont condamnés aux supplices éternels, affirme le pape Benoît XIV, subissent ce châtiment à cause de leur ignorance des mystères qu'il est nécessaire de savoir et de croire pour être placé parmi les élus¹. »

¹ *Institutiones*, xxvi, 18.

« Ce ne sont pas seulement les pauvres et les simples, les dépourvus des moyens d'apprendre, disait Bossuet dans un de ses meilleurs sermons de Carême, qui périssent faute de connaître la religion, mais aussi les riches et les puissants, qui, par défaut de cette science, tombent pêle-mêle avec la foule dans les abîmes ¹. »

Le jeune curé se rend compte, dès son arrivée, que sa petite paroisse n'est pas moins atteinte que le reste de la France de ce mal en quelque sorte *national* ; il le constate et rappelle à ses ouailles « que la plupart de ceux qui se damnent, se damnent faute d'instruction ; que les parents *courent en enfer*, parce que, obligés d'instruire leurs enfants, ils ne peuvent rien leur apprendre, ne sachant rien eux-mêmes ; enfin, que beaucoup sortent de ce monde sans même savoir ce qu'ils y sont venus faire. »

Il ne s'attarde pas à de déconçantes lamentations, il arrive à la conclusion pratique, qui s'impose comme nécessaire :

Pour sauver les âmes, il faut les instruire, et de suite il commence ses catéchismes.

Ce n'est pas une œuvre nouvelle qu'il entreprend ; certes, il n'a rien du novateur. Il continue simplement les traditions de l'Eglise, qui toujours s'est occupée de l'instruction des ignorants.

Ses souvenirs historiques ne sont ni très nombreux ni très précis ; cependant il sait encore que « les apôtres formés par le Seigneur suivirent son exemple et prirent soin, par dessus tout, de donner aux foules une prédication simple et non des conceptions élevées ². »

Qu'en des réunions spéciales, on apprenait aux Catéchumènes, avec les éléments de la foi, les préceptes de la morale ;

Que le Christianisme enseigna, comme il en avait reçu la mission, dès qu'il put faire entendre sa voix.

Il sait aussi que cette pratique se perpétue vivante dans l'Eglise, qui ne change pas ; que bien des fois les Souverains Pontifes la recommandèrent à la vigilance des pasteurs, comme Pie X vient de le faire par son encyclique *Acerbo nimis*, mais, pour ne citer que ceux-là, bien après, S. Grégoire le Grand, Pie V, Benoît XIV et Clément XI.

Il n'ignorait pas non plus que les Pères du Concile de Trente réglementèrent cette œuvre, importante entre toutes, par des prescriptions encore en vigueur ; que les Conciles provinciaux de Milan, présidés par S. Charles Borromée, nous ont laissé de précieux documents sur la manière et l'obligation de catéchiser les enfants et les ignorants, de *catechizandis pueris et rudibus*, sujet déjà magistralement traité par S. Augustin.

D'autre part, son zèle s'autorisait des plus illustres exemples, car les Génies chrétiens et les Saints éminents qui s'étaient consacrés au ministère des catéchismes, n'étaient pas inconnus de lui, pour la plupart du moins.

Il aimait S. François de Sales, et se le représentait volontiers convoquant les fidèles aux réunions de la *Doctrina Chrétienne* et se partageant avec ses chanoines les paroisses dont il voulait évangéliser les enfants et surtout les familles.

Il envoyait S. Vincent de Paul parcourant les villages pour enseigner les paysans ; citait avec admiration S. Charles, archevêque de Milan, dont les instructions furent successivement suivies par plus de quarante mille personnes, et le pieux et docte cardinal Bellarmin catéchisant les enfants de Capoue, comme le célèbre Gerson, chancelier de l'Université de Paris, avait catéchisé ceux de Lyon.

Que de glorieux prédécesseurs il allait essayer de suivre, lui dont les études étaient restées si sommaires, après avoir été si tardives ! Il continuerait, dans la mesure de son insuffisance, ce qu'avaient fait ces hommes de Dieu, ces saints !

C'est son devoir de prêtre et de pasteur. Il est impossible d'hésiter. S. François Régis l'aidera comme au début de son Séminaire ; et puis, le Seigneur est avec lui.

Le souvenir de l'ordination sacerdotale est de ceux qui ne s'effacent jamais dans l'âme d'un bon prêtre. Aussi le pieux curé n'avait-il rien oublié de cette impressionnante cérémonie. Les recommandations que l'évêque officiant, à cette heure solennelle, adresse aux ordinands, étaient gravées dans son cœur, et son ingrate mémoire les avait présentes.

« Sa doctrine, » aux termes du Pontifical, « devait être un remède spirituel pour le peuple de Dieu ; la loi divine ferait, jour et nuit, l'objet de ses méditations, et lui serait tenu de croire ce qu'il aurait lu, d'enseigner ce qu'il aurait cru. *Quod legerint credant, quod crediderint doceant.* »

Quelle tâche son sacerdoce impose à sa faiblesse !

De plus, il est pasteur, et le Concile de Trente rappelle « à ceux qui sont honorés du titre et du pouvoir de curé, que leur premier devoir est d'instruire les âmes qui leur sont confiées. »

Graves obligations, trop souvent méconnues, et cependant bien dignes de nos réflexions les plus sincères et les plus sérieuses.

L'humble prêtre doute de lui-même, il se croit si peu capable d'une pareille œuvre, d'un pareil ministère, *opus ministerii* !¹ En même temps, il a confiance en Dieu, « dont l'Esprit s'est reposé sur lui, qui l'a consacré par l'onction divine, et qui l'envoie pour évangéliser les

¹ III^e Sermon pour le 2^e Dimanche de Carême.

² S. Grégoire, *Moral.*, xviii, 26.

¹ E.g.h., iv, 12.

pauvres et consoler les cœurs brisés. *Spiritus Domini super me, propter quod unxit me, evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde*¹.

Fort de sa mission, comme l'apôtre S. Paul lui-même, il prêchera non par vanité, mais par devoir : *Nam si evangelizavero, non est mihi gloria : necessitas mihi incumbit*². Il enseignera tous les jours, et ses catéchismes quotidiens ne se termineront qu'avec sa vie.

II

La méthode que suivit le curé d'Ars dans ses catéchismes n'est pas plus nouvelle que son œuvre elle-même.

Il ne la tenait pas de son Grand Séminaire, encore moins des souvenirs de son enfance ; car, en ces années de triste mémoire, les églises étant fermées, les prêtres fidèles proscrits ou déportés, il n'avait eu d'autres leçons que celles de sa pieuse mère et de quelques pauvres sécularisées ci-devant religieuses de Saint-Charles.

Aussi, quand on s'étonnait de sa science des choses de Dieu, de son éloquence : *Unde huius sapientia hæc?*³ s'empressait-il d'en faire honneur à Celui qui l'avait formé : « Mon maître, répliquait-il un jour, est le même que celui de S. Pierre. »

Humble et sublime parole, qui nous révèle les vraies origines de cette méthode à la fois évangélique, populaire et personnelle.

1. L'enseignement du Bienheureux ne pouvait être qu'évangélique, puisqu'à la suite du grand Apôtre, il ne prêchait que Jésus-Christ et s'efforçait de prêcher comme Jésus-Christ.

L'humble prêtre exagérait à dessein l'insuffisance de ses moyens, qui n'étaient nullement au-dessous de l'ordinaire. Il n'était pas aussi dépourvu qu'il se plaisait à le dire, et que beaucoup ont fini par le croire. D'une intelligence plutôt lente, *ut erat tardioris ingenii*⁴, ses études, plusieurs fois et longtemps interrompues, lui furent particulièrement pénibles sans avoir été jamais ni complètes, ni brillantes.

Mais il savait et savait admirablement ce qu'il devait enseigner aux autres, la doctrine de Jésus et de Jésus crucifié : *Non enim iudicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum*⁵. C'est cela seulement qu'il prêche, afin que la foi de ses auditeurs ne soit point établie sur la science humaine, mais uniquement sur la puissance de Dieu : *ut fides vestra non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei*⁶.

Sans nul souci de ce qu'on peut dire ou penser de sa chétive personne, il enseigne, avec une loyauté toute sacerdotale, la vérité dans toute son intégrité, la morale dans toute son austérité. Le prix et le salut des âmes, la

laideur du péché, la grandeur du devoir, la puissance du démon, la sublimité de la prière, les fins dernières, les peines et les espérances éternelles, sont les graves sujets qu'il traite habituellement.

Et comme il les traite !

Lui, d'ordinaire si modeste et si timide, qui semblait gêné de la déférence qu'on lui témoignait sur son passage, il traversait avec une étonnante assurance les rangs pressés des fidèles, pour se rendre à sa chaire, ou plus simplement à sa stalle, et là, ni son visage ascétique, ni le regard étrange qu'il promenait sur l'auditoire, dans lequel se trouvaient souvent d'illustres personnages, ne trahissaient la moindre émotion naturelle ; au contraire, on sentait que l'apôtre avait conscience du devoir qu'il venait remplir, de la mission qu'il avait reçue.

Pour commencer, il lisait les quelques demandes de son catéchisme dont l'explication devait faire l'objet de son entretien ; puis il exposait simplement la doctrine évangélique, en précisait nettement la portée morale, ajoutait parfois quelques traits de la vie des saints, appuyait le tout de quelques preuves de bon sens et bien évidentes, mais sans aucune démonstration, sans aucun raisonnement. Il n'avait d'autre apologétique que celle de Jésus, et pour lui, c'était la meilleure.

Les esprits les plus rebelles ne pouvaient résister aux accents convaincus de sa parole ; l'autorité de son enseignement s'imposait elle-même : *Erat enim docens eos sicut potestatem habens*¹.

2. A cette autorité de la méthode évangélique le zélé pasteur joignait le charme de la méthode populaire.

Il l'avait apprise du divin Catéchiste, qui, mieux que personne, sut parler au peuple, et il la possédait admirablement ; il en connaissait et les inspirations et les procédés.

Ce n'est pas dans les écrits des hommes qu'il préparait ses prédications quotidiennes : il n'en avait plus le temps ; et comme le fait remarquer son pieux historien, ce n'est pas là qu'il cherchait ordinairement ce qu'il voulait dire.

Deux grands livres, indiqués par l'exemple du Maître, étaient constamment ouverts devant lui.

Le premier, S. Dominique le conseillait un jour à l'un de ses auditeurs ravis de son éloquence. Celui-ci lui demandait dans quel ouvrage il avait étudié. « Mon fils, répondit-il, c'est dans le livre de la charité plus qu'en tout autre, car celui-là seul apprend tout. »

Le livre de la charité, Messieurs, le livre des livres, écrit par l'Amour infini lui-même !

Comme Jésus les a prêchées, ces pages divines !

Quel attrait irrésistible elles ont exercé sur les foules !

Comme il les a redites, le bon Curé d'Ars,

¹ Matth., vii, 29.

¹ Luc. iv, 18. — ² I Cor., ix, 16. — ³ Matth., xiii, 54. — ⁴ Leçons du Bréviaire. — ⁵ I Cor., ii, 2. — ⁶ I Cor., ii, 5.

et comme il a su faire partager aux âmes l'amour qui les inspirait !

L'autre livre, où le nom du Seigneur se rencontre partout, c'est celui de la nature, si généralement incompris. Le Sauveur y trouvait de ravissantes comparaisons qu'il proposait à la foule, avec les enseignements qu'elles contiennent : le lis des champs plus splendidement vêtu que Salomon dans toute sa gloire, la poule attentive à protéger ses poussins, à les réunir sous ses ailes, le charitable Samaritain, le père de l'enfant prodigue, d'une tendresse si miséricordieuse !

Il faudrait les citer toutes.

Le disciple imite le Maître, dans la mesure de sa faiblesse. Ecoutez ce simple récit tout de grâce et de poésie naïve. Une fois, racontait-il, « j'allais voir un malade ; c'était au printemps. Les buissons étaient remplis de petits oiseaux *qui se tourmentaient* la tête à chanter, je prenais plaisir à les entendre et je me disais : Pauvres petits oiseaux, vous ne savez pas ce que vous dites ! Que c'est dommage ! Vous chantez les louanges du Bon Dieu... Que d'hommes devraient faire comme vous ! »

Ses intéressants catéchismes en étaient émaillés : « L'âme pure, disait-il encore, est une belle rose, et les trois personnes divines descendent du ciel pour en respirer le parfum. »

Quelle gracieuse image ! Et cette dernière si consolante : « La miséricorde divine est comme un torrent débordé, elle entraîne les cœurs sur son passage. »

Quelle vigueur et quel charme !

Ne dirait-on pas du S. François de Sales ou du S. François d'Assise ? Et pourtant le pauvre curé de campagne n'a pu les copier ni l'un ni l'autre ; il a simplement exprimé comme eux ce qu'il voyait comme eux ; son âme, comme la leur, s'élevait des choses créées aux splendeurs invisibles.

Le Maître ne procédait pas autrement.

L'Evangile nous l'affirme : *et sine parabolis non loquebatur eis*¹. Il ne parlait aux foules qu'en paraboles, et non content de se mettre à leur portée par un langage à la fois digne et familier, il les enseignait toutes les fois que l'occasion s'en présentait, en quelque endroit qu'il les rencontrât, sur les places publiques et dans les synagogues, sur les rives du lac, dans la plaine et sur les hauteurs, jusque dans le désert, où sa séduisante éloquence les entraînait à sa suite.

Le Bienheureux fait de même.

Jadis, il avait instruit ses petits camarades, au milieu des prés, en gardant avec eux ses quelques brebis et son âne. Devenu prêtre, il catéchise partout.

Il catéchise ses paroissiens à domicile, en édifiantes et discrètes visites, ses orphelines

à la Providence, « *en causant avec elles du Bon Dieu*, » les pèlerins et les étrangers, dans son église beaucoup trop petite, non seulement aux fameuses réunions du matin, mais encore dans les instructions et les homélies du soir.

A l'aide de ses images variées, de ses récits naïfs, de ses souvenirs vécus, et même des vulgaires incidents de chaque jour, il fait entendre aux populations rurales, qu'il captive et qui le comprennent, les plus hautes vérités de la doctrine et les préceptes les plus nécessaires de la morale.

Ses auditeurs, émus et ravis, reconnaissent ce que lui seul ignore : il a reçu de Dieu le don de la parole pratique, le génie de la parole populaire. Aucun homme ne parle comme lui. *Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo*¹.

Les Juifs l'avaient déjà dit du Sauveur.

3. Evangélique et populaire, la méthode de l'Apôtre des Dombes est surtout *personnelle*.

Sans doute, il s'inspire du divin Modèle, mais il reste absolument lui-même.

Il ne quitte le confessionnal que pour aller à la chaire, mais il s'arrête à l'autel, se prosterne et demande au Maître ce qu'il doit dire, *quid oporteat dicere*².

N'est-ce pas là qu'il a reçu ses meilleures leçons, fait ses meilleures classes ?

Ne vous étonnez pas qu'il se contente maintenant de ces quelques minutes de recueillement et de prière.

Sa vie, toute de ferveur, d'austérité, de zèle, d'union continuelle à Dieu, n'était-elle pas, sinon la plus prochaine, du moins la plus parfaite des préparations ?

Ses catéchismes ne furent donc pas, comme on l'a dit trop souvent, des improvisations proprement dites. Ils supposaient, au contraire, un long passé de travail et de contact avec les âmes, une intuition spéciale, que Dieu seul assure.

Il parlait à son auditoire, et non pas, comme tant d'autres, devant son auditoire, causait familièrement avec lui, s'inspirait de ses besoins, et soutenait son attention. Petit à petit il s'emparait de ceux qui l'écoutaient, et quand il les sentait bien à lui, suspendus à ses lèvres, hors d'eux-mêmes, ... alors, n'ayant plus devant lui que des âmes, lui-même semblait disparaître, et celles-ci, comme les Apôtres descendant du Thabor, ne voyaient et n'entendaient plus que Jésus seul. *Neminem viderunt nisi solum Jesum*³.

Souvent, vaincu par l'indicible émotion qui gagnait l'assistance, il s'arrêtait dans un sanglot... Sa phrase s'achevait en des syllabes entrecoupées de silences et de larmes.

Tout le monde pleurait.

Ce n'était pas sa parole qu'il faisait entendre, c'était son âme elle-même qu'il révélait, ... et

¹ Matth., xiii, 34.

² Jean, vii, 46. — ³ Luc, xii, 12. — ⁴ Matth., xvii, 8.

sa belle âme, tout embrasée du divin amour, tout auréolée du prestige d'une haute sainteté, ravissait les cœurs et les élevait aux suaves régions qu'habite l'Inaccessible. *Et lucem habitat inaccessibleem*¹.

Comme l'a si délicatement dit son historien : « C'était la Vertu, qui prêchait la Vérité. »

Ni son éloquente parole, ni sa méthode personnelle ne tenaient de la sagesse humaine.

Le Curé d'Ars n'était pas un intellectuel, il était beaucoup plus et beaucoup mieux que cela :

C'était un surnaturel !

III

En dehors de cette affirmation, rien ne saurait expliquer son action.

Ses catéchismes n'auraient jamais attiré tant de foules, fait un bien si réel, laissé pareil souvenir, si le Bienheureux n'avait été, avant tout, surnaturel.

Les faits ont leur éloquence. Rappelons-les. Aux environs de 1845, les catéchismes, commencés à la Providence pour les orphelins, durent s'ouvrir au public et se faire dans l'église. Toutefois, ils ne perdirent rien de leur simplicité.

Déjà, la réputation du *Bon Père*, comme on l'appelait généralement, avait franchi les limites du pays, et des fidèles, avides de l'entendre, venaient de fort loin.

Bientôt le nombre des étrangers s'accrut à ce point qu'il fallut organiser des services de voitures pour les amener, et leur improviser des hôtelleries de fortune pour les loger. Le village avait peine à contenir les milliers de pèlerins qui se succédaient. On en compta 20.000 par année, puis 30.000, et dans les derniers temps 80.000 et plus.

Il faut remonter loin dans l'histoire de l'Eglise pour retrouver d'aussi consolantes manifestations.

Et nous sommes au milieu du XIX^e siècle, en pleine période non de décadence, mais d'insouciance religieuse !

Le catéchisme, il est vrai, n'était ni le principal ni le seul attrait de cette affluence ; il était cependant l'un des exercices les plus suivis.

Il y fallait prendre sa place de très bonne heure, afin d'entendre et de voir le prédicateur, qui parlait par sa personne tout entière, dont la physionomie transfigurée, dont les regards étincelants, dont les yeux baignés de larmes, en disaient autant que sa voix extérieure.

Là, sur ces vieux bancs de bois, au milieu de la foule, qui les pressaient sans les connaître, combien de célébrités, combien de personnages se sont assis : littérateurs, académiciens, fonctionnaires, journalistes, philosophes, artistes, évêques et cardinaux même, con-

fondus avec les petits, les affligés, les meurtris du cœur ou du corps !

Tous venaient au pauvre Curé de campagne, non pas amenés par une séduisante réclame, par une coûteuse publicité, mais attirés par le secret espoir d'obtenir du serviteur de Dieu, non pas d'un savant, mais d'un éclairé d'En-Haut, la parole, la bénédiction, le conseil, voire même la décision, que sollicitait leur misère ou leur anxiété...

Dans les pieuses chroniques de la paroisse, le 3 mai 1845 est une date mémorable. Ce jour-là, le R. P. Lacordaire, l'illustre Dominicain dont l'éloquence enthousiaste et si bien de son époque groupait autour de sa chaire l'élite de la jeunesse et de la société française, fit le pèlerinage d'Ars.

Il donnait alors, à Lyon, des conférences dont le succès fut considérable. Il assista, comme tous les étrangers, au catéchisme, qui l'impressionna si profondément qu'il regretta de parler le soir, « quand il pouvait écouter encore. » Ce sont ses propres paroles.

Quelques jours après, dans un cercle d'amis, exprimant son admiration : « Le Curé d'Ars, affirmait-il, est le premier orateur du siècle. »

Comme ses interlocuteurs se récriaient : « Oui, continuait-il, car il prend un cœur d'homme tourné vers la terre, et de quelques mots le retourne vers le ciel. Voilà ce que nul de nous ne sait faire. »

Des incidents de ce genre, qui se renouvelaient assez souvent, ajoutèrent encore à l'attrait du pèlerinage et des catéchismes. On y venait de partout.

Fait unique et bien suggestif, qui montre clairement qu'elle ne résultait pas d'un engouement irréfléchi, cette affluence alla toujours en augmentant et se maintint énorme pendant plus de trente-cinq ans. Le P. Lacordaire avait achevé ses conférences de Notre-Dame, que le bon Curé faisait encore ses catéchismes de tous les jours.

Pas un autre, en son siècle, n'occupa la chaire aussi longtemps et ne fut aussi longtemps couru que ce « Bourdaloue champêtre », comme l'appelle un de ses meilleurs panégyristes¹, que cet *orateur de campagne*, inhabile à discourir, mais possédant la vraie science ; *etsi enim imperitus sermone, sed non scientia*².

Ces résultats extraordinaires ne surprenaient pas autrement l'humble prêtre ; sans songer un instant à se les attribuer, il en glorifiait le Seigneur. Une belle parole qu'il adressait à son évêque, Mgr Chalandon, lors d'une visite pastorale, s'applique si bien à lui, qu'il est impossible de ne pas la citer : « Ce n'est pas étonnant, disait-il, là où les saints passent, Dieu passe avec eux. »

Dieu passait avec lui sur cette terre privilégiée. Car le bien s'y fit abondamment, et

¹ Mgr Monestès.

² II Cor., XI, 6.

pour la paroisse, et pour ceux qui la visitèrent.

Quand M. le Vicaire Général Courbon remit à l'abbé Vianney ses pouvoirs de curé d'Ars : « Allez, mon ami, lui dit-il. Dans cette petite paroisse, il y a de l'ivraie : vous l'arracherez ; il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu : vous en mettez. »

Ces quelques paroles furent pour le jeune prêtre tout un programme d'action pastorale, et nous savons comment il le réalisa.

Catherine Lassagne, la première de ses plus dévouées auxiliaires, constate dans ses notes qu'« à l'arrivée de M. le Curé, la paroisse était dans la plus grande pauvreté spirituelle. La vertu était aussi peu connue que peu pratiquée. La jeunesse aimait passionnément le plaisir et presque tout le monde oubliait la bonne voie, c'est-à-dire négligeait le soin de son âme et de son salut. »

Quoi que son cœur eût à souffrir de ce triste état de choses, le jeune curé ne se découragea point et comprit toute la grandeur de sa tâche. Il lui fallait éclairer ces âmes plutôt indifférentes qu'hostiles, leur rappeler leur devoir, les élever des choses de la terre à celles de l'éternité.

Deux moyens puissants étaient à sa disposition : la prière et la prédication.

Nous savons ce que fut sa prière, comment il parlait à Dieu de ses ouailles, ce que furent ses catéchismes, comment il parlait à ses ouailles de Dieu.

Tout d'abord l'apparente inutilité de son ministère le désola profondément. Bientôt cependant, mais lentement, la physionomie de sa paroisse se modifia, les pratiques religieuses, trop longtemps abandonnées, furent reprises, les abus se firent plus rares et disparurent, le repos du dimanche fut observé, les offices suivis et les sacrements fréquentés.

L'œuvre de Dieu s'était accomplie, par son *pauvre* serviteur, et lui-même, pleurant de bonheur, le reconnaissait à la fin des exercices d'un jubilé : « Mes frères, s'écriait-il, *Ars n'est plus Ars ; il y a bien des années que pareille révolution ne s'est faite dans cette paroisse... Nulle part ailleurs, je n'ai trouvé d'aussi bons sentiments qu'ici.* »

Tous les cœurs, à l'exception des quelques irréductibles qu'on rencontre partout, avaient été conquis par le zèle du pasteur, par l'ascendant de ses vertus, par l'action continue de son enseignement catéchistique. Ars était une oasis chrétienne, au milieu de ces contrées jusque-là si peu religieuses, et l'un de ses braves paysans le prouvait à sa manière : « *Chez nous, disait-il, le respect humain est retourné.* »

Les faveurs accordées aux pèlerins ne furent pas moins signalées. A côté de guérisons plus qu'inexplicables, vraiment miraculeuses, que de grâces d'un autre ordre, plus précieuses encore !

Que de difficultés résolues, que de vocations précisées, que d'œuvres décidées par l'intuition spéciale de ce prêtre, qui *voyait les choses de si haut* ! Que de conversions obtenues, commencées et consommées ! Mais aussi, sur les bancs de son catéchisme, que d'âmes éclairées, qui jusqu'alors n'avaient vécu que dans les ténèbres de l'ignorance et des préventions ! Que d'âmes éloignées, égarées, perdues, ont retrouvé leur foi première, dans les accents émus et convaincus de sa simple et sublime parole ! *Et multo plures crediderunt in eum propter sermonem ejus*¹.

L'énumération des merveilles qui se réalisèrent et se multiplièrent en ce lieu favorisé serait trop longue, et de plus, le Bienheureux l'affirme lui-même, elle serait nécessairement incomplète. Il le confiait à celui de ses amis qui plus tard fut le meilleur de ses historiens : « *On ne saura qu'au jour du jugement le bien qui se fait ici dans les âmes.* »

Après ce témoignage, inutile d'insister ; mais qu'il semble bon de garder le souvenir de ces glorieuses et fécondes années !

Quel exemple nous laisse le « Bon Père, » et quelle leçon précieuse il nous donne !

L'apostolat des saints ne finit pas à leur mort. Ils se survivent et font école.

Pour nous, Messieurs, qui sommes honorés du sacerdoce, à qui l'Eglise a donné charge d'âmes, quel sublime idéal à réaliser que la vie tout ordinaire, mais toute surnaturelle de ce pauvre prêtre ! Et surtout quel encouragement au milieu des difficultés croissantes que rencontre notre ministère !

Quand, à certains moments de lassitude morale, on se prend à songer à l'effrayante inutilité de son travail, à la stérilité de ses efforts, le cœur est serré par je ne sais quelle angoisse, les larmes d'elles-mêmes montent aux yeux, et les responsabilités font peur...

On se demande alors si vraiment on est bien à sa place, capable de sa tâche, ou si le champ du Père de famille qui nous est confié doit rester en friches à jamais infécondé.

Ces pensées décevantes et presque sacrilèges n'ont jamais été celles du bon Curé d'Ars ; elles ne doivent pas être les nôtres.

Non, Messieurs, il n'y a pas de terre tellement ingrate qu'on n'en puisse obtenir quelque chose, il n'y a pas non plus de paroisse dans laquelle il n'y a rien à faire ! Et cela, parce que dans toutes les paroisses il y a des âmes à sauver.

Or, le prêtre qui regarde comme impossible le salut des âmes par la prière, le zèle et le sacrifice, ce prêtre-là doute de son sacerdoce et du Dieu dont il est le ministre, il désespère de lui-même et forfait au plus sacré de ses devoirs...

Qu'a donc fait le zélé vieillard pour rendre

¹ Jean, 17, 41.

sa paroisse non seulement plus chrétienne, mais encore la plus chrétienne des paroisses?

Il a fait consciencieusement et surnaturellement ce que nous avons tous à faire, ce que tous nous devons faire. Le secret des merveilles pastorales qu'il a réalisées, vous le trouverez dans son cœur, comme lui-même l'a trouvé dans le cœur de Jésus :

L'amour de Dieu ! L'amour des âmes ! !

L'amour de Dieu, comme il en parlait dans ses catéchismes, et comme son cœur en débordait ! Il ne se défendait pas de traiter souvent ce sujet préféré : *« C'est ma partie, »* disait-il dans son langage familier.

L'amour des âmes, comme il en était épris ! Comme il en vivait, comme il en mourait dans cet épuisant ministère, qui prenait ses jours et ses nuits !

La flamme céleste de ce double amour, voilà tout son secret ! *« C'est parce qu'il aimait violemment, »* écrivait le P. Lacordaire, *qu'il fut éloquent ; »* et c'est parce qu'il aimait toujours, ajoutons-nous, que son éloquence ne s'éteignit qu'avec lui-même ! *« Vous verrez, »* affirmait à ses prêtres un de nos grands évêques, qui plusieurs fois vint s'éclairer ici¹, *vous verrez comme vous parlerez à vos fidèles, quand vous les aimerez. »*

Inspirons-nous donc de cet amour des âmes dans toute notre action pastorale. Vous le savez, le divin Maître aimait les âmes plus que lui-même, il les aimait jusqu'à la Croix.

A son exemple, ainsi que le Bon Père, commençons par les aimer, afin qu'elles nous aiment et qu'alors elles écoutent notre voix : bientôt, nous les aurons gagnées au Seigneur. Aimons-les de toutes les puissances de notre cœur, aimons-les plus que nous-mêmes, toujours et quand même.

Elles appartiennent, ne l'oublions pas, à celui qui les aimera davantage, et le leur prouvera le mieux !

De cet éloge, ou plutôt de cette étude peut-être un peu longue, une importante et bien pratique conclusion se déduit d'elle-même :

La nécessité pour « tous ceux qui ont charge d'âmes, — c'est le texte même du décret Pontifical², — d'enseigner, au moyen du catéchisme, ce que chacun doit croire et pratiquer pour être sauvé. »

Cette grave obligation, formulée par l'autorité suprême, atteint directement les pasteurs, mais aussi les fidèles.

Vous avez charge d'âmes, mes bien chers frères ; soyez donc, au foyer domestique, de vrais catéchistes. Ne laissez pas à d'autres le soin d'apprendre leurs prières à vos chers enfants, et déposez vous-mêmes en leurs âmes les notions premières de la religion.

Vous qui disposez de votre temps, consacrez-en les loisirs à l'œuvre par excellence de l'en-

seignement chrétien. Soyez les précieux auxiliaires du clergé paroissial. Faites-vous catéchistes volontaires.

Et vous, Messieurs, dont le devoir à cette époque malheureuse est de suppléer à l'indifférente inertie des familles, ainsi qu'à l'abstention sectaire et légale de l'école, pénétrez-vous bien de l'importance capitale du catéchisme.

Nous avons là notre plus puissant moyen de régénération religieuse.

Inspirez-vous des beaux exemples du glorieux modèle que nous honorons aujourd'hui, parce que l'ancien Curé de Salzano, devenu le Pape Pie X, le propose officiellement à notre imitation.

S'il est vrai, comme le raconte un vieil auteur du moyen âge, « qu'au jour de leur fête, les saints, pénétrés de dilection, quittent le ciel pour descendre auprès des restes précieux de leur corps, et apporter aux fidèles, qui vénèrent leurs reliques, les dons de la céleste miséricorde, » demandons au Bienheureux Vianney, si près de nous en ce moment, qu'il nous enflamme du zèle pastoral qui le dévorait, qu'il nous aide à faire comme lui nos catéchismes de chaque jour, et qu'il féconde de ses prières déjà si puissantes ici-bas, nos généreux et persévérants efforts. Qu'à notre dernière heure il nous obtienne de Dieu le suprême témoignage que nous avons fait en ce monde tout ce que nous pouvions, pour le faire connaître et par conséquent le faire aimer ! Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXIII

LA PROVIDENCE ET LA SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT

Messieurs,

Je vous ai promis dimanche dernier de vous montrer comment la Providence de Dieu s'est révélée lors des graves événements qui se sont passés parmi nous dernièrement au point de vue religieux.

La Providence et la Séparation : voilà deux mots qui semblent bien s'exclure l'un l'autre. Est-ce que la Séparation n'a pas été une défaite de la religion ? Est-ce que la France, cette fille aînée de l'Eglise, en brisant le pacte séculaire qui l'unissait à sa mère, n'a pas proclamé officiellement, à la face de tout l'univers, qu'elle ne voulait plus de Dieu ? Et ce serait la Providence qui aurait voulu cela ?

Non, Messieurs, elle ne l'a pas voulu, elle l'a seulement laissé faire malgré elle ; mais non pas sans elle, car, souveraine maîtresse des événements, comme nous le disions dans notre dernière conférence, elle fait tourner au bien même les apparentes et éphémères victoires du mal.

¹ Mgr Dupanloup.

² Encyclique *Acerbo nimis*.

Pour nous en rendre compte, rappelons-nous quel était l'état de la religion en 1905. Il n'y a que sept ans de cela, mais nous avons vécu si vite depuis lors que nous croyons remonter d'un siècle en arrière.

Voici ce que disait alors, au Sénat, le 25 novembre 1905, M. Clemenceau. « Vous parlez toujours de 34 millions de catholiques. Qu'est-ce que c'est que ces 34 millions de catholiques ? Ils représentent une incroyable diversité d'opinions, de sentiments, de croyances, de traditions, dérivant à la fois de l'atavisme, de l'intérêt, des habitudes de la vie, des convenances sociales. C'est une foule bigarrée qui va de la foi la plus sincère à l'indifférence, au doute, à l'incrédulité pratiquante, qui va du confessionnal à la franc-maçonnerie. »

Ce tableau était vrai, aussi vrai qu'effrayant. Car que ne faut-il pas craindre, quand dans une société les sincères sont sur le même pied que les fourbes et que les hostiles ? L'orateur le laissait entrevoir lorsqu'il ajoutait :

« L'évolution de l'esprit entraîne les catholiques comme les indifférents, comme les sceptiques. Tous nous suivons, malgré nous, le grand mouvement des intelligences ; et une foule innombrable arrive à cet état d'esprit si bien caractérisé par Jouffroy dans son fameux article : *Comment les dogmes finissent*, où la foi n'est plus qu'une routine indifférente qu'on observe sans savoir pourquoi et qui ne subsiste que parce qu'on n'y fait pas attention. »

Voilà où nous allions, tout doucement ; c'était la mort qui nous guettait d'autant plus sûrement que le mal qui nous y entraînait se cachait sous des apparences de santé.

On raconte que le célèbre P. de Ravignan était miné, à un certain moment de sa vie, par un mal assez difficile à déterminer. Le docteur Récamier n'y alla pas par quatre chemins. Il fit plonger son malade dans un bassin du jardin. Le P. de Ravignan y gagna une fluxion de poitrine, mais c'était une maladie précise, nette et franche, que le docteur Récamier n'eut pas de peine à guérir.

C'est un peu le moyen radical que la Providence a employé en laissant faire la Séparation. Elle nous a ainsi tirés de notre torpeur morbide. Les résultats de cette grande secousse ne sont pas encore complets ; ils ne sont guère qu'esquissés ; mais on peut dire que déjà l'Eglise de France en sort victorieuse puisqu'elle a pu faire, d'une façon éclatante, la triple démonstration de son désintéressement, de sa vitalité et de sa force expansive.

I

Voici ce que je lis dans le *Journal Officiel*, séance du 23 novembre 1905 ; c'est toujours au Sénat que nous sommes, et la parole est à l'honorable M. Vallé, président de la Commission :

M. le Président de la Commission. — Il pourrait se faire, dis-je, que le Pape n'autorisât pas le représentant des établissements ecclésiastiques à faire la transmission, parce qu'il n'aura pas confiance dans les associations cultuelles, de la précarité desquelles on nous a entretenus à la séance d'hier.

Je n'ai pas, pour ma part, cette inquiétude ; je suis persuadé que l'appât de ces 300 ou 400 millions fera réfléchir, je ne dis pas le Pape, car ici ce n'est pas sa personne que je vise, mais la papauté ; je suis convaincu que l'on ne laissera pas ces 300 ou 400 millions faire retour à l'Etat ; l'Eglise ne nous a pas habitués à un pareil désintéressement.

M. Brager de la Ville-Moysan. — Vous jugez l'Eglise d'après l'Etat.

M. le Rapporteur. — Nous la jugeons d'après l'histoire.

M. le comte de Goulaine. — Vous avez plus d'argent à elle qu'elle n'en a à vous.

M. le Président de la Commission. — Je suis bien persuadé que la réponse du Pape sera affirmative, et que les associations cultuelles accepteront les 300 ou 400 millions.

J'ai tenu, Messieurs, à reproduire intégralement cette discussion pour bien vous montrer quelle opinion les calomnies de la libre pensée avaient réussi à faire avoir de l'Eglise. Le catholicisme était une religion d'argent, et cela ne se disait à la tribune du Sénat qu'après avoir été répété dans les conférences publiques, dans les salles de café et dans les journaux de la secte. C'était une infamie. Qu'importe ! C'était cru, c'était passé en chose jugée ; il n'y avait pas à revenir là-dessus.

Et voilà que l'Etat a beau faire miroiter aux yeux des catholiques français ces 400 millions, qui, d'ailleurs, sont bien à eux ; il a beau faire un spectre de la misère noire qui nous attend si on les refuse : d'un geste magnifique de simplicité et de grandeur, pour sauver un principe, l'Eglise les rejette. Elle consent à se voir enlever ses fondations, ses séminaires, ses caisses de secours mutuels pour les prêtres âgés et infirmes, caisses que nous avons constituées avec nos cotisations annuelles, plutôt que de sacrifier un iota de sa constitution. Elle y perd tout ce qu'elle possède ; mais du coup elle y laisse sa réputation de religion d'argent. A l'admiration de tous les esprits sincères, incrédules, protestants, juifs, elle a donné la preuve indéniable de son désintéressement.

II

Elle a fait aussi la preuve de sa vitalité.

Combien de gens pensaient et disaient, il y a seulement sept ans : « L'Eglise se meurt, l'Eglise est morte ! » L'Eglise, c'était une momie que les bandelettes légales soutenaient encore, mais que le moindre choc ferait tomber en poussière.

Il faut bien avouer que ceux qui pensaient et qui parlaient ainsi croyaient avoir de bonnes raisons pour le faire. N'était-ce pas, en effet, une preuve que la France se détachait de la religion, que ce choix qu'elle faisait depuis longtemps d'une majorité sectaire ? Les élus du peuple avaient eu beau, depuis trente ans,

démolir une à une toutes nos institutions religieuses, on les réalisait toujours. Est-ce que cela ne voulait pas dire : « Allez-y ! ne vous gênez pas ! »

Si seulement les hommes de France qui votaient si mal avaient manifesté d'une autre manière leur attachement à la religion ! S'ils avaient pratiqué leurs devoirs de chrétiens ! Cela eût donné à réfléchir. Mais non, ils avaient en masse déserté les églises, n'y laissant plus venir que les femmes et les enfants. Des femmes ! des enfants ! la belle affaire ! On y allait décidément à coup sûr. La Séparation fut votée.

Et alors que se passa-t-il ?

Tout le contraire de ce qu'on attendait.

Le Souverain Pontife condamne la loi et défend d'organiser les cultuelles. Aussitôt il est obéi. Malgré les tentations louches qu'on provoque, qu'on encourage, qu'on subventionne, le schisme escompté échoue. Les catholiques se serrent autour de leurs prêtres, les prêtres autour de leur évêque, les évêques autour du Pape ; et ainsi se réalise, sous le feu de l'ennemi, en pleine mêlée, la plus merveilleuse union, le bloc le plus compact qu'on ait vu depuis longtemps.

Et cette union n'est pas seulement théorique. Il ne s'agit pas ici de protestations en l'air : les catholiques, invités désormais à subvenir aux besoins de leur clergé, répondent généreusement à l'appel qui leur est fait. Déjà écrasés d'impôts, déjà accablés par le poids de leurs œuvres et surtout de leurs écoles, ils acceptent cette charge nouvelle sans se plaindre, presque avec joie, en sorte que le culte continue partout. La seule modification apportée est curieuse. Le mobilier des églises a été dévolu aux communes, et les prêtres s'en servent comme par le passé, et l'on voit ce spectacle ironiquement topique qu'ils bénissent, en dépit de la Séparation, avec des goupillons municipaux, et qu'ils confessent, toujours en dépit de la Séparation, dans des confessionnaux municipaux !

A Fribourg, en Suisse, on voit sur la place publique un tilleul qui fut planté en souvenir des luttes helvétiques pour la cause sacrée de l'indépendance. L'arbre vénérable avait vieilli ; il ne restait plus de lui qu'un tronc informe. Un jour, des enfants, en jouant, y mettent le feu. Mais aussitôt le patriotisme se réveille. Est-ce qu'on peut laisser périr ainsi l'arbre sacré qu'ont planté les ancêtres victorieux ? On apporte de l'eau en quantité. Le feu est éteint et le tilleul, depuis longtemps négligé, pousse de nouveaux rejetons.

C'est ce qui s'est passé parmi nous. Quand on a vu l'Eglise menacée, toutes les fibres catholiques de la France ont frémi. On a versé pour elle son or ; on eût versé son sang, s'il l'eût fallu ; et l'Eglise, grâce à la Séparation, a donné des preuves indéniables de sa vitalité.

III

Bien plus, elle a fait également preuve de *force expansive*.

Se maintenir vivant quand on a été menacé de mort, c'est déjà bien beau. Mais se montrer si bien vivant que l'on fasse des conquêtes, c'est plus beau encore, et c'est ce qu'a fait l'Eglise de France.

Vit-on jamais, Messieurs, une efflorescence plus grande et plus glorieuse d'œuvres de toutes sortes ? Les bulletins paroissiaux, les écoles paroissiales, les salles paroissiales, les patronages paroissiaux, les groupements paroissiaux germent de toutes parts. Nous n'avons plus rien et nous bâtissons, nous fondons, nous organisons. Tout cela serait-il possible s'il n'y avait pas des conquêtes faites et des conquêtes à faire ?

Les conquêtes faites, c'est l'opinion publique qui revient à nous ; ce sont les idées de justice et de tolérance qui se réveillent ; ce sont les procédés sectaires qui sont condamnés.

Les conquêtes faites, ce sont les hommes qui reviennent à l'Eglise, qui se groupent autour de leur pasteur, qui se pressent au bas de la chaire catholique.

Les conquêtes faites, ce sont les libertés que nous revendiquons et que nous prenons les unes après les autres.

Les conquêtes faites, ce sont les plus nobles esprits et les plus illustres âmes qui se convertissent : les Coppée, les Brunetière et tant d'autres.

Les conquêtes faites, ce sont les jeunes gens des écoles et de la classe laborieuse qui viennent apporter à l'Eglise de France le concours de leur sympathie et de leur activité.

L'Eglise de France, grâce à la Séparation, a donné la preuve indéniable de sa force expansive.

Ne croyez-vous pas, Messieurs, que la démonstration est suffisante pour venger la Providence et montrer avec quel art divin elle fait servir au bien même les victoires du mal ? Cette démonstration n'est, je le sais bien, que commencée ; mais nous saurons la hâter par nos prières et notre dévouement ! Ainsi soit-il.

POUR L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX

COMMENT DIEU NOUS Y MANIFESTE SA PUISSANCE
ET SA BONTÉ

*Exaltari oportet Filium
hominis.*

Il faut que le Fils de
l'homme soit exalté.

(Jean, III, 14.)

Rien n'est plus humble que les commencements de l'Evangile. Le Fils de Dieu naît dans

une grotte abandonnée, aucune maison ne s'ouvre pour le recevoir; sa vie cachée pendant trente ans le confine dans une retraite obscure à Nazareth; quand il commence à répandre la parole divine, il ne s'entoure que de pauvres pêcheurs, d'hommes du peuple qui ne comprennent pas sa doctrine et qui sont autant dépourvus de caractère que d'intelligence. Cependant parmi les docteurs de la loi quelques-uns recueillent les échos de son langage surnaturel; la plupart aussitôt le poursuivent de leur jalousie et de leur haine; l'un d'eux toutefois, Nicodème, vient le trouver, la nuit, et Jésus lui annonce qu'il lui faut *renaitre* à la vie divine, puis il ajoute: « Il faut que le Fils de l'homme soit exalté! » C'est la juste récompense de l'humilité.

Cette pensée, le Sauveur la précisera ainsi la veille de sa Passion: « L'heure du jugement du monde est venue; voici que le prince de ce monde sera mis dehors. Et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » (Jean, XII, 31-32). C'est en montant sur la croix qu'il devait « être élevé de terre. » Aussi en ce jour commence son exaltation, qui se poursuit à travers les siècles, avec des moments d'éclipse, voulus par Dieu, afin que la foi des croyants soit éprouvée, avec, de plus, la certitude que le Fils de Dieu sera définitivement exalté, car il le faut, *exaltari oportet Filium hominis*, il le faut pour la consolation des fidèles et pour la gloire de Dieu.

Par l'Exaltation de la croix de Jésus-Christ, Dieu a montré à la fois sa *puissance* et sa *bonté*: sa *puissance* qui se manifeste dans les événements de l'histoire par la diffusion miraculeuse de la vérité; sa *bonté* qui, par la croix, réconcilie l'homme avec Dieu et attire irrésistiblement les âmes.

Il me paraît que ces pensées sont aujourd'hui plus que jamais nécessaires à méditer. Appliquons-y tout notre esprit, toute notre volonté; nous y puiserons le réconfort et l'espérance.

I

Pourquoi faut-il que le Fils de l'homme soit exalté? C'est S. Paul qui va nous l'apprendre dans son Epître aux Philippiens.

A ceux-ci il recommandait d'avoir les mêmes « sentiments que le Christ Jésus. » Quels étaient ces sentiments? C'étaient l'humilité et l'obéissance. Il était l'égal de Dieu et Dieu lui-même: il avait « la forme de Dieu » et il a voulu revêtir « la forme de l'esclave, » il a consenti à prendre notre humanité: « Il s'est humilié lui-même et s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté » et lui a donné une puissance supérieure à toute puissance créée, « un nom au-dessus de tout nom. »

Il fallait qu'il fût exalté à cause de ses incroyables abaissements et pour la consolation

de tous ceux qui sont broyés par les événements, injustement humiliés devant les hommes, foulés et méconnus, méprisés et disgraciés.

Mais pour produire cette juste exaltation du Fils de Dieu mort sur la croix, quel miracle étonnant, perpétuel, surtout au commencement de l'Eglise! Comment faire accepter au monde romain cruel et voluptueux la doctrine austère de la croix? Comment surtout la faire prévaloir, alors que toutes les puissances humaines se mettent en travers pour la rejeter et la persécuter?

La vérité était vraiment bannie de la terre. Seuls les Juifs en gardaient un dépôt sûr, mais incomplet, altéré par les traditions de leurs anciens, rempli de pratiques superstitieuses mêlées à la pureté de la religion mosaïque. Quant aux philosophes païens, ils avaient connu la vérité, nous apprend encore S. Paul, mais ils n'avaient pas osé la faire connaître au peuple. Plusieurs d'entre eux avaient reçu du ciel des dons merveilleux d'éloquence, d'intelligence et de raison. Platon parlait avec tant de charme qu'on l'avait appelé « le divin Platon »; son esprit pénétrant lui faisait connaître ce que l'homme peut savoir de Dieu, sa puissance créatrice, son éternité, sa grandeur infinie. Mais ni lui ni ses émules en science ne parvinrent à désabuser le peuple, attaché à ses idoles, à ses plaisirs raffinés, à ses jeux sanglants, à toutes ses pratiques matérialistes. Il convient d'ajouter qu'aucun d'eux n'était doué d'une âme d'apôtre et qu'ils n'aimaient pas le peuple. Ils consentaient bien à discourir devant des disciples choisis, admiratifs, qui les applaudissaient et exaltaient leur orgueil, mais ils prenaient en pitié, ils méprisaient souverainement la masse populaire, uniquement bonné à leur gré pour l'esclavage et incapable de s'élever aux sublimes conceptions de leur philosophie. Aussi bien, pour parler de ce Dieu infiniment beau et pur qui s'était révélé à leur esprit, eût-il été nécessaire qu'ils eussent le cœur pur, qu'ils s'attachassent à la vraie beauté et qu'ils donnassent l'exemple de la dignité morale et de la vertu; mais leur cœur était pervers et corrompu.

Le Christ parut alors. Il aimait le peuple, il était venu pour le sauver, et quelle compassion il éprouvait pour la foule ignorante ou dépravée, pour ces malheureux, brebis errantes sans pasteur qui les conduisit! Il leur parle, avec quelle lumière et quelle tendresse! Les pages de l'Evangile sont tout imprégnées de clartés radieuses et de bonté. Et pourtant quels sont les résultats de son apostolat, de ses veilles, de ses prières et de ses travaux? Ceux qui vivent avec lui dans sa délicieuse intimité, qui le connaissent comme des témoins à qui rien n'est caché de sa vie sainte et pure, ceux-là ou demeurent indifférents, ou évitent d'affirmer leur confiance en lui, ou n'attendent qu'une occasion pour rougir de lui et l'abandonner.

Quand après avoir accompli sous leurs yeux les miracles les plus éclatants, il leur demande : « Qui dites-vous que je suis ? » ils se renferment ou dans le silence ou dans des formules embarrassées et seul Pierre laisse échapper ce cri de son cœur et de sa foi : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant ! » Les autres balancent même un jour sur la résolution de partir ou de rester : ils ne sont retenus que par cette apostrophe décisive de leur chef : « A qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ! » Et Pierre lui-même, pouvons-nous oublier que malgré la sincérité de ses accents et la vérité de son amour il renia trois fois, par faiblesse, son bon Maître ?

Ainsi, après trois années, où il les a instruits et élevés avec un incomparable amour, Jésus n'est pas sûr d'eux, il se plaint « qu'ils ne le connaissent pas, » il n'a pu faire triompher la vérité dans leur âme.

Mais voilà que la croix se dresse sur le Calvaire ; il s'y laisse clouer, il subit, par obéissance à son Père, l'humiliation du supplice, il est élevé de terre, il étend ses grands bras miséricordieux pour appeler tous les hommes à lui, pour les attirer sur son cœur : « Venez à moi vous tous qui travaillez et qui portez des fardeaux, et je vous soulagerai ! » L'attraction se fait toute-puissante ainsi qu'il l'avait annoncé, tout le monde vient à lui : *omnia traham ad meipsum*.

C'est l'exaltation qui commence.

J'ai dit qu'elle ne pouvait pas aller sans miracles. Une lutte terrible en effet s'engage autour de la croix, qui est le signal universel de contradiction. La croix condamne tout ce que le monde aime, approuve, adore. Elle est l'humilité, l'obéissance, la pureté, le sacrifice ; et le monde se complait dans son orgueil, sa vanité, le mépris de l'homme, les plaisirs cruels et coupables. Il entend garder tout cela, continuer à donner libre cours à ses passions, à opprimer les faibles, à diviser l'humanité en castes, les unes jouisseuses, opulentes et méchantes, les autres asservies, écrasées, vouées à tous les bons plaisirs des empereurs, des proconsuls ou de la populace. La croix, c'est l'égalité, l'amour, la fraternité, la sainteté ; le monde, c'est le sang, l'impudicité, le triomphe des instincts de la bête, la haine.

Il semble que l'univers perverti par les traditions païennes, les croyances commodes, les spectacles voluptueux, les enseignements d'infamie protégés par les lois, ait dû fatalement se détourner de la croix dont la doctrine est sévère et réprouvée par l'Etat. Non ; Jésus-Christ attire tout à lui : les hommes qui réfléchissent, les femmes dont le cœur comprend mieux la charité, les vierges qui cherchent un idéal de pureté, les vieillards, les enfants, les artisans, les soldats, les membres même de la maison de César, tous accourent en dépit des ordres des empereurs, des édits cruels, des

supplices atroces de milliers et de millions de martyrs.

L'exaltation continuait et jamais, à coup sûr, il n'y eut dans le monde un amour aussi ardent pour Jésus-Christ et pour sa sainte croix.

Mais Dieu voulait que l'exaltation fût complète, qu'elle se fit à la face de l'univers et que la croix fût solennellement glorifiée.

Un jour Constantin marchait avec son armée contre Maxence, le dernier tenant des persécutions et des doctrines païennes. Il était au pied des Alpes, quand il eut une vision. Il aperçut un après-midi, au-dessus du soleil, une croix lumineuse avec ces mots : « *In hoc signo vinces*. Tu vaincras par ce signe. » Il poursuivit sa route et atteignit Rome où devait se livrer la bataille finale. Il gardait dans son âme le souvenir de la croix radieuse qu'il avait vue, mais il n'avait pas compris encore la leçon qu'elle comportait. La nuit qui précéda la bataille, Jésus-Christ lui parla lui-même en songe et lui recommanda de faire graver une croix sur chacun des boucliers de ses soldats. « Vainqueur par ce signe » il élève désormais le drapeau de la croix au-dessus des aigles romaines et publie l'édit de Milan qui rendait la liberté à l'Eglise. C'est de cette époque, si l'on en croit Baronius, que date l'institution de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, mais cette fête prit tout son éclat lorsque Héraclius reconquit la croix sur les Perses. Car tout gravite maintenant autour de la sainte croix. Chosroès « s'en est emparé lorsqu'il a pris d'assaut Jérusalem ; alors l'Orient et l'Occident sont en deuil, l'empereur Héraclius prépare une expédition pour la reprendre de vive force, il remet sa ville de Constantinople entre les mains de la Sainte Vierge, pénètre jusqu'en Assyrie, détruit la grande armée ennemie dans les plaines de Ninive et la vraie croix lui est remise enfin comme le plus précieux des trésors. Le 14 septembre 628 il la fait rentrer triomphante à Constantinople et de là il la reconduit à Jérusalem. Arrivé à la Porte Dorée il dépose sa couronne et son manteau de pourpre et s'achemine vers l'église du Saint-Sépulcre, heureux de porter sur ses épaules la croix du Sauveur que les païens ont respectée et dont ils n'ont même pas osé briser le sceau.

Ainsi éclate toujours la puissance de Dieu qui exalte la croix, l'instrument de notre salut, et qui veille à ce qu'elle demeure intacte et honorée. C'est pour elle enfin que se feront les Croisades qui consacrent son triomphe. Cette fois l'Occident se jette tout entier sur les sectateurs de Mahomet, non pas pour occuper des territoires et conquérir des provinces, mais uniquement pour affirmer la vérité chrétienne et que l'unique gloire du monde, c'est la croix de Jésus-Christ.

II

« J'attirerai tout à moi. » Dieu attire à lui

non seulement par sa puissance, mais par sa bonté, et la croix est le signe adorable de la miséricorde.

Suivons en effet le Sauveur au Calvaire : il s'étend avec joie sur sa croix, il se laisse clouer les pieds et les mains, il se montre plein de mansuétude pour ses bourreaux qui l'élèvent de terre, parce que c'est alors qu'il accomplit sa mission de paix et de bonté. Placé entre le ciel et la terre, il reçoit, il supporte les coups qui nous sont destinés ; l'innocent expie pour les coupables ; il réconcilie Dieu et l'homme, « il pacifie par le sang de sa croix le ciel et la terre. » (Col., I, 20). Et la Justice divine s'arrête pour faire place à l'infinie miséricorde.

Nous étions vendus au démon dont le premier homme avait écouté les détestables suggestions ; il existait un contrat par lequel nous devions lui être livrés, nous lui appartenions pour l'éternité ; ce contrat était irrévocable, nous le savions, nous y avions consenti. Que fait alors Jésus-Christ ? « Il prend, nous dit S. Paul, l'original de ce décret qui nous condamnait et il l'attache à sa croix, il le détruit, » *delens*, il nous arrache aux principautés et aux puissances et son triomphe devient le nôtre, nous sommes délivrés par son amour. (Col., II, 14).

Aussi le grand Apôtre s'écrie-t-il avec des transports de reconnaissance qui doivent également posséder nos cœurs : « Il m'a aimé et il s'est livré lui-même pour moi ! » (Gal., II, 20). Oui, il nous a aimés et il nous a donné sur la croix la preuve souveraine et irrécusable de son amour. Etudiez bien chacun de ses gestes, chacune de ses paroles, vous verrez qu'à mesure il se fait plus tendre et plus doux. Tout est miséricorde en lui. Il prie : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Il appelle Dieu « Père » afin de l'attendrir, et son amour s'étend à tous les hommes. Il ne distingue pas, il ne sépare même pas les plus criminels, comme Caïphe, Anne, Pilate, Judas. Ceux-ci il eût pu les abandonner à la juste colère du ciel, car il est clair que leur crime a été voulu, calculé, inspiré par la haine et qu'il demeure inexcusable. Dans son adorable miséricorde, Jésus ne veut même pas leur enlever l'espérance, il intercède pour tous et c'est de tous qu'il affirme « qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. » O bonté infinie et insondable !

N'est-ce point cela qui a touché le bon larron ? Ils étaient là deux scélérats qui outrageaient le Sauveur, *conviciabantur ei*. Tout à coup l'un d'eux change de langage, ses sentiments sont transformés, ses lèvres prient, il est pénétré de regret au souvenir de ses crimes, et il voudrait faire partager à l'autre, qui continue à blasphémer, son admiration, son amour pour ce grand condamné qui est innocent et qui pardonne. Aussitôt Jésus oublie les

insultes et les injures dont cet homme l'a accablé, il voit poindre dans son âme le repentir, la foi, la volonté de se convertir ; le bon larron a fait un pas, il a formulé une prière ; le Sauveur répond aussitôt aux avances du misérable, il lui parle avec bonté et il lui fait la plus miséricordieuse des promesses : « Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis ! »

Bonté pour sa mère qu'il confie aux mains pures et fidèles du disciple bien-aimé ; bonté pour S. Jean à qui il confère cet honneur inestimable de devenir l'enfant d'une telle mère ; bonté jusque dans la soif mystérieuse qu'il éprouve et qui est la soif des âmes, surtout des âmes qui le fuient. Comment en effet peut-on fuir l'amour, mépriser l'amour ?

Alors il examine toute sa vie afin de voir s'il n'aurait pas oublié d'accomplir quelque'un des détails douloureux du sacrifice, de boire toutes les gouttes amères du calice, et il se rend témoignage qu'il est allé jusqu'à l'extrémité de la miséricorde. Et il dit d'une voix grave : « *Consummatum est*. Tout est consommé. Ma mission est pleinement remplie ! » Il peut maintenant remettre son esprit entre les mains du Père et mourir ; son dernier soupir est encore un acte d'amour pour cette humanité qui désormais vivra de son amour ou mourra de ne l'avoir pas connu, de l'avoir expulsé de son cœur et de ses lois.

Je vous le demande : Dieu a-t-il en vérité accompli un plus grand prodige de miséricorde que sur la croix de son Fils ? Comprenez-vous maintenant comment il continue d'attirer tout à lui par le spectacle de cette ineffable bonté ?

Il y a, dans ce monde, des âmes qui ne le connaissent pas ou qui nourrissent contre Jésus-Christ des préjugés puisés dans les livres impies ou indifférents, dans l'éducation neutre de la famille ou de l'école, dans leurs passions ou leurs ignorances, dans les compagnies perverses ou le respect humain. Elles ne savaient pas, elles ne voyaient pas. Tout à coup elles ont vu Jésus-Christ sur sa croix. C'est une grâce actuelle que Dieu leur envoie, une bonne action qui les frappe, une parole, une impression, une pensée, une ligne émue, un visage que Dieu a regardé et qui porte encore le reflet céleste. Désormais elles ne pourront plus se détacher de lui. Elles accourront auprès de lui, elles écouteront sa voix, elles contempleront ses traits augustes et doux, elles trouveront en lui l'idéal qui était en elles et qui ne s'était pas encore révélé. Alors, pour lui, elles quitteront père, mère, fiancé, amis, elles s'attacheront à ses pas, et dans la vie du prêtre, du soldat, de la religieuse, du missionnaire, du professeur, de l'ouvrier, à travers les renoncements et les sacrifices elles ne verront plus que lui, comme on aperçoit à travers des broussailles d'épines les feux du soleil levant. Elles lui appartiennent, il les a attirées et elles lui demeurent fidèles jusqu'à l'extré-

mité du devoir, de l'héroïsme, jusqu'à la mort.

Telle est la puissance de la bonté, tel est l'attrait de la croix du Sauveur.

Et nous maintenant, que ferons-nous que nous laisser attirer aussi par la croix de Jésus-Christ et que mettre en elle toute notre gloire? « Lorsque nous étions ennemis, Dieu nous a réconciliés par la mort de son Fils unique, mais aujourd'hui que nous avons la paix avec lui par le sang du Médiateur, ne nous comblera-t-il pas davantage encore de ses dons? Il nous a aimés pécheurs, combien plus nous aimera-t-il justifiés par son sang? » (Rom., v). C'est pourquoi nous aurons confiance qu'il nous a pardonné, qu'il nous aime et qu'il nous défendra. Aimons la croix, exaltons-la dans nos cœurs; qu'elle soit au commencement de toutes nos pensées et de toutes nos affections. Un jour aussi elle nous exaltera et nous sauvera.

Oui, comme Constantin nous serons sauvés par ce signe, qui est le signe du chrétien. Quelle puissante armure que celle du signe de la croix! Nous en oublions trop souvent l'usage dans nos travaux, nos peines, nos tentations, dans les combats de la vie. « A la table, au conseil, à la bataille, dit le sire de Joinville, en toutes ses actions, S. Louis commençait toujours par le signe de la croix. » Quand Sobieski sortit de Vienne pour repousser les troupes ottomanes qui étaient rangées sous les murailles de la cité, il fit faire le signe de la croix à toute son armée, et lui-même entendit la messe, les bras étendus en croix: « C'est en ce moment, dit un guerrier chrétien, que le grand vizir fut battu. »

Le signe de la croix, c'est une protection. Lorsque sainte Paule fut sur le point de rendre l'âme, raconte S. Jérôme, nous ne l'entendions plus parler, mais elle tenait le doigt sur la bouche, et fidèle à sa pieuse coutume, elle imprimait le signe de la croix sur ses lèvres¹. » Puissions-nous vivre comme S. Louis et mourir comme cette sainte femme dont la dernière pensée fut pour Jésus-Christ, le suprême geste pour invoquer la puissance de la croix.

PETITES LECTURES

IX

LA DISSIPATION

Nous ne sommes à peu près jamais chez nous, presque toujours hors de nous. Notre vie est un tourbillon qui nous emporte et nous ôte la pleine connaissance de nous-mêmes, ainsi que des choses qui nous environnent. Vous avez vu de ces tourbillons qui s'emparent des feuilles, à l'automne, et les chassent jusqu'à ce qu'elles trouvent le terme de leur voyage dans la boue d'un fossé ou

d'une mare. Elles ne s'appartiennent plus, ces pauvres feuilles, elles sont la proie du vent, comme nous devenons la proie des entraînements du monde. Et même dans la solitude nous ne sommes ni calmes ni seuls.

Trois choses en particulier contribuent à nous tirer « hors de nous, » et par là-même à nous éloigner de Dieu, qui aime les âmes recueillies: les *affaires* et le *travail*, puis surtout le *plaisir*.

I

« Le royaume de Dieu est en vous-mêmes, » dit l'Evangile, *intra vos est*. Si donc nous sortons de nous-mêmes, Dieu ne règne plus en nous, il est hors de nous; et, avec lui, s'enfuient la joie de la conscience, la félicité, la paix, tout ce qui constitue le bonheur de la vie chrétienne.

Les *affaires* entraînent, captivent l'attention, absorbent la pensée. L'homme d'affaires ne vit que pour trouver, chercher, combiner des affaires, des secrets, des découvertes qui augmenteront sa fortune. Il en est possédé au point que souvent il exclut de sa conduite tout principe, toute honnêteté même. Il s'agit pour lui de s'enrichir par tous les moyens. Rarement il élève sa pensée jusqu'à Dieu qui règle les poids et les consciences.

Il ne voit que les effets et veut ignorer les causes. L'univers lui apparaît comme une vaste trame d'araignée dont les filets s'étendent partout: il aperçoit les fils, le réseau, mais il ne voit pas l'araignée. Est-ce un parti pris de ne pas regarder plus loin et plus haut? Est-ce le temps qui manque pour réfléchir? Est-ce que l'intelligence a perdu son esprit de logique ou bien qu'elle détourne avec soin la pensée de Dieu, qui pourrait la troubler? Il y a un peu de tout cela.

Sans doute les affaires nous distraient, mais pourtant elles sont le travail ordonné par Dieu pour nous conduire à Dieu. Ne les négligeons donc point, mais ne perdons pas de vue non plus le royaume de Dieu qui est en dedans de nous, Dieu qui y demeure et dont le regard sollicite notre regard. Ayons toujours des yeux intérieurs tournés vers lui; et sa pensée nous éclairera, nous fortifiera, nous aidera à apporter dans toutes nos affaires une chrétienne intégrité. Ne connaissez-vous pas de ces commerçants, hommes de devoir, qui songent à leurs propres intérêts, mais qui s'occupent aussi avec zèle des intérêts de leurs clients? Parmi leurs calculs et leurs travaux, ils consultent Dieu, et, de ces rapides entretiens, ils rapportent des clartés qui illuminent et consolent leur vie.

Sans le regard tourné vers Dieu qui est en vous-mêmes, les affaires vous rabaissent au terre à terre des détails matériels, suppriment les idées supérieures, tout ce qui élève, tout ce qui grandit, tout ce qui nous rappelle le ciel.

¹ Ad Eustoch., *De Epitaph. Paulæ*.

Le *travail* ne nous dissipe pas moins, j'entends le travail tel qu'il se pratique le plus habituellement, dans l'usine, dans l'atelier et dans les champs. L'ouvrier sans dimanche, peut-être sans prière, vit nécessairement éloigné de Dieu, de la religion, de l'église, et je vous demande ce qui peut l'encourager, le faire réfléchir, dresser ses yeux vers le ciel et lui apprendre que cette terre n'est pourtant pas son unique demeure. Il n'a pas le temps de penser à Dieu, à son âme : il est vraiment à plaindre, car tout horizon lui est fermé, son âme ne voit que la terre ; et nous savons qu'à mesure que l'esprit s'abaisse, la foi révélatrice et consolatrice diminue.

Quel bienfait que le dimanche pour l'homme, pour la famille, pour tout le peuple ! Vous travaillez six jours durement, courageusement, esclaves du chêne qu'il faut abattre, de la machine qu'il faut diriger, de la terre qu'il faut cultiver. Oui, l'ouvrier qui devrait être le maître de son travail, le conduire à sa volonté, en est l'esclave, et se laisse gouverner, dominer par lui. Or quand il est fatigué outre mesure, que son esprit n'est plus un esprit d'homme, mais comme un esprit qu'il emprunte à la machine dont il est le serviteur empressé, expliquez-moi comment il refuse de jouir du dimanche, de reposer son corps par la cessation de tout travail, son esprit par l'assistance à la messe, la prière à Jésus-Christ Fils de Dieu et Fils de l'ouvrier ! Comment au contraire il continue chez lui son dur labeur, il ne vient pas à l'église, il ne songe pas qu'il a une âme, et que si le corps lui prend six journées, il peut bien en consacrer une à cette âme qui a besoin, elle aussi, de repos, de nourriture, de réflexion calme et de réconfort ! Quoi ! toujours courbé vers la terre ! Jamais un moment de joie devant Dieu, en famille, avec ses enfants ! Le dimanche ressemble à un autre jour ! Et la vie se passe dans cette monotonie abrutissante, elle s'abrège même de dix, de vingt ans par les excès de travail ou d'alcool !

Car il y a une limite aux forces humaines, une limite au-delà de laquelle le travail n'est plus un travail utile, mais un travail fatigué, sans énergie, défaillant et favorable aux accidents. N'a-t-on pas remarqué en effet que les accidents se produisent le soir, et surtout le dernier jour de la semaine, quand les muscles ont perdu leur vigueur, et l'esprit sa précision, sa force d'attention ?

En vérité, ce travail est sans intelligence et sans grandeur, il n'est pas digne de l'homme qu'il ravale et avilit.

II

Le plaisir aussi est une séduisante et dangereuse cause de cette dissipation qui nous empêche de penser à Dieu et nous rend indifférents.

Quand vous avez écouté à l'église une ins-

truction qui vous retrace vos devoirs et vous fait descendre au fond de vos consciences, cela se voit sur vos physionomies. Il est facile d'y lire que les vérités chrétiennes ont touché, amélioré vos âmes ; et dans l'attitude, dans la prière qui suit se révèle une vraie piété.

Mais vienne un plaisir bruyant, une distraction extérieure et violente, les bonnes dispositions s'amointrissent et s'effacent. C'est le démon qui passe et qui enlève la semence qui avait été cependant reçue avec joie. On est tout de suite « hors de soi » ; l'âme évaporée ressemble à une cassolette de parfums exposés en plein air et qui bientôt sont affadis.

Le plaisir est donc un grand ennemi de la religion intérieure, du royaume de Dieu qui est en nous, et, pour la jeunesse, peut-être le plus grand. Il est à la fois capiteux, agissant sur les idées qu'il trouble par la tempête des passions qu'il soulève, et agissant aussi sur le cœur, dissolvant, détendant le courage et stérilisant les efforts.

Au milieu de ces plaisirs qui vous emportent, vous fascinent, vous ensorcellent, suivant la forte expression de l'Ecriture, où est la pensée de Dieu, où les saines idées, où les fermes résolutions d'hier, où vos ardents désirs de bien, longuement réchauffés au pied de l'autel ? Où est votre âme elle-même ?

Le grand moyen de lutter contre le plaisir, c'est de le fuir. Si vous en recherchez les occasions, il n'y a pas d'espérance de victoire pour vous. Quand au contraire ce sont des occasions auxquelles il est difficile de se soustraire sans manquer aux convenances requises, fortifiez-vous d'avance par la résolution de ne jamais vous laisser « tirer hors de vous, » et par la prière. Dieu alors verra votre bonne volonté et vous enverra ses grâces ; mais vous ne serez assurés du triomphe qu'après l'avoir mérité par la pureté de vos intentions, vos efforts, et la simplicité de votre cœur.

D'ailleurs le démon a l'art de vous rendre séduisant ce plaisir qui n'a d'autres attraits que ceux que vous lui prêtez. La punition ne se fait pas attendre. Dieu vous envoie bientôt l'ennui, l'ennui profond et écœurant qui fait éclater de dégoût parfois cette pauvre âme fourvoyée. Elle se trouve soudain entourée de suggestions et d'excitations, comme le prodigue au milieu de son hideux troupeau. Et parce qu'elle est chrétienne, grande, noble, céleste, comme elle se sent mal à l'aise et comme elle gémit en elle-même, en semblable compagnie !

Cet ennui qui nous envahit, ce dégoût, ce malaise, ces remords, ce sont encore des grâces. Appliquons-nous donc au recueillement, demeurons avec nous-mêmes, afin que nous soyons plus près de Dieu qui est en nous et qu'il nous parle plus intimement. Profitons aussi de ces malaises et de ces remords faits pour nous ramener à nous-mêmes et à Dieu. Silvio Pellico condamné pour crime politique

à une longue détention entra en prison incrédule, et il en sortit croyant. La solitude le rendit à lui-même et le convertit : « J'étudiai, dit-il, et je vis qu'un catholique peut, comme le grand Volta, dire humblement son chapelet et rester une intelligence clairvoyante, saine, robuste, être un homme de génie. » La politique, le monde, les plaisirs l'avaient éloigné de Dieu ; l'étude, la prière, le recueillement, la solitude de la prison lui firent comprendre la religion, le devoir, Jésus-Christ.

POUR UNE FÊTE PATRONALE DE MARTYR

SUR LES PERSÉCUTIONS

Si me persecuti sunt, et vos persequentur.

S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. (Jo, xv, 20).

Mes frères,

C'est un fait que depuis qu'elle existe, l'Eglise catholique n'a cessé d'être en butte à toutes les persécutions possibles. Tantôt les hérétiques s'attaquent à sa doctrine, à son culte, à sa morale ; tantôt les schismatiques s'insurgent contre l'autorité de son chef légitime ; tantôt les empereurs païens emprisonnent et martyrisent ses enfants ; tantôt les révolutionnaires de toutes nuances aliènent ses biens, exilent ses prêtres et étranglent sa liberté.

Aussi, en présence d'une tragédie qui ne finit point, il ne manque pas de chrétiens, ou plutôt il ne manque pas de ces hommes de peu de foi dont parle N.-S. J.-C. dans l'Evangile, pour s'étonner et pour gémir : « Eh quoi ! s'écrient-ils, est-il possible que Dieu puisse tolérer de pareilles horreurs ? A quoi bon, je vous le demande, les persécutions ? L'Eglise ne sera donc jamais tranquille, elle ne jouira donc jamais des avantages et des douceurs que procure la paix ? »

Je ne sais, mes frères, s'il en est parmi vous qui tiennent un semblable langage. En tout cas, s'il s'en trouve, qu'ils me permettent d'établir aujourd'hui, pour leur instruction et leur consolation, les deux propositions suivantes : 1^o les persécutions sont inévitables : nous n'avons donc pas à en être surpris ; 2^o elles sont utiles : nous n'avons donc pas à en être effrayés.

I

D'abord les persécutions sont inévitables.

1. Il y a longtemps que N.-S. J.-C. a pris soin d'en prévenir ses apôtres et ses disciples : « Allez, leur a-t-il dit, allez prêcher par toute la terre le royaume de Dieu. Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise... Mais sachez-le bien : je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Vous serez en haine à toutes les nations à cause de mon nom. Le disciple n'est pas au-dessus du Maître ; mes ennemis ont dit du mal de moi,

ils en diront de vous ; ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront... Ne vous découragez pas cependant. Quand toutes ces choses s'accompliront, vous vous rappellerez que je vous les ai prédites. »

Je ne crois pas, mes frères, qu'il soit possible, même à notre divin Maître, de s'exprimer avec plus de simplicité, plus de force et plus de clarté. Aussi les apôtres n'ont-ils pas été surpris de voir éclater la persécution dès le premier jour de leur ministère dans la ville de Jérusalem. Et aujourd'hui, en plein xx^e siècle, leurs successeurs ne s'étonnent pas davantage quand ils rencontrent par tous pays des Pharisiens prêts à les accuser, des scribes prêts à les dénoncer, des Hérodes prêts à les bafouer, des Judas prêts à les vendre et des Pilates prêts à les condamner.

2. Du reste à défaut de la prédiction de N.-S. J.-C., le bon sens suffirait à nous faire comprendre pourquoi les persécutions sont inévitables. C'est que le vice n'a jamais pu et ne pourra jamais supporter le spectacle de la vertu.

On raconte dans l'histoire grecque que le célèbre Aristide, surnommé le Juste, fut un jour, à Athènes, déféré au tribunal du peuple. Ses ennemis, jaloux de sa gloire, voulaient le faire condamner à l'exil. Or le jour du scrutin, Aristide fut arrêté dans la rue par un citoyen qui lui dit : « Passant, rendez-moi service, s'il vous plaît. Je ne sais pas écrire ; ne pourriez-vous m'arranger mon bulletin de vote contre Aristide ? » Aristide écrivit aussitôt sa propre condamnation ; et en rendant le bulletin, il dit en souriant : « Cet homme que vous voulez envoyer en exil vous a donc fait bien du mal ? — Non, certes, répondit l'électeur, je ne le connais même pas. Mais je suis las de l'entendre appeler le Juste ! »

Eh bien ! mes frères, cette histoire, — purement païenne pourtant, — cette histoire nous dépeint admirablement le motif inavoué de toutes les persécutions dirigées contre l'Eglise. Oui, c'est la haine de la vertu qui rend les méchants hardis et provoquants ; c'est la haine de la vérité qui pousse les hypocrites à se rendre accusateurs et faux témoins ; c'est la haine de la justice qui fait que les puissants de la terre deviennent aveugles, iniques et criminels. Aussi tout homme qui est capable de réfléchir ne s'étonne pas d'apprendre que l'Eglise fut accusée de tyrannie par les tyrans, qu'elle fut accusée de mensonge par le menteur Voltaire, qu'elle fut accusée de crimes par les assassins Danton et Robespierre, et qu'enfin elle est journellement accusée de vol par ceux-là même qui l'ont indignement dépouillée de tous ses biens !

II

Si les persécutions sont inévitables, elles ne sont pas inutiles.

1. Elles servent en premier lieu à distinguer les vrais chrétiens de ceux qui n'en ont que le nom et l'apparence. Ah ! certes — nous en savons quelque chose — les amis de l'Eglise ne manquent point aux jours de prospérité et de bonheur. Ils sont « légion » ; et à les entendre nul attachement n'est comparable au leur. Volontiers ils inscriraient sur leur blason l'orgueilleuse devise : « Tous les autres peuvent trahir ; moi, jamais ! *Etiam si omnes, ego non.* » Mais, hélas ! survienne quelque tempête, on en voit qui s'épouvantent au premier éclair, qui disparaissent comme par enchantement au premier coup de tonnerre ; et l'on serait bien en peine de les rencontrer pendant tout le temps que dure la tourmente. Ils ressemblent à ces timides apôtres qui étaient très fiers de suivre Jésus dans la gloire du Thabor, mais qui se cachaient honteusement à l'heure où il fallait gravir la montagne du Calvaire. Honte à ces lâches que l'Eglise renie ! Honte à ces déserteurs dont N.-S. J.-C. a juré de rougir au tribunal suprême ! Mais gloire à ces hommes d'élite qui restent « fidèles » envers et contre tous, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, dans les jours de gloire comme dans les jours d'épreuve !

2. Les persécutions servent encore à rendre meilleurs les serviteurs du Christ.

Voyez par exemple ce chrétien. Il s'endormait d'un doux sommeil dans les délices de la paix, il se laissait entraîner sans résistance sur la pente fatale de l'indifférence, il commençait même à négliger ses principaux devoirs. Tout à coup la persécution le réveille et l'indigne : « Seigneur, s'écrie-t-il avec énergie, j'ai eu tort de me comporter de la sorte ; mais il ne sera pas dit que l'on me trouvera de l'autre côté de la barricade, au nombre de ceux qui vous abandonnent. A partir d'aujourd'hui je ne manquerai plus à la messe, je me confesserai et je ferai mes Pâques. »

Voyez cette chrétienne. Elle jugeait qu'il était grandement suffisant d'aller à la messe le dimanche et de communier une fois par an. Tout à coup la persécution la trouble et l'émeut : « Seigneur, s'écrie-t-elle avec amour, puisqu'il est des malheureux qui vous attaquent, moi, je vous défendrai ! Puisqu'il est des lâches qui rougissent de vous, moi, j'en serai fière. Désormais j'irai non seulement à la messe, mais encore à tous les offices, le dimanche. Je me confesserai non seulement tous les ans, mais encore toutes les fois que cela me sera utile et nécessaire ; et je communierai non seulement à Pâques, mais encore tous les mois, mais encore toutes les semaines, et même plus souvent si cela m'est possible ! »

Voilà, mes frères, les beaux sentiments que font naître les persécutions dans les cœurs nobles, droits et sincères ! Aussi est-ce une vérité admise par les historiens que toute persécution dirigée contre l'Eglise a été immé-

diatement la cause et le point de départ d'un magnifique réveil religieux.

3. Enfin les persécutions servent à prouver de la façon la plus péremptoire la divinité de l'Eglise catholique.

Que penseriez-vous, mes frères, si je vous racontais la petite fable suivante ? « Un jour douze agneaux timides se rencontrèrent au coin d'un bois avec une troupe de loups furieux. En un clin d'œil les agneaux furent massacrés ; mais, quand même, ils remportèrent une brillante victoire. » Vous penseriez, à coup sûr, ou bien que je déraisonne, ou bien que je me moque de vous.

Et pourtant c'est bien un fait que je viens de vous raconter sous forme de fable, un fait enregistré par tous les historiens, un fait devant lequel il faut s'incliner de gré ou de force. Oui, douze hommes, timides, pauvres, ignorants, sans argent, sans troupe, sans armes, sont partis un jour, il y a plus de dix-neuf siècles, sur l'ordre de N.-S. J.-C., pour faire la conquête du monde. En quelques années, tous sont tombés sous le fer des persécuteurs, et néanmoins ils ont remporté la victoire. Et remarquez-le bien, mes frères, ce fait prodigieux ne s'est pas seulement passé sous les premiers apôtres ; il s'est renouvelé sans cesse dans le cours des siècles, et il se renouvelle encore de nos jours. Tant il est vrai qu'il faut que l'Eglise soit divine pour renaître continuellement de ses cendres et pour se jouer aussi facilement de tous les obstacles accumulés contre elle !

Vous voyez, mes frères, que si les persécutions sont inévitables, elles ne manquent d'utilité ni au point de vue particulier, ni au point de vue général ; aussi à l'heure où elles surviennent, souvenons-nous que Notre-Seigneur Jésus-Christ a pris soin de nous les prédire, et n'en soyons ni surpris ni effrayés.

Notre devoir d'ailleurs, quoi qu'on en dise, reste absolument le même dans tous les temps, dans tous les pays, dans toutes les situations.

Que Dieu, par conséquent, daigne nous accorder à tous la grâce de le remplir aussi fermement, aussi courageusement, aussi complètement que possible ; et un jour viendra où, à défaut des misérables récompenses de la terre, nous aurons mérité les sublimes récompenses des cieux. C'est la grâce que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 27 augusti 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MATRIER.

LANGES, — IMPRIMERIE MATRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 4 septembre 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermon à des religieuses. — Les trois liens de la grâce, des saints vœux et de la sainte communion, 625.

Deuxième Retraite à des Jeunes Gens. — LA VIE ET LES VERTUS DU JEUNE HOMME CHRÉTIEN. — *Prologue* : Les bienfaits de la solitude, 627. — I. La vie chrétienne, 628. — II. Les agents de la vie chrétienne : la grâce divine et la volonté humaine, 631. — III. Les vertus chrétiennes : *La foi* (méditation), 635. — IV. *L'amour de Dieu*, 637. — V. *La piété*, 641. — VI. *La pénitence*, 644.

Instructions dominicales. — LXI. 18^e Dim. après la Pentecôte : Le sacrement de Pénitence, 648. — LXII. 19^e Dimanche : La grâce sanctifiante, 650.

Petites Lectures. — X. La science, 653.

Allocution pour les noces d'argent d'un curé-doyen, 655.

SERMON A DES RELIGIEUSES ¹

LES TROIS LIENS DE LA GRACE, DES SAINTS VŒUX ET
DE LA SAINTE COMMUNION

Dilectus meus mihi et ego illi.
Mon Bien-Aimé est à moi et je
suis à lui. (Cant., II, 16).

Mes chères Sœurs,

Ces accents enflammés de l'Epouse du Cantique n'ont pas été surpris sans doute par les contemporains sur les lèvres de la B. Marie-Victoire Fornari : car le bel amour a pour gardienne l'humilité. Mais la sainte fondatrice des Annonciades célestes dut les répéter souvent dans l'intimité et l'ardeur de l'oraison : tant étaient nombreux et puissants les liens qui l'enchaînaient à son divin Epoux : « Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à lui. »

D'ailleurs, Jésus incarné captiva tellement son cœur qu'elle voulut s'associer des compagnes pour célébrer spécialement avec elles le mystère du Fils de Dieu fait homme. Ce fut l'Ordre des Annonciades où, durant de longs siècles, des âmes nombreuses vinrent se vouer au Verbe incarné et où les paroles de l'Epouse du Cantique n'ont cessé de se répercuter en un écho puissant. Et je ne suis pas le jouet d'une illusion en les entendant, en ce moment, dans ce sanctuaire béni, comme un concert tout céleste qui s'élève bien haut en une mélodie suave et pure : « *Dilectus meus mihi et*

ego illi. Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à lui. »

Ah ! certes, je ne veux pas interrompre ce concert d'amour institué dans l'Eglise par notre Bienheureuse, je voudrais au contraire essayer de le rendre plus mélodieux encore, si possible, en vous entretenant, mes chères Sœurs, des trois liens qui vous unissent puissamment à Jésus : le lien de la *grâce*, le lien des *saints vœux*, le lien de la *très sainte communion*.

Mais je me sens réellement si petit pour vous parler de choses si sublimes, à vous les Célestes, que je supplie humblement Marie de m'obtenir pour les pensées à développer les lumières du Saint-Esprit son Epoux, et pour la forme à employer l'onction du Verbe divin son Fils. *Ave Maria.*

I. — Le lien de la grâce

Dès notre plus tendre enfance nous fûmes à Jésus. Nous fûmes à lui à titre d'amis, à titre de frères.

1. Deux causes surtout engendrent la vraie et solide *amitié* : la beauté morale et la ressemblance de caractère, de goûts et d'attrait. Or le saint baptême, en restaurant dans notre âme l'image de Dieu souillée par le péché originel, l'a ornée d'une beauté sans tache, l'a embaumée du parfum de l'innocence. En nous revêtant, selon l'expression de S. Paul, de l'homme nouveau créé dans la justice et la sainteté, il nous a donné le caractère du Christ, le tempérament du Christ, les aspirations du Christ, la vertu du Christ, la forme du Christ : « *Christus formetur in vobis.* » (Gal., IV, 19). Alors Jésus, retrouvant dans notre âme régénérée les traits divins de son Père céleste et y voyant au surplus sa propre image, jeta sur elle un regard de complaisance et l'aima de cet amour que put connaître le jeune homme de l'Evangile : *Intuitus eum dilexit eum.* (Marc, X, 21). Nous devenions ainsi les amis de Jésus.

2. Nous devenions en même temps ses *frères*. En effet, au moment où l'eau sainte du baptême nous purifiait de la tache originelle, la grâce sacramentelle ne descendait pas seule dans notre âme. Elle y était accompagnée de son riche cortège de dons surnaturels : Dieu le Père nous adoptait pour ses enfants et nous donnait droit à l'héritage céleste. Fils adoptifs de Dieu, héritiers du ciel, nous nous trouvions être ainsi, par voie de conséquence, les frères de Jésus. Aussi quand Jésus viendra désormais frapper à la porte de notre âme surélevée et déifiée, il ne l'appellera pas seulement son amie, il l'appellera du doux nom de sœur : « *Aperi mihi, soror mea, amica mea.* » (Cant., V, 2).

Ainsi donc, vivant en état de grâce, nous

¹ Prononcé à Joinville (Hte-Marne) au Monastère des Annonciades Célestes pour la fête de leur Fondatrice, la B. Marie-Victoire Fornari (12 septembre).

sommes les amis de Jésus, les frères et sœurs de Jésus. O glorieux titres qui nous rendez si chers au Verbe incarné ! O sainte amitié ! O suave paternité ! O doux liens, qui unissez déjà si puissamment l'âme chrétienne à Jésus, oh ! tenez-nous à jamais enchaînés à notre Bien-Aimé, et que rien désormais, ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la violence, ni ce qu'il y a de plus élevé, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune créature, oh ! que rien ne puisse vous briser et nous séparer de la charité du Christ ! *Quis nos separabit a caritate Christi?* (Rom., viii, 35 et ss.).

Demandons à la Vierge immaculée, à la Vierge toute belle, à la Vierge pleine de grâce, en qui se forma Jésus, de garder et d'accroître sans cesse en notre âme la fraîcheur de l'innocence, la riche parure de la vertu, le don précieux de la grâce, la forme de Jésus, afin que nous soyons plus à lui et qu'il soit plus à nous : *Dilectus meus mihi et ego illi qui pascitur inter lilia.*

II. — Le lien des saints vœux

L'état de grâce crée donc entre Jésus et nous une union puissante que rien ne peut briser, hormis le péché. Mais l'état religieux constitue une union beaucoup plus étroite. Dans la vie religieuse, l'âme n'est plus seulement l'amie, la sœur de Jésus : par le lien des saints vœux, elle contracte avec lui un mariage mystique et devient son épouse.

Etre l'épouse de Jésus ! Il y a si longtemps qu'elle désirait ce bonheur, qu'elle soupirait après l'honneur de cette union ! Enfin le moment est venu où le glorieux contrat va se conclure ! Elle a fui le tourbillon du monde où elle sait que n'est pas l'Époux : *Non in commotione Dominus.* Pour obtenir la main de Jésus, elle a renoncé aux joies de la famille : *Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus.* Alors Jésus l'a conduite dans sa demeure. Elle s'est plongée avec lui dans la solitude pour entendre sa voix : *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.* Désormais, elle ne parlera plus qu'à lui ; elle ne s'entretiendra plus que de lui ; elle n'obéira plus qu'à lui ; elle ne fera plus que sa très sainte volonté.

Et tandis que le monde, qui ne comprend rien aux choses de Dieu, traite de folie la vie du cloître, l'épouse se repose doucement dans la possession du Bien-Aimé en se félicitant d'avoir choisi la meilleure part. En effet, qui pourra jamais traduire les délicieuses intimités du mariage mystique ? La vie religieuse n'est-elle pas une source intarissable des joies les plus pures ?

Aussi l'âme unie à Jésus par le lien des saints vœux ne veut plus se séparer du Bien-

Aimé auquel elle adhère de toutes ses forces : « Mon Bien-Aimé, s'écrie-t-elle, est pour moi un bouquet de myrrhe ; il reposera sur mon cœur. *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi ; inter ubera mea commorabitur.* » (Cant., i, 2). Elle ne craint qu'une chose : c'est de le perdre en démeritant de son amour. Elle désire lui être aussi unie que le cachet l'est à la cire : « Placez-moi, lui dit-elle, comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras. *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum.* » (Cant., viii, 6).

Mes chères Sœurs, je suis sûr que la véhémence de votre amour pour Jésus vous a fait tenir bien des fois ce langage. Ce nous est un soulagement à nous, qui vivons au milieu d'un siècle impie, de savoir qu'au fond des cloîtres les âmes aiment si ardemment celui que le monde méprise, se donnent si généreusement à celui que trahissent les mondains.

O célestes épouses de Jésus, redites souvent à votre Bien-Aimé, pour le consoler et le réjouir, votre formule de consécration religieuse ! Et tandis qu'il repose sur votre cœur, bercez-le doucement en lui murmurant votre cantique d'amour. Ici encore, Marie sera votre modèle : car c'est ainsi que l'humble Vierge de Nazareth dut bercer son Jésus. *Dilectus meus mihi et ego illi.*

III. — Le lien de la sainte communion

Unies à Jésus par la grâce et les saints vœux, vous lui êtes unies encore plus étroitement par la sainte communion. Outre que ce troisième lien fortifie les deux autres et leur donne une solidité à toute épreuve : *Funiculus triplex difficile rumpitur* (Eccli., iv, 12), il crée entre l'âme et Jésus une telle union que l'amour le plus ardent n'en saurait concevoir de plus intime.

En effet, au banquet eucharistique, Jésus n'est pas seulement le bon Pasteur qui conduit sa brebis dans les gras pâturages ; il est le pieux Pélican qui se déchire les entrailles pour abreuver ses petits de son sang ; il est la mère pleine de tendresse qui nourrit ses enfants de sa propre substance : « Prenez et mangez : ceci est ma chair que je donne pour la vie du monde. »

L'âme qui communie devient donc la chair de sa chair, l'os de ses os, la vie de sa vie. Ce n'est plus elle qui vit, c'est Jésus qui vit en elle : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.*

Il est vrai que la communion sacramentelle est un acte transitoire. Mais ses effets demeurent. D'ailleurs, renouvelée fréquemment, précédée d'ardents désirs, suivie de longues journées d'action de grâces, ne nous établit-elle pas pour ainsi dire dans un état de communion

perpétuelle? Nous sommes toujours entre deux communions, vivant de la communion passée et de la communion prochaine, ne cessant de reposer notre tête sur la poitrine de Jésus que pour lui préparer plus amoureusement le cénaclé de notre cœur où il descendra dans une nouvelle intimité et avec une plus riche munificence.

Sans doute encore, dans la sainte communion, Jésus ne se donne à nous que sous le voile eucharistique. Mais l'union n'en est pas moins réelle. Notre Bien-Aimé est en nous et nous sommes en lui. O bonheur! ô joie! ô délices du banquet divin! Je vous possède sous le voile, ô Jésus, et déjà mon cœur tressaille dans la jubilation: *In corde jubilis*. Que sera-ce donc quand je vous posséderai face à face dans l'extase de la vision béatifique?

Car un jour viendra où le voile disparaîtra, et nos yeux ravis pourront contempler enfin le Bien-Aimé dans toute sa divine beauté. De communion en communion l'épouse s'achemine vers ce jour; l'Eucharistie attendrit son cœur; plus elle communie, plus ses désirs deviennent ardents; rien ne pourra désormais la rassasier que la consommation de l'union dans la gloire. Elle se meurt d'amour en attendant la fraîche brise du soir et la chute du jour qui la jettera défaillante dans les bras de son Dieu: « *Donec aspiret dies et inclinentur umbræ*. » (Cant., II, 16-17).

Mais voici que l'Époux lui annonce sa prochaine arrivée: « *Venio cito*. Je viens bientôt. » — Amen! Venez, Seigneur Jésus! (Apoc., XXII, 20). Il est bien temps de nous voir! murmure l'épouse avec sainte Thérèse. Ensemble élançons-nous jusqu'aux collines éternelles, où le bonheur est sans mélange parce qu'il n'y a plus de crainte et que l'amour n'y meurt pas. — Et Jésus vient; il conduit l'épouse au ciel. Et l'épouse « enivrée de délices, appuyée sur son Bien-Aimé » (Cant., VIII, 5), entonne dans les parvis célestes son joyeux hymne d'amour: *Dilectus meus mihi et ego illi*.

Mes chères Sœurs, ces diverses étapes de l'amour, Marie les a franchies avant vous. Qu'elle soit votre modèle! Qu'elle soit votre secours! En marchant à ses côtés, en vous appuyant sur son bras maternel, vous ferez facilement votre entrée dans la gloire, vous verrez votre Bien-Aimé Jésus tel qu'il est, vous serez admises dans le virginal cortège de l'Agneau, vous mêlerez vos voix aux joyeux concerts des élus et des saints pour chanter à jamais l'amour infini du Verbe incarné et célébrer vos noces éternelles avec le Bien-Aimé: *Dilectus meus mihi et ego illi*. Amen!

DEUXIÈME RETRAITE A DES JEUNES GENS ¹

La vie et les vertus du jeune homme chrétien

PROLOGUE: Les bienfaits de la solitude

Mes chers amis,

Le pieux auteur de l'*Imitation*, voulant nous faire aimer la solitude, nous en indique les précieux avantages: « *L'air, dit-il, y est plus pur, le ciel plus proche, Dieu plus familier*. » En effet, dans la retraite, à l'abri des contagions du vice et des maximes impies du monde, l'âme peut prendre un libre essor vers les régions supérieures de la vertu, s'élancer d'une sublime envolée jusqu'aux portes de la céleste Patrie, y pénétrer par le désir, y stationner longuement par la pensée. Dans le silence des choses et surtout dans le silence du cœur, il est donné à l'âme d'entendre la voix suave de son Dieu: *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus*. (Os., II, 14). Qu'y a-t-il de plus enviable pour l'homme, je vous le demande, que cette atmosphère si pure de la retraite, que cette vision anticipée des joies de l'éternité, que ce commerce intime avec le Très-Haut?

Mais ce que l'homme sage estime grandement, et recherche avec avidité, l'homme léger et pervers le fuit. Il a perdu toute grandeur morale; il s'est avili dans le siècle; il n'a plus de vertu; il vit dans une autre atmosphère et il n'en veut pas sortir. Voilà pourquoi il fuit la solitude.

Il a perdu aussi tout idéal. La terre, les choses de la terre, le lucre, les honneurs mondains, les dignités, moins que cela encore, les festins, les grossiers plaisirs des sens: telles sont les misérables attractions autour desquelles gravitent désormais toutes ses pensées, tous ses désirs, tous ses actes. Aux heures de silence il se souviendrait qu'il est né pour de plus grandes choses. Cette pensée serait troublante. Alors il s'étourdit pour ne plus se souvenir. Il brûle la vie; il se grise de vitesse avec du cent à l'heure; il s'enivre de jouissances; il est de toutes les fêtes. Il fuit la solitude.

Grâce à Dieu, mes chers amis, vous n'êtes pas de ces sots enfants du siècle. Votre vie n'est pas si triste; Dieu ne vous fait pas peur; le ciel vous attire; la vertu vous enchante; vous aimez la solitude et vous en appréciez les bienfaits.

Plus sages que beaucoup d'autres, que nous plaignons sans les condamner, vous venez ici secouer la poussière de vos pieds pour repartir frais et dispos. C'est l'œuvre de la retraite. Je sais que vous allez vous y mettre avec toute votre bonne volonté.

¹ La première Retraite, *Le Grand Voyage*, a paru dans la *Prédication* des 3, 10 et 17 juillet.

La vertu a de telles exigences qu'elle fait de notre vie un combat perpétuel. Mais à guerroyer longtemps, les armes s'épuisent et les forces s'épuisent. Fatigués, vaincus peut-être par les assauts d'hier, vous venez vous retremper pour les luttes de demain.

Et puis, si persévéramment que nous tenions les regards de notre âme fixés vers le ciel et vers Dieu, comme vers un phare lumineux qui éclaire notre route, les nuages de l'erreur et du mensonge ont pu intercepter les lumières puissantes de ce phare. La retraite dissipera ces nuages ; et nous verrons aussi bien, sinon mieux qu'auparavant, les réalités de nos destinées éternelles.

Disposez-vous donc, mes chers amis, à recueillir avec soin les lumières et les grâces qui vont éclore pour vous, dans la solitude et le silence, pendant ces jours bénis.

I

LA VIE CHRÉTIENNE

Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis et induentes novum.

Dépouillez-vous du vieil homme avec ses œuvres et revêtez-vous du nouveau.

(Col., III, 9-10).

Mes chers amis,

La pratique de la vie chrétienne est merveilleusement condensée dans cette exhortation que le grand apôtre S. Paul adressait aux Colossiens. Ceux-ci n'étaient pas les premiers à la recevoir. Déjà S. Paul avait écrit dans ce sens aux fidèles de Rome (Rom., VI, 3) et à ceux d'Ephèse. (Eph., IV, 22-24). La substitution de l'homme nouveau, régénéré dans le sang du Christ, au vieil homme, déchu par le péché d'Adam, est, aux yeux de l'Apôtre, l'œuvre capitale de la vie chrétienne.

Cette substitution s'est faite pour chacun d'entre nous le jour de notre baptême. A ce point initial de notre vie surnaturelle, le ministre de Dieu nous ôtait le vêtement souillé par la faute originelle et nous donnait la robe d'innocence.

Mais prenons-y garde, mes chers amis : le baptême n'a pas tué le vieil homme ; il n'a fait que l'enchaîner. De plus, tant que la grâce de Dieu a été seule en face de ce captif redoutable, tout a été bien. Mais du jour où Dieu associe à sa grâce notre libre arbitre, nous devons craindre que le nouvel auxiliaire ne devienne complice du prisonnier.

Or l'exercice de la vie chrétienne consiste précisément à éviter cette coupable complicité. L'exercice de la vie chrétienne n'est donc pas autre chose que le triomphe persévérant de l'homme nouveau par l'affaiblissement progressif du vieil homme.

Comment assurer ce triomphe ? En soumettant l'orgueil de notre esprit, en retréquant les

passions de notre cœur, en assujétissant les sens de notre corps. C'est ce que nous allons considérer.

I

L'orgueil, mes chers amis, a tourné beaucoup de têtes et perdu bien des âmes. Nous le trouvons dès l'origine du monde ; il inspire les premières révoltes contre Dieu : celle de Lucifer, celle d'Adam. Depuis la faute de notre premier père, il a pris possession de notre esprit : l'homme naît orgueilleux.

Le baptême efface le péché originel, mais ne détruit pas les mauvais penchants. Après le baptême, l'homme garde donc des tendances à l'orgueil. Sans cesse son esprit est en quête d'indépendance ; et, chose digne de remarque, plus il a reçu de lumières, plus il est avide de tout affranchissement et impatient de secouer la tutelle.

Ne croyez pas cependant, mes chers amis, que l'orgueil soit un danger sérieux seulement pour les esprits cultivés. Il peut devenir une pierre d'achoppement pour tous et surtout pour la jeunesse. Est-ce que, même au dernier rang de l'échelle sociale, l'homme ne réclame pas hautement la liberté, je veux dire la liberté du mal, la liberté de tout penser, de tout voir, de tout lire, de tout faire ? Qu'est-ce donc que cela, sinon l'orgueil qui secoue le joug de la volonté de Dieu ?

Et quand la vie déborde de notre être, quand le sang coule riche et fécond dans nos veines, sont-ils rares parmi les jeunes ceux qui se grandissent comme à plaisir dans un parfait oubli de Dieu et se pavament avec des airs de sottise vanité et de coupable suffisance ?

Au reste, jeunes et vieux, si nous analysons bien chacune de nos défaillances, nous reconnaitrons vite d'où elles procèdent ; et notre examen justifiera la sentence du sage, à savoir que « le principe de tout péché c'est l'orgueil : *Quoniam initium omnis peccati est superbia.* » (Eccli., x, 15).

Défions-nous donc de l'orgueil, mes chers amis, et sachons nous soustraire à ses funestes tendances. Pour cela, méprisons-le et combattons-le.

Ayons d'abord pour l'orgueil le même mépris que Dieu en a. « *Odibilis coram Deo est superbia.* L'orgueil est haï de Dieu. » (Eccli., x, 7). Aussi les châtiments qu'il lui inflige dès ici-bas sont-ils terribles. Qu'il s'agisse des peuples ou des individus, la justice divine sévit sur eux avec la dernière rigueur. L'auteur inspiré nous le montre avec une énergie d'expressions peu commune : « Dieu, dit-il, a desséché les racines des nations superbes. *Radices gentium superbarum arefecit Deus.* » (Eccli., x, 18). « Il a aboli la mémoire des orgueilleux. *Memoriam superborum perdidit Deus.* » (Eccli., x, 21).

De fait, l'histoire est pleine de ces châtiments exemplaires. Rappelons-nous Sodome. Vous savez, mes chers amis, que cette ville fut complètement détruite par le feu du ciel. Or, parmi les iniquités qui attirèrent la malédiction divine sur la cité, le prophète Ezéchiel mentionne en premier lieu l'orgueil : *Ecce hæc fuit iniquitas Sodomæ : superbia...* (Ezech., xvi, 49).

Puisque l'orgueil est en abomination devant Dieu et qu'il mène à des malheurs si redoutables, nous ne saurions avoir pour lui que du mépris.

Mais il ne suffit pas de le haïr. Il faut le combattre sans relâche. Or la meilleure manière de combattre cet ennemi intime qui vit dans nos pensées et dans notre esprit, c'est de nous détacher de nous-mêmes et d'adhérer plus parfaitement à Dieu, en élevant nos pensées vers lui et en mettant notre esprit en constante harmonie avec le sien.

Ainsi donc, chaque fois qu'à la partie supérieure de notre être, le souffle empoisonné de l'indépendance et de la révolte essaie de nous comprimer sur nous-mêmes et de nous séparer du Créateur, nous devons tourner du côté de Dieu les regards de notre intelligence et lui soumettre notre raison. En agissant ainsi, nous réalisons dans notre esprit le triomphe de l'homme nouveau sur le vieil homme. Tel est le premier exercice de la vie chrétienne.

II

Cependant, si nous sommes vainqueurs dans le domaine de la pensée, ne nous endormons pas pour cela dans une fausse sécurité : car le vieil homme n'est pas complètement évincé. Le péché originel n'a pas seulement fait entrer l'orgueil dans notre esprit, il a aussi engendré la *concupiscence* dans notre cœur. Là, l'ennemi était plus subtil ; ici, il est plus grossier, mais aussi plus dangereux. Là, il voulait nous perdre en nous exaltant à nos propres yeux ; ici, il veut nous perdre en nous dégradant ; mais, dans notre cœur comme dans notre esprit, il revêt pour nous séduire les formes les plus attrayantes.

Aussi combien d'âmes se sont-elles laissées prendre aux pièges de la volupté ! L'histoire enregistre tristement la longue théorie de ces malheureux corrompus. Le défilé continue à notre époque de vil sensualisme. Écoutons l'un de ces débauchés osant nous faire connaître le niveau honteux de ses convoitises : « Nous voulons, écrivait-il, du champagne, des roses et la danse des nymphes souriantes. » (Henri Heine). Ils ne veulent plus que cela, les dépravés ! Est-il possible que le cœur de l'homme, créé pour aimer Dieu, en vienne à une telle déchéance ? Hélas ! oui, c'est possible : cela s'est vu et se voit tous les jours !

Comment donc éviter cette catastrophe ? Il

faut d'abord considérer la valeur des plaisirs terrestres et des biens célestes ; et, après que nous avons constaté la vanité des premiers, les rejeter loin de nous et placer dans notre cœur l'amour de Dieu.

« Qu'on est heureux de vivre ! » disent les charnels au sein de leurs réjouissances. Ont-ils vraiment la vie heureuse ? On le croirait en apparence. En réalité, c'est tout autre chose. Interrogez-les aux heures de repos. Ils vous avoueront qu'ils trouvent le plaisir trop court, que la vie, à leurs yeux, ne mérite pas qu'on la vive ; ils vous paraîtront amers, tristes, désespérés.

L'un d'eux, un roi désabusé, qui avait beaucoup vu, beaucoup possédé, tout connu, la volupté comme la sagesse, n'a-t-il pas affirmé que tout est vanité et affliction d'esprit, hors aimer Dieu et le servir ? Voilà donc ce qu'en définitive les amours terrestres laissent dans le cœur : l'amertume et le dégoût ! Les *Confessions* de S. Augustin répondent sur ce point aux plaintes de l'auteur de l'Ecclésiaste. Et les célèbres vers de Musset :

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.

ne sont qu'une imitation d'un poète latin¹.

Ah ! la voie du vice n'est pas celle du bonheur ! Le bonheur est dans la vertu. On ne le trouve pas dans les bas-fonds, mais en haut. S. Augustin l'a dit : « O Dieu, vous nous avez créés pour vous, et notre cœur n'est pas en paix tant qu'il ne repose pas en vous ! *Fecisti nos ad te, Deus, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te !* »

Interrogeons les cœurs purs. Ils nous chanteront les innocentes et suaves délices qu'ils puisent dans la pratique de l'amour de Dieu, de la Vierge Marie, des anges et des saints. Ici le spectacle contraste étrangement avec le précédent. A l'extérieur, ce n'est pas le rire, ce n'est pas l'ivresse du festin ; c'est la souffrance, le sacrifice, l'abnégation ; mais intérieurement quelle joie vive, quelle paix profonde ! Voilà la vraie félicité !

A nous maintenant de choisir, mes chers amis. Tolstoï s'entretenait un jour avec des paysans dans une aïre à battre quand, au cours de la conversation, l'un d'eux fit la réflexion suivante : « On n'est pas tous les mêmes, Monsieur le Comte ; l'un vit pour son ventre, l'autre vit pour son âme et pour Dieu. » Vivre pour son âme et pour Dieu ! ces mots furent pour Tolstoï un trait de lumière. Il comprit qu'au-dessus du plaisir et de la gloire qui jusque-là avaient été ses dieux, il y avait des biens impérissables que dès lors il se mit à aimer.

¹ Lucrèce :

« ...Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat. »

Aimons-les, nous aussi, de préférence à tout autre bien trompeur. Chassons de notre cœur les idoles de boue que l'homme charnel a pu y dresser dans le passé ; et à leur place rétablissons l'autel de Dieu sur lequel l'homme céleste déposera l'or de la charité et la flamme du plus pur amour. Le triomphe constant de l'amour de Dieu sur l'amour déréglé des créatures est encore une pratique essentielle de la vie chrétienne.

III

Il y en a une troisième : celle qui consiste à assujettir *les sens* de notre corps. Le vieil homme, vaincu dans notre esprit et dans notre cœur, n'est pas encore à bout d'expédients. Le péché originel lui a donné une certaine emprise sur notre corps. De ce fait, si nous n'y prenons pas garde, nos yeux, nos oreilles, nos lèvres, nos mains, nos pieds, notre sang, nos humeurs deviennent vite ses instruments dociles et servent à l'iniquité.

N'est-ce pas ainsi que les choses se passent fréquemment ? Jetons un rapide regard autour de nous et sur nous-mêmes. Que voyons-nous ? Ici, la mort du péché entre par les yeux qui sont comme les fenêtres de l'âme ; là, on prête une oreille complaisante à l'impiété et aux propos légers ; ailleurs, on ouvre la bouche pour proférer le mensonge, le blasphème, la calomnie. Et puis, comptez, si vous le pouvez, ces mains souillées de sang et d'impudicité, ces pieds salis dans les sentiers de la débauche, ces honteuses satisfactions de la chair ! Mon Dieu, que de crimes !

Aussi Jésus-Christ n'a pas voulu que ses disciples parussent au tribunal de Dieu avec un tel amas d'iniquités. Il a institué un sacrement qui a pour effet d'effacer jusque sur notre corps les traces du péché. Voilà pourquoi le prêtre, appelé au chevet des mourants, s'empresse de verser l'huile sainte de l'Extrême-Onction sur leurs yeux, leurs oreilles, leurs lèvres, leurs mains et leurs pieds, suppliant en même temps la miséricorde divine de pardonner les fautes que le malade aurait commis par tous ses sens.

A nous, mes chers amis, d'éviter ces fautes au cours de notre vie. A cette fin, nous devons exercer sur nos sens une étroite vigilance, empêcher qu'ils soient les pourvoyeurs du mal, obtenir qu'ils deviennent au contraire les auxiliaires de notre vertu. Par ce moyen qui s'ajoutera aux précédents, nous réaliserons le triomphe complet de l'homme surnaturel sur l'homme de péché, et nous remplirons tout le programme de la vie chrétienne.

En résumé, mes chers amis, la vie chrétienne, envisagée dans ses divers exercices et dans son ensemble, n'est pas autre chose

qu'une *aspiration de Dieu* et une *expiration de nous-mêmes*.

Les deux choses se font simultanément. Comme dans le mouvement naturel de la respiration, *aspirer*, suivant le langage des médecins, ne va pas sans *expirer*, et que l'air vicié ne sort de nos poumons que chassé par un air frais et nouveau ; ainsi, dans l'économie de la vie surnaturelle, nous vivons en Dieu dans la mesure où nous mourons à nous-mêmes, et nous étouffons notre nature dépravée dans la mesure où nous aspirons en nous la grâce divine.

Et maintenant, mes chers amis, *quelle est notre vie ?* Répond-elle au programme que nous venons de tracer, à la définition que nous venons de donner ? Est-elle vraiment une aspiration de Dieu et une expiration de nous-mêmes ? Est-elle un triomphe constant de l'homme nouveau par l'affaiblissement progressif du vieil homme ? Est-ce l'orgueil, ou bien le respect de la volonté divine, qui règne dans notre esprit ? Est-ce le pur amour de Dieu, ou bien l'attachement déréglé aux créatures, qui préside aux affections de notre cœur ? Notre corps est-il le docile instrument de la sagesse ou bien le plat valet de nos convoitises ? Voilà le sérieux examen que nous devons faire à cette première heure de la retraite.

Si nous avons vécu lâchement jusqu'ici, il est temps de nous remettre au devoir. Car voici la mort. Oui ; elle vient à pas pressés. La moyenne commune de la vie, d'après des calculs récents, est de 39 ans 8 mois. D'aucuns sans doute vont au-delà ; mais d'autres restent en deçà. Voilà la réalité.

Nous la connaissons bien. Et pourtant pour nous-mêmes nous refusons d'y croire. Oh ! nous croyons à la mort des autres ; nous entendons le glas qui annonce leur décès ; nous voyons passer leur cercueil ; ou bien nous assistons à leurs funérailles. Mais notre propre mort arrivera-t-elle jamais ? En pratique, nous ne le pensons pas. Aussi la mort nous frappe à l'improviste.

Et que trouve-t-elle, cette faucheuse impitoyable de l'humanité ? Elle trouve des comptes qui ne sont pas en règle, des désordres qui ne sont pas réparés.

Un soir d'hiver de l'année 1821, lord Byron, le grand poète anglais, écrivait tristement : « Ci-gît la 33^e année d'une vie mal dépensée. » Et peu après, il était mort !

Mes chers amis, si nous voulons éviter ce malheur irréparable, mettons vite en ordre notre conscience. Prêtons l'oreille à la voix du Sage qui nous dit dans la Sainte Ecriture : « *Conjungere Deo et sustine ut crescat in nobissima vita tua.* Unissez-vous à Dieu et ne cessez pas de croître dans cette union jusqu'à la fin de vos jours. » (Eccli., II, 3). Suivez

fidèlement cette admirable ligne de conduite qui vous est ainsi tracée : c'est toute la vie chrétienne. Ainsi soit-il.

II

LES AGENTS DE LA VIE CHRÉTIENNE :

La grâce divine et la volonté humaine

Gratia Dei mecum.

La grâce de Dieu avec moi. (I Cor., xv, 10).

Mes chers amis,

Dans notre première instruction, nous avons étudié le programme de vie que S. Paul traçait aux jeunes communautés chrétiennes. L'apôtre a-t-il prêché d'exemple ? A-t-il réalisé en lui-même le triomphe constant de l'homme nouveau par l'affaiblissement progressif du vieil homme ?

Si nous suivons dans l'histoire les traces de ce grand personnage, nous le voyons d'abord pourchasser, la haine au cœur, les disciples de Jésus-Christ. Tout à coup, sur le chemin de Damas, une main puissante le terrasse. Alors Saul, — c'est ainsi qu'on appelait le jeune homme, — reconnaissant le doigt de Dieu, demande que ce même doigt lui indique son devoir. Le Très-Haut lui montre la solitude. Saul s'y engage résolument. Il vit dans la retraite pendant de longs mois, se préparant ainsi à devenir le vase d'élection qui répandra sur les nations païennes le parfum de l'Evangile.

A peine sorti de la retraite, il court par le monde, il prêche à pleins poumons la doctrine du Christ, qu'il résume ensuite en des épîtres magistrales. Il jette, jusque par-delà les mers, aux quatre vents de la terre, la flamme de l'amour divin.

Pendant ce temps, durant sa longue carrière d'apôtre des Gentils, il subit toutes les tribulations, celles de la chair comme celles du dehors. Mais rien ne l'arrête. Il mortifie sa chair et accomplit sa mission sans défaillance, sans relâche. Aussi pourra-t-il écrire un jour, sans exagération comme sans jactance, qu'il a travaillé plus que tous les autres apôtres : « *Abundantius illis omnibus laboravi.* » (I Cor., xv, 10).

Toutefois, mes chers amis, il manquerait, n'est-il pas vrai ? quelque chose à l'holocauste et à la mission de S. Paul si, après avoir donné à son divin Maître le témoignage de sa vertu, de sa parole et de ses écrits, il ne lui donnait pas le suprême témoignage de son sang. Aussi le grand apôtre couronne-t-il son œuvre par le martyre.

Et maintenant, si nous rapprochons du jeune homme plein de haine et de rage, qui fraque les premiers chrétiens, cet évêque déjà ployant

sous le faix d'un long apostolat, mais versant fièrement son sang pour la cause du Christ, aux portes de cette Rome qui deviendra bientôt le foyer de la chrétienté, nous reconnaitrons que la distance franchie est immense, que la transformation est prodigieuse, et qu'en S. Paul l'homme nouveau a étonnamment vaincu le vieil homme.

Comment un tel prodige a-t-il pu se réaliser ? Le grand apôtre l'apprend aux Corinthiens : « C'est par la grâce de Dieu, leur écrit-il, que je suis ce que je suis, et sa grâce n'a pas été stérile en moi. J'ai travaillé plus qu'eux tous : non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est en moi : *non ego autem, sed gratia Dei mecum.* »

Voilà la clef du mystère. Deux facteurs ont assuré conjointement en S. Paul le triomphe du chrétien sur le païen : la grâce de Dieu et la volonté de l'homme.

Partant de ce fait, je voudrais dans cette instruction mettre en relief le caractère indispensable de ces deux agents pour notre rénovation intérieure, — et indiquer quelques moyens pratiques de les mettre en œuvre.

I. — La grâce divine

1. La grâce, vous le savez tous, mes chers amis, est un don gratuit que Dieu nous fait, en vertu des mérites de Jésus-Christ, pour notre sanctification.

Ce don nous est accordé de diverses manières. C'est d'abord une habitude que Dieu greffe, dès le baptême, sur notre nature et qui donne à notre être une vie nouvelle : la vie surnaturelle. Sa présence en nous constitue l'état de grâce. Une seule chose la détruit : le péché mortel.

Sur cette grâce habituelle, comme sur un terrain apte à les recevoir et à les faire fructifier, Dieu jette d'autres grâces, passagères cette fois ce sont les grâces actuelles.

Dieu agit sur nous tantôt par voie illuminative, en ce sens qu'il éclaire notre esprit et lui montre sous un aspect attrayant le bien qu'il veut lui faire aimer. Grâces de lumières.

D'autres fois il agit sur notre volonté indolente ou rebelle et la presse de se donner au bien. Grâces de bons mouvements.

Or cette habitude, ces lumières, ces bons mouvements nous sont absolument indispensables pour la vie chrétienne. Nous avons entendu S. Paul attribuer à la grâce l'œuvre de salut opérée en lui et par lui : « *Gratia Dei sum in quod sum.* C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, » homme intérieur et homme apostolique, vase d'élection rempli de la vérité et de la vertu du Christ et versant sur le monde ces deux célestes parfums.

Cependant Saul était un lettré. Avant sa

conversion, il avait reçu une brillante instruction dans les écoles païennes. Mais S. Paul savait bien que cette science humaine eût été incapable de lui révéler Jésus-Christ et sa doctrine. Aussi la vérité divine dont il est rempli, il déclare la tenir non pas de ses études personnelles, mais de la grâce de Dieu : *Gratia Dei sum id quod sum*.

Sous un autre aspect, Saul était un fort. A voir le zèle qu'il met à la poursuite des chrétiens, on reconnaît un jeune homme résolu, capable de décision. Mais qu'aurait pu cette trempe de caractère devant les austérités inhérentes à la vie du chrétien et de l'apôtre ? Aussi bien ses progrès dans la vertu, ses travaux, ses sueurs, S. Paul les renvoie-t-il à Dieu comme à leur premier auteur : *Gratia Dei sum id quod sum*.

En parlant ainsi, l'apôtre se faisait l'écho de la voix de son Maître. En effet Jésus-Christ avait déclaré à ses disciples que privés de son secours divin ils ne seraient capables de rien : *Sine me nihil potestis facere*. (Jo., xv, 5). Et prenant une image pour faire comprendre à ses auditeurs le rôle que sa grâce devait jouer dans leur vie : « Je suis la vigne, disait-il, vous êtes les rameaux. Comme un sarment détaché du cep peu à peu se dessèche, ainsi en sera-t-il de vous si vous ne me restez pas unis par la grâce : *Sicut palmes non potest ferre fructum nisi manserit in vite, sic nec vos nisi in me manseritis*. » (Jo., xv, 4).

Les Pères de l'Eglise et les pieux auteurs établissent la nécessité de la grâce par des comparaisons parallèles à celles du Maître. « Sans lumière, écrivent-ils, pas de végétation. Vous connaissez l'attrait des plantes pour la lumière. Une fleur qu'on élève en chambre s'incline et s'allonge vers la fenêtre, s'accroît et se développe en proportion de la lumière qu'elle reçoit du dehors. De même Dieu est le soleil des âmes. Privées de sa grâce, elles languissent et s'étiolent. » — « Sans Jésus, continuent-ils, vous êtes comme une fontaine coupée de son réservoir et qui ne donne plus d'eau ; comme un mécanisme qu'aucune courroie de transmission ne rattache au générateur d'énergie et qui demeure immobile. » Ainsi donc, séparés du Christ, sur lequel nous avons été entés par le baptême, nous ne pouvons que dépérir.

2. Puisqu'il en est ainsi, nous devons *conserver* jalousement la grâce dans notre cœur comme un trésor précieux, *recueillir* avec soin les moindres parcelles de ce don divin et travailler à l'*accroître*.

a) Vous savez, mes chers amis, que la grâce ne peut pas habiter dans une âme souillée par le péché. La grâce, c'est Jésus ; le péché, c'est

Satan. Jésus et Satan ne peuvent siéger sur le même trône. *Fuyez donc le péché*. Evitez d'y succomber. Si ce malheur était le vôtre, vous ressembleriez au pampre verdoyant jeté à terre par la violence du vent. Tant qu'il adhérerait au cep, il charmait les yeux par la fraîcheur de ses feuilles et la richesse de ses fruits. Mais, depuis que le vent d'orage l'a violemment séparé du tronc, feuilles et fruits sont tout maculés de fange.

Cependant ce malheur, si fâcheux qu'il soit, n'est pas irréparable. Une bonne suture peut refaire la jonction. C'est l'œuvre de la *confession*. Mais il en est des fractures de l'âme comme de celles des membres. Plus on attend, plus l'opération est difficile. Le membre se déforme ; l'âme se déprime. Là où un léger coup de pouce eût suffi, il faut suer, sans un espoir certain de remettre les choses dans l'ordre normal. De même pour l'âme. Après la chute, le relèvement était facile ; mais une longue attente nous a fait rouler d'abîme en abîme : ce sont des milliers de fractures à remettre. Le sacrement de Pénitence a sans doute assez d'efficacité pour opérer cette guérison, si nous le voulons. Mais combien de temps voudrions-nous conserver le pansement sur les parties endolories de notre âme ? L'attrait du mal, — puisque, hélas ! le mal a des attraits ! — joint à l'habitude des mauvais plis, ne nous fera-t-il pas bien vite rejeter le pansement loin de nous pour reprendre nos premières difformités ? Donc *n'attendons pas*, pour nous relever, que nos chutes se multiplient, que notre état s'aggrave.

Au surplus, afin d'éviter à l'avenir de nouvelles catastrophes, recourons *fréquemment* à la confession comme à un remède préventif. Il y a certaines fautes qui sont normales dans le train de vie qu'on mène. Celui qui, par exemple, se contente de la messe du dimanche et des Pâques, avec un bout de prière matin et soir, doit s'attendre à tomber plus fréquemment et dans des fautes plus sérieuses que celui qui, toutes choses égales d'ailleurs, se confesse chaque semaine et communie tous les jours.

Or, à notre époque, pour la plupart des sujets, le minimum de pratiques religieuses est manifestement insuffisant à les garder longtemps en état de grâce. Le mal d'aujourd'hui est le naturalisme. Il a pénétré si avant qu'il s'est fixé dans les actions les plus communes. Il faut donc que le préservatif soit au rang des actions communes ; il faut que la confession devienne une habitude, une pratique très familière, comme celle de manger, de jouer, de se laver.

b) Mais il ne suffit pas de recouvrer ni de conserver la grâce habituelle ; il faut *recueillir*

avec soin toutes les grâces actuelles que le ciel nous envoie.

Ces grâces, Dieu les proportionne à nos besoins et à nos divers états d'âme. Sommes-nous pécheurs? C'est un trouble salutaire au milieu des fausses joies du mal, un remords qui nous aiguillonne afin de nous retirer du marécage où nous nous enlisons. Sommes-nous justes? Notre âme se sent tourmentée par le désir d'une perfection plus haute; alors la grâce ne lui permet pas de se reposer sur les positions conquises, mais la pousse toujours à des victoires nouvelles.

Il n'y a qu'une catégorie d'âmes que la grâce ne sollicite plus. Ce sont les âmes endurcies qui ont lassé la divine miséricorde. Abandonnées du ciel, elles ont la tranquillité de l'arbre mort en qui la sève ne circule plus et qui bientôt sera jeté au feu. Evitez cet endurcissement, mes chers amis; et, en ce temps de la miséricorde, répondez à l'appel divin qui vous invite à passer du mal au bien ou du mieux au parfait.

Autre remarque: l'appel de la grâce est tantôt clair, tantôt obscur. Dans le premier cas, le chrétien entend si distinctement la voix intérieure que l'hésitation ne lui est pas possible. Alors son devoir est d'obéir sans tarder.

D'autres fois, les touches de la grâce ne font que provoquer un malaise plein de mystères. On sent bien qu'il manque quelque chose à l'âme. Mais quoi? On ne le voit pas clairement. Ainsi, avant de se donner à Dieu, les convertis traversent d'ordinaire une période de tristesse et d'abattement. Ils ressentent un étrange ennui, un dégoût profond de toutes choses. De même, ceux que Dieu appelle à une vocation plus haute. Un jour, ils ont le sentiment de n'être pas à leur place. Mais où aller? La voix intérieure n'a pas pour eux cette netteté qu'elle a pour d'autres. Que faire? Pénétrer les desseins de Dieu en alliant à la prière un esprit de parfaite soumission; briser en temps voulu les entraves de l'âme, quelles qu'elles soient, chaînes du péché ou embûches de la volonté propre; et résolument aller de l'avant.

c) Enfin, mes chers amis, nous devons, autant que possible, *accroître* en nous la grâce. La grâce, c'est, pour ainsi dire, la machine à vapeur. Plus elle sera intense, plus la pression sera forte et plus les effets extérieurs seront grands. Dans le cœur des saints, la grâce était à haute pression: leurs œuvres furent admirables. Comment obtenir cette haute pression? *Par la prière et par l'usage habituel des sacrements.*

« Demandez et vous recevrez, » a dit Notre-Seigneur. Cela nous montre bien que nous recevrons dans la mesure où nous aurons

demandé. Voilà pourquoi la prière doit être constamment entre nos mains comme une clef qui nous ouvre les trésors célestes. Ah! si nous étions des hommes de prière comme le furent les saints, si nous avions l'habitude de la prière, quels rapides progrès nous ferions dans la vertu et la sainteté! Quelles richesses surnaturelles nous posséderions en nous! Mais nous prions peu et nous prions mal. Prions beaucoup et prions bien.

L'usage habituel des sacrements est une autre source de grâces. Les sacrements sont les canaux officiels de la grâce. Ils la produisent d'eux-mêmes, *ex opere operato*. C'est bâtir à la renverse que de s'adonner à certaines œuvres surérogatoires de piété et de négliger ces féconds auxiliaires de la vie surnaturelle. Et cependant des âmes mal éclairées agissent ainsi: elles se livrent à des œuvres de charité et elles négligent de puiser la charité à sa source, dans les sacrements. Si l'on était bien pénétré de cette vérité que les sacrements ont par eux-mêmes une vertu efficace, à condition toutefois que notre cœur soit bien disposé à recevoir leurs bienfaits, on y aurait sans doute recours plus fréquemment.

Cependant les sacrements ne nous dispensent pas de l'effort personnel. L'action d'En-Haut se mêle à la nôtre. Loin de la rendre inutile et vaine, elle la provoque et la suppose, la soutient et la complète. Cette observation m'amène à vous parler du second agent de la vie chrétienne.

II. — La volonté humaine

1. Nous l'avons vu, mes chers amis, la grâce divine nous attire vers les hauteurs. Mais nos passions, le monde, et celui qu'un romancier appelle le Très-Bas, exercent sur nous une attraction en sens contraire. Qui apportera une solution à ce perpétuel conflit? Notre volonté, en se mettant soit au service de la grâce, soit à la remorque des courants opposés.

Il dépend de nous de monter ou de déchoir. En reprenant l'image dont s'est servi le divin Maître, nous affirmons que, si nous le voulons, nous resterons adhérents au cep de la vigne en dépit des orages, ou bien nous en serons détachés et jetés à terre. L'une et l'autre chose ne se feront pas sans notre libre concours. Aussi N.-S. nous demande-t-il ce concours de notre volonté: « Demeurez en moi, dit-il, et je demeurerai en vous. *Manete in me, et ego in vobis.* » (Jo., xv, 4). D'où nous voyons que si la grâce divine est indispensable à la vie chrétienne, *la coopération de l'homme ne l'est pas moins.*

C'est pourquoi S. Paul ne dit pas que la grâce a été seule à transformer en lui le persécuteur des chrétiens en ardent apôtre du

Christ. Il reconnaît sans doute qu'elle a été le premier agent de cette merveille, mais il sait que le second agent, ce fut lui-même : « *Gratia Dei mecum*. La grâce de Dieu avec moi. » Sans lui, la grâce fût restée stérile ; avec lui, elle est devenue efficace : *In me vacua non fuit*. (I Cor., xv, 10).

Dans le même sens S. Augustin déclare que Dieu, qui nous a rachetés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. Donc pas de salut, pas de vie surnaturelle possible sans le concours de notre volonté.

2. Mais comment rendre notre volonté capable de coopérer à la grâce ? *En l'éclairant, en la fortifiant, en la rendant tenace.*

a) Si nous ne connaissions pas le perpétuel conflit qui existe en nous, entre la nature déchue par le péché et la nature surélevée par la grâce, nous ne pourrions pas délibérément prendre position dans un sens ou dans un autre : nous irions à droite ou à gauche sans réflexion, au gré du caprice et du hasard. *Nihil volitum quin præcognitum*. Nous ressemblerions aux girouettes qui tournent à tous vents. Il y a malheureusement des hommes ainsi faits. N'ayant ni principes fixes ni convictions solides, ils sont de toutes les religions, de toutes les morales, ou plutôt de toutes les erreurs, de toutes les turpitudes. Ceux-là, il est vrai, ne sont plus chrétiens.

Mais, même parmi nous, combien d'ignorants et par conséquent combien de gens sans volonté ! Combien vivent inconsciemment leur vie chrétienne, s'exposent inconsidérément aux dangers, comme les papillons étourdis qui s'approchent de la flamme sans se douter qu'ils vont s'y brûler les ailes ! Ils sont vite pris et cela ne fait pas long feu.

Donc, pour vouloir, la première condition est de bien connaître le devoir à accomplir et les difficultés à surmonter.

b) La seconde condition est de donner à notre volonté de la décision et de la vigueur. Pas de simple velléité ; pas de veulerie non plus.

Hélas ! les gens résolus en matière de vertu et de sainteté sont rares. « *Je veux*, a dit un penseur, c'est le mot le plus rare qui soit au monde, bien qu'il soit le plus fréquemment usurpé. »

S'agit-il des choses de la terre, des affaires, des honneurs, des situations ? C'est bien différent. Sur ce terrain-là on veut résolument : aussi presque toujours on aboutit.

Mais où la volonté est débile, c'est dans la lutte, pourtant nécessaire, contre nos mauvais penchants et dans la conquête des biens impérissables. Un saint religieux disait à propos du perpétuel conflit de nos tendances : « Il y avait en moi deux hommes qui ne pouvaient

s'entendre : j'ai empoigné l'un d'eux et je l'ai jeté par la fenêtre. » Sont-ils nombreux ceux qui traitent le vieil homme avec cette énergie ? Au lieu de le combattre à outrance, beaucoup parlementent avec lui et lui font des concessions funestes. S. Jean Berchmans se dit un jour ces mots : « *Volo fieri sanctus, magnus sanctus, brevi tempore*. Je veux devenir un saint, un grand saint, en peu de temps. » Le jeune homme tint parole. A-t-il eu depuis beaucoup d'émules ? Non, les saints de cette trempe sont rares.

Sans prétendre réaliser à brève échéance un aussi brillant programme, appliquons-nous, mes chers amis, à fortifier notre volonté et à la rendre plus généreuse au service du bien.

c) Enfin il faut de la ténacité dans le vouloir. J'entends par là que nous ne devons pas nous laisser déconcerter ni par le souvenir d'une défaite passée ni par la perspective d'une défaite prochaine. Vous êtes tombés, retombés, c'est fâcheux. Mais ce qui le serait plus, ce serait de rester dans la funeste position du vaincu, de vous endormir sous les pieds de l'ennemi, au lieu de vous délivrer en ramassant vos énergies.

N.-S. est tombé trois fois sur le chemin du Calvaire. Mais il voulait en atteindre le sommet. Et chaque fois il se releva avec une nouvelle détermination.

De pauvres âmes, qui avaient subi l'emprise du mal, ont dû, avant le triomphe définitif, lutter de longues années contre des habitudes invétérées. Par leurs efforts constants elles étaient déjà parvenues à un haut degré de sainteté ; et parfois elles tombaient encore. Mais ce qui faisait leur mérite, c'est qu'au lieu de se décourager de ces reprises accidentelles de l'homme pécheur, elles s'en humiliaient devant Dieu et reprenaient aussitôt, avec une inlassable ténacité, l'œuvre de leur perfectionnement.

Mes chers amis, voilà nos modèles. Imitons-les.

Et si une pensée peut nous soutenir au milieu des efforts constants de notre volonté, c'est bien celle-ci, que je vous laisse comme bouquet spirituel : ce qui plaît à Dieu, ce n'est pas la vertu qui sort, comme d'elle-même, d'une nature impassible et bien équilibrée ; mais c'est la vertu qui coûte, la vertu qui s'obtient au prix de nos larmes et de nos sueurs, la vertu d'un S. Paul, qui durant toute sa vie dut réprimer dans sa chair les révoltes du vieil homme pour rester le vase d'élection de Jésus et un apôtre selon le cœur de Dieu.

III

LES VERTUS CHRÉTIENNES :

La foi (Méditation)

Justus meus ex fide vivit.
 Mon juste vit de la foi.
 (Hébr., x, 88.)

Hier, Seigneur, j'ai vu que la vie chrétienne est le triomphe de l'homme juste sur l'homme pécheur et que, pour nous aider à réaliser en nous cette œuvre difficile, vous offrez à notre bonne volonté le précieux concours de votre grâce.

Mais votre munificence ne se borne pas à ce bienfait. Je sais que votre grâce ne descend pas seule dans nos âmes : elle y vient accompagnée d'un riche cortège de vertus surnaturelles qui doivent nous faciliter le travail de notre sanctification.

Au premier rang, parmi ces vertus, je distingue la foi. Elle m'apparaît comme un flambeau qui éclaire tout homme venant en ce monde et qui jette sur toute sa vie une féconde lumière.

Je ne me trompe pas. Car vous me déclarez vous-même, à maintes reprises, par la bouche de votre grand apôtre S. Paul, que votre juste vit de la foi : *Justus meus ex fide vivit*.

Or je veux être ce juste. Moi aussi, je veux vivre de la foi. Grâce à vous, j'ai la foi depuis mon enfance. Je tiens à la conserver et à l'accroître. Voilà pourquoi, ce matin, sous votre divin regard, je considérerai ce qui pourrait me faire perdre la foi et ce qui est de nature à la fortifier dans mon âme. Daignez, Seigneur, me diriger dans cette recherche que je vais faire des *ennemis* et des *soutiens* de ma foi.

I. — *Les ennemis de la foi*

Les ennemis de la foi sont les *mauvaises mœurs* et les *mauvaises lectures*.

1. Quand est-ce que le chrétien perd la foi ? Mon Dieu, ce n'est pas à quarante ans. C'est à la fleur de l'âge, au moment où la passion fait son joyeux avènement à la surface émue de son être. Cette reine, couronnée de roses, est pleine de séductions pour le cœur de l'adolescent. Facilement il se laisse prendre à ses pièges.

Mais la foi est là. Gardienne-née de l'innocence, elle représente à l'étourdi que sa conduite est peu sage et peu chrétienne. Cette voix étouffe pour un instant le cri de la passion. Puis la reine voluptueuse revient avec de nouveaux enchantements. Le jeune homme la suit encore. La foi adresse de nouvelles remontrances, humblement écoutées. Pendant quelque temps les choses vont ainsi.

Cependant le jeune homme prend goût au

vice. Voici qu'il s'y complaît. Maintenant ce n'est plus la passion qui vient à lui ; c'est lui qui la recherche. Aux fautes de pure fragilité ont succédé les fautes pleinement consenties. La foi lui représentait la gravité de son état. Mais il ferme volontairement les yeux à cette divine lumière afin de ne point voir et de n'être pas obligé de se convertir : *Noluit intellegere ut bene ageret*.

Mon Dieu, voilà l'histoire de beaucoup de jeunes gens. Est-ce la mienne ? Les lumières de la foi brillent-elles d'un pur éclat dans mon esprit, ou ne sont-elles pas quelque peu obscurcies par l'épais nuage des passions ? Est-ce la foi qui me dirige, ou bien la volupté qui m'emporte ? Seigneur, je veux désormais que mes mœurs soient éclairées du divin flambeau que vous avez daigné déposer dans mon esprit.

2. Les *mauvaises lectures* sont plus dangereuses pour la foi que les mauvaises mœurs. Celles-ci nous troublent l'esprit en dégradant notre cœur. Mais les premières s'attaquent directement, dans l'esprit, aux racines mêmes de la foi. Là, le mal n'est qu'à la surface, la foi n'est pas éteinte. Ici, le mal est profond, la foi est détruite. Voilà pourquoi les viveurs se convertissent souvent quand votre miséricorde, Seigneur, leur en laisse le temps ; tandis que les penseurs dévoyés reviennent rarement à la vérité.

Cette observation doit me rendre très circonspect dans le choix de mes lectures. Loin de moi ces livres, ces journaux, ces romans qui charrient effrontément l'impiété, l'obscénité. Loin de moi également ceux qui, sous une neutralité et une pudeur apparentes, peuvent obscurcir ma foi et anémier ma vertu. Vous l'avez dit, Seigneur : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi... Celui qui ne recueille pas avec moi ne fait que dissiper. » La mentalité et la vertu bourgeoises, n'étant pas avec vous, sont donc manifestement des produits de l'enfer.

Et si un écrit, livre ou journal, ne me représente pas, à défaut de votre nom, ô mon Dieu, au moins quelque vestige de vos saintes doctrines, je dois m'en séparer comme d'un fruit défendu. De même, si un romancier ou un publiciste quelconque me parle un langage qui frise l'indécence, je dois passer au feu ce vil corrupteur.

Qui dira jamais, Seigneur, les ravages causés dans les rangs de vos croyants par cette neutralité coupable et cette littérature de mauvais aloi ? D'où vient que tant de foyers chrétiens, que tant d'âmes n'ont plus la foi et vivent dans une complète indifférence ? Je vois ce que le facteur leur distribue chaque jour, et je conclus.

Mon Dieu, au train où vont les choses, trouverez-vous encore quelque foi en Israël ? Je

veux du moins que vous en trouviez en moi. Aussi je suis résolu à ne plus jamais lire d'ouvrages impies, immoraux ou simplement neutres. J'aurai pour eux tous désormais le même mépris. Et, à mes heures de loisir, je ne ferai que de bonnes et saintes lectures.

II. — Les soutiens de la foi

Les bons livres sont les soutiens de la foi. Ils sont nombreux. Mais les meilleurs, Seigneur, sont bien ceux dont vous êtes l'auteur : celui que vous avez écrit de vos mains souveraines : le livre de la nature ; et cet autre, divinement inspiré de votre souffle : la Bible, le Saint Evangile. C'est à ces deux livres que je m'arrêterai ce matin.

1. D'abord le livre de la nature :

Ce livre où chaque page inscrit en traits de feu :
Impuissance de l'homme et puissance de Dieu.

C'est bien, en effet, votre puissance qui éclate à mes yeux, quand j'y contemple tour à tour les infiniment grands et les infiniment petits. Les espaces, les mondes, le firmament, les astres, par leurs proportions grandioses, me révèlent un Etre grand dans ses grandes œuvres : *Magnus in magnis*.

Mais vous me paraissez plus grand encore, Seigneur, quand je considère ces poussières infimes et pourtant vivantes qu'un de vos savants découvrait naguère dans l'espace : *Maximus in minimis*.

A tout cela je reconnais sans peine le Créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles. Le firmament me déclare qu'il est l'œuvre de vos mains ; le petit atome m'apparaît « comme un produit manufacturé qui porte sa marque de fabrique divine. »

Et pourtant, Seigneur, je ne suis encore qu'aux premières pages du livre ! Si j'avance, je distingue vite toutes vos adorables perfections dans les merveilles qu'il renferme : votre splendeur dans celle des cieux, votre majesté dans celle des forêts, votre clarté dans celle des eaux, votre grâce dans celle des prairies, votre beauté dans celle des fleurs. Et comme m'apparaît justifiée cette réflexion de S. Bernard à ses moines : « Vous trouverez plus à lire dans une forêt que dans un livre. »

Enfin, pour comprendre le livre de la nature, il n'est pas nécessaire que je sois un grand savant. L'humble foi du charbonnier me suffit. Tel paysan qui coupait le bois dans la forêt de Versailles avait sur ces choses des illuminations aussi profondes que celles de Bossuet étonnant par son éloquence et par sa doctrine la cour de Louis XIV. La foi humble saisit aisément les grandes leçons de la nature.

Donnez-moi cette foi, Seigneur, si je ne l'ai pas ; ou, si je l'ai, augmentez-la, afin que désormais je vous découvre en tout et partout

et que vous puissiez dire de moi : « *Justus meus ex fide vivit*. Mon juste vit de la foi. »

2. Le livre de la nature nous montre déjà sous un jour merveilleux vos perfections, ô mon Dieu. Mais celui de la révélation y jette de nouvelles clartés. Le premier nous conduit à vous comme au Créateur ; le second nous mène à vous comme au Père qui est aux cieux. Dans celui-là, c'est surtout la puissance qui éclate ; dans celui-ci domine l'amour. Celui qui n'a pas lu la Bible, et dans la Bible le saint Evangile, ne sait pas encore qui vous êtes, Seigneur.

Dans la première partie des saintes Ecritures, l'Ancien Testament, nous voyons avec quelle inlassable sollicitude le Très-Haut éclaire, gouverne, soutient, punit, pardonne son peuple choisi. C'est l'amour fort qui s'impose. Puis, dans le Nouveau Testament, cet amour s'attendrit et nous attire par sa douceur. Vous descendez du ciel sur la terre, ô Jésus ; vous conversez familièrement avec nous ; vous nous expliquez avec une patience infinie les mystères du royaume des cieux ; les humbles, les pauvres, les petits, les ignorants occupent à vos côtés les premières places ; votre amour divin va aux déshérités de l'amour des hommes. Voilà ce que m'enseigne votre saint Evangile ; voilà ce que m'enseignent les épîtres de vos apôtres, interprètes autorisés de vos pensées et de vos sentiments.

Mais la Bible n'est pas seulement le livre de l'amour ; elle est encore un ardent foyer de lumière. « Quand je lis la Bible, chaque mot me semble un éclair, » disait le P. Lacordaire. De fait, à cette lecture, beaucoup d'esprits ont retrouvé la vérité, beaucoup de cœurs ont reconquis la vertu. En voici deux exemples :

Le premier remonte à la fin du IV^e siècle. Depuis longtemps, celui qui devait être S. Augustin pensait mal et vivait de même. La grâce le pressait d'abjurer le manichéisme et de renoncer à ses dérèglements. Mais, plongé dans le sommeil de l'âme, il balbutiait : « Tout à l'heure ! » Un jour il entendit sortir d'une fenêtre voisine une voix d'enfant qui chantonait : « *Tolle et lege ! Prends et lis !* » Intrigué, il ouvrit le livre des Epîtres de S. Paul qu'il avait sous la main et lut le premier passage qui s'offrit à sa vue : « Ne vivez pas dans les festins et dans l'ivrognerie, ni dans les impudicités et les débauches, ni dans la contention et dans l'envie ; mais revêtez-vous de N.-S. J.-C., et ne cherchez pas à contenter votre chair. » Augustin n'en lut pas davantage pour le moment. Sa détermination était prise. Quand il ferma le livre, il était un autre homme ; et rompant avec sa vie criminelle, il prit résolument le chemin de la sainteté.

A la fin du siècle dernier s'opérait encore un de ces miracles de grâce dû à la lecture des Saints Livres. C'est le poète François Coppée

qui nous en donne dans *La Bonne Souffrance* le témoignage ému : « Pendant des semaines et des mois passés au lit et à la chambre, j'ai donc vécu avec l'Evangile ; et peu à peu chaque ligne du livre saint est devenue vivante pour moi. Dans tous les mots, j'ai vu briller la vérité comme une étoile ; je l'ai senti palper en moi comme un cœur. Comment ne croirais-je pas désormais aux miracles, après celui que ce livre vient d'opérer en moi ? Mon âme était aveugle à la lumière de la foi, et elle la voit maintenant dans toute sa splendeur. Elle était sourde au Verbe de Dieu, et elle l'entend aujourd'hui dans toute sa persuasive suavité. Elle était paralysée par l'indifférence, et maintenant elle s'élève vers le ciel de tout l'élan de son amour. Et les démons impurs dont elle était possédée en sont chassés à jamais ! »

**

Voilà donc des égarés et des pécheurs rentrés dans les sentiers de la foi et de la vertu grâce à vos Saintes Ecritures, Seigneur. Et puisque je veux, moi aussi, cette foi et cette justice, ne faut-il pas que j'aie les puiser dans la Bible, et particulièrement dans l'Evangile ?

S. Léon le Grand proposait l'Evangile comme un excellent remède à la déliquescence du paganisme : « *Christi Evangelio imbuere mundum.* » Le monde retourne au paganisme, à ses erreurs et à ses turpitudes. Je vis au milieu de ce monde ; j'en entends les maximes impies ; j'en respire l'air empoisonné. Pour que mon esprit et mon cœur surnagent au-dessus de ce déluge universel, ils doivent être tout imbibés de l'Evangile. Je prends donc, ce matin, la résolution de faire de l'Evangile mon livre de chevet, d'en lire chaque jour quelque passage, d'y conformer ma vie et de mériter ainsi, Seigneur, d'être appelé votre juste : *Iustus meus ex fide vivit.*

IV

LES VERTUS CHRÉTIENNES :

L'amour de Dieu

Estote ergo imitatores Dei, et ambulat in dilectione sicut et Christus dilexit nos.

Soyez les imitateurs de Dieu, et marchez dans l'amour comme le Christ qui nous a aimés.
(Eph., v, 1-2).

Mes chers amis,

Ce matin, nous méditons la parole du divin Maître rappelée par S. Paul aux Hébreux : « Mon juste vit de la foi. » Il semblerait d'après ce texte que la foi suffise à la vie chrétienne. D'aucuns le pensent, et l'on connaît l'étrange maxime formulée par le chef du protestantisme : *Pecca fortiter, sed crede firmitus.* Pèche

tant que tu voudras : il suffit pour ta justification que tu proportionnes ta foi à tes fautes.

Rien n'est plus faux. La foi est nécessaire, mais elle ne suffit pas. Les protestants s'appuient sur S. Paul pour soutenir la justification par la foi seule. Or le grand Apôtre a écrit dans sa première lettre aux Corinthiens : « Quand j'aurais toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. *Si habuero omnem fidem, ita ut montes transferam, caritatem autem non habuero, nihil sum.* » (I Cor., xiii, 2). Peut-on imaginer une foi plus robuste que celle-là ? Eh bien ! S. Paul nous dit qu'elle ne sert de rien si elle n'est pas alliée à la charité.

C'est pourquoi le Docteur des Gentils prêche aux néophytes de la chrétienté naissante l'amour de Dieu. Dans son Epître aux Ephésiens, non content de rappeler le grand précepte de la charité, il en indique la raison suprême et il en détermine la mesure : « Soyez, dit-il, les imitateurs de Dieu, et (à cette fin) marchez dans l'amour comme le Christ qui nous a aimés. *Estote ergo imitatores Dei, et ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos.* » Arrêtons-nous à ces pensées. Considérons un instant, à la vive lumière qui se dégage de ce texte, le pourquoi de la charité et voyons comment nous devons la pratiquer.

I. — Pourquoi la charité

N'oublions pas, mes chers amis, que la vie chrétienne doit être une aspiration de Dieu, une assimilation de Dieu. Notre œuvre consiste à reproduire en notre âme, aussi fidèlement que possible, l'image de Dieu.

Or, qu'est-ce que Dieu ? Pour donner à cette question une réponse adéquate, ouvrons la Sainte Ecriture, interrogeons les saints, consultons-nous nous-mêmes.

Dieu est puissance : nous l'avons lu ce matin dans le grand livre de la nature. Mais nous avons lu aussi dans la sainte Bible que Dieu est charité : charité d'abord pour le peuple héritier de ses promesses ; puis charité pour le monde entier ; charité surtout pour les déshérités du monde, les pauvres, les petits, les humbles, les malheureux ; enfin charité excessive pour les déshérités volontaires de sa grâce, les pécheurs : *Deus caritas est.* (I Jo., iv, 16).

Si nous poursuivons l'enquête parmi les saints, nous nous trouvons aussitôt transportés au milieu d'un concert unanime qui chante l'amour de Dieu. Les premières notes de ce concert se perdent dans le lointain des temps : nous n'entendons pas distinctement la voix de notre premier père ni celle des justes de l'ancienne Loi bénissant Dieu de les consoler dans leur exil par d'immortelles espérances. Mais voici, plus proche de nous, un chœur de voix nombreuses et puissantes : ce sont les prémices

de la chrétienté régénérées par le sang du Christ et jetées par des prodiges de prédilection divine dans le giron de la sainte Eglise. *Amor, fecit amor*. Le concert traverse les âges et vient mourir à nos pieds sur les lèvres des grandes figures de notre siècle : c'est le B. Curé d'Ars qui pleure en exaltant l'amour de Dieu au milieu d'une foule émue ; c'est le pieux général de Sonis dont l'âme de soldat s'attendrit en méditant sur l'amour ; c'est le P. Lacordaire dont la chaude parole convie à l'amour divin l'élite de la société parisienne : « La richesse, il n'y en a qu'une, et c'est l'amour » ; et dont la plume alerte et vive décrit le véritable amour à la jeunesse contemporaine : « Il n'y a pas deux amours, conclut-il : l'amour du ciel et celui de la terre sont le même ; mais l'amour du ciel est infini. »

Nous le savons bien, n'est-ce pas ? mes chers amis. Sur ce point, notre expérience personnelle confirme puissamment le sentiment des saints. Pour peu que nous réfléchissions, nous reconnaissons que nous devons à Dieu les biens du corps et ceux de l'âme : la vie, la santé, la famille, le bien-être ; et par-dessus tout la grâce, le pardon, la résignation, la paix de la conscience. *Amor, fecit amor*. Oui, ce sont là autant de cadeaux de l'amour divin. Dons immérités, que Dieu nous fait malgré nos lâchetés, malgré nos ingratitude. Oh ! oui, notre amour à nous, pauvres humains, est mélangé et peu durable ; mais l'amour du ciel est parfait et infini : *Deus caritas est*.

Donc, si nous voulons être les parfaits imitateurs de Dieu, nous devons nous appliquer à faire des progrès constants dans le véritable amour : *Estote ergo imitatores Dei, et ambulate in dilectione*. Telle est la raison dernière de la charité. Comprendons-nous mieux maintenant pourquoi elle est dans la vie du chrétien l'alliée nécessaire de la foi ? Permettez-moi de recourir à deux comparaisons vulgaires pour préciser le rôle propre à chacune de ces vertus. La foi est comme la lunette d'approche qui nous fait voir Dieu avec plus de rapidité et plus de netteté, dans des proportions plus grandes et conséquemment plus vraies. Mais si le panorama s'est ainsi déjà rapproché de nous, nous ne le possédons pas encore en nous. Il faut l'appareil photographique qui imprimera les traits divins sur la plaque de notre âme.

Ce sera justement le rôle de l'amour. « Celui qui m'aime demeure en moi et moi en lui, » a dit Jésus. Et encore ceci : « Si quelqu'un m'aime, il sera aimé par mon Père, et nous viendrons à lui et nous fixerons en lui notre demeure. » D'autre part, S. Paul fait observer aux Romains que « la charité divine est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné. » (Rom., v, 5). Ainsi l'amour fait descendre en nous le Père, le Fils, l'Esprit-

Saint, Dieu un et trois. L'image est parfaite. Pour avoir marché dans l'amour, nous sommes devenus les vrais imitateurs de Dieu.

Marchons dans cette voie, mes chers amis. Traçons l'image divine dans notre âme. Evitons de la souiller et de la faire disparaître par le péché. Le péché véniel la ternit : c'est déjà un grand mal. Le péché mortel la déchire : c'est une catastrophe.

Pourquoi le péché produit-il cet effet lamentable ? Parce qu'il fait entrer dans notre âme l'amour de la créature. L'homme s'assimile l'objet aimé. « Vous aimez la terre ? Vous serez terre. Vous aimez Dieu ? Le dirai-je ? Vous êtes Dieu. » (S. Augustin, *In Ep. I Joan*). Cette observation nous servira de guide pour la conservation de la divine charité.

Mais il ne suffit pas de conserver l'image ; il faut l'embellir et faire en sorte qu'elle se rapproche autant que possible du divin exemplaire. Notre amour doit être mesuré sur l'amour de Dieu : *Ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos*.

II. — Comment pratiquer la charité

Jésus-Christ a aimé les hommes à l'infini : *In finem dilexit eos*. La charité doit donc remplir tout notre être, jusque dans ses plus petites parcelles. Rien en nous ne doit échapper à l'amour. Pour préciser, je dirai qu'il nous faut aimer Dieu par toutes les affections de notre cœur : *ex toto corde* ; — par toutes les pensées de notre esprit : *ex tota mente* ; — par toutes les opérations de notre volonté : *ex omnibus viribus tuis*. Arrêtons-nous quelques moments sur ces trois principaux champs où s'exerce la charité chrétienne.

1. *Ex toto corde*. A Dieu d'abord toutes nos affections. Qu'est-ce que cela veut dire ? Faut-il entendre par là qu'il ne nous est pas permis d'aimer la créature ? Alors l'amitié serait un mal ? un mal aussi, l'amour réciproque des époux ? un mal encore, l'affection de l'enfant pour son père et pour sa mère ? Non, mes chers amis, l'amitié est un bien hautement apprécié dans la Sainte Ecriture ; l'amour conjugal et l'amour filial sont des devoirs. Il y a parmi les créatures des êtres que nous sommes obligés d'aimer.

Mais ces créatures nous ne devons les aimer qu'en Dieu et pour Dieu. En Dieu et pour Dieu nous aimerons tous les hommes nos frères. « Mes petits enfants, dit Jésus à ses disciples la veille de sa mort, je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. » (Jo., xiv, 34). En aimant nos semblables, nous nous souviendrons que nous sommes les exécuteurs testamentaires de notre divin Maître.

En Dieu et pour Dieu nous aimerons nos parents. Nous reconnaitrons en eux ses repré-

sentants autorisés et nous obéirons à leur voix comme à celle de Dieu même.

En Dieu et pour Dieu nous chercherons la compagne de notre vie. Nous ne ferons pas du mariage une partie de plaisir à deux. Nous n'essaierons pas non plus d'associer seulement deux bourses ou deux intérêts. Nous unirons deux cœurs qui s'aiment dans le chaste amour du Christ et qui sont bien résolus à s'élever vers Dieu d'un commun élan.

En Dieu et pour Dieu nous choisirons nos amis. Nous écarterons ceux dont le cœur est à la vanité et au plaisir. Les jeunes gens à la piété solide, à la vertu éprouvée, au langage chaste, à la main charitable, auront nos préférences.

Mais plus que les hommes nos frères, plus que nos amis, plus que nos épouses, plus que nos parents, nous aimerons Dieu. « Que notre cœur soit un autel ; les âmes chéries de nous et que Dieu a placées près de notre vie pour la soutenir seront les fleurs qui ornent l'autel, les flambeaux qui l'éclairent, l'or, l'argent et les pierres précieuses qui l'enrichissent ; mais que Dieu seul soit dans le tabernacle. » (H. Perreyve).

Hélas ! le cœur de l'homme est ainsi fait qu'il s'attache facilement à la créature et s'éprend moins naturellement de l'amour divin. Les objets qui nous entourent revêtent une beauté visible qui nous séduit et que notre imagination accroît encore. Mais Dieu se dérobe à nos yeux charnels et notre pauvre imagination est impuissante à le revêtir de toute sa réelle et incomparable beauté. Malgré cela, sachons préférer Dieu à tout. Disons-nous souvent à nous-mêmes qu'il en est ainsi parce qu'il faut qu'il en soit ainsi. Chantons intérieurement le cantique de S. François d'Assise : « *Deus meus et omnia !* Mon Dieu et mon tout ! » On dit qu'il a passé une nuit entière à le chanter. « Et à quoi, conclut Mgr d'Hulst, à quoi mieux employer la nuit de cette vie présente, durant laquelle Dieu paraît si peu de chose, qu'à lui crier *de force* qu'on le reconnaît pour être toutes choses et mieux que tout ? »

Faisons donc nôtre cette vive effusion du jeune et tendre abbé Perreyve : « J'ai avec moi, là, contre mon cœur, tout ce que je dois, tout ce que je puis avoir : j'ai mon Dieu ! Mon Dieu est ma famille, mes amis, mes frères, ma gloire, ma richesse ; il est tout mon passé et tout mon avenir... Il me suffit. »

2. Si l'amour de Dieu doit présider à toutes les affections de notre cœur, il doit inspirer aussi toutes les *pensées* de notre esprit : *ex tota mente*.

La pensée de Dieu devrait nous être familière et continue, puisque nous rencontrons Dieu partout. Il est partout par sa substance que rien ne limite ; par son regard qui perçoit du même coup toutes ses créatures, depuis les

astres immenses jusqu'aux microbes infiniment petits dont l'homme sans le microscope n'eût pas soupçonné l'existence ; par sa Providence qui gouverne le monde entier et veille sur le cours des lois qu'elle a établies.

Vous allez, mes chers amis, d'un pas rapide à votre travail quotidien : pensez à Dieu, car il plane sur vos cités et sur vos champs. Vous êtes seul dans votre chambre, vous reposant des fatigues de la journée ou de la semaine : pensez à Dieu, car il vous voit. Aujourd'hui vous vous promenez sous les ombrages de cette maison hospitalière, sondant vos consciences et priant Dieu : Dieu vous bénit et vous entend. Demain, vous vous récréerez sur nos routes par quelque exercice de sport : Dieu vous protégera. L'univers est le temple où Dieu se meut. Jeunes gens, qui allez et venez dans ce temple, pensez à Dieu.

Mais Dieu n'est pas seulement autour de nous. Pour penser à lui, nous n'avons pas besoin de le chercher bien loin : il est en nous. Nous l'avons dit : il y a aussi en nous-mêmes un sanctuaire où Dieu réside. Si nous dépassons la région superficielle où s'agitent nos préoccupations ordinaires et ces pensées adventices que chaque heure nous apporte, si nous pénétrons jusqu'au fond de notre âme et que nous nous tenions là dans le recueillement, nous ne tarderons pas à sentir une présence auguste et mystérieuse. Jeunes gens, quand l'âpreté du travail vous laisse quelque répit, ou quand par sa nature il se prête à ces repliements intérieurs, oh ! pensez à l'Hôte divin qui réside en votre âme. Rien ne nourrit l'amour comme ces saintes pensées.

Enfin, pour rendre sa présence plus tangible, Dieu a bien voulu résider officiellement dans une demeure semblable aux nôtres. Sa maison, par ses grandioses proportions, domine nos villes et nos campagnes afin que tous les chrétiens la voient et y transportent, sur les ailes de la pensée, la charité qu'ils ont au cœur.

Devant l'Hôte divin du tabernacle, nuit et jour une petite lampe se consume. Dans l'esprit de l'Eglise, la petite flamme représente la communauté des fidèles et monte la garde à leur place. Tandis qu'ils vont à leurs affaires, à leurs travaux, à leur repos, la petite flamme adore, veille, aime et prie pour eux. Pensons-y, mes chers amis, et soyons souvent en esprit

Comme la lampe d'or qui la nuit se balance
Devant le saint autel.

Cet exercice continu de la présence de Dieu n'est pas autre chose que le ciel sur la terre, le ciel anticipé. « Je ne vois pas bien ce que j'aurai de plus au ciel que maintenant, disait Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus : je verrai le Bon Dieu, c'est vrai ; mais pour être avec lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre. »

Que nous serions heureux si Dieu présidait

toujours ainsi à toutes nos affections et à toutes nos pensées ! Y a-t-il des joies plus pures que celles que l'on goûte dans le commerce familial avec Dieu ? Ne croyez pas, mes chers amis, que cette pratique soit difficile ou réservée aux âmes pieuses et aux gens peu affairés. Elle est, comme bien des choses, une affaire d'habitude et d'entraînement accessible à tous. S. Louis, roi de France, avait des journées bien chargées, et cependant il ne perdait pas un instant de vue la présence de Dieu. Au plus fort de la mêlée Jeanne d'Arc pensait à Jésus. Le modèle des patrons chrétiens, M. Léon Harmel, bien qu'il fût directeur de vastes usines et qu'il déployât en même temps une grande activité dans les nombreuses œuvres sociales qu'il avait créées, vivait constamment en la présence de Dieu. Que d'autres exemples on pourrait fournir ! Imitons-les, mes chers amis, et familiarisons-nous avec la sainte pensée de Dieu.

3. La pensée de Dieu n'est pas le dernier mot de l'amour. *Probatio dilectionis exhibitio est operis.* (S. Greg., *Hom. 30 in Evang.*). Le dernier mot de l'amour, ce sont les œuvres. « L'amour, dit S. Ignace, consiste plutôt dans les actes que dans les sentiments et les paroles. *Amor debet poni magis in operibus quam in verbis.* » Bossuet est du même sentiment : « De belles spéculations, de beaux discours, ce n'est pas là ce qui s'appelle aimer : il faut venir à la pratique. » Voilà pourquoi, si nous voulons satisfaire pleinement aux exigences de la charité divine, il nous faut aimer Dieu par tous nos actes : *ex omnibus viribus tuis.*

Or il y a des actes que Dieu réprouve et qui par conséquent offensent l'amour. Notre premier soin sera de les éviter précisément à cause de l'injure qu'ils font à Dieu. Il ne suffit pas de fuir le péché uniquement à cause des châtiments qui lui sont infligés : c'est une crainte purement servile, bonne pour l'esclave, mais indigne d'un enfant de Dieu. Dieu veut de nous un mobile plus élevé : celui de la crainte filiale, qui repousse le mal comme une injure faite à notre Père céleste et un obstacle à la charité.

Après que, sur le champ de notre volonté, nous avons extirpé l'ivraie, nous devons y cultiver le bon grain, le féconder et le faire croître par l'amour de Dieu. Ne nous contentons pas de faire le bien, de prier, de travailler, de souffrir vaillamment, comme en nous laissant aller, sans élan et sans vie, sans âme et sans cœur. Ce n'est pas ainsi que le Christ nous a aimés. Quelle intensité d'amour n'a-t-il pas mise dans ses discours, dans ses démarches, dans son sacrifice ! Soyez aussi généreux : *Ambulate in dilectione sicut Christus dilexit nos.* Quand vous êtes courbés sur votre tâche et que la sueur coule de vos fronts, offrez à Dieu votre labeur. Quand

vous êtes envahis par les soucis de l'existence, offrez à Dieu vos graves préoccupations. Quand vous assistez à une cérémonie religieuse au milieu d'un peuple qui bâille et s'ennuie, vous, du moins, offrez à Dieu votre prière. Quand la tentation vous obsède, offrez à Dieu vos peines intérieures.

Le champ de l'amour est vaste. Si nous aimons Dieu véritablement, nous sanctifierons par l'amour les actions les plus communes et les plus indifférentes. D'ailleurs S. Paul nous recommande d'agir ainsi : « Soit que vous mangiez, dit-il, soit que vous buviez, quelque action que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. » (I Cor., x, 31 ; Col., iii, 17). On dit de S. Jean-François Régis qu'« il était si enflammé de l'amour divin qu'il paraissait ne plus respirer, ne plus parler, ne plus penser que lui. *Divino amore sic erat incensus, ut illum unum spirare, loqui, cogitare videretur.* » (Legend. Brev.). Prenons-le comme modèle. Nous donnerons ainsi à notre charité la bonne mesure, celle des grands cœurs et des saintes âmes.

**

Mes chers amis, une petite fleur du Carmel que Jésus a cueillie dans l'épanouissement printanier de sa beauté mystique, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, a écrit ceci à l'adresse de ses frères les hommes : « *Au soir de cette vie, vous serez jugés sur l'amour.* »

Méditons aujourd'hui ce virginal avertissement et prenons la résolution d'y conformer désormais notre conduite.

Cette même Carmélite avait émis dans le cloître le vœu suivant : « A tout prix, je veux cueillir la palme d'Agnès ; si ce n'est par le sang, il faut que ce soit par l'amour. » Elle tint parole, la valeureuse vierge, elle fit ce qu'elle avait dit. Car, sur son lit de mort, elle déclara aux religieuses qui l'entouraient : « Je n'ai jamais donné au Bon Dieu que de l'amour, il me rendra de l'amour. » Qu'il nous serait doux de pouvoir affirmer, en quittant ce monde, que nous n'avons donné au Bon Dieu que de l'amour ! Hélas ! nous n'avons pas toujours aimé Jésus !

Cependant, si cette constatation est bien propre à nous pénétrer du salutaire sentiment de l'humilité, elle n'est point faite pour nous décourager. Nous ne serons pas Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus : soit ! Dieu n'agrée pas seulement l'amour resté pur ; il reçoit aussi l'amour qui renaît de ses cendres : ainsi a-t-il accueilli l'amour de Madeleine. Nous avons peut-être beaucoup péché. Mais si nous aimons beaucoup, il nous sera beaucoup pardonné. Laissons le passé à la miséricorde divine et donnons tout le présent et l'avenir à l'amour. Ainsi soit-il.

V

LES VERTUS CHRÉTIENNES :

La piété

Exerce autem teipsum ad pietatem.
Exerce-toi à la piété. (I Tim., iv, 7).

Mes chers amis,

Le véritable amour se prouve par des actes. Or il y a des actes qui expriment mieux que les autres la charité que nous avons au cœur. Ce sont les exercices de piété.

Vous en connaissez tout le nombre et l'infinie variété : depuis la prière au chevet du lit jusqu'à la prière publique qu'est le saint sacrifice de la messe ; depuis l'oraison jaculatoire familière au travailleur de l'usine et des champs jusqu'à l'oraison contemplative dont se nourrit l'âme déjà parvenue à un haut degré de perfection ; depuis la prière ingénue du petit enfant qui ne sait que joindre les mains en balbutiant les saints noms de Jésus et de Marie, jusqu'à la divine formule du *Pater* ; depuis le salut respectueux que l'on donne au bon Maître en passant près de l'église jusqu'à la visite au Saint-Sacrement ; depuis l'humble signe de croix tracé sur notre poitrine jusqu'aux grandioses solennités du culte et aux processions religieuses qui se déroulent dans nos rues.

Eh bien ! S. Paul désire que son disciple Timothée se meuve avec aisance parmi ces divers exercices et qu'il s'y applique avec autant d'assiduité que l'athlète aux exercices du corps. « L'exercice physique, fait-il observer, sert relativement à peu de chose. Mais la piété est utile à tout, ayant la promesse de la vie présente et de la vie future. *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ que nunc est et futuræ.* » (Ibid., iv, 8).

Essayons de pénétrer le sens profond de ces mots par lesquels l'apôtre nous indique les *précieus avantages* de la piété. Ensuite nous esquisserons *quelques linéaments* de cette vertu.

I. — *Avantages de la piété*

S. Paul met en parallèle, nous venons de le voir, les exercices physiques et les exercices de piété afin de faire mieux saisir les avantages de ceux-ci.

Les Grecs de son temps, parmi lesquels vivait Timothée, attachaient une grande importance aux exercices corporels. A notre époque, la gymnastique n'a-t-elle pas une tendance à empiéter sur le terrain d'autrui ? Les ennemis de la religion s'en servent comme d'un appât pour attirer dans leurs patronages farouchement laïques beaucoup de pauvres jeunes gens, les déshabituer du précepte dominical, les dé-

saffectionner de l'église et du prêtre. De là ces réunions effrontées, dans les villes et jusque dans d'humbles villages, à l'heure même de nos offices religieux.

Mais, même parmi les jeunes gens qui fréquentent nos patronages catholiques, ne s'en trouve-t-il pas qui viennent à nous poussés plutôt par le goût du sport que par le goût de la piété ? Il n'est pas inouï que plusieurs assistent bien régulièrement aux répétitions gymniques ou théâtrales et se dispensent facilement de la messe du dimanche et du devoir pascal. Est-ce là comprendre le but que poursuivent les directeurs d'œuvres de jeunesse catholique ? Non, évidemment. Le prêtre passe souvent par le corps pour atteindre l'âme. Mais il ne s'arrête pas à mi-chemin : il s'efforce d'arriver au but. Voilà pourquoi il souffre quand des jeunes gens étourdis lui barrent le passage.

Grâce à Dieu, vous n'êtes pas, mes chers amis, de ces têtes légères. Cependant nous voulons vous exposer sur ce point le sentiment de la sainte Eglise en exploitant le parallèle que S. Paul établit entre les exercices physiques et les exercices de piété. Loin de moi la pensée de déprécier la gymnastique ! Je veux seulement mettre en leurs lieux respectifs le principal et l'accessoire. Et pour cela je devrai nécessairement exalter la piété.

Que voyons-nous parmi les divers exercices gymniques en usage courant dans nos patronages ? *Des mouvements d'ensemble, des exercices d'équilibre, des courses.*

1. *Les mouvements d'ensemble* sont pleins de grâce. Tantôt les têtes s'inclinent comme un champ d'épis qui ondulent sous la brise. D'autres fois, les bras se tendent, les jambes fléchissent, les torsos se ploient en une cadence bien mesurée. Le coup d'œil est ravissant. On applaudit ; on a raison.

Ce n'est là d'ailleurs qu'un avantage extérieur. Il y en a d'autres plus sérieux, et pour l'individu et pour la société. Les mouvements gymniques assouplissent les muscles, développent le corps, le fortifient. Comme l'âme est étroitement liée au corps, ils concourent à donner à l'Eglise une génération de solides chrétiens, en même temps qu'à la patrie une lignée de valeureux défenseurs. Toutefois, c'est là, avouons-le, relativement peu de chose si nous ne nous appliquons pas à développer simultanément les forces de l'âme : *Ad modicum utilis est.*

Or c'est la piété qui développe nos forces spirituelles. Elle aussi a ses mouvements d'ensemble. Du même coup elle met en jeu toutes les facultés de l'âme et tous les sens du corps. Sous sa touche puissante l'intelligence s'élève vers Dieu par la pensée, le cœur par l'amour,

la volonté par les œuvres, les sens par le docile concours qu'ils prêtent à l'âme. C'est une activité universelle que Dieu contemple avec délices et qu'il récompense sur-le-champ par la riche effusion de ses grâces. Ainsi le jeune homme pieux reçoit le trésor que le Seigneur lui promettait pour cette vie : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est*. Enrichi de ce trésor, il a plus que des muscles souples, plus qu'un sang riche dans les veines ; il a dans l'âme la force et la fécondité de Dieu. Vienné l'ennemi de cette petite patrie intime que nous portons tous en notre cœur, il sera vite anéanti par le jeune soldat du Christ armé de pied en cap par la vertu d'En-Haut. *Pietas ad omnia utilis est*. La piété est utile à tout.

2. Voici maintenant les *exercices d'équilibre*, les poses individuelles, et ce que l'on désigne sous le nom quelque peu prétentieux de « pyramides. » Ces exercices supposent une certaine maîtrise du corps et ne manquent pas de hardiesse. Mais l'équilibre ne dure guère. Le corps réclame ses droits ; la fatigue proteste aussi : il faut céder. D'autre part, cette tour de Babel que l'on a prestement édifiée, le plus léger coup d'épaule suffit à la faire crouler. Chacun alors rentre dans le rang, et c'est fini. *Ad modicum utilis est*.

La piété aussi a ses poses : poses de stabilité dans la prière et la vertu. Elle a l'empire du corps. Voyez ce jeune homme qui prie, qui prie bien, j'entends. Regardez-le longtemps. Longtemps vous le verrez immobile, la tête inclinée, les yeux baissés, les mains jointes. Ne le troublez pas. C'est le moment de l'oraison, le temps de l'action de grâces. Voici déjà un quart d'heure que cela dure, et cela peut durer encore.

Mais mieux que l'empire du corps, la piété a celui du cœur. Elle tient la clef de ce tabernacle où l'amour a placé Dieu, et elle ne permet pas que la moindre souillure y pénètre. Autour de ce tabernacle elle répand sans cesse la fumée de l'encens. Et la fumée de l'encens monte, monte non pas comme l'orgueilleuse tour de Babel, mais comme l'humble expression de l'adoration due à la souveraine majesté de Dieu. Cette fumée d'encens pénètre les nues : *Oratio humilantis se nubes penetrabit* (Eccli., xxxv, 21), et en fait descendre un accroissement de grâces. Ainsi se réalise de nouveau pour le jeune homme pieux la promesse de Dieu : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est*. Les nouvelles grâces qu'il reçoit assurent sa stabilité et sa persévérance. *Pietas ad omnia utilis est*.

3. Parlons enfin des *courses* ou de la course, comme on voudra. La course est bonne pour tous : par suite de l'entraînement, elle habitue le corps à la fatigue. Elle est profitable aux gagnants qui remportent le prix dans les con-

cours. Mais qu'est-ce que cela ? Peu de chose : la couronne « corruptible » dont parle S. Paul. (I Cor., ix, 25). *Ad modicum utilis est*.

L'apôtre nous propose une autre couronne, incorruptible celle-là, la couronne du ciel. Elle est la récompense des courses de la piété. Car la piété court conjointement avec l'amour sur le chemin du ciel. Au début, elle est allée d'un pas mal assuré. Bientôt la fatigue la prenait : l'enfant a peu de goût pour la prière.

Mais l'enfant devenu adolescent a continué de prier malgré la légèreté inhérente à son âge, malgré qu'il lui en coûtât de prendre ainsi sur ses jeux. Dieu l'en a récompensé en faisant naître dans son cœur le goût de la prière.

L'adolescent a grandi. Maintenant c'est un jeune homme qui envisage la vie sous son vrai jour et qui résolument se dirige vers le but : le ciel. Il l'atteindra sûrement : car il marche vite sur le chemin qui y conduit. Que dit-il ? Il marche ? Il court. Car à son âge, on court : on court vers le plaisir ou bien on court vers la vertu. La jeunesse est ardente pour le bien comme pour le mal.

Le jeune homme pieux a pris le bon chemin. La récompense sera grande. Il n'aura rien perdu à laisser aux mondains la couronne « corruptible » du siècle. Au terme de la course, sa piété recevra la couronne éternelle promise à ses généreux élans : *Promissionem habens vitæ futuræ*. La piété est donc utile à tout, puisqu'en définitive elle aboutit au ciel : *Pietas ad omnia utilis est*.

Estimez donc, mes chers amis, cette précieuse vertu. Réservez-lui dans votre vie chrétienne toute la place qu'elle doit occuper. La jeunesse que l'on a baptisée du nom barbare de laïque s'adonne à la bagatelle et ne vit que d'accessoire. Vous, jeunes gens catholiques, attachez-vous aux biens solides : soyez pieux. *Exerce autem teipsum ad pietatem*.

II. — Qualités de la vraie piété

Mais pour que notre piété soit vraie, il faut qu'elle possède certaines qualités. Je veux vous en signaler quelques-unes.

La piété est l'expression de l'amour. Vue sous un autre aspect, elle apparaît aussi comme la traduction du culte que nous devons à Dieu. Or nous devons à Dieu un double culte : un culte privé, en tant qu'individus ; un culte public, en tant que membres de la société. Nous pouvons donc considérer la piété dans le culte privé et dans le culte public. Envisagée comme aliment du culte privé, elle doit être *intérieure* et *traditionnaliste* — comme manifestation du culte public, elle doit être *courageuse* et *empressée*.

1. Notre piété doit être *intérieure*, c'est-à-dire qu'elle doit venir du fond du cœur.

Non pas qu'il faille dédaigner la prière

vocale. Les formules dont elle se compose sont tout imprégnées de sentiments surnaturels et l'on ne peut pas les réciter avec quelque attention sans se sentir plus proche de Dieu.

Aussi sachons nous réserver le temps nécessaire à la prière vocale. Je le sais, votre tâche professionnelle vous absorbe. Cependant voyez si vous ne pouvez pas prélever sur vos journées la part de Dieu. Nous manquons peut-être parfois sur ce point de sagesse et de générosité. La vie de S. Louis, roi de France, fut excessivement chargée ; et cependant il sut toujours réserver une large place aux exercices de piété : ses chroniqueurs nous rapportent que chaque jour il faisait une longue oraison et récitait le saint bréviaire par pure dévotion.

Vous ne pouvez pas le suivre dans cette voie. Mais ce qu'on est en droit de vous demander, c'est de bien faire vos prières habituelles. Or trop de chrétiens font de la prière une vaine récitation de formules, un pur exercice verbal. Ce n'est pas là ce qu'on appelle prier. Prier, c'est élever son esprit et son cœur vers Dieu, l'adorer intérieurement et prendre devant lui, sous la véhémence de ces sentiments de l'âme, une attitude attentive et dévouée, comme en présence d'un très grand personnage à qui on adresserait une humble requête. La prière, c'est l'épanchement du respect, de la confiance et de l'amour. Connaissez-vous cette prière intime avec le front dans la main, la paupière humide, la tête reposée sur le sein de Dieu et les bras liés par la pensée autour du cou du céleste Ami ? Oh ! qu'il fait bon prier ainsi !

Un regard, un seul regard, mais un regard fixé chaque matin sur Dieu, le ciel, l'enfer, l'éternité, ce serait déjà assez pour vous préserver de bien des fautes. « C'est parce que personne ne réfléchit, a dit l'Esprit-Saint, que la terre est désolée par tant de crimes. (Jér., XII, 11). Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais. » (Eccli., VII, 40).

Les impies et les hypocrites ne pratiquent pas cette prière intérieure. Les premiers n'en pratiquent aucune ; les autres en ont une mensongère : « *Habentes speciem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes.* » (II Tim., III, 5). Pieux en apparence, remarque S. Paul, ils n'ont en réalité ni fond ni vertu. »

Ce n'est pas là qu'il faut chercher nos modèles de piété. Cherchons-les parmi les âmes saintes. Une des nuits qui précéda sa dernière maladie, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus fut trouvée sur son lit les mains jointes et les yeux élevés vers le ciel : « Que faites-vous donc ainsi ? lui demanda la religieuse infirmière. Il faudrait essayer de dormir. — Je ne puis pas, ma sœur, je souffre trop : alors je prie. — Et que dites-vous à Jésus ? — *Je ne lui dis rien ; je l'aime.* » Voilà la vraie formule de la prière intérieure.

2. Indépendamment de cette qualité fondamentale, notre prière doit être *traditionnaliste*. Je veux dire qu'au lieu de chercher à l'alimenter de nouveautés et de mièvreries, comme font les fausses dévotes et certaines âmes mal éclairées, nous devons recourir aux vieilles formules, méthodes et pratiques consacrées par l'Eglise. « M'est avis, écrivait Mgr Isoard, que les dévotions sont en train, en ce moment, de faire grand tort à la dévotion. Nos pères, qui peut-être nous valaient bien, avaient une piété beaucoup plus simple que la nôtre : ils connaissaient un scapulaire, celui du B. Simon Stock ; un chapelet, celui de S. Dominique... Leurs formules préférées de prière étaient les formules liturgiques, et ils avaient un vrai culte pour le psautier... Leur pèlerinage favori était celui du tabernacle, ou encore celui du Calvaire par l'exercice si ancien et si suggestif du Chemin de la croix... Les stations qu'on les voyait le plus volontiers faire à l'église, c'était au grand christ de l'entrée du chœur, ou bien encore au Dieu de pitié et à l'autel de Marie. » Et il conclut : « Leur christianisme, en un mot, était d'or ; dans le nôtre nous faisons souvent entrer beaucoup d'alliage. »

Prenons l'or, mes chers amis, supprimons l'alliage. N'éparpillons pas notre piété sur des pratiques ridicules, sur les dévotions à la mode parmi les gens du monde. Ne recherchons pas non plus les « sucreries, » les desserts de la dévotion. Ceci est bon pour les enfants et pour ceux qui ont gardé les goûts de l'enfance. Que notre piété soit forte, austère, solide. Qu'elle s'alimente aux grands foyers.

Et d'abord au foyer eucharistique. C'est le centre de la vie chrétienne, comme c'en sera le terme : « La grande fête de notre éternité ne sera pas autre chose que le Saint-Sacrement découvert. » (R. P. Causette). La messe, la communion, la visite au Saint-Sacrement, voilà quelles devront être nos premières dévotions. Puis la dévotion à la croix ; la dévotion à Marie : le chapelet.

La lecture de la Bible, dont nous nous entretenons ce matin, est un excellent exercice de dévotion. Jadis il était en usage dans les foyers chrétiens. De nos jours, la Bible est un livre presque inconnu des catholiques. Une pieuse personne, après m'avoir entretenu de la dévotion, ou plutôt de sa dévotion au Sacré-Cœur, finissait par cet étrange coq-à-l'âne : « Monsieur le Curé, nous avons le Sacré-Cœur ; mais les Juifs ont la Bible. Leur religion est plus vieille que la nôtre ! » J'achevai sa pensée : « Donc, Madame, elle est meilleure que la nôtre ? » Voilà où l'on en vient quand on ne suit pas la tradition. Si cette femme avait conservé et surtout lu la Bible des aïeux, elle ne m'eût pas servi cette monstruosité.

3. La vraie piété n'est pas celle qui se consacre exclusivement au foyer domestique, qui

se rend timide à l'église et qui n'ose s'affirmer dans la rue. La vraie piété est courageuse.

La prière dans le *clauso ostio* est excellente. Elle a été recommandée par le divin Maître : « Pour prier, a-t-il dit, enfermez-vous dans votre chambre et priez votre Père dans le secret, et votre Père qui vous entend dans le secret vous exaucera. » Les bruits du dehors ne viennent pas troubler ce colloque isolé et l'âme peut s'épancher à son aise dans le sein de Dieu. Voilà pourquoi ce mode d'oraison doit avoir nos préférences.

Cependant il n'exclut pas la prière en public. Il y a des circonstances où le chrétien est appelé à confesser sa foi devant les hommes. Elles sont déterminées par la sagesse de l'Eglise. Quand celle-ci nous convie aux diverses manifestations du culte extérieur, nous devons nous rendre à son appel, sans crainte des hommes.

Et s'ils osaient nous contester la liberté d'afficher nos croyances, nous saurions crânement faire valoir nos droits. Il est étrange qu'à notre époque, où chacun se réclame de la tolérance, on accorde la rue à toutes les libertés, sauf à la nôtre. Mes chers amis, n'en prenons jamais notre parti ; ne nous laissons pas asservir.

Sans doute, nous ne ferons pas de notre piété une sotte et vaniteuse ostentation. Nous ne serons pas pieux en public afin d'être vus des hommes ; mais nous le serons afin de faire voir Dieu aux hommes : ce qui est bien différent. La première attitude serait du pharisaïsme : vous savez de quels anathèmes Jésus l'a couverte. La seconde attitude sera du prosélytisme : vous n'ignorez pas que Notre-Seigneur lui réserve de particulières bénédictions.

4. Enfin, notre piété ne doit pas seulement se prêter vaille que vaille aux manifestations du culte extérieur ; elle doit s'y montrer *empressée*. Mes chers amis, n'allons pas aux offices religieux, aux processions, comme des esclaves qu'on presse ; mais comme des hommes, des jeunes gens impatientes de remplir ce qu'ils considèrent comme un grand devoir. Il en est qui ne se rendent à nos cérémonies que sur invitation ; et encore faut-il que l'invitation soit renouvelée à la dernière heure, à la dernière minute pour ainsi dire. Ces multiples démarches dénotent chez le prêtre qui les fait un grand zèle et un amour sincère des âmes ; mais elles supposent chez le fidèle qui les reçoit beaucoup de lâcheté ou tout au moins de l'indolence.

Soyez plus empressés, mes chers amis. Notre-Seigneur n'a pas tant hésité pour venir à nous. Et qu'est-ce qui pouvait l'attirer vers nous, sinon notre misère ? Il est la bonté, la beauté et l'amour infinis. Allons donc à lui avec promptitude par les diverses manifestations de la piété intérieure et extérieure.

**

Je finis par une remarque générale et un conseil pratique. Le grand obstacle à la piété naît du mauvais état de notre vue : nous voyons les hommes trop près et Dieu trop loin. Munissons-nous de deux paires de lunettes : une paire de verres fumés, dont nous nous servirons pour regarder les hommes ; une paire de verres grossissants, pour nous rapprocher de Dieu. Ainsi soit-il.

VI

LES VERTUS CHRÉTIENNES :

La pénitence

Sine sanguinis effusione non fit remissio.

Sans effusion de sang, point de pardon.
(Hébr., ix, 22).

Mes chers amis,

« Prier sans faire pénitence, c'est lier les mains au Bon Dieu, » écrivait Mgr Gay. Le sacrifice spirituel de nos louanges honore Dieu : *Sacrificium laudis honorificabit me.* (Ps., XLIX, 23). Mais le sacrifice réel de notre sang, de nos sueurs et de nos larmes donne à la prière toute son efficacité et nous mérite la grâce divine. Tout se tient, se compénètre et se solidifie mutuellement dans la vie chrétienne : une vertu ne va pas sans l'autre. Toutes coopèrent ensemble, et nécessairement, à l'œuvre de notre sanctification, à l'affaiblissement progressif du vieil homme, au triomphe constant et définitif de l'homme nouveau. Or le concours de la pénitence est indispensable à cette grande œuvre.

Le monde ne s'est régénéré que par le sacrifice sanglant. Sans effusion de sang, il n'y avait point de pardon sous la Loi ancienne. Il n'y en a pas davantage sous la Loi nouvelle. Bien plus, tandis que, sous la Loi de Moïse, il suffisait aux Juifs, pour être purifiés de leurs souillures légales, de faire couler sur l'autel le sang des animaux ; sous la Loi de Jésus, pour être délivrés des souillures de notre âme, nous devons mêler au sang du divin Rédempteur le sang mystique de notre pénitence : *Sine sanguinis effusione non fit remissio.*

C'est pourquoi, après nous être entretenus des exercices de piété, nous considérerons maintenant l'exercice de la pénitence. Nous en examinerons successivement le *point de départ*, la *mise en œuvre*, et les *résultats*.

I. — *La point de départ*

La pénitence naît d'une double conviction : à savoir, que nous sommes pécheurs et que nos fautes crient vengeance.

1. *Nous sommes pécheurs.* Il est bien oiseux de nous le prouver. Nous sommes nés fils du

péché : *In peccatis concepit me mater mea*. Nous sommes nés esclaves du péché, étant de la race de celui *in quo omnes peccaverunt*. (Rom., v, 12). N.-S. J.-C. par son sang a brisé nos fers et nous a rendus à la liberté.

Mais quel usage avons-nous fait de cette liberté? Nous nous en sommes servis pour rouvrir au péché la porte de notre âme. Alors le mal y est entré à flots pressés. Qui pourrait dénombrer cette multitude de fautes que nous avons commises depuis le premier éveil de notre raison et de notre libre vouloir? Péchés de pensées, péchés de désirs, péchés d'omissions et d'actions; péchés de l'imagination, du cœur, des sens; péchés des yeux, de la langue, des mains: quel hideux cortège nous ferions défiler sous nos regards si nous entreprenions une révision générale de notre vie! Il n'est pas nécessaire de nous attarder à ce pénible examen pour nous pénétrer du sentiment de notre grande culpabilité. L'aveu de David ne monte-t-il pas spontanément de notre cœur à nos lèvres: « *Peccavi!* Seigneur, j'ai péché! »

Cependant tous n'ont pas cette conviction. On en rencontre dans le monde qui se croient plus innocents que l'enfant nouveau-né. En tous cas ils le disent: « Je n'ai ni tué ni volé; je n'ai fait de mal à personne: je n'ai point de péchés. » C'est bientôt dit. Ignorent-ils qu'ils n'ont porté ainsi leur examen que sur la cinquième partie du Décalogue? Ils sont en règle avec les 5^e et 6^e commandements de Dieu: soit! Mais où en sont-ils avec les autres? Il n'y a pas que les péchés d'action; il y a les péchés de désirs. Il n'y a pas que les injustices commises envers nos semblables; il y a aussi les injustices commises envers Dieu et envers nous-mêmes. Injustices envers Dieu que ces habituelles omissions de la prière, ces blasphèmes, cette profanation du jour qu'il s'est consacré. Injustices envers nous-mêmes que ces outrages sacrilèges à notre corps devenu par le baptême le temple du Saint-Esprit, et ce mépris que nous faisons des intérêts supérieurs de l'âme. Vous n'avez ni tué ni volé? Pardon! Vous avez volé Dieu, le premier des propriétaires, dans ses biens les plus sacrés. Vous vous êtes tués vous-mêmes; et vous auriez tué Dieu si vous aviez pu le faire. En tout cas, vous l'avez indignement chassé de votre cœur; et vous avez commis ce pour quoi J.-C. le Fils de Dieu est mort. Vous êtes pécheurs et vos péchés crient vengeance.

2. *Nos péchés crient vengeance*: voilà une seconde vérité bien propre à nous inviter à la pénitence. Tout péché, quel qu'il soit, est une injure faite à Dieu, indépendamment de celle que comportent vis-à-vis du prochain certaines fautes et de celle que toute faute entraîne envers nous-mêmes. Sur ce point les

gens du monde s'abusent. Ils ne reconnaissent d'autre injustice que celle qui lèse le prochain dans ses biens. Mais la suprême injustice n'est-elle pas celle qui lèse les droits de Dieu?

Au fond même, il n'y en a pas d'autre: car les autres se réclament de celle-là ou s'y résolvent. C'est pourquoi le pécheur, quelles que soient la nature et l'espèce de ses fautes, peut s'écrier après David: « *Tibi soli peccavi*. Seigneur, c'est contre vous seul que j'ai péché. »

Or Dieu est le souverain Bien, l'Ordre suprême, l'indéfectible perfection. Le mal, le désordre, l'iniquité, crimes de lèse-majesté divine, sont donc des attentats plus graves que ceux qui menacent la vie des rois terrestres. Aussi ne peuvent-ils rester impunis et reçoivent-ils tôt ou tard des châtiments exemplaires, à moins que ne se produise une réparation proportionnée à l'offense.

Sans doute, une réparation adéquate a été faite sur la croix. Le Christ par sa mort a racheté surabondamment tous les péchés du monde. Mais en expiant pour nous, il n'a pas entendu nous dispenser de coopérer à notre relèvement. Sans notre concours personnel il manquerait quelque chose à la rédemption, non pas dans la personne du Christ, mais dans ses membres qui sont les chrétiens. En ce sens, S. Paul, parlant de lui-même, a dit qu'il « achève dans sa chair ce qui manque à la passion du Christ. » (Col., i, 24). Voilà la raison d'être et la nécessité de la vertu de pénitence.

II. — La mise en œuvre

Considérons maintenant sa mise en œuvre. Nous prenons ici le mot de pénitence dans son acception générale et nous entendons désigner par là tout ce qui est capable de crucifier notre nature: sacrifice, douleur, larmes, deuils, peines intérieures, maladies, mortifications volontaires, etc.

On voit que le champ de la pénitence est vaste et que nous n'avons pas besoin de chercher bien loin les moyens de faire pénitence. Ils viennent à nous d'eux-mêmes, ou plutôt Dieu nous les offre.

1. Or notre premier devoir est de les *accepter*, dès qu'ils se présentent, avec une entière résignation à nous laisser clouer à la croix sans murmurer; à nous conformer à la sainte volonté de Dieu qui nous met dans le creuset; à répéter après un grand saint: « *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas!* Seigneur, passez dans mon cœur le fer et le feu en cette vie, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité! »

Dans ces sentiments nous accepterons d'abord les tristes restes du péché: déceptions, désenchantements, ennuis, lassitude, crainte, angoisse, amers souvenirs. Sans ce cortège posthume du vice, le pécheur se complairait

dans le mal et ne le réparerait jamais. *Sine sanguinis effusione non fit remissio.*

Nous accepterons avec le même esprit les sacrifices inhérents à la vertu. Comme nous allions empressés dans les sentiers du mal malgré l'odeur nauséabonde qui s'en dégageait, nous irons, joyeux au bien malgré l'austérité qui le revêt. Nous ne pourrions cultiver nos bonnes inclinations, sans sarcler les mauvaises qui les étouffent. Notre cœur saignera : tant mieux ! *Sine sanguinis effusione non fit remissio.*

Avec le même esprit nous accepterons les peines qui nous viennent du dehors. Le monde où l'on s'amuse est souvent un vase débordant de douleur. Il est impossible de s'y mouvoir un instant sans heurter le pied à une croix. Mais « l'homme vertueux sait souffrir ; il sait que la souffrance est dans le monde et que lui, enfant de ce monde, il doit en porter sa part, sans la rejeter ni la maudire. » (Lacordaire).

Bref, nous nous conformerons pleinement à la volonté divine quand elle fixera elle-même le genre et les limites de l'épreuve. Ce faisant, nous souffrirons beaucoup : car « les mortifications les plus pénibles sont celles qui ne viennent pas de notre volonté, qui ne commencent ni ne finissent où nous voulons. » (Lacordaire). Mais nous expierons dans la mesure de nos souffrances.

2. Cependant le chrétien vraiment pénitent ne se contente pas d'accepter la croix : il la recherche. Vous savez avec quels transports d'allégresse l'apôtre S. André salua cette croix qui devait être l'instrument de son martyre : « O bonne croix, s'écria-t-il, que j'ai si longtemps désirée, que j'ai demandée si instamment, enfin mon cœur vous possède ! » Son exemple a eu des imitateurs. Les saints marchaient à pas de géants dans l'immolation volontaire, pour expier leurs fautes et celles de leurs frères. Leur race n'est pas éteinte.

Les austérités des héros de la pénitence ne sont pas accessibles à la plupart d'entre vous, chers amis. Vous devez ménager vos santés afin de pouvoir remplir vos devoirs professionnels et de rester le soutien de vos familles et de vos vieux parents. Mais n'y a-t-il pas dans le train-train de la vie ordinaire beaucoup de petits sacrifices, de petites privations qui ne préjudiciaient nullement à vos forces ? La pratique de ces mortifications est très propre à faire disparaître de notre cœur les restes du péché. Sans doute, la discrétion s'impose en pareille matière. Toutefois, prenons garde de demeurer complètement étrangers à ces précieuses industries de la pénitence. Le monde les couvre de son mépris et les traite de folies. Les plus fous sont ceux qui se laissent fasciner par la bagatelle et n'ont pas le courage de s'en priver dans un but louable et surnaturel. Quel puissant

essor nous donnerions à notre âme, si nous savions consentir habituellement quelque légère mortification, dans le domaine permis des menus plaisirs !

Remarquons que la pénitence n'expie pas seulement le passé, elle garantit l'avenir. Certains démons ne désarment que devant le jeûne et la prière. S'ils nous assaillent jamais, recourons aux moyens efficaces. S. Jérôme en usa et s'en trouva bien. Pour dompter sa chair rebelle, il s'enfonçait dans le désert, se condamnait à des semaines de jeûne, passait des jours et des nuits à se frapper la poitrine jusqu'à ce que le calme revînt dans son cœur.

D'ordinaire nous n'avons pas des tentations aussi obsédantes et nous ne pouvons pas recourir à des remèdes aussi énergiques. Parfois cependant le démon nous agite, et une chute est possible, prochaine. Vite un sacrifice, une mortification pour écarter l'ennemi et rester pur. Dieu se contente de peu : d'un regard modeste, d'un *Pater* récitait les bras en croix, d'une attitude humiliée, d'un front incliné profondément vers la terre, que sais-je ? ou bien moins encore : le sacrifice d'une cigarette, d'un apéritif, d'un petit verre tel jour, à telle heure.

Est-ce trop vous demander que vous demander ces légères privations ? Sont-elles au-dessus de vos forces ? Certainement non. Vous en faites bien d'autres quand vous voulez, quand vous êtes pris par la ferveur. Des enfants sont capables de ces sacrifices. Une petite fille de sept ans aimait beaucoup les oranges. Mais un jour le médecin, pour raison de santé, lui défendit d'en manger. On servit encore dans la suite, à la table de famille, les délicieuses oranges. Mais la fillette n'en demanda plus à sa mère, bien qu'elle vît sa plus jeune sœur en manger. Elle consentit volontiers cette privation pour l'amour du petit Jésus. Ce qu'a fait cette enfant, jeunes gens, vous pouvez le faire et vous le faites parfois. Mais il ne faut pas le faire seulement une fois, dix fois, dans un moment de ferveur, par exception et par à-coups ; il faut le faire habituellement.

3. La vraie pénitence en effet n'est pas une fièvre intermittente, mais une vertu, conséquemment une *habitude*. Elle doit par sa continuité imprégner toute notre vie de son austérité expiatoire. Nous voulons mieux que ces élans extorqués à notre lâcheté humaine en des jours d'exceptionnelle ferveur ; nous voulons un tempérament de pénitent, acquis par des actes incessamment répétés. Les gens du monde sont, par position, des impénitents ou, si l'on veut, des « a-pénitents. » Les chrétiens sont par caractère et par vocation des hommes de sacrifice : « Si quelqu'un veut venir après moi, a dit Jésus, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » Notre vie est un portement de croix, une longue montée du Cal-

vaire. Si nous n'avons plus la croix sur les épaules, si nous n'avancions plus vers le Calvaire, nous ne sommes plus à la suite de Jésus, nous n'avons plus de chrétien que le nom.

Pretons-y garde, mes chers amis. *Sine sanguinis effusione, non fit remissio*. Sans effusion de sang, point de pardon, point de salut. Mais il faut que notre sang coule sans discontinuer comme celui de Jésus. Le divin Sauveur n'a pas versé son sang que sur le Golgotha. Il l'a versé dès son entrée en ce monde, dans la froide crèche de Bethléém et dans le mystère de la Circoncision; puis dans l'effacement volontaire de la vie cachée, dans les contradictions de la vie publique, au Jardin des Oliviers, au Prétoire. Sa vie fut une trainée sanglante, sans qu'il proférât jamais un cri de révolte contre la douleur. A peine laissa-t-il échapper une plainte à l'heure de l'agonie. Mais dans cette plainte il y avait tant de conformité au bon vouloir divin que le Père céleste se pencha avec amour sur l'aigüste Victime.

Voilà le parfait modèle des âmes pénitentes. Ne le perdez pas de vue, mes chers amis. Portez persévéramment votre croix à la suite de Jésus. Buvez après lui le calice de la passion: « Le calice n'est plus amer depuis que les lèvres de Jésus y ont trempé. » (P. Didon).

III. — Les résultats

Signalons enfin quelques salutaires effets de la pénitence. Elle *rassérène, transfigure*, et nous *jette sur le cœur de Dieu*.

1. D'abord elle *rassérène*. L'âme qui a expié ses fautes s'abandonne avec confiance à la miséricorde divine. Elle ne craint point les châtiments éternels, parce qu'elle a accepté les peines temporelles avec résignation et qu'elle les a recherchées avec empressement. Sa vie, sa vieillesse n'est pas triste ni découragée comme celle du mondain qui, fatigué des vains plaisirs, mais enlisé dans la fange terrestre, aperçoit avec effroi le flot montant de la mort. Le pécheur pénitent s'en va, d'un cœur léger, bercé par l'espérance, aux rives éternelles.

Silvio Pellico était en prison depuis neuf ans, quand se voyant près d'expirer, il enyoja chercher son confesseur et le reçut en souriant: « Mon père, dit-il, je sens que je m'en vais. Dans deux ou trois heures je serai en paradis... Car si j'ai péché, j'ai expié... » Alors, le visage tranquille, gai comme on ne l'avait pas vu depuis longtemps, il se fit lire à haute voix les prières des agonisants. Quand le confesseur eut fini de lire, il regarda Silvio. Silvio était mort¹.

2. La pénitence rend la paix à l'âme; elle lui rend aussi sa beauté première. Que, dis-je? elle la pare d'une beauté inconnue à la terre, la beauté divine. Elle la *transfigure*. Par la mortification l'homme extérieur se détruit, cependant que l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour: *Licet, is qui foris est, nosler, homo corrumpatur, tamen is qui intus est renovatur de die in diem*. (II Cor., IV, 16). Certes, nous ne perdons pas au change. Rien n'est beau comme l'aurole de la souffrance. En 1900, pendant la persécution des Boxers, une famille chinoise composée d'une vingtaine de membres fut martyrisée pour la foi. Avec le calme stoïque particulier à leur race, ces généreux chrétiens allèrent d'eux-mêmes placer leur tête sur le billot. Un de ces martyrs n'avait pas cinq ans. Le bourreau, soulevant par sa tressée la tête sanglante, la présenta à une femme qui regardait impassible: « Il est mignon, ton petit! » dit-il avec un hideux sourire. Et la femme riposta par ce mot sublime: « Il n'a jamais été aussi beau! »

Qu'était-ce que cette beauté, mes chers amis, sinon celle que chante le poète, celle que Dieu communique à notre âme en la brûlant par la souffrance:

C'est dans cet amoureux travail
Qu'à son image elle est frappée.
Il la durcit comme l'émail,
Il la trempe comme l'épée.

3. Enfin, la douleur, après nous avoir revêtu de la beauté divine, nous *jette sur le cœur de Dieu*. Rien désormais, ne pourrait arrêter l'essor de notre âme. La terre manque à nos pieds. Alors, n'ayant plus d'appui ici-bas, nous regardons le ciel et nous nous y élancions en ligne droite pour nous reposer sur le Bon Dieu. « Ne trouvez-vous pas, écrivait Mgr d'Hulst, que quand les calamités pleuvent de toutes parts et qu'il n'y a plus au dedans et au dehors un coin qui ne soit une plaie, il devient plus facile de s'élever, dans l'amour par le chemin de l'adoration? Toute autre voie étant fermée, il n'y a plus que la voie verticale, celle des grandes ascensions. Et on la suit. »

On suit la verticale. Et « c'est la morale de l'épreuve, » conclut Mgr Baunard. Que ce soit votre résolution, jeunes cœurs qui souffrez.

Voici un homme qui, visité par la douleur, eut la haute sagesse de s'en servir pour revenir à Dieu et réparer ses fautes. Paul Féval composait des romans frivoles, quand soudain il perdit sa fortune. Il était désolé. Son épouse, d'un mot attendri, lui rappela le Père qui est aux cieux. Ce mot réveilla la foi dans l'âme meurtrie. Féval se remit à aimer Dieu, le seul bien qui lui restât après ceux de la terre. Puis, pour réparer les scandales qu'il avait

¹ D'après Mgr Baunard, *Le Vieillard*, p. 325.

donnés par ses écrits, il se condamna au travail écrasant de reviser ceux-ci. Il va s'enfuir vivant à Clignancourt derrière la Butte-Montmartre, dans une maisonnette d'ouvrier, à l'ombre d'un jardin enclos de planches. Et le voilà attelé à l'ingrate besogne d'émonder ses romans, au risque de périr à la tâche. Chaque jour il monte au Sacré-Cœur. La côte est abrupte, mais moins rude à ses yeux que ne fut la montée du Calvaire. « C'est, dit-il, la trop faible expiation due à mon Dieu par l'auteur de si déplorables écrits. » Le généreux pénitent expira dans ces sentiments à l'âge de 70 ans¹.

Voilà un homme frappé par le malheur qui sut admirablement faire servir à l'expiation le malheur même, et qui comprit le rôle important de la souffrance dans la vie du pécheur converti. Imitiez-le, mes chers amis, suivez aussi la verticale qui mène directement au cœur de Dieu par la vertu de pénitence. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

LXI

18^e Dimanche après la Pentecôte

LE SACREMENT DE PÉNITENCE

Mes frères,

Il y a une chose qui surprend et qui étonne quand on lit l'évangile que vous venez d'entendre. Un pauvre malade vient demander sa guérison à Jésus. Celui-ci semble l'accueillir avec bonté et l'exaucer. Et pourtant, au lieu de le débarrasser immédiatement de son infirmité, il lui dit : « Ayez confiance, vos péchés vous sont pardonnés. » Ce n'était certes pas, semble-t-il, ce que sollicitait le paralysé.

Pourquoi donc cette conduite singulière du divin Sauveur ? Ce bon Maître voulait nous instruire et nous montrer qu'à ses yeux la première et la plus grave des maladies de l'homme est celle qui atteint son âme, c'est le péché ; que le plus grand et le plus précieux des bienfaits que Dieu puisse nous accorder, c'est la guérison de notre âme, le pardon de nos fautes. Car Jésus en remettant les péchés du paralytique préluait à ce qu'il devait faire plus tard pour nous dans le sacrement de Pénitence.

Aussi, mes frères, l'un des motifs les plus pressants de nous montrer reconnaissants envers Dieu, c'est l'institution de ce sacrement de miséricorde, parce que c'est le plus beau témoignage de son amour. Mais en même temps une grave obligation nous incombe, l'obligation de nous en servir.

I

Oui, mes frères, jamais Dieu ne montra pour l'homme plus d'amour, plus d'affection, qu'en établissant le sacrement de pénitence. En voici la raison donnée par le saint Concile de Trente : « Si les chrétiens étaient assez heureux pour demeurer fermes et stables dans la grâce du baptême, le sacrement de pénitence leur serait tout à fait inutile. Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, connaissant notre fragilité et prévoyant nos chutes, a établi un autre remède pour rendre la vie à ceux qui, après le baptême, sont tombés de nouveau dans la servitude du péché et sous l'esclavage du démon. Et ce remède c'est le sacrement de pénitence, appelée par les saints Pères la *seconde planche après le naufrage*, c'est-à-dire l'unique ressource qui reste au chrétien quand il a eu le malheur de perdre l'innocence baptismale. »

Sans doute elle fut infinie, la marque d'amour que Jésus nous a témoignée sur le Calvaire. Mais à quoi nous eût servi la rédemption, si le sacrement de pénitence ne nous en avait appliqué les mérites ? En vain le sang d'un Dieu eût coulé, si nous n'avions eu le saint tribunal pour laver et purifier nos âmes dans ce sang, toutes les fois que nous en avons besoin. Jésus a poussé la bonté jusqu'à l'extrême, nous dit l'Apôtre, en instituant le sacrement de l'Eucharistie. Mais qui d'entre nous eût été assez pur et assez digne pour se nourrir de la chair d'un Dieu si le sacrement de pénitence ne nous rendait l'innocence nécessaire ? « Notre pauvre âme, pétrie de misères par suite du péché originel et sans cesse attirée au mal par le démon, succombe parfois dans cette lutte redoutable, perd la grâce en se séparant de J.-C. par le péché et tomberait ainsi dans le désespoir et l'enfer sans la miséricorde du Bon Dieu qui nous a donné un remède à tous ces maux, le sacrement de pénitence¹. » Hélas ! que fût donc devenu l'homme sans ce précieux remède !

Nous étions purs, innocents, beaux comme les anges de Dieu, revêtus de la grâce et dignes d'entrer dans le séjour de la gloire et du bonheur, au sortir du baptême. Dieu nous avait rendu tous nos droits perdus et nous avait dit : « Vous êtes mes enfants et mes héritiers. » Nous ne pouvions, mes frères, désirer un plus grand bonheur et ce bienfait aurait dû suffire à nous conserver fidèles à Dieu.

Mais un jour la tentation se présenta ; le démon, la nature corrompue nous attaquent. Trop faibles dans la résistance, trop oublieux des droits et des bienfaits de Dieu, nous nous sommes laissés entraîner, nous avons commis le péché.

Le péché ! mes frères, ce fut la mort spiri-

¹ D'après Mgr Baunard, *Le Vieillard*, p. 326 et 424.

¹ Mgr de Ségur, *Instructions familiales*, t. I, p. 212.

tuelle pour notre âme. La vie divine se retira ; la grâce disparut et la maison de Dieu devint la demeure du démon. Ce jour-là tout était perdu et pour l'éternité. Dieu indignement outragé par sa créature en révolte lui enleva tous ses droits et tous ses privilèges. Et voilà l'homme coupable condamné au terrible supplice des damnés. Il n'avait plus à attendre que son châtiment, c'est-à-dire les souffrances inouïes et sans fin qui lui étaient réservées. Ce malheureux sort émut le cœur du Créateur. Il eut compassion de notre faiblesse et voulut malgré notre ingratitude prendre pitié de nous comme Jésus prit pitié du paralytique. De là le sacrement de la réconciliation où l'âme tombée trouve le pardon de ses fautes, la grâce de Dieu et la remise de la peine éternelle.

Oui, mes frères, c'est le *pardon* que Jésus accorde par ses ministres au saint tribunal. « Allez, dit le divin Sauveur à ses apôtres et à leurs successeurs, allez à travers le monde, prêchez ma doctrine, instruisez et pardonnez en mon nom. Je vous donne une puissance égale à la mienne. » C'est moi seul, il est vrai, comme Dieu, qui ai le pouvoir de pardonner les offenses dont je suis abreuvé. Eh bien ! je vous communique ce pouvoir. « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Vous pouvez les remettre tous, « *quæcumque* » ; petits ou grands, je n'en excepte aucun. Au ciel je ratifierai vos actes. Ce que vous ferez sur la terre, ce sera comme si je l'avais fait moi-même. (Mt., xviii, 18 ; Jo., xx, 23).

Ainsi le pécheur peut reprendre courage. Après sa faute, tout espoir était perdu et le malheureux pouvait s'écrier : « Je suis du nombre des damnés. » Mais non. Dieu avec son inépuisable bonté a tout prévu. Il demande au pécheur de venir se réconcilier, il lui a préparé le pardon. Qu'il s'agenouille au pied du ministre sacré, qu'il regrette sincèrement son crime, il sera effacé ; Dieu l'oubliera à tout jamais.

En même temps qu'il pardonnera, le Seigneur *raendra sa grâce*. La grâce, c'est l'apanage de ses enfants, c'est la robe nuptiale qui nous permet d'entrer au ciel ; la grâce, c'est l'amitié de Dieu accordée à notre âme, amitié féconde en bienfaits ; c'est plus que cela, c'est Dieu lui-même habitant en nous, s'unissant à nous, ne faisant qu'un avec nous. Or cette grâce nous la retrouvons dans le sacrement de pénitence. Dieu se penche auprès du pécheur ; il lui tend les bras, il vient à sa rencontre, semblable au père de l'enfant prodigue qui court au-devant de son fils pour le serrer contre son cœur et l'embrasser en lui rendant toute son affection.

Enfin le sacrement de pénitence fait disparaître toutes les suites du péché. La plus ter-

rible et la plus redoutable, c'était la damnation éternelle. Pauvre pécheur ! Une éternité de supplices pour un instant de plaisir ! Mais écoute : Dieu t'a appelé son enfant, quand tu t'es jeté à ses pieds pour lui demander pardon. Or un père ne laisse jamais périr son enfant, et Dieu ne pardonne pas à demi. Tout à l'heure pour ton péché tu méritais l'enfer, mais maintenant te voilà héritier du ciel.

Le sacrement de pénitence retire donc le coupable de l'abîme éternel. Plus de péché mortel, plus d'enfer. Un homme condamné à une détention perpétuelle ou au dernier supplice est transporté de joie quand il apprend que sa grâce est accordée. Mais un pécheur reçoit un bienfait plus grand quand sur sa tête est prononcée la sentence de l'absolution. Ce n'est plus l'enfer, avec ses éternels supplices, qui s'ouvre sous ses pas ; c'est le ciel, avec ses délices, son bonheur et sa gloire, qui resplendit à ses yeux.

Enfin le péché mortel avait ravi à l'âme coupable tous ses biens : sa dignité, sa beauté, ses mérites, sa paix, les trésors qu'elle avait amassés pendant une vie déjà longue peut-être passée dans l'innocence et la ferveur, le fruit de ses bonnes œuvres. Tout cela par la pénitence lui est rendu. En retrouvant Dieu dont elle s'était séparée, elle retrouve tout ce qu'elle avait perdu, elle est rétablie dans l'état où elle était quand elle commit le péché.

En un mot, après l'absolution comme avant la faute, le pénitent est l'enfant et l'ami de Dieu, le frère et le cohéritier de Jésus-Christ. Il peut compter sur le ciel. De là cette joie pure et quelquefois si vive que les vrais pénitents ont coutume d'éprouver au sortir du saint tribunal. O réconciliation pleine de charmes, peut-on te connaître et se refuser à soi-même le bonheur que tu procures !

Et à qui sommes-nous redevables de tout cela ? A l'infinie miséricorde de Dieu. N'est-elle pas admirable et digne de notre reconnaissance et de notre amour la bonté de Jésus dans l'institution du sacrement de Pénitence ? Je ne connais rien, mes frères, de plus beau et de plus touchant que cette tendresse et cette compassion de Dieu pour les hommes ! Et dire que beaucoup méprisent ce bienfait divin ! Semblables à des malades qui refuseraient de prendre un remède capable de leur rendre infailliblement la santé, ils ne veulent pas comprendre que le bonheur pour eux est là.

Non seulement ils méconnaissent ainsi l'amour de Dieu, mais ils manquent encore à une grave obligation.

II

En effet, mes frères, nous sommes obligés d'user du sacrement de Pénitence : premièrement parce que cela est nécessaire ; deuxième-

nient parce que Dieu le veut et que l'Eglise l'ordonne.

1. Je dis d'abord que cela est nécessaire. Voici les paroles prononcées par le saint concile de Trente dirigé par l'Esprit-Saint : « Le sacrement de Pénitence est aussi indispensable à ceux qui sont tombés dans le péché, que le sacrement de Baptême est indispensable à ceux qui ne l'ont pas encore reçu. » — Or, vous le savez : sans le baptême, pas de salut. On peut dire également : sans la pénitence, pas de salut pour le pécheur. A tous ceux qui *peuvent le recevoir* et qui n'ont point conservé l'innocence baptismale, le sacrement de Pénitence est donc absolument nécessaire. — La raison en est bien simple. Il faut être exempt de péché pour entrer en paradis et éviter l'enfer. Eh bien ! mes frères, comment sortir du péché après le baptême ? Par la pénitence. Cela n'est pas possible autrement. Jésus-Christ en effet n'a établi que ce moyen en donnant à ses apôtres, et à eux seuls, le pouvoir de remettre et de retenir les péchés.

Les portes du ciel resteront donc fermées au pécheur qui, par sa faute, ne se sera pas servi du sacrement de Pénitence.

2. J'ajoute que la volonté formelle de Dieu est que le pécheur recoure à ce moyen pour obtenir son pardon. L'institution du sacrement suffit pour nous en convaincre. Dieu qui est la sagesse même ne fait rien sans motif. S'il a établi un sacrement spécial pour remettre les péchés, c'est qu'il veut que nous nous en servions. Du reste, les paroles du Christ sont formelles : « Les péchés ne peuvent être pardonnés que par les apôtres et leurs successeurs ayant reçu mission et puissance pour cela. » J.-C. a donc établi des juges, et un tribunal pour juger les consciences et pour remettre en son nom les fautes que nous commettons. Par là-même il impose à tous les hommes l'obligation de recourir au moyen établi par lui, c'est-à-dire au sacrement de Pénitence.

3. L'Eglise, interprète de Dieu, chargée par J.-C. de nous diriger et de nous commander, nous fait aussi un précepte de recourir à ce sacrement. Elle a établi pour cela un commandement que vous connaissez tous. Elle oblige tous ses enfants qui ont atteint l'âge de discrétion, à se confesser au moins une fois chaque année et à recevoir le pardon de leurs péchés au saint tribunal. Celui qui désobéit à ce précepte de l'Eglise est aussi coupable que s'il désobéissait à Dieu. Il commet une faute mortelle. — D'ailleurs, le désir très vif de l'Eglise est que nous profitons de l'absolution plus fréquemment. Une excellente règle, que nous devrions toujours mettre en pratique, serait de nous confesser toutes les fois que nous en avons besoin, c'est-à-dire quand nous avons commis quelque faute grave.

Pour être complet et exact, je dois cepen-

dant vous dire, mes frères, que dans un seul cas le sacrement de Pénitence peut être suppléé : c'est quand nous sommes dans l'impossibilité de le recevoir et que nous avons la contrition parfaite. Un danger de mort nous menace, par exemple, nous sommes dans un naufrage, dans une bataille, victime d'un accident imprévu ; il n'y a point de prêtre présent. Que faire ? Nous repentir de nos péchés, avec le désir de nous confesser ; recourir avec confiance, au bon Jésus qui nous a tant aimés, faire du fond du cœur et le mieux possible des actes de contrition et d'amour. Il y a tout lieu d'espérer que notre contrition sera parfaite et que nos péchés seront pardonnés. Mais pour celui qui peut se confesser, il n'y a pas d'autre moyen de rentrer en grâce avec Dieu ; et le repentir ne peut être efficace sans le sacrement de pardon institué par Jésus-Christ.

**

Remercions Dieu du grand bienfait du sacrement de pénitence. Surtout usons de ce précieux et nécessaire moyen de salut, et usons-en bien.

Croyez-moi, mes frères, si vous n'êtes pas en règle avec le Bon Dieu, prenez votre courage à deux mains, allez trouver un prêtre, dites-lui que vous désirez vous confesser, et, au besoin, demandez-lui de vous aider. Soyez sûrs que si vous suivez ce conseil, vous serez heureux ; vous vous en trouverez très bien.

« Plus on se lave, plus on est propre, » dit le proverbe. Lavez donc souvent votre conscience et vous aurez l'âme toujours propre, toujours pure. De cette façon, quand le souverain Juge vous conviera aux noces éternelles, vous serez revêtus de la robe nuptiale et vous serez reçus dans le paradis. Ainsi soit-il.

LXII

19^e Dimanche après la Pentecôte

LA GRACE SANCTIFIANTE

Mes frères,

Voici le sens de la parabole que vous venez d'entendre. Le royaume des cieux c'est le royaume de Dieu, l'Eglise, militante sur la terre et triomphante au ciel. Le roi qui prépare les noces, c'est Dieu, le roi par excellence. Le fils du roi, c'est J.-C. qui fréquemment dans la Sainte Ecriture est désigné sous le nom d'époux, ayant pour épouse l'Eglise et même l'âme de chaque fidèle. Les conviés sont d'abord les Juifs, qui furent invités d'une manière spéciale à entrer dans l'Eglise de Jésus-Christ, mais s'y refusèrent. Ils outragèrent même, jetèrent en prison et mirent à mort les prophètes et les apôtres qui les appelaient. Ce sont ensuite les Gentils ou tous les autres

peuples qui ont pris la place des Juifs. Les serviteurs envoyés aux invités sont les prophètes, S. Jean-Baptiste, les apôtres, et après eux tous les hommes apostoliques. Le roi entrant dans la salle du festin, c'est le Christ venant à la grande assemblée du genre humain au jour du Jugement. Le convive dépourvu de robe nuptiale, c'est tout chrétien qui se présente en état de péché mortel.

En un mot, le divin Maître nous apprend que tous les hommes sont appelés au royaume des cieux, c'est-à-dire à faire partie de l'Eglise, mais que tous ne répondent pas à cette convocation ; de plus, que parmi ceux qui entrent dans l'Eglise il en est qui se damnent : ce sont ceux qui n'ont pas la robe nuptiale. Donc pour être sauvé, — c'est l'enseignement de Notre-Seigneur, — il faut premièrement être de l'Eglise : en dehors d'elle pas de salut ; deuxièmement il faut, dans l'Eglise, vivre en état de grâce.

La première condition, mes frères, est remplie par nous tous, puisque nous sommes entrés dans l'Eglise au jour de notre baptême. Mais, avons-nous tous la robe nuptiale exigée par Dieu, c'est-à-dire sommes-nous en état de grâce ? C'est de cette seconde condition que je vais vous parler, en vous expliquant la nature et en vous montrant la nécessité de la grâce sanctifiante.

I

1. On dit qu'une âme est en état de grâce quand elle possède la grâce sanctifiante, c'est-à-dire ce don surnaturel que Dieu répand gratuitement dans nos cœurs pour nous rendre agréables à ses yeux, pour faire de nous ses amis, ses enfants d'adoption, ses héritiers, les frères de J.-C., les temples du Saint-Esprit et nous associer à sa nature divine.

Aucun des bienfaits de Dieu n'est comparable à celui-là. En nous donnant un corps et une âme, le Créateur s'engageait à nous procurer tout ce qui convenait à notre nature : c'était déjà un précieux cadeau. Mais il ne s'en contenta point. Il voulut nous élever au-dessus même de l'état naturel, nous destiner à une félicité infiniment parfaite. Rien en dehors de lui ne pouvait réaliser son désir. C'est pourquoi il voulut se communiquer à nous. Il opéra cette merveille d'amour en nous donnant sa grâce ici-bas et sa gloire au ciel.

En pénétrant dans notre âme, la grâce la transforme et donne à nos facultés des capacités nouvelles, leur infuse une vie toute divine qui doit nous conduire à la possession de Dieu, à la participation à son bonheur infini et éternel.

2. Voilà, mes frères, en quelques mots, ce qu'on appelle la grâce sanctifiante ; ses effets nous la feront mieux connaître encore.

Nous l'avons tous reçue au baptême. Elle demeura en nous avec tous ses privilèges jusqu'au jour où nous eûmes le malheur de commettre le péché mortel. Ce jour-là nous perdîmes ce précieux trésor. Le péché nous rendit ennemis de Dieu, esclaves de Satan et nous priva de notre héritage céleste.

Heureusement la miséricorde divine ne nous abandonna pas. Elle nous ménagea un moyen de recouvrer la grâce perdue : le sacrement de pénitence.

Quand nous revenons à Dieu, que nous nous réconciliions sincèrement avec lui, de nouveau elle embellit notre âme. Dès lors le péché disparaît, nos fautes sont effacées, nos souillures purifiées aux yeux de Dieu, nous sommes revêtus de la symbolique robe nuptiale, image de l'innocence, de la pureté, de la beauté de notre cœur.

Et Dieu ne se lasse jamais de nous rendre sa grâce chaque fois qu'ayant péché nous revenons à lui. Il se plaît même à l'augmenter en nous, à la faire grandir, c'est-à-dire à se donner de plus en plus à nous selon nos bonnes dispositions.

En nous rendant sa grâce, non seulement Dieu nous pardonne, mais il nous regarde comme ses amis : « J'aime, dit-il, ceux qui m'aiment. » (Prov., viii, 17). Et N.-S. ajoute : « Ceux qui m'aiment sont aimés de mon Père. » (Jo., xiv, 21). Nous ne sommes donc plus pour Dieu comme des étrangers, mais des intimes : nous sommes de sa famille ; il va jusqu'à nous adopter pour ses enfants. « Videte, nous dit S. Jean, *qualem caritatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus* : voyez quelle charité Dieu nous manifesta, puisqu'il voulut que nous fussions non seulement ses amis, mais ses enfants. » (I Jo., iii, 1).

Oui, et dans le vrai sens du mot, nous sommes les enfants adoptifs de Dieu. Quand la grâce est en nous, le Père céleste abaisse sur nous ses regards avec complaisance et avec une tendresse vraiment paternelle. Nous pouvons dès lors lui adresser en toute vérité les paroles que le divin Maître nous met lui-même à la bouche : « Notre Père qui êtes aux cieux. » « Nous avons reçu, dit S. Paul, non pas l'esprit de servitude, mais l'esprit d'enfants d'adoption. » (Rom., viii, 15-16).

Or, « si nous sommes les enfants de Dieu, ajoute le même apôtre, nous sommes aussi ses héritiers. » (Ibid.). Car il est dans l'ordre que les enfants entrent dans l'héritage de leur père. — Nous sommes les frères de J.-C., puisque nous avons un même Père : tous les enfants d'un même père sont frères. Nous formons donc avec lui une même famille. « Nous sommes unis à ce divin Sauveur de la manière la plus intime, nous ne faisons plus qu'un avec lui ; tous ses trésors sont à nous,

et nous avons des droits certains et incontestables au ciel, comme étant les membres et les cohéritiers de celui que le grand Apôtre appelle notre frère aîné, « *primogenitus in multis fratribus.* » (Rom., viii, 29). Il est dans l'ordre également que les enfants partagent ensemble l'héritage de leur père¹. »

Par la grâce sanctifiante nous devenons aussi les temples du Saint-Esprit. Il habite en nous d'une manière toute particulière. L'apôtre S. Paul écrivait aux premiers chrétiens : « Ne savez-vous pas que vos membres sont les temples du Saint-Esprit qui est en vous ? » (I Cor., vi, 19). « Vous n'ignorez pas que vous êtes les temples de Dieu et que l'Esprit-Saint habite en vous. » (I Cor., iii, 17). — La T. S. Trinité elle-même vient établir sa demeure dans nos âmes. « Si quelqu'un m'aime, dit Jésus, ... mon Père l'aimera et nous viendrons en lui et nous y ferons notre demeure : *et mansionem apud eum faciemus.* » (Jo., xvii, 21).

J'ajoute enfin que par la grâce nous sommes en quelque sorte divinisés. Nous participons à la nature même de Dieu. Notre âme reçoit une empreinte divine, une parcelle de la beauté de Dieu. « *Efficiamur consortes divinæ naturæ.* » (II Pet., i, 4).

La grâce nous donne avec Dieu un rapport si intime, lui-même se communique à nos âmes d'une manière si substantielle que nous devenons un même esprit avec lui. La grâce est le commencement de l'union intime du Créateur avec la créature, union qui doit être parfaite au ciel dans la gloire ; union en vertu de laquelle l'âme est pour ainsi dire déifiée et ne fait plus qu'un avec Dieu.

Oh ! qu'elle est donc belle aux yeux de Dieu, mes frères, l'âme qui possède la grâce sanctifiante ! Elle est pure, sainte, déifiée, ornée de toutes les vertus et de tous les dons du Saint-Esprit qui accompagnent toujours la grâce ! Ses attraits sont si ravissants que l'Esprit-Saint lui-même l'a glorifiée par ces paroles : « Vous êtes toute belle et il n'y a pas de tache en vous ; *tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* » (Cant., iv, 7).

Tel est le don divin qui nous est offert à tous. Ne le dédaignons pas ; mais comprenons l'importance et la nécessité.

II

1. La grâce sanctifiante est d'abord, en elle-même, le plus précieux des trésors. Est-il, en effet, un bien sur la terre comparable à celui-là ? Non, mes frères. Tous les biens du monde ne sont rien en comparaison du moindre degré de la grâce sanctifiante. « La grâce de Dieu, dit S. Augustin, est si sublime qu'elle dépasse

non seulement les astres et les cieus, mais même tous les anges¹. » C'est le même docteur qui affirme que la qualité de Mère de Dieu, cette sorte de parenté divine qui ne laisse Marie inférieure qu'à Dieu seul, serait peu de chose si la T. S. Vierge n'avait eu la grâce dans son cœur. Cette grâce est en nous, selon l'expression de S. Thomas, comme la gloire commencée, de même que la gloire est la grâce consommée. C'est donc un bien d'une valeur infinie comme Dieu lui-même. Pour le conserver ou l'acquérir il vaudrait mieux sacrifier tous les avantages de ce monde. Il mérite donc que nous fassions tous les efforts, tous les sacrifices possibles pour le posséder. « La sainteté de la justice, dit l'Esprit-Saint, est la santé de l'âme ; elle vaut mieux que tout l'or et que tout l'argent. » (Eccli., xxx, 15). Si la grâce sanctifiante est le plus grand de tous les biens, sa perte est donc le plus grand de tous les maux. Celui qui ne la possède point perd sa vie et s'expose à perdre son éternité : il est dans un extrême danger, puisque la mort peut nous surprendre à tout instant.

2. Il perd sa vie d'abord. Toutes ses actions sont sans valeur devant Dieu et sans mérite pour le ciel. De plus, celui qui a perdu la grâce sanctifiante a perdu tout le fruit des bonnes œuvres accomplies par lui avant d'avoir commis le péché. Il ne peut donc avoir droit à aucune récompense. Les œuvres faites en état de péché mortel sont des œuvres mortes : elles ne sont point animées par le Saint-Esprit, elles ne procèdent pas d'une âme amie de Dieu et vivante de la vie de la grâce. Elles n'ont aucune valeur pour l'éternité et ne seront jamais récompensées dans le ciel. « Comme le sarment, dit J.-C., ne saurait porter du fruit s'il ne demeure uni au cep ; il en est de même de vous, si vous ne demeurez en moi par la charité. » (Jo., xv, 4).

La grâce sanctifiante est donc nécessaire pour rendre nos actions méritoires et dignes de la récompense du ciel. C'est elle qui est la source d'où découle la valeur surnaturelle de toutes nos œuvres, elle qui leur donne du prix. Toutes les œuvres du juste, et elles seules, jusqu'aux plus petites, jusqu'à un verre d'eau froide offert à un pauvre pour l'amour de Jésus-Christ, donnent droit à un nouveau degré de gloire dans le ciel. Aussi la Sainte Ecriture promet la gloire aux justes à titre de récompense et de justice. « *Mercès vestra copiosa est in cælis.* ; une grande récompense vous est réservée dans les cieus. » (Mt., v, 12). Quel immense trésor de mérites peut amasser une âme en état de grâce, mes frères ! Chacun de ses actes, chacune de ses paroles, de ses pensées, de ses souffrances peuvent lui être méri-

¹ Guillois, *Explication du catéchisme*, t. II, p. 606.

¹ S. Aug., *Ad Bonif.*, lib. II, c. iv.

toires. Les choses les plus indifférentes faites par soumission à la volonté de Dieu augmentent la somme de ses mérites. Quelle richesse et quelle moisson spirituelles !

3. Nécessaire pour mériter, l'état de grâce est surtout *nécessaire pour aller au ciel*. Sans la grâce, impossible à qui que ce soit d'être reçu en paradis. Quelque soit le bien que vous ayez fait d'ailleurs, quelle que soit votre honnêteté, quelles que soient vos qualités et vos vertus naturelles, si vous n'êtes pas revêtus de la robe nuptiale en mourant, c'est-à-dire si vous n'êtes pas en état de grâce, vous êtes perdus à tout jamais. Par contre, tout homme qui meurt en état de grâce, et celui-là seulement, est sauvé. Il goûtera une éternité de bonheur.

C'est bien ici surtout que j'ai le droit de dire que la grâce est le plus grand, le plus précieux des biens, puisque celui qui la possède s'assure un bonheur parfait et éternel et celui qui en est privé s'expose au plus terrible des malheurs, au malheur éternel de l'enfer.

Remercions la divine bonté, mes frères, de ce qu'elle nous a rendu si accessible l'état de grâce. Désirons vivement le conserver toujours ; faisons tous nos efforts pour y demeurer ou le retrouver sans délai quand nous l'avons perdu. Il nous est nécessaire pour assurer notre salut : car personne n'est à l'abri des coups imprévus de la mort ; et mourir dans l'état de grâce, c'est être sauvé.

C'est le bienfait que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il.

PETITES LECTURES

X

LA SCIENCE

Le mot qu'on prononce peut-être le plus souvent, à notre époque, c'est « la Science. » On entoure la science d'une sorte de culte, de vénération admirative ; et beaucoup d'hommes, de libres penseurs surtout, prétendent qu'elle remplacera Dieu. La science a certainement fait des découvertes merveilleuses dans la lumière, dans l'électricité, et pour le moment elle conquiert l'espace, où nos aéronautes volent comme des oiseaux. Cependant elle est bien contrainte de rabattre de ses prétentions, en présence des accidents nombreux et persistants qui nous consternent, et force lui est d'avouer qu'elle n'est ni toute prévoyante, ni toute puissante.

Beaucoup de croyants toutefois se scandalisent de voir des savants qui sont irréligieux et même qui ne croient pas en Dieu. Ils se

demandent comment il peut se faire que des hommes, par ailleurs éminents, n'admettent pas l'existence de Dieu.

Cela vient de ce que ceux-ci ne connaissent qu'une toute petite partie de la science universelle, et qu'ils se sont confinés dans l'étude de choses positives.

I

C'est la Bible surtout qu'ils attaquent, d'ailleurs sans succès, car leurs objections d'hier sont résolues aujourd'hui par une science mieux informée, et celles d'aujourd'hui seront de même réduites en poussière demain.

Aucune science n'a jamais pu établir de vraies certitudes contre la religion. L'on n'a réussi qu'à amasser des obscurités qui se dissipent ensuite, comme les nuées du matin s'évanouissent sous l'action du soleil.

« La Bible et la nature, dit un savant allemand, Kurtz, sont toutes deux la parole de Dieu et donc doivent s'accorder. Si cet accord parfois semble ne pas exister, c'est que la science du théologien ou celle du naturaliste est en défaut. » Alors il convient d'attendre de nouvelles lumières qui viendront sûrement. Ni Bossuet, ni S. Augustin ne comprirent comment Dieu créa la lumière le premier jour et le soleil seulement le quatrième jour. C'est qu'ils s'imaginaient que le soleil était, avec les étoiles lointaines, le seul foyer de lumière, tandis que la science nous a appris que jamais la lumière électrique n'obtint des effets aussi puissants et aussi constants que pendant l'époque qui suivit le chaos.

La science se trompe presque toujours parce qu'elle est trop pressée de conclure.

Elle se trompe aussi parce qu'elle est incomplète.

Tout est admirable dans le monde créé, tout sollicite notre attention et notre étude. Etudiez seulement le gouvernement et les mœurs des abeilles ou des fourmis, vous êtes ravis de voir tant d'ordre, de méthode, d'obéissance, d'activité et d'intelligence dans une fourmilière ou dans une ruche. Vous passez des heures, des journées à observer, et vous ne vous lassez point de regarder, de réfléchir. De même si vous contemplez avec un microscope les infinnités petits : ce sont des mondes nouveaux que vous découvrez, des êtres inconnus, des terrains inexplorés dont la perspective vous passionne. Mais le champ de la science est si vaste que vous ne pouvez, après une longue vie, en bien connaître qu'un humble coin sur lequel seulement vous dissertez avec compétence. Les autres, vous les ignorez.

Le savant, absorbé par la science spéciale qu'il a choisie, ressemble à un homme qui a creusé un puits profond. Il connaît à merveille les différentes couches de terrains qu'il a tra-

versées, et quand du fonds de son puits il regarde en haut, il aperçoit la lumière du jour, mais une lumière pâle, éloignée, restreinte. Ce n'est pas la grande lumière du soleil. Il ne voit pas les rayons qui dorent les sommets, les espaces lumineux rapprochés par la pureté de l'air et qui font ressortir la beauté des montagnes vêtues d'aurore. Que diriez-vous si dans son puits il déclarait superbement qu'il n'y a ni Alpes ni Pyrénées, parce qu'il ne les a pas vues?

Le vrai savant, comme Newton, Euler, Cuvier ou Ampère, pense autrement. Des effets il remonte à la Cause qui est Dieu, et il l'adore. C'est pour le mieux connaître qu'il étudie, qu'il travaille, et il redit avec bonheur cette belle prière par laquelle Képler termine un de ses ouvrages d'astronomie :

« Avant de quitter cette table sur laquelle j'ai fait toutes mes recherches, il ne me reste plus qu'à lever les mains et les yeux au ciel et qu'à adresser mon humble prière à l'auteur de toute lumière. O toi qui, par les lumières que tu as répandues sur la nature, élèves nos désirs jusqu'à la divine lumière de ta grâce, afin que nous soyons un jour transportés dans la lumière éternelle de ta gloire, je te rends grâces, Seigneur et Créateur, de toutes les joies que j'ai éprouvées dans les extases où me jette la contemplation de l'œuvre de tes mains. Voilà que j'ai composé ce livre qui contient la somme de mes travaux, pour proclamer devant les hommes la grandeur de tes œuvres. Ne me suis-je point laissé aller aux séductions de la présomption en présence de leur beauté adorable? Autant que les bornes de mon esprit m'ont permis d'en embrasser l'étendue infinie, je me suis efforcé de les connaître aussi parfaitement que possible, et s'il m'était échappé quelque chose d'indigne de toi, fais-le-moi connaître, afin que je puisse l'effacer. »

Ainsi parle, raisonne et prie la vraie science.

II

Mais les vrais savants sont rares, parce que la plupart de ceux qui étudient se confinent dans la connaissance des choses positives et dans les preuves mathématiques. Or, il n'y a point de géométrie dans l'étude de l'histoire, de la philosophie, de l'âme, de la religion. L'histoire s'appuie sur les témoignages, la philosophie en appelle à la raison, au sens intime. C'est un genre de preuves que le mathématicien ou ne comprend pas, ou n'admet pas. Et cependant ce sont des preuves certaines.

Les sciences naturelles examinent les choses *apparentes*, les faits, la matière; elles comparent, elles en déduisent des lois, des principes, des conclusions contrôlées et souvent irrécusables, quoique la plupart du temps la

cause leur échappe. Nous avons la télégraphie, par exemple, qui est une découverte merveilleuse, mais aucun savant n'a pu nous dire encore quelle est la cause de l'électricité.

La foi au contraire, dit S. Paul, est l'argument, la preuve des choses *non apparentes*, *argumentum non apparentium*. En effet Dieu, l'âme dont elle nous parle, nous ne les voyons pas. Cependant Dieu et l'âme existent, nous en avons pour preuve les conclusions de la raison et celles de la foi. La raison nous montre ce magnifique univers avec son immensité et ses harmonies et elle nous dit : « Ces effets splendides ont une cause, et cette cause suprême, c'est Dieu ! »

Les savants habitués à manipuler la matière ne se rendent pas à ces raisonnements, parce qu'ils déclarent ne croire que ce qu'ils voient. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que leur science manque d'un élément nécessaire qui est le bon sens? N'est-ce pas en effet le bon sens qui nous dit : « Voici un beau tableau, il a eu pour auteur un peintre de mérite. Il est certain en tout cas qu'il ne s'est pas peint tout seul. Ce monde qui est infiniment plus beau que le plus grand chef-d'œuvre de Raphaël a donc eu un auteur, une cause toute-puissante, un créateur. »

Est-ce que le savant qui nie Dieu parce qu'il ne le voit pas, parce que Dieu, dit-il, est « inconnaissable, » nie l'électricité dont il constate les effets dans la télégraphie sans fil? Nullement. Il croit à l'électricité, bien qu'il ne la voie pas et qu'il en ignore le principe. Il déclarerait absurde celui qui en contesterait l'existence, et lui il conteste l'existence de Dieu ! C'est lui qui est absurde dans sa négation et qui manque absolument de bon sens. Montaigne parle d'un savant de son temps qui, à force d'étudier, de chercher à comprendre, « emporta son jugement hors de son siège » et « ne l'y put jamais remettre. » Il pouvait se vanter, ajoute-t-il, « d'être devenu fol par sagesse. » C'est le portrait exact de beaucoup de savants.

Outre le bon sens, il manque aussi à certains savants la vertu d'humilité. « La science enfle, » dit S. Paul. Quand un homme, comme Pasteur, s'est penché sur le monde des infiniments petits et qu'il y a vu des choses qui jusque-là avaient échappé au regard des hommes, des êtres dont on ne soupçonnait pas l'existence et qui conduisent l'univers, qui sont la cause, jusque-là ignorée, ou d'immenses bienfaits ou de pernicieuses maladies, quand il les a vus défiler devant lui, travailler, accomplir avec persistance, avec intelligence même, leur œuvre de vie ou de mort, il lui faut une grande modestie pour ne pas se croire un peu le créateur de ces merveilles que son œil a sondées et que nul n'avait aperçues avant lui. Si c'est un

homme de caractère médiocre, perdu dans ses pensées, dans ses observations, dans les lois qu'il a constatées, il s'admira lui-même, il s'enorgueillira, il se laissera enivrer par les adulateurs qui le proclameront un génie, un créateur, un Dieu. S'il est au contraire un vrai savant, il adorera la puissance infinie qui a créé tous ces êtres, tous ces éléments, il s'humiliera d'avoir observé tant de choses et d'en savoir encore si peu, il dira avec Pasteur : « J'ai gardé la foi de ma mère ; si j'étais encore plus savant, j'aurais la foi de la bonne femme du peuple qui dit son chapelet. »

ALLOCUTION POUR LES NOCES D'ARGENT D'UN CURÉ-DOYEN

Gratias agamus Domino Deo nostro.
Rendons grâce au Seigneur notre Dieu.

C'est là, cher Monsieur le doyen, ce que tout à l'heure nous vous entendrons dire. Debout, à l'autel, en présence du tabernacle où demeure le Christ Jésus, vous chanterez en élevant les mains vers le ciel : « *Gratias agamus!*... Rendons grâce!... »

Quelle parole, en effet, convient mieux aujourd'hui que celle-là sur vos lèvres, sur les lèvres de vos amis, sur les lèvres de vos paroissiens?

I

Voilà vingt-cinq ans que vous êtes prêtre. Sans doute le sacerdoce est éternel, et quand on est prêtre, c'est pour toujours : *Tu es sacerdos in æternum!* Mais, sur la terre, les années nous sont mesurées ; et quand déjà elles s'allongent, quand elles s'ajoutent les unes aux autres jusqu'à former un quart de siècle, n'est-ce pas là un bienfait de Dieu dont il faut lui être reconnaissant?

Il y a donc vingt-cinq ans que vous avez reçu l'onction sainte qui fait les prêtres, et c'est dans la paroisse St-Martin de L..., c'est près de moi, que vous fîtes vos débuts dans le ministère sacré. Votre vicariat dura sept années ; et ni l'un ni l'autre nous n'avons oublié ces jours de labeur, de fatigue, et aussi de bénédictions, que nous passâmes ensemble. Ma maison vous est toujours ouverte ; mes paroissiens vous reconnaissent et vous estiment ; et vous ne venez jamais parmi nous sans y rencontrer un sourire accueillant, des saluts affectueux, des mains tendues pour serrer la vôtre, en signe d'une amitié qui ne passe pas.

Puis, ce fut P... où je vous ai vu à l'œuvre, et où tout de suite vous vous fîtes remarquer par votre assiduité, votre zèle, votre talent de parole. Je me rappelle encore les belles fêtes organisées en l'honneur de Jeanne d'Arc

et en souvenir d'un de ses plus valeureux compagnons d'armes, Bertrand de Poulangy. Quel éclat ! Quel enthousiasme dans ces manifestations plusieurs fois répétées et qui étaient l'heureux prélude des fêtes religieuses d'aujourd'hui et, je l'espère, de la fête nationale de demain !...

C'est là que l'autorité épiscopale bien avisée vint vous prendre, pour vous amener à V..., et vous faire le doyen du canton. C'est une dignité que vous méritiez ; et vos confrères comme vos paroissiens n'ont qu'une voix pour se louer de vous avoir à leur tête.

Aussi est-il juste que vous disiez à Dieu de tout votre cœur : « Seigneur, je vous rends grâce ! »

Oui, rendez-lui grâce de la belle vocation qu'il vous a donnée. Rendez-lui grâce de toutes les messes que vous avez célébrées. Un pieux évêque, qui comptait pour rien les tribulations de cette vie, s'est écrié : « Qu'importe la croix sur les épaules, quand on a l'Eucharistie dans le cœur ! » Pendant vingt-cinq ans, chaque jour, en communiant à la chair et au sang du Christ, vous avez eu l'Eucharistie dans le cœur ; et c'est ce qui vous a consolé au milieu de vos peines, dans ces mille souffrances que le monde ne comprend guère, mais qui sont la croix du prêtre.

Rendez grâce à Dieu de tout le bien que vous avez fait, de tant d'âmes guéries, sanctifiées, sauvées, et par vous, à force de sollicitude pastorale, mises en possession du ciel.

Rendez grâce à Dieu de toutes les joies que vous avez goûtées à son service. Sans doute vous n'avez guère connu que des temps difficiles et pleins de périls. Depuis que vous êtes prêtre, en effet, vous avez vu la religion combattue, l'Eglise répudiée par l'Etat, les séminaires fermés et ruinés, les fondations pieuses confisquées, le clergé réduit à tendre la main et à mendier — ce qui est une cruelle humiliation — son pain quotidien. Vous avez vu tout cela, et nous ne sommes pas au bout. Mais vous êtes de ceux qui ne se découragent pas et qui ont foi dans l'avenir...

On demandait un jour à Mgr Dupanloup qui lutta si fort pour toutes les libertés de l'Eglise, en quel temps et en quel pays il aurait préféré vivre. — « Dans quel temps ? s'écria-t-il ; mais dans celui-ci ! En quel pays ? mais dans le mien, et cent fois dans le mien ! »

Vous n'avez jamais parlé autrement, en chaire, dans votre bulletin paroissial ; et aujourd'hui encore, quoi que vous ayez rencontré en fait d'ingratitude et d'hostilité, quoi que vous supportiez de lassitude et de crève-cœur, votre âme est assez forte, assez vaillante pour tenir le même langage, un langage, à coup sûr, profondément chrétien et éminemment français.

II

Et c'est de cela, mon cher ami, que nous vous félicitons tous. C'est une fête intime que celle-ci et d'où vous avez voulu que tout éclat fût banni. Mais du moins vous avez pour s'associer à votre messe d'action de grâces votre vénéré supérieur d'autrefois, qui, dans ce pays dont il est l'honneur, aime à vous appeler « son curé » ; vous avez votre frère à qui vous attachent la tendresse et le dévouement d'un aîné, je dirais presque d'un père ; vous avez le prêtre qui vous donna les premières leçons, vos compatriotes qui, prêtres comme vous, vous gardent une très touchante affection ; vous avez vos confrères du canton : aucun ne manque à ce rendez-vous de la reconnaissance. Tous ont eu à cœur d'être ici et de vous marquer à quel point ils apprécient l'empressement et la cordialité avec lesquels vous vous mettez tout à leur service pour les aider, les soutenir, les encourager dans la conduite de leur paroisse, et leur apporter en toutes choses ce réconfort fraternel que nos Saintes Ecritures nous recommandent, et qui est une des formes les plus délicates de la charité sacerdotale.

III

Et si maintenant je regarde au-delà de ce cercle de prêtres et d'amis qui vous entourent, je vois un bon nombre de vos paroissiens qui ont tenu à fêter vos noces d'argent, et parmi eux, au premier rang, les hommes de cœur qui vous assistent de leurs conseils, et dont la foi, la générosité vous sont une des plus douces joies de votre ministère.

Ah ! mes bien chers frères, ne le savez-vous pas ? C'est à vous, à vos familles, à vos enfants que vont toutes les pensées, toutes les affections de votre curé. C'est pour vous qu'il vit, qu'il travaille et qu'il use ses forces ; et il pourrait vous dire, dans la langue de S. Paul, qu'il n'y a rien en lui qu'« il ne dépense, qu'il ne sacrifie volontiers pour vos âmes. *Impendā et superimpēdā ipse pro animabus vestris.* » (II Cor., XII, 15).

Eh bien ! ce sont là des services, des bienfaits inestimables ; et la meilleure manière de les reconnaître, je vais vous la dire. — C'est d'abord d'écouter votre curé. Quand il vous parle ici, dans cette église, dans vos maisons, sur les chemins mêmes où il vous rencontre, soyez sûrs que sa parole vient de son cœur et qu'elle n'a d'autre intérêt que celui de vous faire du bien. — C'est ensuite d'obéir à votre curé. Quand il vous presse de remplir vos devoirs religieux, d'être assidus aux saints offices, à la messe, le dimanche, de fréquenter les sacrements, c'est Jésus-Christ lui-même, dont il tient la place auprès de vous, qui vous rappelle que, parmi tous les biens de la terre que recherchent, que poursuivent les ambi-

tions et les convoitises des hommes, il n'y a rien de nécessaire et de vrai que de vivre et de mourir dans la grâce de Dieu. — C'est enfin d'aimer votre curé. Est-ce que lui, en venant parmi vous, en prenant possession de cette paroisse, n'a pas, devant ces autels, juré de vous être dévoué jusqu'à la mort ? Et il a tenu parole. Soyez-lui donc dévoués, vous aussi ; et s'il partage vos joies, s'il compatit à vos peines, s'il défend vos intérêts, si vos deuils sont les siens, s'il n'y a pas une famille qui ne lui soit chère, comme étant sa propre famille, sachez par vos prières, vos services, vos attentions délicates, le payer de retour.

Et en se sentant écouté, obéi, aimé, non seulement il oubliera les tristesses de ce temps, mais il se tournera vers Dieu, comme il le fait en ce moment, et avec plus d'émotion encore il lui dira : « Seigneur, je vous rends grâces ! »

**

Je ne souhaite rien tant, mon cher ami, — et c'est le vœu de tous ceux qui sont ici et qui m'entendent, — que cette parole, votre cantique d'aujourd'hui, l'hymne en quelque sorte de vos vingt-cinq années de sacerdoce, demeure toujours sur vos lèvres ; et qu'un jour, après avoir célébré d'autres noces que celles-ci, vos noces d'or, comblé de mérites, entrevoyant déjà pour votre longue carrière toute consacrée à Dieu et aux âmes, la couronne qu'attendait S. Paul, vous redissiez encore, avec un accent de suprême bonheur, comme la préface du ciel : « Seigneur, vous avez été bon pour moi, vous avez réjoui tous les âges de ma vie, je vous rends grâces, et c'est pour toujours. » Ainsi soit-il !

La collection de la PRÉDICATION

Nous rappelons à nos abonnés que nous pouvons leur fournir les années antérieures de la **Prédication** depuis 1895 inclusivement.

Chaque année, en fascicules, coûte 8 f. ; une année de *Doctrine* et de *Prédication*, 13 f. ; port en sus. Nous accordons volontiers toutes facilités de paiement.

Comme recueils de *plans de sermons*, on utiliserait facilement nos **Tables Générales**, dont chaque volume contient plus de deux mille plans, avec références aux volumes de la *Prédication*.

Celles de la *Deuxième Série* coûtent 6 f., *franco* 6 f. 40 pour la France, 6 f. 80 pour l'Etranger. — Celles de la *Troisième Série* coûtent 8 f., *franco* 8 f. 50 pour la France, 9 f. pour l'Etranger.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 septembris 1913.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 11 septembre 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Deuxième Retraite à des Jeunes Gens. — LA VIE ET LES VERTUS DU JEUNE HOMME CHRÉTIEN. — VII. Le Pain de vie (méditation), 657. — VIII. Les vertus chrétiennes : *L'humilité*, 659. — IX. La mort chrétienne, 662.

Instructions dominicales. — LXIII. 20^e Dim. après la Pentecôte : Les qualités de la foi, 666.

Avis paroissiaux. — Sur les indulgences, 668.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XLIV. — En route pour Jérusalem, 670.

DEUXIÈME RETRAITE A DES JEUNES GENS

La vie et les vertus du jeune homme chrétien

VII

LE PAIN DE VIE (Méditation)

Ego sum panis vite.
Je suis le Pain de vie.
(Jo., vi, 35).

Adorons N.-S. J.-C. déclarant devant ses disciples qu'il est le Pain de vie, et instituant, la veille de sa mort, le Pain eucharistique.

Les disciples lui demandent de faire un miracle pour prouver sa mission divine : « Afin d'attester la sienne devant le peuple hébreu, disent-ils, Moïse a fait descendre sur la terre la manne céleste : *Panem de caelo dedit eis manducare.* (Jo., vi, 31). Et vous, Maître, que ferez-vous ? » Pour réponse, Jésus leur promet de réaliser un jour une bien plus grande merveille. La manne semblait descendre du ciel ; en réalité elle n'en venait pas ; Jésus leur donnera un pain véritablement céleste. La manne n'était distribuée qu'à un peuple particulier ; Jésus donnera son pain au monde entier. La manne n'alimentait que la vie du temps : « Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; » le pain de Jésus donnera la vie de l'éternité : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum.* (Jo., vi, 59). En entendant ces choses, les disciples supplient le Maître de leur donner bien vite ce pain. Alors Jésus de leur dire avec une tendresse infinie : « Je suis le Pain de vie : celui qui vient à moi n'aura pas faim. *Ego sum Panis vite : qui venit ad me non esuriat.* »

Heureux les disciples qui purent aller à Jésus, pendant sa vie mortelle, pour apaiser leur faim ! Mais le divin Maître n'a pas voulu que ce bienfait fût limité pour un temps

seulement à quelques privilégiés. Vous aviez promis, Seigneur, de nourrir de votre pain le monde entier. Alors que faites-vous ? Sur le point de mettre un terme à votre court passage parmi les hommes, vous vous recueillez et par votre toute-puissance vous faites, pour ainsi dire, jaillir l'Eucharistie qui perpétuera votre présence au milieu de nous. De l'Eucharistie vous faites un pain et vous nous dites à tous : « Prenez et mangez : ceci est ma chair que je donne pour la vie du monde. »

O Pain de vie, ô mon Sauveur, je vous adore !

Laissez-moi, à vos pieds, durant quelques instants, soumettre à l'analyse ce pain de vie, en reconnaître la vertu, et voir comment l'Eucharistie est la vie de l'homme, la vie de son intelligence, la vie de son cœur, la vie de sa volonté.

I. — L'Eucharistie, vie de l'intelligence

La vie de l'intelligence, c'est la lumière, la vérité. Or Jésus est la Lumière du monde : *Lux mundi... Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Il est la Voie, la Vérité et la Vie. Vous l'affirmez, ô Jésus, et tous ceux qui ont prêté l'oreille à vos divines leçons ont confessé que jamais prophète en Israël n'avait parlé avec tant de sagesse.

Que connaissait avant vous le monde païen ? Il ne connaissait pas la vérité ; il vivait dans les ténèbres. Mais dès que vous eûtes fait entendre votre voix, la lumière resplendit dans les ténèbres : *Lux in tenebris lucet.* Ceux qui aimaient les « ténèbres de la mort » repoussèrent la vérité, source de vie. Mais ceux qui désiraient vivre par la lumière la reçurent avec des transports d'allégresse.

En ce temps-là, on vit les petits, les humbles, les pauvres, les ignorants tout à coup inondés des clartés de la Bonne Nouvelle, à tel point que S. Paul les appelait les « fils du jour et de la lumière : *Vos filii lucis estis et filii dei.* » (I Thess., v, 5). « Jadis, dit-il encore, vous étiez ténèbres ; maintenant, vous êtes lumière dans le Seigneur. *Eratis tenebræ, nunc autem lux in Domino.* » (Eph., v, 8).

Cette lumière, qui resplendit sur le monde, d'un si vif éclat, à l'aurore du christianisme, n'est pas éteinte. Elle est dans l'Eucharistie, puisque l'Eucharistie, c'est Jésus vivant et immortel. Elle a le même rayonnement, la même efficacité. Que d'esprits, durant le cours des siècles, sont venus l'y chercher et y ont trouvé la réponse à l'erreur, la solution du doute, l'aliment de la foi, la clé du mystère ! Quand le grand docteur de l'Eglise, S. Thomas d'Aquin, réunissait en un ouvrage magistral toute la somme des vérités chrétiennes,

il se heurtait parfois à des difficultés de doctrine. Que faisait-il ? Il s'agenouillait devant Jésus-Hostie, il lui demandait dans la prière les lumières nécessaires. Et toujours il se relevait, emportant dans son esprit une connaissance exacte et précise de la vérité.

Seigneur, moi aussi j'ai besoin de la vérité, et je la cherche. Mais souvent je la cherche là où elle n'est pas : je la cherche dans le monde ; la vérité n'est pas de ce monde. Désormais j'irai la puiser à sa source, dans la sainte Eucharistie. En elle, je trouverai la solution des graves problèmes qui intéressent l'humanité, et que j'ai le devoir de connaître puisque je suis de la grande famille d'Adam. L'Eucharistie m'apprendra, si je ne le savais pas déjà, ou du moins me rappellera d'où je viens, où je vais, quelle est ma tâche en ce monde, ce que je suis, ce qu'est Dieu, ce qu'est la terre, ce qu'est le ciel, ce que j'ai d'acquis, ce qui me manque. La vérité du Christ viendra en moi : *Est veritas Christi in me* (II Cor., XI, 10), comme en S. Paul, comme dans les justes, et me délivrera des ténèbres de l'erreur. Alors mon intelligence vivra du pain de vie.

II. — L'Eucharistie, vie du cœur

Pain de vie pour l'intelligence, l'Eucharistie l'est aussi pour le cœur. La vie du cœur, c'est la grâce de Dieu, la charité, la sainteté. Or l'Eucharistie nous donne Jésus, l'Auteur de la grâce, le Fils du Dieu d'amour, le Dieu trois fois saint devant qui les anges se voilent la face, ne pouvant soutenir l'éclat de ses adorables perfections.

Quand un cœur s'approche de cet ardent foyer, vite il est purifié des dernières scories du péché ; il y puise une vertu qui n'est pas de la terre, une charité que rien n'arrête, une perfection qui confine au divin.

L'Eucharistie produit la sainteté au milieu de la perversité du monde, malgré l'air ambiant de l'universelle dépravation. O Jésus, c'est parmi les excès honteux du paganisme que vous avez engendré les Agnès, les Cécile et tant d'autres vierges ! Ces âmes, marquées de votre grâce, ne vivaient-elles pas comme parmi des tombeaux ? Mais votre Eucharistie les a préservées de la corruption et leur a fait conserver intact le vase pourtant fragile de la chasteté chrétienne.

Ce qu'ont fait ces jeunes filles, je puis le faire moi-même. Comme elles, je vis au milieu d'un siècle dévoyé :

La licence partout dresse sa tête altière ;

Elle a ses bataillons, ses temples, ses autels.

Comme les premiers chrétiens, je vis au milieu des dangers de l'immoralité. Mais j'ai les

mêmes soutiens : la prière, les sacrements et surtout l'Eucharistie. Je veux me jeter dans cet ardent foyer pour épurer mon cœur et l'enflammer d'amour, haïr ce que vous haïssez, ô Jésus, et n'aimer plus que ce qui vous plaît.

III. — L'Eucharistie, vie de la volonté

Mais la sainte Eucharistie ne produit pas que des lis ; elle fait boutonner et s'épanouir les roses du sacrifice. Elle est la vie de la volonté.

Je l'ai déjà vu : les résolus, les énergiques sont rares quand il s'agit du devoir chrétien. Sur ce terrain, l'homme est naturellement faible et pusillanime. Mes propres défaillances passées en sont la preuve. Qui me donnera la vigueur nécessaire ?

L'Eucharistie. Car elle est la force divine. Rien ne résiste à qui possède Dieu, pas plus l'ennemi intérieur de la nature dépravée que les ennemis du dehors. Aussi un Père de l'Eglise a-t-il pu dire que le fidèle qui vient de communier a la puissance du lion et inspire la même terreur : *Tanquam leones ignem spirantes, facti diabolo terribiles*.

De fait, nous ne connaissons pas toutes les victoires intimes remportées sur la passion et sur la tentation grâce à l'Eucharistie. Mais nous connaissons les glorieux triomphes de nos martyrs et nous savons que la sainte communion n'y fut pas étrangère. Les premiers chrétiens, traqués comme des fauves dans l'empire du paganisme, et obligés de se cacher dans leurs demeures, communiaient, pour se donner du courage, chaque fois qu'ils venaient assister de nuit aux saints mystères des Catacombes. Prévoaient-ils n'y pas pouvoir venir le lendemain ? Ils emportaient l'Eucharistie dans leurs maisons et s'y communiaient les jours suivants de leurs propres mains. Par ce moyen la force d'En-Haut retrempait leurs énergies qu'une longue persécution eût pu émousser ; et quand venait pour chacun d'eux l'heure du sacrifice suprême, ils étaient vaillants et généreux. Bien souvent la force des faibles selon le monde désarma le bras des tyrans.

« Heureux celui qui porte en soi son Dieu. Là est la source des grandes pensées et des grandes actions. » (Pasteur). Or, je puis avoir ce bonheur ; moi aussi je puis faire de grandes œuvres. Moi aussi, j'ai des ennemis à vaincre, du sang à verser, une mort et un martyr à consommer : la mort de l'homme pécheur, le martyr du devoir quotidien. Tout cela est dur ; mais je puis l'accomplir par la vertu de l'Eucharistie. Sans vous, je ne puis rien, ô Jésus ; mais avec vous qui me fortifiez, je puis tout.

Je le sais par expérience : quand j'ai communiqué, je me sens plus vaillant. Une force invisible me porte sur un champ d'action nouveau. Je n'y serais pas venu auparavant, tant était grande ma faiblesse. Si j'y viens maintenant, c'est qu'un sang plus généreux circule dans mes veines et fait battre mon cœur. Ce sang riche et fécond, c'est le vôtre, ô Jésus. Je vous adore, ô Pain de vie !

*
**

Les considérations que je viens de faire ont accru dans mon esprit la haute estime que j'avais déjà pour l'Eucharistie et dans mon cœur l'ardent désir qui me brûlait de la recevoir.

Le Pain de vie ne me manque pas. Jadis les enfants de la Judée demandaient du pain, et personne n'était là pour leur en donner. (Thren., II, 4). Seigneur, vous ne m'avez pas condamné à un aussi lamentable dénuement. J'ai du pain. Ce ne sont pas seulement les oiseaux du ciel qui me l'apportent. Plus fortuné qu'Elie (III Reg., XVII, 6), je le reçois de vos propres mains, ô Jésus. Venant de vous et par vous, ce don divin revêt à mes yeux un prix infini.

Je le préfère à tout autre. Loin de moi désormais le pain de l'impiété, de l'iniquité et de l'oisiveté ! (Prov., IV, 17 ; Ezéch., XVI, 49 ; Prov., XXXI, 27). Je ne trahirai plus la vérité pour une bouchée de ce pain, je n'imiterai pas les coupables excès des impies ni la torpeur spirituelle des âmes paresseuses.

Pour éclairer mon esprit, fortifier ma volonté et dompter mes passions, je communierai. Accordez-moi, Seigneur, la grâce de m'approcher souvent du banquet eucharistique, tous les jours si possible : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*.

Mais il faut s'en approcher dignement. Faites, ô mon Dieu, que j'apporte toujours à la réception de cet auguste sacrement les dispositions nécessaires, et particulièrement la crainte du péché et la pureté du cœur. Celui qui vous craint, Seigneur, puise dans l'Eucharistie les lumières de l'esprit et la force de vivre : *Cibabit illum pane vite et intellectus*. (Eccli., XV, 3). Les cœurs purs y reçoivent un accroissement de grâces qui rend leur vertu plus haute.

Ce matin, je prends la résolution de communier souvent et de communier saintement toujours. Puis je vous adresse instamment cette humble prière : « O Jésus, donnez-moi de communier désormais avec la vivacité de foi, la fraîcheur d'âme et la ferveur d'amour que j'ai en ces heures de retraite. » Amen.

VIII

LES VERTUS CHRÉTIENNES :

L'humilité

Ego enim sum minimus apostolorum, qui non sum dignus vocari apostolus, quoniam persecutus sum Ecclesiam Dei.

Je suis le moindre des apôtres, et je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu. (I Cor., X, 9).

Mes chers amis,

Il y a une vertu très rare en ce monde, et pourtant absolument nécessaire à la vie chrétienne : c'est l'humilité. Qu'elle soit en défaveur parmi les orgueilleux du siècle, nous ne devons pas en être surpris. Mais ce qui nous étonne, c'est que beaucoup de chrétiens l'ignorent ou s'en fassent une conception ridicule.

On pense assez généralement qu'elle rapetisse l'homme, le déprime et le rend incapable de grandes œuvres. C'est une erreur. S. Paul était très humble. Lui, le grand conquérant du paganisme, le missionnaire infatigable des nations, dont la science profonde ravit les philosophes de la Grèce, lui que Dieu a comblé de grâces de choix et qu'il a transporté par une faveur exceptionnelle « jusqu'au troisième ciel, » il se considère pourtant comme le dernier des apôtres, se reconnaît indigne de porter ce titre, se regarde comme un être abject, comme un avorton. (I Cor., XV, 8). Voilà ses sentiments. Il ne s'en tient pas à cette humilité intérieure. Ce qu'il pense de lui-même, il le dit, il l'écrit, non pas à ses supérieurs, non pas à ses égaux, mais à ses inférieurs, aux simples fidèles de Corinthe, en un temps où l'humilité est inconnue, où le monde des sages n'a que du mépris pour les petits et les humbles. N'est-ce pas là, mes chers amis, une humilité authentique ?

Cette humilité en S. Paul est-elle déprimante ? Non, certes. Elle le rapetisse à ses propres yeux, mais elle n'entrave nullement son activité ni son génie. Il est difficile d'être plus humble que S. Paul, comme il est difficile d'être plus entreprenant et plus hardi, puisqu'il a écrit plus de lettres, fondé plus de chrétientés que les autres apôtres.

Cet exemple d'une humilité féconde en œuvres de toutes sortes devrait suffire à dissiper nos préjugés et à nous convaincre que l'humilité n'est pas coupable des méfaits qu'on lui impute. Cependant d'aucuns persistent à la vouer à un ostracisme systématique. On affirme que l'humilité n'est pas bonne pour la jeunesse contemporaine et que pousser celle-ci dans cette voie ce serait entraver l'œuvre de la régénération du monde par la jeunesse.

Eh bien ! les vrais sages parmi nous sont

d'un avis contraire et soutiennent que l'humilité, bonne pour tous, est excellente et nécessaire surtout pour les jeunes gens, trop naturellement portés à la suffisance et à la vanité.

C'est pourquoi je vais vous entretenir de l'humilité. Je vous en parlerai avec un prêtre qui connaissait bien les jeunes gens, les aimait tendrement et en dirigea beaucoup dans la voie de la sainteté ; un prêtre qui, d'autre part, plus que tout autre peut-être, a singulièrement exalté l'homme, les facultés humaines et surtout la liberté. J'ai nommé le P. Lacordaire. On ne lui reprochera pas, certes, d'avoir voulu rapetisser l'homme et paralyser le mouvement chez les jeunes. A ce maître, plutôt qu'à un autre, nous demanderons de nous faire connaître la nature de l'humilité. Puis nous rechercherons ensemble les motifs de cette vertu. Enfin nous établirons sa nécessité.

I. — Sa nature

Qu'est-ce que l'humilité ? C'est, d'après le P. Lacordaire¹, la connaissance et l'acceptation volontaire de la place qui nous a été marquée dans la hiérarchie des êtres, avec une tendance à descendre vers ce qui ne nous vaut pas.

1. L'humilité naît dans l'esprit. C'est d'abord une connaissance de la place qui nous est marquée parmi les êtres. Deux opérations sont indispensables à l'acquisition de cette connaissance : une sortie de nous-mêmes pour reconnaître les aptitudes, qualités et mérites de nos semblables ; puis une rentrée en nous-mêmes pour voir les nôtres et comparer. Mais pour assurer le succès de cette étude, l'impartialité est de rigueur. Considérer dans autrui seulement les imperfections et en nous seulement les talents, ou bien prendre des verres grossissants pour examiner les défauts de nos frères et des verres fumés pour passer sur les nôtres, ce ne sont pas là assurément des procédés sérieux.

De telles opérations ne sont pas inouïes même chez les chrétiens. N.-S. les condamnait déjà de son temps : « Hypocrites, vous voyez la paille qui est dans l'œil de votre frère, et vous ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre. » La nature orgueilleuse et jalouse de l'homme se prête si bien à ces jeux intéressés ! « Nous sommes tous besaciers, » écrivait le moraliste La Fontaine : pour nos défauts, la poche de derrière ; pour ceux d'autrui, la poche de devant. Celle de derrière pèse peut-être lourdement sur nos épaules ; mais nous ne la voyons pas. Celle de devant, fût-elle très légère, nous l'apercevons très distinctement. Prenons-y garde.

¹ Cf. *Lectures choisies du R. P. Lacordaire*, t. III, *Les Vertus*, in-16, 2 f., Paris, de Gigord.

2. L'humilité ne reste pas à l'état d'idée. Elle passe dans le cœur et devient sentiment. La volonté accepte la place qui nous a été marquée parmi les créatures. Le cœur s'y complait, sans essayer de monter plus haut.

3. Au contraire, il a une tendance à descendre vers les êtres inférieurs et à se fixer parmi eux à titre de pair : *Minor inter pares*. Cette tendance est le caractère distinctif de l'humilité, un voile qui la préserve des regards indiscrets de la vanité. Celui-là n'est plus humble qui ôte à l'humilité son voile.

4. Quant à cette hiérarchie des êtres parmi lesquels nous avons notre place déterminée, vous la connaissez. Vous savez que, comme dans la nature il y a le soleil, la lune et de petites étoiles ; des aigles, des colombes, des oiseaux-mouches ; de même, parmi les hommes, il y a les grands et les petits, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, les maîtres et les domestiques ; des hommes qui ont reçu cent talents, d'autres dix, d'autres un seul ; des hommes qui ont reçu de Dieu le droit de commander et d'autres le devoir d'obéir.

Chacun à sa place, mes chers amis, les petites étoiles à la leur, l'oiseau-mouche à la sienne ; de même, le pauvre, l'ignorant, le serviteur, l'ouvrier, l'inférieur. Contentons-nous de notre place ; respectons celle des autres : c'est de l'humilité élémentaire.

On voit ainsi que l'humilité impose le respect des divers êtres de la hiérarchie : le respect de ceux qui sont au-dessus et au-dessous de nous, comme le respect de nos égaux. Du même coup, elle crée l'autorité, la fraternité, l'amour du petit et du faible. Elle n'est pas seulement une vertu individuelle qui sanctifie l'homme ; elle devient une vertu sociale qui établit entre les hommes un commerce harmonieux et des relations paisibles et charitables.

Ah ! si l'humilité était plus commune, le monde n'en irait que mieux. Mais elle est rare. On ne peut pas dire d'elle ce qu'on a dit de l'esprit : qu'elle court les rues. En effet, que voyons-nous ? Non pas la vertu qui tend à descendre, mais la plupart du temps l'orgueil qui s'exalte. « Le meilleur des commerces, a dit un penseur, serait d'acheter les hommes ce qu'ils valent et de les revendre ce qu'ils s'estiment. » La différence étant très sensible, le bénéfice réalisé serait considérable. Partout cette opération serait possible, parce que partout domine l'orgueil. Conséquences fatales : on hait la supériorité, on hait l'égalité, on méprise l'infériorité ; il n'y a plus d'obéissance, plus d'amour ; la société chancelle, les classes s'entre-déchirent. En haut de l'échelle les égoïstes, en bas les mécontents ne désarmeraient pas, si au milieu d'eux n'intervenait l'élite des humbles.

II. — *Ses motifs*

Humilions-nous, mes chers amis, nous avons maintes raisons de le faire.

1. D'abord comme *hommes*, que sommes-nous? Des êtres qui hier n'étaient rien et demain retourneront au néant. O mortel insensé! pourquoi t'enorgueillir? Tu étais terre, tu seras cendre. *Quid superbis, terra et cinis?* (Eccli., x, 9). J'ai vu, il y a quelque temps, une vieille femme mourir sur son lit comme la lampe s'éteint faute d'huile. Moins de douze heures après, son cadavre dégageait déjà une odeur nauséabonde. La corruption commençait son œuvre. Voilà notre destinée en ce monde.

Et nous n'y pensons pas! L'Eglise, dans sa maternelle sollicitude, nous le rappelle chaque année par l'imposition des cendres. L'homme orgueilleux ne vient plus recevoir au pied de l'autel cette féconde leçon d'humilité. Mais il la recevra un jour bon gré mal gré des mains de la mort.

2. Nous ne sommes pas seulement des êtres sortis du néant et voués au néant; nous sommes des criminels, des *pécheurs*. « J'ai persécuté l'Eglise de Dieu, avouait S. Paul; je ne suis pas digne d'être appelé apôtre. » Et nous, que dirons-nous? S. Paul persécutait les chrétiens, s'imaginant de bonne foi qu'ils étaient les sectateurs de l'erreur ou du mensonge. Nous n'avons pas pour nous cette circonstance atténuante. Nous avons persécuté le Christ lui-même dans notre âme après lui avoir juré fidélité. Nous ne l'avons pas seulement persécuté une fois, mais dix fois, cent fois et plus. Nous ne sommes plus dignes d'être appelés chrétiens. De quoi nous enorgueillerions-nous?

3. On n'a pas que des crimes, il est vrai. On a à son acquit quelques bonnes œuvres. Je suppose même que le nombre en soit déjà considérable. Cependant le prophète Isaïe nous rappelle encore au sentiment de l'humilité: « Toutes nos justices, dit-il, sont devant Dieu comme un linge souillé. » (Is., XLIV, 6). D'ailleurs, si riches que nous soyions en vertu, nous n'avons pas encore atteint la perfection à laquelle Dieu nous appelle. Enfin le bien qui est en nous a pour premier auteur Dieu lui-même: « *Gratia Dei sum id quod sum*. C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis. » Soyons aussi justes que S. Paul et gardons-nous de nous attribuer ce qui ne nous appartient pas. Nous n'avons en propre que le mensonge et le péché: *Nemo habet de suis nisi mendacium et peccatum*. (Conc. Arausic. II, can. 22).

4. Quant aux talents naturels, aux dons de la fortune, au charme de la voix, à la souplesse des doigts, à l'agilité des membres, à la beauté du visage, à ces mille petits riens qu'on ap-

précie dans le monde, considérons-les comme des objets d'emprunt, un dépôt confié à nos soins par l'Auteur de tout bien. Ici encore la vaine gloire serait un larcin. *Accepisti: quid gloriaris quasi non acceperis?* (I Cor., iv, 7). Nous avons mieux à faire. Un jour le Bon Dieu nous réclamera le dépôt commis à notre garde. Il faudra le lui rendre non seulement intact, mais accru par nos laborieuses industries. Malheur à nous si nous n'avons pas su le faire fructifier! Dieu nous punira, et ce sera justice. Méditons en attendant cette réflexion: ce qui fait l'homme grand, ce n'est pas le talent ou le génie qu'il reçoit, mais l'usage qu'il en fait. Dans le même sens, un professeur disait à ses élèves: « Mes amis, ce n'est pas la place qui honore l'homme, mais l'homme qui honore la place. » Au lieu de tirer une sottise vanité de notre situation ou de nos biens, utilisons-les pour acquérir une place au ciel et des biens impérissables. Ce sera infiniment plus sage.

III. — *Sa nécessité*

Mes chers amis, je vous ai signalé, au début de cette instruction, un préjugé concernant la nature et les effets de l'humilité. En voici un autre. On croit assez communément que cette vertu est du domaine des conseils évangéliques et réservée aux personnes vouées à une vie plus parfaite. Nouvelle erreur. L'humilité est une *vertu fondamentale du christianisme*. *Si vis perfectus esse, prius cogita de fundamento humilitatis*. (S. Grégoire). S. François de Sales affirme qu'elle est aussi nécessaire que la charité: « L'humilité et la charité, dit-il, sont les maîtresses cordes; toutes les autres y sont attachées: l'une est la plus basse, l'autre est la plus haute: la conservation de l'édifice dépend du fondement et du toit. » S. Bernard enseigne même que nous n'aurons pas la charité si nous ne l'obtenons pas au prix de l'humilité: *Ut charitas detur, humilitas mereatur*. Un autre auteur spirituel met en relief, par une image saisissante, le rôle que l'humilité doit nécessairement jouer dans la vie chrétienne: « J'ai acheté des fleurs et je les ai jetées sur mon fumier: le matin elles étaient épanouies et radieuses. Le fumier, c'est l'humilité qui porte à leur plein épanouissement les vertus chrétiennes. » Une terre sans engrais ne produit que des plantes rabougries; de même une âme sans humilité n'est pas propre à l'éclosion de la vie surnaturelle.

Faut-il s'en étonner? Non, réfléchissons plutôt. Pas de vie chrétienne sans la grâce. Or *pas de grâce sans humilité*. La main de Dieu reste fermée aux orgueilleux; elle ne s'ouvre qu'aux humbles: *Superbis resistit, humilibus autem dat gratiam*. Comment s'inclinerait-elle vers ces présomptueux trop confiants en eux-mêmes pour solliciter le secours divin? Le

Seigneur les laisse à leurs propres ressources. Qu'arrive-t-il? Des chutes d'autant plus lourdes que ces vaniteux tombent de plus haut.

Vous connaissez la fable du Chêne et du Roseau. Le premier, fier de sa haute taille, raille la frêle complexion de son voisin : — « Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyre. — Je plie et ne romps pas, » murmure timidement le roseau. On le vit bientôt : un vent impétueux déracina le géant des forêts, tandis que le roseau, un instant courbé par la tempête, relevait tranquille sa tige vers les cieux. Ainsi Dieu punit et récompense les âmes selon qu'elles se glorifient en elles-mêmes ou se reposent en lui : « Celui qui s'élève sera humilié ; celui qui s'humilie sera élevé. »

L'humilité, nécessaire à l'obtention de la grâce, devient par là-même nécessaire à l'acquisition du royaume des cieux. N.-S. d'ailleurs a formellement déclaré que si nous ne devenons pas semblables à de petits enfants, nous n'entrerons pas au ciel. Aussi les saints se sont-ils exercés à l'enfance spirituelle, avant d'être admis aux joies de l'éternité. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus a excellé dans cette voie. Elle s'appelle « la petite âme » ; elle se dit « trop petite pour faire de grandes choses » ; elle « ne croit pas que Jésus puisse trouver une âme plus faible que la sienne. » Mais à quel degré de vertu et de perfection Dieu ne l'a-t-il pas élevée? Puis avec quelle facilité et quelle grâce elle est allée au ciel ! De son côté, le B. Curé d'Ars se regardait comme le dernier des pécheurs ; il acceptait les remontrances de ses confrères, les gronderies de sa gouvernante avec une ingénuité d'enfant. Il marchait par cette voie à la conquête du ciel.

**

Plus vous êtes grands, conclurai-je avec l'écrivain sacré, plus vous devez vous appliquer à l'humilité, afin de devenir semblables aux petits et de mériter ainsi la grâce et le ciel : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam.* (Eccli., III, 20).

Serez-vous jamais plus grands que S. Paul? Or il s'est profondément humilié, nous l'avons bien vu : *Ego sum minimus apostolorum... Non sum dignus vocari apostolus.*

Serez-vous jamais plus grands que Jésus? Or il s'est humilié jusqu'à laver les pieds de Judas ! A ce moment, il avait le sentiment exact de son infinie supériorité. Il connaissait sa puissance divine, son origine divine, le glorieux triomphe qui devait couronner sa vie mortelle : *Sciens Jesus quia omnia dedit ei Pater in manus, et quia a Deo exivit et ad Deum vadit.* (Jo., XIII, 3). Cependant il s'abaissa jusqu'aux pieds d'un disciple indigne qui va honteusement unir le sacrilège à la trahison : *Cœpit lavare pedes discipulorum...*

Humilions-nous donc, pauvres hommes, pau-

vres pécheurs que nous sommes, et nous ne descendrons jamais si bas que nous ne trouvions encore N.-S. plus bas que nous, puisqu'il s'est vraiment « anéanti » pour nous. (Philip., II, 7). Heureux celui qui s'humilie ainsi à l'exemple de Jésus pour être un jour élevé avec lui dans le ciel ! Ainsi soit-il.

IX

LA MORT CHRÉTIENNE

Mori lucrum.

La mort est un gain.
(Philip., I, 21).

Mes chers amis,

Voici, avec la dernière heure de la retraite, notre chant du départ. Nous allons quitter cette solitude bénie pour rentrer dans Babylone : j'appelle ainsi le monde. Les enfants chantent dans les ténèbres, et cela leur donne du cœur. Reprenons notre tâche dans le monde, non pas le visage triste, mais le cœur gai et le chant sur les lèvres. Chantons mieux que l'enfant apeuré. Chantons comme le soldat qui va bravement au combat, avec, au fond de l'âme, l'amour de la patrie. Chantons comme le marin qui aperçoit le port. Chantons comme des chrétiens prêts d'atteindre le ciel.

Car le ciel est proche de nous. Notre vie s'écoule rapidement malgré ses peines et ses souffrances. Nos jours, nos années s'enfuient dans le gouffre du passé avec l'allure vertigineuse que semblent prendre, à nos regards stupéfaits, les arbres et les paysages franchis par la locomotive. Encore quelques heures du temps, moins que cela peut-être, *nescio, Deus scit*, et puis voici venir pour nous ce que la Sainte Ecriture appelle le dernier jour (Jo., VI, 39-40), le grand jour (Apoc., VI, 17), le jour du Seigneur (I Thess., V, 2) ou simplement le jour (Jér., VI, 4 ; — Ezéch., VII, 12, etc.) ; — ce que, dans le langage des humains, on nomme la mort.

Qu'est-ce que la mort pour le chrétien ; — avec quels sentiments nous devons l'envisager et la recevoir, je voudrais vous le dire au soir de cette retraite.

I. — Ce qu'est la mort pour le chrétien

Mes chers amis, demandons-le à notre grand docteur, S. Paul. Nous avons puisé dans ses écrits la formule adéquate de la vie chrétienne. Nous y avons trouvé aussi le nom et la nature des deux moteurs qui la produisent, des vertus fondamentales qui l'alimentent. Dans une dernière investigation, cherchons si l'apôtre n'a pas quelque part donné à la mort chrétienne sa véritable physionomie.

Il semble a priori que la pensée de la mort était familière à S. Paul, et que bien des fois

il dut la regarder en face. Car sa vie fut très agitée et souvent ses jours furent menacés. Cet intrépide athlète du Christ énumère dans une lettre aux Corinthiens (II Cor., xi, 23 et ss.) les nombreux dangers qu'il courut par le monde. « J'ai été souvent en voyage, dit-il, et souvent en péril. En péril sur l'eau ; j'ai fait trois naufrages, j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer. En péril sur terre, allant et venant par des chemins impraticables en des contrées infestées de brigands. En péril à Damas où je ne dus mon salut qu'à l'évasion. En péril chez les Juifs qui plusieurs fois m'emprisonnèrent et me battirent de verges. En péril chez les païens où je fus lapidé. »

Quand S. Paul écrivait ces lignes, il n'était pas au bout de sa carrière apostolique. Il n'avait pas encore essuyé le naufrage raconté en termes si dramatiques à la fin du livre des Actes (xxvii, 41 et ss.). Il n'avait pas non plus traversé les diverses péripéties de sa dernière arrestation dont le dénouement fut le martyre.

Ainsi, vivant sans cesse sous les menaces de la mort, « *in mortibus frequenter* » (II Cor., xi, 23), S. Paul devait se familiariser avec cette austère compagne de sa vie. De fait il en parle souvent. « Nous, les apôtres, dit-il, on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie : *æstimati sumus sicut oves occisionis*. (Rom., viii, 36). — Nous sommes comme des condamnés à mort : *tanquam mortis destinati* (I Cor., iv, 9). La mort exerce son pouvoir sur nous : *Mors in nobis operatur*. (II Cor., iv, 12). — Nous avons entendu en nous-mêmes l'arrêt de notre mort : *In nobismetipsis responsum mortis habuimus*. » (II Cor., i, 9).

L'apôtre a donc la sensation de la mort. Eh bien ! que pense-t-il de la mort ? Nous a-t-il livré son impression à ce sujet ? Oui, mes chers amis, il l'a condensée dans un texte lumineux : « Pour moi, écrit-il aux Philippiens, la mort est un gain. *Mihi mori lucrum*. »

Voilà sans doute une assertion bien capable de déconcerter la sagesse des gens du monde et de les stupéfier. Mais elle ne doit pas nous surprendre. Aux regards du croyant, la mort n'est-elle pas plutôt en réalité un bien qu'un mal, un gain qu'une perte ? *Mori lucrum*. Si nous pénétrons la concision laconique de ce texte et si nous l'éclairons d'autres lumières, nous reconnaitrons facilement que la mort est un gain pour le chrétien parce qu'elle est un *achèvement*, — une *délivrance*, — un *prélude de l'union éternelle*.

1. *La mort est un achèvement*. Rappelons-nous, mes chers amis, que la vie chrétienne est le triomphe constant de l'homme céleste par l'affaiblissement progressif de l'homme

charnel. Tel est le programme que nous devons remplir sur la terre.

Or le triomphe ne saurait être définitif qu'à la mort. En deçà, l'orgueil et la concupiscence peuvent à chaque pas relever la tête et détruire d'un seul coup l'édifice péniblement élevé par nos conquêtes passées.

Mais voici venir la dernière étape du sacrifice, le sacrifice du soir : *sacrificium vespertinum*. Nous sommes à l'heure des vespres. Déjà le dernier combat s'achève. En un instant la bataille est gagnée. *Vita completa est*. La journée est finie. Voici Complies. « *Vixisti, victor, vicisti*. Tu as vécu, vainqueur, tu as vaincu. » Le soldat valeureux quitte ses armes et s'endort.

Ce n'est pas tout, mes chers amis. Ce qui caractérise la mort du chrétien, c'est qu'elle est le digne couronnement d'une sainte vie ou tout au moins d'une vie bien réparée.

Quand l'écrivain se propose d'achever son livre, il se recueille, se consulte, et puis s'efforce de faire jaillir sous sa plume en des traits de lumière et de grâce, ses convictions, son idéal, tout son esprit et tout son cœur. Ainsi la dernière page embellit toutes les autres : *Finis coronat opus*.

De même le chrétien mourant veut que la dernière page du livre de sa vie rachète ses faiblesses et jette un nouvel éclat sur ses précédents mérites. Avant d'expirer, il rentre en lui-même, ramasse ses forces vives et s'applique à mettre dans l'acte suprême l'amour ardent qui consumera l'holocauste.

Comme le reste des humains, certes, il ressent dans son être l'effroi de la mort. Pour lui comme pour tous, la mort est bien l'agonie, le râle, le dernier hoquet. Il aperçoit aussi distinctement que d'autres le funèbre cortège : le cercueil, la fosse, la pelletée de terre, le cadavre, la poussière. Mais au lieu de succomber, tels les gens sans foi et sans espérance, à ces vaines terreurs, il se sert de la terreur même pour alimenter le feu du sacrifice. Il va à la mort comme à un nouveau Calvaire ; et sur la croix, froidement, résolument, il immole à jamais sa chair avec ses passions.

Alors le sacrifice consommé, le vieil homme anéanti à jamais, sur ses ruines encore fumantes apparaît l'homme tout céleste, nimbé des éclatants rayons de la divine charité. *Finis coronat opus* !

C'est donc un gain de mourir ainsi, puisqu'ainsi nous mettons le socle à l'œuvre admirable de notre perfectionnement. *Mori lucrum*.

2. La mort m'apparaît encore comme un gain quand je considère qu'elle me *délivre* définitivement de tous mes ennemis : de *Satan*, du *siècle*, de la *concupiscence*, de la *mort* elle-même.

Depuis le péché originel, depuis notre naissance, *Satan* nous fait la guerre. Tantôt il

s'insinue dans notre âme sous la forme cauteleuse du serpent, ou se transfigure en ange de lumière (II Cor., xi, 14) pour nous perdre plus sûrement. D'autres fois, avec la fureur du lion, il fait bruyamment assaut aux portes de notre cœur afin de nous désespérer. Durant toute notre vie, il travaille à chasser de notre âme le bon grain, à nous le faire fouler aux pieds, nous remuant en tous sens comme le paysan agite le crible dans l'aire : *Ut cribraret sicut triticum*. (Luc, xxii, 31). Peut-être les tentations nous assailleront jusque sur notre lit d'agonie. S. Martin mourant vit le démon sous la forme d'une bête féroce qui cherchait à l'emporter : « Va-t'en, lui cria-t-il, tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne. » Plaise à Dieu que nous puissions tous tenir en vérité ce langage ! Au reste, quoi qu'il en soit de notre passé, si nous finissons par une mort bien chrétienne, nous serons à jamais préservés des embûches du démon. Il n'aura plus sur nous aucune prise ni aucun droit.

Satan essaie encore de nous perdre en se servant du monde. Celui-ci est entièrement dans sa sphère et sous son influence : *Mundus totus in maligno positus est*. (I Jo., v, 19). Aussi S. Jean nous recommande-t-il de ne point aimer le monde ni les choses du monde. (I Jo., ii, 16). Mais comment ne pas se laisser prendre à ses charmes puissants ni prêter l'oreille à ses faciles maximes ? Comment fermer les yeux à ses nombreux scandales ? (I Jo., ii, 16). Il faudrait pour cela avoir la vertu d'un S. Paul. Cet apôtre déclare quelque part qu'il n'y a pas plus de relations entre lui et le monde qu'entre deux crucifiés : *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo*. (Gal., vi, 14). Ah ! ils sont rares les hommes aussi indépendants du monde, vivant dans le monde comme n'y étant pas, se servant du monde comme n'en usant pas. Eh bien ! la mort nous délivrera à jamais de ce dangereux ennemi.

Le démon ne trouve pas que dans le siècle des alliés contre nous. Il en trouve en nous-mêmes, dans cette *chair* qui nous soufflette sans cesse et que S. Paul appelle de son vrai nom « l'ange de Satan, *angelus Satanae*. » (II Cor., xii, 7). Nous savons mieux que lui, hélas ! que la chair conspire contre l'esprit ! (Gal., v, 17). Avec lui, nous supplions le ciel de nous délivrer de ce corps rebelle. (Rom., vii, 24). Dieu nous en délivre d'abord par sa grâce. Mais ne nous arrive-t-il pas de repousser la grâce et de retomber sous le joug de la chair ? La délivrance que le ciel nous enverra par la mort sera définitive et radicale ; et ce jour-là la concupiscence sera définitivement éteinte dans notre cœur.

Enfin, mes chers amis, S. Paul déclare que le dernier ennemi détruit par la mort sera la mort elle-même : *Novissima autem inimica*

destructur mors. (I Cor., xv, 26). Il ne servirait de rien d'avoir pendant la vie accumulé mérites sur mérites, si par la mort tout retournait dans le néant, si après la mort tout était mort. Mais le chrétien sait que « mourir, c'est commencer de vivre. » (Abbé Perreye). Quand il rend le dernier souffle, il n'apparaît pas seulement comme « un mortel qui finit, mais encore et surtout comme un immortel qui commence. » (Mgr Baunard). La mort ne lui ôte la vie que pour lui en donner une nouvelle ; elle ne l'arrache à cette terre que pour le conduire au ciel. Oh ! alors la parole de S. Paul est pleinement justifiée : *Mori lucrum*. La mort est vraiment un gain.

3. Par ce que nous venons de dire, il apparaît déjà que la mort n'est pas qu'une délivrance, mais aussi un *prélude de l'union éternelle*.

S. Grégoire définit la vie chrétienne une vigile de l'éternité : *vigilia quædam eternitatis*. La vigile est un jour de jeûne et de pénitence, mais qui est réjoui par l'attente de la fête prochaine. La vie chrétienne est bien ainsi faite. C'est un temps d'épreuves douloureuses et multiples : hier elles étaient nôtres ; demain nous les retrouverons. Cependant avec elles nous avons l'espérance ; et au fur et à mesure que s'écoulent les heures et qu'elles nous rapprochent du terme, l'espérance se fortifie.

Quand vient la veille de la mort, déjà la fête est commencée. Pourquoi ? Comment ? Parce que le mourant entrevoit de son regard perçant le bonheur de l'éternité. Il y a à Paris un arc de triomphe qui ouvre aux promeneurs la plus riche et la plus vaste avenue de la cité, celle des Champs-Élysées. Quand de ce point initial vous fouillez en ligne droite l'immense étendue, les lignes se rapprochent, les distances se raccourcissent ; d'un coup d'œil vous pénétrez l'espace. Ainsi doit nous apparaître le ciel au moment de la mort. A cette heure solennelle, le chrétien est bien placé pour embrasser les réalités éternelles. Aucun obstacle n'intercepte plus sa vue. Celle-ci d'ailleurs est singulièrement affinée par le désir de voir ce qu'elle va posséder.

La vigile a cessé ; la mort est venue. La religion a une expression sublime pour préciser l'événement qui s'est produit : « L'homme, dit-elle, a rendu son âme à Dieu. » Entre Dieu et l'âme il n'y a donc désormais plus de frontière. Depuis si longtemps que la créature aspire à Dieu, voici qu'enfin elle le trouve ! Confiante et attendrie, elle se remet entre ses mains : *In manus tuas commendo spiritum meum*. L'union se consommera sur le cœur de Dieu. Mais de la main au cœur la distance est minime. Voilà pourquoi j'ai dit que la mort est un prélude de l'union éternelle. *Mori lucrum*. Oh ! le grand bienfait que celui de la mort !

II. — Avec quels sentiments il faut la recevoir

Après les considérations précédentes, est-il besoin de dire avec quels sentiments nous devons envisager et recevoir la mort ? Cela n'est point nécessaire. Cependant ajoutons encore quelques notes à ce chant du départ.

1. Sachons d'abord accepter avec *résignation* le suprême sacrifice de la mort. Cet holocauste, nous le devons à Dieu. Nous le devons à sa justice courroucée par nos péchés et jalouse d'expiation : *Stipendium peccati mors*. Mourons pour châtier le péché.

Nous devons aussi cela à l'amour divin. Dieu est mort pour nous. *Eamus et nos et moriamur cum eo*. Il a fait sa donation. A notre tour !

Cela nous coûtera. Mais Jésus a-t-il reculé devant la souffrance ? Rappelez-vous avec quelle allégresse il prit la croix, gravit la montagne du Calvaire et offrit son sacrifice ! Offrons maintenant le nôtre, pauvres hommes qu'appelle la mort. Célébrons notre messe. C'est la dernière : célébrons-la bien.

Sous la Terreur, un prêtre angevin fut condamné à mort. Au bas de l'échafaud, mettant le pied sur la première marche, il dit les yeux au ciel : « *Intraibo ad altare Dei*. » Puis il monta les degrés de ce sanglant autel. Marie-Antoinette ne fut pas moins pieusement résignée devant la guillotine. Elle ne prononça qu'un mot, mais ce mot fut sublime : « Je vais, murmura-t-elle, recevoir un grand sacrement. »

Ah ! ceux qui meurent ainsi peuvent d'un œil serein jeter un dernier regard sur leur vie et prononcer joyeusement le *Consummatum est* ! Quel qu'ait été leur passé, tout est racheté, expié, sanctifié ! Tout est bien qui finit bien. *Defuncti sunt* ! Ils se sont magnaniment acquittés de leur devoir ; ils furent de bons fonctionnaires. Heureuse sera leur retraite. Le roi qu'ils ont servi saura se souvenir. Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur !

2. La mort étant une délivrance, notre second sentiment sera celui de la *reconnaissance*. « Je vais mourir : tant mieux, je ne pécherai plus, » s'écriait le P. de Montfort. Ce cri ne sera-t-il pas aussi le nôtre ? Voici que, par la miséricorde de Dieu, tous nos ennemis sont terrassés : Satan, le siècle, notre chair, la mort elle-même. Nous ont-ils assez harcelés pendant la vie ! Enfin ils vont être confondus à jamais, et sur leurs dépouilles nous pourrions entonner à jamais une hymne à la liberté des enfants de Dieu et à la gloire de notre divin Libérateur !

Qui ne chanterait pas alors ? Ceux qui préférèrent la servitude. Hélas ! il y en a. Les suppôts de l'enfer, les mondains, les jouisseurs, esclaves du démon, du monde et du plaisir, blasphèment contre la mort et la

repoussent autant qu'ils peuvent. Ne pouvant éviter ses coups, du moins ils évitent sa pensée. Elle triomphe de leur orgueil, elle déjoue leurs calculs, confond leurs maximes, trouble leurs fêtes. Ils disent donc : « Arrière la mort ! » Mais tous ces gens-là sont insensés.

Pour nous, mes chers amis, soyons sages. Ne nous chargeons pas des chaînes du péché ; repoussons-les. Quand la mort viendra nous en délivrer, recevons-la avec reconnaissance.

3. Enfin nous l'accueillerons avec des transports de *joie*. « Quand l'homme songe à la mort, s'il regarde la tombe, il frémit... il sourit, s'il regarde le ciel. » C'est que, nous l'avons vu, la mort est le portique du ciel. Le chrétien ne l'ignore pas ; et le voici qui fait sienne la strophe du poète :

Je sais que m'attend au ciel une place
Où nous nous verrons bientôt face à face.
Gloire à vous, Seigneur !

Aussi je m'explique la sainte impatience des âmes en présence des retards de la mort. « L'air de la terre me manque ; quand est-ce que j'aurai l'air du ciel ? » gémit l'angélique Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. « *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo*. Je désire être dégagé des liens du corps pour m'unir au Christ, » écrit l'impétueux S. Paul aux Philippiens. (1, 23). — « Mon âme se remplit déjà de la beauté du monde d'outre-tombe ! Que je comprends le désir qu'avait S. Paul de partir ! Partons ! » Ainsi parlait le généreux cardinal Manning. S. Augustin assure quelque part que la dernière étape du chrétien s'achève au chant de l'*Alleluia*.

C'est cela, c'est bien cela ! Pourquoi faut-il que tous n'accueillent pas ainsi la mort et qu'il se mêle quelques fausses notes à cet harmonieux concert des saints qui acclament la mort ? Hélas ! d'aucuns l'envisagent avec tristesse. Ce sont ceux dont la vie fut sans mérite et sans vertu, et qui attendent au-delà de la tombe les justes châtiments de leurs iniquités non réparées. C'est cette race de méchants dont la fin est maudite : *Nationis iniquæ diræ consummationes*. (Sap., III, 19). Les horizons qu'ils découvrent sous le portique de la mort ne sont pas les célestes parvis, mais le gouffre épouvantable de l'enfer. Ici comme là les horizons sont infinis : mais tandis qu'au ciel, c'est l'éternel bonheur et l'éternel triomphe, en enfer, c'est l'éternelle souffrance et l'éternelle honte.

Mes chers amis, nous ne voulons pas certes maudire la mort et pleurer éternellement avec les réprouvés. Nous voulons bénir la mort et sourire éternellement parmi les élus de Dieu. Nous voulons la *bonne et sainte mort du chrétien*.

Méritons-la par notre persévérance. Faisons un bon usage de la vie présente. « Je tâche de finir mon voyage en chrétien, » disait le poète Coppée. Jeunes gens, continuez le vôtre en chrétiens. Il faut partir à point : le plus tôt est le meilleur. Ne nous arrêtons pas comme le lièvre aux futilités de la route ; mais allons sans cesse de l'avant, persévéramment, comme la tortue que rien n'arrête ni ne lasse. Dieu récompensera nos constants progrès par une fin bénie.

Enfin cette grâce suprême, *demandons-la par la prière.* Adressons-nous surtout à Marie, « *in hora mortis nostræ.* » Supplions-la de nous montrer Jésus après l'exil : *Et Jesum inobis post hoc exilium ostende.* Ne perdons pas de vue cette bonne Mère du ciel.

Le premier aviateur qui ait traversé la Manche en aéroplane, Louis Blériot, a offert un ex-voto à Marie pour l'avoir protégé pendant ce vol mémorable. Sur la plaquette on voit l'image de la Vierge avec cette devise : « *Regarde-la et prends ton vol.* » Suivez, mes bien chers amis, ce pieux conseil de l'illustre aviateur. Tenez les yeux fixés sur Marie ; et vous préservant de toute chute, elle vous conduira au rivage désiré de la patrie. *Amen.*

FIN

INSTRUCTIONS DOMINICALES

LXIII

20^e Dimanche après la Pentecôte

LES QUALITÉS DE LA FOI

Mes frères,

Il y a dans l'évangile de ce dimanche une chose bien admirable, qui nous frappe et nous jette dans l'étonnement ; c'est la grande foi du centurion. Elle est le modèle de la nôtre par les qualités dont elle est revêtue. Ce païen se montre, sous ce rapport, supérieur à bien des chrétiens, qui ayant reçu la foi avec la grâce du baptême, auraient pourtant sujet de rougir et d'être dans la confusion en lisant ce récit.

Le doute n'effleure même pas l'esprit de ce loyal officier : il croit fermement, malgré le reproche que lui adresse N.-S. « Si vous ne voyez que des signes et des prodiges, c'est-à-dire si vous n'avez pas foi en ma divinité, vous ne croyez pas. » Il croit avec la certitude de ne point être trompé ; il croit, bien qu'il n'ait ni vu ni constaté le résultat de la parole de Jésus ; il croit enfin sans qu'il y ait rien qui le mette dans la nécessité de croire.

Dans la foi du centurion je trouve réunies les quatre principaux caractères que doit avoir la nôtre : la *fermeté*, la *certitude*, l'*absence de raisonnement*, et la *liberté*.

I

Notre foi d'abord doit être constamment *ferme*. « C'est que, garantie comme elle l'est par les motifs de crédibilité, elle est évidemment certaine ; c'est que, fondée sur la véracité de Dieu qui ne peut se tromper ni nous tromper, elle est infaillible. Son fondement est un roc immuable. Appuyés sur l'autorité de Dieu révélateur, les vrais actes de foi sont donc fermes. Ils ne se règlent pas sur la mobile vivacité du sentiment, mais sur la constante vigueur de la volonté. Jusque dans les tentations, l'esprit restera calme et tranquille, comme le rocher immobile battu par les flots impuissants. La volonté, éveillée, excitée par la grâce, commandera avec fermeté à l'intelligence de croire ; et l'intelligence adhérera pleinement à la vérité affectueusement acceptée¹. »

Je vous l'ai déjà dit ailleurs : nous croyons aux vérités révélées parce que celui qui nous les fait connaître, c'est Dieu, l'Être infiniment vrai, qui ne peut ni nous tromper ni se tromper. « Votre parole, ô mon Dieu, s'écrie le Psalmiste, est une lumière qui dirige mes pas et un flambeau qui éclaire ma route. » (Ps., cxviii, 105).

Nous sommes donc aussi assurés d'être dans la vérité que si nous voyions de nos propres yeux les choses mêmes que nous croyons. Nous sommes absolument tranquilles dans nos convictions, aussi tranquilles que les saints qui jouissent de Dieu, qui le possèdent et qui voient maintenant ce qu'ils ont cru.

Je crois à la parole de Dieu avec plus d'assurance encore, si possible, qu'à ce que je vois et à ce que je comprends. Deux et deux font quatre : vous n'en doutez pas. Nous sommes dans notre église : vous n'en doutez pas davantage. Eh bien ! je ne doute pas plus des vérités de la foi. Je suppose que quelqu'un vous dise en ce moment : « Vous croyez voir votre pasteur qui vous parle, vous croyez être devant lui : pas du tout, c'est une erreur, une illusion. » Vous répondriez à cet insensé : « Lequel de nous deux a perdu la raison ? » Or, mes frères, pour nous ce serait plus déraisonnable encore de douter des vérités révélées.

Voilà pourquoi le doute volontaire en ce qui regarde les choses de foi n'est pas admissible et n'est pas permis. Douter serait une faute et peut-être une faute grave. Car ce serait faire une très grave injure à Dieu dont on nierait la science et la véracité infinies et à qui on refuserait ce qu'on accorde souvent à ses semblables.

Le chrétien doit donc adhérer fermement aux vérités de la foi. Formons dans notre âme,

¹ P. Dosda, *L'union avec Dieu*, t. I, p. 94.

pour cela, des convictions solides, afin que, comme nous le dit S. Paul, « nous ne soyons pas des enfants soumis à toutes les fluctuations de la malice humaine et que nous ne soyons pas emportés à tout vent de doctrine. » (Eph., iv, 14).

Cette fermeté a toujours été exigée par le St-Esprit comme une qualité nécessaire et essentielle de la vraie foi. S. Pierre prêchant aux Juifs le jour de la Pentecôte, leur dit : « Que tout Israël sache bien, et qu'il le croie d'une façon *absolument certaine, certissime sciat omnis domus Israel*, que ce Jésus que vous avez crucifié est le Christ, le Seigneur. » (Act., ii, 36). Le diacre Philippe étant sur le point de baptiser un ministre de la reine d'Ethiopie lui demande auparavant une foi inébranlable : « Si vous croyez de *tout votre cœur, si credis ex toto corde licet*. » (Act., viii, 37). N.-S. un jour condamna le doute en le réprimant fortement dans la personne de ses apôtres. Ceux-ci, malgré tous les témoignages, ne voulaient point croire à sa résurrection. Alors, nous dit l'Evangile, « Jésus leur reprocha vertement leur incrédulité et l'endurcissement de leur cœur. *Et exprobravit incredulitatem eorum et duritiam cordis, quia iis qui viderant eum resurrexisse, non crediderunt*. » (Marc, xvi, 14). Ne nous étonnons pas de cette exigence que Dieu exige de nous : une foi ferme excluant tout doute. Cette exigence est tout à fait raisonnable. Est-ce que tous les jours nous ne faisons pas des actes de foi au témoignage des hommes ? Que de choses nous ne connaissons que sur l'affirmation du prochain, et dont cependant nous ne doutons pas ! L'affirmation de Dieu n'est-elle pas plus sûre que celle des hommes ? Son témoignage n'est-il pas infiniment au-dessus du nôtre ? Non, mes frères, celui-là n'a point la foi véritable, qui sachant que Dieu a parlé, ne possède pas une certitude absolue et une complète tranquillité d'esprit sur les vérités révélées : il doute de la parole divine. Aussi le dernier concile général a-t-il prononcé cette sentence : « Nous sommes tenus de donner l'assentiment *complet* de notre intelligence et de notre volonté à Dieu nous révélant la vérité... C'est sur le plus solide fondement que s'appuie la foi que nous professons¹. »

II

Notre foi, ensuite, doit être *infaillible* comme celle du centurion, en ce sens qu'en croyant nous avons, comme lui, la *certitude* de ne pas être trompés. Non, jamais nous ne nous trompons en faisant un acte de foi. Nous donnons nécessairement notre assentiment à la vérité. Si nous étions dans l'erreur quand nous adhérons d'esprit et de cœur à une révélation

divine, cela viendrait ou de Dieu qui nous trompe ou de l'homme qui se trompe ; de Dieu qui nous aurait révélé une chose fausse, ou de l'homme qui prendrait pour une révélation ce qui n'en est pas une. Or, Dieu ne peut mentir, il ne peut pas dire de faussetés puisqu'il est la vérité même. D'autre part, l'homme, il est vrai, peut se tromper, et nous voyons souvent des gens superstitieux prendre pour révélées, pour paroles d'évangile, comme on dit, les choses les plus absurdes, ou le produit de leur folle imagination. Mais remarquez qu'en croyant ces faussetés ils ne font pas un acte de vraie foi. Car faire un acte de foi c'est croire en Dieu révélant telle ou telle vérité. Dans le cas présent il n'y a ni révélation, ni intervention de Dieu. C'est une erreur simplement qui existe dans l'esprit de l'homme, mais ce n'est pas à une révélation divine que l'esprit adhère. Cet acte ne vient donc pas de Dieu, il n'est pas inspiré par lui puisqu'on lui prête des choses qui ne lui sont point attribuables. Ce n'est donc pas un acte de la vertu de foi.

Ainsi quand nous croyons sur la parole révélatrice de Dieu, nous sommes infailliblement dans le vrai. Donc notre foi, dans le vrai sens du mot, est infaillible : elle ne peut pas nous induire en erreur.

III

Si l'objet de la foi bien comprise est nécessairement vrai, il n'est pas nécessairement clair. Il est même souvent *obscur*.

En effet, cet objet de la foi ce sont les vérités que Dieu nous a enseignées : cela ne veut pas dire des vérités évidentes, qui sautent aux yeux, ni même des vérités compréhensibles à l'intelligence bornée de l'homme. Nous ne croyons donc pas parce que nous comprenons ou parce que nous voyons. « Qu'est-ce qu'avoir la foi, s'écrie S. Augustin, si ce n'est croire des choses que nous ne voyons pas ?¹ » Et le concile du Vatican dit que par la vertu de foi nous croyons non pas à cause que nous comprenons, mais à cause de l'autorité de Dieu. L'apôtre S. Paul nous définit également la foi : « *Sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium*, la substance des choses qu'on espère, la démonstration de celles qu'on ne voit point. » (Hébr., xi, 1). En cette vie, les vérités surnaturelles, objet de notre croyance, sont enveloppées de nuages. « Maintenant, dit encore l'apôtre, nous voyons à travers un miroir, en énigme, mais alors nous verrons face à face. » (I Cor., xiii, 12). Ici-bas les mystères de la religion sont pleins d'obscurités. La foi est donc une adhésion inébranlable aux vérités révélées, dont le comment et souvent le pourquoi échappent à notre faible intelligence.

¹ Conc. Vatic., *De fide*.

¹ In Joan., tract, 40, n. 9.

Ainsi, mes frères, ce n'est pas quand une vérité est claire, évidente, bien comprise, que nous devons la croire. C'est quand Dieu a parlé. Si obscure que soit la vérité qu'il nous révèle, il faut s'incliner et dire du fond de son cœur, sans arrière-pensée : Je crois. Il a plu à Dieu, par exemple, de nous faire connaître, par bonté, quelques vérités incompréhensibles pour nous, que nous appelons pour cela des mystères. Il ne nous est pas permis de rejeter ces vérités ou d'émettre un doute à leur égard, parce qu'elles sont incompréhensibles. Croire et voir sont deux choses différentes. Vous me voyez, vous ne dites pas : « Je crois que M. le Curé existe » ; mais vous dites : « Je vois qu'il existe. » Aujourd'hui nous sommes obligés de croire ; mais un jour, au ciel, nous verrons, nous verrons Dieu, nous verrons ce que nous aurons cru.

Qu'ils sont donc ridicules et insensés ceux qui disent : « Je ne crois que ce que je vois ! » Ils voient bien peu de choses et ils ne croient rien du tout. Pourquoi nous étonner que Dieu nous impose des vérités incompréhensibles ? D'abord, qu'est-ce que notre intelligence en face de la sienne ? Rien. Est-il extraordinaire que ce qui est vérité évidente pour Dieu, intelligence infinie, soit obscur pour nous ? Ne cherchons pas à comprendre : la Vérité même a parlé, cela doit nous suffire. Et puis quel mérite aurions-nous si nous voyions et comprenions tout ce qu'il est nécessaire de croire ? Il n'y aurait aucune soumission de notre raison et aucun mérite pour nous.

IV

Enfin nos actes de foi sont, comme celui du centurion, *volontaires et libres*. Cela veut dire que personne ne croit malgré lui, que personne n'est forcé ni par la violence, ni par l'évidence, à donner son adhésion aux vérités révélées. Vous placez un objet ici et un autre à côté : vous êtes obligé de reconnaître qu'il y a deux objets, et vous ne pouvez pas vous convaincre qu'il y en a un ou trois. Il n'en est pas de même pour la foi. D'une part, son objet, nous l'avons dit, n'est pas une chose visible ou évidente ; il ne peut donc entraîner forcément notre assentiment. D'autre part, Dieu nous aide, sans doute, à croire ; mais il respecte toujours notre liberté. Aussi nous savons que le même Evangile prêché à tous les hommes a converti les uns et non les autres. N.-S. n'a-t-il pas dit : « Celui qui croira sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné ? » (Marc, xvi, 16). Il faut donc que l'homme ait le choix et la liberté de croire ou de ne pas croire. Parmi les auditeurs de N.-S., n'en voyons-nous pas qui crurent en lui, d'autres qui restèrent indifférents, d'autres enfin qui se moquèrent ? Preuve évidente que nos actes de foi sont volontaires et libres.

Il ne suffit donc pas de *connaître* la vérité pour croire : il faut encore un acte de la volonté, une disposition du cœur ; il faut que l'homme *veuille* accepter les vérités à lui proposées. C'est pourquoi Dieu récompense les actes de foi et punit les actes d'impiété.

**

Vous savez maintenant, mes frères, ce que doit être votre foi pour être vraie, méritoire et agréable à Dieu.

Faites souvent des actes de foi : c'est le moyen d'augmenter en vous cette vertu, de vous exciter à la confiance en Dieu, à la crainte du péché, à la pratique des bonnes œuvres, à la fidélité à votre devoir.

« Témoignez votre foi par vos œuvres, » disait l'apôtre S. Jacques. (Jac., ii, 17-18). « Notre foi doit donc être accompagnée d'une conduite vertueuse. Si elle est vraie, sincère, elle n'ira pas sans une bonne vie ; car, dit S. Augustin, il est difficile qu'il vive mal, celui qui croit bien. La foi sans les bonnes œuvres est une monstruosité, une tête sans corps. Vous éprouveriez un sentiment d'horreur en voyant une tête séparée du reste du corps, séparée des épaules, des bras, des pieds et des autres membres. Hélas ! trop souvent nous n'avons pas d'épaules pour porter le saint fardeau que la foi nous impose, point de mains pour faire ce qu'elle nous prescrit, point de pieds pour marcher dans la voie qu'elle nous a tracée, point de membres pour nous remuer lorsqu'il s'agit de travailler pour la gloire de Dieu¹. »

Enfin gardons-nous d'oublier que la foi vient surtout de Dieu. Faisons-lui donc la prière des apôtres : « *Domine, adauge nobis fidem*. Seigneur, augmentez en nous la foi. » (Luc, xvii, 5). Donnez-nous une foi ferme et active ; éclairez-nous, « Père des célestes lumières » ; et surtout rendez-nous meilleurs en mettant notre conduite en harmonie avec nos saintes croyances. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

SUR LES INDULGENCES

Mes frères,

Cette année, en l'honneur du seizième centenaire de l'édit de Constantin, c'est-à-dire en l'honneur du seizième centenaire de la fin des persécutions dirigées contre les premiers chrétiens, le Souverain Pontife daigne accorder à l'univers entier l'insigne faveur du Jubilé. Je vous ai lu récemment le document pontifical où se trouvent énumérées les conditions requises pour gagner cette précieuse indulgence : visite d'une ou plusieurs églises désignées,

¹ P. Dosda, *op. cit.*, p. 95.

prière aux intentions du Souverain Pontife, confession, communion, aumône. Et si par hasard il vous arrive de les oublier, il vous sera facile, pour vous les rappeler, de vous reporter au dernier numéro de l'*Echo Paroissial*.

Aujourd'hui, puisque l'occasion s'offre d'elle-même à moi, je voudrais vous dire quelques mots des indulgences. On en parle beaucoup en effet, mais comme de bon nombre de questions religieuses, on en parle à tort et à travers, sans rime ni raison ; et les plus ignorants sont encore ceux qui affirment avec le plus de conviction. Aussi avant de vous dire *ce que c'est*, je crois qu'il n'est pas inutile de commencer par vous dire *ce que ce n'est pas*.

I

D'abord les indulgences ne sont pas *des articles de vente*. Je me souviens qu'au temps de mon vicariat, dans une petite ville qui se croit « intellectuelle, » faisant le catéchisme à une bande de petits garçons, j'en étais arrivé au chapitre de la satisfaction et des indulgences. Et comme je disais pour provoquer l'attention : « Ecoutez bien, mes enfants, car vous ne savez guère ce que c'est, » un bambin d'une douzaine d'années se leva aussitôt et s'écria avec assurance : « Oh ! si, Monsieur l'abbé, je le sais bien, moi !... Les indulgences sont de *petites affaires* que vend le Pape pour s'acheter des châteaux. » Eh bien ! mes frères, si votre éducation a été aussi scientifique, il faut en rabattre aujourd'hui, car les indulgences ne se vendent pas. Vous auriez beau faire le tour du monde, vous ne trouverez à en acheter ni au mètre, ni au kilogramme, ni au litre, ni de toute autre manière !

Les indulgences ne sont pas non plus *des prières ou des objets de piété*. Il existe, il est vrai, des prières indulgenciées, des rosaires indulgenciés, des chapelets, des crucifix indulgenciés ; mais si ces objets et ces prières servent à nous faire gagner des indulgences, ils ne sont pas pour cela des indulgences. Que dis-je ? Par décision de l'autorité ecclésiastique, tout objet indulgencié ne peut être vendu sans perdre immédiatement et par le fait même son indulgence. Vous pouvez donc acheter un chapelet, par exemple, puis le faire indulgencier gratuitement par un prêtre qui en a le pouvoir ; mais il ne vous est pas possible d'acheter un chapelet tout indulgencié. Si j'entre dans ces détails d'ordre pratique, c'est pour vous mettre en garde contre certains colporteurs malhonnêtes qui se soucient peu de vous dire la vérité, mais qui tiennent beaucoup à faire sortir le plus d'argent possible de vos portemonnaies.

De plus *les jours d'indulgence* que l'on gagne ici-bas ne correspondent nullement aux jours

de souffrances à subir au purgatoire. Il y a des chrétiens, paraît-il, qui sont convaincus qu'en gagnant *cent jours* d'indulgences sur la terre, ils feront *cent jours* de moins dans les flammes vengeresses du purgatoire. C'est une erreur, mes frères, et une erreur profonde : car si nous savons combien de jours d'indulgences nous pouvons gagner ici-bas, nous ne savons ni comment, ni dans quelle mesure Dieu veut bien les appliquer dans l'autre monde.

Enfin les *indulgences ne remplacent pas les sacrements*. Elles ne remettent en effet aucun péché, ni péché mortel, ni péché véniel ; et même pour gagner une indulgence, si petite soit-elle, il est de toute nécessité d'être en état de grâce. Aussi quand les prétendus réformateurs du xvi^e siècle ont osé dire et écrire que l'Eglise catholique rendait inutiles les sacrements, en remettant les péchés à ceux qui achetaient des indulgences, ils se sont rendus volontairement coupables d'une double calomnie dont l'histoire, grâce à Dieu, a su faire bonne justice depuis longtemps.

II

Qu'est-ce donc que les indulgences ?

Pour répondre complètement à cette question, il faut partir de ce principe, mes frères, que tous nous sommes des pécheurs devant Dieu. Comme tels, nous avons deux peines à subir : l'une dans l'autre monde : c'est la peine éternelle ; l'autre sur la terre : c'est la peine temporelle. La peine éternelle qui est l'enfer, est remise par le sacrement de Pénitence, au moment où le prêtre lève la main et prononce les paroles de l'absolution : « Je t'absous de tes péchés, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Ego te absolvo a peccatis tuis, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.* »

A partir de ce moment, il reste au pécheur à subir la peine temporelle due à ses fautes, c'est-à-dire, il lui reste à faire pénitence. Mais hélas ! que vaut la faible pénitence que le prêtre impose après la confession, à côté des rudes jeûnes, des sanglantes disciplines, des dures mortifications de tous genres que se sont imposés et que s'imposent encore les saints ? Que valent nos mesquines aumônes, nos œuvres faciles, nos petits sacrifices, nos menues souffrances, à côté de l'immensité et de l'énormité de nos fautes ? C'est pour cela, mes frères, que l'Eglise intervient dans sa maternelle bonté. Puisant à pleines mains dans les mérites surabondants de N.-S. J.-C., de la Vierge et des Saints, elle dispense, — mais à des conditions bien déterminées, — elle dispense le pécheur déjà absous, soit de toute la peine temporelle qu'il lui reste à subir : c'est l'indulgence plénière ; soit d'une partie de la peine : c'est l'indulgence partielle. En conséquence gagner *cent*

jours d'indulgences, c'est être dispensé d'une peine équivalente à cent jours de pénitence accomplie sur la terre ; et gagner une indulgence plénière, c'est obtenir la rémission de toute peine due aux péchés déjà pardonnés.

Du reste, les indulgences existent partout ailleurs, en dehors de l'Eglise, et sans exciter pour cela le moindre étonnement. Par exemple, n'accorde-t-il pas une indulgence plénière le monarque qui gracie un condamné à mort, à l'occasion de sa fête ou de son couronnement ? N'accorde-t-il pas une indulgence partielle le président de la République qui réduit à dix ans, en faveur d'un traître ou d'un assassin, la peine des travaux forcés à perpétuité ? N'accordent-ils pas à leur gré des indulgences les officiers qui lèvent les jours de consigne à leurs soldats, les professeurs qui quittent les heures de retenue à leurs élèves, les parents qui font grâce d'une correction à leurs enfants ? Rien n'est donc plus simple, rien n'est donc plus naturel que ce droit exercé de tout temps par l'Eglise ; et je ne crains pas de le dire, il faut être complètement aveuglé par l'ignorance, par l'esprit de parti ou par la mauvaise foi pour ne pas le comprendre et l'admettre.

Ne recourons donc plus, mes frères, aux romans, aux mauvais livres, aux mauvais journaux, pour étudier la question des indulgences ; mais prenons un catéchisme, un catéchisme aussi complet que possible. Nous constaterons aussitôt à quel incommensurable degré de sottise et d'imbécillité tombent journellement ceux qui se permettent de railler les indulgences. Nous comprendrons ensuite combien il est préférable pour nous de faire pénitence en ce monde plutôt que dans l'autre. Et puisque l'Eglise dans sa maternelle bonté nous offre cette année les moyens de gagner l'indulgence plénière du Jubilé, nous n'hésiterons pas à mettre tout en œuvre pour nous rendre dignes de cette insigne faveur. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologetique

II. SAINT PAUL

XLIV

EN ROUTE POUR JÉRUSALEM

I

On était au commencement de mars de l'an 58. Paul désirait arriver à Jérusalem pour Pâques, et c'était possible en s'embarquant directement à Corinthe pour Antioche de Syrie. Mais il apprend que les Juifs lui tendront des pièges en route afin de se débarrasser de lui.

Qu'ils eussent été heureux de le faire précipiter dans la mer par un de leurs affidés ! C'est pourquoi il choisit la route de terre, beaucoup plus longue, mais plus sûre, où il sera sous la protection des Romains, par Thessalonique et Philippiens.

Les délégués de chaque Eglise l'accompagneront à Jérusalem, apportant chacun leur offrande : Sopater, fils de Pyrrhus, de Bérée ; Aristarque et Secundus de Thessalonique ; Caius de Derbé ; Tychique et Trophime d'Asie, ainsi que son fidèle Timothée. Il les prie d'aller l'attendre à Troas, et lui il se dirige vers Philippiens où, comme nous l'avons vu, il célébrera les fêtes de Pâques.

Là il retrouve son disciple Luc, qu'il y a laissé lors de sa seconde mission, et qui évangélise avec succès ces chrétientés depuis six années. Apprenant avec quel zèle il a travaillé, il l'attache à sa personne, et ils ne se quitteront plus jusqu'à Rome. Désormais donc, grâce à la plume de S. Luc, nous aurons fidèlement en quelque sorte leur journal de voyage.

Il passe les huit jours des Azyms avec ses chers Philippiens, et nul doute qu'il n'ait célébré avec eux le mystère « du Christ, notre Agneau pascal immolé pour nous. » Peut-être quelques Juifs convertis continuaient-ils à observer le rite mosaïque, Paul dut leur laisser toute liberté, suivant sa doctrine.

Ensuite ils s'enquirent d'un vaisseau pour gagner Troade, et, n'en trouvant pas, ils prennent une barque qui met cinq jours pour les conduire dans cette ville, alors que deux auraient suffi à un navire marchand. (Act., xvi, 11). Ils y demeurent sept jours.

Troade, il l'avait évangélisée précédemment, quand il y attendait Tite qui devait lui apporter des nouvelles de Corinthe. (II Cor., ii, 12, 13). Il y avait connu l'angoisse de l'attente inutile, mais en homme qui sait le prix du temps, il y avait annoncé la parole divine avec tant d'éclat qu'il en fut consolé dans son immense tristesse. « La porte m'a été ouverte dans le Seigneur ! » disait-il. Mais pour revoir plus tôt son disciple, de là il avait gagné la Macédoine. La foi des chrétiens de Troade ne s'était point refroidie ; afin de l'affermir il les évangélisa toute une semaine.

La veille de son départ, le soir du sabbat juif, les fidèles se réunirent pour rompre le pain eucharistique, dans une vaste pièce, située à l'étage supérieur de la maison, où l'on accédait par un escalier extérieur.

Des lampes nombreuses éclairaient cette salle toute pleine de fidèles, et les fenêtres étaient ouvertes. Paul achevait de les instruire, il parlait avec feu et leur faisait ses suprêmes recommandations. Son discours se prolongea jusqu'à minuit.

« Or, pendant qu'il parlait, un jeune homme nommé Eutychus, qui était assis sur le bord

d'une fenêtre, pris d'un invincible sommeil, s'endormit profondément. Il tomba du troisième étage en bas et on le releva mort.

« Alors Paul descendit, s'étendit sur lui et, l'ayant embrassé, il leur dit : « Ne vous troublez point : son âme est en lui. »

« Et il remonta, rompit le pain, le mangea avec eux, puis il continua de leur parler jusqu'au jour, et il partit.

« Et l'on ramena le jeune homme vivant et tous furent grandement consolés. »

Revêtu de la même puissance qu'Elie et Elisée, l'Apôtre avait rendu la vie à Eutychus, puis, se dérobant aux effusions de la reconnaissance, il avait fait de rapides adieux et pris seul la route d'Assos, où ses compagnons se rendirent par mer. Il avait décidé de faire à pied ces quelques lieues, sans doute pour remplir en chemin quelque mission particulière, ou peut-être pour échapper à de nouvelles embûches des Juifs.

Le lendemain ses compagnons le reprennent à Assos, et le font monter sur un navire en partance pour Mitylène, la capitale de l'île de Lesbos. Encore une journée de navigation, et, laissant Smyrne sur la gauche, ils abordent à l'île fleurie de Chio. Le second jour, ils jettent l'ancre à Samos ; le troisième, ils descendent à Milet.

Paul avait laissé Ephèse sans s'y arrêter, « de peur de subir un nouveau retard en Asie. » Il se hâtait, afin d'arriver à Jérusalem, s'il était possible, pour le jour de la Pentecôte. (Act., xx, 3-16).

Mais il ne veut pas que ses chers Ephésiens croient qu'il les oublie ou que son affection pour eux s'est refroidie. A peine arrivé à Milet, il envoie prévenir les anciens de l'Eglise d'Ephèse, et il les mande auprès de lui. Ils accourent aussitôt, ils se pressent autour de lui, heureux de le revoir et de l'entendre. Au moment du départ il leur fait ces tendres adieux :

Vous savez comment, depuis le premier jour où je suis venu en Asie, je me suis tout le temps comporté à votre égard.

J'ai servi le Seigneur en toute humilité et dans les larmes et dans les traverses qui me sont survenues des embûches perfides des Juifs. Je ne vous ai rien caché de ce qui pouvait vous être utile. Rien n'a pu m'empêcher de vous annoncer l'Evangile et de vous instruire en public et dans vos maisons ; prêchant aux Juifs comme aux Gentils qu'ils doivent se repentir devant Dieu et croire en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Et maintenant voici que, lié par l'Esprit de Dieu, je m'en vais à Jérusalem, et je ne sais ce qui doit m'y arriver, sinon que dans toutes les villes l'Esprit-Saint m'affirme que des chaînes et des afflictions m'attendent à Jérusalem. Mais je ne fais aucun cas de ma vie, toute chère qu'elle m'est, pourvu que j'achève ma course et que je remplisse la mission que j'ai reçue du Seigneur Jésus, de rendre témoignage à l'Evangile de la grâce de Dieu.

Et maintenant je sais que vous ne verrez plus

mon visage, vous tous parmi lesquels j'ai passé en prêchant le royaume de Dieu. C'est pourquoi je proteste aujourd'hui devant vous que je suis innocent du sang de tous ; car je n'ai rien négligé pour vous annoncer la volonté de Dieu.

Veillez sur vous et sur tout le troupeau sur lequel l'Esprit-Saint vous a établis surveillants. Soyez les pasteurs de l'Eglise de Dieu qu'il a acquise par son propre sang. Je sais qu'après mon départ se jetteront sur vous des loups rapaces qui n'épargneront pas le troupeau. Même parmi vous se lèveront des hommes qui enseigneront des doctrines perverses pour attirer des disciples à leur suite.

Veillez donc, vous souvenant que pendant trois ans je n'ai cessé nuit et jour d'avertir chacun de vous avec larmes.

Et maintenant je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce. Il a puissance pour édifier et pour vous donner un héritage parmi les sanctifiés.

Je n'ai convoité ni or, ni argent, ni vêtement de personne. Vous savez vous-mêmes que ces mains ont pourvu à mes besoins et à ceux de mes compagnons. Je vous ai montré à tous qu'il faut, en travaillant ainsi, secourir ceux qui souffrent, vous souvenant aussi de cette parole du Seigneur Jésus : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »

« Et quand il eut ainsi parlé, il se mit à genoux et pria avec tous les anciens. Et tous se mirent à fondre en larmes et se jetant au cou de Paul, ils l'embrassaient. Ils pleuraient surtout parce qu'il leur avait dit qu'ils ne reverraient plus son visage. Et ils le conduisirent à son vaisseau. » (Act., xx, 17-38).

On ne saurait imaginer discours plus tendre et scène plus touchante.

Il fait ses adieux à l'Asie. Toutes les cités qu'il a évangélisées lui reviennent à la mémoire du cœur : Philippes et sainte Lydie, Thessalonique et le fidèle Jason, Athènes et S. Denis, Corinthe où il a été accueilli par Aquila et Priscille, puis par Caïus, Ephèse où il a demeuré trois années, et ces milliers d'âmes qu'il a éclairées, consolées, ramenées dans le chemin de la vérité et du bien ; il ne les reverra plus en ce monde, sauf peut-être à Rome Priscille et Aquila. Son cœur, qui s'attache si volontiers, saigne à cette pensée, et il le laisse parler dans ces épanchements émus. Il se rend témoignage qu'il leur a donné l'exemple, qu'il a tout fait pour eux et qu'il n'est point responsable de leur sang, c'est-à-dire de leur âme. Et lui, où va-t-il ? Quel avenir l'attend ? Il l'ignore, mais l'Esprit-Saint ne cesse de lui parler de prison et d'épreuves. Cependant il fait bon marché de sa vie, ce qui le préoccupe surtout c'est l'avenir de ces Eglises qu'il a fondées et qu'il ne cessera d'aimer. Des loups ravageront le troupeau, des docteurs de mal pervertiront ces âmes qu'il laisse si pures. Il les confie aux anciens qu'il a élevés dans son esprit et qu'il supplie de veiller, en souvenir de lui, qui, jour et nuit, parlait, visitait, avertissait. Enfin il les recommande à Dieu, puis au risque de faire sa propre apologie il les prie de se souvenir de

son désintéressement, de ses mains qui lui ont procuré du pain, à lui et à ses compagnons, et il donne ainsi aux apôtres de tous les temps de hautes et fécondes leçons qui reposent sur cette belle parole du Sauveur, que sans lui nous n'aurions pas connue : Allez, secourez les pauvres, venez en aide à toutes les faiblesses, donnez des deux mains : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » L'âme de Paul se révèle dans ces adieux, avec toute son énergie, mais surtout avec sa douceur et sa bonté. Et comme on comprend bien que les anciens d'Ephèse et de Milet, après avoir prié à genoux avec une ferveur navrée, l'âme brisée par la douleur, par les pressentiments de malheur et par les angoisses du départ, se soient jetés à son cou en pleurant, l'embrasant une dernière fois avec une indicible tristesse parce qu'ils se disaient qu'ils ne le reverraient plus !

II

Il s'arrache enfin à leurs transports et s'embarque avec ses compagnons. Le vent favorable les pousse droit sur Cos, célèbre par sa pourpre ; le lendemain ils font escale à Rhodes, l'île des roses, et de là gagnent Patara où ils abordent.

Dans le port un navire appareillait pour la Phénicie. Ils y montent et cinglent vers Cypre. C'est là que Paul a débuté seize ans auparavant lors de sa première mission, avec Barnabé, et converti le proconsul Sergius Paulus, malgré les prestiges du faux prophète Barjésu. Ils ne s'y arrêtent point, et peu de jours après leur navire entre au port de Tyr, pour y débarquer des marchandises. L'Apôtre connaissait la ville qu'il avait traversée six ans auparavant, lorsqu'il se rendait à l'assemblée de Jérusalem. Il y rencontre des frères, heureux de l'accueillir et il demeure avec eux sept jours. Mais dans leurs réunions les fidèles, éclairés par les lumières surnaturelles, prophétisent, et lui révèlent l'avenir. Ils lui disent, d'après les révélations de l'Esprit-Saint : « N'allez pas à Jérusalem. »

Mais il ne les écoute pas, et quand le navire a achevé de décharger ses marchandises, Paul se dispose à le prendre pour se diriger vers la Palestine. Les fidèles sont fort attristés de sa résolution, et tous, avec leurs femmes et leurs enfants, ils le conduisent hors de la cité. « Arrivés sur le rivage, dit saint Luc, nous tombâmes à genoux et nous nous mîmes à prier. Puis nous nous fîmes mutuellement nos adieux et nous montâmes sur notre vaisseau. Pour eux, ils revinrent chez eux. »

Partout ce sont les mêmes supplications sur le passage de l'Apôtre : il y demeure insensible. Le soir leur navire les conduit à Ptolémaïde, — aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre, — le terme de leur navigation. Ils y saluent les

frères et demeurent un jour avec eux. Le lendemain, Paul prend la route de Césarée qui passe au pied du Carmel, et traverse la plaine du Saron. Arrivé dans cette ville où résidait Philippe l'un des sept diacres, qu'on appelait Philippe l'Evangéliste, — sans doute depuis qu'il avait converti l'Eunuque d'Ethiopie et évangélisé les Samaritains, — il entre avec confiance dans sa maison et passe quelques jours chez lui.

Philippe n'était pas seul à travailler dans le champ apostolique : il avait avec lui ses quatre filles restées vierges, et remarquables par leur don de prophétie. Dans ce doux et pieux intérieur l'Apôtre goûte ses dernières joies sans mélange en Palestine : il s'y reposait avec bonheur, quand il vit arriver de Judée le prophète Agabus qui autrefois avait prédit la famine, survenue au temps de Claude. L'Esprit-Saint lui a révélé l'avenir, c'est pourquoi il se plaît à le dévoiler d'une manière symbolique, ainsi que les prophètes anciens.

Comme ils étaient réunis, il entra, vint droit à Paul et lui prit sa ceinture dont il se lia les pieds et les mains en disant :

— Voici ce que déclare l'Esprit-Saint : l'homme à qui appartient cette ceinture sera ainsi lié à Jérusalem par les Juifs et ils le livreront aux mains des Gentils.

En entendant ces paroles, les frères de Césarée et même ses compagnons suppliaient Paul de ne pas monter à Jérusalem, mais il leur répondit :

— Que faites-vous ? Pourquoi pleurer ainsi et me briser le cœur ? Je suis prêt, non seulement à porter des chaînes, mais à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus.

« Et comme nous ne pouvions le persuader, ajoute S. Luc, nous cessâmes d'insister et nous disions : « Que la volonté du Seigneur se fasse ! »

Ces heureuses journées achevées, l'Apôtre et ses amis firent leurs préparatifs et montèrent dans la ville sainte. Ils n'y vinrent pas seuls. Plusieurs frères de Césarée voulurent les accompagner : ils emmenèrent avec eux un ancien disciple, Mnason de Cypre, qui avait une maison à Jérusalem. Ainsi ils exerçaient envers Paul l'hospitalité ; ils le logeraient dans une maison sûre, et si le danger éclatait, ils seraient à ses côtés. Mais comme on sent bien que personne d'entre eux n'était rassuré ! (Act., XXI, 1-16).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10. septembris 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

La gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOY

Ami du Clergé du 18 septembre 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Petits Entretiens pour l'Octave des Morts. —

LES EXCELLENCES DU SOUVENIR DES TRÉPASSÉS. — I. Il est très agréable à Dieu, 673. — II. Il est très cher à l'Eglise, 675.

Instructions dominicales. — LXIV. Pour la fête

du Rosaire : La Salutation angélique, 678. — LXV. 21^e Dim. après la Pentecôte : Dispositions nécessaires pour bien recevoir le sacrement de Pénitence, 680. — LXVI. 22^e Dimanche : Devoirs envers les supérieurs, 683.

Pour une Messe de départ. — Allocution aux cons-

crits, 686.

PETITS ENTRETIENS POUR L'OCTAVE DES MORTS

Les excellences du souvenir des Trépassés

I

IL EST TRÈS AGRÉABLE A DIEU

Placebo Domino in regione vivorum.

Je plairai au Seigneur dans la région des vivants.

(Ps. cxiv, 19).

Un des sentiments les plus beaux et les plus nobles que puisse ressentir l'âme humaine, c'est l'assurance de plaire à Dieu. Sur ce point, comme sur tous les autres, N.-S. J.-C. a voulu nous donner l'exemple. La pensée qui était la plus chère à son cœur, le principe d'action qui lui était toujours présent, était de plaire à son Père : *Quæ placita sunt ei facio semper*. (Jo., viii, 29). Il ne voulait que plaire à ce Père bien-aimé ; et il mettait son bonheur à adhérer aux aimables dispositions de la divine Providence : elles lui étaient agréables parce qu'elles étaient agréables au Roi de l'univers. Considérant l'économie de la religion, l'action de la Sainte Trinité dans le monde, il s'écriait dans un indicible ravissement : *Ita, Pater, quoniam sic tui placitum ante te*. (Mt., xii, 26). O Père, combien ces merveilles me sont délicieuses ! Elles me plaisent parce qu'elles vous plaisent à vous-même ! Mon souverain bonheur est de vous être agréable, en me conformant à vos désirs. Je veux n'avoir de pensées que pour vous plaire ; je ne veux parler et agir que pour vous plaire : vous plaire est mon bonheur et ma vie ! *Quæ placita sunt ei facio semper !*

Voilà le programme abrégé et complet de la vie chrétienne : plaire toujours à Dieu, toujours se conformer à sa sainte volonté.

Or l'un des moyens les plus excellents et des plus méritoires de réaliser ce beau programme, c'est le souvenir chrétien et efficace des trépassés. Réfléchissons pendant cette octave des morts sur cette première excellence de ce souvenir béni. Par lui, dans un sens très touchant d'accommodation, nous réaliserons cette parole du Psalmiste, que j'ai prise pour texte : *Placebo Domino in regione vivorum*.

Oui, ce souvenir est très agréable à Dieu : 1^o parce qu'il rend nos sentiments semblables à ses sentiments ; 2^o parce qu'il fait de nous des coadjuteurs de Dieu dans une œuvre qu'il a éminemment à cœur ; 3^o parce qu'il nous fait pratiquer la vertu la plus belle, celle qu'il nous recommande avec instance : la charité.

I

Ce cher souvenir des trépassés est très agréable au Seigneur d'abord parce qu'il rend nos sentiments conformes aux sentiments de Dieu. Dieu en effet aime les âmes du purgatoire beaucoup plus que nous pourrions le dire. Cette dévotion établit entre nous et lui une magnifique ressemblance, qui lui plaît souverainement.

Oui, Dieu aime les trépassés. Les défunts, en effet, sont ses créatures ; ils sont morts dans sa grâce ; et, à ce titre, ils lui sont plus chers que toutes les splendeurs du firmament et toutes les magnificences de la terre. Il voit en eux son image, que dis-je ? sa nature dans la grâce sanctifiante, les vertus surnaturelles et les dons du Saint-Esprit dont ils sont enrichis. Pour lui, notre Père, ce sont des enfants bien-aimés. Voilà pourquoi se souvenir d'eux, c'est entrer pleinement dans ses intentions. Souvenir d'autant plus cher que trop souvent, hélas ! les trépassés sont trop vite oubliés. Or, par le fait que nous pensons à eux, nous témoignons que nous avons du cœur, et que nous partageons les sentiments de notre Seigneur et Maître. Ah ! si Jésus, notre Sauveur, dit que ce qu'on aura fait au dernier des siens ne sera pas sans récompense parce que c'est à lui qu'on l'aura fait, à plus forte raison si nous n'oublions pas ceux qui ont quitté la terre, ceux qu'il a rappelé à lui, et que sa justice fait passer par les expiations du purgatoire avant de les introduire dans le séjour des joies éternelles, nous serons agréables à son cœur infiniment bon et, si j'ose le dire, il nous en témoignera sa reconnaissance.

Je ne m'étonne pas que S. Augustin ait dit cette parole consolante : « Il est peu d'exercices d'un ordre plus sublime, il est peu d'œuvres plus pieuses et plus en rapport avec le désir de Dieu que d'offrir l'adorable sacrifice, de répandre des prières ardentes, de faire

d'abondantes aumônes en faveur de ceux qui souffrent dans le purgatoire. » Pour S. Epiphane, l'un des premiers Pères de l'Eglise d'Orient, le souvenir des défunts est absolument digne de louange et d'admiration. Tous les saints ont les mêmes louanges pour ceux qui aiment les âmes souffrantes que Dieu aime tant lui-même. Cet amour suppose une grande bonté ; il transfigure celui qui en est embrasé ; il lui redonne la splendeur qui rayonnait avec tant de splendeur dans l'âme d'Adam avant sa chute ; il fait comprendre cette belle parole de Bossuet : « Quand Dieu créa le cœur de l'homme il y mit d'abord la bonté. »

Et c'est ainsi que le souvenir des trépassés rend nos cœurs semblables au cœur du souverain Maître de l'univers et nous fait aimer ce qu'il aime.

II

Ce souvenir, de plus, *fait de nous des coadjuteurs de Dieu pour le bien des âmes*, et c'est là sa seconde gloire. A part les enfants qui meurent ornés des charmes de la grâce du baptême, à part les martyrs qui sortent de cette vie totalement purifiés dans leur sang répandu pour la religion, à très peu d'exceptions près, les défunts ont des souillures à expier et des satisfactions à offrir à l'infinie justice. Rien de souillé, dit l'Esprit-Saint, ne peut entrer dans les célestes demeures. Il faut que les trépassés payent jusqu'à la dernière obole les dettes que leurs fautes leur ont fait contracter. Sans doute la bonté de Dieu les appelle à lui, pour faire leur bonheur et combler les vides laissés dans le ciel par les anges prévaricateurs. Mais l'infinie justice s'y oppose jusqu'à complète expiation.

Or les saintes âmes ne peuvent rien pour elles-mêmes. Elles ne sont plus dans le temps du mérite. Il faut que la sentence divine s'exécute à leur égard pleinement et complètement. Mais le Seigneur, qui est tout miséricordieux, a trouvé moyen de mettre d'accord ses perfections et, tout en donnant satisfaction à son infinie justice, il a su donner libre cours à son infinie bonté par la communion des saints.

Oui, en vertu de la communion des saints, nous pouvons très efficacement venir en aide aux âmes du purgatoire ; nous pouvons leur appliquer les mérites surabondants de la Rédemption, nous pouvons les soulager, payer leurs dettes et les introduire dans la Jérusalem céleste.

Dans ces conditions, il est impossible d'exprimer la joie que nous apportons au Cœur de Jésus, en nous souvenant pieusement des trépassés, en priant pour eux, en expiant pour eux, en nous faisant les agents de leur parfaite sanctification. Soyons persuadés qu'en agissant ainsi nous ferons tant de plaisir à son Cœur si aimant que nous aurons une part très spéciale aux admirables promesses qu'il a pro-

mulguées en faveur de ceux qui lui rendent amour pour amour, en faveur de ceux qui l'aiment dans ses membres d'élite, dans les fidèles défunts : « Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état. Je mettrai la paix dans leur famille. Je les consolerais dans leurs peines. Je serai leur refuge assuré pendant leur vie et surtout au moment de leur mort. Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises. Je convertirai les pécheurs ; je donnerai la ferveur aux tièdes et aux fervents une sainteté de plus en plus grande ; à ceux qui ont le zèle de l'apostolat, un succès incroyable. Tous ceux qui m'aiment, particulièrement par la dévotion aux trépassés, auront leur nom inscrit dans mon Cœur, et il n'en sera jamais effacé. » Oui, oui, en nous faisant les corédempteurs des défunts, nous plaçons à Notre-Seigneur. *Placebo Domino in regione vivorum !*

III

Le souvenir des trépassés est en outre très agréable à Dieu parce qu'il *fait pratiquer son précepte de choix : la charité*. Dieu veut que nous nous aimions les uns les autres ; et cela d'un amour surnaturel, désintéressé et efficace : *Debemus alterutrum diligere*. (I Jo., iv, 11). Si nous entendons sa voix, si nous sommes charitables à l'égard des défunts, nous lui sommes agréables, à lui qui nous a aimés le premier, à lui qui nous a aimés gratuitement et s'ingénie à multiplier les moyens de nous faire du bien. En venant au secours de ceux qui, dans leur corps, sont morts à la terre et, dans leur âme, vivent devant Dieu, nous sommes les vrais enfants du Père céleste. Nous pratiquons excellemment la belle parole de S. Paul : « Il y a trois vertus qui sont très chères à Dieu : la foi, l'espérance et la charité, mais la charité est la plus noble, la plus grande, la plus méritoire et la plus sublime : *major autem charitas*. »

« Quand j'aurais, ajoute le même apôtre, une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. (Quand je pénétrerais, par une intelligence extraordinaire, tous les mystères, quand j'expliquerais toutes les prophéties, quand je parlerais le langage des anges, quand je distribuerais aux pauvres toute ma fortune par une commisération humaine, quand je me soumettrais aux plus terribles mortifications, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien, je ressemblerais à un airain sonore et à une cymbale retentissante. » Aux yeux des hommes je puis jouir d'une certaine réputation : devant Dieu je suis un pur néant. Mais si je suis dévoué aux trépassés, si je me souviens d'eux pour les soulager et les délivrer, je plais délicieusement au Dieu d'amour. Je pratique le grand précepte du Sauveur : *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem*, Je

porte la marque céleste qui me fait reconnaître pour son véritable disciple : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* (Jo., XIII, 34).

Que dirais-je encore ? Par le souvenir pieux et dévoué des trépassés, nous sommes les vivantes images du Sauveur ; nous prenons les sentiments du divin Rédempteur. Pourquoi est-il né ? Pour nous et notre salut, *propter nos et nostram salutem*. Pourquoi a-t-il souffert tant de tribulations et finalement les horreurs de la mort la plus douloureuse sur la croix ? Pour nous et notre salut, *propter nos et nostram salutem*. Pourquoi a-t-il fondé son Eglise, institué ses sacrements, et surtout l'adorable Eucharistie ? Pour nous et notre salut, *propter nos et nostram salutem* ; pour nous ouvrir les portes du ciel : *O salutaris Hostia quæ cæli pandis ostium !* En nous souvenant de nos frères défunts, en travaillant par la prière et la pénitence à les introduire dans le paradis, comment ne serions-nous pas agréables à N.-S. J.-C., puisque nous travaillons à son œuvre ? Quel bonheur et quel honneur de pouvoir ainsi plaire à Dieu, en pratiquant la vertu qu'il chérit par-dessus tout, la charité, qui nous donne une admirable ressemblance avec son Fils, en qui il met toutes ses complaisances ? *Placebo Domino in regione vivorum.*

Souvenons-nous du malade, du paralytique guéri par Notre-Seigneur à la piscine de Siloé. Il y avait longtemps qu'il souffrait. Il venait chaque année à cette piscine pour y être descendu au moment où cette onde miraculeuse était mise en mouvement par l'ange des guérisons. Mais personne ne lui rendait cet office, et d'autres descendaient avant lui ; il était délaissé, *hominem non habeo*. (Jo., v, 7). Heureusement pour ce malheureux paralytique, Jésus, le charitable Samaritain vint à passer et lui dit : « Prends ton grabat et va dans ta maison ! » Le cœur du Sauveur avait été touché par la douleur du pauvre délaissé, et il fit pour lui un de ses plus beaux miracles.

Imitons, selon notre pouvoir, la conduite de N.-S. : ayons un souvenir fraternel pour nos frères souffrants dans le purgatoire. Souvenons-nous, devant Dieu, de nos parents, de nos frères, de nos amis qui ont quitté la terre, afin de les introduire dans le séjour du bonheur. Souvenons-nous des défunts, afin de leur procurer, au plus tôt, le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Souvenons-nous de nos bienfaiteurs afin de leur rendre au centuple, par la grâce de Dieu, ce qu'ils ont fait pour nous. Souvenons-nous, en un mot, de tous les trépassés, sans exception, parce qu'ils sont nos frères en J.-C. Soyons remplis d'un zèle inlassable pour les défunts ;

et ainsi, soyons-en sûrs, nous serons très agréables au Dieu très bon et très miséricordieux : *Placebo Domino in regione vivorum*. Ainsi soit-il.

II

IL EST TRÈS CHER A L'ÉGLISE

Mementote victorum.

Souvenez-vous des prisonniers du Purgatoire. (Héb. xiii, 3).

L'Eglise de la terre, que l'on désigne sous le nom d'Eglise *militante*, a une vive sollicitude pour ses enfants qui ont quitté la terre et qui composent l'Eglise *souffrante*. Elle s'intéresse plus qu'on ne saurait le dire au sort des trépassés, et elle met tout en œuvre pour leur venir en aide. Elle s'emploie avec une ardeur incroyable à exciter dans le cœur de ses enfants de la terre un très grand zèle pour soulager les défunts, payer à la justice divine les dettes dont ils sont redevables pour les péchés véniels et les fautes non complètement expiées, et finalement les introduire dans les tabernacles éternels. Dans son amour maternel, afin d'atteindre ce but de charité sublime, elle multiplie les *enseignements surnaturels* ; elle travaille, avec une affection inlassable, à offrir les *suffrages les plus efficaces* ; et elle s'ingénie à trouver et à proposer les *moyens de procurer une prompte délivrance*. En sorte que l'amour des prisonniers du purgatoire est éminemment catholique ; et la deuxième excellence du souvenir des trépassés vient de ce qu'il est très cher à l'Eglise qui ne se lasse pas de faire retentir à nos oreilles cette invitation : « Souvenez-vous ! *Mementote victorum !* » Pour le bien de nos frères appelés à Dieu, pour le bien de nos âmes, rappelons-nous les diverses formes de sa sollicitude pour les défunts. Dans ce souvenir nous trouverons un éloquent appel à la charité envers nos frères, une source de grâces pour nous-mêmes, un moyen de plaire au Dieu de toute bonté et de toute miséricorde.

I

Quels beaux, quels touchants *enseignements* nous donne la sainte Eglise, relativement aux trépassés, afin de nous exciter à garder d'eux un souvenir religieux et dévoué !

Elle nous dit que ceux qui nous quittent, touchés par la main de la mort, ne nous quittent pas définitivement. Pour les défunts, la vie est changée, mais pas détruite. Leur âme s'en va auprès de Dieu ; leur corps inanimé est déposé en terre pour se réveiller un jour comme d'un profond sommeil et être réuni à leur âme pleine de force et de vigueur.

Elle nous dit que ces chères âmes sont pla-

cées dans le vestibule du ciel, dans le purgatoire, pour y être totalement purifiées de toutes leurs taches et devenir ainsi dignes d'être admises dans le saint des saints.

Elle nous dit que les communications ne sont pas rompues entre nous et ceux qui nous ont quittés. Les trépassés nous font du bien par des moyens que Dieu connaît. D'autre part nous avons puissance pour leur venir en aide, pour les soulager et pour les délivrer.

Elle nous dit aussi que plus nos cœurs sont purs, plus nos âmes sont saintes, plus aussi nous avons d'influence en faveur de nos chers disparus.

Elle nous dit que plus nous serons miséricordieux, plus aussi nous obtiendrons nous-mêmes grâce et miséricorde.

Elle nous dit que nous ne devons pas seulement penser à la terre et aux choses de la terre ; qu'un jour viendra, peut-être bientôt, où nous devrons quitter le séjour de l'épreuve ; et qu'il nous faut nous préparer, surtout par la charité envers les morts, aux éternelles récompenses.

Elle nous dit que si nous savons pratiquement nous souvenir, nous hâterons certainement pour les défunts la possession du bonheur.

Elle nous dit que, grâce à nos efforts, la victoire du péché sera annulée, comme le dit l'apôtre S. Paul : « Où donc, ô mort, est ta victoire ? *Ubi est mors victoria tua ?* Où donc est ton aiguillon empoisonné ? *Ubi est stimulus tuus ?* L'aiguillon de la mort est le péché dont nous neutralisons les suites funestes. *Stimulus autem mortis peccatum est.* Grâce soient rendues à Dieu qui nous fait triompher du péché par Notre-Seigneur Jésus-Christ ! *Deo autem gratias qui dedit nobis victoriam per Jesum Christum !* » (I Cor., xv, 55-57).

Elle nous dit que tous les corps des bons, confiés à la terre, se lèveront un jour pour la gloire, *exultabunt ossa humiliata.* (Ps., l, 10).

Elle nous dit et nous redit la célèbre vision du prophète Ezéchiel. « La main du Seigneur fut sur moi, et elle m'emmena dans l'Esprit du Seigneur, au milieu d'une campagne qui était remplie d'ossements. Le Seigneur m'en fit faire le tour ; ils étaient nombreux à la surface de la terre et extrêmement secs. Alors le Seigneur me dit : Fils de l'homme, pensez-vous que ces ossements puissent revivre ? Je répondis : Seigneur Dieu, vous le savez. Et il me dit : Prophétise sur ces ossements, et dis-leur : Ossements desséchés, écoutez la parole du Seigneur. Ainsi parle le Seigneur à ces ossements : Voici, je vais introduire un esprit en vous, et vous vivrez, et vous saurez que je suis le Seigneur. Je prophétisai donc comme j'en avais reçu l'ordre ; et pendant que je prophétisais, il se fit un bruit, puis un mouvement, et les ossements s'approchèrent les uns des autres, chacun dans sa jointure. Je regardai, et voici

que des nerfs et des muscles se formèrent sur eux, et de la peau s'étendit par dessus ; mais il n'y avait pas d'esprit en eux. Et le Seigneur me dit : Prophétise à l'Esprit ; prophétise, fils de l'homme, et dis à l'Esprit : Ainsi parle le Seigneur Dieu : Viens des quatre vents, Esprit, et souffle sur ces morts, afin qu'ils revivent. Je prophétisai donc, et l'Esprit entra en eux, et ils devinrent vivants, et ils se tinrent sur leurs pieds : c'était une armée extrêmement nombreuse ! (Ezéch., xxxvii). Ainsi en sera-t-il à la fin des temps pour les trépassés. Après avoir été vaincus par la mort, ils se redresseront pleins de vie et tout brillants de gloire à cause de nos suffrages qui auront délivré leurs âmes. Leur corps sera tout lumineux ; doués d'une incomparable subtilité, d'une parfaite incorruptibilité, ils iront prendre possession du bonheur éternel.

O magnifiques, ô consolants enseignements ! Souvenez-vous des trépassés et ces belles leçons illumineront et enflammeront votre cœur. *Memento victorum.*

II

L'Eglise ne montre pas seulement combien le souvenir des trépassés lui est cher par les enseignements précieux qu'elle nous met sous les yeux ; elle joint les *actes* à l'enseignement. Quels actes touchants et persuasifs ! Et comme ils sont de nature à nous rappeler nos frères qui ont quitté la terre !

Tous les jours, à la messe, elle en fait mémoire dans des termes extrêmement saisissants. En offrant le pain qui doit être changé au corps du Sauveur, elle s'écrie : « Recevez, ô Père saint et tout-puissant, ô Dieu éternel, cette Hostie immaculée, que moi, indigne, je vous offre, à vous Dieu vivant et véritable, pour moi et pour tous les chrétiens vivants et défunts, afin qu'elle profite à tous pour la vie éternelle. » — Après la consécration, les yeux fixés sur les saintes espèces, le prêtre dit : « Souvenez-vous aussi, Seigneur, des défunts que je vous recommande en particulier, lesquels nous ont précédés munis du signe de la croix et dorment du sommeil de la paix. A eux et à tous ceux qui reposent dans le Christ, faites-leur la grâce, nous vous en supplions, d'entrer dans le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix, par le Christ N.-S. Ainsi soit-il. » — Avant la communion, aux messes de morts, s'adressant à l'Agneau de Dieu immolé pour le salut du monde et présent sous ses yeux, le prêtre dit trois fois : « Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, donnez aux défunts le repos, le repos, le repos éternel ! » — Et il termine le saint sacrifice après la parole d'action de grâces par ces mots : « Qu'ils reposent en paix ! » Quelle éloquente apologie du souvenir des trépassés !

Mais ce n'est pas tout.

A l'Office sacré, au bréviaire, la sainte Eglise, louant Dieu officiellement, implorant la miséricorde du Seigneur pour toutes les nécessités de ceux qui sont sur la terre, glorifiant la Sainte Trinité pour tous les élus qui sont au ciel, n'a garde d'oublier les défunts. Elle implore en leur faveur la bonté divine à la fin de chaque Heure canoniale ; elle se souvient d'eux pour nous exciter à nous souvenir nous-mêmes : « Que les âmes des fidèles défunts, par la miséricorde de Dieu, reposent en paix ! *Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace !* »

En troisième lieu, aux funérailles de ses enfants, l'Eglise se souvient d'une manière infiniment touchante. Quelle douleur pleine d'espérance ! Quelle délicatesse ! Quel amour ! Elle nous fait sentir d'une manière plus éloquente que le départ de nos frères est plein d'immortalité : *Spes illorum immortalitate plena est.* (Sap., III, 4). Les cloches pleurent sur celui qui a été rappelé à Dieu ; l'eau bénite, est répandue sur les restes mortels de ceux qui ont été sanctifiés par la grâce ; les cierges, symboles de foi et de charité, sont allumés ; les parents, les amis, les concitoyens sont convoqués par l'airain sacré pour former le cortège qui conduit le défunt de la maison mortuaire au temple saint ; les chants les plus touchants et les plus pénétrants se font entendre : c'est la sainte messe où Jésus est appelé aux obsèques de son frère d'adoption et où il lui applique les mérites infinis de son sang purificateur ; puis l'absoute où les prières les plus belles sont récitées ; l'encens fume sur la dépouille mortelle de celui qui doit un jour ressusciter ; enfin on conduit en priant à sa dernière demeure, au champ béni, le trépassé qui doit, sous la protection du Christ vainqueur et des esprits célestes, dormir son dernier repos, pour se réveiller à l'appel de l'ange de la résurrection. Par toutes ces belles cérémonies que je ne fais qu'indiquer, l'Eglise nous dit à tous : « Souvenez-vous des trépassés, non seulement aujourd'hui, mais tous les jours de votre vie ! *Mementote victorum !* »

III

Le souvenir des trépassés est si cher à l'Eglise, qu'elle ne se contente pas, pour l'exciter et le rendre de plus en plus vif dans nos cœurs, de nous proposer les plus beaux enseignements et d'y joindre les actes les plus efficaces ; mais elle cherche encore dans son cœur maternel ce qui peut enflammer notre dévouement à secourir les défunts.

Et d'abord elle fait appel aux membres de l'Eglise triomphante, nous exhortant à joindre nos prières aux leurs, pour qu'ils intercèdent en faveur de ceux qui ne sont plus. Elle nous fait demander au porte-étendard de la sainteté, au général en chef de l'armée du

bien, à l'archange S. Michel, de conduire à la lumière sainte nos chers défunts : *Sed signifer sanctus Michael representet eas in lucem sanctam.* Avant de conduire le défunt au champ du repos, après les Matines et les Laudes, après la messe et l'absoute, elle tourne nos intelligences et nos cœurs vers les esprits célestes. « Que les anges du ciel vous conduisent dans le paradis ! *In paradysum deducant te angeli Dei !* Que les martyrs aillent à votre rencontre et vous introduisent dans la cité de Jérusalem ! *In tuo adventu suscipiant te martyres et perducant te in civitatem sanctam Jerusalem !* Que les anges vous accueillent avec amour ! *Chorus angelorum te suscipiat !* Et que, comme l'heureux Lazare, si pauvre sur la terre, si riche dans les cieux, vous ayez le repos éternel. *Et cum Lazaro quondam paupere æternum habeas requiem !*

De plus l'Eglise met à notre disposition, en faveur des trépassés, le trésor inépuisable des indulgences, les expiations incomparables du Sauveur, notre charitable Rédempteur, les mérites surabondants de l'auguste Marie, mère de Dieu et des hommes et souveraine des anges et des saints. Sachons-le, pour notre consolation : en vertu de l'autorité suprême que lui a conférée son divin Fondateur, l'Eglise donne une forme spéciale à toutes nos actions vertueuses. Presque à toutes nos prières elle a attaché des indulgences. Elle nous exhorte à l'aumône et à la pénitence en faveur des trépassés. Elle autorise des fondations pieuses à perpétuité : fondations de prières, fondations de messes et de services funèbres, dont l'efficacité est si grande. Elle sait et redit que la vie présente est le temps de la miséricorde, tandis qu'après la mort, c'est le règne de la justice stricte. Aussi multiplie-t-elle les appels en faveur de ceux qui nous ont quittés. Elle nous crie sous toutes les formes : « Souvenez-vous des morts ; priez pour eux, mais surtout communiquez pour eux, assistez pour eux au saint sacrifice de la messe ! *Mementote victorum !* »

**

Entendons cette voix. Imitons notre mère, la sainte Eglise. Si nous voulons être ses véritables enfants, ayons pour les trépassés un souvenir vivant, charitable et agissant. Imitons les saints, qui sont l'Evangile en action et nos modèles dans la pratique de la religion. Pour ne citer qu'un exemple, S. Ambroise, évêque de Milan, célébrait les obsèques de Théodose le Grand. Pendant le saint sacrifice, l'illustre prélat fit l'oraison funèbre de son impérial ami. Entre autres choses il dit : « Je l'aimais, ce prince pieux et magnanime. Et parce que je l'aimais, je le conduirai dans la terre des vivants, dans le séjour des bienheureux. Je ne l'abandonnerai pas avant de l'avoir mis par mes suffrages en possession du repos

qu'il a mérité, dans ce divin repos qui ne connaît ni douleur, ni tristesse, ni tribulation. »

Voilà un beau témoignage des sentiments de l'Eglise. Voilà une admirable leçon qui nous crie : « Ne vous laissez point fasciner par les choses présentes, pensez aux trépassés, souvenez-vous des trépassés, expiez pour les trépassés. »

Oui, mes frères, gardons au fond de l'âme une tendre dévotion pour les défunts ! En y demeurant fidèles nous pratiquerons les plus nobles vertus, surtout la charité ; et nous nous préparerons un jugement favorable. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

LXIV

Pour la fête du Rosaire

LA SALUTATION ANGÉLIQUE

Mes frères,

Il me semble qu'en cette fête du Rosaire l'Eglise nous fait lire l'évangile que vous venez d'entendre principalement parce qu'il renferme la salutation de l'ange Gabriel ; salutation que nous devons répéter tant de fois aujourd'hui dans notre chapelet. « *Ave gratia plena, Dominus tecum; benedicta tu in mulieribus.* » C'est qu'en effet l'*Ave Maria* est bien la prière de ce jour : c'est la rose, parfumée par notre ferveur et notre charité, qui nous sert à tresser, à notre mère du ciel, cette magnifique couronne que nous appelons le Rosaire.

Souffrez donc, mes frères, que je vous explique brièvement la salutation angélique et que je vous en montre toute l'excellence.

I

« L'*Ave Maria* est, après l'Oraison dominicale, la prière la plus en usage dans l'Eglise, » dit le catéchisme. C'est la plus belle, la plus populaire de toutes les prières que les chrétiens adressent à la T. S. Vierge. Il n'est pas de petit enfant qui ne sache la réciter. Toute mère qui apprend à son enfant à prier le Bon Dieu a toujours soin de joindre au *Notre Père* le *Je vous salue Marie*. »

Pour que vous compreniez bien cette prière et que vous aimiez davantage encore à la répéter, je vais vous en donner l'origine et le sens.

1. Trois auteurs ont concouru à sa composition. Ou plutôt le seul auteur est Dieu qui inspira l'archange Gabriel, sainte Elisabeth et l'Eglise catholique.

Vous venez d'entendre dans l'évangile les premières paroles de l'*Ave Maria* et d'ap-

prendre en quelle circonstance elles furent prononcées par l'archange Gabriel. C'était le jour de l'Annonciation. Marie était à Nazareth dans une chambre retirée servant d'arrière-boutique à la pauvre maison de Joseph. C'était le 25 mars. La T. S. Vierge était probablement en prière, quand tout à coup elle voit devant elle un ange tout brillant de lumière. « Je vous salue, lui dit l'envoyé de Dieu, ô pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes la femme bénie entre toutes les femmes. » Ces paroles forment la première partie de la prière qu'elles ont fait appeler la salutation angélique.

« En les entendant Marie se troubla ; elle cherchait en vain à comprendre : — Ne craignez rien, Marie, ajouta l'ange, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous allez concevoir et enfanter un Fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera le Fils du Très-Haut et son règne n'aura point de fin. Marie répondit alors à l'ange : — Comment cela pourrait-il se faire, puisque je suis consacrée au Seigneur ? » Elle avait fait vœu de virginité perpétuelle. Mais l'ange dit à Marie : C'est le Saint-Esprit même qui descendra en vous, et la toute-puissance du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Et c'est pour cela que le Saint qui naîtra de vous sera le Fils de Dieu. Rien n'est impossible à Dieu. Alors Marie répondit : — Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. Et l'ange disparut. Et Marie, la Vierge immaculée, devint la Mère de Dieu¹. »

Quelque temps après Marie alla visiter sa cousine sainte Elisabeth. Celle-ci s'écria : « D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu vienne me visiter ? » Mais Marie l'ayant saluée, l'enfant qu'elle portait dans son sein, S. Jean-Baptiste, tressaillit de joie et fut purifié du péché originel. Alors sainte Elisabeth ajouta ces paroles qui entrent dans la composition de l'*Ave* : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. »

Enfin la dernière partie de la salutation angélique fut ajoutée par l'Eglise catholique. Elle comprend cette magnifique invocation : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Quelques-uns pensent que cette prière remonterait jusqu'au concile général d'Ephèse en l'année 451. Voici quelle en aurait été l'occasion. Un archevêque de Constantinople, nommé Nestorius, osa attaquer la maternité divine de la T. S. Vierge. Il prétendit que Marie n'était pas vraiment Mère de Dieu. Ayant refusé, malgré toutes les exhortations, de rétracter son blasphème et s'étant entêté dans son hérésie, il fut condamné au

¹ Mgr de Ségur, *Instructions familières*, t. II, p. 89.

concile général d'Ephèse. C'est alors que l'Eglise aurait composé cette prière et ordonné qu'en réparation, on l'ajoutât à la première partie de l'*Ave*. Voyez donc, mes frères, comme le Bon Dieu sait admirablement tirer le bien du mal ! « Ainsi, pour un blasphème contre la T. S. Vierge, des millions de louanges s'élèvent vers le ciel depuis quatorze siècles. Quant à Nestorius, excommunié, dégradé de son épiscopat, comme Judas, il alla mourir dans un désert maudit de Dieu et des hommes. Il finit, dit-on, dans l'impénitence, et on raconte que sa langue sacrilège, qui avait blasphémé la Mère de Dieu, fut rongée par les vers dans sa bouche de son vivant². »

Telle est la magnifique origine de l'*Ave Maria*.

2. En voici maintenant l'explication. Puisse, mes frères, cette petite paraphrase vous être utile : qu'en vous faisant mieux pénétrer le sens de la salutation angélique elle vous en rende la récitation plus agréable et partant plus fréquente.

Il y a deux parties dans cette prière : la louange et la demande.

Ave, Maria. Quelle belle et douce salutation ! C'est le cri de l'amour et le témoignage du respect filial envers la T. S. Vierge. Quand nous disons ces paroles plus avec notre cœur qu'avec nos lèvres, quelle joie nous procurons à Marie ! avec quelle tendresse et quel empressement elle tourne alors vers nous ses regards affectueux ! Nous lui rappelons le salut de l'ange et tous les souvenirs de l'Annonciation et de l'Incarnation. *Ave Maria* : que ce soit donc avec une affectueuse confiance que nous prononcions ces deux mots, car Marie est notre bonne mère ; que ce soit aussi avec une profonde vénération, car c'est à la glorieuse Mère de Dieu, Reine du ciel et de la terre, que nous nous adressons.

« *Gratia plena* : Vous êtes pleine de grâce, » c'est-à-dire vous êtes formée, pétrie avec la grâce de Dieu. En effet, Marie est inondée par la grâce ; elle n'a jamais connu le péché, ni le péché originel, ni le péché actuel. Elle en fut toujours et complètement préservée. De là son beau privilège d'Immaculée. Puis la T. S. Vierge a été comblée par Dieu de plus de grâces, de vertus et de dons surnaturels que tous les saints et les anges ensemble. On peut dire qu'elle est pleine de grâce dans son corps, dans son intelligence, dans son âme ; pleine de grâce comme vierge, comme épouse et comme mère. Quel beau titre à notre spéciale vénération !

« *Dominus tecum* : le Seigneur est avec vous. » Il y est non seulement par la grâce sanctifiante, non seulement par le mystère ineffable de l'Incarnation ; mais il y est encore

par une bienveillance et une protection particulière, par une affection et une complaisance pleines de tendresse ; enfin par une prédilection et un amour incomparables.

Marie est donc privilégiée : « *Benedicta tu in mulieribus* : vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Elle occupe en effet le premier rang parmi les filles d'Adam et cela avec une éclatante supériorité. Elle est la femme par excellence dont Dieu a dit qu'il mettrait entre elle et le démon une séparation complète. Marie est la femme attendue depuis quatre mille ans, la femme prédestinée à la gloire ineffable de donner au monde son divin Rédempteur.

Pour achever de nous concilier la faveur de Marie, en terminant le refrain de sa glorification, nous nommons, nous glorifions, nous exaltons son Fils : « *Et benedictus fructus ventris tui, Jesus*, et Jésus le fruit de vos entrailles est béni. » Il est béni, car Dieu son Père a répandu en lui sans mesure ses bénédictions et ses grâces ; il est béni pour Marie, car il est le principe de toutes ses grandeurs, la source de tous ses privilèges, l'objet de tout son amour ; il est béni pour nous, puisqu'il nous a apporté toute grâce et toute bénédiction.

Quelles belles paroles ! Se peut-il une louange plus complète dans sa brièveté, une glorification plus excellente ? Avec quel respect et quelle piété nous devons réciter cette première partie de l'*Ave Maria* !

La seconde partie est une prière, une invocation adressée à Marie : *Ora pro nobis*, priez pour nous. Prière confiante, parce qu'elle s'appuie sur deux magnifiques prérogatives de la T. S. Vierge : sa sainteté incomparable et sa dignité de Mère de Dieu : *Sancta Maria, Mater Dei*. Oui, Marie est sainte et plus que sainte ; l'Eglise lui décerne un culte supérieur à celui des autres saints. Au-dessus de Marie il n'y a que J.-G., que Dieu ; au-dessous d'elle, à une distance prodigieuse, les anges et les saints. — Ensuite elle est la Mère de Dieu. Quel titre, quelle gloire ! Et que ne pourra point sur le cœur de Dieu sa propre mère ! Nous ne méritons pas d'être exaucés par notre Père qui est aux cieux ; mais vous, sa Mère très sainte, sa bien-aimée par excellence, vous serez exaucée. Vous êtes le refuge des pécheurs, priez donc pour nous, *pauvres pécheurs* ; priez pour nous *maintenant, nunc* ; obtenez-nous la grâce du moment, de la nécessité actuelle ; la grâce de la lumière, de la force, de la consolation, de la protection du jour présent. Priez pour nous, pendant tout le temps de notre vie au moment des tentations. Défendez-nous contre le démon, notre ennemi ; préservez-nous du péché, aujourd'hui, demain, à chaque minute de notre vie. Priez pour nous surtout à l'heure de notre mort ; obtenez-nous la grâce de la persévérance finale, qui est pour nous la grâce des

grâces, l'unique nécessaire. Cette heure est décisive, c'est l'heure dernière dont dépend notre éternité heureuse ou malheureuse, l'heure à laquelle nous aurons surtout besoin de votre aide et de votre protection. Oh oui ! bonne Mère, donnez-nous ce que nous demandons. *Ainsi soit-il.*

Soyons bien sûrs, mes frères, que si pendant notre vie nous avons été fidèles à réciter ainsi notre *Ave*, si nous avons appelé Marie à notre secours, elle ne nous fera pas défaut. A l'instant suprême, elle sera là, elle nous sauvera : ayons confiance.

II

Vous le voyez, mes frères, et vous l'avez déjà compris, la salutation angélique est la *plus excellente des prières*, après le *Pater*, et la meilleure que nous puissions adresser à notre Mère, à la T. S. Vierge.

D'abord elle vient du ciel. Dieu lui-même en est l'auteur, car c'est lui qui nous l'a enseignée par la bouche des autres. L'archange Gabriel parlait comme envoyé de Dieu, il parlait donc au nom de Dieu lui-même, il était inspiré par l'Esprit-Saint. Quand sainte Elisabeth s'adressait à la T. S. Vierge, c'était aussi sous l'inspiration divine. S. Luc nous l'atteste. C'était donc encore le Saint-Esprit qui se faisait entendre, pour ainsi dire, par la bouche de sainte Elisabeth.

Quant à l'Eglise, vous savez qu'elle est dirigée, assistée, gouvernée infailliblement par l'Esprit-Saint.

On peut donc dire en toute vérité que l'*Ave Maria* est réellement l'œuvre de Dieu. C'est son premier titre de gloire.

Le second, c'est qu'elle est la prière la plus agréable au cœur de Marie. En effet elle lui rappelle cet instant heureux où elle fut élevée à l'incomparable dignité de Mère de Dieu, source de tous les autres dons et privilèges extraordinaires dont il est fait mention dans la salutation angélique. D'autre part, en récitant l'*Ave Maria* nous nous recommandons à la T. S. Vierge comme à notre plus puissante avocate auprès de Dieu, comme à notre Mère la plus tendre, la plus affectueuse et la plus dévouée.

Aussi l'Eglise a toujours tenu la salutation angélique en singulière estime. Elle l'employait dans ses offices dès le temps des apôtres. Dans sa liturgie elle a joint l'*Ave* au *Pater*, afin d'affirmer la prééminence de Marie sur tous les anges et les saints et de nous faire comprendre que pour être agréables au Seigneur, nos prières ont besoin de lui être présentées par la très pure et très auguste Vierge.

Disons enfin que l'excellence de la salutation angélique se tire de son efficacité. Par elle nous obtenons tous les bienfaits de Dieu. « L'*Ave Maria* a triomphé à Lépante, à Vienne,

des hordes de barbares qui menaçaient la chrétienté. L'*Ave Maria* est une des ressources les plus précieuses de l'Eglise dans toutes ses nécessités : c'est pour cela qu'elle y recourt si souvent. L'*Ave Maria* est la sauvegarde des sociétés et des individus. L'*Ave Maria* terrasse le démon, dissipe les tentations, convertit les pécheurs, affermit les justes et donne à la mort la plus douce sécurité. L'*Ave Maria* est un sublime acte d'amour envers l'auguste Mère de Dieu, et une merveilleuse formule de charité envers nous et envers le prochain¹. »

*
**

Aimons donc, mes frères, à réciter cette prière, et surtout récitons-la bien. « L'*Ave Maria* dit avec attention, dévotion, modestie, est, nous affirment les saints, l'ennemi du diable, le marteau qui l'écrase, la sanctification de l'âme, la joie des anges, la mélodie des prédestinés, le cantique du Nouveau Testament, le plaisir de Marie, une rose vermeille qu'on lui présente, une perle précieuse qu'on lui offre, une coupe d'ambroisie et de nectar divin qu'on lui donne. » Aussi toujours et partout les enfants de l'Eglise, les saints, les savants, les princes, ont salué la Mère de Dieu de cette salutation angélique.

En cette belle fête du Rosaire promettons à la T. S. Vierge de lui redire fréquemment l'*Ave Maria*. Si nous récitons cette prière avec amour et respect, nous y trouverons une grande satisfaction et un grand plaisir ; nous en recueillerons de très précieuses grâces pendant notre vie, et nous nous assurerons une sainte mort. Ainsi soit-il.

LXV

21^e Dimanche après la Pentecôte

DISPOSITIONS NÉCESSAIRES POUR BIEN RECEVOIR LE SACREMENT DE PÉNITENCE

Mes frères,

Il y a dans l'évangile que je viens de vous lire une leçon qui ressort d'elle-même : c'est que, pour obtenir de Dieu le pardon de ses fautes, il est nécessaire de pardonner les injures que l'on reçoit du prochain.

Mais comme je vous ai déjà instruit sur ce point, je m'arrêterai aujourd'hui à étudier avec vous une circonstance spéciale de la parabole : la remise de la dette accordée au premier serviteur.

Le roi qui entre en compte, c'est Dieu qui demande compte aux hommes de leur conduite. La dette énorme de dix mille talents, c'est la grande dette du péché que nous contractons tous envers ce souverain Maître. Mais

¹ Rolland, *La Reine du Paradis*, t. II, p. 227.

voyez la bonté incomparable de ce roi qui remet toute la dette à son serviteur parce qu'il l'en supplie. Image touchante de l'infinie miséricorde de Dieu envers le pécheur repentant ! Ce Dieu généreux accorde le pardon, révoque la sentence de condamnation et remet les dettes les plus énormes quand il rencontre un cœur vraiment contrit et humilié.

L'homme coupable qui sollicite sa grâce avec des dispositions semblables à celles du serviteur de l'Evangile, l'obtient certainement. Car il apporte à la bonne réception du sacrement de pénitence tout ce qui est nécessaire : la confession, la contrition unie au ferme propos et l'intention de satisfaire à Dieu.

I. — La confession

Lisons l'évangile : « Mais le serviteur s'étant prosterné aux pieds de son maître, le conjurait en disant : Prenez un peu de patience à mon égard et je vous rendrai tout. » (Mt., xviii, 26).

Dans la conduite de ce pauvre débiteur ne trouvez-vous pas, mes frères, tout ce que Dieu exige de la part du pénitent qui vient au saint tribunal ? En se jetant à terre devant son créancier, il reconnaît sa dette, il ne la nie pas, il ne se dérobe pas : il l'avoue implicitement et par ses actes il affirme humblement sa culpabilité.

1. *Nécessité de la confession.* — Dieu veut aussi que le pécheur lui fasse, dans la personne de son ministre, l'aveu de ses fautes. C'est lui qui a établi la confession et qui exige qu'on s'y soumette. Voilà pourquoi elle subsistera toujours, malgré les attaques dont elle n'a cessé et ne cesse encore d'être l'objet de la part des hérétiques, des libertins et des mauvais sujets. Ce n'est donc pas une chose inventée à plaisir, mais une chose instituée par Dieu et qui est absolument nécessaire pour tout homme qui veut aller au ciel.

L'Eglise, guidée par l'Esprit-Saint, a affirmé cette vérité ; et au Concile de Trente elle a prononcé l'anathème contre quiconque nierait l'origine divine et la nécessité de la confession pour être sauvé. « *Si quis negaverit confessionem sacramentalem vel institutam vel ad salutem necessariam esse jure divino, anathema sit.* »

Il suffit du reste de se rappeler les paroles de N.-S. N'a-t-il pas dit à ses apôtres et à leurs successeurs : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jo., xx, 18). Il les a donc chargés de pardonner en son nom. Or comment ces ministres de Dieu pourraient-ils absoudre des fautes dont ils ignoreraient l'existence ? Ils sont établis juges, et il leur est impossible de porter un jugement sans avoir entendu auparavant la cause à juger. Il est donc indispensable qu'ils

connaissent l'espèce, le nombre et la grandeur des fautes pour prononcer s'il faut pardonner ou non et pour imposer une pénitence convenable. En donnant à ses ministres la puissance de remettre les péchés et de les retenir, Dieu imposait en même temps à tous les hommes l'obligation de confesser leurs fautes pour en obtenir le pardon.

Ce qui prouve d'une manière certaine que la confession est divine et qu'elle est nécessaire, c'est que l'on se confesse depuis le temps des apôtres. Au premier siècle de l'ère chrétienne un pape, S. Clément, disait : « Il faut faire pénitence ici-bas, car quand nous serons sortis de ce monde, nous ne pourrons plus ni nous confesser, ni nous repentir. » — « N'ayez pas de respect humain à avouer vos fautes, disait un peu plus tard S. Ambroise ; si vous voulez être justifiés, confessez vos péchés. » — « Le moyen d'obtenir la rémission de ses péchés, écrivait Origène au III^e siècle, c'est d'en demander pardon et de ne pas avoir honte de confesser sa faute au prêtre. » — S. Augustin prêchant à son peuple disait : « Que personne d'entre vous ne rougisso de faire connaître la maladie de son âme, parce que sans la confession, impossible d'en obtenir la guérison. » Tous les chrétiens depuis les apôtres ont cru cette vérité et l'ont mise en pratique.

Nous ne devons pas d'ailleurs nous étonner, mes frères, de ce que Dieu exige cet acte humiliant. Nous savons que le péché est une révolte contre ce souverain Maître et le résultat de l'orgueil humain. Pour punir notre insubordination, Dieu demande que nous nous soumettions à lui en lui disant : J'ai péché contre vous, j'en ai regret : j'avoue, je reconnais et je déteste ma faute. Pour punir notre orgueil il veut que nous dévoilions humblement notre péché à son ministre.

Vous le voyez, la confession est absolument nécessaire à qui veut obtenir de Dieu son pardon. Je n'excepte que le cas où, sans qu'il y ait de notre faute, elle nous serait impossible.

2. *Qualités de la confession.* — Quand je parle de la confession, j'entends l'accusation de ses propres péchés, faite à un prêtre approuvé et avec de bonnes dispositions, afin d'en obtenir la rémission en vertu du pouvoir conféré par Dieu à l'Eglise.

La confession étant une *accusation*, n'est pas précisément quelque chose de flatteur. Aussi ne vient-on pas au tribunal de la pénitence pour dire ses vertus ni pour y trouver du plaisir, mais pour s'accuser. Et quand on s'accuse on le fait avec *humilité* et surtout avec *repentir* : on se reconnaît coupable et si l'on avoue sa faute, c'est avec le regret de l'avoir commise.

De plus l'accusation que l'on fait au prêtre doit être absolument *volontaire* pour être méritée.

toire. Personne n'est conduit au confessionnal par la force et par la contrainte ; on ne doit y être conduit que par le désir d'obtenir miséricorde et d'être purifié. Dieu ne violente pas la volonté de l'homme ; il le laisse libre d'user de ses grâces ou non, libre de mourir en état de grâce ou en état de péché, libre de se damner ou de se sauver. Celui qui confesse ses fautes doit donc le faire volontairement et librement.

Et que doit-on confesser ? Ses péchés. C'est très simple. Vous avez dix fautes : accusez dix fautes. En cacher une ou la dissimuler ne serait pas se confesser. En voiler le nombre ou la grandeur ne serait pas non plus se confesser. La confession, c'est un aveu *sincère et vrai*. Le prêtre est chargé de guérir et de juger. Or on ne guérit un mal que si on le connaît exactement ; on ne juge bien une cause que si on en est instruit.

Enfin l'aveu de nos fautes ne doit être fait ni par vanité, ni avec indifférence, ni dans un but humain. Le but qu'on se propose doit être plus élevé : c'est de *recevoir le pardon* et de recouvrer la grâce.

Voilà, mes frères, brièvement résumées, les qualités d'une bonne confession.

II. — La contrition

Avouer ses fautes, même dans ces conditions, ne suffit cependant pas. Remarquez la conduite du serviteur de l'évangile. Non seulement il reconnaît sa dette : mais il manifeste du repentir. Prostré aux pieds de son maître, il le supplie d'avoir pitié de lui : c'est la contrition. Afin de donner une preuve de sa sincérité, ce pauvre débiteur forme la résolution de ne plus s'endetter de la sorte et de réparer ses torts : « Prenez un peu de patience à mon égard et je vous rendrai tout. »

Le véritable repentir dans le pécheur est aussi la disposition la plus agréable à Dieu, celle qui attire la miséricorde et le pardon et qui s'appelle contrition. C'est une douleur de l'âme, une détestation du péché commis, avec le ferme propos de n'en plus commettre à l'avenir. Le mot même de contrition veut dire broyer, et marque ainsi que notre cœur, qui avait été endurci par le péché, est broyé et amolli par la pénitence et le repentir.

Le péché est le mal suprême. Or le pécheur qui revient sincèrement à Dieu éprouve nécessairement de là douleur d'avoir péché. C'est la douleur de l'âme, c'est-à-dire une véritable peine et une tristesse qui trouble et afflige intérieurement.

En même temps que le pénitent déteste le péché, il a pour lui de la haine, parce qu'il connaît sa malice. Par là-même il réprouve l'acte par lequel il s'est rendu coupable. Sincèrement, il se dit dans l'intérieur de son âme :

« Je voudrais ne pas avoir péché ; mon péché me cause une vive peine. »

Si ces sentiments sont au fond de son cœur, le pécheur craindra de renouveler sa faute. Il aura peur du péché pour l'avenir : il prendra la ferme résolution de n'en plus commettre. Personne ne déteste véritablement le péché, s'il n'a en même temps l'intention de l'éviter. Quand on hait quelque chose, on n'en veut plus. — Du reste, pourrait-on dire qu'on est disposé à se réconcilier avec le Bon Dieu, si l'on est prêt à l'offenser de nouveau ? Loin d'avoir droit au pardon, on mériterait plutôt l'indignation de Dieu. Le ferme propos est absolument nécessaire, aussi nécessaire que la contrition dont il fait partie.

Car, mes frères, la contrition est d'une nécessité absolue pour la bonne réception du sacrement de pénitence. Si la confession peut encore se suppléer dans le cas d'impossibilité, la contrition ne se supplée jamais. Elle est partie essentielle du sacrement. Si elle n'existe pas, il n'y a pas de sacrement. En vain vous confesseriez tous les crimes du monde : si vous n'avez pas le repentir de les avoir commis, Dieu ne pardonne pas. En vain vous feriez des aumônes, vous vous imposeriez des sacrifices et des mortifications extraordinaires : si vous n'avez pas de regret et une résolution sincère et ferme de ne plus retomber dans le péché, vous n'obenez point la rémission de vos fautes. De même que le baptême ne serait point administré à un enfant sur la tête duquel l'eau n'aurait point coulé, de même la rémission des péchés n'est point accordée à un pécheur qui n'a pas la contrition.

Je parle ici de la vraie contrition, de celle qui a les qualités requises. Une bonne contrition est d'abord sincère et *intérieure* : elle existe réellement au fond du cœur. Elle est ensuite *supernaturelle* : c'est de Dieu qu'elle vient ; et le regret, la douleur qu'elle fait éprouver ne sont pas causés par un motif humain, mais par un motif surnaturel. Par exemple, on regrette le péché parce qu'il a offensé Dieu qui est infiniment bon, parce qu'il nous a rendus dignes de l'enfer, parce qu'il a été la cause du crucifiement de N.-S. J.-C. Troisièmement la vraie contrition est *universelle* et se repent de *tous* les péchés mortels ; car tous ont fait injure à Dieu, tous ont été une révolte contre lui et nous ont fait perdre son amitié. Enfin elle est *souveraine*, parce qu'elle sait que le péché est le plus grand de tous les maux, qu'il est le plus redoutable et le plus détestable de tous. Aussi veut-elle à tout prix, même au prix des plus grands sacrifices, rompre avec lui.

Si vous avez cette contrition en recevant le sacrement de pénitence, mes frères, quand même votre repentir ne viendrait pas du plus noble des motifs, c'est-à-dire de l'amour de

Dieu, je vous assure que vous recevrez le pardon de vos fautes.

III. — *La satisfaction* *

Il vous restera cependant encore un devoir à accomplir : ce sera celui que le serviteur de l'évangile s'engage à remplir : « Ayez un peu de patience à mon égard et je vous rendrai tout. » Vous serez obligés de réparer, et c'est ce qu'on appelle la satisfaction.

Si l'on a bien compris ce qu'est le péché, le mal qu'on a commis en s'en rendant coupable, volontiers on réparera le tort fait à Dieu et aussi le tort que l'on peut avoir fait au prochain, soit par injustice, soit par scandale ! Une faute exige toujours une réparation. En nous pardonnant Dieu nous remet, il est vrai, la peine éternelle de l'enfer que nous avions méritée. Cependant il exige, à cause de l'injure que le péché lui a faite, une compensation qui doit se payer par une peine temporelle.

Cette peine temporelle, tout pécheur doit la subir, en ce monde ou en l'autre. Il est bien certain que, du moment que nous sommes coupables, nous devons tous faire pénitence. « *Facite dignos fructus pœnitentiæ*. Faites de dignes fruits de pénitence, » nous dit Dieu lui-même. (Luc, III, 8). « Revenez à moi de tout cœur dans le jeûne, les pleurs et les gémissements. » (Joël, II, 12). Celui-là seulement sera sauvé, qui portera sa croix avec Jésus. Jamais Dieu n'a remis un péché sans qu'on fasse pénitence. Adam, Moïse, le saint roi David ont dû faire pénitence, malgré le pardon obtenu. Dieu en effet a porté une loi ; tout homme qui la viole est nécessairement puni de quelque manière.

Certes, il y a bien des manières de faire pénitence. Il y a les mortifications que l'on s'impose ; les privations et les souffrances que l'on supporte avec résignation et soumission à la volonté de Dieu ; tous les sacrifices que l'on est obligé de faire dans la vie et que l'on pratique en esprit de pénitence. Tous les jours, si nous le voulons, nous pouvons par nos travaux obtenir la remise d'une partie de notre dette envers Dieu. — Il y a ensuite les indulgences, que tout le monde peut gagner. A bien des prières, à bien des bonnes œuvres, l'Eglise a attaché des indulgences, c'est-à-dire qu'à celui qui les récite ou qui les accomplit elle accorde la remise d'une partie de la peine temporelle ou la remise de la peine tout entière. — Mais il est certain que la meilleure des satisfactions est celle que le confesseur impose dans le sacrement de pénitence. Celle-là ne fait qu'un avec le sacrement ; et si l'on est réellement contrit, si l'on veut sincèrement obtenir le pardon de ses péchés, il faut l'accepter et être sincèrement disposé à l'accomplir. Sans cette intention, on n'a pas le regret véritable de ses fautes, et par conséquent on n'en obtient pas le pardon.

Voilà, mes frères, les dispositions qui existaient dans le serviteur de l'évangile. Elles ont excité la pitié du maître et l'ont amené à remettre la dette. Ce sont aussi ces dispositions qui feront descendre sur le pécheur la miséricorde et le pardon.

Venez au saint tribunal ; apportez aux pieds du ministre de Dieu chargé de vous accorder le pardon un aveu sincère et loyal, un regret sérieux accompagné d'une ferme et énergique résolution, une volonté bien déterminée à payer à Dieu la dette qui lui est due, et vous serez sûrs que le Tout-Puissant vous remettra vos fautes. Le sang du Christ coulera sur votre âme pour la purifier, et sa divine grâce vous rouvrira la porte du ciel que vos péchés vous avaient fermée. Ainsi soit-il.

LXVI

22^e Dimanche après la Pentecôte

DEVOIRS ENVERS LES SUPÉRIEURS

Mes frères,

L'évangile de ce jour n'est pas l'un des moins intéressants, il s'en faut, de ceux que nous lisons chaque dimanche. Il renferme bien des enseignements et mérite de retenir un peu notre attention.

C'est pourquoi je me propose de vous en donner d'abord une brève *explication* ; ensuite nous étudierons la leçon qui est contenue dans ces paroles de Notre-Seigneur : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

I

A première vue, deux choses bien différentes ressortent de cet évangile : d'une part, la malice et la fourberie des Pharisiens ; d'autre part, la sagesse infinie de Jésus.

Lorsque N.-S. prêchait dans le temple durant les derniers jours de sa vie mortelle, ses ennemis, les Pharisiens, au lieu de profiter de sa sublime doctrine, au lieu d'accepter la vérité qu'il leur proposait si clairement et de reconnaître en lui le Messie promis, tramaient sa perte. Voulant arriver à leurs fins sans danger pour eux-mêmes, ils cherchèrent d'abord à lui aliéner l'esprit du peuple ; et dans ce but, ils s'ingénierent à trouver des griefs pour l'accuser. Voilà pourquoi « ils se concertèrent, dit l'évangile, pour le surprendre dans ses paroles. » Ensemble ils rédigèrent quelques questions embarrassantes et captieuses, pensant amener Jésus à se compromettre dans ses réponses et à leur fournir un sujet de condamnation.

Aujourd'hui c'est avec la question brûlante de l'impôt qu'ils essayent de le perdre dans l'opinion du peuple ou auprès des pouvoirs civils,

Pour bien comprendre ceci une petite explication est nécessaire.

Depuis quelques années les Juifs étaient sous le joug des Romains qui avaient conquis la Judée. Les empereurs faisaient prélever un impôt annuel, appelé le tribut, sur chaque habitant. Cet impôt était excessivement odieux aux Juifs, qui n'y avaient jamais été soumis. Eux, le peuple par excellence, le seul peuple qui adorât le vrai Dieu, être ainsi rançonnés par un peuple païen ! C'était bien dur et bien humiliant ! Plusieurs soulèvements s'étaient même produits au début ; mais ils avaient été cruellement réprimés.

Amener N.-S. sur cette question brûlante, c'était donc une ruse diabolique. C'était le prendre entre deux feux, le mettre dans une impasse et dans l'impossibilité d'en sortir sans se compromettre de la manière la plus grave, sans s'exposer à la mort. Quelle que fût la réponse de Jésus, elle devait nécessairement déplaire au peuple juif ou déplaire aux Romains.

Voyez, mes frères, combien l'homme est méchant quand il se laisse dominer et aveugler par une passion ! Voyez aussi jusqu'où peut conduire l'orgueil : jusqu'à l'homicide, jusqu'à faire un tort considérable à ceux qui portent ombrage ! Voyez enfin de quelle ruse la passion se sert pour se justifier et pour atteindre ses fins. Quelle hypocrisie ! On fait des éloges, des compliments à celui qu'on veut perdre ; on le prendra et on le frappera en traître : « Maître, nous savons que vous êtes vrai, que vous dites toujours la vérité sans vous occuper de qui que ce soit. » On semble lui demander avis, solliciter ses lumières avec d'excellentes intentions : « Dites-nous donc ce que vous en pensez : devons-nous payer le tribut à César ou non ? » Flatteurs ! Mes frères, mettez-vous toujours en garde contre les flatteurs. Dès qu'un homme vous flatte, redoutez-le.

Vous comprenez la difficulté. Si Jésus répond à la question posée en disant que l'impôt est une chose injuste, réprouvée par la religion, il est perdu. Ils ont amené avec eux des Hérodiens, c'est-à-dire des partisans d'Hérode. Ceux-ci vont l'arrêter comme un séditeur, un ennemi de l'empire, un fauteur de rébellion, et le livrer aux Romains qui ne manqueront pas de le condamner à mort. — Si Jésus dit que l'impôt est une chose juste, que Dieu approuve, il se rend odieux aux Juifs ; il passe pour ennemi de la patrie, ami des païens ; le peuple alors l'abandonne, le maudit, et il devient facile de le faire mourir.

Admirons maintenant la sagesse de notre divin Sauveur. Il connaît le fond des cœurs ; il sait qu'on lui tend une embûche ; il ne se trouble point. D'un mot il caractérise ses adversaires : « Hypocrites, vous me tentez ? Vous voudriez me compromettre et me perdre.

Eh bien ! montrez-moi votre monnaie. » On lui présente un denier. « De qui est l'image et l'inscription, qui sont sur cette pièce ? » ajouta-t-il en présentant l'effigie. — De César. — Alors si vous acceptez cette monnaie de César, rendez-donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Que répliquer à cela ? L'évangile ajoute que les Pharisiens n'en demandèrent pas davantage et s'éloignèrent, tandis que la foule admira une réponse aussi sage.

II

Contentons-nous, mes frères, de cette courte explication de l'évangile pour nous arrêter à la parole de Jésus et pour essayer d'en comprendre toute la portée. Car tout en désarmant ses ennemis, Notre-Seigneur a voulu nous instruire. Sa réponse aux Pharisiens est comme une sentence qui avait une importance capitale, beaucoup plus grande certainement que les Juifs ne pouvaient le soupçonner. Elle devait régler jusqu'à la fin des siècles les rapports de l'autorité religieuse avec l'autorité civile. Sur-tout elle nous enseigne ce que nous devons à l'une et à l'autre.

Dieu et César représentent les deux puissances qui gouvernent la société humaine, la puissance religieuse et la puissance civile. L'une et l'autre viennent de Dieu ; l'une et l'autre sont saintes et inviolables. Toutefois l'autorité de l'Eglise, à raison de son objet qui est la sanctification et le salut des âmes et la gloire de Dieu, est la première en dignité. Ces deux pouvoirs, loin d'être opposés entre eux, sont faits pour agir de concert, pour concourir ensemble, comme les deux roues d'un char, à conduire la société humaine et à lui faire atteindre sa destinée finale. Ils sont liés ensemble sans être confondus, et chacun demeure indépendant dans sa sphère ; mais ils doivent s'entendre et agir en bon accord. Quand il n'en est pas ainsi, c'est que l'ordre n'existe pas ; il y a un désordre. Pour que cette belle harmonie ne soit jamais troublée, il faut que les états civils observent la loi fondamentale ou la constitution établie par Dieu lui-même, constitution qui n'est autre que le Décalogue et l'Evangile.

Mais occupons-nous spécialement de connaître nos devoirs envers ces deux sociétés, ou, si vous aimez mieux, envers nos supérieurs temporels et spirituels.

Envers l'autorité civile nous sommes tenus au *respect*, dit le catéchisme, et à l'*obéissance* ; obéissance qui comprend la soumission aux lois, le devoir de contribuer aux charges de l'Etat par l'impôt et l'obligation de bien voter.

Le *respect* est dû par les sujets à tous les représentants du pouvoir civil : chef d'Etat, ministres, représentants de la nation, juges,

etc. Honorons nos supérieurs temporels selon la dignité qu'ils occupent et l'autorité dont ils sont revêtus. C'est une obligation de conscience, parce que toute autorité vient de Dieu et qu'en définitive c'est lui que nous honorons. Dieu nous a faits pour vivre en société, et une société ne peut se passer de gouvernement. C'est donc Dieu qui nous soumet aux chefs d'Etat. S. Paul le déclare expressément : « Il n'y a pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu. » (Rom., xiii, 1). Toute autorité légitime a donc sa source et sa raison d'être en Dieu. Il le dit lui-même : « C'est par moi que règnent les rois et que les législateurs discernent ce qui est juste. » (Prov., viii, 15). S. Paul appelle le souverain « le ministre de Dieu pour le bien. » (Rom., xiii, 4). L'apôtre S. Pierre insiste sur ce même devoir de respect : « *Deum time, regem honorifica* : craignez Dieu et honorez le roi, » c'est-à-dire le chef d'Etat. (I Pet., ii, 17).

Au respect joignons l'obéissance en tout ce qui est juste, et non contraire aux lois de Dieu et de l'Eglise. Le Saint-Esprit nous l'ordonne : « *Subjecti igitur estote omni humanæ creaturæ propter Deum: sive regi, quasi præcellenti; sive ducibus, tanquam ab eo missis... quia sic est voluntas Dei*. Soyez donc soumis à toute institution humaine à cause de Dieu : soit au roi, comme souverain ; soit aux gouverneurs, comme étant envoyés par lui... C'est la volonté de Dieu. » (I Pet., ii, 13-14). L'apôtre S. Pierre va jusqu'à dire : « Obéissez, alors même que les maîtres sont durs et fâcheux. » (Ibid., 18). C'est l'obéissance que commande aussi l'apôtre S. Paul : « Que toute âme soit soumise aux puissances... Celui qui résiste au pouvoir, résiste à l'ordre établi par Dieu lui-même ; et ceux qui résistent attirent le châtiment sur eux-mêmes. » Et il ajoute : « Il est donc nécessaire de vous soumettre et d'obéir non seulement par crainte de la colère, mais par conscience. » (Rom., xiii, 1, 2, 5). Du reste, il n'est pas besoin de précepte pour comprendre qu'on doit obéir au pouvoir légitime : sans cette obéissance il n'y a pas de société possible, et c'est la ruine de l'ordre social.

J'ai dit : « En tout ce qui n'est pas contraire aux lois de Dieu et de l'Eglise. » Il est bien évident que si nos supérieurs, abusant de leur autorité, nous commandaient une chose mauvaise, injuste ou défendue par Dieu, ce serait notre devoir de désobéir. Ils ne seraient plus alors les représentants de Dieu, et ce serait le cas de dire : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » (Act., v, 29).

En conséquence, c'est donc pour nous un devoir de conscience d'obéir aux lois de l'Etat. Refuser cette obéissance, c'est désobéir à Dieu, c'est pécher. Naturellement pour qu'une loi nous oblige ainsi en conscience, il faut qu'elle

ait les caractères nécessaires à toute loi. Il va sans dire qu'elle doit être l'expression de la justice, qu'elle doit avoir pour but le bien public et non les intérêts d'un parti, et qu'enfin elle doit nous prescrire une chose honnête, bonne, ou au moins permise. Sans cela elle ne mérite pas le nom de loi, elle ne nous atteint pas, et, en certains cas, nous pouvons être obligés de nous opposer à son exécution. Il est bien sûr que si vous ne pouvez observer une loi qu'en offensant Dieu, vous n'êtes plus tenus d'obéir.

La soumission aux supérieurs temporels exige aussi notre participation aux charges de l'Etat, charges nécessitées par le bien de la société. Cette participation consiste dans l'impôt et dans la défense de la patrie.

Payer un impôt équitable est une obligation de conscience. Le chef d'Etat ayant le devoir de gouverner la nation et de la diriger vers sa fin, doit aussi avoir les moyens nécessaires pour s'acquitter de cette charge. Or l'un de ces moyens, c'est l'aide matérielle que lui fournit ce tribut imposé aux citoyens. Si on était libre de payer l'impôt ou non, ce serait le désordre : chacun s'y soustrairait ; le chef d'Etat ne pourrait plus gouverner, et ce serait la ruine de la société. De tout temps, l'impôt a été exigé comme la part des charges sociales que chacun doit supporter. N.-S. et les apôtres ont payé des contributions tout comme nous. L'Esprit-Saint nous en fait du reste un précepte ; par la bouche de S. Paul il dit : « *Ideo enim et tributa præstatis... Reddite ergo omnibus debita: cui tributum, tributum; cui vectigal, vectigal*. C'est aussi par conscience que vous payez des impôts ; rendez à tous ce qui leur est dû : le tribut à qui vous devez le tribut, l'impôt à qui vous devez l'impôt. » (Rom., xiii, 7).

Remarquez que j'ai dit un *impôt équitable*. Un chef d'Etat ne saurait sur ce point agir à sa guise. L'impôt ne peut être exigé et ne sera dû que s'il est juste. Or cette justice s'entend quant à la destination, quant à la quantité, quant à la répartition. L'impôt doit servir au bien de la société, et non être destiné au gaspillage ; il ne doit point être exagéré, mais modéré et mesuré à la nécessité et à l'utilité de la chose publique ; enfin il doit être proportionné aux ressources des citoyens, en sorte que le riche paye plus que le pauvre.

La patrie peut exiger aussi l'impôt du sang, quand elle en a besoin pour sa défense. On n'a pas le droit de le lui refuser. Vous savez qu'un citoyen ne doit jamais hésiter à donner sa vie pour son drapeau. Je suis heureux d'ajouter qu'un chrétien dont la conscience est en paix sait mieux que personne mépriser la mort. Ce n'est pas lui qui refusera de servir son pays et de remplir son devoir. En agissant de la sorte il obéira à sa conscience et à Dieu,

Enfin il est un autre devoir que je vous prie de considérer comme très important : c'est celui de voter et de bien voter. Il n'est pas permis, en général, de s'abstenir quand on est convoqué à cet effet. Tout citoyen électeur doit à son pays et à sa conscience de ne voter que pour des candidats qui respectent Dieu, la religion, le droit, la justice, et toutes les sages et chrétiennes libertés. A vous donc d'user de ce moyen pour éloigner des fonctions publiques tous les ennemis de l'Eglise. C'est l'oubli de ce devoir qui précipite la France à sa perte, et il dépend un peu de chacun de vous d'arrêter cette fatale décadence.

Si nous avons des devoirs comme citoyens, sachez, mes frères, que nous en avons de plus importants encore comme chrétiens, c'est-à-dire envers nos supérieurs spirituels, le Pape, les évêques, les curés, les prêtres. Le baptême a fait de nous des enfants de l'Eglise. Nous avons donc envers les chefs de l'Eglise les mêmes obligations qu'envers nos parents : le respect, l'affection, l'obéissance et l'assistance.

Si nous devons respecter et honorer nos supérieurs temporels, à plus forte raison devons-nous avoir pour nos supérieurs spirituels un respect religieux fondé sur le caractère sacré dont ils sont revêtus. « Nous sommes, dit S. Paul, les ambassadeurs du Christ, les coopérateurs de Dieu, les ministres de J.-C., les dispensateurs de ses mystères. » (II Cor., vi, 4). De ce respect nous ne devons jamais nous départir, alors même que l'homme aurait des imperfections et des défauts ; car c'est le ministre de Dieu que nous honorons. Sachez donc comprendre et respecter toujours l'éminente dignité de vos supérieurs spirituels.

En second lieu, aimez-les d'un amour filial et reconnaissant. Ils sont vos pères spirituels ; ils sont vos meilleurs amis et vos plus grands bienfaiteurs. Depuis le berceau jusqu'à la tombe que de bienfaits n'en recevez-vous pas dans l'ordre de la grâce !

Montrez-leur une obéissance parfaite. Obéissez-leur comme à Dieu, comme à J.-C. qui leur a confié ses pouvoirs. Obéissez exactement en tout ce qui a rapport à la religion.

« Enfin les fidèles, en reconnaissance des services qu'ils en reçoivent, doivent aux ministres du culte l'assistance temporelle et spirituelle. L'assistance temporelle, en contribuant, suivant l'ordre établi, aux besoins matériels des prêtres et des pontifes ; car, selon le mot de S. Paul, « l'ouvrier mérite son salaire » et ceux qui servent à l'autel doivent vivre de l'autel. Enfin l'assistance spirituelle, en aidant du secours de leurs prières les ministres de l'Eglise, qui sacrifient leur temps, leur santé et leur vie pour le bien des âmes, et qui sont si souvent payés d'ingratitude¹. »

¹ Mgr Cauly, Cours d'instruction religieuse, p. 188.

**

Mes frères, je viens de vous énumérer rapidement vos devoirs envers vos supérieurs. Les choses que je viens de vous dire ont besoin d'être rappelées de temps en temps. Mettez-les en pratique. Je les trouve toutes renfermées implicitement dans la parole si profonde et si sage de N.-S. que je n'ai fait qu'expliquer.

Quelle sécurité dans l'Etat, quelle beauté harmonieuse dans l'Eglise, si tous ces devoirs étaient fidèlement remplis par les inférieurs vis-à-vis de leurs supérieurs ! Ainsi donc « rendez à César ce qui est à César » : à l'autorité civile, le respect, l'obéissance, l'impôt d'argent pour les services publics qui profitent à tout le monde, et même l'impôt du sang pour la défense de l'ordre et du sol de la patrie, et enfin le vote, s'il est établi, selon sa conscience. « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu » : à l'autorité religieuse, notre amour, notre reconnaissance, notre aide, la direction de nos âmes, la règle de nos croyances et de nos devoirs.

Faites cela, mes frères, et vous aurez l'âme tranquille et le cœur en paix comme quelqu'un qui a satisfait à ses obligations ; et vous pourrez vous présenter sans crainte un jour devant Dieu. Ainsi soit-il.

POUR UNE MESSE DE DÉPART

ALLOCUTION AUX CONSCRITS

Mes chers amis,

Vous vous trouvez à un moment grave de votre vie, puisque vous allez, dans quelques heures, quitter vos familles, vos occupations, vos amis, pour aller faire votre service militaire. Pendant deux ans, vous serez éloignés de tout ce qui a fait votre existence jusqu'ici. Pendant deux ans vous allez avoir d'autres pensées, d'autres travaux, d'autres devoirs.

Le moment est grave, dis-je, et je comprends que vous éprouviez le besoin de venir mettre aux pieds de Dieu et de la Vierge vos impressions, vos appréhensions et vos résolutions.

Sans doute, ce qui domine dans votre âme, c'est la fierté, fierté bien naturelle quand on aime son pays comme vous l'aimez et qu'on va prendre place parmi ses défenseurs.

Mais vous n'êtes pas sans éprouver en même temps une certaine angoisse. C'est un peu l'inconnu qui vous attend à la caserne. Comment vous tirerez-vous de cette épreuve que vous prévoyez, et que vous faites bien de prévoir ?

C'est pour cela que vous allez prendre, dès maintenant, des résolutions, — des résolutions que vous demanderez à Dieu et à la Sainte Vierge de bénir.

Quelles sont-elles? Je vais les résumer en trois mots. Vous voulez être de *bons chrétiens*. Vous voulez être de *bons soldats*. Vous voulez être de *bons camarades*.

C'est très bien. Avec ces trois résolutions, vous ferez d'une manière excellente votre service militaire.

Voyons comment.

I

Vous voulez être de *bons chrétiens*.

Pourquoi?

Parce que votre entrée au service militaire, c'est la première circonstance où vous allez être pleinement abandonnés à vous-mêmes et où, par conséquent, vous allez pouvoir affirmer la sincérité de vos convictions.

Jusqu'ici, en effet, vous avez vécu à l'ombre du foyer paternel. L'autorité de vos parents, je le sais bien, s'est faite de plus en plus douce à mesure que vous avez grandi. Peu à peu les reproches ont fait place aux observations et les commandements aux conseils. Il n'en restait pas moins que l'exemple, la surveillance, l'affection de vos pères et de vos mères vous était une sauvegarde. La crainte de leur déplaire vous était un soutien. Leur attentive vigilance vous était une facilité. Ceux qui vous entouraient de leur sollicitude vous frayaient le chemin; vous n'aviez plus qu'à vous y engager.

Tout cela, il faut bien le dire, en diminuant votre indépendance, si peu que ce fût, diminuait pareillement votre mérite. Un jeune homme ne donne bien sa mesure et ne rend à ses croyances un témoignage complet que lorsqu'il est abandonné à lui-même. C'est l'histoire de l'aiglon qui, après avoir essayé ses ailes, quitte un beau jour l'air où il a pris naissance et s'élance dans l'espace, ivre de grand air, de soleil et de liberté.

Ce moment, chers amis, j'aime à croire que vous l'attendiez avec impatience.

Vous lui avez si souvent promis, à ce Dieu de votre Baptême, de votre Première Communion et de votre Confirmation, à ce Dieu que vous avez appris à connaître sur les genoux de vos mères et à qui vous avez jusqu'ici gardé votre jeunesse, vous lui avez, dis-je, si souvent promis de ne pas rougir de lui et, au milieu de tant de capitulations qui vous indignaient, de lui rester toujours fidèles!

Et comment pourriez-vous oublier toutes ces promesses au moment où vous allez revêtir cet uniforme de soldat, symbole de loyauté et de bravoure?

Cette tâche, grâce à Dieu, vous sera plus facile qu'à vos aînés. Grâce à Dieu, leur fermeté vous a tracé et aplani la route. Grâce à Dieu, la liberté de conscience commence à n'être plus un mot vide de sens. La caserne ne ressemble plus à ce qu'elle était autrefois.

Vous y trouverez un respect plus profond pour vos chères convictions, si vous savez les y montrer.

Sans doute, vous aurez encore à lutter. Vos oreilles seront probablement blessées plus d'une fois par des blasphèmes, des plaisanteries de mauvais alois, des négations qui vous feront frémir. Mais vous saurez ne pas courber la tête; vous regarderez en face l'attaque dont vous êtes l'objet. A la caserne plus qu'ailleurs, la crânerie ne tarde pas à s'imposer. On dira de vous ce qu'on a dit de ceux qui vous ont donné l'exemple: « Laissons-le; c'est un vaincu. »

Il faut du courage pour cela. Oh! pas tant que vous pourriez croire. Mais enfin, il en faut un peu.

Ce courage, vous le trouverez dans la prière à laquelle vous resterez fidèles. Quelquefois, je le sais bien, vous ne pourrez pas assister à la messe le dimanche, mais vous vous direz: « Le bon Dieu sait bien que je ne peux pas remplir mon devoir de chrétien, et il ne m'en veut pas. » Le son des cloches vous aidera à élever votre cœur vers lui. Peut-être permettra-t-il que vous puissiez, dans votre future garnison, trouver un prêtre qui vous accueillera comme un fils et qui s'efforcera, par tous les moyens en son pouvoir, de vous soutenir. Quand votre service vous le permettra, vous vous approcherez de la communion, et Dieu se donnera à vous avec d'autant plus d'amour que vous aurez eu plus de mérite à venir le chercher.

Au mois d'avril dernier, on me citait le cas d'un jeune soldat qui était venu faire ses Pâques à cinq heures du soir. J'espère que vous ne serez pas obligés à tant d'héroïsme. S'il le fallait pourtant, je suis sûr que vous en seriez capables, et je m'en réjouis parce que c'est par des faits semblables qu'on arrivera à obtenir pour notre armée la complète liberté religieuse.

II

Etant de bons chrétiens, il vous sera facile d'être aussi de *bons soldats*.

Ce n'est point parmi vous, en effet, qu'on trouvera des adeptes de ces criminelles et odieuses théories qui tendent à détruire dans l'armée la sainte idée et le saint amour de la patrie. Quand on est, de par Dieu, enfants de ce noble pays qui s'appelle la France, quand on est héritier de tant de siècles de gloire, il faut être fou ou scélérat pour faire fi de tout cela. Qu'importe à ces docteurs d'antipatriotisme que nos ennemis gardent toujours leur poudre sèche et leur épée aiguisée! Qu'importe que, en toute occasion, leurs sommations brutales souffletent l'honneur national! Ce qu'ils veulent, c'est que la France n'ait pas de soldats à opposer aux légions qui voudraient l'envahir. De ceux-là vous en trouverez peut-être; peut-

être sous votre chevet se glissera quelqu'une de leurs brochures ! J'espère bien que vous saurez faire à cette propagande impie l'accueil qu'elle mérite.

Au cours de l'année terrible il s'est passé un incident sur lequel avec raison on aime à faire le silence, mais qu'il faut rappeler ici.

C'était à Loigny. Il fallait repousser l'ennemi et dégager les héroïques soldats qui se faisaient tuer jusqu'au dernier dans le village beauceron. De Sonis s'adresse successivement à deux régiments de marche. Successivement ces deux régiments refusent d'aller au feu. Ni les prières, ni les reproches, ni les accents indignés du général ne peuvent décider ces malheureux. C'est alors que de Sonis s'élance vers les zouaves pontificaux et leur crie : « Montrez donc à ces gens-là comment des chrétiens savent mourir ! » — « Général, répond un tout jeune homme, vous nous envoyez à une fête ! »

Oh ! la belle parole ! Oui, c'est une fête pour des jeunes gens chrétiens quand on leur demande de se dévouer pour leur pays. C'est ainsi que vous auriez parlé, n'est-ce pas ?

Vous serez donc de bons soldats, c'est-à-dire que vous prierez à la discipline.

Vous serez de bons soldats, c'est-à-dire que vous aurez pour vos chefs le respect et l'obéissance auxquels ils ont droit.

Vous serez de bons soldats, c'est-à-dire que vous mettrez toute votre ardeur à apprendre vos nouveaux devoirs, et que vous ne vous plaindrez pas des fatigues que vous aurez à supporter.

Vous serez de bons soldats, c'est-à-dire que vous porterez avec fierté l'uniforme qui vous attend et que vous l'honorerez en toute circonstance.

Vous serez de bons soldats, c'est-à-dire que vous aurez un culte pour le drapeau, ce symbole glorieux de la patrie auquel vous ne faites le sacrifice de votre liberté que pour en faire l'emblème de la liberté et de la grandeur nationale.

III

Et puis, vous voulez être de *bons camarades*.

L'armée, redit-on souvent, et souvent vous entendrez répéter cette parole, est une grande famille. Il est bien certain que depuis le service obligatoire pour tous, depuis plusieurs années surtout, les rapports des chefs avec leurs soldats, et des soldats entre eux se sont beaucoup modifiés. Cela est très heureux et vous vous y prêterez.

Là-bas, vous aurez à coudoyer des jeunes gens très divers d'origine, d'éducation, d'idées, de manières. Soyez bons et aimables pour tous. Rendez tous les services que vous pourrez prudemment. Ne soyez pas de ceux qui s'arrangent de façon à laisser aux autres les

corvées désagréables. Ne vous fâchez pas à la moindre occasion. La bonne humeur est une force qui triomphe de tous les préjugés et qui dissipe tous les malentendus.

Peut-être Dieu permettra-t-il qu'un de vos camarades, gagné par cette bonne humeur dont je parle, s'attache à vous. Ne le repoussez pas. Souvent, si l'on est méchant, c'est parce qu'on souffre. Un mot affectueux, un peu d'amitié suffit pour ouvrir un cœur désarmé. Quel bien ne pourrez-vous pas faire, avec la grâce de Dieu, si vous savez vous prêter à toutes les conquêtes de charité qui s'offriront à vous ?

Ici les exemples se pressent dans ma pensée, car, grâce au ciel, aucun des jeunes gens de mon ancien Patronage n'a trahi nos espérances. Voici ce que je trouve dans une lettre du 25 octobre 1910. Le petit soldat qui me l'a écrite venait d'être envoyé à Lérrouville. Le dimanche arrive. Il se prépare à sortir. On lui demande : — Où vas-tu ?

— Je vais à la messe, répond-il, qui est-ce qui vient avec moi ?

Moment de silence. Enfin l'un des camarades de mon petit fantassin lui dit : — Si tu y vas, j'y vais avec toi.

— C'est bien, habille-toi et viens.

En chemin, la conversation s'engage.

— Comme ça, à la caserne, tu vas voir les curés ?

— Pourquoi n'irais-je pas à la messe parce que je suis à la caserne ? Pourquoi ne ferais-je pas mon devoir de chrétien ? Est-ce que le Bon Dieu n'est pas partout ? Ce n'est pas parce que je suis loin de mon pays qu'il faut que je l'abandonne.

— Eh bien ! moi, répond l'autre, je me faisais peur des camarades. Mais puisque tu vas à la messe, j'irai toujours avec toi.

**

Que vous semble, mes chers amis, de cette conversation que je reproduis littéralement ? Est-ce que vous ne sentez pas vibrer, dans sa simplicité, un souffle de foi et d'apostolat ? Ah ! qu'ils sont heureux les jeunes gens qui, aux premières pages de leur vie militaire, peuvent inscrire un acte comme celui-là !

Ce sont là, j'en suis convaincu, vos plus chers désirs. Demandons à Dieu et à la Sainte Vierge de les bénir. Ici votre prière se rencontre avec la prière de vos mères et avec la prière de vos prêtres. Allez donc, mes chers amis, où Dieu et la France vous appellent, et puissiez-vous réaliser les espérances que Dieu et la France fondent sur vous ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 17 septembris 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 25 septembre 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Petits Entretiens pour l'Octave des Morts. — LES EXCELLENCES DU SOUVENIR DES TRÉPASSÉS. — III. Il nous est instamment recommandé par les Saints, 689. — IV. Il est éminemment raisonnable, 691. — V. Il est notre plus suave consolation, 694.

Pour la fête du Saint Rosaire. — Le Rosaire est le meilleur moyen d'assurer la défense de l'Eglise et l'intégrité de la foi catholique, 697.

Avis paroissiaux. — La dévotion aux Saints Anges, 698. — Pour bien dire son chapelet, 700.

Instructions dominicales. — LXVII. 23^e Dimanche après la Pentecôte : La foi raisonnable, 702.

PETITS ENTRETIENS POUR L'OCTAVE DES MORTS

Les excellences du souvenir des Trépassés

III

IL NOUS EST INSTAMMENT RECOMMANDÉ
PAR LES SAINTS

Filii sanctorum sumus.

Nous sommes les enfants des
saints. (Tob., II, 18).

Les saints sont nos modèles. Ils ont été pénétrés de l'esprit de Dieu ; et les imiter, c'est faire la volonté du Seigneur. Or, dans cette Octave bénie, j'aime les entendre nous prêcher l'excellence du souvenir des trépassés. Et c'est à juste titre, car l'un des plus chers objets de leur piété a été de prier pour les défunts, de se dévouer pour abréger leurs peines, de les faire sortir du Vestibule purificateur et de leur ouvrir les portes du ciel. Mon intention est de toucher ce point si consolant dans la présente exhortation. Je viens vous demander de prêter une oreille attentive à la voix des saints nous disant : « Souvenez-vous de ceux qui ne sont plus, travaillez à leur soulagement et à leur bienheureuse délivrance ! » J'en suis persuadé, avec la grâce de Dieu, leurs paroles et leurs exemples vous détermineront à venir en aide à nos chers disparus. Ce que je dirai sera bien court, comparativement à l'ampleur du sujet, mais ce faible écho de l'enseignement de nos ancêtres dans la foi suffira pour exciter notre dévotion. Parlons d'abord brièvement de l'enseignement *des saints dans la Loi ancienne* ; après quoi nous arrêterons un peu plus longuement aux exhortations, aux paroles et aux exemples *des saints de la nouvelle Loi*.

I

Dans l'Ancien Testament on se souvenait, et très pieusement, des défunts. On témoignait le

plus grand respect à leurs restes mortels. On leur donnait la sépulture la plus honorable, parce qu'on était persuadé qu'ils devaient ressusciter pour la gloire. Après leur sépulture, on pensait à eux ; on priait pour eux. On désirait aller reposer auprès de leur tombeau en attendant l'appel suprême du souverain Juge. Dans les calamités publiques, dans les guerres, on emportait leurs dépouilles vénérées en lieu sûr, pour leur épargner toute profanation. Surtout on offrait pour eux des sacrifices, afin d'intéresser en leur faveur la miséricorde divine et de payer les dettes qu'ils auraient pu contracter envers la justice infinie.

Nous en avons un bel exemple au deuxième livre des Machabées. Il y est rapporté que Judas Machabée, ayant engagé un combat avec Gorgias, son ennemi, fut vainqueur. Cependant un petit nombre de ses soldats avaient été tués dans la mêlée. Après la célébration du sabbat, « Judas vint, avec ses compagnons d'armes, pour emporter les corps de ceux qui étaient tombés et les ensevelir avec leurs parents dans les sépulcres de leurs pères. Or ils trouvèrent sous les tuniques de ceux qui avaient été tués des objets consacrés aux idoles, que les Juifs, selon la loi, devaient avoir en horreur et qu'ils ne pouvaient s'approprier sans souiller leur conscience. Il parut donc clair que ce fut pour ce motif que les morts avaient été frappés. Aussi les survivants s'inclinèrent-ils devant le juste jugement du Seigneur ; ils se mirent en prières, demandant que cette faute tombât dans le domaine de l'oubli et qu'elle fût pardonnée par le Dieu très bon et très miséricordieux. Mais cela ne suffisait pas au très vaillant Judas Machabée. Il exhorta ses soldats à se conserver dans la justice et la sainteté et à fuir le péché, puisque c'était à cause de la désobéissance de plusieurs que le Seigneur les avait frappés. Puis il fit une collecte et envoya douze mille drachmes d'argent à Jérusalem, afin qu'un sacrifice fût offert pour l'expiation des péchés des morts, ayant de bonnes et religieuses pensées touchant la résurrection. En effet, s'il n'avait pas pensé que ceux qui avaient été tués devaient ressusciter, il eût regardé comme une chose vaine et superflue de prier pour les morts. Au contraire, il pensait que ceux qui étaient tombés avec piété sur le champ de bataille pour la patrie, malgré une désobéissance réelle, mais non mortelle, méritaient une grande miséricorde. C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les défunts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » (II Mac., XII, 38-46).

Quelles belles pensées ! Quelles magnifiques leçons ! Quelle touchante exhortation ! Souvenez-vous de ceux que le trépas a frappés, même s'ils ont, en quittant la terre, des fautes à expier. L'Ancien Testament le proclame avec

une éloquence très persuasive. Les saints de la Loi mosaïque nous prêchent cet éminent devoir.

II

Maintenant, venons au *Nouveau Testament*. Là nous aurons des témoignages également saisissants de l'excellence du souvenir religieux des trépassés. Il est évident que je ne veux pas citer toutes les leçons qu'il nous donne sur ce point : il y faudrait des volumes. Mais le peu que je dirai suffira, avec l'aide de Dieu, à nous donner à tous une plus grande plété à l'égard des trépassés.

On peut le dire, tous les saints de la nouvelle Loi ont eu un très grand zèle pour les âmes du purgatoire. Ne nous en étonnons point. Par la lumière du Saint-Esprit, ils avaient une idée très lumineuse de la constitution de l'Eglise. Ils savaient pratiquement que, comme nous sommes aidés par les élus du ciel, ainsi nous pouvons beaucoup pour les âmes qui attendent dans « l'infirmerie du Bon Dieu, » dans le Vestibule du paradis, leur complète purification. Ils étaient profondément persuadés qu'en pensant aux défunts, en venant au secours des trépassés, ils s'assuraient pour eux-mêmes le bonheur éternel.

Qu'il me soit permis d'entrer dans quelques détails et de proposer quelques exemples.

Nommons en premier lieu la *T. S. Vierge Marie*. « Je suis, disait-elle à sainte Brigitte, la Reine du ciel et la Mère des miséricordes, la joie des justes et l'espérance des pécheurs. Il n'y a nulle peine du purgatoire qui, par mon assistance, ne soit rendue plus douce et plus facile à supporter. » Et dans une autre circonstance elle ajoutait : « Je suis la Mère de Dieu et la mère de tous ceux qui sont en purgatoire, parce que toutes les peines dont souffrent les pécheurs pour l'expiation de leurs fautes sont allégées par mes supplications. » Et N.-S. parlant à Marie lui dit, comme le rapporte encore sainte Brigitte : « Vous êtes ma Mère et la consolation de tous les trépassés qui ont encore des dettes à expier. » — Combien les auteurs chrétiens aiment à lui appliquer les beaux textes de l'Ecriture qui l'exaltent comme protectrice des défunts ! « Je pénétrerai dans les parties inférieures de la terre. J'inspecterai par le détail tous ceux qui y dorment le sommeil qui doit se terminer par l'éternel réveil ; et j'illuminerai des doux rayons de ma bonté tous ceux qui espèrent dans le Seigneur. *Penetrabo omnes inferiores partes terre, et inspiciam omnes dormientes, et illuminabo omnes sperantes in Domino.* » (Eccl., xxiv, 45). Et cet autre d'une si persuasive allégresse : « J'ai marché sur les vagues de la mer, » ce que S. Bernardin de Sienne, à la suite d'autres éminents auteurs, zélés panégyristes de la T. S. Vierge, explique ainsi : « C'est l'auguste Reine des cieux qui nous est désignée par cette

parole des saints Livres. Elle foule aux pieds les eaux profondes, marquant ainsi sa puissance et son autorité. Ces eaux profondes sont les abîmes du purgatoire. Les peines de ce lieu d'expiation sont appelées *vagues*, parce qu'elles ne font que passer. Elles sont comparées aux vagues de la mer parce qu'elles en ont l'amertume. Et Marie marche sur ces flots amers, elle va visiter ceux qui s'y purifient pour les consoler et les délivrer¹. » C'est surtout à ceux qui furent ses fidèles serviteurs qu'elle manifeste sa maternelle bonté. Le même S. Bernardin nous la représente occupée à visiter le purgatoire et à discerner au milieu des flammes ceux qui lui furent dévoués, afin d'adoucir leurs tourments. Elle est accompagnée des esprits célestes, et elle transforme le séjour de la douleur en paradis de délices. Oui, l'auguste Vierge nous prêche le souvenir des trépassés, et ici, comme ailleurs, elle nous donne le plus bel exemple à imiter.

Comment l'illustre époux de Marie, le bon *S. Joseph*, ne partagerait-il pas ses goûts ? Oh ! oui, lui aussi aime les fidèles défunts, et il les recommande à notre charité. Son zèle pour les saintes âmes, prisonnières de la justice de Dieu, est si grand que l'Eglise l'a choisi pour leur protecteur. Sa charité très ardente, son crédit incomparable auprès de Jésus et de Marie, le portent à intercéder pour ceux qui ont quitté la vie, surtout pour ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, *in osculo Domini*. Aussi bien a-t-il été choisi pour patron des institutions qui ont pour but de venir en aide aux trépassés. Il a délivré du purgatoire une infinité d'âmes. Et par son noble exemple il nous dit : « Souvenez-vous de ceux qui ne sont plus ! »

Marchant sur de si nobles traces, *les saints* qui sont les fleurs choisies du christianisme, n'ont cessé de recommander, en la pratiquant, la dévotion aux âmes du purgatoire. De là tant de prières qu'ils ont composées, tant de discours qu'ils ont prononcés sur cet important sujet. S. Jérôme va même jusqu'à déclarer que les flammes purificatrices perdent leur acuité pendant qu'on célèbre la messe pour un défunt. S. Augustin, fidèle aux recommandations de sa mère, sainte Monique, fait pendant trente années mémoire d'elle au saint autel. S. Bernard opère un de ses plus beaux miracles aux Trois-Fontaines, à Rome, en faveur des défunts. Pendant la messe qu'il célébrait avec une très grande dévotion pour les morts, il vit, ravi et extasié, une échelle mystérieuse semblable à celle de Béthel, où les anges descendaient dans le purgatoire et remontaient en ramenant un cortège d'âmes délivrées. S. Odilon, à la suite d'une révélation qui le toucha au plus profond du cœur, institua, dans les cou-

¹ Chanoine Rolland, *La Reine du Paradis*, t. II.

vents qui dépendaient de sa juridiction, la fête des morts, laquelle ne tarda pas à se répandre dans le monde catholique.

Voici que les temps deviennent de plus en plus mauvais pour la foi. Le protestantisme destructeur fait des progrès lamentables, niant particulièrement les relations des vivants avec les morts, et l'existence du purgatoire. Dieu dans sa bonté suscite un saint, plein de douceur et de mansuétude, S. François de Sales. Fidèle à la tradition, il prêche le souvenir des trépassés en termes ardents, avec une éloquence et une piété qui n'ont jamais été dépassées. « Hélas ! disait-il, nous ne nous souvenons pas assez de nos chers morts. Leur mémoire semble disparaître avec le son des cloches des funérailles ; et nous oublions que l'amitié qui peut finir, même par la mort, ne fut jamais véritable, l'Écriture elle-même nous enseignant que l'amour vrai est plus fort que le trépas. Dire du mal des défunts est une inhumanité comparable à celle des bêtes féroces qui déterrent les corps pour les dévorer. En dire du bien pour les imiter est chose très louable. Mais les soulager par nos suffrages est chose meilleure encore. Car c'est là pratiquer les œuvres de miséricorde : c'est visiter les malades ; c'est donner à boire à ceux qui ont soif de la vision de Dieu ; c'est nourrir les affamés ; c'est racheter les prisonniers ; c'est vêtir ceux qui sont nus ; c'est offrir l'hospitalité du royaume des cieux à ceux qui sont sans asile ; c'est consoler les affligés, éclairer les ignorants. » On ne saurait parler avec plus d'à-propos, ni d'une manière plus touchante.

L'époque des grands malheurs approche : on est à la veille de la grande catastrophe qui s'appelle la Révolution. Le matérialisme règne en vainqueur. On ne comprend guère que voluptés, plaisirs, honneurs, les trois concupiscences dont nous parle l'apôtre S. Jean. Les choses du temps interceptent la vision des choses du ciel. Mais Dieu suscite des hommes d'élite qui prêchent les mystères de l'au-delà. Citons en particulier S. Alphonse de Liguori. Lui, il vit dans la plénitude de l'esprit chrétien. Il prêche les vérités éternelles, et en particulier le souvenir des trépassés, le dogme du purgatoire. Il dit ces paroles que nous devons garder au fond de nos cœurs, comme un précieux trésor : « On peut avoir la certitude absolue de son salut, si l'on s'applique à soulager les âmes du purgatoire, qui souffrent tant, quoiqu'elles soient très aimées de Dieu. Prions pour elles ; et nous nous assurerons une bonne mort. Ce souvenir sacré nous fera avancer à grands pas dans la voie de la perfection. »

De nos jours, une admirable exhortation du souvenir des trépassés nous a été donnée par ce prodige de sainteté qu'on appelle le saint Curé d'Ars, le B. J.-B. Vianney. Dans son existence d'héroïques souffrances, il avait fait deux

parts : il s'était offert à souffrir d'un côté pour la conversion des pécheurs, et, de l'autre côté, pour les âmes du purgatoire. Malgré sa pauvreté et le grand nombre d'œuvres qu'il soutenait, il avait recueilli des aumônes considérables, avec lesquelles il avait fondé un grand nombre de messes pour les trépassés. Il fut l'inspirateur et le soutien de la Congrégation des Dames auxiliaires des âmes du purgatoire, qui est un des plus beaux fleurons de la charité chrétienne. Lui-même était un fervent dévot à ces chères âmes par ses suffrages. Quand il célébrait le saint sacrifice de la messe, qui dira les fervents colloques qui s'établissaient entre lui et le Bon Dieu ? « Seigneur, disait-il avec une filiale confiance, permettez-moi de faire un échange avec vous. Je vous donne votre Fils adorable présent sous les espèces sacramentelles. En retour, donnez-moi l'âme de tel défunt. Introduisez-le dans le séjour du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Que votre miséricorde s'étende sur tous ceux qui sont morts dans la foi chrétienne ! *Ipsis, Domine, et omnibus in Christo quiescentibus locum refrigerii, lucis et pacis ut indulgeas deprecamur.* »

**

Accueillons avec respect les recommandations des saints, nos pères dans la foi. Souvenons-nous pieusement de nos frères défunts. Rappelons-nous que tous les membres de l'Eglise sont unis par les liens les plus intimes en J.-C. : et ceux qui sont au ciel, et ceux qui sont encore sur la terre, et ceux qui sont en purgatoire. Oui, mes frères, selon les leçons pressantes des saints, ayons pour les défunts une dévotion vraie et efficace qui se traduise par les œuvres.

En leur venant en aide nous nous préparons pour nous-mêmes des trésors de grâces puissantes. Car il est impossible que Celui qui a dit : « Bienheureux les miséricordieux » ne leur fasse pas miséricorde ; et il nous déclare qu'« on se servira à notre égard de la mesure que nous aurons employée à l'égard des autres. » Soyons donc vraiment les enfants des saints ; soyons bons et dévoués comme eux ; pensons, parlons, agissons comme eux : *Fili sanctorum sumus*. Là est notre bonheur pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

IV

IL EST ÉMINEMMENT RAISONNABLE

Justitia et pax osculatoe sunt.

La justice et la paix se sont embrassées. (Ps. LXXXIV, 11).

Le souvenir des trépassés est très agréable à Dieu, très cher à l'Eglise, très recommandé par les saints : nous l'avons vu et nous nous en sommes convaincus dans les précédentes instructions. Mettons aujourd'hui en lumière

une quatrième excellence de ce béni souvenir : *il est éminemment raisonnable.*

Arrêtons nos esprits et nos cœurs sur cette pensée. Et pour nous en persuader d'une manière plus saisissante, ayons recours à un double moyen : le *raisonnement* et l'*exemple*.

I

Que nous dit *la raison* éclairée par les lumières de la foi ou par les traditions gardées, plus ou moins altérées, depuis l'origine du monde ?

Pour employer l'éloquente parole d'un célèbre apologiste du xix^e siècle¹, le purgatoire est l'un de ces dogmes qui pourraient se passer de preuves, parce qu'ils plongent leurs racines dans les dernières profondeurs de la conscience humaine. D'instinct tous les peuples ont senti qu'il y a des êtres pas assez purs pour être immédiatement admis à voir Dieu, et pas assez coupables pour en être éternellement privés. Cette idée a saisi les plus grands génies du paganisme. Pour n'en citer qu'un, l'illustre Platon, voici ce qu'il dit dans l'un de ses plus célèbres ouvrages². « La mort n'est, ce me semble, que la séparation de l'âme et du corps. Après la séparation, l'âme paraît devant le Juge qui l'examine, sans avoir aucun égard au rang qu'elle occupait sur la terre. Bien souvent, fût-ce l'âme du grand roi des Perses, ou de quelque potentat, ou de quelque homme puissant, le Juge n'y découvre rien de sain. Maîtresse de suivre ses penchants, l'âme s'est plongée dans la mollesse, la débauche, l'intempérance, dans les désordres de toute espèce, de sorte qu'elle regorge d'infamies. Ce que voyant, le Juge l'envoie ignominieusement dans la prison où elle doit subir les supplices qu'elle a mérités. Il y en a de deux sortes : ceux qui sont ordonnés pour que celui qui y est condamné justement en tire de l'avantage en demeurant meilleur ; et ceux qui ont pour but de servir d'exemple aux autres et les porter à se corriger par la crainte qu'ils leur inspirent. Or ceux que la divinité et les hommes punissent afin que leur punition leur soit utile, sont les malheureux qui ont commis des péchés *guérissables*. La douleur leur fait un bien réel ; car on ne peut que par elle être délivré de l'injustice. Mais pour ceux qui, ayant atteint les limites du mal, sont tout à fait *incurables*, ils servent d'exemple aux autres, sans qu'il leur en revienne aucune utilité, parce qu'ils ne sont pas susceptibles d'être guéris ; ils souffriront éternellement des supplices épouvantables. »

Oui, mes frères, le purgatoire apparaît comme un intermédiaire obligé entre la justice et la miséricorde, comme le divin auxiliaire de l'amour infini. Otez le purgatoire, la justice serait trop terrible : elle rejetterait impitoyablement

loin du ciel quiconque mourrait coupable d'un seul péché véniel ! Mais qui voulez-vous qui sorte de ce monde sans un seul péché véniel ? Le baptisé qui meurt immédiatement après avoir été purifié par l'onde régénératrice ; le martyr qui, frappé par le fer homicide ou brûlé par le feu, s'élance au ciel du milieu de son supplice ! Mais ce ne sont là que de rares et glorieuses exceptions. Combien d'âmes très pures ont cependant, en quittant la terre, des taches légères ! Combien d'autres, hélas ! ont connu plus gravement le mal et qui s'en sont retirées par de généreux efforts, qui l'ont pleuré par les larmes de leur cœur et même par les larmes de leurs yeux, mais qui, saintement pénitentes, portent leur passé comme un poids et sont entraînées par lui à une foule de péchés véniels ! Et celles, très pieuses aussi, qui meurent sans avoir le temps de faire la suprême purification ! Toutes ces âmes si belles, il faudrait donc que la justice divine les repoussât impitoyablement ? Car si légère que soit une faute, Dieu ne peut point la pardonner tant qu'elle n'a pas été pleurée ; et l'on ne pleure pas dans le ciel !

J'ajoute qu'on n'entre pas plus dans le ciel avec une dette qu'on n'y entre avec une faute. Or comptez les âmes qui, ayant pleuré leurs péchés, ne les ont pas suffisamment expiés. Comptez tous ces pécheurs que l'on cueille sur leur lit de mort, comme une fleur tardive, ces pécheurs que l'on absout, que l'on purifie et qui s'en vont libres de fautes, mais chargés de dettes. Qu'en faire ? Remettre les dettes sans qu'elles aient été payées ? La justice s'y oppose. Il faudra donc que ces âmes, — et le nombre en est grand, — s'en aillent repoussées de Dieu qu'elles ont tant aimé ? Non, non ! La raison illuminée par la foi nous montre le purgatoire comme lien divin entre la justice et la miséricorde ; et ainsi toutes choses sont rétablies. *Justitia et pax osculatae sunt.*

En résumé, la raison nous dit que, quand on meurt, on ne meurt pas tout entier, et que la meilleure partie de nous-même subsiste, je veux dire notre âme. Elle nous dit que notre âme paraît au tribunal du souverain Juge pour recevoir la destination qu'elle mérite : le ciel, si elle n'a aucune faute et aucune dette ; l'enfer, si elle est chargée de fautes graves non pardonnées ; le purgatoire, si elle est chargée de fautes et de dettes légères, ce qui est le cas pour la très grande majorité des chrétiens. Elle nous dit que nous restons en rapport avec nos chers disparus, et qu'en raison de la société que nous formons avec eux, nous avons puissance pour les secourir efficacement, comme les membres d'une famille se portent mutuellement aide et assistance.

Et c'est ainsi que les raisonnements les plus légitimes autorisent le souvenir des trépassés. Les faits du reste corroborent ces données de la droite raison ; et partout la pensée pratique

¹ Mgr Bougaud, *Le Christianisme et les temps présents*, t. v.

² *De Republica*.

et charitable des défunts s'est traduite par des manifestations non équivoques.

II

En tous temps, en effet, dans toutes les nations, on a mis en pratique le souvenir des morts. Toujours et partout on a rendu honneur aux défunts. Toujours et partout on a environné de respect les restes des trépassés, parce qu'ils ont été le temple de l'âme ; mieux que cela, parce qu'ils ont l'instrument de ses pensées et de ses sentiments et qu'ils doivent un jour refleurir, reprendre vie. Toujours et partout, sous une forme ou sous une autre, on a prié pour payer les dettes que ceux qui nous ont quittés ont contractées envers la divinité. Toujours et partout on a rendu à leurs corps des hommages religieux. C'est un besoin du cœur ; c'est un témoignage de l'âme naturellement chrétienne, comme s'exprime Tertullien : *testimonium animæ naturaliter christianæ*. Les vivants ont vu dans ces corps comme des temples de la divinité ; et, ils se sont plu, poussés par un instinct grandement honorable, à les vénérer. C'est quelque chose d'inné dans l'âme humaine, et par conséquent c'est quelque chose de souverainement raisonnable.

Entrons dans quelques détails.

Je ne parlerai pas de l'Eglise catholique, qui met au nombre de ses pratiques les plus chères le souvenir des trépassés, qui a institué, le 2 novembre, une fête annuelle en leur honneur,* qui fait chaque jour mémoire d'eux dans le saint sacrifice de la messe et dans la récitation du saint office : nous l'avons expliqué avec détail dans le première instruction de cette Octave.

Je me plais à évoquer la noble figure des patriarches. Un de leurs désirs les plus vifs et les plus ardents était d'être ensevelis, après leur mort, dans le sépulcre familial, auprès de leurs ancêtres. Chez le peuple hébreu, les cimetières étaient placés aux portes des villes, et l'on entourait de vénération ceux qui y reposaient. Les défunts étaient enveloppés de bandelettes et d'aromates, car on savait qu'un jour ils ressusciteraient pleins de vie pour entrer dans la véritable existence. Rappelez-vous le fils de la veuve de Naïm ; rappelez-vous Lazare : *Scio quia resurget in novissimo die*. (Jo., XI, 24). Rappelez-vous surtout le Rédempteur, qui, le soir du Vendredi Saint, fut mis au tombeau dans le jardin de Joseph d'Arimathie, symbole de la résurrection, comme les plantes et les fleurs, après nous avoir charmés, semblent mourir, pour reprendre vie au printemps.

Les païens gardaient au plus profond du cœur le souvenir de leurs trépassés. Et ils s'ingéniaient pour que quelque chose de sensible exprimât leurs sentiments. Chez les Egyptiens, il y avait ces incomparables pyramides,

qui subsistent encore aujourd'hui, et où étaient ensevelis leurs rois. D'autre part, le corps de leurs parents défunts étaient embaumés, enveloppés de parfums conservateurs et de bandelettes qui les mettaient à l'abri de la décomposition. Ils voulaient les avoir toujours auprès d'eux. Et l'on ne saurait croire combien ces monies ont résisté à l'action du temps ou de l'air. Aujourd'hui encore, après un grand nombre de siècles, on les retrouve presque intactes !

Chez les Romains, les sépulcres étaient l'objet du respect le plus profond, parce qu'ils renfermaient les dépouilles mortelles de ceux qui ne sont plus. Ils avaient, du moins aux plus glorieuses époques de leur histoire, de pauvres demeures, mais des temples magnifiques et des tombeaux splendides. Et ces tombeaux étaient bâtis particulièrement de chaque côté de la voie Appienne, l'une des plus fréquentées de la cité, comme pour dire : « Souvenons-nous des trépassés... Ils ressusciteront. »

En Orient, le souvenir des morts revêt une forme plus expressive encore. Il prend même le nom de *culte des ancêtres*. Il y a dans chaque maison des cérémonies religieuses à leur intention. Par là les païens, fidèles gardiens des traditions primitives, témoignent de leur vénération et de leur affection, en même temps qu'ils proclament leur croyance à l'au-delà. Et ils regardent comme les pires barbares ceux qui n'ont pas le souci, le souvenir, le culte des morts.

Ils veillent avec un soin jaloux sur leurs morts. Ils recueillent avec piété leurs dépouilles sur les champs de bataille, et leur première sollicitude est de les emporter, comme leur plus riche trésor, afin de les avoir auprès d'eux et de ne pas les abandonner à des mains profanes ou ennemies.

Ce sentiment du souvenir des trépassés, tellement inné au cœur humain, et si bien compris par les infidèles eux-mêmes, ne pouvait être indifférent aux chrétiens, qui, par la grâce de Dieu, comprennent plus parfaitement les exquises délicatesses de la nature humaine. Aussi bien multiplient-ils les honneurs pour glorifier les restes de leurs frères défunts. Ce fut pendant longtemps une coutume très noble et très chère de placer les cimetières à l'intérieur des villes et des bourgs, afin d'avoir toujours présent le souvenir des ancêtres, des parents et des amis. Si l'on a dérogé à ce principe de noble affection, sous prétexte d'hygiène, les vrais fidèles n'ont pas cessé de déplorer cet errement fâcheux. Le déplacement lointain des défunts leur a semblé une atteinte à leur amour dans ce qu'il a de plus sublime et de plus dévoué. Ils regrettent de ne plus vivre aussi étroitement en compagnie de leurs morts qui, quoique disparus à leurs regards, leur disaient tant de choses douces et précieuses : *Defunctus adhuc loquitur!*

Vous le voyez, mes frères, le souvenir des trépassés est éminemment raisonnable, puisqu'il s'appuie sur les idées et les sentiments qui sont les plus chers à l'humanité.

Ayons donc ce souvenir en très haute estime. Souvenons-nous de ceux qui ne sont plus, et surtout de nos parents, de nos amis et de nos bienfaiteurs. Souvenons-nous, et faisons-nous un devoir de n'être pas au-dessous des païens et de ceux qui n'ont pas la plénitude de la foi. Souvenons-nous surtout par la prière et les bonnes œuvres. Et de la sorte ce souvenir nous comblera d'une joie très pure, parce qu'il nous fera vivre avec ceux qui sont comme nous les enfants de Dieu; il nous préservera de l'abject égoïsme qui ne pense qu'à soi; il élèvera nos esprits et nos cœurs au-dessus du terre-à-terre des intérêts temporels et matériels; il nous fera acquérir les plus beaux mérites et nous préparera les plus magnifiques récompenses dans le paradis. Par ce souvenir très saint, la miséricorde et la vérité vont au-devant l'une de l'autre, comme deux sœurs, ainsi que le dit le Psalmiste, la justice et la paix se donnent le plus délicieux baiser; *Justitia et pax osculatae sunt*. Gloire à Dieu, paix aux défunts, et consolation à nous tous! Ainsi soit-il.

V

IL EST NOTRE PLUS SUAVE CONSOLATION

Itaque consolamini invicem in verbis istis.

Que ces paroles vous consolent mutuellement.

(I Thess., IV, 17).

Avant d'expliquer cette nouvelle excellence du souvenir des trépassés, je veux citer l'exemple touchant d'un célèbre écrivain dont on célébrait naguère le centenaire. Ozanam venait de perdre sa mère bien-aimée. Sa douleur était profonde, tempérée toutefois par l'esprit de foi. A un ami qui venait de subir la même épreuve, voici ce qu'il écrivait: «Après ce coup de mort où, dans l'excès de ma douleur, toute pensée de consolation me semblait impossible, injurieuse à sa mémoire, d'autres jours sont venus où j'ai commencé à pressentir que je n'étais point seul. Alors quelque chose d'une douceur infinie s'est passé au fond de moi. C'était comme une assurance qu'on ne m'avait point quitté. C'était comme un voisinage bien-faisant quoique invisible. C'était comme si une âme chérie, en passant, m'eût caressé de ses ailes. Et de même qu'autrefois je reconnaissais les pas, la voix, le souffle de ma mère; ainsi quand un souffle réchauffant ranimait mes forces, quand une idée vertueuse se faisait entendre à mon esprit, je ne pouvais m'empêcher de croire que c'était toujours elle.

Aujourd'hui encore j'éprouve toujours ceci. Il y a des moments de tressaillement subit comme si elle était là, à mes côtés. Il y a surtout, lorsque j'en ai le plus besoin, des heures de maternel et filial entretien. Et alors je pleure, peut-être plus que dans les premiers mois; mais il se mêle à cette mélancolie une ineffable paix. Quand je suis bon, quand j'ai fait quelque chose pour les pauvres qu'elle a tant aimés, quand je suis sûr d'être en repos avec Dieu qu'elle a si bien servi, je vois qu'elle me sourit de loin. Quelquefois, si je prie, je crois l'écouter sa prière qui accompagne la mienne, comme nous faisons ensemble au pied du Crucifix¹».

Cette belle lettre est une admirable mise en scène de la présente exhortation, à savoir, que le souvenir des Trépassés est une des plus délicieuses consolations que nous puissions goûter.

Arrêtons nos réflexions sur ce beau sujet. Voyons d'abord comment nous goûtons dans ce souvenir une joie ineffable; et ensuite nous mettrons en relief les lamentables effets de l'oubli des défunts.

I

En pensant aux morts, nous sommes consolés, et très délicieusement, parce que nous savons d'une manière certaine que les relations ne sont pas rompues entre nous et les êtres aimés qui ont quitté la terre. Ils pensent à nous, ils prient pour nous, ils glorifient Dieu avec ardeur dans l'intime de leur âme. D'un autre côté nous pouvons leur appliquer les suffrages que l'Eglise met à notre disposition et dont elle nous fait les dispensateurs. Ils en ressentent les effets précieux; le temps de leur attente dans le vestibule du ciel est abrégé; et nous en sommes pieusement réjouis parce que c'est une œuvre de charité et de charitable affection que nous faisons en venant à leur secours.

D'autre part, le souvenir des trépassés nous console parce qu'il nous fait vivre par l'esprit et par le cœur avec eux. Nous nous représentons leurs traits bénis et aimés; nous nous rappelons leurs bienfaits; nous nous souvenons de leurs vertus, de leur bonté et de leur dévouement à notre égard; nous gardons la mémoire de leurs suprêmes recommandations. Ceux qui ont ce souvenir, aiment à relire dans leur âme ce que j'oserais appeler un second évangile, écho de l'évangile du Christ, et ils en sont souvent touchés profondément; ils se déterminent plus généreusement à s'éloigner du mal et à pratiquer le bien. C'est une joie délicieuse, c'est une satisfaction ineffable.

Et puis, quand on est dévoué aux âmes du purgatoire, quel bonheur de savoir nettement qu'un jour les corps auxquels elles ont été

¹ Mgr Bannard, *Frédéric Ozanam d'après sa correspondance*.

unies ressusciteront ! Oui, cela est vrai, la mort a touché ces corps, ils tombent petit à petit en poussière, mais cette décomposition n'est que passagère. Les corps des défunts qui sont morts dans la grâce de Dieu reprendront vie, et, unis à leurs âmes, ils entreront pleinement dans la vie heureuse ! Écoutez les réconfortantes paroles de S. Paul (I Cor., xv, 42-46) : les corps des défunts qui sont déposés dans le sépulcre tout obscurs, tout défigurés, tout matériels, se lèveront un jour tout spirituels, tout lumineux, tout incorruptibles, tout transfigurés ! L'Apôtre ne se lasse pas de revenir sur cette pensée consolante, particulièrement dans le fragment de sa première lettre aux Corinthiens que l'on chante aux enterrements : « Mes frères, dit-il, je vais vous révéler un mystère. Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. En un instant, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette, car la trompette retentira pour les grandes asises du jugement irréfornable, les morts ressusciteront incorruptibles et nous serons transformés. Car il faut que ce corps corruptible révèle l'incorruptibilité et que ce corps mortel revête l'immortalité. Et quand ce prodige sera réalisé, alors s'accomplira la parole de l'Écriture : La mort a été ensevelie dans sa victoire. Où donc, ô mort, est ta victoire ? Où donc est ton aiguillon ? L'aiguillon de la mort c'est le péché ; et la force du péché c'est la loi. Mais grâces soient rendues à Dieu qui nous a donné la victoire par N.-S. J.-C. » (I Cor., xv, 51-57). Dans son épître aux Thessaloniciens, le même Apôtre est peut-être encore plus saisissant : « Frères, dit-il, je veux vous parler plus clairement de ceux qui dorment, afin que vous ne soyez pas contristés comme ceux qui n'ont point d'espérance. Si nous croyons en effet que Jésus est mort et est ressuscité, le même Dieu appellera à lui, avec Jésus, ceux qui sont morts dans son amitié. Au nom du Seigneur, nous vous le déclarais : nous qui vivons, nous qui restons jusqu'à l'avènement du souverain Juge, nous ne préviendrons pas ceux qui se sont endormis. Le Seigneur lui-même, sur l'ordre et à la voix de l'archange, descendra du ciel, et les morts qui sont dans le Christ ressusciteront les premiers. Ensuite, nous qui resterons nous serons emportés avec eux dans les sphères célestes au devant du Christ, et nous serons toujours avec lui. Que ces paroles soient votre consolation. *Itaque consolamini invicem in verbis istis !* » (I Thess., iv, 12-17).

Ainsi donc, chrétiens, l'Eglise insiste sur cette pensée : la mort n'est qu'un sommeil transitoire qui sera suivi d'un éternel réveil. Nous pouvons entrer en communication avec les défunts, nous pouvons les consoler, les soulager, les délivrer ; et un jour viendra où leur corps transfiguré se réunira pour l'éternité à leur âme bienheureuse. Oui, à la mort, leurs yeux se ferment ; mais un jour ils s'ouvriront pour

contempler les plus ineffables merveilles. Leurs lèvres cessent, au trépas, d'articuler des paroles ; mais viendra l'heure bénie où elles chanteront de magnifiques cantiques en l'honneur du Dieu miséricordieux. Leurs oreilles n'entendent plus quand ils ont rendu le dernier soupir ; mais bientôt, bientôt elles seront réjouies par les plus suaves harmonies du paradis. Leurs membres immobilisés tomberont en décomposition, se dessècheront, seront réduits en poussière ; mais ils retrouveront sous le souffle vivificateur de Dieu une nouvelle vie. Tandis que leur âme sera plus joyeuse, plus heureuse, plus vivante, leurs corps seront resplendissants comme le soleil, *fulgebunt sicut sol* ; ils seront incorruptibles, ils ne connaîtront point d'obstacle, et, plus rapides que l'éclair, ils pourront en un instant se transporter à l'extrémité de l'univers. *Itaque consolamini in verbis istis !*

Toutes ces sublimes pensées, toutes ces ineffables consolations sont admirablement résumées dans la préface de la messe des morts : « C'est dans le Christ que le Seigneur nous a donné l'espérance de la résurrection bienheureuse. En lui et par lui la vie ne nous est pas enlevée, mais elle est transformée. Et si la maison de notre mortalité est détruite, une demeure éternelle nous est préparée par Jésus dans le ciel. » Arrière donc le découragement, l'excessive tristesse, le désespoir ! Au contraire, soyons remplis, en face de la mort, de paix, de consolation et d'espérance chrétienne. *Itaque consolamini invicem in verbis istis !*

II

Autant le pieux souvenir des trépassés est salutaire et consolant, autant l'oubli des morts est déshonorant et cruel. Celui qui oublie les siens est un être sans cœur ; son âme est possédée par l'abject égoïsme ; il semble ne vivre que pour lui-même ; les intérêts temporels absorbent toute son activité ; c'est un isolé dans le monde ; il ne goûte pas le bonheur des délicieuses et suaves relations que Dieu a créées entre ceux qui sont encore sur la terre et ceux qui l'ont quittée.

Hélas ! hélas ! ce désordre lamentable semble régner aujourd'hui avec plus d'intensité que jamais, pour le malheur des trépassés et aussi pour la déchéance des vivants.

Les poètes du paganisme, — je rapporte ici les paroles d'un éminent orateur du XIX^e siècle, le P. Félix, — disaient que les morts, en quittant cette vie, vont boire aux eaux d'un fleuve qu'ils nommaient Léthé, c'est-à-dire le fleuve de l'oubli. Ce n'était là qu'une fiction. La réalité, la voici : ce ne sont pas les morts qui oublient les vivants, mais ce sont les vivants qui oublient les morts. Voilà le fait douloureux qu'il faut signaler et contre lequel il faut nous mettre en garde.

Ce fait est de nature à inspirer les plus

graves et les plus pénibles pensées. En voyant la place que tient dans la mémoire des vivants le souvenir de ceux qui ne sont plus, il y a lieu de se dire : Quoi donc ! serons-nous sitôt oubliés ? Hélas ! cela est bien certain, cela est confirmé par une expérience quotidienne, comme le remarque l'auteur de *l'Imitation* : Quand le visage de l'homme a disparu à nos regards, son souvenir ne demeure pas longtemps dans notre âme. Ah ! combien rapidement nous oublions ceux que nous avons le plus aimés ! Le souci des intérêts matériels, les vanités qui distraient notre esprit, l'égoïsme sont cause de cette étrange aberration ! Quand nous tenions dans notre main la main de celui qui nous quittait et qu'il nous disait comme suprême adieu ces paroles : « Ah ! du moins, mon frère, mon ami, vous ne m'oubliez pas » ; nous lui répondions : « Moi, vous oublier ! jamais, non, jamais ! Plutôt mourir moi-même ! » Mais, hélas ! le pauvre cœur que le nôtre ! Tout lui échappe, tout, jusqu'aux sentiments qui sont sa propre vie. Tant que le coup frappé par la séparation se fait sentir, tant que notre cœur souffre du déchirement causé par la disparition d'un être bien-aimé, nous nous souvenons. Mais le temps marche, et bien trop vite le souvenir va en s'effaçant. Le temps marche encore, et l'on cherche à se faire une existence nouvelle. Un pas encore, et l'on est tout accoutumé à se passer de ses morts. Et tout cela se produit avec une rapidité vertigineuse. L'herbe n'a pas encore poussé sur la tombe que des amitiés nouvelles effacent des souvenirs qui se disaient éternels. Le son des cloches qui a retenti aux funérailles est à peine dissipé que la pensée des êtres, cependant très chers, qui nous ont quittés va s'affaiblissant jusqu'à disparaître. Et les pauvres habitants du purgatoire ont le droit de s'écrier : « *Oblivioni datus sum*, je suis oublié ! » (Ps., xxx, 13). Je suis oublié de ceux que j'ai connus, de ceux que j'ai aimés, de ceux à qui je me suis dévoué, de ceux à qui j'ai fait du bien ! C'est fini, c'est à jamais fini ! Partout c'est l'oubli ; l'oubli sur ma vie dont personne ne se souvient plus ; l'oubli sur mon tombeau que personne ne visite plus ; l'oubli sur ma mort que personne ne pleure plus ! *Oblivioni datus sum* !

Eh bien ! je dis que, sans parler de la peine que les défunts en ressentent, cet oubli des trépassés est pour nous, dans le présent, d'une grande tristesse et d'une grande désolation.

D'abord, à cause du vide qui se fait dans l'âme et que rien ne saurait combler. Quand un homme pour des raisons diverses en est venu à ne plus penser aux trépassés, il vit dans l'isolement intellectuel et moral. Il tombe dans l'abîme de l'égoïsme, il est réduit au terre-à-terre de ceux qui ne voient que les biens si fragiles et si misérables de la terre. Oh ! ils sont bien coupables, les docteurs du néant

qui s'acharnent à diminuer ou à supprimer le souvenir des défunts, qui accliment les enterrements civils et les pratiques odieuses de la crémation. Ce sont des philosophes indignes de ce nom parce qu'ils tuent l'idéal et ravalent leurs semblables à l'ignominie des êtres sans raison. Au lieu d'être le progrès, ils sont la décadence ; ils dépriment les énergies humaines ; ils cantonnent l'action de leurs concitoyens dans le domaine très restreint de la vanité et de la futilité. Oh ! qu'ils sont à plaindre, les maîtres et les élèves de cette doctrine du néant ! Ils ne comprennent pas qu'à la mort, la vie ne nous est pas enlevée mais changée, qu'à proprement parler on sort de la vie temporelle pour entrer dans l'existence éternelle. En réalité ils sont très malheureux dans la solitude où ils se placent, et leur aberration est digne d'être pleurée avec des larmes de sang !

D'autre part, l'oubli des morts nous prive des ineffables bienfaits de la miséricorde divine. C'est N.-S. J.-C. qui l'a dit dans le célèbre sermon sur la montagne : « Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde. » Miséricordieux, c'est-à-dire ceux qui se souviennent ; miséricordieux, c'est-à-dire ceux qui éprouvent un sentiment de compassion à la vue de la douleur ; miséricordieux, c'est-à-dire ceux qui s'efforcent de remédier aux souffrances de leurs frères. Or ceux qui ne pensent pas aux défunts et à leurs souffrances, n'obtiendront pas miséricorde ; et à leur tour ils seront délaissés. *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (Mt., v, 7).

Enfin l'oubli des morts nous met dans la triste catégorie de ceux qui, au dernier jour, dans les solennelles assises du jugement dernier, entendront ces paroles du souverain Juge qui feront leur irrémédiable désespoir : « Eloignez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel qui a été préparé pour Satan et ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais sans asile et vous ne m'avez pas accueilli ; j'étais sans vêtement et vous ne m'en avez point donné ; j'étais malade et en prison et vous ne m'avez pas visité. » (Mt., xxv, 41-44). O terribles menaces ! O avertissements effrayants ! O condamnation solennelle de l'oubli de ceux qui souffrent, et particulièrement de l'oubli des trépassés !

**

Souvenons-nous donc de nos morts ! Rappelons-nous qu'ils ressusciteront et que nos relations avec eux ne sont pas rompues. Rappelons-nous que si nous prions pour eux, ils prieront pour nous. Soyons des chrétiens véritables, animés de l'esprit du Sauveur, qui est un esprit de bonté et de charité. Vivons par la pensée, par le cœur, par nos actions, avec

nos chers morts. Ayons vraiment pour eux du cœur, et, tout en leur faisant du bien, nous éprouverons nous-mêmes une ineffable consolation. *Itaque consolamini invicem in verbis istis !* Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU SAINT ROSAIRE

« LE ROSAIRE EST LE MEILLEUR MOYEN D'ASSURER
LA DÉFENSE DE L'ÉGLISE ET L'INTÉGRITÉ
DE LA FOI CATHOLIQUE ¹ »

Mes frères,

Le souverain pontife Léon XIII, de vénérée mémoire, peut, très justement, être appelé l'apôtre et le théologien du Rosaire. A neuf reprises, dans de fort belles lettres apostoliques, il s'est adressé à l'Eglise catholique pour obtenir des fidèles une dévotion de plus en plus grande à cette prière en l'honneur de la Sainte Vierge. Il en rappelle l'origine providentielle, l'histoire vraiment miraculeuse ; il indique la raison de sa puissance, les avantages de toutes espèces qu'on en peut retirer. Vous vous ferez, mes frères, si possible, un devoir et une joie de relire durant ce mois et de méditer ces belles pages.

Comment il fut conduit à se faire l'apôtre si pressant de cette dévotion, il nous l'a dit lui-même au début de la constitution apostolique « sur les règles, les droits et les privilèges de la confrérie du très saint Rosaire » : il cherchait le meilleur moyen d'assurer la défense de l'Eglise et l'intégrité de la foi catholique. Le Rosaire lui apparut ce moyen le meilleur, et c'est pour cela qu'il lui fit une si grande place dans notre culte. Il ne sera pas sans avantages, aujourd'hui, de chercher à comprendre mieux la pensée du grand Pontife, de reconnaître la sûreté de son surnaturel coup d'œil, l'admirable convenance du Rosaire à ce double besoin : la défense de l'Eglise, l'intégrité de la foi catholique. Je n'irai pas, du reste, chercher ailleurs ma démonstration que dans les lettres apostoliques de Léon XIII.

I

De tous les moyens d'assurer la défense de l'Eglise, le Rosaire est le meilleur.

Voilà, je le reconnais, une proposition capable de mettre un sourire sur les lèvres des incroyants. Les sourires des impies ne diminuent pas la vérité ; et vous, croyants, vous la reconnaîtrez dans cette affirmation quand d'une part je vous aurai rappelé la puissante action de Marie dans le combat que soutient l'Eglise et que d'autre part j'aurai montré dans le Rosaire le plus vibrant appel que nous puissions adresser à cette puissante alliée.

a) L'Eglise est une batailleuse. Héritière de la mission de Jésus, venu ici-bas pour vaincre le mal et reconquérir le monde à la vérité et à la justice, jusqu'à la fin des temps elle luttera contre les puissances déchaînées de l'enfer. Fille de celui qui fut pour les Gentils un fou, pour les Juifs un criminel, incomprise et jalouse, elle suscitera à côté des plus héroïques dévouements les haines les plus farouches. Groupant sous l'étendard de la croix les disciples de Jésus, elle s'attend aux attaques des puissants qu'elle modère comme des libertins qu'elle dérange. Elle sait que plus énergique sera son effort, plus féconde son action, et plus exaspérée sera la rage de ses ennemis. Comme la vie de tout homme, la sienne est un combat perpétuel.

Vous le savez, dans cette bataille, l'Eglise n'est point seule. Son chef, Jésus, veille sur elle. L'Esprit-Saint l'assiste dans sa stratégie, dans l'organisation de ses plans de combat, dans l'agencement de ses forces. Encore faut-il que, dans l'âme des combattants, la passion pour la cause du Christ bouillonne, la générosité s'enflamme, la volonté de vaincre et l'énergie se ravivent. Tout cela, c'est le fruit de la grâce ; et c'est ici qu'il me faut vous rappeler la grande importance de Marie : par la volonté de Dieu, elle est la dispensatrice de l'immense trésor de grâces accumulé par le Seigneur. Ces lumières, ces forces nécessaires dans le combat, nécessaires pour le combat, elle en dispose. C'est donc elle qui, véritablement, tient en mains l'avenir de l'Eglise. Et dès lors, nous comprenons qu'à travers les siècles les plus troublés les yeux suppliants des chrétiens se soient levés vers Marie et que, puissante, cette clameur se soit élevée : « Marie, montrez-nous que vous êtes notre Mère. *Monstra te esse Matrem*. Venez à notre secours ! *Auxilium christianorum, ora pro nobis !* »

b) Or, mes frères, il y a ce fait : jamais Marie n'a mieux semblé entendre l'appel de ses enfants que quand ils ont formulé leur prière par le Rosaire.

Faut-il vous rappeler S. Dominique faisant reculer l'hérésie dans le Midi de la France avec son chapelet, Pie V. assurant par la récitation du saint Rosaire l'importante victoire de Lépante ? Ces faits et bien d'autres vous sont connus : le Rosaire apparaît dans l'histoire de l'Eglise le cri qui plus avant va au cœur de la Sainte Vierge et l'émeut en notre faveur.

Et que cela se comprend bien ! C'est elle, Marie, qui l'a inspiré à S. Dominique en des conjonctures particulièrement troublantes. Facile à tous, il permet à toutes les lèvres de rappeler à Marie sa sublime dignité, la rédemption du genre humain que Dieu a commencé par elle, le lien divin et perpétuel qui l'unit aux joies et aux douleurs, aux opprobres et aux triomphes du Christ ; et quand, devant ses yeux, nous remettons ainsi l'Incarnation du

¹ Léon XIII.

Verbe, la Rédemption, son Fils chéri, pour qu'un peu plus la volonté de ce Fils adoré se fassé, pour qu'un peu plus ses souffrances et son sang soient féconds, pour qu'un peu plus d'âmes soient sauvées, pour qu'un peu plus le royaume du Tout-Puissant s'étende, elle puise au trésor des mérites et des grâces et, sur la terre où l'on bataille, fait descendre des rayons de lumière qui facilitent la lutte, des flammes d'amour qui excitent au combat, redoublent les énergies et assurent la victoire.

Ah ! modeste Rosaire, petit chapelet, qui nous dira les mystérieuses puissances qu'en vos grains vous recélez ! Nous ne manquerons pas, dans la lutte violente qui s'engage autour des âmes, de vous utiliser : pour défendre l'Eglise vous êtes une arme si précieuse !

II

C'est aussi pour maintenir l'intégrité de la foi catholique que le Pape Léon XIII se fit l'apôtre du Rosaire. Fut-il clairvoyant ? Mes frères, son choix est marqué au coin d'une sagesse toute surnaturelle. Il lui fut inspiré sans doute par la longue méditation qu'il avait faite de cette belle prière à la Vierge ; mais il semble bien permis d'y reconnaître aussi une intervention providentielle.

Comment le Rosaire est-il un excellent moyen de maintenir l'intégrité de la foi catholique ?

1^o *Parce que la figure du Christ s'y détache clairement.* N'est-ce pas sa vie que nous considérons et méditons ? Sa vie privée dans les mystères joyeux ; sa vie publique au milieu des plus grands travaux et des plus vives douleurs jusqu'à sa mort ; sa vie glorieuse, sa résurrection triomphante et son retour à la droite du Père où il siège éternellement.

Or, le Christ, c'est, dit la Sainte Ecriture (Héb., XII, 2), l'auteur et le consommateur de la foi. Il est le guide qui nous a précédés dans le combat de la foi et nous donne le parfait modèle de la confiance absolue en Dieu ; il est le consommateur de notre foi parce qu'il l'afermit par son exemple, la perfectionne par sa grâce, et la conduit à son glorieux achèvement, la vision intuitive.

2^o Le Rosaire est encore un excellent moyen de maintenir intègre la foi catholique, *parce qu'il amène le fidèle à contempler et à vénérer successivement les principaux mystères de notre religion* : ceux par lesquels le Verbe s'est fait chair, et où l'on voit Marie Mère et toujours vierge accepter avec une sainte joie la divine maternité ; puis les amertumes, les tourments, les supplices du Christ souffrant qui ont payé le salut de notre race ; puis ses mystères glorieux, son triomphe sur la mort, son ascension dans le ciel, l'envoi du Saint-Esprit, la splendeur rayonnante de Marie reçue par dessus les astres, enfin la gloire éternelle de

tous les saints associés à la gloire de la Mère et du Fils.

3^o La vie, c'est l'action. Plus s'affirmera et agira la foi, plus vivante et plus intègre elle restera. Et dites-moi, toutes les prières vocales qui forment la trame du Rosaire ne sont-elles pas, sur les lèvres de ceux qui les récitent, une magnifique profession de foi ? Est-il possible d'autre part de contempler ces adorables mystères, de méditer sur l'œuvre de salut de N.-S. J.-C. sans se sentir enflammés d'ardeur pour le bien devant un si sublime et si éclatant exemple ?

Et maintenant, mes frères, concluons ! Ce discours n'avait point pour but d'expliquer et de justifier l'effort du Pape Léon XIII touchant le Rosaire. En étudiant les raisons qui l'avaient si puissamment entraîné à s'en faire l'apôtre, nous devons nous persuader nous-même des grands avantages que le Rosaire nous offre.

Qui d'entre nous n'a à lutter, furieusement parfois, contre les assauts du mal ? Quel catholique sérieux voudra oublier les attaques des impies contre l'Eglise et la guerre à mort qu'ils lui ont déclarée ? Dans cette bataille dont nos âmes et le triomphe même de l'Eglise sont l'enjeu, ne voudrons-nous pas apporter l'appoint du Rosaire, ce merveilleux instrument de victoire, si simple et si facile à manier ?

Notre foi est-elle si vive que nous n'ayions besoin de pousser, comme Pierre à Jésus, ce cri : « Domine, adauge nobis fidem ! Seigneur, augmentez notre foi. » Et, puisque le Rosaire, puisque le chapelet peuvent si bellement la fortifier et la protéger, serons-nous assez coupables pour ne pas utiliser ce précieux moyen de salut ?

O Marie, Dame du Rosaire ! Voici à vos pieds des chevaliers prêts à combattre avec vous plus ardemment que jamais. Daignez nous faire mieux comprendre l'excellence de votre sainte couronne et, comme votre fils S. Dominique, nous permettre avec cette arme de mener hardiment le bon combat et de reconquérir à Dieu de nombreuses âmes. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LA DÉVOTION AUX SAINTS ANGES

Mes frères,

Avant d'être affecté par le Souverain Pontife au culte de la Sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame du Rosaire, le mois d'octobre était dédié aux saints anges. C'est dans ce mois en effet que l'Eglise célèbre une fête en l'honneur des anges gardiens. Parmi les dévotions aimées des âmes chrétiennes, la dévotion aux

saints anges n'est pas reléguée au dernier plan. Ce n'est pas sans raison, car cette dévotion est à la fois des plus solides et des plus touchantes. C'est à vous en donner la preuve que sera consacré cet entretien.

I

Une dévotion qui a ses racines dans les Livres sacrés, qui est recommandée par l'Eglise, est sûrement une dévotion solide. Or telle est la dévotion aux saints Anges.

Si j'ouvre les divines Ecritures, j'y trouve à chaque page le nom et l'apparition des anges. A l'entrée du paradis terrestre, j'en vois un, qui tient dans sa main une épée flamboyante pour repousser de ce séjour enchanté nos premiers parents prévaricateurs ; j'en vois d'autres près d'Agar, au désert ; près de Loth, à Sodome ; près d'Eliezer, en Mésopotamie ; près d'Isaac, sur la montagne de Moriah ; au milieu du désert, près de Moïse ; près de Josué, près de Tobie, près de Daniel. C'est un ange qui vient saluer Marie et lui annoncer la prochaine venue du Rédempteur ; ce sont des anges qui sur la crèche de Bethléem chantent : « Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » C'est un ange qui avertit Joseph des desseins criminels d'Hérode et qui lui signifie l'ordre de passer en Egypte pour soustraire l'Enfant divin et sa mère à une mort certaine. C'est un ange qui reconforte Jésus dans les défaillances de son agonie ; c'est un ange qui annonce sa résurrection aux saintes visiteuses du tombeau ; c'est un ange qui brise les fers de l'apôtre S. Pierre et qui ouvre les portes de sa prison.

Les anges ! mais les Livres Saints en font à chaque instant mention ; et nous ne saurions en lire une page, en tourner une feuille, sans les voir, en quelque sorte, s'envoler sous nos yeux. Nous avons appris à les connaître de bonne heure et nous n'avons pas oublié la prière que nos mères chrétiennes mettaient sur nos lèvres d'enfants pour invoquer notre ange gardien, le matin et le soir. Et quand on nous a initiés aux leçons du catéchisme, nous y avons appris un chapitre spécial qu'un homme d'esprit appelait le chapitre de ses meilleurs amis.

Au surplus, ne trouvons-nous pas en nous-mêmes une preuve de l'existence et de la mission bienfaisante des anges ? Il n'est personne qui ne soit souvent visité par de bonnes et salutaires pensées, par d'heureuses inspirations. D'où nous viennent ces pensées, ces inspirations soudaines, ces lumières, ces impulsions qui nous portent à la vertu ? On a dit : « Le premier mouvement est généralement bon. » Ne serait-ce point notre ange gardien qui nous l'a vivement suggéré ? Car enfin ces

bons sentiments sont parfois en opposition avec nos intérêts, avec notre manière de voir ; et cependant ils s'insinuent dans nos âmes, ils s'établissent en nous, presque malgré nous. D'où viennent-ils donc ? Ils viennent de Dieu, par l'intermédiaire de notre ange gardien. Ne vous a-t-il jamais semblé, au moment du réveil, entendre une voix douce et pénétrante qui vous disait : Fais ta prière, remplis tes devoirs chrétiens, évite d'offenser Dieu. C'était la voix de votre ange gardien. Et si, au cours de la journée, vous avez senti quelque vertueuse impression, vous la devez à l'ange tuteur qui a été chargé par Dieu de vous la communiquer.

II

J'ai affirmé que la croyance à l'ange gardien était bien douce et bien touchante.

Quoi de plus doux, en effet, quoi de plus touchant que de se savoir gardé, protégé, le jour, la nuit, en tout temps, depuis le berceau jusqu'à la tombe, par un être supérieur qui a été délégué pour nous inspirer les bonnes pensées, pour nous signaler les dangers de la route où nous marchons et les pièges tendus à notre imprévoyance ?

Quoi de plus touchant que de savoir qu'au milieu d'un monde égoïste se rencontre un être puissant qui nous dispose à la vertu, et dont la fonction est de nous entourer de soins affectueux et vigilants ? Un ami peut nous délaisser : l'ange gardien nous reste fidèle, alors même que nous le contristons par nos fautes ; il ne nous quitte point ; il est là, près de nous, comme l'air qui nous enveloppe, comme la lumière qui nous éclaire.

Oh ! je sais bien qu'on peut méconnaître son ange gardien et n'avoir pour lui aucun souvenir ; mais, quoique l'on oublie sa mère, la mère n'en existe pas moins avec sa tendresse et son dévouement ; quoique l'on s'obstine à ne pas entendre les réclamations de la conscience, la conscience ne cesse pas de veiller au-dedans de nous ; quoique l'on passe des jours, des semaines et des mois sans penser à Dieu, Dieu n'en reste pas moins notre Créateur et notre Père. Il en est ainsi de notre ange gardien : nous y songeons rarement, nous refusons de l'entendre ; et cependant il reste à nos côtés pour nous protéger, nous avertir, nous éclairer.

III

La doctrine dont je vous entretiens met en relief deux choses que je vous ferai observer : la bonté de Dieu et l'excellence de nos âmes.

Oui, mes frères, admirez la bonté de Dieu, qui députe vers nous un de ses anges avec ordre de ne jamais se séparer de nous, de veiller à nos plus chers intérêts et de nous rendre toute sorte de bons services. Si nous prions, il porte au ciel notre prière et en

redescend avec les dons de Dieu ; si nous sommes dans la peine, il nous console ; il fait l'office d'une sentinelle vigilante, se tenant à la porte de nos cœurs pour jeter le cri d'alarme à l'approche de l'ennemi et pour soutenir notre courage quand la lutte est engagée.

Et c'est Dieu qui le veut ainsi ! C'est Dieu qui l'a envoyé, qui l'a attaché à notre existence et en a fait notre inséparable ami. Quel émouvant témoignage de sa bonté et, — je l'ajouterais avec S. Bernard, — quelle preuve démonstrative et concluante de l'excellence de nos âmes !

A voir tant de bienveillance de la part de Dieu, on se sent pressé de dire avec le prophète : « Seigneur, qu'est-ce donc que nous sommes, pour que vous nous témoigniez tant de prévenances et de bonté ? » — Ce que nous sommes ? Des êtres un peu inférieurs aux anges, couronnés de gloire et d'honneur. Ce que nous sommes ? De nobles créatures, faites à l'image et à la ressemblance de Dieu ; des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ et promises à la bienheureuse éternité. Et c'est parce que nous sommes tout cela qu'un esprit céleste a été commis à notre garde et chargé de pourvoir à notre salut.

Pour clore cet entretien j'évoquerai un souvenir biblique où l'ange gardien apparaît avec toute son amitié et tout son dévouement.

Le jeune Tobie devait entreprendre un long voyage pour rentrer en possession d'une somme d'argent que ses vieux parents avaient prêtée et dont ils avaient un extrême besoin. Il lui en coûtait de laisser son père, chargé d'années et d'infirmités, aveugle et souffrant, sa mère désolée, dont il était l'appui. En quittant le seuil de la maison paternelle, il lui faut s'engager, seul et sans guide, par des chemins que son pied n'a jamais foulés, dans des pays inconnus, s'en aller à l'aventure et s'exposer à des dangers de toute sorte. Je vous laisse à penser son trouble, ses anxiétés. Mais, comme il se livrait à d'attristantes prévisions, voilà qu'il rencontre sur son chemin un jeune homme à la physionomie bienveillante, qui semble disposé à faire un voyage. C'était un ange revêtu d'une forme humaine. Le mystérieux étranger cache son origine céleste, prend un nom connu dans le pays et s'offre gracieusement à accompagner le fils de Tobie. Celui-ci accepte avec reconnaissance et les deux voyageurs se mettent en route. Le long du chemin, ils échangent des paroles amies et s'encouragent mutuellement. Comme ils étaient assis sur le bord d'un fleuve, un poisson monstrueux s'élance sur le jeune Tobie. Son compagnon de voyage lui sauve la vie, l'accompagne partout et le protège ; puis il le ramène sain et sauf au foyer paternel.

Mes frères, notre vie d'ici-bas est un voyage. Il y a, le long du chemin que nous suivons, des dangers à craindre, des obstacles à surmonter, des fatigues à supporter, des ennemis à combattre, des larmes à répandre. Cela est bien fait pour mettre l'inquiétude dans nos âmes et des plaintes sur nos lèvres, pour nous décourager. Mais Dieu, plein de bonté pour nous, a député près de chacun de nous un de ses anges avec mandat de nous suivre dans toutes nos voies, de nous protéger, de nous défendre et, après notre voyage terrestre, de nous ramener au ciel, en la glorieuse demeure de notre Père. Ainsi soit-il.

POUR BIEN DIRE SON CHAPELET

Mes frères,

Pendant le mois d'octobre, les âmes chrétiennes sont invitées à honorer la Sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame du Rosaire, et à réciter chaque jour le chapelet. Il n'est pas de dévotion plus populaire que la dévotion du chapelet. Elle est à la portée de tous, des petits et des grands, des ignorants et des savants ; il n'est personne qui ne puisse se la rendre familière. Mais, parce qu'elle est si simple et si facile, il y a danger que la routine s'en mêle, que l'attention s'égare, que les grains de chapelet glissent sous nos doigts, que les *Ave Maria* glissent sur nos lèvres, sans que le cœur y prenne part. Et ce danger est d'autant plus pernicieux qu'à réciter son chapelet sans une pieuse attention on perd son temps et sa peine. Ce serait grand dommage à tout point de vue : il importe de le bien dire. Et si vous le permettez, je vous indiquerai la manière, je vous révélerai la méthode pour le réciter comme il convient.

Je pose en principe que, pour bien faire une chose, qu'elle ait ou non de l'importance, il faut l'estimer. Partant de là, j'affirme que pour bien dire son chapelet, il est nécessaire d'en avoir une haute estime.

Il faut d'abord estimer son chapelet matériel, c'est-à-dire cette couronne de grains enchaînés sur lesquels vous récitez la Salutation angélique. Tout ce qui touche à la Sainte Vierge, tout ce qui appartient à son culte doit nous paraître estimable ; or, le chapelet est un signe extérieur, un emblème du culte rendu à la Mère de Dieu, et à cause de sa signification nous devons l'apprécier grandement. Je vous demande pardon de comparer le chapelet à une parure mondaine, à une chaîne précieuse ; mais je voudrais que vous eussiez pour ce pieux objet, qu'il soit de bois, d'acier, ou d'argent, et quelle que soit sa valeur matérielle, autant d'estime que pour ces luxueux ornements ; je voudrais que votre chapelet fût un objet de

prédilection que vous traitiez avec respect et que vous ne rougissiez pas de tenir entre vos mains.

Les saints ne rougissaient pas de porter un chapelet : que dis-je, les saints ? mais de grands hommes, rois, guerriers, magistrats, n'en ont point eu honte. Je ne citerai ici que Louis XIV, qui n'était pas, lui, un mince esprit, un prince à vues étroites. Il avait un chapelet et il le disait tous les jours. Un de ses courtisans l'ayant rencontré, un soir, le chapelet à la main, témoignait sa surprise. — « Ne soyez pas étonné, lui dit le monarque, je ne voudrais pas passer un jour sans le réciter. »

Estimer son chapelet comme objet de piété, c'est déjà quelque chose ; mais il faut l'estimer plus encore comme prière, comme pratique de dévotion envers la Sainte Vierge. Et pour concevoir cette estime, il vous suffira de vous rappeler l'excellence des prières qui le composent. Effectivement, est-il prière plus belle, plus recommandable, plus efficace que l'Oraison dominicale, que la Salutation angélique, que le Symbole de la foi, que l'invocation des trois personnes divines ?

A qui dit bien son chapelet la protection de la Sainte Vierge est assurée ; mais, pour le bien dire, il faut s'y préparer d'abord et ensuite s'imposer une méthode.

Quand vous nous demandez le secret de la prière, la manière de la bien commencer, nous vous disons : Avant toute chose, mettez-vous en la présence de Dieu, agenouillez-vous devant sa majesté sainte ; croyez vivement qu'il vous enveloppe de son regard, qu'il pénètre les pensées de votre âme, qu'il considère les mouvements de vos lèvres. Laissez-vous saisir par cette idée, et il est présumable que vous prierez bien.

Veulez-vous réciter pieusement votre chapelet ? Je vous dirai : tenez-vous en la présence de la Sainte Vierge : persuadez-vous qu'elle est là, devant vous, et qu'elle vous regarde. Vous répétez à Marie le salut que lui adressa autrefois l'ange Gabriel : figurez-vous que vous êtes à la place de cet ange, que vous avez l'honneur de saluer la Sainte Vierge et que celle-ci vous écoute, comme elle a écouté le céleste messager.

Quand vous vous réunissez à l'église pour la récitation du chapelet, l'image de la Vierge qui orne l'autel vous rappelle assez son souvenir ; et si, au lieu de donner à vos yeux une liberté indiscrete, vous les fixez sur cette image, je ne doute pas que vous disiez convenablement votre chapelet.

Maintenant je suppose que vous le récitez seul, en voyage, à la maison, dans la campagne. Vous n'aurez pas sous les yeux une statue, une peinture de la Vierge pour solliciter votre attention ; mais l'imagination est assez ingénieuse pour en faire une qui aura la même

puissance. La Sainte Vierge est apparue à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, en d'autres endroits : imaginez qu'elle vous apparaît ; voyez-la, ravissante de beauté et de modestie, et cette vision charmera vos regards et saisira votre attention.

Ou bien encore, entrez par le recueillement dans le sanctuaire de votre âme, et là, avec votre foi, avec vos souvenirs, avec votre piété, érigez un autel sur lequel vous installerez une radieuse image de la Vierge ; et pénétrés de respect dans la contemplation de cette image bénie, vous serez bien disposés à dire votre chapelet.

Mais il s'agit maintenant de soutenir votre attention pendant que vous le récitez. Il n'est pas facile de tenir notre esprit dans l'immobilité : il est si inconstant, si prompt à la diversion, qu'il faut une rare énergie de volonté pour l'attacher quelque temps seulement à une même pensée, à un même objet. C'est pourquoi nous ne devons négliger aucun des moyens qui peuvent nous aider à le retenir pendant que nous récitons notre chapelet.

Le premier moyen, c'est de prononcer avec intelligence les prières qui composent le chapelet, d'en pénétrer le sens, de les goûter.

Ce qui fait que nos prières s'égarent souvent et se perdent dans le vide, c'est qu'elles n'ont pas de but déterminé. Or voici une seconde méthode pour fixer l'attention. A chaque dizaine, proposez-vous une intention particulière qui, occupant l'esprit et le cœur, réprimera les divagations par l'intérêt spécial se rattachant à chaque intention. Une autre manière consisterait à se rappeler, à chaque dizaine, l'un des mystères joyeux, douloureux ou glorieux. Ce souvenir, en intéressant votre piété, tiendra votre esprit attentif.

Tous les soirs, pendant ce mois, la cloche vous convoquera à l'église à l'heure que je vous ai indiquée pour la récitation du chapelet. Ai-je besoin d'insister pour que vous répondiez à son appel ? Je ne doute pas de votre bonne volonté, et j'ai la confiance que les jeunes filles et leurs mères, autant qu'il leur sera possible, viendront avec empressement à ce pieux exercice.

Dois-je m'excuser, en finissant, d'avoir parlé du chapelet devant des hommes qui ne le récitent point ? Je ne croirais pas avoir perdu mon temps, si je les avais seulement amenés à penser que cette pratique de dévotion est vraiment digne de respect. Alors ils ne trouveront pas mauvais que leurs femmes et leurs filles y soient attachées ; et ils leur laisseront toute liberté pour venir, pendant ce mois, réciter le chapelet et appeler ainsi sur elles, sur leurs familles, sur la paroisse, les bénédictions de la Sainte Vierge. Ainsi soit-il !

INSTRUCTIONS DOMINICALES

LXVII

23^e Dimanche après la Pentecôte

LA FOI, RAISONNABLE

Mes frères,

En lisant l'évangile de ce jour, on est émerveillé des deux sublimes actes de foi qu'il nous rapporte. On ne saurait se représenter sans les admirer, d'une part, ce pauvre père de famille, ce chef de synagogue, se jetant aux pieds de Jésus, l'adorant et lui demandant de ressusciter son enfant; d'autre part, cette femme malade depuis douze ans et qui, avec sa foi vive et ingénieuse, calcule que si elle peut parvenir à toucher seulement la frange du vêtement de Jésus, elle sera guérie. Quelle foi, mes frères, dans ces âmes qui n'avaient pas reçu toutes les grâces de lumière et toute l'instruction que nous possédons! Quel bonheur pour Jésus de récompenser ceux qui mettaient si sincèrement et si complètement leur confiance en lui!

Ayons, mes frères, ayons cette foi ardente, sincère, complète. Aujourd'hui surtout que nos croyances sont attaquées, dénaturées, bafouées, soyons-en fiers; au besoin proclamons-les hautement et ne craignons point de les manifester. Nous ferons ainsi preuve de caractère et d'intelligence.

Car ne croyez pas, mes frères, que l'homme de foi abdique sa raison, comme on le prétend et comme on le lui reproche trop souvent. Mais bien au contraire. Et je veux précisément — pour vous encourager et vous rendre fiers de vos convictions chrétiennes — vous montrer, à propos de notre évangile, que le croyant est plus intelligent, plus sensé, *plus raisonnable* que celui qui se flatte de ne croire à rien et que *sa foi ne fait aucun tort aux droits de sa raison*.

I

Et d'abord, qu'est-ce que croire? Croire, c'est donner son assentiment à la parole d'un autre; c'est accepter comme vrai ce que l'on nous dit être vrai.

Ainsi entendue, la foi est ce qu'il y a de plus fréquent dans le monde. L'enfant croit à ses parents, qui lui apprennent à connaître son Créateur, son père, sa mère, sa famille, sa patrie, son âge. Le disciple croit à la parole du maître, qui lui enseigne la science et ses lois. L'ami croit à son ami, qui lui redit son affection. Le malade croit au médecin, qui lui prescrit tel ou tel remède. Tout homme croit à son semblable quand il le juge sincère et bien informé.

La foi est le plus usité des moyens dont nous nous servons pour acquérir toute science, pour connaître toute vérité. Abandonné à ses

seules facultés, l'homme aurait un cercle de connaissances bien restreint. Il pourrait se rendre compte par lui-même de bien peu de choses. Tout ce qu'il n'a pas vu ni compris serait à rejeter. Du passé, par conséquent, il n'admettrait rien, puisqu'il n'était pas là. Connaître l'existence d'autres hommes que ceux qu'il a vus, d'autres provinces que celles qu'il a visitées lui serait impossible, puisque tout cela, il ne peut le savoir que sur la foi d'autrui. Les lois de la science, il les repousserait jusqu'à ce qu'il ait pu les contrôler par lui-même. Autant dire que, la foi enlevée aux hommes, il n'y a plus de relations possibles, il n'y a plus de société.

Or, mes frères, s'il est souverainement raisonnable de croire à l'homme, laissez-moi vous dire qu'il est infiniment plus raisonnable encore de croire à Dieu. N'est-il pas en effet la Vérité même? Il possède la science et la puissance infinies. Il serait donc absolument déraisonnable de ne point accepter les vérités que ce souverain Maître nous a fait connaître.

Eh quoi! chaque jour nous faisons des actes de foi, — de crédulité peut-être, — à la parole et à l'affirmation d'un homme, c'est-à-dire d'une pauvre créature dont l'intelligence est bornée, la science bien courte et la sincérité souvent suspecte; et nous refuserions un acte de foi à la parole et à l'affirmation d'un Dieu, créateur et souverain Seigneur de toutes choses, être infiniment parfait, à la parole de celui qui a l'intelligence sans limite, la science sans borne, qui sait et connaît tout et ne peut absolument pas nous tromper!

Encore une fois, quelle folle, mes frères! Mais aussi quel orgueil et quelle prétention! De quel droit l'homme, créature souverainement dépendante de Dieu, lui refuse-t-il ce qu'il accorde à son semblable? A-t-il un motif sérieux et raisonnable d'agir de la sorte?

Serait-ce qu'il estime que Dieu ne peut point parler à l'homme, entrer en relation avec lui? Mais alors où serait donc la toute-puissance divine? Celui qui nous a donné, en nous créant, la faculté de transmettre nos pensées n'a-t-il pas en son pouvoir les moyens de s'entretenir avec sa créature?

Serait-ce qu'il estime que Dieu manque de quelques connaissances? Mais alors où donc est sa perfection infinie? Dieu ne connaît-il pas tout? Peut-il ignorer quelque chose?

Serait-ce qu'il estime que Dieu peut nous induire en erreur? Mais alors il cesserait d'être Dieu, parce que l'une des qualités essentielles à Dieu, c'est d'être la Vérité même.

L'homme trouve-t-il donc l'acte de foi trop humiliant et indigne de lui? Mais il me semble qu'il est bien aussi noble, aussi grand, aussi sensé de croire à celui qu'on sait être la Vérité infailible, que de donner sa foi à une créature exposée à l'erreur et au mensonge!

Pense-t-il que les choses que Dieu nous a enseignées ne méritent pas de retenir notre attention ? Mais, dites-moi, mes frères, s'il est quelque chose qui puisse nous intéresser davantage et nous toucher de plus près que ce qui regarde nos rapports avec Dieu, que ce qui concerne notre éternité, notre vie future, notre bonheur ou notre malheur sans fin ?

Nous sommes donc en droit de conclure que le croyant fait preuve de plus d'intelligence et de jugement que l'incrédule, et que notre foi est parfaitement raisonnable.

II

Si du moins la foi chrétienne lésait la raison dans ses droits, si elle l'obscurcissait ou l'avi-lissait, je comprendrais qu'il nous fût dur de l'accepter. Mais il n'en est rien. Car je ne sache pas que la raison, en ajoutant les lumières de la foi aux siennes, perde sa pénétration et sa puissance, ni qu'elle diminue son domaine et son champ d'action.

La raison possède le droit de s'enquérir de la vérité, de scruter les profondeurs de la science, de se livrer à toutes les recherches qu'il lui plaît sur son terrain, dans sa propre sphère. Mais la foi ne la gêne point dans l'exercice de ce droit. Et le plus souvent les grandes et belles découvertes sont dues à des savants, à des génies qui à leur intelligence supérieure joignaient la foi d'un enfant. Témoin le célèbre Pasteur qui disait : « Quand on a bien étudié, on en revient à la foi du paysan breton ; si j'avais mieux étudié encore, j'aurais la foi de la paysanne bretonne. » Témoin encore ces savants qui ont fait de nos jours la conquête des airs. Beaucoup sont des chrétiens convaincus et pratiquants ; et vous n'avez pas été sans lire dans les journaux que plusieurs parmi eux ne montaient jamais sur leur aéroplane sans avoir pris la précaution de se confesser. Je n'en finirais pas, si je voulais vous énumérer tous les grands savants qui se sont fait remarquer par leur grande foi. La science, la vraie science, a toujours été alliée à la foi. « On pourrait aisément, disait l'impie d'Alembert, produire la liste des grands hommes qui ont regardé la religion chrétienne comme l'ouvrage de Dieu. Cette liste est capable d'ébranler, même avant tout examen, les meilleurs esprits. Tout au moins elle est suffisante pour imposer silence à une foule de conjurés, à ces ennemis impuissants des vérités les plus nécessaires aux hommes, vérités que Pascal a défendues, que Newton croyait, que Descartes a respectées¹. »

La foi ne prive pas davantage la raison du droit qu'elle possède de ne rien admettre sans motif suffisant. L'acte de foi en effet n'est pas, comme le prétendent les incrédules et les igno-

rants, un acte aveugle et irréflecti de l'intelligence. Dieu a fait de l'homme un être raisonnable : il ne peut l'obliger à croire d'une manière déraisonnable. Tertullien répondait déjà ainsi à un incrédule de son temps : « Si nous croyons, c'est que nous avons de puissants motifs pour cela et que notre foi est établie sur une base solide. Car, ajoutait-il, je ne croirais pas s'il y avait quelque témérité à croire. » L'Eglise désire que notre foi ne soit point une foi de routine, une foi vague, non éclairée, dépourvue d'appuis et de fondement. Mais elle veut au contraire que nos croyances soient des convictions telles que nous puissions rendre raison de notre foi et dire pourquoi nous croyons. Que la raison recherche donc les causes de notre foi ; qu'elle remonte aux sources de nos croyances, qu'elle pèse nos motifs de crédibilité et qu'elle juge. Qui, tout cela est son droit. Mais je suis bien sûr que, si elle en use loyalement, ce sera toujours à l'avantage de notre foi, à laquelle elle rendra le témoignage d'être parfaitement raisonnable.

La raison enfin revendique un troisième droit : celui de repousser, de rejeter l'erreur toutes les fois qu'elle la rencontre. Ici encore la foi fait bon ménage avec elle, lui laisse tout son domaine et ne la contrarie en aucune façon. La raison peut donc étudier et comparer les enseignements de la foi et la doctrine des différentes religions ; elle peut, si elle est bien guidée, examiner ce que valent les accusations de l'impiété et les raisonnements des athées. La foi ne s'y oppose pas ; elle sait que d'un tel examen elle sortira mieux éclairée et plus affermie, au lieu que l'erreur se trouvera démasquée et condamnée.

Cependant la foi avertit la raison de ne point s'abuser en taxant d'erreur tout ce qu'elle ne comprend pas. Rien n'est plus opposé au juste raisonnement que cette réflexion : « Je ne comprends pas cette chose, donc elle est fausse. » C'est précisément ce que font trop souvent ceux qui prétendent que la foi est l'ennemie de la raison. Ils nous jettent à la face les mystères de notre religion. Ils prennent occasion de ces quelques vérités plus élevées, qu'il a plu à Dieu de nous révéler, pour rejeter et attaquer tout l'enseignement chrétien. Oubliant que notre intelligence a des bornes, ils s'en vont répétant cette parole absurde : « Je ne crois que ce que je comprends. » Ils font preuve à la fois d'un grand orgueil et d'un petit esprit : d'un grand orgueil, puisqu'ils refusent de soumettre leur raison à Dieu qui en est l'auteur et le maître ; d'un petit esprit, puisqu'ils accordent à leurs facultés une puissance infinie. D'une part en effet notre raison vient de Dieu comme tout ce que nous avons. Il en est l'auteur et par là-même le maître, comme l'ouvrier est maître de son œuvre. Il

¹ Eloge de Bernouilli.

lui a donné les limites qu'il a voulues, la pénétration qu'il lui a plu, comme l'artisan peut avec un morceau de bois faire tel ou tel objet plus ou moins élégant, plus ou moins utile. Notre raison est donc la propriété de Dieu, qui peut exiger d'elle soumission et obéissance. Le devoir de notre intelligence est de se soumettre ; si elle refuse, elle se met en révolte contre son souverain Maître : c'est un crime vis-à-vis de Dieu.

D'autre part notre raison est loin d'être infinie. Elle ne saurait tout comprendre et tout connaître. Que de choses lui échappent ! D'abord toutes les vérités de l'ordre surnaturel sont au-dessus de sa compétence. Dans l'ordre même de la nature, tous les jours, dit S. Thomas, nous pouvons constater l'insuffisance, l'indigence de notre raison. Je dirais volontiers que nous vivons au milieu de l'inconnu. Le monde physique, créé, visible, palpable, qui semble être en notre possession est rempli de mystères. Qui m'expliquera en quoi consiste cette vie que je trouve dans les animaux et dans les plantes ? Qui me montrera la substance des choses ? Qui m'apprendra d'où vient que cet aimant attire le fer ? Qui me donnera la raison dernière de tous les mystères du magnétisme et de l'hypnotisme ? Que sommes-nous donc en face de Dieu, abîme insondable de science ! Qu'est notre pauvre intelligence devant son intelligence infinie ! Il possède en lui toutes vérités, même celles qui sont bien au-dessus de notre raison et que nous ne pouvons découvrir. Et s'il a voulu nous en dévoiler et révéler quelques-unes, c'est bonté de sa part. L'incrédule qui les rejette et les foule aux pieds unit donc l'ingratitude à la révolte.

S'imaginerait-on pareille audace, mes frères ? oser dresser insolemment la tête vers Dieu, la Vérité même, et lui dire : « Je ne vous comprends pas, donc je ne vous crois pas ! » Que penseriez-vous d'un enfant qui répondrait à son père qui l'instruit et lui apprend à travailler : « Je ne comprends pas, donc je ne crois pas. » D'un ignorant qui dirait à un savant astronome ou géomètre : « Je ne vous comprends pas, donc je ne crois pas qu'il y ait des lois régissant les astres ou les calculs géométriques. » D'un malade qui dirait au médecin : « Je ne comprends pas comment vos remèdes peuvent faire disparaître ma maladie, donc je ne les accepte pas. » — Or nous serions plus déraisonnables encore si, sous prétexte que nous ne comprenons pas, nous refusions de croire à la parole et à l'enseignement de Dieu.

Mais si nous écoutons la voix de la saine raison, elle nous dira que, Dieu ne pouvant ni se tromper ni nous tromper, notre devoir est de croire les vérités qu'il nous a révélées et nous propose par son Eglise infaillible. Elle nous dira qu'en face des mystères proposés à

sa croyance, l'homme sensé doit exprimer ainsi ses sentiments : « Mon Dieu, nous savons bien que quantité de vérité nous dépassent. Nous ne sommes pas même capables de pénétrer les secrets de la nature : comment pénétreriez-vous ceux de l'Auteur même de la nature ? Comment pourrions-nous reconnaître votre infinie grandeur et tout ce qu'elle renferme ? Vous nous parlez : votre parole nous suffit, parce que vous êtes la Vérité même. Ici ma raison se reconnaît impuissante ; elle se tait et se soumet avec reconnaissance. » En pensant et en agissant de la sorte, l'homme de foi est tout à fait raisonnable.

Vous le voyez, mes frères, il y a entre la foi et la raison harmonie parfaite ; et la première ne lèse point les droits de la seconde. Ce sont deux sœurs appelées à se rendre de mutuels services, comme l'ont compris les vrais savants. Ne les séparons point : toutes deux tendent au même but, parce que toutes deux viennent de Dieu et sont destinées à conduire l'homme à l'éternel bonheur.

**

Mes frères, S. Paul dit aux fidèles, dans une de ses épîtres, que tout chrétien doit pouvoir rendre compte de sa foi. Eh bien ! c'est dans ce but que je vous ai parlé aujourd'hui de l'accord qui existe entre la foi et la raison. Mon plus grand désir est que vous soyez des chrétiens à la foi robuste et éclairée : c'est la meilleure garantie de votre persévérance dans la pratique du devoir. Affermissez donc vos croyances, sachant bien que la foi n'a rien qui abaisse l'homme, mais qu'elle le grandit aux yeux de Dieu et des hommes.

Mais que votre foi ne soit point morte ou inactive : comme celle du chef de la synagogue et de la femme malade, qu'elle se manifeste extérieurement, et surtout qu'elle se traduise dans la pratique, afin, comme dit l'apôtre S. Jean, qu'en croyant vous ayez la vie en vous, la vie de la grâce, prélude et principe de la vie de la gloire dans le bonheur éternel. Ainsi soit-il.

EN VENTE A NOS BUREAUX

Le Déserteur. Drame social rural en trois actes (voir la *Prédication* du 21 nov. 1912), par l'abbé Mugnier. 2^e édition. Broch. in-18 de 70 p., franco 0 f. 75 (5 exemplaires, franco 3 fr.). — Pas de droits de représentation.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 24 septembris 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 2 octobre 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXIV. La Providence et la prospérité des incroyants, 705.

Instructions dominicales. — LXVIII. *Pour la Toussaint* : Le ciel existe ; il est destiné aux justes, 707. — LXIX. *Pour la messe de Requiem des fondations supprimées* : La bonne mort, 710. — LXX. *Les Saintes Reliques* : Le bonheur, 713.

Avis paroissiaux. — Toutes les religions sont bonnes, 716.

Pour le Jubilé Constantinien. — LES VICTOIRES DE L'EGLISE. — I. Victoire sur la force brutale, 717. — II. Victoire sur l'erreur, 721.

Petits Entretiens pour l'Octave des Morts. — LES EXCELLENCES DU SOUVENIR DES TRÉPASSÉS. — VI. Il est notre très douce espérance, 724. — VII. C'est l'un des plus beaux actes de charité à l'égard du prochain, 727. — VIII. Qualités admirables de cette dévotion, 730.

Pour le Premier Vendredi. — LV. Nécessité de l'union au Sacré-Cœur, 732.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XLV. L'émeute à Jérusalem, 734.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXIV

LA PROVIDENCE ET LA PROSPÉRITÉ DES INCROYANTS

Messieurs,

Nous n'en avons pas fini avec les objections que suscite le gouvernement de Dieu.

En voici une autre que vous avez, sans nul doute, entendu répéter souvent : Pourquoi ceux qui ne croient pas en Dieu, qui ne le prient pas et qui vivent sans religion, sont-ils plus heureux souvent que les bons chrétiens ?

Il faut bien reconnaître d'abord que les faits sur lesquels s'appuie cette remarque ne manquent pas. Combien de fois, en effet, n'avons-nous pas vu de braves gens atteints dans leurs affaires et dans leurs affections par une série incroyable de malheurs ! On dirait que l'infortune s'acharne après eux. A cela nous avons déjà répondu, quand nous avons montré que la douleur, déchainée sur la terre par une catastrophe que Dieu avait tout fait pour prévenir, sert cependant ses desseins paternels, en épurant l'âme des justes et en les conduisant jusqu'aux sommets de la perfection morale.

Mais pourquoi ceux qui ne croient pas en Dieu sont-ils favorisés ? Pourquoi tout leur réussit-il ? Pourquoi leur prospérité est-elle une

insulte cruelle à la vie pénible de ceux qui croient ?... un défi insolent à la justice ?... un scandale pour les simples ?...

Ne croyez pas, Messieurs, que cette objection soit irréfutable. Les réponses ne manquent pas ; et vous allez voir, je l'espère, qu'elles sont convaincantes.

I

Premièrement, vous qui accusez d'injustice le gouvernement de Dieu parce que les incroyants prospèrent, que diriez-vous si je vous disais que la justice de Dieu réclame qu'il en soit ainsi ?

Vous seriez étonnés, peut-être même scandalisés.

Et pourtant cela est.

Commençons d'abord par constater que l'incrédulité n'est pas une panacée infaillible pour réussir dans la vie. Quand vous dites : « Comment se fait-il que les incroyants prospèrent ? » vous oubliez certainement tel ou tel personnage de votre connaissance qui n'a pas tardé à dévorer la fortune pourtant assez rondelette dont il avait hérité en entrant dans les affaires.

Cette simple constatation a son importance, car elle montre que, s'il y a des incroyants qui prospèrent, il y en a aussi qui font faillite.

Sans doute, direz-vous ; mais ceux-là étaient ou des viveurs ou des incapables. A leur incrédulité, ils joignaient des vices qui n'ont pas tardé de les mener à la ruine.

Ah ! vous avouez donc que votre voisin, celui dont le bonheur vous scandalise, a des qualités ? Il est honnête en affaires, il est travailleur acharné, il est sobre, il est bon père de famille.

Mais, dites-moi, tout cela, c'est du bien, du bien qui pour être mêlé au mal n'est pas moins du bien, et qui par conséquent mérite une récompense.

Cette récompense à laquelle, en justice, votre voisin libre penseur a droit, quand l'aura-t-il ? Sera-ce après sa mort ?

Non, car il est incrédule, il blasphème, il viole le jour que Dieu s'est réservé, il raille votre foi, il ne reconnaît pas et il ne sert pas Celui qui l'a mis sur la terre. Après sa mort, s'il ne change pas, il ne peut s'attendre qu'à un châtimement d'autant plus grand qu'il aura davantage abusé des dons de Dieu.

Alors, il faut donc qu'il ait sa récompense sur la terre ; et cette récompense, c'est précisément ce succès qui suit ses entreprises. C'est la seule qu'il veuille, c'est la seule à laquelle il croit : eh bien ! il l'a.

Oh ! ne la lui enviez pas : le malheureux la paye trop cher pour que vous en soyez jaloux, puisque le prix qu'il y met, c'est son éternité.

II

Et puis, à tout prendre, *est-ce qu'il est si heureux que cela, cet homme?*

Sans doute, tout lui réussit, on lui porte envie. Il est considéré. Il se pavane dans son succès. Comme dit notre immortel Racine :

Tous ses jours paraissent charmants ;

L'or éclate en ses vêtements ;

Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse.

Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements ;

Il s'endort, il s'éveille aux sons des instruments ;

Son cœur nage dans la mollesse.

Mais écoutez la suite :

Le bonheur de l'impie est toujours agité :

Il erre à la merci de sa propre inconstance.

Comment voulez-vous que cet homme puisse faire taire en lui la voix de la conscience? Comment voulez-vous que les terribles problèmes de la vie future ne se posent pas devant lui? Est-ce que vous ne voyez pas que s'il se moque de vous, c'est pour s'étourdir? Ne fuyez pas son rire insultant : vous verrez qu'il sonne faux ! Et puis, Messieurs, souvenez-vous que nous avons parlé des revanches divines et de cet art indicible avec lequel Dieu sait toujours tirer sa victoire de ses défaites apparentes.

Dites-moi : cette prospérité des incroyants, est-ce bien une vraie récompense? N'est-ce pas en même temps un châtement?

Les anciens disaient : *Quos vult perdere Jupiter dementat.*

C'est-à-dire : Ceux qu'elle veut perdre, la Divinité les frappe de folie. Cette démente qui fait courir aux plus grands dangers et à une perte certaine sans même qu'on s'en doute, savez-vous de quoi elle est le résultat? Du succès insolent qu'amène l'orgueil effréné et l'absolue confiance en soi-même. On a toujours réussi : pourquoi ne réussirait-on pas toujours? Qu'est-ce qui peut arrêter? Rien, pas même le crime.

Voyez Napoléon I^{er}. Pendant quinze ans, avec des soldats qui n'avaient parfois ni souliers, ni vivres, ni munitions, il a vaincu les coalitions les plus formidables que jamais chef d'armée ait rencontrées devant lui. Rien n'ose plus lui résister. Le Pape le gêne : il l'emprisonne. « Voyez-vous mon étoile ? » demandait-il à ses généraux. Mais le voici déjà atteint de cette démente dont je vous parlais tout à l'heure. Il croit que rien ne lui est impossible. Il entreprend cette guerre insensée contre la Russie et emmène ses troupes à je ne sais combien de lieues de la France. Il y est vaincu par les éléments ; et il revient humilié et déjà mûr pour Waterloo. S'il avait été moins victorieux, moins omnipotent, n'aurait-il pas été plus sage?

Hélas ! il n'y a pas que les empereurs qui sont piqués par cette tare. Combien de

fois n'ai-je pas rencontré de ces hommes auxquels la fortune avait toujours souri, et qui étaient sortis à leur honneur de toutes leurs entreprises ! J'essayais de leur faire du bien, de les faire réfléchir sur leur destinée immortelle. Vains efforts ! Ils n'avaient jamais échoué : pourquoi se seraient-ils trompés quand il s'agissait de leur salut ? Et ils allaient, les malheureux, les yeux couverts d'un triple bandeau, en souriant d'un sourire supérieur, vers leur perte éternelle...

Conviez-vous, Messieurs, que le succès continuel des incroyants puisse être parfois leur châtement ?

Quand Fouquet, l'intendant fameux de Louis XIV, fut envoyé en exil, sa mère s'écria : « Je commence à croire que Dieu aime mon fils, puisqu'il le rend malheureux. »

Retenons bien cela, Messieurs ; et au lieu d'être ébranlés dans notre foi par le spectacle de certaines prospérités orgueilleuses, plaignons-les et passons !

III

Voici, enfin, une troisième réponse. Victor Hugo la formule ainsi :

« Avez-vous remarqué une chose ? L'histoire est parfois immorale ; les contes sont toujours honnêtes, moraux et vertueux. Dans l'histoire volontiers les plus forts prospèrent, les tyrans réussissent, les bourreaux se portent bien, les monstres engraisent, les Sylla se transforment en bons bourgeois, les Louis XI et les Cromwel meurent dans leur lit. Dans les contes, l'enfer est toujours visible. Pas de fautes qui n'aient son châtement, parfois même exagéré ; pas de méchants qui ne deviennent un malheureux, parfois même fort à plaindre. Cela tient à ce que l'histoire se meut dans l'infini, et le conte dans le fini. L'homme qui fait le conte ne se sent pas le droit de poser les faits et d'en laisser supposer les conséquences, car il tâtonne dans l'ombre, il n'est sûr de rien ; il a besoin de tout borner par un enseignement, un conseil, une leçon ; il n'oserait pas inventer des événements sans conclusion immédiate. Dieu, qui fait l'histoire, montre ce qu'il veut et sait le reste. »

Que cela est juste ! Un exemple fameux nous aidera à le comprendre. Crésus, le célèbre roi de la Lydie, venait d'être vaincu par Cyrus, le roi des Perses. Pris vivant, il avait été condamné à mourir dans les flammes et était déjà mort sur le bûcher. Cependant, il ne faisait pas entendre d'autre plainte que ce mot : « Solon ! Solon ! Solon !... » Intrigué, Cyrus commande d'éteindre les flammes, fait descendre le condamné et lui demande quel est ce Solon dont il répète ainsi le nom.

— « C'est, dit Crésus, un sage d'Athènes dont je reçus la visite au temps de ma puis-

¹ *Le Rhin*, lettre xx.

sance. Après lui avoir montré toutes mes richesses, je le priai de me dire s'il avait jamais rencontré un homme heureux. — Oui, me dit-il, j'en ai vu plusieurs qui sont morts dans la paix. — Et moi? — Prince, me dit-il, on ne peut pas dire qu'un homme soit heureux tant qu'il vit, parce que ses infortunes à venir peuvent effacer son bonheur présent. »

Et Crésus ajouta : « Au moment de mourir, je me suis rappelé les paroles de l'Athénien Solon qui se réalisaient pour moi si cruellement. »

Ah ! Messieurs, nous nous hâtons trop de décider qu'un homme incroyant réussit et qu'il est heureux. Jusqu'ici, sans doute, il a prospéré ; mais savez-vous si demain vous ne verrez pas le colosse s'abattre ? Il a des pieds d'argile ; et il suffit d'un caillou, tombé de cette montagne qui s'appelle la justice de Dieu, pour le renverser. Vous n'avez qu'à rassembler vos souvenirs : vous y trouverez plus d'un exemple de ce que je vous dis là.

Et quand bien même Dieu l'épargnerait jusqu'au bout, ce ne serait, je vous l'ai dit, que plus effrayant. Quand un crime a été commis sur la terre, la justice humaine se met tout de suite en mouvement et mobilise toutes ses forces pour arrêter le coupable : cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'elle a peur de le voir s'échapper. Mais Dieu n'a pas de ces craintes. Il sait que ceux qui le méprisent et le blasphèmement comparaitront quand il le voudra devant lui ; et il attend.

Faisons comme lui. Le règne de la justice ne peut être qu'esquissé sur la terre. Il ne sera complet que dans l'autre vie.

C'est là, Messieurs, que nous le verrons resplendir dans une lumière sans ombre. Et alors nous comprendrons que nous n'avions pas plus le droit de juger Dieu d'après sa conduite sur la terre, que nous n'avons celui de juger un livre dont nous aurions lu seulement la préface. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

LXVIII

Pour la Toussaint

LE CIEL EXISTE. IL EST DESTINÉ AUX JUSTES

Gaudete et exultate quoniam merces vestra copiosa est in caelis.

Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse, car une riche récompense vous attend au ciel.

(Mt., v, 12).

Mes frères,

Ce n'est jamais sans une profonde émotion que je lis l'évangile de cette fête. Je n'en connais point qui soit plus propre à nous consoler dans nos épreuves et à nous stimuler dans la pratique de la vertu.

N.-S. nous présente en quelque sorte la récompense qu'il nous prépare pour l'éternité. Nous découvrant le séjour de la gloire, il nous invite à nous réjouir au milieu même de nos souffrances et de nos tribulations. La vue du ciel, « de ce salaire abondant qui sera le nôtre, » comme dit l'évangile, *merces vestra copiosa*, doit faire naître et grandir la joie et le courage dans nos cœurs ; du moins dans le cœur de ceux qui sont désignés pour le posséder un jour. Car le bon Sauveur a soin de nous faire remarquer qu'on n'y admettra pas indistinctement tout le monde : en même temps qu'il nous montre le paradis, il publie, pour ainsi dire, dans les béatitudes, la liste de ceux qui y trouveront place.

Deux pensées, ou plutôt deux vérités, bien marquées et bien distinctes, se dégagent donc de notre évangile : *Il y a un ciel ; bienheureux ceux qui le posséderont*. Vous prouver la première affirmation, vous expliquer la seconde, tel sera l'objet de mon instruction.

I

1. Il y a un ciel, c'est-à-dire un lieu de délices où ceux qui meurent en état de grâce vont jouir d'un bonheur parfait. C'est là un dogme de notre foi dont nous ne saurions douter. Dieu, la Vérité infinie et immuable, nous l'a affirmé de mille manières. Ouvrons la Sainte Ecriture : à chaque page nous y apprendrons que l'homme est destiné à une éternelle félicité.

L'Esprit-Saint nous déclare d'abord que nous sommes immortels et que, cependant, nous ne sommes pas faits pour rester toujours sur la terre. « Dieu a créé l'homme impérissable, » lisons-nous au livre de la Sagesse. (I, 23). Mais ce n'est pas en ce monde qu'est sa demeure fixe : il ne fait qu'y passer. L'expérience sur ce point confirme parfaitement les avertissements divins. « *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus*. Nous ne sommes pas ici-bas dans une cité permanente, nous attendons celle que l'avenir nous réserve. » (Héb., xii, 14). L'éternité est donc le but de notre pèlerinage, notre demeure et notre patrie définitives. C'est pourquoi S. Paul appelle « légères et momentanées seulement, les tribulations de cette vie ; et pourtant elles nous vaudront un jour une gloire éternelle. » (II Cor., iv, 17). N.-S. en tirait cette conclusion pratique : « Que servirait-il à l'homme de gagner l'univers en ce monde, s'il venait à perdre son âme dans l'autre ? » (Mt., xvi, 26).

Ce serait peu consolant et peu encourageant pour nous, de savoir qu'il y a une autre vie, si nous devons y rencontrer les mêmes épreuves que dans celle-ci. Mais l'Esprit-Saint nous avertit qu'il n'en est rien : c'est un bonheur éternel, c'est le ciel, qui est réservé aux justes.

Tantôt il décrit ce bonheur en termes qui nous en montrent toute la grandeur et tous les

charmes : « Les amis de Dieu seront enivrés de délices, comblés de richesses, inondés de jouissances : *inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos.* » (Ps., xxxv, 9). « Les nombreuses épreuves que les justes subissent sur la terre, Dieu les en délivrera complètement : *Multæ tribulationes justorum, et de omnibus his liberabit eos Dominus.* » (Ps., xxxiii, 20). « Semblables à des soleils ils resplendiront de gloire dans le royaume de leur Père : *fulgebunt justî sicut sol in regno Patris eorum.* » (Mt., xiii, 43). Dieu lui-même prendra soin « de sécher les larmes de ses élus ; ceux-ci ne connaîtront plus la mort, ni les deuils, ni les cris de douleur, ni la souffrance : *absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum ; et mors ultra non erit, neque luctus neque clamor, neque dolor erit ultra.* » (Apoc., xxi, 4).

Tantôt c'est le séjour même des saints que l'Esprit-Saint nous peint sous les images les plus gracieuses. Il le compare à un trésor enfoui : *simile est regnum cælorum thesauro abscondito* (Mt., xiii, 14) ; à une manne cachée, réservée à l'âme victorieuse : *vincenti dabo manna absconditum* (Apoc., ii, 17) ; à une source inépuisable de douceurs secrètes : *magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te* (Ps., xxx, 20) ; à un lieu où l'on jouit d'inénarrables délices : *exultabitis lætitia inenarrabili.* (I Pet., i, 8).

Tantôt enfin, l'Esprit-Saint nous désigne expressément le ciel comme étant la demeure des bienheureux, des justes après cette vie. Aux âmes trouvées en état de grâce au moment de la mort, le souverain Juge adressera ces paroles que nous lisons dans l'Evangile : « *Venite benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi ; venez, les bénis de mon Père, pour posséder le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde.* » (Mt., xxv, 34). C'est aux justes que Jésus fait cette promesse consolante : « Votre récompense sera grande au ciel. » C'est à eux qu'il s'adresse pour les encourager par la pensée du ciel : « *Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.* Courage, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie que ton Seigneur t'a réservée. » (Mt., xxv, 21). « Qui-conque s'humiliera comme un petit enfant, dit-il encore, entrera dans le royaume des cieux. » (Mt., xviii, 5). « Un jour, affirme S. Paul, Dieu se montrera à nous tel qu'il est, et nous serons semblables à lui. Aujourd'hui nous ne le voyons qu'à travers le miroir des créatures ; mais alors nous le contemplerons face à face. » (I Cor., xiii, 12).

Nous n'en finirions pas, mes frères, si nous prétendions vouloir citer tous les passages de la Sainte Ecriture qui nous parlent du ciel ou nous affirment son existence.

C'est donc une vérité bien révélée ; et de plus

définie par l'Eglise, confessée sans interruption par la tradition et exigée par le cœur et la raison.

2. Le concile de Florence a défini la doctrine catholique sur ce point : « Nous définissons que les âmes de ceux qui ont été baptisés, et qui meurent sans avoir aucune tache de péché ou qui ont été purifiés de celles qu'ils avaient contractées, sont reçues au ciel et qu'elles y contemplent clairement Dieu lui-même, un et trine, tel qu'il est. » L'Eglise, chargée de nous instruire et garantie de toute erreur par l'Esprit-Saint, nous déclare catégoriquement qu'il y a un ciel ; elle nous prêche continuellement cette vérité, elle nous demande de faire souvent un acte de foi à ce dogme : « *Credo vitam æternam* : Je crois à la vie éternelle. »

Les Docteurs et les Pères de l'Eglise, les saints, tous ceux qui ont autorité pour nous enseigner, tout ce qu'il y eut de grand, de vertueux sur la terre, ont eu foi en l'existence au ciel, et nous ont redit la même doctrine et par leurs actes et par leurs écrits. Croyez-le bien : ce n'est pas sans motif, ce n'est pas sans espoir qu'ils se sont livrés à toute sorte de pénitences, de mortifications, de luttes contre la nature et les passions. « Oui, nous crient toutes ces voix, il y a, après cette misérable existence, une vie future et éternelle où les bons jouiront d'un bonheur parfait. »

La pensée du ciel remplit les écrits des saints et des docteurs. « Notre patrie, écrit S. Cyprien, c'est le Paradis. Là-haut nous attendent nos parents, nos frères, nos amis. Quel bonheur d'entrer pour toujours avec eux dans le ciel ! Sûrs de leur félicité, les saints sont en souci pour la nôtre¹. » — « Seigneur, s'écrie à son tour S. Augustin, vous nous avez créés pour vous posséder et notre cœur demeure inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous². » — Le pape Benoît XII affirme que les bienheureux voient Dieu sans aucun intermédiaire : « La nature divine se montre à eux clairement, sans nuage, et cette vision fait leur bonheur en sorte qu'ils possèdent la vie et le repos éternels³. »

Les saints pensaient et croyaient comme les docteurs. La mère des Machabées disait à son plus jeune fils qu'on allait martyriser : « Mon fils, je t'en prie, regarde le ciel. » — « Je désire mourir pour être avec le Christ » : c'était là le vœu le plus ardent de S. Paul. — S. Jérôme bénissait ceux qui lui annonçaient son prochain trépas en disant : « Enfin, l'éternelle liberté va donc commencer pour moi. » — S. Martin refusait qu'on le mît sur son côté pour le soulager : « Laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre ; ne m'empêchez pas de contempler la route que mon âme doit bientôt

¹ S. Cyprien, *De mortalitate*, in fine.

² S. Augustin, *Conf.*, lib. I, c. 1.

³ Benoît XII, *Const.* « *Benedictus Deus* » (1336).

suivre pour aller à Dieu. » — « Que la terre me semble vide, disait S. Ignace, quand je regarde les cieux. »

3. Ainsi, mes frères, le Bon Dieu, l'Eglise, les savants et les saints nous affirment l'existence du ciel. Mais en supposant que personne ne nous en eût parlé, notre cœur et notre raison nous l'auraient fait soupçonner. Car, bien haut, ils nous crient : — Il faut un ciel ; il n'est pas possible qu'il n'en existe point ; sans le paradis Dieu n'est pas infiniment sage, ni infiniment bon, ni infiniment juste.

Tous, mes frères, nous sentons le désir, le besoin d'être heureux. Notre cœur aspire à jouir pleinement ; il a soif d'aimer et de posséder un bien sans limite, infini. Il ne trouve dans aucune créature l'assouvissement de ce désir. Ni les richesses, ni les plaisirs, ni les honneurs ne le satisfont. Souvent, quand il possède l'un de ces biens éphémères, il est privé des autres. Et puis les eût-il tous en sa possession, qu'il ne goûterait point un bonheur parfait. Ces biens passent, disparaissent, se perdent et engendrent presque toujours l'inquiétude et le dégoût. Non, rien ici-bas ne saurait correspondre aux aspirations et aux besoins du cœur de l'homme. Dieu nous a donc nécessairement préparé un bonheur ailleurs : à moins de dire, par un horrible blasphème, que la Sagesse même a agi sans sagesse, que l'Etre infiniment raisonnable nous a créés sans raison, que l'Etre infiniment bon a voulu nous torturer en plaçant dans notre cœur des désirs qui ne seront jamais comblés ; en un mot, que Dieu nous a donné la vie sans but, simplement pour être malheureux pendant quelques années sur cette terre de souffrance, pour gémir et disparaître ensuite. Cela ne peut pas être : ce serait une absurdité, une monstruosité.

Ce serait aussi une injustice. Notre raison réclame la juste répartition dans le salaire : à chacun selon ses mérites. L'application de ce principe ne se fait pas ici-bas : elle doit donc se faire dans l'autre vie. Que penseriez-vous, mes frères, si l'on vous disait : « Tous les actes de vertu seront sans récompense, tous les héroïsmes ne comptent pas ; toutes vos souffrances acceptées et supportées avec résignation, tous vos sacrifices offerts à Dieu tombent dans le néant ; les tourments atroces et la mort des martyrs, toutes les mortifications des pénitents et des âmes saintes ne servent à rien. » Avec raison vous refuseriez de le croire, parce que vous sentiriez votre justice naturelle se révolter. — Supposons maintenant d'une part un homme qui a aimé et servi fidèlement le Bon Dieu toute sa vie, un grand saint, si vous voulez, qui n'a jamais commis de péché grave ; et, d'autre part, un homme qui n'a fait que blasphémer, qui a offensé Dieu tous les jours de son existence, un grand cri-

minel. Eh bien ! accepteriez-vous que tous les deux, après cette vie, sainte ou criminelle, aient le même sort, qu'ils rentrent dans le même néant ou soient placés dans le même endroit ? Non, certainement ; s'il en était ainsi vous ne comprendriez plus, et vous auriez raison. La chose n'est ni compréhensible, ni juste. Dieu est infiniment juste ; et s'il ne donne pas ici-bas sa récompense au bon chrétien, c'est parce qu'il a l'éternité pour le dédommager, c'est parce qu'il y a nécessairement un paradis.

Et pour qui ce ciel, ce bonheur parfait et sans fin ? Il me reste à vous le dire rapidement.

II

Vous connaissez, mes frères, cette question de votre catéchisme : « Que faut-il faire pour arriver au ciel ? » Voici la réponse : « Il faut, sur la terre, obéir à Dieu en évitant le mal et en faisant le bien. » Le principe est général et absolu. Tout homme qui l'appliquera parfaitement dans sa conduite, recevra un jour la récompense éternelle promise par J.-C. Mais en quoi consiste le bien qui conduit au ciel ? Dans l'obéissance à Dieu, à sa loi, à sa volonté. Et le mal ? Dans la désobéissance à Dieu, dans le péché. Voilà donc en deux mots tout le programme qu'il faut remplir pour aller au ciel. Jamais personne, sachez-le bien, ne jouira du bonheur dans l'autre vie, si dans son existence terrestre il n'a pas servi le Bon Dieu, ou s'il ne s'est pas repenti de son indifférence, ou s'il n'a pas fait pénitence de ses fautes.

Dans les béatitudes publiées dans l'évangile de ce jour, N.-S. ne nous donne pas une autre doctrine ; il ne fait pour ainsi dire que la préciser et nous en indiquer les principaux points pratiques. « *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur*, nous dit-il, *parce qu'ils verront Dieu.* » Si donc, un jour, nous voulons jouir du bonheur parfait que procurent aux élus la vue et la possession de Dieu, nous devons garder notre cœur pur de tout péché, notre conscience exempte de fautes graves. La parole de Jésus est formelle : et nous savons que rien de souillé n'entrera au ciel. — Cependant si vous aviez eu le malheur de vous éloigner de Dieu par le péché, de fouler aux pieds sa loi sainte, regrettez vos fautes, revenez à de meilleurs sentiments, repentez-vous et pleurez vos péchés, et vous trouverez grâce devant Dieu. Car vous aussi, pénitents sincères, vous serez heureux dans l'éternité : « *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* »

Eviter le mal, ou le réparer si l'on s'en est rendu coupable, telle est la première condition exigée par Jésus-Christ pour aller au ciel. Il faut de plus faire le bien. Or celui-là ne peut pratiquer la vertu, et surtout la charité, qui ne regarde que les choses de ce monde,

qui ne recherche que les biens matériels, qui ne travaille qu'à leur acquisition, même au mépris de la loi divine : il a les yeux, l'âme, le cœur, les affections rivés aux richesses de ce monde. L'avare n'entrera pas au ciel ; on n'y acceptera que ceux qui n'auront point été attachés aux biens de la terre : « *Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient.* »

Si nous sommes ainsi exempts de toute avarice, il nous sera facile de pratiquer le précepte du Seigneur : « Aimez Dieu par-dessus toute chose et votre prochain comme vous-mêmes. » Pour avoir place un jour parmi les élus, le divin Maître veut que nous soyons charitables pour nos frères : « *Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre... Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde... Bienheureux ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu.* » Ayons cette douceur pleine de charité qui évite avec grand soin tout ce qui peut offenser nos semblables et leur faire de la peine, comme les railleries, les paroles blessantes, les médisances, les calomnies : heureux ceux qui sont doux ! — Soyons miséricordieux ; compatissons aux maux de notre prochain ; intéressons-nous à tous ses besoins corporels et spirituels. Surtout sachons pardonner, afin que Dieu nous pardonne, parce qu'il nous affirme qu'il agira envers nous de la même façon dont nous aurons agi envers les autres : heureux les miséricordieux ! — Enfin ne blessons pas nos frères, ne leur souhaitons et ne leur faisons pas de mal ni d'injustice. Aimons la paix : heureux les pacifiques !

N.-S. nous rappelle enfin que ceux-là iront au ciel qui aiment le Bon Dieu par-dessus toute chose : « *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.* » Quelle est cette justice ? C'est la grâce sanctifiante, l'amitié de Dieu, l'amour qui unit notre âme à son Créateur. — Cette grâce sanctifiante, cette union avec Dieu, nous devons les préférer à tout. Fallût-il pour les conserver subir toutes les persécutions, supporter toutes les souffrances, que nous ne devrions pas hésiter. Tel doit être notre amour pour Dieu que rien ne puisse nous séparer de lui. La possession du bonheur éternel est à cette condition : « *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux.* »

**

Mes frères, la pensée du ciel est la plus consolante et la plus encourageante dans notre exil. J'ai donc voulu affermir votre foi en cette récompense qui nous attend, afin que vous y pensiez souvent. Rendez cette foi plus vive et plus actuelle.

Mais surtout, si vous croyez au ciel comme

tout homme sensé, soyez logiques : travaillez à le gagner. Imités les saints que nous fêtons en ce jour, afin d'être parmi ceux que N.-S. a proclamés bienheureux. Un mot résume ce qu'ils ont fait et ce que Jésus nous ordonne : aimer et servir Dieu. « *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata* : si vous voulez obtenir la vie éternelle observez les commandements. » (Mt., xix, 17). Ainsi soit-il.

LXIX

Pour la messe de « Requiem » des fondations supprimées

LA BONNE MORT

Et procedent qui bona fecerunt in resurrectionem vitæ ; qui vero mala egerunt in resurrectionem judicii.

Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie ; ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour la condamnation. (Jo., v, 29).

Mes frères,

Je n'ai pas à vous expliquer le motif pour lequel ce matin nous célébrons un service solennel pour les défunts. Vous vous souvenez encore des faits douloureux qui se sont passés et des injustices qui ont été commises lors de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Vous vous rappelez le beau geste de Pie X s'engageant à faire dire à ses frais deux mille messes chaque année pour les défunts spoliés de France, et nous ordonnant de remplacer la messe paroissiale par un service chanté à la même intention, tous les ans, un dimanche de novembre. Il veut même que les fidèles puissent gagner ce jour-là une indulgence plénière aux conditions ordinaires, applicable aux âmes du purgatoire. Ce fut en même temps qu'une réparation un grand acte de charité.

Voilà bien l'Eglise : elle a pour tous ses enfants une affection et un souci vraiment maternels. Elle ne veut pas qu'ils souffrent des injustices des hommes.

Prions donc, mes frères, avec l'Eglise pour ces chers défunts, vos aïeux, qui croyaient s'être assuré à perpétuité les suffrages de la religion et qui s'en trouvent injustement privés. Dieu tiendra compte sans doute de leur acte, de leur désir, de leur bonne volonté ; mais il tiendra compte surtout de la sainteté de leur vie.

Nous lisons, en effet, dans l'évangile de la messe de ce jour, ces paroles sorties des lèvres du Sauveur : « Ceux qui ont fait le bien ressusciteront pour la vie éternelle ; mais ceux qui ont fait le mal ressusciteront pour la condamnation. »

Deux dogmes sont affirmés dans ce passage de S. Jean : la résurrection de la chair : nous en avons déjà parlé¹ ; la vie éternelle,

¹ Voir 2^e Dim. de Carême, p. 57.

ou plutôt, le sort éternel destiné aux bons et aux méchants : nous avons traité aussi ce sujet¹. Mais que faut-il pour arriver à l'heureuse éternité, à la glorieuse résurrection ? C'est ce qu'il nous reste à dire. Tout me semble se résumer en ces deux mots que je veux vous expliquer aujourd'hui : *faire une bonne mort*. Nous mourrons, mais l'important est de bien mourir.

I

1. D'abord nous savons que nous mourrons ; c'est-à-dire que nous quitterons ce monde et tout ce que nous y avons vu, connu, aimé. Notre corps ira se décomposer dans la terre, en attendant l'heure et le signal de la résurrection. Et notre âme immortelle ira rejoindre, dans l'autre monde, nos ancêtres qui ont passé sur cette terre avant nous. Telle est notre destinée à tous. C'est une loi universelle portée par Dieu lui-même : « *statutum est hominibus semel mori*. Il a été décrété que les hommes seraient soumis à la mort. » (Hébr., ix, 27). En vain je me flatte de ma jeunesse, de ma vigueur, de ma santé florissante. Je mourrai, je subirai, bon gré mal gré, la loi commune à toute l'humanité. Un tombeau sera ma dernière demeure, un linceul mon dernier vêtement.

Personne n'échappe à cette issue. Car la mort a sur nous des droits : elle est la rançon et le châtement exigés par le péché : « *Stipendia enim peccati mors*. » (Rom., vi, 23). A ce titre je suis vendu à la mort. « Dieu, dit la Sainte Ecriture, créa l'homme immortel. » (Sap., ii, 13). « Mais le péché étant entré dans le monde par un seul homme et la mort par le péché, ainsi la mort est passée dans tous les hommes. » (Rom., v, 12). Les enfants d'Adam, parce qu'ils naissent coupables, ne naissent que pour mourir, non pas quant à l'âme, qui est immortelle, mais quant au corps. Celui-ci étant soumis à la décomposition, à la désagrégation des éléments qui le composent, porte nécessairement en lui un germe de mort.

L'expérience, du reste, suffirait largement à nous convaincre de cette vérité évidente. Personne n'oserait élever un doute à son égard. Il suffit de jeter les yeux autour de nous pour que partout la mort et son image se présentent. « Vous mourrez, *morte morieris*, » tel est l'irrévocable arrêt prononcé contre Adam et contre toute sa postérité, arrêt qui s'exécute tous les jours et pour tous sans exception. Depuis six mille ans que le monde existe, est-il un seul homme qui ait échappé à cet arrêt fatal ? Tous ceux qui ont vécu avant nous ne sont plus. Personne n'est resté sur la terre, nous n'y resterons pas non plus. De tous ceux qui peuplaient l'univers, il y a seulement deux

cents ans, aucun n'a été épargné : la mort les a tous fauchés. Et dans deux cents ans, de nous tous qui sommes vivants, il ne restera plus personne. Tous les jours la mort frappe autour de nous, et nous sommes certains que notre tour viendra. Les hommes disparaissent les uns après les autres, semblables à des fruits mûrs qui ne tombent pas tous à la fois, mais dont la chute est cependant certaine ; quand la saison de l'hiver est venue, il n'en reste plus un seul sur l'arbre.

Ne nous faisons donc point d'illusions, n'oublions pas notre sort inévitable : nous mourrons.

2. Voici une seconde affirmation non moins certaine que la première : Pour chacun d'entre nous la mort n'est pas éloignée.

« *Memor esto quoniam mors non tardat* : souvenez-vous que la mort ne se fait pas attendre. » (Eccli., xiv, 12). Pour chacun de nous il est vrai de dire que c'est bientôt qu'elle viendra. « Nos années sont renfermées dans des limites étroites que personne ne peut franchir, disait le saint homme Job ; *breves dies hominis sunt ; constituisti terminos ejus, qui prateriri non poterunt*. » (Job, xiv, 5). La plus longue vie ne paraît qu'un songe à celui qui va mourir.

L'expérience, du reste, ne nous prouve-t-elle pas ici encore que nous avons tous déjà un pied dans la tombe ? Tous les jours nous nous rapprochons de notre dernière demeure, et depuis le premier instant de notre vie nous nous dirigeons vers le cimetière. L'homme meurt chaque jour : « *Quotidie morior*, » disait S. Paul (I Cor., xv, 31), en constatant comme nous que chaque jour il approchait du terme fatal qui n'est éloigné pour personne. « Le moment de notre naissance et celui de notre mort ne sont pas à une grande distance l'un de l'autre. Chacun de nos pas nous fait avancer vers la mort ; chacun des battements de notre cœur est une partie de notre vie qui s'en va. L'homme qui vit un siècle est un phénomène pour nous ; et qu'est-ce qu'un siècle ? »

L'Esprit-Saint nous présente la même vérité sous de belles comparaisons. « *Mille anni ante oculos tuos tanquam dies hesternæ quæ præterit*. Mille ans à vos yeux, Seigneur, sont comme le jour d'hier qui n'est plus. » (Ps., lxxxix, 4). « L'homme passe comme une herbe, *sicut herba transeat* ; le matin elle fleurit, le soir elle tombe, se durcit et se dessèche ; *mane floreat et transeat ; vespere decidat, induret et arescat*. » (Ibid., 6). « Nous courons à la mort comme les eaux qui s'écoulent dans la terre et ne reviennent plus. *Omnes morimur et sicut aquæ dilabimur in terram quæ non revertuntur*. » (II Reg., xiv, 14). C'est bien cela : nous disparaissions du monde comme une eau qui s'écoule.

3. Enfin une troisième vérité, que l'expé-

¹ Voir 3^e et 4^e Dim. après Pâques, p. 203 et 235.

rience suffirait encore à établir, est celle-ci : l'homme *ne meurt qu'une fois*. Le passage de cette vie à l'autre n'est donc pas une chose que l'on peut hasarder à la légère, ce n'est pas une chose qui se recommence et se répare. Quand la mort a frappé sa victime, c'est fini. On ne revient pas ici-bas, après avoir constaté qu'on s'est trompé, pour mourir de nouveau. Que les damnés seraient heureux, si jamais une pareille faveur leur était accordée ! Mais non : le moment de la mort est unique ; le passage de cette vie à l'autre ne s'effectue pas deux fois. La loi portée par Dieu sur ce point est formelle : « Il a été décrété que les hommes mourraient une fois seulement. *Statutum est hominibus semel mori.* »

Aussi vous comprenez combien il importe de bien mourir : c'est l'affaire capitale, l'unique nécessaire, comme nous allons le voir.

II

1. Oui, *il est nécessaire de bien mourir*. La raison en est que la mort fixe à jamais et sans rémission notre sort éternel. C'est précisément ce qui donne à cet instant une importance sans égale.

Le moment de la mort est décisif. Les choses restent éternellement telles qu'elles sont à notre dernier soupir. Si la mort vous surprend en état de péché mortel, vous serez éternellement souillés par le péché, ennemis de Dieu ; c'est donc l'éternelle damnation : vous héritez des tourments sans fin de l'enfer. Si elle vous rencontre en état de grâce, vous serez éternellement dans l'amitié de Dieu, vous lui serez unis pour toujours ; c'est donc l'éternelle béatitude : vous héritez de toutes les joies et de tout le bonheur du paradis.

Pour le pécheur, plus donc de repentir, plus de conversion ; partant plus de miséricorde, plus de pardon. Il est pour toujours séparé de Dieu, pour toujours son ennemi ; mais aussi pour toujours châtié. « *Semel periisse æternum est*, dit S. Bernard ; une fois tombé dans la perdition, on y est éternellement. » Pour le juste, plus de révolte contre Dieu, plus de péché ; sa volonté attachée à Dieu ne s'en sépare plus jamais. Et toujours il jouira de la récompense, toujours il sera heureux.

La mort est donc un point d'arrêt, elle nous immobilise dans l'état où elle nous surprend : « *Si ceciderit lignum... in quocumque loco ceciderit ibi erit*. Là où l'arbre sera tombé, il restera. » (Eccl., xi, 3). Oh ! qui pourrait réfléchir à cette vérité : « De l'instant de ma mort dépend mon éternité ! » sans conclure : « Il faut que je sanctifie ma vie. »

2. L'important est donc de bien mourir. Mais *qu'est-ce que bien mourir* ? C'est mourir de la mort des justes et des saints. Car l'Esprit-Saint nous dit que « cette mort est précieuse devant Dieu : *pretiosa in conspectu Domini*

mors sanctorum ejus » (Ps., cxv, 5), tandis qu'il appelle celle du méchant une chose « très détestable, *pessima.* » (Ps., xxxiii, 22).

Voyez un homme juste sur le point de quitter ce monde. Sa vie passée ne l'effraie pas. L'observation de la loi de Dieu fut le premier article de sa règle de conduite. Il n'a jamais oublié les vérités de la foi, ni abandonné les enseignements reçus dans son jeune âge. Il a donné à son âme les soins que lui donne tout chrétien qui veut faire son salut : il a été fidèle à la prière, à l'assistance à la sainte messe, à la sanctification du dimanche, à la réception des sacrements ; en un mot il a vécu en bon chrétien. Son passé ne le jette point dans le désespoir. Le bien qu'il a fait lui donne grande confiance. Le mal, c'est-à-dire ses faiblesses, les fautes qui lui ont échappé, il en a fait pénitence, il s'en est humilié devant Dieu au saint tribunal ; et il a entendu J.-C. dans la personne de son ministre prononcer sur lui la sentence du pardon. Aussi goûte-t-il la paix de la conscience.

La séparation exigée par la mort ne l'effraie pas davantage. Elle est dure, il est vrai, pour les siens et pour lui. Mais il ne fait pas ses adieux sans espoir. Ceux qu'il laisse, il les retrouvera au ciel. C'est le rendez-vous où ils jouiront tous ensemble du bonheur parfait qui sera leur récompense. Il part, mais en sachant bien que les siens le suivront bientôt.

Sa mort est douce et bonne, enfin, parce qu'il sait où il va. Il a la foi. Il craint Dieu sans doute. Qui ne redouterait ce Juge suprême ? Mais sa conscience ne lui reproche rien. Aussi lui semble-t-il que Dieu lui montre un visage favorable, qu'il l'invite déjà à venir se reposer, à goûter le bonheur des saints. Le juste mourant pense aussi à la T. S. Vierge et à son ange gardien qui le protègent, qui prient pour lui et l'attendent. Ce qui le console surtout dans ses derniers instants, c'est la pensée du ciel auquel il a toujours cru fermement. Là, en compagnie des siens, il jouira du bonheur éternel. Plus de séparation, plus de souffrance, plus de deuil. Il meurt donc tranquille, la paix dans l'âme, la vision du ciel dans l'esprit. Quelle belle et sainte mort !

3. Que faut-il faire pour l'obtenir ? me direz-vous peut-être. Mes frères, *il faut nous y préparer pendant notre vie*. Qu'il faille se tenir prêt, c'est là une vérité qui découle de tout ce que nous avons dit. Ne pas se disposer d'avance à bien mourir est une inconcevable imprudence. On s'expose à être surpris par une mort subite ou imprévue. Préparons-nous donc.

Mais sachez bien que la meilleure préparation est la préparation *éloignée*, celle de tous les jours. C'est le cas où jamais de répéter cette parole de S. Augustin : « Telle vie, telle mort. » Une vie bien chrétienne est la seule manière de

s'assurer une mort bien chrétienne. Ne promettons pas nos intérêts spirituels, n'exposons pas notre salut par le péché. S'il nous arrivait de succomber un instant, ne restons pas au bord de l'abîme ; relevons-nous bien vite et continuons à poursuivre notre route et à travailler pour mériter le ciel. Nos devoirs de chaque jour sont bien suffisants : ne manquons jamais à ceux que la loi de Dieu et de l'Eglise nous impose et surnaturalisons ceux que notre état nous prescrit. Agir ainsi c'est se préparer à bien mourir.

Voulez-vous, du reste, vous rendre compte si vous êtes prêts ? De temps en temps examinez-vous vous-mêmes, en vous posant cette question : « Si je venais à mourir aujourd'hui, serais-je tranquille pour mon salut ? Ma conscience ne me reproche-t-elle rien ? » Si après cet examen vous craignez sérieusement pour votre sort éternel, allez au saint tribunal recevoir le pardon. Ainsi vous serez toujours en sûreté et peu vous importera l'heure à laquelle Dieu se présentera.

Si la maladie vient vous visiter et que vous ayez le temps de faire une préparation *prochaine*, votre premier devoir sera de vous soumettre à la volonté du Bon Dieu avec une grande résignation. Nous révolter serait inutile et n'aboutirait qu'à nous faire perdre le mérite du sacrifice.

Profitions de nos souffrances, et dans ce but unissons-les à celles du divin Crucifié. Baisons avec amour et avec confiance l'image de Jésus attaché à la croix. Et puisons la force et le courage dans la pensée de la passion et de la mort de notre divin Sauveur. C'est lui le suprême modèle de ceux qui souffrent.

Enfin mettons ordre à nos affaires spirituelles surtout par une bonne réception des sacrements. Ne craignons pas de nous y prendre trop tôt. Les sacrements, vous le savez, ne font pas mourir. La confession donne la paix, la tranquillité à l'âme ; la communion fortifie ; l'extrême-onction soulage et peut même guérir. Il n'y a rien à craindre en recevant les sacrements de bonne heure, et il y a tout à gagner.

**

Retenez bien ces conseils, mes frères. Quand votre heure sera venue, mettez-les en pratique et faites à Dieu humblement et généreusement le sacrifice de votre vie.

Soyez sûrs que si vous conformez votre conduite à ce que je vous ai dit, vous serez sur le chemin du ciel. Vous serez de ceux qui, par une sainte vie, se préparent une sainte mort et s'assurent, comme nous l'affirme N.-S. dans l'évangile, une résurrection glorieuse et une éternité de bonheur : « *Et procedent qui bona fecerunt in resurrectionem vitæ.* » Amen.

LXX

Les Saintes Reliques

LE BONHEUR

Mes frères,

En la fête des saintes Reliques, l'Eglise nous fait lire l'évangile de la messe de plusieurs martyrs. La raison en est sans doute que beaucoup de nos saints, dont nous honorons les reliques, ont eu la gloire du martyre. Ceux même qui ne sont point tombés sous le glaive du bourreau ne sont cependant point arrivés au ciel sans passer par la souffrance. De sorte qu'à tous s'appliquent ces paroles de N.-S. : « Bienheureux ceux qui pleurent... Bienheureux ceux qui souffrent... Bienheureux ceux qui sont haïs des hommes et qui sont humiliés et rejetés par eux... » (Luc, vi, 21-22).

Voilà, je l'avoue, de singulières affirmations et sentences : Notre-Seigneur proclame heureux ceux qui, de l'avis des hommes, sont dans le malheur. A première vue il semble qu'il y a là une contradiction, une impossibilité. Pourtant Jésus est la Vérité même. Serait-il possible que la souffrance n'exclue pas le bonheur ? Quelle belle occasion le divin Sauveur nous fournit de vous expliquer et de nous rendre compte ensemble où *ne se trouve pas la vraie félicité* et où *elle se trouve* !

I

Il est certain que notre cœur a besoin du bonheur ; il en a faim et soif. « Dieu, qui dispose toutes choses avec ordre et suavité, a mis en nous une irrésistible et indestructible inclination au bonheur parfait. Ce bonheur, tout homme le poursuit. L'enfant peut à peine ouvrir les yeux qu'il s'efforce déjà d'être à son aise ; quand il n'est pas bien, il pleure, et il manifeste son désir de voir disparaître ce qui le gêne ou le tourmente. A mesure qu'il grandit, il cherche à posséder ce qui lui plaît et à éloigner ce qui lui déplaît. Lorsque sa raison s'est complètement développée, il rêve plaisirs, voyages, honneurs. Parvenu à l'âge mûr, il s'acharne à acquérir, dans la mesure du possible, la fortune et le bien-être. Cette soif universelle du bonheur est l'explication de toutes les agitations humaines... L'humanité tout entière est à la poursuite de cette félicité entrevue dans ses rêves dorés¹. »

Or, il faut savoir, mes frères, que le bonheur ne se trouve pas dans les créatures. C'est là une chose absolument certaine. Il perd donc son temps et sa peine, l'homme qui emploie sa vie à se procurer les biens de ce monde, qui cherche auprès d'eux la félicité,

¹ P. Dosda, *L'Union avec Dieu*, t. I, p. 60.

qui met sa fin dernière en eux, et se torture l'esprit et le corps pour obliger ces biens terrestres à lui donner la béatitude. Sans doute, Dieu a créé l'univers, avec ses richesses, ses beautés et ses bontés, pour nous. Mais il ne nous a pas faits pour l'univers. Ils sont donc bien loin du droit chemin, loin du véritable but, ceux qui ont toujours les yeux fixés vers la terre, qui ne considèrent que les choses d'ici-bas et sacrifient pour elles leur vie et toute leur destinée.

« L'esprit qui se livre aux jouissances variées et trompeuses de ce monde, dit S. Bernard, se fatigue en vain, jamais il n'y trouve la complète satisfaction. » Et il ajoute : « L'âme raisonnable peut laisser les choses créées occuper ses facultés : elles ne lui apporteront pas l'assouvissement de sa soif de bonheur. *Anima rationalis rebus creatis occupari potest, satiari non potest*¹. » Non, elles ne le peuvent pas, car notre âme a des tendances plus élevées. Elle veut la félicité, c'est vrai ; et Dieu l'a faite pour la posséder. Elle le sent bien. Mais le cœur de l'homme est trop grand pour qu'il puisse se contenter des créatures et trouver en elles de quoi rassasier complètement ses appétits de bonheur.

Examinons en effet les choses qui, au jugement des hommes, passent pour être les sources de la félicité.

Les richesses, qu'on recherche avec tant d'avidité, qu'on acquiert au prix de tant d'efforts, de tant de maux, de tant de sacrifices, je ne sache pas qu'elles aient jamais satisfait complètement les désirs d'un homme. J'en appelle à votre expérience. A-t-on jamais vu la richesse, si grande qu'elle fût, apporter avec elle le parfait bonheur ? A-t-on jamais vu quelqu'un goûter une véritable félicité parce qu'il possédait un lingot d'or ? Hélas ! si nous y regardons de près, nous constaterons que les richesses sont plutôt une source de tourments et d'ennuis. D'abord le pauvre jalouse les biens du riche ; puis le riche n'est jamais satisfait : il veut toujours augmenter sa fortune et tremble de la perdre. De sorte qu'elle est profondément vraie, cette parole de S. Bernard, à propos des biens de ce monde : « *Possessio onerant, amata vulnerant, amissa cruciant*. Quand on les possède, c'est un rude fardeau, un tourment ; quand on les aime et qu'on les recherche, c'est une souffrance ; et quand on les perd, c'est une croix. »

Faut-il nous en étonner ? Un vil métal, un peu de boue, sont-ce là des choses dignes de la fin de l'homme ? Non, il n'est pas possible que nous soyons faits pour la matière. Celle-ci nous est bien inférieure, et un être raisonnable ne peut trouver son bonheur dans la posses-

sion d'une chose aussi vile et aussi méprisable.

Supposons enfin, mes frères, que vous ayez la richesse. Réfléchissez un peu et comprenez combien vous seriez encore loin de la béatitude. Quand les maladies, les peines de famille, les ennuis, les tracassés, les troubles de la passion viennent vous tourmenter, êtes-vous vraiment heureux ? Or, la richesse n'empêche aucun de ces maux. « J'ai exécuté de grands travaux, disait tristement Salomon, je me suis bâti des maisons, j'ai planté des vignes, j'ai accumulé l'or et l'argent ; en tout je n'ai rencontré qu'affliction d'esprit. » (Eccl., ii, 4-12).

Supposons encore qu'aux richesses s'ajoutent les honneurs, la gloire, l'estime des hommes, toutes choses auxquelles certains hommes tiennent si fort. On veut arriver ; on veut une belle place, une belle situation. On rêve d'une position honorifique et lucrative pour ses enfants. On espère trouver le bonheur dans cette ambition satisfaite. Mais il n'en est rien : ce n'est pas encore là qu'on goûtera la félicité exempte de toute amertume. Que d'inquiétudes, de troubles de l'esprit, de soucis cette soif de gloire occasionne ! Et quand on possède ces honneurs on n'est pas à l'abri de bien d'autres souffrances ! Les déceptions, les revers, les jalousies, les infirmités, la mort qui approche font tomber tôt ou tard toutes les illusions.

Vous me direz peut-être : « Avec les richesses je pourrai me procurer toutes les satisfactions, tous les plaisirs. » Hélas !

Combien ils se trompent aussi, ceux qui cherchent le bonheur dans les jouissances du corps, dans la volupté ! Y mettre sa fin dernière, c'est se placer au rang de la bête, c'est s'abaisser à son niveau, se croire créé pour le même but qu'elle. Non, ce n'est pas là que nous assouvrons les désirs de notre cœur. Que de fois ces plaisirs se terminent en amertume ! Que de fois ils engendrent la souffrance ! C'est un mets toujours empoisonné, un sentier couvert de roses cachant de méchantes épines. Non, le plaisir n'est pas le bonheur. Il y a entre ces deux choses autant de différences qu'entre le corps et l'âme ; et les confondre, c'est tomber dans le plus grossier matérialisme.

On lit dans la vie de S. Benoît Labré qu'un jour, sur la route de Rome, il rencontra une troupe joyeuse s'en allant à des fêtes. Lui, couvert de haillons, était assis sur le bord du chemin prenant son misérable repas : un morceau de pain avec un peu d'eau. Cette jeunesse qui courait à ses plaisirs regarde le mendiant en souriant et lui jette cette parole de pitié : « Oh ! le malheureux ! » Le saint pauvre se lève, et, avec la fierté d'un chrétien qui possède dans son cœur le trésor de l'amour divin, il dit : « Vous m'appellez malheu-

¹ S. Bern., *Hom. super* « *Ecce nos reliquimus omnia.* »

reux ! Mais je suis très heureux sous le soleil du Bon Dieu. Il n'y a de malheureux que ceux qui se damnent. »

Le saint avait raison : il n'y a de malheureux que ceux qui se damnent, comme il n'y a d'heureux que ceux qui font leur salut. J'en conclus que rien ici-bas ne peut nous donner complète satisfaction, nous procurer le bonheur parfait. « Qui cherche la paix dans les créatures, dit S. Alphonse, ne la trouvera jamais, car toutes les créatures réunies sont incapables de contenter le cœur humain. » Que d'erreurs funestes dans le monde à ce sujet ! Aussi que d'hommes enivrés de plaisir, comblés de richesses et d'honneurs, n'ont pas un jour de vrai contentement !

Heureuses, au contraire, les âmes que Dieu éclaire et qui comprennent pourquoi elles sont sur la terre et ce qu'elles doivent faire pour trouver le bonheur !

II

Si donc nous voulons être heureux, nous devons aller à la source unique du vrai bonheur. Cette source véritable, c'est Dieu, et Dieu seul. Là nous trouvons la joie intime et véritable, parce que Dieu est le Bien infini qui seul peut remplir le vide infini de notre âme.

Ainsi, mes frères, le seul moyen d'être heureux, c'est, comme dit le catéchisme, d'aimer Dieu en le servant fidèlement. En dehors de là il n'y a pas de vrai repos pour l'âme humaine.

En voici la raison. Il est dans l'ordre établi par Dieu que tout être trouve son repos et son contentement dans la poursuite de sa fin, c'est-à-dire en faisant ce pour quoi il a été créé. « Le poisson qui nage dans l'eau est satisfait ; l'oiseau qui voltige librement dans l'air et la lumière est content. Tirez le poisson de son élément, vous le mettez dans un état violent où il perdra la vie ; enlevez à l'oiseau sa liberté, en l'enfermant dans une cage étroite, soustraite à la lumière, il sera triste et ne vivra point. Or, notre cœur est créé, non point pour s'attacher aux biens de la terre, mais pour s'unir à Dieu. Il ne trouvera donc qu'en Dieu son vrai repos et son bonheur¹. » Unis à Dieu nous goûtons la paix, le repos, la béatitude ; séparés de lui, nous manquons de tout et il nous est impossible de jouir, ne serait-ce que pendant une heure, d'une joie complète et dépourvue de toute amertume. « C'est pour vous seul que vous nous avez faits, ô Seigneur, s'écrie S. Augustin, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous². » Oui, le Bon Dieu nous a créés pour lui ; il est notre fin dernière et c'est lui seul qui constitue notre bonheur.

J'en conclus que pour être vraiment heureux, il faut aller à Dieu. Et nous allons à lui

en l'aimant de tout notre cœur, en observant sa loi, en accomplissant sa volonté, en le servant fidèlement. Quiconque s'éloigne de Dieu, s'éloigne du seul vrai bonheur. « Malheur à l'âme audacieuse, dit S. Augustin, qui a cru qu'en se retirant de vous elle trouverait quelque chose de mieux. Elle s'est tournée et retournée sur elle-même, à gauche, à droite, en haut, en bas ; elle n'a rencontré que dureté et misère : en vous seul est le repos¹. »

De cette doctrine absolument sûre, tirons, mes frères, quelques conséquences pratiques. La première, c'est que *seuls les chrétiens connaissent ici-bas le secret du vrai bonheur*, de ce bonheur que les hommes ne peuvent ravir et qui est indépendant de toutes les vicissitudes de la vie. Ils savent que Dieu seul, pour qui ils vivent, peut combler les besoins de l'âme ; que lui seul se réserve, comme un domaine inaliénable, le fond de nos cœurs, qu'il n'a créés que pour sa gloire. Ils savent aussi qu'ils ne seront heureux qu'en se soumettant à Dieu et en évitant le péché qui est toujours le messager du malheur.

La seconde, c'est que s'il y a en ce monde si peu de gens heureux, « la raison en est qu'*très peu d'hommes cherchent le bonheur là où il est*. La plupart croient être heureux en contentant leurs sens et les désirs de leurs passions grossières, en confondant le bonheur avec le plaisir. Dans la jeunesse surtout, cette erreur est presque universelle ; et les jeunes gens chrétiens seuls trouvent dans les merveilleux enseignements de leur foi non seulement un remède à ce danger, mais des secours efficaces pour y résister². »

La troisième c'est que le *bonheur est possible dans toutes les conditions* ; il est pour le pauvre, comme pour le riche ; pour celui qui souffre comme pour celui qui a la santé. Le bonheur en effet est dans le cœur et nulle part ailleurs ; il est dans la *disposition* et non dans la *position*. Faites la volonté de Dieu, aimez Dieu, et vous serez heureux dans quelque situation extérieure que vous soyez.

Enfin, laissez-moi vous faire remarquer que le *bonheur n'exclut pas la souffrance*. Je n'ai donc pas dit que les amis de Dieu, les justes, les saints échappent aux peines et aux tribulations. Mais ils savent que la souffrance est une expiation et une source de mérites. Ils se résignent donc courageusement à la volonté divine et ne perdent jamais la paix et la sérénité. Les épreuves saintement supportées se changent en une joie immense au ciel ; où l'on sera d'autant plus heureux qu'on aura davantage aimé Dieu sur la terre.

Ecoutez, mes frères, ce charmant récit qui

¹ Dosda, *op. cit.*, p. 60.

² *Conf.*, lib. I, c. 1.

¹ *Conf.*, lib. VI, c. 7.

² Mgr de Ségur, *Instructions familiales*, t. II, p. 31.

résumera ce que je vous ai dit ce matin. Un jour S. François d'Assise voyageait par un froid rigoureux, avec un de ses fidèles amis, Frère Léon. En route ils occupaient leur temps à prier et à méditer. Tout à coup le saint interrompt sa méditation et s'adressant à son compagnon : « Frère Léon, s'écria-t-il, sais-tu en quoi consiste la joie parfaite ? Si nous avons toutes les richesses de l'Italie et en outre toutes celles de la France et de l'Allemagne et du monde ; si nous avions ainsi toutes choses à souhait et que rien ne vint à nous manquer, Frère Léon, avec tout cela nous n'aurions point la perfection de la joie. » Les deux voyageurs méditèrent ces paroles.

Quelques instants après, S. François dit de nouveau : « Frère Léon, lors même que nous jouirions de tous les plaisirs de la vie, que nous trouverions chez nous toutes les voluptés de ce monde et que notre chair nagerait dans les délices, crois-moi, nous n'aurions point la perfection de la joie. »

Après avoir médité, le saint appela une troisième fois son ami : « Frère Léon, lui dit-il, si nous étions élevés à la splendeur de toutes les dignités humaines, si nous commandions aux peuples comme les princes et les rois, si nous étions les maîtres du monde et si nous voyions tous les hommes prosternés devant nous, si même le Seigneur nous revêtait de l'autorité suprême qu'il a confiée au pape, et si nous voyions les fidèles du Christ venir baiser nos pieds et implorer notre bénédiction, ce n'est point en cela non plus, Frère Léon, que nous pourrions trouver la joie parfaite. »

Alors Frère Léon dit à S. François : « — Mon frère, je vous prie de la part de Dieu de me dire où est la joie parfaite. — Frère Léon, petite brebis de Dieu, repartit doucement le saint, la joie parfaite consiste à ne chercher que Dieu en ce monde. Si tu fais toujours sa sainte volonté, si tu l'aimes de tout ton cœur, si tu l'appliques en toutes choses à plaire à ton Sauveur et à le suivre jusqu'au Calvaire ; si, comme lui, tu es doux et humble de cœur, si tu pardonnes à ceux qui t'offensent, si tu fais du bien à tous pour l'amour de Jésus-Christ, si tu pleures tes péchés dans une parfaite pénitence, en un mot, si ta conscience est droite et pure et si ton âme se prépare par une vie vraiment sainte au bonheur éternel du paradis, Frère Léon, mon enfant, en cela consiste la vraie joie, et tu seras heureux du véritable bonheur. »

Mes frères, supposez que c'est à vous que s'adressait S. François, et profitez bien de son aimable leçon. Faites ce qu'il vient d'enseigner à Frère Léon, et vous serez, je vous l'assure, du nombre de ceux que Jésus a proclamés bienheureux dans l'évangile de ce jour. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

TOUTES LES RELIGIONS SONT BONNES

Mes frères,

Il existe de vieilles formules, dites philosophiques ou morales, que l'impiété moderne essaie de rajeunir afin d'impressionner certaines âmes. Mais comme elles sont loin de produire partout et toujours les mêmes effets, vous m'accorderez bien le plaisir de vous les citer de temps en temps et de vous exposer très brièvement ce que j'en pense. Ainsi, quand on aborde aujourd'hui avec certaines personnes la question de savoir quelle est la véritable religion, il n'est pas rare de s'entendre dire immédiatement : « Ah ! ne discutons pas, à quoi bon ?... Les religions ? Mais je les mets sur le même rang ; toutes se valent, toutes sont égales, toutes sont bonnes ! »

Eh bien ! mes frères, permettez-moi de vous faire remarquer, au nom du bon sens et de la raison, que ceux qui parlent de la sorte font preuve : 1° de *sottise* au point de vue théorique, 2° d'*inconscience* au point de vue pratique.

I

Dire que toutes les religions se valent, dire que toutes les religions sont bonnes, c'est dire d'abord une *sottise*. En effet, puisqu'il est évident que toutes les religions ne se ressemblent pas, puisqu'il est certain qu'elles se contredisent sur un très grand nombre de points, je me demande comment il est possible, sans déraisonner, de les approuver toutes à la fois. Si l'une affirme par exemple : « Il y a un Dieu, » et l'autre : « Il n'y en a pas » ; si l'une reconnaît la divinité de N.-S. J.-C. et l'autre ne la reconnaît pas ; si l'une admet l'enfer et l'autre ne l'admet pas ; si l'une accepte sept sacrements et l'autre n'en veut que trois : comment un esprit sérieux osera-t-il décider que ces religions différentes ont raison ? Autant affirmer sans rire que, malgré les mathématiciens, un égal zéro et trois égal sept ; et que, malgré les grammairiens, les deux mots « oui » et « non » signifient exactement la même chose !

Cette sottise est d'ailleurs si évidente que personne n'ose la transporter en dehors des discussions religieuses. En voulez-vous des exemples ?

Que penseriez-vous d'un maître d'école qui dirait à ses élèves : « Mes enfants, vous avez un problème à faire ; mais ne vous donnez pas du souci. Vous apporterez la réponse que vous voudrez ; toutes les réponses sont bonnes ! »

Que penseriez-vous d'un commerçant qui dirait à ses clients : « Mes amis, vous me devez une bonne somme d'argent ; mais ne vous frappez pas. Payez-moi avec les pièces que vous

voudrez ; toutes les pièces de monnaie sont bonnes ! »

Que penseriez-vous d'un juge qui dirait aux témoins convoqués à son tribunal : « Messieurs, voici le moment de déposer : mais ne vous gênez pas, vous pouvez vous contredire, toutes les dépositions sont bonnes ! »

Encore une fois, que penseriez-vous de ces gens-là ? Vous penseriez, j'en suis sûr, que pour parler de la sorte il faut avoir perdu toute lueur de bon sens et de raison. Eh bien ! mes frères, moi aussi j'ai le droit de penser la même chose de ceux qui osent s'écrier : « Toutes les religions se valent, toutes les religions sont égales, toutes les religions sont bonnes. »

II

J'ajoute que ceux qui parlent de la sorte font preuve ordinairement d'une *inconséquence* peu commune.

Voyez en effet.

Puisqu'ils prétendent que toutes les religions sont bonnes, il me semble qu'ils seraient — sinon très sages — du moins très logiques avec eux-mêmes s'ils plaçaient toutes ces religions sur le même rang, et s'ils en parlaient soit avec la même indifférence, soit avec la même bienveillance, soit avec la même sympathie. Eh bien ! non. Chose étrange ! c'est toujours pour attaquer plus ou moins directement la religion catholique que l'on éprouve le besoin de sortir le vieux cliché : « Toutes les religions se valent, toutes les religions sont égales, toutes les religions sont bonnes ! »

Ainsi, parle-t-on des désordres des païens ? On trouve les excuses les plus philosophiques, les plus littéraires, les plus artistiques, pour les expliquer.

Parle-t-on des crimes des hérétiques ? On invoque les théories les plus inattendues et les circonstances les plus atténuantes pour les justifier.

Parle-t-on des impies les plus hideux et des révolutionnaires les plus répugnants ? On arrive même, à force de commentaires mensongers, à les rendre purs comme des lis et doux comme des agneaux.

Mais si par hasard il s'agit de l'Eglise fondée par N.-S. J.-C., s'il s'agit de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, oh, alors ! adieu l'universelle sympathie ! Adieu la sublime tolérance ! Adieu l'égalité entre toutes les religions ! On peut être sûr que les papes, les cardinaux, les évêques, les prêtres, les religieux et les religieuses seront loin d'être traités comme ces pieux hérétiques, ces intelligents païens et ces excellents révolutionnaires. « O liberté ! disait Mme Roland au moment de monter sur l'échafaud, que de crimes on commet en ton nom ! » O Raison ! m'écrierai-je avec autant de vérité, de combien d'absurdités se rendent coupables ceux qui prétendent ne s'inspirer que de toi !...

Vous voyez, mes frères, qu'il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps pour toucher du doigt le néant et le ridicule des formules impies et surannées. Qu'elles servent du moins à vous rappeler que vous ne devez rien négliger pour vous instruire ! De la sorte vous serez forts contre l'erreur, vous aimerez à approfondir les dogmes de la véritable religion, vous pratiquerez de mieux en mieux ses commandements et vous mériterez par là-même la récompense éternelle. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il !

POUR LE JUBILÉ CONSTANTINEN

Les Victoires de l'Eglise

I

VICTOIRE SUR LA FORCE BRUTALE

Mes frères,

Cette année, à l'occasion du seizième centenaire de l'édit de Milan, c'est-à-dire de la paix accordée à l'Eglise par l'empereur Constantin, le Souverain Pontife a accordé au monde catholique un jubilé extraordinaire. Le temps pour gagner ce jubilé s'étend du 30 avril au 8 décembre. Nous aurons bien soin, pauvres débiteurs du Bon Dieu que nous sommes, de nous assurer les faveurs spirituelles et l'indulgence plénière qui nous sont offertes.

Mais nous ferons plus encore. Pour entrer dans les vues du Saint-Père, nous méditerons le grand fait qui s'est accompli en l'année 313. Ou plutôt, comme l'édit de Milan n'est que la première d'une longue série de victoires, nous redirons les principales victoires remportées au cours des siècles par l'Eglise de Jésus-Christ.

C'est là un sujet opportun pour les catholiques d'aujourd'hui, surtout pour les catholiques de France. De tous côtés nous entendons d'insolents blasphèmes annoncer le triomphe prochain de l'irréligion. Et il faut avouer qu'il y a dans les événements de quoi expliquer ces sinistres prédictions. Que de ruines matérielles, que de ruines morales surtout accumulées sous nos yeux ! Dieu proscrit, l'image de J.-C. expulsée, la liberté de conscience étouffée, l'apostasie récompensée, les prêtres diffamés, les églises dépouillées : autant de choses qui semblent autoriser la joie des impies et qui sont pour certains chrétiens une tentation de découragement. « Pourquoi donc, disent ces derniers, Dieu ne se montre-t-il pas ? Pourquoi donc tolère-t-il si longtemps l'insolence de ses ennemis ? »

La meilleure réponse à ces questions, c'est

de rappeler que l'Eglise, d'après la volonté formelle de son divin Fondateur, doit être perpétuellement persécutée et perpétuellement triomphante; elle doit s'établir et subsister dans le monde, malgré le monde, afin que tous puissent bien voir qu'elle n'est pas l'œuvre des hommes, mais l'œuvre de Dieu. « Le disciple, disait Jésus à ses apôtres, n'est pas au-dessus du maître. Si l'on m'a persécuté, on vous persécutera. Mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. J'ai bâti mon Eglise sur la pierre; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

L'histoire nous montre que cette prophétie s'est accomplie à la lettre. La plus grande chose de l'humanité a été et est toujours sujette à la plus grande de toutes les haines. Contre l'Eglise l'enfer a toujours et partout livré les plus furieux assauts: assaut de la violence contre la faiblesse, de l'erreur contre la vérité, du mal contre le bien. Mais jamais il n'a prévalu. Non seulement l'Eglise est sortie victorieuse de toutes ces attaques, elle a grandi et s'est fortifiée dans la lutte. Elle est devant nous, plus vivante et plus glorieuse que jamais.

C'est ce grand spectacle des combats et des victoires de l'Eglise que nous allons considérer dans nos réunions préparatoires au jubilé. Aujourd'hui nous commencerons par la victoire sur la force brutale, nous expliquerons ce qu'a été l'édit de Milan.

Un jour que Jésus-Christ exposait à ses apôtres la mission dont il les chargeait auprès des hommes, il s'exprima ainsi: « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. » Ces paroles résument merveilleusement l'histoire de l'Eglise depuis l'Ascension du Sauveur jusqu'à l'année 313, c'est-à-dire durant près de trois siècles. Après avoir crucifié Jésus-Christ, le monde s'acharna sur ses disciples. Pendant trois siècles il y eut 130 années entières où le seul fait d'être chrétien était puni de mort. Pendant trois siècles, des hommes dénués de toutes les ressources humaines, les apôtres et les martyrs, ont lutté contre l'univers pour le conquérir à Jésus-Christ. Ils n'avaient rien pour eux. Tout était contre eux. C'étaient des agneaux luttant contre des loups. Eh bien! ils ont triomphé, et avec une rapidité prodigieuse. Si bien que tout homme exempt de préjugés qui étudie ce grand fait, le plus grand de toute l'histoire humaine, est obligé de s'écrier: « C'est là l'œuvre de Dieu! Le doigt de Dieu est là! »

I

Voyons d'abord combien étaient faibles les premiers propagateurs du christianisme, les apôtres et les martyrs. C'étaient véritablement de pauvres agneaux.

Assurément ils ne manquaient pas d'ambition. Changer la religion des peuples; chasser les dieux des temples et des cœurs pour faire adorer à leur place un personnage mort du dernier supplice; amener les hommes de la luxure à la chasteté, de l'avarice au détachement: c'était là une entreprise d'une audace sans pareille. Et remarquez bien que cette transformation, ils prétendaient l'étendre à tout l'univers. Dans le Symbole qui porte le nom des apôtres et dont la composition remonte certainement aux âges apostoliques, un des articles est ainsi formulé: « Je crois à l'Eglise catholique. » Quelle foi ne fallait-il pas aux premiers chrétiens, quelle confiance dans la destinée de l'Eglise pour croire que celle-ci, qui ne faisait que de naître et qui rencontrait tant de haine et d'hostilité, s'étendrait à tous les lieux et à tous les temps!

Cela est vrai. Mais pour cette œuvre prodigieuse, qu'étaient les apôtres, qu'étaient les martyrs?

Si vous considérez leurs moyens d'attaque, vous verrez qu'ils sont bien mal armés pour conquérir le monde. Ils manquent de tout ce qui peut attirer les multitudes: naissance, richesse, talent. Il leur est interdit de se servir du glaive. Faibles, indigents, impopulaires, ils n'ont d'autre arme que la croix: la croix où leur Maître fut attaché; la croix, résumé de ce qu'il faut croire et de ce qu'il faut faire. « Nous ne connaissons et nous ne prêchons, dit l'un d'eux, que Jésus crucifié. » (I Cor., 1, 23; II, 2). Dieu s'est fait homme et il est mort pour nous: voilà ce qu'il faut croire. Qui-conque veut être sauvé doit porter sa croix à la suite du Maître: voilà ce qu'il faut faire. Ainsi donc, la croix, un instrument de mort et d'ignominie, est l'unique machine de guerre avec laquelle les apôtres et les martyrs entreprennent la conquête du monde.

Leur faiblesse paraît mieux encore, si vous considérez leurs moyens de défense. Ceux-ci se réduisent à opposer la douceur à la cruauté. Conformément aux prophéties, Jésus-Christ entre les mains de ses bourreaux avait ressemblé à l'agneau qui reste muet devant celui qui le tond. Les apôtres et les martyrs imitent le divin Maître: ils endurent les pires tortures, toujours sans se plaindre, souvent avec joie. Faut-il vous citer un exemple entre mille? Au milieu du II^e siècle, S. Polycarpe, évêque de Smyrne, âgé de 86 ans, vient d'être condamné à être brûlé vif, pour n'avoir pas voulu renier le Christ. Du haut du bûcher où on l'a attaché à un poteau, il rend grâces à Dieu en présence de la foule assemblée pour son supplice. « Seigneur Dieu tout-puissant, dit-il, Père de Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé qui nous a appris à vous connaître, je vous bénis pour m'avoir jugé digne de ce jour et de cette heure, digne d'être compté au nombre de vos martyrs et

d'avoir part avec eux au calice de votre Christ. Pour cette grâce et pour toutes les autres, je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie par l'éternel grand-prêtre du ciel, Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé.

Tels ont été les apôtres et les martyrs, les propagateurs du christianisme dans les premiers siècles. A quelque point de vue qu'on les envisage, ils avaient tout ce qu'il fallait pour faire échouer la mission que leur avait confiée Jésus-Christ. C'étaient véritablement des agneaux.

II

Ajoutons qu'ils eurent affaire avec des loups. En face des prédicateurs et des disciples de l'Evangile, le monde aurait pu, semble-t-il, se contenter du mépris. Il poussa jusqu'à la cruauté, une véritable cruauté de loup : *inexplicable* dans ses motifs, *atroce* dans ses excès, *longue* dans sa durée.

1. Un premier caractère de la violence exercée par le monde contre l'Eglise naissante, c'est qu'elle est humainement inexplicable. Nombreuses sont les raisons que les historiens ont données des persécutions. Ils ont mis en avant le caprice ou le fanatisme des empereurs romains, la haine des Juifs, le prosélytisme ardent des chrétiens, la fureur des foules trompées par la calomnie, les vieilles lois romaines concernant le crime de lèse-majesté, le droit illimité de coercition accordé aux gouverneurs de provinces. De nos jours on dit communément que la vraie cause des persécutions, c'est l'hommage aux faux dieux systématiquement exigé du pouvoir civil, obstinément refusé par les chrétiens. Toutes ces raisons peuvent renfermer une part de vérité. Mais, qu'on les considère isolément ou dans leur ensemble, elles ne satisfont point. La preuve, c'est que la question est toujours à l'étude et que de temps à autre les érudits apportent une nouvelle solution. Tout dernièrement encore, un homme qui a longuement étudié l'antiquité publiait un livre où il dit que les premiers chrétiens ont été persécutés comme anarchistes¹. Cette solution contredit tous les faits connus de l'histoire ; mais sa seule nouveauté montre bien qu'il y a un mystère dans les persécutions sanglantes des premiers siècles. La *passion* de l'Eglise ressemble à celle de son divin Fondateur. Pour l'expliquer, il faut admettre la volonté de Dieu et la haine de Satan.

2. Un autre caractère des persécutions, c'est l'atrocité. Contre les chrétiens on employa les plus affreux supplices : les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, la roue, les bêtes féroces, les lames rougies, le plomb fondu. Eusèbe de Césarée, qui a été témoin de la dernière persécution, celle qui eut lieu sous

Dioclétien, nous a laissé des tortures inventées contre les chrétiens une peinture qui fait horreur. « Les martyrs, écrit-il, ont souffert tous les tourments que l'on peut inventer, non pas une fois, mais plusieurs. Tout le monde avait la permission de les insulter ; on les frappait avec des verges, avec des fouets et des cordes. Quelques-uns, les mains liées derrière le dos, étaient étendus sur le chevalet, pendant qu'au moyen d'une machine on leur tirait tous les membres. Ensuite les bourreaux leur déchiraient avec des ongles de fer non seulement les flancs, comme aux homicides, mais les jambes et jusqu'au visage. Il y en avait qu'on suspendait à un portique par une seule main. Plusieurs étaient attachés une journée presque entière à une colonne sans que les pieds portassent à terre, afin que la pesanteur du corps serrât les liens de plus en plus. Quelques-uns mouraient pendant la torture ; plusieurs, rapportés en prison, y rendaient le dernier soupir. Ceux qu'on ranimait par les remèdes, quand on leur donnait le choix entre sacrifier aux dieux pour sauver leur vie ou subir la peine capitale, choisissaient la mort sans hésiter ; ils savaient ce qui nous est commandé par nos Saintes Lettres : Vous n'aurez pas d'autre Dieu que moi². »

3. Ainsi souffrirent des milliers et des milliers de martyrs. Car un dernier caractère des persécutions, c'est leur longue durée et le grand nombre des victimes qu'elles ont faites. On ne peut, il est vrai, évaluer ce nombre avec précision. Mais il est certainement très grand ; et les historiens qui l'ont porté à plusieurs millions ont des preuves solides pour appuyer leur affirmation. Par analogie avec les plaies d'Egypte, on a souvent compté dix persécutions générales ; en réalité il y eut dix-sept empereurs romains qui signèrent ou remirent en vigueur des édits de mort contre les chrétiens. La persécution a sévi presque la moitié du temps durant 280 ans, et elle s'est étendue à l'empire tout entier, c'est-à-dire à tout le monde connu. Songez aussi qu'en ce temps-là on faisait peu de cas de la vie d'un homme : Titus qu'on a surnommé les *Délices du genre humain* fit périr un jour à Césarée 2.500 hommes dans des jeux publics pour célébrer l'anniversaire de son frère. Cet exemple nous permet de deviner avec quelle facilité on devait exterminer les chrétiens condamnés par les empereurs et détestés par le peuple. Enfin bien des témoignages tant païens que chrétiens des trois premiers siècles attestent qu'il y eut des multitudes de martyrs. C'est Tacite, par exemple, affirmant qu'en l'an 64 on saisit à Rome une infinité de chrétiens pour les faire périr dans les plus affreuses tortures³. C'est S. Justin écrivant au II^e siècle : « Nulle part il n'est

¹ Bouché-Leclercq, *L'Intolérance religieuse et la Politique*.

² *Hist. ecclési.*, VIII, 10.

³ *Annal.*, XV, 44.

permis aux chrétiens de vivre. » Ce sont les édits de persécution, surtout celui de 304, ordonnant à tout chrétien de sacrifier aux dieux sous peine de mort.

III

Nous venons de voir quelle fut la lutte engagée par le monde contre l'Eglise naissante. Il nous faut maintenant en exposer le résultat. Le voici en deux mots. Vers l'an 30, le christianisme n'existait pas ; trois cents ans plus tard, il y avait des chrétiens partout. Au début du IV^e siècle, Dioclétien avait la certitude de noyer la religion du Christ dans le sang de ses fidèles ; quelques années après, Constantin, son successeur, était obligé, et par la force des choses et par l'ordre de Dieu, d'accorder la paix à l'Eglise.

Donc, en l'année 312, Constantin assiégeait dans Rome son compétiteur Maxence. Il avait pour mère une chrétienne, sainte Hélène ; il était favorable aux chrétiens ; mais il était encore païen. Un jour il aperçut dans le ciel, au-dessus du soleil, une croix lumineuse avec cette inscription : « Tu vaincras par ce signe. » Dieu lui confirma la même chose dans un songe, et lui ordonna de marquer avec le signe du Christ les boucliers de ses soldats, c'est-à-dire « de vouer son armée au Christ. » Or, le lendemain, le 28 octobre 312, Constantin, vainqueur au pont Milvius, délivrait à la fois Rome d'un tyran et l'Eglise d'un persécuteur : Maxence en effet se noya dans le Tibre. L'année suivante, au mois de juin, Constantin publiait à Milan le fameux édit qui assurait à l'Eglise chrétienne la paix, la sécurité et l'indépendance. Ce triomphe de l'Eglise, mes frères, est une preuve éclatante de sa divinité.

D'abord il est la réalisation d'une prophétie. De même que Jésus-Christ avait prédit qu'il ressusciterait après sa mort, il avait prédit à son Eglise qu'elle serait victorieuse de toutes les fureurs du monde. *« Si l'on m'a persécuté, on vous persécutera... Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups... Vous serez hais de tous à cause de moi... On vous tourmentera, on vous tuera... Mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde... Les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre vous. »*

C'est le cas de répéter avec les Juifs que jamais homme n'a parlé ainsi. Jésus-Christ a prédit qu'après sa mort le monde s'occuperait de sa doctrine, persécuterait ses disciples, et que le massacre de ceux-ci établirait sa religion. Pour parler ainsi, il fallait être fou, ou bien il fallait être Dieu. Or l'oracle a été accompli par trois siècles de carnage et par un éclatant triomphe des persécutés. Il faut bien que Jésus soit Dieu et que son Eglise soit divine.

Remarquez ensuite que Dieu seul a pu tirer

de la mort des apôtres et des martyrs le résultat que nous avons constaté.

Je suppose qu'un homme vienne vous raconter la fable suivante : — Une petite troupe d'agneaux fut une fois attaquée par une nombreuse armée de loups ; les loups firent rage, les agneaux se laissèrent égorger ; mais à la fin ce sont les agneaux qui restèrent maîtres du champ de bataille. — Que diriez-vous de cette fable ? Vous la trouveriez si absurde, si invraisemblable, qu'elle n'aurait pas même le don de vous faire rire.

Eh bien ! cette chose invraisemblable s'est accomplie pour l'Eglise de Jésus-Christ. Aussi sommes-nous obligés de reconnaître en celle-ci l'œuvre de Dieu. Humainement parlant, les martyrs ne pouvaient, en mourant, triompher de ceux qui les faisaient mourir. La victoire de l'Eglise sur la force brutale est donc un miracle éclatant. Or Dieu seul peut faire un miracle ; s'il a fait celui-ci en faveur de l'Eglise, l'Eglise est évidemment divine.

Pour affaiblir cette conclusion, les incrédules ont soulevé quelques objections. Ces objections sont tellement faibles qu'un enfant pourrait les réfuter.

On dit, par exemple, que la persécution est pour une religion le meilleur moyen de succès. — La vérité est que la persécution s'est rarement exercée contre une fausse religion ; mais que, quand elle l'a fait, c'est avec succès. La persécution n'a pas donné l'éternité aux Albigeois ; l'islamisme a disparu de tous les pays où il s'est trouvé une main de fer pour l'expulser. Une seule fois la force brutale a été vaincue, c'est par le christianisme.

On dit encore que l'islamisme a connu un triomphe aussi rapide et aussi éclatant que le christianisme. — Mais pour formuler cette objection, il faut une profonde ignorance de l'histoire. Le christianisme apportait au monde une morale crucifiante ; l'islamisme au contraire, une morale sans contrainte. Les sectateurs de Mahomet ont propagé leur religion en tuant ; les fidèles de Jésus-Christ ont propagé la leur en mourant. Partout où l'Eglise chrétienne s'est établie, elle a fait fleurir toutes les vertus ; partout où l'islamisme s'est implanté, on a vu régner la violence, la débâche et la plus vile dégradation.

La victoire de l'Eglise sur la force brutale ne ressemble, mes frères, à aucune autre. Célébrons-la donc avec joie, puisque l'Eglise elle-même nous y invite. Remercions Dieu de ce premier grand triomphe. Et puisque l'Eglise est aujourd'hui persécutée, demandons à Dieu un nouvel édit de Milan. Mais en attendant cet édit réparateur, ayons une foi profonde dans l'immortelle destinée de l'Eglise. Jésus-Christ n'a-t-il pas promis d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles ?

II

VICTOIRE SUR L'ERREUR

Mes frères,

L'Eglise a reçu de son divin Fondateur deux grandes missions : celle d'enseigner les hommes, et celle de les sanctifier.

Nous allons la considérer aujourd'hui dans l'exercice de la première. Nous l'y verrons subir des assauts aussi terribles que ceux de la force brutale, et remporter des victoires aussi miraculeuses que celles remportées sur les persécuteurs. Ce grand spectacle fortifiera, lui aussi, notre foi en la divinité de l'Eglise.

Vous vous rappelez en quels termes Jésus-Christ chargea ses apôtres d'enseigner. « Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations. Prêchez l'Evangile à toute créature. Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Quiconque croira sera sauvé. Quiconque ne croira pas sera condamné. » Pesez bien ces différentes paroles. — A qui s'adressent-elles ? Aux apôtres et à leurs successeurs jusqu'à la consommation des siècles, c'est-à-dire à l'Eglise enseignante. — Qu'est-ce que celle-ci doit enseigner ? L'Evangile, c'est-à-dire les vérités annoncées par Jésus-Christ, les préceptes et les conseils promulgués par lui. — Comment doit-elle enseigner ? Au nom de Jésus-Christ qui est avec elle et qui continue par elle ce qu'il a fait autrefois sur la terre. — Qui doit-elle enseigner ? Tous les hommes : les savants aussi bien que les ignorants ; tous les peuples : les plus civilisés aussi bien que les plus barbares. — Pendant combien de temps enseignera-t-elle ? Jusqu'à la fin des siècles. Et pendant tout ce temps, c'est le même Evangile qu'elle prêchera sans aucune altération : car le ciel et la terre passeront, a déclaré le Maître, avant qu'un iota soit ajouté ou retranché à sa doctrine. — Enfin, quelle est la sanction de cet enseignement ? Elle est double : le salut pour ceux qui croiront ; la condamnation pour ceux qui ne croiront pas.

Quelle mission, mes frères, que celle-là ! L'Eglise de Jésus-Christ, l'Eglise catholique, a été établie sur la terre pour dire aux hommes de toutes les générations ce que Jésus-Christ disait aux Juifs : « Je suis la vérité, je suis la lumière du monde. » Le soleil éclaire toute la terre et distribue à tous les hommes la lumière et la chaleur. Telle est la fonction de l'Eglise dans l'ordre religieux : elle doit se répandre sur toute la terre et éclairer tout homme qui vient en ce monde.

Quelle mission glorieuse ! Mais aussi quelle mission difficile ! Assurément l'Eglise ne pourrait la remplir si Dieu ne l'assistait, si Jésus-Christ ne lui avait dit en la personne des premiers apôtres : « Je suis avec vous. »

Pour la prédication de l'Evangile, on peut dire que l'Eglise a eu et a toujours devant elle trois obstacles principaux à surmonter : d'abord la difficulté naturelle qu'éprouvent tous les hommes à accepter les mystères incompréhensibles et l'austère morale du christianisme ; en second lieu, l'orgueilleuse présomption des hérétiques qui n'acceptent de la doctrine chrétienne que ce qui leur plaît et pour l'interpréter suivant leur fantaisie ; enfin l'hostilité déclarée de ceux qui nient et veulent empêcher les autres de croire. Les hommes, à suivre leurs inclinations terrestres, voudraient ignorer la vérité divine ; l'Eglise doit la faire pénétrer en eux. Les hérétiques voudraient l'altérer ; l'Eglise doit en défendre contre eux la pureté. Enfin les incrédules voudraient la détruire ; l'Eglise doit s'opposer à leurs efforts.

I

Le premier obstacle que l'Eglise doit combattre pour établir sur la terre le règne de la vérité évangélique, c'est une sourde opposition qui se trouve plus ou moins dans tous les esprits.

Transportez-vous par la pensée aux temps de la prédication des apôtres. Les païens à qui ceux-ci s'adressent ont une religion riante et voluptueuse. C'est la religion de leurs pères, celle de leur enfance, celle du monde civilisé d'alors : autant de motifs pour s'y attacher. Or voilà que quelques hommes, sortis d'un pays méprisé, de la Judée, viennent leur dire : « Vous êtes dans l'erreur, et nous vous apportons la vérité. » Assurément ce n'est pas sans effort et sans sacrifice que les premiers chrétiens se convertirent.

Du reste, mes frères, si vous voulez savoir ce que l'adhésion à la doctrine chrétienne exige d'un homme, vous n'avez qu'à interroger votre propre cœur. Cette doctrine répond sans doute à notre soif de grandeur et de félicité ; mais la destinée qu'elle nous assure n'est ni présente, ni sensible. L'Eglise qui nous prêche cette doctrine se présente bien à nous avec des caractères qui nous obligent à saluer en elle l'ambassadrice de Dieu ; mais les mystères qu'elle propose à notre foi dépassent la portée de notre raison. Et puis l'adhésion à l'Evangile emporte des conséquences pratiques qui sont de nature, elles aussi, à nous faire hésiter : si nous voulons être chrétiens, il faut de toute nécessité nous vaincre, nous renoncer, porter notre croix, et cela tous les jours.

Or, que fait l'Eglise pour triompher de ces obstacles ? Tout simplement ce que Jésus-Christ lui a commandé. Elle prêche l'Evangile. Sans doute elle y met un zèle incroyable. Former des pasteurs, des apôtres est son principal souci. Les prêtres catholiques qui, à l'heure qu'il est, prêchent l'Evangile dans le

monde entier sont plusieurs centaines de mille. Avec S. Paul l'Eglise peut dire : « Malheur à moi, si je n'évangélisais pas ! » Cependant il faut bien reconnaître que la conversion des âmes n'est pas le résultat des seuls efforts de l'Eglise ; mais qu'il faut en faire hommage avant tout à la grâce de Dieu. Comme le même S. Paul, l'Eglise répand partout la bonne semence ; mais c'est Dieu qui la fait lever.

Voulez-vous savoir maintenant quel est le résultat de l'enseignement de l'Eglise ? Consultons seulement l'histoire des premiers siècles et celle de nos jours.

S'il s'agit des premiers siècles, S. Luc nous apprend qu'à Jérusalem, dix jours après l'Ascension du Sauveur, S. Pierre convertit en un jour 3000 hommes et 5000 le lendemain ; Tacite, l'historien païen, nous affirme qu'en l'année 64 il se trouvait à Rome une multitude immense de chrétiens (*Ann.*, xv, 44) ; S. Justin au II^e siècle nous affirme qu'il n'y a aucune nation où l'on n'offre des prières à Dieu par Jésus-Christ (*Dialog.*, 117) ; au même siècle Tertullien ne craint pas de dire aux empereurs : « Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons tout l'empire. » (*Apolog.*, III).

S'il s'agit de notre temps, les statistiques les plus récentes nous disent que, depuis cent ans, le nombre des fidèles catholiques est passé de 130 millions à 300 millions. Pour donner quelques exemples particuliers, les catholiques ont monté en Angleterre de 100.000 à 2.180.000 ; en Allemagne, de 6.000.000 à 20.320.000 ; aux Etats-Unis, de 40.000 à 22.500.000. L'Afrique, qui n'avait il y a cent ans que quelques milliers de catholiques, en a 850.000 ; l'Asie qui était dans le même cas en a 4.600.000¹. Sans doute, ces progrès s'expliquent en partie par l'émigration et la natalité ; mais ils ne s'expliquent complètement que par la vitalité de l'Eglise, toujours aussi jeune et aussi féconde qu'à ses origines.

Et remarquez bien que l'Eglise fait ses conquêtes et recrute ses fidèles dans toutes les sphères de l'intelligence. Quand Jésus-Christ vint en ce monde, il attira à la fois à son berceau les bergers et les mages. De même l'Eglise a toujours soumis et elle soumet toujours à son autorité les grands et les savants aussi bien que les humbles et les ignorants. Sauf de très rares exceptions, l'élite du génie et de la vertu est depuis vingt siècles à genoux devant l'Evangile. Les plus grands savants du XIX^e siècle ont été la plupart de bons chrétiens. Et aujourd'hui même, en France, pendant que les défections se multiplient dans le peuple, l'élite intellectuelle revient à l'Eglise. L'incrédule d'Alembert le constatait lui-même en un siècle qui ne valait pas le nôtre : « On pourrait produire

aisément, écrit-il, la liste des grands hommes qui ont regardé la religion chrétienne comme l'ouvrage de Dieu. Cette liste est capable d'ébranler, même avant tout examen, les meilleurs esprits. Tout au moins elle est suffisante pour imposer silence à une foule de conjurés, à ces ennemis impuissants des vérités les plus nécessaires aux hommes¹. »

II

Le second ennemi que l'Eglise rencontre dans la prédication de l'Evangile, c'est l'hérésie, fille de l'orgueil.

Parmi les vérités que l'Eglise est chargée d'enseigner, la plupart sont au-dessus de notre intelligence. Dieu en sait nécessairement plus long que nous. Si l'on ne peut faire entrer l'océan dans une coquille de noix, on ne peut davantage mettre la science infinie de Dieu dans une intelligence bornée comme la nôtre. Il est donc tout naturel qu'il y ait des mystères dans la religion révélée. Or les hérétiques ont une commune tendance à rejeter ce qui dépasse la raison.

De plus, Jésus-Christ a voulu que la vérité apportée par lui au monde s'établît en souveraine. Il y a deux méthodes pour enseigner la vérité : celle de la démonstration et celle de l'affirmation. Pour lui et pour son Eglise, Jésus-Christ a choisi la seconde. C'est la plus digne de Dieu : car il a droit d'être cru sur parole. C'est la plus convenable à l'homme : car elle est brève et sûre, tandis que celle de la démonstration est lente et incertaine. Or c'est ce que les hérétiques ne peuvent admettre. Au lieu de s'humilier devant les affirmations de l'Eglise qui sont celles de Jésus-Christ, ils s'érigent en juges de ces affirmations pour y ajouter, y changer ou y retrancher.

De tous les ennemis de la doctrine chrétienne, les hérétiques sont les plus dangereux. — C'est d'abord à cause de leur situation. Ils ne sont pas des étrangers dans l'Eglise, ils sont pour ainsi dire de la maison : en conséquence on n'est pas en garde contre eux comme on le serait envers des ennemis déclarés, et il leur est facile de semer l'erreur dans les esprits. — C'est aussi à cause de leur grand nombre. On peut dire qu'il n'y a pas eu un seul moment, depuis l'origine de l'Eglise, où celle-ci n'ait eu quelqu'un des siens qui conspirait contre la pureté de la doctrine. Voilà pourquoi le triomphe de l'Eglise sur les hérésies constitue un phénomène inouï, un miracle de premier ordre. Faites enseigner, je le suppose, une doctrine philosophique quelconque dans un pays déterminé, par un petit nombre de savants : avant qu'un an se soit écoulé, ceux-ci auront professé tout un chaos d'opinions contradictoires.

¹ Chiffres empruntés à M. Stradella et cités par le *Manuel pratique d'action religieuse*, édité par l'Action Populaire, Reims, 1913.

¹ Eloge de Bernouilli.

L'Eglise, elle, n'a jamais varié dans l'enseignement de la vérité ; jamais les hérétiques n'ont réussi à altérer sa doctrine. Qu'a-t-elle donc fait pour se défendre contre eux ? Humainement parlant, on peut dire qu'elle a été maladroite. Plutôt que de céder sur un seul point, elle a sacrifié, toutes les fois qu'il a fallu, des millions de sujets et des peuples entiers. Au ^{iv}e siècle, Arius, prétendant que le Fils n'est pas l'égal du Père, arrive à nier la divinité de Jésus-Christ et la moitié du monde chrétien se laisse séduire par cette erreur : l'Eglise n'hésite pas à excommunier la moitié de ses enfants. Au ^{ix}e siècle Photius nie la primauté de S. Pierre, et tout l'Orient est pour lui : l'Eglise sacrifie l'Orient plutôt qu'un point de sa doctrine. Au ^{xv}e siècle, la moitié de l'Occident s'insurge contre les indulgences, les sacrements, l'indissolubilité du mariage : l'Eglise aime mieux perdre la moitié de l'Occident que l'intégrité de l'Evangile. Au ^{xx}e siècle, les modernistes ruinent le fondement de la foi sous prétexte de le consolider ; ils ont du talent, ils sont nombreux, beaucoup sont prêtres : après quelques avertissements inutiles, l'Eglise condamne l'erreur et excommunie les chefs.

Voilà quelle fut la lutte de l'Eglise contre les hérétiques. Voici maintenant quel en fut le double résultat : la mort de l'erreur et le triomphe de la vérité.

D'une part, toutes les hérésies qui ont essayé au cours des âges d'altérer la vérité chrétienne ont disparu ou sont en train de disparaître. Elles ont blessé l'Eglise du glaive de leur négation ; l'Eglise les a tuées du glaive de son affirmation. Le schisme d'Orient et le protestantisme d'Occident ont bien encore les apparences de la vie ; mais soyez sûrs qu'ils sont blessés à mort. Ces deux sectes ressemblent à un rameau qui a été détaché de l'arbre et qui conserve encore quelque temps un peu de sève et de verdure ; mais il finit par se dessécher, s'émietter et disparaître. Voyez plutôt ce qui se passe aujourd'hui en Angleterre. Les protestants s'y sont divisés en plusieurs centaines de sectes : mais les âmes qui veulent vraiment vivre de la vie chrétienne s'agrègent, de jour en jour plus nombreuses, à l'unité catholique.

D'autre part les hérésies, loin de nuire à l'Eglise, lui ont grandement servi. Chaque fois que celle-ci s'est vu arracher par l'erreur une partie de ses enfants, sa vitalité et sa fécondité se sont accrues : telle la vigne à qui la taille fait porter plus de fruit. Et puis les hérésies ont été pour l'Eglise autant d'occasions de mieux expliquer et définir chacun des points du Symbole. Enfin, par leur impuissance à briser l'unité de sa doctrine, elles ont démontré sa divinité. Des dix milliards de catholiques qui ont pu exister depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, des 300 millions qui existent

aujourd'hui on peut dire ce que l'on disait des premiers chrétiens : ils n'ont qu'un cœur et qu'une pensée. C'est là un miracle qui suffirait à prouver que l'Eglise est l'œuvre de Dieu.

III

J'arrive enfin aux derniers ennemis que l'Eglise doit combattre pour établir sur la terre le règne de la vérité. Ce sont les sectaires qui, non contents de nier la doctrine chrétienne, veulent empêcher les autres d'y croire.

Ces hommes ont existé plus ou moins à toutes les époques. A la nôtre ils sont plus nombreux, en France du moins, que jamais. Ils s'intitulent libres penseurs. Pour être plus forts, ils se liguent et forment des sociétés dont la plus célèbre est la franc-maçonnerie. Leur haine contre la doctrine de Jésus-Christ va souvent jusqu'à la fureur. Ils prétendent bien détruire l'Eglise qui a mission de la garder et de l'enseigner. En cela ils ressemblent aux premiers persécuteurs. Mais ils veulent s'y prendre mieux que ceux-ci. Leurs moyens d'attaque sont la moquerie, le blasphème, le mensonge, la calomnie. Ils écartent les hommes d'autour de la chaire chrétienne pour les amener au pied de la leur. Chaque jour ils jettent sur le monde une nuée de livres, de journaux, de pamphlets, où l'Eglise est attaquée.

Je vous avoue, mes frères, que, si l'Eglise n'était pas divine, il y aurait lieu de craindre pour son sort. Aucune institution humaine ne résisterait à un pareil assaut. Mais rassurez-vous ! Celui qui a promis d'être avec l'Eglise jusqu'à la fin des siècles saura bien déjouer les complots des méchants. Et si sa parole avait besoin d'être confirmée, les victoires que l'Eglise a remportées dans le passé sur la libre pensée, suffiraient à nous donner pleine confiance.

Il y a deux siècles, Voltaire, à qui Dieu avait donné du talent, l'employa à se moquer des enseignements de la religion chrétienne. Une foule d'esprits subirent son influence. Pendant plus d'un demi-siècle les ennemis de la révélation croyaient avoir suffisamment justifié leur incrédulité en disant : « J'ai lu Voltaire. » Eh bien ! aujourd'hui les blasphèmes et les sarcasmes de Voltaire paraissent si sots et si ineptes que personne, même parmi les plus acharnés de nos adversaires, n'oserait s'en servir.

Lorsqu'il y a cinquante ans parut la *Vie de Jésus* composée par l'apostat Renan, le socialiste Proudhon disait : « Que les catholiques se hâtent de faire signer leur passeport ; dans dix ans il n'y aura plus un seul prêtre pour leur administrer les Saintes Huiles. » Renan est mort, son scepticisme railleur est passé de mode, sa science paraît aujourd'hui bien courte. Cependant l'Eglise continue d'ensei-

gner; et chaque jour, des hommes qui en savent plus que Renan s'inclinent devant elle et lui demandent la vérité.

Ces exemples que je pourrais multiplier vous disent bien haut qu'il ne faut pas avoir peur des attaques de la libre pensée.

Toutefois ne vous contentez pas, mes frères, de croire au triomphe de l'Eglise. Travaillez-y. A l'heure présente, ce n'est pas assez d'être les enfants de l'Eglise; il faut être ses défenseurs. Instruisez-vous, rendez-vous capables de fermer la bouche à ceux qui attaquent devant vous les vérités de la religion. C'est chose si facile !

Les libres penseurs ont toujours à la bouche le mot de *science*. Rappelez-vous et dites autour de vous que toute la science de l'immense majorité de ces hommes consiste à nier, et que la négation est à la portée de l'esprit le plus faible. Pour affirmer, il faut au moins aligner deux idées; pour nier, ce n'est pas nécessaire.

Devant vous on diffame vos prêtres. Rappelez-vous et rappelez aux autres que le prêtre est souvent victime de la calomnie; qu'en tout cas, un prêtre isolé ne fait pas plus l'Eglise qu'une hirondelle ne fait le printemps, et que les taches du soleil n'empêchent pas cet astre d'être le soleil.

En votre présence on injurie l'Eglise en rappelant la soi-disant histoire du passé. Répondez que les libres penseurs ont saboté l'histoire pour satisfaire leur haine contre la religion. Voulez-vous une preuve toute récente du mépris que ces gens-là ont pour la vérité? Les journaux d'hier nous apprenaient que la libre pensée fait circuler ses lettres dans des enveloppes sur lesquelles sont imprimées les lignes suivantes: « C'est à Rome que la guerre franco-prussienne fut résolue. Le cléricalisme, voilà le danger. Le prêtre, voilà l'ennemi. » Comment ne serait-elle pas vaincue, une cause qui recourt à de pareils mensonges?

**

Je viens de vous raconter, mes frères, les luttes et les victoires de l'Eglise dans l'enseignement de la vérité religieuse. Soyez fiers et heureux de ces victoires, car l'Eglise est votre mère. Contribuez par vos efforts à en augmenter le nombre: établissez en vous et hors de vous le règne de la vérité. Enfin, au milieu des luttes de l'heure actuelle, ayez confiance dans les divines destinées et le triomphe définitif de l'Eglise. Une légende raconte que, dans l'antiquité, les Ethiopiens firent la guerre au soleil:

Le Nil a vu, sur ses rives,
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Crime impuissant! Fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares

Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs¹.

Vous avez là une image assez exacte de la destinée de l'Eglise. Elle est un flambeau mis par Dieu lui-même au-dessus de la terre pour dispenser la lumière aux intelligences. Quelles que soient les révoltes des hommes, elle n'en continue pas moins sa mission qui est d'éclairer le monde.

PETITS ENTRETIENS POUR L'OCTAVE DES MORTS

Les excellences du souvenir des Trépassés

VI

IL EST NOTRE TRÈS DOUCE ESPÉRANCE

Vita mutatur, non tollitur.
A la mort la vie ne nous est
pas enlevée, elle est changée.
(Præf. Missæ def.).

Tout l'Office des défunts est admirable et rempli des plus vives lumières et des plus nobles sentiments. Mais, je l'avoue, je suis particulièrement ému par la préface de la messe pour les trépassés. Et je ne l'entends jamais sans remercier Dieu qui, dans sa miséricorde, au milieu des peines qui affligent nos cœurs dans la cérémonie lugubre de l'enterrement, remplit nos âmes des plus consolantes espérances. La certitude de la mort nous attriste, mais la promesse de la future résurrection nous encourage. Nous entendons une voix qui nous dit avec une grande douceur: « Vous nous avez donné, ô Dieu, dans le Christ l'espoir de la bienheureuse résurrection. Quand le trépas vient nous toucher de sa main froide et redoutable, l'habitation passagère de notre âme, notre corps, s'écroule; mais c'est pour faire place, dans le ciel, à un palais qui doit durer toujours. Grâce à votre bonté pour vos fidèles, la vie change de nature, mais n'est pas supprimée à jamais: *Vita mutatur, non tollitur.* »

C'est la traduction splendide de la belle affirmation du patriarche de l'Idumée, Job, qui fut tant éprouvé et si merveilleusement récompensé. Il était réduit à la dernière misère et sa mort était proche; mais tout rempli des promesses originelles, sachant qu'il allait quitter la vie temporelle pour entrer dans l'éternelle existence, il s'écriait: « Qui m'accordera que mes paroles soient fixées par l'écriture? Qui me donnera qu'elles soient gravées avec un stylet de fer dans le roc le plus dur? Je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je sortirai de terre, je reprendrai ma

¹ Lefranc de Pompignan.

chair et ma peau. Je sais que, dans mon corps renouvelé, je verrai mon Dieu. Je le verrai, moi-même, et non un autre ; mes yeux le contempleront ; cette espérance repose au plus profond de mon cœur. » (Job, xix, 23-27). Qui, oui, disons-le bien haut, le souvenir chrétien des trépassés est une incomparable espérance et pour eux et pour nous.

I

D'abord pour les défunts. Ils savent que les vivants qui pensent à eux devant Dieu dans la prière et l'expiation peuvent beaucoup pour leur délivrance. Ils ont une connaissance profonde du dogme si beau de la communion des saints. Ils sont persuadés qu'ils recevront un grand adoucissement de leurs peines par la vertu des différents suffrages que le Seigneur a mis à la disposition de leurs frères, qui sont encore sur la terre : l'aumône qui est comme une rosée rafraîchissante pour leurs brûlantes douleurs ; le Chemin de la Croix qui les fait participer abondamment aux fruits de la rédemption ; les indulgences qui leur sont appliquées, lesquelles proviennent du trésor de l'Eglise ; la messe qui est le moyen de propitiation par excellence. A la messe ce n'est pas le parent, l'ami, le frère, la créature en un mot qui prie pour le défunt ; c'est N.-S. J.-C. lui-même, *semper vivens ad interpellandum pro nobis*. (Héb., vii, 25). Par son immolation mystique, reproduction et continuation de celle du Calvaire, il secourt tout particulièrement les âmes qui lui sont recommandées. Les plaies de ses mains, de ses pieds et de son côté, qui subsistent toutes rayonnantes de gloire après sa résurrection, sont autant de voix ineffables qui crient à son Père et à notre Père : « *Parce, Domine ! Pardonnez, Seigneur ! Soulagez, délivrez !* »

Et puis les trépassés connaissent, par l'intervention des anges et dans la lumière de Dieu, ceux qui se souviennent d'eux et qui gardent pieusement leur mémoire. Et leur cœur est rempli de joie, de bonheur et d'espérance. Ils ont la conviction intime que leurs souffrances seront allégées, en vertu de ce charitable souvenir. Le miracle de S. Bernard aux Trois-Fontaines, à Rome, devient pour eux une délicieuse réalité. Ils se rappellent l'échelle mystique que vit le saint docteur, pendant la célébration de la messe : elle allait du purgatoire au ciel, et les anges en descendaient les degrés pour aller visiter les âmes souffrantes et pour les emporter dans le séjour du bonheur. O soulagement ineffable, ô consolation pleine de charmes ! Avec quelle dévotion ils disent et redisent : « Mourir c'est une nécessité bien triste de notre nature ; mais l'assurance de la résurrection future est une consolation bien douce pour notre foi : *ut dum naturam contristat certa moriendi conditio, fidem consoletur*

futura immortalitatis promissio. » Oui, Seigneur, quand le trépas nous frappe, la vie prend une autre forme, infiniment meilleure. — Mon corps a été démoli par la mort, mon âme a été placée dans « l'infirmierie du bon Dieu, » comme disait le B. Curé d'Ars. Mais on pense à moi, on prie pour moi ; et mon âme, j'en ai la certitude, après sa complète purification, ira habiter les demeures éternelles. Mon corps, au dernier jour, ressuscité à l'image de celui du Sauveur, sera tout transfiguré. Gloire à Dieu ! Merci à mes amis de la terre, qui, par leur charité, m'auront procuré cet ineffable bonheur. J'ai espéré, et mon espérance n'a pas été vaine !

II

Le souvenir des trépassés est aussi *notre espérance à nous-mêmes*.

1. D'abord parce qu'il nous rappelle nos *immortelles destinées*. Quand nous pensons aux trépassés pour coopérer à leur délivrance, une foule d'idées fondamentales, qui sont la base de notre vie morale, se présentent à notre esprit et à notre cœur.

La résurrection des corps, dont nous venons de parler. Ils souffrent sur la terre, ces corps, ils sont lourds, pesants, accablés de toutes sortes d'infirmités. Mais, nous le croyons fermement, après avoir été les vaincus de la mort, un jour ils se lèveront pleins de vie ; ils seront forts, puissants, lumineux, incorruptibles.

L'immortalité de l'âme. Oui, tous nous devons mourir. La mort est la rançon du péché. Mais si le corps est frappé par elle, l'âme est à l'abri de ses coups. L'âme vit et vivra toujours. En se séparant du corps, elle quitte la vie terrestre pour vivre en Dieu. Tandis que le corps ira se reposer dans le tombeau, elle paraîtra devant le tribunal du souverain Juge pour rendre compte de ses paroles, de ses pensées, de ses actions. Elle recevra sa sentence de Celui qui sait tout, de Celui qui ne peut se tromper, de Celui qui sonde les cœurs et les reins. Et, si elle échappe à l'enfer, elle ira dans le vestibule du ciel, dans le purgatoire, pour achever sa totale purification.

O douce et fortifiante espérance ! Les païens disaient : « Je ne mourrai pas tout entier, *non omnis moriar* ; » nous pouvons dire plus justement : « Je ne mourrai pas du tout. » Notre corps, après avoir connu les humiliations du tombeau, se lèvera plein d'une vie nouvelle. Quant à notre âme, elle ne subira pas les atteintes du trépas. Les années s'écouleront, les siècles s'évanouiront, les empires seront renversés, les plantes disparaîtront, les animaux les plus forts tomberont en poussière, les villes seront détruites, les fleuves se tariront, les océans se dessècheront : *mais à nous l'immortalité !* Nous professons de le croire, quand

nous prions pour les trépassés. Leur sort sera le nôtre : *vita mutatur, non tollitur*.

Qu'ils sont malheureux, ceux qui ne voient que la terre et les choses de la terre, ceux qui pensent, ou plutôt qui disent, sans en être convaincus, que « quand on est mort tout est mort ! » Ils sont les malheureuses victimes des suggestions du démon ; ils sont désarmés devant les attaques des passions ; ils vivent sans espoir. Toutefois il leur est impossible d'être totalement inaccessibles aux reproches de la conscience. En réalité l'existence est pour eux monotone et fastidieuse. Ils voient avec terreur la mort s'avancer ; malgré les efforts qu'ils font pour s'étourdir dans la dissipation et les plaisirs, ils ont au cœur une épine douloureuse. Et, quand ils sont seuls, c'est avec grande épouvante qu'ils considèrent comme imminente l'écroulement de leur habitation terrestre, *disoluta terrestres hujus habitationis domo !*

Bien différents sont les bons chrétiens qui vivent de la foi et entretiennent dans leur cœur le flambeau de l'espérance par le pieux souvenir des trépassés. En pensant aux défunts pour les délivrer du purgatoire et les introduire dans le ciel, ils augmentent en eux-mêmes la sainte espérance. Ils vivent dans une atmosphère surnaturelle très consolante et très fortifiante pour eux-mêmes. Ils sont plus résistants dans l'épreuve, plus courageux dans les difficultés. Ils sentent plus vivement qu'eux aussi, à leur mort, ils commenceront une vie nouvelle. Et cette précieuse dévotion fait rayonner à leurs yeux les charmes des divins espoirs. *Fidem consolatur futura immortalitatis promissio !*

2. Le souvenir des trépassés est encore notre espérance parce qu'il nous donne l'assurance la plus précieuse de notre salut.

Souvent on se demande avec anxiété : « Serai-je du nombre des élus ? » Dieu a daigné nous donner plusieurs signes positifs qui nous rassurent sur cette question capitale. Enumérons-les, du moins quelques-uns des plus frappants. Il est impossible que ceux qui ont la dévotion au Sacré-Cœur soient damnés. Il est impossible que ceux qui assistent dévotement au saint sacrifice de la messe tous les jours, ou du moins le plus fréquemment possible, tombent en enfer. Il est impossible que ceux qui font l'aumône aux pauvres reçoivent à leur dernier moment un jugement défavorable, car il est écrit, dans les saintes Lettres, que l'aumône couvre la multitude des péchés. Il est impossible que ceux qui récitent chaque jour l'*Ave Maria* subissent l'éternelle condamnation ; car si tous les jours nous disons à la Reine du Paradis, à la Mère de Jésus qui est aussi notre mère : « Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort, » comment serait-elle indifférente à notre supplication ? Elle ne le peut : elle priera pour nous, et nous serons

sauvés, car, comme le dit S. Anselme, « celui pour qui Marie aura prié, ne serait-ce qu'une fois, ne sera pas soumis à l'irrémissible malédiction : *æternum pœ non sentiat pro quo semel oraverit Maria*. » Celui qui porte perpétuellement et religieusement le scapulaire du Mont-Carmel ne sera pas perdu pour l'éternité : la Sainte Vierge l'a promis à S. Simon Stock. Que de motifs d'espérance !

J'en ajoute un autre, et bien doux et bien certain : c'est le souvenir des trépassés. Ce souvenir, soyons-en sûrs, est pour nous une espérance indubitable de salut.

C'est en effet la pratique par excellence de la charité, et la charité est la clef d'or qui nous ouvre les portes du ciel. Dieu est charité. En créant l'homme, avant tout, il mit dans son cœur la bonté. Ceux qui pratiquent la charité sont ses enfants de prédilection, à qui il réserve ses meilleures récompenses. Et le plus bel acte de charité, c'est de procurer aux défunts la vie bienheureuse.

D'autre part, le souvenir des trépassés est pour nous une très précieuse espérance de salut parce qu'il nous force, en quelque sorte, quand nous songeons au bonheur des autres, à travailler à notre propre bonheur, en menant une vie sainte et pure.

Enfin, les trépassés en faveur de qui nous intercédons auprès de Dieu, se souviennent de nous, surtout quand ils seront dans le séjour de la parfaite félicité. Parmi les vertus surnaturelles dont ils continuent l'exercice dans l'autre vie, je distingue particulièrement la reconnaissance. Ils prient pour ceux qui s'appliquent à adoucir leurs souffrances et à obtenir leur délivrance du purgatoire. Et quand ils seront dans le ciel, ils feront une sainte violence au Seigneur en faveur de leurs bienfaiteurs. Ils insisteront avec tant de charité qu'ils obtiendront gain de cause et sauveront leurs sauveurs.

Qu'il me soit permis, à ce sujet, de citer ce trait si frappant du premier Livre des Rois. Jonathas, après avoir sauvé l'armée d'Israël, par une initiative personnelle, sans attendre l'ordre du Roi pour engager le combat, fut condamné par son père au dernier supplice. Alors des milliers et des milliers de voix s'élevèrent pour implorer la clémence de Saül. De toutes parts on s'écriait : « Eh quoi ! Jonathas subira-t-il la mort après avoir sauvé le peuple d'Israël par une éclatante victoire ? » Saül se laissa toucher par ces cris de reconnaissance et d'instance supplication : il fit grâce. De même en est-il des trépassés auxquels nous nous intéressons, et que nous contribuons à faire entrer dans le ciel. Ils disent, et avec quel accent de ferveur : « Seigneur, souvenez-vous que vous avez dit : Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde. Non, vous ne permettrez pas qu'ils gémissent

sont éternellement, ceux qui nous ont consolés ! Non, vous ne permettrez pas qu'ils aillent en enfer, ceux qui nous ont ouvert le ciel ! Vous les environnerez de vos bontés, vous les complèterez de vos grâces, vous leur enverrez des secours puissants pour qu'ils meurent dans la sainteté !

**

Souvenons-nous donc des trépassés. Prions et sanctifions-nous pour eux et pour nous ; et, pour nous comme pour eux, la mort ne sera pas la mort, mais la préparation à la vie heureuse. *Vita mutatur, non tollitur*. Ainsi soit-il.

VII

C'EST L'UN DES PLUS BEAUX ACTES DE CHARITÉ
À L'ÉGARD DU PROCHAIN

*Locum refrigerii, lucis et
pacis ut indulgeas depre-
camur.*

Nous vous en conjurons,
Seigneur, introduisez les
trépassés dans le séjour du
rafraîchissement, de la lu-
mière et de la paix.
(Ex Lit. Cath.).

Nous devons avoir en très haute estime le souvenir des trépassés : il plaît, nous l'avons dit, souverainement à Dieu ; il est très cher à la sainte Eglise notre mère ; il nous est très recommandé par les saints ; il est éminemment raisonnable ; il est notre délicieuse consolation et notre précieuse espérance.

Mais notre Octave serait incomplète, si nous ne considérions pas ce souvenir par rapport à ceux qui en sont l'objet. Aussi bien, dans cette exhortation mon but est-il d'expliquer comment le souvenir religieux des trépassés est un des plus beaux actes de charité que nous puissions pratiquer à l'égard de ceux qui ont quitté la terre.

Dieu veut que nous nous aimions les uns les autres : c'est là « le commandement nouveau » ; c'est l'accomplissement de ce précepte « qui nous fait reconnaître pour les disciples du Sauveur. » Or la dévotion aux défunts est un bel acte de charité. Il y a plus, c'est l'un des plus beaux actes de cette charité qui nous fait ressembler au Dieu très bon et nous mérite le ciel.

I

Permettez-moi de vous citer, en commençant, un trait que l'illustre P. Lacordaire racontait au début d'une conférence sur l'immortalité de l'âme qu'il adressait aux élèves de Sorèze.

Un prince polonais, dit-il, venait de composer un ouvrage contre l'immortalité de l'âme. Il était même sur le point de le livrer à l'impres-

sion quand, se promenant un jour dans son parc, une femme tout en larmes vint se jeter à ses pieds et lui dit, avec l'accent d'une douleur profonde : « Mon bon prince, mon mari vient de mourir ; en ce moment son âme est peut-être en purgatoire, il souffre, et je suis si pauvre que je n'ai pas même la petite somme nécessaire pour demander la messe des morts. Que votre bonté me vienne en aide pour l'âme de mon pauvre mari. »

Quoique le gentilhomme se tint pour vaincu que cette femme était abusée par sa crédulité, il n'eut cependant pas le courage de la repousser. Une pièce d'or se trouvant sous sa main, il la lui offrit. Et l'heureuse femme de courir à l'église et de prier le prêtre d'offrir la sainte messe pour l'âme du défunt. Trois jours après, vers le soir, le prince, retiré dans son cabinet, relisait son manuscrit et retouchait quelques détails, quand, près de lui, il entend un léger bruit. Il lève les yeux, et, à deux pas, il voit un homme vêtu comme les paysans de la contrée. Surpris et irrité de l'audace de cet importun, il allait se lever et parler, quand l'inconnu disparut. Aussitôt, le prince appelant ses domestiques : — « Pourquoi, leur dit-il, laissez-vous entrer les gens sans m'avertir ? — Quels gens ? lui demanda-t-on. — Mais cet homme, ce paysan qui sort de mon cabinet. — Seigneur, lui répondirent tous les serviteurs, nous n'avons permis à personne de pénétrer jusqu'à vous. Aucun étranger n'a paru dans la maison. »

Désarmé par cette réponse, et convaincu toutefois qu'il était l'objet d'une mystification, le prince se tut.

Le lendemain il ne s'occupait déjà plus de cet événement, quand, vers la même heure et au même lieu, l'inconnu de la veille reparut, sans cependant prononcer une parole. Cette fois l'irritation du gentilhomme est à son comble ; et, se levant pour saisir l'insolent, il le voit de nouveau disparaître instantanément. Les recherches, les informations les plus minutieuses ne découvrirent rien, et personne ne put donner l'explication de cette étrange disparition.

Le prince attendit le jour suivant, mais cette fois avec une certaine préoccupation et bien décidé à en finir avec l'audacieux visiteur. Le troisième jour en effet, l'apparition se renouvelait. Cette fois, avant que le gentilhomme eut prononcé une seule parole, l'inconnu lui parlait ainsi : « Prince, je vous remercie. Je suis le mari de cette femme qui vous suppliait, il y a peu de jours, de lui faire l'aumône, afin de pouvoir faire célébrer la sainte messe pour le repos de mon âme. Cette œuvre de charité a été agréable à Dieu. C'est lui qui m'a permis de venir vous remercier et de vous affirmer qu'il y a une autre vie, que l'âme est immortelle. C'est à vous maintenant à profiter de

la faveur qui vous est faite.» Ayant dit ces mots, le paysan polonais disparut.

L'émotion du prince fut à son comble. Brisé, haletant, il s'efforce d'appeler tous ses serviteurs et leur raconte, en versant des larmes, ce qui vient de se passer. Immédiatement il réclame l'autorité des hommes du pays, voulant entourer cet événement des plus sérieux témoignages. Mais ce qui réussit le mieux à convaincre son entourage, et ce qui nous paraîtra concluant, ce fut la conduite du prince. Aussitôt, en présence de toute sa maison, il jeta au feu son ouvrage contre l'immortalité de l'âme, et sa conversion depuis lors ne s'est point démentie.

Oui, le chrétien souvenir des trépassés est un bel acte de charité. Et pour mieux nous en convaincre, considérons-en les caractères dans la seconde partie de cette instruction.

II

Je dis d'abord que le souvenir pieux des trépassés est un *très noble dévouement*. Et le dévouement est toujours estimé. Ici les infortunes les plus douloureuses sont soulagées. Ici on vient au secours de la souffrance, et quelle souffrance ! Des âmes qui sont séparées de Dieu qu'elles aiment par-dessus tout ; des âmes qui gémissent amèrement sur l'exclusion temporaire de l'ineffable patrie, du ciel, où rien de souillé ne peut pénétrer ; des âmes qui sont torturées par des supplices dont rien en ce monde ne peut nous donner l'idée ; des âmes qui ne peuvent jouir de la compagnie de parents aimés et d'amis consolateurs ; des âmes enfermées dans une prison plus douloureuse que le plus dur des cachots. Eh bien ! ces âmes, que nos yeux mortels ne peuvent voir, ce sont elles que par le souvenir chrétien on s'applique à soulager et à délivrer. Ce dévouement fait grand honneur à la nature humaine, et il est d'autant plus recommandable qu'il est plus rare. En effet, par suite du péché originel, nous nous replions sur nous-mêmes, nous ne voyons que nous-mêmes et nos propres intérêts. Presque sans le remarquer, nous prenons pour devise cette froide et cruelle maxime : « Chacun pour soi, chacun chez soi ! » Le souvenir des trépassés est un admirable remède à ce mal ; il nous arrache à la tyrannie de l'égoïsme. Ah ! j'admire grandement un S. Vincent de Paul et d'autres saints se dévouant, sous l'impulsion de la grâce de Dieu, à la rédemption des captifs de la terre ; mais j'admire davantage ceux qui se dévouent à la rédemption des captifs de la justice divine, dans le purgatoire.

Je distingue dans ce béni souvenir un autre caractère qui nous rend très agréables à Dieu et très puissant sur son cœur : c'est l'*humilité*. Oh ! l'humilité, comme le Sauveur l'a eue en souveraine estime ! Il ne se lasse pas de nous

l'inculquer dans ses divines instructions. « Quand vous faites l'aumône, nous dit-il, que votre main gauche ignore les bienfaits que distribue votre main droite. Quand vous priez, ne vous affichez pas aux regards des hommes, sur les places publiques et dans les carrefours, mais entrez dans votre chambre, fermez-en la porte et le Père céleste vous verra, vous entendra et vous comblera de ses dons. » N.-S. ne se contente pas d'exhorter ; il a recours aux paraboles les plus expressives, telles que celle du pharisien et du publicain. A la parole, le Sauveur ajoute l'exemple ; toute sa vie a été la pratique splendide de cette belle vertu, depuis la crèche jusqu'au Calvaire. Il a sauvé le monde en s'humiliant jusqu'à la mort. — Or le souvenir pieux des trépassés participe à ce caractère. Les chrétiens qui le pratiquent n'affichent pas à l'extérieur leur dévotion pour recueillir des applaudissements. Ils prient dans le secret pour leurs chers défunts. Tout se passe entre Dieu et eux : aussi bien ces zélateurs de la charité pour les détenus du purgatoire lui sont-ils très agréables. Ils se mortifient, ils prient, ils assistent au saint sacrifice, ils communient, ils gagnent les indulgences ; et les anges et le Seigneur des anges sont seuls témoins de leur bonne volonté qui sera largement récompensée.

Cette dévotion a de plus un caractère bien consolant : c'est qu'elle est d'une *merveilleuse efficacité*. Il est dit dans les Saintes Ecritures que Dieu nous a confiés les uns aux autres pour nous faire un bien mutuel. C'est particulièrement dans le souvenir des trépassés que cette parole a sa réalisation. Par nos prières et nos suffrages divers, nous obtenons beaucoup de grâces en faveur des défunts. Ne nous en étonnons point : c'est le Dieu très miséricordieux qui le veut ainsi. Il dépose, pour ainsi dire, entre nos mains les trésors de sa miséricorde, avec permission d'en user à notre gré. D'ailleurs les saintes âmes ne mettent aucun obstacle à nos efforts et aux désirs divins. Le sang de J.-C., les fruits de la Rédemption que nous leur appliquons, produisent des merveilles d'expiation et de délivrance. Ajoutons que nous sommes comme irrésistiblement poussés à une plus grande sanctification personnelle, par le désir de faire plus de bien à ceux qui ont quitté cette vie. Car plus nous sommes saints, pieux, aimant Dieu, plus nous sommes puissants pour faire fructifier le don du Seigneur. Il semble qu'une voix, voix d'en-haut, voix de Dieu, dit à ceux qui ont la dévotion pour la délivrance des âmes du purgatoire : « Plus vous serez chrétiens fidèles et fervents, plus vous obtiendrez, plus votre généreux apostolat sera fructueux. » Et c'est ainsi que le souvenir des trépassés est une belle expression de l'esprit de religion, un bel acte de la plus belle vertu, la charité !

III

Mais non seulement la dévotion à l'égard des morts est un acte excellent de charité envers le prochain, j'ajoute que c'est un des plus sublimes. Laissez-moi l'expliquer en empruntant un trait touchant à l'histoire ecclésiastique¹.

Dans un ouvrage intitulé : *Les merveilles de Dieu dans le Purgatoire*, qu'il écrivit à la requête du B. Sébastien Valfre, prêtre de l'Oratoire de Turin, Rosignoli cite une histoire intéressante tirée des Annales de l'Ordre de Saint-Dominique. C'est une discussion entre deux Frères très pieux au sujet du mérite respectif de la dévotion à la conversion des pécheurs et de la dévotion aux saintes âmes du purgatoire.

Frère Bertrand était le défenseur d'office des pauvres pécheurs ; il disait constamment la messe pour eux, et il offrait toutes ses pénitences et toutes ses prières à l'intention d'obtenir leur retour à Dieu par une sincère pénitence. « Les pécheurs, disait-il, privés de la grâce sanctifiante, sont dans un état de perdition. L'esprit malin ne cesse de leur tendre des embûches, afin de les priver de la vision béatifique et de les emporter dans l'abîme des éternelles douleurs. Or N.-S. est descendu du ciel et a souffert pour eux la mort la plus cruelle. En conséquence, est-il rien de plus beau et de plus sublime que de suivre son exemple, et de contribuer avec lui au salut des âmes ? Hélas ! quand une âme se perd, le prix de la Rédemption est perdu pour elle en même temps. Quant aux âmes du purgatoire, elles sont en sécurité. Il est vrai qu'elles sont plongées dans un océan de douleurs, mais leurs douleurs sont tempérées par l'espérance : elles sont assurées d'en sortir. En réalité, elles sont les amies de Dieu, tandis que les pécheurs sont ses ennemis. Et je ne connais pas de plus grand malheur que de vivre dans l'inimitié de Dieu. »

Frère Benoît ne mettait pas moins de zèle à défendre la cause des âmes souffrantes. Il offrait à leur intention toutes les messes dont il pouvait disposer, il priait pour elles avec ardeur, il offrait pour elles toutes sortes de pénitences. « Les pécheurs, disait-il, sont retenus dans des chaînes qu'ils se forgent eux-mêmes. Au surplus, ils peuvent, avec l'aide de Dieu, sortir de la voie de l'iniquité, aussitôt qu'il leur plaira. Le joug qu'ils portent est l'œuvre de leur choix. Tandis que les défunts sont retenus pieds et mains liés, si j'ose dire, et cela contre leur gré, au milieu des tortures les plus cruelles. Tenez, Frère Bertrand, faisons une comparaison. Supposons que nous ayons devant nous, en ce moment, deux men-

dants : l'un fort et bien portant pourrait faire usage de ses membres et travailler, s'il le voulait ; mais il préfère supporter les rigueurs de la pauvreté plutôt que de renoncer aux délices de la paresse ; l'autre, au contraire, malade, perclus, incapable de rien faire pour lui-même, ne peut, dans la triste position où il est réduit, qu'implorer la compassion des passants par ses cris et par ses larmes. Lequel des deux est plus digne de pitié ? N'est-ce pas le dernier pauvre, surtout s'il est en proie aux douleurs les plus cruelles ? Or c'est là précisément l'histoire des pécheurs et des âmes du purgatoire. Celles-ci endurent le martyre le plus cruel et sont hors d'état de faire quoi que ce soit pour elles-mêmes. Il est vrai que par leurs péchés, non complètement expiés, elles ont mérité ce supplice. Mais en réalité elles sont chères à Dieu, elles sont l'objet de son amitié. Une charité bien ordonnée doit se conformer à la charité divine et aimer au plus haut point celles que Dieu aime plus qu'on ne pourrait dire. »

Cependant Frère Bertrand ne voulait pas céder, quoiqu'il se vit dans l'impossibilité de donner une réponse satisfaisante aux objections de son ami. La nuit suivante, il eut une vision qui parut l'avoir entièrement convaincu. Car, dès ce moment, il changea de pratique et offrit toutes ses messes, toutes ses prières, toutes ses pénitences pour les saintes âmes.

Il semblerait, du reste, que l'autorité de S. Thomas vienne à l'appui du Frère Benoît, quand le Docteur angélique s'exprime ainsi : « La prière pour les morts est plus agréable à Dieu que la prière pour les vivants, car les défunts ont un plus grand besoin de secours, puisqu'ils n'ont pas la faculté de s'aider eux-mêmes, tandis que les vivants le peuvent. »

Le souvenir des âmes du purgatoire est donc un bel acte de charité ; c'est un des plus beaux, sinon le plus beau que nous puissions pratiquer à l'égard de notre prochain.

Oh ! oui, prions pour les malades, prions pour les affligés, prions pour les voyageurs, prions pour les pécheurs : c'est une action très louable et très sainte, c'est un exercice de miséricorde qui plaît beaucoup à l'auguste Trinité. Mais prions tout particulièrement pour les âmes du purgatoire ; je le répète, c'est un acte de charité très précieux, très efficace, très cher au Cœur de Jésus.

Prions pour nos parents, pour nos amis et nos ennemis défunts. Prions spécialement pour les âmes les plus délaissées et aussi pour celles qui sont sur le point d'achever leur purification. Prions pour tous les morts. Demandons pour eux la lumière, le rafraîchissement et la paix : *locum refrigerii, lucis et pacis ut indulgeas deprecamur* !... Demandons pour

¹ P. Faber, *Tout pour Jésus*, trad. Bernarht, chez Bray et Retaux, p. 351.

eux les joies ineffables du paradis. En les sauvant, nous nous sauverons nous-mêmes. Ainsi soit-il !

VIII

QUALITÉS ADMIRABLES DE CETTE DÉVOTION

Mandavit unicuique de proximo suo.
Dieu nous a chargés du salut les uns des autres. (Eccli., xvii, 12).

C'est une belle dévotion que la dévotion des âmes du purgatoire. Le souvenir chrétien des trépassés est admirable, soit qu'on le considère par rapport à Dieu et à ses saints, par rapport à l'Eglise, par rapport à nous-mêmes, ou par rapport aux défunts à qui il apporte consolation, soulagement et délivrance.

Mais pour qu'il soit vraiment selon le cœur de Dieu, pour qu'il produise ses fruits si précieux, il faut qu'il revête plusieurs caractères. Quels sont ces caractères ? C'est le point pratique que nous allons envisager, en tâchant de faire à cette question la réponse la plus claire possible. Plaise à Dieu de vouloir bien m'aider pour vous parler clairement et efficacement ! Plaise à Dieu d'illuminer votre esprit et de toucher votre cœur, afin que nous ne soyons pas de ceux, dont parle S. Paul, qui frappent l'air inutilement et qui sont comme un airain sonore et une cymbale retentissante, *quasi æs sonans aut cymbalum tinniens*. (I Cor., xiii, 1). Au contraire, que nous soyons pénétrés d'une charité lumineuse, d'une piété, active, inlassable, universelle. Ainsi notre souvenir des défunts leur sera utile, ainsi nous nous appliquerons avec succès au soulagement et à la délivrance de ceux qui gémissent en purgatoire. Ainsi nous accomplirons le précepte du Seigneur qui nous enjoint de travailler au bonheur de notre prochain. *Mandavit unicuique de proximo suo*. — Et notre prochain comprend non seulement les hommes qui sont sur la terre, mais les innombrables phalanges de ceux qui sont dans le Vestibule du paradis, dans le purgatoire.

I

La première qualité que doit avoir le souvenir des trépassés, c'est la *piété*. Il faut que ce souvenir parte d'un cœur pur pour donner pleinement ses fruits, selon la maxime de S. Augustin : « *Si non places, non placas* : si vous ne plaisez pas à Dieu par une conscience sainte, votre expiation sera de peu de valeur. »

Non pas, je me hâte de le dire, que les suffrages des pécheurs soient absolument inutiles. En effet Dieu, qui est infiniment juste, est aussi infiniment miséricordieux. Quelles que soient les prières qui lui sont adressées, particulièrement en faveur des défunts, il est incliné à l'indulgence. Sous la boue il voit l'or de la bonté et de la bienveillance ; et il se laisse

toucher en quelque manière. Ces suffrages profitent aussi à ceux qui les offrent en état de péché, parce qu'ils témoignent d'un fonds de foi et de bonne affection qui touche le cœur de Dieu et obtient à ceux qui présentent au Seigneur ces suffrages imparfaits, des grâces précieuses pour l'avenir. J'ai connu, qu'on me permette ce souvenir personnel, un homme bon, mais non pratiquant, qui avait oublié presque totalement les commandements de Dieu et de l'Eglise, et qui jamais ne s'approchait du tribunal de la Pénitence et de la Table sainte. Mais il avait le souvenir des trépassés profondément ancré dans l'âme. Jamais il n'entrait dans une église sans s'agenouiller et sans réclamer la prière populaire pour les morts, le *De profundis*. Cet homme, en proie à des chagrins domestiques, attenda à ses jours. Dieu l'attendait là pour le récompenser de ce faible sentiment de dévotion qu'il avait gardé. En effet l'agonisant demanda un prêtre, et très chrétiennement il se confessa, demandant pardon à Dieu et aux hommes de ses péchés et particulièrement de sa défaillance inspirée par le désespoir. C'était la reconnaissance des âmes du purgatoire qui se faisait sentir ! C'était la miséricorde infinie du Bon Dieu qui se manifestait !

Quoi qu'il en soit, si nous voulons que le souvenir des morts ait complètement son effet, établissons-nous dans la grâce de Dieu. A part la sainte messe qui opère par elle-même parce que c'est N.-S. J.-C. lui-même qui prie et expie, tous nos autres suffrages pour les défunts n'auront leur entière valeur et leur efficacité parfaite, qu'autant que nous serons dans l'amitié de Dieu et que nous serons de vrais chrétiens, craignant le Seigneur, accomplissant ses commandements et tout dévoués à sa gloire.

II

La seconde qualité du souvenir chrétien des trépassés, c'est une *activité persévérante*.

Celui qui est animé de l'esprit de N.-S. ne se contente pas de penser aux morts et de prier pour eux quelquefois, dans les grandes circonstances, par exemple aux jours des obsèques, à la commémoration de tous les fidèles défunts, aux services funèbres qui se célèbrent de temps en temps. Mais ce souvenir sacré doit être habituel dans l'âme ; il doit faire partie de nos dévotions quotidiennes. Les trépassés qui sont en purgatoire souffrent constamment jusqu'à leur complète purification et à leur délivrance du lieu des tourments. Il convient donc de nous souvenir souvent d'eux pour leur venir en aide. Nous ne devons pas travailler à leur soulagement seulement par intermittence et à de longs intervalles. Aimerions-nous véritablement un affligé à qui nous sommes attachés par des liens étroits, si nous allions lui porter nos consolations seulement

une fois ou deux, et si nous étions avares de nos visites? De même, nous n'aimons pas sincèrement nos défunts s'ils ne sont pas l'objet constant de nos charitables préoccupations. Les relations qui existent entre la terre et le vestibule du paradis demandent que nous soyons généreux à leur égard, et que tous les jours nous pensions à nos chers morts.

Nous devons donc toujours garder le souvenir de nos défunts. Mais ce souvenir doit être orné d'active charité. Employons, selon les circonstances, employons les différents moyens qui sont à notre disposition pour soulager ceux qui ne sont plus.

Il y a la prière. En priant pour les défunts, nous sommes certains de faire œuvre utile, parce que les trépassés sont dans l'amitié de Dieu. Ils sont chers au Seigneur qui, dans sa miséricorde, désire plus que nous leur délivrance. De leur côté, ils ne mettent point d'obstacle à l'efficacité des mérites du saint Rédempteur. Rappelons-nous que le Sauveur Jésus a tout promis à la prière; il n'a fait aucune restriction ni pour le temps ni pour les personnes: «Demandez, nous dit-il, et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira, car quiconque demande obtient, quiconque cherche trouve, et à celui qui frappe on ouvre.» Cependant, il faut bien le dire, beaucoup de nos prières sont infructueuses, parce qu'elles manquent de ferveur et de confiance et qu'elles sont entachées d'inattention et de routine. D'autre part, ceux pour qui nous implorons les miséricordes divines paralysent au moins momentanément l'effet de nos supplications, à cause de leurs mauvaises dispositions, de leurs péchés, de leur attachement profond et exagéré aux faux biens de ce monde. Mais quand nous prions pour les trépassés, nous sommes sûrs de leurs bons sentiments, nous savons qu'ils sont dans l'amour de Dieu, nous avons la conviction de leur vif désir d'être réunis à Celui qu'ils aiment par-dessus tout. Comment ne serions-nous pas poussés à prier pour eux avec plus de confiance et de ferveur?

Il y a les indulgences, que l'Eglise tire du splendide trésor formé par les satisfactions du Sauveur et les mérites surabondants de la Sainte Vierge et des saints: monnaie précieuse qui paie au juste Juge les dettes des défunts!

Il y a l'aumône faite à leur intention, qui est comme une douce rosée qui soulage leurs tourments, une sorte de compensation qui contribue à les faire sortir de leur douloureuse prison, *de domo carceris*.

Il y a le chemin de la croix. Oh! combien le chemin de la croix est efficace! Quelles belles et nombreuses indulgences sont attachées à ce salutaire exercice! Quelle puissance il renferme pour abrégier ou terminer l'exil des défunts du purgatoire!

Il y a l'adorable sacrifice de la messe. La messe, nous dit le saint concile de Trente, est le suffrage le plus efficace en faveur des âmes du purgatoire. Il est à la disposition de tous, même des pécheurs, parce que J.-C. lui-même prie et expie, et offre à son Père les fruits de sa Rédemption, lui qui est toujours écouté. Quelle consolation pour les pécheurs qui ont perdu ceux qu'ils aimaient! Ils sont assurés qu'en faisant célébrer la messe, en assistant au saint sacrifice pour leurs défunts, ils leur sont grandement et ineffablement utiles.

Il y a la communion. Quand nous possédons Notre-Seigneur Jésus-Christ dans nos cœurs, il nous dit: «Que veux-tu que je fasse pour toi?» Et si nous implorons sa bonté en faveur des morts, il nous exaucera certainement.

Rendons grâces à Dieu d'avoir mis à notre disposition tant de moyens pour être utiles tous les jours à nos chers défunts. Profitons-en pour remplir envers eux le grand commandement de la charité.

III

La troisième qualité du souvenir des trépassés, c'est l'universalité.

A n'en pas douter, nous devons nous souvenir d'une manière particulière de nos parents, qui se sont sacrifiés pour nous; de nos amis, avec qui nous n'avions, pour ainsi dire, qu'un cœur et qu'une âme; de nos bienfaiteurs, car l'oubli de ceux qui nous ont fait du bien est le fait d'un cœur dur et égoïste; de nos concitoyens de la petite et de la grande patrie, parce que nous sommes responsables les uns pour les autres, et que nous profitons de leurs travaux, de leur dévouement et de l'exemple de leurs vertus; aussi est-il juste que, lorsqu'ils nous ont quittés, nous gardions pieusement leur mémoire, nous pensions à eux et nous prions pour eux d'une manière toute spéciale.

Mais nous devons dilater davantage nos cœurs. La charité qui doit dominer dans nos cœurs ne doit pas connaître de limites. Elle doit être animée de piété, être agissante et persévérante: nous venons de le dire; mais elle doit aussi être universelle. Chez les païens, on ne reconnaissait que les membres de son pays: au delà des frontières de la patrie, les humains n'étaient que des barbares, pour lesquels on n'avait que mépris et indifférence. Les Israélites eux-mêmes tombèrent dans cette erreur; tous ceux qui n'étaient pas fils d'Abraham ou prosélytes étaient tenus en suspicion, et n'occupaient dans la pensée et le sentiment qu'une place amoindrie.

N.-S. est venu restaurer ce point de doctrine, comme bien d'autres articles de la croyance et de la morale. Il est venu proclamer que

tous les hommes, de quelque pays qu'ils fussent, à quelque nation qu'ils appartenissent, étaient frères en Adam et fils du même Père qui est Dieu. Rappelons-nous la célèbre parabole du bon Samaritain, où Jésus met dans une éclatante lumière cette grande vérité que tous les hommes sont notre prochain.

Par conséquent nous ne devons pas mettre de limites à notre dévotion envers les morts. Notre charité sur ce point doit se dilater autant que l'humanité : les défunts de tous les pays, si nous avons l'esprit du Sauveur, seront l'objet de nos suffrages.

A part ceux qui meurent dans l'impénitence finale, — et il est bien difficile de la constater, parce que Dieu qui aime ses créatures, tient en réserve des grâces exceptionnelles pour la dernière heure, — nous devons prier pour tous les morts. N'excommunications donc pas même les plus grands pécheurs. Il faut si peu de temps pour se convertir à Dieu par un acte de contrition parfaite, provoqué par l'intercession des saints, par les supplications d'un père, d'une mère, d'un parent, d'un ami !

C'est ce que le B. Curé d'Ars eut plus d'une fois l'occasion d'affirmer avec l'autorité que lui donnaient les lumières infuses du Saint-Esprit. Un jour entre autres, il reçut la visite d'une dame éplorée, dont le mari s'était suicidé en se jetant dans un torrent impétueux. Elle était presque désespérée. — « Consolez-vous, Madame, lui dit le Curé d'Ars. Il y a loin du pont à l'eau. Votre mari, avant d'expirer, s'est réconcilié avec Dieu par un acte rapide de contrition parfaite. Il est sauvé ; mais il est encore en purgatoire : il faut beaucoup prier pour lui. Allez, et soyez remplie de confiance. »

Oui, les derniers moments d'une existence humaine ont des mystères sublimes qui nous raviront un jour d'étonnement et de joie. A part le fils de la perdition, Judas, il n'est pas permis d'affirmer avec certitude la damnation de qui que ce soit. L'Eglise ne le veut pas. Laissez-moi citer un exemple sans réplique.

A Rome, un jour, un criminel est condamné à mort pour assassinat. Un aumônier se présente pour l'exhorter et l'exciter à faire pénitence et à se réconcilier avec Dieu ; mais il est repoussé. En vain l'homme de Dieu multiplie ses efforts, a recours à tous les arguments que la charité lui suggère : tout est inutile. L'heure de l'expiation est arrivée ; l'assassin monte sur l'échafaud ; le prêtre redouble d'instances pour toucher le cœur du criminel ; ses paroles ne sont point comprises. Alors, il se tourne vers le peuple assemblé et s'écrie : « Venez et regardez comment meurt un damné ! » Ce prêtre était un homme de très grande vertu, d'une charité et d'une pénitence héroïques ; il était pour ainsi dire un évangile vivant. Après sa mort, le peuple romain fit les instances les

plus vives pour que la cause de sa béatification fût introduite. Les juges ecclésiastiques s'étant assemblés, avec la permission du Souverain Pontife, ne délibérèrent pas longtemps. L'un d'eux rappela la parole qu'il avait prononcée sur l'échafaud. C'en fut assez : sa cause fut définitivement écartée, parce qu'il avait, dans un excès de zèle, méconnu l'étendue des miséricordes divines !

Souvenons-nous donc devant Dieu de tous les trépassés, même des plus grands pécheurs. En cela nous imiterons N.-S. qui a absous Marie-Madeleine, qui a exaucé la courte prière du larron pénitent, *qui Mariam absolvisti et latronem exaudisti* ! Oui, je le répète, que notre souvenir des morts soit non seulement pieux, persévérant, agissant, mais universel !

**

En terminant, méditons la parole si belle, quoique un peu paradoxale, d'un saint religieux, ardent zélateur de la dévotion pour les âmes du purgatoire, je veux parler du P. Milleriot, qui fit tant de bien surtout à Paris.

Un jour, pendant la récréation, causant avec les religieux ses amis, il leur posa brusquement cette question : « Vous travaillez pour le ciel, vous ? — Mais oui, sans doute, répondirent-ils ; et vous ? — Moi, non ! — Comment donc ? — Je travaille pour le purgatoire ! »

En effet, avec la dévotion pour la conversion des pécheurs, sa dévotion de prédilection était le souvenir quotidien, fervent et actif en faveur des trépassés. Il travaillait pour eux, il prêchait pour eux, il récitait le chapelet pour eux, pour eux il célébrait le saint sacrifice de la messe. Il comprenait parfaitement le précepte de la charité si cher à N.-S. : *Mandavit unicuique de proximo suo*. Imitons-le, travaillons pour nos frères, et particulièrement nos frères défunts ; et nous serons les amis du Cœur de Jésus. Ainsi soit-il !

POUR LE PREMIER VENDREDI

LV

NÉCESSITÉ DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

C'eût été pour nous un bonheur indicible que celui de vivre au temps de Notre-Seigneur, de nous mêler à ses apôtres, de connaître ses pensées les plus intimes et de partager sa vie.

Mais il ne faut pas que nous portions envie aux douze privilégiés que le Fils de Dieu appela près de lui pour être ses amis, ses confidents et les ouvriers de sa mission. Le même bonheur nous est offert par son amour, et, pour que nous ne l'ignorions point, il a pris soin de le mettre dans l'Evangile. « De-

meurez en moi et moi en vous, » nous dit-il. C'est une union aussi intime qu'il est possible de l'imaginer qu'il nous propose là ; union très douce qui nous fait vivre sans cesse dans la compagnie de son Cœur sacré ; union absolument *nécessaire* si nous voulons faire notre salut, si nous voulons devenir parfaits, si enfin nous voulons faire quelque bien à ceux que nous aimons.

Méditons pendant quelques instants ces choses.

I

Et d'abord, nous ne pouvons pas faire notre salut sans l'union au Sacré-Cœur.

Pour bien faire comprendre cette vérité, Notre-Seigneur, selon son ordinaire coutume, emprunte une comparaison aux objets que ses auditeurs avaient sous les yeux.

C'était quelques instants après la Cène. Le Maître et ses disciples venaient de quitter la salle à jamais sanctifiée où il avait institué la sainte Eucharistie. Il se rendait, avec ses disciples, au jardin de Gethsémani. La route qu'il suivait longeait le penchant de la colline d'Ophel, remplie de jardins et de vignobles. A ce moment de l'année, la vigne était déjà parée de ses pampres ; les vigneronns venaient de couper les rameaux inutiles, et la terre était toute jonchée de ces branchages flétris et destinés au feu.

Cette vue inspire le Sauveur, et il dit à ses apôtres : « Demeurez en moi, et moi en vous. C'est moi qui suis la vraie vigne... Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté hors la vigne, comme un rameau coupé ; il séchera, on le mettra au feu et il brûlera. »

La théologie catholique s'est emparée de ces paroles, et elle y a vu l'exposé lumineux de la doctrine de la grâce habituelle.

Qu'est-ce que la grâce habituelle ? C'est, d'après la comparaison employée par Notre-Seigneur, la même chose que la sève dans la vigne. Ainsi que la sève est nécessaire pour produire dans la vigne les feuilles, les fleurs et les fruits, c'est-à-dire pour qu'elle vive ; de même la grâce est nécessaire dans notre âme pour qu'elle produise des actes méritoires, c'est-à-dire pour qu'elle vive de cette vie surnaturelle pour laquelle elle a été créée, qu'elle a perdue par le péché et que le Sauveur lui a rendue par sa mort.

Dans la vigne, la sève vient du cep et elle est la même dans le cep et dans les rameaux. De même, la grâce vient du Cœur de Notre-Seigneur, et elle y est la même que dans les nôtres. C'est ainsi que Jésus est notre vie, et que, quand nous sommes en état de grâce, c'est lui qui vit en nous et non pas nous qui vivons en nous, selon la parole profonde de S. Paul.

Mais, pour que le rameau garde cette sève, il faut qu'il reste attaché à la vigne qui en est la source intarissable et fécondé. De même,

pour que nous vivions de la vie surnaturelle, il faut que nous restions unis par la grâce à Jésus. Si nous avons le malheur de perdre cette union, nous ressemblons à des rameaux desséchés qui ont été séparés du cep. Nous ne sommes plus bons qu'à être jetés au feu. C'est pour cette raison que l'on appelle péché mortel celui qui nous prive de cette vie de Jésus en nous.

Si donc nous voulons être sauvés, il faut que « nous demeurions en lui et lui en nous » ; c'est-à-dire que nous lui restions unis encore plus étroitement que le rameau à la vigne. Nous séparer de lui, c'est la mort.

II

L'union au Cœur divin de Notre-Seigneur, nécessaire pour être sauvé, ne l'est pas moins pour marcher vers la perfection.

« Mon Père, poursuit le Sauveur, est le vrai cultivateur ; si un rameau porte du fruit, il le taillera pour qu'il en porte davantage. »

Le rameau pleure lorsque le vigneron l'émonde. Mais s'il savait pourquoi il est ainsi mutilé, il se réjouirait et il s'offrirait de lui-même au fer, qui ne le fait souffrir que pour lui faire produire des fruits plus nombreux, plus riches et plus savoureux.

Ainsi devons-nous agir à l'égard du Sacré-Cœur. Plus heureux que le rameau de la vigne qui n'a pas reçu l'intelligence en partage, nous savons pour quelle cause le vigneron divin nous émonde. Sans doute, cela nous fait souffrir d'être ainsi mutilés dans nos défauts, dans nos illusions et dans nos complaisances. Mais, puisque c'est pour notre perfection et pour que nous ressemblions davantage à notre Maître, ne devrions-nous pas nous offrir à lui, pour qu'il fasse en nous, comme il l'entend, son œuvre de sainteté ?

Est-ce ainsi que nous agissons ? Hélas ! trop souvent, nous nous soustrayons à sa main, nous lui échappons, nous ne voulons pas le laisser faire et nous rendons ses efforts inutiles.

Nous faisons cela parce que nous ne lui sommes pas assez unis. Le résultat est que nous ne faisons pas, dans la vertu, les progrès que ce divin Maître voudrait nous faire réaliser. Il n'y a pas de plus grand malheur que celui-là. Evitons-le à l'avenir, et, dans l'épreuve plus encore que dans la consolation, tenons-nous étroitement unis au Sacré-Cœur.

III

C'est encore plus indispensable, si nous voulons faire un peu de bien aux êtres que Dieu nous a confiés et qui nous sont chers.

« Je suis la vraie vigne, dit encore Notre-Seigneur, vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte

beaucoup de fruits, parce que, sans moi, vous ne pouvez rien faire. »

Il est impossible de parler plus clairement et de montrer avec plus d'évidence pourquoi nous faisons si peu de bien : c'est parce que nous ne sommes pas assez unis au Sacré-Cœur.

Il faut l'être pour avoir la vie de la grâce ; il faut l'être davantage pour se prêter à l'action du Sacré-Cœur et devenir meilleurs ; il faut l'être surtout pour être apôtres.

Puisque, sans le Sacré-Cœur, nous ne pouvons rien faire et que tout le bien qui nous est confié doit venir de lui, comme le fruit du rameau vient du cep, il s'ensuit que nous devons chercher à être des instruments toujours prêts, toujours dociles et toujours dévoués des miséricordes divines.

L'instrument ne peut rien faire s'il quitte la main de l'ouvrier ; il n'est plus alors qu'une chose inerte et inutile. Au contraire, plus il se renonce lui-même, plus il se prête à toutes les volontés de celui qui le tient et plus il est capable de produire des merveilles.

Ici encore, demandons-nous si nous n'avons pas manqué d'union avec le Sacré-Cœur. Le bien qu'il nous a donné à faire aux âmes n'a-t-il pas été perdu, parce que nous n'avons pas su faire abstraction de nos idées et de notre amour-propre ? Quand on se cherche, dans les œuvres de Dieu, c'est l'insuccès qu'on trouve. Insuccès d'autant plus regrettable qu'il ne s'agit pas seulement de nous, mais du salut des âmes dont les intérêts nous étaient confiés.

**

Quand je vois, ô divin Cœur, les miracles de sanctification que vous opérez dans les âmes et par les âmes les plus humbles, quand elles savent vous rester étroitement unies, je ne puis que vous adresser cette prière instante que le prêtre récite à la sainte messe : « Seigneur, accordez-moi la grâce de ne jamais me séparer de vous ! » Ainsi soit-il.

CATECHISME DE PERSEVERANCE

historique et apologetique

II. SAINT PAUL

XLV

L'ÉMEUTE A JÉRUSALEM

I

Paul n'ignorait point qu'il comptait beaucoup d'ennemis à Jérusalem. Les judaïsants d'Asie qui s'étaient acharnés sur ses traces pour le décrier, le persécuter, le lapider, s'ils l'avaient pu, gardaient des relations avec leurs frères de toutes les cités qu'il avait évangélisées et

avec ceux de Palestine. Il les avait toujours rencontrés à sa traversée, à Thessalonique, à Ephèse, à Corinthe, partout. On sait ce qu'ils lui reprochaient : il méprisait la loi de Moïse, il détournait les Gentils d'en suivre les pratiques, il la considérait comme une loi finie, inutile, sans efficacité, qui ne produisait point le salut.

« Des Juifs de Judée » il s'attendait à tout, c'est pourquoi il demandait aux Romains de prier pour qu'il fût délivré de leurs mains infidèles et que l'aumône qu'il apportait pour les pauvres de la ville sainte fût agréée « des saints. » (Rom., xv, 31). Il craignait même qu'elle ne trouvât point faveur, cette collecte pour laquelle il s'était tant dépensé.

Cependant « les frères le reçoivent avec joie. » C'étaient sans doute les Hellénistes, à l'esprit plus large, qui lui avaient ménagé bon accueil, et non pas les Judéo-chrétiens rigides, qui accordaient presque une égale considération à la loi de Moïse et à la loi de Jésus-Christ. Ceux-ci il ne les visite que le lendemain.

Ils sont réunis chez Jacques, tous les anciens, tous les principaux tenants du mosaïsme ; ils connaissent l'arrivée de l'Apôtre, et ils l'attendent. Paul entre avec ses compagnons, il les salue affectueusement et leur raconte longuement, en détail, ce que Dieu a fait par son ministère parmi les Gentils. Quelle que fût son humilité, il dut leur faire des récits qui les transportèrent, car tous se mirent à glorifier Dieu, *magnificabant Deum*. Il revenait en effet de ses nombreuses missions après avoir conquis presque toute l'Asie au Christ, depuis la Cilicie jusqu'à la Macédoine, toutes les villes du littoral : Milet, Ephèse, Philippes, Thessalonique, Corinthe, et vingt autres.

La preuve de la sincérité de ses paroles était là, tangible, dans cette collecte abondante qu'il déposait à leurs pieds.

Cependant leur front redevenait bientôt soucieux. Il a beaucoup célébré les Gentils, mais il n'a point parlé des Juifs, nombreux pourtant.

Jacques et les anciens le lui font remarquer, et hardiment ils formulent le reproche que lui adressent tous les Juifs :

Frère, tu vois combien est grand le nombre des Juifs qui ont cru. Ils sont des milliers et tous zélés pour la loi. Or ils ont entendu dire que tu enseignes aux Juifs dispersés parmi les nations l'apostasie de la loi de Moïse. Tu déclares qu'ils ne doivent pas circoncire leurs enfants, ni vivre suivant les coutumes anciennes.

Qu'à faire donc ? Car les fidèles vont arriver de partout, sachant que tu es venu. Fais donc ce que nous allons te dire :

Nous avons ici quatre hommes qui ont fait vœu de nazirat. Prends-les avec toi, purifie-toi avec eux, paie même pour eux, afin qu'ils se rasant la tête. Tous alors sauront que ce qu'ils ont entendu dire de toi est faux, et que, toi aussi, tu marches en observant la loi.

Quant aux Gentils qui ont cru, nous leur avons écrit, ayant décidé qu'il leur suffit de s'abstenir de ce qui est sacrifié aux idoles, du sang, de ce qui est étouffé, et de la fornication. (Act., XXI, 17-25).

A première vue ces exigences paraissent étranges, et l'on se demande si Paul ne se retranchera pas derrière sa dignité pour formuler un refus. Que lui demande-t-on en effet? De pratiquer ostensiblement cette loi de Moïse dont il a proclamé l'inutilité. Quoi! il prendrait avec lui ces quatre Juifs pauvres qui n'ont pas les moyens de payer les frais de la cérémonie du vœu, il paierait pour eux, comme le font souvent des Juifs opulents, il démentirait ainsi par cette démarche, par sa conduite, la doctrine qu'il a professée et qu'il professe!

Cependant on ne voit pas qu'il ait hésité un instant.

S. Luc dit simplement: « Paul ayant donc pris ces hommes le lendemain et s'étant purifié avec eux, entra au temple et fit savoir aux prêtres les jours où s'accomplirait leur purification, et à quel moment seraient offerts les sacrifices pour chacun d'eux, » pendant les sept jours que devaient durer les cérémonies.

Il ne se dit même pas que ses ennemis proclameront qu'il se déjuge; il ne s'arrête point aux froissements d'amour-propre, il n'en a même pas l'idée. Il voit de plus haut, car il regarde tout au point de vue de la charité, au point de vue de Dieu. Ne disait-il pas aux Corinthiens: « Libre à l'égard de tous, cependant je me fais le serviteur de tous pour en gagner un plus grand nombre. J'ai vécu à la juive parmi les Juifs, pour gagner les Juifs; avec ceux qui sont sous la loi j'ai vécu comme si j'étais sous la loi, bien que je n'y fusse point assujéti... » (I Cor., ix, 20). Il ne voudrait pas contrister le plus humble de ses frères au sujet de la nourriture, parce que ce ne serait pas marcher suivant la charité. (Rom., xiv, 15). En acceptant la proposition qui lui est faite par S. Jacques, il ne fait donc que suivre sa ligne de conduite habituelle de tolérance et de charité. C'est pourquoi, avec une admirable simplicité, il s'est rendu au temple avec les quatre hommes qui se sont liés par un vœu.

Pendant les jours qui suivent on le voit donc assister aux sacrifices légaux et prier en toute sincérité avec ses compagnons. D'ailleurs, à sa dernière visite à Jérusalem, n'avait-il pas fait le voyage pour accomplir un vœu de nazirat? (Act., xviii, 22). Alors il avait été assez froidement reçu, mais rien ne faisait prévoir une rupture; et, cette fois, ses dispositions et sa conduite apparaissaient tellement conciliantes qu'elles devaient toucher tout Juif de bonne foi.

Ceux de Jérusalem étaient édifiés en effet de

sa confédération et de sa bonté. D'ailleurs, tout entier à son vœu qui répondait à ses plus chers désirs d'immolation, il demeurait surtout au temple avec ses compagnons et ne se produisait guère au dehors.

II

Tout à coup les Juifs d'Asie l'aperçurent dans les parvis sacrés. C'était eux qu'il avait rencontrés partout, notamment à Ephèse et à Corinthe. Ils l'avaient vu déjà dans la cité à son arrivée, en compagnie de Trophime, un Gentil d'Ephèse, le futur évêque d'Arles. Là, en public, sous le regard sévère de la police romaine, ils s'étaient contenus, mais quand ils le revirent au temple avec le même Gentil, ils s'imaginèrent que Paul l'avait introduit dans l'enceinte interdite aux païens.

Alors ils soulevèrent la cité, la multitude en courroux se rua sur l'Apôtre, sous prétexte qu'il avait violé le temple. On le saisit, on l'entraîne de force hors des saints parvis, parce qu'on n'ose verser le sang sur ce sol consacré, et l'on ferme les portes du temple.

Les Juifs déchargent sur lui toute leur fureur, ils l'accablent de coups et se préparent à le tuer, quand des légionnaires de la tour Antonia vont dire à Lysias, tribun de la cohorte, à qui le procurateur de la Judée a confié la garde de Jérusalem: « Toute la ville est bouleversée! »

Aussitôt il prend avec lui les soldats et les centurions qu'il a sous la main et descend de l'Antonia, d'où l'on pénétrait dans le parvis des Gentils. A la vue du tribun et de ses soldats, la foule épouvantée s'apaise et les plus forcenés cessent de maltraiter Paul.

Lysias croyant tenir un chef de sédition s'empare de sa personne et le fait lier de deux chaînes; puis il demande à la multitude, pour un instant calmée, qui il est et ce qu'il a fait. Les uns crient une chose, les autres une autre. Devant cette incohérence de cris et d'accusations, désespérant d'obtenir aucune certitude, le tribun ordonne qu'on le conduise à l'Antonia. La foule, furieuse de voir sa proie lui échapper, se précipite sur le prisonnier et sur les soldats qui le protègent; quand on arrive à l'escalier de la forteresse, Paul, embarrassé de ses chaînes, et pressé de toutes parts, ne peut plus avancer. Les légionnaires le portent à bras. Les Juifs, frustrés dans leur attente, hurlent: « Enlevez-le! à mort! »

Le tribun lui-même marchait aux côtés du prisonnier pour le défendre. Comme on pénétrait dans la forteresse, Paul se penche vers lui et lui dit: « Puis-je te parler? » — « Quoi! dit Lysias, tu sais le grec! N'es-tu donc pas l'Egyptien qui, en ces derniers temps, a excité une sédition et conduit au désert quatre mille sicaires? » — « Non, répond le prisonnier, je suis un Juif de Tarse; je suis citoyen de cette

ville qui n'est pas sans célébrité. Je t'en prie, permets-moi de dire un mot au peuple.»

Et sur sa permission, Paul s'avance debout au-dessus des degrés. De ses mains chargées de chaînes il fait signe pour demander le silence. Tous se taisent, afin de ne rien perdre de ce qu'il va dire. Il leur parle en langue hébraïque, car il a reconnu parmi eux des sanhédrites :

« Hommes, mes frères et mes pères, dit-il, écoutez ce que j'ai à vous dire pour ma défense. »

En entendant qu'il s'exprimait dans leur langue, ils lui prêtent encore une plus grande attention :

Je suis Juif, poursuit-il, né à Tarse en Cilicie, mais élevé dans cette ville de Jérusalem aux pieds de Gamaliel, suivant toute la rigueur de la loi de nos pères, zélé pour Dieu, comme vous l'êtes tous aujourd'hui. J'ai persécuté jusqu'à les faire mourir ceux qui suivaient cette voie, chargeant de liens hommes et femmes et les jetant en prison. Le grand-prêtre lui-même m'en est témoin, ainsi que tout le corps des anciens, desquels j'ai reçu des lettres pour les frères de Damas. J'y allai pour ramener ceux qui étaient là à Jérusalem, enchaînés, afin qu'ils fussent punis.

Or il arriva, comme j'étais en chemin et que j'approchais de Damas, vers midi tout à coup une grande lumière du ciel m'enveloppa comme un éclair. Je tombai sur le sol et j'entendis une voix qui me disait : « Saul ! Saul ! pourquoi me persécutes-tu ? » Je répondis : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Et il me dit : « Je suis Jésus que tu persécutes. » Ceux qui étaient avec moi virent la lumière et ils furent saisis de crainte, mais ils ne comprirent pas la voix qui me parlait.

Et je dis : « Que ferai-je, Seigneur ? » — Mais le Seigneur me dit : « Lève-toi, va à Damas, là il te sera dit tout ce que tu dois faire. » — Et comme je ne voyais plus, à cause du grand éclat de cette lumière, mes compagnons me prirent par la main et me conduisirent à Damas.

Or Ananie, un homme pieux selon la Loi, qui avait bon témoignage de tous les Juifs qui habitaient là, vint à moi, et s'approchant me dit : « Saul, mon frère, recouvre la vue. » Et à l'heure même je levai les yeux sur lui et je le vis. Et il me dit : « Le Dieu de nos pères t'a choisi d'avance pour que tu connaisses sa volonté, que tu voies le Juste et que tu entendes sa parole de sa bouche, car tu seras son témoin, devant tous les hommes, de ce que tu as vu et entendu. Et maintenant que tardes-tu ? Lève-toi, reçois le baptême, et lave-toi de tes péchés, en invoquant le nom du Seigneur. »

On ne saurait trop admirer le sang-froid et l'habileté de l'Apôtre. Il vient d'échapper à la mort, il a été roué de coups, tout cela ne paraît point l'avoir impressionné. Il parle avec autorité, avec calme, il dit en substance à cette multitude enragée : — « Vous êtes partisans de la loi, je l'ai défendue plus que vous, puisque j'ai persécuté ceux qui ne l'observaient point. Si j'ai embrassé la foi du Christ que je haïssais, il a fallu un événement grave, des paroles souveraines pour changer mon esprit, mon caractère, pour « suivre cette voie » que je regardais comme une voie de perdition.

Ananie lui-même était un strict observateur de la loi. Ne croyez point que j'aie agi à la légère. » Le fait qu'il leur raconte sans détour ne doit-il pas leur paraître merveilleux ? Et qui oserait le contester ?

Il poursuit devant son auditoire saisi, il dit pourquoi il n'a pas demeuré à Jérusalem où il n'est guère revenu qu'en passant, depuis vingt ans :

Or il arriva, comme j'étais retourné à Jérusalem et que je priais dans le temple, que j'eus un ravissement d'esprit ; et je vis le Seigneur qui me disait : « Hâte-toi, sors au plus vite de Jérusalem, car ils ne recevront pas ton témoignage à mon sujet. »

Et moi je répondis : « Ils savent pourtant que c'est moi qui mettais en prison et qui faisais flageller dans les synagogues ceux qui croyaient en vous. Ils savent aussi que, lorsque fut versé le sang d'Etienne votre témoin, j'étais là, que je consentais à sa mort et gardais les vêtements de ceux qui le faisaient mourir. »

Mais il me dit : « Va, je t'enverrai au loin chez les Gentils. »

Ce mot de « Gentils » les exaspère soudain. Ils l'avaient écouté jusque-là avec un certain intérêt ; le discours d'ailleurs était fait pour leur plaire, car il y parlait avec respect de la loi. Le souvenir d'Etienne même les avait laissés froids ; mais cette pensée qu'il leur avait préféré les Gentils les révolte. Il avait beau se couvrir de l'ordre formel de Dieu : cela aggravait plutôt son cas, attendu qu'ils y voyaient une manœuvre purement humaine. Il mettait, pensaient-ils, dans la bouche du Seigneur ses propres sentiments.

Alors retentit une exclamation terrible : « Faites disparaître de la terre un tel homme ! Il est indigne de vivre ! »

Et ils vociféraient, jetaient leurs vêtements, faisaient voler leurs phylactères en désordre et lançaient de la poussière en l'air, en signe de désolation et de deuil.

Le tribun Lysias était déconcerté : il croyait à une simple effervescence populaire, et il se trouvait en face d'une émeute. La multitude furieuse et houleuse devenait menaçante, même pour son autorité. Il perdit la tête et se figura qu'un homme aussi honni était nécessairement coupable.

Il le fit donc entrer dans la forteresse. Il n'avait rien compris des paroles de Paul, prononcées dans la langue syro-chaldaïque, et pourtant il voulait savoir pourquoi on criait contre lui. Alors il ordonna qu'on le flagellât et qu'on le mît à la question. (Act., xxi, 17-40 ; xxii, 1-24).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 octobris 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGÈS. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 9 octobre 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXV. La Providence et l'inégalité des conditions, 737.

Pour le soir de la Toussaint. — I. Le souvenir des morts, 739. — II. La pitié pour les morts, 741.

Panegyrique de sainte Thérèse. — Ses épreuves et ses joies spirituelles, 745.

Panegyrique de la B. Marguerite-Marie. — Sa mission, 749.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXV

LA PROVIDENCE ET L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS

Messieurs,

Vraiment nous sommes de bien singuliers personnages. Nous savons que l'univers a été créé et réglé par un Dieu très bon et très sage à la fois. Ce que nous avons dit des merveilles de la nature nous l'a prouvé avec la clarté de l'évidence. Et cependant nous ne cessons de récriminer contre les dispositions de sa Providence.

Que diriez-vous d'un soldat de deuxième classe, d'un *bleu*, comme on dit en langage de caserne, qui s'exprimerait ainsi : « Je reconnais que mon général est un manœuvrier très habile, mais je n'approuve pas ses formations tactiques. » Je crois bien que vous vous hâteriez, pour toute réponse, de le renvoyer à la gamelle, et vous n'auriez pas tort. Mais, n'y a-t-il pas plus de distance entre Dieu et nous qu'entre un général et un simple soldat ? Pourquoi raisonnons-nous comme le troupière en question ?

Ceci dit, abordons une dernière objection contre le gouvernement de Dieu :

Puisque nous sommes tous les enfants de ce Dieu et qu'il s'occupe également de nous tous, *pourquoi y a-t-il parmi nous une telle inégalité de conditions ?* Pourquoi des riches et des pauvres ? Pourquoi des grands et des petits ? Pourquoi des maîtres et des serviteurs ?

1

N'oubliez pas, Messieurs, le grand principe que nous avons posé au début de ces études : à savoir, que le monde moral est basé sur la liberté humaine. Dieu se doit à lui-même de respecter cette liberté ; c'est seulement quand elle se sera exercée en toute indépendance que sa Providence voudra agir.

Et maintenant, d'où vient qu'il y a sur la terre tant d'inégalité dans les conditions, si ce n'est précisément de la liberté ?

Voici deux pères de famille tous deux jeunes, tous deux doués d'une semblable fortune, tous deux exerçant le même état. Le premier est un esprit sérieux et un cœur tendre. Quand il se penche sur les berceaux qui l'entourent, quand il y voit ces petits êtres qui lui sourient et qui lui tendent les bras, il sent en lui un courage nouveau pour affronter les luttes de la vie. Car il les aime, ces enfants, et il veut que leur avenir soit assuré et que leur existence soit douce. Pour qu'ils n'aient pas plus tard, quand il ne sera plus là pour les protéger, de détresses à craindre, il multiplie ses labeurs, il économise, il étend ses affaires, il se prive de fantaisies coûteuses qui pourraient diminuer leur avoir. Le résultat de cette conduite qu'il gardera pendant des années et des années, vous le devinez : ses enfants seront dans l'aisance ; et si cette pratique a été celle de ceux qui l'ont lui-même précédé dans la vie, ce sera plus que de la richesse, ce sera de l'opulence.

Ce sentiment qui anime le père de famille à vouloir pour ses enfants plus de bonheur qu'il n'en a eu lui-même, qui le condamnera ? N'est-il pas une des conséquences les plus directes de la paternité ? N'est-il pas un stimulant puissant pour l'activité humaine ? N'est-il pas une garantie précieuse pour l'ordre social ?

Mais non, vous ne blâmez pas celui qui agit ainsi, vous dont les enfants ont été le perpétuel amour, — que dis-je ? dont ils seront toujours le perpétuel amour, puisque vous rêvez de vous survivre pour leur assurer un bien-être que vous n'aurez pas vous-même connu et qu'ils vous devront.

Pourquoi faut-il que d'autres pères de famille ne pensent pas comme vous ? Pourquoi faut-il qu'il y en ait entre les mains desquels l'argent fond comme la neige au soleil ? Pourquoi faut-il qu'il y en ait qui par leur incurie, par leur incapacité ou par leur désordre, compromettent l'avenir de leurs enfants ? Ceux-là, au lieu de l'aisance, ne laisseront que de la gêne ; en fait de fortune, leurs héritiers ne connaîtront que des regrets amers. A qui la faute ?

Oui, à qui la faute ?

Dira-t-on que c'est celle de la Providence qui aurait dû empêcher ce père de famille de ruiner ses enfants ? Mais alors, que faites-vous de la liberté ?

Direz-vous que la Providence à la mort de ce père de famille aurait dû faire reyenir dans les mains de ses enfants les biens qu'il n'avait pas su leur conserver ? Mais alors quelle prime accordée à la paresse, à l'incurie, à la dissipation ! Et quelle injustice à l'égard de ceux

qui, plus prévoyants, ne comptent que sur eux-mêmes pour assurer l'avenir de ceux qu'ils aiment !

Non, l'inégalité des conditions n'est pas le fait de la Providence : elle est le produit exclusif de la liberté humaine. Rendons à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

II

Un jour, — c'était en 1848, — la célèbre actrice Judith était en chemin de fer avec les non moins célèbres socialistes Louis Blanc et Charles Blanc.

Naturellement on était en première classe ; c'était à l'origine des voies ferrées. Judith se laissait aller au charme nouveau d'être confortablement installée sur des coussins moelleux et d'aller vite, toujours plus vite, sans avoir de fatigue à se donner, alors que le paysage défile aux portières avec cette rapidité vertigineuse que vous connaissez. Elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— « Qu'on est donc bien ici ! »

— Oui, répliqua amèrement Louis Blanc, nous sommes bien. Et pendant ce temps-là, d'autres ont froid, d'autres sont exposés à la pluie, au vent, à toutes les intempéries de l'air, à toutes les souffrances du corps. Ce que je veux, ce que je souhaite, c'est que tout le monde un jour soit aussi heureux que nous le sommes en ce moment dans ce bon compartiment de première classe.

— Et qui est-ce qui sera le chauffeur ? » demanda Judith.

Je ne sais pas si cette question de l'actrice mit fin à la discussion. Ce que je sais bien, c'est qu'elle met en lumière une vérité que nous avons déjà eu l'occasion de constater : à savoir, que la Providence, avec un art infini, fait servir à ses desseins l'usage, quel qu'il soit, que nous faisons de notre liberté.

D'aucuns sont riches : cela provient ou de leur industrie ou de celle de leurs parents ; d'aucuns sont moins fortunés : cela provient ou de leur fait ou de celui de leurs parents. Voilà ce que nous avons établi.

Or il est nécessaire qu'il en soit ainsi pour que le plan de Dieu s'accomplisse en ce qui nous concerne. Je vais vous le démontrer.

Dieu nous a créés pour vivre en société, c'est-à-dire pour nous rendre des services naturels : « Donne-moi de ce que tu as et je te donnerai de ce que j'ai. » Qu'il s'agisse de professions libérales ou de professions manuelles, tout se ramène là. Autrefois c'était des denrées qu'on échangeait, à présent c'est de l'argent.

La société exige donc pour vivre et pour se développer deux choses : 1^o que ceux qui n'ont pas d'argent aient besoin d'en gagner ; 2^o que ceux qui ont de l'argent aient besoin d'en dépenser. C'est clair comme 2 et 2 font 4.

Supposez que tout le monde soit million-

naire : personne n'aura besoin de gagner de l'argent. Et alors qui est-ce qui travaillera ? Qui est-ce qui fera pousser le blé ? Qui est-ce qui bâtira les maisons ? Qui est-ce qui sera le chauffeur ?

Il n'y aura plus de pain. Il n'y aura plus de maisons. Il n'y aura plus de chemin de fer. Ce qui revient à dire que tout le monde sera pauvre, et bien plus pauvre qu'à présent, puisqu'on n'aura plus, même avec des millions, de quoi manger, de quoi se loger, de quoi se vêtir. Voilà à quoi l'on aboutirait si l'on supprimait l'inégalité des conditions.

Cette inégalité, je le répète, ce n'est pas la Providence qui l'a établie. Avouons tout de même qu'elle en tire un assez heureux profit !

III

Je ne suis pas assuré, bien que la démonstration me semble limpide, qu'elle satisfasse tout le monde ; et je m'attends bien à ce que d'aucuns me disent : « Tout cela est fort joli ; mais pourquoi n'est-ce pas moi, au lieu de tel ou tel autre, qui suis riche ? »

Pour la troisième fois je répète que la richesse comme la pauvreté viennent non de la Providence, mais de la prévoyance ou de l'imprévoyance humaines. Que si vous insistez en me demandant : « Pourquoi n'est-ce pas moi qui suis né dans une famille riche ? » je vous répondrai : Cela ne vous avancerait pas beaucoup, puisque dans ce cas-là vous ne seriez plus vous, mais vous seriez un autre ; et je dis que cela ne vous avancerait pas beaucoup, puisque c'est vous, tel que vous êtes maintenant, qui vous plaignez.

Mais êtes-vous bien sûr que vous avez le droit de vous plaindre de la situation modeste dans laquelle vous vous trouvez ? Etes-vous bien sûr qu'il n'y a pas plus d'élément de bonheur dans cette situation modeste que dans la situation plus fortunée que vous ambitionnez ?

Rappelez-vous la fable charmante du *Save-tic et du Financier*. Le brave homme qui ne rit plus, qui ne chante plus, qui ne dort plus, depuis que son riche voisin lui a donné cent écus, n'est pas un mythe. Et quand il rapporte son argent au financier en lui disant :

Rendez-moi mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus,

il ne fait qu'exprimer une vérité trop oubliée que La Fontaine expose dans ce beau vers :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Non, ne vous plaignez pas de ne pas avoir la fortune en partage. Elle offre bien des avantages, et ce sont ces avantages qui vous fascinent. Mais elle a aussi ses inconvénients, qu'on ne voit pas assez. Voulez-vous me permettre de vous en signaler un seul ?

Dieu, en voulant que nous fussions composés

d'un corps et d'une âme, a voulu aussi qu'il y eût équilibre entre nos facultés corporelles et nos facultés intellectuelles. Notre santé est à ce prix. Faire travailler notre cerveau presque exclusivement et ne rien demander en fait d'efforts à nos membres, c'est nous condamner presque certainement à souffrir un jour. Et c'est ce qui arrive à tant de personnes qui sont dans l'opulence et qui n'en peuvent pas profiter.

Etre millionnaire et ne pouvoir prendre que du lait n'a rien de bien enviable ; il vaut mieux piocher la terre et se bien porter.

*
**

Il serait facile d'apporter d'autres preuves que les situations les plus modestes ne sont pas les plus à plaindre, mais ceci suffit.

Croyez-moi, Messieurs, ne disons jamais de mal de la Providence : nous serions trop attrapés, si elle nous prenait au mot. Ainsi soit-il.

POUR LE SOIR DE LA TOUSSAINT

I

LE SOUVENIR DES MORTS

Mes frères,

Il vous est arrivé souvent, au cours d'une fête de famille, d'avoir un souvenir pour vos parents défunts. Vous prononciez leur nom, vous évoquiez leur chère image en murmurant avec un sourire attendri : « Que ne sont-ils ici ? Notre joie serait complète s'ils étaient près de nous. »

C'est un sentiment semblable qui a inspiré l'usage si chrétien et si touchant de faire mémoire des morts à la fin des repas. A la formule d'action de grâces que l'Eglise nous invite à réciter, elle a joint la prière : « *Et fidelium animæ, per misericordiam Dei, requiescant in pace !* Que, par la miséricorde de Dieu, les âmes des fidèles reposent en paix ! » Cette bonne Mère veut que nous mêlions à nos réjouissances le souvenir de nos frères absents. Tout à l'heure elle nous engageait à penser au ciel et à nous réjouir avec les bienheureux qui voient Dieu face à face. Ses chants joyeux semblaient un écho des harmonies célestes. Et voilà que maintenant elle s'attriste ; elle a revêtu des parements de deuil ; sa voix se fait plaintive comme les soupirs du vent dans les bois dépouillés par l'automne. C'est qu'elle pense à ceux de ses enfants qui souffrent encore dans le purgatoire, tourmentés par les flammes justicières et par un ardent désir du ciel.

Entrons, mes frères, dans l'esprit de l'Eglise ; transportons-nous par la pensée dans ce lieu de souffrances où les âmes achèvent de se

purifier et consacrons cette soirée tout entière au souvenir des morts.

I

On a dit que la mer était un vaste cimetière et que chaque pierre qu'on y jette tombe sur un débris de naufrage. La terre que nous foulons aux pieds n'est elle-même qu'un ossuaire : pas de champ, pas de bois qui, depuis les temps historiques, n'ait été témoin de quelque tragique accident. Vous savez d'autre part avec quelle rapidité les morts emplissent nos cimetières dont ils exhausent peu à peu le niveau. Bien que les rangs y soient serrés, ils y occupent bientôt toute la place, et il faut vider les anciennes tombes pour faire place aux nouveaux venus, tant il est vrai que nous n'avons pas sur cette terre de demeure permanente et que notre misérable dépouille n'est pas sûre d'y reposer longtemps en paix !

Pour peu que vous soyez avancés en âge, que de parents, que d'amis vous avez vu tomber près de vous, fauchés par l'impitoyable mort ! Combien étaient ici l'an dernier, à pareil jour, que vous cherchiez vainement des yeux ! Ils se croyaient assurés d'un long avenir ; ils se sentaient pleins de force et ne pensaient pas plus à mourir que vous n'y pensez vous-mêmes. Mais, à l'heure marquée par la Providence, un accident les a emportés ; une maladie qu'ils couvaient à leur insu, a éclaté soudain et les a précipités dans la tombe. Et maintenant ils dorment là-bas, à l'ombre des cyprès, dans le champ des morts où ils attendent la résurrection.

Il en est, mes frères, qui n'aiment pas entendre des réflexions de ce genre et que l'image de la mort importune. Ce sont des pécheurs impénitents chez qui la crainte des jugements de Dieu éveille des remords et des désirs de conversion qu'ils n'ont pas le courage de suivre. Ce sont aussi des incroyants qui, ne voyant rien au delà de cette vie, veulent en jouir le plus possible. La pensée de la mort est pour eux un trouble-fête ; elle jette une ombre de tristesse sur leurs plaisirs : aussi l'écartent-ils de parti-pris. Quand ils ont rendu à leurs proches les derniers devoirs, ils se croient quittes envers eux ; ils leur disent un éternel adieu, défendent à leur ombre de reparaitre, et ceux même qu'ils ont le plus aimés tombent moins vite en poussière dans la tombe que dans leurs cœurs.

D'autres, par un excès contraire, s'affligent et se désolent outre mesure. Soit que les sentiments de la nature étouffent en eux les pensées de la foi, soit qu'ils n'aient pas l'espérance de revoir ceux qu'ils ont perdus, ils s'abandonnent à un noir chagrin. Le monde, privé de ceux qui pour eux en faisaient le charme, leur semble morne et dépeuplé. Ils sont désenchantés, dégoûtés de tout. Ils n'ont de pensée que

pour leurs chers disparus, ils leur rendent un culte passionné et font de leur cœur comme une chapelle ardente où brûle incessamment la flamme du souvenir.

Loin de nous, mes frères, une tristesse si peu conforme à l'esprit chrétien ! Sans doute il n'est pas défendu de pleurer nos morts : Jésus lui-même n'a-t-il pas versé des larmes sur le tombeau de son ami ? Mais ne les pleurons pas comme ceux qui n'ont point d'espérance, car nous savons que s'ils sont morts en état de grâce, nous les rejoindrons bientôt dans le sein de Dieu.

Lorsque Jésus arriva à Béthanie, quatre jours après la mort de Lazare, Marthe vint à sa rencontre et, se jetant à ses genoux, elle lui dit avec un accent de tristesse où se mêlait un peu de reproche : — « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. — Ton frère ressuscitera, lui répondit Jésus. — Oui, dit-elle, je sais qu'il ressuscitera au dernier jour. »

Alors Jésus, d'une voix lente et grave, prononça ces belles paroles : — « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra ; et celui qui vit et croit en moi ne mourra pas pour jamais. Crois-tu cela, Marthe ? — Oui, dit-elle avec élan, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. »

Mes frères, gravons dans notre souvenir cette scène évangélique. Lorsque nous marchons au cimetière derrière le cercueil d'un de nos proches, au lieu de nous laisser aller au désespoir, répétons à travers nos larmes : « Ce n'est pas lui qui est là : c'est sa dépouille mortelle. Il est en Dieu, il vit en Dieu ; et bien qu'il ait passé de ce monde à l'autre, il n'a pas cessé de me voir ni de m'aimer. »

C'est cette foi inébranlable en la survivance des âmes et cet espoir de retrouver un jour ceux qui nous ont devancés dans l'autre monde qui nous permettent de penser à eux sans trop souffrir. Il est vrai que leur souvenir ne va pas sans tristesse ; mais c'est une tristesse tempérée, douce, et par là-même durable. Sans négliger ses devoirs d'état, le chrétien peut entretenir un commerce continu avec l'au-delà. Il se partage entre les morts et les vivants ; il a comme deux foyers de famille : l'un ici-bas, l'autre au ciel.

Dans ces deux foyers-là il sent qu'on l'aime autant ;
Dans l'un on le retient et dans l'autre on l'attend,
Et son cœur va de l'un à l'autre.

Mais le culte des morts ne consiste pas seulement pour lui en des souvenirs et des regrets. Il ne se contente pas de raviver chaque jour le souvenir des défunts, de regarder avec amour leur portrait et de porter des fleurs sur leurs tombes. C'est là tout ce que la tendresse humaine a pu trouver de mieux pour honorer les morts ; mais la religion supplée à son impuissance. Elle nous met en relations intimes

et journalières avec l'autre monde et nous donne les moyens de secourir les trépassés s'ils ont encore besoin de notre assistance.

II

Le premier moyen qu'elle met à votre disposition, c'est la prière. Je sais que vous ne le négligez pas : chaque fois que vous récitez le chapelet, vous en appliquez au moins une dizaine aux âmes du purgatoire. Mais cette prière serait encore plus agréable à Dieu si elle était faite en commun. Rien de plus efficace que la prière collective. « Lorsque deux ou trois d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux, » dit le Seigneur. Quel plus beau spectacle, mes frères, qu'une famille rassemblée le soir autour du foyer et priant pour ses morts ? Le père ou la mère rappelle le nom des parents défunts ; et, à les entendre, les petits enfants comprennent qu'ils ne sont pas morts tout entiers. Ils n'ont pas cessé de faire partie de la famille ; ils se survivent en leurs descendants par les pensées, les sentiments, les biens, en un mot par l'héritage matériel et moral qu'ils leur ont transmis. Dès lors n'est-il pas juste de bénir leur mémoire et de leur rendre hommage ?

Sur ce point les païens nous donnaient l'exemple. Dans chaque famille de la cité antique, il y avait un foyer sacré dont la flamme, entretenue jour et nuit, représentait l'âme toujours vivante des ancêtres. Les morts étaient enterrés non loin de la maison, et la religion commandait de leur porter à jour fixe des libations de vin ou de lait. Leur félicité posthume dépendait, croyait-on, de l'abondance et de la régularité de ces offrandes. Au fond de cet usage superstitieux se cachait une vérité défigurée. Si les âmes n'ont pas besoin de nourriture, il n'en est pas moins vrai que leur repos dans l'autre vie dépend en partie de nous. Ne pouvons-nous pas, en effet, par la fréquence et l'ardeur de nos prières, hâter leur délivrance et assurer leur béatitude ?

Mes frères, si l'un de vos proches devait comparaître devant la justice humaine et que son juge vous fût connu, quelles démarches n'entriez-vous pas pour le prévenir en faveur du cher accusé et épargner à votre nom une flétrissure ? Intercédez de même pour les âmes du purgatoire auprès du Juge suprême des vivants et des morts, N.-S. J.-C. Il est le meilleur et le plus tendre de vos amis ; vous pouvez l'aborder à toute heure dans les églises où il réside ; chaque fois que vous le désirez, il vous visite par la communion. Dans les entretiens intimes que vous avez avec Jésus-Eucharistie, parlez-lui des défunts dont vous souhaitez la délivrance. Sa justice les a condamnés, mais sa miséricorde peut les absoudre. Faites appel à sa bonté, à sa clémence, et

conjurez-le, au nom de la Vierge Marie, de prendre en pitié des âmes qu'il a rachetées par ses souffrances.

Vous savez qu'en présentant à ses apôtres la coupe de vin qu'il devait changer en son sang, Jésus leur dit : « Voici le calice de mon sang, du sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour un grand nombre pour la rémission des péchés. » Telle est l'efficacité de ce sang divin qu'il eût suffi à racheter des milliers de mondes plus coupables encore que le nôtre. Or le sacrifice de la messe auquel vous avez l'avantage d'assister souvent, est identiquement le même que celui de la croix. Jésus se tient invisible près du prêtre qui le célèbre, et murmure par sa bouche les mêmes paroles qu'à la Cène : « Ceci est mon corps. Ceci est mon sang. » Il renouvelle l'immolation du Calvaire et s'offre en victime expiatoire pour le salut du monde. Il s'ensuit qu'une seule messe pourrait délivrer du même coup toutes les âmes du purgatoire si Dieu leur en appliquait intégralement le mérite. Il ne le fait point sans doute, car les élans de sa bonté sont contenus par les exigences de sa justice. Il n'est pas juste que le pécheur, s'étant perdu par sa faute, soit sauvé sans sa participation. Il n'est pas juste qu'il soit purifié sans aucune souffrance, alors que son Sauveur a tant souffert pour lui. C'est pourquoi Dieu ne laisse pas s'éteindre les flammes du purgatoire ; mais le sang de Jésus qui tombe chaque jour sur elles en tempère l'ardeur et les rend plus supportables.

La preuve la plus authentique, la plus indiscutable que nous puissions donner de notre affection, c'est le sacrifice. Lorsqu'un homme nous proteste de son amitié, nous pouvons suspecter sa parole, si sincère qu'elle nous paraisse. Mais lorsqu'il se dépense pour nous avec constance et désintéressement, le doute n'est plus possible : nous sommes sûrs d'avoir en lui un ami véritable. Le sacrifice, c'est aussi le meilleur moyen que nous ayons de montrer notre charité envers les âmes du purgatoire. Dieu qui a établi entre les vivants et les morts cette solidarité, cet échange de services qu'on appelle la communion des saints, vous permet de vous dépouiller à leur profit de vos richesses spirituelles. Lorsque vous êtes en état de grâce, tout vous est occasion de mérites. Les prières que vous récitez, les travaux que vous faites, les peines que vous supportez avec patience, tout cela est inscrit à votre avoir sur le grand livre de la justice divine. Mais il vous est loisible d'en faire bénéficier vos chers défunts. De même que vous pouvez payer pour un prisonnier détenu pour dettes, vous pouvez expier pour les âmes du purgatoire et obtenir ainsi leur libération. Et si vos mérites personnels sont insuffisants, l'Eglise vous ouvre le trésor illimité de ses indulgences. Elle vous

autorise à y puiser à pleines mains et à offrir à Dieu ces richesses pour la rançon des âmes.

**

Au moyen âge, on voyait dans beaucoup de cimetières une sorte de phare qu'on appelait *le fanal des morts*. Emblème de la vie, la flamme qui ne cessait de brûler au sommet de cette tour attestait dans un magnifique langage la croyance des fidèles à l'immortalité de l'âme. Elle symbolisait aussi l'impérissable souvenir qu'ils gardaient de leurs frères défunts. Il était facile aux chrétiens de ce temps-là de penser à leurs morts, puisqu'ils vivaient en quelque sorte au milieu d'eux. Le pavé de leurs églises était formé de dalles funéraires. Les transepts et les chapelles latérales étaient encombrés de tombeaux. Les défunts qui n'avaient pu trouver place dans le sanctuaire, reposaient dans le parvis. Le carillon des cloches et le chant des hymnes liturgiques versaient des harmonies pieuses sur leurs tombes ; et au sortir des offices, leurs parents venaient s'y agenouiller.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Une loi inspirée autant par l'esprit irréligieux que par des préoccupations hygiéniques a éloigné les cimetières de nos églises. On ne veut plus que les vivants entendent cette voix qui sort des tombes et qui nous dit avec une âpre éloquence : « Pense à la mort : où je suis, tu peux être demain. »

A vous, mes frères, de déjouer ce calcul de l'impiété. Entretenez fidèlement le souvenir de vos morts ; portez-leur chaque jour le tribut de vos prières et de vos sacrifices, et vous acquerez des droits imprescriptibles à leur reconnaissance. Une fois délivrés, ils plaideront pour vous auprès de Dieu ; et, quand vous passerez de cette vie à l'autre, ils vous recevront dans les tabernacles éternels. Ainsi soit-il !

II

LA PITIÉ POUR LES MORTS

Mes frères,

C'est une bonne et salutaire pensée qui vous réunit ce soir pour adresser à Dieu une instante prière en faveur de vos chers défunts.

Car, en vérité, vous ne l'ignorez pas, quand notre vie présente a été brisée par la mort, tout n'est pas fini pour nous ; mais alors commence une nouvelle existence où l'âme immortelle qui nous anime reçoit la récompense ou le châtiment de ses œuvres.

Où va-t-elle, cette âme toujours vivante ? Trois routes lui sont ouvertes. Route du ciel, qui mène au bonheur éternel. Mais qui oserait se croire assez pur, assez parfait pour espérer y entrer immédiatement ? Route de l'enfer, qui conduit à un inexorable châtiment. Mais qui

aurait le cœur assez dur pour y condamner même le plus criminel? Reste donc la route du purgatoire. Puisque rien de souillé, même légèrement, ne peut entrer au ciel, c'est donc par là que le plus grand nombre des âmes sorties de ce monde doivent passer avant d'entrer au séjour de la suprême béatitude.

Vous le savez, mes frères, le purgatoire est un lieu de cruelles souffrances. Ceux qui s'y purifient endurent de terribles tourments qui leur font pousser vers nous des cris déchirants, pour émouvoir notre pitié et obtenir le soulagement que Dieu nous permet de leur procurer. Inclinant vers eux l'oreille de mon âme, comme dit un saint docteur, j'entends une triple voix qui monte jusqu'à moi et me conjure de m'intéresser à leur sort malheureux : voix de la *pitié*, voix de la *justice*, voix de l'*intérêt*.

Écoutez ces voix, vous aussi, mes frères ; et elles vous disposeront à donner à ces âmes le secours qu'elles attendent de votre compassion.

I. — Voix de la pitié

1. Il existe certainement, mes frères, un purgatoire, c'est-à-dire un lieu d'*expiation* où les âmes des justes qui n'ont pas encore entièrement satisfait à la justice divine achèvent de payer leur dette, avant d'entrer dans le ciel. Aucun homme intelligent ne peut nier la vérité de son existence. Dieu est tellement parfait qu'il ne peut admettre dans sa gloire, dans la communion intime de sa divinité, qui est le paradis, une âme encore souillée de quelques péchés, même très légers, ou n'ayant pas complètement expié sur la terre les fautes dont elle a reçu le pardon. D'autre part, il est tellement juste et bon qu'il ne peut pas plonger dans les tourments éternels de l'enfer ceux qui meurent en état de grâce et sont véritablement ses amis, quoiqu'ils soient chargés encore de ces imperfections. Voilà pourquoi sa sagesse a créé un lieu de purification où ces âmes retrouvent la pureté totale qui leur ouvrira les portes du ciel.

Le saint curé d'Ars exprime ainsi cette vérité, dans son langage pittoresque : « Quand on meurt, dit-il, on est souvent comme une lame de fer rouillée qu'il faut mettre au feu pour l'éclaircir. »

L'Eglise catholique, appuyée sur la parole infaillible des divines Ecritures, les savants docteurs dans leurs instructions, le culte rendu aux morts, si éloquent dans ses touchantes cérémonies, nous rappellent constamment le dogme consolateur du purgatoire ; et le concile de Trente en résume la doctrine quand il proclame qu'« on ne peut nier son existence sans se mettre hors de la vraie foi, tant elle est formellement enseignée dans les Livres sacrés et les écrits des anciens Pères. »

2. La même doctrine nous apprend que cette expiation s'opère *par la souffrance*.

La douleur, mes frères, est le châtiment providentiel du péché. En tout, partout et toujours, elle lui a été impitoyablement infligée, comme la juste réparation du mal qu'il a fait. Depuis Adam, accablé de peines pour avoir désobéi à son Créateur ; depuis Jésus-Christ, mort dans les tortures de sa Passion et de sa croix, parce qu'il s'était chargé du fardeau des péchés du monde, jusqu'aux tourments dont le genre humain est encore présentement déchiré à cause de ses offenses quotidiennes, la souffrance de l'esprit et des organes, de l'âme et du corps, punit l'homme pécheur.

Cette loi universelle est la même en purgatoire. C'est au sein de la souffrance que les âmes achèvent d'y payer la dette contractée envers la justice divine.

Mais combien terribles sont les douleurs qu'elles endurent !

La première et la plus dure, c'est la privation de Dieu. Ces âmes, elles sont saintes ; elles se savent destinées à jouir de Dieu au sein de sa béatitude infinie ; à posséder avec lui la céleste patrie ; elles aspirent à ce bonheur avec toute l'intensité de leur nature ; et elles ne peuvent ni contempler la beauté de ce Dieu tant aimé, ni s'abreuver de ses délices. « Ah ! que notre exil est long ! s'écrient-elles ! O Dieu, quand donc viendrai-je dans la joie de votre présence ? »

Une seconde peine est le supplice du feu. La doctrine unanime des saints et des docteurs affirme qu'il y a dans le purgatoire un feu purificateur, dont la rigueur diffère de celui de l'enfer seulement parce qu'il ne doit pas durer éternellement. Les âmes cesseront d'y souffrir lorsqu'elles seront purifiées de toute souillure de péché.

Ah ! combien leur sort est à plaindre ! Brûler dans les ardeurs d'une flamme vengeresse, être torturées dans toutes leurs facultés, et ne pouvoir atteindre au repos par leurs propres moyens !

3. Voilà pourquoi elles font entendre ces cris déchirants, ces appels que l'Eglise nous redit dans l'office qu'elle célèbre en leur faveur : « Ayez pitié de nous, vous qui êtes nos amis ! Ecoutez les cris de la prière que nous vous adressons du fond de l'abîme. Ayez pitié de nous ; car nous sommes privées de la possession de Dieu pour lequel nous avons été faites et sans lequel il n'est pour nous aucun bonheur. Ayez pitié de nous, car nous brûlons dans des flammes que nous reconnaissons avoir méritées, mais dont l'ardeur nous fait cruellement souffrir. Ayez pitié de nous, vous qui êtes nos amis ! »

Ah ! mes frères, pourrions-nous rester insensibles à ces touchantes supplications ? Quand sur le bord de votre chemin vous rencontrez un pauvre qui vous crie sa faim, ou un malheureux à moitié broyé par un accident de

route, vous sentez votre cœur ému ; des larmes de pitié mouillent vos yeux, et vous faites tout votre possible pour soulager une si grande infortune.

! Eh bien ! mes frères, voilà des âmes innombrables qui souffrent d'indicibles tourments ; âmes de parents, âmes d'amis, âmes d'étrangers, mais qu'importe ? toutes sont des âmes dans la peine, qui implorent votre pitié. Vous pourriez leur procurer un soulagement efficace ; vous pourriez même mettre fin à leurs douleurs ; et vous ne le feriez pas ? Oh non ! Je ne puis le croire ; j'ai une trop juste opinion de votre bon cœur ; et je me tiens pour assuré que votre compassion ne demeurera pas stérile en face de leur malheur.

4. Le premier moyen que vous avez pour soulager ces âmes, c'est la prière adressée à Dieu en leur faveur. « C'est une sainte et salutaire pensée, nous dit l'Esprit-Saint, de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés des souffrances vengeresses de leurs péchés. »

Cette prière inspirée par un sentiment de sincère pitié est toute-puissante sur le cœur de Dieu. Elle apaise sa juste colère, elle désarme son bras ; et il envoie son ange de lumière et de paix tirer de leur prison ces âmes affligées pour lesquelles vous aurez prié, briser leurs chaînes de feu et les conduire au séjour du repos éternel.

Priez donc, mes frères, priez beaucoup pour les âmes du purgatoire. Ajoutez quelques oraisons à celles que vous récitez habituellement ; appliquez l'intention spéciale de leur soulagement à vos prières quotidiennes. Ainsi votre pitié leur sera vraiment secourable ; elle obtiendra un double mérite, car elle fera un grand bien à ces âmes, et elle vous procurera à vous-mêmes les grâces que Dieu accorde toujours à la charité compatissante.

II. — Voix de la justice

Vous avez entendu, mes frères, la voix douloureuse qui sollicite votre pitié, pour vous engager à secourir les âmes retenues dans le purgatoire. Une seconde voix, non moins pressante, vous conjure encore de ne pas omettre une si bonne œuvre. C'est celle de la justice : justice envers Dieu, justice aussi envers ces âmes malheureuses.

Etre juste, mes frères, c'est rendre à chacun ce qui lui appartient, à Dieu la gloire et de dignes hommages ; à notre prochain la réparation de nos torts et la reconnaissance pour le bien reçu.

1. Dieu a créé tous les êtres, l'homme principalement, afin qu'ils reconnaissent ses perfections infinies et lui rendent l'honneur dû à sa souveraine grandeur. C'est au ciel qu'il reçoit cet hommage parfait, qui le glorifie d'une manière digne de sa suprême majesté. Aussi tirer une âme d'un abîme de misères et

la faire entrer dans le ciel où elle rendra cet excellent hommage de la créature à son Créateur, c'est augmenter la gloire de Dieu ; c'est en quelque sorte lui rendre service que de satisfaire pour ces âmes et hâter leur entrée dans les parvis éternels. Elles sont saintes, confirmées en grâce et par conséquent dans l'état le plus propre à glorifier Dieu. Lui-même les aime d'un amour paternel. Sa justice cependant, à cause de leurs fautes non expiées, veut qu'elles souffrent, demeurent éloignées de lui et ne lui rendent pas encore les adorations parfaites que lui adressent les élus confirmés dans la gloire.

C'est à vous, mes frères, qu'il réserve de faire cesser cet état, de payer les dernières dettes de ces âmes et de leur permettre d'offrir à leur souverain Maître ces adorations qu'il attend d'elles.

Ah ! combien vous réjouirez le cœur de Dieu en accomplissant une œuvre si belle ! Vous accroîtrez l'éclat de ses perfections infinies en lui envoyant au ciel des adorateurs dignes de lui, quand par vos suffrages vous permettrez aux âmes du purgatoire de sortir du lieu de leur affliction, et de se jeter dans son sein, enflammées de joie et de gratitude. N'est-ce pas là un acte souverainement juste envers Dieu, et digne par là-même de votre pieux empressement ?

2. Si de ces hauteurs nous descendons à des considérations plus pratiques à notre égard, nous verrons que là encore la justice nous fait un devoir de soulager les défunts.

On doit, en stricte équité, réparer les torts que l'on a eus envers le prochain. Mais qui donc n'a jamais été une cause de péché pour autrui ? Il y a certainement en purgatoire des âmes qui pendant leur vie terrestre se sont trouvées en relations avec nous et que nous avons peut-être portées au mal, scandalisées par notre conduite ; peut-être avons-nous provoqué chez elles la calomnie, les médisances, les jugements téméraires. Nous les avons incitées à la colère, à l'intempérance, à des choses pires encore ; que sais-je ? Il y a tant de manières de porter au mal, dont nous sommes responsables devant Dieu !

Or ces âmes souffrent pour ces péchés dont nous avons plus ou moins été la cause ou l'occasion. Ce nous est donc une obligation de justice de réparer nos torts envers elles ; et nous ne pouvons le faire qu'en ne négligeant rien de ce qui peut abrégier leurs souffrances.

3. La reconnaissance aussi est une forme de la justice. Il y a des ancêtres, des parents, de nombreux bienfaiteurs qui ont usé leurs forces à vous procurer le pain que vous mangez et le bien-être dont vous jouissez. Ils sont morts. Ne leur devez-vous plus rien ? Comment payerez-vous la dette sacrée que leur trop grand amour pour vous leur a fait

contracter devant la justice divine? Vivants, ils ont peut-être plus travaillé à votre fortune qu'au service de Dieu. Maintenant ils expient cette faute dans de cruels tourments. Où serait votre reconnaissance, si vous restiez insensibles à leurs maux? Leur corps s'est dissous dans la corruption du tombeau; mais leur esprit, leur volonté, leur intelligence, leur amour, leur âme en un mot, a survécu à cette ruine de leur prison terrestre. Elle vous appelle; elle vous conjure de leur rendre un peu du bien qu'ils vous ont fait. Elle souffre des peines terribles et vous supplie de les adoucir ou d'en hâter la fin. Âme d'un père ou d'une mère bien-aimée; âme d'un frère ou d'une bonne sœur; âme d'un époux ou d'une épouse tendrement chérie, les entendez-vous qui implorent le juste secours de votre gratitude?

Oh non! Vous ne voudrez pas ne rien faire pour elles. Votre cœur ne voudra négliger aucun moyen de les assister.

4. Ces moyens, avec la prière dont je vous ai parlé, sont toutes vos bonnes œuvres, dont vous pouvez leur appliquer la valeur satisfactoire. Toute action accomplie avec une pieuse intention, et offerte à Dieu en vue de soulager telle ou telle âme souffrante du purgatoire, est acceptée par la miséricorde divine, et profite véritablement à cette âme. Dieu reçoit les satisfactions dont nous nous dépouillons, et les applique aux âmes du purgatoire dans la mesure dont il juge bon de les en faire bénéficier.

Nous pouvons donc offrir à cette intention les aumônes, les jeûnes, les mortifications, les souffrances, tous les actes de piété; et, sans que nous perdions notre mérite personnel, ces œuvres servent à la délivrance des prisonnières de la justice divine.

Ainsi, mes frères, avec une larme de repentir, avec un acte de foi et d'amour, avec un sacrifice, si léger soit-il, vous pouvez faire des prodiges. Endurez le froid, supportez la chaleur incommode, offrez la douleur d'une blessure ou d'un accès de fièvre, privez-vous d'une jouissance légitime, et vous rafraîchirez ces âmes qui brûlent dans les flammes purificatrices. Mais surtout donnez quelques pièces de monnaie aux pauvres, récitez un chapelet, faites un chemin de croix, gagnez quelques indulgences à leur intention; vous payerez ainsi leurs dettes et abrégerez leurs peines.

Oh! l'admirable commerce entre les vivants et les morts, qui est la miséricordieuse communion des saints! Le fils paye pour son père, le pauvre pour le riche; la vertu de chacun devient un bien commun pour tous ces malheureux; et votre justice est imputée au bénéfice de ceux qui ne peuvent rien faire pour l'amélioration de leur sort. Que ce soit donc là pour vous, mes frères, un puissant encouragement à multiplier ainsi vos bonnes œuvres,

grâce auxquelles vous porterez, dans les souffrances du purgatoire, le rafraîchissement, la lumière et la paix. Vous procurerez ainsi à ces âmes de précieux avantages; en faisant acte de juste reconnaissance, vous vous rendrez vous-mêmes participants de grâces très efficaces pour votre propre salut.

III. — *Voix de l'intérêt*

C'est donc vraiment, mes frères, la voix de votre meilleur intérêt qui, en troisième lieu, vous sollicite de ne négliger aucun effort, aucune pratique en votre pouvoir, afin de soulager les âmes des fidèles défunts.

1. En apaisant la justice de Dieu à leur égard, vous l'apaisez pour vous-mêmes. Car N.-S. a dit: « On se servira pour vous de la mesure dont vous vous serez servis pour les autres. » Dieu vous traitera donc avec bonté, miséricorde et générosité, quand vous paraîtrez à son tribunal, si vous-mêmes avez été généreux envers les âmes souffrantes. Il inspirera à d'autres la pensée de faire pour vous ce que vous aurez fait pour elles.

Si au contraire vous vous désintéressez de leur soulagement, par un juste retour Dieu permettra que personne ne s'occupe de votre délivrance. Ceux qui auront négligé leurs défunts, dit un grave docteur, seront privés après leur mort de tout secours, et il leur faudra subir dans toute sa rigueur la punition méritée, sans que personne intervienne pour en adoucir la dureté ni en abréger la durée.

2. Mais vos plus dévoués protecteurs seront les âmes mêmes dont vous aurez avancé la délivrance. Elles auront une immense reconnaissance du bien que vous leur aurez procuré; car ces âmes sanctifiées ne connaissent ni l'oubli, ni l'ingratitude.

Elles n'attendent pas leur entrée au ciel pour s'intéresser à votre bonheur. Encore dans le lieu de leur purification, elles commenceront à prier pour vous et à vous obtenir les grâces de salut; car si elles ne peuvent rien pour elles-mêmes, elles peuvent beaucoup pour nous. C'est le sentiment des plus doctes théologiens. Ces âmes en effet sont très agréables à Dieu, puissantes sur son cœur; et lui-même, fidèle à sa promesse, ne manquera pas de les exaucer.

Combien, mes frères, cette pensée est douce et consolante! Grâce à cet échange de prières, la mort elle-même devient impuissante à nous séparer de ceux que nous avons aimés. Grâce à cet échange de prières, nous pouvons, en quelque sorte, continuer à vivre en famille avec ces chères âmes; nous pouvons leur parler, partout et toujours, à la maison, à l'église, à la campagne ou dans la ville. Nous les soulageons: elles nous assistent. Nous les faisons participer à nos sacrifices, à nos peines acceptées dans leur intérêt: elles intercedent ardem-

ment pour obtenir notre salut. Nous n'entendons pas la réponse de leur gratitude ; mais nous savons que Dieu l'entend pour nous ; car qui pourrait dire toutes les grâces, toutes les faveurs obtenues par l'intercession de ces âmes reconnaissantes ?

3. Mais c'est surtout lorsqu'elles seront arrivées au ciel qu'elles s'acquitteront envers nous de leur dette. Elles n'auront pas de repos, si je puis m'exprimer ainsi, qu'elles n'aient fait parvenir au bonheur dont elles jouissent elles-mêmes ceux qui les auront aidées à le posséder plus vite.

Au témoignage d'un pieux serviteur de Dieu, rien n'est beau, rien n'est touchant comme le spectacle offert par la délivrance d'une âme du purgatoire.

L'ange du Seigneur apparaît au milieu des ténèbres de cette affreuse prison : « Sois heureuse, âme privilégiée, lui dit-il. Le temps de tes souffrances est abrégé ; il est fini. — Il est fini ? Et comment ? Je croyais avoir encore un long temps d'expiation à subir. — C'est vrai ; mais telle personne, tel ami a satisfait pour toi à la justice de Dieu. — Oh ! béni soit mon bienfaiteur ! Je ne l'oublierai jamais ; et ma reconnaissance sera d'autant plus vive, que plus grandes étaient mes douleurs. »

Et aussitôt, rejetant ses chaînes de feu, cette âme sort des flammes, tout enveloppée de lumière. Elle s'élance vers le ciel où l'accueille la foule des bienheureux. Elle entre dans les parvis sacrés, accompagnée de la troupe des anges et des archanges. C'est une fête, une jubilation ineffable pour toute la cour céleste. Mais ce qui éclate surtout dans une pareille allégresse, c'est la gratitude de cette âme délivrée, dont le premier acte est une prière à Dieu pour ses bienfaiteurs : « Seigneur, sauvez ceux dont la pitié m'a conduite au sein d'un si grand bonheur. »

4. La plus efficace des prières qui puissent être offertes pour une si belle œuvre, c'est, mes frères, le saint sacrifice de la messe. Dans sa célébration, il y a toujours une partie de ses fruits qui s'applique aux âmes du purgatoire. On l'appelle le *Memento des morts*. Mais si la messe est dite exclusivement pour telle ou telle personne, tous les fruits lui en sont appliqués, dans la mesure qu'il plaît à Dieu d'accorder. Tandis que nos prières personnelles ne tirent leur mérite que de nos dispositions, souvent bien imparfaites ; à la prière de la messe c'est Jésus-Christ même qui prie, ce sont ses satisfactions qui agissent. Le prêtre n'est que son délégué, et sa prière est toujours efficace, quelles que soient ses dispositions, parce que les demandes d'un délégué tirent leur valeur de celui qu'il représente.

Voilà pourquoi, mes frères, partout et toujours la messe a été la meilleure prière pour les morts ; toujours on la demande à leur inten-

tion, soit messe solennelle, soit messe privée. Elle possède une souveraine efficacité pour les soulager et les délivrer. Chaque jour elle tire de leurs tourments des âmes innombrables, puisque l'Eglise l'offre chaque jour, sans interruption, sur tous les points de la terre.

**

Vous avez entendu, mes frères, les voix éplo-
rées qui vous sollicitent de coopérer au soula-
gement des âmes du purgatoire. Empressez-
vous donc d'employer tous vos pieux efforts à
la rédemption de ces chères captives. Trans-
portées de leur douloureuse prison au sein de
la gloire, elles vous en auront une reconnais-
sance impérissable ; devenues les élus du para-
dis, elles vous aideront à les rejoindre ; les
anges applaudiront à votre charité ; et Dieu lui-
même vous bénira. et préparera votre place
dans la légion de ces nouveaux bienheureux.
Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE

(15 octobre)

SES ÉPREUVES ET SES JOIES SPIRITUELLES

Foris pugnae, intus timores.
Au dehors des combats, au
dedans des craintes.
(II Cor., VII, 5).

S. Paul était inquiet touchant les dispositions de ses chers Corinthiens qu'il avait dû reprendre avec sévérité et qui regimbaient. Son âme demeurait en proie à l'angoisse. Ecouteraient-ils sa parole ? Repousseraient-ils les avances affectueuses qu'il leur faisait par l'entremise de Tite, son fidèle disciple ? Verrait-il enfin s'écrouler cette belle œuvre de son apostolat infatigable ? Telles étaient les questions douloureuses qu'il se posait, et dans la seconde lettre qu'il leur adresse, il peint ainsi son état d'âme : « Au dehors je ne vois que des combats, au dedans je n'éprouve que des terreurs. » *Foris pugnae, intus timores.*

Ces paroles me paraissent s'appliquer exactement à sainte Thérèse après sa conversion. Au dedans ce sont aussi des craintes, des luttes pénibles contre elle-même, particulièrement contre son cœur, qui s'attachait si facilement aux créatures, contre le démon qui s'efforçait de lui faire abandonner l'oraison. Au dehors ce sont des persécutions, d'autant plus décourageantes qu'elles lui viennent des gens de bien, de ses propres directeurs, qui la conduisent par des voies obscures et pénibles. Voilà les *épreuves*.

Mais Dieu qui daigna consoler le grand Apôtre par les bonnes nouvelles que lui apportait son cher disciple, se chargea lui-même de rendre à sa douce servante la paix par les

grâces de courage et de réconfort qu'il lui prodigua, par le calme intérieur, les délices de l'oraison et les ravissements. Voilà les *consolations*.

I

Il est rare que nous nous donnions complètement, généreusement à Dieu. Nous accordons ceci, mais nous retenons cela. « Nous lui présentons la rente où les fruits, dit notre sainte, et nous gardons pour nous le capital et la propriété. » C'est une dévotion par trop facile, et comment alors oser prétendre aux consolations spirituelles ? « C'est impossible, ajoute-t-elle, les deux choses ne vont pas ensemble. » Et elle le ressentait cruellement. Alors le démon intervenait qui lui grossissait ses manquements et lui montrait des péchés où il n'y avait que des imperfections. Il abattait ainsi ses forces, lui persuadant qu'elle n'était capable d'aucun bien, qu'elle ne pouvait sans orgueil vouloir imiter les saints, elle qui n'était qu'une pauvre pécheresse ; et il la confinait dans la crainte et dans le découragement.

Qui de nous n'a éprouvé de ces défaillances et de ces tristesses qui diminuent l'énergie et influent défavorablement sur la volonté, même sur la santé ? Rappelons-nous l'exemple de sainte Thérèse. Elle était accablée dans son esprit, malade dans son corps. Le démon profitait de cet état d'esprit et de cette faiblesse physique pour la déconcerter et la convaincre qu'elle n'était bonne à rien. Il lui disait : « Vous allez être malade si vous continuez vos austérités, vous avez besoin aussi de repos ! » Alors elle lui répondait : « Peu importe que je meure ! Non, ce n'est pas de repos que j'ai besoin, mais de croix ! » Et il la laissait ; par son énergie elle avait triomphé.

J'ai dit qu'elle avait aussi à lutter contre son cœur. Elle se complaisait à aimer et à être aimée. Ses amitiés d'ailleurs étaient très innocentes. Ses amies, elle les aimait en Dieu et pour Dieu, mais son âme ardente tenait beaucoup à ces affections qui étaient pures sans doute, mais qui s'interposaient entre elle et le ciel et l'empêchaient de s'unir intimement et complètement à Jésus-Christ.

Son directeur, le P. Balthazar Alvarez, l'adjurait d'y renoncer, mais elle y trouvait tant de douceur qu'elle n'avait pas la force de les rompre. Elle invoquait d'ailleurs des raisons bien spécieuses et en apparence bien vraies pour les garder : « Ai-je bien le droit de les briser ? disait-elle. La reconnaissance elle-même me le défend, car ces personnes que j'aime m'ont fait beaucoup de bien. Ces relations n'offensent pas Dieu, je puis donc les poursuivre. Pourquoi serais-je obligée à être ingrate ? »

Que répondre à des raisons si plausibles ? Pourquoi faire de la peine à des âmes à qui elle avait tant d'obligations ? Une rupture qu'el-

les ne comprendraient pas ne les détournerait-elle pas plutôt de Dieu et des voies spirituelles ? N'était-ce pas encore l'amour de Dieu qui lui faisait un devoir de conserver ses affections qui, par ailleurs, lui étaient si chères ?

Comme nos passions nous rendent subtils et éloquents ! Comme nous sommes habiles à nous rassurer par des considérations aussi fausses que séduisantes, et à nous former notre conscience à notre guise, à l'aide de prétextes colorés d'amour du devoir et d'amour de Dieu !

Son directeur, qui voyait clair dans cette âme, qui, si franche pourtant, se déguisait à elle-même sans le vouloir, insiste pour qu'elle consulte Dieu dans la prière, en invoquant l'Esprit créateur de la vie surnaturelle. Comme elle est pleinement obéissante, elle récite l'hymne si élevée et si lumineuse, la prière par excellence au Saint-Esprit, le *Veni Creator* ; elle le redit après une fervente oraison où elle proteste à Dieu qu'elle ne veut que ce qu'il veut, qu'elle agira aussitôt suivant les lumières qui lui montreront sa voie et, dans un ravissement qui la subjuguait, elle entend ces paroles : « Je ne veux plus que tu converses avec les hommes, mais seulement avec les anges. »

« Les paroles de Dieu font ce qu'elles disent, » raconte-t-elle. L'Esprit créateur change son cœur et lui inspire une résolution inébranlable de renoncer à tout ce qui l'attache encore au monde. Elle rompt ses amitiés qui faisaient en quelque sorte partie d'elle-même. Je me trompe : en les rompant, elle leur donne une forme et une force surnaturelles qui leur manquaient. Ses amies ne l'accusèrent point d'ingratitude, car elles se sentaient aimées autrement, mais plus puissamment, et « ma conduite, ajoute-t-elle, loin de porter préjudice à qui que ce soit, fit le plus grand bien aux personnes que j'aimais si tendrement. »

Le défaut de nos amitiés, même des meilleures, c'est qu'elles restent trop naturelles. Je veux qu'elles ne soient pas coupables, mais elles reposent sur des qualités extérieures, le talent, la bonne grâce, parfois sur une ressemblance de caractère et sur une similitude de goûts mondains. Du moment que vous aimez quelqu'un, c'est que vous lui voulez du bien ; sachez donc que plus vous élèverez et épurez votre affection, plus vous ferez de bien à vos amis, car l'amitié alors c'est la pensée, la prière constante de deux âmes qui s'aiment devant Dieu et pour Dieu, qui comprennent que cette union chrétienne commence sur la terre et se continue, s'achève, se consomme au ciel sans changer de nature.

C'est ainsi qu'aimait sainte Thérèse. Il lui en coûta de faire le sacrifice de ses affections du monde, parce que son cœur s'y cramponnait fortement, parce qu'elle était partout la bienvenue, partout admirée et que la nature y

trouvait son compte ; mais quand elle sut que pour convertir les hommes il faut converser avec les anges, elle renonça généreusement à ces amitiés qui diminuaient sa ferveur, ou plutôt elle les transforma, elle les transfigura, elle les éleva jusqu'au ciel pour qu'elles n'eussent plus rien de terrestre, jusqu'à Dieu.

Cette générosité d'âme mit-elle au moins un terme aux épreuves de notre sainte ? Non, car la tentation est toujours nécessaire, au dire de l'Écriture, aux meilleurs élus de Dieu. Sainte Thérèse connut l'épreuve la plus dure de toutes : celle qui nous vient des gens de bien.

Ses directeurs, on le conçoit sans peine, ne furent pas toujours à la hauteur de cette nature extraordinaire. Plusieurs, même des meilleurs, ne comprirent rien aux faveurs qu'elle recevait dans l'oraison, et comme ils l'estimaient beaucoup, ils s'en entretenaient ensemble, cherchant à les expliquer et redoutant par dessus tout qu'elle ne fût victime des artifices du démon. Et voilà qu'un jour ces hommes vénérables et pieux lui firent dire qu'en effet ils la croyaient le jouet de Satan, qu'elle devait communier moins souvent, éviter la solitude et chercher des distractions.

Et c'était son confesseur, le P. Balthazar, ordinairement si éclairé, qui lui transmettait cette décision ! Il est vrai qu'il ajoutait : « Quand même ce serait le démon, celui-ci ne pourrait vous nuire en rien, puisque vous êtes fidèle à ne pas offenser Dieu ! » Mais elle n'en demeurerait pas moins sous la terreur d'être l'objet des entreprises diaboliques. De plus, loin de la relever, son confesseur la privait encore de ses heures de solitude, il la privait de ses communions. Vingt jours durant il lui est interdit de recevoir son cher Sauveur, sa consolation et sa force ! Comment vivre ainsi sans oraison, sans communion ? Comme ces hommes très pieux et très bons font sans le savoir, par la permission de Dieu, l'œuvre du démon !

Jamais elle n'a été si malheureuse. Abandonnée de ses appuis terrestres, elle se réfugia au fond d'un oratoire et là, brisée par la souffrance, en proie à un trouble indicible, elle implore pendant des heures le Sauveur, qui lui-même s'obstine à prolonger l'épreuve. Mais quand il la voit accablée, résignée dans sa plainte, prête à défaillir d'angoisse sans qu'une parole amère monte à ses lèvres, il s'approche d'elle et lui dit : « Ne crains rien, ma fille, car c'est moi. Je ne t'abandonnerai pas, ne crains rien ! » Aussitôt elle lui sourit, elle se relève, elle se reproche d'avoir pu douter du bon Maître un seul instant et s'écrie : « Oh ! que Dieu est puissant ! Que Dieu est bon ! »

Cependant l'orage ne se calme point. Le peuple, qui ne la connaît que d'après de vagues rumeurs, la calomnie et la traite de folle ; les

doctes persistent à voir dans ses visions l'action du démon et parlent de l'exorciser. Un confesseur, à qui elle s'adresse en l'absence de son directeur habituel, lui enjoint de se signer quand le mauvais esprit lui apparaîtrait. Or elle sait bien que Celui qui lui apparaît c'est Jésus en personne. Quelles épreuves et qui dureront toute sa vie ! car lorsqu'elle travaillera à la réforme de l'Ordre du Carmel et bâtira ses nombreux monastères, elle n'aura, dit Bossuet, « ni fonds pour leur subsistance, ni crédit pour en avancer l'établissement. Toutes les puissances s'uniront contre elle, j'entends et les ecclésiastiques et les séculiers, » avec une incroyable opiniâtreté.

Mais Dieu va lui venir en aide et lui envoyer des secours, des joies spirituelles, en proportion de ses épreuves.

II

Le démon avait essayé de la dégoûter de l'oraison, et il y avait réussi, en lui représentant qu'elle n'était pas digne de parler à Dieu, à cause de la grandeur de ses fautes. Mais elle a fini par deviner le piège, elle a déploré son aveuglement passager. « Notre ennemi va bien à ses fins quand il nous éloigne de l'oraison, dit-elle, car il sait, le perfide, qu'une âme fidèle à la prière est perdue pour lui et que les fautes mêmes où il l'entraîne, serviront, par la bonté de Dieu, à redoubler sa ferveur. »

Ses fautes en effet lui ont été utiles, elle se les rappelle quand elle sent sa ferveur diminuer. Ce qui la sauve, c'est son courage. « Dieu demande des âmes courageuses, fait-elle remarquer, il les aime pourvu qu'elles soient humbles, et si bientôt les forces leur manquent, si comme le jeune oiseau dont les ailes sont encore faibles, elles se fatiguent et sont contraintes de respirer, elles ont parcouru déjà néanmoins un immense espace. »

Retenons ces paroles illuminatrices : « Dieu demande des âmes courageuses, » et quelle que soit notre tiédeur, quand même nous aurions du dégoût pour la prière, ayons l'énergie de continuer à prier, sachant que la tiédeur et le dégoût sont des tentations et que si nous sommes fidèles à la prière, nous sommes perdus pour le démon. Si nous croyons notre sainte, notre âme ressemble à un sol ingrat et couvert de ronces dont nous devons faire le jardin du Seigneur. Le Maître du jardin arrache les mauvaises herbes et les remplace par de bonnes. A nous d'élever ces plantes et de les arroser, « afin qu'elles portent de belles fleurs dont le parfum réjouira Notre-Seigneur. »

C'est par l'oraison qu'on les arrose. Sainte Thérèse nous apprend qu'il y a quatre moyens d'arroser un jardin. On peut tirer de l'eau du puits à force de bras, et « c'est un rude travail » ; ou la tirer à l'aide d'une pompe, ce qui est moins dur, ou bien en détournant l'eau

d'une rivière ou d'un ruisseau ; ou enfin par une pluie abondante. Ce sont les quatre degrés d'oraison : l'oraison de recueillement, de quiétude, de ravissement et d'union. Nous ne la suivrons pas sur ces sommets ; heureux si nous gardons l'amour de l'oraison commune et si nous nous inspirons de ses pratiques ordinaires, où elle trouve à la fin tant de joie.

Elle se plaît à méditer sur les mystères de la vie du Sauveur, en particulier sur son oraison au jardin des Oliviers ; elle se place près de lui « pour lui tenir compagnie, » elle console sa tristesse, elle voudrait essuyer son front divin, mais « le souvenir de ses fautes la retient. » Elle n'ose encore prier sans le secours d'un livre : elle fait une petite lecture ou une plus grande, suivant la grâce qui lui est accordée.

Tout la porte vers Dieu, même les beautés de la nature, « la vue des champs, de l'eau, des fleurs » ; elle lit dans toutes ces choses la bonté du Créateur ; son cœur s'élève vers lui en le bénissant de ses bienfaits et en lui demandant pardon d'être aussi ingrate envers lui.

Elle voudrait voir constamment Jésus-Christ, mais elle a le courage de faire l'abnégation intérieure de toutes les consolations spirituelles : il lui suffit de demeurer en sa compagnie et de sentir qu'elle n'est pas rejetée. « L'âme qui le voit ainsi sans cesse devant elle s'enflamme peu à peu d'un tendre amour pour lui ; elle lui parle ; elle l'implore, si elle est dans le besoin ; elle se plaint à lui, si elle est dans la peine ; elle se réjouit avec lui, si elle est dans l'allégresse. » Peu à peu l'esprit de crainte disparaît, elle s'abandonne en toute confiance à son Sauveur, maintenue dans l'oraison par l'esprit de force, qui est sa note dominante.

Nous voici loin de l'époque où elle était, dit-elle, moins préoccupée du sujet de son oraison, que du désir d'entendre l'horloge sonner la fin de l'heure de la prière. Dieu la récompense de sa persévérance à poursuivre l'oraison malgré vingt années d'aridité et de tristesse mortelle. Elle monte peu à peu les degrés de l'échelle mystique, jusqu'à la contemplation, à l'extase, au ravissement, jusqu'à cette union intime avec Dieu où elle exhale son amour par des chants admirables : « Je vis sans vivre en moi et j'espère une vie si haute que je meurs de ne mourir pas. » — « Je vis sans vivre en moi, » s'écrie Bossuet. Si vous n'êtes plus en vous-même, quelle force vous a enlevée, sinon celle de votre espérance ! O transports inconnus du monde, mais que Dieu fait sentir aux saints avec des douceurs ravissantes¹.

Mais l'âme n'est pas faite pour habiter perpétuellement ici-bas sur les sommets célestes :

nous sommes toujours dans la voie de l'épreuve et nous avons vu combien celle-ci fut pénible à notre sainte : épreuves intérieures où Dieu se cache, pour lui montrer qu'elle ne peut rien sans lui ; épreuves du dehors où ceux qui croient le mieux la connaître lui démontrent que ce qui se passe en elle est l'œuvre du démon, et la privent même du bonheur de communier. Dieu lui reste seul, mais elle sait qu'elle n'est pas abandonnée. Plus elle est délaissée par les hommes, plus Jésus-Christ lui multiplie les leçons et les faveurs, plus les apparitions se font nombreuses.

La première leçon qu'elle reçoit est celle-ci qui lui enseigne la nécessité de souffrir. Elle voulait quitter son confesseur, le P. Balthazar, pour ses inexorables rigueurs : « Ma fille, lui dit le bon Maître, tu ne dois pas te flatter d'être obéissante, si tu n'es bien déterminée à souffrir. Regarde ce que j'ai souffert moi-même, et tout te deviendra facile. » Or elle veut être obéissante, elle demeurera donc dans les liens de l'obéissance à l'égard de « ce père de son âme, » qu'elle « aime bien, si peu gracieux qu'il soit pour elle, » et de plus en plus elle se plongera dans la méditation de la Passion. Ainsi tout lui devient facile.

Jésus lui accorde une autre faveur un jour que ses supérieurs lui interdisent la lecture de certains livres de spiritualité réputés dangereux : « Ne t'affliges pas, ma fille, je te donnerai un livre vivant. » Désormais elle a le sentiment que le Sauveur est là, à côté d'elle, marchant près d'elle. Et c'est une vision véritable, car « elle le voit clairement sans l'intermédiaire des sens ni de l'imagination. » Dans les jardins du couvent, comme dans sa cellule, Jésus reste auprès d'elle, comme pour la protéger, et elle ne peut détourner son cœur de l'Ami divin qui daigne l'accompagner partout, de Dieu devenu son ange gardien. Un jour il lui montre ses mains adorables, un autre jour son céleste visage ; enfin il lui apparaît dans toute sa très sainte humanité un matin qu'elle va communier. Dans quelle extase la jettent ces suaves manifestations ! Elle se fond en une reconnaissance inexprimable. Mais ses craintes lui reviennent : n'est-ce pas l'Ange de l'orgueil qui la séduit ? n'est-ce point le démon qui se transfigure en esprit de lumière ? On lui a tant répété que ses visions pourraient bien n'être que des artifices de Lucifer ! Mais le divin Maître ne la laisse pas longtemps dans cet état de souffrance, il se fait voir à elle dans une splendeur qui produit en elle l'évidence : « Il se montrait tellement maître de mon âme que j'en étais comme anéantie ! » Il lui apparaissait surtout tel qu'il était après sa résurrection dans l'état de gloire ; ou bien lorsqu'elle était triste, elle le voyait crucifié, couronné d'épines et portant sa croix. Qu'elle était heureuse de lire dans ce « livre vivant »

¹ Panégyrique de sainte Thérèse, 1^{er} point.

où elle apprenait que si nous sommes parfois au Thabor ici-bas, plus souvent encore nous gravissons le Calvaire.

Ah ! son Calvaire ! Jamais elle ne le connut plus douloureux que le jour où son confesseur lui ordonne de se signer lors de l'apparition de Jésus pour le repousser. Elle le fit pourtant, mais en se jetant à genoux et en s'écriant : « Vous le savez bien, Seigneur, si je me conduis ainsi à votre égard, c'est encore pour votre amour, c'est afin de me soumettre à ceux que vous avez établis dans votre Eglise pour me tenir votre place ! »

Et Jésus la bénit : « Console-toi, ma fille, lui dit-il, tu fais bien d'obéir. Moi je ferai connaître la vérité !¹ »

Cet acte de sainte Thérèse fut en effet héroïque, et il méritait cette grande récompense. Placée entre Jésus-Christ et l'Eglise représentée par son confesseur, elle eût pu mépriser celui-ci et invoquer l'autorité souveraine du Maître ; mais elle ne le fit point, elle eût craint de pécher par orgueil et par désobéissance. Avec l'amour de Jésus-Christ, le grand amour qui domine toute sa vie, c'est l'amour de l'Eglise. Elle se plaît à redire qu'elle est fière d'être l'enfant de l'Eglise. Celle-ci ne pouvait donc pas l'induire en une erreur définitive et funeste. L'esprit de Dieu repose sur elle, l'inspire et la conduit. Les hommes qui représentent l'Eglise peuvent se tromper ; Dieu réparera leurs erreurs lui-même ; il fera même que ces erreurs serviront au plus grand bien de l'âme obéissante, et augmenteront encore son attachement pour la sainte Eglise qui demeure seule la voie, la vérité et la vie.

PANÉGYRIQUE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

(17 octobre)

SA MISSION

*Audi, filia, et vide et inclina
aurem tuam.*

Ecoute, ma fille, vois et prête
l'oreille. (Ps. XLIV, 11).

Dans son couvent de Paray-le-Monial, la Bienheureuse Marguerite-Marie entendit cette voix divine au fond de son cœur, voix persistante et douce qui ne lui révéla que peu à peu les secrets desseins de Dieu touchant cette incomparable dévotion au Sacré-Cœur, qui est la joie des âmes sincèrement éprises de Jésus-Christ. Elle écouta, elle comprit, et elle continua à prêter l'oreille jusqu'à ce qu'eussent retenti les paroles des révélations décisives. Ce n'est pas que cette dévotion fût nouvelle, elle est aussi ancienne que l'Eglise, mais

c'est à notre temps, « à ces derniers siècles, » ainsi que disait sainte Jeanne de Chantal, qu'il était réservé de la connaître plus complètement et de la répandre.

Pour cela Dieu choisit une âme privilégiée, élue entre toutes, lentement formée et disposée : ce fut la bienheureuse Marguerite-Marie. Mais je le répète, cette *dévotion n'était pas nouvelle*. Dieu attendait l'heure propice où elle serait plus nécessaire aux hommes portés à se décourager, et *il se prépara un instrument* capable d'exécuter ses adorables volontés, un cœur qui la comprenne, une voix qui la définit et l'exprime.

I

La dévotion au Sacré-Cœur prit naissance à la Cène quand saint Jean, reposant sur la poitrine du Sauveur, y apprit les mystères de l'amour divin. Sa vie se passa à dire aux hommes ce qu'il avait senti et goûté, et ses discours, ses prédications, ses lettres ne respirèrent jamais que l'amour de Jésus-Christ, jailli du cœur du Maître bien-aimé. Quand sur le Calvaire Longin ouvrit avec sa lance le côté du Christ, il en sortit du sang et de l'eau, ce qui signifiait que son divin cœur s'était donné tout entier et ne se réservait pas même une goutte de sang. L'Eglise, suivant la doctrine des Pères, en naquit, elle apparut toute rayonnante de grâce et de beauté, et alors s'appliqua la parole du Sauveur qui nous appelle tous : « Que celui qui a soif vienne et qu'il boive ! *Qui sitit veniat et bibat*¹. »

Les confesseurs, les martyrs sont venus, et ils y ont puisé la force de vivre et de mourir en chrétiens. Ainsi pendant la persécution qui éclata à Lyon avant la fin du deuxième siècle, les martyrs étonnèrent les païens par leur vaillance, particulièrement Blandine et Sanctus, et la lettre qui fut adressée par les chrétiens des Gaules aux évêques d'Asie porte que si Sanctus fit montre d'un courage surhumain, c'est qu'il était « arrosé et fortifié par la source d'eau vive qui jaillit du Cœur du Christ. »

Dans les Catacombes, les fidèles aimaient à représenter Jésus crucifié, le côté ouvert, et au pied de la croix l'Eglise présentant une coupe pour recueillir son sang précieux. Cette plaie du côté a inspiré une dévotion tendre et douce aux âmes les plus aimantes et aux plus saints docteurs, comme S. Augustin et S. Bernard, qui ont écrit à ce sujet les pages les plus enflammées de piété : « Votre saint côté, s'écrie S. Bernard, n'a été percé que pour nous ouvrir l'entrée de votre Cœur, et votre Cœur lui-même n'a été ouvert qu'afin que nous puissions habiter en lui dans la liberté et dans la paix². »

¹ S. Cypr., *De monte Sine et Sion*.

² S. Bern., *Tract. de Passione*, cap. III.

¹ *Sa Vie* par elle-même.

Trouver la liberté et la paix, la liberté des enfants de Dieu qui se sentent par la grâce de Dieu affranchis du mal, la paix que le monde ne donne pas et qu'il ne peut troubler, tel est le but et la jouissance suprême des saints qui marchent sur les traces de S. Jean et qui, comme lui, goûtent les délices du repos sur le cœur du Christ. Qui parviendrait en effet à leur enlever le bonheur intime et la sécurité? Quels revers et quelles persécutions pourraient les atteindre? Ils peuvent dire avec S. Paul: « Ni la tribulation, ni le glaive, ni l'angoisse, rien ne nous séparera de l'amour du Christ, » c'est-à-dire de son Cœur, qui est notre refuge assuré et notre citadelle inexpugnable.

Aussi bien c'est là que les âmes chrétiennes se donnent rendez-vous. Les circonstances nous éloignent les uns des autres, les séparations sont dures, on se quitte, les départs sont douloureux, quand et où se reverra-t-on? Alors on s'assigne le cœur de Jésus comme le lieu béni où l'on se retrouvera quand on le désirera. C'est l'histoire de S. Elzéar et de sainte Delphine que S. François de Sales nous raconte avec tant de charme. Sainte Delphine envoie demander à son époux des nouvelles de sa santé, il lui répond: « Je me porte fort bien, ma chère femme. Si vous voulez me voir, cherchez-moi en la plaie du côté de notre doux Jésus. C'est là que j'habite et que vous me trouverez; ailleurs vous me chercheriez pour néant¹. »

Non, jamais les âmes saintes n'ont ignoré la dévotion au Sacré-Cœur. Autant dire qu'elles auraient ignoré l'amour de Jésus-Christ; car le cœur n'est-il pas l'organe de l'amour? Et le Sauveur ne nous a-t-il pas aimés avec son cœur, comme il nous a instruits avec ses lèvres, comme il s'est transporté avec ses pieds divins au puits de Jacob pour y convertir la Samaritaine? Quelle est donc l'âme chrétienne qui n'adorerait pas son cœur brûlant d'amour pour nous, comme ses mains percées de clous pour notre salut?

Sainte Gertrude lui disait: « Mon Seigneur Jésus-Christ, je vous en supplie par votre Cœur transpercé d'une lance, percez le cœur de Gertrude des traits de votre amour! » Et Notre-Seigneur lui découvrit son côté ouvert et ajouta: « Regarde mon Cœur, je veux que ce soit ton temple! » — « Alors, raconte-t-elle, dire ce que je goûtai, ce que je vis, ce que j'entendis, cela n'appartient à aucune langue ni humaine ni angélique. » Le cœur de Jésus est bien le temple de la divinité, c'est pourquoi la sainte trouvait tant de délices à l'habiter. Comment après cela s'attacher aux voluptés et aux jouissances mondaines? Comme celles-ci paraissent fades, attristantes et répou-

gnantes! Quel plaisir en effet un ange trouverait-il à s'asseoir au plus magnifique des festins? Et comme ici c'est l'âme qui jouit, qu'est-ce que peuvent lui inspirer les voluptés terrestres sinon un immense dégoût, lorsqu'elle les considère de ce temple qui est le cœur de Jésus?

C'est bien ce que Notre-Seigneur fit comprendre à sainte Ludgarde toute jeune fille. Elle s'entretenait avec un jeune homme qui venait demander sa main; Jésus-Christ lui apparut soudain et lui découvrit son cœur sacré en lui disant: « Regarde ici ce que tu dois aimer: laisse là les attraits de l'amour humain et tu trouveras en mon Cœur d'ineffables délices. » Il voulait pour lui cette âme qui était toute pure et qui peut-être se serait perdue si elle avait suivi l'autre voie, il la gagna et plus tard aussi elle goûta combien le Seigneur est doux et que la plaie du Cœur divin est la source de toutes les bénédictions et de toutes les félicités qui ravissent l'âme.

Mais sainte Catherine de Sienne reçut des faveurs plus touchantes encore. Un jour qu'elle méditait sur ces paroles de David: « O Dieu, créez en moi un cœur nouveau! » elle vit le céleste Epoux s'approcher d'elle et la toucher au côté gauche. Elle éprouva à la fois une grande douleur et un bonheur extrême. Jésus lui avait pris son cœur, et il lui disait en lui montrant un cœur lumineux: « Ma fille, je t'ai enlevé ton cœur et je te donne le mien afin que tu vives à jamais en moi. » Aussi depuis ce temps son cœur brûla d'une telle ardeur que le feu matériel lui paraissait froid en comparaison. Tout le quatorzième siècle subit son influence et retentit de ses cris d'amour¹.

Si l'on passait en revue l'histoire de tous les saints, on se convaincrerait que pas un seul d'entre eux ne fut soustrait à l'amour du Cœur sacré de Jésus et que tous, depuis S. Ambroise jusqu'à sainte Rose de Lima, furent comblés de ses plus douces faveurs. Et cependant cette dévotion dont ils jouissent ils ne la répandent point, ils ne la font pas éclater dans leurs prédications, ils prêchent d'autres vérités, la Sainte Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie.

Pourquoi? C'est que ces vérités adorables suffisaient à leur époque où l'intelligence se plaisait à méditer les grandes vérités, où l'esprit recherchait cette forte nourriture, où la vie, conduite avec rectitude, était moins portée à s'écarter du droit chemin. On croyait à l'autorité, on écoutait l'Eglise. Les chrétiens n'étaient pas exempts de passions, mais ils savaient que ces passions sont mauvaises, ils les combattaient, ils luttèrent pour se relever s'ils tombaient, pour se maintenir dans la

¹ Introduction à la vie dévote, 2^e Partie, ch. XII.

¹ La B. Marguerite-Marie, par Mgr Bougaud, p. 171-175.

probité, la pureté, la bienveillance, le dévouement et la charité.

Quand parut la Bienheureuse Marguerite-Marie, la voix de Luther avait affranchi les passions. Le mal cessait d'être mal, on appelait le mal bien, et peu à peu on travailla à les diviniser, ces passions de la volupté et de la rapine que jusque-là condamnaient et flétrissaient également l'Eglise et la conscience humaine. Les scélérats commencèrent à se glorifier d'être des scélérats, les révoltes contre l'Eglise furent fomentées par les princes et par les peuples, par conséquent les révoltes contre Jésus-Christ, contre sa croix, contre son amour, contre son Cœur. Les hommes ne savaient plus combien il les avait aimés et combien il avait souffert pour eux. Il fallait le leur rappeler. Et puis, ce n'était que le commencement des grandes douleurs, *initia dolorum*. Viendraient bientôt des jours où les hommes se déclareraient les seuls maîtres du monde, où ils combattraient même l'idée de Dieu, où ils nieraient l'existence du Créateur, afin d'être plus libres et de commettre plus librement le mal. Ce serait le chaos dans les esprits, dans les lois, chez les peuples. Qui viendrait jeter un peu de lumière dans ce chaos et dire aux hommes : « Vous ne savez donc pas que vous êtes les créatures de Dieu et que Dieu a envoyé son Fils sur terre afin de vous racheter, de vous aimer, de souffrir pour vous, de vous instruire et de vous apprendre le prix de vos âmes ? Et ces chères âmes qu'il a tant aimées, vous allez les damner de gaieté de cœur et pour l'éternité ! » Il fallait aussi rassurer les fidèles qui se seraient découragés et leur dire : « L'amour dont le Christ vous a aimés est infini ; son Cœur est d'une puissance et d'une miséricorde inépuisables ; invoquez-le pour vous, pour ceux qui s'égarent, pour vos familles, pour vos amis, pour la France qui tombe : il relèvera les cœurs, les familles et les peuples, il l'a promis ! »

II

Pour prêcher cette doctrine d'espérance et de force, Dieu suscita d'abord un Ordre religieux. S. François de Sales, en instituant l'Ordre de la Visitation, avait l'intention de faire de ses filles des « visiteuses » de malades, des Marthes qui se répandraient dans les maisons, à travers les cités, à la recherche des misères physiques qui sont ordinairement la cause des misères morales. Mais cette œuvre, il était réservé à S. Vincent de Paul de l'accomplir par l'institution des Filles de la Charité. Les hommes qui s'abandonnent à Dieu ne savent jamais où Dieu les mène. Aussi le saint évêque de Genève disait-il plus tard : « Je n'ai pas fait ce que je voulais et j'ai fait ce que je ne voulais pas ! » Sans qu'il s'en doutât, la grâce

divine le dirigeait vers la dévotion du Sacré-Cœur, qui serait ainsi la grande pensée de sa vie. Il ne voyait pas où Dieu le conduisait, et il préparait un avenir qui lui demeurerait inconnu. Dès le 10 juin 1611, il donnait pour armes à la Visitation un cœur percé de deux flèches enfermé dans une couronne d'épines, et il écrivait à la Mère de Chantal : « Vraiment notre Congrégation est un ouvrage du Cœur de Jésus et de Marie. Le Sauveur mourant nous a enfantés par l'ouverture de son Sacré-Cœur. »

Les Marthes actives qu'il rêvait vont devenir des Madeleines contemplatives de son amour, de son divin Cœur qui est la source de l'amour. Elle ne verront plus le prochain, suivant la recommandation de leur saint fondateur, que « dans le cœur de Jésus, et comme à travers sa poitrine sacrée. » — « Là, disait-il, qui ne l'aimerait et qui ne supporterait ses défauts ? » Elles remercieront Dieu « de l'honneur qu'il leur a fait de lui confier son Cœur, » et sainte Chantal se fondera en reconnaissance pour cette grâce incomparable : Jésus en effet les a choisies pour les « Filles de son Cœur. » — « Qu'avons-nous fait à votre Bonté, s'écriera-t-elle, de nous avoir destiné ce trésor de toute éternité en ces derniers siècles ? »

Et cependant lorsqu'elle parlait ainsi, celle qui devait être l'instrument principal de la dévotion au Sacré-Cœur n'était pas encore née. Comme la Providence conduit les hommes par la main, où elle veut qu'ils aillent, sans qu'ils sachent que dans ses mains ils ne sont que des moyens qui ignorent leur fin !

C'est alors que le divin Maître éleva la B. Marguerite-Marie, la préparant lentement à sa mission, l'ornant des vertus particulièrement nécessaires à notre temps qui ignore la vertu parce qu'il ignore Dieu.

Notre grande passion, c'est la passion de jouir. Aussi professons-nous une haine profonde pour la souffrance. Et cependant Jésus-Christ n'a pas voulu jouir, il ne s'est pas complu en lui-même, *non sibi placuit*, et il a enduré les douleurs les plus épouvantables, afin de nous apprendre à souffrir, c'est-à-dire à vivre. C'est pourquoi la Bienheureuse s'attachait tellement à la souffrance que sans elle il lui semblait qu'elle ne vivait pas. Elle ne pouvait s'en passer. Si on l'eût laissée faire, raconte la Mère de Saumaise, elle eût « massacré son corps de veilles, de disciplines, et de toutes autres macérations. » Et cependant elle n'avait qu'une faible et misérable santé. « Il n'y a que la douleur qui me rende la vie supportable, » disait-elle. Lorsqu'elle souffrait, elle se sentait plus semblable au divin Maître et par conséquent plus proche de lui, plus proche de son cœur, car c'est pour l'amour de lui qu'elle souffrait, qu'elle se mortifiait sans se plaindre, qu'elle accomplissait des actes répugnants, comme de baiser à pleines lèvres des plaies

purulentes. Et elle en éprouvait une telle joie qu'elle eût voulu trouver chaque jour « de pareilles occasions » pour « apprendre à me vaincre, dit-elle, et à n'avoir que Dieu pour témoin. »

C'est par l'amour de la souffrance que Dieu commence toujours à façonner les âmes, et quand elles sont parvenues à surmonter les dégoûts physiques, il les pousse à aimer les mépris du monde. La joie de la Bienheureuse, c'était d'être ignorée et oubliée : « Si l'on se souvient de moi, disait-elle, que ce ne soit que pour me mépriser davantage. En vérité si l'on savait le désir que j'ai d'être humiliée et méprisée, je ne doute pas que la charité ne portât tout le monde à me satisfaire sur ce point ! » Et cela, elle le pensait du fond de l'âme.

Etre méprisée pour que Jésus-Christ parût seul, fût connu et adoré seul, sans que personne s'intéressât à la pauvre créature qu'elle était ! Telle était son ambition. Pourquoi ? C'est qu'elle savait que Jésus-Christ n'était pas aimé et qu'il est pourtant la seule lumière, la seule vie, le seul amour au monde !

« Il est venu dans le monde et le monde ne l'a pas connu, » et le monde continue à ne pas le connaître. Il y a une immense conspiration contre Dieu afin qu'il soit regardé comme un étranger dans cet univers qu'il a fait ; contre Jésus-Christ, afin que sa Rédemption soit inutile et que son sang ait été répandu pour rien. Conspiration inconcevable de haine voulue, organisée. Car Jésus-Christ c'est, même humainement, la plus parfaite représentation du bien, le modèle le plus admirable de la bonté que les hommes aient jamais vu. Il n'eût jamais à la bouche que des paroles d'amour, il ne distribua que des bienfaits. Si nous jouissons d'un peu de bonheur et de civilisation, c'est à lui, à ses enseignements, à son influence que nous le devons. Et il est haï ! Ce fait seul témoigne d'un complot vraiment diabolique contre lui et contre l'Eglise qui continue son œuvre.

Aussi, pour réparer tous ces oublis, tous ces outrages, la Bienheureuse prononçait-elle souvent et avec un accent d'amour indicible ce mot adorable : « Jésus-Christ ! Jésus-Christ ! » Elle aimait la souffrance, pour lui, mais surtout combien elle aimait sa présence ! Une vie sans amour de Jésus-Christ lui paraissait une vie morte, « la dernière des misères. » — « Pour aller à Jésus-Christ, ajoutait-elle, s'il me fallait marcher sur un chemin de flammes et les pieds nus, il me semble que cette peine ne me serait rien ! » Ses journées n'étaient remplies que d'un désir : le désir de l'Eucharistie. Et quand elle avait communiqué, elle demeurait « comme anéantie, mais avec une joie de ravissement tel que quelquefois pendant un demi-quart d'heure tout son intérieur était en profond silence pour entendre la voix de Celui

qu'elle aimait. » Durant ce profond silence elle écoutait, et Jésus achevait de parfaire son éducation d'amour, afin qu'elle l'aimât de plus en plus pour le faire aimer de tout l'univers.

Sainte émule de Thérèse d'Avila, elle déclarait qu'elle aimerait son doux Sauveur, « même en enfer, » et elle s'affligeait du nombre infini d'âmes rachetées par le sang précieux de Jésus-Christ qui ne l'aimeront pas. Elle voudrait, « si c'était sa volonté, » souffrir tous les tourments de l'enfer, « pourvu, dit-elle, que je vous aimasse autant qu'auraient pu vous aimer dans le ciel tous ceux qui souffriront toujours en enfer et qui ne vous y aimeront jamais ! »

Ce qui frappait ses compagnes, c'était son attitude immobile, à genoux, les mains jointes, pendant douze heures parfois, devant le Saint-Sacrement. Elle ne sentait pas si elle avait un corps « dans ce temps-là, » tant elle était absorbée par la présence divine et par la Passion du Sauveur.

Tel était l'instrument que Dieu s'était choisi et façonné pour répandre la dévotion au Sacré-Cœur, qu'avaient connue sainte Gertrude et sainte Catherine de Sienne, mais qu'elles n'avaient pas reçu mission de faire connaître aux peuples, alors plus croyants et plus fervents. C'est la dévotion qui nous sauvera, si nous l'avons au cœur comme la Bienheureuse, car Jésus-Christ a fait la promesse formelle de bénir les familles, de faire prospérer les peuples, de sauver les âmes si nous le demandons instamment à son Cœur Sacré.

Mais ne pensez-vous pas que pour être exaucés, il faut que nous ayons en nous quelques-unes de ces vertus, au moins initiales, qui rendaient la Bienheureuse si agréable à Jésus-Christ ? Comme elle, ne fuyons pas la souffrance : elle nous fait expier pour nous et pour les autres ; elle nous place sur la voie royale où le Sauveur est entré le premier, la voie du Calvaire qui conduit sûrement à la vie, au ciel. Ne nous préoccupons en rien des mépris du monde. Il ne comprend pas, et le peu qu'il comprend devient pour lui une leçon et un remords qui l'effarouchent. Souvenons-nous qu'à des situations désespérées il faut des remèdes énergiques. Souffrance, mépris, amour de Jésus-Christ et des âmes : voilà des forces auxquelles rien ne saurait résister, sur lesquelles les puissances de l'enfer viendront se briser.

EN VENTE A NOS BUREAUX

Réflexions pour la récitation du Saint Rosaire.
Brochure in-32 de 68 p., franco 0 fr. 30 (remises par nombre : 8 pour 6, 18 pour 12, 40 pour 25, 100 pour 50).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 octobris 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

La gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 16 octobre 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la Toussaint. — I. La vie éternelle, 753. — II. L'imitation des saints, 756. — III. Les petits saints, 759.

Avis paroissiaux. — La Toussaint, 763.

Petites Lectures. — XI. Il faut croire en Dieu, principe du mouvement et de la vie, 764.

Pour le soir de la Toussaint. — III. Les cloches de la Toussaint, voix du Ciel et voix du Purgatoire, 766.

SERMONS POUR LA TOUSSAINT

I

LA VIE ÉTERNELLE

Credo vitam eternam.
Je crois à la vie éternelle.

Mes frères,

L'homme qui, dans l'intérêt de sa fortune terrestre, entreprend un difficile et important voyage, dirige toutes ses pensées, tous ses désirs vers le terme de sa route, tant qu'il ne l'a pas atteint. Les enfants de lumière, hélas ! sont moins avisés que les enfants du siècle. Nous sommes tous en route pour l'éternité, le voyage est de capitale importance ; néanmoins nous ne songeons que rarement, que péniblement, au but vers lequel nous allons. Du moins, en cette belle fête de la Toussaint qui emporte toutes nos pensées vers la vie éternelle, réparons notre coupable négligence. Aujourd'hui l'Eglise célèbre les morts qui sont arrivés au ciel ; demain elle commémorera ceux qui achèvent leur purification avant d'y entrer. Le pays où sont les premiers et où seront bientôt les seconds, c'est le nôtre, mes frères, c'est la patrie vers laquelle nous nous acheminons à travers les routes de l'exil. Pauvres pèlerins que nous sommes, fixons donc nos pensées et nos désirs sur notre vraie patrie.

Trois raisons surtout nous empêchent d'estimer et de désirer, comme elle le mérite, la destinée que Dieu nous y prépare : nous oublions combien elle est belle ; nous ne croyons pas assez fortement à sa réalité ; enfin nous ne sommes pas assez convaincus de son caractère obligatoire. A ces trois mauvaises raisons je vais en opposer trois autres, tirées de l'Evangile et pour lesquelles nous devons l'estimer et la désirer par-dessus tout : c'est sa *sublimité*, sa *certitude*, sa *nécessité*.

I

La vie éternelle que l'Evangile nous promet est quelque chose de si beau qu'elle dépasse tout ce que nous pouvons imaginer. C'est une félicité surnaturelle qui dépasse infiniment toutes nos conceptions, toutes nos capacités.

Je suppose que Dieu vous apparaisse sous une forme sensible, qu'il vous remette un livre dont toutes les pages sont blanches et qu'il vous dise : « Mettez-y par écrit tout ce que vous pouvez désirer, je m'engage à satisfaire tous vos souhaits. » Il ne m'est pas difficile, mes frères, de deviner les désirs que vous exprimerez. Voici à peu près ce que vous écririez à Dieu : « Je veux être doué d'une éternelle jeunesse ; mener une vie sans fin dans un pays où règne un éternel printemps ; n'avoir à craindre ni la mort ni la moindre douleur ; posséder tout ce qui peut embellir et charmer l'existence, la richesse, le plaisir, la science, l'affection de mes semblables ; contempler dans l'univers l'infinie Beauté qui y rayonne de toute part, et sentir dans mon cœur pour l'infinie Bonté un tendre et délicieux amour. »

La réalisation de ces souhaits constituerait sans doute un sort heureux. Notre condition de créature intelligente ne peut exiger davantage. Et si Dieu s'était contenté de nous assigner une pareille destinée, le bienfait serait assez beau pour mériter d'éternelles actions de grâces.

Mais ce qui suffisait à la nature de l'homme n'a point suffi à l'amour de Dieu. Il a trouvé, dit S. François de Sales, que la nature est une nourrice trop chétive pour donner à sa créature chérie le lait de la félicité. Il a voulu pour nous une destinée qui surpassât tout ce qu'une créature peut réclamer et même concevoir. Il a résolu de nous associer à sa propre vie, à son propre bonheur. Le voir face à face comme il se voit lui-même, l'aimer du même amour dont il s'aime : voilà quelle est notre divine destinée, voilà ce qu'est la vie éternelle.

Ce sont là des actes essentiellement divins, que l'homme ne peut d'aucune sorte accomplir avec les seules forces de sa nature créée. Aussi, pour nous rendre capables du bonheur céleste, Dieu commence-t-il par nous diviniser en nous communiquant quelque chose de sa nature, en faisant de nous, non pas certes ses égaux, mais ses semblables. Cette déification de l'homme se commence ici-bas par la grâce sanctifiante, elle s'achèvera là-haut dans la gloire. C'est elle qui nous donne le pouvoir de posséder Dieu par la vision et par l'amour. Pour qu'un animal sans raison admire le chef-d'œuvre d'un écrivain, il faudrait lui donner l'intelligence ; pour qu'un aveugle se divertisse dans une galerie de tableaux, il faudrait lui donner la vie ; pour qu'un sourd soit charmé par une symphonie,

il faudrait lui donner le sens de l'ouïe. De même façon, pour qu'un homme puisse voir Dieu, il faut que Dieu ajoute à ses facultés naturelles des facultés nouvelles et toutes divines.

Ce que sera cette vision de Dieu, ce qu'elle nous apportera de joie et de délices, nous ne le saurons bien que quand nous en jouirons. En attendant, l'Écriture nous affirme qu'elle nous inondera d'un torrent de volupté. Notre intelligence est affamée de science et de vérité, sans pouvoir être rassasiée jamais ; car, sur la terre, plus nous savons, plus nous sommes convaincus que nous ne savons rien. Suivant la comparaison d'un philosophe anglais, notre esprit ressemble à une sphère d'or plongée dans la nuit : plus vous augmentez son rayon, plus vous multipliez ses points de contact avec les ténèbres. Mais Dieu est la vérité même et la science infinie. En le voyant, nous connaissons tout. Réunissez toutes les connaissances qu'ont eues jusqu'ici tous les plus grands génies du monde : la somme de ces connaissances comparée à la science du plus humble des élus, c'est une goutte d'eau en face de l'océan.

En même temps que notre intelligence, notre cœur sera en fête. La beauté se fait nécessairement aimer du cœur, quand elle a ravi l'esprit. Si Dieu se fait voir si parfaitement des saints, c'est pour se faire mieux aimer d'eux. En ce monde, un simple rayon de beauté tombant sur une créature transporte notre âme : quel attrait n'exercera donc pas sur les bienheureux la contemplation de l'infinie beauté !

Ajoutons enfin que cette fête sera éternelle. La vision et l'amour de Dieu dureront autant que Dieu lui-même. S'il s'agissait de voir Dieu une seule heure, cette vue vaudrait la peine qu'on souffrit, pour en jouir, toute une vie de martyre. Or, il s'agit de le voir toujours, de l'aimer toujours, de le posséder toujours, de vivre et de tressaillir en lui toujours. C'est la vie éternelle.

Voilà, mes frères, la sublimité de notre destinée. Mes pauvres paroles ne peuvent que vous en donner une faible idée. Car si, suivant l'expression de S. Paul, l'œil de l'homme ne peut pas voir le bonheur préparé par Dieu à ses amis, si l'oreille ne peut en entendre la description, si l'âme ne peut le concevoir, à plus forte raison le langage humain ne peut pas le dépeindre.

II

La seconde raison pour laquelle nous devons estimer et désirer de toutes les puissances de notre être la vie éternelle, c'est que la réalité nous en est bien garantie. Ce n'est pas un rêve doré, c'est la plus assurée des certitudes. Je ne devrais point, semble-t-il, traiter cette idée qui est implicitement contenue dans la précédente. Mais aujourd'hui la croyance en la

vie éternelle est tellement attaquée, raillée, vilipendée, qu'elle a besoin d'être défendue et mise en lumière.

Les athées, les matérialistes, les libres penseurs de tout genre, ayant mis toutes leurs espérances en ce monde, ne voudraient pas permettre aux autres de placer les leurs plus haut. Ne croyant qu'à ce qui se voit, qu'à ce qui se touche, qu'à ce qui se mange, ils nous montrent, avec une joie stupide, la mort qui nous terrasse l'un après l'autre et qui, quand elle tient à terre les restes de notre pauvre personne, s'acharne sur eux, les piétine et les désagrége, semblable au bourreau d'autrefois qui jetait aux quatre vents la cendre de ses victimes. A la vue de ce triomphe apparent de la mort, ils concluent qu'il n'y a pas de vie éternelle, que le tombeau est la borne de toutes nos espérances. Il n'y a pas, prétendent-ils, de destinée pour l'individu humain, il n'en est une que pour la race. Notre personne, après une existence de quelques jours, s'évanouira. L'homme passe ; seule l'humanité demeure. Celle-ci s'achemine lentement, mais sûrement, vers le paradis, un paradis terrestre qui est devant nous et non pas derrière nous. Un jour viendra où l'homme achèvera de dompter la nature par la science, l'égoïsme par la solidarité. Ce jour-là, nous aurons le paradis sur la terre. Dans ce paradis tous les hommes sont appelés et tous les appelés seront élus. Donc étouffons la vieille chanson ; dans le ciel éteignons les étoiles, et sur le sol labouré des églises plantons des jardins.

Je cite presque textuellement les insanités que colportent parmi nous les soi-disant libres penseurs. On prêche ces sottises de tous côtés, et au nom de la science encore, comme si la science avait quelque chose de commun avec l'incrédulité ! On les imprime jusque dans les manuels de morale destinés aux enfants de nos écoles. Mes frères, si Dieu, pour des raisons qu'il connaît, permet à l'athéisme de prendre aujourd'hui parmi nous des airs de triomphe, ne vous laissez pas troubler, relevez la tête, soyez fiers de votre foi en la vie éternelle : elle repose sur des bases solides.

Je pourrais, pour rassurer ceux qui chancellent, vous dire que les neuf dixièmes de nos incrédules n'ont pas qualité pour parler au nom de la science. « De quoi est faite, écrivait naguère un professeur du Collège de France qui pourtant n'est pas chrétien, de quoi est faite l'armée de ceux qui attaquent la religion ? D'esprits étroits et bornés pour qui la libre pensée consiste à nier. Or la négation est à la portée de tout le monde. Pour affirmer, il faut encore mettre en présence deux idées ; pour nier, ce n'est pas nécessaire. »

Je pourrais aussi vous faire remarquer que les négations du matérialisme sont tout ce qu'il y a de plus anti-scientifique : elles suppriment

un fait palpable, universel, pour n'avoir pas à l'expliquer. Ce fait, le voici : c'est qu'il y a dans l'homme des aspirations profondes et d'indomptables espérances qui protestent contre ces négations ; c'est que l'homme, ayant en lui l'idée de la vie éternelle, ne peut se résigner à mourir tout entier. Or, toutes les fois que le Créateur a mis des tendances dans un être, il a mis à côté de lui de quoi les satisfaire. Pour l'enfant qui vient au monde il a préparé sa nourriture ; à l'abeille industrieuse il a préparé des fleurs. Comment croire qu'il aurait mis dans nos âmes le désir de l'infini, pour nous frustrer éternellement ?

Je pourrais vous dire tout cela et bien d'autres choses encore. Mais je parle à des chrétiens ; j'aime mieux vous citer l'Evangile. Vous savez, mes frères, qu'il y a sur la terre une œuvre qui remplit tous les temps et tous les lieux, une œuvre qui porte l'empreinte de la main de Dieu, une œuvre que les hommes se sont vainement acharnés à détruire : cette œuvre, c'est Jésus-Christ et son Eglise. Vous reconnaissez en celle-ci l'ambassadrice de Dieu et vous recevez, de sa main autorisée, l'Evangile. Eh bien ! la page du livre divin que nous avons lue en cette fête de la Toussaint, chante l'affirmation de la vie éternelle. « Bienheureux les justes, les purs, les miséricordieux, et tous ceux qui souffrent pour la justice ! ils seront rois dans le ciel, ils verront Dieu, ils seront éternellement bienheureux. » Ainsi a parlé l'Homme-Dieu, le Fils du Père, le seul qui ait jamais parlé au monde, avec autorité, de la destinée humaine. Toutes ses prédications renferment les mêmes promesses. Ce sont celles-ci qui soutenaient les premiers propagateurs de l'Evangile, les apôtres et les martyrs, quand ils arrosaient de leur sueur et de leur sang la semence de la divine parole. « Si nous bénissons, disaient-ils, ceux qui nous maudissent, si nous prions pour ceux qui nous persécutent, c'est que nous attendons l'apparition du Dieu bien-aimé ; nous le verrons face à face, tel qu'il est, nous le connaîtrons comme il nous connaît. » (I Cor., xiii, 12). Que ces mêmes promesses nous soutiennent donc, nous aussi, dans toutes les luttes qu'exige la vie chrétienne !

III

Nous avons une dernière raison de nous y attacher et de mettre au-dessus de tout la vie éternelle. C'est que Dieu nous fait une stricte obligation d'accepter cette destinée surnaturelle et de nous en rendre dignes. On peut dire en un sens qu'il nous la propose ; mais on peut dire en un autre qu'il nous l'impose. Nous sommes libres physiquement de la repousser, c'est-à-dire qu'il nous en laisse le pouvoir. Mais nous ne sommes pas libres moralement de le faire, c'est-à-dire que nous n'en avons pas le droit.

Malheur à nous si nous répudions le souverain bien qui nous est offert ! Car en le perdant, nous n'avons plus à attendre que le souverain mal. Il n'y aura que deux sentences prononcées au jugement dernier. A ceux qui seront à droite, Jésus-Christ dira : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » A ceux qui seront à sa gauche il dira au contraire : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et ses anges. » (Matth., xxv, 34, 42). Ainsi donc la seule alternative qui nous soit laissée, c'est de posséder le ciel pour toujours ou le perdre pour toujours. Mais le perdre est un irréparable malheur.

Quelques hommes considèrent assez volontiers la destinée surnaturelle de l'homme comme une divine libéralité dont l'acceptation serait facultative. Le ciel serait pour une élite, pour les élus, comme on les appelle. Mais au-dessous de ces privilégiés, il y aurait une destinée inférieure, féconde encore en jouissances, pour ceux qui renoncent à conquérir la vie éternelle. — Mes frères, c'est là une illusion complète et une chimérique espérance. Dieu n'entre point dans ces lâches calculs. Il n'a point établi une félicité de rechange à l'usage de ceux qui répudient celle qu'il leur offre. Si nous manquons cette destinée qui nous dépasse, mais à laquelle Dieu veut nous élever, nous ne trouverons point au-dessous un bonheur vulgaire proportionné à nos désirs mesquins. Si nous ne voulons pas de la vie éternelle, nous tomberons dans la mort éternelle.

D'autres raisonneurs disent : « Pourquoi Dieu nous veut-il du bien malgré nous ? Le ciel qu'il nous promet est splendide sans doute ; mais pourquoi nous l'imposer et nous punir si nous n'en voulons point ? C'est l'objection que j'entendais faire un jour à un ouvrier : « Monsieur le Curé, si j'avais un ami qui m'ait offensé, je ne le jetterais pas au feu. » — Mes frères, ceux qui parlent ainsi ne le font que parce qu'ils s'imaginent toujours que Dieu est notre égal. Or Dieu n'est pas notre égal. Il est tout, et nous ne sommes rien. Dites-moi, quand une mouche vous pique, que faites-vous ? Vous la tuez, si vous pouvez, et n'en éprouvez nul remords. Pourtant vous avez beaucoup moins le droit de tuer une mouche que Dieu n'a celui de vous punir. D'abord, entre la mouche et vous, à ne considérer que le corps, la différence est petite : une mouche n'est-elle pas beaucoup mieux faite qu'un aéroplane ? Au contraire, entre Dieu et vous la distance est infinie. Ensuite, la mouche qui vous pique est innocente : elle ne fait que suivre son instinct. Mais vous, quand vous outragez Dieu et que vous refusez son amour, vous commettez une monstrueuse révolte.

Ah ! mes frères, au lieu de discuter contre

Dieu, humilions-nous profondément devant lui : car il nous a tirés du néant. Louons-le et exprimons-lui la reconnaissance dont nous sommes capables, car il a fait de nous ses enfants, ses héritiers, et il veut nous associer à son éternelle béatitude. Que toute notre ambition soit d'atteindre notre destinée, que toute notre crainte soit de la perdre : car elle est splendide, certaine et obligatoire. Et, puisque la vie éternelle n'est que l'épanouissement de la vie de la grâce, demeurons toujours en état de grâce. La terre est la pépinière du paradis. Quand Dieu nous arrachera de ce monde, il ne transplantera dans le ciel que ceux qu'il trouvera vivants ; il rejettera le bois sec. Soyons donc tous les jours des vivants, parce que le céleste jardinier peut venir tous les jours. Heureux ceux qui, lorsque viendra le jour de Dieu, ressembleront à des arbres verdoyants et chargés de fruits : ce sont eux qui iront à la vie éternelle ! Ainsi soit-il.

II

L'IMITATION DES SAINTS

*Quorum intuentes exitum
imitamini fidem.*

Considérez leur fin et imitez
leur foi. (Hébr., xiii, 7).

L'Eglise en ce jour nous convie à honorer les saints qui triomphent au ciel, après avoir mérité la gloire par leur foi et par leurs œuvres. Elle nous engage à considérer comment ils ont vécu, comment ils sont morts, combien douce a été leur fin parce qu'ils avaient ici-bas servi Dieu avec une fidélité poussée souvent jusqu'à l'héroïsme. Cependant elle ne propose pas aujourd'hui à notre imitation les grands saints comme S. Basile, S. Jérôme, S. Charles Borromée ou S. Vincent de Paul dont les austérités, les épreuves, les travaux, les immolations surhumaines nous effraient. Non, cette fête s'est accommodée à notre faiblesse. Les grands saints sont rares ; il est bon, il est utile de lire leur vie, de s'animer par leurs magnifiques exemples, mais ne semble-t-il point qu'ils soient parfois décourageants ? Qui donc, en effet, sauf quelques rares natures privilégiées, peut atteindre à leur sublime perfection ? N'est-ce pas la réflexion qui nous vient d'elle-même quand nous méditons, par exemple, la vie d'une sainte Thérèse ou d'un S. François d'Assise ? Les bras nous tombent alors et nous nous disons : « S'il faut gravir les sommets d'une pareille sainteté, nous n'y arriverons jamais ! »

C'est pourquoi l'Eglise a institué cette fête, qui est plutôt celle des innombrables petits saints qui ont vécu comme nous, parmi nous même, mêlés à notre vie, aux prises avec les mêmes difficultés et qui n'en ont pas moins

gagné le ciel par leur vie chrétienne et par la miséricorde de Dieu. Ils sont innombrables, mais pas un seul d'entre eux n'est parvenu au ciel sans la foi. Aussi l'Apôtre nous recommande-t-il de pratiquer surtout comme eux cette vertu fondamentale qui a rendu leur fin si douce et planté sur leur tombeau la fleur immortelle d'espérance.

Rien n'est plus facile que de devenir des saints. Il y a peut-être des saints parmi vous, et je me plais à penser qu'ils sont nombreux. Accomplissez bien les actes ordinaires de la vie chrétienne et vous serez bien près de la sainteté, si j'en crois S. Bernard. Pour être saint, nous dit-il, que faut-il ? Une vie ordonnée, *victus sobrius*, des actions justes, *actus justus*, et des sentiments pieux, *sensus pius*¹. Il prend même la peine de nous développer ces trois choses qui sont pourtant si simples, si naturelles ; nous n'aurons donc qu'à prendre la peine de l'écouter.

I

D'abord une vie ordonnée.

L'ordre conduit à Dieu, dit un ancien. Notre temps n'est pas précisément favorable à l'ordre qui maintient chacun à sa place, chacun dans son devoir.

1. Il y a d'abord le plaisir qui nous sollicite, nous attire en dehors, nous fait oublier la sobriété de la vie chrétienne, *actus sobrius*, le caractère élevé que nous tenons de notre baptême, jusqu'à l'honnêteté morale. Il nous entraîne hors de nous, hors de notre devoir, hors de notre place respectée à la maison, à l'église, au labeur, malgré notre conscience qui réclame, malgré les justes représentations de ceux qui sont chargés de nous maintenir et de nous dire la vérité. Nous tombons alors dans ce que notre langue appelle avec tant de sens le désordre. C'est pourquoi S. Bernard nous déclare que la sainteté requiert d'abord la pureté des mœurs, *continenter*.

2. Un autre écueil, c'est l'égoïsme. Nous avons remplacé le « chacun à sa place » par le « chacun chez soi », qui est tout autre chose. Notre place est quelquefois chez les autres. S'il est bon de rester chez soi, il est souvent meilleur d'en sortir. Autrement nous ignorerions jusqu'à la définition de l'homme, qui est un être intelligent, sans doute, doué de raison et de lumière, mais aussi, et à un égal degré, un être de cœur, un être social. Nous sommes associés ensemble par la nature qui nous fait frères en Adam, et par la grâce qui nous rend frères en Jésus-Christ. Nous sommes associés pour atteindre un but commun, un certain bonheur dans cette vie qui passe et le bonheur infini dans l'autre vie qui demeure.

¹ Serm. 25.

Notre devoir est donc de nous enquérir si nos frères vont bien, s'ils sont heureux, s'ils marchent dans la voie sûre, s'ils travaillent à former une société chrétienne, la seule qui puisse nous procurer un peu de félicité. En quoi nous sommes puissamment aidés par la pensée de notre fraternité en Jésus-Christ, et dans l'Eglise, notre commune Mère, *socialiter*.

Oui, informons-nous si nos frères sont dans la détresse et secourons-les autant qu'il nous est possible, par nos aumônes, au moins par nos sympathies, par une parole qui réchauffe et console. Ne dites pas que l'ingratitude est presque toujours la règle, que ceux à qui vous avez prodigué le bienfait vous fuient ensuite, s'ils ne vous trahissent pas. Ce ne serait pas chrétien.

Je comprends que des païens ou des incroyants tiennent ce langage, mais nous? Est-ce que nous ne sommes pas les disciples de Celui qui a dit: « Faites du bien à ceux qui vous persécutent? Rendez le bien pour le mal? » Est-ce que vous n'entendez pas l'Eglise qui vous répète sans cesse le mot de S. Paul: « Quoi! vous seriez vaincus et déconcertés par le mal? Vous devez au contraire vaincre le mal par le bien, triompher de l'ingratitude à force de bienfaits. *Vince in bono malum*. » Voilà le grand devoir social chrétien qui, bien pratiqué, ferait de la société chrétienne, non pas un paradis, — Dieu ne saurait le permettre parce que nous pourrions oublier le ciel, — mais un séjour supportable, avec ça et là de franches journées de bonheur.

Est-il donc si difficile, quand on a, de penser à ceux qui n'ont pas? quand on est en santé, de songer à ceux qui souffrent et d'alléger leur douleur? Cultivez en vous cette plante précieuse de la bonté, élevez vos enfants à la cueillir et à la goûter, à se dire parfois, un soir d'hiver, lorsqu'ils mangent leur pain auprès d'un bon feu: « Il y en a tant d'autres, moins heureux que nous, qui n'ont ni pain ni feu! Mon Dieu, ayez pitié d'eux! »

C'est ainsi qu'agissaient, que pensaient, que priaient les saints que nous honorons aujourd'hui et dont plusieurs sûrement ont habité vos demeures. Disciples de Celui qui a dit: « Mon commandement à moi, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, » ils aimaient le prochain, les pauvres, ceux pour qui la vie n'avait pas été douce, ils les accueillaient, les soulageaient et remplissaient ainsi leur grande œuvre sociale chrétienne; *socialiter*.

3. Un troisième vice qui jette le désordre dans la vie et qui plus que le plaisir, plus que l'égoïsme nous maintient, nous précipite hors du devoir, c'est l'esprit d'*insubordination* qui règne aujourd'hui. Je n'en développerai pas les causes, vous les connaissez, elles résident dans les idées d'égalité qui détruisent le respect, dans l'enseignement contemporain, dans les

mœurs relâchées, les mauvais exemples, la faiblesse des chefs de famille qui laissent succomber leur autorité. Je me borne à constater le fait.

Or la vertu qui combat efficacement cette passion, source de tous les malaises intimes, de toutes les convoitises et de toutes les révolutions, c'est aussi une vertu exclusivement chrétienne, l'obéissance, *obedienter*; l'obéissance qui complète et affermit l'ordre dans la conscience, écho de la voix divine impérative; dans la famille où le père doit commander, où les enfants doivent s'incliner sous ses ordres; dans la société, où chacun doit se soumettre aux puissances établies.

Mais si l'ingratitude a empêché beaucoup d'actes de bienfaisance, — en quoi aussi elle est éminemment antisociale, — le commandement de son côté a souvent perdu toute autorité, parce qu'il a abusé.

Une chose qu'on n'avait jamais vue s'est produite de nos jours: des chefs de famille défendant à leurs enfants de venir à l'église qui est l'école du bien, leur enlevant ainsi les moyens de devenir bons, et les mettant sur le chemin de l'improbité, du mal, de l'inconduite.

Et nous avons été contraints souvent de rappeler qu'un enfant ne doit obéir qu'en choses justes à ses parents, comme une femme à son mari, comme un citoyen aux chefs qui le gouvernent, aux lois qui le régissent. Une loi qui n'est pas juste n'est pas une loi. Il n'y a pas de droit contre le droit; il n'y a pas de loi contre Dieu, contre Jésus-Christ, contre l'Evangile, contre la vérité.

Ceux qui refusent de se plier à des ordres injustes ne sont pas des révolutionnaires, mais des hommes de foi et de caractère. Ils demeurent au contraire les plus fermes soutiens d'une famille et d'une société, car familles et sociétés reposent avant tout sur la justice. En désobéissant à des maîtres iniques, ils n'ont fait qu'obéir à un supérieur plus élevé qui leur défend de se prêter à un acte mauvais, ils ont obéi à Dieu. Ils sont ainsi les plus obéissants des hommes, et leur vie reste parfaitement ordonnée, *obedienter*.

II

Ce que je viens de dire explique déjà la seconde chose requise pour que nous soyons des saints: des *actions justes*, *actus justus*.

Nos saints n'ont pas manqué d'exercer des actes de justice, comme ils ont gardé la foi dans leur âme et l'ordre dans leur vie.

Qu'est-ce qu'une action juste? S. Bernard veut encore nous l'apprendre. Pour être juste une action doit être faite avec *droiture*, c'est-à-dire avec pureté d'intention, avec le désir du bien, sans arrière-pensée qui la détourne ou la dénature. Voyez un homme qui marche son

chemin droit, il est sûr de lui, il sait où il va et ce qu'il fait : c'est l'action droite, *rectus*.

Elle doit être aussi prudente, discrète, n'ayant point la prétention de se faire valoir, n'excédant pas la mesure. Le bien n'est pas tapageur, il ne recherche point l'éclat. La main droite ignore ce que fait la main gauche et ne le lui demande pas. Le Père qui voit dans le secret bénit cette action qui est faite uniquement pour lui, pour soulager sa pauvre créature en son nom, *discretus*.

Enfin elle doit être fructueuse, efficace, utile au prochain, *fructuosus per utilitatem proximorum*. Il est impossible que le bienfait ne laisse pas quelque trace dans les cœurs qui en sont l'objet, quand même ce ne seraient que des remords ; et alors notre mérite n'en serait pas diminué.

« Quand vous entrez dans une maison pour y annoncer la parole divine, nous recommande J.-C., dites : « Paix à cette maison ! » Et s'il y a là un homme de paix, une âme sincère, simple, avide de vérité, une âme de bonne volonté, « votre paix s'arrêtera sur elle, sinon elle reviendra sur vous. » Telle est l'action bonne qui ne sert parfois qu'à endurcir les autres : elle revient sur vous avec une bénédiction surabondante, car elle est parfaitement désintéressée. Faisons donc le bien quand même. Les hommes pourront nous railler de notre simplicité, de notre candeur, de notre incurable charité ; Dieu nous imprimera alors le caractère qui distingue les âmes les plus élues.

L'action juste dont parle S. Bernard n'est pas seulement inspirée par la justice stricte, mais par la charité qui est la perfection de la justice. C'est pourquoi il veut qu'elle soit *fructueuse* et qu'elle s'applique à être utile au prochain. Il y a un saint qu'on appelait « un chasseur d'âmes, » parce qu'il cherchait partout les âmes à relever, à convertir. Nous qui voulons devenir des saints, comme tant d'autres qui nous ont précédés et qui ont mieux que nous compris que la vie chrétienne est celle où rayonne la charité, comme le soleil dans un ciel pur, soyons des « chasseurs de misère. » Appliquons-nous à connaître ceux qui souffrent, qui sont prêts à céder au désespoir, qui se croient et se sentent abandonnés. Ah ! que de bien à faire autour de nous et que nous devons réaliser pour que nos actions soient fructueuses !

Il y a quelques mois, une mère s'asphyxiait avec ses cinq enfants, pendant que son mari allait mendier des secours, car ils étaient réduits au plus affreux dénûment. Était-ce leur faute, je l'ignore, et d'ailleurs qu'importe ? On sauve déjà le malheureux qui se noie, avant de lui demander s'il n'aurait pas été quelque peu imprudent. Quand le mari rentra, il trouva sa femme et ses enfants morts. Aussitôt on

s'émut dans le quartier, on s'apitoya sur les victimes, on déplora cet horrible malheur, et les voisins en quelques heures apportèrent pour plus de soixante francs de fleurs dans la pauvre mansarde.

Des fleurs, c'est bien ; mais du pain, la veille, eût été mieux. Soixante francs alors, c'était la vie assurée pour quelques semaines, c'était la famille sauvée. Nous ne pensons souvent que le lendemain à nous montrer généreux, quand il est trop tard. Il ne s'était trouvé personne pour s'enquérir de la situation de cette famille infortunée, pas un « chasseur de misère » qui parcourût ces humbles logis, comme un chasseur qui bat les buissons pour en faire sortir le gibier ! Et cependant il y avait de braves gens dans le voisinage ; mais leurs habitudes n'étaient pas inspirées par la charité chrétienne qui a souci de toutes les peines, de toutes les détresses. Et comme l'égoïsme nous envahit, il faut, si nous ne réagissons pas, nous attendre à voir se renouveler ces scènes navrantes.

Que notre vie soit donc remplie de ces *actions justes* dictées par le sentiment de nos devoirs envers le prochain, actions droites, désintéressées, fructueuses, avec la sollicitude d'être utiles au prochain, et nous serons bien prêts d'être des saints.

III

Mais ce que je viens de dire regarde ou notre perfection personnelle, par l'ordre de notre vie, ou notre grand devoir social de justice et de bonté. Est-ce qu'on peut être saint sans remplir aussi ses devoirs envers Dieu, sans être animé de *sentiments pieux, sensus pius*, d'amour filial pour celui qui est notre doux Créateur, pour notre infiniment aimable Rédempteur ?

Sa puissance en effet nous donne confiance : nous savons qu'il peut aider notre faiblesse. Sa sagesse souveraine éclairera notre ignorance et nous fera goûter les choses d'en-haut. Sa bonté enfin, sa miséricorde infinie nous pardonnera nos péchés et couvrira nos fautes. Aimons-le par-dessus tout.

Cette vie est-elle donc si attrayante que nous nous y attachions uniquement, comme s'il n'y en avait pas d'autre ? Mais sans la foi qui a soutenu nos pères, nos mères, nos pieux et croyants ancêtres, elle serait inexplicable, insensée ou cruelle. Seule la foi nous la fait comprendre et nous la fait voir sous son vrai jour. Elle nous montre que la peine, la douleur, l'épreuve tant haïe de ceux qui n'ont pas de sentiments profondément pieux sont au contraire dans l'ordre, car nous avons besoin d'expier ; sont une série de bienfaits, car nous souffrons dans ce monde afin que dans l'autre nous soyons plus tôt unis à Dieu.

Un jour le Sauveur apparut à sainte Catherine de Sienne et lui présenta deux couronnes, l'une d'épines, l'autre d'or et toute brillante de perles : « Choisis, dit-il, mais sache que tu porteras dans l'autre vie celle que tu n'auras pas choisie aujourd'hui. » Elle prit aussitôt la couronne d'épines et l'enfonça sur sa tête avec une telle force que pendant plusieurs jours elle en éprouva d'horribles souffrances. Voilà l'énergie, la foi, la clairvoyance chrétiennes.

Dieu ne nous propose ordinairement pas le choix, parce que nous manquons de générosité et que nous prendrions plutôt la couronne d'or. La plupart du temps et malgré nous c'est la couronne d'épines qui nous échoit. La vie est ainsi faite. Si ne nous l'avons pas choisie de notre plein gré, cette couronne douloureuse, du moins acceptons-la avec résignation, portons-la avec foi comme ceux qui nous ont devancés au ciel. Elle est infiniment précieuse, puisque nous pouvons avec elle acheter l'éternelle félicité.

Et que faut-il en outre pour l'acheter? se demande S. Augustin. Quelle monnaie présenter? « Fais don de toi-même, dit-il, et tu auras le ciel, *te da, et habebis illum.* » — « Mais, ajoute-t-il, je suis mauvais, le bon Dieu ne voudra pas de moi! Qu'a-t-il à faire d'une créature pleine de péchés et de méchantes intentions? » — « Erreur, répond-il, quand tu te donnes à lui tu deviens bon, *dando te, bonus eris*¹. »

Il suffit donc de l'aimer, de nous résigner à sa volonté, de nous donner à lui et nous acquérons aussitôt à ses yeux un prix inestimable. Est-ce chose trop difficile? Et ne devons-nous pas nous confondre en reconnaissance du moment que Dieu daigne nous accepter tels?

C'est ainsi que faisaient nos aïeux chrétiens. Nous avons vu leur fin qui nous a consolés, imitons leur foi qui nous réunira tous à eux au sein de Dieu. Cependant continuons à prier pour eux. Beaucoup d'entre eux sans doute sont au nombre des saints, mais toutes les âmes du purgatoire sont aussi des saintes et cependant elles ne sont pas encore en paradis. Pour y entrer elles réclament nos prières, particulièrement en ces jours où l'Eglise, qui pense à tous ses enfants de la terre, du ciel et du purgatoire, nous rappelle leur souvenir et nos devoirs.

Nous parlons souvent de ceux qui ne sont plus, nous aimons à redire leurs habitudes, leurs paroles, leur caractère, nous évoquons leurs traits chéris, nous vivons avec eux par le cœur, nous nous disons : « Que penseraient-ils? Que feraient-ils, s'ils étaient ici, à notre place? Qu'est-ce qu'ils nous diraient? » Cela est très louable, sans doute, et prouve que

nous ne les avons pas oubliés, que nous les aimons vraiment. Mais, je me le demande, non sans quelque inquiétude : prions-nous pour eux?

Nos souvenirs attendris, nos larmes sur leurs chères tombes, c'est bien, mais les âmes veulent mieux, elles réclament des prières, des prières de nos cœurs, des prières pleines de foi qui montent vers Dieu pour elles et qui les soulagent. Quel bonheur pour elles si nos supplications unies à celles de l'Eglise leur ouvraient aujourd'hui la porte du ciel! Qu'elles nous en seraient reconnaissantes! Et nul doute qu'au jour où Dieu nous appellera auprès de lui elles ne nous aident à leur tour efficacement et ne nous accueillent sur le seuil de la félicité éternelle.

III

LES PETITS SAINTS

Nos insensati vitam illorum aestimabamus insaniam et finem illorum sine honore. Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei et inter sanctos sors illorum est.

Insensés, nous regardions leur vie comme une folie et leur mort comme un opprobre : et les voilà comptés parmi les enfants de Dieu, et leur part est parmi les saints.

(Sag., v, 4 et 5).

Mes frères,

Ces paroles que je viens de citer, nous les entendrons encore au jour des solennelles as-sises. Les justes seront debout en grande assurance en face de ceux qui les auront persécutés et qui auront méprisé leurs labeurs. Les méchants, agités d'une terrible épouvante, seront dans la stupeur et se diront les uns aux autres, pleins de regrets et gémissant dans le serrement de leur cœur : « Insensés! Nous avons été des insensés! Nous avons perdu notre vie! »

N'est-ce point le jour, mes frères, de méditer sur ces paroles que le Saint-Esprit dicta à l'auteur du livre de la Sagesse? Ces justes dont la victoire doit arracher aux méchants ce lamentable aveu, nous fêtons aujourd'hui leur souvenir. Nos âmes ont appelé leurs âmes; et dans une douce intimité elles se sont parlé; pleins de confiance nous avons invoqué tous les saints.

Ces justes, ils nous sont particulièrement proches. Au cours de son année liturgique, la sainte Eglise nous a rappelé le souvenir de ses héros de la science et de la charité, de ses thaumaturges et de ses plus fameux martyrs, de ces êtres extraordinaires auxquels en général un victorieux prestige, une valeur incontestée, une puissante éloquence, une immense influence ont assuré durant la vie les hommages et le respect de tous. Mais aujourd'hui les saints dont nous célébrons la fête, ce sont les

¹ Serm. cl. in Evangelium Joannis.

petits, ce sont les ignorés, ce sont les inconnus, ce sont les incompris, ce sont les obscurs, ce sont les méprisés, ceux-là justement dont la vie apparut aux impies comme une folie et la mort comme un opprobre, ce sont les saints qui se rapprochent le plus de nous, ceux avec lesquels nous vivons.

Plaise à Dieu, mes frères, qu'aucun de nous n'ait au jour du jugement à s'accuser de sottise pour n'avoir point comme il convenait apprécié et estimé la vie de ces justes modestes. Pour ne point nous y exposer, rappelons-nous ce que furent ces saints ordinaires, dont la vie si facilement nous apparaît insignifiante et folle, rappelons-nous ce qu'ils ont fait, pour inapparente qu'elle soit leur influence puissante, ce qui les a mis au nombre des enfants de Dieu, ce qui leur a fait une place parmi les saints.

De ces petits saints ordinaires, vous le voyez, je veux vous redire 1^o la vie modeste et simple, 2^o l'œuvre magnifique et superbe, 3^o l'esprit surnaturel.

I

Qu'étaient-ils ? Demandez-le leur ! Ils sont ici, près de vous, heureux de revenir en ce jour de fête dans cette église où ils se sont autrefois agenouillés pour prier, pour pleurer, pour se consoler.

Qui ils étaient ? Votre père, votre mère peut-être, vos parents, vos amis, vos aïeux. Ils ont vécu sur ce vieux roc langrois ; ils ont foulé de leurs pas les chemins que vous suivez ; ils ont fait bâtir vos maisons et y ont respiré ; leurs cendres reposent autour de cette cathédrale, sous les dalles où vous êtes ou tout près, là.

Vous les avez peut-être connus ? C'était une veuve chrétienne. Après avoir goûté les joies du monde et conçu les plus radieuses espérances, elle avait un soir triste senti sous ses lèvres le front de celui qu'elle avait aimé se glacer. Abreuvée à l'improviste d'une immense douleur, elle avait su, difficile science, se laisser souffrir ; victime, elle avait compris la valeur rédemptrice de ses larmes ; secourable à toutes les misères, prodigue aux pauvres, consolatrice aux détresses morales, réservant la grâce de son sourire à ceux dont elle ne pouvait attendre aucune flatterie, elle était allée illuminer d'un rayon d'espoir toutes les infortunes qu'on lui avait signalées et qui étaient devenues ses clientes. Elle allait modeste à travers les rues, usant sa vie à semer du bonheur et quand elle est morte, pauvre, délaissée, seule, quelques-uns, rares, de ceux qu'elle avait secourus ont suivi sa dépouille mortelle : en voyant passer son convoi, peut-être avez-vous songé : « Elle s'est donné bien des maux pour ne guère recueillir de gratitude ! »

Vous les avez peut-être connus ? C'était une brave mère de famille qui, pendant quarante ans, après avoir donné à l'Eglise et à la Patrie des enfants nombreux, péniblement travailla avec son mari à assurer la vie du ménage et l'éducation chrétienne des siens. De bonne heure debout, active et laborieuse, elle savait trouver encore le temps de secourir les pauvres qui vivaient auprès d'elle. Elle eut à subir bien des sourires narquois, elle dut résister à bien des tentations de vie plus large ; toujours à son modeste labeur, elle mourut au travail. Et vous avez peut-être dit : « Celle-là n'a pas beaucoup profité de la vie ! »

Et vous souvenez-vous de cette jeune enfant ? Née dans une famille peu chrétienne, mais séduite par un merveilleux idéal de pureté et de beauté, vous l'avez vue — pour trouver en Jésus qu'elle voulait uniquement aimer le seul bonheur auquel elle aspirait — durant des années lutter contre toutes sortes de propositions, de séduisantes promesses, de grossières et terribles menaces, n'ayant pour soutien et pour consolation que les caresses du Dieu que chaque matin pieusement elle venait recevoir. Elle est entrée enfin dans un couvent ; sa santé était ébranlée ; elle ne tarda pas à y mourir ; et ceux qui l'avaient connue répétaient aux siens : « Si elle vous avait écoutés !... elle pouvait être si heureuse ! »

Il se mettait derrière ce pilier chaque matin pour y faire sa prière, ce digne magistrat, et demander à Dieu la force d'être juste. Car, sous des chefs ambitieux et athées, il devait souvent lutter pour la vérité. Le prix de son honnêteté, il le savait, ce serait la joie de sa famille, l'avenir matériel des siens. Mais chaque fois il se relevait décidé, lui le juge des humains, à ne point s'exposer — quoi qu'il doive arriver — aux condamnations éternelles de celui qui jugera les vivants et les morts. Et il n'a point connu l'avancement et, forts de « bons arguments », ses amis lui reprochaient de n'être point « pratique. » « *Primo vivere...* » répondaient-ils avec un air de pitié, à ses plaintes et à ses doléances. Quand Dieu, son Maître, vint et frappa à sa porte pour l'inviter à entrer dans les demeures éternelles, il le trouva prêt, vigilant.

Scrupuleux dans son travail, bon pour ses camarades de labeur, habile dans son obscur métier, il faisait chaque soir la prière avec les siens devant le vieux crucifix que lui avaient légué ses aïeux, l'ouvrier dont vous avez un jour serré la main pour la dernière fois, et — malgré les lazzis et les faciles critiques de son entourage — il allait chaque dimanche à la sainte messe. On disait bien qu'il voulait se singulariser, qu'il ne valait pas mieux qu'un autre, qu'il ferait mieux de bêcher son jardin. Elevé chrétiennement, ayant promis à sa vieille mère sur son lit d'agonie d'aller régulièrement

à la messe, il avait tenu son serment. Et il a entendu Dieu lui dire : « Bien ! tu es un bon et fidèle serviteur ! Entre dans la joie de ton Maître. »

Il avait, de longues années, passionnément travaillé dans le champ où la Providence l'avait envoyé ; abreuvé de tristesse à la vue de l'indifférence croissante, il avait souvent pleuré au pied du tabernacle dans son église de campagne sombre et froide, le vieux prêtre courbé sous les ans que vous voyiez naguère entrer au chœur : sa vie à plusieurs semblait avoir coulé inutile. Lui se souvenait de toutes ses espérances déçues, de tous ses efforts vains, de toutes ses tentatives infructueuses, de toutes ses larmes, de tous ses généreux sacrifices, de toutes ses victoires aussi, de tant de grâces obtenues, de tant de bénédictions données ; les dernières années de sa vie il était heureux de les passer à prier le Seigneur dans la vieille cathédrale où Dieu l'avait fait prêtre.

Nous les avons connus ; ils sont là. Ils nous crient au fond de nos cœurs : « Aime Dieu, sers-le bien. Pour lui j'ai vécu là où tu vis ; j'ai fait ce que tu fais ; j'ai rencontré les obstacles que tu as à vaincre. Courage ! Dieu aide ceux qui veulent être siens... »

Mes frères, ces saints-là, nous les remplaçons ici-bas ; assurons-nous de les suivre dans le ciel ! Comprenons bien que c'est dans l'accomplissement modeste mais fidèle de leur devoir, dans la correspondance parfaite aux volontés de Dieu sur eux qu'ils ont trouvé le secret de leur éternel bonheur.

Et si la récompense de ces vies humbles et obscures vous étonne, si la gloire éclatante de ces élus vous semble disproportionnée avec la pâleur de leur vie, après vous avoir demandé d'admirer la munificence et la bonté infinie de Dieu, laissez-moi vous découvrir seulement quelques-unes des merveilleuses utilités de ces vies ignorées, quelque chose de l'universelle influence dont elles jouissent.

II

Ce qu'ils ont fait, nos petits saints ? Seulement là-haut nous le saurons bien, mais il est possible cependant de l'entrevoir.

Notes justes et discrètes dans l'universelle harmonie, ils ont chanté la gloire du Créateur. Délicats rouages de la grande machine humaine, ils ont assuré la marche normale du monde. Hommes plus beaux, plus puissants que nature, agrandis qu'ils étaient par la grâce divine, ils ont été des entraîneurs d'hommes. Cela ne se sentait pas, mais au contact de ces hommes véritablement grands, véritablement forts, parce que situés dans l'ordre divin, placés sur le vrai chemin, à leur contact les âmes inconsciemment attirées et aimantées ont repris la voie droite, ont fait quelques pas de plus

vers le but : ils ont assuré le progrès moral de l'humanité.

Les voyez-vous, ces chefs du vrai progrès du monde ? Le regard ouvert sur l'infini, le cœur fixé sur l'Eternel, ils montent vers Dieu ; ils montent, courageux, persévérants, héroïques. Autour d'eux les hommes s'arrêtent, regardent ; ils marchent, ils montent toujours ; ils montent la croix sur les épaules, le chemin du Calvaire, le seul qui conduit au terme, et ils crient en montant par la voix de leurs exemples aux générations qui les regardent : « Frères, donnez-nous la main ! Allons au terme, allons à Dieu ! » Ils ont été des entraîneurs d'hommes.

Ils ont été des racheteurs. Vous le savez, mes frères, il y a entre les hommes une admirable solidarité surnaturelle. Les mérites des uns s'appliquent au salut des autres. La carmélite aux pieds nus qui pleure dans son cloître sur les péchés du mondain les efface. Le moine qui s'en va mendiant sur les routes rachète la femme adultère au prix des humiliations qu'il essuie. Dans l'humanité il n'est personne en qui ne retentissent pour le désoler les péchés, mais aussitôt et pour le consoler les mérites aussi des autres. Et qui pourrait compter les richesses surnaturelles accumulées par les vies humbles et modestes de nos saints ? Combien d'actes de générosité, d'humilité, de patience, d'énergie, de foi, de confiance en Dieu, d'espérance, d'amour ! Dans l'autre plateau de la balance pour s'opposer à la masse des fautes, que d'actes de vertus, quelle admirable rançon ! Grains de sable accumulés par milliers dont le poids à la fin finit par l'emporter, gouttes de sang rédempteur qui lavent les pécheurs et purifient les âmes, voilà ce que sont les petites actions des saints.

En élevant le niveau moral de l'humanité ils ont préparé l'avènement des grands saints. Voyez-vous, mes frères, ces pierres admirables qui fleuronent aux corniches, ces arceaux hardis qui supportent les voûtes de cette cathédrale, ces clefs de voûte audacieuses qui là-haut recueillant la poussée des deux arceaux assurent la solidité de chaque travée ? vous admirez tout cela, et de loin les étrangers viennent s'émerveiller de toutes ces beautés... Et qui songe aux modestes pierres enfouies sous ces piliers, bien bas, sur le roc ? On ne les voit pas : elles sont sales et noyées dans la terre : il les faut : sans elles, ces élégantes volutes ne pourraient point tenir.

Au milieu des mers, le voyageur admire parfois de superbes coquillages resplendissant sous les rayons du soleil : de magnifiques îles de corail s'irradient aux caresses de la lumière. Il a fallu, mes frères, pour qu'émergent au-dessus des abîmes ces corails privilégiés, que depuis des siècles des madrépores obscurs déposent au fond des mers la parcelle de calcaire

solide que toute leur vie ils avaient secrétée. Mais ces parcelles fragiles et si ténues ont fini par former l'ossature des continents.

Rôle admirable, rôle tout-puissant des infiniment petits !

Eh oui ! c'est parce que dans le silence de leurs cloîtres les moines ont prié ; c'est parce que dans le mystère de leurs cellules les vierges se sont privées ; c'est parce que, malgré les méchancetés de la vie et des hommes, de petits ouvriers, avec courage, ont travaillé quand même pour faire la volonté de Dieu ; c'est parce que, au milieu des intempéries des saisons, par le froid glacial ou l'extrême chaleur, ils sont allés quand même, parce que Dieu voulait d'eux cela, arracher à la terre les richesses de leur vie, les humbles cultivateurs, c'est à cause de tous ces actes de vertu ignorés et méconnus, que l'idéal a brillé sur le monde et que nos saints fameux ont pu monter à ce degré de beauté, à ce degré d'union avec Dieu qui leur ont permis de séduire les masses, de les convertir et de commander même à la nature.

Réjouissons-nous ! Les obscurs mais véritables agents de la sainteté et de la beauté sur la terre étaient comme nous ; de chair et d'os comme nous ; pauvres et misérables comme nous ; faibles et faillibles comme nous. Devenus d'autres Christs par leur ressemblance avec le divin Modèle ils sont devenus des rédempteurs à leur tour, des entraîneurs de peuples, des éléments de progrès et de sainteté dans le monde parce qu'ils ont su comprendre la vie, parce qu'ils ont su la rendre agréable à Dieu et féconde.

Il me reste à vous dire comment. Je dois vous expliquer maintenant cette mystérieuse énigme de vies si modestes devenues si puissantes, de vies si humbles devenues si fécondes, d'existences si souvent méprisées et pourtant si pleines et si grandes.

« Ce n'est pas naturel ! » dites-vous au fond de vos cœurs... Et c'est toute la réponse.

III

Non ! ce n'est pas naturel, c'est surnaturel. Nos petits saints ont fait produire à leurs vies ordinaires des fruits extraordinaires justement parce qu'ils les ont pénétrées, animées, imbibées, si j'ose dire, de puissances et d'énergies divines.

Premièrement ils ont compris que leur vie ne leur appartenait pas, que Dieu la leur avait donnée pour qu'ils l'usent à son service. Ils n'ont eu d'autre souci que de satisfaire leur Maître : connaître Dieu chaque jour davantage, chaque jour l'aimer plus ardemment et le mieux servir, c'était leur unique ambition. Telle ou telle situation, tels ou tels événements, joies ou épreuves, peu leur chaut !

Ils savent que ce qui arrive en dehors de leur volonté est toujours voulu ou permis par Dieu, pour leur bien par conséquent, même quand ils n'en voient pas le « comment » ; et ils vont, faisant là où Dieu les a placés ce qu'il leur demande, redisant avec sainte Thérèse ce mot d'absolue confiance : « Dieu sait tout, Dieu peut tout et il m'aime. » Ils ne consultent pas leurs goûts, leurs préférences ; ils cherchent uniquement à découvrir, leur foi aidant, le vouloir divin, car c'est Dieu et pas eux qu'ils entendent servir.

Dieu et son amour ! avec quels soins, avec quelle constante angoisse de le perdre ils le conservent au fond de leur âme. Ils savent que sans lui leur âme ne serait qu'un cadavre vivant ; et le péché, le péché mortel surtout, qui pourrait chasser Dieu de leur cœur, ils le craignent et le haïssent plus que tout autre mal. Pour l'éviter et conserver l'incomparable richesse de la grâce, quels efforts ne font-ils pas ? Tout est possible à Dieu, sauf de nous sauver sans nous. Persuadés de cette vérité, par un travail attentif sur eux-mêmes, par des actes répétés, par des exercices persévérants ils développent les bons germes déposés dans leur âme, et grâce à l'action concomitante et à la libéralité de Dieu qui féconde leur bonne volonté, bien vite grandissent en eux les vertus qui sauvent : la chasteté, l'obéissance, la pauvreté, l'humilité, la charité, la douceur.

Ai-je besoin de vous dire à quelles sources ils alimentent cette vie surnaturelle ? Ces énergies, ces lumières surhumaines qui éclairent leur chemin et raniment leurs forces, vous savez à quelles sources aussi surhumaines en les puise.

Nos petits saints prient. Leur cœur et leur pensée sont constamment orientés vers Dieu ; ils coulent une vie d'union et de conversation avec lui. Au matin ils lui consacrent leur journée ; au milieu de leurs occupations ils le retrouvent par quelques brèves aspirations de leur cœur ; dans la difficulté, dans l'incertitude de la décision à prendre, dans la tentation qui s'offre, un court et pressant appel au secours divin ; ils n'ont pas peur de se mettre à genoux devant Celui qui préside aux immenses destinées du monde qu'il créa, et sa Mère Marie est pour eux auprès de lui l'ordinaire et puissante intermédiaire. Elever vers Dieu leur âme, respirer souvent l'atmosphère embaumée et refaisante du ciel, du surnaturel, est devenu pour eux une habitude, un vrai besoin, un rafraîchissement et une joie en même temps qu'une source de grâces incessantes.

Mais c'est à l'église surtout qu'ils se plaisent. Là par un indicible amour leur Dieu veut rester. Chaque matin il y est de nouveau immolé : aussi souvent qu'ils le peuvent ils vont, une demi-heure au pied de l'autel, dans

une intimité fervente avec la sainte Victime, respirer le parfum de grâces qui embaumera toute la journée leur âme. Ils ne se font pas attendre au divin rendez-vous ; se sentant faibles et débiles, persuadés qu'ils ne peuvent rien sans Jésus, ils s'approchent pour manger le pain qui fait les forts, pour boire à longs traits le vin qui fait germer les vierges. Vous ne les verrez pas, eux, crédules aux stupidités superstitieuses, ni même engoués de mièvres dévotions : ils feront de leur crucifix, du Sacré-Cœur, de la Sainte Vierge, de S. Joseph l'objet de leur sagace piété.

Chrétiens complets, nourris de la moelle de la doctrine, des sacrements et de la grâce, soyez sûrs enfin qu'ils ne laisseront point inutilisés les talents que le Bon Dieu leur a donnés. Auprès d'âmes moins privilégiées qu'eux, par les moyens et les œuvres opportuns, dociles à leurs prêtres, ils travailleront, autant que les circonstances le leur permettront, à la cause du Christ et à l'avènement de son règne.

Voilà quelle était leur vie intime. C'est là qu'il faut chercher le secret de leur puissance : dans les mêmes circonstances que celles où nous vivons ils ont vécu, mais le cœur uni à celui de Dieu, l'âme toute remplie et toute pénétrée de son amour.

**

Oh ! chers saints, nôtres par l'humilité de votre condition et la modestie de votre gloire, vous qui à la grande stupéfaction des sages de ce monde avez pris rang au ciel parmi les enfants privilégiés de Dieu, de là-haut bénissez-nous !

De notre vie obscure et méprisée souvent, faites-nous comprendre mieux la grandeur, la sublimité, la fécondité possibles. De Dieu obtenez-nous, — que vous refuserait-il aujourd'hui ? — cette confiance nécessaire aux infinies bontés de sa Providence, cet abandon total à sa sainte volonté, cette fidélité jamais un instant démentie à ses adorables vœux qui rendirent vos vies si utiles, si pleines de mérites, si idéales, si saintes !

Qu'à l'exemple des vôtres nos jours s'écoulent dans l'amitié de Dieu à l'œuvre superbe de la conquête des cœurs à Jésus. Ah ! s'ils pouvaient être chassés loin de nos frontières les ennemis perfides qui luttent contre Dieu ; si tous, sous la conduite de l'unique Pasteur, nous pouvions allègrement cheminer vers le but ! Aidez-nous-y, chers saints.

Auferte gentem perfidam.

Credentium de finibus,

Ut unus omnes unicum

Omne nos pastor regat. Amen !

AVIS PAROISSIAUX

LA TOUSSAINT

Mes frères,

Il me semble inutile de signaler à votre attention la fête que nous célébrerons samedi prochain : je croirais faire injure à vos sentiments chrétiens si j'insistais.

Lorsque, au commencement du siècle dernier, le Premier Consul régla avec le représentant du Souverain Pontife les fêtes qu'il convenait de maintenir ou de supprimer en France, on jugea opportun de reporter au dimanche la célébration de plusieurs, mais une exception fut faite pour la solennité de la Toussaint, à cause de la popularité dont elle jouissait.

La Toussaint qui, à cette époque, était une fête aimée entre toutes les autres, est toujours restée populaire jusque dans les paroisses les moins religieuses. Le souvenir de nos défunts se joint à la pensée des saints pour nous la rendre doublement chère.

Cette fête vient bien à propos, lorsque sont terminés les travaux de la campagne, pour reposer vos âmes, réveiller votre foi, vous soustraire aux préoccupations matérielles qui vous ont absorbés pendant de longs mois, pour vous replacer en face de Dieu dont vous avez négligé le service, et en face de vos destinées éternelles que vous avez peut-être oubliées.

Oh ! je ne vous reprocherai pas le péché de paresse : vous êtes des laborieux, vous travaillez avec une ardeur et un courage que j'admire. Mais est-ce que je me trompe en disant que dans cette activité que vous déployez, au milieu des labeurs auxquels vous vous livrez, vous oubliez Dieu et ne vous préoccupez guère de la sanctification de vos âmes ? Et voilà le reproche que l'on peut faire à bon droit à une multitude de nos contemporains : ils dépensent toute leur énergie au profit du corps et des intérêts qui se rattachent à la vie présente, et ils délaissent les biens spirituels destinés à élever, à purifier, à sanctifier les âmes. On s'agite, on s'inquiète, on se fatigue, on exploite, on torture la matière, on forme des projets, on s'engage dans des entreprises, mais pourquoi ? dans quel but ? à quelle fin ? Ce que l'on poursuit avec tant d'apréhension, c'est le bien-être matériel.

Les aspirations se portent toutes vers la matière. Depuis le laboureur qui se lève à trois heures du matin pour cultiver ses champs, jusqu'au négociant qui veille de longues heures pour ses affaires, depuis le propriétaire d'un coin de terre jusqu'au possesseur de vastes domaines, tous n'ont souvent en vue que l'accroissement de leur bien-être.

Assurément, ce n'est pas un crime de prendre soin de ses intérêts matériels, de pourvoir aux besoins de sa famille, de songer à son avenir. Nous ne sommes pas dans le ciel, nous sommes sur la terre : et par conséquent Dieu n'exige pas que nous nous désintéressions des choses de la terre ; mais ce qu'il nous demande, c'est de ne pas reléguer au dernier plan nos intérêts spirituels.

Or le mal que je vous signale et qui est le signe caractéristique de notre temps, c'est de ne travailler que pour des biens périssables, de chercher cela et rien que cela, de rabattre vers la terre toutes nos pensées, toutes nos affections et de ne prendre qu'un médiocre souci de notre âme et de l'avenir qui l'attend de l'autre côté de cette vie.

Laissons donc un instant — ce n'est pas trop — les préoccupations matérielles, et venons ensemble, sous le regard et l'invocation des saints, nous rappeler que nous sommes leurs frères, appelés à partager leur bonheur, que nous sommes des voyageurs ici-bas, en route vers l'éternelle patrie où nous parviendrons tous, un peu plus tôt, un peu plus tard. Préparons-nous à la célébration de cette fête. Il y a, dans chaque solennité, un motif spécial qui nous engage à la passer saintement ; mais il semble que les raisons se multiplient pour nous exciter à célébrer dignement celle qui approche. D'abord, nous y sommes disposés par le spectacle des choses qui nous entourent : il y a, dans l'air, dans les circonstances actuelles, quelque chose qui nous invite au recueillement : la nature qui se dépouille, les feuilles qui tombent, le soleil qui pâlit, la vie qui s'éteint, tout cela nous fait songer à la caducité des choses et nous inspire des idées graves et sérieuses.

Vous assisterez aux offices de cette belle solennité : il y a mieux à faire encore. Ce que je vous demande, vous le devinez, c'est une bonne communion. Les motifs ne manquent pas pour vous décider à faire cette pieuse démarche : votre intérêt bien compris d'abord, le désir d'être utile à vos chers défunts, les épreuves que traverse l'Eglise et enfin la pensée de gagner l'indulgence du jubilé.

Tous les ans, à pareil jour, bon nombre de personnes s'approchent de la Table sainte. J'aime à croire que vous ne dérogez pas à vos habitudes. Plusieurs répondront spontanément à mon invitation ; mais il en est d'autres qui devront lutter contre l'indifférence et résister à cette négligence qui les tient éloignés des sacrements depuis Pâques.

Vous avez déjà senti par votre expérience que plus on diffère la réception des sacrements, moins on a de courage pour prier, moins on a d'énergie pour la pratique de ses devoirs. Avec le temps, la piété diminue, la tiédeur s'accroît. Il semble que chaque

jour enlève quelque chose de notre vertu, et si nous vivions longtemps en dehors des sacrements, nous aboutirions à l'indifférence et à l'extinction de la vie surnaturelle en nous. Je prends une personne qui a l'habitude de se confesser à la veille de toutes les grandes fêtes ; si elle omet de le faire une fois, je lui annonce qu'elle sera moins disposée encore une seconde fois, et ce qui arrivera incontestablement, le voici : de négligence en négligence, d'ajournement en ajournement, elle tombera dans une désolante tiédeur, elle endormira sa conscience et, finalement, elle délaissera les sacrements. Ceci est de l'histoire. Voilà pourquoi il faut fixer les époques de l'année, les fêtes de l'Eglise où l'on se confessera, et ne pas les laisser passer sans faire cette démarche, fallût-il se contraindre et s'imposer un sacrifice.

J'ai la confiance, mes frères, que vous répondrez à l'appel que je vous adresse et je me plais à penser que samedi prochain la Table sainte verra de nombreux convives, en l'honneur des saints, pour votre sanctification et au profit des âmes du Purgatoire. Ainsi soit-il.

PETITES LECTURES

XI

IL FAUT CROIRE EN DIEU, PRINCIPE DU MOUVEMENT ET DE LA VIE

I

Il faut croire en Dieu, si l'on veut comprendre quelque chose à l'univers.

Un principe philosophique que tout homme sensé doit admettre, c'est que tout effet a une cause. Or qu'est-ce que la terre, le soleil, les masses énormes et lumineuses qui parcourent l'espace, sinon des effets splendides qui supposent une cause d'une puissance incomparable ?

Un autre principe de physique expérimentale, c'est l'inertie de la matière. Un corps ne se met pas en mouvement tout seul. Il faut une force qui lui donne l'impulsion, sinon il reste où il est.

Cela posé, rappelons la théorie de Laplace, qui est toujours acceptée.

Il y avait au commencement une immense nébuleuse, composée d'atomes innombrables, suspendus dans l'espace. Par attraction, ces atomes se réunirent, formèrent des groupes, des centres, des globes qui se mirent à tourner. Le frottement des molécules les fit entrer en ignition et l'on vit alors de vastes boules de feu, des sphères embrasées, emportées dans un vaste mouvement.

Leur vitesse de rotation produisit une force centrifuge telle que des fragments se déta-

chèrent, se précipitèrent dans l'espace et formèrent ainsi des mondes nouveaux, animés du même mouvement. Ce furent des planètes, comme la terre; ou des satellites, comme la lune. Et en vertu des lois de l'attraction la lune gravita autour de la terre, et la terre tourna autour du soleil. Et il en fut de même de chacune des étoiles qui se comptent par centaines de millions et qui, dans les profondeurs du firmament, gardèrent leur mouvement initial, et éclairèrent, attirèrent leurs planètes comme le soleil éclaire et attire la terre.

Le mouvement premier ne s'arrêta point et ne peut pas s'arrêter, d'après ce troisième principe qu'un corps qui a reçu le mouvement le conserve avec la même force, si rien n'empêche sa marche. Or aucun obstacle ne saurait l'entraver. Il n'y aurait que le frottement, mais le frottement n'existe pas.

On devine ce qu'il advint alors, par exemple, de notre terre. La voilà lancée dans l'espace, suivant une marche rigoureusement déterminée par l'attraction. C'est un globe de feu. Avec le temps elle se refroidit, sa surface se couvre d'une sorte d'écorce d'abord peu épaisse, puis par endroits plus solide. Le feu se réfugie à l'intérieur, au centre. L'écorce se durcit en granit, en porphyre: ce sont les assises fondamentales de la terre. Des éruptions volcaniques brisent ces couches et forment des montagnes. De nouvelles couches se produisent toujours par le refroidissement, sont rompues à leur tour; d'autres se reforment. La science établit parfaitement la succession des terrains, jusqu'à ce que les montagnes soient définitives, et que les vallées, couvertes de sédiments apportés par les eaux, deviennent fertiles, n'attendant pour produire que la main patiente et intelligente de l'homme.

Voilà en quelques mots l'ensemble de la théorie reçue. Au commencement donc, il y avait une nébuleuse, mais qui l'a créée? Qui a fait ces atomes? Qui leur a donné ce mouvement qui les pousse à se réunir, qui les groupe, qui en fait des mondes distincts les uns des autres? Vous invoquez les lois de l'attraction. Qui a fait ces lois? Derrière une loi il y a toujours une volonté, une pensée; quelle est cette volonté, cette pensée?

Et supposé que le mouvement se transmette d'un astre à l'autre, du soleil à la terre, il a toujours fallu que quelqu'un imprime le premier mouvement. La matière ne se meut pas toute seule. Si quelqu'un ne lui donne pas l'impulsion, elle garde sa force d'inertie, elle demeure là où elle était.

Il est évident que les astres sont en mouvement. Qui les y a mis? Voilà la question terrible à laquelle nul incroyant n'a jamais su répondre. Car il ne faut point parler du hasard: cela n'explique rien; il ne faut pas dire: « Cela marche tout seul », c'est absurde.

II

Déconcertés par ce raisonnement si simple, si clair, si probant, les incrédules crurent un instant pouvoir y répondre par la théorie de la génération spontanée. Les êtres, dirent-ils, se produisent d'eux-mêmes, la science l'a constaté, pourquoi les mondes ne se seraient-ils pas produits de la même façon?

La science, c'est bientôt dit.

Il est vrai qu'un savant anglais, Tyndall, fit des expériences qui réjouirent beaucoup les incroyants. Il prit un flacon qu'il remplit d'eau bouillante. On sait que l'eau portée à une chaleur de cent degrés ne renferme plus aucun animal vivant, tout germe de vie est détruit. Le chimiste anglais laissa l'eau, ainsi stérilisée et morte, reposer quelque temps. Puis il l'analysa et y trouva des infusoires. Alors il conclut triomphalement que la vie était revenue d'elle-même, spontanément, en vertu des forces de la nature, dans son flacon.

Pasteur reprit l'expérience. Il pensait: Il n'est pas possible qu'on ait retrouvé des animaux vivants dans une eau où l'ébullition a tué tout principe de vie. Sûrement on n'a pas pris les précautions nécessaires, on a laissé passer de l'air qui a été le véhicule des germes vivants résidant parmi l'atmosphère.

Et quand il eut refait l'expérience dans ces conditions de prudence méticuleuse, il ne trouva qu'une eau très pure, et aucun infusoire.

C'en était fait des générations spontanées: elles n'existent pas, elles ne peuvent pas exister; toute vie vient d'un germe vivant.

Déboutés de ce côté, les incroyants ont fabriqué, en s'aidant de Darwin, une autre théorie: L'échelle des êtres est admirable, dirent-ils, c'est une échelle de vie ascendante qui vient de la première cellule et monte, se développe, formant d'abord des êtres inférieurs comme l'éponge, puis d'autres êtres comme la salamandre, qui, issue du têtard, produit un autre animal supérieur et ainsi de suite, jusqu'au singe, jusqu'à l'homme, qui est l'animal le plus parfait.

C'est le transformisme.

Très bien; mais il a toujours fallu que quelqu'un donnât la vie à la première cellule. Le problème de la vie n'est donc résolu encore ici que par l'idée d'un Créateur qui a communiqué la vie. Celle-ci a pu se transformer, mais elle n'existait pas d'abord. Elle est un effet, où est la cause?

D'ailleurs Darwin reconnaissait une cause première, une cause suprême, intelligente, puissante et directrice. Il croyait en Dieu et le proclamait bien haut. Ce sont les incrédules, ses disciples, qui se sont emparés de son système pour en conclure contre l'existence du Créateur. Ils ont tiré des conséquences que réprouvaient les auteurs de cette séduisante

théorie, Darwin, Wallace et Lamarck. Ce dernier s'écriait en effet : « Toute notre admiration et notre vénération doivent se reporter sur le sublime auteur de la nature !¹ »

Le transformisme ne fut donc pas tout d'abord incroyant. Dans ses principes il y a quelque chose à prendre ; ses auteurs reconnaissent le Créateur de la vie, et il est certain que Dieu a semé la vie sans mesure dans l'univers. Où les disciples de Darwin déraisonnent, c'est quand ils prétendirent qu'une espèce pouvait se transformer en une autre espèce et qu'ainsi, en parcourant des milliers d'espèces intermédiaires, on avait pu, avec le temps, aboutir du têtard à l'homme.

Il y a ici en effet une vérité expérimentale que nul ne saurait nier. Les espèces sont irréductibles, avec des différences essentielles qui ne disparaîtront jamais. L'espèce chat ne deviendra jamais l'espèce chien. On a obtenu des croisements, des phénomènes, mais ils cessent bientôt de transmettre la vie et n'aboutissent qu'à des résultats de stérilité. Jamais on n'a obtenu une espèce nouvelle, qui vive et se perpétue par ses propres moyens : « Nous avons eu beau pétrir et transformer les organismes, écrit M. de Quatrefages, nous n'avons jamais eu que des *races* , jamais une *espèce* nouvelle². »

Le transformisme a donc subi le sort des générations spontanées, il est condamné par la science.

Dieu existe, parce qu'il a fallu une puissance qui imprime le mouvement à l'univers et un Semeur de vie. Aucune âme humaine ne peut s'arracher à ces hautes préoccupations, dit Pasteur, qui ajoute ce trait intéressant :

« On raconte que l'illustre physicien Faraday, dans les leçons qu'il faisait à l'Institution royale de Londres, ne prononçait jamais le nom de Dieu, quoiqu'il fût profondément religieux. Un jour, par exception, ce nom lui échappa, et tout à coup se manifesta un mouvement d'approbation sympathique. Faraday, s'en apercevant, interrompit ses leçons par ces paroles : « Je viens de vous surprendre en prononçant ici le nom de Dieu. Si cela ne m'est pas encore arrivé, c'est que je suis dans ces leçons un représentant de la science expérimentale. Mais la notion et le respect de Dieu arrivent à mon esprit par des voies aussi sûres que celles qui nous conduisent à des vérités de l'ordre physique. »

Ces paroles, l'illustre savant les prononçait dans son discours de réception à l'Académie Française³, et M. Renan, qui lui répondit, n'osa même pas esquisser un doute ni une ombre de contradiction.

POUR LE SOIR DE LA TOUSSAINT

III

LES CLOCHES DE LA TOUSSAINT, VOIX DU CIEL ET VOIX DU PURGATOIRE

Mes frères,

La Toussaint est de toute l'année le jour où nos cloches parlent le plus longuement : elles ont tant de choses à nous dire, tant de voix à faire écouter ! Elles ont d'abord à exprimer l'allégresse triomphante des saints, qui sont enfin parvenus au terme de leurs efforts ; il y a tant d'élus dans le ciel, en dehors même de ces milliers de confesseurs, de martyrs et de vierges que l'Eglise a placés sur ses autels ! Puis, tout d'un coup, en même temps que le sanctuaire change de parure, quand le céleste *Placare* a fait défiler dans ses modulations le dernier groupe des bienheureux, les cloches compatissantes changent de ton pour traduire de longues plaintes, de poignantes supplications ; plus insistantes que le matin, elles se font entendre, jusqu'à ce qu'elles aient bien touché les cœurs, et obtenu beaucoup de prières ferventes pour les défunts en détresse dans l'invisible et muet au-delà.

Après nos cloches, et plus brièvement qu'elles, — mais peut-être aussi avec un accent moins persuasif, — je voudrais interpréter, pour le bien de vos âmes, le *cantique des saints* et la *plainte des âmes du purgatoire*.

« Ce sont là, penserez-vous, des paroles d'éternité, et notre pasteur n'y est point entré. » — Mais les paroles de la vie éternelle, mes frères, Jésus ne nous en a-t-il point confié le dépôt, avec mission de vous les expliquer ? Recueillez-les donc avec le respect et l'attention qu'elles méritent.

I

Que nous disent les saints ? Leur bonheur et leur reconnaissance à Dieu.

1. Sans doute, mes frères, si, par une permission que Dieu n'accorde guère, quelqu'un des saints dont la statue orne cette église reprenait ses apparences mortelles et se montrait à nous, il ne pourrait que redire la parole fameuse de S. Paul : « L'oreille de l'homme ne peut entendre les harmonies, ni son œil contempler les beautés, ni son cœur savourer ou même imaginer ce que Dieu prépare aux élus de sa tendresse. » (I Cor., II, 9). Il n'essaierait donc pas de peindre un bonheur pour lequel le langage humain reste sans expression.

Mais ce que ce bienheureux ne manquerait pas de nous dire, ce que du reste toute sa vie terrestre nous apprenait déjà, c'est qu'il ne regrette pas ses peines et ses efforts, comme l'ouvrier qui aurait trop travaillé pour un

¹ Lamarck. *Histoire des animaux sans vertèbres*, t. I.

² De Quatrefages, *L'espèce humaine*, p. 12.

³ 27 avril 1882.

maigre salaire... Bien loin de là ! « Allez, nous dirait-il d'accord avec tous les saints, vous pouvez nous croire, nous sommes vos frères, nous sommes de la même nature que vous, nous étions aux prises avec les mêmes faiblesses, les mêmes passions, les mêmes découragements ; nous avons beaucoup souffert, plus que la plupart d'entre vous, car, par la miséricorde de Dieu, nous sommes les martyrs qui avons laissé déchirer nos membres par les bêtes ou les bourreaux ; nous sommes les confesseurs qui avons multiplié les austérités sans laisser de répit à la nature. Recommencer notre vie, cent et mille fois et bien davantage encore, nous le ferions pour avoir au ciel même le dernier rang. Car les tribulations de la vie périssable sont courtes : qu'est-ce qu'une vie d'homme auprès de l'éternité sans fin ? Elles sont légères ; de grand cœur nous les avons oubliées ou plutôt nous sommes heureux de les avoir endurées, car c'est payer à vil prix le bonheur de jouir de Dieu. Et si vous ne vous contentez pas de ce témoignage de nos paroles, si vous ne savez pas estimer le poids de nos existences joyeusement sacrifiées pour le ciel, alors cependant qu'on nous compte par millions, écoutez Celui qui s'y connaît en bonheur, puisqu'il est la source de toute joie, écoutez la promesse du Fils de Dieu aux persécutés de ce monde : « Réjouissez-vous et tressaillez : votre récompense est surabondante dans les cieux. » (Mt., v, 12). Et pour tenir sa promesse, vous savez bien que lui, le Fils égal au Père, a donné sa vie mortelle dans les tourments de la croix et qu'il donne sa vie eucharistique dans les anéantissements de l'hostie : à ces immolations divines, jugez, si vous le pouvez, du ciel qu'il a payé en s'immolant ainsi pour nous. »

Voilà, mes frères, ce que nous diraient les saints ; voilà du moins ce qu'ils pensent à notre sujet : j'en ai pour garant infailible la parole divine renfermée dans l'Écriture et vécue fidèlement dans leurs exemples.

2. Et ce bonheur si enviable, demandons-leur quel en a été le secret.

C'est le divin Maître qui nous répond dans l'Évangile de ce jour, en traçant par avance le portrait avec l'éloge de ses bons serviteurs.

« Bienheureux, déclare-t-il, les pauvres véritables, les persécutés pour la justice et ceux qui pleurent ; à eux mon royaume ; je les y consolerais. Bienheureux les doux ; leur bonheur même gagnera la terre. »

Ainsi, mes frères, vous enviez la béatitude des saints : n'enchaînez pas vos cœurs à l'amour de l'argent ; ne vous étonnez pas, ne vous plaignez pas d'être petits et d'être méprisés, parce que vous n'êtes pas habiles à la façon du monde, d'être tracassés, parce que vous êtes chrétiens ; l'ambition et l'orgueil ne seront jamais béatifiés par Jésus, l'Agneau de

Dieu. Il n'admet à sa suite, au ciel comme à Bethléem, que les cœurs simples et droits.

« Bienheureux, dit encore N.-S., ceux qui ont faim et soif de la justice, je les rassasierai. »

Ce n'est pas le cas des gens perpétuellement satisfaits et remplis d'eux-mêmes, qui semblent croire que Dieu est très honoré de leurs services et qu'il sera trop heureux de les accepter dans son ciel à un prix de fables : qu'ont-ils de commun, ceux-là, avec une sainte Thérèse toujours pressée d'avancer en perfection, avec un S. Paul que seul le glaive du bourreau a pu arrêter dans son apostolat à travers le monde ?

« Bienheureux, ajoute le Sauveur, les miséricordieux et les artisans de la paix, je les reconnais pour mes frères, pour les enfants de Dieu : oh ! comme je serai miséricordieux avec eux ! »

Puisque tel est l'esprit du Christ, dites-moi, mes frères, quel est celui qui méritera ses bontés, d'un S. François de Sales, dont la douceur ramène les hérétiques à la vraie foi, ou de nous, avec nos paroles amères, nos jugements malveillants et impitoyables, nos médisances et nos rapports qui sèment la discorde ?

« Bienheureux, dit enfin Jésus, les cœurs purs, car ils verront Dieu. » Leur âme sans tâche contempera sans nuage et avec une infinie jouissance la douce et attirante lumière de l'essence divine. Ceux-là, ce sont les âmes vierges que S. Jean a vues dans le ciel tout près de l'Agneau immaculé ; ce sont ceux qui, au prix de bien des efforts, ont gardé la chasteté de leur condition. Arrière les sensuels ! Plongés dans les basses jouissances de la matière, ils se rendent volontairement incapables des joies pures d'en-haut.

Voilà, mes frères, révélé par les lèvres mêmes de la Vérité incarnée, le secret du bonheur des élus ; voilà ce que chantent nos cloches dans l'écho joyeux de leurs vibrations.

Mais retenez bien une chose : c'est que vous ne l'obtiendrez pas, ce bonheur, à d'autres conditions. Et si la douceur de la bonté de Dieu ne fait pas assez impression sur vos cœurs trop charnels, craignez du moins sa justice qui s'exerce jusqu'aux âmes saintes du purgatoire : écoutez leurs plaintes douloureuses qui sanglotent dans le glas de nos cloches.

II

« Ayez pitié de nous, vous qui nous aimez, » s'écrient ces pauvres âmes du milieu de leurs tourments. Mais aussi, parce qu'elles nous aiment, elles ajoutent : « Ayez pitié de vous-mêmes. »

1. « Pitié pour nous ! » implorent-elles. Et pourquoi, chères âmes, parlez-vous ainsi ? Est-ce parce que vous nous avez quittés ?

Hélas ! que pourraient-elles donc regretter de cette terre de souffrance, puisqu'elles savent avec une absolue certitude que la mort n'est qu'une transformation et non la perte véritable de la vie ?

« Pitié pour nous, supplient-elles, parce que le souverain Juge nous a demandé compte de ses dons. Et si nous ne les avons pas entièrement gaspillés, que de profits manqués, que de négligences, que de lâchetés, que de souillures mêlées à l'œuvre divine ! Et il va falloir expier jusqu'à la dernière cette longue série d'iniquités. O Seigneur ! si vous gardez ainsi le souvenir de nos iniquités, qui pourra subsister, ô mon Dieu ? *Si iniquitates observaveris, Domine, quis sustinebit ?* »

« Pitié pour nous, parce que le Dieu des miséricordes qui est tout pour nous, qui est la source de la vie éternelle, se retire de nous ! Nous savons qu'il nous a pardonnées, qu'il nous aime, qu'il nous voudrait avec lui, si sa justice le lui permettait. Oh ! comme il est dur de s'élancer sans cesse vers lui et de sentir cet élan invinciblement arrêté ! De grâce, vous qui pouvez prier, vous qui par vos supplications et vos mérites pouvez tout pour nous, ne nous oubliez pas, abrégez notre supplice ! »

Voilà, mes frères, ce que peuvent dire beaucoup de nos chers défunts, voilà ce qu'ils éprouvent ; et en vous le rapportant, je suis sûr d'avoir affaibli, et non exagéré, leurs sentiments de douleur et de sainte impatience.

Et parmi ces âmes, faut-il vous le rappeler, il en est qui doivent vous être chères à plus d'un titre. Vont-elles être réduites à se demander si cette affection, que vous leur aviez jurée éternelle, s'est éteinte au jour où vous n'avez plus vu leurs traits et entendu le son de leur voix ? Mais non ! cette supposition ne saurait être vraie : elle fait outrage au cœur humain.

Car — laissez-moi insister à leur place — il vous en souvient, mes frères, pendant de longues années, au milieu de rudes épreuves, comme dans la monotonie lassante du devoir quotidien, peut-être en dépit de vos duretés, de vos insensibilités, ces êtres aimants vous ont entourés et soutenus de leur affection ; ils ont donné sans compter, sans attendre de retour.

Après cela, qui donc oserait penser que l'amour chrétien, comme une vile marchandise, se paie en un jour par quelques larmes, par une couronne, par une lourde pierre ?

Priez donc, mes frères ; ne vous laissez pas de prier pour vos morts ; ne vous hâtez pas de les proclamer bienheureux dans le ciel : quelle cruauté que cette affection sans clairvoyance, s'ils gémissent encore au purgatoire ! Priez, car tout autre souvenir est vain et fait bien plutôt pour flatter l'orgueil des vivants que pour procurer le repos des morts.

2. Et quand vous aurez ardemment et longuement prié, quand le dernier glas aura cessé

de retentir à vos oreilles, vous vous sentirez poussés par une secrète inspiration à secouer votre torpeur indifférente, à combattre tel défaut avec qui vous aviez conclu la paix : ce sont les bonnes âmes dont vous aurez eu compassion qui, par reconnaissance, viendront vous dire : « *Ayez aussi pitié de vous !* »

Car elles voudraient pouvoir éclairer votre aveuglement, elles qui discernent toutes choses aux lueurs pénétrantes de l'éternité. Comme elles tremblent de vous voir côtoyer gaiement certains dangers dont elles-mêmes ne sont sorties qu'à grand-peine ! Comme elles craignent, si vous compromettez définitivement votre salut, qu'il y ait un abîme infranchissable entre elles et vous ! Et vous vous montrez si indifférents pour vos intérêts éternels ! Vous paraissez si béatement rassurés, quand il faudrait se tenir sur ses gardes ; vous marchandez avec tant de pusillanimité au Bon Dieu votre générosité et jusqu'aux quelques heures par mois que réclame l'assistance à la messe ; quand votre salut ne tient qu'à une minute, vous attachez si fortement votre âme à des intérêts qui s'effondrent misérablement, qu'elles répètent avec insistance par le tintement lugubre des cloches : « *Ayez pitié de vous !* »

**

Mes frères, ne méprisons pas ces voix qui viennent de l'éternité ! Peut-être l'an prochain à pareille fête vous ne les entendrez plus, parce que Dieu aura fermé vos oreilles aux bruits de la terre...

Au jour de vos funérailles elles pleureront sur vous, les cloches saintes ; et le Dieu qui fait miséricorde aux miséricordieux leur prêtera un accent plus touchant. Mieux que des larmes, la voix des cloches fera répandre des prières aussi abondantes, aussi efficaces que celles que vous aurez vous-mêmes offertes pour les autres.

Et plaise à Dieu qu'à la Toussaint suivante ces bonnes cloches n'aient plus qu'à chanter vos allégresses, votre gratitude infinie dans l'éternité des bienheureux ! Ainsi soit-il.

EN VENTE A NOS BUREAUX

La Reine du Paradis, ou le Mystère de la T. S. Vierge exposé au point de vue historique, liturgique, dogmatique et moral en 123 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditations, par M. le chanoine ROLLAND, ancien curé-doyen de Neuilly-l'Evêque. — 6^e édition revue et augmentée. — Deux forts vol. in-12 ; prix : 7 fr., franco 7 fr. 60 (Etranger 8 fr. 20).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 octobris 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 23 octobre 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le Jubilé Constantinien. — LES VICTOIRES DE L'EGLISE. — III. Victoire sur le mal, 769.

Avis paroissiaux. — La visite au cimetière, 772. — La Dédicace, 773.

Instructions dominicales. — LXXI. *Dédicace* : Dispositions pour bien communier, 775. — LXXII. *24^e Dim. après la Pentecôte* : Le jugement général, existence et raison d'être, 778.

Petites Lectures. — XII. L'ordre magnifique de l'univers, 780.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XLVI. Paul est conduit à Césarée, 782.

POUR LE JUBILÉ CONSTANTINIEN

Les Victoires de l'Eglise

III

VICTOIRE SUR LE MAL

Mes frères,

L'Eglise, chargée par son divin Fondateur d'enseigner aux hommes la vérité religieuse, a reçu également de lui la mission de les sanctifier, c'est-à-dire de leur faire éviter le mal et pratiquer le bien. Jésus-Christ, en effet, a pris dans la conscience humaine et dans le Décalogue le code éternel et immuable de la morale; il l'a purifié des altérations que les hommes lui avaient fait subir; il l'a perfectionné, surtout en indiquant dans quel esprit il faut l'observer; il l'a complété en ajoutant aux préceptes imposés à tous des conseils proposés aux plus généreux; il l'a pratiqué lui-même sous les yeux de ses disciples et leur a dit: « Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire »; enfin il a dit à ses apôtres, aux chefs de son Eglise: « Etablissez par toute la terre le royaume de Dieu. Vous êtes la lumière du monde et le sel de la terre. Ce que je vous ai dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits. Apprenez aux hommes à observer tout ce que je vous ai commandé. Baptisez, remettez les péchés; en souvenir de moi, donnez à mes fidèles mon corps à manger et mon sang à boire. Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

Voilà la mission sanctificatrice qu'a reçue l'Eglise. Nous allons considérer aujourd'hui comment l'Eglise l'a accomplie. Pour cela, nous dirons 1° quelle est sur la terre la puissance du mal; 2° comment l'Eglise l'a combattue; 3° quels ont été les résultats de la lutte. Ici

encore nous allons contempler une merveilleuse victoire de l'Eglise, la victoire sur le mal. Cette victoire, ne pouvant s'expliquer que par l'assistance de Dieu, sera pour nous une nouvelle preuve de la divinité de l'Eglise.

I

Pour savoir quelle est dans l'humanité l'effroyable puissance du mal, nous pouvons consulter, entre autres témoins, et notre propre expérience, et la conduite de ceux qui à l'heure actuelle sont en dehors de l'Eglise ou qui la combattent, enfin et surtout l'état moral de l'humanité au temps de Jésus-Christ.

Notre expérience personnelle nous dit qu'il faut livrer de rudes et incessantes batailles pour nous soustraire au règne du mal et nous soumettre à celui du bien. Avec une déplorable facilité, notre intelligence se laisse fasciner par l'erreur et notre volonté entraîner par la passion. Haine de la vérité qui reprend, amour du mensonge qui flatte, inclination à faire ce que la loi défend, à ne pas vouloir ce qu'elle commande: voilà les sentiments que je trouve dans mon cœur. Il est vrai que j'éprouve de bons mouvements qui m'élèvent vers Dieu; mais en même temps je sens un poids terrible de cupidités opposées qui m'entraînent et me captivent. Je ressemble à un navire que la tempête aurait laissé intact, mais auquel elle aurait enlevé son charbon et son gouvernail. Et je n'ai pas à rougir de faire cet aveu: les plus savants et les plus vertueux d'entre les hommes l'ont fait. Souvenez-vous de S. Paul et de son témoignage: « Malheureux que je suis! disait-il; je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas. » (Rom., vii, 19 et suiv.). Si l'Eglise trouve dans chacun des hommes de pareils obstacles à l'acceptation de la loi évangélique, quelles difficultés ne doit-elle pas rencontrer pour l'imposer aux multitudes de tous les âges et de tous les pays!

Ce qui montre mieux encore la puissance du mal sur la terre, c'est la conduite des peuples et des hommes qui échappent à l'influence de l'Eglise. — Les incrédules nous vantent quelquefois la morale du bouddhisme, sans doute parce que Çakya-Mouni, son auteur, avait pour principe « qu'un homme sérieux ne s'occupe pas de savoir s'il y a un Dieu. » Eh bien! tous nos missionnaires d'Extrême-Orient nous disent qu'en dépit des belles maximes contenues dans les livres de cet homme, les peuples de ce pays sont idolâtres, superstitieux, débauchés et ignorants. — Les ennemis de l'Eglise ne craignent pas de célébrer la morale du Coran et la vertu des Musulmans. Eh bien! qu'ils aillent à Constantinople. Quand on leur aura dit qu'à Ildiz-Kiosk, palais du sultan, il y a au moins 4000 femmes enfermées, esclaves

plutôt qu'épouses du chef officiel de l'Islam, ils rougiront peut-être de leurs éloges. — Les francs-maçons, qui veulent disputer à l'Eglise l'enseignement des devoirs, ont rêvé d'une morale doublement indépendante : indépendante de la religion révélée, indépendante de la religion naturelle, c'est-à-dire de Dieu. Eh bien ! ils ont abouti au chaos, à l'impuissance. Tous les six mois ils font paraître une nouvelle morale qui contredit les autres. L'un ne veut point de règle, l'autre en réclame. Celui-ci fonde le devoir sur le plaisir, celui-là sur l'intérêt, un troisième sur la solidarité. Et la conséquence de cette anarchie, c'est que le mal triomphe : le suicide est devenu un acte de courage ; l'adultère, un besoin du cœur ; le divorce, un droit au bonheur ; partout les crimes se multiplient.

C'est ainsi que le mal établit son empire où l'Eglise n'exerce pas le sien. Pour achever sur ce point votre conviction, rappelez-vous quel était l'état du monde lors de la naissance de Jésus-Christ. Laissons de côté les Juifs, qui tenaient si peu de place sur la terre ; négligeons pareillement les peuples barbares ou sauvages dont l'ignorance explique la corruption ; limitons notre examen au monde civilisé d'alors, au monde romain : il nous offre le spectacle d'une horrible dépravation.

Les Romains étaient idolâtres ; ils avaient adopté les dieux de tous les peuples vaincus. Le Panthéon, qui est encore debout, abritait trente mille idoles. Et quelles idoles ! Nous rougirions aujourd'hui de raconter les turpitudes qu'on leur prêtait. Il faut en dire autant du culte qu'on leur rendait : la débauche et la cruauté en faisaient la plupart des frais. Quant aux prières qu'on leur adressait, elles étaient le plus souvent criminelles. Sénèque, qui fut le précepteur de Néron, nous montre, dans un de ses écrits, un homme qui parle à l'oreille d'un dieu, « N'approchez pas, dit-il ; cet homme rougirait si l'on pouvait entendre ce qu'il dit à son dieu. »

Telle était la religion des Romains, telle aussi leur morale.

S'agit-il de la morale individuelle ? Le suicide est regardé comme un acte de vertu ; la débauche, comme une chose indifférente. Les écrivains païens du premier siècle confirment sur ce point l'horrible portrait que trace S. Paul des hommes auxquels il prêchait l'Evangile : « Ils sont remplis de toute espèce d'iniquités, de malice, de luxure, d'avarice ; ils sont sans loyauté, sans affection, sans pitié. » (Rom., I, 29-31).

S'agit-il de la morale familiale ? Elle sanctionne la tyrannie du père, l'oppression de la mère et de l'enfant. La femme n'est pas la compagne de l'homme ; elle est son esclave. Quant à l'enfant, ses droits sont plus méconnus encore : son père peut le tuer.

Mais c'est la morale sociale surtout, qui est odieuse. Elle consacre toutes les oppressions. Oppression des sujets par le prince ; la raison d'Etat, c'est-à-dire l'intérêt de l'empereur, domine tout, même la conscience. Oppression des vaincus par les vainqueurs : tous ceux que le sort des combats n'a pas favorisés sont tués, mutilés ou vendus. Oppression des esclaves par leurs maîtres : dans la ville de Rome les esclaves forment les trois quarts de la population ; on les regarde et on les traite comme des bêtes de somme ; l'empereur Auguste en fait massacrer en un seul jour dix mille qu'il avait enrôlés pour la guerre et qu'il ne voulait plus nourrir.

Voilà quelle était la corruption du paganisme, et c'est au paganisme que l'homme retombe sitôt qu'il est laissé à lui-même. Or l'Eglise a reçu mission de combattre cette corruption. Voyons maintenant comment elle s'y est prise pour cela.

II

Pour convertir le monde, l'Eglise avait deux choses à faire : réformer les consciences où s'était altérée la distinction du bien et du mal ; et puis relever les volontés trop faibles pour le bien, trop fortes pour le mal. C'est ce que l'Eglise a fait depuis vingt siècles.

Elle a commencé par éclairer les consciences en prêchant la vraie morale, c'est-à-dire la loi de Dieu, telle qu'elle est écrite dans le cœur de l'homme, et dans le Décalogue, et dans l'Evangile. Ses enseignements parurent si purs, si sublimes, qu'en les entendant, les âmes de bonne foi redirent la parole des Juifs : « Jamais les hommes n'ont parlé ainsi. » S. Augustin a célébré dans une page souvent citée cette beauté de la morale chrétienne : « O sainte Eglise de Dieu, véritable mère des chrétiens, vous apprenez aux hommes non seulement à adorer le seul vrai Dieu dont la possession fera leur éternel bonheur ; mais encore à pratiquer la charité envers leurs frères. Enfant avec l'enfant, forte avec le jeune homme, calme avec le vieillard, vous enseignez la vérité à tous et vous les exercez à la vertu, suivant la force de leur âge et la portée de leur intelligence. Vous soumettez, par une obéissance chaste et fidèle, l'épouse à l'époux ; vous rendez les enfants dociles aux parents, et donnez aux parents un saint empire sur les enfants ; vous unissez les frères et les sœurs par le lien de la religion, plus fort que celui du sang. Vous apprenez aux serviteurs à servir leurs maîtres par amour plutôt que par crainte ; vous rendez les maîtres bons et miséricordieux pour leurs serviteurs. Vous apprenez aux rois à se dévouer pour les peuples, et aux peuples à obéir aux rois. Vous unissez, par les liens de la fraternité, les citoyens aux citoyens, les nations aux nations,

et tous les hommes de la terre par le souvenir de leur commun berceau¹.

En même temps que les préceptes qui s'adressent à tous, l'Eglise a prêché et prêche toujours les conseils qui s'adressent surtout aux hommes d'élite : « Si vous voulez être parfaits, leur dit-elle, sacrifiez à Dieu votre liberté, vos richesses et les voluptés terrestres. Tous doivent fuir le péché : abstenez-vous des apparences du mal. Tous doivent user des biens de ce monde sans s'y attacher : dépouillez-vous-en. Tous doivent régler l'usage des plaisirs : renoncez même aux plaisirs permis, et imolez votre chair à Celui qui a crucifié la sienne pour vous. »

Telle est la morale de l'Eglise : c'est la pureté en face de la corruption, la vie opposée à la mort. Mais non seulement l'Eglise est seule à enseigner cette morale ; elle a une manière de l'enseigner qui n'appartient qu'à elle. Les moralistes qui, en dehors d'elle, ont voulu diriger l'homme, ont des théories pleines d'incertitudes, d'erreurs, de contradictions. L'Eglise, elle, nous enseigne nos devoirs avec autorité et intransigeance, parce qu'elle le fait au nom de Dieu. Elle n'a jamais rien ajouté, rien retranché, rien modifié à sa doctrine. Plusieurs hérétiques, les Novatiens au III^e siècle, les Jansénistes au XVII^e, ont voulu aggraver le joug de l'Evangile : elle les a condamnés. Les autres ont voulu l'alléger : elle ne l'a pas permis. Pour conserver l'intégrité de sa morale, elle a fait tous les sacrifices. Au temps des persécutions sanglantes, on conseillait à ses enfants de dissimuler leur foi, pour sauver leur vie : elle ne le voulut pas. Au XVI^e siècle, Henri VIII lui demandait d'autoriser son divorce : elle aima mieux perdre l'Angleterre que de changer un iota à la loi évangélique. Il y a six ans, le gouvernement français lui disait : « Je vous laisserai vos églises et vos fondations si vous voulez modifier tant soit peu votre constitution. » Elle répondit par la parole de Pierre à Simon le Magicien : « Que votre argent périsse avec vous ! » (Act., VIII, 20).

Apprendre aux hommes leurs devoirs, les leur apprendre avec cette autorité et cette précision, c'est déjà beaucoup, mais ce n'est pas assez : il faut fortifier leur volonté débile. Car s'ils manquent de lumière, ils manquent encore plus de force. Que sert de montrer sa route à un paralytique, si on ne peut pas le faire marcher ?

Eh bien ! l'Eglise ne s'est pas contentée de dire aux hommes : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Après avoir éclairé les consciences, elle a fortifié les volontés. Pour aider les hommes à observer la loi de Dieu, elle leur offre dans les sacrements tous les secours dont ils ont besoin. Par le

baptême elle les fait enfants de Dieu ; et avec la grâce qui les divinise, elle met en eux les vertus surnaturelles, forces divines pour la pratique du bien. Véritable mère de ceux qu'elle a baptisés, elle veille sur eux avec une maternelle affection. Connaissant leur faiblesse et la puissance de leurs ennemis, elle leur donne par la Confirmation le Saint-Esprit qui les affermit pour le combat spirituel. Ont-ils subi une défaite, reçu une blessure dans la lutte ? Elle a un remède divin, la Pénitence, pour les relever et les guérir. Enfin elle leur donne dans l'Eucharistie, pour entretenir et développer la vie divine, une nourriture toute céleste.

Voilà avec quelles armes l'Eglise a lutté contre le mal, pour établir le règne de la vertu. Si ces armes avaient été humaines, si Dieu lui-même ne les lui avait fournies, elle aurait certainement échoué. Arracher les âmes à l'attrait du plaisir et au joug d'une longue habitude, en leur proposant une morale austère ; relever, fortifier, stimuler les volontés avec quelques paroles et quelques gouttes d'eau ou quelques miettes de pain : non, ce n'est pas là une œuvre de puissance humaine. Si l'Eglise a réussi, si avec des âmes faibles et corrompues elle a fait des saints, c'est que Dieu est avec elle, c'est qu'elle est l'œuvre de Dieu.

III

Or l'Eglise a merveilleusement réussi.

D'abord elle a formé des saints au sens ordinaire du mot. Savez-vous ce que c'est qu'un saint ? C'est un homme qui a pratiqué la vertu à un degré héroïque, dont Dieu a souvent récompensé le mérite par le don des miracles, et que l'Eglise a canonisé. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant les saints l'emportent sur ce que le monde a produit de meilleur en dehors du catholicisme. Lisez la vie de S. Paul, de S. François de Sales, de S. Vincent de Paul, du B. curé d'Ars : vous en serez convaincus. S'il était établi que l'Eglise a conduit un seul homme à la sainteté, cela suffirait à prouver qu'il y a en elle une vertu divine. Or elle y en a conduit des milliers et des milliers. Martyrs, ils se sont laissés tuer pour conserver leur foi ou leur vertu. Confesseurs, ils ont pratiqué au plus haut degré l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Vierges, ils ont renoncé aux noces terrestres pour se donner à l'Epoux céleste des âmes et pour verser sur les misères humaines les trésors d'un admirable dévouement. Il y a deux siècles et demi, des savants qu'on appelle Bollandistes, ont commencé d'écrire l'histoire des saints de l'Eglise catholique. Continué jusqu'à nos jours, cette œuvre remplit déjà plus de soixante énormes volumes in-folio. On pourrait la tripler avec toutes les vies de saints qui n'y ont pas encore trouvé place,

¹ De Moribus Eccles., c. xxx

Outre les saints qu'elle a canonisés, l'Eglise en a conduit des millions d'autres à une perfection moindre sans doute, mais encore bien élevée. Vous avez vu la Voie lactée dans le firmament. Elle se compose, disent les savants, de myriades d'étoiles trop éloignées de nous pour nous apparaître distinctes les unes des autres. Le firmament des saints a aussi sa Voie lactée : outre ceux dont les vertus éclatantes brillent sur le monde des âmes, il y en a des légions d'autres que Dieu seul connaît. Et remarquez que leur perfection, pour être moindre que celle des saints canonisés, est réelle cependant. Ils ont évité le péché et pratiqué les commandements. Or, si vous vous rappelez que les commandements nous prescrivent d'aimer Dieu jusqu'au mépris de notre vie, et le prochain jusqu'au pardon des injures, vous conviendrez que l'Eglise en les sanctifiant a fait preuve d'une force divine.

Après cela, remarquez qu'en sanctifiant les individus, l'Eglise a du même coup sanctifié les sociétés. Elle a christianisé les lois, les coutumes, les institutions des peuples qu'elle a convertis. C'est à elle que nous devons l'abolition de l'esclavage, le relèvement de la femme, le respect de l'enfant, l'adoucissement des mœurs. C'est elle qui a introduit dans le monde la vénération et l'amour compatissant pour le pauvre, la charité, dont la bienfaisance laïque est à peine la contrefaçon.

Voilà comment l'Eglise a rempli sa mission de sanctifier les hommes. Cette gloire lui est propre, personne ne peut la lui disputer. C'est ce que constatait, il y a vingt ans, un grand historien qui pourtant n'aimait pas l'Eglise, M. Taine. « Aujourd'hui, écrivait-il, après dix-huit siècles, sur les deux continents, le Christianisme a la même influence qu'autrefois parmi les artisans de la Galilée. Il est, pour 400 millions de créatures humaines, la grande paire d'ailes indispensable pour soulever l'homme au-dessus de lui-même et l'emporter jusqu'au dévouement et au sacrifice. Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défont ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent, la cruauté et la sensualité s'étalent, la société devient un coupe-gorge et un mauvais lieu... Il n'y a que le christianisme pour nous retenir sur notre pente natale, pour enrayer le glissement insensible par lequel, incessamment et de tout son poids, notre race rétrograde vers ses bas fonds¹. »

Les incrédules sentent bien la force de cette preuve. Pour l'affaiblir, ils nous objectent les scandales qui se rencontrent dans l'Eglise. — Mais cette objection, loin d'ébranler notre foi, la confirme plutôt. Jésus-Christ a prédit que dans son champ qui est l'Eglise, l'ivraie croi-

trait toujours avec le bon grain. Après cela, les pécheurs ne sont pécheurs que parce qu'ils désobéissent à l'Eglise. Enfin il est à remarquer qu'aux époques de corruption, où le royaume des cieux semblait sur le point de devenir un royaume de ce monde, l'Eglise a toujours triomphé des germes morbides qui menaçaient de la corrompre. Preuve évidente que Jésus-Christ a tenu sa promesse : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

**

Soyons heureux et fiers, mes frères, de ces victoires de l'Eglise qui continuent à travers les âges celle de Jésus-Christ sur Satan. Permettons à l'Eglise, par notre docilité, de triompher sur le champ de bataille de notre âme, d'y ruiner l'empire du mal et d'y établir l'empire du bien. Enfin aidons-la par nos prières et nos efforts à multiplier ses triomphes et à étendre le règne de Dieu. Associons-nous de toute manière aux luites et aux victoires partielles de l'Eglise militante, afin d'avoir part un jour à la victoire totale et définitive de l'Eglise triomphante. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LA VISITE AU CIMETIÈRE

Mes frères,

La solennité de la Toussaint est bien l'image expressive et saisissante des vicissitudes de la vie humaine. Ici-bas, rien n'est stable, rien ne dure ; la minute présente ne sait pas ce que sera la minute qui suit. Maintenant, c'est la joie, le bien-être, la sécurité ; tout à l'heure ce sera peut-être la tristesse, le malaise, l'inquiétude. La Toussaint nous offre l'image de ces instabilités, de ces brusques changements qui se voient dans toute existence.

Ce matin, le regard tourné du côté du ciel, l'Eglise chantait *Gaudeamus*, l'hymne du triomphe ; elle était à la joie. Ce soir, les yeux pleins de larmes, penchée sur les tombes, elle murmure tristement le *De profundis* ; elle est à la peine ; elle prend des vêtements de deuil. Ce soir toutes les pensées, tous les souvenirs, toutes les prières sont pour nos chers trépassés.

Vous allez donc tout à l'heure faire votre visite au cimetière, porter à vos regrettés défunts l'hommage de votre piété filiale, de votre amour, de votre reconnaissance. Vous accomplissez un devoir bien doux à votre cœur ; mais il faut que cette démarche se fasse dans des conditions qui la rendent à la fois utile aux morts et salutaire aux vivants. Comment obtiendra-t-elle ce double résultat, je vais vous le dire.

A la veille de cette fête, vous avez remué la terre qui recouvre les restes de vos parents,

¹ *Origines*, t. II, p. 118.

vous en avez arraché les mauvaises herbes, vous avez apporté sur les tombes des couronnes, des fleurs. C'est bien ; mais les chers morts, sensibles sans doute à ce témoignage de votre affection, vous demandent autre chose. Ces soins pieux donnés à leur sépulture, ces fleurs, ces couronnes ne peuvent rien pour les soulager, s'ils sont encore retenus au lieu des expiations ; une bonne prière, où vous mettez tout votre cœur, leur sera plus profitable, et ils vous la demandent : ne la leur refusez pas.

Je dis cela parce que, parmi ceux qui visitent le cimetière, il s'en trouve plusieurs — j'ai quelque raison de le penser — qui ne songent pas à prier. Ils s'arrêtent un instant devant la tombe de famille, respectueux ; ils évoquent sans doute le souvenir de ceux que le trépas leur a ravis, mais ils s'en tiennent là ; pas une pensée chrétienne ; pas un mot de prière, pas un appel à la miséricorde divine pour celle qui les berça sur ses genoux, en leur apprenant le *Notre Père*, qu'ils n'ont pas le courage de dire à son intention. Quelle ingratitude !

Vous ferez mieux, mes frères ; vous ne vous contenterez pas de donner une pensée rapide, un souvenir stérile à vos chers défunts ; vous prierez pour eux, vous demanderez à Dieu d'abréger leur séjour en Purgatoire et de leur ouvrir la porte du ciel. La prière en effet a cette efficacité qu'elle peut les soulager, finir leur épreuve et les introduire dans l'éternelle félicité. Et quand je songe que cette puissance de la prière est à la portée de tout le monde, que le plus petit des enfants peut y recourir pour la délivrance de ses parents, que, par ce moyen, nous pouvons venir en aide à nos chers disparus et leur ouvrir le chemin qui mène au ciel, non, je ne comprends pas qu'on soit à ce point indifférent et qu'on ne veuille pas dire à Dieu, du meilleur de son cœur : « O Seigneur, je vous en supplie, à ce père, à cette mère, à ce frère, à cette sœur, à ces amis, à toutes ces âmes qui me sont chères et dont je porte le deuil, donnez, oh ! donnez la paix, le repos et la lumière éternelle ! *Requiem æternam dona eis, Domine !* »

Les défunts ne seront pas seuls à bénéficier de votre visite au cimetière : vous aussi, les survivants, vous pouvez en tirer profit pour l'intelligence et la direction de votre vie. Un cimetière ! On a dit que c'est une école. En vérité, c'est une école où l'on reçoit bien des leçons, où l'on apprend bien des choses.

Impossible, quand on est là, devant une tombe, de ne pas penser à la mort. Un peu plus tôt, un peu plus tard, vous viendrez rejoindre ceux dont vous pleurez l'absence. En méditant sur la fragilité de notre vie, Bossuet s'écrie : « Il me semble voir un arbre battu des vents ; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment ; les unes résistent plus, les autres résistent moins ; s'il y en a qui échap-

pent à l'orage, l'hiver viendra qui les flétrira et les fera tomber. Il en est de même des hommes : les uns meurent prématurément ; les autres fournissent une plus longue carrière ; mais pas un n'évitera la fatale échéance. » Or, cette pensée de la mort est une pensée utile entre toutes ; elle est une lumière révélatrice qui dissipe nos illusions, qui nous montre le peu que nous sommes et l'inconsistance, la vanité des biens terrestres, dont nous sommes si follement épris.

Ce que nous sommes ! Soulevez la pierre de cette tombe, plongez votre regard dans les profondeurs de la terre : que reste-t-il de ces êtres que vous avez tant admirés et aimés ? Oh ! le fragile édifice que celui de notre corps ! Quand la mort l'a touché et que la vie l'a abandonné, il tombe de ruine en ruine, de transformation en transformation. Aujourd'hui, sous les coups du trépas, c'est un cadavre ; demain ce sera de la pourriture ; après-demain ce sera un amas d'ossements disjoints, desséchés ; et dans quelque temps ce sera quelque chose qui n'aura plus de nom dans aucune langue. Alors, et voici la conclusion, réservons la meilleure part de nos sollicitudes pour l'âme, qui a une autre nature et une autre dignité que le corps.

Vanité des biens de ce monde, voilà une autre chose que l'on apprend au cimetière auprès d'une tombe. De tous ces biens que vous recherchez avec une fiévreuse avidité, il ne vous restera rien à l'heure de la mort. Alors, pourquoi vous y attacher si éperdument, comme s'il n'y avait rien au-delà ? Et pourquoi montrer tant d'insouciance pour les biens d'un ordre supérieur, qui sont la richesse de l'âme et la garantie de son bonheur éternel ?

Vous pourrez encore faire d'autres réflexions près de la tombe de vos proches. Vous vous rappellerez ce que fut la vie de vos aïeux, de votre père, de votre mère. S'ils ont été bons chrétiens, s'ils ont rempli leurs devoirs, s'ils vous ont légué un héritage de foi, d'honneur, de probité, s'ils vous ont transmis un nom entouré de considération, de respect, leur êtes-vous semblables ? Suivez-vous leurs traditions ? Prenez-vous le chemin qu'ils ont suivi ? Si vous prêtez l'oreille, une voix s'élèvera des profondeurs de la tombe et vous dira : « Suivez les exemples que nous vous avons donnés, demeurez fidèles à Dieu et observez ses commandements ; ce n'est qu'à cette condition que vous nous rejoindrez au ciel. » Ainsi soit-il !

LA DÉDICACE

Mes frères,

En cette fête de la Dédicace, le sujet de mon entretien est tout indiqué : je vous parlerai de nos églises, de l'intérêt que nous devons leur porter, des raisons qui doivent nous y

attacher ; du concours que les bons chrétiens ne peuvent refuser pour leur entretien, leur conservation, leur décoration.

1. Depuis la loi de Séparation, depuis que les fabriques sont supprimées et avec elles les ressources dont elles disposaient, les églises de France, sauf celles qui sont classées comme monuments historiques, — et elles sont peu nombreuses, — sont à la charge des communes. Mais il se rencontre çà et là des administrations hostiles à la religion, qui les laissent tomber en ruines. De temps à autre, les journaux annoncent qu'une église va être fermée pour cause de sécurité publique, ou bien qu'elle va être démolie. Je m'explique bien la haine des sectaires contre nos églises. Une église, c'est un enseignement, une prédication, une protestation contre leur impiété ; voilà pourquoi ils ne peuvent en supporter la vue et réclament sa disparition.

Des publicistes éminents, des académiciens se sont émus de la ruine qui menaçait nos églises de village ; ils ont écrit de belles pages, ils ont prononcé d'éloquents discours pour les protéger ; mais c'est spécialement au point de vue de l'art, de l'antiquité, des traditions, du patriotisme, qu'ils se sont placés pour en demander la conservation. Nous, chrétiens, ce n'est pas seulement pour cela, c'est pour des raisons d'un ordre plus élevé que nous voulons garder nos églises.

Nous aimons nos églises et nous voulons les conserver, parce qu'elles sont l'œuvre de nos ancêtres, un souvenir qu'ils nous ont légué de leur foi. C'est là que de génération en génération ils sont venus s'agenouiller, prier, s'instruire, chercher le courage pour supporter les travaux et les épreuves de la vie. Ces murs et ces voûtes ont entendu leurs chants aux jours de fête et vu leurs larmes aux jours de deuil ; ces vieux pavés ont été foulés par leurs pieds, et c'est à côté du temple que reposent leurs restes, à l'ombre tutélaire de la croix.

Nous aimons nos églises et nous voulons les conserver, parce qu'elles nous rappellent les événements les plus remarquables, les impressions, les émotions les plus douces de notre vie. C'est là que nous avons été bénis à notre entrée en ce monde, que nous avons été baptisés, que nous avons fait la première de nos communions ; c'est là que nous avons goûté toutes ces bonnes et saintes joies de la religion ; c'est là que nous avons trouvé lumière, repos, consolations ; c'est là qu'on apportera un jour notre corps, avant de le rendre à la terre d'où il est sorti.

Nous aimons nos églises et nous voulons les garder, parce qu'elles sont la demeure de notre Dieu, la source des grâces, le vestibule du ciel ; parce que c'est une école de vertu et de moralisation ; parce que les enfants en reviennent plus dociles et plus respectueux, les jeunes

gens plus rangés et plus laborieux, les jeunes personnes plus modestes et plus vertueuses, les parents plus courageux et plus dévoués, les malheureux plus résignés, les pécheurs plus disposés aux regrets ; parce que nous en revenons tous meilleurs, plus soucieux de nos intérêts spirituels, plus rapprochés de Dieu.

2. Nous aimons nos églises et nous voulons les conserver. Mais alors, il faut pourvoir à leur entretien, à leur ornementation, et, puisque les ressources nous font défaut, vous imposer quelques sacrifices. Vous donnez votre obole à la quête, vous faites une offrande pour la place que vous occupez, et vous ne me refusez pas votre aumône quand je la sollicite pour l'acquisition de linge, d'ornements. L'occasion s'offre — et je la saisis avec empressement — de vous remercier de vos pieuses libéralités, et je remercie en même temps les personnes qui veillent avec tant de dévouement et de désintéressement à la propriété de notre église et à la décoration de ses autels. Je n'hésite pas à me faire mendiant pour l'entretien et la beauté de notre église. D'ailleurs, vous m'avez déjà donné des preuves de votre générosité, et s'il fallait citer des exemples pour exciter votre émulation, je ne serais pas en peine d'en trouver.

Je me souviens en ce moment du touchant spectacle donné par les Juifs à leur retour de Babylone. Ils revenaient de Jérusalem, après une captivité de soixante-dix années ; leurs champs étaient en friche, leurs cités en ruine, la ville sainte enfouie sous l'herbe. Par où vont-ils commencer leur travail de restauration ? Ecoutez : ils laissent les maisons abattues, les champs couverts de ronces, et ils commencent par relever le temple. Prêtres et lévites, riches et pauvres mettent courageusement la main à l'œuvre ; les plus riches d'entre les femmes arrachent de leurs doigts, détachent de leurs oreilles les bagues et les boucles d'or, les pierres précieuses, et les offrent avec joie ; celles dont les mains sont habiles et industrieuses travaillent les étoffes et préparent les ornements sacerdotaux.

Et pour parler de temps moins éloignés, dans les âges de foi ardente, à cette époque qui a vu la construction de nos belles cathédrales, savez-vous ce que faisaient nos pères ? Ils quittaient leurs occupations, venaient camper quelques semaines là où l'on bâtissait une église, se mêlaient aux ouvriers et ne demandaient d'autre salaire que l'honneur de travailler avec eux à l'érection du temple sacré. On a vu alors, dit un vieil historien, on a vu des femmes, de grandes dames porter du sable, des pierres, de la terre et offrir leurs bras pour mouvoir de lourds chariots.

Pendant la guerre de Crimée, les Français s'emparèrent de Bomarsund. Or, dans l'enceinte du fort s'élevait une chapelle au sommet

de laquelle brillait une grande croix posée sur un globe doré. Ordre était donné de détruire le fort et la chapelle. Le général Niel, qui devint plus tard maréchal de France, devait présider à cette opération. Ses sentiments chrétiens lui interdisaient de renverser brutalement cette croix. Il appela ses hommes : « Y a-t-il parmi vous, dit-il, cinq ou six braves capables d'aller détacher cette croix du haut de la flèche et de me la rapporter ? » Il s'en présenta une dizaine. La croix fut descendue avec précaution et respect. Qu'en faire maintenant ? Le général Niel pensa à l'église de Muret, sa paroisse natale, et il lui offrit la croix comme un souvenir de sa campagne de Crimée.

Et vous aussi, mes frères, songez à votre église, et dans la mesure où vous le pouvez, félicitez-vous de contribuer à son ornementation. J'ai connu des commerçants qui réservaient toujours une part de leurs gains pour leur église, des agriculteurs qui s'estimaient heureux, quand la récolte avait été abondante, de laisser un souvenir à leur paroisse.

3. Ce n'est pas encore assez, mes frères, d'aimer l'église et de contribuer à son entretien, il faut de plus la fréquenter. On ne l'a point bâtie pour qu'elle soit une maison abandonnée, pour que Jésus-Christ y reste dans une triste solitude. On l'a faite grande et vaste pour que tous y trouvent une place, pour que la paroisse tout entière puisse s'y réunir, afin d'assister au divin sacrifice. Mais, hélas ! je ne puis écarter une décourageante pensée quand je songe qu'un nombre trop grand de mes paroissiens n'y entrent jamais, ou n'y viennent que quand ils y sont amenés par un mariage ou par un enterrement. Que ceux du moins qui ont l'habitude de la fréquenter redoublent de zèle et d'assiduité, afin que Dieu trouve dans leur fidélité une compensation à tant de négligences. Ainsi soit-il !

INSTRUCTIONS DOMINICALES

LXXI

Fête de la Dédicace

DISPOSITIONS POUR BIEN COMMUNIER

Zachæe, festinans descende: quia hodie in domo tua oportet me manere.

Zachée, hâte-toi de descendre : car aujourd'hui je veux loger chez toi. (Luc, xix)

Mes frères,

Elle est charmante, l'histoire de Zachée dont vous venez d'entendre le récit dans l'évangile de cette fête. N.-S. veut faire l'honneur d'une visite à ce « pécheur public, » comme l'appellent les Juifs. Zachée en est extrêmement flatté ; il reçoit le divin Maître, qu'il désirait vivement connaître depuis longtemps, avec une joie sans

pareille. En récompense de ses bons sentiments, de ses excellentes dispositions, il reçoit de précieuses grâces intérieures ; et finalement il se convertit avec toute sa famille. « *Hodie salus domui huic facta est* : le salut est entré aujourd'hui dans cette maison. »

Quel honneur que celui de posséder chez soi Jésus, le Fils de Dieu fait homme ! L'Eglise, en remettant ce récit sous nos yeux, veut nous rappeler en cette solennité que nous ne sommes pas moins favorisés que Zachée. N.-S. daigne aussi habiter avec nous ; il a voulu avoir sa demeure perpétuellement au milieu des hôtes. En prenant possession d'une église qui lui est consacrée, il nous dit, comme à Zachée : « Il faut que je loge chez vous. » Voilà pourquoi nos églises sont si précieuses et si respectables. C'est là que nous recevons Jésus et que Jésus nous reçoit. L'Eglise a donc agi avec une haute sagesse en établissant la fête de l'anniversaire de la Dédicace pour honorer spécialement nos temples.

Mais appréciez, mes frères, l'avantage que nous avons sur Zachée. Ce n'est pas pour une journée seulement que Jésus s'installe chez nous ; dans notre paroisse, nous le possédons pour toujours ; il sera notre hôte tant que nous aurons le T. S. Sacrement, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde.

« Il faut que je loge chez vous. » Jésus nous dit encore cette parole en nous invitant à le recevoir dans la sainte communion. Il veut nous visiter, habiter dans notre cœur, en faire sa demeure, son temple. Il veut résider dans notre âme en passant par notre corps sous forme de nourriture.

Le recevons-nous aussi bien que le reçut Zachée ? Le recevons-nous avec les dispositions du corps et de l'âme qu'il doit trouver en nous et dont je vais vous entretenir ?

I

Je ne m'attendrai pas sur la préparation du corps. Vous savez quelles sont, sur ce point, les dispositions exigées pour communier. Elles se réduisent à deux : le jeûne et la modestie. Rien de plus facile à comprendre, à retenir et à observer.

1. Je suis bien sûr que personne d'entre vous ne voudrait s'approcher de la Table sainte pour communier sans avoir observé le jeûne le plus strict et le plus rigoureux. Vous n'ignorez pas, en effet, que l'Eglise défend toute nourriture, depuis minuit jusqu'à la communion, à celui qui se propose de recevoir N.-S. Et par nourriture elle entend tout aliment solide ou liquide, ou pris comme remède. Elle n'admet pas d'excuse : que cette nourriture ou ce remède ait été pris en petite ou en grande quantité, volontairement ou par mégarde, ou même pour cause de maladie, peu importe. On ne peut et on ne doit absolument pas communier

quand on a avalé un aliment, quel qu'il soit, venu de l'extérieur de la bouche.

L'Eglise ne dispense de cette loi grave que rarement. Elle le fait, par exemple, pour les malades et les infirmes qui ne peuvent observer le jeûne, dans certaines conditions déterminées. S'il s'agit de malades en danger de mort, l'Eglise, qui est une bonne mère, use d'indulgence. Elle ne veut pas que ses enfants fassent le grand voyage de l'éternité sans être munis du viatique nécessaire qu'est la sainte Eucharistie. Elle autorise donc à donner aux mourants la communion à toute heure du jour et de la nuit, qu'ils aient pris ou non de la nourriture.

2. Personne parmi vous ne voudrait non plus aller communier sans être *modeste* dans ses vêtements, dans son maintien, dans toute sa tenue extérieure. C'est la marque du respect que l'on porte à Dieu, et le reflet des sentiments et des dispositions de l'âme. Dieu sans doute est moins exigeant à l'égard de ses fidèles, qu'un prince à l'égard de ses sujets. Il n'exclut point de ses faveurs les pauvres qui, à défaut de riches vêtements, ont la parure intérieure de la grâce. Pourtant ce serait une offense envers sa majesté divine de ne pas observer dans la réception de la sainte Eucharistie les règles de propreté et de décence extérieure que réclament les convenances humaines. Ecartez toute tenue indécente ou négligée, comme tout excès de luxe et de parure. Soyez modestes dans vos regards et votre démarche : une attitude dissipée, des regards distraits seraient des marques d'irrévérence envers N.-S.

C'est ainsi, mes frères, que notre corps qui participe avec notre âme à la faveur de la sainte communion, qui est directement en contact avec la divine Hostie, se rendra digne de l'honneur qui lui est conféré. S. Augustin disait : « C'est par respect pour un si grand mystère qu'il a plu au Saint-Esprit de suggérer à l'Eglise la loi du jeûne eucharistique. »

II

Mais vous l'avez compris, mes frères, cette préparation du corps n'est pas celle qui doit nous occuper davantage. Le principal objet de nos soins c'est la *préparation intérieure et spirituelle de notre âme*. Celle-ci demande toute notre attention et toute notre sollicitude. Je ne ferai, ici encore, que vous rappeler ce que vous savez déjà, sur la *préparation essentielle* et sur la *préparation pieuse et prochaine*.

1. La *pureté de conscience* est la première, la plus essentielle, l'absolument indispensable disposition pour communier dignement. Elle consiste dans l'état de grâce, dans l'exemption de péché. Si donc, par malheur, vous avez grandement offensé le Bon Dieu, il faut avant de communier obtenir votre pardon et purifier

vosre cœur. Voyez Zachée quand il va recevoir Jésus dans sa maison : éclairé par une lumière surnaturelle, il comprend qu'il ne peut garder une conscience coupable. Avait-il quelques injustices à se reprocher ? C'est probable. Mais voilà que son repentir éclate ; il confesse publiquement ses fautes ; et pour les expier, comme c'était l'amour de l'argent qui l'avait séduit, il promet la moitié de ses biens aux pauvres et s'engage à rendre quatre fois ce qu'il a pu acquérir injustement. Si Zachée sentait qu'il fallait avoir la conscience pure pour recevoir Jésus-Christ dans sa maison, à plus forte raison doit-on l'avoir pure pour le recevoir dans son cœur.

Je le répète : cette préparation éloignée est absolument nécessaire pour éviter de commettre un sacrilège. Dans les premiers temps de l'Eglise, quand on allait donner la communion aux fidèles, un ministre de l'autel disait à haute voix : « Les choses saintes à ceux qui sont saints : *sancta sanctis*. » C'est comme s'il eût dit : « Qu'ils approchent, ceux qui sont innocents ou qui sont purifiés par la pénitence ; mais qu'ils se retirent, les pécheurs dont l'âme est souillée. »

Quel malheur, en effet, si jamais vous vous permettiez de communier en état de péché mortel ! Ce serait faire la plus grave injure à Dieu et causer le plus grand dommage à votre âme ; ce serait profaner indignement le corps du Sauveur ; ce serait commettre le plus abominable sacrilège, renouveler la trahison de Judas, livrer le Christ à Satan, le crucifier en soi, avec plus de férocité que ne l'ont fait les bourreaux sur le Calvaire. Celui qui communie indignement, dit S. Paul, « se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ. » (I Cor., xi, 27). Comme les Juifs, il foule aux pieds et méprise le sang divin qui a coulé pour notre salut. Que Dieu vous préserve toujours, mes frères, d'un pareil crime et d'un pareil malheur ! L'apôtre S. Paul déclare que « celui qui mange indignement ce pain, mange et boit sa propre condamnation. » (*Ibid.*, 29).

Je viens de vous indiquer la disposition de l'âme strictement requise pour communier dignement. Dans les récents décrets sur cette matière, le Souverain Pontife, notre grand et saint Pape Pie X, en signale une seconde : il exige que l'on s'approche de la Table sainte avec une *intention droite*. Que faut-il entendre par là ? L'intention droite est celle qui exclut tous les mauvais motifs qui nous conduiraient à la sainte Table. Celui-là, par exemple, n'a pas une intention droite, qui va communier par respect humain, par vanité, pour obtenir l'estime des hommes ou l'affection du prêtre, ou pour d'autres motifs peut-être encore moins dignes. Quand on va communier avec une intention droite, on y va pour plaire à Dieu et pour se fortifier dans la pratique de la vertu ;

on y va par amour pour N.-S., pour s'unir intimement à lui, pour recevoir plus abondamment ses grâces et se préserver contre les tentations du démon et les faiblesses de la nature. Voilà ce qu'on appelle une intention droite.

Voyez Zachée : il ne s'est point occupé de ce que disait ou pensait la foule ; il ne s'est point soucié des murmures et des méchancetés des pharisiens. Il a reçu Jésus avec joie ; il l'a reçu pour sa satisfaction personnelle, pour le bien de son âme et par affection pour ce grand Prophète.

Le catéchisme parle aussi, comme disposition nécessaire pour communier, de la *foi* et surtout de la *foi en la présence réelle*. Mais nous supposons que ceux qui viennent à la sainte table savent ce qu'est la sainte Eucharistie, ce que contient la sainte Hostie que le prêtre leur présente, et qu'ils croient que Jésus est réellement là, sous ces chétives apparences. Il est bien évident que celui-là ne serait pas en état de communier qui ne saurait pas « distinguer, comme dit le Pape, le pain matériel, ordinaire, du pain eucharistique. » Il ne le devrait pas non plus, celui qui ne croirait pas les vérités de la religion, qui rejeterait l'enseignement de l'Eglise et qui refuserait d'admettre que Jésus est présent dans l'Hostie consacrée. Un tel état d'âme, du reste, est déjà un péché.

Ayez donc, mes frères, ces dispositions dont je viens de parler et vous communiez *dignement* : rien de plus ne vous est demandé. Vous voyez que la communion vous est facile. Tous, vous pouvez communier aux conditions que je vous ai dites. Vous pouvez même communier souvent, quels que soient vos occupations, votre métier, votre état de vie, vos soucis. C'est le désir de l'Eglise, le désir du Cœur sacré de Jésus ; et c'est aussi votre intérêt. Oh ! que je voudrais voir dans cette paroisse, à part les quelques communions quotidiennes, beaucoup de communions hebdomadaires ! Si chaque dimanche la sainte table était garnie de communicants, quel spectacle agréable à Notre-Seigneur et à votre pasteur ! Quelle source de grâces et de bénédictions pour votre paroisse, pour vos familles et pour vos âmes !

2. Hâtons-nous d'ajouter que, à part cette préparation strictement requise et suffisante et que nous appellerons, si vous voulez, *essentielle et éloignée*, il en est une autre qui rendra vos communions plus ferventes et plus fructueuses et qu'on peut nommer *préparation pieuse et prochaine*. Elle consiste dans la *dévotion du cœur*, c'est-à-dire dans les sentiments que vous éprouvez et que vous présentez à Jésus au moment même où vous allez communier.

Une *foi vive* est la source de tous ces sentiments qui en découlent comme de leur prin-

cipe. Quand vous vous préparez à recevoir Jésus, faites donc beaucoup d'actes de foi. Mais que votre foi ne soit point « une foi nuageuse, comme disait le B. Curé d'Ars, qui ne voit son objet qu'à deux cents lieues de distance » ; mais une foi profonde, pratique, entière. Croyez fermement que sous les apparences du pain, dans cette petite hostie, c'est Jésus, le Fils de Dieu, vivant, qui se donne à vous avec son humanité et sa divinité. Dites votre foi à Jésus. Oh ! la belle occasion, pour l'âme qui communie, de multiplier ces actes de foi qui plaisent tant à N.-S., qu'il réclamait de ceux qui imploraient ses faveurs, qu'il récompensait si généreusement dans ceux qui les manifestaient.

Il n'est pas possible que cette foi n'engendre pas dans notre cœur une grande joie et un *ardent désir* de communier, de s'unir à Jésus. Dieu qui vient en nous !... Quand Zachée entendit ces paroles tombées des lèvres du Sauveur : « Aujourd'hui je veux loger chez vous, » quelle joie ! quel empressement ! Il se hâte de descendre et d'aller à Jésus ; il est au comble de ses désirs. A toute personne qui veut communier le divin Maître adresse des paroles semblables, plus douces, plus suaves et plus pressantes encore : « Je veux loger chez vous ; je veux reposer dans votre cœur. » Quelle joie pour l'âme chrétienne qui a la foi ! Comme elle doit s'empresser de répondre à cet appel de Jésus et se réjouir d'être admise à un pareil honneur !

C'est Dieu qui vient en moi ! Comment produire cet acte de foi sans éprouver un sentiment de profonde *humilité* à la vue d'un Dieu qui daigne s'abaisser jusqu'à de misérables pécheurs ! La foi nous montre dans la petite hostie que nous allons recevoir, Dieu avec sa grandeur et sa pureté infinies ; ce Dieu devant qui nous ne sommes que chétives et indignes créatures ; ce Dieu que nous avons tant de fois offensé, et qui nous a comblés de tant de faveurs ! N'est-il pas juste que devant lui nous soyons comme des enfants coupables et repentants ? Laissons sortir de notre cœur, dans un sentiment de grande humilité, ce cri de contrition jeté vers Jésus : « Pardon, Seigneur, pardon ! »

Mais ce Dieu que la foi nous montre si grand et si saint est aussi celui qui nous a tant aimés et qui nous aime encore d'un amour infini : *in finem dilexit eos*. (Jo., xiii, 1). *Aimons-le* donc, donnons-lui notre cœur. Disons-lui : « O bon Jésus, qui non content de souffrir et de mourir pour nous, avez voulu demeurer dans ce sacrement d'amour pour être notre compagnon sur le chemin de la vie, notre soutien et notre ami, pour vous offrir tous les jours en sacrifice sur l'autel et expier à notre place, pour devenir notre nourriture spirituelle, vous unir à nous, au point que nous ne fassions

qu'un avec vous, pourrions-nous ne pas vous aimer?... Vous saviez qu'en retour de tant de bienfaits vous ne recevriez souvent qu'indifférence et mépris; vous prévoyiez tant de sacrilèges et de profanations! Mais votre amour est si grand, si parfait, que malgré cela vous avez voulu instituer ce sacrement et nous faire jouir ainsi des délices de votre présence et de la sainte communion. Oui, ô bon Jésus, nous vous aimions et voulions vous aimer toujours!

Votre préparation est terminée. Purifiez-vous encore une fois en récitant avec l'enfant de chœur et le prêtre, le *Confiteor* et le *Doctine non sunt dignus*; et alors donnez-vous à Jésus avec autant de générosité et d'empressement qu'il en met pour se donner à vous. La visite que le divin Maître vous fera dans ces conditions vous procurera le salut comme cela est arrivé pour Zachée. La sainte communion sera pour vous la source de tous les biens.

*

Je n'ajoute qu'un mot, mes frères, pour vous inviter à faire naître dans votre âme les sentiments dont je viens de parler, toutes les fois que vous êtes ici à l'église, même sans avoir l'intention de communier. Ce sont en effet les seuls qui conviennent en présence de Jésus renfermé dans le tabernacle ou s'offrant à nos adorations. En entrant dans la maison de Dieu, soyez donc pénétrés d'une grande foi. Dites-vous tout de suite: « Jésus, le Fils de Dieu, est là. » Et tout naturellement, sans effort, vous serez humbles, respectueux et pieux; instinctivement vous direz à N.-S. votre repentir et votre amour. Que ce soit la leçon de cette fête.

Vous vous rappellerez sans doute que plusieurs fois déjà, dans mes instructions précédentes, je vous ai parlé de la sainte communion. Je vous en ai dit la sublime grandeur et les merveilleux effets. Je suis heureux de terminer cette série d'instruction en vous entretenant encore de ce magnifique et pieux sujet et en vous rappelant la manière de bien recevoir N.-S. Daigne Jésus ici présent dans la sainte Eucharistie éclairer vos intelligences et toucher vos cœurs, afin que vous profitiez de mes leçons, et que vous aimiez à faire souvent de saintes communions. Elles vous procureront le bonheur sur la terre et vous assureront une félicité parfaite et éternelle dans le ciel. Ainsi soit-il.

LXXII

24^e Dimanche après la Pentecôte

LE JUGEMENT GÉNÉRAL : EXISTENCE ET
RAISON D'ÊTRE

Mes frères,

En commençant l'année liturgique, l'Eglise nous faisait lire l'évangile où sont annoncés

la fin du monde et le jugement général. C'est le souvenir des mêmes vérités qu'elle nous rappelle encore en la terminant.

Elle veut ainsi nous porter plus facilement aux pensées sérieuses et surnaturelles, nous empêcher de trop attacher nos esprits et nos cœurs aux biens de la terre. Ne semble-t-elle pas nous dire: « Recueillez-vous un instant et réfléchissez. Voyez comment vous avez passé l'année religieuse qui vient de s'écouler. Jugez-vous vous-mêmes, jugez votre vie; car, ne l'oubliez pas, un jour vous serez jugés par Dieu à la face de l'univers. Jésus-Christ, la vérité même, vient de nous affirmer dans l'évangile qu'il descendra sur la terre de nouveau, à la fin du monde, pour juger toutes les générations. Songez-y donc; laissez un peu de côté vos préoccupations matérielles et préparez-vous à être jugés. »

Je ne vous décrirai plus aujourd'hui, mes frères, le jugement dernier et ses préparatifs. Je l'ai fait dans une autre occasion¹. Je me contenterai dans cet entretien d'affermir votre foi en vous démontrant que l'existence du jugement général est un dogme absolument certain. Nous verrons ensuite *pourquoi* Dieu a décidé qu'il en serait ainsi et ne s'est point contenté du jugement particulier.

I

Bien que de hautes raisons de convenance exigent qu'il y ait un jugement général, l'homme n'eût peut-être point soupçonné et imaginé l'existence de ce jugement, sans une révélation immédiate de Dieu. Cette révélation a été faite: l'Eglise nous l'enseigne, et la Sainte Ecriture, qui contient la parole même de Dieu, est remplie d'affirmations qui ne nous permettent aucun doute sur ce point. C'est ici la Vérité infinie qui nous instruit; en l'écoutant nous devons dire avec humilité et avec conviction: « Mon Dieu, je crois! »

Il y a longtemps que l'Esprit-Saint a parlé du jugement dernier. Bien des siècles avant la venue de N.-S., dans l'*Ancien Testament*, il l'a annoncé aux hommes et l'a décrit par la bouche des prophètes. C'est David qui s'écrie: « Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé, il a appelé toute la terre de l'Orient à l'Occident. Notre Dieu viendra; il sera précédé d'un feu dévorant et entouré d'un effroyable tourbillon. » (Ps., XLIX, 1-5). C'est Isaïe qui parle en ces termes: « Voici le jour du Seigneur, jour cruel, plein d'indignation, de colère et de fureur. Les étoiles les plus éclatantes du firmament ne répandront plus leur lumière, le soleil à son lever se couvrira de ténèbres, et la lune n'éclairera plus. J'ébranlerai le ciel même et la terre sortira de sa place à cause de l'indi-

¹ Cf. Instruction pour le 1^{er} Dimanche de l'Avent, 1912, p. 839.

gnation du Seigneur des armées. » (Is., xiii, 9). — « Qui pourra, dit le prophète Malachie, comprendre le mystère du jour de l'avènement du Seigneur Dieu tout-puissant, ou qui en pourra soutenir la vue? Car il sera comme le feu qui sépare les métaux. Il viendra un jour de feu, semblable à une fournaise ardente. Tous les superbes et tous ceux qui commettent l'iniquité seront alors comme la paille, et ce jour qui doit venir les embrasera sans leur laisser ni germe ni racine. » (Mal., iii, 2). Le prophète Daniel nous fait aussi une magnifique description du jugement dernier.

Mais écoutons surtout les prophéties du *Nouveau Testament*, l'enseignement de J.-C. et de ses apôtres. L'évangile d'aujourd'hui ne contient-il pas l'annonce du jugement dernier? Il nous prédit les signes qui précéderont la venue de Jésus comme juge, et le rassemblement de tous les hommes opéré par les anges au son de la trompette. Cette même prédiction est rappelée sans cesse dans l'Evangile. « Le Fils de l'homme viendra, lisons-nous dans un autre endroit; il sera plein de majesté et accompagné de ses anges; il s'assiéra sur un trône de gloire et, les nations étant rassemblées devant lui, il séparera les bons d'avec les méchants, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. » (Mt., xxxii, 33).

Ni les apôtres, ni l'Eglise n'eurent un autre enseignement au sujet de cette vérité. « Un jour devant le tribunal du Christ, dit S. Paul, on publiera ce que nous sommes tous, il faudra que chacun laisse voir ce qu'il a fait dans sa vie mortelle, soit en bien, soit en mal. » (II Cor., v, 10).

Après ces témoignages le doute n'est pas possible. « Pour ne point croire au jugement dernier tel qu'il est annoncé dans les Saintes Ecritures, — ce sont les paroles d'un grand docteur de l'Eglise, S. Augustin, paroles qui résument la doctrine de tous les Pères et de tous les Docteurs, — il faudrait y mettre de la méchanceté ou de l'aveuglement. » C'est pourquoi l'Eglise, interprète infailible et porte-parole de Dieu, nous fait dire chaque jour dans le *Credo* : « Je crois en Jésus-Christ... qui viendra juger les vivants et les morts. » Dans un autre Symbole que les prêtres récitent dans le bréviaire, elle a également placé ces mots : « Je crois en Jésus-Christ qui reviendra sur la terre; à son arrivée tous les hommes ressusciteront avec leurs corps et devront lui rendre compte de toutes leurs œuvres. »

II

Mais il vous vient peut-être, mes frères, une question à l'esprit : A quoi bon un nouveau jugement, puisqu'il y en a déjà un à subir au moment de la mort? — La réponse de notre catéchisme suffit pour résoudre cette objection. Si elle est sortie de votre mémoire, je suis

heureux de vous la rappeler. « Il y a un jugement général surtout pour la manifestation de la gloire et de la justice de Dieu, pour le triomphe des saints et la confusion des méchants. »

Plus d'une fois peut-être avez-vous entendu des personnes se plaindre de Dieu. Ici-bas en effet nous sommes les témoins d'un fait qui paraît mystérieux et inexplicable à nos faibles intelligences et nous porte à murmurer contre la Providence divine. Chaque jour nous croyons surprendre la justice de Dieu en défaut. Tel paraît mériter un châtimement et il est dans la prospérité. Tel autre est dans la souffrance, dans le malheur, alors que sa conduite est à tous égards digne de récompense. La Providence se plairait-elle donc à se jouer de nous par de flagrantes injustices? Il est des hommes qui ont osé articuler ce blasphème. Dieu a pour ainsi dire besoin de justifier sa manière d'agir envers ses créatures raisonnables. Ne voulant point donner prise à nos critiques, ni laisser un semblant de raison aux murmures et aux plaintes de ceux qui l'accusent, n'était-il pas naturel qu'il résolût de convoquer tous les hommes à une assemblée générale, afin de leur prouver combien juste fut sa Providence et sage sa conduite? On verra alors que le gouvernement divin a été mal compris ou calomnié. Le jugement dernier le justifiera vis-à-vis de chacun et jusque dans les moindres détails.

Le jugement général est encore nécessaire à la glorification de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu est venu sur la terre dans l'humiliation. Il fut méconnu du monde, méconnu des siens, *in propria venit et sui eum non receperunt... mundus eum non cognovit*. (Jo., i, 10-11). Plus que cela : il fut persécuté, méprisé, flagellé, mis à mort sur une croix comme un vil malfaiteur. Ces outrages et ces souffrances lui furent prodigués non seulement par les Juifs dans le cours de sa vie mortelle, mais sans interruption pendant toute la suite des siècles.

Les hérétiques blasphèment contre lui, contre sa doctrine et contre sa personne; les impies l'insultent, le maudissent et le persécutent; les mauvais chrétiens lui percent le cœur par leur indifférence, leur insoumission et leurs outrages. Combien d'affronts ne reçoit-il pas par exemple dans le sacrement de son amour, la sainte Eucharistie? Il a bien droit à une réparation : la justice l'exige. Cette réparation, il la recevra au jugement général. Alors tout sera changé : Jésus apparaîtra au monde entier dans sa gloire et dans sa majesté, et il fera reconnaître à tous sa divinité, sa toute-puissance et sa justice.

Enfin le jugement général est nécessaire pour l'homme. D'une part il est bon que nous sachions tous pourquoi tel de nos frères est au ciel, et tel autre en enfer; pourquoi l'un est

placé au nombre des saints et l'autre au rang des réprouvés ; comment le souverain Juge a apprécié leurs actions. Dieu pour satisfaire notre légitime curiosité et ne point laisser à nos âmes d'inutiles préoccupations a donc agi sagement en décidant qu'il y aurait de grandes assises où tout serait dévoilé. Il a voulu ainsi publier le jugement particulier de chaque individu, publication qui sera en même temps une justification de la sentence portée par Dieu. — D'autre part, est-ce que bien souvent en ce monde la vertu n'est pas méconnue et oubliée et le vice exalté et honoré ? Combien de bonnes œuvres restent secrètes et sont ignorées des hommes ? Combien de personnes vertueuses sont mal jugées, méprisées et même persécutées ? Si au contraire on regarde du côté des méchants, on les voit en possession de la gloire, des honneurs, de l'estime du monde. Ah ! le monde ! Ou il se trompe d'une façon étrange, ou il n'a pour le vice que des indulgences et même des sourires. — Dites-moi, ne convient-il pas que Dieu fasse une solennelle réparation de cette injustice ? Le jugement général rectifiera toutes choses ; il remettra à sa vraie place l'honneur ou la honte. Il divulguera à la face de l'univers toutes les fautes, tous les vices, tous les crimes connus ou inconnus. Mais en même temps il proclamera bien haut et exaltera la vertu, les bonnes œuvres secrètes ou méprisées. Ainsi le mal caché sera révélé aux yeux de tous, et le bien méconnu apparaîtra à la lumière. Ce sera l'exaltation des bons, des justes et la confusion des méchants, des impies et des pécheurs. Les rôles seront changés. Ceux qui triomphaient sur la terre seront humiliés, et ceux qui étaient humiliés injustement triompheront. La justice sera rétablie, et ce sera pour l'éternité.

**

Ah ! mes frères, quelle pensée consolante pour vous qui aimez la vertu et pratiquez fidèlement tous vos devoirs ! Ne vous laissez point abattre ni détourner du bon chemin par la calomnie, le respect humain, les mauvais exemples, ni même par la persécution, sous quelque forme qu'elle se présente et d'où qu'elle vienne. Songez, dans les moments pénibles, dans les instants de sacrifice, à la justice qui vous sera rendue en présence de l'univers entier au grand jour du jugement dernier.

Pour vous encourager encore davantage au bien, je ne saurais vous donner un conseil plus sage ni plus prudent que celui de S. Augustin à ses fidèles : « *Sic vive quasi hodie venturus sit et non timebis cum venerit*. Vivez chaque jour comme si c'était celui où le souverain Juge doit venir, et vous serez sans crainte quand il faudra paraître devant lui. » Ainsi soit-il.

PETITES LECTURES

XII

L'ORDRE MAGNIFIQUE DE L'UNIVERS

I

Dieu existe. C'est aussi certain qu'il est certain que le tableau de la Cène de Léonard de Vinci, par exemple, a été fait par un artiste admirable. Or comment comparer les plus belles peintures à notre magnifique univers ? Et comment contempler cet univers sans proclamer la gloire de son Auteur ?

Plus d'une fois, pendant une de ces nuits d'été douces et sereines, vous vous êtes arrêtés à regarder longuement le ciel. Une brise calme et fraîche fait à peine trembler les feuilles des arbres, le silence s'est établi, universel, comme si la nature s'était recueillie pour adorer son Créateur. Au-dessus de votre tête brillent des myriades d'étoiles qui scintillent et paraissent vivantes, tant leur lumière, qui est leur langage, est vive, expressive, parlante.

De temps à autre des traits lumineux raient l'espace, ce sont des étoiles filantes, des débris d'astres sans doute échappés de leur noyau, et qui partent avec une rapidité vertigineuse pour d'autres mondes inconnus.

Et là-haut tous les astres se meuvent harmonieusement, circulent, avancent, courent avec des vitesses inégales et inouïes dans l'espace sans fin, semblables à des cavaliers dans un champ de course. Mais ne comparons point ce qui n'est pas comparable. Ces millions de mondes dont nous ne savons à peu près rien, tournent, évoluent suivant des mouvements divers, circulaires ou elliptiques, comme s'ils étaient conduits par une main savante qui les empêche de se rencontrer dans cette mêlée ardente. Et jamais de fausses manœuvres ni de heurts, jamais une distraction de la main souveraine qui dirige, de la pensée qui préside à cet ordre tranquille et majestueux. Ces astres marchent ainsi depuis des milliers d'années, et ils continuent chaque soir à nous donner ce spectacle si beau, auquel nous sommes tellement accoutumés que nous ne le remarquons plus.

Pendant la journée c'est le soleil qui nous éclaire et nous réjouit. Le matin il se lève dans une aube discrète d'abord, avec ses teintes de rose et de bleu pâle ; puis il paraît, il émerge, radieux, avec une magnificence de laquelle rien n'approche dans les magnificences de la terre ; puis il s'élance « comme un géant » dans l'espace, il réchauffe, il anime, il fait germer la vie qui tressaille dans les vallées, sur les montagnes, dans les fleuves et dans les ruisseaux.

Les astronomes nous disent qu'il est quatorze cent mille fois plus gros que notre terre

et éloigné de nous de trente-huit millions de lieues. Qui donc l'a jeté dans le ciel, accroché en quelque sorte au firmament et placé à cette distance exacte où il nous communique la chaleur sans nous brûler, où il suit la ligne qui lui a été tracée, pendant l'hiver, sans nous laisser mourir de froid? Autour de lui gravitent ses planètes, avançant toutes dans le même sens, prenant toujours leur droite, comme des conducteurs expérimentés et ne s'écartant jamais de leur route.

Quel est donc l'insensé qui osera dire, après avoir réfléchi, consulté son intelligence et sa conscience d'homme : « Il n'y a pas de Dieu ? » Cet insensé existe, mais il ne consulte ni son intelligence ni sa conscience intime. Il ne voit que ses passions, que sa misérable vie, que ses responsabilités ; et, pour jouir en paix de celles-là, pour échapper à celles-ci, il roule dans l'impiété. « L'insensé a dit dans son cœur : « Il n'y a pas de Dieu. » Et il s'est abandonné à toutes les corruptions. *Corrupti sunt.* »

Et par-delà ces mondes il y a d'autres mondes inconnus placés à des distances qui effraient la pensée. La lumière parcourt soixante-dix-sept mille lieues par seconde, et il est des astres qui mettent des années pour que leurs rayons parviennent jusqu'à nous. Peut-être existe-t-il des étoiles qui brillent depuis la création de la terre et dont la lumière en marche pour venir jusqu'à nous, ne nous est pas encore arrivée. Quel espace ! quelle immensité ! Tout cela confond notre esprit et nous inspire un sentiment d'humble reconnaissance envers Celui qui a créé ces mondes et ces espaces. Cette grandeur nous accable. Que nous sommes peu de chose en face de ces vastes créations ! Un grain de sable en face des Alpes ! Et c'est ce grain de sable que Dieu a doué de vie, d'intelligence, qui se dresse avec orgueil devant cet univers sans limites qu'il ne comprend pas et qui ose s'écrier : « Il n'y a point de Créateur, il n'y a point de Dieu ! » Alors que fait-il de la raison que Dieu lui a donnée et qui affirme que tout effet a une cause, que rien ne se fait seul, que le néant reste le néant et que la grandeur de l'effet proclame une cause plus grande encore ?

Puisque nous parlons des astres qui se meuvent dans le ciel et dont la science a dressé un catalogue comptant plusieurs centaines de millions d'unités plus considérables, plus lumineuses, plus radieuses que notre beau soleil, avez-vous remarqué durant les nuits d'été ces vastes taches blanchâtres qui traversent le firmament et se dessinent transparentes sur l'espace d'un bleu profond ? C'est la Voie lactée composée d'une infinité de constellations à peines visibles, de magnifiques étoiles ayant, comme le soleil, leurs planètes, leur terre, avec ses satellites, marchant, évoluant, animés aussi d'un double mouvement de rotation et de trans-

lation. Ces mondes, leur marche, leur volume, leur mission, la fin qui leur a été assignée par le Créateur, nous ignorons tout cela, mais comment ne pas nous écrier avec Képler : « Il est grand, notre Seigneur ! Ciel, soleil, lune, planètes, proclamez sa gloire quelle que soit la langue par laquelle vous pouvez exprimer vos impressions. Proclamez sa gloire, harmonies célestes... Et toi, mon âme, chante la gloire de l'Eternel tant que tu vivras... Je te remercie, ô Créateur et Seigneur, de toutes les joies que j'ai éprouvées en étudiant tes œuvres. Aussi je proclame devant les hommes ta sagesse et ta grandeur ! »

II

Car ces grands hommes, semble-t-il, vivaient plus près de Dieu que nous, ils le voyaient dans ses créatures et Newton ne prononçait jamais le nom de Dieu sans se découvrir. Il affirmait, dit Laplace, que l'admirable arrangement du soleil, des planètes et des comètes ne peut être que l'ouvrage d'un Etre intelligent et tout-puissant. Il écrivait en effet au docteur Bentley :

« Dans le mouvement régulier des planètes et de leurs satellites, dans leur direction, leur plan, le degré de leur rapidité, il y a la trace d'un conseil, le témoignage de l'action d'une cause qui n'est ni aveugle, ni fortuite, mais qui est assurément très habile en mécanique et en géométrie. N'en doutez pas : il est absurde de supposer que la nécessité préside à l'Univers, car une nécessité aveugle étant partout la même, ne saurait produire dans les choses la variété que nous y voyons. L'astronomie trouve à chaque pas la limite des causes physiques, et par conséquent la trace de l'action de Dieu.

« Il est certain que les mouvements actuels des planètes ne peuvent provenir de la seule action de la gravitation. Pour qu'elles prennent un mouvement de révolution autour du soleil, il faut qu'un bras divin les lance sur la tangente de leurs orbites. »

Ces grands hommes ne doutaient pas. Par la seule force de leur raison ils s'élevaient jusqu'à Dieu, ils le découvraient, parce que Dieu est manifeste, visible en quelque sorte à tous ceux qui le cherchent, qui veulent le voir. Ceux-là sont coupables, nous dit S. Paul, qui ne le connaissent pas ; et le concile du Vatican a défini que l'homme par les seules ressources de son intelligence peut se convaincre de l'existence de Dieu.

Ceux qui la nient ne se sont donc jamais étudiés eux-mêmes dans leur corps, dans leur âme. Ils ne se sont donc jamais demandé comment fonctionnent les membres par le jeu des os, des nerfs et des muscles ; comment l'œil est disposé par le merveilleux appareil de la rétine pour recevoir la lumière ; comment l'oreille

perçoit les sons à l'aide d'une multitude de petits fibres qui les transmettent au nerf auditif. « Elle est composée du pavillon extérieur, du conduit auditif, ensuite du tympan, du tambour, du marteau, de l'enclume, de l'étrier, de l'os lenticulaire, pour se terminer au limaçon, » découvert depuis quelques années seulement. Au fond du limaçon se trouve une petite membrane ; « sur cette membrane une harpe, une harpe merveilleuse composée de six mille cordes, la plus petite de ces cordes n'a qu'un vingtième de millimètre de long et la plus longue, celle qui rend le son le plus grave, un demi-millimètre de long. Toutes ces cordes sont parfaitement tendues et vibrantes¹. » Quel poème que notre corps et qui donc oserait nier le sublime Poète, le Créateur infini ?

De même pour notre âme. Un grand savant, M. Faye, écrivait : « Comme notre intelligence ne s'est pas faite elle-même, il doit exister une Intelligence supérieure d'où la nôtre dérive. Nous ne risquons pas de nous tromper en considérant cette Intelligence supérieure comme l'auteur de toute chose, en rapportant à elle ces splendeurs des cieux qui ont éveillé notre pensée ? »

Autrement on serait amené à déclarer que la flamme qui brille n'a pas de foyer, que l'eau qui coule n'a pas de source.

Mais non, loin de nous associer à des systèmes d'impiété absurdes, nous chercherons Dieu, la Cause suprême, et nous le découvrirons du premier coup d'œil partout, au ciel dans la splendeur des étoiles, sur la terre dans la splendeur de ses merveilles, et dans notre âme, dans notre esprit, dans notre cœur qui s'écrient : « Je crois en Dieu et je l'adore. »

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologetique

II. SAINT PAUL

XLVI

PAUL EST CONDUIT A CÉSARÉE

I

Les soldats se mettaient en devoir d'attacher l'Apôtre avec des courroies pour le courber ensuite sur la colonne de la flagellation, quand il dit au centurion qui surveillait : « Vous est-il donc permis de flageller un citoyen romain qui n'a pas été condamné ? »

A ces mots, le centurion court au tribun : « Qu'allez-vous faire ? lui demande-t-il. Cet homme est citoyen romain ! »

Lysias est tout bouleversé. Grec d'origine, il avait acheté de Claude le titre de citoyen romain, n'est pourquoi il avait ajouté à son nom celui de Claudius. Il savait par conséquent la valeur de ce privilège et que devant la loi le citoyen romain était sacré. Il ne comprenait d'ailleurs rien à cette affaire, ni aux mœurs, ni aux lois du peuple qu'il était appelé à gouverner, ni à ces vociférations dont la cause lui échappait. Il n'entendait qu'une chose : c'est qu'il se trouvait dans un cas périlleux et difficile. Dans son égoïsme il songe surtout à lui. Il vient donc trouver Paul : « Dis-moi, interroge-t-il, si tu es vraiment citoyen romain. » — « Je le suis, » répond l'Apôtre. — « Et moi, fait-il avec jalousie, j'ai acheté pour une grosse somme ce titre. — Moi je l'ai de naissance ! »

Aussitôt le tribun renvoie les soldats qui devaient torturer le prisonnier, et il se prend à trembler pour lui-même, parce qu'il avait chargé de chaînes un citoyen romain. C'était en effet un délit que la loi punissait avec sévérité. Auguste avait même défendu de commencer un procès par les tourments. Lysias avait donc violé plusieurs prescriptions graves, et il sentait toute la gravité de sa situation.

Le lendemain, ignorant toujours pourquoi les Juifs accusaient Paul, afin de se éclairer, il lui ôte ses liens, ordonne aux prêtres et à tout le Sanhédrin de se rassembler dans la salle du Conseil, puis il l'amène au milieu d'eux. (Act., xxii, 25-30). Le président du Sanhédrin s'appelait Ananie, et il appartenait à la race d'Anne, qui avait interrogé autrefois Jésus : race « aux sifflements de vipères, » dit le Talmud.

Paul comparait avec son assurance coutumière devant le Conseil et il commence sa défense par ces mots, en regardant ses juges : « Hommes frères, jusqu'à ce jour je me suis conduit devant Dieu en toute bonne conscience... »

Ananie cria avec insolence aux assistants : « Frappez-le sur la bouche ! »

Les yeux de Paul étaient malades et faibles, il ne sut pas qui lui infligeait cette insulte grossière, et il répondit vivement : « Dieu te frappera, muraille blanchie ! » C'était peut-être aussi une allusion aux robes blanches que portaient tous ceux qui avaient été grands-prêtres, car, parmi les juges, il y avait plusieurs de ceux-ci. Il ajouta : « Quoi ! tu es là, assis pour me juger selon la loi, et contrairement à la loi tu ordonnes de me frapper ! »

— Oses-tu bien maudire le grand-prêtre de Dieu ? lui dirent les assistants.

— Je ne savais pas, frères, répondit Paul en s'excusant, que ce fût le grand-prêtre, car il est écrit : Tu ne maudiras pas le prince de ton peuple.

Cette réplique habile les désarma. La discussion s'engagea alors sur divers point de la

¹ Dieu, par MM. Poulin et Loutil, p. 49.

² Faye, *Origine du monde*, p. 9.

Lbi, auxquels Lysias ne comprit rien. (Act., xxiii, 29). Puis Paul songea à une diversion qui jetterait sûrement le trouble dans l'assemblée. Il savait qu'une partie des sanhédristes se composait de Pharisiens, l'autre de Sadducéens ; il interrompit donc son discours puisqu'on s'efforçait de ne pas l'entendre, et il dit :

— Frères, je suis Pharisien et fils de Pharisien, c'est à cause de l'espoir [d'une autre vie] et de la résurrection des morts que je suis mis en jugement.

Les Sadducéens en effet ne croyaient ni à la résurrection, ni aux anges, ni à l'âme, tandis que les Pharisiens avaient pieusement gardé ces croyances traditionnelles. Il y eut alors entre eux de violentes disputes, les Sadducéens tenant à leur matérialisme absurde, les Pharisiens au contraire affirmant leurs convictions, d'ailleurs conformes à la loi mosaïque. A la fin ceux-ci prirent nettement le parti de l'accusé, et plusieurs se levèrent en disant :

— Nous ne trouvons aucun mal en cet homme. Qui sait si un ange ou un esprit ne lui a point parlé ?

Lysias regardait, écoutait, sans parvenir à comprendre la cause d'une telle animosité contre son prisonnier. C'était un esprit étroit, mal éclairé, un parvenu qui prenait peur quand il sentait sa responsabilité engagée, mais une âme loyale. Tout d'abord il s'imaginait, non sans raison, qu'il s'agissait d'une question religieuse qui devait se débattre entre Juifs et dans laquelle il se jugeait incompetent. Aussi leur laissa-t-il pleine liberté pour la trancher. Mais quand il vit à la fin que Paul serait mis en pièces par ses compatriotes en fureur, il ordonna à ses légionnaires de descendre de la forteresse, de pénétrer en plein Sanhédrin, d'enlever le captif de force et de le reconduire à l'Antonia.

La nuit qui suivit, Paul ne dormit pas. Il repassait dans son esprit les événements de la journée et, comme il lui arrivait dans les extrémités pénibles, il se sentit défaillir. Le découragement menaçait de le gagner. Les ténébres aidant, son imagination agit sur son cœur, sensible comme le plus sensible des instruments de musique, et lui grossit les événements. La vérité c'est qu'il était bien seul. A part Luc et ses compagnons, qui pensait à lui dans cette grande ville où il était venu, chargé d'aumônes, pour concilier les esprits à sa doctrine, — qui, après tout, lui avait été révélée par le Sauveur lui-même, — et pour jeter un peu de douceur et de paix dans ces âmes prévenues qui s'agrippaient à son endroit ? Ce qu'il a dit aux Juifs du Sanhédrin, il pourrait l'appliquer aux Juifs chrétiens... Est-ce qu'il n'a pas été un défenseur acharné de cette loi dont il a senti depuis toute la caducité ? S'il en a montré les infirmités, est-ce que ce n'est

pas à la suite de la vision foudroyante de Damas ? Son intérêt n'exigeait-il pas au contraire qu'aux Juifs, fervents observateurs de la loi, il prêchât la stricte observation de la loi ? Oui, mais sa conscience éclairée par la révélation divine l'avait lancé dans une autre voie, la seule vraie, la seule sûre : Apôtre des Gentils, comment aurait-il converti les Gentils, s'il les avait soumis d'abord aux rites surannés et parfois abhorrés du mosaïsme ?

Il avait obéi au Christ, et voilà pourquoi depuis vingt ans il avait subi persécutions sur persécutions, jalouse des uns, détesté des autres. Et maintenant qu'il était en prison, brisé par les coups qui lui avaient été assénés, plus brisé encore dans son âme endolorie, attristée, découragée, qui songeait à lui, qui priait pour lui, hors ses rares fidèles ? Quand Pierre était enfermé comme lui en prison, à Jérusalem, toute l'Eglise s'inquiétait, pleurait, et ses prières n'étaient interrompues ni jour ni nuit. Mais lui, même les chrétiens dirigés par Jacques n'éprouvaient pour lui que dédain, animosité, défiance. Ah ! vraiment il subissait son Gethsémani, et son âme était, comme celle de Jésus, entrée dans une véritable agonie.

Mais le Sauveur, lui, ne l'oubliait pas. Au jardin des Oliviers, dans la grotte où il sua une sueur de sang, un ange lui avait apparu pour le reconforter. C'est lui-même qui va apparaître à Paul.

« Sois plein de confiance, lui dit-il, comme tu m'as rendu témoignage à Jérusalem, ainsi faudra-t-il que tu me rendes témoignage à Rome ! »

Ces paroles lui rendent le courage. Il échappera donc aux embûches des Juifs et il ira à Rome prêcher son bon et divin Maître. Aller à Rome, y parler de Jésus-Christ, c'était, nous le savons, son plus vif désir. Allons ! Sa vie n'est pas finie, sa mission pas achevée. D'autres combats l'attendent, il s'y prépare, il est prêt.

II

Heureusement, car dès le lendemain il est en butte à de nouveaux dangers. Ses ennemis les plus ardents parmi les Juifs étaient furieux de ce que leur proie leur avait échappé. Lysias était venu la leur arracher en plein Sanhédrin ! Jamais ils n'avaient été victimes d'une pareille audace. Le tribun avait violé leur salle de conseil : ils ne le lui pardonnaient pas !

Ils se réunissent donc au nombre de plus de quarante et s'engageront par serment à ne rien manger, à ne rien boire avant d'avoir assassiné l'Apôtre. Puis ils viennent trouver les princes des prêtres et les anciens pour les mettre au courant de leur homicide conjuration :

— Nous avons fait vœu avec imprécations et anathèmes, disent-ils, de ne toucher à aucune nourriture avant d'avoir fait mourir Paul.

Et non contents de les avertir de leur horrible projet, ils tiennent à obtenir leur concours, à s'assurer leur complicité.

— Maintenant donc, ajoutent-ils, pour vous, priez le tribun au nom du Sanhédrin d'amener cet homme au milieu de vous, afin que vous instruisiez plus certainement sa cause. Nous autres, avant qu'il vous arrive, nous nous préparerons à le tuer.

Paul avait un neveu, le fils de sa sœur, lequel habitait Jérusalem. Ce jeune homme, sans doute chrétien, était aux aguets, s'informant des complots tramés contre son oncle. Il apprit qu'une conjuration contre lui était organisée. Aussitôt il court à la forteresse et la dénonce à l'Apôtre.

Celui-ci appela un des centurions et lui dit : « Conduis ce jeune homme au tribun, il a quelque chose à lui apprendre. » Le centurion le prit avec lui et le mena à Lysias en disant : « Paul le prisonnier m'a prié de t'amener ce jeune homme qui a quelque chose à te dire. » Lysias le prit par la main et le tira à l'écart : « Qu'as-tu à me dire ? » lui demanda-t-il. Le jeune homme répondit :

« Les Juifs ont convenu de te prier de faire descendre demain Paul devant le Sanhédrin, comme pour procéder à une information plus exacte de sa cause. N'y consens pas, car plus de quarante d'entre eux se sont engagés par serment à ne rien manger ni boire avant qu'ils l'aient tué. Et maintenant ils sont prêts, attendant ta décision. »

Le tribun renvoya le jeune homme en lui défendant de dire à personne ce qu'il lui avait confié. Puis appelant deux centurions il leur dit : « Tenez prêts, dès la troisième heure de la nuit, deux cents soldats, soixante-dix cavaliers et deux cents lances pour aller jusqu'à Césarée. Préparez aussi des chevaux pour y monter le prisonnier Paul afin de le conduire sain et sauf au gouverneur Félix. »

Lysias craignait que les Juifs, prévenus du départ de Paul, ne l'attendissent sur la route pour le tuer. Dans ce cas on n'eût pas manqué de dire que le tribun avait reçu de l'argent pour le leur livrer ; c'est pourquoi il mettait en mouvement une troupe aussi considérable.

En même temps il écrivit au procureur la lettre suivante :

Claude Lysias au très excellent gouverneur Félix, salut.

Les Juifs s'étant saisis de cet homme et étant sur le point de le tuer, je suis arrivé avec mes soldats, et l'ai arraché de leurs mains, parce que j'ai appris qu'il est citoyen romain. Afin de savoir quel crime ils lui reprochaient, je l'ai fait comparaître devant leur sanhédrin. J'ai trouvé qu'on ne l'accusait qu'au sujet de certaines questions touchant leur loi, mais de rien qui méritât la mort ou la prison. Sur l'avis qu'on m'a donné que les Juifs lui dresseraient des embûches, je te l'ai envoyé, et j'ai ordonné à ses accusateurs d'aller déposer devant toi ce qu'ils ont à dire contre lui. Adieu.

Lysias agissait en homme sage qui redoute la responsabilité et prend soin de sa réputation, il avait le souci de la justice, mais on ne voit pas qu'il ait témoigné à Paul un intérêt autre que celui que lui dictait la correction, avec le souci de son avenir. Il convient toutefois de rendre hommage à son esprit d'équité et à sa conscience du devoir.

La nuit suivante, à l'heure fixée, l'escorte sortit de Jérusalem, emmenant le prisonnier. Ils marchèrent toute la nuit, gagnèrent puis longèrent la belle vallée du Saron, et ils atteignirent au point du jour la forteresse d'Antipatris, qui n'était plus qu'à quelques lieues de Césarée. Les Juifs ne mirent pas leur projet à exécution : les forces imposantes qui protégeaient la personne de Paul leur en ôtèrent l'idée. Maintenant tous les défilés montagneux étaient franchis où l'on pouvait redouter quelque embuscade, le reste de la route était absolument sûr, les deux cents soldats ainsi que les deux cents lances furent renvoyés et reprirent le chemin de Jérusalem où ils arrivèrent le soir même. Les soixante-dix cavaliers suffisaient pour conduire l'Apôtre au procureur Festus, ils pouvaient même résister à un coup de main, si les Juifs songeaient à le tenter.

Le jour même ils remettaient Paul entre les mains du gouverneur à Césarée, avec la lettre de Lysias.

« Il faut que j'aille à Rome, » disait aux Ephésiens Paul, inspiré par l'Esprit. « J'irai depuis Jérusalem. » (Act., xix, 21). Et désormais cette idée ne l'avait point quitté. C'est avec l'intention de gagner Rome qu'il se dirigeait vers Jérusalem. En chemin l'Esprit-Saint ne cessait de lui redire, à chaque cité où il faisait ses définitifs adieux, que des chaînes et des tribulations l'y attendaient. Le prophète Agabus lui avait prédit des liens qui le serreraient étroitement, et à sa parole il avait ajouté le symbole. C'est pour lui interdire la route de Rome que le démon avait accumulé les obstacles, les clameurs et les coups, si bien qu'un instant Paul se prend à douter qu'il voie jamais la capitale du monde où Pierre annonce l'Evangile. Mais le Sauveur l'a rassuré dans sa prison : « Il faut que tu ailles rendre témoignage de moi à Rome comme tu l'as fait à Jérusalem. »

A Césarée en effet, il est sur le chemin de Rome.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 22 octobris 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 30 octobre 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXVI. Nous avons besoin que Dieu nous parle, 785.

Pour le Jubilé Constantinien. — LES VICTOIRES DE L'ÉGLISE. — IV. Victoire sur l'espace et sur le temps, 787. — V. Victoires d'aujourd'hui, 790.

Pour la fête de la Dédicace. — Explication de l'évangile, 793.

Petites Lectures. — XIII. L'idée de Dieu est en nous, 795. — XIV. Dieu est infini, 797.

Allocution pour un banquet de jeunesse catholique, 799.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXVI

NOUS AVONS BESOIN QUE DIEU
NOUS PARLE

Messieurs,

Au commencement d'une de ses plus belles conférences, Lacordaire s'exprimait ainsi :

« Dieu, ayant créé par bonté, a voulu communiquer à ses créatures sa propre perfection et sa propre béatitude, ce qui ne peut s'accomplir que par l'union intime de leur vie avec la sienne. D'où il suit que la loi générale de tous les êtres créés est d'aspirer à Dieu, les esprits par un effort libre et direct, les corps par leur association aux esprits dans la personne de l'homme. Et afin que cette ascension du fini vers l'infini fût possible, Dieu, auteur des intelligences, leur donna, au jour même de leur création, la vérité et l'amour, la vérité pour le connaître, l'amour pour l'aimer, et le Père des êtres se trouva tout ensemble et dans un même moment leur principe, leur fin et leur moyen¹. »

Il est impossible de mieux résumer ce que nous avons dit jusqu'ici, et de mieux définir le point où nous sommes arrivés.

Mais est-ce tout ce que Dieu a fait pour nous? N'avons-nous plus rien à attendre de lui? A présent que nous avons épuisé l'effort de notre raison pour le connaître d'après son œuvre, ne nous aidera-t-il pas à aller plus avant? N'aura-t-il pas pitié des bégaiements informes de notre bonne volonté? Ne nous parlera-t-il pas?

La question est grave; je dirai plus, avec Lacordaire: elle est « formidable. » C'est la

Pierre d'achoppement contre laquelle se sont brisés nombre d'esprits éminents qui furent, il y a un demi-siècle, l'orgueil de notre Sorbonne. Procédons, comme nous l'avons fait jusqu'ici, pas à pas, et aujourd'hui, sans aller plus loin, commençons par constater que nous avons besoin que Dieu nous parle.

I

Dans un de ses livres à la fois romanesques et prophétiques, mais toujours captivants, Jules Verne nous dépeint des naufragés jetés par la tempête dans une île déserte. Malgré leur endurance et leur activité, ils ne tarderaient pas à succomber, si des secours inattendus ne venaient à point donné les tirer d'embarras. Tantôt c'est une caisse remplie des armes et des instruments dont ils ont besoin, tantôt c'est une intervention soudaine qui les sauve d'un grand danger. La continuité de ces bienfaits et leur opportunité ne leur permettent pas de croire au hasard. Quelqu'un est là qui veille sur eux et qui se fait leur pourvoyeur et leur défenseur. Mais qui?

Croyez-vous que ces hommes vont se contenter de jouir de tous ces dons sans chercher quel est le donateur? Nullement. L'énigme a beau être bienfaisante, elle n'en est pas moins une énigme qu'ils veulent, qu'il leur faut, à tout prix, percer. Il n'y a plus de repos pour eux tant qu'ils ne sauront pas, et cette incertitude devient tellement lancinante qu'ils en seraient affolés si leur protecteur anonyme, ce protecteur qu'ils n'ont pu découvrir malgré toutes leurs recherches, ne finissait par se faire connaître.

Nous sommes tous comme cela. Supposez, Messieurs, que pour votre fête il vous arrive une fleur, gracieuse messagère de quelqu'un qui vous aime; quel est votre premier mouvement, avant même d'avoir regardé la plante embaumée? C'est de chercher si elle n'est pas accompagnée de la carte de celui qui vous l'envoie. Et si vous ne trouvez pas cette carte, quel tourment pour vous! Quel travail dans votre esprit et dans votre cœur pour deviner celui qui se cache! Et quelle souffrance d'âme quand vous ne pouvez pas le trouver! Que reste-t-il du plaisir que vous avez éprouvé à recevoir cette fleur? Peu de chose. Ne pas connaître de qui elle vous vient, a gâté votre joie.

Et nous pourrions ne pas chercher à savoir de qui nous viennent la vie, et toutes ces merveilles de bonté et de sagesse dont nous avons esquissé — hélas! si mal! — le prestigieux tableau?

Sans doute, nous connaissons que tout cela nous vient de Dieu. Mais ce Dieu, quel est-il? Quelle est sa vie intime? C'est si peu, ce que

¹ 53^e Conf., p. 5.

nous savons de lui, et nous voudrions en savoir tant ! Voilà des siècles et des siècles que l'esprit humain s'épuise à le chercher sans pouvoir parvenir à le trouver et à lui arracher le mystère impénétrable dont il s'enveloppe. Faudra-t-il y renoncer ?

Avant de le faire, il y aura encore une ressource : ce sera de nous tourner vers Dieu lui-même et de lui crier : « Vous voyez bien que je veux savoir qui vous êtes ! Puisque je ne peux pas y arriver, puisque je suis incapable de connaître mon bienfaiteur et mon père, ajoutez donc un bienfait suprême à tous les autres, un bienfait sans lequel les autres deviendraient une souffrance ; qui que vous soyez, ô Dieu, parlez-nous ! »

II

L'expérience des siècles est d'accord ici avec le sens intime dont nous venons d'entendre la voix.

Il y a quelques années, en 1908, je crois, un jeune architecte obtint le grand prix au Salon en exposant la reconstitution d'un temple antique. Ce qu'on y remarquait tout de suite, et bien plus que les colonnes, les péristyles et les frontons, c'était une simple fissure qui parlait du sol de ce temple et aboutissait très profondément sous terre à une sorte de cellule dans laquelle se tenait un prêtre. Ceux qui venaient consulter la divinité parlaient en haut, à l'orifice de cette fissure, et la réponse leur venait d'en-bas, idéalisée par la distance, augmentée par les résonances cavernueuses, portée par une voix qui semblait n'avoir plus rien d'humain. Cela s'appelait *l'autre aux secrets*.

C'était sans doute une supercherie ; à un bout la crédulité, à l'autre le mensonge. Mais est-ce que cela aurait pu réussir, sans ce besoin dont je vous parlais tout à l'heure, que Dieu nous parle ?

Est-ce que, sans ce besoin, il y aurait toujours eu, dans tous les temps et dans tous les lieux, des oracles, des sibylles, des augures et des prophètes ? Il y a des cas où le mensonge rend hommage à la vérité, et le mensonge des religions païennes était dans un de ces cas-là, puisqu'il constatait que l'humanité ne peut pas vivre sans chercher à s'entretenir avec Dieu.

— Mais, direz-vous peut-être, les exemples que vous me citez là émanent d'ignorants exploités par des intriguants ; ils ne prouvent pas que l'humanité tout entière a pensé de même. Nous voudrions savoir si les esprits cultivés ont partagé ce besoin d'être instruits par Dieu même.

— Qu'à cela ne tienne !

Un jour, raconte Plutarque, quelques pêcheurs ramènent dans leur filet un trépied. La Pythie consultée ordonne qu'on le porte au plus sage des Grecs. On l'envoie à Thalès, qui l'envoie à Bias comme étant plus sage que

lui ; Bias l'envoie à un autre philosophe, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le trépied revienne à Thalès. Que fait celui-ci ? Il le fait transporter à Delphes et le consacre à Apollon, « car, dit-il, il n'appartient pas à l'homme, mais à Dieu seul, de monter sur un trépied¹. »

Cicéron, chez les Latins, écrit : « Il n'y a pas d'esprit assez pénétrant pour découvrir par lui-même les vérités sublimes qui ont le culte des dieux pour objet ; il faut qu'elles nous soient enseignées. »

Cela est clair. Mais voici des vers qui le sont encore davantage, et de qui sont-ils ? Oh ! d'un auteur dont nos adversaires les plus irréductibles ne sauraient récuser l'autorité, de Voltaire lui-même :

La nature est muette, on l'interroge en vain ;
On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain ;
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
De consoler le faible, et d'éclairer la sage.
L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné sans lui,
Cherche en vain les roseaux qui lui servent d'appui².

Ainsi donc, le genre humain tout entier, aussi bien par la conduite des ignorants que par les oracles des esprits les plus fameux et les moins suspects, proclame qu'il a besoin que Dieu lui parle.

Que faut-il pour que la démonstration soit complète ?

Que nous constations l'échec de ceux qui ont voulu nier ce besoin et organiser leur vie sans interroger Dieu ?

Soit !

II

En vertu de cette liberté humaine dont nous avons déjà maintes fois constaté l'indépendance, il est clair que certains esprits ne voudront pas suivre le courant général. Alors que la grande masse cherchera à avoir des conversations avec Dieu, ils se cantonneront dans les limites de leur raison, et ils prétendront honorer Dieu sans avoir besoin de lui demander comment il veut être honoré ; c'est ce qu'ils appelleront *la religion naturelle*.

Si ce nom n'est pas un trompe-l'œil, et si leur religion répond vraiment aux instincts et aux désirs de notre nature, il est clair aussi que tout le monde finira par se rallier à eux.

Or, que voyons-nous ?

D'abord, qu'en aucun temps et en aucun lieu, la raison n'a pu créer un culte rationnel. Les augures de la religion naturelle, avec un talent souvent incontestable, ont écrit des livres trop savants et trop obscurs pour être compris par le peuple. C'est à peine s'ils ont pu grouper autour d'eux un petit cénacle d'esprits semblables au leur. Pendant quelques années, on y a fait, au coin du feu, de la transcendance et de la superlativité. Puis, le cénacle

¹ Plutarque, *Solon*, iv.

² *Désastre de Lisbonne*.

a disparu, ne laissant pour tout souvenir de son existence éphémère que quelques volumes oubliés à jamais dans la poussière des bibliothèques.

Quelle influence ont-ils exercée sur la marche religieuse de l'humanité? Aucune. Pourquoi? Parce qu'ils n'avaient pas à offrir à l'humanité ce qu'elle réclame depuis qu'elle existe et depuis qu'elle pense : la parole de Dieu.

Regardez, au contraire, toutes les religions qui se partagent le monde. Rien de plus varié que ce spectacle. Elles diffèrent par la doctrine, la morale, les cérémonies, le sacerdoce, le culte ; en apparence, rien de commun entre elles. Cependant, si vous y regardez d'un peu plus près, vous verrez que toutes ont le même point de départ, c'est-à-dire une doctrine descendue de Dieu par une révélation inspirée et prophétique.

Je sais bien que presque toutes ces religions sont fausses, puisqu'il ne peut y en avoir qu'une seule de vraie. Mais cela, au lieu de détruire ma thèse, ne fait que la renforcer. En effet, si tant de faux prophètes, Zoroastre, Bouddha, Mahomet, pour ne citer que les plus fameux, ont pu entraîner à leur suite de telles multitudes et fonder des cultes durables, uniquement parce qu'ils ont prétendu être inspirés, cela prouve bien le besoin que l'humanité a d'être enseignée par Dieu. Dans sa hâte à satisfaire ce besoin, elle n'a pas pris le temps de vérifier leurs lettres de créance. Cette précipitation crédule est assurément regrettable ; elle rend du moins hommage au désir impérieux de révélations qui n'a jamais cessé de hanter l'âme humaine.

**

C'était, Messieurs, ce que nous avions à démontrer aujourd'hui. Dans nos prochaines conférences, nous dirons que ce désir correspond à une nécessité indiscutable. Ainsi soit-il.

POUR LE JUBILÉ CONSTANTINEN

Les Victoires de l'Eglise

IV

VICTOIRE SUR L'ESPACE ET SUR LE TEMPS

Mes frères,

Quand Jésus-Christ institua l'Eglise, il lui promit toutes les nations et tous les siècles : « Allez, dit-il aux premiers chefs de cette Eglise, enseignez toutes les nations. Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

Dès l'origine, l'Eglise eut conscience de ce qu'il y a de divin dans cette double promesse. Avant qu'elle eût fait ses conquêtes, alors qu'elle était encore au berceau, les apôtres la baptisèrent du beau nom de *catholique*, qui

signifie *universel*. Ils exprimaient par là leur foi en la prédiction de leur Maître : l'Eglise s'étendrait à toutes les nations, elle durerait pendant tous les siècles.

Nous allons examiner aujourd'hui si l'Eglise a justifié le beau nom qu'elle a reçu à sa naissance. Si elle l'a fait, nous aurons une nouvelle preuve qu'elle est l'œuvre de Dieu. Toutes les institutions purement humaines sont bornées dans leur croissance et dans leur durée. Aussi, constater que l'Eglise a triomphé de l'espace et du temps, qu'elle s'est étendue progressivement jusqu'aux extrémités du monde et qu'elle a traversé vingt siècles sans rien perdre de sa vitalité, c'est prouver qu'elle n'est point l'ouvrage des hommes.

I

On peut avancer, sans crainte d'être démenti, qu'il est impossible à une société purement humaine de conquérir l'universalité de l'espace. Des obstacles trop nombreux et trop puissants s'opposent à cette conquête. Ce sont les barrières physiques des fleuves et des montagnes, des déserts et des océans. Ce sont les barrières morales des haines et des jalousies, des races et des nationalités. C'est l'esprit de parti qui divise et désagrège bien vite les sociétés les mieux unies.

Ce qui prouve encore cette impossibilité, c'est qu'aucune société, aucune fausse religion, aucune hérésie ne s'étend à toute la terre. C'est là le privilège et le monopole de l'Eglise catholique. Les religions d'Extrême-Orient, le Brahmanisme et le Bouddhisme, reposent, sans en sortir, dans la région où elles sont nées, comme des momies dans leur tombeau. L'Islamisme, après avoir fait de grandes conquêtes, a cessé de s'étendre. Nos frères séparés d'Orient, les schismatiques, forment aujourd'hui six ou sept Eglises nationales qui n'ont à peu près plus de lien entre elles. De plus, aucune d'elles ne cherche à s'étendre en dehors de son pays. En devenant nationales, elles ont évidemment cessé d'être catholiques. Quant aux protestants d'Occident, ils sont divisés en une infinité de sectes : comment chacune de celles-ci serait-elle universelle?

L'Eglise catholique, au contraire, s'étend réellement à toutes les nations. Elle n'a pas converti tous les individus, mais elle s'est établie chez tous les peuples : car, étrangère en ce monde, elle se plie aux lois politiques de tous les pays où s'accomplit son pèlerinage. Elle n'a pas conquis d'un seul coup tout l'univers ; mais, douée d'une fécondité éternelle et d'une force continue d'expansion, elle est allée et continue d'aller de progrès en progrès. C'est là ce qu'avait prédit son divin Fondateur : « Il en est du royaume de Dieu, c'est-à-dire de l'Eglise, comme d'une semence qu'un homme jette en terre. Que celui-ci dorme ou qu'il veille, la

nuît et le jour, la semence germe et croît sans qu'il sache comment. » (Marc, iv, 26). Toute l'histoire de l'Eglise depuis vingt siècles est écrite à l'avance dans cette parabole. On pourrait l'intituler : « Conquête miraculeuse de l'univers. » Quelle magnifique histoire que celle-là !

Les premiers conquérants, les douze Apôtres, s'en vont à travers le monde, prêchant la bonne nouvelle, versant un peu d'eau sur la tête de ceux qui les écoutent, leur donnant du pain et du vin accompagnés de prières et de bénédictions. Et aussitôt le royaume de Dieu, l'Eglise, s'établit partout. Bien que ce royaume ne soit pas de ce monde et qu'il respecte tous les gouvernements, les princes du monde s'inquiètent de ses merveilleux progrès. Par milliers les chrétiens sont massacrés ; mais le sang des martyrs devient une semence de chrétiens ; et à l'avènement de Constantin l'Eglise est établie dans tout l'empire romain.

Ce magnifique début n'est que le prélude des victoires que l'Eglise va remporter sur l'espace. Avec les seules armes de la prière et de la parole, elle fait des conquêtes autrement vastes et autrement solides que les soldats de l'ancienne Rome, dont il semble que les exploits ne pouvaient être surpassés. Au ^{vi}^e siècle, elle baptise les Barbares. Au ^{viii}^e elle achève la conversion de l'Angleterre, de l'Irlande, de la Germanie. Au moyen âge, la découverte de nouvelles routes ou de nouveaux continents enflamme le zèle des missionnaires. A peine Vasco de Gama a-t-il découvert le cap de Bonne-Espérance que S. François-Xavier prend la nouvelle route des Indes pour y aller prêcher l'Evangile. A peine Christophe Colomb a-t-il découvert l'Amérique que l'Eglise y envoie des apôtres pour fonder de nouvelles chrétientés. De nos jours la facilité et la rapidité des communications, dues à la vapeur et à l'électricité, servent à faire passer jusqu'aux extrémités de la terre les témoins du Christ. Pas un pays, pas un peuple où l'Eglise catholique n'ait des prêtres et des fidèles. Pareille à l'arbre de la parabole, elle a toujours grandi sans s'arrêter jamais. De temps à autre les schismes et les hérésies lui ont arraché quelques rameaux. Mais le grand arbre du catholicisme n'en a point souffert. C'est un fait bien constaté : chaque fois qu'il a perdu une branche, il en a poussé aussitôt d'autres plus vigoureuses.

Aujourd'hui l'Eglise catholique règne à peu près seule en France, en Belgique, en Italie, en Espagne et en Autriche-Hongrie. Elle compte plus du tiers de la population allemande. Elle domine dans l'Amérique du Sud et du Centre. Dans l'Amérique du Nord elle a presque autant de fidèles que toutes les hérésies ensemble y possèdent d'adhérents sérieux. Enfin toutes les régions de l'Asie, de l'Afrique, de l'Océanie

sont couvertes de ses missions. L'Eglise ressemble donc exactement à ce qu'elle était au jour de la Pentecôte : on y parle toutes les langues.

Une autre ressemblance, c'est que tous ses fidèles n'ont, comme les chrétiens des premiers temps, qu'un cœur et qu'une âme. L'universalité ne peut exister sans l'unité. Si vous additionnez des unités d'espèces différentes, la somme obtenue est une monstruosité. Pour faire l'Eglise, il faut donc des chrétiens de même espèce. Or, ce qui n'est pas moins admirable dans l'Eglise catholique que son étendue universelle, c'est l'unité qu'elle présente dans son universalité.

L'Eglise compte aujourd'hui environ trois cents millions de fidèles. Eh bien ! tous les esprits sont unis dans la croyance aux mêmes vérités ; toutes les volontés sont unies dans la soumission au même Pasteur suprême ; toutes les âmes sont unies dans la même prière, le même sacrifice et le même culte.

Et cette unité n'est pas un phénomène passager. Voilà vingt siècles qu'elle dure. Jamais, depuis sa fondation, l'Eglise n'a changé un de ses dogmes ; jamais elle n'a diminué ni augmenté le nombre de ses sacrements ; jamais elle n'a modifié, sur un point essentiel, la constitution de son gouvernement. Telle elle était au temps des Apôtres, telle elle est aujourd'hui. Car si elle s'étend à toutes les nations, elle s'étend également à tous les siècles. Si elle a triomphé de l'espace, elle a aussi triomphé du temps. Il nous reste à parler de cette seconde victoire.

II

Lorsqu'au lendemain de la Pentecôte, le succès des Apôtres commençait à émouvoir l'opinion, le Grand Conseil des Juifs, le Sanhédrin, se réunit et délibéra sur les moyens d'arrêter leur entreprise. Gamaliel, un des conseillers, fit à ses collègues une judicieuse réflexion : « Laissez les Apôtres tranquilles. Si leur œuvre vient des hommes, elle tombera d'elle-même. Si elle vient de Dieu, vous ne pouvez rien contre elle. » (Act., v, 35).

Gamaliel avait raison. Toutes les œuvres des hommes sont mortelles comme leurs auteurs. Pour les détruire il n'est pas besoin d'efforts. Le temps, ce grand destructeur, s'en charge bien. Dieu seul, parce qu'il est éternel, peut soustraire ses œuvres aux attaques du temps. Aussi, constater que l'Eglise a vécu vingt siècles sans rien perdre de sa vitalité, c'est prouver qu'elle vient de Dieu.

Cette preuve nous paraîtra plus convaincante encore si nous considérons que le monde n'a jamais suivi l'avis de Gamaliel, mais qu'il a poursuivi l'Eglise d'une hostilité constante et acharnée. Depuis sa fondation, l'Eglise a été sans cesse en butte à des attaques dont une

seule aurait dû la tuer, si elle était ce que prétendent ses ennemis, une société purement humaine. Maintes fois au cours des siècles on a pu, avec vraisemblance, annoncer sa mort. Mais elle est sortie victorieuse de toutes ces attaques ; et elle se dresse aujourd'hui devant nous plus vivante et plus glorieuse que jamais.

Les persécutions violentes des premiers siècles aboutirent à l'édit de Milan. Assurément ce n'est pas le résultat que les persécuteurs avaient le droit d'espérer de leurs attaques.

L'ère des persécutions n'était pas fermée que s'ouvrait celle des hérésies. Arius niait la divinité de Jésus-Christ ; Pélage, sa rédemption ; Nestorius mettait en lui deux personnes ; Eutychès, une seule nature. Tous ces hérésiarques firent école, leurs prosélytes étaient nombreux. Néanmoins le résultat de toutes ces hérésies fut le contraire de ce qu'on pouvait prévoir : elles affermirent, au lieu de l'ébranler, la doctrine de l'Eglise. Pendant que les conciles définissaient la vérité, Dieu suscitait une légion de docteurs pour la défendre.

Quand l'Eglise eut christianisé l'empire romain, les Barbares l'envahirent, s'en partagèrent les débris, en ruinèrent les institutions. Tout disparut dans l'invasion ; tout, excepté l'Eglise, qui baptisa les Barbares et leur dit la parole de S. Remi à Clovis : « Baisse la tête, fier Sicambre, brûle ce qui tu as adoré, adore ce que tu as brûlé. »

Deux cents ans plus tard, au VII^e siècle, les Musulmans tentèrent par la force la conquête du monde. De l'Euphrate à la Loire, ils promènèrent longtemps leurs armées victorieuses. Ils avaient pour devise : « Crois ou meurs ! » On put craindre que l'Eglise était perdue. Elle triompha. La victoire de Charles Martel à Poitiers commença la défaite du Croissant ; les croisades la continuèrent ; la dernière guerre des Balkans a fait voir l'irréremédiable décadence des Musulmans.

Vers l'an mil, le relâchement des mœurs fit courir à l'Eglise le plus grand danger qu'elle ait connu. Non seulement les fidèles oubliaient la morale évangélique ; trop souvent les pasteurs leur ressemblaient. Le sel de la terre s'était affadi, la lumière du monde s'était obscurcie. Eh bien ! Dieu suscita alors toute une légion de fondateurs d'Ordres religieux qui firent reflourir sur la terre les vertus des premiers siècles. Rappelez-vous, entre autres, les noms de S. Bernard, de S. Bruno, de S. Dominique, de S. François d'Assise.

Vers le même temps éclata la querelle du sacerdoce et de l'empire. Sous prétexte de servir l'Eglise, les princes du monde voulaient se servir d'elle. S'arrogeant le droit de nommer les évêques, ils faisaient tomber leur choix, non sur les meilleurs, mais sur les plus complaisants. En ce temps-là, dit un historien de l'époque, le Christ semblait dor-

mir dans la barque de Pierre. Mais non, il était toujours avec son Eglise, et il veillait. Il lui donna pour chef un grand pape, S. Grégoire VII, qui brisa l'orgueil des empereurs d'Allemagne.

Au moyen âge plusieurs schismes ou hérésies démembrement ou affligèrent l'Eglise : schisme d'Orient, par lequel les Grecs se séparèrent du Souverain Pontife ; schisme d'Occident qui dura trente-neuf ans, pendant lesquels deux ou trois papes se disputèrent le trône de S. Pierre ; schisme du protestantisme enfin qui détacha de l'unité plusieurs peuples. L'Eglise, si Dieu n'était avec elle, aurait sombré dans ces tempêtes. Or, elle en sortit victorieuse comme de toutes les autres. Loin de détruire son unité, les schismes n'ont fait que la consolider.

Plus près de nous, les hommes de 1789 et de 1793 voulurent détruire toutes les institutions du passé, sans excepter l'Eglise. Ils démolirent effectivement tout ce qui n'était qu'humain. Mais l'Eglise resta debout parce qu'elle est divine.

**

Il faudrait des volumes pour retracer toutes les luttes que l'Eglise a soutenues, toutes les victoires qu'elle a remportées au cours des siècles. Mais les exemples que j'ai cités suffisent pour justifier ma conclusion : ni le temps qui détruit toutes les œuvres humaines, ni les attaques continuelles d'ennemis puissants ne peuvent rien contre l'Eglise. C'est une preuve évidente de sa divinité. L'histoire, ce nécrologe des hommes et de leurs travaux, le proclame assez haut : rien d'humain ne résiste à l'action du temps. Les assauts de l'enfer unis aux efforts du temps n'ont pu détruire l'Eglise. Au contraire, ils semblent avoir accru sa force et sa vie. Depuis sa fondation, en effet, elle n'a cessé d'augmenter l'étendue de son territoire et le nombre de ses sujets. Aussi, chaque année qui passe ajoute un nouvel éclat à sa victoire sur l'espace et sur le temps.

Quand les Juifs demandaient à Notre-Seigneur une preuve de sa divinité, il répondait en leur prophétisant le miracle de sa résurrection : « Détruisez, disait-il, le temple de mon corps, en trois jours je le rebâtirai. » Comme son divin Fondateur, l'Eglise peut offrir, comme preuve de sa divinité, ses perpétuelles résurrections et son immortelle jeunesse. Si, depuis vingt siècles, elle déjoue les attaques de ses ennemis qui s'amusent à prophétiser sa mort, si, après cette longue suite d'années, elle est aussi jeune, aussi vivante, aussi féconde qu'à ses débuts, c'est qu'elle participe à la durée éternelle de Celui qui lui a dit : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. J'ai vaincu le monde ; ayez confiance. » Ainsi soit-il.

V

VICTOIRES D'AUJOURD'HUI

Mes frères,

Jusqu'ici nous avons considéré le passé de l'Eglise et nous avons vu qu'il peut se résumer en ces deux mots : continuel combats et continuelles victoires. Ce grand spectacle nous a obligés de reconnaître en elle l'œuvre de Dieu. Ce ne sont pas les hommes qui l'ont faite, puisqu'ils se sont toujours acharnés à la détruire. Il faut bien qu'elle ait été établie dans le monde par une autorité supérieure au monde.

Cette conclusion à laquelle nous ont amenés nos précédentes instructions, je voudrais la tirer, dans ce dernier discours, de la situation actuelle de l'Eglise. Dans le présent de l'Eglise, je remarque les deux mêmes choses que dans tout son passé : d'incessantes persécutions et d'incessantes victoires. Or ce double spectacle qui est là sous nos yeux demande à être contemplé : il n'y en a point qui soit plus capable de ranimer dans les âmes la foi et l'espérance.

A la vue des ruines matérielles et morales qu'ils ont accumulées en ces derniers temps, les ennemis de l'Eglise nous disent avec orgueil qu'elle va mourir, qu'elle est morte. Pour ne citer qu'un exemple, le 8 novembre 1906, un ministre français, M. Viviani, osa tenir, à la tribune de la Chambre, le langage suivant : « Nous avons arraché les consciences humaines à la croyance. Lorsqu'un misérable, fatigué du poids du jour, ployait les genoux, nous l'avons relevé, nous lui avons dit que derrière les nuages il n'y a que des chimères. Ensemble, et d'un geste magnifique, nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus. » Ajoutons, malgré la honte que nous en éprouvons pour notre pays, qu'il se trouva une majorité de députés pour voter l'affichage de cet abominable blasphème dans toutes les communes de France.

Eh bien ! si les impies contemplent avec satisfaction le mal qu'ils font à l'Eglise, nous pouvons, nous chrétiens, regarder avec plus de fierté encore les attaques que subit l'Eglise. Car, 1^o ces attaques sont, en elles-mêmes, une marque divine de l'Eglise ; 2^o elles sont pour celle-ci l'occasion de miraculeuses victoires.

I

Je dis en premier lieu que les persécutions actuelles de l'Eglise catholique sont, en elles-mêmes et indépendamment de leur résultat, une marque de divinité.

D'abord Jésus-Christ les a voulues et les a prédites. Venü en ce monde pour racheter les hommes par la souffrance, il choisit la persécution comme sa part royale, et il donna la

persécution pour dot à l'Eglise, son épouse. Ecoutez comment il parlait aux Apôtres, aux premiers chefs de cette Eglise : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître. Si l'on m'a persécuté, on vous persécutera aussi. A cause de moi, on vous haïra, on vous chassera de ville en ville, on vous calomnierá, on vous livrera aux tribunaux, on vous conduira devant les rois et les présidents, on vous flagellera, on vous mettra à la torture, on vous fera mourir. Et quiconque vous fera mourir croira faire à Dieu un sacrifice agréable. » (Matth., x ; Joan., xvi). Voilà des paroles bien claires. Jésus-Christ a voulu que la persécution fût un caractère distinctif de son Eglise. Si donc l'Eglise catholique est persécutée, c'est une preuve évidente qu'elle est bien l'Eglise de Jésus-Christ.

Ce qui ajoute à la force de cette preuve, c'est que l'Eglise est seule à être persécutée. Ses ennemis lui ont ravi ses temples, ses richesses, sa liberté. Il y a une chose dont ils ne la dépouilleront jamais : c'est le monopole de la persécution. L'Eglise catholique supporte seule les assauts de l'impiété et de l'incrédulité. Jamais aucune fausse religion n'a été persécutée. Allez en Turquie, en Chine, dans les Indes : vous verrez que personne ne songe à inquiéter les adeptes de Mahomet, de Confucius ou de Bouddha. Il y a plus : les méchants laissent volontiers en paix les chrétiens qui ont passé au schisme et à l'hérésie ; mais ils réservent tous leurs coups pour l'Eglise catholique. Ainsi, les libres penseurs, les francs-maçons de notre siècle ne font rien contre les protestants, ils tournent toute leur rage contre les catholiques. Sans le vouloir et sans le savoir, ils rendent le plus bel hommage à la sainteté et à la divinité de l'Eglise. Comme l'a dit Jésus-Christ lui-même, si elle était du monde, le monde l'aimerait ; la haine dont le monde la poursuit prouve qu'elle est de Dieu. (Joan., xv, 19).

Enfin, c'est grâce aux persécutions dont elle est l'objet que l'Eglise catholique nous apparaît comme la continuatrice de Jésus-Christ sur la terre. Jésus-Christ a dit expressément qu'il voulait que ses fidèles lui fussent unis comme les sarments sont unis au cep de la vigne. (Joan., xv). Or les sarments ne sont pas unis à la vigne comme des roses de papier à un arbre de Noël, mais ils participent à la vie du cep. C'est-à-dire que, suivant une autre comparaison employée par S. Paul, l'Eglise est le corps du Christ, le Christ est la tête d'un vaste corps dont chaque chrétien est un membre. Il est donc bien certain que la vraie Eglise fondée par Jésus-Christ est celle dans laquelle nous voyons se reproduire tous les phénomènes qui ont marqué l'existence terrestre du Sauveur. Eh bien ! les épreuves que subit l'Eglise catholique nous font voir jusqu'à l'évidence que c'est elle qui est le corps mys-

tique de Jésus-Christ. La passion que Jésus a subie dans son humanité, il continue de la subir dans son Eglise. Comme son divin fondateur fut condamné par Caïphe et Pilate, l'Eglise est condamnée au tribunal de la pensée moderne. Elle se dit reine, et on la couronne d'épines. Lorsque nous la plaignons en la voyant conspuée, honnie, crucifiée, elle nous répond, comme Jésus montant au Calvaire, qu'il faut pleurer non pas sur elle, mais sur nous-mêmes et sur nos enfants.

Voilà, mes frères, les différents motifs pour lesquels nous voyons dans les persécutions une marque de divinité mise au front de l'Eglise. Voilà pourquoi nous devons les bénir et prendre à la lettre la recommandation de Jésus à ses Apôtres : « Estimez-vous bienheureux lorsqu'on vous insultera, qu'on vous poursuivra, qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous en ce jour et tressaillez d'allégresse. » (Matth., v).

C'est là, je le sais bien, une doctrine étrange, qui déconcerte la raison humaine. Jésus-Christ lui-même, pendant trois ans de prédication, ne put la faire accepter aux Apôtres. Il avait beau leur dire que son royaume n'est pas de ce monde : eux s'obstinaient, avec tous leurs contemporains, à attendre un Messie qui affranchirait les Juifs du joug de Rome et qui leur donnerait l'empire du monde. La première fois que Jésus leur prédit sa future passion, Pierre le tira à l'écart pour lui dire : « Non, Seigneur, ce n'est pas possible, cela n'arrivera pas. » (Matth., xvi). Jésus réprimanda Pierre, à voix haute, de façon à être entendu par tous les apôtres : « Arrière, Satan ! lui dit-il ; la sagesse n'est pas de Dieu, mais de l'homme. » Cette réprimande n'eut aucun résultat. Après une autre prédiction de la passion, Jésus vit s'approcher la mère des apôtres Jacques et Jean, qui demanda pour ses fils une place de premiers ministres : « Ordonnez donc, dit-elle, que dans votre royaume mes deux fils que voici soient placés, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. » Cette fois encore, Jésus redressa les idées de ses apôtres. Mais ce fut sans plus de succès. Car, dans l'après-midi de la résurrection, les disciples d'Emmaüs disaient tristement : « Nous espérons que Jésus de Nazareth délivrerait Israël ; mais voici trois jours qu'il est mort. » (Luc, xxiv, 21). Enfin au jour même de l'Ascension, la dernière question des apôtres à Jésus fut pour lui demander si le temps était enfin venu où il rétablirait le royaume d'Israël. (Act., i, 7). Ainsi Jésus quitta la terre sans avoir pu leur faire comprendre le rôle mystérieux de la souffrance dans la rédemption du monde. C'est le Saint-Esprit qui devait le leur enseigner.

Pour nous qui sommes instruits par une expérience de vingt siècles, nous n'aurions pas la même excuse que les apôtres si nous com-

mettions la même erreur. Ne nous faisons pas une âme juive en souhaitant à l'Eglise une tranquillité parfaite et l'absence de toute épreuve. Sans doute, parce qu'elle a une mission difficile à remplir, nous devons lui souhaiter tout ce qui peut lui en faciliter l'exercice : la docilité des esprits, la concorde des cœurs, la protection du pouvoir civil, la liberté, le respect, la considération. Mais tout en faisant ces vœux pour elle, nous ne pouvons espérer qu'ils soient jamais pleinement exaucés. Au ciel seulement l'Eglise sera triomphante. C'est la volonté de Jésus-Christ qu'elle soit militante sur la terre. Quand la persécution fond sur elle, adorons avec soumission Dieu qui le permet. Il a pour cela de bonnes raisons. La principale est de procurer à l'Eglise des victoires miraculeuses qui établissent sa divinité.

II

Les ennemis de l'Eglise, à l'heure actuelle, en France particulièrement, sont à coup sûr redoutables. Ils ont pour eux le nombre, la force, la haine, l'audace. Devant eux l'Eglise paraît bien faible, bien désarmée : tel un agneau devant un loup. Aussi sont-ils autorisés, si l'Eglise est une institution purement humaine, à proclamer qu'elle va mourir, qu'elle se meurt, qu'elle est morte !

Mais nous sommes de même autorisés, nous, à proclamer que l'Eglise est divine, si les efforts des impies contemporains ne peuvent prévaloir contre elle. Or ils ne prévaudront pas. Nous en sommes sûrs, absolument sûrs, aussi sûrs que de l'existence du soleil.

Notre certitude se fonde avant tout sur les promesses de Jésus-Christ. En même temps qu'il prédisait à son Eglise de perpétuelles persécutions, il lui a prédit de perpétuelles victoires : « Vous aurez des tribulations dans le monde ; mais prenez confiance, j'ai vaincu le monde... Les portes de l'enfer ne prévaudront pas... Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Que nous faut-il de plus que ces paroles pour nous rassurer ? Dans une tempête sur l'océan, un enfant de douze ans restait calme : « Je n'ai rien à craindre, disait-il ; c'est mon père qui tient le gouvernail. » Eh bien ! mes frères, en face des tempêtes qui s'abattent sur l'Eglise, imitez cet enfant : n'ayez pas peur, Jésus-Christ tient le gouvernail.

Et qu'il le tienne bien, vingt siècles d'histoire sont là pour l'attester. Bien des fois déjà les ennemis de l'Eglise ont sonné ses funérailles. Vous connaissez au moins par leur nom les plus illustres de ces sonneurs : c'est Nérón, Dioclétien, Arius, Mahomet, Luther, Henri VIII, Voltaire. Ces hommes ont proclamé que c'en était fait de l'Eglise. Mais chaque fois, au moment où tout semblait désespéré, Jésus-Christ sortait de son sommeil

apparent, comme il fit un jour sur la mer de Galilée, pour dire aux siens : « N'ayez pas peur, je suis avec vous. » Eh bien ! ce qu'il a fait dans le passé, il le fera dans l'avenir.

Que dis-je ? dans l'avenir ? Mais il le fait dans le présent. Aujourd'hui même, en France, nous assistons à un magnifique réveil de la foi et du sentiment religieux ; la vitalité et la fécondité de l'Eglise se manifestent avec plus d'éclat que jamais. Nombreux sont les signes de cette renaissance.

C'est, par exemple, l'aveu des libres penseurs. D'un côté ils proclament que l'Eglise est morte ; et d'un autre ils ne cessent de réclamer aux pouvoirs publics de nouvelles lois persécutrices, des lois « de défense laïque, » comme ils disent, pour arrêter les envahissements de l'Eglise. Eh ! Messieurs, mettez-vous donc d'accord avec vous-mêmes ! Si l'Eglise est morte, vous n'avez rien à craindre d'elle. Mais si vous redoutez ses conquêtes, c'est donc que vous croyez à sa vie et à sa force d'expansion.

Un autre signe de la vitalité actuelle de l'Eglise, je le trouve dans les conséquences de la loi de Séparation. Quand fut votée cette loi par laquelle une grande nation reniait ses engagements les plus sacrés, beaucoup de gens prétendirent que c'était la ruine de l'Eglise de France. Et il faut bien reconnaître que les services les plus nécessaires du pays, si le gouvernement cessait de les protéger et de les payer, cesseraient vite d'exister. Or, regardez l'Eglise et dites si elle ne fait pas exception. Certes, elle désire entretenir de bons rapports avec l'Etat, parce qu'ils sont utiles à l'un et à l'autre pouvoir. Mais elle est en train de fournir la preuve qu'elle peut s'en passer. Le clergé de France a été appauvri ; mais jamais il n'a été aussi laborieux et dévoué, jamais il n'a fait autant d'œuvres qu'aujourd'hui.

J'aperçois encore un symptôme de renaissance religieuse dans le soulèvement qui s'accroît tous les jours contre les persécuteurs de l'Eglise. Le peuple, abusé, commence à voir clair, à comprendre que l'impiété lui a fait beaucoup de mal. A mesure que l'influence de l'Eglise baisse dans une région, la morale s'écroule, la criminalité augmente, la population diminue. Aussi l'on voit des penseurs qui étaient prêts naguère à s'accommoder de l'athéisme, proclamer aujourd'hui qu'il est temps de revenir aux croyances et aux pratiques religieuses.

De fait on y revient, et le retour à l'Eglise est encore un signe de notre temps. Ce retour, il est vrai, ne se dessine pas encore dans nos campagnes ; mais dans les villes et dans les milieux savants, tout le monde peut le constater.

Depuis quinze ans nous avons vu et nous voyons chaque jour les plus grands esprits,

les meilleurs, les plus désintéressés, répudier l'incrédulité pour demander à l'Eglise la vérité et la grâce dont elle est la dispensatrice. C'est, par exemple, François Coppée converti par la bonne souffrance ; c'est Huysmans ramené à Dieu par les magnificences du culte catholique ; c'est Brunetière, ce logicien sans rival, vaincu par sa propre raison ; c'est Albert de Ruville, professeur à l'Université allemande de Halle, qui, il y a quatre ans, se convertit au catholicisme et dont le livre *Retour à la sainte Eglise* produisit chez les protestants d'Allemagne une émotion qui n'est pas encore calmée ; c'est le Danois Jørgensen qui, de libre penseur qu'il était, se fit enfant de l'Eglise et apôtre de la foi. Il ne nous est pas possible de citer les noms de tous, même en nous bornant aux plus illustres.

C'est peut-être parmi les jeunes étudiants de France que ce retour à l'Eglise est le plus fortement marqué. L'an dernier, deux écrivains de talent qui se cachent sous le pseudonyme d'Agathon, nous révélaient, dans le journal *l'Opinion*, qu'à l'Ecole normale supérieure il y a aujourd'hui un tiers des étudiants qui sont des catholiques pratiquants ; que, dans les lycées de Paris, la majorité des élèves est dans le même cas ; qu'il se publie un « Bulletin des professeurs catholiques de l'Université » auquel collaborent plus de deux cents de ces professeurs. Le lendemain du jour où parut cet article, M. Sembat, le député socialiste et anti-chrétien, écrivait dans le journal *l'Humanité* : « Voici que l'élite intellectuelle revient à l'Eglise. Réfléchissez bien, mes amis, que la mode intellectuelle des milieux universitaires finit toujours par gagner le peuple, et tirez la conclusion. Vous venez d'apprendre l'éclatante victoire des catholiques belges. Ceci nous attend, ceci nous est réservé, il y en a autant pour nous. » Il est vrai qu'après avoir écrit ces mots, M. Sembat ajoute que la victoire de l'Eglise sera passagère et que celle-ci est blessée à mort. Nous connaissons ce dernier refrain : voilà vingt siècles qu'on le répète ; voilà vingt siècles que les ennemis de l'Eglise, ne pouvant comprendre sa vie, s'amusent à prophétiser sa mort.

**

Mes frères, après ce que je vous ai dit des victoires remportées par l'Eglise depuis l'édit de Milan jusqu'à nos jours, cette fausse prophétie ne doit plus vous étonner ni vous effrayer. Eternellement persécutée, éternellement victorieuse, l'Eglise continue dans sa marche à travers les âges la vie même de Jésus-Christ, son divin Fondateur : les jours de Vendredi Saint et les jours de Pâques se succèdent dans son histoire. Dieu nous fait vivre, nous catholiques de France, à une époque qui ressemble plutôt à un Vendredi Saint. En attendant que

le jour de Pâques brille de nouveau, restons confiants et courageux. Faisons plus : travaillons au triomphe de l'Eglise, puisque Dieu veut bien nous faire l'honneur de nous prendre pour ses soldats. Hâtons ce triomphe par nos prières. Hâtons-le par notre fidélité. Rien ne fait de mal à l'Eglise comme la conduite de ceux qui se disent ses enfants, et qui démentent leur foi par leurs actes. Affirmons nos convictions, courageusement ; faisons notre devoir, constamment ; pratiquons la religion, "intégralement." Ce faisant, non seulement nous sauverons nos âmes, mais nous en sauverons d'autres ; nous hâterons, chacun selon nos forces, le triomphe de l'Eglise et l'avènement du règne de Dieu. Ainsi soit-il !

POUR LA FÊTE DE LA DEDICACE

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE

Mes frères,

1. — Je ne sais pas s'il est dans l'Evangile beaucoup de pages plus belles que la page que nous venons de lire. Son explication vous ravira certainement une seconde fois.

Un jour donc Notre-Seigneur traversait une ville de la Judée appelée Jéricho, *le lieu des pariums*, ville superbe et très commerçante. Comme il y était déjà venu, et que cette fois, en y entrant, il avait guéri un pauvre aveugle, il fut bientôt entouré et suivi d'une foule immense qui lui formait comme un cortège triomphal. Or, il y avait à Jéricho un homme fort riche, du nom de Zachée. C'était un receveur général des impôts, mais pour le compte des Romains, car les Romains avaient déjà pris pied en Judée et s'y conduisaient en maîtres. Cet homme donc désirait vivement voir Notre-Seigneur. Il en avait entendu parler comme d'un grand prophète qui semait les miracles sur son chemin. Cette fois l'occasion était belle : le prophète traversait la ville. Zachée voulait donc le voir, et il ne pouvait y réussir. Vous savez pourquoi. Notre évangile nous l'apprend : c'est qu'il était de très petite taille, et la foule immense. S'il y a des avantages, en certains cas, à être un petit homme, il y a aussi parfois des inconvénients, et Zachée s'en apercevait trop aujourd'hui. S'obstiner à percer la foule, c'eût été s'exposer à être étouffé ou piétiné. Que faire ? Il n'abandonne pas son idée pour cela. Il y a des arbres sur la place publique que Jésus va traverser ; il montera sur un de ces arbres, et il le verra bien mieux. — Grimper sur un arbre, Zachée, mais y pensez-vous sérieusement ? D'abord il y a du danger pour un homme dans ce tour d'adresse. Et le décorum que vous impose votre rang dans la société ? Et le ridicule que vous pouvez encourir ? Et les railleries que

vous allez vous attirer ? Tout cela ne compte donc pour rien ?... De tout cela Zachée se moque. Pourvu qu'il puisse voir le Prophète comme il faut, le reste lui est indifférent...

2. — Le voici donc perché sur un arbre, heureux d'être si bien placé. Il domine tout le monde. Rien ne lui échappe. Quel spectacle étrange ! quel mouvement dans la ville ! Voici des malades qu'on apporte de tous côtés ; voici des estropiés qui se hâtent, en se traînant péniblement, pour se trouver sur le passage du Prophète. Mais le voici lui-même qui apparaît là-bas, escorté de ses disciples, entouré et suivi d'une foule innombrable dont on ne voit pas la fin. Comme il a besoin d'être accompagné de quelques hommes dévoués pour le protéger contre les empressements trop indiscrets ! car tout le monde veut le voir de près, non seulement le voir, mais le toucher, embrasser ses mains ou au moins le bord de son manteau. Et lui, au lieu de paraître ennuagé, fatigué de tout ce bruit, de tout ce tumulte, de toutes ces importunités, il semble ne pas s'en apercevoir.

Quand le Prophète approche, Zachée le dévore des yeux et ne voit plus que lui. Quel homme remarquable ! quelle démarche noble et modeste ! quel air de grandeur et de bonté ! quelle figure douce et agréable ! Elle respire la jeunesse et une aimable gravité en même temps. Mais voici que Zachée se sent tout ému ; son cœur bat plus vite, trop plein d'un bonheur inconnu. Qu'y a-t-il donc ? Le Prophète l'a aperçu sur son arbre et le regarde fixement comme s'il voulait lui parler. Il lui parle en effet : « Zachée, descendez vite ; il faut que je loge chez vous aujourd'hui. »

Si Zachée eût pris le temps de réfléchir, il eût pensé : « Mais d'où me vient ce bonheur ? Je désirais seulement voir le Prophète, et le voici qui m'appelle par mon nom et s'invite lui-même chez moi, comme s'il me connaissait depuis longtemps. » Il était bien trop pressé de descendre de son arbre : et il ne sut jamais de quelle manière il en descendit...

3. — Le voici donc à terre, debout devant le Prophète ; mais muet d'émotion et défaillant de bonheur. Afin de le rendre à lui-même, Notre-Seigneur dut lui prendre amicalement la main et lui dire : « Eh bien ! Zachée, je veux que vous soyez plus à l'aise pour me bien voir. Je veux que vous me connaissiez personnellement ; car c'est votre grand désir, je le sais ; et c'est pour cela que je me suis invité à loger chez vous aujourd'hui. »

Comme le désir de Zachée plaisait à Notre-Seigneur ! Il lui valut non seulement la faveur qu'il ambitionnait, mais encore celle de recevoir Jésus dans sa maison, de jouir toute une journée de sa présence et de ses entretiens ravissants, d'être honoré de son amitié, de sa familiarité.

4. — Ce désir de Zachée est la disposition la meilleure que nous puissions avoir quand nous nous préparons à faire la Sainte Communion, un désir ardent, extrême, insatiable de recevoir Notre-Seigneur, un désir qui correspond à celui qu'il éprouve à se donner à nous. Pourquoi a-t-il institué le sacrement de l'Eucharistie? Pourquoi consent-il à rester là, dans nos tabernacles, le jour et la nuit? Vous n'en trouverez qu'une seule explication: son grand désir de se donner à sa pauvre créature pour l'enrichir de ses grâces, pour lui communiquer son esprit et ses vertus et aussi pour en être aimé.

Quelles avances il nous fait en vue d'attirer nos cœurs! C'est vraiment incompréhensible. Et nous ne répondrions pas à ces avances? « Les jours où je fais la sainte communion, nous disait une belle âme, dès que je m'éveille, je suis dans la joie; mon cœur ne se possède plus; il vole au-devant de son Dieu; je n'ai de repos qu'arrivée à la sainte Table... » C'est bien cela !

Et voyez comme Notre-Seigneur lui-même est parfois impatient de venir dans de pareils cœurs. Quand sainte Thérèse communiait, souvent la sainte hostie s'échappait de la main du prêtre pour voler sur sa langue émue et tremblante d'amour. — Le Bienh. Curé d'Ars racontait que, nombre de fois, il avait été témoin de pareils prodiges en donnant la communion. C'était une surprise toujours saisissante, mais particulièrement agréable, pour ce saint prêtre qui aimait tant Notre-Seigneur. — Lisez la Vie des saints, vous y verrez que beaucoup d'entre eux, brûlant du désir de communier et se trouvant dans l'impossibilité de se rendre dans une église, ont eu la faveur de recevoir la sainte communion de la main d'un ange.

5. — Mais revenons à Zachée. Rayonnant de joie, il conduisit Notre-Seigneur dans sa maison, au milieu d'une foule énorme et qui grossissait encore à chaque pas. Or dans cette foule il y avait des Pharisiens. C'étaient des hommes orgueilleux, aimant la bonne chère, les honneurs et l'argent, faisant parade de piété, qui se montraient les ennemis déclarés du Sauveur et cherchaient, par tous les moyens, à tourner contre lui l'esprit du peuple. Ils ne pouvaient y manquer dans cette circonstance. — La classe des collecteurs d'impôts pour le compte des Romains, maîtres du pays, était odieuse aux Juifs, et nous savons que Zachée appartenait, comme receveur principal, à cette classe de fonctionnaires. — Les Pharisiens voyant Notre-Seigneur le traiter en ami, blâmaient sa conduite, et on les entendait dire à haute voix dans la foule: « Voyez celui que vous regardez comme un prophète! Il ne rougit pas de loger chez un païen, chez un valet des Romains, chez un homme qui s'est

enrichi de vos sueurs et qui ne mérite que haine et mépris! »

Zachée, marchant à côté de Jésus, entend tout ce qui se dit sur son compte, dans la foule. Mais ce qui le révolle intérieurement, c'est d'entendre calomnier le Prophète à cause de lui. Son cœur en est blessé, et il lui tarde de manifester ses sentiments. Donc, arrivé au seuil de sa maison, le voici qui se dresse de toute la hauteur de sa petite taille, en présence de Jésus et en face de la foule, et qui s'écrie de sa meilleure voix: « Seigneur, pour reconnaître bien faiblement, hélas! et l'honneur que vous me faites et le bonheur que vous me procurez, je donne aux pauvres la moitié de mes biens; et si j'ai fait tort à quelqu'un (ce dont je n'ai pas connaissance), qu'il se présente: je m'engage à lui rendre le quadruple. »

Quels beaux sentiments! quelle générosité! quel bon cœur que notre Zachée! Il ne dit pas: « Je donnerai, je donnerai demain, je donnerai à ma mort; » mais: « Je donne, je donne aujourd'hui. » Il ne dit pas: « Je rendrai, » mais: « Je rends dès ce moment. » Lui, encore païen sans doute, donné aux pauvres, d'un seul coup, pour honorer et remercier Notre-Seigneur, la moitié d'une fortune colossale. C'était admirable! Aussi Notre-Seigneur, ravi d'une pareille conduite, fait publiquement son éloge et lui prodigue son amitié en disant: « Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, et celui que méprisent les Juifs est aussi bien qu'eux un véritable enfant d'Abraham. Je suis heureux de demander l'hospitalité à un homme qu'on regarde comme un pécheur, puisque je suis venu sur la terre tout exprès pour chercher et sauver ce qui était perdu. »

6. — Vraiment tout est admirable dans notre bon Zachée et d'autant plus admirable que tous nous pouvons trouver dans sa conduite des exemples à imiter.

Etes-vous favorisés des biens de la fortune? Donnez, comme lui, aux pauvres largement, généreusement. Qui donne aux pauvres prête à Dieu. Avez-vous l'intention de faire quelque bonne œuvre? Faites-la, comme lui, de votre vivant, au lieu d'attendre la mort. A la mort, nous sommes forcés de tout laisser, bon gré mal gré, et notre mérite est singulièrement diminué. De plus, le bien que nous avons en vue, souvent ne se fait pas; ou se fait mal, ou se fait d'une tout autre manière que nous le désirions. — Mais là où nous pouvons tous imiter sa générosité, c'est dans les sacrifices quotidiens que demandent nos devoirs d'état. Parmi ces devoirs ne s'en trouve-il pas qui nous coûtent plus que les autres? Eh bien! quand nous avons le bonheur de communier, prosternons-nous humblement aux pieds de Notre-Seigneur présent dans notre poitrine et

demandons-lui la grâce de mieux les remplir, et dès le jour même soyons-y fidèles. Voilà le meilleur moyen de témoigner notre reconnaissance à l'Hôte divin qui nous honore de sa visite.

7. — Enfin pourquoi l'Eglise nous fait-elle lire en la fête de la Dédicace, que nous célébrons aujourd'hui, la belle histoire de Zachée, rapportée dans l'Evangile ? C'est pour nous rappeler que nous sommes plus favorisés que celui dont nous envions le bonheur. En effet, en prenant possession d'une église qui lui est consacrée, Jésus-Christ nous dit bien comme à Zachée : « Il faut que je loge chez vous, » mais voyez la différence : à Zachée il ne promettait qu'un jour de présence ; avec nous, il sera notre hôte tant que nous posséderons le sacrement de l'Eucharistie, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde. De plus, c'est lui-même qui daigne nous faire les honneurs de sa maison, qui nous reçoit et nous entretient, quand il nous plaît de lui rendre visite, qui nous invite à sa table, qui nous sert lui-même, et quelle nourriture ! son propre corps. Mais si les rôles sont changés à notre avantage, nous devrions être encore plus fervents, plus aimants que Zachée. Oh ! ne manquons pas de prier aujourd'hui cet admirable saint de nous obtenir la grâce d'être, comme lui, au nombre des bons amis de Jésus. Ainsi soit-il !

PETITES LECTURES

XIII

L'IDÉE DE DIEU EST EN NOUS

Dieu existe, cause suprême et créatrice. Tout a été fait par lui. Le hasard n'a rien fait et ne peut rien faire : « On ne fait pas tomber un dé sur le même numéro vingt fois de suite, dit un écrivain distingué. Or la nature tire le même numéro et amène le même dé depuis des millions de siècles¹. » Rien ne change ; les fleurs paraissent au printemps et la neige en hiver ; le soleil reprend chaque année sa course immuable, suivant d'immuables lois posées par le Créateur, par Dieu. C'est lui qui a imprimé aux mondes leur mouvement harmonieux, c'est lui qui rayonne dans les magnificences de l'univers.

Il rayonne aussi en nous-mêmes, dans notre conscience, dans notre intelligence.

I

Comment se fait-il que nous agissions tous d'après les mêmes lois morales ? Nous sommes libres d'agir ainsi ou d'agir autrement, nous le sentons. Vous rencontrez une misère sur votre

chemin, vous pouvez détourner la tête, pour suivre votre route ou, comme le bon Samaritain, vous arrêter, vous pencher sur le malheureux qui souffre, le réconforter, le soulager, le guérir.

Si vous passez outre, vous en éprouvez ensuite un remords. Si au contraire vous avez pitié de votre frère, de votre sœur, et si vous lui portez secours, quelque chose en vous s'épanouit, une voix intérieure vous dit : « C'est bien, tu as bien agi ! »

Le misérable qui a tué, comme Caïn, a beau s'enfuir et échapper à la justice des hommes, il est poursuivi par une puissance extérieure à lui qui s'attache à ses pas, invisible pour tout le monde, mais qui s'impose à lui, le menace, lui fait des reproches, le tourmente et lui crie : « Si les hommes ne t'ont pas vu, s'ils ne te punissent pas, tu n'en es pas moins un criminel et tu n'échapperas point au châtement. Ce châtement, tu le subis déjà, car tu es en proie à la tristesse, à la crainte, à un malaise inexorable... »

Quelle est donc cette voix accusatrice, impitoyable, qui ne cesse de lui parler, de le torturer ? Au nom de qui proteste-t-elle ? Quels principes invoque-t-elle ?

Car il existe des principes absolus que toute âme humaine trouve en elle-même. Vous dites : « Ceci est bien, ceci est mal. » Et chacun de nous pensera et dira la même chose touchant le même objet. Trouvez-moi quelqu'un qui dise : « C'est bien de voler, c'est bien de mépriser ses parents, c'est bien de trahir sa patrie ! » Celui-là, vous ne le rencontrerez jamais.

Au contraire tout le monde s'écriera : « Comme c'est beau, le dévouement, la mort pour son pays, la probité, l'intégrité, l'honneur, la conduite irréprochable, le respect des parents et du bien d'autrui ! » Le prêtre ou la Sœur de charité qui soignent les pestiférés, le médecin qui contracte au chevet des cholériques ou des enfants atteints du croup une maladie qui ne pardonne jamais, voilà des âmes grandes, des héros que tous admirent et acclament.

Il y a donc en nous des sentiments communs auxquels nous faisons appel pour juger les actes humains et d'après lesquels nous décidons infailliblement, et sans que personne proteste, que telle action est belle, telle autre criminelle. Ces sentiments, nous les trouvons en nous-mêmes, nous ne les y avons pas mis. Qui donc nous les a communiqués ? Qui donc nous a dicté ce jugement pratique qu'on appelle la conscience ? Qui donc l'a éclairée de cette lumière qui lui fait voir et décider ce qui est bien et ce qui est mal ?

Car cette lumière existe pour l'âme comme la lumière qui fait que nos yeux voient, aperçoivent les objets. La lumière qui éclaire les collines et les plaines nous vient du dehors, et

¹ E. Legouvé, *Fleurs d'hiver*.

quand elle cesse de briller, quand le soleil disparaît, nous ne voyons plus rien, parce qu'elle ne nous vient pas de nos yeux, mais d'un foyer qui la transmet à nos yeux. De même il y a « une vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » et qui nous montre les actions humaines, les pensées du cœur, les idées morales sous leur jour véritable. Cette lumière, ce n'est pas nous, puisqu'elle éclaire tout le monde comme elle nous éclaire nous-mêmes ; puisque les hommes de toutes les races, de tous les pays, de toutes les latitudes, consultant cette lumière quand ils veulent agir, se disent tous : « C'est mal de mentir, de tuer, de vivre dans l'inconduite, d'exercer la rapine, de livrer sa patrie à l'étranger ! »

Quelle est donc cette lumière, cette voix qui nous reprend, nous accuse, nous condamne, ou bien nous approuve, nous félicite, émeut joyeusement notre cœur, si ce n'est la lumière, la voix même de Dieu ?

Vous avez en vous-mêmes l'idée profonde d'un devoir, d'une obligation à laquelle vous ne parvenez point à vous y soustraire. Ce n'est pas vous qui avez créé cette obligation qui vous presse, autrement vous pourriez vous en défaire. Vous ne le pouvez pas, parce que cette obligation vous a été imposée par quelqu'un qui n'est pas vous, par Dieu.

II

Ce que nous disons des vérités de l'ordre moral, il faut le dire aussi des vérités qui sont de l'ordre *intellectuel*. Il y a quatre mille ans on affirmait déjà ces principes de mathématique : « Deux et deux font quatre. Le tout est plus grand que la partie. Le tout est égal à la somme de ses parties. » C'est sur ces principes que reposent les sciences exactes. On les professe aujourd'hui comme les professaient nos aïeux. Quand nous ne serons plus, et dans des milliers d'années, sur les débris des générations disparues, ces vérités demeureront immuables et régneront toujours dans les esprits.

Elles sont indépendantes des hommes et des temps, elles subsistent par elles-mêmes, et tant qu'il y aura une intelligence humaine, on les redira, on les acceptera sans conteste. Celui qui les nierait serait considéré comme un être privé de raison. D'où viennent ces vérités, sinon de la Vérité absolue qui les renferme toutes, comme la lumière du jour vient du soleil, source de tous les rayons qui nous éclairent pendant les heures de la journée ?

Ces vérités sont indépendantes de nous ; elles subsistaient avant tous les siècles, avant qu'il y eût une intelligence humaine, et quand même les hommes, la terre, les mondes seraient détruits, elles subsisteraient encore. Il sera toujours vrai que le tout est plus grand que la partie.

Quand je vois une pièce d'or je me dis : « Cette pièce d'or vient d'une mine d'or, elle a été extraite d'une carrière d'or et non d'une carrière de pierres. » De même les vérités viennent du foyer de la vérité. « Si je cherche, dit Bossuet, où et en quel sujet elles subsistent, éternelles ou immuables comme elles le sont, je suis obligé d'avouer un Etre où la vérité est éternellement subsistante et où elle est toujours entendue ; et cet Etre doit être la Vérité même et doit être toute vérité ; et c'est de lui que la vérité dérive dans tout ce qui est et ce qui entend hors de lui... »

Ces vérités éternelles que perçoit toute intelligence « sont quelque chose de Dieu ou plutôt sont Dieu même¹, » car la vérité est une, elle n'a qu'un seul centre, qu'un seul foyer.

Et c'est ce foyer qui les répand dans tous les esprits, avec une telle netteté, une telle force que tout le monde reconnaît qu'elles sont évidentes.

Car il en est de ces vérités comme des vérités morales, elles sont en chacun de nous. Qui donc les y a déposées ? Nos parents ? Mais quand ils nous disent : « Deux et deux font quatre, » ils ne nous apprennent rien, ils expriment de notre esprit ce qui y était, comme on exprime le jus du raisin, et nous constatons, sans qu'il nous soit besoin de preuve, une vérité que nous connaissions ; seulement nous ne nous en étions pas encore rendu compte.

Une de ces vérités c'est l'existence d'une cause supérieure qui a créé toutes choses. Aussi a-t-on dit avec raison que tous les peuples ont cru à l'existence de Dieu. Les peuplades les plus sauvages, les plus rudimentaires du fond de l'Océanie, les tribus déshéritées de ces nègres qui se servent encore d'outils de pierre croient en Dieu, croient à l'âme, ont une religion, une morale. Sans doute on ne trouve pas chez eux une religion bien développée, mais ils possèdent leurs prêtres, des fétiches, ils prient et adorent ce qu'ils regardent comme leurs divinités, ils se prosternent devant elles pour les implorer, ils ont donc l'idée, le culte de Dieu.

Mêmes observations pour les peuplades bornées du centre de l'Afrique. M. de Quatrefages a constaté qu'elles croient à une divinité. « Là est le grand fait, dit-il. L'athéisme n'est nulle part qu'à l'état erratique. Partout et toujours la masse des populations lui a échappé. Nulle part, ni une des grandes masses humaines, ni même une division quelque peu importante de ces races n'est athée². »

Il faut descendre dans certains pays civilisés, dans certains faubourgs de grandes villes, et parmi des intelligences par ailleurs cultivées, mais frappées de partis pris, pour rencontrer des hommes qui prétendent ne pas croire en Dieu. Qu'ils disent plutôt qu'ils ne croient plus

¹ Connaissance de Dieu et de soi-même, ch. iv.

² L'Espèce humaine, ch. xxxv.

en Dieu, car ils y croyaient ; ils ont eu la foi, souvent très puissante et très sincère. Ils ne l'ont plus parce qu'on la leur a enlevée, et malheur à ceux qui les ont privés de cette force et de cette lumière ! Pourtant, qu'ils réfléchissent, qu'ils s'analysent bien : ils blasphèment, donc ils croient.

En effet, on ne maudit pas une chimère, on ne blasphème, on n'attaque que ce qui est, et quand on dit : « Non, je ne crois pas ! » c'est une réponse à l'idée de Dieu qui vous tourmente et votre foi est plus profonde que vous ne croyez.

XIV

DIEU EST INFINI

Dieu existe, il a donné aux mondes le mouvement et la vie, sa voix retentit dans notre conscience, les lumières de notre intelligence ne sont qu'un reflet de sa lumière, mais qui est-il ? Qu'est-ce que Dieu ?

Nous répondons : « Dieu est l'être infini. » Mais peut-on connaître l'infini ? « L'infini, dit Littré, est comme un océan qui vient battre nos rives, mais nous n'avons ni barques ni voiles pour l'explorer. » Cette doctrine est ce qu'on appelle l'agnosticisme. Elle professe que nous ne pouvons rien connaître de Dieu, et donc que nous n'avons pas à nous occuper de lui. Elle est surtout commode, parce qu'elle supprime toute morale. Elle n'a d'ailleurs été conçue et formulée que pour cela.

C'est une grande erreur. Sans doute nous ne connaissons jamais l'infini, mais par notre raison seule nous en savons quelque chose et même beaucoup. Nous savons que Dieu subsiste par lui-même, c'est ce que les théologiens appellent l'*aséité*. Nous savons encore qu'il est l'être personnel, complet, *éternel*, l'*intelligence infinie* qui sait tout, voit tout, gouverne tout. N'est-ce pas déjà une grande science ?

I

Reprenons notre raisonnement souverain de la cause et de l'effet.

Nous existons, nous sommes des créatures douées d'intelligence, nous raisonnons, nous nous rendons compte de ce qui se passe autour de nous ; nous jouissons de voir, de savoir, de contempler l'ordre admirable qui préside à l'univers, à la société, aux empires, au monde des idées. Nous comprenons alors combien nous sommes supérieurs à l'animal qui met sa fin dernière dans la pâture qu'il reçoit, qui ne voit rien au delà de cette jouissance ; à plus forte raison supérieurs à l'arbre qui ne pense pas, au ruisseau qui coule entre deux rives fleuries et suit nécessairement sa pente, à la vallée qui n'est que de la terre, à la montagne qui n'est que de la pierre.

Ainsi nous concluons que nous sommes la

créature la plus belle, la plus parfaite qui existe ici-bas. La nature nous est soumise, nous en utilisons les forces pour notre agrément et notre profit ; nous avons construit les chemins de fer qui nous donnent la maîtrise de la terre, les télégraphes qui nous mettent en possession de l'espace et des distances, les aéroplanes qui nous rendent les conquérants de l'air.

Et cependant nous savons bien que nous ne sommes que des effets, et non la cause suprême. Ce n'est pas nous qui nous sommes faits. Nous naissons de nos pères, qui ont reçu la vie de leurs pères, mais il a fallu un premier père qui nous transmette la vie et celui-là a eu une cause, un créateur.

Cette cause, ce créateur, c'est Dieu. Il est impossible de conclure autrement.

Or c'est un autre principe que la cause est toujours supérieure à l'effet, plus puissante et plus parfaite que lui. Elle renferme éminemment en elle-même toutes les qualités, tous les mérites, toutes les facultés, toutes les beautés de l'effet. La cause qui nous a créés est donc plus puissante, plus intelligente, plus élevée que nous.

Si cette cause a été produite par un pouvoir supérieur à elle-même, elle redevient un effet qui en appelle à sa cause. Et ainsi l'on arrive logiquement et nécessairement à une cause première, supérieure à tous les effets, comme nous arrivions à conclure qu'il y a eu un premier homme qui a été pour tous les hommes une source unique de vie.

Cette cause suprême qui a fait les mondes et les hommes, ne peut donc venir d'aucune autre cause, elle ne tient son être de personne que d'elle-même, elle subsiste par elle-même, elle est éternelle, elle est infinie, elle possède tout l'Etre, elle est l'Etre.

Les païens eux-mêmes l'avaient bien compris. Ils admettaient une multitude de dieux, ils avaient divinisé des hommes illustres qui avaient délivré leur cité des tyrans, des fléaux, des ennemis ou des bêtes sauvages, comme Hercule ou Thésée. Ils avaient également divinisé les passions ou les vertus, ils adoraient ainsi Vénus, la déesse de l'impudicité, et Minerve, la déesse de la Sagesse ; mais ces héros, ces divinités étaient les fils et les filles d'un Dieu unique, Jupiter, le père des dieux et des hommes.

L'idée de l'unité de Dieu qui est affirmée par l'intelligence qui réfléchit, est donc aussi confirmée par l'histoire, et cela nous ramène à la preuve de l'existence de Dieu reconnue et proclamée par tous les peuples. Ils diffèrent sur les détails, mais ils se rencontrent sur le principe. Ne peut-on pas en conclure aussi que le premier homme, Adam, a vu le Créateur, qu'il a conversé avec lui, suivant le récit de la Bible, et qu'il a transmis à ses enfants

le souvenir inoubliable, et par eux inoublié de cette céleste entrevue au Paradis terrestre?

Ne me dites pas qu'il y a eu peut-être deux Dieux qui ont présidé à la création, le Dieu du bien et le Dieu du mal, ainsi que le voulaient les Manichéens. Deux dieux ne peuvent être également infinis, attendu que ce que l'un possède, l'autre en est frustré, et donc n'est pas infini. D'autre part, qu'est-ce que le mal? C'est un défaut, un manque : un défaut de cœur, comme la cruauté, ou un manque d'esprit, comme l'ignorance. Dieu qui est infini ne peut manquer de rien. Il est l'Être, et le mal c'est le néant.

Ne me dites pas non plus, comme les panthéistes, que Dieu c'est la nature, le monde, tous les êtres qui nous environnent, en un mot le Grand Tout. La raison se refuse à admettre qu'un animal ou un arbre, une plante, soient des dieux devant lesquels il faut nous prosterner. Il est des philosophes qui ont éloquentement déraisonné pour construire la théorie panthéiste, en somme ils n'ont abouti qu'à la déraison. Cette pensée que la nature s'harmonise avec notre âme, qu'elle sent comme nous, partage nos tristesses et nos joies, est bien poétique et séduisante, mais nous savons que les oiseaux du printemps ne chantent pas nos douleurs et que le soleil rit sur les plus affreuses ruines. La nature est belle, elle reflète son créateur, elle fait ce qu'elle peut; mais elle est insensible.

II

Dieu subsiste donc par lui-même, il est infini, immense, *éternel*. Il est partout, par-delà les espaces sans fin, il a toujours été, il sera toujours. Et encore ce sont là des expressions qui ne sont pas, qui ne sauraient être exactes. « En Dieu, dit Fénelon, rien n'a été, rien ne sera, mais tout est. Dirai-je, ô mon Dieu ! que vous aviez déjà eu une éternité d'existence en vous-même, avant que vous m'eussiez créé, et qu'il vous reste encore une autre éternité après ma création, où vous existerez toujours ? Ces mots de *déjà* et d'*après* sont indignes de *Celui qui est*. Vous ne pouvez souffrir aucun passé et aucun avenir en vous. C'est une folie de vouloir diviser votre éternité qui est une permanence indivisible¹. »

Ce qui obscurcit dans notre esprit l'idée de l'éternité, c'est que nous vivons avec l'idée de la succession du temps. Nous savons ce qui s'est passé hier, nous conjecturons ce qui se passera demain, mais demain nous est fermé, comme hier s'enfonçait peu à peu dans l'obscurité de nos souvenirs.

Or Dieu embrasse tout d'un coup d'œil infini. Il sait tout. Il voit tout. Il voit les événements qui pour nous sont le passé, sur le même

plan où il voit les événements qui pour nous sont l'avenir. Il ne conjecture pas, il sait. Pour lui il n'y a donc aucune succession de durée ni de vision ; tout est présent à ses yeux, à son esprit dans un moment éternel, où rien ne change. On ne peut pas dire de lui : « Il était, il voyait. » Il est, il voit ; l'histoire de Cyrus lui apparaît aussi présente que celle de Napoléon ; il voit la chute des Anges avec leurs terribles combats comme il voit les scènes grandioses du jugement dernier. Ce qui est le passé pour nous est toujours le présent pour lui. Et il voit non seulement nos actes, mais nos pensées, nos rêves, nos désirs, nos imaginations, tout ce que les hommes peuvent penser et s'imaginer, ainsi que les purs possibles auxquels ils ne songeront jamais.

Il résulte aussi de là que Dieu est infini en *intelligence*. Son intelligence adorable reluit dans ses œuvres et y met l'ordre, les proportions, la durée, la beauté. Notre intelligence, si élevée soit-elle, n'est qu'un très pâle reflet de l'Intelligence infinie, et cependant nous en sommes fiers, nous nous en prévalons, à juste titre d'ailleurs, car si nous la mettons en œuvre, nous accomplissons les desseins de Dieu qui non seulement conçoit, pense, mais agit constamment, gouverne, conserve, soutient, déploie une force infinie au sein d'une félicité, d'une paix, d'une béatitude parfaite. En travaillant, en scrutant les secrets de la nature, en étudiant les mystères de la divinité, nous faisons l'œuvre de Dieu, nous nous conformons à sa volonté. Nous serions coupables au contraire si nous enfouissions les talents qu'il nous a donnés, ou si nous nous enorgueillissions des facultés que nous tenons de lui, si nous en tirions gloire, comme si elles étaient à nous.

Sachons reconnaître que nous sommes peu de chose au regard de Dieu, que notre intelligence, si brillante soit-elle, est toujours infirme et bornée, et que nous ne possédons rien que nous n'ayons reçu de Lui. Voilà l'humilité, qui réside dans la connaissance de la vérité de notre néant. Avec cela, ayons le désir ardent de croire, et prions, comme ont fait les maîtres de la pensée. « Chaque soir, écrivait un éminent avocat, M. Rousse, devant le fauteuil où s'assied ma mère, devant le lit où mon frère est mort, et où je m'endors en pensant à eux, je m'agenouille et je prie, si c'est prier que de laisser monter mon âme vers ces espaces infinis, où je cherche, où j'appelle, où ma pensée éperdue sent la puissance immuable de l'Être *inconnu* qui tient cet univers dans sa main. »

Plus heureux que lui, nous *connaissons* Dieu, et nous l'adorons avec amour.

¹ *Traité de l'Existence de Dieu.*

ALLOCUTION POUR UN BANQUET DE JEUNESSE CATHOLIQUE

Mes chers amis,

Nous voici, pour la cinquième fois depuis la fondation de notre groupe de jeunesse catholique, réunis en de fraternelles agapes.

L'usage est que dans ces réunions M. l'aumônier paie son écot... en paroles, et il ne me déplaît pas, soyez-en bien sûrs, de me conformer à l'usage.

Que puis-je vous dire de plus utile que de vous parler de notre association, de vous montrer les devoirs que vous devez remplir à son endroit? N'est-ce pas l'occasion favorable entre toutes?

Les devoirs qu'un bon sociétaire doit remplir à l'égard de l'association peuvent se rapporter à trois : l'estimer, l'aimer, se dévouer pour elle.

I. — Vous devez l'estimer

Et certes, l'Association de la Jeunesse catholique mérite grandement votre estime à cause des bienfaits qu'elle répand au point de vue religieux, pour ne parler que de celui-là.

Au point de vue religieux l'Association de la J. C. est une société de *défense* religieuse, de *pratiques* religieuses, de *diffusion* religieuse.

1. *C'est d'abord une société de défense religieuse.* — Est-ce que la religion n'est pas attaquée aujourd'hui de toutes parts, et dans les livres et dans les journaux, et dans les familles et à l'école, et au café et au théâtre, et à la Chambre des députés et au Sénat, et en public et en secret? Partout s'élève une immense clameur contre le Christ et son Eglise.

Contre ces attaques s'est formée notre belle Association qui a pris pour devise celle d'un de nos plus vaillants chrétiens, Louis Veuillot :

Défends partout ton Dieu que partout on attaque.

Défendre la religion, voilà donc le rôle principal de la Jeunesse Catholique, et voilà surtout pourquoi vous devez l'estimer.

Rien de ce qui touche la religion n'est indifférent à l'Association, et ses membres doivent être comme de nouveaux chevaliers toujours prêts à marcher à la défense de Dieu et de son Eglise.

Mais entendons-nous sur le mode de défense. Défendre la religion, ce n'est pas nécessairement vouloir assommer ceux qui l'attaquent, comme sont toujours disposés à le faire quelques membres ardents de notre groupe. Ce n'est pas non plus nécessairement répondre : « A bas la crapule ! » comme le font certains des nôtres quand, dans les rues, ils entendent crier : « A bas la calotte ! »

On défend quelquefois mieux la religion en ne répondant pas à ces attaques stupides, que

ne comprennent même pas ceux qui les profèrent. Il n'y a pas longtemps, deux de nos enfants de chœur se disputaient et se traitaient mutuellement de calotins. Evidemment, ils ne comprenaient pas le sens de leurs paroles. Vous pouvez être assurés que la majorité de ceux qui crient « A bas la calotte ! » ne comprennent pas mieux ce qu'ils disent.

Aussi la plupart du temps le mieux est de ne pas répondre à ces insanités. Il y a quelque chose de plus important : c'est de bien entrer dans l'esprit de notre Association, qui est de défendre la religion surtout par la pratique des devoirs religieux, par la diffusion de la vérité religieuse.

2. *Notre Association en effet est une association de pratiques religieuses.* — La première condition pour faire partie du groupe de la J. C., c'est d'être fidèle à ses devoirs de chrétien et notamment aux devoirs essentiels de la sanctification du dimanche, de la confession annuelle et de la communion pascale. Impossible de se dire catholique sans cela, et impossible par conséquent, sans cela, de faire partie de l'Association de la J. C.

Le catholicisme, a-t-on dit avec raison, c'est une foi et c'est une loi qui doit se faire sentir constamment et partout. Montrons-nous donc en tout, partout et toujours, fidèles aux pratiques du catholicisme, non seulement aux pratiques commandées, mais même aux pratiques conseillées, puisque nous devons être une élite. Et notre fidélité courageuse, sans forfanterie, sera encore la meilleure défense du catholicisme.

3. *Notre Association est enfin une association de diffusion religieuse.* — « Si j'avais entre les mains les bienfaits du christianisme, disait un homme d'Etat célèbre, M. Thiers, je les répandrais sur mon pays. »

Ces bienfaits du christianisme, vous les avez entre les mains, puisque vous êtes des croyants ; répandez-les donc autour de vous, faites du zèle, du prosélytisme autour de vous.

C'est incroyable le bien que vous pouvez faire par vos conversations avec vos compagnons de l'atelier ou de la mine. Quand le curé prêche, on se méfie de lui, car on dit qu'il fait son métier ; mais quand vous causez avec vos camarades, ils ne se méfient pas de vous. Vous pouvez leur faire un bien immense en dissipant les erreurs, les préjugés, les mensonges par lesquels ils ont été trompés. Quand vous avez lu un livre de défense religieuse qui a fait impression sur vous, pourquoi ne communiqueriez-vous pas cette impression à vos camarades? pourquoi même ne leur offririez-vous pas ce livre à lire? De même, quand un article de journal, de bulletin vous a paru convaincant en faveur de la religion, pourquoi ne pas le faire lire autour de vous? Soyez donc des apôtres, soyez des semeurs de doctrine, des

semeurs de vérités. Et ainsi vous entrerez dans l'esprit de notre Association et vous l'honorerez grandement.

II. — Vous devez l'aimer

Cet amour pour l'Association doit se manifester par l'observation complète du règlement, et surtout par votre fidélité à assister à la réunion mensuelle.

Voyez un homme qui aime véritablement sa famille, sa maison : il n'a pas de plus grand plaisir que de se trouver au milieu des siens, que de rester chez lui.

De même, ceux qui aiment l'Association de la J. C. doivent aimer à parler d'elle, à exposer le but qu'elle poursuit, les avantages qu'elle procure. Rien de ce qui la touche ne doit leur être étranger. Ils doivent aimer à se trouver au milieu des membres de leur groupe. Jamais, à moins d'empêchements graves, ils ne doivent manquer à la réunion mensuelle.

L'assiduité à la réunion mensuelle a toujours été considérée, dans toutes les sociétés, comme la meilleure marque d'estime et d'amour, tandis que le manquement fréquent et non motivé à cette réunion a toujours été considéré comme une preuve de mésestime. C'est au point que dans nombre de sociétés on a décrété de considérer comme démissionnaires ceux qui sans se faire excuser resteraient trois mois sans assister à la réunion.

Que dirait une jeune fille si son fiancé, sans s'excuser, restait trois mois sans la visiter ? Des fiancés, des sociétaires de cet acabit ne sont pas à regretter quand ils disparaissent ; personne ne doit en porter le deuil.

III. — Vous devez enfin vous dévouer

Le dévouement, voilà, n'est-il pas vrai ? la qualité essentielle du bon sociétaire, et cette qualité est la résultante des deux autres : l'estime et l'amour ; car on se dévoue d'ordinaire volontiers à ce qu'on estime, à ce qu'on aime.

Sans dévouement, pas de société vivante possible, surtout une société comme la nôtre qui, loin d'être patronnée, est si fortement combattue de toutes parts. Ayons donc tous du dévouement envers notre Association.

Du dévouement, il vous en faut à vous, chers amis, qui faites partie de la section des tambours et clairons, et je suis heureux de vous féliciter du bel entrain que vous mettez à vous acquitter des fonctions que vous avez assumées. C'est vous qui faites circuler un courant de vie intense dans toutes nos manifestations religieuses. Grâce à vous, on sait que nous existons, que nous tenons notre place au soleil, que loin de nous terrer, nous revendiquons hautement et fièrement le premier et le plus grand de tous les biens : la liberté.

Du dévouement, il vous en faut à vous qui faites partie de la chorale, et je suis heureux

de vous en féliciter : grâce à vous, nos fêtes religieuses revêtent un éclat qu'elles n'avaient jamais connu jusqu'ici.

Du dévouement, il vous en faut à vous aussi qui faites partie de la section théâtrale. Et quel dévouement n'avez-vous pas déployé dans la représentation des grands drames que vous avez exécutés avec tant d'habileté : *Jeanne d'Arc*, la *Grève des mineurs*, la *Nuit sanglante*, la *Passion du Christ*, l'*Emigré*, le *Sang français* ! Quelles belles leçons de religion et de patriotisme vous avez données là à toute notre population et à celles d'alentour, car votre réputation a franchi les limites de la paroisse, et l'on accourt de partout à vos soirées théâtrales. Félicitations et merci à vous !

Du dévouement, il vous en faut, cher M. le Président. Tous ici sont unanimes à reconnaître que le vôtre est sans bornes. Que de démarches ne faites-vous pas continuellement en faveur de notre société ! que de temps vous lui consacrez ! Je suis heureux de vous en féliciter, de vous en remercier publiquement, et de proclamer que vous êtes le modèle des présidents.

Je ne saurais non plus oublier le dévouement de notre secrétaire, de notre trésorier. A eux aussi de solennelles félicitations, un public merci !

**

Nous avons ici tout ce qu'il faut pour constituer une société modèle, et c'est à cela que nous devons tendre continuellement. N'oublions pas que nous travaillons pour la cause de Dieu et de la religion, pour la cause de la patrie.

Dieu, la religion, nous voulons les faire connaître, aimer, respecter.

La patrie ! En travaillant pour la religion, nous travaillons également pour la patrie. Comme le faisait excellemment remarquer le sénateur de Las-Cases dans son discours de clôture du Congrès d'Arras en 1912¹ : « C'est le christianisme qui a moulé l'âme de la France, comme l'artisan moule la cire en beauté. C'est lui qui a fait Vincent de Paul et la bienheureuse Jeanne d'Arc que bientôt nous appellerons sainte Jeanne d'Arc. C'est lui qui a donné à notre patrie ce nom qu'elle porte si bien : *Chevalier de l'idéal*. Et parce que nous sommes de bons Français, nous défendrons l'Eglise. »

Vive donc Dieu ! Vive l'Eglise ! Vive la France ! Vive la Jeunesse catholique !

¹ Arras, Imprimerie de la Presse Populaire.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 octobris 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 6 novembre 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXVII. Nous ne pouvons pas nous passer que Dieu nous parle, 801.

Panegyriques de S. Martin, évêque de Tours. — I. Le grand chrétien, 803. — II. L'apôtre des campagnes, 806. — III. Haine du mal et pratique de la vertu, 809.

Petites Lectures. — XV. Comment nous sommes libres, 812.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XLVII. Paul devant Félix, 814.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXVII

NOUS NE POUVONS PAS NOUS PASSER QUE DIEU
NOUS PARLE

Messieurs,

Nous avons besoin que Dieu nous parle. Cela, nous l'avons démontré, je crois, dimanche dernier.

Vous entendez bien que cet arrêt ne sera pas du goût de tout le monde, et que les tenants de la religion naturelle jetteront les hauts cris en disant que nous rabaissons la raison, cette lueur plus brillante que nous ne voulons le dire; ils diront que l'intelligence humaine, injustement décriée par nous, est plus que suffisante pour trouver la vérité religieuse; ils diront enfin, en prenant des airs scandalisés, qu'ainsi nous méconnaissons le plus précieux bienfait de Dieu, et que nous lui faisons à lui-même un outrage intolérable. Un peu plus, c'est nous qui serions les impies.

Ne croyez pas que j'exagère. Vous avez certainement rencontré des gens qui vous ont dit : « Ma religion à moi, c'est d'être honnête homme. Je n'ai pas besoin de prêtres quand je veux m'adresser à Dieu. Je le sers aussi bien, et même mieux, que ceux qui vont à l'église. » Comment ces choses-là vous étaient-elles dites ? Était-ce avec calme ? Non. C'était toujours sur un ton de défi qui vous empêchait d'insister. Visiblement, on vous en voulait de ne pas vous fier à votre seule raison.

Voyons, Messieurs, nous n'avons pourtant pas rêvé, quand nous avons constaté que l'humanité, par la bouche de ses ignorants comme par celle de ses docteurs, réclame que Dieu lui parle. Une telle insistance de sa part ne peut être que l'indice d'un besoin impérieux. On nie ce besoin. Examinons qui a raison ici.

Nous n'avons pour cela qu'à nous poser, en toute loyauté, les trois questions suivantes :

La raison humaine, réduite à ses seules ressources, a-t-elle jamais pu, peut-elle, pourra-t-elle jamais trouver la vérité religieuse complète ?

Quand nous aurons répondu à ces trois questions, il est évident que nous serons fixés.

I

La raison humaine, réduite à ses seules ressources, a-t-elle jamais pu trouver la vérité religieuse complète ?

Hélas ! il n'est pas difficile, après ce que nous avons dit dimanche dernier, d'augurer que la réponse à cette première question sera négative. Est-ce que l'humanité aurait tant réclamé que Dieu lui parlât, si elle avait pu trouver dans la doctrine de ses sages, de quoi lui suffire ? On ne va pas mendier quand on est dans l'aisance, et on ne demande pas de lumière quand il fait jour. Si l'humanité a poussé de tels cris de détresse, c'était sans doute qu'elle n'avait pas ce qu'il lui fallait.

Et comment l'aurait-elle eu ?

Voici un honnête commerçant d'Athènes, la ville la plus célèbre de toute l'antiquité pour la sagesse de ses philosophes. Entre deux voyages au Pirée où il va recevoir ou expédier des marchandises, il s'informe à qui il pourra s'adresser pour avoir la vérité :

— A Platon, lui répond quelqu'un. C'est un très grand génie. Il vous renseignera.

— Alors son autorité est reconnue par tout le monde ?

— Non, Aristote le contredit. C'est aussi un très grand génie.

— J'irai donc voir Aristote, puisque c'est lui qui a raison.

— Je dois vous avertir qu'Aristote lui-même est combattu par Epicure, qui ne manque pas non plus de talent.

— Et Epicure, a-t-il réuni tous les suffrages ?

— Non, Zénon n'est pas de son avis, et Zénon n'est pas le premier venu.

Vous voyez d'ici, Messieurs, l'embarras du commerçant athénien. Que faire ? Va-t-il mettre tous ces noms dans un bonnet, et tirer au hasard celui de l'homme qu'il prendra pour maître de sa destinée ? Va-t-il renoncer à connaître jamais la vérité ? Va-t-il étudier tous les systèmes dont on lui parle ? Aucune de ces solutions ne peut lui apporter le calme.

Car, comment s'en remettre au hasard dans une question d'une si grande importance ?

Comment renoncer à chercher cette vérité religieuse qui seule peut lui apprendre ce qu'il est, d'où il vient et où il va ?

Comment entreprendre l'examen de toutes ces philosophies : ionienne, pythagoricienne, éléatique, sophistique, socratique, pyrrhonienne, épicurienne, stoïcienne, cynique, néoplatonicienne ? Il aura perdu la tête avant d'aller jusqu'au bout ; et, supposé qu'il y arrive, aura-t-il jamais le cou-

rage de faire un choix, là où tant de génies prodigieux n'ont pas pu s'entendre?...

Et que dire si, au lieu de rester à Athènes, il entreprend de faire le tour des grandes écoles de Corinthe, d'Alexandrie et de Rome? s'il veut, pour plus de documentation, visiter la Perse et l'Égypte? Comment débrouiller tout ce chaos?

Bossuet, exposant cette impuissance de la sagesse antique à trouver la vérité, a écrit cette page définitive : « Comment puis-je me fier à toi, ô pauvre philosophie? Que vois-je dans tes écoles que des contentions inutiles qui ne seront jamais terminées? On y forme des doutes, mais on n'y prononce point de décisions... Ce que les uns ont posé pour certain, les autres l'ont rejeté comme faux. Dans une telle variété d'opinions, que l'on me mette au milieu d'une assemblée de philosophes un homme ignorant de ce qu'il aurait à faire en ce monde... : quand est-ce que ce pauvre homme se résoudra, s'il attend que de leurs conférences il en résulte enfin quelque conclusion arrêtée? Plutôt on verra le froid et le chaud cesser de se faire la guerre, que les philosophes convenir entre eux de la vérité de leurs dogmes... Quand je regarde quelquefois en moi-même cette mer si vaste et si agitée, si j'ose parler de la sorte, des raisons et opinions humaines, je ne puis découvrir, dans une si vaste étendue, ni aucun lieu si calme, ni aucune retraite si assurée qui ne soit illustre par le naufrage de quelque personnage célèbre... Donc, ô Sagesse incompréhensible, je ne vois de refuge que vous ; vous serez le port assuré où se termineront mes erreurs ¹. »

II

La raison humaine n'a donc pas pu parvenir, dans le passé, à découvrir la vérité religieuse complète, et, par conséquent, à faire l'unanimité sur une doctrine.

Ne le pourrait-elle pas à présent? Les erreurs de nos devanciers nous serviraient de leçon : les parages de l'Océan « illustres, comme dit Bossuet, par quelque naufrage célèbre, » seraient évités avec soin par les navigateurs. Nous avons, à notre époque, des esprits puissants qui pourraient sélectionner dans l'antiquité ce qu'elle a découvert de certain, ils y adjoindraient leurs propres découvertes, et ainsi nous arriverions, sans d'autre secours que nous-mêmes, à la vérité complète.

Messieurs, ce plan est séduisant. Mais il a, comme la jument de Roland, un défaut capital.

La jument de Roland avait toutes les qualités et un seul défaut : c'est qu'elle était morte.

Le plan que nous venons d'exposer a toutes les qualités aussi, et aussi un seul défaut : c'est qu'il est irréalisable.

Sélectionner ce que les anciens ont trouvé de certain? Mais, Messieurs, ce sera renouveler toutes leurs querelles, sans avoir plus de chance d'en sortir.

Y ajouter nos propres découvertes? Mais ces découvertes donneront lieu, elles aussi, à des discussions dont nous ne verrons jamais la fin.

Et puis, est-ce que la raison pour laquelle les anciens n'ont pu trouver la vérité religieuse complète, à savoir, qu'elle est inaccessible à l'intelligence humaine, n'existe pas encore aujourd'hui?

La vérité religieuse complète, qu'est-ce que c'est? C'est Dieu d'abord, c'est-à-dire l'insaisissable par excellence et par définition. Vous voudriez savoir, entre autres choses, si vous pouvez obtenir de lui le pardon de vos fautes. Le point est d'importance. Que vous dira là-dessus votre raison? Une seule chose : c'est qu'elle n'en sait rien, car Dieu est libre et il peut, à son gré, se montrer ou impitoyable ou clément.

La vérité religieuse complète, c'est ensuite l'origine de l'homme sur la terre. Que dira là-dessus la raison? Une seule chose : c'est qu'elle n'en sait rien, puisqu'il s'agit d'un fait qui s'est passé avant l'existence de la raison.

La vérité religieuse, qu'est-ce encore? C'est le but vers lequel nous tendons tous et qui ne se dévoilera pleinement qu'après la mort. Que dira là-dessus la raison? Toujours qu'elle n'en sait rien, car comment serait-elle documentée « sur ce monde à venir pour lequel nous sommes faits, où nul homme existant actuellement n'est jamais allé, et d'où nul homme existant autrefois n'est jamais revenu ? ² »

Quand vous regardez le ciel, Messieurs, vous ne demandez pas à votre œil d'avoir la même puissance que le grand télescope de l'Observatoire de Paris. Vous ne lui demandez que ce qu'il peut vous donner.

Faisons de même pour notre intelligence, et ne lui demandons pas de nous donner la vérité religieuse complète, puisque cela dépasse le champ de sa vision.

III

Cela le dépassera toujours. Je sais bien qu'il y a des gens qui prédisent une ère nouvelle où l'esprit de l'homme, définitivement affranchi des lisières de la superstition, se conduira tout seul vers ses glorieuses destinées. Je le regrette beaucoup pour les gens dont je parle, mais jamais leur rêve ne sera réalisé, car si jusqu'ici la raison humaine n'a rien pu, nous pouvons conclure qu'elle ne pourra jamais rien.

Diront-ils, pour échapper à ce verdict impitoyable, qu'il y aura dans l'avenir des efforts plus considérables? Nous leur répondrons que, sous ce rapport, rien n'a laissé à désirer dans le passé.

Diront-ils qu'on imaginera de nouveaux systèmes? Nous leur répondrons qu'on les a tous employés, à tel point que les philosophes de notre temps sont obligés de rajeunir les anciens.

Diront-ils qu'ils tenteront de nouvelles méthodes? Nous leur répondrons qu'on a tout essayé.

Diront-ils que l'avenir fera surgir des génies

¹ Sermon sur la loi de Dieu, 1^{er} Point (Lebarq, t. I, p. 319-20).

² Berseaux, La science sacrée, t. I, p. 215.

plus puissants ? Nous leur répondrons que quand des hommes comme Socrate, Platon, Aristote, Zénon, Cicéron, n'ont pas abouti, il est pour le moins téméraire d'en attendre d'autres qui seront plus heureux.

Croyez-moi, braves gens qui vous consolez des défaites certaines du passé en escomptant les victoires hypothétiques de l'avenir, prenez garde de ressembler au barbier fameux qui promettait toujours de raser gratis le lendemain, et reconnaissez franchement que cette impuissance des génies les plus fameux a tenu, non pas à leur temps, qui a passé, mais à la faiblesse même de l'esprit humain, laquelle est perpétuelle.

En faisant cet aveu loyal, vous n'aurez pas à rougir de trahir les droits de la raison, car vous avez été précédés par un de vos pontifes, le fameux Bayle, qui écrivait : « Le meilleur usage que l'on puisse faire de la philosophie est de connaître qu'elle est une voie d'égarement, et que nous devons chercher un autre guide qui est *la lumière révélée* ¹. »

Donc, nous ne pouvons nous passer que Dieu nous parle. Un jour Brucker discutait sur cette question avec un ami qui prétendait que nous n'avons pas besoin de la Révélation. « Lisez-moi cette page, » dit Brucker. L'autre prend le livre et commence à lire. Pendant ce temps Brucker va fermer les volets : « Que diable faites-vous ? » lui demande son ami. — « Eh ! mon cher, je vous livre à vos propres lumières ! ² »

Messieurs, je vous recommande le procédé ! Il pourra vous servir à l'occasion.

PANÉGYRIQUES DE S. MARTIN, EVÊQUE DE TOURS

I

LE GRAND CHRÉTIEN

*Videbam Satanam sicut fulgur
de cœlo cadentem.*

Je voyais Satan tomber du ciel
comme l'éclair. (Luc, x, 18).

Pendant la dernière année de son séjour sur la terre, Jésus, voulant tenter une dernière fois de convertir sa chère Galilée, lui envoya les soixante-douze disciples qu'il venait de choisir. Ils partirent joyeux, munis des instructions qu'ils avaient reçues, et, peu de jours après, le Sauveur les vit revenir tout enthousiasmés de leurs succès : « Maître, s'écriaient-ils, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom ! » — « J'ai vu, répondit-il, Satan tomber du ciel comme l'éclair. » Au nom tout-puissant de Jésus, en effet, le démon tremble et s'évanouit. Cependant, pour qu'ils ne s'enorgueillissent point de ces victoires éclatantes dues, ils l'avaient, à l'autorité souveraine de son nom, le Sauveur glissa

aux disciples cette haute leçon : « Ne vous réjouissez pas toutefois de ce que les démons vous sont soumis, réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits au ciel. » (Luc, x, 1-20).

Ce trait frappant de l'Evangile s'applique à S. Martin mieux encore, semble-t-il, qu'à tout autre saint. Il fut vraiment la terreur de Satan, et sa vie entière n'est qu'une lutte corps à corps en quelque sorte avec le prince des ténèbres, qui possédait alors le pays de nos aïeux. Il l'en chassa de force, et honteusement. Mais, toujours battu, Satan revenait toujours, Martin « le rencontrait partout à sa traverse, » et lui infligeait sans relâche ni merci de nouvelles et humiliantes défaites. C'est qu'il avait au cœur la *haine du démon*, qui est le mal, et l'*amour de Jésus-Christ*, qui est le bien, qui est notre Dieu et notre Rédempteur. Autrement dit, il était le *parfait chrétien*, attendu qu'on ne devient chrétien qu'en renonçant à Satan et en s'attachant de toute son âme à Jésus-Christ.

C'est donc le chrétien que nous allons étudier aujourd'hui dans notre Saint Patron. Il a été aussi l'évêque modèle, le moine absorbé dans la prière, l'apôtre de nos ancêtres, le thaumaturge des Gaules ; mais ces glorieuses prérogatives venaient de ce qu'il était le grand chrétien, sans peur et sans reproche ; elles étaient comme des ruisseaux qui découlaient d'une source unique, la grâce de son baptême, dont il comprenait et remplissait toutes les obligations.

I

Il naquit en Pannonie d'une famille païenne et qui voulait rester païenne. Ce fut à coup sûr la plus grande épreuve de sa vie de ne pouvoir amener son père à la vérité chrétienne. Son père était un tribun militaire, passionné pour la gloire de Rome, et voué aux faux dieux de Rome qu'il regardait comme les protecteurs invincibles de la puissance impériale. Cependant l'enfant était doué au plus haut point du sens religieux, et son cœur lui disait qu'il n'y a pas de vraie religion en dehors de Jésus-Christ. Comme fils de vétéran, il devait suivre la carrière des armes, et malgré ses attrait qui le portaient ailleurs, il ne refusait point d'obéir aux désirs impérieux de son père, mais il n'entendait pas lui sacrifier ses jeunes convictions. L'Evangile était déjà connu à Sabaria, il y avait même une école où l'on instruisait les enfants touchant la religion de Jésus-Christ ; Martin, à peine âgé de dix ans, demanda, malgré ses parents, à être accepté parmi les catéchumènes.

Ce jour-là il remporta sa première victoire sur Satan ; car s'il n'était pas encore baptisé par le sacrement, il l'était par le désir ardent qui l'unissait à Jésus-Christ et il échappait à l'emprise du démon. Jour de douce et intime félicité pour lui, jour d'épreuve aussi, car pour la première fois il avait dû désobéir à son père. Mais il avait entendu répéter cette parole de l'Evangile : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. » Or il voulait être digne du Christ, et il savait bien qu'en s'instruisant de sa doctrine,

¹ Dictionnaire, art. Grottan.

² *Vade mecum du Conférencier*, p. 139.

il n'en aimerait que mieux son père et sa mère. Il leur serait en effet plus obéissant dans toutes choses justes, il deviendrait meilleur fils et bon soldat, il aimerait leur âme d'un amour plus éclairé et plus efficace.

Cet amour et cette obéissance, il eut bientôt l'occasion d'en donner des preuves saisissantes. A l'âge de douze ans il se sentait invinciblement attiré vers la solitude, vers le désert, comme on disait alors, où il trouverait des âmes comme la sienne éprises de prière, dédaigneuses du monde et des pompes de Satan, heureuses de vivre dans la pensée et l'amour de Jésus-Christ, avec le seul souci des choses éternelles. Il y renonça parce que son père ne consentit point à le laisser aller, son père qui, fier des magnifiques qualités qui le distinguaient, rêvait pour lui un avenir de fortune et de gloire. Par obéissance il embrassa donc la carrière des armes, sachant que Dieu lui tiendrait compte de ce sacrifice et qu'il éclairerait pour lui les routes de l'avenir, s'il voulait le conduire au désert.

Quand un édit des empereurs ordonna que les fils de vétérans s'enrôlent pour défendre l'Empire, Martin n'hésita point, il revêtit les livrées de soldat et se dirigea au poste qui lui est assigné dans les Gaules. Son cœur dut battre plus fort lorsqu'il franchit les frontières de ce pays prédestiné qu'il devait évangéliser par sa parole et par ses miracles ; il le regarde désormais comme sa patrie, et, bien que simple catéchumène, il mène, parmi les tentations du camp, la vie grave et réglée du chrétien. Il s'est fait accompagner d'un esclave, mais il veut être son serviteur, puisqu'il lui nettoie même ses chaussures, accomplissant ainsi à la lettre les enseignements du Sauveur. Vous comprenez alors que, suivant jusqu'au bout les conseils de l'Evangile, il ait, à Amiens, ne possédant plus rien, donné à un pauvre la moitié de son manteau. Cet acte héroïque le conduisit au baptême. Il songe alors à quitter la milice de la terre pour la solitude vers laquelle il se sent irrésistiblement poussé ; et pourtant il résiste à ses chers désirs, pourquoi ? Pour une raison de charité. Son tribun, chrétien comme lui, le supplie de remettre à plus tard ce projet qu'il veut accomplir avec lui. Le chrétien parait qu'était devenu S. Martin ne pouvait refuser : il attendit encore deux années.

Le démon alors se met en travers de sa vocation. L'empereur Julien traite de lâcheté cette retraite tant souhaitée, et vous savez la fière réponse du soldat :

— Armé du seul signe de la croix, je pénétrerai sans crainte aucune au milieu des bataillons ennemis !

Et c'est parce que les barbares se soumirent le lendemain qu'il ne subit point cette épreuve, qu'il sollicitait pour faire triompher la puissance du Christ.

Libre enfin de tout engagement terrestre, il se présente à S. Hilaire de Poitiers qui veut faire de lui son diacre. Pour le moment Martin, par humi-

lité, refuse, il demande seulement à être ordonné exorciste, afin d'être plus puissamment armé contre le démon. Aussi désormais la lutte se fait plus vive et plus ardente. Le jeune exorciste retourné en Pannonie pour essayer encore d'amener ses parents à Jésus-Christ, et quand il traverse les Alpes, il rencontre Satan qui l'arrête et le menace.

— Le Seigneur est mon aide, s'écrie le fier chrétien, et je ne craindrai pas ce que l'homme tenterait contre moi !

Le démon disparut. Au ciel les anges durent voir Satan qui tombait comme un éclair, mais il s'en vengea. Martin n'avait rien tant à cœur que le salut de l'âme de son père et de sa mère. Celle-ci l'écoute, elle comprit la vérité et la douceur de l'Evangile et se fit baptiser ; mais le vieux tribun, attaché à tout ce qui faisait la gloire de Rome, s'imaginait que la fortune romaine dépendait du culte des faux dieux, et il s'obstina dans l'idolâtrie. Qui dira les instances pressantes, le découragement et la tristesse de ce bon et noble fils qui n'avait entrepris ce long voyage où il avait failli tomber sous les coups des brigands, que pour instruire son père, le convaincre, le convertir, et qui se heurtait à une barrière insurmontable de préjugés et de malveillance ? Il partit l'angoissé au cœur, sans désespérer pourtant de la bonté de Dieu, et se promettant de prier plus que jamais pour cette âme si précieuse, retenue dans les erreurs païennes par les artifices du démon.

Et il se remit à ses combats incessants contre les faux dieux dont Satan prend les figures pour lui apparaître et l'effrayer ; il renverse leurs temples, leurs statues, il détruit dans les âmes l'effet des suggestions de l'esprit malin. Lorsqu'il a fondé ses monastères où se réfugient nombre d'hommes lassés de la vie du siècle et épris de l'Evangile, de la croix, le démon tente par tous les moyens les jeunes néophytes, il leur rappelle leurs péchés d'autrefois, et leur redit que Dieu ne fait jamais miséricorde à qui a succombé une seule fois. S. Martin alors le prend à partie et lui dit devant les frères : « Si tu pouvais te repentir, eh bien ! dans ma confiance au Seigneur Jésus-Christ, je te promettrais la miséricorde de Dieu ! ». Ces paroles raffermirent dans l'espérance ces jeunes âmes qui se laissaient envahir déjà par le désespoir.

Vous remarquerez que ce raisonnement de l'esprit de ténèbres, c'est le même que feront plus tard les jansénistes pour décourager les pécheurs et les mettre ainsi sur la voie de l'enfer. L'erreur manque de variété, elle n'invente rien, et séduit toujours les âmes par les mêmes moyens. S. Paul avait dit que Satan pouvait se transformer en ange de lumière pour nous tenter. Le démon se servit en effet de ce vieil artifice pour dérouter notre saint. Il lui apparut environné de lumière, revêtu d'un manteau royal, le front couvert d'une couronne d'or et de pierreries, et il lui dit : « Je suis le Christ ! ». Mais S. Martin perça à jour cette perfidie : « Le Seigneur Jésus, répondit-il, ne nous a point dit qu'il dût descendre du ciel en terre vêtu

de pourpre et le front ceint d'un diadème. Je ne croirai, moi, à l'avènement du Christ que si je le vois tel qu'il était sur la croix et portant la marque de ses clous. »

Aussitôt le prince des ténèbres, démasqué, disparut. Une fois de plus les anges le voyaient tomber du ciel comme un éclair.

Tout chrétien, parce qu'il est chrétien, est exposé chaque jour à subir les assauts de Satan qui ne lui pardonne pas les anathèmes du jour du baptême. Sachons qu'il nous poursuit aussi partout ; la foi nous l'enseigne, et rien n'est plus dangereux pour notre âme que de douter de la puissance diabolique. Celle-ci éclate dans notre vie, dans notre horizon, dans nos entreprises, dans nos tentations, dans les événements. Parce que nous ne voyons pas le démon en personne, ne nous imaginons point qu'il n'existe pas ou qu'il ralentit son action. Sa haine ne renonce à rien, et s'il éprouve une sorte de joie parmi ses souffrances éternelles et ses honteuses déchéances, c'est de voir que nombre de catholiques ne se préoccupent point de ses attentats persévérants, et demeurent dans une sécurité trompeuse autant que fatale. Et notre conduite se fait tiède et indifférente, et nous accueillons le plaisir comme l'erreur, et nous pactisons avec le prince du mensonge lui-même. Quand S. Martin touchait à sa dernière heure, étendu sur sa couche de cendre, il l'aperçut encore devant lui et vous savez avec quelle vigueur il lui lança cette suprême apostrophe : « Que fais-tu là, bête cruelle ? Malheureux, tu ne trouveras rien en moi ! » Heureux serions-nous, si nous pouvions nous rendre témoignage aussi, au moment de la mort, que chassé de notre âme le jour de notre baptême, Satan n'y est jamais rentré et qu'il ne trouve en nous rien qui lui appartienne !

II

Le chrétien n'est pas seulement celui qui est baptisé et qui a rompu avec le démon, mais celui qui croit en Jésus-Christ et professe sa doctrine.

C'est parce qu'il croit en Jésus-Christ que Martin renonce à la gloire, à son brillant avenir, à sa famille même. Sa foi, il l'affirme, il la proclame devant Julien qu'il sait l'ennemi du Christ, il lui dit résolument à la face des officiers et des tribuns : « Je suis chrétien ! Je suis le soldat de l'Empire, mais je suis mieux encore le soldat du Christ. » Sa foi lui donne une assurance telle que désormais il ne connaît plus la peur. Quand il est arrêté, en traversant les Alpes, par des brigands, ceux-ci le confient à l'un de leurs complices les plus décidés, qui, avant de le dépouiller, lui demande : « Qui es-tu ? — Je suis chrétien ! » Cette énergie calme déconcerte le misérable qui n'a jamais vu pareille intrépidité. — « Tu n'as donc pas peur ? lui dit-il. — Non, je n'ai jamais ressenti la moindre crainte, car la miséricorde de Dieu se manifeste surtout à l'heure du danger. » Comme S. Paul, il considérait que la mort est un gain, puisqu'elle l'unirait pour toujours à Celui qu'il aimait ardemment et uniquement. De là cette attitude ferme qui impressionne

le brigand. Mais il profite aussitôt de cette disposition d'étonnement pour faire connaître Jésus-Christ à celui qui devait être son bourreau et qui est subjugué par sa simplicité, sa joie en face de la mort, sa confiance en Dieu :

— Mais toi, lui dit Martin, je te plains, car en te livrant au brigandage, tu te rends indigne de la miséricorde du Christ !

Et il se met à lui raconter la vie du Sauveur, son amour pour les hommes, ses préceptes de bonté, de douceur, de sacrifice et de probité. Cet homme l'écoute, saisi de respect, puis il lui indique son chemin en ajoutant : « Priez pour moi ! » Les prières de notre saint furent si efficaces que ce bandit devint un de ses meilleurs disciples.

Qui dira les paroles ardentes que S. Martin lui adressa et qu'il adressait à tous ceux qu'il rencontrait pour les conduire au bon Maître ? Dans sa bouche, raconte son pieux historien, il n'avait que le Christ, comme dans son cœur il n'avait que des sentiments d'amour. Il parlait de ce qu'il aimait et il était attaché à Jésus-Christ si étroitement, son âme était tellement pleine de lui, que l'Eglise s'écrie : « O bienheureux Pontife qui aimait le Christ de toutes ses entrailles ! *O beatum Pontificem qui totis visceribus diligebat Christum !* »

C'est pour satisfaire sa piété qu'il abandonne la maison même de S. Hilaire pour se retirer à Ligugé. Certes, il était à l'aise chez le grand docteur, car les conversations ne roulaient que sur la vérité chrétienne, sur l'Evangile. Ensemble ils s'exaltaient à mieux connaître, à mieux aimer Jésus-Christ, et cependant à cet heureux commerce Martin préfère la retraite de Ligugé, parce qu'il y est seul avec le Sauveur et qu'il peut rassasier son besoin de prière et d'amour.

Plus tard, devenu évêque, il aimera à prolonger son séjour, ses méditations, son oraison à Marmoutier, parmi ses moines, parce que dans cette solitude il est tout entier à Jésus-Christ¹.

Mais son amour pour le bon Maître se traduit surtout par des actes. Comment aimer le Christ sans crier partout sa bonté, sa miséricorde et sa puissance ? Aussi parcourt-il les villes et les bourgades, les campagnes et les cités, comme les soixante-douze disciples, annonçant partout l'Evangile, la charte de l'amour de Dieu pour nous. Sa parole est éloquente et lumineuse sans doute, mais elle n'aurait pas converti nos aïeux si Dieu n'y avait ajouté l'éclat des miracles. Jésus-Christ lui-même, pour mieux disposer les foules, commençait, avant chacun de ses discours, par guérir les aveugles, les muets, les infirmes du peuple, parce que celui-ci est plus touché par ces arguments de fait que par les arguments de doctrine. Le miracle est donc dans le plan de la démonstration évangélique, il a une valeur probante incontestable, car il signifie que celui qui parle est un homme approuvé de Dieu, — puisque le ciel arrive

¹ Nunquam in illius ore nisi Christus ; nunquam in illius corde nisi pietas. (Sulpice Sévère, *De Vita B. Martini*, III).

en confirmation de ses discours, — et qu'on doit croire les vérités qu'il prêche.

Aussi les miracles de S. Martin sont innombrables : on croirait qu'un des grands Apôtres est revenu sur la terre, revêtu d'une puissance souveraine sur les éléments qui lui obéissent, sur les lois de l'univers qu'il change à son gré. L'Eglise le loue d'avoir opéré « magnifiquement » trois résurrections, mais quel enthousiasme durent soulever ces actes merveilleux ! Cela lui donne le droit de détruire les temples des idoles, d'abattre les arbres qui étaient l'objet d'une vénération superstitieuse. D'ailleurs il n'hésite point à se placer sous un pin gigantesque que les bûcherons abattent et dirigent sur sa tête afin de l'écraser ; d'un signe de croix il le rejette de l'autre côté, si bien que ce fut un autre miracle que personne des nombreux spectateurs, massés en cet endroit, n'ait été blessé.

Et pour compléter son œuvre chrétienne, à la place des temples des faux dieux il élevait des églises, il construisait des monastères, *aut ecclesias, aut monasteria erigebat*. Qui donc alors habitait ces monastères, sinon ceux qu'il avait convertis par ses miracles, dégoûtés, par sa parole surnaturelle, des vaines joies de ce monde, ou pénétrés de repentir pour leurs fautes, souvent pour leurs crimes ?

C'est ainsi qu'il a posé les grandes assises religieuses de la France, en inspirant à nos ancêtres cette foi en Jésus-Christ qui demeure malgré tout au fond de nos cœurs et que nul effort de l'enfer ne pourra en arracher.

Les plus réfractaires n'étaient point les âmes simples du peuple, qui, sincères et candides, venaient d'elles-mêmes à Jésus-Christ, ébranlées par les coups des miracles ; c'étaient les hérétiques, les renégats, ceux qui par ambition, ou pour complaire aux souverains ariens, avaient passé du côté de l'erreur et des faveurs. Il s'en affligeait vivement et s'en plaignait. Un jour qu'il longeait un fleuve, il vit soudain un serpent énorme qui traversait les eaux et venait droit à lui : « Au nom du Seigneur, s'écria-t-il, je te commande de t'éloigner. » Et le monstre regagna la rive opposée. Alors le saint dit avec tristesse à ses compagnons, épouvantés d'abord, puis pleinement rassurés :

— Les serpents m'écoutent, et les hommes ne m'écoutent pas !

Le nom de Jésus-Christ arrêtait les êtres malfaisants, et il ne touchait point les cœurs ingrats qui s'étaient volontairement endurcis.

Est-elle assez remplie, la vie de S. Martin ? A-t-il assez héroïquement accompli ses devoirs de grand chrétien, en luttant avec Satan, en professant sa foi au Christ, en le faisant aimer par ses prédications, ses miracles, les monastères qu'il établit partout, ces communautés austères et joyeuses qui sont comme autant de cages chantantes où les moines, ces oiseaux harmonieux, redisent jour et nuit les louanges de Dieu ? Il peut donc mourir maintenant,

il laisse à tous les chrétiens, cet admirable disciple du Christ, des exemples immortels.

Cependant il ne désire point mourir, il ne désire rien qu'accomplir la volonté de Dieu. Il ne craint pas la mort, il ne refuse point de travailler encore. En face du bonheur infini qui l'attend, il consent à ce que la récompense céleste soit différée, si tel est le bon plaisir de Dieu. Dévoré par la fièvre, « il continue, nous dit son historien, à parler de Jésus-Christ et à le faire aimer. » Et comme ses disciples voudraient le retourner sur sa couche très dure : « Mes enfants, dit-il, laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre ! » Il « met son âme dans le chemin par où elle doit aller au ciel, » et rend doucement son âme à Dieu, son âme bienheureuse qui possède aussitôt le Paradis ! *O beatum virum cujus anima paradisum possidet !*

II

L'APÔTRE DES CAMPAGNES

Mes frères,

Entre tous les saints du paradis, il n'en est guère de plus populaire au pays de France que S. Martin, votre Patron. Pas de nom plus répandu que le sien : il est porté par d'innombrables familles et par 485 communes ; plus de trois mille six cents églises ou chapelles sont placées sous son patronage.

D'où vient cette popularité vraiment extraordinaire ? D'autres saints, comme S. Hilaire ou S. Thomas d'Aquin, ont possédé une science théologique plus vaste et plus profonde. Mais ce que le peuple apprécie, c'est moins la science que les œuvres. Il ne goûte la vérité que si elle lui est présentée sous une forme simple et tangible ; il admire la sainteté surtout lorsqu'elle se manifeste par des bienfaits et des miracles.

Or S. Martin de Tours fut avant tout un homme d'action, un missionnaire, un thaumaturge. Prédicateur infatigable, les limites de son diocèse furent bientôt trop restreintes pour lui. Il parcourut le Poitou, l'Armorique, la Bourgogne, la Franche-Comté, faisant la guerre au druidisme et aux superstitions locales, portant la parole de Dieu à des païens qui jamais encore ne l'avaient entendue, créant partout où il le pouvait des paroisses rurales. Quoi d'étonnant si les populations, converties par son apostolat, sont restées fidèles à sa mémoire ? Elles n'ont jamais cessé de le vénérer comme leur père spirituel, comme celui qui les a engendrées en Jésus-Christ en les faisant passer des ténèbres du paganisme à la vraie lumière de la foi.

I

La religion des Celtes, le druidisme, a laissé dans notre pays des traces durables et profondes. Dans les pièces du procès de Jeanne d'Arc, il est souvent question d'un arbre des fées et d'une fontaine des « bonnes fées Notre-Seigneur. » Les gens de Domremy et des alentours avaient conservé l'usage de se réunir pour un repas champêtre sous

le couvert du chêne vénéré ; et à certaines fêtes le clergé du lieu allait près de la fontaine chanter l'Evangile de saint Jean. On reconnaît là la méthode de l'Eglise qui, là où elle ne peut abolir entièrement les pratiques superstitieuses, s'applique à les rendre innocentes ou à leur donner une signification chrétienne.

Cette œuvre d'élimination ou d'assimilation du paganisme fut la préoccupation dominante de la vie de S. Martin. A l'époque où il monta, un peu contre son gré, sur le siège de Tours, le christianisme s'était implanté dans les principales villes de la Gaule ; mais il s'en fallait que les populations rurales fussent entièrement évangélisées. Le paganisme dont le nom signifie littéralement « religion des campagnes, » y avait encore des racines profondes. Comme au temps de la conquête romaine, elles honoraient les arbres, les rochers, les sources, et la pratique des sacrifices sanglants n'avait pas totalement disparu. Les druides, quoique bien déchus de leur ancienne puissance, conservaient des établissements importants où se perpétuaient les traditions de leur culte.

Il va de soi que le druidisme avait été fortement altéré par le contact avec le polythéisme romain. Les dieux de Rome avaient envahi la Gaule avec les légions de Jules César et tendaient à supplanter les dieux nationaux. C'est ainsi que Jupiter était honoré sous le nom de Teutatès, et que dans mainte bourgade on célébrait par des danses et des chants dissolus la fête de la déesse Flore. Quand l'homme s'écarte de la vérité, il marque sa religion de l'empreinte de ses vices et y mêle presque toujours un ferment morbide de luxure et de cruauté.

S. Martin, qui dès son enfance avait conçu une vive horreur pour le paganisme, lui déclara une guerre sans trêve et sans merci. Lorsque dans ses courses apostoliques, il rencontrait un temple païen, repaire d'idoles monstrueuses et impures, il ne prenait point de repos avant de l'avoir jeté par terre. Pour en venir à ses fins, souvent il avait recours à la persuasion. Si pathétiques étaient ses exhortations et si véhémentes, que parfois son auditoire enthousiasmé ou, pour mieux dire, transformé par la grâce, se convertissait en masse et se ruait sur les idoles qu'il vénérât la veille.

Quand sa parole restait sans écho dans des cœurs endurcis et des volontés opiniâtres, il ne perdait pas courage pour autant. Une ressource suprême lui restait : la toute-puissante, l'irrésistible prière. Il conjurait Dieu de lui venir en aide et lui faisait en quelque sorte violence par une supplication ardente, acharnée, qui se prolongeait pendant des journées ou même des semaines entières. Il obtenait ainsi la conversion des idolâtres ou attirait le feu du ciel sur leurs temples qui, en s'écroulant, ruinaient du même coup la superstition dont ils étaient le siège et l'emblème.

D'autres fois S. Martin pénétrait lui-même dans le temple qu'il voulait abattre ; et aux yeux des païens stupéfaits, il brisait l'idole et renversait

l'autel. C'était s'exposer à la mort ; et de fait, en plus d'une circonstance, il fût tombé victime de son zèle, si la Providence, qui voulait se servir de lui pour l'évangélisation des Gaules, ne l'eût miraculeusement préservé.

Il ne faudrait pas en conclure, mes frères, que S. Martin fut une nature fougueuse et violente. S'il était intolérant pour les doctrines, il avait un cœur de mère pour les hommes. Il en voulait à mort aux idoles, car il savait bien que tant qu'elles resteraient debout, le peuple aurait peine à s'en détacher ; il les enlevait de devant ses yeux pour lui faire oublier les superstitions qui s'incarnaient en elles. Mais lorsqu'il ne s'agissait que des personnes, il était d'une condescendance et d'une miséricorde sans mesure. On le vit bien dans l'affaire des Priscillianites. Certains évêques d'Espagne, emportés par un zèle trop amer, conseillaient à l'empereur d'étouffer dans le sang cette hérésie nouvelle ; et Maxime, circonvenu par eux, avait décidé l'envoi en Espagne d'une commission militaire. A cette nouvelle, S. Martin n'hésite pas à faire le voyage de Trèves. Il se jette aux pieds de l'empereur, le suppliant de ne pas permettre que la vérité chrétienne soit imposée par la force. Le saint vieillard fait tant qu'il décide Maxime à rapporter ses décrets et obtient la grâce de plusieurs hérétiques qui, condamnés à mort, n'attendaient que l'exécution de leur sentence.

II

S. Martin fut donc l'apôtre des campagnes. C'est surtout parmi les populations rurales qu'il exerça son zèle. Il savait du reste se mettre à leur portée et, avec un talent merveilleux, il adaptait sa parole à son auditoire.

Comme nous l'avons dit, il ne fut pas un homme d'études comme son maître S. Hilaire qui composa de doctes ouvrages pour réfuter les Ariens. Il ne fut pas non plus fort versé dans les lettres humaines, mais le prédicateur évangélique peut se passer de littérature. S. Martin se contentait de parler simplement, clairement et, quand les circonstances l'exigeaient, avec force et véhémence. En cela comme en tout, il prenait pour modèle N.-S. J.-C., ce divin missionnaire qui, envoyé en ce monde par son Père, exposait les mystères du royaume de Dieu en un langage à la fois si sublime et si populaire. Comme son divin Maître, S. Martin aimait les comparaisons, les apologues familiers. Il envisageait la nature du point de vue religieux et savait tirer de tout une leçon morale. Partant du spectacle des choses les plus ordinaires, il s'élevait et élevait ses auditeurs jusqu'à la contemplation des plus hautes vérités.

Passant un jour près d'une prairie dont une partie était ravagée par des pourceaux, une autre fauchée et la troisième couverte encore d'herbe fleurie : « Voici, dit-il à ses disciples, l'image du vice impur, du mariage et de la virginité. » Un pâtre en haillons gardant des pourceaux lui rappelait Adam chassé du Paradis terrestre. En effet

l'homme après sa chute, dépouillé des dons surnaturels dont l'avait comblé la bonté divine, ne conserva plus que des lambeaux de sa dignité première ; et sans la grâce, il serait réduit, comme l'Enfant prodigue, à repaître ces passions grossières dont les pourceaux sont l'emblème.

S. Martin apercevait-il dans les roseaux qui bordent les étangs un oiseau aux vives couleurs guettant sa proie, il le comparait au démon, cet ennemi de nos âmes, qui les épie sans cesse, attendant l'occasion de les perdre. Comparaison ingénieuse et pittoresque qui resta dans l'imagination populaire. Dans la suite cet oiseau que le grand prédicateur avait pris pour symbole resta associé à son nom : on ne l'appela plus que « l'oiseau pêcheur de saint Martin, » ou « le martin-pêcheur. »

III

Le plus grand service que S. Martin a rendu à nos campagnes fut d'y établir des prêtres à demeure. C'était là le meilleur moyen de consolider ses conquêtes et de maintenir ses néophytes dans la foi et la piété. Ces prêtres, collaborateurs de son œuvre, le saint évêque avait soin de les former de longue main. Ceux que la grâce divine attirait près de lui, il les gardait quelques années dans la retraite et les préparait à leur ministère futur, moins encore par l'étude que par la pratique de la mortification et de l'oraison. Les monastères de Ligugé et de Marmoutier fondés par lui passent donc à juste titre pour les premiers séminaires de France.

Dans ses voyages continuels, l'évêque de Tours amenait avec lui quelques-uns de ses clercs et les laissait dans les localités où il espérait que leur ministère porterait fruit. Après avoir défriché lui-même le terrain et y avoir jeté la bonne semence, il chargeait ses auxiliaires de le cultiver et de l'agrandir. Aujourd'hui encore c'est ainsi que les choses se passent dans les pays de mission : lorsque dans une contrée infidèle des conversions assez nombreuses ont été accomplies, on y fonde une résidence ; et une résidence, c'est déjà la paroisse, moins le nom.

A l'époque où fut discutée la loi de Séparation, il fut question dans certains diocèses de modifier l'organisation du clergé. Au lieu de résider dans leurs paroisses respectives, les prêtres devaient se grouper au chef-lieu de canton et former une communauté ecclésiastique sous la présidence du curé-doyen. Ainsi groupés au centre d'un district, ils eussent rayonné dans les alentours ; et mettant à profit les moyens de transport rapides que le progrès met à notre disposition, ils fussent accourus au premier appel des malades.

Cette organisation a l'avantage d'être plus économique, et d'assurer au clergé une existence plus facile, plus agréable et plus sacerdotale. Les prêtres du ministère eussent ainsi évité les inconvénients de la solitude et se fussent excités mutuellement à la piété et au zèle. Mais, à tout prendre, cette organisation n'est qu'un pis-aller que seule peut nécessiter la pénurie des ressources. Incontes-

tablement les fidèles en eussent souffert, s'il est vrai que, pour persévérer dans le bien, ils ont besoin de l'appui du prêtre.

C'est un grand bienfait pour un pays que la présence continuelle d'un ministre de J.-C. Son aspect seul élève vers Dieu les pensées et les cœurs. Il rappelle à l'homme qu'il n'est pas en ce monde pour gagner de l'argent et prendre du plaisir, mais pour sauver son âme et conquérir le ciel. Il évoque les grandes idées de la mort et de l'éternité qui donnent à la vie humaine sa dignité et sa noblesse.

Le prêtre doit être le modèle de son troupeau, *forma gregis*, disait saint Paul ; il marche devant lui pour l'entraîner dans la voie du bien. Il est aussi l'ami de toutes les heures, le conseiller intime dont la parole évangélique console les affligés et relève les volontés abattues. Il est le médecin charitable, prêt à courir auprès du pêcheur repentant ou au chevet des malades. Que d'âmes tombées par faiblesse lui doivent de s'être relevées immédiatement ! Que de moribonds seraient partis pour l'éternité sans s'être réconciliés avec Dieu si le bon pasteur n'avait été là, veillant sur eux avec une sollicitude paternelle et guettant le moment favorable pour rappeler des sentiments religieux longtemps oubliés peut-être ! Non, mes frères, nul ne pourrait dire, si ce n'est les anges du ciel, le bien que fait un prêtre qui garde fidèlement sa paroisse et y exerce avec zèle le saint ministère.

Nous devons donc savoir gré à votre glorieux Patron d'une institution qui, sans lui, se serait établie sans doute par la force des choses, mais dont il fut le promoteur en notre pays. La postérité a conservé le souvenir du beau geste qu'il fit sous les murs d'Amiens lorsque, d'un coup d'épée, il coupa en deux son manteau pour en couvrir la nudité d'un pauvre. Le geste est original, très militaire et l'on peut dire chevaleresque ; ce n'est pas d'ailleurs le seul trait de charité héroïque que l'on relève dans sa vie. Mais ce qu'il faut admirer en lui, c'est moins encore sa compassion pour les pauvres que son zèle pour le salut des âmes. Autant l'âme est au-dessus du corps, autant les œuvres de miséricorde spirituelle l'emportent sur les œuvres de miséricorde temporelle. N'oublions pas le soldat ou l'évêque qui se dépouille de ses habits pour en revêtir les membres souffrants de J.-C. ; mais admirons surtout le grand apôtre qui convertit des milliers d'infidèles et, par la fondation des paroisses rurales, prolongea à travers les siècles et jusqu'à nous son action bienfaisante.

Quelle leçon tirerons-nous, mes frères, de la vie de votre saint Patron ?

Nous avons vu que toute sa vie il combattit à outrance le paganisme. Le paganisme est-il tombé sous ses coups ? Est-il mort à jamais ?

Assurément on n'adore plus parmi nous de vains simulacres, des statues de bois, de pierre ou d'or ; mais hélas ! que d'idoles dans les cœurs ! Ceux qui

se livrent sans résistance à leurs passions, à l'intempérance, à la rancune, à l'avarice, à l'impureté, peuvent être chrétiens de nom ; en fait ils sont païens et adorateurs d'idoles. Ils défont leurs passions et s'en font les esclaves ; ils leur sacrifient journallement ce qu'ils ont de plus précieux au monde : l'amitié de Dieu et l'espoir du ciel.

Loin de nous, mes frères, ce culte idolâtrique ! Ne nous prosternons jamais devant les idoles : nous sommes trop grands pour cela ; mais gardons notre amour et nos hommages pour celui qui seul les mérite, pour ce grand Dieu qui, seul aussi, peut remplir la capacité de nos cœurs et nous rendre heureux pendant l'éternité. Ainsi soit-il !

III

HAINE DU MAL ET PRATIQUE DE LA VERTU

Sancie Martine, ora pro nobis.
Saint Martin, priez pour nous.

Bien des fois déjà, des voix éloquentes vous ont retracé la vie de S. Martin ; elles ont célébré en lui, tantôt le soldat courageux qui consacra ses premières armes à l'empire romain, et s'engagea ensuite dans la milice du Seigneur ; tantôt le moine, un de ces moines qui contribuèrent si puissamment, au ^{ve} siècle, à la civilisation religieuse et matérielle de la Gaule primitive ; tantôt l'évêque au cœur ardent et au zèle infatigable. Aujourd'hui, mes frères, je voudrais vous parler du saint, c'est-à-dire du chrétien qui, par l'effort persévérant de sa volonté et la coopération fidèle à la grâce divine, a passé sa vie dans la sainteté. Je pense ainsi atteindre le double but que je me propose, qui est de célébrer, autant que je le pourrai du moins, la gloire de S. Martin, et en même temps de faire du bien à vos âmes. S'il est vrai que louer les saints est, en général, au-dessus des forces humaines, je puis, à bien des titres, faire l'aveu de mon impuissance. Toutefois, j'ai la confiance que celui dont je vais m'appliquer à dépeindre les vertus voudra bien me soutenir de son aide et bénir mes paroles. O S. Martin, vous que nous aimons tant à invoquer dans cette paroisse qui vous est consacrée, priez pour nous et priez pour moi !

C'est à nos Livres Saints que j'emprunterai la définition de la sainteté ; je la trouve sur les lèvres du saint Roi David, résumée en ces deux mots : « *Declina a malo et fac bonum*. Fuis le mal et fais le bien. » (Ps., xxxvi, 28). Quiconque veut être un saint, doit donc tout d'abord éprouver une horreur profonde, une répugnance instinctive pour le mal et pour le péché ; le péché, en effet, si léger qu'il soit, et à plus forte raison le péché grave, produit dans l'âme une souillure qui n'est pas compatible avec la sainteté. D'autre part, tandis qu'il se garde ainsi exempt de toute faute volontaire, le saint se tourne vers Dieu, le bien suprême ; il lui voue son esprit, son cœur et ses sens ; il le prend comme l'exemple et la fin dernière de sa vie :

dès lors, tout est bien en lui, tout est vertu, et on peut lui appliquer cette parole que le Seigneur adresse à son serviteur fidèle : « Dites au juste que c'est bien. *Dicite justo quoniam bene.* »

Et maintenant, si nous nous reportons à la vie si intéressante de S. Martin, à chacune de ses pages nous pourrions voir rayonner la sainteté dans les deux éléments qui la constituent : l'horreur du mal et la pratique de la vertu.

I

Un des plus grands bienfaits pour un homme, c'est d'avoir vu se pencher sur son berceau le visage aimé de parents chrétiens, de parents soucieux de veiller sur le corps et sur l'âme de l'enfant que Dieu leur a donné. Aux premiers jours de sa vie, Martin n'a pas eu ce bonheur. Il est né de parents païens, et son père, un vétéran de Rome, d'ailleurs parfaitement hostile aux idées chrétiennes, voulait très probablement faire de lui un soldat. Mais il comptait sans Dieu, le Souverain Maître des âmes et des vies, et Dieu, qui réservait cet enfant pour sa cause, lui envoya sa divine lumière : aussi l'on peut dire que dès son bas âge Martin eut au cœur la haine du mal. Dès que sa petite intelligence commença de s'ouvrir, il se rendit facilement compte de ce que le paganisme contenait d'erreur grossière ; cette répugnance naturelle s'accrut encore quand il entendit parler de la religion de Jésus-Christ, autrement belle et attrayante que le culte des idoles, et qui ne pouvait que séduire cette âme droite et pure ; aussi, dès ce moment, le jeune homme voulut devenir chrétien, et il demanda à être admis au nombre des catéchumènes, c'est-à-dire des aspirants au baptême. Il n'est pas douteux qu'il n'ait eu alors à lutter contre la volonté paternelle : lutte respectueuse dans laquelle il sut concilier les droits de Dieu et ses devoirs de fils ; il pratiquait déjà, sans le savoir, le conseil évangélique : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, celui-là n'est pas digne de moi. » D'ailleurs, son père, autant pour l'arracher à des influences qu'il condamnait, que pour obéir à un ordre de l'empereur, l'engagea dans la cavalerie. Martin se soumit et il partit pour l'armée : il avait alors 15 ans.

Ne craignez pas pour lui, mes frères ; au milieu des dangers qu'il peut courir, il garde toute sa foi et sa sainte énergie ; ce cœur qui s'est donné à Dieu si spontanément, ne songe pas à se reprendre, et il reste inébranlable dans la résolution d'être toujours à Lui ! Non seulement le jeune soldat ne se laisse pas atteindre par la contagion du mal, mais encore il trouve le moyen de le combattre dans ses compagnons d'armes ; il continue ainsi, par la pureté de sa vie, à se préparer au saint baptême... Quelques années plus tard, à 22 ans, il recevait, dans toute la force de sa raison et de sa volonté, ce sacrement qui l'attachait pour toujours à Dieu, en le détachant du péché. Il prononça alors la formule consacrée : « *Abrenuntio*. Je renonce. Je renonce à Satan et à ses œuvres. » Ah ! mes

frères, je ne sais si jamais serment sortit d'un cœur plus résolu, mais ce que je sais, c'est que rarement il fut tenu avec une plus scrupuleuse fidélité. En effet, à partir de ce jour, Martin se voue tout entier à la cause de Dieu. Il quitte l'armée, et à ses chefs qui s'étonnent d'une pareille décision, il répond avec une fierté toute chrétienne : « Je suis maintenant soldat du Christ. » Et en vrai soldat, avec un courage simple et modeste, il continue contre le mal la lutte déjà entreprise, et qu'il doit mener jusqu'à la mort avec une inlassable persévérance.

Il s'attaque à l'arianisme, dangereuse hérésie qui faisait alors bien des ravages ; des prêtres, des évêques même avaient glissé dans l'erreur, et ils en répandaient autour d'eux le poison. S. Martin presque seul, nous dit son historien, s'élève avec vigueur contre ces pasteurs coupables ; il se laisse outrager, frapper de verges, il se laisse chasser de sa propre patrie, plutôt que de pactiser, ne fût-ce que par son silence, avec une doctrine qu'il réprouve.

C'est avec la même force — singulièrement tempérée par la charité — qu'il combat deux autres novateurs, Priscillien et Ithace. Mais c'est au paganisme, au vieux paganisme des temps anciens, qu'il réserve ses coups les plus terribles. Le paganisme, cette incarnation du démon sur la terre, vivait encore ; il avait fait descendre le monde au dernier degré de la corruption et de l'égoïsme, et précisément en raison des vices qu'il encourageait, son influence était encore très grande. Partout où il le rencontre, S. Martin lui livre une guerre implacable ; il se dépense pour porter la lumière et la bonne nouvelle aux populations ignorantes ; sa parole toujours simple sait captiver les cœurs et les persuader ; il se fait du reste pressant et éloquent, lorsque les circonstances l'exigent, et la plupart du temps, il amène les païens à détruire leurs temples et leurs autels ; parfois, il est obligé de le faire lui-même, au péril de sa vie, et il ne part jamais sans avoir laissé après lui une église et un prêtre.

Mais la grande arme dont il se sert contre l'œuvre du démon, c'est l'institution de la vie monastique. Pour remédier à l'ignorance, à la cupidité, à l'égoïsme et aux basses passions que favorisait le culte des faux dieux, il faut des hommes qui se consacrent à l'étude, qui vivent dans le renoncement et la pénitence, qui s'exercent à l'obéissance et à l'humilité, qui donnent en un mot l'exemple de vertus inconnues jusqu'alors, et qui sont la force et la gloire de la religion chrétienne. Comprenant tout cela, S. Martin met alors en réalisation un projet qu'il caresse depuis longtemps : celui de se faire moine et de réunir des moines autour de lui. Déjà, avant de partir pour l'armée, il a été séduit par la vie des ermites de la Thébaïde, et n'eût été la volonté de son père, il les aurait imités sans hésitation. Il peut, à présent qu'il est libre, reprendre son rêve de jeunesse et le mener à bonne fin, et, sous la direction de S. Hilaire, le grand évêque de Poitiers, il fonde le monastère de Ligugé. Sans doute, la Providence, en le plaçant sur le siège épiscopal

de Tours, ne lui permit pas d'achever son existence dans sa chère solitude ; mais du moins, jusqu'à son dernier soupir, il resta, de cœur et de vie, un véritable moine.

C'est la vie religieuse qui, avec S. Martin, entre pour la première fois dans notre France, dans ce pays où, grâce à la vitalité de la foi, elle s'accrut rapidement et dans de magnifiques proportions. Ah ! mes frères, pourquoi faut-il qu'en saluant avec vous cette apparition, sur notre sol, de ces grands serviteurs de Dieu et de la Patrie qui s'appellent les moines et les religieux, je sois obligé aujourd'hui de déplorer leur départ ? Qui dira jamais tous les services qu'ils ont rendus à notre pays, par leurs travaux matériels, par leurs savantes études, par leur charité inépuisable, par leurs prières surtout et par leurs sacrifices ! Car s'il y a des bienfaits qui peuvent se constater, il y en a, et c'est le plus grand nombre, que Dieu seul connaît, et ce n'était pas la moindre utilité des Ordres religieux que de faire monter vers le Très-Haut la voix incessante de leur oraison et de leur pénitence. Hélas ! le démon a pris sa revanche ; rassemblant toutes ses forces, profitant aussi de l'inertie de tant de mauvais chrétiens, il a réussi à expulser de chez nous ces ennemis de sa domination. Et le résultat ? Ah ! le résultat nous montre jusqu'à l'évidence combien S. Martin avait deviné juste. Pour chasser le paganisme, il a fondé des monastères ; on a fermé les monastères, on a chassé les moines. Eh bien ! nous revenons au paganisme : l'impiété qui s'affiche sans pudeur et presque officiellement, l'inconduite et la débauche sous toutes leurs formes, l'âpre soif de l'or et du plaisir, l'égoïsme écœurant, voilà l'état de choses infiniment triste à constater pour nos âmes de Chrétiens et de Français, et où nous a menés une politique inspirée par les Loges ! Ah ! mes frères, dans les régions éternelles d'où ils abaissent sur nous leurs regards, que doivent donc ressentir tous ceux qui, comme S. Martin, ont fait la France, la vraie France, la France chrétienne, car il n'y en a point d'autre ? Il me semble qu'à ce spectacle il doit passer sur leur félicité de bienheureux comme un nuage de tristesse... Mes frères, ne manquons pas ce soir de les supplier de venir à notre aide, de plaider notre cause auprès de Dieu, afin que par leur intercession notre chère Patrie, abjurant ses erreurs, rouvre enfin ses bras et son cœur aux meilleurs de ses enfants !

Mais je reviens à notre saint. Un travail apostolique aussi actif et aussi fécond ne fut pas, vous le comprenez, sans exciter la rage de l'auteur du mal, du démon. Aussi il est impossible de dire ce que fit Satan pour entraver son œuvre : « Où que tu ailles, dit-il un jour au grand évêque, je serai toujours à ta traverse, pour te barrer le chemin ! » Et il en fut ainsi. Toute la tourbe des esprits infernaux se déchaîna contre lui, mais il resta toujours victorieux. Satan employa tous les moyens : il eut recours à la flatterie et à l'injure ; il se servit de la brutalité des hommes ; il le tenta par l'orgueil, par le découragement, par l'attrait du plaisir ; mais ce

fut en vain. Il ne faut pas dès lors nous étonner de ce qui se passa aux derniers moments de S. Martin. En cet instant suprême, où l'âme, prête à paraître devant le Souverain Juge, éprouve des angoisses bien faciles à comprendre, le démon se présente au saint vieillard. Voulait-il lui jeter une dernière tentation de découragement ou lui vomir une dernière insulte, je ne sais ; mais, reconnaissant son vieil ennemi, le saint eut encore l'énergie de lui crier : « Que fais-tu là, horrible bête ? Tu n'as rien à trouver en moi. » Et de fait, qu'est-ce que Satan aurait bien pu trouver qui lui appartint, dans cet homme, dans ce prêtre qui l'avait combattu sans relâche, en lui et autour de lui, pendant les 80 années qu'il avait passées sur la terre, et qu'il avait consacrées à lutter contre le mal ?...

II

A cette horreur du mal, qui est comme la partie négative de la sainteté, S. Martin a joint la pratique du bien et de la vertu.

Il faudrait être soi-même un saint pour donner de l'âme d'un saint une description tant soit peu fidèle. C'est en effet un splendide paradis, où s'assemblent toutes les vertus, où, comme de merveilleuses fleurs, elles s'épanouissent et donnent un parfum qui monte vers Dieu en odeur de suavité. Sans prétendre aucunement me juger capable et digne d'une pareille tâche, je me permettrai cependant de choisir, dans la belle vie de notre saint, quelques-unes des vertus qui me semblent le mieux concourir à notre édification et, partant, convenir à notre imitation.

S. Martin a renoncé à Satan pour s'attacher à Jésus-Christ ; c'est pour vivre avec son Dieu dans une étroite union. Nous lisons dans l'évangile de la messe des Confesseurs : « Là où est votre trésor, là est votre cœur. » Eh bien ! le trésor de S. Martin était au ciel, son cœur y est aussi, et il n'est que là. Ses actions extérieures, nous dit son historien, peuvent être racontées assez fidèlement, mais jamais discours humain ne fera connaître sa vie intérieure, sa contemplation assidue, sa persévérance dans la prière. Il ne se laisse pas déborder par la foule des préoccupations qui accompagnent nécessairement la charge épiscopale ; mais pour assurer le temps qu'il veut réserver à la prière, il place son humble cellule tout auprès de l'église, et cette retraite ne lui suffisant plus, il se retire à quelque distance de Tours, à Marmoutier. Son grand secret pour venir à bout de toutes les difficultés, c'est la prière. Il tombe entre les mains d'un malfaiteur qui le menace de la mort : il prie et il échappe au danger. Dans un incendie, il est environné de flammes et sur le point de défaillir : il prie, et les flammes le laissent intact. Il voit sa vie en péril au milieu d'une foule que le fanatisme excite contre lui : il prie, et à sa prière le Seigneur touche tous ces cœurs endurcis. Il prie jusqu'au dernier moment ; au milieu des accès de la fièvre qui le conduit au tombeau, il ne cesse d'invoquer

Dieu ; on le supplie de ne pas demeurer dans cette attitude de la prière qui sans doute le fatigue ; mais ce grand saint, qui pendant sa vie avait trouvé tant de bonheur à regarder le ciel, répond doucement : « Laissez-moi, mes enfants, regarder le ciel plutôt que la terre, afin que mon âme s'oriente déjà dans le chemin qui va la mener à Dieu. » Et quelques instants après, il va consommer avec le Seigneur tant aimé une union qui n'avait fait que commencer ici-bas.

S. Martin n'a pu aimer le divin Sauveur sans imiter par là-même sa vie et ses exemples. N.-S. a dit à ceux qui voudraient s'attacher à ses pas : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce à lui-même et qu'il porte sa croix. » Toute la vie de S. Martin est donc une vie de renoncement et de pénitence. Partout il porte dans son corps, selon l'expression du grand Apôtre, la mortification de Jésus-Christ. — Mortification dans l'amour-propre : étant officier de l'armée romaine, il se fait le serviteur du soldat que l'on a mis à son service ; étant évêque, il subit avec une patience inaltérable les outrages d'un de ses clercs : « Le Christ a bien souffert Judas, répond-il à ceux qui l'accusent de faiblesse ; pourquoi, moi, ne souffrirais-je pas cet homme ? » — Mortification du goût et des sens : il passe sa vie dans les jeûnes et les veilles, et ne prend de repos que ce qui lui est strictement nécessaire ; son lit de mort est une couche de cendres, et comme ses disciples veulent la lui rendre moins dure : « Mes enfants, leur dit-il, il ne me convient pas de mourir autrement que sur la cendre ; si je vous laissais un autre exemple, je ne serais qu'un prévaricateur. » — Quant à la chasteté, elle fut sa compagne assidue ; aussi bien à l'armée que dans la solitude et sur le trône épiscopal, pas une tache ne vient ternir la pureté de son âme : aussi à peine a-t-il rendu le dernier soupir, que son visage exténué devient tout radieux, et que ce corps vieilli sous le cilice retrouve la souplesse et la fraîcheur de celui d'un adolescent !

Enfin, à l'amour de Dieu S. Martin ajoute l'amour de son prochain. — Il aime ses parents, et se soumet docilement à leur volonté ; pour les gagner à Dieu, il quitte la compagnie de S. Hilaire, le confident de son âme, et entreprend un voyage tout rempli de tribulations. — Il aime les pauvres et les déshérités ; c'est avec l'un d'eux qu'à la porte d'Amiens il partage son manteau, dans un geste qui est passé à la postérité ; c'est pour l'un d'eux que plus tard il se dépouille de sa tunique ; c'est à eux qu'il distribue ses modestes ressources. Entrant un jour à Paris, il aperçoit un lépreux à l'aspect repoussant ; n'écoutant que sa charité, il s'approche du malheureux, se penche vers lui, et l'embrasse en l'appelant son frère. — Il aime ses ennemis ; comme quiconque veut le bien et l'accomplit sans faiblesse, il en a compté un grand nombre, et que de fois il en a souffert les traitements les plus cruels et les plus injustes ! Mais jamais nous ne le voyons rendre le mal ; sa vengeance est tout évangélique : elle consiste à pleurer les fautes

de ceux qui le persécutent, à implorer leur grâce et à prier pour eux. — Mais ce qu'il aime avant tout, ce sont les âmes ! En peut-il être autrement dans ce cœur d'apôtre ? C'est au salut des âmes qu'il emploie toute sa vie ; voyages sans nombre et dangereux, entreprises hardies, pour ne pas dire téméraires, rien ne lui coûte quand il s'agit de la conquête d'une âme. Pour pouvoir faire encore un peu de bien, nous le voyons à son dernier jour demander à Dieu de prolonger sa vie. Tandis que ses disciples en larmes répètent autour de lui : « Père vénéré, pourquoi nous abandonnez-vous ? Les loups ravisseurs vont envahir votre troupeau, et qui le protégera ? » tout ému à la pensée que, lui mort, quelqu'un des siens pourrait en souffrir : « O Seigneur, s'écrie-t-il dans une prière ardente, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail ; mais que votre volonté soit faite ! » — Ne peut-on pas dire de lui ce que le saint Evangile nous rapporte du divin Maître, que, « ayant aimé les siens sur la terre, il les aime jusqu'à la fin ? »

Voilà, mes frères, comment, par l'horreur du péché et l'accomplissement du bien, S. Martin a réuni et parfait dans sa grande et belle âme les deux dispositions que l'Esprit de Dieu réclame en celui qui veut être un saint.

Et maintenant, il nous reste à tirer quelques conclusions pratiques. C'est S. Augustin qui m'en fournira le thème. Faisant lui-même l'éloge d'un martyr, il adresse à ses auditeurs cette pressante exhortation : « La fête de ceux qui ont confessé la foi nous engage à la confesser nous-mêmes, et il ne faut pas craindre d'imiter ceux que nous honorons dans l'allégresse de notre âme. » Imiter S. Martin : c'est donc la résolution que nous prendrons aujourd'hui.

Imitons-le tout d'abord dans sa ferme volonté. Si la sainteté est en principe une question de grâce, elle est en fait une question de volonté ; car qu'étaient les grâces les plus abondantes et les plus choisies sur une âme qui reste sourde à leur appel ? Le jour donc où nous *voudrions* être un saint, le jour où, comme l'exige une décision sérieuse, nous en prendrions les moyens et où nous écarterions les obstacles qui s'y opposent, ce jour-là nous aurons fait un grand pas vers la perfection.

Imitons S. Martin dans sa manière de parvenir à la sainteté. Je vous ai montré comment il s'est tout d'abord appliqué à combattre en lui le péché ; ce doit être aussi notre premier travail : la correction de nos défauts et la lutte contre nos mauvais penchants. Ce travail préliminaire et indispensable une fois accompli, les vertus viendront d'elles-mêmes orner notre âme et l'embellir.

Imitons S. Martin, sans nous occuper des objections que le démon ne manque pas de proposer à ceux qui aspirent à une vie meilleure. — Cet éternel ennemi de notre salut nous dira que S. Martin fut un saint, et que nous n'en sommes pas. Oui, sans

doute, S. Martin fut un saint. Mais il ne le fut pas de naissance ; nous avons vu combien, au contraire, les circonstances ont été défavorables à sa vocation chrétienne ; s'il fut un saint, il le fut par acquisition, par droit de conquête, et la sainteté, il l'a achetée au prix de longs efforts et d'une énergie soutenue. — Le démon nous dira que la sainteté n'est pas faite pour nous, et qu'elle se trouve à des hauteurs qui nous sont inaccessibles. Ce n'est pas vrai ; rappelons-nous bien que la sainteté ne consiste pas à faire des choses merveilleuses, mais à bien faire nos actions ordinaires, ces humbles actions qui remplissent nos journées ; à les accomplir dans le but de plaire à Dieu et de faire notre salut. Dès lors, il n'est personne qui ne puisse devenir un saint. — Enfin, le démon nous conseillera d'attendre, de ne commencer que demain... Mais demain la difficulté sera un peu plus grande, et nous serons un peu moins résolus : c'est donc la parole du saint Roi David qu'il nous faut redire : « C'est maintenant que je commence. *Dixi, nunc cœpi.* »

Et pour bien commencer, présentons ce soir, comme cadeau de fête, à notre glorieux Patron cette résolution que nous avons prise de l'imiter. Nous l'avons déjà beaucoup prié et nous le prions encore : eh bien ! mettons au premier rang dans nos demandes la grâce de notre sanctification et de la sanctification de tous ceux qui nous sont chers : aucune grâce ne peut, comme celle-là, nous donner plus de bonheur sur la terre, et assurer avec plus de certitude notre bonheur dans l'éternité. Ainsi soit-il.

PETITES LECTURES

XV

COMMENT NOUS SOMMES LIBRES

Dieu voit tout. Il connaît l'avenir comme le présent. Il sait par conséquent ce que je ferai, si, dans telle occasion, je résisterai ou si je succomberai au mal. Puisqu'il le sait, puisque cela est arrêté dans ses décrets divins, je dois donc nécessairement faire le mal qu'il a vu. Je ne puis changer ses arrêts, et donc je ne suis plus libre.

Comment concilier la liberté de l'homme avec les immuables décrets de Dieu ? Si Dieu a vu que je serais sauvé, je n'ai donc plus rien à faire. S'il a vu que je serais damné, j'aurai beau être vertueux, je serai toujours damné.

Telle est l'objection à laquelle il faut répondre. C'est la grande question de la prédestination, qui a préoccupé et troublé de très grands esprits.

Posons d'abord deux principes généraux ; puis nous étudierons rapidement les deux systèmes qui expliquent comment notre liberté est pleinement compatible avec la prescience divine.

I

1. Il est de foi d'abord que Dieu veut que nous soyons libres. Il l'a décrété et ordonné. « Il ne

veut pas seulement que les choses soient, dit Bossuet, mais il les veut dans tout leur ordre. » Dieu ne veut donc pas seulement que l'homme soit, mais qu'il soit libre. « L'homme est libre dès là que Dieu veut qu'il soit libre ; et il agit librement dès là que Dieu veut qu'il agisse librement ; et il fait librement telle action, dès là que Dieu le veut ainsi. »

Nous ne pouvons rien faire par nous-mêmes, comme les astres n'ont pu se mettre en mouvement sans que Dieu leur ait imprimé la première et décisive impulsion. Lors donc que nous agissons, c'est Dieu qui est le premier moteur ; il travaille avec nous, nous agissons suivant la force qu'il nous donne, car il n'est rien qui soit soustrait à l'action de Dieu. Il fait notre action. « Mais faire notre action, c'est faire que nous agissions ; et faire dans notre action sa liberté, c'est faire que nous agissions librement ; et le faire, c'est vouloir que cela soit : car faire, à Dieu, c'est vouloir¹. »

L'action de Dieu ou ce que les théologiens appellent « la prémotion divine, » n'exclut donc pas notre liberté, elle la confirme au contraire, elle la veut, puisque Dieu a voulu que nous agissions librement.

Pour mieux comprendre les décrets divins, il ne faut point perdre de vue qu'il n'y a en Dieu ni passé ni avenir : tout est présent. Le temps, c'est la succession des moments, l'éternité n'est qu'un seul et immense moment que Dieu embrasse du même et éternel coup d'œil. En lui rien ne change, puisque tout est présent à ses yeux, aussi bien la création du monde que son anéantissement suprême. Il voit à la fois notre naissance, tous nos travaux, tous nos combats, jusqu'à notre mort, notre jugement, notre entrée au ciel ou notre condamnation à la séparation éternelle. Il ne nous quitte pas d'un instant, — pour parler le langage humain, — il agit constamment avec nous, tout en nous laissant agir librement.

2. Il est sûr qu'ici nous sommes en plein mystère. C'est alors qu'il convient d'appliquer cet autre principe ainsi formulé par Bossuet :

« La première règle de logique, c'est qu'il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues, quelque difficulté qui survienne quand on veut les concilier ; mais qu'il faut, au contraire, pour ainsi parler, toujours tenir fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue. »

Donc il est de foi d'abord que Dieu veut que nous agissions librement.

Il est aussi de foi que Dieu est le premier moteur de nos actes et qu'il agit en toutes choses avec nous. Son autorité s'impose toujours.

La liberté de l'homme et l'action de Dieu, voilà les deux bouts de la chaîne. Ce sont des vérités

incontestées et qui cependant paraissent inconciliables.

Comment suis-je libre et en même temps contraint d'agir ?

Dieu sait que j'agirai de telle façon, que je commettrai telle faute : comment pourrais-je ne pas la commettre puisqu'il est décrété que je la commettrai ? Je ne serais donc pas libre. Or si je ne suis pas libre, comment Dieu, qui est juste, peut-il me punir d'une action que j'ai faite nécessairement et qu'il a voulue ? En un mot, si Dieu sait de science certaine ce que je dois faire, je ne suis plus libre d'agir ou de ne pas agir. Mon action est nécessaire, et donc je n'en suis pas responsable.

Voilà le problème redoutable, voilà l'insondable mystère.

II

Pour résoudre ce problème, pour expliquer ce mystère, on a imaginé deux systèmes, deux réponses, deux solutions : la solution des molinistes, qui relèvent d'un théologien espagnol nommé Molina, et celle des thomistes, qui s'appuient sur S. Thomas. Les uns accordent davantage à la liberté, les autres à l'autorité.

1. Les premiers disent : L'homme n'est aucunement forcé d'agir suivant la motion divine, car il y a aussi sa motion particulière. Ces deux motions agissent ensemble, ce sont deux forces simultanées qui produisent le même acte. Et ils se servent de cette comparaison :

Deux hommes tirent un bateau de chaque côté d'un canal. Chacun d'eux a son action propre. Quel est celui dont l'influence est prépondérante ? On le voit si le bateau va un peu plus à droite ou un peu plus à gauche. En tout cas il avance.

La liberté humaine est ainsi sauvegardée, puisque nous sommes libres, dans notre action, d'aller à gauche ou de laisser gouverner à droite.

D'autres, de la même école, au lieu d'une action simultanée admettent d'abord une prémotion, une impulsion divine, mais qui laisse la volonté libre d'agir comme elle voudra, d'aller à droite ou à gauche. Ils disent : — L'homme ressemble à un navire qui est poussé par le vent et conduit par un pilote. Le vent enfle les voiles et le navire est mis en mouvement, mais le pilote gouverne comme il veut. Il peut profiter du vent pour courir des bordées et aller dans un autre sens que celui du vent ; il peut avancer, résister comme il voudra, mais quoi qu'il fasse, il marche par la force du vent.

Le vent, c'est Dieu, qui donne l'impulsion à la volonté et qui souffle dans les voiles. Le pilote, c'est la liberté humaine qui se dirige à son gré.

Ne dites donc pas que Dieu voit l'avenir, et donc que les choses doivent nécessairement arriver puisqu'il les a vues et qu'il les conduit. Dieu donne en effet la force, la vie qui se met en acte. Il voit très bien ce que vous ferez, mais il voit que vous le ferez librement.

2. Les thomistes accordent plus à l'autorité, à la volonté de Dieu.

« Dieu, dit S. Thomas ¹, est le moteur universel. Il veut la volonté de l'homme vers son objet qui est de tendre vers le bien. Sans cette motion universelle l'homme ne peut pas même vouloir quelque chose. Mais l'homme, par sa raison, se détermine à vouloir ceci ou cela, à choisir ou le vrai bien ou le bien apparent. »

Rien n'est plus facile à comprendre. C'est en Dieu, dit S. Paul, que nous avons la vie, le mouvement et l'être. J'ai fait remarquer l'harmonie qui existe entre le monde matériel des astres et le monde spirituel des âmes. Aux astres qui s'élancent dans l'espace, il a fallu un moteur, autrement ils seraient demeurés à l'état d'inertie. Dieu leur a imprimé le mouvement et il le leur conserve, c'est pourquoi ils marchent.

Il en est de même du monde des âmes. Elles ne peuvent ni penser, ni agir, sans Celui qui leur a donné le mouvement et la vie. Elles marchent donc vers un but parfaitement déterminé, qui est le bien. Il leur est impossible d'ailleurs d'avoir un autre objet que le bien, parce que l'homme ne se dirige pas vers le mal, vers l'abîme, vers la mort. Il y répugne, sa nature se cabre, elle veut vivre, elle veut jouir de ce qu'elle regarde comme le bien. C'est ici qu'intervient la raison. Elle regarde l'objet qui l'attire et la séduit. La vertu est attirante, le vice aussi. Les séductions du vice peuvent l'abuser, et elles l'abusent ; quand elle cède au vice elle croit que c'est le bien, elle choisit alors le bien apparent et laisse le vrai bien ; mais elle le choisit librement, elle est donc responsable de son acte. Elle ne peut pas dire qu'elle a été contrainte, puisqu'elle est libre ; et si elle s'est trompée, elle s'est trompée librement. Elle a cessé alors d'écouter la voix de la raison droite, pour suivre la voix de ces sirènes qui s'appellent les passions.

Deux choses d'ailleurs demeurent certaines. La première, c'est que nous sommes libres. Quand nous agissons, nous savons que nous voulons agir ainsi ; nous sentons que, tel mauvais acte, nous le faisons en toute liberté. Nous le savons si bien que si quelqu'un nous blâme, nous censure, nous engage à agir autrement, exerce une pression sur nous, pour que nous ne fréquentions pas telle compagnie, par exemple, nous répondons avec une fierté qui n'est pas exempte d'arrogance : « Je suis libre, après tout. »

La seconde, c'est que Dieu veut notre salut. « Il veut que tous les hommes soient sauvés, » dit S. Paul. Or la volonté de Dieu est efficace. Il nous donne donc tous les moyens, toutes les grâces, pour que nous puissions facilement aller au ciel, puisque telle est sa volonté. Si donc nous ne faisons pas notre salut, c'est que nous ne l'aurons pas voulu ; c'est que nous aurons jeté notre liberté à la traverse de sa volonté divine ; c'est que nous nous serons révoltés et damnés librement et sciemment. Ce n'est pas Dieu qu'il faut accuser, mais nous.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

Historique et apologétique

II. SAINT PAUL

XLVII

PAUL DEVANT FÉLIX (59-64)

I

Le procureur Félix était le frère de Pallas, le tout-puissant favori de Claude, et il avait été affranchi aussi par l'empereur. Caractère bas comme son extraction et cruel comme la débâche, il était de plus d'une cupidité sordide. Il s'imaginait que tout, même l'honneur, s'achète à prix d'argent. Lui-même d'ailleurs était tout prêt à vendre, fût-ce à un scélérat, la liberté pour de l'argent. Quand il sut qu'il lui arrivait un prisonnier, tout de suite il songea à l'or qu'il en pourrait tirer. Comme il était apparenté à un très haut personnage qui touchait au trône, il croyait pouvoir se permettre impunément tous les crimes, au dire de Tacite qui ajoute : « Antoine Félix, marchant à travers toutes les cruautés et toutes les débauches, exerça le pouvoir d'un roi avec une âme d'esclave ¹. » Mari de trois reines, dit Suétone ², pour le moment il vivait avec Drusilla, épouse d'Aziz, roi d'Émèse. Cette Drusilla était la fille d'Hérode Agrippa, le meurtrier de S. Jacques, et la sœur d'Agrippa II ainsi que de Bérénice devant lesquels comparaitra bientôt S. Paul.

Cruel, cupide, adultère et lâche, tel était Félix, procureur de Judée par la grâce de Claude. D'ailleurs intelligent jusque dans ses audaces et sachant devant le public, à son tribunal, garder cette dignité extérieure, froide et gourmée qui caractérisait l'âme romaine.

Le centurion chargé de veiller sur l'Apôtre pendant le voyage de Jérusalem à Césarée remit au procureur la lettre de Lysias. Félix la lut, constata que Paul était citoyen romain, qu'il était persécuté par les Juifs pour des questions touchant leur loi, et d'ailleurs qu'il ne méritait ni la mort ni la prison. Le procureur se le fit ensuite amener, et lui demanda à quelle province il appartenait : « Je suis de Cilicie, » dit l'accusé. — « Eh bien ! dit Félix, je t'interrogerai quand tes accusateurs seront venus. »

Et il le fit garder, non dans une prison, mais dans la résidence royale d'Hérode, c'est-à-dire dans son propre palais.

Cinq jours après qu'il eut quitté Jérusalem arrivait Ananie, le prince des prêtres, avec quelques anciens. Comme le grand-prêtre maniait mal la langue grecque dans laquelle devaient se tenir les débats, il amena avec lui un avocat de métier, qui s'exerçait lui-même à plaider en province en attendant une place supérieure et plus lucrative. Tertullus, c'était son nom, fit un discours suivant les

¹ I-II, q. ix, art. 6.

¹ Tacite, *Hist.*, v, 9 ; *Ann.*, xii, 54.

² Suétone, *Claudius*.

règles et dans le goût de l'époque, où il s'appliqua tout d'abord à se concilier son juge à force de flatteries et d'éloges :

Comme c'est par toi, très excellent Félix, que nous jouissons d'une paix profonde et que plusieurs mesures justes ont été appliquées au peuple grâce à ta prévoyance, nous en sommes pénétrés de reconnaissance toujours et en tout temps, et nous vous en rendons mille actions de grâces.

Mais, pour ne pas te retenir trop longtemps, je te prie d'écouter ce bref discours avec ta bonté habituelle.

Nous avons trouvé cet homme, une vraie peste, qui excite des séditions parmi tous les Juifs répandus dans l'univers. Il est le chef de la secte séditeuse des Nazaréens. Il a même tenté de profaner le temple : c'est pourquoi nous nous sommes saisis de sa personne, afin de le juger suivant notre loi.

Mais le tribun Lysias est survenu qui nous l'a arraché des mains avec une grande violence, et il a ordonné que ses accusateurs comparaissent devant toi. Tu pourras toi-même, en interrogeant l'accusé, connaître la vérité des charges qui pèsent sur lui.

Les Juifs déclarèrent que tout cela était vrai, et l'avocat s'assit.

Sa plaidoirie n'était pas habile. Il ménageait bien le « très excellent Félix, » dont il faisait la providence du peuple, mais il chargeait Lysias, le subordonné du procureur. C'était Lysias qui était cause de tout. Sans lui les Juifs jugeaient Paul suivant leur loi, et la cause était finie. Pourquoi le tribun s'était-il immiscé dans leurs querelles particulières, alors qu'il est entendu qu'on les laisse libres de juger les questions qui regardent leur loi ? Les Juifs pouvaient être contents de Tertullus parce qu'il avait fait de l'accusé un portrait passionné qui flattait leur haine, mais il était facile pourtant de comprendre que Félix en principe couvrirait son subordonné. Tertullus avait manqué d'expérience ou de jugement.

Sur un signe de Félix, Paul prit la parole pour se défendre. Personne mieux que lui ne possédait l'art des ménagements et des mesures, ne s'entendait à éclairer une situation et à tirer parti des fautes de ses adversaires.

Je sais que depuis beaucoup d'années tu gouvernes ce peuple ; c'est donc avec confiance que je vais défendre ma cause. Il t'est facile de savoir qu'il n'y a pas plus de douze jours que je suis venu adorer à Jérusalem, et pendant ce temps personne ne m'a vu disputant avec quelqu'un ou rassemblant le peuple, soit dans les synagogues, soit dans la ville. Tout ce qu'ils me reprochent maintenant devant toi, il leur est impossible de le prouver.

Il regarda en face ses accusateurs : aucun d'eux en effet n'osait plus soutenir ce qu'ils avaient si bruyamment avancé.

Alors il fit hardiment sa profession de foi :

Mais je confesse devant toi que je suis cette voie qu'ils appellent une hérésie, j'y adore le Dieu de mes pères, je crois tout ce qui est écrit dans la Loi et dans les Prophètes. J'espère en Dieu comme ils le font eux-mêmes, et comme eux encore j'attends la résurrection des justes et des impies.

C'est pourquoi je m'applique à avoir toujours ma conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes.

Après plusieurs années je suis venu pour faire des aumônes à ceux de ma nation, pour apporter mes offrandes et accomplir mes vœux. Quelques Juifs d'Asie m'ont rencontré : ils devraient être ici devant toi pour m'accuser, s'ils avaient quelque chose à me reprocher. Mais que ceux-ci mêmes déclarent s'ils ont trouvé quelque crime en moi, quand j'ai comparu devant le Sanhédrin !

Ils n'ont donc rien à alléguer ; c'est fausement qu'ils prétendent qu'il a causé du tumulte dans le temple. Que reste-t-il alors de leurs accusations ?

Puis reprenant son argument décisif, qui a toujours le don de diviser ses adversaires, il conclut :

« Ils ne peuvent me reprocher qu'une seule chose, c'est cette parole que j'ai dite devant le Sanhédrin : « C'est à cause de la résurrection des morts que je suis aujourd'hui mis en jugement par vous ! »

Félix, plus au courant que Lysias des questions qui passionnaient et partageaient les écoles juives, « savait avec certitude » que c'était un des points principaux qui rendaient les Pharisiens et les Sadducéens irréconciliables. D'ailleurs Drusilla, sa femme, avait dû l'instruire. Pour lui, sans vouloir entrer dans la discussion de leurs querelles sur la résurrection des morts, il regarda les accusateurs de Paul, et comme ils se taisaient, il rompit les débats par ces mots : « Quand le tribun Lysias sera descendu de Jérusalem, je vous enverrai. » C'était ce qu'on appelle enterrer l'affaire.

Ensuite il ordonna au centurion de traiter l'Apôtre avec douceur et de lui enlever ses chaînes. Il permit même à ses disciples de le visiter et de lui rendre tous les services qu'il pouvait désirer. La vie pour Paul devint plus supportable, car il pouvait conférer avec eux ; il souffrait toutefois d'être retenu à Césarée parce que sa prison, même très adoucie puisqu'il habitait un palais, retardait le jour désiré où il verrait Rome. Il avait toutefois la parole du Sauveur, et cette parole le consolait.

II

L'adoucissement à sa captivité était d'ailleurs voulu. Félix espérait toujours que l'Apôtre, sensible à ses procédés, se résoudrait à les payer. Celui-ci devait être riche, puisqu'il était venu à Jérusalem porteur d'opulentes aumônes ; le gouverneur songeait donc à exploiter la situation.

L'échec des Juifs avait fait du bruit à Césarée, où tout le monde s'intéressait à Paul, connaissait son discours et sa fière résistance ; c'est pourquoi Drusilla¹, l'épouse de Félix, désira le voir. Elle était Juive comme lui, belle, intelligente, très instruite de la Loi et fille d'Hérode Agrippa. Elle avait hérité du génie, de l'astuce, de la pénétration et de la perfidie des Hérodes ses aïeux. Après quelques jours Félix l'amena au palais et demanda un entretien à Paul.

L'Apôtre ne se fit point prier. Il était ravi

¹ Félix eut deux femmes du nom de Drusilla. L'autre était la petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre. (Tacite, *Histor.*, v, 9). Il fut procureur de 53 à 61.

d'exposer à sa compatriote la foi du Christ. Il lui apprit, à elle qui connaissait la Loi, que la Loi de Moïse est inefficace et sans valeur, qu'elle doit disparaître, comme l'ombre quand luit la lumière, comme la figure quand éclate la réalité.

Mais il ne se borna point à l'exposé du dogme. Drusilla l'écoutait avec tant d'attention qu'il se sentait plus éloquent ; et bien qu'il connût l'infirmité de ces deux âmes, il se prenait à les aimer.

Il résolut de leur apprendre leurs devoirs et aborda nettement devant ce couple adultère et scandaleux la question morale. Il parla hardiment de la justice que méconnaît toujours la cupidité, de la chasteté qu'outrageait publiquement leur conduite honteuse, scandale pour les Juifs comme pour les Gentils ; puis poursuivant son discours avec l'ardeur qu'il apportait toujours à expliquer la vérité, il les menaça du jugement de Dieu. Il trouva sans doute des paroles vengeresses, des images terribles, car Félix tout tremblant, *tremefactus*, le pria de s'arrêter : « Pour aujourd'hui, dit-il, c'est assez. Je te rappellerai quand le moment sera venu. » Et il emmena Drusilla. Les *Actes* ne disent pas si elle eut d'autres entretiens avec l'Apôtre.

Mais Félix revint souvent le voir. Les paroles de Paul ébranlaient toujours un peu son intelligence ouverte à toute doctrine, et s'intéressant aux choses de l'esprit ; mais l'amour de la vérité était étouffé en lui par l'amour de l'argent, et s'il multipliait les égards, les prévenances, les visites, c'est qu'il croyait toujours que son prisonnier lui donnerait une forte rançon pour recouvrer sa liberté. L'Apôtre avait trop de fierté dans l'âme pour payer un élargissement qui lui était dû. Pourquoi en effet le retenait-on captif ? Ni Lysias ni Félix ne l'avaient trouvé en rien coupable : le devoir du procurateur était donc de le relâcher. Celui-ci ne le fit pas, dans l'espoir de lasser la patience de son prisonnier. Il ne comprenait pas qu'il y eût des hommes prêts à sacrifier toutes les jouissances de ce monde pour conserver ce bien inestimable qui est la dignité.

La captivité de l'Apôtre dura donc deux années. On le laissait libre dans le palais d'Hérode, sous la garde d'un centurion qui le tenait à vue ; mais c'était toujours une prison, si dorée fût-elle. Ses disciples toutefois vinrent charmer sa solitude : Timothée, Luc, Aristarque de Thessalonique, tous ceux qui l'avaient accompagné à Jérusalem ne le quittèrent sans doute point. Il s'occupait des nouveaux chrétiens, il gardait la sollicitude de toutes les Eglises. On ne voit pas cependant qu'il ait écrit de Césarée aux diverses Eglises, du moins aucun document ne nous est parvenu. Mais c'est dans leurs longs entretiens que Luc conçut le dessein d'écrire le troisième Evangile et qu'il amassa les matériaux des *Actes des Apôtres*. Dans ces deux ouvrages d'ailleurs on sent l'influence, la manière, parfois le langage de Paul. Cette solitude ne fut donc pas un désœuvrement, l'Apôtre n'eût pu supporter l'oisiveté, son esprit fait d'activité et de

vie se dépensa autrement. Tous les détails d'une savante précision, touchant la Loi, que nous rencontrons dans l'œuvre de S. Luc, sont dus sûrement aux entretiens doctrinaux de S. Paul. C'est la pensée de Tertullien, de S. Irénée, de Clément d'Alexandrie et d'Origène.

Cependant au bout de deux ans l'étoile de Félix se prit à pâlir. Il était procurateur de la Judée depuis l'an 53, depuis huit ans ; et il avait toujours réussi à comprimer les émeutes et les mouvements populaires. Tout à coup une collision éclata sur le marché de Césarée entre les Juifs et les Grecs. Ceux-ci allaient être écrasés quand il accourut avec ses légionnaires. Il ordonna aux Juifs de mettre bas les armes, et sur leur refus il les fit charger. Il y eut des blessés, des morts, des pillages de riches maisons juives. C'était vraiment trop de sang répandu et trop de fortunes saccagées pour une querelle vulgaire. Le pays s'en indigna et le procurateur fut dénoncé à Rome. L'empereur alors s'appela Néron, et Pallas, tout-puissant avec Claude, avait de la peine à se soutenir lui-même, à parer la disgrâce ; il ne pouvait rien pour son frère.

Par contre, les Juifs étaient défendus devant l'empereur par Poppée, son épouse du moment, qui était une prosélyte juive. Félix comparut devant Néron ; sa cause était perdue d'avance. Pallas obtint que sa vie fût sauve, mais on le dépouilla de ses richesses auxquelles il était si attaché, et qui d'ailleurs n'étaient que le fruit de ses extorsions et de ses malversations. Il mourut dépourvu et sans gloire.

En quittant la Judée il eût pu se signaler par un acte de justice et relâcher son prisonnier ; comme les gens sans caractère, il craignit d'indisposer ses propres ennemis, et jusqu'à la fin il espéra se concilier les Juifs, acharnés à sa perte. C'est pourquoi « il laissa Paul enchaîné, » disent les *Actes*, c'est-à-dire qu'après lui avoir ôté ses fers, il les lui rendit.

Il eut pour successeur Portius Festus. (*Act.*, xxiii, 33-35 et xxiv).

EN VENTE A NOS BUREAUX

Le Déserteur. Drame social rural en trois actes (voir la *Prédication* du 21 nov. 1912), par l'abbé Mugnier. 2^e édition. Broch. in-12 de 70 p., franco 0 f. 75 (5 exemplaires, franco 3 f.). — Pas de droits de représentation.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 novembris 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 13 novembre 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXVIII. Dieu nous a parlé, 817.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — *Instruction préliminaire* : Nécessité de connaître la liturgie des dimanches, 819. — I. 1^{er} Dimanche de l'Avent, 822.

Pour la fête de sainte Catherine. — I. Prier, agir, souffrir, 825.

Pour la fête de sainte Cécile. — Allocution à une chorale, 827.

Panégyrique de sainte Elisabeth de Hongrie. — Epreuves et consolations, 829.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXVIII

DIEU NOUS A PARLÉ

Messieurs,

Après avoir vu le besoin que nous avons que Dieu nous parle, après avoir vu que nous ne pouvons pas nous passer que Dieu nous parle, nous devrions, pour être complets, démontrer que rien ne s'oppose à ce que Dieu nous parle.

Nous avons affaire, en effet, à des adversaires tenaces qui ne cèdent le terrain que pied à pied. Croiriez-vous qu'ils ont refusé à celui qui nous a donné le langage, la possibilité de nous parler !

Nous pourrions, bien entendu, les débusquer de cette nouvelle position. Mais je craindrais de fatiguer votre bienveillante attention à discuter ainsi sur toutes les pointes d'aiguilles. J'aime mieux faire appel au vieil axiome de la philosophie : *Ab actu ad posse valet consecutio*, c'est-à-dire : Du moment qu'une chose existe, c'est qu'elle est possible.

Si Dieu nous a parlé, c'est qu'il pouvait nous parler.

Or, il nous a parlé.

Où ? Quand ? Comment ? Nous allons le voir aujourd'hui et dans les conférences qui vont suivre.

I

Quand on étudie l'histoire de la pensée humaine au point de vue religieux, on est frappé de ce fait très curieux et très important, que toujours elle s'est reportée vers les traditions antiques.

Le fait, ai-je dit, est très curieux et très important. Nous verrons tout à l'heure pourquoi. En ce moment, établissons-le par des preuves irrécusables.

Diodore de Sicile, historien grec du siècle d'Auguste, écrivait ceci : « Les Chaldéens n'avaient pas d'autres maîtres que leurs parents, ce qui fait

qu'ils possèdent une instruction plus solide et qu'ils ont plus de foi dans ce qui leur est enseigné. Pour les Grecs, qui ne suivent point la doctrine de leurs pères, et n'écoutent qu'eux-mêmes dans les recherches qu'ils entreprennent, courant sans cesse après des opinions nouvelles, ils disputent entre eux des choses les plus élevées, et forcent ainsi leurs disciples, *continuellement indécis, d'errer toute leur vie dans le doute, sans avoir jamais rien de certain.* »

Platon, qui vivait quatre cents ans avant Diodore de Sicile, nous raconte que quand les sages de la Grèce allaient chercher quelques bribes de vérité dans les vieux temples de Memphis et de Saïs, les prêtres égyptiens leur disaient : « O Grecs, vous êtes des enfants ; il n'y a point de vieillards parmi vous. Votre esprit, toujours jeune, n'a point été nourri des opinions anciennes, *transmises par l'antique tradition* ; vous n'avez point de science blanchie par le temps¹. »

Le même Platon, en conséquence, ne manque jamais d'invoquer le témoignage de l'autorité : « Il faut, disait-il, qu'on ajoute foi, *sans raisonner*, à ce que les anciens nous ont transmis touchant les choses de la religion. »

Vous le voyez, Messieurs, c'est tout à fait le langage que tient l'Eglise catholique quand elle nous propose ses dogmes ; ou plutôt c'est un langage encore plus sévère, puisque l'Eglise, loin de nous défendre de raisonner, nous invite à nous rendre compte des preuves sur lesquelles s'appuie notre croyance.

Aristote parle comme Platon, et Socrate parle comme Aristote ; en eux vous entendez tout ce que la Grèce a produit de plus sage et de plus illustre. Voulez-vous savoir ce que pensent les autres peuples de l'antiquité ? Ecoutez :

La plus ancienne législation des Romains est celle des Douze Tables, rédigée par les Décemvirs, vers l'an 451 av. J.-C., et écrite par eux sur des plaques d'airain ; elle ordonne de s'en tenir au culte des ancêtres, « parce que, explique Cicéron, l'antiquité est plus près des dieux, et qu'une telle Religion nous est garantie par une tradition divine². »

C'est la même chose en Orient, « dont les sages, dit un historien, étaient célèbres par leurs excellentes maximes de morale et leurs sentences, qu'ils tenaient *de la plus antique tradition*. Cette observation se trouve également vraie de tous les anciens sages, chez les Perses, les Babyloniens, les Bactriens, les Indiens et les Egyptiens. »

Il n'y a pas jusqu'à la Chine qui ne fasse entendre sa voix dans ce concert unanime, et presque dans les mêmes termes que les Platon, les Cicéron et les autres sages que nous avons cités. Le livre par excellence des Chinois, le *Chouking*, mis en ordre par le grand Confucius, cinq siècles avant notre ère, répète à chaque page la même doctrine : « A quoi bon tes efforts, y lit-on, pour

¹ Platon, *Timée*.

² *Tuscul.*, I. I., ch. xi.

tisser une nouvelle étoffe de soie? Quant à moi, pour ne pas me tromper, je méditerai les mœurs et la doctrine de nos ancêtres. *L'antiquité!* Je l'étudie toujours. *Mon esprit s'attache à l'esprit des anciens*, et jusqu'à l'aurore je ne puis dormir. *Grande, éclatante et belle, est la doctrine que les sages nous ont transmise.* Cet homme a rejeté nos anciennes doctrines, et sa démarche est incertaine, il n'y a plus rien de fixe en lui¹. »

II

Ne vous étonnez pas, Messieurs, que j'aie tant insisté pour vous prouver que tout le genre humain, par l'organe de ses plus illustres génies, a proclamé la nécessité de la tradition pour avoir la vérité religieuse. Pour la trouver, ce n'est pas en avant, c'est en arrière qu'il a toujours voulu regarder; plus cette tradition était ancienne, et plus elle lui a paru pure. C'est un fait universel.

A nous maintenant d'en tirer les conséquences.

Est-ce ainsi que nous procédons quand il s'agit des connaissances humaines? Non: c'est tout le contraire que nous faisons.

Quand vous avez besoin d'acheter un livre de sciences, qu'il s'agisse d'histoire, de géographie, de physique, de botanique, ou même de mathématiques, qu'est-ce que vous demandez à votre libraire? Je vous entends d'ici. Vous lui dites: « Donnez-moi ce qu'il y a de plus nouveau, je veux la dernière édition. »

Pourquoi, quand vous voulez vous instruire, ne prenez-vous pas un de ces auteurs des siècles passés dont les statues sont sur toutes les places et les noms dans toutes les mémoires? Eh! c'est parce que vous savez bien qu'ils sont dépassés. Leurs théories, qui parurent si originales, si hardies, si géniales à leurs contemporains, nous font maintenant sourire comme des balbutiements d'enfants.

Que nous sommes loin, par exemple, du système astronomique de Ptolémée qui faisait de la terre le centre du monde et qui consistait en quatorze cercles concentriques dont le dernier était l'empirée ou séjour des bienheureux!

Que nous sommes loin de la botanique de S. Thomas d'Aquin et des savants de son temps qui disaient que le seigle est une espèce de blé qui ne réussit pas parce qu'on le sème dans des terres mauvaises!

Et pour parler de choses plus concrètes, que nous sommes loin de la marmite de Denis Papin, du télégraphe de Chappe, et des ballons à air chaud des frères Montgolfier!

Quand le grand Franklin apprit la nouvelle que les frères Montgolfier avaient réussi à lancer dans les airs leur primitif aérostat, quelqu'un crut pouvoir lui dire: « A quoi cela sert-il? — A quoi sert l'enfant qui vient de naître? » répondit-il.

Nous en avons fait l'expérience dans ces dernières années. Que de chemin parcouru depuis que

les Wright, les Blériot, les Delagrange suscitaient l'enthousiasme en se tenant en l'air l'espace de quelques instants! A présent, biplans et monoplans sillonnent les nues, traversant les mers et franchissant les montagnes. Bientôt ils ne connaîtront plus d'obstacles, et l'homme, plus hardi que l'aigle, ira de prouesse en prouesse!

La science humaine évolue donc, selon le mot de Franklin, à la manière d'un enfant qui vient de naître, et qui renferme en sa débilité impuissante le secret de toutes les espérances. Un homme vient de découvrir un principe nouveau. En tirera-t-il toutes les conséquences? Non, car il n'en aura ni les moyens ni le temps. Mais ceux qui viendront après lui s'empareront de sa découverte et la travailleront. Bien des vies humaines y seront peut-être sacrifiées. Mais qu'importe, pourvu que l'invention progresse! Les imprudences des uns serviront à l'instruction des autres. L'expérience contrôlera à chaque instant les théories. Ainsi on arrivera à la perfection. Et comment y parviendra-t-on? En revenant sans cesse au passé? Non! en s'élançant toujours vers l'avenir!

III

Ce que nous venons de dire montre combien est curieux ce fait que l'humanité, en mal de vérité religieuse, a toujours fait appel aux traditions antiques.

Ce fait n'est pas seulement curieux parce qu'il est unique dans l'histoire de la pensée humaine; il est encore plus important, et voici pourquoi.

Que dites-vous, Messieurs, de tous ces coryphées de la pensée humaine: Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Confucius, vers lesquels leurs concitoyens se tournaient comme vers des oracles, et qui leur disaient avec unanimité: « Vous savez, ce n'est pas la peine de chercher à découvrir la vérité religieuse. Vous ne trouverez rien. Croyez-nous, la seule chance que vous ayez de ne pas vous tromper, c'est d'ajouter foi, sans raisonner, à ce que nous ont transmis les anciens. »

— Mais quoi, devaient répondre les contemporains, est-ce que les anciens n'étaient pas plus ignorants que nous? Et vous nous renvoyez à eux!

— Oui, poursuivaient sans doute les grands génies du passé, ils étaient plus ignorants que nous des choses humaines, histoire, géographie, physique, mathématiques. Mais en fait de vérité religieuse, ils étaient plus forts que nous.

— Comment cela se peut-il? Qu'est-ce qui vous autorise à le croire?

— Deux choses. La première, c'est que l'histoire qui nous a transmis les noms de ceux qui ont fait quelque découverte humaine, ne nous dit pas qui enseigna à croire en Dieu, à le prier, à avoir confiance en lui, comme elle l'eût fait certainement si c'eût été un homme.

— Et la seconde?

— La seconde, c'est que nous avons remarqué que tous les peuples ont le même fonds de vérités

¹ Cité par Aug. Nicolas, *Études sur le Christ.*, t. 1, p. 127.

religieuses. Ce qui diffère, ce sont les légendes et les fables dont ils les ont enveloppées. Ici nous parlons de Zeus ; ailleurs on parle de Jupiter ; ailleurs d'Osiris ; nous en concluons que c'est au cours des siècles que toutes ces variantes se sont produites. Ce sont les hommes qui ont altéré la doctrine, et pour la retrouver intacte, il faut remonter à l'époque où ils n'avaient pas encore pu la défigurer. La vérité religieuse ressemble à un grand fleuve qui ne s'est élargi qu'aux dépens de sa limpidité. Si l'on veut y boire une eau claire, il faut remonter jusqu'à sa source.

— Et cette source, quelle est-elle, puisque ce n'est pas un homme ?

— C'est Dieu lui-même ¹.

C'est ainsi, Messieurs, que Platon, j'imagine, devait philosopher dans les allées de l'Académie, et Cicéron sous les bosquets de Tusculum. La sagesse antique se trouve ici d'accord avec la Bible pour nous dire que Dieu, dès l'origine, a certainement parlé à l'humanité. C'est le premier entretien de Dieu avec nous ; c'est la *révélation primitive*, dont nous verrons dimanche prochain une preuve nouvelle.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

Instruction préliminaire

NÉCESSITÉ DE CONNAÎTRE LA LITURGIE DES DIMANCHES

Exorde. — Ignorance liturgique cause de l'affaiblissement de la foi.

I. — 1^o Attitude des premiers chrétiens et de nos pères pendant les offices : paroissien lu et suivi ; exécution des chants.

2^o Attitude des chrétiens de nos jours : ennui, non participation aux offices, indifférence.

II. — Réagir contre cette attitude : 1^o par la connaissance de la liturgie ; 2^o par la participation active des fidèles aux saints offices ; 3^o par le chant.

Conclusion. — Explication des dimanches de l'année.

Mes frères,

« La foi s'en va, la religion baisse, les pratiques religieuses diminuent, les offices sont abandonnés. » Telle est la plainte souvent répétée de nos jours, telle est la triste et douloureuse constatation que nous, prêtres, sommes obligés de faire. Je vous ai déjà signalé quelques-unes des causes de cet affaiblissement chrétien ; il en est une cepen-

dant que j'ai négligé de vous indiquer, parce que je me réservais de le faire au moment propice ; or, mes frères, je crois opportun de vous la faire connaître aujourd'hui : c'est l'*ignorance liturgique* ¹, c'est-à-dire l'ignorance des rites, des cérémonies et des prières que l'Eglise emploie dans les différents offices, surtout à la messe, selon les différentes époques de l'année.

Ecoutez sur ce point la parole d'un homme autorisé, Mgr Baunard : « On a raison d'attribuer, pour une grande part, le fléchissement de la foi à la diminution de la vie religieuse. Mais on ne réfléchit pas assez que la vie religieuse n'a tant baissé que parce que la *vie liturgique est presque totalement supprimée*. La liturgie est le culte créé par l'Eglise. Tout y a été réglé avec décence, dignité, esprit de foi. C'est trop peu dire : tout y est agencé de façon que le fidèle, au lieu d'être livré à son inspiration privée, chante et prie en union avec le prêtre et toute l'assemblée chrétienne. Or la liturgie s'en va de plus en plus : les vêpres ne comptent plus en beaucoup de lieux, on leur substitue le salut du Saint-Sacrement ; la grand-messe est remplacée par la messe basse ; durant cette messe les fidèles, s'ils ne restent pas inoccupés, usent de livres religieux étrangers à la messe elle-même. La conséquence est que les fidèles, s'ils prient encore dans l'église, y prient seuls, et non en union avec leurs frères et avec le prêtre. Ils prient devant un prêtre qui fait son office, mais il n'y a pas de communion de prières entre le célébrant et les assistants. De la sorte, la religion des fidèles n'est pas soutenue : livrée à elle-même, ou bien elle se développe en dehors de la pensée de l'Eglise, ou bien elle tombe peu à peu. Elle est en effet tombée en beaucoup de catholiques qui ont éprouvé de l'ennui, du dégoût, un sentiment d'inutilité dans les offices qui n'étaient plus liturgiques. Aussi ne saurait-on trop faire d'efforts pour que reflorisce la vie liturgique, pour donner aux offices solennels plus d'éclat, pour y associer les fidèles. »

Or, mes frères, pour réagir contre cette ignorance pernicieuse, pour ranimer en vous le sentiment religieux et susciter la vie liturgique, je voudrais, à partir du premier dimanche de l'Avent, donner chaque dimanche une *explication détaillée des prières, des textes et des cérémonies qui composent la messe dominicale* et que vous pouvez lire dans votre paroissien.

Je suis persuadé que ce commentaire vous sera utile et agréable, car le paroissien ne sera plus pour vous un livre muet et froid dont le contenu vous échappe, mais un livre que vous aimerez et que vous apprécierez parce qu'il vous donnera la lettre, le sens, le symbole des paroles et des cérémonies de l'Eglise ; et pour vous se réalisera ce vieil adage : *Un paroissien bien lu fait les bons paroissiens intimement imbus de l'esprit de N.-S. Jésus-Christ.*

¹ « La doctrine de la tradition implique nécessairement la croyance à une primitive révélation et, comme cette doctrine a été universelle, cette croyance l'a été aussi ; et ainsi rien ne manque à la démonstration de cette vérité, ni la nature des choses étudiées en elles-mêmes, ni l'expérience du fait, ni ce qu'il y a de plus décisif, le témoignage du genre humain qui en a été l'un des acteurs et qui, par la marche qu'il a suivie, nous fait voir l'impulsion qu'il a reçue, et nous fait entendre, pour ainsi dire, de bouche en bouche, la parole même qui lui fut adressée au commencement. » (Nicolas, *op. cit.*, t. I, p. 230).

¹ « Selon moi, l'une des plus grandes causes de l'ignorance religieuse, sinon la plus grande, c'est l'*ignorance liturgique*. » (Paroles de M. Godefroid Kurth, *Croix* du 5 août 1911).

Aujourd'hui je me contenterai de vous exposer d'une façon générale les avantages de l'enseignement liturgique, après vous avoir toutefois montré la manière d'agir actuelle, si blâmable et si répréhensible, qui contraste avec celle de nos ancêtres.

I

Il est douloureux de constater de nos jours l'éloignement du peuple chrétien pour cette liturgie solennelle que les siècles passés ont montrée si féconde.

C'est à cette source, presque uniquement, que se sont alimentées les générations de fidèles, à tous les âges de l'Eglise depuis les temps apostoliques, à tous les degrés de civilisation; tant cette institution du culte public et solennel est en harmonie avec les dispositions intimes de toute âme humaine.

Nos vieux pères avaient un livre cher entre tous : le *Paroissien*; ils en connaissaient l'usage dès l'enfance; les particularités des temps et des fêtes liturgiques leur étaient familières; ils savaient de mémoire les chants les plus ordinaires, et ils attendaient avec impatience les intonations et les modulations plus riches de la grand-messe et des vêpres aux jours de grande fête, hommes et jeunes gens, femmes et enfants s'associaient au chant sacré avec une fierté bien légitime.

C'était merveille de voir comment cette seule assiduité à prendre part aux offices de l'Eglise entretenait et développait les connaissances religieuses. Dans l'espace d'une année, l'histoire et tous les mystères de notre sainte religion étaient passés en revue; on avait relu, dans les épîtres et évangiles des dimanches et fêtes, les plus beaux enseignements des Livres saints, que le prône mettait en pleine lumière et appliquait à la vie de chaque jour.

À l'Eglise, l'exécution des chants par tout le peuple, les cérémonies saintes pieusement célébrées dans le décor du sanctuaire, étaient un délassement très apprécié pour les yeux et les oreilles, en même temps qu'une joie salutaire pour les cœurs. Il y en avait sans doute chez qui le sentiment religieux ne s'épanouissait pas dans l'accomplissement intégral d'une vie vraiment chrétienne. Mais la connaissance plus approfondie de la religion unie à ce sentiment religieux entretenait la ferveur chez un grand nombre, maintenait la plupart dans la fidélité aux devoirs essentiels, préparait le retour final de ceux que le respect humain ou quelque passion avaient retenu loin du Dieu de leur Première Communion.

Aujourd'hui, mes frères, les fidèles n'ont plus le sens et l'habitude des prières liturgiques, l'intelligence et le goût des rites liturgiques. Voyez ce qui se passe : la plupart des hommes qui assistent encore à nos offices y prennent part avec une incompréhensible indifférence; ou bien ils ne prient pas, croisent les bras avec ennui, s'occupent de tout, excepté de Dieu lui-même; alors l'assistance à la messe devient pour eux une formalité des plus

fastidieuses; et ils en arrivent dans la suite à désertier l'Eglise! Et que dire des autres fidèles, des femmes, des enfants, des jeunes filles! Ils prient peut-être! mais quelles prières récitent-ils? C'est le chapelet, ce sont des lectures pieuses, ce sont des prières particulières qui n'ont souvent aucun rapport avec le saint sacrifice de la messe, et qui sont plutôt adressées à des saints plus ou moins en vogue.

En un mot, beaucoup ne savent pas ce qu'ils font à l'Eglise; beaucoup n'ont pas l'intelligence de ce grand acte qui se déroule devant leurs yeux et qui pourtant devrait leur arracher ce cri d'amour et de reconnaissance que poussait S. Paul : « Le Christ m'a aimé et il s'est livré pour moi! » Et ceux qui se contentent de cette assistance purement passive méritent plutôt le reproche du divin Maître : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin! »

Il faut donc réagir contre cette déplorable habitude; mais comment? Voilà ce que je me propose de vous indiquer dans la seconde partie de cette instruction.

II

Pour obtenir le relèvement du sens chrétien et la restauration de la vie religieuse, il est nécessaire de bien connaître la liturgie. J'en ai pour preuve la parole d'un grand chrétien qui est en même temps un grand savant : « De toutes les formes que peut revêtir l'enseignement de la religion, la liturgie est la plus efficace, parce qu'elle est la plus intéressante, la plus dramatique, la plus conforme aux aspirations du cœur et aux besoins de l'intelligence. Restituer à la liturgie toute sa beauté première en la débarrassant des altérations que lui ont fait subir trop souvent la négligence ou l'ineptie des générations passées, rendre aux fidèles l'intelligence et par suite l'amour des mystères qui se célèbrent à l'autel, remettre dans leurs mains le missel qu'ont remplacé tant de livres de dévotion vulgaires et médiocres, les inviter à prendre leurs modestes rôles de collaborateurs du clergé officiant, par exemple au moyen du chant commun, en un mot les faire de nouveau vivre le plus puissamment possible de la vie liturgique de l'Eglise elle-même : c'est là la vraie manière d'enseigner la religion, d'attacher au temple ceux qui le visitent encore, et d'y ramener plus tard ceux qui l'ont déserté. C'est par la beauté de la liturgie que l'âme humaine est amenée à comprendre la vérité de la religion¹. »

Et maintenant, écoutez la parole du chef de l'Eglise, de Pie X qui, lui, a les paroles de vie : « La participation active des fidèles aux saints mystères et à la prière publique et solennelle de l'Eglise est la source première et indispensable du véritable esprit chrétien². »

Que doit être le vrai chrétien? Le vrai chrétien est celui qui participe à la vie du Christ, celui qui

¹ Godefroid Kurth, *loc. cit.*

² *Motu proprio* du 22 novembre 1903.

peut dire avec l'apôtre S. Paul : « *Jésus-Christ est ma vie.* » Si donc, mes frères, le véritable esprit chrétien est la participation aux dispositions de la sainte âme du Sauveur, nous trouverons comme à sa source cet esprit chrétien dans la liturgie catholique qui met les âmes en contact intime et continu avec Jésus. La liturgie fera vivre Jésus dans l'esprit du chrétien en développant sa *foi* par cet ensemble très varié et très expressif de cérémonies et de rites qui traduisent si éloquemment et les droits de Dieu et nos devoirs envers lui. Elle le fera vivre dans son cœur en le détachant de ce qui passe et en élevant ses aspirations vers le ciel par l'*espérance* : à chaque page de nos livres liturgiques, dans chacune des fonctions du culte chrétien, l'espérance est avivée par les soupirs ardents vers la céleste patrie. Enfin elle lui communiquera les ardeurs de la *charité* du Christ pour Dieu et pour des hommes ; pourrait-on chanter les bienfaits de Dieu, se rappeler ses bontés infinies et les merveilles incomparables de l'Incarnation et de la Rédemption sans se sentir animés d'un vif amour envers ce Dieu qui nous a tant aimés ? *Sic nos amantem quis non redamaret ?* Cet amour de Dieu que nous puisons dans la liturgie sera augmenté de l'amour du prochain. Est-ce que la liturgie ne prie pas et ne fait pas prier pour tous ? Elle ne connaît pas l'égoïsme ; est-ce qu'elle ne nous considère pas tous comme les enfants du Père céleste ?

Que l'on revienne donc à l'intelligence et à la pratique assidue de cette sainte liturgie, le peuple chrétien y puisera de nouveau, au contact du Sauveur, le véritable esprit chrétien ; l'union des voix et des cœurs facilitera l'union des âmes et préparera la réalisation de la prière suprême de Jésus à son Père : « Glorifiez votre Fils pour qu'il communique à toute chair la vie éternelle, cette vie qui consiste à vous connaître, vous, le seul vrai Dieu et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. Rendez-les saints dans la vérité ! Je vous prie pour eux et pour tous ceux qui, par leur parole, croiront en moi, afin qu'ils soient unis en nous, comme vous, mon Père et moi. » (Jean, xvii, 1, 2, 3, 17 et 21).

Puisque la liturgie occupe une place si importante dans la vie chrétienne, il faut donc chercher à comprendre d'abord les formules que l'Eglise emploie dans ses offices : elles contiennent en effet tout un enseignement qui dispose à la pratique de la vertu et la favorise. Le progrès moral et religieux des fidèles sera garanti, le jour où les prières, les rites et les chants cesseront d'être pour eux des formules vides de sens et des images sans portée et deviendront ce qu'ils doivent être : un aliment de piété et une source féconde de vie chrétienne. Vous écouterez donc avec attention les explications du texte liturgique, qui vous permettront de vous unir plus intimement au prêtre et de prendre ainsi une part plus effective aux saints mystères.

Vous entrerez encore plus complètement dans

l'esprit de l'Eglise et dans les intentions du Souverain Pontife en participant au *chant* des offices. Remarquez bien, mes frères, que la messe est une prière universelle, une prière de tous et de chacun, et par conséquent, tous, qui que nous soyons, nous devons coopérer à rendre à Dieu un hommage commun et public. Si nous n'avons pas conscience de ce devoir, c'est que nous manquons d'esprit chrétien et catholique, et par là même nous contribuons à diminuer l'amour de Dieu. Mais si au contraire nous avons cet esprit chrétien, nous chercherons tous les moyens propres à faire aimer Dieu et à étendre sa gloire. Or, mes frères, le chant à l'église dans les offices est un de ces moyens. Si vous chantez, vous goûterez mieux les prières liturgiques, vous en serez plus vivement impressionnés : « O Seigneur, disait S. Augustin dans ses *Confessions*, comme j'ai pleuré au chant de vos hymnes et de vos cantiques ! O combien les douces voix de votre Eglise remuaient mon âme vivement émue ! Elles pénétraient dans mes oreilles et en même temps votre vérité entraînait dans mon cœur, d'ardents élans d'amour m'embrasaient, et mes larmes coulaient toutes délicieuses pour moi. »

Oui, mes frères, le chant nous élève, nous met en communion plus intime avec l'Eglise, il agrandit notre âme, et il nous fait prier avec l'Esprit-Saint. Vous savez que l'Esprit-Saint est l'âme dans l'Eglise et dans ses prières. C'est lui qui inspirait ou qui assistait les psalmistes, les prophètes et les saints pour composer les oraisons et les chants dont l'Eglise fit sa liturgie. C'est donc l'Esprit-Saint qui prie lui-même pour nous, au milieu de nous, par la liturgie. Et c'est pourquoi la liturgie fut toujours une si puissante école de vie intérieure et de haute contemplation, elle nous livre corps et âme à l'Esprit de Dieu ; suprêmes résultats de cette règle bien simple : unir sa voix et son âme aux chants de l'Eglise ¹.

Pour terminer cette instruction, je voudrais vous dire le motif qui me fait entreprendre cette année l'explication des prières de la messe dominicale.

Vous savez que le pape Pie X glorieusement régnant a promulgué au commencement de l'année la bulle *Divino afflatu*, qui apporte une transformation complète dans le bréviaire et rend aux dimanches la place qui leur avait été prise par le Propre des Saints qui, depuis ces derniers siècles, avait été agrandi considérablement. L'office du dimanche, très souvent réduit à une simple commémoration, à une lecture de l'Evangile, va repaître, en toute son ampleur, avec ses formules vénérables et ses riches mélodies. Désormais seront célébrés l'office et la messe du dimanche beaucoup plus souvent, puisque seules les fêtes doubles de 1^{re} classe et celles de Notre-

¹ P. Schwalm, O. P., *Aux sources de l'activité intégrale.*

Seigneur auront la préférence sur le dimanche. Il vous sera donc plus facile de suivre dans votre paroissien cet office et cette messe. Vous viendrez à la messe, aux vêpres, avec un paroissien complet pour prier avec le prêtre. Ce sera un moyen très efficace de trouver les offices courts et intéressants, d'éviter les manquements de respect dans le lieu saint, d'acquiescer une piété solide. Prendre part à la liturgie, c'est l'acte humain le plus grand, le plus noble, le plus sublime. Ce n'est pas seulement être en contact avec Dieu, lui rendre nos hommages, c'est opérer avec lui, l'aider à son œuvre rédemptrice et salutaire dans nos âmes ! C'est se préparer à jouir de ce bonheur éternel que les élus chantent dans le ciel. Ainsi soit-il.

I

1^{er} DIMANCHE DE L'AVEÏT

Mes frères,

Bossuet écrivait aux curés, aux vicaires et catéchistes de son diocèse ces paroles qui me serviront d'exorde pour le sujet qui nous occupe : « Vous n'ignorez pas qu'une des principales fins que l'Eglise se propose dans l'institution des fêtes, c'est *l'instruction des fidèles* ; c'est une vérité que vous devez très souvent inculquer et répéter à vos paroissiens dans vos prêches, dans vos sermons, dans vos catéchismes.

« Vous leur devez faire entendre que l'année chrétienne, aussi bien que l'année ordinaire, est comme distribuée en ses saisons et que les solennités sont répandues en divers temps, afin de *nous instruire* par ce moyen de ce que Dieu a daigné faire pour notre salut, et de ce qu'il y a de *plus nécessaire* pour y parvenir. En effet, si les chrétiens prenaient bien seulement l'esprit des fêtes, ils n'ignoreraient rien de ce qu'ils doivent savoir, puisqu'il trouveraient dans ces fêtes tous les bons enseignements, et ensemble tous les bons exemples ¹. »

Aussi bien le grand évêque ne faisait que recommander ce que beaucoup avant lui avaient déjà prescrit, je veux dire l'explication des prières, des rites de nos offices liturgiques.

Je vous ai montré dans l'instruction précédente les avantages de cette étude liturgique ; je commence donc aujourd'hui l'explication des prières de ce dimanche telles que vous pouvez les lire dans votre paroissien.

I

Un mot d'abord sur le caractère général de ce temps de l'Avent.

L'Avent est le temps qui précède la fête de Noël et prépare les fidèles à célébrer la venue de N.-S. Jésus-Christ. Le mot *Avent* signifie *avènement*. C'est donc le mystère de l'avènement de J.-C. que l'Eglise propose à notre méditation.

Mais cet avènement du Christ est triple : J.-C. vient dans sa chair, au jour de l'Incarnation ; dans les âmes, au jour de leur sanctification ; dans sa gloire, au jour du jugement ; et dès lors l'Avent se trouve être le mémorial du passé, la prière du présent, la prophétie de l'avenir.

Le premier avènement, l'Eglise le rappelle à notre esprit en nous redisant les soupirs ardents de l'ancien peuple, les désirs embrasés des patriarches, et les appels inspirés des prophètes.

Mais ces appels ne sont pas une pure commémoration des désirs du peuple juif. L'Eglise veut que chacun de ses enfants bénéficie de l'avènement du Christ. Oui, mes frères, nous devons revivre avec les prophètes ces temps où l'on criait vers Dieu afin qu'il ouvrit les cieux et fit descendre sur la terre le Sauveur attendu, pour briser le joug de notre captivité, et répandre la joie dans nos cœurs. Aussi avec quelle instance, vous le verrez, l'Eglise prie Dieu de préparer lui-même à son Fils unique les voies dans nos cœurs purifiés, d'employer toute sa puissance pour nous arracher aux périls qui nous menacent et nous délivrer du péché, de dissiper enfin les ténèbres de nos esprits par la grâce de sa visite !

Mais il est des âmes qui resteront réfractaires à cet appel de Dieu, qui fermeront les yeux à cette lumière. Le Seigneur viendra donc encore une fois pour punir ces âmes à cette heure terrible du jugement dernier. Ce sera le troisième et dernier avènement, mais combien terrible ! C'est pourquoi dans la liturgie de l'Avent se multiplient les passages des Ecritures capables de jeter une crainte salutaire dans l'âme de ceux qui ont tout à craindre de ce jour de colère, jour de larmes et d'épouvante où tout genou se courbera et toute langue confessa le Christ vainqueur.

Le temps de l'Avent est donc empreint d'une certaine tristesse. Voilà pourquoi l'Eglise revêt les ornements de couleur violette. Autrefois en plusieurs endroits on employait la couleur noire. L'Eglise fait même quitter au diacre et au sous-diacre la dalmatique et la tunique. « Ce deuil de l'Eglise marque avec quelle vérité elle s'unit aux vrais Israélites qui attendaient le Messie sous la cendre et le cilice, et pleuraient la gloire de Sion éclipsee... Il signifie encore les œuvres de pénitence par lesquelles elle se prépare au second avènement qui a lieu dans les cœurs. Enfin il exprime la désolation de cette veuve attendant l'Epoux qui tarde à paraître ¹. »

Cette tristesse de l'Eglise se manifeste encore dans la suppression de certaines prières. Aux messes du temps, le *Gloria in excelsis* est suspendu. La gloire souveraine que la naissance temporelle du Fils doit procurer à Dieu le Père, la paix que cette naissance doit apporter aux hommes de bonne volonté sont censées encore attendues et non déjà arrivées. C'est aussi « afin qu'on le chante dans la nuit de Noël avec plus de dévotion

¹ Préface du Catéchisme des fêtes.

¹ Dom Guéranger, *L'Avent*, p. 14.

et d'avidité, pour marquer que cette hymne fut chantée pour la première fois par les anges dans la nuit de Noël ¹. »

L'Eglise supprime également l'*Itē Missa est*, qu'elle remplace par cette invitation à ne pas interrompre nos prières : *Benedicamus Domino*.

Toutefois cette tristesse est tempérée par un certain sentiment de joie. Ne convient-il pas de se réjouir à la pensée de Celui qui doit venir, et qui doit apporter la vie, la vraie vie qui n'a pas de fin, la vie de bonheur qui s'épanouira pendant l'éternité ? Aussi le joyeux *Alleluia* est chanté à la messe, et entre dans la composition de plusieurs antennes propres à ce temps ².

Ces considérations rapides vous font déjà comprendre le sens des prières que l'Eglise nous fait réciter pendant le saint temps de l'Avent.

II

Le premier dimanche de l'Avent est un dimanche privilégié, c'est-à-dire qu'il l'emporte sur toute fête quelle qu'elle soit, et doit toujours être célébré. Par sa liturgie, il nous invite à nous préparer à l'avènement du Sauveur au dernier jour.

1. L'*Introït* est composé des versets 2, 3 et 4 du psaume xxiv, de ce psaume qui implore le pardon et la protection divine :

Vers toi, mon Dieu (Jéhovah), j'élève mon âme.
Mon Dieu, en toi je me confie ; que je n'aie pas de
[confusion].
Que mes ennemis ne se réjouissent pas à mon sujet.
Non, aucun de ceux qui espèrent en toi ne sera con-
Seigneur, fais-moi connaître tes voies, [fondu].
Enseigne-moi tes sentiers.

Pourquoi, mes frères, l'Eglise met-elle ces paroles sur nos lèvres ? Elle veut exciter notre confiance en ce Dieu qui à la fin du monde doit juger les vivants et les morts ; elle veut relever notre courage qui peut-être serait abattu à la pensée de ce jour terrible, *dies magna et amara valde*. Notre prière doit donc être ardente et confiante : ardente, nous parlons à Dieu ; confiante : Dieu que nous invoquons est tout-puissant ; d'un mot, il peut terrasser nos ennemis, et les réduire en poussière. Des ennemis nombreux nous menacent : ennemis du dehors, ennemis du dedans ; occasions, tentations, mauvaises inclinations, que sais-je ? Ils sont si nombreux les dangers auxquels notre salut est exposé. Nous avons donc besoin que Dieu nous éclaire, nous dirige, nous montre nos voies, afin que nous ne suivions pas celles de nos fantaisies et de nos caprices, qui nous conduiraient à la honte et à la confusion. « O mon Dieu, faites-moi connaître vos voies, vos desseins sur moi ! » Aimons, mes frères, à répéter cette prière que l'Eglise a si bien placée au commencement de l'année liturgique, et qu'elle soit pour ainsi dire le mot d'ordre de notre vie. *Suivre la*

voie de Dieu : par elle nous arriverons à Jésus-Christ, la lumière éternelle.

2. La *collecte* ou l'*oraison* qui suit continue la demande esquissée dans l'*Introït*. Elle s'adresse à N.-S. en lui disant : « *Nous vous en prions, Seigneur, réveillez votre puissance, et venez, afin que nous méritions d'échapper aux périls imminents de nos péchés, parce que vous serez notre protecteur, et d'être sauvés, parce que vous serez notre libérateur.* »

Remarquons d'abord que cette oraison et celles des dimanches de l'Avent s'adressent à Notre-Seigneur, et non pas, comme les autres, à Dieu le Père. Pourquoi cette particularité ? Parce que la liturgie tient à fixer les regards des fidèles sur Celui à qui est échue la mission grandiose d'opérer le retour sublime de l'homme à Dieu. Elle y parvient en excitant tour à tour, dans une discrète proportion, le double sentiment de la confiance et du repentir. Aussi le cri de ses enfants en détresse va-t-il directement à Celui qui les soulagera, c'est-à-dire au Christ Jésus, promis, attendu, préparé pendant l'Ancien Testament, que résume rapidement l'Avent. N'est-il pas naturel et constant que dans les périls, l'homme se porte d'instinct vers le libérateur ?

L'oraison du premier dimanche précise admirablement cette attitude fondamentale de l'âme chrétienne préoccupée de voir apparaître son Sauveur.

L'Eglise fait appel à la puissance du Christ pour un double but : la délivrance des périls, et l'affermissement dans la vie de la grâce. — L'âme en effet est entourée de périls incessants et continuels, semés sur sa route, qui tendent à l'éloigner de Dieu. Il faut une puissance à opposer à cette autre puissance qu'est le péché. Dieu seul peut être cette force. — Mais il ne suffit pas que l'âme soit délivrée des dangers, il faut qu'elle vive et s'épanouisse sous l'action de la grâce jusqu'au jour du salut. Le Sauveur est la source et le principe unique et universel de la grâce : *te liberante*, il la continuera à l'âme qu'il a tirée de l'état de mort causé par le péché ; il la fera parvenir à la béatitude qui couronne l'œuvre du salut, *te liberante salvari*.

O mon Dieu, écarter de notre cœur tout ce qui tend à le souiller encore ; affranchissez-le de tout lien nuisible à son action surnaturelle ; faites descendre sur nous la rosée de votre grâce afin que nous soyons transformés en vous. Voilà ce que nous demandons dans l'oraison.

3. Mais si nous voulons être exaucés, il faut que nous le méritions, que nous fassions nos efforts et employons nos facultés pour éviter le péché et pour expier le péché commis ; en un mot, il faut que nous y apportions certains actes de notre volonté. L'apôtre S. Paul nous l'indique dans l'*épître* qui suit et qui est comme le programme de la vie chrétienne. Elle est formée des versets 11 à 14 du chapitre xiii de son épître aux Romains ; vous l'avez lue dans votre paroissien.

Ce texte de l'apôtre est aussi une exhortation

¹ Durand, *Rational des divins offices*, liv. VI, ch. ii.

² Jusqu'au xiii^e siècle, l'Avent garda à Rome son caractère de sainte allégresse. Ainsi le *Gloria in excelsis* était récité à la messe.

pressante à la vigilance. Le Souverain Juge viendra comme un voleur, il faut donc que nous soyons prêts pour le grand avènement. Prêts à répondre à l'appel de Dieu par une vie active, généreuse, de luttés et d'efforts, et non point par une vie molle, indolente, qui ne recherche que les plaisirs et les satisfactions des sens. Il ne suffit pas de dire : « Je ne veux pas ou je ne veux plus commettre le péché. » Ce qu'il faut, c'est la contrainte, l'abnégation, la mortification, le courage de s'enchaîner soi-même, de se faire violence. Il faut imiter Notre-Seigneur, se modeler sur lui, en vous revêtant de ses sentiments, en entrant dans ses vues, de telle sorte qu'extérieurement et intérieurement vous portiez en vous son image. C'est la lecture de ce passage qui détermina S. Augustin à se convertir. « Ces lignes achevées, nous dit-il, il se répandit dans mon cœur une sécurité qui dissipa les ténèbres de mon incertitude. » S'il en est parmi vous qui aient imité S. Augustin dans l'attachement aux créatures et l'éloignement de Dieu, qu'ils l'imitent dans sa conversion en réfléchissant à ces graves paroles de l'apôtre.

4. Le *Graduel* et l'*Alleluia* sont comme le lien qui unit l'Épître à l'Évangile. Si nous sommes revêtus de J.-C., si nous sommes unis à lui, nous ne serons pas confondus, car Dieu est bon, rempli de miséricorde. Avant de lire ce passage terrible du jugement dernier, il est nécessaire de faire appel à la miséricorde de Celui qui est notre Sauveur. Voilà pourquoi l'Eglise nous fait dire : « Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde, et donnez-nous votre force salutaire. *Alleluia*. »

5. L'*Évangile*, emprunté à S. Luc, nous annonce le jugement dernier. Pourquoi la liturgie place-t-elle cet Évangile au commencement de l'année ?

On trouvera peut-être étrange qu'au temps de la préparation de la venue du Sauveur l'Eglise ne semble vouloir exciter dans le cœur de ses enfants que la crainte et la terreur. Ah ! c'est que l'Eglise est une mère sage et prudente. Elle sait que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse ; elle sait aussi que cette crainte est nécessaire pour introduire son amour dans les âmes : « Sans crainte, dit S. Augustin, vous n'avez pas de quoi faire entrer la charité, comme sans aiguille vous n'avez pas de quoi faire entrer le fil. » Pour nous préserver de toute présomption que les faveurs apportées par Notre-Seigneur auraient pu faire naître, pour nous inspirer une sainte terreur, il était donc convenable que l'Eglise nous montrât le spectacle des justices qui se déploieront au dernier jour.

Souvent je vous ai donné l'explication de cet évangile ; je n'y reviendrai pas aujourd'hui. Je me contenterai de fixer votre attention sur ces paroles : « *Levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra*. Levez la tête, car votre rédemption approche. » Qu'il est plein de sens, ce mot sur l'avènement du Sauveur dans la grâce ! Ne soyez point de ces chrétiens qui tien-

nent leur regards rivés aux choses de la terre, de ces chrétiens qui ne veulent pas voir leur salut, leur bonheur là où il est. Ils le cherchent dans les plaisirs, dans les honneurs, dans les biens matériels. Mais levez donc les yeux, voyez le ciel qui doit attirer vos regards ! C'est là que vous trouverez le bonheur, le vrai bonheur. Si vous ne levez pas les yeux vers Celui qui vient vous sauver, vous racheter, comment pourrez-vous soutenir son regard au jour de votre jugement ? Ne vous attachez donc point à ce monde qui passe, à ces biens, à ces vanités qui passent, mais attachez-vous à la parole de Dieu qui demeure éternellement, qui assure une immortalité de bonheur.

6. A l'*offertoire* nous répétons la prière déjà exprimée dans l'*Introït*. Admirez ici, mes frères, la délicatesse de l'Eglise ; elle sait que le récit du jugement dernier nous a impressionnés, mais elle veut nous inspirer la confiance en Dieu et nous dire que si nous accomplissons notre devoir, nous n'aurons pas à craindre Dieu au jour du jugement ; si nous ne rougissons pas de Dieu ici-bas, il ne rougira pas de nous au ciel ; il sera pour nous un juge doux et miséricordieux.

7. Pour arriver au ciel, il faut être pur, et cette pureté nous la sollicitons dans la *Secrète*, de Celui qui est la source et le principe de toute sainteté : « Seigneur, que ces saints mystères nous sanctifient par leur puissante vertu et nous fassent parvenir plus purs à leur principe. »

8. La *Communión*, empruntée au verset 13 du psaume LXXXIV, fait allusion à la venue de J.-C. : « Le Seigneur répandra sa bénédiction et notre terre donnera son fruit. » Prononçons ces paroles avec un sentiment de foi profonde et un désir ardent, inlassable, de Celui qui doit venir pour nous apporter le salut et la paix.

9. Enfin dans la *Postcommunión* nous demandons instamment à Dieu la grâce de nous préparer à la grande fête de Noël, mais aussi et surtout au dernier avènement du Sauveur ; célébrons donc dignement le saint temps de l'Avent. La *miséricorde* que nous sollicitons, c'est N.-S. J.-C. venu à nous en ce premier jour de l'Avent, dans son Eucharistie, afin de préparer chacune de nos âmes au grand jour de son apparition prochaine. Remarquez, mes frères, ce nom de *miséricorde* décerné à la sainte Eucharistie : c'est le nom le plus beau, le plus profond, le plus entier. N'est-ce pas l'Eucharistie qui dans l'économie générale de notre réparation et de notre relèvement, apparaît comme l'instrument vivifiant de la miséricorde éternelle de Dieu qui vient sauver nos âmes ?

J'ai terminé l'explication des prières liturgiques de la messe. Puissent ces explications vous déterminer à entrer pleinement dans l'esprit de ce saint temps en vous préparant de votre mieux à la venue du Sauveur ! Car si vous ne le recevez pas dans votre âme, il viendra contre vous et pour votre condamnation. S'il ne naît pas spiri-

tuellement en vous; vous perdrez le fruit de son premier avènement, et il viendra au dernier jour, non pour vous couronner, mais pour punir votre ingratitude. Que cette idée vous fasse réfléchir ! Combien d'Avents n'avez-vous pas déjà perdus ? Tant d'indifférence pour la miséricorde, provoque la vengeance. Que votre ferveur, pendant cet Avent, expie vos négligences passées et répare tant de pertes ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE

I

PRIER, AGIR, SOUFFRIR

In lege Domini voluntas ejus.
La loi de Dieu a été toute sa volonté. (Ps., I, 2).

Lorsque nous lisons la vie des saints, nous nous apercevons bien vite qu'il y a entre eux un trait commun qui nous les fait associer dans une même admiration et une même louange. C'est que, à quelque époque et dans quelque milieu que nous les prenions, ils ont su faire trois choses qui nous révèlent au plus haut point l'esprit de l'Evangile dont ils étaient animés. Ils ont su *prier*, ils ont su *agir*, ils ont su *souffrir*.

Eh bien ! aujourd'hui que vous êtes assemblées en l'honneur de sainte Catherine et que vous tenez à ce qu'elle soit glorifiée devant vous, je vais essayer de vous montrer en elle ces trois choses merveilleuses, et je vous dirai qu'elle a *prié* de toute son âme, qu'elle a *travaillé* de toutes ses forces à la gloire de Jésus-Christ, et qu'enfin elle a *enduré le martyre* avec une patience, avec un courage héroïque.

I

Sainte Catherine a *prié*, mais elle a *prié* comme N.-S. le veut, avec une foi vive, avec une confiance inébranlable, avec une charité parfaite.

De bonne heure, elle fut instruite des saintes vérités de notre religion ; de bonne heure, elle connut le vrai Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit ; de bonne heure, ayant appris l'Oraison dominicale, rien ne lui était doux comme de s'adresser à lui ; et alors que le monde presque tout entier adorait des idoles et que l'encens fumait, dans les temples, devant les images du démon, avec quelle foi ne disait-elle pas, à genoux, les mains jointes, le regard fixé en haut : « Notre Père qui êtes aux cieux !... »

Ah ! elle sentait bien que c'est à Dieu lui-même qu'elle parlait, et que sa prière, en montant vers lui, attirerait chaque jour davantage sur elle ses bénédictions et ses grâces.

Sainte Catherine a *prié* avec une confiance inébranlable, et je vais vous dire pourquoi. C'est qu'elle s'était donnée à J.-C. Elle l'avait contemplé dans sa pauvre crèche, entre les bras de Marie ; dans sa vie publique, parmi les foules qu'il évan-

gélisait, et que ses vertus, ses miracles transportaient d'enthousiasme. Elle l'avait contemplé surtout sur sa croix, à cette heure de suprême amour où il rachetait le monde dans son sang répandu, et elle lui avait dit : « Seigneur, si je ne suis pas trop indigne de vous, si je puis vous plaire, eh bien ! prenez-moi pour votre épouse. »

Et, vous le savez bien, J.-C. avait agréé sa demande. Il lui avait passé au doigt l'anneau des fiançailles. Et dès lors, comment voulez-vous que, pure et sainte comme elle l'était, elle ne fût pas assurée de posséder le cœur du Christ qu'elle nommait avec tant de joie l'époux de son âme ?

Salomon n'était qu'un homme, mais Bethsabée voyait en lui son fils ; et quand elle se présentait devant lui, en suppliante, elle ne doutait pas qu'il ne lui accordât ce qu'elle venait lui demander.

Sainte Catherine a *prié* avec plus de confiance encore. Car elle était la fiancée du Christ et elle savait bien que ce titre, le plus beau qui puisse honorer une créature, lui promettait à l'avance les faveurs divines.

Sainte Catherine a *prié* avec une charité parfaite. Sans doute c'est à elle-même qu'elle pensait souvent, afin qu'elle pût grandir encore en vertu, en sainteté, et qu'elle fleurît, qu'elle s'épanouît ici-bas, comme un lis éclatant de pureté. Mais elle a surtout *prié* en songeant à la gloire de Dieu, pour qu'elle rayonnât davantage dans le monde. Et la gloire de Dieu, sa gloire extérieure, celle qui est faite des adorations, des louanges des hommes, consiste dans la sanctification et le salut des âmes.

Aussi ce que sainte Catherine demandait de préférence, c'était de faire, d'opérer des conversions dans sa famille, autour d'elle, dans la ville d'Alexandrie et plus loin encore. De là des prières enflammées, des accents brûlants qui jaillissaient de son âme et qui s'en allaient sans cesse toucher, émouvoir le cœur de Dieu, et lui arracher des grâces qui se manifestèrent dans les magnifiques conquêtes qu'elle fit et que je vais rappeler.

II

Etre saint, pratiquer les vertus chrétiennes, c'est déjà le moyen de plaire à Dieu. Mais il y a quelque chose, d'une certaine façon, qui lui plaît davantage : c'est de *travailler* au bien, au salut des autres, c'est de faire autour de soi des chrétiens, c'est de donner la foi aux ignorants, c'est de convertir les pécheurs et de leur ouvrir le ciel.

Eh bien ! voilà l'œuvre sublime entre toutes à laquelle s'est dévouée sainte Catherine.

Voyez le soleil : il ne garde pas pour lui ses rayons, il les répand sur la terre ; il ne garde pas pour lui sa lumière, sa chaleur bienfaisante, il donne tout cela avec une générosité inépuisable. Ainsi sainte Catherine : par l'ardeur de son zèle, elle s'est élevée jusque sur les plus hauts sommets de l'apostolat.

Son cœur était déchiré de ce que, dans la ville

d'Alexandrie, J.-C. fût si peu connu, si peu servi, si peu aimé. Alors qu'est-ce qu'elle fait ?

Mais elle fait ce que les apôtres faisaient. J.-C. leur avait dit : « Allez, prêchez l'Evangile à toute créature, et jusqu'aux extrémités du monde. » Sainte Catherine prêche aussi l'Evangile, elle montre aux païens qu'ils se trompent en adorant des idoles qui ne sont autre chose que le démon ; elle leur montre que toute leur religion est fausse, que leur culte et leurs pratiques sont abominables. Elle les presse de servir le vrai Dieu, le grand Dieu qui a fait le ciel et la terre, et dont le Fils unique est venu parmi les hommes, et est mort sur la croix pour les racheter.

Et sainte Catherine prêche, sans se lasser. Elle est à la fleur de l'âge ; ses compagnes, ses amies, vont aux fêtes, aux amusements du monde. Pour elle, sa joie, son bonheur, sa vie, c'est de parler de J.-C., c'est de le faire connaître et aimer. Que lui importent les vanités, les plaisirs d'ici-bas ? Elle se dit, elle se répète à elle-même cette parole de l'apôtre S. Paul : « Malheur à moi si je ne répands pas la bonne nouvelle de l'Evangile !... »

Et sainte Catherine prêche sans qu'aucune crainte ne l'arrête. Les apôtres, après la Pentecôte, furent cités à comparaître devant le Sanhédrin, à Jérusalem ; on leur faisait un crime de publier la divinité de Jésus-Christ. Mais eux, avec une grande force d'âme, répondirent : « Nous ne pouvons pas ne pas parler : *non possumus non loqui*. Frappez-nous, emprisonnez-nous, nous parlerons toujours. »

On inquiète sainte Catherine, on la menace ; tout à l'heure, on la jettera en prison. Mais elle n'en continue pas moins son apostolat, et en annonçant Jésus-Christ, elle déclare hardiment qu'il n'y a de salut qu'en lui.

Aussi, quels succès merveilleux ! L'empereur a réuni des philosophes, des hommes réputés pour leur science consommée, pour confondre sainte Catherine et la réduire au silence. Allons donc ! Elle prend l'offensive, elle s'adresse aux sages, aux savants qu'on a assemblés, et elle est si persuasive, il y a tant d'éloquence sur ses lèvres qu'elle les amène tous à croire en Jésus-Christ et à l'adorer comme le Fils de Dieu...

Sainte Catherine est chargée de liens et enfermée dans un cachot ; mais là encore, elle prêche, elle s'adresse aux soldats qui la gardent, aux juges qui l'interrogent, à tous ceux qui la visitent, et elle est assez heureuse pour conquérir à J.-C. de nouvelles âmes et faire de nouveaux chrétiens.

N'est-il pas beau, n'est-il pas merveilleux de voir une jeune fille consacrer ainsi tout ce qu'elle a de talent, de savoir, de forces, et je dirai aussi de fortune à faire connaître J.-C. ? Et l'on eût dû, dans Alexandrie, avoir pour elle un respect, une admiration sans bornes. Sainte Catherine était la pureté même, elle gardait avec un soin jaloux son cœur vierge de toute affection humaine. Sainte Catherine était bonne, compatissante, généreuse ;

elle distribuait aux pauvres des aumônes abondantes. Et avec cela, un esprit élevé, des connaissances étendues, un savoir qui se portait sur toutes les questions les plus difficiles, les plus ardues de son temps. O l'admirable et sainte jeune fille ! On eût dû l'entourer d'hommages ; on eût dû, si je puis ainsi dire, comme on l'a fait pour bien des saints, baiser la trace de ses pas.

III

Eh bien ! non, voici pour elle l'heure de *souffrir*.

Furieux d'avoir échoué dans ses projets, l'empereur la fait saisir et traîner à son tribunal.

Il est dit dans nos saints livres que les apôtres étaient dans la joie quand on les maltraitait à cause de J.-C. : *ibant gaudentes quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati*. (Act., v, 41). Sainte Catherine est toute joyeuse, elle tressaille d'allégresse d'être appelée à souffrir avec J.-C. et pour lui.

L'empereur s'était dit sans doute qu'il viendrait aisément à bout d'une jeune fille, et qu'à sa première menace elle aurait peur et se conformerait à sa volonté. Mais non ! Sainte Catherine est inébranlable ; elle discute avec l'empereur et celui-ci est bientôt réduit au silence.

Que lui reste-t-il à faire, après l'avoir entendue ? Ah ! ce qui l'honorerait, ce qui le grandirait aux yeux de ses sujets, aux yeux de l'histoire, ce serait de reconnaître la vérité qui parle, qui éclate, avec tant de vigueur, sur les lèvres ardentes de la jeune chrétienne. L'orgueil, la colère l'emportent, et il se propose de réduire sainte Catherine par toutes sortes de tourments, par les supplices les plus raffinés, les plus cruels.

Il la fait jeter dans une prison obscure où on ne lui sert que des aliments grossiers, où elle souffre du froid et de la faim, où son corps délicat n'a pour se reposer que la pierre humide et nue. Mais elle en est tout heureuse, et des anges viennent l'illuminer et la réchauffer des rayons du ciel.

Il fait construire pour elle un instrument de torture effroyable : c'est une roue avec des lames acérées, des pointes aiguës qui doivent la déchirer et la mettre en pièces. Comment aura-t-elle le courage de supporter seulement la vue d'un pareil instrument de supplice ? Ne va-t-elle pas fléchir et demander grâce ? Certes non ! elle est au contraire toute prête à se laisser broyer ; et devant la foule qui l'entoure, sans hésiter un instant elle s'avance et s'abandonne au bourreau. Mais un miracle brise la roue meurtrière, et sainte Catherine est de nouveau jetée en prison.

Vous le pensez bien, un pareil courage, une pareille intrépidité, tant de grâces et de vertus, tant d'innocence et de pureté, avaient fait sur la foule une profonde impression et les conversions étaient nombreuses.

Aussi l'empereur résolut-il d'en finir. Il commande au bourreau d'aiguiser son glaive et de

frapper sans pitié, de décapiter la vierge que tout Alexandrie admire et vénère.

Et sainte Catherine est conduite au supplice. Mais à ce moment suprême où elle va périr d'une mort cruelle, savez-vous bien ce qu'elle fait ? Elle fait ce qu'ont fait tous les martyrs, tous ceux qui ont été immolés, massacrés, en haine de Dieu, et qui chantaient des hymnes d'action de grâces en s'en allant au supplice. Elle remercie, elle bénit Dieu de l'honneur qui lui échoit ; elle prie pour sa chère cité d'Alexandrie, elle prie pour les chrétiens qui y vivent et qui sont exposés aux mêmes périls qu'elle, elle prie pour les juges qui l'ont condamnée, elle prie pour le bourreau même qui va la frapper... Et puis, elle s'agenouille ; c'est dans l'attitude de l'adoration et de la prière qu'elle veut mourir. Elle élève un instant les yeux vers le ciel, et tout aussitôt elle incline la tête, et d'elle-même se livre à la mort.

Ah ! comment frapper l'innocente enfant ? Comment la toucher du glaive et verser un sang aussi noble, aussi généreux, aussi pur ? J'imagine que le bourreau, s'il lui restait encore quelque chose d'humain, dut frissonner en présence d'une aussi infâme besogne. Il se résigna cependant au forfait qui lui était commandé ; il leva son épée, et la tête de sainte Catherine tomba et son sang rougit le sol.

C'est alors que les anges descendirent du ciel : ils s'approchèrent avec respect de sa dépouille mortelle, et prenant son corps tout empourpré de sang, ils l'emportèrent à travers l'espace, dans un vol rapide, pour l'ensevelir sur les sommets glorieux du Sinaï. Et rien n'est beau, gracieux, émouvant comme les tableaux où les peintres de génie ont mis tout leur cœur, toute leur foi, à reproduire la scène que je viens de dire : cet ensevelissement miraculeux de sainte Catherine.

Ai-je besoin de vous en dire davantage ? Est-ce que je ne vous ai pas tracé, dans une certaine mesure, les devoirs que vous avez à remplir aujourd'hui ?

Devoir de prière. On prie de moins en moins, même dans les familles encore chrétiennes. Combien de jeunes filles se sont déshabituées de la prière ! Elles ont le cœur sec et les lèvres muettes en présence de Dieu, tandis qu'elles se prodiguent dans le monde et qu'elles s'enivrent de ses fêtes. Ah ! pour vous, non seulement priez plus souvent, mais priez mieux, avec le désir de devenir meilleurs, de donner le bon exemple autour de vous et d'attirer la grâce de Dieu sur vos familles, sur toutes les personnes auxquelles vous vous intéressez.

Devoir de l'action et du zèle. On a dit qu'en France il y avait comme deux Frances : la France qui est chrétienne et celle qui ne l'est pas. Soyez de la France qui croit en Dieu, et qui le sert, et pour cela soyez actives.

L'Eglise compare sainte Cécile à une abeille

ingénieuse, industrieuse, laborieuse, *apis argumentosa*. J'aime cette image et cette comparaison. L'abeille s'en va butiner dans le calice des fleurs, et elle y puise le suc parfumé dont elle fait des rayons de miel. C'est pourquoi, vous aussi, vous devez être actives, pleines de zèle pour le bien, dévouées à toutes les œuvres qui sont de votre âge ; et tout en travaillant pour votre avenir, tout en étant la joie et l'honneur de vos parents, vous travaillerez aussi pour Dieu et pour sa gloire.

Enfin, *devoir de souffrance*, ou, si vous voulez, de renoncement, de mortification.

Voyez-vous : il y a des fêtes, des amusements auxquels une jeune fille chrétienne doit renoncer ; il y a des mortifications qu'elle doit s'imposer. Il n'y a pas de vertu sans cela. J.-C. a dit : « Que celui qui veut venir après moi se renonce et qu'il porte sa croix, *qui vult venire post me abneget semetipsum et tolla crucem suam*. » Il n'a pas dit cela seulement pour l'âge mûr, pour la vieillesse : il l'a dit pour tous les âges. Il l'a dit aussi pour vous ; et si la fatigue, la souffrance se présente à vous, sous quelque forme que ce soit, ne vous plaignez pas, mais remerciez-le de ce qu'ayant tant souffert pour vous, il vous permet de souffrir un peu pour lui.

Prière, action, souffrance : voilà les trois mots qui résument la vie de tous les saints. Qu'ils résument aussi la vôtre ; et, comme sainte Catherine, les anges un jour, à votre heure dernière, viendront vous prendre pour vous conduire plus haut que le Sinaï, jusqu'au ciel. Ainsi soit-il !

POUR LA FÊTE DE SAINTE CÉCILE

ALLOCUTION A UNE CHORALE

Mes frères,

Dans l'office de sainte Cécile, il est mentionné un fait merveilleux où l'on trouve des ressemblances frappantes avec la solennité qui nous réunit aujourd'hui.

La jeune patricienne, noble par son origine qui la fait descendre des plus illustres familles de Rome, noble par son baptême qui a fait d'elle l'enfant de Dieu et la sœur du Christ, noble enfin par les sentiments purs et élevés de son âme, a converti Valérien, son fiancé, et Tiburce, frère de Valérien. Almachius, préfet de Rome et agent de Marc-Aurèle, a fait périr les deux nouveaux convertis, et décrété que Cécile mourrait dans sa propre maison, emprisonnée dans une salle de bains et étouffée par le feu de vapeurs brûlantes. Celle-ci s'attend à subir d'un instant à l'autre le martyre. Sa prière s'élève vers Dieu, continue, fervente. Tout à coup elle sent sous ses doigts un clavier que lui offrent deux de ces anges dont la présence sensible lui était coutumière. Alors elle se met à chanter sa prière en s'accompagnant du céleste instrument : « Seigneur, dit-elle, faites que

mon âme et mon corps demeurent toujours purs, afin que je ne sois pas confondue. » *Cantantibus organis, Cæcilia Domino decantabat.*

N'avons-nous pas ici un spectacle pareil ? Nous sommes réunis dans cette église pour prier, pour demander à Dieu de nous aider à traverser la vie sans souillure, afin de n'être point confondus au jour prochain du jugement. Et voici que notre chère Chorale nous présente, pour animer nos prières et les faire monter plus sûrement vers le ciel, le magnifique chant de l'orgue et la symphonie cadencée des voix.

Or, à constater cette ressemblance entre la prière de sainte Cécile et la nôtre, j'éprouve une vive satisfaction. La reconnaissance que sainte Cécile dut avoir pour les anges qui tenaient un orgue devant elle, j'éprouve le besoin de la témoigner à nos chanteurs et à nos musiciens. Ils ont, me semble-t-il, un double droit à cette reconnaissance : car ils nous rendent, à moi votre pasteur, et à vous mes frères, et à toute la paroisse, un double service : ils nous *attirent à l'église*, et ils nous *aident à y bien prier*.

I

La première raison de ma reconnaissance envers eux, c'est, dis-je, qu'ils contribuent pour une bonne part à faire venir les fidèles aux offices.

Pour faciliter à l'homme l'accomplissement de ses devoirs, Dieu y a mis un certain plaisir. L'Eglise a imité Dieu. En nous ordonnant de nous réunir dans les temples pour le sacrifice et pour la prière, elle a voulu que nous y fussions conduits non seulement par le sentiment du devoir, mais encore par l'attrait du plaisir. Voilà pourquoi elle fait appel à tous les arts pour rehausser la splendeur du culte divin. A l'architecture elle demande d'élever de magnifiques maisons de prière ; à la sculpture et à la peinture, d'embellir ces mêmes édifices et d'y représenter les images des saints ; à la poésie, de composer des hymnes pour la louange de Dieu. Mais c'est sur la musique principalement qu'elle compte pour assurer la fréquentation des temples. Elle sait en effet que la musique est, de tous les beaux-arts, le plus puissant et le plus goûté.

Les légendes de l'antiquité racontaient qu'au son de la lyre Orphée apprivoisait les bêtes féroces, et Amphion bâtissait des villes. Ce qui était légende dans le paganisme a été souvent une réalité dans le christianisme. Que de fois les missionnaires n'ont-ils pas commencé la conversion des sauvages en les charmant par les accents de la musique ! Que de fois la scène contée par le poète breton Brizeux ne s'est-elle point reproduite ! Even, jeune missionnaire et musicien, est resté seul au milieu des forêts avec un vieux prêtre.

Tandis que celui-ci priait dans sa cabane,
Even, par un beau soir, entra dans la savane ;
Sur des notes bientôt se mesuraient ses pas,
Quand de l'épais feuillage une tête emplumée
Sortit, la bouche ouverte, attentive et charmée,

Puis d'autres, des vieillards, des femmes, des enfants ;
Et devant le chanteur, les voilà tous dansants !
Lui, promenant l'archet sur la corde échauffée,
Reculait, les menant joyeux, nouvel Orphée,
Vers l'autel de gazon où, devant le ciel bleu,
L'image rayonnait de la Mère de Dieu.¹

Pour être civilisés, nous ne sommes pas moins que les sauvages sensibles au chant et à la musique. Aussi nos artistes qui consacrent leur talent et leur voix au culte de Dieu, font-ils œuvre d'apôtres. Grâce à eux, nos églises sont plus fréquentées.

Oh ! la fréquentation de l'église : savez-vous bien, mes frères, que c'est le plus ardent et le plus légitime désir qu'un curé puisse nourrir ? L'assiduité à l'église, c'est la foi qui pénètre dans l'âme avec l'enseignement, c'est la grâce qui y descend par la prière, c'est Dieu s'approchant de sa créature pour la purifier, la consoler et la vivifier. Au contraire, la désertion de l'église est pour un homme le mal sans remède. Il y a des péchés plus graves ; je n'en connais pas de plus dangereux. Non seulement, en effet, ce péché éloigne l'homme de Dieu ; mais, en même temps, il rend tout retour impossible. L'homme qui ne va plus à l'église ressemble à ce navigateur d'autrefois qui, arrivé en Afrique, brûla tous ses vaisseaux pour s'enlever jusqu'à la possibilité de revenir en Europe.

Grâce à notre Chorale, ce malheur est moins fréquent. Elle attire les hommes à l'église, elle les y intéresse, elle les y fait revenir. Voilà la première raison pour laquelle je la félicite et la remercie.

II

J'arrive maintenant à la seconde : c'est qu'elle nous aide à bien prier.

La prière est une élévation de notre âme à Dieu pour l'adorer, le louer, le remercier, lui demander le pardon de nos péchés et toutes les grâces qui nous sont nécessaires. Or cette élévation ne se fait pas sans effort. Notre âme s'attache si facilement aux choses terrestres ! Elle s'élève si difficilement vers les choses célestes ! Eh bien ! le chant et la musique lui donnent des ailes pour s'envoler vers Dieu.

D'autre part, quand l'homme, créature intelligente, a compris que Dieu est l'être infini et que nous ne sommes qu'un néant devant lui, il éprouve le besoin de le célébrer de son mieux. Toutes les créatures rendent hommage à Dieu à leur manière. « Les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'océan déclare son immensité². » Mais tous ces hommages sont inconscients d'eux-mêmes. L'homme, que Dieu a doué d'intelligence et d'amour, doit à son Créateur une louange parfaite, digne interprète de son admiration, de sa reconnaissance et de ses affectueux désirs. Eh bien !

¹ Brizeux, *Le Missionnaire*.

² Chateaubriand, *Génie*, 1^{re} Partie, liv. v, ch. 2.

C'est encore le chant et la musique qui viennent ici au secours de l'homme, et qui lui prêtent le langage du ciel pour adorer le Dieu du ciel.

Pour prouver ce que j'avance, ce serait assez de notre propre expérience. Le chant met dans nos âmes des sentiments plus vifs de foi, d'espérance et d'amour. Il met dans nos supplications une énergie qu'elles n'auraient jamais sans lui.

Mais à notre expérience nous pouvons ajouter les témoignages les plus nombreux et les plus compétents.

On a souvent cité celui de S. Augustin. « O Seigneur, écrit-il dans le livre de ses *Confessions*, comme j'ai pleuré en entendant vos hymnes et vos cantiques, chantés dans votre église par des voix harmonieuses, qui me touchaient jusqu'au fond du cœur ! Ces voix s'insinuaient dans mes oreilles et faisaient descendre la vérité dans mon âme ; elles enflammaient en moi l'ardeur de la piété ; mes larmes coulaient, et j'étais heureux avec elles ¹. »

Le grand moine du XIII^e siècle, S. Bernard, fait une déclaration semblable : « Dans les chants de l'Eglise, dit-il, les âmes tristes trouvent la joie ; les esprits fatigués, un soulagement ; les tièdes, un commencement de ferveur ; les pécheurs, un appel à la conversion. »

Hier encore, un des nombreux convertis de notre époque nous racontait comment les chants de l'Eglise, unis à la grâce de Dieu, l'avaient transformé presque malgré lui. « Il me semblait, écrit-il, que dans les cérémonies catholiques, considérées avec un dilettantisme supérieur, je trouverais un excitant approprié, et la matière de quelques articles décadents. C'est dans ces dispositions que je me rendis à Notre-Dame de Paris le 25 décembre 1886, pour y suivre les offices de Noël. Les enfants de la Maîtrise en robes blanches étaient en train de chanter ce que je sus plus tard être le *Magnificat*. J'étais debout dans la foule, près du second pilier à l'entrée du chœur. Et c'est alors que se produisit l'événement qui domine toute ma vie. En un instant mon cœur fut touché, et JE CRUS. Je crus d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée n'ont pu ébranler ma foi ². »

Si la musique religieuse produit de pareils effets, il n'est pas étonnant que l'Eglise l'ait toujours tant estimée et tant favorisée. Le Souverain Pontife actuellement régnant, Pie X, a ordonné la réforme et l'unification du plain-chant. Dans un *Motu Proprio* du 22 novembre 1903, il a exprimé une recommandation qui, grâce à notre Chorale, a été fidèlement suivie dans notre paroisse : « Qu'on ait soin, disait-il, de rétablir au moins dans les églises principales, les anciennes écoles de chant. » Répondons tous, mes frères, et de notre mieux, au désir de l'Eglise.

Je vous ai dit ma satisfaction. Permettez-moi d'y ajouter l'expression de mes désirs. Je voudrais qu'au lieu de se faire entendre les seuls jours de fête, nos chanteurs nous édifient tous les dimanches. Je voudrais qu'aucun de mes paroissiens ne se prive du plaisir de les entendre. Je voudrais enfin que tous prennent part au chant, au moins pour les prières ordinaires, comme le *Gloria* et le *Credo*. Si mes vœux se réalisent, nous assisterons à la messe avec plus de plaisir et plus de profit, nous n'y manquerons jamais, et nous préluderons ainsi sur la terre au cantique éternel que nous sommes tous appelés à chanter au ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE ELISABETH DE HONGRIE

(19 novembre)

ÉPREUVES ET CONSOLATIONS

Qui consolatur humiles, consolatus est et nos in adventu Titi.

Celui qui console les faibles nous a consolé aussi par l'arrivée de Tite. (II Cor., VII, 6).

S. Paul, très inquiet touchant les troubles qui désolaient sa chère Eglise de Corinthe, était en proie aux plus grandes angoisses. « Au dehors, c'étaient des combats, écrit-il, au dedans, des terreurs. » Il craignait des défections, des révoltes, le triomphe du scandale ; il courut en Macédoine pour avoir plus tôt des nouvelles. Dieu qui console les petits, ceux qui sont affligés et abaissés, dit-il, nous a consolé alors en nous envoyant Tite. Celui-ci lui annonçait en effet que les fidèles de Corinthe, touchés par sa lettre, étaient revenus d'eux-mêmes au devoir en versant des larmes de douleur et de regret.

Telle est la conduite habituelle de Dieu à l'égard de ses saints. Il n'hésite pas, surtout quand il les voit affermis, à les accabler des plus grandes afflictions, afin d'éprouver leur valeur, de les relever ensuite par sa grâce et de leur faire goûter combien il est doux de souffrir pour lui et d'avoir une ressemblance plus parfaite avec Jésus-Christ.

Il est peu d'âmes qui aient connu comme sainte Elisabeth les extrêmes de la joie et de la détresse. Epouse d'un prince accompli, elle jouissait de le voir époux modèle, soldat de Dieu, défenseur du droit, renommé dans toute la chrétienté ; elle s'adonnait librement aux pratiques de la charité, comprenant combien on est plus heureux de donner que de recevoir ; elle servait les pauvres, soignait les malades et pensait leurs plaies répugnantes pour l'amour du Sauveur crucifié. Elle ne se doutait point, dans la pratique de cet héroïsme, qu'elle vivait ses plus beaux jours, entourée qu'elle était d'estime, d'honneur, de vénération et d'amour.

C'est là que Dieu la prend pour lui faire connaître les vraies épreuves. Nous les méditerons un

¹ *Confess.*, liv. IX, ch. 6.

² Paul Claudel, *Ma Conversion*, dans *Revue de la Jeunesse* du 10 octobre 1913.

instant, adorant les conduites divines sur les âmes les plus choisies ; puis nous admirerons comment la grâce fait jaillir les *consolations* les plus vives des situations les plus affligées. Nous comprendrons alors les raisons souverainement miséricordieuses de ces malheurs qui tout d'abord nous avaient émus et presque scandalisés.

I

Sa première grande épreuve fut la mort de son époux bien-aimé, Louis, duc de Thuringe. Parti pour la croisade avec l'empereur Frédéric II, à peine eut-il mis le pied sur son navire qu'il fut saisi d'une fièvre froide. On relâcha à Otrante, et il sentit que Dieu l'appelait, sans même qu'il eût combattu les Sarrazins, à la Jérusalem céleste. Il demanda les sacrements, pria qu'un jour on ramènât ses ossements dans la terre de Thuringe et rendit sa belle âme à Dieu dans la fleur de l'âge et de l'innocence.

Quelle nouvelle à apprendre à la jeune duchesse qui venait de mettre au monde sa fille Gertrude, son quatrième enfant ! « Ah ! Seigneur mon Dieu ! s'écrie-t-elle, voilà que le monde entier est mort pour moi, le monde et tout ce qu'il renferme de doux ! » Elle ne veut pas être consolée, parce qu'elle a « tout perdu », « son bien-aimé frère », « l'ami de son cœur » ! Aussi bien n'est-ce pas dans les appuis humains qu'elle se confie : c'est à Dieu seul qu'elle en appelle, à « Celui qui n'abandonne pas les veuves et les orphelins », au Sauveur qui a souffert et qui aime ceux qui souffrent : « O mon Dieu ! consolez-moi ! O mon Jésus, fortifiez-moi dans ma faiblesse ! »

Comme elle, dans nos peines, adressons-nous à Dieu, et non pas au monde qui ne nous aime pas, qui ne peut rien et souvent qui ne veut rien faire pour nous. Quand il n'est pas méchant, il est égoïste, les chagrins des autres ne le touchent point, et, pour tout dire, même quand il n'est pas indifférent il ne saurait donner ce qu'il n'a pas. Or il n'a pas la foi, comment pourrait-il nous communiquer les seules consolations efficaces de la foi ?

Le monde qui entourait Elisabeth était bien celui que S. Paul a défini « tout entier mauvais », car il était dominé par l'ambition et la cupidité qui sont prêtes pour toutes les cruautés. Aucune insulte, aucune avanie, aucune dureté ne lui sera épargnée, à cette jeune femme, veuve à vingt ans, et qui ne s'est jamais signalée que par sa vie irréprochable, son souci d'obliger tout le monde, son ardente et universelle charité. Dieu veut ainsi la rendre digne de lui, en faisant resplendir sa vertu parmi les infortunes les plus extrêmes et les plus imméritées.

Elle gênait désormais dans le château de la Wartbourg. Son fils aîné, Hermann, un enfant de cinq ans, avait eu le tort de naître, parce qu'il empêchait le beau-frère d'Elisabeth, Henri, de devenir le chef de la maison de Thuringe, le maître de tous les châteaux, de tous les biens de la famille. De vieilles rancunes aussi se réveillaient. La jeune duchesse était trop pieuse, trop gencé-

reuse, elle ne savait rien refuser ; ses prodigalités ruinaient le duché, elle n'était pas capable de gouverner : voilà ce que répétaient des courtisans perfides au prince Henri qui eut la faiblesse de prêter l'oreille à leurs discours. Il fut donc décidé qu'elle quitterait le château et qu'elle s'en irait, chassée de sa demeure, chercher un abri, qu'il était défendu de lui accorder.

Et la fille des rois fut ainsi expulsée de sa maison, par ces courtisans haineux, gens à tout faire, qui se tournaient vers le pouvoir nouveau et l'enchaînaient par la complicité du crime. Elle descend la Wartbourg, accompagnée de deux filles d'honneur qui n'ont pas voulu la quitter, et qui l'aident à porter ses enfants, elle se dirige vers la ville d'Eisenach où elle a répandu les bienfaits à flots. C'est au cœur de l'hiver, il fait froid, ses petits enfants pleurent parce qu'ils n'ont ni feu ni pain. Les habitants lui ferment leurs portes, sur l'ordre inhumain du nouveau landgrave, et c'est à grand'peine qu'elle obtient un asile dans une misérable masure. Elle disait : « On m'a pris tout ce que j'avais, je n'ai plus qu'à prier Dieu ! » Et elle prie Dieu en pleurant, mais avec une confiance, une résignation inébranlables. Dans ce pauvre abri elle songe à l'étable de Bethléem et remercie Dieu. Il est minuit, la cloche voisine du couvent des franciscains, qu'elle a fondé, sonne les matines, elle s'y rend, elle suit l'office avec ferveur et quand il est terminé elle prie qu'on chante un *Te Deum* pour rendre grâce à Dieu des tribulations qu'il lui envoyait.

Je vous le demande, y a-t-il épreuve plus dure que la sienne ? Y a-t-il aussi énergie et foi plus grandes ? Elle ne se plaint pas ; elle ne rappelle pas les bienfaits passés, — quand elle descendait du château, le tablier plein de provisions qui un jour se changèrent en roses, — les pauvres qui alors s'empressaient auprès d'elle avec espérance et reconnaissance ; non, elle ne compare pas sa misère d'aujourd'hui avec sa prospérité d'hier, elle ne récrimine point, elle ne proteste point contre les injustices criantes des hommes. Loin de là, elle s'accuse du dénuement de ses enfants : « J'ai mérité de les voir souffrir ainsi, dit-elle, et je m'en repens amèrement ! »

Ces mystères d'humilité, le monde n'en a pas l'intelligence, il ne peut même les admettre. Lui, il s'excuse, il s'innocente toujours, alors qu'il a la conscience chargée de péchés, de noires actions ou d'intentions méchantes. Mais l'âme qui se considère sous le regard de Dieu, qui se voit à la lumière d'en haut, se trouve couverte de taches et d'imperfections. C'est pourquoi la Sainte Vierge elle-même dira un jour à notre Elisabeth : « Quand je priais au temple, je me croyais aussi misérable que tu te crois toi-même. Aussi demandais-je à Dieu de m'accorder sa grâce. » Il n'y a que les grandes âmes pour s'humilier et se trouver petites devant Dieu.

Cependant elle n'est qu'au début de ses épreuves. Ses enfants ont faim ; on lui refuse le misérable gîte où elle a passé quelques heures de la nuit,

elle s'en va donc à travers les rues de cette cité ingrate en chercher un autre, elle n'essuie que des rebuts et des outrages. Un prêtre très pauvre lui offre son humble logis où il prépare des lits de paille pour la noble famille réduite au plus incroyable dénuement. Il ne craint pas la colère du landgrave Henri, ou plutôt il la brave. Les puissants ne sont aussi audacieux dans leurs persécutions que parce qu'ils ne rencontrent pas de résistance. Ce prêtre était un homme de caractère et il s'inspirait de la charité prêchée par l'Evangile. Son acte d'une tranquille énergie fit reculer le prince, mais ne le désarma point. Celui-ci en effet ordonna à Elisabeth de se rendre chez un seigneur qui la haïssait et qui consentait à lui offrir un logement. Mais quel logement ! Un réduit étroit où cet homme rancunier la renferma avec tous les siens, sans lui donner de quoi se nourrir ni se chauffer. Pour elle sans doute elle eût enduré ces humiliations et ces privations, mais son cœur maternel se révolta au spectacle des souffrances de ses enfants. Elle y passa la nuit et le lendemain elle retourna dans son premier asile, remerciant les murailles qui l'avaient protégée : « Je voudrais du fond de mon cœur, ajouta-t-elle avec une douloureuse fierté, remercier vos maîtres, mais en vérité je ne sais pas de quoi ! »

Elle va d'une église à l'autre, car ce sont les seules maisons qui ne se ferment pas devant elle : « Personne du moins n'osera m'en chasser, disait-elle, car les églises sont à Dieu, et Dieu seul est mon hôte. »

Dieu admirait cette âme qu'il trouvait si belle, si grande, si docile aux exigences de son amour, et il ne se lassait point de la mettre sous le pressoir, parce qu'il en jaillissait en quelque sorte une liqueur céleste qui le réjouissait, le consolait des ingratitude et des outrages des hommes. Elle est contrainte en effet, par son amour maternel même, de se séparer de ses enfants, qu'elle s'accusait d'aimer à l'excès. Pour qu'ils ne partagent plus ses souffrances, elle consent à souffrir davantage et elle les laisse partir, confiés à des mains sûres qui prendront soin d'eux. Et maintenant pour elle c'est la tristesse complète, la solitude du cœur, sans parler de sa détresse à laquelle elle subvient par le travail de ses mains, en filant de la laine.

Repoussée de tous, affligée dans son corps, dans son esprit, dans son cœur, méprisée du monde, insultée basement par une mendicante qu'elle a autrefois secourue, voilà ce qu'est devenue la duchesse de Thuringe, la fille des rois, la bienfaitrice de la cité. Elle n'a pas une pierre où reposer sa tête et elle en bénit Dieu. Le ciel ne mettra-t-il pas un terme à ces épreuves, et ne le faut-il pas pour que les impies ne se rient pas de la Providence et de la Justice de Dieu ?

II

Non, Dieu n'est jamais en reste de générosité avec ses créatures. Même quand elle est le plus accablée, Elisabeth jouit d'une joie intérieure que le monde ne peut ni comprendre ni lui enlever.

« Elle avait en elle, dit un pieux chroniqueur, l'Esprit-Saint qui est le protecteur des orphelins et le consolateur des veuves, » et quel langage humain pourrait exprimer ces consolations inénarrables dont il la remplissait ! Aux entretiens célestes qu'elle avait avec son Sauveur succédaient les extases, dont ses fidèles suivantes étaient les heureux témoins. Un jour sa dévouée Ysentrude l'entendit prononcer avec un ineffable amour ces paroles : « Oui, Seigneur, si vous voulez être avec moi, je veux être avec vous et n'être jamais séparée de vous ! » C'était une réponse aux avances divines. Jésus lui avait parlé avec une douceur infinie, il l'avait appelée son amie et sa sœur, et il lui avait dit que si elle voulait, il ne se séparerait jamais d'elle. Si elle voulait ! C'était bien le grand, l'unique désir de son âme, c'est pourquoi elle lui avait répondu avec cet affectueux empressément durant son extase.

Etre avec Jésus, et pour jamais ! Quelle joie et quelle force ! Que pourraient contre elle les événements les plus perfides, puisqu'elle demeurait avec Celui qui commande à la vie et à la mort, au temps et à l'éternité ! Et que lui importait à elle d'être malheureuse ici-bas, et même de voir les siens misérables, si Dieu lui assurait à elle et aux siens le bonheur infini au ciel ! Là ils se retrouveraient sans plus jamais se séparer, et, dans cette vie, elle aurait vécu méprisée des hommes peut-être, mais intimement unie à son Dieu. Qui donc était plus heureux qu'elle ?

Un jour qu'elle avait subi un outrage plus humiliant encore que d'ordinaire, elle en fut bouleversée et recourut à son remède coutumier, à l'oraison. Savez-vous comment elle se vengea de l'odieuse persécuteur qui l'avait atteinte par ses méchancetés jusqu'au fond de l'âme ? Elle se mit à pleurer pour lui, pour tous ceux qui l'avaient insultée, puis elle ajouta : « Je vous supplie, Seigneur, d'accorder à chacun d'eux un bienfait pour chacune des injures que j'ai reçues d'eux ! » La réponse divine ne se fit pas attendre : « Jamais, lui dit le Sauveur, tu n'as fait de prières qui me fussent aussi agréables que celles-ci. Elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur. C'est pourquoi je te pardonne tous les péchés que tu as commis pendant toute ta vie. »

Et non seulement Jésus lui parlait, mais la Sainte Vierge aussi lui apparut, ainsi que S. Jean l'Evangéliste pour qui elle avait une grande dévotion.

Désormais c'est la Sainte Vierge qui se fait pour elle l'intermédiaire des grâces et des lumières. Jésus charge sa divine Mère, la consolatrice des affligés, de relever, d'affermir, d'éclairer cette jeune âme qui lui appartient toute, mais qui est encore chancelante dans la voie royale de la croix, d'être son guide et sa céleste éducatrice. C'est pourquoi sainte Elisabeth sera si remarquablement unie et agréable à Dieu. Avec une pareille maîtresse elle devait s'élever à des hauteurs angéliques.

La première leçon que la Sainte Vierge lui donna fut lumineuse et décisive pour la pieuse

princesse : « Si tu veux être ma fille, lui dit-elle, moi je veux être ta mère, et quand tu seras bien instruite et obéissante comme une bonne élève, une servante fidèle et une fille dévouée, je te remettrai entre les mains de mon Fils. Evite toutes les discussions, et ferme l'oreille à toutes les injures qu'on dit de toi. »

Cette leçon me paraît s'adresser à chacun de nous, et comme elle est pratique pour tous ! Sur le terrain des injures, les discussions n'éclairent rien et elles enveniment tout. Heureux ceux qui veulent ignorer les injures dont on les couvre, celles-là au moins ne les atteignent pas. Précieuse et chrétienne ignorance qui nous permet ainsi de sourire à nos ennemis et de les ramener par une charité qui devient plus facile. Ne souhaitons pas de savoir tout ce qui peut se dire partout contre nous ; peut-être n'aurions-nous pas assez de vertu pour oublier et serions-nous portés à partir en guerre contre le genre humain. « Fermons nos oreilles, » afin de ne pas entendre, afin de ne pas savoir. Nous y gagnerons plus d'indulgence pour les autres et pour nous-mêmes une grande paix.

Une autre leçon ne fut pas moins fructueuse. La Sainte Vierge lui enseigna par son exemple qu'elle devait demander à Dieu avec confiance et humilité tout ce qui lui manquait. Et elle ajouta : « Sais-tu pourquoi les vertus ne sont pas également réparties entre les hommes ? C'est que les uns ne savent pas les demander avec autant d'humilité, ni les conserver avec autant de soin que d'autres. » Sachons donc demander humblement ce qui nous manque. Mais pour cela il faut que nous ayons le sentiment de notre pauvreté, de notre dénuement, de nos infirmités spirituelles devant Dieu, alors nous serons infailliblement exaucés, et quand nous aurons obtenu les dons, les forces, les énergies dont nous avons besoin, nous veillerons sur nous afin de conserver notre vertu avec la grâce de Dieu.

C'est ainsi que « celui qui console les humbles » prodigue ses faveurs et ses consolations à sainte Elisabeth. Il se donne à elle pour époux et il lui donne pour mère sa mère. Ensuite, pour justifier sa parole divine : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera accordé par surcroît, » il ajoute bientôt ce surcroît qui met le comble à sa consolation intérieure.

D'abord il permit qu'elle reçût les ossements ou plutôt les reliques de son époux bien-aimé, qui est appelé en effet par certains historiens Louis le Saint. Les compagnons du pieux duc au retour de la croisade, ainsi qu'ils s'y sont engagés, reprennent son corps à Otrante et le ramènent à sa chère épouse. Comment peindre sa douleur et sa joie quand elle put contempler ces restes précieux ? Mais sa piété fut plus grande encore. Elle accomplit l'acte héroïque du sacrifice en disant : « Mon Dieu, il s'était offert lui-même, et je vous l'avais offert pour la défense de votre Terre Sainte. Je vous l'offre de nouveau, j'adore vos desseins, et je ne voudrais pas, quand je le pourrais, racheter sa

vie au prix d'un seul cheveu de ma tête, si ce n'était votre volonté, ô mon Dieu ! » N'est-ce pas la sublimité de la résignation et de l'abnégation ? Elle ne voulait pas qu'il y eût rien en elle qui ne fût absolument conforme aux décrets éternels, convaincue que s'ils étaient durs, cependant ils n'en demeureraient pas moins infiniment miséricordieux !

Toute détachée qu'elle était, elle restait mère, et une mère des plus tendres, puisqu'elle s'accusait de trop aimer ses enfants. Comme elle souffrit de les voir malheureux, privés de pain et de vêtements, déchus de leurs droits et chassés du château de leur père ! Elle avait supporté cette humiliation pour elle, mais pour eux, elle n'en avait pas pris son parti. Les nobles chevaliers qui avaient rapporté de si loin le corps de son époux reprochèrent avec sévérité sa conduite au landgrave Henri : « Quoi ! lui dirent-ils, vous avez chassé ignominieusement de vos châteaux et de vos villes, comme une femme perdue, l'épouse de votre frère, la pauvre veuve désolée, la fille d'un roi illustre, que vous auriez dû au contraire honorer et consoler ! Pendant que votre frère va donner sa vie pour l'amour de Dieu, ses petits orphelins que vous deviez défendre et nourrir avec l'affection et le dévouement d'un fidèle tuteur, vous les avez repoussés ! Et comme chevalier, pourtant, vous aviez fait serment de défendre les veuves et les orphelins ! Cela crie vengeance à Dieu ! »

Le jeune duc se mit à pleurer de repentir et il supplia Elisabeth de lui pardonner tout le mal qu'il lui avait fait. Elle se jeta dans ses bras et se mit à pleurer avec lui. Tout était oublié. Elle entra à la Wartbourg avec les siens et elle assura les droits de ses enfants, particulièrement ceux de son fils aîné Hermann, qui était l'héritier légitime de tous ces biens qui lui avaient été ravés. Mère admirablement tendre et pieuse et non moins admirablement juste. Nous n'avons pas le droit de sacrifier l'avenir de nos enfants, mais nous devons leur transmettre tous les patrimoines terrestres et spirituels qui leur appartiennent. Elle n'ignorait point ce grand devoir, ni que les intérêts matériels comptent dans une vie, sont un moyen supérieur de faire le bien.

C'est là qu'on reconnaît les âmes vraiment grandes, celles qui ne négligent aucun devoir, ni envers Dieu, ni envers leur famille, ni envers le prochain. Elle pouvait maintenant remercier son divin consolateur de toutes les épreuves qu'elle avait endurées ; elles n'avaient servi qu'à faire éclater son mérite aux yeux des hommes et à la rendre plus agréable à Dieu.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 novembris 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 20 novembre 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXIX. Le langage prouve la Révélation, 833.

Pour la fête de sainte Catherine. — II. La vie pour les autres, 835.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — I. 1^{er} Dim. de l'Avent : La chute de l'homme, 837.

Pour le Premier Vendredi. — LVI. Le Sacré-Cœur et l'Intention, 840.

Pour une fête de Jeanne d'Arc. — I. L'amour de Dieu et l'amour de la France, 842.

Panégyrique de saint François-Xavier. — L'apostolat catholique et la Propagation de la Foi, 845.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXIX

LE LANGAGE PROUVÉ LA RÉVÉLATION

Messieurs,

Nous avons parlé plusieurs fois des revanches de la Providence. La Révélation a aussi les siennes, et ce n'est pas un des côtés les moins curieux de la question que nous avons en ce moment à étudier.

Dieu nous a parlé, avons-nous dit dans notre dernière conférence. Il y a, avons-nous dit également, des gens qui n'admettent pas cette affirmation. Pauvres gens ! Tout ce qu'ils peuvent dire ne fait que les condamner, et plus ils diront, plus ils seront condamnés.

Comment cela ? Tout simplement parce qu'ils ne peuvent soutenir leurs idées qu'à l'aide du langage, soit parlé, soit écrit, et que le langage ne saurait exister si Dieu ne nous l'avait donné, et ne nous l'avait donné en nous parlant.

La question de l'origine divine du langage est une des plus difficiles de la philosophie. Vous écoutez si merveilleusement, Messieurs, que je n'hésite pas à l'aborder devant vous.

I

Vous vous rappelez : quand vous étiez jeunes pères et que vous rentriez à votre foyer, vous trouviez votre femme avec votre petit enfant dans les bras. Dès votre arrivée, elle tournait vers vous les yeux du bébé, elle vous montrait à lui, et elle répétait avec insistance : « Papa ! Papa !... » Que faisait-elle ainsi ? Deux choses : elle gravait dans l'esprit de l'enfant une idée, et elle lui apprenait le mot dont il aurait à se servir pour formuler cette idée.

Cela ne fut pas l'œuvre d'un jour. Dans l'intelligence confuse de l'enfant, il s'élaborait un travail qui demandait du temps. Peu à peu, à force d'entendre répéter les mêmes syllabes en présence de la même personne, il comprit qu'il devait associer les deux choses, et un beau jour, de lui-même, en

vous apercevant, ses lèvres s'ouvrirent, et, distinctement, il répéta : « Papa ! »

Ce jour-là, Messieurs, vous avez été bien heureux, et vous avez eu raison de l'être ; vous pensiez que désormais ce doux titre de père vous serait souvent donné, et qu'il vous récompenserait de vos labeurs, vous animerait dans vos luttes et aussi, hélas ! vous consolait dans vos déboires.

Que serait-il arrivé, si quelqu'un n'avait pas ainsi enseigné à votre petit enfant qui vous étiez et de quel nom il fallait qu'il vous saluât ? L'aurait-il deviné de lui-même ? Non, Messieurs.

La seule chose que les rossignols apprennent à leur couvée, c'est à voler. Cela demande à peine un jour, après quoi ils la perdent de vue, et cependant les rossignols, sans éducation, deviennent des virtuoses de l'air, et répètent, sans jamais se tromper, les mêmes mélodies, tour à tour mélancoliques et brillantes, qui nous enchantent au printemps, quand la nuit vient et que la nature se recueille dans le silence du grand sommeil.

Pour nous, il n'en est pas de même. La seule chose que nous sachions, en venant au monde, c'est pleurer. Nous pourrions y joindre, plus tard, quelques cris inarticulés, quand une émotion violente viendrait nous assaillir. Mais parler, mais exprimer à nos semblables ce que nous ressentons, cela, jamais !

L'expérience a confirmé ce que j'avance ici.

Hérodote raconte qu'un roi d'Égypte, Psammétique, désireux de découvrir quelle était la langue primitive parlée par les hommes, eut l'idée de confier deux enfants à un berger de la montagne, avec ordre de ne prononcer aucune parole devant eux. Quand le temps nécessaire pour le succès de l'épreuve fut passé, il fit revenir ces enfants pour les interroger. Savez-vous quelle langue ils parlaient ? Aucune. Le seul mot qu'ils prononçaient, c'était *Beccos*, cri imité des chèvres parmi lesquelles ils avaient vécu.

D'autres enfants, sans qu'il y eut projet arrêté, furent perdus, et toujours quand ils furent retrouvés, ils étaient sans langage : tel ce Gaspard Hauser qui fut trouvé, au mois de mai 1828, aux portes de la ville de Nuremberg, pleurant et ne parlant pas. Il tenait à la main une lettre dans laquelle on lut qu'il avait été enfermé depuis l'âge de quatre ans jusqu'à celui de seize, sans aucun commerce avec les hommes. C'est ainsi qu'on put savoir son nom.

Qu'est-ce que cela prouve ? Que le langage n'est pas un don de la nature. Est-ce que les sourds-muets, sans aller si loin, ces infortunés que nous avons tous rencontrés dans la vie, ne sont pas une preuve de la même vérité ? S'ils ne parlent pas, ce n'est pas qu'ils soient vraiment muets ; ils ne le sont pas ; ils ne sont que sourds. Mais la surdité entraînait si fatalement le mutisme avec elle, que le langage populaire a uni indissolublement les deux infirmités. Quand on n'a jamais entendu parler, on ne parle pas.

Si nous parlons, c'est qu'on nous a appris à parler. Qui ? Nos parents. Et à nos parents ? Leurs

parents à eux. Mais s'il faut ainsi remonter de génération en génération, nous arriverons jusqu'au premier homme qui, lui, était aussi incapable que nous de trouver le langage. Qui donc lui a enseigné à parler, à celui-là ? Qui donc, si ce n'est Dieu ?

II

Peut-être, Messieurs, cette conclusion vous paraît-elle excessive ? J'y suis parvenu bien vite, pensez-vous. Elle gagnerait à être assise sur des fondements plus solides que ceux-là. — Qu'à cela ne tienne ! Je puis serrer de plus près la démonstration. Au surplus, la question que nous étudions en vaut la peine.

Vous admettez bien que, pour parler, il faut avoir des idées. Il y a, je le sais, des personnes qui parlent pour ne rien dire. Cela ne veut pas signifier qu'elles ne disent rien, mais qu'elles disent des riens, ce qui n'est pas la même chose. Les aliénés eux-mêmes, quand ils parlent, expriment des idées, des idées qui sont incohérentes, mais qui sont tout de même des idées. Quand on n'a vraiment rien à dire, on ne parle pas.

Mais que diriez-vous si je vous affirmais qu'on ne peut pas avoir d'idées suivies, si l'on ne parle pas ? Cela vous surprendrait, et pourtant cela est.

Faites bien attention, Messieurs, au mécanisme de votre pensée. Essayez de penser d'une manière précise, et non pas confuse, à une chose quelconque, à celle-ci, par exemple : « Je suis dans une église. » Regardez ce que vous faites. Vous tracez dans votre esprit, sur-le-champ, les mots : « Je suis dans une église, » et quand vous voudrez communiquer à un autre votre pensée, vous ne ferez que lire tout haut ce que vous aurez d'abord écrit tout bas en vous-mêmes. C'est pour cela qu'une des étymologies du mot *intelligence* est celle-ci : *intus legere, lire en dedans*. C'est pour cela encore que Platon, comme l'Evangile, voulant parler de la pensée de Dieu, la désigne sous le nom de *parole, logos, verbum*.

De nouveau, faisons appel à l'expérience.

Nous l'avons vu : les hommes, abandonnés à eux-mêmes, ont toujours été incapables de se former un langage. Ils ont été, de même, incapables de se former des pensées. Quand on les avait instruits et qu'on les interrogeait sur leur état antérieur, ils avouaient qu'ils n'avaient jamais eu d'idées précises sur Dieu, sur l'âme, sur la bonté ou la malice morale de leurs actions. Tels, ces trente enfants que l'empereur des Mogols, Akébas, désireux de savoir quelle était la religion la plus conforme au vœu de la nature, fit élever dans la solitude la plus complète. Quand il les fit revenir, non seulement, dit le P. Jérôme Xavier qui raconte le fait, ils étaient muets comme des poissons, mais encore ils parurent n'avoir aucun sentiment humain.

Cette opinion est partagée par tous ceux qui ont étudié les sourds-muets. « Les sourds-muets, dit l'abbé de l'Epée, sont réduits en quelque sorte à la condition des bêtes, tant qu'on ne travaille pas à

les retirer des ténèbres épaisses dans lesquelles ils sont ensevelis. » M. Eschke, fondateur de l'école de Berlin, écrit : « Le sourd-muet ne vit que pour lui ; il ne connaît aucun lien social et n'a aucune notion de vertu. L'éducation seule peut l'élever au-dessus de la bête. » Il serait facile de multiplier ces témoignages qui démontrent tous que, sans langage, il n'y a pas de mouvement de pensée possible. Vous l'avez constaté plus d'une fois, quand vous faisiez l'éducation de vos petits enfants ; c'était à force de leur répéter les choses qu'ils les comprenaient ; vos paroles précédaient et faisaient naître leurs pensées.

III

Mais alors, Messieurs, vous voyez le problème. M. Auguste Nicolas, le savant auteur des *Etudes philosophiques sur le Christianisme*, le formule ainsi : « Il a fallu pouvoir s'adresser la parole pour pouvoir penser, comme il a fallu savoir penser pour pouvoir adresser la parole aux autres. »

En d'autres termes, pour inventer le langage humain avec toutes ses règles, tout ses ressources, toutes ses nuances, il fallait nécessairement y penser ; mais comme, pour y penser, il fallait non moins nécessairement que le langage fût déjà inventé, il suit de là que jamais l'homme, abandonné à ses seules forces, n'eût pu y arriver. Il faut donc que quelqu'un lui ait appris à parler, et ce quelqu'un, encore une fois, n'a pu être que Dieu.

Voulez-vous des témoignages qui corroborent cette affirmation ?

Expliquez-moi d'abord comment l'histoire, qui nous a transmis le nom de celui qui a imaginé l'écriture, ne nous dit rien de celui qui aurait inventé le langage ? Il y a là un silence curieux, et une indication qui n'est pas à dédaigner.

Ajoutez à cela les anciennes traditions de tous les peuples, cet *âge d'or* célébré par les plus grands poètes, dans lequel la Divinité, prenant une forme sensible, venait s'entretenir avec les hommes, leur enseigner les arts et les prémunir contre les dangers auxquels ils étaient exposés. Ces fictions, variées quant à la forme, identiques quant au fond, n'auraient pas eu cours partout, si elles n'avaient pas renfermé une part de vérité.

Platon, qui avait médité ces choses, n'hésite pas à dire : « Pour moi, je regarde comme une vérité évidente, que les mots n'ont pu être imposés primitivement aux choses que par une puissance au-dessus de l'homme ; et de là vient qu'ils sont justes. »

Plus de vingt siècles après, le déiste Jean-Jacques Rousseau fait écho à cette grande voix, lui qui n'a jamais cessé de combattre nos dogmes, et il écrit sous un nom d'emprunt : « Dans toutes les langues, les exclamations les plus vives sont inarticulées ; les gémissements sont de simples voix ; les muets, c'est-à-dire les sourds, ne poussent que des cris inarticulés ; le père Lami ne conçoit pas même que les hommes eussent jamais pu en inven-

ter d'autres, si Dieu ne leur eût expressément appris à parler ¹. »

La Bible, dont nous parlerons bientôt, nous fait connaître qu'il en fut ainsi, et par là nous révèle que les premiers-nés de l'humanité furent créés avec la faculté de parler, ce qui revient à dire que c'est à Dieu que nous devons le langage.

« Or, dit Auguste Nicolas, avec la parole, Dieu dut donner des idées et des vérités, puisque ces deux choses se supposent nécessairement ; il dut donner à l'homme ce qu'il importait le plus à celui-ci de savoir, c'est-à-dire la *vérité religieuse* qui est la connaissance la plus indispensable, comme la plus inabordable, à la raison humaine. Elle fut nécessairement le premier objet de la révélation. L'homme dut la recevoir, et non pas la trouver ². »

Vous connaissez, Messieurs, la fameuse déduction de Descartes : « Je pense, donc je suis. » Après ce que nous venons de dire, nous avons le droit d'en faire une autre : « Je parle, donc Dieu a parlé. »

Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE

II

LA VIE POUR LES AUTRES

Mesdemoiselles,

L'année dernière, à pareil jour, on vous a rappelé — nulle d'entre vous ne l'a oublié — avec quel soin et par quelles méthodes vous pouviez et deviez rendre votre vie pieuse et sainte³. Il y avait, dans les conseils qui vous furent donnés, à prendre pour chacune. Serai-je aussi heureux cette année en essayant de vous rappeler combien et comment votre vie peut être utile ?... utile aux autres..., car il est bien entendu qu'on ne doit pas mettre la lumière sous le boisseau, et qu'en vous efforçant d'allumer en vos cœurs la flamme de l'amour divin, vous devez avoir et avez le souci non seulement d'en brûler, mais d'en rayonner... A toutes donc, jeunes et plus âgées, à toutes, parce que toutes vous aimez Dieu et voulez le faire aimer, s'adressent les réflexions que je vais faire ; chacune, suivant votre âge et votre situation, vous pourrez, je l'espère, en profiter.

J'essaierai d'analyser votre vie à ce point de vue spécial de son utilité sociale : nous en verrons les avantages, les privilèges d'abord, — les tentations et les dangers ensuite, — et nous tirerons de tout cela quelques conseils pratiques.

En d'autres termes : pour exercer autour de vous une influence heureuse qui soit utile au progrès moral et religieux de ceux qui vous entourent, vous êtes dans des conditions particulièrement avanta-

geuses : je l'établirai premièrement. Comme tous, dans votre situation, vous avez des obstacles à vaincre, des ennemis intérieurs contre lesquels lutter : nous les regarderons ensuite. Daigne sainte Catherine nous aider !

I. — Situation avantageuse

Pour faire du bien autour de vous, Mesdemoiselles, vous êtes dans une situation particulièrement avantageuse.

1. Au point de vue purement humain, quelle est la jeune fille, l'enfant, qui ne doive reconnaître à sa disposition sur la volonté des chers siens une puissance, un empire je dirais presque illimités ? Non seulement les désirs, mais même les soupçons d'un désir sont pour vos parents, qui vous aiment passionnément, comme des ordres. Souhaitez-vous de posséder quelque colifichet, on s'ingénie à vous le procurer ; quelque fantaisie vous séduit-elle, on n'a ni cesse ni repos qu'on ne vous l'ait octroyée... Hélas ! nous recevons souvent les confidences, nous recueillons souvent les larmes de parents aveugles et débonnaires qui pour faire les volontés de leurs filles et ne « les laisser manquer de rien, » ont compromis la fortune de tout le ménage.

J'en suis sûr, vous êtes trop sages et trop chrétiennes, vous êtes trop braves enfants et trop réfléchies pour abuser ainsi de l'affection des vôtres et de façon désordonnée exiger à tort et à travers la satisfaction de toutes vos fantaisies. Mais de cette puissance indiscutable mise entre vos mains, usez-vous chrétiennement ? En profitez-vous pour faire aimer Dieu davantage et le faire mieux servir ? On a connu des jeunes filles vraiment chrétiennes disant à leur père depuis longtemps éloigné de la pratique religieuse : « Tu es gentil pour moi, papa ; tu t'ingénies à me faire plaisir, à me procurer toutes sortes de joies ;... et il en est une que tu ne veux point m'accorder, celle qui de toutes me ferait le plus grand bonheur, ta conversion ! » et elles l'obtenaient... Un père refuse rarement à sa fille quand elle est bonne et pieuse, comme vous... Et que de bien vous pourriez faire ! que de sympathies vous pourriez faire naître dans l'esprit de vos parents, de vos amis, pour les œuvres catholiques, pour les efforts de toute espèce que les âmes apostoliques multiplient pour sauver les âmes !... Je n'insiste pas.

Vous, Mesdemoiselles, plus avancées dans la vie, de quelle précieuse liberté ne disposez-vous pas ? Vous ne faites partie de la vie d'aucun être ; vous ne pouvez ralentir la marche d'aucune ambition ; pas de maris, pas d'enfants qui puissent souffrir de voir tomber en ruines une force qui les servait, une part d'idéal qu'ils croyaient avoir confisquée pour eux seuls. Votre liberté est parfaite. Vous pouvez aller, venir, vous tenir comme il vous plaît. Vous êtes riches, de fortune peut-être, de loisirs souvent, à coup sûr d'une réserve de tendresse à dépenser... Il est des créatures qui n'ont jamais été aimées ; il est des souffrances physiques et morales, plus morales que physiques dans le monde des travailleurs ; il en est, parmi ceux-ci, nombreux, qu'il

¹ *Essai sur l'origine des langues*, ch. iv.

² *Etudes*, t. I, p. 214.

³ Cf. *Prédication* 1912, p. 857.

faut émouvoir, gagner, relever, auxquels il faut donner la certitude qu'on les aime uniquement pour leur âme. Vous êtes faites pour eux. Votre vie est un capital en réserve, un riche capital parce qu'il est le produit de sacrifices quotidiens et d'attentives économies : qu'il ne soit pas un capital mort, mais un capital vivant !...

2. Et, Mesdemoiselles, je n'ai jusqu'ici envisagé que vos puissances naturelles. Que devrai-je dire de ces forces surnaturelles que vous assurent votre virginité, votre grandeur morale, vos méritoires efforts, vos intimes relations avec Jésus la Pureté infinie, avec Marie votre Reine, avec les vierges vos saintes protectrices ? Qui dira votre pouvoir ?

Eprises des charmes de l'angélique vertu, ne vous sentant d'autre part aucun attrait pour la vie religieuse ou empêchées par des motifs légitimes d'en franchir le seuil, vous avez consacré à Dieu le trésor de votre virginité. Aucun prétexte n'exigeait de vous une telle générosité ; mais vous saviez combien de tels sacrifices étaient agréables à N.-S., quelle belle part il leur réservait pour le jour des solennelles récompenses, et vous avez embrassé cet état... Votre céleste Fiancé ne faillit pas à ses promesses ; il ne se laisse pas vaincre en générosité, vous pouvez tirer à vue sur Lui.

Le monde, incapable de comprendre tout ce qu'il y a de grandeur, de générosité, de beauté dans vos âmes, couvre souvent ces choses qui mériteraient au moins son respect, d'une parole injurieuse et d'un sourire moqueur. Il blasphème ce qu'il ignore, il vous raille. Cela ne diminue pas votre puissant crédit près du Dieu auquel vous vous êtes vouées. Nous croyons à votre surnaturelle puissance. Ayez-en vous-mêmes chaque jour davantage conscience. Je dirai plus : ayez-en l'angoisse ! Pas un instant n'oubliez que vous avez à votre disposition des puissances d'action merveilleuses, qu'en vos mains des armes se trouvent qui peuvent assurer la victoire. Servez-vous-en ! Ayez conscience des responsabilités redoutables qu'imposent sur vos épaules cet empire sur les autres, cette liberté unique dont vous jouissez !

II. — Défauts à éviter

Mais toute puissance peut devenir fatale si elle n'est pas en bonnes mains. Pour que la vôtre soit féconde, il faut vous garder de quelques tentations inhérentes à votre situation privilégiée.

Deux ennemis me semblent surtout capables de vous nuire : une originalité exagérée et le caprice.

1. Entendons-nous bien ! Votre vocation n'est pas la vocation commune, celle du mariage, et ce fait vous attire parfois l'épithète d'« originales. » C'est regrettable, et si sur les lèvres de ceux qui parlent ainsi on surprend une expression quelque peu méprisante, il faut protester. Ils oublient, ceux-là, que, relativement aux autres, chacun est original ; ils oublient non seulement la haute estime en laquelle Jésus et son Eglise vous tiennent, mais le rôle réparateur que vous jouez, lavant par un martyre volontaire les flétrissures

infligées par d'autres, hélas ! chaque jour plus nombreuses, à votre sexe ; ils oublient non seulement les services de tous ordres que vous êtes seules capables de rendre à tant de miséreux, à tant d'orphelins, à tant de souffrants, mais la fécondité de vos pures prières et de vos constantes immolations. Plût au Ciel qu'il y eût assez d'originales comme vous !

Peut-être quelquefois avez-vous souffert de réflexions et de sourires de ce genre ? Vous sembliez étranges, et comme vous expliquiez votre vie par un appel spécial de Dieu, vous êtes devenues des signes de contradiction ; il n'est pas, c'est vrai, impression plus pénible, plus douloureuse pour ceux qui tâchent de faire régner Jésus. Mais ces instants de souffrance, ne les regrettez pas : ils ont été féconds. Réalisations vivantes d'un idéal, vous l'avez de la plus belle façon fait resplendir et apprécier.

L'originalité dont il faut vous garder, c'est la manie des bizarreries qui vous empêcheraient de ressembler à tout le monde. Qui veut agir et entraîner les autres à l'action doit, autant que possible, s'efforcer de ressembler à tout le monde. Il veut donner l'exemple ? Que sa vie semble d'imitation facile. Il veut être un maître de bien ? Qu'il évite de devenir une idole pour la piété de ses contemporains ; paraissent de plain-pied avec les personnes que vous voulez attirer !

Et ces conseils ne sont pas nouveaux ! Vous souvenez-vous du grand apôtre Paul rappelant aux fidèles de Corinthe comment jadis il partageait leurs labeurs ? Il n'« était » pas, mais il « se fit » esclave pour en sauver plus d'un ; avec les Juifs on eût dit un Juif ; avec les païens, un païen ; avec les infirmes, un infirme ; pourquoi ? Parce qu'il les voulait sauver. « *Omnibus omnia factus sum ut omnes facerem salvos.* » Imitons-le ! Il s'y connaissait en apostolat ! Et dans leurs vies, votre livre de chevet sans doute, qu'est-ce que les Saints nous révèlent ? Une étonnante, une merveilleuse simplicité. La mesure, un peu de cœur et d'habitude vous l'indiquera. Premier danger à éviter ; une originalité déplacée.

2. Deuxième danger : le caprice. C'est connu : de vous voir vous dévouer délibérément à une œuvre, ceux dont tout le zèle consiste à critiquer les entreprises des autres et toute l'ambition à les faire échouer, concluront que vous êtes capricieuses. Vous les entendrez murmurer, peut-être même longtemps après que déjà vous vous serez dévouées au même travail : « Attendez ! c'est un beau feu, ça ne durera pas, c'est une tocade ! » Ceux qui ne veulent pas agir trouvent tout à inventer sur ceux dont l'effort condamne leur nonchalance et leur inertie... Et parmi tous les reproches, parce que c'en serait un sérieux, ils voudraient pouvoir présenter celui-là : le caprice.

Ne le méritez jamais ! Voyez avec quel soin la Sainte Eglise, au travers des âges, sut diriger vers des œuvres déterminées et appliquer régulièrement aux mêmes travaux celles de vos sœurs qu'elle groupa dans ses Congrégations et ses Ordres reli-

gieux. Elle sut les spécialiser, et ce fut la raison du superbe résultat qu'elle obtint avec elles. Sachez, vous aussi, vous spécialiser dans une œuvre. Attachez-vous à un travail déterminé. Suivant l'inspiration toute-puissante de l'Esprit qui parle au fond de votre âme et les conseils de votre directeur de conscience, choisissez ; dévouez-vous, suivant que vous y serez plus portées, aux soins de l'église, des pauvres, des malades, des enfants. Mais parce que pour bien mener toutes ces choses il y a une technique qu'il faut apprendre, une méthode à suivre, bornez-vous à l'une ou à l'autre. Ne vous dispersez pas. Faites une chose et faites-la bien. Et soyez constantes dans cette voie ! Evidemment, votre liberté absolue se trouve par là limitée, réduite ; vous vous attachez, vous vous liez. C'est vrai. Mais vous vous assurez la fécondité. Le grain jeté sur la route, et qui s'envole à tout vent, reste stérile ; celui au contraire qui se laisse enserrer par la terre, arrêter, fixer, se développe, germe, et donne un bel épi plein.

J'ai fini, Mesdemoiselles. La vierge qu'aujourd'hui vous fêtez comme une patronne avait su diriger sa vie. Portée vers les sciences philosophiques, elle s'était fait une place parmi les penseurs de son pays, et elle put oser reprocher à l'empereur Maximin la persécution qu'il venait de signer contre les chrétiens. Usant de votre puissance, sachez, vous aussi, plaider la cause de Dieu et défendre la vérité et la justice.

Elle fut attachée par le tyran à une roue dentée qui devait déchirer son corps virginal, mais ses prières brisèrent l'instrument de son supplice. Laissez l'action arracher vos instants, laissez votre vie s'user bribe par bribe dans l'œuvre toujours austère que vous aurez choisie comme la vôtre. Un jour, sous l'effort de vos prières et de votre amour, tous ces liens se briseront et votre âme s'envolera vers Jésus pour recevoir sa récompense. Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

AVANT-PROPOS

Nous publions une seconde année d'*Instructions dominicales*. Celles-ci comprennent en effet deux années sur les sept que demande le cycle de nos sermons. Nous avons l'habitude d'enseigner à nos paroissiens d'abord les *vérités à croire*. Nous leur expliquons les fondements de la religion et le Symbole des Apôtres en deux années. — Puis viennent les *préceptes* : le Décalogue et les commandements de l'Eglise. Ils occupent largement une année. — La *prière* et les *sacrements* fournissent les instructions de la quatrième année. — La cinquième est consacrée à l'explication des *évangiles* ou à quelques sujets *liturgiques*.

Après cela, pour ne pas reprendre les mêmes séries à trop bref intervalle, nous plaçons deux années d'*Instructions dominicales*. Celles-ci ont pour but de remettre en mémoire les principales vérités chrétiennes. Les sujets ne se suivant pas d'une façon didactique, il y a plus de variété et d'imprévu. Néanmoins, sans en avoir l'air, nous repassons avec nos chers paroissiens toute la théologie.

Il nous a semblé qu'ainsi nous évitons d'être fastidieux, tout en rappelant les vérités déjà enseignées durant les années précédentes. Il est d'ailleurs assez facile de rattacher un sujet théologique soit à l'évangile, soit à l'épître, soit à la fête ou au temps liturgique. C'est ce que nous avons fait. Ainsi s'expliquent nos deux années d'*Instructions dominicales*. Dieu veuille qu'elles servent à sa gloire et au bien des âmes !

I

1^{er} Dimanche de l'Avent

LA CHUTE DE L'HOMME

Mes frères,

La lecture des évangiles du dimanche nous a fourni cette année l'occasion de nous instruire sur plusieurs vérités de la foi. Nous allons maintenant compléter notre étude abrégée de la religion en empruntant nos leçons aux différents temps et aux fêtes du cycle liturgique. Avec l'Eglise, nous commençons par le 1^{er} Dimanche de l'Avent.

Le mot *Avent* signifie avènement, venue. Il désigne les quatre semaines qui précèdent Noël et qui servent de préparation au solennel anniversaire de la venue du Fils de Dieu sur la terre.

Elles représentent les 4.000 ans qui se sont écoulés avant la naissance temporelle du Christ et qui furent des années d'attente. Dieu, en effet, avait promis un Messie. Les hommes, le peuple de Dieu en particulier, attendaient la réalisation de cette promesse.

Puisque le temps de l'Avent nous rappelle les siècles qui ont précédé la venue de N.-S. J.-C., il est tout naturel que par la pensée nous nous reportions à cette époque. Cela nous permettra d'étudier ensemble la chute de l'homme, le triste état du monde avant l'Incarnation du Verbe, et les nombreuses prophéties annonçant un Sauveur et qui se sont réalisées dans la personne de Jésus.

Parlons d'abord, en ce 1^{er} dimanche, du *péché d'Adam* et de ses *désastreuses conséquences*.

I

1. Le Bon Dieu en créant le monde en avait fait un vaste et magnifique domaine pour l'homme. Aussi a-t-il voulu commencer par orner l'univers de tous les êtres que nous voyons et dont nous jouissons. Puis il fit l'homme à son image et à sa ressemblance. Adam et Eve furent les deux premières créatures raisonnables sorties de ses mains et destinées à peupler le monde. Dieu leur donna un corps et une âme : un corps formé de terre, corruptible et mortel comme celui des animaux ; une âme spirituelle, intelligente, immortelle, capable de penser, de raisonner, de sentir, douée de volonté et de liberté.

En créant l'homme, Dieu devait le destiner à une fin et lui donner les moyens d'y arriver. Il pouvait lui assurer un bonheur purement *naturel*, c'est-à-dire conforme aux exigences de la nature humaine. Dans ce cas nous aurions exercé nos facultés corporelles et spirituelles et nous aurions suivi les lois de notre conscience. Notre corps eût été dissous un jour par la mort, et notre âme eût joui dans une vie sans fin de satisfactions analogues à celles qu'elle rencontre quelquefois ici-bas.

Admirons, mes frères, la bonté divine ! Car ce qui suffisait à la nature de l'homme n'a point suffi à l'amour de Dieu. Le Créateur a donné à l'homme une destinée plus haute et toute divine. Il l'a appelé à le posséder lui-même dans les splendeurs des cieux, c'est-à-dire à le contempler face à face, à l'aimer du même amour dont il s'aime, à être heureux des mêmes félicités dont il jouit.

C'est là une destinée si noble, si élevée au-dessus de toutes les choses créées, que l'homme avec ses seules facultés naturelles ne peut ni la mériter, ni la goûter, ni même la concevoir. Aussi pour le rendre capable de cette fin *surnaturelle*, Dieu devait-il ajouter à sa nature des énergies nouvelles. C'est ce que nous appelons la *grâce sanctifiante*, et c'est ce qui a constitué Adam et Eve dans l'état d'innocence ou de justice originelle.

La Sainte Ecriture nous apprend que Dieu « créa l'homme dans la justice et la sainteté » (Eph., iv, 23), c'est-à-dire qu'il orna son âme de la grâce sanctifiante qui faisait de lui l'ami, l'enfant, l'héritier de Dieu et le rendait digne de jouir du bonheur du ciel. Dieu aimait l'homme et l'homme aimait Dieu tout naturellement. Ainsi nos premiers parents devaient passer un certain nombre d'années dans les délices de la terre ; puis se serait réalisée pour eux la promesse du Créateur de les faire jouir de sa propre félicité et pour l'éternité.

A cette faveur si précieuse Dieu ajouta d'autres avantages, de riches privilèges, des dons naturels et surnaturels tant pour le corps que pour l'âme. Le corps de l'homme était exempt du travail pénible ; il ne devait pas connaître la souffrance, ni la maladie, ni la mort. Après avoir passé un certain temps ici-bas, il devait accompagner l'âme au ciel où il jouirait avec elle d'une félicité sans borne et sans fin.

Quant à l'âme de nos premiers parents, c'était d'abord une *intelligence* parfaite, exempte des ténèbres et des incertitudes de l'ignorance, enrichie de toutes les connaissances qui leur étaient nécessaires ou qui convenaient à leur état : ces connaissances, Adam et Eve les possédaient sans effort, sans travail. — C'était ensuite une *volonté* dirigée vers le bien, sans inclination au mal. Nos premiers parents ignoraient les tristes entraînements de la concupiscence ; leur *cœur* s'attachait spontanément à Dieu, à ce qui est bon.

Ainsi, mes frères, Adam et Eve avant le péché possédaient la grâce ou l'amitié de Dieu, une intelligence éclairée, une volonté droite portée au bien, un corps et une âme garantis de toute souffrance, de la mort, et destinés à être éternellement heureux. En un mot, le paradis terrestre était pour eux le vestibule du paradis céleste.

Le premier homme n'avait pas reçu pour lui seul les dons que Dieu avait ajoutés à sa nature. Il devait les transmettre à ses descendants, c'est-à-dire à tous les hommes. Père de toute l'humanité, en nous donnant la vie, il avait mission de nous laisser aussi en héritage la grâce et les privilèges

qui l'accompagnaient. Le malheureux Adam perdit, comme nous allons le voir, cette grâce et ces privilèges, il ne put nous les transmettre.

2. Vous savez qu'après les avoir créés, Dieu plaça Adam et Eve dans le paradis terrestre : un jardin magnifique où le Créateur avait fait naître des arbres et des fleurs de toute espèce pour l'utilité et l'agrément de nos premiers parents. Mais en les plaçant dans ce lieu de délices, Dieu avait mis à la perpétuité de leur bonheur une condition facile, mais à laquelle il attachait une souveraine importance. Il permit à Adam et Eve de manger de tous les fruits du jardin de délices, à l'exception des fruits d'un arbre, qu'il appela l'arbre de la science du bien et du mal. Puis il ajouta : « Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous mourrez. » C'était renfermer dans cette menace, pour Adam et sa postérité, la perte de tous les dons exceptionnels et surnaturels qui étaient attachés à l'état d'innocence.

Il convenait que Dieu imposât cette condition qu'une petite épreuve, et il en avait le droit en toute justice. Etant le Maître absolu de toute chose, il devait faire reconnaître son souverain domaine et exiger de sa créature une marque de respect. D'autre part, l'homme étant intelligent et libre, devait mériter le ciel par le bon usage de sa liberté.

Qu'est-il arrivé ? Vous connaissez tous l'histoire de la triste chute d'Adam. « L'homme était depuis peu de temps en possession de son bonheur dans le paradis terrestre, quand le démon, jaloux de cette félicité, résolut de perdre la race humaine. Il prit la forme d'un serpent, s'approcha d'Eve comme étant la plus faible, la tenta par l'appât de la sensualité et de l'orgueil, et l'entraîna à désobéir à Dieu. Elle mangea du fruit défendu et elle en offrit à Adam qui l'imita dans sa désobéissance. Aussitôt leurs yeux furent ouverts et ils comprirent la gravité de leur péché. Le Seigneur bientôt se fit voir aux coupables, obtint leur aveu et prononça leur sentence. Eve fut condamnée spécialement à la douleur, à la dépendance de son mari ; Adam au dur travail : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » ; puis, tous deux, à la souffrance et à la mort. Dieu les chassa du paradis terrestre pour montrer que leur bonheur avait fini ¹. »

Quelle catastrophe, mes frères !... Pour nous en rendre compte, considérons les terribles conséquences de cette désobéissance et pour Adam et pour nous.

II

1. Aussitôt qu'Adam et Eve eurent commis le péché, ils perdirent leur innocence, c'est-à-dire la justice originelle ou la grâce sanctifiante, qui les rendait amis de Dieu. Ils devinrent par leur désobéissance enfants de colère, dignes de la haine et des vengeances du Très-Haut. Bien plus, en perdant la grâce ils perdirent tous les privilèges qui y étaient attachés, tous les précieux avantages,

¹ Mgr Cauly, *Cours d'instruction religieuse*, p. 45.

tous les dons surnaturels que Dieu leur avait accordés. Désormais ils ne possèdent plus que les facultés nécessaires à la nature humaine.

Par le péché nos premiers parents furent aussi blessés dans leurs facultés naturelles. Leur corps d'abord sentit les atteintes du travail, de la douleur, de la maladie. Il fut condamné à la mort et à la corruption du tombeau. — Leur intelligence fut envahie par les ténèbres de l'ignorance; leur volonté fut dépravée et éprouva une forte inclination au mal; leur cœur ressentit les révoltes des passions et l'aiguillon de la concupiscence qui nous porte à la recherche des biens sensibles et au péché.

Enfin, Adam et Evé furent déshérités. Ils devinrent pour Dieu des révoltés, des ennemis, un objet d'aversion. Ils perdirent donc tous leurs droits à la vision et à la possession surnaturelle de Dieu, c'est-à-dire au ciel qui était promis à leur fidélité. Les voilà dignes de la damnation éternelle et exposés à tomber en enfer pour l'éternité.

En résumé, Adam fit une double perte : 1^o il fut dépouillé de la grâce sanctifiante; 2^o les dons merveilleux qui accompagnaient cette grâce disparurent avec elle, faisant place à l'ignorance, à la concupiscence, à la souffrance et à la mort. Adam était déchu.

2. Mais, hélas ! avec lui est déchuë toute l'humanité. Car sa chute ne lui fut point exclusivement personnelle. Il y entraîna tous ses enfants, c'est-à-dire tous les hommes. Le péché d'Adam s'est communiqué à toute sa race, à tous ses descendants. Si notre premier père était resté fidèle à Dieu, il nous aurait laissé en héritage la sainteté originelle avec ses privilèges. Ayant, par sa faute, perdu cet apanage, en ayant été dépouillé après sa désobéissance, il ne pouvait plus nous le transmettre, à nous ses héritiers. Un père ne laisse point à ses enfants ce qu'il n'a pas.

Voilà pourquoi, mes frères, nous naissons tous souillés du péché de nos premiers parents et sujets aux mêmes misères qu'eux. Nous entrons en ce monde privés de la grâce sanctifiante que Dieu nous avait destinée, par conséquent morts spirituellement, difformes aux yeux de Dieu, indignes du ciel. En même temps, nous sommes sujets à l'ignorance : nous n'avons plus la connaissance claire et distincte de Dieu et de ses perfections, ni la connaissance de nous-mêmes, de nos devoirs, de notre fin dernière; sujets aux mauvais penchants : la concupiscence ou inclination au mal affaiblit tellement la volonté, que celle-ci devient comme esclave de ses penchants déréglés, elle est sans énergie pour le bien et presque sans force pour repousser le mal. Enfin comme Adam nous sommes condamnés aux souffrances du corps et de l'âme, aux infirmités, aux maladies et à la mort. *Cet état de déchéance constitue le péché originel.*

L'existence du péché originel dans tout homme qui naît à la vie est une vérité clairement affirmée par la Sainte Ecriture et renfermée dans la révéla-

tion. L'Ancien et le Nouveau Testaments, toute la tradition et plusieurs conciles l'enseignent expressément. « Qui peut purifier l'homme né d'un sang impur, s'écrie le saint homme Job, si ce n'est vous seul ? » (Job, xiv, 4). Le saint roi David exprime la même vérité par ces paroles : « J'ai été engendré dans l'iniquité et ma mère m'a conçu dans le péché. » (Ps., I, 7). S. Paul est encore plus clair quand il dit : « Le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché, ainsi la mort est passée dans tous les hommes par ce seul homme en qui tous ont péché. » (Rom., v, 12). Le concile de Trente a fait de cette vérité un dogme catholique, qu'on ne peut nier sans tomber dans l'hérésie. La tradition de l'Eglise; à cet égard, est constante et universelle. L'existence du péché originel est comme la base de sa croyance et de son enseignement; elle l'a toujours considérée comme la clef de toute sa doctrine. Elle a constamment combattu ceux qui ont osé nier cette vérité ou la révoquer en doute. C'est à cause du péché originel qu'elle a toujours cru et enseigné que, sans Jésus-Christ rédempteur et sans sa grâce, l'homme était perdu; qu'elle a toujours reconnu la nécessité du baptême même pour les enfants; qu'elle a prescrit pour l'administration de ce sacrement des prières et des exorcismes qui supposent que les enfants sont, dès leur naissance, sous la puissance du péché et du démon.

Une seule créature fut préservée du péché originel et échappa à la destinée commune : c'est la T. S. Vierge Marie, qui devait être la mère du Sauveur.

3. Malgré l'enseignement précis de l'Eglise, le dogme que je viens de vous expliquer est souvent une occasion de critique contre la justice ou la bonté de Dieu. Volontiers on accuserait le Créateur de *cruauté* parce qu'il a puni trop sévèrement un péché qui nous paraît bien léger; d'*injustice* parce qu'il inflige à des innocents le châtiment d'une faute qu'ils n'ont point commise; de *méchanceté* parce qu'il fait fondre sur nous les maux qui nous accablent ici-bas.

a) Répondons d'abord que Dieu n'a point été cruel. Il avait prévenu Adam et Eve; il les avait comblés de dons qui ne leur étaient point dus; il leur avait fourni tous les moyens d'être fidèles. De plus, il n'avait mis à leur bonheur qu'une petite condition facile et acceptée par eux. Enfin, l'ordre de Dieu était formel, et sa volonté clairement et fermement exprimée constituait une obligation très grave de s'y soumettre. D'autre part, Adam et Eve savaient quelle importance Dieu attachait à l'observation de son précepte, et quelles funestes suites leur désobéissance devait entraîner pour leur postérité. Leur acte prouve donc qu'ils n'ont point cru à la parole divine, qu'ils ont ajouté foi aux mensonges du démon, qu'ils se trouvaient peu satisfaits des dons magnifiques que Dieu leur avait accordés, puisque dans leur orgueil, ils rêvent de devenir semblables à lui. Dans ces conditions leur désobéissance est une odieuse révolte contre la loi de Dieu dont ils

foulent aux pieds la défense ; elle revêt une gravité exceptionnelle et mérite évidemment une grave punition. Ne jugez donc pas, mes frères, le péché d'Adam par son objet, par sa matière, mais par ses circonstances ; et ne dites pas comme les ignorants : « Y avait-il donc un si grand mal à manger un fruit ? » Oui, dans le cas présent ; nous venons de le voir.

b) N'accusons pas davantage Dieu de frapper injustement des innocents en nous faisant porter la peine d'un péché que nous n'avons point commis.

Ecoutez cet exemple : Un père de famille avait une immense fortune. Par sa faute il la perd, il se ruine et meurt dans la pauvreté. Ses enfants recevront-ils en héritage la fortune perdue par le père ? Non ; ils partageront son sort : bien qu'innocents de la faute du père ils seront pauvres comme lui. — Du reste, la faute d'Adam n'est pas un péché actuel pour nous ; Dieu ne nous en fait pas un crime comme si nous l'avions commis nous-mêmes. Pour nous c'est un péché habituel ou un état dans lequel nous naissons et qui ne nous mériterait pas les châtements éternels de l'enfer. — De plus, que pouvons-nous reprocher à Dieu ? Ces biens dont il avait gratifié nos premiers parents innocents et dont nous sommes privés, les devait-il ? Pas le moins du monde. Il les avait donnés gratuitement et conditionnellement. En les retirant à Adam infidèle, il n'a point commis d'injustice ; en ne nous les rendant point, il n'en commet pas davantage, puisque nous n'y avons aucun droit et que notre nature ne les exige pas.

c) Enfin, mes frères, accuser Dieu de méchanceté à cause des maux qui nous accablent, c'est faire preuve d'une profonde ignorance. Dieu n'a point créé le mal ; il ne voulait pour l'homme, pour sa créature aimée, ni les souffrances ni la mort : il ne voulait que le bonheur. Mais le péché a tout bouleversé. Lui seul est l'auteur et la source de toutes les misères de l'humanité. Gardons-nous donc d'accuser le Bon Dieu ; mais accusons-nous nous-mêmes. La faute d'Adam est la première cause de nos épreuves et de nos malheurs ; les nôtres en sont la seconde, non moins efficace que la première.

Nous ne saurions trop regretter, mes frères, la perte immense que nous avons faite par la faute d'Adam. Pourtant n'oublions pas que la miséricorde infinie de Dieu a su en tirer avantage pour nous. Les saints et les docteurs appellent le péché originel une « heureuse faute, » parce qu'elle « nous a valu un tel Rédempteur. » Le Fils de Dieu lui-même est venu nous sauver. Profitons de la grâce qu'il nous a méritée. Pour cela, purifions nos âmes ou gardons-les dans l'innocence, et préparons-nous à recevoir dignement dans son Eucharistie, au jour de la belle fête de Noël, le Verbe fait chair pour nous racheter. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LVI

LE SACRÉ-CŒUR ET L'INTENTION

Mes frères,

« Pourvu que le divin Cœur soit content, aimé et glorifié, cela doit nous suffire ¹ ». Par ces paroles qu'elle adressait à l'une de ses amies, la B. Marguerite-Marie nous enseigne la manière la plus assurée d'arriver à la perfection.

Tous, nous avons le désir de servir le bon Dieu du mieux qu'il nous est possible : c'est pour y parvenir que nous voulons nous mettre sous la conduite du Sacré-Cœur. Il nous est doux de nous assembler autour de lui, comme le faisaient, au temps de sa vie mortelle, les foules galiléennes. Plus instruits qu'elles, nous savons qu'il ne faut pas voir en lui seulement un prophète inspiré de Dieu, mais Dieu lui-même qui a voulu prendre une forme humaine pour nous apporter la vérité. Adorons-le, en union avec les anges, et demandons-lui d'écouter sa doctrine avec foi, simplicité et humilité.

Aujourd'hui, nous verrons en lui le *docteur* de l'intention, le *modèle* de l'intention, et le *but* de l'intention que nous devons nous proposer dans toute notre vie.

I

C'était sur la montagne où le Sauveur résumait la doctrine qu'il avait mission d'apporter sur la terre. Il venait de proclamer les béatitudes et de nous enseigner comment il fallait prier son Père, quand, tout à coup, il se mit à dire :

« L'œil est la lampe du corps. Si votre œil est pur, tout votre corps sera dans la lumière ; si votre œil est vicié, tout votre corps sera dans les ténèbres. » (Math., vi, 22-23).

Que signifiaient ces paroles ? Peut-être ceux qui les entendirent ne les comprirent point. Mais nous sommes plus heureux qu'eux, parce que les Docteurs et les Pères nous les ont expliquées, et qu'ils nous ont avertis qu'il fallait y voir la doctrine de l'intention surnaturelle.

En effet, tout dépend de l'intention que nous nous proposons dans nos actions. La même pensée, la même parole, le même geste peuvent être indifféremment bons ou mauvais, selon le but que nous nous y proposons. Si nous y poursuivons un résultat mauvais, la pensée, la parole, le geste seront mauvais ; si nous poursuivons un résultat humain, la pensée, la parole, le geste seront humains ; si nous poursuivons un résultat surnaturel, la pensée, la parole, le geste seront surnaturels.

Voyez un navire qui sort du port. Par lui-même, il est incapable de se diriger vers un point ou vers un autre. Mais le gouvernail agit, et aussitôt le navire prend la route qui lui est donnée. Ainsi en est-il de notre vie : c'est l'intention qui la gouverne

¹ Lettre à la mère de Soudeilles, t. II, p. 52.

et qui en fait une vie coupable, digne de châtiement, ou une vie sainte, prête à toutes les récompenses.

Le Maître divin, venu pour nous sauver, ne pouvait pas manquer de nous faire connaître cette importance prépondérante que nos intentions ont dans notre vie morale. Il ne s'est pas contenté de nous en exposer le principe, il n'a jamais manqué de nous en montrer les applications, et l'occasion, avec les Pharisiens, ne lui a pas fait défaut.

« Quand vous priez, disait-il, ne faites pas comme les Pharisiens, qui aiment à le faire sur les places publiques et qui étalent leurs franges, afin que les hommes les voient bien. » Quel est le résultat de cette conduite ? C'est que leur intention est d'acquérir une gloire humaine, ce n'est pas pour Dieu qu'ils agissent : ce sont des hypocrites ; ils peuvent tromper les hommes, mais ils ne sauraient tromper Dieu ; ils ont la récompense qu'ils ont cherchée, et ils n'ont qu'elle.

De même, quand nous faisons pénitence, n'imitons pas ces orgueilleux qui prennent des figures défectueuses. Leur intention n'est pas droite. S'ils jeûnent, ce n'est pas pour expier leurs péchés, mais c'est aussi, c'est surtout pour qu'on les regarde comme des gens mortifiés. Ce n'est pas ainsi qu'il faut que nous fassions, parce que la pénitence ainsi comprise, loin de diminuer nos fautes, ne fait que les augmenter. Non, dit le Sauveur, gardons pour nous seuls le secret de nos expiations, afin que ce soit pour Dieu seul que nous nous les imposions.

Vous voyez, mes frères, combien le Sacré-Cœur a été bon de nous prémunir contre les dangers de la mauvaise intention. C'est le ver qui est déposé dans la fleur et qui ensuite pénètre le fruit et le dévore. Le fruit cependant garde les apparences de la santé, et c'est seulement quand on l'ouvre qu'on s'aperçoit qu'il est gâté.

De même en est-il des actions qui ne sont pas accomplies dans une bonne intention. Nous pouvons croire qu'elles sont méritoires, alors que Dieu peut-être les a déjà condamnées.

Il y a quelque temps, j'avais l'occasion de m'entretenir avec une sainte âme qui se préparait à la mort. Elle me dit : « J'ai cherché les actions que j'ai faites par amour pur pour le bon Dieu. C'est effrayant comme elles sont rares ! »

En effet, il est bien difficile que dans nos intentions même les meilleures, il ne se glisse pas quelque chose d'humain. Notre nature est si orgueilleuse, que même lorsqu'elle a en vue la gloire de Dieu, elle réclame quelque chose pour elle. Notre mérite alors n'est pas complètement supprimé, mais il est diminué d'autant.

Adorons le divin Maître, et remercions-le de nous avoir mis en garde contre ce danger.

II

Il l'a fait non seulement par ses discours, mais aussi par ses exemples.

Pourquoi vient-il sur la terre ? Ecoutez les paroles que le Verbe Éternel, au sein de l'adorable Tri-

nité, adresse à son Père : « Les sacrifiés et les holocaustes pour le péché, lui dit-il, ne vous ont pas été agréables : me voici, ô Dieu, pour faire votre volonté. »

En effet, pendant toute sa vie, il ne cherchera pas autre chose qu'à obéir. S'il naît à Bethléem, d'une mère qui soit vierge, s'il part pour l'exil en Égypte, s'il prêche aux pauvres, s'il s'expose à toutes les contradictions, c'est pour accomplir ce que les prophètes ont annoncé de lui.

Dans toutes ses œuvres les plus merveilleuses, ce qu'il cherche, ce n'est pas sa gloire, mais celle de son Père : « Si je cherche ma gloire, dit-il, ma gloire n'est rien. »

C'est pour cela qu'il fuit tous les honneurs qu'on veut lui rendre, qu'il défend à ceux qu'il a guéris de proclamer ses bienfaits, qu'il refuse la royauté qu'on lui offre. Pour lui, il ne veut rien ; il faut que tout l'honneur revienne à son Père.

Lors de son agonie douloureuse, il ne cesse de répéter : « Que votre volonté soit faite et non la mienne ! » Et quand il meurt, c'est après avoir jeté ce cri qui montre bien pourquoi il a vécu et pourquoi il expire : « Tout est consommé ! » C'est-à-dire : « J'ai accompli l'œuvre qui m'avait été confiée et à laquelle je n'ai jamais cessé de dévouer toutes les pensées de mon esprit et tous les battements de mon cœur. »

C'est ainsi que le Sauveur n'a jamais eu d'autre intention que la gloire de son Père. Non content de dire et de nous apprendre à dire à Dieu : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel », il nous a montré comment il fallait vivre pour ne jamais chercher autre chose que l'accomplissement de cette adorable volonté.

III

Ne soyons pas effrayés par cette pureté d'intention infiniment parfaite qui nous est proposée comme modèle. Le Sacré-Cœur, en se montrant à nous, nous offre en même temps le but uniquement aimable vers lequel il convient de diriger tous nos efforts.

Quand un navire vogue au milieu des ténèbres et de la tourmente, le pilote scrute l'horizon pour apercevoir les feux du rivage. Quand il a réussi à distinguer les lueurs lointaines d'un phare, il est rassuré. Désormais sa route est certaine ; il n'a qu'à la suivre pour arriver au port.

De même quand le Sacré-Cœur nous apparaît et que nous allons à lui avec toute la sincérité de notre âme, cherchant, comme dit la B. Marguerite-Marie, à ce qu'il soit content, glorifié et aimé, nous sommes préservés de toute imperfection dans nos vœux.

Aller au Sacré-Cœur, c'est s'oublier soi-même, et par conséquent éviter toutes les suggestions de l'orgueil.

Aller au Sacré-Cœur, c'est se dévouer, et par conséquent pratiquer ce renoncement à soi-même que nous avons admiré en lui.

Aller au Sacré-Cœur, c'est agir par amour, et par conséquent avoir l'intention la plus noble et la plus pure qui se puisse être.

Aller au Sacré-Cœur pendant sa vie, c'est prendre le chemin le plus assuré pour aller à lui après la mort.

Remercions donc le Sacré-Cœur de la leçon nécessaire qu'il nous a donnée aujourd'hui ; remercions-le de nous avoir signalé les écueils contre lesquels nous aurions pu nous heurter ; remercions-le des exemples divins qu'il a mis sous nos yeux ; remercions-le de s'offrir à nous comme le but de nos efforts : il ne saurait s'en rencontrer de plus beau. Ainsi soit-il !

POUR UNE FÊTE DE JEANNE D'ARC

I

L'AMOUR DE DIEU ET L'AMOUR DE LA FRANCE

Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis.

La plus grande marque d'amour qu'on puisse donner, c'est de mourir pour ceux qu'on aime. (Jo., xv, 13).

Mes frères,

Le soir de la bataille de Friedland, en 1807, le maréchal Lannes qui avait remarqué, dans le feu de l'action, le courage intrépide d'un jeune sous-officier, l'amena à l'empereur et demanda pour lui la croix de la Légion d'honneur.

Napoléon le regarda, et voyant sa figure imberbe ne put s'empêcher de dire qu'il était bien jeune ; et, en effet, il s'était engagé à 17 ans et n'en avait pas 20.

Mais le maréchal qui se connaissait en hommes répondit : « Sire, il est jeune, mais il a de ça, » en désignant la place du cœur ¹.

Voilà, mes frères, un mot sublime, un mot qui va de pair avec les mots les plus fameux que l'histoire nous ait conservés, et vous ne vous étonnerez pas qu'aujourd'hui, en cette fête que votre zélé curé a voulue si belle, qu'il s'est ingénié, avec de précieux concours, à rendre si éclatante et où la paroisse tout entière est réunie autour de la statue, de la chère image d'une héroïne aussi et d'une sainte de vingt ans, vous ne vous étonnerez pas que je reprenne ce mot, et que j'en fasse le sujet de ce discours.

Jeanne d'Arc n'était qu'une humble fille des champs ; née de parents obscurs, non loin d'ici, sur les bords de la Meuse, elle n'avait guère appris que le catéchisme, et savait à peine signer son nom ; elle ne connaissait que le logis familial, les prairies et les bois de Domremy, la pauvre église où elle avait été baptisée et où son cœur innocent et pieux s'épanchait, en présence de Dieu, en des prières ardentes. Mais elle avait ce quelque chose qui est un don merveilleux et préférable à tout le reste, elle avait, pour répéter le mot de l'illustre

maréchal Lannes, « elle avait de ça ; » c'est-à-dire un grand cœur, et c'est ce que je voudrais vous montrer dans un rapide tableau. Il n'y a rien qui n'ait été dit au sujet de Jeanne d'Arc. Tous les orateurs se sont essayés à parler d'elle, en termes magnifiques. Ma parole sera bien pâle auprès de tant de discours singulièrement éloquents dont a retenti si souvent la chaire chrétienne ; toutefois c'est de toute mon âme qu'ici encore je lui paierai l'hommage ému d'une vénération qui date de loin, qui n'a cessé de grandir et qui ne sera satisfaite que quand sa fête sera devenue pour nous, en même temps qu'elle est une fête liturgique de l'Eglise, une fête nationale, la fête de toute la France reconnaissante.

Bossuet a dit : « Ne me parlez pas de héros sans cœur, » et l'on a répété depuis, très bien, que c'est par le cœur que nous valons quelque chose. Et en effet, on peut avoir beaucoup d'esprit, — je ne parle pas de la fortune, — on peut porter dans ses veines le noble sang de plusieurs générations illustres ; on peut avoir du génie même, et cependant être le dernier des hommes, par la bassesse des sentiments et l'ignominie d'une vie chargée de vices. Mais quand on a du cœur, quand surtout on a un cœur purifié, agrandi, sanctifié et de quelque façon divinisé au contact du cœur de Dieu, on s'élève à des hauteurs admirables, et il n'y a pas de gloire dont on ne soit capable.

Témoin Jeanne d'Arc, car son cœur, comme celui de l'apôtre S. Paul, s'est dilaté ; il s'est dilaté en deux amours qui ont été toute sa vie, qui font toute sa beauté et qui mettent à son jeune front le rayonnement d'une couronne immortelle : l'amour de Dieu et l'amour de la France. Les anciens disaient pour enflammer leur courage, sur les champs de bataille : « *Pro aris et focis*, pour les autels et pour les foyers ! » Si Jeanne d'Arc fut ignorante de cette devise, elle sut quelque chose de mieux, elle sut incarner en quelque sorte en elle les deux amours que je viens de dire.

I

L'amour de Dieu, mes frères, remplit de bonne heure le cœur de Jeanne d'Arc. Elle n'était qu'une enfant, et déjà sa piété la mettait à part de ses compagnes. Toutes lui ont rendu témoignage à ce sujet. Ce n'étaient pas les jeux, les fêtes champêtres qui l'attiraient, c'étaient les autels de Marie, c'était l'église de son village, c'était le tabernacle où sa foi lui montrait le Christ Jésus ; et rien n'était touchant comme de la voir recueillie en elle-même, dans les champs où elle gardait les troupeaux de son père, ou bien agenouillée, dans une adoration fervente, devant l'image du Sauveur.

Mais cet amour qui la pénétrait jusqu'au fond de l'âme fut, un jour, soumis à une rude épreuve. Dieu avait des desseins sur elle ; il la voulait pour une œuvre prodigieuse qui la prendrait tout entière ; et il lui envoie, à cet effet, un messager, l'archange S. Michel.

Et celui-ci, en lui transmettant la volonté divine, lui dit : « Va, va, fille de Dieu ! »

¹ Trait rapporté par les journaux à l'occasion de la mort du général de Négrier (22 août 1913), dont ce jeune sous-officier était l'oncle.

Voilà l'ordre, il est formel, et faites-y bien attention; Jeanne d'Arc, à la première apparition de l'Ange, n'avait guère que treize ans.

Et où fallait-il aller ? Au chevet des malades, au secours des pauvres et des indigents, comme le font les Filles de la charité ? Non. Où fallait-il aller ? A la conquête des âmes ignorantes ou pécheresses, comme le font les Apôtres ? Non. Où fallait-il aller ? En quelque lieu de silence et de prière, dans un cloître austère et pénitent, comme le font les Vierges du Christ ? Non. La mission qui lui était confiée, était une mission unique, et sans exemple, avant elle, dans l'histoire. Il fallait aller au secours de la France agonisante.

« Va, va, fille de Dieu ! » Tout d'abord elle est inquiète, hésitante. Est-ce bien une voix du ciel qui lui a parlé ? Imaginez, mes frères, ce que Jeanne d'Arc dut éprouver d'angoisse à cette demande, à cette injonction qui lui semblait si extraordinaire, si en dehors de sa condition, et qui lui venait de pareille façon.

Assurément, il y avait dans les apparitions successives de S. Michel, tant de douce clarté, une lumière si rayonnante, et dans ses paroles, une onction si suave, en même temps qu'une force si impérieuse, qu'elle se sentait conquise, et qu'elle ne pouvait douter qu'il ne fût vraiment le messager du ciel.

Mais quoi ! Il lui faudrait donc quitter tout ce qu'elle aimait, tout ce qui faisait le charme de ses jeunes années, tant de choses, mes frères, qui semblent peu à peu prendre une âme pour parler à notre âme, et nous retenir parmi les nôtres, là où nous sommes nés, où nous voulons vivre et où nous espérons mourir.

Et la voix se faisait plus pressante : « Va, va, fille de Dieu ! » Elle s'en ouvre à son père ; mais son père, malgré sa foi si vive, à la pensée que son enfant, que sa Jeanne bien-aimée s'en irait parmi des gens de guerre, s'en indigne, et il la menace de la noyer de ses propres mains, plutôt que de la laisser partir. Elle s'en ouvre à un de ses oncles, Durand Laxart, et celui-ci, par pitié sans doute, plutôt que par conviction, la conduit à Vaucouleurs, au sire de Baudricourt. Mais le sire de Baudricourt, après l'avoir entendue, avec un accent d'inexprimable dédain, conseille qu'on la ramène dans sa famille, pour y être corrigée par de bons soufflets.

Que faire ?... Mais il n'y a rien, mes frères, qui puisse prévaloir longtemps contre la volonté divine, et Jeanne le sent bien. Chaque jour qui passe fortifie davantage en elle l'amour qui la possède, et le moment approche où elle n'y tiendra plus, où il n'y aura plus pour elle ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs, ni amies, ni quoi que ce soit des attraites et des séductions du monde, mais seulement Dieu qui l'appelle et qui l'envoie.

O triomphe de l'amour divin dans le cœur de Jeanne ! Elle est prête et elle partira.

Elle partira, à quelque prix que ce fût, dût-elle, comme elle l'affirmait de sa voix vibrante de cou-

rage, de sainte énergie, dût-elle s'user les jambes jusqu'aux genoux.

Elle partira, dût-elle sacrifier ce qu'elle avait de plus cher au monde, et s'immoler elle-même, dans un holocauste de tout son être, à cet âge pourtant qui est la fleur, le printemps de la vie.

Elle partira, dût-elle ne jamais revenir, ne jamais revoir le pays natal, ni aucun des êtres chéris qu'elle aime tant, et qu'elle ne quitte que le cœur déchiré, les yeux pleins de larmes, et les bras pleins de tendres caresses.

Elle partira, parce que, comme le disait S. Paul, l'amour de Dieu la presse, *caritas Dei urget nos*, ou bien encore, ce qui revient au même, parce que, comme s'écriaient les croisés : Dieu le veut ! Elle partira, que dis-je ! elle est déjà partie. D'un dernier regard, et avec quelle émotion ! elle a embrassé les lieux de son enfance, sa riante vallée, son église, le toit paternel... adieu ! adieu !... Elle est partie, car dans son cœur virginal qui reflète en quelque sorte un rayon de la beauté angélique, l'amour de Dieu en a fait naître un autre, non moins fort, qui l'entraîne à tous les hasards, qui l'emporte à tous les périls, à tous les sacrifices : c'est celui de la France...

II

La France, mes frères, au commencement du xve siècle, était à deux doigts de sa perte. Je ne vous rappellerai pas les maux dont elle était accablée ; mais il y en avait un plus grand que les autres qui la menaçait : c'était la servitude ; et déjà, à la suite d'un traité infâme, quand Charles V mourut, le roi d'Angleterre, qui n'était encore qu'un enfant, avait été, à Paris, proclamé roi de France.

Quelle honte ! Et il n'y avait guère d'espoir que le pays divisé, et par un surcroît d'infortune en proie à la guerre civile, reconquît de sitôt sa liberté. Le dauphin Charles VII réduit à quelques villes, n'était plus par dérision que le roi de Bourges, et Orléans, le dernier boulevard de la monarchie, allait d'un jour à l'autre tomber au pouvoir des Anglais qui l'assiégeaient.

De là, une grande pitié. Mais les grandes pitiés, mes frères, sous l'action de la grâce, et quand Dieu s'en mêle, enfantent les grands dévouements, un amour héroïque ; et il en fut ainsi dans le cœur de Jeanne d'Arc. Jésus-Christ disait à ses apôtres, la veille de sa mort : « La plus grande marque d'amour qu'on puisse donner, c'est de mourir pour ceux qu'on aime. *Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* » Eh bien ! Jeanne d'Arc a été jusque-là.

Partie de Vaucouleurs le 13 février 1429, avec quelques gentilshommes qui l'escortent, il lui faut faire, au cœur de l'hiver, un long chemin tout infesté d'ennemis. Que d'embûches à éviter ! Que de fatigues à endurer ! Que de périls à courir ! A Chinon il lui faut convaincre de sa mission le roi Charles VII, et avec le roi, ses conseillers, ses

capitaines, toute sa cour. A Poitiers, il lui faut justifier devant de graves docteurs que c'est Dieu qui l'envoie. Rien ne l'arrête, rien ne la rebute, elle vient à bout de tout. Elle entre dans Orléans ; en quelques jours, c'est fait. Les Anglais délogés de leurs bastilles, de leurs forteresses, sont pour la plupart prisonniers ou morts, et ceux qui restent, ceux qui n'ont pas péri, Jeanne les poursuit sur la Loire où elle achève leur défaite. Et maintenant, en route pour Reims ; c'est une marche triomphale, et Charles VII y est sacré, il y reçoit l'onction sainte qui fait les rois de France.

Et c'est là, mes frères, l'œuvre de Jeanne d'Arc ; elle y a mis toute l'ardeur de son âme généreuse. Ne semble-t-il pas qu'alors, après avoir tenu son étendard, non loin du roi, pendant la cérémonie du sacré, elle eût été en droit de réclamer le prix de ses services ?

Une âme vulgaire n'eût pas manqué de le faire, et elle eût porté, elle eût élevé très haut ses exigences. Mais Jeanne aimait la France, non pas comme tant de faux patriotes d'aujourd'hui, pour la mettre à la rançon, au pillage, au gré de leurs convoitises impudentes, mais elle l'aimait pour elle-même, pour sa gloire, pour sa liberté, et c'était assez qu'elle battît et jetât dehors les Anglais qui l'opprimaient.

Jusque-là, elle avait donné largement sa jeunesse, ses forces, son courage, sa foi, toutes les vertus écloses dans son âme au souffle de la grâce. Mais il lui restait ce bien suprême qui, d'après l'Evangile, achève et consomme l'amour, c'est-à-dire sa vie.

Sa vie, mes frères, mais elle n'avait pas vingt ans. Tout lui souriait, et si elle avait été à la peine, elle était à l'honneur. Son nom était dans toutes les bouches ; la foule se pressait sur ses pas et l'acclamait de ses enthousiastes vivats, et dans son village, dans la chère demeure où son père et sa mère attendris, et justement fiers, tressaillaient du bruit de ses victoires, on l'attendait pour la glorifier, comme autrefois Béthulie avait glorifié Judith, sa libératrice... Est-ce qu'on meurt à vingt ans ? Est-ce qu'on meurt en pleine vigueur, en pleine force, en pleine gloire ?

Et cependant les voix du ciel qui n'avaient cessé de lui parler et d'être « son conseil, » lui annoncent une mort prochaine et tragique.

Et qui donc ne se fût pas révolté à cette annonce ? La mort ! pour avoir obéi à Dieu et sauvé son pays ! Était-ce là le prix de tant de fidélité et de vertu ? Mais Jeanne aimait la France, et pour la France elle consentit à passer par tous les supplices que peut inventer la haine, une haine avide de vengeance.

Elle est prise, un jour, lâchement, à Compiègne, dans une sortie malheureuse, par les Bourguignons, et ceux-ci traîtres à leur pays, sans égard pour l'admirable jeune fille qui n'avait eu d'autre tort que de défendre fièrement, de toute l'énergie de sa foi, le sol sacré de la patrie, la vendirent aux Anglais...

C'est la montée du Calvaire, c'est le martyre qui

commence et il durera des mois, une année entière, et pas un outrage, pas un tourment ne lui sera épargné. On la traînera de prison en prison, on l'enfermera dans une cage de fer, on l'enchaînera, on la livrera à des juges qui s'abriteront sous le couvert de la religion pour la presser de questions insidieuses, pour la charger de crimes imaginaires et agiter devant ses yeux le glaive des vengeances divines. On lui fera des nuits de fièvre et d'angoisse où son cœur virginal frissonnera d'épouvante. On soudoiera des misérables qui feindront la pitié pour lui arracher des aveux qui la perdraient. Que n'a-t-on pas tenté ? Que n'a-t-on pas osé, dans son procès, le plus inique que l'histoire ait enregistré, après celui du Christ ? Et elle était seule, toute seule à se défendre contre tant d'ennemis. Ah ! si encore elle eût été sur un champ de bataille, l'épée à la main !... Mais dans son cachot, mais devant les tigres à face humaine qui se prétendaient ses juges et qui n'étaient que des bourreaux, ne sentez-vous pas, mes frères, tout ce qu'elle dut endurer d'effroyables tourments, et si Jésus-Christ, au jardin de Gethsémani s'écria, dans son agonie : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! » quelle ne fût pas sa désolation !...

Au moins pouvait-elle penser que le roi sacré à Reims, que ses compagnons d'armes, que les soldats qu'elle avait menés à la victoire, que le peuple de France qu'elle avait sauvé pensaient à elle, et qu'un effort serait tenté pour la délivrer.

Mais non, les jours se passaient plus tristes, plus douloureux que jamais, et rien, en dehors des voix du ciel qui la consolait, rien ne parvenait jusqu'à elle qui lui permit d'espérer. Que faisait donc Dunois, lui, le brave entre les braves, et comment n'a-t-il pas cherché à forcer les portes de Rouen ?

Hélas ! il était dit que Jeanne d'Arc serait abandonnée, pendant qu'une haine aussi savante que féroce l'étreignait de toute part, ne lui laissant ni trêve ni repos, l'écartant des offices de l'Eglise et du Dieu de l'Eucharistie, comme si elle eût été excommuniée... Ah ! quand j'y pense, je ne saurais retenir sur mes lèvres, cependant sacerdotales et tout imprégnées de miséricorde, ce cri qui m'a échappé bien des fois : les monstres ! Torturer ainsi une pure jeune fille, violer à son endroit toutes les lois de l'humanité !... Du moins qu'ils se hâtent donc, puisqu'il n'y a plus chez eux ni honneur, ni justice, ni rien de ce qui distingue l'homme de la brute... Et voilà qu'enfin la sentence est rendue, c'est une sentence de mort. Quelle joie pour les Anglais qui vont pouvoir assouvir leur vengeance ! Ils s'empressent de dresser un bûcher sur une place de Rouen.

Et Jeanne marche au supplice. Elle a un moment de défaillance. Et qui donc, en la voyant baignée de ses larmes, en entendant ses protestations d'innocence, ses appels à la justice divine, ne frémissait pas dans son âme ?

Sans doute la foule s'émeut, et peut-être, honteuse d'elle-même, de sa lâcheté, va-t-elle se révolter contre tant d'infamie ? Mais la chère victime est déjà sur son bûcher : la flamme crépite...

O Jeanne, à cette heure suprême, dites, pour qui donc faites-vous le sacrifice de votre vie ? Ah ! si elle avait voulu, même à ce moment-là, désavouer sa mission, et reconnaître que le ciel n'était pour rien dans sa campagne en faveur du roi de France ; si elle avait voulu étouffer en elle les élans de son cœur magnanime et généreux, ses ennemis, ses bourreaux lui auraient fait grâce. Mais non, en face de la mort, elle proclame, avec plus de force que jamais, que ses voix ne l'ont pas trompée, et que si elle a combattu les Anglais, si elle a brisé leur puissance, c'est par l'ordre de Dieu.

Et ainsi, mes frères, prenez-y garde, l'odieux écriteau qui accuse Jeanne d'Arc et qui voudrait la déshonorer devant l'histoire, en a menti. Ce n'est pas une hérétique, c'est une admirable française, et c'est pour la France qu'elle se livre aux flammes, c'est pour la France que tout à l'heure elle sera réduite en cendres ; et n'est-ce pas là le signe, la marque certaine de ce grand amour qui a rempli son cœur, son cœur que le feu respectera et qui palpitera encore, dans le brasier dévorant ?

Quand Jeanne se sentit enveloppée des flammes qui montaient autour d'elle, en gerbes de feu, on la vit porter à ses lèvres et presser sur sa poitrine une petite croix, et on l'entendit murmurer : Jésus ! Jésus ! C'était le dernier soupir de sa foi, et j'imagine que sa prière était pour la France qu'elle avait sauvée et à qui son martyre apporterait plus de succès et de gloire encore que la délivrance d'Orléans et le sacre de Reims...

Aussi de nos jours, mes frères, si l'Eglise et la France s'unissent pour glorifier Jeanne d'Arc, l'Eglise pour la mettre sur ses autels, la France pour lui dresser des statues, comme vous faites, et saluer en elle une héroïne incomparable, c'est justice, car jusqu'à la fin des temps, la Vierge de Domremy, dans le rayonnement de l'histoire, sur notre sol national, apparaîtra aux générations qui passent, comme la pure image de la foi et du patriotisme, et près d'elle, à son exemple, à la lumière de sa vie et de sa mort, il n'est personne qui ne doive apprendre à aimer Dieu pour aimer la France davantage encore, c'est-à-dire jusqu'au sang, jusqu'à ce sacrifice de soi-même qui est la consommation de l'amour.

J'ai fini, mes frères. Est-il besoin de conclure et de vous dire la leçon qu'il faudra emporter de cette fête ? Je n'ai garde d'oublier tous ceux qui l'ont préparée, organisée et qui lui ont donné tant d'éclat. Je tiens à les louer, à les féliciter. Oui, à tous et au nom du cher pasteur de cette paroisse dont l'âme tressaille, en ce moment, j'en suis sûr, d'une joie bien vive, à tous j'adresse un public hommage de reconnaissance. C'est si beau, si réconfortant quand tout un peuple vibre à l'unisson au pied des autels, et chante devant une image sainte sa foi et ses espérances religieuses ! Voilà le spectacle que vous offrez, et pour ma part j'en suis profondément touché.

Mais ne vous en tenez pas là. Comme le jeune

sergent de la bataille de Friedland, et mieux encore, comme Jeanne d'Arc, ayez de ça, ayez du cœur pour la France.

Jeunes filles, entendez et retenez ce que S. Michel disait à Jeanne enfant : restez pures, restez sages, et souvenez-vous que la religion seule est capable de vous donner les vertus qui sont la plus belle couronne et la plus riche parure de votre âge.

Jeunes gens, soyez forts, soyez courageux, honorez la jeunesse catholique à laquelle vous appartenez et qui est, dans nos patronages, l'orgueil et l'espoir de l'Eglise, et si la France a besoin de vous, si elle vous appelle sous ses drapeaux, allez-y non pas pour vous acquitter d'une corvée, mais pour faire votre devoir, tout votre devoir, et vous ne le ferez jamais mieux, et jusque sur les champs de bataille où vous aurez peut-être à affronter la mort, qu'en vous armant du signe de la croix qui, depuis Jésus-Christ, est un signe de triomphe et de victoire, *in hoc signo vinces*.

Pères et mères de famille, songez à toutes les obligations qui sont les vôtres et que vous ne sauriez trahir, sans trahir en même temps les grands intérêts, les intérêts vitaux du pays. Ayez autant d'enfants qu'il plaira à Dieu de vous en envoyer, et élevez-les chrétiennement. Il n'y a pas d'autre moyen d'en faire de bons français. Dans vos maisons, vous avez pour les garder, pour les bénir et les sanctifier l'image du Christ, l'image de la Vierge Marie ; ayez aussi celle de Jeanne d'Arc, et si elle vous manquait, vous la trouverez ici, dans votre église, et rien qu'à la regarder avec vos enfants, vous en ressentirez le tressaillement de l'âme qui est déjà la pensée du bien et le commencement de la vertu.

Et nous tous, mes frères, quel que soit notre âge, notre condition, et si même nous étions divisés d'opinions, si nous avions laissé se refroidir et s'éteindre en nous le feu sacré de l'amour de Dieu, ah ! quand il s'agit de la France, de ses destinées, de sa gloire, soyons unis, unis pour l'aimer, pour la servir sans restriction, sans limites, quand même, et sous le coup de cet amour, devenus comme un peuple de frères, on nous entendra, d'un bout à l'autre du pays, pousser ce cri qui fit, dans tous les siècles, tant de héros parmi nos pères : « *Pro Deo et patria*, pour Dieu et pour la Patrie ! » Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS-XAVIER

(3 décembre)

L'APOSTOLAT CATHOLIQUE ET LA PROPAGATION DE LA FOI

Euntes ergo docete omnes gentes.
Allez donc, enseignez toutes les nations. (Mat., xxviii, 19).

Cette parole, m. b. c. f., est certainement l'une des plus extraordinaires et des plus mémorables dont l'histoire ait conservé le texte. L'Evangéliste l'a recueillie sur les lèvres mêmes de Jésus ressuscité, dans une scène à la fois grandiose et sublime.

C'était sur l'une de ces collines qui bordent le lac de Genezareth, le Sauveur avait réuni là ses disciples dispersés par sa mort, et dans cette entrevue suprême, il leur précise en quelques mots l'immense et redoutable mission qu'il leur confie, la conquête de l'univers à son Evangile : *Euntes, docete omnes gentes*. Non pas une conquête éphémère, comme celles des Alexandre, des César et des Napoléon, mais la conquête perpétuelle des générations présentes et des peuples à venir, *omnes gentes*. Pensée que l'ambition d'aucun homme n'osa jamais formuler, et dont l'éclatante réalisation constitue le fait le plus miraculeux de la vie religieuse du monde.

Sans doute, un tel ordre donné par le Crucifié d'hier aux quelques indigents qui l'accompagnaient jadis, aurait fait sourire de pitié le centurion romain chargé de la surveillance militaire de la Galilée. Cependant cette parole créait l'irrésistible puissance à laquelle l'univers entier devait bientôt se rendre, l'*apostolat catholique* dont la gloire et les triomphes nous rassemblent aujourd'hui.

Disons donc que l'œuvre de l'apostolat, c'est de perpétuer la propagation de la foi, et que l'œuvre de la Propagation de la Foi, c'est de perpétuer l'apostolat. Deux pensées qui semblent résumer le double objet de cette solennité.

Que la Reine des apôtres daigne en bénir le rapide développement. *Ave Maria*.

I. — *L'œuvre de l'apostolat, c'est de perpétuer la propagation de la foi*

Quelle entreprise gigantesque, m. b. c. f., pour ces ignorants pêcheurs, et comment le divin Sauveur peut-il leur demander sérieusement de commencer la conquête du monde ? Quand leur dévouement au Maître les rendrait capables des efforts les plus étonnants, que peuvent-ils devant un pareil projet ?

Les moyens ordinaires leur font absolument défaut. La richesse, ils n'ont jamais rien possédé ; la science, ils ne l'ont jamais acquise ; la force, ils en sont les victimes et non les dépositaires ; l'art de la parole, ils ne l'ont jamais eu, jamais ils ne l'auront.

Cependant, ils n'hésitent pas, car ce n'est pas avec des ressources humaines qu'on fait œuvre divine.

Jésus a parlé, lui-même a promis d'être avec eux : *Eccce ego vobiscum sum* ; et Lui seul a vaincu le monde : *Confidite, ego vici mundum*.

Leur âme est transformée par un amour plus fort que la mort, et désormais sans inquiétude, ils se partagent l'univers.

Les siècles passent, les premiers apôtres disparaissent, tous ou presque tous avec la couronne du martyre, mais leur œuvre reste impérissable ; à chaque époque elle est reprise par ceux mêmes qu'elle a conquis, et dont elle a fait de nouveaux apôtres. Témoin l'illustre saint dont nous célébrons la mémoire.

1. *S. François conquis*. — François-Xavier doit être aux Indes le continuateur de S. Thomas, ce disciple du Sauveur qui semble avoir fait luire, dans les ténèbres de ces régions lointaines, les premières clartés de l'Evangile. C'est la vocation sublime dont le Seigneur l'honore, et comme il rêve un autre avenir, avant d'être l'apôtre du christianisme il en fut la conquête.

Son enfance ne s'est point écoulée dans le rude et périlleux apprentissage des pêcheurs, il a suivi les leçons des meilleurs maîtres. Sans doute il a quitté la radieuse Espagne, mais uniquement pour remporter à Paris les plus éclatants succès. Déjà, la gloire sourit à son talent. Jeune encore, il occupe l'une des chaires les plus enviées de la plus célèbre des Universités.

Mais Dieu le veut ailleurs. Ignace de Loyola vient ouvrir à ses yeux des horizons plus beaux que ceux de la carrière présente, allumer dans son cœur de plus sublimes ambitions, celle de sauver son âme en gagnant l'univers.

Ecoutez ce simple et touchant récit.

Le jour de l'Assomption de l'année 1534, quelques hommes, qui semblaient unis par les liens d'une mystérieuse affection, se trouvaient, de grand matin, dans l'humble chapelle des Saints Martyrs, hélas disparue de la butte Montmartre.

L'un d'eux, récemment ordonné prêtre, monte au saint autel, et commence l'auguste sacrifice. A la communion, tous viennent s'agenouiller à la Table sainte, et tous, avant de recevoir la divine hostie, prononcent d'une voix émue, mais ferme, les vœux solennels de pauvreté, de chasteté, d'obéissance au Souverain Pontife.

A cette heure, naissait devant le Sauveur l'illustre association qui allait susciter ici-bas les mêmes amours et les mêmes haines que son divin Maître.

François désormais pouvait être apôtre. Il s'était fait pauvre, et sa science se résumait dans la Croix et le divin Crucifié, comme ceux dont il allait reprendre et continuer l'œuvre... Il était de la Compagnie de Jésus.

2. *S. François conquérant*. — Du reste, le moment était venu de se mettre au travail.

Les portes de l'Orient, selon la magnifique expression de S. Paul, s'ouvriraient toutes grandes à la lumière évangélique : *Ostium enim mihi apertum est magnum, et evidens*. (I Cor., xvi, 9).

De hardis navigateurs avaient découvert des pays inconnus, des terres inexplorées, créé de nouveaux établissements, et Jean III, roi de Portugal, avait demandé au pape Paul III quelques membres de la bien petite famille d'Ignace de Loyola pour faire revivre aux Indes Orientales le christianisme jadis si florissant de ces Eglises dévastées par l'erreur.

L'ordre du départ est pour Xavier la satisfaction du plus ardent désir, et sans autres ressources que son bréviaire et les instructions du Souverain Pontife, il quitte famille et patrie pour ces con-

trées couvertes d'abondantes moissons, qui malheureusement périssent faute d'ouvriers : *Messis quidem multa, operarii autem pauci*.

De pieux chroniqueurs racontent que plusieurs fois, au cours de son étonnant ministère, François-Xavier parut d'une taille extraordinaire. C'était, un jour, s'avancant seul au devant des guerriers Badages, qui marchaient contre ses néophytes ; et plus tard, à bord du navire la *Santa-Cruz*, en baptisant les insulaires de Cinchea.

C'est encore aujourd'hui l'impression que produit l'étude de cet apostolat digne de S. Paul.

Comment a-t-il pu suffire à cette œuvre plus qu'humaine ? A peine aborde-t-il au cap Comorin, qu'il gagne la côte de la Pêcherie, s'avance à l'intérieur au-delà des territoires soumis, revient au Cochin, puis à Malacca, va jusqu'aux Iles Maldives, à Ceylan, aux Moluques, pénètre même au Japon, puis rentre aux Indes.

Il évangélise toutes ces plages, convertit des milliers d'idolâtres, fonde d'innombrables chrétientés. Comme l'avait promis le Seigneur, avec la divine parole il sème et multiplie les miracles, chasse les démons, *dæmonia ejicient*, ressuscite les victimes des serpents, *serpentes tollent*, guérit les malades, *super ægros manus imponent et bene habebunt*, apaise les tempêtes, rend les morts à la vie, parle et se fait comprendre en des langues inconnues, *linguis loquentur novis*, et la mort l'arrête au moment où son zèle rêvait la conquête de la Chine.

Il devait à son œuvre ce suprême sacrifice ; il l'offrit au Seigneur en prononçant avec une expression d'indicible amour ces quelques mots d'éternelle espérance : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*.

Le 2 décembre 1552, cette grande âme quittait la terre d'Orient, mais pour continuer au ciel son fructueux apostolat. De la terre d'Europe, en effet, s'élançant de nombreux missionnaires, dont les pieds tressaillent d'impatience : l'Orient s'illumine à nouveau des divines clartés qu'il avait perdues.

Que l'Occident paraîtra radieux, lorsque le soleil de la foi, s'y couchant dans sa gloire, renverra les plus brillantes splendeurs des derniers jours du monde, vers les cimes de l'Ararat, du Sinaï, du Calvaire ; irradiant tous les sommets sacrés où pria l'humanité, éclairant toutes les plages, tous les déserts et toutes les terres de l'Afrique et de l'Asie ! Quel magnifique spectacle, lorsque la Croix, triomphante après tant de siècles de nuit et d'orage, apparaîtra victorieuse aux regards du monde entier, dans une région supérieure et pure, resplendissant sous un ciel propice, comme un signe de paix et de liberté pour tous !

Et qui donc réalisera cet avenir rêvé par le plus beau des enthousiasmes ? L'Œuvre de la Propagation de la Foi, dont le but est de perpétuer dans le monde l'apostolat catholique. C'est ma deuxième pensée.

II. — La Propagation de la Foi perpétue l'apostolat catholique

L'association, m. f., a toujours été l'une des puissances de ce monde. Elle réalise des merveilles impossibles à l'initiative individuelle, et groupant des unités infimes, constitue des forces irrésistibles.

C'était ce qu'avait compris, dans sa haute et pure intelligence, cette humble et grande chrétienne, Pauline Jaricot, qui, le 3 mai 1822, jetait les fondements de cette œuvre aujourd'hui catholique comme l'Eglise elle-même.

Que pouvait-elle demander à la masse des fidèles ? Elle leur demandait de s'acquitter de leur part obligatoire d'apostolat, par les deux moyens toujours à leur disposition : la *prière*, qui fait violence à Dieu lui-même, et l'*aumône*, à laquelle l'homme cède toujours, parce que rien ne résiste à la charité.

1. *La prière*. — Mais pourquoi cette récitation quotidienne du *Pater* et de l'*Ave Maria* ? Pourquoi cette invocation du grand Apôtre des Indes, trois fois répétée ? — C'est pour obtenir de Dieu qu'il suscite encore ce qui n'a jamais manqué dans notre sainte religion, des âmes capables de porter aux nations encore assises dans les ténèbres de la mort les vivifiantes clartés de l'Evangile, capables d'entendre et d'exécuter l'ordre du Seigneur : « *Euntes docete omnes gentes*, enseignez toutes les nations. »

Et que produit cette prière unanime ?

Voyez ce jeune homme. Il est aux plus belles années de sa vie. Ses vingt ans viennent de sonner. Ses études sont achevées. Devant lui les carrières les plus enviées sont ouvertes. Il est la joie de ceux qui le connaissent, le bonheur de sa famille, qui déjà rêve pour lui le plus brillant avenir.

A la prière des associés inconnus de lui, des lumières d'en-haut sont venues éclairer cette âme. La voix du Seigneur s'est fait entendre dans le mystère d'une vocation sublime, et voici que le cœur du jeune homme s'émeut à la pensée qu'au-delà des mers il y a des âmes ignorées, dont il peut, dont il doit être le salut.

Prenant alors une de ces héroïques décisions que rien n'ébranle, il fixe le jour et l'heure de son départ. Il renonce à tout ce qui fait la force et la vie du cœur. Il quitte sa patrie, ce coin de terre qui n'a rien de semblable nulle part, dont les toitures et les arbres ont leurs souvenirs et leur silencieuse éloquence. Il n'entendra plus sa langue nationale, la parole de son pays ; il étudiera péniblement un langage barbare, qu'il ne parlera jamais bien, restant un étranger chez tous les peuples qu'il visitera.

Les liens de la famille, il les rompt ; mais le cœur brisé, soutenu cependant par la bénédiction résignée de ceux qu'il abandonne, car il ne sera plus là le jour des suprêmes adieux.

Cependant, il part heureux de son sacrifice, qui

sera le bonheur de ceux qui l'aiment quand même. Il s'éloigne par les chemins rapides dus à l'intelligence humaine.

Quel accueil l'attend sur ces plages inhospitalières ? Des privations inouïes, des persécutions cruelles, des souffrances sans nom, puis après, la mort hideuse par la fièvre, la lèpre ou la peste, plus souvent encore la palme glorieuse du martyr.

Le missionnaire, en effet, ne va si loin que pour mieux mourir à la peine ou dans le supplice, et sa fin généreuse est toujours féconde, elle assure le succès de la divine entreprise. On résiste au sang de milliers de soldats, parce qu'ils attaquent et se défendent ; on ne résiste pas éternellement au sang du martyr, qui ne sait que donner son cœur et mourir.

Héros sublime devant lequel on s'incline, dans une respectueuse admiration, qui donc a fait votre âme si grande et si belle ?... J'ose répondre : c'est votre prière, chers associés de la Propagation de la Foi, votre prière, qui fait que les martyrs succèdent aux martyrs sans aucune interruption, pour rendre à Jésus-Christ comme aux âmes le grand témoignage de l'amour, le témoignage du sang.

Prions donc, à l'exemple des Souv. Pontifes Grégoire XVI, Pie IX et Léon XIII, prions pour que la flamme de l'apostolat s'allume plus vive encore au cœur des prêtres catholiques, et que de la France surtout, terre sacrée du dévouement et des saints enthousiasmes, s'élancent d'intrépides et nombreux missionnaires, pour ces régions cruelles, où l'on meurt, il est vrai, mais en assurant aux âmes l'éternelle vie.

2. Prions, mais à la prière joignons l'aumône.

Les conquêtes évangéliques ne se font plus comme autrefois. Les nations catholiques laissent de parti pris à l'initiative individuelle les missions que les rois et les gouvernements provoquaient et soutenaient jadis.

Tout en reconnaissant l'heureuse influence du christianisme dans ses colonies, la France, qui jusqu'à ce jour répugnait à faire l'exportation de son indifférence systématique, se refuse officiellement à son antique et glorieux rôle de porte-étendard de la foi catholique.

Où donc trouver les ressources nécessaires à la défense comme au soutien des conquêtes évangéliques ? Dans l'inépuisable trésor de la charité catholique, où se centralisent et se multiplient ces deniers hebdomadaires, ces sous prélevés chaque semaine sur le travail de la servante ou le labeur de l'ouvrier, sur le superflu de la richesse, ou sur le nécessaire de la pauvreté ; dans cette mine intarissable, dont on ne peut suivre les filons obscurs, parce qu'ils se perdent dans les masses et se cachent dans les cœurs.

Quelle souscription mieux à la portée de tous, et quelle coopération plus facile à la grande action de l'apostolat !

L'Angleterre protestante dépense chaque année pour ses missionnaires mariés et négociants plus

de 25 millions de francs, et les résultats qu'elle obtient sont loin d'être en rapport avec ce qu'ils coûtent. Elle fait peu de chose avec beaucoup d'argent. L'Œuvre, au contraire, par l'étonnante addition de ces sommes, insignifiantes pour ceux qui les donnent, totalise à peu près 6 millions, qu'elle répartit entre 200 diocèses de missions catholiques, dont elle entretient les églises et les séminaires, les écoles et les hôpitaux. Elle aide au travail apostolique toutes les congrégations de religieux et de religieuses qui se sont partagé la surface du globe.

Seule, elle doit suffire à des charges que les persécutions et les guerres actuelles rendent chaque jour plus écrasantes ; c'est-à-dire que l'obligation, de cette aumône s'impose aujourd'hui plus que jamais. Répondons généreusement à l'appel de la Providence.

Pour être ancienne comme le Christianisme lui-même, puisque le livre des *Actes* nous montre les largesses de Corinthe et de la Macédoine soutenant l'Eglise indigente de Jérusalem, l'Œuvre de la Propagation de la Foi n'en est pas moins une de nos gloires exclusivement nationales.

Déjà c'était chez nous que s'étaient formés S. François-Xavier, l'apôtre des Indes, et cette Compagnie de Jésus dont Paris revendiquait jadis la paternité. C'est encore de chez nous que partent, chaque année, les centaines de missionnaires et de Filles de la charité qui vont aux extrémités du monde réaliser la parole du Maître : *Euntes, docete omnes gentes*. Cet inépuisable prosélytisme a tellement frappé l'Europe qu'on a pu dire cette parole toujours vraie : « Rome, c'est Pierre ; la France, c'est Paul... »

Quel magnifique éloge, et qu'il serait à souhaiter que notre France, toujours aimée malgré ses défaillances et ses infidélités, le méritât toujours !

Ne laissons pas s'amoinrir une pareille réputation ; soutenons-la de toutes nos forces, surtout à l'heure actuelle.

Ouvrons, le plus largement possible, le trésor de notre charité. Augmentons abondamment le budget des missions héroïques, la liste civile des martyrs, en donnant, en donnant encore, avec le sou du pauvre, la pièce ou le billet du riche. Prenons dans cette affaire admirable de la Propagation de la Foi, des actions et des titres, dont les intérêts et les dividendes se paient au ciel et quelquefois aussi, plus souvent même qu'on ne le croit, sur cette terre. Le Maître l'a promis : *Centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit*. Amen.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 novembris 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 27 novembre 1913

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXX. La Révélation écrite, 849.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — II. 2^e Dim. de l'Avent, 851. — III. 3^e Dimanche, 854.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — II. *Immaculée-Conception* : Gloire pour Marie et joie pour nous, 856.

Plans de sermons. — Pour l'Immaculée-Conception (deux plans), 859.

Petites Lectures. — XVI. La Providence, 860.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres*. — SAINT PAUL EN ORIENT. — XLVIII. « Ad Cæsarem ibis, » 862.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXX

LA RÉVÉLATION ÉCRITE

Messieurs,

On prétend que le Rhône, tandis qu'il traverse le lac de Genève, garde sa couleur d'or et son cours rapide. Alors que les eaux céruléennes du Léman s'immobilisent à refléter en leur transparente profondeur les bords charmants qu'elles baignent et le ciel incomparable qui s'étend au-dessus d'elles, le grand fleuve, que rien ne peut distraire de sa marche, se hâte vers la mer qui est son but et qui l'attend.

L'histoire du monde présente un phénomène analogue. Parmi tous les peuples qui ont paru et disparu, il est un peuple qui est toujours resté le même. On a pu l'arracher de sa patrie, le disperser au milieu des autres, en faire une poussière de peuple : rien jamais n'a pu altérer sa nationalité. Il demeure parsemé dans le monde entier ; en apparence, privé d'existence propre ; en réalité, toujours peuple et toujours lui.

Vous l'avez deviné, c'est des Juifs que je veux parler. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que partout où elle se présente, cette race a un livre dans les mains : un livre qui lui a été donné, dont elle a voulu maintes fois se décharger, mais qui lui a toujours été maintenu par une volonté plus forte que la sienne. En sorte qu'on peut se demander si c'est le livre qui a été fait pour le peuple, ou bien plutôt le peuple pour le livre.

C'est ce livre que nous allons maintenant étudier. Il s'appelle la BIBLE, c'est-à-dire *le livre par excellence*. Les Juifs et les chrétiens s'accordent à dire qu'il a été inspiré par Dieu, et que, par conséquent, il contient la suite de ce grand dialogue entre le ciel et la terre que nous avons appelé la Révélation.

Fidèles à notre méthode de n'avancer que pas à pas, traitons d'abord ce livre comme un ouvrage

ordinaire et demandons-nous quelles garanties il nous offre au triple point de vue de l'*authenticité*, de l'*intégrité* et de la *vérité*.

I

Ce livre n'a-t-il pas été inventé de toutes pièces ? La question peut se poser au lendemain d'un siècle qui a vu ces mystifications colossales qui s'appellent les poésies d'Ossian et de Clotilde de Surville. Tirons-la au clair.

Quand un écrit est-il authentique ? — « C'est, répond un savant critique de nos jours, quand il est réellement sorti de la plume de celui à qui on l'attribue, ou, si l'auteur est inconnu, quand il date de l'époque à laquelle on rapporte sa composition. Ainsi l'*Enéide* est authentique parce qu'elle est réellement l'œuvre de Virgile ; la *Satire Ménippée* est aussi authentique, quels qu'en soient les auteurs, parce qu'elle date du temps de la Ligue ¹. »

Je crois qu'on ne peut pas mieux dire.

Ceci posé, les quarante-cinq livres de l'Ancien Testament qui traitent de l'histoire du monde depuis la création jusqu'à la venue de N.-S. Jésus-Christ, sont-ils authentiques ? Sont-ils bien de l'époque et des auteurs auxquels on les attribue ?

C'est la question autour de laquelle, depuis deux siècles surtout, se sont livrés les combats les plus acharnés entre croyants et incrédules ; cela suffit pour vous en montrer l'importance.

Voulez-vous savoir ce qu'affirment les incroyants ? Vous n'avez qu'à écouter ce que dit un de leurs protagonistes les plus audacieux :

« La rédaction définitive des livres qui contiennent l'histoire ancienne d'Israël ne remonte pas probablement au-delà du VII^e siècle avant notre ère... Quant à l'opinion qui attribue la rédaction du Pentateuque à Moïse, elle est en dehors de la critique, et nous n'avons pas à la discuter. Cette opinion, du reste, paraît assez moderne, et il est bien certain que les anciens Hébreux ne songèrent jamais à regarder leur législateur comme un historien ². »

Cela est signé Renan, et contient autant d'erreurs que de mots.

Rappelez-vous, en effet, ce qu'est le peuple juif. C'est une nation entêtée et opiniâtre, tellement attachée à ses traditions qu'elle repousse avec la dernière énergie toutes les innovations, et qui sait mourir pour sa foi. Cela est reconnu par les païens eux-mêmes, par les Romains en particulier, qui ont pu, sans difficulté, imposer leur religion aux peuples qu'ils ont vaincus, et qui ont dû y renoncer quand ils se furent emparés de la Palestine.

Et c'est à ces gens-là, que leurs prophètes ne cessent jamais d'appeler des têtes de fer, qu'un quidam dont Renan ne dit pas le nom, parce que c'est bien plus commode, serait venu dire, 800 ans avant J.-C. : « Voici un livre qui contient les détails

¹ F. Vigouroux, *La Bible et la critique*, p. 11.

² *Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1855.

de votre culte et l'exposé de vos croyances; qui contient le code de vos lois et l'histoire de votre race; qui contient vos généalogies et vos traditions; qui intéresse par conséquent, au plus haut point, votre religion, votre patriotisme, votre liberté et votre foyer. Ce livre, vous allez croire qu'il a été écrit il y a 2.500 ans; vous allez croire tout ce qu'il y a dedans, et vous allez croire qu'il a été dicté par Dieu lui-même.»

De bonne foi, Messieurs, quel eût été l'homme assez fou pour tenter pareille aventure? Qui donc aurait pu avoir seulement l'idée de proposer une pareille mystification à tout un peuple, et surtout à ce peuple-là? Vraiment il faut avoir l'esprit malade pour hasarder une affirmation aussi exorbitante.

Ah! je sais bien ce qui serait arrivé si, passant outre à toutes ces impossibilités, un membre de la famille juive s'était permis un tel coup d'audace ou une telle aberration. Saisi sur-le-champ, on l'eût emmené en dehors de la ville, et on lui eût appris, en le tuant à coup de pierres, qu'on ne se moque pas impunément du bon sens et de la foi de ses concitoyens. Entre nous, il ne l'eût pas volé.

II

Les livres de l'Ancien Testament sont donc authentiques, c'est-à-dire qu'ils sont bien des auteurs ou au moins de l'époque auxquels on les attribue.

Mais sont-ils intègres? C'est-à-dire, nous sont-ils parvenus tels qu'ils ont été composés? N'y a-t-il pas eu des additions ou des suppressions qui ont pu en changer l'esprit?

Pour répondre à cette seconde question, rappelons-nous encore ce qu'étaient les Livres sacrés pour les Juifs.

D'abord, il n'en était pas de même chez eux que chez les Egyptiens ou les Hindous. Chez ces derniers peuples, les ouvrages prétendus inspirés étaient cachés au fond des temples et n'étaient feuilletés que par une caste privilégiée. Le vulgaire n'était jamais admis à y jeter les yeux.

Chez les Juifs, au contraire, la Bible était dans les mains de tous. Tout Israélite devait la lire, et tous les sept ans, pour éviter tout changement, les prêtres en donnaient lecture au peuple assemblé.

Cela ne leur suffisait pas. Pour que le texte sacré demeurât inviolé, ils en avaient compté tous les mots et toutes les lettres. Ils savaient combien de fois et dans quel ordre les lettres étaient placées dans chacun des livres. Ce détail typique nous est donné par l'historien Josèphe, et notre grand poète Racine nous l'a redit après lui :

Dans ce livre, par eux de tout temps vénéré,
Le nombre des mots même est un nombre sacré.
Ils ont peur qu'une main sacrilège et profane
N'ose altérer un jour la loi qui les condamne,
La loi qui, de leur long et cruel châtement,
Montre à leurs ennemis le juste fondement.

Josèphe lui-même combattant Appien, un détracteur de la Bible, ne craint pas d'affirmer ceci :

« Il ne peut y avoir rien de plus certain que les écrits autorisés chez nous. Ils ne peuvent renfermer aucune contradiction, puisque l'on n'approuve que ce que les prophètes ont écrit il y a plusieurs siècles. Les faits démontrent quel respect nous avons pour ces livres. Depuis tant de siècles qui se sont écoulés, personne n'a jamais été assez hardi pour entreprendre d'en ôter, d'y ajouter ou d'y changer quelque chose. Il y a eu, chez tous les Juifs, depuis l'origine, une conviction intime qui nous fait croire que ces livres renferment les ordres de Dieu, qui nous porte à les observer inviolablement, et à mourir avec joie, s'il est besoin, pour les maintenir. »

Vous avez peut-être visité, Messieurs, les caves d'un de nos grands établissements financiers. En voyant ces coffres-forts, ces grilles, ces gardiens, sans nul doute vous vous êtes dit : « Voilà des trésors qui sont bien en sûreté. Il n'y a pas à craindre que quelqu'un vienne mettre des cailloux à la place des louis de 20 fr. et des feuilles de vigne à la place des billets de banque ! »

Ne vous semble-t-il pas, après ce que nous venons de dire, que la Bible était mieux gardée encore? Représentez-vous ce peuple tout entier en faction devant ses livres saints et prêt à écharper l'imprudent qui eût voulu y porter une main sacrilège. Vous vous rendrez compte ainsi que nul changement notable n'a pu y être introduit, et vous vous expliquerez le fait que raconte le cardinal Wiseman :

« Le docteur Buchanan, dit-il, ayant réussi à se procurer un manuscrit dont se servaient les Juifs de race noire établis de temps immémorial dans l'Inde et restés sans communication avec leurs frères des autres parties du monde, voulut le comparer avec un exemplaire modèle. Quel fut le résultat de cette étude? C'est qu'il n'existe pas entre les deux textes plus de quarante différences, dont aucune n'a la moindre valeur. »

III

Passons à la dernière question que nous nous sommes posée : La Bible présente-t-elle des garanties de véracité, ou bien faut-il n'y voir, comme certains le prétendent, qu'un assemblage de contes bons tout au plus à bercer l'esprit, avide de merveilles, des enfants?

Pour répondre à cette question, bornons-nous à parler de Moïse. C'est le premier des auteurs de l'Ancien Testament; c'est le plus attaqué; c'est celui qui a raconté les faits les plus extraordinaires. Si celui-là résiste à notre critique, ceux qui le suivent y résisteront à plus forte raison.

Donc nous nous demandons si Moïse n'a pas trompé, sciemment ou non, ses contemporains. A cela nous répondrons : *Non*.

Était-il homme, d'abord, à se laisser induire en erreur? Était-ce un esprit ignorant et dépourvu de connaissance? Non, il avait été élevé à la cour des Pharaons, il était versé dans les sciences égyptiennes qui étaient les plus célèbres du temps.

C'était un savant de l'époque. Il n'a pas dû être facile à tromper.

Mais ces gens qui sont si instruits, quand ils ne sont pas honnêtes, sont bien capables d'abuser de leur science pour tromper les autres. Moïse n'aurait-il pas cédé à la tentation de se faire un nom, une popularité, une puissance aux dépens de ses crédules contemporains ? — Non, car nous voyons qu'il avait rang à la cour des Pharaons. Il y était entouré d'honneurs et de richesses, et il quitte tout cela pour se mettre à la tête d'un peuple misérable. Ce n'est pas le fait d'un ambitieux. De plus, dans ses ouvrages, il raconte ses propres fautes et le châtiment qu'elles lui ont valu. Ce n'est pas le fait d'un orgueilleux. Un tel homme n'a pu dire que la vérité.

D'ailleurs, comment eût-il pu induire en erreur ceux pour qui il écrivait ? Allez donc persuader à deux millions d'hommes, si ce n'est pas vrai, qu'ils ont vu toutes les eaux se changer en sang ; que tous les premiers-nés, sauf les leurs, ont été exterminés en une nuit ; qu'ils ont passé la Mer Rouge à pied sec ; qu'ils ont été conduits par une nuée lumineuse, nourris par la manne qui tombait du ciel, désaltérés par l'eau qui jaillissait d'un rocher... On lui reproche de raconter des faits extraordinaires, mais ces faits extraordinaires sont précisément la garantie de sa véracité. Il s'agit d'événements qui n'ont pas pu se passer sous le manteau de la cheminée, mais qui se sont produits au grand jour, devant tout le monde, auxquels tout le monde a pris part ; et j'imagine que les Hébreux, s'ils n'avaient pas été témoins de ce que Moïse racontait, ne se seraient pas gênés pour lui dire : « Tout de même, pour qui nous prenez-vous ? »

La Bible est-elle authentique ? Oui, répondent les Juifs. Est-elle intègre ? Oui, répondent les Juifs. Est-elle véridique ? Oui, répondent les Juifs. Un tel témoignage, nous venons de le prouver, n'est pas discutable. Pour le repousser, il faudrait renoncer à toutes les règles du bon sens. Laissons-en à d'autres la contestable satisfaction. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

II

2^e DIMANCHE DE L'AVEANT

Mes frères,

La liturgie du 1^{er} dimanche de l'Avent a surtout en vue le dernier avènement de J.-C. au jour du jugement dernier. Mais les dimanches suivants s'occupent plus spécialement de la venue du Sauveur à Bethléem. L'Eglise, dans ses textes empruntés le plus souvent aux prophètes, invite les fidèles à se pénétrer des sentiments de foi, de piété, de

confiance, pour célébrer dignement le bienheureux jour anniversaire de cette venue de J.-C. « Le Roi Seigneur approche, répète-t-elle, venez, adorons-le. »

Répondons à cet appel de Dieu en étudiant avec soin les paroles que notre mère la Sainte Eglise nous fait lire aujourd'hui ; mieux vous les comprendrez, mieux vous chercherez à reproduire dans votre vie les vertus que l'apôtre S. Paul dans son épître nous invite à acquérir. Le Seigneur Jésus approche, préparez-vous !

I

Avant l'Introït vous pouvez lire cette formule liturgique : « La station est dans la basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem. » Que faut-il entendre par là ?

Ces mots indiquent la station ou l'église dans laquelle on célébrait primitivement à Rome en ce jour la fête dont il s'agit. Les stations étaient la célébration solennelle du culte divin à des jours fixés et dans des églises déterminées. Le jour de la station est donc par excellence un jour de fête liturgique. A cette occasion, tout le peuple de Rome est convoqué, laïques et prêtres. Le pape lui-même en fait partie : on s'assemble à l'heure dite dans une des églises de Rome, fixée comme lieu de rendez-vous. De là on part en procession, au chant des litanies, comme nous faisons encore pour les Rogations, et on se dirige vers une autre église où doit avoir lieu la station. En tête de la procession est portée une croix dite croix stationale.

Arrivé à l'église, le pape y célèbre la messe entouré de ses diacres et de ses sous-diacres et de tous les prêtres de la ville, il prononce quelquefois une homélie, puis fixe le lieu de la prochaine station ¹.

Vous comprenez, mes frères, que tous les jours n'étaient pas des jours de station ; seuls, ceux qui étaient privilégiés, comme les dimanches de l'Avent, ceux du Carême avec toutes leurs fêtes, les grandes fêtes, comme Noël, Pâques, la Pentecôte. De même, toutes les églises de Rome ne pouvaient prétendre à cet honneur, réservé à certains lieux plus illustres. Je vous les indiquerai à mesure que nous les rencontrerons dans le Missel, où elles ont été inscrites par S. Grégoire le Grand ².

Très souvent il y a une relation entre le lieu de la station et la messe du jour. La station du deuxième dimanche de l'Avent était dans la basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem. Cette basilique primitivement était le palais où habitait Hélène, la mère de l'empereur Constantin. Quand elle eut découvert la Vraie Croix et qu'elle fut rentrée à Rome, elle consacra dans sa maison un oratoire pour garder quelques-unes des reliques, en particulier celle de la Vraie Croix. Son palais devint

¹ Du moins il en était ainsi avant 1870.

² Dans l'année liturgique on compte 89 jours avec stations, et 43 églises à station. (Cf. la *Semaine liturgique* de Miredsous, 1912, p. 79-99).

dans la suite, sous le titre de Sainte-Croix-en-Jérusalem, une des principales basiliques romaines, et, dit Dom Guéranger, comme Jérusalem elle-même. Elle a été choisie comme lieu de station de ce dimanche à cause des formules liturgiques qui ont des allusions « au peuple de Sion, » au Seigneur « qui vient de Sion dans toute sa gloire. » « Jérusalem, lève-toi, s'écrie le prophète, monte sur un lieu élevé, et vois quelle douceur t'envoie ton Dieu. »

II

1. *L'Introït* de la messe, emprunté au prophète Isaïe, l'un des voyants qui ont annoncé avec plus de clarté la venue du Sauveur, est un chant de triomphe :

« Peuple de Sion, voici que le Seigneur viendra pour sauver les nations, et le Seigneur fera éclater la majesté de sa voix et votre cœur sera dans l'allégresse. — Vous qui réglez sur Israël, secourez-nous, vous qui conduisez Joseph comme une brebis. » Le verset est tiré du psaume 79.

Vous savez, mes frères, que l'Introït était un psaume chanté pendant que le célébrant entrait avec son cortège processionnellement dans le sanctuaire. Le psaume a été réduit peu à peu à son premier verset, suivi du *Gloria Patri*. Naturellement ce psaume avait et a conservé son antienne, qui en règle générale est empruntée à quelque verset du psaume qui forme l'Introït. Cependant elle est quelquefois fournie par un texte étranger, tiré soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament, en rapport avec le temps de l'année ecclésiastique. C'est le cas aujourd'hui.

Pourquoi, mes frères, cette apostrophe du prophète au peuple de Sion ? Pour lui rappeler les bienfaits dont il a été l'objet de la part de Dieu ; pour rappeler aux chrétiens, figurés par le peuple de Sion, les grâces qu'ils ont reçues de Dieu, et la dette qu'ils ont contractée envers Lui.

Pourquoi le Sauveur est-il venu ? Il est venu pour sauver les nations, les individus sans exception, sauver les Gentils et les Juifs. Que lui doivent les chrétiens ? La reconnaissance, l'amour, la foi et l'allégresse. J.-C. est le bon Pasteur, descendu sur la terre pour chercher la brebis perdue et la sauver. « Je ferai paître mes brebis : je les ferai reposer moi-même. Je chercherai ce qui était perdu, je ramènerai ce qui avait été rejeté, je lierai ce qui avait été brisé, et je fortifierai ce qui est infirme. » (Ezéch., xxxiv, 13, 16).

2. Ces paroles douces et fortes du Bon Pasteur sont bien faites pour nous consoler et nous encourager dans l'œuvre de rénovation que demande pour nous la *Collecte* :

« Seigneur, excitez nos cœurs à préparer les voies de votre Fils unique, afin que par son avènement nos âmes soient purifiées et que nous méritions de vous servir. »

La grâce que nous sollicitons est une grâce de lumière pour bien connaître le devoir qui nous est imposé, et une grâce de force pour nous déterminer à son accomplissement ; nous demandons

pour nous-mêmes la bonne volonté et la générosité qui prépareront les voies au Seigneur. En quoi consiste cette préparation ? Elle consiste à repousser et à écarter rigoureusement tout ce qui est péché et occasion de péché, à corriger les écarts de notre cœur afin que l'action de Jésus-Christ puisse se faire d'une façon plus complète. Ce n'est qu'après nous être complètement purifiés que nous pourrions servir Dieu avec une intention droite et pure.

Nous invoquons aussi le secours de la Sainte Vierge dans une oraison toute spéciale. Il convient en effet d'associer à notre préparation celle qui a été notre médiatrice, celle qui a eu l'honneur d'être la mère de Dieu, celle dont l'intercession est toute-puissante. En tous temps nous devons invoquer Marie, mais durant l'Avent nous devons avoir recours à elle, tout spécialement ; l'Eglise l'a bien compris, puisqu'elle nous impose des oraisons en l'honneur de la Sainte Vierge.

3. *L'Épître* est un passage d'une lettre de S. Paul aux Romains (xv, 4-13).

Un triple motif a dicté le choix de ce texte. Il confirme le texte de l'Introït en montrant que Jésus est venu pour sauver les Juifs et les Gentils. Ensuite il cite un passage du prophète annonçant la venue du Sauveur : « Il paraîtra, le rejeton de Jessé, Celui qui se lève pour régner sur les nations. » Enfin il indique les moyens de répondre à l'invitation de la collecte : « Préparez les voies au Seigneur. »

Pour bien comprendre cette épître, il faut se rappeler le motif qui l'a inspirée.

S. Pierre venait de fonder l'Eglise de Rome, et en y fixant définitivement son siège il lui avait conféré pour toujours la primauté. Or dans cette église composée de Juifs et de Gentils convertis, s'élevaient de sérieuses dissensions. Les Juifs croyaient avoir droit à des privilèges à cause de la priorité de leur vocation au culte du vrai Dieu ; les Gentils prétendaient que leur appel quasi miraculeux leur donnait plus de droits à la Rédemption. C'est pour apaiser ces querelles que S. Paul leur recommande d'être unis de sentiments et d'affection, en manifestant tous le plus beau fruit de la foi qui est la charité mutuelle. Pour terminer toute discussion entre les fidèles, il établit : 1^o que Jésus-Christ a aimé les Juifs, puisque lui-même a voulu naître Juif ; 2^o que Jésus-Christ a aimé les Gentils, puisqu'il les a appelés au salut par une miséricorde toute gratuite, souvent prédite par les prophètes, dont l'Apôtre cite les plus belles paroles pour les convaincre d'avantage. « Je publierai vos louanges parmi les Gentils, et je chanterai la gloire de ton nom. — Nations, réjouissez-vous avec son peuple, louez toutes le Seigneur ; peuples, célébrez-le tous. » Pourquoi ce concert unanime de louanges ? Parce que « va paraître le rejeton de Jessé, celui qui se lève pour régner sur les nations ; en lui les nations mettront leurs espérances. » De précieux enseignements nous sont donnés dans cette lec-

ture de l'Écriture; les vertus que nous devons cultiver à l'égard des autres pendant ce saint temps nous sont indiquées : la patience, la charité, le support mutuel, l'esprit de paix. Nous devons pratiquer ces vertus à l'exemple du Sauveur, pour l'honneur de Dieu qui sans acception de personne nous a tous embrassés en un seul et même amour en nous donnant par un pur effet de sa bonté son divin fils N.-S. J.-C. L'Avent nous rappelle en effet ce grand acte de la miséricorde divine. C'est pour nous un motif de plus de travailler pendant ces jours à procurer d'une manière plus efficace la gloire de Dieu par nos actes de vertu, par notre zèle, par notre apostolat et notre pénitence.

4. Les versets du *Graduel* répondent à ceux de l'Introït : « De Sion rayonne sa beauté. Dieu se fera visible et il viendra. » Ils expriment bien l'idée de l'Avent. Le Seigneur vient, allons à sa rencontre, allons-y avec joie, rassemblons-nous dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans l'Eglise catholique, c'est là que Dieu se plaît à recevoir les hommages de ceux qui sont à lui; présentons-lui des cœurs bien préparés.

5. *L'Evangile*, emprunté à S. Mathieu, met en relief la personne de S. Jean-Baptiste, parce qu'il est le précurseur du Messie et a pour mission de lui préparer la voie. N'est-il pas aussi pour nous un précurseur ? ne nous prépare-t-il pas à l'avènement du Sauveur dans nos âmes par sa vie exemplaire et par ses enseignements ?

Quelques mots d'explication vous aideront à mieux comprendre le texte sacré.

S. Jean est en prison, victime de la haine du roi Hérode, mécontent de s'entendre reprocher les fautes publiques qu'il avait commises. Mais le Précurseur suivait avec intérêt la marche de Celui dont il devait préparer les voies. Il envoie donc deux de ses disciples à Jésus avec ce message : « Etes-vous Celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre ? » Que signifiaient ces paroles ? Jean, dans les ennuis de sa captivité, sentait-il son courage défaillir, se prenait-il à douter du Christ ? Non, mes frères, mais en adressant ses disciples au seul Maître, il voulait donner à Jésus un témoignage suprême de confiance et l'amener à déclarer qu'il était le Messie ¹. — Voyez comme N.-S. répond à cette confiance par un acte de sa toute-puissance ; devant eux, il guérit tous ceux qui l'entourent de leurs infirmités, de leurs plaies, des malins esprits, et s'inspirant du passage où le prophète Isaïe (xxxv, 5, 6 ; lxi, 4) avait prédit que ces prodiges marqueraient la venue du Sauveur, il donne en ces paroles les signes irrécusables du véritable caractère de sa mission, qui tendait à faire non pas des œuvres extraordinaires, non pas à procurer la gloire humaine du peuple juif, mais à procurer le salut et la délivrance de l'homme.

Le Sauveur voit que ces paroles rebutent les messagers de S. Jean-Baptiste, car ils s'éloignent tristement, mais il ajoute : *Heureux celui qui ne se scandalisera pas à cause de moi !* Il prévoit que

sa mission sera pour un certain nombre un objet de scandale, que beaucoup refuseront de le reconnaître comme le Messie, comme le Sauveur, à cause de son humble condition, de sa faiblesse apparente ; mais il veut nous mettre en garde contre ce scandale possible.

Mes frères, écoutez cet avis du Sauveur. A voir ce qui se passe aujourd'hui, la condition pénible à laquelle est réduite l'Eglise de France, la persécution dont les catholiques sont victimes, les odieuses spoliations qui se commettent chaque jour, on serait tenté de se plaindre, de se décourager, de se demander si vraiment la religion a les promesses de la vie présente et de la vie future. Mes frères, ne nous laissons point abattre par ces événements malheureux ; ne murmurons pas, ne nous scandalisons pas ; mais ayons au contraire la foi intrépide de S. Jean-Baptiste, son énergie, sa fidélité dans les convictions, louée par Jésus-Christ lui-même. Ayons confiance en Dieu, en notre Sauveur. Il vient, préparons-nous à le recevoir avec la soumission, la docilité du chrétien fervent et courageux. Que les sublimes enseignements et les miracles éclatants de Jésus-Christ ne nous laissent point indifférents !

6. Mettons donc à profit le temps de l'Avent pour désirer la venue du Seigneur par la grâce ! Sans la grâce de Dieu, nous ne pouvons rien faire de bien. Voilà pourquoi l'Eglise nous fait demander cette grâce dans la prière de l'*Offertoire* (Ps. lxxxiv, 7-8), prière que le prêtre récite tous les jours au saint sacrifice de la messe : « O Dieu, ne nous feras-tu pas revenir à la vie, afin que ton peuple se réjouisse en toi ? Fais-nous voir ta bonté, et accorde-nous ton salut. »

7. Pour obtenir cette grâce, nous n'avons pas de meilleurs titres à présenter que l'aveu de notre misère ; nous ne pouvons compter ni sur nos forces, ni sur nos mérites : « Laissez-vous apaiser, ô Seigneur, par les prières et les offrandes de notre humilité, et là où les mérites de nos suffrages sont nuls et sans droits, accordez-nous vous-même aide et secours. » Telle est la prière de la *Secrète*.

8. L'Eglise, en s'adressant à Jérusalem dans la *Communión*, s'adresse à l'âme fidèle qui vient de recevoir son Dieu dans la sainte Eucharistie : elle lui recommande de prendre une attitude sublime par la grandeur de ses pensées et de ses sentiments, et de s'élever au-dessus des sentiments bas et terrestres. Pourquoi ? Afin de se préparer à goûter la joie que Dieu donne en venant dans des cœurs détachés de la terre et tout remplis de sentiments surnaturels.

9. Enfin, dans la *Postcommunión*, après avoir remercié Dieu de nous avoir nourris de l'aliment spirituel, nous lui demandons la grâce de mépriser les choses terrestres et d'aimer les choses du ciel. Ne savez-vous pas que l'homme ne peut servir deux maîtres ? Si nous nous laissons éblouir, fasciner par les vanités du monde, nous n'aurons aucun attrait pour le ciel et la félicité qui nous y

¹ Fouard, Didon.

est réservée. Pourquoi de nos jours tant de chrétiens délaissent-ils les pratiques de la religion, abandonnent-ils les sacrements ? C'est parce qu'ils n'ont ni goût, ni attrait pour les choses du ciel, ne pensant, ne vivant que pour les choses de la terre. De grâce, mes frères, portez plus haut vos préoccupations et vos efforts ! Sachez réprimer, détruire l'amour des choses terrestres et créées, et le remplacer par l'amour du Créateur ; là seulement vous trouverez une joie pure, inaltérable, avant-goût de la joie éternelle que vous goûterez dans la Jérusalem céleste. Ainsi soit-il.

III

3^e DIMANCHE DE L'AVEÏT

Mes frères,

Dans les peines ordinaires de la vie, un petit mot d'encouragement, un petit mot d'espérance apporte tant de joie ! L'Eglise a bien compris ce sentiment ; aussi dans la liturgie du 3^e dimanche, qui est toute pénétrée d'une sainte allégresse, elle veut ménager à ses enfants quelques instants de repos spirituel. La voix de sa prière se fait plus joyeuse ; les orgues, qui depuis quinze jours restaient muettes, se réveillent et viennent animer l'assemblée des fidèles ; le prêtre et ses ministres revêtent, là où les circonstances le permettent, des ornements de couleur rose ; des fleurs ornent l'autel. Les accents d'une joie spirituelle se retrouvent dans l'office entier du Bréviaire. Si jusqu'ici les Matines ont eu pour invitoire cet appel : « Venez, adorons le Seigneur qui viendra ; adorons le Seigneur, » aujourd'hui et jusqu'à la Vigile de Noël elles commenceront par ces paroles : « Déjà le Seigneur est proche, adorons-le. » La joie, l'allégresse se manifestent dans les *Leçons* empruntées au prophète Isaïe, et dans les *Antienne*s des Laudes et des Vêpres. Écoutons ce chant de jubilation : « Le Seigneur viendra ; il ne tardera pas ; il portera la lumière dans le secret des ténèbres, et il se manifestera à toutes les nations. *Alleluia*. » « Jérusalem, réjouis-toi et tressaille d'allégresse, car le Seigneur est proche. »

Mais cette joie sainte est exprimée plus éloquemment dans les diverses prières liturgiques de la messe. Étudions, m. f., avec attention ce texte si admirable et efforçons-nous de prendre part à cette joie que l'Eglise réclame de tous ses enfants ; faisons nôtres les sentiments qui animaient les prophètes en voyant arriver le jour qui devait combler leurs désirs et mettre un terme à leurs supplications.

La station de ce dimanche a lieu dans la basilique de St-Pierre au Vatican. « Ce temple auguste, dit Dom Guéranger ¹, qui couvre le tombeau du Prince des apôtres est l'asile universel du peuple chrétien ; il convient qu'il soit témoin des joies comme des tristesses de l'Eglise. »

1. L'*Introït* est un des rares qui soient empruntés au Nouveau Testament. C'est un passage de l'apôtre S. Paul écrivant aux Philippiens, que nous retrouverons dans l'Épître :

« Réjouissez-vous dans le Seigneur toujours : je le répète, réjouissez-vous. Que vos vertus soient connues de tous les hommes, car le Seigneur est proche. Ne soyez pas soucieux, mais dans toute prière présentez à Dieu vos demandes. — Seigneur, vous avez béni votre terre et vous avez mis fin à la captivité de Jacob. »

Remarquez, m. f., avec quelle insistance l'Eglise nous invite à la joie, à une joie inaltérable, non pas à la joie qui vient des créatures et des quelques agréments que nous avons pu trouver près d'elles, mais à la joie qui est fondée sur un motif plus élevé, surnaturel, bien propre en effet à nous réjouir : le Seigneur est proche.

Le temps de l'Avent s'écoule, Noël vient. Réjouissons-nous, car dit S. Irénée, « si le Verbe de Dieu s'est fait chair, c'est pour habituer l'homme à recevoir Dieu et pour habituer Dieu à demeurer dans l'homme. Avec un tel hôte dans notre cœur, nous ne périrons pas. Livrons-nous donc à la joie. » Le verset du psaume vient appuyer cette confiance : il est une prière de reconnaissance qui rappelle la bonté de Dieu à travers les siècles, bonté qui s'est manifestée surtout dans l'ineffable mystère de l'Incarnation.

Pourquoi l'Eglise nous invite-t-elle à la joie ? Parce que le *Seigneur est proche*. Cette parole de S. Paul se rapporte à la naissance du Sauveur à Bethléem, mais aussi à sa venue dans chacun de nous, en cette nuit bénie de Noël, par la prière et surtout par la sainte communion. Aussi, en pensant aux miséricordes infinies de Dieu à son égard, en se rappelant toutes les bontés de Dieu pour lui, le chrétien doit donc être rempli d'amour de Dieu et par là-même être pénétré d'une vive allégresse : « Aimer et se savoir aimé, dit S. Bernard, est la condition du bonheur. »

2. Comment rendre utile et profitable cette venue du Sauveur ? L'*oraison* de ce dimanche nous l'indique en termes formels : « Daignez, Seigneur, prêter l'oreille à nos prières et illuminer les obscurités de notre âme par la grâce de votre visite. » Nous demandons à Dieu de dissiper les ténèbres épaisses qui obscurcissent notre esprit.

D'où vient donc cet aveuglement ? 1^o De l'*orgueil* ; combien ne veulent pas plier leur intelligence aux vérités et aux mystères de la foi, et se retranchent fièrement derrière les droits de la raison pure ! — 2^o De la *corruption des mœurs*. On l'a dit, c'est le cœur qui fait mal à la tête. Beaucoup se laissent entraîner par les passions, les mauvaises inclinations, et ainsi aveuglés par les séductions ils ne voient plus le bien qu'ils doivent pratiquer, les devoirs qu'ils doivent accomplir ; le péché n'a plus pour eux cette gravité et cette laideur qui faisait frémir et reculer d'horreur tant de saints, tant d'âmes pieuses ; pour eux se vérifie cette parole de S. Jean (III, 19) : « Les hommes ont préféré les

¹ *Avent*, p. 205.

ténèbres à la lumière ; car leurs œuvres étaient mauvaises. »

Ne sommes-nous point du nombre de ces aveugles ? N'y a-t-il pas en nous des erreurs à combattre ? des préjugés à dissiper ? Qui donc nous donnera cette lumière ? Qui nous fera sortir de cette terrible obscurité, sinon Celui qui a dit avec autorité : « Je suis la lumière du monde. » Recevez-le donc avec piété, avec amour, avec allégresse ; il vous éclairera, il vous illuminera. O Seigneur Jésus, vraie lumière, venez nous éclairer de vos feux les plus doux, venez inonder notre âme de vos lumières, et par vous, ô lumière éternelle, puissé-je voir à nu l'état de mon cœur, et qu'alors saisi de regrets à la vue de cet état, j'aie recours à vous et que je m'unisse à vous par une sainte et fervente communion !

Remarquez, m. f., cette expression : « *precibus nostris accomoda*, prêtez l'oreille à nos faibles prières. » C'est comme si nous disions à Dieu : « Mettez toute votre attention pour nous entendre et nous comprendre. » Aussi bien Dieu est si près de nous par l'Incarnation que nous pouvons en quelque sorte lui parler à son oreille.

3. Voici que l'Eglise reprend le passage de l'Introït qui nous invitait à la joie. En effet, dans l'Épître, nous redisons ce que déjà nous avons lu dans l'Introït.

Les Philippéens auxquels cette Épître était adressée avaient fait la joie et la consolation de l'apôtre, qui leur en avait publiquement exprimé sa reconnaissance. Quand il leur écrit, lui-même est prisonnier à Rome, en butte aux persécutions de l'odieux empereur Néron ; néanmoins il leur recommande la joie, la tranquillité, et la paix : « Abandonnez-vous toujours à la joie qui vient de Dieu. Ayez au regard de tous les hommes une vie pleine de dignité, de modestie, de douceur, qui fasse à la fois votre bonheur et le leur. Car le Seigneur ne tardera pas à paraître pour le jugement, et l'heureuse issue de ce jugement dépend en grande partie de votre vertueuse conduite. N'ayez point d'anxiétés des difficultés et des peines de cette vie ; mais après avoir offert à Dieu vos actions de grâces pour tout ce qu'il vous a donné en partage de bonheur ou d'épreuves, présentez-lui vos prières et vos supplications. Quoi qu'il puisse arriver, il est un bien que vous gardez en toute sécurité, la paix qui vient de Dieu ; et c'est là un bien entre tous les biens, et il dépasse toute estime, il satisfait toutes les aspirations du cœur et il garantit à l'intelligence la possession de la vérité révélée ¹. »

N'y a-t-il pas dans cette courte épître le programme de toute vie chrétienne ? — Nous devons nous réjouir. « Le cœur de l'homme, dit S. Grégoire, ne peut se passer de joie ; s'il n'en trouve pas dans la vertu, il en recherchera dans le désordre et la satisfaction des sens. » Cette dernière joie, l'apôtre la condamne. Je vous l'ai dit en commençant, notre joie ne doit pas être une joie selon le

monde, mais dans le Seigneur. Les joies du monde sont souvent ses vanités, quand ce ne sont pas ses iniquités. De là l'avertissement du Sage : « Ne te délecte pas dans les sentiers des impies, et ne te plais pas dans le chemin des méchants, fuis-le et n'y passe pas : car au bout, il conduit à la mort, la douleur s'y mélangera au rire, et l'affliction touche aux extrémités de la joie. » (Prov., iv, 14 ; xiv, 12).

Mais la joie dans le Seigneur, que l'apôtre réclame, c'est celle qui est motivée par notre titre de chrétiens, par les grâces de lumière, de force dont nous avons été l'objet ; cette joie qui ne se laisse point altérer par les soucis, les préoccupations excessives de cette vie terrestre. En tous cas, bannissons la tristesse qui énerve le courage, entraîne dans le désespoir, et suscite de nombreux obstacles au salut.

La joie du Seigneur produit au contraire la paix, je ne dis pas : le repos absolu à l'abri de toute tentation, mais la paix d'une bonne conscience, d'un cœur généreux et dévoué qui évite le mal et même l'apparence du mal avec grand soin, la paix d'une âme qui ne recule devant aucun sacrifice et qui ne craint qu'une chose : le péché. M. f., purifiez votre cœur, unissez-vous à Dieu et vous goûterez la paix et la joie d'une bonne conscience, qui sont déjà dès ici-bas le gage et l'avant-goût de la paix et de la joie éternelles.

4. De nouveau, dans le *Graduel*, l'Eglise fait appel à la puissance du Sauveur pour le prier de nous donner tout ce que l'apôtre sollicite dans l'Épître. Venez, Seigneur, dans la crèche de Bethléem, venez dans nos cœurs pour y répandre cette paix divine que nous ne perdrons plus.

5. Après avoir imploré la Toute-Puissance, nous sommes prêts à entendre l'*Évangile*, emprunté à un épisode de la vie de S. Jean-Baptiste. Pourquoi l'Eglise a-t-elle choisi ce texte ? La réponse est facile : l'Eglise nous demande d'avoir les sentiments d'humilité qui animaient le Précurseur à l'égard de Jésus-Christ, si nous voulons comme lui profiter de sa venue au milieu de nous.

L'humilité ressort de toutes les réponses de S. Jean aux envoyés. Remarquez, mes frères, que la vraie humilité ne souffre point que l'on passe pour être ce que l'on n'est pas ; elle ne cherche point l'honneur, le mérite ; elle décline avec une sainte adresse tout ce qui peut lui procurer de la gloire, ou si parfois, pressée par les circonstances, elle est obligée de montrer ses titres, elle le fait avec une grande modestie et une profonde simplicité, apportant tout à Dieu et se reconnaissant devant lui et devant les hommes comme un serviteur inutile. Ecoutez la réponse de S. Jean : « *Ego vox*. Je suis une voix. » « Qu'est-ce qu'une voix ? dit Bossuet. Un souffle qui se perd dans l'air. Je suis une voix, un cri, si vous voulez. S. Jean s'exténue jusque-là ¹. »

Une autre leçon qui se dégage du texte sacré,

¹ Dieringer.

¹ *Élévations sur les mystères*, xxive semaine, 1^{re} élévation.

c'est que nous devons éviter le reproche adressé par S. Jean touchant le Christ : « Il en est un au milieu de vous que vous ignorez. » Reproche terrible, accusation sanglante contre ces Juifs orgueilleux qui ne voulaient pas reconnaître le Messie dans cet homme merveilleux qui les étonnait par ses enseignements et ses miracles.

Combien de chrétiens, aujourd'hui surtout, ne veulent rien savoir de Jésus-Christ, toujours au milieu de nous, ne cessant de manifester sa présence par sa bonté, par sa grâce, par ses œuvres ! « Depuis bientôt dix-neuf siècles, Jésus-Christ est dans le monde et le monde a été fait par lui, le monde avec ses lumières, avec ses vertus, ses grandeurs, ses gloires, sa civilisation, sa liberté, toutes choses dont il est si fier ! Le monde en ce qu'il a encore de bon, de noble, est l'œuvre de Jésus-Christ, l'œuvre de son sang, de ses travaux, de ses larmes, de sa mort, l'œuvre de sa doctrine, l'œuvre de son Eglise, de cette Eglise dont il n'a cessé d'être l'âme. Et le monde ainsi fait par Jésus-Christ ne le reconnaît pas, le monde l'outrage, le blasphème, le renie. Entourés de ses bienfaits, éclairés de ses lumières, vivant de sa vie, qui ne leur fait pas complètement défaut malgré leur trahison, les hommes de notre temps repoussent leur bienfaiteur, méconnaissent leur guide, le chassent de partout, des lois, des institutions, de la famille et de l'école¹. »

6. Vous, du moins, mes frères, ne soyez pas du nombre de ces incrédules, de ces ingrats, de ces indifférents. Regardez comme un titre de gloire et d'honneur de connaître, d'aimer et de servir Celui qui par amour pour vous a voulu naître dans une pauvre étable, et profitez de ce temps de l'Avent pour ranimer votre foi en Jésus le Messie promis, le libérateur de Jacob et de toute la terre, comme l'Eglise nous le fait redire dans l'*Offertoire*. Par ces paroles, elle veut amener ses enfants à reconnaître les bienfaits de Celui que les patriarches et les prophètes ont désiré voir et n'ont point vu.

7. Dans la *Secrète*, l'Eglise veut qu'à l'immolation du Christ qui nous a donné la Rédemption, nous joignons la nôtre, c'est-à-dire que dans toute notre conduite nous pratiquions le dépouillement de nous-même et l'éloignement du péché, et ce dépouillement, cette immolation produira en nous des fruits de salut. « Faites, Seigneur, que notre dévotion vous immole sans cesse cette hostie, afin qu'elle produise l'effet pour lequel vous avez établi ce mystère sacré, et qu'elle opère en nous d'une façon admirable le salut que nous attendons de votre bonté. »

8. La *Communión*, tirée du prophète Isaïe (xxxv, 4), a pour but de ranimer la confiance des découragés, parce que le Seigneur approche. Dans vos moments d'ennui, d'abattement, pensez à cette parole du prophète : vous retrouverez la joie, l'espérance et la paix.

9. Nous terminons le saint sacrifice en deman-

dant à Dieu que les divins secours, c'est-à-dire la sainte Eucharistie, nous ayant purifiés de nos péchés, nous préparent aux fêtes qui vont venir.

Pourquoi l'Eglise a-t-elle institué le temps de l'Avent, sinon pour nous amener à la purification de nos vices ? C'est donc un temps de pénitence pendant lequel nous devons chercher la paix et la réconciliation avec Dieu. Si nous entrons pleinement dans ces bonnes dispositions, nous pourrons célébrer avec joie la belle fête de Noël, et Dieu sera heureux de faire en nous sa demeure et de nous combler de ses grâces.

Préparez-vous donc avec soin, et mettez-y toute votre énergie, toute votre générosité, afin que vous receviez le divin Sauveur dans un cœur bien disposé par les sentiments et les œuvres d'une vraie pénitence et d'une profonde humilité. Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

II

Immaculée-Conception

GLOIRE POUR MARIE ET JOIE POUR NOUS

Mes frères,

Nous avons dans le cours de l'année liturgique des fêtes plus grandioses que celle-ci ; nous n'en avons pas de plus douces au cœur. Nous célébrons aujourd'hui le plus beau, le plus glorieux des privilèges de la T. S. Vierge : sa conception immaculée.

Personne, vous le savez, n'entre en ce monde sans apporter la souillure du péché originel. C'est l'héritage commun légué par Adam à tous ses enfants. Tout homme qui naît à la vie est en état de péché ; il est de ce fait esclave du démon, ennemi de Dieu ; son âme est privée de la grâce sanctifiante et dépouillée de tous les dons surnaturels qui en découlent.

Le Bon Dieu eut pitié de nous ; il ne nous abandonna pas dans cet état malheureux. La seconde personne de la T. S. Trinité, le Fils de Dieu, résolut de nous sauver. Son amour pour nous lui fit décider qu'il se ferait homme comme nous, qu'il prendrait sur lui nos fautes afin de les expier, de nous mériter la grâce et de nous rouvrir le ciel.

Pour revêtir la forme humaine, pour se constituer un corps semblable au nôtre, il se choisit une mère, la T. S. Vierge Marie, qui fut ainsi associée à l'œuvre de la Rédemption.

Mais celle qui devait avec son Fils nous arracher au péché et au démon, pouvait-elle être soumise au même sort que ceux qu'elle rachetait ? Pouvait-elle être un seul instant souillée du péché, esclave du démon ? Non, mes frères, les convenances, la dignité du Fils s'y opposaient. Dieu préserva donc Marie de la contagion universelle ; il la voulut et la fit toute belle, toute pure dès le moment même de sa conception. C'est cette magni-

¹ Gaussens, *Cinquante-deux homélies*, 3^e dim. de l'Avent.

fique et nécessaire prérogative que nous célébrons aujourd'hui.

Marie fut immaculée ! Quel beau *titre de gloire* pour notre Mère du ciel ! Mais aussi quelle source de *joie et de grâces* pour nous ses enfants de la terre ! Développer ces deux pensées constituera toute ma petite instruction et suffira à vous montrer les conséquences de ce dogme.

I

1. L'Immaculée Conception consiste donc dans cette faveur spéciale par laquelle, en vue des mérites de son divin Fils, la Vierge Marie a été préservée du péché originel dès le premier instant de son existence.

Or, autant nous sommes humiliés quand nous considérons notre nature dévastée, dépouillée des dons de la grâce, autant Marie est glorifiée par le magnifique privilège dont nous parlons. La faute d'Adam a causé notre déchéance, la pureté originelle de Marie fait sa grandeur. Car en affranchissant la T. S. Vierge de la souillure primitive, Dieu la sanctifiait ; il éteignait en elle le foyer du mal, les feux de la concupiscence ; il la dotait d'une raison droite et pénétrante ; il l'enrichissait de toutes les grâces, de tous les dons surnaturels, de toutes les vertus ; il la confirmait si puissamment dans le bien que pendant tout le cours de sa vie elle a conservé la plus parfaite innocence. Sanctification complète, large effusion de grâces, intelligence lumineuse, volonté affermie dans le bien : telles sont, en résumé, les belles prérogatives qui ont été faites à la T. S. Vierge, et qui se rattachent au glorieux privilège de son Immaculée Conception. Marie devint ainsi une créature à part, d'une grandeur surhumaine.

N'est-ce pas une très grande gloire, mes frères, que de n'avoir jamais connu cette humiliante souillure spirituelle que nous apportons en naissant ? de n'avoir jamais été dans l'inimitié de Dieu, ni dans la privation de la grâce ? L'état de déchéance dans lequel naissent les autres hommes n'exista point pour Marie. Elle fut, grâce aux mérites de son Fils, non pas purifiée, mais préservée du péché originel. Dieu détourna d'elle le fleuve fangeux souillant toutes les âmes qui viennent sur la terre. Au moment même où le Créateur lui donna la vie, il l'orna de la grâce sanctifiante. Ainsi, pas un instant notre bonne mère du ciel n'a été privée de sa pureté parfaite. Astre toujours lumineux, elle ressemble à un soleil éblouissant, jouissant dès son apparition d'un merveilleux éclat qu'elle ne perdit jamais.

Exempte du péché originel, Marie conséquemment n'en connut point les suites. Elle fut donc préservée des instincts mauvais qui nous portent vers le mal ; elle ne ressentit point ce foyer du péché, comme dit l'Apôtre, qui existe en chacun de nous. Adam après sa faute nous légua sa nature telle qu'elle était, nature blessée et déchue, sans élan pour le bien, inclinée au désordre, à la désobéissance et aux plaisirs des sens. La révolte de

la chair contre l'esprit a toujours fait gémir les âmes qui ont voulu se sanctifier. Cette inclination au mal, reste du péché de notre premier père, exploitée par le démon, est la source et la cause de toutes nos chutes.

En Marie rien de semblable ; ni la nature, ni le démon n'ont d'empire sur elle. Elle est toute belle, toute pure, et sa chair virgine n'est pas exposée aux révoltes de notre chair viciée. En elle règne la même harmonie qui régnait dans la nature et dans les facultés d'Adam et d'Eve avant l'apparition du péché sur la terre. Tout est soumis, tout reste dans l'ordre parfait : les sens obéissent à la volonté, la volonté obéit à son Créateur. Elle seule jouit de ce précieux privilège, que sans effort, sans lutte, elle possède toutes ses facultés assujetties les unes aux autres conformément au plan divin. « Marie, dit S. Alphonse, étant exempte du péché originel, l'était aussi de toute attache terrestre, de tout mouvement déréglé, de toute rébellion des sens qui eussent pu l'empêcher d'avancer toujours de plus en plus dans l'amour de Dieu ; tous ses sens étaient d'accord avec son esprit pour se porter vers le Seigneur ; sa belle âme dégagée de toute entrave volait incessamment vers Dieu ¹. »

2. N'était-ce pas déjà une grande gloire pour Marie, d'avoir été préservée du péché originel et de ses conséquences ? Mais quand Dieu purifie une âme, il l'orne en même temps de la grâce sanctifiante. Il agit de même envers Marie. Il la préserva du péché originel et en même temps, en créant son âme, il lui infusa la grâce et la sainteté. Et cette grâce fut telle que, par elle, Marie fut prémunie de tout péché et pendant tout le cours de sa vie. Ainsi au jour de sa conception immaculée la T. S. Vierge reçut un privilège spécial qui la rendait, pour ainsi dire, impeccable. Et jamais une faute mortelle ou une faute vénielle n'effleura sa belle âme. Le tabernacle choisi par le Verbe devait rester pur comme il avait été construit, et celle qui devait porter dans son sein l'Auteur de toute sainteté ne pouvait avoir en elle l'ombre même d'une souillure morale.

Les saints nous affirment même qu'au moment de sa conception, Marie reçut la plénitude de la grâce. C'est-à-dire qu'elle possédait la charité, les vertus surnaturelles, les dons du Saint-Esprit à un tel degré que déjà on pouvait l'appeler *gratia plena*, pleine de grâce : elle l'était dans toute l'étendue du mot. Dès cet instant elle surpassait de beaucoup les créatures les plus parfaites et les plus favorisées de Dieu ; elle était plus riche en grâces que les anges et les archanges, que les hommes les plus saints. « Le Très-Haut tira des trésors de sa divinité, lisons-nous dans la bulle *Ineffabilis*, des grâces et des dons surnaturels bien supérieurs aux grâces des anges et de tous les saints et il en combla Marie. » Saint Alphonse nous affirme que « l'abondance des grâces qu'elle reçut l'emporte de beaucoup sur la somme de toutes les grâces accordées

¹ Les Gloires de Marie.

à tous les anges et à tous les hommes ensemble. » « Le soleil par son éclat éclipse tellement la splendeur des étoiles qu'elles disparaissent ; de même, dit saint Pierre Damien, la T. S. Vierge Mère de Dieu surpasse toute la Cour céleste. » En un mot la sainteté de Marie est celle qui se rapproche le plus, tout en étant infiniment au-dessous, de la perfection divine.

Comprenez maintenant, mes frères, pourquoi la conception immaculée de la T. S. Vierge, avec toutes les faveurs qui l'accompagnent, est son plus beau privilège, son plus pur et plus enviable titre de gloire ! Comprenez tout le sens et toute la vérité de cette parole que chantait Marie dans son cantique d'actions de grâces, dans son *Magnificat* : « Mon âme glorifie le Seigneur, ... car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses ; *fecit mihi magna qui potens est.* » Comprenez pourquoi, quand l'auguste Vierge posa son pied sur notre sol de France, dans les montagnes de Lourdes, elle se révéla en disant : « Je suis l'Immaculée-Conception. »

Gloire donc à Marie Immaculée ! Félicitons la T. S. Vierge. Mais aussi, réjouissons-nous !

II

1. Réjouissons-nous d'abord parce que cette créature si pure et si sainte, si largement dotée des dons divins, si miraculeusement affranchie du mal, si élevée en grâce, dès le premier instant de sa conception, est notre mère.

Les gens du monde se félicitent de compter parmi leurs ancêtres, des princes, des guerriers, des magistrats, qui ont illustré leur vie par d'éclatantes actions. Pourquoi donc notre cœur ne se réjouirait-il pas des privilèges qui ont été conférés à notre mère ? Pourquoi ne tressaillerions-nous pas de joie en nous rappelant qu'elle a toujours été immaculée et que jamais le souffle du mal n'a terni sa resplendissante beauté ? Nous sommes tous les enfants de la T. S. Vierge ; rien ne saurait donc nous être plus doux au cœur que de contempler notre mère dans tout l'éclat de sa pureté et de sa gloire originelles.

2. Réjouissons-nous ensuite parce que la conception immaculée de Marie fut l'aurore du salut, l'annonce de la Rédemption, la cause instrumentale et coopérante de l'Incarnation, et, partant, des flots de grâces qui du Calvaire ont coulé sur le monde et ont purifié et sanctifié les âmes.

Jusqu'à ce moment-là les peuples étaient plongés dans les ténèbres du paganisme et de l'idolâtrie et dans la fange du vice. La terre avait été maudite après la chute d'Adam. L'homme entraînait dans cette vallée de larmes souillé du péché originel, esclave du démon, et très exposé à la damnation. Satan régnait en maître sur presque tout l'univers ; sous son joug les nations gémissaient incapables de se relever et de se tourner vers Dieu.

Mais voici l'Immaculée. Le premier rayon de la lumière éternelle brille sur le monde. Sans doute,

il passe inaperçu, les hommes ne le discernent pas. Néanmoins il est arrivé, et Dieu par Marie abaisse ses regards de miséricorde sur les malheureux enfants d'Adam. Avec Marie, il commence déjà son œuvre rédemptrice. L'Immaculée-Conception c'est l'aurore qui se lève à l'Orient annonçant et précédant le soleil qu'elle porte dans ses flancs ; c'est la tige, dit S. Augustin, sur laquelle s'épanouira la fleur, le Christ Sauveur Jésus.

3. Réjouissons-nous enfin, à cause des grâces qu'apporte l'Immaculée Conception et des bienfaits qu'elle procure.

a) D'abord, elle nous fournit un puissant défenseur contre le démon.

L'Immaculée Conception rend Marie toujours victorieuse de Satan et de l'enfer. Lorsque le serpent infernal réussit à faire tomber le premier homme et à précipiter dans la même ruine l'humanité tout entière, il dut se féliciter. Mais voici Marie immaculée qui échappe à sa tyrannie. Non seulement cette créature si pure n'a jamais fait partie de son empire, mais elle est sa plus redoutable ennemie. C'est elle qui a mis fin à son règne. De son pied virginal, elle lui a écrasé la tête en nous donnant le Sauveur du monde. — A travers les siècles Marie immaculée a continué de terrasser le démon. « Seule elle a brisé dans l'univers toutes les hérésies » sorties de l'enfer. Toutes les fois qu'on l'a invoquée contre les puissances infernales, elle les a fait reculer, elle les a enchaînées, les rendant incapables de nuire à l'Eglise et aux âmes. Si donc, mes frères, vous sentez les atteintes de Satan, s'il use contre vous de la tentation pour vous entraîner dans le péché, ou dans le malheur, recourez à Marie immaculée. Répétez-lui souvent, du fond du cœur, cette invocation : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » De nouveau elle brisera la tête du serpent infernal et vous délivrera. La conception immaculée de la T. S. Vierge lui a donné toute puissance contre le démon. — Prions-la spécialement pour l'instant de la mort. C'est le moment où Satan redoublera ses efforts : Marie redoublera sa puissance de protection et nous sauvera.

b) L'Immaculée Conception nous fournit ensuite un puissant secours auprès de Dieu. La T. S. Vierge fut choisie pour être la mère de Dieu à cause de sa pureté virginale et de sa suréminenté sainteté. C'est donc grâce à sa conception immaculée qu'elle possède le titre qui lui donne une si grande puissance au ciel. Ayons donc confiance en son intercession, et plaçons-nous sous son patronage. Si nos crimes arment contre nous la justice divine, si le cri de nos iniquités monte jusqu'aux pieds du Très-Haut, si la multitude de nos fautes nous effraie et nous jette dans la tristesse et la terreur, prions l'Immaculée d'intervenir en notre faveur. Comme une bonne mère qui a pitié de ses enfants, elle se présentera à Dieu : sa beauté, sa sainteté, son ineffable pureté désarmeront la justice divine et la changeront en miséricorde.

Avons-nous besoin de quelque grâce ? Adressons-nous à l'Immaculée. D'abord elle est toute-puissante auprès de Dieu : son crédit auprès de son divin Fils est sans limite. Ensuite elle est comme la source de toutes les grâces, puisqu'elle est la mère du Rédempteur du monde, auteur même de la grâce. Enfin elle est la dispensatrice des bienfaits divins, puisque Dieu a décidé, nous disent les saints, de faire passer tous ses dons par les rhains très pures de Marie. Craignons-nous donc que Dieu rejette nos requêtes à cause de la froideur de nos prières et des imperfections de nos bonnes œuvres ? Servons-nous de Marie immaculée comme intermédiaire ; qu'elle présente elle-même nos demandes ; ses prières feront oublier la tiédeur de nôtres, sa sublime pureté ravira le cœur de Dieu, et, par elle, nous serons exaucés.

c) Voulons-nous enfin, mes frères, nous exciter à la pratique de la vertu ? Jetons les regards sur l'Immaculée. Elle est le plus beau modèle à imiter. Son exemple nous encourage à acquérir une pureté de conscience plus grande et à mener une vie plus sainte et plus parfaite. Il est vrai que nous n'avons pas été préservés du péché comme Marie : mais nous avons été purifiés par le baptême, et nous le sommes encore quand nous le voulons par la pénitence. Nous pouvons ainsi parvenir à une certaine ressemblance avec Marie immaculée : il suffit que, comme elle, nous sachions correspondre aux grâces du Bon Dieu.

Faites, ô Vierge Immaculée, que par votre intercession nous recouvrions, s'il en est besoin, et que nous conservions toujours la pureté d'âme nécessaire pour aller au ciel ! Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

1

Tota pulchra es, amica mea.

Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée. (Cant., iv, 7).

« Si le nom de Marie vous est cher, vous vous réjouirez de cette bienheureuse journée où l'âme de Marie, prédestinée à la plénitude des grâces et au plus haut degré de gloire, fut premièrement unie à un corps, mais à un corps dont la pureté, qui ne trouve rien de semblable, même parmi les esprits angéliques, attirera quelque jour sur la terre le chaste époux des âmes fidèles. »

1^o *Tous les hommes ont subi le naufrage du péché d'Adam.*

2^o *Marie y a échappé seule, parce que Dieu l'en a sauvée.*

I

Le péché a produit en Adam une *rébellion* contre Dieu, et en nous tous une *maladie* de la nature, dont nous ressentons toujours les effets.

1. Notre premier père après son péché perdit l'empire naturel qu'il avait sur lui-même, il *sentit une rébellion* à laquelle il ne s'attendait pas. La partie inférieure s'étant soulevée contre la raison, il resta tout confus de ce qu'il ne pouvait la réduire.

2. Nous naissons de même rebelles contre Dieu, car la masse dont nous sommes formés est infectée dans sa source. Nous avons *tous* péché en Adam, dit S. Paul (Rom., v, 12). Son péché a fait mourir tous ses descendants.

3. La grâce du baptême nous a bien retirés de la mort éternelle, mais nous sommes encore abattus de pernicieuses et mortelles langueurs. « Ecoutez le narré de ma maladie, » qui est aussi la vôtre. « Ai-je jamais pris une généreuse résolution que l'effet n'ait bientôt démentie ? Ai-je jamais commencé une action vertueuse où le péché ne se soit comme jeté à la traverse ? » J'écoute avec bonheur les leçons de l'Evangile, mais quand il faut les appliquer, ma volonté est impuissante à agir. J'essaie de me relever et je me blesse de plus en plus, *de vulnere in vulnus*, dit S. Augustin. *Infelix ego homo !* (Rom., vii, 24). Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas...

II

Dieu a sauvé Marie du naufrage universel.

1. Il l'a dispensée de cette loi générale, comme de beaucoup d'autres. « N'est-ce pas une nécessité commune à toutes les femmes d'enfanter dans la tristesse et dans le péril de leur vie ? Marie en a été exceptée. » Aucun juste, sauf Marie, n'a pu éviter les péchés de fragilité que nous appelons viciels. En elle nous voyons « une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine. » Qui pourra croire qu'il n'y ait « rien eu de surnaturel dans la conception de cette Princesse ? »

2. Dieu l'en a dispensée parce qu'elle devait être la Mère de son Fils. Cette maternité glorieuse, cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu la met dans un rang à part qui ne souffre aucune comparaison. « Montrez-moi une autre Mère de Dieu, une autre vierge féconde : faites-moi voir ailleurs cette plénitude de grâces, cet assemblage de vertus divines, une humilité si profonde dans une vertu si auguste... »

3. Il ne suffit pas qu'elle soit sanctifiée avant sa naissance, comme S. Jean-Baptiste ou Jérémie, ou peut-être S. Joseph ; il faut que la Mère de Dieu ait des avantages supérieurs à ceux des plus grands serviteurs de Dieu. Il faut aussi qu'elle échappe entièrement à toute mainmise du démon sur elle. « Se pourrait-il bien faire que Dieu eût voulu abandonner au diable, quand ce n'aurait été qu'un moment, ce temple sacré qu'il destinait à son Fils, ce saint tabernacle où il prendra un si long et si admirable repos ? »

4. Marie est déjà la Mère de Dieu dès le premier instant de sa vie. Quand Isaïe dit : « Un petit enfant nous est né » (ix, 6), quoique le Sauveur

ne soit pas encore né, il estime déjà le dessein de Dieu accompli, « la chose déjà comme faite, à cause qu'il la voit résolue par un décret immuable. » Suivant Tertullien, c'est le Fils de Dieu qui parlait aux patriarches et aux prophètes : « il apprenait pour ainsi dire à être homme, il s'accoutumait aux sentiments humains. » Et longtemps avant d'être homme il aimait Marie comme sa mère, il l'embellissait de ses dons, il la comblait de ses grâces. « Marie étant donc sa mère dans l'ordre des choses divines, le Fils de Dieu, dès sa conception, la considérait comme telle. Elle l'était en effet à son égard. »

C'est à l'école de Marie que nous trouverons les remèdes à notre maladie. Elle en a été exempte, elle n'en est que plus compatissante pour nous. « Seigneur Jésus, vous êtes le libérateur que je cherche. Vrai médecin véritable qui, sans être appelé de personne, avez voulu descendre du ciel en terre et avez entrepris un si grand voyage pour venir visiter vos malades, je me mets entre vos mains ¹. »

2

Sicut lilium inter spinas.

Marie, au milieu de l'humanité, est comme un lis au milieu des épines.

(Cant., II, 2).

Les Pères et les Docteurs, louant Marie, lui appliquent ce qu'il y a de plus gracieux, de plus pur, de plus virginal dans la langue humaine. (Cf. les leçons du Bréviaire à la fête et dans l'Octave).

La raison de ces louanges exceptionnelles est le privilège de l'Immaculée Conception.

Je vais vous dire : 1^o en quoi il consiste, et 2^o quel retour sur notre état cette vue doit nous inspirer.

I

a) Depuis la faute de nos premiers parents, le flot de la vie est un flot de boue ; et les ruines qu'il laisse dans nos âmes, nous l'apprenons par nous-mêmes chaque jour.

Dans l'état d'innocence, Adam et Eve vivaient dans la familiarité du Créateur, leurs puissances étaient en parfait équilibre, leur corps ne devait pas périr, leur âme était illuminée de clartés sur-naturelles.

Telle aussi fut Marie ; et sa mort, due au seul amour, ne fut que transitoire.

b) Si sa sainteté reçut de perpétuels accroissements, elle ne connut pas un instant de déclin, pas une ombre. « La Sainte Vierge Marie, ah ! pour l'honneur de Dieu, je ne veux pas qu'elle soit en question, quand il s'agit de péché ! » (S. Aug.).

Mais cela même n'est qu'une conséquence. La source de cette impeccabilité est à chercher plus avant. Il ne suffirait pas de s'arrêter à la sanctification de son âme avant la naissance, privilège du Précurseur ; il faut la proclamer dès le premier

instant de sa conception, toute sainte et agréable à son Dieu, préservée de toute emprise du démon et de toute tache ; car entre Marie et Satan, c'est l'inimitié perpétuelle et irréductible.

c) Il ne saurait en être autrement. Puisque le Sauveur nous délivre, nous, ses frères d'adoption, — et quels frères ! — comment ne préserverait-il pas absolument celle dont il doit recevoir, avec la vie, tant d'amour ? Cette Mère qu'il a gardée vierge, comment ne voudrait-il pas pour elle la virginité de l'âme, l'exemption de toute souillure même passagère, même involontaire ?

II

Voilà le lis dans toute sa grâce : *gratia plena*. Quel contraste avec notre broussaille épineuse : *nobis peccatoribus* !

Mais le plus grand malheur n'est pas de constater et d'avouer notre misère, c'est bien plutôt :

a) de l'oublier. Ce que font et les incrédules qui enseignent la bonté foncière et native de l'homme, — ces gens ne se sont jamais bien regardés, — et les chrétiens illogiques qui se plaisent sous la domination tyrannique du péché et passent leur vie à faire des concessions à leurs défauts.

b) Et c'est pis encore d'*aggraver* cette misère originelle. Enfants de colère par nature, nous le devenons de plus en plus par notre choix, recherchant l'occasion du péché et y succombant sans remords.

Enfin nous suscitons de nouveaux péchés originels, péchés de scandale si fréquents, péchés d'une éducation d'où est bannie la foi vive avec l'esprit de sacrifice, péchés de médisance avec leur contagion.

Il est grandement temps de reconnaître qu'enfants de la Vierge sans tache, ses bontés nous font un devoir de lui ressembler. Un peu d'humilité pour avouer que cette réforme est urgente ; un peu de courage pour l'entreprendre : son amour nous est assuré.

A ce prix, comptons qu'à l'heure dernière elle nous reconnaîtra pour les siens et nous introduira près de son divin Fils.

PETITES LECTURES

XVI

LA PROVIDENCE

Si Dieu est bon, pourquoi y a-t-il dans ce monde tant de catastrophes, tant d'innocents malheureux, tant de souffrances imméritées ? Pourquoi tout semble-t-il réussir aux méchants, tandis que les saints demeurent dans la détresse, que les hommes de mérite sont écartés ?

Sans doute nous savons que les bons seront récompensés dans l'autre vie et les méchants punis ; mais la Providence, qui est sage, ne doit-elle pas aussi distribuer dès ce monde, en toute

¹ D'après Bossuet, 1^{er} Sermon pour la fête de la Conception de la Sainte Vierge.

justice, les biens et les maux, et faire au moins que les justes ne soient pas écrasés, tandis que les impies sont exaltés et triomphants ? Car c'est presque un proverbe que le vice est heureux, et la vertu malheureuse.

Telle est la grande objection contre la Providence. Nous allons voir qu'elle repose sur des erreurs manifestes ; et après y avoir répondu d'après les lumières de la raison, nous demanderons à la foi ses solutions.

I

D'abord il est évidemment faux, dit le comte de Maistre, que le vice soit en général heureux et la vertu malheureuse en ce monde. Qui donc oserait affirmer que, sur un champ de bataille, « les coups ne tombent que sur les honnêtes gens et qu'il suffit d'être un scélérat pour être invulnérable ? » Non ; il est clair que « les biens et les maux sont une espèce de loterie où chacun, sans distinction, peut tirer un billet blanc ou noir ; » et qu'à la guerre les balles ne choisissent personne.

Si l'homme de bien souffrait parce qu'il est homme de bien, et si le méchant prospérait parce qu'il est méchant, ce serait un scandale ; et l'impiété trouverait là un argument décisif contre la Providence. Mais il n'en est rien. « Il est en effet manifestement prouvé que les maux de toute espèce pleuvent sur tout le genre humain, comme les balles sur une armée, sans aucune distinction de personnes. Or si l'homme de bien ne souffre pas *parce qu'il est homme de bien*, et si le méchant ne prospère pas *parce qu'il est méchant*, l'objection disparaît et le bon sens a vaincu. »

Mais vous entendez dire tous les jours, à propos d'un enfant, d'une personne bien chrétienne qui souffre : « Qu'ont-ils donc fait au bon Dieu pour qu'il les accable ainsi ? »

Est-ce que la souffrance n'est pas le lot commun de l'humanité ? Vous demandez pourquoi le juste souffre : je vous demanderai, moi, pourquoi il ne souffrirait pas. Est-ce donc parce qu'il est juste qu'il doit être exempt de la maladie, des revers ou de la grêle ? Dieu ferait donc des exceptions en sa faveur ? Son voisin serait accablé, et lui il serait épargné ! Dieu ferait pleuvoir sur son champ et non sur celui du voisin, parce que celui-ci est impie ! Ne voyez-vous pas qu'alors l'existence du juste ne serait plus conduite qu'à l'aide d'un miracle perpétuel, et que toutes les lois que Dieu a posées devraient chaque jour être violées, enfreintes et changées à cause de lui ? Alors il n'y aurait plus de gouvernement, puisqu'il n'y aurait plus de lois générales, et ce serait la négation de la Providence.

Si tout acte de vertu était récompensé aussitôt, que deviendrait le mérite ? Et si la main qui va frapper ou voler tombait au moment où elle commettrait le crime ou le vol, que deviendrait la liberté humaine ?

Les choses sont donc bien, telles qu'elles ont été ordonnées par la Providence. Le juste souffre

comme le méchant, il souffre pour lui-même, pour s'épurer et s'élever, il souffre pour expier ses fautes, et même les fautes des autres dont il a souvent assumé, non pas le péché, mais les effets du péché, je veux dire le châtiment et le fardeau ; il souffre pour les erreurs et les héritages de maladie de ses aïeux. Vous le plaignez beaucoup, et il est remarquable qu'il ne se plaint pas, lui ; il considère sa vie de douleur comme le paiement d'une dette, comme une épreuve, et, puisqu'il est chrétien, comme une ressemblance de plus avec le Divin Maître. Ce n'est pas lui qui protestera contre l'égalité de tous dans l'infortune ; cette égalité, il l'approuve, il la comprend, il l'aime, et, s'il a gravi les échelons de la sainteté, il lui arrivera de dire à Dieu, comme sainte Thérèse : « Ou souffrir, ou mourir ! »

Voilà des états d'âmes, des paroles, des dispositions au sacrifice qui réjouissent Dieu et honorent l'humanité !

J'ajouterai enfin avec le comte de Maistre, pour mieux faire ressortir encore le rôle de justice et de bonté de la Providence, que « la plus grande masse de bonheur même temporel appartient, non pas à l'homme vertueux, mais à la vertu ¹. » La vertu en effet c'est la justice, la paix, la probité, l'ordre, toutes choses qui appellent leur récompense naturelle. Mais l'individu lui-même jouit aussi du bonheur de sa conscience joyeuse, de ses efforts vers le bien, tandis que le méchant est effroyablement malheureux en lui-même, et que, suivant le mot de Leibnitz, il est constamment son propre bourreau.

Ne dites donc pas qu'il y a des crimes impunis en ce monde. La justice humaine a pu ne les point découvrir, mais ils n'ont pas échappé à la justice de Dieu qui les châtie dans les consciences torturées. Le bonheur des impies n'est donc qu'apparent.

II

Toutefois ce bonheur apparent existe, ils en font parade, et de tout temps ce problème a préoccupé les grands esprits. David l'envisage dans un psaume éloquent, où nous trouverons les lumières de la foi (Ps. LXXII) :

« Que notre Dieu est bon pour ceux qui ont le cœur droit ! » s'écrie-t-il au début. C'est qu'il vient de trouver la réponse à cette question angoissante.

« J'étais scandalisé, raconte-t-il, mes pas étaient chancelants, je sentais ma foi s'ébranler lorsque je contemplais la tranquillité des méchants. Ils ne songent pas à la mort, les plaies dont ils sont frappés ne durent pas ; ils ne peinent pas, ils ne sont pas flagellés comme les autres hommes.

« Aussi cela les rend superbes ; ils se couvrent de leur impiété comme d'un riche vêtement. Leur visage est tout bouffi de graisse, ils s'abandonnent à toutes les passions de leurs cœurs. Leurs pensées, leurs paroles sont pleines de ma-

¹ Soirées de St-Petersbourg, 1^{er} et 3^e Entretiens.

lice, ils crient leur impiété. Ils blasphèment contre le ciel et leur langue n'épargne rien sur la terre.

« Mon peuple les regarde et il trouve que leurs jours sont pleins. Et j'entends dire autour de moi : « Dieu les voit-il ? Le Très-Haut connaît-il leurs crimes ? » Car les pécheurs sont dans l'abondance, ils possèdent de grandes richesses ! »

Avec quelle énergie et quelle vérité le prophète inspiré expose la situation, l'orgueil, le bonheur des impies, à qui tout paraît réussir ! Lui-même est troublé profondément par cette prospérité insolente :

« Et je me disais : C'est donc en vain que j'ai suivi le sentier de la justice et de l'innocence ; que j'ai subi les afflictions qui m'accablent, dès le matin, et tout le jour ?... »

« Je m'appliquais à pénétrer ce mystère. Quel travail pour moi ! »

On souffre avec lui de ces perplexités, de ces tourments de son âme, qui sont aussi les nôtres ; car, ces questions, nous nous les sommes posées comme lui. Mais tout à coup la vérité éclate à ses yeux et il s'écrie plein de joie :

« Mais je l'ai compris enfin, ce mystère, lorsque je suis entré dans le sanctuaire du Seigneur, lorsque j'ai vu la fin qu'il a préparée aux coupables. »

« Leur prospérité n'était qu'un piège. Pendant qu'ils s'élevaient, vous les avez renversés. Vous les avez accablés de malheurs et ils ont péri soudain ; ils ont péri à cause de leur iniquité, et vous les avez fait disparaître comme le songe d'un homme qui s'éveille... »

C'est donc dans le sanctuaire de Dieu que David a vu la lumière, qu'il a compris. Qu'est-ce que ces biens éphémères qui sont le lot des méchants, au regard des biens éternels ? Et puis, ce qui lui a apparu clairement, c'est l'action de la Providence qui leur prépare une fin désastreuse, et qui les fait périr soudain à cause de leur impiété. Il comprend combien ses craintes étaient misérables et ses raisonnements infirmes. Aussi Dieu seul mérite qu'on s'attache à lui, et il conclut :

« Que puis-je désirer dans le ciel, que puis-je aimer sur la terre, excepté vous seul ? Ma chair et mon cœur se consomment d'amour ; vous êtes mon partage pour l'éternité. Qui s'éloigne de vous marche à sa perte, comme l'épouse infidèle que la vengeance poursuit. »

« Pour moi, désormais, pas d'autre bonheur que de m'attacher à vous, de n'espérer qu'en vous, et de célébrer toutes vos louanges devant les hommes, aux portes de la fille de Sion ! »

La Providence est donc *juste*, elle distribue également les maux et les biens aux bons et aux méchants. Il n'est pas vrai que ceux-ci soient heureux et ceux-là malheureux. En somme, ce sont les justes qui sont les plus heureux, parce qu'ils goûtent les joies continues de leur conscience en paix, tandis que les criminels sont traduits à ce tribunal intime qui les condamne et les punit. Et non seulement la Providence est juste, elle est

bonne. Quand nous aurons médité sur ses voies et sur sa conduite, avec une âme soumise et aimante, nous nous écrierons avec l'auteur inspiré : « Qu'il est bon, le Dieu d'Israël, pour les hommes qui ont le cœur droit ! *Quam bonus Israel Deus !* »

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

Historique et apologétique

II. SAINT PAUL

XLVIII

« AD CÆSAREM IBIS » (an 61)

I

Portius Festus était un magistrat plus désintéressé que Félix. Nature loyale, active, intelligente, à peine arrivé dans sa province il se consacre à sa fonction. Trois jours après sa prise de possession, il monte de Césarée à Jérusalem.

Bien que deux années se soient écoulées depuis l'arrestation injuste de Paul, les Juifs n'ont pas oublié. Chez eux la haine veille et stimule la mémoire. Ananie n'est plus grand-prêtre ; Agrippa l'a remplacé par Ismaël, fils de Phabi ; mais le même esprit persiste, avec des rancunes soigneusement entretenues. Aussi quand ils apprennent la venue de Festus, les princes des prêtres et les principaux d'entre les Juifs viennent le trouver pour formuler leurs accusations acharnées contre l'Apôtre.

— Nous vous demandons en grâce, lui disent-ils, de le faire conduire ici, à Jérusalem, sur le théâtre de ses forfaits.

Leur intention était toujours de lui tendre des embûches en route. Ils aposteraient des sicaires qui le poignarderaient et s'enfuiraient ensuite dans les montagnes. Le procureur, devinant peut-être leurs arrière-pensées perfides, leur répondit avec fermeté : « Paul est prisonnier à Césarée, il y restera. Pour moi, j'y retournerai sous peu de jours. Que les principaux d'entre vous y descendent avec moi, et si cet homme a commis quelque crime, ils se feront ses accusateurs. »

Et il demeura environ dix-huit jours à Jérusalem ; puis il revint à Césarée. Les ennemis de l'Apôtre l'accompagnèrent. Le lendemain il s'assit sur son tribunal et ordonna qu'on le lui amenât. Aussitôt qu'il parut, les Juifs l'entourèrent, le chargèrent vivement, exposant de nombreuses et graves accusations. Mais ils ne pouvaient les prouver. Ils durent s'en tenir à ce grief, qui souvent ne leur avait que trop réussi : « Il a conspiré contre César ! »

Paul se défendit en toute liberté et victorieusement : « J'ai donc montré, dit-il en forme de conclusion, que je n'ai péché ni contre la loi des Juifs, ni contre le temple, ni contre César ! »

La cause était suffisamment entendue ; cepen-

dant Festus tenait à plaire aux Juifs, il fit donc à Paul cette proposition : « Veux-tu venir à Jérusalem pour y être jugé devant moi sur les choses dont ils t'accusent ? »

L'Apôtre n'eut pas à beaucoup réfléchir. Aller à Jérusalem ! Pourquoi ? Pour entendre les criailleries qu'il connaissait bien et les insultes de ses ennemis irréductibles ? Il s'était placé sous la protection de la justice romaine qu'il savait plus éclairée, plus impartiale, il y resterait :

— Je suis devant le tribunal de César, répondit-il, c'est là qu'il faut que je sois jugé. Je n'ai fait aucun tort aux Juifs, ainsi que tu le sais très bien. Si je leur avais fait quelque tort, si j'ai commis un crime digne de mort, je ne refuse pas de mourir. Mais s'il n'y a rien de vrai dans leurs accusations contre moi, personne ne peut me livrer entre leurs mains. J'en appelle à César.

Nouveau venu, Festus ne comprit point cet appel à César, alors qu'il s'offrait à le conduire lui-même à Jérusalem. Il parut surpris et réunit son conseil. On ne délibéra pas longtemps. La loi était formelle : Auguste avait décidé que tout citoyen romain pouvait en appeler à l'empereur. Le procureur lui dit :

— Tu en as appelé à César, tu iras devant César.

C'était le plus cher des vœux de l'Apôtre, non pas d'aller devant César, mais de se rendre à Rome pour évangéliser la capitale du monde.

On s'enquit donc d'un vaisseau en partance pour la ville des Césars.

Quelques jours après, le roi Agrippa II descendit à Césarée pour saluer Festus ; il était accompagné de sa sœur Bérénice, très décriée pour ses mœurs incestueuses, celle-là même qui inspira à Titus une passion que Racine a dépeinte sous de nobles et fausses couleurs. Agrippa n'était plus qu'un fantôme de roi au regard de Rome, car il ne gouverna jamais la Judée, courbée sous le joug du procureur. Mais on lui avait accordé le titre de roi de Chalcis, puis de la Batanée, de la Tracônite et de l'Abylène, enfin, sous le règne de Néron, de Tibériade, Tarichée et Julias. C'est à lui que revenait le droit de choisir le grand-prêtre. Il est à remarquer que c'est lui qui vient rendre hommage au procureur : cette démarche indique assez qu'il se sentait vassal du pouvoir romain.

Il demeura assez longtemps à Césarée, et Festus l'entretint naturellement de Paul, dont tout le monde connaissait l'histoire. Il lui dit un jour :

— Nous avons ici un homme que Félix a laissé prisonnier. Durant mon séjour à Jérusalem, les princes des prêtres et les anciens des Juifs vinrent l'accuser devant moi et réclamèrent une sentence contre lui. Je leur répondis que ce n'est point la coutume des Romains de condamner un homme sans que l'accusé ait devant lui ses accusateurs et sans qu'on lui accorde toute liberté de se justifier. Ils vinrent donc ici, et sans délai, le jour suivant, je m'assis sur le tribunal et j'ordonnai qu'on m'aménât cet homme. Ses accusateurs, en face,

ne lui reprochèrent aucun des crimes dont je le soupçonnais. Ils l'entreprirent seulement au sujet de leurs superstitions et touchant un certain Jésus qu'il disent mort, et que Paul affirme vivant. J'hésitais sur le parti à prendre ; alors je lui demandai s'il voudrait bien aller à Jérusalem pour y être jugé sur ces points. Mais il en a appelé, il veut que sa cause soit réservée au jugement d'Auguste. J'ai donc ordonné de le garder en attendant que je l'envoie à Auguste.

— Je voudrais bien entendre cet homme, fit Agrippa.

— Eh bien ! dit Festus, tu l'entendras demain.

II

Donc le lendemain Agrippa et Bérénice, dans toute la pompe royale, se rendent à la salle d'audience avec les tribuns et les principaux de la cité. Sur l'ordre de Festus, Paul est amené. On peut se figurer le contraste du prisonnier, pâle, le visage souffrant et respirant la fièvre, accompagné du soldat qui tenait ses chaînes, et des hôtes royaux, intéressés, gênés peut-être dans leur majesté hérodiennne, à la vue de cet homme sur le front duquel régnait une assurance, une sérénité surhumaines. Il ne venait point pour être jugé, il le savait, mais pour parler, pour être interrogé ; c'était pour lui une occasion magnifique de prêcher l'Evangile du Christ.

— Roi Agrippa, dit Festus, et vous tous qui êtes ici avec nous, vous avez devant vous cet homme au sujet duquel toute la multitude des Juifs m'a sollicité, tant à Jérusalem qu'ici. Ils me demandaient à grands cris de ne plus le laisser vivre. Pour moi j'ai trouvé qu'il n'avait pas commis de crime méritant la mort ; et comme il en a appelé à Auguste, j'ai résolu de l'y envoyer. Mais je n'ai rien de certain à écrire à l'empereur à son sujet. C'est pourquoi je l'ai fait comparaître devant vous et particulièrement devant toi, ô roi Agrippa, afin que, son interrogatoire fait, je sache quoi écrire. Il ne me semble en effet pas raisonnable d'envoyer un prisonnier sans indiquer ce qu'on lui reproche.

Alors Agrippa dit à Paul : « Il t'est permis de parler pour toi-même. » L'Apôtre étendit son bras pour commander l'attention et commença ainsi sa défense :

Je m'estime bien heureux, ô roi Agrippa, de pouvoir aujourd'hui me justifier devant toi de toutes les accusations que portent contre moi les Juifs, surtout parce que tu connais parfaitement toutes nos coutumes et questions juives. C'est pourquoi je te prie de m'écouter patiemment.

Et d'abord ma vie, que j'ai menée à Jérusalem depuis ma jeunesse parmi ceux de ma nation, tous les Juifs la connaissent. Ils savent, — s'ils veulent rendre témoignage à la vérité, — que depuis le commencement, suivant l'école la plus exacte de notre religion, j'ai vécu en Pharisien. Et maintenant je compare devant la justice, parce que j'espère en la promesse que Dieu a faite à nos pères et à laquelle nos douze tribus en servant Dieu nuit et jour espèrent parvenir.

Vous paraît-il donc incroyable que Dieu ressuscite les morts ?

Pour ce qui regarde le nom de Jésus de Nazareth, j'avais cru d'abord que je devais m'y opposer de toutes mes forces. C'est ce que j'ai fait à Jérusalem, où j'ai mis en prison plusieurs des saints après en avoir reçu mandat des princes des prêtres. Quand on les faisait mourir, j'apportais mon consentement. Je suis allé souvent dans chaque synagogue, je les soumettais aux tourments, je les forçais à blasphémer ; et, de plus en plus transporté de fureur contre eux, je les poursuivais jusque dans les cités étrangères.

Un jour, dans ces pensées, j'allais à Damas, avec un pouvoir et un mandat des princes des prêtres. En chemin, à midi, je vis, ô roi, dans le ciel, une lumière plus éclatante que celle du soleil. Elle m'environna ainsi que tous ceux qui m'accompagnaient. Et comme nous étions tous tombés à terre, j'entendis une voix qui me disait en langue hébraïque : « Paul, Paul, pourquoi me persécutes-tu ? Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. »

Et moi je dis : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Et le Seigneur me dit : « Je suis Jésus que tu persécutes. Mais lève-toi, et tiens-toi sur tes pieds. Car je t'ai apparu afin de t'établir ministre et témoin des choses que tu as vues et de celles que je te montrerai. Je te délivrerai de ce peuple et des Gentils auxquels je vais maintenant t'envoyer pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, que de la puissance de Satan ils passent à Dieu, et que, par la foi en moi, ils reçoivent la rémission des péchés et qu'ils entrent dans l'héritage des saints. »

Après cela, ô roi Agrippa, je ne résistai pas à la vision céleste ; mais j'annonçai à ceux de Damas d'abord, puis à Jérusalem, dans tout le pays de Judée et aux Gentils, qu'il leur fallait se repentir, et se tourner vers Dieu en faisant de dignes fruits de pénitence.

C'est pour cette cause que les Juifs, m'ayant saisi quand j'étais dans le temple, ont cherché à me tuer... Le secours de Dieu m'a protégé jusqu'à ce jour et je suis là debout, rendant témoignage aux petits et aux grands, et ne disant rien autre chose que ce que Moïse et les prophètes ont prédit qui arriverait. J'ai dit qu'il fallait que le Christ souffrit et qu'il serait le premier qui ressusciterait d'entre les morts, pour annoncer la lumière au peuple et aux Gentils.

Festus écoutait, ne comprenant que peu de choses à ces paroles qui exposaient, en la développant, la foi des Pharisiens. Sa philosophie romaine ne lui donnait point la clef de la théorie de la résurrection des morts ; il en conclut que Paul débitait des absurdités. Il l'interrompit donc vivement :

— Tu déraisonnes, Paul, ta grande science t'a fait perdre la raison !

L'Apôtre jeta les yeux sur Agrippa, qui suivait, lui, avec un intérêt passionné, avec une émotion qu'il ne voulait pas laisser voir, ces raisonnements élevés, ces aperçus nouveaux et saisissants ; c'est pourquoi il répondit avec fermeté :

— Non, je n'ai pas perdu la raison, très excellent Festus ; les paroles que tu as entendues sont au contraire des paroles de vérité et de bon sens. Le roi sait tout cela, et je parle devant lui avec une confiante liberté. J'estime qu'il n'ignore rien de ce que je dis. Aucune de ces choses en effet ne s'est passée en secret.

Agrippa écoutait pensif. Que se passait-il dans cette âme éclairée, qui possédait la science des Ecritures, et qui comprenait à merveille cette doc-

trine qui résumait les témoignages des Prophètes et la tradition juive ? L'on a beau se vautrer dans le vice, les lumières naturelles ne s'éteignent point ; et ses lumières naturelles étaient fortifiées par sa connaissance de la Loi. Paul le regarda bien en face, et lui dit :

— Crois-tu aux Prophètes, roi Agrippa ? Je sais que tu y crois !

La foi ne disparaît jamais totalement. Quand elle s'en va, elle laisse à sa place le remords qui la rappelle toujours aux heures salutaires et importunes où la grâce continue à nous solliciter. Cette foi parlait en ce moment au cœur du roi, mais pour le tourmenter. Comment en effet persévérer en des convictions qui condamnent la conduite, et comment changer de conduite quand on est retenu par tant de tristes liens ? Le roi refusa nettement de discuter avec l'Apôtre qui voyait trop clair dans son esprit ; il ne voulut même point discuter avec lui-même, car il sentait bien que sa conscience lui tiendrait un langage logique et sévère auquel il ne trouverait rien à répliquer. Il préféra éluder la question de fond, et il fit à l'Apôtre cet aveu, qui n'était guère qu'une parole d'homme bien élevé :

— Peu s'en faut que tu ne me persuades d'être chrétien !

Paul répondit aussitôt, regardant toute l'assemblée, avec le désir ardent de l'éclairer, de l'amener à la vérité :

— Plût à Dieu que non seulement toi, mais vous tous qui m'entendez aujourd'hui, vous devinssiez tel que je suis, — hormis pourtant ces liens.

C'était lui décidément qui prenait victorieusement la parole et qui dominait cette assemblée, saisie, émue par ce langage apostolique qu'elle ne connaissait pas. Nul ne pouvait répondre à ses arguments : Festus, parce qu'il n'en voyait pas la portée ; Agrippa et Bérénice, parce qu'ils n'en sentaient que trop la force. Leur conscience venait à l'appui de ces preuves prises dans les Prophètes et dans toute l'histoire juive. Mais ils ne voulaient point céder à leur conscience : il leur en eût trop coûté, il eût fallu changer trop de choses dans leur vie. En face de cette œuvre de lumière ils se trouvaient lâches.

Ils rompirent brusquement l'entretien et se levèrent. Tous partirent, silencieux, et passèrent dans une autre salle. Ils s'entretinrent un instant de l'affaire et s'entredirent : « Cet homme n'a rien fait qui mérite la mort ou la prison. »

Et Agrippa dit à Festus avec un soupir : « Cet homme pouvait être relâché, s'il n'en avait pas appelé à César. » (Act., xxv-xxvi).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 novembris 1913.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 4 décembre 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — XXXI. La Bible et la science, 865.

Deuxième année d'Instructions dominicales. — III. 3^e Dimanche de l'Avent : Le monde avant Jésus-Christ, 867.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — IV. 4^e Dim. de l'Avent, 870.

Petites Lectures. — XVII. Les droits de Dieu, 873.

Plans de sermons. — Pour l'Immaculée-Conception, 874. — Pour l'Œuvre des Séminaires, 876.

Pour une fête de Jeanne d'Arc. — II. La fidélité au devoir, 876.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XLIX. Le naufrage à Malte, 878.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

XXXI

LA BIBLE ET LA SCIENCE

Messieurs,

La Bible est un livre *authentique*, c'est-à-dire qui est bien des auteurs ou des époques auxquels il est attribué; un livre *intègre*, c'est-à-dire qui nous est parvenu sans altération notable; un livre *sincère*, c'est-à-dire qui renferme l'expression de la vérité. Voilà ce que nous avons dit dans notre dernière conférence.

Il était nécessaire d'établir ces divers points. Quand vous allez voter, vous présentez d'abord votre carte d'électeur; cela pour prouver que vous avez le droit de déposer votre suffrage. Avant que la Bible soit admise à déposer son témoignage, nous lui avons demandé de justifier son identité. Rien de plus juste.

Je voudrais aller plus loin et examiner dès maintenant devant vous si vraiment la Bible contient la parole de Dieu ou si elle n'est, comme les autres livres, qu'une œuvre humaine. Mais, avant de le faire, il me faut répondre à une objection que vous avez sans doute rencontrée plus d'une fois.

La Bible, a-t-on dit, dans les derniers temps surtout, renferme de grossières erreurs scientifiques. Ainsi Josué ! Josué arrêtant le soleil ! Comme si nous ne savions pas que le soleil, par rapport à nous, est fixe, puisque c'est nous qui tournons autour de lui ! Sans doute les anciens l'ignoraient, puisque nous ne sommes instruits sur ce point que depuis Galilée. Mais Dieu le savait depuis que le monde a été créé par lui ; comment aurait-il pu, s'il avait vraiment inspiré la Bible, nous faire transmettre une erreur aussi grossière ?

I

Vous voyez, Messieurs, que nous n'essayons pas d'esquiver le problème.

Oui, il y a des erreurs scientifiques dans la Bible.

Non seulement elle donne à entendre que le soleil et les étoiles se meuvent autour de nous, ce qui est faux ; elle dit aussi que la terre est plate, ce qui est faux également ; elle dit que les îles et les continents flottent sur les eaux de la mer, ce qui est faux encore ; elle dit que la voûte des cieux est solide, ce qui est faux toujours.

A présent que nous avons fait la part belle à l'objection, abordons la réponse.

Au risque, Messieurs, de vous étonner, je commence par vous déclarer que la Bible ne saurait être atteinte par aucun reproche du genre de ceux que nous venons d'énumérer, pour la bonne raison qu'elle n'est pas et ne peut pas être un livre scientifique.

Qu'est-ce que c'est qu'un livre scientifique ? C'est celui qui a pour but de nous enseigner une science. Un livre de botanique est un livre scientifique, parce qu'il est fait pour nous instruire sur les diverses espèces et les caractères distinctifs des plantes. Un livre de chimie est un livre scientifique, parce qu'il a été écrit pour nous faire connaître les éléments constitutifs des corps. Un livre de géographie est un livre scientifique, parce qu'il a été composé pour nous renseigner sur la configuration du globe terrestre. Et ainsi de suite. De tels livres sont tenus d'être exacts ; et, bien entendu, s'ils renferment des erreurs, on est en droit de se plaindre.

Mais est-ce pour cela ou pour quelque chose de semblable que la Bible a été écrite ? Nullement. Elle a pour but de nous renseigner sur Dieu et sur notre âme, sur nos origines et nos destinées éternelles. Un point, c'est tout.

Ceci dit, pourquoi lui demander ce qu'elle n'offre pas ? Quand vous avez besoin d'acheter une montre, vous allez chez un horloger, et non pas chez un menuisier. Chez un horloger, vous allez chercher une montre et non pas des chaussures. De même, quand vous avez besoin de vous documenter sur la question religieuse, adressez-vous à la Bible, rien de mieux ; mais n'allez pas lui demander de vous révéler les secrets de la géologie ou de la cosmographie.

Les apologistes chrétiens se sont toujours mis sur ce terrain, qui est celui du bon sens, témoin ces paroles que S. Augustin, au ^{ve} siècle, écrit à propos des écrivains sacrés : « L'Esprit de Dieu qui parlait par leur bouche, n'a pas voulu enseigner aux hommes les vérités concernant la constitution intime des choses visibles, parce qu'elles ne devaient leur servir de rien pour leur salut. »

Vous conviendrez, en effet, qu'il importe assez peu, pour aller au ciel, que l'on sache ou non la distance exacte de Jupiter au soleil, le poids de la terre, et la périodicité des comètes !

II

Je sais bien que cette réponse ne satisfera pas ceux qui en veulent à la Bible d'être un livre inspiré.

Ils diront : « Sans doute, nous ne demandons

pas à la Bible d'être un livre scientifique, mais du moment qu'elle énonce un fait, pourquoi ne le fait-elle pas d'une manière exacte ? »

Tout simplement, Messieurs, parce qu'elle ne le peut pas.

Il ne faut pas oublier, en effet, qu'elle a été écrite il y a 3.500 ans, et qu'elle devait tenir compte de l'état des esprits à cette époque.

Obligée, par ce qu'elle racontait, de faire de la cosmogonie et de la cosmographie, fallait-il qu'elle donnât sur ces sciences et sur toutes les autres auxquelles elle serait amenée à toucher, des données précises ? Mais la vie tout entière de Moïse n'y eût pas suffi. Il lui eût fallu entasser volume sur volume, donner des explications, prouver ce qu'il avançait, combattre les mauvaises interprétations. Vous tous, Messieurs, dont les enfants ont à subir des examens et qui savez le temps qu'il leur faut pour les préparer, rendez-vous compte de ce que Moïse eût dû entreprendre pour faire pénétrer dans l'esprit de son peuple les données qu'on lui reproche de n'avoir pas consignées dans la Bible. N'était-ce pas impossible ? Ne fût-il pas sorti de son rôle en essayant de venir à bout de cette impossibilité ?

Ce qui est vrai, c'est que si la Bible se fût exprimée, il y a plus de trois mille ans, comme s'expriment aujourd'hui nos livres de science, elle eût été pendant de longs siècles parfaitement inintelligible. Croyez-vous, par exemple, que l'humanité eût cru que la terre est ronde, alors qu'elle la voyait plate ? Croyez-vous qu'elle eût admis que le soleil est immobile, alors qu'elle le voit tous les jours se lever, monter, puis descendre, et enfin disparaître ? Il faut pour admettre certaines vérités, une culture générale qui manquait alors ; on eût traité Moïse de songe-creux, de rêveur paradoxal, et on eût regardé comme des erreurs manifestes ce qui n'était pourtant que l'expression de la vérité. Ridiculisé pour avoir eu l'audace de heurter les préjugés populaires sur les questions d'ordre purement naturel, il n'eût eu aucune autorité en ce qui concernait les vérités d'ordre surnaturel qu'il était chargé de transmettre, et ainsi la Révélation, pour avoir voulu trop s'étendre, eût été rejetée en bloc. Vous conviendrez que la Bible ne pouvait vraiment pas être un livre scientifique.

Ajouterai-je que je regretterais pour l'humanité que Dieu lui eût ainsi, dans la Bible, ouvert les portes de la science ? C'est si beau, cet effort qu'elle a fourni depuis son origine, pour pénétrer peu à peu les secrets du monde ! Un par un, elle arrache à la nature les mystères de ses forces ; un siècle recueille les conquêtes des siècles qui l'ont précédé, y ajoute les siennes, et transmet à ceux qui le suivent le trésor toujours grandissant des connaissances humaines. C'est là une grandeur dont Dieu n'a pas voulu nous priver, et il faut l'en bénir. Ce que notre intelligence ne pouvait pas surprendre, parce que cela lui était inaccessible, il nous l'a révélé, et en cela, il a été très bon. Ce que nous pouvions atteindre, il nous a laissé la joie de le découvrir, et en cela, il a été très bon encore !

III

Et alors, Messieurs, puisque la Bible ne pouvait pas être un livre scientifique, puisqu'elle était faite pour être comprise par tout le monde, puisqu'elle ne devait pas devancer l'effort intellectuel de l'humanité, comment devait-elle s'exprimer, si ce n'est en langage courant ?

Qui lui jettera le blâme ? Sera-ce vous, qui, tout membre du Bureau des longitudes que vous êtes, dites comme tout le monde : « Ce matin, le soleil s'est levé dans la brume ; ce soir, j'ai assisté à son coucher, il a été merveilleux ? »

Sera-ce vous, Monsieur, qui, tout médecin que vous êtes, dites comme tout le monde : « J'ai mal au cœur, » bien que vous sachiez que votre cœur n'est nullement atteint par votre malaise ?

Sera-ce vous, Monsieur, qui, tout lettré que vous êtes, dites : « Ce soir, à deux heures, je vais à une matinée ? »

Les uns et les autres, vous employez le langage habituel, et vous faites bien, puisque cela est nécessaire pour être compris. Pourquoi reprocher à la Bible de faire comme vous ?

Au surplus, je voudrais bien savoir quelle autre manière de s'exprimer la Bible eût pu employer pour être comprise dans tous les siècles ? Le langage courant ne change pas, parce qu'il est basé sur des impressions qui demeurent perpétuellement les mêmes. Le langage scientifique, lui, varie avec tous les siècles, et telle manière de parler qui est aujourd'hui universellement acceptée, peut fort bien, dans cent ans d'ici, ne plus rien signifier du tout.

Voulez-vous que je vous donne un exemple ? Depuis Galilée, c'était un dogme indiscuté que celui de la rotation de la terre. Quand on voulait affirmer une chose, on disait : « C'est aussi vrai que la terre tourne !... » Permettez-moi, Messieurs, de vous conseiller de ne plus employer cette expression ; car il pourrait bien se faire que d'ici quelque temps on nous prouvât le contraire.

Pour le moment, les plus grands savants contemporains se contentent d'affirmer qu'ils n'en savent rien, ce qui, pour une vérité scientifique aussi universellement acceptée, est, assurément, un fâcheux son de cloche.

Vous pensez peut-être, Messieurs, que je plaisante ? Ecoutez cette citation :

« L'espace absolu, c'est-à-dire le « repère » auquel il faudrait rapporter la terre pour savoir si réellement elle tourne, *n'a aucune existence objective*. Dès lors cette affirmation : « La terre tourne, » n'a aucun sens, puisque aucune expérience, non seulement ne pourrait être réalisée, ni rêvée par le Jules Verne le plus hardi, *mais ne peut être conçue sans contradiction*. Ces deux propositions : « La terre tourne, » et : « Il est plus commode de supposer que la terre tourne, » ont un seul et même sens : *il n'y a rien de plus dans l'une que dans l'autre.* »

Ces paroles sont extraites d'un livre intitulé *La science et l'hypothèse*. Qui les a écrites ? Henri Poincaré.

Qu'en pensez-vous, Messieurs ?... On reproche à la Bible ses erreurs scientifiques. Qui les lui reproche ? La science. Et qui est-ce qui est prise en défaut ? La science. Avouez qu'il y a là pour la Bible la plus curieuse et la plus complète des justifications. Ainsi soit-il.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

III

3^e Dimanche de l'Avent

LE MONDE AVANT JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

Nous attendons la fête de Noël, comme les hommes, après la chute d'Adam, attendaient la venue du Sauveur. Nous vous avons raconté comment nos premiers parents sont tombés dans le péché et nous ont entraînés dans le malheur. Par sa faute, l'homme était devenu ennemi de Dieu et digne d'un châtiment éternel ; il ne pouvait pas de lui-même mériter sa grâce et obtenir son pardon. Mais le Créateur puisa dans les trésors de sa sagesse et de sa bonté infinies un remède efficace au malheureux sort que le péché nous avait fait.

Aussitôt après la faute d'Adam, Dieu fait entrevoir à nos premiers parents le salut qu'il leur préparait ainsi qu'à leur postérité. « En maudissant le serpent, organe du démon pour tromper la première femme, il annonçait que d'une autre femme naîtrait un jour Celui qui écraserait la tête de cet ennemi infernal, c'est-à-dire qui détruirait sa puissance et son empire, en délivrant l'homme du péché et de la mort. Ce Libérateur, c'est le Messie, qui devait naître d'une femme, vierge et mère tout ensemble. Cette promesse fut ainsi comprise par nos premiers parents ; ils commencèrent dès lors à espérer leur salut par la médiation du Sauveur promis. Cette attente, transmise aux générations suivantes, ne reçut son accomplissement qu'environ quatre mille ans après la chute de l'homme¹. »

Pendant ce temps, que devenait l'humanité ? Comment se propageait la vraie religion ? C'est ce que je me propose de vous dire aujourd'hui, en vous racontant d'une façon très abrégée *l'histoire* du monde jusqu'à la venue de Notre-Seigneur, et en vous montrant dans quel *triste état* gisait le genre humain quand le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous sauver.

I

L'intervalle de temps qui s'est écoulé entre la chute d'Adam et la naissance du Rédempteur, se partage généralement en deux périodes : la période

de la *loi de nature* et la période de la *loi écrite*. La première s'étend du péché d'Adam à la promulgation de la loi divine sur le mont Sinaï ; la seconde va de la promulgation de la loi écrite ou de Moïse à N.-S. Jésus-Christ.

1. Sous la loi de nature les hommes étaient gouvernés par les préceptes de la loi naturelle et par quelques prescriptions positives révélées de Dieu et transmises de génération en génération par la tradition orale. La loi naturelle est comme un rayon de lumière que le Créateur projette dans les âmes des hommes, qui leur fait distinguer et connaître ce qu'ils doivent faire ou éviter tant à l'égard de Dieu qu'à l'égard du prochain.

Adam et Eve chassés du Paradis terrestre furent régis par cette loi. Ils eurent de nombreux enfants. La Sainte Ecriture n'en cite que quelques-uns. Vous connaissez l'histoire de Caïn et d'Abel. Caïn poussé par une furieuse jalousie tue son frère. Il est maudit par Dieu et il va errer par le monde. Ses descendants sont méchants et criminels comme lui. La postérité de Seth reste fidèle à Dieu assez longtemps. Mais voilà qu'elle s'associe à celle de Caïn qui la pervertit. Tout le genre humain tombe alors dans une honteuse corruption.

Pour montrer le mécontentement et l'indignation du Créateur, la Sainte Ecriture nous dit que « Dieu se repentit alors d'avoir créé l'homme » (Gen., vi, 6), et il résolut de le faire périr dans un déluge universel. Le juste Noé avec sa famille fut seul épargné. Sur l'ordre de Dieu il construisit une arche immense en bois pour s'y retirer avec son épouse, ses trois fils et leurs femmes, et un couple d'animaux de chaque espèce. Alors les catacactes du ciel s'ouvrirent ; une pluie, torrentielle tomba pendant quarante jours et quarante nuits, et les eaux s'élevèrent de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Tout périt. L'arche seule, image de l'Eglise en dehors de laquelle il n'y a pas de salut, doucement portée sur les eaux, échappa au désastre général. Tel est le grand cataclysme qui a purifié la terre, et qui nous montre comment le Bon Dieu sait châtier le péché.

Après le déluge l'alliance est renouvelée entre Dieu et l'humanité représentée par Noé. Il semble qu'un nouvel ordre de siècles commence. Mais dans ce renouvellement il demeure une impression de la vengeance divine : la nature a perdu de sa vigueur, et les plantes de leur énergie ; aussi la vie humaine diminue sensiblement de durée, et il faut donner à l'homme une nourriture plus substantielle dans la chair des animaux.

Le patriarche Noé transmet à ses fils Sem, Cham et Japhet, l'ensemble des vérités et des prescriptions religieuses, en même temps que la tradition de la promesse divine d'un Rédempteur. Ses descendants se multiplièrent rapidement et leur nombre s'accrut de telle sorte qu'ils furent contraints de se disperser et de se partager en divers peuples. Mais à mesure qu'ils s'éloignaient de leur berceau, les hommes perdaient les saines tra-

¹ Marotte, *Cours d'instruction chrétienne*, p. 108.

ditions qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres. Ils ne tardèrent pas à oublier la révélation primitive, à méconnaître même la loi naturelle pour ne suivre que leurs passions. Leur aveuglement devint si grand qu'ils abandonnèrent le Dieu qui les avait créés, pour se livrer à la plus grossière idolâtrie. Non contents d'adorer le feu, l'air, le soleil, la lune, les astres, les hommes remarquables par leurs grandes actions et même par leurs vices, ils allèrent jusqu'à rendre les honneurs divins à des animaux, à des plantes, à des statues inanimées. « Tout enfin, selon l'expression de Bossuet, devint Dieu, excepté Dieu lui-même. » Voilà, mes frères, jusqu'où peuvent conduire les mauvais penchants quand ils ne sont pas réprimés !

Afin d'opposer une digue à l'idolâtrie, Dieu résolut de se former un peuple qui perpétuerait son culte, conserverait le dépôt de ses promesses et donnerait naissance au Messie, au Sauveur du monde. Il choisit Abraham, descendant de Sem, pour être la tige de ce peuple privilégié. Il l'obligea à quitter sa patrie, lui promit que la terre de Chanaan serait donnée à ses descendants, que sa postérité égalerait en nombre les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer, qu'enfin de sa race naîtrait Celui en qui toutes les nations seraient bénies. Il lui prescrivit la circoncision comme le sceau de l'alliance qu'il faisait avec lui et avec sa postérité, et comme le signe distinctif du peuple de Dieu.

Selon la promesse divine, Abraham eut un fils, Isaac, qui fut lui-même le père d'Esau et de Jacob. Ce fut en faveur de celui-ci que Dieu confirma l'alliance faite avec Abraham et les promesses qui en avaient été comme le gage. Jacob eut douze fils, dont les descendants formèrent les douze tribus du peuple choisi qu'on appela les Hébreux, ensuite les Israélites, enfin les Juifs à cause de la tribu de Juda dans laquelle devait naître le Messie.

Jacob se retira en Egypte, parce que l'un de ses fils, Joseph, dont vous connaissez l'histoire, était devenu, par un concours providentiel de circonstances, gouverneur de ce pays. Les enfants de Jacob se multiplièrent rapidement et devinrent un grand peuple. Les Egyptiens jaloux les persécutèrent, les firent esclaves ; le Pharaon, ou roi d'Egypte, alla même jusqu'à ordonner de noyer dans le Nil tous les enfants mâles qui leur naîtraient. Dieu sauva son peuple par Moïse, qui échappa providentiellement à l'ordre du monarque. Il frappa l'Egypte de fléaux qu'on appela les dix plaies. La plus terrible de ces plaies fut la mort de tous les premiers-nés des Egyptiens, que l'Ange du Seigneur fit périr en une seule nuit. Le Pharaon vaincu consentit au départ des Hébreux ; puis se repentant de les avoir laissés aller, il se mit à leur poursuite avec son armée. De nouveau Dieu manifesta sa puissance et sa bonté en faveur de son peuple. La mer Rouge s'ouvrit devant les Hébreux ; les eaux arrêtées dans leur cours leur livrèrent passage. Les Egyptiens les suivirent dans la mer ; aussitôt les eaux se réunirent et engloutirent toute l'armée du Pharaon.

Voici les Hébreux dans le désert, où ils demeurèrent quarante ans sous la protection visible et continuelle de Dieu. La manne tomba du ciel pour les nourrir ; un rocher frappé par la verge de Moïse leur fournit de l'eau en abondance. Cinquante jours après la sortie d'Egypte, environ 2500 ans après la création du monde, Dieu se révéla sur le mont Sinaï dans un appareil formidable de puissance et de majesté, au milieu des éclairs et des tonnerres ; il grava de son doigt les dix commandements, ou le Décalogue, sur deux tables de pierre. Il les remit à Moïse en lui ordonnant de les publier en présence du peuple resté au pied de la montagne. Nous sommes arrivés à l'époque de la *loi écrite*. Le peuple de Dieu est maintenant gouverné selon cette loi, renfermée dans les livres saints écrits par Moïse.

2. Celui-ci avait dirigé le peuple de Dieu pendant quarante ans, quand il remit la conduite des Israélites à Josué et mourut en vue de la Terre promise et sans y entrer. Josué eut la gloire d'introduire le peuple de Dieu dans ce pays si longtemps désiré. Les Hébreux y pénétrèrent en traversant le Jourdain à pied sec ; les murs de Jéricho tombèrent d'eux-mêmes ; les Gabaonites se soumirent volontairement, les autres peuples furent vaincus, leurs villes forcées, leurs rois égorgés. Josué partagea le pays conquis entre les douze tribus.

Après Josué, Dieu se réserva la suprême autorité ; Israël n'a pas d'autre roi que le tout-puissant Jéhovah. Pourtant les Hébreux ne sont pas toujours fidèles à Dieu ; ils se livrent à l'idolâtrie. Pour les châtier, Dieu permet qu'ils tombent sous la servitude des peuples voisins. Dès qu'ils se convertissent Dieu suscite des chefs pour les délivrer : ces chefs commandent aux armées, rendent la justice ; on les appelle les Juges.

Mais les Israélites se fatiguent de ce régime qui dura environ 350 ans. Ils demandent à être gouvernés par un roi, comme les autres nations. Dieu y consent. Le prophète Samuel sacre Saül, qui devient le premier roi de la nation juive. David lui succède. Ce prince rendit son règne illustre par sa piété et sa valeur. Il pleura amèrement le double crime d'adultère et d'homicide dont il se rendit coupable, et mérita par sa pénitence que Dieu lui renouvelât la promesse que le Rédempteur naîtrait de sa race. Dieu ne refuse jamais le pardon à un cœur vraiment pénitent. David composa un grand nombre de cantiques de louanges et d'actions de grâces : ce sont les Psaumes que nous chantons dans les offices divins.

A la mort de David, Salomon son fils monta sur le trône. Il bâtit à Jérusalem un temple magnifique, le seul consacré au vrai Dieu. Mais après avoir bien commencé, son règne se termina dans la honte, dans la corruption et l'idolâtrie. En punition de son infidélité, Dieu permit que son royaume se divisât à sa mort. Dix tribus se séparèrent de son fils Roboam et constituèrent le royaume d'Israël. Celui-ci ne dura que 254 ans. Pour s'être livré au culte des faux dieux, il fut

détruit et tous ses habitants furent emmenés en captivité à Ninive.

Les deux autres tribus qui formaient le royaume de Juda eurent une plus longue existence. Elles furent aussi souvent infidèles et reçurent leur châtement. Pour punir les ingratitude de son peuple Dieu se servit de Nabuchodonosor, roi de Babylone. Jérusalem fut détruite, le temple réduit en cendres et le peuple emmené en captivité. Dieu pourtant se souvenait toujours de ses anciennes miséricordes et de ses promesses. Après soixante-dix ans de captivité à Babylone, il ramena son peuple dans la terre de ses pères ; Jérusalem fut relevée de ses ruines ; les fondements d'un nouveau temple furent jetés.

Bien que rentrés dans leur patrie, les Juifs restèrent quelque temps tributaires des Perses et ensuite des Egyptiens ; ils étaient alors gouvernés par des pontifes revêtus de l'autorité suprême. Un moment opprimés sous les rois de Syrie, ils retrouvent sous les Machabées leur ancienne splendeur avec leur indépendance. Mais voici que les Romains interviennent en Judée : sous prétexte de rétablir l'ordre troublé, ils font de ce pays une province romaine. Le sceptre n'est plus dans les mains de Juda ; la royauté passe à un étranger, à Hérode l'Iduméen. L'heure annoncée par les prophètes a enfin sonné ; le Messie promis va naître et se présenter au monde !

II

Mais hélas ! en quel état il va trouver l'homme ! dans quel abîme de misère et de dégradation ! En constatant la honteuse corruption, la profonde ignorance et l'abrutissement des nations païennes, on est tenté de se demander pourquoi le Bon Dieu a tant différé l'exécution de sa promesse ? C'était sans doute afin de faire sentir aux hommes l'excès de misère où le péché les avait réduits, le besoin qu'ils avaient d'un Rédempteur, et le prix du bienfait qu'il leur accordait.

Le *peuple juif*, il est vrai, possédait encore la vraie religion ; il avait conservé le culte du Dieu créateur, invisible et unique. Cependant, à la fin, les Juifs, sans oublier le Dieu de leurs pères, mêlaient à sa religion des choses indignes de lui. Les prophètes avaient annoncé que la décadence viendrait avec les divisions qui partageraient le peuple. Or à cette époque il s'était formé beaucoup de sectes rivales. Citons les quatre principales. — D'abord les Pharisiens, qui affectaient une grande sévérité de principes, mais souvent dénaturaient la loi par des commentaires fantaisistes et en la surchargeant d'observances superstitieuses ou inutiles. Sous des dehors de vertu, ils cachaient une corruption profonde et n'étaient que des hypocrites. — Les Saducéens, rivaux et ennemis des Pharisiens, formaient une autre secte. Ils rejetaient la tradition et plusieurs dogmes ; ils étaient surtout matérialistes, faisant consister le bonheur dans les jouissances de ce monde. — Les Esséniens au contraire avaient la foi ; ils étaient vertueux, aimant Dieu et le prochain. Ils vivaient un peu

comme des religieux. — Quant à la secte des Hérodiens, elle comprenait les Juifs qui avaient un grand respect pour le roi Hérode et qui vivaient comme lui, à la façon païenne. Toutes ces sectes avaient pour effet de diviser profondément les Juifs, et à ce titre elles étaient un signe de la décadence de la religion mosaïque.

Mais à côté du peuple de Dieu, qui n'est qu'une toute petite portion de l'univers, le *monde païen* nous offre le spectacle d'une dégradation capable d'exciter tous les dégoûts. Quand Jésus vint sur la terre, le culte de Dieu avait fait place au culte des idoles, au paganisme ; le respect de soi à la plus dégradante corruption ; la charité et la justice à la plus effrayante cruauté. *L'individu*, la *famille*, la *société* vivaient dans le plus profond désordre.

a) Désordre dans l'*intelligence* qui n'avait plus la notion de Dieu, mais qui adorait tout, jusqu'au vice. L'univers, suivant le mot de Bossuet, s'était changé en un vaste temple d'idoles. A Rome par exemple, un temple, appelé le Panthéon, abritait trente mille dieux. Et quels dieux ! Nous rougirions de raconter leurs crimes et leurs turpitudes. Le culte qu'on leur rendait était digne d'eux. La débauche et la cruauté en faisaient les frais. On frémit d'horreur quand on songe aux sacrifices humains que Rome elle-même offrait sur ses autels. L'empereur Auguste, sous le règne duquel naquit Jésus-Christ, immola un jour trois cents sénateurs et chevaliers devant l'autel du dieu César ¹. — Désordre dans la *volonté*, dans la conduite et les mœurs. Avec une telle religion comment en eût-il été autrement ? Si les païens adoraient le vice dans leurs idoles, comment ne l'eussent-ils point pratiqué dans leur vie privée ? S. Paul a tracé le portrait des hommes qu'il évangélisait : c'est un amas de vices. Le vol, le meurtre, l'adultère, et tous les autres crimes étaient en honneur. Un auteur païen de ce temps-là a écrit : « Plus redoutable que le glaive, la luxure s'est abattue sur nous... Toutes ses horreurs, toutes ses monstruosité nous sont familières ². » Il est impossible de faire ici le tableau de la dépravation des mœurs.

b) Même désordre dans la *famille*. La loi donnait au père le droit de vie et de mort sur l'enfant. Si celui-ci lui déplaisait ou naissait difforme, on le faisait mourir. — La femme n'était pas la compagne de l'homme, mais plutôt son esclave. — Les serviteurs étaient des esclaves. Le maître avait sur eux un droit absolu, car ils n'étaient pas considérés comme des hommes, mais comme des choses. Ils étaient très nombreux ; certains riches en possédaient des milliers. Quand ils ne plaisaient plus, on les mettait à mort. De jour on les faisait travailler et de nuit on les enfermait comme les animaux. On les tuait pour amuser des convives, ou pour donner leur chair en nourriture aux poissons. Un jour l'empereur Auguste en fit mettre à mort dix mille, que l'Etat ne voulait plus nourrir.

¹ Strabon.

² Juvénal.

c) Désordres dans la société. Les princes n'étaient guère plus doux envers les citoyens : c'était le règne de la cruauté. Les peuples entre eux ne connaissaient ni la clémence, ni le droit des gens. Les plus faibles étaient opprimés par les plus forts. Les vaincus ou les prisonniers de guerre étaient tués, mutilés, ou vendus. Les esclaves et les prisonniers servaient aussi à organiser des tueries d'hommes pour amuser la foule. Les amphithéâtres de Rome, de Vérone, de Nîmes, de Trèves sont encore là pour attester par leurs proportions colossales quelles foules se pressaient à ces hideux spectacles.

Tel était l'état du monde à la naissance de Notre-Seigneur. Sans doute qu'en laissant tomber l'homme si bas, Dieu voulait lui faire comprendre que ses plaies étaient trop profondes pour être guéries par une main humaine.

Mes frères, en parcourant l'histoire du monde nous avons comme touché du doigt la plaie de l'humanité, et la misère qu'a engendrée le péché originel. Deux sentiments doivent naître dans nos âmes : la défiance de nous-mêmes et la reconnaissance envers Dieu. Enfants d'Adam coupable, nous avons en nous les germes de tous les vices et tous les penchants dépravés ; empêchons-les de se développer, en les réprimant dès qu'ils commencent à se manifester ou qu'ils veulent se fortifier. — D'autre part remercions Notre-Seigneur de nous avoir arrachés au paganisme, retirés de l'abîme ; de nous avoir donné la lumière, la force et la vie surnaturelles. Célébrons donc sa naissance avec joie ; témoignons-lui notre reconnaissance en profitant des grâces qu'il nous a apportées et en lui restant fidèles. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

IV

4^e DIMANCHE DE L'AVEINT

Mes frères,

La grande fête de Noël approche ; dans quelques jours nous aurons le bonheur de la célébrer, de chanter la naissance du Libérateur promis. Aussi la prière liturgique que l'Eglise met sur nos lèvres, en ce 4^e dimanche de l'Avent, se fait tour à tour plus suppliante, plus ardente, plus joyeuse, plus confiante, tout en gardant un caractère de pénitence très accentué.

L'office entier de ce jour est l'expression aussi profonde qu'énergique des sentiments élevés que doit faire naître dans nos cœurs l'approche du Messie.

Aux supplications réitérées, aux paroles de louange et de gratitude, se mêlent des textes empruntés au prophète Isaïe redisant les bienfaits, les grâces de paix et de salut que Jésus apporte au

monde. Il vient combler nos vœux, sécher nos larmes, enlever toute tribulation et affermir notre espérance. Nous devons donc désirer ardemment sa venue, et répondre aux vives et pressantes exhortations que l'Eglise, dans sa maternelle tendresse, nous adresse par la bouche de S. Jean-Baptiste pour préparer dans nos cœurs les voies au Sauveur.

Méditons avec piété les textes liturgiques qui expriment si parfaitement les sentiments de nos âmes et de l'humanité entière, désireuse de voir bientôt poindre à l'horizon l'aurore de Noël.

I

1. L'*Introït*, emprunté au prophète Isaïe, qu'on a appelé « l'Evangéliste de l'Ancien Testament, » parce qu'il prédit en termes exacts et sublimes la personne et l'œuvre du Christ, est formé de ces paroles que vous entendez chanter chaque dimanche de l'Avent : « Cieux, envoyez votre rosée et que les nuages fassent pleuvoir le Juste. Que la terre s'entr'ouvre et fasse germer le Sauveur. » Paroles admirables qui expriment la part du ciel et celle de la terre dans la venue du Fils du Père et du Fils de la Vierge, du Dieu-Homme, Jésus-Christ, le Juste par excellence, le Sauveur, médiateur entre l'homme et Dieu ; paroles émouvantes, qui attirent en quelque sorte le ciel vers la terre, et dans cette union le ciel et la terre se donnent le baiser de la réconciliation !

Cet appel plein de désirs ardents est sûr d'être exaucé. En effet, Celui qui d'un mot a peuplé le ciel d'étoiles, qui a tiré la création du néant, fera un second miracle pour accomplir l'œuvre de la Rédemption. La Toute-Puissance de Dieu éclate plus dans l'Incarnation que dans la splendeur du firmament et l'immensité des mondes. Voilà pourquoi l'Eglise nous fait dire ce verset du psaume XVIII : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament est l'œuvre de ses mains. » Aussi bien, est-ce qu'un ange n'est pas descendu des cieux envoyé par Dieu pour annoncer à la Vierge Marie le grand mystère qui devait s'accomplir en elle ?

2. Si nous considérons nos péchés, nos misères, nos défaillances, il semble que notre indignité doive retarder l'heure de l'avènement prédit. Mais l'Eglise se garde bien de s'arrêter à ce sentiment de défiance et de découragement. Elle sait que Dieu peut et veut compatir à nos faiblesses. Elle s'adresse donc avec une sainte hardiesse à sa Toute-Puissance, afin qu'elle nous apporte sans retard « le secours d'une grande force. » Remarquez, mes frères, ces mots : *Excita, Domine, potentiam tuam*, empruntés au psaume 78^e et que vous avez déjà lus dans la collecte du 1^{er} et du 2^e dimanche de l'Avent. Dieu n'est-il pas le premier moteur dans l'ordre de la grâce comme dans celui de la nature ? Cette grâce *excitante* que nous sollicitons doit tendre en premier lieu à nous délivrer du péché, le grand obstacle au salut et à la venue de Dieu en notre

âme. Le péché diminue nos forces, paralyse nos efforts et nous empêche d'aller au devant de Dieu. N'est-il pas juste de faire appel à la miséricorde de Celui qui toujours s'est montré si miséricordieux, si compatissant ? C'est donc avec une entière confiance que nous lui disons : « Ce que nos péchés empêchent d'obtenir, que votre indulgente miséricorde se hâte de nous l'accorder. »

Excitez-nous, Seigneur, nous, vos enfants fidèles qui, tout pécheurs que nous sommes, du moins voulons vous aimer. Excitez nos énergies, trop souvent latentes, et pour augmenter en nous la vie chrétienne et pour la faire rayonner autour de nous.

Excitez votre puissance à l'égard de ceux qui n'ont jamais entendu parler de Dieu et de son Christ.

Excitez votre puissance à l'égard de ceux qui vous ont connu, mais vous ont renié et repoussé. Excitez, Seigneur, les âmes enténébrées et malades pour qu'elles vous connaissent, vous aiment et vous servent !

3. L'*Épître* met sous nos yeux la grandeur du sacerdoce, la fidélité avec laquelle chacun doit suivre sa vocation, le mépris qu'il faut attacher aux jugements des hommes et la crainte que nous devons avoir du jugement de Dieu.

Pourquoi l'Eglise nous fait-elle lire ce passage de la lettre de S. Paul aux Corinthiens ?

C'est d'abord pour un motif historique. C'était un usage très antique dans l'Eglise Romaine de conférer la prêtrise le samedi des Quatre-Temps. La cérémonie commençait vers minuit et se prolongeait toujours assez avant dans la journée du dimanche, de telle sorte que la messe d'ordination comptait comme messe du dimanche. Plus tard s'introduisit une discipline plus douce, on supprima les fatigantes veilles de la nuit, et la messe d'ordination commença plus tôt. On lui attribua une autre épître, mais son évangile propre lui demeura et resta en même temps celui du dimanche, tandis que ce même dimanche garda l'ancienne épître des Quatre-Temps. De là vient que l'Eglise dans cette épître présente aux yeux du peuple la dignité du sacerdoce chrétien ¹.

Un autre motif de ce choix, c'est que cette épître, en rappelant la dignité des prêtres, rappelle aussi la dignité de l'homme et du chrétien restaurée par l'incarnation du Fils de Dieu. « Combien grand, dit S. Bernard, est l'honneur que nous fait le Dieu qui vient nous chercher ! Mais aussi combien est grande la dignité de l'homme que Dieu recherche ainsi ! » Seigneur, qu'est-ce donc que l'homme pour que vous le combliez de tant de gloire ?... Ces pensées, mes frères, ne sont-elles pas propres à exciter notre reconnaissance et notre fidélité envers ce Dieu qui, par sa naissance et par sa grâce, nous a faits ce que nous sommes ?

Enfin, si la préparation à la fête de Noël est chose nécessaire, que dirons-nous de l'expiation,

de la sanctification requise pour le jugement ? Jugeons-nous donc nous-mêmes pour n'être pas jugés, et « si notre cœur ne nous condamne pas, nous pouvons nous adresser à Dieu avec assurance ¹, » à Dieu, qui d'après l'apôtre S. Paul, doit éclairer ce que cachent les ténèbres et manifester les desseins secrets des cœurs. En tous cas, gardons-nous des jugements téméraires, des soupçons malveillants ; ne visons qu'à être jugés dignes par notre Maître de recevoir la part de gloire proportionnée au mérite de chacun de nous. Nous n'avons qu'un Juge, c'est Dieu ; seuls ses jugements doivent nous impressionner. En est-il toujours ainsi ? On s'inquiète plus des jugements des hommes ; on aime mieux l'honneur qui vient des hommes que l'honneur qui vient de Dieu. On se garde bien de heurter les opinions des hommes, mais on ne craint pas d'offenser Dieu. S. Jean Chrysostome disait déjà aux fidèles de son temps ces terribles paroles : « Tout se pervertit, le désordre règne dans tout le monde, parce que nous faisons toujours du jugement des hommes la règle de nos actions, et que dans nos bonnes œuvres nous nous préoccupons de ce qui nous vaudra la louange, non pas de Dieu, mais de nos compagnons d'esclavage. D'autre part, quand on commet le crime, on méprise Dieu et on redoute les hommes. De là sont issus tous les maux : nous craignons la honte non devant Dieu, mais devant les hommes. »

4. Craignons Dieu et ses jugements. Si nous avons cette crainte salutaire, nous dirons avec confiance cette prière du *Graduel* : « Le Seigneur est proche de tous ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent dans la vérité. » Nous invoquerons Dieu non pas du bout des lèvres, mais avec les vifs désirs d'un cœur sincère, avec une foi pieuse et reconnaissante, avec les sentiments d'humilité d'une âme qui reconnaît sa dette et qui sait que Dieu seul peut la remettre. Répétons avec amour ce mot déjà tant de fois prononcé : *Veni, Domine*. Venez, Seigneur, venez au secours de notre faiblesse, venez à nos misères pour les guérir ! Venez, Seigneur, et ne tardez plus, venez, vos serviteurs vous attendent et sont prêts à bénir, à acclamer votre saint Nom !

II

Il ne suffit pas de désirer la venue du Sauveur, de l'appeler de tout notre cœur, il nous faut préparer sa venue, apporter les dispositions qu'il réclame de nous.

1. Ces dispositions nous sont indiquées dans l'*Évangile* qui nous redit la pressante exhortation de S. Jean-Baptiste : « Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées, les chemins tortueux deviendront droits, et les raboteux unis. Et toute chair verra le salut de Dieu. » Pour bien comprendre ces paroles, il faut se rappeler que Jean avait sous les yeux ces

¹ Le Missel médité, par le chanoine Reck, t. I.

¹ I Jean, III, 21.

ravins infranchissables, ces montagnes se dressant de toute part, ces sentiers que les rochers et les précipices obligent à des détours infinis ; pour lui, comme pour Isaïe, ce n'était qu'une image de l'apreté des âmes dans lesquelles il devait frayer la route au Messie. Précurseur de Jésus, il marchait devant lui comme ces hérauts annonçant les souverains de l'Orient, dont la trompette et la voix avertissent de rendre les chemins dignes de celui qui avance ¹.

Oui, mes frères, préparons la voie au Seigneur par la simplicité, la rectitude de la volonté, selon cette parole de la Sagesse : « Que vos pensées sur le Seigneur soient selon la droiture et cherchez-le d'un cœur sincère ; car il se laisse trouver par ceux qui ne le tentent point, et il se manifeste à ceux qui se confient en lui. » (Sag., I, 1-2). Rien ne sert donc de chercher à pénétrer le mystère de sa venue, de lui demander compte des raisons pour lesquelles il s'incarne, de s'étonner de son abaissement et des circonstances de sa naissance. Il faut aller à Lui simplement et le reconnaître avec la foi la plus ardente et la plus complète.

Il faut aller à Lui avec un cœur pur, débarrassé de tant de débris amassés par l'orgueil et l'égoïsme. Voilà pourquoi la réception des sacrements est une excellente préparation à la fête de Noël. Quand l'âme est purifiée, elle peut aller plus facilement à Dieu.

Il faut aller à Jésus le cœur plein de confiance et d'espérance. Notre-Seigneur vient avec toutes ses bontés, toutes ses tendresses et toutes ses faveurs, avec le désir de nous en faire bénéficier. Notre devoir est donc de compter sur ces faveurs, de nous persuader que par Jésus et par Jésus seul nous pourrions obtenir pour nos âmes tous les secours nécessaires, que par lui seul enfin, par son incarnation, nous obtiendrons l'amitié de Dieu, la grâce, le salut, le bonheur. Je souhaite ardemment que toutes ces dispositions soient dans votre cœur ; et alors s'accomplira pour vous la promesse : *Et videbit omnis caro salutare Dei*.

2. L'Eglise ne saurait célébrer le mystère de l'avènement du Sauveur sans y associer sa divine Mère. Aussi, à l'*Offertoire*, nous redisons à Marie les paroles de l'ange Gabriel, unies à celles de sainte Elisabeth : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie parmi les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles ». C'est à cet offertoire que nous devons la prière appelée la Salutation angélique : nos pères l'ont trouvée si belle et si expressive dans la liturgie qu'ils se sont habitués à la prendre à partir du X^e siècle comme formule universelle de leur dévotion à Marie. Ce n'est qu'au XVI^e siècle qu'on ajouta l'autre partie qui commence à *Sancta Maria* ². Répétons cette salutation à Marie, notre médiatrice, notre avocate, notre mère, avec l'accent d'un cœur filial et reconnaissant !

3. Dans la *Secrète*, l'Eglise nous fait dire à Dieu :

« Seigneur, daignez voir d'un regard favorable le présent sacrifice, afin qu'il serve à notre dévotion et à notre salut. » La secrète en général par ses paroles fait ressortir le caractère expiatoire de la messe, et sollicite fréquemment des grâces de salut et le pardon de nos fautes. Or ce caractère d'expiation, de réconciliation est manifestement indiqué par ces mots : *placatus intende*. Nous demandons à Dieu d'accueillir favorablement ces offrandes, afin qu'elles nous excitent à la dévotion, c'est-à-dire au don généreux et complet de nous-mêmes, à l'exemple de J.-C. qui se donne tout entier au saint sacrifice de la messe ; afin qu'elles contribuent efficacement à nous éloigner du péché et de tout ce qui peut conduire au péché.

4. La *Communion* est la prophétie d'Isaïe annonçant la naissance du Sauveur d'une Vierge : « Voici que la Vierge a conçu et elle enfante un fils et elle lui donne le nom d'Emmanuel. » (VII, 14). L'Eglise en mettant ces paroles sur nos lèvres veut provoquer en nous les sentiments de la Vierge Mère qui attendait avec une sainte joie et une profonde humilité la naissance du Libérateur. Quand nous allons communier, notre cœur doit être purifié de toute tache, de toute souillure, notre cœur doit être *vierge*. Oh ! mes frères, apportez tous vos soins, toute votre bonne volonté à faire de votre cœur une demeure vraiment digne de Celui qui daigney descendre et consent à être l'*Emmanuel*, « le Dieu avec nous ! »

5. Après avoir reçu les dons du Seigneur, c'est-à-dire le Seigneur lui-même par la communion sacramentelle ou spirituelle, il convient de remercier, et de demander les grâces nécessaires. C'est à l'action de grâces et à la demande que nous invite la *Postcommunion* : « Nous avons reçu vos dons, Seigneur, et nous vous prions de faire qu'avec la fréquentation du mystère croisse l'œuvre efficace de notre salut. » La messe bien entendue, la communion bien faite, produisent la grâce, mais c'est à nous de faire en sorte qu'elle croisse et fructifie, et qu'elle nous garde toujours dans l'union avec le Christ.

Demandons à Dieu de nous aider à réaliser ces effets, nous qui sommes si faibles, si lâches et si indifférents ; demandons-lui de nous donner, dans toute l'étendue nécessaire, et le vouloir et le pouvoir.

On lit dans la vie de S. Gaétan qu'il eut le bonheur de presser sur son cœur l'Enfant Jésus dans la nuit de Noël. La même faveur ne nous sera pas accordée ; mais du moins nous pourrions recevoir dans notre cœur le divin Enfant de la crèche. Heureux serons-nous si nous avons répondu à l'austère invitation de S. Jean-Baptiste, en combattant les passions qui gênent la vie chrétienne, en terrassant sans pitié l'orgueil et la vanité, en faisant toutes nos actions avec une intention droite et pure, avec cette bonne volonté que Jésus demande de nous. Notre cœur sera alors une demeure vraiment digne de l'Enfant Dieu qui y habitera avec délices, et nous comblera de ses faveurs et appor-

¹ Fouard, *La vie de Jésus-Christ*, t. I, p. 126.

² Voir *Ami*, 1912, p. 928. — Cf. Dom Bäumer, *Histoire du Bréviaire*, t. II, p. 201.

tera avec lui la *paix* promise, et la paix n'est-ce pas le plus grand des bonheurs ?

Et puis, heureux dans cette paix, nous saisirons avec intelligence tous les mystères de l'année liturgique qui ne sont autres que ceux de la vie du Christ. Notre esprit s'illuminera de leur lumière éclatante, notre cœur s'échauffera à leur contact, et ainsi chaque année nouvelle sera le principe d'une nouvelle vie spirituelle, plus intense et plus vive, en attendant celle qui n'aura pas de fin. Ainsi soit-il.

PETITES LECTURES

XVII

LES DROITS DE DIEU

Dieu nous a créés, et sa Providence veille sur nous avec une prévoyance, une tendresse infinies. Quand nous n'existions pas, il ne manquait rien à sa gloire ; il n'avait pas besoin de nous. Nous ne sommes capables de lui rendre aucun service et il peut absolument se passer de l'homme.

Cependant il nous a tirés du néant, où il a laissé, où il laissera pour jamais quantité de créatures qui eussent été meilleures et mieux douées que nous. Le statuaire prend un bloc de marbre et il en fait ce qu'il veut, un homme, un animal, ou simplement des morceaux de pierre qui seront jetés sur la route : il est libre. S'il en tire une magnifique statue, cette statue proclamera son génie et redira sa gloire. Dieu est ce statuaire, à cette différence près qu'il nous a faits de rien, et qu'il nous a communiqué non point l'apparence de la vie, mais la vie elle-même, il nous a créés à son image et élevés à la dignité d'enfants de Dieu, puisqu'il nous a rendus participants à sa vie divine.

Comme la statue célèbre le génie de son auteur, nous chantons la gloire de notre Créateur. Il nous a d'ailleurs créés pour cela, dans un élan de son infinie bonté ; mais, tandis qu'il ne nous doit rien, nous lui devons tout. Nous ne pouvons augmenter la somme de sa félicité, et lui, en nous donnant la vie, il a voulu notre bonheur. Il ressemble au père de famille qui ne recherche et ne procure que la joie de ses enfants. Il met sa gloire à nous rendre heureux.

Il est notre Père, notre Maître, notre Créateur ; il a donc tous les droits sur nous. Par conséquent nous avons envers lui des devoirs auxquels nous ne saurions nous soustraire. Ces devoirs sont résumés dans la « sublime réponse » du catéchisme à cette question : « Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? »

Cette réponse, vos enfants vous la font quand vous les interrogez. Ils vous disent : « Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir sur la terre et le posséder éternellement au ciel. »

Pesons chacune de ces paroles.

I

« Le devoir essentiel de l'homme, dès là qu'il est capable de raisonner, dit Bossuet, c'est de vivre selon la raison, de chercher son auteur, de peur de

lui manquer de reconnaissance, si, faute de le chercher, il l'ignorait ¹. »

Raisonner, c'est remonter aux causes. J'existe, qui m'a donné l'existence ? J'ai un corps, qui me l'a transmis ? Je sais ce qui est bien et ce qui est mal, qui me l'a dit ? Ce monde qui m'entoure, je le domine, je le fais servir à mes besoins ou à ma jouissance. Rien ne m'arrête, j'ai soumis la mer à ma volonté, les plus hautes montagnes n'ont plus de secret pour moi, je les ai parcourues, conquises, et, pour arriver à leur sommet, j'ai construit des chemins de fer qui m'y conduisent sans fatigue, avec une extrême facilité. Parvenu à ces hauteurs, je me sens le maître de la matière, le maître de la création ; je m'élanche dans l'espace plus haut que les oiseaux les plus robustes, ma pensée fait le tour du monde, ma parole retentit en une seconde à des centaines de lieues. Mais qui m'a donné cette faculté de penser, ce génie des découvertes, cette audace et cette puissance pour maîtriser les éléments ? Je sais bien que cette faculté, ce génie, cette puissance ne viennent pas de moi. J'ai pu cultiver le champ, mais je n'ai pas créé le champ. Ma raison me dit cela, et j'écoute ma raison.

Elle me dit aussi que mon devoir est de chercher l'auteur de tous ces biens, et que j'ignore tout, si je ne le connais pas. Car il est la bonté, la puissance, la beauté, et puisqu'il m'a fait si grand, quelle doit être sa grandeur ! Si je ne le connais pas, je ne sais rien. J'ai beau connaître toutes les merveilles du monde, je ne sais rien si j'ignore l'auteur souverain du monde.

Celui qui m'a créé m'a donné la raison, la pénétration, la réflexion, afin que je le cherche, que je le trouve, que je le connaisse, et que je l'adore. Ne pas le chercher, c'est manquer de reconnaissance, c'est aussi manquer de raison ; car s'il m'a donné la raison c'est pour la mettre en exercice, et je dois l'exercer avant tout, cette raison qui m'apprend tant de choses, et dont je suis si fier, sur ce qui est le plus grand et le plus beau, sur Dieu.

Mon premier devoir c'est donc de *connaître* et d'adorer Dieu.

Quand nous connaissons Dieu, nous savons qu'il est la vérité souveraine ; notre intelligence nous le démontre, et nous prouve qu'il a droit de l'occuper tout entière. Notre cœur nous apprend qu'il est le souverain bien, et donc qu'il a droit à tout notre amour. Il nous a créés par amour, pour nous rendre heureux. Car il n'est pas seulement le Créateur, il est « le Père qui est au-dessus de tous », le Père infiniment bon, et qui, à ce titre, ne peut nous vouloir que du bien. D'ailleurs cette vie, qu'il nous a donnée, est bonne, malgré toutes ses traverses. La Providence divine, nous l'avons vu, nous entoure de soins constants, attentifs, maternels. Que de fois nous avons hésité, douté, accablés que nous étions de découragement, en face d'un avenir sans issue ! Nous nous croyions seuls, abandonnés. Elle était là qui nous relevait et nous montrait la voie, faisait renaître en nous la joie et l'espérance !

¹ Connaissance de Dieu et de soi-même, ch. iv, 5.

C'est pourquoi nous devons aimer Dieu comme le meilleur des pères, comme la plus tendre des mères ; car nous sommes ses enfants.

II

Si nous l'aimons, nous le *servirons* avec allégresse. Quand on aime bien son père, son maître, son supérieur, est-ce que l'obéissance coûte ? Au contraire, elle nous allège le cœur, elle nous remplit de bonheur, elle nous donne des ailes.

Ce que Dieu commande, nous le savons ; il l'a écrit dans notre conscience où il a gravé la loi morale qui est l'expression de sa volonté. C'est lui qui parle en nous, qui nous conseille, qui nous ordonne, qui nous reprend, qui nous dit : « Courage, c'est bien ! » ou, quand nous avons subi une défaillance : « Tu as mal agi ; tu mérites d'être puni ! » Car en même temps que nous avons conscience de la loi morale qui nous dicte notre conduite, nous avons conscience également que Dieu est le juge souverain de nos actes. Cette voix qui résonne en nous, ce n'est pas nous, puisqu'elle nous contredit, elle est en dehors de nous, et au-dessus de nous, et lorsque nous refusons de l'écouter, nous demeurons mal à l'aise, nous sentons que nous sommes en rupture de devoir, et que le juste châtiement s'exercera sur nous.

Au contraire, quand nous obéissons à cette voix intérieure, nous éprouvons un bonheur réel, sensible même : le bonheur du devoir accompli, et c'est le plus doux de tous les bonheurs.

C'est déjà une récompense précieuse. Que cherchons-nous en effet dans ce monde ? Le bonheur et uniquement le bonheur. Plusieurs le placent dans l'or, dans la richesse, dans l'ambition satisfaite, ou dans les jouissances du corps. Mais tout cela est passager, futile, indigne de nous, ou coupable. Je suppose que vous possédiez à satiété tous ces biens de la terre qui sont l'objet de tant de convoitises : il y aura sans doute quelques moments de satisfaction, d'orgueil, d'enivrement ; mais le dégoût viendra bientôt. L'opulence ne supprime point les maladies, elle les engendre plutôt. La souffrance est d'ailleurs dans l'ordre des choses voulues par la Providence, pour rappeler à la réalité, à notre âme, à Dieu. Elle part comme une flèche rapide et douloureuse, elle nous réveille, elle nous ramène à la réflexion, elle nous fait sentir le vide des biens terrestres, et le vide plus grand encore qu'ils ont opéré dans notre cœur. Alors nous comprenons que nous nous sommes égarés, que le vrai bonheur est en Dieu, et non dans les plaisirs ou dans le luxe ; une voix retentit en nous qui ébranle les échos de notre conscience, la voix de Jésus-Christ, qui dit au riche dont les greniers sont pleins et qui croit pouvoir se reposer dans l'abondance assurée : « Cette nuit même, Dieu te redemandera ton âme, et en quel état la trouvera-t-il ? » ou encore cette parole qui a converti tant de pécheurs : « A quoi sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Et dans notre cœur songeur, attristé, le mot de S. Augustin revient, avec le monde de pensées, de

désillusions et de lumières qu'il fait surgir soudain : « O Dieu ! vous nous avez faits pour vous, et notre cœur est inquiet, sans repos, jusqu'à ce qu'il se repose en vous ! »

Or, quand est-ce qu'il se repose en Dieu, sinon quand il fait sa volonté, qu'il accomplit son devoir, qu'il lui obéit joyeusement ? C'est ce qui a fait dire au Sage : « L'âme du juste, c'est un festin perpétuel. » Elle est heureuse, tout irradiée des douces lumières qui tombent du ciel, en paix avec Dieu qui lui sourit, se nourrissant de la vérité divine, et disant avec le Sauveur : « Ma nourriture c'est de faire la volonté de mon Père. »

Quelle suavité dans cet état d'âme ! Et ce n'est que l'avant-goût des allégresses éternelles. Car dans ce monde « l'inquiétude » persiste toujours, nous redoutons les tristesses ou les défaillances du lendemain, la récompense n'est pas assurée ; mais si nous avons *servi* Dieu constamment, ou réparé nos fautes, nos chutes, nos faiblesses, nous savons qu'après avoir fait notre devoir sur la terre, nous posséderons Dieu éternellement au ciel, c'est-à-dire que nous y jouirons d'une félicité sans ombre et sans fin.

PLANS DE SERMONS

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

3

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.

Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a pas de tache en vous.

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui, vous le savez, la fête de l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge Marie, fête bien chère à tous les vrais chrétiens, parce qu'elle nous rappelle le premier privilège que notre Mère a reçu du ciel, et qu'elle nous excite à mettre toute notre confiance en son intercession.

1. Pour bien comprendre la grandeur et l'excellence de ce privilège d'une conception sans tache, transportons-nous un moment, par la pensée, dans le paradis terrestre, après la chute de nos premiers parents. Les voilà devant Dieu qui les interroge et va les juger. Ils cherchent des excuses, mais ces excuses ne font qu'aggraver leur faute. — Ils sont coupables de désobéissance : « Ne mangez pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, » leur avait dit le Seigneur : et ils en ont mangé. — Ils sont coupables d'infidélité : ils ont cru à la parole du démon tentateur et n'ont pas cru à celle de Dieu. — Ils sont coupables d'ingratitude : tous les bienfaits dont ils venaient d'être comblés, ils les ont comptés pour rien. — Ils sont coupables d'orgueil : ils voulaient devenir semblables à Dieu, afin de ne l'avoir plus pour maître. — Enfin ce qui achève de les perdre, ils osent encore s'excuser : « Si Adam ne s'était point excusé, dit S. Augustin, Dieu ne l'aurait pas chassé du paradis. »

Quel énorme péché donc que celui de nos premiers parents!... La justice de Dieu réclame un châtimement exemplaire qui apprenne à tous les hommes qu'ils ont un Maître souverain qu'ils doivent craindre et respecter. — L'homme est puni dans son corps. Avec l'état d'innocence, il était impassible et immortel ; désormais il sera sujet aux souffrances, aux maladies et à la mort. — Il est puni dans son âme. Avec l'état d'innocence, son âme était l'amie de Dieu ; elle jouissait de la grâce sanctifiante, qui est l'union substantielle avec la divinité, qui est comme la communication anticipée des perfections divines ; elle était douée d'une inclination naturelle vers le bien, d'une intelligence en rapport avec tous ses devoirs. Désormais son âme dégradée et souillée sera un objet de dégoût et de répulsion aux yeux de Dieu : plus d'amitié par conséquent, plus d'union intime sur la terre, plus d'union dans le ciel, une intelligence diminuée, une volonté amoindrie et penchée vers le mal.

Voilà le sort d'Adam après sa chute. Voilà notre sort à tous, puisque nous sommes tous ses enfants, puisque nous descendons tous de lui après sa condamnation ! Quel changement ! quel malheur ! Comme la justice de Dieu est terrible ! Comme elle doit nous remplir de crainte et de respect !...

2. Mais Dieu n'est pas seulement juste, il est encore miséricordieux, et sa miséricorde l'emporte sur sa justice. S'il a puni l'homme, il n'a pas cessé de l'aimer : il saura tirer le bien du mal. Ouvrons donc nos cœurs à la joie et à l'espérance...

En suivant les prières liturgiques de l'Eglise, vous avez remarqué une parole qui a dû vous étonner d'abord, et puis vous remplir d'admiration et d'amour, si vous l'avez bien comprise. L'Eglise, en parlant du péché d'Adam, l'appelle *une heureuse faute*. Quoi ! cette faute énorme, cette faute qui nous a été si funeste, serait une *heureuse faute* ? Puisque l'Eglise le dit, il n'y a pas moyen d'en douter ! *Heureuse faute* donc ! Pourquoi ? Parce qu'elle nous a valu le Fils de Dieu pour Rédempteur, le Fils de Dieu avec toutes ses perfections, avec toutes ses grâces, avec tous ses mérites... Dans l'état d'innocence, il ne se serait pas fait homme, il n'aurait pas pris notre nature humaine pour nous associer à sa nature divine. — *Heureuse faute* ! Pourquoi ? Parce que nous pouvons pratiquer un grand nombre de vertus qui auraient été inconnues dans l'état d'innocence (les théologiens en comptent au moins sept : la virginité, la patience, la pénitence, le martyre, la mortification de la chair, l'obéissance et la pauvreté religieuse, la miséricorde envers le prochain), vertus qui ont enfanté et qui enfantent encore une multitude de saints. Nous avons donc reçu plus de grâces que nos premiers parents ; de sorte que là où le péché abonde, le remède est surabondant : « *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia,* » dit l'Apôtre. — *Heureuse faute*, enfin, parce qu'elle nous a valu la Vierge *Immaculée*, ce chef-d'œuvre de la tendresse de Dieu pour les hommes.

3. Vous comprendrez facilement d'après cela en

quoi consiste le privilège de la conception immaculée de Marie et pourquoi ce privilège lui a été accordé.

a) Le Fils de Dieu voulant se faire homme, voulant se faire en tout point semblable à nous pour expier le péché, pour nous rendre et au-delà les biens de l'âme que nous avions perdus, devait prendre une mère sur la terre. Cette mère le portera dans son sein, le formera de son sang, le nourrira de son lait, soignera son enfance, devra vivre avec lui dans l'union la plus étroite, dans les rapports les plus intimes de l'esprit et du cœur. Comprendrait-on qu'il appelle à cette dignité si élevée, si sainte, une femme qui ait été sous l'empire du démon, même un seul instant, une femme dont l'âme soit défigurée et souillée par la tache du péché ? Ne serait-ce pas là une chose tout à fait indigne de sa majesté adorable ? le plus grand triomphe du démon ?...

Que fera-t-il alors ?... Ce qu'il fera ! Le voici : quand il appellera à l'existence la créature humaine destinée à être sa mère, il créera une âme ornée de la grâce sanctifiante pour animer son corps ; de sorte que cette créature unique n'aura jamais eu la souillure du péché d'Adam et ne se ressentira en rien de sa dégradation et de son déshonneur.

Voilà ce que le Fils de Dieu a fait pour la Vierge Marie, destinée à être sa mère. Voilà en quoi consiste l'Immaculée Conception de cette mère bénie entre toutes les femmes. O Vierge Marie, nous pouvons bien chanter avec l'Eglise : « *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* Vous êtes toute belle, ô sainte Mère de Dieu, et il n'y a pas la moindre tache en vous ! Je vous loue, je vous félicite, de ce privilège unique au monde. »

b) A ce privilège Dieu en joignit un autre qui en est la conséquence et qui nous montre toute la perfection de la Vierge Marie : il la préserva encore de tout péché actuel, même de la plus petite faute. Aurait-il été convenable que la Sainte Vierge puisse offenser Dieu le Père dont elle était la fille bien-aimée, Dieu le Fils dont elle était la mère, et Dieu le Saint-Esprit dont elle était l'épouse privilégiée ?... Encore une fois, vous êtes toute belle, ô sainte Mère de Dieu, et il n'y a pas la moindre tache en vous !...

4. Ce qui doit mettre le comble à notre joie et à notre confiance, c'est qu'en définitive ce privilège si glorieux a été accordé à Marie à cause de nous et pour nous. Oui, sans nous, jamais elle n'eût été si belle, si grande, si aimée, ou plutôt sans nous elle n'eût pas existé... C'est donc parce que nous étions de misérables pécheurs qu'elle a été choisie pour la plus haute dignité qui puisse être conférée à une créature. Ce sont nos misères qui ont fait sa grandeur. Comment pourrait-elle l'oublier ? Ce n'est pas possible ! De sorte que nos péchés, nos imperfections, nos faiblesses, notre extrême indigence qui devraient l'éloigner de nous, l'obligent au contraire à s'en rapprocher. C'est donc avec la plus grande confiance que nous devons aller à elle

et invoquer son Immaculée Conception... O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! Invoquons-la dans nos peines et elle nous obtiendra soulagement... O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! Dans nos besoins spirituels, elle nous aidera : elle a les mains pleines de grâces et elle est toujours disposée à les répandre... O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! A notre dernière heure, elle nous obtiendra de mourir dans l'amitié de son divin Fils... O Marie conçue sans péché, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort ! Ainsi soit-il !

POUR L'ŒUVRE DES SÉMINAIRES ¹

Maria ergo accepit libram unguenti nardi, pistici, pretiosi et unxit pedes Jesu.

Marie-Madeleine prit une livre d'huile de senteur, d'un nard excellent et de grand prix, et elle en arrosa les pieds de Jésus.

(Jean, xii, 3).

C'est une belle action que celle de Madeleine. Jésus témoigne qu'elle lui est agréable, *sinite eam*, et il proclame que c'est une bonne œuvre, *bonum opus*, qui sera louée jusqu'à la fin des siècles. La charité qui donne à l'œuvre qui forme des prêtres n'est pas moins agréable à Dieu, et elle est d'un plus grand mérite.

1^o C'est une bonne œuvre, supérieure à celle de Madeleine.

2^o C'est une bonne œuvre qui produit d'admirables fruits de charité.

I

L'acte de Madeleine est très louable, mais c'est surtout une figure, un exemple.

1. C'est la figure de l'aumône, disent les Pères, de l'aumône « qui est le précieux parfum que la charité répand sur le corps mystique de Jésus-Christ et sur ses membres qui sont les pauvres. Ces cheveux dont les pieds du Fils de Dieu furent essuyés, nous représentent, dans la pensée de S. Augustin, les biens superflus qui servent ou qui doivent servir à l'entretien des pauvres. Si donc ce qui n'était encore que l'ombre, que la figure, fut néanmoins d'un tel mérite auprès du Sauveur des hommes, combien plus est-il glorifié de la vérité même et de l'effet ? »

2. Jésus-Christ n'agréa l'action de Madeleine que parce qu'elle était la figure de l'aumône et de la charité chrétienne. Il était venu en effet prêcher le renoncement aux délices et aux richesses ; s'il loua Madeleine, c'est parce que son action devait être pour nous l'exemplaire et le modèle de la plus belle des vertus chrétiennes. Jugez donc de quel œil Jésus-Christ vous voit accomplir ici un exercice réel de la charité...

3. Marie répand son parfum non seulement sur les pieds du Christ, qui sont le symbole des pauvres ordinaires, dit S. Augustin, mais sur sa tête, figure de ses ministres que Dieu honore de sa protection particulière.

4. Secourir les Séminaires c'est donc seconder une des œuvres les plus glorieuses du Christ, c'est marcher sur les traces des saintes femmes qui, dans le cours des voyages du Sauveur, lui fournissaient et à ses apôtres les choses nécessaires et y

consacraient leurs revenus, *quæ ministrabant ei de facultatibus suis*. (Luc, viii, 3). C'est bien d'orner les autels, c'est mieux de subvenir aux besoins des prêtres, tabernacles et autels vivants de Dieu...

II

Les fruits de cette charité sont admirables dans la fin, puis dans les effets de l'œuvre vitale et essentielle des Séminaires.

1. La fin, c'est la sanctification de l'Eglise. « La fin c'est aussi de remédier à la perte d'une infinité d'âmes qui périssent tous les jours, soit par l'ignorance des vérités de la foi et l'oubli de leurs devoirs, soit par la contagion des vices qui se répandent avec plus d'impunité que jamais, et portent partout avec eux la licence et la corruption : dommage infini et inestimable. »

Que deviendrait une société privée de prêtres, c'est-à-dire privée de doctrine, de vérité, d'enseignement du devoir, de lumière ? Elle garderait peut-être une apparence de civilisation, mais quel fonds dépravé d'improbité et de perversité morale !...

Le meilleur moyen de sauver nos âmes et de relever la société, c'est de former, nombreux, de zélés pasteurs, des prêtres appliqués, pieux et sans reproche. Que votre abondance supplée à l'indigence des ministres du Christ. (II Cor., viii, 14). L'immense moisson appelle des ouvriers, dans les villes, dans les campagnes. *Messis quidem multa*. Ne soyez pas insensibles aux intérêts de Dieu qui sont surtout vos intérêts...

2. Quels magnifiques effets seront produits par votre charité !

C'est par vous que sera répandue la parole divine. *A vobis diffamatus est sermo* (I Thess., i, 8). La bonne odeur de cette maison que vous contribuez à fonder se fera sentir jusqu'aux extrémités du diocèse, et *domus impleta est ex odore unguenti*. « Je ne puis assez louer Dieu, écrivait S. Paul aux Corinthiens, ni assez le remercier de ce qu'il répand par vous, en tous lieux, l'odeur et la gloire de votre nom... Nous sommes la bonne odeur du Christ, soit à l'égard de ceux qui se sauvent, soit à l'égard de ceux qui se perdent » (II Cor., ii, 14) : pour les premiers, « parce que c'est nous qui, par nos soins, leur procurons les secours du salut » ; pour les seconds, « parce que s'ils abusent de ces moyens et de ces secours, nous servirons un jour de témoins contre eux. »

Si la foi vous est chère, vous ne manquerez aucun moyen d'en étendre l'empire et de lui soumettre les cœurs. Et comme vous aurez sauvé beaucoup d'âmes du peuple chrétien, qui cesseraient de l'être sans vous, vous recevrez une grande récompense. *Operemur bonum ad omnes, maxime autem ad domesticos fidei*. (Gal., vi, 10).

POUR UNE FÊTE DE JEANNE D'ARC

II

LA FIDÉLITÉ AU DEVOIR

Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vite.

Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne immortelle. (Apoc., ii, 10).

Une des plus utiles leçons que nous donne la vie de Jeanne d'Arc est celle de la fidélité à accomplir notre devoir. Nous allons, en parcourant les diverses phases de la vie de notre Bienh., admirer ensemble comment elle fut 1^o docile à la voix de Dieu qui l'appelait, 2^o courageuse dans

¹ D'après Bourdaloue, *Sur la Charité envers un Séminaire*. Edit. Guérin, t. iv, p. 38.

l'exécution de sa mission, 3^e héroïque à l'heure de l'épreuve. Et si son exemple condamne notre lâcheté, et excite notre ardeur, ne résistons pas, je [vous en conjure, mes frères, à la grâce qui nous invite à servir Dieu plus fidèlement.

I

Jeanne avait douze ans quand ses voix lui trans-mirent l'ordre de Dieu : « Jeanne, Jeanne ! Il y a grande pitié au royaume de France !... Pars ! Va en France. Tu délivreras Orléans, tu mèneras le roi recevoir son sacre à Reims ! Va, fille de Dieu, va ! » Et Jeanne de répondre : « Je ne suis qu'une pauvre enfant, je ne connais ni A ni B, je ne sais ni conduire les hommes d'armes, ni faire la guerre ! » Mais l'ange reprit : « Dieu te sera en aide ! Va, fille de Dieu, va ! » Et Jeanne se soumit. — Quel magnifique exemple de docilité à la voix du devoir ! A l'appel de Dieu qui l'envoie à de si extraordinaires destinées, Jeanne d'Arc, comme la Sainte Vierge au jour de l'Annonciation, exprime son étonnement et fait remarquer la disproportion qu'il y a entre l'œuvre que Dieu veut accomplir et l'instrument qu'il se choisit. Mais aussitôt qu'elle a l'assurance du secours divin, aussitôt que l'ange lui a fait comprendre, comme à Marie, qu'« il n'y a rien d'impossible à Dieu, » elle se soumet, et ne pense plus qu'aux moyens d'accomplir la volonté du ciel.

Et nous, mes frères, quand la voix du devoir se fait entendre, soit que notre conscience la formule dans nos cœurs, soit que la loi de Dieu nous soit proposée par l'enseignement de l'Eglise, comment l'accueillons-nous ? Nous trouve-t-elle, je ne dirai pas dociles comme Jeanne d'Arc, mais seulement attentifs ? Dans le tumulte que font dans notre âme les occupations légitimes et les soucis exagérés, la voix du devoir est étouffée ; dans la fièvre qu'excitent en nous le bouillonnement des passions et l'attrait des choses créées, elle nous devient importune. Se souvenir de ce que nous devons à Dieu, c'est bon pour d'autres qui n'ont que cela à faire ; mais pour nous, nous avons bien d'autres soucis ! — Et quand d'aventure nous prêtons l'oreille aux ordres divins, c'est moins pour les observer que pour les discuter. Mille raisons, mille prétextes de nous en dispenser se présentent à nous, et les devoirs les plus ordinaires, les plus faciles sont déclarés impossibles !... Quel contraste entre notre conduite et celle de Jeanne d'Arc ! Et quelle leçon nous donne à tous cette enfant de douze ans, si attentive et si docile à la voix de l'ange qui lui annonce sa difficile mission !

II

Car elle n'était pas aisée à accomplir, l'œuvre que Dieu imposait à Jeanne. Suivons-la à Vaucouleurs, où elle va se présenter devant Robert de Baudricourt. Celui-ci refuse d'abord de la recevoir : elle insiste, il y consent, mais c'est pour recommander à un oncle qui l'accompagne de « la bien fouetter et de la renvoyer à son père. »

Mais la ténacité de Jeanne triomphe de la mauvaise volonté du chevalier. Elle ira à Chinon près du Dauphin, dût-elle pour cela « user ses jambes jusqu'aux genoux. » — A Chinon ce sont de nouvelles épreuves : les sarcasmes et les rivalités des courtisans, l'indolence du dauphin qui se désintéresse de tout, l'examen minutieux de ses apparitions fait par les plus savants prélats de la cour dans un procès qui dure quinze jours, les objections des chefs militaires qui déclarent fantaisistes et imprudents les plans de campagne qu'elle propose ; puis, quand à force d'instances et de fermeté elle a obtenu une armée, ce sont les troupes anglaises qu'il faut affronter et mettre en déroute, ces fiers bataillons que cent ans de victoires avaient accoutumés à ne plus reculer... Que d'obstacles à vaincre ! Quelle tâche à accomplir pour une jeune fille de seize ans ! Mais Jeanne n'a pas plié sous le fardeau que Dieu lui imposait. Mettant toute sa confiance dans la prière, elle est allée, active et souriante, à son devoir, et au bout de quelques mois la cathédrale de Reims entendait retentir sous ses voûtes les échos joyeux d'une fête incomparable : le couronnement de Charles VII. Jeanne était là, debout près de l'autel, la main appuyée sur sa bannière, et attestant par sa présence triomphante que jamais les devoirs que Dieu nous impose, si difficiles qu'ils nous paraissent, ne sont impossibles à accomplir.

Et nous, mes frères, comment nous conduisons-nous dans les difficultés que nous rencontrons pour rester fidèles aux devoirs de la vie chrétienne ? Jeanne a cru à sa mission, et elle a fait partager à tous sa conviction. Et nous, savons-nous rester fermes dans notre foi ? Hélas ! il suffit d'un léger scandale pour nous rendre hésitants, il suffit d'un sourire pour nous paralyser. — Nous savons que tout ne finit pas avec notre corps, que nous sommes destinés à une éternité d'ineffable bonheur. Que faut-il pour nous en détourner ? Il suffit que les créatures fassent briller devant nos yeux leur faux éclat et nous distraient, il suffit que la richesse nous tente par ses sordides appâts ; moins que cela, mes frères : il suffit que s'agite en nos cœurs je ne sais quelle corruption qui nous fait rougir de honte même quand notre volonté s'en afflige, et qu'il m'est impossible de nommer dans un discours consacré à la vierge si pure de Domremy, il suffit de cela pour que nous oublions nos magnifiques espérances et l'héritage divin que Dieu réserve à ses enfants ! — Et je ne dis rien, mes frères, de nos lâchetés dans l'accomplissement des commandements de Dieu, qui devrait lui prouver notre charité. Comme nous savons rejeter sur autrui les fautes que nous commettons ! Ce sont les autres qui nous ont entraînés, ce sont eux qui se sont opposés à nos bons desseins ! Jeanne d'Arc eût-elle réussi, si elle eût attendu pour agir que tous les autres eussent fait tout leur devoir ? Si nous avions un peu de son courage, nous ne demanderions point qu'on nous facilite la tâche, mais plutôt nous entraînerions notre prochain par notre exemple.

III

Il restait cependant au courage de Jeanne d'Arc une dernière épreuve à surmonter, celle de la souffrance et du sacrifice. Dieu réserve, comme un honneur et une récompense, cette tentation suprême aux grandes âmes qui lui sont généreusement fidèles : « *Et quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* C'est parce que tu étais agréable à Dieu, disait à Tobie l'archange Raphaël, qu'il fallait que l'infirmité vînt t'éprouver. » (Tobie, XII, 13). Oh qu'elle était dure, la souffrance que Dieu réservait à Jeanne ! — Trahie, vendue, prisonnière, elle s'avance à la mort, après de longs mois de souffrances, abandonnée, semble-t-il, de la terre et du ciel tout ensemble. Que fait donc Charles VII à qui elle a donné une couronne ? Où sont donc maintenant les troupes si heureuses de lui obéir qu'elle conduisait jadis à la victoire ? Pourquoi le bon peuple de France que l'enthousiasme soulevait en foule sur les pas de sa Libératrice, ne frémit-il plus, maintenant qu'elle va mourir ? Et Dieu lui-même l'oublie-t-il donc ? Il lui avait fait de magnifiques promesses, elle devait triompher des Anglais. et les bouter tous hors de France, et voici qu'elle va mourir, prisonnière des Anglais sur le sol même de France. Dans la simplicité de son cœur, elle s'était fiée à la parole de l'ange, elle avait tout quitté pour accomplir l'œuvre que Dieu demandait d'elle ; et voici qu'elle sera brûlée vive, condamnée comme hérétique pour avoir cru à la parole de Dieu. Quelle épreuve, mes frères ! Qui de nous résisterait à un pareil effondrement de sa vie ? — Dans cette atroce torture, Jeanne d'Arc n'a pas faibli. Voyez-la monter calme et résignée, malgré ses pleurs, sur le bûcher que les Anglais allument. Recueillez les dernières paroles qui du milieu des flammes s'échappent de ses lèvres à demi consumées : c'est le cri sublime d'une fidélité qui ne se dément pas : « S. Michel ! S. Michel !... Non, mes voix ne m'ont pas trompée, ma mission était de Dieu ! » Et dans son dernier souffle, elle murmure encore le nom de Celui qu'elle a invoqué : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! »

Puissions-nous, mes frères, mourir comme elle dans une fidélité courageuse aux volontés de Dieu !... Nous mériterons cette grâce si nous sommes attentifs et dociles à la voix du devoir, si nous savons l'accomplir généreusement malgré les difficultés, si nous y restons fidèles en dépit de tout, et jusqu'à la mort. C'est l'exemple que nous donne Jeanne d'Arc. Peut-être aurez-vous trouvé un peu austère la leçon que j'ai tirée de sa vie ; nous oublions si facilement que l'auréole dont resplendit au ciel la Bienheureuse fut préparée par les tourbillons de flammes dans lesquelles disparut jadis la martyre ! Mais s'il est dur et pénible d'imiter Jeanne, il nous est doux et facile de l'invoquer ; car elle n'est pas seulement pour nous un grand exemple, elle est aussi une

puissante intercession. Puissions-nous, comme Jeanne d'Arc et avec son aide, être fidèles au devoir jusqu'à la mort, pour obtenir comme elle une couronne immortelle ! « *Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitæ.* » Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

Historique et apologétique

II. SAINT PAUL

XLIX

LE NAUFRAGE A MALTE (fin 61)

I

Puisque Paul persistait à en appeler à César, il fallait bien se résoudre à l'envoyer à César. Il n'était pas le seul d'ailleurs qui formulât cet appel. Il partit donc avec des prisonniers comme lui et fut confié par Festus à un centurion romain, Julius, qui appartenait à la cohorte *prima Augusta Italica*. Julius avait sans doute l'ordre de le traiter avec égard, car il montra constamment envers lui la plus courtoise bienveillance.

Un vaisseau appareillait au port de Césarée, en partance pour Adrumitte, en Mysie ; ils y montèrent. Paul eut la joie de garder comme compagnons de voyage Luc et Aristarque de Thessalonique. Ce fut un bonheur pour lui, à qui pesait tant la solitude du cœur. Ils se proposaient sans doute, — s'ils ne rencontraient pas en route de navire qui les conduisit directement à Pouzzoles, — de se rendre d'Adrumitte à Néapolis par mer, et de là de gagner à Thessalonique la voie Egnatienne qui les mènerait à Dyrrachium et à Brindes. Ils comptaient sans les hasards de la mer et des tempêtes.

On était en septembre 61, il fallait se hâter, car bientôt la navigation deviendrait difficile. Embarqués à Césarée, ils longent les côtes, et le lendemain abordent à Sidon. Julius permet à Paul de descendre et de visiter ses amis. Une dernière fois il leur parle, il jouit de leurs soins et de leur affection, puis reprend la mer.

Les vents deviennent contraires, parce qu'on approchait de l'équinoxe. Afin de s'abriter ils passent au-dessus de Cypre, qu'ils laissent sur la gauche, et entrent dans les eaux de la Cilicie. Les courants les portent rapidement dans la mer de Pamphylie et les poussent au port de Myre¹ en Lycie.

Là, ils descendent. Le centurion a trouvé un vaisseau d'Alexandrie qui fait voile sur l'Italie ; il abandonne son projet primitif, et les transborde sur ce navire qui doit les faire aborder à Pouzzoles. Le trajet était d'environ trois cents lieues, et si les vents étaient favorables, pouvait s'effectuer en dix jours.

Très lourd, avec ses deux cent soixante-seize

¹ La Vulgate porte *Lystres* ; c'est Myre qu'il faut lire.

passagers, le navire n'avance pas sur la mer qui est au calme plat. Il leur faut plusieurs journées pour atteindre Cnide, où ils sont arrêtés soudain par un vent violent, qui retarde leur marche et menace de les jeter sur les récifs, nombreux à cet endroit. Alors ils se décident à tourner brusquement au Sud, vers le cap Salmoné, au nord-est de l'île de Crète. Puis, pour échapper aux vents du nord, ils s'abritent sous l'île au sud, et en longeant les rivages jusqu'aux Bons Ports, par où l'on pénètre dans la petite ville de Lasaea.

Les jours du grand jeûne de l'Expiation, fête qui se célèbre après l'équinoxe d'automne, étaient passés¹. Les longs retards avaient permis aux mauvais temps de venir, la navigation devenait périlleuse, il eût fallu relâcher dans l'île. C'était l'avis de Paul, qui ne se défendit point de le donner :

— Mes amis, dit-il, je prévois que la traversée sera dangereuse. Nous serons maltraités, et nous nous exposons à un grand péril, non seulement pour le vaisseau et son chargement, mais pour nos vies.

Mais le centurion ne l'écouta point : les paroles du pilote et du maître du vaisseau qui pressaient le départ firent plus d'impression sur son esprit que celles de l'Apôtre. Ils prétendirent d'ailleurs qu'on ne pourrait hiverner dans ce port maltraité par les vents de l'est et du sud, et l'on résolut de gagner le port plus sûr de Phoenix. Une journée de brise clémente eût suffi pour les y conduire en rasant les côtes de Crète. Là ils pourraient braver les vents de Lybie et les rafales du nord-ouest.

Le vent du midi se met à souffler doucement. Ils partent, toutes voiles dehors, pleins de confiance, doublent le cap Matala, et côtoient l'île.

Tout à coup un typhon se déclare, un coup de vent terrible du nord-est, l'*Euroaquilon*, s'abat du mont Ida sur le navire, le chasse et l'emporte désarmé en pleine mer, sans qu'on puisse opposer la moindre résistance à l'ouragan qui se joue de la frêle embarcation, et la jette, après vingt-deux milles parcourus dans une course vertigineuse, vers la petite île de Cauda.

Là ils se trouvent un instant à l'abri. A côté du vaisseau naviguait une chaloupe que les flots menaçaient de briser. Ils profitent de ce moment d'accalmie pour la remonter à bord. Ils y parviennent, grâce aux efforts de tous les matelots. Alors ils songent au navire, fatigué et prêt à se disjoindre, ils passent des câbles sous la quille afin de le maintenir, en resserrant l'armature des œuvres vives, et comme la tempête s'est acharnée surtout sur les grandes voiles du mât qui lui donnent prise et qu'elle peut ainsi précipiter le vaisseau sur les Syrtes trompeuses, — ces bancs de sable mouvant d'où il est impossible de se dégager, — ils abaissent le mât qu'ils couchent sur le pont et s'abandonnent à la mer.

« Comme la tempête nous secouait rudement, écrit S. Luc, le jour suivant les marins jetèrent les

marchandises à la mer. Le troisième jour ils y précipitèrent de même de leurs propres mains les agrès du navire. Pendant plusieurs jours on ne vit au ciel ni soleil ni étoiles, et la tempête continuait, si terrible que nous perdîmes toute espérance de salut. »

Le malheureux navire n'était plus qu'une épave informe et sans résistance que se renvoyaient les flots furieux. Il fut ainsi ballotté par les vagues sur l'immense mer sans que le pilote sût où ils étaient. On avait sans doute gardé du blé et des vivres, mais il fallait rationner les passagers parce qu'on ignorait combien de temps durerait l'ouragan et à quel rivage ils aborderaient, s'ils abordaient jamais. L'angoisse aussi étreignait les cœurs, et ils n'avaient pas mangé depuis longtemps. Paul seul était calme ; il ne put les voir tous ainsi abattus, désespérés, sans essayer de relever leur courage :

« Mes amis, dit-il, mieux eût valu m'écouter et ne pas quitter la Crète, vous vous seriez épargné les périls de cette tempête et de grandes pertes. Mais je vous exhorte à avoir bon courage maintenant. Personne d'entre vous ne périra, le navire seul sera perdu.

« Cette nuit même en effet l'Ange du Dieu à qui je suis, et que je sers, m'a apparu et m'a dit : « Ne crains pas, Paul, il faut que tu comparaisses devant César ; et voici que Dieu t'a accordé la vie de tous ceux qui naviguent avec toi. » Ayez donc confiance, mes amis, j'ai confiance en Dieu, et que ce qui m'a été prédit arrivera. Mais nous serons nécessairement jetés sur quelque île. »

II

Et ils continuèrent leur course folle à travers la Méditerranée. Pas un astre au ciel, impossible donc de conjecturer à quel endroit ils se trouvaient. La quatorzième nuit depuis qu'ils avaient quitté la Crète, vers minuit, les matelots crurent entrevoir des brisants, une ombre de terre. Ils jetèrent la sonde et trouvèrent vingt brasses. Plus loin, ils en trouvèrent quinze. Dans la crainte de donner sur des écueils, de la poupe ils jetèrent quatre ancres qui arrêtaient le navire, et ils attendirent impatientement que le jour parût.

Alors les matelots cherchent à s'enfuir du vaisseau et, sous prétexte d'aller jeter les ancres du côté de la proue, ils se portent en avant et se disposent à descendre la chaloupe. Mais Paul a vu le danger et que si ces marins dont il a pu apprécier l'endurance et l'habileté abandonnent le navire, les passagers sont perdus ; il crie au centurion et aux soldats : « Si ceux-ci ne restent pas sur le vaisseau, vous ne pouvez pas vous sauver ! »

Les soldats aussitôt tirent leurs épées, tranchent les câbles qui retiennent la chaloupe et la laissent tomber à la mer.

C'est le courage, la parole de Paul qui a soutenu l'équipage, les soldats et les passagers pendant ces journées terribles. Il les avait réconfortés en leur assurant qu'ils seraient sauvés tous, et les chefs se repentaient amèrement de ne pas l'avoir écouté

¹ Le *Yom Kippour* qui se célèbre à la fin de septembre, le 10 du mois de Tisri.

aux Bons Ports et à Lasæa. Son calme, son attitude confiante, ses discours rassurants les avaient conquis tous et lui donnaient une grande autorité.

A la pointe du jour il leur parla de nouveau pour les engager à prendre de la nourriture : « Voici quatorze jours que vous êtes à jeun, attendant, sans rien manger. Maintenant, je vous en conjure, si vous voulez vous sauver, prenez de la nourriture. Pas un cheveu de votre tête ne tombera ! »

Et quand il eut ainsi parlé, lui-même, donnant l'exemple, prit du pain et rendit grâces à Dieu devant tous. Et quand il l'eut rompu, il se mit à manger. Tous reprirent courage en le voyant si assuré, si certain de leur salut à tous, et comme lui ils mangèrent.

« Nous étions dans le vaisseau, dit S. Luc, en tout 276 personnes. »

Quand tous furent rassasiés, pour alléger le navire ils jetèrent à la mer le reste du blé.

Lorsque le jour parut, personne d'entre eux ne reconnut la terre qu'ils avaient sous les yeux, mais ils aperçurent une baie avec au fond un banc de sable sur lequel ils résolurent, s'ils le pouvaient, de faire échouer le navire. Ils retirent les ancres et lâchent en même temps les attaches du gouvernail, puis ils mettent au vent la voile de misaine. Se confiant à la mer, ils se laissent pousser vers le rivage. Mais au milieu de la baie ils tombent sur un banc de sable entouré des deux côtés des eaux de la mer : ils ne l'avaient point vu. Ils y font échouer le navire et la proue y pénètre, s'y enfonce au point de rester immobile pendant que la poupe, soulevée et secouée par les vagues, se disloquait.

Alors les soldats, craignant que les prisonniers ne s'échappent en se sauvant à la nage, songent à les tuer, parce qu'ils sont à leur charge ; mais le centurion qui tenait à conserver Paul les en empêche, et ordonne à ceux qui savent nager de se précipiter les premiers dans les flots et de gagner le rivage. Les autres, on les passe sur des planches, quelques-uns sur les débris du navire. Ainsi ils arrivent tous à terre, et, suivant la promesse formelle de S. Paul, pas un seul ne périt.

Ils étaient sauvés.

L'île où ils firent naufrage s'appelait Malte. Les habitants, — les Barbares, comme les désigne S. Luc, parce qu'ils n'étaient ni Grecs ni Romains, — étaient accueillants et hospitaliers. Ils se montrent plein d'humanité pour ces malheureux mouillés jusqu'aux os et transis de froid, car en outre il tombe une pluie glacée. Ils allument un grand feu qui réchauffe doucement les naufragés, et leur donnent une nourriture qui les réconforte. Pendant qu'ils jouissent de ce bien-être que l'on goûte après de grandes fatigues et de grands dangers, Paul s'oubliait lui-même, et toujours actif, industrieux, ramasse une grande quantité d'ajoncs et de sarments, puis les jette sur la flamme qu'ils avivent et font pétiller. Tout à coup une vipère, réveillée par la chaleur, le pique à la main.

Quand les barbares aperçurent ce reptile qui pendait à son doigt, ils s'entredirent : « Sûrement cet homme est un meurtrier, puisqu'après qu'il a échappé à la mer, la justice divine ne veut pas le laisser vivre. »

Mais lui secoua tranquillement la vipère dans le feu. Ils attendaient qu'il enflât et que soudain il tombât mort. Ils attendirent longtemps et, voyant qu'il ne lui arrivait aucun mal, ils changèrent de sentiment et ne purent se défendre de s'écrier : « C'est un Dieu ! »

L'Apôtre ne pouvait demeurer parmi ce peuple bienveillant et bon sans lui parler de Jésus-Christ. A l'exemple du Sauveur, il commença par opérer des miracles, afin d'agir sur leurs esprits. Tout près de l'endroit où le navire s'était brisé, se trouvait un domaine qui appartenait à Publius, « le premier de l'île. » Cet homme généreux, apprenant leur malheur, vint à eux, les recueillit chez lui et leur donna l'hospitalité pendant trois jours. Or son père était tourmenté par la fièvre, et de plus malade de dysenterie. Paul vint le voir et, s'étant mis en prière, il lui imposa les mains et le guérit.

Tous les indigènes lui amenèrent alors leurs malades, quand ils eurent vu ce miracle, et il les guérit tous. Aussi se montrèrent-ils reconnaissants, et pendant tout le temps de son séjour à Malte ils le comblèrent de prévenances et d'honneurs. Ils firent mieux encore : à son départ ils le pourvurent abondamment de provisions et de tout ce qui lui était nécessaire. (Act. xxvii et xxviii, 1-10).

On était au commencement de novembre. L'Apôtre venait d'échapper à l'un des plus grands périls de sa vie, qui connut tant de périls. Le centurion Julius avait compris la faute qu'il avait commise en préférant les avis du pilote à ceux de Paul. Jamais tempête aussi épouvantable n'avait peut-être soulevé les flots de la Méditerranée et de l'Adriatique. Le démon, qui jouit certainement d'une grande puissance sur les éléments, ne pouvait voir avec indifférence l'Apôtre se diriger vers Rome pour l'atteindre au cœur même de son empire, c'est pourquoi il se mit à la traverse de ses desseins, en essayant de le faire périr dans un naufrage. Mais Dieu veillait sur celui qui devait porter aux Gentils le nom de Jésus, qui résume toutes les vérités chrétiennes. En dépit des tempêtes son « vase d'élection » lui conquiert des âmes sur le navire, puis dans cette île hospitalière habitée par ces bons indigènes qui l'accueillent et gouvernée par cet excellent Publius dont l'âme était naturellement chrétienne. C'est du moins la tradition qui prévaut à Malte.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 decembris 1913.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 11 décembre 1913

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Deuxième année d'Instructions dominicales. —

IV. 4^e Dimanche de l'Avent : Réalisation des prophéties en la personne de Jésus, 881. — V. Noël : Le mystère de l'Incarnation, 883. — VI. Dernier dimanche de l'année : L'examen de conscience, 886. — VII. Premier dimanche de l'année : La vie chrétienne, 889.

Vœux de bonne année. — I. Courage, sainteté, bénédictions divines, 891.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — L. Rome, 894.

2^e ANNÉE D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

IV

4^e Dimanche de l'Avent

RÉALISATION DES PROPHÉTIES EN LA PERSONNE DE JÉSUS

Mes frères,

Dans notre dernière instruction, je ne vous ai point parlé des prophètes, me réservant de le faire aujourd'hui. Les prophètes étaient des hommes que Dieu suscitait de temps en temps pour maintenir ou ramener son peuple dans la bonne voie. Il les remplissait de son esprit et les chargeait d'annoncer aux Juifs ses volontés, de prédire les choses futures, et de renouveler la promesse d'un Rédempteur. Les prophètes ont fait connaître bien à l'avance les caractères, l'avènement, la vie, les souffrances, la mort du Messie. Ils ont précisé le temps et les principales circonstances de ces événements. De sorte que, bien des siècles avant son entrée en ce monde, notre divin Sauveur occupait les esprits. Dans les écrits de l'Ancien Testament, il est dépeint, figuré, et surtout prophétisé. C'est précisément parce que toutes les prophéties se sont réalisées dans sa personne que nous le reconnaissons et l'adorons comme étant véritablement Dieu.

Etudions un instant ces prophéties, et nous en *tirerons ensuite la conclusion*, qui sera une nouvelle preuve de la divinité de Jésus.

I

« Parcourez les Ecritures, disait Notre-Seigneur aux Juifs : elles me rendent témoignage. Moïse lui-même a écrit à mon sujet. » (Jo., v, 39-46). Obéissant à cette parole du divin Maître, ouvrons les livres saints de l'Ancien Testament. Nous y lirons une infinité de prophéties relatives au Christ ou Messie. Ces prophéties nous parleront de sa naissance, de sa vie, de sa mort, de son œuvre. Elles sont si nombreuses qu'il nous est impossible de les énumérer toutes, nous citerons seulement les principales.

1. Voici d'abord celles qui se rapportent à la naissance de Jésus. Elles regardent l'époque, le lieu, la famille.

a) Jacob prédit que la venue du Messie aura lieu quand l'autorité ne sera plus dans la maison de Juda : « Le sceptre ne sortira pas de Juda jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, le Désiré des nations. » (Gen., XLIX). — Le prophète Daniel précise davantage : « Depuis le décret porté pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Messie-Roi, il y aura sept semaines, puis soixante-deux semaines. Après ces soixante-deux semaines (qui sont des semaines d'années), le Christ sera mis à mort, et le peuple qui lui appartient ne sera plus son peuple... Au milieu d'une dernière semaine il fera cesser le sacrifice et l'oblation, et l'abomination de la désolation sera dans le temple jusqu'à la fin. » (Dan., xi). Or d'après les calculs, cette prophétie annonçait que la mort du Christ arriverait vers l'an 33 de notre ère et la ruine de Jérusalem vers l'an 70.

b) Le lieu est aussi clairement désigné. Plus de sept cents ans avant Jésus-Christ le prophète Michée s'écriait : « Et toi, Bethléem, tu es toute petite entre les villes de Juda ; de toi cependant sortira Celui qui doit régir Israël, Celui dont l'origine date de l'éternité. » (Mich., v).

c) L'origine du Messie est aussi l'objet de prophéties remarquables. Elles font connaître à quelle race appartiendra le Christ. Dieu prédit à Abraham que le Messie sortira de sa race, donc il naîtra chez le peuple juif : « Les nations de la terre seront bénies en Celui qui naîtra de toi. » (Gen., xii). Jacob annonce qu'il sera de la tribu de Juda, l'un de ses douze fils. Jérémie ajoute qu'il appartiendra à la famille de David : « Le jour arrive où Dieu suscitera à David un descendant juste, un roi qui fera régner l'équité sur la terre. Jéhovah notre juste, tel est le nom qu'on donnera à celui qui vient. » (Jér., xxiii). Enfin Isaïe prédit qu'il aura pour mère une vierge : « Le Seigneur vous donnera lui-même un signe : voici que la vierge concevra et enfantera un Fils qui sera appelé Emmanuel. » (Is., vii).

Ouvrons maintenant l'Evangile et lisons ce qui a trait à la naissance du Sauveur : nous nous trouvons en présence de l'exacte reproduction des prophéties que je viens de vous citer. Jésus-Christ a paru sur la terre au moment où la famille de Juda venait de perdre l'autorité par l'usurpation d'Hérode, dans la semaine d'années prédite par le prophète Daniel. Il est né à Bethléem, d'une vierge, et cette vierge appartenait à la famille de David, à la tribu de Juda, à la race juive.

2. Une seconde série de prophéties regardant la vie de Jésus-Christ. Un astre nouveau était annoncé et devait faire connaître l'Envoyé de Dieu. (Balaam). — Un précurseur disposerait les peuples à sa venue : « Voilà que j'envoie mon Ange, dit le Seigneur dans Malachie, il préparera le chemin devant ma face. » (Mal., iii, 1). — D'après les prophètes voici quel sera le caractère du Messie promis : « Il ne brisera pas le roseau déjà rompu ; il

n'éteindra pas la mèche qui fume encore... Il fera paître son troupeau comme un véritable pasteur. » (Is., xiii). Il aimera les pauvres, se plaira à les évangéliser; par son enseignement il sera la « lumière des nations. » Il manifestera sa divinité en accomplissant des miracles sans nombre : « Les yeux des aveugles verront, les oreilles des sourds seront ouvertes, le boiteux s'élancera comme le cerf, la langue du muet sera déliée. Dieu viendra lui-même vous sauver. » (Is., xxxv).

Mettons maintenant de côté le livre des prophètes et écoutons le récit des évangélistes. L'astre annoncé s'est montré aux mages : « Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. » (Matth., ii). — Le Précurseur, vous le connaissez tous, ce fut S. Jean-Baptiste préparant par ses prédications, ses remontrances, son baptême de pénitence, les Juifs à recevoir le Messie « qui était déjà au milieu d'eux et qu'ils ne connaissaient pas encore. » (Jo., i, 26). — Le caractère du Sauveur fut bien fait de douceur : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » (Matt., xi, 29). Il s'est peint lui-même sous les traits du Bon Pasteur qui conduit les brebis fidèles, court après celles qui s'égarent et donne sa vie pour son troupeau. Sa vie publique fut consacrée à évangéliser, à instruire, le peuple surtout, et il a dit : « Bienheureux les pauvres », montrant ainsi à qui allaient ses préférences. — Enfin il fit tant de miracles qu'au témoignage des apôtres il est impossible de les rapporter tous. Lui-même a répondu aux envoyés de Jean le Précurseur : « Allez dire à votre maître que les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les lépreux sont purifiés, les morts ressuscitent, l'évangile est annoncé aux pauvres. » (Matth., xi, 4-5).

3. Les prophéties se rapportant à la mort du Sauveur sont peut-être encore plus frappantes. On croirait lire le récit de la Passion, des siècles à l'avance. La ressemblance est si parfaite qu'une partie du livre des prophéties d'Isaïe s'appelle le « *Passionnal d'Isaïe* ». Du reste vous connaissez tous l'histoire de la passion et de la mort de Jésus-Christ, jugez donc vous-mêmes par le peu que je veux vous citer.

Zacharie prédit l'entrée triomphale à Jérusalem : « Sois transportée d'allégresse, fille de Sion ; pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ; voici que ton roi vient à toi, juste et sauveur ; il est pauvre et monté sur une ânesse et le petit de l'ânesse. » (Zach., ix, 9). Le même prophète annonce la trahison de Judas : « Ils ont pesé trente pièces d'argent pour mon salaire. Et le Seigneur me dit : Jette-la au potier cette belle somme pour laquelle ils m'ont apprécié. Et je pris les trente pièces d'argent et je les jetai dans la maison du Seigneur. » (Zach., xi, 12). Enfin il nous fait entrevoir la défection des apôtres : « Quand le divin Pasteur sera frappé, les brebis de son troupeau seront dispersées. » (Zach., xiii). — C'est bien ce qui est arrivé. Jésus n'a-t-il pas

fait son entrée triomphale à Jérusalem quelques jours avant sa mort ? Ne fut-il pas trahi par Judas qui le vendit trente pièces d'argent ? Le traître bourrelé de remords n'alla-t-il pas jeter au temple le salaire de sa trahison qui servit à acheter le champ d'un potier ? Les apôtres, quand on saisit et enchaîna leur Maître, ne s'enfuirent-ils pas de tous côtés comme un troupeau effrayé et dispersé ?

Isaïe se plaît à décrire les souffrances et l'état d'humiliation du Messie : « Il n'y a plus en lui ni éclat, ni beauté. Il est méprisé, placé au dernier rang des hommes ; il a vraiment pris sur lui toutes nos langueurs. Il est devenu semblable à un lépreux, à un homme maudit et frappé de Dieu. Il a été couvert de plaies à cause de nos iniquités ; il a été brisé pour nos crimes. Il n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre ; il s'est laissé conduire à la mort comme une brebis à la boucherie. » (Is., liii). Voilà bien l'état dans lequel nous nous figurons et se trouvait réellement Notre-Seigneur après la flagellation, le couronnement d'épines, les souffrances et les humiliations du chemin de la croix.

Il n'est pas jusqu'aux détails de la passion qui n'aient été prophétisés : « Le Sauveur sera abreuvé de vinaigre, disait David ; ses vêtements seront partagés, sa tunique tirée au sort ; ses pieds et ses mains seront percés. Mais après sa mort il échappera à la corruption du tombeau et montera s'asseoir à la droite de Dieu. » (Ps., xxi, *pass.*). Inutile de vous rappeler comment se sont réalisées ces prophéties, comment on offrit au divin crucifié du vinaigre à boire, comment les soldats se sont partagé ses vêtements, jetant sa robe au sort, comment les bourreaux lui ont percé les pieds et les mains ; comment il ressuscita et sortit victorieux du tombeau le troisième jour et monta au ciel quarante jours après.

4. Enfin examinons l'œuvre du Christ. Elle fut elle-même prédite et dépeinte par les prophètes. Ceux-ci attribuent au Messie le rôle de fondateur d'un grand empire qui s'élèvera sur des ruines et comprendra le monde entier. — La destruction de Jérusalem et la dispersion du peuple juif, telles sont les ruines annoncées. « Le Seigneur dit : J'enlèverai le royaume de Juda de dessus la surface de la terre, mais en le détruisant je n'exterminerai pas la maison de Jacob. » (Amos, ix). — Le grand empire qui sera fondé, c'est l'Eglise catholique : empire universel qui ne sera point limité par le temps mais durera éternellement : « Le royaume du Fils de Dieu sera un royaume éternel auquel tous les peuples seront assujettis. » (Dan., vii). Empire qui ne sera point limité à une nation non plus, mais s'étendra au monde entier : « Toutes les nations de la terre se ressouviendront de Dieu et se convertiront à lui. » (Ps., xxi). « Il viendra un temps, dit Isaïe, où la maison de Dieu sera bâtie sur une haute montagne et s'élèvera au-dessus des collines. Les nations y viendront en foule. » (Is., ii).

Qu'est-il arrivé après la mort de N.-S. J.-C. ? La ruine de Jérusalem ne tarda guère, et avec elle la fin du peuple juif comme nation et sa dispersion dans tout l'univers. — En même temps l'Eglise catholique apparaissait au monde brillante comme le soleil, portant partout la lumière de la vérité et de la foi, convertissant les païens, appelant tous les peuples à Jésus-Christ, au christianisme, établissant son royaume d'un pôle à l'autre, pour ne plus jamais cesser d'exister. Aujourd'hui encore nous sommes les témoins de la réalisation de cette prophétie : il suffit d'ouvrir les yeux pour la constater.

II

Après l'examen de ce tableau où tout concorde si bien, une conclusion s'impose : Jésus-Christ vérifiant dans sa personne un si grand nombre de prophéties diverses (et nous sommes loin de les avoir toutes citées) est véritablement le Messie promis, est véritablement Dieu.

Dieu seul peut faire des prophéties, parce que seul il connaît l'avenir. Seul aussi il peut les réaliser, étant seul maître des temps et des événements qu'il dirige à son gré. C'est là une vérité que personne ne saurait sérieusement contester. Ni l'homme, ni aucune créature intelligente ne peuvent connaître et annoncer à l'avance des choses qui dépendent de la volonté humaine ou de la volonté divine. Quelle sera la vie, quels seront les actes, le caractère, le genre de mort d'un homme qui apparaîtra sur la terre dans cinq cents ans ? Vous ne le savez pas et ne le pouvez savoir, ni moi non plus. Dieu seul connaît ce qui est caché pour nous par le voile impénétrable de l'avenir. Il nous est tout aussi impossible de décider que tel ou tel événement arrivera, et de telle manière. Notre puissance ne va pas jusque-là.

Or des prophéties ont annoncé aux hommes un Sauveur qui serait Dieu. Ceci encore est hors de doute, nous venons de le voir. Car ce sont de vraies prophéties que je vous ai citées, c'est-à-dire des prédictions certaines d'événements futurs qu'on ne pouvait prévoir en aucune manière. Je vous l'ai dit, l'époque des prophéties et celle de la venue du Messie étaient séparées par plusieurs siècles ou centaines d'années, et rien n'indiquait ce que serait le Sauveur des hommes.

Jésus-Christ les a toutes réalisées et accomplies en sa personne. Si l'on est de bonne foi et sincère, il n'y a pas moyen d'en douter après la comparaison que nous avons faite. C'est donc bien lui qui est le Messie promis, le Dieu annoncé. On ne peut échapper à cette conclusion et un homme loyal est forcé de l'admettre.

On a pourtant voulu contester cette vérité. Il a fallu pour cela dire les plus grosses absurdités. Les uns prétendent que cette coïncidence entre les prophéties et la vie du Sauveur est un pur effet du hasard. Cette raison n'est-elle pas ridicule ? On nous fait ainsi considérer le hasard comme un être bien intelligent ! Or vous savez tous qu'il n'est qu'un mot, incapable d'opérer jamais une sem-

blable merveille. Quand on songe que ce n'est pas un fait isolé, un détail, mais tous les actes, tous les détails, toute la vie de Notre-Seigneur qui correspondent parfaitement aux prophéties, on est en droit de ne pas répondre à cette sottise.

D'autres, frappés de la ressemblance que nous avons constatée, n'ont cependant pas voulu se rendre à l'évidence, dans la crainte de faire un acte de foi. Dans leur égarement ils ont dit : « Les prophéties ont été faites après coup ; » et ils ont fait preuve d'une grande ignorance. Nous savons en effet que les Livres saints qui contiennent les prophéties existaient bien avant N.-S. J.-C. La preuve en est qu'ils sont écrits dans une langue qu'on ne parlait plus guère à la venue du Sauveur ; elle était devenue vieillie. De plus, un roi d'Egypte, dont nous connaissons le nom et l'époque, — il s'appelait Ptolémée Philadelphie et vivait l'an 280 avant N.-S. — les a fait traduire en grec ; donc ils existaient déjà certainement en ce temps-là. Enfin, les Juifs qui les gardent avec respect et avec un soin jaloux, répondent de leur antiquité ; s'ils avaient été composés après la vie du Christ, les Juifs sauraient bien le dire et ne manqueraient pas de protester.

Une fois de plus, mes frères, nous constatons que Jésus-Christ est véritablement Dieu. Nous allons célébrer l'anniversaire de sa venue miséricordieuse dans le monde. Préparons-nous à cette fête de notre mieux. C'est le moment d'aviver notre foi. Au lieu d'imiter les Juifs qui ne l'ont point accueilli et n'ont point cru en lui, nous prosternant à genoux aux pieds de la crèche, nous lui dirons comme les bergers : « Sous ces dehors si humbles je reconnais mon Dieu descendu du ciel pour me sauver et me mériter un bonheur éternel. Seigneur, je crois en vous, mais augmentez ma foi. Je crois que vous êtes mon Créateur et mon souverain Maître, je vous fais l'hommage complet de mon cœur, vous consacrant mes affections ; de mon *intelligence*, acceptant toutes les vérités que vous nous avez révélées, ne discutant point votre parole et vos enseignements ; de ma *volonté*, me soumettant à votre loi et à vos préceptes. » Ainsi soit-il.

V

Noël

LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION

Christus natus est nobis.

Le Christ est né pour nous.

Mes frères,

Pendant 4000 ans les patriarches, les prophètes et tous les Juifs fidèles ont soupiré après la venue du Messie. Chaque année, pendant les quatre semaines de l'Avent, ce souvenir nous est rappelé par l'Eglise, qui met sur nos lèvres les accents de leurs soupirs et de leurs prières. « Cieux, versez votre rosée, *orate cœli desuper* ! Que les nuées nous envoient le Juste ! Que la terre s'entr'ouvre et nous donne un Sauveur ! »

Leurs vœux sont enfin exaucés ; voici l'heure de la Providence. Tout est disposé pour la venue du Rédempteur et l'accomplissement de son œuvre. Déjà le quatrième empire sous lequel il devait naître, l'empire romain, de conquête en conquête, s'est avancé vers la Judée, le sceptre est sorti de Juda, les semaines annoncées par Daniel touchent à leur terme. Au sein de la nation juive, l'espérance dans le Messie promis est plus vive que jamais, et partout l'attente du Rédempteur a grandi.

« Cieux, versez votre rosée ! Que les nuées nous envoient le Juste ! » Le mystère s'accomplit : le Fils de Dieu se fait homme ; et en cette nuit bénie du 24 au 25 décembre il naît pour nous à Bethléem dans la pauvre étable. « *Christus natus est nobis, venite adoremus.* » Oui, mes frères, agenouillons-nous en adoration au pied de la crèche, et dans une pieuse et affectueuse méditation, essayons de comprendre tout ce que renferment ces deux mots : « *Christus natus est nobis.* Le Christ est né, pour nous. »

I

« Le Christ est né. » Deux pensées sont renfermées dans cette petite proposition. Pour procéder avec ordre, parlons d'abord du Christ, et ensuite de sa naissance.

1. Le Christ, c'est le Verbe incarné, un Dieu-Homme ; c'est la personne résultant de l'union de la nature divine et de la nature humaine ; c'est le Fils de Dieu fait homme. Quand nous disons que le Fils de Dieu s'est fait homme, nous entendons que la seconde personne de la T. S. Trinité, existant de toute éternité comme le Père, esprit invisible comme lui, est venue, à un moment donné, revêtir notre nature humaine et prendre sur terre un corps et une âme semblables aux nôtres, dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie.

Ainsi, deux natures séparées par l'infini, la nature divine et la nature humaine, se réunissent par un effet de la toute-puissance et de la miséricorde de Dieu, dans une seule personne qui est celle de Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble.

Vous voyez, mes frères, les deux éléments qui constituent le mystère de l'Incarnation : *deux natures distinctes* et complètes dans le Christ, et une *seule personne*. Notre-Seigneur est donc en même temps Dieu parfait et homme parfait.

Il est Dieu d'abord. Nous l'avons prouvé déjà plusieurs fois. S. Jean nous dit dans l'Evangile : « Le Verbe était Dieu. » Et N.-S. n'a-t-il pas affirmé sa divinité en maintes circonstances ? Ne s'est-il pas déclaré Fils de Dieu, égal en tout à son Père ? Ses ennemis ne l'ont-ils pas accusé de s'être dit Fils de Dieu et ne l'ont-ils pas condamné à mort sur cette accusation ? Du reste, Jésus a prouvé la vérité de ses affirmations par ses œuvres. Il a pu, sans témérité, jeter ce reproche à la face des Juifs incrédules : « Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez donc à mes œuvres. » (Jo., x, 38). En effet, il a guéri des malades, commandé à la tempête, multiplié le pain ; il s'est montré le Maître

absolu de la nature et de toutes les créatures, de la vie et de la mort ; il a ressuscité des morts, il s'est ressuscité lui-même.

En même temps qu'il est Dieu, Jésus-Christ est *homme parfait*. En effet, il eut un corps semblable aux nôtres. « Le Verbe s'est fait chair, » dit S. Jean. Et les Evangélistes nous montrent Notre-Seigneur naissant à Bethléem, travaillant à Nazareth, ayant faim et soif, souffrant et pleurant, mourant sur la croix, déposé dans le sépulcre, réapparaissant plein de vie, se faisant voir et toucher par ses apôtres. — Il eut aussi une âme semblable à la nôtre, distincte de la divinité : c'est cette âme qui a éprouvé la tristesse, la crainte, la douleur. Jésus-Christ avait donc réellement aussi la nature humaine et non pas un corps d'emprunt¹.

Ces deux natures subsistent en Jésus-Christ, distinctes, sans confusion et sans mélange. Chacune d'elles possède sa volonté et ses opérations. D'où il résulte que dans la personne du Fils de Dieu fait homme il y a *deux volontés et deux sortes d'opérations* : la volonté et les opérations de la nature divine, la volonté et les opérations de la nature humaine. Ainsi, comme Dieu, le Christ pouvait vouloir une chose, et comme homme, en désirer une autre. Toutefois la volonté humaine était toujours soumise à la volonté divine, comme nous le voyons au Jardin des Oliviers : « Mon Père..., que ce ne soit pas ma volonté qui s'accomplisse, mais la vôtre. » (Luc, xxii, 42).

Ces deux natures distinctes ne formaient cependant qu'une *seule personne*. Nous appelons personne tout être intelligent et libre, qui s'appartient lui-même et a la responsabilité de ses actes. Tous les hommes sont des personnes ; ils peuvent dire quand ils ont agi : « C'est moi qui ai fait cela. » Or, par une exception unique, l'humanité sainte de Jésus-Christ n'est pas une personne. La nature humaine dans le Christ n'a pas de personnalité qui lui soit propre, parce qu'elle existe dans une autre nature plus parfaite. Ainsi de l'union de la nature divine avec la nature humaine il résulte un seul individu, un seul tout, ou une seule personne. « De même que l'âme raisonnable et le corps font un seul homme, de même Dieu et l'homme font un seul Christ². » Et de même que c'est à la plus digne de nos deux natures, à notre âme, qu'appartient la personnalité, de même en Jésus-Christ la personnalité revient au Verbe, comme ayant la nature la plus noble.

Telle est, mes frères, l'idée que nous devons nous faire de Jésus-Christ, du Fils de Dieu incarné ou du mystère de l'Incarnation. Ce mystère dépasse infiniment notre faible intelligence, mais nous devons le croire fermement puisque Dieu, qui est la vérité même, l'a révélé.

2. Disons rapidement comment il s'est opéré et comment le Christ est né.

Le temps où le Messie promis et attendu devait paraître dans le monde était arrivé. Dieu envoya

¹ Mgr Cauly, *Instruction religieuse*, p. 55.

² Symbole de S. Athanase.

l'archange Gabriel à une vierge nommée Marie, de la tribu de Juda. L'envoyé divin la salua et lui annonça que le Seigneur l'avait choisie pour être la mère du Sauveur.

Marie, dès l'âge le plus tendre, avait consacré à Dieu son corps et son cœur. Mais ayant reçu de l'ange l'assurance positive que sa virginité ne souffrirait aucun dommage, qu'elle concevrait par une intervention miraculeuse du Saint-Esprit, elle répondit : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* » (Luc, I, 38). Au même instant l'Esprit-Saint forma dans le sein de la Vierge et de son sang le plus pur un corps humain. Il joignit à ce corps une âme qu'il créa, et le Fils de Dieu s'unit à ce corps et à cette âme ; le mystère de l'Incarnation était accompli.

Mais Jésus voulut se soumettre à la loi commune. L'Annonciation eut lieu le 25 mars, et le Christ ne vint au monde que neuf mois après, le 25 décembre. Suivant les prophètes, c'est à Bethléem, ville de Juda, que devait naître le Messie. Or Marie choisie pour être sa mère habitait Nazareth, ville de Galilée. L'empereur romain, Auguste, procura, à son insu, la réalisation de la prophétie : il ordonna un recensement général de ses sujets. Chacun devait aller se faire inscrire dans son pays d'origine.

Or, Joseph était de la tribu de Juda, et bien que réduit à l'humble profession d'artisan, il descendait de la famille royale de David, ainsi que Marie, son épouse. Ils partirent donc ensemble de Nazareth pour aller se faire inscrire dans la ville de Bethléem, où David était né. N'ayant trouvé place pour se loger dans aucune hôtellerie, ils furent obligés de se retirer, pour passer la nuit dans une étable abandonnée. C'est là que le 25 décembre, vers minuit, la T. S. Vierge donna naissance au Sauveur du monde. Elle l'enveloppa de langes et le coucha sur un peu de paille, dans une crèche.

A peine le Christ est-il né que le ciel révèle à la terre ce mystère ineffable. Mais ce ne sont point les grands du monde qui en sont les premiers instruits ; ce sont des pauvres. Il y avait dans les environs de Bethléem des bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux. L'ange du Seigneur leur apparut, environné de lumière, et leur dit : « Ne craignez rien ; je viens vous apporter un sujet de grande joie : il vous est né aujourd'hui un Sauveur. Voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Au même instant, à l'ange se joignit une grande troupe d'esprits célestes, louant Dieu et chantant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Les bergers se rendirent à Bethléem. Etant entrés dans l'étable, ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant qui était couché dans une crèche ; ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit. Ils rendirent leurs hommages à ce divin enfant, et s'en retour-

nèrent glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu.

Mes frères, avec les bergers adorons Jésus dans sa crèche. Toutefois ne nous contentons pas d'adorer ; mais souvenons-nous que cet enfant est le Fils de Dieu, qu'il est né pour nous, *natus est nobis*. Il a donc droit à notre reconnaissance et à notre amour.

II

Natus est nobis, c'est pour nous qu'il est né. Le Fils de Dieu, l'Etre infiniment parfait, s'est condamné à prendre notre chétive nature afin de pouvoir nous racheter. Il s'est abaissé, anéanti, il s'est fait petit enfant, pauvre et humble par amour pour nos âmes : *Natus est nobis*. Mais il voulut en même temps nous donner l'exemple et nous servir de modèle. Au pied de la crèche, puisons d'utiles leçons et formons dans nos cœurs de bonnes et solides résolutions.

1. « Dieu, dit l'apôtre, a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour le sauver. » (Jo., III, 16). Il n'était certes pas tenu de racheter l'homme tombé. Il pouvait l'abandonner à son malheureux sort. Il avait été sans pitié pour l'ange rebelle, il aurait pu agir de même à notre égard. Mais grâce à son incompréhensible affection, tandis qu'il châtiât les anges coupables, il prenait compassion de l'homme pécheur. L'Incarnation du Verbe est donc un effet libre et gratuit de son infinie miséricorde. C'est le grand mystère de la charité et de l'amour, comme parle l'Apôtre. (I Tim., III, 16). Oui, c'est par amour pour nous que le Fils du Très-Haut a abaissé les cieux pour descendre sur la terre ; qu'il a pris notre mortalité dans le sein de Marie ; qu'il a accepté toutes les misères de l'humanité, sauf le péché, qu'il s'est roulé, comme dit Tertullien, dans toutes les humiliations de la nature humaine. Or, il n'y a qu'un moyen de répondre à l'amour : c'est d'aimer.

Ah ! mes frères, jamais nous ne saurons assez remercier le Bon Dieu du grand bienfait de l'Incarnation. Quand on songe que le Verbe de Dieu était souverainement heureux au ciel, qu'il y jouissait d'une gloire et d'une béatitude infinies, et que, par un acte d'amour absolument désintéressé, il a voulu s'incarner, descendre ici-bas et souffrir à notre place, il n'est pas possible de rester insensible : notre cœur doit chanter un cantique d'amour et d'actions de grâces.

2. Le Fils de Dieu est venu sur la terre non seulement pour nous racheter, mais encore pour nous instruire. Dès son entrée en ce monde il nous prêche par son exemple. Ce n'est pas sans dessein qu'il a voulu naître dans la pauvreté, l'humiliation et la souffrance. De sa crèche il nous apprend le peu de cas que nous devons faire des richesses, des honneurs et des plaisirs. Il nous excite à combattre l'amour et la recherche de ces faux biens, ou cette triple concupiscence, cause de ruine spirituelle pour tant d'âmes.

« Ne vous attachez point aux richesses, semble

nous dire l'Enfant divin. Les biens de ce monde sont sans consistance. Ce ne sont que vanités. Ils ressemblent à la fleur des champs qui fleurit le matin et le soir se dessèche et tombe. » Plus tard il dira : « Bienheureux les pauvres. » Aujourd'hui il touche nos cœurs par son exemple. Il veut naître d'une femme pauvre ; pour palais, il a une étable ; pour berceau une crèche ; pour lit, un peu de paille ; pour vêtements, quelques misérables langes. Il n'a pas en propre un lieu où reposer sa tête.

Après cela qui d'entre nous pourrait se plaindre de son dénuement ou de sa pauvreté ? Détachons-nous, mes frères, des biens de ce monde. Si nous sommes pauvres, acceptons notre pauvreté et sanctifions-la. Si nous avons la fortune, usons-en pour la gloire de Dieu et le bien des âmes ; surtout n'y attachons pas notre cœur.

L'orgueil est-il notre défaut dominant ? Désirons-nous les honneurs, l'estime des hommes ? Recherchons-nous les éloges ? Approchons de la crèche et contemplons un Dieu humilié. Il nous apprendra à aimer et à pratiquer l'humilité et à accepter les humiliations. Le Fils de Dieu vient sauver les hommes et il est repoussé, il ne trouve point de place dans les hôtelleries, il est réduit à n'avoir pour asile qu'une grotte abandonnée servant de refuge aux animaux. Il est roi, mais sans armées, sans sujets, sans courtisans. Il est méconnu même par ceux qu'il a comblés de bienfaits, *sui eum non receperunt*.

Nombreux sont ceux qui redoutent la souffrance et ne recherchent que les plaisirs. Qu'ils regardent l'Enfant Jésus. C'est lui qui est la joie du paradis et qui inonde les anges et les saints d'un torrent de délices : et au jour de sa naissance il veut souffrir. Il pouvait à son gré se procurer toutes les jouissances de la vie : et il verse des larmes, il repose sur une poignée de paille, il livre aux rigueurs de la saison ses membres si tendres et si délicats ! Songez-y, mes frères : un Dieu qui a froid, un Dieu qui pleure, un Dieu qui souffre ! — Oh ! comme il nous apprend à ne plus tant flatter notre corps, à ne pas rechercher nos aises, à ne point nous impatienter et à ne point murmurer dans les peines et les contrariétés de la vie !

Résumons-nous, mes frères, en deux mots. Le Fils de Dieu s'est fait homme *par amour* pour nous ; il s'est *abaissé* jusqu'à notre misère pour nous racheter. Lui, la Sagesse infinie, pouvait, en se faisant homme, naître et apparaître dans le luxe, les délices et les honneurs du siècle : il les a méprisés. En les méprisant, il les a condamnés ; en les condamnant, il les a rangés parmi les pompes de Satan. « Ou le Christ se trompe, ou le monde, dit S. Bernard ; *aut mundus errat aut Christus fallitur*. » Mais non, le Christ ne se trompe pas ; il est la sagesse incréée. Il a choisi ce qui était le plus pénible à la chair, la pauvreté,

l'humilité, la souffrance, c'est donc le meilleur pour le salut. Puissions-nous le bien comprendre et conformer notre conduite à cette conviction ! Ainsi soit-il.

VI

Dernier dimanche de l'année

L'EXAMEN DE CONSCIENCE

Mes frères,

La disparition d'une année inspire toujours au chrétien de graves et salutaires pensées. Dans quelques jours celle que nous venons de parcourir va disparaître dans l'éternité. Elle s'est enfuie avec une rapidité étonnante : image de la brièveté de la vie. Elle ne reviendra jamais plus : tel l'homme quittant ce monde pour entrer dans son éternité. Qu'emporte-t-elle avec elle ? Rien : c'est le complet dépouillement de la mort. Bientôt elle tombera dans l'oubli : nous y tomberons nous-mêmes peu après notre disparition. De tout ce qui s'est passé pendant ces 365 jours, il ne reste que le souvenir : ainsi de tous nos efforts et de toutes nos lâchetés, de tous nos sacrifices et de tous nos plaisirs passés, il ne nous reste que le souvenir. Mais pour Dieu tout est présent ; ce que nous avons fait de bien et de mal est inscrit au grand registre de la justice divine et servira à nous juger et à fixer notre sort éternel...

Peut-on dire que 1913 a été une bonne ou une mauvaise année ? Au point de vue des biens temporels, il faudrait en faire le bilan. Chacun de vous, en ce qui le regarde, se chargera d'examiner si cette année lui a été avantageuse ou non, s'il a réalisé des bénéfices ou subi des pertes ; c'est un travail nécessaire, afin de savoir où l'on va et de ne pas s'exposer à marcher vers une ruine probable. Mais, mes frères, ces comptes matériels n'ont pas d'éternelles conséquences. Il en est d'autres beaucoup plus importants, que nous devons faire absolument et fréquemment : ce sont les comptes de notre âme. Il y a là un inventaire sérieux à dresser, surtout à la fin d'une année. C'est à ce travail que je vous convie ce matin.

Pourquoi, quand et comment faut-il s'examiner ? Telles sont les trois questions auxquelles je veux répondre.

I

Disons d'abord que tout bon chrétien qui a la foi doit examiner sa conscience de temps en temps. Cela est nécessaire. Les saints nous affirment et la raison nous démontre qu'il est à peu près impossible de corriger ses défauts, de pratiquer la vertu, et, comme conséquence, d'arriver au bonheur du paradis, sans cet exercice spirituel. « Si nous nous jugions nous-mêmes, dit l'apôtre S. Paul, nous ne serions pas jugés et condamnés. » (I Cor., XI, 31). « Chaque soir, lisons-nous dans l'*Imitation*, examinons-nous, et voyons comment nous nous

sommes comportés dans nos pensées, nos paroles et nos actes; car en cela il nous arrive souvent d'offenser Dieu et notre prochain. » (1, 19). Un grand théologien et un saint a écrit cette parole : « Il n'est pas possible que vos défauts durent longtemps, si vous persévérez à faire votre examen. »

Du reste, il est facile de comprendre que tout homme qui ne s'examine jamais, qui ne se rend pas compte de ses actes, qui avance en aveugle dans la vie, ne peut pas corriger ses défauts, détruire ses funestes habitudes, dominer ses mauvais penchants. Que faites-vous, mes frères, quand vous voulez que votre champ ou votre vigne produisent en abondance? Vous les visitez souvent; vous arrachez chaque fois quelques mauvaises herbes; vous vous rendez compte de leur état et vous évitez de les laisser envahir par l'ivraie et les ronces. Or le champ de notre âme est fécond pour le mal. Il renferme le germe de toutes les mauvaises plantes, de tous les vices. Si nous ne le visitons pas, si nous ne faisons pas notre examen, il tombera en friche et se remplira de ronces et d'épines. Les péchés se multiplieront et les habitudes perverses s'y développeront tout à leur aise.

Comment pourrions-nous corriger et regretter nos fautes, si nous ne les connaissons pas, ou si les connaissant, nous n'y pensons pas? On s'en va vers son éternité avec une fatale insouciance. Rien d'étonnant si les saints nous disent qu'une marque distinctive des réprouvés c'est de commettre beaucoup de fautes et de les oublier; les élus, au contraire, ont toujours devant les yeux celles qui leur échappent et s'appliquent sans cesse à les corriger.

Serait-il un commerçant prudent et avisé, celui qui n'établirait pas chaque jour le compte de ses recettes et de ses dépenses? Que diriez-vous d'un voyageur qui, allant en pays inconnu, ne prendrait aucune précaution pour ne pas se tromper de route, qui ne s'informerait pas de savoir s'il est dans le bon chemin, et ne se rendrait pas compte de l'endroit où il est arrivé? Or, mes frères, sur la terre nous traitons des affaires très importantes : les affaires de notre âme et de notre éternité. Il faut chaque jour que nous sachions où nous en sommes. Nous sommes des voyageurs; nous nous dirigeons vers le pays de l'au-delà : ne marchons pas avec un bandeau sur les yeux; nous ne pourrions que tomber dans le précipice. Examinons-nous; il le faut, afin de constater si nous sommes dans le bon chemin qui conduit au ciel.

II

Et quand devons-nous faire cet examen de notre âme et de notre conscience? Le faire à la fin d'une année, comme aujourd'hui, c'est bien; mais cela me paraît insuffisant. Les saints nous recommandent instamment de le faire tous les jours.

Ne vous récriez point et ne croyez pas que ce soit

exagéré ou impossible. Il n'est personne qui ne puisse et ne doive chaque jour jeter un regard sur sa conscience. Avant de prendre le repos de la nuit, rentrez un instant en vous-mêmes et visitez le champ de votre âme. Vous ne serez pas sans y rencontrer de mauvaises herbes que vous vous efforcerez de déraciner.

L'Eglise, du reste, nous manifeste bien son intention, puisque dans la prière quotidienne du soir elle a voulu réserver une place à l'examen de conscience. Tous les jours, si vous récitez votre prière, vous demandez au Bon Dieu de vous faire connaître vos fautes; puis vous ajoutez : « Examinons-nous sur les péchés que nous avons commis. » Vous vous recueillez alors un instant pour scruter votre conscience. — Beaucoup, peut-être, ne peuvent pas faire la grande prière et se contentent de ce que nous appelons la petite prière : *Pater, Ave, Credo, Confiteor*, et les actes des vertus théologales. Que ceux-là s'examinent en récitant le *Confiteor*. Quand ils ont dit : « Je confesse à Dieu, à la Sainte Vierge,... à tous les saints, que j'ai beaucoup péché par pensées, par paroles et par actions, » qu'ils s'arrêtent et cherchent à se rappeler leurs fautes. Puis s'étant humiliés devant Dieu, ils continueront avec un cœur contrit : « C'est ma faute, c'est ma très grande faute... »

Seriez-vous enfin dans l'impossibilité absolue de faire cet examen tous les jours, je vous dirais : faites-le au moins chaque dimanche. Il est facile, au commencement ou à la fin d'un office, de trouver quelques minutes à y consacrer. Avouez, mes frères, qu'il faut surtout de la bonne volonté. Eh bien ! sachez que cet exercice est l'un des plus profitables à votre âme.

Faites encore votre examen, mais d'une manière plus approfondie, à certaines époques, en certaines circonstances qui nous portent à plus de réflexion, et éveillent en nous le souvenir de l'autre vie. La fin d'une année, par exemple, est un moment très favorable. La Toussaint et la fête des morts, une première communion ou un deuil dans votre famille, une grosse épreuve ou une grave maladie fournissent de belles occasions de faire la révision de l'état de son âme : ne manquez pas d'en profiter.

Surtout, faites bien votre examen de conscience quand vous vous préparez à recevoir la sainte absolution au sacrement de Pénitence. Dans ce cas, omettre ou négliger son examen, c'est s'exposer à faire une confession incomplète, et peut-être une confession mauvaise. Il peut y avoir faute grave, et sacrilège : cela dépend de la gravité de la négligence.

III

Ne croyez pas, mes frères, que l'examen de conscience soit une chose difficile. Voici, brièvement, la manière de s'y prendre.

1. Il faut d'abord *connaître ses fautes*. Pour cela, recourons à la prière. Pour pénétrer dans les

replis de notre cœur, pour bien juger nos œuvres, nous avons besoin de la lumière d'en haut. Dieu nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. Demandons-lui donc de nous éclairer, et de nous montrer nos fautes et de nous en faire comprendre la malice. Disons-lui du fond du cœur : « Esprit-Saint, Dieu de lumière, venez m'éclairer ; faites-moi connaître l'état de mon âme ; » ou bien comme l'aveugle de l'Evangile : « Seigneur, faites que je voie ; » ou bien servons-nous de la prière du catéchisme : « Source éternelle de lumières, Esprit-Saint, faites-moi connaître la malice et le nombre de mes péchés ; que j'en conçoive, ô mon Dieu, une si grande horreur que je ne craigne rien tant que de les commettre à l'avenir ».

Posez-vous ensuite ces deux questions qui résument toute la vie chrétienne : « Ai-je fait le bien qui m'était commandé ? Ai-je évité le mal qui m'était défendu ? » Le bien, c'est l'obéissance aux commandements et l'accomplissement de ses devoirs d'état. Le mal, c'est la désobéissance à Dieu ou à l'Eglise et l'omission de ses devoirs. Faisons notre examen à ce double point de vue.

Avons-nous, pendant le cours de cette année, satisfait à nos obligations envers Dieu ? L'avons-nous adoré par la prière, par la pratique de notre religion ; par la foi, en croyant à sa parole et à l'enseignement intégral de l'Eglise ; par l'espérance, en mettant notre confiance en lui sans présomption et sans désespoir ; par la charité, en l'aimant et en aimant tout ce qui lui appartient et tout ce qui nous conduit à lui ; par l'assistance à la sainte messe et la sanctification du dimanche ? Ne l'avons-nous pas, au contraire, offensé par le blasphème et l'imprécation, la profanation des saints jours et la violation de la loi de l'abstinence ? — Avons-nous respecté tous les biens de notre prochain ? Son âme en évitant le scandale ; son corps en évitant les coups, les violences et tout ce qui peut nuire à sa santé ; sa vertu, sa réputation, son honneur et son autorité, ses biens matériels, son droit à la vérité, à notre estime et à celle du prochain ? Il faut réparer les torts que l'on a commis : personne n'entrera au ciel avec le bien d'autrui sur sa conscience. — Vous êtes-vous respectés et fait respecter vous-mêmes, en gardant votre corps pur et en observant la chasteté qui convient à chacun suivant son état ? Avez-vous été esclaves de vos passions, de votre orgueil, de votre amour des richesses et des biens de la terre ? Vous êtes-vous laissés aller aux honteux péchés de gourmandise et d'ivrognerie, de colère et de paresse ? Surtout, avez-vous tous reçu avec foi et piété les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, au moins une fois dans l'année ?

Quant à vos devoirs d'état, les avez-vous remplis fidèlement ? Pères et mères de famille, maîtres et patrons, avez-vous donné à vos enfants et à vos inférieurs les soins du corps et de l'âme, la bonne éducation chrétienne et le bon exemple ? Avez-vous été justes, économes sans avarice, charitables

sans prodigalité ? Enfants, ouvriers et domestiques, avez-vous toujours respecté vos parents, vos supérieurs et vos maîtres ? Leur avez-vous obéi en toute choses justes ? Avez-vous pris en main et à cœur leurs intérêts ? En un mot, les uns et les autres n'avons-nous rien à nous reprocher dans nos rapports et nos obligations de famille et de société ?

Complétez vous-mêmes, mes frères, cet examen abrégé, et vous aurez ainsi connaissance de l'état de votre âme. Sans doute, vous ne vous poserez pas toutes ces questions chaque jour. Si vous prenez l'habitude de vous examiner tous les soirs, d'un rapide coup d'œil vous embrasserez votre journée ; vous vous rappellerez les personnes et les lieux que vous fréquentez, les penchants auxquels vous succombez, et une minute vous suffira pour connaître vos principales fautes.

2. Connaître ses fautes ne suffit cependant pas. L'examen devra être suivi du *regret d'avoir péché*. Un acte sincère de contrition parfaite obtient le pardon des péchés. Aussi l'acte fréquent de la contrition parfaite est l'acte le plus prudent pour un bon chrétien. Il assure le salut éternel du pécheur qui mourrait sans avoir pu recourir au sacrement de Pénitence. Après avoir constaté vos péchés, récitez donc votre acte de contrition ; ou bien dites au Bon Dieu : « Je viens, Seigneur, détester mes péchés devant vous, avec un sincère regret d'avoir offensé un Dieu si bon et si aimable. Je vous demande pardon de mon ingratitude, et je vous conjure de m'accorder encore la grâce d'en faire une sincère pénitence ».

Terminez enfin par une bonne résolution. Dites par exemple : « Que je souhaiterais, ô mon Dieu, de ne vous avoir jamais offensé ! Pour vous en marquer ma douleur, je renonce au péché et à l'occasion du péché, surtout à ceux où j'ai l'occasion de tomber le plus souvent. J'espère que vous m'accorderez votre grâce, afin que rien ne soit capable de m'arrêter quand il s'agira de remplir mes devoirs et de vous servir ».

Laissez-moi vous signaler en terminant, mes frères, un moyen pratique et facile de bien faire son examen de conscience. Supposez que vous êtes devant Dieu, que le monde et les biens temporels ont disparu, et que vous êtes seul avec le Juge suprême qui connaît tout et qui va vous juger. L'examen que nous venons de faire n'est en effet que la préparation de l'examen que nous devons subir un jour. Il faudra alors, vous le savez, rendre à Dieu un compte exact et complet de notre vie. Ce sera notre dernier examen de conscience, celui qui fixera à jamais notre sort. Puissions-nous, à cet instant décisif, grâce aux fructueux et fréquents examens de conscience que nous aurons faits pendant notre vie, obtenir la miséricorde du Souverain Juge ! Ainsi soit-il.

VII

Premier dimanche de l'année

LA VIE CHRÉTIENNE

Mes frères,

Pendant les premiers jours de l'année qui vient de commencer, vous avez formulé bien des vœux les uns pour les autres. Vous avez souhaité à vos parents, à vos amis, à vos concitoyens, toute sorte de prospérité. Mais je ne crois pas me tromper en disant que vous avez surtout songé au bonheur temporel, aux biens et aux avantages matériels.

Moi aussi je fais des vœux pour votre prospérité et je prie Dieu de les réaliser. Il s'en faut, vous le savez, que je sois indifférent à votre bien-être ici-bas. Mais, me basant sur la juste appréciation de votre vrai bonheur, je vous souhaite surtout la prospérité spirituelle.

En quoi consiste-t-elle ? Dans l'augmentation et le développement de la richesse de notre âme ; en d'autres termes, dans l'augmentation de la grâce sanctifiante. Or nous ne pouvons acquérir cette richesse spirituelle que par une vie chrétienne et la pratique habituelle de la vertu.

Je voudrais donc, mes frères, que vous compreniez comme moi l'importance de mon souhait. Il a pour objet une chose si nécessaire que votre pasteur n'hésiterait pas à sacrifier sa vie pour sa réalisation : ce serait la sacrifier pour votre salut.

Permettez-moi donc de vous dire aujourd'hui qu'il faut que pendant cette année nous menions une vie bien chrétienne. Je vais vous en donner les principaux motifs, et je conclurai par un petit programme.

I

Pourquoi une vie chrétienne nous est-elle nécessaire ? Parce qu'elle est le plus précieux et le plus utile de tous les biens ici-bas, et parce qu'il nous faut faire notre salut.

1. Nous ne devons pas rougir de notre foi, mes frères, et nous devons être fiers de mener une vie bien chrétienne : c'est ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus noble et de plus utile pour l'homme. Le bon chrétien n'est pas l'ami des rois de ce monde, le favori des puissants du jour ; il est l'ami du Roi des rois, du Tout-Puissant, de Dieu même. Sa vie est une preuve de son amour pour Dieu. Or le Bon Dieu a dit : « J'aime ceux qui m'aiment. » (Prov., viii, 17). Notre-Seigneur a ajouté : « Ceux qui m'aiment sont aimés de mon Père. » (Jo., xiv, 24). La marque de notre attachement à Dieu c'est une vie chrétienne : il n'y en a pas d'autre. En sorte que les bons chrétiens ne sont pas comme des étrangers pour Dieu, mais ils sont ses intimes, ils sont de sa famille. « Voyez quelle charité Dieu nous manifesta, dit l'apôtre S. Jean, puisqu'il voulut que nous fussions non seulement ses amis, mais ses enfants. » (I Jo., iii, 1). En toute vérité on peut dire que celui qui mène une vie chrétienne est vraiment l'enfant adoptif de

Dieu. Le Père céleste abaisse ses regards sur lui avec une tendresse vraiment paternelle. « Mais s'il est l'enfant de Dieu, dit l'apôtre S. Paul, il est aussi son héritier. » (Rom., viii, 16). Car il est dans l'ordre que les enfants entrent dans l'héritage de leur père. Par voie de conséquence, le bon chrétien se trouve être le frère de Jésus-Christ, puisqu'il a le même père : tous les enfants d'un même père sont frères et forment ensemble une même famille. Il est donc uni à ce divin Sauveur de la façon la plus intime et ne fait plus qu'un avec lui. Il est étroitement uni aussi au Saint-Esprit dont il est et demeure le temple. L'apôtre S. Paul écrivait aux premiers chrétiens : « Vous n'ignorez pas que vous êtes les temples de Dieu et que l'Esprit-Saint habite en vous. » (I Cor., iii, 17).

Oh ! mes frères, qu'elle est donc belle aux yeux de Dieu et des hommes la vie que mène le bon chrétien ! Vous venez de voir à quelle noblesse, à quelle hauteur elle nous élève.

2. J'ajoute tout de suite qu'elle nous est aussi de la plus grande utilité.

Une vie bien chrétienne rend nos actions méritoires et dignes de la récompense du ciel. C'est elle qui est la source surnaturelle d'où découle la valeur de nos œuvres et qui leur donne du prix. Toutes les œuvres du juste, c'est-à-dire du bon chrétien, jusqu'aux plus petites, jusqu'à un verre d'eau froide offert à un pauvre pour l'amour de Jésus-Christ, donnent droit à un nouveau degré de gloire dans le ciel. Quel immense trésor de mérites peut amasser un bon chrétien ! Chacun de ses actes, chacune de ses paroles, chacune de ses souffrances peuvent lui être comptés. Les choses les plus indifférentes faites par soumission à la volonté de Dieu augmentent la somme de ses mérites. — Au contraire, pour l'homme qui ne mène pas une vie chrétienne, toutes ses actions sont sans valeur devant Dieu et sans mérite pour le ciel. Les œuvres faites en état de péché mortel sont des œuvres mortes. Elles ne procèdent pas d'une âme amie de Dieu et vivante de la vie de la grâce. Elles n'ont aucune valeur pour l'éternité et ne seront jamais récompensées dans le ciel. « Comme le sarment, dit Jésus-Christ, ne saurait porter du fruit s'il ne demeure attaché au cep ; ainsi vous ne le pouvez pas non plus, si vous ne demeurez en moi. » (Jo., xv, 4).

3. Vous voyez, mes frères, qu'il vous faut absolument mener une vie chrétienne pour assurer votre salut. C'est facile à comprendre. Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? Est-ce pour que nous jouissions ? pour que nous fassions fortune ? Est-ce même pour que nous travaillions ? pour que nous souffrions ? pour que nous satisfassions nos instincts comme les animaux et disparaissions ensuite de ce monde ? Non, mes frères. Il nous a créés pour que nous allions au ciel, pour que nous méritions la récompense promise, pour que nous participions à son bonheur, en un mot pour que nous possédions un jour la vie éternelle. Voilà le but, et telle est la volonté de Dieu. Or nous n'atteindrons ce but et

nous n'accomplirons cette volonté que par une vie chrétienne. C'est pour cela que bien souvent nous vous montrons l'inanité des biens de ce monde, que nous vous en faisons pour ainsi dire toucher du doigt le peu d'importance. Sans cesse nous vous répétons cette parole de Notre-Seigneur : « Une seule chose est nécessaire. » (Luc, x, 42). « A quoi cela vous servira-t-il d'avoir amassé des biens ici-bas, fût-ce le monde entier avec tout ce qu'il renferme, si un jour votre âme est perdue à tout jamais ? » (Matt., xvi, 26). En travaillant pour ce monde vous n'allez pas au but ; vous vous trompez ; vous errez en dehors de la bonne voie. Qu'emporterez-vous de votre or, de votre argent, de vos prés, de vos champs, de vos vignes ? Sauvez donc votre âme ; Dieu le veut ; il vous a créés à cette fin. Par là-même il exige que vous preniez le moyen nécessaire : mener une vie chrétienne. A cette volonté de Dieu nul n'a le droit de soustraire.

Laissez-moi vous faire une réflexion bien frappante. Plusieurs d'entre nous, peut-être — je devrais dire certainement — seront appelés dans le cours de l'année qui commence à rendre compte à Dieu de leur vie. Ceux qui s'y préparent le moins, ceux qui font les plus beaux projets, seront peut-être les premiers convoqués. Qu'ils seraient heureux alors et rassurés si, aujourd'hui, ils prenaient et tenaient la résolution de suivre mon conseil, de mener une vie chrétienne ! Quand on a bien rempli son devoir, qu'on n'a rien à se reprocher vis-à-vis de Dieu, on a l'âme en paix et on se présente devant le Juge suprême avec une certaine sécurité. Quelle inquiétude au contraire, quelle frayeur pour celui qui a foulé aux pieds la loi divine et a vécu plus en païen qu'en chrétien !

Supposons même, mes frères, que cette année ne soit pas la dernière pour nous. Elle mettra à notre disposition un temps précieux et des grâces nombreuses dont nous sommes tenus de profiter. Il est sûr que si nous perdons ce temps et ces grâces, nous ne les retrouverons plus. Qui sait même si le Bon Dieu, fatigué de notre indifférence et de nos révoltes, ne s'arrêtera pas dans ses largesses ? En méprisant les dons divins on en tarit, ou du moins on en diminue fortement la source ! On abuse des bienfaits de Dieu, et rien n'irrite un bienfaiteur comme le mépris de ses dons. N'abusez pas de celui qu'il vous offre aujourd'hui. Ce serait un grand malheur, je vous assure, si nous perdions le temps et les grâces que Dieu met à notre disposition en nous donnant cette nouvelle année. Or, nous les perdrons certainement si nous ne menons pas une vie bien chrétienne. Vous amassez avec grand soin les biens temporels que la Providence vous départit avec tant de bonté : amassez plus précieusement encore ses bienfaits spirituels et profitez-en. Pour cela, soyez franchement et complètement chrétiens.

Hélas ! beaucoup ne s'en soucient guère aujourd'hui ; ils vivent, par leur faute, dans l'état habituel de péché mortel ; et ils s'exposent ainsi au plus grand des malheurs ! Quelle pénible consta-

tation, mes frères, pour le prêtre qui a la charge de vos âmes, qui vous porte le plus vif intérêt, qui désire ardemment le salut de tous, et qui voit l'inutilité de ses efforts !

Vous du moins qui êtes fidèles, ayez à cœur de donner toute satisfaction à Dieu et à votre pasteur pendant le cours de cette année en menant une vie chrétienne dans toute l'étendue et toute la signification du terme. Pour cela, que ferez-vous ? Je vais vous le dire brièvement.

II

D'abord, vous croirez fermement toutes les vérités de la foi. Ensuite vous observerez scrupuleusement les commandements, ne les violant jamais en matière grave sans une très grande et absolue nécessité. Enfin vous remplirez de votre mieux les devoirs et les obligations de votre état. Tel est le programme abrégé de la vie chrétienne. Il se résume en deux mots : faire le bien et éviter le mal.

Si vous désirez un programme plus étendu et plus détaillé, prenez votre catéchisme. La vie chrétienne n'est pas autre chose que la pratique du catéchisme.

Votre catéchisme vous enseigne les vérités renfermées dans le *Credo* : le bon chrétien les connaît et les croit toutes sans exception.

Votre catéchisme renferme les préceptes de Dieu et de l'Eglise : le bon chrétien les observe fidèlement.

Votre catéchisme vous apprend qu'il faut prier Dieu, redouter le péché et conserver la grâce : le bon chrétien fait ses prières soir et matin et toutes les fois qu'il a besoin du secours de Dieu ; il craint et évite le péché, il conserve à tout prix l'état de grâce.

Votre catéchisme vous explique les sacrements : le bon chrétien en comprend l'utilité et la nécessité, il les reçoit quand il faut, c'est-à-dire quand il y a obligation et quand il en a besoin.

Enfin votre catéchisme vous dit d'honorer la T. S. Vierge, les anges et les saints, de prier pour les âmes du purgatoire, de vous munir du signe de la croix, de sanctifier votre vie : le bon chrétien ne manque pas à ces devoirs de piété et de charité. Il prie et fait prier pour ses défunts ; il se recommande tous les jours à la T. S. Vierge, à son ange gardien, à ses saints patrons et protecteurs. Le matin en se levant, le soir en se couchant, dans les tentations, au commencement de son travail, il se signe pieusement. Il offre à Dieu sa journée, ses actions, ses peines, ses travaux, ses épreuves. Il fait tout et supporte tout en conformité avec la sainte volonté divine.

Oh ! qu'elle est belle et sainte, mes frères, cette vie du bon chrétien ! Et au début de cette nouvelle année je ne pouvais pas vous souhaiter meilleure chose. Car si mon vœu se réalise, — et cela dépend surtout de vous, — je vous assure le ciel. Ainsi soit-il.

VŒUX DE BONNE ANNÉE

I

COURAGE, SAINTETÉ, BÉNÉDICTIONS DIVINES

Renovamini spiritu mentis vestræ.
Renouvelez-vous dans l'intime de
votre âme. (Eph., iv, 23).

Ce premier jour de l'année, qui nous rassemble au pied des autels, a vraiment un caractère particulier. Il est froid par la température ; il est chaud par les sentiments qui remplissent les cœurs. C'est, malgré les appréhensions que nous ne pouvons dissimuler ni vivement ressentir, le jour de l'espérance, de la joie, de l'oubli des injures, du pardon, de l'union fraternelle, des bonnes résolutions pour une vie meilleure. C'est le jour des vœux mutuels qui font du bien au cœur, et sont le charme de la famille, de la société et de l'Eglise. Chacun se plaît, surtout dans le temple sacré, à s'abandonner aux douces impressions du souvenir chrétien, lequel du reste est une forme exquise de la charité aussi bien que de la prière éminemment efficace.

Frères bien-aimés, la paroisse est une famille dans le sens le plus sublime ; et, comme père de cette famille, c'est un bonheur délicieux pour moi de vous exprimer mes vœux les plus sincères. Je les résume dans la belle parole de l'apôtre S. Paul : « *Renovamini spiritu mentis vestræ*, renouvelez-vous dans l'intime de votre âme. » Recommencez, pour ainsi dire, une nouvelle existence, selon Dieu. Et pour préciser davantage ma pensée, je demande instamment au Seigneur de vous armer de COURAGE, de vous remplir de SAINTETÉ, et de vous combler de SES MEILLEURES BÉNÉDICTIONS pour le temps et l'éternité. *Renovamini spiritu mentis vestræ.*

I

Mes très chers frères, je vous souhaite d'abord un vaillant COURAGE. Cette disposition a toujours été nécessaire au chrétien, parce qu'il est le disciple de N.-S. Jésus-Christ qui a voulu subir les souffrances, les injures, les contradictions, les persécutions les plus dures. Notre existence, comme celle de notre divin Maître, est une croix et un martyre continuel. Aussi bien, nous dit-il, « que celui qui veut être mon disciple, prenne sa croix et qu'il me suive. » Entendons sa voix et nous en serons un jour magnifiquement récompensés. Soyons courageux. Après l'épreuve la récompense !

Voilà notre vocation. Il nous faut lutter : contre le respect humain qui voudrait nous faire obéir aux hommes plutôt qu'à Dieu ; contre le monde pervers qui, par ses mauvais exemples et ses trompeuses maximes, s'acharne à nous détourner du droit chemin ; contre les tendances de la mauvaise nature, je veux dire l'orgueil qui exagère nos qualités, qui refuse l'obéissance à l'autorité

légitime, qui se recherche dans ses pensées, dans ses parolés, dans ses actes, dans ses manières. Il nous faut lutter contre la poursuite désordonnée des biens temporels, que nous n'emporterons pas dans l'autre monde ; contre l'appétit du plaisir défendu qui, perdant de vue les éternelles destinées, s'efforce de satisfaire tous ses désirs. Que Dieu nous accorde en ce jour une force énergique pour demeurer toujours les vaillants champions du Christ Jésus, et nous éloigner de la triple concupiscence que S. Jean signalait à ses fidèles, et qu'il stigmatisait avec une liberté toute apostolique ! Si vous avez fléchi dans cette lutte contre l'enfer, prenez la résolution de vous renouveler dans la fidélité à Dieu, et dans une haine courageuse contre le monde et les passions. *Renovamini spiritu mentis vestræ.*

Nous avons un second ennemi : c'est le monde qui multiplie ses efforts pour nous perdre et qui rôde sans cesse autour de nous pour nous dévorer, c'est-à-dire pour nous faire tomber dans le péché, et nous rendre semblables à lui. Il ne pourra rien contre nous si nous avons confiance en Dieu. Il a beau rugir et menacer, restons calmes et fidèles. Vivons de la grâce de Jésus-Christ, vivons les yeux fixés sur Jésus-Christ, vivons en imitant Jésus-Christ, vivons pour Jésus-Christ, *per Christum, et cum Christo et in Christo* ! Renouvelons-nous dans ces nobles sentiments, et, comme le dit si bien l'Apôtre, soyons forts dans la foi, pour déjouer les projets de l'adversaire de notre salut. Rappelons-nous bien cette vérité : Satan c'est l'ennemi, Satan c'est l'envieux, Satan c'est l'homicide, tandis que Jésus est l'ami de nos âmes, notre défenseur, notre Sauveur. *Renovamini spiritu mentis vestræ.*

Il y a un autre champ plus intime où il faut déployer notre courage : c'est nous-mêmes. Hélas ! ici-bas que de souffrances nous avons à supporter ! Que de peines de toutes sortes nous font sentir leur aiguillon ! Que d'afflictions nous avons à endurer ! C'est la maladie, c'est l'insuccès, c'est l'injustice, c'est l'ingratitude, c'est la tentation aux formes multiples, ce sont les difficultés dans le service de Dieu, c'est la cruelle séparation que la mort établit entre nous et ceux qui nous aimaient et nous aidaient. Ici, surtout, frères bien-aimés, je vous souhaite force et courage. Souvenez-vous qu'un moment de tribulation nous mérite un poids éternel de gloire. L'épreuve est passagère, mais la récompense n'aura point de fin. Ah ! que nous serions heureux si nous pouvions nous rappeler l'exhortation de l'apôtre S. Jacques : « Frères bien-aimés, réjouissez-vous d'une joie complète quand vous serez visités par toutes sortes d'épreuves, sachant que la tribulation engendre la patience, la patience l'espérance, l'espérance ferme, solide, qui ne sera pas confondue. » (Jac., i, 2). Comprenez, au début de l'année, ces beaux sentiments du courage chrétien, et votre vie sera toute transfigurée, toute sur-naturalisée. *Renovamini spiritu mentis vestræ.*

II

Mon premier vœu est donc que vous ayez un courage intrépide; mon deuxième souhait, c'est que Dieu vous accorde une SAINTETÉ parfaite. Je le sais, les mondains se souhaitent avec plus ou moins de sincérité la force, la santé, le succès, une longue vie. Moi, prêtre de Jésus-Christ et votre pasteur, je vous désire un bien incomparablement meilleur, l'union à Dieu, la pureté de l'âme, la sainteté en un mot, selon votre position. *Renovamini spiritu mentis vestræ et induite novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis.*

I. Prenez la résolution de mettre votre âme en ordre, sans délai. Nous ignorons combien nous avons encore d'années à vivre. Nous ne savons pas le nombre de jours et de moments que la Providence nous réserve pour nous préparer au vrai bonheur, aux grandes réalités. Ne différons pas pour mettre en ordre notre conscience. Quand serons-nous rappelés à Dieu ? Est-ce le soir, est-ce la nuit, est-ce le matin ? C'est un secret qui nous échappe. Le grand départ peut se faire dans l'enfance, dans l'adolescence, dans la maturité de l'âge, dans la vieillesse. Voilà pourquoi Notre-Seigneur nous dit, et je le répète avec lui : « Soyez toujours prêts ! » Vous ignorez quand le Fils de Dieu, viendra vous chercher pour le jugement irrémédiable. Sanctifions-nous donc sans retard, immédiatement, et j'ajoute : sanctifions-nous pleinement, *in justitia et sanctitate veritatis*. Ne faisons pas de restriction dans l'holocauste. Soyons à Dieu entièrement : de corps, d'esprit et de cœur ; accomplissons tous les commandements de Dieu et de la sainte Eglise. Qu'il n'y ait dans notre âme aucune idole.

Rappelons-nous ce Préfet de Rome, au temps des persécutions. Il avait un fils bien-aimé que les médecins désespéraient de guérir. Ce père infortuné connaissait S. Sébastien, général des troupes de l'empire, qui, par la grâce de Dieu, avait le don de guérir les infirmités les plus graves. Il n'hésita pas, quoique païen, à recourir à lui. Il le fit venir et lui exposa sa détresse. S. Sébastien promit la guérison, mais à la condition que le Préfet enlèverait de son palais toutes les statues des fausses divinités. Le Préfet obéit, mais imparfaitement, et l'enfant mourut, hélas ! Alors le Préfet faisant venir le saint, se plaignit amèrement de son malheur. S. Sébastien, qui avait été éclairé des lumières de Dieu, répondit hardiment : « Votre enfant, qui vous était si cher, ne serait point mort, si vous aviez obéi ponctuellement, et si vous vous étiez déterminé à enlever de votre palais cette petite idole d'or à laquelle vous aviez tant d'attachement. »

Chrétiens, mes frères, rappelez-vous ce trait de l'Eglise primitive, et tirez-en la leçon qui en découle. Oui, de toute mon âme, je vous souhaite d'être généreux dans le service de Dieu, de vous

déterminer à remplir intégralement tous vos devoirs, et à vous renouveler totalement dans l'esprit de sainteté. *Renovamini spiritu mentis vestræ*. Je demande ardemment à Dieu que vous remplissiez tous vos devoirs. Devoirs envers vous-mêmes par la pureté, la mortification, le respect de l'Esprit-Saint qui demeure en vous : *sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo, expectantes beatam spem*. (Tit., II, 13, 14). Devoirs envers le prochain par l'accomplissement des œuvres de miséricorde, par le support mutuel, par la justice, par la bonté et l'amabilité. Devoirs envers Dieu par la prière de chaque jour, par la sanctification du dimanche, par le souvenir de la divine présence, par l'offrande de nos actions grandes et petites, afin de les surnaturaliser, nous rappelant l'exhortation de S. Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites tout pour la plus grande gloire de Dieu. » Voilà la bonne, la belle, la grande rénovation ! *Renovamini spiritu mentis vestræ*.

II. Mais cette vraie justice, cette noble sainteté ne va pas sans le zèle et le dévouement au salut des âmes. Il faut que la parole de Notre-Seigneur soit toujours notre maxime : « *Pro eis sanctifico ego meipsum*. Je me sanctifie pour eux. » (Joan., XVII, 19). Rappelons-nous que celui qui veut être chrétien seulement pour lui-même n'est pas un chrétien complet : *Qui non zelat, non amat*. (S. Aug.). Mon vœu le plus ardent est que vous ayez une âme apostolique. Oh ! oui, que Dieu vous accorde de travailler à la sanctification du prochain ! Ici, quel champ d'action s'ouvre devant vous ! Efforcez-vous de procurer le salut des âmes par la prière, la parole, surtout par le bon exemple. Ah ! si vous étiez vraiment bons, patients, indulgents pour les défauts des autres, dévoués, charitables, quel bien vous feriez ! Quels bons agents vous seriez de l'œuvre du Christ sanctificateur ! Quels mérites précieux vous acquéreriez pour vous-mêmes ! Quels actes de vertu vous pratiqueriez et vous provoqueriez dans les autres ! Quelle édification vous donneriez à la sainte Eglise ! Quelle gloire en un mot vous procureriez à Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité !

Mais si nous devons nous consacrer au bien de ceux qui ne sont avec nous qu'un seul corps en Notre-Seigneur, il en est cependant envers qui le Sacré-Cœur de Jésus nous invite plus particulièrement à dépenser les trésors de notre zèle. Parents chrétiens, appliquez-vous de toute votre âme à former à la vertu vos enfants. Enseignez-leur la piété, la pureté, l'obéissance, l'amour de la prière, la pratique du devoir dans des vues surnaturelles, pour Dieu, pour les récompenses du ciel, pour mener une vie digne de leur sublime vocation : *ut ambuletis digne Deo*. (Col., I, 10). Et pour atteindre ce noble but, que Dieu vous accorde le don des salutaires leçons, des prudentes réprimandes, des nobles encouragements, et, s'il le faut, l'énergie nécessaire pour infliger de saintes correc-

tions, ce qui est un des actes les plus éminents de la charité. Avec une constance inlassable, formez Jésus dans le cœur de ceux dont vous êtes les pères et les mères. Ils vous en loueront éternellement ; et vous vous préparerez le bonheur le plus délicieux. Apprenez-leur à bien prier, à fréquenter les sacrements, à respecter l'Eglise, à aimer la maison de Dieu image de la maison du ciel, à obéir franchement à l'autorité. Donnez-leur en particulier ce que j'oserai appeler un tempérament eucharistique. Rappelez-vous cette parole des saints livres : « Recevez cet enfant, élevez-le pour moi, et je serai votre récompense ». Si Dieu exauce mes vœux, vos familles seront une image de la sainte maison de Nazareth. Si au contraire vous êtes sourds à mes conseils, l'égoïsme, l'insubordination, les tyranniques exigences de vos enfants feront de vos demeures une sorte d'enfer, *infernus domus mea est*. (Job, xvii, 43).

Je vous souhaite aussi d'exercer votre zèle en vous appliquant à convertir les pécheurs, à soulager les âmes du purgatoire, à procurer dans la sphère de votre pouvoir la paix et l'honneur de la patrie, l'honneur de la sainte Eglise notre mère. Je ne puis oublier aujourd'hui la communion qui existe entre l'Eglise glorieuse, l'Eglise souffrante et l'Eglise militante. Aussi de tout cœur je vous demande de rendre gloire à Dieu le Père, à Dieu le Fils, à Dieu le Saint-Esprit ; je vous conjure de faire sentir les effets de votre charité à ceux qui nous ont quittés pour un autre monde, et qui, dans le vestibule du ciel, dans le purgatoire, achèvent de satisfaire pour eux à la justice infinie ; je vous demande de vous renouveler dans la paix, l'affection, le dévouement à l'égard de vos semblables, oubliant tous les torts, toutes les injustices, tous les manques d'égards, en sorte que cette paroisse offre l'image de l'union la plus parfaite. *Renovamini spiritu mentis vestræ!*

III

Courage et sainteté : voilà mes deux premiers vœux. Mais ils ne pourront avoir leur réalisation qu'avec l'aide du Seigneur ; c'est pourquoi je vous souhaite une abondante effusion des bénédictions divines. *Benedicat vos omnipotens Deus!*

Oui, que Dieu vous bénisse dans votre corps et dans tous vos intérêts temporels. Qu'il éloigne de vous la maladie, les deuils douloureux, les persécutions injustes, les morsures de la malignité, les cruautés de la calomnie, les amertumes de l'ingratitude, les insuccès dans vos entreprises, les calamités publiques, surtout les épidémies, le fléau de la guerre qui laisse après elle tant de ruines et fait répandre tant de larmes. *Benedicat vos omnipotens Deus!*

Que Dieu vous bénisse dans votre âme. Qu'il vous donne la paix, la joie, les mérites surnaturels d'une vie bien chrétienne ! Que les parents soient dévoués à leurs enfants, surtout pour les affermir dans l'ineffable bienfait de la foi. Que les enfants

soient respectueux et aimants à l'égard de leur père et de leur mère. Que les membres de la société chrétienne soient unis par les liens de la charité la plus sincère et la plus affectueuse, en sorte qu'ils ne fassent « qu'un seul corps et une seule âme. » Que les impies d'aujourd'hui comme les païens d'autrefois, ravis d'admiration, soient forcés de s'écrier : « Voyez donc comme ils s'aiment ! » *Benedicat vos omnipotens Deus!*

Que Dieu bénisse les familles, afin qu'elles soient comme un sanctuaire de justice et de piété. Qu'il bénisse notre patrie. Ah ! elle en a bien besoin ! L'impiété, l'irréligion, la corruption, l'indifférence la ramènent au temps du paganisme. La foi ne règle plus les relations ; les riches, trop souvent, abusent des dons de la fortune pour se livrer à tous les plaisirs défendus, et perdant l'énergie du caractère, le sentiment du devoir, l'esprit de dévouement pour leurs frères, ils oublient qu'ils sont les économes du Dieu qui les a comblés de ses dons. Les pauvres et les travailleurs ne se souviennent plus des leçons de la religion, et, perdant de vue les félicités de l'autre vie et les récompenses éternelles, maudissent leur sort, se laissent envahir par l'envie, et aspirent au bouleversement général, pour avoir, eux aussi, leur part de jouissance temporelle. Quel danger il y a dans cet état d'esprit, fruit de l'irréligion ! Que Dieu bénisse donc tous les membres de la société, selon leur position : et ceux qui commandent, afin qu'ils le fassent avec sagesse, et les inférieurs, afin qu'ils se gardent des vaines aspirations et des trompeuses illusions, afin qu'ils passent leur vie dans la paix, la simplicité, la soumission à la volonté de Dieu qui voit tout et qui ne laissera rien sans récompense. *Benedicat vos omnipotens Deus!*

Que Dieu vous bénisse comme citoyens, mais surtout comme chrétiens. Oui, la prospérité est appréciable ; oui, la santé est un don précieux. Mais la grâce suprême est une vie nettement chrétienne. Vivez selon Dieu. Que tout dans vos pensées, dans vos sentiments, dans vos actions, soit dirigé et pénétré par la volonté de Dieu. Qu'il vous accorde de comprendre parfaitement ces trois petits mots, les plus essentiels de notre existence humaine : un DIEU, un MOMENT, une ÉTERNITÉ ! Un Dieu à servir avec générosité ; un moment à employer avec fidélité, une éternité à préparer avec une sérieuse activité. Oh ! combien je demande pour vous, mes très chers frères, la bénédiction céleste ! Vanité les richesses, vanité les honneurs, vanité les plaisirs ! La vraie réalité c'est la pureté de l'âme et du corps ; c'est la sollicitude continue de se tenir toujours prêt, parce que nous ignorons l'heure de l'appel de Dieu. *Benedicat vos omnipotens Deus!*

Que Dieu vous bénisse sur terre, mais qu'il vous bénisse surtout pour l'éternité. Qu'il vous accorde des mérites nombreux et qu'il vous comble des trésors de la piété. Qu'il vous préserve ici-bas des douleurs, de la tristesse et des peines si variées qui affligent notre humanité. Qu'il vous prépare aux

joies inamissibles du ciel. Le ciel ! Voilà l'objet incomparable de nos désirs, selon les vues de la Providence. Voir Dieu face à face, lui devenir semblables autant qu'il est permis aux créatures, jouir de la compagnie du Père, du Fils et du Saint-Esprit avec les anges et les saints, être à l'abri des angoisses, des deuils, des larmes, se peut-il quelque chose de plus désirable ? Je vous souhaite à tous ce bonheur incomparable. *Benedicat vos omnipotens Deus !*

Frères bien-aimés, je vais poursuivre la célébration de la messe, la grande prière ! Je demanderai, par l'intercession de la divine Victime, pour tous et chacun de vous, d'être l'année prochaine à pareil jour au pied des autels, pleins de santé et de sainteté. Par Jésus-Christ, immolé pour nous, je vais demander à Dieu ses meilleures bénédictions pour vous, pour vos amis, pour vos parents vivants et pour vos chers défunts. J'aime à le rappeler, le premier jour de l'an est la fête de la rénovation des vivants dans la vérité, la pureté et la sainteté ; c'est aussi la fête des trépassés qui attendent avec ardeur nos suffrages. Entendez leur voix ; priez pour ce bon père, pour cette tendre mère, pour ces enfants si regrettés qui ont quitté la terre ; priez pour ceux que vous avez aimés et qui vous ont prodigué leur dévouement. Selon la touchante exhortation de S. Paul, vivons de manière à accomplir toutes nos obligations envers Dieu, envers notre prochain, envers nous-mêmes, attendant la réalisation de l'espérance du bonheur. *Sobrie et juste et pie vivamus !* Encore une fois, que Dieu nous comble de toute bénédiction qui nous renouvelle dans l'intime de notre âme. *Renovamini spiritu mentis vestrae*. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

Historique et apologétique

II. SAINT PAUL

L

ROME (fin février 62)

I

C'est près de Cità-Vecchia, à Rabato, dans l'île de Malte, que S. Paul fit naufrage. Là se trouve une grotte qui porte son nom et où, suivant la tradition, il a prêché, ainsi que sur la place voisine où s'élève sa statue de marbre, enseignant, montrant le ciel, d'un geste éloquent.

L'escalier de côté qui conduit à la grotte a été foulé par les pieds de l'Apôtre lui-même. Elle peut avoir 4 ou 5 m. de profondeur, 3 ou 4 de largeur. Au milieu, une statue du Saint dont le devant seul est sculpté. La voûte, naturelle, est d'une pierre friable, crayeuse, à laquelle on prête des propriétés fébrifuges. Au-dessus on a bâti une église, sur l'em-

placement même de la maison de Publius. Mais c'est à Cità-Vecchia qu'est la cathédrale, également dédiée à S. Paul et devant laquelle demeurent accroupis deux vieux canons avec la devise connue : FERT ¹.

Dans toute l'île les pierres, les rues, les places publiques, les temples ne parlent que de lui. Son nom aujourd'hui encore éveille des échos de foi et de fierté chrétienne dans toutes les âmes. Paul vit, il parle, il règne à Malte où il n'a passé pourtant que trois mois.

Une autre église monumentale est encore bâtie sous son vocable à La Valette. Les deux églises se ressemblent, par l'architecture et l'ornementation grecques. A Cità-Vecchia toutefois se trouve de plus le souvenir de Publius. La statue de celui-ci, en marbre blanc, s'élève à l'entrée, il porte la mitre épiscopale parce que S. Paul l'instruisit, le sacra évêque et l'envoya à Athènes où il souffrit le martyre pour la foi du Christ.

A l'église de La Valette on vénère un bras de l'Apôtre dans un reliquaire droit, comme si maintenant encore il voulait toujours indiquer le ciel, en rappelant que « nous n'avons point ici-bas de cité permanente. »

Il convient de recueillir ces traditions, bien qu'elles ne soient point gravées sur la pierre ou sur le bronze, ou même écrites sur le parchemin. Elles sont écrites dans la mémoire et dans le cœur des chrétiens qui se les ont transmises : elles demeurent la grâce fleurie de l'histoire qui nous apparaîtrait austère avec ses textes froids, sans animation et sans vie.

Vers la mi-février, le centurion Julius se mit en quête d'une embarcation pour Naples. Sa responsabilité lui était lourde, et il avait hâte de conduire son prisonnier jusqu'à Rome. Il rencontre au port même de Malte un navire d'Alexandrie qui se rendait à Pouzzoles et qui portait l'enseigne de *Castor et Pollux*. Ce navire avait hiverné dans l'île ; chargé de conduire en Italie des blés d'Egypte, il était pressé de partir. Julius y embarqua Paul avec les autres prisonniers et les soldats, et ils abordèrent bientôt à Syracuse. Ils y restèrent trois jours.

Les vents alors se firent contraires. Obligés de longer la Sicile, ils rencontrèrent des courants d'eau favorables qui les poussèrent doucement vers le détroit de Messine : ils côtoyèrent les terres pour jeter l'ancre à Reggio. Le lendemain le vent du Sud se leva, ils suivirent le redoutable détroit, passèrent entre Charybde et Scilla sans péril, et prirent la pleine mer. Deux jours après, ils entraient au port de Pouzzoles.

Ce port était alors très commerçant ; c'est là qu'on débarquait les provisions d'Egypte qui alimentaient Rome et l'Italie. De nombreux Juifs l'habitaient, attirés par les avantages du commerce. Paul eut la joie d'y être reçu par une communauté chrétienne. On ne l'attendait point, mais qui ne le connaissait ? On avait lu ses Epîtres, on savait

¹ Devise de la maison de Savoie.

avec quel succès il avait évangélisé l'Asie, et les persécutions qu'il avait encourues de la part des Juifs chrétiens attachés à la loi de Moïse plus qu'à l'Evangile ; on était ravi de le posséder, de l'entendre ; lui il était heureux de raconter les merveilles de la grâce dans sa personne et d'avoir trouvé des frères, *inventis fratribus*. Il resta sept jours auprès d'eux, du consentement du centurion qui ne lui refusait rien. Paul n'avait-il pas été leur guide, leur providence, l'ange du voyage ? Que seraient-ils devenus sans lui ?

Puis ils se mirent en route pour Rome. Pendant cette douce semaine, les frères de Pouzzoles avaient sans doute annoncé l'arrivée de Paul aux frères de Rome. Du moins ceux-ci étaient prévenus. Plusieurs vinrent au devant de lui jusqu'au bourg appelé Forum d'Appius, sur la voie Appienne, à 43 milles de la cité des Césars. Ce bourg, au dire d'Horace, ne se composait guère que de matelots, de cabaretiers et de contrebandiers¹ ; mais parmi ces gens mal famés se trouve une petite troupe de fidèles fervents, qui accourent pour le saluer et l'accompagnent jusqu'aux Trois-Tavernes, à dix milles plus loin. Là, nouvelle députation ; ce sont les frères de Rome qui viennent le prendre et l'emmener chez eux. Son cœur se dilate de joie, il rend grâce à Dieu et se sent animé d'une invincible confiance en entrant à Rome. (Act., xxviii, 14-15).

C'était à la fin de février de l'an 62. Néron régnait sur le monde depuis huit ans ; et il y avait seize années que Paul avait quitté Antioche pour sa première mission.

II

Le récit de S. Luc est d'une exactitude si précise dans les détails, dans les noms, dans les termes nautiques mêmes, que la critique moderne y a reconnu les preuves intrinsèques d'authenticité les plus frappantes.

Il y avait cinq cohortes à Césarée ; le gouverneur Festus a profité du départ d'une de ces cohortes, commandée par le centurion Julius, pour expédier ses prisonniers à Rome. Julius s'appelle ainsi, parce qu'il appartient à la garde du corps de l'empereur. Ordinairement on part de Césarée à Rome par Alexandrie, mais il ne se trouve aucun navire pour Alexandrie, c'est pourquoi on en prend un qui est à destination d'Adrumitte en Mysie, dans l'espoir de rencontrer un bateau alexandrin en route, car les marins de ce pays passaient pour les premiers du monde : « Ils conduisent leur navire, disait Caligula à Hérode Agrippa, avec l'habileté et la sûreté d'un cocher qui guide ses chevaux dans un champ de courses². » A Myre ils tombent sur le vaisseau désiré (Act., xxvii, 6), en partance pour Pouzzoles. Le voyage est dur, car chaque prisonnier doit pourvoir à sa nourriture, on ne lui fournit que de l'eau ; ils sont nombreux et entassés. Jusqu'à ils avaient été poussés par le courant parallèle à

la côte, bien connu des marins, mais tout à coup ce courant tourne vers le sud. Aussi « avancent-ils lentement » pendant quelques jours, et ne parviennent qu'avec de grandes difficultés vis-à-vis de Cnide (7). Il leur eût fallu le vent du nord, c'est le vent de l'ouest-nord-ouest qui continue à souffler. De peur d'être rejetés sur la côte, ils cinglent vers l'île de Crète et se trouvent en vue du cap de Salmoné. Durant les mois d'automne, dit James Smith, les marins qui se dirigent vers l'ouest éprouvent toujours des retards ; aussi le navire de Paul navigue-t-il péniblement (8).

Les voici aux Bons Ports. Le *Directoire de la Méditerranée* fait remarquer que Kalo-Limniones n'est pas propice pour hiverner. C'est pourquoi le capitaine du navire se décide à continuer sa route. On est à l'équinoxe d'automne ; déjà « la navigation n'est plus sûre » (9), d'autant que les vaisseaux anciens n'étaient pas faits pour braver les intempéries de l'hiver, et qu'ils ne pouvaient se diriger quand le temps était couvert.

L'armateur d'un navire, « le maître du vaisseau » (11), accompagnait ordinairement sa cargaison et il prenait un pilote. Ils délibèrent ensemble et décident de gagner Phénice pour y hiverner (12). On sait que Paul était d'un avis contraire, parce qu'une lumière supérieure l'éclairait ; mais leur décision était dictée par la prudence, parce que le port de Phénice est à l'abri des vents du sud-ouest et du nord-ouest.

A peine sont-ils arrivés au cap Matala que le vent qui tombe de l'Ida saute brusquement au nord-est ; ils n'ont pas le temps ni la possibilité d'atteindre Phénice ; l'ouragan les emporte audessous de l'île de Cauda ou Clauda, que les Italiens nomment Gozo (16). Là ils lient leur vaisseau par dessous de peur d'être jetés sur la Syrte (17). « La grande Syrte, écrit un voyageur, est alternativement balayée par deux courants atmosphériques d'une extrême violence, qui déterminent tour à tour d'énormes accumulations d'eau vers le centre ou d'effroyables ras de marée à la conférence. Ce double phénomène que les anciens expliquaient à tort par le flux et le reflux, constituait le seul véritable péril de la grande Syrte. Mais ce péril était sérieux, et il l'est encore pour nos voiliers¹. »

Le vent poussait le vaisseau vers la Syrte dont la plage est semée de roches sous-marines où il se serait brisé ; les marins alexandrins n'ignoraient pas qu'elle n'est qu'à cent quarante lieues de la Crète, c'est pourquoi, afin de diminuer la vitesse du navire, ils jettent les agrès, avec une partie de la cargaison, à la mer (19). Pendant plusieurs jours, pas un astre au ciel, comment se diriger ? Les Grecs se réglaient sur la Grande Ourse, les Sidoniens sur la petite, les Phéniciens sur l'étoile polaire. Or pas une seule étoile visible ! On comprend leur consternation et comme il était néces-

¹ Sat., I, v, 4.

² Philon, Adv. Flacc.

¹ Charles Tissot, *Exploration scientifique des côtes de la Tunisie*.

cessaire que Paul leur rendit le courage. Ici le récit devient sublime, et comme l'Apôtre est supérieur, dit Saint-Marc Girardin, à Ulysse qui fut aux prises avec une tempête semblable !

Quand après quatorze jours ils devinent, la nuit, l'approche de la terre, « ils jettent, de la poupe, quatre ancres. » — « S. Luc a encore ici parfaitement observé. Mouiller au moyen des ancres de l'avant, c'eût été forcer le navire à venir présenter l'avant au vent, et ce mouvement tournant qu'on appelle en marine *évitage* n'eût pas été sans danger, car, dans son évolution, le navire fût resté un temps plus ou moins long de travers à la lame ¹. »

Comment s'étonner que les marins n'aient pas reconnu Malte ? Ils pouvaient avoir fait souvent la traversée sans même l'apercevoir, dit Breusing, « et s'ils l'avaient aperçue de loin, ils auraient pu reconnaître seulement à distance, et non de près, cette côte rocheuse que rien ne distingue de tant d'autres. »

La baie de l'île de Malte où se brisa le navire s'appelle baie de Saint-Paul, au nord-est de l'île. La statue du grand apôtre s'élève sur l'ilot de Gzeir, qui ferme la baie au nord. « L'emplacement répond exactement à la description de S. Luc. Au milieu de la passe se trouve le Banc de Saint-Paul, sur lequel échoua le navire. Ce banc est formé de terre glaise. On s'explique facilement que les courants provoqués par les vents d'est, violents dans ces parages, aient produit sur le banc une érosion qui ne peut que s'accroître. De nos jours il est à sept brasses de profondeur. Au temps de Paul on devait y mesurer de deux à trois brasses. C'est un peu à l'est du banc que nous devons chercher l'endroit où l'on mouille par quinze brasses de fond. Le point situé exactement à l'ouest de ce banc est, d'après les habitants, le lieu où les naufragés se sauvèrent à la nage. Cette supposition est absolument conforme aux faits. Le vent d'est, qu'il soit est-nord-est ou nord-est, fait monter les eaux dans la baie. Cette eau ne peut s'échapper que par le canal situé entre l'île de Gzeir et la terre. Un courant orienté vers le nord suit donc la côte et dut porter les naufragés, cramponnés à leurs planches, non à l'extrémité de la baie, mais à l'ouest du banc ². »

A Malte les naufragés sont accueillis par les habitants et en particulier par Publius « le premier de l'île ». Cette expression se retrouve dans des inscriptions du temps, qui donnent ce titre de « premier » au gouverneur de l'île.

Quand ils arrivent à Reggio, S. Luc fait observer qu'ils côtoient les terres. On sait que Reggio se trouve en face de Messine, de l'autre côté du détroit. Il y a dans ce détroit des contre-courants qui obligent souvent de longer la côte. S'ils s'arrêtent à Reggio, c'est afin d'y prendre un pilote

qui les guide dans le passage dangereux entre le gouffre tournoyant de Charybde et le rocher terrible de Scilla.

De là ils se dirigent sans danger vers Pouzzoles, en suivant les rivages enchanteurs de Naples. Des frères l'accueillent qui prennent soin de lui désormais jusqu'à Rome. Il comprend qu'il se trouve dans une autre patrie, la patrie de ses désirs, où il pourra s'appuyer sur des amis ; son cœur est rempli de joie. Il oublie presque qu'il est prisonnier et qu'il va comparaître devant César. Son géolier, d'ailleurs, le bon centurion Julius, a confiance en lui, et continue à courir au-devant de ses pensées. C'est une âme honnête et loyale, qui fut sans doute touchée plus tard par la grâce de Dieu. Il s'arrête complaisamment avec son prisonnier sept jours à Pouzzoles, et quand les frères de Rome viennent au-devant de l'Apôtre, ils paraissent prendre Julius comme l'un des leurs.

Paul avait dit à Ephèse : « Il faut que je voie Rome » (Act., xix, 21), non pas pour jouir des splendeurs de la grande ville, mais pour y apporter la vérité du Christ. Sans doute Pierre l'évangélise depuis longtemps déjà, mais il ne s'adresse guère qu'aux Juifs. Le chef des apôtres a bien baptisé des païens à Joppé et il a vu que Dieu leur faisait le même don qu'à ceux des Juifs qui croyaient au Christ (Act., xi, 17) ; il aime les païens, il les attire, mais il vit dans les milieux juifs qui les repoussent. Paul, lui, est appelé à les convertir, et il les convertira en les affranchissant totalement des rites et des préjugés mosaïques. Il les amènera au Christ qui seul est tout, qui transforme tout, qui habite et vit dans l'âme, qui la fortifie, la vivifie par sa grâce. Il a abandonné les Juifs orgueilleux et perfides qui loin de l'écouter lui ont tendu mille pièges meurtriers, il est ici vraiment où Dieu le veut, dans sa voie, dans sa mission, à Rome, capitale des Gentils.

En vente à nos bureaux

Les petits Prédicateurs de l'Enfant Jésus. *Discours enfantins et brefs récitatifs en vers pour les fêtes de Noël et de la Sainte-Enfance*, par Henry Verceil. — Franco : 0 f. 30.

Du même : *Deux Saynètes enfantines pour les fêtes de Noël.* — Franco : 0 f. 30.

Du même : *Douze Saynètes et Dialogues enfantins*, à l'usage des Maisons d'éducation, des Catéchismes et des Familles. — Franco : 1 f. 25.

Le Déserteur. *Drame social rural en trois actes* (voir la *Prédication* du 21 nov. 1912), par l'abbé Mugnier. 2^e édition. Broch. in-12 de 70 p., franco 0 f. 75 (5 exemplaires, franco 3 f.). — Pas de droits de représentation.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 decembris 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

¹ A. Trêve, *Une traversée*.

² J. Vars, *L'art nautique*. — Voir Vigouroux, *Le Nouveau Testament etc.*, p. 299-326.

Ami du Clergé du 18 décembre 1913

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Noël. — I. Venez, adorons l'Enfant-Dieu, 897. — II. Le règne de Jésus-Christ n'aura pas de fin, 899. — III. Jésus-Christ est Dieu, 902. — IV. L'Homme-Dieu, 906.

Vœux de bonne année. — II. Trois souhaits, 907. — III. Souhaits religieux et patriotiques d'un curé, 908.

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année. — V. Dimanche dans l'Octave de Noël, 910.

SERMONS POUR NOËL

I

VENEZ, ADORONS L'ENFANT-DIEU ¹

Deum infantem, venite, adoremus !
Venez, adorons ensemble l'Enfant
Jésus, notre Dieu !

Mes frères, quel est cet enfant qui est né il y a 1909 ans, à Bethléem, petite bourgade à deux lieues au sud de Jérusalem, dans une étable, là où ne naissent pas les hommes, au-dessous du dernier degré de l'échelle sociale ? Est-ce un enfant vulgaire ?

Un enfant vulgaire !... Les Anges le chantent, les bergers l'adorent, les Mages viennent de l'Orient lui apporter leurs présents.

Un enfant vulgaire !... Son berceau est le point d'arrivée du monde ancien : 40 siècles l'attendent, le préparent et le saluent. Son berceau est le point de départ du monde nouveau : 19 siècles parlent de lui et se réclament de lui. Il a inauguré une nouvelle ère. Quand nous écrivons d'une main distraite sur un papier docile le jour qui passe et l'année courante, nous attestons qu'autrefois un personnage plus grand que nature s'est levé dans l'histoire et que, du fond de son berceau qui était une crèche, il a dit au passé de finir et à l'avenir : Commence !

Un enfant vulgaire !... Il a jeté dans le monde des idées que le monde ne connaissait pas avant lui et dont nous vivons encore 19 siècles après lui. — Il a fait éclore sous le feu de son regard et sous le rayonnement de sa personne les plus hautes vertus, les plus sublimes dévouements. — Il a transformé les lettres, les arts, les lois, les mœurs, la famille, la société, l'humanité, et il a créé une civilisation qui porte son nom !

Un enfant vulgaire !... On lui a bâti des temples, on lui a dressé des autels sur tous les points de la terre. Depuis que le poème de sa vie singulière, commencée dans une étable et continuée dans un atelier, s'est achevé sur une croix au sommet d'une

montagne, des milliers de créatures humaines se sont enchaînées librement à son service et l'ont aimé jusqu'à en mourir. Qui donc risquerait un cheveu de sa tête pour Platon, pour Aristote, pour Alexandre, pour César ? Mais autour du berceau de l'Enfant Jésus, voici le flot rouge du sang des martyrs, de ces hommes qui ont fondé ici-bas la dignité de l'homme dans la liberté de la conscience ; — voici les sueurs intarissables des apôtres, de ces hommes qui voyagent, qui prêchent, qui évangélisent, qui sont prêts à donner leur vie comme une goutte d'eau pour éclairer les ignorants, pour convertir les pécheurs, pour sauver les âmes ; — voici les livres prestigieux des docteurs, des théologiens, des philosophes chrétiens, de ces hommes qui élèvent la pensée dans des hauteurs de vérité, de pureté et de sagesse que le génie humain n'avait pas même pressenties ; — voici l'immense multitude des vierges qui se consomment dans le buisson ardent de la vie pénitente ou dans les travaux crucifiants du zèle...

On a beaucoup parlé, dans ce temps, de neutralité et on a dit : « Nous passerons à côté de Jésus-Christ sans le nommer, sans le saluer et sans le maudire. Nous ne serons ni ses amis, ni ses ennemis, ni pour lui ni contre lui. » Allons donc ! Ce n'est pas possible. Autour du berceau de l'Enfant Jésus le monde se partage nécessairement en deux camps. L'Enfant Jésus est le plus haut personnage de l'histoire humaine. On ne peut pas ne pas l'apercevoir, ne pas le regarder ; on ne peut pas le traiter comme une quantité négligeable. Les uns l'adorent, les autres l'invectivent, et le blasphème est encore une attestation qui proclame sa grandeur, en essayant vainement de la nier et de la supprimer.

L'Enfant de Bethléem n'est point un enfant vulgaire. C'est Celui qui, ayant été assez puissant pour créer le monde, a été assez miséricordieux pour le sauver. C'est Dieu. C'est notre Dieu. Venez, adorons-le ensemble. *Deum infantem, venite, adoremus !*

I

1. Faibles mortels, attirés par tant de sirènes contre tant d'écueils, allons à l'Enfant Jésus ! — Notre première tentation, c'est l'amour désordonné des richesses. Placé dans sa crèche à l'extrémité même de la misère, l'Enfant Jésus nous apprend à fouler aux pieds les biens périssables d'ici-bas. — Notre seconde tentation, c'est l'orgueil, l'exaltation de soi par dessus autrui. Placé dans sa crèche à l'extrémité même de la petitesse, l'Enfant Jésus nous apprend à nous humilier, à ne pas trop faire les fiers. — Notre troisième tentation, c'est la soif de jouir et l'ivresse des sens. Placé dans sa crèche à l'extrémité même de la privation, l'Enfant Jésus nous apprend à nous abstenir et à pâtir.

2. Et vous, âmes pieuses, âmes préservées, âmes favorisées, allez à l'Enfant Jésus ! Il n'y avait pas de place pour lui dans les hôtelleries. Il a été couché dans une crèche entre deux animaux par la Vierge sa mère et par Joseph son père nourricier.

¹ Allocution prononcée par Mgr Gibier, évêque de Versailles, en son église cathédrale, le jour de Noël 1909.

Devant ces divins abaissements, rougissons de nos délicatesses, de nos vanités, de nos susceptibilités, de nos exigences. Quand donc serons-nous les vrais disciples d'un Dieu né sur la paille et mort sur une croix ? Quand donc mettrons-nous tout à fait notre vie en harmonie avec notre foi et nos œuvres à la hauteur de nos croyances ? Ah ! ce jour-là les blasphémateurs seront confondus, les indifférents se réveilleront de leur torpeur, les incrédules commenceront à voir clair, les sceptiques iront chercher la vérité là où sera la vertu, les pécheurs se convertiront en grand nombre, et sous la rosée fécondante de nos exemples, germera la résurrection des âmes, prélude des moissons de l'avenir, prophétie des temps nouveaux !

3. Allez à l'Enfant Jésus, riches de la terre et déshérités des biens de ce monde ! Vous êtes, les uns et les autres, les enfants du même Père qui est au ciel, et les rachetés du même Sauveur qui est là dans une étable. Vous, riches, vous êtes les aînés de la famille, mais votre supériorité n'est pas un mérite, elle est une responsabilité. Et vous, pauvres, vous êtes les frères plus jeunes et moins robustes, mais votre médiocrité n'est pas une honte, elle est une épreuve.

Cet Enfant nouveau-né qui reçoit des Mages l'or, l'encens et la myrrhe, prêche aux privilégiés la modération dans la jouissance, la modestie dans la grandeur, la générosité dans l'opulence. Cet Enfant nouveau-né, dont les bergers sont les premiers adorateurs, relève singulièrement la condition des petits, et les éloges les plus pompeux, les tirades les plus sonores ne vaudront jamais pour la classe ouvrière l'honneur qui rejailit sur elle de l'étable de Bethléem.

En présence de cet Enfant nouveau-né, la question sociale est aux trois quarts résolue : le pauvre regarde sans trop d'envie le riche qui s'incline tendrement vers lui ; les extrémités de l'échelle sociale se rapprochent ; les hommes de tout nom, de tout costume et de tout état se tendent et se donnent la main ; toutes les âmes s'abordent et se saluent comme des sœurs, celles qui commandent et celles qui obéissent, celles qui possèdent et celles qui n'ont rien, celles qui souffrent aujourd'hui et celles qui souffriront demain.

4. Jeunes gens, allez à l'Enfant Jésus ! Unis à lui, vous serez forts contre le mal. La volupté roule ses eaux impétueuses à travers ce siècle, et quelles ruines ne fait-elle pas ? Elle étouffe les idées élevées et généreuses ; elle flétrit le cœur et elle y tarit les affections les plus nobles ; elle engloutit comme en un gouffre boueux la santé, la réputation, la fortune, et souvent elle traîne ses victimes jusqu'à l'impénitence finale. Or la volupté dévore ceux que la piété ne garde pas. Jeune homme, tu ne seras pas chaste, si tu n'es pas pieux... et tu ne seras pas longtemps pieux, si tu ne connais ta religion qu'imparfaitement, — si tu te contentes le dimanche d'une petite messe basse furtivement et rapidement entendue, — si tes lèvres peu à peu se déshabituent de la prière, — si tu ne t'approches

que rarement de ce Jésus-Christ qu'on appelle Sauveur, et qui l'est en effet, puisqu'il sauve, avec la fermeté de la foi, l'inviolabilité de l'âme et la dignité de la vie !

Et vous, jeunes chrétiennes, allez à l'Enfant Jésus, et à Marie sa divine Mère. Le monde qui ne veut plus croire à rien, croit cependant à la vertu, même quand il n'a pas le courage de la pratiquer. Montrez-lui que ce beau fleuve de la pureté prend sa source dans le Cœur de votre Dieu adoré et aimé. Faites-lui comprendre qu'il y a quelque part un froment exquis dont se nourrissent les âmes et un vin sacré qui fait germer l'innocence. Par la splendeur de votre conduite, forcez-le de vous absoudre et de se condamner ! Au milieu de ce monde qui se matérialise, répandez des essences surnaturelles, des parfums angéliques, un reflet de la Vierge Marie et comme une émanation de Jésus-Christ. *Christi bonus odor sitis !*

5. Et vous, mères, allez à l'Enfant Jésus ! Votre Dieu vous apparaît aujourd'hui petit enfant, et vraiment, une religion qui se présente à vous sous cette forme et avec de tels attraits, n'existerait pas, que votre cœur tout seul serait capable de l'inventer. La mère la plus désolée, la plus abreuvée d'amertume, peut encore sourire à travers ses larmes, quand elle entrevoit Jésus dans sa crèche, et penchée sur cette paille où Dieu repose, une femme, une mère, la Vierge Marie ! Mais si jamais l'impiété venait à supprimer dans vos âmes le souvenir et l'image de Bethléem et à chasser de vos maisons les douces et ravissantes figures de Jésus, de Marie et de Joseph, je vous plaindrais et je ne sais pas où vous iriez chercher assez de lumière, assez de force, assez de consolation pour suffire à vos immenses besoins, à vos immenses responsabilités !

Et vous aussi, pères de famille, allez à l'Enfant Jésus ! La société se meurt parce que ceux qui ont autorité sur les autres ne remplissent pas leurs obligations. Elle revivra si tous ceux qui ont la charge des autres, au lieu de se perdre avec eux, s'appliquent à les sauver par l'accomplissement de tous leurs devoirs. Vous avez charge d'âmes. Vous tenez dans vos mains les destinées du foyer, les destinées de la patrie, les destinées de la religion. Et comment pourriez-vous élever une famille honnête, croyante, immaculée, si Jésus-Christ n'était pas là pour vous aider, pour éclairer vos consciences, pour consacrer votre autorité, pour valider vos efforts, pour féconder vos sueurs, pour garantir le succès de votre redoutable mission !

II

1. La vision du berceau de Bethléem, mes frères, éveille en mon âme la vision de ces autres berceaux qui sont abrités sous vos toits domestiques, et, en ce jour de partage entre l'année qui finit et l'année qui va bientôt commencer, je demande à Dieu de bénir non seulement vos âmes, mais vos foyers.

Que Dieu bénisse vos maisons ! Qu'il y fasse ger-

mer et fleurir *la prospérité temporelle*, la santé, la réussite dans les entreprises, et sinon la richesse et le superflu, au moins la moisson du pain quotidien qui se gagne dans le travail et qui se mange dans la joie. Nous sommes dans des temps où presque personne n'est sûr du lendemain. Puissent vos labeurs n'être pas tout à fait stériles et vous procurer, avec le soutien du présent, l'espoir d'un meilleur avenir !

Que Dieu bénisse vos maisons ! Qu'il y fasse germer et fleurir *une postérité nombreuse* ! Avec de nombreux enfants, l'Etat ne manque pas de soldats, le sanctuaire abonde en ministres sacrés, les parents ne sont jamais privés d'héritiers ni d'appui dans leurs vieux jours. De nombreux enfants bien élevés donnent moins de peine qu'un enfant trop souvent gâté parce qu'il est seul. Et David n'a-t-il pas dit avec raison : « J'ai été jeune et j'ai vieilli ; je n'ai jamais vu le juste abandonné ni ses enfants mendiant leur pain » ? Honorez la Providence, ayez confiance en Dieu, et méritez sa grâce en observant sa loi.

Que Dieu bénisse vos maisons ! Qu'il y fasse germer et fleurir *des vocations réservées* ! Donnez des prêtres à l'Eglise. Si la foi se perd dans les familles, si l'on y verse des larmes quelquefois très amères, ne serait-ce pas parce qu'on a refusé à Dieu le tribut qu'il réclamait pour les autels ? A l'heure où tant de carrières se ferment devant les honnêtes gens et les chrétiens, je vous montre pour vos fils la noble carrière du sacerdoce, carrière désintéressée, indépendante, ouverte à toute âme éprise d'idéal et avide de sacrifice.

Que Dieu bénisse vos maisons ! Qu'il y fasse germer et fleurir *les bonnes mœurs et les fortes croyances* ! On a voulu séparer les bonnes mœurs des fortes croyances et faire de la vertu en dehors de Dieu et contre Dieu. Ça été un crime et une démenche. En déchristianisant la société, on la démoralise. Quand la foi s'en va de vos maisons, ce n'est pas la vertu qui monte. Que vous soyez donc là, assis à votre foyer comme à un autel, protégés non seulement contre les sifflements du vent, contre la pluie qui fouette les vitres, furieuse et impuissante, mais encore et surtout protégés contre le tumulte de la cité du mal, contre le déchaînement des mauvaises doctrines et des mauvaises passions. Pères, mères et enfants, composez ensemble la famille modèle, la famille idéale qui est un sanctuaire, la famille attachée au devoir et fidèle à Dieu !

2. Que Dieu aussi bénisse la famille diocésaine ! Qu'il y ait entre le premier pasteur et les pasteurs secondaires, entre le clergé et les fidèles, une sainte union de pensées et de sentiments, une sainte rivalité de charité et de bienveillance, une sainte émulation de vertu et de zèle ! Que ce soit le même pas qui règle, qui soutienne, qui anime la marche des soldats et des chefs, et que tous les Balaam de l'erreur, témoins de notre parfaite unanimité, soient obligés de nous rendre justice et s'écrier : « *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob !* Que

tes tentes sont belles, ô diocèse de Versailles, et que tes pavillons sont admirables, *et tentoria tua, Israël !* »

3. Que Dieu bénisse encore la grande famille nationale ! Français, le même sol a porté notre berceau et portera demain notre tombe. Nous avons derrière nous seize siècles de gloires et de souffrances bues au même calice et savourées sous le même ciel. Aimons-nous les uns les autres, et, si nous ne pouvons pas toujours nous entendre, sachons au moins nous supporter dans le respect mutuel, dans la justice pour tous et dans la liberté honnêtement pratiquée. Par la grâce de Dieu, soyons un peuple uni au dedans, fort au dehors, digne de son passé et capable encore de tracer dans l'avenir un long et lumineux sillon !

4. Que Dieu bénisse enfin l'immense famille catholique ! Sous la main paternelle et ferme de son bien-aimé chef Pie X, puisse la sainte Eglise traverser tous les orages, attirer à elle beaucoup d'hérétiques, de schismatiques et d'infidèles, et sauver de la perdition tant d'âmes baptisées que le vent du siècle a jetées dans la nuit du doute !

O divin Enfant Jésus, dans l'étroitesse de l'étable, à Bethléem, il y a vingt siècles, vous étiez déjà le Roi des anges et des hommes, le Sauveur du monde ! Mais depuis, votre berceau s'est élargi aux proportions de la catholicité, et c'est maintenant toute l'humanité civilisée qui vous connaît, vous regarde et vous implore. Bénissez cette humanité et faites-en, dans votre Eglise, un seul troupeau sous un seul Pasteur ! O Jésus, bon Pasteur, ayez pitié de nos âmes, de nos foyers et de votre Eglise ! *Jesu, bone Pastor, miserere nobis ! Amen !*

II

LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST N'AURA PAS DE FIN ¹

Cujus regni non erit finis.

Le règne de Jésus-Christ n'aura pas de fin.

(Ces paroles sont extraites du Symbole de Nicée que nous chantons tous les dimanches à la grand-messe).

Mes frères,

Nous nous arrêtons aujourd'hui devant une étable, c'est-à-dire devant un abri misérable qui n'est pas même une chaumière. Et dans cette étable nous rencontrons un enfant qui vient de naître sur la paille et dont cependant nous affirmons la royauté et la royauté impérissable, *cujus regni non erit finis*.

Malgré les apparences, nous avons raison. L'enfant de Bethléem n'est point un enfant vulgaire. Bethléem... tout repose là-dessus. C'est le nœud du passé et de l'avenir. C'est le point d'arrivée de l'ancien monde ; c'est le point de départ du monde nouveau. C'est un commencement, et un commencement dont la suite n'aura pas de fin, *cujus regni non erit finis*.

Considérons ce soir le règne immortel de l'En-

¹ Allocution de Mgr Gibier pour Noël 1911.

fant de Bethléem, de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et, en étudiant cette divine royauté, donnons-lui la direction de notre vie, l'amour de nos cœurs, les ardeurs de notre apostolat.

I

Remarquez d'abord que Jésus-Christ a prédit l'immortalité de son règne et que depuis vingt siècles déjà il tient parole.

Il a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » Et depuis vingt siècles les astres du ciel se meuvent, les habitants de la terre s'agitent, et pas une parole du Christ n'a été perdue. La semence tombée de ses lèvres est aujourd'hui aussi intacte, aussi vivante, aussi féconde qu'à l'origine.

Il a dit que son Evangile serait prêché dans le monde entier. Et cela a eu lieu. Et, à l'heure qu'il est, des essaims d'apôtres quittent nos foyers et nos rivages et vont évangéliser les nations les plus lointaines.

Il a dit, au plus fort de son anéantissement, que quand il serait élevé de terre il attirerait tout à lui. Et c'est là l'histoire. Et on ne peut pas compter les anneaux de la chaîne vingt fois séculaire qui s'est enroulée autour de sa croix.

Il a dit qu'il était la voie, la vérité et la vie, et que ceux qui croiraient en lui feraient des merveilles encore plus étonnantes que les siennes. Et en effet il a réhabilité la femme, l'enfant, l'esclave, le foyer. Il a transformé les idées, les mœurs, les lois, les institutions. Il a fait des âmes et des sociétés nouvelles. Il a assuré la victoire de la moralité sur la brutalité. Il a créé dans le monde la chasteté parfaite, la charité volontaire, le dévouement désintéressé, les vocations héroïques, les vertus réservées, les saintetés miraculeuses... Jésus-Christ a tenu parole...

Les prophéties déjà accomplies depuis vingt siècles nous disent qu'elles continueront de s'accomplir avec la même exactitude et la même régularité. Le passé garantit l'avenir. Le règne de Jésus-Christ n'aura pas de fin : *cujus regni non erit finis* !

II

Et ceci est d'autant plus certain que Jésus-Christ a pris, si je puis ainsi dire, toutes ses précautions contre les attaques du temps et des hommes.

Il ne s'est pas contenté de jeter dans le monde une idée et de l'abandonner à sa vertu interne et à la fluctuation des événements. Il n'a pas non plus écrit un livre destiné à perpétuer et à universaliser tant bien que mal son nom et sa doctrine. Qu'a-t-il fait ? Pour s'emparer de l'humanité, il a institué une *organisation religieuse* sans pareille, une Société, une Eglise, qui est sa survivance immortelle et son prolongement illimité.

Rien de plus simple que cette organisation. Les fidèles ne font qu'un avec leur curé. Les curés ne font qu'un avec leur évêque. Les évêques ne font qu'un avec le Pape. Le Pape ne fait qu'un avec Jésus-Christ dont il est le Vicaire, ... de sorte que

les mêmes principes, les mêmes sentiments, la même vie spirituelle circule dans chaque paroisse, dans chaque diocèse, dans le catholicisme tout entier. Un enfant comprend ces choses. Rien de plus simple.

Rien de plus fort. L'organisation religieuse, sortie du cœur inspiré de Jésus-Christ, subsiste par elle-même, en quelque sorte suspendue dans le vide entre ciel et terre. Ça tient tout seul, sans armée ni flotte, sans police ni tribunaux, sans fonctionnaires ni impôts. Voyez, par exemple, à l'heure qu'il est, l'Eglise de France. On lui a tout pris ; elle a tout contre elle. Elle vit quand même ; elle ne bronche pas. Elle parle, elle agit, elle construit, elle fait du bien aux âmes, à la jeunesse, au peuple, à tous. Sa mort était décrétée, inévitable, certaine. Non. La lutte est à recommencer. N'est-ce pas désespérant pour les impies ? Et si telle est l'attitude d'une Eglise particulière, combien plus belle est l'attitude de l'Eglise prise dans son ensemble ! L'organisation religieuse catholique est aussi forte que peu compliquée.

Et en même temps rien de plus souple. Le catholicisme se mêle à tous les peuples sans exiger le sacrifice de leur nationalité et de leur patriotisme. Il s'accorde avec tous les régimes politiques sans en prendre les allures, les méthodes, les excès. Quand il est menacé de déviation doctrinale ou envahi par la corruption ambiante, il se redresse et se réforme lui-même sans avoir besoin de nul docteur ou guérisseur étranger. Quand sonne l'heure de la persécution, il ne recule devant la volonté d'aucun homme, fût-il couronné, armé jusqu'aux dents et emporté jusqu'à la féroce. Son chef, élu par les pasteurs de tous les pays, n'est le sujet d'aucun souverain particulier et jouit d'une pleine indépendance.

O merveilleuse Institution !... Que vous êtes belle, que vous êtes forte, ô Eglise catholique, lorsque vous marchez, Pierre à votre tête, et Jésus-Christ vous mouvant d'en haut, vous animant de sa vie, vous portant sur les flots, Pilote invisible qui conduit une barque immortelle, *cujus regni non erit finis* !

III

Jésus-Christ peut se prévaloir de vingt siècles de durée. C'est déjà quelque chose. — Il est incorporé à une organisation religieuse qui le défend contre la caducité. C'est mieux. — Voici plus encore : il est présent au milieu de son œuvre et on ne voit pas comment on pourrait le chasser du monde.

Il est présent par ses ministres. « Je suis avec vous, leur dit-il, pour toujours. Qui vous écoute m'écoute. »

Il est présent par sa parole. Jamais homme n'a su donner à son verbe une telle sonorité, une telle ubiquité, une telle actualité.

Il est présent par sa grâce. Avec quelques syllabes, il réveille et vivifie la conscience humaine. Avec quelques gouttes d'eau, il donne le baptême.

Avec un peu de pain et de vin, il multiplie l'Eucharistie. Avec cela, je vous le jure, il peut parcourir la terre et y tenir campagne cent mille ans et plus.

Il est présent en personne dans son adorable Sacrement. Il est là, sensible au cœur par des attrait divins, à l'esprit par des clartés célestes, à la conscience par des énergies surnaturelles, à l'être moral tout entier par des miracles de vertu et de conversion. Qu'y a-t-il dans les autres religions? Rien ou moins que rien. Tout est compliqué, ou ridicule, ou abject dans la religion de Boudha et de Mahomet. Les temples de l'hérésie sont vides, muets, glacés. La franc-maçonnerie, honteuse d'elle-même, ne révèle à personne ses cérémonies souterraines. La religion catholique, elle, est consciente de sa valeur, sûre de l'avenir, bienfaisante aux hommes, parce que seule elle possède Dieu, le vrai Dieu, le Dieu vivant, invisible et présent, caché, il est vrai, mais Sauveur, *Deus absconditus et Salvator*.

Comment nier la présence de Jésus-Christ dans son Sacrement? Comment ne pas reconnaître sa force divine dans l'Eucharistie? C'est elle qui soutient le prêtre dans son laborieux ministère. C'est elle qui envoie des missionnaires aux quatre vents du ciel. C'est elle qui renouvelle dans tous les hospices et au chevet de toutes les douleurs un peuple immense de vierges, dont je vous défie d'expliquer l'héroïsme sans l'intervention d'un agent surnaturel. — Et ces femmes étonnantes qui, dans l'intérieur du foyer domestique, donnent l'exemple des plus sublimes vertus; et ces jeunes gens admirables de pureté qui vivent comme des anges, dans une chair passionnée et dans un monde corrompu; et ces hommes chrétiens convaincus et pratiquants, qui traversent la vie sans y contracter de souillure ignominieuse: qui sont-ils sinon les convives de Jésus-Christ dans l'Eucharistie?

Comment nier la présence de Jésus-Christ dans son Sacrement? Comment ne pas reconnaître sa force divine dans l'Eucharistie? C'est à elle que vous devez cette mère qui vous a prodigué tant de soins généreux et qui n'a peut-être recueilli pour prix de son amour que la plus noire ingratitude; — et cette sœur qui a renoncé à tout pour vous rendre plus riche et plus heureux; — et cette femme qui ne se plaint qu'à Dieu de vos mépris et de vos colères; — et cette fille, l'honneur de votre maison, dont le sourire éclaircit votre humeur sombre, dont le regard, les paroles et les mains ont quelque chose de si caressant et de si doux.

Les vrais chrétiens et surtout les saints sont les témoins transparents de Jésus-Christ. Il est visible en eux. Jésus-Christ n'a pas quitté la terre. Il reste présent au milieu de son œuvre, et on ne voit pas comment on pourrait le chasser du monde, où son règne, comme sa présence, est impérissable: *cujus regni non erit finis!* Et non seulement on ne peut pas le supprimer, mais on ne peut pas le remplacer.

IV

Jésus-Christ tient l'humanité, et il ne la lâchera pas. Il la tient non par le dehors, mais par le dedans; par ses besoins les plus vrais, les plus profonds, les plus permanents. A cause de cela il a été, il est et il restera éternellement le roi du monde: *cujus regni non erit finis!*

L'humanité a des besoins vrais, profonds, permanents. Elle pèche, elle souffre et elle meurt. Voilà son fond qui n'a jamais varié et qui ne changera jamais.

Le péché assiege l'enfant au berceau; il éclate dans l'adolescence; il se mêle à l'âge mur; il se joue dans les cheveux blancs du vieillard. Il visite notre pensée, il surexcite notre volonté, il voyage dans nos membres, il nous harcèle sur tous les sentiers de notre laborieuse existence.

Et puis l'humanité souffre. Elle souffre en haut, en bas, sous la pourpre et sous la bure, dans les palais autant, sinon plus que dans les chaumières, car la faculté de souffrir s'augmente avec la délicatesse des impressions.

Et enfin, après avoir été plus ou moins contaminé par le péché, plus ou moins meurtri par la douleur, l'homme est infailliblement saisi et dévoré par la mort.

Que nous vivions en république ou en monarchie, que nous voyagions à pieds, en voiture, en chemin de fer ou en aéroplane, — que nous nous éclairions à la chandelle, à l'huile, au gaz ou à l'électricité, — que nous soyons millionnaires ou mendiants, sénateurs ou valets de ferme, adolescents ou vieillards, philosophes ou illettrés, — nous sommes tous logés à la même enseigne. Sur notre front à tous, dans notre chair, dans nos entrailles, dans notre substance, trois mots sont écrits: *péché, douleur, mort*. Et tous nous avons également besoin de lumière, de force morale, de consolation, de pardon et d'espérance.

Telles sont les actualités de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les civilisations. Et remarquez que ces actualités ne sont point posées sur une scène séparée de notre personne. Non. Elles palpitent dans notre sein. Le drame de la tentation se déroule en nous, et c'est en nous que s'exécute la tragédie de la douleur et de la mort.

Or c'est par là que Jésus-Christ nous atteint, nous touche, nous tient et nous étreint. Seul, il nous saisit dans notre fond immuable et dans nos besoins les plus intimes et les plus personnels. On nous parle de la science. Elle n'a rien à faire ici. La science ne peut pas prévenir ni guérir notre péché. La science ne peut pas sécher une larme. La science ne peut pas ensoleiller notre dernier soupir... Mais Jésus-Christ... Voyez-le à l'œuvre!

Avec ses mérites infinis il paie la dette de notre péché. Avec sa parole, ses exemples et sa grâce, il dresse une barrière entre nous et le péché. Et quand nous avons renversé cette barrière, c'est encore lui qui nous apporte, avec le sacrement qui justifie ceux qui s'accusent, la certitude du pardon

et le bienfait de la réhabilitation. C'est par là qu'il nous tient, et son règne est éternel, parce que nos misères morales ne finissent pas, *cujus regni non erit finis!*

Et puis quand nous souffrons, quand nous pleurons, qui donc, sinon Jésus-Christ, peut nous expliquer le mystère de la douleur et nous donner la foi qui la rend méritoire, le baume qui la rend supportable, l'espérance qui la transfigure et la divinise? C'est encore par là qu'il nous tient. O hommes, quand vous aurez cessé de souffrir, vous pourrez peut-être vous passer de Jésus-Christ! Jusque-là je suis tranquille pour son règne. Ce règne est impérissable comme nos larmes dont la source ne tarit jamais, *cujus regni non erit finis!*

Et enfin n'est-ce pas encore Jésus-Christ et Jésus-Christ seul qui, après nous avoir aidés à bien vivre, nous aide à bien mourir? En subissant les angoisses du trépas, il nous a mérité la grâce de les affronter nous-mêmes et d'y trouver le secret de notre glorieuse immortalité. Comment se fait-il que Jésus-Christ, en ce monde si travaillé par l'impiété, demeure cependant le personnage le plus populaire, le plus connu, le plus aimé, le plus invoqué! Il est le grand consolateur des deuils qui nous affligent et le dernier confident de notre vie qui finit. Il nous tient par la souveraineté impérieuse de la mort. Quand tout nous échappe, il nous reste, et en échange du temps qui est notre partage, il nous donne l'éternité qui est son empire, *cujus regni non erit finis!*

J'en atteste l'histoire avec ses vingt siècles de christianisme, l'Eglise dont la construction est inébranlable, l'Eucharistie, c'est-à-dire la présence réelle et ininterrompue de Dieu ici-bas, l'Humanité qui pêche, qui souffre et qui meurt : le règne de Jésus-Christ n'aura pas de fin! *Cujus regni non erit finis!*

Et comme conclusion pratique de ce discours, voici maintenant mes vœux pour l'année qui va bientôt commencer. Que cette année nouvelle soit marquée par un accroissement du règne de Jésus-Christ!

Que Jésus-Christ soit le roi de vos âmes : *custodiat intelligentias vestras et corda vestra!*

Qu'il soit le roi de vos maisons par son image mise en place d'honneur, accrochée au mur ou dressée sur un meuble, par son nom adoré de tous, par sa loi généreusement observée.

Que la royauté de Jésus-Christ s'étende sur le diocèse de Versailles; sur les pasteurs, afin qu'ils soient tous des apôtres et des saints; sur les brebis, afin qu'elles deviennent, les unes, de plus en plus fidèles à la vie chrétienne, les autres, de moins en moins éloignées du divin berceau!

Que la royauté de Jésus-Christ s'étende sur notre France tout entière! C'est par Jésus-Christ que la France s'est établie. C'est loin de Jésus-Christ que la France s'est égarée. C'est en revenant à Jésus-

Christ que la France retrouvera sa grandeur et sa gloire.

O divin Enfant Jésus, vous êtes notre roi : le roi de nos âmes, le roi de nos foyers, le roi de notre pays! Gardez-nous sous votre sceptre! Acceptez l'amour de nos cœurs et la direction de nos vies! Régniez sur nous ici-bas, afin que nous régnerions avec vous là-haut dans la lumière sans ombre, dans la joie sans mélange, dans l'éternité sans fin, *cujus regni non erit finis! Amen!*

III

JÉSUS-CHRIST EST DIEU

Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei.

La tendresse et la bonté de Dieu notre Sauveur a été manifestée aux hommes. (Tite, III, 4).

La tendresse, la bonté, l'amour de Dieu pour les hommes, éclate en cette fête, qui nous présente non plus un Dieu visitant sa créature innocente, comme au Paradis terrestre, mais un Dieu habitant parmi les hommes, concitoyen des hommes, un Dieu Emmanuel, un Dieu devenu homme, en tout semblable aux hommes, naissant comme eux, vivant comme eux, souffrant et mourant pour eux. Qu'y a-t-il de plus aimable et de plus touchant que ce mystère qui nous offre un Dieu enfant dans les bras d'une Vierge et levant ses douces mains pour bénir les bergers et les rois qui l'adorent?

Mais le siècle dernier a légué au nôtre une race impie qui est loin d'être éteinte : des hommes superbes, au cœur froid, à l'âme ingrate, à qui la reconnaissance pèse : ils nient le bienfait pour ne pas aimer le bienfaiteur. Peu nombreux mais pleins d'audace, ils disent, ils écrivent que Jésus-Christ n'est pas Dieu. L'Apôtre nous avertit que le discours des impies ressemble au cancer qui étend secrètement ses racines et envahit tout le membre qu'il attaque : *Sermo eorum ut cancer serpit.* (II Tim., II, 17). Si l'on ne se hâte de couper ce mal pernicieux, il corrompt peu à peu la masse des chairs et donne la mort.

Afin donc de combattre le poison de l'incrédulité qui ne circule plus seulement dans les ténèbres, mais dont les feuilles publiques sont chaque jour imprégnées, affirmons l'auguste vérité que l'impiété nie. Il faut au blasphème de l'ignorance opposer un acte de foi raisonnée. C'est pourquoi je vous montrerai dans ce discours quelques-unes des preuves sur lesquelles s'appuie notre croyance en la divinité de N.-S. J.-C.

Le lieu même où nous sommes et l'assemblée vénérable que j'ai devant les yeux suffiraient pour me prouver la divinité de J.-C. Car voici comment je raisonne. Autrefois un temple d'idoles s'élevait en ce lieu; naguère on a retrouvé les débris des colonnes qui le soutenaient. Les habitants de cette

ville et de toute la contrée adoraient donc ici des dieux indulgents pour toutes les faiblesses humaines.

Or, un étranger vint ici il y a près de dix-neuf cents ans. Il dit à nos pères que leurs dieux n'étaient que des démons. Il leur annonça J.-C., sa doctrine et sa morale. Il leur annonça J.-C., c'est-à-dire un Dieu né dans une étable et mort sur une croix. Il leur enseigna la doctrine de J.-C., c'est-à-dire des mystères profonds, impénétrables à la raison humaine. Il leur proposa la morale de J.-C., c'est-à-dire des commandements très justes, mais sévères, qui répriment les penchants de la nature. On insulta d'abord le prédicateur de cette religion austère ; on le traîna même par les rues ; mais après avoir voulu le tuer, on finit par l'écouter. Or il montra si clairement la vérité des choses qu'il annonçait que nos pères furent convaincus. Ils adorèrent le Dieu crucifié ; ils crurent des mystères qu'ils ne comprenaient pas ; ils acceptèrent, ils pratiquèrent volontairement les lois rigides que la nouvelle religion leur imposait. Nos pères brisèrent donc leurs idoles, élevèrent de leurs mains un temple à J.-C. et transmirent leur religion à leurs enfants. Ceux-ci l'ont conservée d'âge en âge, au milieu de toutes les révolutions qui ont changé la face du pays et de l'univers entier. Tout est tombé ; ce temple seul, toujours réparé ou rebâti par la piété des générations, est resté debout. Et voici qu'après dix-neuf cents ans, des flots de peuple viennent encore inonder ce temple et adorent le Dieu de la crèche ; ils croient encore les mêmes mystères, obéissent encore spontanément et sans contrainte aucune aux mêmes lois que leur dicta S. Latuin. Depuis dix-neuf cents ans nous portons librement et avec amour un joug insupportable à l'orgueil et à la noblesse. Et cette religion, toujours attaquée et toujours discutée parce qu'elle est toujours en guerre avec le vice, est sortie victorieuse de tous les combats qu'on lui a livrés.

Eh bien ! il me semble que c'est là une preuve de la divinité de J.-C., car si J.-C. n'était qu'un homme, et si sa religion n'était qu'un système humain, est-ce que depuis dix-neuf cents ans quelqu'un ne s'en serait pas aperçu ? Quoi ! jamais il ne se serait rencontré un homme intelligent et judicieux pour discerner le vrai d'avec le faux dans une question si importante ! Mais les hommes vénérables qui ont rempli ce sanctuaire d'âge en âge, ces hommes si graves, si savants, dont les journées, dont les nuits, dont les années se passaient à étudier la religion et ses fondements, pensez-vous qu'ils aient cru à la divinité de J.-C. sans raison ? Pensez-vous qu'ils aient accepté le joug de l'Evangile sans preuve ?

Voilà, mes frères, comment, en considérant ce temple antique et cette assemblée sainte, je me convaincs que J.-C. est vraiment un Dieu. Car s'il n'eût été qu'un homme, assurément le nom d'un Juif né dans une étable, élevé dans l'atelier d'un

charpentier, et mort sur une croix au fond de la Palestine, ou ne serait jamais parvenu en ce lieu, ou il y serait oublié depuis longtemps, et nous ne serions pas aujourd'hui rassemblés devant cet autel pour y célébrer le 1913^e anniversaire de sa naissance.

Mais cet argument, qui suffit à une raison calme et au bon sens vulgaire, ne satisfait pas des esprits raisonnateurs et faussés par de vains sophismes. Donnons donc une autre preuve de la divinité de N.-S. J.-C. Non que celle-ci soit faible ; car je la tiens pour irréfutable. Méditez-la dans votre esprit ; plus vous l'examinerez, plus vous la trouverez solide. Mais voici une seconde démonstration qui fermera la bouche à l'impiété la plus obstinée. Je l'établis ainsi :

Jésus-Christ est Dieu, nous en sommes certains, 1^o parce qu'il l'a dit, et 2^o parce qu'il l'a prouvé.

I

1. Je pourrais citer les anciens prophètes et produire devant vous leurs écrits inspirés. Vous y trouveriez une preuve manifeste de la divinité de J.-C., car ils annoncent que le Messie s'appellera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. Il sera le Fils de Dieu, engendré de Dieu avant l'aurore, dans le jour sans commencement et sans fin de l'éternité. Ils l'appellent le Dieu fort ; ils lui donnent le nom incommunicable de Jéhovah, réservé au Dieu suprême : aussi ordonnent-ils à tous les anges de l'adorer : *Et adorent eum omnes angeli Dei.* (Ps. xcvi). Vous entendez les prophètes David, Isaïe, Jérémie, Zacharie, annoncer le Messie comme le souverain Seigneur, comme le Fils de Dieu, comme Dieu lui-même.

Mais il est un témoignage plus solennel encore. Quand Jésus paraît sur les bords du Jourdain et reçoit le baptême de Jean son Précurseur, les cieus s'ouvrent, et le Très-Haut fait entendre sa voix pour déclarer aux hommes que Jésus est son Fils bien-aimé.

2. Alors Jésus sort de l'obscurité où il s'était renfermé pendant trente années. Il parcourt la Galilée, la Samarie, la Judée, et partout il déclare qu'il est le Messie, qu'il est le Fils de Dieu, qu'il est Dieu.

Citons quelques-unes de ses paroles.

a) Jésus avait déjà fait un grand nombre de miracles ; il interroge ses disciples, et il leur demande : « Qu'est-ce que les peuples disent que je suis ? » Ils répondent que les uns le prennent pour Jean-Baptiste ressuscité, les autres pour Elie, ou Jérémie, ou quelqu'un des anciens prophètes qui est sorti du tombeau. Jésus dit : « Mais vous, qui pensez-vous que je suis ? » Alors Simon Pierre répondit sans hésiter : « Vous êtes le Christ, vous êtes le Fils du Dieu vivant. *Tu es Christus, Filius Dei vivi !* » Jésus, loin de rejeter ce glorieux titre, qui eût été un blasphème s'il n'était pas Dieu, l'accepte, loue S. Pierre et le récompense de sa foi en l'établissant chef de son Eglise. Car c'est alors qu'il

prononce ces paroles mémorables, qui font les destinées du monde : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est point la chair et le sang qui t'ont révélé ma nature ; mais c'est mon Père qui est dans les cieux. Et parce que tu m'as rendu ce témoignage, moi je dis que tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Ainsi Jésus déclare qu'il est vraiment le Fils de Dieu.

b) Plus tard, à Jérusalem, N.-S. J.-C. rencontre l'aveugle-né, auquel il avait rendu la vue peu auparavant. Il lui demande : « Crois-tu au Fils de Dieu ? — Qui est-il ? » demande cet homme. Jésus répond : « C'est celui qui te parle. » Et aussitôt cet israélite plein de foi dit : « Je crois, Seigneur ! » Et en même temps il tombe à genoux et l'adore. *Et procidens adoravit eum.* (Jean, ix, 38). Jésus se fait adorer comme Fils de Dieu.

c) Quelque temps après (c'était pendant la fête des Tabernacles, qui avait lieu en automne), Jésus marchait sous un des portiques du temple. Les Juifs l'entourent et le pressent de leur dire s'il est le Christ. Voici sa réponse : « Je vous parle, je vous le dis, et vous ne me croyez pas. Cependant les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. » Puis il ajoute : « Mon Père et moi, nous ne sommes qu'une seule chose. *Ego et Pater unum sumus.* » (Jean, x, 30). Voilà sa divinité clairement exprimée ; il déclare deux choses dans cette parole si courte et si nette : 1^o il affirme qu'il est le Fils de Dieu ; 2^o il enseigne que le Père et le Fils ne font qu'une seule chose, n'ont qu'une même substance, ne font qu'un seul Dieu. Les Juifs le comprennent fort bien, car ils prennent des pierres pour le lapider. Jésus leur dit paisiblement : « J'ai fait sous vos yeux beaucoup de bonnes œuvres au nom de mon Père. (Il appelle ainsi ses miracles). Pour laquelle de ces bonnes œuvres me lapidez-vous ? » Les Juifs en fureur, tenant les pierres dans leurs mains, répondent : « Ce ne sont pas vos bonnes œuvres, mais votre blasphème que nous voulons punir. Nous vous lapidons parce qu'étant homme vous prétendez être un Dieu. » Jésus ne leur ôte point cette idée ; au contraire il les y confirme si bien qu'ils veulent s'emparer de sa personne pour le tuer. Mais son heure n'était pas encore venue : ils ne purent le saisir, quoiqu'il fût au milieu d'eux.

d) Jésus avait donc dit aux Juifs cette grande parole : « Mon Père et moi nous ne sommes qu'une seule chose. *Ego et Pater unum sumus.* » Il la répète en d'autres termes à ses disciples quand il leur dit : « Celui qui me voit, voit aussi mon Père. *Qui videt me videt et Patrem.* » Il l'explique quand il ajoute : « Est-ce que vous ne croyez pas que je suis en mon Père et que mon Père est en moi ? » Toutes paroles qui signifient que Dieu le Père et Jésus son Fils n'ont qu'une seule et même substance, ne font qu'un seul et même Dieu.

e) Quand on comprend bien cette vérité, on ne s'étonne plus de la réponse que Jésus fit une autre

fois aux Juifs, lorsqu'ils lui demandaient s'il était plus grand qu'Abraham. « En vérité, leur dit-il, avant qu'Abraham fût fait, je suis. » Pourquoi ne dit-il pas : « Avant qu'Abraham fût, j'étais ? » C'est parce que Jésus veut s'attribuer le même nom que son Père. Dieu le Père dit à Moïse : « Je suis celui qui suis ». De même Jésus, qui est le Fils éternel du Père, dit : *Je suis*, pour faire entendre que la souveraine perfection est sa substance, et que la plénitude de l'Etre est son nom, comme le nom de son Père. Abraham, qui est une créature a été fait ; mais moi, dit Jésus, moi qui ai fait tout ce qui a été fait, je n'ai pas été fait, mais je suis. Il ne dit pas non plus : *J'étais*. Ce mot convient aux créatures, car leur existence est mesurée par le temps, dont le passé n'est plus, dont l'avenir n'est pas encore et dont le présent coule et s'échappe avec tant de rapidité que chaque moment périt et retombe dans le néant à mesure qu'il en sort. Mais ce n'est pas le temps qui mesure la vie de Jésus-Christ. « Je suis, dit-il. Je suis toujours, je suis éternel. Mon existence n'admet ni passé ni futur. Elle est tout entière présente, immense, indivisible. Avant donc qu'Abraham fût fait, moi je suis ». C'est ainsi que Jésus-Christ parle en Dieu.

Je laisse une foule d'autres passages de l'Evangile où N.-S. Jésus-Christ affirme sa divinité. Il l'affirme devant ses amis, devant ses ennemis, en face de ses bourreaux.

Or, quand il dit qu'il est Dieu, ne mérite-t-il pas qu'on le croie ? Jésus si humble et si modeste, Jésus qui s'abaisse jusqu'à laver les pieds de ses disciples, qui garde le silence quand on lui donne des soufflets et qu'on lui crache au visage, Jésus qui a pu dire avec vérité à tous les hommes : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, » est-il capable de s'arroger faussement la divinité ? Car se dire Dieu, ne l'étant pas, est le suprême orgueil. Mentir, en disant qu'il est Dieu s'il ne l'était pas, ce serait une impiété, un blasphème ; ce serait de toutes les hypocrisies la plus abominable, de tous les crimes le plus diabolique. Car enfin, quel est le crime de Lucifer, sinon d'avoir voulu s'égaliser au Très-Haut ? *Similis ero Altissimo.* Et Jésus si vertueux, si saint, si pur, serait un menteur ! Jésus si zélé pour l'honneur de Dieu, lui ravirait sa gloire ! Jésus le bienfaiteur des hommes ne serait qu'un fourbe !... Mais la bouche même la plus impudente n'ose prononcer ce blasphème.

Mes frères, J.-C. dit qu'il est Dieu ; donc il est Dieu.

II

Mais Jésus ne se contente pas d'affirmer qu'il est Dieu : il le prouve. Et comment ? Par ses œuvres. « Si vous ne croyez pas à mes paroles, dit-il aux Juifs, croyez à mes œuvres. *Si mihi non vultis credere, operibus credite.* » (Jean, x, 38).

1. En effet Jésus commande à la nature en souverain, et elle lui obéit comme à son maître. Il parcourt les bourgs, les campagnes et les villes :

partout sur son passage, il rend la santé aux malades. Isaïe avait prophétisé qu'un Dieu viendrait sauver son peuple : *Deus ipse veniet et salvabit vos.* (Is., xxxv, 4). Il annonçait qu'alors « les yeux des aveugles seraient ouverts à la lumière, que les sourds entendraient, que le boiteux bondirait comme le cerf, et que la langue du muet serait déliée ». Jésus opère tous ces prodiges et une foule d'autres. Il met de la boue sur les yeux d'un aveugle de naissance et l'aveugle voit. Il marche sur les flots, comme sur un terrain solide, et il y fait marcher avec lui S. Pierre. Au milieu d'une tempête, il commande aux vents et à la mer : aussitôt les vents se taisent et la mer devient calme. Il possède une puissance qui n'appartient qu'au Créateur. Car il change l'eau en vin, et il multiplie cinq pains dont il nourrit cinq mille hommes. Une veuve désolée suit en pleurant le cadavre de son fils unique que l'on porte en terre : Jésus le rend vivant à sa mère.

2. Mais pourquoi vous énumérer ces miracles étonnants que vous avez lus vous-mêmes dans l'Evangile ou que vous avez tant de fois entendu raconter ? Ce que je vous prie de remarquer, c'est que Jésus les fait en maître, par une vertu qui lui est propre. Il n'implore point le secours de Dieu pour les opérer, comme Moïse et les anciens prophètes. Jésus fait les plus grandes merveilles, comme des œuvres qui lui sont naturelles. La fille de Jaïre est morte ; il lui dit : « Lève-toi ! » et elle se lève. Lazare est mort depuis quatre jours et son cadavre répand l'infection ; Jésus appelle Lazare, et à l'instant Lazare sort du tombeau.

Et si Jésus meurt, il meurt en Dieu ; il meurt quand il veut, au moment qu'il a choisi et de la manière qu'il l'a prédit. Il meurt, mais en mourant il éclipse le soleil, il ébranle la terre, il fend les rochers, il déchire le voile du temple ! Il meurt avec tant de majesté et en poussant un cri si puissant que l'officier romain, qui le garde, se frappe la poitrine et descend de la montagne en s'écriant : « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu ! » Et le troisième jour après sa mort, est-ce qu'un prophète vient prier devant son tombeau et supplier le Seigneur de le ressusciter ? Non, Jésus a quitté la vie humaine quand il a voulu, il la reprend lui-même quand il veut.

Samson dormait dans Gaza. Les Philistins prennent les armes et entourent sa demeure, ils le croient déjà leur prisonnier. Mais quand l'aurore paraît, l'homme puissant s'éveille, se lève, passe à travers les guerriers armés, qui tremblent devant lui. De même, au matin de la troisième journée, Jésus dont les Juifs ont enfermé le corps dans un sépulcre de pierre, se lève, rejette le linceul funéraire qui l'enveloppe, sort du rocher environné de soldats, et va se montrer plein de vie à ses disciples. Ils le voient, l'entendent, le touchent, l'adorent ; et le plus incrédule d'entre eux, après avoir mis son doigt dans les plaies de Jésus, tombe à genoux et s'écrie : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » et l'univers est tombé à genoux devant Jésus ; et

il répète de siècle en siècle les paroles de S. Thomas : *Dominus meus et Deus meus !*

Je résume en deux mots toute cette discussion. 1^o Jésus a dit qu'il était Dieu ; il l'a dit à ses amis et à ses ennemis. Il l'a dit à ses apôtres et aux Juifs ; il l'a dit en particulier et en public ; il l'a dit avant sa mort et après sa résurrection. Il n'a pas menti. Sa vie très sainte garantit sa véracité. Il a dit la vérité, il est Dieu. — 2^o Jésus a prouvé qu'il était Dieu. Il l'a prouvé par des miracles nombreux, incontestables, avoués de ses adversaires les plus acharnés ; et le miracle n'est pas œuvre humaine, mais divine.

Mes frères, quand J.-C. ne serait connu que de l'assemblée ici réunie, et qu'il serait ignoré du reste de la terre, nous devrions tomber à ses genoux, comme les premiers disciples réunis dans le Cénacle ; nous devrions l'adorer sans hésiter, puisque nous sommes certains qu'il est Dieu. Mais, m. f., nous ne sommes pas seuls devant son autel. Depuis dix-neuf cents ans, nous voyons aux pieds de Jésus tout ce que l'univers a compté de plus grand et de meilleur. Ses temples s'élèvent dans le monde entier, et partout ils sont remplis d'adorateurs. Vous y voyez prosternés les Constantin et les Théodose, les Clovis et les Charlemagne, les Philippe-Auguste et les S. Louis. Voyez inclinés auprès d'eux les Duguesclin, les Condé, les Turenne et d'autres héros modernes que je ne nomme pas, car leurs noms glorieux sont dans toutes les bouches. Dante, Corneille et Racine déposent leurs couronnes immortelles aux pieds de Jésus. Quels profonds penseurs que Descartes, Newton, Leibnitz ! Ils adorent sincèrement J.-C. comme Pascal ; comme Bossuet, comme Fénelon. Mais ces noms, tant glorieux qu'ils sont, n'effacent point les S. Thomas et les S. Bonaventure, qui se rencontrent aux pieds de Jésus avec S. Athanase et S. Basile, avec S. Chrysostome et S. Augustin, avec S. Vincent de Paul et S. François de Sales ; c'est-à-dire avec tout ce que l'humanité a produit de plus généreux par le cœur et de plus grand par le génie !

Où sont les ennemis de Jésus ? Comparons ceux qui le combattent avec ceux qui l'adorent. Montrez-nous vos grands hommes, ô vous qui contestez à J.-C. sa divinité ! Je vois dans les anciens âges Néron et Domitien, Dèce et Galère, c'est-à-dire des monstres de cruauté, des fléaux du genre humain. Je vois ensuite Julien l'Apostat, qui déserte l'autel de J.-C. pour adorer Vénus l'infâme, Mercure le voleur, et Jupiter l'adultère. Il faut traverser quatorze siècles, sinon exempts d'erreurs, du moins vides d'incrédulités, pour arriver à deux hommes célèbres par leurs talents et par leurs vices, qui tantôt adorent Jésus-Christ et tantôt l'insultent, Rousseau et Voltaire, deux hommes dont la vie fut honteuse et la mort sinistre.

Oui, depuis que Jésus, comme un divin Soleil, s'est levé sur l'horizon du monde, tout ce qu'il y a

de grand et de bon l'a admiré, l'a salué, l'a adoré comme un Dieu. Ne rougissons donc pas d'aller nous agenouiller devant sa crèche. Nous y serons en noble compagnie. Les bergers arrivent les premiers; mais bientôt les rois les suivent; et aujourd'hui 400 millions d'hommes inclinent leur front devant l'Enfant-Jésus. Ranimons notre foi et disons-lui avec amour: — O petit enfant, vous êtes le Christ promis dès l'origine du monde. Vous êtes le Fils unique du Tout-Puissant, Fils engendré du Père, égal au Père, consubstantiel au Père, et par qui le Père a fait toutes choses. Nous vous adorons, nous vous aimons, ô Jésus, et notre bonheur est de vous adorer et de vous aimer, avec le Père et le St-Esprit, dans tous les siècles des siècles! *Amen.*

IV

L'HOMME-DIEU

Christus natus est.
Jésus-Christ est né.

Mes frères,

Que pense-t-on de Jésus-Christ dans le monde? Jésus-Christ!... *Pour l'athée*, c'est l'être mystérieux avec lequel on a bâti les fables de l'Evangile.

Pour le penseur spiritualiste, c'est le grand philosophe ou même si l'on veut le grand prophète qui amène la révolution morale dans le monde romain.

Pour l'indifférent, Jésus-Christ est tout ce que vous voudrez pourvu qu'en son nom vous ne dérangiez pas sa petite vie tranquille.

Pour le libertin, c'est surtout un être gênant dont le nom seul est un trouble-fête.

Mais pour le croyant, pour vous, mes frères, Jésus-Christ c'est Dieu fait homme. Voilà votre foi. Pourtant comme elle est languissante! Mes frères, aimez-vous Jésus-Christ? Pensez-vous à Jésus-Christ? Parlez-vous de Jésus-Christ?

N'est-il pas vrai qu'à notre époque c'est un fait qui paraît extraordinaire, étrange, de rencontrer un homme qui parle de Jésus-Christ comme d'un personnage connu, aimé, fréquenté?

Les impies parlent de lui pour le blasphémer, pour vilipender son Evangile; mais les bons, mais nous, nous n'osons pas parler de Jésus-Christ. Pourquoi? Pour des raisons multiples, et principalement parce que notre foi n'est pas assez profonde. Sans doute, nous croyons au Fils de Dieu fait homme; mais nous le voyons si loin de nous, si élevé au-dessus de nous que nous n'osons pas espérer trouver en lui un modèle, un ami, un frère. Nous nous trompons.

Ce matin, mes frères, je serais bien heureux, si avec la grâce de Dieu je pouvais ranimer votre foi et vous montrer que par sa naissance Jésus-Christ s'est révélé véritablement homme et véritablement Dieu.

I

4. On est à l'an 747 de la fondation de Rome. Bethléem, la petite ville de Juda, comme toutes ses voisines d'ailleurs, regorge d'étrangers. Depuis plusieurs jours, les riches caravanes comme les humbles montures traversent ses rues. Les voyageurs, venus pour le recensement, remplissent ses hôtelleries et ses maisons. C'est une vie fiévreuse et inaccoutumée qui la réjouit et lui apporte la richesse. Aussi dans ce va-et-vient des affaires on a peu de temps pour s'occuper des pauvres.

Joseph et Marie se présentent au khan pour y loger. C'est un vaste carré entouré de portiques. Les bêtes de somme en occupent le centre, tandis que les voyageurs étendent leurs nattes dans les galeries, élevées un peu au-dessus du sol, pour s'y coucher.

Humbles et modestes, les deux voyageurs ne demandaient qu'une petite place. Ils n'ont point derrière eux un personnel encombrant et n'ont pas davantage de tapis luxueux à étaler. Et précisément parce que leur pauvreté faisait tache sur l'opulence des autres, parce que l'état de la Vierge qui attendait d'un moment à l'autre son Fils pouvait troubler le repos des voyageurs peu accommodants, ils ne furent pas acceptés dans l'hôtellerie: « Il n'y avait point de place pour eux. »

Que faire? Aller à Hébron chez sa cousine Elisabeth? Marie y pensa peut-être; mais il y avait deux lieues à parcourir, la nuit venait et la Vierge était fatiguée.

Econduits de maison en maison, de rue en rue, Joseph et Marie sortirent de Bethléem. Avisant une grotte creusée dans la colline, ils y entrent, y trouvent des bestiaux qui réchauffent l'atmosphère, et la paille qui leur servira de lits; et c'est là, dans le dénuement le plus absolu, loin des hommes qui lui ont refusé leurs demeures, que Jésus fit son apparition dans le monde.

Mes frères, la naissance de N.-S. Jésus-Christ n'est pas un mythe. C'est un fait de l'histoire, consigné dans les registres officiels de l'époque. Joseph, aux yeux des Juifs, est le père de Jésus. Lui-même devra donc inscrire sur les tablettes publiques, à la suite de son nom et de ceux de ses ascendants, le nom de son nouveau-né. Et de suite il va le faire, puisqu'il est venu à Bethléem pour le recensement.

2. Et maintenant, mes frères, vous qui croyez Jésus-Christ trop loin de vous pour qu'il compatisse à vos peines, trop délicat dans son corps pour qu'il connaisse les misères du vôtre, trop perdu dans l'infinie et perpétuelle présence de Dieu pour qu'il sente les souffrances de la terre, approchez-vous! Pénétrez dans la grotte silencieuse et regardez! Jésus est venu dans le monde comme l'un de nous. Nue, frêle, délicate, impuissante, gémissante, son humanité n'est pas différente de la nôtre. Seul, il ne peut rien. Et comme une bonne mère, c'est Marie qui vient à son secours. De ses chastes mains, elle enveloppe le nouveau-né dans de pauvres langes; elle l'approche du souffle des animaux, *parce que Jésus a froid*. Elle le porte à son sein, elle le nourrit de son lait, *parce que Jésus a faim*. Elle le berce dans ses bras, elle le couche dans la crèche, *parce que Jésus veut dormir*. Elle ne le quitte pas; elle ne dort plus, elle veille, elle tremble aux moindres vagissements de son enfant, *parce que Jésus souffre*. Elle le presse sur son cœur, elle lui prodigue ses caresses, elle le couvre de ses baisers parce que, comme tous les petits enfants, *Jésus a besoin d'être aimé*.

Mes frères, il n'est pas besoin d'envisager la vie entière de Notre-Seigneur. Un simple regard sur sa naissance suffit pour nous faire comprendre que véritablement il est « en toutes choses semblable à nous, hormis le péché. » Oui, Jésus est bien un enfant des hommes, son humanité en fait un de nos frères, et déjà le seul fait de sa naissance nous incline à l'aimer.

3. Pendant la nuit du 25 décembre, la ville qui avait refusé l'hospitalité à Joseph et à Marie, Bethléem, dormait. A son réveil, elle apprit qu'elle comptait un enfant de plus, et ce fut tout.

Mais si les riches, si les orgueilleux, si les puissants de l'époque, trop préoccupés des biens de la terre, étaient incapables de comprendre les révéla-

tions d'en-haut, les âmes simples, droites, dociles, étaient dans la confiance des secrets du ciel.

Dors, Bethléem !... Mais vous, bergers, éveillez-vous ! Ecoutez l'Ange qui vous parle : « Ne craignez point ! Je vous annonce une grande joie pour vous et pour tout le peuple. Aujourd'hui dans la ville de David, vous est né un Sauveur, le Christ, le Seigneur. Voici à quel signe vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche... » Ecoutez la musique céleste : « *Gloria in excelsis Deo*. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur terre aux hommes de bonne volonté. »

Non, bergers, vous ne rêvez pas. Vous voyez, vous entendez. Le Sauveur, le Christ, le Seigneur, le Messie, le Fils de Dieu, il est né sur terre, tout près de vous, à Bethléem ; il est couché dans une crèche, enveloppé de langes. Et les bergers viennent à la grotte.

Pour eux non plus, rien d'extraordinaire dans les apparences : un petit garçon qui gémit sur la paille. Mais une lumière intérieure plus vive que celle qui entourait, il y a un instant, les anges de Dieu, éclaire leur âme. Un mouvement irrésistible, plus fort que celui qui les a conduits à la crèche, les force à plier les genoux et comme Joseph et Marie, les voilà prosternés dans l'adoration.

Ah ! mes frères, quel est l'homme qui a vu des anges se lever sur son berceau ? dont la naissance a procuré tant de gloire à Dieu que les esprits célestes l'ont chantée dans le ciel ? Quel est l'enfant qui a vu sa mère s'agenouiller devant lui pour s'agenantir dans une adoration profonde ? Quel est le génie dont la naissance amena un tel changement moral dans le monde, que c'est depuis ce jour-là que le monde compte ses années ? Il n'en est point, si ce n'est vous, ô Jésus, parce que votre très sainte humanité est le temple, est la demeure du Verbe Fils de Dieu, parce que vous êtes le *Fils de Dieu* !

II

Quel mystère, ineffable que celui-là ! et en même temps quel mystère aimable entre tous ! Le Fils de Dieu, éternel comme son Père, vient de s'approprier une humanité qu'il a faite sienne ; tellement que ce petit enfant, *c'est lui*, qu'il en est inséparable et que désormais, lui l'infiniment Parfait, l'infiniment Saint, l'infiniment Puissant, paraîtra sur terre comme l'un de nous. Il sera tellement homme que nous trouvons en lui toutes nos pensées, tous nos sentiments, toutes nos souffrances, et que si notre âme est droite, irrésistiblement nous irons l'embrasser comme un frère, comme un ami ; nous irons nous jeter dans ses bras, comme dans ceux d'un père bien-aimé. Il sera tellement Dieu que la nature entière lui obéira ; qu'à sa voix la maladie reculera, les démons rentreront dans leurs retraites obscures, la mort abandonnera ses victimes, qu'avec Marie et Joseph, avec les bergers, nous nous jetterons à ses pieds pour l'adorer.

Oui, toute la vie de Jésus sera un mélange d'humain et de divin. Bossuet nous le dit : « Il naît, mais il naît d'une vierge ; il mange, mais, quand il lui plaît, il commande aux anges de servir sa table ; il dort, mais pendant son sommeil il empêche la barque de couler à fond ; il marche, mais, quand il ordonne, l'eau devient ferme sous ses pieds ; il meurt, mais en mourant il met en crainte toute la nature. Voyez qu'il tient partout un milieu si juste, qu'ou il paraît en homme, il nous sait bien montrer qu'il est Dieu : où il se déclare Dieu, il fait voir aussi qu'il est homme ¹. »

Mes frères, que nous sommes heureux d'être venus sur terre après N.-S. J.-C., puisque nous trouvons en lui l'ami le plus sincère, le frère le

plus compatissant et le Dieu qui sait unir à sa puissance la miséricorde et la bonté ! Jésus s'est fait homme pour nous attirer à lui, pour nous communiquer ce qu'il est. Il veut agir en homme pour nous apprendre à agir en Dieu.

C'était pendant la nuit de Noël. S. Bernard enfant était près de sa mère. Tout le monde s'appropriait à partir pour chanter les Vigiles ; mais comme la cloche tardait à sonner l'office, le jeune écolier s'endormit sur une chaise. Aussitôt la scène de la Nativité du Sauveur se déroula dans son imagination ravie. Jésus lui apparut ravissant de beauté, et ce fut entre les deux enfants un doux échange de caresses angéliques.

Mes frères, si charmant que fût le rêve de S. Bernard, ce n'était qu'un rêve. Nous avons plus, nous avons la réalité. Le Fils de Dieu fait homme, né dans la crèche de Bethléem il y a 20 siècles, nous le possédons ici au tabernacle, dans son humanité, dans sa divinité. Chaque jour, à la messe, il prend une nouvelle naissance, et l'autel est une crèche divine où Jésus repose. C'est là que vous devez aller l'adorer, là que vous pouvez le prendre, pour le tenir en vos bras, pour le serrer sur votre cœur, pour le couvrir de vos baisers, pour lui offrir vos adorations.

Petit Jésus de la crèche qui vivez dans notre église, augmentez la foi de tous ceux qui m'entendent, de tous ceux que vous voulez près de vous, afin que vous connaissiez mieux, ils vous aiment comme leur frère et vous adorent comme leur Dieu ! Ainsi soit-il.

VŒUX DE BONNE ANNÉE

II

TROIS SOUHAITS ¹

Je vous souhaite les dons de la nature, les dons de la grâce, les dons de la gloire.

1. *Les dons de la nature*, c'est-à-dire la santé, l'aisance, l'honorabilité.

La santé... Oh ! le don précieux ! Oh ! le don précieuse ! Il peut nous être ravi tout à coup par une maladie foudroyante, ou peu à peu par de longs mois et d'interminables nuits d'agonie. Une jeune femme allait mourir après quatre semaines de mariage, et dans un effroi suprême elle me disait : « Un sursis ! Que Dieu m'accorde un sursis ! ». Que Dieu dans sa bonté, mes frères, vous prolonge le don de la vie ! Qu'il retienne le glaive toujours prêt à trancher le fil de vos jours ! Qu'il arrête sur le seuil de vos maisons la maladie et la mort ! Je vous souhaite la santé.

L'aisance... Je ne vous souhaite pas la richesse. Elle n'est nécessaire à personne, et elle est dangereuse pour beaucoup. Mais je vous souhaite l'aisance, c'est-à-dire la somme restreinte de bien-être dont vous avez besoin pour alimenter votre vie, pour pratiquer la vertu, pour établir vos enfants. Je vous souhaite le travail assuré et rémunérateur, l'esprit d'ordre et d'économie, la simplicité qui sait se contenter de peu, et l'émulation généreuse qui améliore les conditions modestes. Je vous souhaite la santé, l'aisance.

¹ Bossuet, 1^{er} Sermon pour Noël, 2^e Point (Lebarq. t. II, p. 233).

¹ Mgr Gibier, Noël 1908.

L'honorabilité... Que votre nom, s'il est grand aux yeux des hommes, ne s'avilisse pas ; et, si humble soit-il, qu'il reste immaculé ! Que vos enfants continuent vos traditions de religion et de probité, et que vous n'ayez pas à rougir de leur bassesse de mœurs et de leur déchéance de conduite ! Que vos maisons soient au-dedans unies par la douce harmonie des âmes et cimentées par l'amour réciproque, — et qu'au dehors elles soient couronnées de la prospérité temporelle et environnées de l'estime publique, — et que de là-haut elles soient soutenues, protégées, immunisées contre tout mal par la bénédiction de Dieu ! Je vous souhaite les dons de la nature.

2. Je vous souhaite *les dons de la grâce*, bien autrement précieux que les dons de la nature. Je vous souhaite une foi éclairée, ferme et invincible ; — une confiance en Dieu ininterrompue et inaltérable ; — la grâce sanctifiante et toutes les grâces actuelles au jour le jour nécessaires ; — l'Evangile pour flambeau, la prière pour ressource, l'Eucharistie pour aliment, la Sainte Vierge pour avocate et l'Homme-Dieu pour ami.

Je vous souhaite l'amitié de Dieu !... A quoi vous servirait d'avoir la santé, l'aisance, l'honorabilité, si vous n'aviez pas l'amitié de Dieu ? Tous ces dons de la nature sont souvent fragiles, toujours incomplets, nécessairement périssables. L'amitié de Dieu vaut mille fois mieux. Personne ne peut nous la ravir. Elle survit aux destructions de la mort. Elle comble toutes les avidités de notre cœur : quand tout nous manque ici-bas, l'amitié de Dieu nous suffit.

Etes-vous *éprouvés* par la tentation, par la maladie, par la pauvreté, par la calomnie ? Si vous avez l'amitié de Dieu, les ennuis quotidiens de la vie passeront inaperçus, jamais intolérables.

Etes-vous *seuls*, perdus au milieu de la foule, oubliés sur votre lit de souffrance, abandonnés de tous comme en un désert ? Si vous avez l'amitié de Dieu, je ne crains pas pour vous le désespoir, car votre désert est visité par Dieu et ses anges, et sur vous les chants du ciel laissent tomber de vibrants échos.

Etes-vous *agonisants* et déjà presque morts ? Si vous avez l'amitié de Dieu, si vous êtes bien unis à Dieu d'esprit, de cœur et de volonté, votre rôle sera plus doux mille fois que tous les chants de volupté des impies.

Tous les jours nous voyons des hommes qui ont à satiété les dons de la nature, et qui cependant se morfondent sur leurs monceaux d'or, rougissent au milieu de leurs plaisirs et confessent le néant des honneurs. Combien plus vraiment heureux sont ceux qui possèdent les dons de la grâce ! Je vous les souhaite.

3. Et enfin je vous souhaite *les dons de la gloire*, c'est-à-dire, après l'amitié de Dieu pendant votre vie, le Paradis à la fin de vos jours. Si longue que doive être votre existence, elle ne sera pas interminable, et chaque jour elle se dépouille, elle s'abrége, elle s'évanouit, comme une rose qui mûrit et qui

perd un pétale à chaque souffle du vent. Voilà les infirmités qui arrivent. Je vois votre tête qui se découronne, votre mémoire qui fléchit, votre parole qui hésite, vos os qui se disloquent. Soyez Crésus ou Job, Pape ou Empereur, académicien ou valet de ferme, vous êtes bâti sur la cendre et vous allez tout à l'heure crouler dans la tombe.

Est-ce là tout l'homme ? Non, certes. La mort, au lieu de rien finir, commence un ordre nouveau qui promet de durer toujours. Le même Dieu qui nous a ouvert la porte de ce monde pour nous y faire entrer, nous recevra sur le seuil de l'autre monde pour nous y mettre à notre place. O mon Dieu ! à tous ceux qui m'entendent, accordez les dons de la gloire, le repos et la lumière éternelle, le Paradis à la fin de leurs jours !

III

SOUHAITS RELIGIEUX ET PATRIOTIQUES D'UN CURÉ

Mes frères,

Avec la fin de l'année, voici le moment où, dans les familles, on s'offre les uns aux autres des vœux, des souhaits de santé et de bonheur.

C'est une charmante coutume qu'il faut conserver, et rien n'est touchant comme de voir des enfants venir se jeter dans les bras de leurs parents, et leur dire toute l'affection, tout le cœur qu'ils ont pour eux. Rien n'est bon, entre amis, comme de se tendre la main et de s'assurer mutuellement du désir que l'on a que la nouvelle année soit marquée par un peu de bonheur, par quelques-uns de ces rayons bénis qui illuminent la vie et la font parfois si douce...

Sans doute nos vœux, nos souhaits ne sont pas toujours exaucés, et comment le seraient-ils complètement, puisque cette terre est un lieu d'exil et une vallée de larmes ? Mais du moins n'est-ce pas une de nos meilleures joies de sentir et de goûter l'affection qu'on nous porte et qui voudrait pouvoir nous rendre heureux ?

Et c'est pour cela que nous qui sommes chrétiens, nous qui croyons que Dieu gouverne le monde et qu'il est le Maître de toutes choses, c'est pour cela que nous le prions de tout notre cœur, au renouvellement de l'année, pour les nôtres, pour tous ceux qui nous sont chers.

Et ce que vous faites entre vous, mes frères, avec une émotion que je comprends, que je partage, je veux aussi le faire à votre endroit ; et ce ne sont pas seulement des vœux que je forme pour vous tous, mais ce sont des prières que j'adresse à Dieu pour qu'il garde et protège vos foyers, vos maisons, vos familles, en y faisant régner la paix, la concorde, et si des larmes doivent y couler, du moins que la résignation, l'espérance chrétienne les adoucisse et les console !...

La grande fonction du prêtre, ce qui fait sa dignité, sa gloire, ce qui le rend si nécessaire

dans le monde, c'est la messe, c'est le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, parce que le sacrifice, l'immolation du Christ, son sang répandu a une vertu, une puissance admirable qui agit sur Dieu, et l'incline pour nous à la miséricorde et à l'amour.

Eh bien ! il n'y a pas de jour où au saint autel ma pensée ne se porte vers vous ; il n'y a pas de jour où je ne vous recommande à Dieu, et quand je dis *vous*, je ne dis pas seulement chacun de vous en particulier, mais je dis tous les vôtres, tous ceux qui vous sont unis par quelque lien bien cher, et plus que cela encore je dis cette paroisse, je dis l'Eglise, je dis notre pays.

Il n'y a rien de plus beau que la famille quand elle est chrétienne, quand elle pratique la loi de Dieu et de l'Evangile, quand le père et la mère avec leurs enfants — leurs enfants aussi nombreux qu'ils doivent l'être — sont tendrement unis, et se marquent en tout temps, en toute circonstance une affection, un dévouement qui ne se démentent jamais. Ah ! voilà ce que je souhaite pour vous : un intérieur tranquille où le travail et la vertu, l'accord et le soutien mutuels, mettent plus de joie et d'honneur que ne peuvent en donner la naissance et la fortune. Car Dieu l'a dit, il s'y est engagé, il bénit les familles qui l'adorent et qui le servent, et c'est là, pour répéter un mot de l'Evangile, le mot de Jésus-Christ au publicain Zachée converti, c'est là qu'il habite et qu'il demeure : *In domo tua oportet me manere*.

En pensant à vos familles, je pense à la paroisse toute entière. Vous ne sauriez douter à quel point elle m'est chère. Depuis tant d'années qu'elle m'a été confiée, je ne voudrais pas qu'elle dépérît entre mes mains. C'est mon vœu, c'est mon ambition au contraire, et un vœu, une ambition bien légitime, qu'elle grandisse et qu'elle prospère encore, et qu'elle soit, dans la ville, comme un centre, un foyer de zèle et d'apostolat, et pour cela j'ai besoin de votre concours, j'ai besoin que vous m'aidiez dans la mesure où vous le pouvez...

L'honneur d'une paroisse, ce n'est pas seulement de revendiquer ses droits et de s'en prévaloir, mais c'est surtout de faire du bien, et de produire du fruit dans les âmes. Eh bien ! je vous convie à cette œuvre qui est la première, et de beaucoup la plus importante et la plus nécessaire de toutes les œuvres.

D'ailleurs, nous ne saurions agir ainsi sans travailler du même coup à la gloire de l'Eglise.

L'Eglise, c'est notre mère ; le Souverain Pontife Pie X, c'est notre père et un père bien-aimé.

Ah ! que d'orages, que de tempêtes en ce moment contre l'Eglise et son chef ! Comment n'en serions-nous pas émus ? Comment ne répéterions-nous pas la supplication de Pierre, sur la barque où Jésus dormait, parmi les flots irrités : « Seigneur, sau-

vez-nous, nous périssons ! » Eh bien ! nous prions tous ensemble, nous joindrons nos prières, nos supplications ardentes à celles de Pie X, nous y joindrons le prix et le mérite de notre foi, de notre charité, de nos bonnes œuvres, et le Seigneur Jésus se lèvera, il dira un mot, il fera un geste de commandement, et l'Eglise sauvée de ses ennemis, sauvée de leurs pièges, de leurs embûches, de leurs violences, montrera au monde que les hommes passent, que leurs ruses et que leurs complots échouent, et que si elle peut souffrir jusqu'au martyre, si on peut lui déchirer, lui percer le cœur, et la couvrir de son sang, elle ne peut pas mourir.

* *

Enfin, mes frères, si nos pensées, nos souhaits s'en vont à l'Eglise pour qu'on lui rende justice, et qu'au lieu d'être traitée en ennemie, on lui marque toute l'estime et toute la reconnaissance qu'elle mérite, la France aussi nous est chère...

La France, c'est la terre de nos aïeux, c'est la terre natale, et il faut l'aimer non seulement pour être fier de lui appartenir et lui prodiguer ses services, mais aussi pour attirer sur elle les bénédictions divines.

Quand Jésus-Christ regarda un jour, de loin, du sommet de la montagne des Oliviers, Jérusalem, il se mit à soupirer, des larmes perlèrent à ses yeux, et la cause de sa douleur c'était que Jérusalem ne voulait pas de lui, ne voulait pas de sa tendresse et de son amour, *et noluit*. Ah ! ne souffrons pas que Jésus-Christ nous fasse un pareil reproche, un reproche aussi douloureux. Nous avons besoin de lui. Oui, je dis bien, nous avons besoin de lui plus que jamais. L'année nouvelle nous apparaît sous la couleur la plus sombre. Qu'arrivera-t-il demain ? Est-ce la paix ? Est-ce la guerre ? Personne au monde ne saurait répondre à une question aussi angoissante. Mais si Dieu est avec nous, si Jésus-Christ nous enveloppe, comme il voulait le faire de Jérusalem, dans les bras miséricordieux de son amour, ah ! si dure, si cruelle que soit l'épreuve, elle ne nous abattra pas.

Prions donc ensemble pour la France et soyons prêts à tous les sacrifices qu'elle peut nous demander, en vue de l'honneur national.

Vous avez lu, tout comme moi, qu'un soldat bulgare avait eu, dans une sanglante bataille, sa main droite mutilée, affreusement déchirée, et comme on le plaignait en lui disant qu'il ne pourrait plus se livrer aux travaux des champs, il s'écria avec un accent de pitié que j'envie pour nos soldats, et qui en ferait des héros : « Oui, ma main est plus petite, mais la Bulgarie est plus grande ». Certes ! je souhaite que la guerre qui est un fléau nous soit épargnée, mais je souhaite bien mieux que la France, au prix même du sang de ses enfants tombés glorieusement pour elle, redevenue la France chrétienne, la grande France d'autrefois. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES SUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

V

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL

Mes frères,

Le grand mystère est accompli et avec l'Eglise nous chantons ces paroles : « Le Christ est né, venez, adorons-le. » Le ciel s'est abaissé jusqu'à nous, et la terre nous a donné son fruit. Tout ce que l'appel du *Rorate* contenait de lumineux et de suave s'est réalisé dans le majestueux silence d'une nuit mille fois bénie.

Du fond de son austère berceau, d'entre les bras de sa Mère, le divin Enfant nous sourit, pour nous attirer à lui. Approchons-nous, tâchons de comprendre la leçon qu'il veut nous inculquer, de la recevoir avec toute la conviction de notre foi, avec tout l'élan de notre amour ; appliquons-nous à nous pénétrer des sentiments d'humilité et de simplicité dont il nous donne l'exemple ; faisons fructifier les bonnes résolutions que nous avons dû prendre après cette communion si agréable et si féconde de la nuit de Noël.

La méditation des textes liturgiques que l'Eglise emploie dans le dimanche de l'Octave de Noël nous sera d'une grande utilité, et excitera dans nos cœurs le désir d'aimer Celui qui nous a tant aimés, le désir de lui ressembler pour lui plaire, et de mener une vie conforme à la sienne.

I

1. L'*Introït* est emprunté au livre de la Sagesse (xviii, 14 et 15) : « Tandis que tout était plongé dans le silence et que la nuit était au milieu de sa course, votre Verbe tout-puissant, Seigneur, est venu du ciel de votre trône royal. — Le Seigneur a régné, il s'est revêtu de beauté, le Seigneur s'est revêtu de force et ceint de puissance. »

Ces paroles font allusion au passage de l'Ange exterminateur qui, sur l'ordre irrévocable et tout-puissant de Jéhovah, descendit du ciel et tua tous les premiers-nés des Egyptiens, afin de forcer Pharaon à laisser partir les Israélites retenus en captivité. Ce massacre mit un terme définitif à la servitude des Hébreux et prépara la nationalité du peuple dépositaire des espérances messianiques. Or, mes frères, n'est-ce pas dans la nuit bienheureuse de Noël que, par un acte de puissance plus sublime encore, et par un acte d'amour immense, le Verbe, le Fils de Dieu descendit du ciel pour délivrer l'humanité et l'arracher à l'esclavage du démon ? Et vous, âmes chrétiennes, qui avez eu le bonheur de communier, ne pouvez-vous pas vous appliquer ces paroles de la Sagesse ? Au milieu de la nuit, les cloches, cette voix de Dieu, ont rompu le silence de la nature ; elles disaient : « Venez, le Christ est né ; un Sauveur vous est donné ! » Vous vous êtes empressées de répondre à cet appel ; vous vous êtes approchées de la Table sainte, dans le

recueillement et le silence que comporte un si grand acte, le Sauveur du ciel et de la terre est descendu dans votre cœur, avec l'abondance de ses dons. La foi vous a montré dans ce petit enfant de la crèche votre Roi revêtu de beauté, de puissance et de majesté. Adorez-le avec reconnaissance et rendez-lui les hommages dus à cette royauté qui n'a pas de fin, pas de limite.

2. Mais aussi soumettez-vous à lui, abandonnez-vous en lui. « L'abandon, dit S. Augustin, est le fruit délicieux de l'amour. » Quel abandon fut jamais plus complet que celui de l'Enfant-Dieu, non seulement à son Père céleste, mais encore à de simples créatures, à Marie et à Joseph ! Et cet abandon ne se démentira pas un instant jusqu'à ce cri suprême : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » Cet abandon, cette conformité à la sainte volonté de Dieu, voilà ce que nous demandons dans la *Collecte* : « Dieu tout-puissant, éternel, dirigez nos actions dans votre bon plaisir, afin qu'au nom de votre Fils bien-aimé, nous méritions d'abonder en bonnes œuvres. »

Nous sommes faibles, sujets aux défaillances, aux déviations ; il est donc juste et prudent de faire appel à Dieu, de lui demander de nous diriger dans le droit chemin, et de guider nos actions. Mais quelles actions ? Dieu ne nous impose pas de faire des actions héroïques, de quitter le monde pour nous ensevelir dans le désert ou dans les cloîtres, de nous dépouiller de tous nos biens, de passer les nuits et les jours en prière ; mais il veut que toutes nos actions, même les plus vulgaires, même les plus communes, soient conformes à sa volonté, à cette volonté qui veut notre salut et nous ménage toutes les grâces nécessaires.

De plus, nos actions doivent être faites au nom de son Fils bien-aimé. N'était-ce pas la recommandation du Sauveur ? « Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, vous l'obtiendrez. » Si donc vous vous conformez en tout à la sainte volonté de Dieu, si vous travaillez avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ, votre vie sera une vie riche, fécondé en bonnes œuvres, méritoire pour l'éternité. Prenez, mes frères, la résolution de faire chaque matin l'offrande à Dieu de toutes vos actions ; et plusieurs fois dans la journée, renouvelez vos intentions par une courte oraison jaculatoire ou même par une simple pensée à Dieu.

3. Pourquoi devons-nous mener une vie vertueuse, soumise à Dieu ? L'Épître nous l'apprend : c'est à cause des rapports qui nous unissent à Dieu. L'*Épître* est un passage d'une lettre de S. Paul aux Galates (vi, 4-7). Les Galates avaient été convertis par l'apôtre, qui avait été accueilli comme un ange de Dieu. Après son départ, des hommes, des docteurs judaïsants, s'étaient glissés parmi ces jeunes chrétiens, y avaient excité une agitation religieuse des plus violentes en prêchant une doctrine absolument contraire à celle de l'apôtre des Gentils. A la justification gratuite par la foi, ils opposaient la nécessité de certaines pratiques mosaïques, en particulier de la circoni-

sion. « Sans la circoncision, disaient-ils, sans la loi de Moïse, on ne saurait pratiquer un christianisme parfait. Les seuls Juifs sont les chrétiens parfaits. » Pour eux la loi mosaïque était donc une sorte de noviciat nécessaire pour atteindre la sainteté ; les Gentils qui ne l'avaient point fait et se refusaient à le faire, n'atteindraient jamais à la sainteté complète du christianisme.

Pour mieux réussir à inculquer leur enseignement faux et subversif, ils avaient essayé d'amoindrir aux yeux des Galates l'autorité de Paul, affirmant qu'il ne possédait pas pleinement la dignité apostolique, mettant en contraste avec lui les grands apôtres Pierre, Jacques et Jean, dont la doctrine, prétendaient-ils, contredisait la sienne. Les Galates étaient placés ainsi au second rang, et privés par conséquent des avantages précieux de la perfection du christianisme.

Ces propos firent impression sur un grand nombre d'entre eux ; S. Paul en ayant été informé, écrivit une lettre pour affirmer son autorité et établir avec force la vraie doctrine.

Le passage de cette lettre que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui, a été choisi à cause des pensées exprimées dans ces paroles : « Quand vint la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils né d'une femme, assujéti à la Loi, pour racheter ceux qui étaient sous la Loi et nous faire jouir des privilèges des fils d'adoption. » Or les jours que nous venons de passer nous font naturellement songer à cette plénitude des temps dont parle S. Paul, à ces jours de grâce où il plut à Dieu de nous envoyer son Fils unique, qui daigna prendre un corps semblable au nôtre dans le sein d'une vierge, qui par sa naissance nous a élevés à la dignité sublime de fils de Dieu, nous a mis en possession de l'héritage paternel, et cela non par la loi, mais par la miséricorde de Celui qui a daigné faire de nous ses enfants.

Puisque nous sommes les fils de Dieu, nous devons en remplir toutes les obligations, nous devons nous montrer des fils reconnaissants, dévoués et affectueux. Nous sommes les héritiers de Dieu ! Quelle folie ne serait-ce pas de perdre, par notre infidélité, par notre indignité, l'héritage qui nous est préparé, cette vraie liberté que Jésus-Christ nous a donnée, pour retomber de nouveau dans l'esclavage du péché et du démon ?

4. Les bienfaits de l'Incarnation doivent exciter notre gratitude envers celui qui nous les a apportés. C'est donc vers lui que l'Eglise tourne nos regards dans le *Graduel* et le *verset alleluia-tique* : « Vous surpassez en beauté les enfants des hommes ; la grâce, l'amabilité sont répandues sur vos lèvres. » « Pour ceux qui sont éclairés des lumières de la foi, dit S. Augustin, Jésus-Christ apparaît beau en toutes choses et dans tous ses états. Il est beau alors que, Verbe de Dieu, il est en Dieu ; il est beau dans le sein de la Vierge, où, sans perdre sa divinité, il a revêtu notre humanité, il est beau, petit enfant, dans l'étable, où il jette ses petits cris d'enfant ; ses cris sont inarticulés, mais

les cieux parlent pour lui et racontent sa naissance. Il est beau dans le ciel, il est beau sur la terre ; il est beau sur le sein de sa mère, il est beau entre ses bras, il est beau dans ses miracles, il est beau dans la flagellation, il est beau sur la croix, il est beau dans le sépulcre, il est beau dans le ciel. La souveraine et vraie beauté, c'est la justice : on ne trouverait plus Jésus beau, si on pouvait le trouver injuste. Mais, il est partout la justice même ; donc il est partout la beauté même. »

Cette beauté, unie à la majesté du Roi, doit exciter en nous le désir de lui consacrer tout notre être, de mettre tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes au service de sa gloire.

II

1. *L'Evangile* nous rapporte un épisode de la vie de Jésus enfant, sa présentation au temple. Le récit évangélique ne parle point du mystère lui-même, il se borne à nous en signaler quelques particularités.

Ces particularités sont : l'admiration de Joseph et de Marie en entendant tout ce qui se disait de Jésus et, sans doute, en se rappelant les événements merveilleux dont ils avaient été les heureux témoins ; la prophétie du vieillard Siméon sur les contradictions auxquelles devait être en butte Notre-Seigneur ; sur les souffrances que Marie devait endurer ; l'éloge d'Anne la prophétesse, la retraite de la Sainte Famille à Nazareth, la croissance de Jésus en sagesse. Tout cela pour nous servir d'exemple. « Il y a là, dit Bossuet, une de ces grandes choses qui opèrent naturellement le silence, le saisissement, et je ne sais quoi de divin qui supprime toute expression ¹. »

Arrêtons-nous quelques instants à méditer la parole du vieillard Siméon : « Cet enfant est établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, il sera un signe de contradiction. »

Jamais parole prophétique ne peignit plus justement une destinée, jamais pronostics ne furent plus cruellement justifiés. Dans sa vie publique comme dans sa vie d'outre-tombe, à travers son Eglise, Jésus est en butte à toutes les contradictions. Il venait, ce Sauveur, il venait pour le salut de tous, mais il se voit contesté, et plusieurs trouvent la mort où tous pouvaient trouver la vie.

Avant Siméon, le prophète Isaïe l'avait prédit : « Il sera une pierre d'achoppement, une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël, un piège et une cause de ruine pour les habitants de Jérusalem, beaucoup d'entre eux se heurteront, tomberont, seront écrasés. » (VIII, 14, 15). Vivant ou mort, Jésus réalisera le double oracle.

A peine a-t-il paru parmi les Juifs qu'il suscite des réveils d'âme merveilleux, mais aussi les plus violentes oppositions. Ces oppositions acharnées le

¹ *Elévations sur les mystères*, 16^e Sem., 12^e Elévation.

conduiront au supplice de la croix. Depuis ce jour cette croix dressée sur le Calvaire resta comme le divin étendard contre lequel il fallait combattre, ou pour lequel il fallait mourir. Elle révolta les intelligences superbes, folie pour les Gentils, scandale pour les Juifs; elle conquiert les cœurs généreux, source pour le chrétien de tous les héroïsmes.

Hier, aujourd'hui, demain, depuis vingt siècles le Christ a été, il est, il sera un signe auquel on contredira.

C'est qu'au contact de Jésus, les siècles devaient refléter les années de sa vie mortelle, et les générations successives subir le sort de ses contemporains. De fait, l'histoire du monde peut s'écrire avec les ruines ou les résurrections qu'il a causées. Clef de voûte de l'humanité, il maintient l'édifice qui l'accepte, cause sa chute, s'il le rejette. Pourquoi dès lors le repousser?

Que l'on regarde dans le présent comme dans le passé : au fond de toutes les questions qui ont passionné les esprits d'élite ou soulevé les masses, Jésus est là. Il a été le principe, il doit être la fin. Questions sociales, économiques, politiques, se tournent en questions religieuses. Nulle solution n'est possible sans lui.

C'est la torture de ses ennemis, de le retrouver partout, et leur rage ne s'explique que parce qu'ils ne peuvent le supprimer ou l'oublier. Ils n'ont pu empêcher que sa doctrine fût la lumière qui éclaira les nations; ils n'ont pu s'opposer à ce que sa rédemption passât d'Israël à tous les peuples; et maintenant encore bien moins peuvent-ils effacer d'un trait de plume tant de siècles écoulés, tout pénétrés de lui. Pourquoi dès lors le tant haïr?

C'est que le Christ, selon la parole de Siméon, doit être la pierre de touche pour les uns, la pierre d'achoppement et de scandale pour d'autres. Il force les consciences à se révéler; il provoque les pensées intimes à se dévoiler. Il attire ou repousse. Il faut être pour ou contre. Qui n'est pas avec lui est contre lui. Il a allumé et allume encore des fureurs insensées; mais il a embrasé et embrase les cœurs des plus vives flammes. Si beaucoup l'ont haï, beaucoup l'ont aimé.

A la fin des temps, Juge souverain, il partagera encore les bénis de son Père des maudits du feu éternel. Dès cette terre se fait le départ entre ceux qui l'aiment jusqu'à la haine d'eux-mêmes, et ceux qui se sont aimés jusqu'à la haine de son Père et de lui.

A vous de choisir : pour qui voulez-vous être? Avec Jésus contre le mal, ou avec Satan contre le Christ? — Mes frères, vous ne serez pas du nombre de ceux qui haïssent Jésus-Christ, qui le repoussent, qui le renient! N'est-il pas digne de votre amour Celui qui s'impose à tous avec tant de puissance et mérite de tous ou tant de haine ou tant d'amour!

2. Ce petit enfant de la crèche que l'Evangile nous montre, mais c'est Dieu éternel, créateur et souverain de l'univers; c'est lui qui gouverne le

monde, l'affermir contre les attaques des méchants; il a droit à nos adorations, même caché sous les espèces du pain. Voilà ce que nous dit l'*Offertoire*, tiré du psaume xcii, versets 2 et 3 : « Le Seigneur a affermi le globe de la terre qui ne sera point ébranlé; votre trône, ô Dieu, est préparé depuis longtemps; vous êtes de toute éternité. »

3. Dans la *Secrète*, nous demandons à Dieu, par l'offrande que nous lui adressons, la grâce d'une pieuse dévotion, c'est-à-dire d'un dévouement généreux et complet, afin d'obtenir la bienheureuse éternité. Pour voir Dieu et le posséder éternellement, il faut se présenter avec un cœur pur et détaché des choses du monde.

4. La *Communion* rappelle un trait historique de l'enfance du Sauveur qui met en relief l'opéissance pleine de foi de S. Joseph : « Prends l'enfant et sa mère et va dans la terre d'Israël; car ils sont morts ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant. » Ces paroles font allusion à la mort d'Hérode qui, croyant avoir dans l'enfant de Bethléem un compétiteur, avait résolu de le faire mourir. Vous savez, mes frères, comment Dieu protégea la vie de son Fils. Je n'insiste pas.

Pourquoi l'Eglise fait-elle réciter les paroles de l'ange à Joseph aux fidèles qui ont eu le bonheur de communier, de recevoir l'enfant-Dieu dans leurs cœurs? C'est pour leur recommander de le sauver des embûches que lui tendent ses ennemis. « Veillez, leur dit-elle, sur le trésor qui vous est confié; prenez garde qu'il ne vous soit ravi par votre négligence, par vos mauvaises actions, par le péché. »

5. C'est pourquoi, dans la *Postcommunion*, le chrétien demande l'extinction des vices et la force d'accomplir les pieux désirs qui germent dans son cœur : « Faites, Seigneur, par l'opération de ce mystère, que nos vices soient effacés et nos justes désirs accomplis. » La communion bien faite éteint les feux de la concupiscence et suscite les sentiments généreux.

A l'occasion des fêtes de Noël, mes frères, vous vous êtes réconciliés avec Dieu, vous avez senti la grâce divine pénétrer vos âmes; votre cœur est pur, vous êtes dans une sainte ferveur. Conservez ces bonnes dispositions, faites tout pour vous maintenir dans cet heureux état; éloignez de vous toutes les occasions, toutes les influences qui pourraient vous conduire à des chutes regrettables; demandez à l'Enfant-Jésus de vous faire croître en amour, en dévotion, en reconnaissance, comme il convient à des fils adoptifs de Dieu, à des héritiers du royaume éternel. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 17 decembris 1913.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE DE L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT A L'AMI DU CLERGÉ

(Année 1913)

TABLE SYNTHÉTIQUE

Sermons pour les fêtes de l'année

I. — Fêtes de Notre-Seigneur et des saints

NOUVEL AN : Courage, sainteté, bénédictions divines	891
— Trois souhaits	907
— Souhaits religieux et patriotiques d'un curé	908
EPIPHANIE : La grâce actuelle	1
SAINT NOM DE JÉSUS : Ce qu'il est en lui-même et pour nous	8
QUARANTE-HEURES : L'Eucharistie source de vie	35
JEUDI SAINT : Le Calvaire et l'autel	182
VENDREDI SAINT : Les sept paroles de Jésus en croix	461
PAQUES : Impressions de Pâques	177
— La résurrection de Jésus-Christ	179
— Allocutions pour la communion pascale : A des hommes	186
— — A des femmes	187
— Allocution pour la bénédiction des enfants le jour de Pâques	188
SOLENNITÉ DE S. JOSEPH : La dévotion à S. Joseph	204
ASCENSION : La pensée du ciel	258
— Nature et nécessité de la foi	305
PENTECOTE : La fondation de l'Eglise	321
— Nécessité d'une religion pratiquée	341
— L'Esprit-Saint et la vie surnaturelle	353
TRINITÉ : Nature et leçons de ce mystère	355
FÊTE-DIEU : La communion et ses effets	369
SACRÉ-CŒUR : Ce qu'est la dévotion au Sacré-Cœur	385
— Petite instruction	387
— La dévotion au Sacré-Cœur	391
NATIVITÉ DE S. JEAN-BAPTISTE : Sa vocation et la nôtre	435
S. PIERRE ET S. PAUL : La primauté de S. Pierre reconnue par S. Paul	438
— L'action, bienfaisante du catholicisme dans le monde	451
— La primauté du Pape	458
EXALTATION DE LA SAINTE CROIX : Comment Dieu nous y manifeste sa puissance et sa bonté	617
TOUSSAINT : Le ciel existe : il est destiné aux justes	707
— La vie éternelle	753
— L'imitation des saints	756
— Les petits saints	759
— Avis paroissiaux	763
— Pour le soir : Le souvenir des morts, 739. — La piété pour les morts, 741. — Les cloches de la Toussaint, voix du ciel et voix du purgatoire, 766.	

OCTAVE DES MORTS : *Les excellences du souvenir des trépassés.* — 1. Il est très agréable à Dieu, 673. — 2. Il est très cher à l'Eglise, 675. — 3. Il nous est instamment recommandé par les saints, 689. — 4. Il est éminemment raisonnable, 691. — 5. Il est notre plus suave consolation, 694. — 6. Il est notre très douce espérance, 724. — 7. C'est l'un des plus beaux actes de charité à l'égard du prochain, 727. — 8. Qualités admirables de cette dévotion, 730.

SAINTES RELIQUES : Le bonheur	713
DÉDICACE : Dispositions pour bien communier	775
— Explication de l'Evangile	793
— Avis paroissiaux	773
NOËL : Le mystère de l'Incarnation	883
— Venez, adorons l'Enfant-Dieu	897
— Le règne de Jésus-Christ n'aura pas de fin	899
— Jésus-Christ est Dieu	902
— L'Homme-Dieu	906

II. — Fêtes de la Sainte Vierge

PURIFICATION : L'obéissance à la loi de Dieu	25
ASSOMPTION : Marie est récompensée parce qu'elle nous a communiqué le Fruit de vie	529
— Les vertus de la T. S. Vierge	545
NATIVITÉ : Préexistence de Marie	593
— Pourquoi nous célébrons cette naissance	597
— Comment elle est appréciée du monde et de Dieu	599
ROSAIRE : La Salutation angélique	678
— Le Rosaire est le meilleur moyen d'assurer la défense de l'Eglise et l'intégrité de la foi catholique	697
IMMACULÉE-CONCEPTION : Gloire pour Marie et joie pour nous	856
— Trois plans de sermons	859, 860, 876

Panégyriques

Saint Antoine de Padoue	413
Sainte Catherine : 1. Prier, agir, souffrir, 825. — 2. La vie pour les autres, 835.	
Sainte Elisabeth de Hongrie	829
Saint Fiacre	572
Saint François-Xavier	849
Saint Georges	253
B. Jeanne d'Arc : 1. Le rôle de la souffrance, 307. — 2. La foi de Jeanne d'Arc, 334. — 3. La triple auréole de la Bienheureuse, 337. — 4. L'amour de Dieu et l'amour de la France, 842. — 5. La fidélité au devoir, 876.	

Sainte Jeanne de Chantal.	568
B. Marguerite-Marie.	749
Sainte Marthe.	502
Saint Martin : 1. Le grand chrétien, 803. — 2. L'apôtre des campagnes, 806. — 3. Haine du mal et pratique du bien, 809.	524
Saint Samson.	42
Saint Sébastien.	745
Sainte Thérèse.	609
B. Vianney.	475
Saint Vincent de Paul.	

Instructions dominicales (suite)

VIII. — <i>Épiphanie</i> : La grâce actuelle.	1
IX. — 1 ^{re} <i>Dimanche après l'Épiphanie</i> : Les de- voirs des parents.	4
X. — 2 ^e <i>Dimanche</i> : Le mariage chrétien.	6
XI. — <i>Fête du Saint Nom de Jésus</i> : Ce qu'il est en lui-même et pour nous.	8
XII. — 3 ^e <i>Dimanche</i> : La profession de la foi	11
XIII. — 4 ^e <i>Dimanche</i> : L'espérance	13
XIV. — 5 ^e <i>Dimanche</i> : Le mélange des bons et des méchants.	15
XV. — 6 ^e <i>Dimanche</i> : Fécondité de l'Eglise.	22
XVI. — <i>Fête de la Purification</i> : L'obéissance à la loi de Dieu	25
XVII. — <i>Septuagésime</i> : La culture de l'âme	28
XVIII. — <i>Sexagésime</i> : Les vérités qu'il faut savoir et croire	30
XIX. — <i>Quinquagésime</i> : La Passion	38
XX. — 1 ^{re} <i>Dimanche de Carême</i> : Les tentations.	54
XXI. — 2 ^e <i>Dimanche</i> : La résurrection des corps.	57
XXII. — 3 ^e <i>Dimanche</i> : Les démons	71
XXIII. — 4 ^e <i>Dimanche</i> : Le devoir pascal.	115
XXIV. — <i>Dimanche de la Passion</i> : Les persé- cutions subies par l'Eglise prouvent sa divinité	148
XXV. — <i>Dimanche des Rameaux</i> : La royauté du Christ	151
XXVI. — <i>Pâques</i> : La résurrection du Sauveur	179
XXVII. — 1 ^{re} <i>Dimanche après Pâques</i> : La paix chrétienne	198
XXVIII. — 2 ^e <i>Dimanche</i> : Jésus le bon Pasteur	200
XXIX. — 3 ^e <i>Dimanche</i> : La vie présente et la vie future	203
XXX. — <i>Solennité de S. Joseph</i> : La dévotion à S. Joseph	204
XXXI. — 4 ^e <i>Dimanche</i> : Ce que sera la vie éter- nelle.	235
XXXII. — 5 ^e <i>Dimanche</i> : La prière : nature et nécessité	289
XXXIII. — <i>Ascension</i> : Nature et nécessité de la foi	305
XXXIV. — <i>Fête de Jeanne d'Arc</i> : Le rôle de la souffrance.	307
XXXV. — <i>Dimanche dans l'Octave de l'Ascen- sion</i> : Le Saint-Esprit	339
XXXVI. — <i>Pentecôte</i> : Nécessité d'une religion pratiquée	341
XXXVII. — <i>Trinité</i> : Nature et leçons de ce mys- tère	355
XXXVIII. — 1 ^{re} <i>Dimanche après la Pentecôte</i> : La charité envers le prochain	359
XXXIX. — <i>Fête-Dieu</i> : La communion et ses effets.	369
XL. — 2 ^e <i>Dimanche</i> : L'indifférence religieuse.	388
XLI. — <i>Fête du Sacré-Cœur</i> : La dévotion au Sacré-Cœur	391
XLII. — 3 ^e <i>Dimanche</i> : Bonté et miséricorde de Dieu.	395
XLIII. — 4 ^e <i>Dimanche</i> : L'établissement du chris- tianisme preuve de sa divinité	398
XLIV. — 5 ^e <i>Dimanche</i> : Trois péchés opposés à la charité.	403
XLV. — 6 ^e <i>Dimanche</i> : La Providence, nature, existence	419
XLVI. — <i>Nativité de S. Jean-Baptiste</i> : Sa voca- tion et la nôtre.	435

XLVII. — 7 ^e <i>Dimanche</i> : Les mauvaises compa- gnies et les mauvaises lectures.	455
XLVIII. — <i>S. Pierre et S. Paul</i> : La primauté du Pape.	458
XLIX. — 8 ^e <i>Dimanche</i> : Le jugement particulier	467
L. — 9 ^e <i>Dimanche</i> : Les prophéties de Jésus preuve de sa divinité	469
LI. — 10 ^e <i>Dimanche</i> : L'orgueil et l'humilité	499
LII. — 11 ^e <i>Dimanche</i> : L'endurcissement spirituel.	515
LIII. — 12 ^e <i>Dimanche</i> : La charité : les œuvres de miséricorde	538
LIV. — 13 ^e <i>Dimanche</i> : Motifs et pratique de la reconnaissance	540
LV. — <i>Assomption</i> : Les vertus de la T. S. Vierge.	545
LVI. — 14 ^e <i>Dimanche</i> : Faire son salut	547
LVII. — 15 ^e <i>Dimanche</i> : Mort et résurrection spi- rituelle.	561
LVIII. — 16 ^e <i>Dimanche</i> : La sanctification du dimanche.	563
LIX. — 17 ^e <i>Dimanche</i> : L'amour de Dieu.	581
LX. — <i>Nativité de la T. S. Vierge</i> : La préexis- tence de Marie	593
LXI. — 18 ^e <i>Dimanche</i> : Le sacrement de pénitence	648
LXII. — 19 ^e <i>Dimanche</i> : La grâce sanctifiante.	650
LXIII. — 20 ^e <i>Dimanche</i> : Les qualités de la foi.	666
LXIV. — <i>Fête du Rosaire</i> : La Salutation angélique	678
LXV. — 21 ^e <i>Dimanche</i> : Les dispositions néces- saires pour bien recevoir le sacrement de péni- tence	680
LXVI. — 22 ^e <i>Dimanche</i> : Les devoirs envers les supérieurs	683
LXVII. — 23 ^e <i>Dimanche</i> : La foi raisonnable	702
LXVIII. — <i>Toussaint</i> : Le ciel existe : il est des- tiné aux justes	707
LXIX. — <i>Pour la messe de Requiem des fonda- tions supprimées</i> : La bonne mort	710
LXX. — <i>Saintes Reliques</i> : Le bonheur	713
LXXI. — <i>Dédicace</i> : Dispositions pour bien com- munier.	775
LXXII. — 24 ^e <i>Dimanche</i> : Le jugement général : existence et raison d'être	878

Deuxième année d'Instructions dominicales

I. — 1 ^{re} <i>Dimanche de l'Avent</i> : La chute de l'homme	837
II. — <i>Immaculée-Conception</i> : Gloire pour Marie et joie pour nous.	856
III. — 3 ^e <i>Dimanche</i> : Le monde avant Jésus-Christ.	867
IV. — 4 ^e <i>Dimanche</i> : Réalisation des prophéties en la personne de Jésus	881
V. — <i>Noël</i> : Le mystère de l'Incarnation.	883
VI. — <i>Dernier dimanche de l'année</i> : L'examen de conscience	886
VII. — <i>Premier dimanche de l'année</i> : La vie chrétienne	889

Allocutions pour des messes d'hommes

I. — Allocution d'ouverture.	17
II. — Sommes-nous indépendants?	33
III. — De qui dépendons-nous?	49
IV. — La nature	65
V. — Les autres hommes.	81
VI. — Nous dépendons de Dieu	113
VII. — L'origine de la matière.	167
VIII. — L'ordre et le mouvement dans la nature	225
IX. — L'origine de la vie.	273
X. — Notre conservation.	401
XI. — La nature de Dieu	417
XII et XIII. — Existence de la Providence	433, 449
XIV. — La Providence dans l'ordre physique	465
XV. — La Providence dans les petites choses	481
XVI. — La Providence dans le monde moderne	497
XVII, XVIII et XIX. — La Providence et la souf- france	513, 535 et 550
XX. — La Providence et le monde moral.	566
XXI. — Pourquoi Dieu a-t-il créé les méchants?	577

XXII. — La Providence et les méchants	579
XXIII. — La Providence et la Séparation de l'Eglise et de l'Etat	615
XXIV. — La Providence et la prospérité des incroyants	705
XXV. — La Providence et l'inégalité des conditions	737
XXVI. — Nous avons besoin que Dieu nous parle	785
XXVII. — Nous ne pouvons pas nous passer que Dieu nous parle	801
XXVIII. — Dieu nous a parlé	817
XXIX. — Le langage prouve la révélation	833
XXX. — La révélation écrite	849
XXXI. — La Bible et la science	865

Instructions liturgiques sur les dimanches de l'année

<i>Instruction préliminaire : Nécessité de connaître la liturgie des dimanches</i>	819
I. — 1 ^{er} Dimanche de l'Avent	822
II. — 2 ^e Dimanche	851
III. — 3 ^e Dimanche	854
IV. — 4 ^e Dimanche	870
V. — Dimanche dans l'octave de Noël	910

Sermons de Carême sur les plaies de notre époque

I. — L'ignorance religieuse	19
II. — La désertion des églises	51
III. — L'école sans Dieu ou contre Dieu	67
IV. — Le sensualisme	83
V. — Les plaies de la famille	97
VI. — L'exclusion des catholiques des charges publiques	145

Lectures de Carême sur le sacrement de Pénitence

I. — La Rédemption	62
II. — Le pouvoir des clefs	75
III. — La miséricorde divine	78
IV. — Les actes du pénitent	88
V. — La règle des mœurs	91
VI et VII. — Le péché mortel	94 et 101
VIII. — Le péché véniel	104
IX. — La tiédeur	107
X. — La tentation	110
XI. — L'examen de conscience	126
XII et XIII. — La confession	129 et 132
XIV et XV. — La contrition	135 et 139
XVI. — Motifs de contrition	142
XVII. — La satisfaction	155
XVIII. — L'absolution	158
XIX. — Le repentir parfait	174
XX. — La purification de l'âme	190

Lectures pour le Mois de Marie

1^o Sur la Médaille miraculeuse

I. — Enfance de Catherine Labouré	193
II. — Sa vocation	195
III. — Premières apparitions	227
IV. — L'apparition du 10 juillet 1830	230
V. — La Médaille miraculeuse	233
VI. — L'enquête canonique	241
VII. — L'évêque de la Médaille miraculeuse	243
VIII. — La conversion d'Alphonse Ratisbonne	246
IX. — Ce que dit la Médaille miraculeuse	275
X. — Les apparitions de Catherine Labouré et N.-D. de la Salette	278
XI. — La Médaille miraculeuse, Lourdes et Pontmain	280
XII. — Les deux Communautés	283
XIII. — Les Enfants de Marie	286
XIV. — Deux conversions	291

XV. — Deux guérisons	294
XVI. — La Médaille miraculeuse et la guerre	297
XVII. — La vie religieuse de Catherine	299
XVIII. — Ses vertus	302
XIX. — Pendant la Commune	310
XX. — Sœur Catherine révèle ses apparitions	313
XXI. — Sa mort	315
XXII. — Le cinquantenaire de la Médaille	318

2^o Sur Notre-Dame des Victoires

I. — Jeunesse de l'abbé Dufriche des Genettes	345
II. — A Paris	347
III. — Curé de Notre-Dame des Victoires	350
IV. — Le premier exercice du soir	363
V. — Epreuve et triomphe	366
VI. — Le Manuel de l'Archiconfrérie	374
VII. — Les offices du soir	376
VIII. — Les dernières années de M. des Genettes	379
IX. — Pendant la guerre et la Commune	382

Pour la Neuvaine du Saint-Esprit

I. — Le don de sagesse	210
II. — Le don d'intelligence	214
III. — Le don de science	216
IV. — Le don de conseil	238
V. — Le don de force	261
VI. — Le don de piété	263
VII. — Le don de crainte	265
VIII. — Les fruits du Saint-Esprit	267
IX. — Les béatitudes	270

Pour le Premier Vendredi (suite)

XLVII. — Le secret de la sainteté	60
XLVIII. — Le Sacré-Cœur et la réparation	153
XLIX. — Le sens divin de la réparation	249
L. — « Vous serez mes témoins »	326
LI. — Tout dire au Sacré-Cœur	372
LII. — Soyons doux comme le Sacré-Cœur	425
LIII. — Comment aimer le Sacré-Cœur	472
LIV. — La direction du Sacré-Cœur	596
LV. — Nécessité de l'union au Sacré-Cœur	732
LVI. — Le Sacré-Cœur et l'intention	840

Pour le Jubilé Constantinien

Les victoires de l'Eglise

I. — Victoire sur la force brutale	717
II. — Victoire sur l'erreur	721
III. — Victoire sur le mal	769
IV. — Victoire sur l'espace et sur le temps	787
V. — Victoires d'aujourd'hui	790

Adoration perpétuelle

L'Eucharistie dans la société, dans la famille et dans l'individu	422
La réparation	554
Les abaissements de Jésus	602

Deux Retraites à des jeunes gens

Première retraite : LE GRAND VOYAGE

Prologue	487
I. — Le point de départ et le point d'arrivée	487
II. — La chute sur le chemin : le péché	490
III. — Le relèvement : sa récompense	493
IV. — Le viatique ou la provision de route	505
V. — Le guide : Marie	521
Epilogue	524

Deuxième retraite : LA VIE ET LES VERTUS

DU JEUNE HOMME CHRÉTIEN

Prologue : Les bienfaits de la solitude	627
I. — La vie chrétienne	628
II. — Les agents de la vie chrétienne : la grâce divine et la volonté humaine	631

III. — Les vertus chrétiennes : <i>la foi</i> (méditation).	635
IV. — — <i>L'amour de Dieu</i>	637
V. — — <i>La piété</i>	641
VI. — — <i>La pénitence</i>	644
VII. — Le pain de vie (méditation)	657
VIII. — Les vertus chrétiennes : <i>l'humilité</i>	659
IX. — La mort chrétienne	662

Sermons sur quelques Œuvres

Sermon en faveur de l'Œuvre des Dames de Charité : La charité bien faite	330
L'Association de la Sainte-Famille	584

Sujets de circonstance

Trois Chemins de Croix : I. Pour l'Eglise, 118. — II. Pour la France, 122. — III. <i>Vendredi Saint</i> : Le Calvaire et le monde, 169.	
Pour le Temps pascal : Le <i>Regina cœli</i>	208
Deux allocutions militaires : I. Allocution prononcée à une messe pour l'armée française, en la solennité de S. Martin, 221. — II. Allocution prononcée à un service demandé par les Dames françaises de la Croix-Rouge, 222.	
Pour une fête de la Sainte-Enfance : Allocution aux mères	332
Discours de distribution de prix : A une école et pensionnat de jeunes filles	483
Pour une première messe : Le sacerdoce	532
Pour une fête patronale de Martyr : Les persécutions	623
Allocution pour les noces d'argent d'un curé-doyen	655
Pour une Messe de départ : Allocution aux conscrits. Allocution pour un banquet de jeunesse catholique. Pour la fête de sainte Cécile : Allocution à une chorale	686 799 827

Avis paroissiaux

Sur l'obligation de faire baptiser les enfants le plus tôt possible	22
Dispositions nécessaires pour profiter des prédications du Carême	41
Les prédications du Carême	74
En Carême	87
Le devoir pascal	100
Parrains et marraines	219
Au lendemain de la Première Communion solennelle	237
Une leçon de politesse	251
Les Rogations	257
Le blasphème chez les enfants	290
La procession de la Fête-Dieu	323
L'Octave de la Fête-Dieu	325
La sanctification du dimanche pendant les travaux des champs	343
Les orages	485
A l'occasion de la moisson	518

A quelque chose les ennemis sont bons	600
Sur les indulgences	668
La dévotion aux saints anges	698
Pour bien dire son chapelet	700
Toutes les religions sont bonnes	716
La Toussaint	763
La visite au cimetière	772
La Dédicace	773

Varia

La Vierge et l'Eucharistie	328
Les catéchistes volontaires et les vocations sacerdotales	409

Petites lectures

I. — Pourquoi on perd la foi	361
II. — L'argent	405
III. — La prospérité des méchants	407
IV. — La souffrance	424
V. — Les chutes des croyants	474
VI. — Les demi-savants	519
VII. — Le doute	543
VIII. — Les ambiances	552
IX. — La dissipation	621
X. — La science	653
XI. — Il faut croire en Dieu principe du mouvement et de la vie	764
XII. — L'ordre magnifique de l'univers	780
XIII. — L'idée de Dieu est en nous	795
XIV. — Dieu est infini	797
XV. — Comment nous sommes libres	812
XVI. — La Providence	860
XVII. — Les droits de Dieu	873

Plans de sermons

Pour l'Immaculée-Conception (trois plans), 859, 860, 876	
Pour l'Œuvre des Séminaires	876

Catéchisme de persévérance

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DES APOTRES

II. — *Saint Paul* (suite)

Première Partie : Saint Paul en Orient (*fin*)

XXXV. — La « Grande Diane » des Ephésiens	46
XXXVI et XXXVII. — La seconde Epître aux Corinthiens	427, 441
XXXVIII à XLIII. — L'Epître aux Romains, 460, 478, 508, 558, 587, 604	
XLIV. — En route pour Jérusalem	670
XLV. — L'émeute à Jérusalem	734
XLVI. — Paul est conduit à Césarée	782
XLVII. — Paul devant Félix	814
XLVIII. — « Ad Cæsarem ibis »	862
XLIX. — Le naufrage à Malte	878
L. — Rome	894

TABLE ANALYTIQUE

Absolution. — *Le pouvoir des clefs.* Jésus prouve qu'il a le pouvoir de remettre les péchés par la guérison du paralytique et le pardon accordé à Madeleine, 75. Il annonce qu'il transmettra ce pouvoir à ses représentants en promettant à S. Pierre de lui confier les clefs du royaume des cieux, 76 ; il le leur a donné réellement ; ainsi l'Eglise l'a toujours entendu et enseigné ; aussi bien ce pouvoir répond à un besoin du cœur humain, 77.

L'absolution est un jugement, une sentence qui suppose dans celui qui la prononce la juridiction. Pour qu'elle soit efficace, il faut dans le pénitent les dispositions voulues, contrition et aveu, 158 ; cas où le

prêtre est obligé de la refuser. Le jugement de la miséricorde et le jugement de la justice, 159. Les garanties du sacrement de pénitence et particulièrement le secret sacramentel ; Wenceslas et S. Jean Népomucène, 160.

Adoration perpétuelle. — **SERMONS :** L'Eucharistie dans la société, dans la famille et dans l'individu, 422. — La réparation, 554. — Les abaissements de Jésus, 602.

Ame. — La parabole des ouvriers à la vigne 1^o s'applique d'abord aux Juifs : appelés souvent par Dieu, ils n'ont pas répondu à cet appel. — 2^o Elle s'applique aussi à l'Eglise et à l'âme qu'il faut cultiver : a) parce que Dieu exige que nous produisions des fruits de vie ; parce

que c'est notre intérêt, le salaire devant récompenser le travail, 28 ; b) pour imiter les vigneron : enlever les mauvaises herbes qui sont les défauts, bêcher et planter les vertus chrétiennes ; tailler, c'est-à-dire se séparer des occasions du péché ; veiller constamment à écarter les obstacles au salut. C'est tout de suite qu'il faut pratiquer cette culture, et Dieu nous y invite à tout âge, 29. Remettre à plus tard, c'est s'exposer à ne plus recevoir l'appel divin et à perdre la récompense, 30.

An (Nouvel). — Voir *Nouvel An*.

Anges. — La dévotion aux Saints Anges, 298. Elle a pour base la volonté de Dieu qui de tout temps a fait d'eux ses messagers, qui par leur intermédiaire nous envoie les bonnes pensées et les bonnes résolutions, 699. Il est doux de se savoir protégé par son ange, de savoir qu'il ne nous délaisse pas malgré nos infidélités, 699. C'est une preuve de la bonté de Dieu pour nous, de la valeur inestimable de notre âme. Le voyage de Tobie avec l'ange Raphaël et le voyage du chrétien accompagné de son ange gardien, 700.

Antoine de Padoue (Saint). — Le succès de ses prédications et ses miracles s'expliquent parce qu'il a été : 1° *L'homme de Dieu* par son esprit de prière, tout enfant sa mère le lui inculque, 413 ; jeune homme, cet esprit lui fait mépriser le monde et le conduit à la vie religieuse ; par l'étude des sciences sacrées et surtout de la Sainte Ecriture qu'il médite et où il puise son argumentation contre les hérétiques, premier sermon, 414, le professeur, 415. — 2° *Le serviteur de Marie* : sa dévotion envers la Sainte Vierge, elle le protège contre les persécutions du démon, 415 ; sa dévotion à l'Immaculée-Conception et apparitions de Marie, derniers jours du saint, 416.

Argent. — A force de le rechercher, le mondain y met sa fin dernière ; le chrétien occupe sa vie dans le travail exercé sous l'œil de Dieu, 405, et il est plus heureux que le riche avare, 406. Ne chercher que l'argent ou les choses matérielles, c'est avilir son titre d'enfant de Dieu ; donc ne pas se faire l'esclave de l'argent, et si on le possède, l'utiliser pour des bonnes œuvres, 406.

Ascension. — SERMONS : La pensée du ciel, 258. — Nature et nécessité de la foi, 305.

Assomption. — SERMONS : Marie est récompensée parce qu'elle nous a communiqué le Fruit de vie, 529. — Les vertus de la T. S. Vierge, 545.

Astres. — Voir *Monde*.

Ave Maria. — Voir *Salutation angélique*.

Avent. — Dans sa liturgie l'Eglise veut nous instruire de ce que Dieu a fait pour nous et de ce que nous devons faire pour nous sauver. — 1° Elle nous fait redire les vœux de l'Ancien Testament pour le premier avènement du Sauveur, pour que nous préparions son second avènement dans nos âmes, et dans les textes qui expriment la crainte elle veut nous préparer au troisième avènement de Jésus-Christ ; aussi est-ce un temps de tristesse signifiée par la couleur des ornements, par la suppression du *Gloria* et de l'*Ita missa est*, 822, mais tristesse tempérée par l'espérance, 823. — 2° A l'Introït elle excite la confiance au Dieu tout-puissant qui nous protège contre les dangers ; même prière dans la Collecte qui s'adresse au Libérateur attendu ; mais, dit l'Epître, il faut éviter et expier le péché, également veiller, 823 ; le Graduel est un appel à la miséricorde et il prépare à la lecture de l'Evangile qui est le récit du jugement dernier, mais qui en même temps invite à regarder le ciel avec confiance ; même sentiment exprimé par l'Offertoire ; la Secrète demande la pureté nécessaire au salut ; la Communion exprime le désir de la venue du Sauveur ; enfin la Postcommunion implore la grâce de la préparation à Noël et au dernier avènement de Jésus-Christ. Préparer l'avènement du Sauveur par la grâce pour n'avoir pas à craindre l'avènement du Juge, 824.

Les stations marquées avant l'Introït désignent les églises de Rome où l'on se rendait en procession certains jours et certains dimanches, 851. L'Introït du

2^e dimanche rappelle les bienfaits de Dieu à son peuple, juifs ou chrétiens ; les oraisons demandent la grâce d'une fidélité reconnaissante, par l'intercession de la Sainte Vierge ; l'Epître y invite encore en rappelant les vertus à pratiquer, 852 ; espoir de la venue du Sauveur, dans le Graduel ; dans l'Evangile Jésus affirme sa mission devant les envoyés de Jean-Baptiste prisonnier et prédit les contradictions dont lui et l'Eglise seront l'objet ; l'Offertoire demande miséricorde ; aussi la Secrète ; à la Communion, sentiments de l'âme qui a communiqué ; la Postcommunion demande la grâce de mépriser les biens de la terre et d'aspirer au ciel, 853.

Sentiments de joie à la pensée de la venue du Sauveur. L'Introït du 3^e dimanche est un cri de joie ; l'Oraison demande la lumière afin de profiter du salut, 854 ; c'est encore à se réjouir dans le Seigneur que S. Paul invite dans l'Epître ; c'est cette joie que demande le Graduel ; mais elle suppose l'humilité dont l'Evangile montre un modèle dans la personne du Précurseur, également la connaissance du Rédempteur, 855 ; reconnaissance au Libérateur, chante l'Offertoire ; mais, dit la Secrète, unissons notre immolation à la sienne ; à la Communion, pas de découragement, le Seigneur approche ; enfin la Postcommunion demande que l'Eucharistie nous prépare à la prochaine grande solennité, 856.

Au 4^e dimanche les sentiments de l'âme se font plus élevés et plus ardents à l'approche de la venue du Sauveur. 1° L'Introït est un cri d'appel au Messie, dont la venue proclame, mieux que la création, la toute-puissance de Dieu. Et pour que nos péchés ne nous découragent pas, la Collecte implore la puissance et la miséricorde de Dieu, 870. L'Epître rappelle la grandeur du sacerdoce, d'abord pour un motif historique, ensuite pour nous faire conclure de la grandeur du prêtre à la grandeur du chrétien, enfin pour nous préparer à l'avènement du Sauveur par la considération du jugement de Dieu et le mépris du jugement des hommes ; c'est alors que le Graduel nous invite à la confiance, 871. 2° Appeler le Sauveur, c'est bien ; s'y préparer c'est mieux et c'est nécessaire, c'est l'enseignement de l'Evangile ; pureté du cœur et confiance, 871. A l'Offertoire l'Eglise associe Marie à son Fils : *Ave Maria*. La Secrète demande à Dieu d'accueillir favorablement nos offrandes et le don de nous-mêmes. La Communion nous invite à prendre les mêmes dispositions que Marie avait pour recevoir Jésus-Christ. Enfin la Postcommunion nous invite à remercier et à prier pour que le mystère de l'autel produise des fruits de salut. Faisons de notre cœur une demeure digne de Jésus, 872.

Avis paroissiaux. — Voir la *Table synthétique*.

Baptême. — Il y a obligation pour les parents de faire baptiser leurs enfants le plus tôt possible : les théologiens l'affirment ; la vie de l'enfant est si fragile et le baptême si nécessaire et si facile à administrer ! Le retarder, c'est s'exposer à être éternellement séparé d'avec son enfant, 22.

Béatitudes. — Elles sont supérieures aux fruits du Saint-Esprit en ce qu'elles nous portent à embrasser la croix. N.-S. les proclame au commencement du sermon sur la montagne, 270 ; comment S. François d'Assise a compris cette doctrine, 271. Jésus les a goûtées le premier sur la croix, pauvreté absolue, douceur, larmes de douleur, 271, faim et soif, miséricorde, pureté du cœur, paix, persécution pour la justice. « Pour nous la croix suera le baume, » 272. — Voir *Bonheur*.

Bible. — Voir *Révélation (La) écrite*.

Blasphème. — Aussi fréquent aujourd'hui qu'autrefois, il est indigne de l'homme, car c'est un manquement aux plus élémentaires convenances, 290 ; du chrétien surtout, qui insulte Dieu ; mais combien plus odieux chez l'enfant, et il y a des gens qui le lui apprennent ; aux parents de ne pas le tolérer, sous peine de se voir eux-mêmes insulter bientôt par leurs enfants ; qu'ils aient donc soin de surveiller leurs paroles, de veiller sur les fréquentations de leurs en-

fants, de les corriger s'ils blasphèment, de leur inspirer le respect dû au saint nom de Dieu, 291.

Bonheur. — Dans les Béatitudes N.-S. enseigne qu'il se trouve là où le monde voit le malheur. — 1^o En fait, du berceau à la tombe l'homme aspire au bonheur ; or il ne le trouve pas dans les créatures, car il est au-dessus d'elles, 713 ; pas dans les richesses, plutôt cause de tourment pour le pauvre qui les convoite, pour le riche jamais satisfait, et elles ne préservent pas des peines ; pas dans les honneurs, souvent cause de bien des soucis ; pas dans les plaisirs, toujours amers et souvent source de souffrance ; un homme heureux S. Benoît Labre, 714. — 2^o Le bonheur n'est qu'en Dieu, parce que Dieu étant notre fin, notre cœur ne peut se reposer qu'en lui ; donc seuls les chrétiens possèdent le bonheur, ceux qui ne l'ont pas le cherchent où il n'est pas ; donc encore chacun peut être heureux, mais le bonheur n'est pas incompatible avec la souffrance qui expie et purifie, 715. Un entretien de S. François d'Assise avec Frère Léon, 716.

Bons et Méchants. — Ils sont figurés par le bon grain et l'ivraie. — 1^o A côté des méchants, indifférents, pécheurs, impies, les justes sont obligés de vivre ; qu'ils ne se découragent pas, car Dieu le permet ; surtout, qu'ils se gardent de vivre comme eux, 45. — 2^o Dieu supporte les méchants, 45 : pour eux, afin de les amener à se convertir ; pour nous, afin de nous faire pratiquer les vertus chrétiennes, de montrer la force de la grâce dans les justes ; enfin par respect pour la liberté qu'il a accordée à l'homme, 46. — 3^o Mais la séparation se fera un jour : les méchants recevront leur châtiment et les justes leur récompense. Prier pour les pécheurs et opposer le bien au mal, 46. — Voir *Méchants*.

Bonté de Dieu. — Elle s'étend à toutes les créatures, spécialement à l'homme ; elle se prouve par tous les biens que Dieu lui a départis, par la destinée heureuse qu'il lui réserve, 395, par le bienfait de la Rédemption, par le don de sa grâce autant de fois que l'homme en a besoin, 396.

Carême. — SERMONS et LECTURES : voir la *Table synthétique*. — C'est le temps de la pénitence, s'y soumettre généreusement, le jeûne, l'abstinence, permissions à demander, la sanctification du travail, 87. — Les conversations mondaines souvent insignifiantes ou terre à terre, les lectures frivoles si fréquentes doivent faire éprouver au chrétien le besoin d'entendre une parole qui élève ses idées et le porte au bien ; c'est le but des prédications du Carême, 74. Invitation à y assister, 75.

Catherine (Sainte). — Prier, agir, souffrir sont les traits communs de la vie des saints. — 1^o Sainte Catherine a prié avec foi, instruite comme elle l'était des vérités de la religion ; avec confiance, car elle s'adressait à celui à qui elle s'était donnée et qui avait accepté son offrande ; avec amour, pour elle-même, pour Dieu et sa gloire, pour les païens et leur conversion, 825. — 2^o Elle a travaillé à faire connaître J.-C., parlant sans se lasser, 825, sans craindre la persécution, et jusque devant ses persécuteurs, 826. — 3^o Elle a souffert, récit de son martyre, 826, morte elle est ensevelie par les anges sur le mont Sinai. Triple devoir du chrétien : prière, action, souffrance, 827.

Catholicisme. — En même temps que les bienfaits d'ordre spirituel, il a procuré au monde les bienfaits de l'ordre temporel. — 1^o Dans le domaine de l'intelligence ; aux épaisses ténèbres répandues par le paganisme il fait succéder la lumière de la vérité, des vérités indispensables à connaître, 451. Même au point de vue humain, c'est lui qui, par ses papes, ses évêques, ses moines, a sauvé la science du naufrage au temps de la décadence de l'Empire romain, des invasions des Barbares, au moyen âge par les écoles qu'il a fondées ; aujourd'hui il bénit encore les inventions de la science, 452. — 2^o Dans le domaine moral : grâce à lui les vices du paganisme font place aux vertus chrétiennes, les Barbares sont civilisés et christianisés, les âmes ver-

tueuses trouvent la force de la persévérance, 453. — 3^o Dans le domaine social : il a amélioré la condition de l'esclave et peu à peu supprimé l'esclavage, 453 ; il a relevé la femme de l'abjection où le paganisme l'avait plongée ; il a relevé la dignité de l'enfant ; il a suscité de nombreuses œuvres de charité, exemples ; enfin il assure la paix sociale en rappelant les droits et les devoirs réciproques des patrons et des ouvriers, 454. Comme le Christ, il passe en faisant le bien ; l'aimer et s'y attacher, 455.

Catholiques. — 1^o Toujours persécutés, les catholiques sont aujourd'hui exclus des charges publiques : non parce qu'ils sont moins intelligents que les autres ; ni qu'ils sont moins honnêtes ; ou moins généreux et dévoués, 445 ; ni moins patriotes, en un mot moins Français, 446. — 2^o C'est à cause de leur foi, bien supérieure pourtant à toutes les philosophies ; à cause de leurs pratiques religieuses qui pourtant, comparées aux rites maçonniques... ; à cause de leur amour pour l'Eglise, la bienfaitrice de la France ; à cause de leur fidélité au Pape, le meilleur ami de la France, 446. — 3^o Or c'est une injure à Dieu : c'est lui au fond que l'on combat ; une perte pour la France, privée par là de bons et loyaux services, de beaux et nobles exemples, d'amitiés vraies et d'influence sur les autres nations. Conclusion : ne pas refuser les charges publiques et malgré tout servir la France, 447.

Cécile (Sainte). — Voir *Chant*.

Chant et Musique. — La prière chantée de sainte Cécile, 827. Le chant et la musique contribuent à la fréquentation de l'Eglise, car Dieu veut que nous ayons plaisir à le prier et ils nous procurent ce plaisir, donc par là contribuent à l'entretien de la foi. Ils rendent aussi la prière plus facile et plus ardente, 828 ; ils ont contribué à bien des conversions, c'est pourquoi l'Eglise les favorise, 829.

Chapelet. — Prière facile, mais encore faut-il qu'elle soit bien dite. D'abord estimer son chapelet comme objet de piété, il est un signe de dévotion envers Marie, 700 ; l'estimer plus encore comme prière, car elle est efficace ; se préparer à sa récitation par le recueillement qui nous rend Marie présente, soutenir l'attention par une bonne prononciation, par une intention spéciale à chaque dizaine, par la méditation des mystères, 701.

Charité. — ENVERS DIEU. — I. Insistance du Sauveur à rappeler ce précepte. 1^o Nous devons aimer Dieu : c'est le précepte donné par Dieu à Israël, le précepte de Jésus-Christ aux chrétiens, preuve de sa bonté ; l'homme aime ce qui est bon et aimable et Dieu l'est infiniment ; la reconnaissance est un autre motif, 582. 2^o Il faut aimer Dieu pour lui-même : l'amour qui ne voit que les bienfaits sans s'attacher à la personne du bienfaiteur est intéressé et donc indigne de Dieu ; l'aimer par-dessus toutes choses, Dieu étant le bien infini, 582 ; d'un amour de préférence et non seulement de sentiment, 583. 3^o On pèche contre la charité par la préférence donnée à la créature sur Dieu ; par le simple oubli de Dieu ; par la haine de Dieu. Sans la charité le reste n'est rien, 583. — II. Si nécessaire qu'elle soit pour la justification, la foi ne sert de rien sans la charité. 1^o Pourquoi la charité ? Parce que la vie chrétienne est une assimilation à Dieu et que, si Dieu est puissance, il est aussi charité, témoignages des saints, 637 ; parce que nous tenons tout de son amour ; parce que la charité seule fait de nous les temples de Dieu, 638. 2^o Comment la pratiquer ? En aimant Dieu de tout son cœur, c'est-à-dire en subordonnant à son amour toutes les autres affections, prochain, parents, 638, époux, amis ; en aimant Dieu plus que toutes les créatures ; toute cachée qu'elle est, sa beauté est infinie ; en l'aimant de tout notre esprit par la pensée fréquente de la présence de Dieu partout, autour de nous, en nous, au tabernacle, exercice facile, 639 ; en l'aimant de toutes nos forces, et nous le prouvons par les actes, fuite du péché, pratique des bonnes œuvres, générosité dans son service. Donner

à Dieu sinon un amour toujours fidèle, du moins l'amour pénitent, 640.

ENVERS LE PROCHAIN. — I. 1° La charité envers le prochain est nécessaire au salut ; J.-C. égale ce précepte au précepte de l'amour de Dieu, 359, donc ils sont inséparables l'un de l'autre ; il insiste souvent sur cette obligation, il en fait la marque distinctive de ses disciples, 360. 2° Il faut aimer le prochain sincèrement, ce qui se prouve par les actes, 360 ; l'aimer pour Dieu, donc pour des motifs surnaturels ; et cette charité doit s'étendre à tous les hommes, 361. — II. C'est le deuxième commandement de la loi. Mais la charité doit se manifester dans les actes : œuvres de miséricorde *corporelle* qui se résument dans l'aumône ; l'Esprit-Saint en fait une obligation et N.-S. une condition de salut, 538. La quantité varie suivant les besoins du prochain et nos moyens. Quant à la manière, il faut faire l'aumône avec joie, humilité, esprit de foi, 539. Œuvres de miséricorde *spirituelle* : leur obligation est plus ou moins stricte suivant les besoins, en particulier la correction fraternelle est un précepte formel, s'impose à tous à l'égard de tous, mais doit être faite avec prudence quant à la certitude de la faute, 539, quant à la manière et au temps, 540. — III. Trois péchés sont opposés à cette vertu. 1° La haine, péché souvent grave, qui rend la volonté aussi coupable devant Dieu que si elle accomplissait le mal souhaité, d'ailleurs le précepte étant grave, le péché opposé l'est aussi, 403. 2° Le refus de pardonner, 403 : Jésus-Christ fait du pardon une condition essentielle pour être pardonné soi-même ; et Dieu nous pardonne bien nos péchés les plus graves ; marques intérieures et extérieures du pardon, 404. 3° Le scandale, direct ou indirect, péché très grave qui tue non le corps, mais l'âme, 404 ; de plus un scandale peut être la cause de beaucoup d'autres, ce qu'en dit Jésus-Christ ; gravité spéciale du scandale donné aux enfants par les parents, 405.

Charité (Dames de). — Contribuer à l'Œuvre des Dames de Charité c'est faire la charité sous la forme la plus *méritoire*, car cette charité est ignorée, ne procure pas la satisfaction de la reconnaissance ; la plus *sûre* : les procédés de l'Assistance publique comparés à la manière d'agir des Dames de Charité, 331 ; la plus *efficace*, car avec l'aumône matérielle, ces Dames procurent l'aumône spirituelle, 332.

Chemins de Croix. — Pour l'Eglise, 118. Pour la France, 122. *Vendredi Saint* : Le Calvaire et le monde, 169.

Christianisme. — La pêche miraculeuse et la diffusion du christianisme. 1° Cette diffusion a été rapide, au temps des apôtres, dans la suite, témoignages d'écrivains chrétiens et d'auteurs païens, 398. 2° Cependant de grands obstacles se présentaient : la doctrine prêchée, dogme qui humilie la raison, morale qui met un frein aux passions ; les dispositions hostiles de ceux à qui s'adressait la prédication, soit juifs, soit païens, et de toute condition, 399. 3° Enfin les apôtres ne pouvaient l'imposer ni par la force, ni par l'attrait du plaisir, ni par de longs et subtils raisonnements ; donc cette diffusion est l'œuvre de Dieu. Les agneaux vainqueurs des loups, 400.

Chute de l'homme. — L'Avent rappelle les siècles de préparation à la venue du Messie dont la cause a été la chute de l'homme. 1° Dieu qui pouvait le créer pour une fin purement naturelle, 837, l'a destiné à un bonheur surnaturel, lui a donné, dans la grâce sanctifiante et les dons qui l'accompagnaient, les moyens d'y parvenir ; mais il l'a soumis à l'épreuve, et l'homme est tombé, 838. 2° Ce que fut pour nos premiers parents la perte de la grâce et des dons qui l'accompagnaient, 838 ; dans sa chute Adam a entraîné toute l'humanité : c'est la doctrine certaine de l'Ecriture et l'enseignement formel de l'Eglise. Mais Dieu a-t-il été cruel dans la punition ? Non : Adam savait la gravité de sa faute et à quoi il s'exposait ; — injuste dans la transmission de la faute ? Non : un père se ruine, ses enfants en souffrent ; du reste le péché originel est un état, non un acte ; enfin les dons de Dieu à l'humanité étaient purement gra-

tuits ; — méchant à cause des maux qui en sont la suite ? Non, l'auteur de ces maux, c'est l'homme, 840.

Chutes des croyants. — Voir *Croyants*.

Ciel. — I. Il y a un ciel et bienheureux ceux qui le possèdent. 1° *L'existence* du ciel est a) affirmée par l'Esprit-Saint, qui même prend soin d'en décrire le bonheur, soit en termes qui en font sentir la grandeur, soit par des comparaisons frappantes ; b) elle est l'objet de la foi de l'Eglise et de l'enseignement de toute la Tradition, les Docteurs et les Saints ; c) elle est exigée par la raison : créés par Dieu pour être heureux nous ne le sommes pas sur la terre, donc nous devons l'être un jour ; ensuite, sans l'existence du ciel, la vertu serait sans récompense, le bien et le mal auraient finalement le même sort, 709. 2° Mais pour l'*obtenir* il faut le mériter, c'est-à-dire éviter le péché ou en faire pénitence, 709, faire le bien, détachement des biens de la terre, amour de Dieu et du prochain, 710. — II. *L'Ascension et la pensée du ciel*. Cette pensée est : 1° Une grâce de lumière : elle montre au chrétien que longue vie, honneurs, richesses, jouissances, malgré la séduction qu'elles exercent, ne sont rien comparativement à la félicité éternelle, 259. 2° Une grâce de force : la vie est une lutte, vie matérielle qui gagne le pain de chaque jour, vie intellectuelle qui perfectionne l'intelligence, vie morale surtout qui consiste à combattre le mal et à faire le bien, 259 ; la pensée du ciel y encourage en montrant au bout la récompense, 260. 3° Une grâce de consolation : la vie étant aussi une épreuve, pour le corps, pour l'esprit, pour le cœur, on a besoin de consolation ; la pensée du ciel l'apporte en rappelant quelle joie suivra la peine, et que la souffrance est utile, 260.

Cimetière. — La visite au cimetière le soir de la Toussaint, 772. Ce n'est pas assez d'orner les tombes des morts, la visite au cimetière doit être accompagnée de la prière pour eux. Nous y gagnerons aussi, car le cimetière est une école où nous apprenons ce que nous deviendrons un jour, ce que valent les biens de la terre, ce qu'ont fait de bien nos parents et amis que nous visitons, 773.

Cloches. — Ce qu'elles disent à la Toussaint. 1° *Voix du ciel*, elles disent le bonheur des saints, bonheur incompréhensible, 766, qu'ils ne regrettent pas d'avoir acheté au prix de quelques sacrifices ; que le bonheur se trouve là où Dieu l'a mis, dans les huit béatitudes, 767. 2° *Voix du purgatoire*, elles implorent la pitié pour les défunts qui expient leurs fautes, 767, qui souffrent tant, privés de Dieu, et parmi eux combien que nous avons aimés ! Elles nous demandent d'avoir aussi pitié de nous en corrigeant nos défauts et en assurant notre salut éternel, 768.

Communión. — I. 1° Communier, c'est recevoir Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et c'est à l'homme que cet honneur est accordé : Jésus-Christ se donne et l'homme n'a qu'à le recevoir ; il se donne en nourriture, tout être vivant a sa nourriture, celle de l'âme c'est Dieu, 369. On reçoit Jésus-Christ tout entier : sa divinité inséparablement unie au Père et au Saint-Esprit, son humanité, la même qu'il avait sur la terre ; les espèces du pain et du vin, 370. 2° La communion unit intimement l'âme à J.-C., comparaisons des Pères, 370 ; elle entretient la vie surnaturelle, l'augmente ; elle fait vivre pour J.-C., effaçant les fautes vénielles, affaiblissant la concupiscence, multipliant et perfectionnant nos vertus, 371 ; elle est pour le corps comme un germe de résurrection, un gage de vie éternelle, 372. — II. Zachée recevant Jésus, modèle du communiant. 1° Dispositions du corps : d'abord le jeûne strict, grave-mment obligatoire, et dont l'Eglise ne dispense que rarement, 775, ensuite la modestie, par respect pour Notre-Seigneur, dans les habits, ni négligence, ni luxe affecté ; dans le maintien, 776. 2° Dispositions de l'âme : a) pour communier dignement l'état de grâce est indispensable, sans quoi on commet un sacrilège en profanant le corps de Jésus-Christ ; ensuite l'intention droite, celle qui fait communier pour plaire à Dieu et progresser dans la vertu, 776 ; puis la foi qui suppose au moins une

instruction religieuse élémentaire ; b) pour communier avec fruit et ferveur, les dispositions sont une foi vive, un désir ardent de la communion, une profonde humilité, surtout un grand amour pour J.-C., 777. « Jésus est là, » pensée qui doit faire observer le respect à l'église, même quand on ne communie pas, 778.

Communions solennelles. — Les enfants qui l'ont faite doivent persévérer et les parents doivent y travailler par la parole qui rappelle aux enfants leurs devoirs, 237, surtout par le bon exemple, 238.

Compagnies (Mauvaises). — Faux prophètes et mauvaises compagnies. Ce sont celles qui sont un danger pour la foi et la vertu, 455, impies qui attaquent la religion, gens qui tiennent des discours scandaleux. L'Esprit-Saint défend de les fréquenter : ce serait offenser Dieu, tel l'enfant qui fréquente ceux qui disent du mal de ses parents ; de plus, cette fréquentation fait qu'on prend les idées des méchants, 456. Devoirs des parents, 457.

Conditions (Inégalité des). — Voir *Providence (La)* et *l'inégalité des conditions*.

Confession. — Œuvre de foi, elle oblige à déclarer ses fautes aux représentants de Jésus-Christ, 129, car le pardon s'accorde sous forme de jugement ; donc dire la vérité, sans chercher d'excuses, 130, sans non plus exagérer ses fautes. Œuvre d'humilité, puisque ce qu'on accuse ce sont ses propres péchés et que l'examen fait voir ce qu'on est réellement, 131. Œuvre de sincérité, elle évite les détours et les réticences et fait parler intelligiblement ; la confession d'Adam et d'Eve, 132. L'essentiel dans la confession n'est pas de suivre une méthode imprimée, 132, ni de s'arrêter à des détails accessoires, mais d'accuser la substance des péchés avec les circonstances nécessaires, 133. La confession doit conduire à la vie surnaturelle, et l'âme est encore aidée par le contrôle et la direction du confesseur, 134. Comment les vertus chrétiennes sont le fruit de la confession, 135. — Voir *Absolution*, *Pénitence*.

Conscrits. — Le moment du départ est celui des bonnes résolutions à prendre, 686. a) Résolution de rester bon chrétien : résolution nécessaire, car n'étant plus sous la surveillance de la famille, c'est surtout le moment d'affirmer sa foi, la religion y aide si on le veut. b) Résolution d'être bon soldat, ne pas se laisser séduire par les théories antipatriotiques, 687 ; de Sonis et les zouaves pontificaux à Loigny ; puis d'observer la discipline et d'obéir aux chefs. c) Résolution d'être bon camarade par le caractère serviable et la bonne humeur, par les bons conseils et le bon exemple : « Puisque tu vas à la messe, j'irai toujours avec toi, » 688.

Conseil (Le don de). — C'est par lui que Dieu nous manifeste sa volonté. 1° Distinct de la prudence, 238, il fait que l'on se conduit dans les cas particuliers sous la direction de l'Esprit-Saint ; les obstacles à ses effets sont la précipitation qui empêche de consulter le St-Esprit, la témérité fruit du trop de confiance en soi, la lenteur qui retarde l'exécution des résolutions, 239. 2° « Consultez l'Esprit-Saint, » car ce don est nécessaire à tout chrétien, surtout à qui a charge d'âmes, 239. 3° Pour l'avoir il faut le demander à Dieu, se garder le cœur pur, méditer la vie des saints, exemple de S. Antonin. Prier souvent le Saint-Esprit, 240.

Contrition. — La confession ne peut pas être séparée de la contrition qui, à son tour, facilite l'aveu des fautes pénibles, 135, mais qui aussi doit être accompagnée du bon propos. La contrition n'est ni dans la récitation des formules, ni dans les signes sensibles de la douleur, mais dans la volonté, car c'est du cœur que sort le péché et donc le cœur qu'il faut purifier, 136. La volonté s'étant détournée du bien, la contrition l'y ramène, facilement pour les péchés d'occasion ou de fragilité, 137, plus difficilement pour les péchés d'habitude ou de malice, ce qui suppose la volonté de lutter ensuite contre le mal. Paraboles de la brebis perdue, de la drachme, du Bon Pasteur, 138. — La contrition est une douleur, non physique, mais morale et qui change le cœur ; c'est à elle que Dieu pardonne ; Jésus

et la femme adultère, 139. Pour que la contrition soit efficace il faut que la volonté soit aidée de la grâce, et alors elle peut aller jusqu'à l'amour pénitent, témoin S. Pierre ; il faut encore qu'elle s'étende à tous les péchés mortels sans exception, et donc qu'on ne conserve d'affection pour aucun, si enraciné qu'il soit, 140 ; alors on pourra goûter les joies de la vie chrétienne. Enfin en faisant détester le péché, elle contribue puissamment à la correction des défauts qui en sont la source, 141. — *Ses motifs.* Bons en eux-mêmes, les motifs purement naturels sont insuffisants pour la rémission des péchés. Les motifs surnaturels, basés sur la foi, sont : d'abord la crainte des châtements du péché, et c'est le motif déterminant pour beaucoup de pécheurs, 142 ; ensuite l'espérance qui fait voir le ciel perdu, auquel pourtant on veut parvenir ; enfin la charité qui fait voir en Dieu le souverain bien perdu par le péché, et c'est la contrition parfaite, 143 ; il en est de même de l'amour pour Jésus-Christ, 144. L'amour de Dieu, intéressé et personnel dans la contrition imparfaite, et amour désintéressé dans la contrition parfaite ; celle-ci jointe au désir du sacrement remet les péchés par elle-même, 174. Un modèle de contrition et de réparation, Zachée ; diverses manières de réparer, 175. Tobie et les bonnes œuvres, 176.

Corinthiens (2^e Epître aux). — Voir *Paul (Saint)*.

Crainte (Le don de). — Il nous fait nous tenir dans le respect de la majesté de Dieu, 265, d'où retenue, horreur du péché, repentir, fuite de la tiédeur ; crainte servile, humaine, mondaine, filiale envers Dieu ; celle-ci étant toujours unie à l'amour porte des fruits délicieux, 266. Exemples tirés de l'Ecriture, 266, de la vie des saints, 267.

Création. — Voir *Monde*.

Croix. — Voir *Exaltation de la Sainte Croix*.

Croix-Rouge française. — Le prêtre et le soldat se prêtent un mutuel appui et l'Eglise fait prier pour la patrie et pour l'armée, 222 ; elle prie pour les vivants et encourage la Croix-Rouge dans sa charité pour les blessés, 223 ; mais elle n'oublie pas les morts, 224.

Croyants. — Leurs chutes. Les mondains incrédules s'en scandalisent et certains chrétiens aussi. A tort : d'abord les mondains ne font guère le bien que par intérêt, souvent se permettent tout et puis s'en viennent blâmer ceux qui, par faiblesse, font comme eux, 474. Ensuite les chrétiens pharisiens blâment ces chutes ou bien parce qu'ils veulent s'affranchir du joug de la religion, 474, ou bien la rendent responsable de ce qui est le fait de la faiblesse humaine, 475.

Dédicace. — SERMONS : Dispositions pour bien communier, 775. Explication de l'Evangile, 793.

Demi-savants. — Ce sont ceux qui prétendent discuter la religion sans l'avoir étudiée, 519 ; quoiqu'ils puissent être très instruits sur d'autres matières, 520. Même dûment réfutés ils s'entêtent ; les vrais savants reconnaissent leurs erreurs, Augustin Thierry, et ils étudient avant de juger, 520. Que les préjugés qui courent n'ébranlent donc pas la foi du chrétien, 521.

Démon. — Un démon chassé par J.-C. 1° Les démons existent ; on le prouve par l'Ecriture, 71, par la définition et la pratique constante de l'Eglise, et les plaisteries n'y feront rien, 72. 2° Ce sont des anges, purs esprits, donc libres, mais rebelles et donc déçus, épreuve et révolte, le châtement, 72. 3° Ayant la haine de Dieu, ils le combattent ; jaloux de l'homme appelé au ciel, ils le tentent, leur force et leur ruse ; ils s'attaquent même à toute la nature, mais leur action ne dépasse jamais la permission de Dieu, 73. Crainte du démon, mais confiance en Dieu, 74.

Devoir pascal. — I. On ne fait pas ses Pâques parce qu'on n'a pas une idée exacte de la gravité de l'obligation, pourtant quand on est chrétien il faut l'être tout à fait ; parce que c'est difficile (surtout la confession), mais que de travaux difficiles on fait sans se plaindre ! parce qu'on est trop peu, mais on est l'élite. Les Pâques à Notre-Dame de Paris, 404. — II. La multiplication des pains et l'Eucharistie. 1° Pourquoi la loi portée au con-

cile de Latran : elle exige une bonne communion, 115, et pour accomplir ce précepte il faut communier dans le temps marqué, quoique ce temps passé le précepte subsiste de la communion annuelle ; faite dans sa paroisse, à moins de permission, 116. 2^e Mauvais prétextes : « Je n'ai pas le temps » : on a bien le temps de s'occuper de son corps, il faudra bien avoir le temps de mourir, ou d'être malade, 116. « Plus tard » : et quand donc ? et si c'était trop tard ? « Que valent ceux qui communient ? » mieux que les autres assurément. « Oui, mais la confession... » : elle est justement instituée pour le pardon et la réconciliation avec Dieu. « Enfin, qu'est-ce qu'on dirait ? » Qui ? pas les bons, alors vous avez peur des autres ? qui au fond vous estimeront, 117. En tout cas il y va de l'éternité, 118. — III. La beauté de l'âme en état de grâce, sa joie ; pour la conserver, avoir l'horreur du péché, 187 ; prier Jésus avec confiance, mettre tout de suite en pratique les bonnes résolutions ; recourir souvent aux sacrements, 188.

Dieu. — I. La raison et la révélation nous conduisent à la connaissance de Dieu. Connaissance imparfaite à cause de l'infini de Dieu, de la faiblesse de la raison, mais connaissance possible, Dieu ayant laissé son empreinte dans la création, 417. Pour le connaître il faut éliminer toutes les imperfections qui se trouvent en nous : nous avons l'être, il est l'être ; nous avons un corps, il est pur esprit ; nous sommes plusieurs, il est unique, 418. Il faut de plus multiplier à l'infini les qualités de la créature ; celle-ci les ayant reçues, celui qui les lui a données doit donc les avoir à l'infini, 418. Et pour réelle qu'elle soit, notre connaissance de Dieu est encore imparfaite, 419. — II. Preuves de l'existence de Dieu. La matière étant inerte, pour qu'elle se meuve il faut bien une cause qui la mette en mouvement ; or le mouvement existe dans le monde, donc il y a aussi un moteur, 764. De même pour la vie : la génération spontanée n'existe pas, Pasteur l'a prouvé ; le transformisme est réfuté, et bien ; donc il y a un être qui, sans avoir reçu la vie, l'a donnée aux autres êtres, 765. — III. L'ordre magnifique de l'univers, nombre incalculable des astres, mouvement qui ne dévie jamais, prouve l'existence du Créateur, 780 ; et d'ailleurs les vrais grands savants ont vu Dieu dans ses œuvres, 781. — IV. L'idée de Dieu est en nous : dans notre conscience, la preuve c'est que tous les hommes s'accordent pour juger que tel acte est bon ou mauvais, c'est la loi morale, qui suppose un législateur, 795 ; dans notre intelligence : les principes communs adoptés toujours et partout prouvent qu'un être supérieur les a mis en nous, 796. — V. Dieu est infini : on le prouve en remontant des effets aux causes et il faut bien en venir à une cause première qui soit infinie, 797. Il est éternel : il n'y a pour lui ni passé, ni futur, mais un présent immuable, 798.

Dimanche. — Le devoir de sanctifier le dimanche s'impose dans le temps des travaux comme le reste de l'année, 343. C'est d'ailleurs dans l'intérêt même de notre corps, qui n'est pas inusable ; du reste, Dieu commande et il a les moyens de reprendre ce qu'on lui dérobe ; enfin, s'il est nécessaire de travailler, reste l'obligation d'assister à la messe ; comment agissaient nos pères, 344. — Une question de Jésus aux Pharisiens sur la sanctification du 7^e jour, 563. 1^o Précepte rigoureux : dans l'Ancien Testament Dieu insiste sur la sanctification du jour qu'il s'est réservé, bénit les fidèles et châtie sévèrement les profanateurs ; c'est que c'est le jour où nous pouvons rendre à Dieu nos devoirs, penser sérieusement aux intérêts de notre âme, 564. 2^o Trop oubliée aujourd'hui, la sanctification du dimanche comporte, sous peine de faute grave, l'abstention des œuvres serviles, 564 (à moins de nécessité), soit pour les maîtres, soit pour les serviteurs ; l'assistance au moins à la messe et de préférence à la messe de paroisse ; l'Eglise invite aussi à la pratique des bonnes œuvres. La sanctification du dimanche attire les bénédictions du ciel, 565, tandis que sa profanation

n'a jamais enrichi personne ; témoignage du Curé d'Ars, 566.

Dissipation. — Combien elle est commune. Elle vient du souci exagéré des affaires, qui fait oublier Dieu, et pourtant elles sont un moyen qui peut nous porter à Dieu, 621 ; du travail excessif qui fait de l'ouvrier un esclave, d'où plus de repos même le dimanche, plus de prière, mais un épuisement prématuré ; du plaisir, le grand ennemi de la religion intérieure. Donc la fuir ou se prémunir contre ses attraits, ne pas rester insensible aux remords de la conscience, 622.

Douleur. — Voir *Souffrance*.

Doute. — Maladie de notre siècle : il a pour cause l'école neutre qui ne s'appuie que sur la science, combien pourtant elle a varié ! qui ne connaît pas Dieu, d'où le scepticisme, et si l'école est impie, c'est bien pis, 543. Plus tard les passions, les épreuves, les déboires conduisent du doute à l'incrédulité, 544. — Si le doute naît à l'école, il se prend aussi parfois dans la famille ; influence de la mère sur son enfant ; si elle est chrétienne c'est bien, mais si elle ne l'est pas ? 552 ; influence du père ; or ces influences restent toute la vie, Jouffroy, S. Augustin, 553. — Après la famille viennent les compagnies frivoles et les maîtres incroyants qui ne s'occupant pas de l'âme lui apportent le doute ; si l'empreinte de l'Eglise s'efface, c'est par un mauvais usage de la liberté, mais Dieu n'abandonne ni ceux qui restent fidèles, ni ceux qui sont tombés, 553.

Droits de Dieu. — Dieu a sur nous tous les droits. Créateur et auteur de tous nos biens, il a le droit, et c'est notre devoir, d'être cherché, connu, et adoré de nous ; bien souverain, il a droit à notre amour (2^e devoir), 873 ; notre souverain Seigneur, il a droit à ce que nous le servions en obéissant à sa loi gravée dans nos cœurs, et c'est dans cette obéissance seulement, pas ailleurs, que se trouve le vrai bonheur, 873.

Eau. — Voir *Providence (La) dans l'ordre physique*.

Ecole athée. — C'est un des fléaux de l'époque actuelle. 1^o La laïcisation de l'école n'a pas eu seulement pour but de remplacer les religieux par des laïques, mauvaises raisons qu'on donne, 67, mais bien d'en éloigner Dieu et la religion. Or a) Dieu est nécessaire à l'instruction de l'enfant : Dieu étant la raison dernière de toutes choses, l'instruction qui ne tient aucun compte de lui est incomplète et fautive ; à son éducation : Dieu seul ayant l'autorité pour commander, le regard pour tout voir, la puissance pour rendre à chacun selon ses œuvres. b) A plus forte raison si Dieu est combattu, l'école ne peut-elle produire que des gens sans morale et des criminels, 68, l'expérience universelle le prouve, 69. 2^o Donc a) les parents ont le devoir de préserver leurs enfants ; motifs : la volonté de Dieu qui leur a confié ces enfants ; leur amour si naturel et si grand pour leurs enfants ; de plus ils en ont le droit, car leurs enfants sont à eux, non à l'Etat qui n'est pour rien dans leur existence et n'existe que postérieurement à la famille, 69 ; ce qui n'empêche pas certains devoirs envers l'Etat ; donc les maîtres ne sont que les représentants des parents. b) Ceux-ci doivent donc confier leurs enfants aux écoles catholiques, à leur défaut préserver les enfants des dangers de l'école sans Dieu, surtout de l'école contre Dieu, au besoin les en retirer. Que les chefs de famille se réunissent en association, 70.

Eglise. — SA FONDATION au jour de la Pentecôte est une nouvelle création. 1^o D'épaisses ténèbres couvraient alors le monde païen, l'Esprit-Saint y apporte la lumière par la prédication évangélique, 321. 2^o Rien n'était stable dans les croyances et la morale ; à la fondation de l'Eglise s'établissent une croyance et une morale immuable, malgré les schismes et les hérésies, 322. 3^o Jusque-là c'était la stérilité pour le bien, 322, en ce jour l'Esprit-Saint donne à l'Eglise la fécondité, et cette fécondité n'est pas épuisée, 323.

SA FÉCONDITÉ. Elle est figurée dans la parabole du grain de sénéve, 22. 1^o Très petite dans ses commencements, elle s'est vite développée et a fini par se répandre par

tout, malgré d'innombrables difficultés, les persécutions, les hérésies, le schisme d'Occident, le protestantisme, 23, le philosophisme ; aujourd'hui encore elle recrute de nombreux fidèles parmi les païens et dans les pays hérétiques et schismatiques, 24. 2° C'est la preuve de sa divinité, d'autant qu'aucune autre société religieuse ne possède une pareille fécondité, 24.

SES VICTOIRES. Comme son divin Fondateur elle a toujours été persécutée et elle a toujours vaincu. 1° Elle a survécu aux persécutions sanglantes, aux contradictions des sophistes, aux attaques des grandes hérésies, 148, aux invasions des Barbares qu'elle a convertis, à l'Islamisme qu'elle a refoulé, aux schismes d'Orient et d'Occident, au philosophisme du XVIII^e siècle, 149, et elle vit malgré la persécution actuelle, 150. 2° Elle est divine, car ces persécutions sont l'accomplissement d'une prophétie ; elle reproduit dans son œuvre l'œuvre de Jésus-Christ, une société purement humaine dans de pareilles conditions aurait depuis longtemps disparu. Aimer, consoler, défendre l'Eglise, 150. — *Victoire sur la force brutale.* Le Jubilé constantinien est une occasion de rappeler les luttes et les victoires de l'Eglise, 718. Les agneaux envoyés parmi les loups. 1° Agneaux, les apôtres et les martyrs : leur ambition est immense, changer le monde, et pour moyen d'attaque ils ont la prédication de Jésus-Christ crucifié ; pour moyen de défense, la douceur à opposer à leurs ennemis, 718. 2° Loups cruels leurs persécuteurs, mais d'une cruauté humainement inexplicable, de là les diverses causes attribuées aux persécutions ; d'une cruauté atroce dans ses excès, description qu'en fait Eusèbe de Césarée ; d'une cruauté longue dans sa durée, puisqu'elle a persévéré 280 ans et fait des millions de martyrs, 719. 3° Le résultat a été que les chrétiens qui n'existaient pas ou presque, avant les persécutions, étaient partout répandus en moins de trois siècles ; que Constantin a dû enfin donner la liberté à l'Eglise. Ce triomphe de l'Eglise prouve sa divinité, d'autant qu'il est la réalisation d'une prophétie de J.-C., que seule l'Eglise catholique a vaincu la force brutale, et qu'elle prêchait une morale crucifiante, 720. — *Victoire sur l'erreur.* Ayant reçu de Jésus-Christ la mission de prêcher l'Evangile au monde, l'Eglise rencontre trois obstacles à sa mission. 1° Les hommes qui refusent la vérité : ils avaient une religion facile et ils y tenaient, tandis que les prédicateurs enseignaient des vérités incompréhensibles et une morale austère ; or l'Eglise a triomphé de cet obstacle, 721 ; dès le commencement les chrétiens se multiplient et aujourd'hui elle fait preuve d'une grande expansion et d'une vitalité merveilleuse, cela dans toutes les classes de la société, 722. 2° Les hérétiques orgueilleux qui rejettent ce qui dépasse l'intelligence, raisonnent quand l'Eglise affirme ; combien dangereux à cause de leur situation dans l'Eglise et à cause de leur nombre, car il y en a eu toujours, 722. Or l'Eglise, au risque de perdre une partie de ses membres, a toujours maintenu l'intégrité de sa doctrine, elle vit et l'hérésie a reçu le coup mortel. Donc elle vient de Dieu, 723. 3° Les incrédules : malgré leurs efforts inouïs pour détruire la religion, il n'y a rien à craindre, ils sont morts (ainsi Voltaire, Renan) et l'Eglise reste, 723 ; mais c'est aux catholiques à la défendre contre les attaques qu'on lui adresse au nom d'une prétendue science, dans la personne de ses ministres, et contre les falsifications de son histoire, 724. — *Victoire sur le mal.* Avec la mission d'enseigner, l'Eglise a aussi la mission de sanctifier. Mais 1° la puissance du mal est grande : chacun sait par expérience qu'il faut soutenir des luttes incessantes et parfois terribles ; de plus, en dehors de l'Eglise c'est la corruption et le vice qui règnent en maîtres, bouddhisme, islamisme, 769, générations élevées d'après la morale maçonnique ; de plus encore, à la naissance de l'Eglise c'était le vice honoré dans les divinités païennes, exemple des Romains : plus de morale publique, de morale individuelle, de morale sociale, 770. 2° L'Eglise a lutté contre le mal par la

prédication de la morale évangélique, préceptes, 770, et conseils, et elle l'a fait avec autorité sans varier dans son enseignement ; en fortifiant les volontés par la grâce des sacrements, armes, semble-t-il, bien faibles pour une telle lutte, 771. Pourtant 3° l'Eglise a réussi : elle a fait des saints, ceux qu'elle a canonisés, 771, et combien d'autres dont la sainteté ignorée est aussi réelle ; avec les individus elle a christianisé les sociétés, les incrédules eux-mêmes l'avouent (Taine). Mais les scandales dans l'Eglise ? Jésus-Christ les a annoncés et on ne les donne qu'en désobéissant à l'Eglise, 772. — *Victoire sur l'espace et sur le temps.* C'est cette victoire qui lui permet de se dire catholique. 1° Victoire sur l'espace : impossible à une société religieuse d'origine humaine de s'étendre partout, les faits le prouvent ; seule l'Eglise catholique est partout répandue, 787, malgré les obstacles de toute sorte, et chaque jour elle fait des conquêtes nouvelles sans rien perdre de son unité de chef, de culte et de doctrine, 788. 2° Victoire sur le temps : œuvre humaine, il y a longtemps qu'elle serait morte ; or elle dure depuis 20 siècles, et 20 siècles de luttes contre les persécutions, les hérésies, l'invasion barbare, l'islamisme, 788, le relâchement des mœurs, les prétentions impériales, les schismes, les révolutions. Toujours vivante et victorieuse, l'Eglise est donc divine, 789. — *Victoires d'aujourd'hui.* Les ennemis de l'Eglise chantent aujourd'hui victoire. A tort. 1° Les persécutions mêmes sont une preuve de la divinité de l'Eglise : J.-C. les a prédites, et c'est justement à la seule Eglise catholique qu'on les réserve ; de plus, corps mystique de J.-C. il faut qu'elle souffre comme son chef, 790 ; doctrine qui pour sembler étrange est pourtant celle de l'Evangile, 791. 2° Ces persécutions donnent à l'Eglise l'occasion de remporter autant de victoires, J.-C. les lui a annoncées, et les 20 siècles de son histoire réalisent cette prophétie, 792. Aujourd'hui elle est toujours vivante, la preuve c'est que ses ennemis demandent encore de nouvelles lois contre elle ; c'est encore que depuis la loi de Séparation elle remplit sa mission sans que l'Etat la favorise aucunement ; c'est enfin que les retours à la religion se font plus nombreux, surtout dans les villes, dans les milieux savants et chez les étudiants. Toujours persécutée et toujours victorieuse, 793.

Eglises. — *La désertion de l'église* est une plaie de notre époque. 1° L'église porte en elle un enseignement, car tout y rappelle les vérités chrétiennes, la croix, l'autel, le confessionnal, la chaire, 51 ; donc l'abandonner c'est se priver de ces enseignements, 52. 2° Cet abandon a pour causes la mauvaise presse, l'exemple des maîtres de la jeunesse, le goût immodéré des voyages, et ici les catholiques ne sont pas sans reproche, 52 ; enfin les lois nouvelles qui ne protègent plus l'église, 53. 3° Ses effets sont la disparition du respect pour Dieu, et, par suite, pour l'autorité qui ne s'appuie plus sur celle de Dieu ; du respect pour les parents par la méconnaissance du 4^e commandement ; du respect pour le prochain, car à mesure que les églises se vident, les mauvais lieux s'emplissent, 53, ainsi que les prisons, 54.

La situation de nos églises depuis la Séparation, 773. Nous aimons notre église, non seulement comme monument de l'art, mais surtout comme œuvre et souvenir de nos pères, comme le témoin des grands événements de notre vie, comme la demeure de Jésus-Christ. Alors notre devoir est de contribuer à son entretien ; générosité des Juifs pour le temple au retour de la captivité, dévouement de nos aïeux pour la construction des églises, la croix de Bomarsund et le général Niel, 774 ; notre devoir est aussi de la fréquenter, c'est pour cela qu'elle est bâtie, 775.

Elisabeth de Hongrie (Sainte). — Dieu qui purifie les saints par l'épreuve, les récompense par ses consolations. 1° La première grande épreuve de sainte Elisabeth fut la mort de son époux, mais elle se réfugia dans la prière ; la seconde lui est venue du monde, de

ses parents qui la chassent de chez elle avec ses enfants, du mépris et du délaissement de ceux mêmes qu'elle a secourus, elle se résigne et s'humilie, 830 ; une autre enfin fut l'obligation de se séparer de ses enfants, 831. 2° Dieu la console par la joie intérieure qu'elle ressent au milieu de ses peines, par des apparitions et des extases, par la direction que Marie imprime à sa vie, 831 ; puis par le recouvrement des restes de son époux, enfin par la réunion avec ses enfants dont elle peut assurer l'avenir, 832.

Endurcissement spirituel. — Le sourd-muet figure du pécheur endurci. 1° Le péché est le grand mal, car a) il attaque Dieu dans son être qu'il voudrait anéantir, dans ses perfections : révolte contre sa puissance, désordre opposé à l'ordre établi par la sagesse, révolte contre sa justice, mépris de son souverain domaine, 515, outrage à sa bonté, le bourreau de Jésus-Christ ; b) ennemi de l'homme, il tue son âme en lui enlevant le bien le plus précieux, la vie de la grâce, il lui ferme le ciel ; il est la cause de toutes nos misères, 516. 2° Mais l'endurcissement dans le péché est le pire des malheurs, témoignages de S. Augustin et de S. Bernard ; il vient de l'habitude du péché non regretté, un miracle peut en faire sortir. Prier pour les endurcis et veiller sur soi, 517.

Ennemis. — Bien observer le précepte de l'amour mutuel ferait le bonheur des hommes. Pourtant les ennemis sont chose inévitable, à cause de l'opposition des caractères, des passions qui sont la suite du péché originel ; N.-S. en a eu, ses fidèles en ont aussi, 600. Ils servent à quelque chose : sans compter qu'ils peuvent nous attirer d'autres sympathies, ils nous font pratiquer la vertu en nous obligeant à nous surveiller davantage : S. Athanase et la dame riche ; ils nous procurent l'occasion d'acquiescer des mérites par la pratique de la charité envers eux et du pardon, 601.

Epiphanie. — SERMON : La grâce actuelle. 1.

Espérance. — Elle consiste en une confiance inébranlable aux promesses divines, car elle est fondée sur la puissance et la fidélité de Dieu, sur tout ce que J.-C. a fait pour nous, 13. Elle a pour objet la béatitude éternelle, les moyens d'y parvenir, même les biens temporels autant qu'ils ne nuisent pas à notre salut, 14.

Esprit-Saint. — a) En lui-même : c'est la troisième personne de la Sainte Trinité, procédant du Père et du Fils, donc Dieu, éternel, infini, 339. b) Dans l'Eglise : descendant sur les apôtres en forme de langues de feu, 339, il les transforme ; il continue dans leurs successeurs à gouverner, à sanctifier, à instruire, à consoler l'Eglise, 340. c) En nous : il fait de notre âme sa demeure par le baptême, revient y habiter par la pénitence, s'en empare et lui communique ses dons par la confirmation, 340. Ne pas contrister le Saint-Esprit, 341. — Il est la vie du chrétien, comme il a été la vie de J.-C. Il en est l'auteur : c'est lui qui a formé l'humanité du Christ dans le sein de Marie, lui aussi qui par la grâce fait de nous les enfants de Dieu, 353, participants de la nature divine, 354. Il en est le moteur : c'est lui qui a dirigé Jésus, lui aussi qui nous guide dans la vie surnaturelle, nous fortifie dans les luttes, etc., 354, qui par ses dons nous fait monter sans cesse vers Dieu, 355.

Eucharistie. — *Les abaissements de Jésus-Christ*, motif de l'aimer. 1° Ces abaissements rappellent ceux du Calvaire, l'Eucharistie étant le mémorial du sacrifice de la croix ; ils sont plus grands qu'au Calvaire, l'humanité même y étant cachée sous les espèces sacramentelles, Jésus y restant le grand Méconnu, même de ses fidèles, 602 ; cependant ce Dieu si grand se fait si petit pour que nous l'aimions, 603. 2° Ces abaissements sont un motif de confiance, puisque l'Eucharistie c'est Dieu avec nous, qu'elle nous est un gage de la victoire finale, vie éternelle et résurrection glorieuse, que dès cette vie elle a glorifié ses dévots en en faisant des saints, exemples, 603.

L'Eucharistie *principe et source de vie*. a) Vie individuelle : elle est principe et source de vie spirituelle,

car elle l'entretient et l'alimente ; de vie morale, car elle la symbolise, l'impose et la donne ; de vie intellectuelle, car elle a inspiré des chefs-d'œuvre ; de vie du cœur, car elle est le sacrement de l'amour et de la paix, 35, même dans les épreuves ; de vie éternelle pour l'âme et même pour le corps, 36. b) Vie sociale : l'Eucharistie favorise l'union entre les hommes, elle la symbolise par les éléments qui la constituent, paroles de l'Ecriture et des Pères ; elle l'impose, car J.-C. la commande ; elle la procure, car on y reçoit Dieu qui est charité, 36, de là les héroïsmes chrétiens ; elle favorise le commerce et l'industrie, car c'est pour la beauté de ses temples, pour la pompe du culte en son honneur que des milliers d'ouvriers travaillent, aussi quel vide immense si l'Eucharistie disparaissait, 37. Avoir un plus grand amour pour l'Eucharistie et le prouver par l'assistance à la messe en réparation des nombreux manquements, 38. — Le pain miraculeux envoyé à Elie, figure de l'Eucharistie, 505. Dans le voyage de la vie, pour résister aux incessantes attaques de l'ennemi, Dieu nous a préparé un pain miraculeusement fortifiant. C'est ce pain qui a formé les vierges et fait les martyrs, 506, et il nous donne la même force. A une condition : qu'on ne se contente pas de s'en nourrir une fois l'an, mais qu'on le reçoive souvent. Le Sauveur nous presse, ne méprisons pas son invitation, 507. Se faire un tempérament eucharistique par la fréquentation de la communion, 508. — Mieux que la manne, l'Eucharistie est le pain de vie. Vie de l'intelligence : c'est la vérité, et Jésus l'a apportée au monde, il est vivant et immortel, 657. Vie du cœur : c'est la grâce, et justement c'est l'Eucharistie qui l'a faite si grande chez les saints, 658. Vie de la volonté : c'est l'énergie, le sacrifice pour Dieu, or c'est dans la communion que les martyrs ont puisé leur courage, 658. Donc communier souvent et dignement, 659. — Chef-d'œuvre de l'amour de Jésus-Christ, l'Eucharistie a pour effet : a) dans la société, d'endiguer le mal qui y est si grand ; de réparer, spécialement par le sacrifice de la messe, 423 ; b) dans la famille : d'affermir l'union des époux, s'ils communient ensemble, d'amener à la religion l'époux qui ne communie pas par l'épouse qui communie, 423 ; c) dans l'individu : créé à l'image de Dieu, déformé par le péché, régénéré par le baptême, il s'élève jusqu'à Dieu par la communion. *Si scires donum Dei*, 423.

Exaltation de la Sainte Croix. — Après de bien humbles commencements, l'Evangile s'est répandu par la vertu de la croix, 617. Cette exaltation de la croix prouve : a) la puissance de Dieu. Avant Jésus-Christ, et à part les Juifs, le monde ne possédait pas la vérité, les philosophes païens étant impuissants à l'enseigner, la prédication même du Sauveur reste presque sans résultat, 618 ; c'est depuis sa mort sur la croix que le monde, malgré ses erreurs et ses vices, vient à lui, miracle de puissance ; exaltation qui s'est renouvelée dans l'apparition du *Labarum* à Constantin, dans le recouvrement de la vraie croix par Héraclius, 619. b) La bonté de Dieu : de la croix Jésus attire tout à lui, 619 ; la miséricorde du Père en remplacement de la justice, nos âmes arrachées à l'empire du démon, le bon larron sauvé, les pécheurs convertis, les âmes dévouées qui se consacrent à Dieu, 620. Aimons la croix et le signe de la croix, nous sommes sauvés par elle, 621.

Examen de conscience. — L'année qui finit ne reviendra plus, à chacun de voir si elle a été bonne ou mauvaise. De là un petit examen. 1° L'examen de conscience est *nécessaire* à qui veut se corriger de ses défauts, les saints le disent, 886, d'ailleurs sans lui on ne les connaîtrait pas ; imiter donc le commerçant qui établit son bilan, 887. 2° *Quand ?* Le mieux est de faire cet examen tous les jours, l'Eglise même nous y invite dans la prière du soir ; en tout cas le faire au moins chaque dimanche, et encore à la fin de l'année, enfin et plus sérieusement avant de se confesser, 887. 3° Il n'est *pas difficile* : a) on doit s'appliquer à

connaître ses fautes, 887, et pour cela demander à Dieu ses lumières ; un petit examen de fin d'année sur les obligations du chrétien, sur ses devoirs d'état ; b) il doit être accompagné de la contrition, sans quoi point de pardon. Pour le bien faire, se rappeler l'examen qu'il faudra subir à la mort, 888. — *Pour la confession.* Distinction nécessaire, 426. L'examen doit porter sur l'espèce des péchés, sur le nombre, au moins pour les péchés mortels, formules trop vagues ; il ne doit être ni superficiel, ni inquiet, 127 ; les péchés suffisent à faire connaître les défauts, 128 ; une histoire, 129.

Famille. — Les plaies de la famille à l'heure actuelle. 1^o La famille chrétienne devrait être un sanctuaire par les images saintes qu'on y voit ; donc aussi une école d'affection, de respect, de vertu, 97, et c'est l'Eglise qui par ses bénédictions la rend telle, 98. 2^o Beaucoup de familles ne sont plus cela, grâce à la mauvaise presse, à la loi du divorce, à ce qu'on appelle le progrès, au libertinage ; un exemple et un cri, 98. 3^o La profanation du mariage est encore une cause de ruine, 98, et les passions, jalousie, discorde, vanité, alcoolisme, luxure, impiété, ingratitude et révolte. Conclusion : réagir fortement contre les mœurs actuelles, 99.

Fête-Dieu. — SERMON : La communion et ses effets, 369. Fête très populaire à raison de son objet qui est Jésus-Christ, 323 ; des motifs de son institution : honorer publiquement l'Eucharistie, affirmer notre foi, réparer les fautes commises envers elle, c'est le but de la procession. Ce qui en fait la beauté c'est une assistance nombreuse à celle-ci, le respect qu'on y garde, l'ordre observé, enfin la prière, 324. — Pour mieux honorer le Saint-Sacrement, l'Eglise le fête toute une octave ; on répond à ses intentions en assistant à la messe, en communiant, en assistant à l'office du soir et en prenant part au chant des hymnes liturgiques, 325, d'autant que des indulgences sont accordées à cette assistance, 326.

Fiacre (Saint). — Dieu a fait de sa solitude comme un paradis. 1^o Venu d'Irlande dans la Brie, il obtient de l'évêque de Meaux une terre où il se retire, 572. Il a honoré la profession de jardinier, car pour gagner sa vie il veut travailler la terre, sachant que l'homme qui plante et arrose, collabore avec Dieu qui donne l'accroissement ; il travaille donc avec Dieu, unissant deux choses qui devraient être inséparables, le travail et la prière, 573 ; il travaille pour Dieu, faisant profiter les pauvres de ses produits, à son exemple le jardinier devrait faire la part des pauvres ; enfin par son exemple et ses paroles il apprend que le travail matériel doit conduire au travail spirituel et élève jusqu'à Dieu, 574. 2^o En retour il est honoré par la confrérie des jardiniers : ils lui ont témoigné dans le passé leur reconnaissance et leur confiance ; dans le présent ils l'invoquent et veulent pour leur confrérie un caractère religieux, 575 ; pour l'avenir ils espèrent n'être pas délaissés de leurs confrères, grâce aux prières et aux messes assurées. Conclusion : que la culture naturelle conduise à la culture surnaturelle, 576.

Fin de l'homme. — Un grand voyage qui a Dieu pour point de départ et pour point d'arrivée, 487. 1^o L'homme vient de Dieu par sa naissance qui fait de lui la créature de Dieu ; par son baptême qui le fait enfant de Dieu, titre de noblesse qu'il faut conserver ou retrouver si on l'a perdu, 488. 2^o L'homme va à Dieu : a) par sa vie, 488 ; donc il doit s'appliquer à connaître Dieu ; or Dieu se révèle à l'âme qui le cherche ; en elle-même par le recueillement, autour d'elle par les fréquentations chrétiennes et les bonnes lectures, à l'église ; l'aimer et le prouver par les actes et pour cela faire de la fidélité au service de Dieu une affaire de cœur ; un examen nécessaire au début d'une retraite, 489 ; b) par sa mort : elle viendra, brisant peut-être bien des espoirs et des projets ; y songer ; c) par le jugement : compte précis et définitif, juste sentence. Résolution et repentir, 490.

Fléaux. — Les fléaux et la Providence : voir *Providence*.

Foi. — NATURE ET NÉCESSITÉ. — La foi principe de salut, l'incrédulité principe de damnation. La foi consiste à croire Dieu sur parole, sans hésitation ni crainte d'erreur ; elle a pour objet toutes et les seules vérités révélées par Dieu et promulguées par l'Eglise, 305 ; elle est donc très raisonnable, s'appuyant sur la parole de Dieu la vérité même, 306. La foi est absolument nécessaire au salut, voix de l'Ecriture, de la Tradition ; parmi ceux qui n'ont pas la foi, les uns l'ont perdue, et leurs vertus naturelles seront sans récompense, 306 ; d'autres font un choix, alors qu'il faut croire *tout* ce que Dieu a dit, 307.

SES QUALITÉS. — La foi du centurion modèle de la nôtre. On y trouve : 1^o la fermeté : ayant pour motif la parole de Dieu, la foi doit donc être aussi ferme que si nous voyions, c'est pourquoi tout doute volontaire est une faute, 666 ; de plus l'Esprit-Saint exige cette fermeté ; enfin nous croyons bien à la parole de l'homme, 667. 2^o La certitude d'être dans le vrai : la foi n'ayant pour objet que ce que Dieu a révélé, 667. 3^o L'absence de raisonnement : car l'objet de la foi a des obscurités, les mystères vérités non évidentes et incompréhensibles à la raison, 667 ; mais Dieu ayant parlé, il faut croire, 668. 4^o La liberté : nous ne sommes contraints à croire ni par la violence, ni par l'évidence, ce qui fait que la foi est méritoire. La foi vraie est agissante, 668.

Elle est RAISONNABLE. — La foi du chef de synagogue et de l'hémorroïsse. 1^o La foi est raisonnable : la foi à l'homme étant un moyen nécessaire de connaissance, il est raisonnable de croire à la parole humaine ; mais à plus forte raison l'est-il de croire à la parole divine, même quand sa doctrine est au-dessus de notre portée, 702. 2^o La foi ne fait pas tort à la raison : elle ne la gêne en rien dans les recherches scientifiques, en preuve les savants chrétiens ; ni dans la recherche des motifs de la croyance, ne lui interdit même pas d'établir des comparaisons entre les diverses religions ; ce qu'elle défend, c'est de conclure à la fausseté d'un point de doctrine sous prétexte qu'il est incompréhensible, 703. Dieu est si grand, notre raison est si petite, si bornée, même en ce qui concerne les choses de la nature, 704.

DANGERS ET SOUTIENS DE LA FOI. — La grâce apporte avec elle les vertus chrétiennes, et d'abord la foi. Celle-ci a ses *dangers* : les mauvaises mœurs, c'est surtout dans la jeunesse qu'on perd la foi, parce qu'en devenant petit à petit l'esclave des passions on finit par rejeter une doctrine qui condamne ; les mauvaises lectures, danger plus grand encore parce qu'il s'attaque aux racines mêmes de la foi, lectures mauvaises et lectures neutres, 635. Elle a aussi ses *soutiens* : les bonnes lectures ; le livre de la nature qui fait voir Dieu dans les créatures, livre accessible à tous ; le livre inspiré de Dieu qui rappelle son amour, fort dans l'Ancien Testament, tendre dans le Nouveau ; S. Augustin, François Coppée, 636. — Si on perd la foi, ce n'est pas à cause de l'incompréhensibilité des mystères, 361, mais a) ou bien par orgueil qui fait qu'on se croit à peu près infallible, qui rend entêté, qui fait penser qu'on est compétent sur toute chose, qui fait revivre quelque vieille rancune ; b) ou bien par intérêt : la religion défendant les plaisirs coupables, on s'éloigne d'elle, 362 ; or ces plaisirs amoindrissent l'esprit qui ne peut plus s'élever plus haut, le cœur qui devient égoïste, même cruel, 363.

LA PROFESSION DE LA FOI. — La foi du centurion et la foi des chrétiens actuels. 1^o Un chrétien ne doit jamais rougir de sa foi, car ce serait renier Jésus-Christ, 11, et donc être apostat ou hypocrite, 12. 2^o Il doit professer publiquement sa foi : quand un commandement s'impose à lui, quand on attaque Dieu ou la religion devant lui, quand il y aurait scandale à se taire, 12 ; consulter le prêtre dans les doutes, 13.

Fondations supprimées. — Voir *Mort*.

Force (Don de). — Il soutient l'âme dans l'accomplis-

sement des choses difficiles. 1^o Il a soutenu les apôtres dans leur prédication malgré les persécutions ; les martyrs dans leurs supplices ; il soutient l'Eglise dans l'affirmation de sa doctrine et de son autorité, 262. 2^o Le chrétien en a besoin aussi pour supporter courageusement les revers de fortune ; pour ne pas se décourager devant la méchanceté des hommes ; pour accepter les maladies comme venant de Dieu ; enfin pour se résigner à la mort, 263. Le demander et le développer par la prière au Saint-Esprit, 263.

François-Xavier (Saint). — C'est l'*Euntes docete omnes gentes* qui a créé l'apostolat et la Propagation de la foi. 1^o Entreprise difficile que celle de l'apostolat catholique, mais les missionnaires y réussissent : S. François-Xavier, en plein rêve de gloire, est conquis par S. Ignace et se donne à Dieu. De conquis il devient conquérant, 846 ; son apostolat merveilleux, favorisé par les miracles. 847. 2^o L'Œuvre de la Propagation de la Foi continue cet apostolat par la prière qui obtient de Dieu les vocations de missionnaires, 847 ; par l'aumône qui pourvoit à leur entretien ; résultats des missions catholiques et des missions protestantes. La Propagation de la Foi, œuvre française qui a fait dire : « Rome, c'est Pierre ; la France, c'est Paul, » 848.

Fruits du Saint-Esprit. — L'âme, paradis du Saint-Esprit, 267. L'arbre de vie enraciné dans l'âme par le Saint-Esprit au moyen des sacrements, taillé et élagué par les épreuves ; l'échelle d'or vue par sainte Perpétue, 268. Les fruits que cet arbre produit sont les œuvres parfaites, fruits délicieux ; différence entre les actes simplement vertueux et les actes fruits du Saint-Esprit, 269. Il y en a douze principaux, 269 : ils ordonnent l'homme à l'égard de ce qui est soit au-dessus de lui, soit en lui, soit autour de lui, soit au-dessous de lui, 270.

Génération spontanée. — Voir *Vie*.

Georges (Saint). — On l'appelle en Orient « le grand martyr. » 1^o C'est le démon qui, en haine de la justice, suscite les persécutions : pillage de l'église de Nicomédie et édit de Dioclétien, 253, et la persécution actuelle n'a pas d'autre cause ; mais le courage des martyrs au milieu de tourments inouïs vient de ce que Jésus-Christ les soutient, exemples, 254. 2^o La persécution a cependant, comme la guerre, ses bienfaits : l'une réveille le courage et suscite l'union des citoyens, l'autre obligeant à se montrer chrétien proyoque à la pratique de toutes les vertus, 255. S. Georges dans sa prison ; la persécution convertit les âmes par l'exemple des martyrs : Arnobe et Lactance, S. Georges, 256.

Grâce. — *Grâce sanctifiante.* Parole du festin des noces ; robe nuptiale et grâce sanctifiante, 650. 1^o C'est par elle que Dieu nous élève à l'ordre surnaturel et nous communique une vie divine ; reçue au baptême, la grâce se perd par le péché mortel et se retrouve par le sacrement de pénitence, et en nous la rendant Dieu fait de nous ses enfants, les frères de J.-C. et ses cohéritiers, 651, les temples de la Sainte Trinité, nous rend participants de la nature divine, 652. 2^o Elle est donc le plus précieux des trésors, la gloire commencée ; aussi qui ne l'a pas perdue sa vie, ses bonnes œuvres n'ayant aucun mérite pour le ciel, tandis que les moindres œuvres du juste peuvent être méritoires, 652 ; il risque son éternité, puisqu'il faut la grâce pour aller au ciel, 653. — *Grâce actuelle.* Comment les Mages y ont répondu. 1^o Nature de la grâce : grâce habituelle, 1, et grâce actuelle avec laquelle nous pouvons tout, sans laquelle nous ne pouvons rien dans l'ordre surnaturel ; donc la demander, 2. 2^o Il faut correspondre à la grâce, car elle laisse à chacun la liberté de bien ou de mal faire ; mais y résister c'est en tarir la source, 3.

Homme. — Pourquoi l'on revient aux idées religieuses. L'homme est-il *indépendant* ? Question importante, car s'il l'est, il peut vivre à sa guise, sinon, non ; question opportune, aujourd'hui surtout où beaucoup le prétendent afin de « vivre leur vie. » 33. Or il ne suffit pas

de se déclarer indépendant pour ne relever en réalité de personne. L'homme n'est pas indépendant : ni pour le passé, car c'est d'autres êtres qu'il tient sa vie et ce qu'il y a de plus important dans sa vie ; ni pour l'avenir, car il n'est pas maître même du lendemain ; ni pour le présent, car « on ne fait pas toujours ce qu'on veut, » 34. Liberté et indépendance font deux, 34. — **De qui l'homme dépend-il ?** Du hasard ? C'est commode à dire quand on veut vivre au hasard ; mais c'est trop rabaisser le génie humain de dire que ce qu'il a produit vient du hasard. Donc nous venons et dépendons de Dieu. Du reste, le hasard n'est rien, ou alors il y aurait donc des effets sans cause, 50 ; si celles-ci sont parfois inconnues, ce n'est pas une raison de les nier, 51. — Une échéance à prévoir et à préparer. L'homme a de grands devoirs envers ses parents, mais eux dépendent d'un maître, donc lui aussi dépend du même maître ; d'autant que dans la transmission de la vie, certaines causes secondes sont indépendantes de la volonté des parents, 81. Enfin, à mesure que chacun avance dans la vie, l'autorité des parents diminue, donc l'homme dépend d'un autre maître. Ainsi faut-il raisonner de la dépendance d'un homme vis-à-vis des autres, et même de sa dépendance vis-à-vis de l'ensemble des hommes, 82. — Dieu est le soleil qui éclaire les âmes. Quand l'homme dit : « Ceci est vrai, cela est faux, » ce n'est point par caprice, ni parce qu'une chose paraît, ou non, conforme à sa manière de voir, 113, mais cela prouve qu'il est soumis à la règle supérieure de la vérité, et cette règle c'est Dieu. Même raisonnement pour le juste et l'injuste, pour le mal et le bien, 114. Donc l'homme dépend de Dieu, règle suprême du vrai, du juste, du bien, 115. — Dépendant de Dieu par la création, l'homme en dépend encore par sa conservation. En effet Dieu l'ayant créé reste nécessairement son maître, et l'acte conservateur n'est que le prolongement de l'acte créateur, 401. Du reste, l'existence n'étant pas nécessaire à l'homme, il n'y a pas droit, donc il la tient de Dieu de qui il dépend ; quelques témoignages, 402. Si Dieu a fait une créature qui ne puisse à aucun instant se passer de lui, cela prouve non l'impuissance divine, mais l'autorité absolue de Dieu sur cette créature, 402.

Houille. — Voir *Providence (La) et le monde moderne*.

Humilité. — Loin d'être un obstacle aux grandes entreprises, l'humilité en est le principe, en preuve S. Paul. 1^o Elle naît dans l'esprit, de la comparaison impartiale des qualités du prochain avec les nôtres, non de ses défauts avec nos qualités ; ainsi elle nous met à notre place, nous porte vers les êtres inférieurs, et donc nous rend contents de notre place dans la hiérarchie des êtres et nous fait respecter la place des autres, 660. 2^o Ses motifs : nous sommes des créatures, donc rien par nous-mêmes ; des pécheurs surtout ; de plus, que valent nos vertus ? sans compter qu'elles viennent premièrement de Dieu ; enfin nos talents naturels ne viennent pas de nous non plus, 661. 3^o Elle est nécessaire : témoignages des Docteurs ; du reste, la grâce qui est indispensable n'est que pour les humbles, 661, donc autant que la grâce l'humilité est nécessaire pour aller au ciel. S. Paul, Jésus-Christ, deux beaux modèles d'humilité, 662. — Voir aussi *Orgueil et Humilité*.

Ignorance religieuse. — Pourquoi des messes d'hommes. L'ignorance religieuse est un immense malheur, parce qu'elle est universelle et inconsciente, 17. Relativement récente, elle a pour causes le changement des conditions de la vie, le journal populaire irréligieux, une certaine insuffisance de la prédication catholique. Un des remèdes est dans l'institution des messes d'hommes où l'on entend une parole loyale, renseignée, 18, et amie, 19. — 1^o L'ignorance religieuse est si grande qu'on en est venu à oublier non seulement les vérités du Symbole, mais jusqu'à la connaissance de Dieu. 2^o Elle vient des sociétés de libre pensée, 19 ; du milieu où se trouvent les enfants après la première communion ; de ce que l'instruction religieuse

est trop négligée dans les familles; de ce que dans le monde on se désintéresse de la religion; de l'enseignement sans Dieu; enfin de la désertion des églises. 3° Le chrétien doit la combattre: en lui-même, 20, par l'audition de la parole de Dieu, par les bonnes lectures; dans les autres, et d'abord dans la famille, ensuite autour de soi par la pratique du zèle, 21.

Immaculée-Conception. — SERMON : Gloire pour Marie et joie pour nous, 836.

Incroyants. — Voir *Providence (La) et la prospérité des incroyants.*

Indifférence religieuse. — La parabole du grand festin. 1° Ce festin représente le bonheur du ciel: le maître de la maison, c'est Dieu; les invités sont tous les hommes; les serviteurs sont les envoyés de Dieu; accueil qui leur est fait par les Juifs et par les Gentils; enfin le sort de ceux qui ne répondent pas à l'appel sera l'exclusion du paradis, 389. 2° Car l'indifférence a) est un crime: outrage à l'amour de Dieu qui nous a tout donné, nous destine au ciel, a livré pour nous son Fils à la mort; b) sans excuse valable: pas le souci des biens de la terre qu'il faudra quitter; pas les occupations matérielles, qui ne doivent pas faire oublier les intérêts éternels, 390; pas la recherche des plaisirs, dont on peut être privé subitement par la mort. Aussi conduit-elle à la damnation par les péchés qu'elle fait commettre, par l'abus des grâces dont elle tarit la source. L'affreux réveil, 391.

Indulgences. — A propos du jubilé constantinien, 668. Les indulgences *ne sont pas*: des articles qui se vendent, on ne les achète pas; des prières ou des objets de piété, elles sont attachées à ceux-ci et à celles-là (vendre un chapelet indulgencié lui fait perdre ses indulgences); non plus l'égalité entre le nombre de jours accordés et le nombre de jours à passer en moins au purgatoire, Dieu restant libre dans leur application; pas davantage la rémission des péchés. Donc elles ne remplacent pas les sacrements, 669. Elles sont, grâce aux satisfactions puisées au trésor de l'Eglise: la remise, totale ou partielle, de la peine temporelle méritée par le pécheur pardonné, 669. Or rien d'étonnant que l'Eglise en accorde, elle fait comme tout gouvernement qui en accorde bien au point de vue temporel, 670.

Inférieurs. — Rendre à César ce qui est à César, etc. 1° La fourberie des Pharisiens qui avec les Hérodiens tendent un piège à N.-S. par leur question sur l'impôt à payer; sage réponse de Jésus, 683. 2° Cette réponse indique que les deux puissances, religieuse et civile, ont chacune leur domaine et qu'il faut obéir à l'une et à l'autre: a) aux représentants de l'autorité civile, le respect, car leur autorité vient de Dieu, 684; l'obéissance consciencieuse, Dieu l'exige; donc soumission aux justes lois de l'Etat, contribution aux charges publiques par le paiement de l'impôt, obligation du service militaire, 685, devoir de voter et de bien voter, 686; b) aux supérieurs spirituels, respect pour leur caractère sacré, amour reconnaissant, obéissance parfaite, assistance temporelle et spirituelle (celle-ci par la prière). Ces devoirs remplis par tous, ce serait la perfection et le bonheur, 686.

Intelligence (Don d'). — Don qui fait mieux comprendre les vérités religieuses. 1° Il donne une connaissance plus profonde de Dieu et des choses de Dieu; fait vivre les vérités religieuses connues par la foi; remplit l'âme de suavité, 214. Pour le cultiver, il faut: le demander à Dieu, 214; conserver la pureté du cœur; lire et méditer les Saintes Ecritures, 215. Le don d'intelligence dans les Apôtres après la Pentecôte et dans les saints, 215.

Jean-Baptiste (Saint). — L'Eglise célèbre sa venue en ce monde. 1° a) Sa vocation a été d'être le Précurseur du Messie, de lui rendre témoignage; la nôtre à tous est d'être des chrétiens, puis des élus, en outre chacun a sur terre sa vocation à un état spécial. b) Dieu prépare S. Jean à sa mission, 435, par des prodiges autour de sa naissance, par une vie d'austérité au désert; de

même il nous aide à répondre à notre vocation par ses secours de chaque jour, par la disposition des événements de notre vie; devoirs des parents au sujet de la vocation religieuse ou ecclésiastique de leurs enfants, 436. 2° S. Jean-Baptiste a répondu à sa vocation par la sainteté de sa vie; par sa prédication qui a préparé les âmes à recevoir le Messie; ainsi on répond à sa vocation de chrétien en affirmant sa foi, en obéissant à la loi divine, en vivant dans la grâce de Dieu, en remplissant les devoirs de l'état où l'on s'est engagé. Avis à ceux qui croiraient avoir manqué leur vocation spéciale, à ceux qui la cherchent, 837.

Jeanne d'Arc (Bienh.). — LE ROLE DE LA SOUFFRANCE.

1° Jeanne a souffert a) dans son âme: d'abord dans ses affections, pour la patrie qu'elle savait malheureuse, pour sa famille qu'il lui fallait quitter en cachette, 307; ensuite dans sa volonté, près de Baudricourt, à Chinon, devant le mauvais vouloir des courtisans; enfin dans son honneur, la trahison et le jugement inique; b) dans son corps: de Vaucouleurs à Chinon, au siège d'Orléans, au siège de Paris, dans son cachot, 308, sur le bûcher; c'est qu'elle expiait pour la France, 309. 2° En effet la souffrance expie, sanctifie, obtient la grâce, 309. Voir *Souffrance*. — SA ROI. Elevée dans la piété, elle n'hésite pas à partir dès qu'elle connaît la volonté divine intimée par « son Conseil », 334. C'est sa foi encore qui est la cause de toutes ses victoires, 335. C'est elle enfin qui lui inspire ses réponses à ses juges et lui donne le courage de mourir, 335. L'action de Dieu en elle, 336. — SA TRIPLE AURÉOLE. Comme Marie, les générations la proclament bienheureuse. Elle brille de l'auréole: a) de la pauvreté: née de parents pauvres, elle n'est pas instruite et au milieu des honneurs elle garde sa simplicité d'âme, 337; b) de la chasteté: à 13 ans elle fait vœu de virginité, 337, et dans l'armée elle inspire un profond respect à tous ses soldats, 338; c) du martyre: parallèle entre sa Passion et celle de Jésus, le cœur de Jeanne préservé des flammes, 338. — L'AMOUR DE DIEU ET L'AMOUR DE LA FRANCE. Son grand cœur plein d'amour pour Dieu et pour la France. 1° Son amour pour Dieu se manifeste dès son enfance par la piété, 842; par le sacrifice de tout ce qu'elle aime quand elle sait que Dieu veut son départ, 843. 2° La France est asservie, Jeannette souffre pour elle: de Vaucouleurs à Chinon; après le sacre du roi elle continue à la servir; pour la France elle endure un long martyre et donne sa vie en mourant sur le bûcher, 844. Ayons du cœur quand il s'agit de servir Dieu et la France, 845. — LA FIDÉLITÉ AU DEVOIR. C'est la leçon que donne la B. Jeanne d'Arc, 876. 1° Elle obéit: dès qu'elle est sûre que Dieu l'appelle, elle part; belle leçon pour beaucoup qui étouffent la voix du devoir ou s'excusent pour n'avoir pas à le remplir. 2° Elle est courageuse: les difficultés sont grandes, mais par son courage elle les surmonte toutes; leçon encore pour ceux qui hésitent, qui n'ont pas le courage de se vaincre, qui se montrent lâches dans le service de Dieu, 877. 3° Elle est héroïque: abandonnée, trahie, brûlée, elle ne faiblit pas; fidélité courageuse à la volonté de Dieu, 878.

Jeanne de Chantal (Sainte). — C'est bien la veuve chrétienne telle que la décrit S. Paul, 368. Restée veuve avec quatre enfants, elle leur inculque, tout jeunes, l'amour de Dieu et l'habitude de la prière, examine leurs défauts respectifs pour les en corriger, 569, combat surtout l'égoïsme en leur inspirant l'amour des pauvres, la vanité en leur montrant l'humilité de J.-C. S. François de Sales l'aide dans sa mission, 570. Dieu l'élève à la perfection par des deuils successifs, mort de ses enfants et petits-enfants, S. François la console; son admirable résignation, 571.

Jésus-Christ. — SA DIVINITÉ. — I. La prophétie étant la prédiction d'une chose que Dieu seul peut connaître, sa réalisation prouve qu'elle vient de Dieu, 469. Or J.-C. a fait des prophéties — et toutes se sont réalisées — relatives à lui-même, passion et résurrection; relatives à ses disciples, persécutions qui les attendent, 470; relatives à son Eglise, sa diffusion dans le monde; rela-

tives au peuple juif, destruction de Jérusalem et dispersion de la nation, 471. Ces prédictions sont de vraies prophéties, précises, elles se sont réalisées, donc Jésus connaissait l'avenir, et ayant dit vrai dans ces prophéties, donc il a dit vrai quand il s'est appelé le Fils de Dieu, 471. — II. Jésus-Christ est Dieu : une première preuve s'en trouve dans la propagation de sa doctrine, 902. Ensuite, nous en sommes certains 1° parce qu'il l'a dit, 903, et 2° parce qu'il l'a prouvé par ses œuvres, 904. — III. Son règne n'aura pas de fin, 899. 1° Il a prédit cette immortalité, et depuis vingt siècles il tient parole. 2° Il est incorporé à une organisation religieuse qui le défend contre la caducité. 3° Il est présent au milieu de son œuvre, et impossible de l'en chasser, 900. 4° Il tient l'humanité par ses besoins les plus profonds, en remédiant au péché, à la douleur et à la mort, 904. Travaillons donc à l'accroissement du règne de J.-C., 902.

Il a été prophétisé. 1° Les prophètes ont annoncé *a)* ce qui a trait à sa naissance : l'époque de sa venue, Jacob et Daniel ; le lieu de sa naissance, Michée ; son origine royale, Jérémie, Isaïe ; l'Evangile prouve que tout a été réalisé par Jésus ; *b)* ce qui a trait à sa vie : le Précurseur, le caractère du Messie, 884, ses miracles ; et tout cela encore, Jésus l'a réalisé ; *c)* ce qui a trait à sa mort : toute la Passion est racontée à l'avance, les détails mêmes ne sont pas oubliés ; *d)* ce qui a trait à son œuvre, châtiement du peuple Juif et établissement de l'Eglise, 882. 2° Conclusion : Dieu, seul auteur possible des prophéties, a annoncé un Messie qui serait Dieu ; or Jésus et lui seul les a réalisées ; donc il est Dieu. Attribuer au hasard cette réalisation, c'est tout simplement ridicule ; dire que les prophéties ont été écrites après coup, c'est contre l'histoire certaine. Foi en J.-C. Fils de Dieu, 883.

L'INCARNATION. — I. Après des siècles d'attente, l'heure arrive où le Sauveur apparaît, 883. 1° Par le mystère de l'Incarnation *a)* il y a en Jésus-Christ deux natures distinctes, la nature divine et la nature humaine : d'où il suit que J.-C. est Dieu, et il l'a prouvé par ses œuvres ; il est aussi homme parfait avec un corps et une âme comme nous, d'où en lui deux volontés et deux sortes d'opérations ; mais il n'y a qu'une seule personne, l'humanité n'ayant pas sa personnalité propre. *b)* Ce mystère s'est opéré, 884, le jour de l'Annonciation, à Nazareth ; mais Jésus devant naître à Bethléem, Joseph et Marie doivent s'y rendre au moment où aura lieu cette naissance ; les anges l'annoncent aux bergers, 885. 2° Le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous : *a)* pour nous racheter, et seul son amour l'a inspiré, car il ne nous devait rien ; *b)* pour nous instruire : dès sa crèche il nous apprend le néant des biens de la terre, 885, car il naît pauvre ; le mal de l'orgueil, car il se fait humble ; la vanité des plaisirs, car il se fait souffrant. Pauvreté, humilité, souffrance, c'est donc le meilleur pour nous, 886. — II. L'Enfant-Jésus n'est pas un enfant vulgaire ; c'est notre Dieu Sauveur ; allons donc à lui : nous tous, faibles mortels, âmes pieuses, 897, riches et pauvres, jeunes gens et jeunes filles, mères et pères de famille ; il a ce qu'il faut pour tous nos besoins, 898. — III. Que pense-t-on de Jésus-Christ dans le monde ? Il est l'Homme-Dieu, c'est-à-dire qu'il est véritablement homme et véritablement Dieu, 906. — IV. La méditation des textes liturgiques employés le dimanche dans l'Octave de Noël nous apprendra les sentiments que cette fête doit mettre en nos cœurs : adoration, confiance, 910, vie vertueuse comme fils adoptifs de Dieu, gratitude. Jésus signe de contradiction, 911, mais toujours vainqueur, 912.

LE NOM DE JÉSUS. — Ses beautés, 8. 1° Ce nom est *grand* par son origine, il vient du ciel ; par sa signification, il veut dire Sauveur et rappelle la vie et la mort de J.-C. ; par sa raison d'être, Jésus nous a sauvés de la damnation ; par sa puissance, il a accompli des miracles, 9 ; aussi l'âme qui l'invoque est assurée de la victoire, 10. 2° Il est une lumière, il a éclairé le monde et illumine l'âme qui le prie, S. Bernardin de Sienne ; une nourriture, paroles de S. Bernard et exemple de S. François

d'Assise ; un remède, il guérit nos plaies et adoucit nos épreuves, 10. Le prononcer et l'invoquer souvent, 11.

PASSION ET SACRIFICE. — *La méditation de la Passion, puissant motif de pénitence.* 1° Bien que Jésus-Christ ait souffert toute sa vie, aucune souffrance n'égale celles de la Passion, 38 : il a souffert *a)* dans son corps, la nuit devant le Sanhédrin ; le lendemain au tribunal de Pilate, flagellation et couronnement d'épines ; dans la montée du Calvaire et sur la croix ; *b)* dans son âme, 39 ; dans son honneur par les humiliations qu'il endure ; dans ses affections, à la vue de l'ingratitude des hommes et de la conduite de ses apôtres, 40. 2° Il a souffert parce qu'il nous a aimés : pour nous sauver, Dieu l'ayant substitué à nous coupables ; pour satisfaire la justice de Dieu, Dieu exigeant une réparation égale à l'offense et seul un Dieu-homme pouvant la procurer, 40 ; pour nous instruire sur la malice du péché capable de faire mourir un Dieu, sur le chemin à suivre pour arriver au ciel, savoir, porter sa croix. Dans l'épreuve imiter J.-C. souffrant, 41. — *Le double sacrifice de Jésus-Christ.* 1° On y voit une *même victime* Jésus-Christ ; il s'offre à Dieu en sacrifice dès son Incarnation, mais s'offre surtout dans sa Passion et sur la croix, pour Dieu et pour l'homme, 182 ; c'est lui aussi qui s'offre sur l'autel, mais d'une manière non sanglante, pour Dieu et pour l'homme, 183. 2° Il trouve les *mêmes ennemis* : au Calvaire les bourreaux qui le crucifient, les impies qui blasphèment, les indifférents qui passent leur chemin, les peureux qui se cachent, 183 ; près de l'autel on trouve des bourreaux qui profanent l'Eglise et l'Eucharistie, des impies (païens, hérétiques, incrédules) qui blasphèment ou se moquent, des indifférents qui ont abandonné l'Eglise, des peureux qui n'osent pas assister à la messe ou communier, 184. 3° Il trouve enfin les *mêmes amis* : au Calvaire le Cyrénéen, Véronique, Madeleine, Marie et S. Jean ; près de l'autel, les chrétiens compatissants, les chrétiens pénitents, 185, les chrétiens aimants, 186. — Voir *Paroles (Les Sept)*.

SA RÉSURRECTION. — Les saintes femmes au sépulcre, 179. 1° Jésus est ressuscité : le récit ; ses preuves, les apparitions, les précautions prises par ses ennemis, la conduite subséquente des apôtres, l'acceptation partout de leur prédication, l'attitude des Juifs et des soldats, 180. 2° Ressuscité, Jésus est Dieu, car en ressuscitant il réalise une prophétie faite par lui-même ; ce miracle prouve donc la vérité de sa parole. Donc foi en lui, mais foi agissante, obéissance à ses commandements, 181.

JÉSUS-CHRIST EST ROI. — 1° Il a reçu ce titre de son Père ; cette royauté a été prophétisée, acclamée par la foule le jour des Rameaux, attestée par lui-même, reconnue par Pilate, 151 ; roi de l'univers à titre de Créateur, roi des âmes à titre de Rédempteur, et aussi à titre d'élection de notre part, 152. 2° Il veut régner sur nous par la grâce, l'obstacle à ce règne est le péché qui nous fait esclaves du démon ; par la sainte communion, 152 ; aussi ne pas le recevoir c'est le mépriser, en même temps désobéir à l'Eglise et méconnaître nos intérêts, d'autant que Jésus est le plus puissant, le meilleur, le plus juste de tous les rois, 153. — Voir ci-dessus, § I, n° III.

Jésus s'affirme le BON PASTEUR, 200. Et en effet il est le maître de son troupeau, à titre de Créateur, de Rédempteur ; il connaît ses brebis, fidèles, infidèles, malades ; il les nourrit : leur corps par les biens de la terre, 201, leur âme par sa doctrine, par la grâce, par l'Eucharistie ; il les protège, c'est pour elles qu'il est mort et il leur offre contre le démon les mérites de la Rédemption, 202. Confiance et fidélité, 203.

Jéudi Saint. — SERMON : Le Calvaire et l'autel, 182.

Jeunes Filles. — Une jeune fille chrétienne peut faire beaucoup de bien autour d'elle. 1° Elle est pour cela dans des conditions très avantageuses : même au point de vue humain on ne sait rien lui refuser, à elle donc de profiter de cet avantage pour ramener au devoir ceux qui l'entourent, 833 ; au point de vue chrétien son influence peut être encore plus grande, car J.-C. travaille avec elle, 836. 2° Deux défauts sont

à éviter dans son apostolat : l'originalité, celle qui rend bizarre et empêche de se faire tout à tous ; le caprice qui court d'une œuvre à une autre sans s'attacher à aucune, 836.

Jeunes Gens (Retraites à des). — Voir la *Table*, p. 915.

Jeunesse catholique. — Les membres de l'Association doivent l'estimer : car elle est une société de défense religieuse ; de pratiques religieuses, au moins celles qui sont obligatoires, messe et communion ; de diffusion religieuse, grâce à l'apostolat pratiqué par ses membres, 799 ; l'aimer et le prouver par l'assistance régulière aux réunions mensuelles ; se dévouer, et grâce à Dieu les dévouements n'y manquent pas. Dieu, religion, patrie, 800.

Joseph (Saint). — SERMON : La dévotion à S. Joseph, 204. Le Père nourricier de Jésus, 204. 1° Les raisons de son culte sont qu'il a été honoré par Marie comme son époux, par Jésus comme son père ; que sa sainteté a été en rapport avec sa dignité, et toujours grandissante grâce à son union avec Jésus et Marie, 205 ; qu'au ciel il est encore tout-puissant sur les cœurs de Jésus et de Marie. « Allez à Joseph, » 206. 2° On lui rend ce culte en l'aimant avec Jésus et Marie, en ne séparant pas dans la prière son nom des leurs ; en imitant ses vertus, 207.

Judas. — Voir *Péché*.

Jugement. — *Jugement particulier.* La parabole de l'Econome infidèle y fait songer. 1° Ce jugement viendra pour chacun : l'Esprit-Saint l'affirme, 467, le genre humain le croit, l'Eglise l'enseigne, la raison l'exige de la justice de Dieu, 468. 2° Le juge, c'est Dieu, juge qui sait tout et qu'on ne trompe pas, qui étant juste ne laisse rien sans sanction, juge tout-puissant à qui nul ne résiste, 468. 3° L'objet du jugement sera toute notre vie, actions, pensées, usage fait du corps et des biens matériels, 468, des bienfaits spirituels, mal commis, etc., 469. 4° Après le jugement la sentence irrévocable, et dont l'exécution durera toute l'éternité. Se préparer un jugement favorable, 469. — *Jugement général.* En faisant lire l'annonce du jugement à la fin de l'année liturgique, l'Eglise veut nous y faire penser. 1° Ce jugement est certain : Dieu l'annonce dans l'Ancien Testament, 778, Notre-Seigneur le décrit, les apôtres le prêchent, et l'Eglise en fait un article de foi, 779. 2° Ses raisons : il doit justifier publiquement le gouvernement divin méconnu ou même calomnié ; glorifier J.-C. humilié et crucifié, outragé par les pécheurs, 779 ; faire voir à tout le monde comment Dieu apprécie les actions de chacun, bonnes ou mauvaises, et donc exalter la vertu ignorée ou méprisée sur la terre, et dévoiler le vice caché et cependant vainqueur en cette vie, 780.

Labouré (Catherine). — Voir la *Table*, p. 915.

Langage. — Il prouve la révélation : voir *Révélation*.

Lectures (Mauvaises). — C'est tout écrit qui est un danger pour la foi ou la vertu, et combien grand ce danger ; paroles d'évêques. La religion n'en est pas atteinte, mais c'est l'âme qui se perd ; et puis il est faux que ces lectures ne laissent pas d'impression, d'autant que le cœur de qui s'y livre est déjà souvent atteint par le vice, 458.

Liberté. — La liberté et la prescience divine. Il est sûr que Dieu veut que nous soyons libres et que nous agissions librement, 812 ; non moins sûr qu'il est le premier auteur de nos actes, mystère. Deux explications en présence : le molinisme qui accorde plus à la liberté, 813, le thomisme qui accorde davantage à l'autorité, 813. Ce qui est sûr, c'est que nous sommes libres et que Dieu voulant nous sauver nous en donne les moyens, 814. — Voir *Providence (La) et le monde moral*.

Liturgie. — L'ignorance de la liturgie est une des causes de l'affaiblissement de la foi, 849. 1° Nos pères avaient leur paroissien qu'ils lisaient et comprenaient, ils participaient à l'exécution des chants, d'où chez eux une plus parfaite connaissance de la religion ; aujourd'hui on vient à la messe sans livre, dès lors plus de

participation à l'office, mais l'ennui, l'indifférence, 820. 2° Il importe de réagir par une connaissance plus complète de la liturgie, 820 ; par une participation plus active aux offices, qui fait que nous sommes plus unis à J.-C. ; par la participation au chant, la messe étant la prière publique par excellence. Explication liturgique des dimanches de l'année, 915.

Loi de Dieu. — Marie et Joseph à la Purification nous donnent l'exemple de l'obéissance. 1° La preuve qu'on aime Dieu est l'obéissance à sa loi, paroles de N.-S., de même qu'un enfant prouve son amour par son obéissance ; de plus, créatures et donc serviteurs de Dieu, nous ne pouvons le servir qu'en lui obéissant, 25, comme le serviteur à l'égard de son maître, 26. 2° Cette obéissance est le seul moyen de gagner le ciel, nous préservant du péché mortel ; Dieu nous l'a promis, mais à la condition que nous observions ses commandements, 26 ; donc aussi le moyen d'éviter l'enfer, car Dieu se doit de punir toute désobéissance à sa loi. Obéir à cette loi avant de pratiquer d'autres dévotions, 27.

Mages. — Comment ils ont répondu à la grâce, 1.

Marguerite-Marie (Bienh.). — Sa mission a été de répandre la dévotion au Sacré-Cœur, ancienne déjà, mais qui devait s'étendre partout, 749. 1° La dévotion au Sacré-Cœur est née à la Cène et sur le Calvaire, elle a fait la force des martyrs, a été connue et pratiquée par les saints, 749, sainte Gertrude, sainte Ludgarde, sainte Catherine de Sienne ; mais ils ne l'ont pas prêchée, elle devait l'être pour relever dans âmes la foi et l'amour que le protestantisme s'efforçait de détruire, 750. 2° Pour la diffusion de cette dévotion Dieu suscita l'Ordre de la Visitation et dans cet Ordre la B. Marguerite-Marie ; Notre-Seigneur la prépare à sa mission par l'amour de la souffrance, 751, par le désir d'être méprisée et humiliée, par un grand amour pour son divin Cœur, 752.

Mariage. — Jésus aux noces de Cana. 1° Le mariage doit être reçu saintement. Sa mauvaise réception serait une profanation, 6 ; elle priverait aussi de la grâce sacramentelle et des secours si nécessaires aux époux, 7. 2° On s'y prépare par la prière qui attire les grâces divines, 7 ; par une conduite exempte de péché ; par la bonne réception des sacrements ; enfin éviter tout désordre le jour de sa célébration, 8.

Marie (T. S. Vierge). — L'Evangile de la Nativité rappelle la noblesse de son origine : 1° Comme et avec Jésus-Christ, elle a été prophétisée dès le paradis terrestre, purité sans tache et maternité divine ; plus tard par Balaam, l'étoile de Jacob, 593 ; puis par les prophètes et les auteurs inspirés, 594. 2° Elle a été a) figurée par certains personnages de l'Ancien Testament : Eve, mère de tous les vivants ; Judith la libératrice de son peuple, 594 ; Esther captivant le cœur d'Assuérus et sauvant les Juifs ; b) symbolisée par les choses : le paradis terrestre ; l'arche de Noé ; la cité sainte ; le temple et le tabernacle ; l'arche d'alliance ; l'échelle de Jacob, 595. Joie et confiance, 596.

Pour racheter l'homme coupable, le Fils de Dieu se fait homme et se choisit une mère immaculée, 856. 1° C'est une gloire pour Marie d'avoir été préservée du péché originel et de ses suites ; une plus grande gloire d'avoir, dès le premier instant, reçu la plénitude de la grâce et été confirmée en grâce, 857. 2° Ce mystère est un motif de joie pour le chrétien : parce que c'est sa Mère qui est glorifiée, la venue de Marie annonce la venue du Rédempteur ; parce qu'en vertu de son Immaculée Conception elle nous assure de grandes grâces : grâce de victoire sur le démon qu'elle a vaincu, secours qu'elle nous obtient par la toute-puissance de ses prières, 858, grâce de son exemple qui nous excite à la pratique de la vertu, 859.

L'Eglise fête la mort des saints, mais célèbre la naissance de Marie, 597. C'est qu'aucune naissance n'a été aussi pure : tous naissent souillés du péché originel, Marie conçue sans péché naît aussi sans péché. Aucune naissance n'est aussi pleine d'espérance : on se demande quel sera tel enfant qui vient au monde, Marie sera

la Mère du Sauveur, 598. — La naissance de Marie au jugement des hommes et aux yeux de Dieu. Pour les hommes, c'est une naissance commune, peut-être la plaint-on de naître de parents si âgés, et rien ne révèle sa grandeur. Aux yeux de Dieu, Marie est sainte, et sa naissance marque le commencement de notre rédemption, 599.

Dieu la récompense en son *Assomption* d'avoir communiqué à la terre le Fruit de vie. 1^o Elle l'a fait en achevant l'éducation des apôtres après l'Ascension, non qu'elle les ait dirigés, 129, mais en les instruisant des faits de l'enfance de Jésus ; en leur faisant mieux comprendre ses enseignements ; en priant et en acquérant de nombreux mérites pour les hommes, 530. 2^o Dieu la récompense en la ressuscitant et en l'enlevant au ciel ; la tradition rapportée par S. Jean Damascène, 530, du reste le Fils ne pouvait pas laisser le corps de sa Mère devenir la proie du tombeau ; une preuve encore c'est qu'on ne trouve nulle part des reliques du corps de Marie, 531. 3^o A son tour l'Eglise glorifie Marie : les Docteurs célèbrent ses louanges ; un culte officiel lui est dédié dès le temps des apôtres, 531 ; partout et toujours le peuple chrétien lui a élevé des autels, 532.

Marie a choisi la *meilleure part*. Cette part a été : 1^o l'humiliation. L'humilité qui plaît tant à Dieu, Marie l'a pratiquée au temple, à Nazareth au moment de l'Incarnation, dans sa Visitation, à Bethléem, pendant la vie publique de Jésus, après la Résurrection, 545 ; c'est pourquoi Dieu l'a élevée au-dessus même des anges, 546. 2^o La souffrance : car combien elle a aimé Jésus qui a tant souffert ; Marie a sanctifié sa souffrance et Dieu l'en récompense ; nous avons aussi à souffrir, imitons Marie, 546. 3^o L'obéissance : vraie « servante du Seigneur », 546, elle s'est toujours et en tout soumise à sa volonté ; aussi son triomphe est-il sans égal ; ici encore elle est notre modèle, 547.

Marie notre mère. Avant de mourir Jésus donne aux siens une mère. 1^o Si grands que puissent être l'amour et le dévouement d'une mère, l'amour de Marie est encore plus grand, 521 : mère de la connaissance, elle aide à connaître Dieu ; mère du bel amour, elle excite à l'aimer ; mère de la crainte, elle apprend à craindre le péché par-dessus tout, 522. 2^o Mère de la sainte espérance : mieux que la mère des Machabées à son plus jeune fils, 522, elle nous montre le ciel et y conduit infailliblement quiconque se confie en elle. Un jeune homme agonisant converti par Marie, 523.

L'union de Marie avec Jésus. 1^o Dans le mystère de l'Incarnation qui est comme sa première communion, elle donne au chrétien l'exemple des dispositions pour communier : foi en la parole de Dieu ; humilité profonde, c'est Dieu qui a tout fait ; immense charité qui aime en Jésus son Fils et son Dieu, 528 ; les communions de Marie chez S. Jean, 329. 2^o Elle aime spécialement les communicants : car si elle aime tous les hommes devenus ses enfants, elle aime plus encore les chrétiens qui lui ressemblent davantage ; à plus forte raison aime-t-elle les communicants qui ne font plus qu'un avec Jésus, 329.

Marthe (Sainte). — Jésus vient se reposer à Béthanie. 1^o Connaissant la beauté de l'hospitalité, Marthe accueille le Maître avec courage, sans crainte d'attirer sur elle la malveillance des puissants ennemis de Jésus, 502 ; avec empressement, en preuve sa sollicitude dans la préparation du festin, rien ne devant y manquer ; symbole de la vie active, elle est la sainte de notre époque qui apprécie surtout le dévouement qui se voit, 503. 2^o C'est par dévouement pour Jésus, et non par jalousie, qu'elle sollicite l'aide de sa sœur ; Jésus la loue de sa sollicitude, tout en lui rappelant qu'il y a des biens supérieurs auxquels il faut penser, 504 ; la part qu'elle a prise est donc bonne, 504, Marthe recevra une part meilleure encore, 505.

Martin (Saint). — I. LE GRAND CHRÉTIEN. La mission des 72 disciples en Galilée et la vie de S. Martin. 1^o Il a vaincu le démon en se rangeant, à 10 ans, au nombre des catéchumènes, 803 ; en restant, soldat, fidèle à J.-C. ; en décidant sa mère à se faire chrétienne ; en

défendant ses disciples contre le découragement et le désespoir ; en triomphant des artifices du démon pour le tromper, 804 ; comme lui, le chrétien doit se défier du démon, 803. 2^o Il a aimé Jésus-Christ : affirmant publiquement sa foi et sa confiance en lui ; se retirant à Ligugé pour être plus à lui ; le faisant aimer par ses prédications, par ses miracles, 805, par les monastères qu'il fonde. Aussi à sa mort est-il plein de confiance, 806. — II. L'APÔTRE DES CAMPAGNES. La popularité de S. Martin lui vient de son évangélisation des campagnes. Le druidisme et le paganisme romain, 806. 1^o Martin combat l'un et l'autre par sa prédication, y ajoutant la prière, parfois renversant lui-même les idoles et leurs temples. 2^o Imitant celle de N.-S., sa prédication est simple et claire, s'appuyant volontiers sur des comparaisons familières, 807. 3^o Enfin pour consolider son œuvre il prépare ses prêtres dans ses monastères ; bienfaits du prêtre dans une paroisse. A son exemple lutter contre le paganisme, autrement dit contre les vices, 808. — III. HAINE DU MAL ET PRATIQUE DU BIEN. Ce sont les deux bases de la sainteté. Or 1^o S. Martin a eu le mal en horreur : c'est pour lutter contre lui que, tout jeune, il se fait catéchumène ; que, soldat, il en évite les occasions, 809 ; qu'après son baptême il quitte l'armée, combat l'arianisme et surtout le paganisme ; qu'il fonde des monastères (résultat de leur suppression en France) ; que dans ses prédications il fait une guerre acharnée au démon, 810. 2^o Il a pratiqué le bien : il a aimé Dieu, vivant toujours avec lui par l'union du cœur, imitant les vertus dont J.-C. est le modèle ; il a aimé le prochain, ses parents, les pauvres, ses ennemis, 811, c'était surtout les âmes qu'il aimait. L'imiter dans sa volonté, dans la pratique du bien, sans se laisser arrêter par les difficultés, 812. — IV. S. Martin a été charitable, le pauvre d'Amiens ; courageux, il offre de se présenter seul devant l'armée ennemie. Il est le modèle du soldat chrétien, puissant dans sa foi l'esprit de discipline, 221, le courage ; un mot du général de Sonis, 222.

Méchants. — Leur prospérité est un problème qu'on s'est de tout temps posé ; Dieu la permet cependant parce qu'il a l'éternité, 407 ; du reste, on finit avec le temps par estimer bons et méchants chacun à leur juste valeur ; enfin si la prospérité n'était réservée qu'aux justes, on ne servirait plus Dieu que par intérêt, 408. — Voir *Bons, Providence (La) et les méchants*.

Médaille miraculeuse. — Voir la *Table*, p. 915.

Mères chrétiennes. — Jésus et les enfants. C'est à la mère à travailler de bonne heure à la formation morale de son enfant, 188, le prêtre ne vient qu'ensuite ; à lui apprendre les prières essentielles, 189.

Miséricorde. — Elle est infinie en Dieu : l'Ecriture en dit l'étendue, la durée, la grandeur ; les paraboles du Sauveur la prouvent, 396, la brebis perdue, l'enfant prodigue ; de même la conduite de Jésus à l'égard des pécheurs ; enfin l'expérience atteste que Dieu pardonne toujours au repentir et que toujours il offre au pécheur le pardon, 397.

Le serpent d'airain est une figure de Jésus crucifié, source du pardon soit dans le baptême, soit ensuite dans le sacrement de pénitence. A ce pardon N.-S. n'apporte aucune limite soit pour le temps, 78, soit pour le nombre et la gravité des fautes ; bonté de Dieu à notre égard. Enfin ce pouvoir n'a pas été réservé à S. Pierre ni aux seuls apôtres, mais transmis aux prêtres jusqu'à la fin du monde, 79, ce qui est le chef-d'œuvre de la miséricorde, 80.

Mois de Marie. — Voir la *Table synthétique*, p. 915.

Moisson. — Elle doit aider l'homme à s'élever aux pensées surnaturelles. Elle rappelle la bonté de Dieu qui donne à chacun le pain quotidien ; elle est aussi la récompense du travail. Elle fait songer encore à la moisson spirituelle des bonnes œuvres, 518, et donc invite à cultiver son âme. Elle ne dispense pas de la loi du dimanche : un reproche des pharisiens aux disciples de Jésus s'applique bien mieux à beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui, 519.

Monde matériel. — Une étrange assertion de Littré.

Le monde ne s'est pas fait tout seul, ce qui n'est pas ne pouvant pas se donner l'être, et l'agglomération des molécules en suppose au moins une première existante, 167. Il n'a pas toujours existé, car il serait éternel; or il y a succession dans le monde, donc un premier instant où rien n'était, 168. Donc il y a certainement un créateur, et c'est Dieu. — Les calculs possibles à l'homme au sujet des astres. Leur immensité, leur nombre incalculable, leur masse, leur distance réclament une cause infiniment puissante, 225; les lois d'attraction et de répulsion qui maintiennent l'équilibre, le double mouvement des astres, supposent un législateur infiniment sage, 226. — La Providence et la bouille, 497. — Voir *Providence*.

Monde moral. — Le monde avant Jésus-Christ. La promesse du Sauveur faite à Adam n'a pas été oubliée, aussi le monde attendait-il sa venue. 1° Son histoire (histoire de la religion) se partage en deux périodes : a) la loi de nature gravée par Dieu dans le cœur de l'homme, sous laquelle ont vécu les patriarches, mais vite défigurée, châtiment du déluge, 867; Abraham l'ancêtre du peuple de Dieu, Israël en Egypte, Moïse; b) la loi écrite, elle est donnée par Dieu à Moïse, conservée par le peuple juif; abrégé de son histoire, les Juges, les Rois, 868; la plénitude des temps, 869. 2° L'état du monde alors : les Juifs conservaient la vraie religion, mais que de sectes rivales ! Chez les païens c'était la décadence complète pour l'individu : désordre dans l'intelligence, l'idolâtrie; dans la volonté, la dégradation; pour la famille, triste situation de la femme, de l'enfant, de l'esclave, 869; pour la société, cruauté des princes, 870. Ne pas faire renaître en nous le paganisme et remercier N.-S. de nous en avoir délivrés, 870.

La règle des mœurs. C'est la loi divine : loi naturelle gravée dans le cœur de l'homme au moment de sa création, et lui faisant discerner le bien du mal; loi révélée promulguée sur le mont Sinai, 94, et qui bien observée fait l'homme parfait. Car l'observer fidèlement, c'est remplir tous ses devoirs envers Dieu et envers le prochain, 92; différence de vie entre ceux qui violent et ceux qui observent ces commandements. Trois témoignages : Bourget, Taine, Le Play, 93.

Mort. — A propos de la messe de *Requiem* des fondations supprimées, 710. 1° Nous mourrons tous : c'est la loi que Dieu nous rappelle et que l'expérience prouve; nous mourrons *bientôt* : l'Esprit-Saint nous en avertit; chaque pas dans la vie est un pas vers la mort, et le temps passe si rapidement ! 711; nous ne mourrons *qu'une fois* : 712. 2° Donc il importe de bien mourir : car la mort fixe notre sort éternel; heureux ou malheureux; or la bonne mort, c'est celle des justes, mort paisible que le passé ne trouble pas, ils ont vécu dans l'innocence ou réparé leurs fautes; que la séparation n'afflige pas à l'excès, elle n'est pas éternelle; que l'avenir n'effraie pas, à la crainte du souverain Juge se mêle une grande confiance. Pour obtenir pareille mort il faut s'y préparer de loin par une vie vraiment chrétienne, 712 : « Soyez prêts »; dans la dernière maladie par l'acceptation des souffrances et la réception des sacrements, 713.

Le ciel est proche, donc la mort aussi. 1° Ce qu'elle est pour le chrétien : S. Paul qui l'a regardée en face, car il en parle souvent, 662; le dit. Elle est un *gain*. En effet elle est a) un achèvement : c'est le triomphe définitif de l'homme céleste sur l'homme charnel; le couronnement d'une sainte vie; la consommation du sacrifice; b) une délivrance de nos ennemis, du démon et de ses tentations, 663; du monde et de ses séductions, de la chair et de ses convoitises, de la mort même, puisque c'est le commencement de la vie éternelle; c) le prélude de l'union éternelle, car rien n'empêche plus le chrétien d'apercevoir le bonheur du ciel, 664. 2° Comment le chrétien la reçoit : a) avec résignation comme une expiation du péché, à l'imitation de N.-S.; b) avec reconnaissance, puisqu'elle nous délivre du péché et de nos ennemis; c) avec joie, puisqu'elle est le portique du ciel, impatience des

saints à mourir, mais on comprend que les mondains et les pécheurs la redoutent, 665. Mériter une bonne mort par la persévérance, la demander par la prière, 666.

Mort et résurrection spirituelle. — Les morts ressuscités par Jésus-Christ. 1° La mort spirituelle est la séparation de l'âme d'avec Dieu par le péché mortel, qui fait perdre à l'âme le bien le plus précieux, la vie de la grâce; par suite c'est, comme pour le cadavre, la laideur de l'âme, 561; l'impuissance à faire acte de vie, la décomposition ou perte des vertus et des mérites acquis, l'esclavage du démon, et pour l'âme qui a pris l'habitude du péché, c'est souvent l'oubli ou l'abandon de la part de Dieu, 562. 2° Dieu seul peut la ressusciter, donc le lui demander, 562; lui, il cherche l'âme, lui donne les moyens de réfléchir, l'appelle et, si elle l'entend, lui pardonne; alors elle retrouve la vie, la paix, son titre d'enfant de Dieu, sa beauté incomparable, son droit au ciel et ses mérites perdus, 563.

Musique. — Voir *Chant*.

Nativité de la Sainte Vierge. — SERMONS : La préexistence de Marie, 593. Pourquoi nous célébrons cette naissance, 597. Comment elle est appréciée du monde et de Dieu, 599.

Naturalisme. — Ce que nous expliquons par la Providence, les incrédules l'expliquent par les seules forces de la nature, sans cause supérieure, c'est le naturalisme, 65; c'est ce qu'ils appellent la science. Mais cette explication, au lieu d'être un progrès, est un recul, et elle suppose des lois sans législateur, des effets sans cause, 66.

Neuvaine au Saint-Esprit. — Voir la *Table*, p. 945.

Noces d'argent. — D'un curé-doyen : allocution, 655.

Noël. — SERMONS : Le mystère de l'Incarnation, 883. Venez, adorons l'Enfant-Dieu, 897. Le règne de J.-C. n'aura pas de fin, 899. Jésus-Christ est Dieu, 902. L'Homme-Dieu, 906.

Nom de Jésus (Saint). — SERMON : Ce qu'il est en lui-même et pour nous, 8.

Nouvel An. — ALLOCUTIONS : voir la *Table*, p. 913.

Le 1^{er} de l'an est le jour des vœux mutuels, de ceux aussi du pasteur à ses ouailles. 1° Vœu de courage pour lutter contre les séductions du monde, contre les attaques du démon, contre soi-même, surtout pour supporter et même bénir les épreuves qui viendront, 891. 2° Vœu de sainteté : a) mise en ordre de l'âme, expulsion de toutes les idoles, aucune exceptée, générosité dans le service de Dieu par l'accomplissement de tous ses devoirs; b) apostolat qui porte à faire aimer Jésus-Christ autour de soi, particulièrement par ceux qui nous sont chers, grand devoir des parents à l'égard de leurs enfants, 892, prière pour les pécheurs et pour les âmes du purgatoire, 893. 3° Vœu des bénédictions divines : pour chacun dans son corps et ses biens, dans son âme; pour les familles et pour la patrie afin que, les relations redevenues chrétiennes, la paix y règne; que la vie chrétienne reflorisce, et qu'on arrive ainsi au ciel, 893. — Je vous souhaite les dons de la nature : santé, aisance, honorabilité, 907; les dons de la grâce et ceux de la gloire divine, 908. — Le curé prie chaque jour pour ses paroissiens, 908. Ses vœux pour les familles, la paroisse, l'Eglise, la France, 909. — Que Dieu bénisse vos vocations : prospérité temporelle, postérité nombreuse, vocations réservées, bonnes mœurs et fortes croyances; qu'il bénisse la famille diocésaine, nationale et catholique, 899.

Orages. — Ils doivent faire réfléchir le chrétien, 485. Trop oublié pendant la saison des grands travaux, Dieu se rappelle à nous par la voix du tonnerre, sa puissance et notre dépendance, parfois aussi sa justice, certaines tempêtes étant un châtiment et un exemple, 486. Prier et demander pardon, 487.

Orgueil et Humilité. — 1° Il y a une estime de soi qui est permise, le péché est dans l'excès : on se croit plus qu'on n'est; dans la manière : on rapporte à soi ce qui est de Dieu, pour en tirer vanité, 499. L'humilité, basée sur la connaissance de soi-même, rapporte à Dieu tout le bien qui est en nous, et à nous ce qui est de nous, nos défauts, 500. 2° Dieu déteste l'orgueil :

malédiction de Jésus contre Capharnaüm, contre les Pharisiens, 500. De plus, ce vice est la source de tous les péchés, l'Esprit-Saint l'affirme ; il engendre l'hypocrisie, le mépris du prochain, l'entêtement, etc. ; l'humilité, dont Jésus est le modèle, obtient la grâce, le pardon, elle est le fondement de l'édifice de toutes les vertus, tire même profit des fautes commises, 501. — Voir *Péché*.

Paix. — C'est le premier souhait de Jésus ressuscité. 1^o Elle consiste dans la sérénité de l'âme exempte de péché, 198 ; dans la tranquillité de l'esprit au sujet des fautes passées, des devoirs présents, de la persévérance future ; dans la simplicité du cœur qui va droit son chemin ; elle est le principe du bonheur, un témoignage de l'Écriture et des saints, 199. 2^o On l'obtient en observant la loi divine qui procure la paix avec Dieu, 199, avec le prochain, avec soi-même, 200.

Pape. — *Tu es Petrus*. 1^o Dans ce texte Jésus promet à S. Pierre la primauté, parce que c'est sur lui que l'Eglise sera fondée ; de même en lui promettant les clefs du royaume des cieux. Il la lui confère, 458, quand à lui seul il confie la charge de paître les agneaux et les brebis ; de fait S. Pierre l'a toujours exercée et la foi de tous les siècles la lui reconnaît, 459. 2^o Or l'Eglise ne devant pas mourir, la primauté doit être, elle aussi, immortelle, donc se continuer dans les successeurs de Pierre ; la Tradition est unanime : *Roma locuta est...*, 459 ; définition du Concile du Vatican, et pratique constante de l'Eglise. Obéir au Pape, aimer le Pape, 460.

Pâques. — SERMONS : voir la *Table*, p. 913.

Impressions de Pâques. Précautions prises par les Juifs pour empêcher l'enlèvement du corps de Jésus. Bien tranquille au soir du Vendredi Saint, Pilate est de nouveau troublé au matin de Pâques, il y avait lieu, 177. Triomphants à la mort de Jésus, les Princes des prêtres s'inquiètent au récit des gardes, et prennent des précautions ridicules pour étouffer la nouvelle, 178. Tristes et découragés par le crucifiement de leur Maître, 178, les apôtres sont remplis de joie à l'annonce de la résurrection, car elle prouve qu'il est Dieu. Pour le chrétien pas de compromission comme celle de Pilate, mais fidélité courageuse à Jésus-Christ, 179.

Parents. — Marie et Joseph cherchant Jésus apprennent aux parents ce qu'ils doivent faire pour leurs enfants. Les parents doivent aimer leurs enfants d'un amour surnaturel, sincère et bien compris, égal pour tous, 4 ; faire leur éducation corporelle, laquelle regarde la vie, la nourriture, l'avenir ; leur éducation spirituelle, car il y va du salut ; donc en faire d'abord des chrétiens, leur procurer l'instruction religieuse, veiller sur eux à la maison et au dehors, les corriger, 5, leur donner le bon exemple et prier pour eux. Blanche de Castille et S. Louis, 6. — Voir *Ecole athée*.

Parole de Dieu. — Le prédicateur est un semeur qui sème la parole de Dieu, 41. Mais pour que cette semence porte fruit, il faut que la parole soit écoutée avec l'attention de l'esprit et du cœur ; que l'âme se l'assimile par la réflexion, la mette en pratique, se l'appliquant à elle-même et non aux autres, comme il arrive, 42. — Obligation d'entendre la parole de Dieu. 1^o Le prêtre ne fait que transmettre cette parole ; donc c'est faire injure à Dieu que de ne pas l'écouter ou la mépriser ; au surplus, à l'obligation de prêcher correspond l'obligation d'entendre. 2^o Cette obligation résulte encore de la nécessité de connaître certaines vérités : d'abord celles contenues dans le Symbole, 31 ; puis les commandements, pour pouvoir les observer ; les principales prières ; les sacrements, au moins ceux qu'on a à recevoir. Donc assister aux offices du dimanche où la parole de Dieu est annoncée, 32.

Paroles (Les sept) de N.-S. — Dans ses sept dernières paroles, Jésus achève de se révéler. Il demande le pardon pour ses bourreaux, les excuse même, 461, il nous apprend à pardonner. En promettant sa gloire au bon larron il rappelle le sort différent qui attend les justes et les pécheurs et promet aux premiers l'immortalité bienheureuse, 462. En donnant à Marie S. Jean

pour fils, il prouve son amour filial et nous fait aussi enfants de la Sainte Vierge ; il nous donne Marie pour mère, de là son culte dans l'Eglise. En se plaignant de l'abandon de son Père, 463, il montre jusqu'où va la malice du péché et que l'abandon de Dieu est le plus terrible châtement du pécheur. « J'ai soif » des âmes qu'il a voulu racheter au prix de son sang, l'Eglise aussi a soif des âmes, de là son zèle pour leur conversion, 464, et cette soif, tout chrétien doit l'éprouver aussi. En remettant son âme entre les mains de son Père, il nous rappelle que nous dépendons de Dieu, et qu'à la mort il faudra aussi lui remettre notre âme. « Tout est consommé, » cri de victoire et de triomphe, 465 ; la mort de Jésus prouve la consommation du péché et la consommation de son amour pour nous. Ces paroles étant comme le testament suprême de Jésus, les méditer souvent, 466.

Parrains et marraines. — C'est aux parents à les choisir, c'est une nécessité. Ils doivent donner à l'enfant un nom de saint qui soit une protection et un motif de l'imiter, 219. Leurs fonctions : affirmation de la foi, promesses faites au nom de l'enfant, prise de possession de l'enfant au moment du baptême ; leurs obligations ultérieures, 220.

Paul (Saint). — Le succès de sa prédication à Ephèse, 46, amène contre lui les païens ; une sédition populaire apaisée par le grammate Alexandre, 47. Il passe en Macédoine et se dispose à aller à Rome, 48.

Seconde Epître aux Corinthiens. Après le salut habituel et le souhait de paix, 427, l'apôtre se défend d'abord d'être changeant, comme ses adversaires l'en accusent, 428 ; puis il prouve qu'il a apporté dans son ministère la sincérité, 429, la liberté apostolique, une grande patience, 430, et une irréprochabilité à toute épreuve, 431 ; affection et confiance de Paul pour les chrétiens de Corinthe, 432. S'étant ainsi justifié, 441, Paul parle de la collecte en faveur des pauvres de Jérusalem et en donne les raisons : l'exemple des Eglises de Macédoine, 442, l'initiative prise par les Corinthiens eux-mêmes, 443, la valeur surnaturelle de cette aumône et les faveurs qu'elle leur obtiendra, 444. Il en revient aux judaïsants qui avaient relevé la tête, lui absent : contre eux il affirme son autorité apostolique, 444, qu'il tient de J.-C., ce qu'il prouve par les faits ; puis il fait l'apologie de sa conduite, timidement d'abord, 445, puis en établissant un parallèle saisissant entre lui et ses détracteurs, en rappelant ce qu'il a souffert pour l'Evangile, 446, en faisant connaître son ravissement célèbre, 447, en donnant un dernier et sévère avertissement à ses adversaires. Conclusion, 448.

L'Epître aux Romains. Le dessein d'aller à Rome inspire à l'apôtre l'idée d'écrire cette Epître, 460 ; son caractère dogmatique : le salut par la foi, 461. — Prologue : salut et action de grâces. — Première partie, dogmatique : la justice a ses racines dans la foi, 461, car la nature et la loi mosaïque sont incapables de justifier : la nature, preuve : les erreurs et les vices du paganisme, 462 ; la loi, preuve : la conduite du peuple juif, 463, qui n'a guère le droit de faire des reproches aux Gentils, car tous ont failli, 464. Dieu sauve par la foi en J.-C., 478 ; la foi d'Abraham, et non la loi, a été cause de sa justification, 479 ; de même David ; la circoncision n'est venue qu'après la foi, 480. En même temps que la justice, J.-C. nous donne le salut, car il nous sauve du péché, 508, qui, introduit dans le monde par un homme, est aussi détruit par un homme, et la dette contractée est payée surabondamment, 509 ; de la mort, car nous sortons de la piscine du baptême comme Jésus-Christ est sorti du tombeau, 510, d'où obligation de vivre pour J.-C. ; de la chair et de l'empire de la loi qui, montrant le péché, ne donnait pas la force de l'éviter, 511. Aussi sommes-nous les enfants de Dieu, voix de l'Esprit-Saint, voix de la création, voix du Père qui veut que nous ressemblions à son Fils, 559, et c'est pourquoi rien ne doit pouvoir nous séparer de J.-C., 560. Les Juifs sont réprouvés, et justement, car ils ont repoussé la foi, 587 ; mais cette réprobation n'est pas définitive : leur

zèle pour la loi a été la cause de leur obstination, 589; cependant il prie pour eux, et leur annonce que Dieu n'a pas rejeté son peuple définitivement, 590, et que quand la plénitude des nations sera entrée dans l'Eglise, les Juifs y entreront aussi, 591; quelques explications patristiques sur le « Neque volentis, neque currentis, etc., » 592. — Dans la partie morale l'apôtre résume les devoirs envers Dieu, les devoirs envers le prochain : envers les chrétiens d'abord, 604, puis envers les Juifs, envers les dissidents et les faibles, 605; nous n'avons pas le droit de les juger, imitons plutôt l'exemple du Christ. — Dans la conclusion il explique la raison de sa lettre, 606, recommande aux Romains certaines personnes, 607, et termine par le salut final, 608.

En route pour Jérusalem par la route de terre, plus sûre, Paul séjourne une semaine à Philippes, puis à Troade où il ressuscite un jeune homme, 670, s'embarque ensuite pour s'arrêter à Milet, ses adieux aux chrétiens d'Asie, 671. Le départ définitif et l'arrivée, 672. A Jacques et aux Juifs chrétiens Paul raconte les succès de sa prédication et se soumet, par charité, au vœu du nazirat, 734; mais les Juifs d'Asie arrivent qui soulèvent la cité, Paul est maltraité, conduit à l'Antonia où son discours justificatif déchaîne l'émeute, 735. En se réclamant de sa qualité de citoyen romain il évite la flagellation; il comparait devant le Sanhédrin, 782, sa défense habile divise ses juges; ses angoisses; les Juifs complotent de l'assassiner, mais Lysias, averti, le fait conduire à Césarée pour y être entendu par le procureur, 783. Caractère du procureur Félix; les Juifs de Jérusalem viennent à Césarée accuser l'apôtre, 814, lequel se défend si bien qu'il les confond; mais il reste captif. Dans un entretien qu'ils lui demandent Paul essaie, mais en vain, de convertir Félix et Drusilla, 815; disgrâce de Félix. 816. Au successeur de Félix, Portius Festus, les Juifs demandent de renvoyer Paul à Jérusalem pour y être jugé, espérant bien l'assassiner en route, 862; Paul en appelle à César; il expose la doctrine devant Agrippa. Il venu à Césarée, 863, l'ébranle, mais sans le convertir, 864. — En route pour Rome sur un vaisseau, les vents obligent à atterrir à Myre, 878; réembarqués les passagers sont en danger de périr à cause d'une tempête plus furieuse que la précédente, Paul promet cependant que tous les passagers auront la vie sauve. Il sait même encourager les hommes de l'équipage, 879; enfin on aborde à Malte où Paul prêche l'Evangile et accomplit de nombreux miracles, 880. — L'île de Malte est toute pleine des souvenirs de l'apôtre. De Malte on s'embarque pour l'Italie; arrivée à Pouzzoles où Paul demeure sept jours avec les chrétiens, 894; en route pour Rome. Les détails si exacts que S. Luc. donne sur ce voyage de Césarée à Rome sont, les incrédules même le reconnaissent, une preuve incontestable de l'authenticité de son récit, 895. A Rome, 896.

Péché. — La chute sur le chemin est toujours à craindre, 490. 1^o Elle est à craindre même pour les favoris du ciel. Judas, l'un des Douze, ayant pendant trois ans reçu les leçons de Jésus, vu ses miracles, été le témoin de sa sainteté et de sa bonté, le trahit cependant, 491; la raison en est dans sa passion pour l'argent, qui a grandi, non combattue, finalement le rendit voleur et lui a fait mépriser les suprêmes avertissements de Jésus; de là son crime et son châtimement; donc ne pas résister à la grâce quand on a péché, 492. 2^o Même pour les âmes les plus élevées en grâce, les anges : les plus parfaites des créatures, ils pèchent par orgueil, 492; donc en même temps que les révoltes de la chair, il faut dompter les révoltes de l'esprit; gravité de l'orgueil prouvée par le châtimement des anges, 493.

Le péché mortel donne la mort spirituelle à l'âme, parce qu'en la privant de la grâce, il la rend ennemie de Dieu et digne de l'enfer, 94; c'est donc le grand, le seul mal. C'est qu'en détournant l'homme de Dieu, il le tourne vers la créature dont il fait sa fin dernière, 95; enfin il défigure l'image de Dieu en nous. La courti-

sane Afra, 96. — Un motif puissant de pénitence est la méditation de la Passion et la pensée que le péché souille l'âme comme la lèpre souille le corps, 101, et c'est le sacrement de pénitence qui la purifie. De plus il fait perdre à l'âme tous les biens spirituels acquis, 102, la rend incapable d'en acquérir de nouveaux, 102, un exemple. Donc temps de péché, temps perdu; après un orage, après le péché, 103.

Le péché véniel. Le péché étant une désobéissance vouée à un commandement, il faut distinguer entre péchés et défauts ou imperfections, 104; tenir compte aussi des accidents de l'existence; péchés de fragilité, plus légers, et péchés de malice, plus graves, 105; péchés d'occasion et péchés d'habitude, ceux-ci sont comme une rouille qui ronge l'âme, 106.

Pénitence. — *La vertu de pénitence* donne à la prière toute son efficacité pour le relèvement de l'âme. 1^o Elle a pour motifs : a) que nous sommes pécheurs, 644; n'avoir ni tué ni volé ne suffit pas pour n'être pas pécheur; b) que le péché, attentat contre Dieu, exige la réparation par J.-C., qui demande aussi notre coopération, 645. 2^o On la pratique en acceptant avec résignation les épreuves, restes du péché, 645, les sacrifices à faire pour la vertu, les peines du dehors; en recherchant même la souffrance par les petites privations qu'on s'impose et qui sont à la portée de tous, et il faut que ces sacrifices deviennent comme une habitude, 646. 3^o Ses fruits : ainsi pratiquée la pénitence rend à l'âme la paix, la confiance en la miséricorde divine, la transfigure, la parant d'une beauté divine, la jette sur le cœur de Dieu qui seul lui reste. Un pénitent, Paul Féval, 647.

Pénitence (Sacrement de). — En remettant au paralytique ses péchés avant de le guérir, Notre-Seigneur montre que le péché est le plus grand mal et annonce qu'il sera pardonné par le sacrement de pénitence. 1^o C'est le plus beau témoignage de l'amour divin qui, prévoyant nos chutes, nous a donné le moyen de nous relever; moyen sans lequel la Rédemption eût été inefficace, sans lequel encore c'était pour l'homme pécheur la damnation, 648. Nous y recevons le pardon, et avec le pardon la grâce et l'amitié de Dieu, la délivrance de l'enfer et nos droits au ciel, enfin nous retrouvons les mérites perdus, 649. 2^o Or il faut recevoir ce sacrement, car il est tout aussi nécessaire que le baptême au non baptisé; parce que Dieu l'exige, n'ayant pas institué d'autre moyen de pardon; parce que l'Eglise nous y oblige au moins une fois l'an, et désire qu'on le reçoive plus souvent; contrition parfaite et sacrement. « Plus on se lave, plus on est propre, » 450.

Dieu est le maître qui remet la dette à son serviteur infidèle, 680. Mais il demande : 1^o la confession. a) Elle est nécessaire, car c'est Dieu qui l'a établie pour la rémission des péchés; l'Eglise l'enseigne; les ministres du sacrement, étant juges, doivent prononcer en connaissance de cause; du reste, elle a toujours été en usage dans l'Eglise, et l'humble aveu est une juste compensation de la révolte orgueilleuse du péché; b) étant une accusation elle doit être humble et repentante, volontaire pour être méritoire, 681, exacte sur l'espèce et sur le nombre des péchés, faite en vue du pardon, 682. 2^o La contrition : douleur d'avoir offensé Dieu, détestation du péché, volonté de n'y plus retomber, elle est indispensable au pardon, sans elle pas de sacrement; ses quatre qualités, 682. 3^o La satisfaction : tout péché, même pardonné, exige une réparation, Dieu l'impose; on s'en acquitte par les bonnes œuvres et le sacrifice, par les indulgences, par la pénitence sacramentelle, 683.

Les actes du pénitent. Le sacrement de pénitence ne va pas sans la vertu de pénitence : le Précurseur a prêché la pénitence, Dieu l'a toujours exigée, l'Eglise l'exige aussi, 88; elle s'étend à tous les péchés. La parabole de l'enfant prodigue est une autre preuve de cette nécessité, 89; une preuve aussi que le sacrement de pénitence fait retrouver les mérites perdus, 90.

La purification de l'âme. Le sacrement de pénitence

est une grâce de résurrection, de guérison, de purification, et à cette grâce se rattache l'idée de pureté, de lumière, de beauté morale, 190. Les âmes saintes voient dans le péché le mal de Dieu, opposition à ses perfections, obstacle à son amitié; le mal de l'homme, souillure de l'âme et difformité morale; de là leur horreur et leur regret du péché, un trait de la vie du P. Hofreuter, 191, un témoignage de Lactance. Le sacrement de pénitence source intarissable de grâce, 192. — Voir *Absolution, Mort et résurrection spirituelle*.

Pénitence (Lectures de Carême sur le sacrement de). — Voir la *Table synthétique*, p. 915.

Pentecôte. — SERMONS : La fondation de l'Eglise, 321. Nécessité d'une religion pratiquée, 341. L'Esprit-Saint et la vie surnaturelle, 353.

Persécutions. — L'Eglise a toujours été persécutée. Mais d'abord les persécutions sont inévitables : J.-C. en a prévenu ses apôtres; d'ailleurs rien de plus naturel, le vice ne pouvant pas supporter la vertu. Ensuite elles sont utiles, 623 : elles distinguent les vrais chrétiens des autres, les peureux des courageux; elles rendent meilleurs ceux qui sont déjà fidèles; elles prouvent que l'Eglise est divine : douze agneaux vainqueurs de troupes de loups, 624.

Pierre et Paul (Saints). — SERMONS : La primauté de S. Pierre reconnue par S. Paul, 438. L'action bienfaisante du catholicisme dans le monde, 451. La primauté du pape, 458.

Parallèle entre les deux apôtres. 1^o L'action de S. Paul a été extraordinaire : malgré son apparence chétive, son dédain des moyens humains dans sa prédication, 438, il attire et convertit; car il prêche l'amour de Jésus-Christ pour nous, il appuie sa prédication sur la sainteté de sa vie, sur son ardent amour pour les âmes, sur ses souffrances et parfois son abandon; aussi ne le sépare-t-on pas de S. Pierre, 439. 2^o Il cède cependant à S. Pierre, car celui-ci est le chef établi par Jésus-Christ : il faut que Paul vienne à Rome, mais ce n'est pas lui qui fondera cette Eglise, il n'y sera que le second et comme le coadjuteur de Pierre, 440; S. Pierre aura des successeurs, non S. Paul dont la mission extraordinaire finira avec lui; associé à S. Pierre dans le martyre, il mourra hors de la ville; enfin ce sera la Basilique de S. Pierre, non la sienne, qui sera le centre de la chrétienté, 441.

Piété. — Fleur de la charité, elle se manifeste au dehors par ses exercices. 1^o Ses *avantages* (gymnastique corporelle et gymnastique spirituelle) : a) mouvements d'ensemble : ils assouplissent et fortifient le corps; la piété, faisant agir toutes les forces de l'âme et même les sens, obtient la force de la grâce, 641; b) l'équilibre : très instable dans la gymnastique corporelle, il se maintient au spirituel, grâce à la prière, par l'empire conservé sur le cœur; c) la récompense gagnée à la course est corrompue, celle qui mérite le jeune homme pieux sera éternelle, 642. 2^o Ses *qualités* : expression de l'amour, la piété doit être a) intérieure, 642, ne faisant pas de la prière vocale, excellente d'ailleurs, une quelconque récitation de formules, mais un entretien avec Dieu; b) traditionnaliste, ne s'attachant pas aux dévotionnettes à la mode, mais s'alimentant aux grands foyers, l'Eucharistie, la Bible, 643; c) courageuse, ne se contentant pas de la prière à huis-clos, mais sachant s'affirmer quand il le faut, non par ostentation, mais par conviction; d) empressée, acceptant le devoir non comme une corvée, mais avec générosité, 644.

Piété (Le don de). — Fleur de la vertu de charité, il consiste à servir Dieu plus par amour que par crainte, donc avec générosité et promptitude, 263. Utile à tout, 263, il procure à l'âme la paix; lui fait voir en Dieu un père dévoué de qui elle accepte tout, pour qui elle fait tout le possible; dans le prochain, des frères auxquels elle s'intéresse et s'applique à être utile et agréable, 264. Le vice opposé à ce don est la dureté du cœur, 264, ordinairement fruit du péché. Le don de piété chez les saints, le Curé d'Ars, 265.

Politesse. — A côté de la politesse mondaine, il y a une politesse religieuse. Elle consiste à réserver à Dieu

la première part de nos respects, ses signes extérieurs, 251; à éviter de l'injurier par des mots insultants; à se bien tenir à l'église; à le prier avec respect et de tout cœur; à lui dire merci pour ses bienfaits; à lui demander pardon pour nos fautes, 252.

Prêtre. — Noces d'argent d'un curé-doyen; action de grâces, félicitations, souhaits, 655. — Voir *Sacerdoce*.

Prière. — La promesse de Jésus-Christ. La prière ne consiste pas dans la seule récitation des formules, mais dans l'entretien de l'âme avec Dieu; elle est donc un honneur, et insensé qui l'abandonne, 289. Elle est nécessaire, 289, à cause de Dieu qui la commande, paroles de l'Ecriture; à cause de nous qui en avons besoin, car sans la grâce point de salut, et sans la prière pas de grâce. « Oratio justi clavis est cœli, » 290.

Prix (Distribution de). — Jour de joie pour les enfants, pour les parents, pour les amis et bienfaiteurs, 483, pour les maîtresses, pour le prêtre, 484. Récompense, elle rappelle la récompense éternelle à laquelle il faut penser, et on s'y applique à l'école chrétienne. Une leçon : les prix donnés suivant le mérite, 484, révèlent aux parents l'usage que leurs enfants font de leurs qualités; raison pour eux d'examiner les aptitudes et dans l'éducation donner les conseils qu'il faut, 385.

Propagation de la Foi. — Voir *François-Xavier (S.)*.

Providence. — Dieu fait parfois des miracles (la multiplication des pains) où il montre qu'il a soin de sa créature, c'est la Providence. 1^o Par elle Dieu conserve sa créature qui, n'ayant pas pu se donner l'existence, ne peut pas non plus se la conserver; il la gouverne par les lois qu'il a établies, et même la liberté du mal rentre dans le plan de la Providence, 419; celle-ci s'étend jusqu'aux moindres créatures; enfin l'épreuve pour les uns, le succès pour les autres ont leur raison dans le gouvernement divin, 420. 2^o L'existence de la Providence se prouve par la parole de Dieu, 420; elle est exigée par sa sagesse qui ne saurait abandonner à elle-même l'œuvre de ses mains, par sa bonté qui aime sa créature, par sa puissance qui sait tout et peut tout; elle est attestée par l'expérience; ordre constant de la nature, expérience personnelle. Soumission à la Providence, 421.

EXISTENCE DE LA PROVIDENCE. — I. Savoir lire dans le livre de la Providence. Elle a été niée par les stoïciens, elle l'est aujourd'hui par les incrédules affirmant que le monde est soumis à la loi d'une mécanique universelle, 435. Mais avec ce système il n'y a plus ni liberté, ni vertu, ni pensée, ni joie, ni peine, etc., et ce sont des hommes célèbres qui disent cela, 434. Enfin la mécanique étant la science du mouvement, pourquoi l'homme ne peut-il pas faire « machine en arrière » ni pour lui, ni pour les autres êtres? 434. Le monde une machine? mais alors il faut un mécanicien, 435. — II. C'est à tort qu'on nie la Providence en s'appuyant sur la grandeur et l'infinité de Dieu. Dire que Dieu ne peut rien changer à ce qui est, c'est lui refuser une puissance que l'on reconnaît au moindre ouvrier; la sagesse, puisqu'il abandonnerait son œuvre à elle-même; la bonté, puisqu'il se désintéresserait de ce qu'il a fait, 449; spécialement pour l'homme, Dieu ne peut pas plus s'en désintéresser que de ses enfants un père, 450. La foi du genre humain en la Providence prouve son existence, et cette foi n'est pas l'effet de l'ignorance, on n'en comprendrait pas la persistance, et d'ailleurs les plus grands génies y ont cru, 450; donc cette foi est imprimée en nous par Dieu lui-même, 451.

LA PROVIDENCE DANS L'ORDRE PHYSIQUE. — On ne pense pas aux merveilles du monde parce qu'on est habitué à les voir, tel le régime de l'eau. Celle-ci est nécessaire à la vie du monde, mais comment se distribue-t-elle? 465. Il faut un puits, c'est la mer; une machine élévatoire, c'est le soleil qui accumule l'eau dans les nuages tout en la filtrant; ceux-ci sont les réservoirs, ou ambulants et qui nous envoient la pluie, ou fixes comme les glaciers, 466, qui donneront l'eau au temps de la sécheresse. Ce qui prouve une infinie sagesse, une Providence, 467.

LA PROVIDENCE ET LES PETITES CHOSES. — Comme les

peintres, Dieu est aussi admirable dans les petites choses que dans les grandes. Exemples : la conservation des espèces : règne végétal, le pissenlit et le chêne ; règne animal, la fourmi, les abeilles, les insectes, 481, les oiseaux ; chez l'homme, circonstances providentielles qui amènent deux êtres à s'unir pour la fondation d'un foyer, 482. Objection : « Dieu est si grand, nous si petits ! » 483. Réponse : qu'est-ce qui est grand ou petit aux yeux de Dieu ? puis nous sommes tout de même ses créatures et ses enfants. — « Mais quel souci pour Dieu ! » R. On admire un souverain qui s'occupe des détails : ex. Napoléon ; pourquoi pas Dieu ? 483.

LA PROVIDENCE ET LE MONDE MODERNE. — Le problème de la houille aujourd'hui indispensable. Le second état du monde dans sa formation et l'abondance extraordinaire des végétaux qui s'y accumulent, 497. Comment se sont formés les gisements de houille. La Providence se montre dans la profondeur même de ces gisements, dans l'heure à laquelle on les découvre, dans les multiples usages auxquels nous employons la houille, 498. Car ce que n'aurait pu concevoir un cerveau humain ne peut être que l'effet d'une cause divine, 499.

LA PROVIDENCE ET LA SOUFFRANCE. — I. Contre la Providence on objecte la souffrance. Pourquoi certaines catastrophes : incendie du Bazar de la Charité, tremblement de terre de Messine, inondations de la Seine, destruction du *Titanic* ? 513. Réponses : elles sont dues souvent à l'imprévoyance humaine ; explications sur celles qu'on vient de citer, 514. — Mais pourquoi Dieu qui est bon les permet-il ? Parce que sans cela il lui faudrait empêcher l'homme d'être imprudent ; et alors où serait la liberté ? 514 ; ou bien il lui faudrait déroger chaque fois aux lois posées par lui, dans les petites choses comme dans les grandes, et alors plus de lois, 515. — II. A côté des catastrophes les fléaux, 533. Ils ne sont pas une raison d'incriminer la Providence, témoignage de J.-J. Rousseau ; parce que nous ignorons quelle place ils occupent dans l'ensemble du gouvernement divin : ce sont des accidents qui ne troublent pas l'ordre ni l'utilité générale, 536 ; parce que nous ignorons pour quels motifs Dieu les permet, exemple de l'éruption volcanique ; parce que nous ignorons si, en atteignant quelques régions, ils ne préservent pas des contrées infiniment plus vastes, 537. — III. La douleur que Dieu permet est la conséquence du péché de l'homme. Mais il en tire le bien : il en fait une *expiation* : offensé, sa justice veut le châtimement, sa bonté le pardon, toutes deux sont satisfaites par la souffrance, 550. Une *leçon* : l'homme oubliant trop souvent sa dépendance envers Dieu, Dieu la lui rappelle par les catastrophes et les fléaux, exemples, 551. Une *réhabilitation*, car la souffrance purifie, transfigure par le sacrifice, pacifie par la satisfaction de la justice divine, 552.

LA PROVIDENCE ET LE MONDE MORAL. — Le gouvernement de Dieu en face de la liberté. La liberté que Dieu aurait pu ne pas donner à l'homme, pas plus qu'aux animaux, est un honneur qu'il lui a fait, 566 ; de là notre estime pour la liberté ; ce don est glorieux pour Dieu, car nous le servons non par contrainte, comme des machines, mais librement, 567. Seulement, de ce don excellent en lui-même il faut savoir se servir, car s'il produit les saints il produit aussi des scélérats, 567. Sans se désintéresser de l'usage qu'on en fait, la Providence la respecte, sinon il lui faudrait l'enlever aux justes comme aux méchants, 568.

LA PROVIDENCE ET LES MÉCHANTS. — I. Pourquoi Dieu a-t-il créé les méchants ? Ceux-ci n'ayant pas demandé à vivre, leur responsabilité est atténuée. R. Mais l'enfant non plus n'a pas demandé à vivre, pourtant s'il se révolte ? un soldat à être soldat, pourtant s'il déserte ? etc., sont-ils excusables ? Dieu a créé tous les hommes libres et ceux qui sont méchants le sont librement, autrement c'eût été supprimer la liberté, 577. C'eût été même supprimer le genre humain, parce que les méchants (et ceux qui les approuvent) sont déjà nombreux ; parce que plus nombreux encore sont ceux qui à tel moment sont pécheurs, donc méchants.

Enfin les méchants peuvent avoir des descendants qui seront bons, même saints, 578. — II. L'existence des méchants ne prouve rien contre la Providence. D'abord l'existence du mal est nécessaire à l'exercice de la liberté, car il faut bien que l'homme puisse choisir entre le bien et le mal, 579, qu'ayant choisi le bien il lutte contre le mal. Ensuite Dieu se sert des méchants pour instruire les bons, qui voient la laideur du mal ; pour les discipliner et les amener à réagir contre le mal ; pour les mener à la victoire dans la lutte contre leurs mauvais penchants. Enfin les méchants servent les desseins de la Providence, 580 : ils ont fait mourir J.-C., mais sa mort nous a rachetés, 581.

A propos de la prospérité des méchants on pourrait incriminer la Providence si le juste souffrait parce qu'il est juste, si le méchant prospérait parce qu'il est méchant. Or cela n'est pas ; la prospérité et l'épreuve arrivent indistinctement aux uns et aux autres, comme la pluie pour tout le monde. Aux yeux de la foi, ce sont les justes qui sont heureux grâce à la paix de la conscience, 861.

LA PROVIDENCE ET LA SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT. — La Séparation permise par la Providence ne s'est pas faite sans elle, 615. Les 34 millions de catholiques français à cette date. Elle prouve que la religion (l'Eglise de France ayant abandonné 400 millions pour rester catholique) n'est pas une religion d'argent, 616. Elle prouve la vitalité de cette Eglise, 616, car les catholiques, même plus ou moins indifférents, se sont groupés autour de leurs pasteurs pour supporter les charges nouvelles imposées par la situation, 617. Elle prouve enfin une merveilleuse force expansive par les conquêtes que l'Eglise a faites, par les œuvres, dans les idées et chez les hommes, 617.

LA PROVIDENCE ET LA PROSPÉRITÉ DES INCROYANTS. — Encore une objection contre la Providence. Mais cette prospérité est conforme à la justice : il y a quelque bien chez l'incroyant ; il mérite donc récompense, il la reçoit en cette vie, 705. De plus, prospérité n'est pas synonyme de bonheur, et peut-être même n'est-elle qu'un châtimement, car elle aveugle, exemple de Napoléon I^{er}, 706. Enfin nous ignorons si cette prospérité durera longtemps, 706 ; en tout cas la justice divine attend. Attendons aussi avant de juger, 707.

LA PROVIDENCE ET L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS. — Cette inégalité ne prouve rien contre la Providence : d'abord elle est une conséquence de l'usage bon ou mauvais de la liberté, 737 ; ensuite elle est nécessaire pour que l'ordre existe dans la société ; enfin les pauvres ont tort de se plaindre, car ce n'est pas la richesse qui rend heureux ; elle a même ses inconvénients, même au point de vue de la santé, 738.

Purification. — SERMON : L'obéissance à la loi de Dieu, 25.

Quarante-Heures. — SERMON : L'Eucharistie source de vie, 35.

Reconnaissance. — Le lépreux reconnaissant, sur dix guéris, en est un modèle. 1^o Sentiment de l'intelligence qui apprécie le bienfait, du cœur qui s'attache au bienfaiteur, de la volonté qui veut user bien des dons reçus, elle est obligatoire, 540 : la raison l'impose pour les dons naturels, la foi pour les dons surnaturels ; Dieu l'exige et l'Eglise l'a toujours recommandée (fêtes juives, fêtes chrétiennes) ; Jésus-Christ en a donné l'exemple ; d'ailleurs rien de détestable comme l'ingratitude ; enfin la reconnaissance attire de nouvelles faveurs, 541. 2^o Ses trois actes : estimer les bienfaits reçus par le souvenir du bienfaiteur, de sa générosité, de leur multiplicité, de leur grandeur ; les publier en louant le Seigneur, exemple des apôtres et des saints ; enfin en user selon les intentions du bienfaiteur en travaillant à sa gloire et à notre salut, 542.

Rédemption. — Jésus-Christ, figure centrale de l'humanité, a expié par sa Passion et sa mort tous les péchés du monde, 62 ; c'est par le sacrement de pénitence qu'il fait descendre en chaque âme la vertu de l'expiation et le pardon, ce sacrement étant à l'acte rédempteur ce que le sacrifice de la messe est au sacrifice de la croix, 63 ; la conversion de S. Cyprien, 64.

Regina Cœli. — 1^o Marie est reine du ciel par son titre de Mère du Roi du ciel, donc élevée au-dessus des anges et des saints, 208 ; par les grâces innombrables qu'elle nous obtient, 209. 2^o Qu'elle se réjouisse, car toujours unie à Jésus surtout dans ses souffrances, elle lui est maintenant unie dans son triomphe et sa gloire, 209. 3^o Elle est un exemple pour le chrétien ressuscité à la vie de la grâce, 209. 4^o *Ora pro nobis Deum* : elle est en effet la toute-puissance suppliante, la Consolatrice des affligés, le Refuge des pécheurs, le Secours des chrétiens, 210.

Religieuses. — Elles sont unies à Dieu par un triple lien : a) lien de la grâce par le baptême, qui fait de nous les amis de Jésus-Christ, même ses frères, 625 ; b) lien des vœux qui fait d'elles les épouses de J.-C., pour qui elles ont tout quitté, qui fait aussi leur bonheur, 626 ; c) lien de la sainte communion qui est bien l'union la plus étroite avec Jésus-Christ, union qui persiste entre deux communions, 626, et qui prépare l'union définitive du ciel, 627.

Religion. — La pratique de la religion se résume dans l'observation des commandements. 1^o Or une religion est obligatoire pour l'homme à cause des relations nécessaires entre Dieu et lui : Créateur et Souverain Seigneur, Dieu a droit à ses hommages, 341 ; bienfaiteur, il a droit à sa reconnaissance ; offensé, il a droit à son repentir ; dispensateur de la grâce, il a droit à la supplication ; tous les peuples l'ont compris et Dieu même a imposé à l'homme la religion, 342. 2^o La religion, qui doit être avant tout intérieure, doit aussi se manifester au dehors : paroles de Notre-Seigneur, et cette pratique n'est vraie qu'autant qu'elle embrasse tous les commandements sans exception, 343.

« TOUTES LES RELIGIONS SONT BONNES. » Le dire est une sottise, puisqu'une religion nie ce qu'une autre affirme, ou alors il faut dire que toute solution d'un problème est bonne, bonne toute pièce de monnaie, etc., 716. C'est une *inconsequence* : ceux qui formulent pareille sentence excusent les vices et les crimes, seulement il n'y a qu'une religion qu'ils attaquent, la religion catholique, ne serait-elle pas bonne ? 717.

Reliques (Saintes). — SERMON : Le bonheur, 713.

Réparation. — Avec David Jésus se plaint d'être seul à souffrir. 1^o Nous devons réparer *avec lui* : l'œuvre réparatrice qu'il a accomplie sur la terre, il la continue dans l'Eucharistie par sa mystérieuse présence : a) par ses abaissements il adore la majesté suprême, devoir méconnu de beaucoup, 554 ; par son obéissance il reconnaît l'autorité du Père céleste ; enfin il remercie et il aime pour tant d'ingrats ; b) par son immolation réparatrice il renouvelle le sacrifice du Calvaire ; c'est le même sacrifice, qui a même prêtre et même victime, 555 ; mais il demande notre coopération à son œuvre expiatoire si nous en voulons profiter, 556. 2^o Nous devons réparer *envers lui* : a) par l'adoration : c'est le Dieu caché qui s'est manifesté dans la création par ses œuvres, dans l'Incarnation par son humanité, qui se cache davantage dans l'Eucharistie, mais il est là, 556 ; b) par la compassion, car son Cœur est blessé, de l'oubli des indifférents, des blasphèmes des impies, des profanations, et nous ne pouvons rester insensibles à ces outrages ; c) par la communion : c'est le but de l'Eucharistie, et la communion bien faite est par elle-même une réparation, 557, donc communier souvent et bien. Conclusion : visite au Saint-Sacrement, assistance à la messe, communion fréquente, 558. — Voir *Sacré-Cœur*.

Repentir. — A quiconque est tombé, Dieu offre le moyen de se relever, 493. 1^o *L'enfant prodigue* figure bien le pécheur : dans sa chute et sa misère, dans ses réflexions et son repentir, dans sa réhabilitation, 494, dans la joie de la famille à son retour, 495. 2^o *Le bon larron* : un acte de repentir récompensé par l'assurance d'aller au ciel, 495 ; c'est le lieu de la paix inaltérable, du repos éternel, du bonheur parfait par l'union avec Dieu, 496.

Rogations. — Assister à la procession des Rogations, c'est reconnaître le souverain domaine de Dieu sur les saisons, et donc que la réussite des récoltes dépend

de lui ; lui demander sa protection et se l'assurer par l'intercession des saints dans les Litanies, 257. Réponse d'un sous-préfet de 1830, 258.

Romains (Épître aux). — Voir *Paul (Saint)*.

Rosaire. — SERMONS : La Salutation angélique, 678. Le Rosaire est le meilleur moyen d'assurer la défense de l'Eglise et l'intégrité de la foi catholique, 697.

En recommandant la dévotion du Rosaire, Léon XIII avait pour but : 1^o d'assurer la défense de l'Eglise : l'Eglise est forcément militante, car toujours attaquée par ses ennemis ; or il faut à ses membres des grâces de force, et Marie est la dispensatrice de la grâce et l'histoire prouve que le Rosaire est un moyen efficace pour l'obtenir, 698 ; — 2^o de maintenir l'intégrité de la foi ; dans le Rosaire on médite la vie de J.-C. auteur et consommateur de notre foi, on contemple les principaux mystères de la religion, on est porté à pratiquer ce que l'on a médité, donc à conserver la foi intégrale, 698.

Sacerdoce. — *Tu es sacerdos in æternum*, 532. C'est Dieu d'abord qui dit cette parole au nouveau prêtre, car c'est lui qui l'a choisi, qui l'a marqué d'un sceau ineffaçable, 533. C'est l'Eglise qui la lui répète pour lui rappeler qu'il est chef dans la nation sainte, père dans la famille de Dieu, en un mot pour lui rappeler sa mission, 533. C'est le *peuple chrétien* qui la redit : au prêtre la persécution, pourtant le peuple chrétien veut le prêtre, recevant par lui les dons de Dieu, 534. C'est le *prêtre* qui se la répète pour s'humilier, pour prendre courage dans les épreuves, 534, pour montrer au monde ce qu'est le prêtre et ce qu'il doit être, ennemi des erreurs, bon pour les hommes, 535.

Sacré-Cœur. — SERMONS : Ce qu'est la dévotion au Sacré-Cœur, 385, 391. Petite instruction, 387.

On trouve dans le Sacré-Cœur toutes les qualités qu'on voudrait trouver dans un cœur humain : la générosité : il nous a tout donné ; la compassion si nécessaire à celui qui souffre, 387 ; Jésus a eu pitié de nous en se faisant semblable à nous ; le dévouement : Jésus est mort pour nous et continue sur l'autel son incessante supplication ; enfin du Tabernacle il nous appelle à lui pour nous aider et nous soulager, 388.

La dévotion au Sacré-Cœur est une cause de salut, car elle nous unit à Jésus-Christ. 1^o Le cœur étant le symbole et l'organe de l'amour, le Cœur de Jésus rappelle son amour pour les hommes : il l'a prouvé pendant sa vie par ses bienfaits et ses miracles ; il l'a prouvé pour tous les hommes, qui étaient coupables, donc ses ennemis, 385, en se sacrifiant pour eux, aussi son amour pour nous est infini, car c'est le cœur d'un Dieu qui nous aime, 386. 2^o En retour il demande notre amour : nous répondrons à son désir si nous l'aimons, comme il nous a aimés, de toutes nos forces et jusqu'à la fin, 386 ; en nous faisant les apôtres du Sacré-Cœur ; il suffit pour cela de l'aimer ardemment, 387. — 1^o L'objet matériel de la dévotion au Sacré-Cœur est le cœur de chair, vivant, de N.-S. J.-C., 391 ; son objet formel est l'amour infini de Jésus pour nous, amour qu'il a prouvé par son sacrifice, par l'Eucharistie, 392. 2^o Ses motifs sont le désir de Jésus qui demande qu'on l'aime, 392 : la reconnaissance, car rien ne blesse un cœur comme l'ingratitude, et Jésus a tant fait pour nous ; la réparation, d'abord pour nos fautes, ensuite pour les outrages dont ce divin Cœur est l'objet ; les avantages qu'on en retire : consolation dans les peines, sanctification de la vie, les promesses du Sacré-Cœur, 393. 3^o La pratique de cette dévotion se manifeste par un plus grand amour pour Dieu, amour qui se prouve par la fuite du péché, même véniel ; par l'esprit de réparation, par la communion surtout du 1^{er} Vendredi. La dévotion au S.-C. gage de salut, 394.

LE SECRET DE LA SAINTÉTÉ. Pour glorifier le Sacré-Cœur non seulement en paroles, mais en actes, 60, suivre ce programme : *Tout de Dieu, rien de moi* : c'est-à-dire accepter tout comme venant de Dieu qui le veut ou le permet, échecs dans nos entreprises, ordres contrariauts des supérieurs, ennuis de la part du prochain. *Tout à Dieu, rien à moi* : c'est-à-dire tout offrir à Dieu, le bien pratiqué, les épreuves endurées,

toute la vie, même notre repentir et nos sécheresses. *Tout pour Dieu, rien pour moi* : c'est-à-dire offrir tout de bon cœur, 61, et sans réserve, 62. — LE SACRÉ-CŒUR ET LA RÉPARATION. Il l'apporte sur la terre : à la différence des autres sacrifices qui avaient surtout pour but l'intérêt de l'homme, 153, celui de Jésus-Christ est avant tout un culte de réparation, 154. Il la répand par ses paroles, qui nous montrent en Dieu un père offensé ; par son exemple ; par la nécessité d'unir nos réparations aux siennes. Il la demande et la mérite par son amour, par les outrages qu'il reçoit, 154. — LE SENS DIVIN DE LA RÉPARATION. Les amis de Jésus au pied de la croix nous le font connaître, 249. Car à côté de la foule ennemie qui l'outrage, il voit des âmes qui ne veulent pas se mêler à ces injures ; des âmes qui en éprouvent une douleur profonde ; enfin des âmes qui compatissent à ses souffrances et veulent le consoler, 250. — « VOUS SEREZ MES TÉMOINS. » Comme autrefois aux apôtres, Jésus adresse cette parole à tous les chrétiens. Ceux-ci doivent au Sacré-Cœur *a*) le témoignage de leur culte : en l'honorant ils le feront connaître et aimer, 326 ; de même en priant devant sa statue, en exposant son image dans leurs maisons, 327. *b*) Le témoignage de la parole : en parlant souvent du Sacré-Cœur aux âmes bien disposées, 327. *c*) Le témoignage de toute la vie : vie de foi en la bonté, puissance et sagesse de Dieu ; vie de confiance au milieu des luttes et des épreuves, 327 ; vie d'amour, en retour de l'amour de Jésus pour nous, 328. — TOUT DIRE AU SACRÉ-CŒUR. Le cœur humain a souvent besoin d'un confident. Or le Sacré-Cœur est un confident *a*) fidèle, qualité rare chez les hommes, 372, mais qu'on est sûr de trouver en lui ; *b*) attentif qui, nous aimant, est toujours prêt à nous écouter et prend intérêt à tout ce qui nous touche ; *c*) infiniment sage, pour diriger notre conduite dans les joies et dans les épreuves, dans les succès et dans les revers, 373. — SOYONS DOUX COMME LE SACRÉ-CŒUR. Jésus doux et humble de cœur, 425. Il a pratiqué la douceur toute sa vie et nous donne l'exemple. On dit : « Mais ce n'est pas dans mon caractère » d'être doux ; alors il faut vaincre la nature, S. François de Sales. « Mais ceux qui m'entourent sont si difficiles ! » mais aussi quel mérite à être doux avec des gens désagréables ! Le manque de douceur nous fait perdre l'empire sur nous-mêmes, est un mauvais exemple, provoque l'irritabilité des autres, 426. Enfin il empêche d'amener à Dieu les pécheurs, tandis que la douceur, rendant aimables les personnes pieuses, rend aimable aussi la religion qu'elles pratiquent, 427. — COMMENT AIMER LE SACRÉ-CŒUR. Il agréé et même exige nos hommages et notre amour. Mais cet amour ne doit pas être un amour d'apparence : faisant consister la prière dans la seule récitation de longues formules, à l'exemple des pharisiens ; ne sachant pas sacrifier au devoir un exercice de piété, ni se priver d'une jouissance, même spirituelle, par charité, exemple, 472 ; ni un amour de sentiment : se donnant tout à Dieu dans les moments de ferveur sensible, puis négligeant la piété si les consolations manquent. Il doit être un amour de réalité qui maintienne en tout temps dans la fidélité à Dieu et dans l'acceptation du sacrifice, 473. — LA DIRECTION DU SACRÉ-CŒUR. Il n'est jamais oisif dans un cœur. Il l'instruit : comme le Sauveur instruit ses apôtres, il donne aussi à l'âme ses avis par les grâces de lumière qu'il lui envoie, et c'est bien le plus sage de tous les conseillers, 596. Il l'encourage quand il faut repousser les tentations, faire effort pour pratiquer la vertu, persévérer. Il lui adresse des reproches quand l'âme est infidèle à ses promesses ; à elle de n'être pas sourde, 597. — NÉCESSITÉ DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR. Cette union est possible. D'ailleurs elle est nécessaire : *a*) au salut : pour se sauver il faut la grâce, sève de la vie chrétienne ; donc il faut que nous, les rameaux, soyons unis au cep qui est J.-C. ; *b*) pour la perfection : pour faire porter au rameau plus et de plus beaux fruits on le taille, ainsi Dieu fait-il avec l'âme par les épreuves ; *c*) à la pratique de l'apostolat, 733 :

puisque sans Jésus nous ne pouvons rien faire et que nous sommes en ses mains comme des instruments, 734. — LE SACRÉ-CŒUR ET L'INTENTION. Docteur de l'intention, Jésus enseigne que de l'intention bonne ou mauvaise dépend la valeur morale de notre vie, pensées, paroles, actions, 840 ; il applique même ce principe à la prière et au jeûne, 841. Modèle de la bonne intention, il n'est venu sur terre que pour faire le bon plaisir du Père. But de notre intention : tout pour le Sacré-Cœur, et nos actions seront excellentes, 841.

Résurrection des corps. — La Transfiguration de Jésus avait pour but d'affermir la foi des apôtres, de montrer la beauté des corps ressuscités glorieux, 57. 1^o Tous les hommes ressusciteront : c'est un dogme de foi révélé par Dieu dans la Sainte Ecriture ; exigé par la raison qui dit que le corps créé par Dieu, sanctifié par les sacrements, ne doit pas périr pour toujours ; qui dit encore qu'ayant sa part dans le bien et dans le mal, il doit avoir sa part dans le châtiment ou la récompense ; qui dit enfin que Dieu, assez puissant pour nous avoir créés, l'est assez aussi pour nous ressusciter, 58 ; une image de la résurrection, 59. 2^o Comment elle se fera. Nous ressusciterons avec le même corps que nous avons sur la terre : glorieux, il sera inondé de jouissance, dans tous ses sens, 59 ; il aura les quatre qualités connues. Vérité consolante, mais qui oblige à vivre dans la grâce de Dieu, 60.

Résurrection spirituelle. — Voir *Mort et résurrection spirituelle*.

Révélation. — Connaissant Dieu par la création, l'homme a cependant besoin que Dieu lui parle ; car il a besoin de savoir qui est son protecteur, son bienfaiteur, son ami, et Dieu seul peut le lui dire, 785. C'est si vrai que les païens consultaient les sibylles et les oracles comme des organes de la divinité, et non seulement le peuple, mais les sages et les philosophes. La preuve encore, c'est que l'homme, malgré ses efforts, n'a pas encore pu fonder une religion purement naturelle, 786, et que toutes les religions, les fausses comme la vraie, se réclament d'une doctrine venant de Dieu, 787. — A ceux qui prétendent que la raison peut à elle seule trouver la vérité religieuse, on répond : qu'en tout cas pour le passé elle ne l'a pas pu trouver, preuve les contradictions des philosophes ; que pour le présent faire une sélection entre les divers systèmes, c'est renouveler des querelles anciennes, et que d'ailleurs la raison est impuissante à nous instruire sur la nature de Dieu, sur notre origine et notre fin ; que pour l'avenir, elle n'y arrivera pas davantage, on a tout tenté sans réussir, 802. — Or Dieu nous a parlé. C'est la meilleure preuve qu'il *a pu* nous parler. Premier fait certain : l'histoire humaine prouve que pour avoir la vérité religieuse on s'est toujours reporté aux traditions antiques ; chez les Chaldéens, chez les Grecs, à Rome, même en Chine, 817. Deuxième fait certain : lorsqu'il s'agit des sciences humaines, ce n'est pas à l'antiquité qu'on s'adresse, mais on s'appuie sur les découvertes précédentes pour les faire progresser, c'est donc que la science évolue. Donc l'histoire qui nous transmet les noms des savants ne pouvant pas nommer l'auteur de la vérité religieuse, c'est que celui-ci n'est pas un homme, mais Dieu, qui a parlé dans la révélation primitive, 818. — Autre preuve : *le langage*. L'homme n'apprend pas tout seul à parler, l'expérience et les expériences le prouvent ; donc il faut que Dieu ait parlé au premier homme, 833. Parler c'est exprimer une idée, or les sourds-muets par ex. n'ont pas d'idées nettes, donc sans langage pas d'idées, donc en donnant à l'homme le langage Dieu lui a nécessairement révélé des idées, et avant tout la vérité religieuse, 834.

LA RÉVÉLATION ÉCRITE. — Les Juifs conservent avec un soin jaloux la Bible qui la contient. Or les livres de la Bible sont authentiques, des auteurs ou de l'époque qu'on leur assigne, en preuve toute la tradition juive, 849. Ils sont intégrés : leur diffusion dans le peuple, la connaissance et la vénération qu'il en avait rendent impossible toute altération, 850. Ils disent vrai ; on ne comprend pas que Moïse, par ex., ait pu ou voulu

tromper, puisqu'il racontait des faits contemporains, 850. — Objection : « Mais il y a des erreurs scientifiques dans la Bible, livre de la révélation. » R. La Bible n'est pas un livre scientifique, mais un livre qui enseigne la religion, elle n'est donc pas tenue à l'exactitude de langage d'un livre scientifique, 865. Mieux encore, elle ne le pouvait pas : elle est écrite pour être comprise de tous, or Moïse eût paru ridicule s'il eût usé d'un langage incompris et la révélation n'aurait pas été acceptée ; c'est pourquoi il emploie le langage connu ; sans compter que Dieu a honoré l'homme en lui laissant l'initiative des découvertes scientifiques, au lieu de les lui révéler, 866. Enfin le langage de la Bible est le même qu'emploient les savants dans le commerce de la vie ; à ajouter que la science est fort incertaine : la théorie de « la terre tourne » étant aujourd'hui controversée, 866.

Retraites. — Deux retraites à des jeunes gens, 915.

Sagesse (Don de). — Opportunité de la Neuvaïne au Saint-Esprit ordonnée par Léon XIII, 210. Le don de sagesse est la connaissance lumineuse et savoureuse de Dieu et des choses de Dieu, car il a pour principe la charité ; il fait donc voir toutes choses en Dieu et par Dieu, 211. Son excellence ressort des éloges qu'en fait l'Esprit-Saint ; de ce qu'il fait non seulement connaître, mais goûter Dieu, 211 ; des effets qu'il a produits dans les saints, exemples, 212. En regard, la sagesse mondaine est une folie réprouvée de Dieu : folie des grandeurs, S. François-Xavier, 212 ; folie des biens temporels ; folie des plaisirs, le mauvais riche et le pauvre Lazare. La prière de Salomon, 213.

Sainte-Enfance. — Issus de générations chrétiennes, 332, les enfants chrétiens ont encore le bonheur d'être baptisés à leur naissance, de recevoir une éducation chrétienne ; les enfants païens n'ont pas ce bonheur, mais confiés aux missionnaires, ceux-ci doivent pourvoir à leur entretien ; c'est les aider dans cette tâche que de s'intéresser à l'Œuvre de la Sainte-Enfance, 333. Aux mères chrétiennes de bien élever leurs enfants dès le tout jeune âge, 334.

Sainte-Famille (Association de la). — Beauté de la famille, son influence dans la société et dans le monde. 1^o En les plaçant sous la protection de la Sainte Famille, l'Association a pour but de restaurer les familles chrétiennes ; son origine est à Bethléem ; historique : au xv^e siècle, au xix^e, 584. 2^o Son excellence ressort de son objet : la dévotion à la Sainte Famille ; de son but ; de sa fécondité. Elle rend service aux membres des familles associées, grâce à la prière faite en commun et aux indulgences qu'on gagne ; aux familles elles-mêmes, par la protection qu'elle leur assure et les exemples qu'elle leur propose, 585 ; à la paroisse, où elle conserve la foi et la vertu ; à l'Eglise, dont elle favorise l'action moralisatrice ; à la société civile, à qui elle donne des citoyens vertueux, témoignages. Son excellence ressort aussi de sa facilité, 586 : tout ce qu'on demande, c'est l'inscription dans l'Association, la prière en commun devant l'image de la Sainte Famille, 587.

Saints. — Les grands saints sont rares et leur vie serait plutôt décourageante pour notre faiblesse ; aussi à la Toussaint l'Eglise fête-t-elle surtout *les saints ordinaires*. Ils nous donnent l'exemple : 1^o d'une vie ordonnée ; or ce qui s'oppose à l'ordre de la vie, c'est le plaisir, qui fait sortir du devoir ; c'est l'égoïsme, qui grâce au « chacun chez soi » rend insensible aux infortunes des autres, 756, alors que nous devons faire du bien et même « vaincre le mal par le bien ; » c'est l'esprit d'insubordination, car l'obéissance maintient dans l'ordre ; il est vrai que l'autorité est parfois abusive, 757. 2^o Des actions justes : ce sont celles qui sont faites avec droiture, 757, avec prudence et discrétion, qui sont utiles au prochain ou fructueuses pour nous, un exemple, 758. 3^o Des sentiments pieux envers Dieu : l'aimer, accepter les épreuves qu'il envoie, 758, nous donner à lui. En parlant de nos disparus, imitons leurs vertus et prions pour eux, 759.

Les petits saints, que l'Eglise honore particulière-

ment au jour de la Toussaint, 759, 1^o ont mené une vie modeste. Ils étaient comme nous ; veuve chrétienne qui passe ses jours à soulager les misères des autres ; mère de famille chrétienne qui peine tout le jour pour remplir ses devoirs ; jeune fille chrétienne qui se donne à Dieu ; magistrat chrétien qui renonce à l'avancement plutôt que de renier sa foi ; ouvrier chrétien et qui ne craint pas de se montrer tel, 760 ; prêtre ignoré qui s'est sacrifié pour les âmes, 761. 2^o Leur œuvre est magnifique : ils ont amené à Dieu des âmes ; ils ont expié par leurs sacrifices les fautes de leurs frères ; en élevant le niveau moral de l'humanité, ils ont préparé la venue des grands saints, 761. C'est que 3^o ils avaient l'esprit surnaturel : leur vie a été toute pour Dieu qu'ils ont constamment aimé, ils ont évité le péché pardessus tout ; ils ont puisé cette vie dans la prière, devant le tabernacle, 762, dans les sacrements, 763.

Salut. — L'homme doit s'occuper non seulement de son corps, mais surtout de son âme, 547. 1^o Car le salut de celle-ci est de toute nécessité : N.-S. et les apôtres nous l'enseignent ; la raison nous le dit puisqu'il y a de l'éternité heureuse ou malheureuse, car le salut manqué tout est perdu à jamais, 548. 2^o Pour le faire, deux choses sont indispensables : la grâce de Dieu, 548, donc la demander par la prière ; notre volonté, mais volonté efficace qui nous fait lutter contre les obstacles au salut, tentations du démon, suggestions du monde, nos mauvais instincts ; volonté qui, en deux mots, nous fait éviter le péché et pratiquer la vertu, 549. Exemple des saints, 550.

Salutation angélique. — C'est la principale prière du Rosaire. 1^o a) Elle a pour auteur Dieu qui parle par la voix de l'ange à l'Annonciation, par la voix d'Elisabeth à la Visitation, puis par la voix de l'Eglise, 678. b) Deux parties : la louange : cri d'amour et de confiance dans le salut à Marie, félicitations pour la plénitude de la grâce qu'elle a reçue, pour son incomparable union avec Dieu, pour les bénédictions dont elle et son Fils sont l'objet ; ensuite la supplication ; Marie est sainte, elle est Mère, nous sommes pécheurs et des dangers nous menacent toute notre vie, surtout aux derniers instants, 679. 2^o Son excellence ressort de son origine divine ; de la joie qu'elle procure à Marie en lui rappelant son plus beau privilège ; de son efficacité. *Ave Maria*, 680.

Samson (Saint). — Sa vie est une preuve de la *puissance de la prière*, 524. 1^o La prière a préparé son existence, l'ayant obtenu de Dieu à ses parents, faisant de lui tout jeune l'enfant de la prière, restant son occupation favorite durant ses études, 525. 2^o La prière a rempli son existence : religieux, il prie et sa prière obtient des miracles ; prêtre, il prie davantage et ajoute à la prière la pénitence, et sa prière lui vaut la guérison de son père à l'agonie, 526. 3^o La prière glorifie son existence : évêque, il est toujours l'homme de la prière et on le regarde comme la gloire de l'épiscopat, 227, sa maladie et sa mort ; enfin sa prière illustre son tombeau par les miracles qu'elle y obtient. Imiter son esprit de prière par la prière en famille, 528.

Satisfaction. — La satisfaction est partie intégrante du sacrement de pénitence ; elle doit être proportionnée à la malice du péché et à la dignité de la personne offensée, et Dieu l'exige en ce monde ou en l'autre, 153 ; Pierre de Corbeil et son pénitent. Les œuvres de pénitence sont l'aumône, le jeûne et l'oraison, pénitences médicinales. Leur efficacité vient non d'elles-mêmes, mais de ce qu'elles sont unies aux satisfactions de l'Homme-Dieu, 156, et c'est pourquoi la pénitence sacramentelle est la meilleure, car elle participe à la vertu du sacrement. Le secret du docteur, 157.

Savants. — Voir *Science*.

Science. — Elle a fait d'immenses progrès, mais pourquoi de grands savants irréligieux ? a) Parce que le savant, ignorant la science universelle, ne voit que les phénomènes de la partie de science où il s'est confiné et ne sait pas remonter à la cause première, 653, autre était Kepler, 654. b) Parce que les sciences naturelles étudient ce qui se voit, or la foi a pour objet ce

qui ne se voit pas. Le savant incrédule manque de bon sens, car il ne cherche pas la raison dernière des choses ; d'humilité aussi, car il se croit volontiers l'auteur de ce qu'il découvre ; Pasteur agissait tout autrement, 653.

Science (Le don de). — S. Arsène et le vieillard. Merveilleuse dans ses différentes branches, 216, la science humaine est cependant bien imparfaite ; la science de la religion lui est bien supérieure, mais sans l'état de grâce elle ne suffit pas pour conduire au ciel, histoire de la conversion de S. Bruno, 217. La science humaine (même religieuse) est toute spéculative et reste terre à terre, le don de science conduit à la pratique et élève jusqu'à Dieu, S. François de Sales, S. Vincent Ferrier, 218. Ce qu'il nous apprend au point de vue pratique ; le Curé d'Ars et S. Dominique, 219.

Sébastien (Saint). — Grandeur du courage chrétien ; S. Sébastien en est le modèle, 42. Il a montré : 1° le courage de l'apôtre : la persécution de Dioclétien. S. Sébastien dès sa jeunesse s'est fermement attaché à la religion et a travaillé avec zèle à faire partager sa foi aux autres, 43 ; appelé à Rome, il visite les chrétiens en prison, raffermir ceux qui chancellent, 44. 2° Le courage du martyr : ses frères réponses à Dioclétien le font condamner à être percé de flèches ; laissé pour mort il est recueilli et soigné par une pieuse chrétienne ; guéri, il se présente de nouveau devant l'empereur, 45, qui le fait mourir. A son exemple, sachons affirmer notre foi, 46.

Sensualisme. — C'est l'une des plus grandes plaies de notre époque. 1° Porté à l'extrême limite par le paganisme, il sévit de nouveau aujourd'hui où l'on ne voit plus dans la vie qu'une partie de plaisir, et se manifeste dans tous les détails de la vie, 83 ; dans l'organisation de son intérieur, dans le soin exagéré de sa personne, dans l'emploi de son temps, dans les beaux-arts où l'on ne recherche que ce qui flatte les sens, dans la délicatesse ou l'excès de la nourriture, toutes choses qui conduisent à la luxure, 84. 2° Ses conséquences sont : au point de vue national, la décadence de la nation ; au point de vue religieux, l'aberration du sens religieux, l'abandon de la vie chrétienne ; car il est contraire à ce qu'elle exige : domination de l'esprit sur la chair, aptitude aux vertus surnaturelles, pratique au moins des commandements, 85, pénitence, ressemblance avec J.-C. souffrant. Règle à suivre pour se préserver ou se corriger du sensualisme, 86.

Séparation de l'Eglise et de l'Etat. — Voir *Providence (La)* et *la Séparation de l'Eglise et de l'Etat*.

Souffrance. — Elle expie : c'est par elle que J.-C. a expié nos fautes, que nous les expions nous-mêmes en souffrant en union avec lui, que les âmes saintes expient pour les autres. Elle sanctifie : en nous rapprochant de Dieu et en nous éloignant des créatures, 309, en nous rendant semblables à J.-C. Elle obtient la grâce : témoignages de l'expérience des saints, 310. — A ceux qui se plaignent que Dieu les éprouve, on répond que J.-C. a souffert plus que nous, que la vie est une épreuve, et que Dieu sait ce qui nous convient le mieux, que la souffrance fait le cœur vaillant et qu'elle ne sera pas sans récompense, 424. Dans les peines, prier avec confiance, car Dieu est un père, non un tyran, 425. — La souffrance et la Providence : voir *Providence (La)* et *la souffrance*.

Tentation. — Dieu ayant fait de la vie une épreuve, rien d'étonnant que nous soyons tentés, et la tentation vient de nous, ou du monde, ou du démon, 110 ; la tentation de S. Antoine. Volontaire et consentie elle devient péché ; dans le doute, s'en remettre au confesseur ; sentiment et consentement, 111 ; après la tentation vaincue, réagir contre certaines impressions pénibles ; avis aux scrupuleux. La tentation est un moyen d'acquiescer des mérites, 112.

La tentation de J.-C. est une instruction pour nous. 1° a) Impulsion au mal, la tentation comprend trois degrés : la suggestion ou la pensée du mal : ne dépendant pas de nous, elle n'est pas péché, à moins qu'on y

ait donné occasion, 54 ; la délectation ou le plaisir inhérent à la pensée, lequel ne dépend pas de nous non plus ; enfin le consentement, acte réfléchi de la volonté, ici c'est le péché, 55. b) Les causes de tentations sont : notre nature viciée, qui offre mille occasions de péché, le démon avec toute sa force et toutes ses ruses, 55. 2° Pour vaincre les tentations il faut : *avant*, s'y préparer par la vigilance qui évite les occasions, par la prière qui obtient la grâce nécessaire, par la mortification et l'esprit de sacrifice ; *pendant*, résister tout de suite pour empêcher la tentation de se fortifier, lutter avec constance et confiance ; *après*, remercier Dieu de la victoire, mais ne pas s'endormir, 56, ou bien demander pardon pour la chute, mais ne pas se décourager. La vie est une lutte, mais la récompense est au bout, 57.

Thérèse (Sainte). — Comme S. Paul elle a eu des luttes à soutenir, mais Dieu lui a envoyé aussi des consolations, 745. 1° Elle a eu à lutter contre le démon, qui lui exagérât la gravité de ses fautes et la faiblesse de sa santé pour la détourner de l'oraison ; contre son propre cœur : ses amitiés sont pures, mais elle y est trop attachée et il lui faut les briser ou plutôt les surnaturaliser, 746 ; contre la crainte que ses visions ne soient un piège du démon, comme le lui disent ses directeurs ; enfin contre le monde qui la calomnie et la traite de folle, 747. 2° Dieu a permis ces épreuves afin de faire d'elle une âme courageuse, et elle puise son courage dans l'oraison, 747, aussi tout la porte vers Dieu ; l'épreuve n'a pas cessé, mais Thérèse a compris la nécessité de souffrir et elle sait que J.-C. lui est constamment présent pour la consoler et lui donner courage, 748.

Tièdeur. — Etat intermédiaire entre le péché et la ferveur, la tièdeur fait pratiquer le bien avec relâchement et négligence, diminue l'efficacité de la grâce, 107, exemple de sainte Thérèse. C'est un état maladif qui donne du goût pour le mal ; il faut donc le combattre en évitant le péché véniel, 108, en cherchant la force dans la prière. Le fils du Centurion, 109.

Toussaint. — SERMONS : voir la *Table*, p. 943.

Fête très populaire et dont l'incidence arrive au bon moment après les travaux des champs. Ceux-ci absorbent la pensée et font trop oublier les intérêts spirituels pour les intérêts matériels, 763 ; la Toussaint invite donc au recueillement, et le bon chrétien la célèbre par l'assistance aux offices et par une bonne réception des sacrements, 764.

Trépassés. — *Le souvenir des Trépassés.* — I. CE SOUVENIR EST AGRÉABLE A DIEU. Se souvenir des défunts, c'est imiter N.-S. qui n'a cherché que ce qui pouvait plaire à son Père. Ce souvenir est agréable à Dieu, a) parce qu'il nous fait partager ses sentiments : Dieu en effet aime les âmes du purgatoire, car elles sont saintes, aussi faire quelque chose pour elles, c'est le faire pour lui, 673 ; b) parce qu'il nous fait les coadjuteurs de Dieu pour le bien de ces âmes, car elles souffrent, ne peuvent plus rien pour elles-mêmes, tandis que c'est nous qui pouvons leur venir en aide, 674 ; c) parce qu'il nous fait pratiquer la charité : c'est le grand commandement et sans la charité tout ne sert de rien, 674 ; or soulager les défunts c'est le réaliser et coopérer à l'œuvre du salut apporté par J.-C. ; que les défunts donc ne puissent pas dire l'*Hominem non habeo*, 675. — II. IL EST TRÈS CHER A L'EGLISE. Avec quelle ardeur elle excite ses enfants à prier pour les morts ! Elle le fait a) par ses enseignements sur l'autre vie, sur les souffrances du purgatoire, sur la possibilité pour nous de soulager et de délivrer les âmes captives, 675 ; b) par les actes, ayant chaque jour à la messe, surtout à la messe des défunts, un souvenir spécial pour elles, 676, terminant chaque Heure du Bréviaire par une prière en leur faveur, redoublant ses supplications par les prières et les cérémonies des funérailles, 677 ; c) par l'invitation à secourir les défunts : elle prie pour eux les anges et les saints, nous offre à leur intention le trésor des indulgences, multiplie ses appels. Panégyrique de Théodose par S. Am-

broise, 677. — III. IL EST INSTAMMENT RECOMMANDÉ PAR LES SAINTS. Dans l'Ancien Testament les Juifs priaient pour leurs défunts, en preuve Judas Macchabée qui fait offrir des sacrifices pour eux, 689. Dans le Nouveau Testament les saints ont toujours eu un grand zèle pour les défunts ; la Sainte Vierge, d'après les révélations de sainte Brigitte et un commentaire de S. Bernardin de Sienna ; S. Joseph que l'Eglise a choisi pour protecteur des âmes du purgatoire ; puis S. Jérôme, S. Augustin, S. Bernard, S. Odilon, 690, plus tard S. François de Sales disant que soulager les défunts c'est pratiquer toutes les œuvres de miséricorde, S. Alphonse et le B. Buré d'Ars. Bienheureux les miséricordieux, 491. — IV. IL EST ÉMINEMMENT RAISONNABLE, 491. En effet le dogme du purgatoire plonge ses racines au plus profond du cœur humain : les païens mêmes l'ont connu, témoignage de Platon ; la raison l'exige : pour entrer au ciel il faut n'avoir aucune souillure, or que d'âmes quittent le corps avec seulement des fautes vénielles, et sans le purgatoire ce serait donc pour elles la damnation ; il ne faut pas de dettes non plus : pourtant que d'âmes, s'en vont pardonnées, mais ayant encore besoin d'expiation, 692. Aussi le souvenir des défunts a-t-il été en honneur chez tous les peuples : la preuve en est dans les honneurs rendus partout aux corps des morts, chez les Juifs, chez les païens, en Egypte, à Rome, en Orient où existait le *culte des morts*, surtout chez les chrétiens qui aimaient avoir leur cimetière autour de leur église, 693. — V. IL EST NOTRE PLUS SUAVE CONSOLATION. Sentiments d'Ozanam après la mort de sa mère. 1^o Ce souvenir console parce que nous nous savons toujours en relation avec nos défunts ; que nous vivons avec eux par le cœur ; que nous avons la certitude de leur résurrection, 694, enseignement de S. Paul ; parce qu'enfin nous pouvons les soulager et les délivrer ; la préface de la messe des morts. 2^o Combien cependant leur *oubli* est commun aujourd'hui et combien rapide, 695 ; il prouve un manque de cœur et un égoïsme qui ne fait voir que la terre ; il tarit la source de la miséricorde divine réservée aux miséricordieux ; il expose à entendre le « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, etc. », 696. — VI. IL EST NOTRE DOUCE ESPÉRANCE. L'office des défunts, et surtout la préface de la messe excite l'espérance, 726. a) Espérance pour les trépassés, ils savent les moyens que nous avons de les soulager et de les délivrer ; et connaissant ceux qui pensent à eux, ils en espèrent soulagement et délivrance, 727. b) Espérance pour nous-mêmes ; le souvenir des morts nous rappelle nos destinées futures, résurrection du corps, immortalité de l'âme, 727 ; malheur de ceux qui ne voient que la terre et bonheur de ceux qui regardent le ciel. De plus il est une assurance précieuse du salut ; aux autres assurances nombreuses déjà s'ajoute celle-ci, qui nous fait pratiquer la charité, travailler à notre sanctification, compter sur la reconnaissance et les prières des âmes que nous aurons introduites au ciel, 728. — VII. IL EST L'UN DES PLUS BEAUX ACTES DE CHARITÉ À L'ÉGARD DU PROCHAIN. La charité est le « commandement nouveau » donné par J.-C. Le pieux souvenir des défunts est un acte de cette vertu. Un prince polonais incrédule converti par une âme du purgatoire en reconnaissance de sa charité, 729. Le souvenir chrétien des morts prouve en effet le dévouement pour de vrais malheureux ; il est un acte d'humilité, car il reste caché ; il est souverainement efficace pour les âmes, car elles n'apportent aucun obstacle à l'efficacité de nos suffrages ; efficace aussi pour nous, que cette dévotion porte à nous sanctifier, 730. Elle est même le plus bel acte de charité à faire : Frère Bertrand et Frère Benoît, ou la prière pour les pécheurs et la prière pour les âmes du purgatoire, 731. — VIII. QUALITÉS ADMIRABLES DE CETTE DÉVOTION. Pour que le souvenir des défunts soit utile, il faut qu'il soit *pieux* : non pas que Dieu n'écoute pas la prière du pécheur, exemple, mais cette prière sera d'autant plus efficace qu'elle sera faite avec de meilleures dispositions ; *actif* et *persévérant* : les âmes ne ces-

sant pas de souffrir, il ne faut pas non plus cesser de les soulager, 730 ; les moyens sont la prière à laquelle Jésus a tout promis, les indulgences, l'aumône, le chemin de la croix, le sacrifice de la messe ; *universel* : il faut prier pour les siens, mais aussi pour les autres, toutes ces âmes étant notre prochain, 731 ; même pour les grands pécheurs : sait-on ce qui se passe au moment de la mort ? exemple. « Je travaille pour le purgatoire, » 732.

LE SOUVENIR DES MORTS. — Ce souvenir vient volontiers à l'esprit dans les fêtes de famille et l'Eglise le rappelle au soir de la Toussaint. La terre est un vaste cimetière qui fait penser à la mort ; pensée importune pour l'incrédule et le pécheur, 739 ; triste sans doute pour le chrétien, mais douce aussi par la certitude de la survivance des âmes qu'il sait pouvoir soulager. Il a pour cela la prière, surtout la prière faite en commun ou encore devant le tabernacle, 740 ; la messe, d'une valeur infinie, mais que Dieu applique conformément à sa justice ; le sacrifice ou application aux défunts de la valeur satisfactoire des bonnes œuvres, les indulgences, 741. — LA PIÉTÉ POUR LES MORTS. Au sortir du corps, c'est pour l'âme le ciel, ou l'enfer, ou plus fréquemment le purgatoire, 741. Les motifs de soulager les âmes souffrantes sont : 1^o la *piété* : a) il y a un purgatoire, la justice de Dieu l'exige : elle ne peut ni admettre au ciel ni damner des âmes saintes qui ont encore besoin d'expiation ; b) l'expiation se fait par la souffrance, il en a toujours été ainsi, et en purgatoire elle est terrible : privation de Dieu et supplice du feu ; c) les âmes nous crient leur misère et la pitié nous porte à les soulager, 742 ; d) pour cela nous avons la prière, 743. 2^o La *justice* : a) envers Dieu : à lui la gloire, nous la lui procurons en introduisant au ciel des âmes qui le glorifieront ; b) envers les âmes qui souffrent pour des fautes dont nous avons été la cause ou l'occasion ; c) envers nos parents qui expient des négligences dont ils se sont rendus coupables pour assurer notre avenir, 743 ; d) à la prière joignons les bonnes œuvres en leur faveur, 744. 3^o L'*intérêt* : a) être généreux pour ces âmes, c'est nous assurer que Dieu le sera pour nous ; b) en retour de nos prières nous nous assurons celles des âmes du purgatoire, 744 ; c) mais c'est surtout au ciel qu'elles prient pour leurs bienfaiteurs ; d) et le meilleur moyen de les soulager est le sacrifice de la messe, 745.

TRINITÉ. — SERMON : Nature et leçons de ce mystère, 355. Pourquoi Jésus envoie ses apôtres prêcher et baptiser au nom de la Sainte Trinité, 355. 1^o Ce mystère, vérité incompréhensible, mais révélée et qu'il faut croire, existe : les preuves s'en trouvent dans l'Ecriture, Ancien Testament, Evangile (baptême de Jésus et mission des apôtres), écrits des apôtres ; dans l'enseignement de l'Eglise et la Tradition, 356 ; une seule nature divine possédée également par trois personnes distinctes, comparaisons, S. Augustin et l'enfant, 357. 2^o Amour et reconnaissance : au Père qui nous a créés par amour, nous a adoptés pour ses enfants, nous a donné son Fils unique ; au Fils qui nous a rachetés, qui fait de nous ses membres par le baptême, qui s'unit à nous par la sainte communion, 358 ; au Saint-Esprit qui nous sanctifie par les sacrements, qui fait de notre âme sa demeure, qui gouverne et conduit l'Eglise, 359.

Vendredi Saint. — SERMON : Les sept paroles, 161.

Vianney (Bienh.). — Le catéchiste. 1^o L'ignorance religieuse à l'époque de son arrivée à Ars était à peu près universelle, 609 ; comprenant ses tristes effets, il la combat par ses instructions et ses catéchismes ; d'ailleurs il suit en cela la tradition de l'Eglise, l'exemple des saints, et remplit ainsi le premier devoir de son ministère, 610. 2^o Sa méthode est la méthode évangélique : son objet, la foi dans toute son intégrité, la morale dans toute son austérité ; la méthode populaire : son amour pour les âmes les attire à lui, 611, et à l'exemple du Maître, il leur parle un langage qu'elles comprennent ; une méthode personnelle : puisant ses inspirations au pied de l'autel, il y rece-

vait le don de captiver les auditeurs et de les convertir, 612. 3° Les résultats furent merveilleux : ses catéchismes amenaient devant sa chaire des foules nombreuses, des hommes célèbres, 613 : sa paroisse fut transformée ; des grâces innombrables furent obtenues par les pèlerins d'Ars. Il est le modèle du prêtre, qui obtient toujours quelque chose quand il aime Dieu et les âmes, 614 ; il apprend aussi à tout chrétien qu'il doit travailler à l'instruction religieuse des ignorants, 615.

Vie. — Comme quoi il faut prouver à certains hommes l'existence de leur père. La vie, qu'on n'a pas encore pu définir, existe dans les plantes, plus parfaite dans les animaux, 273, supérieure encore dans l'homme, 274. La science, qui prétend expliquer la formation de la terre, est impuissante à expliquer l'origine de la vie soit végétale, soit animale, soit humaine, donc il faut recourir au Créateur de la vie, 274. Systèmes imaginés, puis abandonnés : Hæckel et le transformisme, 274 ; Huxley et le Bathybius ; la génération spontanée, 275.

Vie chrétienne. — C'est la lutte et le triomphe persévérant de l'homme nouveau sur le vieil homme. Pour assurer ce triomphe, il faut : 1° Abaisser l'orgueil de l'esprit : c'est pour tous un danger qui fait oublier Dieu, et pour s'y soustraire il faut le mépriser en pensant qu'il est odieux à Dieu : il l'a dit, 628, et il le châtie parfois d'une manière exemplaire ; le combattre en élevant souvent ses regards vers Dieu, 629. 2° Refrénér les passions du cœur : elles avilissent et ne donnent pas le vrai bonheur, celui-ci est pour les cœurs purs, 629. 3° Assujettir les sens du corps : que d'âmes ils entraînent à la souillure ! veiller donc. Examiner sa vie au début de la retraite et se rappeler que la mort vient vite, 630. — Une bonne résolution à prendre au début d'une année. 1° Il faut mener une vie chrétienne parce qu'elle est a) le plus précieux de tous les biens : elle fait de nous des membres de la famille de Dieu, enfants du Père, frères de J.-C., temples du Saint-Esprit ; b) le plus utile : seule elle peut rendre nos actions méritoires, car celles du pécheur ne le sont pas ; c) le plus nécessaire : créés pour le ciel nous n'y arriverons qu'en accomplissant la volonté de Dieu, 889 ; et seule une vie chrétienne l'accomplit : prendre la résolution, au commencement de l'année, de vivre en chrétiens parce que cette année sera peut-être la dernière ; et qu'en tout cas sans la vie chrétienne on perd son temps, on abuse des grâces et peut-être en tarit-on la source, 890. 2° Le programme de la vie chrétienne n'est pas autre que la pratique des enseignements du catéchisme : foi, commandements, prière, sacrements, culte des saints, 890.

LES AGENTS DE LA VIE CHRÉTIENNE. S. Paul en indique deux : 1° *La grâce divine* : grâce habituelle et grâces actuelles ; elles sont indispensables pour donner lumière et force, témoignages de S. Paul, 634, de Jésus-Christ, des Pères et des pieux auteurs ; donc il est nécessaire de conserver la grâce habituelle ou de la recouvrer tout de suite, car l'habitude du péché endure ; pour cela recourir aux sacrements, surtout à la confession comme remède préventif, 632 ; nécessaire aussi de profiter de toutes les grâces actuelles offertes à tous, soit que la grâce sollicite clairement au bien, soit que son appel soit plus obscur, alors consulter et se soumettre ; nécessaire encore d'accroître en soi la grâce par la prière et l'usage fréquent des sacrements qui en sont les sources, 631. 2° *La volonté humaine* : car ni le bien ni le mal ne peuvent s'opérer sans le consentement de chacun, 634 ; or pour que la volonté coopère à la grâce, il faut l'éclairer sur les devoirs à remplir et sur les difficultés à vaincre ; la fortifier assez pour qu'elle dise non pas : Je voudrais ; mais : Je veux ; la rendre tenace en se relevant chaque fois qu'on est tombé et en persévérant dans l'effort. Ce qui plaît à Dieu c'est la vertu qui coûte, 632.

Vie future. — « Encore un peu et vous ne me verrez plus, puis encore un peu et vous me verrez. » Ces paroles rappellent que la vie présente est courte ; qu'étant

une épreuve elle ne saurait procurer le bonheur par fait, 203. Il y a une autre vie : la justice de Dieu l'exige, notre raison aussi ; c'est un motif d'accepter les épreuves avec résignation, 204. — Pour les bons ce sera le bonheur parfait : donc l'exemption de toute peine, 235, la possession de tous les biens, du bien infini par la vision intuitive et par l'amour, des biens secondaires. Pour les pécheurs : la réunion de tous les maux ; peine du dam, 236, supplice du feu, remords, désespoir, 236.

LA VIE ÉTERNELLE. — Elle est le but à atteindre et la fête de la Toussaint nous y fait penser. 1° Sa *sublimité* : elle comporte tous les biens que l'homme peut désirer, et encore des biens auxquels il n'avait jamais pensé, des biens divins ; c'est pour l'en rendre digne que Dieu l'a élevé à l'état surnaturel, 753 ; ces biens sont la vision intuitive qui satisfera pleinement l'intelligence, l'amour qui ravira le cœur, et ce sera pour l'éternité, 754. 2° Sa *certitude* : les pécheurs et les incrédules nient la vie éternelle ; mais d'abord ce n'est qu'une négation sans preuve ; ensuite elle est antiscientifique, car elle ne tient pas compte d'un fait, savoir, notre aspiration au bonheur mise en nous par Dieu et jamais satisfaite sans le ciel, 754 ; enfin J.-C. est là qui nous assure sa réalité, 755. 3° Sa *nécessité* : c'est à choisir, le bonheur ou le malheur éternel, pas de bonheur intermédiaire ; Dieu l'a voulu ainsi parce qu'il est non notre égal, mais notre Souverain Maître, et nous lui en devons de la reconnaissance, 755.

Vie religieuse. — Voir *Religieuses*.

Vincent de Paul (Saint). — Il a été le prêtre fidèle que Dieu s'est choisi, 475. Aussi est-il : 1° *la gloire de son siècle* : gloire religieuse, car il renouvelle l'esprit du clergé, établit une Société pour l'évangélisation des peuples, est même appelé dans les conseils des grands et des rois ; gloire nationale : car Dieu le donne à la France pour soulager toutes ses misères : galériens, malades, vieillards, enfants, etc., 476. 2° *La providence du nôtre* : car c'est son esprit qui anime les Conférences : leurs membres, en visitant les pauvres, prennent connaissance de leurs besoins, les soulagent en leur apportant non seulement le pain matériel, mais la bonne parole qui reconforte et encourage, 477.

Vocations sacerdotales. — La question angoissante du manque de prêtres. Aux dames catéchistes de favoriser les vocations sacerdotales : 1° Par la parole, en faisant comprendre aux enfants la grandeur du sacerdoce, 409. 2° Par leurs observations sur la piété des enfants, les manifestations de leur intelligence, 410, leur valeur morale et leur caractère, l'honorabilité de leur famille, 411. 3° Par l'action : auprès des prêtres en leur signalant les enfants sur qui on pourrait compter ; auprès des enfants en développant en eux la vocation sacerdotale, 411 ; auprès des parents, en faisant ressortir l'honneur d'avoir un fils prêtre ; au point de vue financier, en suscitant des générosités et en donnant selon leurs moyens pour les vocations sacerdotales, *Son prêtre*, 412.

Zachée. — Voyage de Jésus à Jéricho ; désir de Zachée, moyen qu'il prend pour le satisfaire ; il est exaucé, 793. Il est un modèle pour le communiant. Il se convertit sincèrement, car il est prêt à réparer, et au-delà, les torts qu'il a pu faire : un bon exemple pour les riches, 794. Pourquoi l'Eglise fait lire cet Evangile à la fête de la Dédicace, 795.





GTU Library



3 2400 00252 9752



v.35
1913

CBPaG

v.35
1913
suppl.

41256

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

